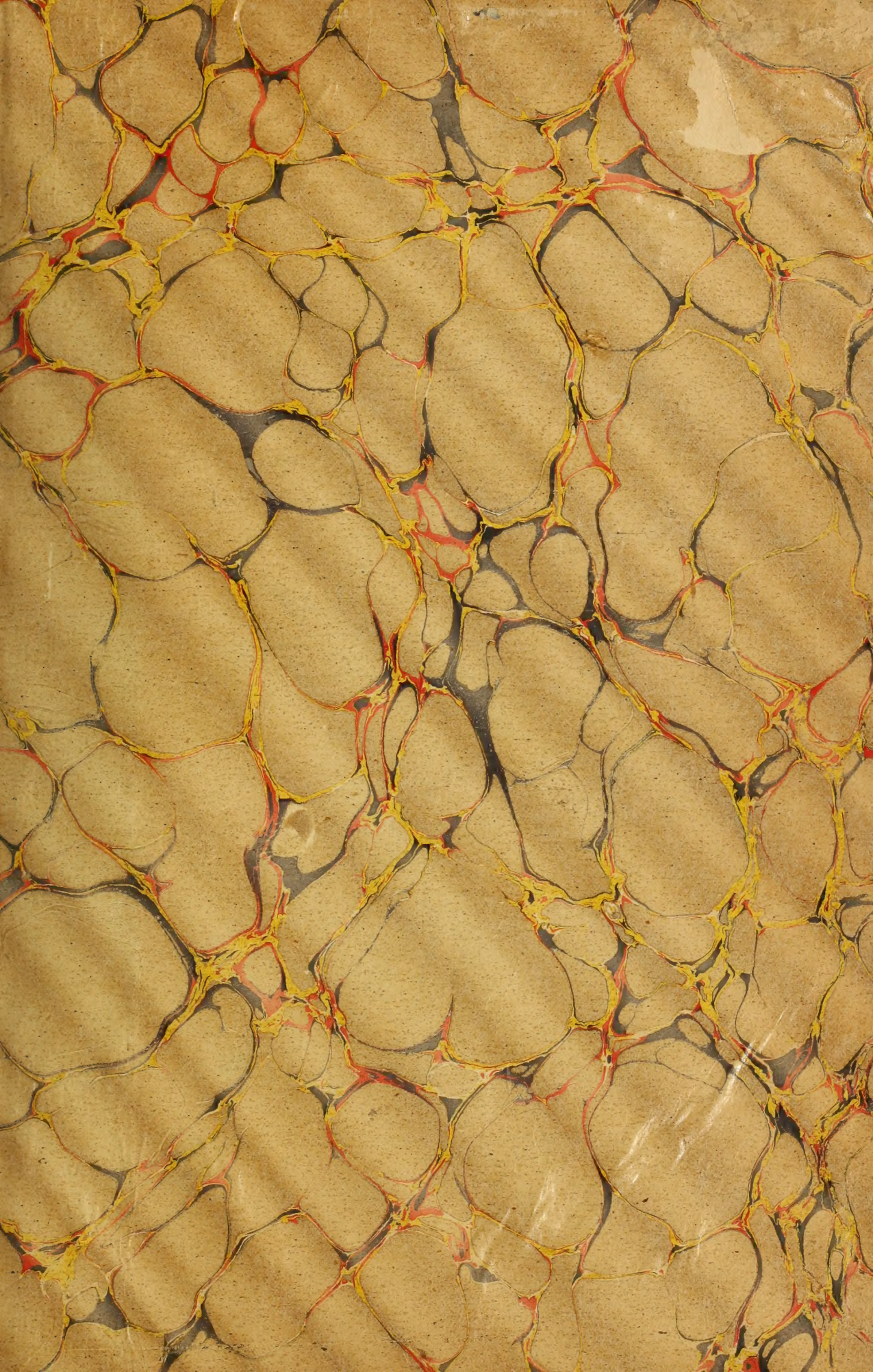




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P

18

3

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1^{re} LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC. ;

2^o LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN EVÊQUE DE LA ROCHELLE ; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES ; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARRES ; VICART, ÉV. DE LAVAL ; DE MORLHON, ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; FIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÈGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC. ;

3^o LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOËL, ID. ; CASSAN DE FLOYRAC, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CADANÈS, ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4^o UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5^o UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION ;

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

53 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-NEUVIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME DEUXIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE DESSAURET, DE LIGNY, BERGIER, DE SALAMON, ET LES ŒUVRES ORATOIRES CHOISIES DE BERTIN.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE DAMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-NEUVIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME DEUXIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

DESSAURET, JÉSUI TE.

Notice sur le P. Dessaret.	col.	11
OEuvres oratoires complètes.		
Sermons.		15
Panegyriques.		287
Oraisons funèbres.		457

DE LIGNY, JÉSUI TE.

Notice sur le P. De Ligny.		511
Sermons.		<i>ibid.</i>

L'ABBÉ BERGIER.

OEuvres oratoires complètes.		805
Avis de l'éditeur et notice sur Bergier.		<i>Ibid</i>
Section I ^{re} — Sermons.		809
Section II ^e — Panegyriques.		901
Section III ^e — Discours académiques.		1009

L'ABBÉ BERTIN.

Notice sur l'abbé Bertin.		1074
OEuvres oratoires choisies.		1076
Panegyriques.		1093
Discours académiques.		1179

MGR DE SALAMON, ÉVÊQUE DE SAINT-FOUR.

Panegyrique de sainte Chantal.		1199
--------------------------------	--	------

Mgr Louis Siffren de Salamon dont nous imprimons le seul panegyrique qui soit parvenu jusqu'à nous, est né à Carpentras le 22 octobre 1759. Il fut fait, en 1806, évêque d'Orthosie *in partibus*, et il fut transféré à Saint-Flour en 1820. Mgr de Salamon était, avant la révolution, conseiller-clerc au parlement de Paris.

BX
1756
A2M5
1844
16.69

A S. G. MONSEIGNEUR LOUIS-SIFF.-JOS. DE SALAMON,

ÉVÊQUE DE SAINT-FOUR.

Monseigneur,

Déjà votre Grandeur m'a autorisé à annoncer que les sermons du Père Dessaret paraîtraient sous ses auspices. Cette première faveur était et pour le livre et pour l'éditeur une bonne fortune. Permettez que j'en sollicite une seconde, à laquelle j'attache personnellement un bien plus grand prix encore.

J'ai souvent eu le bonheur de vous entendre, lorsque, cédant à l'ardeur de votre zèle et bravant les glaces de l'âge, vous avez voulu distribuer vous-même la parole de Dieu aux fidèles de votre diocèse. En relisant les sermons du Père Dessaret, je me suis rappelé ces discours si remarquables que vous avez prononcés dans tant de circonstances, et dans lesquels respire toute la charité de votre âme.

Comme vous, Monseigneur, le P. Dessaret s'attachait principalement à rendre la religion aimable. Comme vous, il n'entretenait jamais ses auditeurs de tout ce que la justice divine a de terrible, sans en tempérer le ta-

bleau par le consolant souvenir des miséricordes du ciel. Jamais il ne parla de l'enfer, sans leur laisser entrevoir les délices du paradis.... Comme vous, il avait une connaissance profonde du cœur humain. Dans ces descriptions si vraies, si vives, si animées de tous les désordres d'un siècle corrompu, l'on retrouve le genre d'éloquence qui distingue les écrits échappés à votre plume, et dans les peintures qu'il fait des doux sentiments de la nature, la délicatesse de votre pinceau.

Vous-même vous reconnaîtrez, Monseigneur, ces divers traits de ressemblance, et ils serviront d'excuse à la liberté que je prends de vous dédier les sermons de mon grand-oncle.

Je suis avec le plus profond respect, de
Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DESSAURET, avocat.

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE A L'ÉDITEUR.

Saint-Flour, le 21 décembre 1828.

Je reçois, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sans date.

J'approuve votre zèle pour la mémoire de M. votre oncle, le P. Dessaret. Depuis longtemps j'ai entendu parler de ses vertus et de ses rares talents pour la chaire. La publication de ses sermons sera un grand mérite pour vous, son neveu, en état de l'apprécier, et un grand sujet d'édification et d'admiration pour notre diocèse.

Ce sera un modèle que nos jeunes prédicateurs auront devant les yeux, et qui leur sera d'un grand secours.

Élevé par l'abbé Poulle, grand prédicateur de ces derniers temps, j'avais pris un grand goût pour la prédication, et j'aurais eu peut-être quelque succès dans cette carrière, si je

n'avais été diverti par l'étude des lois. Ce goût, je ne l'ai point perdu; et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me plais à relire dans ma vieillesse les sermons que j'ai faits dans ma première jeunesse; mais mes infirmités ne me laissent pas beaucoup d'espoir de remonter dans notre chaire. Je consens volontiers et je suis même flatté que mon nom soit à la tête de votre travail, qui sera accueilli par le public comme il doit l'être.

En applaudissant à vos efforts, recevez l'assurance de la haute estime que j'ai pour vous et du bien sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très-obéissant serviteur,

† LOUIS-SIFF.-JOS., év. de St-Flour.

NOTICE SUR LE P. DESSAURET, JÉSUITE (1).

Isaac-Alexis Dessauret naquit à Saint-Flour, le 21 avril 1720. Son père, Pierre Dessauret, représentait la branche aînée d'une famille appartenant à la plus ancienne bourgeoisie de la Haute-Auvergne, et la maison d'Agnès Duranti, sa mère, avait été illustrée dans le xvi^e siècle par un homme d'un très-grand mérite, Jean-Etienne Duranti, d'abord capitoul, puis avocat général et enfin premier président du parlement de Toulouse, en 1581, sous le règne de Henri III, auquel il fut constamment fidèle, malgré toutes les fureurs de la Ligue dont il avait longtemps réprimé les excès, et qui

(1) J'avais annoncé dans le prospectus des sermons du P. Dessauret, que le premier volume de cet ouvrage serait précédé d'une notice historique sur sa vie, et d'un examen critique de ses discours.

Les sages observations de quelques personnes qui prennent intérêt au succès de cette publication, m'ont déterminé à suspendre mon jugement sur les Œuvres du P. Dessauret, à attendre celui des autres, avant de leur donner le mien. J'ai été engagé aussi à me borner à l'indication sommaire des principales circonstances de sa vie. Je me rends à ces conseils, parce qu'ils m'ont paru basés sur d'excellentes raisons. Plus tard j'accomplirai l'engagement que j'ai contracté envers le public ; car ce serait une félonie que d'y manquer.

(2) Jean-Etienne Duranti était parvenu plusieurs fois à rétablir l'ordre parmi les habitants de Toulouse, soulevés par les sourdes menées des ligueurs. Les services qu'il avait rendus dans ces circonstances malheureuses n'avaient jamais été sans péril pour lui. Enfin la Ligue l'emporta, et, devenue maîtresse de Toulouse, elle força le premier président d'assembler extraordinairement les Chambres, pour décider si, Henri de Valois étant excommunié, le peuple n'était point délié envers lui du serment de fidélité.

Les avis furent partagés, comme Duranti l'avait prévu, et il s'empressa de rompre l'assemblée, sans rendre aucune décision.

A la sortie du palais, il fut assailli par les factieux et contraint de se réfugier en l'hôtel de ville.

Le petit nombre d'amis qui l'accompagnait se dissipe. La fermentation des esprits est au comble ; les boutiques se ferment ; on tend les chaînes, et l'on construit des barricades. Le parlement assemblé de nouveau se prononce contre son chef, et ordonne qu'il soit transféré au couvent des Jacobins, où il demeure au secret, sous la surveillance de deux évêques ligueurs et d'une troupe de leurs satellites. Cependant on s'empare de ses papiers, on fait dans sa maison les perquisitions les plus minutieuses, et l'on ne découvre rien qui puisse servir de prétexte au moindre reproche ; mais on voulait sa mort.

Le nommé Chapelier, l'un des chefs des bandits de cette époque désastreuse, se met à la tête d'un certain nombre d'assassins armés : il force la porte des Jacobins, aborde le premier président, et lui ordonne de venir répondre au peuple.

La foule attendait autour du couvent. Voici l'homme ! s'écrie Chapelier, dès qu'il se voit au

finir par le sacrifier à sa vengeance (2).

Le jeune Alexis Dessauret fit ses premières études au collège de Saint-Flour, qui était dirigé par des Jésuites.

Il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. Il cultiva les belles-lettres avec le plus grand succès. Il aimait la poésie surtout, et faisait des vers avec la plus grande facilité.

Alexis Dessauret avait été destiné d'abord à suivre la carrière du barreau, où du moins tel était le vœu de son père que la mort lui enleva, avant qu'il eût pris un parti définitif.

milieu d'elle, en entraînant avec violence Duranti.

Oui sans doute, répond le magistrat qui était en robe et dont l'âme si noble se dessinait tout entière sur son front chauve : me voici ; quel crime me reproche-t-on, et qu'ai-je fait pour vous inspirer une haine aussi implacable ? L'accent avec lequel il prononce ce peu de mots, la fierté de ses regards, sa fermeté, l'autorité de son caractère, le respect qui s'attache à la vertu et qui est pour elle comme un hommage qu'il faut bien que le crime lui rende, et dont il ne peut s'affranchir, en imposent à la multitude qui garde le plus morne silence et qui peut-être fût tombée aux genoux de l'homme de bien, si un coup de mousquet parti de loin n'était venu l'atteindre au milieu de la poitrine. Il tombe, et ses dernières paroles sont une prière qu'il adresse au ciel en faveur de ses meurtriers.

Dès cet instant, les fureurs de la populace ne connaissent plus de bornes ; son cadavre en devient la proie ; on le déchire horriblement ; on l'entraîne jusqu'à la place de l'échafaud, où l'on ne trouve point de poteau dressé ; mais on le met sur ses pieds, on l'attache au pilori, et l'on cloue derrière lui un portrait de Henri III. Le Roi t'était si cher, s'écrie une foule en délire, te voilà maintenant avec lui.

Telle est la reconnaissance du peuple ! ces scènes cruelles ensanglantaient la ville de Toulouse, le 10 février 1589 ; et l'année d'après Jean-Etienne Duranti était parvenu, à force de soins, à préserver cette grande ville des ravages de la peste qui désolait ses environs ; et pendant son capitoulat il y avait fondé le collège de l'Esquille, magnifiquement construit par ses ordres, et il y avait établi deux confréries : l'une pour marier les pauvres filles, l'autre pour soulager les prisonniers.

Duranti est l'auteur du traité *De ritibus Ecclesiæ*, imprimé à Rome, in-fo, en 1591, excellent ouvrage attribué faussement à Pierre Danès.

Il ne laissa qu'une fille. C'était d'un frère de cet homme célèbre qu'était issue la famille Duranti d'Auvergne, à laquelle appartenait Agnès Duranti, mère du P. Dessauret.

Lorsque les troubles de la Ligue furent apaisés, les héritiers du premier président lui firent élever un tombeau avec cette épitaphe :

*Conditus exigua magnus Durantus in urna,
Dormit soporem ferreum.*

*Secta peremerunt hunc ferrea, ferreus ille est
Qui novit ista, nec gemit.*

*Una namque jacet patriæ decus omne, suæque
Et culmen urbis et dolor.*

J'ignore si ce tombeau a été conservé.

Quelques embarras domestiques et la perte d'un procès considérable contraignirent sa mère, demeurée veuve, à apporter plus d'économie dans les dépenses de sa maison, et par suite à restreindre les frais d'éducation de ses enfants.

Ces circonstances ne furent point sans quelque influence, peut-être, sur le genre de vie qu'embrassa celui de tous qui avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions.

Il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1748.

Élevé par la société des Jésuites, il demeura attaché par reconnaissance à ces religieux qui, comme on le sait, possédaient le grand art de se recruter dans les rangs de ceux de leurs élèves chez lesquels ils avaient reconnu le germe du vrai talent.

Cependant la tempête menaçait déjà cette compagnie si célèbre, destinée à éprouver toutes les vicissitudes du sort; Alexis Dessauret en prévint les effets; mais les craintes qu'il éprouvait n'étaient point assez fortes pour tempérer le goût si vif de la prédication et des missions étrangères, qui dominaient toute son âme, et que son affiliation aux Jésuites lui fournissait l'occasion de satisfaire. Peut-être même la pensée des malheurs dont ils allaient être victimes fut-elle une raison de plus pour lui d'épouser leur fortune.

Il est des hommes dont le caractère est tempéré de telle façon, que leurs dispositions naturelles les portent à s'allier à tout ce qui est opprimé, et à braver les foudres de la puissance. L'abbé Dessauret entra dans la corporation des Jésuites.

Dès l'année 1724, ils avaient perdu tout crédit dans le vaste empire de la Chine, et les Bénédictins, leurs rivaux, étaient à force d'intrigues parvenus à les en faire expulser: ces moines ne furent point étrangers, dit-on, aux menées qui contribuèrent à leur faire perdre leurs établissements du Paragui.

Bientôt le marquis de Pombal s'attacha à les poursuivre aussi en Portugal: les dangereuses maximes de quelques-uns de leurs écrivains ne donnaient que trop de poids à ses accusations.

Tout à coup l'assassinat du roi Joseph dans la nuit du 3 septembre 1758 vint fournir un motif, ou si l'on veut, un prétexte nouveau à la fureur de leurs ennemis. Cet attentat leur est imputé; les Pères Mathos, Souza et Malagrida en sont déclarés les complices, et ce dernier est brûlé vif le 21 décembre 1759: son supplice fut le signal de l'édit qui chassa la compagnie tout entière du royaume le plus superstitieux de l'Europe.

Ce grand événement fit écho en France. Les attaques des jansénistes et des philosophes y redoublèrent contre les Jésuites. Cependant l'opinion publique flottait incertaine, et Louis XV balançait, lorsque la scandaleuse banqueroute du P. Lavallette

éveilla les soupçons de la justice, rendit ses investigations nécessaires et contraignit les parlements à prendre parti.

A Paris, l'abbé de Chauvelin, à Aix, le procureur général Monclar, et le célèbre Lachalotais à Rennes employèrent, pour les perdre, les ressources de la plus entraînante éloquence. La magistrature tout entière se prononça contre eux, et en 1762 ses arrêts les sécularisèrent. Enfin au mois de novembre 1763, le roi lui-même prononça l'abolition de leur société dans le royaume, en permettant à ceux qui la composaient d'y vivre en simples particuliers.

Le P. Dessauret supporta les revers de sa compagnie avec la plus ferme résignation. Il aurait pu quitter la patrie, comme tant d'autres; mais la route des Indes était fermée aux disciples de saint Ignace, et il ne doutait point d'ailleurs que l'illustre Ganganelli (Clément XIV), dont il connaissait les opinions favorables à l'indépendance des rois, ne se décidât enfin à achever l'extinction d'un ordre que toutes les cours s'attachaient à proscrire successivement.

En effet, après plusieurs années de discussion, et le 21 juillet 1773, le pape donna le fameux bref qui l'abolit définitivement, du moins à ce que l'on croyait alors.

Dès cet instant le P. Dessauret, dont la vie n'avait été, depuis vingt-cinq ans, qu'une longue suite d'agitations, se retira au sein de sa famille: il s'y livra exclusivement à l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères.

Déjà il s'était fait par ses sermons une réputation distinguée; il avait été chargé de prêcher le Carême à Lyon et à Montpellier. Il revit avec soin ses discours, et il en composa de nouveaux, auxquels la connaissance du monde et de la haute société que le P. Dessauret fréquentait, en observateur éclairé de l'esprit humain, imprima une grande énergie.

Après la mort de Louis XV, en 1774, il fut chargé de l'oraison funèbre du monarque, et il répondit à la confiance qu'on lui témoignait. Cette œuvre véritablement remarquable lui mérita une pension viagère de 1,200 livres, sur la cassette du roi; dont il toucha les annuités jusqu'à la chute du trône.

Deux ans plus tard, la cathédrale de Saint-Flour retentit de ses accents, en l'honneur de feu M. Paul de Ribeyre, évêque-citoyen, auquel les habitants de cette ville dont il était aussi le seigneur, et qu'il se plaisait à embellir, doivent une reconnaissance éternelle.

Enfin, le P. Dessauret ne cessa de faire éclater son zèle pour la religion dont il prêchait les vérités sublimes, jusqu'à ce que la voix de l'impiété qui présida à nos discordes civiles fut assez forte pour couvrir la sienne.

La révolution française le surprit au milieu de ses travaux et de ses succès apostoliques. Il entendit gronder l'orage sans

trembler, et souffrit une seconde persécution sans en être abattu.

Il avait non moins d'esprit que de courage ; mais trop enclin à la satire, il surexcita par sa causticité, qu'il exerçait principalement contre eux, la haine et la colère des dominateurs de l'époque. Aussi fut-il longtemps le principal objet des tyranniques recherches de ces hommes perdus de mœurs, qui chaque jour multipliaient de sanglants sacrifices sur les autels de cette divinité

féroce qu'ils avaient appelée la Liberté. Il ne dut son salut qu'aux soins et à la vigilance des divers membres de sa famille, dont les yeux étaient sans cesse ouverts sur les démarches des fauteurs de l'anarchie, et lorsque des jours moins malheureux se levèrent enfin sur la France, il voulut renfermer les restes de sa vie dans un ermitage, ancienne propriété de sa mère, à trois lieues de Saint-Flour (3) où il est mort le 10 mars 1804, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

(3) Le Cheylet, commune de Faverolles.

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES

DU

R. P. A. DESSAURET, JÉSUITE;

PUBLIÉES PAR LES SOINS DE P. DESSAURET, SON PETIT-NEVEU, AVOCAT A SAINT-FOUR, ET
SOUS LES AUSPICES DE MONSIEUR DE SALAMON, ÉVÊQUE DE SAINT-FOUR.

SERMON PREMIER.

DE LA DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Tum si quis vobis dixerit : Ecce hic est Christus, nolite credere ; surgent enim pseudochristi et pseudoprophetae. (Matth., XXIV, 23, 24.)

Si quelqu'un vous dit alors : Jésus-Christ est ici, ne le croyez pas ; car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes.

Ces malheureux jours d'erreur et de ténèbres, annoncés dans l'Évangile, seraient-ils arrivés déjà, chrétiens auditeurs ?

Hélas ! l'hérésie et l'impiété, timides autrefois et rampantes, ne craignent plus de se montrer ! Elles suscitent partout des hérauts qui les préconisent, des docteurs qui les font valoir, des partisans qui les répandent, et des protecteurs puissants qui les autorisent. La séduction est si générale, concertée avec tant d'artifices, présentée par tant de mains dont on devrait peu se défier, que les ministres du Seigneur s'alarment, avec raison, sur les dangers auxquels la foi est exposée, et qu'ils doivent unir leurs efforts ou pour les prévenir ou pour porter au mal déjà trop grand de prompts et salutaires remèdes.

Mais quelle digne opposer à ce torrent dévastateur de railleries impies, de maximes sacrilèges, de libelles scandaleux et d'entreprises funestes ?... Quelle digne op-

poser, mes frères ? la religion elle-même !

Seule en effet, elle se suffit. Elle n'a qu'à produire l'histoire de son établissement, pour confondre la téméraire audace de ses détracteurs.

L'évidence de faits aussi merveilleux, qui subsistent depuis tant de siècles, et qui, tous les jours, se renouvellent, prête aux fidèles des arguments irrésistibles contre tous les genres d'incrédulité ; et lorsqu'on est parvenu à forcer l'erreur d'ouvrir les yeux pour lui montrer la vérité, lorsqu'elle la voit éclatante et pure, et que l'on n'a, pour l'obliger à la confesser, qu'à lui demander le témoignage de ses sens, ne l'a-t-on pas attaquée avec d'autant plus de succès, qu'il ne lui reste ni le secours de la controverse, ni la ressource de la dispute ?

Or, mes chers auditeurs, figurez-vous la religion chrétienne à établir dans le monde... quelle entreprise ! En avez-vous envisagé le projet dans toute son étendue ? en avez-vous calculé le succès, malgré tous les obstacles ? Chacune de ses parties porte avec elle l'empreinte de la Divinité ; l'ensemble en réunit tous les traits : la sagesse, la puissance et la gloire.

Voilà ce que je me propose de vous exposer dans un simple récit. Puisse le Seigneur seconder le zèle qui m'anime pour la gloire

de la religion ! puisse-t-il répandre sur l'esprit de mes auditeurs une vive lumière, qui fortifie ou qui console leur foi dans ces jours malheureux de scandale et d'aveuglement ! Avant de commencer, obtenons-en la grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Renverser toutes les fausses idées des hommes sur la nature divine et leur en donner de vraies ; abolir tous les cultes sacrilèges rendus à la Divinité, et sur leurs débris dispersés en établir un digne d'elle ; réformer les mœurs corrompues des peuples, et leur prescrire les règles de conduite les plus parfaites, quoique tout cela choque les idées reçues parmi les hommes ; contredire leurs inclinations, révolter leurs penchants, les régénérer en un mot, quel autre qu'un Dieu peut concevoir un projet aussi grand et d'une exécution si difficile ? Tel est pourtant l'objet de la religion chrétienne dans l'esprit de son fondateur. Une religion qui doit s'élever ainsi sur les ruines de toutes les religions, à l'encontre de toutes les croyances, en opposition avec tous les préjugés, présente à tous les esprits un principe surnaturel et divin, seul garant de sa vérité.

Et d'abord quelle idée avait-on dans le monde de la Divinité, avant que la religion chrétienne publiât les dogmes qui la font connaître ? qu'en pensaient l'idolâtre, le philosophe et le Juif ? Jetons un coup d'œil rapide sur les pitoyables égarements de leur faible raison, pour juger combien ils avaient tous besoin d'être éclairés, et en même temps combien il était difficile de les ramener de si loin à la connaissance de l'Eternel.

L'idolâtre, continuellement frappé par des objets sensibles, qui lui rappelaient l'existence de la Divinité, mais toujours aveuglément conduit par l'impression de ses sens, confondait le souverain Etre, l'auteur de la nature entière, le créateur de toutes choses, avec les êtres créés par lui, et de chacun d'eux il se forgeait une divinité différente. Les cieus et la terre et la mer, les astres, les plantes, les monstres ; les hommes d'un génie supérieur, dont la vertu inspirait le respect, dont les forfaits imprimaient la terreur, étaient pour lui autant de dieux auxquels il rendait ses hommages ; et, comme si la nature entière eût été impuissante, à son gré, pour lui en fournir un assez grand nombre, lui-même il en taillait sur la pierre, il en sculptait sur le bois, il en gravait sur les métaux.

Le philosophe, un peu moins insensé, reconnaissait l'impuissance des dieux que l'idolâtre vénérât ; mais il ne s'égare pas moins dans ses idées sur la Divinité.

S'il en rehaussait l'éclat, en reconnaissant en elle un esprit, il en avilissait la gloire, en lui prêtant d'indignes attributs. Qui pourrait résumer toutes les opinions émises à cet égard par la philosophie des an-

ciens ? Ici, la Divinité divisible se partageait entre une infinité de génies, qui, dispersés dans l'univers, s'y livraient à des soins différents, tels que de présider aux passions des hommes, de pourvoir à tous leurs besoins, de régler le cours des saisons, de diriger celui des astres. Là elle était incorporée avec tout ce qui existait, en devenant une partie essentielle, ou même était réputée l'âme du monde, qu'on regardait comme étant à la fois et l'ouvrage de Dieu et Dieu lui-même. Ailleurs on reconnaissait dans la Divinité un être spirituel, souverain, infiniment parfait ; mais, soit orgueil de l'esprit ou intérêt des passions, ce Dieu, vrai fantôme de la Divinité, n'était au fait qu'un être oisif, indolent, peu touché des vertus et des vices des hommes, indifférent à leur bonheur et peu digne dès lors de leur culte et de leur respect. Il n'est point de singulières idées, de systèmes bizarres, d'extravagantes conceptions que la philosophie n'ait rêvés tour à tour sur l'essence divine.

Celle de l'âme pouvait-elle être mieux connue au milieu de ce dévergondage de l'esprit humain ? Aussi quelle diversité de sentiments à ce sujet ?... L'un faisait de notre âme un composé d'atomes déliés ou d'air subtil ; l'autre voulait qu'elle fût une étincelle du feu céleste ; celui-ci la faisait émaner de la Divinité, cet autre l'exprimait de la matière. Certains la tuaient avec le corps, certains la déplaçaient seulement, pour la transmettre d'un corps à l'autre ; et si de loin en loin quelques éclairs de raison sillonnaient cet immense horizon de ténèbres, et laissaient apercevoir la spiritualité et l'immortalité de l'âme, ces passagères lueurs s'éteignaient au milieu du méphitisme des passions.

Le Juif avait seul des notions saines et distinctes sur la nature de Dieu et sur celle de l'âme ; la révélation les lui avait transmises. Mais ces notions encore avaient besoin de développements ; mais ses lumières ne brillaient point dans tout leur jour ; mais, pour perfectionner sa religion et ses mœurs, il attendait un grand prophète, et sur ce prophète, chrétiens, il s'était fait de bien fausses idées. En un seul mot, le Juif avait, ainsi que l'idolâtre et le philosophe, ses ténèbres, ses préjugés, ses erreurs.

Jusques à quand, ô mon Dieu ! vous déroberiez-vous à la connaissance des hommes ? Créés à votre image, doivent-ils ignorer leur divin modèle ? Mais, si vous ne vous abaissez jusqu'à eux, comment s'élèveront-ils jusqu'à vous ?

Que vois-je ! et quel éclat vient frapper mes regards étonnés ! Que sont-ils devenus tous ces prestiges qui, depuis tant de siècles, enchaînaient la crédulité des peuples ? quelle foule d'objets jusqu'alors inconnus leur succède ! Quelle révolution se prépare ! Le voile qui couvre la Divinité se déchire, et j'aperçois dans Dieu un pur esprit, créateur de toutes choses, conduisant tout par sa sagesse, immense sans étendue, éternel

sans commencement, infiniment bon sans cesser d'être juste, existant par lui-même, un et indivisible par nature, mais substantiel en trois personnes, dont la seconde est éternellement engendrée par la première, dont la troisième procède éternellement des deux autres : trois personnes qui, quoique chacune d'elles soit Dieu, ne divisent cependant pas la Divinité qui ne cessera point d'être une.

Je vois une de ces trois personnes qui s'appelle le Verbe, se faire homme, en aliant la nature divine à la nature humaine, se dévouer pour satisfaire aux péchés de tous les hommes rendus coupables par la désobéissance d'un seul, et mourir, sans cesser d'être Dieu, au milieu des tourments les plus cruels et les plus ignominieux à la fois.

Je vois au dedans de nous-mêmes une substance spirituelle faite à l'image de la Divinité, créée, mais immortelle, destinée au bonheur éternel, si elle a fait un noble usage de sa liberté; réservée à des supplices sans fin, si elle en a abusé; principe de nos pensées, de nos désirs et de nos actions, et qui, quoique soumise à l'impression des sens, ne participe en rien de la matière à laquelle elle est incorporée.

Je vois un tribunal dressé pour juger les vivants et les morts. L'Eternel y tient la balance; il y prononce ses arrêts, et chacun y reçoit ce qu'il a mérité de récompense ou de peine.

Que ces idées sont grandes et sublimes ! La Divinité s'y est peinte avec des traits auxquels il est impossible de la méconnaître; mais aussi qu'elles sont abstraites, combien elles débordent notre intelligence !

Les peuples, quoique frappés de leur éclat, abandonneront-ils des opinions empreintes du sceau de l'antiquité, chères à l'orgueil, favorables à toutes les passions ? L'esprit peut en reconnaître le faux à la lumière de la vérité; mais, si l'esprit est convaincu, le cœur sera-t-il converti ? Non, mes frères, l'esprit lui-même n'abandonne pas facilement ses préjugés : l'habitude, l'exemple et l'intérêt l'y attachent. Eh bien ! ce sont ces difficultés même qui prouvent que Dieu seul a pu concevoir un si beau, un si vaste projet, parce que lui seul a pu se sentir le pouvoir de l'exécuter.

Où, chrétiens, que la raison murmure, que les sens se révoltent, et que l'orgueil s'offense, cette théologie proposée par la religion chrétienne n'en sera pas moins celle de tous les empires. Mystérieuse et sublime, tous les esprits l'adopteront, et le savant qui l'étudiera sans la comprendre, et l'ignorant qui la croira sans examen, et l'homme simple et grossier, et le courtisan adroit et poli, et le maître dont elle adoucit les mœurs, et l'esclave dont elle brise les fers. Disons mieux : La religion chrétienne élèvera tous les esprits à la sublimité de ses dogmes, les soumettra à la croyance de ses mystères, et le Dieu des chrétiens deviendra le Dieu de l'idolâtre, du philosophe et

du juif. Dans tout cela qui ne reconnaît déjà une étendue de génie, une hauteur de combinaisons, une profondeur de sagesse qu'on ne peut trouver sur la terre, et qu'il faut chercher dans le ciel.... Allons plus loin.

L'idée d'un Dieu entraîne nécessairement après elle l'idée d'un culte. En entreprenant de changer toutes les opinions admises sur la nature divine pour ramener tous les peuples à celle qu'elle en donne, comme étant la seule véritable, la religion chrétienne devait, par la même raison, abolir tous les cultes, pour leur en substituer un seul établi sur ses principes. Or, voilà le second objet de son entreprise, qui nous montre dans son auteur je ne sais quoi de surnaturel et de divin.

Pour en juger, opposons un instant les autels élevés dans le paganisme et dans la loi écrite à ceux de la religion chrétienne.

Là coule le sang des animaux, l'encens brûle, les présents de la terre sont offerts; la majesté de ces pompes est sensible; elle frappe les yeux, éblouit les sens, occupe les spectateurs et les ministres; mais elle n'a rien qui puisse les étonner.

Ici la victime offerte est égale au Dieu même qu'on sert. Le sacrifice n'a rien de sanglant; l'immolation n'a lieu que par le glaive de la parole; elle ne s'aperçoit que par les yeux de la foi, elle ne s'opère que par la destruction de symboles mystérieux, et cette immolation, si glorieuse à Dieu, entraîne en même temps celle des assistants, qui s'unissent à l'hostie par excellence, humilient leur raison, tremblent, croient, adorent, et n'examinent pas ce qui est, quoique ils ne puissent le comprendre.

Opposons les cérémonies de toutes les autres religions, établies ou pour expier les crimes ou pour se rendre la Divinité propice : opposons-les aux sacrements de la loi nouvelle.

Là ne règne qu'une aveugle superstition. Le cœur et l'esprit sont désintéressés : les libations et les augures, les eaux lustrales et les aruspices ne sont qu'un charlatanisme grossier.

Ici la grâce divine opère réellement, efface la tache du péché, inspire l'amour de la vertu, et cette grâce ne se répand que sur ceux qui connaissent le repentir, qui sont pénétrés de l'amour de Dieu, et qui lui sacrifient leurs penchants, leurs affections, leurs désirs.

Opposons les prières, les vœux qu'on adresse au ciel de part et d'autre : comparons-en les motifs, considérons-en les objets.

Le juif et le gentil ne cessent de l'importuner, afin d'en obtenir des biens seulement temporels, le succès d'une entreprise importante, d'un projet ambitieux, d'une tentative criminelle peut-être, les douceurs d'une vie voluptueuse, de l'or, des dignités, des honneurs.

Le chrétien ne demande à son Dieu qu'un

bonheur qui n'est point d'ici-bas, et pour cette vie périssable, que des tribulations et des douleurs. Il ne pense aux biens temporels qu'autant qu'ils lui sont nécessaires, pour soutenir, jusques au terme marqué dans les décrets de la Providence, une existence entièrement consacrée à louer, à bénir le Seigneur, dans l'espoir de le posséder éternellement.

Ainsi tous les autres cultes laissent l'homme dans sa misère et dans sa corruption, et ne présentent à la souveraine Grandeur que des honneurs indignes d'elle, qu'elle méprise et qu'elle repousse. « Pensez-vous, dit-elle à leurs sectateurs, que j'aie besoin de me nourrir des chairs de vos taureaux et de m'abreuver du sang de vos béliers? Que pouvez-vous m'offrir dans l'univers qui ne soit à moi, dont j'en puisse disposer à mon gré? réservez pour Baal ces offrandes. Mais moi! j'exige de mes créatures le sacrifice de leur cœur et de leurs louanges; qu'elles s'élèvent jusqu'à moi, et qu'elles me glorifient par leurs adorations. La victime qui doit m'être immolée, j'aurai le soin de la fournir; elle sera d'un prix infini; elle sera Dieu comme moi, et son sang deviendra pour mes élus une source à jamais intarissable de grâces et de mérites!... » Quel principe, grand Dieu! de la plus solide espérance et du plus parfait bonheur!

Et maintenant, mes frères, le projet d'un culte aussi profitable à l'homme, aussi glorieux pour la Divinité, pouvait-il être l'ouvrage d'un simple mortel? et si l'un d'eux eût pu en concevoir l'idée, ne l'eût-il pas abandonnée et regardée comme chimérique, en pensant aux impossibilités morales qui semblaient en combattre l'établissement?

Les peuples étaient liés à leur culte par les charmes les plus puissants; les prêtres étaient intéressés à le maintenir: leur subsistance, leur fortune y étaient attachées. La plupart des villes ne devaient leur réputation, leur grandeur et leurs richesses qu'à la magnificence de leurs temples, à la célébrité de leurs oracles, à la somptuosité de leurs fêtes. La religion faisait partie du gouvernement; ses lois étaient celles de l'Etat, et l'on croyait que le sort des empires et que l'autorité des princes en dépendaient.

La Synagogue avait-elle moins d'intérêt à conserver l'éclat de ses cérémonies, à maintenir la splendeur de ses sacrifices, à défendre ses lois et ses coutumes? N'avait-elle pas même un motif particulier de demeurer inviolablement attachée au culte de ses pères? tout en était saint et ordonné par Dieu. Ce culte distinguait le peuple juif de tous les peuples de la terre. Il est vrai que, selon les prophètes, une loi plus parfaite devait succéder à celle de Moïse; mais, dans le cours d'une longue attente, combien il s'était acclimaté à ses usages, à ses mœurs, au spectacle de sa religion, fondement presqu'incébranlable de la forme du gou-

vernement et de la constitution politique de cette république célèbre.

Que vous dirai-je de cette multitude d'hommes vains et présomptueux, qui avaient secoué le joug de toute espèce de religion, et qui regardaient comme superstition ou faiblesse tous les honneurs rendus à la Divinité? de ces hommes qui attribuaient à la volonté des chefs ou au caprice des peuples, l'établissement des pieuses cérémonies, et qui s'applaudissaient de cette prétendue force d'esprit, à l'aide de laquelle ils étaient parvenus à se soustraire à toute espèce de crainte, qui n'était pas celle des lois purement civiles, trop faible barrière contre la fougue et la violence de leurs désirs?

Combien n'était-il pas difficile de leur imposer le frein salutaire d'un culte religieux encore absolument inconnu, et qui, tout respectable qu'il est par sa simplicité noble, par sa grandeur et par sa sainteté, n'a cependant rien dans sa pratique que de rebutant pour l'esprit, que de révoltant pour le cœur, que de tyrannique pour les sens.

Et cependant tout cela entre encore dans le plan de la religion chrétienne; et gardez-vous de croire, mes frères, que ce projet ne soit qu'une vaine chimère, que le beau rêve d'une imagination ardente, qu'une de ces gigantesques pensées dont on savoure la conception, tout en en reconnaissant le néant. Tout est prévu, tout est arrangé pour le succès de celui-ci, et ce succès étonnant n'est pas un seul instant douteux. Que de motifs à présenter toutefois, que de mesures à combiner, que de ressorts à faire jouer, pour imposer à tous les hommes un culte qui doit remplacer tous les cultes! Eh bien! rien de tout cela n'échappe à l'auteur de la nouvelle loi: quelle sagesse et quelle prévoyance!

Ce n'est pas tout: son ouvrage était parfait, si, à la connaissance du vrai Dieu qu'il dévoilait, à l'établissement d'un culte digne de lui, dont il réglait les cérémonies sacrées, il n'avait joint la réforme des mœurs, et s'il n'avait promulgué un code religieux, le plus pur et le plus parfait, destiné à forcer l'admiration des impies, des libertins et même des athées, des âges à venir, troisième objet de l'entreprise du christianisme, où le doigt de Dieu se montre avec plus d'évidence encore.

Quel épouvantable tableau de désordres et de dérèglements nous présentent les siècles qui en ont précédé l'établissement! L'ambition voulait-elle s'ouvrir la voie des honneurs? La cupidité formait-elle des désirs? La volupté recherchait-elle les plaisirs impurs? Qu'importe que, pour se satisfaire, on eut besoin de recourir tour à tour à la calomnie, à l'injustice, à la violence? On trouvait, pour autoriser les excès de tous les genres, des dieux imaginés au gré des passions, des autels élevés aux passions elles-mêmes, et des préceptes religieux destinés à légitimer tous les crimes,

à consacrer, s'il est permis de le dire, le libertinage le plus effréné.

Quelles mœurs, en effet, pouvaient être celle d'une multitude sans foi, à laquelle on enseignait que tout périclitait avec le corps, et qui ne portait vers l'avenir que des regards incertains, sans espérance comme sans terreurs? Si quelquefois on lui débitait quelques maximes plus sages, on ne donnait que des motifs impuissants pour les faire observer, on ne corrigeait un défaut que par un défaut contraire; l'on n'indiquait d'autre fondement à la pratique des vertus que l'horreur du crime, ou la disposition du tempérament.

Telle était la morale du paganisme. Les hommes sont enclins au mal : quelle vaste carrière ouverte à leurs penchants!

Quant aux Juifs, ils étaient en apparence plus réglés; mais, quoique imbus des préceptes d'une loi sainte, ils étaient trop frappés de la crainte des malheurs temporels et de l'espérance des biens sensibles. Aux vices des nations idolâtres ils ajoutaient ceux d'une honteuse hypocrisie; avec de beaux dehors, ils se livraient en secret aux plus infâmes orgies, et quelque purs que fussent les principes de morale qu'on leur avait enseignés, les Juifs n'étaient au fond ni plus désintéressés, ni plus équitables, ni plus chastes. La terre entière, en un seul mot, et j'en appelle aux témoignages de tous les historiens, la terre souillée des crimes des hommes, comme au temps où le Seigneur la purifia dans les eaux du déluge, invoquait les vengeances du ciel, ou plutôt elle sollicitait auprès de la divine miséricorde la délivrance de tant de maux.

Tout à coup un sage apparaît; ce sage est un législateur, et ce législateur est un Dieu. Il faut bien que cela soit ainsi; car voyez : de ces hommes impies il fera des hommes tout nouveaux, et les élèvera à la plus haute perfection. Il leur fera aimer la morale la plus austère, la plus contraire à leurs passions, la plus opposée à leurs affections les plus chères. Pour la suivre, ils sacrifieront, au besoin, le repos, le bonheur et la vie. Prévenus de leur faiblesse et de leur néant, ces hommes, naguère si orgueilleux, si vains, ne se regarderont plus que comme des objets d'humiliations et d'opprobres. Ils recevront avec soumission toutes les afflictions de la vie. Instruits de leur perversité, ils se détesteront eux-mêmes, se feront une guerre de tous les instants, élèveront au milieu de leur cœur un mur de divorce et de séparation. Frappés de la grandeur de Dieu, ils lui rapporteront tout ce qu'ils auront de biens, de talents et de gloire. Pénétrés de reconnaissance pour les bienfaits du Créateur, ils l'aimeront d'un amour qui comprend tous les sentiments, toutes les affections, toutes les puissances de l'âme, à l'exclusion de tout autre amour qui ne serait pas pour Dieu, ou qui ne s'y rapporterait pas comme à sa principale fin. Ils s'aimeront les uns les autres en Dieu et pour l'amour de Dieu, non point

en apparence seulement, mais dans la sincérité de leur cœur, et cela sans distinction de proches ou d'étrangers, de partisans ou d'ennemis, de gens aimables ou de personnes disgracieuses. Ils s'interdiront les plus innocentes voluptés, se réduiront en faveur de leurs frères, par un volontaire détachement, à l'indigence et à la pauvreté; ils vivront dans leurs corps comme s'ils n'en avaient pas, se livreront à la plus austère pénitence, et réduiront leurs sens à la plus inviolable virginité; ils se jetteront en aveugles dans les bras de la divine Providence; ils se consacreront aux devoirs de la plus parfaite charité; ils feront de leur vie un martyre continu, et le point de vertu qu'ils se proposeront d'atteindre sera la sainteté même de Dieu.

Que l'on me fasse une république d'hommes de ce caractère, quelle paix va régner dans son sein! quelle harmonie entre ses membres! quels charmes dans la société! quelle fidélité à tous les devoirs!

Il n'est que vous, ô mon Dieu, vous, l'auteur éternel de la loi naturelle que vous avez, en nous donnant la vie, gravée dans tous les cœurs; il n'est que vous de capable d'en rallumer ainsi le flambeau depuis si longtemps éteint, d'en analyser avec tant de précision les règles ignorées, d'en développer avec tant de clarté les principes confondus.

Ne nous flattons cependant pas, chrétiens auditeurs, de parer, avec ce qui découvre dans le projet de notre religion sainte la pensée de Dieu même, à tous les traits que l'impiété et le libertinage ne cessent de lancer contre elle. Ils ne manqueront pas encore de moyens pour éluder les conséquences forcées de tout ce qui précède. Ils ne manqueront ni de froides railleries, ni de sophismes captieux, ni d'obscénités dégoûtantes, ni de parallèles injurieux entre je ne sais quel faux sage et notre divin législateur. Ils s'attacheront à relever d'apparentes contradictions, de prétendues obscurités; ils trouveront toujours à censurer, à reprendre, parce que la vérité ne cessera de les blesser. Opposons donc à leurs vaines raisons des preuves plus positives encore, le sujet est fécond. Elles ne manquent pas; et si nous n'avons pas suffisamment établi aux yeux de l'impiété rebelle la divinité de la religion, en la faisant ressortir de la grandeur de son projet, voyons si l'incrédulité trouvera quelques ressources contre les arguments qui découlent du genre d'exécution choisi pour un projet si difficile.

SECONDE PARTIE.

Que, si un libertin sans mœurs et sans religion, se présentait au milieu de nous, plongé dans tous les excès, abandonné à toute la dépravation du vice, et depuis longues années engagé dans les plus funestes habitudes; si cependant j'entreprenais de dissiper ses préjugés, de l'arracher à l'attrait des plaisirs, de le soumettre au joug de nos religieuses austérités; qu'en dites-vous,

mes frères ? quelle idée auriez-vous d'une pareille tentative ? elle m'attirerait probablement vos louanges ; vous aimeriez à parler de mon zèle ; vous vanteriez ma charité ; mais à coup sûr aussi vous trouveriez que le désir de servir mon prochain, que l'intérêt de la gloire de Dieu m'aveuglent. « Il fera d'inutiles efforts, diriez-vous. Comment s'est-il flatté de parvenir à changer le caractère de cet homme, à vaincre son humeur, à lui inspirer des idées nouvelles, à maîtriser ses volontés ? Il faudrait pour cela un miracle !... »

Ah ! chrétiens, si la conversion d'un seul homme vous paraît être un phénomène aussi singulier, si, à vos yeux, elle peut surprendre la nature, que penserez-vous d'une tentative dont l'objet est la conversion de tous ? Les obstacles que chacun d'eux peut y apporter, tous ces obstacles réunis ne sont-ils pas une impossibilité réelle qui, sans miracle aussi, ne saurait être surmontée ?

Eh bien ! le fondateur du christianisme embrasse d'un coup d'œil la surface du monde entier, et il n'y marque aucune borne à ses conquêtes. Il a calculé cependant et le nombre et la force de ses ennemis. Il voit armées, pour lui résister, toutes les puissances de la terre ; et les monarques, et les sujets et les écoles, et les sectes et les prêtres du paganisme, et la Synagogue des Juifs, et les intérêts temporels, et les passions de tous les genres, et le monde, et l'enfer.

Oh, sans doute, il va s'armer aussi de son côté et déployer, contre tous ces obstacles, des troupes innombrables, aguerries, des chefs habiles, des politiques adroits ; un législateur aussi osé, un réformateur universel doit succomber, s'il n'est en même temps un héros. Mais il n'est point né sur le trône ; mais cet homme ne peut disposer d'un seul homme : ils sont tous dans les rangs opposés.

Mais au moins il aura soin de s'attirer des sectaires d'une éloquence qui entraîne tout, d'une science qui n'ignore rien, d'un zèle que rien n'affaiblit, d'une adresse qui se plie à tous les événements, d'un courage à l'épreuve de tous les dangers, d'une autorité qui commande tous les respects, d'un crédit qui soutienne toutes leurs entreprises ; qui sachent calmer la crainte, faire naître l'espérance, imposer la persuasion ; qui puissent ébranler, gagner et soumettre les cœurs.

Voyez, en effet, comment se sont formées et s'entretiennent les diverses religions, qui ne sont pas la religion chrétienne : n'est-ce point par l'attrait du plaisir ou la séduction ? par le crédit ou l'artifice ? par la force ou par la violence ?

Rassurez-vous, chrétiens auditeurs, celle du Christ triomphera sans tout cet appareil de puissance, d'habileté ou de mensonge. Je ne trouve, en effet, à la tête de cette immense entreprise, que douze hommes : et quels hommes encore ! ils sont nés dans les basses classes de la société, la plupart pécheurs de profession ou exercés à de vils métiers. Ils

sont tous Juifs, par conséquent superstitieusement attachés à la loi de Moïse ; tous gens timides et lâches, sans études et sans éloquence.

Tels sont les fondateurs de la religion chrétienne ; et leur chef qui les a connus et éprouvés tels, leur chef qui voit approcher l'heure de sa mort, ne craint pas de leur abandonner l'accomplissement de son ouvrage et les intérêts de sa gloire. Il les rassemble autour de lui, et leur ordonne d'aller par l'univers annoncer l'Evangile à toute créature, sans distinction de Juif ou de gentil ; il leur apprend en même temps que ce même univers se soulèvera contre sa doctrine ; que toutes les puissances s'uniront pour la proscrire ; et il ne leur indique d'autre précaution à prendre, pour vaincre, que de souffrir sans se plaindre, que de mourir sans gémir. La pauvreté, la douceur, la patience, voilà les armes dont ils devront se servir ; il leur est interdit de faire usage d'aucune autre.

Quelle est donc l'autorité de celui qui ordonne d'une manière aussi étrange, aussi bizarre, la plus étonnante conquête qu'il soit possible de concevoir ? Quelle mission a-t-il reçue ? quel pouvoir lui a été donné ? Attendez, chrétiens auditeurs : poursuivi par ses compatriotes, traduit devant les tribunaux de sa nation, lui-même il est jugé comme traître à l'Etat, comme blasphémateur de son Dieu, et il expire au milieu des tourments sur un infâme gibet.

Eh quoi ! et c'est en son nom que ses douze envoyés vont parler et agir ; c'est sous ses auspices qu'ils vont aborder les palais des rois ; c'est sa doctrine qu'ils oseront répandre et accréditer ; c'est son culte qu'ils tenteront de publier et d'établir ; ce sera ce même Jésus de Nazareth, crucifié, dont ils annonceront, dont ils persuaderont l'apothéose. Quels hommes pour en imposer à la terre ! à quelles mains, ô ciel ! ce projet est abandonné !

Cependant, dès que les temps sont accomplis, voilà que ces douze hommes se partagent l'univers et partent. Ils annoncent partout la loi nouvelle ; la vaste étendue de leur carrière ne leur permet que de se montrer dans les diverses régions qu'ils ont à parcourir ; ils ne font que passer : comment donc leur prédication produirait-elle des fruits solides et durables ?

L'intelligence, l'unité, les correspondances qui sont l'âme des grandes entreprises, manquent encore dans celle-ci ; divisés par des espaces immenses, les apôtres de Jésus-Christ agissent séparément sans s'entendre. Comment, dans un si grand éloignement, leurs actions auront-elles quelque concert, et leurs vues quelque unité ? Comment pourront-ils suivre les mêmes plans, employer les mêmes moyens ? Ainsi donc, tout manque à la fois pour le succès, ou plutôt on dirait que tout est calculé contre.

Mais que vois-je ! les disciples de Jésus, auparavant si lâches, s'arment tout à coup d'une intrépidité que rien ne déconcerte,

ni les difficultés qu'ils éprouvent, ni les dangers qui les menacent, ni les tourments qui les attendent; auparavant ignorants et grossiers, ils ont subitement acquis l'intelligence des divines Ecritures; ils ne sont étrangers à aucune science; ils parlent indistinctement toutes les langues. Autrefois faibles et méprisés, maintenant ils commandent à la nature entière, disposent de la vie, brisent les portes des tombeaux. Ne voyez-vous pas éclater ici, chrétiens auditeurs, la toute-puissance de Dieu? n'est-ce point à des signes pareils qu'elle se manifeste? Quand tout semble désespéré, alors que tout semble opposé au succès d'un événement, Dieu se joue à le faire éclore à l'aide des plus faibles moyens. Mais gardons-nous de précipiter les conséquences d'un tel prodige: suivons quelques instants les douze disciples dans leurs courses apostoliques.

Voyez-vous derrière eux les faux dieux renversés, leurs autels déserts, leur culte méprisé, leurs sacrifices abolis, et l'idolâtrie confondue, n'offrant plus que les vastes débris d'un grand empire qui n'est plus. L'antique Sion elle-même et son superbe monument ne sont qu'un amas de cendres et de ruines. L'autel des holocaustes est renversé, le sceptre de Juda est brisé, la succession du sacerdoce est interrompue, et la nation des Juifs dispersée ne réunira plus ses membres épars.

Au milieu de ce fracas terrible, du bruit et des éclats d'un bouleversement si général, la croix, symbole du christianisme, s'élève resplandissante de gloire, et la foule se précipite à ses pieds et lui rend ses adorations.

Les peuples, de pays, de mœurs, de langages différents, sont saisis du même respect, et ne sont plus qu'une grande nation animée des mêmes sentiments, soumise à la même croyance, professant le même culte et ne servant qu'un même Dieu. Dans ce nombre infini de chrétiens qu'enfante la prédication de l'Evangile, on ne saurait faire aucune distinction ni de sexe, ni d'âge, ni d'état, ni de condition. Les rois descendent de leurs trônes et déposent leur grandeur au pied de la croix; le savoir se plie sous le joug, et l'âge mûr n'oppose aucune résistance.

Aussi quelle révolution fut jamais plus complète que celle qu'ont préparée les disciples de Jésus-Christ? Un événement aussi inouï a sans doute de quoi étonner par son importance; mais n'est-il pas plus merveilleux encore par la rapidité de ses progrès. Tel on voit l'astre du jour parcourant en peu d'heures l'immense espace des cieux, semant la lumière partout, et ranimant du feu de ses rayons la nature engourdie. Tel se montre à nos yeux l'Evangile, répandant dans Jérusalem ses premières clartés, et de là les projetant en vastes gerbes de lumière sur les restes du monde connu. Peu d'années lui suffisent pour pénétrer aux extrémités de la terre; dès la première pré-

dication du prince des apôtres, trois mille âmes abjurent leur erreur: des fruits également abondants signalent les travaux de ses coopérateurs. Saint Jean vivait encore au lieu de son exil, et déjà, dans l'Asie, sept églises fondées recevaient de sa part le mystérieux recueil de ses révélations. Les envoyés de Dieu n'étaient point arrivés au terme de leur course, et déjà saint Paul écrivait que leur voix avait retenti jusqu'aux limites du monde, et que l'Evangile, annoncé à tous les peuples, comptait sous ses drapeaux des millions de chrétiens. Que ne puis-je vous dérouler ici le tableau des conquêtes que de siècle en siècle le christianisme a faites dans les climats les plus lointains! Lisez ce qu'en ont écrit les saints Pères. Ils les ont accumulées d'âge en âge, et nous les présentons à l'impiété comme un témoignage invincible de la divinité de la religion chrétienne. Dix-huit siècles ne sont pas écoulés depuis qu'un chrétien n'existait dans le monde, et l'on ne citerait point aujourd'hui un endroit habité dans lequel n'ait pénétré la lumière de l'Evangile. Ah! qu'étonnée de sa fécondité, l'Eglise, dans les transports de sa joie, s'écrie avec le prophète Isaïe: Comment ai-je pu donner la vie à tant de peuples! Ils me viennent des extrémités du monde. Je m'étends à droite et à gauche; j'habite les îles désertes: j'ai toutes les nations pour héritage. Je n'étais ce matin qu'une plante faible et rampante, et voilà que j'élève mes branches jusqu'au ciel; je les porte aux deux bouts de la terre, et mes racines sont aussi profondes que la mer.

Ne croirait-on pas, chrétiens auditeurs, que toutes les puissances se sont liguées pour favoriser l'établissement du christianisme? Comment, sans cet accord, un tel événement paraîtrait-il possible? Cependant rappelons-nous les premiers siècles de l'Eglise.

Les Juifs mettent à mort le chef de cette religion, s'acharnent contre ses disciples, les précipitent dans les fers, et les massacrent sans pitié. Les gentils, animés de la même fureur, exercent les mêmes vengeances. Qui pourrait retracer, sans horreur, les épouvantables souvenirs des cruautés exercées partout où l'Evangile était annoncé? A peine quelques prosélytes nouveaux avaient-ils été lavés dans les eaux saintes du baptême, que les bourreaux s'en emparaient. Chargés de chaînes, calomniés, pros crits, déshonorés, privés de tous leurs biens, abandonnés de leurs amis, c'était trop peu pour leurs persécuteurs; ils devaient être exposés encore aux bêtes féroces dans les amphithéâtres, mis en pièces, brûlés, et la délation récompensée n'abandonnait ces horribles spectacles que pour voler à la recherche des victimes encore inconnues, et préparer, pour le lendemain, des scènes aussi sanglantes. Et par qui pensez-vous que ces exécutions étaient ordonnées? C'était par les grands de la terre, par les préfets et par les empereurs. Comment

se fait-il, grand Dieu ! qu'un déchaînement aussi général n'ait point aboli jusqu'au nom de Jésus-Christ ? Mais, ô prodige ! comme on vit autrefois le peuple d'Israël croître et se multiplier sous la protection de son Dieu, en proportion des efforts que faisaient les rois d'Égypte, pour l'accabler du poids de leur tyrannie, de même la religion du Christ semble renaître de ses cendres, se fortifier de ses désastres, et s'accroître de ses pertes. « Votre fer nous moissonne partout, disait Tertullien aux idolâtres, mais plus il nous abat de têtes et plus il nous en renaît. Le sang de nos martyrs est une source féconde de chrétiens. »

Ce n'était point assez qu'elle fût persécutée au dehors, la religion chrétienne avait des ennemis dans son sein, ennemis d'autant plus dangereux, qu'elle devait moins s'en défier. Quels troubles et quels orages n'ont point suscités contre elle le schisme et l'hérésie ! Est-il un dogme que n'ait attaqué l'erreur, dès le premier instant que l'Évangile l'a produit ? L'artifice, l'autorité, la violence, tout a été mis en œuvre, pour soutenir la révolte de ces esprits altiers et remuants, que l'amour de la nouveauté, le goût de l'indépendance et l'attrait du libertinage ont soulevés partout et dans tous les siècles contre la religion chrétienne.

Les pasteurs exilés, les ouailles dispersées, les temples profanés, des cultes sacrilèges introduits jusque dans le sanctuaire, des maximes impies autorisées ; que sais-je encore ! tels sont les traits dont les schismatiques et les hérésiarques ont signalé leur zèle fanatique, presque à chaque pas que l'Évangile a fait dans le monde. Vainement aperçoit-on de loin en loin quelques empereurs s'honorer de défendre le christianisme ; pendant combien de siècles n'a-t-il pas été, quoique réduit à ses seules forces, battu des vents et de la tempête, exposé à tous les écueils et près d'être englouti dans l'abîme : il s'est soutenu néanmoins, il a crû, il s'est agrandi, tandis qu'à ses côtés sont tombés ses nombreux et puissants ennemis.

Peut-être n'a-t-il résisté qu'en cédant ? peut-être a-t-il fait aux circonstances, au temps, de conciliantes concessions ? Non ; loin de lui de misérables ménagements et d'indignes faiblesses ! La politique jamais ne s'est rencontrée sur ses pas ; le christianisme jamais n'accepta de capitulation ; il n'a cessé de maintenir la pureté de sa morale, l'intégrité des traditions apostoliques, et son immobilité même n'a fait qu'accroître sa force.

Et maintenant, chrétiens auditeurs, que n'ai-je le temps d'ouvrir les saintes Écritures, d'y recueillir les prophéties annonçant la nouvelle alliance, dépeignant le libérateur promis pour briser le joug d'Israël, célébrant la gloire de l'éternelle Sion ! Cette révolution annoncée par les poètes inspirés du Thabor, je vous la montrerais accomplie dans l'établissement de la religion chré-

tienne, avec les circonstances, de la manière et au temps prédits. Les Juifs déconcertés de cette singulière liaison qui se trouve entre l'énoncé de leurs prophéties et le succès de la prédication de l'Évangile, cherchent à en éluder les conséquences, en détournant le sens de l'Écriture, et l'interprétant autrement qu'ils ne l'avaient fait autrefois ; et, par une disposition admirable de la Providence, ils ne cessent de produire dans les annales de leur histoire, et dans la destruction même de leur république un témoignage authentique et toujours subsistant en faveur de cette religion qu'ils repoussent, et qui pourtant leur tend les bras.

Que l'incrédule fasse donc valoir les difficultés que lui présentent les vérités du christianisme, qu'il exagère les apparentes contradictions de ses mystères, qu'il se récrie contre ce qu'il appelle les paradoxes de sa morale, et qu'il emploie toutes les subtilités de la logique à infirmer l'autorité de ses miracles ; qu'est-ce qu'il prétend ? Que la religion du Christ est fausse dans ses principes, trop austère dans ses pratiques, contradictoire dans ses maximes ? Qu'il nous serait aisé, mes frères, de battre son argumentation et de tourner ses propres armes contre lui ! Mais laissons-le jouir un instant du plaisir d'une prétendue démonstration.... Un seul raisonnement suffit pour renverser les siens, quelque captieux, quelque pressants qu'ils soient. Assemblez à ses yeux les objets que nous venons de considérer en détail, et dites-lui : Supposons notre religion plus fausse et plus absurde encore que vous ne cherchez à la faire ; mais avouez du moins que sans miracle encore elle ne saurait subsister, et rapprochez ces circonstances étranges du miracle de son projet, vous aurez de sa divinité une démonstration parfaite.

Voyez, en effet, voyez les anciens cultes abolis, les vieilles mœurs réformées, le Dieu des chrétiens seul universellement connu, seul universellement adoré, seul universellement servi. Voyez quels sont les auteurs de cette révolution générale.... Douze pauvres pêcheurs, destitués de tous secours humains, méprisés, haïs, persécutés, et néanmoins poursuivant l'exécution de leur projet à l'aide de la pureté de leurs mœurs, de l'innocence de leur conduite, de l'efficacité de leurs paroles, de l'influence de leurs exemples, et du pouvoir de leurs miracles. A ces traits de sagesse, de force et de puissance, qui ne reconnaîtrait un Dieu, et quel esprit indocile pourrait ne point être convaincu ?

Grâces soient à jamais rendues à la bonté divine ! non-seulement elle a voulu nous sanctifier par des mystères difficiles à croire, elle a pris soin de répandre sur la religion qui en ordonne la croyance, une lumière toujours vive et toujours subsistante, qui nous en montre la vérité, dans la certitude du principe divin dont elle tire son origine.

Qu'importe que ce que je dois croire je ne le comprenne pas, puisqu'il est évident à mes yeux que Dieu me l'a révélé. Si d'un côté ma raison murmure, elle est satisfaite de l'autre, et je n'ai pas besoin d'autre démonstration.

Mais l'éclat de cette lumière, chrétiens, ne va-t-il pas bientôt s'éteindre? Je tremble au souvenir des menaces que l'Evangile nous adresse. Jésus-Christ transportera le théâtre de sa religion d'un monde à l'autre, pour punir l'infidélité des peuples. Déjà, mes frères, au delà des mers, le règne du Seigneur s'étend d'une manière prodigieuse. Ces vastes empires, naguère ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, s'enrichiraient-ils de nos pertes? Je crois lire dans notre conduite les plus tristes présages pour l'avenir. Qu'est-ce, en effet, que cette indiscrète curiosité qui nous engage dans toutes sortes de lecture? quel fruit espérons-nous de tant de conversations contraires à l'esprit du christianisme? quelle liberté téméraire nous porte à décider de tout en matière de religion? qu'est-ce que ce mépris affecté de ses principes, de ses pasteurs, de ses ministres? Ne sont-ce pas les procédés ordinaires d'un certain monde connu sous la dénomination d'esprits forts?

Voyez quels portraits bizarres on ose faire de l'Evangile! On l'altère par de fausses interprétations; on le corrompt en lui prêtant des sentences erronées. Telle est la marche de l'hérésie contre le dépôt de la foi. Si vous détournez vos regards, n'apercevez-vous pas une constante opposition entre nos mœurs et nos croyances?

Quel mépris pour la parole de Dieu! quel éloignement pour nos saints mystères! quelle immodestie, quel luxe dans nos parures! quelle licence dans nos discours! quelle passion pour les biens de ce monde! N'aurions-nous donc sous des dehors de religion que les vices et la dépravation des païens? Et ne les conserverions-nous, hélas! que pour masquer des médisances atroces, des délations odieuses, des procédés injustes, de criminelles intrigues, de coupables excès, nos antipathies, notre humeur, nos caprices, nos jalousies et nos haines?

Grand Dieu! si nous avons comblé la mesure de nos iniquités; s'il est temps que votre colère éclate, cherchez des peines dans les trésors de votre justice. Punissez-nous dans nos biens, dans nos plaisirs, dans nos affections, dans notre vie; mais n'éteignez pas dans nos cœurs le flambeau de votre religion sainte. Protégez-la contre les atteintes de l'impiété. Gardez-nous-la comme une consolation à nos maux, comme une ressource dans nos égarements, comme un frein contre nos passions, comme un secours contre les tentations, et comme un guide, enfin, pour nous conduire à l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA PARFAITE OBSERVATION DE LA LOI.

In his jacebat multitudo magna languentium cecorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum. (Joan., V, 3.)

Là étaient couchés, en grand nombre, des aveugles, des boîteurs, des paralytiques, des infirmes de toute espèce, qui attendaient que l'ange du Seigneur vint agiter les eaux.

Cette piscine célèbre, mes frères, autour de laquelle était couchée nonchalamment la foule des malades, dans l'espérance d'y trouver la guérison de leurs infirmités, nous retrace une fidèle image du christianisme. Voyez, en effet, au milieu de vous tous ces individus tièdes et faibles traîner mollement le joug de la loi évangélique, également éloignés des grands vices et des grandes vertus, et se laissant aller sans soucis aux mouvements d'une piété froide, de laquelle ils attendent, dans une aveugle confiance, le succès de leur salut éternel.

Cette funeste indifférence, cette paresse de cœur et d'esprit sont le désordre le plus commun de notre siècle, et peut-être celui auquel il est le plus difficile de remédier. Les hommes qui en sont atteints ne s'en aperçoivent pas, ou même ils s'en applaudissent. Faites-en un crime à quelques-uns d'entre eux, et d'abord ils vous opposeront, comme une excuse suffisante, la pratique de quelques vertus faciles et une longue suite d'actions qui, si elles ne sont pas dignes d'éloges, sont au moins exemptes de blâme, et ils vous défieront de trouver à reprendre en eux de véritables excès. Hasardez-vous à proposer à d'autres, comme une règle de conduite indispensable, l'observation parfaite de la loi, ils ne verront, dans ses prescriptions rigoureuses, que de simples conseils pour les gens du monde, et ils en renverront le ponctuel accomplissement aux anachorètes du désert.

Pendant, chrétiens auditeurs, combien sont grandes des erreurs pareilles! Ah! n'ayez garde d'en douter. Cette insouciance, cette apathie sont toujours mortellement criminelles, ou dans leurs principes, ou dans leurs conséquences: elles ont donc pour le salut un double danger que je me propose de signaler à votre foi.

Ce n'est pas que je ne reconnaisse qu'il est bien des fautes légères dans leur objet ou dans leurs motifs, qui ne détruisent point la vie de la grâce dans ceux qui s'y laissent tomber. Eh! qui de nous oserait se dire exempt de faiblesse et non sujet aux tentations! mais je m'élève avec juste raison contre ces transgressions fréquentes de la loi, qui ne sont légères qu'en apparence, et que l'on commet habituellement, soit qu'on se mette peu en peine de les éviter, soit qu'on en redoute peu les suites. Puissé-je exciter dans vos consciences trop rassurées des scrupules salutaires et de sages alarmes! Puissé-je vous troubler au sein d'une dangereuse sécurité! Aidez-moi à en obtenir la grâce par l'intercession si puissante de l'auguste Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'examine pas quelles peuvent être en elles-mêmes ces restrictions que l'on croit avoir le droit d'apporter à l'observation de la loi divine. Je me borne, quelles qu'elles soient, à les supposer volontaires, et je vous engage, chrétiens auditeurs, à les considérer sous les trois rapports qui suivent : l'obligation que nous avons tous un si grand intérêt à remplir, de tendre à la perfection ; l'incertitude de nos jugements sur les voies du salut ; et enfin, les penchants qui nous portent au mal.

Je vous appelle donc à l'examen de vos devoirs, de vos fautes et de vos propres cœurs, et je doute que vous puissiez en soutenir l'épreuve, sans renoncer à bien des préjugés qui vous aveuglent sur l'état de votre conscience.

Et d'abord : *Soyez parfaits comme l'est votre Père céleste*, nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Matth., V, 48.) Le précepte est formel, l'étendue en est-elle limitée, et, s'il avait besoin d'interprétation, nous la trouverions encore dans l'Evangile et sur les lèvres sacrées de son divin auteur.

Rappelez-vous ce jeune homme possesseur d'une brillante fortune, qui demandait au Dieu fait homme ce qu'il devrait faire pour être sauvé : *Vous ne tuerez point*, lui répondit-il, *vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne déroberez point ; vous ne porterez point faux témoignage ; honorez votre père et votre mère ; aimez votre prochain comme vous-même.* — *Mais j'ai gardé tous ces commandements dès ma jeunesse, que me reste-t-il à faire encore ?*

Ce qu'il vous reste à faire ? lui dit le Seigneur : *si vous voulez être parfait, allez et vendez tous vos biens ; donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi ; vous amasserez ainsi pour le ciel un inépuisable trésor. Et ceux qui l'entendirent s'étonnèrent, et le jeune homme se retira plein de tristesse, parce qu'il avait de grands biens, et Jésus dit à ses disciples : En vérité je vous le dis, il est bien difficile qu'un riche pénètre dans le royaume des cieux ; bien plus aisément un chameau (4) passerait dans le trou d'une aiguille. Qui pourra donc être sauvé, s'écrièrent les assistants. Ah ! si cela n'est pas possible aux hommes, reprit le Seigneur, songez que rien n'est impossible à Dieu. (Matth., XIX, 16-27 ; Marc., X, 17-21 ; Luc., XVIII, 18.)*

Les apôtres alors comprirent bien leur Maître. Ils jugèrent que rien ne devait être changé à la sévérité de ses propositions ; que jamais elles n'admettraient aucun tempérament, et que, si elles se trouvaient au-dessus de la faiblesse humaine, le secours de la grâce était là, et que la toute-puissance de Dieu invoquée à propos aiderait les débilés mortels à surmonter tous les obstacles.

(4) Cette expression dans les versions ordinaires des Evangiles, est un contre-sens véritable. L'expression qui y correspond dans le texte, signifie cable ; et l'on sent que la comparaison alors ne

C'est ainsi, en effet, qu'ils l'enseignèrent aux premiers fidèles ; vous en retrouverez la preuve et dans leurs doctes prédications, et dans leurs célestes exemples. Vous y verrez tracée partout la voie de la plus haute perfection. Vous y verrez un zèle, une ferveur pour la justice, qui jamais ne se ralentissent, un détachement généreux qui s'élève au-dessus de tous les intérêts de la cupidité, une innocence de mœurs exempte des plus légères souillures, un esprit de pénitence et de mortifications, ennemi juré des aises et des commodités de la vie, une douceur que rien n'altère, une patience que rien n'émeut et une charité que rien n'épuise. Vous y verrez le vieil homme détruit, et, sur ses débris, l'homme nouveau recréé sur le modèle de la Divinité.

En faisaient-ils trop ces premiers héros du christianisme ! portaient-ils trop loin l'inflexibilité de la morale évangélique ? Non, chrétiens, leur conduite n'était que le précis de l'Evangile mis en œuvre, et l'exécution, sans réserve, des sacrés engagements du baptême : et qui que nous soyons, mes frères, grands ou petits, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, nous ne pouvons rien retrancher à aucun de ces devoirs ; nous ne pouvons y mêler rien de terrestre, rien d'humain, sans altérer la loi, ou tout au moins sans l'affaiblir.

J'aperçois sur vos physionomies les signes de l'étonnement, et je lis des objections dans vos regards. Eh quoi ! semblez-vous me dire, la loi de Dieu ne serait point interprétée selon les divers états de la vie ? Les vertus nécessaires à l'homme consacré au service des autels devraient être aussi les vertus de l'homme du monde ! et ce degré de perfection auquel quelques-uns seulement ont le droit de prétendre, serait le terme fixé pour tous ! Réfléchissez un instant, je vous prie, chrétiens ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? D'où viendrait cette différence qu'on ferait dans le christianisme d'état à état, de vertus à vertus, de personnages à personnages ? La connaissait-on dans les premiers siècles de l'Eglise ? Les disciples de Jésus-Christ, quels que fussent leur rang et leur condition, n'étaient-ils pas les imitateurs de sa sainteté ? Le même désir qui les animait pour leur salut ne les animait-il pas aussi dans la carrière de la perfection ? On en juge bien autrement aujourd'hui : je le sais ; mais depuis quand ? Depuis que la ferveur s'est ralentie et que les mœurs se sont corrompues. Alors on a cherché à éluder la rigueur des préceptes, en confondant ce qui est d'obligation avec ce qui n'est que de conseil, en rejetant comme accessoire ou superflu ce qui s'y trouve de pénible et de dur, en ne reconnaissant enfin comme nécessaire ou essen-

présente aucune anomalie dans ses termes. Quel rapport y a-t-il entre une aiguille et un chameau ? (Note de la 1^{re} édition)

tiel que ce qu'il y a de facile, d'agréable et de doux.

J'avouerai, si l'on veut, qu'il est un genre de perfection propre à chaque état, que ce que l'on admire dans la spéculation n'est pas toujours imitable dans la pratique : mais quelle conséquence de cette concession ? parce que vous pourrez ; sans crime, négliger certains de ces moyens extraordinaires que les saintes Ecritures ne font que conseiller, tels que ces jeûnes, ces austérités, ces retraites, ces sacrifices continuels qui constituent la vie religieuse, s'ensuivra-t-il que vous aurez fait tout votre devoir dans le poste que vous occupez, sans que l'on remarque chez vous ni de grandes vertus, ni de bien grands défauts ? Parce que, dans le monde, l'embarras des affaires, les règles de la bienséance, le danger des occasions seront de perpétuels obstacles à l'observation de la loi évangélique, s'ensuivra-t-il que vous soyez dispensés d'atteindre à cette perfection de fidélité, telle que votre situation peut vous la permettre, et que vous ayez le droit de faire entre vos passions et Dieu une sorte de partage qui, d'une part, vous assure de votre salut, et qui vous laisse, de l'autre, la jouissance des plaisirs et des douceurs de cette vie

Désabusez-vous, chrétiens auditeurs ; vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois. C'est Jésus-Christ qui lui-même le dit. Vous ne pouvez être à Dieu et au monde ; vous ne pouvez aimer l'un, l'honorer, lui complaire, sans haïr l'autre et l'offenser. Ignoreriez-vous par hasard les anathèmes lancés contre ce monde pervers, en faveur duquel vous croyez être autorisés à vous permettre la réserve que vous mettez à l'observation de la loi. Oh ! non, non, je vous le répète, vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois : *Nemo potest duobus dominis servire, aut enim unum odio habebit, et alterum diligit.* (Matth., VI, 24.)

Mais l'exemple de la multitude entraîne. La plupart des chrétiens sont lâches et indifférents comme vous, et vous ne pouvez croire que tant de gens ignorent leur devoir, ou qu'ils veulent risquer leur salut. Et voilà précisément ce qui vous condamne. Vous suivez la voie large et battue, par conséquent vous vous égarez et vous courez à votre perte ; car écoutez encore le Seigneur : *La voie qui conduit à la vie éternelle est étroite, dit-il, et c'est le petit nombre qui la pratique.* (Matth. VII, 14.) Ainsi donc ne vous rassurez pas sur l'exemple de la foule qui reconnaît aussi Jésus-Christ pour son Sauveur, qui attend de ses mérites le royaume du ciel, qui partage la gloire de votre vocation. Chrétiens, tous ces avantages sont communs à la multitude des réprouvés ; mais le nombre des élus est petit, et si l'on veut lui appartenir, il faut, comme ceux qui le composent, unir le courage à la force dans les voies austères de la pénitence ; et gardez-vous d'en douter, ou notre foi est vaine, ou votre conduite

languissante et relâchée dans le service de Dieu, n'a rien que de très-alarmant pour vous. Le salut est le prix de la sainteté, et la mesure de la sainteté, c'est la parfaite observation de la loi.

Mais quand bien même le zèle de la perfection nous serait moins expressément recommandé par l'Evangile, nos jugements sont si incertains sur les voies du salut, que ce zèle nous est indispensable, afin de ne point nous y perdre.

Je le confesse, mes frères, quelque sainte, quelque respectable que soit la loi de Dieu dans toute son étendue, l'obligation rigoureuse qu'elle impose est toujours renfermée dans de certaines limites : de là la différence entre les fautes légères et les fautes graves que la morale doit nécessairement admettre. Mais où sont-elles donc ces bornes qui séparent le crime de la vertu ? qui est-ce qui nous les indiquera ? Que les savants et les docteurs se lèvent pour tracer les confins de l'empire du mal et prononcer à ce sujet le *nec plus ultra* véritable.

Voyez quelle diversité d'opinions les divise à ce propos. Ceux-ci nous damnent pour des actions dans lesquelles ceux-là n'aperçoivent pas même l'ombre du péché. Pour les uns il n'y a qu'une fragilité excusable, où les autres découvrent une malice calculée. La vérité est une cependant ; mais l'humeur, le caprice et le préjugé lui donnent tant de faces diverses que, si l'on n'y prend garde, on ne peut plus la distinguer du mensonge.

Admettons même que ces hommes que leur génie et leurs travaux ont faits les arbitres de la loi, soient unanimes dans leurs sentiments sur ces points généraux de la morale évangélique, dont l'évidence n'a laissé aucun champ libre à la dispute ; l'application de leurs principes sera-t-elle toujours également sûre dans le détail ? Combien de circonstances diverses peuvent dénaturer un même fait ! Ce qui n'est rien pour le commun des hommes peut devenir beaucoup et beaucoup trop pour certains ; la différence des lumières, de l'esprit et du consentement du cœur peut varier à l'infini. Une conversation enjouée, mais innocente, ou du moins sans crime pour le grand nombre, même au jugement des hommes sages et éclairés, n'aura pas été sans danger pour tel individu, dont l'imagination trop vive s'enflamme à la moindre étincelle.

Enfin, chrétiens, consultez pour vous tracer une règle de conduite sûre, les plus prudents, les plus pieux des hommes. Ils baseront leurs décisions sur les principes de la plus exacte vérité ; ils fixeront, dans tous les cas possibles, les justes bornes du devoir. Vous n'en serez pas mieux en sûreté de conscience pour ce qui vous regarde personnellement ; l'exactitude de leur jugement ne saurait garantir celle du vôtre, qu'autant que l'objet en serait le même, et qui pourra vous en répondre ? Serait-ce par hasard l'exemple des personnes sages et réglées dont vous pouvez recueillir les

fruits. An ! mes frères, qu'il en est dont le monde préconise les vertus, et que celui qui sait tout condamne ? Voyez Saül, lorsque, dans son empressément, il offre lui-même à Dieu le sacrifice de pacifiques hosties, sans attendre le prophète sacré. Sans doute, aux yeux d'Israël, il passe pour un prince pieux : on admire et sa clémence et sa sagesse, alors qu'il pardonne généreusement au roi d'Amalec. L'estime de ses hauts faits est encore dans tous les cœurs ; ses louanges sont dans toutes les bouches, et déjà le mystère de sa réprobation s'accomplit en secret dans les décrets de l'Eternel.

C'est ainsi que nous jugeons ordinairement des actions des hommes. Eblouis par des apparences trompeuses, nous approuvons, nous admirons souvent ce que réprouve la justice divine, parce qu'il ne nous fut pas donné de sonder les cœurs et les reins.

Et d'ailleurs, que cette réflexion me soit permise ; quoi de plus suspect, chrétiens auditeurs, que le mérite qui est en honneur dans le monde ? A quelques excès près qu'il condamne, quelle carrière ses maximes n'ouvrent-elles pas à toutes les passions ? Que l'on soit honnête homme, c'est-à-dire, que l'on ne commette aucune injustice criante, et l'on est excusé des petits artifices que l'on s'impose pour parvenir ; que l'on soit décent dans ses mœurs, c'est-à-dire, que l'on ne se livre point à des désordres éclatants, et l'on n'est pas blâmé de ces privautés si contraires à une vertu que le moindre souffle ternit ; que l'on soit bienfaisant, c'est-à-dire, que l'on ne repousse point publiquement le pauvre qui n'a pas honte de mendier son pain, et l'on n'est point censuré à raison de cette dureté avec laquelle l'on exige d'un débiteur malheureux jusqu'à la dernière obole. Oh ! bon Dieu ! bon Dieu ! combien il y a loin de la sagesse selon le monde à la sagesse selon l'Evangile. Jugez toujours bien de votre prochain, mes frères, la charité vous le commande ; mais ne l'imitiez jamais dans ce qu'il fait de contraire à la loi, quelque indifférent que cela vous paraisse ; la prudence vous le défend.

Invocuez-vous, à votre appui, le témoignage de votre conscience ? nouveau sujet d'incertitude qui, pour votre sûreté, vous fait un devoir rigoureux de la parfaite observation de la loi.

Qu'il naisse dans votre esprit une pensée mauvaise, elle a glissé sur la surface de votre âme, et s'est enfuie comme un éclair ; mais c'est assez pour que votre cœur ait pu la saisir, l'analyser et s'y complaire. Dans un instant, la passion s'émeut, le désir s'irrite, et la raison se trouble. Cependant la rapidité avec laquelle cette pensée a disparu vous tranquillise. La réflexion, le consentement nous ont manqué, vous dites-vous complaisamment, et dès lors vous ne vous trouvez point criminels : en êtes-vous bien assurés ?

Loin de moi le dessein d'incriminer les

mouvements involontaires de l'imagination. Les pensées les plus affreuses sont innocentes quelquefois, et peuvent même devenir un sujet de mérite à ceux qui sont attentifs à les rejeter où à les combattre ; mais est-il bien vrai que vous soyez de ceux-là ? n'appartenez-vous pas plutôt à la classe si nombreuse de ceux qui ne veillent sur eux-mêmes qu'autant qu'il le faut pour s'arrêter sur la ligne du crime ; et, cela posé, pouvez-vous bien vous promettre que vous ne l'avez pas franchie ? Hélas ! l'esprit est si prompt et le cœur si fragile, dit le Seigneur, en nous recommandant d'être sans cesse sur nos gardes ! et puis, nous connaissons-nous bien nous-mêmes ? l'expérience ne nous apprend-elle pas, tous les jours, que nous sommes à nos propres yeux la plus impénétrable des énigmes.

Admettez encore, je le veux bien, que vous ne vous trompez jamais sur le détail de votre conduite ; que, toujours soigneux à observer ce qu'il y a d'essentiel dans la loi de Dieu, vous ne vous permettez que de ces fautes appelées vénielles, qui n'irritent point sa colère. Eh bien ! ce sont de légères fautes ! vous le croyez et vous avez raison, si vous ne considérez que chacune d'elles ; mais vous devez en voir l'ensemble, juger votre attachement pour elles, méditer sur cette détermination habituelle qui vous porte à les commettre ; et certes, chrétiens, je ne sais si cette disposition, une fois reconnue en vous, ne doit pas vous donner des scrupules bien fondés.

Quels serviteurs dignes de vous, ô mon Dieu ! que ces hommes dont l'amour est assez froid pour admettre le calcul du degré de gravité des actions qui vous déplaisent ! que ces hommes qui s'étudient à ne pas rompre avec vous ; mais qui ne se refusent, au milieu des soins qu'ils vous rendent, aucune de ces satisfactions personnelles, aucun de ces oublis passagers de l'objet de leur culte, qui ne sont point de nature à irriter votre justice, quoiqu'ils vous offensent cependant.

Les docteurs de la loi, les maîtres de la vie spirituelle garantiront-ils à de pareils chrétiens les récompenses éternelles ? les assureront-ils qu'avec de telles dispositions ils ne soient constamment sur les bords de l'abîme ? Malheureux ! ne sentez-vous pas que, sous vos pieds, la terre manque ! arrêtez donc, revenez sur vos pas ; fuyez !... Conseils perdus !... cris inutiles !... l'imprudent s'est précipité !... N'en doutez pas, telle est la situation de vos âmes, vous tous qui vous reposez dans votre confiance en vous-mêmes, vous qui ne craignez point les atteintes du péché véniel ; vous enfin, chrétiens auditeurs, qui vous jouez de ce que j'appelle, moi, la parfaite observation de la loi de mon Dieu. Concluons donc que non-seulement on ne peut connaître le terme où finit le péché véniel, où commence le péché mortel, mais encore qu'on ne saurait être assuré qu'à ce terme fatal la volonté s'arrêtera. L'homme est comme placé

entre deux lois différentes, nous dit l'Apôtre; celle de la nature et celle de la raison; l'une le porte sans cesse à l'obéissance qu'il doit à Dieu, l'autre l'en détourne constamment. L'empire de l'une sur son cœur affaiblit l'autorité de l'autre; mais avec cette différence que la loi de nature qui le domine par les sens, le subjugué d'une manière plus séduisante et plus propre à lui faire illusion; et voilà ce qui doit être pour vous, mes frères, un perpétuel motif de terreurs. Les soins que vous prenez et l'étude que vous faites, afin de concilier vos penchants naturels avec les inspirations de votre conscience, vous accoutument à étouffer la voix de celle-ci et à vous abandonner à ceux-là; c'est ainsi que, sans vous en apercevoir, se trouve tout à coup franchie la barrière qui sépare le devoir du crime. De ce côté, tout vous attire; de l'autre, tout vous repousse; et l'on ne saurait croire dans quels égarements on se laisse entraîner par l'attrait du plaisir, lorsqu'on cède à ses amorces autant que l'on a cru le pouvoir sans honte.

Dieu tout-puissant! tant de saintes âmes se consument en veilles, en prières, en austerités, et elles craignent toujours d'être trop faibles contre la violence de leurs passions; la défiance est leur élément. Souvent elles n'ont point de reproches à se faire, et elles se croient encore indignes de votre amour; heureuse perplexité qui soutient leur ferveur au milieu des dégoûts: et nous, nous sommes rassurés, quand les plus justes tremblent!

Hé quoi! faudra-t-il donc être sans cesse à s'observer, à se combattre, à se vaincre? Mais est-ce vivre, ou n'est-ce pas plutôt un martyre continu qu'une pareille vie? Soit, chrétiens auditeurs; mais vous, montrez-moi donc une autre voie que l'Evangile nous trace pour parvenir au salut, et je m'empresserai de vous y suivre.

Au reste, je vous le demande à mon tour: Est-ce vivre, ou plutôt n'est-ce pas un martyre continu, que d'être constamment à examiner, à rechercher, à consulter si ce que vous faites, si ce que vous dites, si ce que vous pensez au gré des désirs que vous cherchez à satisfaire, n'est point une transgression formelle du précepte? Est-ce vivre, ou n'est-ce pas plutôt un martyre continu, que de voyager sans cesse sur une pente rapide, et d'avoir à se roidir constamment sur le bord, afin de ne point rouler dans l'abîme? Est-ce vivre ou n'est-ce pas plutôt un martyre continu que de ne goûter que des demi-plaisirs, mêlés, à chaque instant, d'amertume?

Ah! si vous connaissiez ceux que vous trouveriez dans la parfaite observation de la loi! si vous connaissiez les ineffables douceurs d'une existence entièrement consacrée à Dieu! Demandez ce qu'elles sont à ces âmes fidèles que consume l'amour divin. Pour elles commencent, dès ce monde, les béatitudes éternelles; pour elles cette vie périssable n'est réellement qu'un voyage

semé de fleurs, dont le terme est la possession de l'unique objet de leurs affections et de leurs désirs; en un seul mot, un avant-goût de l'éternité bienheureuse qui les attend.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, voyez combien de motifs nous rendent indispensable la parfaite observation de la loi.

Hors de là, c'est aller au hasard; c'est n'avoir aucune règle de conduite; c'est fuir le but auquel nous devons tendre tous, chacun dans notre état, la perfection; c'est s'exposer aux plus funestes égarements. Malheur! malheur à celui qui se place dans une si déplorable situation! car si déjà il n'est pas criminel aux yeux de Dieu, il ne peut manquer de le devenir bientôt. Voilà ce qui me reste à vous démontrer, et ce qui sera le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quelle illusion chez les gens du monde, au milieu duquel on ne retrouve que voluptés et que délices, de prétendre s'y renfermer dans les limites du devoir, tout en donnant aux passions tout ce qu'on peut leur accorder! Systèmes chimériques! que l'amour-propre a rêvés, et dont une chute certaine est l'inévitable dénouement.

A considérer, en effet, le cours ordinaire de la grâce et celui de la nature, il est impossible à l'homme de se tenir dans ce juste milieu sur lequel il cherche à se placer, avec tant de peine, entre le vice et la vertu, et les dégoûts qui, d'une part, l'assiègent, et les dégoûts qui, de l'autre, l'affaiblissent; symptômes précurseurs d'une maladie mortelle dont nous allons parcourir les périodes.

Oui, l'on doit aisément se dégoûter de la vertu, quand on n'en veut pratiquer que ce qu'il faut tout juste, afin de ne pas se damner.

On perd d'abord cette tranquillité de conscience et cette paix de l'âme que l'on goûte dans le parfait accomplissement de ses devoirs; et tout ce que l'on se permet, bien loin de satisfaire les désirs, ne sert qu'à irriter la fougue. On ne peut donc jamais être content de soi, parce qu'on ne se contente qu'à demi; et, dans ce qui manque de part ou d'autre, quelle source d'inquiétudes et de peines!

Dès l'entrée de cette carrière qu'on s'est ouverte, on rencontre à chaque pas, la morale évangélique qui présente son front sévère, comme un censeur tout prêt à exercer son ministère redoutable... Oh! combien alors elle paraît triste et farouche cette morale si douce et si consolante!

Répandez-vous, chrétiens, dans les assemblées, dans les fêtes, au milieu des joies et des folies du monde; suivez-y vos penchants naturels, et mille fois par jour, vous vous sentirez arrêtés par les devoirs de la charité, de la justice, ou même de la plus simple bienséance. Vous y verrez, toutefois, les mondains s'abandonner sans scrupule

pule et sans honte à la licence des plaisirs... Oh! combien alors le joug de la religion vous paraîtra lourd et embarrassant!

Le secouer entièrement, mes frères? la conscience s'y oppose. En retrancher le plus possible? ce n'est guère en diminuer le poids; et puis le remords n'est-il pas encore là, avec ses désolants reproches? On craint toujours d'avoir et trop dit et trop fait; on s'accuse, on se justifie; on se condamne, on se pardonne; on consulte partout et l'on doute toujours; et si, dans le trouble que l'on éprouve, on observe l'apparente tranquillité des mondains, au milieu de leurs dérèglements, pourra-t-on se défendre d'envier leur prétendu bonheur? Or, une telle convoitise n'est-elle pas essentiellement funeste à la vertu?

Dès cet instant, ce n'est plus que comme à regret qu'on la pratique, et c'est presque de gaîté de cœur que l'on accorde au vice les ménagements qu'on a pour lui. Aussi, l'âme partagée entre des sentiments aussi opposés, prend pour la religion du dégoût, non point tel encore, si l'on veut, qu'il aille jusqu'à l'en détacher tout à coup, non sans doute, un reste de respect pour les choses saintes, un reste d'habitude même la retient encore quelque temps dans cette espèce d'équilibre qui fait qu'elle ne donne point assez à l'amour-propre pour se rendre entièrement criminelle, ni assez à ses devoirs pour être parfaitement vertueuse; mais au sortir de ces spectacles profanes, dans lesquels le cœur s'est épanché autant qu'il l'a pu sans crime, quelles dispositions peut-on apporter à la prière et à la méditation? Comment l'imagination, esclave des sens, abandonnera-t-elle les objets qui l'ont enchantée pour se reporter vers l'Être suprême qu'elle ne comprend pas pour réfléchir sur le néant et sur les vanités du monde, pour en maudire et les maximes et les exemples? quelques efforts qu'elle fasse quelque résistance qu'elle oppose, l'image du plaisir l'assiège, la fatigue et finit par la tyranniser. C'est ainsi qu'on se laisse ramener insensiblement, en esprit, au milieu de ce monde que l'on vient de quitter. On le retrouve avec tous ses attraits; on s'en occupe, on s'en amuse, on en jouit presque sans s'en apercevoir; et, si la réflexion vient interrompre l'enchantement, ce n'est jamais qu'une interruption passagère, qu'un éclair de raison, qu'un instant de ferveur. Bientôt mille distractions renaissent, et la prière, qui faisait hier votre consolation, vos délices, n'est aujourd'hui, pour vous, qu'un pénible devoir et qu'un fatigant exercice.

En cet état, chrétiens, voulez-vous approcher des sacrements? Voyez combien il vous en coûte! obligés que vous êtes de rentrer en vous-mêmes, de vous éprouver longuement, de vous corriger, en un mot, vous ne voudriez pas les profaner, ces sacrements naguère encore l'objet de vos respects et de votre amour; mais vous ne voulez pas non plus y apporter des dispositions

si parfaites, qu'elles aient nécessité de votre part un renoncement absolu à toutes les pompes du monde. Dans quelles recherches alors, dans quelles discussions n'allez-vous pas vous engager? Prenez-y garde cependant; il est aisé de vous méprendre, et la plus légère méprise en ces matières est infiniment grave: ah! bien plutôt abstenez-vous....

Mais nous sommes à la veille d'une de ces solennités, durant lesquelles l'Eglise ouvre aux fidèles le trésor de ses grâces.... Convenez-en, âmes timides et faibles; convenez-en, adorateurs froids et presque insensibles d'un Dieu qui vous aime jusqu'à mourir pour vous; peu s'en faut que vous n'enviez maintenant la funeste liberté de ceux qui ont secoué la gêne de ces pratiques édifiantes, pour n'être point troublés dans leurs plaisirs. Que faites-vous alors? vous éludez le précepte, vous en différez l'accomplissement, toujours également mécontents de vous, soit que vous agissiez, soit que vous demeuriez oisifs. Cependant on prie encore, on confesse, on communie quelquefois, on jeûne, on se livre à certains exercices de piété. Ah! si tout cela était fait avec cette ferveur que l'on y apportait jadis, que de fruits de sainteté! que d'occasions de mérite! que de faveurs et que de grâces! mais hélas! ce ne sont que de spécieux dehors, que de vaines apparences! Il n'y a dans ces cœurs indifférents que des germes étouffés de vertu, et pour eux les saintes inspirations ne sont que des traits de lumière, que le même moment voit briller et s'éteindre. Ils ne sont capables que de résolutions passagères; ils ne sont susceptibles que de légères impressions. Vous les croyez convertis peut-être; grand Dieu! quelle erreur est la vôtre! Voyez: n'est-ce pas toujours le même train de vie, le même attachement aux sensualités, le même goût pour de frivoles amusements, la même délicatesse d'humeur, les mêmes caprices enfin? et même toutes ces imperfections ne sont-elles pas plus saillantes?

Je sais que Dieu ménage quelquefois à de saintes âmes de pareilles épreuves, qu'il les laisse aussi dans une sécheresse, dans une aridité désolantes; mais quelle différence de leur état à celui que je viens de décrire! qui est-ce qui pourrait s'y méprendre?

L'âme du juste qui ne retrouve plus son Dieu et qui s'en voit abandonnée, ne revient pas au monde pour se dédommager de la perte qu'elle a éprouvée; elle le déteste toujours, tandis que toutes ses pensées se reportent vers l'éternel objet de ses affections; quoique cet objet la délaisse, elle le suit de ses regards, elle l'appelle de tous ses vœux, elle le poursuit de tous ses désirs.

L'âme tiède, au contraire, accablée de sa solitude, va chercher dans le tourbillon des plaisirs de quoi suppléer au vide affreux qui l'environne.

L'âme du juste, alors que Dieu lui manque, est plongée dans l'affliction la plus profonde; mais elle jouit encore de ce calme

et de cette paix qui sont inséparables de l'innocence. L'âme tiède, au contraire, éprouve, outre tout le courroux du Dieu qui l'a délaissée, le trouble et le remords d'une conscience alarmée.

L'âme du juste, si elle s'aperçoit qu'elle n'avance point dans le chemin de la vertu, est bien loin de se rebuter pour cela; mais elle redouble d'efforts, attaque tous les obstacles et les brise. L'âme tiède, au contraire, cède aux moindres difficultés, aux plus légères résistances, et ne se rassure qu'en créant ou des prétextes à ses faiblesses ou des excuses à ses fautes.

L'âme du juste, jusque dans l'abandon où la laisse quelquefois son Dieu, se plaît encore à reconnaître en lui un père plein de bonté, qui ne veut qu'éprouver sa tendresse; elle ne l'en aime pas moins, et ses rigueurs lui inspirent autant de confiance que de crainte. L'âme tiède, au contraire, n'ose envisager dans son divin Maître qu'un juge sévère, inexorable, dont l'idée seule la trouble, dont les approches la font frémir. En un mot, mes chers auditeurs, l'âme du juste languit sans rien perdre de sa vigueur, parce que alors elle n'est qu'éprouvée. L'âme tiède languit sans rien conserver de sa force, parce qu'elle est punie de ses négligences dès ce monde; déplorable état que le sage annonce comme le prélude funeste d'une chute prochaine, plus ou moins rapide, plus ou moins éclatante, mais malheureusement inévitable. *Qui spernit modicam paulatim decidet.* (Eccl., XIX, 1.)

La grâce perdue, les passions n'en sont pas moins vives, les occasions n'en sont pas moins fréquentes, et les divers objets qui nous environnent n'en sont pas moins dangereux. Eh! que dis-je, chrétiens! le mal n'a-t-il pas alors plus d'attraits! Considérez, je vous prie, l'intervalle qui sépare les petites fautes qu'on se permet, des grandes fautes qu'on s'interdit encore; convenez qu'il est presque imperceptible, et que, quelque déterminé qu'on soit à ne pas le franchir, il est infiniment difficile de tenir à sa résolution.

Consultez vous-même l'expérience que vous en avez acquise: n'est-il pas vrai que les passions sont essentiellement ennemies de la gêne et de la crainte?

L'objet du péché n'est-il pas le même, soit que l'on commette une faute vénielle, soit qu'on se laisse entraîner jusqu'au crime? A force de le voir, sans crainte, cet objet, on se familiarise avec lui; la honte s'affaiblit, les sens se frappent, les désirs s'allument, la raison fuit, l'ivresse et l'enchantement surviennent; et c'est ainsi que tout concourt à achever une défaite depuis trop longtemps préparée.

Comment Eve se laisse-t-elle séduire? L'histoire de la mère du genre humain n'est-elle pas celle de tous ses enfants? la voyez-vous porter sur le fruit défendu un regard simplement curieux d'abord, puis complaisant? Ce fruit lui paraît beau, elle croit qu'il doit être excellent, et ses mains

l'ont cueilli. Elle n'ose y goûter encore; mais son imagination le savoure; mais une voix enchanteresse l'y invite; mais elle se plaît à écouter cette voix, à lui répondre; mais les défenses de son Dieu s'éloignent insensiblement de son esprit; mais bientôt elle les perd de vue... Que vas-tu faire, infortunée! arrête... il en est temps encore; tant de négligences, tant de fautes l'ont bien conduite au bord du précipice: mais pour la dernière fois, arrête... Dieu! le terrain est trop glissant, vains efforts... elle tombe, et dans cette chute épouvantable, elle entraîne, par les mêmes degrés, son époux innocent jusque-là; quel exemple, chrétiens auditeurs! Eh bien! il en est de même de nous. La perversité des hommes a ses commencements et ses progrès. Elle débute par des fautes que je nommerai des surprises; à ces surprises se joint la réflexion, à la réflexion l'habitude, à l'habitude la méchancelé, qui bientôt est portée à son comble. Voilà peut-être le point où vous ont insensiblement amenés quelques négligences apportées à l'observation de la Loi de Dieu, ou si vous n'êtes pas méchants encore, prenez garde de n'être point arrivés déjà à ce dernier terme de la fidélité, après lequel on n'a plus à faire qu'un pas pour atteindre au premier degré du crime.

Le terrain sur lequel vous marchez est miné de tous points: il est prêt à manquer sous vos pieds. Rien ne vous soutient plus sur le penchant de l'abîme, tout concourt à vous entraîner au fond.

Quelques personnes se font illusion; elles se rassurent dans la négligence de leurs devoirs, parce qu'elles ne donnent pas dans certains désordres comme bien d'autres, ou parce qu'elles font quelque bien que beaucoup d'autres ne font pas; mais n'y a-t-il donc que les excès qui damnent les hommes? les bonnes œuvres qu'ils omettent, ou dont ils s'acquittent mal, n'entreront-elles pas dans la balance du jugement? Ah! mes frères, gardez-vous d'en douter, et peut-être serais-je autorisé à souhaiter avec le sage que vous donnassiez dans les plus grands travers, plutôt que de languir ainsi dans une molle indolence, non point que ces grands criminels ne soient pour le Seigneur des objets de colère et de réprobation, mais dans le nombre et dans la gravité de leurs crimes, ils trouvent des sujets de crainte qui les frappent et qui peuvent les ramener à Dieu; au lieu que dans votre faiblesse vous vous endormez tranquillement, sans songer à tout ce que peut avoir de terrible pour vous l'instant marqué pour le réveil.

Ainsi donc, chrétiens auditeurs, il y va de votre salut, et la parfaite observation de la Loi est pour vous une nécessité.

Mais quels sont ceux à qui j'adresse ces paroles? quels sont les hommes devant lesquels je développe les principes d'une morale aussi sévère? Je parle ici comme si je voulais faire de tous mes auditeurs des chrétiens parfaits, et je ne songe pas à com-

mencer par les rendre chrétiens. Je veux qu'ils soient pieux, chastes, désintéressés, bienfaisants, charitables, et je ne pense pas qu'ils sont, pour la plupart, impies, libertins, vindicatifs, inhumains et avarés.

Eh bien ! n'importe, mes frères ; c'est à ceux-là même que j'en appelle, pour qu'ils aient à attester et la sagesse de la parole de Dieu qu'ils viennent d'entendre, et la nécessité de la perfection évangélique dans les voies du salut.

Qu'ils élèvent la voix dans cette enceinte ; qu'ils nous racontent l'histoire de leurs égarements, et qu'ils nous disent si nous n'avons pas fait le tableau fidèle des causes qui les ont insensiblement réduits au déplorable état dans lequel nous gémissons de les voir. Qu'ils remontent à la source du mal, et s'il leur reste quelque pudeur, s'ils ont encore gardé la honte du mensonge, ils confesseront qu'elle fut pour eux, dans ce funeste moment où ils commencèrent à se relâcher de leur régularité première.

Voyez-vous cette philosophie fausse et passionnée qui déborde de toutes parts dans ce malheureux siècle, qu'on pourrait appeler le siècle du scandale ? Quelle a été son origine ? Le croiriez-vous, chrétiens auditeurs ? d'abord, une curiosité vaine.

Un auteur célèbre, un écrivain original, publie un système dangereux, résultat de rêveries insensées, de raisonnements faux, de calculs purement humains. On veut savoir ce qu'il a dit et comment il l'a dit ; la lecture de son mauvais ouvrage a des attraits auxquels on ne résiste pas ; on veut savoir tout ce qu'il contient de singulier ou de nouveau. Cette curiosité satisfaite, on revient sur ce que l'on vient d'apprendre, on en discourt, on en raisonne ; on le critique d'abord, on réfléchit ensuite ; on y reconnaît quelque chose de spécieux, on est séduit. Le doute naît, des difficultés surgissent, quand on reporte son esprit vers les vérités mystérieuses de la religion de Jésus-Christ. On fait vanité de répandre les opinions nouvelles qu'on s'est faites ; on aime à les produire, à les faire valoir ; on désire les voir triompher. L'esprit de parti, l'intérêt, l'orgueil animent les discussions ; le préjugé se forme et la foi s'évanouit. La ruine des mœurs a précédé celle des croyances religieuses, ou bien elle ne tardera point à la suivre avec de semblables progrès. On se relâche d'abord et insensiblement des règles d'une austère modestie, afin de se donner des airs plus libres et plus mondains ; on se permet des lectures trop tendres, des visites, des spectacles profanes. L'envie de plaire et l'espérance d'y réussir surviennent, les parures indécentes succèdent ; les manières et le langage passionnés, les liaisons dangereuses... que sais-je ? Ah ! lorsque l'on en est à ce point, on ne peut plus garder aucune retenue, on ne sait plus rougir d'aucun excès, ni s'affliger d'aucun scandale.

Voilà ce que nous voyons tous les jours ; et nous, ministres du Seigneur, plus le re-

lâchement est grand, plus nous devons faire d'efforts pour lui opposer la sévérité de la Loi évangélique, comme le seul moyen de le faire cesser ou de le prévenir. L'intérêt de la gloire de Dieu nous l'ordonne, la charité nous en fait un devoir ; car, mes chers et bien chers auditeurs, n'est-ce point, en définitive, notre amour pour vous qui nous inspire, lorsque nous venons dans cette chaire de vérité vous imposer l'obligation de la parfaite observation de la Loi ?

Eh ! que nous importerait à nous la régularité ou l'irrégularité de vos mœurs, pourvu que nous missions nos soins à nous préserver de la contagion, pourvu que nous restassions fidèlement attachés au joug sous lequel nous fûmes rangés sur les fonts sacrés du baptême ? et cette position dans laquelle nous nous trouvons placés, les uns respectivement aux autres, n'est-elle pas une preuve de plus de la vérité de nos discours ? Chrétiens ! nous n'avons nous, aucun intérêt à vous tromper, et dès lors, nous ne vous trompons pas.

Quoi ! parce que vous êtes jeunes, parce que vous n'êtes point encore échappés à cet âge où les passions sont si vives, les objets si séduisants, les occasions si fréquentes, parce que vous êtes engagés dans le tumulte du monde, livrés à mille soins, à mille embarras, assujettis à mille lois, à mille usages, parce que vous tenez un rang et que vous jouissez d'une fortune, tels que tout vous rit, que tout flatte votre amour-propre, que tout vous invite au plaisir, vous vous croyez autorisés à réclamer de l'indulgence ? Ne devriez-vous point plutôt invoquer toute notre sévérité, et redoubler de précaution et de vigilance pour vous sauver d'un péril d'autant plus grand, que vous y êtes plus constamment exposés ?

Je vous entends, mes frères ; vous laissez échapper des murmures d'étonnement ; les difficultés du salut vous paraissent insurmontables, et vous vous exagérez le petit nombre des élus... Eh ! mais, que dis-je ? vous vous exagérez ! Et non, non : quelque petit que vous le supposiez, peut-être, hélas ! ne vous trompez-vous point ! Et moi-même, quand je considère l'opposition trop malheureusement constante entre les mœurs du siècle et les règles austères de l'Évangile, je suis tenté de m'écrier : Grand Dieu ! qui sera donc sauvé ? Vous nous l'avez dit, ô mon Dieu ! Ce sera celui qui, plein d'amour et de zèle pour votre sainte Loi, aura été fidèle à ses moindres préceptes. C'est à cette fidélité que vous avez attaché le mérite des plus grandes récompenses ; c'est à ce prix que vous couronnez vos élus. Et, du reste, cet homme fût-il un génie, un héros, un véritable prodige, eût-il rempli l'univers du bruit de sa renommée, il n'aurait encore rien fait pour acquérir la gloire éternelle. Rien de ce qui fait l'admiration du monde n'a droit à vos faveurs ; vous ne louez, vous ne récompensez en nous que notre attention à toutes ces observances, à tous ces devoirs que le

monde traite, au contraire, de faiblesse et de superstitions. *Quia super pauca fuisti fidelis... intra in gaudium Domini tui. (Matth., XXV, 21.)*

Réveillez-vous donc, chrétiens lâches et languissants, réveillez-vous; arrachez-vous à ce funeste assoupissement dans lequel vous êtes plongés; songez qu'il est presque pour vous le sommeil de la mort. Hâtez-vous de reprendre le cours de vos exercices de piété, comme aux jours de votre première ferveur. Rien n'est à dédaigner dans la prescription de la loi évangélique; rien n'est indifférent en matière de religion. La parfaite observation de cette auguste Loi est l'unique moyen de fixer sur vous les regards de son auteur, de ce Dieu si libéral, si magnifique, qui seul peut vous livrer l'entrée du séjour de la gloire et de la félicité éternelle que je vous souhaite à tous, mes très-chers frères.

SERMON III.

SUR LE PARDON DES ENNEMIS.

Audistis quia scriptum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum; ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (Matth., V, 43, 44.)

Vous savez qu'il était dit : Vous aimez votre prochain, et vous haïrez vos ennemis; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

Ne point se venger d'un ennemi, quelques raisons que l'on ait de le haïr, c'est beaucoup; mais lui pardonner généreusement et l'aimer, qu'y a-t-il de plus opposé, mes frères, aux préjugés du monde? qu'y a-t-il de plus contraire à la disposition naturelle du cœur de l'homme?

Que la loi qui nous en est faite soit admirable et sainte, nul ne saurait en disconvenir; mais, au premier coup d'œil, elle paraît à tous impossible à exécuter; et, si elle n'émanait point de Dieu même, vainement en vanterions-nous la sagesse, la pratique nous en révolterait toujours. Voilà peut-être l'une des preuves les plus sensibles de la divinité de la religion chrétienne, de cette étonnante religion qui nous enseigne et nous fait accomplir ce qu'il y a de plus parfait dans la morale, c'est-à-dire le pardon des ennemis, et cela malgré toute la puissance d'un faux honneur qui s'y oppose, malgré toutes les résistances des plus fortes propensions de l'âme qui nous entraînent vers une conduite contraire.

C'est à des chrétiens assemblés dans le temple de leur Dieu, recueillis au pied de ses autels, que ce discours s'adresse : devrais-je craindre dès-lors de les entretenir d'une loi qui fait la gloire de la religion qu'ils professent? Esclaves des vains préjugés du monde et de leurs propres sentiments, seraient-ils rebelles à un point de morale si vivement recommandé dans l'Evangile?.... Hélas! ils ne le sont que trop, et ce qui devrait donner du mérite à leur obéissance, n'est souvent pour eux qu'un prétexte de révolte. Parviendrais-je, Sei-

gneur, à détromper des esprits prévenus? Serais-je assez heureux pour réduire des cœurs obstinés? Toutefois il y va du salut de ceux qui m'entendent, et, quelque difficile que soit une semblable entreprise, des intérêts trop pressants la recommandent à vos ministres, pour que je recule devant elle! Esprit-Saint, Esprit d'amour et de charité, j'invoque en ce moment vos divines inspirations. Daignez dissiper d'un rayon de votre lumière les préjugés funestes qui nous aveuglent. Daignez disposer les cœurs à recevoir la semence de la parole de Dieu; c'est à vous surtout qu'il appartient de présider à l'accomplissement d'une loi toute d'amour. Mais si ma prière est impuissante auprès de vous, refuserez-vous le don précieux de vos grâces à l'intercession de cette Vierge qui fut votre épouse, que je viens supplier maintenant de devenir l'interprète de mes vœux. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que vois-je! infortuné! quel trouble vous agite? que signifient ces regards menaçants, cette sombre mélancolie, cet air de tristesse et d'abattement, ces accents furieux, ces paroles entrecoupées? Sans doute quelque trait cruel vous a blessé, un perfide vous a trahi, un ingrat vous a insulté; sans doute justement sensible à l'injure que vous avez reçue, vous roulez dans votre esprit des projets de vengeance; sans doute elle sera cruelle, car votre physionomie l'annonce; elle sera en proportion de l'insulte qui vous a été faite; elle en surpassera la noirceur, car elle serait insuffisante sans cela : vous y volez et vous en savourez déjà toutes les jouissances. Que faites-vous, chrétiens? où courez-vous? Réprimez cette fougue insensée; ignorez-vous donc cette loi du pardon des ennemis qui vous est imposée par la religion que vous professez? Soit; mais mon honneur est intéressé à ne point laisser impuni l'affront que j'ai reçu, et je ne connais rien au-dessus de l'honneur. L'honneur! et voilà ce qu'on fait valoir à tout propos; voilà l'idole élevée au sein du christianisme; et cette idole qu'on encense n'est, hélas! qu'un vain mot, qu'un préjugé grossier, qu'un brillant mensonge. On prend pour l'honneur ce qui n'en a que l'apparence. Le véritable honneur, au jugement de tous les hommes sages, consiste à être équitable dans ses vues, grand dans ses sentiments, généreux dans ses procédés. Or, aucun de ces traits ne convient à l'homme qui se venge, et tous complètent le portrait de l'homme qui pardonne : la honte suit donc la vengeance, et la gloire suit le pardon. Entrons dans quelques détails, mes frères, et les prétextes vains, les préjugés spécieux sur lesquels s'autorisent les hommes vindicatifs et haineux, s'évanouiront devant les réflexions que nous avons à vous soumettre (4*).

(4*) La morale de l'Evangile et celle que prescrit une saine philosophie, se donnent la main : les

bonnes législations sont fondées et sur l'une et l'autre. L'auteur de ces discours s'occupe, depuis

I. On ne nous contestera point cette vérité que l'homme d'honneur et l'honnête homme ne font qu'un. Or, celui-ci respecte

plusieurs années de réunir dans un vaste cadre le résultat de ses méditations sur les lacunes des lois civiles et criminelles de la France. Le silence qu'elles gardent sur le duel devait y trouver une place; et ce sujet se rattache d'une manière si intime à celui du sermon du Père Dessauget, touchant le pardon des ennemis, que nos lecteurs nous sauront quelque gré peut-être de leur donner en même temps que ce discours, les observations de l'éditeur sur le duel.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE INTITULÉ : DES BESOINS DE LA LEGISLATION EN FRANCE,

Par l'éditeur des Sermons, ex-directeur au ministère des cultes et actuellement procureur Impérial, près la cour de Montpellier.

LE DUEL.

CHAP. I. Si quelqu'un racontait à une tribu d'anthropophages, qu'il existe sur le globe une nation policée depuis près de quatorze siècles, et soumise aux préceptes d'une religion toute d'amour, une nation dont on vante la générosité sur les champs de bataille, qui fait consister sa gloire à prodiguer les soins de l'humanité la plus touchante aux ennemis qu'elle a vaincus; s'il ajoutait que les hommes de cette nation, s'entretenant pour la plus légère offense; que ces sicaires trouvent des seconds qui les assistent, des témoins qui demeurent spectateurs froids de leurs assassinats, quand ils pourraient les prévenir; des complaisants qui les préconisent; des enthousiastes qui proclament leurs épouvantables triomphes; s'il disait, enfin, que la loi elle-même prend, en quelque sorte, sous sa sauve-garde cette espèce privilégiée de meurtriers; qu'ils ont le droit d'insulter, les mains encore teintes du sang qu'ils ont versé, à la douleur de la famille éplorée qu'ils ont rendue veuve de leur chef; les anthropophages ne croiraient pas à de tels récits, ou bien, ils accuseraient cette nation d'inconséquence. Malgré sa civilisation, diraient-ils, elle est plus barbare que nous. Si nous nous faisons un festin des cadavres de nos ennemis pris à la guerre, nous nous gardons de nous dévorer les uns les autres; et, tout sauvages que nous sommes, nos cheveux se dressent à la seule pensée de semblables horreurs.

Il aurait donc fait frémir des anthropophages, le scandale juridique dont nous avons été les témoins, le jour où, la cour suprême du royaume, convoquée en audience solennelle, sous la présidence du chef de la justice, fut forcée par le silence de nos lois, de décerner un brevet d'impunité à un forfait d'autant plus odieux, qu'il ose se couvrir des livrées de l'honneur.

Préjugé fatal! reste ignoble de la barbarie des premiers temps, que la religion condamne, que la morale réprouve, et que le philosophisme du dix-huitième siècle flétrit lui-même.

Veut-on savoir ce qu'en a dit un des coryphées de la fausse sagesse de cette époque? qu'on lise les phrases suivantes.

« Mon ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous et mylord Edouard. C'est sur l'exacte connaissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentiments que vous professez, et dont je suppose que vous ne faites pas une vaine et fausse parade.

« Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de

le droit des gens, protégé l'innocence et se déclare l'appui de la faiblesse. Inaccessible à l'intérêt et au respect humain, il n'a que

tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, et qui, s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté, mais son courage, et que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte, est de faire qu'il vous tue.

« Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel et l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite, et quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, et l'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée, et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai? Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siège de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes, si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats: viens soutenir la cause injuste, et faire triompher le mensonge? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante? cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

« Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre, quand elle était couverte de héros? Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître, il a sa source éternelle dans

des vues droites et équitables; plein de noblesse et de générosité, il s'étudie à ne nuire à personne, il ne rend pas le mal

le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que ferait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

« Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité, partout où la probité règne, son supplément n'est-il pas inutile, et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte et l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devrait oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit... Je sens défaillir mon âme à cette idée horrible, et je rends grâce au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits et fait frémir la nature.

« Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer, de propos délibéré, la vie d'un homme et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connaissiez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense? O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom, et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

« Mais quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui et voudraient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorgner! si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressenti-

ment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut, à toute force passer pour brave;

Ma verace valor, ben che negletto,
E di se stesso a se freggio assai chiaro.

« Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui et tire sa gloire d'elle-même. »

« Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même et conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'était jamais un obstacle à la vertu, elle cesserait d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne saurait être solidement vertueux, j'en conviens; mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

« Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser, en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne : car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fait ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

« Mais sachez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'aurait-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de très-malhonnetes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à

res. Aux traits que je viens d'esquisser, chrétiens auditeurs, reconnaissez-vous le vindicatif, ou plutôt ne vous en formez-

vous pas une idée toute contraire ? En effet, quelles sont ses intentions et ses projets ? quel est le but qu'il veut atteindre ?

part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent, qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intégrale et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur et ne puis souffrir les lâches. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avait peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort, et se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre, et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Quelle énergie d'expressions ! quelle profondeur de pensées ! Quelle force de raisonnement ! quelle éloquence ! Il faut le dire, ce singulier écrivain, cet étonnant Rousseau, cet admirable apologiste du pour et du contre, cet auteur à la fois si dangereux et si utile, n'est véritablement entraînant et sublime que quand la vérité s'est trouvée sous sa plume.

CHAP. II. *De l'origine du duel.* — Interrogez les duellistes, ils ne tiennent point à la vie, et craignent peu l'éternité. L'éternité ! ce n'est pour eux qu'un vain mot ; ce qu'on en dit est une fable ; s'ils périssent, tout périt avec eux, et pour eux il n'est point d'avenir.

Ils sont donc ce qu'on est convenu d'appeler esprits forts ; c'est-à-dire, des hommes pour lesquels les opinions les plus accréditées ne sont que des préjugés méprisables, qui se mettent bien au-dessus de tous les autres hommes, au-dessus de la Divinité même, si cependant on doit faire à la Divinité l'honneur de croire en elle, si cette foi n'est point une superstition.

Or, maintenant que nous diraient les duellistes, s'il était vrai que le duel ne dût son origine qu'à la superstition la plus étrange ?

Essayons d'en retracer l'histoire.

Lorsque, au IV^e siècle, les peuples du nord vinrent s'établir dans les provinces de l'empire romain, ils y apportèrent avec eux toute leur barbarie. Le christianisme naissant y propageait en même temps ses doctrines ; mais trop ignorants et trop grossiers pour en comprendre toute la sublimité,

ces conquérants sanguinaires crurent pouvoir allier aux préceptes de l'Evangile la férocité de leurs mœurs.

Le dogme de la justice de Dieu fit une vive impression sur leurs imaginations toutes neuves ; ils en outrèrent les conséquences.

Ils imaginèrent que cette justice devait intervenir dans tous leurs différends ; et, comme ils ne connaissaient de droit que celui de l'épée, ils pensèrent que leurs contestations soumises au jugement des armes, le seraient par cela même au jugement de Dieu.

Ces singulières idées s'accréditaient, surtout lorsqu'il arrivait que l'issue du combat, que se livraient deux antagonistes, était avantageuse à celui qu'on croyait avoir la bonne cause. Il ne paraissait plus douteux alors que la Providence n'eût manifesté dans ces occasions sa toute-puissance, et que son éternelle équité n'eût dirigé la victoire : funeste opinion qui, germant dans tous les esprits, porta bientôt des fruits amers ! Non-seulement, en effet, le duel devenu trop fréquent fut toléré par les chefs et les juges des nations ; ils en prescrivirent eux-mêmes l'usage, comme le moyen le plus sûr de distribuer sainement la justice.

Toute accusation fut soutenue par les armes et repoussée par elles. L'événement du combat décidait de tous les procès criminels, et le vainqueur fut-il un assassin justement poursuivi par un parent de sa victime, était lavé de tout soupçon, tandis que son adversaire vaincu, réputé par cela seul calomniateur et noté d'infamie, subissait, s'il survivait aux hasards du duel, la peine du talion.

Insensiblement le jugement des armes fut appliqué aux matières civiles, du moins en plusieurs circonstances.

Les témoins furent contraints de sceller de leur sang leurs déclarations, réputées fausses, alors qu'ils avaient le dessous.

Bien plus, si quelque point de droit, était trouvé douteux, deux athlètes, désignés par l'autorité compétente, se battaient avec acharnement, et on laissait à leur fureur le soin de fixer désormais une jurisprudence auparavant incertaine. La preuve en est dans ce décret fameux de l'empereur Othon premier, dont le moine Sigebert nous a conservé la première.

Il s'agissait de savoir si, en matière de succession, la représentation était, en ligne directe, admissible à l'infini. Les docteurs d'alors laissaient la question indécise. On en confia la solution au jugement des armes ; deux vaillants hommes sont choisis ; le champion de la représentation l'emporte, et l'empereur en consacre à jamais l'usage, en ordonnant que « Les arrières fils et filles succéderont à leurs ayeuls et ayeules, avecque leurs oncles et tantes, tout ainsi qu'eussent fait leurs peres et meres, s'ils eussent vécu. » (PASQUIER, *Recherches sur l'histoire de France*, livre IV, chap. 1^{er}.)

Le duel transformé en règles judiciaires, il fallut en déterminer les formalités obligées ; le Coutumier de Normandie en renferme tous les détails : nous empruntons à ce recueil la note qui suit.

« Tout accusateur était tenu de se soumettre au jugement des armes. Traduit devant le juge, l'accusé comparait en personne ; il entendait la plainte, rendue contre lui, rédigée en termes précis et clairs. S'il la désavouait, de part et d'autre étaient jetés les gages de bataille, et le juge s'en emparait. Dès l'instant renfermées dans la prison du duc, les parties n'en sortaient que le jour de l'action, se rendaient au champ clos, répétaient leurs griefs

quelles sont et sa conduite et ses propos ?

A chaque instant, il dénigre dans ses

en présence du juge, ajoutaient ou retranchaient à leurs dires premiers, et attendaient patiemment le signal qui devait leur donner des chevaliers choisis par elles, afin de devenir les témoins du combat.

« La justice faisait publier trois bans de par le duc ; le premier ordonnait aux parents des athlètes de se retirer ; le second enjoignait au peuple le silence, et le dernier enfin défendait, sous les peines les plus sévères, ce de mort en certains cas, de secourir les combattants.

« Ces préliminaires remplis, ceux-ci juraient à genoux, chacun qu'ils avaient bonne cause. Le plaignant répétait son imputation, prenant Dieu à témoin de ce qu'il déclarait. L'accusé répondait qu'il en avait menti : le terme était sacramentel. A ce mot, les témoins leur apportaient leurs armes, s'éloignaient et donnaient le signal convenu.

« Celui qui succombait était pendu ou brûlé, selon les circonstances. Pour l'accusateur et pour le prévenu la peine était la même ; seulement le premier avait cet avantage qu'il était réputé vainqueur, quand, la lutte se prolongeant, la nuit les surprenait étant encore aux mains. »

Cette manière de juger se maintint durant plusieurs siècles, et fut tolérée par l'Eglise. Ce ne fut qu'en 855, sous le règne du roi Lothaire, que pour la première fois ; le concile de Valence s'éleva contre elle ; il fulmina des excommunications : on n'en tint compte.

Saint Louis la proscrivit : elle se perpétua. Philippe le Bel imita l'exemple de son illustre aïeul : son ordonnance de 1305 était absolue. « Elle défendait tous ces gages, nonobstant toute coutume à ce contraire, qui devait être plutôt réputée une corruptelle de mœurs. » Toutefois il fut obligé, trois ans après, de publier un édit contraire par lequel il se bornait à modifier l'usage qu'il n'avait pu proscrire.

Il autorisa le combat judiciaire dans les cas seulement où il s'agissait de l'accusation d'un crime emportant peine de mort, commis traitreusement, et matériellement prouvé, mais dont l'auteur n'était point convaincu, quoique des présomptions graves eussent fait naître des soupçons. Enfin, il déclara que le seul parlement de Paris serait capable de décider des cas où pourraient être reçus les gages de bataille. Ces sages tempéraments produisirent plus d'effet qu'une défense absolue.

L'action de la justice proscrivit insensiblement la coutume, et le dernier combat judiciaire dont l'histoire de France ait conservé le souvenir, fut celui que Henri II eut la faiblesse de permettre entre Jarnac et la Châtaigneraie.

Est-il besoin de réfléchir longtemps pour reconnaître, dans les habitudes que nous venons de décrire, l'origine du duel tel que nos modernes gladiateurs le pratiquent ?

L'imputation injurieuse, le démenti, le gant jeté, le rendez-vous, les témoins obligés, tout s'y trouve ; et ces habitudes que la civilisation repousse, quel en était le fondement ? nous l'avons vu, la superstition la plus absurde.

Et n'est-ce pas une suite de cette même superstition, que ce point d'honneur ridicule encore subsistant dans l'opinion de tant de gens ?

Ne semble-t-il pas que la honte ne s'attache à l'offensé, s'il ne provoque pas l'offenseur, ou à celui-ci, s'il n'accepte point le défi donné, que parce que l'un ou l'autre n'a point osé commettre à l'événement du combat le sort de leur querelle ?

L'insulte est réputée fondée, si elle reste sans vengeance ; elle devient calomnieuse, si on refuse de la soutenir le glaive en main.

conversations l'individu dont il est l'ennemi. Il déprécie ses vertus, il fait ressortir ses défauts, il donne un mauvais tour à ses

N'est-ce pas là le jugement des armes, qui ne diffère de celui des anciens, que parce qu'il n'est pas légal ?

Nos duellistes, esprits forts, sont donc atteints et convaincus de superstition, et fut-il jamais à leurs yeux de plus grande infamie !

CHAP. III. *Influence des femmes sur le duel.* — Chez un peuple aussi galant que le peuple français, les femmes exercent nécessairement sur les mœurs publiques une bien grande influence.

Le croirait-on, cette influence se trouve aussi dans la pratique du duel.

Ce sexe aimable et faible recherche naturellement tout ce qui ressemble à la force ; il sent qu'il a besoin d'appui. Les hommes l'ont bien remarqué ; et toujours jaloux de lui plaire, il n'en est pas un seul qui ne veuille être homme de cœur, ou tout au moins paraître tel. C'est à cette disposition réciproque des deux sexes qu'il faut attribuer principalement les glorieux faits d'armes qui rendirent célèbres nos anciens peuples.

Les temps de la chevalerie ne sont plus ; mais nous nous plaisons encore à nous en retracer le souvenir, et le siècle où nous vivons en conserve une légère teinte. Nous n'allons pas, il est vrai, chercher les aventures, nous proclamant l'appui et les vengeurs des belles ; mais avec moins d'éclat, et sans tous ces beaux titres, c'est souvent pour elles que nous nous battons ; et si quelqu'un tenait registre des causes de tous les duels, peut-être y trouverait-on la preuve que les femmes sont les occasions des neuf dixièmes de ces querelles.

On ne saurait en disconvenir, au reste, la bravoure a sur leur cœur des droits parfaitement acquis. Loin de nous la pensée de nous élever contre cette opinion, qui bien souvent fit des héros. Mais comme on abuse de tout, les duellistes s'en prévalent auprès d'elles ; ils étalent adroitement leur prétendu courage ; et trompées par les apparences, les femmes, sans le savoir, sans le vouloir prennent à eux de l'intérêt. Rien ne peut mieux qu'un coup d'épée brillant pour nous mettre en crédit auprès d'elles, et c'est encore un préjugé qu'il est important de détruire.

O femmes ! le Ciel vous fit pour plaire et pour aimer ; il vous donna surtout de grâces et de douceur ; il vous jeta dans ce monde comme des anges de paix, destinés à désarmer le féroce courroux des hommes, à apaiser dans leur cœur les noirs tempêtes que la discorde y excite, et trompant le vœu de la nature, vous vous rendez, en les applaudissant, les complices de leurs fureurs.

Oh ! si vous y aviez pensé !... Prodiguez vos embrassements aux défenseurs de la patrie ; qu'au retour des combats livrés aux ennemis de la France, nos guerriers reçoivent de vos mains la couronne ; mêlez les myrthes aux lauriers ; célébrez leurs exploits ; chantez leur gloire, elle est sans tache, ils sont dignes de vous. S'ils ont versé le sang, ils l'ont fait à regret ; aussi généreux que braves, ils ont tendu la main à l'ennemi vaincu : l'amour du prince et de l'Etat, le devoir seul avait armé leurs bras.

Mais les satellites de la plus ignoble vengeance ! mais de vils gladiateurs ! et quel mérite ont-ils donc à vos yeux ?

Oh ! ne leur faites pas l'honneur de leur supposer du courage, ils n'en ont pas.

Le vice le plus méprisable, le plus bas, celui que vous détestez en nous, l'orgueil leur en tient lieu.

bonnes œuvres, il exagère ses moindres fautes, et, s'il ne peut effacer le mérite, il l'enveloppe de soupçons, et le salit de cou-

leurs odieuses : voilà donc le vindicatif médisant et calomniateur.

Il suscite à celui-ci une affaire cruelle,

Si cette faiblesse naturelle qui embellit encore vos charmes, vous permettait d'assister à ces sanglantes tragédies, qui se multiplient si cruellement, vous y verriez ces assassins pâles et tremblants, obligés de chercher des forces dans la colère qui les anime : dans leurs regards mal assurés n'éclate point le noble feu de la valeur. S'ils n'étaient retenus par une fausse honte, ils s'enfuiraient des deux parts sans combattre ; et, si par fois vous retrouviez en eux la confiance de l'audace, vous reconnaitriez en en cherchant la cause, qu'elle n'est excitée souvent que par le sentiment de leur adresse dans le plus atroce des arts... l'art de l'escrime... celui de s'égorger.

Le naïf écrivain qui passa toute sa vie à étudier le cœur de l'homme, l'inimitable Montaigne ne voyait que de la *couardise* dans l'exercice du duel.

« Chacun sent bien, disait-il, qu'il y a plus de braverie et de dédain à battre son ennemi qu'à l'achever, de le faire bouquer que de le faire mourir...

« Le tuer est bon pour éviter l'offense à venir, non pour venger celle qui est faite ; c'est une action, plus de crainte que de braverie, de précaution que de courage, de défense que d'entreprise. Nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille ; ce n'est pas contre lui, c'est pour toi que tu l'en défais...

« Si nous pensions, par vertu, être toujours maîtres de notre ennemi, et le gourmander à notre poste, nous serions bien marrés qu'il nous échappât comme il fait en mourant. Nous voulons vaincre plus sûrement qu'honorablement, et cherchons plus la fin que la gloire en notre querelle... Nous tremblons de frayer, tant que le voyons à nos pieds... C'est aussi une espèce de lâcheté qui a introduit, dans nos combats singuliers, cet usage de nous accompagner de tiers et quarts. C'était au commencement des duels, ce sont, à cette heure, rencontres et batailles : la solitude faisait peur aux premiers qui l'inventèrent. »

Combien ces pensées sont profondes et judicieuses ! comme tout est naturel et vrai ! O femmes ! croyez-en Montaigne ; ne comptez plus sur la bravoure des duellistes ; qu'ils ne soient désormais à vos yeux que des hommes méprisables et vils. Ils se croyaient honorés de vos suffrages. Dénoncez-les à l'opinion publique ; prononcez-vous hautement contre eux ; interdisez-leur sévèrement votre société.

Si votre influence a pu longtemps être funeste sous ce rapport à votre insu, maintenant que vous êtes instruites du mal involontaire que vous faisiez, que votre influence le répare. Ne vous laissez point séduire par les apparences. Vainement opposerait-on qu'un homme d'honneur se bat souvent ; ne voyez-vous pas que le préjugé l'aveugle ? que le préjugé tue chez lui le véritable honneur ? Un homme d'honneur se bat souvent ! Il était homme d'honneur avant de se battre ; en se battant, il a cessé de l'être, sa vertu a pâli et l'a abandonné. N'était-elle pas aussi fille d'honneur, avant de le perdre, cette infortunée que sa faiblesse a déçue, qu'un corrup-

teur a séduite, et maintenant elle rougit, elle se dérobe à tous les regards ; il ne lui reste que la honte. Auparavant vous étiez ses compagnes, et maintenant vous vous éloignez d'elle.

Elle a failli, elle est donc coupable ; mais n'aurait-elle point à alléguer autant d'excuses que l'homme d'honneur qui s'est battu par suite d'un autre genre de faiblesse, entraîné par une autre espèce de séduction ?

C'est une fort mauvaise raison de dire qu'un honnête homme se bat ; on n'est point coupable avant de le devenir, et les voleurs de grand chemin avaient tous commencé par être honnêtes gens.

CHAP. IV. *Des peines à infliger aux duellistes.* — L'une des imperfections les plus notables de nos lois criminelles est le silence affecté qu'elles gardent sur le duel : on dirait que la horde des duellistes leur fait peur. Il appartient au gouvernement réparateur des Bourbons de remplir ce vide de notre législation, et jamais sujet ne fut plus digne des méditations profondes des députés et des pairs du royaume.

Que des écrivains religieux et véritablement philosophes unissent leurs efforts, afin de réformer les mœurs. Ils y parviendront à la longue, par la même raison qu'il en est auxquels il a été malheureusement trop facile de les pervertir ; mais il faut au mal dont nous déplorons l'existence un prompt remède, et l'autorité seule le tient en son pouvoir (a).

Des qu'il est constant que le duel est un crime qui outrage la société, on doit lui infliger une peine proportionnée à sa gravité, et qui puisse atteindre le but de toutes les bonnes lois pénales, celui d'en prévenir le retour en effrayant les hommes capables de le commettre.

Rigoureusement le duel devrait être assimilé à l'homicide prémédité ; et cet attentat à cela de particulier que son auteur et sa victime sont également criminels. Si l'on ne considérait par conséquent que l'outrage fait à la morale publique, la peine de mort serait la seule à appliquer ; mais la peine de mort corrigerait-elle les duellistes, et ces hommes de sang reculeraient-ils devant l'échafaud ?

Qu'on prenne garde de s'y tromper : la disposition des mauvais esprits est telle à cet égard, qu'après s'être fait un point d'honneur de l'assassinat, cette espèce privilégiée d'assassins s'en fera peut-être un autre du supplice. Il est affreux que l'on puisse retrouver des sentiments pareils dans le cœur de l'homme ; mais il est constant qu'ils y dominent quand il est dépravé. Les duellistes, par ostentation, par orgueil, bravent la mort qu'ils voient au bout du fer de leur adversaire ; ils se feront une sorte de gloire de la braver deux fois ; et leurs apologistes enthousiastes exalteront bien davantage ce qu'ils prennent en eux pour de la force d'âme, lorsqu'ils les verront envisager sans terreur une double épreuve, avec la certitude surtout que l'événement de la dernière ne saurait être douteux. L'idole sanglante du duel a des adora-

(a) A l'instant même où nous transcrivons ces lignes, nous venons de lire dans la Gazette des tribunaux n° 1015, l'extrait d'un discours prononcé par M. le procureur général Mourre, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour de Cassation ; on y remarque les phrases suivantes :

« Le gouvernement connaît nos besoins et s'en occupe. Il a déjà beaucoup fait pour nous, il sait qu'il faut faire

encore. Il sait, entre autres, qu'il ne faut pas abandonner le duelliste au délire d'un faux honneur, qu'il faut que la loi l'improve et le punisse ; mais qu'elle ne punisse pas celui qu'un sentiment impérieux arme contre un adversaire armé comme le plus vil des malfaiteurs. »

Quelqu'indulgent que nous paraisse ce passage dans ces expressions, il pourrait servir de préface au chapitre que nous écrivons. (Note de la 1^{re} édition.)

un procès ruineux ; il fait manquer à celui-là un établissement honorable ; il emploie la brigue et l'autorité pour arrêter le premier dans sa fortune, pour enlever au second une protection puissante et l'estime des honnêtes gens ; acharné à la poursuite des objets de sa haine, on le voit rechercher toutes les occasions de les perdre, *per fas et nefas* : Voilà donc le vindicatif sans foi comme sans probité.

Verrait-il à ses pieds la veuve désolée et l'orphelin en pleurs, si par malheur ils ont encouru sa disgrâce, leurs larmes, leurs soupirs, leurs revers ne trouvent pas le chemin de son cœur ; leur aspect ne fait que l'aigrir, ou plutôt ce spectacle de douleur est pour lui un sujet de plaisir : voilà donc le vindicatif sans pitié.

Ce n'est point encore assez pour lui que de ravir aux ennemis [qui l'importunent les biens, la réputation, le bonheur ; sa fureur n'est point satisfaite, tant qu'il lui reste un souffle de vie. Partout il tend des pièges à leurs jours ; l'univers n'est point assez vaste pour les contenir eux et lui ; une rencontre fatale devient l'objet de toutes ses recherches : voilà donc le vindicatif meurtrier et assassin.

Vous le peindrai-je encore sans religion et sans mœurs ; hélas ! combien de traits hideux n'aurais-je pas à ajouter au tableau dont je viens de déronler à vos yeux quelques dégoûtants épisodes ! Vous désirez que je vous en épargne la douleur ; et n'en

teurs : Punissez-les de mort, et vous lui créerez des séides (a).

Puisqu'il s'agit de détruire un préjugé malheureux autant que barbare, attaquons-le dans ses racines. Un faux honneur a commandé le crime, eh bien ! que l'infamie le punisse et que le criminel porte toujours avec lui, dans le monde, les marques de cette infamie ; que son procès solennellement instruit, si le jury le déclare coupable, la cour prononce contre lui la dégradation civique ; qu'il soit privé de l'exercice des droits attachés à la qualité de français, exclu des assemblées électorales, déclaré indigne de remplir aucune fonction publique et de porter témoignage en justice, incapable de toute tutelle et curatelle, même de celles de ses propres enfants ; qu'il demeure déchu du droit du port d'armes et de celui de servir dans les armées du Roi ; qu'il soit exposé au carcan, flétri par la main du bourreau et rejeté ensuite dans la société comme un épouvantail. Que pour ce genre de crime aucune différence ne soit établie entre les militaires et les citoyens ; qu'ils soient tous indistinctement justiciables des cours d'assises. Les conseils de guerre se montreront indulgents peut-être, et d'ailleurs les soldats regardent comme une sorte de privilège honorable la juridiction créée pour eux ; il faut dès-lors les en priver dans cette circonstance spéciale.

Dans tous les duels, dans presque tous au moins les coupables ont des complices, et leurs témoins sont les premiers. Toutefois cette complicité n'est point ici une coopération directe à l'action mauvaise ; elle est en quelque sorte passive : il y aurait

savez-vous pas assez déjà pour juger les hommes qui ne pardonnent point ?

Qu'est-ce donc que cet honneur dont ils parlent, duquel ils se disent esclaves, et qui ne s'acquiert qu'au prix des plus criantes injustices ? Certes, si l'honneur est là, il faut donc s'emparer de la fortune de son prochain pour se mettre en état de mieux figurer dans le monde ; il faut donc se défaire de tout rival et de tout concurrent, pour donner plus d'éclat à son propre mérite ; il faut ériger la ruse et l'artifice en vertus. Qu'importe, en effet, s'ils servent à obtenir des distinctions et des suffrages flatteurs ? c'est encore là de l'honneur sans doute ? c'en est de l'espèce de celui que le vindicatif recherche, et dont il fait une sorte de divinité.

Vous vous étonnez, chrétiens auditeurs, de nous voir arrivés à une telle conséquence ! mais attendez, ce n'est pas tout.

Admettez un instant les beaux principes sur lesquels repose ce qu'on appelle dans le monde le point d'honneur, et suivez-moi.

Si cet honneur autorise un homme à se venger, par la même raison il accorde à tous la même faculté ; s'il est quelque occasion où l'on doive se venger, il n'en est aucune où l'on ne puisse le faire : s'il est une sorte de vengeance que l'honneur prescrive, il n'en est pas que l'on ne puisse se permettre : partons de là, et voyez de combien de scènes tragiques ce monde va devenir le théâtre.

donc de l'injustice à prononcer contre eux la même peine que contre les auteurs principaux. Que l'exception seulement leur soit applicable ; ils demeureront ainsi flétris dans l'opinion publique, et se garderont de légaliser, en quelque sorte par leur présence, un odieux attentat.

Enfin que tous ceux qui auront connaissance de querelles, durant lesquelles un rendez-vous aura été donné, ou de quelques circonstances propres à faire présumer, de la part d'individus quelconques, l'intention de se mesurer les armes à la main, et qui n'en auront point informé la police du lieu, soient poursuivis correctionnellement, et l'on obtiendra de cette fermeté et de ces précautions salutaires un résultat avantageux.

Nous voudrions qu'on fût plus loin encore ; mais les mesures dont nous allons parler sont étrangères à la législation criminelle, et se rattachent à des règlements d'éducation publique que les besoins de la société réclament depuis si longtemps et si vainement. Hélas ! à quoi sert l'art de l'escrime ? de quelle utilité sont pour l'Etat les ferrailleurs et les maîtres d'armes ? La pratique de leurs leçons est-elle nécessaire en face de l'ennemi ? Qu'on en supprime l'habitude dans les écoles et dans les régiments ! que des écoles surtout on bannisse les spadassins, gens pour l'ordinaire, brouillons, lâches et de mauvaises mœurs. Il est d'autres moyens de développer les grâces du corps, de lui donner de l'aplomb et d'en exercer les forces : la course, la lutte, le jeu de paume et tant d'autres... Faisons revivre la gymnastique des Grecs ; abandonnons celle des barbares.

(a) Dans une autre partie de l'ouvrage dont nous publions un extrait, l'éditeur des sermons examine la question, si controversée de nos jours, de l'abolition de la peine de mort, et il ne craint pas de conclure des prin-

cipes qu'il pose et des faits qu'il établit, que la peine de mort est exorbitante du droit commun et inutile à la société.

Tel un torrent impétueux qui vient de rompre les digues qui le retenaient captif, précipite ses flots dans des plaines fécondes, entraînant les moissons, les habitations et les hommes, et porte jusqu'au fleuve qui le reçoit et le domine enfin, la désolation et la mort. Telle je crois voir la vengeance franchir toutes les barrières de l'équité naturelle, répandre ses fureurs sur toute la surface du globe, ne laissant au loin, sur son passage, que les traces sanglantes de ses ravages, jusqu'à ce que, le genre humain détruit enfin par sa colère, elle aille s'abîmer elle-même dans le gouffre de l'éternité.

Jugez si cette image est fidèle, mes frères, autant il est d'individus composant la société des hommes, autant ou presque autant il est de passions différentes, d'humeurs opposées, d'intérêts contraires, source inépuisable de divisions, de troubles, de discordes. Chacun, à titre d'offensé, constitué juge et partie dans sa propre cause, ne pense et désormais n'agit qu'au gré de ses ressentiments. On ne reconnaît plus d'autorité, il n'existe plus de police, on se joue de toute idée de discipline. Les citoyens s'arment les uns contre les autres, se poursuivent, se déchirent, se tuent. De toute part des haines implacables s'allument, l'incendie gagne de proche en proche et s'étend dans les villes, dans les provinces, dans les empires, et bientôt l'univers n'est qu'un vaste brasier.

Sont-ce là des maux chimériques ? et serais-je assez frappé d'une vaine terreur ! Ah ! chrétiens, rappelez-vous ces temps barbares encore, hélas ! si près de nous, où les hommes en proie à tous les préjugés d'un faux honneur, entichés de la gloriole d'une fausse bravoure, se livraient sur le moindre prétexte à toutes les extrémités de la vengeance : ce n'étaient que meurtres, qu'assassinats, que brigandages. Combien de maisons puissantes la patrie regrette encore, et qui ont été renversées ! combien de sujets utiles lui ont été enlevés ! que de noms illustres se sont éteints ! que de héros, qui eussent fait sa gloire et son bonheur, ont été sacrifiés sur les autels de la vengeance ! et le vindicatif lui-même finit par être la victime immolée à la divinité dont il fut si longtemps le ministre.

S'arroger le droit de pousser à bout ses ennemis, c'est mettre les armes entre les mains de tous ceux que l'on peut offenser, et certes, à qui n'échappe-t-il pas quelques fautes ? quel est l'homme qui n'a point de défauts, qui peut se dire à l'abri des dépôts secrets de l'envie ? Le plus souvent le vindicatif est celui qui a le plus grand besoin d'indulgence, et contre lequel s'élèvent le plus de ressentiments, parce que l'humeur qui le domine l'expose plus que tout autre encore à manquer à bien des devoirs, et à se mettre au-dessus de toutes les bienséances. Qu'il se venge donc, s'il croit qu'il est de son honneur de le faire, qu'il se venge ; mais qu'il songe qu'il donne à tous le droit

de se venger aussi, et que pour un trait qu'il lancera, il peut devenir le but de mille traits lancés contre lui.

O mon Dieu ! qu'elle est sage cette loi du pardon que vous nous avez imposée ! combien les hommes devraient en bénir l'établissement ! Comment se fait-il donc, Dieu tout-puissant ! que dans leur aveuglement ils l'oublient, et qu'ils se laissent opprimer par la tyrannie de cette autre loi cruelle, injuste, abominable qu'ils se sont faite et qu'ils ont intitulée : *l'honneur* ?

Mais aussi, dira-t-on, laisser une injure impunie, c'est enhardir l'insolence, c'est donner un libre cours aux manœuvres de l'injustice, c'est favoriser les excès de la brutalité. Eh quoi ! est-ce que les lois de l'Etat sont impuissantes contre de tels désordres ? est-ce que l'autorité manque pour les réprimer ?...

Et pourquoi donc des peines, des tribunaux et des juges, s'il est permis à chacun de se faire justice soi-même ?

On se trompe grossièrement d'ailleurs, si l'on pense qu'en se vengeant, on se mette désormais à l'abri des insultes d'un ennemi déclaré. N'en doutez pas, chrétiens, la patience et la douceur sont des moyens bien plus sûrs de le désarmer. La vengeance ne sert qu'à aigrir les esprits, à exciter les haines, à nourrir les animosités : elle devient elle-même une injure plus difficile à pardonner que celle qui en est l'objet.

Vainement chercherait-on à s'excuser sur la mesure que l'on garde dans la vengeance, sur ce qu'on a soin de la proportionner à l'offense dont on se plaint, sur ce que l'on ne fait que rendre ce que l'on a reçu ; et qu'importe, mes frères ? Parce que le mauvais exemple a été donné, sera-t-il donc permis de le suivre ? sera-t-on moins coupable parce qu'on ne le sera que le second ? Demeurez-en bien convaincus, de quelques prétextes que le vindicatif cherche à autoriser sa conduite, il ne changera jamais les bornes immuables du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Ces bornes, l'arbitre suprême les a placées, et il n'a été donné à aucune puissance humaine de les ébranler. Quoi qu'il en dise, l'homme qui ne pardonne pas, manque à la société, il se manque à lui-même ; par conséquent il manque à Dieu. Que faut-il faire dès-lors, quand on est accablé de tous les outrages d'une injure cruelle ? Ce qu'il faut faire, l'oublier ; ce qu'il faut faire, pardonner ; ce qu'il faut faire, obéir à la loi de mon Dieu.

S'il en coûte quelques sacrifices à l'amour-propre, on se soustrait à tous les dangers d'un dépit imprudent ; si le respect humain en gémit, on a s'applaudir d'être bon, généreux, charitable. Que l'on y réfléchisse, la gloire que l'on a méritée, en triomphant de ses passions, vaut bien celle que l'on acquiert en abattant son ennemi.

II. Toutefois, je l'avouerai, chrétiens auditeurs, la vengeance présentée sous certains points de vue, avec ses victoires et

ses triomphes, peut avoir je ne sais quel éclat qui séduit et qui la fait trouver glorieuse et estimable. On croit y découvrir une certaine délicatesse de sentiments, une force d'âme qu'on admire, que le monde récompense de ses louanges, qu'il élève jusqu'à l'héroïsme. La facilité à pardonner, au contraire, est regardée comme une faiblesse timide, comme une avilissante lâcheté, ou comme une insensibilité qu'on méprise : on la raille, on la tourne en ridicule, on la dégrade. Eh bien ! rendons à la vérité tous les ornements que le mensonge lui a ravis ; dépoüillons celui-ci de toutes ses illusions et de tous ses prestiges, et vous verrez combien l'une vous paraîtra brillante, combien l'autre vous semblera hideux.

Qu'est-ce que se venger, mes Frères, sinon s'abandonner à tous les mouvements de la haine, du dépit, de la douleur, de toutes les passions auxquelles on est en proie, afin de relancer contre son ennemi le trait cruel dont on fut atteint : or, qu'y a-t-il en tout cela de si grand et de si admirable ? Le féroce animal qui se sent blessé, s'abandonne de même à toute sa fureur ; le paralysé est humiliant sans doute ; mais il est juste. C'est ainsi qu'en agit l'homme vindicatif ; ce que l'on croit être en lui de la valeur et du courage, n'est que le premier bond d'une humeur sombre et farouche, que l'élan irréflecti de la colère. Or, rien n'est grand dans l'homme si son âme ne l'a médité, si sa raison ne le produit ; et le vindicatif ne sait ni ne peut raisonner. Le ressentiment auquel il est livré l'occupe tout entier ; il le saisit à son réveil, il l'accompagne dans le tourbillon des affaires, il empoisonne ses jouissances et ses plaisirs, il trouble son repos, agite son sommeil, l'enlève à ses affections les plus chères, aux caresses d'une épouse adorée, aux embrassements si naïfs de ses nombreux enfants. Tout ce qui le charmait jadis l'importune aujourd'hui ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il pense, est marqué au coin du désespoir qui l'opprime, qui l'agite, qui le domine, qui altère toutes les facultés de son âme, qui brise son cœur et anéantit son esprit.

Qu'est-ce que se venger ? C'est trop souvent relever un rien, poursuivre dans les airs une parole envolée, un clin-d'œil qui a fui, une inattention qui s'est échappée ; c'est disputer un titre frivole, un vain nom, une préséance inutile, que sais-je encore ! et sont-ce là des sujets dignes d'émouvoir une grande âme ?

Qu'est-ce que se venger ? C'est imiter ce que soi-même on blâme et l'on méprise dans les autres ; c'est répondre à l'injure par l'injure ; et ce qui là est trouvé brutalement bas et honteux, serait ici glorieux et honorable ! mais n'est-ce point de part et d'autre le même mobile et le même motif ? S'il y a quelque différence entre les deux agresseurs, elle consiste, en cela seul, que la provocation de l'un a précédé de quel-

ques instants la provocation de l'autre ; à cela près, tout est égal. Aussi, quand on se venge, veut-on paraître ne point se venger. On donne à la vengeance un autre nom ; c'est le zèle de son honneur, le soin de sa réputation ; c'est un devoir impérieux, quoique pénible à remplir ; et si on ne pousse pas la vengeance aussi loin qu'on aurait pu, on s'en fait gloire, on s'empresse de faire valoir le sacrifice que l'on a fait, afin de se donner quelque avantage sur son adversaire. Eh quoi ! voilà votre conduite, ô vous qui regardez comme une chose louable le ressentiment des injures ! et vous ne vous apercevez pas que vous prononcez contre vous-même et contre vos opinions l'arrêt le plus irréfutable : vous avouez donc que la véritable grandeur d'âme consiste à pardonner, puisque vous vous vantez de l'avoir fait en partie. Pourquoi donc n'avez-vous pas eu les mêmes sentiments, dès le principe ? Pourquoi ! parce que vous avez été trop lâches pour ne point accorder quelque chose à vos faiblesses.

Tâchez de rendre un homme moins jaloux de son rang, moins intéressé, moins ambitieux, moins esclave des préjugés et plus fort, en un mot, et vous l'aurez rendu bien moins vindicatif. Perfectionnez ses vertus, élevez-le au-dessus de ce que le monde estime et préconise, je veux parler des vains honneurs, des richesses et des plaisirs ; accoutumez-le à se vaincre lui-même, à combattre sa sensibilité, et à mesure que vous le rendrez plus vertueux, plus héroïque, vous le disposerez à se soumettre à la loi du pardon ; non point qu'il perde le sentiment des injures qu'il aura reçues, souvent il l'éprouvera plus délicat, plus vif, mais il aura la fermeté nécessaire pour en triompher.

Le vindicatif, tout occupé de sa douleur, ne saurait en être distrait ; il n'y reconnaît de cause prochaine ou éloignée que l'offense dont il se plaint, et partout il traîne avec lui le trait qui l'a blessé.

L'homme qui pardonne, au contraire, maître de tous ses mouvements, pense, réfléchit et médite. Il cherche la cause de sa peine où elle se trouve réellement, c'est-à-dire dans les secrets de la divine Providence : les créatures n'en sont à ses yeux que les instruments, et ne peuvent dès-lors exciter sa vengeance. Rappelez-vous, chrétiens auditeurs, l'intéressante histoire de Joseph. Ses frères ont voulu le livrer à la mort, ils l'ont accablé des plus sanglants outrages ; ils l'ont vendu comme un esclave : voilà qu'il est devenu le ministre d'un monarque puissant, et ses frères sont à ses pieds. (*Gen.*, XXXVII, XLVII.)

Quelle occasion pour se venger ! il en a le pouvoir et l'autorité ; mais il est vertueux. Il les accable de caresses, il les comble de présents, il n'oublie rien pour rétablir entre eux et lui la confiance la plus entière ; et, s'il leur rappelle le crime, ce n'est que pour y découvrir avec eux et pour adorer ensuite les vues miséricordieuses du Seigneur sur

les faibles mortels. Cette conduite nous frappe d'étonnement, et nul ne peut lui refuser son admiration. Qu'il est grand, ce Joseph qui pardonne ! et qu'il aurait été petit, s'il avait voulu se venger !

III. Ainsi, mes frères, opposez les procédés de l'ennemi qui se venge aux procédés du chrétien qui pardonne. D'une part, quelle générosité ! et d'autre part quelle bassesse ! Que ne puis-je mettre sous les yeux du vindicatif toutes les petitesse, toutes les fausses démarches dans lesquelles l'engage un aveugle ressentiment, ces menées sourdes et détournées qu'il emploie à perdre ses ennemis ou à les désoler, ces railleries indécentes dont il les accable, ces joies malignes qu'il ne peut contenir, dans le secret de son cœur, à la nouvelle des malheurs qui leur sont arrivés, cette excessive rigueur avec laquelle il en exige jusques aux moindres devoirs, cette odieuse partialité, cette injustice révoltante avec lesquelles il décide contre eux dans toutes les circonstances, que sais-je encore ! Non, mes chers auditeurs, il n'est rien que de petit et de misérable dans la conduite de l'homme qui se venge ; dans celle du chrétien qui pardonne, tout est grand et tout est généreux.

Il sacrifie les intérêts les plus chers à son orgueil, au véritable honneur d'être charitable et bienfaisant, et ses ennemis aussi ont part à ses bienfaits. Il est la véritable image de Dieu qui fait luire les rayons du soleil sur les récoltes de ceux qui l'offensent comme sur celles de ceux qui le servent.

Ici, mes frères, ma mémoire est frappée du souvenir de Saül s'acharnant à la poursuite de David, et se trouvant livré à sa discrétion. Oh ! quelle différence, chrétiens, entre le sujet qui pardonne au souverain qui le poursuit, et cet aveugle potentat qui ne sait point, dans son délire, mettre des bornes à sa fureur ! Combien l'un est au-dessus de l'autre ! Depuis l'instant fatal où une basse jalousie s'est emparée du cœur de Saül, ce prince ne se connaît plus. Tous ses mouvements sont déterminés par la manie féroce qui l'a saisi ; David a cessé d'être pour lui ce héros qui sauva Israël, il n'est que le fils obscur du misérable Isai, un pâle sans fortune et sans naissance ; il n'en parle qu'avec mépris ou colère ; il conspire contre ses jours ; il n'a pas honte d'y attenter lui-même ; ce n'est, chaque jour que des pièges nouveaux qu'il lui tend ; l'asile du désert ne lui sera point un asile ; Saül y vole sur ses traces, et le monarque est transformé en bourreau. Quel rôle pour un roi, grand Dieu !

Mais à cette scène d'horreur, voyez quelle scène succède. A l'instant où Saül est prêt à saisir sa proie, lui-même, il tombe entre les mains du faible ennemi qu'il poursuivait. Le prince est désarmé ; David est couvert de ses armes. La vengeance est en son pouvoir ; tous ses amis le pressent de l'accomplir ; tous les dangers qu'il a courus la re-

présentent à son esprit ; il conçoit la pensée de ceux qu'il peut courir encore. Que de motifs de céder aux inspirations du moment ! que de causes pour succomber ! et s'il l'eût fait, il devenait meurtrier, parricide, et perdait tous les droits que déjà il avait acquis à l'estime et à l'admiration de la postérité ; mais loin de lui des sentiments que la religion réprouve ! Quoiqu'ils soient dans les dispositions naturelles de l'homme, le vainqueur de Goliath saura se vaincre aussi lui-même. Il ne verra dans Saül que son roi ; il ne considérera en sa personne que l'oint du Seigneur, et dès-lors, toute idée de vengeance s'évanouira, et il ne saura plus que rendre à son prince les respects et les hommages qu'il lui doit en qualité de sujet, action si noble et si généreuse, que le prince, jaloux lui-même, ne put s'empêcher de l'admirer, en condamnant l'indignité de sa conduite : *Iustiores quam ego.* (I Reg., XXIV, 18.)

M'objectera-t-on qu'il est beau, en effet, qu'il est grand de pardonner alors que la vengeance est facile ; mais que, dans toute autre circonstance, le monde n'en juge point ainsi, et qu'il y va de l'honneur, de la fortune même, si l'on pardonne, surtout dans certaines professions.

Ah ! mes frères, ce n'est pas en ce seul point que l'Evangile et le monde sont en contradiction ; et n'est-ce pas aussi devant des disciples de Jésus-Christ que j'ai l'honneur de parler ? doivent-ils avoir d'autre règle de conduite que l'Evangile ? et, entre les jugements du monde et les jugements de leur Dieu, doivent-ils balancer un instant ?

Qu'importe donc pour eux que le monde, interprétant leurs sentiments à sa façon, leur refuse son estime ? les mépris du monde les honorent, et s'il n'en était point ainsi, leur religion n'a-t-elle pas dans ses divines promesses de quoi les dédommager amplement ?

Mais en fait, est-il bien vrai qu'en recherchant une vengeance plus ou moins facile, on mette toujours son honneur à couvert, même dans l'esprit du monde ? ne l'en expose-t-on pas souvent à des soupçons plus injurieux encore ? Ne perdez pas de vue, chrétiens auditeurs, qu'il est ici question et de toute espèce d'injures, et de toute espèce de vengeances. Cela posé, le monde ne regarde-t-il point comme étant les moins honorables ceux qui se montrent les plus chatouilleux sur l'intérêt de leur honneur ? Ne remarque-t-on pas généralement, en effet, que les réputations équivoques sont celles que l'on prend le plus de peine à rétablir dans l'opinion publique. On prête donc à la malignité des censeurs en proportion de la sensibilité qu'on montre pour un affront reçu, et de l'empressement qu'on met à s'en venger. La vengeance que le monde autorise n'est donc point, le plus souvent à ses yeux, la sauvegarde de l'honneur, puisqu'elle est souvent une occasion de médisances nouvelles qui le flétrissent

de plus en plus. Mais ne calomnions pas le monde. Quoiqu'on en dise, il est bien loin d'être toujours injuste. S'il confond quelquefois une fureur aveugle avec le courage et la valeur, parce que les apparences le trompent, il sait aussi rendre justice à la générosité de celui qui pardonne, quand il connaît la sincérité de ses motifs. Chrétiens, montrez-vous religieux dans toutes les circonstances de votre vie; soyez inviolablement attachés à la parfaite observation de la loi de Dieu; soyez fermes et courageux, lorsque le devoir vous le commande; bravez les périls, les hasards pour le service de la patrie; souffrez ensuite patiemment une injure, pardonnez-la. Non-seulement le monde ne vous en estimera pas moins, mais il sera le premier à exalter votre mérite, parce que le vrai mérite commande aussi ses respects et subjugué son admiration.

Mais s'il voyait que vous lancez contre la religion mille traits impies, que vous désertiez ses autels, que vous tourniez en dérision la piété des fidèles, que vous déshonorez, en un seul mot, la dignité de chrétien par l'irrégularité de votre conduite et par la dissolution de vos mœurs, s'il vous voyait ensuite pardonner en chrétien l'ennemi qui vous a offensé, sacrifier à votre religion le ressentiment de votre injure, certes, que devrait-il penser d'un semblable contraste? sinon que vous vous jouez de cette religion toute sainte pour la faire servir de voile à votre faiblesse ou à votre lâcheté. Peut-être se tromperait-il dans son jugement, mais au moins ne serait-il pas autorisé à le porter?

O perversité du siècle! à quoi sommes-nous donc réduits? au triste rôle de justifier devant des chrétiens, contre les fausses imputations du monde, l'un des préceptes les plus parfaits et les plus exprès de l'Evangile. Eh bien! le préjugé est dissipé; la vengeance est reconnue inique dans ses vues, basse dans ses sentiments, indigne dans ses procédés. Dans la loi du pardon, au contraire, on ne voit rien que de juste, de grand, de généreux; en est-ce assez pour proscrire l'une et pour adopter l'autre? Hélas! non; il nous reste encore à changer les volontés, à vaincre les répugnances. C'est un dernier effort que je m'en vais tenter, chrétiens auditeurs, ne fermez ni vos oreilles, ni vos cœurs à ce qu'il me reste à vous dire.

SECONDE PARTIE.

Si la loi du pardon ne consistait qu'à ne pas se venger, l'homme aidé des seules lumières de la raison, serait capable de cet effort généreux; mais pardonner en chrétien, ce n'est pas seulement remettre l'injure à celui dont on l'a reçue, c'est encore lui faire du bien, le traiter en ami, et l'aimer comme son prochain, c'est-à-dire, comme soi-même.

Or, la nature ne va pas jusque là. Accablée sous le poids de sa propre faiblesse, elle demeure bien au-dessous de la hauteur

de ces préceptes divins. Aussi bien n'est-ce pas de l'appui de la nature, mais des secours de la grâce que je me propose de vous entretenir. Considérez-en, chrétiens auditeurs, et les motifs et les exemples, et voyez combien grande est la force des premiers et combien les seconds sont entraînants. A la faveur d'un aussi puissant mobile, le plus faible des hommes peut prendre l'essor le plus sublime et s'y soutenir avec gloire.

I. Et d'abord, quand on vous intime l'ordre de pardonner à vos ennemis, de la part de qui et en vue de qui vous l'intime-t-on? Mes frères, cet ordre vient de Dieu. Eh bien! qu'une puissance de la terre, que vous auriez intérêt à ménager, s'entremette entre vous et l'ennemi dont vous méditez la perte, les armes vous tombent des mains, et la vengeance expire dans votre cœur. Que sera-ce, lorsque votre Dieu lui-même se chargera de vous demander la grâce de celui qui vous a offensé, et vous la demandera comme pour lui-même? Ah! chrétiens, quelque odieux que vous soit ce mortel, quelque noire que soit son injure, résisterez-vous à l'autorité d'une telle médiation? Et quel motif ou quel prétexte même oseriez-vous alléguer pour désobéir aux ordres d'un Dieu, ou pour rejeter sa demande?

Seriez-vous d'un rang, d'une naissance à ne laisser aucun affront impuni, ou l'offenseur se trouvant bien au-dessous de vous, l'indignité de sa conduite serait-elle doublée par la distance qui vous sépare de lui, quelque difficile qu'il soit d'étouffer, dans une telle position, tout désir de vengeance; quelque impossible qu'il paraisse de s'abaisser alors jusqu'au niveau de son ennemi, de l'aimer, de lui rendre le bien pour le mal, la réflexion va faire disparaître et cette inégalité vaine, et cette difficulté chimérique, et cette impossibilité prétendue.

Supposez en effet votre position sociale telle que vous la voudrez. La charité chrétienne prend toujours sa source dans des régions bien plus élevées. Elle descend du trône de l'Eternel, pour se reposer sur la terre et remonter ensuite dans les cieux. Et maintenant comparez-vous, homme vain et présomptueux, à celui qui en est et le principe et le terme, et dites-moi si vous dérogez en vous élevant jusqu'à l'auteur de toutes choses.

Que l'injure que vous avez reçue vous paraisse des plus atroces, qu'elle soit même le résultat de la plus criante injustice et de la plus noire ingratitude, qu'elle ait eu pour effet de renverser votre fortune et de flétrir votre honneur; que son auteur soit un de ces hommes envieux, fourbes jaloux qui sont un vrai fléau dans la société, je l'avouerai, mes très-chers frères, à agir selon l'impulsion de la nature, vous ne pourriez que haïr la main cruelle qui vous a fait tant de mal; mais si vous êtes chrétiens..... combien vos sentiments seront et plus grands et plus purs!... Vous ne fermerez point les yeux sur les défauts de votre ennemi; vous

ne vous dissimulerez point toute la méchanceté de ses procédés; et cependant il ne vous paraîtra pas moins digne de vos bontés et de votre amour, parce que vous verrez en lui l'ouvrage de votre Dieu, l'œuvre de ses miséricordes, comme vous, faite à son image: considéré sous ce rapport, pourra-t-il vous être odieux, et pourrez-vous ne point l'aimer?

Allez donc, chrétiens auditeurs, allez, désertez le lieu saint; et si, dans quelque coin de la terre repose un de vos frères contre lequel ferment dans vos cœurs le moindre levain de vengeance, courez vous jeter dans ses bras et accomplir votre réconciliation.

Craindriez-vous de faire les avances, parce que c'est vous qui vous dites ou qui croyez être l'offensé; parce que votre âge, votre mérite, vos fonctions vous donnent quelque droit à recevoir des excuses et semblent vous dispenser d'en faire? Hélas! combien de réconciliations viennent échouer contre de telles délicatesses! Nul ne veut céder le pas à l'autre; et le croirait-on, le cérémonial de l'étiquette est quelquefois la cause que les haines s'entretiennent, se perpétuent et s'enveniment. O petitesse humaine!.... Non, mes frères, je ne suis pas surpris que des mondains aigris y regardent de si près dans leur raccommodement. Les titres frivoles qu'ils ont inventés pour satisfaire à toutes ces exigences d'un sot orgueil établissent d'homme à homme une si grande distance! Mais des chrétiens, ô ciel! des chrétiens qui viennent se réunir à Dieu, devant Dieu et pour Dieu, doivent-ils réfléchir à qui fera le premier pas? Aux pieds de la Divinité tous les mortels ne sont-ils pas égaux, et le but qu'ils se proposent ne doit-il pas exciter entre eux une émulation pareille?

La charité dont Dieu est l'objet ne comporte ni excuse, ni délais; encore moins se déguise-t-elle, ou contente de sauver les apparences, se dédommage-t-elle en secret de l'espèce de contrainte qu'elle s'impose devant les hommes? Ce ne serait là qu'une réconciliation selon le monde. On se voit, on se parle, on se fait mille politesses.... Beaux dehors! qui ne sont qu'une ostentation inutile des sentiments que l'on n'a pas, et que l'on devrait avoir, et sous lesquels on cache des sentiments tout opposés. Ce n'est pas que le monde lui-même ne déteste la duplicité; mais il ne voit que la surface des choses. Le Dieu des chrétiens, au contraire, sonde les cœurs et les reins; il pénétre dans les replis de notre âme, il lit dans nos pensées les plus secrètes; il observe nos moindres mouvements; on peut en imposer au monde, on n'en impose point à Dieu.

Exagérez-vous tant que vous le voudrez les peines et les dégoûts qu'excite l'aspect d'un ennemi; je vous dirai qu'un chrétien en triomphe et qu'il s'en fait un mérite devant le Seigneur, témoin constant et juge éternel de ses combats et de ses victoires.

Peut-il y avoir dès lors des peines que l'on ne surmonte, des dégoûts qu'on ne méprise, des obstacles que l'on n'enlève? Et maintenant qu'est-ce encore que l'amour-propre peut objecter, dont on ne vienne à bout avec le secours de la grâce?

Serait-ce la crainte de ne obliger qu'un ingrat, en pardonnant un ennemi; de perdre tout le fruit de ses avances, et de s'exposer même alors à des insultes nouvelles? Avouons-le tout franchement, mes frères: telle est trop souvent, hélas! la suite d'un pardon généreux. L'orgueil des hommes voudrait ne rien devoir qu'à la plus exacte justice. La bienfaisance l'humilie, et surtout la bienfaisance d'un ennemi.... Et mais, que vous importe à vous qui pardonnez? vous n'en accomplissez pas moins un devoir. Que celui auquel vous accordez ce pardon n'en devienne que plus intraitable et plus perfide, vos mérites n'en seront que plus grands auprès de Dieu, et c'est Dieu qui se charge d'acquitter la dette de la reconnaissance que contracte envers vous ce méchant qui vous offense.

Allons plus loin, mes chers auditeurs. A ne consulter que vos plus chers intérêts, je ne vois point d'inimitié si forte que vous ne deviez la leur sacrifier.

Combien d'injures n'avez-vous pas faites au Seigneur? Rappelez-vous le nombre et l'énormité des fautes qui vous ont fait encourir sa disgrâce. Or, qu'est-ce qu'un chrétien peut avoir de plus à cœur que de fléchir la colère de son Dieu irrité et de s'attirer ses miséricordes? J'ai de votre piété, mes frères, une trop haute opinion, pour douter que ce soit là le principal objet de vos désirs. Il ne s'agit plus que d'en chercher le moyen: où le trouver? Priez et gémissiez, répandez-vous en supplications, et que vos yeux se fondent en larmes; recourez à la source des grâces, aux sacrements de notre sainte Eglise...

Pendant tremblez encore où l'Apôtre tremblait, incertain s'il était digne d'amour ou de haine. (I Cor., IX, 27.) Tout concourt à vous consoler au dehors; il vous reste encore en vous-mêmes un juste sujet de défiance; mais pardonnez à votre ennemi selon toute l'étendue de la loi, et je vous garantis votre réconciliation avec Dieu. Telle en était en effet la condition essentielle. Ce n'est pas moi qui vous le dis; c'est lui-même: *Dimittite, et dimittimini.* (Luc., VI, 37.)

Dans tout le reste, il peut se glisser bien des retours de l'amour-propre, bien des motifs naturels; mais dans cette action, tout est pur, tout est héroïque: la nature s'élève au-dessus d'elle-même; dans tout le reste, il peut se mêler bien des vues humaines et basement intéressées, bien des espérances, bien des craintes mondaines; mais dans cette action, rien de semblable. Le monde en méconnaît le prix, en avilit le mérite. Il n'est qu'une charité parfaite qui puisse en inspirer la pensée, et en soutenir l'effort. Pardonner à son ennemi et l'aimer!

quel gage des miséricordes divines ! L'oracle en est exprès : *Dimittite, et dimitte-mini.*

Que dis-je ? vous êtes à l'autel ; la victime sacrée s'apprête, l'immolation va se consommer. Le souvenir d'un ennemi vous émeut... Ah ! suspendez votre offrande ; gardez-vous de présenter à un Dieu de paix les hommages d'un cœur ulcéré : *Allez auparavant vous réconcilier avec votre frère : « Vade prius reconciliari fratri tuo. » (Matth., V, 24.)*

Comprenez en effet toute l'étendue d'une obligation que vous avez contractée comme chrétien, et que vous ratifiez tous les jours à la face du ciel et de la terre. *Pardonnez-nous, Seigneur, dites-vous sans cesse à votre Père céleste, pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Quelle prière ! et quel engagement ! Si donc vous ne pardonnez pas, si vous ne pardonnez qu'en apparence, si, en pardonnant, vous gardez quelque reste d'aigreur, vous armez contre vous le Dieu que vous priez ; vous excitez sa colère, vous appelez sur vous ses vengeances ; vous prononcez vous-même votre arrêt de réprobation ; vous imitez, en un seul mot, l'exemple de ce peuple insensé qui osa se vouer, lui et toute sa postérité à toutes les horreurs d'un anathème dont il n'a que trop subi les épouvantables conséquences.

Voilà de puissants motifs, direz-vous, chrétiens auditeurs ; ils frappent, ils intéressent, ils élèvent l'âme ; mais le souvenir d'une injure les efface aisément de la mémoire des hommes. Aussi, la religion qui les propose, ajoute-t-elle toujours à leur solidité les exemples les plus touchants. Une morale aussi sublime dans la spéculation est toujours mise en pratique par elle.

II. Et d'abord, telle a été la marche constamment suivie par le divin Législateur de ne rien ordonner que lui-même il ne l'ait fait ; comme s'il n'avait voulu laisser aucune de ses paroles sans une interprétation de fait ; et cette morale évangélique que nous vous prêchons en son nom aujourd'hui, fut par lui tout entière mise en action.

Suivez-moi sur le calvaire, vous tous qui m'écoutez avec un si saint recueillement ; venez le voir expirer victime d'une inconcevable cabale. Le Verbe incarné, le Fils de Dieu, Dieu lui-même attaché au gibet destiné au supplice des plus infâmes scélérats ; l'innocence flétrie, la sainteté profanée, la divinité avilie ! Quel plus juste sujet de vengeance exista-t-il jamais, si la vengeance était permise ? Parlez-vous désormais, hommes vindicatifs de la prééminence de votre rang méconnue, de la dignité de vos personnes déshonorée, de votre mérite méprisé, de votre autorité bravée ? Ce sont pourtant là vos excuses les plus ordinaires. Eh bien ! vengez-vous, si vous le voulez ; mais attendez du moins que Jésus-Christ ait eu son tour. Il n'a qu'à élever la voix vers son Père céleste, et des légions innombrables d'anges et de chérubins, de

trônes et de dominations s'empresseront de voler à son secours. D'un clin d'œil il pourra bouleverser les empires, soulever l'Océan, abîmer l'univers. Sentez-vous sous vos pieds la terre s'agiter, entendez-vous le voile du temple qui se déchire, n'apercevez-vous pas les morts qui ressuscitent et le soleil qui semble s'anéantir ? Celui qui commande en maître à la nature entière, qui en détruit toute l'économie, que ne pourra-t-il contre ceux qui le persécutent ? On dirait qu'à cet instant suprême, il se plaît à faire éclater sa toute-puissance, pour rendre plus saillante encore l'autorité du grand exemple qu'il va donner. Quelque acharnés que soient ses ennemis à le persécuter, il ne s'occupe, lui, que de leur salut ; il veut bien les trouver cent fois plus malheureux que criminels. C'est pour eux et pour leurs enfants qu'il va verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Accablé sous le poids des douleurs qu'ils lui font endurer, il n'a de force que pour solliciter leur grâce auprès du Roi des rois, son Père, et les derniers soupirs de cette illustre victime ne sont que des soupirs d'amour et de miséricorde en faveur des barbares qui le sacrifient : *Pater, ignosce illis : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » ignosce illis. (Luc., XXIII, 34.)*

Ce que vous venez d'admirer dans le Maître, il faut aussi l'admirer dans les disciples. Un acte de charité, si généreux, n'est ni au-dessus de leur courage ni au-dessus de leur force. Peu de temps après la grande immolation, Etienne se trouve en butte à la férocity des bourreaux : une grêle de traits vient fondre sur lui. A la vue des furieux qui s'attachent à tarir dans son cœur les sources de la vie, il ne lui échappe ni plaintes ni murmures. Que dis-je ! sur le point d'expirer sous leurs coups, il se prosterne devant le Seigneur, et, les yeux fixés vers le ciel, il prie pour ceux qui le font mourir : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum. (Act., VII, 59.)*

A quelles épreuves les fidèles n'ont-ils pas été soumis dans tous les temps ! L'Eglise de Jésus-Christ est née au milieu des persécutions, et jusqu'à la fin des siècles, elle sera persécutée. Dans le premier âge du christianisme, on exilait ses néophytes ; on leur enlevait honneurs et biens ; on les plongeait dans des cachots ; on les brûlait ; on les mettait en pièces ; depuis, tout ce que la cruauté des hommes a pu inventer de supplices, les chrétiens ont eu à l'endurer dans les quatre parties du monde. Cependant de quel œil croyez-vous qu'ils aient vu leurs tyrans et leurs persécuteurs ? du même œil que s'ils n'eussent reçu de leur part que des bienfaits ; jamais ils n'en ont parlé qu'avec respect : on les a vus voler au moindre signe de leur volonté ; et les souverains, qui s'armaient contre eux de toute la sévérité des supplices, les ont toujours trouvés dans les rangs de leurs sujets les plus dévoués et les plus fidèles. Ils étaient, ainsi qu'ils devraient l'être encore, comme

les enfants d'une même famille, tant il régnait entre eux d'union et de cette correspondance d'affection qui fait le charme de cette vie, tout en méritant les délices de la vie éternelle. Le nom de frères était consacré parmi eux. Ils remplissaient réciproquement tous les devoirs d'une parenté si proche, quelle que fût la diversité de leurs pays, de leurs idiomes, de leurs mœurs et leurs coutumes civiles. S'il s'élevait des différends dans leurs assemblées (et il devait s'y en élever, puisqu'ils étaient hommes), ces différends ne servaient qu'à leur fournir des occasions nouvelles d'exercer la charité dont ils étaient consumés. Au moment du sacrifice de la victime sans tache, auquel tous s'empressaient d'assister, ils oubliaient leurs injures, et ne savaient plus que s'aimer. En faisaient-ils trop, ces héros chrétiens, dont vous êtes les descendants ? Non, mes frères ; ils n'étaient que de vrais disciples de Jésus-Christ. Temps heureux ! âge d'or de ma religion ! qu'êtes-vous devenus ? Il existe pourtant des chrétiens aujourd'hui ; il en existe un bien plus grand nombre ; mais, ô perversité du siècle ! combien ils ont dégénéré !

Ce ne sont plus, parmi les héritiers du nom, des prérogatives, de la gloire, des espérances des premiers chrétiens, que brigues, que troubles, que divisions. Les passions haineuses se déchaînent au gré de l'humeur, des caprices, de la vanité, du sordide intérêt de chacun : souvent l'amitié en murmure, la tendresse en gémit, la nature réclame ses droits. N'importe, les tribunaux ne retentissent plus que de plaintes ou de récriminations ; l'univers est tout plein de bruits injurieux, et se repaît de libelles diffamatoires. Rarement la vengeance expire avec la vie du vindicatif ; elle est comme une maladie héréditaire : le père en transmet le germe à ses enfants, les enfants la transmettront à leur postérité, et, colportée d'âge en âge, elle suivra la chaîne des siècles.

Si quelquefois, par bienséance ou pour tout autre motif, on semble se rapprocher dans le commerce de la vie, on ne le fait qu'avec des réserves et des ménagements, qui finissent par rendre la vengeance plus cruelle qu'elle ne le serait à la suite d'une rupture éclatante ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, à l'ombre de la piété et sous le voile de la religion, se forment et s'entretiennent souvent les haines les plus envenimées. Combien de chrétiens, en effet, qui se donnent comme les héros de la charité, qui ne parlent que de réforme et

de perfection, qui s'annoncent sous tous les dehors d'une modestie édifiante ! Eh bien ! observez-les de près ces chrétiens, en apparence si fervents ; l'intolérance est leur caractère distinctif ; l'esprit de domination est le seul qui les anime réellement. Quiconque ne partage pas toutes leurs opinions devient leur ennemi, et ils ne sont démasqués que par les pièges qu'ils lui tendent, les calomnies dont ils l'accablent, les intrigues sous lesquelles ils l'écrasent enfin, d'autant plus dangereux qu'ils sont animés d'un faux zèle, rien ne saurait arrêter leurs poursuites ou en modérer l'activité cruelle. C'est ainsi que l'hypocrisie abuse de la religion, en la faisant servir de voile ou de prétexte aux excès les plus criminels. Voilà peut-être le plus grand obstacle qui s'oppose au retour de nos frères errants. Ils cherchent au milieu de nous la marque distinctive du chrétien ; c'est-à-dire, cet esprit de charité universelle qui lie ensemble tous les mortels, quelles que soient leurs croyances et leur foi (5).

Scandalisés de nos guerres et de nos divisions, ils se félicitent de l'union qui règne parmi eux : ils croient y voir l'image de la véritable charité, quoiqu'elle ne soit que l'effet de l'esprit de parti.

Jusqu'à quand ferez-vous durer ce scandale, mes frères ? Combien de temps encore avons-nous à gémir de vous voir ne vous parer de ce nom de chrétiens que pour en déshonorer la sainteté ?

Membres du corps mystique de Jésus-Christ ! ne lui êtes-vous attachés que pour le déchirer plus cruellement par vos divisions !

Oui, la vengeance est une espèce d'apostasie. Nous ne pouvons aller à notre ennemi, avec de sinistres intentions, qu'en foulant aux pieds la croix que la religion élève entre lui et nous comme une égide destinée à le protéger contre notre fureur.

Quel souvenir vient ici frapper mon esprit ! D'un côté, je vois le Seigneur justement irrité contre son peuple, tout prêt à l'écraser sous les traits de sa vengeance ; je vois Moïse alarmé se jeter au milieu des éclats de la foudre, afin de conjurer l'orage si près de fondre sur tant de têtes : il prie, il sollicite, et se voue lui-même à l'anathème. La médiation d'un seul homme suspend tout le courroux d'un Dieu qui lui-même se plaint à ce faible mortel, de la violence qu'il fait à sa justice : *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* (Exod., XXII, 10.) D'un autre côté, je vois la créature armée contre la créature, voler à la vengeance, et prête à l'exercer ; je vois la religion lui opposer

nion générale, naturelle et publique de tous les hommes, qui, depuis la création, se sont entendus d'un bout de la terre à l'autre, pour prier Dieu.

« Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions. Indépendant de tout, lors de Dieu, je suis chrétien, sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle ; sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins, etc., etc., etc. »

(5) Ces paroles nous rappellent la belle profession de foi de l'illustre vicomte de Chateaubriand dans sa préface de son *Essai historique sur les révolutions*, tome 1^{er}, page 43 de l'édition in-8° de ses Œuvres complètes :

« Je crois très-fortement, etc... Voilà ce que je suis. Voici ce que je ne suis pas :

« Je ne suis point chrétien par patente de traficant en matière de religion : mon brevet n'est que mon extrait de baptême. J'appartiens à la commu-

l'image de son Créateur expirant sur la croix, pour la racheter. Quelle médiation que celle d'un Dieu dont on a reçu tant de bienfaits, qui a pardonné si souvent, et auquel il reste tant d'injures à venger ! quelle médiation que celle d'un Dieu de qui l'on a tout à craindre et tout à espérer ! Malheureux ! il prie pour votre ennemi, il sollicite en sa faveur, et vous demeurez inflexible, et vous échappez en quelque sorte de ses mains pour vous précipiter sur l'objet de votre fureur ! *Dimitte me, ut irascatur furor meus.*

Vous frémissez, vindicatifs ! mais, dans l'horreur d'un semblable procédé, reconnaissez tout ce qu'a de criminel l'exercice de la vengeance. Le sang de Jésus-Christ a brisé les pierres, et il ne peut amollir vos cœurs ! Il a coulé pour le salut des bourreaux qui l'ont versé ; il a coulé pour votre propre salut, et il ne peut vous inspirer des sentiments de paix et de charité ; il a réconcilié l'homme avec Dieu, réuni le ciel et la terre, et il ne pourrait réconcilier deux hommes, et réunir deux frères ? Non, je ne le croirai jamais. Allons donc, mes chers auditeurs, suivez-moi ; allons noyer dans ce sang précieuse nos aigreurs et nos ressentiments, nos querelles et nos divisions ; allons-y puiser les sentiments de cette charité mutuelle qui doit nous unir ici-bas, et préparer pour nous cette immortalité bienheureuse, récompense du chrétien qui pardonne, et que je vous souhaite de tout mon cœur.

SERMON IV.

SUR LA COMMUNION FRÉQUENTE.

Ece Rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth., XXI, 5.)
Mortel, voilà ton Roi qui vient à toi, plein de douceur.

Hé quoi ! le Dieu du ciel, de la terre, le Seigneur souverain de toutes choses, le Roi des rois, le Dominateur des empires, l'Auteur de la nature entière vient à l'homme ! il le visite sans appareil, il n'est point escorté des anges et des séraphins ; la foudre n'annonce point sa présence ; sa majesté est sans éclat, sa grandeur est sans ornements et sa puissance est sans terreurs. Il apparaît sous les traits du plus tendre des pères, du plus généreux bienfaiteur et du plus aimable des maîtres. Comment se fait-il donc, chrétiens, que l'homme ne réponde à cette faveur inconcevable qu'avec froideur, indifférence et dégoût ? Voyez cependant parmi nous la table de Jésus-Christ devenue presque déserte. Il n'est guère aujourd'hui que les ministres des autels ou les personnes spécialement consacrées à la religion qui prennent place au banquet divin, et combien parmi celles-là même qui entraînées par l'exemple ou séduites par le préjugé, s'en éloignent tous les jours davantage ou perdent de leur empressement. Leur foi aurait-elle reçu quelque atteinte des attaques de l'impiété, des doutes de l'indifférence et des mensonges de l'erreur ; ou bien malheureusement égarée au milieu des ténèbres des passions, ne saurait-elle plus percer le voile qui cache sur nos autels

le Dieu bon et miséricordieux ? Sans doute il en est peu, mes frères, je me plais à le croire du moins, qui portent l'aveuglement au point de cesser de croire à la réalité du mystère adorable de l'Eucharistie ; mais il en est beaucoup qui mentent à leur propre croyance, en s'en représentant l'accès comme trop haut et trop difficile, et qui, sous ce prétexte frivole, s'en tiennent constamment éloignés ou n'en approchent que le plus rarement possible, se faisant un prétendu mérite de leur criminelle indolence ; que ce soit de leur part calcul, erreur ou illusion, voici deux propositions sur lesquelles j'appellerai leur examen.

Quelque sainteté qu'exige le sacrement de l'Eucharistie, elle ne peut être opposée à l'usage fréquent qu'un chrétien doit en faire.

Le fréquent usage de l'Eucharistie est le meilleur moyen d'obtenir les saintes dispositions nécessaires, afin de le recevoir dignement.

Ainsi s'allient parfaitement l'intérêt de la gloire de Dieu qui se donne aux fidèles, au gré de son amour, et l'intérêt des fidèles qui le reçoivent au gré de leurs désirs.

Vierge sainte, qui fûtes prédestinée à porter, dans votre chaste sein, cette chair divine qui, dans le sacrement de l'Eucharistie, est l'objet de nos adorations et l'aliment de nos âmes, obtenez-nous du Saint-Esprit la plus vive ardeur, pour participer à cet auguste mystère, et la grâce de toutes les vertus propres à nous rendre dignes d'un don si précieux. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels sont, chrétiens auditeurs, ceux qui s'éloignent de la table eucharistique, et cela, s'il fallait les en croire, par suite du respect dont ils se disent pénétrés pour les augustes profondeurs de cet ineffable mystère ? Ce sont ou des âmes criminelles et attachées au péché par des liens qu'elles ne cherchent point à rompre ; l'expression d'un pareil respect de leur part ne saurait être qu'un calcul hypocrite, dont il faut détruire les éléments ; ou des âmes faibles et timides, qui tremblent de ne jamais acquérir la sainteté requise, pour ne point profaner le corps adorable de Jésus-Christ ; leur respect n'est qu'une illusion déplorable qu'il faut dissiper ; ou des âmes aveugles et indociles, qui affectent d'élever bien au-dessus de l'humanité la majesté d'un sacrement qui ne fut institué que pour l'homme ; un semblable respect est une erreur dangereuse, dont il faut prévenir les funestes effets : calcul, illusion, erreur, puissent-ils disparaître devant le flambeau de la vérité, et sur les ruines de ces systèmes s'établir et les doctrines du christianisme et le fréquent usage de cette Eucharistie qui en est le plus solide appui comme le plus bel ornement.

I. Que l'homme en état de péché s'abstienne de communier, cette abstinence est louable, si elle n'a d'autre cause que le respect qu'on porte au corps de Jésus-Christ ; mais elle est inexcusable, mes frères, si son

motif n'est qu'un voile imposant, sous lequel on cherche à couvrir son indignité, sans s'attacher à la faire cesser : autre chose en effet est ne point communier, parce que l'on en est indigne, autre chose est croupir volontairement dans son indignité. La première de ces hypothèses est un malheur qu'on ne saurait assez déplorer ; la seconde est une impiété contre laquelle on ne saurait tonner avec assez de force.

Cependant, quoi de plus ordinaire que d'entendre des mondains, accoutumés à se renfermer dans les derniers termes de la loi, par conséquent à communier rarement, s'écrier qu'ils n'en usent ainsi qu'afin de ne point s'exposer aux dangers d'une sacrilège profanation ; dangers qu'il trouvent dans l'embarras de leurs affaires, dans le tumulte du monde, au milieu duquel ils sont contraints de vivre, dans la dissipation attachée aux devoirs de leur état, dans les bienséances même, et dans les habitudes sociales. Est-ce donc que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, ne l'aurait fait que pour les religieux des cloîtres ou pour les solitaires du désert ? Est-ce qu'il n'aurait point voulu sanctifier tous les états et toutes les conditions ? Il existerait des privilèges dans l'Eglise ; les mortels ne seraient point égaux devant le trône du Très-Haut ; il ne prodiguerait pas à tous son amour, il n'ouvrirait qu'à quelques-uns l'inépuisable trésor de ses grâces, et il n'aurait versé son sang que pour un petit nombre !..... ou bien voudrait-on condamner la conduite de ces premiers chrétiens qui, depuis le premier rang jusqu'au dernier, qui dès l'âge le plus tendre et dans la vieillesse la plus avancée, qui, quelles que fussent leur profession et leur fortune, accouraient, avec le plus vif empressement, autour de la table sainte, et savaient allier si bien cette pratique religieuse avec les devoirs de la vie civile, qu'ils s'acquittaient des derniers avec plus de zèle et de fidélité ? Mais aussi de quel temps vous parlé-je ? c'était alors le siècle des vertus, de l'innocence et de la ferveur ; et celui sous lequel nous vivons, quel est-il ? Vous le qualifiez vous-mêmes intérieurement, chrétiens auditeurs, le siècle du scandale et de l'impiété. Sans doute, et je partage votre opinion ; mais depuis quand l'est-il devenu ? Remontez à la source et vous en noterez l'époque aux jours de relâchement et d'erreur, où l'usage de la communion est devenu moins fréquent parmi nous, aux jours où l'intervalle d'une Pâques à l'autre parut s'écouler trop rapidement, au gré de la mollesse et de l'indolence de nos pères..... Chrétiens, il en devait être ainsi : le feu de la charité ne se rallumant plus au foyer de l'amour divin qui brûle sans cesse sur nos autels, l'amour profane, l'amour des folles joies devait s'enflammer au feu des passions que tout irrite, que tout embrase dans le monde.

Quelles sont donc mes prétentions, mondains, en vous invitant à prendre part sou-

vent au banquet céleste ? Vous conseillerais-je d'y venir avec l'imagination souillée des images obscènes et dégoûtantes, au milieu desquelles elle se complait, préoccupés de je ne sais quels soins et quelles intrigues, le cœur encore épris de mille séductions fantastiques, et livré à tous les goûts impurs ou à tous les préjugés frivoles qu'inspirent vos cercles et vos sociétés ? Vous conseillerais-je d'y venir avec ce fastueux étalage d'opulence et de luxe qui vous rend si fiers et si vaniteux, uniquement occupés de la recherche de ce qui peut flatter votre sensualité ? Ah ! gardez-vous de me supposer d'aussi absurdes intentions ; non, un pareil hommage, fussiez-vous exempts des excès du crime, non, un pareil hommage n'est point celui qui convient à un Dieu jaloux, qui veut posséder tout le cœur et toutes les affections de l'homme, à un Dieu qui exige, à si juste titre, un amour sans partage et une adoration exclusive. Mais j'entends, comme l'Eglise l'a toujours entendu, que, s'il est vrai que vous soyez chrétiens, vous enleviez la barrière qui vous sépare de votre Dieu, et que vous rougissiez d'une excuse qui déshonore votre foi.

Ne calomniez ni le monde ni votre état. Ils ne sont pour vous un obstacle au fréquent usage de la Communion que parce que votre cœur s'attache à ce dont il ne devrait que jouir, que parce que vous vous laissez asservir alors que vous devriez dominer, que parce qu'enfin vous donnez une injuste préférence aux biens du temps sur ceux de l'éternité.

Et pourquoi ne seriez-vous point chacun dans votre état, au milieu du monde et du plus grand monde, ce que vous devriez y être ?

Le salut est-il donc incompatible avec les devoirs de la société ? Les Moïse, les David, les Louis, les Édouard et mille autres, quels sujets de distraction n'avaient-ils pas dans l'immense détail des soins qu'entraînent le gouvernement des peuples et la conduite des armées ? En étaient-ils moins à Dieu pour cela ? L'Eternel était toujours présent à leurs esprits ; ils entendaient sa voix, se conduisaient par sa sagesse, n'agissaient que dans la vue de lui plaire. Ils furent de grands hommes, selon le monde ; ils furent de grands saints, selon Dieu.

Mais pourquoi, chrétiens auditeurs, et j'en appelle ici à votre propre témoignage, pourquoi ne feriez-vous pas habituellement ce que vous avez pu faire et ce que vous vous proposez de faire dans un temps ; car vous avez la foi, et vous parlez trop bien de la dignité du sacrement adorable de nos autels pour que nous ne jugions pas que, lorsque vous osez en approcher, vous êtes dans les dispositions d'esprit et de cœur qu'exige de votre faiblesse l'amour d'un Dieu qui vous y attend, pour vous combler de ses bienfaits. Si donc alors vous ne tenez plus au monde, ni à ses biens, ni à ses honneurs, ni à ses plaisirs ; si alors vous avez su renoncer à vous-mêmes, à vos penchants,

à vos goûts, à vos inclinations mauvaises; si après avoir pleuré toutes vos fautes, vous les avez expiées par une sincère pénitence; si vous êtes attachés à Dieu, à sa loi, à tous les devoirs qu'elle impose; si cependant vous n'avez point cessé d'être des hommes publics, fidèles à votre profession, vivant au milieu de vos semblables, les fréquentant tous les jours, accomplissant vos obligations de père, d'époux, de citoyen, de magistrat, d'administrateur, que sais-je? pourquoi ne pourriez-vous point, avec le secours de la grâce, vous maintenir toujours dans ces dispositions? Quand vous n'auriez de motifs pour cela que l'honneur, et l'immense avantage de participer plus souvent au plus grand de tous les bienfaits, devriez-vous vous y refuser? et vous le faites cependant: il est donc faux que le respect que vous dites porter au mystère de l'Eucharistie, soit la raison qui vous en tient éloignés.

Eh! quel respect que celui qui vous porterait à résister aux invitations les plus pressantes, aux ordres les plus exprès de ce Dieu dont vous feignez de redouter la présence! Non, mes chers auditeurs, vains prétextes que de tels motifs: vous ne les alléguiez qu'afin d'en imposer à vos frères. Votre langage, que votre conduite dément, n'est de votre part, hélas! qu'un calcul hypocrite, à l'aide duquel vous cherchez à vous faire devant les hommes un mérite de ce qui fait votre condamnation devant Dieu.

Combien plus reprehensible encore est un semblable prétexte dans la bouche de ceux qui non-seulement manquent des vertus nécessaires pour approcher du sacrement, objet de ce discours, mais qui sont adonnés au vice, engagés dans des liaisons dangereuses, perdus dans un labyrinthe d'intrigues exclusives de la bonne foi; qui nourrissent au fond de leur cœur des sentiments de haine et de vengeance; que l'habitude tyrannise et qui donnent dans tous les travers d'une vie licencieuse.

Demandez-leur pourquoi ils mettent un si long intervalle entre une communion et l'autre: ils oseront vous dire qu'ils sont pénétrés de tant de respect, de tant de crainte à l'aspect du Seigneur qu'il ne peuvent se décider à en approcher, et qu'ils tremblent toutes les fois qu'ils obéissent au commandement de l'Eglise. De là l'occasion pour eux de censurer les âmes ferventes qui se font un devoir des fréquentes communions; ils relèvent en elles les plus petites faiblesses, ils remarquent leurs moindres défauts, ils leur prêtent des motifs indignes d'ostentation et de vaine gloire. A voir jusqu'à quel point ils portent le rigorisme, vous les croiriez animés du zèle le plus saint, et ce n'est de leur part qu'un zèle pharisaïque, ou plutôt un moyen étudié de détourner les traits d'une censure plus juste, et de s'attirer les suffrages des personnes pieuses. Comment est-il possible, grand Dieu! que l'audace de l'impiété ne craigne point d'allier ainsi à la honte d'une vie criminelle, le déguisement et l'imposture.

L'intervalle qui s'écoule pour eux d'une Pâques à l'autre, ne serait qu'un temps d'épreuve et de mortifications! Quelles épreuves que celles qui ne corrigent aucun défaut, qui n'imposent aucune contrainte à l'amour-propre, qui laissent un libre cours à toutes les passions, qui n'inspirent aucun saint désir, qui n'excitent aucun regret, qui laissent le cœur dur et l'œil sec! quelle différence d'épreuves à épreuves!

Jadis l'Eglise n'admettait à la participation aux saints mystères que des hommes éprouvés aussi: mais ils l'étaient par les rigueurs de la pénitence la plus austère. Les Néophytes s'y soumettaient avec zèle; leurs vœux, leurs prières, leurs larmes en attestaient la sincérité; leurs humiliations, leurs jeûnes et leur vigilance leur en méritaient l'abréviation. L'Eglise édifiée s'empressait d'admettre dans la salle du festin ces convertis purifiés embrasés de l'amour divin.

Cessez donc, chrétiens lâches et tièdes, cessez de nous vanter le respect que vous portez à l'Eucharistie; il n'est point au fond de vos cœurs: ce n'est qu'un artifice grossier. Vous tâchez de paraître à nos yeux ce que vous n'êtes pas en effet. Infidèles à la loi de l'Evangile, vous ne cherchez qu'à poursuivre le cours de vos infidélités, à l'ombre de la piété dont vous empruntez le langage; et vous ne vous élevez contre l'usage fréquent de la communion que parce que vous désirez vous y soustraire, et vous ne désirez vous y soustraire qu'afin de n'éprouver aucun trouble dans le délire de vos passions et dans les épouvantables déportements de votre conduite. Ne vous abusez point toutefois, les soins que vous prenez pour nous masquer vos secrètes pensées, ne les déguisent qu'imparfaitement; elles n'échappent point aux regards attentifs observateurs du contraste que présentent et vos paroles et vos actions. Votre hypocrisie n'en impose qu'aux faibles, pourquoi faut-il que ce soit jusqu'au point de leur faire illusion?

II. Comment ensuite détromper des esprits ainsi prévenus? Les ministres des autels qui cherchent à atteindre ce but, se trouvent placés entre deux écueils également dangereux, le rigorisme et le relâchement. S'ils veulent déchirer le bandeau que la piété même semble avoir jeté sur les yeux de certains disciples de Jésus-Christ, n'est-il pas à craindre qu'en rassurant la timidité religieuse, qui les tient éloignés du sacrement, ils n'altèrent en eux la vénération profonde qu'ils lui doivent. Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, souvenez-vous de ce que je vous ai dit en commençant: que, quelque sainteté qu'exige la participation à la divine Eucharistie, elle ne saurait être opposée à l'usage fréquent que les fidèles doivent en faire. Telle fut l'intention de son instituteur; telle est la doctrine de l'Eglise; telle a été, dans tous les temps, la pratique de ses véritables enfants.

Et d'abord, que telle ait été l'intention de Jésus-Christ, lorsqu'il institua les saints

mystères, il ne faut, pour en demeurer convaincus, que jeter un coup d'œil sur le récit que nous ont transmis les écrivains sacrés, auteurs de l'Evangile. Rappelez-vous la dernière cène que le Sauveur fit avec ses disciples. Il les avait dès longtemps prévenus et par ses paroles et par ses miracles, qu'il établirait un jour un sacrement dans lequel ils seraient nourris de son corps et abreuvés de son sang. Voilà qu'il prend du pain, il le bénit, le rompt et le présente aux assistants : *Prenez et mangez*, dit-il, *car ceci est mon corps* ; et puis en leur offrant la coupe qu'il vient aussi de bénir, et *ceci est mon sang*, ajoute-t-il, *buvez ; c'est le sang de la nouvelle alliance*, le gage de la rédemption des hommes. (*Matth.*, XXVI, 26-28.)

Je vous le demande, chrétiens auditeurs, en prenant pour symboles du sacrement mystérieux les aliments les plus ordinaires à l'homme, ne marque-t-il point à ses disciples de la manière la plus expresse l'usage fréquent qu'il entend qu'ils en fassent. Nous nous nourrissons habituellement de pain et de vin ; nous devons donc nous nourrir de même du corps et du sang du fils de Dieu. La conséquence découle tout naturellement du principe ; mais écoutez Jésus-Christ qui lui-même vous dénonce ses volontés suprêmes. Tantôt comparant à la manne céleste dont il nourrit les Juifs au milieu du désert, le pain eucharistique qu'il veut distribuer aux chrétiens, il substitue un prodige à l'autre et relève par opposition les avantages du dernier : *« Ceux, dit-il, qui ont mangé la manne dans le désert sont morts ; mais ceux qui mangeront de celle-ci ne mourront point »* (*Joan.*, VI, 59) ; tantôt habile médecin, il devine les besoins du malade et prédit les effets du remède. La vie de l'âme est promise à celui qui prendra le salutaire breuvage, et le trépas éternel annoncé à celui qui s'en privera ; tantôt voulant laisser aux fidèles un gage qui leur rappelle constamment tous les bienfaits de sa passion, il leur recommande de renouveler sans cesse le sacrifice eucharistique, qui en est aux yeux de la foi la véritable image. Tous ces textes et tant d'autres que je pourrais citer ne renferment-ils pas les plus pressantes invitations de la part de mon Dieu à venir participer souvent et très-souvent au banquet que son amour a daigné nous préparer à tous ? Nulle part, peut-être, dans l'Evangile, la volonté du Rédempteur n'est exprimée d'une manière plus formelle. Si ensuite, après avoir si vivement excité nos desirs et nos empressements, il nous prescrivait des dispositions si parfaites qu'il ne fût point en notre pouvoir de les acquiescer, n'aurait-il pas tendu un piège à notre amour ? Ne nous aurait-il pas présenté le bienfait, afin de le retirer aussitôt ? Ne se trouverait-il pas en contradiction avec lui-même ? Ah ! loin de nous, bien loin de nous, chrétiens auditeurs, des pensées aussi injurieuses aux bontés infinies du Sauveur !

Mais est-ce moi qui me rends ainsi l'interprète des intentions de Jésus-Christ si

clairement exprimées du reste qu'on ne saurait les méconnaître ? Non sans doute, mes frères, c'est l'Eglise elle-même à qui Jésus-Christ les a immédiatement communiquées. C'est l'Eglise dont l'autorité est l'unique règle de nos jugemens en matière de foi. Or que nous enseigne-t-elle depuis qu'elle a reçu des mains de Dieu le dépôt sacré de la divine Eucharistie jusqu'à nos jours ? Qu'elle parle par la bouche de ses pontifes, de ses docteurs et de ses princes ; qu'elle nous révèle ses doctrines dans ses assemblées particulières ou dans ses majestueux Conciles œcuméniques auxquels l'infaillibilité fut donnée, partout elle tient le même langage. Voyons, particulièrement ce qu'elle dit dans ce fameux concile de Trente, l'une des assemblées les plus imposantes du monde chrétien. L'esprit qui la dirigeait alors l'a toujours dirigée depuis et présidera à toutes ses décisions jusqu'à la consommation des siècles. Hé bien, elle y fait aux fidèles les invitations les plus vives et les plus pressantes pour les porter à la fréquente communion, et ces invitations elle les appuie des motifs les plus touchants tout à la fois et les plus solides, les mêmes en un mot que ceux que nous venons de retrouver dans la bouche du Messie. Elle souhaiterait que tous les chrétiens assistassent tous les jours à l'immolation de l'hostie par excellence, que tous les jours leur participation à cette hostie succédât au sacrifice offert par le ministère des prêtres. Bientôt elle s'adresse aux dispensateurs des saints mystères, et par les exhortations les plus fortes et les plus pathétiques, elle les presse de soutenir le dogme de la communion fréquente contre les attaques de l'hérésie, les raisonnements de l'impiété et le relâchement des mœurs. Lisez dans les procès-verbaux des séances de cette assemblée tout ce qui a trait à la divine Eucharistie, et vous verrez que tout y respire le zèle le plus ardent pour la communion fréquente ; que tout y invite, que tout y porte.

Il est vrai que si, d'une part, cette tendre mère prie et sollicite ses enfants de faire un fréquent usage de la communion, d'une autre part, elle semble en restreindre l'obligation à des termes fort éloignés, à l'intervalle d'une Pâques à l'autre. Mais avec quelle douleur ne s'est-elle pas vue réduite à cette extrémité ! Non, mes frères, elle ne l'aurait jamais portée cette loi de condescendance, si la ferveur des fidèles n'avait reçu aucune atteinte. Notre apathique tiédeur l'a contrainte à se relâcher de ses antiques exigences ; et pour prévenir l'accomplissement général d'une trop scandaleuse désertion, elle a été forcée, tout en faisant quelques sacrifices aux nécessités des temps, d'employer l'autorité de la loi pour retenir au bercail des fugitifs insensés. C'est ainsi que ses complaisances même sont bien loin d'être en opposition avec son esprit, et qu'elles n'en sont au contraire qu'une manifestation nouvelle.

Or, maintenant, chrétiens auditeurs, ne

voudrait-elle, l'Eglise aussi, multiplier les les communions, qu'afin de multiplier les sacrilèges ? Et n'en serait-il pas ainsi néanmoins, si la sainteté qu'exige la grandeur du mystère était au-dessus de nos forces ?

Mais que vois-je ! A peine Pierre et les autres apôtres ont-ils commencé leur prédication, qu'ils conférèrent le baptême aux convertis de tout âge, de tout sexe et de toute condition, et qu'aussitôt après, ils les admettent à la participation du corps adorable de Jésus-Christ. Ces nouveaux chrétiens unis par les liens de la charité font ensuite de ce pain céleste leur nourriture journalière, ou dans le temple, ou dans les maisons particulières, selon que les circonstances le leur permettent. Nous voilà remontés à la source de la tradition, et par conséquent à celle de la vérité ; et c'est de là que nous est venue, successivement et sans interruption, la pratique de la communion fréquente.

Saint Paul, qui ne s'était point trouvé à la dernière cène, instruit par la révélation, parle, agit et enseigne, ainsi que les autres apôtres. Chaque jour il immole sur l'autel l'hostie immaculée, et chaque jour il la distribue à ses néophytes. Les successeurs de ces premiers ministres du Très-Haut tiennent tous la même conduite. De quels détails n'aurais-je point à vous entretenir, si parcourant la chaîne des âges, je vous rappelais le même fait, sans cesse renouvelé depuis tant de siècles et dans toutes les parties du monde, à mesure que la lumière de l'Evangile y a pénétré pour éclairer les peuples !

Qu'avons-nous vu dans les derniers temps, à la suite des travaux apostoliques des François de Sales, des Vincent de Paule, des Xavier et de tant d'autres ? Les communions se multiplier en proportion des conversions opérées par ces grands hommes, et cette sainte pratique se soutenir comme la ferveur qui en était le principe.

Parcourez les cloîtres et les déserts habités, dès la naissance de l'Eglise, par tant d'âmes ferventes, quel moyen ont-elles employé pour se maintenir dans ce haut degré de vertu, qui excite notre admiration ? La fréquentation réitérée de la divine Eucharistie. C'était le fondement de leurs sages institutions, et la fin principale de toute l'économie de la vie religieuse. Que de héros, que de grands saints se sont formés à cette école ! Or, de deux choses l'une, ou il faut déclarer que tant de communions si souvent répétées avec le plus étonnant succès, n'ont été qu'une suite non interrompue de sacrilèges affreux, résultat de l'illusion, de l'ignorance et de l'hypocrisie, et brouiller ainsi toutes les idées, confondre le vice et la vertu, le juste et l'injuste, le mensonge et la vérité ; ou bien il faut avouer que, si l'homme ne peut être assez pénétré de respect pour la grandeur de l'Etre suprême, qui se donne à lui dans l'Eucharistie, ce respect doit être tel cependant qu'il le laisse en possession du droit qu'il tient de la bonté de son Dieu, d'avoir à la

table sacrée un accès toujours libre et facile. Quelle sera donc la règle de ce respect qui ne nous empêchera point nous enfants de colère et sujets à tant de faiblesses, d'oser toucher au pain des anges, au gré de tous nos désirs ? Quelle sera-t-elle, chrétiens auditeurs ? La sainteté ; non point celle des anges eux-mêmes, elle est au-dessus de nos forces, mais cette sainteté qui, exempte de toute tache mortelle, nous laisse en possession des trésors de la grâce, de l'amitié du Très-Haut, du mérite des bonnes œuvres et de nos droits aux récompenses éternelles. Votre bonté, ô mon Dieu ! n'en exige pas davantage des fragiles mortels. C'est là cette robe nuptiale, à la faveur de laquelle nous pouvons nous présenter sans crainte dans la salle du festin ; et, quoique ce soit le moins que vous nous commandiez pour être dignes d'un tel honneur, ce moins serait encore trop pour nous, si vos secours ne suppléaient à notre faiblesse.

Peut-être, mes très-chers frères, n'avez-vous jamais eu une idée bien exacte de cet état de justice, indispensable pour être digne du sacrement, et qui n'est que le moins parfait. Ici vous serez étonnés ; car qu'est-ce qu'être en état de grâce ? C'est avoir obtenu, à la faveur d'une sincère pénitence, la rémission de son péché, et pour dire quelque chose de plus positif, c'est avoir retiré son cœur de l'amour des créatures et de la recherche des biens périssables, pour ne l'attacher qu'à Dieu et à sa sainte loi ; et cela sans restriction, sans partage et pour toujours. Est-il donc si aisé de se mettre dans d'aussi saintes dispositions, au milieu des chaînes de l'habitude, du tumulte des passions, des attrails des mauvais exemples et des pièges de la séduction ? Que d'efforts ! que de violences ! que de sacrifices exige une pareille révolution dans nos affections les plus chères ! Il ne faut rien moins qu'une vertu divine et surnaturelle pour vous élever ainsi au-dessus de vous-mêmes, et fussiez-vous assez heureux pour être parvenus, avec le secours de la grâce, à ce point d'innocence et de pureté, je vous dirais encore, ainsi que Jésus-Christ au jeune homme de l'Evangile (*Matth.*, XIX ; *Marc.*, X ; *Luc.*, XVIII) : eh bien ! ne vous arrêtez pas dans les voies du salut, portez vos vœux plus haut ; atteignez, par les plus généreux efforts à la sainteté de Dieu même ; détruisez jusqu'au moindre reste du vieil homme, et sur ses débris dispersés, édifiez l'homme nouveau qui marche avec joie et avec confiance dans les sentiers les plus difficiles de la vertu, et qui retrace, dans toutes ses actions, la plus parfaite image de son divin modèle.

Nous devons vous y exhorter sans cesse, et prévenir ainsi les suites du relâchement ; car prétendre se renfermer toujours dans le premier degré de l'innocence, c'est s'exposer à le franchir. Plus aussi vous apporterez de mérites et de vertus au sacrement de l'Eucharistie, et plus les fruits que vous en retirerez seront abondants et suaves. Mais attendre, pour communier plus dignement,

d'être arrivés à ce point de perfection, chrétiens, ce serait trop longtemps attendre. Cet ouvrage est de tous les jours ; la plus longue vie peut à peine y suffire ; et pour l'amener à fin, cet ouvrage est si difficile et si long, la religion ne nous propose pas de plus sûr moyen que l'usage de la communion fréquente.

Reste toujours qu'afin de communier dignement, il nous suffit d'être en état de grâce, et que, quelque avantageux qu'il fût de le faire avec une plus haute sainteté, nous devons y tendre sans nous faire de ce pieux devoir un obstacle qui nous détourne de la table sainte.

III. C'en devrait être assez, chrétiens auditeurs, pour rassurer la religieuse timidité de ceux que l'illusion éloigne de l'Eucharistie ; mais peut-être jusqu'à ce moment mes efforts ont-ils été vains pour garantir la foi et la piété contre les artifices d'une secte

(6) L'histoire de Luther et de Calvin est généralement connue. Celle de Zwingli l'est beaucoup moins, et cependant les circonstances diverses de la vie de cet hérésiarque sont des plus extraordinaires. Nos lecteurs nous sauront quelque gré peut-être de leur en retracer les principales et de leur dénoncer ses doctrines qui commencèrent la réforme de plusieurs cantons de la Suisse.

Zwingli naquit à Wildhaufen le premier janvier 1487. Il devint curé d'un gros bourg appelé Notre-Dame-des-Hermites : c'était un lieu de pèlerinage célèbre. La foule y accourait de fort loin, et s'y livrait à des pratiques superstitieuses, contre lesquelles Zwingli se déchaîna, non sans raison, mais avec un zèle outré et voisin de la fureur. Il contracta ainsi l'habitude de la dispute, et bientôt il devint frondeur immodéré. Il attaqua dans son délire l'autorité du Pape, le sacrement de pénitence, les mérites de la foi, toutes les croyances relatives au péché originel, l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, le célibat des prêtres, les vœux religieux, l'abstinence ; que sais-je ? Il s'attira les censures du clergé, mais il eut le funeste bonheur de mettre la magistrature dans ses intérêts ; et, chose étrange ! le sénat de Zurich méconnaissant les éternelles limites des deux puissances, franchit celles qu'il aurait dû respecter, et s'assembla pour conférer de toutes ces matières, s'élevant en une espèce de concile national, dans lequel ne figurait aucun ministre des autels.

A la suite de quelques discussions peu graves, et le 29 janvier 1523, le greffier de cette compagnie annonce, avec pompe, à la foule impatiente de connaître les décisions de ses magistrats et l'issue de ces débats sacrilèges, que le docteur Zwingli a gagné son procès soutenu contre le sacerdoces.

Aussitôt ses opinions deviennent celles de la multitude, et le sénat ordonne successivement l'abolition du sacrifice de la messe et de toutes les cérémonies de la religion catholique. Bientôt les moines rompent leurs vœux ; les cloîtres s'ouvrent ; un grand nombre de prêtres se marient ; Zwingli lui-même épouse une très-riche veuve.

Jamais il ne s'était opéré une révolution aussi rapide dans les idées religieuses ; on a quelque peine à en concevoir la réalité, dont néanmoins on ne saurait douter, quand on lit l'histoire du temps et lorsqu'on en considère les monuments subsistants encore.

Ce ne sont là toutefois que les premiers effets de la réforme de Zwingli.

malheureusement trop répandue, et d'autant plus dangereuse qu'elle se pare des livrées de la catholicité, qu'elle affecte plus de zèle, et que, pour soutenir le mensonge, elle emploie le langage de la vérité.

On dirait qu'elle n'a d'autre but que celui de venger la majesté divine des communions sacrilèges, et par le fait, elle ne travaille qu'à les rendre plus rares, afin de parvenir insensiblement à les supprimer tout-à-fait. Puissé-je, en découvrant le danger des erreurs qu'elle professe, en arrêter les suites trop funestes, et prémunir contre ses assauts ce qui reste encore de fidèles.

L'Eglise avait eu longtemps à lutter contre d'audacieux novateurs, qui, embrassant l'opinion des Calvin, des Luther et des Zwingli (6), avaient attaqué le dogme de la présence réelle de Dieu sous les espèces eucharistiques. A peine réparait-elle les ravages qu'avait soulevés le champ de Jésus-Christ, qu'une voix artificieuse que l'on

On sait qu'après avoir, le verre en main, juré une guerre éternelle à Luther, le fanatique Carlostadt écrivit chaleureusement contre le système émis sur l'Eucharistie par le trop célèbre docteur allemand ; mais qu'il se livra aux plus absurdes divagations, pour soutenir que les paroles de Jésus-Christ, *ceci est mon corps*, ne se rapportaient pas à ce qu'il donnait, mais qu'en s'exprimant ainsi, il parlait de sa personne même et la montrait assise à table. Zwingli était fort occupé de la difficulté qu'il y avait à concilier ce sentiment avec le texte sacré. Voilà qu'il lui survient un songe, dans lequel, à ce qu'il raconte gravement, un fantôme blanc ou noir lui apparaît et lui dit : « Lâche, as-tu donc oublié qu'il est écrit dans l'Exode : *L'Agneau est la Pâque*, pour signifier qu'il en est le signe. »

Voilà bien le mot de l'énigme, s'écrie Zwingli triomphant. Toute difficulté lui paraît aplanie, et il enseigne hardiment que l'Eucharistie n'est qu'une figure et qu'elle n'a rien de réel, et cette opinion, qui flatte les sens, a bientôt des partisans nombreux, et le songe bizarre de Zwingli donne naissance à la secte des sacramentaires... En conscience, si l'on n'était profondément affligé d'un aussi déplorable exemple de l'ineptie des humains, ne serait-on pas tenté d'ajouter : *Risum teneatis*.

Cependant, moins insensés que leurs compatriotes, les habitants de quelques cantons de la Suisse demeurèrent attachés à l'Eglise romaine, et la guerre fut plusieurs fois à la veille d'éclater entre les réformés et les catholiques.

Le raisonneur Zwingli était loin sans doute d'être brave, et l'apparition d'une comète qu'il crut être l'avant-coureur de sa mort, ne contribua pas peu à augmenter sa timidité naturelle ; aussi fit-il tous ses efforts pour apaiser les tempêtes qu'il avait excitées ; il y réussit quelque temps ; mais enfin, la guerre fut résolue, et Zwingli obligé de combattre dans les rangs de ses co-sectaires, au nombre de 20,000 hommes. Les réformés furent vaincus, et Zwingli perdit la vie dans la mêlée : ainsi périt l'un de ces hommes qui, sous le pontificat de Léon X, firent des plaies si profondes à l'Eglise romaine.

Celui dont nous venons d'esquisser l'histoire, était loin d'être un homme de génie. On remarque dans ses ouvrages une grande légèreté ; jamais il ne médita profondément, et quoique ses pensées ne manquent pas de suite, on n'est satisfait d'aucune de ses décisions, et l'on s'explique difficilement le succès des théories qu'il exposa, quand on considère sa maladresse à les faire valoir. (Note du premier éditeur.)

croirait sortie de son sein même, se fait entendre de tous côtés pour effrayer les âmes timides et faibles.

Cette voix est-elle celle de l'impiété foudroyée déjà ? on le dirait, à n'en considérer que les effets. Cependant ses discours sont ceux de l'Eglise; ses maximes sont les mêmes; son objet paraît être le même. De l'une et de l'autre part, même attachement à relever la dignité du sacrement des autels, de l'une et de l'autre part, même force et même énergie. Que dis-je ! la voix ennemie semble même l'emporter en ferveur sur la voix de l'Eglise; elle s'anime d'un saint enthousiasme qui frappe, qui émeut, qui étonne, qui en impose. On ne saurait l'entendre sans trembler, comme les enfants d'Israël aux pieds du Sinaï, lorsque le Seigneur irrité étalait au sommet du mont l'éclat de sa puissance et de sa majesté.

Aussi, l'on est aux sources de la vie; le prêtre rompt chaque jour le pain des forts; chaque jour il le présente aux assistants, et les assistants périssent de misère. Un trop respectueux éloignement semble être devenu le seul moyen d'éviter une sacrilège profanation, et l'amour-propre est d'autant plus enclin à prendre ce parti, qu'il paraît glorieux et méritoire, en même temps qu'il laisse aux passions une libre carrière.... Poison d'autant plus funeste qu'il est plus subtil !... Aussi, voyez avec quelle rapidité il s'insinue et gagne jusque dans le sanctuaire. Les ouvrages de nos docteurs, les prédications de nos orateurs ne sont que le tableau du courroux du Seigneur, ils ne parlent que de ses vengeances, et l'on dirait que, pour maintenir sa justice, on cherche à lui ravir sa bonté. L'on n'entend plus que des discours sans onction, terribles, désespérants, qui ne laissent aucune place aux miséricordes du Très-Haut, n'accordent qu'aux intelligences célestes les honneurs du banquet, et en écartent l'homme juste lui-même, auquel il n'est permis de faire retentir ses soupirs et ses gémissements que dans le fond de son cœur, et de se montrer que dans le vestibule du temple.

Ah chrétiens ! tout ce que l'on publie ainsi en l'honneur de la divinité de Jésus-Christ peut être beau, magnifique, édifiant; nous trouvons même que tout cela est bien au-dessous du sujet; mais si ceux qui s'expriment ainsi, se bornent à cela, s'ils n'ajoutent pas que cet être si grand et si parfait veut bien s'abaisser jusqu'à nous, créatures viles et méprisables, qu'il nous invite à la table eucharistique de la manière la plus pressante, pour s'y donner à nous comme une nourriture véritable; s'ils ne l'ajoutent point, ils s'égarent et tendent à eux-mêmes et aux autres un piège dangereux, dans lequel la religion périclite et s'abîme.

En effet, si, pour communier dignement, la sainteté de celui qui communie doit être en proportion avec la dignité de l'être souverain qu'il reçoit, il n'est plus de commu-

nions possibles; plus de sacrifice dès lors, et dès lors plus de religion. Que l'on prolonge les épreuves, et qu'on les multiplie outre mesure, qu'importe ? Qui pourra se flatter d'être saint de la sainteté même de Dieu, et parfait de sa perfection ? Aucun mortel assurément, quelque juste qu'il fût. Il ne serait donc aucun temps où le prêtre pût consacrer l'hostie vivante, et le chrétien participer à son immolation. A l'heure même de la mort, le plus vertueux des humains ne pourrait pas approcher de ses lèvres de chair le pain mystique; et que deviendrait alors, ô mon Dieu ! le gage précieux de votre amour ? ce gage que vous avez bien voulu laisser à votre Eglise, dans le sacrement de l'Eucharistie, pour servir d'aliment à nos âmes, et devenir tout à la fois et notre consolation dans cette vie et la base de nos espérances pour la vie à venir.

Non, mes chers auditeurs, il n'en peut être ainsi; et quand même, veuillez excuser cette supposition, quand même un ange descendrait des cieux, doué d'une sublime intelligence et viendrait enchérir sur toutes les belles images dont certaines gens s'étudient à peindre dans la divine Eucharistie, la grandeur, la puissance et la souveraineté du Dieu incarné; s'il se bornait à nous présenter ainsi un aussi éblouissant spectacle, je ne craindrais pas d'assurer que ce n'est point un ange de lumière, que ce n'est point un ange de vérité. Tout langage qui tend à nous éloigner de la sainte table m'est suspect de quelque bouche qu'il émane et quelque beau qu'il soit. Nous y avons des droits à cette table sacrée : ces droits, l'éternelle bonté de Jésus-Christ nous les donne, l'autorité de l'Eglise nous les garantit et l'exemple des fidèles nous en assure la possession. Il ne reste plus qu'à établir que le fréquent exercice de ces droits est le meilleur moyen d'acquiescer les plus sûres dispositions que nous puissions avoir, afin de communier dignement; c'est le sujet du second point de cette instruction : mais je ne ferai qu'indiquer cette doctrine à vos réflexions, afin de ne pas dépasser les bornes ordinaires du discours.

SECONDE PARTIE.

Vous rappelez-vous, chrétiens auditeurs, que lorsque l'arche d'alliance tomba entre les mains des Philistins, ces infidèles osèrent en faire l'objet d'une sacrilège profanation, et que Dieu accabla coup sur coup cette nation impie de tant de fléaux, qu'elle se vit contrainte à rétablir en Israël le sacré dépôt qu'elle lui avait enlevé. Heureux ensuite l'Israélite trouvé juste qui mérita qu'un gage aussi précieux fût confié à ses soins, et dont la maison renferma l'instrument des merveilles du Tout-Puissant, le trésor des divines miséricordes et l'espérance de son peuple.

Telle est, mes frères, l'image que je me fais de la divine eucharistie, de cette arche de la nouvelle alliance. Je la vois exposée aux insultes de l'impie, aux profanations du

pécheur, aux outrages de l'hérétique, méconnue par le mondain dissipé, abandonnée par le serviteur indocile, négligée par le chrétien lâche et indolent. Quel sera parmi nous le nouvel Abinadab qui sera choisi pour lui donner un asile digne d'elle ? ou plutôt, quel sera le nouveau Zachée que Jésus-Christ voudra bien honorer de sa visite, pour le combler de ses bienfaits ?

Ah Chrétiens ! il faudrait que cet homme eût une âme bien pure, éclairée des plus vifs rayons de la foi, possédant les plus saints désirs de la charité, soumise sur tous les points aux ordres de la divine providence, absolument détachée des créatures, disposée aux plus généreux sacrifices, ornée enfin de toutes les vertus chrétiennes ; oui sans doute, et fût-elle encore plus parfaite que nous ne saurions l'imaginer, Jésus-Christ, en daignant la visiter, ne laisserait admirer dans une telle faveur que l'étendue infinie de sa miséricorde. Mais où la rencontrerons-nous cette âme bienheureuse ? Il n'est que la grâce du sacrement de l'Eucharistie fréquemment renouvelée qui puisse la former, forger, par la grandeur et l'importance des motifs qu'elle présente, par l'abondance et la force des secours qu'elle produit.

I. Pour en juger, considérez, mes très-chers frères, une de ces âmes pieuses qui communient souvent. La voilà aux approches du moment où elle va recevoir son Dieu caché sous les voiles eucharistiques, mais dont sa foi lui découvre toute la gloire et toute la majesté. Quelle impression de respect mêlé de crainte et d'amour n'éprouve-t-elle pas ! Se sent-elle coupable de quelque faute, alors la conscience la lui reproche vivement, la douleur la saisit, les bonnes résolutions surviennent, les saints désirs se manifestent, la douce espérance renaît pour elle. Elle s'éloigne des occasions dangereuses, elle fuit les sociétés perfides, elle se retire du bruit et de la dissipation du monde. Sans cesse vigilante, attentive, elle mesure toutes ses paroles ; son maintien est modeste, ses regards innocents ; tout en elle respire les bonnes mœurs et la piété.

Lui survient-il quelque revers, éprouve-t-elle quelque injure ou quelque humiliation, se trouve-t-elle engagée dans des occasions imprévues, est-elle en proie à des tentations propres à la troubler, à exciter le désordre de ses sens ; triste situation à laquelle, quel qu'il soit, l'homme est souvent réduit dans cette vallée de misère ! il lui suffit, pour dissiper tous ces orages et ramener le calme, du souvenir de la sainte table où elle doit bientôt s'asseoir : à cette pensée, ses forces se raniment, sa ferveur renaît, elle redouble de vigilance et de soins. Elle se nourrit de saintes lectures, prête l'oreille aux instructions salutaires, est assidue aux pieds des autels. La majesté de l'Être suprême se peint à son imagination, avec tous les attributs propres à exciter en elle l'amour de la vertu et l'horreur du vice. A mesure que le moment où elle doit com-

munier approche, cette image devient plus saillante et plus vive, et les impressions que cette âme en reçoit sont plus fortes : elle est comme ces vierges attentives à l'arrivée de l'époux et dont les soins, l'amour et les empressements redoublent à l'instant où il va paraître.

Elles l'éprouvent elles-mêmes dans les mêmes circonstances, ces âmes pécheresses et indolentes qui viennent de loin en loin payer à la divine Eucharistie le rare tribut de leurs hommages ; mais avec quelle différence ! Dans le long intervalle qui s'est écoulé d'une Pâques à l'autre, par exemple, on perd de vue le motif le plus grand, le plus propre à retenir l'homme dans le devoir, ou à l'y ramener, s'il s'en écarte ; ou bien ce souvenir ne se conserve que comme une faible lueur dont on s'éloigne constamment dans les ténèbres de la nuit, et qu'à la fin on n'aperçoit plus qu'avec peine. Cependant on est demeuré en proie aux révoltes des passions, aux pièges du monde, aux séductions du mauvais exemple, aux prestiges des maximes dangereuses, aux attraits des plaisirs séducteurs. On n'a pu alors que languir et se négliger ; une faute en a attiré une seconde ; l'habitude s'est formée, elle a produit une fausse paix, un calme trompeur ; on s'est endormi d'un sommeil léthargique, en attendant l'arrivée de l'époux : il s'annonce, et plus tôt qu'on ne l'eût désiré peut-être. Au bruit des cérémonies et des pompes que l'Eglise prépare, du concours des fidèles que la piété attire de toutes parts, on se réveille enfin tout étonné, et l'on ne sait où l'on en est, semblable à ces vierges imprudentes que l'époux surprit plongées dans le repos d'une molle indolence. On s'agit alors dans tous les sens, on cherche à se retrouver soi-même, et ce qui se présente d'abord, c'est un cahos à ordonner, des plaies à sonder et à guérir, des chaînes à rompre, des ravages immenses à réparer.... Quel spectacle ! On gémit, on soupire, hélas ! mon Dieu, est-ce bien de douleur ? est-ce bien de regret du passé ? ou ces gémissements ne sont-ils pas plutôt la suite de l'embarras, du trouble, de l'inquiétude qu'on éprouve, et même se connaît-on assez, afin d'en deviner la source ?

On veut se recueillir, reprendre ses devoirs de piété ; mais l'esprit ne vole-t-il pas vers les objets qui l'ont et si longtemps et si agréablement occupé ? Le cœur n'échappet-il pas à la contrainte qu'on lui impose ? On désire de manger l'Agneau sans tache avec les disciples de Jésus-Christ ; mais ce désir est-il bien d'empressement et d'amour pour Dieu ? La coutume, le respect humain ne l'inspirent-ils pas ? Ne voudrait-on point, d'autre part, en éluder l'objet ? Ne cherche-t-on pas à en éloigner le but ?

Ne pensez pas, mes frères, que tout ce qui précède ne soit qu'un tableau d'imagination, qu'une peinture de fantaisie. Quel est celui d'entre vous auquel les différents traits que je viens d'esquisser ne sont pas plus ou moins applicables ? Parmi mes au-

diteurs il est quelques chrétiens fervents et qui se livrent à la fréquentation du sacrement de nos autels; il en est de languissants et de tièdes qui n'en approchent que rarement et de loin en loin; qu'ils me remplacent dans cette chaire de vérité; qu'ils prennent la parole dans cette enceinte, et que les uns et les autres nous disent si par hasard je me serais mépris sur les secrets mouvements de leurs cœurs et sur la véritable situation de leurs âmes.

Mais enfin que les uns et les autres communient; quel spectacle intéressant pour leur foi! Un Dieu qui commerce avec l'homme, qui l'entretient, qui l'accueille à sa table, qui le nourrit d'un pain céleste, qui l'abreuve d'une liqueur immortelle! Oh! sans doute, alors tout ce que la reconnaissance a de plus touchant, la piété de plus tendre, l'amour de plus affectueux, le respect de plus soumis, la vertu de plus sublime, tous ces sentiments viennent en foule saisir leurs âmes et s'y confondre; mais chez lesquels de ces chrétiens dont je viens de vous entretenir, ces sentiments sont-ils plus vifs et plus dignes de Dieu? Je vous le laisse à décider, mes chers auditeurs, surtout si vous supposez que cette communion est la dernière, et qu'elle doit dans leur lit de mort, devenu le théâtre des jugements de l'Eternel, décider de leur vie future. Cette pensée que je livre à vos méditations, mes frères, n'est-elle point de nature à arracher l'apologie de la communion fréquente à la bouche de ceux-là même qui la combattent ou qui la négligent. Oh! si l'Eglise, dépositaire de cet auguste sacrement, et confidente intime des intentions de son instituteur, rassurée sur le compte des uns, espère tout pour eux des miséricordes de Dieu, n'a-t-elle pas sujet de craindre pour les autres les épouvantables arrêts de son immuable justice?

II. Mais si par la grandeur et l'importance des motifs qu'elle présente, l'assiduité à la table eucharistique est elle-même une des plus saintes dispositions pour en approcher dignement, combien dans l'abondance et la force des secours qu'elle produit, ne trouve-t-on pas de moyens de parvenir à cette perfection qui doit être le but de tous nos efforts et l'objet de toutes nos recherches, afin que nous puissions communier aussi dignement que l'exige la majesté du Dieu qui vient habiter dans nos âmes.

Il est de foi, et je n'ai pas besoin de chercher à vous le prouver, puisque c'est à une assemblée de chrétiens que je m'adresse, il est de foi que le sacrement de l'Eucharistie est la source la plus féconde des grâces nécessaires à l'homme pour éviter le mal et pratiquer le bien.

Dieu s'y donne avec toute sa divinité, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire, avec toute sa bonté et toute sa puissance, et telle est cependant notre misère que, quoique protégés par Dieu, soutenus par Dieu, unis enfin à notre Dieu, nous chancelons dans

le sentier de l'innocence et donnons trop souvent des marques de notre fragilité; mais le repentir, alors, suit de près, accompagne nos fautes, en arrête l'excès et prévient le désordre. Le cœur, tout faible qu'il est, ne devient point l'esclave du vice, il en a conservé l'horreur, et il est demeuré attaché à son Dieu, qui prépare et accélère son retour à la pénitence.

Nous nous empressons de le déclarer, mes frères, cette observation frappante de vérité n'est point applicable seulement aux fidèles qui se livrent à la fréquentation de l'eucharistie; elle s'étend à ceux qui, à la suite d'une longue absence, reviennent sincèrement à Dieu, et qui, après avoir expié leurs torts dans les austérités de la pénitence, ont puisé dans ce premier sacrement les dispositions indispensables pour ne point profaner le second. Ils sont comme cet enfant prodigue dont l'intéressante histoire rappelle à tous les esprits l'une des plus touchantes paraboles de l'Evangile; et, semblable à ce père si tendre, qu'avait tant affligé la perte de son fils, et que le retour de son fils enchante, qui court à lui les bras ouverts, qui le reçoit contre son cœur, qui le comble de ses bénédictions et de ses caresses, au point d'exciter la jalousie de cet autre fils qui n'avait point failli, Jésus-Christ se montrera disposé à accueillir le chrétien qui s'était momentanément égaré et qui voudra retourner à son Père. Toutefois, mes chers auditeurs, ne manquez pas de remarquer, je vous prie, que l'enfant prodigue, rentré en grâces avec l'auteur de ses jours, qu'il avait si indignement offensé, ne le quitte plus, qu'il se montre soumis à toutes ses volontés, qu'il exécute tous ses ordres, qu'il ne cherche qu'à lui plaire, en un mot, et que c'est ainsi qu'il justifie l'indulgence dont on a usé envers lui. Insensiblement la pratique de toutes les vertus devient pour lui comme une habitude, et rien ne lui coûte plus dès lors pour s'y livrer sans aucune réserve. Le chrétien dont je vous entretiens au contraire, qui vient de recevoir son Dieu avec la plus édifiante piété, ne quitte, hélas! la sainte table, que pour y reparaitre qu'après un très-long intervalle. Les occasions de ranimer sa ferveur trop rarement renouvelées, cette ferveur insensiblement s'affaiblit; les penchants qui l'entraînent au mal l'emportent sur les saintes résolutions qu'il a faites; il n'a point eu le temps de contracter l'habitude des bonnes œuvres, et il retombe dans l'habitude du péché, bien différent, en ce point, de l'enfant de la parabole, peu digne par conséquent des bontés du Père céleste.

Celui qui aime bien, mes frères, demeure inviolablement attaché à l'objet de ses affections. Or, Dieu ne se communique, dans la divine Eucharistie, qu'en proportion de l'amour dont on brûle pour lui.

Loin de moi l'intention de jeter mal à propos le trouble au fond de vos consciences, de porter des regards soupçonneux et

scrutateurs dans le secret de vos âmes, et de vous dénoncer comme suspectes tant de communions tardives qui vous édifient et qui toujours honorent la religion. Le ciel m'est témoin que je ne forme d'autre désir que celui de rallumer ce zèle trop peu fervent qui nous porte à rechercher ce qui, seul, peut nous rendre heureux. Eh bien ! admettons, si vous le voulez, qu'ils soient les mêmes, les fruits de la communion, et pour celui qui communie souvent, et pour celui qui ne communie qu'à de longs intervalles ; admettons qu'ils soient et pour l'un et pour l'autre également abondants ; se maintiendront-ils avec le même avantage ? Y a-t-il quelque proportion entre le terme de plusieurs jours et celui de plusieurs mois, entre le terme d'un mois et celui d'une année.

Eh quoi ! si l'homme a besoin de réparer souvent ses forces en prenant une nouvelle nourriture ; si, quoiqu'il les répare souvent, il se sent faible, languit et tombe en défaillance, qu'arrivera-t-il, s'il s'expose sans précautions et sans ressources aux risques d'un voyage pénible, long et dangereux ? Je vous laisse le soin de vous livrer, à ce sujet, à toutes les conjectures que la foi présente à la raison, et que la raison présente à la foi. J'en appelle à l'expérience de tous les siècles et de tous les jours. Recueillez dans les fastes de l'Eglise tous ces traits de constance, de générosité, d'abnégation de soi-même, d'innocence et de vertu qui nous étonnent. Il semble que ceux qu'ils honorent ne vivaient pas en eux-mêmes, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, mais que Jésus-Christ vivait en eux avec la plénitude de ses grâces (II Cor., V, 15) ; et ces prodiges de sainteté, quelle en a été la cause ? Lisez l'histoire ecclésiastique, mes frères, et vous me répondrez : Ce fut la vertu sacramentelle de l'Eucharistie renouvelée au gré du plus fervent amour et des désirs les plus ardents.

Aujourd'hui même, où voyez-vous régner la paix, la concorde, les bonnes mœurs, la fidélité dans les engagements, la sûreté dans le commerce de la vie, l'honnêteté, la bienfaisance, si ce n'est au sein de ces familles pieuses qui sont parmi nous l'objet de la vénération publique, et qui se font un devoir d'être assidues à la fréquentation du sacrement de l'Eucharistie ? Heureuse la cité qui les réunirait en grand nombre ! Là régneraient, dans toutes les classes, l'ordre, la régularité, la subordination et l'harmonie la plus parfaite ; là ne seraient que de bons chrétiens, par conséquent, là ne seraient aussi que de bons pères, de bons époux, des femmes vertueuses, de bons fils, des filles respectueuses, tendres et soumises, et d'excellents citoyens ; en un mot, tout s'y trouverait ainsi et s'y maintiendrait en sa place. Tels sont les vœux de tous les hommes, amis ou enne-

mis de la religion ; d'où vient donc que l'on néglige le seul moyen de parvenir à cet immense résultat ?

Opposez à la félicité publique, effet inévitable de l'assiduité des masses à la table sacrée, opposez le souvenir de ces malheureux jours de troubles et d'orages, durant lesquels l'impiété et l'hérésie en détournaient le plus grand nombre des Français, et jugez.... Quelle fureur parmi les citoyens, quel désordre dans les familles et quelle anarchie dans l'Etat ! Alors on cherchait le chrétien dans l'homme, à peine trouvait-on l'homme dans le chrétien. Or, ne dirait-on pas qu'il va se renouveler pour nous cet âge désastreux dont nous déplorons la mémoire ! L'erreur marche, il est vrai, d'un pas un peu moins rapide, mais elle est beaucoup plus réfléchie et plus systématique surtout : telle que nous la voyons, elle tend à opérer, dans cet empire, la plus étonnante, la plus scandaleuse, la plus terrible des révolutions (7).

Ce n'est point sans une douleur profonde que j'en signale les tristes avant-coureurs ; mais je vois le poison parvenu dans tous les rangs de la société ; les progrès qu'il a faits m'épouvantent, et je juge de son intensité, mes frères, au dégoût général pour la manne eucharistique, dont nous sommes malheureusement atteints. Aussi voyez les symptômes du mal se développer et croître tous les jours. Déjà le trouble est dans vos maisons : les pères sont sans mœurs, les enfants sans respect, les épouses sans fidélité. Ainsi donc le premier chaînon de la hiérarchie sociale, la famille, se désorganise. Les grands nous fournissent l'exemple, et le peuple le suit. Toutes les classes se livrent, avec un égal abandon, aux plus honteux excès de la débauche et de l'intempérance. Le libertinage déborde, et je n'oserais affirmer qu'il ne pénètre point jusque dans le sanctuaire. Je m'arrête, mes frères ; aussi bien ce tableau, si j'osais l'achever, serait-il trop hideux et trop dégoûtant : mais écoutez la clameur publique, et vous-mêmes vous en complétez les traits. Oh chrétiens du XVIII^e siècle ! à votre aspect la véritable piété frissonne, la religion s'afflige, et l'humanité frémit.

Viendra-t-on m'objecter froidement que ceux qui communient souvent ne sont pas toujours ceux qui se conduisent le mieux : eh ! non sans doute, aux yeux du monde au milieu duquel ils sont condamnés à vivre. Ignorerais-je qu'il suffit aujourd'hui, qu'il suffit de se distinguer par une certaine régularité de mœurs pour encourir la censure publique, et se trouver en butte à tous les traits de la plus noire calomnie ? Soyons justes ; car je ne prétends pas non plus que la grâce du sacrement rende l'homme impeccable. Il conserve la liberté de faire le bien et de faire le mal ; il lui reste des passions encore, il peut faillir par conséquent ; mais qu'est-ce que le plus

(7) C'était en 1782 que le P. Dessauet écrivait ces lignes. (Note du premier éditeur.)

souvent on trouve à reprendre en lui ? quelques mouvements d'impatience ou de vivacité, quelques sentiments légers, quelques aigreurs, derniers restes du vieil homme, et contre lesquels chaque jour sa piété le prémunit ; tandis qu'autour de lui c'est la haine qui règne avec toutes ses fureurs, tous ses emportements et toutes ses vengeances. Qu'est-ce que le plus souvent on trouve à reprendre en lui ? certains retours de l'amour-propre, certaines complaisances pour soi, certaines recherches de quelques-unes des commodités de la vie, faiblesses inséparables de la nature humaine, auxquelles il ne succombe que par oubli, tandis qu'autour de lui la foule se précipite et se plonge dans les joies insensées d'un monde voluptueux et corrompu, ne se refuse aucun plaisir, quel qu'il soit, et, pour satisfaire ses appétits sensuels, viole effrontément toutes les lois de la décence et de l'honnêteté. Qu'est-ce que le plus souvent on trouve à reprendre en lui ? quelques démarches qu'il se sera permises pour réussir, quelque soin de ses intérêts, quelque zèle à défendre ses droits, quelque délicatesse d'honneur, quelque goût pour la préséance attachée à son rang, dispositions du cœur dans lesquelles il y aura des préjugés, de l'illusion, mais qui ne dépassent point cependant les bornes de la justice et de la modération ; tandis qu'autour de lui, pour parvenir, on s'agite, on s'inquiète, on intrigue ; on sacrifie à son ambition le repos, l'honneur, la conscience. A-t-on eu le bonheur de réussir, on donne dans les hauteurs de l'orgueil, dans les frivolités du faste et dans les prodigalités du luxe ; on devient plus exigeant chaque jour, on ose prétendre à tout, et, à l'appui de ces prétentions injustes et ridicules, on ne craint point d'invoquer les ressources de la ruse, de l'artifice et de la violence. Qu'est-ce enfin que le plus souvent on trouve à reprendre en lui ? quelques expressions que la gaité, l'usage du monde, la complaisance, l'à-propos ont fait éclore sur ses lèvres, et qu'on relève avec aigreur, en l'accusant de médisance ou de libertinage, alors que son cœur innocent n'a pris aucune part criminelle aux propos que, sans intention, sa bouche a plutôt laissé choir qu'elle ne les a proférés ; tandis qu'autour de lui l'on n'entend que des équivoques grossières qui font rougir la moins timide vertu, d'abominables calomnies qui attaquent les réputations les mieux établies, des sophismes hardis, des maximes dangereuses, des railleries sacrilèges, des principes impies, des discours dont la raison s'étonne et que l'athéisme seul avoue... que sais-je encore ! Ne poussons pas le contraste plus loin, et qu'en ce point encore, chrétiens auditeurs, il me suffise d'avoir ouvert une vaste carrière à vos réflexions.

Lorsque vous aurez pesé, dans le silence et dans le recueillement, sans préjugés comme sans prévention, au poids de la raison et de l'expérience, tout ce que j'ai cru

devoir vous exposer le plus succinctement qu'il m'a été possible, les deux propositions dont j'ai fait le sujet de vos attentions, vous seront démontrées. Vous demeurerez convaincus de leur évidence, et vous reconnaîtrez que, quelque saint que soit le sacrement de l'Eucharistie, le respect qu'il mérite de notre part, en nous imposant l'obligation d'y apporter les plus parfaites dispositions, doit s'allier néanmoins avec le droit que nous donnent à la fois et l'autorité de l'Eglise et l'exemple des premiers chrétiens, et les enseignements de Jésus-Christ lui-même d'y participer souvent. Vous reconnaîtrez aussi que plus cette participation sera fréquente et plus vous vous rendrez dignes de vous unir à votre Dieu et d'obtenir les grâces qu'il se plaît à répandre avec tant d'abondance dans cet ineffable mystère, qui fut si justement nommé le sacrement de son amour.

A quoi pensons-nous donc, nous, ministres des autels, préposés pour faire fleurir la religion, pour maintenir les bonnes mœurs, pour inspirer l'amour de la vertu ? A quoi pensons-nous de ne présenter aux peuples la divine Eucharistie que sous de terribles couleurs bien propres à les éloigner de la table sacrée à laquelle nous devrions les inviter de la manière la plus pressante ? Eh ! qui reconnaîtrait aux traits sous lesquels nous nous attachons à le peindre ce Dieu de miséricorde et de bonté, ce Dieu sauveur, qui, sous les voiles eucharistiques, se donne aux hommes qu'il a créés et rachetés plus tard, en répandant pour eux, sur le calvaire, jusqu'à la dernière goutte de son sang ? On ne retrouve dans nos discours habituels qu'un Dieu de majesté, devant lequel les anges se couvrent de leurs ailes, parce qu'ils ne peuvent en soutenir l'éclat, qu'un Dieu de colère qui venge et qui punit la moindre prévarication par une éternité de supplices ; qu'un Dieu de puissance, aux pieds duquel tremblent les trônes et les dominations, et viennent s'éclipser toutes les grandeurs de la terre et des cieux. Est-ce bien là, dites-le moi, le Dieu de la divine eucharistie ? et pouvons-nous bien taire aux fidèles les attributs qui le rendent aimable, en ne les entretenant que de ceux qui concourent à le rendre terrible ? Nous nous croyons dévorés du zèle de la maison du Seigneur, et nous contribuons à attiser le feu qui la consume ; nous entrons dans les vues de l'hérésie et de l'impiété ; nous autorisons les faux prétextes et les hypocrites motifs des pécheurs qui s'en prévalent ; nous entretenons l'illusion des âmes faibles et timides qu'une délicatesse mal entendue trompe et abuse. Ah ! changeons, changeons un langage dangereux et qui n'est point le langage de l'Evangile. C'est un devoir qu'il est urgent de remplir. Les circonstances l'exigent impérieusement. Secondons de toutes nos forces les vœux de ce célèbre concile de Trente, du sein duquel l'Eglise s'écriait d'une voix unanime : « Puissent les fidèles, puissent ils rendre à

la divine eucharistie un tel hommage de foi, de pureté et d'amour, qu'ils viennent souvent et très-souvent se présenter à la table de Jésus-Christ! Puissent-ils, munis des grâces et des secours dont vainement ils chercheront ailleurs la source, traverser, sans périr, l'océan orageux de la vie de ce monde et aborder en paix dans la céleste Jérusalem, où ils verront, face à face, ce Dieu d'amour et de mansuétude, qu'un voile impénétrable dérobe ici bas à leurs regards, et où ils auront le bonheur de le posséder enfin éternellement avec les bienheureux qui, comme eux, se sont souvent unis à lui dans l'adorable sacrement, tout le temps qu'à duré leur exil! » Je vous le souhaite, chrétiens auditeurs, de toutes les puissances de mon âme.

SERMON V.

SUR L'OCCASION.

Ductus est Jesus a spiritu in desertum, ut tentaretur a diabolo. (Matth., IV, 1.)

Jésus fut conduit dans le désert par l'esprit, pour y être tenté par le démon.

Jésus-Christ, aux prises avec toutes les puissances de l'enfer, nous anime par son exemple à les combattre, et nous enseigne par ses victoires à le faire avec succès. Remarquez d'abord, je vous prie, mes chers auditeurs que, quoique l'Homme-Dieu n'eût rien à craindre de l'artifice et de la force de l'esprit tentateur, il ne voulut pas néanmoins s'exposer de lui-même aux risques d'un combat qui ne pouvait que tourner à sa gloire. Il ne s'y engagea que par l'ordre de Dieu et sous la conduite de son esprit. *Ductus est Jesus in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.* Admirable leçon de prudence et de sagesse, dans laquelle se trouvent à la fois et le conseil de nous prémunir contre le danger des tentations et le précepte d'éviter toutes les occasions de nous y exposer.

Qu'ai-je dit, toutes les occasions! est-ce que le soin de notre salut nous prescrit de les fuir toutes également et sans aucune exception! Non, chrétiens; je ne veux ni ajouter à la loi dans ses termes, ni donner à son esprit une trop rigoureuse extension. Tous les moralistes distinguent et l'occasion prochaine et l'occasion éloignée. Imitons leur sage réserve, et pour cela définissons et apprécions l'une et l'autre. La première est celle dont les circonstances s'accordent si bien avec les dispositions du cœur, qu'elles produisent presque toujours le crime, ou que moralement elles doivent le produire; les circonstances de la seconde n'ont point une liaison aussi intime avec le péché, qui n'en est que très-rarement le résultat. L'occasion prochaine, outre qu'ordinairement elle conduit au péché, est elle-même un péché; l'occasion éloignée n'est point en elle-même un péché; mais elle peut en être la cause. Ces deux principes de mal sont donc bien distincts l'un de l'autre; mais à certains égards, leurs suites sont les mêmes; et, quoique la rigueur du

précepte ne doive s'appliquer qu'à l'occasion prochaine, voyez combien il est aisé de se faire illusion sur l'une et sur l'autre, de les confondre et de devenir la victime de sa négligence à les éviter.

La même occasion, en effet, peut changer et de caractère et de nature, selon les personnes, leurs sentiments, leurs opinions, leur faiblesse et leur force. Ce qui n'était pour celui-là qu'une occasion éloignée, devient pour celui-ci une occasion prochaine; et, croyez-m'en, il serait inutile et dangereux à chacun de nous de hasarder quelque décision dans une matière où chacun, par rapport à soi, se trouve tout à la fois juge et partie. Tel est néanmoins l'aveuglement du pécheur qui, quoiqu'il reconnaisse combien grande est sa témérité, ne reculera point devant le danger qu'on lui montre imminent et presque inévitable, comptant sur sa résolution et sur les secours du Très-Haut. Cette double confiance, mes frères, est dans cette circonstance un double préjugé, trop ordinaire écueil de l'innocence, et que dès lors il est important de détruire: tel est le but que je me propose d'atteindre dans ce discours. Laissant à chacun de vous le soin de rechercher ce qui peut être pour lui une occasion prochaine ou ce qui n'est qu'une occasion éloignée, n'examinant que la volonté froidement délibérée, qui vous engage dans ces occasions, j'essaierai de vous démontrer d'abord que, quelque décidés que nous soyons alors à ne point succomber, nous n'avons pas moins tout à craindre de notre faiblesse (*premier point*); et ensuite que, cela étant une fois reconnu, si nous nous exposons encore, notre témérité nous rend indignes de la grâce divine, unique ressource des hommes dans leur faiblesse (*second point*). Sans appui d'une part et sans secours de l'autre, tel est l'état où nous réduit notre funeste indifférence à fuir les occasions du péché. Or, quelque éloignées qu'elles soient, ces occasions, pour qu'elles produisent à notre rencontre un aussi déplorable effet, il suffit que nous nous y soyons exposés volontairement. Pour nous en convaincre, chrétiens auditeurs, consultons la raison, la foi et l'expérience; mais implorons auparavant les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la mère des anges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour s'autoriser à ne point fuir l'occasion de faire le mal, il ne suffit pas d'être dans la ferme résolution de ne pas succomber, il faudrait encore être assuré que cette résolution ne changera pas: et qui pourrait avoir cette assurance? n'est-il pas bien constant en effet que lorsque l'on s'expose volontairement à l'occasion de pécher, on a par cela seul une volonté déréglée dans ses desirs; que dès lors on choisit l'occasion la plus conforme à ses goûts, et que presque toujours dans une occasion de goût et de choix, on néglige les précautions nécessaires pour en prévenir les effets? Or, s'il en

est ainsi, chrétiens auditeurs, le premier pas fait par vous dans cette carrière, dont je viens de vous indiquer la trop funeste direction, n'est-il point une témérité ? et tant soit peu que vous vous y trouviez engagés, ne courez-vous pas le risque d'une chute certaine et presque inévitable, quelle que soit d'ailleurs en vous la volonté de vous en garantir.

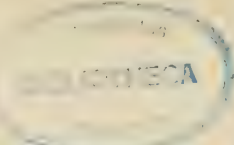
Apprenez donc à moins compter sur vos propres forces ; instruisez-vous de votre faiblesse ; heureux si la reconnaissance que je vais essayer de vous en donner, vous rend enfin plus circonspects dans vos démarches !

I. La volonté de l'homme fut-elle jamais plus parfaite que lorsque l'homme était dans l'état d'innocence ? Guidée alors par une lumière vive et pure, elle ne s'attachait qu'au vrai, sans craindre de se tromper dans son objet ; maîtresse de ses affections, elle se sentait poussée au bien avec une sorte de violence toute sainte, dont il lui était bien difficile de se défendre. Cependant, que fallut-il pour changer une volonté aussi ferme dans le bien et aussi éclairée dans les voies de la vérité ? Vous le savez, une bien légère occasion : et nous aurons à jamais un bien mémorable exemple de la fragilité de notre cœur, dans la désobéissance de nos premiers pères. Rappelez-vous la condition à laquelle l'Eternel voulut bien attacher le mérite des plus grandes récompenses. Y en eut-il jamais de plus facile à remplir ? y en eut-il qui dût être acceptée avec plus de confiance ? Qu'est-ce en effet que la défense de toucher aux fruits d'un seul arbre, au milieu de tant d'autres dont les productions n'étaient pas moins délicieuses ? Mais voilà qu'au moment où les deux premiers époux se flattent de remporter sur eux-mêmes une victoire aussi aisée, la résolution de l'un et de l'autre va tout à coup s'évanouir. L'épouse n'a fait, hélas ! que prêter un instant l'oreille aux artificieux discours de l'esprit tentateur, elle a laissé tomber un coup d'œil complaisant sur le fruit défendu, et la séduction est entrée dans son cœur, et la mère du genre humain est devenue criminelle. Innocent encore, son époux ne résistera point à la contagion de l'exemple ; il ne résistera pas surtout au prestige de ces paroles, qui jusque-là n'ont été pour lui que des préludes de bonheur ; il faillira comme l'épouse, et le même moment verra s'échapper de leurs mains, qui malheureusement ont cessé d'être pures, la couronne de l'immortalité qui paraissait leur être irrévocablement acquise.

Hé quoi ! une volonté, à peine sortie des mains du Créateur avec les inclinations les plus vertueuses, n'a pu lutter un instant, avec quelque avantage, contre les attraits du crime et se défendre de ses amorces, et elle s'en défendrait mieux aujourd'hui qu'elle est infectée du venin du péché, en proie à la concupiscence, et le triste jouet de mille passions diverses ! Ah ! chrétiens ! vous le savez et vous l'éprouvez tous les jours,

notre cœur ne sait plus que flotter au gré de nos caprices divers, au milieu d'un océan d'incertitudes, d'hésitations, d'irrésolutions continuelles. Le même instant nous voit passer tour à tour, et pour le même objet, de la haine à l'amour, de l'amour à la haine. Nous n'avons que de la répugnance pour l'accomplissement de nos devoirs, et par je ne sais quelle bizarrerie, tout ce qui nous est ordonné nous paraît et difficile et désagréable, tout ce qui nous est défendu nous semble délicieux et aisé : tout nous invite au plaisir et le plaisir est devenu l'unique but de nos démarches. Rien ne coûte et ne paraît odieux, dès qu'on l'achète au prix des plus petites jouissances ; et telle est notre perversité que les joies les plus désordonnées et les plus criminelles sont celles que nous trouvons les plus piquantes. Nos appétits sont sensuels et nos affections sont grossières ; notre âme est basement assujettie à l'ignoble tyrannie de nos sens. Nous marchons au milieu d'épaisses ténèbres qui nous empêchent de distinguer les objets d'une manière assez précise pour en juger. Nous confondons les faux biens avec les véritables, ou si nous sommes assez éclairés, les mouvements de notre volonté sont en contradiction constante avec les lumières de notre entendement. Nous apercevons la bonne voie ; mais un inconcevable appas nous attire vers une route opposée. Nous ne savons nous régler que d'après les avis ou les exemples d'autrui : tout nous semble permis, si tout est conseillé ou réduit en pratique, et l'on ne reçoit partout que de mauvais conseils, et l'on ne voit à chaque pas que de pernicieux modèles. Ce ne sont de toutes parts que faux jugements, que maximes, que préjugés dangereux. Comment pourrait-il se faire qu'il ne nous échappât point à chaque instant quelque faute ou quelque infidélité ? Permettez, chrétiens auditeurs, que je termine ce tableau trop réel de nos faiblesses et de nos misères, par ce qu'en a publié le grand apôtre saint Paul, dont le témoignage est si imposant. Tel est, dit-il, l'état actuel de notre volonté, qu'il s'en faut bien que nous fassions tout le bien que nous voudrions faire, et que souvent nous faisons au contraire le mal que nous ne voudrions pas. (*Rom.*, VII, 18, 19.) Mortels, voilà ce que vous êtes ; et ne nous flattons pas d'avoir une volonté mieux réglée les uns que les autres. Le dérèglement est général et universel. Le péché a porté ses atteintes mortelles sur toute la nature humaine. La seule différence qu'il y ait d'une volonté à l'autre se réduit à un peu plus ou un peu moins d'ardeur et de désordre. La vertu n'est dans tous que l'ouvrage de la grâce divine et l'effet de notre fidélité à y répondre.

Notre volonté devenue plus fragile par les suites funestes du péché, en est-elle moins obsédée par les suggestions de l'esprit malin ? Hélas ! non, mes frères ; cet éternel ennemi de notre salut tourne sans cesse autour de nous comme un lion acharné à sa



proie. *Tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret.* (1 Petr., V, 8.) Il joint à la haine implacable qu'il nous porte, tous les artifices, toutes les ruses, toute l'adresse de son infernale malice, et il sait les mettre en œuvre avec toute la constance nécessaire pour s'en assurer le succès. Partout il nous tend des pièges; dans la prospérité pour exciter notre orgueil, dans le malheur pour nous porter à l'impatience, dans la joie pour nous amollir, dans la tristesse pour nous désespérer, dans la vertu même pour nous inspirer les sentiments d'une vaine gloire, et jusque dans le vice pour nous entraîner à l'impénitence; et ces pièges il sait les déguiser sous de spécieux dehors de zèle, de charité, d'intérêt, et de devoir. Il a mille moyens pour nous y attirer et nous surprendre : tantôt il nous intimide, tantôt il nous flatte, tantôt il nous aveugle, tantôt il berce mollement notre nonchalante apathie. Ici il nous attaque à force ouverte : là, il dissimule ses efforts, quelquefois il nous semble céder, d'autrefois il devient pressant jusqu'à l'importunité. Qui de nous n'a point éprouvé les différents assauts qu'il nous livre dans toutes ces guerres intestines, ouvrage de l'enfer, ou qui oserait s'en croire exempt, après que Jésus-Christ lui-même a consenti à s'y exposer et pour nous en montrer le danger et pour nous indiquer la manière de vaincre.

Ajoutez, chrétiens auditeurs, ajoutez aux efforts du démon la déplorable influence du péché commis déjà, sur la faiblesse naturelle des hommes, et calculez-en les effets. Le péché actuel dispose aux habitudes vicieuses, laisse des impressions funestes, répand dans l'âme une langueur mortelle, étouffe les saints desirs, les vertueux sentiments et les bonnes pensées, détruit les dons surnaturels et les opérations salutaires de la grâce; le péché met le comble, en un mot, à la faiblesse de notre volonté. Qu'il survienne, au milieu de tant de troubles et de tant de misères, une occasion malheureuse, quelque légère qu'elle soit, qui pourra n'en point craindre les suites? Nos intentions fussent-elles des meilleures, si nous nous y opposons volontairement, notre innocence est perdue.

II. Que sera-ce, chrétiens auditeurs, si nous ne nous bornons point à nous exposer volontairement à l'occasion de mal faire, mais encore si nous chérissons cette occasion. L'occasion recherchée est toujours celle qui flatte le plus les desirs, qui favorise le plus les penchants. Le cœur de l'homme renferme les semences de tous les vices, comme la terre renferme les semences de tous les fruits; et de même que celles-ci n'attendent, pour éclore, que les sucs qui sont propres à les faire germer, de même, celles-là n'attendent, pour éclater et produire, que les objets qui leur conviennent. Or, ces objets, l'occasion les amène; toujours elle présente ce qui peut plaire et flatter. Un seul coup d'œil jeté sur la scène du monde et un simple retour sur nous-

mêmes vont suffire pour nous en convaincre.

Remarquez bien que dans le choix des occasions, chacun ne consulte ordinairement que son goût et son humeur.

L'homme enclin à la médisance fréquente les cercles découverts où règnent les railleries inconsidérées, l'amère censure et quelquefois aussi la critique mensongère. Celui dont le caractère est emporté, se plaît au milieu des bruyantes contestations et des intrigues violentes des partis; le joueur promène habituellement ses sombres inquiétudes dans ces tripots que l'on a fastueusement décorés du titre d'académies, et les heures qu'il y perd s'écoulent trop rapidement au gré de ses desirs; l'ambitieux se nourrit avec une sorte de délices des poisons de la flatterie; il se glisse dans les rangs les plus élevés, il aime à contempler de près l'éclat des vains honneurs et des hautes dignités. Les âmes vénales et intéressées consacrent leur existence aux emplois lucratifs, ou se consacrent en opérations commerciales, trop productives pour que la justice et la bonne foi s'allient avec elles. Les esprits curieux et avides de nouveautés recherchent ces artificieux discoureurs dont l'hérésie et l'impiété alimentent la dangereuse conversation; ils dévorent ces écrits malheureux dont le siècle est infecté, et dans lesquels on immole sans honte la morale et la religion sur les autels du cynisme le plus effronté, divinité d'un nouveau genre, dont je pourrais nommer les prêtres et les sectateurs. La jeunesse vole avec une espèce de délire à ces pompes joyeuses du monde, où l'on ne respire que la volupté, où chacun ne s'occupe que de plaire et de séduire, où tous les arts concourent à enflammer les passions, où l'indécence des parures, la liberté des entretiens et la licence des plaisirs ne laissent aucun asile à la pudeur; et si quelques intervalles paisibles s'écoulent entre ces diverses scènes de folie, elle les consacre à la lecture de ces fabuleuses narrations, vains ouvrages d'un coupable loisir, dans lesquels sont retracées, avec tous les charmes d'un style entraînant, les maximes les plus immorales, les allusions les plus grossières, les équivoques les plus hardies, les peintures les plus obscènes et les images les plus vives des faiblesses d'une prétendue vertu. Les cœurs tendres et sensibles s'attachent à former des liaisons conformes à leurs sentiments, s'étudient à écarter des témoins importuns, et à ménager les rencontres les plus favorables à leurs penchants.

Mais quelle nécessité de multiplier les détails? Dites-moi, chrétiens auditeurs, dites-moi quelles sont les passions qui vous dominent, et je vous dirai quelles sont les occasions que vous recherchez, je vous dirai quels sont les objets que ces occasions vous présentent, et vous serez contraints d'avouer que toujours, dans le choix que vous en faites, vous ne consultez que vos

inclinations, et que sans cesse votre esprit se trouve d'intelligence avec votre cœur. Qu'en pensez-vous? Répondez-moi, parlez. J'en appelle au témoignage de vos consciences.

Or, cette conformité qui se trouve entre l'occasion que vous choisissez et les dispositions actuelles de votre volonté n'est-elle pas un présage formel d'une chute presque inévitable? Que feriez-vous si vous aviez l'intention de séduire quelqu'un de vos frères et de l'amener à vos desseins? Ne feriez-vous pas une étude de son humeur et de ses passions? Ne cherchiez-vous pas à deviner ses goûts, à pénétrer son caractère? et puis, à la timidité n'opposeriez-vous pas la terreur des menaces; à la cupidité l'appas des présents; à l'ambition, l'éclat des honneurs; à la volupté, l'attrait des plaisirs, afin qu'en l'attaquant ainsi par ses faiblesses, vous pussiez triompher plus sûrement de ses résistances, et le réduire à ce que vous voudriez? Hé bien! voilà ce que vous faites à votre égard, vous cherchez à vous surprendre vous-mêmes, vous tournez contre vous vos propres armes, et vous le faites avec d'autant plus d'avantage, que vous connaissez mieux les endroits faibles de votre cœur. Hélas! je ne voulais que vous alarmer sur le danger de vous laisser entraîner au péché par une occasion de goût et de choix, et je vous trouve déjà coupables par la seule résolution où vous êtes de vous y exposer!

Je sais que vous ne manquerez pas de prétextes pour vous excuser, que vous en appellerez à l'exemple de tant de personnes qui, exposées au péril de ces occasions qu'on veut vous interdire, n'en ont pas moins conservé leur innocence. Leur bonne volonté les a soutenues, et vous comptez aussi sur la vôtre; mais combien ne pourrais-je pas citer d'exemples opposés à ceux-là? combien de gens, malgré leur bonne volonté, ont donné dans tous les travers dont ils avaient recherché l'occasion! combien de téméraires dont on regrette la vertu, en blâmant leur présomption! Ah! ne me parlez plus d'exemples! il n'existe aucune proportion entre le nombre des vôtres et le nombre des miens; et la comparaison et des uns et des autres me fait trembler pour vous. Je le confesse, mes très-chers auditeurs, il peut exister des chrétiens que Dieu, par une grâce spéciale, a daigné retenir sur le bord de l'abîme où l'occasion les avait amenés, ou qui, moins sensibles que vous aux mêmes impressions, ont pu faire une plus longue résistance: la même occasion qui se trouve prochaine pour vous, n'était pour eux qu'une occasion éloignée. Prenez bien garde encore que ces personnages peu nombreux, dont le bonheur apparent flatte votre amour-propre, ne sont peut-être pas tels que vous les jugez. Il est possible que vous ne les trouviez inébranlables que parce que leurs faiblesses secrètes sont demeurées ignorées au public, que leurs désordres n'ont point excédé cer-

taines mesures; mais leur défaite, pour être inconnue, n'en est peut-être ni moins grande ni moins déplorable. Eh! qu'importe par quel crime ostensible ou caché l'occasion et nous perde et nous damne, si notre réprobation est réelle. Or peut-il en être autrement? Presque toujours trop faibles contre la violence de nos passions, alors même que rien autour de nous ne les excite, que pouvons-nous, quand l'occasion leur présente les objets les plus capables de les enflammer?

Vous faut-il une preuve plus sensible encore du pouvoir de l'occasion sur votre volonté, lorsque vous vous y trouverez engagés? Voyez combien est grand celui qu'elle exerce avant même que vous vous soyez livrés à ses amorces. Si vous ne pouvez point ce qui vous est le plus facile, comment le plus difficile vous deviendra-t-il possible? Assurément il doit bien moins en coûter de s'interdire la vue d'un objet dangereux que de ne point être touché de ses charmes quand on l'a devant les yeux, qu'on le contemple et qu'on l'admire. Cependant si, par zèle pour votre salut, on cherche à vous détourner de la fréquentation d'une personne qui vous est trop chère, vous ne pouvez par faiblesse vous résoudre à un sacrifice que la religion vous prescrit, serez-vous plus forts, chrétiens auditeurs, pour livrer les combats dont cette religion va vous faire un devoir durant le cours de vos assiduités auprès de cette même personne? N'en doutez pas, quand on en vient à faire tout ce que l'on se croit permis, on franchit bientôt la limite, et on fait ce qui ne l'est pas. La passion ne connaît point de bornes; essentiellement envahissante, elle cherche toujours à étendre sa domination. Si vous lui faites une concession qui vous semble d'un mince intérêt, en lui choisissant l'occasion qui la flatte le plus, il n'est pas de raison pour que, de concession en concession, elle ne vous entraîne aux plus honteux excès. Pour quiconque connaît le pauvre cœur de l'homme, une première faute commise est la funeste avant-coureur d'une faute plus grande, et Dieu sait à quel point va se fixer enfin le dernier anneau de cette chaîne d'immoralités!

III. Encore si dans l'occasion on prenait les précautions sages que la prudence et la religion suggèrent, on pourrait conserver une lueur d'espoir. La prière, par exemple, l'usage des sacrements, l'exercice de la pénitence offrent des ressources certaines contre les désolantes faiblesses d'une volonté déréglée et contre les dangers d'une occasion de choix. La prière nourrit et fortifie l'âme par les grâces qu'elle lui attire, par l'importance des objets qu'elle lui présente, par la terreur des jugements de Dieu dont elle la frappe. Les sacrements sont une source féconde de force et de puissance par les dispositions saintes qu'ils exigent, par les effets surnaturels qu'ils produisent. La pénitence éteint le feu des passions et détruit le principe funeste de nos désordres et de nos

égarements. Mais que dis-je ! avec une chair exténuée par les jeûnes et par les austérités, avec une foi fortifiée par de saintes lectures et de pieuses réflexions, avec un recueillement soutenu par la retraite et par la solitude, enfin avec tous les moyens que la religion fournit contre le danger des tentations, les âmes les plus saintes et les plus parfaites, surprises tout à coup par des révoltes subites ou par des occasions imprévues, se sont vues dans des situations périlleuses ; flottant en quelque sorte entre la vie et la mort, elles ont été saisies d'une juste frayeur ; souvent même elles ont donné de tristes marques de leur fragilité, et ceux qui négligeraient de pareilles précautions, oseraient se promettre quelques succès dans leurs combats ! Or, mes frères, qui est-ce qui ne les néglige pas, ces précautions ? Notre propension même à nous exposer aux occasions n'est-elle pas le fruit de cette coupable négligence ? ou si nous avons alors recours à la prière, ne nous la rendons-nous pas inutile ? n'est-elle même pas criminelle dans notre bouche par suite de nos dégoûts, de notre ennui, de nos dissipations ? Si nous approchons des sacrements, n'en empoisonnons-nous pas les effets en nous laissant conduire par des motifs d'hypocrisie, de honte ou de respect humain ? si nous essayons parfois de quelques austérités, n'avons-nous pas grand soin de nous borner à celles qui sont de précepte rigoureux, et d'en diminuer le fruit ou d'en sacrifier tout le mérite par les privilèges et les adoucissements que nous y apportons ?

Combien plus n'y a-t-il pas à craindre pour ceux qui, privés de ces ressources avec lesquelles encore ils devraient toujours trembler, portent dans l'occasion du péché une chair délicate, des passions vives, une imagination remplie des vaines images du monde, un esprit préoccupé de mille frivoles sujets ? et ce sont ceux-là mêmes qui sont et les plus téméraires et les plus tranquilles. Au défaut de tout autre motif, le soin de leur réputation, les sentiments d'honneur qu'ils ont puisés dans leur éducation, sont les barrières qu'ils mettent entre leur conscience et le crime auquel l'occasion pourrait les porter, c'est-à-dire qu'ils font de l'orgueil et de la vanité l'appui de leur innocence. Eh ! quand même, par des vues toutes naturelles d'honneur, d'intérêt et de respect humain, ils se garantiraient de quelques chutes éclatantes que le monde condamne, parviendront-ils à se garantir de ces péchés secrets qui ne sont pas moins funestes au salut ? jugez-en vous-mêmes.

Les sens séduits par les trompeuses apparences de l'occasion, en présentent à l'âme le magique tableau. L'imagination l'embellit ; elle vous le montre partout, pendant la lumière du jour, au milieu des ombres de la nuit. Cependant l'âme s'émeut, les passions s'allument, les désirs s'irritent, la raison fuit, l'agitation naît ; à la suite de tous ces symptômes d'une honteuse défaite, l'instant fatal de la défaite arrive, ou du moins on

ne peut le reculer longtemps. La volonté est fragile, l'occasion riante, et l'on n'est en garde ni contre la fragilité de l'une, ni contre les attraites de l'autre : oh ! l'on cesse bientôt d'être innocent, quand on a tant de dispositions à ne l'être pas ! Combien, parmi ceux qui m'écoutent, ont fait aux dépens de la paix de leur âme l'expérience de la vérité de mes paroles ! Combien chez lesquels l'occasion a formé le tissu des désordres, dont elle peut devenir la cause ! Lorsque de trop justes remords les ont conduits au tribunal de la pénitence et qu'ils y ont fait l'humiliant aveu, mais l'aveu réparateur de leurs faiblesses, qu'ont-ils pensé, qu'ont-ils dit de l'occasion qui les a produites ? ne l'ont-ils point alléguée comme leur seule excuse ? n'en ont-ils pas rappelé tous les charmes ? n'ont-ils pas avoué que trop fragiles ou trop peu vigilants ils n'ont pu s'en défendre ?

Faudra-t-il donc, chrétiens auditeurs, pour vous ouvrir les yeux sur vos propres dangers et vous inspirer une juste défiance de vous-mêmes, faudra-t-il souhaiter que vous deveniez les victimes de vos imprudences, que vous tombiez dans vos propres pièges et que vous vous trouviez surpris dans les filets que vos mains ont tissés ? A Dieu ne plaise, mes très-chers frères, que je m'abandonne dans cette chaire sacrée aux mouvements d'un zèle indiscret ! ah ! plutôt je supplie le Seigneur de vous tendre une main secourable au milieu des dangers auxquels vous vous êtes témérairement exposés ! vous l'en suppliez avec moi, chrétiens ; aux vœux que je lui adresse viennent se joindre vos vœux. C'est en effet dans les secours de la Providence seulement, que désormais il vous reste quelque espoir à vous tous qui vous trouvez volontairement engagés dans des occasions périlleuses ; mais hélas ! le Seigneur les rejette ces vœux, parce que sa justice lui commande de punir votre témérité ; ainsi donc, demeurés sans espérance de votre part, vous êtes sans ressources du côté de Dieu. Voilà ce que je me propose de vous démontrer dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'un des plus sévères châtiments que l'Eternel exerce contre l'homme, consiste dans la privation des dons de sa grâce. Alors les ténèbres succèdent à la lumière, le trouble des passions au calme de l'âme, un invincible penchant vers le mal à la douce inclination qui portait au bien, une faiblesse extrême à une force invincible, une langueur mortelle à l'activité la plus agissante. Malheur à celui qui contraind le Seigneur à exercer de semblables rigueurs ! que d'orages il attire sur sa tête ! voilà pourtant l'effet de votre témérité, chrétiens imprudents qui vous exposez volontairement et de gaieté de cœur à l'occasion de faillir. Au lieu de nouveaux secours de la grâce que vous espérez et dont vous auriez si grand besoin, vous demeurez privés de

ceux que vous aviez obtenus auparavant, et à l'aide desquels vous vous étiez maintenus dans la pratique des vertus évangéliques. Et ne croyez pas que cette assertion ne soit de ma part qu'une proposition hasardée, pour porter le trouble dans vos consciences : non, mes chers auditeurs, j'ai pour garant de sa vérité la sagesse de Dieu, sa justice et sa parole.

I. Et d'abord s'il est vrai, comme la foi ne nous permet pas d'en douter, qu'une sagesse éclairée préside à l'ordre de la grâce, selon les lois qu'elle s'est prescrites, à quel titre peut-on attendre de la part de Dieu les secours dont on a besoin dans telle ou telle occasion ? Si c'était cette divine sagesse qui l'eût fait naître cette occasion, oh ! j'en conviens, on serait en droit d'espérer l'assistance du Tout-Puissant, et cet espoir ne serait point déçu ; nous en avons pour preuve irréfragable ces épreuves critiques et délicates que souvent il a fait subir à la foi, à l'innocence, à la sainteté des justes, sans leur retirer sa protection. Aussi les attrait du plaisir n'ont pu les séduire, les promesses les plus flatteuses les gagner, et les tourments les plus cruels les vaincre. Nous-mêmes, chrétiens auditeurs, rendons hommage à cette divine sagesse.... Il est difficile qu'au milieu d'un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne nous soyons point trouvés engagés quelquefois dans de mauvais pas, quand pour nous éprouver elle l'a permis. Oui, rendons-lui l'hommage qui lui est dû, parce que alors une lumière imprévue est venue dissiper les ténèbres épaisses qui déjà nous enveloppaient. Nous avons senti une force secrète qui nous élevait au-dessus de nous-mêmes, et nous rendait facile une victoire que jamais nous ne nous serions crus capables de remporter. Mais, lorsque pour contenter une vaine curiosité, pour suivre un doux penchant, pour satisfaire une secrète fantaisie, nous arrêtons complaisamment nos regards sur tous les objets qui s'offrent à nous, ou dont nous recherchons la présence, nous prétendons une oreille attentive aux discours séduisants de l'adulation, de la médisance ou du libertinage, qui viennent la frapper, ou que nous nous donnons le soin de recueillir, nous nous engageons sans scrupule dans des sociétés sans mœurs, qui viennent s'offrir à nous ou que nous sollicitons de nous agréer ; lorsque nous faisons de nos maisons comme des académies de jeu, des lieux publics de rendez-vous, des théâtres d'intrigues, de festins et de divertissements ; lorsque nous nous arrêtons sans crainte partout où règnent la dissipation, les folles joies et les scandales ; que nous y volons témérairement, que nous entrons indifféremment dans toutes les routes qui conduisent au péché, et que nous en approchons quelquefois de si près qu'il ne nous reste plus qu'un dernier pas à faire, nous voudrions que, dans des circonstances aussi périlleuses que nous avons seuls déterminées, cette divine sagesse qui veille à nos

besoins nous prodiguât des secours que nous ne nous sommes rendus nécessaires qu'en troublant l'ordre de sa providence.... Ah ! ce ne serait pas elle alors qui nous dirigerait, mais ce serait nous qui entreprendrions de la soumettre aux caprices de nos désirs !

A quoi bon en ce cas, je vous prie, cette vigilance chrétienne et cette crainte salutaire si vivement recommandées dans l'Evangile, auxquelles tous les saints sont redevables de leur salut ? A quoi bon les foudres et les anathèmes que l'Eglise a lancés constamment contre les jeux, les spectacles, le luxe, sources fécondes d'occasions de péché ? A quoi bon ces admirables précautions prises par tant de héros chrétiens, qui n'ont cru trouver un asile contre les séductions du monde que dans les plus lointaines solitudes, pour lesquelles ils ont fait le généreux sacrifice de leurs familles, de leurs biens, de leurs honneurs et de leurs affections les plus chères ? A quoi bon toutes leurs terreurs, s'il entre dans les vues de la sagesse divine de proportionner ses grâces à nos besoins quels qu'ils puissent être, et si toujours elle en a de toutes prêtes pour les diverses occasions que nous n'aurons pas évitées ? Voilà pourtant, chrétiens auditeurs, le singulier système que vous suivez, lorsque vous invoquez le Seigneur dans les occasions que vous avez recherchées ! Que serait devenue la vertu de Joseph, s'il eût raisonné comme vous, et si, au lieu de fuir les pièges que lui tendait une aveugle passion, il eût tenté de se jouer avec les séductions de la femme de Putiphar, se croyant assuré de la protection de son Dieu, et convaincu que sa bonté l'en garantirait, comme elle l'avait sauvé de la jalousie de ses frères ? Que deviendrait l'innocence de tant de vierges dévouées au Seigneur, si, comptant uniquement sur l'assistance de sa grâce, elles osaient, au lieu de chercher un asile dans ces maisons inaccessibles aux vanités du monde, en affronter tous les périls ?

Je sais que telle est quelquefois la miséricorde du Sauveur des hommes, qu'elle s'attache à la suite de ceux qui font effort pour s'éloigner de lui.... C'est ainsi qu'il la fit éclater en faveur de l'un de ses plus cruels ennemis, au moment où il méditait contre la gloire de son nom et le repos de ses serviteurs les plus sanguinaires projets. De persécuteur qu'il était, saint Paul devint subitement l'apôtre et la lumière de l'Evangile ; mais ce sont là de ces prodiges que Dieu n'opère que rarement, de ces miracles nécessaires à l'accomplissement de quelques-uns de ses impénétrables desseins, après lesquels sa providence reprend le cours ordinaire de ses lois. Témoin encore le grand apôtre que je viens de vous nommer, mes frères, et qui, trop plein de confiance en la miséricorde divine, dont l'immensité venait de se produire en sa faveur, espérait en obtenir encore et sans aucun effort, les secours les plus efficaces

contre les révoltes d'une chair rebelle qui lui livrait les plus rudes combats. Trois fois il en adressa la prière au Seigneur, et trois fois elle fut rejetée. N'avez-vous pas les ressources ordinaires que je dispense à tous les hommes, lui dit la voix du ciel ? elles doivent suffire à vos besoins ; c'est me tenter qu'en demander davantage : *Sufficit tibi gratia mea.* (II Cor., XII, 9.) Appliquez-vous cette réponse du souverain juge, chrétiens auditeurs ; elle convient à l'indiscrétion de vos demandes, à la folie de vos prétentions. Est-ce que Dieu n'a point assez pourvu à vos nécessités, en vous fournissant tous les moyens de fuir les écueils dangereux qui peuvent se rencontrer sous vos pas ; que ne les mettez-vous en usage ces moyens ? essayez, et vous en éprouverez toute l'efficacité. Mais non, vous commencez par être infidèles à ces prémices de la grâce, et vous tournez ensuite vos regards vers le ciel. Alors il y va de la gloire de Dieu de ne point écouter vos vœux indiscrets, et de vous abandonner à votre propre faiblesse. Je dis plus : quand même, dans ces graves circonstances, sa bonté infinie demanderait quelques sacrifices pour vous à sa sagesse éternelle, sa justice réclamerait contre.

II. En effet, quoique la grâce soit un don purement gratuit, concédé par l'amour de Dieu pour ses créatures de prédilection, et que l'homme est incapable de mériter, quoi qu'il fasse de louable et de bon, sa distribution n'en est pas moins soumise aux règles immuables d'une justice attentive à récompenser ceux qui y répondent, et à punir ceux qui en abusent. Ainsi Dieu promet ses faveurs au serviteur fidèle, en proportion du soin qu'il aura pris de faire valoir les talents confiés à son industrie et se réserve de châtier le serviteur indolent en proportion de sa négligence à faire fructifier ceux qui lui furent remis. La raison est ici parfaitement d'accord avec les enseignements de la foi. L'appréciation d'un bienfait est parmi les hommes un titre à en obtenir d'autres ; le mépris que l'on fait de ceux qu'on a reçus en indispose les auteurs ; l'amour est le prix de l'amour, l'indifférence est celui de la tiédeur. Cela posé, et en admettant un autre point bien incontestable, c'est-à-dire qu'il est impossible au pécheur d'échapper, sans le secours de la grâce, à une mauvaise rencontre dans laquelle il s'est engagé par sa faute ; peut-il sérieusement y compter, et Dieu lui accordera-t-il des biens auxquels la fidélité des justes n'a qu'à peine le droit de prétendre ? Voyez en effet quelle a été son imprudence ! voyez même quelle est sa malice ! Par sa conduite il tente Dieu, il insulte à sa bonté, il se joue de ses conseils et de ses menaces ; il brave effrontément ses volontés suprêmes, et si, en agissant ainsi, il ne manifeste pas sa haine, au moins fait-il preuve de la plus coupable indifférence envers l'Être suprême, et dès lors quels motifs pourra-t-il alléguer pour intéresser sa compassion ?

Voilà deux chrétiens engagés dans la même occasion, mais l'un volontairement, et l'autre malgré lui ; tous les deux ont besoin que leur Dieu daigne leur accorder un indispensable secours ; tous les deux lui adressent des vœux également empressés : Nous allons périr, Seigneur, lui disent-ils avec l'Apôtre, nous allons périr ; c'en est fait, si vous ne nous sauvez.... *Salva nos, Domine, perimus.* (Matth., VIII, 25.) Mais celui-là a des reproches à se faire, il a résisté aux mouvements intérieurs de la grâce, méconnu sa faiblesse et suivi les inspirations d'une présomptueuse confiance en lui ; celui-ci, au contraire, plus mesuré dans ses démarches, moins orgueilleux, moins vain, n'a jamais compté sur ses forces. Il a cherché son appui hors de lui ; il a mis en œuvre tout ce que la prudence et la religion ont pu lui inspirer pour détourner le danger ; il a fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.... Ah ! certes, si la justice de mon Dieu permet à sa toute-puissance d'opérer un miracle en faveur de l'un d'eux, afin de récompenser sa fidélité, le permettra-t-elle pour l'autre dont elle a la présomption à punir ?

Hé quoi ! mes frères, vous vous précipitez témérairement dans les flots d'une mer agitée par la plus violente tempête, alors qu'il vous serait possible de rester tranquillement dans le port ; et vous voudriez que Dieu vous y ramenât doucement au travers des écueils que vous auriez osé braver ! Quoi ! vous vous livreriez tout entiers, avec l'abandon le plus absolu, à toutes les fêtes, à tous les plaisirs, à tous les spectacles, et vous voudriez que Dieu vous garantît de la vanité, de la dissipation et des excès qui en sont inséparables ! Vous verriez le monde, vous en contempleriez complaisamment les charmes et les attraits, vous vous jetteriez dans ses tourbillons, et vous voudriez que Dieu vous préservât d'y être entraînés, et qu'il réprimât la fougue de vos passions au milieu des objets les plus capables de les irriter ! Vous cherchiez en un seul mot tout ce qui peut déplaire à Dieu, et vous voudriez qu'insensible à vos outrages, il vous prévînt par ses bontés et vous comblât de ses faveurs les plus signalées ! Mais avez-vous bien réfléchi, mes chers auditeurs, à l'injustice de prétentions pareilles ? Non, il ne saurait en être ainsi : *Dieu résiste aux superbes* (Jac., IV, 6), et loin de les exaucer, il les dédaigne.

N'en doutez point, il est de l'essence de la justice divine de permettre qu'une occasion qu'on croit légère et que l'on a cherchée, ternisse l'éclat des vertus qu'à grand peine on avait acquises, renoue les liens d'une habitude criminelle qu'une généreuse pénitence avait rompus, fortifie les obstacles qui se rencontrent dans les voies du salut, et rende inutiles peut-être pour toujours les projets de conversion les mieux arrêtés.

Voyez un prince selon le cœur de Dieu, voyez un apôtre destiné à devenir le chef

de l'Eglise de Jésus-Christ, voyez-les privés tout à coup des secours de la grâce dont ils avaient besoin, l'un à cause de son imprudence, l'autre à cause de sa présomption. Un coup d'œil rend David adultère et meurtrier. La voix d'un domestique a fait de Pierre un apostat, et si l'on voulait de nos jours rechercher des exemples de cette nature, combien, à l'aide de quelques soins, ne pourrait-on pas en trouver? Tel est l'inévitable effet de la justice éternelle, tels sont ses irrévocables oracles : rien ne saurait en arrêter l'accomplissement.

III. Ce n'est pas tout. Les divines Ecritures sont remplies des menaces que Dieu fait aux pécheurs de les abandonner, afin de punir leurs infidélités dès ce monde. Que ne puis-je les produire toutes à vos yeux sous un même point de vue, afin de détruire en vous jusqu'au germe de cette vaine confiance qui vous accompagne au milieu des dangers de l'occasion!

Rappelez-vous ce que dit le Seigneur par la bouche du sage : *Celui qui aime le péril y trouve la mort* : « *Qui amat periculum in illo peribit.* (Eccli., III, 27.) La sentence est formelle, elle est expresse. Il est aussi sûr que celui qui se plaît dans l'occasion du péché succombera, qu'il est sûr que Dieu ne peut se tromper et qu'il ne peut mentir. Vous retrancherez-vous sur ce qu'elles sont légères, les occasions que vous bravez ; vaines excuses ! quelles qu'elles soient, c'est toujours là le prétexte qu'on fait valoir ; mais Dieu qui l'a prévu ne vous en laisse pas la ressource ; car voici ce qu'il ajoute par l'organe de son sage interprète : Lorsque je vous prédis votre perte comme inévitable résultat du danger que vous recherchez, ne pensez pas qu'il vous soit permis d'en calculer l'étendue et d'en mesurer la grandeur ; ce qui vous semble léger ne l'est point à mes yeux, et j'en punirai le mépris par des chutes qui, pour être plus éloignées, n'en seront ni moins certaines ni moins funestes : *Qui spernit modica paulatim decidet.* (Eccli., XIX, 1.)

Quelque ingénieux que soit l'amour-propre à nous aveugler, ses illusions ne peuvent tenir contre une interprétation aussi claire, aussi positive ; cependant il tente encore la discussion, il oppose Dieu même à Dieu ; à ses menaces il oppose ses promesses, et bientôt on ferme l'oreille aux premières, et l'on ne veut entendre que les secondes, et l'on ne cesse de répéter d'après l'Apôtre : *Fidelis Deus qui non patitur vos tentari supra id quod potestis.* (I Cor., X, 13), Dieu est fidèle et il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces ; et là-dessus on nous porte le défi de soutenir dorénavant notre thèse première, et là-dessus on se maintient, au milieu des plus graves circonstances, dans une tranquille sécurité.

Soit, chrétiens : ce défi, nous l'acceptons de grand cœur ; et votre sécurité ? voyons ce qu'elle deviendra.

Il est vrai, Dieu est fidèle parce qu'il est

la vérité même ; mais qu'on fasse une juste application de sa fidélité à ses promesses, et bien loin d'y trouver un prétexte pour s'exposer à l'occasion, on y trouvera de plus grands motifs encore pour s'en éloigner. Si Dieu doit à l'infailibilité de sa parole la réalisation des espérances qu'elle donne, il lui doit l'accomplissement des menaces qu'elle profère. Si la protection de Dieu ne manque jamais aux justes ; si des anges chargés de les défendre sont sans cesse auprès d'eux ; si la grâce les soutient dans toutes les tentations dont ils ne sont pas plus exempts que les autres hommes, parce que Dieu le leur a promis ; Dieu, par la même raison, doit abandonner à leur malheureux sort ces mortels peu vigilants sur eux-mêmes et peu zélés pour leur salut, qui donnent tête baissée dans tous les périls et que son bras s'est lassé de soutenir sur les bords de l'abîme qu'ils ne veulent pas quitter, parce qu'il y a engagé sa parole et qu'il doit la justifier. *Qui amat periculum peribit in illo.*

Et qu'on ne se rassure pas sur ce qu'encore on n'en a point éprouvé les tristes effets d'une manière sensible ; ils sont commencés peut-être sans que l'on s'en soit aperçu. Une plante ne languit pas dès le premier instant qu'on la néglige ; le principe de vie qu'elle avait reçu entretient quelque temps à nos yeux et sa fraîcheur et sa beauté ; cependant elle périt insensiblement, et quelques instants encore, et nous la verrons flétrie. Telles sont les âmes des téméraires dont nous parlons. Elles ne tombent point subitement dans une langueur mortelle, quoique Dieu ait retiré sa grâce, ou qu'il la retire en proportion des progrès qu'elles font dans le mal, par suite de leur attachement à n'en point fuir les occasions. Les opérations de cette grâce d'ailleurs peuvent survivre quelques jours à sa perte et entretenir dans ces âmes les restes de la vie et de la force dont elles nous semblent encore douées. De là tant de chutes qui nous étonnent, parce qu'on ne les attribue qu'à des causes en apparence légères, tandis qu'elles étaient préparées dès longtemps par l'habitude de braver toutes les occasions. C'est ainsi que tous nos prétextes et tous nos vains raisonnements vont se briser contre la vérité d'un oracle qui, tous les jours, s'accomplit à nos yeux : *Qui amat periculum peribit in illo.*

Plaiguez-vous maintenant des salutaires rigueurs des ministres du sacrement de réconciliation, lorsqu'ils exigent de vous le sacrifice de ces occasions qui sont la source trop ordinaire de vos fautes et de vos désordres. Plaiguez-vous de ce qu'on pousse trop loin la sévérité des préceptes évangéliques, lorsque l'on vous oblige à vous éloigner de certains objets, à vous interdire certaines sociétés, à cesser certaines fréquentations, à renoncer à certains emplois, à réprimer certaines curiosités, à brûler certaines brochures, que sais-je encore ? Plaiguez-vous quand on vous prescrit de

faire la mollesse et l'oisiveté, le jeu, le spectacle et la danse : alléguez, pour résister à nos conseils, pour excuser vos répugnances, l'intérêt et l'honneur, l'usage et les bienséances, des obligations d'état et des affections de cœur ; ah malheureux ! sondez donc les dispositions de votre volonté, voyez les rapports intimes de vos désirs avec toutes ces occasions, et jugez-vous. Ou déjà vous êtes coupables, ou vous allez le devenir inévitablement, puisque trop faibles par vous-mêmes vous n'avez plus à espérer la céleste assistance ; c'est ici le cas de s'arracher l'œil, de se couper le pied, selon le conseil de l'Evangile : car la vérité même l'a dit : *Qui amat periculum et in periculo peribit.*

On ne peut donc, me direz-vous, rester dans le monde en sûreté de conscience ; tout y est péché, ou du moins tout y invite, tout y porte au péché ; quel moyen de s'en garantir, si l'on y reste ; et si l'on ne s'en garantit pas, quel malheur ! Prenez bien garde, mes très-chers frères ; ce que j'ai dit de l'occasion en général doit s'entendre de celles dans lesquelles on s'engage sans raison, et dans lesquelles on persiste sans précautions. Le monde, tout corrompu qu'il est, n'est point un écueil pour ceux que le ciel y appelle. La grâce divine les y accompagne, les passions mugissent autour d'eux, l'orage gronde sur leur tête, les naufrages se multiplient ; impassibles, malgré les efforts de la tempête, ils n'en sauraient être ébranlés, et comme ces monuments des vieux âges qui semblent délier le temps, ils demeurent entiers et debout au milieu des vastes ruines qui les environnent.

Mais combien n'est-il pas de chrétiens dans le monde qui, par état comme par devoir, devraient s'en tenir éloignés ! Combien même parmi ceux qui y sont par nécessité, qui franchissent les limites du devoir et se laissent entraîner au delà du point de contact indispensable qu'ils ont avec le monde, pour devenir mondains à leur tour ! Ils me rappellent ces Israélites qui, mus par une téméraire ardeur, franchirent leurs lignes pour forcer des ennemis que Dieu ne voulait point qu'ils attaquaient. Que ne fit point Moïse, épouvanté de leur dessein, afin de les en détourner ! Où courez-vous, leur disait-il, insensés ! où courez-vous ? vous volez à une défaite certaine. Dieu qui seul dispose de la victoire ne combattra point avec vous. Il ne bénira pas des efforts qui manquent de son assentiment ; il ne couronnera point une entreprise qui se trouve en opposition avec sa volonté. *Nolite ascendere ; non est enim Dominus vobiscum : ne corrualis coram inimicis vestris.* (*Deut.*, I, 42.)

Où vous laissez-vous emporter par votre imprudence, dirai-je également à ces chrétiens trop hardis et malheureusement aussi trop nombreux, qui ne savent s'imposer aucun frein ? N'est-il point pour vous assez de dangers dans le cours obligé de la vie ? pourquoi donc en cherchez-vous d'inutiles ?

pourquoi vous exposez-vous à ceux qu'il dépend de votre volonté d'éviter ? Songez donc que vous y courez, malgré les défenses de Dieu, et que dès lors sa grâce ne vous y accompagnera pas, parce que sa sagesse l'exige, que sa justice le prescrit et que sa parole en est expresse ; et dès lors que deviendrez-vous ? vous périrez. *Nolite ascendere.*

Non, chrétiens auditeurs, il n'est point d'autres ressources contre tous les périls de l'occasion qu'une vigilance constante et toujours attentive, qui prévienne jusqu'à la moindre apparence du mal ; une vigilance toujours prudente qui nous en éloigne à propos ; une vigilance généreuse et effective qui nous inspire les plus sublimes efforts contre ceux de l'esprit tentateur, et nous impose les plus pénibles sacrifices ; une vigilance enfin qui soit jointe à l'esprit de prière, de recueillement et de pénitence. C'est à l'aide de semblables moyens que tous les saints ont fait la conquête des cieux, et ce n'est qu'en marchant sur leurs traces que nous pourrions participer à leurs triomphes ; c'est la gloire que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON VI.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum : hoc est primum et maximum mandatum. (Matth., XXIII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu ; c'est le premier et le plus grand de ses commandements.

Avoir la charité telle que le Saint-Esprit la répand dans les cœurs, c'est avoir toutes les vertus. C'est en effet la charité qui en est le principe ou qui du moins leur donne du mérite ; c'est elle qui les épure de tout ce qu'elles ont de terrestre ; c'est elle qui les couronne.

Quand j'aurais le don des langues, dit l'apôtre saint Paul, quand j'aurais le don de prophétie, quand j'aurais assez de foi pour transporter des montagnes, quand j'abandonnerais tous mes biens aux pauvres, et quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, tout me manque ; car, avec tout le reste, je ne suis rien et je n'ai droit à aucune récompense. (*I Cor.*, XIII, 1-4.)

La charité est donc le premier et le plus essentiel des devoirs, celui, par conséquent, que les ministres du Seigneur doivent recommander avec le plus de soin, quand ils instruisent les peuples. Ce seul point obtenu, ils ont obtenu tout le reste, et lorsqu'ils prêchent tout le reste, ils ne doivent avoir que ce seul point en vue.

Voilà ce qui m'engage à traiter ce sujet, mes bien chers auditeurs : il est immense ; cependant ne vous effrayez point de son étendue : car, dans l'impossibilité où je me trouve de l'épuiser dans un simple discours, je me bornerai à vous proposer quelques-uns des motifs qui m'ont paru les plus propres à allumer dans vos cœurs le feu de l'amour divin, et je ne vous exposerai que les principales règles qui doivent en diriger la pratique pour la plus grande gloire

de Dieu et le plus grand avantage de vos âmes.

PREMIERE PARTIE.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum.....* L'amour ne se commande pas, dit-on ; mais ce précepte aussi n'a rien qui doive gêner votre inclination. Voyez, en effet, quel est celui qui revendique la possession de votre cœur. Quand même il n'aurait point le droit de vous prescrire l'affection qu'il veut que vous ayez pour lui, vous serait-il possible de ne point la lui accorder ? Qu'il est aimable ce Dieu qui vous ordonne de l'aimer ! comme il sait bien aimer lui-même ! qu'il est bienfaisant ! et combien elles sont douces les jouissances qu'il procure à ceux qui l'aiment réellement ! Nous avons tant de motifs qui nous invitent à aimer Dieu, que, si nous y pensions quelquefois, nécessairement alors notre cœur préviendrait le précepte qu'il nous en fait, et que ses commandements en ce point nous sembleraient devenir inutiles.

I. Et d'abord qu'il est aimable ce Dieu qui nous ordonne de l'aimer, vous ai-je dit, chrétiens auditeurs !

Jetez les yeux sur ce vaste univers ; c'est lui qui d'un seul mot l'a tiré du néant ; c'est lui qui lui a donné des lois ; c'est lui qui, depuis tant de siècles, en maintient l'ordre et l'harmonie ; c'est lui qui l'a orné de cette magnificence qui excite votre étonnement et votre admiration. Parcourez-en les diverses parties, étudiez l'organisation des innombrables créatures qui en occupent l'immensité. Chacune d'elles a quelque perfection qui lui est propre : beauté, grandeur, sagesse, puissance, éclat, bonté..... que sais-je ! Au milieu des ouvrages de l'Eternel, l'œil ne peut se rassasier de voir, l'oreille d'entendre, l'esprit d'admirer et le cœur de sentir. Combien ne doit-il pas être plus parfait celui qui a répandu sur tout ce qui nous entoure cette variété de dons, cette profusion de qualités qui nous y attachent avec d'autant plus de passion, qu'elles ont plus d'analogie avec nos goûts ! Cependant tous ces objets dont la vue excite nos désirs et plonge nos âmes dans les douces extases, quels sont-ils en comparaison de leur auteur, de l'auteur de la nature entière ? et lorsque c'est en sa faveur que je viens solliciter votre amour, trouverai-je des auditeurs insensibles ?

Où voyez-vous le parfait et le beau, que vous ne vous fassiez une sorte de gloire de céder à leurs charmes et de leur rendre vos hommages. Cette espèce de mouvement intérieur est même indépendant de votre volonté ; il vous devient, dans maintes circonstances, impossible d'y résister. Or, parmi tous les êtres créés, vous n'avez jamais rien trouvé de véritablement beau, de véritablement parfait. Tout n'est ici-bas qu'un mélange de qualités et de défauts, de vertus et de vices, de beauté et de laideur, de bien et de mal en un mot ; et, quand le bien

l'emporte sur le mal, cela suffit pour déterminer notre estime et dominer nos sentiments : mais celui qui nous commande expressément de l'aimer réunit en lui seul tout ce qui peut charmer et plaire, sans altération, sans mélange. Il est essentiellement et parfaitement en lui-même tout ce que nous pouvons imaginer d'aimable ; aucun défaut ne le dégrade, aucune imperfection ne le dépare ; à ce titre ne doit-il pas devenir l'exclusif objet de notre amour, puisque lui seul, il est tout ce que nous aimons en effet et tout ce que nous pouvons aimer.

D'ailleurs, quelque dignes que puissent nous paraître de nos affections les créatures qui les possèdent, conserveront-elles longtemps ce qui fait à nos yeux leur principal mérite ? Dans le monde, chrétiens, tout s'altère insensiblement, et tout périt à la fin. Cette beauté qui nous enchante n'a pour cause souvent qu'une perspective heureuse ; aperçue de plus près, elle perd son empire ; un rien la défigure ou l'efface. L'âge, la maladie, le malheur, ternissent l'éclat du talent, obscurcissent le brillant de l'esprit, vicient les caractères et les humeurs, ou bien ce qui nous frappe dans un temps nous devient indifférent dans un autre ; la réflexion affaiblit nos sentiments, et l'habitude les émousse ; l'inconstance est comme notre élément, et chaque jour nous voit changer de goûts et d'inclination.

Mais celui que je voudrais vous faire aimer, mes chers auditeurs, est bien différent de ses créatures ; son éternelle beauté est toujours une beauté nouvelle, ses amabilités sont inépuisables : par conséquent il n'est point d'inconstance qui y résiste. Celui qui l'aime veut toujours l'aimer, et plus il l'aime, plus il découvre en lui des raisons de l'aimer davantage. Les bienheureux qui peuplent le ciel l'aiment depuis le commencement des siècles, et leur amour durera comme l'éternité, et toujours il leur fournira de nouveaux motifs de l'aimer.

Serait-ce à un Dieu inconnu, chrétiens, que je vous exhorterais de porter le tribut de vos cœurs, à l'exemple des Athéniens qui lui dédièrent un temple ! Non, mes frères, ce Dieu est au milieu de vous ; son image adorable est réfléchie par tout ce qui vous environne ; les cieux vous racontent sa gloire, et la terre vous dit ses bienfaits. Toutes les existences réunissent leurs voix, afin de vous révéler sa présence ; c'est sa main qui les a formées, c'est sa beauté qui fait leur ornement, c'est sa sagesse qui les gouverne, c'est sa bonté qui les conserve, et cela pour les plaisirs et pour l'utilité de sa créature de prédilection, de son ouvrage le plus parfait, de l'homme qu'il a jeté sur le globe pour en être aimé.

Laissons-nous conduire ainsi de la connaissance de ce qui nous frappe et nous éblouit à celle de l'invisible auteur de toutes choses, et à la vue des innombrables amabilités qui se développeront de toute part à nos yeux, notre cœur volera de lui-même

vers l'Être aimable par excellence. Il est vrai, ô mon Dieu ! que, frappés en même temps de l'éclat de votre grandeur et de votre puissance, la crainte et le respect réprimerait les plus vifs élans de notre amour ; mais c'est vous-même, souveraine bonté, qui, nonobstant votre majesté divine, nous permettez de vous aimer : c'est vous qui nous l'ordonnez même, et je ne m'explique la nécessité de cet ordre que par la réflexion que je viens de faire. Vous l'ordonnez, afin que nous l'osions ; car du reste tout commandement serait inutile, et notre amour vous est acquis indépendamment du précepte. Comment en serait-il autrement ? Pour obtenir l'hommage de nos cœurs, vous nous donnez l'exemple de l'amour... Et comme il sait aimer chrétiens auditeurs, ce Dieu que je vous ai montré si plein de charmes !

II. Que penseriez-vous d'un grand prince qui serait en même temps le plus aimable et le plus parfait des hommes, et qui, pour s'attirer l'affection de ses sujets, descendrait les marches du trône et viendrait, avec une noble familiarité, s'entretenir avec eux, s'abaissant ainsi volontairement pour se trouver comme à leur niveau ! Ah certes ! dans une telle occurrence, tous les cœurs ne lui seraient-ils pas acquis, et leur serait-il facile de modérer leurs transports ? Cependant qu'est-ce qu'un homme, qu'est-ce qu'un prince, qu'est-ce même que le plus grand des rois, en comparaison de l'Être suprême ? Je ne viens donc de vous tracer qu'une bien faible image de la bonté du Très-Haut, et dès lors par quels transports nous sera-t-il possible de répondre à son amour ?

Un Dieu qui nous aime le premier, qui nous aime sans réserve, constamment et sans distinction, de quel amour n'est-il pas digne ! sans doute nous ne l'aimons si peu, que parce que nous ignorons à quel point nous en sommes aimés.

Pour en juger, chrétiens auditeurs, opposez à sa tendresse pour nous les affections du monde, rival indigne qui lui dispute l'empire de nos cœurs. Voyez quel est celui des deux qui sait le mieux aimer. (Daigne le ciel excuser cet offensant parallèle, qui ne peut en définitive que tourner à sa gloire !)

Voulez-vous être aimés dans le monde ? Vous le savez, il vous faut faire toutes les avances et vous livrer aux soins les plus empressés : souvent alors même vous ne serez payés d'aucun retour. Les inclinations y sont si opposées quelquefois, les prétentions si divergentes, les humeurs si bizarres, que tout ce qu'on fait, pour s'attirer les bonnes grâces des gens du monde, produit un effet tout contraire. Mais quand nous aimait-on dans le monde au gré de nos désirs ? Si nous sommes parvenus à ce point, cela durera-t-il longtemps ? Ah ! l'inconstance, le dégoût, l'intérêt, président à toutes les amitiés du monde ! Celui qui vous aime aujourd'hui vous abandonnera demain. Un rien amène de la froideur ; la froideur pro-

duit l'indifférence ; l'indifférence l'éloignement, et de l'éloignement à la haine, de la haine aux cruelles vengeances il n'est qu'un pas. Voyez d'ailleurs quelle délicatesse outrée l'on porte dédaigneusement dans le choix des amis ! La disgrâce la plus légère, une difformité peu sensible, le moindre défaut font de vous un objet repoussant pour ceux dont vous briguez les complaisances. Voyez quelle injustice dans le commerce du monde ! vous arrive-t-il par hasard de lui manquer le moins possible... et comment en serait-il autrement ? à qui n'échappe-t-il pas quelques fautes ?... Hé bien ! le monde ne sait rien excuser, ne sait rien pardonner : ses amitiés ne tiennent point contre le souvenir d'une injure reçue, et le simple soupçon de cette injure est souvent aussi sévèrement puni que l'injure elle-même.

Mais Dieu ? oh ! si Dieu n'a point d'égal en perfections, il n'en a pas non plus dans la manière d'aimer. Qui que nous soyons, sa tendresse prévient sans cesse notre amour. Les cieux, la terre, les mers, l'univers que sa toute-puissance a créés, n'existaient point encore, mes frères, et déjà vous étiez l'objet de ses pensées. Ses yeux vous découvraient au milieu du néant même, et fixaient sur vous des regards pleins de tendresse et de bonté : ce fut pour vous qu'il décréta la création, et l'homme, qui, dans cet ouvrage immense, n'occupe qu'un si petit espace, fut le seul être cependant pour lequel tout le reste fut fait.

Vous savez que Dieu est la sainteté même, et dès lors vous pouvez vous faire une idée de son horreur pour le péché ; mais n'importe : telle est sa passion pour nous, si j'ose m'exprimer ainsi, telle est sa passion pour nous, qu'il nous aime encore tout pécheurs que nous sommes, qu'il nous recherche au milieu de nos infidélités, et que, semblable au bon pasteur qui court après la brebis égarée, il nous poursuit de son amour, alors même que nous quittons le bercail, et que sa tendresse redouble, quand elle nous y a ramenés.

Celui qui sait aimer ainsi ne sait point devenir inconstant. Ce n'est point un de ces amis dont il faille étudier le caractère, l'humeur, et prévenir sans cesse les dégoûts. Ce n'est point un de ces amis qu'on ne conserve qu'à force de ménagements et de soins, qui demande des attentions continuelles et souvent gênantes. Non, mes frères, il n'en est point ainsi de votre Dieu ; vous l'oublierez souvent dans vos pensées, vous l'oublierez dans vos sentiments, et il vous aimera toujours et sans réserve. La légèreté, l'inconstance, la faiblesse, ou des passions malheureuses lui déroberont momentanément vos cœurs que vous promèneriez ici-bas d'objet en objet ; après bien des infidélités vous reviendrez à lui et vous le retrouverez toujours le même et toujours plein d'amour.

Quoi ! Seigneur, vous êtes le souverain de toutes choses ; vous nous aimez à un tel point, et nous ne vous aimerions pas !

Ah ! l'on se pique dans le monde de gratitude et de générosité, dès que l'on a reçu les moindres témoignages d'attachement, témoignages menteurs, protestations vaines, apparences trompeuses : et vous, ô mon Dieu, qui nous aimez comme personne ne sait et ne peut aimer, vous ne serez point payé de retour !

III. Soit, chrétiens auditeurs, je le veux, ne vous rendez point encore à des motifs aussi puissants, aussi nombreux ; mettez vos cœurs au prix de ses bienfaits, résisteront-ils à l'amour, quand ils seront vaincus par la reconnaissance ? Or, voyons, nous existons ; remontons à la source de notre existence ; n'est-elle pas dans Dieu, auteur et créateur de toutes choses ? La naissance qu'au commencement des siècles il donna au premier homme, ne l'a-t-il pas aussi donnée à chacun de nous ? Ce miracle de son amour et de sa toute puissance ne se renouvelle-t-il pas tous les jours ? Est-il en nous quelque chose que nous ne le tenions de lui ? Nous existons. Mais à qui devons-nous rapporter le principe de notre conservation, si ce n'est aux soins de sa divine providence, toujours attentive à disposer, à préparer, à reproduire tout ce qui fait l'entretien de la vie dont nous jouissons. Vainement la tendresse des auteurs de nos jours selon la chair les porterait-elle à s'excéder et de fatigues et de travaux, si Dieu ne venait à leur aide, nous ne leur devrions rien, parce qu'ils ne pourraient rien pour nous. Nous les aimons cependant, et rien n'est plus juste et raisonnable que l'accomplissement d'un devoir aussi saint ; mais alors que ne devons-nous pas à celui dont ils tiennent tout ce qu'ils nous donnent, et dont ils ne font qu'accomplir les bienfaisantes vues ? Nous existons. Il n'y a qu'un instant que, criminels aux yeux de Dieu, nous n'étions que de malheureuses victimes vouées à la mort ; l'autel était déjà dressé et le glaive vengeur suspendu sur nos têtes ; il ne fallait rien moins pour satisfaire la justice divine qu'un sacrifice d'un prix infini comme elle, que le dévouement d'un Dieu. Ce que l'homme n'aurait jamais osé espérer, ce que jamais il n'eût pu concevoir, eh bien ! chrétiens, l'amour de l'offenseur l'a fait pour l'offenseur. Qu'il lui en a coûté de peines, d'humiliations et de souffrances ! Peut-on penser aux attendrissants mystères de la rédemption du genre humain, sans y découvrir les traits les plus sublimes de la plus incompréhensible bienfaisance ? L'amour peut-il être porté plus loin pour exciter notre reconnaissance ?

Ce ne sont encore là que des bienfaits communs à tous ; et telle est la disposition du cœur de l'homme qu'une faveur partagée n'a plus pour lui le même prix. Ingrats, il vous faut donc aussi des services privés ; et qui de vous n'en reçoit tous les jours, à chaque instant, continuellement, et d'immenses ? que de danger qui menacent ou votre foi, ou vos mœurs, ou vos fortunes,

ou vos vies, que le Père éternel écarte loin de vous avec une attention marquée ! Que de circonstances favorables, que de succès ne vous ménage-t-il pas ! Que de moyens de salut ne vous offre-t-il pas ? et d'où vous viennent et les lumières de votre esprit et les tendres mouvements de vos cœurs ? D'où viennent les dons si précieux de la nature et de la grâce, à l'aide desquels vous marchez avec tant de confiance, à la conquête du paradis ? Sont-ce là des bienfaits communs à tous aussi ? Tous les hommes sont-ils traités aussi favorablement que vous l'êtes ?

Voyez ceux qui naissent au sein du paganisme ou de l'hérésie, au milieu des occasions du péché, dans les extrémités de l'indigence et dans les horreurs de la misère ; voyez les plus brillantes fortunes renversées par les revers les plus étonnants : voyez autour de vous la scène du monde changer de mille façons diverses au détriment d'une partie des peuples qui l'habitent. Pénétrez dans le sein des familles, considérez-y le tableau des douleurs privées qui en accablent un grand nombre. Jetez les yeux sur vos voisins, reconnaissez cet infortuné qu'un moment de faiblesse a rendu criminel, et que le même instant précipite dans les supplices de l'éternité ; voyez cet autre qui se disposait à puiser dans les sources de la pénitence les salutaires eaux du salut, et que la laux du trépas atteint avant l'accomplissement de ses desseins réparateurs ; et venez ensuite vous plaindre de ce que vous n'êtes point individuellement l'objet des sollicitudes de la Providence. Qu'il deviendrait intéressant, à la suite de réflexions pareilles, le détail de ses bienfaits envers nous ! combien il serait propre à exciter notre reconnaissance !

Nous nous piquons de tenir compte au monde des plus petites choses, et dans cette catégorie l'on pourrait, à juste titre, ranger ses plus grandes faveurs ; car dans le monde tout est petit, tout est borné ; que dis-je ? nous lui savons gré même du mal qu'il ne nous fait pas ; et pour les bienfaits du Seigneur, bienfaits immenses et renouvelés tous les jours, bienfaits qui s'étendent à la généralité des hommes et qui atteignent chacun d'eux, nous garderions des cœurs ingrats ! grand Dieu ! nous aimerions le monde, et nous n'aurions point d'amour pour vous !

Cependant, ô mon Dieu, de qui est-ce donc que vous voulez vous faire aimer ? Quels êtres sommes-nous pour que vous recherchiez notre affection ? Ah ! vos créatures sont indignes des témoignages de vos bontés ! Cessez de poursuivre des cœurs aussi rebelles ; que les mortels apprennent à vous craindre, puisque tout ce que vous faites pour eux ne réussit point à forcer leur amour. Mais qu'ai-je dit ? je pense ici, je parle en homme, et vous, Seigneur, vous nous aimez en Dieu. Aussi, malgré notre aveugle et incompréhensible ingratitude, employez-vous encore un der-

nier moyen de vaincre notre indifférence, et ce moyen vous le cherchez dans l'intérêt de nos jouissances les plus douces.

IV. En effet, chrétiens auditeurs, quand bien même nous ne voudrions point aimer Dieu pour lui, au moins devrions-nous l'aimer pour nous. Tout autre amour n'est que trouble et inquiétude, et dans l'amour du Seigneur tout est paisible et consolant. Le bonheur des hommes dans l'éternité s'y rattache, et leur bonheur, durant cette vie périssable, en dépend aussi.

Voyez deux personnes unies par les liens de la plus vive tendresse; elles croient avoir atteint le terme de la félicité; mais leur joie n'est que comme un éclair, et leur illusion va passer comme un songe. Bientôt elles se demanderont compte de leurs sentiments, et si leurs nœuds ne sont pas légitimes, toutes les horreurs du remords les plongeront dans la tristesse; elles chercheront vainement la paix, la douce paix de l'âme sans laquelle il n'est point de satisfaction véritable: l'écrit d'une conscience bourrelée les troubleront au milieu de leurs enchantements. Supposez des liaisons plus pures, et voyez alors même le dégoût succéder trop souvent à l'ivresse la plus passionnée. On trouve rarement dans l'objet que l'on aime tout ce qu'on désirait, tout ce qu'on attendait, et l'imagination trahie dans ses plus douces espérances se venge par le dédain des plus séduisantes réalités. L'inconstance d'ailleurs est une de nos plus funestes faiblesses; la possession suffit pour dissiper un premier enivrement, et l'on se persuade aisément qu'un autre objet est plus parfait que celui que l'on a : première source d'agitations et de malaise. Ajoutez à cela tous les tourments de la crainte, de l'envie, de la jalousie, compagnes inséparables des affections uniquement mondaines : on craint tout de la légèreté, de la bizarrerie des créatures, on se défie de soi-même, on se défie bien plus d'un rival que l'on croit heureux; le soupçon empoisonne tous les instants de la vie, et on les perd à former des désirs, à tendre des embûches, à nouer de misérables intrigues. Il semble que le roi des cieux ait voulu répandre l'amertume sur tout ce qui pourrait exciter nos affections dans le monde, afin de nous contraindre à les lui sacrifier sans réserve et de nous prouver que dans l'amour de lui seul on peut trouver la paix et le contentement.

Aussi considérez, je vous prie, chrétiens auditeurs, combien il est suave, l'amour divin ! celui qui en est épris ne trouve plus de vide dans son cœur; quelque vastes que soient ses désirs, tous ses désirs sont satisfaits. Chaque jour lui découvre dans l'objet de son culte de nouvelles amabilités : il ne craint point son inconstance; il n'est jamais trompé dans l'espérance qu'il a conçue. Bien moins encore peut-il être jaloux; car il souhaite que tous les hommes aiment son Dieu autant que lui, et que dans cet immense océan de délices tous les cœurs trouvent à se satisfaire. Ah ! mes frères, si vous

êtes malheureux, si vous éprouvez quelques tribulations, et qui n'en éprouve point dans cette vallée de larmes, n'essayez point des consolations que présente l'amitié des hommes (elles ne seraient pas complètes), allez à Dieu, et vous viendrez me raconter après tout ce que l'amour divin a d'ineffable.

Qu'on exagère tant qu'on le voudra le bonheur que l'on trouve à verser ses chagrins dans le sein d'un ami; ce bonheur n'est jamais sans mélange. Rarement on accorde à l'amitié la plus sincère une confiance absolue : on ne lui fait guère de confidences entières, et soit honte, soit délicatesse, soit je ne sais quel autre motif, on garde avec elle une certaine réserve, d'autant plus pénible qu'on se la reproche comme étant un commencement de défiance; or la défiance est, elle seule, un tourment.

D'ailleurs, montrassiez-vous toute votre âme à votre ami, que pourrait-il, pour en guérir les plaies ? mêler ses larmes aux vôtres, vous exhorter à la patience, se prêter à vos murmures, exciter peut-être vos ressentiments, vous aigrir contre la cause de vos malheurs, partager la jouissance cruelle de vos douleurs, en s'entretenant avec vous de leur objet, perpétuer votre affliction par conséquent, quelquefois en rechercher les motifs et vous les reprocher comme une faute ou une imprudence, sans songer qu'il rouvre ainsi vos blessures. Telles sont les consolations des amitiés du monde. Ah ! que le saint homme Job eût été à plaindre, mes frères, si, au milieu de tous ses revers, il n'avait eu que de telles ressources ! mais le saint homme Job aimait Dieu, et dans les délices de son amour il trouvait le contre-poids de ses chagrins. A un ami pareil nous n'avons pas besoin de raconter nos peines; nous sommes assurés qu'il les connaît, qu'il les voit, qu'il en est touché, et nous n'ignorons pas qu'il a le pouvoir de les soulager. Remontant même à leur principe, nous les rapportons toutes à l'objet que nous aimons, et que peuvent être des peines envoyées par un Dieu qui nous aime ? Cette recherche est loin de nous détacher de leur auteur; elle nous fournit au contraire mille motifs de baiser la main amie qui nous frappe; motifs de justice, de miséricorde, de prévoyance, de tendresse, que sais-je ? Quoi de plus consolant que de pouvoir se dire à soi-même : Je souffre, mais ces souffrances me viennent de la part d'un Dieu qui m'aime à l'excès, d'un Dieu qui a bien plus souffert pour moi, d'un Dieu qui au mérite de mes souffrances daigne joindre le mérite des siennes, d'un Dieu qui veut éprouver mon amour, pour me soustraire à de justes rigneurs, et m'acquiescer les récompenses les plus grandes, d'un Dieu qui peut changer les peines les plus graves en autant de délices. Témoin cet apôtre saint Paul dont le nom, la doctrine et l'exemple me reviennent sans cesse à l'esprit, qui, en butte aux plus cruelles persécutions et près de succomber sous l'effort de ses ennemis, puisait alors même, dans

le sein du Dieu qu'il aimait, des douceurs et des consolations ravissantes dont il exprimait l'effet avec son énergie ordinaire : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* (II Cor., VII, 4.) Prodige admirable que Dieu ne cesse point de renouveler en faveur des chrétiens qui l'aiment véritablement !

J'en appelle à votre expérience, mes très-chers auditeurs ; il fut un temps où vous aimâtes Dieu, vous étiez innocents et fidèles alors ; il est venu un autre temps où vous vous êtes attachés au monde, au mépris de la fidélité que vous deviez à votre Dieu. Rendez compte de ce qui s'est passé dans vos cœurs à ces diverses époques de votre vie ; mais ce compte aurait peut-être un côté beaucoup trop pénible, je vous en épargnerai le désagrément et je vais le rendre pour vous ; si je me trompe, arrêtez-moi.

Aujourd'hui vous êtes troublés, vous éprouvez un indéfinissable malaise ; mille inquiétudes vous accablent, un rien abat votre courage, et sans sujet extérieur de chagrin, vous n'en êtes pas moins malheureux.

Alors vous nagiez dans la joie, et quoi qu'il vous advint de fâcheux, le témoignage de votre conscience, en vous assurant l'amour de Dieu, adoucissait toutes vos peines.

Aujourd'hui vos douleurs sont sombres et farouches, votre cœur est silencieux.

Alors vos chagrins étaient expansifs, et votre âme se dilatait aux pieds des autels que vous fréquentiez, pénétrés d'une tendre confiance envers le Saint des saints.

Aujourd'hui vous cherchez en vous mêmes ou dans des êtres aussi faibles que vous des ressources contre l'adversité ; mais vous les cherchez vainement, parce que les créatures n'ont pas reçu la puissance qui les distribue, ces ressources, et vous tombez dans les déplorables accès d'un épouvantable désespoir.

Alors vous tourniez vers le ciel vos yeux remplis de larmes ; persuadés des perfection du grand Être, vous l'imploriez avec la certitude que rien n'est impossible à sa volonté, et qu'aussitôt qu'elle y serait déterminée, vous seriez infailliblement secourus : aussi ne perdiez-vous point l'espérance, seul moyen de n'être pas complètement malheureux.... Vous aimiez Dieu alors, et vous ne l'aimez point aujourd'hui.

Dieu de bonté ! combien il faut que vous soyez jaloux de notre amour, pour attacher notre bonheur à l'accomplissement d'un si juste devoir ! Que de plaisirs vous réservez à ceux qui vous aiment, pour le temps de la jouissance, puisque dans le temps de l'épreuve vous leur en procurez de si vifs ! Encore n'êtes-vous pas satisfait, et, comme si vous craigniez de voir-vous échapper la conquête de nos cœurs, vous les tenez comme assiégés entre une double éternité, heureuse si nous vous aimons, malheureuse si nous ne vous aimons pas.

Où est l'âme, quelque insensible qu'on la suppose, qui, si elle considère et le nombre et la grandeur des motifs qui l'excitent à

l'amour de Dieu, ne s'en sente subitement embrasée, ne prenne son essor vers le ciel, ne se dégage de toutes les entraves de la terre, ne franchisse d'un vol rapide l'espace immense qui la sépare de la Divinité, afin de s'abîmer dans son sein et de s'y enivrer de délices. Que je serais heureux, chrétiens auditeurs, si tout ce que j'ai dit pouvait allumer dans vos cœurs une étincelle de cet amour que votre Dieu veut obtenir de vous ! que je le serais, si, dans ce qui me reste à vous dire, je parvenais à vous donner l'idée de ce que cet amour doit être, ou de son étendue ! C'est le sujet du second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Où l'excès n'est point à craindre, la règle est, ce semble, inutile. Cette maxime serait juste en tous points, si les hommes étaient tout ce qu'ils doivent être ; mais quelques motifs qu'ils aient d'aimer Dieu, s'ils sont libres de déterminer la manière de manifester leur amour, on les verra donner à cet égard, comme pour tout le reste, dans les illusions de la vanité, de l'orgueil et de toutes les petitesse de leur esprit. Rarement ils connaissent les limites de leurs devoirs, plus rarement encore ils cherchent à les atteindre : aussi, pour ne point livrer l'accomplissement de son grand précepte aux caprices de leur folle raison, le Seigneur a-t-il pris le soin de leur en marquer lui-même toute l'étendue. Vous aimerez votre Dieu, leur dit-il, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes les puissances de votre âme.

Quand on le connaît tel qu'il est en lui-même, tel que nous venons de le considérer, chrétiens auditeurs, il est impossible de l'aimer moins ; mais qu'est-ce que l'aimer ainsi ? A quoi se réduit l'obéissance au premier et au plus grand des commandements ? Voilà ce qui nous reste à rechercher et ce qui me semble renfermé dans l'idée que l'on attache à ces trois mots : *Respect, estime, bienveillance.* Respecter le Très-Haut, mais d'un respect qui nous soumette à toutes ses volontés ; avoir pour lui la plus haute estime, de manière à ce que, dans toutes nos pensées, il occupe la première place ; lui témoigner une bienveillance pleine de zèle et d'empressement à le glorifier en tout et partout : ces trois devoirs comprennent tout l'homme, s'il m'est permis de parler ainsi, et son esprit, et son cœur, et toutes les puissances de son âme. Qu'il apprenne donc à les remplir sans réserve, et il saura aimer Dieu selon son précepte.

I. Premier devoir renfermé dans le précepte de l'amour de Dieu : le respect ; non point un sentiment de crainte et de servitude, mais de soumission absolue aux volontés d'un maître dont la bonté tempère la puissance. Lorsque l'on aime bien, on prévient jusques aux moindres désirs de l'objet aimé ; on cherche à les deviner, quand on ne les connaît pas, et lorsqu'on les connaît, il n'est rien que l'on ne tente

pour les satisfaire ; on fuit ou l'on évite avec la même attention tout ce qui peut lui déplaire, ou lui être désagréable. C'est ainsi que l'on aime, ou du moins que l'on veut être aimé dans le monde. Eh mon Dieu ! l'amour que nous vous devons excitera-t-il dans nos cœurs des sentiments moins délicats et moins généreux ? Ordonnez donc, Seigneur, tout ce qu'il faut que nous fassions pour vous plaire, ordonnez ; et, quelque difficile qu'en soit l'exécution, notre amour saura bien surmonter les obstacles.

Mais que dis-je ? le Seigneur a déjà parlé, chrétiens auditeurs ; sa volonté nous est connue ; ses desirs nous ont été manifestés. C'est maintenant à nous à lui témoigner que nous l'aimons, en faisant éclater notre fidélité à lui obéir en tout ce qu'il nous prescrit. Oui, mes très-chers frères, en tout, et cette obéissance universelle, passez-moi le mot, n'est point un de ces degrés de perfection auquel nous ne devons qu'aspirer ; elle doit être réelle et entière, comprendre toutes les dispositions de la loi, exclure les moindres négligences, éviter les plus légères omissions. Elle n'est en effet que la conséquence de l'amour ; or l'amour est aussi indivisible dans ses effets que la foi l'est dans ses croyances. En matière de foi, errer sur un seul point, c'est errer sur tous : en matière d'obéissance par amour, se refuser à l'observation d'un devoir, c'est n'en observer aucun.

Ce principe incontestable posé, examinons notre conduite, et voyons si nous aimons Dieu ; ici l'illusion est facile. Un cœur naturellement tendre et sensible se passionne aisément ; mais il s'abuse plus aisément encore sur la profondeur de ses sentiments. On peut croire que l'on aime Dieu, parce qu'on éprouve de temps à autre quelques retours de tendresse qu'on lui rapporte, et qui sont d'autant plus vifs qu'ils sont instantanés. Mais les actions ne trompent point ; elles sont l'image expressive des dispositions de l'âme qui les inspire. L'amour qui n'agit point n'est point un amour sincère. Ce n'est pas un respect de simple spéculation, ce n'est pas un respect oisif que nous devons à Dieu ; il faut qu'il éclate au dehors, et que nos œuvres en rendent témoignage. Destituée des bonnes œuvres, la foi est vaine, et destituée de preuves, l'amour est vain aussi.

Quand vous seriez exacts à remplir certains devoirs qui par hasard sont conformes à vos inclinations naturelles, ou qui favorisent vos intérêts particuliers, vous n'auriez point pour cela servi Dieu ; car vous n'auriez point eu l'intention de le servir, et c'est l'intention surtout que doit juger celui qui sonde et les cœurs et les reins.

Telle personne se tiendra volontiers, à l'exemple de Madeleine, aux pieds du Sauveur dans le repos d'une tranquille piété, laissant à Marthe les soins plus actifs des affaires et des embarras domestiques ; telle autre, ennemie de la prière et du recueillement, se livrera, avec une sorte d'ardeur,

aux effets du zèle et d'une certaine charité, quand l'occasion s'en présentera ; et l'une et l'autre, contentes de s'acquitter en partie de ce qu'elles doivent à Dieu, se pardonneront sans scrupule des omissions peu importantes à leur avis, et dont elles se rendront coupables, pour ménager quelque passion favorite. Mais est-ce donc aimer Dieu, je vous le demande, que de se réserver ainsi, au milieu de certains témoignages de respect pour lui, le droit de l'offenser dans des circonstances particulières ?

Quicumque offendit in uno factus est omnium reus dit saint Jacques (II, 10), et dans cette circonstance la conclusion qu'il tire du particulier au général est essentiellement juste. Une seule prévarication entraîne la violation de toute la loi. Que l'on devienne plus criminel à mesure qu'on les multiplie, que l'on augmente ainsi les obstacles qui s'opposent au retour de la grâce ; soit, chrétiens auditeurs ; mais il n'en est pas moins vrai qu'une seule infidélité suffit pour rompre, dans un cœur, tous les liens de la charité. N'eût-on cessé d'aimer qu'un seul instant, on n'a point parfaitement aimé celui qui n'a point cessé d'être aimable.

Jugeons, d'après cela, combien nous sommes ingrats envers Dieu, nous qui faisons à peine un pas qui ne soit marqué par quelque chute, nous qui ne sommes constants que dans notre inconstance ! Avouons-le, il n'est pas de moment où nous accomplissions le précepte, et cependant, au sein de nos infidélités même, ce précepte nous sollicite, nous presse, et un bon cœur y trouve parfois la source des élans les plus affectueux.

Le prince des apôtres renie son divin maître presque au moment où il vient de lui faire les plus belles protestations d'attachement. Mais, s'il est capable d'une faiblesse, il aime trop aussi pour persévérer dans son infidélité : son amour la reconnaît d'abord, la déteste et la répare.

Celui qui aime bien ne saurait supporter un instant la disgrâce de son ami. A ses yeux il n'est point de fautes légères, il n'est point de services indifférents. Dès lors quelle opinion doit-on avoir de ces personnes à conscience imperturbable, qui portent mille atteintes à la loi de Dieu, et qui, bien loin de chercher à les réparer par les regrets et la pénitence, conservent dans l'habitude du péché la plus inconcevable apathie.

A les entendre néanmoins, elles aiment le Seigneur, et elles croient l'avoir suffisamment prouvé, quand elles ont récité froidement quelques formules d'expressions tendres et affectives envers Dieu ; quand elles ont entrevu, dans une perspective éloignée, quelque beau projet de conversion.

Quelle opinion avoir de ces retours faibles et languissants dont nous sommes souvent les témoins, mais qui ne laissent aucune trace, et qui ne sont accompagnés d'aucune larme d'amour ? Non que je croie nécessaire à la justification du pécheur une douleur qui ne prenne sa source que dans

la pure charité; mais je sais que la douleur, qui seule justifie au tribunal de la pénitence, n'est sincère dans le cœur coupable qu'alors qu'il répare au plus tôt son crime, qu'il en évite le retour, qu'il rompt tous les liens qu'il y attachaient... Et qu'importent en effet et les pleurs qu'on répand, et les soupirs que l'on exhale, et tous ces beaux dehors de pénitence et de dévotion dont on cherche à se faire un mérite, si l'on retient des biens injustement acquis, si l'on ne rétablit point la réputation du prochain que l'on aura flétrie, si l'on entretient les mêmes attachements déshonnêtes, si l'on persiste dans les mêmes intrigues, si l'on recherche les mêmes occasions, si le cœur n'a cédé qu'à une crainte servile ou à une espérance mercenaire, sans changer ni de goûts ni d'inclination.

Le précepte de l'amour de Dieu ne cesse de réclamer contre tous ces abus, et de la part de leurs auteurs, ce respect qui doit soumettre leur volonté à toute l'étendue de la loi.

Que dirai-je, mes chers auditeurs, de ces plaintes et de ces murmures qu'arrache le mécontentement répandu dans toutes les classes de la société? Presque personne n'est content de son sort; chacun court à l'envi à une meilleure fortune; celui qui est dans la dépendance veut s'élever; celui qui occupe un des premiers rangs voit encore quelqu'un au-dessus de lui, et il s'efforce de l'atteindre. L'un est né malheureux, l'autre l'est devenu: et l'on se trouble, et l'on s'agite, et l'on s'impatiente. Hélas! ignore-t-on que le maître de nos destinées, le dispensateur de l'existence sociale, comme de l'existence physique, est celui-là même qui nous prescrit de l'aimer. Or, l'aimera-t-on, lorsqu'on ne recevra point, au moins avec la plus entière soumission, les biens ou les maux dont il plaira à sa divine providence de disposer envers les hommes. Certes c'est un amour bien faible que celui qui cède aux plus petites épreuves, et qui ne se maintient qu'à la faveur de bienfaits continuels!

II. Mais au respect que vous devez à Dieu, unissez l'estime, et alors vous ne chercherez qu'à lui plaire, et alors l'accomplissement de toutes ses volontés vous deviendra facile. Ce second devoir ajoute au mérite du premier un prix infini. Le respect, s'il est seul, tient peut-être un peu trop de la crainte; l'estime l'ennoblit et le rend bien plus digne de Dieu. Mais cette estime dont je vous parle, chrétiens auditeurs, ne vous y méprenez pas; ce n'est pas seulement cet hommage intérieur que votre esprit peut rendre à l'Eternel, en appréciant l'excellence de son être, d'après les plus hautes idées qu'il lui sera possible d'en concevoir: les anges rebelles aussi sont contraints de lui rendre un semblable hommage, et cependant ils le détestent. J'entends par ce mot estime, mes frères, un hommage pratique que l'on soit prêt à lui offrir dans toutes les circonstances de la

vie, au risque et au mépris de tous les biens et de toutes les créatures, parce que dans son estime on place Dieu bien au-dessus de tout ce qui n'est pas lui.

Or, quoi de plus juste qu'une telle conduite? Dieu qui nous aime en Dieu ne doit-il pas être aimé comme un Dieu? Nous admirons avec raison l'héroïsme de cette grande âme qui osa défier la nature entière de rompre en elle les chaînes de l'amour divin. Ce défi de l'Apôtre des gentils est bien généreux en effet; mais malheur à celui d'entre nous qui n'aurait point les mêmes dispositions! celui là n'aimerait point le Seigneur, puisque quelque autre chose aurait dans son opinion et dans son cœur la préférence sur lui.

Mais qu'est-ce donc, me direz-vous, qu'aimer Dieu de cet amour de préférence? Ne pouvons-nous, ne devons-nous aimer que Dieu? tout autre attachement serait-il criminel, et faudra-t-il nous y soustraire? Remarquez-bien, mes très-chers auditeurs, que toutes ces questions sont loin de ressortir de ce qui précède; remarquez bien qu'elles sont captieuses, que la réponse affirmative qu'elles tendraient à provoquer de ma part serait une exagération coupable, et que ceux qui professeraient une semblable doctrine tomberaient dans une erreur d'autant plus funeste, qu'ils auraient l'air de prendre plus à cœur les intérêts de l'amour divin. C'est ainsi que, sous le prétexte de relever le mérite d'une vertu, on ravale toutes les autres, ou plutôt qu'on les métamorphose en autant de vices. Un tel langage se pare des couleurs d'une sublimité fausse; mais il est en opposition avec la pratique des plus grands saints qui ont utilement employé à leur sanctification tous les autres moyens de mériter le ciel, qu'indiquent la raison et la foi. Il est en opposition directe avec les décisions de l'Eglise, qui, tout en représentant sans cesse aux fidèles le mérite du pur amour comme le plus parfait, n'en anathématise pas moins le faux zèle de ceux qui en font l'unique principe du salut, à l'exclusion de tous les autres motifs que l'on peut avoir de faire le bien et d'éviter le mal. Aimer Dieu par-dessus tout, le préférer à tout, ne signifie point aimer Dieu seul, et prendre tout le reste en haine, ou n'avoir pour tout le reste que de l'indifférence. Le précepte de l'amour du prochain, par exemple, subsiste après celui, à côté de celui qui prescrit l'amour de Dieu; il en est même la conséquence directe, car comment aimer Dieu, sans aimer son plus parfait ouvrage, l'objet de ses affections et de ses soins? Seulement, que notre charité envers les hommes existe moins par rapport à eux que par rapport au Dieu qui les a tous créés, que par rapport à notre maître, à notre souverain commun. Chérissons-nous les uns les autres, chérissons-nous en Dieu et pour Dieu, et dès lors il n'existera aucune opposition entre l'amour du Créateur et celui de la créature. Concluons donc que l'amour de

Dieu est le premier de nos devoirs, que l'amour du prochain est le second ; que tel est le degré qui divise et qui réunit tout à la fois ces deux amours. Vouloir aimer Dieu, sans aimer le prochain serait une monstrueuse inconséquence ; mais aimer le prochain sans rapporter cet amour à Dieu, ce serait méconnaître les droits et la suprématie de la Divinité.

Oserai-je le dire, chrétiens, sans vous scandaliser ? Eh bien ! oui. Lions-nous d'amitié, formons des nœuds, entretenons des habitudes mutuelles, aimons-nous nous-mêmes, soignons nos intérêts, recherchons les agréments de la vie, les biens, les plaisirs, les honneurs !... Voilà la bride lâchée à bien des passions ; n'importe, pourvu que dans tout cela l'amour de Dieu soit le mobile, le principe et la fin, toutes ces affections diverses qui paraissent devoir se diviser nos cœurs, dès qu'elles iront se réunir à Dieu, loin d'affaiblir celle que nous lui devons, ne feront que la fortifier. Mais, si au contraire ces attachements terrestres devenaient exclusifs ; s'ils nous possédaient entièrement ; s'ils absorbaient toutes les puissances de notre âme ; s'ils devenaient et l'objet et le terme de toutes nos actions, et que l'amour de Dieu ne pût, ni directement ni indirectement, s'y rapporter, alors ce serait les choses d'ici-bas que nous aimerions et non point le Très-Haut ; alors nous mettrions tout cela au-dessus de lui ; alors nous n'accomplirions point le précepte, nous le violerions effrontément ; nous nous attirerions les malédictions du ciel, et certes nous les aurions bien méritées.

Il n'est personne qui ne sente la justesse de ces observations ; il n'est personne qui ne comprenne l'étendue des obligations qu'elles imposent ; mais qui de nous peut se flatter de les remplir ? qui de nous rend à la créature tout ce que la charité prescrit, sans rien retrancher à l'amour qu'il doit à l'auteur souverain de toutes choses ? Que chacun interroge sa conscience ; il reconnaîtra s'il aime Dieu comme il le doit, à la préférence qu'il donne à cet amour sur tous les autres. Je ne parle point ici de ces liaisons ardentes, auxquelles la passion préside seule, de ces attachements déréglés qui occupent une âme tout entière, qui la saisissent au réveil, la dominent tant que dure la lumière du jour, et la tyrannissent même pendant les heures du repos ; fatales étreintes dont ce malheureux siècle fournit d'innombrables exemples ! délire trop scandaleux pour que personne ose le justifier ! mais combien d'autres objets étrangers à Dieu n'y a-t-il pas, qui, sans exciter un aussi violent tumulte dans les cœurs, s'attachent toutes nos pensées, épuisent tous nos sentiments, et nous plongent dans ces douces langueurs, à la suite desquelles nous oublions tout le reste, que nous paraissent délicieuses et que nous ne recherchons pas avec moins d'empressement et d'ardeur, quoiqu'elles semblent

moins fortement irriter nos désirs. Ah ! si, à la suite de chacune de nos démarches, celui qui sait tout nous demandait, comme jadis au prince des apôtres (*Joan.*, XXI, 15) : *M'aimez-vous ?* est-ce moi que vous vous êtes proposé pour objet dans ce que vous venez de faire ? le serais-je cet objet dans celle de vos actions qui va suivre ? Serions-nous en état de répondre comme Pierre : *Vous le savez si je vous aime, Seigneur, vous le savez* : ce que je pense, ce que je dis, ce que je fais, tout vous en est la preuve. Et pourtant il en devrait être ainsi ; et même on tiendrait ce langage peut-être : car, dès la plus tendre enfance, nous nous sommes accoutumés à mentir à Dieu, à mentir aux hommes, à nous mentir à nous-mêmes. Pour faire des déclarations de ce genre, la bouche n'attendrait pas le consentement du cœur ; mais si nous voulions y faire attention, n'entendrions nous pas presque toujours, dans des occasions pareilles, notre conscience réclamer contre la sincérité de nos réponses et leur opposer la réalité des motifs trop naturels de nos actions et de notre conduite ; tels que des vues d'intérêt temporel, de respect humain, d'amour-propre, ou même des passions criminelles ?

III. Ce n'est pas tout, mes chers auditeurs, l'amour que nous devons à Dieu ne se borne point au plus profond respect et à la plus haute estime : ces deux sentiments doivent être accompagnés de la bienveillance la plus généreuse.

Comme la flamme légère dont la sphère s'élève et s'agrandit à mesure qu'elle se dégage et se purifie des matières terreuses qui en alimentent le foyer, l'amour divin, quand il consume un cœur, s'en échappe avec le plus vif éclat, brise tous les liens qui semblaient l'y tenir comprimé, franchit l'espace, s'élève bien au-dessus de la voûte céleste, et va se perdre au sein de la divinité.

Nous devons aimer Dieu de toutes les puissances de notre âme ; il n'est point de fidèle qui ne soit obligé de les appliquer souvent à former des actes de cet amour héroïque. Mais quand et dans quelles circonstances y est-on obligé ? l'Eglise n'a rien déterminé là-dessus ; on dirait qu'elle a pris soin d'éviter, de troubler les consciences délicates, ou bien qu'elle a voulu donner une libre carrière à notre amour pour Dieu. Quoi qu'il en soit, celui qui a le bonheur de l'aimer de cet amour de bienveillance qu'il lui doit, est plein du zèle de sa gloire ; il s'oublie lui-même pour ne s'occuper que de Dieu ; il n'a des biens et des richesses que pour lui en consacrer l'usage.

Jonathas s'attache à David ; à l'instant il se dépouille des ornements de sa dignité, pour en revêtir son ami ; bientôt celui-ci est comblé des présents que lui fait le prince magnanime qui l'aime, et ce n'est point encore assez, au gré de sa tendresse, d'avoir élevé dans son cœur un trône à l'illustre fils de Jessé, Jonathas exige qu'il règne à sa

place; il dépose à ses pieds le sceptre auquel il a droit de prétendre: tu règneras, lui dit-il, ô David; tu règneras, et moi, j'obéirai; ma dépendance fera ta gloire, et ta gloire fera mon bonheur. *Tu regnabis super Israel, et ego ero secundus.* (I Reg., XXIII, 17.) Ce trait historique puisé dans nos livres sacrés vous séduit: il n'est cependant qu'une bien faible image de cette bienveillance que les hommes doivent à Dieu. L'amour divin ne nous inspirera-t-il pas en effet des mouvements plus nobles et plus généreux qu'une simple inclination naturelle. Ah! voyez les apôtres, quand l'Esprit-Saint eut embrasé leurs cœurs des feux de cet amour, voyez-les sortir du cénaire, pleins de zèle, de force et de courage pour glorifier le Seigneur devant les nations. On dirait que ce ne sont point eux qui vivent, pour me servir des expressions de saint Paul, mais que c'est Jésus-Christ seul qui vit en eux. L'univers tout entier, voilà le trône qu'ils élèvent à sa gloire, et son empire, ils le forment de tous les cœurs; partout ils prêchent Jésus-Christ, partout ils le font adorer. Ils sont haïs, persécutés, égorgés, parce qu'ils l'aiment; eh bien, les exils, les tourments et la mort sont des trophées qu'ils déposent aux pieds de leur bien-aimé.

Je ne prétends cependant pas, et ne vous y trompez point, mes chers auditeurs, que nous devions tous indifféremment témoigner à Dieu notre bienveillance d'une manière aussi éclatante, non sans doute. Nous n'avons point tous la vertu des apôtres, et nous ne sommes pas engagés dans des occasions aussi périlleuses; mais je vous ai cité leur exemple, afin de vous enseigner jusques à quel point elle doit s'étendre, cette bienveillance, selon les diverses situations de la vie et les circonstances au milieu desquelles on peut être jeté. Tout le monde n'est point destiné à remplir d'apostoliques missions, et cependant tout le monde peut aimer aussi généreusement le Seigneur, sans courir les dangers inséparables des pieux travaux de ceux qui, dans les contrées plongées encore dans un funeste aveuglement, vont annoncer le nom de Dieu et publier son Evangile.

Glorifiez Dieu, chrétiens, dans tout ce qui dépend de vous, glorifiez-le par vos paroles, glorifiez-le par vos exemples; soyez disposés à confesser Jésus-Christ, quoi qu'il advienne. Un assez vaste champ est encore ouvert à votre zèle sans que vous sortiez de la sphère dans laquelle sa providence vous a fixés. Voyez l'impiété, le libertinage, l'hérésie afficher insolemment, au milieu de vous, leur honteux succès; levez-vous donc pour les combattre. Voyez les mœurs se détériorer et se corrompre; armez-vous donc du glaive de la parole, et montrez-vous les défenseurs de la piété, unique fondement de la morale. Voyez la religion éperdue, désolée, fuir une terre qui lui fut si chère autrefois, contrainte qu'elle est de céder par lambeaux ce beau royaume à ce qu'on a, ironiquement sans doute, appelé la ré-

forme ou la philosophie. Volez donc au-devant de cette puissance usurpatrice pour en arrêter la marche triomphale; attaquez-la de front, unissez vos efforts, afin de reconquérir pour celle qui jamais n'eût dû quitter la France, les provinces infortunées qu'elle a déjà perdues.

Vous aimez Dieu de toute votre âme, dites-vous, et vous voudriez lui marquer votre amour au prix de votre vie. Imposateurs!... ah! pardon, pardon, mes très-chers frères! l'expression m'est échappée; eh! mais, grand Dieu, de quelle autre pourrais-je me servir, lorsque je vous entends tenir un tel langage, et que je suis témoin qu'en votre présence, tous les jours, à chaque instant, son saint nom est blasphémé, sa gloire avilie, sa puissance méconnue, sa bonté outragée, son existence même mise en doute, sans que vous osiez seulement, dans vos cercles et dans vos assemblées, élever la voix en sa faveur et dire un mot à sa louange? Vous aimez Dieu! lâches! et si vous aviez à venger, contre de pareils attentats, la gloire d'un prince, l'honneur d'un ami ou d'un parent, votre zèle manquerait-il de s'animer? Cependant la loi de Dieu, de ce Dieu que vous dites aimer, est méprisée, foulée aux pieds, honnie, et bien loin d'en gémir, alors même que vous pourriez la défendre, vous dissimulez, vous mollissez, vous vous montrez indifférents, si même vous ne poussez pas la faiblesse jusqu'à applaudir au scandale, ou à vous en amuser comme d'un vain spectacle.

Vous aimez Dieu! pur mensonge!... car vous ne faites rien de ce que fait parmi vous le petit nombre de ceux qui l'aiment. Vous imposez-vous comme eux de ces sacrifices généreux qui dépouillent de tout? Epreuvez-vous leurs peines et leurs alarmes, quand vous sentez que Dieu vous abandonne? Montrez-vous leur ardeur à le retenir, leur inquiétude, leur attention à le conserver? avez-vous de ces extases, de ces ravissements durant lesquels on semble ne tenir à rien sur la terre? Vous êtes-vous jamais plongés dans ces rêveries profondes et comme surnaturelles dans lesquelles ils s'absorbent et s'abîment?

Où! sans doute vous l'aimez, si c'est aimer que s'éloigner de l'objet que l'on aime, fuir ses entretiens, se dérober à ses empressements; si c'est aimer que n'éprouver en sa présence que du dégoût et de l'ennui, que le chasser de ses pensées et de ses conversations; si c'est aimer que repousser les malheureux qu'il aime et qu'il recommande. Vous l'aimez, en un mot, si l'amour ressemble à la haine et s'il en a tous les caractères.

Arrêtons-nous, mes chers auditeurs; pousser plus loin ces affligeants détails, ce serait nous couvrir de confusion et de honte; n'en voilà-t-il pas assez d'ailleurs pour nous convaincre que nous n'avons pas encore commencé d'aimer Dieu? Et maintenant, quand l'aimerons-nous? quand nous sera-t-il donné de recueillir toutes les affections que nous

avons si indignement prodiguées jusqu'à ce jour, pour les lui rapporter?

Vous refuserons-nous plus longtemps, ô mon Dieu, des cœurs dont la possession vous est si justement acquise? Ehl qui aimerons-nous, si nous ne vouons point un inviolable attachement à un être qui réunit toutes les perfections? qui lui-même nous aime jusqu'à l'excès, et dont l'inépuisable libéralité s'épuise en bienfaits envers nous; à un être qui fait goûter à ses amis toutes sortes de douceurs et de consolations, et qui les rend heureux dans le temps et l'éternité. Mais, ô mon Dieu! sont-ils dignes de vous être offerts des cœurs qui se sont avilis dans de folles amours, que mille sentiments impurs ont souillés, qui furent si longtemps le jouet de tant d'erreurs et de tant de faiblesses? Ah! sans doute nous n'oserions vous les présenter, si vous-même vous ne les demandiez. Les voilà donc! assez longtemps les créatures vous les ont disputés. Venez y régner désormais, et faites, Dieu de bonté, qu'unis à vous par les liens de la charité la plus parfaite, ils n'aient que vous, ils ne désirent que vous, ils ne s'attachent qu'à vous, et qu'ils soient à vous jusqu'à la consommation des siècles; ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LE LUXE.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie splendide.

Il y avait un homme riche, qui s'habillait de pourpre et de soie, et qui donnait chaque jour des festins magnifiques.

Cet homme devenu célèbre par les censures de l'Evangile; cet homme qu'avilissaient et de folles dépenses et les excès du luxe et une vie molle et voluptueuse, serait-il devenu le modèle des hommes de notre siècle? Si je tourne mes regards autour de moi, je m'aperçois, en effet, que ce n'est pas seulement dans les palais des grands et des princes que l'on recherche le faste et la magnificence; les maisons des simples citoyens n'en sont pas exemptes, et ceux que la Providence a placés sur le dernier échelon de la hiérarchie sociale, recherchent aussi l'éclat dans leurs parures et dans leurs fêtes. Le luxe est comme une folie généralement répandue qui trouble tous les esprits et égare tous les états et toutes les conditions.

Cependant, au souvenir des grandes catastrophes, trop funestes effets de l'encens prodigué à cette idole d'un genre si étonnant, les hommes qui restent sages encore, parce qu'ils ont eu la force de se raidir sur les bords du torrent dans lequel tous les autres sont entraînés, s'épouvantent, frémissent.

Le luxe fut la cause de la décadence de tous les empires qui successivement ont occupé la scène du monde. La superbe Babylone périt dans une mer de volupté; la gloire d'Alexandre, sa puissance et sa vie s'abîmèrent ensemble dans les délices de cette ville célèbre, et dont la trace a disparu; Rome enfin, cette orgueilleuse Rome

qui commanda si longtemps à l'univers connu, fut vaincue par ses propres citoyens, devenus de républicains austères qu'ils étaient, de lâches et dégoûtants sybarites. Je tremble de voir renaître pour mon infortuné pays ces temps de troubles et d'horreurs, et ces sanglantes révolutions que le relâchement des mœurs amène nécessairement à sa suite. Oui, mes frères, la fureur du luxe est portée à tel point parmi nous, que cet état de choses nous prépare l'avenir le plus funeste pour une époque plus ou moins éloignée. La philosophie véritablement éclairée présage un ébranlement général dans les ressorts politiques; l'amour de la patrie s'alarme justement, l'humanité souffre, et la religion gémit.

C'est à l'autorité qui tient les rênes du gouvernement à prendre les mesures les plus promptes et les plus efficaces contre les progrès de la contagion; mais qu'elle se hâte! encore quelques jours, et tout sera désespéré; encore quelques jours, et tout sera perdu.

Pour nous, distributeurs de la parole de Dieu, que pouvons-nous pour seconder ses vues dans une réforme si nécessaire: que pouvons-nous? Prier, exhorter, rappeler aux fidèles l'opposition qui existe entre les débordements du luxe et les maximes de l'Evangile, qui seules devraient être la règle de leur conduite. Eh bien! nous le ferons avec zèle; daigne le ciel bénir et protéger nos efforts! Hâtons-nous donc de le déclarer; le luxe naît dans l'injustice, l'orgueil l'entretient et la mollesse l'accompagne; en voilà, mes chers auditeurs, la source, le caractère et les suites. Un vice tel que celui-là ne devrait-il point porter avec lui-même son contre-poison, s'il existe encore dans les cœurs quelque étincelle de la vertu? C'est sous ce triple point de vue que je vais vous esquisser rapidement le hideux tableau du luxe; puisse-t-il vous paraître effrayant! puissent mes paroles dissiper et vos illusions et vos préjugés! mais cette puissance, elles ne l'obtiendront que de l'esprit de Dieu dont je vous prie, mes frères, d'invoquer avec moi l'assistance par l'intercession de Marie. *Ave, Maria!*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'est point injuste en naissant, quoiqu'il naisse dans le péché; mais il a des passions qui ne peuvent manquer de le porter à l'injustice, s'il ne sait pas en secouer le joug. Naturellement envieux de tout ce qui a une apparence de beauté, par combien d'endroits le luxe n'excite-t-il point son envie? bientôt l'intérêt survient, et à la suite de l'intérêt, l'injustice. Suivons cette progression et gardons-nous de dédaigner les détails; si quelquefois ils vous semblaient en désaccord avec la majesté de la chaire évangélique, vous songerez à l'importance du sujet et vous me pardonnerez une censure nécessaire, indispensable au milieu des circonstances dans lesquelles nous nous précipitons.

I. Les hommes recherchent avec soin le beau, l'estimable et l'utile : ils ont raison, chrétiens auditeurs, et nous sommes loin de blâmer ces mouvements auxquels il leur serait d'ailleurs si difficile de résister. Mais ils manquent de discernement, prennent de simples apparences pour des réalités, et voilà la source de leurs plus grands torts ; c'est précisément sous les couleurs du beau, de l'agréable, de l'utile, que le luxe se présente à eux. Il se montre avec un éclat qui éblouit, avec une autorité qui en impose, avec les avantages les plus flatteurs ; comment être insensible à tant de séductions ! Dès lors le cœur est enchaîné, ses désirs deviennent plus pressants et la cupidité s'enflamme. Vous rappelez-vous cette fameuse idole qu'un peuple aussi aveugle qu'ingrat éleva jadis aux pieds du Sinai : vous rappelez-vous l'empressement avec lequel chacun se dépouilla, comme à l'envi, de ses ornements les plus précieux, apporta le tribut de ses richesses et épuisa ses trésors, afin que l'art, rassemblant tous ces matériaux, en fit une éblouissante statue ? Le veau d'or est à peine achevé, et toute une nation en délire court aux autels de la divinité nouvelle pour lui offrir des vœux qu'elle ne peut entendre : tel je me représente le luxe, élevé sur un trône superbe, paré de tous les ornements propres à lui attirer les hommages des peuples, répandant d'une main les honneurs, les titres et les distinctions, et de l'autre, les jeux, les plaisirs et les ris..... L'œil en est ébloui, l'imagination enchantée, le cœur vaincu. L'homme qui s'est dépouillé de tout ce qu'il possédait pour parer l'idole, adore son propre ouvrage, ce n'est encore là qu'une ébauche imparfaite du luxe ; chacun se plaît à le décorer selon les dispositions de son esprit ; chacun s'en fait un tableau ravissant, et par la beauté du dessin et par la variété des couleurs.

Entendez-vous de tous côtés ces mille voix qui s'écritent avec enthousiasme que le luxe est l'âme du monde, qu'il embellit, qu'il perfectionne tout ; que les arts lui doivent leur éclat, leurs progrès, les sciences même leurs découvertes ; que les empires empruntent de lui leur plus beau lustre ; qu'il en est le plus ferme soutien.

Telle est parmi nous sa puissance, qu'il semble faire mouvoir tous les hommes et les entraîner dans un tourbillon rapide. Il amène tous les jours sur la scène du monde des personnages nouveaux que l'on voit successivement passer du sein de la misère et de la bassesse dans un état de gloire et d'aisance apparentes, laissant bien loin derrière eux, je ne dis point seulement leurs égaux de la veille, mais même leurs supérieurs et leur maîtres.

Que penser et que faire, chrétiens, au milieu d'un bouleversement aussi étrange, dans lequel l'on n'aperçoit qu'un fastueux étalage de biens et de richesses ; dans lequel les hommes déguisés sous de magnifiques décors, sont tous pris pour ce qu'ils

ne sont pas ; dans lequel même l'illusion éclipsa la réalité, si celle-ci n'emprunte point les beaux dehors de celle-là ? Que faire alors ? applaudir aux caprices de la fortune, ou bien rechercher aussi ses faveurs ? Mais combien le premier de ces deux partis contrarie les mouvements de l'amour-propre, et comment l'embrasser d'abord ?

Vous voulez que l'on regarde d'un œil serein, sans indignation, avec plaisir, les spectacles produits par les effets du luxe et qu'on pardonne à ses erreurs ; mais alors interdisez à tous les esprits le souvenir de ce qu'ils virent hier, et la comparaison de ce souvenir avec ce qu'ils voient aujourd'hui ; car tout est respectif dans ce monde. Il n'est personne qui ne soit placé en face de quelqu'un dont l'élévation ne lui rappelle sa propre bassesse, dont le bonheur ne lui fasse sentir sa propre infortune ; et si souvent la plus petite distinction, la moindre préséance accordée au mérite, choque, révolte et humilie, que sera-ce lorsque l'on se verra tout à coup fort au-dessous de celui que réellement on surpasse en vertus, en talents, en sagesse, et par sa naissance, et par les services rendus, que sais-je ? Que sera-ce lorsqu'on verra son inférieur ou son égal s'échapper subitement d'auprès de soi, et, porté sur les ailes du luxe, prendre le plus rapide essor, s'élancer plein de confiance dans le monde et prétendre aux premières dignités ? Piqués alors des méprises de la fortune, il ne nous reste plus qu'un moyen de satisfaire aux exigences de notre orgueil offensé, et nous courons aussi sacrifier à la frivole divinité du siècle. Dès cet instant on se trouve engagé dans ce labyrinthe d'intrigues, de manéges et d'artifices, dont on aime tant, dans le monde, à courir les hasards, à risquer les vicissitudes ; toutes les passions ensemble, la honte, le dépit, la crainte, l'espérance, tous les préjugés réunis, l'entraînement de l'exemple ; tout concourt à exciter l'envie, à émouvoir la cupidité.... Et de là l'intérêt ; et quel intérêt que celui qui ouvre la voie à toutes sortes d'injustices par la supériorité de ses motifs, par la violence de ses désirs, par la hardiesse de ses entreprises !

L'homme envieux ne connaît rien qui lui semble devoir l'emporter sur une fortune dont le luxe fait valoir la magnificence ; il se persuade aisément que c'est là la vraie sagesse, celle qui ouvrit à Salomon la source de tous les biens.

Comme sans elle on n'est rien, comme sans elle on ne peut rien dans le monde, on croit qu'avec elle aussi l'on sera tout, l'on pourra tout, et quel intérêt dès lors que celui qui réunit en lui seul tous les autres intérêts ensemble !

Soyez homme de bien, charitable, doux et fidèle ; que votre esprit soit orné des plus belles connaissances ; à l'éclat des talents, aux avantages d'une famille distinguée, réunissez tous ceux de la plus heureuse éducation ; si rien ne vous produit au dehors, si vous allez vêtu simplement, et si

dans votre façon de vivre vous vous conformez aux règles et d'une sage retenue et d'une économie honorable; si le luxe, en un mot, ne vient point à votre secours, le monde ne fera de vous aucun cas, votre mérite ne frappera personne, et il perdra de son prix en proportion de l'apparente médiocrité de votre fortune. N'ayez au contraire aucune des qualités dont je viens de parler; manquez tout à la fois et d'esprit et de cœur: mais soyez riche, et, pour me servir d'une expression qui m'a toujours étonné dans l'acceptation que vulgairement on lui donne, sachez vous *faire honneur* de vos richesses; faites-vous remarquer par la somptuosité de votre train; que vos libéralités vous attirent une cour nombreuse et brillante; alors tous vos défauts seront tout autant de mérites, et vous en recueillerez les fruits et les applaudissements.

Bien des gens gémissent sur un semblable renversement de l'ordre; mais, dès qu'ils voient que c'est le seul moyen d'être estimé, de parvenir, ils suivent le torrent d'abord, et puis ils partagent l'erreur commune, et s'y livrent avec d'autant plus d'ardeur, que le terme où elle conduit a mieux de quoi flatter l'amour-propre.

Je vous le demande, mes chers auditeurs, de quoi n'est point capable un homme qu'un semblable intérêt anime? Ah! si l'ambitieux, le libertin, l'avare se livrent à d'épouvantables excès, quels seront ceux que produira l'amour du luxe, de cette passion que je vous ai montrée comme le nœud de toutes les autres passions, comme le seul moyen de les satisfaire toutes? Vous le verrez étouffer les cris de la conscience, repousser les exhortations de la piété, fouler aux pieds tous les principes de probité, de justice, d'honneur, pour atteindre ses fins; dépouiller l'un, arrêter l'autre; supplanter celui-ci, disgracier celui-là; les effacer tous, tels sont ses jeux les plus ordinaires.

Mais c'est manquer à tous les préceptes de la morale; mais c'est n'avoir aucune idée de la vertu; belle raison! Et qu'est-ce donc que la vertu, je vous prie, dans le monde? est-ce un moyen d'y réussir? Le contraire vous est démontré: ne parlez donc plus de vertu. Le luxe! le luxe!... le luxe est tout, et la vertu n'est rien; et puis l'amour de soi manquera-t-il de raisons ou de prétextes pour excuser, pour justifier même ce que quelques austères censeurs, hommes vains, personnages importants, restes grossiers d'un autre âge et qui n'ont pas su marcher avec le siècle, oseraient se permettre aujourd'hui de blâmer? Si le fait qu'ils reprochent est coupable, l'intention l'est-elle? Ont-ils considéré l'importance des motifs qui l'ont déterminé? N'ont-ils pas vu que l'on avait des droits, des prétentions, un nom à soutenir, des mérites à produire, des services à faire valoir, une famille à élever, un rang à obtenir ou à conserver? Quels objets! A les considérer sous un certain point de vue, tout le reste auprès d'eux n'est rien... Qu'importe, après

tout, de quelle manière on parvienne; faut-il s'arrêter aux moyens? Si le succès les couronne, c'en est assez; le succès justifie tout... Hélas! hélas! mes frères, ce langage vous semble une raillerie, et malheureusement il n'exprime qu'une affreuse vérité; oui, chrétiens, il n'est guère que les crimes malheureux qui soient flétris dans le monde? Or, avec de telles dispositions à l'injustice, pourra-t-on être longtemps fidèles.

II. Et maintenant, combien est vif et pressant ce grand intérêt qu'inspire la passion du luxe à ceux qu'elle a séduits? Jugez-en vous-mêmes par les détails auxquels je vais me livrer à présent. Pour fournir aux folles dépenses d'un luxe ruineux, non-seulement il faut, à quelque prix que ce soit, s'enrichir, mais il faut le faire sans délais, il faut le faire rapidement. La vie est courte, et si l'on ne se presse pas de jouir, on ne jouira pas. La scène des prospérités humaines change ou varie à tout moment. Chaque jour de nouvelles fortunes s'élèvent, et la vitesse de leur accroissement n'étonne pas moins que leur éclat; ainsi les moindres lenteurs peuvent être funestes, quiconque veut s'enrichir et cependant ralentit sa marche, s'expose à perdre son rang, à retomber au plus bas degré, à se voir éclipser par mille autres.

Cette observation faite, on ne délibère plus, ou du moins on ne délibère que sur le choix des moyens les moins longs et les plus efficaces. L'industrie, le travail, une sage économie, une opiniâtre assiduité à donner tous ses soins à ses affaires, tels seraient ceux qui sont permis: mais leur effet ne peut être assez prompt, et l'on aurait trop tard tout ce qu'il faut pour étaler ce luxe devenu l'unique objet des convoitises du cœur. Il faut donc se jeter dans une carrière plus courte; l'intrigue, la protection, le trafic présentent de plus grands avantages; bien sot qui les négligerait! Dès lors entreprises hardies, emplois critiques, fonctions chargées de la haine ou du mépris public! On essaye de tout; faut-il corrompre des domestiques, surprendre la religion des grands, se prêter basement à des vues criminelles, abuser d'une triste nécessité, employer l'artifice ou la violence? on hésite un instant, avant de franchir le seuil de l'honneur; mais l'espérance brille au delà et le seuil de l'honneur est franchi. Et la sainteté de l'autel, grand Dieu! n'est-elle point aussi profanée quelquefois, par suite des désirs intéressés de la passion du luxe? Ah! la contagion qui a infecté les autres ordres de la société n'a point épargné non plus cette portion de votre héritage. Cet humble détachement, qui jadis faisait tout à la fois la gloire et le mérite de vos prêtres, n'est-il pas aujourd'hui remplacé par le faste d'une magnificence accusatrice? Oui, le luxe a pénétré jusque dans le sanctuaire; il y poursuit, il y brigue les faveurs de la fortune, avec la même ardeur et à l'aide des mêmes moyens que ceux que

l'on ose employer dans le monde. Que sais-je, même, si les trésors de la charité des fidèles sont toujours à l'abri d'une coupable avidité, et si le sacrilège n'ajoute point un crime de plus à de criantes injustices ?

Je n'entreprendrai point de dévoiler le mystère des subtilités, des ruses et des artifices sur lesquels cette passion infame a fondé ses succès ; c'est un impénétrable labyrinthe ; mais un coup d'œil jeté rapidement sur ce qui se passe dans le monde, n'en fait-il point présumer assez !

De tous côtés on réclame contre l'absence de la bonne foi : il n'y a plus de sûreté dans les relations sociales ; la méfiance préside à tous les contrats, la présomption détermine toutes les démarches. Quelque intervalle qui sépare les rangs qu'occupent les diverses classes, on ne désespère point de le franchir, et le luxe d'ailleurs rapproche tous les rangs et confond toutes les conditions.

Les vicissitudes de la fortune étaient rares autrefois, ou si quelques élévations imprévues venaient de temps en temps étonner nos pères, les causes en restaient ignorées, du moins nul ne réclamait alors contre d'injustes usurpations. Mais aujourd'hui l'on dirait que cet être fantastique que le paganisme divinisa et dont l'attribut principal était une capricieuse inconstance, se fait, en effet, un jeu de produire au grand jour les hommes les plus vils, après les avoir enrichis, tandis qu'à côté d'eux on voit rentrer dans une sorte de néant les familles les plus illustres, les personnages les mieux accrédités ; le décroissement subit des uns suit de près les rapides progrès des autres.

Ces hommes nouveaux sont comme ces torrents impétueux qu'enfantent momentanément les orages et la tempête, et dont, au retour du soleil, on ne reconnaît le cours desséché qu'en suivant dans le flanc des montagnes la trace profondément sillonnée de leurs ravages.

De même ils ne seraient point aperçus dans leur course, s'ils ne laissaient après eux de funestes marques de leur passage, et les déplorables effets de leurs trahisons, de leurs violences et de leurs malversations ; si les cris de l'orphelin et de la veuve dépouillés ne les poursuivaient jusques à ces postes élevés qu'ils sont parvenus à atteindre.

Déjà le sage nous avait signalé les injustices inévitables d'une cupidité trop empressée ; il ne reconnaît point d'innocents désirs partout où il remarque de l'ardeur et de l'impatience à les satisfaire. Le chemin qui conduit à une grande fortune est long et pénible, semé d'écueils, traversé par mille précipices ; alors donc que l'on voit des personnes paraître tout à coup à l'extrémité opposée, à l'instant même où elles viennent de se présenter à l'entrée de cette carrière difficile, ne peut-on pas juger, par la rapidité de leur course, de la criminalité des procédés employés par elles, dès que le

Sage en juge par la vivacité seule de leurs désirs ? *Qui festinat ditari, non erit innocens.* (Prov., XXVIII, 20.)

Et croyez-vous que de telles gens sachent ou puissent s'imposer des bornes et s'arrêter enfin sur un point quelconque de la roue ? Non, chrétiens auditeurs, on ne se trouve jamais assez haut. Chaque jour voit éclore dans l'esprit de nouveaux projets, chaque jour voit tenter de bien plus grandes entreprises ; chaque jour, par conséquent, est témoin d'injustices nouvelles. Vous rappelez-vous cette divinité fausse dont vous parle le prophète Daniel, qui dévorait dans la nuit toutes les offrandes du jour, quelque nombreuses, quelque abondantes qu'elles eussent été. Cette image du luxe, mes frères, est frappante de vérité : tel, en effet, et non moins avide, il consomme en un seul moment tout le fruit des plus étonnantes prospérités.... Insatiable, ses besoins croissent en proportion des moyens d'y pourvoir. Capricieux et fantasque, il dédaigne bientôt ce qu'il a, pour courir après tout ce qu'il n'a point encore. Il réunit les goûts les plus extrêmes et les plus opposés. Il aime et le brillant et le solide, et le faste et la simplicité, et l'afféterie des manières, et le naturel du bon ton. Tantôt il se montre populaire et bon, tantôt il affiche l'orgueil et la dédaigneuse fierté des grands. La mode et la délicatesse enchaînent toujours en sa faveur sur leurs inventions passées, et leurs nouvelles inventions passent, pour céder la place à d'autres, avec la vitesse de l'éclair. Les sectaires du luxe ne savent plus comment se nourrir, se loger, se vêtir ; la différence des conditions n'est point marquée chez eux par la différence des costumes, parce que chacun recherche ce qui lui plaît ; or, ce qui plaît varie à chaque instant ; aussi bien les voit-on rouler sans cesse dans un cercle sans fin de besoins et de désirs toujours renaissants. Quelle étrange manie que celle-là, mes frères ! Que de trésors n'épuiserait-elle pas ! Aussi voyons-nous que ceux qui s'en trouvent atteints, sont pauvres dans leur opulence, et manquent de tout au sein d'une abondance honteuse. De là la nécessité de se créer ressources sur ressources, et d'entasser crimes sur crimes. L'iniquité est féconde en produits ; ayez recours à moi, dit-elle aux hommes, comme autrefois l'esprit infernal le disait au Sauveur du monde ; ayez recours à moi ; sacrifiez à mes autels, et je vous donnerai tout ce que vous voudrez. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (Matth., IV, 9.)

Et croyez-vous que l'on résiste à cette voix trop séduisante ? Croyez-vous que des cœurs amollis par les prodigalités du luxe se fassent un scrupule de confondre dans un culte commun cette autre idole qui seule peut servir d'appui au premier objet de leurs vœux les plus empressés ? Hélas ! non, chrétiens auditeurs, le premier pas est le seul qui coûte, et depuis trop longtemps le premier pas est fait.

Aussi, malheur à ceux qui se trouvent exposés à la rapacité de ces vampires ! ceux là deviendront tôt ou tard les victimes de la violence ou de l'astuce ; rien n'est sacré pour la cupidité. La vigne de Naboth ne fut point à l'abri des entreprises d'Achab. L'attachement religieux du juif à l'héritage de ses pères ne fit qu'irriter la convoitise du prince, et la résistance du sujet excita ses fureurs. Bientôt lâchement et fausement accusé du crime de lèse-majesté, il subit une condamnation injuste, et son modeste patrimoine devient la proie de son trop puissant adversaire. Des spectacles de cette nature se renouvellent à chaque instant sous nos yeux, quoique avec moins d'éclat ; comptez les malheureux que fait l'amour immodéré du luxe. Je ne vois partout que des familles dépouillées, expulsées du toit paternel, et privées de tous les fruits d'une longue épargne ou d'une laborieuse industrie. Les moyens les plus bas et les démarches les plus viles ne répugnent point, pour s'enrichir aux dépens du prochain ; l'on va jusqu'à trafiquer de sa conscience, jusqu'à vendre son suffrage au cher denier ; ce ne sont que d'adroits emprunts que l'on fait avec l'intention de ne jamais rendre, que dettes sacrées et d'honneur que l'on ne paie pas, que profits souvent bonteux qu'on détourne au préjudice de ceux dont ils apaiseraient la faim peut-être ; que justes salaires qu'on retient à l'encontre de misérables ouvriers ou même de serviteurs fidèles ; c'est ainsi qu'autour de lui le luxe répand et la consternation et la misère. Encore s'il était accessible à la pitié ! si quelquefois on le surprenait à soulager les maux qu'il a faits..... Accessible à la pitié ! le luxe ! ah ! ne l'espérez pas : il a des entrailles de bronze..... L'Evangile nous l'a parfaitement dépeint sous les traits de l'homme riche et voluptueux qui nage dans les délices et qui se livre, sous les lambris dorés d'un palais magnifique, aux plaisirs de la sensualité et de la bonne chère, tandis que, couvert de plaies et mourant de faim, Lazare tend inutilement vers lui des mains suppliantes. Grand Dieu ! que de mauvais riches, que de Lazares je connais !

Voyez ces squelettes pâles et défigurés qui traînent, de châteaux en châteaux, les restes d'une vie qui s'éteint ; voyez-les errer tristement à l'entour des heureux du siècle ; entendez-les réclamer à la fois et leur justice et leur compassion ; et ces heureux du siècle, voyez-les insensibles aux horreurs d'un spectacle qui porte avec lui souvent l'affreuse empreinte de leurs perfidies, de leurs vexations et de leurs rapines ! Voyez-les poursuivre avec indifférence le cours de leurs joies insensées, et conserver, à la vue des souffrances de leurs victimes, le plus imperturbable sang-froid et la plus désolante apathie, si même ils ne repoussent point leurs importunités par d'insolents refus ou par de cruelles injures.

Et savez-vous quelle en est la cause ?

Croyez-vous qu'ils ont perdu sans retour toute espèce de sentiments ? Je ne peux pas m'accoutumer à une pensée aussi désespérante, et qui serait trop ignominieuse pour l'humanité ; mais leurs prodigalités excessives absorbent jusqu'à l'obole destinée au soulagement du pauvre. Comment auraient-ils du superflu au milieu de ces domestiques nombreux, de ces palais, de ces équipages qu'il faut entretenir dans ce flux et reflux continuels de singularités et de modes dont ils sont les esclaves, à la suite de ces dépenses fastueuses et de tous les jours qu'ils ont à faire ? Toutes les richesses du monde ne suffiraient point au détail immense des besoins qu'ils se créent. Insensés ! pourrais-je m'écrier avec un sage écrivain des anciens temps (Zénon), insensés ! voulez-vous donc attirer à vous seuls tous les biens et tous les honneurs ? Voulez-vous donc régner seuls dans l'univers, ou faudra-t-il que Dieu fasse de nouveaux trésors et de nouvelles terres pour les infortunés dont vous dévorez la substance et la vie ?

L'équité naturelle est donc bannie des lieux où le luxe exerce son empire ; il y a plus, les lois y sont impuissantes, et je m'en vais vous le prouver.

SECONDE PARTIE.

Il y a cette différence entre l'avarice et le luxe qui se ressemblent d'ailleurs par tant d'endroits, que l'avarice ne recherche l'or qu'afin de l'entasser, et que le luxe ne veut le posséder qu'afin de le répandre. Le premier de ces vices aime les richesses pour elles-mêmes ; le second, à cause de l'honneur qui lui en revient ; aussi, si les premiers mouvements du luxe sont marqués au coin de la plus révoltante injustice, ses démarches ultérieures sont toutes déterminées par l'orgueil, l'ostentation, la fierté, la présomption, forment son cortège ; et vous, simplicité, douceur, soumission, vertus évangéliques, disparaissez ; cédez la place à vos rivales jusqu'à ce que l'excès de leur désordre contraigne les faibles mortels à reconnaître enfin la sagesse et la nécessité de vos lois.

I. Lorsque je dis l'ostentation, je n'entends point parler de cet éclat qui sert à marquer la naissance, le rang ou la dignité, ces distinctions sont nécessaires ; la loi de Dieu n'y est point opposée, elle les autorise même ; l'existence de la grande société des hommes en dépend. Ils doivent être maintenus dans cette subordination mutuelle qu'ils se doivent selon le degré de leur inégalité civile ; et, pour que ceux qui exercent l'autorité soient reconnus et respectés, il faut que des signes sensibles produisent au dehors d'eux-mêmes le caractère de leurs fonctions, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces signes les plus ordinaires sont en général des vêtements plus ou moins magnifiques, et des privilèges de préséance. Bien loin de reprendre celui qui

se montre avec les distinctions et sous les décors qui sont propres à son état, quoiqu'ils soient brillants et superbes, on devrait le blâmer, si l'affectation d'une simplicité déplacée l'exposait à perdre dans l'estime des hommes les égards dus au personnage qu'il représente.

Mais ce que j'appelle ostentation, c'est tout cet attirail de couleurs et d'ornements, quelquefois ridicules, dont on embellit, ou dont on charge inutilement son costume dans le seul but d'en étaler la pompe, de se faire remarquer et de plaire. Comme il est plus facile au luxe de jouer le mérite que de l'acquiescer, il abandonne ordinairement la réalité pour courir après l'apparence, et malheureusement le jugement des hommes que l'extérieur frappe d'abord, vient aider et entretenir l'illusion. Qui pourrait par exemple décrire tout ce qu'un sexe enorgueilli d'une vaine beauté, met en œuvre pour en relever les avantages frivoles, ou pour en réparer les moindres disgrâces ? Le détail des moyens et des artifices employés à cette fin par les femmes serait immense. Etoffes rares, pierres précieuses, riches métaux, meubles curieux, chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, tout est mis à contribution par elles, et leur imagination qui n'est occupée que du désir de plaire s'épuise en inventions nouvelles, souvent bizarres comme leurs caprices.

Que sais-je si cette puérile et vaniteuse émulation n'a pas encore atteint les hommes ? Peut-être même y a-t-il dans leurs rangs plus de recherche et d'afféterie ? peut-être aussi le soin de leur parure absorbe-t-il un temps plus précieux, et engage-t-il à de plus grandes dépenses ? Que sais-je si les raffinements d'une orgueilleuse hypocrisie n'ont point introduit chez l'un et chez l'autre sexe les plus graves excès ; si le luxe, pour conserver un extérieur décent et religieux en apparence au milieu de tout le faste de ses mondanités, n'a pas mis en œuvre toutes les ressources de son adresse ; si le contraste de la simplicité religieuse et de l'orgueil mondain n'a pas donné lieu à une singularité de modes et de goûts dont on n'avait plus entendu parler ? Quoi qu'il en soit, on se dispute à

l'envi à qui brillera le plus par le pompeux étalage de ses profusions ; les grands, pour ne point être éclipsés par les petits, et les petits, pour égaler ou surpasser les grands. Ainsi, au milieu de ce conflit continu de fantaisies et de frivolités, tout se mêle, tout se confond ; les signaux distinctifs disparaissent, les préséances sont ordinairement pour ceux qui ne les méritent pas, parce que c'est ordinairement sur eux que le luxe attire tous les regards.

En vain les lois réclament-elles contre les injustes usurpations de la vanité, et que peuvent les lois, lorsque le luxe qui fixe l'opinion, favorise toutes les entreprises de l'orgueil ? On ne rencontre à chaque pas que des déguisements empruntés, à la faveur desquels on cherche à en imposer à des yeux prévenus. Ce ne sont point des Saül (8) ou des femmes de Jéroboam (9) qui, sous la simplicité d'un vêtement étranger, veulent dérober la dignité de leurs personnes à la curiosité des indiscrets. Ce sont souvent des hommes et des femmes sortis de la lie du peuple, et qui se métamorphosent pour cacher, sous un faux air de grandeur, la bassesse d'une naissance obscure, ou la honte d'une profession humiliante. Les noms, les titres, la généalogie des grands, sont la proie d'une multitude méprisable qui s'en empare et qui s'en glorifie. Fantômes spécieux ! combien de temps encore abuserez-vous les hommes par vos prestiges vains, pour insulter au malheur des temps et à la misère publique ?

Cependant grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! car vous suscitez en même temps parmi nous, et afin que quelques exemples des vertus chrétiennes nous restent au milieu de la corruption générale, vous suscitez de ces âmes nobles et généreuses qui, quelques soient les avantages réels de leur position sociale, abandonnent sans regrets le rôle distingué qu'elles pouvaient jeter dans le monde, pour s'ensevelir dans la retraite et se consacrer uniquement à votre service. Elles sont inaccessibles aux impressions du luxe ; elles en dédaignent le faste ; les applaudissements des hommes sont pour elles sans prix. Seraient-elles

(8) Saül faisait la guerre aux Philistins : il aperçut du haut de la montagne de Gelboé l'armée de ses ennemis campés à Sanam, dans la vallée de Jesraël. Il fut épouvanté de leur nombre prodigieux et eut recours aux prophètes, afin de consulter le Seigneur ; mais Saul avait cessé d'être un prince selon le cœur de Dieu ; il n'en reçut aucune réponse.

Désespéré, il veut s'adresser à une magicienne célèbre et qui surtout avait la réputation d'évoquer les morts. Mais comme quelque temps auparavant il avait banni tous les sorciers du royaume d'Israël, il n'osa point recourir à la Pythonisse sans se déguiser, afin de n'être reconnu ni d'elle, ni de ceux qu'il pourrait reconnaître (I Reg., XXVIII) : c'est à ce déguisement que l'auteur des sermons fait allusion dans ce passage. (Note du premier éditeur.)

(9) Jéroboam avait encouru la disgrâce du ciel. Son fils Abia tomba malade : il voulut consulter à cette

occasion le prophète Ahias ; mais il craignait, à raison de sa conduite de se présenter lui-même devant l'homme de Dieu. En conséquence, il lui envoya la reine, qui, pour ne point en être reconnue et en obtenir une réponse favorable, se déguisa sous les vêtements d'une femme du commun ; mais à peine eut-elle dépassé le seuil de la maison du prophète, que celui-ci, qui ne pouvait la distinguer à cause de son grand âge, s'écria : *Pourquoi vous déguisez-vous, femme de Jéroboam ? Allez, et rapportez lui les paroles du Seigneur : Je vous ai fait roi de mon peuple, et vous, vous m'avez été infidèle ; vous avez sacrifié à des dieux étrangers. C'est pourquoi j'exterminerai sa maison ; ceux qui périront dans la ville seront livrés aux chiens, et ceux qui mourront dans les champs deviendront la pâture des oiseaux du ciel. A l'égard de l'enfant pour lequel vous venez me consulter, il mourra de sa maladie et tout Israël pleurera.* (III Reg., XIV, 6-13.) (Note du premier éditeur.)

aveugles dans leur détermination ? Se tromperaient-elles ? Oh ! non : car elles suivent et les principes et les exemples de leur divin modèle, et il ne peut y avoir que de la sagesse dans une conduite réglée sur l'esprit de l'Evangile.

Il n'y a donc erreur et bien coupable erreur que dans la conduite opposée, et le paganisme lui-même en a souvent proclamé le principe et censuré les conséquences ; je doute néanmoins que le luxe ait jamais fourni à l'indignation de ses sages des motifs plus puissants que ceux qu'il présente aujourd'hui à la nôtre au sein du christianisme, et sous l'influence d'une religion qui ne prêche que l'humilité.

Qu'il s'en faut toutefois que cette passion déplorable attire à ceux qu'elle tyrannise une gloire assurée et durable. Ils s'éblouissent au premier coup-d'œil, et surprennent quelques bravos ; mais le premier engouement passé, l'opinion elle-même les précipite du faite sur lequel elle les a momentanément élevés. Soit dépit, soit jalousie, on déchire bientôt le voile qui les couvre, et réduits à leur nudité, ils ne paraissent que plus ignobles. Ils sont en butte aux sarcasmes les plus piquants, et aux plus amères plaisanteries. Le contraste dont ils offrent les traits, augmente le ridicule de leur fausse grandeur ; heureux, si la critique dont ils deviennent l'objet, leur servait de leçon et parvenait à les corriger ! mais tels n'en sont point les effets. Ils se raidissent au contraire dans leur ostentation empruntée ; ce qui devrait humilier une âme délicate, irrite leur orgueil, et la fierté des manières ne fait que donner à leurs vices un plus grand degré d'intensité.

II. Quel est l'homme en effet qui, séduit par tous les prestiges de la pompe dont il s'environne, étourdi par le bruit et le fracas d'un grand train, pourra ne point s'égarer dans la vanité de ses pensées, et ne point se complaire en sa propre perfection, quoiqu'elle ne soit que chimérique, au mépris des jugements des autres hommes, et à l'exemple du pharisien insolent qui se croyait d'une nature supérieure. *Non sum sicut cæteri hominum.* (Luc., XVIII, 11.) D'ailleurs ne lui reste-t-il pas toujours quelques flatteurs ou quelques complaisants ? Ceux-là même qui, dans le fond du cœur, se raillent de lui ; ceux qui, quand il est absent, en font l'objet public de leur dérision, n'ont-ils point la fausseté de lui prodiguer l'encens dès qu'il reparaît, de lui témoigner leur empressément, de le caresser, de leurs assiduités et de leur vain respect ? L'insensé il avale à longs traits le poison que lui présentent des mains en apparence amies, et à la suite de tous les hommages qu'il reçoit, il ne lui reste qu'une idée avantageuse de sa personne. Il affecte dès lors les habitudes les plus hautes et les plus dédaigneuses, soit pour faire perdre le souvenir de ce qu'il fut, soit pour se procurer une sorte de dédommagement de ses humiliations passées ; et voyez qu'elles sont

les conséquences funestes de sa fierté.

Elle tue l'amitié ; car ce généreux sentiment ne peut exister dans toute sa pureté qu'entre gens égaux, ou qui réciproquement se croient tels. Les anciens amis méconnus ou rebutés, l'homme fier en cherche de nouveaux, mais seulement dans les rangs distingués, parce qu'il croit qu'il est à leur niveau. Aussi le voyez-vous se renfermer dans un cercle étroit, se choisir une société peu nombreuse de ce que l'on appelle les personnes comme il faut, et désavouer comme indignes de lui ses parents les plus proches, ses frères, et jusque aux auteurs de ses jours, violant ainsi, sans scrupule et de gaieté de cœur, les plus saintes lois de la nature.

Elle crée l'égoïsme ; car, dans la fausse idée que l'homme fier se fait de son propre mérite, il veut attirer tout à lui, il imagine qu'il a des droits à tout et qu'il ne doit rien à personne, il reçoit volontiers tous les services, et il n'en rend aucun ; jaloux à l'excès de sa suprématie prétendue, le plus léger oubli de sa personne, la plus petite inattention, la moindre préférence accordée à autrui, sont presque autant de crimes de lèse-majesté. Son humeur est bizarre, son abord difficile, ses procédés violents, son ton décisif et tranchant ; il ne souffre aucune opposition, toute contradiction l'offense ; il n'admire, il n'estime que lui ; mais il s'estime et s'admire jusques dans les plus petites choses, tandis qu'il censure ou relève sans discrétion tous les défauts de son prochain, à moins que, par ses louanges importunes, il ne s'attache à mendier quelques louanges aussi. Il affecte un froid qui glace, un mépris qui révolte ; en un seul mot la loi la plus sacrée du christianisme, celle de la charité est, sans autorité pour lui.

III. L'affectation des manières hautes et fières finit par séduire ceux-là même qui savent bien que cette habitude n'est de leur part que de l'affectation ; aussi la présomption la plus ridicule la suit-elle de près, si elle ne l'a point précédée. Le sentiment que l'on a de sa propre excellence naît et se fortifie de toutes les frivoles idées d'une vanité mal entendue. Les anges sont à peine créés qu'ils jettent sur la gloire du Créateur un regard complaisant : des désirs ambitieux remuent ces intelligences célestes, elle oseut se confier en elles-mêmes ; bientôt elles deviennent téméraires, elles poussent l'audace jusqu'à élever leurs trônes auprès du trône du Tout-Puissant, jusqu'à se comparer à lui : *Conscendam et ero similis Altissimo.* (Isa., XIV, 14.)

Roboam est jeune encore, sans lumières et sans expérience. Le sceptre d'Israël est remis en ses mains, et voilà qu'ébloui de l'éclat du diadème, il se préfère à Salomon, le plus sage des rois.

De combien d'imprudents de ce genre la religion et l'Etat ne sont-ils point tous les jours les victimes ? L'ignorance et l'impéritie briguent les emplois les plus diffi-

ciles et les postes les plus importants : pourvu qu'elles puissent en soutenir l'éclat extérieur, elles imaginent avoir tout fait : de là l'avilissement des charges, des emplois et des dignités. Presque personne n'est à sa place. Celui qui devrait obéir commande ; celui qui devrait consulter juge et prononce ; celui qui n'est propre à rien s'ingère dans les plus hautes entreprises. Là où la sagesse et la vertu nous paraîtraient indispensables, le luxe a mis de la magnificence et du clinquant, et la société se trouve gouvernée par des hommes trop semblables à ces simulacres d'or et d'argent que le Prophète reproche aux nations, et qui ont des pieds pour ne point se mouvoir, des mains pour ne point agir, des oreilles pour ne point entendre et des yeux pour ne point voir. Malheur aux peuples que de pareils fléaux désolent ! le trouble et la confusion sont chez eux les indispensables résultats de l'injustice et de la tyrannie qui les dominent sottement.

Mais, si l'homme vain s'abuse au point de prétendre à des honneurs pour lesquels il ne fut jamais fait, l'illusion qui l'aveugle ne le séduira-t-elle point assez pour le porter à méconnaître les droits de l'autorité légitime dont il dépend ? Persuadé qu'il peut aller de pair avec ses supérieurs, accoutumé à leur disputer au dehors les avantages de la représentation, se soumettra-t-il volontiers à des ordres qui le ravaleront dans sa propre opinion, par cela seul qu'ils lui feraient sentir son infériorité ? Non, chrétiens auditeurs ; de deux choses l'une : ou cet homme secoue le joug tout d'un coup et lève effrontément le masque de la révolte, ou bien il s'attache à le rendre de jour en jour plus léger, à force de réserves ou de dispenses, qui sont autant d'atteintes portées à la subordination.

Eh ! qu'aurait-il à craindre de son esprit d'indépendance ? le faste qui l'environne lui sert en quelque sorte d'épée contre la sévérité des lois. Leur glaive n'atteint jamais que des révoltés obscurs, tandis que le luxe imprime à ses adorateurs un air de puissance et de protection, qui les enhardit aux plus grands attentats par l'espérance de l'impunité.

Comment ces hommes présomptueux seraient-ils retenus par le frein des lois civiles, lorsque la majesté de l'Être suprême n'est point elle-même à l'abri de leurs outrages les plus sanglants ? Si l'amour et le culte du luxe n'ont point encore éteint en eux les dernières lueurs de la foi, ce déplorable résultat d'une trop funeste passion n'est, hélas ! que trop près de se manifester. La Vérité même l'a dit : On ne peut point servir deux maîtres à la fois : *Non potestis Deo servire et mammonæ* (10). (Matth., VI, 24.)

En effet, remarquez cet étrange contraste.

(10) L'expression *mammona* appartient à l'ancien syriaque et signifie richesses. Saint Augustin l'attribue à la langue d'Afrique, et dit qu'elle exprime le gain : « *Mammona apud Hebræos divitiæ appellari*

D'un côté une religion dont les mystères ne semblent exister que pour humilier et confondre l'orgueil des hommes, et de l'autre un culte idolâtre dont le brillant appareil est l'ouvrage de l'orgueil lui-même. Amenez au tribunal de la pénitence, retez aux pieds des autels, pour qu'ils assistent à l'humble immolation de l'Homme-Dieu, introduisez dans nos temples, pour qu'ils entendent nos instructions sans art et sans éloquence, ces hommes et ces femmes du monde, parés de tous leurs vaineux ornements et le cœur plein de toutes leurs faiblesses ; pensez-vous qu'ils seront capables de ces grands sentiments de douleur, de modestie, de soumission dont ils devraient être pénétrés, s'ils avaient la foi ? pensez-vous qu'ils puissent être touchés des objets invisibles de notre croyance, au milieu des impressions sensibles et contraires qu'ils reçoivent de tout ce qui les environne ?

Ne cherchons point dans d'autres causes, chrétiens auditeurs, le principe de cet esprit de vertige et d'irrégion qui se répand avec tant de scandale que le sexe dévot lui-même cesse de mériter le titre qui faisait son plus bel ornement. Si nos temples sont déserts, nos mystères abandonnés, la parole de Dieu flétrie ; si tant d'écrivains impies se jouent des plus saintes vérités, soit en les obscurcissant par leurs doutes, soit en les avilissant par leurs railleries ; si le respect humain ose faire un indigne mélange des pratiques de la piété et des usages du monde ; si l'indécence des ajustements vient se donner en spectacle dans nos assemblées chrétiennes, comme pour élever autel contre autel, détourner les regards des fidèles du véritable objet de leurs adorations, et disputer leurs cœurs à Dieu ; si la vertu est l'objet des divisions et des malices de ce qu'on nomme bel esprit ; si la sainteté même du sanctuaire n'est point à l'abri de la censure de nos sociétés ; si leurs coryphées osent en déchirer le voile mystérieux, rire de ses oracles, ou les interpréter au gré de leurs préventions ; en un seul mot si le christianisme déserte la France, n'en doutez pas, mes frères, c'est le luxe qui l'en bannit, c'est là l'idole qu'on substitue au vrai Dieu ; et le vrai Dieu et cette idole ne peuvent dominer ensemble. *Nemo potest Deo servire et mammonæ.*

Voilà donc les lois divines et humaines foulées aux pieds, méconnues, sans force et sans autorité dans les lieux où règne le luxe ! Or, qu'y aura-t-il de fixe et d'assuré là où l'erreur ne reconnaît plus aucun frein ? Les membres de la société désunis par des intérêts opposés, seront sans cesse occupés à se nuire. Les voyez-vous se rencontrer à chaque pas pour se heurter avec violence, semblables aux flots de la mer agitée, qui s'élèvent, se poussent, se pressent les uns

dicunt. Congruit et Punicum nomen ; nam lucrum Punicè *mammon* dicitur. » (S. Aug., *De serm. Domini in monte*, l. II, ch. 4, n° 47. (Note du premier éditeur.)

contre les autres, et viennent se briser enfin contre le rivage. J'ai donc eu raison de vous le dire ; le luxe naît dans l'injustice, je l'ai établi ; il est entretenu par l'orgueil, par conséquent il tue les lois, je viens de le prouver ; ajoutons ce dernier trait encore : il tue les mœurs, et la mollesse vient toujours à sa suite énerver à la fois l'esprit, le cœur et les sens. Nous ferons de l'examen de cette proposition l'objet d'une troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

L'esprit de l'homme est fait pour connaître Dieu et étudier sa loi. Cependant, chrétiens auditeurs, vous le savez et vous l'éprouvez vous-mêmes, il ne s'élève qu'avec une sorte de peine vers les objets placés dans des régions supérieures. Si quelquefois il les aperçoit, il n'arrête son attention sur eux qu'avec effort ; il a besoin de se roidir contre ses inclinations naturelles, et malheureusement il abandonne, avec un empressement bien funeste, ce qu'il regarde comme un trop pénible travail. Aura-t-il un empressement moins vif à reporter son attention, qui ne peut pas demeurer inactive, vers une occupation plus conforme à ses goûts, et dont l'habitude du luxe a pris soin de lui tracer le cadre ? je veux parler de la connaissance du monde, de ses usages et de ses jeux, de ses plaisirs et de ses folies.

S'il s'agit seulement de s'arrêter à méditer avec quelque soin sur nos devoirs, nos mœurs et notre religion ; s'il s'agit d'en concilier les rapports différents, d'en démêler le génie, d'en diriger la pratique ; quelque intéressant que puisse être un pareil examen, quelque satisfaisant qu'en soit le résultat pour celui qui se consacre à approfondir tant de sublimes vérités, une étude de ce genre exige des recherches trop laborieuses, pour ne point sembler repoussante à la multitude ; elle est comme réservée à un petit nombre d'hommes spéculatifs, et ceux-ci que la charité anime font une vaine dépense de temps, en s'attachant à instruire ceux de leurs frères qui n'ont pas voulu prendre la peine de s'instruire eux-mêmes ; ils parlent à des sourds, ils présentent leurs ouvrages à lire à des aveugles.

Les heures qu'on est contraint de passer seul (car on ne peut cependant point être constamment entouré de la tourbe des oisifs du siècle,) on les emploie à la lecture si facile et si agréable de ces volumes dont tout est mou, le sujet, le style, les ornements, le format. Là, l'imagination est conduite sans aucune espèce de secousse, ou plutôt délicieusement promenade au travers d'une foule d'images riantes et de sensations voluptueuses ; les aventures les plus singulières et qui se multiplient à chaque pas, excitent sa curiosité, agacent jusqu'à sa paresse. Le ton tantôt sérieux et tantôt enjoué de l'auteur, le soin qu'il a de mettre en scène tour à tour et la bas-

sesse et la grandeur, et la haine et l'amour, et le vice et la vertu, présentent dans ces tableaux les contrastes les plus piquants, au milieu desquels tous les traits employés à peindre le monde, dans tout ce qu'il a d'attrayant, sont ménagés avec tant d'art, que les plaisirs de ces douces fictions égalent ou surpassent ceux que procurent les réalités. Et encore ne parlé-je point de ces rapsodies dégoûtantes, dans lesquelles le cynisme le plus effronté dépose toutes ses ordures. Je me plais à penser en effet que, quelle que soit la corruption des gens que le luxe a énervés, ils ont conservé toutefois une certaine délicatesse de sentiments qui leur rendrait insupportables les images trop indécentement obscènes du libertinage tout nu. Telle est la source dans laquelle on puise, sans efforts et sans gêne, les connaissances dont on croit que l'on doit orner son esprit, les seules nécessaires en effet pour répandre l'éclat trompeur qui est l'unique éclat du luxe. Tels sont les enseignements que l'on ne craint point de fournir à une jeunesse curieuse : c'est là le prytanée de ses mœurs.

L'usage et la pratique du monde viennent à l'appui de ces principes abominables. A cette éducation première succèdent en effet les visites, le jeu, les conversations libres, les parties de plaisir, les spectacles de toute espèce ; l'esprit se livre tout entier à ces objets et s'abandonne à une foule d'observations séduisantes qu'ils lui présentent tour à tour ; quelle école et quels maîtres ! grand Dieu ! Savoir décider ce qui est de mode ou ce qui ne l'est pas, connaître de la beauté d'un ajustement, se composer un extérieur convenable, prendre le ton du jour, se plier à toutes les manières propres aux circonstances et au temps, n'avoir point d'opinion à soi, quelle frivolité ! et voilà les plus sérieuses occupations des sectateurs du luxe ! C'est ainsi que pour eux des bagatelles, des riens ont cependant la plus haute importance.

Au milieu de distractions aussi vaines, quel goût peut-on conserver pour des exercices pieux, qui demandent du recueillement et de la réflexion ? Aucun ; aussi voit-on qu'ils sont omis ou négligés. C'est beaucoup si, par habitude, l'on s'assujettit à réciter, sans attention, le soir, quelques formules de prières, si, les jours obligés, l'on assiste à l'office divin, plus encore de corps que d'esprit, et parce que l'on se fait du temple du Seigneur un lieu de réunions profanes.

Quelle âme ainsi affaiblie sera capable de descendre dans le détail sérieux des affaires, d'accomplir des devoirs pénibles, de veiller à l'éducation d'une famille nombreuse, de présider au bon ordre d'une maison ? Quel homme ainsi formé pourra, s'il est homme public, étudier les intérêts des peuples, afin de les concilier, approfondir les lois divines et humaines, pour en être, dans l'occasion, l'arbitre ou l'interprète ? Quels soins, quand on les compare aux

plaisirs d'une vie molle et licencieuse, dont on s'est fait une douce manie ! D'une part, les plus essentielles obligations sont tristes et dégoûtantes ; d'autre part, tout ce qu'on nomme si faussement bienséance est enchantement, et l'on finit par ne plus rougir d'ignorer ce à quoi l'on devrait uniquement s'appliquer, tandis qu'on se fait gloire d'apprendre ce qu'il est dangereux de savoir. On méconnaît la véritable règle, et l'on se jette à corps perdu dans la voie du libertinage.

L'esprit ainsi livré par les amorcees du luxe aux criminelles distractions qui l'énervent, laisse le cœur comme une place ouverte à toutes les déprédations d'un ennemi victorieux. Quel empire la vertu peut-elle y exercer, quand la mollesse a gagné l'esprit et qu'elle en dirige toutes les pensées ? Il ne fallut qu'un regard téméraire lancé sur la femme d'Urie, pour faire du Roi-Propète un adultère, un meurtrier, et cependant il était fort. Quels seront donc les résultats de l'unique étude de ces ouvrages frivoles, dans lesquels sont mis en jeu des personnages imaginaires, dont la vie nous présente l'histoire des commencements, des progrès et du dénouement d'une passion dangereuse ? Quels seront les résultats de la fréquentation de ces spectacles où le vice est représenté sous les couleurs d'une morale insinuante, et qui pénètre à la faveur des sons les plus harmonieux et de tous les prestiges de l'illusion ? Quels seront les résultats d'une assiduité constante à ces cercles, à ces assemblées, asile des personnes oisives qui ne cherchent qu'à voir et à être vues, qui n'ont de soins que celui de plaire, de décence que l'indécence de leur parure, et qui ne recherchent de gloire que celle de briller par la liberté des propos et une certaine aisance dans la familiarité des manières, et dans tous les excès de l'enjouement et du badinage ?

Ce qui nous montre jusqu'à quel point le désordre est porté déjà, c'est qu'on loue publiquement ce qui est la ruine et la honte des mœurs ; c'est qu'on décore des titres d'aménité, de politesse et de bon ton, ce que les maîtres de la vie spirituelle ont regardé comme les symptômes d'une vertu mourante ; c'est qu'on applaudit, sous le nom d'usage du monde, à l'absence de toute pudeur, tandis que la modestie et la retenue si sagement et si expressément prescrites par l'Évangile, passent pour de l'hyppocrisie ou pour une sottise timidité.

Vous êtes donc trop précautionnées, âmes pieuses ! qui, éloignées des moindres périls, et rassurées par la constance même d'une fidélité, longtemps soutenues, n'en êtes pas moins dans une frayeur continuelle, et ne cessez de veiller à réprimer les mouvements du cœur, et si, malgré tous vos soins, il vous échappe tant de fautes, quelles craintes doit faire concevoir une jeunesse imprudente qui aime à se jouer sur le bord de tous les écueils, et qui, sans mesurer ses forces à celles de son ennemi,

s'essaye à tous les combats, dans lesquels une ardeur aveugle l'entraîne.

Cependant le poison de la mollesse gagne toujours, et les sens en reçoivent bientôt de mortelles atteintes, si le mal n'a déjà commencé pour eux. Le Seigneur crie à tous les hommes : *Si vous ne faites pénitence, vous mourrez tous*. La pénitence vous est nécessaire à tous, ou pour vous prémunir contre les attrails du péché, ou pour en expier la peine : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes vos simul peribitis*. (Luc., XIII, 5.) Et le luxe leur dit au contraire : amis, couronnez-vous de fleurs, jouissez du temps qui vous est accordé, et que mille plaisirs embellissent le court espace de la vie ; et la voix du Seigneur est méconnue, et les conseils du luxe sont suivis.

On ne refuse rien à ses esprits sensuels. C'est peu de faire ses efforts pour se soustraire aux douleurs inséparables de l'existence, on recherche toutes les voluptés à la fois.

Voyez s'élever de toutes parts ces palais enchantés, destinés à devenir autant de temples consacrés à la mollesse ; l'attention la plus délicate y ménage toutes les commodités et tous les agréments imaginables. Voyez les soins avec lesquels un intendant tout dévoué dresse cette petite armée de domestiques à prévenir tous les besoins de leur maître, et à se prêter à tous ses désirs, et à lui éviter la moindre peine par l'activité de leur service. Voyez ces équipages brillants d'or, sanctuaires mouvants de l'indolence, dans lesquels commodément assise elle goûte, dans les bras même de l'inaction et au milieu des délices d'un doux repos, toutes les jouissances d'une vie animée et agissante. Voyez ces tables... ces festins... quelle recherche, quelle profusion, quelle variété dans les mets ! le goût s'émousse et se blase ; mais l'art ne cesse d'inventer de nouveaux moyens de le ranimer et de le satisfaire. On force la nature elle-même à se prêter à toutes les fantaisies d'une sensualité dépravée ; on trouve le moyen d'intervertir en quelque sorte l'ordre des saisons et de devancer l'époque ordinaire de la maturité des fruits. Je ne m'arrêtera pas, chrétiens auditeurs, si je voulais tout dire. Tel est le siècle sous l'empire du luxe... Or, avec de telles mœurs est-il possible qu'on se conforme à la discipline austère de l'Eglise, que l'on observe la loi de l'abstinence et du jeûne ? Aussi combien ne demande-t-on pas de scandaleuses dispenses sous le moindre prétexte, comme pour se donner un plaisir plus piquant en se livrant à la bonne chère, au milieu de la pénitence publique. Et, que dis-je, n'a-t-on pas su trouver le moyen de faire de l'abstinence même un raffinement de délicatesse ? Allez, durant la sainte Quarantaine, assister aux repas des riches, de ceux même qui passent pour accomplir leur devoir de chrétiens, et revenez me dire ce que vous en pensez....

Je suis loin d'avoir épuisé un sujet d'une aussi vaste étendue, quoique j'aie dépassé

les bornes ordinaires du discours. Arrêtons-nous cependant ; car je crains de fatiguer vos attentions, et pour terminer le tableau par où nous l'avons commencé, après avoir vu l'équité, les lois, les mœurs en proie à la fureur de ce fléau du genre humain, voyons le terme fatal de tant de ravages. Le riche meurt, dit l'Evangile ; il meurt, cet homme fameux par ses grands biens et par ses dépenses fastueuses ; et quelles scènes horribles succèdent à celles d'une vie délicieuse. L'enfer est désormais le séjour de son âme : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.* (Luc., XVI, 22.) La volupté lui prodiguait toutes ses laveurs, et désormais il n'obtiendra même pas une goutte d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Quelle épouvantable révolution ! aujourd'hui toute la pompe du monde l'environne ; il nage dans l'abondance, demain le dénuement le plus absolu sera son partage ; aujourd'hui tous les plaisirs le caressent, demain tous les tourments le rongeront ; aujourd'hui il brille au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, demain il gémira dans le plus profond des abîmes : contraste affreux que la foi nous présente à côté de l'éclatante idole du luxe ! Puisse ce spectacle dissiper les prestiges de l'illusion qui nous aveugle ! puisse-t-il nous inspirer un sage et généreux détachement des biens de ce monde et nous procurer ceux d'une éternité bienheureuse ! c'est le vœu le plus ardent que je forme pour vous, mes frères ; ainsi soit-il.

SERMON VIII.

LE MONDE ET LE CLOITRE (11).

Quid enim proderit homini, si lucretur mundum totum, et detrimentum animæ suæ faciat? (Marc., VIII, 36.)

Qu'importe à l'homme la conquête du monde, s'il vient à perdre son âme.

Voilà une de ces vérités que l'ambitieux ne peut entendre sans frémir, chrétiens auditeurs ; devant elle s'anéantissent tous les brillants projets de fortune, rêves charmants d'une imagination en délire, qui se dissipent comme une vapeur légère, aussi ôt qu'aux yeux étonnés de l'homme cherchant à pénétrer dans les mystères de l'avenir, se présente au bout de cette carrière si courte que nous avons nommée la vie, une perspective sans fin de gloire ou d'humiliations, de délices ou de souffrances.

Quelles alarmes et quelles terreurs succèdent à une trompeuse ivresse, à la suite d'une méditation profonde sur un sujet de cette nature ! La raison seule ne devrait-elle pas suffire pour nous déterminer à interrompre le cours de ces intrigues et de cette agitation fatigante, dans lesquelles nous engage un désir immodéré de parvenir et de jouer dans le monde un rôle distingué ?

Sans doute, si l'ambition trop avide n'était pas constamment occupée à détourner nos regards de l'éternité qui l'effraie, pour les tenir comme enchaînés sur le temps qui l'enchantait, il en serait ainsi ; mais l'on vit comme si jamais on ne devait mourir, ou comme si, après la mort, il n'était rien que l'on dût ni craindre ni espérer.

Le monde en était à ce point d'aveuglement, lorsque l'Evangile du Christ projetant ses vives clartés, découvrit à l'ambitieux tout le néant de son idole, et lui montra d'un autre part un objet plus grand, plus noble, plus digne de ses désirs, plus capable de les satisfaire, la gloire et le bonheur éternels.

Alors s'accomplit cette révolution qui remplit l'univers d'étonnement et d'admiration tout à la fois ; alors les solitudes, les cloîtres se peuplèrent ; des hommes véritablement sages firent un effort généreux ; ils abandonnèrent au monde tout ce qu'ils en avaient reçu, tout ce qu'ils en espéraient encore, pour ne s'occuper désormais, dans le silence et le recueillement, dans les larmes et la pénitence, que d'exercices de piété et de la grande affaire du salut.

Beaux siècles de ma religion ! hélas ! qu'êtes-vous devenus ?... Combien cette antique ferveur s'est ralenti ! Le monde a reconquis presque tous ses avantages ; aujourd'hui surtout il triomphe, et vainqueur insolent, il insulte à la religion vaincue.

Toutefois la grâce de Jésus-Christ nous ménage encore de temps en temps quelques-uns de ces spectacles éclatants de puissance et de force, propres à humilier et à confondre son orgueil. Tel est celui auquel nous sommes appelés, chrétiens auditeurs, et qui, s'il peut être un sujet d'étonnement pour quelques-uns, ne saurait manquer d'être aussi un sujet d'édification pour tous.

Une jeune personne destinée à devenir l'un des plus beaux ornements du monde, dans laquelle la Providence semblait avoir voulu réunir tout ce que l'on y recherche, la naissance, les agréments de la figure, la vivacité de l'esprit, l'aménité du caractère ;... je m'arrête, afin de ménager sa modestie et de ne point fatiguer son humilité : cette jeune personne dédaigne le bonheur temporel que lui promettement tant de qualités aimables... Elle a le droit de prétendre à la fortune et aux honneurs, elle n'est même pas réduite à espérer, elle n'a pour ainsi dire qu'à jouir, mais une seule pensée l'occupe, et c'est la pensée du salut ; dès lors il n'est plus pour elle aussi qu'une affaire, et c'est l'affaire du salut.

Elle attache ses yeux au ciel ; elle veut y conquérir un trône, voilà son unique désir ; le conseil en est pris, le projet arrêté ; elle en poursuit généreusement l'exécution ; aucun obstacle ne la retient, ni les larmes

(11) Ce discours fut prononcé à Toulouse, en 1777, devant un auditoire très-nombreux, le jour où une demoiselle, appartenant à l'une des familles les

plus distinguées de cette ville, fit profession de vivre dans le cloître.

de la tendresse paternelle, ni les regrets de l'amitié, ni les artifices du monde, ni le retour de ses propres passions: car qui de nous est sans passions, chrétiens?

Etes-vous assez confondus, hommes du siècle, témoins de ce prodige? mais... oh! je vous entends: vous aimez mieux en calomnier la cause, que de lui payer le juste tribut de votre admiration. Faites, faites donc, cœurs endurcis et rebelles, que cette cérémonie sacrée soit l'objet de vos sarcasmes et de vos froides railleries! L'importance des motifs qui a déterminé cette vierge chrétienne à prendre une résolution qui vous paraît à vous si étrange, en garantira toujours la sagesse aux yeux de la raison; car, mes frères, il faut toujours en venir là. *Porro unum necessarium.* (Luc., X, 42), il n'est pour nous qu'une nécessité, *le salut*, et comme l'exprime le texte de ce discours: *Quid proderit homini, si lucretur mundum totum et detrimentum animæ suæ faciat?*

Par conséquent l'état qui présente le moins de dangers pour le salut et dans lequel on trouve le plus de moyens pour se sauver, mérite sur tous les autres la préférence; or cet état est l'état religieux. Un coup d'œil jeté rapidement sur ce qui en constitue l'esprit et la discipline, ou si l'on veut, la comparaison du monde et du cloître suffira pour démontrer cette assertion.

C'est entrer dans vos vues, ma chère sœur, que d'exalter les avantages de votre vocation. Vous prévenez déjà les réflexions que je vais présenter à ce sujet; vous les avez faites souvent dans le silence de la retraite: puissent-elles, réunies à l'exemple si frappant que vous nous donnez aujourd'hui, produire jusques dans les rangs du monde des fruits de pénitence abondants!

PREMIÈRE PARTIE.

C'est surtout en traitant un sujet de cette nature, chrétiens auditeurs, que l'orateur sacré sent combien il est nécessaire de bannir toute espèce d'exagération de la chaire de vérité. L'apôtre saint Paul qui, dans toutes les circonstances, a écrit avec tant de sagesse, semble m'avoir tracé le plan que je dois suivre dans celle-ci.

Voyez au chapitre 7 de sa *I^{re} Epître aux Corinthiens*: là, s'il exalte la vertu des vierges, il loue aussi le mérite et la sainteté des liens qui réunissent deux époux selon le cœur de Dieu; s'il découvre aux uns les dangers auxquels ils sont exposés par suite du malheur de leur condition, afin d'exciter leurs craintes et d'éveiller leur vigilance assoupie, il fait sentir aux autres tout le prix de la grâce qui les préserve des mêmes périls par suite du bonheur de leur vocation, afin de raviver leur fidélité et d'augmenter leur reconnaissance.

C'est ainsi, mes frères, qu'il convient de se défendre de cet enthousiasme insensé qui blâme ou qui vante sans mesure au préjudice de la charité et de la vérité elle-même. Condamnons également le faux zèle

du religieux qui voudrait interdire à l'homme du monde ses prétentions au salut, et l'audace téméraire de l'homme du monde qui traiterait de folies et d'excès les saintes pratiques de la vie religieuse.

Toutefois convenons d'abord d'un principe qui ne peut être contesté de bonne foi, le salut est une nécessité pour tous. Il est le but auquel doivent tendre et les efforts de l'homme du monde, au milieu même de ses honneurs, de ses plaisirs et de ses biens, et les efforts du religieux, au milieu de ses méditations solitaires. Or, n'est-ce point déjà faire des progrès immenses dans le chemin du ciel, que de se mettre, par une fuite prudente et généreuse, à l'abri de toutes les séductions qui peuvent en fermer l'accès. Dans une situation pareille, on n'a plus à redouter que ses propres faiblesses, on n'a plus à combattre que ses penchants: telle est celle du religieux. L'homme du monde au contraire est sûr de rencontrer à chaque pas un ennemi de plus que lui-même à combattre, et cet ennemi est dangereux, vigilant et actif; ses attaques sont continuelles, la résistance doit être de tous les instants; la victoire est possible sans doute, car rien n'est impossible à la grâce du Très-Haut; mais combien elle est difficile! En effet, comment être humble au sein de l'orgueil, modéré dans l'abondance, mortifié au milieu des voluptés? Cependant il faut être tout cela pour se sauver. Aussi un saint est-il, au dire du Sage, comme une espèce de prodige qu'il cherche avec soin dans le monde, et si par hasard il l'y trouve il lui réserve les plus pompeux éloges: *Quis est hic et laudabimus eum.* (Eccl., XXXI, 9.)

On reconnaîtra, tant que vous le voudrez, la vanité, l'inconstance, la fragilité de tout ce que le monde offre de biens, de gloire et de plaisir: on avouera tous les soins que coûte l'acquisition de ces avantages passagers, toutes les inquiétudes que donne leur conservation; on confessera même que l'on trouve dans leur jouissance plus d'amertume que de douceur. Mille fois on aura été le jouet de ses erreurs sur les délices prétendues des joies du monde; mille fois on lui aura juré une haine éternelle, et dès qu'on l'apercevra de nouveau, ce monde trompeur, dès qu'on l'observera de près, pour peu qu'il paraisse sourire aux desirs qu'on aura conçus, on n'en sera pas moins ébloui de son faux éclat. Le prestige de l'illusion imposera silence aux remontrances de la raison et aux leçons de l'expérience; on courra de gaieté de cœur s'exposer à des déceptions nouvelles: hélas! il en faut si peu pour apporter dans la conduite des hommes les plus étranges contradictions.

Qu'on annonce une scène imaginée à dessein pour émouvoir quelque passion, la vengeance, l'amour, la tristesse, la joie; on sait que tout cela n'est qu'un jeu; on le sait, on en est prévenu, et l'on se tient en garde contre les impressions que laisseraient dans les esprits et sur les cœurs des événements capables de produire un grand ébranlement

dans l'âme, s'ils n'étaient pas une fiction pure ; cependant on se laisse aller insensiblement à tout le charme du spectacle ; insensiblement aussi le sujet représenté absorbe toutes nos facultés ; les acteurs sont transformés en de vrais personnages ; leurs diverses situations nous intéressent, comme si elles n'étaient point feintes, les incidents qui se succèdent nous affectent ; nous y prenons autant de part que si nous étions témoins d'autre chose que d'une fable mise en action ; notre imagination se séduit elle-même, tout concourt à réaliser à nos yeux une belle chimère, et nous nous abandonnons, malgré nous, aux mouvements de toutes les passions que nous avons vu jouer.

Si tel est l'inévitable effet d'un mensonge de quelques instants, représenté avec peu d'adresse souvent, dans un théâtre qu'on sait n'être qu'un temple élevé à la déraison, quels résultats ne produira point le spectacle du monde où tout est propre à nous intéresser, où les événements se multiplient avec la plus piquante variété, où l'on ne connaît point d'entr'actes, où toutes les passions sont mises en jeu tout à la fois, où toutes les émotions sont excitées, où tout dispose à céder à leur empire.

Eh ! que penser, en effet ? que dire ? quelle conduite tenir, quand les regards sont constamment frappés de l'aspect de ces fortunes brillantes qui, de toutes parts, étalent la magnificence et le luxe, attirent les respects et les hommages des hommes, conduisent aux premiers emplois, et sont une source intarissable de plaisirs et de distinctions ?

L'envie frémit alors, la cupidité s'excite, la mollesse tressaille de joie, l'ambition ourdit des cabales ; en vain la religion élève la voix, en vain la raison vient lui prêter son appui. Ah ! pense-t-on qu'on puisse les entendre, lorsque toutes les passions mugissent ? c'est impossible. Leur fougue n'a donc plus de frein, les sens s'abandonnent au plus honteux désordre, l'imagination s'enflamme, les désirs s'irritent par degrés, et bientôt ils sont indomptables ; on suit le torrent au risque de se perdre à jamais.

Qui connaissait mieux le monde, chrétiens auditeurs, que le Sage éclairé de l'Esprit de Dieu ? qui parle de ses dangers et de sa vanité avec plus de vérité et d'éloquence ? et cependant il fut vaincu lui-même, et devint pour la postérité un exemple bien déplorable de toute la puissance de ces illusions dont il avait signalé les faux prestiges avec tant de zèle (12).

Il est donc bien des périls pour le salut dans le monde ! Sans doute, et la mauvaise foi peut seule en contester la réalité ; sans doute, et ces périls sont tels que l'âge, l'éducation, le talent, l'expérience, les lumières ne suffisent point pour nous en garantir ; qu'il est infiniment rare qu'une chute honteuse ne suive point immédiatement la présomption ou la négligence. Concluez donc qu'il est bien sage celui qui se décide

à chercher un abri contre les tempêtes du monde dans le cloître ou dans la solitude.

S'il lui en a coûté de douloureux sacrifices, doit-il en avoir du regret, lorsque sa mémoire est frappée du souvenir de ces combats continuels qu'il était autrefois obligé de livrer, et dans lesquels la victoire était aussi difficile qu'incertaine ?

La conséquence de mes paroles serait-elle qu'il n'y a point dans le monde de sûreté pour le salut ? A Dieu ne plaise, chrétiens auditeurs ! que je m'érige ainsi en opposition flagrante avec l'Apôtre que j'ai pris pour guide. Je m'empresse de reconnaître avec lui que Dieu marquera ses élus dans toutes les conditions de la vie, et que le trésor de ses miséricordes est ouvert à tous.

Assez, sans doute, on vous l'a dit, ma chère sœur, et l'on a eu raison de vous le dire, que dans le monde on peut se sauver comme dans le cloître, que les mérites des saints y sont peut-être d'un plus grand prix ; que des exemples de fidélité y sont nombreux, que tous les états en fournissent ; et vous-même, née avec des inclinations vertueuses, élevée conformément aux principes de la plus solide piété, accoutumée à puiser aux sources les plus pures, vous auriez pu espérer avec plus de fondement que bien d'autres, d'allier les devoirs qu'impose la fréquentation du monde, avec ceux d'une vie véritablement chrétienne. Cependant toutes les raisons que l'amour de soi fait valoir avec tant d'adresse et d'empire n'ont pu vous rassurer contre les craintes qu'inspire cet oracle de l'Evangile : *On ne peut point servir deux maîtres à la fois.*

Et ne croyez pas, ma chère sœur, qu'une détermination aussi sage soit à l'abri des censures de ce monde que vous avez fui. Nous avons entendu plusieurs voix la taxer de pusillanimité ; nous les avons entendues vous la reprocher, comme un acte marqué au coin d'une exaltation insensée ; l'injustice ou plutôt l'impiété d'un pareil jugement vous donne la mesure du péril auquel votre salut eût été exposé parmi des hommes qui se jouent ainsi des plus saintes résolutions et des sacrifices les plus méritoires.

Mais le monde fût-il en lui-même moins dangereux qu'il ne l'est en effet, ne le deviendrait-il point par suite du tumulte qui l'accompagne toujours ? Au milieu d'un pareil fracas, qui est-ce qui pense à son salut ? qui peut y penser sérieusement ? reste-t-il assez de temps pour cela ? Observez tout ce qui se passe dans le cours ordinaire de la vie : que de devoirs, de bien-séances à remplir ! que de moments perdus sans que l'on puisse l'éviter ! que d'affaires qui ne sont pas celles du ciel ! que d'entreprises, que de distractions ! ou plutôt quelle distraction constante, durant laquelle l'âme flotte sans cesse entre la crainte et l'espérance, entre la joie et la tristesse ! Oh ! si l'on savait sanctifier ces vicissitudes, ces

soins,.... je suis forcé d'en convenir, peut-être deviendraient-ils alors une occasion de mérite ? mais a-t-on seulement la force d'y penser ? non sans doute ; toutes les facultés de notre intelligence, tous les sentiments de notre cœur se trouvent absorbés à la fois. Aussi voyez quelle est l'excuse ordinaire des mondains, lorsque l'on veut les rappeler à leur destinée éternelle : Nous n'avons pas le temps : force nous est de différer ; les occupations inséparables de notre état remplissent tous nos instants ; attendez l'arrivée d'un âge où, dégagés des embarras d'une vie tumultueuse, nous pourrions nous vouer à Dieu ; nous le ferons alors.....

Si de ce point de vue général, vous descendez dans les détails avec moi, voyez : prenez une femme mondaine au réveil, suivez-la jusqu'à la fin du jour ; à peine trouvera-t-elle un moment pour élever son cœur à Dieu, et réciter nonchalamment quelque courte formule de prière d'autant plus infructueuse qu'elle ne tombera que de ses lèvres et qu'aucune effusion de cœur n'en accompagnera les froides expressions.

Si ensuite vous considérez les hommes occupés ou par les affaires publiques, ou par celles de leur commerce ; si vous considérez les intérêts nombreux, objet de tout leur labeur, vous demeurerez bientôt convaincus que ceux de la vie éternelle leur sont absolument étrangers.

Voyages, entreprises, intrigues, sollicitations de tout genre, travail assidu, peines constantes, inquiétudes perpétuelles, telle est leur vie de tous les jours. Ils ne connaissent point le repos, ils sacrifient leur santé, ils risquent même jusqu'à leur existence.

Au milieu d'un tracas de ce genre et d'aussi vives agitations, allez les entretenir du salut... Tentative inutile ! ils ne vous entendent pas, parce qu'ils ne veulent pas vous entendre. N'apercevez-vous pas dans leurs regards l'expression de l'impatience ? Mais combien votre conversation les importune ! ils ne la souffrent que par politesse, et parce qu'ils n'osent vous quitter ou vous congédier brusquement ; jugez-en à leur air distrait et dissipé. Ah ! ne les fatiguez pas davantage ; l'idée du salut n'a point d'accès dans leur esprit. Ils ont beaucoup trop à faire sous mille autres rapports divers.

Observez ces génies, que domine la passion des arts, des sciences et des lettres ; voyez-les prendre un audacieux essor, interroger les mystères de la nature, et lui ravir jusqu'à ses regrets. Voyez-les consumer leurs veilles dans les recherches les plus abstraites, dans les études les plus opiniâtres. Une découverte première est la source pour eux de découvertes nouvelles ; le succès redouble leur ardeur ; le temps s'écoule trop rapidement au gré de leurs desirs, et la plus longue vie ne suffit point à la cupidité de leur esprit orgueilleux, si je puis m'exprimer ainsi. Croyez-vous qu'au milieu de toutes les pensées brillantes ou nouvelles que leurs mé-

ditations suscitent, se trouve quelquefois la pensée du salut ? Eh ! non, non ; le salut n'est pas ce qui les intéresse : et, si parfois la religion leur semble digne de quelque examen, ils ne s'y livrent que pour soumettre ses vérités augustes à la critique d'une présomptueuse raison, ses dogmes consolateurs au creuset d'un scepticisme désolant, et les décisions de ses oracles au jugement d'une insolente indépendance.

Tel est le monde, mes chers auditeurs. Je pourrais multiplier les tableaux, passer successivement, comme en revue, tous les âges, tous les états, toutes les conditions de la société ; partout je retrouverais la même dissipation, partout le même oubli de Dieu, partout la même indifférence pour le salut.

Qu'il est heureux l'homme religieux et sage, qui évite la fureur des flots tumultueux de cette mer agitée, et se choisit une retraite solitaire et paisible, dans laquelle rendu à lui-même, libre de tous les soins d'ici-bas, à l'abri de tous les écueils et de toutes les tempêtes, il n'a plus qu'à penser à la vie de son âme. Là, aucune distraction ne peut l'atteindre ; tout, au contraire, lui rappelle le Dieu qui l'a créé pour la gloire et pour le bonheur ; tout retrace constamment à son imagination le souvenir de ce bonheur et de cette gloire, unique objet de ses desirs, comme l'auteur de son être est l'unique objet de ses affections. La solitude qui l'environne, les vêtements dont il se couvre, la règle à laquelle il est soumis, tout est saint. Là, Dieu se plaît à lui faire entendre sa voix dans le silence des hommes. Il éclaire son esprit des plus vives lumières ; il anime son cœur des feux de son amour ; il encourage la faiblesse de sa volonté ; il remplit son âme des plus nobles espérances. C'est là que se sont formées ces intelligences contemplatives et sublimes, qui ne tenaient à rien sur la terre et qui semblaient planer dans les cieux ; c'est de là que sont partis ces traits extatiques, ces transports ravissants que nous trouvons reproduits dans nos livres saints, expressions d'un cœur inondé de délices et abîmé dans la méditation des biens éternels ; c'est là qu'ont été composés ces ouvrages dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou l'éclat du génie ou la profondeur de la réflexion, ou l'étendue du savoir, ou l'immensité du travail, dans les quels chaque phrase respire l'horreur du péché, la passion du bien, l'amour du prochain, le zèle de la gloire de Dieu ; c'est là que brillent, tous les jours, les vertus les plus héroïques, qui retracent dans des créatures faibles et fragiles la pureté des anges, la sainteté des justes, en un mot, un genre de perfection supérieur aux forces de la nature humaine.

Il me semble que le religieux dans le cloître se trouve perpétuellement dans la situation heureuse de l'homme juste au lit de mort.

Le voile des erreurs dont autrefois il avait été le jouet ne couvre plus ses yeux, et rien n'intercepte plus la brillante perspec-

tive de l'éternité : son âme s'attache alors à cet objet unique, avec autant de force que le naufragé saisit la première planche flottante, qui peut le soutenir sur la surface des ondes et retarder l'instant de son trépas. Ce ciel qui lui paraît entr'ouvert pour le recevoir, il le contemple avec toute l'ardeur d'une longue espérance qui touche au moment d'être satisfaite. On dirait qu'il réunit tous ses efforts pour s'élancer d'un bond jusque dans la céleste patrie, tant ses désirs sont fervents, tant son amour est parfait. Ah ! qu'il est grand le bonheur de la vocation qui l'a déterminée à embrasser ce genre de vie. Plus j'y réfléchis, chrétiens auditeurs, et plus je suis tenté de lui faire l'application des félicitations que le Sage (*Sap.*, IV, 1) adresse au saint jeune homme qu'un trépas prématuré ravit à la terre pour le jeter dans le sein de Dieu. Aux yeux du Sage, c'est un spectacle digne d'envie et d'admiration ; aux yeux du monde, il n'offre rien que de funeste et d'affligeant.

Pourquoi ces jugements sont-ils si opposés ? C'est qu'ils reposent sur des bases bien différentes. Le premier ne considère que l'éternité ; le second ne voit que le temps. Le monde regrette cette fleur qui, à peine éclos, donnait les plus riantes espérances, et qu'a flétrie le souffle de la mort. Il gémit sur une destinée qui lui semble malheureuse, et il maudit les décrets de la Providence, dont il ne comprend pas l'esprit. Le Sage au contraire, éclairé par les lumières de la foi, découvre dans cet événement imprévu, et admire les effets de la divine miséricorde. Ce que d'autres ont regardé comme une catastrophe, est à ses yeux un heureux moyen d'épargner à l'innocence mille périls, dans lesquels elle eût échoué peut-être : la récompense due à la vertu va lui être décernée. Le salut de cette âme est assuré irrévocablement : dès lors plus de deuil ! Que la douleur se change en joie, que les larmes fassent place au sourire, et que le jour du sacrifice devienne pour tous les chrétiens un véritable jour de fête.

Or, ma sœur, qu'est-ce donc, je vous prie, que cette cérémonie sacrée, dont vous êtes l'objet principal, sinon l'image d'une mort prématurée qui vous enlève au monde. Cette séparation lui semble cruelle ; il regrette en vous cette jeunesse qu'il croyait destinée à embellir longtemps encore ses pompes profanes : il regrette ces grâces naïves et enjouées, cette douceur de caractère, toutes les qualités aimables qui font le charme de la société, et que vous allez ensevelir sous une espèce de voile funéraire : mais, si le monde frémit, si la nature elle-même s'étonne, la religion applaudit, les anges chantent vos louanges, et l'Eternel déjà vous compte au nombre de ses élus. Quels amples dédommagements !

Ce monde, au reste, auquel vous vous arrachez, n'est pas dangereux seulement parce qu'il est vicieux lui-même, mais encore et bien plus à cause des moyens qu'il emploie, afin d'accréditer le vice.

Peut-être, ma chère sœur, n'avez-vous point eu le temps de le connaître sous l'ce dernier rapport, et c'est encore un bonheur dont je dois vous féliciter. Le contraste de ses maximes impies et de ses scandaleux exemples, avec l'édification qui règne dans la sainte demeure que vous avez choisie, va vous contraindre à vous écrier comme le prophète : Qu'ils sont beaux, qu'ils sont admirables les liens qui doivent m'enchaîner à la vertu !

SECONDE PARTIE.

Ornons nos cheveux de guirlandes, jouissons des beaux jours du jeune âge, embellissons par le plaisir le court espace de la vie. O Salomon ! c'est ainsi que dans le siècle de votre gloire s'exprimait une jeunesse folâtre et libertine. N'est-ce point là le précis de la morale de nos jours ? Ne sont-ce pas les mêmes doctrines dont le monde nous tend les appas ? morale licencieuse, doctrines abominables qu'il chante avec tous les accords et toute la mélodie d'une musique ravissante, qu'il travestit sous les décors voluptueux et brillants de cet art ingénieux qui embellit et anime tout, qu'il joue sur la scène avec cette mollesse, cette langueur, cette indécente liberté d'attitudes, de gestes et d'expressions qui les caractérisent, qu'il réduit en saillies, qu'il égayé en bons mots, qu'il traduit en maximes piquantes ; faciles à se graver dans la mémoire, et que chacun colporte de cercle en cercle, de salon en salon ; qu'il sème à pleines mains dans ces déplorables productions, fruit de l'oisiveté des esprits dépravés et des cœurs corrompus, ouvrages trop répandus, trop communs, dans lesquels l'imagination promenade à dessein, au travers d'une foule d'aventures dont le récit la captive, de bizarres incidents qui lui plaisent, s'égare, sans s'en apercevoir, à la poursuite d'un dénouement désiré, qu'on lui montre et qu'on fait disparaître tour à tour, pour ne le livrer à la fin qu'aux désirs d'une longue attente, et lorsqu'on est assuré de l'effet qu'on a voulu produire.

Quelle morale ! Quels moyens employés, afin de la répandre ! et quels fruits tout cela doit-il produire, même dans les âmes les plus vertueuses !

Cependant la religion est là ; elle peut, à force de zèle, combattre les entreprises du démon, déjouer ses trames, lui disputer l'empire ; mais attendez : le monde, à la force de ses oracles, opposera l'artifice et la ruse. Si la religion préconise la vertu, afin de séduire les faibles, il érigera en vertus, en effet, les vices les plus déterminés ; la chose est facile, il dispose de l'acception du langage ; il n'aura qu'à changer la signification des mots. Ainsi la vengeance sera l'héroïsme du sentiment, et ses forfaits seront les actions d'un homme de cœur ; la médisance, le résultat d'une humeur vive et enjouée, une censure utile et parfois nécessaire : l'avarice et la passion du

gain, une sage prévoyance, une économie bien entendue, le véritable esprit du commerce; l'immodestie, la vanité, une élégante propreté, l'agrément du maintien, le respect pour les usages du monde... Que sais-je encore? Je me borne à quelques indications pour ne point fatiguer votre attention, mes chers auditeurs. Toujours est-il qu'il n'est point un vice que le monde ne canonise (si ce n'est point profaner une expression consacrée) il n'en est point auquel il ne rende tous les hommages dus à la vertu qui lui est opposée. Il vante la valeur et le courage de celui qu'une humeur sanguinaire et farouche a rendu le fléau de l'humanité; cet homme est un conquérant plein de génie, c'est un héros auquel les honneurs de l'apothéose sont presque destinés; et il laisse dans le plus insultant oubli le charitable mortel dont la bienfaisance et le zèle accusent l'ingratitude de ses mépris et la bassesse de ses éloges; il consacre de superbes monuments à la mémoire d'un féroce guerrier, et saint Vincent de Paul n'a pas une statue (13).

Comment veut-on qu'au milieu de circonstances pareilles, toutes les passions, tous les vices, la plus profonde immoralité, en un mot, ne fassent point d'épouvantables progrès?

Mais est-ce tout? ehl non, chrétiens : le monde ne s'en tient pas là. Tremblant toujours que les fausses vertus qu'il préconise ne trouvent dans l'Evangile un censeur qui les démasque, c'est ce livre des livres qu'il attaque; c'est le souverain Juge lui-même qu'il cherche à réduire au silence. Et ses moyens? oh! ils sont simples : le doute, l'ironie, le sarcasme. Il en dispose avec tant d'habileté!

Oui, mes chers auditeurs, le monde ne saurait soutenir l'aspect d'une religion qui l'importune, et dès lors il s'attache à arracher du cœur de l'homme la ressource unique qui lui reste contre les effets du venin qu'y distille sans cesse le démon du libertinage et de l'impiété.

Dans tous les temps on a vu quelques esprits inquiets, quelques novateurs hardis qui ne craignaient point de pénétrer jusque dans le sanctuaire, et de profaner l'arche sainte; mais aujourd'hui leur nombre est effrayant, et ils forment comme une armée ténébreuse que l'enfer semble avoir vomie sur la terre. Toutes les anciennes erreurs sont reproduites, et mille erreurs nouvelles prennent leur rang parmi celles que l'on avait autrefois émises.

Une audacieuse curiosité ose interroger les mystères et cherche à deviner jusqu'aux secrets du Très-Haut. L'impuissance de la moderne philosophie irrite ses sectateurs nombreux, et leur orgueil vaincu échappe à la honte qui lui était réservée en taxant fièrement d'imposture les vérités augustes

qu'il ne lui a point été donné de comprendre. Les niais écoutent en foule, et croient au langage de la philosophie, parce qu'il est à leur portée, parce qu'il flatte leur penchant, parce qu'il les délivre d'un joug qu'ils ne se sentent pas la force de porter. Insensés! qui ne savent pas ou qui s'empres-sent d'oublier que les délices de la vie éternelle doivent être la suite des contraintes de cette vie!

Jadis encore la religion était respectée au moins comme loi de l'Etat; mais aujourd'hui l'impiété a rejeté le frein des lois civiles elles-mêmes; elle a déposé toute crainte; elle marche le front levé; les applaudissements des hommes l'accompagnent; elle triomphe insolemment. Que dis-je, nos plus célèbres écrivains l'ont prise sous leur protection; ils lui sacrifient leur génie, et l'on est même censé n'avoir du génie qu'autant que l'on se distingue par l'impudence du blasphème et la hardiesse du sacrilège. On dirait qu'un cri s'est subitement fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, pour que, partout et au même instant, fût arboré l'étendard du mensonge sur chaque piédestal de la croix.

Quelles seront les conséquences, grand Dieu! d'un déchainement si général, du concours de tant de puissances ennemies? A voir les progrès si rapides de cette étrange révolution, n'est-on point autorisé à penser que nous touchons à l'époque funeste du second avènement du Christ, qui sera celle de la perte absolue de la foi! *Putas, cum venerit Filius hominis, inveniet fidem super terram?* (Luc., XVIII, 8.)

Toutefois, il est encore parmi nous quelques fidèles que la contagion n'a pas atteints, mais pensez-vous qu'ils échappent à la malignité du monde? Où se montrent-ils, que ce monde pervers ne lance aussitôt contre eux tous les traits de la calomnie, ne les intimide par ses menaces, ne les humilie par ses mépris, ne les désole par ses injures, ne les persécute par ses vexations? Que j'en connais qui seraient bons chrétiens s'ils osaient paraître tels! Combien qui auraient et qui pratiqueraient la vertu, s'ils ne redoutaient la censure des libertins qui les épient! Ah! voilà le dernier trait de ce tableau hideux! Craindre les reproches du libertinage! ne point oser être chrétiens! c'est le renversement de toutes les idées! c'est le comble de la déraison! Dieu! quelle terre nous venons de parcourir, ma chère sœur! Cependant l'aspect en est riant et agréable; tout y prévient, tout y attire, tout y enchante au premier coup-d'œil; mais, lorsqu'on a déchiré le voile de l'illusion, lorsqu'éclairé du flambeau de la foi, on recherche des réalités, on n'y voit de tous côtés que trouble, que confusion, que scandales. Bénissez donc, ah! bénissez la bienfaisante main qui vous

(13) On sait que l'éloquence entraînant de l'un de nos plus illustres orateurs sacrés a depuis vengé saint Vincent de l'indifférence de nos pères, et que

la modeste statue que sollicitait le P. Dessauvret, est enfin érigée au héros de la charité chrétienne. (Note du premier éditeur.)

a retirée de cette terre maudite, pour vous conduire dans l'asile de l'innocence et de la piété.

Heureux séjour! dans lequel règne seule la sagesse. Là, les lois qui vous seront imposées sont les plus propres à inspirer l'amour de la vertu et le zèle de la plus haute perfection; elles ne sont autres que celles de l'Evangile. On y remarque le même esprit de douceur, d'ordre et de discernement. Elles ont tout ce qu'il faut pour assurer leur succès. Celui qui les coordonna fut un grand homme et un grand saint, l'illustre François de Sales, que Dieu semble avoir suscité peu de temps après les progrès du protestantisme, comme pour opposer une barrière à l'erreur et pour en arrêter les ravages. Mais il reçut une autre mission, celle de former un peuple nombreux à ce qu'il y a de plus élevé, de plus héroïque dans les préceptes de l'Evangile, à l'aide des moyens, en apparence, les plus simples et les plus aisés en effet.

Abandonnez-vous à la conduite de ce grand maître dans les voies de Dieu. Il a déjà démêlé tous les secrets mouvements de votre cœur: il vous connaît bien mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Semblable à l'ange de Tobie, il a exploré par avance toutes les routes que vous avez à suivre: il en a vu les dangers, reconnu les obstacles et apprécié vos forces. Voilà qu'il vient au-devant de vous: ne l'apercevez-vous pas qui vous tend la main? N'entendez-vous pas les encouragements de sa charité? Suivez-le; les premiers pas sont les plus difficiles; mais il est près de vous pour vous y soutenir. Votre courage augmente, vos forces redoublent; en même temps il accélère sa marche; tous les écueils sont évités avec soin; tous les ennuis, tous les dégoûts d'un voyage pénible et long sont adoucis, toutes les difficultés sont vaincues. Bientôt vous aurez perdu de vue le terme d'où vous êtes partie; déjà, sans vous en apercevoir, vous avez fait bien du chemin; et moi, dans cette exhortation, j'ai presque retracé le plan de ce fameux traité de l'introduction à la vie dévote, plan admirable que l'on se plaît à retrouver dans celui de l'ordre de la Visitation, dont il n'est que le frontispice.

Considérez, chrétiens auditeurs, l'enchaînement des règles qui constituent ce gouvernement religieux. Elles ne semblent être d'abord que de menues observances, que l'on peut garder aisément ou omettre sans conséquence; mais il n'y a rien là de si petit et de si léger qui ne soit dirigé vers un but admirable, qui n'ait trait au salut, qui n'entre dans l'économie de la grâce.

Ne vous attendez pas, ma sœur, à voir autour de vous un effrayant appareil de croix, de macérations et d'austérités; mais vous ne vivrez point un instant sans avoir à offrir à Dieu quelque sacrifice intérieur, et sans qu'un premier sacrifice n'en prépare un second. La règle vous semblera n'exiger que très-peu d'abord; mais, à mesure que

vous l'observerez, elle exigera davantage, proportionnant sans cesse sa douceur à l'étendue de ses commandements.

Ici, point de ces maximes corrompues, point de ces préjugés funestes, point de ces coutumes licencieuses, qui dans le monde détournent sans cesse le chrétien trop relâché de l'accomplissement de ses devoirs. Au contraire, l'exemple de vos sœurs, leurs habitudes, leur conversation concourront à exciter en vous les sentiments du plus ardent amour pour le souverain dispensateur de toutes choses. Vous n'aurez point à frayer la voie, il vous suffira de la suivre; celles qui vous ont précédée l'ont battue, et je dois rendre à la vérité un hommage que nul ne désavouera sans doute; c'est que depuis plus de deux siècles que l'ordre de la Visitation est institué, il se distingue par la même ferveur, et se montre animé du même esprit. Est-ce l'effet de la protection auguste de ses saints fondateurs? Est-ce une suite de la sagesse des lois qui entretiennent dans son sein la plus parfaite harmonie, au milieu de l'instabilité des choses humaines? L'une et l'autre de ces deux causes contribuent sans doute à opérer un tel prodige: aussi ne croyez point qu'on ne le remarque que dans l'enceinte de ce monastère. Dans quelque maison de cet ordre sacré que la Providence vous eût appelée, vous auriez retrouvé la même règle, les mêmes exemples, les mêmes vertus, avantages si précieux à la faiblesse de notre volonté dans ce siècle de perversité et de corruption.

Ici, point de ces lectures dangereuses à l'innocence et à la foi: elles tournent toujours au contraire au profit de la religion. Le choix des livres mis à votre disposition est aussi judicieux qu'éclairé. Des entretiens édifiants, des exercices pieux, la fréquentation des sacrements occuperont tous vos loisirs et ne laisseront aucune place aux frivolités, à l'aide desquelles, dans le monde, on cherche à secouer l'ennui d'une insipide oisiveté.

Ici, point de ces joies bruyantes qui dissipent l'esprit et le détournent des pensées du salut; point de ces divertissements malhonnêtes, au milieu desquels de périlleuses familiarités disposent l'imagination et le cœur aux écarts les plus répréhensibles. Une gaieté douce et tranquille, résultat heureux de l'innocence des mœurs et de la paix de l'âme, présidera seule à tous vos amusements, qui ne seront qu'un délassement ménagé, pour que vous puissiez reprendre ensuite avec plus de ferveur le cours de vos austères pratiques.

Je crois entendre en ce moment les murmures du monde: je crois l'entendre exprimer la pitié que vous lui inspirez. Il vous regarde comme une victime que le caprice, la séduction, ou ce qu'il nomme de dévots préjugés, vont immoler sur les autels du fanatisme.

La vie dont je viens de retracer en peu de mots l'image lui semble étrange, mono-

tone et comme une longue agonie, lorsqu'il la compare surtout à celle qu'il vous promettait au milieu des plaisirs, des jeux et des ris. Il prédit pour vous l'avenir le plus triste et le plus désolant ; il regarde comme un enchantement passager votre zèle actuel et votre dévouement absolu. Il pense que l'ivresse de cette première ardeur passée, la réflexion vous amènera à des idées bien différentes, et sur ce que vous allez devenir, et sur ce que vous auriez été ; on s'attendrit, on pleure sur votre sort.

Ah ! je sais bien, moi, la réponse que vous faites à ces hypocrites doléances ; c'est la même que le Seigneur adressa jadis aux femmes juives, qui s'affligeaient à la vue de la croix qu'il traînait et sur laquelle il allait mourir (*Luc.*, XXIII, 28) ; elle convient en effet à votre situation : Pleurez, pleurez sur vous-mêmes, filles de Jérusalem ; pleurez : car vous avez un bien plus juste sujet de répandre des larmes. Pleurez et laissez-moi achever, sans me plaindre, le sacrifice de mon cœur. Peut-on en faire trop pour mériter la gloire éternelle ? et après tout, qu'est-ce donc que je perds ? quels sont les avantages dont je me prive ? je quitte un monde où, à la faveur du voile spécieux dont ils se couvrent, ne règnent que des vices, un orgueil insurmontable, une ambition démesurée, un intérêt sordide, un libertinage affreux, une impiété scandaleuse. Je renonce à des biens qui n'en ont que le nom et l'apparence, qui échappent au moment où on croit les saisir, que l'envie dispute, que la vanité dissipe, que le luxe dévore. Je m'arrache à des passions qui troublent et bouleversent les sens, qui sont un perpétuel sujet d'inquiétudes d'autant plus insatiables, que l'on se donne plus de soins pour les satisfaire. Je mets un terme à des jours malheureux, agités de mille soucis, exposés à mille revers, et quand même ils seraient les plus beaux, que sont-ils au prix de l'éternité !

Vous ne désavouez point ces paroles, ma chère sœur ; elles ne sont même qu'une faible expression de la générosité de vos sentiments. Il est vrai, comparée à l'importance du salut, votre immolation n'est rien ou presque rien au grand étonnement du monde ; mais elle n'en est pas moins fort au-dessus des forces naturelles de l'homme. La grâce seule en est le mobile ; la grâce peut seule opérer un aussi merveilleux détachement des choses d'ici-bas, et elle y donne une inestimable valeur.

Pierre n'a à quitter que sa barque et ses filets pour suivre Jésus-Christ, et à ce titre, il prétend aux récompenses d'un Dieu magnifique dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons. *Quid ergo erit præmii ?* (*Matth.*, XIX, 27.) Quelles seront donc vos prétentions, ma sœur, à raison de tout ce que vous avez quitté et de tout ce qu'il a dû vous en coûter pour le quitter ? Dieu seul est témoin des combats que vous avez eus à soutenir ; Dieu seul peut apprécier la victoire. A peine vos yeux étaient-ils ou-

verts à la lumière du jour, à peine le monde commençait-il à faire briller autour de vous l'éclat de ses attraits, que vous avez dû étouffer des désirs naissants et repousser les plus séduisantes espérances. Voir luire les premiers rayons du bonheur et en détourner ses regards, quel effort ! et ce n'est pas le plus douloureux. Née tendre et sensible, vous aviez goûté déjà toutes les douceurs de l'amitié, vous vous étiez livrée à tous les épanchements de la piété filiale, sentiments délicieux, à l'aide desquels surtout on éprouve qu'on existe ; et vous avez déchiré votre âme, et vous en avez extirpé, pour ainsi dire, les premiers principes de la vie, et vous avez rompu les liens du sang, et vous avez étouffé la voix de la nature, et vous avez brisé le cœur de votre mère, et vous vous êtes arrachée aux bras du frère le plus tendre ! Vous éprouvez tout à la fois leur douleur et la vôtre. Quelle sera donc votre récompense, grand Dieu ! *Quid ergo erit præmii ?*

Rassurez-vous. Les divines promesses vous annoncent que vous obtiendrez le centuple de ce que vous avez perdu. Le bonheur des saints sera le prix de votre courage. L'éternelle félicité vous attend et vous l'avez bien méritée. Puissions-nous, à votre exemple et avec la grâce de Dieu, y prétendre à notre tour ! C'est ce que je vous souhaite à tous, mes très-chers auditeurs.

SERMON IX.

SUR LE SCANDALE.

Intravit Jesus in templum Dei ; et ejiciebat omnes ementes et vendentes in templo. (*Matth.*, XVI, 12.)

Jésus entra dans le temple de Dieu ; et il en chassait ceux qui y vendaient et achetaient.

Le zèle de Jésus-Christ s'alluma à la vue des profanations qui se commettaient dans le temple du Seigneur ; verrons-nous d'un œil tranquille le même désordre régner parmi nous ? Si nous n'avons point la toute-puissance de Jésus-Christ pour le réprimer, employons au moins celle de sa parole pour en arrêter le scandale.

Mais sait-on bien dans le monde ce que c'est que le scandale ? Comprend-on tout le mal qui en résulte ? je répugne à le croire, chrétiens auditeurs, parce que probablement alors, on s'observerait avec plus de soin, on donnerait moins de publicité à son inconduite. Quelque pervers que l'on soit en effet, on éprouve toujours une certaine répugnance à pervertir les autres, je me plais à le penser du moins. Essayons-donc de vous en donner une idée, non-seulement pour soulever vos cœurs contre les profanateurs de nos temples, mais encore pour vous inspirer l'horreur de toutes sortes de péchés scandaleux. Le scandale, proprement dit, est tout ce qui porte les autres au mal. Il consiste donc principalement dans l'exemple et dans le conseil ; on le retrouve encore dans l'absence du conseil et de l'exemple. Faire ce qu'il ne fallait pas, ne point faire ce qu'il fallait, dire ce qu'il convenait de taire, taire ce qu'il convenait de dire,

voilà à quoi se réduisent tous les scandales que l'on peut donner; telle est la source de laquelle coule sans cesse le venin du péché pour se répandre ensuite sur toute la surface du globe. Or la malice du scandale donné est toujours grande par rapport à son auteur, soit qu'il ait produit ses effets ordinaires, soit que ceux qui en ont été les témoins aient pu, à force de vigilance, se garantir de ses mortelles atteintes; car cela n'est point arrivé par suite de la volonté du scandaleux qui ne s'est pas surveillé, mais bien par une cause indépendante de cette volonté, et qui se trouvait hors d'elle.

Partout où il y a des hommes, il y a nécessairement du scandale, parce que partout où il y a des hommes, des fautes se commettent, et que ces fautes peuvent être aux autres des occasions de péché.

Entreprendre de bannir tous les scandales du monde, ce serait tenter l'impossible. Ce n'est qu'à la fin des siècles que Dieu doit les retirer tous pour exercer contre eux sa justice. Il est cependant de nos devoirs d'essayer d'en diminuer le nombre. Mais quels moyens employer pour extirper un mal que notre fragilité rend comme nécessaire, et contre lequel n'ont rien pu les anathèmes de l'Eglise? Quels moyens employer, chrétiens? Point d'autres que le hideux tableau du mal lui-même. Considérons-en toute l'énormité, calculons-en toutes les suites, et nos consciences alarmées en concevront tout l'horreur qu'il doit inspirer, et peut-être alors l'éviterons-nous avec plus de soin.

Le scandale est le péché le plus détestable dans son principe, le plus dangereux dans ses conséquences. Coupable aux yeux de Dieu d'un crime énorme, le pécheur scandaleux assume sur sa tête l'odieux et la responsabilité morale des crimes qu'il occasionne. Tel est, mes frères, le sujet, telle est la division de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le scandale, chrétiens auditeurs, est évidemment en opposition avec la pratique de la charité chrétienne, qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres, et qui, tout entière, basée sur la loi naturelle, nous prescrit de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. Il viole ce principe sacré, sans lequel il n'est point ici-bas de société possible; il outrage la gloire de Dieu, puisqu'il multiplie les offenses des hommes à tel point que l'ingratitude n'a plus de bornes. Approfondissons un instant ces deux propositions, et nous nous ferons une idée de l'énormité d'un tel crime.

I. Et d'abord remarquez, je vous prie, la différence qu'il y a entre le péché de scandale et les autres péchés qui ont quelque rapport au prochain et qui lui nuisent.

Ceux-ci ne l'attaquent que dans ses biens temporels, dans ses honneurs, dans ses plaisirs, celui-là s'en prend à la vie de son âme. Il

lui ravit le trésor de son innocence, lui fait perdre son droit aux récompenses éternelles, lui aliène les affections de son Dieu: or, qu'est-ce que tout le reste au prix de ces inestimables possessions? N'en doutez point cependant, tel est le véritable résultat du scandale, et tranchons le mot, tel semblerait être le but du pécheur scandaleux; car tout le mal qu'il fait, chrétiens, il veut le faire. C'est à pervertir ceux auxquels il se donne en spectacle; c'est à se créer ou des imitateurs ou des complices, que tendent tous ses efforts; pour lui, ce n'est point assez que de se perdre, il faut que dans sa perte il entraîne tout ce qui l'environne.

Aussi voyez avec quel soin il emploie, tour à tour, l'artifice, la séduction, la violence même, pour répandre les funestes impressions de ses exemples. S'il réussit, voyez sa joie; il se fait comme un trophée de ses misérables conquêtes. Il triomphe audacieusement, non que je veuille dire que le pécheur scandaleux n'ait en vue que la damnation du prochain; il veut faire le mal, il veut engager les autres à le faire; c'est de propos délibéré qu'il agit ainsi qu'il le fait; mais il ne songe point en cet instant, sans doute, aux peines qu'il encourt, il ne songe point par conséquent à celles auxquelles il expose les autres: s'il pouvait en avoir la pensée, son intérêt personnel crierait plus fort à ses oreilles que tous les orateurs sacrés, et obtiendrait de lui ce que nous lui demandons en vain. Gardons-nous bien de lui supposer une malice qu'il n'a pas. L'exagération est plus l'ennemi de la vérité que le mensonge lui-même, et nos paroles perdraient toute créance si elles étaient marquées au coin de l'exagération. Il n'est que le démon qui veuille le mal précisément pour le mal même; il n'est que lui qui y porte les hommes dans le but unique de se donner, dans les flammes qui ne s'éteindront pas, de nombreux compagnons d'infortune; mais quoique le péché de scandale soit déterminé par des motifs différents de celui-là, quoique la vaine gloire, l'amour-propre, l'avarice, le respect humain, que sais-je encore, entrent dans les calculs du pécheur scandaleux, il n'en est pas moins, sans qu'il y songe, un suppôt de l'enfer, et la ruine du salut du prochain n'en est pas moins le terme nécessaire, inévitable, de ses menées, de ses intrigues, de ses conseils, de ses exemples.

Voyez sous quels traits l'apôtre nous représente l'ennemi des hommes: il est tel, nous dit-il, qu'un lion rugissant, qui roule sans cesse autour de sa proie, épiant le moment de la surprendre et de la dévorer. Tel aussi le pécheur scandaleux, attaché à la poursuite du malheureux objet qui irrite sa passion, dresse des embûches, combine ses attaques, et finit par rompre tous les obstacles que lui opposaient la vertu, la honte, la crainte, le remords, la conscience en un mot. *Tanquam leo rugiens, circumquærens quem devoret.* (I Petr., V, 8.)

Qu'importe, après cela, que l'auteur de

tant de maux ait ou non réfléchi sur la conséquence de ses désordres? Qu'importe que, principalement occupé de son péché, il n'ait point pensé au péché des autres? Qu'importe qu'il ait manqué de prévoyance ou d'attention? Ne doit-on pas s'imputer les malheurs que l'on cause par imprudence? n'en est-on point en ce cas responsable envers Dieu et envers le prochain? Vous n'avez pas prévu, vous n'avez pas pensé, dites-vous; mais il fallait et penser et prévoir. Et pourquoi le Créateur vous a-t-il donc doué d'intelligence et de raison? Croyez-vous que vous n'aurez aucun compte à lui rendre de l'abus ou du non usage de ces sublimes facultés de votre âme? Vous ne voulez la mort de personne, mais vous lancez étourdiment un trait mortel qui va frapper votre voisin. Vous n'aviez point prévu qu'il en serait ainsi, soit; mais en êtes-vous moins son meurtrier? Votre défaut de prévoyance le rend-il à la vie? Ses enfants sont-ils ou non privés d'un père, sa femme d'un époux, sa famille de son unique appui, et tout cela par votre faute?

D'ailleurs, chrétiens, celui qui veut la cause veut les effets, quand il n'en aurait pas conçu toute l'étendue; et au jugement des docteurs la malice de celui qui volontairement commet un péché mortel s'étend à toutes les suites de son péché, qu'il y ait ou non pensé. C'est précisément sur cela que le Prophète-Roi implorait avec tant d'instances les miséricordes du Seigneur, lorsque, rendu à lui-même, il versait des larmes amères sur son crime, et que sa conscience lui reprochait tous ceux qui en avaient été la conséquence, sans qu'il l'eût prévu: *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo.* (Psal. XVIII, 13.) C'est donc une bien pitoyable excuse que celle qu'on voudrait faire résulter d'un tel défaut de prévoyance.

Quelquefois aussi on a tout prévu; mais on s'est tenu sur ses gardes; soi-même on n'a point fait de mal, peut-être a-t-on été la cause que d'autres en ont fait: cela se peut, qu'y faire? On s'était précautionné, on les avait même avertis; on se rassure alors, et l'on croit n'avoir rien à se reprocher; vaine illusion, mes chers auditeurs! et vous allez mieux le comprendre.

Voilà une jeune personne qui est devenue l'objet des plus dangereuses assiduités. Elle sait bien que ses complaisances auront de fâcheux résultats; mais elle compte sur elle-même, et pour elle et pour celui qu'elle reçoit; elle l'en prévient, et pour se prémunir davantage, elle va jusqu'à lui faire apercevoir tout le péril de leur fréquentation mutuelle; mais elle n'a point la force de la rompre. Supposons qu'elle ne succombe point elle-même, ses demi-faiblesses auront cependant produit les plus graves désordres au fond du cœur de celui pour lequel elle n'a point eu assez de rigueurs; tels que l'oubli de Dieu, le mépris des sacrements, la perte de l'innocence peut-être, et après cela mille excès. Il n'y aura

eu chez elle rien de mortellement criminel en soi, ou ce ne sera, si vous le voulez, que vanité, désir de plaire, usage du monde; et, assurée de sa vertu, elle compte bien ne jamais franchir les bornes du devoir. N'importe! connaissant l'impression qu'elle a faite, ayant à craindre par conséquent pour l'objet auquel elle plaît, des atteintes capables de le perdre, elle s'en charge devant Dieu, tant qu'elle entretient cette liaison malheureuse, ou que, n'ayant point le courage de la faire cesser, elle n'emploie que de vaines précautions propres à pallier le mal, mais non à l'arracher.

Que si le scandale n'est donné qu'à des personnes accoutumées à commettre des fautes du même genre, qu'à des créatures viles et méprisables, qu'à des enfants dépourvus de raison et de sens, on ne le regarde point alors comme un grand crime, et l'on se met peu en peine de ses effets sur le salut du prochain; autre erreur!

En effet, si ceux que vous rendez les témoins ou les complices de votre libertinage, sont eux-mêmes des libertins, votre péché les enhardit encore, les rassure contre les cris de leur conscience, lorsque de temps en temps elle excite en eux le remords. Leurs habitudes vicieuses n'en prennent que plus de consistance; par cela seul peut-être que vous avez été jusque-là moins coupables qu'eux, ils trouvent dans votre inconduite actuelle de plus fortes raisons de persister dans la leur. Vous faites, en quelque sorte, autorité pour eux: ils en sont moins disposés à suivre les sages conseils des ministres de la religion, et leur retour à la pénitence en devient bien plus difficile.

Si ce sont des créatures viles et méprisables... Ah! chrétiens auditeurs, elles le sont peut-être à vos yeux. La bassesse de leur extraction, leurs humiliations, leurs misères ont pu vous les rendre telles; mais aux yeux de Dieu elles ont été comme vous rachetées au prix du sang de Jésus-Christ; elles sont destinées comme vous à régner avec lui dans le ciel. A ce titre, elles ne le cèdent point à ce qu'il y a de plus distingué dans l'univers; les récompenses éternelles ont aussi pour elles une valeur infinie, et celui qui leur fait perdre le droit qu'elles y ont, leur occasionne un préjudice proportionné à cette valeur. Quand il s'agirait du dernier des hommes, le mortel qui le damne se damne.

Si ce sont des enfants dépourvus de raison et de sens... Des enfants, hélas! mes frères, en est-il au siècle où nous vivons? Les progrès de la civilisation, devenus excessifs et par conséquent funestes, nos habitudes sociales, les soins prodigués à l'enfance, la manie de satisfaire en tout point ses naissantes curiosités; tout cela ne concourt-il point à développer, plus tôt que la nature ne l'eût fait, les facultés morales des hommes? Supposé que les enfants, en présence desquels vous vous croyez autorisés à ne point user de réserve, ne soient

point actuellement susceptibles d'être scandalisés par vos œuvres, il n'en recevront pas moins l'impression. Ce qu'ils ont vu se grave dans leur mémoire : dans la suite, ce souvenir provoquera chez eux des réflexions dont l'effet ne saurait être douteux, et vous leur aurez nuï d'autant plus que votre âge et votre expérience auront inspiré à leur faiblesse une confiance plus illimitée. Aussi voyez avec quel soin Jésus-Christ vous prescrit le respect pour l'enfance : il vous en fait un précepte formel : *Videte : ne contemnatis unum ex his pusillis.* (Matth., XVIII, 10.)

Au défaut de toute autre excuse, on se retranche sur la légèreté du sujet de scandale : et si, quel qu'en soit le sujet, le salut du prochain s'y trouve toujours intéressé, qu'importe ?

Ignorez-vous combien est rapide la pente qui nous entraîne vers le mal ? Ne savez-vous point qu'il est des personnes qui se scandalisent plus facilement que d'autres, et que ce qui serait sans danger pour celle-ci, est infiniment pernicieux pour celles-là ? Ainsi raisonnait l'Apôtre sur l'usage des viandes permises ; et il ne craignait point de décider que l'on devait se les interdire par charité, si une conduite contraire devait causer le moindre scandale.

Gardons-nous donc de nous arrêter à l'examen de nos actions, gardons-nous d'en invoquer la légèreté. J'ai dit ailleurs quel était l'esprit de l'Évangile à cet égard ; j'ai démontré la nécessité de la parfaite observation de la loi dans tous les cas ; je n'y reviendrai pas, chrétiens auditeurs ; qu'il me suffise d'insister sur un point de doctrine incontestable, c'est que des paroles équivoques, des saillies d'une humeur enjouée, que le monde ne condamne pas, qu'il approuve, dont il s'amuse, dont il rit, peuvent bien, même moralement parlant, ne point être des fautes par rapport à celui qui se les permet ; mais elles peuvent le devenir par rapport aux autres. Savons-nous jusqu'à quel point ils sont sensibles ou faibles. Hélas ! mes frères, on a vu souvent les plus graves désordres prendre leur source dans les moindres sujets de scandale. L'importance du salut doit seule régler, à cet égard, nos craintes et nos précautions, selon les dangers auxquels il peut être exposé.

Grand Dieu ! que de maux compliqués dans un seul mal ! Que de péchés secrets dans un péché public ! Nous sommes accablés sous le poids de nos propres iniquités, et ce n'est point assez encore, mille iniquités étrangères peuvent nous être imputées.

Recourrons-nous à la défense de Caïn, quand il répondait au Seigneur qui lui reprochait son fratricide : *M'avez-vous donc établi le gardien de mon frère ?* (Gen., IV, 9.) Faisons-nous entendre ces paroles aux pieds du trône du souverain Juge, quand il nous demandera compte du bonheur éternel du prochain que nous aurons perdu ? Homicides de son âme, nous croirons-nous à l'abri de toute censure, en déclarant qu'il était son maître, et que nous n'étions point, nous, chargés de

veiller à sa conduite ? Pitoyable argument que repousse le précepte de la charité, tant soit peu que l'on veuille l'approfondir !

Rappelez-vous, je vous prie, chrétiens, que Dieu recommande à chacun de nous le soin du salut d'autrui. *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (Eccl., XVII, 12.)

Quelles promesses, si l'on est fidèle à observer ce commandement essentiel de la loi ! quelles menaces, si on ose l'enfreindre ! Il est vrai, ce soin regarde plus particulièrement les grands, les maîtres, les supérieurs ; mais la même charité, qui leur en impose plus particulièrement l'obligation, n'est-elle pas universelle ? On en reconnaît l'empire dans tout ce qui touche les intérêts du temps, et ceux de l'éternité seraient seuls exceptés de la loi commune ? Eh ! pécheurs, je vous abandonne les biens, la réputation, l'honneur, la paix de votre prochain, si vous parvenez à étouffer, au fond de vos cœurs, les cris des sentiments divers qui réclament en sa faveur contre votre injustice. Oui, poursuivez le cours de vos fureurs, acharnez-vous à lui nuire, suscitez-lui mille chagrins, couvrez-le d'opprobres et d'ignominies, réduisez-le au plus déplorable état, et complétez votre cruelle jouissance, en insultant à son malheur. Je vous le livre ; mais n'est-ce point avoir assez fait pour assouvir la passion aveugle qui vous anime contre lui ? Faut-il encore vous attaquer à sa conscience ? Faut-il y détruire les germes de ses croyances religieuses ? Faut-il le perdre pour l'éternité, et lui ravir dès ce monde la tranquillité de l'âme, et les consolations célestes, seul dédommagement de tout le mal que vous lui avez fait ? Si votre colère va jusque-là, je ne crains pas de vous le déclarer, vous êtes les plus barbares des hommes ! que dis-je ! le tigre du désert est moins féroce que vous !

Et cependant le dernier terme de la charité est souvent le premier qu'on franchit. Certains d'entre vous, mes frères, se reprocheraient jusqu'à la moindre offense qu'ils auraient faite à autrui ; ils poussent jusqu'au scrupule le zèle pour l'accomplissement des devoirs de la vie civile, et ils sont, sans regret, un épouvantable sujet de scandale en tout ce qui concerne la vie spirituelle. Et je distingue encore différents degrés de criminalité dans leur attitude ; car celui qui le commet envers un ami, un parent, un frère, est d'autant plus coupable devant Dieu, que des liens plus étroits l'attachaient à la victime : c'est ainsi que, parmi les hommes, le parricide excite plus d'indignation que l'assassinat d'une personne de tous points étrangère au meurtrier.

Mais enfin direz-vous, c'est toujours la faute de celui qui reçoit le scandale, s'il pèche, s'il imite celui qui le donne ..

Ah ! j'en conviens, chrétiens auditeurs, celui qui pèche, à l'exemple de son frère, n'est pas moins criminel, quoique la faute soit l'effet de la cause éloignée qui l'y a entraîné. En effet, il est toujours demeuré libre d'agir ou de ne point agir. Il a tou-

jours pu résister aux séductions des méchants, il doit donc aussi s'en prendre à lui-même. Mais vous qui l'avez exposé au danger d'être vaincu dans un combat qui n'eût point été nécessaire, si vous ne l'aviez point scandalisé; vous qui avez été la première occasion de sa chute, passez-moi cette locution, parce qu'elle rend toute mon idée, quels reproches n'avez-vous point à vous faire? La criminalité d'un scélérat excuse-t-elle son complice? Or, vous êtes le complice des fautes de celui qui, sans vous, ne les eût point commises. Tout devait vous rendre attentif à édifier un infortuné moralement assez faible lui-même; vous deviez vous unir à lui pour vous prêter un mutuel appui dans le sentier escarpé du salut; et, au lieu de cela, vous contribuez à le précipiter dans l'abîme. De quels anathèmes menacerai-je une telle conduite? Ecoutez le prophète: Il périra, dit-il, le malheureux que vous avez scandalisé; il périra dans les horreurs de son péché; mais vous, vous répondrez de la perte de son âme au prix de la vôtre: *Ipsè impius in iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* (Ezech., III, 18.)

La voyez-vous, cette victime de vos exemples et de vos discours; la voyez-vous au séjour de la réprobation, dans la région des pleurs et des grincements de dents? Au milieu des tourments qu'elle endure, elle porte ses gémissements et ses plaintes vers le trône du Seigneur. Dieu tout-puissant! s'écrie-t-elle, vous êtes juste. J'ai mérité les supplices éternels: mais celui qui m'a portée au crime n'excitera-t-il point votre colère? Vos infailibles jugements ne l'atteindront-ils pas? Ah! si le sang d'Abel retomba sur Caïn et sur sa postérité, que mon infortune retombe aussi sur celui qui en fut la cause! Qu'il partage les horreurs du châtiment, celui qui eut tant de part au péché! Et cette dénonciation et ces cris seront entendus, et le Seigneur ne divorcera point avec sa justice, et le scandaleux sera puni aussi sévèrement que le scandalisé coupable. N'y a-t-il point là, chrétiens auditeurs, de quoi exciter les plus vives alarmes au fond des consciences les moins timorées? C'est donc être l'ennemi de son propre salut que de tendre des pièges au salut de son prochain.

II. Et maintenant que dirai-je des grandeurs du Très-Haut, que le scandale outrage de la manière la plus indigne?

Rien n'est plus glorieux à Dieu que l'accomplissement de l'œuvre de notre rédemption. Jésus-Christ seul universellement reconnu comme l'oint du Seigneur, comme le Sauveur des hommes, comme Fils de Dieu et Dieu lui-même; Jésus-Christ seul universellement servi, seul universellement adoré, quel culte! L'Éternel y reçoit des hommages dignes de lui; sa puissance et sa justice sont également satisfaites, à raison des mérites du Pontife qui l'institua, Pon-

tife, Dieu comme lui, Pontife, égal à lui. Ce culte sublime, mes frères, est l'objet et le but de toutes les pensées, de toutes les paroles, de toutes les actions du chrétien fidèle. Sa destruction et son renversement, voilà l'objet et le but que se propose d'atteindre le pécheur scandaleux.

Celui-là, c'est de l'homme de l'Evangile que je parle, s'occupe à semer le bon grain; celui-ci, c'est le suppôt du démon que j'entends désigner, s'applique à mêler au bon grain l'ivraie.

Le dernier siècle (14) nous présente le double exemple de ce contraste frappant; d'un côté, voyez cet apôtre brûlant du zèle de la gloire de Dieu, voler au nom de l'Eglise à la conquête d'un monde nouveau, et de l'autre cet hérésiarque fanatique jeter sur cette Eglise un œil jaloux, et n'entreprendre rien moins que de lui enlever, dans un monde plus anciennement connu d'elle, ses plus beaux trophées; à ces traits vous avez reconnu le bienheureux Xavier et l'inférieur Luther.

Là, sous l'influence de la prédication de Xavier, l'empire du mauvais esprit, depuis si longtemps établi dans des contrées immenses, s'ébranle et tombe avec fracas. Les temples des faux dieux sont détruits, leurs autels renversés, leurs sacrifices abolis; et, sur les débris dispersés de l'idolâtrie vaincue, la croix de Jésus-Christ s'élève triomphante, signe immortel du règne de la justice, de la morale et de la sainteté. L'Eglise reçoit dans son sein plusieurs milliers de fidèles nouvellement convertis à la foi, fruits précieux de l'édification d'un seul homme.

Ici, au contraire, par l'effet des controverses perfides de Luther, un culte impie et sacrilège s'introduit dans le sanctuaire du vrai Dieu, une grande portion de son héritage lui est ravie, tout un peuple de ses adorateurs devient le sectateur du mensonge, l'hérésie l'emporte, et l'Eglise du Fils de l'homme est comme un vaste champ couvert de ruines. Tel est le résultat du scandale d'un seul.

Qu'ils durent vous être agréables, ô mon Dieu! les travaux de l'apôtre qui porta la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de l'Orient, au sein de tant de nations qui ne le connaissaient pas encore, ou qui ne le prononçaient point sans blasphémer; mais en même temps combien vous dûtes-vous offenser des entreprises d'un impie qui commit tant de ravages presque aux portes de la capitale du monde chrétien.

Rapetissez cet immense tableau, mes chers auditeurs, et vous aurez fait celui du cours ordinaire de la vie dans nos familles et dans nos sociétés.

Quelque bien réglées qu'elles soient, il n'en est point qui ne vous présentent en raccourci un spectacle pareil ou à peu près semblable. Vous y verrez partout de bons et de mauvais exemples; les premiers ins-

(14) C'était vers le milieu du xvin^e siècle que parlait le P. Dessauret

pirent l'amour de la vertu, en facilitent la pratique, en donnent des leçons vivantes. Leurs auteurs, en travaillant à leur propre sanctification, font à la grâce bien des conquêtes. Que peut-il y avoir de plus glorieux au Seigneur? Ils concourent avec son fils bien-aimé au salut de ses créatures, et quel moyen d'y réussir plus efficace qu'une conduite édifiante? Les seconds ne sont propres aussi qu'à détruire un si noble ouvrage; il ne tient pas à ceux qui les fournissent que les mérites d'un Dieu sauveur ne soient anéantis, ou ne demeurent sans effet pour une foule de malheureux. Que peut-il y avoir de plus injurieux à la souveraineté du Créateur qui ne fit l'homme qu'afin d'en être servi et adoré? et cependant quel moyen plus propre à répandre les semences de l'ingratitude envers l'éternel Auteur de la vie, que l'impression d'une conduite criminelle, dans la contemplation de laquelle on trouve si aisément à se rassurer contre les alarmes de la foi et les reproches de la conscience. Ah! si une bonne action intéresse le ciel et signale un serviteur de Dieu, combien une faute scandaleuse doit irriter le Très-Haut, en décelant un ennemi de sa gloire!

Un ennemi! ce mot semble vous étonner; et de quel autre nom puis-je appeler, chrétiens mes frères, ceux qui se livrent au scandale du libertinage et de l'impiété?

Dès la naissance de l'Eglise, il s'éleva contre elle des persécuteurs, des tyrans; c'étaient sans doute aussi des hommes scandaleux, et leur mémoire nous est encore un horreur. Mais ces fers, ces prisons, ces tourments qu'ils employaient à éprouver la foi et l'innocence de nos pères, faisaient plus de martyrs que de prévaricateurs. On se précautionnait contre la fureur des gouvernants, et s'il fallait faire à leur inflexible volonté le sacrifice de la liberté, de la vie, au moins ne craignait-on point l'éternité qui devenait au contraire le prix d'une résistance passive et sublime à la fois. Mais quelles précautions prendre contre les atteintes imprévues de cette autre espèce de scandale dont j'ai voulu vous entretenir? Quelles précautions contre les séductions adroites et l'attrayante corruption d'un parent, d'un ami, d'un concitoyen, avec lequel on est en relation de confiance et d'intimité? Il n'a pas cette cruauté qui excite la plainte et qui fait éclat; il n'a point recours aux supplices, il semble au contraire nous aimer; il nous flatte, il nous caresse, il s'intéresse à nos affaires temporelles, il s'afflige de nos malheurs, se réjouit de nos succès!.... comment exciterait-il nos défiances? Il s'est emparé de notre cœur; nous n'oserions le trouver criminel, quoiqu'il le soit; ou si nous apercevons son immoralité, l'amitié qui nous unit à lui plaide sa cause au tribunal de notre opinion, pallie l'infamie de sa conduite qui d'abord a pu nous étonner, mais à laquelle nous nous accoutumons insensiblement, et que nous finissons par imiter: c'est

ainsi qu'il porte à notre foi des coups d'autant plus assurés que nous n'étions point prémunis.

Pourquoi donc nous sont-ils si odieux les anciens bourreaux des chrétiens? leurs scandales tournèrent au profit de l'Eglise; mais quel siècle que celui sous lequel nous vivons! nos scandales ne tournent qu'à son détriment. Ils en font la honte; ils la détruiraient, si mon Dieu ne lui avait point prédit une durée éternelle. Chaque jour, et à chaque instant elle voit périr autour d'elle quelqu'un de ses nombreux enfants, victimes du scandale reçu! et toute puissante qu'elle est par la protection de son roi, elle ne peut remédier au mal qui la désole.

Maintenant, chrétiens auditeurs, suivez la carrière immense de réflexions que les considérations que je viens de vous soumettre peuvent ouvrir à vos esprits. Méditez sur le scandale envisagé comme entraînant la damnation du prochain, comme opposé diamétralement aux préceptes de la charité, comme essentiellement injurieux à la gloire de Dieu; ou plutôt tout remplis de l'idée de l'énormité d'un tel crime, mesurez encore et avec moi la rapidité et l'étendue des progrès du mal qu'il opère, afin d'en concevoir encore de plus vives alarmes: ce sera le sujet de votre application, durant la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.¹

Le mal que fait le scandale est immense, mes chers auditeurs, nous l'avons vu; pourquoi faut-il que de tous les maux il soit celui qui se communique et se répand avec le plus de facilité? Certes n'en soyons point surpris; la cause en est dans notre faiblesse morale qui est extrême dans le genre des moyens employés pour nous scandaliser, qui sont les plus propres à faire sur nous des impressions funestes; et enfin dans cette circonstance malheureuse que ceux-là précisément qui devraient nous édifier, sont ordinairement ceux qui nous scandalisent. Suivez-moi, je vous prie, dans l'examen de ces trois causes de l'étonnante propagation de la peste que le scandale engendre.

I. Et d'abord vous n'ignorez pas quelle est notre inclination pour le vice. Toutes les passions concourent à la former et à l'entretenir; et quelle n'en est point la multitude, l'importunité, la violence! Ecoutez l'apôtre se plaindre de leur tyrannie, jusques à souhaiter la mort, afin de n'être point réduit à faire souvent le mal qu'il voudrait éviter, ou à omettre le bien dont la pratique est l'objet de tous ses efforts. Telle est même la perversité ordinaire des hommes, que la défense de commettre une action mauvaise suffit pour que cette action ait des charmes pour eux, et que le commandement d'accomplir un devoir excite seul leur répugnance. Et puis, combien grand est l'aveuglement de l'esprit! Combien grande est la fragilité du cœur! Que d'illusions autour de nous! Que d'occasions

de chute sous nos pas ! Quel courage, quelle vigilance, quelle force ne faut-il point avoir, pour se soutenir constamment au bord d'un précipice, vers lequel nous pousses sans cesse une inconcevable et presque irrésistible impulsion ? Hélas ! il ne fallut qu'un coup d'œil témérairement lancé pour faire du plus saint des hommes et du plus juste des rois un adultère et un meurtrier.

La vérité de ces réflexions générales est incontestable, mes frères, et il n'est aucun de vous qui n'en ait fait la triste expérience. Or, je vous le demande, quels ravages le scandale ne fera-t-il point dans des âmes ainsi disposées ?

Telle une vapeur maligne, répandue dans l'air qu'on respire, pénètre avec lui jusques aux sources de la vie, et portée sur l'aile rapide des vents, promène son méphitisme mortel sur la surface entière d'une vaste région : tel et non moins contagieux le scandale s'insinue partout, d'autant plus dangereux que son poison flatte les sens, et qu'on le boit comme à l'envi. Aussi ne voit-on de tous côtés que des malheureux atteints déjà, ou sur le point de l'être. Parlons sans figures, chrétiens. L'amour de soi n'attend que le moindre prétexte, afin de se livrer, au gré de ses désirs, à ses plaisirs désordonnés, à ses affections naturelles, et le scandale lui en fournit un des plus plausibles.

A son aspect tous les doutes, tous les scrupules sont levés, tous les remords sont apaisés. On ne craint pas de se déterminer sur les avis, sur les exemples d'autrui, lorsque soi-même on souhaite, on brûle de faire ce qui est conseillé et mis en œuvre par son prochain.

A mesure que ce préjugé gagne (et qu'est-ce qui pourrait l'arrêter ?), à mesure que ce préjugé gagne, il acquiert de la force et de l'autorité ; il devient comme une loi à laquelle on se fait une sorte de devoir d'obéir, et que bientôt on n'ose plus transgresser.

On lit dans l'Ecriture sainte qu'une famille israélite s'était établie sur la montagne d'Ephraïm. Elle y dressa un autel sur lequel elle offrait des sacrifices à de vaines idoles. Le hasard amena dans ces lieux de scandales un lévite du Seigneur ; séduit par l'exemple, attiré par les promesses, ou flatté par les honneurs d'un sacerdoce nouveau, cet homme apostasia lâchement, abandonne le culte du vrai Dieu, et devient le ministre d'une aveugle superstition. Surviennent les députés de Dan ; ils sont témoins de la conduite du lévite ; l'autorité de son caractère sacré parmi les Juifs les entraîne ; ils apostasiaient comme lui. Ces derniers attirent successivement sur la montagne six cents de leurs frères qui se pervertissent comme les précédents ; et si tout Israël, dont la propension à l'idolâtrie était si grande, avait été le témoin d'un pareil scandale, infailliblement tout Israël eût échoué.

II. Si maintenant nous considérons les moyens employés pour répandre un aussi

horrible fléau, si nous découvrons qu'ils sont les plus adroits et les plus propres à reproduire un entraînement général, combien n'aurons-nous pas sujet de trembler ! Or, voyons.

Vous savez, chrétiens auditeurs, quel est le charme de ces conversations que la médisance assaisonne de tout le sel de la raillerie, dans lesquelles les libertins enveloppent, sous le voile de fines équivoques, la honte de leurs pensées et l'indécence de leurs mœurs, à la faveur desquelles l'incrédulité prenant toutes sortes de formes sème, comme au hasard et sans se produire ouvertement, mille traits hardis, licencieux, impies. Ces propos sont saisis avec avidité par les esprits oisifs dont le monde fourmille ; la curiosité s'en nourrit, la vanité s'en pare, chacun en répète à l'envi ; le mot du jour est à peine lâché qu'il a volé de cercle en cercle, et qu'il est dans toutes les bouches ; il s'enfuit pour céder la place à une autre ; mais que d'images séduisantes, que de réflexions malignes, que de doutes dangereux ont signalé son passage !

Et ces lectures, source abondante de toute espèce de poison, que vous en dirai-je, mes frères ? Elles sont assaisonnées pour tous les goûts, façonnées au gré de tous les désirs. Ici l'on y retrouve ces scandaleuses anecdotes sauvées de l'oubli pour amuser un fastidieux loisir ou une méchanceté concentrée ; là des aventures imaginées dans le dessein de mettre en jeu toutes les passions, afin d'en établir l'empire ; ailleurs des libelles inspirés par l'envie ou la vengeance, qui déchirent indignement les réputations les mieux établies, dénigrent toutes les vertus et préconisent tous les vices ; ailleurs encore, les maximes les plus fausses et les plus sophistiquées, recouvertes d'un air de vérité qui séduit, et qui n'est qu'une amorce trompeuse pour préparer les cœurs et les esprits aux leçons de la plus révoltante immoralité, des recherches dangereuses, des décisions tranchantes, hasardées avec imprudence en matière de religion, pour affaiblir l'autorité de l'Eglise, infirmer la révélation, et leur substituer l'erreur et l'athéisme.

Et ces spectacles inventés pour reproduire sous les plus brillantes apparences toutes les faiblesses de notre triste humanité, tableaux spécieux, ordonnés avec tant d'art et tant d'ensemble, que l'on croit voir des réalités, tableaux enchanteurs dont l'illusion absorbe l'âme des spectateurs tout entière, en détend tous les ressorts, en remue toutes les faiblesses, et y ravive tour à tour la crainte ou l'espérance, la tristesse ou la joie, la haine ou l'amour, la honte ou l'orgueil, la peur ou l'audace, la barbarie ou la pitié, la vanité ou l'abjection, à la faveur des prestiges de la voix et du geste, de l'harmonie et des décors, de l'éloquence et de la poésie. Que sais-je encore, chrétiens auditeurs, si le plus grand mal est dans le spectacle lui-même ou bien dans toutes les occasions qu'il fournit, en favorisant la réunion d'un immense concours de personnes de tout sexe,

de toute condition, rassemblées pour prendre du plaisir, et avec le dessein arrêté de ne point s'occuper du Seigneur.

Et cette étude de la mode et des ajustements frivoles, immodestes ornements de la mollesse et de la lubricité, pièges constamment tendus à l'innocence et à la pudeur.

Et ce luxe qui n'a plus de frein, dont l'éclatage éblouit tous les yeux, dont les profusions ravissent tous les esprits. Quelle vertu pourrait être à l'épreuve de tant de séductions? Quelle force pourrait résister à tant de passions? Quel courage pourrait vaincre au milieu de tant de dangers? et cependant les ai-je signalés tous! Ah! mes frères, jetons un voile sur tant de mystères d'iniquités, familiers aux fauteurs du scandale, et qui leur réussissent d'autant mieux que notre penchant à les imiter est plus grand, et qu'une trop constante expérience dirige l'application et le choix de ces moyens de perdition.

III. Mais est-ce tout? Hélas! non, chrétiens auditeurs; et il faut encore qu'une dernière et bien malheureuse circonstance concoure au progrès du mal, assure les succès de l'enfer : il faut encore que le mauvais exemple et les pernicieuses leçons viennent de la part de ceux desquels on devrait naturellement attendre l'édification. Oh! qui pourra dès lors calculer tous les ravages de la contagion, en mesurer toute l'étendue?

Tremblez! tremblez! vous grands du monde, souverains des peuples, juges de la terre! vous tous que Dieu présente à l'univers comme les dépositaires de sa puissance et les images de lui-même! Tremblez aussi, vous pères de famille, qu'il a chargés du soin de faire de vos enfants autant de citoyens vertueux et de chrétiens fidèles! Et vous ministres des autels, préposés principalement à son culte et envoyés par lui au milieu des nations, pour faire fleurir la religion sainte, entretenir la piété, maintenir l'innocence, tremblez sur les conséquences de vos scandales; car il en est beaucoup parmi vous qui vivent scandaleusement! Que de bien n'avez-vous point à faire chacun, en remplissant tous vos devoirs, et quel mal ne faites-vous point, en les négligeant ou même en pratiquant tout ce qui leur est opposé! Hélas! tout se pervertit sous la voûte céleste; la religion périclite; il n'y a plus de mœurs : eh bien! vos scandales en sont la cause!

Celui qui occupe un rang élevé au-dessus du commun des hommes, attire à lui tous les regards; il entraîne après lui une nuée de flatteurs, de complaisants, de protégés, qui l'observent partout, qui partout s'étudient à lui plaire, et qui, par conséquent, s'empressent de suivre ses traces. Or, cet homme puissant, le voyez-vous, mes chers frères? il se joue de tous les principes, il foule aux pieds toutes les lois, il se rit de tous les devoirs, il n'a jamais connu de frein. Absorbé dans sa vanité, il oublie ce qu'il doit à Dieu, il oublie ce qu'il doit aux

autres, il oublie ce qu'il se doit à lui-même : sa vie est comme une ivresse continuelle. Il ne sait rien en fait de religion, parce qu'il est pénible d'apprendre, et qu'il ne se croit point fait pour prendre de la peine; mais il est versé dans la science du monde, parce qu'il veut y briller, soit par l'élégance des manières, soit par la politesse et ce qu'on nomme le bon ton : aussi il en étudie tous les frivoles usages, il en connaît toutes les funestes maximes, c'est-à-dire, qu'il ignore tout ce qui fait le chrétien, et qu'il est instruit de tout ce qui constitue l'impie, l'incrédule et le libertin. Dites-le-moi, mes chers auditeurs, quelle peut être la troupe servile des gens attachés à une telle idole? Comment ceux-là conserveront-ils le précieux trésor de l'innocence? Leur conduite trancherait avec celle du grand qu'ils encensent; elle en serait à chaque instant la critique la plus mordante; ils déplairaient par conséquent, et ce n'est qu'à plaire qu'ils visent; ils seront donc dépravés comme lui, car il est important pour eux qu'ils ne valent pas mieux que lui. Aussi les fautes commises par ceux qui occupent les sommets des hiérarchies sociales, sont-elles les plus funestes à leur prochain.

Si Jéroboam, simple particulier, eût arboré au milieu d'Israël l'étendard de l'apostasie, il aurait eu des imitateurs sans doute; mais leur nombre eût été borné à celui de ses familiers, tandis que Jéroboam, sur le trône, embrassant le culte des faux dieux, entraîne dans son péché tout le peuple qui obéit à ses lois, et le scandale qu'il a donné lui survit; et l'idolâtrie qu'il a fondée se perpétue durant plusieurs siècles, et elle ne cesse à la fin que lorsque le ciel permet que le sceptre qui l'établit soit brisé dans la main de ses successeurs.

Ce qu'est un grand pour la société, le père de famille l'est dans l'intérieur de sa maison; la famille est comme un petit état dont l'administration lui est confiée; ses enfants sont les premiers à l'observer minutieusement, pour régler leurs pensées, leurs désirs, leurs actions sur ce qu'ils lui entendent dire, et mieux encore sur ce qu'ils le voient faire; il est tout à la fois et leur guide et leur modèle. Aussi tels sont et le père et la mère, tels sont ordinairement les enfants.

Malheureuses ces jeunes plantes, lorsque le hasard de la naissance les confie à des mains qui en négligent la culture, ou qui la dirigent de manière à les faire périr! N'en doutez pas, chrétiens auditeurs, voilà la source principale de ces haines invétérées, de ces transports ambitieux, de cette sordide avarice, de ces débauches révoltantes, de ces manœuvres injustes, de cet esprit d'irréligion, de ce débordement de vices enfin que la génération qui s'éteint lègue à la génération qui la suit, comme pour en perpétuer l'infamie jusqu'à la consommation des siècles. Voilà la source de ces goûts frivoles et vains, de ces airs

libres et dissipés, de cette envie démesurée de plaire, de cette mollesse indolente, de ce relâchement de mœurs, de cette fureur pour les plaisirs et les jeux qui se transmettent de la mère à la fille, parmi les personnes de ce sexe dont la pudeur, la modestie, la douceur et la simplicité peuvent seules faire la sûreté et la gloire : D'une source empoisonnée, en effet, il ne saurait couler que du venin.

Et qu'on ne se rassure pas sur le soin que l'on prend de donner quelques bons avis, de débiter quelques belles maximes ; l'impression du mauvais exemple en paralyse les résultats.

Mais les enfants sont-ils les seuls membres de la famille ?... Et ces personnes infortunées que les caprices de la fortune, que ses erreurs souvent réduisent à la triste condition de la domesticité, est-ce qu'elles n'en feraient point partie ? Vous les prenez à votre service, elles sont salariées pour vous obéir ; mais vous répondez devant Dieu des fautes dont elles se rendent coupables, parce qu'elles vous ont obéi dans le mal que vous leur avez commandé ; vous répondez de l'effet des leçons mauvaises qu'elles puisent auprès de vous ; vous répondez même de votre négligence à les instruire de leurs devoirs, à leur faire pratiquer la vertu. Cependant qu'arrive-t-il souvent, chrétiens, dans le monde ? On fait de ses serviteurs les ministres ou les victimes de son libertinage ; on les emploie aux intrigues les plus criminelles, on les rend les témoins des plus graves désordres, et leur innocence rencontre un inévitable écueil dans les maisons mêmes qui devaient leur servir d'asile.

Oserons-nous porter nos regards sur les scandales qui partent de l'autel ; et nécessairement il doit s'en rencontrer jusque dans le sanctuaire, selon l'oracle de l'Evangile. Ceux-là sont épouvantables, mes frères, et ils rappellent plus particulièrement encore les sacrifices horribles dont parle le Prophète, et qu'une sanguinaire superstition faisait à de vaines idoles : *Et immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (Psal. CV, 37.) Ah ! gémissons sur ces graves désordres ; mais n'allons point les raconter, afin de ne point exposer la piété sincère aux railleries de l'incrédulité, en faisant le tableau de l'hypocrisie de quelques ministres prévaricateurs. Tel est en effet le sort de la vertu la plus pure d'être dans tous les temps l'objet d'une maligne envie. Si parfois elle bronche, ses méprises les plus légères deviennent des crimes impardonnables, sa persévérance rigoureuse n'est qu'une afféterie mensongère ; et, si tous ses actes sont édifiants, ce sont ses intentions qu'on attaque. Le vice intéressé à la décrier partout ne s'occupe qu'à faire ressortir ses faiblesses ou à lui créer des ridicules. Quel triomphe pour lui, lorsque les prêtres du Seigneur, lorsque les interprètes de sa loi, lorsque les dispensateurs de ses grâces, présentent dans leur conduite ou dans leurs

discours quelque chose de réellement répréhensible ; aussitôt il s'en autorise pour se répandre avec plus de succès, et il réussit d'autant mieux à faire des dupes, que l'on juge bien autrement dans le monde des faiblesses d'un homme consacré au service des autels, que de celles d'un simple laïque.

La religion elle-même reçoit le contre-coup des censures que l'on en fait. A la faveur de tels exemples, l'inconduite des plus grands pécheurs semble perdre ce qu'elle a d'odieux, et la honte dont elle imprime le cachet, diminue et s'efface insensiblement. C'est ainsi que le paganisme cherchait à pallier celle de ses désordres, en prêtant à ses fausses divinités les passions des hommes, en faisant l'apothéose du crime.

On frémit, avec juste raison, au récit des fléaux que les enfants d'Héli attirèrent sur Israël. Sous la conduite de ses malheureux séducteurs, ce peuple, si souvent séduit, offre la bataille aux ennemis qu'il s'est faits ; il est vaincu, parce que le Dieu des armées, justement irrité contre lui, l'abandonne à ses propres forces ; trente mille de ses combattants périssent, le reste est dispersé ; l'arche sainte elle-même tombe au pouvoir des incirconcis : *Et arca Dei capta est.* (I Reg., IV, 17.) De même, chrétiens auditeurs, le culte de Dieu négligé, l'innocence pervertie, le vice accrédité partout, telles sont les moindres suites des scandales qui déshonorent la sainteté du ministère ; et, parmi nous aussi, l'arche du Seigneur est encore exposée aux entreprises des ennemis du peuple de Dieu. C'est par là surtout que la foi périt parmi nous ; c'est par là que la fausse philosophie triomphe. Elle représente la véritable sagesse sous les couleurs odieuses des mœurs de ceux qui en sont les organes, pour en faire ensuite l'objet de ses censures et de ses mépris. Le vulgaire ignorant, qui juge de tout sur les apparences, applaudit sottement, et généralise les fautes du petit nombre des prévaricateurs.

Arrêtons-nous, mes frères ; mettons des bornes à des détails dont l'examen nous pousserait au delà de celles que nous devons nous prescrire, et réfléchissons seulement un instant encore sur tout ce qui vient de vous être dit.

L'eussiez-vous pensé que le péché de scandale, ruinant le salut du prochain, violant les premiers préceptes de la charité, outrageant la gloire de Dieu, réunit ainsi sur la tête de son auteur cette multitude d'iniquités dont il devra rendre compte au souverain Juge, lorsque le jour de ses vengeances sera venu ? Si telles en sont les suites, ô mon Dieu ! qui pourra donc les réparer ? Mais qu'ai-je dit ? N'allez point, mes chers auditeurs, prenant mes paroles au pied de la lettre, chercher dans la difficulté que je vous signale un motif pour ne point entreprendre une réparation nécessaire. Que ce soit seulement pour vous une raison de trembler à cause du passé, et de vous précautionner à l'avenir. Mais du reste, quel-

que difficile qu'il soit de combler l'abîme que vos scandales ont creusé sous les pas de votre prochain, et d'en retirer ceux qui déjà s'y sont précipités, vous n'êtes pas moins obligés à le tenter, à faire pour cela tout ce qui dépendra de vous, à y employer toute la puissance que le ciel vous a impartie; ce devoir accompli, vous aurez satisfait aux exigences de la justice divine, quand bien même vos efforts n'auraient pas été couronnés d'un succès entier, parce que jamais elle ne demande l'impossible. Or quels moyens employer pour atteindre ce but ? Ils sont nombreux sans doute ; mais l'un des plus efficaces est de rompre tout pacte avec l'iniquité, de se signaler par une opposition tranchante avec sa conduite passée, de substituer la pratique de toutes les vertus à l'habitude de tous les vices, mais d'une manière courageuse, soutenue, éclatante aux yeux de ceux surtout qui furent et les témoins et les victimes peut-être d'actions bien différentes. Si le scandale a été public, il faut par cela même que l'édification le soit ; et voyez combien grand est l'attrait de la vertu, lorsqu'on la retrouve chez les mêmes personnes qui s'étaient précédemment montrées ses antagonistes ardents. Malheur à ceux qui résisteraient à l'entraînement d'une conversion ainsi opérée ! Ils ne pourraient plus dès lors imputer leur damnation qu'à eux-mêmes, et, demeurés quittes envers leurs frères, les pécheurs repentants et convertis trouveront dans les miséricordes d'un Dieu souverainement bon le pardon de leurs anciens égarements et dans les trésors de sa munificence la récompense de leur sainteté actuelle, c'est-à-dire, après leur pèlerinage ici-bas, une éternité de délices, que je vous souhaite de tout mon cœur, mes très-chers frères.

SERMON X.

SUR L'IMPÉNITENCE.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini. (Luc., III, 4.)

Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez les voies au Seigneur.

Depuis longtemps les ministres des autels vous font entendre leur voix à l'exemple du précurseur pour vous exhorter à la pénitence. Ils veulent se donner ce soin principalement aux approches de ces grandes solennités, à l'occasion desquelles l'Eglise ouvre à tous ses trésors. Et toutefois on ne les écoute plus, ou bien on demeure insensible à leurs exhortations ; ce n'est pas que l'on ne veuille se convertir un jour, mais on se flatte toujours d'avoir assez de temps pour cela, et l'on compte même pour revenir à Dieu sur la dernière heure de la vie ; triste espoir qui manque de fondement selon l'oracle de l'Evangile : car alors, dit le Seigneur, l'on me cherchera et l'on ne me trouvera point : *Queretis me et non invenietis.* (Joan., VII, 34.)

Je sens tout ce qu'ont de terrible ces paroles, je sens combien elles sont désolan-

tes ; mais il faut pourtant bien, chrétiens, vous les faire entendre, parce que le salut d'un grand nombre d'entre vous dépend uniquement peut-être de la sainte terreur qu'elles peuvent inspirer, et gardez-vous de croire que ce ne soit là qu'une menace vaine ; gardez-vous de vous rassurer sur l'exemple de quelques pécheurs endurcis jusqu'au moment du trépas, et qui, sincèrement revenus à Dieu à cet instant suprême, sont passés de ce monde à l'autre avec des sentiments tels qu'ils ont pu trouver grâce devant le Seigneur. Il n'est pas de vrai croyant qui ne soit convaincu que ces conversions extraordinaires ne sont qu'un pur effet de la grâce, dépendant uniquement de la volonté du Très-Haut, et comme un miracle de sa bonté. Une vie tout entière passée dans l'exercice de la vertu n'est point assurée de s'éteindre dans une éternité bienheureuse, combien moins la sera-t-elle, si elle fut souillée de crimes.

Il est vrai que, si d'une part, l'espérance ne doit point être à l'abri de toute crainte, la crainte, d'une autre, part ne doit pas être entièrement sans espérance ; mais quelle confiance le pécheur impénitent (et c'est de celui-là qu'il est question dans ce discours), quelle confiance peut-il avoir, si elle n'est fondée que sur une espérance que pour lui la foi désavoue, que la raison combat et que la justice condamne ? Où arrivera-t-il, si avec une telle espérance il persiste dans ses méfaits ; quel terme atteindra-t-il ? celui de l'impénitence finale : la Vérité par excellence l'a dit : *Queretis me et non invenietis.*

S'il en doutait, le simple détail auquel je vais me livrer serait plus que suffisant pour l'en assurer, et ce détail encore, ne pensez pas que j'en rembrunisse les couleurs ; je chercherai au contraire à les adoucir, afin de ne point porter le découragement au fond de l'âme de cette autre partie de mes auditeurs qu'effraye déjà la sévérité des jugements du ciel. J'aurai donc à me garantir d'un double écueil ; d'un côté je ne devrais point faire ressortir les difficultés d'une conversion tardive, de manière à la faire croire impossible, parce que tout est possible à l'Eternel, et que son amour pour l'homme est immense ; mais de l'autre je ne devrais point être trop rassurant, parce que l'offense faite à l'Eternel participe de son immensité, et que sa souveraine justice serait blessée, si elle faisait grâce à l'impénitence finale. Esprit-Saint ! c'est cette dernière disposition du cœur de l'homme, qui dans cette vie et dans l'autre n'est digne d'aucun pardon à vos yeux ; inspirez en aux chrétiens coupables une sainte horreur, avant que leur malice soit parvenue à son comble ! nous vous en supplions par l'intercession de celle à laquelle il ne fut rien refusé : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Supposons donc, mes très-chers frères,

un des pécheurs dont je m'occupe, parvenu au moment qu'il a fixé pour son retour vers Dieu, au moment, le dernier qui lui reste. Il sent tout le danger de sa situation, il juge de la nécessité de mettre à profit la fin d'une vie encore impénitente; il s'empresse de recueillir tout ce qu'il a de raison et de force, pour se frayer une courte voie des délices du monde qu'il a su se ménager jusque-là, aux délices du paradis que la foi lui découvre dans l'avenir. Il n'ignore point que ses désirs, fussent-ils des plus ardents, et que sa volonté, fût-elle des plus fermes, ne lui suffiront point pour garantir le succès du projet qu'il médite; il l'attend tout entier de la grâce de Dieu, et de la bonté du Créateur, qui seule et malheureusement lui avait inspiré jusqu'alors une confiance trop absolue, est désormais son unique ressource. Tout plein de cette idée consolante, il procède tranquillement à l'accomplissement de sa pénitence tardive, c'est-à-dire à mettre le plus court intervalle possible entre le temps et l'éternité, entre le crime et la vertu, entre le mérite et la récompense. Je n'ignore pas, ô mon Dieu! que vous avez plus de miséricorde que nous n'avons de malice; je n'ignore pas qu'il n'est aucune époque où vous ne vouliez la conversion du pécheur; mais, quand je considère combien est dangereuse la chance que court un infortuné trop longtemps rebelle, je tremble pour lui; et ne le dois-je pas, lorsque lui-même il n'est rassuré que sur une espérance que d'abord la foi désavoue?

En effet, écoutez ce que dit le Prophète : *Cherchez le Seigneur, tandis que vous pouvez le trouver; invoquez-le, tandis qu'il est près de vous: « Querite Dominum, dum inveniri potest; invocate eum dum prope est. »* (Isa., LV, 6.) Entendez aussi Jésus-Christ menacer le pécheur impénitent dans l'anathème qu'il prononce contre la Synagogue infidèle : *Queretis me et non invenietis, — queretis me et in peccato vestro moriemini.* (Joan., VII, 34; VIII, 21.)

Que conclure de tout cela, si ce n'est qu'il est un temps où Dieu se montre, qu'il en est un où il se cache; qu'il est un temps où il s'approche de nous, qu'il en est un où il s'éloigne; qu'il est un temps où il veut être prié, qu'il en est un où il est sourd à nos prières.

Il fut un temps aussi, durant lequel Saül attira sur lui les faveurs de sa providence. Elle l'éleva sur le trône d'Israël; elle lui concilia l'amour et la confiance des peuples; elle le combla de bénédictions et de grâces. Alors Saül était un prince sage, modéré, religieux, digne du choix qui l'avait distingué dans la multitude de ses concitoyens; mais il devint infidèle, ingrat, et dès lors commença aussi pour lui le temps où la miséricorde divine, vaincue par ses prévarications, se lassa de lui pardonner. Dieu se retira de lui, et Saül ne fut plus qu'un

despote emporté, furieux, sacrilège. En vain le prophète qui l'avait fait roi (15), ému jusque à verser des larmes sur le sort de ce potentat, adressa-t-il au ciel, en sa faveur, les vœux les plus ardents et les prières les plus ferventes. Le ciel fut désormais d'airain, le Roi des rois sans oreilles, et son ancien protégé ne fit plus un seul pas qui ne contribuât à le perdre. Considérez-le dans le dernier acte de sa vie impénitente jusqu'à la fin. Les Philistins ont fait irruption dans ses Etats; pour s'opposer à leurs ravages, il a rassemblé ses troupes, et les armées sont en présence. Le combat est inévitable; il peut devenir décisif; les perplexités de Saül sont au comble : le Dieu des batailles ne lui fait plus entendre sa voix, et son oracle Samuel est mort. Pensez-vous que lui-même alors il rende à l'Eternel son cœur; ah! son âme est devenue incapable d'un pareil retour. Il ne peut plus que consommer son impénitence par un crime nouveau. L'enfer est l'unique ressource du monarque réprouvé; il a recours à ses prestiges; l'âme de Samuel est évoquée par les soins de la magicienne, à laquelle il a osé s'adresser, et les paroles qu'il recueille de la bouche du fantôme irrité, sont un arrêt de mort. Le malheureux! il se presse d'en préparer l'exécution. Ses troupes s'ébranlent sous ses ordres; le combat s'engage : il est vaincu. Ses soldats dispersés, ses fils cruellement égorgés autour de lui, le laissent livré, sans défense, à la fureur des Philistins triomphants; mais il ne lui était pas réservé de recevoir la mort des braves, un suicide aussi lâche que criminel termine sa longue existence.

Il fut un temps où Jésus-Christ n'eut sur Jérusalem que des vues bienfaisantes. Ses instructions se multiplièrent dans ses murs; ses habitants étaient l'objet de ses affections; mille prodiges éclatèrent à leurs yeux et pour eux. S'il avait été fait autant pour Tyr et pour Sidon, leurs peuples n'auraient point résisté à tant de grâces. Jérusalem les repoussa, et le temps vint où cette cité coupable fut proscrite à cause de sa persévérance dans l'infidélité, de sa méchanceté dans le crime, de sa barbarie dans le fanatisme, de tous les vices en un mot qui la conduisirent à se souiller d'un déicide; depuis elle ne fut pour l'univers étonné, elle n'est encore, elle ne sera jusqu'à la fin des siècles qu'un exemple effrayant de la sévérité des jugements de Dieu et de l'immixibilité de sa justice.

Mais si, comme la foi ne nous permet pas d'en douter, il est un temps où Dieu, lassé des iniquités du pécheur, l'abandonne enfin aux mouvements dépravés d'un cœur impénitent, quoiqu'il ne le laisse jamais absolument dépourvu de moyens de salut, n'en devons-nous point déterminer l'instant fatal aux derniers jours de la vie? Hélas! ils sont pour lui comme le commencement de sa réprobation éternelle; et c'est le Sau-

(15) Samuel.

veur du monde qui lui-même ne nous permet pas d'en douter. Parmi les paraboles, à l'aide desquelles sa sagesse a voulu se mettre à portée de notre faible intelligence, rappelez-vous celle de ces vierges folles, qui s'endormirent négligemment en attendant l'époux, et qui furent surprises à son arrivée, leurs flambeaux éteints, et dans un désordre peu séant dans une circonstance semblable. Vainement, pour le réparer, s'adressèrent-elles à leurs compagnes; elles en furent refusées, et réduites à emprunter, à la hâte, de part et d'autre, des secours étrangers. Des préparatifs ainsi faits n'étaient pas suffisants pour qu'elles fussent introduites dans la demeure de l'époux, elles s'en virent repoussées. Méditez sur ce passage remarquable du livre par excellence; mes très-chers auditeurs. N'est-il point le tableau vivant de la conduite de ces pécheurs qui, chaque jour, diffèrent leur conversion, et qui demeurent impénitents jusqu'à la fin? En attendant le jour du Seigneur, ils se livrent aux douceurs d'un funeste repos; ils laissent éteindre en eux le flambeau de la grâce; dès cet instant on ne remarque dans leurs actions aucune trace de leur ancienne vertu. La pratique des bonnes œuvres leur est absolument étrangère; leur vie n'est qu'un tissu de désordres et de dérèglements. Bientôt on leur annonce l'approche du Juge suprême : subitement réveillés de leur assoupissement léthargique, à cette nouvelle imprévue, ils se pressent de se préparer à comparaître devant lui. Regrets, douleurs, pénitence, sacrements; ils ont recours à tout ce qu'ils croient propre à leur procurer un favorable accueil; mais ils n'ont point assez de temps pour réparer tous les effets de leur ancienne et longue négligence; aussi c'est inutilement qu'ils frappent à la porte de la salle du festin. Les vierges folles en furent exclues, ils n'y seront pas admis mieux qu'elles; ils seront rejetés au dehors et relégués aux lieux des pleurs et des grincements de dents.

Ces derniers mots rappellent une autre instruction du Seigneur, qui, sous un langage figuré, présente un même sens et renferme les mêmes leçons. Je veux parler de ce convié aux noces, qui commit l'imprudence de s'y présenter sans être revêtu de la robe nuptiale, et qui se vit indignement chassé par les ordres du maître, qui avait appelé un grand nombre de convives, mais qui déclara qu'il y en aurait peu d'élus.

C'est ainsi que chaque page des Ecritures saintes nous révèle les desseins de Dieu sur le pécheur endurei, et nous prémunit contre les dangers auxquels il s'est volontairement exposé; et en même temps que l'Esprit-Saint y prodigue, en quelque sorte, le précepte, il ne s'y montre pas avare des exemples qui doivent les confirmer.

Parmi tous ceux que je vous pourrai citer, chrétiens auditeurs, je choisirai l'un des plus célèbres, précisément parce qu'il renferme une réponse péremptoire à une objection qu'on pourrait m'adresser.

Je crois en effet entendre quelques-uns d'entre vous me reprocher de ne parler que des vengeances du Seigneur, et de ne rien dire de ses bontés infinies. Ah ! mes frères, ses miséricordes s'éliminent quelquefois devant sa justice; j'ai déjà fait cette observation, et j'aurai l'occasion de la reproduire encore. Quand la mesure de la réprobation est comblée, les larmes et les prières du pécheur lui deviennent absolument inutiles. Ses vœux ne trouvent plus le chemin du ciel, et la fumée de ses holocaustes n'arrive plus jusqu'aux pieds du trône de l'Eternel.

Antiochus Epiphane régnait en Syrie. Si quelques-unes des qualités qui font les grands rois contribuèrent à illustrer sa domination, les vices les plus infâmes, la cruauté la plus inouïe, l'orgueil le plus insupportable, les injustices, les rapines déshonorent sa mémoire, et causèrent sa mort étonnante.

Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il se montra leur ennemi. Le pillage du temple, la profanation du sanctuaire, la persécution des fidèles, l'idolâtrie érigée sur l'autel du Dieu vivant, le supplice d'Eléazar, le martyr des sept Machabées signalèrent sa puissance à Jérusalem et furent le résultat de la protection prétendue dont il couvrait ses habitants.

Mais enfin l'illustre famille de Mathathias se roidit contre la tyrannie de l'étranger : la guerre éclate. Antiochus envoie, pour combattre le peuple de Dieu, ses généraux les plus habiles, ses troupes les mieux aguerries. Déjà sa vanité triomphe, déjà il se proclame plus puissant que le Dieu des Juifs; mais ses généraux sont vaincus et ses armées taillées en pièces. Cette nouvelle excite sa fureur; il abandonne les projets qu'il avait formés sur d'autres nations, marche lui-même sur Jérusalem avec la rapidité de l'aigle, suivi de formidables légions qu'il a rassemblées de toutes les parties de son empire et rappelées de toutes ses autres expéditions. Dans ses desseins, la cité sainte sera détruite de fond en comble, les ruines du temple seront dispersées; ce qui lui reste de richesses augmentera la masse de ses trésors, et ces menaces qu'il profère, il croit, par des serments affreux, en assurer l'exécution.

O faiblesse de l'homme ! ce prince orgueilleux, dit l'Ecriture, qui croyait commander aux flots de la mer et avoir déjà la tête dans le ciel, est tout à coup humilié par la main du Seigneur et brisé contre terre. Il tombe du haut de son char et se meurtrit tout le corps; une plaie énorme le couvre tout entier, la pourriture pénètre dans sa chair, et ses entrailles sont déchirées par de cruelles tortures. Alors il reconnaît ses torts, il confesse publiquement ses crimes, et il tourne vers ce Dieu qu'il méprisait naguère des regards dans lesquels se peignent et sa douleur et son repentir : *Orabat autem hic scelestus Dominum.* (II Mach., IX, 1-13.)

Le souvenir des excès qu'il a commis dans Jérusalem se retrace à sa mémoire accablée, et double les remords qui déchirent son âme. Il était parti pour perdre Jérusalem, et maintenant il promet de la rendre libre, d'en égaler les enfants à ses sujets ; il était parti pour renverser le temple, et maintenant il promet de l'embellir et de le doter ; il était parti pour détruire le culte du Très-Haut, et maintenant il promet de lui rendre son antique splendeur et de pourvoir à tous les frais de ce culte ; et ces promesses diverses c'est à Dieu même qu'il les adresse : *Orabat autem hic scelestus Dominum.*

La force de ses armées, la terreur de son nom, toutes les ressources de son empire ne seront employées désormais que dans l'intérêt de son service. Lui-même il embrassera la religion des Juifs, il la répandra dans l'univers entier. Quoi de plus édifiant, quoi de plus beau, quoi de plus capable d'émouvoir le Père céleste ? Chacun de vous ne souhaiterait-il pas de mourir dans de tels sentiments ; et cependant ils n'ont point trouvé grâce devant le Dieu des vengeances : larmes, sanglots, repentir, projets de conversion et de réparation éclatante, tout cela ne saurait désarmer la colère du souverain Juge. L'impie ne devient pas plus digne de pardon, son arrêt de mort est porté, et cet arrêt est irrévocable : *Orabat hic scelestus Dominum a quo misericordiam non esset consecutus.*

Qu'un tel exemple est effrayant ! qu'il est terrible, surtout quand on le rapproche des menaces de Dieu, que je vous ai déjà rappelées, chrétiens mes frères ! il en jaillit une épouvantable lumière qui éclaire le pécheur sur les suites presque inévitables de son impénitence, et s'il n'a point atteint le dernier degré de l'aveuglement et de l'insensibilité, il n'a plus à balancer un instant ; et, en sortant de cette enceinte sacrée, il doit se hâter de se châtier lui-même pour prévenir l'effet des jugements de l'autre monde.

Toutefois il est peu de pécheurs dont la vie soit souillée comme celle d'Antiochus... Oh ! je m'empresse de le reconnaître ; mais il est une autre vérité incontestable, c'est que ce n'est ni le nombre, ni l'énormité des crimes qui modère les élans de la miséricorde de mon Dieu, mais bien la persévérance dans le mal. Aussi ne manquerez-vous point d'observer qu'il ne fallait à la pénitence de cet infortuné monarque que la sincérité, pour qu'elle fût efficace et qu'elle lui permit de terminer par une sainte mort une abominable vie. Eh ! oui, mes chers auditeurs, j'en conviens ; c'est-à-dire, qu'il ne lui manqua que la grâce de bien mourir, cette grâce forte, victorieuse, qui seule pouvait rompre les liens du péché auquel le tenaient enchaîné les plus anciennes habitudes. Mais croyez-vous, pécheurs, quels que vous soyez, d'avoir plus de droit de l'espérer, à votre heure dernière, cette grâce qui lui manqua, que n'en avait celui dont vous imitez l'impénitence ? Les oracles éternels dont il éprouva la véracité vous sont

applicables comme à lui. Peut-être, à cet instant suprême, porterez-vous, à son exemple, vos regards affaiblis vers un passé déjà si loin de vous ; peut-être alors reconnaîtrez-vous vos fautes ; peut-être formerez-vous quelque désir de revenir à Dieu ; peut-être même essayerez-vous des sacrements institués pour recouvrer ses bonnes grâces perdues ; mais ces démarches qui ne vous seront inspirées que par l'horreur et le danger de votre position, vous seront également inutiles, vos regrets vous seront également infructueux, et la mort ne vous séparera point du péché auquel la vie vous attache : *Queretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Aussi, lorsqu'il voit la brebis égarée revenir au bercail avant la fin du jour, le bon pasteur s'empresse-t-il de lui ouvrir la bergerie. De même, lorsqu'elle aperçoit le coupable renoncer à son crime, et retourner sincèrement à Dieu, avant que ses destins ici-bas s'accomplissent, l'Eglise s'empresse de l'accueillir, de le revêtir de la robe nuptiale, et de mêler sa joie à celle que les anges et les saints, ravis de sa conversion, font éclater dans le ciel. Mais aussi, alors tout est consolant dans la résolution qu'il a prise ; tout inspire la confiance dans sa conduite nouvelle. On sait que Dieu n'attend que des larmes non feintes, pour répandre sur le chrétien auparavant infidèle et aujourd'hui repentant, mais repentant assez tôt pour qu'il emprunte à la vie qui lui reste un temps d'épreuves suffisant, tous les dons de sa miséricorde ; on sait plus, on sait que la bonté du Sauveur le presse, le sollicite de mettre à contributions ses grâces et son indulgence : *Derelinquat impius viam suam et revertatur ad Dominum, et miserabitur ejus. (Isa., LV, 7.)*

Si au contraire l'impie attend de se trouver au lit de la mort pour donner les mêmes marques de repentance, pour les donner plus éclatantes encore, si l'on veut, oh ! sans doute l'Eglise ne lui refusera point son assistance ; mais ses craintes surpasseront ses joies, parce qu'elle aura toujours lieu d'appréhender que ces dehors passagers de religion, que ces regrets et que ces soupirs si tardifs, ne servent de voile à une impénitence consommée ; et d'ailleurs, elle sait quelles sont les menaces que le Seigneur adresse au pécheur mourant, quelles sont mêmes les railleries dont il accompagne sa disgrâce : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos. (Prov., I, 26.)*

Après cela, différez encore votre conversion, mes très-chers auditeurs ; différez-la dans l'espérance qu'un jour plus opportun viendra auquel, à l'aide des secours de la Providence, vous vous réconcilierez avec elle. Poussez ainsi le temps, et vivez avec confiance ; mais la foi désavoue l'espérance que vous nourrissez ; je crois vous l'avoir démontré jusqu'à l'évidence. Voyons encore si la raison ne la combat pas plus fortement ; nous établirons, après cela, que la justice la condamne.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je dis que la raison combat l'espérance, dont se flatte le pécheur impénitent jusqu'au dernier moment de sa vie, j'entends parler de cette raison qui juge sainement et froidement des choses, et qui sait apprécier, à sa juste valeur, la sagesse suprême, dont les vues admirables se rapportent toutes au salut des hommes, afin de les aider à y parvenir à la faveur des moyens les plus sûrs et les plus efficaces.

Considérons, au flambeau de cette raison, les anathèmes prononcés contre la pénitence tardive des criminels endurcis, et les menaces que la foi nous fait entendre nous paraîtront plus terribles encore. La parole infallible de Dieu en garantit l'efficacité contre les doutes de l'incrédule, mais point assez peut-être contre les prétextes vains de l'amour-propre ; car, pour soumettre l'amour-propre de l'homme à une vérité désespérante, il faut, quoiqu'il ne puisse la méconnaître, lui en présenter des applications particulières, capables d'imposer le silence aux cris des passions. Or, chrétiens, ces applications particulières, nous les trouverons frappantes et nombreuses, si nous méditons sans préjugé sur les motifs et sur les desseins de cette sagesse suprême dont je vais vous entretenir.

Saint Augustin admire la providence de Dieu dans l'incertitude où elle tient sa créature la plus parfaite ici-bas, sur le dernier instant de sa vie. Il y découvre un des moyens les plus propres à lui en faire sanctifier toutes les heures, par la crainte si fondée d'être surprise inopinément par le trépas, au moment où elle se surveillerait le moins. Telle est cependant l'illusion dans laquelle nous nous plaisons à nous bercer, qu'une journée heureusement passée nous fait compter sur un lendemain également heureux ; et c'est ainsi que, de jour en jour, nous arrivons sans méfiance au jour qui sera le dernier ; mais Dieu, qui connaît notre faiblesse, n'a pu y pourvoir d'une manière plus efficace qu'en menaçant du dernier malheur une illusion si funeste à sa gloire. En effet, quel frein plus capable de réprimer la violence des désirs, que d'avoir à craindre de mourir, en s'y livrant avec fureur, au milieu de leurs chaînes fatales et dans la disgrâce du Seigneur ? Quel motif plus pressant de revenir incessamment à Dieu et de faire pénitence, que de penser qu'un temps viendra où l'on voudra l'un et l'autre, et où on ne le pourra plus ; qu'à mesure que l'on avance dans sa carrière, on s'approche de ce terme marqué pour chacun des hommes, où il ne leur est plus permis d'espérer : *Et in peccato vestro moriemini*.

Voyez, mes chers auditeurs, la sagesse de cette détermination de la Providence à éclater tout à la fois et dans l'innocence du juste et dans les égarements du pécheur.

Frappé d'une terreur salutaire par la sévérité des oracles divins, le juste ne cesse

de veiller sur lui-même, afin de s'en mettre à couvert. Il redoute jusqu'à la plus légère apparence du mal. Non content de s'exercer à la pratique de toutes les vertus, il se livre à toutes les austérités de la pénitence. Son cœur en murmure, ses passions se révoltent ; l'éternel ennemi du genre humain prodigue sous ses pas les pièges les plus dangereux ; mais l'appréhension que la moindre infidélité, que l'ombre de relâchement ne le précipite dans l'abîme qu'il voit ouvert à ses côtés, cette appréhension, toujours présente à son esprit, l'âme et le soutient dans tous ses combats : c'est elle qui le rend vainqueur ; c'est elle qui pour lui multiplie les triomphes. Près de lui voyez ce débile mortel qui, tout languissant qu'il est, ne partage point cette sainte frayeur, qui affiche, au contraire, une confiance illimitée dans la bonté de mon Dieu, qui considère comme nuls ou du moins comme fort éloignés les périls qui constamment l'assiègent ; il n'est rien qui le retienne dans le devoir, et l'expérience de tous les jours vient à l'appui de cette assertion. Jetez les yeux autour de vous. Combien n'apercevez-vous pas de vos proches, de vos amis, de gens à vous connus, que cette confiance a précipités dans l'abîme ? Là où elle existe, plus de piété, plus de retenue, plus de bonne foi ; on n'y rencontre que les excès de l'intempérance, les iniquités de l'avarice, les discours du libertinage, l'amour de soi et des créatures, l'oubli du Créateur ; tous les défauts, tous les vices, tous les crimes ; et, pour comble de malheur, la plus inconcevable obstination dans ces égarements. Tels sont les spectacles qui frappent en tous lieux et toujours nos regards ; tels sont les résultats d'une dangereuse sécurité, résultats inévitables quand on perd de vue les menaces de l'Evangile, ou quand on les interprète au gré de ses désirs.

Où, Chrétiens, quels que soit les autres motifs de pratiquer le bien et d'éviter le mal, que la religion propose aux hommes sur cette terre d'exil, il n'est plus rien qui soit capable de soutenir leur faiblesse ou de réprimer la fougue de leurs inclinations perverses, si celui-ci vient à manquer. Fragiles mortels, ne retournez donc point contre Dieu même ses propres attributs ; quelque opposés qu'ils vous semblent, ils ne sauraient s'exclure mutuellement.

La miséricorde du Père céleste est plus grande encore qu'il ne vous a été donné de le concevoir ; mais la sagesse de l'auteur de toute chose égale cette miséricorde, et, cela posé, vous devez pressentir quelle doit être la sévérité du souverain Juge. Cette sévérité même qui vous étonne, j'ai presque dit qui vous scandalise dans un Dieu infiniment bon, est, dans l'ordre de sa providence, un des traits les plus frappants de sa miséricorde et de sa bonté, puisqu'elle en fait le plus pressant motif pour vous de prévenir vos chutes ou de les réparer, afin de mériter ainsi les récompenses éternelles,

et, s'il existe des hommes qui ne se rendent point à ce concert des mesures prises par celui qui les aime jusqu'à mourir pour eux, s'il est des téméraires que ne sauraient émouvoir le roulement de la foudre qui gronde sur leurs têtes criminelles; s'il en est qui osent en braver les éclats au moment où ils vont en être écrasés; ah! combien une aussi folle audace justifie la sagesse des arrêts qui la réprouvent et qui la punissent! *Et in peccato vestro moriemini.*

Oh! mais alors, me direz-vous, pourquoi l'Eglise s'empresse-t-elle autour des pécheurs qui sont près de rendre le dernier soupir, dans l'intention de les disposer à une sainte mort? Pourquoi leur prodigue-t-elle les sacrements? Pourquoi fait-elle des vœux et des prières en vue de leur salut? Pourquoi!.... L'ignoreriez-vous, mes chers auditeurs, ou seulement feindriez-vous de l'ignorer? Ce devoir que l'Eglise remplit, c'est la charité qui le lui impose; mais l'accomplissement d'un précepte d'amour ne laisse point cette tendre mère sans inquiétudes, sans alarmes, au souvenir des anathèmes lancés contre ceux de ses enfants qui diffèrent leur conversion jusqu'au trépas.

Mais à mon tour, je vous le demande, mes frères, si quelquefois Dieu s'est laissé toucher par les larmes du pécheur mourant, car je n'ai garde de prétendre que sa justice soit tellement inexorable que rien ne puisse la fléchir, pourquoi n'a-t-il point, quelquefois aussi, rendu public le bienfait de sa miséricorde, de même qu'il a fait éclater d'une manière si terrible la vérification de ses oracles sur la foule des pécheurs impénitents: tels que les Saül, les Absalon, les Achab, les Jéshabel, les enfants d'Héli, les Antiochus, les Hérode, et tant d'autres non moins célèbres par leur mort effroyable que par leur vie désordonnée? Je vous entends, et le Calvaire vous fournit, à ce que vous croyez du moins, une réponse péremptoire dans l'histoire du grand criminel qui, mourant à côté du Seigneur, exhala le dernier soupir, en recevant de la bouche de Dieu même le pardon de ses iniquités. Hé quoi! la présomption du pécheur irait jusqu'à prétendre au privilège d'une grâce accordée dans une telle circonstance, et un seul exemple de faveur suffirait pour infirmer l'autorité d'une foule d'exemples de

rigoureuse justice! Mais j'admire, ô mon Dieu! la sagesse infinie de votre providence, non-seulement parce qu'elle n'a rendu public qu'une fois le pardon accordé par elle au repentir tardif, mais encore parce que, dans le même tableau, elle a placé une scène tout opposée, afin que les hommes, si faciles à se laisser entraîner par tout ce qui peut leur fournir quelque excuse dans la négligence de leur devoir, y trouvassent, à côté d'un motif d'espérance, un motif aussi puissant de terreur. Le mauvais larron, mourant, désespéré, et descendant du gibet dans les supplices de l'enfer, quoique sa mort ait accompagné la mort du Sauveur des hommes, vous semblerait-il présenter une image bien consolante, chrétiens auditeurs? Et dans cette sanglante tragédie du Calvaire, dernier combat livré par la Divinité à l'ange des ténèbres, ne trouvez-vous pas encore de quoi trembler?

Et si l'on admettait que le Seigneur, ne consultant que sa bonté infinie, se contentât de la réparation légère que le pécheur mourant peut lui offrir pour tous les outrages qu'il lui a faits, et dont sa longue obstination a doublé l'injure, est-ce que sa souveraine justice ne réclamerait point alors ses droits et ses intérêts méconnus? J'en appelle à vous-mêmes, mes frères, ne consultez que cette équité naturelle dont vous portez tous le germe au fond de votre cœur, et répondez-moi? L'examen au reste de cette dernière considération deviendra le sujet de quelques réflexions succinctes qui seront les dernières de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Rappelez-vous, chrétiens auditeurs, ce temps d'horreur et de confusion, où David, chassé de son trône, fut contraint de s'enfuir honteusement en présence de ses ennemis. Tout ce qu'il y eut de fidèles sujets à Jérusalem s'attacha à la fortune du prince; mais voilà qu'au milieu de ses humiliations un homme vil et méprisable ose insulter à l'infortune de son roi et se porter contre lui aux traitements les plus ignominieux (15). Cet homme est Séméi.

David, rétabli bientôt dans son ancienne fortune, est l'objet de toutes les adulations: ses ennemis les plus coupables n'oublient rien pour désarmer sa colère. Séméi ose

(15) Après la révolte d'Absalon, David fut contraint par le parti de son fils vainqueur de sortir de Jérusalem. Lorsqu'il fut à Bahurim, Séméi, fils de Géra, parent de Saül, se précipita au-devant de lui armé de pierres qu'il lui lançait, en s'écriant: Sors de ces lieux; fuis, homme de sang, homme de Bétial; le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé son trône. Abisai, sujet fidèle, allait punir l'insolence de ce furieux. David l'en empêcha; mais plus tard, lorsque David reprit possession de sa ville capitale, Séméi, semblable aux intrigants de tous les âges, se hâta d'aller le complimenter, avec les membres de la tribu de Juda et quelques-uns de ceux de la tribu de Ben-

jamin. Abisai, témoin des démarches de cet homme méprisable, s'interposa entre lui et la clémence de son roi. Cependant le prophète couronné s'engagna à ne point faire mourir Séméi. En effet, il le laissa en repos tant qu'il régna; mais, à raison du danger de ces sortes d'exemples de bonté, il recommanda à Salomon, son successeur, de punir Séméi quand il en trouverait l'occasion. Salomon devenu roi consigna le sujet dangereux dans sa maison, à Jérusalem, lui défendant d'en sortir jamais. Séméi se soumit à cette sentence pendant trois ans; mais enfin la fuite de quelques esclaves l'ayant contraint à se mettre à leur poursuite, il fut saisi et mis à mort, à cause de cette désobéissance. (Note du premier éditeur.)

venir implorer son pardon. David est disposé à l'accorder. Le noble Abisaï, témoin de la clémence du saint roi, ne peut plus contenir l'indignation qui le saisit. Quoi ! Seigneur, s'écrie-t-il, le crime atroce de Séméï jouirait de la même faveur que ma fidélité, ou bien et dans tous les cas ce misérable, qui insulta à la majesté royale, ne serait point puni plus sévèrement que la foule de ces hommes égarés, qui n'ont à se reprocher que d'avoir cédé un instant à la séduction des chefs du parti révolté contre vous ! Il serait quitte de son crime pour un repentir passager, ou pour un désaveu contraint ! *Nunquid pro his verbis, non occidetur Semei, qui maledixit christo Domini.* (II Reg, XIX, 21.) Peu importe par conséquent de se conduire bien ou mal, si le sort de tous est pareil, et s'il suffit de quelques larmes versées, lorsqu'il n'est plus permis de mal faire pour racheter les plus épouvantables forfaits.

Eh bien, mes frères, tel et bien plus coupable encore que Séméï, je crois voir le pécheur impénitent se présenter devant le Dieu du ciel et de la terre qu'il a cruellement offensé, afin d'en obtenir sa grâce. Ce n'est point le souverain d'une nation qu'il a insulté, c'est celui qui tient dans ses mains les destinées des hommes et des rois. Ce n'est point une seule fois qu'il l'a outragé, mais c'est tous les jours et dans tous les moments de sa vie. Toutefois, pour prévenir les vengeances de son maître irrité, il croira qu'il lui suffit d'élever vers le ciel de suppliantes mains et des yeux mouillés de pleurs ; et les soupirs qu'il aura répandus auraient satisfait à ses crimes ! et il serait rentré en grâce avec son Dieu ! et désormais il aurait part à ses récompenses ! et il serait au nombre de ses élus ! Mais il n'existe donc point de justice au delà de cette vie périssable, serais-je ici tenté de m'écrier avec Abisaï : Les scélérats et les saints sont donc rangés dans la même catégorie, et le pécheur mort dans l'état de péché est aussi avancé que le juste de tous les jours : *Nunquid pro his verbis non occidetur Semei, qui maledixit christo Domini.*

Et remarquez, je vous prie, que ce n'était que contre un traître qu'Abisaï invoquait les vengeances du monarque. Séméï n'en avait reçu aucun bienfait personnel. Attaché à son souverain par les liens du devoir, il ne lui devait aucune reconnaissance particulière, tandis que le pécheur est traître tout à la fois et ingrat envers son Dieu. Le Créateur, en effet, a-t-il rien oublié pour assurer son salut ? Ne lui ménageait-il pas à chaque instant des grâces nouvelles ? Traits subits de lumière, mouvements intérieurs, exemples frappants, instructions salutaires, vérités pathétiques, que sais-je ? sa divine miséricorde s'épuisait, pour ainsi dire, en sa faveur, à ne savoir plus quels moyens employer pour se produire efficacement : *Quid ultra debui facere et non feci ?* (Isa., V, 4.) Et ce n'est qu'au moment d'aller rendre compte à son Juge de tant et de si précieux

donc que le pécheur s'en reproche l'abus, qu'il regrette le grand nombre d'années qu'il a perdues, qu'il se répand en vains désirs pour un avenir qui n'est plus à lui ; et Dieu touché de ses stériles vœux, non-seulement ne punirait point une aussi monstrueuse ingratitude, mais ajoutant à tous ses bienfaits un bienfait nouveau, il accorderait à celui qui l'offense si ignominieusement la grâce par excellence, le sceau de toutes les grâces ! Dieu tout-puissant ! oserais-je déclarer ici qu'un tel excès de bonté fait tort à votre justice éternelle ; que le pardon ou la récompense doivent être réservés à ceux qui, toute leur vie, ont travaillé à s'en rendre dignes, et que, pour le pécheur impénitent jusqu'à la fin, il est équitable qu'il meure tel qu'il a vécu : *Nunquid pro his verbis non occidetur Semei, qui maledixit christo Domini !*

Réfléchissez maintenant sur les circonstances dans lesquelles le pécheur revient à Dieu. Abattu sous les coups redoublés de sa puissance, il ne rend les armes que lorsque toute résistance est devenue ou impossible ou inutile. Il renonce au monde et à ses folles joies, lorsqu'il ne peut plus en jouir. Il loue, il aime la vertu, lorsqu'il ne peut plus répandre le scandale. Ses regards se tournent vers le ciel, lorsqu'enfin la terre lui manque. Il est doux, charitable et bienfaisant, lorsque le feu des passions qui l'animaient s'éteint avec sa vie. Le souvenir de ses méfaits le navre ; son cœur en rêve la réparation, quand elle n'est plus en son pouvoir. Je vous le demande, mes chers auditeurs, est-ce donc un spectacle bien intéressant pour la gloire de Dieu que l'humiliation continuelle d'une telle pénitence ? Sont-ce des sentiments de piété bien héroïques que ceux auxquels se mêlent tant de motifs naturels ?

Peut-être l'Eternel aperçoit au fond de cette âme affaiblie par les regrets du passé, par l'horreur du présent et par la crainte de l'avenir, ce qu'il ne nous est point possible d'y voir. Peut-être, en la condamnant, nous trompons-nous ? Mais, excepté quelques cas tellement rares qu'il est permis de douter qu'ils aient jamais lieu, notre sentence est juste. *Nunquid pro his verbis non occidetur Semei, qui maledixit christo Domini.*

Qu'il me soit permis, chrétiens, de livrer à vos méditations le contraste frappant de deux de vos frères dont l'un a bien vécu, dont l'autre fut impénitent, et se trouvant l'un et l'autre au lit de la mort. Tous les deux désirent ardemment s'endormir dans la paix du Seigneur ; tous les deux, pour en obtenir ce bienfait, forment les mêmes vœux et lui adressent les mêmes prières ; mais le premier, du sommet de la vie auquel il était parvenu, promenant ses regards sur l'espace parcouru par lui, n'y aperçoit aucune trace des chutes qu'il a faites, parce qu'il s'est donné le soin de les réparer. Le passé ne rappelle à son esprit que des sujets de consolation et d'espoir ; ses fautes furent expiées dans le temps, et

il ne lui reste que le mérite de ses bonnes actions; il quitte sans remords et sans crainte la terre de son exil, et libre des entraves qui la retenaient éloignée de l'unique objet de son amour, son âme véritablement angélique s'élance radieuse et de gloire et de joie dans le sein de la Divinité qui l'avait faite à son image.

Le second au contraire, aveuglé par une confiance présomptueuse, a multiplié ses crimes au gré de ses désirs. Sa mémoire ne lui fournit, en lui retraçant les diverses circonstances de l'existence qui lui échappe, que le souvenir de ses excès et de ses abominations. Sa conscience soulevée en reconnaît enfin toute l'horreur; mais il ne lui reste plus le temps de réparer les offenses dont il a accablé son Dieu. Les traits de sa physionomie nous disent quel est le trouble de son âme; et, si les regrets éclatent à la fin, ce n'est point dans l'amour qu'ils trouvent leur principe, mais seulement dans la crainte du châtimement. Aussi son principal désir est-il de retarder l'instant fatal qui doit terminer pour lui la chaîne du temps et commencer celle de l'éternité. Il tourne encore vers le monde qui fut son idole un œil bientôt sans mouvement, et son dernier soupir est partagé entre ce monde qui le quitte et l'Être suprême qui l'attend.

Je sais, ô mon Dieu, et j'adore profondément la sagesse de vos desseins; je sais que sans injustice vous pouvez accorder indifféremment la grâce d'un heureux trépas à l'un ou à l'autre de ces mortels, la refuser à celui des deux qui nous en semble le plus digne, l'accorder à celui qui nous paraît l'être le moins; je sais que la profondeur de vos jugements est impénétrable; je sais que les apparences qui peuvent nous séduire ne vous trompent jamais, vous; qu'à vous seul appartient de sonder les cœurs et les reins; mais je sais aussi que, selon le cours ordinaire de votre justice, si l'un des deux doit être rejeté de votre présence, ce sera celui qui aura prolongé son impénitence jusque au terme de sa vie; je sais que, quand même il ne serait point l'objet de vos menaces les plus épouvantables, la grâce est le prix de la grâce, que le juste par son zèle à profiter de ses secours en augmente constamment la source et s'élève de vertu en vertu. Je le sais, parce que la foi me l'apprend; je le sais, parce que l'expérience le confirme; et je sais aussi que le pécheur, s'il ne revient pas à résipiscence, entasse fautes sur fautes, et qu'un pas fait par lui dans la mauvaise voie est suivi des plus rapides progrès. Je sais qu'un crime mène à l'autre, et que les souillures de l'âme sont à la fin ineffaçables. Quand donc l'infidélité a été portée jusques au comble, l'infidèle n'a plus rien à espérer. Et certes, comment concevrait-on qu'une grâce qui n'est due tout au plus qu'à la vertu soutenue jusqu'au bout de la carrière, qui même par un jugement terrible de la sagesse divine lui pourrait être

refusée, qu'une grâce aussi précieuse fût accordée aux prières de celui qui, par son obstination dans l'impénitence, ne mérite que la peine des réprouvés, c'est-à-dire une mort en tout point semblable à sa vie criminelle? *Nunquid pro his verbis non occidetur Semei, qui maledixit christo Domini?*

Loin de moi la pensée de m'ériger en juge de mon prochain, loin de moi l'intention de ternir du souffle empoisonné du soupçon l'éclat de ces morts édifiantes qui quelquefois terminent une vie longtemps et trop longtemps impénitente. La charité trouve dans ces conversions tardives quelques consolations à ses alarmes passées, parce qu'il y a toujours à espérer dans l'inépuisable bonté du Dieu bon par excellence; mais d'une autre part, je n'aurais garde de flatter le pécheur aux dépens de la vérité et aux risques de le voir s'éteindre dans l'impénitence finale, et je désirerais avoir su employer de plus vives couleurs pour faire un tableau plus frappant des dangers de sa situation. Le langage que je lui adresserais, si j'étais appelé à l'assister dans ses derniers moments, ne serait point le même, et certains d'entre vous qui peut-être ont assisté à ces touchantes exhortations d'un pasteur éclairé, aidant à mourir quelqu'un de ses frères coupables, s'étonnent de la gravité des anathèmes que je leur fais entendre dans cette enceinte.

Chrétiens, ne vous abusez pas; je vous annonce aujourd'hui ce que la religion a de plus terrible, parce que, sans vous jeter dans le désespoir, je puis exciter dans vos cœurs de salutaires alarmes. Je n'ai besoin de garder aucun ménagement, d'envelopper la vérité d'aucun voile, parce que le moment est opportun de vous la montrer toute nue. Cette vérité doit apporter le trouble dans vos consciences, soit; et c'est précisément le but que je me propose d'atteindre. Il n'en faut pas moins pour dissiper les illusions qui vous aveuglent; il n'en faut pas moins pour vous réveiller de cet assoupissement léthargique, dans lequel vous avez plongés le tumulte du monde et des passions. Mais, si j'étais auprès de votre lit de mort, j'aurais un autre devoir à remplir, persuadé qu'au moment suprême le prestige de l'erreur abandonne les hommes, que les vains préjugés se dissipent, que la raison s'éclaire, et que la crainte naît, je n'aurais plus besoin de vous épouvanter. Peut-être hélas! ne le serez-vous que trop alors, et n'accorderez-vous point assez à ces autres sentiments si bien faits pour vous rattacher à la Divinité que vous avez si longtemps méconnue, l'amour de ses perfectiones et la reconnaissance pour ses bienfaits. Je ne vous entretiendrais par conséquent, afin de les faire naître en vous, que des miséricordes du ciel et des récompenses de l'autre vie; je tâcherais de ranimer votre confiance tout près de défaillir, en fixant vos regards sur le Rédempteur expirant, afin de vous ouvrir la voie aux félicités éternelles. J'essayerais de soutenir les restes

de vos forces morales contre les effets déplorables d'une frayeur extrême causée par la pensée du nombre et de l'énormité de vos fautes, en lui opposant le consolant espoir du pardon; j'userais en un mot de tous les innocents artifices de la plus ardente charité pour vous amener à mourir dans les plus religieuses dispositions; mais si l'on m'interrogeait même alors sur l'opinion que j'aurais du succès de mon zèle, je répondrais que je n'en attends aucun. Je répéterais ce qui est écrit, ce qui est dans l'ordre de la sagesse et ce que la justice prescrit; je dirais que vainement à l'heure de la mort on cherche le Seigneur, qu'alors on ne le trouve pas; que vainement on a recours à tous les moyens de salut que la religion nous fournit, à la prière, aux sacrements, aux bonnes œuvres; qu'alors et du haut de son trône, l'Eternel se rit dédaigneusement de cet éclair de piété; enfin que vainement on n'oublie rien pour mourir de la mort des justes, que l'on meurt de celle des réprouvés.

Quæretis me et non inveniatis (Joan., VII, 34), et in peccato vestro moriemini. (Joan., VIII, 21.)

Je vous laisse livrés à ces tristes réflexions, mes bien chers auditeurs. Méditées à loisir, elle ne vous laisseront aucun prétexte de différer votre conversion; elles vous démontreront que le seul parti que vous ayez à prendre au milieu du naufrage dans lequel vous êtes sur le point de périr, c'est de vous attacher à la dernière planche du salut qui surnage encore sur les flots. Profitez du jour qui lui encore : rendez-vous au premier son de la voix qui vous appelle. Heureux qui prendra ce parti, le seul que puissent couronner le succès d'une mort sainte et la conquête du ciel, que je vous souhaite.

SERMON XI.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (Gen., III, 19.)

Homme, souviens-toi que tu fus poussière, et que tu deviendras poussière.

Telle fut notre origine, chrétiens auditeurs, et telle est notre destinée. Expliquons-nous : telle fut l'origine de ce corps pour lequel nous avons tant de complaisance, et telle est la destinée que lui réservent les décrets éternels. Cette pensée est effrayante : il semble qu'elle doive faire sur nous assez d'impression pour qu'il ne fût pas nécessaire de nous la rappeler dans les chaires évangéliques. Eh! qui peut, en effet, ne point être occupé constamment du cruel mais bien salutaire souvenir de la mort? Son image est tous les jours ramenée sous nos yeux; tous les jours et autour de nous quelqu'un de nos frères périt. Le monde n'est, en quelque sorte, qu'une vaste scène de destruction.

Hélas! on le sait bien qu'on doit mourir; on s'en souvient même quelquefois en frémissant; mais on apporte à ce souvenir un

esprit si distrait, si préoccupé d'idées voluptueuses, qu'on n'en retire aucun fruit, et que les enseignements de la mort ne changent rien dans la conduite des vivants. Il n'est donc point inutile d'arrêter votre attention, de la fixer sur une pensée qui vous affecte si peu, malgré le grand intérêt que vous avez à ne point la perdre de vue. Peut-être réussirai-je à en faire, quelques instants au moins, le sujet de vos méditations. D'un côté, mes frères, voyez la mort exercer sur les humains un empire terrible et les anéantir sous les coups redoublés de sa faux à toutes les heures, à chaque instant, dans tous les états, en tous lieux, à tout âge, sans distinction de rang ou de puissance : elle promène son niveau, et la tête du mendiant n'est pas plus à l'abri que la tête du prince. D'un autre côté, voyez la mort à son tour vaincue par l'homme qu'elle a abattu, et qui se relève en quelque sorte du néant pour survivre glorieusement à sa propre destruction.

Il n'y a rien là qui doive vous étonner, mes chers auditeurs, si vous considérez l'homme sous les deux rapports qui le distinguent essentiellement.

Le mondain ne saurait opposer au trépas qu'une résistance vaine. Rien n'est plus fragile que sa vie. Au moment où il y pense le moins, il devient, lui et tout ce qu'il possède, l'éternelle proie de la mort; mais le chrétien couvert des armes de la religion, marchant sous sa bannière, présente à cet ennemi redoutable une force invincible; il est invulnérable, il est immortel. Le premier de ces spectacles n'offre rien que d'humiliant et de funeste; dans le second, tout est majestueux et consolant. L'un et l'autre ont cependant le même objet; l'un et l'autre nous doivent faire juger du néant de ce que la mort nous ravit; l'un et l'autre doivent inspirer l'amour des véritables biens contre lesquels elle est impuissante.

Ainsi, triomphe de la mort sur le mondain, sujet des plus vives alarmes; triomphe du chrétien sur la mort, sujet des plus solides espérances; telles sont les deux réflexions sur lesquelles j'appelle, mes frères, votre favorable attention. Fasse le ciel qu'elles soient aussi profitables à votre salut qu'elles lui sont nécessaires! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme du monde tient à la terre, mes chers auditeurs, par la société qui le lie, par les biens qu'il possède, par l'existence dont il jouit. La mort le frappe, et à l'instant il n'y a plus autour de son cadavre inanimé qu'une solitude déplorable, qu'une misère affreuse, qu'une destruction cruelle. Il n'est plus pour lui ni société, ni biens, ni existence; sa défaite est entière et son anéantissement absolu. Quelles scènes de désolations dans cette épouvantable catastrophe! ah! mondains, n'en détournez pas vos regards. Elles parviendront peut-être à vous

détromper de toutes les erreurs dont aujourd'hui vous êtes le jouet, et dont un jour vous serez les victimes.

1. Et d'abord, écoutez le saint roi Ezéchias nous faire la peinture de cette solitude que la mort entraîne après elle autour du lit des hommes qu'elle atteint. Il en avait senti les premières horreurs, et bien mieux que lui que ce soit, il en pouvait parler disertement (16).

Au milieu de ma course, dit-il, j'ai vu que je touchais à mon terme. En vain je recueillais le nombre de mes jours; de mon aurore à mon couchant je ne trouvais presque point d'intervalle. Comme l'on change d'un champ à l'autre la tente du berger, j'ai été sur le point d'être transféré de la région des vivants dans le dernier asile des morts. Le moment vint où je me dis : c'en est fait, mes yeux se ferment à la lumière, et cette pensée qui s'enfuit est la dernière de mes pensées; et tout à coup, enveloppé dans une nuit éternelle, j'ai cru apercevoir le monde disparaître autour de moi; j'ai cru voir s'élever entre la terre et moi un mur de séparation qui me laissait abandonné de tous. Saisi d'horreur et d'effroi, j'ai répandu un torrent de larmes et poussé vers le ciel les plus lamentables soupirs. (*Isaï.*, XXXVI, 10-15.)

Ah! si l'apparence de la solitude, ouvrage de la mort, a pu troubler un prince jusqu'à ce point, quelle idée devons-nous nous faire de sa réalité? Au reste, afin d'en contempler de plus près l'effrayante image, suivez-moi : voyez-vous sur ce lit de douleur, étendue, presque sans mouvement, cette femme, ornement du monde dont elle faisait l'agrément par le brillant de son esprit, la douceur de son caractère et l'amenité de ses mœurs, qui s'était fait une cour de complaisants assidus ou par l'éclat de son talent ou par l'étendue de son crédit; déjà épuisée par les tourments d'une maladie cruelle, il ne lui reste plus que quelques instants à vivre; elle jette autour d'elle un regard presque éteint; elle aperçoit encore un époux et des enfants en pleurs, des amis et des serviteurs, auxquels elle va dire un éternel adieu. Au moment d'une séparation si cruelle, elle sent ranimer toute sa tendresse, elle fait un dernier effort pour retenir son âme, elle tend les bras pour serrer encore une fois contre son cœur tous les

objets de ses affections; mais elle les sent se dérober à ses embrassements, avant même qu'elle ne soit expirée. Cependant ils sont encore auprès d'elle, ils remplissent sa maison; tout à coup la mort achève sa victoire et ravit à la tendresse des assistants cette épouse adorée, cette mère chérie, cette amie sincère, cette bienfaitrice généreuse, et voilà que, comme trappés d'un coup de foudre, ils se dispersent tous; je ne sais quelle horreur les saisit. Ces vastes, ces magnifiques appartements, hier encore, le théâtre des jeux et des ris, sont déserts; un silence lugubre y règne seul; seulement il est interrompu, de loin en loin, par la froide prière de la femme mercenaire qui veille auprès du cadavre. Bientôt ne venez même plus y chercher les restes inanimés de celle dont la présence vous enchantait, qui était l'âme de toutes vos fêtes, l'idole de toutes vos sociétés. Ces restes n'y sont plus; on a creusé pour eux, loin de la vue des hommes, au milieu de la demeure des morts, une sombre et étroite prison. C'est là que désormais ils seront gisants au milieu des débris de la vie, objets d'horreur à la nature entière; et, jusqu'à ce qu'ils soient devenus la pâture des reptiles immondes, leurs organes seront comme les organes de cette idole dont parle le Prophète, et qui avait des mains, mais des mains qui ne pouvaient rien saisir, des pieds qui ne marchaient pas, des yeux qui ne voyaient pas, des oreilles qui n'entendaient pas, des narines qui ne sentaient pas. (*Psal.* CXIII, 6.)

Donnez, mes frères, donnez l'essor à votre imagination : voilà le tableau physique de la mort, concevez-en le tableau moral. Vous savez combien elle était riche, puissante, considérée, aimée, caressée, flattée, cette personne qui n'est plus. Le monde n'avait pour elle ni assez d'hommages, ni assez d'embrassements; et maintenant elle ne tient plus à rien dans le monde, et rien dans le monde ne tient à elle. Les sentiments tendres ou généreux qui, au-dessus de sa tombe, élevèrent ce monument pompeux comme un perpétuel témoignage de la vanité des hommes jusque dans le néant de la mort, ces sentiments se sont affaiblis insensiblement dans le cœur de ceux qui d'abord les manifestèrent si vifs; c'est tout au plus s'ils conservent un

(16) Ezéchias, roi de Juda, fils d'Achas et d'Abi, célèbre par sa piété, vantée dans une foule de passages des livres saints, avait, après de vaines tentatives de réconciliation, vaincu Sennachérib, roi d'Assyrie, qui, à la tête de troupes nombreuses, avait fait irruption dans la Judée, et s'était emparé d'une partie de ses places fortes. Après cette expédition, Ezéchias tomba très-dangereusement malade; il fut sur le point d'expirer. Les rabbins (*Rabb.*, apud Hieronym., in *Isaï.*, XXXVIII) attribuent ce malheur à la négligence de ce prince, qui n'avait point composé un cantique en actions de grâces, à la suite de ses succès, dans lesquels la protection de Dieu avait éclaté avec tant d'évidence. Le n° livre des Paralipomènes (XXXII, 24) lui donne pour cause la puni-

tion que le ciel voulait infliger à l'orgueil passer du roi de Juda, qui n'avait point assez reconnu qu'il ne devait sa délivrance qu'à la faveur du Très-Haut.

Quoi qu'il en soit, le prophète Isaïe vint le trouver, et lui annonça qu'il ne vivrait pas davantage. Ezéchias alors répandit d'abondantes larmes et fit sa prière au Seigneur. Isaïe sortait; il n'avait point dépassé la première porte du vestibule qu'une inspiration d'en haut lui prescrivit de retourner auprès du roi et de lui dire de par Dieu ce qui suit : *J'ai entendu votre prière et j'ai vu vos larmes; je vous ai guéri, et dans trois jours vous irez au temple, et j'ajouterais encore quinze ans à votre vie, e.c. (Isaï., XXXVIII, 9, 10, 11.)*

souvenir confus de celle qu'ils avaient presque adorée; encore quelques jours, et nul ne pensera plus à elle.

Non, chrétiens, ne nous flattons pas que l'on garde plus longtemps notre mémoire, après que nous aurons cessé d'être, que nous n'avons gardé celle de nos devanciers; et qui pourrait ne point nous oublier? Seraient-ce ceux que nous comblons de nos bienfaits? Eh! tant que nous sommes encore sous leurs yeux, notre présence les importune. La reconnaissance est pour eux un fardeau qu'ils n'ont point la force de supporter. Le souvenir du bienfaiteur est, je ne sais pour quoi, humiliant pour l'amour-propre, et presque toujours l'orgueil l'emporte sur le devoir.

Seraient-ce nos rivaux? Mais notre mort sera pour eux comme une espèce de triomphe, et ils seront toujours intéressés à faire périr une mémoire qui fait ombrage à leur jalouse ambition.

Seraient-ce nos amis? en est-il de vrais dans ce siècle pervers, mes frères? mais admettons-en la supposition. Eh bien! ils nous donneront peut-être quelques larmes; ils regretteront la douceur et la sûreté de notre commerce; ils parleront de nous quelques jours; et bientôt entraînés dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, ils reporteront ailleurs toutes leurs affections.

Seraient-ce nos parents? hélas! hélas! peut-être désiraient-ils notre mort à cause des avantages qu'elle devait leur procurer, de l'augmentation de fortune dont elle devait être pour eux l'occasion, de la liberté qu'elle allait leur acquérir. Déjà leur intérêt ou le caprice de notre humeur avaient étrangement affaibli les liens qui les attachaient à nous; et, quoi qu'il en soit, au reste, quand nous aurions les meilleures raisons de compter sur leur tendresse la plus constante, de nouveaux arrangements, de nouveaux soins viendraient faire diversion à leur douleur, et nous effacer entièrement de leur pensée.

Qui pourrait ne point nous oublier? Personne, chrétiens. La mémoire du sage périt comme celle de l'insensé. Le funèbre appareil du trépas, la lugubre cérémonie des funérailles auront bien, si vous le voulez, fait couler quelques larmes; tant qu'elle sera récente, la perte que chacun aura faite sera même exagérée au milieu des gémissements et des cris de chacun; mais ce ne sera que comme une tragédie de théâtre, dont on ne s'entretient que tant que durent les émotions qu'elle a fait éprouver. Quelques heures après, des objets nouveaux appellent les distractions; les impressions reçues s'effacent; on reprend ses occupations.

Ce qui fut le sujet d'une profonde douleur est rejeté bien loin de la pensée. On s'efforce même de prévenir, à l'aide de tous les soins possibles, un souvenir qui pourrait ne point être agréable. Voilà le monde, et vous devez le reconnaître tous. La scène peut varier selon les circonstan-

ces; mais constamment et partout le spectacle reste le même.

Ah! que ne puis-je amener au milieu de cette solitude affreuse que nous venons d'apercevoir, et qui est l'ouvrage de la mort, tant d'hommes, tant de femmes du monde qui mettent toute leur gloire à briller dans les cercles, à primer dans la conversation, à s'embarasser dans les intrigues de l'ambition et de l'avarice, à ne connaître que l'art de plaire et de s'insinuer dans les esprits, à jouer un rôle distingué parmi leurs semblables. Venez et voyez, leur dirai-je, quel doit être le terme de vos manières douces et affables, de votre humeur facile et complaisante, de vos airs ouverts et gracieux, de vos propos aimables et enjoués, de vos talents, de vos connaissances, de toutes ces qualités par lesquelles vous croyez acquérir l'estime et l'amitié de tout ce qui vous environne, qui à vos yeux sont l'âme et le ressort de la société sur laquelle vous exercez aujourd'hui un si séduisant empire, qualités que la nature donne, ou que l'on acquiert péniblement. Tout cela a brillé un moment, et tout cela s'est éclipié dans les horreurs du tombeau. Les liaisons les plus douces, les attachements les plus chers; tout a fini. Puissance, crédit, autorité, tout est perdu, et cela même n'a servi qu'à illustrer, si cette expression m'est permise, l'éclatante victoire de la mort. Plus on a eu des rapports avec le monde, plus on y est considéré, plus on prépare de trophées au cruel vainqueur de la vie.

Quand on serait le maître du monde entier, bientôt on se trouverait seul au milieu du monde, retranché de la société comme un membre inutile ou gangrené, abandonné de tous, oublié de tous, précipité du faite des honneurs dans les abîmes du néant.

Pénétrez, par la pensée, mes frères, jusque dans le désert de la mort, et marquez-y d'avance votre place; car bientôt vous devez y en occuper une, et voyez si ce qu'alors le monde sera pour vous mérite tout l'attachement, tous les soins que vous lui prodiguez aujourd'hui, ou plutôt si la maxime de l'Apôtre qui vous conseille de n'user du monde que comme si vous n'en usiez pas, ne vous indique point le parti le plus sage à suivre: mais reprenons.

II. Le mondain abattu, terrassé, livré seul, et sans force à lui-même, ne serait encore victime que d'un premier effet de la puissance de la mort; mais venez le considérer maintenant déchu du rang dans lequel on le voyait briller la veille, dépouillé des biens qui faisaient presque son mérite, et réduit pour jamais à la plus extrême misère.

Vous vous en souvenez; tout fier des avantages de sa fortune, il bravait tous ses ennemis, et se jouait de leurs menaces.... Ses habitations étaient des palais, son luxe insultait aux malheurs publics. Ses richesses étaient le fondement de son indépendance; il traitait d'égal à égal avec les potentats de la terre, et maintenant sa cendre

repose à côté de celle du pauvre, auquel son cœur d'acier refusa plusieurs fois l'assistance.

Alexandre meurt, et ce fameux conquérant de l'Asie, dont le nom excite, depuis tant de siècles, l'admiration des hommes; ce héros que la terre avait peine à contenir, qui rêvait la domination universelle, qui possédait tous les trésors de l'Orient... six pieds de terre recèlent ses dépouilles.

Alexandre meurt, il expire, abîmé dans les enchantements de la superbe Babylone, dont tout l'or et tous les monuments lui appartiennent, et que lui reste-t-il de tant de richesses? un misérable suaire destiné à être comme lui la pâture des vers. Alexandre meurt accablé de distinctions, de titres et de prééminences, et le voilà confondu avec ses esclaves les plus vils; leur condition devient la sienne, et désormais leur sort est pareil. Alexandre meurt; tous les honneurs des pompes funèbres les plus brillantes sont prodigués au vainqueur de tant de peuples et de tant de rois; mais ce que l'on y trouve de plus remarquable, ce sont les premiers mots de l'inscription gravée sur sa tombe : « C'est ici qu'il repose à jamais, *hic jacet*. » Car du reste l'éloge de ses actions qui suit l'expression de cette première pensée si grande et si religieuse tout à la fois, ne sert, en les rappelant à la postérité, qu'à perpétuer le souvenir de la honte de sa défaite.

Aman, comblé des bienfaits de son maître, parvenu au plus haut point de grandeur auquel puisse jamais aspirer un sujet heureux, forme des projets criminels et conspire contre Assuérus. Le zèle de Mardochee qu'il avait abreuvé d'amertumes déjoue sa trahison et la dénonce; Aman est condamné, et ces biens, ces honneurs qui le rendaient si vain, il s'en voit dépouillé avant même d'être attaché au gibet qu'il avait préparé pour le vertueux Juif. Il éprouve avant d'expirer toutes les horreurs de la misère; il sent qu'il perd tout, en même temps qu'il perd la vie; et je ne sais quel est pour lui le sacrifice le plus cruel, ou celui de l'existence, ou celui de la fortune?

Tel est, à peu de choses près, le spectacle que nous donnent les riches et les puissants de la terre, à mesure que la mort avec sa voix lugubre prononce l'arrêt de leur proscription. On les entend distribuer à regret ces palais, ces possessions, ces domaines dont ils s'étaient montrés si jaloux; si même le trépas leur laisse assez de temps pour présider à cette distribution, dernier acte de propriété qu'ils puissent se permettre; car le plus souvent tous ces biens leur sont enlevés, avant qu'ils en aient disposé. Quels que soient alors leur résistance et leurs soupirs, les gouffres de la misère s'entrouvrent sous leurs pas, et ils arrivent au terme de leur pèlerinage dans le plus complet dénuement, tandis que des cohéritiers avides se disputent leurs magnifiques dépouilles. Et remarquez, mes chers auditeurs, que ce n'est point tel ou de ces re-

vers dans lesquels l'espérance qui reste toujours met quelques bornes ou apporte quelque soulagement à la désolation de ceux qui en sont les victimes. L'espérance et la mort seraient trop étonnées de se trouver ensemble. Celui qui meurt a joui un instant des avantages de la fortune; mais c'en est fait, il n'en jouira plus; qu'il ne s'attende même pas à la reconnaissance de ses héritiers; car après tout, y a-t-il ces droits? quelle reconnaissance lui devrait-on? qu'aurait-il laissé? ce qu'il ne lui était pas possible d'emporter avec lui. Or quelques soins, quelques inquiétudes que ces trésors lui aient coûté, qu'ils soient le fruit d'une sage économie ou d'une épargne sordide, n'importe? on ne regarde point comme un bienfait la cession forcée que la mort en arrache à celui qui les possède; on s'en empare comme d'un terrain vacant, et en quelque sorte, par droit de conquête. Eh! telle est la fin des prospérités humaines! Grand Dieu! quelques moments de jouissance méritent-ils d'être achetés au prix de tant d'amertumes et de tant de désespoir? *Sic cine separat amara mors?* (1 Reg., XV, 32.)

Mais considérée sur ce point de vue, cette mort devrait paraître moins terrible à ceux qu'une pauvreté volontaire ou contrainte a privés, tant qu'ils ont vécu, de la plupart de ces biens qui font la gloire de son triomphe. Il semble qu'ils devraient, comme d'un port à l'abri de l'orage, contempler d'un œil indifférent les épouvantables ravages que la mort fait dans les rangs des riches et des puissants de la terre, et attendre pour eux le suprême moment, sinon sans quelque crainte, au moins sans de bien grands regrets. Sans doute il en devrait être ainsi; mais telle n'est point l'humaine nature. Celui qui possède peu se passionne aussi pour le peu qu'il possède, et celui qui n'a rien se crée dans son imagination un fantôme de propriété, passez-moi le mot, auquel il s'attache au point de s'en faire comme une idole.

Mortels! que le prestige tombe, que l'illusion cesse au souvenir de l'inévitable catastrophe qui doit nous atteindre tous successivement! Quelles peuvent être désormais à nos yeux ces grandeurs, ces prééminences, ces fortunes, que le même moment élève et détruit, qui passent rapidement sur tant de têtes, sans jamais se fixer sur aucune. Laissons, laissons l'envie s'en user en desirs, l'ambition se fatiguer en intrigues, l'avarice se consumer en acquisition, la vanité s'étudier à étaler l'éclat de ses profusions et de ses munificences. Gémissons sur le déplorable aveuglement du mondain; il travaille moins pour sa gloire ou pour son bonheur, que pour le triomphe de la mort; il ne fait qu'engraisser et embellir la victime, pour que le sacrifice ait encore plus de pompe: plus il a, plus il perd, et la mesure de sa fortune devient aussi celle de sa misère.

III. Que manque-t-il maintenant à son entière défaite? Serait-ce la ruine de son

existence ? mais voyez son ennemi victorieux en effacer jusqu'au moindre vestige... Son existence ? entendons-nous... je ne vous entretiens que de celle de cette partie de nous-mêmes qui tombe sous les sens, que nous voyons et que nous touchons, qui se meut et qui possède des organes matériels, de cette masse de chair et d'os qui contribue à constituer l'homme, et qu'anime le souffle divin que nous avons appelé l'âme et qui ne périra jamais, cette masse à laquelle principalement nous rapportons la vie, parce que c'est elle que nous connaissons, que nous comprenons le mieux, il n'en restera seulement pas la trace. Elle sera comme cette statue que Nabuchodonosor vit toute resplendissante d'or et d'argent, appuyée sur des pieds d'argile, et qu'un choc léger réduisit subitement en poudre. Eh ! que dis-je, chrétiens auditeurs ? Ah ! laissons ces faibles images de la destruction de nos corps, elles ne sont pas ressemblantes ; les couleurs en sont pâles ; un semblable tableau n'excite point assez d'horreur, il est trop au-dessous de la réalité.

Ranimez vos forces et osez contempler avec moi le spectacle véritable de la mort, les préludes en sont effrayants. L'agitation des membres, le battement des artères, la torture des fibres, les convulsions et les angoisses annoncent la cruelle séparation de l'âme, qui, malgré tous les secours de l'art et les efforts de la nature, s'envole déagée des sens, et laisse sans mouvement et sans vie le cadavre qui lui servait de prison.

Que deviendra-t-il alors ainsi abandonné ? Demandez aux générations qui vous précèdent ; interrogez les cercueils, la terre en est toute couverte. Les monuments de la mort en occupent la surface entière. Ces monuments recurent les membres de vos aïeux, et maintenant ces monuments sont vides, et ce qu'ils renfermaient a disparu, et nul ne les ouvrit pour en extraire les dépouilles qu'ils recelaient jadis. Dieu souverain ! qu'est-ce donc que cet admirable mécanisme qu'imagina votre toute-puissance, dont les ressorts avaient tant de force et l'ensemble tant de noblesse ? O profondeurs du néant ! à qui sera-t-il donné de vous sonder ? Ce mécanisme n'était rien, ou du moins il n'est rien aujourd'hui. La mort a tout détruit, ou la terre a tout dévoré. Qu'il avait bien raison le saint homme Job, lorsqu'à propos des ulcères qui le rongeaient, il s'écriait en frémissant : « J'ai dit à la pourriture, vous êtes mon père, et aux vers, vous êtes ma mère et ma sœur : *Putridini dixi, pater meus ; mater mea et soror mea, vermibus !* (Job, XVII, 14.) »

Suivez en effet les progrès de l'anéantissement, résultat de la mort. Elle a frappé le dernier coup : voyez une pâleur livide se répandre sur tout ce corps qu'elle a glacé. Bientôt cette machine va se dissoudre et tomber pièce à pièce ; les vers et la pourriture s'y attachent ; elle n'a plus sa forme, elle a changé de nature, elle est devenue du limon ou bien un je ne sais quoi qui n'a

plus de nom, pas même celui de cadavre ; encore quelque temps, et ce ne sera qu'un amas de poussière que le moindre souffle dissipe, ou de vapeurs légères qui s'exhalent dans les airs. Cherchez au milieu de tout cela ce courage, cette valeur qui vous étonnaient, cette beauté, ces grâces qui vous touchaient, cette grandeur, cette majesté que vous admiriez, cette supériorité, cette éloquence qui vous entraînaient... Où sont-ils ces avantages en apparence si précieux, dont la nature avait doté ou dont l'art avait enrichi le mondain ? L'échafaudage qui soutenait ce beau, mais trop fragile édifice, a croulé, et l'édifice a été entraîné dans sa ruine, et tout cela ne laisse plus que quelques misérables débris, que le temps prendra soin de disperser bientôt.

C'est ainsi que ce qu'on cultivait avec tant de soin, que ce que l'on ornait avec tant de faste, que ce que l'on encensait avec tant de passion, sert maintenant de jouet au vent et se mêle à la poudre que nous foulons aux pieds.

Et la substance spirituelle qui animait cette magnifique statue, cette autre moitié de la vaine idole du monde, qu'est-elle devenue ? Ah ! chrétiens auditeurs, elle subsiste. L'Eternel a dit à la mort : N'as-tu pas assez de puissance ? Détruis, si tu le veux, la moitié de mon plus bel ouvrage ; mais cette autre moitié, tu n'y toucheras pas, et ma justice se la réserve. Je vous vois transir et pâlir, mes frères ; existerait-il quelqu'un en effet pour lequel l'immortalité de l'âme serait un véritable malheur et qui aurait à regretter de ne point périr tout entier ? Je frémis en pensant à cette vérité terrible ; mais toutes les vérités doivent sortir de ma bouche. Oui, ce quelqu'un existe, c'est le mondain ; et, si le triomphe de la mort éclate dans la destruction de la partie de lui-même qui se meut, il s'étend plus cruellement encore sur cette autre partie de lui-même qui veut et qui raisonne, par cela seul qu'il n'est point permis de l'anéantir comme le reste.

Je l'aperçois, en effet, cette partie, survivant au trépas, mais sans ressource et sans appui, aux pieds du trône de son Dieu et en face de l'éternité. Incertaine de son sort, elle attend l'arrêt qui doit en décider pour toujours ; mais elle est jugée par ses œuvres. Répondez-moi donc, vous tous qui m'écoutez dans un si religieux recueillement, où est-elle et qu'est-elle devenue ? *Ubi, queso, est ?* (Job, XIV, 10.) Mais non, non ; n'élevez point la voix. Cette réponse que je sollicitais, mon oreille se refuse à l'entendre, et la charité vous fait un devoir du silence.

Gardez-vous de prendre mes paroles pour de la fantasmagorie. Les tableaux que je déroule à vos yeux ne sont point un de ces spectacles effrayants durant lesquels la scène est occupée par des personnages feints, victimes simulées des plus tragiques aventures, et qui font éclater de fausses

douleurs pour émouvoir momentanément les témoins de leurs jeux. Mondains, vous avez dans celui que je viens de vous présenter un intérêt trop réel pour vous borner aux sentiments d'une compassion stérile et de peu de durée, telle que celle que l'on accorde à des malheurs fabuleux. Chaque jour vous voyez tomber autour de vous quelqu'un de vos semblables, et vous en déplorez le sort. Eh bien ! vous fûtes ses complices et il fut ce que vous êtes encore : ce qu'il est devenu par conséquent, cette destinée qu'il a subie et qui vous arrache des larmes, vous le deviendrez à votre tour et vous la subirez aussi, sous peu de jours, demain, aujourd'hui, dans quelques minutes peut-être. L'heure en est incertaine, mais elle approche à chaque instant, tout vous en avertit ; et moi, je vous ai fait entrevoir ce qui suivra, pour vous, cette heure suprême. Effrayantes images de solitude, de misère et de destruction, que ne puis-je les rendre sans cesse présentes à vos yeux ! Que faudrait-il de plus pour répandre une salutaire amertume sur les plaisirs les plus délicieux de la vie, pour modérer des désirs trop violents de vaine gloire, pour éteindre les feux d'une cupidité désordonnée et d'un criminel amour de nous-mêmes ou des autres créatures, écueils trop ordinaires de la piété et des bonnes mœurs, que l'on trouve à chaque pas dans le monde.

Mais à ces images qui nous ont assez longtemps épouvantés, faisons-en succéder de consolantes. Mettons le vrai chrétien aux prises avec la mort victorieuse du mondain. Quelle différence dans le combat et dans l'événement ! Ici, toute la gloire est au vaincu, toute la honte est au vainqueur ; ou, en d'autres termes, les causes du triomphe de la mort sur le mondain sont précisément celles du triomphe du chrétien sur la mort. Le développement de ces idées va faire désormais le sujet de votre attention : veuillez la reposer un instant.

SECONDE PARTIE.

Commençons par le reconnaître, mes bien chers auditeurs ; le chrétien est frappé par la mort des mêmes coups que ceux qui atteignent l'homme du monde ; mais il existe entre les résultats de la mort, appliqués à l'un ou l'autre, une différence immense. Ainsi, le chrétien est aussi retranché de la société des hommes ; mais il ne tenait point à cette société ; il est dépouillé des biens de la terre ; mais ces biens étaient pour lui sans prix réel : son corps est détruit et anéanti ; mais il ne vivait point dans son corps, si je puis m'exprimer ainsi : sa solitude est donc sans tristesse, sa misère est sans regrets, sa destruction est sans douleurs. Où serait donc ici le sujet de ton triomphe, ô mort, cruelle mort ? Attaque-le, cet humain dont tu ne pourrais point d'ailleurs épargner l'existence, brise en lui tout ce qui se présente à toi : tes efforts demeureront sans effet réel. Tu n'auras fait qu'effleurer la surface de lui-même ; tu n'auras

fait que déchirer le voile qui le séparait de son Dieu ; tu ne lui auras enlevé que des biens qui lui sont étrangers, et les coups l'auront mis en possession de ceux qui sont l'objet de tous ses désirs, tu auras éteint le flambeau d'une vie périssable et tu lui auras ouvert les portes du temple de l'immortalité. Oh ! combien la scène est changée ! Nous n'avons assisté, jusqu'à ce moment, qu'à un spectacle de désolation et d'horreur, et désormais nous n'aurons à nous occuper que de tableaux délicieux. La joie va succéder à la tristesse et l'espérance à la terreur.

I. Oui, mes frères, le chrétien mort ne compte plus dans la société des hommes. Mais qu'était-ce donc pour lui que cette société avec ses attraits et ses charmes, avec ses fêtes et ses joies, avec ses plaisirs et ses jeux ; qu'était-ce pour un de ses membres qui ne prenait aucune part à tout cela, qui se tenait constamment en réserve contre des séductions de ce genre, qui luttait du soir au matin avec les maximes du monde, le scandale de ses exemples et l'injustice de ses jugements ? L'enlever à la terre, c'est mettre un terme à ses combats, c'est le dégager de ses perplexités, c'est l'abriter contre l'orage.

En effet, quelle opposition entre les préceptes de l'Évangile que le chrétien fait profession de suivre, et les leçons que le monde lui donne dans ses œuvres et dans ses assemblées !

Les leçons du monde ne sont imaginées que dans l'intérêt des passions dont elles excitent la violence, favorisent l'excès et excusent l'emportement. Les préceptes de l'Évangile au contraire n'ont pour but que de réprimer les soulèvements de l'amour-propre et du cœur, d'opposer une digue aux débordements de la nature, d'éteindre les feux de la concupiscence. Je sais que la faiblesse de l'homme en murmure, que sa raison même s'en étonne ; mais telles sont les vues de la sagesse éternelle, et devant ses décrets, notre orgueil doit s'humilier ; et, dans ce conflit de doctrines aussi opposées, que de pièges à éviter, que d'illusions à prévoir ! Cette vie n'est que comme une route semée d'écueils, ou comme un océan agité. Celui qui fait ce pèlerinage ne doit point s'endormir un instant, il faut qu'il soit d'une aube à l'autre sur ses gardes. Ajoutez au danger des leçons du monde que nous venons d'analyser le péril plus pressant de ses scandaleux exemples. Combien il est plus difficile de se prémunir contre un poison aussi subtil ! Nous portons, en abordant la vie, le germe de tous les vices ; quels développements il reçoit des influences de l'atmosphère dans laquelle nous nous trouvons jetés ! Le scandale présente à tous nos penchants le plus séduisant des spectacles. L'ambition y découvre l'art de l'intrigue et la gloire du succès ; la volupté, les avantages de la mollesse et l'entraînement du plaisir ; la cupidité, l'éclat des richesses ; le luxe, les avantages de

la fortune : la vengeance, l'héroïsme du faux honneur et la joie du triomphe ; la licence, des opinions hardies et des décisions tranchantes ; l'impiété, les désordres de l'indifférence et les divagations du déisme..... Chaque faiblesse y retrouve son type, et qu'il est aisé de se croire permis tout ce que l'exemple autorise, surtout quand l'exemple est donné par des personnes influentes, soit par leur rang, soit par leur caractère, soit par les liens qui les attachent à nous, ou quand il est accompagné des prestiges de l'insinuation, de l'autorité des menaces, des importunités de la prière, et de l'approbation de la multitude.

Quel personnage difficile à jouer sur un théâtre de cette espèce que celui de chrétien, dont le caractère distinctif consiste à ne reconnaître de véritables règles de conduite que celles tracées par le divin législateur dans son code immortel comme lui, et à ne suivre d'autre modèle que Jésus-Christ et les saints ! Que d'assauts n'a-t-il point à soutenir, de résistances à opposer, de combats à livrer, de violences à faire, de tribulations à éprouver !

Que dirai-je de l'injustice des jugements du monde, contre lesquels il faut aussi qu'il se roidisse ?

La malignité qui l'observe de près pénètre jusque dans ses plus secrètes intentions : elle les explique à sa manière ; la raillerie travestit ses actions les plus louables pour leur donner un ridicule qu'elles n'ont pas ; la médisance n'épargne aucun de ses défauts, quelque légers qu'ils soient, et la calomnie armée du glaive de l'imposture s'acharne à le poursuivre, et s'associe, pour l'immoler, et la fureur des partis et la chaleureuse intervention de la cabale. Il n'est point jusqu'à l'hypocrisie qui n'emprunte son masque pour lui porter, à la faveur de ce déguisement, des coups d'autant plus dangereux qu'ils étaient moins prévus. Concitoyens, amis, parents, tous s'élèvent contre lui. Il ne trouve dans ceux qui devraient être ses consolateurs ou ses soutiens que des censeurs ou des tyrans. Telle est la situation du chrétien dans le monde. Ah ! si prêt à lui dire un éternel adieu, il le considère sous ce point de vue, quels regrets peut-il éprouver, ou plutôt quelle joie ne doit-il pas ressentir ? Le calme va pour lui succéder à la tempête, le retour à l'exil, la liberté à l'esclavage. N'ayant vécu, n'ayant agi que pour Dieu, le moment est venu où il sera libre d'être tout à Dieu, sans crainte comme sans réserve, où il le servira sans trouble et sans obstacle, et où il le contempera sans ombre et sans nuages. Pour lui une ère nouvelle commence ; une autre patrie le reçoit. Le séjour qui lui est préparé est celui de la paix et du bonheur, et c'était le terme de ses vœux, le but de son ambition.

Aussi, voyez la sérénité qui brille encore sur son front au milieu des sanglots qui l'environnent. Les horreurs de la mort ne sont ici que pour les spectateurs ; quant à

lui, il les ignore absolument. Si l'aspect de sa famille éplorée lui arrache quelques soupirs et en obtient quelques regrets, ils ne sont que l'effet de l'intérêt qu'il prend à la destinée de ses proches, et non point l'expression de la douleur que lui cause et la privation de la vie et l'isolement dans lequel le monde entier va le laisser. Du fond de ce sombre cachot, où désormais vont reposer ses restes, il me semble l'entendre blâmer les pleurs dont on arrose ses dépouilles, et rappeler aux assistants, à son convoi, qu'ils sont plus à plaindre que lui, ceux que la volonté du maître retient encore sur la terre étrangère, et qui n'arriveront que plus tard dans la céleste Jérusalem.

II. Serait-ce donc dans les biens qu'elle lui enlève que la mort triompherait du chrétien ? mais ces biens lui sont étrangers. En effet, il s'est borné à s'en permettre l'usage, s'ils sont tombés sous sa main, sans les désirer, quand il ne les avait pas ; sans les estimer, quand il les a eus ; sans les regretter, quand il les a perdus. Les richesses, les possessions, les titres, les distinctions, les honneurs ; voilà quels sont les biens de ce monde. Or, tout cela n'est rien pour un chrétien animé du véritable esprit de l'Evangile. Il ne les considère que comme des présents de la bonté de son Dieu, destinés à fournir aux besoins de la vie, distribués sagement pour maintenir l'ordre dans la société, et dispensés tellement à propos, que l'harmonie, l'ensemble et la beauté du monde moral en dépendent. Aussi, s'il est mal partagé du côté de la fortune, il s'en console dans la pensée qu'il est expédient, utile, nécessaire que cela soit ainsi ; et il ne forme point de projets ambitieux ; il ne porte aucune envie à la faveur dont jouissent ses voisins ; il ne se donne aucun mouvement inquiet pour parvenir.

Il reconnaît que le rang qu'il occupe est celui auquel il a plu à la divine Providence de le placer, et cela lui suffit. Ses soins ne tendent qu'à se procurer les nécessités de la vie, ses désirs ne vont point au delà ; et si, sans qu'il recherche l'abondance et l'élévation, l'élévation et l'abondance lui surviennent, ce changement dans sa position n'en amène aucun dans ses sentiments ; il n'y trouve qu'une occasion de plus grands devoirs à remplir, et il les remplit. Loin de lui par conséquent alors ce luxe et ce faste insolent, enfants de l'orgueil et de la vanité ; loin de lui cet air fier et dédaigneux, ce ton hautain, ces manières superbes qui ordinairement accompagnent la puissance et l'autorité. Parce que le hasard de la naissance ou les caprices de la fortune l'auront mis un peu plus haut que beaucoup d'autres, il n'en sera point à ses yeux plus estimable pour cela, et il n'usera de ces avantages qu'avec sagesse et modération, seul moyen, au reste, d'en rehausser le prix et de leur donner quelque mérite : au fond, ils ne seront, à son avis, ces avan-

tages tant recherchés, qu'illusion, chimère, et néant.

Ce qui contribue surtout à déceler la passion, c'est la douleur qu'on éprouve, alors que son objet lui manque. Le chrétien mis à cette épreuve ne se démentira pas. Qu'un revers imprévu le précipite du faite des honneurs et de l'aisance dans les abîmes de la misère et de l'humiliation, son âme sera peut-être étonnée d'un semblable renversement; mais elle n'en sera point accablée. Gémissant sur le déplorable aveuglement des hommes qui mettent leur confiance dans des choses aussi fragiles, il considérera bientôt d'un œil paisiblement religieux la révolution dont il a été la victime. Il l'attribuera à la détermination de la volonté suprême, et celui duquel elle émane, cette détermination ne lui paraîtra moins digne ni de ses respects, ni de sa reconnaissance, ni de sa soumission, ni de son amour. Tel est le véritable chrétien, mes frères, tel est l'homme que fait la religion du Christ.

La mort qui l'attaque en ses biens triomphe-t-elle réellement? Ses ravages ne l'atteignent point, et ses coups sont impuissants. Ce qu'elle lui ravit n'était point à lui; il n'en avait que l'usufruit temporaire: aussi ne s'y était-il point attaché. Le terme de sa dépossession arrive; il l'avait prévu, il le savait, et il abandonne sans regret ce dont il jouissait sans plaisir.

Mais voyez qu'à l'instant même où il abandonne tranquillement à la mort ces biens qu'il n'aimait point et qu'il n'estimait pas davantage, il sauve, parmi tous ces débris, ceux qui lui sont réellement précieux, qui sont bien sa propriété, le fruit de ses travaux et de ses peines. Ceux-là, la mort ne les touchera point; la destruction ne peut les atteindre, et l'ennemi n'est puissant que jusque-là. Quelle gloire pour le disciple de Jésus-Christ! il triomphe à son tour jusque dans sa défaite. Le mérite de ses bonnes œuvres lui reste, et il emporte avec lui dans le ciel tout celui de ces aumônes pieuses dont il a soulagé l'indigence, de ces services désintéressés qu'il a rendus à l'innocence et à la faiblesse, de ces secours qu'il a répandus à propos, selon les besoins et les circonstances; de ces établissements utiles qu'il a fondés en faveur de l'humanité ou en l'honneur de la religion; de ces sacrifices généreux qu'il s'est mille fois imposés en vue du ciel et de son Dieu: voilà ce qui survit à la ruine de tout le reste. Ce sont comme autant de trophées qui signalent sa force, et qui prouvent que, s'il succomba sur quelques points, il n'en demeura pas moins maître du champ de bataille. Et quels sont, mes très-chers frères, quels sont tous les biens du monde que le chrétien perd en mourant, au prix de la vertu qu'il garde tout entière, et dont la mort elle-même contribue à lui assurer la possession, puisque la vie était pour lui une perpétuelle occasion de périls et de chutes, de tentations et de faiblesses? Ainsi

donc, là où le mondain n'a trouvé que désolation et malheur, le chrétien trouve, lui, le bonheur et la gloire. Mais poursuivons.

III. Serait-ce enfin par la destruction de l'homme que la mort signalerait ici sa puissance. Un cadavre est là aussi, pâle, défiguré, sans mouvement, exposé à la pourriture et aux vers. Quel spectacle! Ah! suspendez un instant cette horreur: ne vous pressez point de juger. Ce spectacle ne doit pas être vu avec des yeux frappés de l'éclat des choses du monde. Entendez-moi jusqu'à la fin, je vous prie, et cette destruction, dernier trait du triomphe de la mort sur le mondain, sera le dernier aussi du triomphe du chrétien sur la mort.

Le chrétien vit dans son corps comme s'il n'en avait pas, ou comme si c'était là son plus cruel ennemi. Il est en opposition constante avec ses appétits. Il l'éprouve, tour à tour, par la soif, par la faim et par la douleur. Témoin le grand Apôtre qui s'étudiait à traiter son corps aussi sévèrement qu'un esclave rebelle, et qui le méprisait à un tel point qu'il en souhaitait la ruine. *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom., VII, 24.) Témoin encore tant de martyrs qui ont généreusement livré leurs corps à la fureur des persécuteurs et des tyrans, et qui regardaient comme le plus beau jour de leur vie celui qui consommait l'holocauste. Ainsi mort à lui-même, le chrétien laisse-t-il quelque chose à faire à la mort? Qu'elle exerce, tant qu'il lui plaira, son courroux sur des membres de chair et d'os, qu'elle en sépare, qu'elle en divise toutes les parties; qu'elle n'en fasse qu'une vile poussière ou une légère vapeur, elle n'aura fait qu'épuiser ses efforts sur une ombre vaine; elle n'aura vaincu qu'un fantôme. Le chrétien n'est point ce corps qu'elle déchire impitoyablement. Il demeure entier et intact, après le sacrifice de cette victime qu'il méprisait; lui-même il l'avait commencé, ce sacrifice, et la mort a frappé seulement le dernier coup.

Ou bien s'il cède momentanément à son adversaire, ce n'est que pour reprendre bientôt ses avantages avec plus d'honneur, à l'exemple de l'Homme-Dieu, lorsqu'il disait aux pharisiens: détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai. Tel est aussi le défi que le chrétien porte à la mort: je l'abandonne volontiers, semble-t-il lui dire, cette partie de moi-même qui est tombée dans tes mains, tu peux en disposer à ton gré, tu peux même anéantir ma dépouille, et cependant garde-toi de te glorifier de mes concessions; cette dépouille, le temps viendra où je t'en demanderai compte, où je la revendiquerai avec autorité, où tu seras forcée de me la rendre. La résurrection de celui qui consent à visiter tes sombres et froides demeures pour t'apporter des chaînes est devenue le modèle et le gage de ma résurrection. Au dernier jour du monde, qui sera le dernier jour aussi de ton empire, le son de la trom-

pette céleste retentira dans les tombeaux, et tous les éléments me rendront les diverses parcelles de ce corps dont ils n'auront été que les dépositaires. Elles se rassembleront dans le même ordre où tu les vois aujourd'hui; elles redeviendront ce qu'elles sont; mais elles n'auront plus à souffrir de ton souffle empesté. Radieux et immortels, mes yeux te contempleront alors sans terreur, i's te verront glacée d'épouvante et tentant d'inutiles efforts pour l'affranchir du joug que je t'aurai imposé. Alors je briserai la faux qui te sert de sceptre: alors j'insulterai à la détresse: alors enfin tu mourras à ton tour, ô mort! et tu mourras pour ne plus revivre. Heureuse révolution que le chrétien espère, dont il est assuré, qui l'âme, qui le soutient, et qui sert de base à ses croyances sacrées.

Mais que vois-je !!! Cet homme étonnant, tout mort qu'il est dans son corps devenu comme celui du mondain un dégoûtant cadavre, semble vivre encore cependant et respirer jusque dans chacun de ses membres épars. En effet, la piété des fidèles les recueille avec soin, elle les honore et les révere; elle en fait l'objet de sa confiance et le sujet de ses consolations dans les dangers, les maladies, les douleurs, jusque dans les horreurs de la mort. Combien de fois ces ossements arides, ces cendres inanimées, ont paru s'intéresser aux sentiments de vénération qu'ils inspirent, combien de fois la vie est sortie de la mort!!!

Quant à l'âme, cette noble partie du chrétien, cette image de la Divinité... ah! l'on n'a pas besoin de semblables indices, pour se rassurer sur sa destinée; les divines promesses en répondent. Le ciel est le prix de son détachement des choses d'ici-bas, les biens de l'éternité compenseront pour elle ceux du temps; une vie immortelle et pleine de délices succédera à cette vie périssable et toute de misères. Témoins de la fidélité de cette âme à remplir les conditions de son engagement, nous envions son bonheur; nos vœux et nos désirs la suivent jusqu'au séjour de la gloire que lui ont méritée ses vertus.

Il n'est personne, si ce n'est un insensé, qui ne voudût mourir ainsi; mais on n'a pas le courage d'acheter le bonheur d'une mort si douce, au prix d'une mort continuelle au monde, à ses passions, à soi-même. Je sais bien qu'il en coûte à l'âme propre; mais aussi quand on pense que tout ce qu'on lui accorde peut à chaque moment périr; quand, occupé du soin de plaire aux hommes et de mériter leurs applaudissements, on se souvient que la mort peut rompre ces liens si pleins de charmes, presque aussitôt qu'ils sont formés, et substituer à la société d'un grand monde les horreurs de la plus triste solitude; quand, séduit par les apparences d'un faux bonheur, on fait des biens de la terre le sujet de ses complaisances, l'objet de ses désirs, le terme de sa félicité, et qu'on réfléchit que la mort va bientôt enlever tout

cela, le transmettre à des mains étrangères et en laisser l'ancien possesseur, sans espérance, sans ressources, réduit au plus affreux dénûment; quand, idolâtre de son corps, on épuise son imagination à lui créer de nouvelles jouissances; quand on l'engraisse pour ainsi dire dans les délices d'une molle sensualité, et qu'on se dit qu'au même instant peut-être la mort va y attacher les vers et la putréfaction. Que de tristesse, que d'alarmes, que d'amertume, l'idée de la mort (eh! qui pourrait n'en être point frappé au moins de temps en temps) vient mêler à chaque plaisir que l'on goûte.

J'en appelle, mes chers auditeurs, à l'expérience de chacun de vous. N'est-ce pas là ce que vous éprouvez, lorsque l'ivresse des passions venant à cesser, vous êtes rendus à vous-mêmes; ayant recouvré vos sens, vos sentiments religieux se raniment, et le remords les accompagne.

Oh! combien plus sages sont ceux qui, selon l'esprit de la loi de Dieu, font sur eux-mêmes un long apprentissage de la mort, afin de n'être point surpris à sa venue et de ne point éprouver ses horreurs. Détachés par avance de tout ce qu'il lui est permis de leur enlever, ils paraissent aux yeux du monde couler des jours bien tristes et bien languissants; mais le monde ne sait point quelles consolations viennent adoucir chacune de leurs peines. Il ignore que le moindre sacrifice qu'ils s'imposent est une victoire remportée sur l'ennemi du genre humain, un droit acquis aux béatitudes éternelles. Après tout, eh! qu'est-ce donc qu'ils sacrifient à un bonheur qui n'aura ni terme, ni bornes? le monde, vaste théâtre de vices et d'immoralités, où la haine avec ses aigreurs et ses ressentiments, la jalousie avec ses accès et ses fureurs, l'injustice avec son astuce et ses rapines, la cupidité avec ses intrigues et ses bassesses, le libertinage avec ses saletés et ses déportements, l'irréligion avec ses blasphèmes et ses impiétés, marchent le front levé, tyrannisent les consciences, et établissent avec autorité leur infernal empire.

Qu'est-ce qu'ils sacrifient? des biens qui n'en ont que l'apparence et le nom, et qui coûtent tant de soins et de peines à celui qui veut les acquérir, tant d'inquiétudes et de soucis à celui qui veut les conserver, qui sont sujets à mille revers imprévus, qui s'échappent au moment où l'on croit les saisir, sur lesquels l'envie tient toujours ses yeux arrêtés, que la vanité dissipe et que le luxe dévore. Qu'est-ce qu'ils sacrifient? des passions insatiables, toujours jalouses de ce qu'elles n'ont pas et dégoûtées de ce qu'elles possèdent. Le moment vient où enfin tout est égal et pour le mondain qui a joui et pour le chrétien qui a évité la jouissance. S'ils jettent leurs regards après eux, tout a disparu, tout s'est dissipé comme un songe; mais il reste à celui-là d'inutiles regrets sur le passé, et l'avenir ne se présente à lui que sous un

aspect triste et désespérant; tandis que celui-ci ne regrette rien par cela seul qu'il ne tenait à rien; il meurt tranquille, il meurt content, et au sortir de la vie il découvre devant lui une éternelle perspective de félicité et de gloire. Telle est, mes frères, la destinée que je vous souhaite.

SERMON XII.

SUR LA CONSCIENCE.

Quare et vos transgreimini mandata Dei propter traditionem vestram? (Matth., XV, 3.)

Et vous, pourquoi transgressez-vous les commandements de Dieu pour suivre votre tradition?

Transgresser la loi de Dieu, comme ces pharisiens dont parle l'Evangile, pour se conformer à un système de conduite qu'on se serait fait à soi-même par goût, par préjugé, par illusion, quel désordre ne serait-ce pas? que de fautes on commettrait alors! dans combien de travers on donnerait, et que le retour à la pénitence serait difficile!

La conscience, mes frères, est le seul et le véritable guide que nous ayons à suivre pour nous diriger dans notre conduite et dans nos mœurs. Elle est comme un tribunal inflexible placé dans nos cœurs par le Tout-Puissant. Quand nous faisons le mal, elle nous accuse, nous juge et nous condamne; quand nous faisons le bien, elle nous caresse et nous loue. Dans le premier cas, ses reproches nous suivent partout; ils mêlent l'amertume au plaisir, et l'humiliation aux applaudissements. Dans le second, son témoignage est la plus douce et la plus puissante consolation dans les afflictions de la vie, au milieu même des accablants et si souvent insensés jugements des hommes. Heureux celui qui entend sa voix! Il peut être momentanément entraîné par ses passions; il peut commettre bien des écarts et donner dans beaucoup de travers; il trouvera toujours dans les cris de sa conscience un frein salutaire, une ressource contre ses dérégléments. Malheur au contraire à celui qui ne connaît plus les remords à la suite du crime, et qui n'éprouve point de satisfaction intérieure après une bonne action! Quels motifs, quels conseils pourraient le ramener au devoir, après un long égarement? Son état ne fait peur pour lui, en même temps qu'il excite ma pitié.

Mais est-il bien vrai que l'on puisse paralyser ainsi les mouvements de la conscience? est-il bien vrai que l'on puisse éviter ses reproches, surprendre même ses suffrages? et lorsque l'on est parvenu à ce résultat, le mal est-il tout-à-fait sans remède? Voilà, chrétiens, deux points de morale bien importants: ils seront le sujet du discours que vous allez entendre.

Oui, sans doute, il n'est que trop vrai qu'on peut se faire, et qu'on se fait aisément une fausse conscience au gré des passions dont on est l'esclave. Cependant il est vrai aussi que, quelque difficile que soit la cure d'un état aussi déplorable, elle n'est

point absolument impossible. Dans l'examen de ces deux vérités, mes chers auditeurs, nous trouverons d'abord des motifs propres à exciter en nous la plus constante vigilance, et ensuite le sujet de la plus grande application.

invoquez avec moi, je vous prie, les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de celle à laquelle la conscience n'est jamais de reproches à faire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On est quelquefois surpris de l'étrange changement qui s'opère dans les mœurs et dans la conduite des hommes. On voit des chrétiens franchir subitement l'intervalle qui sépare l'innocence du libertinage, la religion de l'impiété, et cela par principe de conscience, passez-moi le mot. Mais cette conscience, quelle peut-elle être, sinon une conscience factice, substituée à la seule véritable, dans l'intention de se mettre à l'abri de son blâme continu? Ce changement n'est point l'ouvrage d'un moment, ainsi qu'il paraît l'être; il est le résultat d'une très-longue incertitude et de bien des combats; il a commencé par le doute, au doute a succédé l'erreur, et l'erreur a produit l'aveuglement.

I. La fausse conscience commence par le doute, dis-je: oui, mes frères. Il est un temps d'abord où l'on ne doute pas; ce temps est celui où la conscience éclairée des premiers rayons de la vérité n'est encore obscurcie d'aucun nuage. La volonté, libre et dégagée de l'influence des passions, se prête docilement aux impressions de la grâce. Alors on court avec joie dans les routes de la sainteté; on est fidèle au moindre de ses devoirs: on ne trouve rien de pénible dans la pratique de la vertu; on se laisse entraîner à une sainte ferveur qui aplanit toutes les difficultés. Heureux temps! que l'on peut regarder comme l'aurore de l'innocence! hélas! combien est courte sa durée dans le malheureux siècle où nous vivons! Bientôt mille désirs surgissent et se développent: on sent naître en soi comme un autre soi-même. Le monde se présente sous je ne sais quelle perspective qui frappe, éblouit et enchante. Les impressions nouvelles qui arrivent de toutes parts pénètrent jusqu'à l'âme. Le goût de la vertu s'affaiblit, celui des plaisirs le remplace; le joug du Seigneur semble lourd, et à mesure qu'il s'appesantit, on devient plus faible, on succombe enfin sous le poids: dès lors on ne peut plus être longtemps fidèle. Mais qu'une première chute a de fâcheux retours! La conscience la reproche d'abord d'une voix terrible, épouvantable et qui porte jusqu'au fond du cœur et le trouble et l'alarme. Que faire alors? Se rendre à ses remontrances sans doute, résister à de trop puissantes séductions; aussi bien une conduite contraire entraîne-t-elle trop d'amertumes après elle. Oui, chrétiens, voilà ce qu'il est expédient de faire, et voilà ce que l'on ne fait point.

On réfléchit au contraire sur sa position ; on cherche, on examine comment on pourrait allier le monde avec la religion, maintenir des liaisons, des goûts, des assiduités qui flattent contre les décisions formelles des préceptes qui les condamnent.

Qui sait les subtilités, les prétextes qu'on imagine en faveur de l'amour de soi ? On sent tout ce qu'ils ont de faible et de frivole ; mais ce qui leur donne du poids, ce qui en assure le succès, ce sont les ténèbres qui nous environnent.

Vous le savez tous, et vous en faites l'expérience tous les jours. Nous ne voyons rien ici-bas qu'à travers un voile assez épais pour nous faire prendre aisément le change entre le vice et la vertu, si nous manquons de soin ou de pénétration. Aussi voyez quelle diversité d'opinions s'élève au sein des assemblées chrétiennes appelées à décider sur les points de morale réputés douteux. Les avis les plus opposés s'y choquent ; celui-ci est frappé d'un rapport qui échappe à l'attention de l'autre : c'est un objet à plusieurs faces, dans lequel chacun aperçoit des différences notables, selon le point de vue duquel il le considère.

De là toutes ces disputes en matière de religion, qui divisent et qui diviseront toujours les esprits. De là les schismes et les hérésies qui troublent et qui troubleront à jamais la paix de l'Eglise. La vérité est une cependant ; mais présentée à l'entendement humain au milieu des ténèbres qui l'enveloppent, elle peut ne point être aisément reconnue, surtout par ceux qui négligent de s'instruire de leurs devoirs ; or qui est-ce qui parmi nous en fait une étude assez sérieuse pour s'en reposer sur la connaissance qu'il en a ? hélas ! quelque instruction reçue dans un âge fort tendre, quelques lectures pieuses faites sans goût et sans méthode, quelques formules de prières récitées par habitude et sans ferveur, quelques sermons entendus avec un esprit distrait et dissipé, quelques traits de lumière saisis dans un entretien édifiant dont on a été le témoin par hasard : telles sont les sources de l'enseignement religieux d'un grand nombre d'individus qui se disent chrétiens, tandis qu'ils s'excèdent à s'instruire de la frivole connaissance du monde, de ses coutumes insensées, de ses maximes perverses et de ses lois ridicules, que l'on peut regarder comme autant d'écueils pour le salut, que cependant on s'empresse de suivre, dont on se pique d'être esclaves.

L'esprit de l'homme ainsi disposé ne peut-il point aisément voir ce qui n'est pas, ou bien voir ce qui est autrement qu'il n'est en effet, ou le voir sous des apparences équivoques, ou flotter dans l'incertitude du doute ? il le pourrait, quand il serait plus droit et plus éclairé qu'il ne l'est. Il le peut, à plus forte raison, s'il est déjà prévenu par le cœur.

Vous savez bien tout l'ascendant que l'un a sur l'autre. Vous n'ignorez pas jusqu'à quel point, quelque désir qu'il ait de

saisir la vérité et de pratiquer la justice, l'esprit peut être entraîné par les préventions du cœur ; et, quelque estime que vous eussiez pour les lumières et la droiture d'un légiste fameux, vous ne balanceriez point à refuser son arbitrage, si vous prévoyiez que son cœur a déjà pris parti en faveur de votre adversaire. Quand le cœur est séduit, on ne considère les objets que sous leur rapport favorable à son inclination, et l'on détourne les regards de tout ce qu'ils peuvent offrir qui lui soit contraire. A force de désirer que ce qu'on aime soit permis, on en vient à se persuader qu'à la rigueur il pourrait bien en être ainsi. Ce qui n'était qu'indifférent est utile ; ce qui n'était qu'utile est nécessaire ; tout ce qui est nécessaire est bien, et tout ce qui n'était que bien devient admirable, parfait.

Quand le cœur est séduit, il cherche donc à séduire l'esprit. En ce cas, une conscience éclairée serait un témoin beaucoup trop importun. Il faut la mettre de la partie, ou imposer silence à ses reproches de quelque façon que ce soit. Si d'abord il ne peut l'emporter d'autorité sur elle, à cause de son inflexible droiture, il a recours à l'artifice et à la ruse ; il s'attache à l'embarasser ; et qu'il a de moyens pour y réussir ! Il y a dans le cœur de l'homme d'impénétrables profondeurs qu'on ne découvre qu'à la suite des recherches les plus assidues. Là, les désirs les plus déréglés surgissent ; là, les plus sombres nuages éclipsent les lumières de la raison ; là, prennent naissance les doutes les plus flatteurs. Alors, pour s'arrêter à un parti, pour distinguer le juste de l'injuste, il faut recourir à des décisions difficiles aux mieux appris, impossibles aux esprits bornés, dissipés ou prévenus. Il devient donc tout à la fois juge et partie, le cœur déjà séduit. Eh ! mais en ce cas, quels arrêts doit-on en attendre ? Ah ! quelle que soit la force des autorités qui le condamnent, il n'en décidera pas moins en sa faveur ; seulement, pour ne point révolter la conscience justement alarmée, il semblera se prêter quelque temps à ses impulsions, et faire tout le bien qu'elle lui prescrira, hors celui qui serait contraire à la passion qui le domine.

De là ces mélanges confus de sentiments opposés, qui sembleraient devoir s'exclure les uns les autres. La même main qui distribue du pain au pauvre s'étend afin de saisir le bien du prochain, ou se ferme pour le retenir. La même langue qui chante avec édification les louanges de l'Eternel déchire scandaleusement la réputation d'autrui. Le même homme qui, dans nos temples, est un exemple de recueillement et de piété, sur les lèvres duquel on ne surprend jamais une maxime frivole, donne, en même temps quelquefois, dans les excès de la mollesse, de l'orgueil et de la vaine gloire. Ainsi une conscience troublée ou indécise fait, pour se mentir à elle-même, tout ce que fait l'hypocrisie pour mentir au monde. Satisfaite des bonnes œuvres qu'elle peut

avoir à louer, elle diminue de toute leur valeur la criminalité du mal qu'elle aurait à condamner sévèrement. Le cœur, comme la plus forte partie de nous-mêmes, est le premier atteint de la contagion : il la communique ensuite à l'esprit, sur lequel il exerce un empire suprême, et de leur mutuel accord résulte une conscience vacillante, tantôt sévère et tantôt relâchée, au gré des différentes inclinations morales qui la consultent. Si l'on ne veille point constamment sur soi-même, on se laisse surprendre ; si l'on n'est pas bien ferme dans les principes de la vérité, comme on se lasse de combattre et, pour peu que l'on cède ou que l'on se repose, on se trouve accablé par l'ennemi, ou bien on négocie avec lui, afin de vivre en paix : sécurité dangereuse qui d'abord enfante le doute, qui maintenant va produire l'erreur.

II. Au milieu des ténèbres de l'esprit et des illusions du cœur, après bien des chutes et rechutes, une conscience droite peut encore se soutenir, parce que nous conservons, malgré nous, une certaine horreur du vice que la violence des plus grandes passions ne peut anéantir tout à coup. Mais ces restes de lumière que le doute avait déjà tant affaiblis, s'éteindront bientôt tout à fait, si l'on n'y prend garde. Il ne faut souvent pour cela qu'un de ces raisonnements spécieux, orgueilleux enfants de l'ignorance et de l'impiété, à l'aide desquels nous écartons avec facilité tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de nos vœux. Le moindre prétexte leur sert de fondement. Hier on en aurait reconnu la futilité puérile ; aujourd'hui c'est une preuve plus évidente que la lumière du jour, c'est une démonstration mathématique. Voilà que les plus scrupuleux cessent de l'être, aussitôt que de légères raisons combattent des scrupules qu'avaient attaqués leurs penchants.

Les Juifs étaient soumis à la loi de Dieu : ils l'étaient, parce que la tradition la leur avait transmise ; parce que leurs livres saints la leur rappelaient à chaque page ; parce qu'ils pouvaient tous les jours la lire sur des tables sacrées, exposées à leurs regards dans le temple : ils l'étaient, parce qu'ils ne s'étaient permis aucune espèce d'interprétation.

Tout à coup se répandent parmi eux des docteurs qui, sous des apparences imposantes de réforme et de sévérité, mêlent à cet éloi je ne sais quels préceptes erronés. Il n'en faut pas davantage pour étouffer chez ce peuple mal affermi dans ses croyances tout sentiment de justice et de charité. Dès lors, dans la Judée tout entière, la vengeance exerce ses ressentiments avec fureur ; la bienfaisance resserre ses trésors, et le nécessaire est même inhumainement refusé par les enfants à leur père. Que la

raison en murmure, que la nature s'en révolte, que la piété s'en scandalise, on se rassure sur les préceptes pharisaïques, dont on s'empresse de reconnaître l'autorité, parce qu'on y trouve la sanction des écarts que l'on se permet. On va plus loin, on élève ces coupables excès au rang des vertus les plus pures, par suite de l'intention qui les dirige, réputée louable aux termes de ces mêmes préceptes que la tradition transmet à leur tour de génération en génération. Tel est le désordre, fruit de l'erreur que Jésus-Christ reproche aux pharisiens, dans les paroles qui m'ont servi de texte : *Quare et vos transgredimini mandata Dei propter traditionem vestram* (17) ?

N'existe-t-il pas aussi, parmi nous, chrétiens auditeurs, de ces esprits faux et bizarres, qui saisissent tout par le mauvais côté, et qui se plaisent à produire les singulières idées qu'ils ont conçues ? N'y a-t-il point de ces esprits prévenus et pervers qui cherchent à autoriser des erreurs qui leur sont chères, à leur faire des partisans, à se créer des sectateurs ? N'y a-t-il point de ces esprits audacieux qui, voulant s'élever au-dessus de ce qu'ils appellent de vulgaires préjugés, s'efforcent d'obscurcir la vérité par la licence de leurs doutes, la témérité de leurs opinions, la subtilité de leurs arguments ?

Ah ! mes frères, le monde fait retentir de tous côtés les principes d'une morale qui renverse entièrement jusqu'à ceux de la loi naturelle. La médisance et la calomnie ne sont qu'un amusement piquant, mais permis ; l'immodestie, un ajustement élégant, mais honnête ; la vengeance, un sentiment héroïque ; l'ambition, une passion noble qui prend naissance dans la grandeur d'âme ; la violence, un zèle louable : que sais-je encore ? il n'est point de vices que l'on ne soit parvenu à excuser, à pallier, à dénaturer, à préconiser même. On emprunte les charmes de la poésie pour les embellir ; on les cache au milieu des attachants épisodes d'un roman enchanteur, afin d'en faire couler le poison inaperçu dans des cœurs d'autant moins précautionnés qu'ils sont moins méfians ; on les produit sur la scène, afin de les mettre en action, avec cet intérêt, cet art qui saisissent toutes les facultés de l'âme, imposent silence à la raison et nous plongent dans un délicieux ravissement ; et cependant la vertu languit au milieu de tous les ridicules sous lesquels on l'ensevelit en quelque sorte.

Quelle peut être la puissance d'une conscience déjà ébranlée par le doute qu'elle s'est imprudemment permis contre ses propres lumières, quand l'erreur déguisée sous d'aussi belles apparences vient s'offrir à calmer ses frayeurs, à fixer ses incertitudes, à apaiser son agitation, surtout lorsqu'en même temps l'exemple autorise des motifs

(17) L'éditeur avait eu l'heureuse pensée de reproduire ici l'article du dictionnaire de dom Calmet, sur les pharisiens pour m'en faire connaître leur

secte. Nous renvoyons au tome IV de notre dictionnaire de la Bible, où se trouve l'art. *Pharisiens*.

qui flattent l'amour-propre... L'exemple !.. je vous en ai entretenus déjà, chrétiens auditeurs ; j'ai eu l'occasion de vous en signaler la toute-puissance. Si Eve n'eût point donné à son époux l'exemple de la désobéissance, peut-être toutes ses séductions eussent-elles été sans danger. L'expérience a dû vous le prouver à vous-mêmes ; de toutes les impressions que nous sommes susceptibles de recevoir, celle de l'exemple est la plus forte ; et malheureusement les exemples criminels sont sans nombre. A peine trouverait-on une maxime contraire aux mœurs ou à la religion qu'on ne pût étayer de quelques exemples d'autant plus funestes dans leurs conséquences qu'ils sont plus remarquables, à cause du rang honorable que tiennent dans la hiérarchie sociale les pécheurs scandaleux qui les fournissent ; et, chose étrange ! telle est notre perversité, qu'il est aussi de bons exemples et que ceux-là ne frappent pas. Mille personnes pratiquant publiquement la vertu nous inspireront pour elle moins d'amour qu'un seul individu éhonté ne nous en inspirera pour le vice. Lorsqu'on voit faire autour de soi ce que l'on aurait grande envie de faire aussi, si on l'osait, on peut bien balancer un instant : mais on s'interroge aussitôt après. Eh ! pourquoi, se dit-on dans le fond de l'âme, pourquoi ne jouissons-nous pas des mêmes prérogatives que tant d'autres ? Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de nous conduire comme tels et tels ? Méconnaîtraient-ils leurs devoirs ceux-là ? mais ils sont plus instruits que nous. Voudraient-ils se perdre pour toujours ? mais il faudrait supposer qu'ils ne sont que des insensés..... Il faut si peu de chose souvent pour déterminer la timide pudeur à s'affranchir des règles d'une sévère retenue, et la douce piété à secouer le joug de ses pratiques édifiantes. La première prend aisément des airs libres et dissipés ; la seconde se fait une religion commode..... Hélas ! un sophisme captieux, un mot hasardé, une contradiction apparente suffisent pour donner à ce qu'on souhaite toutes les couleurs de la justice et de la vérité, pour dissiper les craintes les mieux fondées, et pour faire succéder enfin aux scrupules du doute les déplorables égarements de l'erreur.

III. De l'erreur à l'aveuglement il n'est après qu'un pas, mes frères. L'aveuglement ! situation funeste pendant laquelle la lumière s'éclipse entièrement. La nuit la plus obscure survient ; la grâce interromp son cours ; l'âme n'est plus remuée par rien qui excite ses desirs, qui fasse naître ses appréhensions, qui suscite ses espérances. La conscience languit sans vie, sans mouve-

ment, dans une paix trompeuse. Tel est un malade épuisé, dont la fibre est devenue si molle, dont les nerfs sont distendus à tel point, qu'il n'a même plus la force de souffrir. Le calme dont il jouit l'abuse lui-même, et il n'est, en effet, que le symptôme trop certain d'une dissolution prochaine. Mais, dans cette situation affreuse, considérons biens moins les écarts habituels d'une conscience erronée, qui en sont ordinairement la cause, que la sévérité de la justice divine qui punit l'erreur volontaire par le plus funeste aveuglement.

Ne croyez pas en effet, mes chers auditeurs, que les vengeances de l'Eternel n'atteignent point plus spécialement encore les péchés commis avec une malice profonde, réfléchie, et calculée sur les principes d'une conscience artificieuse, que ceux qui échappent à la faiblesse, qu'arrache l'attrait du plaisir ou que l'occasion produit. L'excès du mal irrite sa colère et attire sur le coupable le plus terrible des châtiments ; c'est-à-dire, l'impuissance de bien faire à l'avenir, résultant de la confusion du bien et du mal qui s'opère dans leur esprit, en d'autres termes, l'aveuglement.

Témoin ce peuple malheureux qui, pour vivre tranquille au milieu de ses prévarications, ferma les yeux à la lumière, les oreilles à la voix de son Dieu, le cœur aux impressions de la grâce. Le Seigneur lui envoya son prophète, son point, comme autrefois, pour lui annoncer, en punition de ses infidélités, de terribles fléaux, la guerre, la peste, la stérilité, instruments ordinaires de sa justice ; mais dans l'emploi desquels sa miséricorde réserva toujours aux criminels le recours à la pénitence. Va, lui dit le Seigneur, va parler à ce peuple ingrat ; mais qu'il l'entende et qu'il ne comprenne pas tes discours ; qu'il écoute le récit de ta vision (18), et qu'il n'en pénètre pas le mystère ; répands l'illusion dans son cœur ; couvre ses yeux d'un bandeau fatal : *Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggravæ, et oculos ejus claudes. (Isaï., VI, 10.)* Epouvantable destinée réservée à cette nation antique et qu'elle subit sous nos yeux. Comment pourrait-on méconnaître l'empreinte de cet aveuglement dont elle fut frappée dès lors, dans les circonstances étonnantes de son existence actuelle. Dispersée sur la surface du monde, mêlée à toutes les autres nations, sans roi, sans loi, sans autel et sans sacrifice, elle subsiste cependant, formant un peuple à part, véritable phénomène dans l'histoire, dépositaire des livres saints qui sont la lumière de l'univers, et lui-même, plongé dans les ténèbres les plus épaisses.

Le même anathème est prononcé par l'armées, desséchés et dispersés dans une vaste plaine, qui se rassemblèrent sous les yeux du prophète, se rajustèrent, reprirent la forme du corps de l'homme, et s'animerent de nouveau. La description qu'il en fait est une énergique peinture de la résurrection universelle et du jugement dernier. (Note du premier éditeur.)

(18) Tout le monde sait que l'esprit de Dieu se révélait aux prophètes de l'Ancien Testament, sous des figures plus ou moins mystérieuses, et qui représentaient l'avenir. Les plus célèbres visions dont l'ancien testament mention les livres saints sont celles d'Ezéchiel et de Daniel ; le premier surtout en eut de nombreuses. On peut lire dans le chapitre xxxvii de ses prophéties celle relative aux ossements hu-

pôtre saint Paul contre les Thessaloniciens, en punition et de leurs doutes affectés et de leur volontaire erreur. Il leur déclare que la justice divine, s'ils ne la préviennent par le prompt retour d'une conscience droite et docile, va les livrer à l'esprit de mensonge, dont elle-même prendra soin de diriger les opérations aveugles : *Ideo mittet illis Deus operationem erroris ut credant mendacio.* (II Thess., II, 10.)

Sans vouloir porter un regard témérairement investigateur sur les jugements de mon Dieu, à quelle autre cause devons-nous attribuer les incompréhensibles contradictions que nous remarquons dans la conduite d'une foule de chrétiens malheureusement trop semblable à celle des Thessaloniciens, et qui mérite les mêmes censures. Leur esprit est vif et pénétrant, il est orné des connaissances les plus variées, il ne cherche que la vérité dans l'étude qu'il fait de la nature et des sciences humaines; mais s'il s'agit de la connaissance de Dieu, de l'étude de sa religion, de la science du salut en un mot, et de tout ce qui peut s'y rapporter, il n'en est point d'aussi frivole, il n'en est point d'aussi borné, d'aussi faux. Leur probité, comme hommes et comme citoyens, est délicate à tel point que la moindre faute, en ce genre, les alarme et les inquiète; mais, quand il est question des lois divines, les transgressions les plus criminelles, les infidélités les plus honteuses ne leur coûtent rien; bien loin de là, ils s'en font une sorte de gloire et comme une espèce de trophée; leur prudence est grande et leur prévoyance accomplie dans la poursuite de leur fortune et de leur élévation; ils ont jugé d'avance tous les obstacles, ils en ont préparé la ruine, et leurs calculs, sous ce rapport, sont d'une exactitude étonnante; mais si l'on veut que ces politiques habiles s'occupent d'une affaire bien autrement importante de celle de l'éternité, toute leur prudence échoue, toute leur prévoyance est en défaut. Dieu tout-puissant! voilà bien les effets de vos décrets éternels. Votre courroux a été excité par les atteintes que ces hommes ont volontairement portées à la droiture de leur conscience, don précieux que vous leur avez fait, et vous le leur avez retiré. Et de là le contraste étonnant de tant d'aveuglement et de tant de lumière, de tant de folie et de tant de raison, de tant d'absurdité et de tant de savoir. Lorsqu'on en est parvenu à ce point, on est capable de tout, excepté de repentir. L'homme peut donner dans les plus étranges égarements; mais tant qu'il conserve une conscience droite et conforme à la loi de Dieu, il n'est point perdu sans ressources; il peut être rendu à la vertu, à la morale, à la religion; les remords qui l'assiègent sans cesse, qui sans cesse torturent, broient son cœur, sont des coups de la grâce qui tôt ou tard produiront leur effet. Voyez David, Madeleine, Augustin et tant d'autres, qui, après avoir été pour le monde les plus graves sujets de scandale par les désordres de leur con-

duite, en sont devenus l'édification par l'exemple de leur pénitence.

Puissé-je, chrétiens auditeurs, vous avoir démontré l'enchaînement de ces modifications qui par degrés conduisent la conscience du doute à l'erreur et de l'erreur à l'aveuglement! Puissé-je vous avoir inspiré le désir de prendre de sages précautions contre un danger aussi pressant, s'il en est temps encore! et si, contre mes vœux les plus ardents, quelqu'un d'entre vous avait reconnu leur état au tableau que je viens de tracer d'une fausse conscience, daigne le ciel m'inspirer dans la recherche du remède le plus efficace contre un aussi terrible fléau, remède que je vais me borner à vous indiquer d'une manière très-succincte et dans un cadre fort abrégé, parce que les développements de ce qui me reste à vous dire me contraindraient à dépasser les bornes ordinaires du discours, et qu'ils suffiront pour fournir matière à une instruction nouvelle. Prenons un instant de repos.

SECONDE PARTIE.

On ne saurait douter, mes très-chers frères, de la funeste situation du chrétien, dont la conscience est faussée; l'on ne saurait douter, par conséquent, de la nécessité de redresser cette conscience. Malgré les difficultés que présente une telle entreprise, les ressources ne manquent point pour en assurer le succès. Nous l'avons vu, le doute a commencé le mal dont nous avons tant à gémir; l'erreur a continué cet ouvrage, et l'aveuglement l'a consommé. Partons de là. Des causes absolument contraires amèneront probablement des effets diamétralement opposés. Ainsi donc, il faudra guérir l'aveuglement d'abord; après cela, détruire l'erreur, et enfin dissiper le doute. Guérir l'aveuglement..... il faut s'instruire pour cela. Détruire l'erreur..... il faut ne s'instruire que des saines doctrines. Dissiper le doute..... ce dernier résultat suivra tout naturellement et sans efforts les deux premiers résultats obtenus. S'instruire, c'est s'éclairer, et les lumières ne manquent ni hors de nous ni au dedans de nous-mêmes.

1. Hors de nous, nous les trouvons abondantes et pures dans les ouvrages pieux que jusqu'ici nous n'avons point voulu lire, dans la crainte d'en trop savoir; dans les discours des orateurs sacrés que nous avons refusé d'entendre, dans la crainte d'en être touchés; dans les conseils intimes d'un directeur, sage et prudent, conseils que nous avons fuis, dans la crainte d'être gagnés. Nous la trouvons encore dans l'exemple de ces personnes vertueuses auxquelles, malgré notre dépravation, il nous est impossible de refuser notre admiration et notre estime, et que nous n'avons point imitées cependant, dans la crainte d'en éprouver une trop grande gêne.

Or remarquez, mes chers auditeurs, que dans l'exemple du bien se trouve tout à la

fois un motif pour nous ramener, et une règle pour nous guider à l'avenir. Il est reconnu que tel de nos frères vit saintement ; il jouit des suffrages du monde lui-même étonné de voir ce personnage austère braver toutes les séductions qui l'assiègent. Les respects du libertinage témoignent assez que ce qu'il fait est bien ; par conséquent nous devons faire ce qu'il fait.

Si nous sommes parvenus à ne plus savoir distinguer le juste de l'injuste, eh bien ! rapportons-nous-en aux jugements de sa conscience ; agissons ainsi qu'il agit, étudions sa conduite de tous les jours. Il est reconnu partout qu'il est dans la voie du salut, suivons-le, et nous arriverons infailliblement au même terme.

Mais, pour pratiquer tout ce que je viens de vous indiquer, et pour le pratiquer avec fruit, il faut rompre d'un généreux effort toutes les chaînes qui vous lient.

Les bons livres seront sans attrait pour vous, si vous conservez à côté ceux qui vous ont gâté le cœur et faussé le jugement. L'habitude, vos passions, vos goûts détermineront une dangereuse préférence ; et quelque résolution que vous ayez prise, vous ne la tiendrez pas. Brûlez donc, détruisez sans pitié les instruments de votre corruption, de votre aveuglement. Plus tard vous sentirez combien était grand le vide de ces volumes de sottises que vous trouvez si pleins aujourd'hui. Leurs cyniques auteurs se sont orgueilleusement intitulés des philosophes, titre fastueux dont ils ont altéré le sens et qu'ils sont si loin de mériter. Quelle sagesse, grand Dieu ! que celle de ces écrivains insensés dont le dégoûtant pyrrhonisme a sapé sans pudeur les bases de toute morale, de toute religion, et dissipé toutes les terreurs de l'âme, en détruisant toutes ses espérances. Croyez-vous que leurs doctrines conduisent au bonheur ? Elles ont créé le désespoir, en inventant la mort éternelle, et le désespoir et le bonheur n'ont jamais pu marcher ensemble.

Rompez avec ces sociétés perfides, dont les conversations entraînautes ont contribué à faire naître vos doutes, vous ont maintenus dans l'erreur, et produit votre aveuglement, dont les exemples vous ont entraînés déjà jusqu'au fond de l'abîme, et vous y retiennent captifs. L'édification des bons serait sans influence auprès du scandale des méchants. Que les méchants cessent donc d'être comptés au nombre de vos amis, aussi bien ils seront indignes de vous dès le jour où vous reviendrez sincèrement à votre Dieu.

Fuyez ces théâtres du mensonge et des illusions, dans lesquels les plus criminelles maximes, revêtues des plus brillantes couleurs, ont si souvent enchanté vos sens. Les personnages que vous y avez vu figurer sont les orateurs de l'impiété ; leurs paroles sont douces comme le miel, leur éloquence est forte comme un torrent ; ils séduisent ou ils entraînent, parce que ce qu'ils disent

est conforme à toutes les faiblesses, à toutes les passions de vos cœurs. Quel effet produirait après eux le ministre d'une religion toute de mortifications et de contraintes, quand vous seriez exacts à assister à ses instructions simples comme la vérité qu'il annonce, sans pompe, sans ornement, sans éclat, et en même temps sérieuses, austères et quelquefois terribles.

Lorsque vous avez abandonné le sentier de la vertu, lorsque pour la première fois vous avez voulu vous soustraire au blâme intérieur de cette conscience dont jusqu'alors les cris n'avaient pas retenti en vain au fond de vos entrailles, vous avez abandonné le directeur dont la voix désormais trop sévère ne s'accorderait plus avec vos dispositions nouvelles ; et le dirai-je, chrétiens auditeurs, vous avez su découvrir, parmi les prêtres de mon Dieu, celui dont la pitié n'est qu'une apparence vaine, dont la morale trop relâchée et les coupables complaisances se trouvaient plus en harmonie, tant que vous ne déserteriez pas tout, à fait le tribunal de la pénitence, avec vos penchants et vos goûts. Gardez-vous de retourner puiser à cette source empoisonnée. Nulle part il n'existe autant de périls pour vous. Fuyez cet homme, car vainement vous auriez en même temps recours aux leçons, à l'expérience du plus saint des pasteurs ; son expérience et ses leçons seraient perdues pour vous, mes frères. Vous ne manqueriez point de remarquer la différence des opinions de l'un et de l'autre ; vous ne seriez point assez forts encore pour vous en expliquer les raisons, et vous ne tarderiez point à rejeter celles qui vous imposeraient le plus de sacrifices ici-bas, ne comptant point encore assez sur les récompenses de l'avenir.

II. Au dedans de nous-mêmes, quel que soit notre aveuglement, il reste toujours une lueur à laquelle nous pouvons rallumer le flambeau presque éteint de notre conscience. Il suffit de l'y découvrir : rapprochons le passé du présent, étudions l'un et l'autre, notre mémoire n'est point perdue. Rappelons-nous ce que nous fîmes autrefois, les bonnes œuvres que nous fîmes, les mauvaises actions que nous évitâmes ; nous avions alors les dernières en horreur, et lorsque nous avions passé saintement la journée, une satisfaction intérieure, dont nous avions peine à retenir les épanchements, préludait au sommeil qui nous allait transmettre au lendemain aussi purs et, par conséquent, aussi heureux que nous l'étions la veille.

Quelle était notre conduite au temps de notre innocence ? nous ne saurions l'avoir oublié. Eh bien ! elle était bonne. Quelle est celle que nous tenons aujourd'hui ? impossible que nous l'ignorions. Eh bien ! elle n'est plus la même. Donc elle est mauvaise ; car rien n'est indifférent en morale.

Ainsi donc, si nous ne sommes point devenus entièrement insensés, si nous

sommes capables encore de lier deux idées ensemble et de tirer une conséquence, nous reviendrons à ce que nous fîmes et nous désertèrons ce que nous sommes. Certes il n'est pas de moyens plus simples de distinguer ce qui est bien et ce qui est mal, quelque pervers que l'on soit devenu, que l'emploi de celui que je vous indique en ce moment.

Mais est-ce tout ? Eh ! non, mes chers auditeurs, vous n'avez point de conscience pour vous ; mais n'en avez-vous point pour les autres ? Ne vous entend-on point tous les jours exercer contre votre prochain la critique la plus amère ? Ne relevez-vous point avec un barbare plaisir le moindre de ses défauts ? Ne gardez-vous point sur ses vertus un silence affecté ! Ah ! vous êtes d'autant plus portés à la censure que vous-mêmes vous êtes plus méchants. Vous avez un intérêt d'orgueil à réduire à votre niveau tout ce qui vous environne ; et pour ne point valoir moins que les autres, vous voudriez que les autres ne valussent pas mieux que vous. Or, je vous le demande, ne vous jugez-vous pas vous-mêmes dans cette opération de vos âmes ?

Que l'inconduite vous ait amenés au doute, le doute à l'erreur, l'erreur à l'aveuglement, en ce qui vous touche personnellement, soit ; mais vous ne doutez point, vous n'erre point, vous n'êtes point aveugles en ce qui concerne votre prochain. Peut-être exagérez-vous le mal que vous lui reprochez ; mais enfin vous trouvez que ce que vous lui reprochez est mal, puisque vous le dites, puisque vous le proclamez ainsi. Ce n'est point probablement pour lui prodiguer des éloges que vous relevez avec aigreur ses malversations et ses fraudes, son libertinage et son intempérance, ses blasphèmes et son impiété, que sais-je ? Vous vous en exprimez, au reste, de manière à ne point laisser douter que tout cela n'obtient point vos suffrages.

Eh ! mais vous ! ne faites-vous point précisément tout ce qu'il fait, n'apportez-vous point dans les contrats de la vie civile la même mauvaise foi ? N'avez-vous point commis d'adultère ? votre cœur est-il plus que le sien exempt de souillures, votre bouche n'insulte-t-elle point à la divinité, et mieux que lui, avez-vous la foi ? Si votre manière de vivre est en tous points conforme à la sienne, d'où vient que vous excusez en vous ce que vous blâmez en lui. Si vous êtes capables de reconnaître qu'il fait le mal, vous l'êtes aussi de reconnaître que vous ne faites pas le bien. Interrogez donc, pour vous juger, vos propres jugements. N'ayez point plus de pitié de vous que vous n'en avez des autres, et vous retrouverez ainsi au dedans de vous les mouvements que vous éprouviez jadis ; et votre conscience muette, hélas ! et sans force, recouvrera sa puissance et sa voix, et le remords, dont vous n'éprouvez plus les

cruelles, mais nécessaires étreintes, vous forcera au repentir, quand vous aurez fait à vos devoirs, et le repentir, mes frères, est presque toujours suivi de la conversion.

J'ai couru bien rapidement sur ces considérations importantes ; vous devez vous en apercevoir. Elles sont susceptibles de développements si étendus qu'elles pourraient servir de texte à plusieurs instructions chrétiennes. Je reviendrai sur ce sujet à peine effleuré aujourd'hui (19) ; mais je n'ai pas cru pouvoir vous parler de la fausse conscience, et vous en décrire les progrès, sans vous indiquer au moins sommairement les moyens de réparer un aussi grand désordre. Vous méditez dans le recueillement et le silence les grandes vérités que je viens de vous énoncer, et vous y puiserez, mes chers auditeurs, la science et la force qui manquent peut-être à quelques-uns de vous pour éviter le mal et pour pratiquer le bien : voilà un de mes vœux les plus ardents, et je m'estimerai heureux, si l'Eternel daignait l'exaucer. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR L'ENFER.

Mortuus est et dives et sepultus est in inferno. (Luc., XVI. 22.)

Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer.

Il y a donc un enfer. Cette conséquence déduite du texte sacré est évidente pour quiconque a la foi. La parole infallible de Dieu l'assure, et les fidèles n'ont pas besoin d'autre garantie. Mais l'impie qui ne croit pas en conviendra-t-il ? Oui, sans doute, s'il ne consulte que les lumières de la raison. La raison toute seule est parvenue à la connaissance de cette vérité ; elle l'a enseignée aux hommes dans tous les lieux et dans tous les temps, et ses enseignements, sous ce rapport, les ont toujours fait trembler.*

En effet, quel scandale ne serait-ce pas que la vertu humble et timide languit ici-bas méprisée, tandis que le vice orgueilleux triomphe et coule des jours heureux, si la justice divine n'exerçait point ailleurs ses droits ; si, dans un autre monde, elle ne décernait pas des récompenses aux bons, n'infligeait pas des peines aux méchants. Dieu n'aurait donc créé les hommes que pour le crime ; car le plaisir intérieur attaché à la pratique de la vertu presque toujours persécutée au dehors, et le remords inséparable des mauvaises œuvres presque toujours couronnées des plus brillants succès, ne sont point, l'un un attrait assez puissant, l'autre une barrière assez forte, pour contenir les mortels dans les limites du devoir, au delà desquelles les pousse sans cesse la violence de leurs passions.

Il faut nécessairement qu'il y ait un ordre de providence qui répare le défaut de celui-ci, et à la faveur duquel chacun reçoive

*(19) Les instructions promises par l'auteur, sur le même sujet, n'ont pas été retrouvées.

le juste prix de ses mérites, et je prends cette expression dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire que je l'emploie dans le bon et le mauvais sens.

Otez aux hommes la certitude d'un aussi puissant motif de bien faire, et vous introduirez parmi eux tous les désordres. Voilà ce que l'univers entier a reconnu, malgré la dépravation des mœurs, malgré l'aveuglement des esprits, malgré toute la folie de l'idolâtrie et du paganisme. L'impunité temporelle du pécheur, les misères temporelles du juste ont toujours révélé aux peuples l'existence des peines éternelles et les rigueurs d'un tribunal suprême, dont les arrêts terribles, inévitables leur ont causé les appréhensions les plus vives, crainte salutaire qui fut, dès le premier âge du monde, la digue la plus puissante opposée au débordement des vices.

Aussi, me paraît-il moins nécessaire d'entreprendre de convaincre les esprits qu'il est un enfer, que de leur en présenter l'effrayant tableau. Il en est peu qui doutent de cette vérité, que la raison démontre avec presque autant d'autorité que la foi; mais il en est beaucoup sur lesquels elle fait peu d'impression, parce qu'ils ne s'en occupent point ou parce qu'ils n'en ont qu'une légère idée. Je sais combien est grande la répugnance qu'on éprouve à entendre traiter des sujets pareils; mais c'est cette répugnance elle-même qui doit exciter le zèle des prêtres du Seigneur.

Malheur à nous si, pour ménager la fausse délicatesse de nos frères, nous néglignons de leur parler de l'enfer! ce serait les entretenir sciemment dans l'habitude de leurs péchés que ne point leur en présenter le préservatif le plus efficace. Ah! regrettons plutôt de n'avoir pas des expressions assez fortes et des peintures assez vives, pour en retracer l'image fidèle et telle que les saintes Écritures nous la présentent.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pécheur meurt, et aussitôt il est jugé et condamné. *Retirez-vous*, lui dit le Souverain Juge, *fuyez loin de moi; allez dans les flammes éternelles: « Discedit a me, maledicti; ite in ignem æternum. »* (Matth., XXV, 41.) Sentence fatale qui, en deux mots, renferme tout l'enfer! La privation de la présence de Dieu, et un feu qui ne s'éteindra pas, voilà deux supplices destinés à tourmenter les réprouvés dans l'autre monde. Descendez en esprit dans ces épouvantables demeures; la foi va vous en ouvrir les portes; osez en contempler l'horreur.

1. Être maudit et séparé de Dieu, première peine des damnés : *Discedit a me, maledicti*. Et cette peine, quelle est-elle? Nous ne saurions maintenant en concevoir une idée juste, parce que trop aveugles, ou trop distraits par des objets sensibles nous ne pouvons ni en connaître ni en comprendre l'étendue; mais le damné l'envisage sans restriction, il sent toute la grandeur de la perte qu'il a faite. Son âme dégagée

des liens qui la retenaient captive sur la terre jouit (cruelle jouissance!) de la plénitude de sa pénétration. Elle donne l'essor à tout son génie, et sa vue, au travers d'un espace sans bornes, va se perdre dans le sein de la Divinité que pour son malheur il lui est donné de concevoir : *Elevans oculos suos vidit Abraham a longe.* (Luc., XVI, 23.) Que de beautés, que de perfections elle découvre! elle en voit toute l'immensité, elle en admire l'excellence, elle en juge tout le prix. Que de rapports peuvent lui rendre ce spectacle insupportable! et il n'en est aucun qu'elle ne saisisse, elle sait tous les droits qu'elle avait eus au bonheur dont elle est privée; elle sait tous les moyens qui pouvaient lui en assurer la possession. La connaissance du bien nous en inspire le désir, et plus le bien connu est précieux, plus les désirs de l'acquérir sont vifs. Or, quel doit être aux yeux du réprouvé le souverain bien que, par sa faute, il a perdu, et dont il a maintenant la connaissance la plus parfaite? Pour en juger, en quelque sorte, consultez cette soif de bonheur qui nous dévore dans cette vie : elle est immense dans son objet, violente dans son irritation, continuelle dans sa durée. Quelle foule de désirs elle soulève au fond de nos cœurs! Elle préside à notre inconstance; nous croyons trouver la chimère après laquelle nous courons sans cesse dans une jouissance nouvelle. Pour les uns elle est toute dans l'éclat des honneurs, pour les autres dans les avantages de la fortune, pour un grand nombre dans les plaisirs des sens; mais voyez avec quel empressement, avec quelle fougue tous s'élancent dans la carrière au bout de laquelle ils croient apercevoir la réalisation de l'espérance qui les flatte. Suivez-les dans la poursuite de ce bonheur qu'ils ne peuvent saisir. Que d'intrigues imaginées! que de ressorts mis en œuvre! que de travaux entrepris! aucun danger ne les effraye, aucun obstacle ne les arrête, aucune difficulté ne les rebute. Ils sacrifient à la passion qui les dévore, honneur, repos, santé; ils donneraient jusqu'à leur vie. Tels sont les effets connus de l'amour de soi, et cet amour de soi le réprouvé le possède au suprême degré. Or, je vous le demande, quelle doit être la violence de ses désirs, qu'occuperont longtemps et séparément les faux biens de la terre, lorsqu'ils se réunissent tous sur le seul véritable bien qu'il ignorait auparavant et que malheureusement il ignore plus. Pour lui le masque brillant qu'on nomme le monde est passé. Le prestige de ses prospérités trompeuses est dissipé; le temps des illusions n'est plus. Toutes ses inclinations qui se partageaient entre un si grand nombre d'objets qui l'environnaient durant son pèlerinage ici-bas, sont toutes dirigées maintenant vers un unique objet, et cet objet est toujours, par rapport à lui, à une distance incommensurable, quoiqu'il lui semble qu'il va le toucher.

« Voyez-vous, au milieu des flots agités

par la tempête, ce vaisseau solitaire lutter contre les secousses des vagues qui semblent conspirer pour l'engloutir. Dieu ! quelle épouvantable catastrophe ; il a disparu en effet, il a coulé jusqu'au fond de l'abîme ; l'on n'en aperçoit plus que quelques débris dispersés qui flottent épars à la surface des eaux, et qu'elles poussent et repoussent dans tous les sens. Mais tournez les yeux de ce côté ; ne découvrez-vous point les mouvements d'un être animé qui se dirige péniblement, à la nage, vers un de ces débris ; c'est un matelot, je crois ; il vit encore. Cette planche est désormais son unique ressource ; s'il peut l'atteindre, il s'y reposera, recueillera ses forces prêtes à défaillir ; et la Providence peut-être le jettera sur quelque rivage hospitalier. Aussi voyez comme il s'efforce de la saisir.... Sa main s'est ouverte déjà... ô destinée cruelle ! le flot l'a chassée loin de lui, et l'infortuné portant de tous côtés ses regards presque éteints, ne voit plus que la mer en furie, n'entend que le mugissement des vagues, et ne conserve le sentiment que pour perdre l'espérance ; heureux encore, parce que son désespoir aura bientôt un terme ; il peut mourir.... il meurt. Mais le réprouvé ne meurt pas ; il aura à subir des angoisses éternelles plus poignantes encore que celles du naufragé dont nous venons de contempler le désastre. Comme lui il aura vu et verra éternellement au milieu des débris de tout le reste le trône de son Dieu, principe de son être, soutien de son existence, terme de son repos, objet de sa félicité, et comme à lui tout cela échappera à ses efforts, tels cependant que son essor sera le plus prompt, son élancement le plus rapide, son impétuosité la plus violente qu'il soit possible de concevoir. L'Écriture, pour nous donner une idée de cet attrait qui porte l'âme vers son auteur, le compare à la faim longtemps aiguillonnée des animaux voraces. *Famem patientur ut canes.* (Psal. LVIII, 7.)

Or, mes chers auditeurs, peut-on imaginer rien de plus désolant que d'être sans cesse attiré vers un objet qui s'éloigne sans cesse, de soupirer toujours après ce qu'on n'aura jamais, d'aimer toujours celui dont on sera toujours haï, et de ne pouvoir être enfin sans ce dont on sera éternellement séparé. Telle est pourtant la situation des damnés dans l'enfer. Et pour comble de malheur, ce bien infini qu'ils regrettent, ils le voient en d'autres mains ; ils le savent en la possession de ceux pour lesquels ils n'eurent jadis que du mépris. Ce trait piquant ne manque point parmi tous ceux qui les déchirent.

Déchu du brillant état dont il jouissait sur la terre, le mauvais riche ose lever les yeux au ciel, et tout à coup il y découvre, il y reconnaît, dans le sein d'Abraham, Lazare, ce mendiant importun qui assiégeait les portes de ses palais, et qui l'étourdissait de ses cris. *Elevans oculos suos..... vidit Abraham, a longe et Lazarum in sinu ejus.*

Quel spectacle ! cet homme qu'il réputait si vil, qu'il repoussait dédaigneusement, que, dans son orgueil, il comparait aux animaux immondes, cet homme est maintenant assis sur un trône resplendissant de gloire ; et lui ? il est enseveli dans l'abîme et dans les plus sombres ténèbres. Cet homme est tout entier plongé dans des délices ineffables, et lui-même il se trouve réduit à la plus horrible misère. Cet homme, au milieu des douceurs d'une inaltérable repos, boit à longs traits dans la coupe du vrai bonheur ; et lui ? lui.... je m'arrête, chrétiens auditeurs ; quel contraste ! La félicité de Lazare répand sur les plaies saignantes du riche des charbons ardents, et ce supplice n'aura pas de fin : *Elevans oculos suos vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus.*

Esau possédait le cœur de son père : c'était à lui que dans l'intention d'Isaac était réservée cette bénédiction que le ciel destina à Jacob, et que valut à ce dernier la prudence de Rébecca. La méprise dont Esau fut la victime, et contre laquelle Isaac ne pouvait plus revenir, fut commise ; son fils comprit l'énormité de son malheur, et sa douleur se manifesta d'une manière épouvantable : ses sanglots ressemblaient aux rugissements d'un lion. Il se répandait en imprécations même contre son père qu'il aimait ; il accusait son injustice : eh quoi ! s'écriait-il, vous aviez deux fils, et vous n'avez béni que l'un d'eux ! pourquoi ne m'accorderiez-vous pas la même faveur ? Pourquoi n'aurais-je pas les mêmes droits ? Et il se lamentait, et il rugissait encore. Ah ! si la privation d'un avantage temporel jointe au dépit d'en voir jouir un autre a pu faire naître dans le cœur d'un homme réputé fort et courageux une douleur aussi profonde, quelle ne sera point celle du réprouvé qui perd tout et qui le perd pour toujours.

Mais quelle illusion est la mienne ! Je parle ici de séparation, d'éloignement de Dieu, je parle à des sourds, ou à des hommes qui ne peuvent pas comprendre mes paroles. Vainement je déplore dans cette enceinte le plus grand des malheurs, ceux qui m'écoutent sont-ils capables de l'apprécier ? Eh ! que leur importe à eux la privation du Roi des rois ! N'ont-ils point renoncé déjà, ne renoncent-ils point tous les jours aux douceurs d'un pareil commerce ? Ne préfèrent-ils point le monde à son Créateur, et l'ouvrage à l'ouvrier ? Dans cet état qui devrait faire leur désespoir, ils sont tranquilles. Que dis-je ? abandonnés de Dieu, il leur semble que leurs plaisirs sont plus piquants ; ils frémissent, quand on leur parle de retourner sincèrement à lui. Leurs années se succèdent, s'écoulent dans l'indifférence d'un divorce qui fait le principal supplice des réprouvés. Quelle différence des chrétiens de nos jours à ceux du temps passé ! Saint Augustin discourant sur le même sujet que moi ne crut avoir besoin, pour exciter, au fond de l'âme de tous les assistants la terreur la plus salutaire, que

de leur offrir un bonheur parfait et éternel dans ces basses régions, à condition qu'ils renonceraient à l'espérance de voir jamais la face de Dieu. Cette étrange proposition fit trembler tout son auditoire; des larmes abondantes coulèrent de tous les yeux, et la désolation fut générale; tandis qu'aujourd'hui, pour produire la même émotion, il faudrait peut-être renverser la phrase, vous promettre l'éternité, et vous ravir le temps.... Oui, mes frères, l'espérance d'être avec Dieu et en Dieu, tant que Dieu sera Dieu, n'est rien pour le plus grand nombre d'entre vous, comparée au prix excessif, dans votre opinion, de vos joies et de vos plaisirs. Vous semblez me reprocher l'exagération d'un jugement semblable; cependant ne m'autorisez-vous pas à le porter, quelque sévère qu'il soit. Mettez la main sur votre conscience; examinez votre conduite de tous les instants. Quelle idée peut-on concevoir de votre amour, de votre reconnaissance envers l'Être des Êtres, quand on considère vos attachements, vos passions, vos goûts? Vous vous vautre, avec une sorte d'ivresse, dans la fange de toutes les voluptés; vous vous jetez à corps perdu dans les ignobles intrigues de la cupidité. Vous vous enfouissez avec parcimonie dans les trésors que vous entassez avec tant de peines. Vous ne vivez, vous ne respirez, vous ne soupirez que pour ces avantages périssables et sordides, et jamais vous ne pensez à Dieu, et vous vous plaignez de la dureté de nos observations; mais ne les justifiez donc pas par votre conduite habituelle. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous que la perte de votre Dieu, dont vous semblez être aujourd'hui si peu touchés, sera pour vous, à moins qu'une pénitence sincère ne vous mette à l'abri d'un aussi grand malheur, une source inépuisable d'amertume, lorsque vous aurez connu Dieu, et que vous éprouverez par conséquent le vide affreux que sa privation laisse dans l'âme. *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (Jerem., II, 19.) Ah! combien il est douloureux pour les ministres de l'Eglise d'être chargés d'annoncer aux pécheurs la catastrophe la plus cruelle, et de n'avoir que de faibles couleurs pour la peindre, ou de ne trouver que des cœurs insensibles à leurs tableaux!

II. Maudit et rejeté de Dieu, le pécheur est par le même arrêt précipité au fond de l'abîme et dans les flammes éternelles. *Discedite a me, maledicti; ite in ignem æternum.* Peut-être cette dernière partie de la sentence fera-t-elle sur vous une impression plus forte, chrétiens endurcis dans le crime. Quand bien même les flammes de l'enfer ne seraient semblables qu'à celles que l'art et la nature fournissent aux besoins des hommes, de quels tourments, de quels supplices ne seraient-elles point les instruments! Avez-vous été les témoins d'un vaste incendie? Au milieu de cette

grande conflagration, les bois se consomment, les métaux se fondent et coulent, les pierres se calcinent et éclatent; on ne peut contempler que de loin ce spectacle terrible, la fumée qui s'en exhale, les étincelles qui s'en élèvent, l'atmosphère qui s'enflamme en écarte les plus intrépides. Les lamentations, les cris déchirants des victimes d'un aussi désastreux événement, et que vous apercevez luttant horriblement dans cet immense foyer contre la douleur et la mort, n'inspirent à aucun de vous le courage d'aller leur porter du secours. Eh! qui serait assez osé pour s'exposer dans un gouffre de braise? Cette idée seule, je le vois, vous fait dresser les cheveux sur la tête, et tous, vous frémissez et de crainte et d'horreur. Cependant quels sont-ils les feux de ce monde, présents de la bonté de Dieu, comparés à ceux de l'enfer que ses vengeances allument et attisent.

Livrez, au reste, livrez ceux-là même à la fureur des hommes; qu'ils inventent les plus cruels supplices, et qu'ils s'en servent pour les exécuter! Voyez ces fournaises ardentes dans lesquelles on plonge des malheureux, ces bûchers embrasés qui les consomment, cet airain fondu dont on les abreuve, ces bains d'huile bouillante dans lesquels on les plonge, ces graisses enflammées dont on arrose leurs membres mutilés... Que sais-je encore! rassemblez toutes les horreurs des tourments divers que la barbarie des plus sanguinaires tyrans mit en usage, et accomplit à l'aide du feu, soit pour punir le crime, soit pour exercer la patience du juste, et faites-en un seul tourment. Employez, vous simples mortels, employez toute la violence des flammes de l'enfer pour le rendre encore plus atroce. Les détails en seront effrayants, on n'en supportera le récit qu'avec peine, on ne s'en retracera point le souvenir sans épouvante, mais ce tourment aura un terme: il aura cessé avec l'existence de la victime; mais la malice des hommes a des bornes; leur courroux s'épuise à la fin, et les méchants aussi finissent par mourir. Hélas! chrétiens auditeurs, les vengeances de l'Eternel sont infinies, et celui sur lequel elles s'exercent est immortel. Aussi les tourments de l'enfer plus excessifs que ceux dont notre imagination s'est essayée à vous retracer l'image, ne finiront point, et tout ce que nous venons de vous dire n'en est qu'une ombre légère: *Attamen nec umbra sunt hæc ad illa tormenta*, dit saint Chrysostome.

Pour juger autant qu'il est en nous de ces flammes éternelles, triste partage des damnés, recueillons dans les livres saints les principaux traits de la colère du Seigneur. Ici, voyez tomber sur deux villes coupables une pluie de soufre et de bitume enflammés. Dans un instant leurs habitants sont détruits, leurs monuments réduits en cendre, l'espace même qu'elles occupaient a disparu de la surface de la terre (20),

(20) La mer Morte, dans la Palestine, recèle sous ses ondes salées les ruines de Sodome et de

et leurs ruines se sont ensevelies dans une mer infecte qui ne nourrit aucun être vivant, dont on ne peut fréquenter sans danger les rivages. Là, des flammes dévorantes, échappées des entrailles de la terre, s'élançant sur des profanateurs sacrilèges, et n'en laissent subsister aucun reste. Ailleurs, entendez gronder sur des têtes criminelles les foudres d'un Dieu vengeur; elles sont l'avertissement terrible que, malgré son courroux, sa bonté donne encore aux hommes; mais leur obstination le fatigue, le trait part, et voilà que de nombreuses armées sont anéanties, que des empires florissants sont renversés, que de fertiles campagnes sont ruinées. La mort en liberté exerce ses fureurs; on ne voit partout que ravages et désolations; on n'entend que des cris de victimes; il ne reste que d'immenses débris. Lisez l'histoire, contemplez le grand tableau qu'elle présente. Puisez des leçons dans les révolutions des peuples : quels exemples de rigueur dans ces prodiges affreux dont il a plu à l'Eternel d'étonner dans tous les temps les hommes ! Rappelez-vous les prédictions d'Ezéchiel sur Jérusalem : il la représente comme une vaste forêt à laquelle Dieu va mettre le feu, et ce feu ne s'éteindra point, jusqu'à ce que tout soit consumé et bois sec et bois vert. (*Ezech.*, XX, 46.) Quel spectacle ! une ville si longtemps célèbre, changée en une affreuse solitude, une grande nation ensevelie sous les ruines de sa patrie, un peuple, jadis florissant, effacé tout à coup du nombre des peuples. Tels sont dans ce monde, chrétiens auditeurs, les effrayants effets de l'appesantissement du bras de Dieu; mais au milieu des plus grands éclats

de sa colère, il laisse percer encore la tendresse d'un père qui frappe et punit à regret. S'il fait étinceler horriblement le glaive de sa vengeance, il laisse luire au moins aux yeux des victimes qu'il a choisies un faible rayon d'espérance; et les calamités que nous avons rapidement décrites ne sont que comme une goutte de ses fureurs, pour me servir de l'expression du prophète. Grand Dieu ! quel en sera donc le torrent ?

Ce torrent coule à pleins bords dans les enfers. Là, le Seigneur n'est plus qu'un Dieu cruel; là, ses miséricordes l'abandonnent; là, il semble se complaire à exercer sa toute-puissance contre les hommes qui méconnaissent ses bienfaits; et le terrible élément dont il fit souvent usage contre eux pendant qu'ils habitaient la terre est encore celui qu'il emploie pour les tourmenter éternellement dans le noir séjour des démons.

Animé par un souffle miraculeux, ce feu tout matériel qu'il est, porte ses profondes atteintes sur l'âme comme sur le corps. Chaque partie de celui-ci en est incessamment détruite, et se reproduit incessamment, pour souffrir de nouvelles tortures. Dirigé par la sagesse de Dieu, le feu de l'enfer distingue les criminels qu'il consume, et, quoique les maux qu'il procure soient infinis comme l'était l'offense qui les a provoqués, ils sont dans leur intensité proportionnés à la gravité de cette offense. Soutenu par la toute-puissance de Dieu, jamais il ne ralentit son action, il tourmente sans interruption, sans relâche, et bien loin d'émousser par sa durée le sentiment de ceux qu'il tourmente, il le tient constamment en éveil, à l'aide des douleurs

Gomorrhe. Elle est située à dix lieues à l'est de Jérusalem, entre le trentième et trente-unième degré de latitude septentrionale. Les géographes l'appellent aussi lac Asphaltite, à cause du bitume qu'elle rejette sur la grève. Dans le pays elle est connue sous le nom de *Bahret-Louth*, c'est-à-dire le lac de Loth. On sait en effet que la famille de ce patriarche s'était préservée seule de la profonde corruption qui rendit cette contrée si malheureusement célèbre, et qu'elle fut seule épargnée par les vengeances célestes.

L'espace qu'occupe la mer Morte était jadis, selon le témoignage de l'Ecriture, une magnifique campagne fertilisée par les eaux du Jourdain, et s'élevant en amphithéâtre sur ses deux rives. Des jardins délicieux, de frais bocages la firent nommer *Vallis Sylvestris*. On y comptait plusieurs villes; les principales étaient au nombre de cinq : Sodome, Gomorrhe, Adama, Zéboim et Ségor, dont les gouverneurs recevoient, dans la *Genèse*, le titre de rois. L'abondance de tous les biens y engendra l'oisiveté, et l'oisiveté entraîna, comme toujours, à sa suite l'immoralité la plus revolante.

L'Eternel irrité, résolut la destruction de ces lieux de corruption et de débauche. Il y lança la foudre et enflamma le soufre et le bitume répandus en très-grande abondance dans la Pentapole. L'incendie fut tel qu'il consuma jusqu'aux pierres. Ces campagnes, autrefois si riantes, devinrent un vaste théâtre de désolation. Ces terres si fertiles formèrent un amas de cendres brûlantes, qui glissèrent dans les eaux du Jourdain, et les absorbèrent pro-

bablement; car elles ne coulent plus aujourd'hui hors du lac où le fleuve s'ensevelit. Les ondes s'enflèrent sans doute; elles inondèrent leurs rives, et formèrent ainsi la mer, qu'elles ont entretenue depuis, impérissable monument de la sévérité des jugements du ciel.

Les voyageurs qui en ont parlé ont mêlé des fables à leurs récits, comme si tout ce que l'on y remarque de réel n'était point suffisant pour attester la vérité de la tradition que nous a transmise la *Genèse*.

Les vestiges de conflagration que présentent encore ces bords, la salure extraordinaire des eaux, leur pesanteur, le bitume qu'elles voissent de temps à autre, les ruines encore subsistantes, lorsque le P. Nau les vit au XVIII^e siècle, dans une petite île à peu de distance du rivage et précisément dans le lieu qu'assignent à la situation de Segor les géographes anciens, en faut-il davantage pour ne plus laisser aucun doute, sans recourir à des circonstances qui devaient tôt ou tard être reconnues fausses. On sait qu'à la prière de Lot, auquel Segor avait accordé un asile, elle fut seule préservée de la destruction; et ses débris conservés jusqu'à nos jours déposent encore de ce fait. Vainement quelques auteurs, qui ne veulent point ajouter foi aux miracles, ont-ils tâché d'expliquer l'existence de la mer Morte, en prétendant qu'elle n'était que le cratère d'un volcan ? Une assertion pareille ne prouve rien que leur ignorance ou leur mauvaise foi. (Voir, sur la mer Morte, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par CHATEAUBRIAND.)

toujours nouvelles qu'il excite. Prodigeux dans ses effets, il réduit la nature au dernier terme de la vie, et soutient à jamais ses défaillances au milieu des alarmes d'une perpétuelle agonie et des terreurs continues de la mort. O vous, que l'ombre du malheur accable, que la souffrance la plus légère désespère, qu'un rien dépite et confond; sybarites de tous les âges, contemplez dans ces foyers qu'entretennent tous les trésors de la colère de Dieu, contemplez le riche de l'Evangile. Sa mort commença son infortune. *Mortuus est dives et sepultus est in inferno*. Quel changement subit! quelle destinée! Hier cet homme comblé de richesses étalait dans ses vêtements, dans son train, dans son ameublement, tout le faste de la magnificence et du luxe; l'or, la pourpre et la soie y brillaient avec profusion : *Induebatur purpura et bysso*. (Luc., XVI, 19.) Tout à coup relégué dans les abîmes du trépas, il n'est recouvert que d'une flamme dévorante qui s'attache à sa chair, qui l'enveloppe de ses tourbillons, et qui pénètre jusqu'à ses os.

Hier, ce n'était dans ses palais somptueux, que festins et repas, que danses, concerts et plaisirs, dont les joies insensées se succédaient avec une étonnante rapidité, au gré de ses désirs et de ses caprices : *Epulabatur quotidie*. (Ibid.) Et tout à coup voilà qu'il éprouve toutes les angoisses d'une longue faim, tous les besoins d'une soif ardente, et qu'il n'a pour aliment et pour breuvage qu'une sorte de soufre brûlant qui coule avec son sang dans ses veines, qui dessèche ses fibres et ses nerfs, qui se mêle à toute sa substance. Hier, on accourait en foule sous ses lambris dorés; l'œil avait peine à soutenir l'éclat et la splendeur de ses fêtes; tout ce que la contrée renfermait d'hommes riches et d'hommes puissants se faisait comme une espèce de devoir de contribuer à les embellir, et ses concerts étaient délicieux, et ses assemblées ravissantes : *Epulabatur splendide*; et tout à coup confondu avec les scélérats les plus vils qui roulent dans les flots d'une mer enflammée, il n'a pour société que la leur, pour fêtes que le partage de cette destinée cruelle, pour complaisants que des spectres affreux, acharnés sur les victimes de leurs fureurs, pour concerts que le lugubre retentissement des blasphèmes, des imprécations, du désespoir : quelle étonnante révolution! quel épouvantable revers!

Ah! sans doute, après la mort de cet homme qui si longtemps fut l'idole du monde, on n'a pas manqué de rendre à sa mémoire des honneurs proportionnés à sa naissance, à ses dignités, à sa fortune, à ses profusions. Dans cette foule de flatteurs qui se montrèrent si empressés à lui plaire, sans doute il s'en est trouvé quelqu'un qui a répandu quelques fleurs sur sa tombe, prononcé son éloge funèbre; et, tandis que ses cendres cachées dans un superbe mausolée, sont encore, grâce à la pompe de

ses funérailles, un objet de respect et de vénération pour le vulgaire, lui, en proie aux supplices de l'enfer, il pleure, il s'emporte, il rugit, et les échos de sa prison affreuse répètent avec un long gémissement ses plaintes de tous les instants : Feux cruels! que vos ardeurs me font éprouver de tourments! *Crucior in hac flamma*.

Ah mes frères! si vous pouviez pénétrer au fond de mon cœur, maintenant que je viens d'établir l'affligeant parallèle des folies de la vie et des douleurs de la mort; vous le verriez brisé, non point tant par les déchirantes pensées qui m'ont occupé jusqu'ici, que par un sentiment bien plus déchirant encore, celui de la pitié que m'inspire le plus grand nombre d'entre vous.

Eh quoi! Dieu de bonté, de douceur et de miséricorde! tous ces chrétiens, au moins de nom, de l'un et de l'autre sexe, que je vois marcher sur les traces de l'homme riche, dont votre justice a ordonné la réprobation, subiraient le même sort que lui. Ces hommes, ces femmes du monde, qui coulaient leurs jours au sein de la mollesse et de l'oisiveté, autour desquels voltige la troupe folâtre des jeux et des ris, dont on envie le bonheur parmi nous; ces hommes, ces femmes que nous connaissons, qui vivent près de nous, que la curiosité même attire dans nos temples, qui assistent à nos discours, qui m'entendent en ce moment, que je vois, que je compterais dans cette enceinte, auront le même sort, subiront le même supplice demain, ce soir, dans un instant peut-être. Ah! je frémis, cette idée me confond, et je n'ai plus la force de la supporter. Cependant, vérité souveraine de mon Dieu! tel est l'arrêt que vous avez prononcé vous-même; et il ne m'est point permis d'en méconnaître l'autorité, et je manquerais à mes devoirs, si je n'avais point le courage de la leur dire. Ôui, mondains! la sentence est commune à tous, et vous vous y trouvez enveloppés aussi : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno*.

Hélas! la foi ne cesse de vous découvrir ces abîmes, théâtre des vengeances du ciel; elle ne cesse de vous montrer vos modèles étendus sur les brasiers de Satan; et loin de détourner le glaive suspendu sur vos têtes, le glaive prêt à vous frapper aussi, vous perdez le court espace de temps qui vous reste en raisonnements vains et frivoles. Ne pouvant comprendre les ressorts secrets qui tiennent l'âme et le corps dans une dépendance mutuelle, vous voulez comprendre comment un feu réellement matériel peut agir sur une substance qui ne l'est pas. Étonnés d'une infinité de phénomènes, qui mettent votre savoir et votre pénétration en défaut, vous recherchez curieusement comment un feu qui brûle ne consume pas, comment un feu qui manque d'aliments ne s'éteint pas; et, malgré le témoignage de tous les siècles, malgré la parole de Dieu, vous vous demandez froidement si une justice si sévère ne porterait point atteinte à la miséricorde du Créateur, ou même si sa

puissance pourrait exécuter d'aussi incompréhensibles merveilles. O aveuglement non moins prodigieux que l'enfer et ses peines !.... M'arrêterai-je à le dissiper ? Non, mes chers auditeurs ; car cet aveuglement est factice, et ceux qui raisonnent ainsi sont des argumentateurs de mauvaise foi. Laissons-leur donc leurs opinions feintes, si souvent et si victorieusement combattues ; et nous, occupons-nous maintenant de méditer sur la durée des peines de l'autre vie, source de désespoir qui met le comble au malheur des réprouvés.

SECONDE PARTIE

A quelque extrémité qu'on se trouve réduit, on n'est point tout à fait malheureux, tant qu'on conserve une lueur d'espérance. L'espérance est le dernier sentiment qui meurt en nous. Aussi, quelque affreux que soient les tourments de l'enfer, si le damné pouvait espérer de les voir finir, ou s'adoucir un jour, on n'y entendrait point ces clameurs que le désespoir seul arrache. Mais, hélas ! accablé sous le poids des supplices les plus cruels, il voit, il sent à chaque instant ses douleurs se renouveler, aussi vives qu'au premier moment, et il sait qu'il en sera toujours ainsi, que jamais il ne fléchira le ciel, et que sa justice exige que les peines qu'il subit, infinies dans leurs rigueurs, soient éternelles dans leur durée. Idée terrible de l'éternité, qui met le sceau à l'opinion que nous avons pu concevoir de l'enfer ! Je n'entreprendrai point de vous la faire comprendre, chrétiens auditeurs ; ce ne serait plus l'éternité, si l'interminable succession des siècles que l'on nomme ainsi, ne dépassait pas les bornes de notre entendement. Qu'on fasse toutes les supputations possibles ; qu'on ajoute tous les nombres ensemble, qu'on donne l'essor à son imagination, on se perdra dans ses calculs et au bout des plus étonnantes opérations de l'esprit, l'éternité restera tout entière encore, comme si elle venait de commencer.

I. Mais qu'oi ! me direz-vous, mes frères, le Seigneur ne serait-il donc pas toujours également bon et miséricordieux ? Oui, sans doute, toujours par rapport à son être, et il ne se dépouillera point d'un aussi glorieux attribut. Cependant, tout bon et tout miséricordieux qu'il est essentiellement en lui-même, il entendra éternellement, sans s'en émouvoir, les plaintes du réprouvé, parce que l'ordre de sa providence est tel en enfer, qu'il en détourne la source inépuisable de ses faveurs, pour n'y laisser couler que les torrents de sa justice. Tant que l'homme a vécu sur la terre, malgré ses ingratitude et ses forfaits, Dieu l'a supporté patiemment. Que dis-je ? il n'a rien oublié pour l'attirer à lui ; sa tendresse toute paternelle ne l'a point, un seul instant, perdu de vue. Combien de fois ne lui a-t-il pas accordé un pardon dont la fréquence de ses infidélités semblait pourtant

le rendre indigne. Souvent même il lui a fait grâce avant qu'il songeât à la demander ; quels qu'aient été le nombre et l'énormité de ses fautes, il a toujours trouvé la divine miséricorde accessible, et toujours il en sera ainsi ; car voyez quels garants nous en avons : les mérites de Jésus-Christ, les prières des justes, les sacrements de l'Eglise ! Aussi plus je considère combien sont grandes dans ce monde les bontés du Tout-Puissant pour le pécheur, plus j'acquiesce la conviction intime de cette vérité dont d'ailleurs la foi ne permet pas de douter, que ces bontés ne dépassent point la durée de la vie, et qu'une inexorable sévérité doit leur succéder à ce terme.

Quels moyens emploiera-t-il alors en effet, pour fléchir la juste colère d'un Dieu dont il aurait épuisé les bienfaits, s'ils n'étaient pas inépuisables ? Essayera-t-il de recourir à la puissante médiation de ce Jésus-Christ qui si longtemps plaida sa cause devant le tribunal de son Père ? mais désormais son avocat est devenu son juge et sa partie. Emploiera-t-il la protection des saints ? mais un espace incommensurable les sépare de lui ; il n'a plus avec eux aucune communication, il n'a plus part à leurs mérites ; autant même il les avait trouvés propices, avant qu'il fût rayé du livre de vie, autant, depuis sa condamnation, ils se montrent ses ennemis. Ils ne cessent d'élever la voix pour exciter le courroux du Seigneur, et nourrir son ressentiment contre l'ingrat qui méconnut son amour. Tournera-t-il ses regards vers l'arche de la nouvelle alliance, vers l'Eglise de Jésus-Christ ? mais elle a retranché de son corps ce membre gangrené ; elle n'offre plus de sacrifices pour opérer sa réconciliation ; il fut jadis l'objet de sa sollicitude et de sa plus douce espérance, il n'est plus que celui de sa douleur. Donc plus de miséricorde à attendre pour lui : plus de prières qui la sollicitent ; de toutes parts au contraire et sur la terre et dans les cieux, il ne s'élève que des cris de vengeance.

Quel changement, ô mon Dieu ! vous vous plaigniez autrefois de ce que Moïse traversait, par ses pressantes sollicitations, les mouvements d'une indignation bien juste ; ah ! désormais vous pouvez vous y livrer sans contrainte, il n'est plus rien qui s'y puisse opposer.

Ici, chrétiens, je me rappelle la désolation des Israélites, lorsque, ayant irrité l'Eternel auprès du mont Sinai, en substituant à son culte celui d'une vaine idole, ils virent d'abord périr par le fer vingt-trois mille prévaricateurs, et que le reste reçut l'ordre d'attendre la notification des volontés du Très-Haut. Cependant Moïse faisait transporter hors du camp le saint tabernacle, la seule espérance d'Israël, et lui-même il fuyait loin du peuple, comme s'il eût voulu le livrer sans défense aux mains de son Dieu irrité. Jamais peut-être spectacle ne fut plus effrayant, parce qu'il présentait aux coupables tout l'appareil du

supplice, et qu'ils n'entrevoient aucune ressource contre ses terribles effets.

La terre est teinte de sang et jonchée de cadavres, des milliers de victimes sur lesquelles va tomber aussi la hache de la justice divine, attendent le coup fatal dans un délaissement absolu de ce qui faisait naguère leur consolation et leur force.... Réprimez, mes chers auditeurs, l'émotion que ce souvenir vous cause. Reportez ailleurs votre pensée, vous aurez un bien autre sujet de transir; car telle et cent fois plus désespérante encore est la situation du réprouvé.

Destitué de tous les dons de la nature et de la grâce, exposé sans défense aux traits de la colère céleste, frappé et frappé chaque jour et toujours, sans relâche et sans fin.... Ah! frémissiez pour le coup, je vous en laisse libre; car rien n'est comparable à l'horreur d'une pareille situation.

On le sait; mais on ose trouver, dans les jugements de Dieu, je ne sais quoi de violent et de dur, auquel, malgré les témoignages de la foi, on ne peut se résoudre à souscrire. Dans l'intérêt de sa miséricorde, on lui suppose des réserves secrètes. On ne peut se persuader qu'il soit un temps où l'on ne doive plus attendre de pardon, ou du moins de relâchement à ses peines; et, se fondant sur une opinion aussi fautive, on craint moins l'enfer, on pêche plus librement. Imaginez, à ce sujet, pécheurs, tout ce que l'amour de vous-mêmes vous peut inspirer de plus consolant, vous n'étoufferez jamais ces cris plaintifs que, selon la parole de l'Evangile, le riche condamné fait entendre depuis tant de siècles, sans que Dieu en paraisse touché: « Père Abraham, considérez tout ce que je souffre; l'aveu de mes tourments ne vous attendrira-t-il pas? Me refuserez-vous au moins quelque secours au milieu des brûlantes ardeurs qui me dévorent! Ne laisserez-vous point tomber sur ma langue enflammée seulement une goutte d'eau! *Pater Abraham! miserere mei!* » Et cette goutte d'eau qu'il demande avec tant d'instance, il ne l'a point encore obtenue et jamais il ne l'obtiendra.

Se trouverait-il, par hasard, parmi vous, chrétiens mes frères, quelqu'un de ces esprits superficiels ou de ces cœurs dépravés qui, mal à propos scandalisés d'une sévérité à tel point inexorable, en prendraient l'occasion d'attaquer les dogmes de notre religion sainte, et de tâcher de renverser ses croyances sur un point aussi important? Peut-être; car au siècle où nous sommes, le libertinage et l'impiété abusent de tout, profanent tout, se rient de tout. Emportés par une aveugle présomption, ils ne craignent point de pénétrer jusque dans le sanctuaire de la vérité, pour y élever le monstrueux édifice de leurs erreurs. J'abandonne ces insensés à leur conscience. Je ne viens point ici argumenter avec la mauvaise foi. Je ne viens point défendre la cause de Dieu; elle n'a pas besoin de mon appui. Je me borne à leur donner un simple avertissement. Qu'ils se gardent de

persister dans leur orgueilleuse erreur: ils feraient une triste expérience de ces attributs de la Divinité, dont la réunion et l'ensemble échappent à leur faible intelligence, étonnent leur fière raison, et ne leur semblent pas dignes de leurs croyances. La sagesse, la prudence d'accord dans l'intérêt de notre félicité, nous prescrivent également, dans le péril auquel nos fautes nous ont exposés, non point d'examiner si ce péril est bien réel, si les menaces qu'on nous fait ne sont pas de vaines menaces, si le danger que nous courons est bien tel qu'on nous le dépeint, ces investigations seraient sans aucune utilité pour nous; tous les efforts de nos esprits ne découvriraient point une vérité différente de celle que la foi nous montre; mais la prudence et la sagesse nous crient avec toute leur autorité de conjurer l'orage, s'il en est temps encore, d'employer pour cela les moyens les plus efficaces, de puiser largement, tant qu'ils sont sous nos mains, dans les trésors de la divine miséricorde: ses grâces, les mérites de Jésus-Christ, l'intercession des saints et les sacrements de l'Eglise. Y renoncer serait une folie; car une fois condamné, non-seulement le pécheur n'aura plus aucun droit au pardon, bien plus, il se trouvera placé dans l'impossibilité de satisfaire à la justice de son Dieu.

II. En effet, quoiqu'il souffre, et pour si longtemps qu'il souffre, aura-t-il jamais réparé l'injure faite par ses crimes au Souverain de la terre et du ciel? Une réparation n'est possible, et elle n'est réparation qu'autant qu'elle est proportionnée à l'offense, qu'autant que l'offensé consent à la recevoir.

En partant de ce principe incontestable, mes chers auditeurs, raisonnez, et vous arriverez à cette conséquence effrayante, que les tourments de l'enfer ne sauraient être assez cruels dans leur intensité, et que l'éternité seule est et peut être équitablement la mesure de leur durée.

Il n'est rien dans le réprouvé qui donne mérite à ses souffrances; il n'est rien par conséquent en lui qui puisse les faire agréer de Dieu comme une expiation suffisante.

Le premier habitant de ce monde, le père de tous les mortels, cette créature que l'Etre des êtres destinait au bonheur sans mélange de son intimité, qu'il avait jeté sur le globe pour régner sur toutes les autres, ce magnifique complément d'un ouvrage si magnifique, se rend coupable de désobéissance, et il perd tous les avantages que pouvait lui garantir l'accomplissement d'une condition unique. Dès lors ni lui, ni ses descendants n'auraient jamais pu trouver le moyen de satisfaire à la justice de Dieu; quelques soins qu'ils se fussent donnés, afin d'y réussir, quand même ils se seraient épuisés en prières, en jeûnes, en mortifications; quand même ils n'auraient plus commis de fautes, quand ils auraient donné, depuis le commencement des siè-

cles jusqu'à leur consommation, le spectacle perpétuel de la pratique de toutes les vertus, ils n'auraient jamais été aux yeux de Dieu que d'impardonnables criminels; tout ce qu'ils eussent offert d'eux-mêmes étant toujours infiniment au-dessous de ce qu'ils devaient. De là la nécessité pour eux du bienfait de la rédemption; et combien la manière éclatante dont ce mystère s'est accompli doit me donner une haute idée de la rigueur et de l'étendue de la justice souveraine!

Pour satisfaire à Dieu, il n'a fallu rien moins qu'une réparation qui émanât de Dieu lui-même; toute autre était insuffisante, et ce ne fut qu'en ordonnant le sacrifice de son Fils, éternel comme lui, Dieu comme lui, et ne faisant avec le Saint-Esprit et lui qu'un Dieu, qu'il put accorder et sa justice et sa bonté que nos esprits forts cependant prétendent être incompatibles. Or le réprouvé se trouve réduit à l'état de son origine criminelle; ne vivant plus sous la loi de grâce, il ne saurait s'en appliquer le prix. Tout ce qu'il peut produire ressort d'une nature faible et corrompue. Il est semblable au figuier stérile de la parabole; le maître n'a rien négligé pour le faire fructifier, et après une longue et inutile attente, il l'a fait couper et jeter au feu. Triste image du pécheur endure! Tant qu'il vécut, le maître espérait qu'il produirait peut-être de bons fruits; il lui donna ses soins les plus assidus, je ne sais quel malheur a trompé ses espérances et ses desirs; mais voyant qu'il était perdu, il lui a retiré tous ses dons, et l'a livré sans vie, sans mouvements et sans force à la rigueur de ses jugements. L'univers périra, les cieux passeront, les siècles accumulés se succéderont sans relâche, et toujours cette âme infortunée ensevelie au milieu des flammes en sera l'éternelle proie. Eh mon Dieu! qu'il faut peu de choses aujourd'hui, pour apaiser votre juste courroux! un verre d'eau offert en votre nom peut devenir la rançon d'une infinité de forfaits, la plus petite violence, la plus passagère douleur, que sais-je? Mais dussions-nous essayer de toutes les pénitences des anachorètes, dussions-nous éprouver toutes les souffrances des martyrs, que serait-ce en comparaison des maux de l'enfer, en les rapetissant même à la mesure de l'ébauche incomplète que j'ai essayé d'en faire? Les martyrs! ils n'ont enduré que des supplices d'un moment, quel qu'ait été leur zèle, quelle qu'ait été la cruauté de leurs persécuteurs; mais les damnés souffrent tout ce qu'il est possible de souffrir; et ils le souffrent sans relâche, et ils le souffrent sans adoucissement, depuis combien de siècles hélas! et votre justice n'est point encore désarmée et jamais elle ne le sera... jamais!... Ce mot a-t-il frappé vos oreilles, chrétiens, sans faire bondir vos âmes? Pour moi, je ne saurais en supporter l'idée; et à ne consulter même que la raison seule, je ne vois d'autre parti à prendre, quand

j'éprouverais quelque doute, que d'en prévenir l'horreur, tant qu'il m'en reste le pouvoir. Je n'irai point dans une indiscrète curiosité m'occuper de vaines recherches sur un avenir dont je veux un instant admettre l'incertitude; il suffit que j'aie tant à craindre, pour que je m'empresse de détourner le mal. Ce mal ne fût-il qu'imaginaire, je l'entrevois sous des apparences trop effrayantes; et je m'y soustrairai, ou je ne le pourrai. Et vous, mes frères, et vous, ah! je le vois, vous partagez mes résolutions, vous êtes déterminés à vous rendre à mes conseils. Cette détermination de vos cœurs se lit dans vos physionomies; mais hâtez-vous: le temps fuit, l'éternité s'avance, la mort frappe à vos portes, et, quand elle aura franchi le seuil, vous reconnaîtrez, mais trop tard la justice et la nécessité de l'arrêt qui sera prononcé contre vous.

III. Quand on nous parle maintenant de la rigueur des peines de l'enfer, quand on nous entretient de leur durée, nous avons peine à nous défendre de certains préjugés, fruits de l'erreur et de l'amour-propre, qui en attaquent la réalité.

Les uns considèrent la grandeur de Dieu. Ils le voient si fort au-dessus des créatures qu'ils ne peuvent se persuader que leurs actions, quelque mauvaises qu'elles soient, puissent intéresser si vivement sa gloire, et que sa toute-puissance s'applique à les punir éternellement. Les autres calculent leurs crimes, si cette expression n'est pas trop hardie; ils l'apprécient comme un acte borné dans sa cause, dans sa durée et dans ses conséquences, et ils ne trouvent point de proportion entre la réparation et l'offense, d'où il suit qu'ils ne conçoivent pas que des peines éternellement infinies puissent être infligées par la justice suprême. Ceux-là ne sauraient se résoudre à trouver aussi sévère qu'on le fait le Dieu de bonté qui les créa à son image, et qui mourut pour les sauver. Combien de spécieux sophismes invente une aveugle raison pour calmer les justes frayeurs que repoussent les passions des hommes! Mais cette raison qui ne juge que par les impressions des sens, ne saisit, quand elle s'arrête sur des objets placés hors de sa sphère, que leurs rapports éloignés, n'y trouve que de la confusion, s'y embarrasse et s'y perd. Le malheur est que toutes les subtilités vaines qui ne sauraient faire naître l'ombre même du doute dans un esprit non prévenu, deviennent aux yeux des faibles de victorieuses démonstrations, devant lesquelles s'efface l'idée d'un enfer, et qui sont la source empoisonnée de la plus dangereuse sécurité.

Hommes présomptueux, quel est donc le charme qui vous aveugle? Que vous importe de comprendre ce que vous ne craignez point, quoique vous ne puissiez douter que cela est? et parce que vous ne pouvez le comprendre, est-ce pour vous une raison suffisante de braver la certitude

que vous en avez ? Un temps viendra où malheureusement votre intelligence sera trop grande ; un temps viendra où votre esprit, libre des préjugés qui l'offusquent ou des passions qui le faussent, reconnaîtra que les passions et les préjugés ne sont que de vaines chimères. Alors absorbés dans la contemplation des causes de votre infortune, je vous vois embrasser d'un coup d'œil tous les liens qui rattachent la créature au Créateur d'une manière tellement intime, que Dieu cesserait d'être Dieu, s'il était indifférent à la moindre de vos actions. Alors vous jugerez qu'il est équitable et juste que les peines infligées au réprouvé soient éternelles. Comparant la majesté de l'offensé à la bassesse de l'offensé, lorsque vous connaîtrez parfaitement l'une et l'autre, quelle que soit l'offense, vous trouverez que le supplice qui lui est infligé n'est point au-dessus de sa gravité. Sondant toute la malice du péché, et reportant vos pensées sur les souffrances, les mérites et la mort d'un Dieu fait homme, sources inépuisables de grâces et de bénédictions, dans lesquelles vous aurez dédaigné de puiser, vous jugerez que votre ingratitude fut infinie, et qu'une condamnation infinie dans ses effets devait nécessairement l'atteindre. Vous rappelant les promesses faites aux justes, et capables enfin d'apprécier les récompenses accordées à une bonne conduite, vous sentirez que, par une raison contraire, le châtimement infligé au crime devra être dans la même proportion que le bonheur imparti à la piété. Oui, chrétiens auditeurs, soit en bien, soit en mal, la condition de tous les mortels doit être égale aux pieds du trône de votre Dieu, et celui de la volonté duquel il avait dépendu d'être éternellement heureux, n'a point raisonnablement à se plaindre, s'il est malheureux éternellement. Vous serez donc forcés de reconnaître, malgré vous, que l'enfer n'a rien d'injuste dans ses tourments, *merito patimur* (*Gen.*, XLII, 21) ; et cette persuasion sera pour les réprouvés un supplice de plus, car c'est une consolation au milieu d'une grande infortune, que de pouvoir en accuser une cause étrangère, et l'on en est doublement accablé, lorsque, scrutant le fond de sa conscience, on y trouve que l'on est soi-même l'auteur de son désastre, et qu'on aurait pu l'éviter à l'aide de quelques soins et d'un peu plus de vigilance.

Voilà, mes frères, les arguments que la raison aussi fournit aux sages contre ceux qui ne veulent pas croire, ou qui se fondant sur les inspirations prétendues de leur raison, ne croient que d'une manière imparfaite et seulement jusques à concurrence de ce qui les flatte. S'ils ne portent point la conviction dans vos âmes, ils suffisent au moins pour détruire l'effet d'arguments opposés inventés par l'esprit de mensonge, car ils sont plus forts que ceux-ci. Et maintenant, la foi toujours inébranlable dans son principe et dans ses conséquences, venant au secours

de nos observations, l'éternité des peines de l'enfer ne saurait plus être mise en question, si ce n'est par des insensés, et je présume qu'aucun de vous ne consentirait à passer pour tel.

Qu'attendez-vous donc, chrétiens auditeurs, pour vous garantir d'un aussi terrible fléau ? attendez-vous qu'une victime de la justice divine vienne vous apprendre elle-même et la rigueur et la durée des supplices qu'elle endure en enfer. Et quand même un damné viendrait vous faire le tableau de ces lieux d'horreur, il n'amoindrirait point celui que j'ai essayé de vous en présenter ; il ne ferait qu'y ajouter des traits plus horribles, qu'y répandre des couleurs plus affreuses. Ses plaintes, ses emportements, ses cris, si vous pouviez les entendre, vous épouvanteraient sans doute, vous seriez momentanément frappés d'une terreur plus grande, mais bientôt vous en oublieriez aussi l'impression, et peut-être ne deviendriez-vous pas meilleurs pour cela. C'est Jésus-Christ qui lui-même l'a dit ; lorsque le mauvais riche priait Abraham de vouloir bien au moins faire avertir sa famille de tous les maux auxquels il était en proie, il lui fut répondu que les prophètes et Moïse ne cessaient de l'en avertir, et que, si ses fils n'en croyaient point à leur témoignage, vainement un réprouvé serait chargé du soin de leur en faire le déplorable récit. Et vous, mes frères, croyez-vous aux vérités que je viens de vous faire entendre ? Ah ! ne suis-je point autorisé à soupçonner votre foi, lorsque je considère votre conduite ? Sensibles à tout le reste, on dirait que, lorsqu'il s'agit de méditer sur les peines de l'enfer, vous avez tout à craindre, vous affectez de faire parade de la plus étonnante intrépidité. S'il est vrai cependant, et je me plais à le penser, que sur ce point vous ayez la foi, jetez les yeux autour de vous, il vous semblerait voir ces flammes terribles dont l'Evangile vous fait une si vive peinture, s'élancer de leurs gouffres embrasés, allumer un incendie général, porter avec elles en tous lieux le ravage et la désolation, saisir vos parents, vos amis, vos complices, vous menacer vous mêmes, et n'attendre pour vous dévorer que l'instant marqué par les décrets éternels. Vous êtes libres encore ; quelque imminent que soit le danger, voyez-vous cette issue que la providence vous ménage ? hâtez-vous de vous y précipiter. N'apercevez-vous pas que d'heure en heure elle se rétrécit, que bientôt elle sera occupée comme le reste de l'espace qui vous environne ? Mais, pour que vous puissiez profiter de cet inespéré secours, qu'il ne soit point d'habitude que ne vous soyez disposés à rompre, point d'occasions que vous ne soyez point disposés à fuir, point de sacrifices que vous ne soyez disposés à faire, pour vous soustraire désormais au joug tyrannique du péché, cause unique de cette conflagration générale qui vous effraye et qui va vous atteindre aussi.

Oui, mes frères, tout tremblants de n'avoir mérité jusqu'à ce jour que le sort de ce malheureux riche, sur lequel nous venons de gémir, employez le peu de temps qui vous reste à réparer, s'il est possible, celui que vous aurez perdu, afin de vous soustraire à une aussi affreuse destinée, et d'acquérir des droits à celle du pauvre heureux, qui s'enivre dans le sein d'Abraham de toutes les délices de l'éternité ; ainsi soit-il pour nous tous, mes chers auditeurs.

SERMON XIV.

LA PASSION.

*Nunc est judicium mundi. (Joan., XII, 31.)
C'est aujourd'hui le jugement du monde.*

L'Eglise, en nous retraçant aujourd'hui dans ses cérémonies lugubres le déplorable spectacle des humiliations, des douleurs et de la mort d'un Homme-Dieu immolé pour le salut du monde, nous offre en même temps le tableau trop fidèle des crimes de la terre portés à leurs derniers excès pour accabler cette grande victime.

Si d'une part, on voit le Verbe incarné, le Fils du Dieu vivant, signaler son amour pour les hommes, en consentant à verser tout son sang, afin d'expier leurs péchés, de cimenter leur réconciliation avec le ciel, et de leur créer une source inépuisable de grâces et de secours ; si l'on voit une victime immortelle, égale au Dieu auquel elle s'immole, commencer le sacrifice auguste dans lequel cette immolation devra se renouveler constamment jusques à la consommation des siècles, et suppléer ainsi à l'insuffisance des holocaustes de l'ancienne loi, peu dignes du grand Etre qui commande à la nature entière, après l'avoir tirée du néant ; si cette scène imposante nous montre merveilleusement groupés les objets les plus consolants, les plus admirables, les plus sublimes ; d'une autre part, les regards sont frappés de tout ce qui peut produire l'horreur et exciter l'indignation. En effet, on y remarque un monde impie qui ose traduire la sainteté même à son tribunal sacrilège, la juger sans bonne foi, et la condamner sans conviction au plus infâme des supplices, arrêt mémorable, ouvrage de toutes les passions qui frémissent et s'agitent autour de l'innocent qu'elles veulent opprimer : c'est l'envie avec ses mouvements jaloux, c'est la trahison avec ses noires perfidies, l'infidélité avec ses lâches désertions, la fraude avec ses iniques détours, la fureur avec ses violents transports, la haine avec ses cruels procédés, l'impiété avec ses hypocrites complots, la politique avec ses vues intéressées.

(21) Le jugement et la mort du Sauveur du monde avaient passé jusqu'ici dans l'opinion de tous les hommes instruits, non-seulement pour le plus exécrable des forfaits, considérés sous leurs rapports moraux et religieux, mais encore pour le plus monstrueux procès et la plus révoltante iniquité, sous leurs rapports purement judiciaires. Un Juif qui a l'imagination féconde et qui écrit avec

Ah! mes frères, que vous honoriez de vos larmes et de vos gémissements les funérailles de votre Sauveur, c'est un devoir que la reconnaissance vous impose, et cependant ce n'est pas le plus important de vos devoirs dans cette triste solennité. Mau-dissez, détestez ce monde, auteur de la sanglante tragédie, dont l'anniversaire renouvelle aujourd'hui le deuil de l'Eglise affligée. Ne pleurez point sur votre Dieu ; mais pleurez sur vous-mêmes, pleurez sur les maux qui vous menacent et qui menacent vos enfants.

Il le disait aux femmes de Jérusalem qui l'accompagnaient au supplice, ce Dieu qui ne perdait point un seul instant de vue le véritable intérêt des hommes. Eh! mais aussi, tant que vous vous livrez au monde, tant que vous en suivrez les maximes, tant que vous fréquenterez ses fêtes, tant que vous partagerez ses intrigues, à quoi vous servira-t-il que Jésus-Christ soit mort pour vous, et de quelle utilité vous seront les larmes stériles dont vous viendrez arroser sa tombe? Vous ne retirerez aucun fruit ni de sa mort, ni de votre douleur ; que dis-je ! complices avec le monde du déicide que vous pleurez, vous demeurerez exposés aux anathèmes terribles qui doivent le venger un jour.

Mais, chrétiens, pour exciter cette haine pour le monde, que je vous indique comme la condition essentielle de votre salut, qu'aurai-je à faire? peu d'efforts, mes chers auditeurs. Pour détester le monde, il suffit de le bien connaître ; et nulle part il ne s'est montré sous un aspect aussi hideux qu'au pied de la croix où Jésus expira par son ordre, et cependant il ne s'y montra que tel qu'il est. *Nunc est judicium mundi.*

Jésus cité au tribunal du monde, malgré tous les prodiges et tous les bienfaits qui attestaient la divinité de sa mission ; quel attentat ! Suivez-en les commencements et les progrès, considérez-en la fin, et vous y reconnaîtrez le monde tout nu, sans fard et sans déguisement.

Jugement du monde contre mon Dieu... jugement dicté par la plus noire ingratitude, prononcé par la plus criante injustice, exécuté avec la plus horrible cruauté, trois caractères qui peignent le monde de la manière la plus frappante, et que je vais tâcher de développer, en retraçant, selon l'ordre même de l'Evangile, les circonstances principales de la passion de Jésus-Christ (21).

Croix divine! sacré bois! qui avez porté les membres palpitants de l'Homme-Dieu immolé par les crimes et pour les crimes du

talent, M. Salvador a voulu tenter de justifier ses ancêtres aux yeux même de la chrétienté, et il a composé trois volumes, pour arriver à la preuve de cette étrange proposition, que le jugement et la mort de Jésus-Christ n'eurent rien que de légal et de juste, si l'on veut admettre que les Juifs ne le considéraient point comme le fils de Dieu. Un jurisconsulte célèbre, M. Dupin, a réfuté l'écrivain

monde, qui avez reçu son dernier soupir, et qu'il a arrosée de son sang, vous êtes devenue l'objet de notre amour et de nos respects, à cause du prix infini d'une telle victime. Nous vous devons et nos hommages et nos adorations, et c'est pour les rendre dignes du Dieu puissant dont le supplice vous sanctifia, que nous vous adressons la prière de l'Eglise. *O crux! ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eternel avait marqué, dans sa providence, l'heure où il lui plairait de recevoir des mains de son Fils bien-aimé la rançon du genre humain, qui ne pouvait obtenir sa réconciliation avec le Créateur qu'au prix du sang d'un Homme-Dieu. Cette heure était arrivée, et Jésus-Christ s'était retiré avec quelques-uns de ses disciples dans un jardin solitaire, pour y attendre, dans le recueillement, l'accomplissement des volontés de son père. Là, il était accablé de tristesse en méditant sur le supplice qui lui était réservé en réparation des outrages que les péchés des hommes avaient faits à la gloire de Dieu. Tout à coup l'ingratitude la plus noire ouvre la première scène de ce spectacle tragique. Les prêtres et les pontifes de Jérusalem s'attachent à la poursuite de Jésus comme à celle d'un criminel; le peuple se soulève contre lui comme contre un rebelle; un de ses disciples le vend comme un esclave, et tout le reste l'abandonne comme un imposteur. L'ingratitude est capable des plus grands crimes; elle-même est la fille des vices les plus bas. Celle des prêtres et des pontifes était l'effet de leur envie, celle du peuple de son inconstance, celle du disciple perfide de son avarice, celle des disciples infidèles de leur lâcheté. Ces observations ne pouvaient point échapper à la pénétration de l'Homme-Dieu: aussi allons-nous voir qu'elles répandirent successivement dans son cœur comme un torrent d'amertumes et de douleurs. Grand Dieu! le péché est-il un si grand mal qu'il ne puisse être remis qu'à d'aussi cruelles conditions!

I. Et d'abord les pontifes, les prêtres ne virent point, sans un secret dépit, les rapides succès des prédications du Seigneur. L'autorité de ses miracles, leur influence sur l'esprit du peuple, les coups que l'annonce seule de l'Evangile portait à la Synagogue les firent trembler. Ils se crurent arrivés à l'époque fixée pour la substitution des réalités aux figures; et ce qui aurait dû être pour eux le sujet de la joie la plus vive, leur devint une cause de peine mortelle. Ils ne pouvaient penser à cette heureuse révolution sans sentir leur puissance chanceler; et, devenus plus jaloux de leurs avantages à mesure qu'ils leur échappaient, l'envie s'empara de leur âme, en excita

toutes les passions violentes, troubla leur raison et fascina leur esprit.

Jusqu'à ce jour la Synagogue avait été divisée en je ne sais combien de sectes haineuses l'une envers l'autre. L'ingratitude les confondit toutes un moment en un seul corps animé d'un intérêt unique, je veux dire la perte de celui que ces sectaires divers regardaient comme leur ennemi commun.

Quel est donc notre aveuglement, se disaient-ils avec amertume? Nous perdons dans l'inaction un temps précieux, et nous laissons la séduction et l'imposture se répandre d'une manière effrayante parmi nous. Voilà que tout le monde en avala à longs traits le poison. Il n'est plus bruit que du nouveau prophète: la foule se précipite sur ses traces; laissons-lui faire encore quelques pas; laissons grossir le nombre des fanatiques qui s'attachent à sa doctrine, et nous ne pourrons plus opposer de digue assez forte à la rapidité du torrent, et l'univers tout entier en sera entraîné peut-être. *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit.* (Joan., XI, 47.)

Ceux que le démon de l'envie possédait avec le plus d'empire étaient les pharisiens, dévots hypocrites qui, à la faveur d'austérités apparentes et de quelques spécieux dehors de piété, étaient parvenus à s'emparer des premières dignités du sanctuaire et de l'Etat. C'était aussi contre ceux-là que le zèle de Jésus-Christ s'était le plus vivement indigné. Plein d'indulgence et de charité pour les pécheurs obscurs qu'il tâchait de ramener par toute sorte de moyens dans les voies de la justice, il ne ménageait point ces guides imposteurs, qui, abusant de la crédulité du peuple, cherchaient par toutes sortes d'artifices et de détours à l'égarer et à le perdre. Partout il déchirait le voile dont ils se couvraient; partout il les démasquait impitoyablement. Ils ne pouvaient oublier, ces hommes vains et orgueilleux, la vérité avec laquelle il les avait peints quelquefois aux yeux du peuple assemblé. Ils avaient sur le cœur l'amertume de bien des réponses faites par lui à leurs questions captieuses, et dont la sagesse avait déconcerté leur fierté, en exposant au grand jour toute leur hypocrisie. Ils ne voyaient en Jésus-Christ (les insensés!) qu'un rival dangereux, qu'un concurrent d'un mérite rare et d'une prudence supérieure qui les désespéraient. Ils prévoyaient qu'il serait l'auteur de la chute de leur fortune et de leur crédit. Toutes leurs tentatives pour affaiblir ou pour humilier un aussi terrible adversaire avaient échoué jusque-là. Que de motifs pour enflammer leur colère! aussi, jurèrent-ils sa perte, quelques efforts qu'elle dût leur coûter. La crainte seule de la foule qui s'attachait aux pas de l'Homme-Dieu avait suspendu l'exécution de leur détes-

israélite avec une supériorité incontestable et une logique irrésistible. (Note de l'éditeur.)

Le savant éditeur des sermons du P. Dessaret, avait reproduit la dissertation de M. Dupin, à la

suite de ce sermon sur la passion. Mais comme nous l'avons éditée nous-même au tome XVII des *Démonstrations évangéliques*, nous y renvoyons les lecteurs.

table complot; mais ils ne purent plus réprimer l'essor de leur jalouse rage, depuis le jour de son entrée triomphante à Jérusalem. L'éclat de cette fête offerte par l'admiration et la reconnaissance de tout Israël ne contribua qu'à leur rendre plus odieux celui qui était l'objet de tant d'hommages, et la cause d'un enthousiasme aussi vif. Ils s'acharnèrent dès cet instant sur leur victime; ils arrêtrèrent définitivement le plan de l'intrigue par eux depuis longtemps ourdie contre le Saint des saints; ils répandirent partout le poison de la calomnie; ils s'attachèrent à prévenir, à séduire le peuple; ils subornèrent des témoins, ils gagnèrent des accusateurs, et le triomphe du Fils de Dieu fut le signal de son immolation.

Que faites-vous, hommes superbes, et quel est votre aveuglement? Quoi! vous qui êtes les maîtres et les voyants en Israël, vous pouvez méconnaître à ce point vos propres intérêts. Les voici ces jours de salut et de bénédiction annoncés par tous vos prophètes, ces jours sacrés, objets des desirs les plus empressés de vos pères. Vous traitez en ennemi celui qui vient briser vos fers et vous faire les ministres de la nouvelle alliance. Avez-vous donc oublié les traits sous lesquels les divines Ecritures ont peint le libérateur promis depuis tant de siècles? Comparez-les à ceux de ce prophète plus étonnant qu'aucun de ses prédécesseurs, qui lui-même en prend le nom et l'autorité, et voyez si sa sagesse et sa puissance, si sa science et sa charité, si sa grandeur, si toutes ses vertus ne vous retracent point la haute idée que la révélation vous en donne.

Le peuple qui ne se trompe point, lorsqu'il ne suit que les premiers mouvements de son cœur ou les lumières de sa raison; le peuple l'avait bien reconnu. La Synagogue s'y méprit; était-elle donc moins éclairée que le peuple? Non sans doute, chrétiens; mais l'envie qui la dominait avait répandu sur ses yeux un nuage épais qui lui cachait la vérité.

Cependant, de quelque fureur que l'on soit animé, on veut toujours avoir quelque prétexte, afin d'autoriser ses violences. L'hypocrite surtout s'attache à rechercher les plus favorables, pour couvrir la honte de sa conduite et la bassesse de ses procédés. La sainteté de la religion dont il emprunte le manteau, sert de voile à ses entreprises criminelles. Aussi, à entendre les plus cruels ennemis du Messie, il ne s'agit de rien moins que de soutenir l'autel presque renversé, de venger la Divinité blasphémée, de relever la gloire du sacerdoce avilie, de détourner enfin les vengeances du ciel prêtes à frapper les déserteurs de la loi. Tel est le but qu'ils se proposent, disent-ils; ils ne cessent de se le répéter; et, à force de vouloir en convaincre les autres, ils finissent peut-être par se le persuader à eux-mêmes. Animés par de semblables motifs, il n'est rien qu'ils ne se croient permis, et le supplice du Fils de

l'homme est prôné par eux comme un acte de justice. Dès lors ils osent tout pour en hâter l'exécution. Les plus grands crimes leur importent peu; ils les transforment en actions louables, et momentanément le vice devient vertu.

Reconnaissez, mes chers auditeurs, à quel point l'envie dégrade ceux dont elle occupe le cœur! Que de bienfaits elle fait oublier ou dont elle diminue le prix! que de mérites elle obscurcit ou rend suspects! que de talents elle confond ou décrédite! que de récompenses elle détourne ou arrête! que de troubles elle excite ou entretient! Voyez-la s'attacher surtout à ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable pour le sacrifier à ses caprices, ou pour s'en jouer indignement.

II. Mais l'envie n'est pas la seule passion qui fomenta l'ingratitude des hommes. La cupidité, l'avarice, quand elles dominent, n'y contribuent pas moins; et, pour preuve de ce que j'avance, mes frères, considérez la conduite indigne de ce disciple dont elles firent un monstre d'ingratitude.

La synagogue délibérait encore sur les moyens de s'emparer de la personne de Jésus-Christ. Tout à coup Judas se présente aux lieux où elle était assemblée: Prêtres et docteurs, leur dit-il, quel prix voulez-vous mettre à ma trahison, et je vous le livrerai? (*Matth.*, XXVI, 15.)

Ce misérable était pourtant un de ceux que Jésus-Christ destinait à prêcher son Evangile dans tout l'univers; il l'admettait à ses familiarités: plus d'une fois il l'avait rendu témoin de ses miracles et de ses vertus. Fut-il jamais de maître plus aimable, plus doux que le Sauveur du monde? Et c'est celui qu'il a comblé de ses bienfaits, qui conspire sa perte! O perfidie! tels sont pourtant, chrétiens auditeurs, les détestables effets de la cupidité. Depuis longtemps esclave de cette passion la plus sordide de toutes, Judas ne laissait échapper aucune occasion de sacrifier à son idole. Plus d'une fois on l'avait entendu murmurer sur la prodigalité de ces femmes qui répandaient en l'honneur de Jésus les parfums les plus exquis, non qu'il eût voulu en appliquer le prix au soulagement des pauvres, ainsi qu'il affectait de le dire, pour autoriser d'un prétexte apparent de raison l'indécence de ses murmures, mais, selon l'Evangéliste, afin d'augmenter les épargnes dont il était le régisseur, et qu'il savait faire tourner à son profit.

Un homme pareil ne songe qu'à tirer avantage de tout. La haine des scribes et des pharisiens qu'il savait extrême contre son divin maître, pouvait lui fournir un moyen d'accroître sa fortune; il lui vint alors dans la pensée de mettre à prix l'infidélité et la trahison. L'ombre d'un semblable désir eût épouvanté quiconque aurait eu l'âme moins basse et moins vénale; mais à peine conçu, il devint décisif pour l'avare disciple.

Cependant il ne pouvait ignorer que son

maitre ne fût instruit de ses projets. Jésus-Christ avait eu la bonté de lui en faire la révélation, afin de l'en détourner. Cette prescience, gage de puissance et de sagesse, aurait dû le faire trembler et réprimer les flots de son ardeur. Vous le croyez, mes frères : hélas ! quelle erreur est la vôtre ! c'est précisément ce qui vous semble avoir été fait exprès pour le rappeler au devoir et exciter en lui le remords, qui contribue à le rendre plus attentif aux mesures à prendre, afin d'assurer le succès de sa détestable entreprise. Le temps presse, dit-il, à la factieuse cabale ; maintenant l'occasion est propice ; hâtez-vous de vous décider : *Quid vultis mihi dare, et vobis tradam ?*

Grand Dieu ! combien la passion est aveugle ! ses démarches et ses décisions sont quelquefois en opposition avec elle-même. Les ennemis de Jésus de Nazareth étaient trop acharnés à sa perte pour marchander son sang. Quelque considérable qu'eût été la prime demandée, le traître l'eût obtenue. Cependant il n'estime qu'au prix ordinaire d'un esclave la tête du Fils de Dieu. Trente deniers (22) ! voilà la somme qui fut capable d'ébranler la fidélité d'un disciple de Jésus-Christ, d'en faire un apostat et un déicide.

Vous frémissez, mes frères, et le récit d'une aussi noire ingratitude vous fait dresser les cheveux sur la tête. Contenez un instant votre indignation, pour réfléchir sur vous-mêmes, et raisonnez. Si une passion que l'on n'a pas voulu réprimer a pu entraîner celui qu'elle domine dans un excès pareil, pendant qu'il était en la compagnie de l'envoyé du Père céleste, c'est-à-dire à la source de toutes les grâces, et comme sous la main de la Divinité, que n'avons-nous pas à craindre, nous dont la négligence est si grande, au milieu du monde et de ses scandales, au milieu de ses occasions et de leurs attrait, au milieu de ses maximes dangereuses et de leur tyrannie ? Sans doute la conduite de Judas est effrayante : mais doit-elle bien nous étonner, si nous la comparons à ce qui tous les jours se passe autour de nous ? Voyez les désordres causés par l'avarice dans toutes les classes de la société. N'est-ce pas elle qui précipite dans l'abîme l'innocence et la pudeur dont on trafique publiquement et sans honte ? N'est-ce pas elle qui dirige la plume vénale de ces auteurs de libelles empoisonnés qui distillent le fiel de la calomnie, et la boue du libellinage ? N'est-ce pas elle qui fournit des séides à la vengeance, des complaisants à l'orgueil, des protecteurs à l'ambition ? Il

n'est pas de vices que l'avarice ne serve. L'appât du gain est celui qui avilit le plus l'espèce humaine, et c'est en même temps celui auquel elle résiste moins. Donnez-moi de l'argent à répandre, et je ferai tout ce qui me plaira. Plût à Dieu que le sanctuaire ne fût jamais le théâtre d'un aussi abominable commerce ! Mais, chrétiens, que l'amitié, l'honneur, le sang, la religion même en murmurent, il n'est que trop vrai que partout, dans le monde, dans l'intérieur des familles, et jusques sur les marches de l'autel, j'entends les cris affreux de l'avarice : *Quid vultis mihi dare, et ego illum vobis tradam.*

Mortels ! on n'est point parmi vous scélérat à demi. Le premier pas fait dans le crime, on s'y précipite. Judas, infâme déjà dans le fond de son cœur, ne reculera point au moment de l'exécution. Aussi le voyez-vous aborder son maître, l'œil tranquille, le front serein, et affectant les caresses de l'amitié devenues, pour ajouter à sa perfidie, le signal de sa trahison. Ce dernier trait devait être le plus déchirant de cette scène. Aussi le Roi des rois, pénétré de douleur, n'en peut plus contenir l'amertume, et donne un libre essor à ses plaintes. Malheureux ! n'était-ce point assez que de me livrer, s'écria-t-il, et devais-tu recourir à un semblable moyen ? Aurais-je dû m'y attendre, moi qui l'accablais de mes bienfaits, moi qui ne peux pas encore résister en ce moment même au désir de l'appeler du tendre nom de mon ami ? *Amice ! ad quid venisti..... osculo Filium hominis tradis.* (Luc., XXI, 48.)

Or, ce tableau n'est-il pas aussi le tableau du monde, et surtout de ce qu'on appelle le beau monde ? de ce monde que rend si séduisant le jeu de certaines manières qu'on nomme bienséances et politesse, et qui ne sont que le raffinement de la fourberie. Lorsqu'on vous y applaudit avec une apparence d'enthousiasme, lorsqu'on vous y témoigne un attachement que l'on prétend être sans bornes, lorsqu'on donne à ces témoignages le plus d'empressement et de vivacité ; c'est précisément, alors qu'on y médite votre perte, et les épanchements dont vous êtes l'objet ne sont que les ressorts les plus subtils de la méchanceté hypocrite qui, depuis longtemps, sous les dehors de l'amitié, s'attachait à vous étudier, afin de vous sacrifier un jour plus sûrement. Au reste, ces injustices que je vous signale ne s'attaquent qu'aux hommes. Pour nous plus loin nos investigations, et vous verrez que dans le monde on renouvelle souvent la trahison même de Judas ; et ceux

(22) Le mot *Denarius* ne se lit point dans l'Ancien Testament ; mais il est souvent employé dans le Nouveau : on s'en sert pour désigner une pièce de monnaie en général. La valeur n'en est point déterminée d'une manière formelle, ou du moins les interprètes et les commentateurs ne sont pas d'accord sur cette valeur. Probablement le *sicle* étant la monnaie courante la plus en usage parmi les Hébreux, c'est une pièce de cette valeur que l'on

désigne par le mot *denarius*. Or, selon le sentiment de M. Lepelletier de Rouen, le *sicle* d'argent était du poids d'une demi-once ou quatre drachmes romaines, et valait précisément trente-deux sous, cinq deniers, trois huitièmes de France. Le *sicle* d'or était du même poids que le *sicle* d'argent. Il valait vingt-trois livres, quatre sous et quatre deniers. (Note du premier éditeur.)

qui le font, ce sont ces faux chrétiens que l'on voit se tenir cachés dans le sein de l'Eglise, afin de la déchirer plus impunément par l'impiété de leurs railleries, la liberté de leurs doutes, le libertinage de leurs maximes, le scandale de leurs mœurs; qui, se mêlant dans la troupe des fidèles, osent porter leurs lèvres impures et sacrilèges sur l'agneau sans tache, avec tous les signes d'une ardeur qu'ils n'ont point, d'un désir qu'ils n'éprouveront jamais. N'est-ce point là trahir, comme Judas, le Fils de l'homme? N'est-ce point tourner contre lui ses propres bienfaits? *Osculo Filium hominis tradis.*

III. Mais que vois-je? quelle est cette troupe d'hommes armés qui marchent à la suite de l'infâme disciple, sans doute pour seconder ses desseins, et exécuter les ordres de la Synagogue? Je les reconnais; ce sont les Juifs; c'est le peuple de Jérusalem, c'est ce peuple qui conduisait, il y a peu de jours, en triomphe le Prophète par excellence dans l'intérieur de la cité. Quelle révolution inattendue s'est donc opérée dans les esprits! Comment est-il possible de passer aussi rapidement de l'amour à la haine, de la vénération au mépris, et du délire de la joie aux emportements de la fureur? Jésus-Christ avait prévu de toute éternité l'inconstance de cette malheureuse nation, et cependant il lui en témoigne sa surprise, tant son crime lui paraît odieux! A qui donc en voulez-vous, dit-il à cette foule insensée, à qui en voulez-vous? *Quem queritis?* (Joan., XVIII, 4.)

Aussitôt son nom, proféré par mille bouches, a frappé l'air. Cet excès d'ingratitude l'étonne de plus en plus; et, comme s'il ne pouvait en soutenir l'idée, il renouvelle ses questions, mais de ce ton imposant et ferme qui est l'attribut de la puissance et de l'autorité : *Quem queritis?* Alors la terreur, comme un coup de foudre, a frappé tous les assistants, et la troupe des factieux tombe renversée par le seul souffle de la parole du Très-Haut. Qui ne croirait que revenue à elle-même, elle se précipitera aux pieds du Messie, et qu'elle implorera la clémence de l'auteur immortel du miracle dont elle vient d'être à la fois et le sujet et le témoin? Toutefois, elle n'a été qu'effrayée, elle est bien loin d'être vaincue. Aussi ne fait-elle que renouveler ses actes de colère aveugle; et l'Auteur de la nature, qui n'a pu ramener ces esprits égarés, en leur inspirant de la crainte, tente encore leur conversion, en essayant la douceur, trait admirable de bonté qui n'aura point de plus heureux résultats! Eh bien, dit-il, puisque c'est moi que vous cherchez, me voilà! J'étais tous les jours au milieu de vous, j'enseignais à toutes les heures dans le temple; vous pouviez vous emparer de ma personne, et vous ne l'avez point fait. Maintenant vous en manifestez l'intention, soit; encore une fois me voilà. C'est moi qui suis ce Jésus de Nazareth que vous demandez. C'est moi qui ai guéri vos

malades, redressé vos boiteux, délivré vos possédés, rendu la vue à vos aveugles, ressuscité vos morts. C'est moi qui vous ai comblés de bienfaits; et vous avez oublié déjà quelle fut la main qui vous distribuait tant de faveurs : *Ego sum.* (Ibid., 5.)

Eh! qu'importe ce souvenir à une populace fanatisée? On s'était emparé de longue main de ses résolutions. La Synagogue la stipendiait, et Judas marchait à sa tête. On sait bien qu'elle est extrême dans tous ses mouvements, et que, quand une fois elle est séduite, rien ne peut arrêter l'élan prodigieux de ses bonds. Aussi les accents si connus de la victime désignée à sa rage ne font-ils que contribuer à l'exaspérer encore. Elle se précipite sur elle, s'en empare, l'enchaîne et la traîne indignement aux lieux où ses accusateurs, qui sont en même temps ses juges et les témoins produits contre elle, l'attendent avec impatience. Bientôt nous le verrons ce même peuple hâter de tous ses vœux le supplice du Sauveur du monde, lui préférer un scélérat fameux, rougir d'avoir reconnu Jésus-Christ pour son roi, rétracter les hommages qu'il lui a rendus à ce titre, et le traiter comme un personnage de théâtre. Qu'on fasse envisager à la multitude l'horreur d'une telle conduite, qu'on lui en présente les suites comme infiniment redoutables pour elle; ces contradictions n'auront d'autre résultat que de l'exaspérer encore; et elle ne craindra pas de déclarer qu'elle assume volontiers toute la responsabilité du sang qu'on va répandre, et qu'elle donne les mains à ce qu'il retombe sur elle et sur sa postérité : quel aveuglement!

Le voilà, chrétiens auditeurs, ce peuple qu'on méprise, et dont on brigue les suffrages; ce peuple auquel on donne des lois, et de qui on les reçoit; ce peuple qu'on tient dans l'avisement, et dont on suit l'humeur et les caprices. Malheur aux hommes élevés en dignité qui abusent de sa faiblesse, pour lui souffler l'esprit de sédition et d'ingratitude, à l'aide de l'influence que leur donnent l'éclat de la fortune, l'autorité du rang, le zèle de la religion! Malheur surtout à ceux qui, esclaves d'un public dont ils ont l'air de faire peu de cas, ne craignent point de lui sacrifier tout à tour leur repos, leur foi, leur conscience! Quels fruits peuvent-ils se promettre de tant de condescendances? l'ingratitude.... tel est le caractère du despote qu'ils servent. Inconstant et léger, on le voit passer successivement et par bonds aux extrémités les plus opposées. Nous n'en avons point pour preuve seulement sa honteuse défection à l'égard du Messie, l'histoire de tous les âges atteste cette étrange mobilité.

IV. Abandonné d'un peuple inconstant, poursuivi par des prêtres envieux, livré par un disciple perfide, Jésus-Christ n'a donc plus de ressources que dans la fidélité du petit nombre de ses compagnons. Espéreriez-vous que celle-là lui resterait, mes

chers frères ? Oh ! combien, s'il en était ainsi, vous auriez une fausse idée des vaines amitiés des hommes. Ils sont trop lâches en général, pour conserver quelque attachement à l'infortune. Tant que la vie de celui qui les associa à la régénération de l'univers fut heureuse et éclatante de gloire, les élus du Seigneur lui demeurèrent dévoués ; aussitôt qu'il leur sembla soumis aux vicissitudes du sort, ils devinrent ingrats à leur tour ; et voilà ce qui porta le dernier coup à l'âme de leur maître. Fut-il en effet de situation plus désespérante que la sienne ! Il s'était choisi un certain nombre d'amis auxquels il avait confié tous les secrets de sa sagesse, qu'il avait rendus tous les jours et les témoins de ses prodiges et les dépositaires de sa doctrine : eh bien ! l'un d'eux le trahit, un autre le renie, tous l'abandonnent !

Avant l'arrivée de Judas au jardin où Jésus priait, la nuit avait déjà répandu ses ombres sur Jérusalem, comme si le soleil eût répugné à éclairer les premières scènes d'un drame dont le funeste dénouement frappa la nature entière de stupeur et contraignit l'astre du jour à éteindre instantanément son flambeau. Durant cette veillée funèbre, l'Auteur de toutes choses en proie aux horreurs d'une lente agonie demeure dans un cruel isolement, en face de son Père céleste devenu pour lui un juge sévère, parce qu'il s'était chargé de toutes les iniquités des hommes, et que le moment de les expier était venu. Cette expiation était terrible ; les exigences de la justice divine étaient épouvantables et inevitables en même temps : aussi, la tristesse, l'ennui, le dégoût viennent-ils assiéger à la fois son grand cœur et l'abreuver d'amertume.

Il alliait la faiblesse de l'homme à la force de Dieu. Sa nature humaine affaissée ne put tenir contre tant d'efforts et de violence, elle succomba. Une sueur froide le saisit, et cette sueur était de sang, et dans cet état de détresse il ne reçut aucune consolation. Vainement il avait prié ses disciples de veiller près de lui, ceux-ci indifférents à ses douleurs dormaient d'un sommeil profond. Ah ! quand même il n'aurait point prévu leur prochaine infidélité, cette circonstance sans doute la lui eût assez annoncée. On ne dort point, quand un ami souffre aussi horriblement, et qu'on se trouve auprès de lui, à moins que l'on ne soit pas ami. Aussi, à peine le pasteur a-t-il été frappé que le troupeau s'est dispersé saisi de crainte ; à peine Jésus-Christ est-il tombé au pouvoir de ses ennemis, qu'il se voit lâchement abandonné à leur discrétion. Un seul disciple, et c'était le chef de tous les autres, se met en devoir de défendre son maître ; mais ce ne fut de sa part qu'une velléité de dévouement, si je puis m'exprimer ainsi, velléité qu'allait démentir bientôt une désertion plus ignominieuse encore que celle des autres. Un zèle d'humeur et de tempérament n'est point de longue du-

rée ; il est capable d'un emportement, si l'on veut, mais son premier feu jeté, la timidité du caractère et la pusillanimité de l'âme ne tardent point à reparaitre. Pierre, tant que le péril est encore éloigné, jure bravement à Jésus une inviolable fidélité. Quand tous lui manqueraient, a-t-il dit, lui seul le défendra au péril même de ses jours : généreuse protestation que le même moment voit presque éclore et s'évanouir ; promesse ardente qui ne tiendra point contre la plus légère épreuve, disposition toute d'amour qui va dégénérer en une noire ingratitude plus affligeante cent fois que l'ingratitude des Juifs ! Voyez-le, en effet, ce chef des compagnons de Jésus-Christ, se mêler, pour n'en être point reconnu, à la foule de ceux qui emmènent la victime ; voyez-le déconcerté, lorsque son maintien le trahit, et que l'œil scrutateur d'une domestique le devine. Quel trouble alors, quel embarras s'emparent de sa personne ! Trois fois des questions lui sont adressées, trois fois il ose répondre, mais c'est pour méconnaître son bienfaiteur, et pour désavouer son maître.

Les voilà bien, chrétiens auditeurs, ces amis du siècle ! Combien chacun de vous n'en a-t-il point rencontré, qui, dans les épanchements d'un sentiment faux et hypocrite, se sont répandus en offres obligantes, en magnifiques protestations, et qui, au moindre revers que vous avez éprouvé, sont demeurés spectateurs froids et insensibles de votre infortune et ont fait défaut à l'amitié. Telles sont ordinairement celles du monde ; elles commencent sous les plus flatteuses apparences et finissent par des perfidies : il ne saurait en être autrement, car l'ingratitude est le premier trait du caractère de ce monde auquel vous tenez par tant de liens. L'ingratitude commença la Passion du Sauveur ; le second trait de ce caractère qu'il est si facile de dessiner, quand on en a étudié le fonds, l'injustice va le terminer : je vous en présenterai le spectacle déchirant, après quelques instants de repos.

SECONDE PARTIE.

Quel tableau se déroule maintenant à nos yeux, chrétiens auditeurs ! Jésus, le Fils de Dieu, le Verbe incarné, l'innocence la plus pure, traîné dans Jérusalem, de tribunal en tribunal, pour y essayer toutes les humiliations des jugements du monde ! et quels jugements, grand Dieu ! En fut-il jamais de plus iniques ?

Anne et Caïphe, pontifes l'un et l'autre, et l'un et l'autre possédés du démon de l'envie ; Hérode, prince sans mœurs, homme sans foi ; Pilate, étranger politique et gouverneur intéressé : tels sont les juges qui doivent prononcer sur le sort du grand accusé traduit devant eux par les passions les plus viles ! Elles ont ourdi l'accusation, et la méchanceté, l'impiété et l'intérêt vont présider à la sentence. Ne perdons aucune des circonstances des différents arrêts que

va prononcer le monde contre son Auteur : chacun de nous y trouvera peut-être une leçon utile et intéressante.

I. Anne et Caïphe, princes, chefs de la Synagogue, avaient fait surprendre Jésus dans le jardin des Oliviers, lieu ordinaire de sa retraite, et ce fut chez eux qu'il fut conduit d'abord, garotté comme un malfaiteur. Ces hommes, si jaloux de sa réputation, si ardents à en ternir l'éclat dans l'esprit du peuple, si habiles à suborner contre lui des témoins; ces hommes qui tendaient tant de pièges sous ses pas, qui le désignaient aux yeux de la nation comme une victime nécessaire à son repos et à sa tranquillité, qui venaient de payer la trahison qui l'avait mis entre leurs mains; ces hommes sont précisément ceux devant lesquels il comparait dans l'état le plus humiliant, pour entendre le jugement auquel il a bien voulu se soumettre. Mais, quel peut-il être le jugement prononcé par de telles bouches? Sa mort était déjà résolue au fond de leurs cœurs avant même qu'ils eussent commencé l'instruction de son procès.

Cependant, pour faire parade d'une intégrité qu'ils n'ont pas, ils affectent d'observer quelques formalités, afin d'en imposer au peuple dont ils respectent la droiture, autant qu'ils craignent son inconstance; ils feignent d'entendre des témoins; ils reçoivent des dépositions qu'en secret ils avaient dictées. L'un dit avoir entendu Jésus-Christ blasphémer contre la divinité; l'autre déclare qu'il a menacé de détruire le temple de Jérusalem; celui-ci, qu'il a cherché à séduire le peuple et à lui inspirer le mépris de la religion; celui-là l'accuse d'avoir soufflé contre les Romains l'esprit de révolte et essayé d'empêcher qu'on payât le tribut à César;..... Sais-je tout ce que des imposteurs gagés inventent pour servir les haineuses passions de ceux qui les ont achetés?

Au milieu de toutes ces clameurs, le mensonge se trahit, la contradiction est manifeste; les juges sentent mieux que personne et le défaut et la grossièreté, tout ensemble, des reproches qui lui sont adressés; mais, comme tout cela favorise merveilleusement leurs intentions iniques, ils font semblant d'être effrayés et de la multitude et de l'atrocité des crimes qui lui sont imputés; ils pressent l'accusé de s'expliquer, ou pour tourner contre lui sa justification même, s'il entreprend de répondre, ou, pour tirer avantage de sa confusion, s'il ne veut rien dire pour sa défense : *Quid dicis ad hæc omnia?* (Luc., XXVI, 62.)

Ils ne s'en tiennent point à cet interrogatoire vain, ces hypocrites; et, pour faire croire de plus en plus que l'équité seule préside à leurs décisions, ils adressent au Sauveur mille questions captieuses sur sa doctrine, sur sa morale, sur ses disciples. Il consent à leur rappeler qu'il n'a jamais enseigné que publiquement, que le peuple tout entier peut rendre compte de ses instructions, qu'eux-mêmes ils l'ont souvent

interrogé et plus souvent encore entendu. Et cette réponse si pleine de modération et de sagesse, est traitée par eux d'insolence. Ils vont plus loin, et pour rendre leur prétexte de condamnation plus plausible, ils le pressent, ils l'adjurent, au nom du Dieu vivant dont ils sont les ministres, de déclarer si, comme on le dit, il est bien réellement le fils de ce même Dieu, le Messie promis par lui au premier homme, après sa désobéissance. Pouvaient-ils donc en douter? Tant de miracles opérés sous leurs yeux, particulièrement l'étonnante résurrection de ce mort qu'ils avaient résolu, par un complot aussi insensé que barbare, de faire rentrer dans la nuit du tombeau, la résurrection de Lazare, et mille autres prodiges aussi merveilleux ne proclamaient-ils pas assez sa toute-puissance, ne certifiaient-ils point assez sa divinité? Mais dans leur aveuglement ils s'étaient inculqué le doute, et pour servir leur méchanceté, ils voulaient apprendre de sa bouche ce que tant d'autres bouches racontaient, afin d'en incriminer l'aveu. Aussi, à peine la Vérité s'est-elle rendu témoignage elle-même, que, comme saisis d'un mouvement d'horreur et d'un transport d'indignation, ils crient au blasphème, s'agitent avec fureur, déchirent leurs vêtements et n'hésitent plus à déclarer que le Nazaréen a mérité la mort : *Reus est mortis.* (Ibid., 66.) Le jeu des acteurs, l'appareil du spectacle ont déjà fait sur tous les esprits les plus terribles impressions. Déjà la multitude émue partage les sentiments des membres du tribunal prévaricateur, et l'arrêt prononcé en a parcouru tous les rangs comme un mugissement de colère; il n'est, au gré des assistants, il n'est point de supplice assez cruel pour un aussi grand scélérat. Tous les carrefours de Jérusalem retentissent de la sentence fatale; tous les échos du Jourdain la répètent : *Reus, reus est mortis!*

Quel événement, chrétiens auditeurs! quelle infamie! se constituer ainsi juge en sa propre cause, prononcer sur des dépositions mendicées ou extorquées, sur des interprétations malignes, et sans entendre l'accusé, ou bien l'accablant de ses propres explications, quand on l'a entendu, quoique l'on sente bien que ces explications sont aussi satisfaisantes que vraies; mentir à sa propre conscience, et convaincu de l'innocence de la victime, ordonner pourtant qu'elle sera frappée. Et ceux qui se rendent coupables d'excès pareils, ce sont des prêtres du Seigneur, des hommes établis au-dessus de leurs concitoyens, pour faire fleurir les mœurs, la religion, la vertu : ce sont les arbitres du peuple, les protecteurs nés de la veuve et de l'orphelin..... quelle infamie!

Hélas! mes frères, plutôt au ciel qu'elle ne se renouvelât point encore de nos jours! Plût au ciel que tous les personnages éminents qui sont préposés parmi nous à la distribution de la justice, que tous ceux qui sont chargés d'éclairer leurs décisions, eus-

sent le cœur pur et la conscience sans reproches ! Mais n'en est-il point quelques-uns qui, dans la prévarication des juges d'Israël, pourraient trouver quelques applications à faire à leur propre conduite ? N'en est-il point qui pour servir quelque passion vile, abusent de la haute position dans laquelle les a mis la confiance du prince ? N'est-il plus parmi nous de droits sacrifiés à l'avarice, à la cupidité, à l'envie, à l'ambition, et ne trouverait-on point d'imitateurs de ces pharisiens qui jouaient la religion et la probité, afin de les faire servir de voile aux plus indignes procédés ? Je voudrais que tous les magistrats de l'univers méditassent tous les jours et longtemps sur les diverses circonstances que je viens de vous retracer. Le plus grand nombre, dans l'indignation qu'elles excitent au fond de leurs âmes, trouverait de puissants moyens de résistance aux séductions qui assiègent la misérable humanité, et quelques-uns aussi, malheureusement peut-être, le germe de réflexions amères et de remords poignants.

Oui, chrétiens, ayons le courage de le déclarer : le jugement de la Synagogue est le type des jugements du monde. Là, aussi, tout se trouble, tout s'agite en tout sens, tantôt à l'ombre du mystère, tantôt ouvertement et avec éclat. L'innocence et le mérite y sont opprimés, la vérité y est outragée, la vertu n'y peut faire valoir ses droits. Tout y plie sous le poids de l'autorité, sous l'influence de la grandeur, sous le manège de l'intrigue, sous le ressort de l'intérêt. Que faire dans ce déchaînement de toutes les iniquités ? suivre l'exemple de Jésus-Christ, souffrir et se faire : *Jesus autem tacebat.* (Matth., 63.)

C'en est donc fait, l'injustice triomphe, l'autel du sacrifice est dressé ; l'on n'attend plus que le moment de l'immolation. Mais je ne sais quelle bizarrerie comprime quelques instants encore la fureur des prêtres juifs. Ils craignent de souiller la sainteté de leur ministère par une exécution sanglante qu'ils n'ont point balancé à ordonner, qu'ils sont même disposés à poursuivre à toute outrance ; ils veulent se donner des complices, comme si le fardeau du crime était moins accablant pour chacun, quand il est supporté par un plus grand nombre. A combien d'humiliations nouvelles cette pharisaïque délicatesse va exposer encore l'auteur de la nouvelle loi ! Suivons-le, mes chers auditeurs, suivons-le chez Hérode, où il doit subir le second jugement du monde, qui, cette fois-ci, sera dicté par l'impiété.

Hérode..... le bruit des hauts faits du Messie était parvenu jusques à ses oreilles. Il n'avait point la foi ; il ne considérait le Christ que comme un homme extraordinaire ; mais il éprouvait, depuis longtemps, un ardent désir de le connaître. Aussi apprit-il avec joie qu'on lui amenait un prisonnier aussi célèbre. De telles dispositions de sa part semblent devoir faire échouer les criminels projets des juifs ; et vous espérez peut-être que l'innocence va triom-

pher, et que les efforts de ses ennemis tourneront à leur confusion. Apprenez à mieux connaître le monde, et surtout, surtout les grands du monde. Leur abord flatte et étourdit ; un certain air de politesse et de bonté qui les annonce prévient en leur faveur ; mais on n'est pas longtemps à les fréquenter sans trouver leur commerce amer. Jésus-Christ a bien voulu l'éprouver, pour nous apprendre ce que nous devons en penser nous-mêmes ; il ne trouve chez le tétrarque de Galilée qu'une protection faible, beaucoup de curiosité, et une impiété révoltante. Pouvait-il en être autrement ?

Hérode était ce prince qu'avaient rendu fameux l'inceste et l'adultère ; c'était celui qui, pour plaire à une femme sans mœurs, avait ordonné la décollation du précurseur du Fils de Dieu ; c'était cet homme qu'on avait toujours vu voluptueux et débauché, sans croyance comme sans doctrine, jugeant de tout comme ceux que l'on appelle esprits forts, c'est-à-dire, rapportant les miracles et les événements les plus surnaturels à un principe naturel et sensible ; cherchant, par des subtilités fausses ou un doute affecté, à éteindre la lumière importune qui partout lui découvrait un Dieu vengeur, et à étouffer les cris de sa conscience, afin de vivre en paix au milieu de tous les désordres d'une cour corrompue. Ne dirait-on pas qu'en vous esquissant le portrait d'Hérode, j'ai largement dessiné celui des libertins d'un autre siècle.

Ah ! s'il est humiliant pour le Verbe incarné de comparaître devant un juge d'un caractère semblable, quelle grâce pour ce malheureux pécheur que le Verbe incarné veuille bien se soumettre à son jugement. Quelqu'abominables qu'aient été ses débauches, quelque dégoûtants qu'aient été ses déportements, quelque épouvantable que soit l'état de son âme, il peut trouver dans l'accusé qu'on lui présente un remède assuré contre d'aussi grands maux : trop heureux s'il savait ou s'il voulait en profiter ! Il n'ignore, en effet, ni le zèle, ni la charité, ni la puissance de celui qui convertit tant de criminels, et qui leur obtint leur pardon. Qui sait ce que Jésus-Christ eût fait en faveur de ce prince, si des désirs de salut avaient déterminé la joie qu'il eut de le voir. Sa réconciliation avec le gouverneur de la Judée suivit la visite du Fils de Marie ; cette faveur lui en promettait de bien plus grandes, s'il avait su les mériter par des vues droites et sérieuses.

Mais des objets de cette importance intéressent bien moins des esprits d'une trempe pareille qu'une curiosité frivole. Hérode se propose seulement de jouir quelques instants de la présence d'un homme dont on lui a raconté tant de merveilles, ou pour s'en jouer, s'il ne justifie point sa réputation, ou pour lui payer la tribut d'une admiration stérile, s'il est réellement tel qu'on le lui a dépeint : voilà le but unique de toute son application. Du reste, qu'il entende autour de son palais les furibondes

clameurs d'un peuple en délire qui lui demande sa victime; qu'il voie l'innocence en proie au courroux d'une multitude ameutée, ce spectacle bien fait pour exciter sa compassion, et armer sa justice le laisse froid comme une statue de marbre, et il n'éprouve d'autre envie que de voir Jésus renouveler en sa présence quelqu'un de ces prodiges dont il a étonné la Judée. Pour amener ce résultat, il n'est point de questions embarrassantes qu'il ne lui adresse, il n'est point d'artifice qu'il n'emploie, il n'est point de ruses qu'il n'essaye.

Accoutumés à commander aux hommes, les dominateurs des nations voudraient tout soumettre au caprice de leur orgueil, même la Divinité. Combien n'est-il point parmi nous de ces esprits curieux et incrédules qui se jouant de l'intérêt qui attache les vulgaires croyants aux mystères de la religion, désirent cependant en entendre parler par des personnages habiles, veulent connaître les immortels ouvrages où ces matières sont traitées avec le plus de supériorité, et fréquenter les hommes les plus illustres par leur science et par leur piété.

Croyez-vous que ce soit dans l'intention de s'édifier et de s'instruire? Non, mes frères, ils n'en ont d'autre que celle de trouver l'occasion d'engager de vaines disputes, de faire montre de leur esprit, d'amuser un loisir qui leur est à charge, de se donner un spectacle nouveau. Si on les presse de céder à la force de la vérité connue, si leur conscience les en sollicite, ils imitent la conduite d'Hérode, et ils demandent des miracles dont ils soient eux-mêmes les témoins. L'autorité de la révélation transmise d'âge en âge est insuffisante pour les convaincre; il faut que Dieu se révèle à eux-mêmes, il faut que Jésus-Christ leur apparaisse, qu'il exhibe, pour ainsi dire, ses titres. Au défaut de preuves semblables, ils se croient en droit de tout nier. Quelle présomption! quelle folie! et quand même ils verraient des prodiges, quand un ange descendrait du ciel pour leur enseigner et leur attester les mystères de la foi, manqueraient-ils de prétextes pour infirmer le témoignage même de leurs sens, quand ils en trouveraient pour affaiblir une démonstration morale qui a subjugué l'esprit de tous les sages et de tous les vrais savants, dont la terre a été ornée depuis la venue du Messie?

Chrétiens, la majesté divine eût répugné à se prêter aux désirs d'une insultante curiosité. L'ordonnateur de la nature ne devait point servir d'amusement à la dissipation d'une cour libertine; et Jésus-Christ, bien loin de faire éclater chez Hérode et sa puissance et sa force, prend en sa présence le maintien d'un homme qui ne sait point parler, d'un esclave tremblant devant son maître, d'un accusé presque vaincu devant son juge : mémorable exemple de patience et d'humilité, qui n'est pas moins sublime aux yeux de la foi que les prodiges les plus étonnants, et qui, au grand jour

des vengeances célestes, ne servira pas moins à la condamnation du souverain impie, qui pouvait y puiser d'utiles leçons, que ne l'eussent fait les miracles que Jésus-Christ aurait opérés sous ses yeux, et qui ne l'eussent pas mieux touché.

Telles sont aussi, mes chers auditeurs, les armes que nous devons opposer à l'incrédulité. Entreprendre de la convaincre et de la ramener de vive force, ce serait tenter l'impossible. Les incrédules ne le sont devenus que parce qu'il leur a plu qu'il en fût ainsi; il ne peut point en exister, il n'en existe point qui le soient de bonne foi, et la mauvaise foi ne fait que s'irriter de la contradiction qu'elle éprouve. Je l'avoue pourtant, la douceur, la patience, l'humilité pourront bien n'avoir pas auprès d'eux plus de succès que la véhémence du discours; il est possible même qu'elles excitent leurs railleries. Qu'importe, mes très-chers frères? soyez doux et humbles de cœur; car il n'est point de voie moyenne : ou il faut plaire au monde, en se conformant à ses lois, en approuvant ses maximes, en flattant ses défauts, en se prêtant à ses joies insensées, en renonçant à son Dieu, ou bien il faut plaire à Dieu, en déplaisant au monde, c'est-à-dire, en paraissant, comme Jésus-Christ devant lui, réservé dans le discours, modeste dans le maintien, patient dans les injures, en un seul mot, mort aux passions et à soi-même.

Voyez de quel œil la sagesse du Christ est considérée maintenant à la cour d'Hérode. Les vertus qu'elle a fait briller n'y ont touché personne, parce qu'elles y étaient ignorées; et l'on y regarde Jésus comme un imbécile, parce qu'il a manqué une aussi belle occasion d'intéresser à sa défense un prince puissant. Dès lors jugeant imprudemment que tout ce que la renommée en avait publié de merveilleux n'était que fable ou superstition, on le traite avec le dernier mépris, on l'insulte même, on le couvre d'un manteau blanc pour signaler sa folie, et on le rejette en cet état dans les rangs d'une soldatesque insolente, au milieu d'une multitude furieuse, jugement bien digne de celui qui l'a prononcé et du tribunal où il est rendu. Vous devez y souscrire de grand cœur, impies et libertins de nos jours; car telle est bien votre tactique. Vous ne pouvez détruire la vertu, parce qu'elle est immortelle comme Dieu dont vous osez contester l'existence, et qui se rit de vos subtilités; mais partout où elle se montre aux lieux où vous êtes, elle devient l'objet de vos observations malignes, de vos froides plaisanteries, et vous vous efforcez de la tourner en ridicule, afin d'en affaiblir l'éclat.

III. Ainsi flétri par la cour d'Hérode, Jésus est conduit au prétoire de Ponce-Pilate; c'est au nom des Romains le gouverneur de la Judée, et c'est là qu'il devra subir le très-saint jugement du monde; jugement dicté tout entier par l'intérêt et la faiblesse.

Ici nous allons voir à découvert tous les

ressorts de la prudence humaine, et juger de la bassesse de ses motifs, de la petitesse de ses vues, et des bornes de ses moyens. Ici nous allons comprendre comment, avec des intentions droites, on peut se souiller des forfaits les plus noirs, quand on ne sait point se raidir contre le penchant trop rapide qui nous entraîne vers le mal.

Pilate est naturellement honnête et probe, il est doux, humain, affable; mais Pilate a de l'ambition, il veut parvenir. Rien ne le touche d'aussi près que l'intérêt de sa fortune. Aussi, voyez que d'efforts il va tenter, que de précautions il va prendre, pour allier dans la grande affaire dont il est saisi, ses sentiments avec ses désirs; et toutes ses tentatives, pour parvenir à cette fin, ne seront pour l'innocent traduit à son tribunal qu'une source trop abondante hélas! de peines et d'humiliations nouvelles.

Déjà pour ménager un peuple qu'il craint, ou pour se dispenser de prononcer contrairement aux inspirations de sa conscience, il a fait à ce peuple une immense concession, et l'a investi d'un droit qu'il n'avait pas, le droit de jugement, le plus dangereux des droits; déjà sur le refus bizarre de la part des Juifs d'exercer une prérogative semblable contre celui qu'ils veulent faire mourir, Pilate a renvoyé au tétrarque de Galilée la connaissance de la cause; et un double motif l'a porté à prendre ce parti; d'abord celui de faire sa cour à Hérode avec lequel il vivait froidement, et puis aussi celui d'engager ce prince à sa place, dans une situation difficile; déjà son stratagème déconcerté par la résolution d'Hérode de traiter Jésus-Christ plutôt en insensé qu'en criminel, il a voulu tirer avantage de cette ridicule sentence, pour notifier aux Juifs la non-culpabilité de l'accusé, et s'épargner les remords d'un crime.

Mais pourquoi donc tant de détours et tant de subterfuges, lorsque la vérité est connue, lorsque l'on sait qu'on doit la protéger, et qu'on est investi de toute l'autorité nécessaire? Ah! chrétiens! il en est malheureusement ainsi toujours et partout. Les demi-puissances ont trop d'intérêts à ménager, et elles substituent la politique à la justice. Cependant le gouverneur forcé de prononcer malgré lui tentera un dernier effort, afin d'éviter de souscrire à la mort d'un infortuné dont il apprécie l'innocence, dont il respecte la vertu. Mais cet effort, quel sera-t-il? vainement il proteste, à plusieurs reprises, qu'il ne trouve rien à reprendre en l'homme dont on lui demande la tête; ses déclarations ne sont accueillies que par des cris de rage; ses hésitations excitent le murmure; on menace tout haut, on s'emporte. En pareil cas, il n'est qu'un parti raisonnable à prendre, celui de châtier une populace mutine, de provoquer la mise en jugement de ses instigateurs, de rechercher le crime où il est réellement, et décider le triomphe d'un opprimé sans reproche. On le sait bien; mais on n'ose pas. Ce parti semble extrême à la faiblesse; il

peut d'ailleurs avoir des suites funestes pour celui qui s'y arrêterait. Qui sait si la conduite du délégué de César serait approuvée par lui. Qui sait si les intrigants de la cour n'en tireraient point avantage, pour lui ravir les bonnes grâces du prince? Qui sait si les causes même de l'accusation ne l'indisposeraient point contre celui qui, n'en ayant pas reconnu le fondement, aurait réprimé des excès dont la source apparente était dans le dévouement des Juifs pour l'empereur? Oh! combien il serait imprudent de tenter une telle entreprise! Un homme de résolution s'y déciderait avec peine; Pilate n'en concevra pas même la pensée. L'artifice est toute sa force, et c'est encore à l'artifice qu'il aura recours. Dieu tout-puissant! tant de faiblesse à protéger l'innocence alors que cependant on l'a parfaitement reconnue, c'est annoncer soi-même une funeste disposition à devenir coupable, c'est renoncer à la vertu; et voilà l'inévitable résultat de la faiblesse du caractère alliée à l'esprit d'intérêt.

Toutefois, un nouvel ordre de chose se développe désormais dans la passion de Jésus-Christ. Jusqu'ici l'injustice des jugements du monde contre l'Homme-Dieu s'est manifestée conforme aux modifications des passions diverses, qui ont dominé les circonstances de ce grand drame. A présent la scène va se rembrunir, et la cruauté présidera à tous les accidents qui en précèdent et qui en accomplissent la catastrophe. Chrétiens, vous en sentirez aisément vous-mêmes les traits divers dans le récit qu'il me reste à vous en faire, et que j'abrégerai, afin de ménager votre attention déjà si longtemps soutenue. Vous voudrez bien m'en honorer quelques instants encore. L'intérêt de votre salut vous en fait un devoir; car l'histoire des dernières heures du Sauveur est à elle seule tout un grand traité de morale. *O crux! ave.*

TROISIÈME PARTIE.

Pilate veut sauver Jésus; et, pour y parvenir, il le flétrit. Voilà bien les hommes! l'existence pour eux est le souverain bien: pourvu qu'ils vivent, quand ils seraient déshonorés, la plupart d'entre eux sont contents. Voilà bien les jugements des hommes! pourvu qu'en apparence, ils n'infligent pas de peines corporelles à ceux qu'ils ne trouvent pas coupables, il leur importe peu de les salir dans l'opinion publique, s'ils trouvent ainsi l'occasion de satisfaire à cette opinion qui règne tyranniquement sur le monde.

En mémoire de la délivrance de la captivité d'Égypte, les Juifs avaient la coutume de rendre tous les ans un criminel à la liberté. L'époque d'exercer ce privilège spécial au peuple d'Israël était venue. La prison du prétoire renfermait un scélérat, objet de l'exécration de toute la contrée qu'il avait dévastée par ses crimes. Le gouverneur ne présume pas que les Juifs, en acceptent la délivrance, il espère qu'ils lui

préféreront Jésus-Christ, et il établit le parallèle entre l'un et l'autre, offrant de leur donner l'un ou l'autre à leur choix; c'est-à-dire que, pour sauver un innocent, il le confond avec un coupable bien reconnu, quelle horreur!... La comparaison établie entre Jésus et Barrabas! et il faut que le peuple se décide ou pour l'un ou pour l'autre.

Voilà pourtant un de ces coups décisifs dont s'applaudit la politique du monde, persuadée que l'on doit lui en tenir compte comme d'un service rendu! Pourvu que les apparences de la justice soient sauvées, pourvu qu'elle conserve quelque air de douceur et d'humanité, peu lui importe de prodigier l'humiliation.

Pilate augure bien de son stratagème; il est plein de confiance dans le résultat qu'il doit avoir, et il en presse l'exécution; il présente Jésus-Christ et Barrabas au peuple Juif: Décidez-vous entre ces deux hommes, dit-il; celui-ci est un brigand digne de mort, celui-là est un infortuné chez lequel, malgré toutes mes perquisitions, je n'ai pu rien trouver à reprendre; mais puisque vous voulez absolument qu'il soit criminel, c'est comme un criminel que je vous le présente. Je fais encore cette concession à vos exigences. Ils sont à votre disposition tous les deux, quel est celui que vous voulez que je renvoie? *Quem vultis dimittam vobis, an Jesum, an Barrabam?* (Matth., XXVII, 17.) Mais quelle est sa surprise, et quelle doit être sa douleur, lorsqu'il reconnaît que le seul fruit qu'a porté sa barbare pitié est l'infamie de l'homme juste, sans que le danger auquel il était exposé soit moins grand! La préférence est accordée à Barrabas; la cabale a osé préférer son nom, et la foule l'a répété: *Non hunc, sed Barrabam.* (Joan., XVIII, 40.)

Pilate ne peut s'expliquer une haine si furieuse, un déchaînement si général contre un individu dont l'innocence semble évidente. Il craint de s'être trompé lui-même, il soupçonne dans tout cela quelque mystère qu'il ne peut découvrir. Il se décide à s'enquérir encore. Il emploie toutes les ressources de cet art insidieux qui cherche le cœur de l'homme jusque sous les replis les plus cachés de sa conscience, et qui réussit quelquefois à surprendre les secrets de son âme. La patience de Jésus est mise de nouveau aux plus dures épreuves, et l'indécision du gouverneur, malgré toutes ses questions, reste la même. La sagesse du Fils de Dieu le déconcerte; plus il s'applique à le trouver coupable, plus il le reconnaît bon.

Cependant le temps presse; l'autel est paré; l'on attend la victime; on la demande à cris redoublés. Le juge pusillanime, qui n'a point le courage de la refuser, n'a point encore porté la félonie au point de se souiller par une forfaiture; il lui reste un dernier effort à tenter. Son imagination a rêvé un de ces spectacles singuliers qui font impression sur la mul-

titude, dont l'effet ordinaire est de calmer les passions les plus violentes, et d'attendrir les cœurs les moins disposés à la compassion. Il le fait annoncer au peuple, afin de piquer sa curiosité par l'attente. Les préparatifs en sont imposants, et lui est donné tout l'appareil nécessaire pour le rendre plus frappant encore: cependant c'est Jésus-Christ lui-même qui en fait tous les frais. Le grand reproche qu'on lui adresse, c'est de s'être proclamé roi des Juifs. Remarquez que ce chef d'accusation est précisément celui qui embarrasse principalement Pilate, à cause de la susceptibilité de César qu'il a tant d'intérêt à ménager. Il sait bien qu'il manque de fondement, ce reproche. Il a pu juger, aux réponses de l'Homme-Dieu, qu'il n'est point venu pour gouverner les empires et donner des lois civiles aux nations; que le royaume de son Père n'est pas de ce monde, et que la domination des Romains n'a rien à redouter de ses entreprises. Cependant il veut que l'apparence même de cette prévention fâcheuse disparaisse, afin que l'empereur ne puisse point lui imputer d'avoir agi légèrement dans une circonstance pareille; et il pense que le moyen de détruire une imputation de ce genre est de la rendre ridicule. Il s'y décide sans s'embarasser de l'idée que ce ridicule va se répandre à pleins bords sur la personne même du sage qui a forcé ses respects, et qu'une conduite pareille est aussi barbare qu'inconséquente.

Le Roi des rois, celui qui commande aux trônes et aux dominations, le Créateur de toutes choses, l'Ordonnateur de l'univers va parodier basement la royauté. Couvert d'un manteau écarlate, le front couronné d'épines, ayant un roseau pour sceptre à la main, il est produit aux regards du peuple. *Voilà l'Homme* (Joan., XIX, 5), dit Pilate, voilà le rival de César; voilà celui que vous accusez de vouloir usurper l'autorité souveraine. N'est-ce pas qu'il a bien l'air d'un conspirateur? N'est-ce pas qu'il ressemble fort à un monarque? Et cette barbare comédie, et le sang qui ruisselle sur le front auguste du Messie, et ses yeux presque éteints, et la pâleur mortelle de son visage, et l'altération de tous ses traits, et l'abjection même à laquelle on le livre, rien ne saurait apaiser un injuste courroux, rien ne saurait inspirer une salutaire pitié! Ce peuple n'a soif que de sang, il ne peut être rassasié que de carnage.

Qu'est-ce donc que cette peine d'un genre si nouveau, appliquée à cet imposteur, s'écrie-t-il avec emportement? Otez, ôtez cette statue du piédestal sur lequel vous l'élevez. Ce n'est point un spectacle vain qui peut nous satisfaire. Il faut qu'il meure: *Tolle eum.* Il faut que le supplice le plus cruel et le plus infamant à la fois, mette un terme à sa détestable existence: *Tolle! crucifigatur.* (Ibid., 15.)

Voilà donc la notification des suprêmes volontés des Juifs. Le Romain résistera

t-il ? Il peut hésiter un instant. Mais le nom de César a frappé son oreille, et comme un talisman, ce nom magique le détermine. Tous ses ambitieux désirs se réveillent à la fois, toutes ses craintes se renouvellent. Dès lors, ni les avis de sa femme affligée, ni les résistances de sa probité, ni les remords de sa conscience ne sauraient balancer la peur que lui fait l'empereur dont on le menace, ou l'ardeur de saisir l'occasion de faire une action d'éclat dont le compte habilement rendu peut le servir merveilleusement à la cour. C'en est fait, et sa main a souscrit le fatal arrêt que sa justice désavoue.

O sagesse mondaine ! que tes vues sont étroites, tes lumières incertaines, tes artifices dangereux, tes précautions funestes, tes ménagements cruels, et tes décisions iniques ! Savoir se dispenser de prendre parti dans une affaire délicate, quand on se trouve placé entre les inspirations de sa conscience et celles de son intérêt ; savoir en imposer aux autres, et se faire illusion à soi-même, à la faveur de quelques dehors d'honneur et de probité qui ne laissent percer que l'homme adroit, tandis que c'est au fond l'homme intéressé qui agit ; ou bien, dans un cas extrême et dans lequel l'indécision est impossible, traîner les choses en longueur, chercher des tempéraments, ne céder enfin, comme Pilate, qu'à la dernière extrémité, voilà cette sagesse, selon le monde, qui fait que tant de malheureux gémissent autour des temples de la justice, en proie aux vexations de leurs ennemis et à toutes les rigueurs d'une mauvaise fortune.

Aussi combien de bonnes causes trahies, combien d'orphelins dépouillés de l'héritage de leurs pères, combien de veuves victimes de la cupidité, combien de jugements dictés par la cabale, surpris par l'intrigue, accordés à l'importunité des sollicitations ! Les sollicitations, chrétiens auditeurs ! voilà une des plaies de notre âge. Elles ont leur origine dans la faiblesse des magistrats prévaricateurs qui y cédèrent indignement ; mais au moins c'était en secret qu'on s'y livrait autrefois. Aujourd'hui elles sont presque passées dans nos mœurs, on les a mises au rang des convenances sociales, et un homme *comme il faut* ne saurait avoir une cause pendante dans un tribunal, qu'il ne se fasse un devoir de visiter son juge, et de tâcher de le disposer en sa faveur, et le juge lui-même serait blessé, si l'on manquait à son égard à l'accomplissement de cette étrange pratique (22*) ; mais dans les injustices si nombreuses qui signalent toutes les circonstances du grand procès qui s'instruit à Jérusalem, se trouvent bien d'autres points de contact avec celles qui, tous les jours, se commettent encore sous nos yeux. La passion, l'impiété, l'ambition pré-

sident de même aux sentences du monde ; et la seule différence que ce parallèle affligeant puisse faire ressortir, consiste dans les vertus que fit éclater Jésus-Christ, et que n'imitent point, hélas ! les chrétiens exposés à des épreuves du même genre. On ne trouve chez eux que récriminations odieuses, plaintes amères, emportements furieux, aveugle désespoir, désirs cruels de vengeance ; sentiments en opposition manifeste avec les leçons d'humilité, de douceur, de patience, de résignation que nous donna le Verbe incarné, au milieu des procédés barbares qu'il subit de la part des hommes.

Achèverai-je, mes très-chers frères, le désolant récit de toutes ses souffrances ? Vous conduirai-je à sa suite au sommet de la montagne vers laquelle le poussent, en écumant de rage, les forcenés qui l'ont enfin arraché du prétoire, et dont l'atroce joie me fait horreur ? Me restera-t-il assez de force, pour vous le montrer traînant péniblement le gibet sur lequel s'accomplira son supplice, succombant à diverses reprises sous le poids dont on l'a surchargé, dégouttant de sueur et de sang, couvert de crachats et de boue, exténué, meurtri, dépouillé, flagellé, étendu sur la croix, les pieds et les mains percés de clous, abreuvé de vinaigre et de fiel, profondément blessé d'un coup de lance, expirant enfin entre deux scélérats que, pour l'humilier davantage sans doute, on a voulu punir en même temps qu'on l'assassine ! Vous rappellerai-je les dérisions et les offenses dont il ne cesse d'être l'objet qu'alors qu'il a cessé de vivre ? ce déti que l'on porte à sa divinité, l'insolente proposition qu'on lui fait de manifester à cette heure sa puissance ? Hommes vains et insensés ! quel est donc votre aveuglement ! Il faut bien que le juste meure ; il le faut dans votre intérêt, il le faut, pour que vous ayez la vie. Il ne descendra donc point de la croix celui dont un regard pourrait mettre tout l'univers en poudre ; mais, au milieu des angoisses du trépas, il n'en sera pas moins un Dieu, et ses attributs ne se manifesteront pas moins aux yeux de quiconque voudra voir.... Considérez ce qui se passe près de lui. Quel est donc le motif de la sérénité qui tout-à-coup ennoblit la face du voleur que vous avez associé à son supplice ? c'est qu'il lui a promis le royaume des cieux, et que les inspirations de la dernière heure, qui ne trompent jamais, ont révélé à ce criminel repentant qu'en effet il en peut disposer. Entendez-vous ce grand cri qui vous frappe d'épouvante, et qui fait tressaillir vos cœurs ? Ce n'est point là le dernier soupir d'un homme, et l'annonce que tout est consommé, que l'ancienne loi est abrogée, qu'une autre ère commence, que le monde est régénéré, que le mystère de la rédem-

(22*) Ce tableau de l'époque à laquelle le Père Dessauet le traçait, ne convient plus à celle-ci. Sous ce rapport, au moins, nous valons mieux que

nos devanciers, et les solliciteurs en procès ne feraient point fortune de nos jours. (Note du premier éditeur.)

ption des hommes est accompli, cette annonce ne saurait être que l'expression d'une volonté suprême, à laquelle les cieux et la terre obéissent également, et qui peut seule ratifier le contrat de la nouvelle alliance.

Aussi n'apercevez-vous pas qu'à sa voix, le soleil se cache, que la terre tremble, que les tombeaux s'ouvrent, que les morts en sortent, et que le rideau du Sanctuaire désormais indigne du Dieu auquel il était consacré, se déchire du haut en bas comme pour indiquer aux hommes qu'ils peuvent y pénétrer à présent sans profanation, et que le culte d'Israël est aboli, réprouvé comme le culte du paganisme auquel, à partir de ce jour, il ne sera point supérieur.

Grand Dieu ! si le pécheur, en violant la loi de vos commandements, a voulu porter atteinte à votre gloire par la révolte de son orgueil ; si, se perdant dans la vanité de ses pensées, il a dit comme l'ange rebelle : Je n'obéirai point, ma volonté sera la seule règle de ma conduite ; ah ! cet orgueil insensé dont l'attentat avait armé votre colère, le voilà bien humilié sans doute dans la personne de votre Fils momentanément chargé de toutes les iniquités du monde, et qui, participant de la nature humaine, meurt de la mort des plus infâmes criminels ! Mais votre gloire aussi est bien vengée, puisque la nature divine de cet autre vous-même éclate avec tant d'appareil sur la montagne sainte, où la croix du supplicé est en même-temps le trône du Tout-Puissant.

Quel mystère auguste et consolant ! tout y atteste la Divinité, et tout y promet le pardon. Un homme-Dieu qui souffre et qui meurt pour nous, quelle victime ! Pourrions-nous croire qu'il eût voulu acheter si chèrement le titre de rédempteur des hommes, pour mettre des bornes au prix de ses mérites et à l'étendue de ses miséricordes ? Et de qui implore-t-il la grâce, au milieu même de ses tourments ? Quels sont ceux pour lesquels il intercède alors auprès de son Père céleste ? ne sont-ce pas ceux qui le font mourir ? *Pater, ignosce illis.* (Luc., XXIII, 34.) A qui s'adressent ces paroles si pleines de bienveillance et de douceur : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le séjour du bonheur éternel ? n'est-ce point à un malheureux justement attaché à la croix ? Qui que nous soyons, pécheurs, allons donc puiser avec confiance dans le trésor de ses grâces. l'Eglise l'ouvre à tous durant le saint temps que nous solennisons. Allons y puiser la consolation du passé, la force du présent, l'espérance de l'avenir. Ainsi soit-il !

XV, INSTRUCTION CHRÉTIENNE (23).

LES ATTACHEMENTS PARTICULIERS DANS LA RELIGION.

Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem. (Joan., XXI, 20.)

Pierre s'étant retourné vit venir après lui le disciple que Jésus aimait.

L'exemple de Jésus-Christ autorise donc l'amitié. Jésus-Christ avait un ami, et cet ami c'était Jean. Heureux disciple ! il était un de ceux dont il se laissait le plus souvent approcher, qu'il admettait le plus volontiers à ses familiarités intimes, qui jouissait plus spécialement de sa confiance, auquel il se communiquait avec le plus d'abandon.

D'où vient donc que les fondateurs et les maîtres de la vie spirituelle s'élèvent unanimement contre les amitiés spéciales qui se forment dans les sociétés religieuses, eux qui se proposent, en tout, Jésus-Christ pour modèle ? Prenez garde, mes chers auditeurs, ces hommes sages et religieux ne condamnent point indistinctement toutes sortes d'amitiés. Il en est qui sont innocentes et vertueuses, telle que l'était celle de Jésus-Christ pour saint Jean ; mais ils réprouvent ces amitiés que resserrent des liens trop naturels, qui, au milieu d'une communauté nombreuse, réunissent en un faisceau les sentiments, les relations, les intérêts d'un petit nombre de personnes : et ne sont-ils pas autorisés à en agir ainsi ? Considérez la nature et les effets de ces attachements, et jugez. De deux choses l'une, ou ces amitiés se limitent à l'intérieur d'une maison, ou elles s'étendent au-delà : or, dans l'un et dans l'autre cas, que n'a-t-on point à craindre des unes et des autres et pour le bien général et pour le bien particulier ? Celles-là sont surtout funestes à la paix de la maison dans laquelle elles se sont formées ; celles-ci nuisent surtout au salut de ceux qui les forment. Garantir de tels intérêts contre les dangers de l'amitié, ce n'est point détruire cette bienveillance mutuelle qui fait le charme de cette vie ; c'est en déterminer les bornes, c'est en régler sagement l'usage. Qu'il me soit permis d'exposer ici quelques réflexions qui me sont survenues à ce sujet. Elles peuvent paraître déplacées là où il n'y a point d'abus à corriger ; mais pourtant il en est à prévenir, et ce motif est déterminant. Veuillez m'entendre, s'il vous plaît.

PREMIÈRE PARTIE.

En général, l'amitié est déterminée au fond de nos cœurs par la conformité de l'âge, la sympathie des humeurs, la ressemblance des caractères, l'égalité du rang et des emplois, certaines qualités de l'esprit et du corps, et mille autres motifs de prédilection. Dès qu'il s'est opéré entre vous et l'un de

(23) Nous ignorons pourquoi le Père Dessauret a donné à ce discours le titre spécial d'*Instruction chrétienne*. C'est bien un sermon comme ceux que nous avons publiés déjà. C'est peut-être parce qu'il

n'est destiné qu'à des Communautés religieuses qu'il ne l'a regardé que comme une simple instruction.

vos frères un rapprochement fondé sur quel'un de ces rapports, c'en est assez, vous le distinguez aussitôt dans la foule; vous éprouvez un certain attrait à le voir, à l'entretenir; vous vous intéressez à lui, vous cherchez à lui plaire; vous voudriez qu'il pût deviner vos secrets sentiments. Jusquelà l'amitié n'a rien encore que d'innocent et d'aimable. Abandonnez-vous à elle, vous le pouvez sans inconvénient, pourvu qu'elle soit telle que je la comprends en ce moment; c'est-à-dire, formée par la vertu et dirigée par elle, se communiquant sans éclat, ne produisant au dehors aucune particularité; se portant vers son objet avec une réserve et une précaution telle qu'elle semble ne s'éloigner de personne; se livrant à son inclination sans manquer à aucun des devoirs communs de la charité; s'épanouissant aux approches de celui qu'elle a choisi, sans changer de visage devant ceux pour lesquels elle ne se trouve point le même goût; se renfermant en elle-même assez pour qu'elle ne puisse exciter ni dé fiance ni jalousie, parce que chacun croit y avoir sa part, ou du moins n'y rien perdre.... Ah! cette amitié-là, mes chers auditeurs, qui oserait la condamner et la proscrire? Elle est à l'abri de tous les anathèmes. La religion seule est capable de l'assortir. On ne trouve pas dans le monde des sentiments aussi raisonnables, aussi héroïques; et la religion pourrait-elle vouloir détruire son propre ouvrage?

Mais il est beaucoup d'attachements de ce genre? Si les commencements de toutes les amitiés peuvent être aussi louables, il n'est pas rare que bientôt après elles dégèrent, parce que rarement on est de part et d'autre également vertueux, également ferme dans la vertu.

On n'aura d'abord éprouvé que le plaisir innocent de se répéter qu'on s'estime, de se témoigner une bienveillance réciproque; souvent répété, ce plaisir aura produit la confiance, la confiance amené l'isolement, et voilà le mal. Que de désordres en résultent! Parvenus à ce point, les attachements particuliers portent atteinte aux liens des sociétés religieuses, et troublent l'harmonie de la discipline intérieure; deux points fort essentiels qui en déterminent la réprobation, et qui doivent nous engager ou à rompre ces attachements, s'ils existent, ou à en arrêter les progrès, s'ils ne font que commencer. Qui dit société dit un assemblage de plusieurs personnes liées les unes aux autres par les nœuds d'une charité mutuelle. On converse, on vit ensemble, on s'entraide; on se témoigne une correspondance réciproque de manières et de sentiments, on se dirige d'après les mêmes principes, on se propose le même but, on est animé du même esprit, on marche sous les ordres du même chef.

De là une foule de devoirs indispensables à remplir, pour que dans la société dont il fait partie, chacun soit ce qu'il doit être. Mais quel moyen reste-t-il de satisfaire à

tous ces devoirs à celui qui se livre à un attachement singulier pour un des membres de la même société? celui-là seul occupe toute la capacité de son cœur, et en épuise l'affection. Deux amis ne peuvent assez se voir, assez se parler, assez se témoigner ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Ils voudraient être toujours ensemble; ils se suivent ou se recherchent sans ménagement pour ceux qui sont moins spécialement l'objet de leur tendresse; ils évitent la foule, ils chérissent la solitude; ils ne vivent que pour eux, indifférents à tout le reste; ils rompent avec leurs co-associés, et ne sont plus au milieu d'eux que comme des étrangers qui ne les ont jamais connus.

Peut-on dans une compagnie voir un tel divorce sans en être amèrement affecté? Celui-ci se croit méprisé en proportion de l'estime qu'il juge que l'on témoigne à cet autre. Chacun examine quels sont ses droits, et se croit digne des mêmes déférences. Bientôt les passions s'irritent, les jalousies éclatent, les divisions surgissent, et mille déchirements divers désolent la société. L'exemple funeste, donné par un petit nombre, fait des prosélytes. Un besoin réciproque de s'unir forme des groupes divers qui ne se rapprochent point entre eux. Chacun alors *tire de son côté*. (Passez-moi cette expression qui, quoique triviale, est peut-être la seule qui puisse parfaitement rendre ma pensée.) On dirait que pour cela l'on s'est donné le mot; et mille sociétés particulières se forment et se heurtent les unes les autres au sein de la société générale.

Quand une partie considérable d'un édifice s'est détachée, le reste ne tient plus longtemps: il s'écroule successivement, et ses débris forment bientôt çà et là divers monceaux de ruines. Appliquez la comparaison, et vous la trouverez juste.

Lorsqu'une société s'est subdivisée en plusieurs parcelles par suite des attachements particuliers que l'on n'a point réprimés à temps, ces fractions ont chacune leurs intérêts à ménager: elles s'observent, mesurent leurs forces, et s'attaquent. Chacune d'elles s'arroge le bon droit et le mérite; aucune ne veut plus reconnaître de supériorité, et la plus complète anarchie désole le corps social: que de maux vont en résulter! Je n'en suivrai point le détail; qu'un ou deux traits suffisent pour vous en faire juger.

Dès qu'on s'est fait un ami, l'on doit se déclarer pour lui dans toutes les occasions. Si donc il se trouve engagé dans quelque démêlé fâcheux, l'amitié ne permet point que l'on demeure dans l'inaction, que l'on se montre indifférent. Sans examen, sans réflexion, sans savoir de quelle part est la justice, on prend témérairement fait et cause pour son ami, on épouse sa querelle, on se charge de sa défense, on l'excuse, on le justifie; on va plus loin, on le venge... Souvent il a tort, il s'est laissé aller à une délicatesse déplacée, c'est un malentendu de sa part qui l'a mis dans la position où il est...

On le sait, on en convient même; n'importe, c'est un ami qui est offensé, l'amitié veut que l'on se montre complaisant, et cette complaisance on la fait consister à partager les ressentiments même les plus injustes. Il faut alors s'éloigner de certaines personnes qu'on estimait auparavant, rompre avec d'autres sans qu'on ait aucun sujet personnel de s'en plaindre, se déclarer contre celles-ci, quoique l'on dût s'en louer peut-être, poursuivre celles-là contre son gré, contre son inclination. Savez-vous quel est le signal auquel on se reconnaît entre amis? C'est le sacrifice de tous les devoirs offert sur les autels de l'amitié. C'est ainsi que la moindre étincelle peut allumer un immense incendie; en effet, plus l'amitié est vive, plus elle s'agite en tout sens, en faveur de l'ami qu'elle croit offensé. Elle appelle des témoins et des juges. Il se forme une assemblée tumultueuse; chacun prend parti selon ses dispositions, ou selon l'entraînement de l'occasion; l'on s'anime de part et d'autre; la contestation s'échauffe de jour en jour; combien alors n'est-il point facile de s'oublier? Que de traits envenimés! que de personnalités poignantes! quelles scènes! oh! bienheureux sont ceux qui n'en ont jamais été les témoins!

Faut-il prôner un ami dans certaines rencontres, où il s'agit de prétentions qu'il manifeste, que d'autres manifestent aussi avec plus de raison, c'est au zèle empressé que l'on montre alors, que se distinguent les vrais amis, les amis de cœur. Le plus souvent on ambitionne ce que l'on ne mérite pas : on brigue des emplois dont on est indigne, ou auxquels on est inhabile. L'ami qui sait tout cela, pour peu qu'il soit consciencieux, doit être cruellement embarrassé; que dis-je? l'amitié nous aveugle sur les défauts les plus évidents de ceux que nous aimons, parce que nous voudrions n'aimer rien que de parfait. L'amour-propre se met alors de la partie, et justifie pleinement à nos yeux le choix que nous avons fait. Nous n'en considérons plus l'objet que du côté le plus favorable; nous ne voyons rien au-delà, et, sans réflexions comme sans discernement, nous nous précipitons dans toutes les intrigues pour seconder ses desirs; nous l'appuyons de tout notre pouvoir; nous nous efforçons, à le faire réussir, tout notre crédit. Allons plus loin. Admettons que nous connaissions toute sa faiblesse, que nous soyons en état d'apprécier tout le ridicule de ses prétentions, eh bien! alors même, au lieu d'employer l'ascendant que nous avons sur lui à le faire rentrer en lui-même, à l'arrêter dans ses brigues téméraires, nous faisons éclater notre dévouement absolu, en nous déclarant encore plus ouvertement en sa faveur. Cependant l'intérêt commun en souffrira. Il nous faudra l'aider à écarter des concurrents d'autant plus redoutables; qu'ils ont plus de mérite personnel. Nous appellerons la calomnie à notre aide; nous nous efforcerons de déprécier leurs qualités éminentes; nous réussirons peut-être; et

les emplois les plus importants seront mal remplis, déshonorés, avilis.

Quel trouble alors, quelle confusion dans la société! Se maintiendra-t-elle au milieu de tant de désordres? Résistera-t-elle au choc des partis, aux menées de la cabale, résultat nécessaire de ces attachements particuliers que je blâme?

Malheureusement encore ce n'est là qu'une des scènes du tableau; considérons-le dans son ensemble. Les associations religieuses ne subsistent intactes qu'autant qu'est maintenue intacte aussi l'autorité des saintes lois et des sages règlements inventés par leurs fondateurs. Eh bien! ces lois et ces règlements contrarient à chaque instant le commerce mutuel des amitiés particulières. Ces inclinations ainsi gênées dans leurs mouvements par l'assujettissement à la règle, brisent tantôt un lien, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à un affranchissement complet. Ainsi, c'est en vain que la loi élève sa voix puissante, elle n'empêchera pas ces rendez-vous furtifs, ces entretiens mystérieux, ces parties de plaisir ménagées pour les jours même où tout le reste de la communauté observe le silence, s'occupe de la prière, ou se livre aux différents exercices de la discipline intérieure. Je ne dis rien de tout ce que ces infractions à la règle enfantent de plaintes, de murmures, de médisances, d'intrigues funestes à la subordination : pour si peu que l'on se connaisse, on juge aisément de ce dont on est capable dans ces moments de liberté indéfinie et inaccoutumée.

Si quelques scrupules s'élèvent au fond de l'âme de l'un des deux amis qui n'ose point encore rompre le frein, ils seront bientôt levés, ces scrupules, par les séductions de l'amitié, par ses pressantes sollicitations, par ses pernicieux conseils, par ses exemples plus pernicieux encore. Eh! ne faut-il pas, quand on s'aime, penser, parler, agir de la même façon. On craindrait de se déplaire réciproquement, si les mêmes principes ne déterminaient point les actions de l'un et de l'autre. Or, vous le savez, mes frères, telle est la dépravation du cœur de l'homme! Dans la concurrence du vice et de la vertu, c'est toujours le vice qui l'emporte; le Prophète-Roi l'a dit : Si vous vous liez d'amitié avec un pervers, son commerce vous pervertira. (*Psal. XVII, 27.*)

Admettons, si vous le voulez, que le penchant qui nous entraîne vers le mal soit moins rapide que je ne le suppose, on pécherait encore par complaisance pour son ami. Je l'ai dit en d'autres termes, la complaisance seule entretient l'amitié; il faut donc, pour qu'elle ne se rompe point, non-seulement que l'on ne se contrarie en rien, mais encore que l'on s'approuve en tout, et que l'on soit fidèle à une conduite uniforme de part et d'autre. Souvent tel individu paraît docile, régulier, exact, parce qu'il est encore isolé; livré à lui seul,

son impuissante timidité fait toute sa vertu. Qu'il se fasse un ami, et aussitôt, encouragé par ce nouvel appui, nous le verrons se montrer tel qu'il est réellement, secouer le joug, et se donner un libre essor.

Ce poison, chrétiens auditeurs, ne limite point ses ravages dans le cercle des amitiés particulières : insensiblement les autres membres du corps social reçoivent ses atteintes, et tout le corps s'en trouve bientôt infecté. On n'aime point, en effet, à porter seul tout le poids de la règle. On se trouve surchargé de tout celui que d'autres abandonnent; on finit par succomber, et soi-même on jette le fardeau. L'autorité murmure d'un tel désordre, elle voudrait le réprimer; mais l'autorité est méconnue. On ne saurait se résoudre à une dépendance qui n'est pas commune à tous. On a vu des divisions funestes, des schismes déplorables naître au sein des plus saintes sociétés, en altérer la discipline ou causer la ruine complète. Si l'on remonte à la source de tous ces maux, on trouvera toujours qu'ils ont eu pour cause première des attachements particuliers, formés d'abord entre un petit nombre de personnes, mais qui se sont étendus peu à peu, de manière à former un parti indomptable.

Voyez ces torrents impétueux qui rompent toutes les digues et qui désolent nos campagnes : ce sont des filets d'eau quasi imperceptibles, avant de s'être réunis, qui les ont formés.

Que vous dirai-je de ces hommes dégradés qui flattent leurs amis dans leurs déportements, qui les y entretiennent ainsi, qui se prêtent à tous leurs caprices, qui favorisent toutes leurs mauvaises actions. Hélas ! l'amitié mal entendue va souvent jusque-là; souvent elle va plus loin encore. N'a-t-on pas raison de s'opposer de bonne heure à l'explosion de sentiments de cette nature, et qui peuvent entraîner des conséquences si funestes ? Et pour quel motif, je vous prie, les excuserait-on ? Serait-il possible qu'on voulût les autoriser entre les chefs d'un établissement, comme ne pouvant produire en ce cas aucun résultat fâcheux ? erreur, mes très-chers frères. Ces sortes de liaisons nuisent souvent bien plus au bon ordre d'une maison que celles qui naissent entre des subalternes. L'exemple qui vient d'en haut est bien plus contagieux. Tout ce que font des supérieurs se remarque bien davantage ; leur conduite, d'ailleurs, touche à de bien plus grands intérêts. Rien de tout ce qui part du ressort d'une amitié de ce genre n'est indifférent ; chacun l'interprète selon la passion qui l'agite. On respecte jusqu'aux moindres volontés d'un supérieur, commandant seul et d'après ses inspirations personnelles ; on méprise celles qu'on soupçonne lui être inspirées par un tiers. On sait que l'amitié n'est point ordinairement une bonne conseillère. On se prévient, malgré soi, contre celui qui ne sait point voler de ses propres ailes ; on ne

lui accorde plus aucune confiance, et de là l'insubordination.

Ces paroles sont sévères, sans doute ; mais j'ai pu les proférer ici sans crainte de blesser personne. La vérité n'est jamais offensante pour ceux qui se montrent dignes de l'entendre.

Heureux celui qui n'aime son prochain qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu ! Les défauts qu'il aperçoit en lui ne le rebutent pas, et ses vertus ne sont point le principe unique des affections qu'il lui porte. Ne nous flattons pas d'aimer véritablement le Seigneur, si ce n'est pas ainsi que nous aimons le prochain.

Pour arriver à ce point, il faut, je le sais comme vous, soutenir bien des combats intérieurs, réprimer bien des inclinations, contraindre bien des désirs, étouffer bien des goûts, vaincre bien des répugnances, résister à bien des antipathies ; mais, si l'on aime Dieu sincèrement, cet amour rendra tout possible, parce qu'il présentera à notre charité un motif tellement grand de s'exercer sur tout le monde que nous ne pourrions plus nous-mêmes nous empêcher de céder.

Nous n'avons encore considéré les amitiés particulières que sous un rapport ; nous ne nous sommes entretenus que des amitiés intérieures ; nous avons vu tout ce qu'elles ont de dangereux pour le corps social ; examinons maintenant tout ce qu'elles peuvent faire de mal à ses membres, lorsqu'elles se forment en dehors de la communauté. Transportons la scène au milieu du monde.

SECONDE PARTIE.

En général, les liaisons étrangères ont le même principe que les liaisons domestiques, et elles s'entretiennent par les mêmes rapports mutuels de complaisance, de services, d'assiduités. Mais quels doivent être leurs effets chez les personnes appartenant à la vie religieuse, qui s'y livrent du fond de leur solitude ? Elles sont dirigées, ces personnes, je veux l'admettre avec vous, par les intentions les plus droites et les plus innocentes. Cependant, à juger d'après la faiblesse du cœur humain et sa perversité naturelle, ces liaisons doivent nécessairement, à la longue, leur inspirer le dégoût de leur état. Ce dégoût entraîne toujours à sa suite l'amour du monde, et l'amour du monde expose le salut à bien des dangers. Plût à Dieu, mes très-chers frères, que cette gradation affligeante ne fût imaginée par moi que pour exciter en vous de justes alarmes ! mais elle n'est malheureusement qu'une trop ordinaire réalité.

Quels que soient les objets des amitiés contractées en dehors de la société à laquelle on appartient, je ne mets entre eux aucune différence ; et ils doivent tous inspirer au religieux le dégoût de son état. Je ne sais pourquoi tout ce qui a du rapport avec le monde nous intéresse vivement. Tant soit peu que nous en ayons joui, nous

en portons l'idée partout. Elle nous préoccupe constamment ; que nous vaquions à des occupations sérieuses ou indifférentes, saintes ou profanes, n'importe. Si nous nous mettons en devoir de prier, de méditer, voilà que notre imagination, esclave de notre cœur, lui présente aussitôt tout ce qui caresse ses désirs. La mémoire trop fidèle nous retrace le souvenir de ce qui a frappé nos yeux et nos oreilles. Nous y réfléchissons malgré nous ; tout nous revient : le ton, les manières, l'expression. Nous nous apercevons enfin que nous nous égarons. Nous cherchons à revenir sur nos pas, à reprendre le cours de nos exercices ; mais ils nous paraissent sombres et tristes, tandis que ce qui nous occupait, il n'y a qu'un instant, nous était agréable et doux. Nous ne voudrions pas manquer à nos devoirs ; mais nous en sommes continuellement détournés par la pensée de cette amitié que nous avons liée et que nous songeons à entretenir. C'est ainsi que le temps s'écoule entre l'envie d'obéir à la règle et celle plus forte encore d'écouter la voix du plaisir. Ces deux sentiments se combattent ; le dernier finit par l'emporter, et voilà le dégoût.

Cependant on s'est fait violence, on a résisté bien longtemps ; mais c'est bien là précisément ce qui a produit le résultat que je viens de vous signaler. A force de contrarier ainsi un penchant auquel on eût dû demeurer étranger, on s'est fait une gêne, une contrainte inexprimable de l'assujettissement à de pieuses observances. La tiédeur est survenue, le Seigneur a diminué l'onction de sa grâce, à mesure qu'il s'est vu moins aimé, et l'amour que l'on avait pour lui s'est affaibli en proportion de l'extension qu'a prise cette amitié qui se rapporte à l'une de ses créatures.

Mais c'est là une passion véritable dont vous faites le tableau, me dira-t-on ; ce n'est point simplement de l'amitié. L'amitié n'admet pas de ces transports fougueux qui troublent l'esprit et qui enchantent l'âme. Deux amis se voient avec plaisir ; mais ils se quittent sans une trop grande peine. La jalousie, les défiances, les soupçons n'empoisonnent point ce commerce, et dès lors on y songe bien moins que vous ne le supposez.

Ah mes frères ! détrompez-vous. L'amitié est bien aussi une passion ; elle n'a point les emportements de l'amour ; mais elle n'est pas sans vivacité, alors surtout que son objet est dans le monde, et qu'à chaque pas elle rencontre des obstacles plus ou moins difficiles à surmonter. Eh ! peut-il en être autrement, lorsqu'elle a pris possession du cœur d'un religieux ? Les désirs naissent en foule, ils s'irritent en proportion des contradictions qui leur sont opposées.

La clôture est un mur de séparation qui s'élève entre le monde et les communautés religieuses, par conséquent entre les amis appartenant aux uns et aux autres. Or, je vous le demande, quel servage ! on ne

peut se voir, se parler, se réunir quand on le veut et comme on veut. De ces embarras, de ces traverses naissent l'inquiétude et l'ennui. Le joug du Seigneur s'appesantit ; on ne traîne qu'avec peine les fers trop lourds de la solitude ; on cherche à s'en affranchir, ou du moins à en diminuer le poids, en se permettant mille transgressions. La conscience en murmure, ses retours sont cent fois amers ; et qu'est-ce alors que cet asile de paix dans lequel on s'était retiré, pour se livrer à la pratique de toutes les vertus religieuses, et servir Dieu sans distraction, sinon un fâcheux exil, une prison insupportable, un séjour de douleur et d'angoisses ?

Une âme ainsi dégoûtée de son état est bien accessible à toutes les impressions du monde. On l'a fui, on s'est arraché à ses enchantements, parce que l'on aimait la vie religieuse et les devoirs qu'elle impose. Maintenant que le dégoût est survenu, on reviendra nécessairement au monde, ou bien il sera l'objet des plus cuisants regrets. Oh ! que l'on est disposé alors à se laisser séduire par ses charmes, à approuver ses usages, applaudir à ses maximes, aimer sa liberté, se complaire au milieu de ses folles joies. La simple vue du monde est un danger pour le religieux tiède et languissant : quel effet produira donc sur lui le spectacle du monde adroitement présenté par l'amitié qui embellit tout, qui donne du prix à tout ?

De quoi donc s'agit-il, je vous prie, dans ce commerce réciproque que l'on entretient de part et d'autre ? Entendez-vous ces conversations ? Remarquez-vous ces privautés, ces manières ? Ne sont-ce point des conversations mondaines ? Tous les usages mondains ne sont-ils pas là ? N'est-ce pas la nouvelle du jour, la saillie qui circule dans les divers cercles de la ville, la chronique scandaleuse du moment qui fait le sujet de tous ces pourparlers ? N'est-ce point une brochure frivole, un livre immoral peut-être que l'on se communique, et dont on applaudit l'auteur ? Ecoutez bien : Parviennent-ils jusqu'à vous ces discours dans lesquels on vante les qualités, les talents, le bon ton, la mode, qui sont au goût du monde ? Ce n'est pas tout.... Ah ! ne prêtez plus l'oreille. Si vous avez conservé la pureté du cœur, vous rougiriez ; car maintenant on s'exerce à des allusions, à des équivoques, à des jeux de mots, à l'aide desquels on cherche à présenter, avec quelque bienséance, des images que l'on aurait honte de produire à découvert. Que sais-je encore tout ce qu'on pense, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait entre amis ? Quoi qu'il en soit, l'imagination du religieux détraquée se transporte au milieu du monde, lors même que son corps est dans sa cellule, et elle y joue le rôle qui la flatte le plus. L'illusion supplée à la réalité ; elle produit le même effet ; et, sans s'en apercevoir, on se retrouve, dès qu'on réfléchit

sérieusement, aussi mondain que si on vivait au milieu du monde.

Voilà, mes frères, ce qu'on rapporte dans sa solitude, au retour de ces relations durant lesquelles un cœur déjà bien dégoûté de son état, s'est épanché avec toute la complaisance qu'inspire l'amitié; et cet esprit de mondanité, que l'on a puisé dans des relations étrangères, se retrace ensuite jusque dans les moindres démarches. Vous reconnaîtrez aisément ceux de vos frères qui seront tombés dans les écarts contre lesquels je m'efforce de vous prémunir. Vous les reconnaîtrez à une façon singulière de se mettre et de se tenir, à cet art étudié de composer, sous des ajustements simples et modestes par eux-mêmes, tout ce que la vanité a de plus recherché; à ces grâces affectées qu'ils se donnent, à ces propos frivoles et peu réservés qu'ils se permettent, à ce ton d'aisance mêlé de grandeur, qui ne leur était point ordinaire autrefois; enfin à cette envie démesurée de plaire et de se distinguer qu'ils font éclater en tout et pour tout. N'en doutez pas, telles doivent être en effet les suites d'une amitié dans laquelle le monde est en part. Nos faiblesses, nos passions laissent tout l'avantage à cet irréconciliable ennemi de notre salut. L'homme religieux est plus aisément perverti par l'esprit du monde que le monde n'est touché par l'esprit religieux. Les commencements d'un attachement de ce genre auront été, tant qu'il vous plaira, pieux, charitables, édifiants, car, pour ne point effaroucher la dévotion qu'il veut combattre, le monde joue d'abord à merveille la perfection chrétienne; il se condamne lui-même, il gémit de son propre joug; il émet les principes les plus purs, il professe les doctrines les plus morales; mais bientôt il deviendra plus libre, il changera peu à peu de langage et de ton, il lèvera le masque, et il insinuera son venin avec d'autant plus de succès, qu'il aura, dès l'abord, inspiré plus de confiance.

Que de dangers, après cela, n'a point à redouter l'homme des cloîtres et des communautés religieuses, si, dégoûté de son état, il est en outre tout plein de l'esprit du monde! Une liaison qui déjà lui a fait faire tant de progrès vers le crime, ne tardera point à l'y plonger.

Peut-être précipité-je un peu trop le dénouement. Je franchis d'un seul pas de vastes intervalles, au-delà desquels on est bien résolu de ne point aller. Ah! mes frères! on se croit dans cette disposition, on peut y être sincèrement; mais pour combien de temps, je vous le demande? Ne vous étonnez point encore de la sévérité de mes jugements; raisonnons.

Quoi donc! me direz-vous, cette amitié, quoique existant entre des personnes d'une vertu et d'une probité reconnues, cette amitié, qui n'a rien en elle-même que d'honnête et d'innocent, parce qu'elle serait em-

preinte de cette sensibilité, de cet em-
sément qui font le charme de la vie, parce qu'elle unirait des gens du monde et des personnes vouées à la religion, doit être interrompue, et elle peut présenter de graves dangers pour le salut. Ce serait là une de ces occasions funestes dans lesquelles il convient de s'arracher l'œil, de se couper le pied, pour éviter un sujet de scandale! Oui, mes chers auditeurs, et la singularité de cette dernière observation ne change rien à ma façon de penser.

Vous êtes trop éclairés vous-mêmes pour ne point reconnaître avec quel soin doivent être ménagées les précautions propres à vous assurer les jouissances des biens éternels. Trop de gens se font illusion en croyant qu'elles ne doivent avoir pour objet que des excès contre lesquels nous protégent déjà l'honneur, la bienséance et le respect de nous-mêmes. Mais ces fautes, qui, quoique légères, n'en alarment pas moins une conscience délicate, voilà ce qui doit exciter notre surveillance de tous les jours et de tous les instants. Or, ces fautes sont si faciles à commettre dans les actes les plus ordinaires du commerce entretenu avec des gens du dehors, que j'ose dire qu'elles deviennent alors quasi inévitables. Ce sont mille idées, mille désirs, mille retours dans lesquels il entre de la complaisance pour l'objet aimé; ce sont des goûts, des sentiments, je ne sais quoi de tendre et d'affectueux que l'on éprouve en songeant à lui. De là une préoccupation continuelle qui détruit la ferveur; de là le relâchement qui entraîne les infractions à la règle; de là l'oubli des devoirs les plus sacrés, de là les fautes mortelles.

Mais même, et sans examiner ici ce que ces sortes de liaisons mondaines peuvent produire de contraire à nos engagements, sans nous arrêter à cette idée qu'elles ont pour premier résultat de ressaisir en quelque sorte la victime de dessus l'autel, de porter sur les hauts lieux si souvent pros crits et anathématisés dans les saintes Ecritures, des vœux qui ne doivent être offerts que dans le saint temple, quel avantage peut-on espérer de ces amitiés? Les considérera-t-on comme un commerce d'esprit et de lumières? Jamais en effet le monde n'avait affiché autant de prétentions que de nos jours, à tout savoir, à tout approfondir. Il n'est rien dans les sciences de si abstrait qu'il ne pénètre, de si subtil qu'il ne saisisse; et cependant jamais il ne mérita moins d'être consulté, et d'être pris surtout pour guide ou pour modèle, parce que jamais sous le pompeux étalage d'une érudition éblouissante il ne s'était montré plus ennemi de la vérité, plus adroit à la déguiser, plus audacieux à l'attaquer, plus constant à la poursuivre, plus déterminé à la détruire, si sa puissance pouvait aller jusque-là. Ecoutez ses discours; ils ne sont qu'un tissu de sophismes captieux, de recherches téméraires, de systèmes hasardés, de conjectures hardies, d'opinions singulières, de décisions fausses et tranchantes. Il se livre

au plus étrange abus de tous les talents ; l'esprit qui l'âme n'est autre que l'esprit infernal.

Dira-t-on que c'est dans ces leçons seulement que l'on peut apprendre les règles de cette urbanité, de cette politesse exquise qui donnent tant d'avantages dans la société à ceux qui les possèdent parfaitement ? Mais hélas ! et qu'est-ce donc que tout cela, sinon l'art de feindre agréablement des sentiments que l'on n'a pas, de déguiser son âme, de paraître s'intéresser à ce qui ne touche point, de se montrer indifférent pour ce qui touche le plus vivement, de louer ce que l'on méprise, d'affecter du mépris pour ce que l'on estime, de manifester une fausse joie quand on est cruellement blessé, de simuler l'affliction lorsqu'au fond du cœur on se réjouit, de jouer, en un seul mot, toutes sortes de personnages selon les circonstances et les occasions, et de n'être jamais soi-même.

Opposera-t-on qu'on est curieux de connaître les mœurs du siècle ? et dans quel but, je vous prie ? Ce n'est point là qu'on trouve des sujets d'édification : les mœurs du siècle ! Dieu ! quelles mœurs !

Une vie aisée et délicieuse, voilà l'objet de tous les désirs, le mobile de toutes les actions. La vanité y a fixé son empire ; elle y brille avec tout l'éclat qu'elle sait se donner. Le luxe y épuise tout ce que l'art et la nature produisent de plus riche et de plus merveilleux. La licence la plus effrénée y étale son dévergondage. Toutes les passions s'y agitent, s'entrechoquent, jettent le masque, et y affichent leur effronterie. Que vous importe de savoir tout cela ? que vous importe d'étudier de telles habitudes ? Eh ! n'en craignez-vous pas le contact ? Remarquez bien que je n'ai garde moi-même de vous en présenter le tableau détaillé. Je me

borne à soulever un coin du voile qui vous dérobe le spectacle trop séduisant, hélas ! de prodigieuses infamies. Mais que dis-je ? vous n'ignorez pas le monde, mes très-chers frères ; vous savez bien quel il était quand vous l'avez si solennellement quitté. Eh bien, il ne s'est pas converti ; tel il vous apparut autrefois, au moment où vous prîtes la résolution généreuse de vous soustraire à ses dangers, tel il est encore aujourd'hui. Pourquoi donc changeriez-vous de conduite à son égard ? pourquoi cherchiez-vous à renouer des liens que vous n'avez pas rompus sans motifs.

N'imaginez point toutefois qu'en vous signalant les funestes effets des attachements contractés par les personnes vouées à la vie religieuse, je veuille produire dans vos cœurs un vide désolant et qui serait contraire à votre bonheur ici-bas. « On ne vous dit pas de ne rien aimer, s'écrie à ce sujet saint Augustin : *Non vobis dicitur ut nihil ametis.* » Pousser la conséquence de la doctrine que je vous ai développée jusqu'à ce point, ce serait livrer l'homme à une indolence stupide qui le dégraderait. « Aimez donc, mais choisissez un objet digne de votre amour : *Amate, sed quid amatis videte.* »

O mon Dieu ! qui nous donnera des ailes comme à la colombe, pour nous élever jusqu'à vous, au travers d'un si grand nombre d'objets sensibles vers lesquels une inclination trop naturelle ne cesse de nous entraîner, afin de ne rien aimer que ce que vous aimez vous-même, et de la manière que vous l'aimez, et qu'unis avec vous, comme avec nos frères par les nœuds d'une charité aussi pure et aussi parfaite, nous puissions l'être durant toute l'éternité. Ainsi soit-il

PANEGYRIQUES.

I. PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL (23*).

Sapientiam ejus varrabunt gentes et laudem ejus amovunt ab Ecclesia. (Eccli., XXXIX, 14.)

Les peuples raconteront les traits de sa sagesse et l'Église retentira de ses louanges.

Salomon éclairé de l'esprit de Dieu aurait-il donc vu dans les siècles à venir le sage dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, ou bien Vincent de Paul se serait-il formé sur le modèle que traça Salomon ?

(23*) « Jamais, » dit l'éditeur des sermons du P. Dessauiret, « nous n'avons mieux joui et mieux profité de la lecture d'un panégyrique, que lorsque nous nous sommes donné le soin de commencer par lire aussi un abrégé judicieux de la vie du saint qui en est le sujet. Nous croyons que ce sentiment est général. » C'est pourquoi en tête de chaque panégy-

rique de son auteur le judicieux éditeur a donné un abrégé de la vie du saint dont l'orateur allait faire l'éloge. En l'imitant, nous serions tombé dans un double emploi. Mais nous renvoyons pour la vie de chaque saint dont nous allons reproduire le panégyrique à notre *Dictionnaire d'Hagiographie*.

l'auteur de son existence, qu'il tient les regards attachés, afin de contempler sans cesse les perfections du Très-Haut, d'étudier sans interruption ses volontés suprêmes, et de s'y conformer scrupuleusement. Ainsi éclairé, muni des connaissances les plus sublimes, il court les répandre de tous côtés, à l'édification des princes et des peuples, comme l'étoile du matin répand la bienfaisante rosée qui fertilise nos campagnes.

Cette esquisse, mes très-chers auditeurs, n'est-elle point celle du magnifique tableau que j'entreprends de dérouler à vos yeux ? La prophétie qui promet au héros dont elle dessine largement les principaux traits, l'estime et la vénération des siècles à venir, n'a-t-elle pas trouvé son application et son accomplissement dans les contrées heureuses qui virent naître et qui possédèrent le vénérable Vincent de Paul. Depuis plus de cent ans, il a cessé d'être sur la terre, et cependant il vit encore tout entier dans ces établissements qu'il fonda, et qui semblent comme palpitants de l'esprit dont il était animé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il vit, et il ne cessera point de vivre dans l'Eglise de Jésus-Christ ; car là ne périra point sa mémoire ; là, sera révééré jusqu'à la consommation des siècles, le grand homme qui y fut proclamé saint, et l'illustre apôtre dont les travaux prodigieux lui furent si éminemment utiles. Mêlons notre voix à la sienne, afin de célébrer les louanges de Vincent. Qu'instruits à son école les jeunes élèves qui m'entendent, étudient dans l'exemple de ses vertus le beau modèle de perfection chrétienne qu'il leur offre, et qu'au récit des succès de son zèle, ils s'excitent à exercer dignement le ministère.

PREMIÈRE PARTIE.

Dire de saint Vincent de Paul, qu'il fut véritablement humble, c'est annoncer toutes les vertus qui en firent un grand saint au jugement de l'Eglise, et un grand homme au jugement même du monde ; car le monde, dont la morale est si opposée aux principes de l'humilité évangélique, en emprunte presque toujours les dehors, afin de couvrir la honteuse nudité de son orgueil et de s'arroger l'estime qui n'est due qu'à la seule vertu.

Or, parce que Vincent de Paul fut véritablement humble, selon l'esprit de l'Evangile, vous le verrez toujours, égal à lui-même, posséder parfaitement son âme, quelle que soit sa fortune, au milieu des revers comme au sein de la prospérité, dans la bassesse comme dans l'élévation ; vous le verrez marcher sûrement à la lumière d'une foi pure et simple, dans les ténèbres que l'hérésie et l'impiété ont répandues autour de lui ; vous le verrez toujours, supérieur aux surprises de la cupidité, faire éclater, dans toutes les circonstances, le désintéressement le plus noble et le plus généreux ; sans passions, sans amour-propre

sans faiblesse, non point qu'il soit exempt des misères inséparables de l'humanité, mais parce que son humilité profonde en fait surgir toutes les vertus qui ont été et qui seront à jamais l'objet de l'admiration des hommes.

La Providence le fit naître dans une basse condition. Les membres de sa famille étaient réduits à travailler de leurs mains le petit champ de leurs aïeux ; et sans doute Vincent de Paul aurait été réduit à la même nécessité, si l'étendue de sa piété et la pénétration de son esprit n'avaient fait préjuger qu'il deviendrait un jour un digne ministre des autels, et que peut-être il parviendrait à tirer sa maison de l'état obscur qu'elle ne souffrait qu'avec peine : tels étaient l'opinion et le désir des auteurs de ses jours. Ces vues ambitieuses ne sont que trop ordinaires parmi les hommes. Il est naturel que l'on cherche à se faire à soi-même un sort plus honorable et plus avantageux que celui auquel la naissance destine ; mais ces idées n'étaient point celles du vertueux enfant que l'on jeta, sans qu'il le désirât, dans une carrière nouvelle pour lui, et dans laquelle cependant il fit concevoir, dès l'abord, les plus brillantes espérances. Bientôt ses étonnants succès lui attirèrent des disciples nombreux. Il put, au prix des soins qu'il leur donna, et que certaines gens ont le mauvais esprit de regarder comme humiliants, suppléer à ce que la pauvreté des siens ne leur permettait point de faire pour lui. Ce fut donc à son propre travail qu'il dut le bonheur de terminer ses études, et de se rendre en peu de temps digne du sacerdoce.

Dès les premiers jours de sa consécration, sa réputation et de sagesse et de savoir lui aurait mérité une place distinguée dans le sanctuaire. L'estime et la reconnaissance désiraient la lui voir occuper ; mais ce vœu ne fut jamais celui de son cœur, et plus il réfléchissait sur la sainte dignité à laquelle il venait d'être promu, plus il était frappé de la pensée de son néant, et s'humiliait aux pieds de Dieu.

Cependant il ne pouvait échapper à sa célébrité. D'une part, la perspective la plus flatteuse pour un ambitieux s'offrait à lui dans l'avenir ; d'autre part, des espérances de fortune lui étaient offertes, lorsqu'engagé dans un voyage sur mer, il fut réduit à l'esclavage par des corsaires. Une autre âme que la sienne eût été vivement affectée d'une infortune aussi cruelle. Quel épouvantable contre-temps ! En effet, voir s'éteindre en un instant l'espoir le plus flatteur, tomber entre les mains des barbares, pour traîner, au milieu d'eux, accablé sous le poids des chaînes, et loin de la patrie, une vie toute de douleurs et d'outrages ; quelle situation ! Mais soumis avec le plus parfait abandon aux décrets de la Providence divine, il n'est point ébranlé d'un revers aussi grand qu'inattendu. Il conserve dans la demeure des infidèles qui l'ont réduit en esclavage, cette douce sérénité qu'il avait

au sein de sa famille. L'Eternel est toujours présent à son esprit ; c'est à lui qu'il rapporte ses peines et ses humiliations. Il lui offre toutes ses souffrances en expiation des fautes que lui reprochait son humble conscience, et qu'il s'exagère peut-être. Sa résignation, sa patience lui attirent les respects des Mahométans eux-mêmes ; ses fers sont rompus par eux et ils le rendent à sa patrie, où il ramène un apostat qu'il a fait rentrer dans le giron de l'Eglise. Combien est grand, chrétiens mes frères, l'ascendant de la véritable piété ! Combien est fort l'empire de la vertu ! Telles furent les prémices de l'apostolat auquel le Seigneur destinait Vincent.

De retour en France, quelle carrière nouvelle s'ouvre devant l'esclave affranchi, que la Providence a pris sous sa protection ! Il est chargé d'une mission importante et admis auprès de son roi, de ce Henri si bon, si généreux, si cher au peuple français. Vincent en est accueilli avec distinction. La reine Marguerite de Valois lui fait le même honneur, et des cachots infects de la barbarie, il se voit presque miraculeusement transporté sous les voûtes de marbre du Louvre. Bientôt sa gloire se répand ; la renommée publie son mérite, et tout ce qu'il y a de distingué dans le royaume par la sagesse et la science recherche son intimité. Nous ne citerons que les cardinaux de Bérulle (24), de Richelieu, François de

(24) Le cardinal de Richelieu, à raison des hautes fonctions qu'il remplit, et de l'éclat de son administration, est connu de tout le monde ; le cardinal de Bérulle l'est moins, et cependant il ne mérite pas moins de l'être. Issu d'une famille depuis longtemps illustre, il préféra la carrière du sacerdoce à celle des armes ; et jeune encore, il se distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, dans laquelle, en présence du roi de France, l'illustre Duperron confondit Duplessis Mornay, surnommé le Pape des huguenots, au sujet des 500 erreurs du livre intitulé : *Des abus de la Messe*, et dont ce dernier fut l'auteur. (a)

Henri IV en fit ensuite son aumônier. Pendant qu'il remplissait ces fonctions, il fonda la congrégation de l'Oratoire, et il en fut le premier général. Les services qu'il avait rendus, ses vertus et ses talents lui méritèrent le chapeau de cardinal que Urbain VIII lui envoya. Sa modestie était extrême ; il refusa plusieurs évêchés, auxquels l'avaient nommé successivement Henri IV et Louis XIII, et mourut, en disant la messe, le 2 octobre 1629. On ne saurait faire un plus bel éloge du cardinal de Bérulle qu'en rappelant la haute idée qu'en avait le cardinal Duperron. « Si vous voulez, disait-il, convaincre des hérétiques, envoyez-les-moi ; si vous voulez les convertir, adressez-les à François de Sales ; mais, si vous voulez les convertir et les convaincre tout à la fois, c'est à M. de Bérulle qu'il faut les envoyer. »

(25) La maison de Gondy, la maison de Retz. Albert de Gondy, dit le maréchal de Retz, Pierre de Gondy, son frère, évêque de Langres, et plus tard archevêque de Paris, Henri de Gondy, neveu du précédent et son successeur à l'archevêché de

Sales, Lamoignon, et les membres divers de cette maison de Gondy, si grande et si puissante alors (25).

Quels étaient donc les desseins de Dieu sur le grand saint dont je me suis proposé de vous retracer l'histoire ? Voulait-il, en l'élevant si haut, récompenser son humilité, et nous donner un exemple frappant de la vérité des paroles du cantique : *Exaltavit humiles* ? (Luc., I, 52.) Voulait-il faire éclater sa vertu d'une manière plus brillante encore, en le soumettant à une épreuve pareille ? chrétiens, les décrets d'en haut sont impénétrables ; contentons-nous de les adorer, et remarquons toutefois que la position nouvelle de saint Vincent de Paul est le plus dangereux des écueils pour le plus grand nombre des hommes. Combien en est-il qui, purs et saints dans la misère et dans l'obscurité, ont cessé de l'être dans la grandeur, se sont laissés séduire par la pompe de son appareil, et sont lâchement tombés aux pieds de l'idole pour l'encenser, oubliant ce qu'ils furent jadis, dans l'espoir de le faire oublier aux autres ? Combien qui, s'échappant d'auprès de leurs égaux, cherchent à se lancer dans une sphère supérieure, et affectent la vaine représentation de la grandeur qui ne leur attire souvent que la raillerie et le mépris ?

Quant au saint que nous honorons, l'adversité ne put l'abattre, la fortune ne put l'enorgueillir. Le maître auquel il avait voué

Paris, et enfin le fameux cardinal de Retz, dont Vincent de Paul fut précepteur : tels sont les personnages qu'entend désigner ici le Père Dessauret.

A cette liste des amis du héros de la charité chrétienne, nous ajouterons, nous, le bisaïeul de l'un des écrivains les plus célèbres de notre époque, de M. le comte de Lacépède, qui, dans son histoire générale de l'Europe, parle de saint Vincent de Paul ainsi qu'il suit :

« Six mois auparavant (avant la mort du cardinal Mazarin) la France avait perdu un homme de bien, autrement digne des hommages du monde que le cardinal Mazarin ; saint Vincent de Paul avait été enlevé aux pauvres et aux malheureux. Animé par le dévouement le plus admirable pour tous ceux dont il pouvait soulager l'infortune, plein de courage contre les actes arbitraires et les abus de pouvoir, ayant souvent pendant les temps de la Fronde, parlé à la régente avec la fermeté d'un bon citoyen et le zèle d'un ministre évangélique, il laissa en mourant des richesses bien différentes de celles de Mazarin : le souvenir de tant de grands services, et particulièrement de ces conférences dictées par une piété si douce, de ces retraites spirituelles si touchantes, de la grande part qu'il avait eue à l'établissement des hôpitaux de la Salpêtrière, de Bicêtre, de la Pitié, du nom de Jésus pour les vieillards, l'institution si attendrissante des Enfants-Trouvés, et la fondation des filles si respectables de la Charité pour le soin des pauvres malades. Les amis de l'humanité ne prononceront jamais son nom qu'avec respect ; et combien il est doux de répéter l'éloge de cet homme immortel pour celui dont le bisaïeul était honoré de l'amitié de ce héros de la vertu ! »

Rosny ne se trompait point ; l'avantage qu'il avait eu sur Mornay contribua grandement en effet à lui obtenir la pourpre romaine.

(a) Ce fut à cette occasion qu'Henri IV dit à Sully ; *Mon ami, le pape des protestants est terrassé ;* et que Sully répondit au roi : *Vous avez grande raison d'appeler Mornay pape, car il fera de Duperron un cardinal.* M. de

son existence était à ses yeux trop au-dessus de ce qui éblouit le mondain. La gloire, la majesté du Dieu qu'il contemple du fond de l'abîme de son humilité (passez-moi le mot), efface le prestige des illusions qui l'environnent et dont il apprécie la frivolité et le néant. Aussi, qu'il se trouve dans le palais des rois, quand ses devoirs lui imposent l'obligation d'y paraître, qu'il habite dans la cabane des pauvres, lorsque, libre de suivre les généreuses inspirations de son cœur, il peut y soulager la misère, y apaiser la douleur, Vincent de Paul est toujours le même, plein de douceur et de charité, aimant également tous ses frères, et toujours prêt à leur rendre à tous les services les plus humiliants.

C'était surtout dans les occasions où l'amour-propre pouvait le surprendre, qu'il se rappelait à lui-même, et qu'il rappelait aux autres l'obscurité de sa naissance comme le préservatif assuré des retours insidieux de l'orgueil; sage précaution sans doute, mais dont la vanité pouvait encore tirer avantage, à raison de l'extraordinaire élévation actuelle du saint. Attendez, mes chers auditeurs, une occasion vaise présenter, où le plus fort aurait faibli, où le plus brave eût été vaincu, et dont il sortit triomphant.

Vincent était en quelque sorte parvenu à l'apogée de sa gloire ici-bas. Sa réputation d'homme de bien et d'homme sage lui avait assuré l'estime et la vénération de tous; tout à coup une accusation infamante est dirigée contre lui, et sa justification paraît humainement impossible. Que lui importe! sa conscience ne lui adresse aucun reproche; son âme est sans tache, et il ne redoute que les jugements de celui qui sonde les cœurs et les reins. Ces jugements, quand les temps seront accomplis, le trouveront exempt de souillure. C'en est assez pour lui donner le courage de supporter avec fermeté les mépris de tous ceux auprès desquels la calomnie trouve accès. Il n'en continua pas moins, avec calme et sécurité, ses pieuses et charitables pratiques, et une conduite aussi étrange eût suffi pour faire son apologie, quand même le véritable auteur du crime qu'on lui imputait n'aurait point, par des aveux tardifs, dissipé les soupçons injurieux que le concours des circonstances les plus étonnantes avait accumulés sur sa tête.

L'humilité de saint Vincent de Paul fut grande; ce qui précède l'établit. Sa foi ne fut pas moins admirable, et toujours simple et pure, semblable à celle d'Abraham, elle ne cessa point d'être la règle invariable de sa conduite.

(26) Le P. Dessauert veut sans doute parler ici des décrets de saint Vincent de Paul avec le fameux abbé de Saint-Cyran; mais on sait que les écrivains qui nous ont transmis les faits relatifs aux querelles du jansénisme ne sont point parfaitement d'accord sur la conduite que tint saint Vincent de Paul en cette occasion, non plus que sur les torts de l'abbé de Saint-Cyran.

Il est vrai que les deux écoles, dont ces écri-

La foi, telle que notre religion sainte la prescrit, mes chers auditeurs, considérée dans son principe, répand autour d'elle des rayons étincelants qui la font admirer. Toutefois, ne craignons point de l'avouer, quand on la considère dans le détail des mystères jusques auxquels elle doit s'étendre, son flambeau pâlit, les ténèbres surviennent, une orgueilleuse curiosité voudrait voir et comprendre ce qu'elle doit se borner à croire, ou bien elle ne se soumet à croire que ce qu'elle voit et ce qu'elle comprend. Voilà précisément ce qui fait que l'homme substitue souvent aux éternelles vérités de la révélation les prétendues découvertes d'une raison présomptueuse, aux principes d'une saine morale les vaines spéculations d'une fausse philosophie, et aux pratiques d'un culte sublime une piété froide et oisive. Mais une foi sincère admet toute la révélation et toutes ses conséquences, sans répugnance comme sans examen; et, repoussant avec indignation toutes les rêveries des hommes, elle s'abandonne avec confiance à la sagesse du guide suprême qui la dirige au milieu de tous les mystères dont il sème sa route, parce qu'elle croit à sa providence et qu'elle espère en sa bonté.

Telle fut la foi de saint Vincent de Paul, aussi soumise qu'éclairée, aussi ferme que vive. Un seul trait de sa vie suffit pour nous la faire apprécier. L'erreur depuis longtemps vaincue s'agitait encore dans ses chaînes; elle avait recouvré des forces suffisantes pour en soulever le poids, et ce monstre était redevenu dangereux pour la France, avec d'autant plus de raison qu'il n'essayait plus ses ravages à force ouverte, et que l'adresse de ses manœuvres était telle que les sentinelles de la vérité ne les apercevaient pas toujours.

L'un de ses principaux satellites entreprit de séduire saint Vincent de Paul déjà célèbre parmi les vrais croyants, pour en faire un prosélyte à l'erreur. C'était un homme insinuant, habile, doué d'un esprit supérieur, et plein de souplesse. Un extérieur modeste, une morale sévère l'annoncèrent d'abord à Vincent comme un personnage humble, mortifié, plein de zèle. Il s'établit entr'eux un commerce assidu d'estime et d'amitié réciproque. Vient enfin le jour où l'hypocrisie lève le masque, et laisse entrevoir au saint prêtre de Jésus-Christ l'affreux secret qu'il recevait dans son sein : c'était le projet de détruire une religion dont il affectait les dehors édifiants, et de saper les fondements de l'autorité de l'Eglise qu'il avait feint jusqu'alors de reconnaître et de respecter (26).

vains opposés l'un à l'autre professent les principes, peuvent les faire soupçonner, sans grande injustice de quelque exagération, chacun dans son sens. Pour justifier cette opinion, il nous suffira sans doute de les nommer. Ce sont D. Clémencet, dans son *Histoire de Port-Royal*, et Collet, dans ses *Lettres critiques* publiées sous le nom du prieur de Saint-Edme.

Quoi qu'il en soit, au reste, nos lecteurs nous sau-

Cette découverte fit frémir Vincent, toute la vivacité de sa foi se souleva instantanément contre un aussi grand scandale; et, fidèle aux enseignements de l'Apôtre, il rompt avec l'ennemi de son Dieu et cesse toute relation avec lui. Ce n'est pas qu'il n'eût et le talent et la doctrine nécessaire pour démêler la vérité au milieu de tous les raisonnements du sophiste, mais il jugea que, quand une fois l'erreur est parvenue dans l'esprit humain à un tel excès, le retour à la bonne voie est presque impossible, que la controverse et la dispute n'ont d'autre résultat alors que d'irriter l'orgueil, et que, si dénuée de toute espèce d'ornements, l'auguste fille du ciel ne parvient point à dissiper l'aveuglement de l'incrédule ou du fanatique, on

peut dire de lui ce que le Seigneur disait au prophète du peuple ingrat vers lequel il le députait : Il a des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et un cœur pour ne point aimer.

Aussi la profession de sa foi était-elle toujours aussi naïve que le sentiment qui la produisait. O vous, âmes pieuses dont François de Sales confia la direction à ses sages conseils, vous tous qui aviez eu le bonheur de le choisir pour gouverner votre conduite, rendez témoignage à la pureté, à la naïveté de son cœur. Avec quelle sagesse il dirigea vos pensées et vos actions dans ce conflit d'opinions dangereuses qui agitaient alors tous les esprits. Il était difficile d'éviter le double écueil qui menaçait la croyance catholique sans donner ou dans

ront gré peut-être de leur donner quelques détails à ce sujet.

On sait que Michel Baïus, professeur d'Ecriture sainte dans l'université de Louvain, avait hasardé sur la grâce un système en opposition avec les croyances de l'Eglise catholique, système que la Sorbonne censura en 1560, et que condamna le pape Pie V dans sa bulle du premier octobre 1567. Les principales erreurs de Baïus consistaient dans les propositions suivantes :

L'état naturel de l'homme est l'état d'innocence. Cet état lui est dû, et Dieu n'a pu le créer pour un autre. Ses mérites en cet état ne peuvent point être appelés des dons de la grâce. Il peut alors mériter la vie éternelle par les seuls secours de la nature. Depuis la chute d'Adam, les œuvres de l'homme, faites sans la grâce, sont des péchés : en conséquence toutes les actions des infidèles sont des péchés, et les vertus des philosophes sont des vices. Tout ce que fait le pécheur est péché. Tout crime est de telle nature qu'il peut souiller son auteur et toute sa postérité comme le péché originel, etc.

Cette doctrine désespérante trouva des partisans. Verger-de-Hauranne, abbé de Saint-Cyran, en adopta les bases, après s'être livré, pendant fort longtemps, à la lecture des S. Pères et des conciles. Il inspira ses idées à Jansénius et à un grand nombre de théologiens. On sait que l'évêque d'Ypres les développa dans son *Augustin*. Ce prélat mourut, et Saint-Cyran, inconsolable de la mort de son ami, s'efforça de répandre sa doctrine. Il regardait comme une conquête décisive celle de Vincent de Paul, s'il pouvait le convertir à son opinion. Un prosélyte d'une telle autorité eût suffi en effet, pour séduire une grande partie du clergé de France, et pour assurer à Verger de Hauranne des partisans aussi puissants que nombreux. Pour atteindre un but aussi difficile, il employa tous les moyens possibles. Il commença par s'emparer du cœur du saint homme; il devint son ami et ne lui découvrit ses pensées réelles qu'après avoir longtemps vécu dans son intimité. Un jour enfin la conversation engagée entre eux tomba sur certaine proposition du calvinisme que Saint-Cyran hasarda de défendre. Vincent lui fit observer qu'elle était condamnée par l'Eglise; et Saint-Cyran en contesta l'autorité. La discussion fut chaleureuse de part et d'autre. Depuis lors, toutes les entrevues des deux anciens amis ne furent employées par l'un qu'au développement de ses erreurs, et par l'autre qu'à les combattre, jusqu'à ce qu'enfin l'abbé de Saint-Cyran osa dire que « l'Eglise était jadis comme un grand fleuve dont les eaux étaient limpides; mais qu'elles ne ressemblaient plus maintenant qu'à de la bourbe. » — « Quoi! Monsieur, lui répondit Vincent, voulez-

vous vous en rapporter plutôt à vos propres sentiments qu'à la parole de Jésus-Christ, qui a promis d'édifier son Eglise sur la pierre, et qui a déclaré que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle? L'Eglise est son épouse, et il ne l'abandonnera jamais. » — « Il est vrai que Jésus-Christ a édifié son Eglise sur la pierre, répliqua l'abbé; mais il y a temps pour édifier et pour détruire. Elle était son épouse; mais elle n'est plus qu'une adultère et une prostituée : c'est pourquoi il l'a répudiée, et il veut qu'on lui en substitue une autre qui lui sera fidèle. »

Les blasphèmes de Verger de Hauranne excitèrent l'indignation de Vincent qui se contenta néanmoins, et n'opposa à l'emportement de son interlocuteur que la modération si puissante de la raison et du bon droit. L'hérésiarque était trop faible contre le grand saint. Aussi, désespéré de ne pouvoir résister à la force de son argumentation, il finit par lui dire des injures que Vincent de Paul reçut avec toute son humilité. Dès cet instant il rompit avec lui, ainsi que l'atteste notamment l'abbé de Rochemouchard, qui, dit-il, le tenait de saint Vincent de Paul lui-même.

Peu de temps après Richelieu fit enfermer l'abbé de Saint-Cyran qu'on lui avait peint comme un novateur dangereux, et qui, aux yeux du ministre, avait un tort bien plus réel; c'est celui d'avoir refusé de se prononcer pour la nullité du mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine.

Une enquête fut faite contre lui au sujet de ses opinions religieuses, et c'est à cette occasion que, selon dom Clémentel, saint Vincent de Paul, interrogé par Laubardemont sur la conduite du prisonnier de Richelieu, aurait rendu un témoignage authentique à son innocence, et que, selon Collet, il ne fut pas même entendu.

Nous croyons volontiers à l'assertion de ce dernier. Vincent devait éviter, autant qu'il dépendait de lui, de se trouver mêlé à toutes ces intrigues de coterie, et probablement il n'avait point fait assez de bruit de son altercation avec Verger de Hauranne, pour qu'il parvint jusqu'aux oreilles du premier ministre; de son côté, son antagoniste ne dut point invoquer pour sa défense le témoignage de l'homme intègre qu'il avait fait le confident de son hérésie. Toutefois, nous n'hésitons point à penser que l'apôtre de la tolérance, car il mérite également ce surnom, le fondateur des Lazaristes, nous n'hésitons point à penser que, tout en rendant hommage à la vérité, il n'eût chaleureusement défendu l'abbé de Saint-Cyran contre les violences ministérielles dont celui-ci était l'objet, et dont il fut la victime jusqu'à la mort du cardinal : car ce ne fut qu'à cette époque qu'il recouvra la liberté.

les excès du rigorisme, ou dans ceux du relâchement; mais Vincent marchait devant vous, semblable à cette colonne de feu qui pendant la nuit guidait dans le désert les pas incertains des Israélites; et lui-même il marchait au fanal de l'autorité de l'Eglise qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper; autorité contre laquelle l'impiété, l'hérésie, le libertinage viendront successivement heurter et se briser jusqu'à la fin des siècles; autorité aussi invariable dans sa conduite qu'infailible dans ses jugements.

De là sa soumission absolue à tous les ordres qui composent la hiérarchie ecclésiastique, et qui tous se réunissent à l'unité qui en est le centre; de là son zèle pour le culte de Dieu, zèle de tous les instants, qui ne souffrait la négligence d'aucun détail, qui ne trouvait rien d'indifférent dans tout ce qui concernait la gloire de Dieu, quoiqu'il fût exempt des scrupules d'une dangereuse pusillanimité. Voilà, mes frères, voilà cette foi victorieuse dont parlent les apôtres, et qui a triomphé du monde. Piùt à Dieu qu'elle fût aussi la nôtre! *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I Joan., V, 4.)

Ce n'est pas tout, Vincent de Paul se montra toujours supérieur aux atteintes de la cupidité. Il se distingua par le plus noble et le plus généreux désintéressement, et c'est ici qu'il pousse la vertu jusqu'à l'héroïsme.

Sans nous arrêter à suivre pas à pas le cours d'une aussi admirable vie, considérons-le dans le conseil de conscience de la reine Anne d'Autriche, chargé du soin de choisir parmi les ministres du Seigneur ceux qui étaient dignes d'occuper les différents postes; et ayant la mission en outre de décider de presque toutes les affaires qui avaient trait à la religion. Parvenir à un emploi si élevé, après être parti de si bas, quel honneur! Combien dut lui paraître flatteuse une distinction aussi éminente! N'était-ce point comme David échanger en quelque sorte la houlette d'un berger contre le sceptre d'un roi? Cependant ce ne fut pas sous ce point de vue que saint Vincent entrevit la faveur que tant d'autres eussent brigüée peut-être à l'aide des moyens peu honorables de l'intrigue. Les hommes les mieux traités par le hasard de la naissance en eussent fait en quelque sorte le point de mire de leur ambition, et se seraient, pour l'atteindre, agités de mille façons diverses. Vincent de Paul ne fut frappé que de l'importance d'un ministère aussi délicat; il s'en croyait absolument indigne; il résista le plus longtemps possible aux volontés de la reine, et employa toutes ses ressources, afin d'en prévenir l'effet. Inutiles efforts! la providence divine avait ordonné qu'il céderait. Elle l'avait ainsi décidé pour l'avantage de son église, et pour donner en spectacle un saint, au milieu des scandales et des troubles qui désolaient la maison du Seigneur.

Cependant on peut être quelquefois assez humble comme simple particulier, pour se faire admirer par un généreux refus; mais contraint d'accepter la dignité offerte, on cesse de l'être alors, et comme homme public, élevé par le rang qu'on occupe dans l'ordre social, on se montre exigeant, jaloux de sa prééminence, des droits et des égards attachés aux fonctions qu'on remplit, et cela avec d'autant plus d'ardeur que la cause d'une pareille susceptibilité se trouvant hors de soi, l'orgueil qui lui sert de base se couvre d'un motif, en quelque sorte, étranger à l'amour-propre, et jouit sans se trahir. Loin! loin de Vincent de Paul ces frivoles prétentions, ces ridicules affectories! il craint bien moins qu'on ne manque au respect qu'on lui doit et qu'on doit au ministère qu'il exerce, qu'il n'en redoute les honneurs et les privilèges.

En effet, un homme chargé d'un haut emploi est une espèce d'idole qui tient dans ses mains la source des grâces, et à laquelle on vient rendre en foule les hommages les plus empressés, en chantant ses louanges, et lui prodiguant presque des adorations. Qu'il est dangereux le poison que distillent les lèvres de mille complaisants! qu'il est subtil avec quelle rapidité il s'insinue et gagne le cœur! Qu'il est à craindre que celui qu'à chaque instant on en abreuve ne succombe à la fin, et ne périsse! Aussi combien compterions-nous de grands dignitaires, surtout parmi ceux que l'on appelle des parvenus, qui n'affectent point, avec ostentation, les fastueux dehors d'une représentation vaine? Vincent de Paul ne les imita point; et sur les marches du trône, il fut aussi simple qu'il l'avait été, lorsque dans sa plus tendre enfance il surveillait au pâturage le petit troupeau de son père. Peut-être sa modestie lui fait-elle perdre quelque chose dans l'opinion du mondain qui ne sait point apprécier tout ce que vaut cette vertu; mais ce qu'il perd là, il le gagne, et au centuple, dans l'esprit des vrais chrétiens, des sages.

Cependant, mes chers auditeurs, qu'il était accablant le fardeau imposé au grand homme, dans la longue existence duquel on ne trouve rien à reprendre!

Sur lui repose exclusivement le soin de ne peupler le sanctuaire que de ministres dignes de l'être, de n'accorder des récompenses, de ne distribuer des bienfaits qu'au mérite et à la vertu, et de décider, en dernier ressort, dans mille circonstances qui intéressent également le gouvernement et la religion. Avez-vous jamais réfléchi à tout ce qu'il faut de délicatesse, d'attention et de fermeté, pour remplir, au gré d'une conscience sévère, des devoirs aussi difficiles et aussi importants, dans un monde surtout où l'hypocrisie est si habile à se masquer des ornements de la vertu; où l'intrigue peut mettre en jeu tant de moyens de parvenir; où la protection importune commande, menace même tour à tour. Là, se montrer à l'abri de toute espèce de prévention d'in-

térêt personnel, de partialité, dans le tumulte de la cour, au milieu des troubles et des divisions qui excitaient des révoltes, créaient des partis et favorisaient le schisme; livré à mille soins divers, écrasé sous le poids des plus importantes, des plus nombreuses affaires, ne négliger jamais les moindres exercices de piété, et allier en quelque sorte Dieu et le monde, voilà le dernier effort du génie du christianisme. Vincent de Paul le possédait donc tout entier, humble au comble des honneurs, détaché au sein de la prospérité, équitable et juste dans le pays de l'iniquité, de la ruse et de l'artifice, sincère et toujours vrai à la cour, quel prodige ! Oh ! oui, mes frères, celui-là fut le plus extraordinaire des mortels ; celui-là fut un grand saint.

Voyez aussi, sous son administration bienfaisante, tous les ordres religieux reprendre leur ancienne splendeur, la paix et la concorde rentrer en possession du sanctuaire, les exemples édifiantss'y multiplier, le zèle y produire les fruits les plus abondants, l'église gallicane prospérer en un seul mot. C'était obtenir de trop brillants succès, c'était opérer trop de bien pour ne point exciter l'envie. Elle s'acharna à lui nuire ; elle le poursuivit avec obstination. Ses ennemis furent nombreux et puissants. Il ne conçut aucune inquiétude de leurs brigues. Que lui importait de déchoir du faite de la grandeur. Il ne l'avait point désirée, il n'en jouissait pas. Sa fortune ne s'y était point accrue ; son désintéressement ne s'y était point démenti. Indépendant par cela même de ce qu'on nomme le respect hu-

main, plus indépendant encore de l'opinion des courtisans, il pouvait dire comme l'Apôtre : Je ne tiens point à ce que je sois jugé ou par vous ou par d'autres ; je ne reconnais, à proprement parler, qu'un juge souverain ; et ce juge, c'est Dieu. (I Cor., IV, 3, 4.) Aussi, voyez-le, malgré toutes les délations de la calomnie, demeuré sans peur comme sans reproches de la part de sa conscience, se présenter dans le conseil secret de sa souveraine, y faire éclater sa douleur sur les maux inséparables de la guerre civile allumée aux portes de la capitale, et dont elle pouvait s'imputer la cause par suite d'une confiance trop aveugle en son premier ministre, et y déployer tout le zèle et toute la fermeté de Jean-Baptiste, au risque d'encourir une disgrâce plus funeste aux siens qu'à lui-même, et l'on sait bien qu'il préférait les premiers au second (27). Que devons-nous admirer le plus en lui, dans une démarche aussi hardie et aussi généreuse, le prêtre ou le citoyen ? Ah ! l'un et l'autre sans doute ; et dans cette mémorable circonstance l'un et l'autre forcèrent l'admiration de cette cour, dans laquelle se trouvaient réunis tous ceux qui s'étaient longtemps attachés à nuire au serviteur de Dieu. Aussi cette démarche qui pouvait déplaire ne fit qu'augmenter son crédit, et son désintéressement n'en parut après que plus noble. Vincent de Paul était plus puissant que jamais. Il n'aurait eu qu'à manifester des désirs, ils auraient tout obtenu ; il ne demanda rien, il demeura ce qu'il était, pauvre prêtre du Seigneur ; il laissa sa famille ce qu'elle était, obscure,

(27) On sait que cette misérable guerre de la fronde si ridiculement entreprise, si follement faite de part et d'autre, eut pour cause l'antipathie de la nation pour Mazarin, la résistance du parlement de Paris aux exactions du cardinal, et l'obstination de la régente à lui conserver sa faveur. La cour était à Saint-Germain ; elle se disposait à assiéger Paris : beaucoup de sang pouvait être versé. Vincent de Paul gémissait des maux de la patrie qui lui était chère ; il savait qu'Anne d'Autriche l'honorait d'une confiance sans limites, et il résolut d'user de ses bienveillantes dispositions au profit de la chose publique, quel que pût être pour lui le résultat d'une tentative pareille, dût-il même encourir la disgrâce du souverain !

Animé du zèle le plus pur, il sort de Paris au point du jour, brave tous les dangers qu'il y a à traverser les avant-postes des deux partis en armes, passe la rivière au gué à Neuilly, quoiqu'elle fût débordée, et parvient sain et sauf à Saint-Germain.

Admis auprès de la régente, il lui fit un tableau animé des malheurs qu'entraîne après elle la guerre civile, lui parla des devoirs des rois envers les peuples, lui fit sentir que les querelles dans lesquelles elle s'était imprudemment engagée ne pouvaient qu'aliéner à son auguste pupille les cœurs de ses sujets ; il lui dit qu'il y avait de l'injustice à exposer un million d'innocents à tous les dangers, à tous les fléaux, pour punir une vingtaine d'individus trouvés coupables sans trop d'examen peut-être, et osa même ajouter que, puisque la présence du cardinal Mazarin paraissait être la source de toutes les brouilleries, elle ne devait point balancer à l'éloigner.

Ce langage était digne d'un Spartiate ; sa rudesse étonna celui-là même qui en était l'auteur, qui, quoiqu'il eût la conscience de la bonne action qu'il venait de faire, craignit pour le succès de son entreprise, par cela seul qu'il n'avait point assez fardé la vérité. En conséquence, il passa de l'appartement de la reine dans celui du ministre, qui avait été présent à l'entretien dans lequel il avait proposé son renvoi. Il lui parla longtemps sur le même sujet, mais avec beaucoup plus de douceur ; et comptant que ses paroles avaient fait quelque impression sur l'âme de bronze de Mazarin : Monseigneur, ajouta-t-il en finissant, et avec le ton de la conviction ; vous sçavez, s'il le fallait, vous jeter à la mer pour calmer la tempête.

Le rusé cardinal ne discuta point, il se contenta de lui répondre : Eh bien ! notre Père, je m'en irai, si M. Letellier est de votre avis.

Aussitôt le conseil secret de la reine s'assemble ; Vincent de Paul y assiste ; Michel Letellier y est appelé. La retraite de Mazarin devient le sujet de la délibération. Le saint renouvelle sa proposition, et l'appuie ; le secrétaire d'Etat la combat par des raisons de haute politique, et il est décidé que le cardinal demeurera.

À la suite de cette affaire, on crut Vincent de Paul disgracié, il ne le fut point. La cour savait bien combien était grand son dévouement aux intérêts du roi. On rendit justice à la droiture de ses intentions. Letellier, auquel il avait demandé un passeport, le lui envoya, signé de la main même du jeune Louis XIV, qui ordonna qu'il lui fût fourni une escorte pour l'accompagner jusqu'à Villepreux.

et ne jouissant pas même d'une fortune médiocre. Quel contraste entre lui et tant d'autres personnages de la même époque, qui seraient morts sans reproches peut-être, si ce déshonorant amour de soi-même et des siens ne les avait portés à s'enrichir au dépens du trésor public, et même des sacrifices de la charité! Cependant, mes chers auditeurs, telle ne fut point la seule gloire du grand saint! Nous n'avons encore recueilli que quelques traits épars dans son histoire; il nous reste à suivre le cours de son apostolat et de ses immenses travaux, et vous jugerez aisément que la même humilité qui fait les saints fait aussi les apôtres du christianisme. Accordez-moi un instant de repos.

SECONDE PARTIE.

Quel siècle que celui où saint Vincent de Paul parut sur le théâtre du monde (28)! Le schisme et l'hérésie troublaient tous les esprits en France. En Allemagne et en Angleterre la guerre civile d'éclatait les peuples. Partout les sujets révoltés contre l'autorité souveraine, le trône ébranlé, les temples profanés, les pasteurs exilés, les ouailles livrées à la fureur de l'ennemi, l'abomination introduite jusque dans le sanctuaire; tel est le spectacle qu'offre l'Europe aux yeux d'un saint animé de tout le feu de la charité chrétienne. Vincent de Paul, au pied de la colonne chancelante de l'Eglise, le contemple; et, comme Jérémie assis sur les ruines de Jérusalem, il gémit et se dévoue pour remédier, s'il se peut, à tant de maux, même au prix de son sang; et c'est lui que dans sa miséricorde l'Eternel a destiné à être l'apôtre de sa nation dans ces temps de trouble et de scandale.

Déjà son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain est le gage de sa vocation. Il voudrait en suivre les heureuses inspirations; mais sa profonde humilité le retient à l'entrée de la carrière immense qui s'ouvre devant lui. Il ne s'y élance qu'en tremblant; bientôt les obstacles qu'il rencontre l'excitent, il les surmonte successivement, son courage redouble, l'entraîne, et il arrive au terme étonné de l'espace qu'il a parcouru, plus étonné des succès du voyage, et n'en rapportant la gloire qu'à Dieu seul. Tel un ruisseau jaillit inaperçu, à sa course limpide, se dérobe sous l'herbe des prés, s'accroît insen-

siblement de mille sources voisines, se dessine en vastes contours dans une vallée fertile, reçoit les ondes de cent autres ruisseaux, et, fleuve majestueux, verse dans le bassin des mers l'énorme tribut de ses flots.

Clichy aux portes de Paris, et Chatillon dans la Bresse renferment dans leur enceinte deux assemblées chrétiennes depuis longtemps veuves de leurs chefs. L'ignorance et le relâchement y ont fait des progrès bien funestes; le libertinage semble y avoir établi son empire, la bonne foi en est bannie: la vertu n'ose y pénétrer. Le rétablissement de l'ordre dans ces deux contrées malheureuses est le premier essai du généreux Vincent. Il y arrive successivement en qualité de pasteur. En peu d'années, il y répand la semence de la parole de Dieu, et ses paroissiens en recueillent les fruits. Les bonnes mœurs se rétablissent, la foi renaît, le nom du Seigneur est béni; et, nouveau Machabée, Vincent donne au culte toute la splendeur, toute la décence qui conviennent à la majesté de l'Etre suprême.

Cet ouvrage accompli, conduit par l'esprit de Dieu dont il suit aveuglément toutes les inspirations, il entreprend le cours de ses missions.

Dans les villes, dans les bourgs et dans les villages, jusque sur les galères du roi, partout où l'occasion se présente, il publie la gloire de Dieu, raconte les merveilles du ciel, prêche la religion du Christ, enseigne la morale de l'Evangile, annonce la justice éternelle, excite l'espérance des saints, ravive les craintes du pécheur, distribue les trésors des sacrements de l'Eglise, édifie, émeut et convertit.

Bientôt l'un des faubourgs de Paris le réclame; bientôt aussi Saint-Germain, où la cour se trouvait, l'appelle; d'aussi grands théâtres l'effrayent. Eh! qui suis-je, Seigneur, s'écrie-t-il, pour vous annoncer aux puissances? je ne suis qu'un enfant: *Puer ego sum!* (Jerem. 1, 6.) Son humilité lui persuadait qu'il n'était propre tout au plus qu'à catéchiser les pauvres habitants de la campagne. Il voyait en eux des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, languir dans un état d'ignorance, de misère et d'abandon, qui le touchait, qui le pénétrait de compassion: aussi en faisait-il le principal objet de sa charité.

Cependant, après une longue résistance, à

(28) Ce siècle est celui qui précéda immédiatement le grand siècle de Louis XIV.

Ce fut le siècle des révoltes, des meurtres, des assassinats, des schismes et des hérésies.

Celui de la conspiration des poudres en Angleterre (1605); des soulèvements de la Bohême contre la maison d'Autriche (1600, 1652); de l'assassinat de Henri IV par Raoul (1610); de celui de Concini, et le dirons-nous aussi de sa femme, la fameuse Galigai, suites d'un caprice singulier (1617); des révolutions d'Angleterre, du schisme dans ce pays; de la défaite et de la mort de Montmorency à Toulouse (1652); du meurtre du célèbre

Walstein par les ordres de l'empereur (1655); du complot de Cinq-Mars et de Gaston d'Orléans, de leurs intrigues avec l'Espagne; de l'exécution du premier et celle du malheureux de Thou, son ami, à Lyon (1642); des malheurs des Stuarts, de la fortune des Cromwell; de l'assassinat juridique du malheureux Charles I^{er} (1649); de l'échauffourée ridicule, mais si féconde en conséquences, de Mazaniello à Naples (1647); des troubles de la Fronde en France, des papistes récusants, des covenantaires, des presbytériens, des protestateurs, des résolutionsnaires, des jansénistes, etc.

la suite de tous les aveux, les plus humbles de sa faiblesse, il fallut bien qu'il obéît à des ordres formels dans lesquels il crut reconnaître d'ailleurs l'expression de la volonté de Dieu ! Vous le voulez, dit-il alors, ô mon Dieu, vous le voulez ; eh bien ! je suis prêt à vous obéir : *Ecce ego, mitte me.* (Isai., VI, 8.)

Oh ! sans doute c'était Dieu lui-même qui ordonnait la prédication du saint dans la capitale du premier royaume de la terre et à la cour du plus puissant des rois (29) ; il fut aisé de le reconnaître aux prodiges qu'opéra sa voix victorieuse. Les grands et les petits, les docteurs et les disciples, les forts et les faibles, tous furent éclairés du flambeau de la vérité. Les consciences se troublèrent ; le désir du salut se ranima dans tous les cœurs ; on renoua satan, ses pompes et ses œuvres ; on se soumit au joug du Seigneur : l'austère pénitence succéda à la folie des joies du monde, et le re-

(29) La mission de saint Vincent de Paul à Saint-Germain fut justement célèbre autant par la rumeur qu'elle excita d'abord que par les résultats qu'elle eut.

La cour n'était point accoutumée à ces exercices de piété entièrement nouveaux pour elle. L'austérité des prêtres de Saint-Lazare fut trouvée fort extraordinaire ; la fermeté surtout qu'ils mirent à exiger de la part des femmes une mise décente et modeste, fit naître les plus violents murmures ; jamais peut-être l'empire de la mode ne s'était manifesté plus fort qu'en cette occasion. Cependant Vincent de Paul en triompha ; et ce furent précisément les femmes qui avaient fait le plus de bruit, qui furent ensuite remarquées pour leur ferveur.

Au reste il n'y eut personne dans la maison du roi qui ne profitât utilement du zèle des missionnaires. Louis XIII en témoigna sa reconnaissance à Vincent dans les termes les plus expressifs. Il ajouta qu'il éprouvait personnellement la plus vive satisfaction ; que c'était ainsi que devraient toujours travailler les ministres des autels, pour ramener les pécheurs à Dieu, et qu'il rendrait ce témoignage partout.

Le cardinal de Richelieu jugea excessif le travail auquel se livraient les missionnaires, et il enjoignit à leur chef de leur accorder un jour de repos par semaine. La coutume s'en établit alors ; elle s'est maintenue depuis dans les missions des Lazaristes.

(30) Les conférences et les retraites spirituelles qu'établit saint Vincent de Paul eussent suffi pour la gloire d'un homme moins extraordinaire.

Durant le cours de ses missions, il ne s'était point attaché seulement à la conversion des pécheurs, il avait jugé que, pour faire fleurir la religion, il était important que les prêtres du Seigneur fussent instruits et purs : aussi avait-il mis tous ses soins à les instruire eux-mêmes et à les sanctifier. Le succès d'une méthode aussi sage lui inspira l'idée des conférences ecclésiastiques. Voici le plan qu'il conçut et qu'il réalisa.

Un certain nombre de ministres de la religion, aussi distingués par leur savoir que par leur conduite, devait former une société, dans laquelle ils s'enrôlendraient, aux jours et aux heures convenus, des devoirs de leur état et des principes de la foi. Leurs conversations devaient être simples, mais nourries. Aucun discours d'apparat ne devait être prononcé ; mais il ne fallait pas non plus que les interlocuteurs se présentassent sans préparation. Les plus hautes questions théologiques pouvaient

cueillement de la piété au bruit de la dissolution des mœurs.

C'était donc un orateur bien éloquent que saint Vincent de Paul ; son langage était donc soigneusement étudié, assorti à la majesté des auditeurs auxquels il était destiné ? Eh ! non, mes frères, il était simple comme la vérité. L'homme de Dieu n'annonçait aux courtisans que l'Evangile, et ses expressions n'étaient pas plus brillantes que celles des apôtres, quand ils l'annonçaient aux peuples ; mais la même grâce qui donnait à leurs instructions si familières tant de force et tant d'énergie, donnait aux discours de Vincent cette onction qui remue les cœurs, en même temps que les esprits s'éclairaient ; admirable empire de la parole que tout l'art des orateurs n'exercera jamais, à moins que leur éloquence ne vienne d'en haut.

Que dirons-nous de ces conférences, de ces retraites spirituelles (30) dont il introduisit l'usage dans Paris, et qui servirent

être le sujet de ces pieuses et scientifiques discussions, auxquelles le saint prendrait toujours la plus grande part. Les conférences ainsi réglées s'établirent. Elles eurent une vogue étonnante. Les ecclésiastiques y accoururent de tous les quartiers de Paris ; le grand Bossuet jeune encore y assista ; et près de quarante ans après la mort de saint Vincent, lorsqu'il s'agit de sa béatification, il rendit des conférences le témoignage qui suit :

Aderant plerumque magni nominis episcopi. Pium cœtum animabat Vincentius, quem cum disserentem, avidi, audiremus, tunc impleri sentiebamus apostolicum illud : « Si quis loquitur tanquam sermones Dei. » (1 Petr., IV, 11). *Hæc coram Deo in Christo loquor.*

« Là, assistaient des prélats illustres. Vincent était l'âme de la pieuse assemblée, et ses dissertations nous prouvaient qu'il méritait l'application de ces mots de l'Apôtre : *Sa parole est bien réellement la parole de Dieu.* »

Bientôt il ne fut bruit que des conférences de Saint-Lazare. Richelieu en entendit parler, et voulut en apprendre tous les détails de la bouche de saint Vincent lui-même. Il fut satisfait du compte qui lui fut rendu, engagea le saint à les continuer, et l'assura de toute sa protection. Il voulut connaître les noms de tous les ecclésiastiques qui fréquentaient un aussi profitable exercice, et quels étaient ceux dans le nombre qui étaient le plus dignes de l'épiscopat. Vincent de Paul le satisfît sur tous les points ; et le ministre, après cette entrevue, disait à sa nièce, la duchesse d'Aiguillon : « J'avais une bien haute idée de M. Vincent, et cependant je le regarde comme bien supérieur à l'idée que j'en avais conçue. »

Dès lors les conférences de Saint-Lazare devinrent en quelque sorte la pépinière de l'épiscopat en France ; et c'était toujours sur le témoignage de Vincent qu'avaient lieu ces promotions ecclésiastiques. Le plus grand secret présidait à ses rapports avec le ministre à ce sujet, et avec le roi, quand le ministre souverain ne fut plus. Du côté de Vincent il était si soigneusement gardé, que lors même qu'il avait la confiance de desseins de la cour sur certains des assistants aux conférences, il ne les entretenait que du bonheur de vivre dans la retraite et dans l'obscurité.

Cependant les conférences, quelle que fut leur grande utilité, étaient insuffisantes à l'accomplissement des desseins qu'inspirait à Vincent de Paul la charité qu'il animait. Les prêtres seuls y étaient admis. Tout à coup une inspiration divine lui donna

de modèle à tant d'autres. Là le ministre des autels venait étudier ses devoirs, éclaircir ses doutes, se former aux principes de la saine morale, puiser l'esprit de son état. Il en sortait, comme les apôtres du Cénacle, embrasé du feu de l'amour divin qu'il allait répandre ensuite de toute part, à la gloire de la religion et à l'avantage des peuples. Le chrétien de quelque état, de quelque condition qu'il fût, retranché du commerce et de la dissipation du monde, rentrait en lui-même, sondait les plaies de son âme, opposait la fin de sa destinée éternelle à l'indignité de sa conduite passée, était saisi d'une sainte terreur à la pensée des jugements de Dieu, se jetait dans les bras de sa miséricorde, dépouillait tout à fait le vieil homme, faisait divorce avec le monde, ne s'attachait qu'à Jésus-Christ. Qui compterait les conversions qu'ont opérées ces pieux exercices ! qui sait tous les sujets précieux qu'ils ont fermés ! C'est de là qu'on vit éclore tout à coup, semblable à un astre bienfaisant, cette fameuse congrégation des missions, qui fit et qui fait encore tant de bien, soit en France, soit dans les pays étrangers ; milice sacrée qui me retrace l'idée d'un corps de troupes auxiliaires venant au bruit du courage, de la valeur et de la sagesse d'un général fameux, se ranger avec confiance sous ses drapeaux, afin de partager avec lui et ses travaux et ses succès.

Un des principaux objets de cette grande institution est d'instruire et de former les jeunes élèves qui se destinent au sacerdoce, de leur inspirer l'esprit, de leur inculquer les vertus de cet état ; de fournir par conséquent aux habitants des villes et des campagnes des pasteurs dignes de l'être, qui les dirigent sûrement dans les voies du salut par leurs discours et par leurs exemples.

De quel bien est capable un homme sage placé dans le sanctuaire, lorsque, parfaitement instruit de ses devoirs, il les remplit tous avec zèle ! Vincent de Paul pouvait en juger par le contraste de ce qu'il avait vu jadis et de ce que maintenant il voyait tous les jours, grâce aux établissements qu'il avait fondés ! Mais aussi que de conditions doivent réunir en eux-mêmes les directeurs de ces écoles d'un genre si nouveau ! joindre l'érudition à la sagesse, la vigilance à la douceur, la patience à l'activité, voilà les moindres. La principale, c'est une parfaite régularité de mœurs, telle que l'on présente sans cesse un modèle en tout genre à côté de l'enseignement. On pouvait s'en reposer sur Vincent pour le choix de ses insti-

l'idée des retraites spirituelles, et voilà que la maison de Saint-Lazare est ouverte à tous les fidèles de tout état, de tout âge, de toute condition. Là sont réunis dans son réfectoire des seigneurs et des paysans, des artisans et des magistrats, des solitaires et des courtisans, des dévots et des libertins. Vincent disait plaisamment que Saint-Lazare était, pendant les retraites spirituelles, semblable à l'arche de Noé.

tuteurs. Nul ne posséda mieux que lui le talent si rare et si précieux de connaître les hommes, de les juger et de les mettre chacun à sa place.

Mais, tandis qu'une partie des membres de sa congrégation étaient occupés ainsi à faire fleurir dans les séminaires les sciences ecclésiastiques et à créer des ministres au Seigneur, les autres n'étaient point oisifs ; répandus en grand nombre dans les campagnes, ils y prêchaient l'Evangile du Fils de Dieu, mettaient les dogmes de la religion la plus sublime à la portée de l'esprit des paysans les plus grossiers, leur allégeaient ainsi le joug de Jésus-Christ, et faisaient des chrétiens en polissant leurs mœurs sauvages encore dans bien des endroits. Lui-même, le grand saint que nous vénérons, tout rempli de l'esprit de Dieu, en répandait la surabondance sur sa congrégation naissante. Bientôt il la vit croître, grandir, s'établir en France, en Allemagne, dans la Pologne, en Italie, et jusque sous le ciel brûlant de l'Afrique. Bientôt il apprit que partout elle accomplissait ses charitables vues ; que partout les pauvres étaient soulagés, les malheureux consolés, les ignorants instruits, les pécheurs ramenés, l'empire du christianisme étendu ; que les peuples chantaient les louanges de leurs missionnaires, et rendaient grâces au ciel de leur avoir envoyé de tels saints. Vincent était loin d'eux ; mais son esprit les suivait partout ; et ses conseils et ses règlements étaient leur unique boussole. Aussi lui rapportaient-ils toute la gloire de leurs triomphes sur l'hérésie, l'impiété, le libertinage, comme des soldats qui ont vaillamment combattu sous les ordres d'un général, lui attribuent les lauriers par eux cueillis sur le champ de bataille.

Ce n'est pas encore tout, mes très-chers auditeurs, contenez votre admiration. Le grand homme, dont la vie vous étonne, que déjà je vous ai fait voir répandant, à pleines mains, tant de bienfaits, ne vous est point suffisamment connu. Il a fait cent fois plus que tout ce que je vous ai raconté jusqu'ici.

O vous tous qui languissez dans l'indigence, dans l'oppression, dans les infirmités, vous ne fûtes point oubliés dans les projets de son zèle ; vous étiez même le plus constant objet de ses pensées. La charité, la plus divine des vertus, celle que le christianisme seul a produite, semblait être innée dans son âme. Encore enfant, il la pratiquait avec le plus généreux abandon, et tout ce qu'il possédait même alors était exclusivement le patrimoine des pau-

Tout le monde y profitait des instructions du saint et de ses prières ; tout le monde en sortait meilleur ; et, pour acquérir de si précieux avantages, on n'avait eu d'autre sacrifice à faire que celui de son temps et de ses plaisirs. Les retraites spirituelles ne tardèrent point à devenir aussi célèbres que les conférences, et elles furent encore plus généralement utiles.

vres. Dès lors il donnait avec joie, il donnait avec attendrissement, et, à mesure qu'il pouvait davantage ou par les autres, ou par lui, il faisait de plus en plus ses délices de répandre d'abondantes aumônes.

Partout où il portait ses pas, ses premières visites étaient réservées aux hôpitaux, aux prisons, aux asiles de l'infortune. Ingénieux à découvrir ces malheureux, plus malheureux que tous les autres, qui, réduits aux extrémités de la misère, n'osent point afficher encore les livrées de leur désolation, il fournissait à leurs besoins, tout en ménageant leur délicatesse honorable. Impuissant à lui seul contre tant de douleurs, il savait intéresser à ses bonnes œuvres la richesse et le luxe lui-même ; sa charité aussi industrieuse que vive imaginait mille moyens de se créer des ressources immenses ; et la somme des dépenses qu'il fit pour secourir ou soulager ses frères, vous semblerait incroyable sans doute ; il y a là véritablement du miracle (31).

La sagesse du gouvernement avait depuis longtemps fondé nombre d'établissements utiles, en faveur des infortunés ; mais les besoins s'étaient accrus, la charité s'était éteinte, et les dotations de l'état étaient insuffisantes désormais ; le mal allait toujours croissant : il débordait de toutes parts. Quelle digue opposer au torrent ? Toutes les combinaisons de la sagesse des hom-

mes semblent impuissantes contre ses ravages. Voilà que saint Vincent de Paul se présente, et domine les circonstances affligeantes au milieu desquelles il se trouve placé. Il se met, pour ainsi dire, à la tête de la chrétienté tout entière, soulève tous les cœurs en faveur de la pauvreté, échauffe tous les esprits du feu qui le consume, forme des associations nombreuses chargées de la distribution des aumônes, ne néglige aucun détail, n'oublie aucun besoin, ne laisse point une larme sans l'essuyer.

Anges de paix, filles célestes, vierges illustres, qui joignez à la contemplation de Marie l'action officieuse de Marthe, vous reconnaissez en lui votre fondateur ; vous fûtes l'ouvrage de son âme ; votre institut aujourd'hui si justement admiré, un monarque bienfaisant peut sans doute le souhaiter pour le bonheur de ses peuples, mais le créer ? non, vous êtes l'œuvre de mon Dieu (32).

Permettez-moi, chers auditeurs ? de remarquer en passant un point de rapprochement singulier dans la vie de deux hommes également célèbres, et vivant à la même époque, François de Sales et Vincent de Paul. Le premier, inspiré par le Saint-Esprit, veut former un établissement religieux, dans lequel puisse se perpétuer la douceur et la piété simple qui le caractérise ; il est assez heureux pour trouver dans une jeune

(31) On peut juger de la vérité de ce passage en rappelant que ce n'était point seulement des infortunes privées que Vincent de Paul se proposait le soulagement, mais que sa charité embrassait, dans ses bienfaisantes vues, des provinces entières. La Lorraine, gouvernée par Charles IV, était réduite à tous les maux qu'entraîne après elle l'administration d'un prince turbulent, capricieux, brouillon, assez présomptueux pour s'attaquer aux grandes puissances, trop faible pour leur résister, sans respect pour la foi jurée, ardent à saisir toutes les occasions de rompre les traités arrachés par la contrainte, opinâtre et vain, quoique spirituel et courageux. Tour à tour ravagé par les Autrichiens, par les Français, par les Espagnols, par les Suédois, par ses propres armées, ce malheureux pays n'offrait en quelque sorte, aux yeux du voyageur étonné, qu'un vaste monceau de ruines. Les habitations étaient désertes, les champs en friche, et la peste et la famine désolaient des cités florissantes jadis. Les plus saintes lois de la nature y avaient perdu leur empire. L'on y vit des mères réduites au désespoir soutenir les restes défaillants d'une vie près de s'éteindre, en se faisant un horrible festin des membres palpitants de leurs enfants égor-gés.

Vincent de Paul vint au secours de tant d'infortunés, et comme on a pu le voir dans la notice historique qui fait l'objet d'une note précédente, il envoya en Lorraine, dans un assez court espace de temps, plus de 2,000,000, ou en argent ou en valeur.

Il ne borna point à cela les effets de sa charité. Presque toute la noblesse des deux duchés se vit contrainte d'abandonner ses foyers, afin de sauver les débris de sa fortune qu'avaient ruinée en grande partie déjà les fautes continuelles de Charles IV.

Elle vint à Paris. Mais appauvris par les nécessités du voyage et d'un long séjour dans une ville étrangère, les seigneurs de Lorraine et de Bar se trouvèrent, pour la plupart, réduits à la dernière extrémité : leur état était d'autant plus fâcheux, qu'ils n'osaient le découvrir à personne. Vincent de Paul en perça le mystère, et forma une association de seigneurs français, qui, durant vingt ans consécutifs, entretenit en France la noblesse étrangère, expulsée par la famine du manoir paternel.

Nous n'avons point l'intention d'additionner ici toutes les bonnes œuvres du saint ; peut-être aurons-nous dans la suite l'occasion de fournir encore quelques détails ; qu'il nous suffise de noter qu'il parvint à disposer de près de 10,000,000 qu'il employa ou au soulagement de la Lorraine, ou à doter l'hospice des Enfants trouvés, ou à faire à peu près ce qu'ils sont, ceux de la Salpêtrière et de la Pitié à Paris, ceux des forçats de Saint-Remi et du Saint Nom de Jésus à Marseille, à établir la congrégation des sœurs de la Charité et celle des Lazaristes, à faire des missions en France, en Italie, en Ecosse, en Barbarie, à Madagascar et ailleurs ; et tout cela à une époque où les impôts étaient exorbitants, où la fortune des particuliers était absorbée par les charges publiques, où la France entretenait cinq armées, soutenait des guerres ruineuses, et était déchirée quelquefois par des dissensions intestines.

(32) Tout est dit depuis fort longtemps à la louange des sœurs de la Charité. Leur congrégation et celle des Dames hospitalières de Nevers sont peut-être les deux institutions les plus dignes de la religion chrétienne que les temps modernes aient vu éclore. (Voir leur établissement dans Colet, *Vie de saint Vincent de Paul*.)

veuve (33), la femme forte dont parle Salomon, pour la mettre à la tête de cette société dont il avait tracé les constitutions sur les principes qui faisaient la règle de sa conduite. Le second, animé de tout le feu de la charité évangélique, rêve le bonheur des pauvres, et, pour l'aider à le réaliser, il rencontre une jeune veuve (34) non moins charitable que lui, qui possède un génie au-dessus de son sexe, un courage que rien ne trouble, et une fermeté que rien n'ébranle, unis aux manières les plus insinuantes et au cœur le plus humble et le plus soumis. Aussi vit-on le succès d'un projet dont l'exécution aurait semblé si difficile, surpasser toutes les espérances, et les filles de la Charité se multiplier, en quelque sorte, en proportion de tous les besoins, et se montrer partout supérieures à toutes les espérances qu'elles avaient fait concevoir.

Ne dirait-on pas que le Seigneur, dont la divine miséricorde vient sans cesse traverser les jugements de sa justice, avait inspiré à Vincent le plan des deux congrégations qui n'existent que par lui, pour donner à l'apôtre du *xviii* siècle les moyens de faire éclater ses vertus au milieu des fléaux qu'il allait faire tomber sur deux malheureuses provinces, la Lorraine et le duché de Bar; il n'est que la désolation de Jérusalem et de Samarie qui puisse être comparée à la leur. Une immense contrée est tout à coup la proie des ravages de la guerre, de la famine, de la peste et de l'incendie. Les populations entières errent çà et là, poussant des cris de désespoir, sans vêtement et sans ressources. Leur infortune est commune à toutes les classes d'hommes qui ont eu le malheur de naître sous ce ciel de fer; et ceux que la naissance ennoblit, et ceux que les dignités distinguent, et les magistrats et les citoyens, et les artistes et les laboureurs, tous sont également livrés à l'horreur des calamités dont il plaît à l'Être suprême d'affliger toute une nation; et dans ce pays, hélas! si riche encore hier, la misère la plus affreuse a promené son fatal niveau et confondu toutes les conditions et tous les rangs (35).

Ah! il me semble entendre saint Vincent de Paul, frappé du déchirant spectacle de cette multitude aux abois, dire à ses prêtres et à ses filles, comme autrefois le Sauveur du monde à ses disciples, lorsqu'il se vit entouré de cinq mille hommes qui l'avaient suivi dans le désert : *Où trouverons-nous assez de pain pour nourrir tant de monde ?* « *Unde ememus panes ut manducent hi ?* » (Joan., VI, 5.)

Le Fils de Dieu fit un miracle alors; il en avait et la puissance et l'autorité. Ce que fit saint Vincent de Paul tient aussi du prodige, et sa mémoire ne périra pas sur les rives de la Moselle et de la Meuse.

(33) Madame de Chantal.

(34) Madame Legras.

(35) Voyez une des précédentes notes.

(36) « La charité, vertu absolument chrétienne

Le voyez-vous s'empresse d'allumer dans Paris les flammes de la charité parmi les riches et les grands du siècle? Il leur apprend l'usage qu'ils doivent faire de leur fortune, dans l'intérêt de leur salut et pour l'avantage de l'humanité; et le Seigneur répand tant de bénédictions sur ses paroles que bientôt chacun accourt pour lui remettre son tribut, et qu'il parvient à recueillir en peu de jours d'immenses trésors que ses collaborateurs vont répandre dans les malheureuses contrées que Vincent a voulu secourir. Les consolations apostoliques suivent de près la distribution des aumônes; et quels effets ne produisent-elles pas sur des cœurs déjà tout pleins de la crainte des jugements de l'Eternel dont le bras s'est appesanti sur eux!

Combien d'occasions moins éclatantes peut-être, mais d'une nature pareille, se sont offertes au bienheureux Vincent sous les règnes orageux d'Henri IV, de Louis XIII, et durant la minorité de Louis XIV! Il les a saisies toutes avec l'empressement le plus vif; jamais il n'a été indifférent aux nécessités de son siècle; et tant qu'il vécut, il ne fut pas une douleur qu'il ne soulageât.

Vous fîtes aussi tressaillir ses entrailles, victimes innocentes du libertinage qui vous donna le jour; orphelins malheureux, quoique les coupables auteurs de votre existence respirent. Ah! bénissez la Providence! votre père vous est inconnu : en voici un que le ciel vous envoie, plus tendre, plus compatissant à vos maux, aussi jaloux de vous procurer la gloire éternelle que de vous conserver la vie de ce monde. Vos lèvres n'ont jamais pressé le sein maternel. Devenue barbare, après avoir été criminelle, celle qui vous porta dans ses flancs vous abandonna sans pitié, malgré vos premiers pleurs si puissants sur le cœur d'une mère. Vous perdiez la vie autrefois avant de l'avoir connue, ou vous ne la connaissiez que pour en éprouver toutes les rigueurs. Consolerez-vous; ne tremblez plus pour l'avenir. Et vous aussi, vous aurez vos mères, non point celles... je m'arrête, car mon indignation éclaterait avec trop de force peut-être... Vos mères seront des vierges consacrées au Seigneur et vouées au soulagement de tous les genres d'infortune. Ce seront ces mêmes anges dont j'ai déjà parlé, ces vénérables sœurs de la Charité qu'on ne saurait assez admirer et dans leurs pensées et dans leurs œuvres. Eh! le grand saint qui vous prit sous sa protection pouvait-il vous confier à des mains plus pures et plus désintéressées?

Que de prodiges, mes chers auditeurs! Reconnaissez toutefois que le christianisme tout seul pouvait les opérer, et que jamais rien de semblable ne fut avant que l'Evangile devint la loi de l'univers (36).

et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ, » dit M. de Châteaubriand, (*Génie du Christianisme*, I, VI, chap. 2)

Je ne vous ai pourtant point encore tout raconté, et je crains d'avoir dépassé les bornes d'un discours ordinaire : je n'irai donc point plus avant. Je ne fatiguerais point votre attention sans doute ; mais mon sujet épuiserait votre admiration. Jetons seulement un coup d'œil rapide sur la carrière que nous avons vu Vincent de Paul parcourir depuis l'époque où il quitta l'humble toit de ses pères jusqu'à celle où la lumière de l'Evangile fut portée par ses disciples d'un pôle à l'autre. Vous y verrez naître, grandir et se multiplier les établissements qu'il forma ; vous les verrez, adoptés par la chrétienté tout entière, remplir partout le double objet auquel il les a destinés, le zèle de la gloire de Dieu et l'exercice de la charité.

Que de voyages entrepris, que de travaux tentés, que de moyens mis en jeu, que de persécutions essuyées ! et tout cela pour le service de l'Eglise, pour la conversion des pécheurs et pour le bien des malheureux. Par combien de voies secrètes la Providence l'a conduit au terme de sa destinée ! Ne put-il pas dire, après cela, comme l'Apôtre : J'ai fait ma course ; j'ai rempli la tâche qui m'était imposée ; j'attends du souverain Juge l'heureuse éternité qui m'a été promise. (II Tim., IV, 7.)

Voyez quelle autorité la vertu exerce sur les esprits ! L'homme qui en a fourni l'édifiant exemple a passé ; mais l'estime, la vénération, la confiance qu'il inspira ne passeront point. Vincent de Paul n'est plus qu'un cadavre glacé qu'une tombe a reçu ; mais sur cette tombe la reconnaissance des peuples, debout, publie sa gloire, raconte ses bienfaits, et l'honore comme un saint. Ses cendres inanimées seront jusqu'à la fin des siècles l'objet de tous les hommages de la piété, et l'infortune leur adressera des vœux. Mes frères, ne s'est-il pas accompli dans ce grand homme l'oracle du Dieu vivant qui promet à l'humilité la gloire et l'exaltation. Apprenons donc de saint Vincent à être doux et humbles de cœur, comme il l'avait appris lui-même de son divin maître. C'est l'orgueil qui a perdu le genre humain ; l'humilité seule peut le régénérer : elle seule produit les vertus ou leur donne un assez grand prix, pour les rendre dignes des récompenses éternelles que je vous souhaite.

II. PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Math., XI, 29.)

Apprenez de moi à être doux et humble de cœur.

La douceur et l'humilité, chrétiens auditeurs, sont deux des plus sublimes vertus du christianisme ; et Jésus, en nous en prescrivant le précepte, nous en fournit le plus parfait modèle.

Heureuse la société qui ferait de cette loi sa loi fondamentale ! heureux le monde,

si chacun de nous suivait les exemples de son auteur ! L'harmonie la plus parfaite régnerait parmi les hommes, tout y serait en sa place, et tout s'y maintiendrait. La bienfaisance tempérerait la domination des grands ; la reconnaissance et l'amour allégeraient le poids de la dépendance des petits, la force aiderait la faiblesse, et la richesse viendrait au secours de la pauvreté. Cette correspondance mutuelle entre les divers membres de la grande famille ainsi établie par l'esprit de douceur et d'humilité, en ferait le charme et les délices, et peut-être les noirs chagrins qui assiègent l'homme ici-bas, seraient-ils à jamais bannis de la surface de la terre, au moins dans la plupart des circonstances de la vie. Voilà sans doute un tableau séduisant, mes frères, et cependant ne croyez pas qu'il ne soit que l'ouvrage vain de mon imagination. J'ai l'intention de vous en faire entrevoir la possibilité et la réalité peut-être ; la solennité de ce jour m'en fournit l'occasion ; je m'empresse de la saisir.

Instruit à l'école de Jésus-Christ, le bienheureux François de Sales fut doux et humble de cœur, *mitis et humilis corde* ; et sa douceur et son humilité produisirent les plus grands biens et dans l'Eglise et dans l'Etat : elles domptèrent l'hérésie, elles réformèrent les mœurs, elles rétablirent au loin la paix et la tranquillité.

Mais ces vertus qu'il posséda si éminemment, pourrai-je vous les représenter, moi, avec toute la dignité que semble me prescrire le choix d'un pareil sujet ? Ma langue suffira-t-elle à l'apologie de cette vie admirable, embellie des plus aimables traits et illustrée par une foule de singularités étonnantes, qui semblent, au premier coup d'œil, incompatibles avec la fragilité de la nature humaine ?

Chrétiens, et moi aussi je suis peintre, je n'aurai qu'à vous tracer le portrait de l'image vivante de saint François de Sales ; cette image est au milieu de nous : je n'ai donc qu'à saisir la palette, à broyer les couleurs, et à mettre la main à l'œuvre. En effet, n'éprouvez-vous pas tous les jours la sensibilité, la délicatesse, la bienfaisance de son cœur ? N'admirez-vous pas constamment la pénétration, l'étendue, la justesse de son esprit ? N'applaudissez-vous pas à chaque instant à sa noble simplicité, à son enjouement gracieux, à sa familiarité patriarcale, à son honnête réserve ? Qui est-ce donc que j'entends désigner par ces paroles ? J'aperçois le mouvement de vos lèvres ? Votre réponse ne se ferait point attendre, et nul ne se serait mépris. Taisez-vous ; son nom prononcé par nous tous ferait violence à sa modestie. N'allez donc point le proclamer ici, ce nom : il ne saurait être ignoré d'aucun ; il est également cher à tous, estimé de tous, respecté par tous (37). Eh bien ! les vertus que nous

(37) On ignore quel est le personnage dont il est ici question, parce que l'on ne sait point où fut prononcé ce discours.

vénérons dans l'homme illustre qui le porte, sont précisément celles dont j'ai à vous dérouler le tableau, en appliquant à saint François tout ce que vous publieriez de lui-même. Mon entreprise est donc moins difficile que je ne l'avais pensé d'abord ; et puis ne viendra-t-il point à mon aide l'Esprit saint qui inspira si souvent l'illustre évêque de Genève, alors que je me propose de rendre à la mémoire de ce prélat un hommage destiné à tourner à la gloire de l'Eglise et à votre édification ? Aidez-moi à en obtenir la grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

François de Sales était né avec un caractère naturellement doux et pacifique, précieux avantage qu'il joignait à bien d'autres, tels que la naissance, la fortune, l'esprit et les talents. Il avait reçu de la nature tout ce qui peut plaire et réussir dans le monde, et l'éducation la plus distinguée était encore venue polir ce bel ouvrage de la nature.

Un homme tel que je viens de vous le dessiner eût sans doute illustré sa maison ; il eût fait les délices de la société ; il se serait parvenu aux premières dignités de l'Etat et de l'Eglise ; il se fût concilié l'estime et l'affection de tous, et peut-être, avec tout cela, la possession de Dieu lui eût-elle manqué, si la douceur n'avait point été en lui l'œuvre de la grâce, s'il ne se fût point sanctifié par cette vertu, et si par celle-là il n'eût point acquis toutes celles qui en firent le plus aimable des saints, à tel point qu'on ne se lasse pas d'entendre son éloge, et qu'on ne l'entend jamais sans une sorte d'attendrissement.

En effet, on admire en lui une piété facile qui court en se jouant dans les pénibles sentiers de la perfection, une attention délicate à tous les devoirs de la vie sociale qui les lui fait remplir avec complaisance dans toute leur étendue, le plus généreux désintéressement qui le porte à s'oublier constamment lui-même, pour suivre envers les autres toutes les impulsions du cœur le plus bienfaisant ; traits principaux qui caractérisent ce saint prélat et qui vengent la vraie dévotion des mépris injurieux qu'on en fait dans le monde aux yeux même de ceux qui sont les plus ardents à la décrier.

I. Et d'abord, au temps où François de Sales vint au monde, le calvinisme, cette funeste hérésie qui a fait de si grands ravages et dans l'Eglise et dans l'Etat, avait répandu partout un esprit de piété entièrement opposé à l'esprit des saints Evangiles ; esprit de piété sombre, austère, farouche, indépendant et entêté. François de Sales paraît avoir été suscité par la Providence pour faire contraster, d'une manière tranchante, avec cette singulière disposition des caractères dans ce siècle de fer, la piété véritable, dont une foi humble et soumise est le fondement, dont l'aménité est le trait distinctif, dont la modestie est le plus bel ornement.

Oui, mes frères, instruit de bonne heure, au sein d'une famille vertueuse, des vrais principes de la religion, il eut, dès son enfance, la foi vive d'un âge avancé ; et dans un âge avancé, quand il eut pénétré jusque dans le sanctuaire des sciences les plus sublimes, quand il eut puisé aux sources les plus pures toutes les lumières que peut y percevoir un génie vaste et pénétrant, développé par la réflexion et par l'étude ; quand, versé dans la connaissance des langues, il eut recueilli et comparé les textes sacrés et les diverses opinions des interprètes, car il ne négligea aucun moyen de s'instruire ; quand enfin il fut devenu l'un des plus savants hommes de son siècle, sa foi n'en fut pas moins la foi simple et naïve d'un enfant ; ce qui prouve bien que ce ne sont ni les recherches des textes des livres saints, ni l'examen des dogmes de la religion qui inspirent l'incrédulité à ces insensés qui, par ironie sans doute, on appelle esprits forts, mais que c'est bien plutôt le motif qui les engage dans des discussions téméraires. Comptez que, pour la plupart, ils commencent par ne pas croire, avant d'examiner ce qu'on leur propose de croire, et quand ils se livrent à quelques méditations sur ces matières, c'est moins dans l'intention de s'instruire que pour chercher, de mauvaise foi, des arguments captieux, des sophismes adroits, propres à combattre les vérités sublimes que leur cœur refuse de reconnaître.

Ainsi doué de la croyance la plus ferme, saint François de Sales eut envers Dieu cette piété tendre et soumise, que peut inspirer la connaissance, toujours présente à l'esprit, d'un être infiniment bon et infiniment juste. L'espérance, la soumission, la confiance, l'amour, viennent animer successivement l'expression des sentiments de son âme. Tous les endroits solitaires des lieux qu'il habite deviennent les témoins de sa ferveur, ou, pour parler plus vrai, il se fait, au milieu de son cœur, une solitude paisible qu'il porte au milieu du bruit et du tumulte du monde, solitude dans laquelle se retire tout son amour, pour s'y livrer constamment et en secret à tous les mouvements de son ardeur envers l'objet aimé, dont tout lui rappelle le souvenir, dont tout lui fait sentir la présence. Son obéissance se plie ensuite avec joie à tout ce qui peut plaire à Dieu ; rien ne lui semble difficile dans la loi de ses commandements. Il ne donne point dans les minuties d'une scrupuleuse exactitude ; mais il n'a garde de négliger les petites choses, parce que rien ne lui paraît ni petit ni léger dans tout ce qui intéresse le culte de la Divinité.

Mais que vois-je ! tandis que François de Sales jouit délicieusement de la douce paix que produisent et l'innocence et la justice, voilà que son horizon se couvre de nuages épais ; tout à coup une sombre nuit l'environne, et les ténèbres, dans lesquelles il a été plongé, ne sont interrompues, d'inter-

valle en intervalle, que par les éclats de la foudre, qui gronde constamment au-dessus de sa tête. Le désespoir alors est sur le point de s'emparer de lui; il se regarde comme une victime dévouée aux traits d'une justice inexorable : quelle épreuve pour sa piété toute neuve encore, et par conséquent bien fragile ! C'est vous-même, ô mon Dieu ! Di u de bonté et de prévoyance, qui la ménageâtes au jeune François de Sales, cette épreuve dont il devait sortir plus fort, plus résigné, afin d'épurer sa vertu et d'exciter son ardeur. Mais lorsque vous sembliez le fuir, avec quel empressement ne vous cherchait-il pas ? Vous détourniez vos regards, et les siens étaient toujours fixés sur le trône de votre miséricorde ; son esprit était plein de trouble et de confusion, et il ne vous en servait pas avec moins de fidélité ; son cœur brisé était en proie à la désolation, et il ne vous aimait pas avec moins d'ardeur. Le temps de vos rigueurs devait passer; elles ne sont jamais que transitoires; et quand, pour l'accomplissement de ses desseins incompréhensibles, votre providence semble tendre, en quelque sorte, des pièges à notre amour, elle les proportionne à notre faiblesse; ce n'est point notre défaite qu'elle a préparée, mais bien une éclatante occasion de triomphe. Et quelle joie après la victoire ! je sens combien elle est grande ! je suis incapable de l'exprimer. L'âme véritablement chrétienne s'y livre avec tous les transports du plus pur des sentiments ; alors rien ne peut plus la détacher de son Dieu : elle ose, avec l'Apôtre, défier toutes les puissances du monde et de l'enfer. Telle devint la position de saint François de Sales.

Vainement la plus brillante fortune étale désormais à ses yeux ses attrait et ses magiques illusions, vainement l'illustration de sa naissance l'appelle à tous les honneurs, et la puissance de sa famille à toutes les dignités, vainement les passions du jeune âge murmurent au fond de son cœur, dont elles disputent l'empire à la Divinité, la Divinité seule est l'objet de ses vœux ; tout le reste, il le sacrifie à cette affection unique, et ce sacrifice généreux va devenir la règle de sa conduite, toujours conforme, dès cet instant, aux prescriptions les plus parfaites et les plus sublimes de l'Évangile. Quel engagement contracté, chrétiens auditeurs ! et quelle fidélité à le remplir !

Quel engagement ! ai-je dit ? Parcourez en effet, par la pensée, la carrière qui s'ouvre pour ce jeune Seigneur, dès l'instant où il a consommé son immolation : elle est immense, difficile, semée d'écueils à chaque pas. De quel œil le monde verra-t-il lui échapper une telle victime ? N'essayera-t-il pas de l'enlever jusque sur l'autel où vient de s'accomplir son holocauste ? Voyez combien d'embûches tendues à ce dessein ! combien d'artifices employés ! Promesses fallacieuses, exemples dange-

reux, occasions séduisantes, rien n'est épargné. La tendresse maternelle elle-même, la confiance, l'amitié semblent agir de concert et se liguier pour servir le cruel ennemi qui ne veut que le perdre. Ah ! qu'il est aisé d'être vaincu, lorsqu'on est attaqué de tant de côtés à la fois ! Lui-même, né si sensible, doué d'une imagination si vive et de tant d'agréments extérieurs, lui, dont la conversation est si enjouée, l'esprit si prompt, les habitudes si douces, lui qui posséda si bien toutes les qualités aimables qui font du commerce de la vie une sorte d'enchantement, que de ressources ne prêtait-il le point, hélas ! à la séduction !

Cependant, au milieu de tant de traverses, non-seulement sa piété se soutient, franchit ou renverse tous les obstacles, mais encore elle acquiert chaque jour des forces nouvelles, et s'accroît en proportion des tentatives de ceux qui cherchent à l'affaiblir. En savez-vous la raison, mes frères ? C'est que toujours il s'éloigna des occasions de mal qu'il lui fut possible d'éviter ; et que, quand il était contraint d'affronter le danger, il ne le faisait jamais sans s'être revêtu des armes de la grâce, de la prière et de la mortification. Il avait appris de bonne heure à se connaître et à se vaincre ; il avait résisté aux impulsions de l'amour-propre dans les plus petites choses, et il avait acquis un tel empire sur son cœur qu'il put toujours le maîtriser au gré de sa conscience.

Vous comprenez sans doute, mes chers auditeurs, quels efforts doit faire la piété pour s'élever ainsi au-dessus de tout ce que le monde, les passions et l'amour-propre peuvent opposer à ses élans ! Il n'est point rare alors que le contre-coup de ces efforts influe sur le caractère de celui qui s'y livre, que la vertu couvre son front d'un sombre nuage, et que toutes ses habitudes deviennent austères, peut-être même un peu farouches. Une action violente et continuelle, dans laquelle il s'agit des plus hauts intérêts, absorbe l'âme tout entière, et produit au dehors les mouvements dont elle l'agite. De là ces manières brusques et parfois repoussantes, ces impatiences et ces vivacités, restes déplorables de la fragilité humaine, qu'on remarque souvent chez les personnes les plus pieuses, que l'on devrait plaindre et excuser, et dont toujours on leur fait un crime. François de Sales, lui, fut à l'abri de ces imperfections même : sa piété fut ce qu'elle devait être chez tout le monde. Il ne devint ni moins accessible, ni moins exact à tous les devoirs de la société. Chez lui il n'est point de contrainte ; on croirait qu'il est vertueux et vertueux chrétiennement, c'est-à-dire, d'une façon tout opposée à nos penchants naturels, par goût, par inclination, par attrait. Il me semble voir un ruisseau roulant mollement ses eaux toujours également pures et transparentes dans un lit de gazon et de fleurs.

II. En effet, qu'il soit aux pieds de Jésus crucifié, abîmé dans la contemplation de

ses perfections divines, livré aux délices de son intimité avec le Père céleste, si la voix du devoir ou de la bienséance le rappelle au milieu du monde, il y paraît, le front serein, le sourire sur les lèvres et la douceur dans le regard. Il semble avoir quitté le ciel pour la terre, et Dieu pour les hommes; on dirait qu'il est maintenant tout à eux, tout à leurs intérêts, et même tout à leurs plaisirs. Quelque distance qu'il y ait de l'un à l'autre de ces deux termes, il la franchit comme d'un bond, sans que l'on s'en soit aperçu, sans qu'il apparaisse sur ses traits la moindre altération, sur sa physiologie la moindre déplaisir, dans son maintien la moindre fatigue. On retrouve toujours en lui et le même enjouement et la même complaisance. Qu'il soit avec les riches et les grands de la terre, qu'il se retrouve avec les pauvres et les petits, selon le monde, dans le secret de la vie domestique, au milieu de l'éclat des pompes et des cérémonies publiques, l'homme de Dieu est tout à tous; il est tout ce qu'on peut attendre d'un mortel doux et pacifique. Cependant le ton qu'il prend, quoique toujours empreint d'une inaltérable douceur, n'en est pas moins parfaitement en rapport avec les temps, les lieux et les personnes. Il ne dit que ce qu'il convient de dire, il ne fait que ce qu'il est à propos de faire, et toujours de la manière la plus intéressante. Tous les hommes lui semblent être tels qu'il les souhaite, chacun selon son état et sa condition: et lui, il est aux yeux de chacun ce que chacun désire qu'il soit.

Heureux naturel sans doute direz-vous, mes chers auditeurs? Mais non, non, la nature n'opère point de tels prodiges. L'homme de la nature (pardonnez-moi cette expression, quoique l'on en ait tant abusé), l'homme de la nature ne saurait être constamment conforme à lui-même, surtout durant le cours d'une vie longue, agitée de mille soins divers, occupée de mille affaires différentes, semée de mille difficultés de tous genres, troublée de mille vicissitudes inattendues, éprouvée par mille contretemps fâcheux. Ah! nous l'avons tous éprouvé, chrétiens, il n'en faut pas tant pour abattre notre constance et pour déceler notre faiblesse. Disons mieux donc, disons: heureux don de la grâce, qui soutient, qui perfectionne un si bon naturel!

Cependant, quoiqu'il parût être tout entier au monde, quoiqu'il portât dans la société tout ce qu'on peut attendre d'un citoyen zélé, aimable et poli, personne ne connut mieux que François de Sales les dangers de ce monde, au milieu duquel le plus grand nombre fait naufrage. Personne aussi ne sut prendre des précautions plus sages pour s'en garantir, non qu'il donnât jamais dans les excès d'une intolérance trop rigide, sa douceur s'y serait opposée, mais jamais aussi il ne sacrifia la vérité à aucun intérêt humain. On le vit soigneux de se placer dans ce juste milieu où se

trouve vraiment le chemin de la perfection. Son génie avait su entrevoir les justes bornes de la morale chrétienne, distinguer avec précision la rigueur du précepte de la sagesse du conseil; et, s'il s'élevait avec force contre le vice, il traitait le coupable avec ménagement, il l'accueillait avec bonté, il l'attirait par sa douceur, il excitait ses regrets, il animait sa confiance; il n'était point à ses yeux de fautes irrémissibles: il appréciait la faiblesse ou la malice du pécheur selon la surabondance des grâces d'un Dieu fait homme pour l'expiation du péché.

Voyez-le concourant à la même œuvre avec l'un de ses coopérateurs, je veux dire au salut des âmes; quel contrastel celui-ci plein de mérite et de piété, mais également sévère et pour les autres et pour lui, blâme, punit, n'admet aucune excuse, pardonne à peine au repentir. François de Sales au contraire excuse et pardonne; une larme versée par le coupable, un soupir échappé au pénitent lui semblent être d'un prix infini; son cœur sensible ne peut résister à la douleur de son frère, et il appelle sur lui les bénédictions du ciel. Il me semble voir les disciples du Seigneur, lorsque, s'abandonnant aux transports de leur zèle, ils sollicitaient la foudre de venger l'outrage fait à la gloire de leur Maître, et Jésus-Christ, au milieu, laissant tomber de miséricordieux regards sur les malheureuses victimes que les disciples voulaient immoler.

Souvent, hélas! la piété confond ses propres injures avec celles de la religion, et se fait un faux mérite d'une vengeance qui lui est personnelle; souvent des hommes véritablement pieux se montrent exacts à leurs devoirs, paraissent pleins de charité; mais s'ils éprouvent quelque contradiction, si l'on agace leur sensibilité, si la critique ose élever contre eux sa voix presque toujours injuste, ils s'aigrissent, s'emportent, et se vengent d'autant plus cruellement que la religion sert de voile au motif et à l'indignité de leur vengeance. La piété de François de Sales mise à de semblables épreuves ne se démentit point ainsi; mais aussi elle fut plus humble et plus pacifique, ou plutôt elle fut pacifique, parce qu'elle fut véritablement humble.

Voyez-le lorsqu'atteint par les traits d'une noire calomnie, il en reste flétri pendant trois ans. La trame des propos empoisonnés qui circulèrent contre lui était tissée avec tant d'adresse qu'une conduite, jusqu'alors remarquable par une étonnante sévérité de mœurs, ne peut comprimer le soupçon, et imposer silence au doute. Dans cet état d'avilissement le saint souffre avec patience, et la sérénité de son visage n'est pas même troublée. Combien de fois n'aurait-il pas eu l'occasion de se venger de ses ennemis; car il en avait aussi, mes frères, l'excellent François de Sales. L'hérésie et le libertinage auquel il faisait une guerre ouverte, lui en avaient suscités et de puissants et de nombreux. Eh bien, il ne leur té-

moigna jamais son ressentiment qu'en les accablant de bienfaits.

Ignorait-il donc le prix de la réputation cet homme qui en recommandait le soin avec tant d'instance ; lui qui en déterminait la règle et la mesure avec tant de sagesse ; lui qui, devenu suspect au duc de Savoie et de Nemours, n'oublia rien pour se rétablir dans l'estime de ce prince ? Était-il contraire à lui-même, tantôt jaloux de sa gloire, tantôt insensible au déshonneur ? Non sans doute, chrétiens auditeurs, il a pu tout à la fois mépriser et respecter l'opinion des hommes, ne point rechercher leurs éloges, et tenir à leur considération, sans contradiction réelle dans sa conduite et dans ses sentiments.

Mépriser l'opinion des hommes : par rapport à lui-même, parce que sa conscience était pure, et qu'il puisait dans ses témoignages une sécurité parfaite. Ne point rechercher leurs éloges, parce qu'il était humble, et que dans le désir d'être loué il entre toujours un peu d'orgueil. Respecter l'opinion publique, ensuite tenir à la considération de son prochain, dans l'intérêt de la société dont il était membre, et pour l'édification des peuples qu'il dirigeait dans les voies du salut, parce qu'il était sage.

Cette double manière de penser et de sentir présente dans ses extrêmes un double écueil, que la piété véritable sait éviter en se frayant au milieu une ligne droite également éloignée de cette vaniteuse insensibilité qui se complaît dans l'idée de son mérite, et dédaigne l'estime du vulgaire, comptant se mettre ainsi fièrement au-dessus de tous les préjugés et de ces délicatesses outrées sur le point d'honneur, qui ne voient, ne cherchent, ne veulent que des suffrages flatteurs, qui s'indignent contre la moindre censure, et qui achèteraient des apologies.

III. Loin ! loin encore de la piété de François de Sales cet esprit d'intérêt, qui, par suite d'une bien déplorable erreur de leur jugement, avilit si étrangement la religion aux yeux de certains hommes ! Je ne sais par quelle fatalité les biens immenses, dont la piété a enrichi l'Eglise, sont devenus pour elle comme une flétrissure et un sujet de scandale pour ses ennemis. La cupidité les regarde, ces biens, avec des yeux d'envie. Elle emprunte parfois le masque de la vertu pour les partager, et quand l'intrigue et l'hypocrisie l'ont conduite à ses fins, elle déshonore le sanctuaire, en y traînant à sa suite le faste du luxe, la licence des mœurs et la dureté de l'avarice ; et puis les mondains, témoins des désordres de quelques-uns de ces ministres indignes du sacerdoce, confondent dans leur mépris et dans leur aversion le sacerdoce tout entier, comme si les membres d'une corporation à laquelle se trouve agréé un être infâme encourageaient tous la solidarité de son infamie. Mais, ô hommes injustes ! voici pourtant une piété également généreuse et

désintéressée, et quand je ne pourrais vous produire que cet exemple, qu'il suffise pour vous faire rougir de la partialité de vos jugements.

François de Sales est élevé à la dignité épiscopale ; les besoins de l'Eglise, les vœux des peuples, l'estime de tous, l'y appelaient : son humilité, son désintéressement lui font longtemps refuser cet honneur. Il cède enfin, déterminé par le motif qui, aux yeux de l'Apôtre, faisait de l'épiscopat un objet digne d'une sainte ambition, à cause du bien à faire, des persécutions à essuyer et de la palme du martyre à cueillir peut-être.

Devenu évêque et seigneur de Genève, il n'est, en effet, revêtu que d'un titre presque vain. L'hérésie dominait orgueilleusement dans cette cité, et elle y avait enlevé à l'Eglise de Jésus-Christ la plus belle, la plus riche portion de son héritage. François de Sales y fut comme relégué dans un coin de son diocèse, environné d'ennemis, en butte à toutes les entreprises du fanatisme. C'était trop peu sans doute pour satisfaire les désirs d'un homme cupide et jaloux d'honneurs, qu'un poste aussi difficile ; mais c'était encore assez pour flatter une âme aussi noble, aussi généreuse que la sienne. Il eût pu obtenir cent fois plus, s'il avait mis en jeu de justes prétentions auprès des cours diverses qui le connaissaient et appréciaient son mérite ; mais lui, qui ne désirait que de se consacrer au service des malheureux et de leur faire du bien, jugea que c'était bien assez.

Le voilà donc lancé, plein de zèle, dans les murs de la rivale de Rome, lui qui était tout romain. Voyons-y sa conduite. Il ne laisse passer aucune occasion de faire une bonne œuvre ; il en fait naître plus encore qu'il ne s'en présente à lui ; ses regards ouverts à tous les besoins pénètrent jusqu'au fond de ces retraites dégoûtantes, dans lesquelles la honte et la vanité cachent la faim et la misère ; partout sa main répand les bienfaits, adoucit les peines, calme la douleur. Le récit des profusions de sa charité paraîtrait incroyable, si, ne considérant que la modicité de ses ressources personnelles, on ne savait point que ses exemples et ses discours déterminaient le petit nombre de fidèles soumis à sa houlette, à seconder les vues de sa générosité. En un seul mot, il ne se réserve que ce qui lui est indispensable pour conserver la décence de sa dignité ; du reste, il ne tient plus à rien, il donne tout, il consacre tout et aux besoins de ses ouailles et à l'entretien du culte du Seigneur. Il se regarde comme le père de son peuple ; il en a la tendresse, la vigilance et toutes les sollicitudes. En voulez-vous une preuve éclatante ? Le duc de Nemours se disposait à faire le siège de sa ville épiscopale. François de Sales en était alors éloigné. Au premier bruit de cette nouvelle, il quitte sa retraite, il vole, s'enferme dans la place menacée, et quelque temps après investie. Il y partage les fatigues, les dan-

gers, les privations des assiégés, et s'y montre disposé à mourir fidèle à son troupeau, à sa patrie, à sa religion.

Ce ne fut point, au reste, dans son diocèse que son désintéressement parut avec le plus d'éclat, mais bien dans les cours de France, de Rome et de Turin. Il paraît sur ces grands théâtres dans lesquels l'idole de la fortune éblouit tous les regards et excite tous les vœux, où la brigue et la cabale font jouer tour à tour leurs ressorts, où les succès et les disgrâces se succèdent avec la plus étonnante mobilité; il y paraît sous les auspices les plus favorables. Son mérite personnel et ses services l'y ont annoncé; ses qualités aimables, et je ne sais quelles grâces nobles et naïves tout à la fois, et qui sont répandues autour de sa personne, lui donnent partout un accès facile, lui concilient l'estime et l'affection de tous. On dirait, à le voir, le courtisan le plus souple, le plus insinuant, le plus adroit; on dirait qu'il prétend à tout. Peut-être l'envie le craignait-elle, même; peut-être en frémissait-elle en secret. Eh bien, il n'est attiré dans le séjour de l'intrigue que par le devoir, par l'intérêt de la religion, par son zèle pour le bonheur des peuples. Il s'occupe de tout, excepté de lui-même, et là où l'on ne songe ordinairement qu'à soi, il s'oublie, lui, le plus complètement. Semblable à ces prophètes que Dieu dépêchait aux rois des anciens jours, pour leur porter ses ordres et leur notifier ses volontés, l'objet de sa mission est l'unique objet de sa présence et de ses soins; tout le reste lui est indifférent, et il repousse, non pas avec dédain, mais bien avec humilité, les offres les plus brillantes de la faveur.

A Paris surtout.... Ecoutez, mes frères: Henri IV régnait; le plus aimable des rois tend la main au plus aimable des saints; leurs cœurs devaient sympathiser; ils semblaient être faits l'un pour l'autre. Quelque grand que soit l'intervalle placé entre un monarque et un simple citoyen, la bonté du premier avait surmonté tous les obstacles que mettait à leur rapprochement la modestie respectueuse du second. Déjà le prince a résolu de retenir auprès de sa personne l'ami nouveau qu'il s'est fait. Il lui adresse les propositions les plus magnifiques; il parle à son âme avec toute la sienne, et le noble cœur de Henri s'épanche tout entier dans celui de François de Sales. Oh! qu'ils sont séduisants les bienfaits d'un grand roi, d'un roi tel que celui qui mérita si bien l'amour de notre France! qu'ils sont séduisants surtout, quand la délicatesse de l'honneur personifié les assaisonne! N'importe, François de Sales les refuse, mais avec un tel abandon, mais avec une naïveté telle, avec une candeur si généreuse (je ne sais si je rends bien ma pensée), que son refus, loin d'offenser, n'excite que l'admiration et double l'opinion avantageuse que l'on avait conçue de lui. Tous ses desirs sont satisfaits, dès qu'il a obtenu du monarque qui

l'aimait ce qu'il était venu solliciter auprès de lui, c'est-à-dire les secours de sa munificence, pour reconstruire sur ses ruines l'église dont l'administration lui est confiée. Dès lors rien ne saurait le retenir à la cour; les instances d'un roi sont sans puissance auprès de lui. Telle devait être, en effet, la conduite d'un digne successeur des apôtres. Un évêque courtisan..... ah! n'entendez-vous pas que ces deux mots hurlent ensemble.

N'est-ce point assez, mondains injustes, n'est-ce point assez de ces traits épars dans la vie d'un grand homme et que je viens de recueillir, afin de vous faire connaître en quoi consiste la piété véritable, et combien elle est digne de vos respects? N'est-ce point assez pour arrêter le cours des railleries amères, des sarcasmes irréligieux dont retentissent vos cercles, que vous prodiguez dans vos écrits, que vous jetez à chaque instant dans vos conversations? Je livre à votre censure, s'il lui faut absolument un sujet d'exercice qui se rattache aux choses de l'autre vie, je lui livre cette piété feinte et hypocrite qui cache les vices sous des dehors spécieux, et dérobe ainsi les récompenses qui ne sont dues qu'à la vertu; cette piété singulière et bizarre, qui n'obéit qu'aux caprices de l'humeur et néglige ce qu'elle devrait faire pour se porter à ce qui ne la regarde pas; cette piété dure et intolérante qui voudrait tout soumettre à ses lois, à ses opinions, et qui ne serait satisfaite que lorsque tout genou fléchirait devant elle; cette piété oisive et solitaire qui languit dans les douceurs d'une molle quiétude, et se renferme en elle-même, inutile à la société; cette piété superbe et exigeante, qui ne recherche que les distinctions et les égards, qui ne pardonne ni les oublis ni les distractions; cette piété inquiète et curieuse qui ne trouve bien que ses œuvres, et qui s'enquiert de tout pour tout blâmer et tout régir; cette piété sévère et caustique, qui ne sait que reprendre et médire, si même elle ne va point jusqu'à se permettre des délations odieuses; je vous livre, en un mot, tous les abus que certains hommes vraiment méprisables se permettent sous le masque de la piété; mais ils ne sont pas pieux, ceux-là!.... Et encore conviendrait-il de ne porter dans l'examen de leur conduite qu'un regard indulgent, à cause de l'extrême fragilité de la nature humaine et de la dangereuse séduction du scandale; encore conviendrait-il de vous taire, parce que la charité vous en fait une loi. Mais, lorsque vous découvrez la piété véritable, serait-il juste que vous lui payassiez le tribut de votre estime et de vos louanges, quand bien même elle ne brillerait point dans tous les sujets avec autant d'éclat que dans François de Sales; quand même vous ne trouveriez plus, au même degré, cette inaltérable pureté de mœurs, cette profonde sagesse, ces agréments de société, cette bienfaisance dans le commerce de la vie,

qui en ont fait l'objet de l'admiration de son siècle et de tous ceux qui l'ont suivi, et qui le suivront autant de temps que l'Evangile produira, à l'imitation des mortels, le divin modèle sur lequel il s'était formé. *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.*

Toutefois, chrétiens auditeurs, ce n'est encore là qu'un des côtés du tableau que j'ai résolu de dérouler à vos yeux. Vous ne connaissez de saint François de Sales que les vertus de l'homme évangélique. Il me reste à vous raconter l'histoire de ses apostoliques travaux. Dans cette nouvelle carrière, ce sera bien encore lui que nous retrouverons à chaque pas *et mitis et humilis corde.*

SECONDE PARTIE.

Il me semble voir ici François de Sales assis sur les ruines de la catholicité à Genève, comme autrefois Jérémie sur celles de Jérusalem, exhalant les sentiments de sa douleur en expressions énergiques, vives images de la désolation dont il était le témoin, et les yeux fixés vers les célestes régions, s'efforçant de fléchir l'éternelle justice, et d'obtenir de la miséricorde infinie un prompt remède à tant de maux. Tout à coup un rayon d'espérance vient luire à ses regards, et précisément du côté où il devait le moins l'attendre. Ce sont des intérêts politiques qui lui fourniront le moyen de reconquérir à l'Eglise le plus grand nombre des habitants de cette intéressante contrée.

Le duc de Savoie était parvenu à faire rentrer sous sa loi une partie de la république de Genève. Il comprit que le meilleur moyen d'affermir sa domination légitime sur les rebelles que ses armes avaient réduits, était de les faire rentrer au plus tôt dans le sein de l'Eglise romaine. C'était parmi les catholiques surtout qu'il comptait ses partisans les plus dévoués. L'hérésie en effet, chrétiens auditeurs, l'hérésie de la réforme surtout est ennemie de toute espèce de subordination : voilà une de ces vérités de fait dont l'histoire a proclamé l'évidence. Plût à Dieu qu'elle eût été toujours présente à l'esprit des rois préposés au gouvernement des nations ! nos ancêtres et nous-mêmes, nous n'aurions point vu peut-être éclater tant de révolutions qui si souvent ont changé la face des empires, et bouleversé l'Europe entière. On aurait pu en prévenir et même en arrêter les ravages.

Confident de la pensée du prince, comptant sur son appui, certain de sa protection, François de Sales donne l'essor à sa joie, et se voue avec un saint enthousiasme au rétablissement de la religion du Christ dans la principale province de la réforme, entreprise hasardeuse et difficile, qui n'exigeait pas moins de courage que d'habileté. Aussi la tendresse de ses amis en est-elle

alarmée, et ils tentent tous les efforts imaginables pour le détourner de son dessein. Ils lui représentent les temples du Seigneur pillés et profanés, les pierres du sanctuaire dispersées, les prêtres immolés sur l'autel même du sacrifice, les restes encore fumants de l'incendie qui a désolé ces lieux, l'hérésie enfin concentrée tout entière dans Genève, où elle tient les rênes du gouvernement constitué par elle-même, sous la forme d'une république, tout exprès pour que la fièvre délirante de la liberté puisse s'allier chez les mêmes hommes au fanatisme de la religion, et les précipiter dans tous les excès, si quelqu'un cherchait jamais à porter la plus légère atteinte à leurs croyances.

Pensez-vous que ce tableau pût effrayer le nouvel apôtre ? Non, chrétiens, il ne fit qu'accroître son ardeur. C'était précisément ce qu'on craignait pour lui qu'il désirait le plus : les persécutions et le martyre.

François de Sales n'était-il donc plus le même homme, cet homme doux et pacifique dont vous avez admiré déjà les paisibles vertus. Ah ! la douceur, la douceur évangélique surtout, n'exclut pas le zèle de la gloire du Seigneur ; et, quelque vif qu'il soit, ce zèle n'en sera pas moins modéré : son courage sera discret et prudent, sa fermeté pleine d'onction. François de Sales s'est donc élancé dans la lice qui vient de s'ouvrir devant lui. Il est aux portes de Thonon (38), l'une des principales villes du Chablais, et, après Genève, l'un des plus forts boulevards de l'hérésie. Chaque jour il précède l'aurore pour se livrer à ses travaux. Les neiges, les glaces, les frimas éternels des Alpes, les dangers et les fatigues du chemin, rien ne l'arrête et ne l'étonne : il va, le Christ à la main et sa morale sur les lèvres... Que peut-il espérer cependant ? On refuse de le voir et de l'entendre ; on fait plus, on l'abreuve partout de dégoûts, on l'accable d'ignominies. L'aveuglement de la réforme l'insulte ; son opiniâtreté lui tend des pièges ; sa fureur le déchire. Immobile, dans ce débordement de l'impiété, comme un roc qui, au milieu des vagues mugissantes de l'océan, rompt tout l'effort de la tempête, il lasse, par sa constance inébranlable l'impétuosité de l'ennemi qu'il a résolu de combattre ; et, quand il le voit affaîssi, il l'attaque de front, le presse et finit par l'abattre.

Il arrive enfin l'instant heureux où il peut faire entendre au milieu de Thonon, dont il a conquis les abords, les accents de sa voix victorieuse. Il dompte par ses paroles les préjugés de ses habitants, l'entêtement et les préventions de leurs esprits ; en même temps que l'éloquence de son silence (car il est des hommes qui sont encore éloquentes, quand ils ont cessé de dire) subjugué tous les cœurs. Le spectacle si nouveau de tant de vertus réunies en une seule per-

(38) Thonon, *Tunonium*, petite ville des Etats de Savoie, au duché de Chablais, dont elle est la capitale.

sonne, les exemples d'humilité, de patience, de douceur, de charité, de désintéressement qu'il prodigue, ont fait la plus vive impression. On se répète avec étonnement que la religion qui les produit est la seule religion véritable. Les plus forcenés protestants jugent le contraste manifeste dont leurs yeux sont témoins, entre la conduite de leur ministre et celle du prêtre romain. Leur admiration éclate, et devient la source féconde des plus salutaires réflexions qui doivent bientôt assurer la gloire et le triomphe de l'Eglise. Dès cet instant, la scène change; chacun se presse autour de l'apôtre de la vérité, on se plaît à le contempler, à l'entendre. Il est devenu l'objet de la vénération publique; sa voix émeut et attendrit; ses enseignements sont porteurs des plus vives lumières, les ténèbres de l'erreur se dissipent, le jour renaît; et la grâce, au milieu de ce reflet divin, pénètre les esprits les plus rebelles, embrase les cœurs les plus glacés. En peu de temps le héros de cette pacifique victoire a la consolation de réduire à l'obéissance la plus absolue cette cité livrée naguère à la licence la plus effrénée. L'étendard de la croix flotte au-dessus de ses tours; le temple sort de ses ruines, et l'hostie par excellence est immolée sur l'autel de propitiation.

Quel beau jour que celui qui éclaira le triomphe de l'Eucharistie dans cette terre infidèle, où elle avait reçu de si sanglants outrages ! Le souverain couvert des attributs de sa puissance, le légat du saint Père vêtu de la pourpre romaine, s'empressèrent, dans cette solennité sacrée, de rendre à l'Agneau sans tache leurs respectueuses adorations. On vit alors le peuple fondre en larmes; les transports furent unanimes, le dévouement fut absolu, tandis que près de là l'hérésie frémissait de rage de se trouver tout à coup impuissante, après une longue série d'années de la plus superbe domination.

Cependant le bruit de ce premier avantage en préparait bien d'autres, et ouvrait un champ plus vaste au zèle du bienheureux François. Voilà que tout à coup son nom vole de bouche en bouche, son odeur de sainteté le devance, prévient les peuples en sa faveur, et quand il paraît, l'œuvre de Dieu, que sa réputation a ébauchée, s'achève : ainsi de proche en proche le nombre des prosélytes s'accroît, et le duc de Savoie, que les paroles du saint ont mieux servi que le mousquet des soldats, reçoit des mains de François de Sales une conquête mieux assurée qu'elle ne l'eût été par la force du pouvoir et par les mesures de la politique.

Voyez aussi les provinces voisines, le Dauphiné, la Bourgogne, le pays de Gex ressentir le contre coup des secousses qui, après avoir agité le Chablais, l'ont rétabli sur ses bases fondées elles-mêmes sur les principes de la foi. Partout, sur les pas de François de Sales, l'Evangile ressaisit l'empire que lui avaient enlevé les doctrines

d'imprudents novateurs; partout, sur les bords du Rhône, comme au sommet des Alpes, l'autorité de l'Eglise catholique se rétablit, et la puissance de Calvin s'élimine.

Il est vrai que l'homme de Dieu était en même temps l'un des orateurs les plus éloquents de son siècle. Il possédait, au degré le plus éminent, l'art sublime de plaire, d'instruire et de toucher. Sa méthode se pliait avec adresse à la disposition d'esprit et de cœur de son auditoire. Simple et naïf, quand il s'adressait aux habitants de la campagne, son esprit s'élevait à la plus noble décein; quand le théâtre sur lequel il avait à développer les augustes vérités de la foi, était occupé par des hommes plus instruits, et dont l'oreille plus délicate exigeait plus de ménagements. Souvent il prenait son vol avec la hardiesse et la rapidité de l'aigle, parcourant sans s'égarer les plus hautes régions, et il se rapprochait en quelque sorte de la Divinité, afin d'en parler plus dignement.

Il pensait qu'il ét it peu séant de se montrer mal habile ou peu soigneux du discours dans la chaire de vérité; il pensait que nulle part le langage ne devait avoir plus de noblesse et plus de gravité. Jamais il ne s'était permis de ces écarts de jugement et d'esprit, qui feraient croire que le ministre du Seigneur, chargé d'annoncer sa loi, se joue en quelque sorte avec elle, ou méprise les hommes qu'il est chargé d'instruire.

Aucun appareil extraordinaire n'accompagnait ses prédications. Il ne voulait point séduire les peuples par les yeux. Il trouvait dans ces fastueuses représentations des saints mystères quelque chose d'aussi vide que dans les mensonges de la scène; et les pompes accoutumées de l'Eglise, majestueusement simples comme son culte, lui semblaient être assez imposantes sans les surcharger d'épisodes dramatiques, propres à produire quelques illusions vaines, tandis qu'il voulait, lui, que ses missions laissassent en tous lieux des impressions profondes.

Aussi les conversions qu'il opérait n'étaient-elles pas des coïve sions passagères, résultat insignifiant d'un enthousiasme momentané, excité par l'appareil du spectacle, et qui ne survivent point à sa durée. Il frappait droit au cœur, et chacun atteint du trait qu'avait lancé sa main, le portait en tous lieux, en sentait constamment l'aiguillon. Il achevait au tribunal de la pénitence l'ouvrage qu'il avait commencé du haut de la chaire, et il en assurait les fruits. Fidèle imitateur de l'Homme-Dieu, il compatissait aux misères humaines; il reprenait sans aigreur; il jugeait sans passion; il condamnait sans amertume; il exhortait sans orgueil. Il ne voulait pas paraître meilleur que ses pénitents. Il pénétrait dans les replis les plus cachés de leur conscience, sans blesser leur délicatesse; il les interrogeait avec prudence; il les maintenait dans l'igno-

rance du mal, et leur donnait toutes les notions du bien ; il démêlait tous leurs embarras, dissipait tous leurs doutes, et détruisait tous leurs prétextes ; il rallumait leur amour, excitait leur ferveur, réprimait les écarts de leur zèle ; il soulevait à propos chez eux des mouvements de crainte ou d'espérance, faisait taire les alarmes des uns, faisait naître la contrition des autres. Il donnait des forces à la faiblesse, il doublait le courage des forts, semblait ne rien exiger des pécheurs, et les déterminait par degrés aux sacrifices les plus pénibles, ayant toujours égard aux personnes, à leur caractère, à leur état, à leur rang, déterminant pour chacun, selon sa position, les règles de conduite les plus sages, les plus propres à procurer leur salut.

Comment aurait-on pu, du reste, ne point suivre les leçons d'un maître qui lui-même donnait l'exemple de ce qu'il enseignait, et qui les multipliait avec tant d'art, que les épines disparaissaient sous les fleurs.

Dans le concours prodigieux des personnes de tout âge et de tout sexe, dont il possédait la confiance absolue, jamais il ne se refusa à aucun besoin ; il ne fit acception de personne. Tous avaient un droit égal à la dispensation de ses bienfaits spirituels. Grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, trouvaient en lui un père tendre et affectueux ; tous avaient auprès de ce vrai pasteur un accès également libre ; leurs intérêts devenaient les siens propres. S'il s'attachait plus particulièrement parfois à la conversion de certains, tels que d'un connétable de Lesdiguières, d'un Théodore de Bèze (39), c'est qu'il en espérait de plus grands succès dans l'intérêt de l'œuvre de Dieu, par cela seul que l'exemple du retour de tels hommes à la vérité devait exercer sur les masses une grande influence. A ces exceptions près, il visitait encore plus volontiers le pauvre habitant de la chaumière que le riche possesseur du château, parce qu'il recherchait moins la gloire que le succès.

Les âmes qu'il ne pouvait diriger de vive voix, il les dirigeait par écrit. Sa brillante correspondance en fait foi. Il est véritablement prodigieux qu'un homme, partagé entre tant d'occupations diverses, qu'un homme, voué aux travaux apostoliques des missions, à l'exercice habituel de la chaire et du confessionnal, aux bonnes œuvres de toute espèce, à la difficile administration d'un diocèse aussi agité que celui de Genève, ait pu trouver le temps d'écrire un aussi grand nombre de lettres, et de lire

celles qu'il recevait ; qu'il ait pu répondre aux questions délicates qu'on lui adressait de toutes parts comme à un oracle infail-
lible. Il excellait dans le style épistolaire, et cela, parce qu'il puisait toutes ses inspirations dans son cœur. Sa plume, qu'animait sa charité, ne distillait que du lait et du miel. Il assortissait ses exhortations aux différentes situations de ceux auxquels il les adressait. Dans ses épîtres rien d'inutile, et chaque phrase était à la fois touchante, intéressante et convenable. En le lisant, on croyait l'entendre.

C'est au recueil de ces lettres pieuses, disposé par la main du génie, à la recommandation de Henri IV, que nous devons cet admirable ouvrage, dans lequel, sous titre d'*Introduction à la vie dévote*, se trouvent de si doctes et de si utiles préceptes. Certes, on ne soupçonnera pas saint François de Sales d'avoir voulu prétendre à l'honneur d'être un écrivain célèbre : il l'obtint cependant, sans y prétendre. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, fut accueilli partout avec un empressement qui tient du prodige, et partout il multiplia les succès de son auteur, qui, dans le zèle qui l'animait, eût voulu opérer la conversion du monde entier. Qui pourrait calculer tout le bien que ce livre a fait dans le temps et qu'il fait encore tous les jours ; c'est comme un autre Evangile, ou plutôt c'est l'Evangile même ; c'en est l'esprit, c'en est toute la morale, développée avec toute la clarté possible, présentée sous les formes les plus gracieuses. Le lecteur de ce chef-d'œuvre se laisse volontiers entraîner sous la direction d'un homme qui ne cherche qu'à le rendre heureux. L'auteur le prend, en quelque sorte, par la main, le fait passer successivement à travers tous les états de la vie, lui en indiquant tous les devoirs et tous les dangers, lui fournissant tous les moyens de se garantir de ceux-ci et tous les motifs d'accomplir ceux-là. La route qu'ils parcourent ensemble est délicieuse ; elle est tracée entre le double écueil du relâchement et du rigorisme, de la présomption et du désespoir. L'âme qui la suit se dégage insensiblement des liens du péché, fait des progrès constants dans la vertu et parvient enfin au sommet de la perfection.

Quelle connaissance profonde du cœur humain ! quel art à en pénétrer les mystères sans soulever l'irritation de l'amour-propre ! art d'autant plus admirable qu'on en ressent tous les effets, sans en apercevoir la cause. Ce traité seul peut servir de contre-poids à la lecture de tant d'ouvrages

par le marquis de Gorles, et exécuté à Grenoble.

Saint François de Sales devait en effet attacher un grand prix à la conversion du connétable ; ses efforts pour y parvenir furent impuissants. Il ne réussit pas mieux auprès de Théodore de Bèze, qui d'abord coadjuteur de Calvin, l'avait remplacé après sa mort dans le gouvernement de l'Eglise réformée de Genève.

(39) Il n'est personne qui ne connaisse les principaux traits de la vie du connétable de Lesdiguières, de ce héros qui parvint à cette éminente dignité, pour avoir toujours été vainqueur, et n'avoir jamais été vaincu.

Il était huguenot, et, avant qu'il eût voué ses services à Henri IV, les calvinistes le choisirent pour succéder à Montbrun dans le commandement de leurs troupes, après que celui-ci eut été arrêté

ges frivoles et dangereux, qu'un abus monstrueux de l'esprit fait éclore tous les jours parmi nous, au préjudice des mœurs et à la honte de notre siècle.

N'espérez pas, mes bien chers auditeurs, que je me livre à un plus long détail des traits admirables qui signalèrent la carrière apostolique du grand saint dont nous célébrons la fête; non, ce détail serait immense; et, quelque intéressant qu'il pût être, les bornes du discours imposent silence à l'orateur. Il n'est personne, parmi vous d'ailleurs, qui n'en connaisse les principaux; il n'est personne qui n'ait eu la sainte curiosité de recueillir, dans la vie du vertueux évêque de Genève, cette foule de mots heureux, de maximes spirituelles, de conseils généreux, d'actions éclatantes, par le moyen desquels sa grande âme se répandait comme hors d'elle-même, et qui poussaient jusqu'aux extrémités du monde chrétien leur bienfaisante influence.

Il a cessé de vivre ici-bas, cet homme doux et pacifique, cet apôtre de la charité. En peu de temps, dans le court espace de cinquante-six années, il a seul accompli plusieurs âges. Lui seul, avec sa mansuétude, sa tolérance, ses exemples et ses discours, a fait plus de conquêtes à la religion que n'ont pu en faire tant de héros armés pour sa cause, en répandant des flots de sang, en ravageant les campagnes, en détruisant les villes, en désolant les provinces. Ceux-là n'apportaient, au pied des trônes, avec les sanglants trophées de la victoire, que la soumission contrainte des peuples vaincus; qui s'indignaient contre les chaînes qu'ils étaient forcés de traîner, et qui les rompaient à la première occasion. L'évêque de Genève, au contraire, y déposait, avec les pacifiques vertus de la religion, les libres hommages et la sincère affection des hérétiques convertis, devenus, de sujets rebelles qu'ils étaient, des citoyens fidèles et loyaux.

Le joug du Seigneur ne doit point être imposé par la force; il ne voulut établir son empire que par la persuasion; et ses disciples ne regurent de lui que le glaive de la parole.

Cependant la mémoire des triomphateurs des nations est consacrée dans les fastes des empires, et leurs cendres reposent sous de superbes mausolées, ouvrages de l'orgueil; de là, ils inspirent encore la terreur et les alarmes. Ah! la destinée de notre saint évêque est bien préférable à la leur. Il vit, lui, dans les fastes de l'humanité; son mausolée est dans tous les cœurs: là, la reconnaissance et la piété ont pris soin de lui élever un monument digne de lui.

Ils ne sont plus, ces mortels tant vantés; ils ont fait du bruit un instant; mais, semblables à ces effrayants météores que le même moment voit se former et se détruire, ils n'ont fait sur nos imaginations que des impressions passagères: le souvenir qui nous en reste est comme celui d'un songe.

Il n'est plus aussi, l'humble pasteur que l'Eternel avait suscité, pour ramener dans

la sainte Sion les brebis d'Israël, qu'avaient dispersées l'erreur et les malheurs des temps; mais, quoique la mort l'ait frappé, il vit par les services immenses qu'il a rendus au monde chrétien, et dont nous sommes encore les témoins, parce qu'ils ont été durables, il vit dans ses membres épars; il vit jusque dans les moindres restes de sa dépouille qu'on se dispute avec une sainte ardeur, parce qu'ils produisent à chaque heure quelque trait miraculeux de puissance et de vie,

Il vit surtout, il respire d'une manière bien plus sensible encore dans cet Ordre de la Visitation qu'il nous a laissé, comme un monument achevé de sa piété et de sa sagesse. L'esprit de son auteur, cet esprit de douceur, d'humilité, de prière, de charité et de zèle, cet esprit semble être passé tout entier dans les saintes filles de madame de Chantal, et s'être reposé sur leurs asiles sacrés. J'en juge bien moins par le prodige de l'extension de cet Ordre sur toute la surface de l'univers, que par la conservation de sa pureté primitive. Les vierges qui le composent, dispersées dans les quatre parties du monde, n'en sont pas moins liées par la même règle, à tel point qu'elles ne font qu'une famille. L'union la plus intime, la paix la plus profonde règnent entre elles; toutes leurs vertus sont les mêmes; elles ont un égal amour pour l'Etre suprême, une égale ardeur pour le ciel. La religion exilée du monde a choisi pour retraite leurs modestes demeures. Ah! puissent-elles se laisser toujours guider par l'esprit de saint François de Sales! Et puisse leur exemple nous faire connaître le prix et l'importance du salut! Je le désire bien sincèrement, mes chers auditeurs; je le désire pour nous tous. Ainsi soit-il!

III. PANÉGYRIQUE DE MADAME DE CHANTAL.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul, et de ultimis finibus pretium ejus! (Prov., XXXI, 10.)

Qui trouvera une femme forte? Son prix est égal à celui de ce qui nous vient des extrémités de la terre!

Le Sage, avant de nous tracer le portrait d'une femme forte, semble désespérer d'en trouver jamais le modèle. Il jette les yeux autour de lui, il parcourt ses vastes États, et il n'aperçoit point cette femme. Il l'appelle des extrémités de la terre il la demande aux siècles à venir: *procul, et de ultimis finibus pretium ejus.*

Le Sage n'avait point vécu à une époque rapprochée de nous. Elle a paru dans ces derniers temps, cette femme admirable que Salomon désirait, sans espoir de la rencontrer jamais. Elle a paru! Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, dont toute la chrétienté célèbre aujourd'hui la mémoire, a réuni dans sa personne toutes les conditions exigées par le sublime auteur des Proverbes. On dirait qu'il avait pénétré le voile de l'avenir, et qu'éclairé d'une lumière surnaturelle il avait entrevu de loin notre héroïne et dessiné largement ses traits.

Que n'ai-je l'énergie d'expression de l'écrivain sacré? que ne possédé-je et sa palette et ses couleurs, moi qui plus heureux que lui sous un rapport, n'ai point à rechercher dans mon imagination tout ce qui caractérise une femme accomplie, et dont les efforts ne doivent tendre qu'à rendre fidèlement ce que l'on a vu naguère, je veux dire la merveille du siècle passé et le chef-d'œuvre du christianisme! Toutefois, quelque variées que soient les circonstances de la vie des hommes, vous le savez, mes chers auditeurs, elles se rapportent toutes au jeu secret du ressort principal qui remue toutes les facultés de l'âme. Dans Mad. de Chantal, ce ressort fut la crainte de Dieu, dont toujours elle parut pénétrée. Ce fut là le mobile de tant de belles actions que nous allons admirer successivement.

Cette crainte salutaire préserva son innocence de toutes les atteintes de l'ennemi, au milieu de la mer orageuse du monde : cette même crainte l'arracha aux écueils de cette mer orageuse, pour assurer son innocence dans l'asile que la religion lui ouvrit.

Ainsi le monde eut le bonheur rare pour lui d'être le berceau des vertus de cette sainte célèbre, et la religion eut la gloire de les perfectionner. Tel est le double point de vue sous lequel nous parcourons rapidement les principales époques d'une histoire si édifiante. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La femme qui craint Dieu, dit le Sage, est la seule qui soit digne de nos éloges. Du reste, quels que soient ses autres avantages, si elle n'a point la crainte de Dieu, tout lui manque. La beauté, la noblesse, la fortune, l'esprit.... tout cela n'est que chimère et que vanité. Que dis-je? tout cela n'est le plus souvent que l'écueil de la vertu, que la honte et le scandale de la religion.

Jeanne-Françoise Frémiot était amplement douée de tous ces agréments dont on fait tant de cas dans le monde; mais nous n'en la louerions point, si elle n'avait pas eu la crainte de Dieu, qui seule pouvait, selon nous, donner à ses qualités aimables quelque lustre et quelque mérite. Crainte salutaire, fruit précieux de la grâce! sans doute elle lui eût été inspirée par sa pieuse mère, si la mort ne l'eût ravie à ses respects avant l'âge auquel la jeune Frémiot eût pu profiter de ses leçons et de ses exemples. Heureusement un père sage et vertueux remplit le vide dont le trépas avait environné le tendre fruit d'un chaste amour, et le mit aussitôt à l'abri de la surprise des passions et des dangers de la jeunesse. Un père, mes chers auditeurs, un grave magistrat qui descend du siège où il distribue la justice, pour s'enfermer au sein de sa famille, et s'y livrer à tous les soins qu'exige la pieuse éducation de sa fille encore dans l'enfance : quel spectacle! Il est trop beau pour ne point exciter votre admiration; mais il est

trop contraire peut-être aux vains préjugés d'aujourd'hui, pour que vous en soyez touchés, et pour qu'un exemple pareil trouve encore des imitateurs.

Ce beauzèle, M de Frémiot le puisait dans le plus tendre des sentiments que puisse inspirer la nature, dans l'amour paternel; et les circonstances au milieu desquelles il vivait, accrurent encore sa sollicitude. Il dut trembler en effet pour la destinée de sa fille, jetée dans un monde pervers, à l'époque où il était le plus cruellement agité par le schisme et par l'hérésie. Plus il trouvait en elle de brillantes qualités, plus ses craintes sur l'avenir augmentaient, parce qu'il sentait qu'elle prêterait d'autant plus à la séduction qu'elle serait plus digne d'être recherchée. Il avait d'ailleurs sous les yeux tant de déplorables exemples, qui lui démontraient que les premières impressions reçues décident, presque toujours de nos penchants et de nos mœurs. Il sut apprécier d'aussi puissants motifs de ne s'en rapporter qu'à lui-même pour les soins à donner à cette jeune tige, dont il devait répondre auprès de Dieu; et il ne fut point père à demi.

La France respirait à peine à la suite des ravages du calvinisme et des guerres intestines qu'il avait excitées dans ses provinces. Un prince qu'on ne peut nommer sans attendrissement, Henri IV occupait le plus beau trône de l'univers; mais ce trône qu'il avait conquis était encore ébranlé des secousses qu'il avait reçues. Le roi devait ses premiers succès, ses succès les plus éclatants aux armes des calvinistes, qui formaient dans le royaume un parti formidable. Il crut qu'il était sage et prudent, il crut qu'il était de son devoir, à titre de reconnaissance, de ménager des sujets aussi fidèles, aussi braves, de leur ouvrir la porte aux emplois et aux dignités; et il rendit ce fameux édit de Nantes, en vertu duquel les protestants et les catholiques se trouvèrent rangés sur la même ligne, jouissant des mêmes privilèges, également admissibles à tous les honneurs.

Je n'aurai garde de m'ingérer dans le jugement qu'on doit porter sur cette célèbre résolution de l'un des plus grands rois dont il soit fait mention dans l'histoire; peut-être était-elle alors une nécessité politique, mais il n'est pas moins vrai qu'elle fournit à l'hérésie l'occasion de souffler partout son poison funeste. On disputait, on dogmatisait, on décidait de tout, on faisait naître des doutes sur les vérités les plus augustes, on multipliait les paradoxes; au défaut de bonnes raisons on avait recours à la plus amère raillerie. L'attrait de la nouveauté, le goût de l'indépendance favorisaient les progrès des doctrines hétérodoxes et la religion de Jésus-Christ était livrée en proie à l'ignorance de la jeunesse, aux caprices du sexe, à l'intérêt des grands, au fanatisme du peuple (40).

(40) Tout ce passage est purement historique, tous ces faits sont constants, mais est-il bien vrai

que ce soit à l'édit de Nantes qu'on doive attribuer cette funeste disposition des esprits en France, au

Ce fut au milieu de ces troubles et de ces scandales que fut perfectionnée l'éducation de Françoise Frémiot. Elle s'éleva semblable à ces plantes bienfaisantes qui, nourries de sucs heureux, croissent au milieu des herbes vénéneuses que la nature a fait germer autour d'elles. Salomon avait tracé le tableau d'une femme telle qu'elle doit être dans la société, selon la sagesse et selon Dieu; le président Frémiot eut la gloire d'en être le père et l'instituteur : aussi dignes de nos hommages pour avoir donné à la patrie et à la religion un sujet pareil, que pour avoir rempli honorablement les fonctions les plus importantes de la magistrature.

Jugez au reste des soins et de l'habileté du maître par les progrès de son intéressante élève. Elle était à peine âgée de cinq ans, et déjà la solidité de son esprit et de sa raison était remarquable. Déjà elle faisait admirer la fermeté de sa foi par ces saillies qui excitent l'étonnement, en même temps qu'empreintes du cachet de la conviction elles en inspirent le sentiment.

Vous ne croyez pas, disait-elle un jour à un hérétique avec cette naïveté enfantine qui a tant de grâces, *vous ne croyez pas que Jésus-Christ soit dans le sacrement de l'eucharistie; c'est cependant lui qui nous l'assure; vous faites de Dieu un menteur.*

A mesure que sa raison acquiert plus de développements, son instituteur la nourrit des principes et des maximes de la sagesse qui doivent à jamais servir de règle à sa conduite. Afin de la prémunir contre les pièges de l'hérésie, et d'asseoir ses croyances religieuses sur des bases inébranlables, il établit des conférences sur les points les plus controversés du christianisme. Les interlocuteurs sont les hommes les plus éclairés de cette époque, et la jeune Frémiot assiste à ces intéressants débats qui doivent lui apprendre à démêler elle-même la vérité au milieu de cette foule d'apparences trompeuses dans lesquelles s'enveloppe l'erreur.

Eh ! que ne peuvent point sur l'esprit d'un enfant bien né les leçons d'un père, et d'un père qui les appuie de ses exemples ! c'est un trait de lumière qui ne s'efface plus, c'est une impulsion donnée pour toujours, que la violence des passions peut bien ralentir quelquefois, mais qui toujours active triomphe tôt ou tard des obstacles. Heureuse Françoise Frémiot, heureuse au milieu des dangers auxquels son innocence et sa foi furent dans la suite exposées, qu'une piété solide et éclairée lui eût inspiré des sentiments véritablement religieux, avant

que la séduction et l'erreur n'essayassent de lui en inspirer de contraires.

Elle entra dans les beaux jours de la jeunesse, elle touchait à peine à son troisième lustre, lorsque la baronne d'Effrau, sa sœur, nouvellement liée par les serments du mariage, l'engagea à l'accompagner dans les terres de son époux où elle se rendait pour la première fois.

O vous qui connaissez le monde, ses usages, ses fêtes, ses folies, vous savez bien sans doute quelles durent être les pompes frivoles de l'accueil fait aux jeunes époux. Toute la noblesse de la province s'empressa de leur rendre les honneurs dus à leur rang et à leur fortune ; ce ne furent durant plusieurs jours que festins, que danses, que jeux et que visites. Les plaisirs bruyants se succédaient sans intervalle, et le goût le plus exquis, la recherche la plus somptueuse, la plus voluptueuse élégance présidaient à leurs apprêts. Quel spectacle pour une jeune vierge qui jusque-là n'avait vécu que dans la solitude, et qui devenait tout à coup l'un des principaux objets des soins et des empresses d'une société nombreuse et brillante autant que légère !

Non ; le monde ne pouvait se montrer, pour la première fois, à ses yeux dans une perspective plus dangereuse, et voilà que des périls d'un genre particulier viennent encore l'y menacer. La voyez-vous, au milieu de tant de délices, étonnée des battements de son cœur, livrée à elle seule, cherchant à s'expliquer les sensations nouvelles qu'elle éprouve, manquant du secours de son père, de ses conseils, de ses exemples ; faible roseau, cherchant pourtant, au milieu de l'agitation qui lui décèle sa faiblesse, un appui qu'elle juge bien lui être indispensable. Innocente créature ! que je te plains ! Voici venir en effet quelqu'un qui va s'emparer de ta confiance et de ton cœur : la chose était si facile ; tu éprouvais un si grand besoin d'épancher ton âme ! Et bien ce quelqu'un est un esprit corrupteur ; c'est une femme sur le retour de l'âge, autrefois l'idole du monde, et maintenant, parce qu'il la quitte, contrainte à le servir par des complaisances infâmes, afin d'y demeurer encore attachée ; c'est une âme vile et mercenaire, mais qui se déguise sous des dehors agréables de douceur et de prévenance ; habile à nouer et à conduire une intrigue, pleine de ruses et d'artifices, ingénieuse à faire naître et à ménager les occasions, subtile et accoutumée à pénétrer dans les sentiments les plus intimes d'autrui ; telle est la confidente qui se donne à la jeune Frémiot, tel est le mentor qui se

commencement du XVII^e siècle ? Croit-on que les protestants, moins libres d'exercer leur culte, eussent été moins dangereux ? Croit-on que la persécution les eût convertis ? L'expérience de tous les temps n'est-elle point là pour démontrer que l'emploi des moyens violents contre les sectes religieuses n'a d'autre résultat que d'accroître leurs forces et de leur faire des prosélytes ? Le parlement de Pa-

ris, cédant à d'anciennes idées, crut devoir faire des remontrances au sujet de l'édit de Nantes. *Il ne faut plus faire de distinction*, répondit Henri IV aux magistrats, *de catholiques et de protestants ; il faut que tous soient bons français, et que les catholiques convertissent les protestants par l'exemple de leur bonne vie.* Ce peu de mots renferme une grande leçon donnée à bien des gens.

charge de diriger ses premiers pas dans le monde. Je le vois, mes chers auditeurs, vous êtes intéressés à la vertu de cette enfant; car maintenant vous tremblez pour elle, et vous ne savez point tout encore. Apprenez donc que cette femme a su s'insinuer dans l'estime de sa malheureuse élève, à tel point que celle-ci n'a pas de secrète pensée pour elle, qu'elle lui donne toute sa confiance, qu'elle a résolu de n'agir désormais que conformément aux conseils qu'elle en recevra. Ah! Monsieur de Frémot, où êtes-vous? accourez donc, vous qui formiez votre fille avec tant d'ardeur et tant de succès à la pratique de toutes les vertus, accourez; venez éclairer le précipice vers lequel on la conduit à présent par un chemin tout parsemé de fleurs. C'est vous, en effet, c'est vous qui, tout éloigné que vous êtes, lui tendez une main secourable : c'est vous, ce sont vos instructions qui ne peuvent fuir sa mémoire, ce sont les soins que vous avez prodigués à ses premières années qui la sauveront maintenant.

Elle pense à vous... et ce souvenir pieux remplit son cœur d'une inquiétude bienfaisante. Elle pense à vous, elle se rappelle les jours que, dans la paix et l'innocence, elle coulait heureusement auprès du plus vertueux des pères. Elle s'attendrit et se complaît dans les idées mêlées de charmes et d'amertumes, qui s'emparent de son esprit; elles appellent la réflexion; elle compare le présent au passé, et cherche la tranquillité de son âme : d'où vient qu'elle ne la trouve plus?

Autrefois assidue à ses devoirs, n'aimant que Dieu, et son père et sa sœur, après avoir rempli saintement sa journée, elle goûtait délicieusement les douceurs du sommeil. Aucune tempête n'avait été soulevée dans son cœur, aucune appréhension ne l'avait fait bondir, aucun remords ne l'avait déchiré. D'où vient donc aujourd'hui son trouble? d'où vient ce vide affreux dans lequel la plongent toujours et les amusements et les dissolutions? Elle en recherche la cause, et la crainte des jugements de Dieu, cette salutaire terreur qui lui avait été fortement imprimée dans son enfance, se réveille au fond de son âme, excite en elle la plus juste frayeur. Dès cet instant, ses yeux sont dessillés, elle aperçoit toutes les profondeurs de l'abîme sur les bords duquel on l'a conduite; elle recule épouvantée, repousse la perfide amie qui l'égarait, appelle la grâce à son secours; la grâce l'élève au-dessus d'elle-même, et elle reprend avec une nouvelle ferveur la ligne du devoir, dont tous les jours elle s'éloignait, auparavant, de plus en plus.

Ainsi le monde n'a pu séduire son innocence par l'attrait du plaisir; il va chercher à surprendre sa religion par les artifices de l'hérésie. Ce ne sera point cependant à la faveur de ses arguments captieux que le monstre cherchera à s'emparer de sa raison; il ne réussirait pas, et la foi de Françoise Frémot avait été établie sur des bases trop

solides, pour qu'elle pût être ébranlée par ce moyen.

L'esprit tentateur, l'éternel ennemi du genre humain, sait mettre en avant de plus adroites et de plus sûres manœuvres.

Au nombre des jeunes seigneurs qui fréquentaient le château de la baronne d'Éfran, il en était un que distinguaient ses qualités personnelles plus encore que sa naissance. Bon, aimable, riche, bien fait, on le destina pour époux à Mlle de Frémot. Elle l'estimait, elle en était aimée. Outre les autres convenances d'une alliance si honorable, elle devait avoir pour résultat nécessaire de fixer les deux sœurs l'une auprès de l'autre. Quels agréments pour toutes les deux! Se présenta-t-il jamais d'occasion plus favorable?

Malheureusement ce jeune seigneur a épousé toutes les idées nouvelles. Il est calviniste forcené, et son aveuglement en matière de religion le déterminera à persister dans ses déplorables erreurs. Cependant il sait quelle est à ce sujet la délicatesse de celle à laquelle il a résolu de vouer toute son existence. Il déguise auprès d'elle ses opinions; on ne le soupçonnerait point d'hérésie, tant dans l'intérêt de son amour, il est habile à trahir momentanément sa foi. Tout est donc arrangé et amené au point où il ne s'agit plus que d'obtenir la manifestation formelle du consentement de la fiancée. Tout la sollicite au parti qu'on lui conseille de prendre, et les mérites de l'époux qui lui est destiné, et son attachement à sa sœur, et peut-être aussi sa propre inclination; mais voilà qu'au moment décisif Dieu permet que le mystère de cette intrigue éclate et que le voile de l'hérétique tombe. Quel parti prendre alors? Revenir de si loin est bien difficile. L'honneur d'une famille respectable ne peut être qu'humilié par un refus aussi imprévu. La tendresse d'une sœur chérie s'alarmera d'un changement de détermination qui dérange toutes ses combinaisons et désenchante son avenir; et puis... et puis, chrétiens auditeurs, son propre cœur qu'il faut vaincre... que d'obstacles à surmonter!

D'autre part, les lois de l'état autorisent de semblables alliances, la religion elle-même ne les condamne point positivement. Une épouse catholique et qui est aimée peut exercer une si grande influence sur l'esprit du protestant auquel elle s'unit! Que de moyens n'a-t-elle pas de le ramener au sein de l'Eglise? Peut-être le salut de cet infortuné dépend-il d'une telle alliance? Combien d'autres motifs suggère encore l'amour-propre? Qu'il est facile de regarder comme un devoir indispensable à remplir ce qui n'est point défendu quand on le désire!

Ah! c'est ici, mes Frères, qu'éclate avec le plus de force la puissance de la crainte de Dieu, quand une pieuse éducation l'a, dès l'abord, imprimée dans une âme.

Jalouse de conserver sa foi dont elle connaît mieux le prix, à l'approche du danger auquel elle la voit exposée, Françoise Fré-

miot ne connaît rien au monde qui puisse en balancer l'intérêt. Alors reviennent à son esprit les menaces du Dieu d'Israël à son peuple, s'il s'allie à des nations étrangères, et l'infidélité de ce peuple, suite immédiate de sa téméraire présomption. Alors, elle s'applique ce conseil si sage de l'Evangile : *Si un membre vous est un sujet de scandale, retranchez-le* (Matth., V, 29), et successivement s'évanouissent dans son esprit toutes les belles espérances dont on la flattait ; successivement les prétextes disparaissent, la passion se tait, et la voix du devoir, seule, se fait entendre.

Serait-ce de sa part précaution excessive, serait-ce préjugé aveugle, ou bien délicatesse mal entendue ? probablement c'est ainsi qu'aujourd'hui même on interpréterait sa conduite dans le monde. Mais que ces jugements sont différents de ceux de la véritable sagesse ! Hélas ! si elle n'avait veillé sur elle-même avec cette rigoureuse attention, peut-être aurions-nous à déplorer l'innocence et la foi de celle qui fait l'objet de notre admiration. N'en avons nous pas sous les yeux mille preuves affligeantes !

Comment se conduit-on aujourd'hui envers cette intéressante jeunesse, brillant espoir des générations futures, si une éducation religieuse dirigeait ses heureuses dispositions vers un but honorable ? On lui donne quelques vagues notions de la Divinité, quelques idées fugitives des sublimes vérités du Christianisme, et on noie tout cela dans une foule de connaissances frivoles du monde, de ses usages, de ses goûts et de ses plaisirs. On l'abandonne ensuite à elle-même ; on lui permet de se familiariser librement avec l'erreur et le vice ; on la livre aux influences des sociétés dangereuses, des conversations impies, des livres obscènes ; aussi la hardiesse de sa curiosité, la témérité de ses doutes, l'incertitude de ses croyances, l'irrégularité de sa conduite, la dépravation de ses mœurs, sont elles pour les hommes sages un perpétuel sujet de perplexités et de douleurs.

Quelle différence entre la plupart des jeunes personnes du siècle et Mlle Frémot ! Or, chrétiens, dans le parallèle que nous pourrions en faire, à qui, dites-le moi, donneriez-vous la préférence ?

Tandis que, dans une terre étrangère, notre héroïne signalait ainsi son zèle pour la religion et son amour pour la vertu, le ciel, pour récompenser sa fidélité, lui choisissait, dans sa patrie, un époux digne d'elle parmi les seigneurs les plus distingués de la Bourgogne, le baron de Chantal appartenant à la tige aînée de cette fameuse maison de Rabutin, qui a laissé tant de souvenirs

en France (41), homme du plus rare mérite, chrétien par conviction, vertueux par inclination autant que par devoir, jouissant de l'estime générale et de la faveur de son roi. Tel fut l'homme auquel s'unit l'intéressante Frémot.

La voilà placée sur un nouveau théâtre, avec un grand nom à porter, un rang élevé à occuper dignement, une brillante fortune à soutenir. Quelle révolution s'est opérée pour elle ! hier encore elle était sous la dépendance de son père qui la surveillait avec soin, pour qu'elle ne commît point d'imprudences ; libre et maîtresse aujourd'hui, elle commande, ne doit compte qu'à elle-même de ses actions, et sa conscience est devenue le seul guide de sa conduite. Si elle n'avait que de ces vertus factices, produit d'une éducation fondée sur les maximes, les usages et les préjugés du monde, échapperait-elle aux dangers d'une position si nouvelle ? Résisterait-elle aux amorces des plaisirs qui vont naître à chaque instant sous ses pas ? Ne se laisserait-elle point éblouir par l'éclat et le faste qui l'environnent ? Ne chercherait-elle point à se dédommager de toutes les peines d'un long assujettissement ? Vous le savez, dans des circonstances semblables, il n'est que trop ordinaire que la timide modestie prenne des airs plus libres ; que la piété s'affranchisse des règles d'une trop austère retenue ; que le cœur manifeste ses désirs, et que le voile sous lequel on était demeuré caché jusque-là, tombe peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin on se montre tel qu'on est réellement. On cherche à se donner le ton et les manières d'une femme du grand monde ; et qu'il est à craindre qu' alors on n'en produise que les vices ! Mais rassurez-vous, mes chers auditeurs ; les vertus de la baronne de Chantal sont inébranlables, parce qu'elles reposent sur le fondement le plus solide, c'est-à-dire sur la crainte et sur l'amour de Dieu. Animée de ce double sentiment elle entre d'un pas assuré dans la carrière qui vient de s'ouvrir devant elle, et s'y maintient telle qu'elle était avant d'y pénétrer. Accordant au rang qu'elle est destinée à tenir tout ce qu'exigent les bienséances, elle en retranche tout ce qui serait ou vain ou fastueux. Pleine de noblesse et de simplicité tout ensemble, elle est humble sans bassesse, modeste sans affectation, fidèle à tous les devoirs de la société sans en être l'esclave. Contrainte d'habiter une de ses terres dont le séjour est tellement affreux qu'il paraîtrait insupportable à la plupart des femmes de sa condition, elle y est aussi bien qu'à la ville, au milieu du grand monde, des fêtes et des divertisse-

(41) La maison de Rabutin compte en effet, parmi ses membres, plusieurs personnages célèbres. C'est à la branche cadette de cette maison qu'appartient François Rabutin de Bussi, gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, et qu'ont illustré ses mémoires militaires, publiés en 1574, sous le titre de *Commentaires sur le fait des guerres en la Gaule belge entre Henri II et Charles Quint*. Cet ouvrage

est véritablement remarquable par la simplicité du récit et l'air de vérité qui le distingue. Il fut l'aient du fameux Roger, comte de Bussi, qui marque dans le siècle de Louis XIV par des écrits plus spirituels que solides. De la tige aînée de la maison Rabutin, de celle par conséquent à laquelle s'allia M^{me} de Chantal, naquit plus tard la célèbre marquise de Sevigné.

ments. Là, vous la montrerez-je chargée du gouvernement d'une grande maison, gouvernement que son époux lui abandonne, soit parce que le service du roi l'appelle sur des champs de bataille, soit parce qu'il compte plus encore sur la sagesse et sur l'habileté de sa femme que sur sa propre sagesse et sur sa propre habileté. Ceux qui sont faits pour commander redoutent ordinairement de se charger d'un aussi haut emploi, parce qu'ils en apprécient et l'importance et les difficultés. Ceux qui ne sont faits que pour obéir aspirent au commandement, parce qu'ils ne consultent qu'une présomption aveugle. Madame de Chantal ne se prêta qu'avec une peine extrême aux intentions de celui qui l'investissait ainsi de toute sa confiance, et ce ne fut qu'en obéissant qu'elle saisit les rênes de l'administration qu'on lui livrait : toutefois elle déploya, dès l'abord, tout son zèle, parce qu'elle comprit que c'était un devoir.

Etudier les affaires de sa maison, en démêler les embarras, en rechercher, en faire valoir les droits, en calculer les revenus, en régler les dépenses, en surveiller tout l'intérieur, mettre l'ordre partout, employer utilement les épargnes d'une honorable économie : quel détail immense de recherches à faire, de moyens à employer, de précautions à prendre ! que de discussions à soutenir ! que d'inconvénients à prévoir ! que d'obstacles à surmonter ! Eh bien ! la baronne de Chantal se donne tous ces soins avec un succès étonnant.

Ces occupations sérieuses et désagréables souvent, les préjugés du monde les rejettent ou sur un âge plus avancé ou sur une condition commune ; mais pour les femmes d'une certaine classe et surtout dans la fleur de la jeunesse, ils réservent le jeu, le spectacle, les festins, toutes les délices d'une vie molle et sensuelle. De là, mes frères, la décadence des familles, les revers de fortune, les dérangements d'affaires, qui amènent toujours à sa suite la frivolité de celles qui auraient tant d'intérêt pourtant à veiller et pour elles et pour leurs enfants : leur conduite fait bien l'apologie de celle dont nous parlons. Aussi vient-on de toutes parts admirer l'ordre, le ton, le goût et la décence qui président à son administration.

La voyez-vous au milieu de ce domestique nombreux, dont elle exige à regret le travail, adorant, sans chercher à les comprendre, les impénétrables desseins de la Providence au sujet de l'inégalité des conditions ? Elle jouit du privilège de la supériorité sans humilier l'amour-propre de la dépendance.

Elle ne donne à ses gens que des ordres justes et raisonnables, toujours disposée à tempérer, par l'affabilité de ses manières, tout ce que leur service peut avoir de pénible et de dur, à prévenir charitablement jusqu'au moindre de leurs besoins, à les faire instruire, à les instruire elle-même

des devoirs de la religion ; c'est véritablement une mère pour eux, remplissant, à leur égard, toute l'étendue de ce titre sacré, sans cependant que leur obéissance soit ou moins prompte ou moins parfaite.

Avec tant de noblesse et tant de générosité dans l'âme, il était impossible que la baronne de Chantal pût contenir ses vertus dans l'étroite enceinte de sa maison. La charité, comme une flamme ardente, s'élançait de son foyer et s'étendait à tout ce qui peut lui servir d'aliment. Du faite de son château, madame de Chantal promène ses regards bienfaisants sur toute l'étendue de ses terres ; ils pénètrent jusque dans la chaumière qu'habitent le malheur et la pauvreté. Elle aperçoit tous les besoins, et s'empresse de les secourir ; apaiser des querelles, assoupir des contestations naissantes, prêter à la faiblesse un appui désintéressé, encourager l'industrie, donner à l'indigence, essuyer les larmes de l'infortune, telles sont ses occupations de tous les jours, aussitôt que sa famille a cessé de réclamer ses soins ; et, tandis qu'à la faveur des privilèges étranges de la féodalité, la plupart des seigneurs contemporains exerçaient impunément sur leurs vassaux toutes les horreurs de la plus cruelle tyrannie, elle faisait consister son bonheur à ne point faire sentir son autorité aux siens ; elle les traitait comme s'ils eussent été ses égaux ; elle les aimait comme ses enfants, elle leur donnait à tous un libre accès auprès d'elle, et tous la quittaient plus heureux. Aussi devint-elle bientôt comme l'âme et le conseil de la contrée. Toutes les familles qui l'habitaient semblèrent n'en faire qu'une ; elles se réunirent toutes comme à leur centre commun à celle de leur bienfaitrice.

Une jeune femme qui commande avec une puissance absolue, sans se prévaloir du commandement, sans sortir de sa condition, et ce qui suit expliquera le sens que j'entends donner à ce mot, présente un spectacle bien admirable. Oui, chrétiens auditeurs, loin de s'enorgueillir du pouvoir que son époux a remis en ses mains, la baronne de Chantal conserve pour le chef de l'association conjugale tout le respect qu'elle lui doit, et lui garde toute sa tendresse. C'est à lui qu'elle rapporte la gloire de tout le bien qu'elle fait. On dirait qu'elle n'est que l'exécutrice des ordres qu'il a donnés ; elle sait si bien tempérer son empire que tout ce qu'elle prescrit semble ressortir des conseils et de la volonté du baron. Le baron lui-même gagne dans l'esprit de tous, à la manière dont agit sa femme, et de l'estime et des respects. Quel tableau que celui d'une famille illustre, entre les chefs de laquelle règnent si délicieusement cet accord, ce concert qui annoncent qu'il n'y a là qu'un même esprit et qu'un même cœur !

Dieu tout-puissant ! le monde présente si rarement un pareil sujet d'édification. Le libertinage préside si fréquemment parmi nous à de si scandaleux divorces, qu'il

serait bien juste qu'une aussi touchante union pût obtenir une longue durée ! Quel est donc le mystère de vos jugemens, ô mon Dieu ! Jusques à quand votre providence se fera-t-elle un jeu d'éprouver la foi du juste, et d'enhardir, en quelque sorte, la présomption du pécheur ? Hélas ! le moment était venu pour la noble et sainte famille dont nous célébrons la mémoire, de jouir de la plénitude du bonheur de cette vie. Un fils et trois filles, fruits sacrés de chastes amours, resserraient encore, par leurs étreintes, les liens qui unissaient l'un à l'autre les aimables auteurs de leur existence. Tout prospérait autour d'eux, et le ciel paraissait se complaire à répandre sur eux ses bénédictions les plus abondantes, récompenses bien méritées. Tout à coup, ô funeste journée !... un cri d'effroi s'élève et retentit jusques au fond des entrailles de la baronne de Chantal. Son époux, qui vient d'échapper à ses embrassements pour se livrer à l'exercice de la chasse, a été atteint d'un coup fatal, et sa blessure est dangereuse. Pâle, défigurée, tremblante, elle court, incertaine encore du malheur qui lui est réservé ; elle se précipite sur le cœur du baron affaibli, et dont le sang coule à gros bouillons. Ses larmes, son empressement, ses caresses le raniment ; l'espoir renaît, il survivra peut-être ! Oh ! que de soins, tant que durent les souffrances cruelles qu'elle désirerait partager ! que de vœux et de prières ! Pour elle, il n'est plus de nuit, et ses paupières ne connaissent plus le sommeil.... Inutiles efforts ! le mal empire, la nature succombe, et la mort moissonne dans les bras d'une épouse désolée cette tête si jeune encore, hélas ! si tendrement aimée et si digne de l'être.

Tout à coup la désolation de cette scène est interrompue par d'atroces clameurs. Le terrible mot de vengeance est proféré : le malheureux auteur de l'imprudencé qui a précipité le baron de Chantal au tombeau est signalé comme devant être livré à la sévérité des jugemens d'ici-bas ; le monde exige que cette seconde victime honore les funérailles de la première. Ce sacrifice est représenté comme une conséquence directe des lois de la chevalerie !.... Lois barbares, jusques à quand tyrannisez-vous les consciences ?.... La vengeance ! Eh ! les grands du monde ne comprendront-ils pas enfin que, lorsqu'elle semble autorisée par le fait, elle est une bassesse, et que, lorsqu'elle porte sur un infortuné dont l'involontaire offense n'a eu pour cause que des circonstances indépendantes d'une volonté réfléchie, elle est une iniquité ? Ah ! la religion impose des devoirs bien différents. Elle prescrit le pardon du coupable ; elle ordonne de prendre pitié de l'imprudent. Ces devoirs sont les seuls que la baronne de Chantal connaisse. Quelqu'un eût-il osé que soit son cœur, elle prend sous sa protection spéciale l'involontaire meurtrier de son époux ; elle le soustrait

à l'action des lois qui auraient pu l'atteindre, parce qu'elle sait bien qu'il n'est pas criminel. Le monde peut avoir improuvé sa conduite ; mais un évêque fameux et qui se connaissait en vertu, s'est chargé d'en faire l'éloge. Elle obtint le suffrage de saint François de Sales, et ce grand homme conçut dès lors la plus haute estime pour la pieuse veuve et conserva pour elle la plus profonde vénération.

Ce fut sans doute, ô mon Dieu ! pour attirer à vous seul cette créature de prédilection, qu'il vous plut de rompre sitôt des nœuds si récemment formés ; ce fut dans cette intention que vous fîtes succéder à leur douceur tant d'amertumes ; ce fut de cette vallée de larmes que Mme de Chantal dut prendre l'essor le plus rapide vers le ciel, et s'élevant de degrés en degrés, atteindre le sommet de la perfection évangélique. *Ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrymarum.*

La douleur recherche la solitude, mes frères ; il n'est peut-être aucun de vous qui n'en ait fait l'expérience. Vivement affligée du plus grand des revers, la fille de Frémiot se renferme de plus en plus dans l'intérieur de sa famille, loin du bruit et du tumulte du monde ; cet éternel ennemi du salut l'épiait dans sa retraite, il attendait qu'elle quittât les lugubres livrées de la viduité, pour lui offrir celles de la mode et du luxe, pour lui rouvrir ses folles assemblées, pour multiplier pour elle et ses plaisirs et ses joies, pour la dédommager, en un mot, de ses peines passées. Qu'elle dut être la surprise du monde, quand la jeune baronne de Chantal, maîtresse de ses actions, possédant une brillante fortune, plus riche encore d'agrémens, résolut de prolonger au delà du terme ordinaire le deuil affreux dans lequel elle était demeurée plongée. On le vit alors multiplier pour elle ses vaines consolations et lui témoigner un importun empressément. D'autre part, on vit l'objet de tant de soins divers les repousser avec la plus constante fermeté, et pour notifier à tous sa volonté inébranlable, renoncer aux plus modestes ornemens de la parure, ne se vêtir que d'étoffes grossières, se réduire en quelque sorte aux usages d'une condition obscure. Elle parvint, à l'aide de moyens aussi simples, à créer autour d'elle l'isolement qu'elle recherchait. Tous les lieux tranquilles et retirés qu'elle fréquentait devinrent les témoins de sa ferveur. Elle s'y livrait à ces exercices de piété qui appellent les grâces d'en haut, et durant lesquels l'Esprit Saint répandait sur elle ses plus vives lumières. Elle entraînait avec la Divinité dans ces communications intimes qui absorbent l'âme toute entière dans la contemplation des perfections de l'Eternel. Elle buvait à longs traits dans la coupe de ces ineffables consolations qui sont comme un avant-goût des délices d'une autre vie : elle serrait, en un mot, les liens indissolubles désormais, qui devaient la maintenir dans l'union

de son Dieu au milieu des plus difficiles épreuves.

Toutefois, mes chers auditeurs, gardez-vous de penser que cette piété si sublime eût altéré le caractère si plein d'affabilité de notre sainte; que son humeur fût devenue sombre et farouche, et que ceux qui vivaient auprès d'elle aient eu à souffrir du contre-coup de cette espèce de contrainte qu'elle s'imposait. Elle conserva, dans toutes les circonstances de sa vie, l'inaltérable douceur qui, dès son début dans le monde, lui avait mérité l'affection de tous, et comme elle n'agissait que par suite des inspirations de la vertu, tout en elle en portait l'aimable empreinte. Après la mort de son époux, elle eut beaucoup à souffrir dans la maison de son beau-père, seigneur emporté, violent, brusque, difficile à vivre, et livré d'ailleurs, par une inconcevable faiblesse, à la basse tyrannie d'une gouvernante inquiète et impérieuse, qui avait su s'emparer et de son esprit et de sa confiance. Eh bien ! ni les mauvais procédés de l'un, ni les emportements journaliers de l'autre ne parvinrent jamais à troubler la sérénité de son âme, et elle n'opposa à leurs persécutions que les offices les plus obligeants.

Gardez-vous de penser surtout qu'elle donnât dans une de ces dévotions molles et oisives qui, se renfermant dans un cercle rétréci de pieuses pratiques, abandonnent tout autre soin, négligent les affaires domestiques, et laissent au hasard le gouvernement d'une maison. Piété fausse et sujette à mille illusions ! La baronne de Chantal a trop de sagesse pour donner dans un pareil travers. Elle connaît les devoirs de sa condition ; elle sait que la volonté de Dieu est qu'elle les remplisse, et elle les remplit en effet ; souvent même elle abandonne de pieuses pratiques vers lesquelles son cœur l'entraînerait, pour se livrer à des occupations profanes en apparence, qui lui inspirent un secret dégoût, mais qui n'en sont pas moins obligatoires pour elle, et jamais la maison de Chantal n'avait été dans un état plus prospère que depuis le veuvage de celle qui aimait et craignait Dieu.

Fille, femme et veuve, vous venez de la contempler dans ces diverses modifications de sa vie ; elle en a sanctifié toutes les phases, elle a constamment excité votre admiration ; elle a été pour vous tous un exemple bien édifiant ; mais si, d'un côté, cet exemple est propre à rassurer votre faiblesse, combien il doit vous faire trembler de l'autre ! Vous ne connaissez encore, en effet, qu'une moitié d'une aussi belle histoire. Après avoir sauvé son innocence au milieu des pièges du monde, elle prend tout à coup le parti de le quitter tout à fait, pour entrer dans un asile tout religieux. Eh ! pourquoi cela, chrétiens ? le salut est-il donc trop difficile dans le monde, même pour une vertu si souvent éprouvée, si longtemps soutenue ? Tel ne fut point,

sans doute, le motif de la Providence, lorsqu'elle lui inspira l'idée d'une telle résolution. La Providence a des grâces pour tous les états, elle en a pour toutes les situations ; mais elle l'avait suscitée pour être un modèle de perfection et dans la vie sociale et dans la vie religieuse. C'est sous ce dernier point de vue que nous avons encore à la considérer. Gardez-moi, je vous prie, votre bienveillante attention : je serai court.

SECONDE PARTIE.

Depuis long-temps la baronne de Chantal soupirait, comme Israël, après l'instant heureux où, libre de tout embarras, elle pourrait aller dans le désert se vouer toute entière au Seigneur. La grâce l'y attirait fortement ; chaque pas qu'elle faisait la rapprochait du terme si désiré par elle. Elle n'attendait, pour s'engager enfin dans les routes les plus difficiles et les plus inconnues, qu'un guide sage et expérimenté ; elle le demandait au Ciel avec les plus vives instances, et le Ciel lui avait promis de la satisfaire ; dans une vision mystérieuse, elle en avait contemplé la figure.

Tandis qu'elle formait ainsi, dans sa demeure, les projets les plus beaux pour la gloire de Dieu et pour sa perfection, François de Sales de son côté traçait le plan d'un établissement de filles religieuses, dont les devoirs concertés par la sagesse, dictés par la douceur, imposés par la charité, se rapportassent tous à glorifier le Seigneur par les œuvres de la piété la plus aimable. Il ne désirait pour l'exécution de ses desseins, que de trouver une de ces âmes héroïques que consume l'amour divin, et qui joignent à l'exercice de toutes les vertus une prudence éprouvée, une douceur accomplie, un courage indomptable et une fermeté supérieure à tous les obstacles. Déjà la Providence lui avait révélé intérieurement l'existence de cette créature si extraordinaire, et le saint évêque de Genève, ainsi que la baronne de Chantal, se recherchaient l'un l'autre, sans s'être jamais vus, sans se connaître, afin de procéder ensemble à l'accomplissement du grand œuvre pour lequel, sans aucune communication préalable, ils avaient le même entraînement, les mêmes pensées, les mêmes vues.

Ces deux personnages extraordinaires se rencontrent enfin. François de Sales admire la haute sainteté de la baronne de Chantal ; il désire ardemment qu'elle devienne sa coopératrice ; mais il ne peut soupçonner encore que ce soit elle que Dieu a choisie pour cela. D'autre part, la baronne de Chantal voit dans François de Sales un maître habile et expérimenté dans la conduite des âmes. Elle se trouve précisément avoir le plus grand besoin de recourir à ses lumières. Le zèle mal entendu d'un directeur l'avait jetée dans des perplexités cruelles. Exemple de sainteté, il manquait de la science nécessaire pour diriger sa pénitente dans les voies mystérieuses que sui-

vaient ses pas par un entraînement surnaturel. Il exerçait comme une espèce de tyrannie sur une conscience troublée et délicate. Il l'avait soumise à toutes ses volontés par les engagements les plus sacrés; et toujours en proie aux scrupules qui la désolaient, la pieuse veuve n'osait ni suivre son impulsion, ni chercher ailleurs des éclaircissements à ses doutes.

Cependant elle est auprès d'un médecin dont elle a reconnu l'habileté, et elle appréhende de lui faire la confidence de sa maladie; elle souhaite et tout à la fois elle redoute sa guérison. Elle croit que c'est un mal de rester en l'état où elle est, et elle craint que ce n'en soit un plus grand d'en sortir : cruelle incertitude dont la piété seule peut sentir toute l'amertume!

Heureusement François de Sales, soit inspiration d'en haut, soit que sa propre expérience lui suffise, pénétre aisément la cause du trouble qui agite sa nouvelle amie. Il lui parle, et l'on dirait un ange envoyé du ciel, on dirait l'oracle de la sagesse éternelle... La baronne de Chantal l'entend... quel changement subit s'opère en elle! son secret lui échappe. L'attrait le plus incompréhensible la détermine à donner toute sa confiance au saint évêque de Genève, et à mesure qu'elle lui manifeste les peines de son âme, les ténèbres se dissipent, le calme succède à l'orage, la joie prend la place de la tristesse. Ah! un guide pareil est bien réellement un présent du ciel; mais Dieu ne le refuse jamais à l'humble et fervente prière.

Dès cet instant le voile à travers lequel les deux saints personnages s'étaient entrevus dans un ravissement extatique, dès cet instant ce voile mystérieux tombe à leurs pieds; ils se reconnaissent avec tous les transports d'une surprise mutuelle. La baronne de Chantal trouve dans les règles tracées par la sagesse de saint François de Sales pour conduire les âmes à la perfection, tout ce à quoi un incompréhensible attrait la sollicitait. Le saint prélat admire à son tour, dans la pieuse veuve le modèle que la Providence avait pris soin de lui fournir pour l'accomplissement du plan de son ouvrage; il ne manque aucun trait au tableau; ils y sont tous dessinés avec les plus vives couleurs. Dès lors s'établit entre eux une communauté indissoluble de sentiments et de vœux. Ils s'excitent réciproquement à la prompte exécution de celles de l'Être suprême, et c'est ainsi que prend naissance l'un des plus célèbres établissements religieux que nous connaissions, celui dans lequel la piété, victorieuse de tous les combats que lui livre le monde, brille avec le plus d'éclat et conquiert tous les suffrages.

Mais si, revenue des premières impressions de l'enthousiasme que devait nécessairement exciter en elle la pensée d'une entreprise aussi importante, Mme de Chantal en considère froidement l'étendue et les difficultés, combien ne doit-elle pas en être effrayée!... Fonder une société de femmes

et de filles destinées à s'étendre par tout l'univers, en lier toutes les parties et les rattacher à un centre commun assez solidement pour qu'elles forment un tout indivisible... quelle opération! Et où sont les moyens, les trésors, les sujets nécessaires? L'irrégion, qui semble assise sur tous les trônes du monde, ne paralysera-t-elle point toutes les ressources? Les hommes concourront-ils à former cette œuvre de piété, eux qui attaquent avec fureur toutes celles qui sont préexistantes; eux qui excitent depuis si longtemps les tempêtes les plus violentes autour de la maison du Seigneur? Qu'une telle entreprise soit louable, qu'elle soit digne du Saint-Esprit qui en inspira la pensée, on doit le reconnaître; mais la baronne de Chantal, quel que soit son zèle et quoiqu'elle ait les vertus les plus propres à en assurer le succès, osera-t-elle l'essayer au milieu de tant de circonstances propres à la faire échouer? Elle a des enfants jeunes encore; la nature lui prescrit de les élever et de les établir: abandonnera-t-elle des soins et des intérêts qui la touchent de si près, pour embrasser d'autres intérêts, pour se livrer à d'autres soins? Et le vieux père de son époux, et son vieux père... ah! rompra-t-elle les liens sacrés qui l'attachent à eux? méconnaîtra-t-elle la voix de la reconnaissance? Toutes ces questions, mes chers auditeurs, elle se les est adressées à la fois, et son âme en a été brisée. Quels combats n'a-t-elle pas eu à livrer! Combien de fois sa fermeté a failli l'abandonner! Mais la voix de Dieu s'est fait entendre à son cœur; il lui suffit; elle ne sait plus qu'obéir; et la voilà qui s'élance pleine de courage et de résolution à la suite du ministre qui la guide dans la pénible carrière qu'il vient de lui ouvrir.

Cependant à peine a-t-elle fait le premier pas qu'elle se trouve subitement arrêtée. Son père a concerté pour elle des arrangements nouveaux. Elle doit contracter d'autres nœuds, et le mariage de la mère doit être suivi de l'établissement immédiat de plusieurs de ses enfants. De grands honneurs, des biens immenses concentrés dans la maison de Chantal, doivent être le prix de sa complaisance. Jamais la séduction fut-elle plus dangereuse? Jeune encore, Mme de Chantal pouvait ne point être insensible au désir de plaire et d'être aimée. Excellente mère, l'avenir de ses enfants devait lui être bien précieux, et cet avenir, il dépendait d'elle de l'assurer de la manière la plus brillante. Fille tendre, respectueuse, toujours soumise aux volontés du meilleur des pères, pouvait-elle, sans l'affliger vivement, ne point accepter un époux de son choix? Eh! quel époux... C'était encore un seigneur chez lequel les nobles qualités de l'âme ne le cédaient point à l'éclat de la naissance.

Pouvait-elle réfléchir sur tant d'avantages sans que son imagination en fût éblouie? et si elle rapproche une perspective aussi riant de celle du nouveau genre de vie

qu'elle a embrassé, quel contraste ! Là, tout lui promet le plus délicieux enchantement ; ici, la plus monotone condition lui est réservée. Réduite au plus étroit nécessaire, elle ne possédera rien en propre ; tout ce dont l'usage lui sera permis passera tour à tour d'une main à l'autre, afin qu'elle ne puisse s'attacher à rien. Là, toutes les jouissances de la vie lui sont offertes avec une sorte de profusion ; ici, des vêtements simples et grossiers, un ameublement sans prix, une nourriture frugale, des jeûnes, des mortifications l'attendent. Là, elle aura une cour nombreuse et empressée à lui prodiguer ses hommages ; ici, elle s'ensevelira dans une morne solitude, loin du monde, soumise à la volonté d'autrui, en butte aux railleries de l'impiété et du libertinage. Il est vrai que, sans cesse éprise de la beauté du ciel, elle avait toujours dédaigné la terre. Mais qui connut mieux que Salomon la vanité des biens de cette vie ? Avec quelle énergie ne s'en exprima-t-il pas jadis ! avec quelle force ne déplora-t-il point l'aveuglement des malheureux mortels qui s'y attachent ! et cependant ce prince si sage put-il en garantir son cœur, et n'en devint-il pas la victime ? Et puis, en supposant la baronne de Chantal assez généreuse pour sacrifier à son Dieu son bien-être personnel, ah ! j'en reviens toujours là, mes chers frères, et ses enfants ?... Il est des mères dans cet auditoire, qu'elles nous disent combien est fort l'amour maternel. Celle dont nous nous occupons l'éprouvait avec toute la vivacité de sentiment dont est capable une aussi grande âme. Jugez donc de toute la gloire de son triomphe, en le rapprochant des difficultés de la victoire. Combien il faut aimer pour donner à l'objet de sa tendresse la préférence sur tant d'autres objets ! Toutefois elle a bien d'autres sacrifices à faire au nom de Jésus-Christ, dans les circonstances qui accompagnent son œuvre.

Dieu tout-puissant ! à quelles épreuves ne mettez-vous pas la fidélité de ceux qui sont l'objet de vos complaisances ! On dirait que votre jalouse délicatesse ne permet à leur cœur aucune affection, dont vous ne soyez le principe ou l'objet. Vous destinez un patriarche à devenir le père d'une nation qui sera célèbre, et vous lui en faites acheter la gloire au prix de l'immolation de son fils unique. Après une longue révolution de siècles, vous destinez une femme à devenir la fondatrice d'une société qui doit fleurir dans l'univers, et c'est au prix du sacrifice de ce qu'elle a de plus cher au monde, que vous lui réservez cet honneur. Soutenez donc, ô mon Dieu ! soutenez les forces de cette femme dans cette conjoncture difficile ; inspirez-lui assez de courage pour qu'elle puisse demeurer sourde aux cris de la nature : l'instant approche où, sans votre appui, elle succombera nécessairement. Quelle scène en effet, mes bien chers auditeurs, que celle du départ de Mad. de Chantal du sein de sa famille !

Voyez-vous ce président de Frémiot,

vieillard vénérable, frappé comme d'un coup de foudre à la nouvelle d'une si étrange résolution ? L'entendez-vous lorsqu'il rappelle à sa fille et son grand âge, et sa tendresse, et les soins qu'il a prodigués à son enfance ? Entendez-vous des accents bien plus touchants encore... le langage si éloquent de ses sanglots et de ses larmes ? Près de lui cet autre vieillard, image vivante d'un époux qui fut si cher et que l'on a tant regretté, d'un époux qui, du fond du cercueil où il repose à jamais, recommande son vieux père aux soins de celle qu'il aimait uniquement. Ah ! quelle est puissante la magie des recommandations de la tombe !... A côté, ces jeunes enfants, dont la douleur embellit les grâces, ces enfants qui, depuis qu'ils n'ont plus de père, n'ont eu de caresses que pour celle qui va les abandonner ; ces enfants qui, doués des plus aimables qualités, sont parvenus à cet âge intéressant auquel se laissent entrevoir les espérances de l'avenir.... Ils ont entouré celle qui leur donna le jour ; ils se sont attachés à elle ; ils l'enlacent ; ils l'étreignent dans leurs jeunes bras ; leur innocence, leur candeur, sa tendresse, les pleurs de tous... qu'advient-il ?... Vous l'emportez, Dieu du ciel et de la terre ! vous l'emportez..... fille, épouse, mère, tout est à vous..... Que dis-je ? quel obstacle nouveau, quel empêchement imprévu vient encore entraver la marche de la plus étonnante vertu ! Elle est sur le point de franchir le seuil de cette habitation si pleine de charmes, et qu'elle ne doit plus revoir ; encore un pas, et la baronne de Chantal n'appartient plus au monde.... encore un pas.... Mais n'apercevez-vous point au passage un corps immobile que le désespoir y fixe, et qu'il est impossible d'en arracher ? Quel est-il celui qu'il faudra fouler aux pieds, pour que la victoire soit complète ? Ah ! plus d'une mère ici me devine, plus d'une mère peut-être éteindra son admiration dans un moins noble sentiment, parce qu'il n'a point été donné à tout le monde de comprendre la perfection de l'amour divin. Ce corps est celui d'un enfant, d'un fils qui, n'ayant pu fléchir les déterminations de sa mère par ses prières et ses sanglots, lui oppose la barrière la plus insurmontable pour elle, et la force à s'arrêter tout à coup. Elle s'arrête en effet, elle médite un instant ; mais voilà la faiblesse humaine réduite à son dernier terme, et le dernier sacrifice de la vertu assure le triomphe de la grâce. Oui, Seigneur, il n'est que votre puissance en effet qui ait été capable d'arracher un cœur aussi combattu à la désolation d'une famille aussi intéressante.

Toutefois, mes chers auditeurs, on peut quelquefois être capable d'un généreux effort dans les premiers mouvements d'une grande ferveur. Alors l'âme s'élève, en quelque sorte, au-dessus d'elle-même, et produit ces actions soudaines, auxquelles on reconnaît un héros ; mais il n'est pas rare qu'après avoir donné un admirable

spectacle ne courage et de force, l'homme ne retombe dans sa misère et dans son habituelle lâcheté. Telle ne fut point la conduite de la baronne de Chantal; son cœur ne rétracta jamais ses sublimes résolutions, et la constance aussi fut une de ses vertus. Aussi, que la mort vienne coup sur coup immoler tout ce qui, si longtemps, avait fait le charme de son existence; que son beau-père, que son père, que plusieurs de ses enfants, que son fils lui-même, dernier rejeton, unique appui d'une maison illustre et puissante, descendent successivement dans la tombe, tant de tragiques événements l'affligeront profondément sans l'abattre, et la tortureront sans l'émouvoir. Ils seront comme autant de trophées que sa piété viendra déposer aux pieds de son divin Epoux. Loin d'elle ces pleurs du désespoir et ces cris déchirants que la nature arrache dans d'aussi tristes situations! Ne vivant plus que pour Dieu, la mère de Chantal ne sait que l'adorer et se soumettre à ses ordres, avec la résignation la plus absolue. Ne croyez cependant point que sa tendresse de fille et de mère ait perdu de sa vivacité réelle, non, chrétiens; mais elle s'est épurée, et on ne lui retrouve plus le trouble, les inquiétudes, les emportements de la passion.

Libre alors, après tant de combats, libre de suivre l'attrait de sa vocation, la mère de Chantal n'a plus à s'occuper que du plan concerté entre elle et saint François de Sales, pour fonder l'ordre de la Visitation. L'hérésie, l'impiété, le libertinage frémissent, en apercevant les célèbres personnages qui, dans l'intention de mettre un frein au scandale de la démoralisation universelle, se sont placés à la tête de cette entreprise sacrée. Quels efforts n'essaye-t-on point dans le monde, pour étouffer, s'il est possible, dans le berceau, cet Ordre naissant! La calomnie surtout s'agite dans tous les sens; il ne manqua jamais de détracteurs de tout ce qui est bien. Ainsi, ce que dans la mère de Chantal la religion nomme générosité, grandeur d'âme, héroïsme, le monde toujours injuste, et, dans cette circonstance, intéressé à l'être, l'appelle, lui, bizarrerie, caprice, insensibilité. Le croiriez-vous, mes très chers frères? La réputation de saint François de Sales n'est point ménagée; l'envie décoche contre elle cent traits malins; des soupçons injurieux s'efforcent de ternir l'inaltérable éclat de sa vertu. Convenons-en au reste, la conduite

de la baronne de Chantal dut sembler si extraordinaire, elle est tellement au-dessus des forces humaines, elle fut accompagnée de circonstances tellement étonnantes, qu'aujourd'hui même, aujourd'hui que le ciel a pris soin de la justifier aux yeux de la terre, que le succès le plus admirable a démontré la sagesse de ses vues et de ses actions, j'ai surpris sur la physionomie de quelques-uns d'entre vous des signes, j'ai presque dit improbateurs des résolutions de notre héroïne. J'ai retrouvé, jusque dans cet auditoire, quelques restes de certains préjugés propres à attirer sur elle et le reproche et le blâme. O hommes! qu'il y a dans vos jugements ou d'aveuglement ou d'iniquité! Si la baronne de Chantal, plus semblable à vous, eût quitté, sacrifié sa famille, pour suivre une inclination naturelle, pour s'allier à un nouvel époux, nul ne se fût récrié à propos de ce parti pris par elle; peut-être même eût-elle trouvé parmi vous des apologistes nombreux, et, parce qu'elle n'a d'autre but que celui d'obéir à la voix de son Dieu et d'assurer son salut éternel, vous invoquez, pour la condamner, les lois de la nature, qu'elle a violées, dites-vous, et vous ne craignez pas de décider du ton le plus tranchant que la baronne de Chantal est impardonnable (42).

Au reste, quelles que soient vos clameurs, elle n'en est point effrayée; elles ne servent au contraire qu'à redoubler son zèle, et alors c'est l'établissement qu'elle a fondé qui devient lui-même l'objet de vos censures les plus amères.

Parce que l'on n'y fait point de longues et pénibles prières; parce que l'on n'y pratique ni ces jeûnes excessifs, ni ces cruelles mortifications qui servent de base à la règle des autres institutions de ce genre, on ne manque pas de crier au relâchement, à la mollesse, et d'essayer d'exciter les alarmes de la religion et de la morale. Hypocrites! attendez un instant, et la mère de Chantal elle-même prendra soin de vous confondre.

Voyez ce qu'elle oppose à vos calomnies : la retraite, ennemie de toutes les occasions du mal; le détachement le plus absolu des choses de cette vie : la soumission la plus parfaite aux ordres des supérieurs ecclésiastiques; une humilité profonde, une charité douce et prévenante, un esprit intérieur toujours attentif à ses devoirs, toujours uni à son Dieu, toujours maître de ses desirs. Sans doute de semblables pratiques valent bien l'appareil effrayant des disciplines, des

(42) On se ferait une fausse idée des commencements de l'ordre de la Visitation, si l'on croyait que la mère de Chantal s'enferma dans un cloître. On peut dire qu'elle ne quitta point, à proprement parler, sa famille. Les saintes filles qu'elle s'associa n'ensevelirent point dans l'enceinte d'une vaste maison leurs talents et leur charité. Elles demeurèrent libres d'en répandre les bienfaits partout où ils pouvaient devenir nécessaires; et le monde put être le témoin de leurs bonnes œuvres. Ce genre de vie ne dédaignait point Mad. de Chantal des devoirs

de la vie civile; et elle continua de les remplir avec la même sagesse. Elle menait de front et les affaires du nouvel institut et celles de sa maison; elle apportait aux unes et aux autres le même soin. Aussi un succès égal couronnait-il ses efforts. Sa prodigieuse activité n'est pas moins étonnante que ses autres vertus. Elle était devenue l'objet de toutes les jalousies; et voilà la cause principale du déchaînement général auquel on se livra contre elle.

cilices, des haires; mais, pour les hommes peu réfléchis, qu'importe? ils ne s'arrêtent qu'aux apparences, et sèment à l'envi le poison de leurs discours envenimés. Au reste, si vous publiez tout ce qu'il y a de mensonges dans leur langage, vous les verrez l'abandonner, parce qu'ils sont vaincus; mais, peu jaloux d'éviter de manifestes contradictions, ils attaqueront, par un extrême opposé, ce qu'ils haïssent sans le comprendre.

Ainsi, bientôt ils publieront que dans cet ordre de la Visitation qu'ils viennent de représenter comme coupable de relâchement, on est contraint d'embrasser un genre de vie au-dessus des forces de l'humanité, qu'on y remarque un nombre incalculable de menues observances, fatigantes et difficiles, une continuité de détails auxquels l'esprit peut à peine suffire, une variété d'occupations qui révolte, en rompant sans cesse l'action de la volonté, et par suite un abandon si complet de soi, qu'il est impossible d'en concevoir même la pensée. Ces exagérations passent de bouche en bouche; elles sont accueillies avec une maligne joie; elles servent de texte à mille libelles; elles finissent par faire impression, et l'ordre à peine fondé va tomber dans le plus malheureux discrédit. Ainsi donc le monde triomphe! Non, mes chers auditeurs; le monde ne triomphe pas; c'est au contraire la mère de Chantal, dont la prudence déjoue tous les complots de l'esprit infernal acharné contre son ouvrage, et qui seule répond à ses innombrables détracteurs. Ainsi l'exemple de sa vie fait disparaître aux yeux même de ses censeurs injustes toutes les difficultés qu'ils ont si faussement exagérées. Tout ce qui les révolte en effet, elle l'accomplit ponctuellement, et ses saintes filles l'accomplissent comme elle. Celle-ci, non-contentes d'atteindre à ce haut degré de perfection dont la faiblesse humaine semble s'effrayer, se laissent emporter par leur ferveur, et il faut que les prescriptions de la règle tempèrent leur ardeur et les contiennent dans de justes bornes. Aucun détail n'est négligé par aucune, et la pratique justifie pleinement la théorie. Il faudra donc que la critique se taise, soit; mais l'ennemi ne se tiendra pas pour battu. A la méchanceté des discours succède l'injustice et la dureté des procédés. On refuse au nouvel établissement tous les secours qui lui sont nécessaires. Si, par hasard, il lui en est destiné quelqu'un, on s'empresse de le détourner; et c'est surtout à cause de cela que la main de Dieu ne saurait être méconnue dans cet immortel ouvrage. C'est au moment où, du côté des hommes, tout concourt à sa destruction, qu'il s'élève majestueux, imposant, inébranlable au milieu de tous les obstacles, malgré tous les efforts et contre l'attente générale: il naît, en quelque sorte du néant, et couvre de son ombre la France et les nations voisines.

Peu d'années se sont écoulées depuis que la mère de Chantal et François de Sales ont

conçu la pensée et arrêté le plan de l'ordre de la Visitation, et déjà il compte soixante-dix maisons, établies par Mme de Chantal elle-même, ou, d'après ses instructions, par ses élèves directes. Toutes se sentaient, toutes fleurissent, toutes prospèrent.

Quel prodige, mes frères! quelle force ne faut-il point à la sainte femme, instrument de mon Dieu, pour se raidir contre les difficultés sans nombre que l'on fit naître sous ses pas! quelle fermeté pour les vaincre! quelle prudence pour les prévenir! quelle activité pour présider partout, tout régir et tout gouverner! Que ne puis-je la suivre dans ses inspections! que ne puis-je vous la montrer dans ses établissements divers et dans les détails de son administration! Combien n'aurais-je pas à recueillir de traits de vertu! mais oserais-je l'essayer, après que saint François de Sales lui-même ne se trouvait pas digne d'en parler, et se contentait de payer à leur auteur le tribut d'une silencieuse admiration.

Toutefois, qu'il me soit permis de terminer l'éloge de cette héroïne chrétienne par les paroles que Salomon applique à la femme forte de ses Proverbes, lorsqu'il rend compte de sa dernière heure, heure terrible et qui a été témoin de tant d'illustres naufrages. A la sérénité de son front, à la paix de son âme, à la présence d'esprit qu'elle conserve, on dirait qu'il ne s'agit pour elle que de continuer la vie: c'est qu'en effet le témoignage de sa conscience lui répond de l'immortalité... Autour d'elle quelle agitation! les assistants sont dans la stupeur; on n'entend que gémissements et sanglots; l'approche du moment fatal qui doit terminer la carrière d'une femme aussi extraordinaire, les a remplis de confusion et de trouble; elle seule le voit approcher sans émotion, sans effroi. Elle pourvoit à tout, donne ses ordres avec sa douceur ordinaire, et fait toutes ses dispositions avec autant de tranquillité que s'il ne s'agissait que de passer d'une demeure dans une autre. Que dis-je? une sainte joie brille dans son dernier regard, et ce jour, qui pour les spectateurs est un jour de désolation et de deuil; est pour elle un jour de gloire et de bonheur... C'est qu'en effet il n'est rien dans ses souvenirs qui ne doive animer son espérance. Si son esprit se reporte sur les divers états dans lesquels elle s'est trouvée successivement engagée, elle peut en parcourir les phases sans éprouver aucune crainte, parce qu'aucun remords ne peut l'atteindre. Il lui semble apercevoir autour d'elle le cortège de toutes ses vertus. Elle voit tous les heureux qu'elle a faits élevant leurs mains vers le ciel, afin de bénir leur bienfaitrice, et l'accompagnant par le concert de leurs louanges jusques dans le séjour des récompenses éternelles. Elle voit toutes les vierges auxquelles elle a ouvert de pieux asiles, offrant pour elle, et comme si tout cela était son propre bien, au Roi du ciel et de la terre leurs prières, leurs jeû-

nes, leurs pénitences, leurs œuvres. Elle voit suspendue sur sa tête une couronne immortelle, dont Dieu s'apprête à la parer, et que composent, comme autant de fleurs, toutes les actions de sa vie.

Il ne reste donc à la mort de puissance que sur la frêle machine que faisait mouvoir une si belle âme; elle ne détruira que ce corps que tant de mortifications ont flétri. Eh bien ! qu'elle frappe; le coup qu'elle aura porté n'ira point retentir dans les cieux.

Ainsi la Mère de Chantal n'est plus.... Elle n'est plus pour le temps; mais elle vit dans l'éternité, et l'Eglise qui l'a mise au rang des saints, honorera à jamais sa mémoire, et racontera, jusqu'à la fin des siècles, les merveilles de sa piété... Et nous, chrétiens, bornerons-nous nos hommages à une admiration stérile? Des exemples aussi frappants de religion ne nous exciteront-ils pas à les imiter? Eh quoi ! ne sommes-nous pas comme elle les membres de Jésus-Christ, et comme elle ne voulons-nous pas nous sauver? Les mêmes moyens nous sont offerts; la même récompense nous est destinée; le même bras qui la soutint est disposé à nous soutenir aussi. Sauvons-nous donc; marchons sur ses traces : courons nous réfugier dans le même port. Pour l'atteindre, il nous suffit d'avoir les mêmes vertus. Je vous les souhaite de toutes mes forces, mes bien chers auditeurs !

IV. PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei !
(Rom., XI, 33.)

O sublimité des trésors de la sagesse et de la science de mon Dieu !

Cette exclamation de l'Apôtre sur la profondeur des jugements de Dieu et sur les vues impénétrables de sa providence est venue se placer, à chaque instant, sur mes lèvres, lorsque j'ai lu la vie du saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Tout, en effet, y semble être enveloppé sous un voile mystérieux, et chaque trait de cette vie étonnante excite la surprise et commande l'admiration.

Ignace de Loyola fut doué en naissant de toutes les qualités qui annoncent un grand homme. Une imagination vive et forte, un esprit prompt et juste, un jugement rapide et sûr, un cœur droit et sensible, une physionomie noble et intéressante, un maintien plein de dignité et de prévenance, une humeur douce et agréable, un caractère ferme et décidé; tels étaient les avantages dont l'avait amplement pourvu l'éternelle Bonté, et que relevait encore l'éclat d'une naissance illustre. Mais voilà qu'au moment où la maison de Loyola s'applaudit d'avoir produit un rejeton digne d'elle, et qui lui fait concevoir l'espérance que la gloire par elle acquise sur les champs de bataille, et les honneurs dont elle a joui à la cour se perpétueront dans l'avenir, Dieu destine à son service spécial ce jeune seigneur déjà renommé par sa valeur et par ses faits d'ar-

mes. Ignace est devenu un apôtre tout plein de ferveur et de zèle, qui, dans l'ardeur de sa charité, médite la conquête de l'univers tout entier, au profit de l'empire de Jésus-Christ, et qui l'entreprend en essayant d'en extirper les vices, les erreurs et les superstitions, pour y implanter les vertus, les bonnes mœurs et les lumières.

Or, ce qui devait suffire pour en faire un grand homme selon le monde, était-il capable d'en faire un grand apôtre selon l'esprit de l'Evangile? Non sans doute, mes chers auditeurs; un ministère pareil exige en outre une sagesse, une sainteté si grandes, qu'elles sont au-dessus de l'humaine nature livrée à elle-même; mais ce qui lui manque, sous ce rapport, il va l'acquérir avec les secours de la grâce dont les trésors lui sont ouverts. Aussi verrons-nous ce guerrier déjà célèbre, ce courtisan habile parvenir en peu de temps à ce degré de sainteté qui rend apte à l'apostolat, et ce mondain ambitieux acquérir la sagesse profonde qui seule peut diriger dans les voies de la perfection le disciple du Dieu fait homme. Tel est le double point de vue sous lequel nous allons considérer rapidement les actions éclatantes qui ont illustré ce héros chrétien. Suivez-moi, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce ne choisit, pour se répandre, ni les temps, ni les lieux, ni les personnes; elle ne connaît point d'obstacles, et sa puissance est infinie. Cependant il est des occasions dans la vie de l'homme qui paraissent être plus favorables à ses desseins, et le choix que Dieu semble faire de ces occasions spéciales indique souvent quelles sont les vues de sa miséricorde. Telle est celle, par exemple, d'une paisible solitude, dans laquelle le chrétien, lassé du tumulte et des troubles du monde, se retire pour s'y reposer. Là, le calme succède à l'agitation; l'âme est rendue à elle-même: ainsi recueillie, elle devient plus attentive et plus docile, et tout favorise alors les mystérieux épanchements de la grâce. Ce fut celle-là précisément que Dieu daigna ménager à Ignace, pour le ramener de ses égarements et pour en faire un sujet propre à glorifier son nom devant les peuples et devant les rois.

Blessé au siège de Pampelune, où, par la plus brillante valeur, il avait de plus en plus mérité l'estime des siens et forcé celle même de ses ennemis, il voulut, soit pour distraire sa douleur, soit pour charmer les ennuis d'une longue convalescence, se livrer à la lecture de ces romans de chevalerie que l'amour du merveilleux et l'exaltation des imaginations de cette époque avaient si fort multipliés, et dont on se montrait si avide. Je ne sais par quel hasard on ne put lui fournir d'autres livres que la Vie de Jésus-Christ et des saints. Il l'ouvre, promène ses regards sur les premières pages sans intérêt comme sans plaisir. Mais bientôt cet intérêt naît. Il dé-

vore le livre sacré, il s'en nourrit, et les préceptes du Dieu fait homme, et les exemples des héros chrétiens, sur lesquels il médite, le font passer successivement et par degrés, des habitudes licencieuses des camps aux pratiques de la plus austère pénitence, des dissipations du monde au recueillement de la vie intérieure, des illusions d'une vaine ambition au zèle de la gloire de Dieu; et peu d'années suffirent pour opérer en lui cette étonnante métamorphose.

Avant de se livrer à cette salutaire lecture, Ignace était comme la plupart de ces hommes du monde qui croient aux vérités de la religion, mais qui agissent comme s'ils ne croyaient pas. Leur foi n'est guère qu'une faible lueur qu'éclipse le trompeur éclat qui brille autour d'eux. Mais, dès qu'il eut approfondi les vérités sublimes que jusqu'alors il s'était borné à croire, sans en être touché, elles s'offrirent à son esprit avec toute leur force. L'amour d'un Dieu qui se sacrifie pour racheter les péchés des hommes qui l'ont offensé, fit sur son cœur l'impression la plus vive. Il jugea combien grande était l'importance du salut, combien grande l'énormité du péché. Alors tous les sentiments qui font le chrétien se réveillèrent au fond de son âme. Sa reconnaissance envers son divin Rédempteur, la crainte de l'éternelle justice, le regret d'avoir offensé son Dieu, vinrent tour à tour le saisir et l'agiter; et en même temps le souvenir des austérités de tant de saints, des supplices de tant de martyrs, excita en lui le remords au sujet du passé et le courage pour l'avenir.

Déjà il était porté à les suivre, ces exemples; déjà le voile de ses illusions était tombé, déjà son âme élevée au-dessus de ce que le monde estime et préconise soupirait après les véritables biens, après ceux de l'éternité; mais je ne sais quel charme, quel attrait suspendait toutes ses résolutions, et le ramenait vers le monde qu'il voulait quitter. Ehl qui pourrait décrire les combats intérieurs qu'il eut à se livrer à lui-même, dans ce conflit de la grâce et des passions, conflit au milieu duquel l'homme aperçoit souvent la voie qu'il aurait à suivre, et n'en suit pas moins une tout opposée. Après s'être longtemps étudié, après s'être exactement rendu compte de ses sentiments les plus intimes, il reconnut enfin que deux esprits différents se disputaient son âme, l'esprit de Dieu et l'esprit du monde; l'esprit du monde qui, après l'avoir retenu dans un enchantement vague et indéfini, le laissait dans un vide désolant, en proie au trouble et à l'agitation; l'esprit de Dieu qui, après lui avoir apparu austère et exigeant, le laissait comme inondé

de satisfaction. Dès lors, il ne balança plus sur le parti qu'il avait à prendre, il rompit tous les liens qui l'attachaient encore à ce monde trompeur, et se jeta, plein de joie, plein de courage, dans la nouvelle carrière qui lui était ouverte, quoiqu'elle lui parût hérissée de ronces et d'épines.

Héros du christianisme, dont les gémissements ont fait retentir les antres, les cloîtres, les déserts, dont les larmes ont arrosé la terre, ô vous, qui ne viviez qu'en Jésus crucifié pour nous mériter le ciel, venez considérer un héros comme vous, un saint formé à votre école. Voyez : il a suspendu à l'autel du sacrifice les armes dont il se servait contre les ennemis de son roi, pour, revêtu de celles de la foi et de la religion, combattre les ennemis de son Dieu; il a quitté les drapeaux de la milice mondaine, pour ne s'attacher qu'à l'étendard du Fils de Marie. La nature frémit au récit de ses jeûnes, de ses austérités, de ses rigueurs envers lui-même. mais il est admirable surtout dans la victoire qu'il remporte sur ses passions les plus chères. Tel peut-être, en effet, à l'épreuve des plus cruelles mortifications des sens, qui cède aisément aux impressions d'une fausse honte, aux illusions de la vanité. Ignace avait l'âme haute et fière, il y avait donc en lui un principe inné d'orgueil; il lui fut aisé de le reconnaître, et voilà qu'aussitôt ce jeune chevalier, qui, hier encore recherchait la parure et l'élégance dans ses ajustements, qui se faisait une étude sérieuse des soins à donner à sa personne pour plaire, se déguise sous le grossier vêtement d'un pauvre pèlerin, va loger dans les hôpitaux, mendie son pain et affecte une simplicité grossière qui puisse lui attirer les railleries et les huées du peuple. Certes, humilier à ce point l'homme propre, n'est-ce pas bien l'anéantir? et si par hasard les intentions vertueuses du pénitent percent à travers l'enveloppe dont il s'est couvert, si malgré toutes les précautions qu'il prend pour se déguiser, on reconnaît sous ses haillons l'homme de qualité, rompant avec le monde pour s'unir à Dieu; son humilité s'en alarme, et autant il se montrait autrefois empressé à courir après l'estime et la faveur, autant il en craint aujourd'hui le souffle empoisonné, et se dérobe par la fuite au péril d'une si dangereuse tentation. Il fuit donc; tous les lieux habités lui présentent des périls auxquels il redoute de s'exposer. Un antre obscur, une caverne isolée, voilà maintenant sa demeure : c'est là qu'à l'esprit de pénitence il joindra tous les exercices de la vie intérieure et contemplative (43).

Cette solitude aurait paru affreuse aux

(43) La caverne dans laquelle se retira saint Ignace est à cinq ou six cents pas de la petite ville de Manrèze dans la Catalogne, creusée dans le roc : son ouverture, extrêmement étroite, donne sur une vallée solitaire, que l'on appelle la vallée du Paradis. Peu de gens connaissent cette caverne, et

probablement personne n'y avait encore pénétré, lorsque saint Ignace en fit sa demeure habituelle. Il était obligé de s'y couler avec peine, à travers les ronces qui en tapissaient l'entrée. Il n'y recevait de jour que celui que laissait pénétrer une fente qui divisait le rocher formant la voûte de cet antre.

yeux de ces voluptueux Sybarites qui ne recherchent que des paysages rians, que la somptuosité des cours, que les douceurs d'une vie molle et efféminée; mais elle était délicate en effet pour une âme dégagée des liens qui l'obligeaient à ramper sur la terre, qui l'assujettissaient à la tyrannie des sens. De là elle pouvait prendre hardiment son essor vers le ciel, et voler jusques à son Dieu, principe de son être et centre de son repos.

A peine Ignace a-t-il pénétré dans ce lieu, qui pour tout autre aurait été un lieu d'horreur, qu'il y trouve une source de félicités ignorées de lui jusques alors et qu'il n'avait goûtées ni sous les lambris des palais des rois, ni dans le bruit des fêtes et des réjouissances de la ville, ni au sein des plaisirs dont il avait été si follement épris. Là, durant plusieurs jours, il n'est occupé que de Dieu, satisfaisant à sa justice par les rigueurs de la pénitence, implorant sa miséricorde avec toute la ferveur de la prière, admirant les secrets de sa sagesse dans la profondeur de la contemplation; il s'y trouve ravi en esprit dans le séjour des bienheureux, et son bonheur est tel qu'il eût voulu ne plus quitter son antre, comme saint Pierre ne voulait plus quitter le Thabor (44), et qu'il ne fallut rien moins que la violence pour l'en arracher. Mais que vois-je?... la caverne de Manrèze aurait-elle été pour Ignace, ce que fut le Cénacle pour les Apôtres? Il en sort transformé, à leur exemple, en un autre homme; il ne s'entretient plus que de l'Eternel et des mystères de sa religion, et il en parle avec tant de clarté, d'abondance, de précision et d'énergie, qu'il excite l'étonnement, et que les plus savants reconnaissent en lui un maître parfaitement instruit, et les plus éclairés, un guide dans les voies du salut.

Il est beau sans doute, il est méritoire d'aimer Dieu, parce qu'on craint sa puissance, parce qu'on espère en sa bonté, parce qu'on est sensible à ses bienfaits; mais il est bien plus beau, plus méritoire encore de ne l'aimer que pour lui-même, et alors qu'il se fait un plaisir d'éprouver les cœurs de ceux qui l'aiment, par les plus incompréhensibles rigueurs. Cette épreuve fut précisément celle que Satan eut autrefois le pouvoir de faire subir au saint homme Job, et cet implacable ennemi du genre humain espérait bien que la vertu de Job n'y résisterait pas. Le même pouvoir lui fut donné sur Ignace. Aussi quelle révolution subit le ciel, qui tous les jours répandait sur lui une si douce rosée est devenu d'airain. Bientôt l'atmosphère se charge de sombres nuages, la foudre gronde, tous les éléments se déchènent; et Dieu, ce Dieu qui naguère était pour lui un maître si doux, si secourable, lui retire sa main et l'abandonne à la tempête. Le désespoir s'empare de son

âme, il tombe dans une noire et farouche mélancolie. Il doute si les jours de sa régénération ne furent point des jours d'illusions vaines, et si la mesure de sa réprobation n'est pas comblée...

Il n'est que vous, ô âmes véritablement pieuses, qui puissiez nous peindre toute l'horreur d'une pareille situation, à laquelle Dieu, parfois, réduit ses élus, afin d'épurer leur amour et de les rendre dignes des plus grandes faveurs. Mais aussi quel tourment pour vous de vous sentir constamment attirées vers un objet qui s'éloigne sans cesse, ou qui sans cesse vous repousse, d'aimer toujours ce dont vous n'éprouvez jamais que haine et que rigueur, et de ne pouvoir vivre sans un bien que vous recherchez vainement.

En cet état, que fera notre saint? Reviendra-t-il au monde qu'il a quitté? Hélas! il en connaît trop bien le vide et le danger, il ne peut que le mépriser et le fuir. Ah! plutôt il redoublera de ferveur, il multipliera ses austérités, il aggravera sa pénitence, et peut-être, à force de souffrances et de fidélité, attirera-t-il enfin sur lui un regard du ciel. Cet esprit ne l'a point trompé. L'amour est le prix de l'amour. Un Dieu bon ne peut être insensible à tant de ferveur. Ce qu'il fit en faveur d'Abraham et de Job, dont il avait voulu reconnaître le zèle, il le renouvelle en faveur d'Ignace, et les dons de sa miséricorde coulent en proportion des passagères rigueurs de sa sévérité.

Dès lors ce ne sont plus dans ce chrétien satisfait que transports, extases et ravissements, dans lesquels son esprit est pénétré des plus sublimes vérités, et son cœur embrasé des flammes du divin amour. Dès lors commence à s'annoncer sa destinée aux fonctions apostoliques. Il s'abandonne aveuglément au nouvel attrait de la grâce. Le terme auquel il doit s'arrêter est encore loin; mais il va toujours, docile à l'impression du moment; semblable au voyageur qui croit avoir fini sa course, s'il arrive au sommet de la montagne qu'il voit à l'extrémité de son horizon, il y parvient avec bien des peines et des sueurs, et il aperçoit encore devant lui et de nouvelles montagnes à franchir et de nouvelles terres à parcourir, et son courage lui donne de nouvelles forces et il continue son voyage.

Quel spectacle, chrétiens auditeurs, se déroule en ce moment à nos yeux! Un jeune seigneur, riche et puissant, élevé à la cour, au milieu du bruit des armes, qui ne s'est appliqué qu'à connaître les usages et les bienséances du monde, qu'à étudier les règles de l'art militaire, s'érige tout à coup en apôtre de la plus mystérieuse des religions, prêche partout les vérités évangéliques avec un ton, une autorité, une onction qui lui font goûter et qui produisent des fruits admirables de conversion. C'est un autre

Ce pic est fameux par la transfiguration de Jésus-Christ.

(44) Le mont Thabor, dans la Syrie, a la forme d'un cône tronqué de 500 toises d'élévation. On y jouit d'une des plus belles perspectives du globe.

saint Jean-Baptiste sorti du désert, pour annoncer la venue du Messie. On accourt de tous côtés pour l'entendre. Chacun cherche à l'interroger, et l'on se retire édifié de sa modestie, de son zèle et de sa charité. Il possède la véritable éloquence. Ce n'est plus un mendiant ainsi déguisé, pour dérober le guerrier à l'estime et aux applaudissements du monde ; ses fonctions nouvelles exigent au contraire qu'il se produise avec un extérieur honnête et délicat, pour plaire plus aisément aux peuples qu'il veut toucher. Ce fut dans ces circonstances qu'il composa cet admirable ouvrage des *Exercices spirituels* où il réduit en art la conversion du pécheur qu'il mène, par des degrés sagement ménagés, jusqu'à la plus haute perfection ; ouvrage si souvent applaudi et qui ne cesse de produire, avec la grâce de Dieu, les fruits les plus étonnants.

Si ce livre ne lui a point été dicté par l'Esprit-Saint pendant ses méditations de Manrèze, il a été nécessairement l'œuvre d'un génie non moins pénétrant que profond. Il doit servir de modèle en son genre, et jusqu'alors rien ne l'avait égalé. Les principes qui y sont développés reposent sur la connaissance parfaite du cœur de l'homme et des vérités de la foi. Le dogme y est exposé avec toute sa force, et la morale présentée avec tout le détail de ses prescriptions ; tout cela dans un ordre et avec une suite tels que le dogme vient au secours des préceptes de la morale pour en faire mieux ressortir la vérité et réciproquement ; et la dernière impression qu'en laisse la lecture est toujours avantageuse à l'âme. Ici, le pécheur effrayé rend les armes ; là, cédant à l'espérance excitée au fond de son cœur, il plie sans résistance sous le joug qui lui est présenté. L'esprit de l'Evangile que l'on retrouve de ce livre immortel de l'*imitation de Jésus-Christ*, cet esprit de douceur et de charité qui attesterait seul la divinité de notre religion, se reproduit tout entier dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace.

Quand il n'aurait point d'autre titre à sa mission apostolique, ne serait-il point suffisamment autorisé à s'y livrer, chrétiens auditeurs ? Mais celui-là n'est point le seul : aux lumières nécessaires à un apôtre du Seigneur, il joint toutes les vertus propres à ces envoyés de Dieu, pour instruire leurs frères. Tous ses discours, tous ses projets, toutes ses actions n'ont qu'un but, la gloire de l'Eternel ; et que de moyens, que de ressources il emploie à son service ! Comme il sait les ménager avec art, les diriger avec sagesse ! Tantôt il invective avec force, tantôt il reprend avec aménité ; comme saint Paul il se fait tout à tous, s'accommodant merveilleusement au caractère de ses auditeurs, à leur âge, à leur état, à leur situation, sachant tirer parti de toutes les circonstances. Ici, pour arrêter un libertin qui se précipite dans l'abîme où l'entraîne une passion ardente, il se présente sur son passage, plongé dans un étang glacé et il

lui fait entendre des paroles de salut qui produisent tout l'effet qu'il en attendait. Là, il donne tout exprès le spectacle d'une édifiante piété au milieu du scandale même et de la dissolution. Ce spectacle excite la curiosité. On l'interroge ; il parle ; on est touché et le scandale cesse. Combien de traits de ce genre n'aurais-je pas à vous raconter, si les bornes du discours n'en imposaient aussi au désir que j'aurais de ne vous laisser ignorer aucune circonstance de la vie de ce grand homme.

Les vertus qui, par-dessus toutes les autres distinguent l'ouvrier apostolique, ce sont la douceur, la patience, la charité, qu'il oppose aux contradictions, aux traverses, à tous les chagrins qui l'assiègent dans les exercices de son zèle. Or, ces vertus, Ignace les possédait au suprême degré ; et qu'il eut souvent occasion de les reproduire ! Venez le voir à Barcelone, à Salamanque, dans les cachots d'Alcala. La calomnie s'attache à sa personne, des haines jalouses se font un cruel plaisir de le déchirer. C'est un hérétique, dit-on, c'est un hypocrite, c'est un imposteur. On procède à le flétrir, à le condamner, à le perdre. Hé ! que peut tout cet appareil d'informations et d'autorité sur un pèlerin qui revient de la Palestine, où il aurait voulu arroser de son sang les traces du divin Sauveur ! Heureux ! si, à ce prix, il eût pu gagner à Jésus-Christ les peuples infidèles qui peuplent cette sainte contrée ! Quelle tranquillité dans Ignace au milieu de l'orage qui gronde autour de lui ! Il rend à l'autorité les hommages qui lui sont dus, sans rien perdre de cette assurance, de cette fermeté que donnent l'innocence et la conscience de la justice de sa cause. Il va plus loin, il fait de sa prison le théâtre de sa charité ; il en fait un temple dans lequel il annonce les vérités éternelles à ses compagnons d'infortune et à ses juges eux-mêmes.

Mais que vois-je ? Cet apôtre qui parle de Dieu et des principes les plus sublimes de sa morale, avec tant de capacité, d'éloquence et de fruit, vient tout à coup se mêler parmi de jeunes élèves de collège. Lui, maître et auteur, s'abaisser jusques à devenir disciple ! quelle résolution étrange, ou quel prodige d'humilité ! Ah ! sans doute, c'est le pressentiment qu'il a de la haute dignité à laquelle Dieu l'appelle. Il aspire au sacré ministère du sacerdoce, afin de donner plus de poids et d'autorité à ses paroles. Il ne fallait rien moins qu'un motif aussi supérieur, pour l'animer et le soutenir dans les dégoûts et les humiliations d'un genre d'étude qui ne convient guère qu'à l'enfance, surtout au milieu des besoins de tout genre de la pauvreté rigoureuse dont il faisait profession. Déjà il a parcouru les universités d'Espagne ; bientôt il s'est signalé dans celle de Paris et par les étonnants progrès qu'il ne doit qu'à son travail, et par sa patience et sa longanimité dans les épreuves diverses que subit sa piété charitable, et dans lesquelles toujours son innocence a

triomphé. Dans cette école célèbre, il devient célèbre lui-même, en formant parmi ses condisciples une société chrétienne, composée de tout ce qu'il y avait alors de plus distingué par le savoir et les bonnes mœurs. Or, tout cela enrait dans les desseins de Dieu sur le noble Espagnol. Il voulait, si je puis m'exprimer ainsi, le faire passer par tous les grades de la milice évangélique, avant de lui en donner le commandement et la direction. Heureux l'homme qui, comme lui, est docile à toutes les impressions de la grâce à travers les ténèbres et les obscurités dont elle aime à envelopper ses mystères ! Il est assuré de trouver dans sa vocation et la gloire et la félicité. Malheureux, au contraire, celui qui, pour suivre les inspirations d'un goût aveugle, ou céder à des convenances de famille et de position, se rit des vœux de Dieu sur son avenir ! Plus malheureux encore les auteurs de ses jours, qui, en lui donnant une direction appropriée à leurs désirs personnels, troublent ainsi l'ordre de la Providence. Ils manquent à la société, ils manquent à leurs enfants, ils se manquent à eux-mêmes.

A juger de saint Ignace par ce que j'ai déjà raconté de sa vie, quoique tout ce discours n'en soit qu'une légère esquisse, on imagine probablement qu'il a dû s'écouler un laps de temps bien considérable depuis l'époque de sa conversion, et cependant il n'est encore qu'à la trente-troisième année de son âge. Ce fut celui auquel Jésus-Christ, qu'il s'était proposé de suivre pour modèle, commença dans la Judée sa mission. Ce fut aussi celui auquel Ignace reçut définitivement la sienne et s'y livra réellement. Nous allons désormais admirer dans cet homme, auparavant si mondain et si ambitieux, une sagesse supérieure qui préside toujours aux entreprises de son zèle dans l'intérêt de la gloire de Dieu, et qui en assure le succès. Aux vertus d'un saint il alliera tous les talents d'un philosophe, selon l'esprit de l'Évangile.

SECONDE PARTIE

Ignace n'avait médité et résolu jusqu'ici que la conquête de la Palestine, conquête qui jadis avait armé l'Europe entière, et qui lui avait coûté tant de sang. Mais au moment où il va l'entreprendre, voilà qu'une moisson bien plus abondante à recueillir se présente à ses yeux. Cette moisson, c'est celle du monde entier ; il embrasse dans ses regards l'ancien et le nouveau continent, et les parcourt dans sa pensée, il en convertit les peuples dans ses désirs. *Stetit et mensus est terram. (Habac., III, 6.)*

Il a entendu la même voix qui dit aux apôtres : Allez annoncer mon Évangile à toute créature, aux jeunes et aux vieux, aux petits et aux grands, aux pauvres et aux riches, aux docteurs et aux ignorants. Alors ne peut-il pas s'écrier avec plus de raison encore que le prophète : Mais que suis-je, Seigneur, pour que vous m'honoriez d'une commission si vaste ! *Je ne suis qu'un en-*

fant : « Puer ego sum. » (Jerem., I, 6.) Il s'humilie en considérant sa faiblesse ; mais il sait aussi que celui dont il reçoit les ordres se plaît souvent à employer les instruments les plus faibles à l'accomplissement de ses desseins, ne fût-ce que pour mieux faire éclater sa puissance ; et plein de confiance, il s'écrie : *Je suis prêt : « Ecce ego, mitte me » (Isa., VI, 8.)*

Cette mission irrévocablement acceptée, ce parti pris, sous quel rapport en envisagera-t-il la suite ? Seul, il ne peut voler à la défaite des infidèles. Il s'agit donc d'une milice évangélique à organiser, à discipliner, à commander. Mille difficultés surgissent ; qu'importe ? Dieu l'a voulu ; elles n'épouvanteront point son serviteur. Il agit, et le succès couronne ses œuvres. Il envisage dès l'abord tous les genres de combats qu'il aura à livrer à l'hérésie, à l'impiété, au libertinage, à la superstition et à l'idolâtrie. Sur le tableau qu'il s'en est tracé, il calcule le degré de génie, la force de caractère, l'éminence des vertus dont devront être doués les soldats qu'il se propose d'enrôler sous ses bannières. Mais où les trouver, ces soldats destinés à faire le tour du monde, et à dompter sur leur passage les rois et les peuples rebelles ? Aucune langue ne saurait leur être inconnue ; aucune science ne leur doit être étrangère. Il faut que leur courage soit au-dessus de tous les obstacles, que leur constance soit supérieure à toutes les fatigues, que leur désintéressement soit parfait. Ils devront rompre tous les liens du sang, renoncer à toutes leurs affections, demeurer sourds à la voix si puissante de l'amour d'eux-mêmes. Leur zèle devra être tel qu'on les trouve toujours disposés à tout risquer, à tout sacrifier, jusqu'à leur existence, et cela sans arrière pensée, sans regrets, avec la plus complète résignation. A ce prix il les associera à l'exécution de sa généreuse entreprise ; si une seule de ces conditions leur manque, ils ne peuvent pas être siens. Oh ! que le choix de pareils hommes est difficile ! Combien de prudence et de sagesse ne faut-il pas pour le faire ! Qu'il est aisé de s'y méprendre, et quelles conséquences funestes peut produire la moindre méprise !

Heureusement nul ne posséda mieux que saint Ignace le talent de la connaissance des hommes. Il ne s'acquiert que dans l'étude de soi-même ; et lui, il avait sondé les replis les plus secrets de son cœur, il avait analysé le moindre de ses penchants : il l'avait donc acquis.

Quoique toujours enclin à préjuger avantageusement son prochain, il ne s'arrêtait point aux apparences ; il savait qu'elles sont trompeuses, et il déchirait le voile dont les hommes se couvrent pour les voir en quelque sorte au dedans d'eux-mêmes.

Postel eut beau étaler à ses yeux son immense érudition, et faire valoir cette réputation de génie vaste et profond qu'il s'était acquise, le regard scrutateur d'Ignace sut découvrir dans ce savant insensé des

opinions singulières, une présomption trop hardie, un ton tranchant qui décèle l'arrogance, et ne s'accommode guère avec le vrai talent, et il n'y vit pas la vertu. Eh quoi ! ne lui faudrait-il donc que des mortels sans tache ? Ne le croyez pas, mes chers auditeurs ; le souvenir de ses égarements passés le rendait indulgent pour autrui ; mais il était toujours en garde et contre le scandale et contre l'indocilité.

A ce grand art de connaître les hommes il joignait celui, non moins difficile et plus rare peut-être encore, de l'insinuation, de la persuasion. On ne pouvait résister à la force de sa logique, et comme il savait où était le côté faible de chacun, c'était toujours par là qu'il dirigeait ses attaques. Il faisait valoir à propos cet intérêt particulier qui est le mobile des cœurs, et auquel on ne résiste guère.

Aussi, voyez comme il sut s'attacher ses premiers compagnons ; et quels hommes ! un François-Xavier, un Lainez, un Salmeron et tant d'autres d'un mérite si reconnu, d'un savoir si profond, d'une piété si édifiante, d'une charité si généreuse. Cependant il n'avait à leur proposer ni des richesses, ni des honneurs, ni des emplois bien séduisants. L'œuvre de Dieu ne s'accomplit pas comme celle des hommes, chrétiens auditeurs ; la gloire du Roi des rois, voilà l'appât qu'il leur présente, et à côté de ce motif de le suivre, d'immenses travaux à tenter à sa suite, des études forcées, un assujettissement pénible à l'ordre et au devoir, les rigueurs de la pauvreté, les humiliations de la dépendance, une vie toute de privations... et, de peur que les premiers mouvements de la ferveur ne les abusent eux-mêmes, il leur donne tout le temps de réfléchir avant de s'engager.

Cependant, à la première nouvelle de cette institution, les prétendants accourent de toutes parts, et l'armée sainte compte dans ses rangs des centaines de héros.

Un corps si nombreux serait inutile, et deviendrait même un obstacle, s'il était loisible à chacun des membres qui le composent d'aller à son gré sans autre direction que celle de sa volonté et quelquefois de son caprice. Quand on pourrait leur supposer individuellement les meilleures intentions, ce ne serait jamais qu'un corps sans âme et sans force qui tomberait de lui-même en dissolution. Voilà bien les éléments rassemblés ; mais il faut les coordonner ensemble, les lier, leur donner une forme unique et régulière, constante et analogue au but pour lequel ils sont réunis.

Il faut former des littérateurs, des savants, des prédicateurs, des missionnaires, des catéchistes, des directeurs de conscience ; il faut créer une règle intérieure qui fasse comme une seule famille de tant de gens de mœurs, de pays, d'esprit, de caractère différents. Eh bien, tout est prévu, tout est calculé, tout est ordonné d'avance ; aucun

détail n'a été oublié : Ignace seul a tout fait.

A qui fut venue, comme à lui, la pensée véritablement extraordinaire, de proscrire dans sa société toute prétention aux dignités ecclésiastiques ? et cependant quelle sagesse dans cette détermination ! Sans doute ces dignités ne doivent être que la récompense du mérite et de la vertu ; mais elles auraient pu exciter l'ambition, ouvrir la porte à mille intrigues, et à l'influence des protections étrangères. La société en eût été honorée ; mais elle n'eût plus été aussi propre à son objet principal. Les talents, la naissance, la faveur, qui auraient pu prétendre à ces dignités, auraient donné aux membres, possesseurs de ses avantages, une supériorité trop marquée sur leurs frères. Tôt ou tard aurait été rompue par l'amour-propre ou la jalousie, cette union qui devait exister entre eux et que l'égalité seule pouvait maintenir.

Admirez aussi, chrétiens auditeurs, la précaution qu'il prit, avec tant de sagesse, d'assujettir l'opinion de tous ses enfants à l'unité de l'Eglise, de cette Eglise que Dieu a promis d'éclairer jusqu'à la fin des siècles des lumières de la vérité. N'était-ce point les mettre à jamais à l'abri des illusions de la nouveauté, source déplorable de tant d'erreurs et de tous les schismes qui ont déshonoré tant de saints établissements ? Dirait-on que c'était contraindre le génie ? Folie ! dites plutôt que c'était diriger son essor vers le but qu'il devait uniquement atteindre : la vérité ; et je ne sais si la prévoyance de saint Ignace fut plus étonnante dans la conception de son plan général ou dans la manière dont il en régla toutes les particularités.

Que n'ai-je le temps de vous dérouler le tableau de toutes les vues de ce législateur célèbre ! que n'ai-je le temps d'analyser avec vous tous les règlements dont il fut l'auteur ! Vous n'y trouveriez que sagesse et douceur ; vous y reconnaîtrez l'ouvrage d'un maître aussi aimable qu'éclairé, d'un père aussi tendre que vigilant, d'un ami aussi zélé que généreux. Tel vous paraîtrait ce code qu'il donna à ses associés, et que l'on ne dénie tant que parce qu'il n'est pas connu. Étudiez-le sans prévention, et vous désirerez que l'on pût en faire un semblable pour régler les différents états de la vie civile. Tel est le jugement qu'en a porté un grand ministre, auquel la France doit une forme de gouvernement régulière et stable qu'elle n'avait point avant lui.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, de plus admirable encore dans les lois de l'illustre fondateur de la compagnie de Jésus, c'est qu'elles ont été convenables partout et sous tous les climats. Faites en Europe et pour des Européens, on les a portées en Asie, en Afrique, en Amérique, et elles y ont été également goûtées. Le Français, l'Italien, l'Espagnol ne se sont trouvés étrangers dans aucune de ces parties du monde. Ils y ont rencontré des frères, des amis, des

coopérateurs ; c'est sans doute que la véritable sagesse est de tous les pays et de tous les temps. Soit encore ; mais comment d'un pôle à l'autre faire jouer tant de ressorts et entretenir partout l'ordre, l'arrangement, l'harmonie ? Dieu aurait-il donc communiqué à saint Ignace une portion de cette puissance qui, après avoir répandu dans l'immensité des cieux les planètes et les constellations, les unit au système universel de la création et imprima à son ouvrage le mouvement qui, depuis le commencement de toutes choses, n'a cessé d'être uniforme et régulier ? On le croirait ; car, à l'exemple de la Divinité, il n'employa qu'un agent pour faire mouvoir dans la même direction toutes les parties de ce tout admirable dont vous venez d'entrevoir le mécanisme plus admirable encore ; or, cet agent, quel fut-il ? l'obéissance, mes frères, voilà tout son secret ; l'obéissance à l'autorité établie... non point cet obéissance d'intérêt et de servitude qu'impose le pouvoir, la force, la tyrannie, faible ressort que brisent tôt ou tard les révoltes, et dont le jeu déplorable produit les révolutions et bouleverse les empires, mais bien cette vertu par excellence qui nous élève jusqu'à Dieu, en nous soumettant au maître qui le représente ; et remarquez que ce n'est point à l'homme qu'elle se rapporte, mais à Dieu même, auprès de qui tous les hommes sont égaux. Ce maître, lieutenant de la Divinité, en reconnaît lui-même un autre qui, sous le même rapport, est au-dessus de lui ; c'est le chef de l'Eglise universelle, et la hiérarchie descend ensuite du premier jusqu'au dernier rang, de telle sorte que l'autorité, dépendant elle-même immédiatement d'une autorité supérieure jusqu'à ce que de chaînon en chaînon elle soit remontée jusqu'à l'autorité suprême, se montre raisonnable, douce, compatissante, et voilà précisément ce qui fait le bonheur de la société.

Quand on sait obéir de la sorte, il est impossible que l'on ne soit pas bon citoyen et sujet fidèle dans quelque pays du monde qu'on se trouve placé, à quelque puissance que l'on soit soumis. La fidélité des disciples d'Ignace à l'autorité ecclésiastique est un garant de leur fidélité à l'autorité civile ; et il faudrait voir jusqu'à quel point notre saint législateur a porté à cet égard la précaution et la prévoyance. Tantôt il répète, à l'exemple de Jésus-Christ et jusqu'à vingt fois, qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; tantôt il insiste avec force sur le précepte de l'Apôtre : Obéissez à vos maîtres, quels qu'ils puissent être, amis ou ennemis, compatriotes ou étrangers.

Déjà ce code immortel est achevé ; déjà il a reçu la sanction de l'autorité souveraine, de celle du vicaire de Jésus-Christ, du pape Paul troisième ; déjà Ignace s'empresse de le mettre à exécution. Il n'a encore que peu de monde à sa suite ; mais les

besoins de l'Eglise lui semblent trop pressants pour qu'il diffère de lui prêter les secours qu'elle attend de son zèle, semblable à Mathathias (45) qui, voyant l'abomination de la désolation introduite dans le saint temple, prend les armes, et se met en campagne avec une poignée de soldats, pour venger les injures du ciel, sans se mettre en peine des innombrables armées qu'on lui oppose.

Eh ! quelle époque avait jamais présenté de plus graves symptômes de dissolution ? Ignace avait parcouru une grande partie de l'Europe. Presque partout il avait vu la religion de Jésus-Christ en proie à la fureur du schisme et de l'hérésie. Le libertinage triomphant s'était assis sur les trônes de la terre. L'inquiétude remuante et l'ambition désordonnée des grands avaient excité en Allemagne des guerres d'autant plus cruelles que le culte de la Divinité en était le prétexte. L'ignorance des peuples et du clergé lui-même favorisait les entreprises de ces esprits turbulents.

Divisés entre eux par leurs opinions hétérodoxes, leur commune impiété les réunissait contre l'Eglise romaine. Les pasteurs exilés et massacrés, les vierges arrachées à l'autel du sacrifice, ou par la violence ou par la séduction, un culte sacrilège introduit jusque dans le sanctuaire, les offrandes des fidèles tombées entre les mains impures des profanateurs, Henri VIII donnant en Angleterre l'exemple d'un roi usurpant la tiare et contraignant ses sujets à l'apostasie : quel spectacle ! et ce ne sont encore là que quelques-uns des traits principaux du tableau dégoûtant déroulé sous les yeux d'Ignace.

A la vue d'une telle démoralisation, son ardeur s'enflamme, il ne peut plus la contenir, il divise sa petite troupe, il en envoie des détachements partout où le danger lui paraît plus pressant, en Allemagne, en Irlande, en Suisse, en Espagne, en Italie. Faibles secours sans doute ; mais le zèle, l'érudition, la piété de ses envoyés suppléent au nombre qui manque. Ils opèrent des prodiges ; le bruit de leurs succès se répand, et alors les ouvriers se multiplient en proportion de tous les besoins.

Le roi de Portugal demande des missionnaires pour les Indes orientales. Ignace ne peut encore lui fournir qu'un homme ; mais cet homme, c'est François-Xavier. A lui seul il vaut toute une armée. Quel héros vanté dans l'histoire porta jamais ses conquêtes aussi loin ? Toute l'Asie méridionale et le Japon ont été convertis par lui à la religion de mon Dieu, et il médite la régénération de la Chine, lorsque la mort le surprend et interrompt malheureusement ses travaux.

Trois disciples d'Ignace assistent sur la demande de Paul III aux conférences du concile de Trente. Leur maître les dirige lui-même dans la conduite qu'ils ont à te-

(45) Le père des Machabées.

nir. Ils s'attirent l'estime et les suffrages des Pères de l'Eglise assemblés, et ils en rapportent toute la gloire aux leçons et aux conseils de leur général.

Sous ses auspices s'ouvrent partout des collèges, dans lesquels la jeunesse accourt pour y recevoir des leçons de littérature, d'histoire, de philosophie, mais surtout de morale et de religion; des séminaires où doivent se former des ministres éclairés et exercés long-temps à la pratique de toutes les vertus; et l'on dirait que le grand homme est partout, parce que partout préside sa sagesse. Il suit de l'œil tous les disciples qu'il envoie jusqu'aux extrémités de la terre. Il les conduit, il les dirige, il les anime, il les soutient, il les redresse. On a peine à comprendre comment un seul homme peut suffire à tant et à d'aussi grandes choses. Ce n'est pas au reste qu'il ne consulte jusque pour les moindres détails; mais toujours son avis est jugé le meilleur; ce n'est pas qu'il ne se repose de bien des soins sur ses subalternes; mais, sans manquer à la confiance qu'il leur doit, il veut tout voir, tout savoir par lui-même. Il mène de front les affaires de sa compagnie qui se multiplient excessivement, à mesure qu'elle s'étend dans les différentes parties du monde, et les exercices particuliers de son zèle auprès des pécheurs que, par toutes sortes de moyens, il cherche à ramener à Dieu, auprès des enfants et des pauvres qu'il catéchise, auprès des malades qu'il visite.

Ici, il crée des établissements en faveur des Juifs convertis, que leurs frères repoussent et abandonnent sans asile. Là, il bâtit des maisons de refuge pour les victimes du libertinage repentantes.... Que sais-je tout ce que lui suggère la passion du bien public et de l'éducation universelle! Il est comme un général d'armée, qui, après avoir mis en action des bataillons innombrables, ne reste pas oisif dans son poste d'observation, mais qui anime le combat par sa présence et sa valeur, qui se mêle dans les rangs, et porte la terreur de son bras dans les rangs ennemis, qui se multiplie en proportion des dangers que courent les siens, et se montre partout où ce danger est plus pressant.

Quelle immensité de travaux a dû peser sur lui! Que de relations, que de correspondances à entretenir! et il se prêtait à tout sans trouble et sans confusion. L'affaire actuelle à traiter paraissait être son unique affaire, et cependant son esprit était sans cesse préoccupé d'une foule d'objets différents.

Pensez-vous que la joie de tant de succès ne fut jamais troublée, chrétiens auditeurs? Ce serait une étrange erreur de votre part; elle le fut souvent, et elle devait l'être. Tout entier dévoué à la gloire du Très-Haut, Ignace dut se faire des ennemis de tous ceux qui cherchaient à y porter atteinte; contre lui durent s'élever les hérétiques, les philosophes et les libertins de son siècle. Ces hommes, que l'esprit de cabale ani-

maît, épuisèrent leur imagination à rêver les moyens d'arrêter les progrès d'une société destinée à les combattre: calomnies, intrigues, persécutions, rien ne fut négligé. Partout le tonnerre grondait; partout les tempêtes, excitées par les passions impies, se déchaînaient contre les serviteurs de Dieu; mais ils n'en étaient point ébranlés.

Ignace se serait regardé comme peu fait pour sa vocation, si, comme Jésus-Christ qu'il avait pris pour modèle, il n'avait pas éprouvé des humiliations et des souffrances. Aussi, quoi qu'il lui arrivât de fâcheux, il demeurait toujours le maître de son âme, il recevait le bien et le mal avec la même sérénité, il éprouvait même une certaine joie dans les revers, à l'exemple des apôtres qui sortaient des tribunaux des tyrans, satisfaits d'avoir été jugés dignes de souffrir l'humiliation pour le nom de Jésus-Christ. Cependant il ne négligeait rien de ce que prescrit la sagesse, pour se justifier et faire éclater l'innocence de ses intentions; mais cette précaution prise, il se commettait aux mains de la divine Providence.

Je suis loin d'avoir tout dit, mes très-chers auditeurs, et comment cela m'eût-il été possible? L'éloge de saint Ignace n'est point, à proprement parler, le sujet d'un discours. Il y aurait là matière à écrire plusieurs volumes. Toutefois, revenons un instant sur nos pas, et mesurons d'un coup d'œil la carrière que ce grand homme a parcourue depuis le jour où, dans l'église de Mont-Serrat, il se voua tout entier au Très-Haut, jusques à celui où il vit la lumière de l'Evangile portée par ses disciples d'une extrémité de la terre à l'autre.

Que de voyages entrepris en Europe et en Asie! que de peines, que de persécutions essuyées! que de moyens inventés pour opérer la conversion des pécheurs! que de combats livrés, que de victoires remportées, que d'empires conquis! Déjà les établissements qu'il a fondés sont divisés en douze provinces; déjà ils ont fourni des centaines de martyrs à la religion chrétienne. Il ne s'est pourtant écoulé dans cet intervalle qu'une période de trente-cinq ans; et les François-Xavier, Borgia, Régis, les Louis de Gonzague, les Stanislas, les victimes du fanatisme au Japon ont acquis toute leur gloire et recueilli les palmes de l'immortalité.

Quel pouvoir sur les esprits et sur les cœurs a donc la véritable vertu! L'homme qui en a donné l'exemple édifiant ne meurt pas dans la mémoire des autres hommes: l'estime, la vénération, la confiance survivent à sa ruine. Ignace n'est plus, hélas! qu'un cadavre enseveli dans un modeste tombeau, et sur la pierre tumulaire qui le couvre, le concours des fidèles atteste sa sainteté, leurs acclamations publient les hauts faits de son histoire. Le cardinal de Bellarmin y vient prononcer, en présence d'une assemblée nombreuse, son éloge. Il veut payer ce tribut de reconnaissance et d'amour à son guide dans les voies du sa-

lut, et tout à coup le cardinal Baronius, qui n'était venu là que comme les autres auditeurs, afin d'être édifié, saisi d'un saint enthousiasme, prend la parole et enchérit encore sur tout ce qui vient d'être dit. Quels orateurs, et quel sujet, mes frères ! Jamais l'éloquence sacrée trouva-t-elle une occasion plus favorable de déployer toutes ses ressources ? jamais l'Eglise, qui se complait à honorer ses véritables enfants, eut-elle de plus sublimes interprètes. Aussi chacun s'émeut et s'attendrit, des larmes coulent ; mais ce sont des larmes de joie et d'admiration.

Oh ! qu'il y a loin, mes bien chers auditeurs, qu'il y a loin de la sagesse du monde à la sagesse de l'Evangile ! Cette distance est la même que celle qui existe entre le vice et la vertu, entre le temps et l'éternité. Si Ignace eût été un sage selon le monde, peut-être fût-il devenu grand d'Espagne, général d'armée, ministre d'Etat ! peut-être eût-il été inscrit dans les fastes de l'histoire profane parmi les plus grands hommes de sa nation. Eh bien ! que lui resterait-il de tant d'honneurs ? le néant. Mais il fut un sage selon Dieu : aussi a-t-il obtenu et obtiendra-t-il jusqu'à la fin des siècles des honneurs bien plus grands, des titres bien plus flatteurs dans l'estime des peuples. Si jamais ils étaient assez ingrats pour oublier leur bienfaiteur, leur apôtre, les monuments de son zèle déposeraient dans l'univers entier contre leur ingratitude ; et de plus il a reçu dans le ciel la récompense des justes. Puissiez-vous, en l'imitant, mes frères, la mériter comme lui !

V. PANEGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Vas electionis est mihi iste ut portet meum nomen coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. (Act., IX, 18.)

J'ai en lui un vaisseau d'élection destiné à porter la gloire de mon nom devant les nations, les rois et les enfants d'Israel.

Telle fut la destinée de saint Paul : telle a été celle de saint François-Xavier. Il y a entre ces deux grands apôtres tant de rapports de ressemblance que dessiner le portrait de l'un, c'est dessiner le portrait de l'autre.

Saint Paul était le persécuteur déclaré des chrétiens, quand tout à coup frappé d'une miraculeuse cécité il va auprès du fidèle Ananie recouvrer la vue et s'instruire des desseins de la divine Providence sur lui. François-Xavier n'était qu'un jeune ambitieux, tout plein de lui-même, et rêvant je ne sais quels projets de fortune et d'élévation, lorsqu'Ignace reconnut en lui un vase d'élection, propre à glorifier le Seigneur devant les peuples et les puissances de la terre, et nouvel Ananie, s'empressa d'ouvrir les yeux à cet aveugle, et de le former au sublime ministère auquel il le vit appelé.

Aussi docile que Paul à la grâce de sa vocation, Xavier, à son exemple, commença

à prêcher Jésus-Christ, presque aussitôt qu'il le connut. Le moment de sa conversion fut, pour ainsi dire, l'aurore de son apostolat ; et les mêmes traits qui signalèrent l'Apôtre des gentils, ont signalé l'Apôtre des Indes. Chez l'un et chez l'autre, même zèle, et chez l'un comme chez l'autre ce zèle est éclairé, prudent, généreux, à l'épreuve de toutes les difficultés, soutenu par toutes les vertus.

Mais laissons là un parallèle qui cependant deviendrait bien intéressant, si nous avions le temps de le suivre, puisqu'il réunirait, sous le même point de vue et dans un même cadre, les deux plus célèbres héros du christianisme ; et bornons-nous à faire seulement l'éloge du grand saint qui fait aujourd'hui l'objet spécial de notre admiration. Que vous dirai-je même en son honneur, chrétiens mes frères, qui ne soit fort au-dessous, je ne dis pas de la haute idée qu'on devrait en avoir, mais de celle que chacun s'en est formée au bruit éclatant de sa gloire ?

Quelle âme que la sienne ! Vous n'ignorez pas combien vastes étaient ses projets : son âme était plus grande encore. Vous savez quels furent les succès qui couronnèrent ses efforts, son âme leur était supérieure. Où trouverai-je donc des couleurs pour la peindre ? De quelles expressions me servirai-je pour vous faire comprendre ce mortel étonnant, que l'on voit toujours au-dessus de lui-même dans les immenses entreprises qu'il forme dans l'intérêt du culte du Très-Haut, et dans les succès prodigieux qui terminent ces entreprises ? C'est cependant ce que votre piété attend de mon ministère ; j'essayerai donc d'y parvenir : mais aidez-moi à en obtenir la grâce, en invoquant avec moi les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de la Vierge auguste, mère de mon Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Méditer la conquête de l'univers, apercevoir, juger, et du même coup d'œil regarder comme surmontées d'avance toutes les difficultés d'un si grand dessein, quel courage ! voilà pourtant François-Xavier tout entier, dès l'instant où il est appelé à devenir l'Apôtre d'un Nouveau-Monde. Dans un songe mystérieux il voit le tableau de ce qu'il doit entreprendre et accomplir : des mers immenses à traverser, les écueils dont elles sont parsemées, les tempêtes qui les agitent, les îles désertes qu'elles baignent, et les vastes campagnes qu'il devra parcourir en quittant la mer. Il voit des peuples innombrables, des nations sauvages, des hommes barbares à soumettre à l'empire du Christ ; la faim, la soif, les persécutions et toutes les misères qui l'attendent, et qui l'accompagneront dans ses courses. A cette vue, la nature accablée chancelle et tombe en défaillance ; mais l'âme inébranlable du saint, non-seulement n'est point émue au milieu de tant de sujets de frayeur, mais elle pense déjà à de nouveaux projets, elle

appelle de tous ses vœux d'autres travaux encore ; et, dans son transport, elle s'écrie : Ce n'est point assez, Seigneur : *Amplius, Domine, amplius !*

Ce n'est point là une parole vaine, échappée à l'erreur d'un songe dont il ne reste plus le souvenir au réveil ; ce n'est point le cri irrésolû d'une imagination ardente à rêver des entreprises gigantesques et que leur exécution effraye.

Déjà, cédant à l'impatience du zèle qui le domine, il s'est arraché à la tendresse de ses proches et aux instances de ses amis ; déjà le voilà bien loin dans la carrière qu'il s'est ouverte. Il y vole ; suivez-le de Lisbonne à Goa, (car je ne parle point de ses voyages de France en Italie, et d'Italie en Portugal, quoique partout où il se montre, à Rome, à Venise, à Lisbonne, il signale sa charité par les faits les plus admirables ; mais je ne puis ni tout raconter ni tout dire ; l'histoire d'une si belle vie ne saurait entrer dans le cadre étroit d'un discours) ; suivez-le de Lisbonne à Goa, dans le cours de cette longue et périlleuse navigation, où il a à côtoyer toute l'Afrique, et une grande partie de l'Arabie et de la Perse, où une maladie contagieuse, qui se communique à toute la flotte, met son zèle aux plus rudes épreuves, et sa vie dans le plus grand danger. Croyez-vous qu'arrivé aux Indes, il s'y trouvera rebuté par tant de peines et par tant de fatigues, ou intimidé par le souvenir des dangers qu'il a courus ? Non, chrétiens, il se rappellera le passé sans pâlir, et il contempera l'avenir sans trembler.

Cependant je le vois bientôt aux prises avec les plus terribles événements qui puissent traverser une navigation. Ici, c'est un calme désespérant qui arrête sa course assez longtemps pour l'exposer à périr de faim lui et la suite nombreuse qui l'accompagne ; là, ce sont des écueils contre lesquels son vaisseau va donner ; ailleurs des idolâtres superstitieux qui, sur les faux oracles de leurs démons, attribuant à la religion de Xavier les malheurs d'une tempête horrible, sont décidés à le précipiter dans les flots ; plus loin, des pirates le cherchent, et les traces de sang qu'ils ont laissées sur leur passage, le récit qu'on lui fait des brigandages qu'ils exercent partout, lui font prévoir les plus tragiques aventures. Une autre fois, toutes les horreurs d'un naufrage attristent son âme. Le navire qui le porte, battu par les vagues en courroux, se renverse sur le flanc au milieu des ténèbres de la nuit la plus sombre ; il fait eau de toutes parts, et court risque d'être submergé. L'air est frappé des cris déchirants de tout l'équipage qui se croit dévoué à la mort. Dans une autre circonstance enfin, son vaisseau est brisé par l'orage ; il n'a plus, lui, pour se soutenir à la surface mugissante des ondes, qu'une planche sur laquelle il s'est attaché, et il demeure suspendu sur les abîmes de l'Océan, entre la vie et la mort, durant l'éternité de trois jours. Que vous dirai-je encore, mes chers

auditeurs ? Pendant dix ans il vogua sur les mers les plus dangereuses, les plus célèbres par de grands naufrages ; pendant dix ans il fut exposé à toute leur furie. Les plus intrépides tremblaient, et Xavier tranquille contemplait la tempête d'un œil serein ; il semblait en être respecté. L'on eût dit une haute montagne dont le sommet jouit d'un calme profond et d'un ciel sans nuages, tandis que la foudre en éclats en désolait les flancs et la base.

Ordinairement le souvenir d'un danger couru nous rend timides et précautionnés. Pour Xavier, au contraire, le danger est comme une amorce pour courir des dangers nouveaux. La gloire de Dieu demandait-elle que souvent il revienne sur ses pas, que souvent il s'expose pour la seconde fois aux périls auxquels il vient d'échapper comme par miracle, il y vole ; et, dans l'ardeur qui le transporte, il se jette souvent dans une simple barque ou sur le premier esquif qu'il rencontre. L'espérance de gagner à Jésus-Christ une seule âme est pour lui un motif suffisant d'une longue et périlleuse navigation.

Arrivé dans le port, après avoir quitté ces mers immenses, théâtres de tant de misères, voyez-le aborder sur ces vastes terres qui forment le continent des Indes orientales. C'est à pas de géant qu'il s'avance dans leurs profondeurs. Ce n'est pas un royaume seul qu'il parcourt en tout sens, il pénètre dans plusieurs royaumes ; il en visite les provinces, les villes, les hameaux. Il perce des forêts épaisses, traverse des montagnes escarpées, franchit des torrents impétueux, et se fraye des chemins nouveaux au milieu des déserts, malgré les obstacles de la nature et l'intempérie des saisons. Les difficultés qu'il surmonte sont presque inconcevables. Et bien ! il les affronte presque toujours seul, et court dans des pays inhospitaliers à pied, souvent sans guide, sans provisions et sans ressources. C'est l'amour de son Dieu qui soutient son courage, et l'amour de son Dieu lui suffit.

Quelle noble ardeur, mes très-chers frères ! quelle intrépidité ! Vous en êtes saisis d'étonnement et d'admiration ; mais, comme si tout cela était trop peu de chose pour son zèle, il ajoute à ses travaux mille peines qu'il est ingénieux à se créer. Je le vois sur les frontières du Japon, épuisé de fatigues et de sueurs, se mettre à la suite d'un guide dont il s'est fait le domestique, et chargé d'un pesant fardeau, s'efforcer de suivre un cavalier qui pousse son cheval à toute bride. Je le vois, dans ses voyages de terre et de mer, lorsqu'il se permet quelque sommeil, ne le prendre que couché tantôt sur des cordages, tantôt sur la terre nue, ne retranchant jamais aucun de ses exercices de piété, ne négligeant aucune des austérités auxquelles il s'était condamné. Je le vois, pour ne rien laisser échapper à ses recherches, se détourner exprès de sa route, errer à l'aventure au travers

de la campagne, et découvrir, après mille accidents divers, des habitations inconnues plus propres à servir de repaire aux bêtes féroces que de logement aux hommes. Je le vois, lorsqu'il a parcouru tout l'Orient, soupirer après de nouvelles mers et de nouvelles terres, s'embarquer pour la Chine, vaste empire qui, depuis deux siècles, est l'objet du zèle de tant d'ouvriers évangéliques, former ensuite le projet de revenir en Europe, de la traverser dans tous les sens, et de diriger ses pas vers l'Afrique, comme si l'univers entier était devenu son domaine. Vous fûtes, Seigneur, le confident de ce vaste projet formé dans l'intérêt seul de vos enfants; vous en admirâtes la grandeur et la générosité; et votre providence, dont nous n'osons sonder les décrets, n'en permit pas l'exécution. Cependant le courage de Xavier n'eut pas moins à vos yeux tout le mérite.

Nous n'avons encore vu dans François Xavier qu'un voyageur extraordinaire, pour lequel l'univers est un espace trop étroit, qui en a plusieurs fois mesuré l'étendue, et qui a visité toutes les parties du globe terrestre; maintenant considérons en lui un autre homme, signalons partout où nous l'avons suivi jusqu'ici, les traces de l'homme apostolique.

Etablir l'empire du Sauveur des hommes partout où nous l'avons vu pénétrer avec une si ferme résolution, tel est le but qu'il se propose et le dessein qui l'occupe. Or, qu'est-ce qu'une telle entreprise considérée en elle-même? Pour en avoir d'abord une idée générale, rappelons-nous le déplorable état auquel la religion était réduite dans les contrées où il s'agissait de l'établir sur des bases inébranlables. Déjà, il est vrai, l'Evangile y avait été prêché avant que François Xavier l'y annonçât; Jésus-Christ y était encore connu et adoré dans bien des endroits. Il y restait quelques chrétiens; mais quels chrétiens, bon Dieu! au baptême près qui les distinguait, on ne voyait entre eux et les idolâtres aucune différence. L'usage du sacrifice, des sacrements et des prières de l'Eglise y était presque entièrement aboli. A peine croyait-on aux premières et aux plus importantes vérités de la Foi, tant ses lumières y étaient affaiblies. Les passions y étaient sans frein; l'équité en avait disparu; la sainteté du mariage y était profanée; l'usure, la violence et les déprédations y exerçaient librement leurs ravages. Ceux que n'entraînait point le scandale étaient sous la tyrannie du respect humain ou de l'intérêt personnel. Les sectateurs de Mahomet leur faisaient une guerre d'autant plus funeste que ces fanatiques étaient plus puissants, et qu'ils attaquaient des hommes désarmés, déjà trop enclins au mal, pour demeurer fidèles; des hommes ignorant leurs devoirs, manquant des secours spirituels, et comme parqués au milieu des voluptés de l'Asie, l'écueil le plus dangereux pour la vertu. L'idolâtrie d'ailleurs qui les enveloppait dans son vaste réseau, leur

offrait à la fois et l'image de tous les vices et les attraites les plus propres à en répandre le poison mortel.

A ce petit nombre près de mauvais chrétiens, tout ce qui restait d'habitants dans cette partie du monde, était enseveli dans la plus affreuse idolâtrie. L'idée de la Divinité, si elle n'était point entièrement éteinte dans l'esprit de ces infidèles, car elle ne peut jamais s'effacer tout à fait de la pensée de l'homme, cette idée était incomplète et fautive. Les êtres insensibles, les ouvrages de leurs mains, les animaux, les démons servaient d'objet à leur culte que réglaient la passion et le caprice. Leurs dieux imaginaires étaient analogues à l'extravagance de leurs conceptions ou à l'infamie de leurs mœurs. Toutes leurs cérémonies religieuses n'étaient que d'abominables pratiques, leurs temples des lieux de prostitution, leurs autels des échafauds.

Voilà, mes frères, le spectacle qui frappa saint François Xavier, dès qu'il arriva dans les Indes; et encore n'en ai-je tracé qu'une faible et légère esquisse. La vue pénétrante et sûre de l'apôtre ne permit point qu'il lui en échappât le moindre trait; et certes il y avait là de quoi exalter la charité d'un cœur aussi chrétien! Mais, d'autre part, n'y avait-il pas cent fois plus qu'il n'eût fallu pour ébranler un courage moins généreux et moins intrépide? Offrez au plus ambitieux des guerriers une conquête pareille à faire, et son âme en sera émue; il domptera cette émotion néanmoins, il tentera l'entreprise; mais, avant de s'y engager, combien ne prendra-t-il pas de précautions! Cependant le succès de l'expédition la mieux concertée ne l'aura conduit tout au plus qu'à se soumettre une province, qu'à envahir un empire ou un royaume: mais il respectera les mœurs, la religion, les lois, les coutumes des peuples vaincus. Sa main puissante n'osera y toucher, il soulèverait contre lui trop de haines, il perdrait tout le fruit de sa victoire; et, héros fugitif, il serait contraint de regagner les limites de ses anciens Etats. Et bien, ce que n'essayeraient pas un Alexandre, un César, à la tête de nombreuses légions, et avec le brillant entourage du prestige de la gloire militaire, un faible mortel, un pauvre prêtre, un modeste serviteur du Christ va le tenter! Il aura donc en son pouvoir de prodigieuses ressources, des lumières immenses, des connaissances universelles. Oh! Xavier a trop d'humilité pour présumer qu'il suffise seul à l'accomplissement d'un aussi important projet. Mais il a trop de zèle et trop de valeur pour en être effrayé... Il tombe aux pieds de son Dieu; il lui montre l'abondante moisson qu'il se propose de recueillir, et lui demande avec la plus grande ferveur des ouvriers qui puissent l'aider dans son travail. Non-seulement il prie, mais il agit. Il écrit de tous les côtés; il exhorte de la manière la plus pressante les hommes apostoliques qu'il désire voir accourir dans ces contrées pour partager sa gloire. Les attendra-t-il?

Non ; ils tardent trop à son gré. Son ardeur l'emporte, et il s'élance seul dans cet univers d'infidèles, qu'il parcourt dans tous les sens. Qu'il va lui en coûter de peines, de sueurs, de fatigues !

Ici, il faut qu'il se familiarise avec le langage et qu'il apprenne à le parler, qu'il triomphe de préjugés existant depuis plusieurs siècles, et qu'il fasse de ses disciples des hommes avant d'en faire des chrétiens. Là, les interrogations d'une multitude l'accablent. Il doit dissiper tous les doutes, se livrer à toutes les discussions, et persuader, malgré les objections intéressées de gens qui n'ont point de foi. Cependant il ne sait se refuser à aucun des soins d'une mission si pénible. Il rassemble autour de lui les enfants, parce qu'ils sont dans l'âge de la docilité, et il les instruit. Il instruit ensuite leurs pères, et n'en néglige aucun. Tous, du premier jusqu'au dernier, ont entendu des paroles de salut parties de sa bouche ; il les porte tous dans son sein pour les enfant à Jésus-Christ.

Voyez-le, l'étendard de la croix à la main, pénétrer dans les plus obscures retraites, catéchisant, enseignant, confondant l'erreur, poursuivant le vice, entendant les confessions, conférant les sacrements, assistant les malades et les malheureux. La voix lui manque souvent, parce que ses forces ne lui suffisent plus ; mais son épuisement ne l'arrête pas : il est comme cet élément dont l'ardeur augmente à mesure qu'il trouve plus de matières combustibles à dévorer.

Tel il se montre en un lieu, tel il est dans tous ceux qu'il visite. Je ne puis vous le faire voir dans tous les théâtres de ses grandes actions ; c'est tout au plus si on peut le suivre des yeux. Qu'il me suffise d'annoncer que partout il est le même apôtre, en particulier et en public, dans les campagnes et dans les villes, au milieu des courtisans et des princes, et dans les bruyantes assemblées populaires, qu'envoyé par le Maître des nations il ne se propose rien moins que de les lui soumettre toutes aux dépens de son repos et aux risques de sa vie. Quelle force et quelle résolution !

Mais en même temps, chrétiens auditeurs, quelle sagesse et quelle prévoyance ! N'en fallait-il pas excessivement en effet dans la position extraordinaire qu'il s'était faite ? Telle est pourtant l'immensité de ce génie qu'à le voir on croirait que sa pensée n'est occupée que d'un objet ; il a en vue la conversion de cent peuples divers, et souvent il s'attache à un pécheur unique, comme s'il bornait là toute l'ardeur de son zèle. On dirait qu'il a la magie de se reproduire à chaque instant ; on dirait qu'il est partout à la fois, et qu'il se multiplie en proportion des besoins de ses néophytes.

Bientôt il s'attache lui-même à se créer

des auxiliaires qui puissent le remplacer partout où il ne saurait se trouver en personne. Il les forme à toutes les vertus, sans lesquelles ils seraient indignes d'un aussi grand ministère ; il leur trace la règle qu'ils ont à suivre : il en a fait une société nombreuse qui lui fournit les moyens de fonder ça et là des établissements utiles, destinés à entretenir dans le pays l'esprit de piété, et à fournir aux nécessités de l'Eglise naissante. Il administre seul les affaires de sa compagnie, nomme les supérieurs, dirige leur conduite par ses instructions et ses avis, et observe les démarches de tous avec la plus attentive vigilance ; enfin, mes frères, aucun détail ne lui est étranger, et dans les plus petits, il fait preuve d'une telle supériorité de lumières, qu'il éclaire tout, qu'il conduit tout, qu'il règle tout par lui-même sans que rien échappe à sa surveillance. Il est comme l'astre du jour qui, dans la rapidité de sa course, répand ses feux sur toutes les parties du globe, anime et féconde la nature entière sans que le plus petit brin d'herbe demeure étranger à sa bienfaisante influence.

Vous dirai-je maintenant les obstacles qu'il rencontra, et qui étaient de nature à borner les effets de son zèle et même à en paralyser les efforts. Un homme ordinaire ne les eût point attaqués, et Xavier au contraire devient plus fort et plus vigoureux en proportion des difficultés qu'il rencontre sur son passage.

Que ne fit-on pas pour l'empêcher de porter la doctrine de l'Evangile dans l'île du More (46) ? On lui dépeignit sous les plus noires couleurs les barbares qui l'habitaient. On ne rencontre chez eux que des supplices et la mort, lui disait-on ; ils ne se nourrissent que de chair humaine : les membres encore palpitants de leurs frères et de leurs amis sont leurs mets les plus délicieux. Tout cela ne l'effrayera pas. On cherchera à l'attendrir en versant des larmes et en provoquant les siennes ; on aura recours aux prières et aux supplications ; moyens inutiles.... enfin on ira jusqu'à employer la violence pour contenir son ardeur, et il saura se soustraire à la violence.

Mêmes oppositions, mêmes traverses, quand il se propose de passer des Indes au Japon. Il ne tient à rien qu'un aussi beau projet n'échoue. Tout ce que la prudence humaine peut inventer est mis en œuvre pour amener ce résultat.

Vous parlerai-je de cette célèbre ambassade pour la Chine, dont l'apôtre avait concerté le plan avec la cour de Portugal dans l'intérêt de la religion. L'ordre du prince, au nom duquel elle doit avoir lieu, est exprès ; tout est préparé pour le départ ; mais voilà qu'une jalousie aveugle s'entremet dans cette affaire, rompt toutes les mesures du saint, et ruine toutes ses espérances.

(46) L'île du More est peu connue ; c'est un îlot situé à 60 heures à l'orient des Moluques.

Ces épreuves qui attaquent l'œuvre de Dieu pour la renverser lui sont quelquefois plus funestes qu'une guerre ouverte, et Xavier ne saurait faire un pas, sans que la divine Providence ne lui en réserve quelque-une, pour mieux faire éclater son intrépidité. En effet, quoique destitué du secours des hommes et en butte à leurs contradictions, il se suffit à lui-même. Ce qui devrait faire son désespoir fait sa confiance. Tantôt on met tout en œuvre pour l'empêcher d'agir, tantôt c'est pour défaire ce qu'il a fait. Tandis qu'il s'efforce de répandre de côté et d'autre les semences de la foi, de mauvais chrétiens répandent, eux, l'ivraie dans le champ du Seigneur, et rendent, par leurs scandales, la religion odieuse; tandis qu'il se donne des peines incroyables pour détruire les pagodes et les vaines idoles, des chrétiens intéressés prennent le paganisme sous leur protection, l'accreditent ou le défendent; tandis qu'il ramène les infidèles dans le bercail de Jésus-Christ, ou qu'il les y attire par sa charité et sa douceur, des chrétiens barbares les persécutent, les vendent comme de vils troupeaux, les tyrannisent horriblement. Ce n'est pas tout; à peine a-t-il jeté quelque part les fondements d'une église nouvelle, et réuni dans son sein ses paisibles convertis, que de fanatiques ennemis pénètrent dans l'asile sacré, et dispersent tout, égorgent tout ce qui s'y rencontre. Plus d'une fois ces tragiques spectacles ont ému ses entrailles, et il n'a point encore essuyé les pleurs qu'ils lui ont fait verser, lorsque d'autres persécutions excitent ses alarmes!

Cependant il n'abandonnera point l'œuvre de Dieu, et il bravera pour l'accomplir, tous les dangers, tous les revers. Ici, il s'oppose comme une digue insurmontable, au torrent dévastateur du scandale. Autant il est charitable envers le repentir, autant il se montre inexorable pour le pécheur qui n'a point de remords et qui ne connaît pas la honte: le rang, l'autorité, le pouvoir ne sauraient le forcer à fléchir. Là, le crucifix à la main, il marche au-devant d'une armée furieuse qui ne respire que le sang et le carnage; et, par la fermeté de sa contenance, il jette l'épouvante au milieu des rangs de cette multitude, détournant ainsi l'orage prêt à fondre sur une portion chérie de l'héritage de mon Dieu. Ailleurs, il est aux prises avec les prêtres des faux dieux, qui, animés d'un aveugle courroux contre l'ennemi de leurs autels, le poursuivent avec acharnement, le fatiguent de leurs vaines disputes, le calomnient, le noircissent par des libelles difamatoires, excitent contre lui de populaires séditions, et aigrirent les esprits des princes. Combien de fois ne lui ont-ils pas tendu des pièges pour le faire périr! combien de fois n'ont-ils pas incendié l'asile où ils le croyaient réfugié! Souvent des barbares, animés par eux, ont décoché leurs fleches sur lui; souvent aussi, tombé entre les mains d'une populace amentée, il a été

sur le point d'être, comme son divin Maître, immolé à d'injustes préventions et à une rage insensée.

Non, jamais homme n'a souffert des persécutions de ce genre; jamais homme (et je n'en excepte pas même l'Apôtre des gentils) n'a été exposé à d'aussi grands périls, n'a eu à supporter de semblables traverses. Cependant rien n'a pu le contraindre à interrompre un seul instant le cours de son apostolat. Que dis-je! faut-il que, par un trait pris au hasard parmi cent autres non moins étonnants que fournirait l'histoire de sa vie, je vous démontre en lui une âme bien supérieure à tous les événements, à la fortune comme aux revers!

Si, ravi en extase, il puise dans le sein de la Divinité mille délices ineffables, mille consolations indicibles: C'est assez, s'écrie-t-il, ô mon Dieu! c'est assez, et je suis trop heureux. Si tous les malheurs à la fois viennent fondre sur lui, si sa vie est en danger, si les tortures de la douleur l'accablent, il soupire après des souffrances nouvelles, il invoque, en quelque sorte, la colère du Seigneur: *Encore plus*, lui dit-il, *encore plus*. Voilà, mes frères, quel il fut. Jusques ici nous n'avons considéré que l'immensité de ses projets, que les succès prodigieux qu'il obtint, malgré toutes les difficultés des temps, des lieux, des hommes, des mœurs, de l'enfer; maintenant nous verrons son cœur, nous le trouverons bien supérieur encore à ses œuvres, et ce sera pour nous un sujet d'édification. Reposons-nous un instant.

SECONDE PARTIE.

Voici maintenant un nouvel ordre de choses qui va se développer à nos yeux. Là, nous avons contemplé un héros intrépide, s'élançant dans une carrière immense forçant tout ce qui s'est rencontré sous ses pas à lui céder, et portant bien au delà des régions, visitées par lui, et ses désirs et ses projets. Ici, c'est un conquérant victorieux qui enchaîne d'innombrables nations à son char de triomphe, et qui remplit tout l'univers du bruit de ses hauts faits. Mais, quelque grande que soit sa gloire, son âme plane encore au-dessus, et lui est bien supérieure.

Pour jouir de ce spectacle nouveau, nous serons nécessairement contraints de revenir souvent sur nos pas, afin de nous placer dans des points de vue favorables.

Et d'abord voulons-nous apprécier d'avance l'abondance des fruits que recueillit Xavier dans les Indes, rappelons-nous ses succès à Lisbonne, où l'avait appelé un prince selon le cœur de Dieu, pour, de là, l'envoyer à la conquête d'un autre monde.

Sous peu de jours, dans cette va-te capitale, tout a changé de face, tous les abus sont corrigés; la fréquentation des sacrements y atteste de nombreuses conversions; toutes les vertus y sont pratiquées à l'édification de tout un peuple, la cour et la ville rivalisent de ferveur et de zèle. Dieu veuille

que l'esprit infernal n'y vienne point un jour ressaisir la proie qui lui échappe, et éteindre dans les cœurs la reconnaissance que d'aussi grands services rendus par un collaborateur d'Ignace, ont dû sans doute leur inspirer !...

L'apôtre part. L'île de Socotora est la première terre qu'il visite. Il ignore la langue de ses habitants ; il n'a le temps que de leur annoncer le royaume du ciel ou par signes ou par interprètes, et déjà tous ces insulaires ébranlés demandent avec ardeur le baptême.

Quelle douleur pour le ministre du Dieu vivant de se voir arracher, malgré lui, aux désirs salutaires qu'ils lui manifestent, et de ne pouvoir seconder plus longtemps parmi eux cette première action de la grâce que sa présence seule a mise en jeu !

Mais ce n'est point là le lieu de sa mission ; il s'embarque, et le voilà dans les Indes. Que vois-je ? quelle révolution étonnante s'est opérée à Goa, à Malacca ! c'étaient auparavant deux Babylones modernes, célèbres dans tout l'orient par la dissolution de leurs mœurs ; à peine Xavier a-t-il paru dans leurs murs, que l'implacable ennemi des hommes en a fui. Il a été contraint d'abandonner à Jésus-Christ ces palais somptueux, abominables asiles du libertinage, où il régnait en maître absolu, et qu'il prostituait à toutes les horreurs.

On dirait le brave Macchabée qui, après avoir chassé les incirconcis du temple et de Jérusalem, s'applique à purifier la sainte demeure des souillures qui l'ont profanée à relever les autels renversés, et à rendre au culte du vrai Dieu son ancienne splendeur.

Ces deux villes, les plus célèbres des Indes, soumises à l'Evangile, l'illustre Xavier se jette dans les provinces, dans les royaumes, dans les empires de la vieille Asie ; et partout il renverse les idoles ; partout il fait la guerre au vice ; partout il établit la domination de la vertu, et cela avec une telle rapidité, que peu d'années lui suffisent pour rendre tout au monde chrétien, tout, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. La science n'a rien à opposer à la force de ses démonstrations, l'ignorance n'a rien qui ne cède à la lucidité de ses enseignements, l'habitude, rien qui résiste à l'entraînement de son éloquence ; et les plaisirs sensuels eux-mêmes ont perdu le funeste empire qu'ils exerçaient sur des cœurs amollis depuis tant de siècles. En un seul mot, Jésus-Christ, indistinctement annoncé à tous les hommes par son héraut, est reconnu, servi, adoré dans les demeures fastueuses des princes comme dans l'humble cabane du pauvre, dans les cités et dans les bois, chez les peuples que la civilisation a polis, et chez ceux qui étaient encore sauvages. Partout où Xavier n'a pu se rendre lui-même, ses envoyés ont obtenu des succès pareils aux siens. Au seul bruit de sa sainteté et des prodiges de sa prédication, les plus rebelles es, rits se sont soumis

comme à la nouvelle de la marche d'un guerrier fameux ; les nations les plus éloignées acceptent le joug qu'il leur impose, et rendent inutile ainsi l'emploi de ses armes terribles.

Quoi de plus étonnant que de voir les bonzes et les Brahmanes que tant de raisons d'intérêt, de respect humain, d'amour-propre attachent au culte des faux dieux, renoncer à leur superstitieux ministère et à leur philosophie insensée, pour se faire les apôtres du Dieu de Xavier ! Quoi de plus honorable pour la religion que de voir Xavier suivi de plusieurs milliers d'hommes idolâtres naguère, et qui maintenant concourent avec lui pour attaquer et vaincre le démon, le mensonge et l'erreur jusque dans leurs retranchements les plus inaccessibles ? Quoi de plus édifiant enfin et de plus admirable que de voir tant d'Eglises nouvelles relevant de la même Eglise, s'ériger ça et là sur le passage de Xavier, et retracer dans leur charité, dans leur désintéressement, le zèle et la perfection des premiers jours du christianisme ?

Au reste, mes bien chers auditeurs, pour vous faire une idée plus juste et des travaux et des victoires de l'Apôtre des Indes, rappelez-vous tous les pays dans lesquels il a enseigné. Suivez-le au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, dans le royaume de Travancor, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à Cochin, dans les îles de Ceylan, de Manar et des Vaches, à Negapatam, à Meliport, dans l'hémisphère austral, aux îles de Banda, d'Amboine, et autres dont nous ne connaissons point le nom ; dans les Moluques, à Ternate, à l'île du More ; que sais-je encore ! Arrivez au Japon ; visitez ce vaste empire jusque dans ses moindres hameaux ; abordez à Sanédon et faites route vers la Chine ; quel espace ! que de nations diverses dispersées sur une surface aussi étendue ! Chacune d'elles a son langage, sa religion, ses mœurs, et Xavier seul au milieu d'elles, dirige tous ses efforts vers un but unique, celui de n'en former qu'une nation adorant le même Dieu, soumise au même chef spirituel, se conduisant d'après les mêmes principes de morale.

Les annales de l'histoire de l'univers nous présentent-elles rien de semblable ? Avez-vous jamais ouï parler d'aussi prodigieux événements ? Ne croyez pas, chrétiens mes frères, que la marche de François Xavier ait été semblable à celle d'un torrent qui, se précipitant du haut des montagnes, trace sur son passage un large sillon, mais qu'il est facile à l'industrie des hommes de combler promptement. Il ne détruit, lui, que pour réédifier, et les monuments qu'il élève, sont des monuments durables.

Les fruits de conversion et de pénitence qu'il a recueillis quoique précoces, ne sont pas moins de nature à se conserver longtemps.

Il a présenté les vérités de la foi avec une clarté si vive, qu'il a frappé tous les esprits et en même temps avec une force tellement

entraînante, qu'il a profondément impressionné tous les cœurs. Voyez déjà ses néophytes de Manar et d'Amboine aspirer aux honneurs du martyre, et dans une persécution cruelle, répandre généreusement leur sang pour la défense de leur croyance encore si nouvelle. Les pères et les mères témoignent de la vérité pour leurs enfants, dont la langue n'est point encore déliée, et une princesse de Jafanapatan, suivie de ses deux jeunes fils, s'expose, afin de conserver le précieux dépôt de sa foi, aux périls d'un voyage immense, ne comptant pour rien le sceptre d'un empire au prix de la couronne éternelle.

Maintenant qu'admirerons-nous le plus ? les succès prodigieux qui signalent le zèle de Xavier ou la grande âme de ce héros qui ne s'en laisse point éblouir ? Cependant il lui était d'autant plus facile de succomber à des tentations de ce genre, qu'il possédait toutes les qualités naturelles ou acquises, propres à accomplir tant de choses : une imagination ardente, une sagesse féconde en ressources et en expédients, une étonnante activité, un courage et une fermeté à toute épreuve ; une éloquence merveilleuse, l'esprit le plus pénétrant, la plus rare élévation des sentiments et de vues, les mœurs les plus douces, les plus aimables, les plus vertueuses.

Toutefois, on dirait à l'entendre, qu'il n'a aucune part à ses travaux. Autant il admire la miséricorde divine en faveur des peuples qu'il est parvenu à éclairer et à convertir, autant il semble craindre que ses péchés n'y soient un obstacle. Accablé de cette pensée, il demande, il sollicite de tout côté de salutaires avis pour diriger ses démarches, et le secours des prières pour attirer sur lui les bénédictions du ciel, et à cela seul il attribue toute la gloire qu'il s'acquiert.

Parle-t-il de ses compagnons, c'est avec cette abondance de cœur qui le caractérise et toujours dans les sentiments de la plus haute estime. Sur lui-même, il se tait ; ou s'il est contraint d'en occuper ceux qui l'écoutent, ce n'est qu'avec une humilité profonde et pour ne laisser entrevoir que sa faiblesse. Ses discours, ses lettres, sa conduite, sont empreints de la même modestie. Il n'a en vue que les honneurs dus à la Divinité ; il oublie ceux dont lui-même il est digne, toujours en garde contre les retours de l'amour-propre au milieu de tant de sujets d'illusion qui l'environnent, toujours supérieur à lui-même, quelque brillante que soit l'opinion qu'il a fait concevoir de lui. C'est par là surtout, chrétiens, que ce grand saint doit exciter notre admiration ; car, si ses hauts-faits, considérés à part, ont de l'éclat, c'est maintenant que nous apercevons tout le mérite de celui qui en est l'auteur.

Je ne sais pourquoi l'importance des succès flatte beaucoup moins quelquefois que l'éclat qui les accompagne ; mais quel éclat fut jamais comparable à celui de la pui-

sance de Xavier ? Est-ce là un simple mortel, ou bien une intelligence supérieure, revêtue, comme la nôtre, d'un corps fragile ? Tantôt on le voit, comme suspendu dans les airs, planant au-dessus de ce monde pour l'éclairer des rayons de sa gloire ; il semble prendre une figure extraordinaire, et qui s'anime de tout le feu de son génie ; quelquefois il se reproduit, et fait sentir en même temps les effets réels de sa présence dans différents lieux à la fois ; le plus souvent il se montre l'homme de tous les lieux et de tous les temps : il pénètre jusque dans les replis les plus cachés des cœurs, perce l'avenir le plus reculé, et le don de prophétie lui devient presque naturel.

Veut-on apprendre les événements dont des pays lointains sont le théâtre, connaître le sort d'une flotte partie pour un long et périlleux voyage, découvrir jusqu'aux impénétrables mystères de la prédestination éternelle ? Il est le *voyant* qu'on consulte ; quelquefois même il prévient les desirs d'une innocente curiosité. L'idée que l'on a conçue de ses prophétiques inspirations est telle que ses paroles les plus indifférentes sont recueillies comme d'infaillobles oracles. Bornons-nous à deux citations.

L'apercevez-vous dans ce vaisseau qui le porte vers des rivages barbares. Tout à coup il est ravi en extase ; de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine, et ils n'ont pour cause que le spectacle des malheureuses victimes d'un massacre épouvantable qui désole une île éloignée. Dans Malacca que de puissants ennemis assiègent, il soutient le courage des chrétiens par l'espérance du prochain secours qu'il leur annonce, et de la victoire qu'il leur promet. Les assiégés rassurés vont attaquer au loin sur la plage la flotte qui fait la principale ressource des assiégeants. Le combat se livre hors de la vue de Malacca ; et, pendant que Xavier harangue le peuple, le saint homme est transporté en esprit sur le lieu même de l'action. Les traits de sa physiologie s'enflamment, et sur son front se dessinent toutes les impressions qu'éprouve au fond de l'âme le spectateur d'un grand drame. A peine la bataille a-t-elle cessé, qu'il revient à lui, publie l'avantage obtenu, et raconte toutes les circonstances de l'action avec autant d'exactitude et de détail que s'il avait été du nombre des combattants.

Eclairé de l'esprit de Dieu, on croirait qu'il est revêtu de toute sa force. Il commande à la nature, et la nature lui obéit. Si l'idolâtrie et l'incrédulité lui demandent quelque signe qui témoigne de la vérité de ses paroles, il les satisfait à l'instant. Faut-il apaiser des tempêtes ; faut-il détourner les orages ; faut-il conduire au port, au milieu d'écueils inévitables, des vaisseaux brisés par les vagues ; faut-il faire tomber une pluie abondante sur une ville assiégée, dont les habitants sont placés entre la cruelle alternative ou de mourir de soif, ou de se

rendre à l'ennemi ; changer l'eau de la mer en eau douce, trouver dans sa propre indigence d'inépuisables ressources ; ici, arrêter le cours d'une maladie contagieuse, là délivrer toute une contrée des tigres qui l'infestent : à sa voix tous ces prodiges s'opèrent. Il est, si j'ose ainsi parler, la Providence des Indes, comme autrefois Moïse fut appelé le Dieu des Egyptiens.

Il empreint tout ce qu'il touche d'une vertu miraculeuse. Tout ce qu'il s'est trouvé dans ses mains est devenu un instrument propre à changer les lois de la nature au gré de ceux qui s'en servent. Il communique à diverses personnes, et surtout aux enfants, le don de chasser les démons et de guérir les malades ; Dieu se complaît en un mot à prodiguer les miracles en sa faveur jusque dans les occasions les plus indifférentes. On raconte que, pendant le désordre d'une tempête, Xavier laissa tomber son crucifix dans la mer. Sa piété le rendit sensible à cette perte, et bientôt il aperçut, nageant à côté du vaisseau, un poisson qui avait recueilli la précieuse image du Sauveur mourant, et qui la lui rapportait.

Mais la puissance qu'il exerçait avec l'aide du Très-Haut, éclata surtout dans le triomphe qu'il remporta sur la mort. Il n'est que celui qui donne la vie qui puisse la rendre. Or, combien de malheureux sur la tête desquels Xavier retint suspendue la faux cruelle prête à frapper ! combien d'enfants, depuis longtemps passés de ce monde à l'autre, ne rendit-il pas à leurs parents désolés ! Faut-il une résurrection aussi éclatante que celle de Lazare, pour contraindre l'incrédulité ou l'indifférence qui l'écourent à se rendre à l'autorité de ses paroles ? Eh bien ! cette résurrection aura lieu au milieu du nombreux auditoire qu'il veut convaincre et convertir. Un cadavre était enseveli depuis la veille. On le retire de la tombe ; déjà des signes non équivoques de putréfaction s'étaient manifestés. Xavier ordonne, au nom de son Dieu, à ce corps inanimé de reprendre le mouvement et la vie ; et ce qu'il ordonne est fait aux yeux de la multitude étonnée, et désormais soumise au Dieu dont le ministre opère de tels prodiges.

Toutefois, lorsque dans l'intérêt de sa gloire, la Divinité se communique ainsi à ses serviteurs, et qu'elle les doue de son esprit et de sa force, elle donne ordinairement un contre-poids à tant de puissance, afin de balancer l'avantage d'une aussi noble distinction, et d'enchaîner les mouvements de l'amour-propre, toujours ingénieux à saisir tout ce qui le flatte. Telle fut sa conduite à l'égard de saint Paul, après qu'elle l'eut ravi jusqu'au troisième ciel, qu'elle lui eut dévoilé d'ineffables mystères, qu'elle l'eut rendu dépositaire de ses plus grandes merveilles. Prévoyant que cet apôtre pourrait trouver un écueil dans le comble des grâces, elle le laissa livré à mille combats intérieurs, qui le rappelaient sans cesse à lui-

même en l'humiliant par le sentiment de sa faiblesse.

Qu'opposerez-vous donc, grand Dieu ! dans l'Apôtre des Indes, à la sublimité des révélations que vous lui faites, à l'immensité de la gloire dont vous couronnez toutes ses entreprises ? Oh ! combien il faut que la générosité, que la grandeur de son âme vous soient connues ! Avec combien de soin vous en avez épuré tous les sentiments, puisque vous lui confiez, sans précautions et sans ménagements, les plus riches trésors de votre grâce !

En effet, qu'après avoir étonné toute la nature, cet homme rentre dans le commerce de la société, on l'y prendrait pour le moindre des hommes. Plus d'une fois d'enthousiastes idolâtres, séduits par sa puissance, ont voulu lui rendre les honneurs divins ; indigné d'une aussi coupable méprise, on l'entendit dans ces circonstances parler de Dieu avec tant de force et de sublimité, et de lui-même en termes si méprisants, que Dieu seul était adoré et la créature entièrement oubliée par ses auditeurs. Venez l'admirer, cet étonnant mortel, lorsqu'après avoir commandé aux éléments et s'en être fait obéir, il se soumet avec la plus respectueuse déférence aux ordres de son supérieur. Il est prêt, au moindre signe de la volonté de saint Ignace, à voler d'un pôle à l'autre, et même à laisser son ouvrage imparfait dans les pays qu'on lui prescrit de quitter, pour se porter ailleurs. Ici, s'éclipse l'homme miraculeux ; mais l'homme ordinaire demeure grand de son propre mérite, ou plutôt la gloire de l'un ajoute à la gloire de l'autre.

Faut-il s'étonner, après cela, qu'il remplisse l'univers entier du bruit de sa renommée ? Faut-il s'étonner qu'il soit l'objet de la vénération de tous ? Le vrai mérite a sur tous les cœurs des droits sacrés et imprescriptibles. Le roi de Portugal, déjà plein d'estime pour Xavier, passe envers lui de l'estime au respect et du respect à la confiance la plus absolue. Il lui laisse le soin de tout régir, de tout ordonner dans les Indes. Il se prête à tous ses désirs ; il le protège de tout son pouvoir, croyant bien ne seconder, en agissant ainsi, que les vues de la sagesse divine elle-même.

Qu'il apparaisse dans les différentes cours de l'Asie, l'éclat de ses vertus l'y avait précédé, et disposé favorablement les esprits, de telle sorte qu'ils étaient tous préparés à recevoir la sémence de la parole de Dieu. Ce Dieu, qui sonde les reins et qui tient dans ses mains tous les cœurs, semblait les avoir mis à la disposition de son ministre, tant celui-ci trouve partout et dans les basses conditions et dans les rangs les plus élevés un accès libre et facile.

L'accueil qu'on lui fait chez le roi de Bunga est bien propre à confirmer la vérité de cette assertion. C'est comme un souverain qu'il est reçu. La magnificence la plus recherchée, toutes les pompes de l'Orient accompagnent sa marche triomphale. Au-

devant de lui tout s'ément, et dans les villes et dans l'intérieur du palais. Chaque pas qu'il fait est marqué par de nouveaux honneurs dont il est l'objet; et ce sont les princes de la maison royale eux-mêmes qui l'introduisent jusqu'au pied du trône.

Traité d'abord d'égal à égal par un monarque puissant, il en est bientôt traité en ami, et bien plus, il devient en quelque sorte le maître du souverain, tant la confiance qu'il lui inspire lui donne d'autorité sur lui.

Quelle gloire pour la religion de mon Dieu! Toute la fierté asiatique s'humilie devant elle, et se trouve contrainte à lui rendre hommage au centre même de l'idolâtrie. Peut-être êtes-vous, ô mon Dieu! mieux connu dans ces pays infidèles que parmi les chrétiens de la vieille Europe, puisque le plus humble de vos serviteurs y est, à ce titre, si honorablement traité jusque sous les portiques des demeures des rois.

Cependant, que l'air qu'on respire dans le voisinage des cours est contagieux pour la vertu! Queles spectacles, que les impressions dont les sens sont, là, continuellement frappés, sont dangereux! Qu'il est aisé de s'oublier dans l'ivresse enchanteresse qui en est l'inévitable effet! Que de saints personnages qui, jusqu'à cet écueil, avaient échappé à tous les périls, et qui, sur cette mer toujours agitée, ont fini par faire naufrage! Qu'il est glorieux de ne point succomber, quant le péril est si pressant!

Non, jamais ambitieux ne s'était trouvé dans une situation plus favorable; tout un monde empressé d'offrir et des richesses et des honneurs, quelle occasion pour quelqu'un qui en serait jaloux! En de pareilles circonstances, combien il est facile à l'imagination de s'égarer, au gré de l'orgueil et de la cupidité, dans de belles idées de fortune et d'élévation! Cependant, tel il est venu aux Indes, dénué de tout par suite d'un sacrifice volontaire; tel y est demeuré François Xavier, tel il en est parti. Rien ne saurait être comparé à la pauvreté dans laquelle il vécut. S'il ne peut toujours refuser les dons généreux qu'on lui fait, il ne les accepte que pour les transmettre aux malheureux. Qu'il soit estimé des grands, recherché des rois, respecté des peuples, il ne s'en fait pas moins le serviteur de ses frères, toujours prêt à leur rendre des soins, même les plus humiliants.

Loin de lui ces basses complaisances, ces flatteries honteuses qu'à la vue des grandeurs humaines, prodigient quelquefois les ministres évangéliques eux-mêmes; libre des espérances et des craintes qui en sont le mobile principal, Xavier sait rendre au rang l'hommage qui lui est dû; mais jamais il ne ménage lâchement celui qui l'occupe, grandeur d'âme véritablement héroïque, qui lui inspire le courage d'annoncer à tous les vérités de la foi, et qui imprime à ses paroles tant de force et tant d'autorité.

On ne peut revenir de l'étonnement que fait naître le désintéressement d'un homme qui vient des extrémités de la terre, à travers mille dangers, se faire la seconde providence de l'Asie, et qui n'est animé que du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Il y a là je ne sais quoi de surnaturel et de divin, C'est un miracle toujours sensible et toujours subsistant. Les autres merveilles qu'il opère n'excitent parfois qu'une stérile admiration; mais celle-ci frappe fortement les esprits et porte une lumière vive et pénétrante au milieu des plus épaisses ténèbres; disons mieux: les prodiges qui marquent son passage, quelque étonnants qu'ils soient, hâteraient peu la conversion des peuples, s'il n'y ajoutait celui d'une conduite toujours supérieure aux faiblesses de l'humanité; et son exemple seul précipite les succès que ses discours et certains faits éclatants n'avaient fait qu'ébaucher.

Je m'aperçois, chrétiens auditeurs, que je me laisse entraîner par le charme de mon sujet. Que de circonstances de cette belle vie j'ai supprimées cependant; qu'il en est qui m'ont échappé; qu'il en est que j'ai liées à d'autres ou que je n'ai fait qu'indiquer! Supplétez à tout ce que j'ai été forcé de taire, pour ne point dépasser les bornes ordinaires du discours; que votre admiration s'exalte jusqu'au suprême degré! vous n'en aurez jamais assez pour mon héros.

Maintenant il n'est aucun de vous qui ne forme intérieurement le désir que le martyr eût couronné tant de foi, et qu'il eût servi de passage à Xavier de ce monde à l'autre. Le martyr, mes frères! le sien ne fut pas fameux comme ceux des premiers apôtres. Il n'eut point à souffrir de la fureur impie des princes de la terre! mais qu'est-ce donc que le genre de mort qu'il subit? Seul, sans secours, en proie aux plus vives douleurs, exposé aux injures de l'air, étendu sur la dure, il rendit son âme à Dieu sur une rive inhospitalière et sauvage. Quel spectacle lugubre et plus déplorable pourrait nous offrir l'appareil des échafauds et des chevaux? Ah! les mêmes vertus que firent éclater les martyrs de notre religion sainte, au milieu des tortures sanglantes dont ils devinrent les victimes, signalent aussi les derniers moments de Xavier. La nature défaillante chez lui peut à peine se soutenir, et ce grand homme recueille les restes de son existence pour lancer vers le ciel les traits enflammés d'un amour qui ne s'est point affaibli. Il n'a plus qu'un soupir à exhaler, et il s'intéresse encore au salut d'une âme dont Dieu lui a révélé le danger. Arrêtez sur les limites d'un empire où depuis si longtemps il souhaite de porter la lumière de l'Evangile au prix de son sang, ses vœux y ont déjà pénétré, et y tiennent attachés ses regards mourants.

Est-ce ainsi que meurent les héros de

l'histoire profane, mes chers auditeurs? Est-ce ainsi que ces hommes que l'on nous vante tant terminent leur carrière? Ordinairement ceux qui se chargent de faire leur éloge sont contraints de jeter un voile sur les dernières scènes de leur vie. Mille craintes, mille regrets, mille faiblesses trahissent le secret des misères de leurs âmes. Mais fussent-ils au lit de la mort tels qu'ils se sont montrés sur le théâtre de leur gloire, leur gloire aurait alors un terme, et ce serait celui de leur existence. Dans la tombe vont s'abîmer avec eux toute leur science, toute leur valeur, tout leur génie : la tombe reçoit et confond toutes les illustrations et tous les rangs. Un grand nom a pu nous frapper tant que vécut celui qui le porta ; quelque temps encore il pourra retentir à nos oreilles ; mais peu de jours passeront, et tout ce bruit aura cessé.

Il n'en est pas de même, ô mon Dieu, de vos saints, la mort ne ternit point l'éclat de leurs vertus. La piété en recueille le souvenir, et le perpétue d'âge en âge.

Depuis deux siècles Xavier n'est plus, et l'univers n'a point encore cessé de retentir de ses louanges. Son nom, partout célèbre, d'un pôle à l'autre, est gravé en caractères ineffaçables dans les fastes des nations. Tant qu'il restera une étincelle de foi sur la terre, c'est-à-dire jusques à la consommation des siècles, la mémoire de ce grand homme vivra de génération en génération, vénérée et bénie ; que dis-je ! sa tombe elle-même est radieuse de gloire. Son corps, tout inanimé qu'il est, ses ossements, ses cendres sont devenus les instruments de je ne sais combien de merveilles qui leur attirent les vœux et les hommages des peuples.

Qu'il me soit permis, mes chers auditeurs, de finir par une réflexion qui n'est point déplacée dans le temps où les croyances religieuses s'affaiblissent de jour en jour.

Quelle est la foi que Xavier a prêchée dans les Indes et dans le Japon ? Quels en sont les dogmes ? quelle en est la morale ? Une foi qui a opéré tant de miracles, qui a subjugué tant d'empires, qui a produit tant de fruits de sainteté, est sans doute la foi véritable. Mais où est-elle, me direz-vous ? Qui est-ce qui nous en a conservé le dépôt ? qui nous en garantit l'intégrité ? qui ?... L'Eglise catholique, apostolique et romaine, ce vaisseau d'élection dans lequel l'Apôtre des Indes puisa toute celle qui l'animait. C'est cette Eglise qui revêtit cet apôtre de ses pouvoirs ; c'est elle qui autorisa sa mission, c'est elle qui couronna ses vertus ; c'est elle qui a conservé le précieux trésor de cette foi que les disciples du Sauveur des hommes ont prêchée, à laquelle nous devons nous attacher tous, et sur laquelle seule reposent les bases de la vie éternelle.

Grâces vous soient rendues, ô divine Providence ! de ce que, au milieu des ténèbres qui débordent de toutes parts, vous maintenez constamment les flambeaux de ce fatal sacré, à la faveur duquel il nous est impossible de perdre de vue le port où je

souhaite de toute mon âme que vous abordiez tous, mes très-chers frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

VI. PANEGRYRIQUE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos. (Marc, X, 14.)

Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez point de m'approcher.

Si vous vouliez, mes frères, vous régler sur les idées du monde, vous renverriez à un âge avancé le soin de vous sanctifier ; et, regardant la jeunesse comme peu propre à de sérieuses idées de conversion, vous lui réserveriez les jeux, les ris et les divertissements comme son apanage exclusif. Mais ne croyez pas le monde, mes bien chers auditeurs ; le monde est un imposteur éhonté qui veut vous séduire en vous trompant. Ne vous méfiez pas moins de vos passions, dont le langage est le même que celui du monde ; elles crient bien haut à vos oreilles, afin de vous intimider : leurs vociférations ne sont que mensongères. Suivez, suivez bien plutôt les maximes de l'Evangile. Voyez comme Jésus-Christ réprimanda ses disciples, quand ils cherchaient à éloigner de lui les enfants qui se précipitaient sur ses traces. Il ordonna de les respecter, parce qu'ils lui étaient agréables. Il déclara que, pour avoir part au royaume du ciel, il fallait être semblable à eux, que c'était à eux qu'étaient dévolues les récompenses éternelles, à eux que l'Esprit-Saint prenait plaisir à se communiquer.... Et vous balanceriez, jeunes gens, d'aller où la voix de Dieu vous appelle ! Ah ! partez, partez ; et, quoi que l'on vous dise, quoi que l'on fasse pour vous détourner, allez au but.

Votre âge, il est vrai, est celui de la faiblesse et de la fragilité ; mais aussi sa sainteté est l'ouvrage de la grâce. Plus il est en vous-mêmes et dans les objets qui vous environnent de sujets de défiance et d'occasions de pécher, plus éclate sur vous la puissante protection du Très-Haut, qui vous prend comme par la main pour vous servir de guide dans la carrière de sa sainteté.

Vous en avez pour garant la parole de Jésus-Christ, et pour exemple celui du grand saint dont aujourd'hui nous célébrons la mémoire. En le prenant pour votre protecteur, engagez-vous à marcher sur ses traces, et ce modèle admirable ne vous laissera aucun prétexte pour ne point l'imiter, quoiqu'il vous engage à pratiquer tout ce qu'il y a de plus sublime dans la religion, de plus exact dans l'innocence des mœurs, de plus parfait dans la vertu. C'est à votre âge, c'est dans votre situation, et peut-être au milieu d'obstacles qui ne vous sont point opposés, que saint Louis de Gonzague signala ses jeunes années. Je me propose de vous dérouler, en peu de mots, les circonstances les plus saillantes d'une aussi belle vie. Il n'est pas de sujet plus propre à vous instruire et à vous édifier. Prêtez-moi toute

vosre attention, et commencez par invoquer avec moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la reine des vierges, afin qu'il donne à mes paroles cette onction et cette force pénétrantes qui portent la conviction dans les âmes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La jeunesse est ordinairement timide et présomptueuse tout à la fois. Sa timidité et sa présomption sont tour à tour les écueils de son innocence. La première lui fait regarder comme insurmontables les difficultés que présente la conservation d'un trésor si précieux. La seconde la pousse à les affronter témérairement; elle est vaincue avant de combattre, lorsque c'est la lâcheté qui domine chez elle, et sa témérité lui ravit la victoire, lorsqu'elle l'a déterminée au combat. Messieurs, il ne faut point assez redouter votre ennemi pour désespérer de le dompter avec la grâce de Dieu qui ne peut vous manquer; mais il ne faut non plus le mépriser assez pour négliger toutes les précautions propres à assurer votre triomphe.

Ces principes servirent de règle à la conduite de saint Louis, et saint Louis garda toute la pureté de son âme. Assuré des secours du ciel, il ne trembla point devant le danger; mais, convaincu de sa faiblesse personnelle, il ne le brava point inconsidérément.

Ferdinand de Gonzague était un prince fier du rang qu'il occupait dans une cour puissante, flatté de la confiance d'un grand monarque, orgueilleux de sa naissance, rempli de vaines idées de gloire mondaine et de grandeurs terrestres, comblé de tous les dons de la fortune, il ne manquait à ses vœux qu'un successeur digne de lui, qui pût soutenir l'éclat de son nom, et le transmettre de génération en génération à la postérité la plus reculée; et voilà que le ciel lui donne un fils: c'est Louis de Gonzague, destiné, dès le berceau, à devenir l'instrument de l'ambition de son père, à profiter de tous les avantages de sa brillante position, à jouir de toutes les douceurs de la vie d'une cour. Certes, une destinée pareille, aux yeux du monde, n'a rien que de digne d'envie; mais aux yeux de la foi elle ne promet qu'une victime de plus au démon.

A peine Louis a-t-il vu le jour que son éducation est tout entière dirigée vers le but que l'on se propose d'atteindre, celui de faire de cet enfant le digne représentant de l'une des plus illustres maisons d'Italie. Dès lors, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, ses jeux, ses amusements, ses plaisirs sont autant de leçons ménagées avec art, pour l'instruire des lois et des maximes du monde. On veut qu'il soit sensible au point d'honneur, qu'il se montre jaloux des droits de sa naissance. On dirige tous ses goûts vers la profession des armes; et c'est au milieu de leur tumulte qu'on l'élève. On l'excite à faire briller les premières étincelles d'un courage naissant, en le met-

tant à la tête des troupes, revêtu d'un costume militaire, couvert d'une légère cuirasse, et la pique à la main, et en l'applaudissant hautement, aux saillies d'une téméraire intrépidité qui plus d'une fois l'expose au danger de perdre la vie, par suite du maniement des armes à feu qu'il ne connaît encore qu'imparfaitement.

On veut qu'il connaisse toutes les règles de la bienséance et de la politesse, qu'il possède l'art de parler avec grâce, de s'insinuer et de plaire; et, pour joindre l'exemple aux préceptes qu'on lui donne à cet égard, on l'introduit de bonne heure dans ces assemblées, dans ces cercles, où l'on trouve tant de modèles propres à former un jeune homme à toutes les mondanités imaginables. On s'attache à mettre constamment en jeu la vivacité de son esprit; on lui fournit à chaque instant l'occasion de montrer ce qu'il sait; on pique son émulation; on façonne son corps, on corrompt ou l'on cherche à corrompre son cœur: car je n'ai pas besoin de vous faire observer sans doute qu'une pareille éducation, quand la religion lui demeure étrangère, ne peut être qu'une source de désordres, d'erreurs et de préjugés.

Elle enfante l'orgueil et l'ambition; elle produit la mollesse et l'oisiveté, elle dépose au fond de l'âme de ses victimes les germes de tous les désordres. Mille exemples vivants et que vous avez sous les yeux attestent la vérité de mes paroles, et je vous estime heureux, s'ils vous inspirent des craintes pour vous-mêmes. Mais comprenez bien je vous prie, toute l'étendue du péril que court l'innocence de Louis au temps où il reçoit d'aussi pernicieuses leçons, et reconnaissez les soins d'une Providence attentive à prévenir tous ses besoins.

Son âge encore si tendre est celui où l'on ne juge des objets que selon de trompeuses apparences, où l'on n'a de goût que pour les plaisirs, où le défaut de réflexion fait considérer comme permis le mal dont on est le témoin, où l'on est propre à recevoir toutes les impressions, à se façonner à tous les vices, pour lesquels on a un malheureux penchant, tandis que l'on est indifférent pour la vertu; celui enfin qu'environnent des abîmes immenses qu'un trop funeste aveuglement empêche d'apercevoir et que ne saurait faire découvrir la leur si vacillante et si faible encore d'une raison naissante. On sera, si vous le voulez, peu coupable alors, quand on s'égèrerait; mais les impressions reçues, mais les habitudes contractées ne tarderont pas à devenir criminelles.

Oh! pères de famille! pères de famille! quelle est donc votre injustice et votre cruauté de sacrifier ainsi l'avenir de vos enfants à vos propres inclinations, de prévenir chez eux les mouvements de leur conscience, de courber ces jeunes plantes au gré de vos désirs! Insensés! au lieu de les appliquer aux exercices des divers états de la vie, afin que leur choix à faire plus tard pût être aisément déterminé par leur sagesse

et par une précoce expérience, votre conduite imprudente fait leur malheur, expose leur salut, et ne vous prépare que des chagrins et des remords.

Mais que vois-je ! les dangers qui menacent Louis de Gonzague croissent et se multiplient à mesure qu'il avance dans la carrière de la vie ; à ceux de l'enfance succèdent ceux de la jeunesse. On le promène dans les diverses cours d'Espagne ou d'Italie, afin de perfectionner cette ébauche. Voilà sans doute la circonstance la plus critique dans laquelle il puisse se trouver engagé, et vous tremblez pour lui, mes frères : cependant ne vous en alarmez point. Le Sage cherche partout un homme juste au milieu de la corruption du siècle, et dans une position où tout soit permis, où l'on puisse faire le mal impunément, il le cherche pour en faire l'objet de son admiration ; *Quis est hic et laudabimus eum ?* (*Eccli.*, XXXI, 9.) Eh bien ! Mantoue, Florence, Madrid le possèdent successivement, cet homme juste que le Sage n'a pu rencontrer ; et ce mortel demeuré sans tache, tandis que tout ce qui l'entoure est couvert de souillures, c'est le jeune Louis de Gonzague. Le libertinage lui-même étonné ne peut lui refuser les louanges dues à sa vertu qui se maintient au milieu des objets les plus capables de lui porter de mortelles atteintes. Jugez maintenant si la grandeur des périls auxquels votre salut est parfois exposé doit vous alarmer jusqu'au point de vous abattre ? Chrétiens, on est plein de courage et de force, quand on a mis en Dieu toute sa confiance ; on est alors assuré de sa protection, et avec cela qu'a-t-on à craindre ? Que votre imagination se représente tout ce que les cours les plus brillantes peuvent offrir de charmes, d'attraits, de plaisirs et d'enchantements, qu'elle se représente leurs cercles, leurs jeux, leurs fêtes, leurs spectacles de tous les genres... Telle est la scène éclatante et continue qui éblouit les yeux encore inaccoutumés à la lumière du jeune Louis de Gonzague ; la maturité de l'âge et une longue expérience ne sont point à l'épreuve d'un pareil genre de séduction : quel en sera donc l'effet sur une âme toute neuve encore, et qui ne fait, pour ainsi dire, qu'éclorre aux désirs ? autour de lui frémissent toutes les passions ; elles se disputent à l'environnement de son cœur. Tantôt il a à se préserver des feux qu'elles allument, tantôt à résister à leurs douces amorces, tantôt à se garantir de leurs poisons, tantôt enfin à parer les traits cruels qu'elles lancent. Sur tous ses pas elles ont tendu les pièges les plus dangereux, et il faut que, pour les éviter, il les découvre, malgré le soin qu'elles ont pris de les cacher sous d'honnêtes et trompeuses apparences ; qu'il les découvre à travers les mille prétextes de la coutume et de la bienséance dont il ne peut violer les lois, à travers le voile d'une amitié tendre qui le lie, à travers tous les appâts des fines et délicates louanges qu'on lui donne, de tout ce qui peut flatter ses sens et cha-

touiller son amour-propre. Que faut-il de plus, chrétiens qui m'écoutez, que l'exemple de ce jeune seigneur, pour rassurer votre faiblesse et changer en courage votre lâcheté ? Et, pour vous excuser à vos propres yeux, n'allez pas croire que Louis fût insensible au plaisir, qu'exempt des misères de l'humanité, il n'éprouva jamais que de vertueux mouvements intérieurs : son cœur était de la trempe du vôtre, ouvert à toutes les passions.

L'une des plus impérieuses surtout lui donna, ainsi qu'il l'avoue lui-même, de fréquentes alarmes... L'ambition, qui est commune parmi les hommes des hautes classes de la société, l'ambition que la flatterie dont ils sont l'objet entretient et que leurs préjugés leur font regarder comme une vertu, livra bien des combats à Louis de Gonzague. Il résista à ses atteintes, il vainquit ses efforts ; mais combien il dut lui en coûter à lui surtout qui se voyait environné d'honneurs, jouissant de la faveur des grands, admis dans leur familiarité, et au moment où les égards dont il était l'objet et la considération qui s'attachait à sa personne le faisaient souvenir de ce qu'il était, et arrêtaient sa pensée sur ce qu'il pouvait être.

Cependant, mes chers auditeurs, jamais, malgré la chaleur de l'âge, malgré la vivacité des passions, malgré les occasions de mal faire qui venaient, en quelque sorte, le chercher, jamais il ne lui échappa une faute qui ne tint ou de la surprise ou de la faiblesse inséparable de l'humaine nature, et qui ne laissât toujours reconnaître en lui l'homme essentiellement juste aux yeux de Dieu lui-même.

Vous en êtes surpris sans doute, chrétiens auditeurs, vous qui ne savez résister au moindre penchant qui vous entraîne, ou vous refuser à la moindre occasion qui vous invite ; vous en êtes surpris, vous qui ne manquez jamais de céder à la séduction du scandale, à l'attrait des plaisirs que vous offrent la lecture d'un livre dangereux, obscène ou impie, l'entretien d'une compagnie suspecte, la vue d'un objet enchanteur, la fréquentation d'un lieu de débauche, les confidences d'une imprudente amitié ; et si je me bornais à vous peindre le nombre et la grandeur des obstacles dont triompha la vertu de Louis de Gonzague, peut-être, animés par son exemple, pourriez-vous ne plus craindre l'ennemi de votre salut ; mais à côté de cet avantage se trouverait pour vous un péril non moins funeste. Qui sait si vous ne donneriez point alors dans une aveugle présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et qui est devenu fatal à un si grand nombre de vos frères ? Pour vous en préserver, je ne dois point vous laisser ignorer les sages précautions que prenait notre saint, pour résister aux tentations qui ne purent le vaincre ; et si elles furent indispensables pour lui ces précautions, à combien plus forte raison ne devrez-vous pas y recourir ; mais aussi, s'il

leur dut la conservation de son innocence, espérez que vous n'en retirerez pas de moindres fruits.

Il s'attacha de bonne heure à former son cœur à la piété, et ce lui fut une source inépuisable de grâces. Admirez ici, je vous prie, l'ordre de la divine Providence, qui ménage toujours un prompt secours à un besoin pressant.

Tandis qu'un père, trop plein de la haute idée de sa naissance, et constamment préoccupé d'ambitieux desseins, prévient en quelque sorte dans son fils les développements de la raison, pour l'élever selon les maximes du monde, une mère véritablement chrétienne s'empresse de lui inspirer l'amour de la religion, et de lui en apprendre les dogmes : voilà sans doute des vues bien opposées. Quelle étrange contradiction entre ces deux époux ! et quel embarras nouveau pour un enfant dont la soumission, dont la tendresse sont égales pour les deux auteurs de ses jours ! De l'une et de l'autre part, ce sont pour lui mêmes soins, mêmes attentions, mêmes moyens pour l'engager, d'une part, au monde, de l'autre, à Dieu.

Louis se prêta avec docilité aux leçons de l'éducation profane qu'on lui donnait ; mais il avait un cœur disposé à recevoir les impressions de la vertu, et le zèle de sa pieuse mère triompha. L'Italie fut à son tour le témoin du spectacle édifiant qu'avait donné à la France une grande reine, qui, sur le premier trône du monde, avait formé par ses soins un des plus grands saints de l'Eglise. Quel bonheur pour la princesse de Chatillon (47) de voir ce tendre enfant se dérober aux plaisirs et aux amusements de son âge pour recevoir de sa bouche de religieuses instructions, venir déposer à ses pieds les fruits dangereux d'une autre espèce d'enseignements, et cet air de fierté et ces manières fastueuses du monde qu'on le contraignait en quelque sorte de prendre, pour composer son extérieur d'après les règles de la modestie et de l'humilité qu'elle lui expliquait ! Jugez des travaux de la mère et de l'application du fils par les progrès du dernier dans la science du salut. A peine âgé de douze ans, il fut en état de faire remarquer sa sagesse, et d'attirer, par des réparties pleines de justesse, de sens, et empreintes surtout de la crainte de Dieu, l'admiration et les applaudissements de la cour d'Espagne. Il s'y trouvait, par hasard, de la compagnie d'un jeune prince qui, se sentant incommodé par la violence du vent, eut la folie de s'emporter, et de commander aux tempêtes de ne plus l'inquiéter. « Ah ! Seigneur, s'écria Gonzague, né sur le trône, vous pouvez commander aux hommes, ils sont vos sujets ; mais les éléments n'obéissent qu'à Dieu, et vous-même vous devez vous soumettre à ses volontés. » A la même époque, il mérita l'estime de Charles Borromée, cette vive lumière de l'Eglise. La première entrevue des deux

saints fut infiniment touchante. Une secrète sympathie les lia intimement l'un et l'autre ; leur confiance mutuelle fut sans bornes ; ils se communiquèrent leurs sentiments les plus cachés. Gonzague, au comble de la joie d'avoir rencontré un guide aussi sûr et aussi éclairé, lui ouvrit son âme tout entière. A la vue de tant de trésors, Charles fut saisi d'un saint étonnement ; et il ne balança point à rendre compte à cet enfant, chez lequel la sagesse avait si singulièrement devancé le nombre des années, des précautions qu'il avait prises lui-même de la vigilance qu'il avait exercée sur lui, pour se maintenir, durant le cours de sa vie, dans la voie du salut éternel. Quel heureux jour pour le jeune saint Louis ! ses yeux, ses oreilles, son cœur ne pouvaient suffire à tout ce qu'il voyait et entendait. A peine ce doux entretien eut-il cessé, qu'il courut réfléchir sur les sublimes conseils qui en avaient été l'objet, et se remplir dans cette méditation de l'Esprit-Saint qui les avait dictés.

Ainsi donc instruit, dès les premières années de sa vie, des devoirs de sa religion, Louis de Gonzague put de bonne heure les accomplir. Dès lors la prière devint sa principale, j'ai presque dit son unique occupation. Avec quel respect et quel recueillement il priait ! Il répandait autour de lui l'édification à tel point, qu'on le regardait comme un ange revêtu d'un corps humain. Tous les endroits solitaires et retirés servirent de théâtre à sa ferveur. Il allait s'y dérober aux regards des hommes ; et là, il se retrouvait avec lui-même en face de son Dieu. Il méditait sur les perfections de l'Etre suprême ; il s'entretenait avec lui. Les jours lui suffisaient à peine pour un exercice aussi saint. Il y employait souvent une partie des nuits. De là cette connaissance qu'il avait acquise des replis les plus cachés de son propre cœur ; de là cette profonde impression des vérités éternelles qui ne le laissait pas un instant libre des terreurs des jugements de Dieu, ni sans confiance en sa miséricorde infinie ; de là sa dévotion si tendre au sacrement de nos autels, sa foi si vive au sujet de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sentiments qui dans maintes occasions lui arrachaient des torrents de larmes : de là cette piété généreuse envers la Reine du ciel, la Vierge par excellence, la Mère du Fils de Dieu à laquelle il se voua pour toujours, avant même qu'il quittât le sein de sa famille ; de là ces lumières extraordinaires qui éclairaient son esprit, et le guidaient au milieu des ténèbres d'ici-bas, jusques aux pieds du trône de la Divinité ; de là enfin cette joie, ces douceurs ineffables, ces inexprimables consolations, dont l'arbitre du bonheur inondait son âme, et qui lui inspiraient tant de mépris pour les biens et les plaisirs de ce monde, écueils ordinaires de la vertu qui n'en furent jamais pour lui.

(47) La mère de Louis de Gonzague.

Que vous dirai-je de l'esprit de pénitence qu'il joignait à l'esprit d'oraison ? Non, un homme sensuel n'est pas plus ingénieux à se créer des jouissances nouvelles, que ne le fut Louis à se les refuser toutes à l'âge même où une délicatesse extrême les rend en quelque sorte nécessaires, et où l'on ne peut en avoir que d'innocentes. On le vit sans cesse occupé à faire la guerre à ses passions naissantes. Aussi, pourrait-on dire, en empruntant un langage figuré, qu'il en extirpa jusqu'à la moindre racine, prévenant ainsi leur développement futur. Naturellement vif et emporté, jamais cependant il ne manifesta, ni par ses paroles ni par ses gestes, aucun de ces mouvements irréfléchis qui trahissent souvent la vigilance du plus sage.

Ce n'était point assez pour lui de fuir tout ce qui peut caresser la sensualité, il recherchait avec empressement tout ce qui la tourmente.

Coucher sur la dure, jeûner au pain et à l'eau, employer à châtier ses membres des instruments de pénitence, dont la seule idée inspire de l'horreur aux gens du monde ; tout cela était comme une habitude de tous les jours. Il trouvait que c'était trop peu que de s'interdire les précautions ordinaires que prennent les hommes pour se garantir des atteintes douloureuses de la rigueur des saisons. Lui ? il se levait souvent au milieu des nuits les plus froides, et par esprit de pénitence allait s'exposer à toutes les injures de l'air. Il ne regardait point comme un mal tout ce qui n'avait point d'autre effet que d'exciter des souffrances. Plus d'une fois on craignit pour sa vie l'excès de ses mortifications, sans qu'on pût gagner sur lui qu'il les modérât, parce qu'il les croyait nécessaires à la conservation de son innocence, et il n'était encore, pour ainsi dire, que sur le seuil de la vie.

Eh bien ! mes chers auditeurs, voilà donc un homme qui est le maître absolu de ses passions, que la grâce divine a comblé de bienfaits, qui se sent une secrète horreur pour le vice, et dont toutes les inclinations ont pour objet la vertu. Il n'a donc rien à faire, celui-là, pour éviter les occasions du mal : jamais il n'en sera la victime.... Cependant venez le considérer dans le monde, au milieu duquel il est contraint de vivre quelquefois, dans les cours qu'il est obligé de fréquenter ; venez le voir allier à l'accomplissement des devoirs d'un courtisan assidu, les austérités d'un solitaire, et se former dans ce tumulte irréligieux une retraite d'un nouveau genre, inaccessible aux douceurs de l'adulation, aux charmes des jeux et des ris, aux sollicitations de la curiosité, en un mot, à toutes les tentations.

Que de lâches flatteurs l'assiègent de toutes parts et cherchent à le corrompre ! Attentif à les connaître pour s'en méfier, Louis sait les écarter du plus loin, ou les éviter, ou rendre leurs poursuites inutiles,

et toujours il trouve le moyen de se préserver du poison subtil de leurs fallacieux discours. Que tous les jours il soit contraint d'aller faire sa cour à l'impératrice, il se livre à ce dangereux exercice avec tant de réserve et de précautions, qu'il n'ose même pas arrêter sur elle ses regards. Que des princesses jeunes comme lui l'invitent à leurs amusements, il a recours à mille prétextes, à mille ruses innocentes pour se défendre de leurs pressantes invitations, et sans manquer aux devoirs de la bienséance, il leur fait agréer ses excuses.

Oh ! si en considérant les dangers que court saint Louis de Gonzague, vous avez été surpris, mes frères, que son innocence n'en reçût aucune atteinte, vous devez cesser de l'être maintenant ; car vous savez tout ce qu'il prenait de soins pour la préserver des attaques de l'ennemi. Peut-être hélas ! plusieurs de vous sont-ils disposés à ne point applaudir à sa prudence ? Peut-être regardent-ils une conduite pareille comme déterminée par une humeur sombre et sauvage, et condamnent-ils de si saintes pratiques comme autant d'excès ? Ah ! n'en doutez pas, chrétiens auditeurs, ceux-là n'en jugent ainsi que parce qu'ils n'ont point le courage d'imiter saint Louis ; et certes, en agissant comme ils le font, ne se chargent-ils pas eux-mêmes de faire son apologie ? Leurs faiblesses, leurs dérèglements ne témoignent-ils pas qu'ils ne sont que des insensés ?

Que sait-on ? si celui dont nous envions la gloire et le bonheur avait eu un peu moins de vigilance, de modestie, de recueillement, de goût pour la prière, au lieu de lui payer le tribut de notre vénération et de nos louanges, nous aurions peut-être à déplorer son malheur. Les chutes des plus saints et des plus sages des rois, les crimes de David, les excès de Salomon, fourniront à jamais un juste sujet d'appréhensions aux personnes les plus vertueuses, à plus forte raison, sans doute, à celles qui veulent voir le monde, fréquenter ses fêtes, satisfaire leur sensualité, obéir à leur amour-propre et vivre dans la dissipation.

Un examen un peu réfléchi de tout ce que vous venez d'entendre, vous fera reconnaître aisément et ce que vous pouvez, et ce que vous devez faire pour ne point pécher. L'exemple de Louis de Gonzague est fécond en grandes leçons. Ce qu'il a fait, vous ne pouvez le négliger sans imprudence ; et, puisqu'il l'a fait, rien ne vous empêche de l'entreprendre. Je dis plus, ici, élevez-vous contre les préjugés du monde, et soyez sourds au cri des passions. Non-seulement on peut, quoique jeune encore, éviter le mal, malgré la fréquence et la gravité des occasions ; mais on peut pratiquer ce qu'il y a de plus parfait et de plus sublime dans la religion. Vous en demeurerez convaincu avant que j'aie achevé de me faire entendre, et vous ne désavouerez pas le modèle que j'ai à vous présenter : c'est toujours Louis de Gonzague.

SECONDE PARTIE.

Un jeune homme, dit l'Evangile, demanda un jour à Jésus-Christ ce qu'il aurait à faire pour être sauvé. Vous n'avez qu'à suivre la loi de Dieu, lui répondit-il avec bonté, et il voulut bien la lui expliquer lui-même. J'ai fait tout cela dès mes plus tendres années, reprit le jeune homme. En ce cas, répliqua Jésus-Christ, il ne vous reste plus qu'à vendre tout ce que vous avez de biens, à en distribuer le prix aux pauvres, et à me suivre. (*Matth.*, XIX, 21.) Cette proposition ne fut pas goûtée. Abandonner de grands biens, s'arracher à la tendresse d'une famille dont on est chéri, échanger les douceurs d'une vie délicieuse contre les peines d'une vie toute de pénitence et de mortifications ! A ce prix, le royaume du ciel lui sembla trop cher, et il se retira, la tristesse dans le cœur de n'avoir pu allier les soins de son salut avec les avantages de sa fortune et de sa position.

Ce parti, dont avait été effrayé le jeune homme de l'Evangile, fut accepté avec joie et aux mêmes conditions par Louis de Gonzague. Tout ce que le monde a de flatteur, les liens de famille de plus attachant, l'amour de soi et des siens de plus fort, tout cela vint combattre sa résolution, essayer de le vaincre et de le détourner de l'œuvre de Dieu ; mais tout cela ne servit qu'à augmenter la gloire de son triomphe et à doubler le mérite de sa fidélité.

Un grand nom, une naissance illustre, un rang distingué, une fortune brillante, beaucoup d'honneurs et de distinctions, voilà ce qui fait au monde une foule de partisans et d'adorateurs. Alors même qu'il ne présente tous ces avantages que séparément et dans une perspective éloignée, il charme, il éblouit, il enchante : quelle impression ne fait-il point par conséquent, quand il les réunit tous actuellement et sous le même point de vue ? Or, il se montrait à Louis de Gonzague avec toutes ses illusions ensemble, lorsque Dieu ordonna au jeune saint de le quitter. Quelle force, quelle générosité suppose un pareil sacrifice.

Oui, mes frères, la destinée de Louis, selon le monde, est des plus heureuses ; le sang qui coule dans ses veines a pris sa source sur le trône : ses alliances l'unissent aux plus grandes maisons de l'Europe. Les honneurs, les titres, les distinctions relèvent l'éclat de sa naissance. De grands biens, des richesses immenses, de magnifiques possessions sont placés entre ses mains pour soutenir un si haut rang. Ses espérances pour l'avenir surpassent encore ses jouissances actuelles. Héritier du nom de Gonzague, chéri dans les cours d'Espagne et d'Italie, combien ne doit-il pas s'y promettre et de crédit et de faveur ?

Avoir une origine illustre, c'est beaucoup selon les idées qui dominent dans la société ; mais la relever encore par son propre mérite, rien de plus honorable dans le monde, et ce genre de gloire ne manque pas à no-

tre jeune seigneur. Il a tout ce qu'il faut pour parvenir, un extérieur prévenant, un cœur noble et généreux, un esprit vif et pénétrant, une imagination brillante, une conversation aisée, une politesse admirable, un je ne sais quoi enfin qui lui concilie tous les suffrages. Ainsi comblé des dons de la nature, quelle carrière est ouverte devant lui ! Placé sur l'un des plus grands théâtres du monde, quel rôle ne doit-il pas y jouer ?

Ce qu'il est, joint à la pensée de ce qu'il doit être un jour, lui attire déjà les hommages de la multitude. Déjà chacun fondant ses plus belles espérances sur la future grandeur de Louis, s'empresse de gagner ses bonnes grâces, de mériter ses faveurs, de profiter du facile accès que sa jeunesse donne à tous ceux qui l'approchent ; et tandis que le monde étale ainsi à ses yeux le spectacle de tant d'objet capables d'éblouir, il ne voit, lui, dans ce manège, que brigues pour parvenir aux honneurs, que sollicitude pour s'enrichir, qu'empressement à se procurer du bien-être, à quelque prix que ce soit.

Mais dans ce tourbillon rapide, tous se laissent entraîner sans résistance comme sans crainte, et l'on dirait qu'il leur est impossible d'en rompre la violence. Quant à lui, de toutes parts, et en même temps mille voix enchantresses le pressent de jouir de l'âge heureux qui est le sien, d'en profiter avec ardeur. La saison des plaisirs est courte, lui dit-on ; bientôt, hélas ! viendra le temps de la raison, des réflexions sérieuses et des religieuses pensées ; morale d'autant plus funeste qu'elle est plus conforme aux goûts presque toujours dépravés de la jeunesse, et qu'elle dispose aux faiblesses les plus honteuses, en laissant entrevoir dans le lointain l'espérance de réparer par une conduite chrétienne, les erreurs et les égarements qu'elle conseille ; morale d'autant plus dangereuse surtout, qu'elle est universellement répandue, que l'exemple l'accrédite, et que le monde l'autorise.

Voulez-vous savoir quel jugement en porte Louis de Gonzague à cet âge même qui est le trop ordinaire jouet de ces pernicieuses maximes, suivez-le dans quelqu'un de ces asiles sacrés, où loin du bruit et de l'agitation du monde, on ne s'occupe que de son salut. Là, règne une paix inaltérable qui se réfléchit sur toutes les physiologies, une charité mutuelle qui lie tous les cœurs, de sages règlements qui dirigent toutes les actions, qui les animent du même esprit. Il voit tout cela, il en est charmé ; et quand il le compare au tumulte qui l'assourdissait hors de là : Heureux séjour ! s'écrie-t-il ; qu'il est différent de celui dans lequel s'écoulaient mes années ! On y est à l'abri des tentations, parce que là ne se rencontrent ni des occasions ni des pièges. On n'y connaît point l'envie, parce que nul n'y possède rien. L'orgueil n'y exerce ni ses brigues ni ses hauteurs, parce que

l'on y est sans ambition. On n'y vit point dans une profonde et funeste ignorance des vérités de sa religion, parce que l'on s'en fait une étude de tous les instants. On ne s'y livre ni à la débauche ni à l'intempérance, parce que les passions y trouvent un frein qui rompt leur ardeur. La vertu semble y avoir fixé le siège de son empire. On y sert Dieu; on n'y entend point de conversations impies, d'épouvantables discussions, des propositions téméraires, d'effrayants blasphèmes; toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes se rapportent à la même fin, la gloire du Très-Haut et le salut de sa créature. Oh! qu'ils sont heureux ceux que Dieu conduit dans cette terre de promission! qu'ils sont heureux dès cette vie! et quel bonheur plus réel encore les attend après leur pèlerinage!

C'était ainsi que se faisait entendre à son âme la voix de l'être suprême qui l'appelait à l'état religieux. A la suite de réflexions aussi sages, il se sent pour le monde un invincible dégoût. Depuis long-tems, détaché de cœur de cette terre maudite, il ne pense plus qu'à rompre les liens de famille qui l'y retiennent encore. La résolution en est prise, et quoi qu'il lui en coûte, il va l'exécuter. Pour te mépriser, ô monde trompeur, il ne faut donc que te connaître; et combien il est facile de te connaître, malgré tous les prestiges qui t'environnent, lorsqu'on l'étudie avec soin, et que dans cette étude on apporte les lumières d'une raison froide et dégagée de la tyrannie des passions.

Cependant, mes frères, quelque louable que soit la générosité de Louis dans cette circonstance importante, elle cesserait de l'être, si elle n'était pas conforme aux desseins de son Dieu. Le monde, tout corrompu qu'il est, peut être encore un théâtre de sainteté pour ceux que la divine providence y fixe; et, s'il est si souvent et pour tant d'hommes un écueil, c'est que l'on s'aventure sur cette mer trompeuse, sans autre vocation qu'un funeste penchant pour les plaisirs et pour la liberté.

Mais le monde verra-t-il d'un œil tranquille lui échapper une victime qu'il a pris tant de soin d'orner? Non, sans doute, chrétiens auditeurs; il n'est rien qu'il ne mette en œuvre pour s'opposer à sa fuite. Les droits de la tendresse et de l'autorité paternelle sont mis en jeu auprès du cœur le plus sensible et le plus soumis qui fut jamais. Quelle lutte! soutenez, ô mon Dieu, le jeune Louis; prêtez-lui tous les secours de votre assistance, car sans vous il serait vaincu.

Ferdinand de Gonzague est à peine informé des projets de son fils, que, hors de lui-même et transporté de fureur à la seule pensée d'un dessein qui déconcerte toutes les mesures de son ambition, il se décide à tout risquer, plutôt que de perdre ainsi le fruit de toutes les peines qu'il s'est données jusqu'alors, et de voir s'évanouir toutes ses espérances à la fois. Aux premiers

emportements causés par la surprise, succèdent les charmes si engageants d'un de ces entretiens familiers qui donnent un ascendant si puissant au père sur son fils. Sans s'opposer ouvertement à la vocation de Louis, il la combat avec toute l'adresse de l'expérience, et toute la force que prête à ses discours le puissant intérêt qui le domine

O mon enfant, lui dit-il, il n'est pas de position sociale dans laquelle le salut ne soit possible : le cloître ne met pas les hommes à l'abri de tous les périls : les princes n'ont point d'ailleurs, comme les simples particuliers, le droit d'aller s'y enfermer. Les vues de la divine providence sur eux sont qu'ils subordonnent toutes leurs déterminations aux besoins de l'état qu'ils doivent plus spécialement servir. Le ciel ne les a pas fait naître dans le rang le plus élevé de la société pour qu'ils ne consacrent point au bonheur de leur patrie leur existence tout entière. Les éminentes fonctions auxquelles ils sont appelés, leur fournissent l'occasion de faire mille fois plus de bien, soit aux hommes, soit à la religion elle-même, qu'ils ne le pourraient dans une retraite obscure. Que sais-je encore? Et ce langage qui ressemble tant à celui de la raison, il l'assaisonne de promesses flatteuses, de paternelles caresses, de sollicitations pressantes.

Une foule de personnes recommandables joignent leurs efforts à ceux de Ferdinand, lui répètent les mêmes expressions, font valoir les mêmes moyens, les lui présentent sous cent couleurs diverses, et ajoutent tout ce que peut leur suggérer la position de leur jeune ami, l'attachement qu'ils lui ont voué, l'autorité de leur âge, de leur caractère et de leur savoir. Inébranlable, malgré les conseils qu'il reçoit, les prières qu'on lui adresse, les représentations de sa famille, les larmes de ses proches, Louis persiste. Alors on a recours à des prétextes spécieux, pour retarder au moins le dénouement fatal, si l'on ne peut le prévenir. On le promène de châteaux en châteaux, en Espagne et en Italie, pour lui faire accomplir ce qu'on appelle les devoirs de la bienséance. On veut qu'il prenne congé de tous les princes de sa maison, et chaque visite nouvelle lui prépare de nouveaux assauts à soutenir. Que de stratagèmes sont mis en usage partout où il est contraint de s'arrêter! que de pièges lui sont tendus! N'importe, il sort victorieux de toutes ces épreuves. Bientôt en survient une autre plus dangereuse peut-être. Une affaire importante exige qu'un négociateur habile se rende à Milan dans les intérêts de Ferdinand de Gonzague. C'est le jeune Louis qu'on y envoie aussitôt; et malheureusement il n'y fait éclater que trop de prudence; le succès le plus complet justifie la confiance qu'on lui a témoignée, et de nouveaux délais qu'il est forcé de subir en sont la conséquence, et de nouveaux obstacles lui sont suscités de la part de sa

famille, qui sent plus vivement que jamais combien grande est la perte qu'elle va faire. Le marquisat de Chatillon est à lui : c'est un tîef qui relève de l'empire, il ne peut l'abandonner, lui dit-on, sans l'agrément de l'empereur; il le demande, et l'on trouve le moyen de le lui faire attendre longtemps.

Oserai-je le dire? si Louis, en se consacrant au service de Dieu, avait voulu faire partie de ce clergé qui dessert les autels au milieu du monde, son père s'en fût consoié, dans l'espoir de le voir parvenir un jour aux plus hautes dignités de l'Eglise. Mais la vie religieuse a seule des attrait pour lui, et sa vocation est d'entrer au sein d'une compagnie pour laquelle est fermée toute voie conduisant à la fortune et aux honneurs. On lui ravit alors formellement la liberté d'obéir sans contrainte aux inspirations de la grâce; il implore vainement un consentement qu'il désire; ses pleurs, ses austérités excessives, sont impuissants sur les divers membres de sa famille, et il ne lui reste bientôt plus le moindre espoir de vaincre leur aveugle obstination.

Mais que vois-je? au moment où tout semble perdu pour lui, au moment où il n'a de ressource que dans le résultat d'un parti violent qui lui répugne, quel changement subit s'opère? Ferdinand combattu par sa conscience se reproche, en secret, comme autant de crimes, toutes les résistances qu'il a opposées à la vocation de son fils. Il lui en coûte encore d'en faire le sacrifice; la plaie de son cœur est des plus profondes et des plus douloureuses; mais une puissance invisible le contraint à souscrire aux volontés du Ciel.

C'est ainsi que Dieu récompense la fidélité de ses serviteurs. Du sein des orages et des tempêtes il fait naître pour eux le calme et la tranquillité. Qui pourrait exprimer la joie de son élu, dès qu'il connaît la révolution qui vient de s'opérer, et qu'il désirait si ardemment, sans cependant oser l'espérer? Il s'empresse de dresser l'autel sur lequel il doit consommer son sacrifice. Tous les princes de sa maison se réunissent à Mantoue, pour en être les témoins. Accourez donc, puissances de la terre, accourez à ce spectacle édifiant; venez y voir un faible jeune homme mépriser tout ce qui fait votre force, et briser tout ce qui lui sert d'appui et vous inspire tant de confiance.

Que ne puis-je, en vous en entretenant, mes chers auditeurs, produire sur vous le même effet, que cette scène auguste produisit sur ceux qui y assistèrent! Oh! que vous verriez d'un autre œil ces grandeurs que vous estimez tant, les humiliations que vous redoutez si fort, la pauvreté qui vous inspire tant d'horreur! et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer dans notre héros du sacrifice qu'il s'impose ou de la généreuse manière dont il l'accomplit.

Quel courage! quel désintéressement! à

l'entendre on dirait qu'il ne perd rien, ni le présent, ni l'avenir, et que son bonheur commence au moment où il renonce à tout ce qui fait le bonheur ici-bas.

Vainqueur de ce que le monde a de plus séduisant, de ce que la tendresse a de plus doux, il ne reste plus à Louis, pour atteindre au sommet de cette montagne escarpée et bordée de précipices, image que j'emprunte aux idées du monde pour vous désigner l'édifice de la perfection évangélique, il ne lui reste plus qu'à renoncer à lui-même. Amour-propre, passion funeste qui naît en nous la première et qui meurt la dernière, qui pousse dans tous les cœurs de si profondes racines, que ne peuvent en extirper ni les efforts de la raison, ni ceux de la philosophie; c'est maintenant à elle que s'attaque Louis de Gonzague, et elle ne résistera point à sa vertu. L'asile qu'il choisit le met d'ailleurs à l'abri de ses mortelles atteintes. Heureuse l'illustre société de Jésus d'avoir été choisie par Dieu, pour seconder les vues de ce jeune seigneur! plus heureuse encore d'avoir pu répondre à un choix si honorable, par la sagesse de ses lois et de ses maximes!

N'attendez pas, mes frères, que j'entre dans le détail des vertus qu'y fit briller saint Louis. L'état religieux n'est un nouveau théâtre de gloire que pour ceux qui y apportent des fautes à expier, des vices à corriger et qui viennent y acquérir des dispositions à la sainteté qui leur manquaient auparavant. Pour Gonzague, il l'embrasse avec des mœurs pures, avec une conscience sans reproche, avec une piété exemplaire. Sa condition nouvelle n'ajoute rien à son mérite, si ce n'est celui de l'obéissance, et cette vertu lui est bien moins nécessaire pour exciter sa ferveur que pour en modérer l'excès.

Ne perdez pas de vue, mes frères, ce que semblait devoir être un jour Louis de Gonzague, afin de vous faire de sa sainteté une idée plus juste. Destiné à devenir le maître absolu de ses volontés, sans avoir de compte à rendre à qui que ce fût, à dominer sur les autres hommes, à leur prescrire des lois, il obéit aujourd'hui, et cela avec une soumission si parfaite qu'il renonce à tous ses sentiments personnels, à tout vouloir qui émane de lui.

Né avec une âme grande et élevée, capable des vues les plus hautes et de concevoir les plus vastes projets, il fait consister toute sa grandeur à se rendre aux premiers tintements d'une cloche, partout où l'obéissance l'appelle, à s'occuper des plus petites choses, à se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude aux plus minutieuses observances de sa règle.

La mollesse et la volupté lui préparaient une vie délicieuse au sein de l'abondance et des plaisirs; et maintenant, réduit au plus strict nécessaire, il souffre avec patience, et je dis plus : il accueille avec joie des préférences odieuses, des contradictions piquantes, des reproches amers. Il faut que des supérieurs charitables mettent un frein aux ri-

guez de ses pénitences et de ses mortifications. Quoique de continuelles douleurs le tourmentent sans relâche, la paix et la tranquillité de son âme n'en sont point altérées. Il ne recherche aucun soulagement, il ne se dispense d'aucun devoir. Déjà il a besoin de se recueillir un instant, pour se rappeler le nombre de frères qu'il a laissés dans sa famille; le souvenir des maisons illustres auxquelles il appartient par les liens du sang s'est effacé de sa mémoire, et il ne se souvient que son père lui reste et qu'il doit lui écrire que lorsqu'on l'en prévient.

Des démêlés domestiques le rappellent-ils au lieu de sa naissance, il faut que des ordres formels, émanés de ses supérieurs, le contraignent à s'y rendre. Et vous tous, ses jeunes et tendres amis, qu'il portait autrefois dans son cœur, il vous a oubliés aussi. Cependant demeurez-lui fidèles, car il a fait bien des efforts pour vous effacer de sa pensée.

C'est tout dire en peu de mots, mes chers auditeurs; et reconnaissez ici cet héroïsme que la religion seule peut inspirer à tous les âges. Louis entièrement mort à lui-même ne vit plus que pour Dieu. Dieu est le seul objet de ses désirs et de ses actions; sa foi le lui rend présent partout; sans cesse il est occupé de ses divines perfections : il n'a plus d'entretiens qu'avec le ciel.

Vous le représenterai-je dans son oratoire ou aux pieds des autels, ou dans la ferveur de ses communions? Il y est absorbé dans sa piété, des torrents de larmes s'échappent de ses yeux. On dirait qu'il n'a plus de sens et qu'il est tout entier abîmé dans le sein de la Divinité. Combien de fois, pendant une lecture spirituelle ou dans le cours d'une sainte conversation, n'a-t-il pas été surpris par quelqu'une de ces extases, durant lesquelles il était hors de lui-même et sentait au fond de son cœur une flamme qui le consumait, et qui faisait craindre pour ses jours?

Vous le peindrai-je dans la situation violente à laquelle le réduisent, d'une part, l'obéissance qui lui fait un devoir de ne point se livrer ainsi aux ravissements de l'Esprit-Saint; et de l'autre, son amour pour son Dieu qui le rappelle à chaque instant, malgré lui, à son objet le plus cher? Vous dirai-je quels furent les transports de sa joie aux approches de la dernière heure de sa vie, dont l'arbitre souverain de nos destinées avait bien voulu lui donner la prescience? Il aperçoit avec délices la couronne du martyr qui lui est offerte. Nous touchons à cet instant heureux pour tous les serviteurs de mon Dieu. L'innocence la plus parfaite avait signalé ses premiers pas dans la carrière; la charité la plus ardente illustra les derniers.

Une maladie contagieuse, répandue dans toute l'Italie, désolait la ville de Rome. Les hôpitaux de cette illustre cité étaient encombrés de malades. Les membres de la compagnie de Jésus s'étaient spécialement voués à leur service; mais plus zélé que les autres, Louis se faisait remarquer parmi

tous; son ardeur était infatigable et son courage au-dessus de toute expression. Les malades les plus dégoûtants étaient l'objet de ses soins les plus assidus, et il ne s'arrachait d'auprès d'eux qu'avec peine.

Il devait succomber à tant de charité : la contagion l'atteignit. Je ne vous raconterai point les incidents divers de sa maladie, je ne vous ferai point le détail des circonstances de sa mort; il trépassa comme il avait vécu.

Mes frères, saint Louis de Gonzague fut un grand saint. Sa sainteté eut moins d'éclat peut-être que celle des apôtres de la chrétienté, parce qu'elle prit une autre direction; mais n'était-il pas animé, lui aussi, de cet esprit divin qui avait formé les apôtres, qui les avait remplis de force et de lumières? Son âme n'était-elle pas ornée des mêmes vertus? N'était-il point parvenu à la même sainteté, et par là même, n'était-il pas aussi un instrument propre à glorifier le Seigneur devant les nations, et à lui attirer des adorateurs? Les succès extraordinaires des premiers essais de son zèle n'annonçaient-ils pas les plus grands prodiges?

Mais, ô Providence adorable! en vous hâtant de couronner Louis, vous avez préféré aux intérêts de votre gloire ceux d'une jeunesse sur laquelle vous veillez avec tant de sollicitude. Vous avez voulu lui donner un modèle ici-bas et un protecteur dans le ciel. Vous avez daigné lui fournir un guide qui dirigeât ses pas et qui l'animât dans la pratique de toutes les vertus; et, afin de ne laisser à cette jeunesse que vous chérissez aucun prétexte de ne point le suivre, vous avez ordonné que Louis subît toutes les épreuves qu'elle peut subir elle-même. O mes amis! répondez, comme vous le devez, aux vœux du Seigneur votre Dieu. Ayez sans cesse présent à votre esprit l'exemple du jeune Gonzague. Que cet exemple, que sa protection vous rassurent contre les dangers, les difficultés et les obstacles qui pourraient s'opposer à votre salut : dans l'une et dans l'autre vous avez un gage assuré de la vie éternelle que je vous souhaite

VII. PANÉGYRIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Memores erunt nominis tui in generationem et generationem. (Psal. XLIV, 18.)

Le souvenir de votre nom sera transmis d'une génération à l'autre.

Sans doute, cette prophétie du Psalmiste regarde l'illustre Vierge que nous honorons dans cette solennité : il est aisé du moins de lui en faire l'application. Partout où la lumière de l'Evangile a pénétré, le nom de Marie est devenu célèbre, et il ne cessera point de l'être tant qu'il y aura sur la terre une étincelle de foi, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Son culte a commencé avec l'Eglise et il subsistera aussi longtemps que l'Eglise elle-même : *Memores erunt nominis tui in generationem et generationem.*

En effet, on n'oubliera jamais les atteintes portées à la nature humaine par le péché

originel, dont on ne cessera de subir les déplorables conséquences, et par là même on se souviendra toujours qu'une vierge seule eut le merveilleux privilège de n'être pas enveloppée dans la réprobation universelle, et d'avoir été préservée de la contagion qui infecta toute la postérité d'Adam. Les discussions élevées à ce sujet, les décisions de l'Eglise qui les ont closes, la fête établie en l'honneur de l'immaculée conception de la Vierge, les sociétés diverses autorisées à lui rendre, à ce titre glorieux, tous les hommages du culte, sont comme autant de voix qui l'annonceront aux races futures : *Memores erunt nominis tui in generationem et generationem*.

On n'oubliera jamais l'inestimable bienfait de cette grâce, qui non-seulement a guéri les plaies de l'homme coupable, mais qui l'a élevé au-dessus de l'ordre naturel dans lequel il était classé, et qui l'a rendu, en quelque sorte, participant à la nature divine ; par conséquent on se souviendra toujours de cette heureuse fille de David qui fut trouvée digne de concourir à un si grand ouvrage, et qui donna la naissance à notre divin libérateur. Oui, Vierge adorable, votre nom sera toujours en vénération parmi les hommes. De génération en génération ils s'en transmettront le souvenir ; ils le doivent à votre mérite, et la reconnaissance leur en impose l'obligation sacrée : *Memores erunt nominis tui in generationem et generationem*.

Quoique la piété envers la Mère de Dieu ne doive jamais s'éteindre dans le cœur des fidèles, non plus que la foi qui l'inspire, il est utile cependant, il est nécessaire même de ranimer de temps en temps l'une et l'autre, et quelle occasion plus favorable que celle que nous présente la solennité instituée en l'honneur de Marie, précisément pour exciter la confiance des âmes dévotes et régler les pratiques du culte qu'on doit lui rendre.

Pour si vive que soit cette confiance, elle peut l'être encore plus ; il est donc à propos de rappeler les motifs qui peuvent la maintenir et l'augmenter, et à plus forte raison encore si, comme il est permis de le craindre, elle est faible et languissante. Quelque parfaite qu'elle soit, il est bien difficile de penser qu'elle ne puisse point se perfectionner encore : il est donc convenable d'en faire connaître les défauts, et à plus forte raison, si elle était fautive et malentendue, comme il n'arrive que trop souvent. Ce double but, mes chers auditeurs, je tâcherai de l'atteindre dans ce discours que je consacre à l'honneur de la Mère de Dieu, et que je tâcherai de rendre utile à votre instruction. Exciter envers l'auguste Marie les sentiments d'une juste confiance par les motifs les plus propres à l'inspirer, tel sera le sujet de la première partie. Diriger la pratique de ces sentiments, en vous signalant les abus qui peuvent en détruire ou en altérer le mérite, tel sera le sujet de la seconde. Honorez-moi de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Les bontés du Seigneur éclatent envers nous par la disposition de ses grâces, qu'il nous accorde au gré de ses élus, qui sont auprès de lui nos protecteurs ; mais, parmi tant de mains levées en notre faveur vers le Tout-Puissant, celles qui doivent nous donner les plus grandes espérances sont très-certainement celles de Marie, à cause du pouvoir qu'elle a sur son fils et de l'intérêt qui l'attache aux hommes. Son pouvoir est sans bornes, et son amour pour nous égale son pouvoir. L'un ne nous laisse rien à désirer, et l'autre est un gage assuré de la satisfaction de nos desirs.

Tels sont les motifs que nous avons d'accorder à la Vierge toute notre confiance, et peut-il y en avoir de plus solides et de plus déterminants ? Puisse la simple exposition que je vais en faire nous inspirer envers elle les sentiments que nous commande la piété et qui font aujourd'hui l'objet de mon zèle !

Quant à son pouvoir, mes chers auditeurs, savez-vous de quels termes les saints Pères en relèvent et la grandeur et l'étendue ? Entendez-les s'écrier, dans les transports d'une sainte admiration, l'un que Marie est l'unique refuge de l'homme malheureux, et après Dieu sa seule espérance ; l'autre qu'elle tient dans ses mains les trésors des miséricordes divines, la plénitude des grâces de l'Esprit-Saint, et qu'elle peut en disposer comme elle l'entend ; ici qu'elle est comme une source intarissable où chacun peut aller puiser ; qu'un empire absolu lui a été donné et dans le ciel et sur la terre ; que d'elle seule le juste reçoit la récompense de ses mérites, l'affligé sa consolation, le pauvre la fin de sa misère, le pécheur son pardon ; là, qu'il n'est point d'infortunés qu'elle ne puisse sauver par le moindre signe de sa volonté, fussent-ils déjà proscrits et condamnés par la justice divine ; que son pouvoir est le même que celui de Dieu, qui lui en a fait part. Je n'en finirais pas, si je voulais vous rapporter tout ce que les docteurs de l'Eglise ont pensé et écrit de grand et de sublime sur la puissance de Marie. Je voudrais, pour sa gloire, les faire tous parler dans cette enceinte. Mais parmi eux saint Anselme vous semblera sans doute avoir commis un excès de zèle. Il ne compare pas seulement l'autorité de Marie à celle de son fils, il va jusqu'à lui donner une sorte de prééminence. L'invocation du nom de la Mère de Dieu, dit-il, est quelquefois plus efficace pour le salut que l'invocation de celui de Jésus-Christ lui-même : *Velocior est nunquam salus memorato nomine Mariæ, quam invocato nomine Domini Jesu*.

Toutefois, que les ennemis de Marie ne se scandalisent point de la pensée de ce grand homme, quelque hardie qu'elle leur paraisse ; qu'ils ne prennent point de là occasion de décrier le culte de la Vierge, en le taxant d'idolâtrie ou d'impiété. Saint Au-

selme en exaltant ainsi son pouvoir, ne nous prescrit point de lui dresser des autels, de lui bâtir des temples, de lui offrir des sacrifices, hommages qui ne sont dus qu'à la Divinité. Il la reconnaît si puissante, non point par sa propre vertu, mais bien par celle de son Fils, qui a voulu qu'il en fût ainsi. Ce n'est pas aux dépens de la gloire du souverain Être qu'il relève celle de sa plus parfaite créature ; ce serait au contraire y porter atteinte à cette gloire, si l'on nous présentait comme moins grande la puissance de Marie, surtout après que l'Eglise universelle s'est empressée de reconnaître cette puissance et de la proclamer hautement, soit par les titres honorables dont elle a décoré le nom de la fille de David, soit par les fêtes qu'elle a instituées en son honneur, soit enfin par les prières et les vœux qu'elle ordonne de lui adresser, ou pour comprimer les progrès de l'impiété et de l'hérésie, ou pour attirer sur la terre les bénédictions du ciel.

Ah ! si Dieu a toujours exaucé les prières des justes, comme la foi ne nous permet pas d'en douter, s'il voulut bien autrefois, en faveur de dix hommes sans péché, épargner deux malheureuses villes dont les abominations étaient montées jusqu'à son trône : s'il obéit à la voix d'un seul héros armé pour sa gloire, et si, par son ordre, il arrêta le cours de l'astre qui nous éclaire ; si, pour récompenser la fidélité de ses serviteurs, il a fait de quelques-uns d'entre eux de prodigieux personnages capables d'opérer des miracles, et à la volonté desquels il a soumis les éléments et la nature entière, que ne fera-t-il point à la prière de Marie, qui a eu la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la chasteté des vierges, la pureté des anges, toutes les vertus, en un mot, réunies dans sa personne et élevées au plus haut degré auquel la grâce puisse les faire atteindre !

Mais si, à toutes ces considérations, chrétiens auditeurs, vous ajoutez celle-ci, je veux dire si vous vous souvenez que ce modèle de perfection eut l'avantage de porter dans son sein celui que l'immensité des cieux ne peut contenir, si vous vous souvenez qu'elle a donné le jour au Dieu duquel elle le tenait elle-même, ne croirez-vous pas qu'il n'est rien d'impossible à la Mère du Sauveur éternel du genre humain tout entier, à moins que ce ne soit là qu'un vain titre que la foi lui donne ?

Celle à qui Salomon devait l'existence partagea l'autorité du roi, son fils, et eut le droit de tout attendre de sa soumission et de sa tendresse, et Marie trouverait le sien insensible à ses sollicitations ! ce serait en vain qu'elle le conjurerait par le chaste sein qui le nourrit, par les mains pures qui prirent soin de son enfance, par toutes les sollicitudes d'un amour qui n'eut que lui pour objet ! Impossible, mes frères ; et quand l'Ecriture nous apprend que Jésus-Christ était entièrement soumis aux volontés de sa mère : *Et erat subditus illis* (Luc., II, 51),

elle nous apprend aussi qu'il prévenait ses moindres désirs, et qu'il se portait avec zèle à tout ce qu'elle souhaitait de lui. Tels devaient être les effets d'une soumission parfaite : or, quelle puissance dès lors peut être comparée à celle d'une mère qui exerce un si grand empire sur le plus tendre des fils, auquel obéit tout ce qui existe et sur la terre et dans les cieux ?

Aussi, voyez : du sein même de Marie, comme du trône de sa majesté, il commence à répandre en sa considération les faveurs les plus extraordinaires. Il donne à un fruit naissant et que la nature à peine a eu le temps de former toute sa maturité. Un enfant qui n'a point encore vu le jour est déjà un être plein de raison ; son esprit est éclairé des plus vives lumières ; son âme est sanctifiée par les dons les plus précieux de la grâce : tel est le prodige dont il signale les premiers pas de sa carrière. Dans la suite que ne fera-t-il point pour elle ? Bientôt, quoique le temps auquel il devait opérer des miracles et fournir les preuves de sa divinité, quoique ce temps fixé dans les décrets éternels ne soit point encore arrivé, dit l'Ecriture, il en intervertit l'ordre à sa prière, il le prévient, et fait aux noces de Cana un prodige non moins merveilleux. Combien d'autres obtenus par ses sollicitations, durant le cours de la vie de l'Homme-Dieu, ne sont point parvenus à notre connaissance ! Ces trois mots, *erat subditus illis*, suppléent à cet égard au silence des écrivains sacrés, et nous en disent bien plus que nous ne saurions en comprendre.

Mais si j'ouvre les annales du christianisme n'y retrouvé-je point partout la preuve invincible que l'esprit de Dieu s'est reposé sur elle pour en faire l'instrument des plus étonnantes merveilles ? Que la malice des démons que l'impiété des hommes aient depuis tant de siècles uni leurs efforts pour porter quelque atteinte à sa gloire, elle a été comme une tour inébranlable, comme une armée rangée en bataille qu'aucune attaque ne peut entamer : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*. (Cant., VI, 3.)

Un seul de ses regards a suffi pour mettre ses ennemis en déroute. Confus de leurs défaites fréquentes, ils cherchent maintenant à en cacher la honte loin de sa présence.

Que les fougueux éléments s'abandonnent au cours de leur impétuosité, elle l'interrompra, si tel est son vouloir. Combien de fois n'a-t-elle pas suspendu la fureur des orages, ravi au feu sa dévorante activité, imposé aux torrents d'insurmontables digues, détourné d'inévitables malheurs.

Que l'implacable mort promène, avec une puissance absolue, sa faux cruelle cette puissance cèdera à celle de Marie. Combien de victimes en effet n'a-t-elle point soustraites à ses coups destructeurs ? Combien n'en a-t-elle point arrachées de l'autel même où leur sacrifice allait s'accomplir, et au moment où le glaive fatal les atteignait déjà ?

Que l'enfer lui-même tienne fermée la porte de ses abîmes, qu'il se glorifie de retenir éternellement sa malheureuse proie, Marie pout la lui ravir encore, s'il lui plaît; et combien de fois n'a-t-elle pas brisé les barrières de ses prisons affreuses, et n'en est-elle point sortie chargée de glorieuses dépouilles?

Tels sont les prodiges qui souvent ont signalé sa force. Il n'est que Dieu qui puisse en opérer de semblables. Elle est donc dépositaire de la puissance de l'Eternel; par conséquent nul besoin, nul revers, point de douleur, point de tentations, rien, en un mot, ici-bas qui ne trouve assistance et secours dans la protection de Marie.

Mais ne ferais-je point ici un étalage vain de ses trésors et de leurs avantages? Non, chrétiens auditeurs; elle n'a dans ses mains la source de tant de bienfaits qu'afin de la faire couler en notre faveur. Jugeons de ses bienveillantes dispositions envers nous par l'amour qu'elle nous a voué.

Je n'hésite point à le dire, Marie nous aime avec la plus vive tendresse. Quoique enivrée des délices du ciel, elle ne nous a point oubliés; quoique sans cesse occupée du divin objet de son amour, qu'elle y possède, sa charité envers nous ne s'est point refroidie. Le prophète, après sa mort, se souvint toujours de la malheureuse Jérusalem, et il en défendit les intérêts auprès de Dieu avec autant de zèle qu'il en faisait éclater, lorsqu'il était encore dans ses murs. L'apôtre saint Jean, dans un de ses mystérieux ravissements, vit l'oraison des saints en faveur des hommes présentés à l'agneau sans tache par les mains pures des saints vieillards; je dis plus, la charité des saints redouble dans le ciel, parce qu'ils savent alors et qu'ils comprennent combien est grand l'amour du Créateur pour sa créature de prédilection.

Ah! si Marie, lorsqu'elle était au milieu de nous, nous aimait tous comme ses frères, si son immense charité, animée par sa tendresse pour Dieu, la consumait de son ardeur, si continuellement elle offrait pour nous des vœux et des prières, si elle importunait le ciel, afin d'en obtenir ce divin libérateur promis depuis tant de siècles pour briser les fers de notre esclavage et mettre fin à nos malheurs, combien plus doit-elle nous aimer aujourd'hui qu'elle jouit de la gloire éternelle, et qu'elle a pu en connaître le prix. Quand je dirais qu'elle nous aime cent fois plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, que nos intérêts lui sont cent fois plus chers qu'à nous, chrétiens, je n'aurais dit que la vérité.

Au reste, n'avons-nous pas un gage bien assuré de cette charité sans bornes dans ce titre de *notre mère*, qu'elle se glorifie de porter? et ce titre, il lui appartient, puisque l'Eglise l'emploie dans presque toutes les prières qu'elle lui adresse; puisque d'ailleurs c'est de la bouche même de son fils expirant qu'elle l'a reçu, comme l'assurent les saints docteurs, qui interprètent

ainsi la recommandation que du haut de la croix il lui fit en faveur des disciples bien-aimés, unis à Jésus-Christ par le droit d'adoption. Nous sommes les vrais enfants de Marie; elle est bien véritablement notre mère; et, si la nature inspire aux mères de si vifs sentiments d'affection et de tendresse, combien la grâce doit ajouter encore à ceux de la nature! Quel doit donc être l'amour de Marie pour nous! Combien elle doit être attentive à nos besoins et empressée à nous rendre tous heureux!

Que dis-je, tous heureux? Quoi! pécheurs, nous pourrions espérer nous-mêmes d'avoir part à ses faveurs! nous, fils ingrats de la mère la plus aimable, nous oserions réclamer sa tendresse et implorer sa protection, nous qui sommes tous souillés de crimes et qui jamais n'avons répondu à son affection!

Nous-mêmes, mes chers auditeurs, oui, nous; ayons confiance; car il nous est encore permis de recourir à elle. Et cette dénomination de pécheurs que nous avons malheureusement trop méritée est précisément notre titre de recommandation auprès d'elle. C'est à nous, oserai-je le dire? c'est à nous qu'elle est redevable de sa gloire; sans nous elle n'aurait point été la mère de Dieu. C'est à cause de nos désordres qu'elle a été choisie pour être l'instrument de l'incarnation de la céleste victime. Que ne devons-nous pas attendre de sa reconnaissance? Serait-elle la mère de miséricorde, si elle n'était point touchée à la vue de toutes nos misères, et si, quelle que soit notre indignité, elle ne devenait point dans le ciel notre médiatrice?

Oh! si nous n'osions point élever vers elle nos regards, si la honte de nos péchés nous faisait craindre d'en être repoussés, ranimons notre confiance par le souvenir de ce funeste arrêt dont elle nous épargna l'exécution. Le glaive du Tout-Puissant était suspendu sur nos têtes criminelles, nous étions tous dévoués à la mort, et le genre humain périssait, si Marie, comme une autre Esther n'eût, par sa douceur et son humilité, désarmé le bras vengeur de l'Eternel, écrasé la tête du monstre qui s'apprêtait à se repaître de sa proie, appelé à notre secours le fort armé; si enfin elle n'eût immolé pour nous.... Ah! mes chers auditeurs, reconnaissez ici l'excès de son amour; il éclate dans le plus douloureux sacrifice qu'elle puisse faire. Oui, nous étions tous perdus sans ressources; et, pour assurer notre salut, il ne fallait rien moins que tout le sang d'un fils unique qu'elle aimait plus qu'elle-même.

Quels combats dut lui livrer alors son cœur, partagé entre les sentiments de sa tendresse pour son fils et de son amour pour les hommes! quelle alternative cruelle! Mais la voix de la nature cède à celle de la charité, et ce fils si chéri et si digne de l'être, elle le livre à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. L'appareil seul d'une semblable immolation fut autrefois aux yeux

de Dieu la preuve de la parfaite soumission de celui à qui il l'avait ordonnée. Or, quelle idée devons-nous avoir d'un amour dont Marie nous témoigne la force et l'étendue, non point par le simple appareil, mais par l'exécution sanglante d'un aussi cruel sacrifice ?

Jetons enfin les yeux sur les merveilles que sa miséricorde accomplit encore tous les jours en proportion de nos besoins et de notre dévotion pour elle. Les malades, par son intercession, recouvrent la santé ; les affligés sont consolés ; les pauvres trouvent quelque soulagement à leurs misères ; la terre devient plus fertile ; la joie succède à la tristesse, et la paix naît au milieu des alarmes. Est-il une contrée sous le soleil qui n'ait servi de théâtre à des prodiges de ce genre ? Aussi que de temples élevés en son nom ! que de fêtes célébrées en son honneur ! que de sociétés créées sous ses auspices ! Eh ! bien, ce sont, dans le monde chrétien, autant de monuments érigés par la reconnaissance en mémoire des nombreux bienfaits de sa puissante protection.

Publions à chaque instant, chrétiens, les grâces que nous en avons reçues, les victoires remportées sur nos passions, mille dangers évités, des succès obtenus, des incidents imprévus, mais heureux, que sais-je enfin ? Si jamais nous pouvions en perdre le souvenir, si les expressions de notre gratitude ne se trouvaient point dans tous nos cantiques ; ah ! puissions-nous, selon le langage du Prophète-Roi, puissions-nous nous oublier nous-mêmes, que nos langues se dessèchent alors, et qu'immobiles elles demeurent attachées à nos palais !

Non, mes chers auditeurs, non ; ne balançons plus, chantons à l'envi les louanges de la mère de Dieu ; et, pleins de confiance, jetons-nous entre ses bras. Sa puissance dans le séjour des bienheureux, sa bonté pour les membres de Jésus-Christ, les bienfaits qu'elle a répandus en si grande abondance nous appellent également à elle, et nous font pressentir que nous n'en serons point repoussés. Adressons-lui donc nos vœux dans quelque position et quelque lieu que nous nous trouvions placés ; et espérons d'en obtenir tout ce dont nous aurons besoin : oui, tout, et même des miracles.

Mais qu'ai-je dit ? j'aperçois sur tous vos fronts l'impression de l'étonnement ; j'y lis les plaintes secrètes de vos cœurs ; et vous semblez tous vous écrier : Depuis longtemps nous sommes aux pieds de Marie ; depuis longtemps nos gémissements et nos pleurs imploront son assistance, et elle n'est touchée ni de nos prières, ni de nos gémissements, ni de nos pleurs.

Est-ce donc que quelqu'un d'entre vous pourrait penser qu'elle a détourné les yeux de sur la surface de la terre, et qu'elle n'a plus le pouvoir ou la volonté de nous secourir ? Loin de nous des pensées aussi impies ! Si quelquefois Marie semble dédaigner nos vœux, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. La cause en est, ou que nous

manquons de confiance, je crois en avoir dit assez pour l'exciter au fond de vos âmes ou que nous avons une fausse confiance ; et si cela est, cherchons à reconnaître un tel abus pour l'extirper.

SECONDE PARTIE.

Il n'est aucune vertu qui ne perde de son mérite et de son prix, si elle se rencontre par hasard chez un homme pervers. La loi même de mon Dieu, cette loi si sage et si sacrée, n'est pas exempte de l'abus qu'il peut en faire. Elle souffre dans son esprit presque autant d'interprétations différentes qu'il y a de diverses passions à satisfaire ; et, ce qu'elle a de plus religieux, la malice du pécheur l'altère, le profane, le prostitué à ses desseins criminels. La confiance que nous devons à Marie, et qu'elle mérite si bien ! serait-elle donc le seul devoir qu'il accomplit avec fidélité ?

Cette confiance, pour être digne de son objet, exige de nous, mes chers auditeurs, bien des dispositions, et des dispositions d'autant plus indispensables qu'elles sont justifiées par la raison et par la foi, qu'elles sont aisées dans la pratique, qu'elles sont enfin autorisées par l'exemple. N'importe ! ces dispositions, on les néglige, ou bien l'amour-propre leur en substitue de toutes contraires. On aime à se tromper, à s'abuser, surtout en matière de religion, et le prétexte le plus léger suffit ordinairement pour cela.

La sincérité, l'humilité, la discrétion, la persévérance, tels sont les caractères invariables de la confiance des vrais serviteurs de Marie. L'hypocrisie, l'orgueil, la jactance et le découragement, tels sont les caractères de celle que semblent lui accorder tous ces faux dévots, qui cependant invoquent son nom. Livrons-nous, à ce sujet, à quelques réflexions sérieuses ; elles deviendront pour nous une source abondante d'instruction.

Et d'abord qu'une des qualités essentielles de la confiance due à la mère de Dieu soit la sincérité ; rien n'est plus juste et plus raisonnable.

Notre intention est de l'honorer et de nous la rendre propice ; mais, si nos cœurs ne sont ni sincères ni droits, si nos hommages ne sont qu'une vaine apparence, quels honneurs réels lui rendrons-nous ? comment nous attirerons-nous ses faveurs ? Qu'il soit ordinaire dans le monde de se donner de mutuels témoignages de sentiments que l'on n'a pas, et d'y avoir égard, je le conçois. Il n'a pas été donné à l'homme de sonder les cœurs et les reins, et nous sommes obligés de nous en rapporter aux sons qui frappent nos oreilles, aux démonstrations qui tombent sous nos sens. Mais la sainte fille des rois, l'auguste Mère du Fils de Dieu, ne s'en laisse point imposer par les plus beaux dehors ; son regard pénétre jusque dans les replis les plus secrets de nos consciences ; elle les voit toutes

nues, si je puis parler ainsi, et toutes les précautions que nous pourrions prendre pour les lui voiler seraient d'inutiles précautions. Or, mes chers auditeurs, quelles doivent être ses dispositions pour ceux qui, d'une langue perdue, lui juraient une confiance entière, tandis qu'elle n'est qu'incertaine, timide ou dominée par des impressions opposées? Jugeons-en par nous-mêmes : de quel œil verrions-nous un faux ami qui nous trahirait, au moment même où il protesterait de son inviolable attachement? Nous détesterions sa fausseté, et notre ressentiment éclaterait, d'autant plus violent que sa conduite serait plus outrageante. Ce raisonnement vous frappe; c'est qu'il est puisé dans la nature même des choses; mais ce raisonnement, ou vous ne le faites point, ou vous n'y conformez point votre conduite.

Ainsi, quelques-uns d'entre vous se reposent sur une confiance qui n'est qu'une apparence vaine; d'autres ne donnent aucune marque extérieure de celle qui les anime; d'autres enfin sont victimes de l'erreur ou de l'illusion.

Est-il un spectacle plus beau et plus édifiant en apparence que celui que donnent au monde certaines sociétés, qui se font gloire d'être sous la protection de Marie? Voyez-en les membres prosternés aux pieds de ses saintes images, témoigner leur dévouement à sa personne et leur vénération pour tout ce qui se rapporte à son culte. Leur zèle à chanter ses louanges, à publier sa gloire, à célébrer sa puissance, à se parer de ses livrées, excite votre admiration. Vous êtes étonnés de l'appareil et de la magnificence de certaines fêtes instituées en son honneur, des somptueuses décorations des temples dans lesquels elle est invoquée, du grand nombre de sacrifices offerts sur les autels qui lui sont dédiés. Loin de moi, mes chers auditeurs, loin de moi la pensée de condamner l'éclat de toutes ces pompes et de tous ces hommages; mais je voudrais que tout cela fût sincère et mûrement réfléchi; je voudrais que tout cela pût plaire à la Reine du ciel; et, pour qu'il en soit ainsi, il faut que le cœur soit d'accord avec tout ce qui frappe les sens; il faut que tous ces dehors de piété ne soient point purement l'effet du tempérament, de la vanité, de l'éducation ou de la coutume; je voudrais enfin que ceux qui s'y livrent, avec une ardeur si digne d'être imitée, ne méritassent point le reproche que le prophète adressait jadis au peuple hypocrite dont la conduite démentait et les paroles et les actions édifiantes, à l'aide desquelles il cherchait à en imposer aux étrangers.

J'en appelle à votre jugement ordinaire, car ceci s'applique à vous tous, mes frères. Rapprochez de vos sentiments véritables pour Marie tout ce que vous semblez faire pour elle, et dites-moi si le contraste que vous remarquez en vous ne vous étonne point vous-mêmes. C'est par les fruits qu'il

produit qu'on juge de la valeur de l'arbre qui les porte. Ne nous flattons donc point : la marque qui distingue les vrais serviteurs de Marie est la même que celle qui distingue les vrais serviteurs de Dieu. Ces derniers se font remarquer par la pureté et par l'innocence de leurs mœurs. Qu'il en soit de même des premiers; car ce qui fait le mérite des uns fait aussi le mérite des autres.

Cependant, que l'on vous suive au sortir des pieuses assemblées dont vous vous glorifiez de faire partie; après ces saintes cérémonies, ces religieux exercices de piété auxquels vous vous montrez si exacts, que l'on vous suive, et qu'on pénètre avec vous jusque dans votre intérieur, on vous y verra reprendre, avec la même fureur, vos cruels projets de vengeance; continuer d'ourdier la trame de vos médisances et de vos calomnies; n'épargner, dans les excès de votre humeur maligne et jalouse, ni le sacré ni le profane; renouer vos criminelles intrigues, renouveler l'éclat de vos scandales domestiques; être enfin aussi durs, aussi intraitables, aussi voluptueux, aussi débauchés que vous l'étiez auparavant. Quelle opinion peuvent avoir sur votre compte les gens de bien, frappés de cette opposition inconcevable qui existe entre votre conduite réelle et votre apparente confiance envers Marie? Quelle opinion peuvent avoir les impies et les libertins, qui, se glorifiant de la malheureuse conformité de leurs actions avec leurs croyances, prennent de là occasion de donner quelque autorité à leurs détestables maximes, de se railler de nos mystères les plus saints, et de tourner en dérision la piété véritable?

Sont-ce donc là, se disent-ils, ces chrétiens si dévoués à cette Vierge, mère de leur Dieu, conçue sans péché, la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite des créatures? Eût-on pensé qu'on pût les reconnaître à de tels désordres, à de tels dérèglements, à de tels excès? Leur dévotion se borne donc à quelques postures humiliantes qu'ils affectent en certains lieux et à certaines heures du jour, à quelques prières machinalement récitées, à quelques pratiques plus ou moins austères dont ils ont contracté l'habitude. Ils n'ont donc point confiance en l'objet de leur culte; leur culte n'est donc rien que de l'hypocrisie, et pour eux, aussi bien que pour nous, la vertu n'est qu'un mot absolument vide de sens.

Voilà sans doute un abus; il importe de l'éviter : mais que l'on prenne garde au moins de tomber dans un abus contraire. Les signes extérieurs de la confiance que l'on accorde à Marie doivent cependant éclater, quoique avec moins de cet appareil vaniteux qui trahit une fausse confiance; rarement, en effet, ce sentiment existe réellement dans le cœur sans qu'il se produise au dehors. Ne nous laissons point séduire par les sacrilèges discours de ces novateurs imprudents, qui retranchent de la religion, comme choses inutiles, toutes ses pratiques

extérieures, et qui, pour ne s'en tenir qu'à ce qu'elle a d'essentiel, la sapent jusque dans ses fondements. Si ces pratiques du christianisme, celles surtout qui se rattachent au culte de la sainte Vierge, sont si vaines, d'où vient qu'elles ont été consacrées par l'Eglise, et que tout ce qu'il y a eu dans tous les temps de savants et de saints personnages se sont fait un indispensable devoir de les observer? d'où vient qu'elles ont attiré tant de faveurs et tant de grâces sur ceux qui les ont pratiquées avec le plus de zèle? On ne peut, dit saint Paul, avoir la foi sans qu'elle s'annonce par les œuvres; et aucune de ces œuvres, selon l'Ecriture, n'est sans récompense. La moins importante attire sur son auteur les regards d'un Dieu libéral et magnifique. De même l'on ne peut avoir de confiance sincère en Marie, sans qu'elle se manifeste par des actes dont le moindre est toujours infiniment agréable à celle qui en est l'objet.

Remarquez-bien d'ailleurs les causes d'après lesquelles on se dispense de fournir des marques extérieures de confiance en la Mère de Dieu, si toutefois on en a le sentiment intime. Chez les uns, c'est une indigne mollesse de laquelle ils n'ont point la force de sortir; tout leur est à charge, tout les gêne, tout les incommode; une confiance purement spéculative est parfaitement de leur goût; elle est plus facile, elle n'occupe que l'esprit, elle n'assujettit point le cœur. Chez les autres, c'est une fausse honte qu'on nomme respect humain. Ceux-là craignent de se donner en spectacle; il leur semble que tout le monde a les yeux attachés sur eux, et la bouche ouverte pour critiquer leurs démarches et les interpréter méchamment. Les railleries des libertins les épouvantent, et, au lieu de se réunir aux fidèles serviteurs de Marie et de les imiter, on les voit se jeter aveuglément dans le parti de ses ennemis; on les entend blâmer avec eux la gloire de son culte. Dans certains, c'est une ridicule tendance vers l'indépendance de cette classe d'hommes que l'on désigne sous le titre d'esprits forts; ironie amère, qui devrait seule les faire rougir, s'il leur restait quelque pudeur. Ceux-ci, conduits par leur orgueil bien au delà des routes ordinaires, regardent, comme étant de superstitieuses faiblesses, les idées et les actions des vulgaires croyants. Ils cherchent à s'en distinguer, et, sans rompre entièrement avec la religion dans le sein de laquelle ils sont nés, ils se forment à leur gré une dévotion particulière, sans mérite et par conséquent sans prix. Dans presque tous enfin, c'est un défaut réel de confiance. Ils ne sauraient faire montre de ce qu'ils n'ont pas, et vainement ils répètent, et tachent de se persuader à eux-mêmes qu'ils sont pleins de confiance envers Marie; quand ils le disent, ils mentent; quand ils le croient, ils se trompent; sans cela penseraient-ils qu'il est inutile, et j'ai presque dit dangereux, de la témoigner! Et

maintenant plaignez-vous, dévots hypocrites ou peu sincères, plaignez-vous de ce que Marie est insensible à vos besoins, de ce qu'elle n'écoute point vos prières, de ce qu'elle rejette vos vœux! A qui la faute? Pourquoi n'avez-vous en elle qu'une fausse confiance? ou pourquoi cette confiance n'est-elle point assez humble? car c'est encore là un abus qu'il importe de corriger.

Quelle disposition, je vous prie, paraît mieux convenir à ceux qui ont mis leur confiance en Marie, que celle d'un cœur soumis et humble? Cette vierge fut elle-même la plus humble de toutes les créatures; et de toutes les vertus qui la rendirent le plus parfait ouvrage de Dieu, l'humilité fut celle qui servit d'ornement à toutes les autres. Comblée des trésors du ciel, sa reconnaissance envers le Tout-Puissant n'éclate qu'en paroles d'humilité. Le Seigneur, s'écrie-t-elle, a daigné jeter sur sa servante un regard favorable. Un ange, messager de l'Etre suprême, exalte la gloire et la grandeur de la destinée de Marie; à sa voix, elle se trouble; mais, dans son trouble même l'humilité ne l'abandonne point, et c'est elle qui lui dicte la réponse admirable que vous connaissez tous, et qu'elle adresse à l'envoyé d'en haut.

Lorsque je dis que notre confiance en Marie doit partir d'un cœur humble et soumis, ne croyez point que je n'aie pour motif que de vous proposer son exemple à imiter et de vous indiquer ce seul moyen de lui plaire. Nous trouverons en nous-mêmes, mes chers auditeurs, une autre raison déterminante pour que nous soyons humbles et contrits aux pieds de la Vierge des vierges, si nous méditons sur l'abjection de notre état et sur les grandeurs de notre protectrice. Est-il besoin de recommander des sentiments d'humilité à un misérable qui sent toutes les horreurs de sa situation, quand il est auprès d'un homme puissant dont il attend quelque secours? Est-ce avec des airs de hauteur qu'il expose ses besoins, et qu'il implore la compassion? Et, s'il en agissait ainsi, aurait-il le droit de se plaindre, quand même il se verrait repoussé avec mépris?

Quelle opinion aurons-nous donc de cet esprit d'orgueil et de vanité, qui se mêle au culte insolent de quelques-uns envers la Reine du ciel, alors même qu'ils sont forcés de reconnaître et leur misère et leur impuissance? Ils voudraient que Marie eût des égards et des distinctions pour eux. Ils croient l'honorer, mieux que personne, par leur propre mérite. Ils osent étaler un luxe et un faste insupportable, jusques à ses autels, jusque dans leurs dons et dans les sacrifices qu'ils lui offrent. Pour les grâces qu'ils sollicitent, ils ne cherchent point à les mériter comme des grâces, mais les exigent impérieusement comme un droit, tout prêts à s'en enorgueillir, s'ils sont exaucés, à se plaindre, à murmurer, s'ils ne le sont pas! Est-il surprenant que Marie ne fasse aucun cas de cette confiance plus

propre à l'offenser et à l'irriter qu'à mériter sa protection? mais ne doit-elle pas aussi en user de même envers ceux qui lui adressent des vœux indiscrets ou présomptueux? autre abus à reprendre dans un grand nombre.

Rien n'est, ce semble, plus indispensable en un tel sujet que la prudence et la modération, quoique la puissance et la miséricorde de Marie soient en quelque sorte inépuisables; sa justice leur impose des bornes et ne lui permet point de nous accorder des grâces qui contrarieraient l'ordre de la Providence divine, qui porteraient quelque atteinte à la gloire de Dieu, ou qui deviendraient des entraves à notre salut. Nous lui ferions une grossière injure, si nous pouvions présumer le contraire; que serait-ce, si nous osions l'espérer, si notre confiance en ses bontés allait jusqu'à ce point? Toutefois, que ne m'est-il permis de pénétrer au fond des cœurs? Hélas! que j'y verrais de vœux présomptueux et indiscrets s'adresser à la sainte Vierge! Ici, l'un ne craint pas de lui demander des biens périssables et de vaines richesses, pour satisfaire à une insatiable cupidité; là, c'est le rétablissement ou la conservation d'une santé que l'on use en excès infames; ailleurs, ce sont des dignités, des honneurs que réclame une ambition démesurée; celui-ci l'invoque afin qu'elle détourne bien loin de lui les revers, les humiliations, les souffrances, qui, dans les desseins de l'Eternel, lui sont envoyés pour le détacher du monde, lui faire expier ses égarements, épurer ses vertus. Il en est qui ne craignent point d'importuner Marie dans les soins qu'ils prennent d'une fragile beauté, dans les coupables artifices dont ils usent pour retenir dans leurs fers l'objet d'une misérable passion, pour faire réussir une criminelle intrigue, pour s'attirer une admiration dangereuse, que sais-je enfin, mes biens chers auditeurs? Que chacun de vous mette la main sur la conscience, et il y trouvera peut-être quelque chose de pareil. En un seul mot, des chrétiens entreprennent de se la rendre favorable dans l'intérêt même de leurs passions.

Que dirai-je de l'inconcevable présomption de ceux qui se reposent entièrement sur sa protection du soin de leur salut, et qui multiplient, sans remords, les erreurs et les fautes, imaginant que l'insistance de la Mère de Dieu leur en épargnera le châtiement, comme si elle pouvait agir contre les vues de l'Eternel, s'opposer à ses volontés, et paralyser ses vengeances; comme si elle n'avait été si pieuse, si sainte, si parfaite, que pour favoriser nos désordres? Quel contraste entre tant de présomption et l'attitude de Marie aux pieds du trône de son fils qu'elle invoque. Quoi donc! elle demanderait, en faveur d'un voluptueux, ce don précieusement de pureté, indispensable condition de son salut, tandis que cet insensé, plongé dans l'ivresse des plaisirs, ne s'occuperait, ni, qu'à inventer des raffinements nouveaux

que sa satiété puisse savourer encore, et qui soient propres à exciter ses appétits blasés? Elle tâcherait d'obtenir le don de justice pour cet homme opulent, mais toujours avide, et ce même homme, objet de ses sollicitudes, ne songerait qu'à augmenter sa fortune par ses usures, ses exactions, ses rapines? Elle solliciterait pour cet ambitieux le don d'humilité, tandis que son protégé, roulant dans sa tête de gigantesques projets, ne cesserait d'en nourrir son orgueil et sa fatuité! Elle prierait afin d'enrichir du don de charité ce calomniateur infame, tandis que celui-ci continuerait de répandre avec une maligne joie le venin de ses mensonges injurieux? Elle ferait des vœux enfin au profit de ce pécheur mourant, qui attend de sa miséricorde la grâce de la pénitence finale, tandis que lui-même, encore esclave du péché, n'a de regrets que ceux de quitter la vie, et n'en consacre les derniers moments qu'à déplorer la fatalité de son sort, qui ne lui permet plus de continuer la conduite, cause de sa réprobation? Ah mes frères! soyons raisonnables, et ne nous berçons point d'une folle espérance. Vous me comprenez, je le vois, et mes paroles ont profondément retenti dans votre âme; votre sentiment est d'accord avec le mien. Eh! bien, interrogez-vous maintenant, et dites-moi si votre présomption n'est point une des principales raisons pour lesquelles vous sont fermés les trésors de Marie, tandis qu'elle les ouvre si libéralement à d'autres.

Il en est dont la piété se trouve exempte de ces défauts, et qui ne sont pas mieux exaucés. Ceux-là sont coupables d'inconstance peut-être, et il n'en faut point davantage, pour que leurs invocations soient inutiles et vaines.

Sans doute Marie peut mettre ses faveurs à tel prix qu'elle jugera convenable; et d'ailleurs ne sont-elles pas de nature à être méritées par une confiance persévérante et continuelle? Est-ce trop exiger de nous que de nous demander seulement ce que tout le monde exige? Voyez ce que l'on fait parmi vous pour se ménager une protection: qu'il en coûte de soins, d'assiduités, de respects! que l'on est obligé d'essayer de refus et de mépris! Heureux encore, si, à force de patience et d'importunités, on parvient enfin à obtenir l'objet de tant de supplications! Mais, si l'on est contraint d'en agir ainsi dans le monde pour obtenir un misérable service passager, à combien plus forte raison ne doit-on point se conduire de la même manière auprès de la Reine des anges, de laquelle on a tant à espérer? Jugez d'après cela, dévots inconstants et lâches; jugez de toute l'indignité de vos procédés.

Vous ne recourez à Marie que lorsque tout espoir vous manque d'ailleurs, et qu'un besoin extrême vous presse d'implorer sa miséricorde. Si vos prières sont exaucées, vous oubliez à l'instant même et le bienfait et son auteur; si elles ne le sont point d'a-

bord au gré de vos désirs, vous cessez de prier, vous vous découragez. Semblables à ce peuple sans religion et sans foi, qui menaçait l'Eternel de se livrer à l'ennemi qui le tenait assiégé, si dans un temps donné, il ne lui envoyait point de secours; ou bien, suivant toujours votre inconstance naturelle, après avoir, durant un temps, honoré d'un culte spécial la Vierge par excellence, vous tombez dans un état presque complet d'indifférence, jusqu'à ce qu'une solennité extraordinaire ou quelque danger pressant vous rappellent à votre ferveur.

Je sais que ses bontés sont si grandes, qu'elles vont quelquefois jusqu'à prévenir vos besoins, qu'elle vous accorde ses grâces avant même que vous les lui demandiez. Mais est-ce une raison pour vous de tenter sa miséricorde par vos légèretés? Quoi donc! vous voudriez lui manquer à certaines époques, et, selon votre fantaisie, lui assigner le jour auquel elle devrait vous être favorable? Eh! pensez-vous, par hasard, que Marie a besoin de vos honneurs et de vos hommages? Pensez-vous que sa gloire est intéressée à se les ménager? Les anges, les saints, et toute la cour céleste l'honorent, la révèrent, et font retentir les cieux de ses louanges. Elevée sur le trône de Dieu, elle est éternellement l'objet de son amour et de ses complaisances, et vous voudriez, vous, qu'au prix de ses faveurs les plus signalées, elle vous achetât l'indigne tribut de cette confiance de peu de jours, que vous lui témoignez comme par oubli de vos habitudes de tous les instants. Ah! si vous eussiez persévéré, dans votre dévotion à Marie, elle allait peut-être jeter sur vous un regard plein de compassion, elle allait vous tendre une main secourable, comme à tant d'autres, à l'insistance, j'ai presque dit à l'importunité, desquels elle ne peut résister; mais votre impatience vous a fait perdre le fruit de vos prières, en les rendant indignes de celle à laquelle vous les aviez adressées.

Arrêtons-nous, mes chers auditeurs; je dépasserais les bornes ordinaires du discours, si je voulais reprendre en particulier tous les abus qui vicient notre confiance en Marie. Nous pouvons, au surplus, les reconnaître, et par conséquent apprendre à les éviter tous, en nous remettant sous les yeux les exemples de cette pieuse société, de ces vierges solitaires qui, instruites à l'école de saint François de Sales, ne cessent de faire éclater leur zèle en faveur de Marie, et se distinguent avec tant d'éclat par la régularité de leurs mœurs, par le fréquent usage des sacrements, par la rigoureuse exactitude à accomplir tous leurs devoirs, par leur charité, leur pureté, leur assiduité à la prière, et les soins continuels de leur sainteté et de leur perfection. Je le répète, l'exemple de cette troupe fidèle, spécialement consacrée à la Mère de Dieu, doit nous inspirer pour notre mère à tous la confiance la plus ferme, la plus vive, la plus étendue, et nous apprendre en outre à régler tous nos senti-

ments envers elle, de manière à les lui rendre agréables, et à ce qu'ils deviennent les plus solides fondements de nos espérances pour cette vie et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

VIII. PANEGYRIQUE DE S. JOSEPH.

Josephus autem vir ejus cum esset justus... (Matth., I, 19.)

Comme Joseph, époux de Marie, était un homme juste ..

L'éloge est court; mais il dit bien des choses. Non, ne nous plaignons pas du silence des évangélistes au sujet du grand saint dont nous honorons la mémoire. Plaignons-nous plutôt de ne pouvoir comprendre et bien moins encore exprimer tout ce que renferme de grand et de sublime à la louange de saint Joseph le peu de mots que je viens de citer : *Josephus autem cum esset justus.*

En effet, que l'éloquence déploie en l'honneur de l'homme juste, proclamé tel par l'Esprit-Saint, tout le prestige de ses charmes, qu'elle recoure à la profondeur des pensées, à l'élévation des sentiments, à toutes les grâces du style, elle n'atteindra jamais à toute la hauteur d'un pareil sujet. Qu'elle s'épuise à décorer son héros de toutes les vertus, qu'elle découvre en lui toute la foi d'un Abraham, tout le zèle d'un Moïse, toute la piété d'un David, toute la prudence d'un Daniel, elle n'aura réussi qu'à nous en retracer l'ébauche la plus incomplète. Non-seulement à ce titre de juste, dit saint Jérôme, toutes les vertus sont censées lui être dévolues en partage; mais, quand bien même, continue le même Père, il serait considéré comme ayant possédé toutes celles qui ont fait le mérite particulier de chaque saint, nous n'en aurions qu'une image infidèle, jusqu'à ce que nous serions parvenus à faire ressortir en lui le degré de perfection que chacune de ces vertus peut atteindre. Or, pour fournir une aussi vaste carrière, où trouverons-nous des expressions et des pensées?

Toutefois, ce n'est point une raison pour nous de nous dispenser d'offrir à l'époux de Marie le tribut de nos hommages. Laissons-nous donc aller au zèle qui nous anime pour sa gloire, et, sans consulter notre faiblesse, entreprenons de publier les prodiges de sainteté qui le firent trouver digne de s'associer à la Reine des anges.

On peut juger de son mérite, et par ce qui le suppose toujours, et par ce qui le manifeste ordinairement. Ce qui le suppose toujours, c'est le choix de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins; ce qui le manifeste ordinairement, c'est la fidélité avec laquelle on répond à ce choix. Or, si nous considérons saint Joseph sous ce double rapport, nous ne saurions nous en faire une assez haute idée, parce que Dieu n'a pu nous révéler sa prédilection d'une manière plus honorable pour son élu, c'est ce que nous verrons dans une première par-

tie, et que Joseph n'aurait pu répondre à l'honneur d'un tel choix par une fidélité plus parfaite, ce sera le sujet de la seconde.

J'ai donc à vous entretenir d'un homme juste qui, dans le silence de la retraite, et par les actions d'une vie obscure, parvint à acquérir un tel degré de sainteté qu'il fut trouvé digne des plus grands honneurs, même ici-bas, et qui s'est constamment maintenu dans une fidélité, telle qu'il n'a cessé de justifier, si cette expression n'est point impropre, la distinction divine dont il avait été l'objet. Certes, chrétiens auditeurs, je ne pouvais vous proposer un modèle plus parfait de conduite, je ne pouvais chercher ailleurs de plus nobles exemples à vous offrir.

Vierge adorable, qui avez été témoin de toutes les vertus de ce personnage privilégié, obtenez-moi de l'Esprit-Saint les secours nécessaires, pour que je puisse en retracer le souvenir, de manière à ce que mon récit devienne tout à la fois un sujet d'édification et d'émulation pour tous ceux qui m'écourent : *Ave Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Les saints Pères ont imaginé bien des raisons pour expliquer les intentions de l'Eternel, lorsqu'il voulut cacher sous les voiles du mariage le mystère de l'incarnation de son Fils. Respectons ces systèmes divers, quels qu'ils soient; il nous ont été développés par des bouches sacrées. Mais, sans chercher à pénétrer dans les conseils de la divine sagesse, ne trouverons-nous pas qu'il suffit, pour la gloire de saint Joseph, que Dieu l'ait associé à Jésus et à Marie, par l'union la plus étroite, dans le grand ouvrage de la rédemption des hommes? Ah chrétiens! quels qu'aient été les desseins de votre maître, à cet égard, un tel choix a élevé notre saint au-dessus de tous les autres hommes, puisqu'il lui a conféré les titres augustes d'époux de la Mère de Dieu, de dépositaire des secrets de l'Etre des êtres : voilà le rang, la dignité, les prérogatives dont il jouit. Peut-on imaginer rien de plus grand, rien de plus magnifique? L'éclat d'une si haute destinée n'efface-t-il pas tout ce que nous connaissons d'élévation et de puissance? Mais qu'est-ce donc que dans ces circonstances nous devons admirer le plus de la prodigieuse libéralité du Seigneur qui comble Joseph de ses bienfaits, ou de la sainteté de Joseph qui lui attire tant de grâces? L'un et l'autre, mes frères; car, quoiqu'il dépende de Dieu de distribuer ses faveurs ainsi qu'il lui plaît, nous n'en devons pas moins regarder celles dont il accabla, pour ainsi dire, Joseph, comme la récompense des vertus de ce saint homme. Telle est d'ailleurs la marche ordinaire de la Providence; elle proportionne toujours ses bienfaits au mérite de ceux auxquels elle les destine : sa justice l'ordonne ainsi, sans que sa miséricorde en soit moins grande. Ce serait donc dérober à Joseph une partie de sa gloire que de ne

point lui faire application de ce principe; et, par suite, quelle haute idée n'aurons-nous pas de lui, si nous nous rappelons quelle fut l'épouse que le ciel voulut lui donner?

Ah! filles de Jérusalem! puis-je m'écrier avec Salomon (*Cant. I.*), réunissez tout ce que chacune de vous possède d'avantages réels; l'éclat de la naissance, la pénétration de l'esprit, les agréments du corps, l'élévation des sentiments, l'aménité du caractère; joignez à tous ces ornements qui ne sont que des profusions de la nature, toutes les profusions de la grâce; l'innocence et la pureté des mœurs, la pratique des plus héroïques vertus. Marie possède, elle seule, tous ces trésors, dont chacune de vous n'a qu'une partie, et elle les réunit à une infinité d'autres qui ne sauraient être le partage de qui que ce soit au monde; tels que le privilège d'avoir été conçue sans péché, d'avoir été choisie pour devenir la Mère de Dieu, d'avoir été proclamée Reine du ciel et de la terre. Telle est l'épouse dont l'alliance est offerte à Joseph.

Quel préjugé du mérite de ce grand saint! Une épouse vertueuse, dit le sage, est la récompense de ceux qui craignent Dieu, et qui marchent dans les voies de ses commandements. La plus vertueuse de toutes les épouses indique donc qu'elle appartient au plus juste de tous les époux.

Il n'y a point à craindre ici les erreurs qui se commettent dans les alliances ordinaires. Rarement voyons-nous qu'elles soient assorties avec l'égalité ou du moins avec les proportions qui devraient en faire le fondement. En général, l'intrigue, l'intérêt, la passion en forment et en resserrent les nœuds; et souvent, trop souvent, il arrive que, dans ce concours réciproque de ruses et d'artifices, les deux contractants sont également la dupe l'un de l'autre. Je veux même que la probité quelquefois y préside, et pour l'honneur de l'humanité, je m'empresse de le reconnaître; mais, hélas! les hommes se connaissent-ils assez? sont-ils assez les maîtres d'eux-mêmes pour ne se conduire, dans ces graves occasions, que d'après les règles sévères de la droiture et de l'équité?

Rien de semblable n'est à redouter dans l'union sacrée de Marie et de Joseph. Dieu, qui en est l'auteur, n'a pu se tromper, et destiner à Marie un époux qui ne fût point digne d'elle. Nous lisons dans les divines Ecritures que, lorsque le Seigneur eut créé l'homme, il se dit en lui-même : cet être nouveau est fait pour ne point vivre seul; donnons-lui donc une compagne semblable à lui, qui soit le charme de sa vie, qui jouisse des mêmes avantages; et cimentons leur union par une ressemblance parfaite : *Faciamus ei adiutorium simile*. (*Gen., II, 18.*) A ce souvenir, je me représente le Seigneur occupé du grand œuvre de la rédemption du genre humain, après avoir prédestiné Marie à devenir la mère du

Verbe incarné ; après l'avoir douée de toutes les perfections convenables à une aussi éminente dignité, je me le représente se donnant le soin de lui former un époux semblable à elle, possédant les mêmes vertus, digne en un mot de devenir sa consolation, son appui : *Faciamus ei adjutorium simile.*

Aussi voyez si jamais il fut d'union mieux assortie : égalité parfaite de part et d'autre, du côté de la naissance, de la fortune, de la manière de vivre, de la destinée ; et cette égalité témoigne de celle de leur mérite.

Quel vaste champ pour l'éloge de notre saint ! Marie n'a point de vertu dont je ne puisse composer la couronne de Joseph. Je n'irai point, toutefois, m'engager dans un parallèle qui demanderait des détails infinis ; qu'il me suffise de l'ébaucher, de saisir seulement un point de comparaison ; et puis donnez l'essor à votre imagination, mes frères, et achevez vous-mêmes le tableau.

Les prêtres du Dieu vivant viennent offrir à Joseph pour épouse une jeune vierge, la plus belle et la plus accomplie qui jamais ait été. Joseph est à la fleur de l'âge, et lui-même est aussi plein de grâces et de perfections. Mais cette vierge, dont on lui offre l'alliance, est si jalouse de sa virginité qu'elle se troublerait à l'aspect d'un ange revêtu des formes humaines, et qu'elle ne consentirait point à devenir la mère d'un Dieu, s'il fallait qu'elle achetât cet honneur au prix d'une vertu qu'elle aime par-dessus tout. Cependant, sur la première proposition qui lui est faite de s'allier à ce jeune homme qui est de sa tribu, elle y a consenti sans aucune peine ; elle ne s'en est point alarmée : sa délicatesse n'en a pas été offensée. Il faut donc qu'elle ait une grande idée de la vertu de Joseph et qu'elle lui soit connue sur un autre témoignage que celui de l'estime publique ; car celui-là nous trompe souvent et s'accorde à de séduisants dehors que démentent de tristes réalités. N'en doutez pas, chrétiens mes frères, elle en avait pour garant Dieu lui-même, Dieu qui lui avait annoncé qu'elle concevrait sans cesser d'être vierge, et que l'époux qu'il lui destinait était vierge comme elle ; que loin d'user de son autorité au préjudice de sa vertu, il serait le gardien de ce précieux dépôt, et qu'il s'engagerait par les mêmes vœux à mener une vie également pure et sans tache. N'était-ce point assez pour dissiper toutes ses craintes, pour apaiser toutes ses alarmes : *Ne timeas, Maria.* (Luc., I, 30.)

Qu'en pensez-vous, mes chers auditeurs ? Quel homme était-ce donc que ce Joseph, qui fut trouvé digne de contracter de pareils nœuds, et qui mérita que les promesses de l'Eternel devinssent, en quelque sorte, sa caution ? Par ce seul trait, jugez de tous ceux sous lesquels on pourrait peindre ce grand saint sur le modèle de la plus sainte des créatures.

Mais, au titre d'époux de la Mère de Dieu,

joignez celui de père de Dieu même, nouvelle gloire, nouveau mérite.

A n'y considérer que les avantages que ce titre confère à Joseph de voir Jésus, de l'entretenir, de le servir, de le posséder, avantages qui constituent le souverain bien, et qui font le bonheur des saints dans le ciel, quel nouveau préjugé n'est-ce pas de la perfection de sa sainteté ? Il n'a pu mériter de jouir de la félicité des élus que par les mêmes vertus dont cette félicité est devenue pour eux la récompense. Or, voyez ce qu'il leur en a coûté pour être trouvés dignes de la tendresse dont Jésus prodigue à Joseph les témoignages. Admirez donc dans le père nourricier du Sauveur du monde cette foi généreuse, qui a rendu les saints victorieux de toutes les épreuves, de toutes les menaces, de tous les supplices auxquels ils se sont trouvés exposés ; cette espérance héroïque qui a élevé leurs désirs vers ces biens futurs et invisibles, si préférables à tout ce que le monde offre de biens sensibles et présents ; cet amour de Jésus, amour si parfait qu'il les a portés à lui sacrifier tout ce qu'ils avaient de plus cher, leur penchant, leur repos, leur fortune, leurs familles, leur vie ; cette charité si supérieure à la nature et à la raison, qui, non-seulement a éteint au fond de leur cœur tout sentiment de haine et de vengeance, mais qui les a disposés à rendre le bien pour le mal, l'amour pour l'animosité, l'affection pour le ressentiment ; cette innocence, cette pureté de mœurs, qui ont mis un frein irrésistible à la révolte de leur sens, aux saillies de leur imagination, aux mouvements les plus violents de leurs âmes ; cette constante persévérance, enfin, qui s'est signalée dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, malgré les retours importuns de l'amour-propre et du respect humain, malgré l'attrait si puissant de l'exemple. Oui, mes frères, admirez dans Joseph l'assemblage de toutes les perfections chrétiennes, puisqu'il a reçu, dès ce monde, la récompense qui leur est destinée ; faveur singulière, unique, qui place les mérites de Joseph bien au-dessus des mérites des plus grands saints !

Mais à ce titre encore, l'heureux mortel, objet d'une aussi glorieuse prédilection, n'a pas seulement l'avantage de posséder Jésus comme les saints, dont il fait les délices dans l'autre vie, il a sur lui, il exerce les droits d'une légitime autorité ; quelle merveille !

Que votre raison se confonde, mes chers auditeurs, et qu'il ne vous reste plus de voix que pour chanter ses louanges. Quel prodige nouveau ! un homme se trouve, pour ainsi dire, placé au-dessus de la Divinité. Celui qui parle au néant et qui lui donne la vie, celui qui commande aux éléments, et qui domine les tempêtes, celui qui règle le cours des astres et qui gouverne le ciel et la terre, le Tout-Puissant a déposé sa puissance aux pieds d'un simple mortel ; il s'est soumis aux ordres de sa volonté ; il s'est abandonné aux soins de sa

tendresse et de sa prévoyance! L'ambition la plus démesurée eût-elle osé jamais porter si haut ses prétentions? Quel est donc cet homme, ô mon Dieu, quel est-il, pour que vous ayez pu sacrifier à son exaltation les intérêts de votre propre gloire? Quel est l'ange, quel est le chérubin qui peut dire à l'auteur de la nature : « Vous êtes mon fils bien-aimé et l'objet de mes complaisances. » *Hic est filius meus.* (Matth., XVII, 5.) Un tel honneur n'élève-t-il point celui qui l'obtint au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, si vous exceptez celle qui eut, à plus juste titre encore, le droit d'appeler Jésus : Mon Fils, puisqu'elle le porta dans ses chastes entrailles? Oh! si la gloire des enfants réfléchit ses rayons sur leurs pères, quel éclat rejaillit sur Joseph! Qu'importe qu'il soit si distingué par la noblesse de ses ancêtres; qu'importe que ce soit le sang des rois; des conquérants, des prophètes, qui coule dans ses veines. Qu'est-ce donc que tout cela comparé à la grandeur que lui communique son divin fils, grandeur infinie et trop au-dessus de la portée de nos esprits, pour qu'il nous soit donné même de la comprendre?

De là quelle source féconde de privilèges et de prérogatives! Les SS. Pères ont tiré en faveur de Marie les conséquences les plus glorieuses de sa maternité. Sa virginité que rien n'a ternie, son immaculée conception, sa grandeur, sa puissance, combien n'ont-ils point exalté tout cela! Or, la divine paternité de Joseph ne nous autorise-t-elle pas à porter sur lui un jugement analogue; pourvu qu'il n'ait rien de contraire ni à la dignité de la mère de Dieu, ni aux mérites de Jésus-Christ; ni à la gloire du Tout-Puissant; ni aux décisions et aux pratiques de l'Eglise?

Il n'en est point des faveurs du ciel comme de celles de la terre. Ce sont les hommes qui disposent de celles-ci, et en les distribuant ils ne donnent pas le mérite. Souvent au contraire ils les accordent à l'intrigue, à la cabale, à la protection, et par conséquent aux plus indignes quelquefois; ou bien, s'ils sont en garde contre les passions des autres; ils ne le sont point contre leurs préventions personnelles : les liens du sang, leurs amitiés irréfléchies, leurs caprices bizarres, président au choix de leurs favoris. Aussi que de gens bornés, que d'esprits étroits, que d'hommes incapables, que de vils complaisants, que d'intrigants méprisables en tout point, ne voyons-nous pas tous les jours promus aux principales dignités, à la honte de ceux qui les en investissent; et à leur propre honte!

Mais, lorsque c'est Dieu qui choisit, son élu est nécessairement un personnage éminent en mérites et en vertus. S'il le destine à l'accomplissement d'une œuvre quelconque, il le dote de tous les moyens qui sont propres à en assurer le succès; s'il l'appelle à une profession, à un état, il lui dispense toutes les grâces qui lui sont néces-

saires pour en remplir tous les devoirs, selon ces paroles de l'Apôtre : *Idoneos nos fecit ministros novi testamenti.* (II Cor., III, 6.) De quelle abondance de grâces n'a-t-il pas dû par conséquent inonder celui qu'entre tous les hommes il a choisi pour servir de père à son fils immortel! Quand je mets en rapport la dignité d'un pareil ministère avec toutes les vertus qu'il suppose et qui sont nécessairement inhérentes à celui qui en est revêtu : je n'hésite pas à proclamer Joseph le plus saint des hommes, comme sa chaste épouse fut la plus sainte des femmes.

Etabli chef d'une famille aussi illustre, maître du sacré dépôt de l'arche d'alliance, tenant entre ses mains le salut d'Israël, destiné à accomplir les promesses de Dieu sur son peuple, chargé enfin de la mission la plus importante et la plus honorable qui jamais ait été; Joseph n'a dû faire aucune démarche qui ne fût réglée sur les conseils de la divine Providence.

Représenté-*vous ici*, chrétiens auditeurs; un prince qui, connaissant la valeur et la fidélité d'un de ses sujets, l'appelle auprès de lui; l'admet dans ses conseils; lui livre ses secrets et le charge de l'exécution de ses desseins. Si rien n'est plus honorable; selon le monde, que de devenir à tel point le confident intime de son souverain, que dirons-nous de la gloire qu'il y a d'entrer dans l'intimité du Roi des rois? Or, cette gloire fut précisément celle de Joseph. Il fut admis dans le sanctuaire de la Divinité : le choix du Très-Haut lui en donna le libre accès. Il y découvrit l'économie, la sublimité du mystère adorable, auquel il devait avoir tant de part. Il y vit comme à découvert les dangers, les traverses, les obstacles qu'il aurait à vaincre. Là, lui fut révélé le projet de ce roi impie qui entreprendra d'étouffer au berceau le nouveau roi des Juifs, le Sauveur du monde entier; il y apprit le moyen de le soustraire à la fureur de son ennemi par une fuite sagement ménagée : en un seul mot, il y trouva entièrement tracé le plan de la conduite qu'il aurait à tenir. Il s'établit un commerce mutuel entre Joseph et la Divinité, commerce admirablement figuré par cette échelle mystérieuse que Jacob avait vue en songe, dont le bas reposait à terre, dont le faite se perdait dans le ciel; et le long de laquelle les anges descendaient et remontaient alternativement.

Or Dieu ne prend plaisir à se communiquer qu'aux saints, qu'il appelle du nom d'*amis*. Quelle idée n'avons-nous point de la sainteté de ces fameux personnages sur lesquels l'esprit de Dieu semblait s'être reposé, pour répandre sur eux ses lumières, pour leur révéler les secrets de la Providence, et soumettre la nature entière à leur pouvoir! Voyez un Moïse auquel il fut permis de contempler l'Eternel face à face, un Evangéliste qui eut la liberté de reposer sur le sein de Jésus-Christ, un Apôtre qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, ces patriarches; ces prophètes qui virent passer sous leurs

yeux l'avenir le plus reculé, et qui le connoissent aussi bien que la postérité qui en devint la contemporaine. Nous jugeons de tout leur mérite par les faveurs infinies dont les combla le Dieu de justice, et par les communications intimes qu'il eut avec eux. Partons de là pour nous faire une idée de celui qui entra si avant dans les confidences de ce même Dieu, auquel il voulut bien abandonner la direction du cours de sa Providence, et qu'il associa, pour ainsi dire, à sa Divinité même. Mais que vois-je ! Où est-ce donc que se réalisent tant de mystères qui doivent réparer le monde ? Où est-ce que le Fils offre à son Père la satisfaction due à sa justice ? Où se jettent les fondements de cette nouvelle Eglise qui doit enfin rendre à Dieu un culte digne de lui ? Oserais-je vous demander, grand Dieu, quel a été votre dessein, lorsqu'au mépris des palais des rois, c'est sous le misérable toit d'un artisan que vous avez établi le théâtre de vos plus grandes merveilles ? N'est-ce point parce que les richesses, les honneurs, les plaisirs, dont les grands de la terre étaient la jouissance avec tant de faste et d'orgueil, ne sont à vos yeux que néant et que vanité, qu'une source empoisonnée de péchés, d'erreurs et de désordres, et que la misère, les humiliations, les souffrances dans lesquelles languissent les pauvres, tristes objets des mépris et des rebuts du monde, sont selon vous d'un prix infini, parce qu'elles enfantent la vertu ? Heureux Joseph, d'avoir fixé sur lui les yeux de l'Eternel pour l'exécution d'un ouvrage si important ! heureux d'avoir été attentif à sa voix, et docile à lui obéir ! Mais malheur à ceux qui, loin de suivre la vocation divine qui pouvait seule assurer leur félicité, se créent, à leur gré, un état pour lequel ils n'étaient pas faits !

Plût à Dieu que cette infortune fût moins générale ! Mais jetez les yeux sur les divers établissements qui se forment dans la société, voyez combien est funeste cette inexplicable prédilection des pères et mères pour certains de leurs enfants, dans lesquels ils veulent à toute force reconnaître les talents et les qualités propres à satisfaire leurs vues ambitieuses, quoique ces talents et ces qualités leur manquent essentiellement ! Voyez les essayer de les produire, diriger leur éducation vers le but qu'ils se proposent d'atteindre, les jeter, malgré les intentions de la Providence, dans des fonctions auxquelles ils n'étaient point appelés, tandis que d'autres qui leur sont moins chers et qui sont faits pour vivre dans le monde, sont, dès la plus tendre enfance, voués au ministère des autels ou préparés à être ensevelis dans le cloître. Si ce n'est point le caprice aveugle des auteurs de leurs jours qui dispose de leur sort à venir, ils s'en font un à eux-mêmes au gré de leurs passions, sans consulter les nobles penchants dont le Créateur avait jeté les semences au fond de leur âme. On les voit les uns s'ingérer dans le sacerdoce, sans exa-

miner s'ils ont les vertus essentielles à cette sublime dignité, n'ayant d'autre motif que celui de réparer, à la faveur des pieuses libéralités dont ils seront les infidèles dépositaires, la fortune d'une maison déchue, ou de lui donner un nouvel éclat, ou même de jouir, dans les bras de la mollesse et de l'oisiveté, des douceurs d'un indigne repos. D'autres, la tête pleine d'idées frivoles et vaines, le cœur dévoré d'une flamme impure, éblouis du lustre d'un honneur qui flatte leur orgueil, ou charmés par les attraits d'un avenir doux et tranquille, conduits au pied des autels par les vues d'un intérêt purement humain, vil et sordide par conséquent, viennent y jurer étourdiment l'engagement le plus sérieux, le plus sacré, le plus inviolable. Ceux-là ne pouvant trouver dans le monde la satisfaction de leurs inclinations vaniteuses, rongés par un secret dépit, en proie aux sombres écarts d'une lâche tristesse produite par quelque contre-temps fâcheux, ou quelque dégoût passager, vont se cacher dans les ténèbres d'une sainte retraite, asile des vertus héroïques qui leur manquent, et où les conduit le plus aveugle désespoir. De là ces mécontentements fâcheux, ces scandaleux divorces, ces guerres intestines qui désolent tant de familles ; de là ces désordres, ces injustices, ces rapacités, ces apostasies qui souillent le sanctuaire ; et comment en serait-il autrement ? Placés en dehors des vues de la Providence, pouvons-nous en espérer les grâces qui nous sont nécessaires pour l'accomplissement de nos devoirs ? Mais jetons un voile sur de trop affligeants spectacles, et reprenons l'éloge du saint qui, s'il fut glorifié par un choix, témoignage manifeste du plus grand mérite ainsi que nous venons de le voir, glorifia à son tour le Seigneur par une fidélité digne d'un tel choix : c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Jusqu'ici nous n'avons considéré les vertus de Joseph que comme dans une perspective éloignée ; nous allons les observer maintenant dans un tableau disposé de manière à en faire ressortir les principaux traits. En d'autres termes, nous contemplerons Joseph dans l'exercice même de son ministère. Vous l'y verrez toujours plein de modestie en ce qui le concerne, de charité envers Marie, et de tendresse pour Jésus. Vous y verrez un sage humble, un époux fidèle, un père tendre. Tel il s'est montré constamment, tel il me reste à vous le représenter. Pouvait-il mieux justifier la prédilection du Père éternel ? Pouvait-il répondre plus dignement à ses vues, et nous laisser un plus parfait exemple à suivre ?

Je dis qu'il fut plein de modestie, et cette vertu est d'autant plus admirable qu'elle s'associe rarement à une haute dignité.

Oui, chrétiens auditeurs, quelque distingué qu'ait été saint Joseph par l'éminence de sa destinée, jamais il n'en tira vanité. Le

vit-on porter des vues ambitieuses sur l'héritage de ses pères, chercher à faire valoir les droits que pouvait lui donner sa naissance, s'attacher à réveiller les souvenirs des peuples, et à faire revivre l'amour d'Israël pour le rejeton d'une illustre famille qui jadis lui avait donné des lois et porté à un si haut degré la gloire de son nom, conspirer contre les usurpateurs d'un sceptre qui était à lui, se produire auprès des grands et des princes de sa nation, et briguer leur faveur? Non-seulement le monde lui eût fait un point d'honneur d'une telle conduite, mais il la lui aurait représentée comme un devoir de justice, comme une indispensable nécessité.

En remontant sur le trône, il pouvait allier les grandeurs de la terre et les grandeurs du ciel. Mais que dis-je? il ne lui échappa seulement pas une plainte de se voir tombé de si haut dans un état voisin de la misère. Loin de chercher à revivre, en quelque sorte, sur les débris de l'illustration de ses ancêtres par le souvenir de leur ancienne splendeur, et pour se dédommager de la honte de sa déchéance, on ne l'entendit même pas parler de ce qu'avaient été les siens, de ce qu'il aurait pu être à son tour; on ne surprit jamais sur ses lèvres le récit de ses infortunes.

Tristes consolations dans lesquelles l'amour-propre pourtant trouve encore quelques faibles ressources, vous ne trouvâtes jamais d'accès dans le cœur de l'humble Joseph!

Que de sujets honorés des glorieuses missions que leur confient leurs souverains, cherchent à représenter la grandeur de leur maître par le somptueux étalage du luxe et de la magnificence! De tels usages, malheureux fruits de l'orgueil, éterniseront à jamais le déplorable aveuglement des hommes; mais ceux que Dieu prend plaisir à distinguer, s'ils ne sont humbles en proportion de leur exaltation, font tort à la gloire du maître auquel ils se sont dévoués. Dieu est grand par lui seul, et si sa grandeur était susceptible de quelque accroissement, elle ne le recevrait que de l'humilité de ceux auxquels il la communique.

Saint Joseph, au reste, pouvait-il ne point entrer dans les vues du Seigneur, lui dont les yeux étaient, à chaque instant, frappés des plus sublimes exemples. Il vivait sous le même toit avec une Vierge, modèle de perfection ici-bas, qui, dans la plénitude des grâces et des mérites, ne prenait cependant d'autres titres que celui d'esclave ou de servante du Seigneur, et qui, par ses pratiques de modestie, remplissait parfaitement l'idée d'humiliation que l'on attache à ces mots. Il vivait avec le Fils de Dieu, le Verbe éternel qui s'était abaissé jusqu'à se revêtir de la nature humaine, qui s'était avili jusqu'à la condition qui en est inséparable. Touché de ces exemples, excité par sa propre vertu, combien de sentiments d'humilité ne fit-il point éclater à son tour! Ah! bien loin que sa nouvelle position ap-

portât aucun changement à l'idée qu'il s'était faite de sa faiblesse et de son néant, elle ne fit que la confirmer. Quelle réserve! quelle retenue dans ces discours! L'Écriture, attentive à recueillir toutes les paroles de Jésus et de Marie, nous représente Joseph dans un silence continu. Cependant, que n'aurait-il point eu à dire, lui qui avait pénétré si avant dans le sanctuaire de la Divinité, qui possédait les plus profondes connaissances, qui était initié aux plus étonnants mystères, et enrichi des plus grands trésors de lumières et de grâces? Qu'un tel silence fait bien l'éloge de celui qui a su l'observer! qu'il suppose de modestie! C'est surtout dans le langage, vous le savez, que l'avanté se glisse le plus aisément; elle sait même tirer parti des défauts qui pourraient être blâmés: quels avantages n'a-t-elle pas, lorsque l'homme vaniteux n'a, du reste comme Joseph, que du bien à dire de lui-même! Je sais qu'on affecte parfois un silence hypocrite pour faire montre d'une modération qu'on n'a pas; mais ce silence n'est pas longtemps à se démentir au moins par les actes: celui de Joseph, au contraire, toujours soutenu par une conduite également humble, témoigne assez du principe qui le produisait.

Admirez en effet, chrétiens auditeurs, son attention à ne laisser entrevoir que ce qui pouvait le représenter sous un point de vue défavorable aux yeux de ses frères, et à celer ce qui pouvait lui attirer leurs respects. La modeste habitation d'un artisan, sa pauvreté, ses laborieuses occupations, cachent au milieu d'Israël l'auguste rejeton de ses rois, le prophète rempli de l'esprit de Dieu, le ministre des plus importantes volontés du Seigneur. Il a si bien réussi à ne se produire que sous le nom d'un pauvre ouvrier, que l'humiliation de son état rejaillit tout entière jusque sur la divine personne de Jésus; auquel les Juifs reprochent souvent la bassesse de son extraction. Cependant il est bien difficile à un père de ne point prendre un bien vif et bien tendre intérêt à la gloire de son fils, et de renoncer à sa part des justes applaudissements qu'il mérite. C'est une espèce de biens auxquels il semble que la nature lui donne d'imprescriptibles droits. Oh! Joseph est bien éloigné de se permettre de pareilles jouissances qui, toutes naturelles qu'elles sont, pourraient cependant devenir criminelles. Ainsi, que le fils de Marie étonne la synagogue par la sagesse de ses oracles, qu'il excite l'admiration des peuples par ses miracles, qu'il remplisse la Judée tout entière du noble éclat de ses vertus, le zèle de la gloire de Dieu qui brûle l'âme de Joseph, lui inspirera la joie la plus vive à l'occasion des prodigieux succès qui l'annoncent et qui la publient; mais son humilité ne souffrira point qu'il en répande les témoignages et qu'il y prenne un intérêt qui lui soit propre et personnel. On le voit bien à la suite du Messie, lorsqu'il n'a à recueillir dans sa société que des peines; mais on ne l'y trou-

vo plus dans les circonstances qui ne pourraient lui attirer que des louanges et des bénédictions.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez bien sonder cet abîme d'humilité, creusé par votre grâce dans le cœur de cet homme juste. Puisque vous vouliez réparer les désordres de l'orgueil par l'abaissement de votre Fils, pouviez-vous lui trouver un père qui secondât mieux vos intentions, et qui se montrât plus digne d'une aussi honorable qualité? Son exemple est la plus éclatante réprobation de ces désirs effrénés de gloire, auxquels on s'abandonne sans mesure, de ces intrigues, de ces cabales ignobles, à l'aide desquelles on cherche à se faire un nom à quelque prix que ce soit; de ces habitudes de hauteur et de fierté que l'on affecte pour s'attirer les respects du vulgaire; de ce luxe, de ce faste insolent que l'on étale pour exciter les vains applaudissements du monde; de cette fausse délicatesse sur le point d'honneur, misérable source de tant d'interminables querelles; de cette jalouse inquiétude à maintenir ou à faire valoir des titres et des prétentions chimériques; de cette ardeur indiscrete à s'arroger toujours de nouvelles marques de distinctions frivoles, mouvements impétueux de notre vanité, qui, quoique pros crits, condamnés, anathématisés par la doctrine et la conduite de Jésus-Christ et de ses saints, n'en règnent pas moins tyranniquement parmi nous, et y exercent leur domination avec d'autant plus de scandale, que souvent ils s'autorisent de prétextes puisés dans la gloire de cette divine religion qui n'est fondée que sur l'humilité la plus parfaite.

Tel a été saint Joseph plein de modestie en lui-même, et c'est ce qui constitue le vrai sage; mais il fut en outre plein de charité envers Marie, et voici le fidèle époux.

L'amour est en proportion de l'estime, l'estime en proportion de l'humilité. Quels durent donc être les sentiments de Joseph à l'égard de l'épouse la plus accomplie dont il connaissait tout le mérite, dont il admirait toutes les vertus. S'il est vrai que la tendresse réponde toujours à l'estime qui la produit, combien fut affectueuse celle qui unissait ces deux cœurs! Ce qui en fit la vivacité, ce furent leurs goûts mutuels, leurs sympathies, l'égalité de leur humeur. Ces doux liens pouvaient-ils manquer à leur hymen? C'était Dieu qui en était l'auteur. Il les avait faits l'un pour l'autre. Leurs penchants, leurs inclinations, leur caractère devaient donc être les mêmes; mais c'est surtout dans les épreuves difficiles que la charité se manifeste avec le plus d'éclat: or, voyons.

Marie avait communiqué à Joseph le vœu par lequel elle s'était engagée à conserver la virginité la plus inviolable, et Joseph avait résolu de se conformer à la règle de conduite adoptée par sa vertueuse épouse. Mais voilà que bientôt après, il s'aperçoit qu'elle porte dans son sein un enfant dont

il ne sait point encore qu'elle est la glorieuse destinée. Le mystère jusqu'alors ne lui a point été révélé. Que fera-t-il? Si, d'une part, il se rappelle toutes les vertus de la pratique desquelles il a été le confident, le témoignage de ses yeux détruit tous les raisonnements propres à lui persuader qu'elle est innocente; s'il se décide à la condamner, le souvenir de ses vertus suspend encore son jugement, et sa raison s'indigne de ce qu'elle ne comprend pas. Dans une situation aussi critique, il est bien des fautes également contraires aux principes d'une charité véritable que l'on n'évite que difficilement; ou trop de précipitation, ou trop de lenteur ou trop de sévérité, sont des écueils dans lesquels on tombe ordinairement dans le monde, ou parce qu'on manque de charité, ou parce que l'on n'a qu'une charité mal entendue. Que faut-il pour perdre le fruit d'une sagesse qui s'est longtemps soutenue? Vous le savez, chrétiens mes frères, une parole, une seule action qui semblent n'avoir rien ni d'innocent ni d'excusable, motifs souvent trop légers pour attirer une juste condamnation, mais toujours trop suffisants pour convaincre certains esprits qui, non contents de donner un mauvais sens à tout ce qui peut en être susceptible, cherchent à démêler dans les replis les plus secrets des cœurs, les pensées, les désirs, les intentions, pour les inculper, et qui, sur les plus minces apparences, sur les conjectures les plus hasardées, s'exposent à confondre l'innocent avec le coupable.

Si tel eût été saint Joseph, Marie était perdue. Il n'aurait point eu à délibérer sur l'évidence du crime, les preuves en étaient trop patentes, tout au plus eût-il pu balancer sur la peine qu'il devait infliger.

C'est assurément manquer de charité que de juger son prochain sur de frivoles indices; mais c'est aussi fort mal l'entendre que de ne point le juger, quand on en a le droit, et qu'il est pour cela des motifs raisonnables. L'on ne peut donc que blâmer la faiblesse des hommes qui se montrent trop indulgents envers les personnes dont la conduite les regarde de près, et qu'ils ont mission de corriger ou de reprendre. De tous côtés ils sont informés des désordres auxquels se livrent leurs subordonnés; ils en sont les témoins tous les jours, à chaque instant; il ne leur reste même pas la ressource du doute; eh bien! ils les excusent, ils les pallient, ils les favorisent même, et s'applaudissent ensuite d'une modération, d'une complaisance qui les déshonorent.

Loin de moi la pensée d'aller jusqu'à prétendre que le crime une fois constaté, il n'est plus de ménagements à garder, et qu'un châtement sévère doit suivre de près la conviction acquise de l'existence d'un coupable! Entre deux extrémités opposées, il est de sages tempéraments, et voilà justement le moyen auquel s'arrêta prudemment le charitable Joseph dans sa position délicate.

Toutes les apparences se réunissaient pour

accuser Marie d'adultère, et Joseph ne pouvait plus se les dissimuler. Selon l'esprit de la loi, il devait cesser de vivre avec elle. Il n'eut garde cependant de la traiter avec toute la sévérité de la loi; mais dirigé par ce discernement qui, dans les circonstances difficiles, sait entrevoir le juste milieu, il voulut, ne pouvant justifier la conduite de Marie, lui en épargner au moins la honte aux yeux du public, en la remettant, sans bruit et sans éclat entre les mains de ses parents, sur la tendresse et la vigilance desquels il pouvait compter avec pleine assurance : *Voluit occulte dimittere eam.* (*Matth.*, I, 19.)

Sans doute cette résolution fut prise selon toutes les règles de la prudence et de la charité, puisqu'elle valut à saint Joseph les éloges de l'Esprit-Saint, et que ce fut à cette occasion qu'il mérita le titre de juste : *Josephus autem cum esset justus.* (*Ibid.*) Sans doute qu'elle fut agréable aux yeux du Seigneur, puisque, pour l'en récompenser, il voulut bien faire en sa faveur un miracle, et lui envoyer un de ses anges pour lui dévoiler le mystère qui avait produit ses doutes, et causé ses perplexités.

Oh! si Joseph aimait sa épouse avant de la croire coupable, s'il l'aimait encore alors qu'elle lui sembla l'être, combien plus ne dut-il pas l'aimer, mais d'un amour mêlé de respect, quand la trouvant innocente il ne vit plus en elle que la mère de Dieu, et qu'il reconnut qu'à ses vertus il allait devoir le beau titre de père du Sauveur du monde! Si l'amitié se livre aux transports de la joie, lorsqu'un ami lui est rendu dans la personne de celui que, trompée par de fausses apparences, elle avait considéré momentanément comme ennemi, combien plus vifs doivent être ceux d'un époux, dont la tendresse alarmée avait cru à l'infidélité de celle qui ne cessa point d'être innocente; quand il a découvert son erreur; alors surtout que les mêmes causes qui, dans son opinion fautive, devaient le couvrir d'opprobre et d'ignominie, sont pour lui un sujet d'honneur et une occasion de gloire! Les voilà devenus l'un pour l'autre le réciproque objet de la plus grande admiration. Joseph admire l'humilité, la retenue, la discrétion de son épouse, malgré les soupçons les plus injurieux qui s'attachaient à elle, et que d'un mot elle pouvait faire évanouir, et Marie la prudence, la charité, la douceur de son époux au milieu des plus vives alarmes que justifiaient toutes les apparences. L'issue d'une épreuve aussi cruelle, lorsqu'elle est heureuse à ce point, n'est-elle pas de nature à resserrer le plus étroitement possible les liens qui unissent deux cœurs dignes l'un de l'autre? Aussi, dès cet instant, Joseph s'empresse-t-il de vouer à Marie le plus inaltérable attachement. Il devient le compagnon inséparable de ses voyages; il prend sa part de toutes les traverses qu'elle éprouve; il est le confident de ses pensées, de toutes ses sollicitudes; il partage ses peines, ses soins, ses travaux; en un seul

mot, entre eux tout est commun, on dirait qu'ils ne font qu'une seule personne, et qu'ils ne sont animés que d'un même esprit.

Mais cette charité conjugale qui excita le respect des anges eux-mêmes, sera-t-elle appréciée dans un siècle où l'on se pique-rait d'en rougir. Aujourd'hui le bon ton consiste à n'en donner aucun témoignage, et les époux se font gloire de vivre dans un divorce réel, quoique sous le même toit. Le scandale est trop commun pour qu'il ne soit point véritablement déplorable; mais avouons-le aussi, il n'est, hélas! que la suite trop nécessaire d'un engagement légèrement contracté, ou qui n'avait été concerté que par la passion.

Plein de charité pour Marie, époux fidèle, Joseph n'a plus qu'à se montrer digne d'un enfant tel que Jésus, en faisant éclater maintenant sa tendresse toute paternelle, et il aura accompli toutes les vœux qu'avait sur lui la Providence divine.

Sujet aux besoins, aux dangers, aux infirmités de notre nature, l'Enfant-Dieu fournit souvent à notre saint l'occasion de remplir les devoirs attachés à son saint ministère, et avec quel zèle ne le fit-il pas! Cet enfant, il est vrai, a dans le ciel son père, et il est tout-puissant; mais il semble en être oublié, pour ne plus trouver de ressource qu'en celui auquel sur la terre il a été confié. Il est lui-même le souverain de toutes choses, la nature entière est sous sa dépendance; c'est lui qui maintient l'ordre dans l'univers; c'est lui qui donne la vie et qui la conserve; mais par suite du sacrifice auquel il s'est lui-même condamné dans l'intérêt des hommes, tous les êtres le méconnaissent sous la forme qu'il a revêue, tous les êtres sont insensibles à ses besoins.

Le voilà donc entre les mains de Joseph comme un pupille abandonné! C'est vers lui seul qu'il se voit obligé de tourner ses regards, afin de solliciter sa tendresse, et d'en obtenir les secours nécessaires à la vie. Ce spectacle était bien fait pour attendrir le cœur le moins sensible, et celui de Joseph était trop bien placé pour ne point en être vivement ému. Cette émotion au reste devait être en proportion de la grandeur de celui qui se commettait à sa foi. Pour lui personnellement, il avait toujours été supérieur aux disgrâces de la fortune; mais il eût ardemment désiré réunir autour de Jésus une cour digne de lui, l'environner de cet éclat qui, seul, pouvait annoncer la Majesté divine, selon les fausses opinions des hommes, et prodiguer en son honneur tous les biens et tous les trésors de la terre.

Ses intentions ne purent être accomplies, parce que telle n'était pas la volonté du ciel. Il n'avait qu'une misérable cabane pour loger le Souverain Maître de l'univers, et, pour le nourrir, que les produits d'une étroite industrie. Nul de nous ne pourrait concevoir tout ce que dans cette position son affection pour l'Enfant divin lui imprima d'activité,

afin qu'il pût prévenir ses besoins et fournir à sa subsistance. Il ne fut aucun genre de travail dont il ne se montrât capable; rien ne put répugner à son zèle.

Vous souvenez-vous qu'un prince impie et ambitieux, entendant parler de la naissance de celui que l'on proclamait le libérateur d'Israël, et qu'annonçaient depuis quelque temps aux nations d'incontestables prodiges, se surprit à trembler sur son trône, et, pour se guérir de la peur, résolut d'étouffer au berceau le concurrent qu'il redoutait? Déjà les ordres les plus barbares sont donnés, et les mesures les mieux concertées sont prises pour leur exécution. On peut prévoir que c'en est fait de Jésus, et qu'il n'échappera point à la mort à laquelle sont dévoués tous les nouveaux nés de son âge. Un tel exemple de cruauté n'avait encore été donné par personne; mais les plus épouvantables forfaits ne coûtent rien à certaines ambitions, et la soif de régner est telle que trop souvent elle ne se désaltère que dans des flots de sang.

Laissez-vous, ô mon Dieu! s'éclipser à son aurore le soleil de vos miséricordes? Abandonnez-vous l'innocence à l'oppression, et permettez-vous le triomphe du crime? Ismaël était sur le point de rendre le dernier soupir dans le désert (48); vous entendîtes les pleurs de sa mère : vous prîtes pitié de son état, et un ange vint, mandé par vous, essuyer les larmes d'Agar, et retenir l'âme d'Ismaël toute prête à s'envoler dans l'éternité. L'unique rejeton du sang de David, livré à la fureur d'une reine atroce, allait tomber sous le fer qui avait moissonné les restes de sa famille. La piété de Josabeth, aidé de vos secours, déroba le jeune prince au sort cruel qui lui était réservé, et lui trouva, dans votre temple, un asile assuré. Aujourd'hui votre providence veillerait-elle avec moins de sollicitude sur cet enfant, artisan de la réconciliation du genre humain avec le ciel, objet des espérances de l'univers, auteur du salut des hommes? Non, sans doute, quelque inévitable que semble l'orage qui menace la tête de Jésus, il ne périra point : sa mission n'est pas encore accomplie..... Joseph est instruit des desseins d'Hérode; on peut se reposer du reste sur sa tendresse.

En effet, à peine l'ange du Seigneur l'a-t-il averti et engagé à s'enfuir en Egypte, qu'il obéit sans balancer. Emportant le dépôt que Dieu lui a confié, et suivi de son auguste compagne, il va le cacher à travers mille périls, et malgré d'incroyables fatigues et de souffrances indicibles, dans la terre étrangère. Là, toujours préoccupé de ses alarmes, il ne cesse de veiller sur lui jusqu'à ce que la tempête entièrement apaisée, et le calme rétabli, il reçoit de l'Eternel de nouveaux ordres pour son retour.

Tels devraient être les sentiments de tous les pères envers leurs enfants : et la nature,

aidée de la grâce, ne leur en inspire pas de moins généreux. Mais, hélas! quelle dureté ne remarquons-nous pas chez la plupart! On dirait qu'ils n'ont donné le jour à ces faibles et innocentes créatures que pour les laisser bientôt périr de misère, ou du moins pour en faire des malheureux. Non-seulement ils se refusent aux soins et aux sollicitudes nécessaires pour pourvoir à leur subsistance, mais ils vont jusqu'à dissiper en dépenses folles leur propre héritage : le jeu, le luxe, la débauche, voilà leurs dieux. Ils leur sacrifient tout sans songer qu'aux yeux de la morale et de la raison, ils ne sont que les usufructiers de leur fortune, et qu'ils ne peuvent disposer de cet usufruit lui-même que dans l'intérêt de la famille. Voyez aussi quelle injuste partialité préside à leurs affections! Ils se livrent, sans autres motifs que leur goût, leur humeur, leurs préventions injustes, à de cruelles aversions envers certains de ceux auxquels ils ont donné l'existence, aversions qui se manifestent par l'injuste sévérité de leurs manières, la brusquerie de leurs paroles, la colère de leurs reproches, la violence de leurs traitements, l'indignité de leurs procédés; tandis qu'on leur reconnaît pour quelques autres une ridicule tendresse, dont l'excès atteste le peu de fondement, et qui n'est qu'une inconcevable faiblesse. Ceux-ci sont le constant objet des caresses qu'ils leur prodiguent sans raison, de mille complaisances funestes et d'une indulgence coupable, et bien plus funeste encore. Ils ne semblent vivre et respirer que pour eux; ils entassent sur la tête de ces enfants privilégiés tous les biens, tous les honneurs dont il leur est possible de disposer. Non contents d'épuiser en leur faveur toutes les libéralités dont une loi qui serait injuste, si elle n'était la sanction nécessaire de l'autorité paternelle, leur laisse le libre exercice, ils ont recours à mille moyens détournés pour en excéder les termes, pour en frauder les prescriptions. Chez quelques autres, quelle indifférence étrange, plus inexplicable encore que ne le serait leur haine! Ils ne la portent point peut-être jusqu'à l'insouciance des dangers qui menacent une vie dont ils sont les auteurs; mais ils ne prennent aucun souci de l'innocence de leurs pauvres enfants..... Peu leur importe qu'elle soit exposée aux plus grands périls, à l'invincible attrait des occasions, à la séduisante amorce des plaisirs, à la contagieuse impression du mauvais exemple. Ils ne cherchent point à les prémunir de bonne heure contre tous ces écueils, en leur donnant une éducation chrétienne, l'habitude de saintes pratiques, de salutaires instructions; non, sans doute. On dirait que des détails tels que ceux-là sont indignes de leur paternité; et c'est beaucoup encore quand ils songent à se décharger de ces devoirs sur des maîtres mercenaires, presque toujours mal habiles, ou trop peu

(48) Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar.

intéressés au succès d'un ouvrage qui demanderait l'emploi de tout leur temps, le concours des plus vives lumières.

Des mères chrétiennes ne s'occupent de leurs filles que pour leur inspirer le goût des frivoles parures, des ajustements immodestes, du luxe et de la vanité. Elles les mènent par la main jusqu'au bord de l'abîme, où leur vertu doit faire naufrage. Elles assistent, pour ainsi dire, à la dernière lutte que cette vertu mourante soutient contre l'ennemi, et elles n'en conçoivent aucune alarme; heureuses encore, lorsque, par leurs applaudissements et leurs exemples, elles n'autorisent point une imprudente témérité, précurseur d'une défaite honteuse!

Peut-être devrais-je saisir cette occasion de rappeler aux parents leurs devoirs, ces devoirs sacrés auxquels il ne leur est permis de manquer qu'en renonçant à cette auguste qualité de pères et de mères qu'ils tiennent du ciel, et dont, à juste titre, ils se montrent si fiers? Peut-être ferais-je bien de m'étendre plus longtemps sur leurs déplorables désordres; mais je laisserais mon sujet trop loin de moi, et il est temps d'y revenir.

Un sentiment qui peint admirablement la tendresse, c'est la douleur que ne manque point de causer l'absence de l'objet aimé. Gardons-nous bien d'omettre un trait de ce genre, que nous fournit la vie de saint Joseph. Il lui est si glorieux d'une part; de l'autre, il renferme pour nous de si utiles leçons que nous ne nous pardonnerions pas un oubli de ce genre. Vous souvenez-vous, chrétiens auditeurs, de ces trois jours que Jésus, encore enfant, passa dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue, à l'insu de son cher conducteur, désolé de l'avoir perdu.

Il me semble voir l'épouse du Cantique des cantiques qui, étonnée de ne point retrouver le bien-aimé de son cœur au lieu où elle avait l'habitude de le voir et de l'entretenir, sort avec l'empressement le plus vif pour le chercher dans toute la ville, sur les places publiques, aux abords de toutes les avenues; elle le demande à tous ceux qui veillent autour des remparts; son âme nage dans la douleur, mille perplexités l'assiègent; elle ne connaît plus le repos; mais voilà qu'après bien des alarmes, après bien des recherches infructueuses, elle l'aperçoit tout à coup dans la foule. Elle vole aussitôt à lui, elle s'attache à ses pas, elle ne le perd pas un seul instant de vue, et se promet de ne plus le quitter (49).

L'Esprit-Saint, en inspirant de semblables

(49) « La paraphrase du P. Dessauet des premiers versets du chapitre III du Cantique des cantiques est bien terne, quand on la compare même à la traduction latine de cette œuvre.

In cubili meo, in noctibus quæsi vi quem diligit anima mea: quæsi eum, nec inveni eum.

Surgam nunc et circuibo civitatem, per plateas et per loca lata quæram quem diligit anima mea: quæ-

tableaux à l'auteur de cette admirable poésie, a-t-il voulu nous donner l'idée des sollicitudes de saint Joseph dans une position analogue? Ah! qui pourrait exprimer tout ce qu'il éprouva de peines et de troubles au moment cruel où, regardant autour de lui, il s'aperçut que l'enfant de la régénération lui manquait. Quels reproches ne s'adressa-t-il pas à lui-même sur sa négligence ou son inattention. Il sentait toute l'énormité de la perte qu'il venait de faire; et dans sa douleur il se l'imputait à crime. Quels mouvements ne se donna-t-il pas pour retrouver le Fils de Marie? Sa désolation est telle qu'il ne peut en rendre l'expression, et qu'il faut que sa noble épouse en devienne, en quelque sorte, l'interprète. A peine, en effet, Jésus lui est-il rendu, qu'elle s'empresse de lui faire sur son absence les plaintes les plus tendres, et qu'elle lui apprend qu'elle et son père ont été, tant qu'il n'était point avec eux, plongés dans le chagrin le plus violent; qu'ils se sont engagés l'un et l'autre dans les recherches les plus douloureuses. *Ego et pater tuus dolentes quærebamur te.* (Luc., II, 48.) Je vous laisse à penser, mes chers auditeurs, combien cette circonstance étrange dut augmenter la vigilance des saints époux; combien elle dut exciter leur zèle; car, quel qu'eût été le plaisir du retour, ils ne voulaient plus s'exposer à l'amertume de l'éloignement.

Epouses de Jésus-Christ, vous êtes parvenues trop avant dans les voies de la vie intérieure, pour ne point comprendre l'épreuve à laquelle Jésus voulut mettre la tendresse de son père. Quelquefois il en réserve de pareilles à de saintes âmes, pour ranimer leur ferveur et faire éclater leur fidélité. Quelquefois, au moment même où il leur prodigue les plus ineffables consolations, au moment où il répand sur elles les plus vives lumières, il s'échappe à leur ardeur, il s'éclipse, il se dégage des liens du plus tendre amour, et ne laisse pour quelques instants dans leur cœur qu'un vide affreux où règnent les ténèbres, les soupirs et la plus profonde tristesse.

Heureuses alors ces âmes fidèles, si, sensibles comme Joseph à la porte de Jésus, elles le rappellent par leurs désirs et par leurs larmes! Heureuses si, se reprochant son éloignement comme l'effet de leur tiédeur ou de leur indifférence, elles rallument, au foyer de leurs regrets et de leurs saints empressements, les flammes d'une charité parfaite! Jésus-Christ alors ne tarde guère à déchirer le voile sous lequel il se tenait caché, et à reparaitre à leurs yeux plus généreux qu'auparavant, plus bienfai-

sivi eum et non inveni ipsum.

Invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem quibus dixi: Num quem diligit anima mea vidistis?

Cum paulatim transissem ab eis, tunc inveni quem diligit anima mea: apprehendi eum, et non dimittam eum, donec introducam eum in domum matris meæ et in cubiculum genitricis meæ.

sant, plus aimable. Heureuses même les âmes infidèles que la passion et le tourbillon des plaisirs ont égarées loin du berceau du Seigneur ! Heureuses si, ramenées par la douleur et par le repentir, elles reprennent enfin les voies qui conduisent à la perfection chrétienne ! Jésus-Christ a promis d'apprécier leur retour, d'essuyer leurs larmes, et de leur rendre ses faveurs jusqu'à exciter la jalousie des justes.

Rapprochons maintenant, mes chers auditeurs, les principaux traits de la vie du saint que nous avons admiré, et considérons-en l'ensemble d'un point de vue qui nous fasse ressortir les derniers traits de ce tableau.

Quelle pensez-vous qu'a dû être la fin d'une vie si parfaite et si sainte, terminée au sein d'une famille la plus sainte et la plus parfaite qui jamais ait paru sur la terre ? Avec quelle tranquillité le bienheureux Joseph ne vit-il point arriver la dernière heure de son existence, dernière heure qui nous paraît si terrible, à nous misérables pécheurs ! Et que verrait-il, en effet, au delà de ce monde qui ne fut pas pour lui un sujet de consolation et de joie ? Il meurt entre les bras de Jésus, après avoir rempli envers lui les devoirs du père le plus tendre ; il meurt sous les yeux de Marie dont il fut le fidèle époux ; il meurt, après avoir justifié le choix le plus honorable de la Providence par la plus profonde humilité. Une couronne de gloire, une félicité éternelle doivent être sa récompense. Ce sont les ardeurs de la charité qui consomment cette nouvelle victime sur l'autel des holocaustes. Chrétiens, envions le bonheur d'une aussi sainte mort ; mais rappelons-nous sans cesse qu'elle a été le fruit de la pureté et de l'innocence des mœurs, de la docilité à obéir à la voix de Dieu, de la félicité à remplir les devoirs qu'il avait prescrits. Prenons le grand saint Joseph pour notre modèle et notre protecteur. Animés par ses exemples et aidés par sa puissante intercession, nous aurons le bonheur de mourir comme lui dans les embrassements du Seigneur. Ainsi soit-il !

IX. PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS.

Infirma mundi elegit Deus, ut fortiora confundat.
(I Cor., I, 27.)

Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort.

Les plus faibles instruments sont entre les mains de Dieu les plus propres à servir les intérêts de sa gloire, et il prend plaisir à les employer, quand il veut faire éclater la puissance de son bras. C'est ainsi qu'il opposa jadis à l'orgueil de Nabuchodonosor et à l'impiété des Antiochus, des enfants que les supplices les plus affreux ne firent point fléchir devant l'idole ; aux armes terribles de Goliath, la fronde d'un berger qui rétablit l'honneur de sa nation gravement compromis ; au débordement des conquêtes d'Holopherne, le bras d'une femme qui sauva Béthulie prête à tomber au pouvoir

du vainqueur ; aux efforts réunis de l'idolâtrie et des puissances de la terre, la parole de douze pauvres pêcheurs qui, sur les débris du paganisme universel, établirent les fondements du culte d'un seul Dieu ; aux fureurs des Néron et des Dioclétien, la constance du sexe le plus faible et le plus délicat, constance qui, sans s'ébranler, épuisa toutes les inventions de la cruauté la plus inouïe, et réduisit à l'impuissance toutes les tortures du fanatisme.

A ces traits admirables de la puissance divine, ajoutons un dernier trait, celui que nous rappelle la solennité de ce jour.

Rome venait d'exercer contre les chrétiens la plus sanglante persécution ; les cendres des martyrs étaient amoncelées sur ses places publiques, et la terreur retraçait à tous les esprits l'image affreuse de la mort, lorsqu'Agnès apparut sur ce théâtre dégoûtant, pour y disputer la couronne éternelle ; et elle la remporta avec tant de gloire, que son nom devint célèbre dans toutes les nations. On essaya, si jeune encore, de la séduire par tout ce que l'espérance a de plus flatteur, de l'effrayer par tout ce que les supplices ont de plus terrible. Vaines tentatives ! la vierge chrétienne fut inébranlable. Combien de bouches éloqu岸tes ont déjà célébré et ses combats et ses victoires ! J'ose mêler ma faible voix à ce concert de louanges et de bénédictions ; j'ose, à mon tour, faire retentir les voûtes sacrées de ce saint temple du bruit des hauts-faits de cette héroïne. Chrétiens, n'attendez de moi ni ces paroles puissantes qui bouleversent les cœurs, ni cette magie du discours qui subjugué les esprits. Ces ressources peuvent être une nécessité, quand il s'agit de vanter la vie des héros profanes ; mais ici, nous n'avons ni bassesses à déguiser, ni taches à couvrir ; ce qui fait le sujet de l'éloge d'Agnès n'offre rien que de grand et d'admirable en soi : c'est une vertu à l'épreuve des plus puissants attraits de la séduction, supérieure aux tentatives les plus terribles de la tyrannie.

Un exemple aussi éclatant de force et de courage dans un âge aussi tendre, dans un sexe aussi faible, fut produit alors pour établir au centre de l'empire du mensonge le trône de la vérité. Je vous le demande, mes chers auditeurs, quand fut-il opportun d'en rappeler le souvenir plus que dans ce malheureux siècle où l'hérésie, l'impiété et le libertinage réunissent toute leur puissance contre l'innocence et la foi du petit nombre de disciples de mon Dieu, que le torrent n'a point encore entraînés ?

PREMIÈRE PARTIE.

Rome, victorieuse de l'univers alors connu, avait attiré à elle toutes les richesses des nations qu'elle avait subjuguées ; mais elle avait adopté leurs dieux, et par conséquent hérité de leurs vices ; car, dans ce temps de corruption, chaque vice était une divinité.

Toutes les passions frémissaient à la fois dans sa vaste enceinte : la haine avec ses pigres et ses ressentiments, l'envie avec ses fureurs et ses excès, l'injustice avec ses fraudes et ses déprédations, l'ambition avec ses intrigues et ses tumultueux mouvements, le luxe avec ses fastes et ses prodigalités, le libertinage avec ses débauches et ses déportements, la superstition avec ses délires et ses extravagances.....que saisis-je encore ?

Au milieu de cet épouvantable chaos et des désordres de cette corruption générale, s'élevait une jeune vierge à l'ombre de la piété et dans une des maisons des plus distinguées de la capitale du monde. Dieu la destinait à donner à un peuple, amateur du merveilleux, un de ces spectacles que sa toute-puissance produit souvent dans l'intérêt de la religion chrétienne, dont il voulait que Rome devint le centre, comme elle était le centre de l'erreur. Cette vierge, mes chers auditeurs, c'était cette illustre Agnès dont l'Eglise aujourd'hui honore la mémoire.

A l'éclat de la naissance elle joignait la vivacité de l'esprit, les sentiments du cœur, les agréments de la figure, à un degré de perfection propre à attirer tous les regards, à exciter l'étonnement. Une sainte famille était constamment occupée à orner son âme de toutes les vertus chrétiennes, et la grâce secondait admirablement, d'une part, les heureuses dispositions du sujet, de l'autre, les soins de tous les jours qu'on se donnait pour les cultiver.

Jugez de la docilité de l'élève et de la capacité des maîtres par les progrès qu'en peu de jours fit Agnès dans la science des saints. A peine avait-elle atteint sa treizième année, et déjà l'on remarquait en elle cette maturité de jugement, cette force d'âme, cette fermeté de résolution que donnent l'âge, l'étude et l'expérience ; déjà la divine Providence ne craint point de faire montre d'un ouvrage qui ne devrait être encore qu'ébauché, selon le cours ordinaire de la nature, mais qui a reçu de la main de Dieu même cette perfection qui constitue les chefs-d'œuvre. Je ne vous ferai pas attendre plus longtemps les intéressants détails dans lesquels vous trouverez tout à la fois et à vous instruire et à vous édifier.

Le fils du gouverneur de Rome (son nom était Procope) aperçoit par hasard la jeune Agnès. Il est frappé de sa beauté, que relèvent toutes les grâces d'un maintien modeste, d'une candeur naïve, d'une innocente simplicité. Partout il porte le trait funeste dont il est blessé, et Agnès est l'objet de toutes ses recherches comme celui de toutes ses pensées. La voilà donc exposée à tous les dangers, à cet âge qui ne les connaît pas, et au milieu des scandales d'une ville idolâtre et licencieuse, à cet âge qui est susceptible de toutes les impressions, sur une pente rapide qui domine un abîme sans fond ; à cet âge encore timide et faible, qui ne fait que des pas mal assurés et des chutes

fréquentes ; parmi les objets les plus séduisants, à cet âge que la fougue des passions entraîne et que le caprice domine ; au centre des illusions et des erreurs, à cet âge sans expérience et sans raison, si facile à prendre le change entre le bien et le mal ; dans une mer d'ivresse et d'enchantements, à cet âge qui ne s'occupe que du présent, qui est oublieux du passé, et qui ne songe point à l'avenir ; environnée enfin de tous les écueils contre lesquels la vertu vient presque toujours faire naufrage, à cet âge que les ténèbres accompagnent, qui se montre ennemi des conseils, qui se livre à une aveugle présomption.

Quelle étrange et malheureuse situation ! Qui de vous ne tremble pas pour l'innocence de cette faible créature, quelque bien née qu'elle soit, quelques principes d'éducation qu'elle ait reçus, surtout si vous songez à toutes les extrémités auxquelles peut recourir la passion aveugle d'un jeune seigneur, entreprenant par caractère, accrédité par l'éclat de son rang, enhardi par l'état de sa fortune, et prévenu en faveur de son propre mérite.

Cependant, quoique épris d'un fol amour pour la vertueuse Agnès, Procope n'annonce d'abord que des vues honnêtes et respectueuses, ménagements délicats, à l'aide desquels, tout en semblant rendre hommage à la vertu, la passion ne s'insinue qu'avec plus de force, et se prépare de plus faciles succès. Si le bonheur d'une alliance légitime est le seul but auquel il aspire, il n'ose encore en adresser lui-même la proposition à l'objet de l'inclination la plus tendre ; il en confie le secret à la prudence d'un ami discret, entre les mains duquel il remet les intérêts de son cœur ; et cette intrigue est conduite avec tout le zèle du dévouement le plus absolu.

Si vous jugez avec les yeux de l'orgueil et de l'ambition le plan de l'établissement offert à la jeune Agnès, combien ne le trouverez-vous pas avantageux pour elle ! Le triple attrait de la fortune, des honneurs et du plaisir est là. Quelle source inépuisable de tentations ! et cependant aucun autre moyen n'est négligé pour séduire une vierge encore sans expérience. On vante sa beauté, dont une conquête brillante est déjà le premier trophée ; on l'entretient, avec tout l'art de la flatterie, de cet aimable seigneur qu'elle a soumis à son empire ; on lui parle du rang, de la naissance, des nobles qualités de son esclave ; en même temps on lui redit ces maximes empoisonnées que le monde fait retentir depuis le commencement des siècles, avec tant de succès aux oreilles de la jeunesse : la vie n'est faite que pour les jouissances, lui dit-on, et ces jouissances elles-mêmes ne sont que le partage du printemps de la vie. Hâtez-vous donc de profiter de vos belles années, hâtez-vous ; le temps fuit, et bientôt viendra pour vous la malheureuse époque des peines et des ennuis.

A l'appui de ces discours des dons sont offerts, objets trop dangereux auxquels une im-

prudente reconnaissance attache trop souvent le prix de la vertu. En un seul mot, le poison le plus subtil de la corruption coule à pleins bords ; et, si la jeune Agnès conserve assez de force pour en repousser encore la coupe enchanteresse, présentée par une main étrangère, en aura-t-elle assez pour se combattre elle-même ?

L'amour-propre est, hélas ! si puissant sur nos cœurs ! Nous sommes nos plus cruels ennemis. Ainsi, l'imagination exaltée d'Agnès doit se repaître de mille chimères : tout, jusqu'à sa piété, peut concourir à l'égarer. L'espérance de convertir à Jésus-Christ un époux idolâtre, dont l'exemple peut devenir si entraînant ; l'espérance non moins flatteuse de détourner, nouvelle Esther, les maux dont une tyrannie cruelle se fait un jeu d'accabler les chrétiens : cette espérance, elle a dû l'entrevoir dans les projets dont on la berce, et que n'a-t-elle pas de précieux pour un cœur animé du zèle de la religion divine, dont l'établissement rencontre tant d'obstacles de la part des hommes ! Ah ! cette épreuve serait trop forte pour une vertu ordinaire, même longtemps soutenue, si la grâce ne venait au secours de l'humaine fragilité ; et cependant voyez au milieu des assauts d'une tentation si bien ménagée, voyez un enfant faire éclater le plus généreux désintéressement, la plus noble fierté, le plus grand calme des passions dont puisse jamais être capable la froide vieillesse ou le courageux âge mûr.

O puissance de cette religion de Jésus-Christ ! elle triomphe en employant la faiblesse même de toutes les machinations de l'esprit infernal. Dira-t-on, pour diminuer la gloire de ce triomphe étonnant, que, trop jeune encore, Agnès ne pouvait connaître le prix des avantages qui lui étaient offerts, et qu'un aveugle préjugé faisait toute sa vertu. Je sais bien quelle est l'injustice du monde ; vil satellite de toutes les passions, il aime bien mieux penser que vous n'en avez pas, que de vous concéder l'honneur d'en avoir triomphé... Eh bien ! soit ; non, Agnès ne connaissait pas le prix de ces avantages, dont les dames romaines de cette époque faisaient, en quelque sorte, leurs idoles, dans lesquels leur vanité puisait cet éclat, cette variété d'ornements dont elles se paraient pour attirer tous les regards et pour plaire, qui fournissaient à leur vie si voluptueuse les moyens d'aiguiser sans cesse leur goût pour des plaisirs émués par de continuelles jouissances, à leur ambition le nerf de ses perpétuelles intrigues, à leur faste orgueilleux les ressources nécessaires pour faire face à ses étonnantes profusions. Non, elle ne savait pas qu'ils pussent servir à de pareils usages, ou plutôt qu'on pût en faire un aussi étrange abus ; elle gémissait au contraire sur cette effrayante démoralisation ; elle en était la censure vivante, si cette expression m'est permise : car, quoique élevée au sein d'une famille non moins bien partagée sous le rapport de la fortune que sous celui de la

naissance, elle s'y tenait enfermée avec soin comme dans une retraite sacrée, elle n'y était occupée que de ses devoirs, toujours prête à obéir aux volontés des auteurs de ses jours. Ses entretiens étaient modestes, sa nourriture était frugale, sa manière de vivre était simple. Mais, si elle ignorait le prix que le monde attache à des biens qui n'en ont que l'apparence et le nom, qui coûtent tant de soins et donnent tant d'inquiétudes, dont la conservation est exposée à tant de contre-temps imprévus, qui échappent au moment où l'on croit les saisir, objet des convoitises de l'envie, des dissipations de la vanité, des appétits dévorants du luxe, elle avait appris à connaître les biens véritables, ceux de l'éternité. Elle appréciait ceux-là tout ce qu'ils valent. Ils étaient l'unique objet des désirs de son jeune cœur, et elle espérait y avoir part un jour sur la foi des promesses de son Dieu : pour tout le reste elle le méprisait.

Eh ! qu'est-ce en effet que ce pompeux étalage de rang, de dignités, de fêtes, de plaisirs que présente le monde aux yeux de celui qui contemple les pompes du ciel, et qui entrevoit le trône radieux sur lequel il est appelé à s'asseoir un jour pour régner éternellement ? Qu'est-ce que tout cela, si non une brillante vapeur que le moindre souffle dissipe, un vain songe qui s'évanouit au réveil, une lueur fugitive, un éclair de fausse joie ? Qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses offert à la cupidité pour celui qui compte sur la munificence d'un Dieu libéral ? Qu'est-ce que tous ces spectacles bruyants pour celui qui s'attend à être inondé dans la paix de la céleste Jérusalem d'un torrent de délices, telles que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu, que l'esprit de l'homme n'a jamais conçu rien qui pût lui en fournir l'idée ? Ce ne sont, mes chers auditeurs, que de frivoles et passagers amusements, que les délires de l'illusion.

Tout enfant qu'elle était, Agnès fut capable d'établir le contraste que je viens de vous retracer, et de faire un choix. Ne voyant rien ici-bas qui pût balancer dans son estime les sublimes objets de ses croyances religieuses, son âme s'était élevée à travers tout ce qui avait été créé pour se perdre dans les abîmes de l'éternité ; et de là, comme du haut d'un roc dominant sur la surface des flots qui, impuissants contre sa masse imposante, viennent mugir et se briser à ses pieds, elle bravait les tempêtes du monde et les fureurs de l'impiété.

Rome, si féconde en tout genre de mérite, avait produit des philosophes, des orateurs célèbres, qui, aidés des simples lumières de la raison, avaient reconnu le néant de ce qu'on appelle fortune. Ils avaient entrevu comme dans le lointain quelque chose de bien plus digne d'exciter la noble ambition du cœur de l'homme. Ils avaient fait de belles apologies de la vertu, ils s'étaient élevés avec force contre les désordres des passions et les excès de la cu-

pidité. Leurs livres contiennent d'excellents préceptes de morale ; mais ce n'était là que de brillantes étincelles lancées par intervalle au milieu des ténèbres d'une nuit obscure. Ces mortels fameux sont semblables à un architecte qui édifierait d'une main, et qui détruirait de l'autre. S'ils découvraient aux humains leurs misères, ce n'était que pour les rendre plus misérables encore, par cela même qu'ils leur ouvriraient les yeux sur leur pitoyable état, et qu'ils ne leur donnaient que de faibles motifs ou d'impuissants moyens d'en sortir. Mais, comme on vit autrefois le jeune Daniel s'asseoir sur le tribunal d'Israël, juger la justice elle-même, et étonner le peuple par la prudence et l'intégrité de ses arrêts, ainsi Rome vit tout-à-coup paraître sur la scène un enfant de treize ans, qui redresse les écarts de ses plus beaux génies, qui étend toutes leurs découvertes, qui éclaireit tous leurs doutes, qui fixe leurs incertitudes, et qui trace à tous les mortels une route sûre et lumineuse, aboutissant au véritable bonheur. Les leçons de sa sagesse ne sont encore que des confidences peu nombreuses ; mais bientôt le dépit causé par une résistance, à laquelle on était loin de s'attendre, les fait éclater à la gloire d'Agnès et à l'avantage de la religion.

Une passion violente s'irrite, en proportion des obstacles qui la traversent. Procope, qui pouvait prétendre à l'alliance des femmes les plus distinguées de l'empire romain, ne put voir qu'avec douleur et surprise la fierté avec laquelle Agnès dédaigna l'offre de son cœur. Cependant, il voulut recourir à une dernière tentative ; il voulut présenter lui-même et ses hommages et ses vœux. Il recherche avec avidité l'occasion d'une entrevue d'où dépend toute la félicité de son existence future. La solitude rigoureuse à laquelle s'est astreinte la vierge chrétienne, rend cette recherche difficile. Mais est-il rien d'impossible aux fermes volontés d'un grand ? De criminelles et lâches complaisances ne sont-elles point toujours disposées à prévenir jusqu'à leurs moindres désirs, fût-ce même au préjudice de la vertu ? Un jour, au moment où elle se croit seule, Agnès voit tomber à ses pieds ce chevalier romain dont on lui a vanté l'alliance, dont on lui a peint les sentiments ; et c'est lui-même qui en devient alors l'interprète ; c'est lui qui lui ouvre son cœur de la manière la plus touchante, et qui déploie tous les charmes de l'éloquence la plus passionnée ; pour lui exposer les motifs impérieux d'une démarche aussi téméraire. La douleur est dans ses regards, ses paupières sont baignées de pleurs, sa voix est entrecoupée par les sanglots qui s'échappent du fond de sa poitrine ; la plus grande agitation se dessine dans tous ses traits. Quelle situation ! et que peut faire Agnès ? Elle n'a de ressource que sa vertu, et sa vertu lutte péniblement contre sa sensibilité. Que vois-je ! Elle paraît attendrie, en effet.

L'amour dont elle brûle égale au moins celui qu'on lui témoigne ; que dis-je l'amour ? Ah ! ne confondons point cette passion aveugle et déréglée, que la beauté de notre ange a malheureusement excitée dans l'âme de l'infortuné Procope, avec la flamme pure et chaste dont elle brûla toujours pour son Dieu, dès que la religion lui en eut révélé les admirables perfections. Les expressions ne manquent pour vous peindre les transports auxquels elle se livre à la vue de ceux dont elle est l'objet. Presque hors d'elle et s'abandonnant à tout l'enthousiasme du zèle qui l'anime, avec quelle effusion de cœur elle loue l'incomparable beauté de l'époux qu'elle s'est choisi ! comme elle exalte ses amabilités, comme elle publie ses magnifiques promesses, comme elle vante les gages précieux qu'elle a reçus de son amour ! Tout, dans le jeu de sa physionomie, dans ses gestes, dans son langage, retrace les mouvements d'un cœur à jamais engagé ; tout reproduit les protestations d'une foi donnée pour toujours. Quelle entrevue désespérante pour Procope, qui reconnaît Agnès si éperdument éprise, et qui ignore l'objet de tant d'amour ! Convaincu qu'il a un rival heureux, il se retire couvert de honte et de confusion, et l'âme en proie à la plus noire jalousie. Bientôt sa santé s'altère ; il ne vit plus ; il languit sur cette terre de douleurs, et ses yeux s'ouvrent à peine au jour qui voudrait l'éclairer encore.

Sempronius, instruit du sujet des chagrins de son fils, se promet d'en tarir la source, afin d'en prévenir les suites. Tout l'y engage en effet : l'honneur, la tendresse, la vanité même. Il se flatte de réussir aisément ; eh ! comment lui résisterait-on ? sa fortune, son rang, la faveur du souverain, ne sont-ce point autant de garants du succès ?

O trop fatal amour d'un fils ! ô faiblesse d'un père, hélas ! mille fois plus fatale encore ! à quelles épreuves allez-vous mettre l'innocence !

Déjà Rome tout entière a les yeux ouverts sur un combat aussi singulier. L'idolâtrie ébranlée par la religion de Jésus-Christ en redoute le contre-coup ; et le christianisme en appelle l'issue de tous ses vœux.

Sempronius, qui n'a pu être insensible à l'affront du refus fait à son fils, affront qui rejaillit sur lui, n'a pu s'empêcher aussi d'admirer la grandeur d'âme de celle qui en est l'auteur ; car les Romains, quoique dégénérés, estimaient encore les nobles sentiments, et applaudissaient aux belles actions. Jugeant donc qu'une jeune fille capable de tant de résolution avait dû regarder comme suspectes, comme portant l'empreinte d'une passion téméraire, des démarches qui n'étaient point encore avouées par l'autorité paternelle, il vint les renouveler lui-même auprès de la vertueuse Agnès ; et dans cette Rome qui dans les jours de sa gloire n'avait de spectacle que

celui de vainqueurs triomphants, traînant attachés à leurs chars les généraux, les rois et les dépouilles de la terre, on vit alors (combien la scène était changée!) un enfant, la faiblesse même, forcer ce qu'il y avait de plus grand dans cette ville superbe à tomber à ses pieds; on vit le gouverneur de la capitale du monde, le ministre d'un empereur romain se réduire au rôle de suppliant, sans que ses sollicitations puissent trouver accès auprès de celle qu'il obsède.

Cependant, combien un grand seigneur, un homme aussi puissant, est dangereux au milieu de cet appareil, de ce cortège qui l'environne; lorsqu'il sourit, lorsqu'il flatte, lorsqu'il prie! et qu'il est redoutable, lorsqu'entouré de ses gardes et de ses lieutenants il couvre son front de sombres nuages, il fait gronder son tonnerre, et éclater sa foudre prête à frapper.

Tel se montre alternativement Sempromius aux yeux de la timide Agnès, dominé qu'il est par un excès de complaisance pour un fils qui lui est trop cher; et la timide Agnès n'est ébranlée ni par la magnificence des promesses ni par la terreur des menaces. Malgré tout cet appareil imposant, ses résolutions demeurent immuables; et, pour s'épargner de nouvelles sollicitations et de nouveaux tourments, elle déclare hautement et sans aucun détour, que Jésus-Christ est l'époux auquel elle a voué une inviolable fidélité; elle annonce tout ce qu'il est dans son opinion, et elle met un tel prix dans son alliance, qu'elle dédaignerait même les Césars.

Jugez de la surprise du préfet humilié, et dites-moi quelle dut être à ses yeux une religion capable d'inspirer à un enfant des sentiments si généreux! Oh! sans doute, si de misérables préjugés n'eussent fasciné son esprit, à ces traits admirables de sagesse, de force et de sainteté, il eût reconnu l'empreinte de la Divinité elle-même; et en effet, une conduite pareille de la part d'Agnès ne peut être considérée que comme une des plus sublimes opérations de la grâce. Toutefois, mes chers auditeurs, nous devons y admirer aussi les fruits précieux de cette pieuse éducation qu'elle avait sucés, pour ainsi dire, avec le lait. Les premiers principes de morale qui nous sont inculqués décident ordinairement de nos mœurs à venir. Eh! combien ne devons-nous point, à ce sujet, déplorer les malheurs de ce siècle pervers! Quelle éducation donne-t-on aujourd'hui à cette intéressante jeunesse née au sein du christianisme le plus pur? Hélas! c'est une éducation que j'appellerai équivoque, à raison du singulier mélange des sciences profanes et des doctrines religieuses dont on l'assaisonne; mélange qu'on ménage toujours de manière à ce qu'il soit au goût des passions les plus corrompues. Le monde est le spectacle qu'on lui présente dès ses plus tendres années; c'est le lycée où elle doit s'instruire, et exercer son es-

prit avide de lumières. La connaissance de ses usages et de ses maximes est l'objet de ses premières études; le désir de lui plaire est l'objet de ses premiers soins. Elle bégaye à peine, et on lui suggère des expressions tendres et efféminées, qu'elle répète sans les comprendre; mais dont bientôt son intelligence précoce découvrira toute la portée. On dirige tous ses penchans vers des habitudes que bientôt cependant on sera contraint de lui interdire; on l'environne de tout l'éclat du luxe et de la vanité; on lui apprend les noms et les détails de toutes les fantastiques minuties de la mode; et ce n'est qu'après tous ces préludes ridicules de mollesse et de frivolité que viennent quelques pieux enseignements, quelques règles de bonne conduite, et les préceptes de l'Evangile. Mais tout cela ne fait que glisser sur un cœur qui est déjà le siège des passions naissantes, et ne laisse aucun souvenir dans une imagination préoccupée des vaines doctrines du monde. Les sens sans cesse frappés par des objets à leur portée, ne souffrent plus que l'esprit conçoive ceux de la foi qui sont placés bien au-dessus de la sphère des sens; et puis l'exemple donné par les instituteurs est presque toujours en opposition directe avec la sagesse de leurs leçons. Alors tout ce qu'ils conseillent devient suspect à leurs élèves, auxquels ils n'inspirent plus de confiance, et ceux-ci ne les croient point.

Grand Dieu! quel danger va courir avec de telles mœurs cette pauvre jeunesse, lorsque, dans un âge plus avancé, elle se trouvera jetée au milieu du tourbillon du monde, au milieu de ses enchantements et de ses perfides attraits! et remarquez, en outre, mes frères, que l'on est d'autant plus présomptueux qu'on est plus faible. Avant d'essayer de lutter contre l'ennemi du salut, on veut connaître son adversaire, on veut en être connu; on prête l'oreille à ses discours, on y répond; on reçoit ses caresses, on les rend, c'est-à-dire que l'on se jette de gaité de cœur dans l'incendie, avec l'espérance de n'en recevoir aucune atteinte. Oh! que les hommes sont insensés! ils osent se jouer sur les bords d'un épouvantable précipice pendant les ténèbres de la nuit la plus obscure, et ils sont sans terreur. Parlons sans figure. Ils imaginent qu'ils peuvent lâcher la bride à toutes les passions, et les réprimer ensuite à leur gré. Chrétiens auditeurs, une imprudence pareille est toujours l'avant-coureur du désordre; et l'expérience si malheureuse que, dans tous les siècles, on a faite de cette vérité, fait, elle seule, l'apologie des sages précautions que prit la vertueuse Agnès, pour défendre son innocence. Ce fut dans le recueillement de la retraite, dans l'image toujours présente des grands objets de la foi, dans l'exercice de la prière et de la pénitence, qu'elle puisa les armes victorieuses qui garantirent sa fidélité contre toutes les tentatives de la séduction. Ces mêmes armes la firent triompher de tous les efforts de la tyrannie et de

la cruauté : car le monde, après avoir essayé de la corrompre par tout ce que ses vanités ont de plus flatteur, employa, pour dompter sa fermeté inébranlable, tout ce que la crainte a de plus terrible.

Le récit de toutes ces horreurs deviendra le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Pour vaincre la sainteté d'Agnès, on eut recours d'abord à la terreur des menaces ; aux menaces succédèrent la honte et l'opprobre ; à l'opprobre les tortures les plus cruelles. C'est ainsi que l'on en vint par degrés jusqu'aux derniers excès, afin de réduire par la violence, et qui, mes bien chers auditeurs ? je le répète, un enfant de treize ans, que l'on n'a pu gagner par toutes les voies de la douceur et de l'insinuation !

Soutenez, ô mon Dieu ! la faiblesse d'un âge aussi tendre au milieu des horreurs qu'on lui prépare. Votre gloire s'y trouve intéressée. Il s'agit du triomphe de votre religion.

C'en est donc fait, l'arrêt est porté. Le ressentiment, causé par le dépit, soutenu par le pouvoir, en a sanctionné l'injustice : il saura bien suggérer tous les moyens d'exécution. Il faudra qu'Agnès sacrifie cette vertu dont elle s'est montrée si jalouse à une infâme idole ; il faudra que sur les autels du paganisme, elle offre un sacrilège encens, ou qu'elle endure les traitements les plus rigoureux. Déjà, satellites de la tyrannie, des lieutenants barbares ont entraîné la victime jusque dans le temple de Vesta. Déjà un juge impie, chargé de venger à la fois et l'injure du gouverneur et celle des dieux de Rome, a parlé du haut de son tribunal ; sa voix a été terrible, et toutes les fureurs de son âme sont venues se reproduire sur son front menaçant. Déjà l'appareil effrayant des supplices est étalé, et les bourreaux sont prêts à punir la moindre désobéissance aux ordres de l'autorité.

Quelle alternative cruelle pour la jeune vierge, qui, dans sa religion, a contracté les plus sacrés engagements, mais qui ne peut y demeurer fidèle sans se montrer supérieure aux cris, aux exigences de la nature !

Où ! que les faveurs de la fortune sont douces, quand on réfléchit à l'amertume de l'adversité ! Eh bien, c'est encore sous ce point de vue que les artifices du monde les présentent aux yeux d'Agnès. Il dépend d'elle seule de changer subitement un spectacle d'horreur et d'effroi en une pompe triomphale. Qu'elle dise un mot, et la voilà libre, riche, puissante et heureuse. Mais, si toujours elle fut insensible aux caresses de la séduction, que l'on n'imagine point aujourd'hui que les menaces puissent rien changer à ses dispositions immuables. L'esprit ne peut être ébranlé lorsque le cœur est pur et constant.

Qu'est-ce que la perte de tous les biens

pour quiconque n'y attache aucun prix, et voit au contraire dans cette perte un gage assuré de biens à venir, infiniment plus précieux et plus solides ? Que peuvent être les rigueurs du plus dur esclavage pour quiconque ne porte point les chaînes des passions, et conserve jusqu'au milieu des fers la véritable liberté de l'âme ? Qu'est-ce que l'aspect des plus affreux tourments pour quiconque est déjà mort au monde et à soi-même, et n'y trouve que le terme de ses épreuves et le commencement d'un heureux avenir.

Or, mes frères, telle est la situation d'Agnès, situation dans laquelle elle n'a pu se placer, toutefois, qu'à la faveur de la foi vive qui l'éclaire et qui la console. Animée par l'importance des motifs qui la font agir, loin d'éprouver la moindre crainte, elle brave la rage impuissante de ses ennemis. Que ne puis-je vous peindre la sainte colère à laquelle elle se livre, tant qu'elle est témoin de tant d'impiétés et de blasphèmes, le mépris avec lequel elle insulte à l'impuissance et à l'infamie des dieux dont on voudrait lui faire des objets d'adoration, le courage qui préside à sa profession de foi qu'elle fait devant l'idolâtre chargé de la juger, la liberté avec laquelle elle lui parle de la gloire et de la force de son Dieu, et ose même le menacer de la sévérité de sa justice ! Non, vous ne croiriez point que cette héroïne chrétienne n'est qu'un enfant ; vous penseriez que c'est bien plutôt un de ces généreux athlètes qui, soutenus de la grâce de Jésus-Christ, se sont présentés souvent avec la plus inébranlable fermeté, devant les tyrans de la terre, pour confondre leur impiété et triompher de leur injustice.

Âge heureux du christianisme ! les fidèles alors ne savaient que croire et mourir pour leur foi !... Hélas ! qu'est devenu ce grand siècle ? Il existe encore des chrétiens ; il en est en plus grand nombre qu'alors ; mais qu'ils sont dégénérés de leur noble origine ! On ne retrouve plus parmi eux cette foi simple, humble et soumise qui distinguait leurs ancêtres. Les subtilités d'une vaine philosophie l'ont remplacée parmi nous. On veut comprendre, aujourd'hui, ce que l'on doit se borner à croire, et l'on ne veut croire que ce que l'on voit ou ce que l'on comprend. Aussi voit-on que l'on substitue aux grands objets de notre croyance des spéculations sèches et stériles ; aux préceptes d'une loi sainte et rigoureuse, les principes faux d'une raison bornée, ou plutôt les raffinements de l'amour-propre ; aux pratiques édifiantes d'un culte extérieur les froids sentiments d'une piété oisive et cachée. On dispute sur tout, on excite le doute sur tout, on se raille, on plaisante des choses les plus respectables, et cependant on se dit chrétiens. Mais n'est-ce point pour en imposer à la faveur d'un titre respectable, et porter ainsi à la piété sincère des coups d'autant plus redoutables et plus sûrs, qu'elle doit moins se méfier de la

main qui la frappe. Nous voilà déjà bien loin de notre sujet ; j'y reviens, mes chers auditeurs : excusez cette digression en faveur du zèle qui m'anime pour la gloire de ma religion !

Mais où faut-il donc que m'entraîne la suite du discours ? Quelle cruauté, quelle injustice d'une part ! quelle grandeur d'âme, quelle fidélité de l'autre ! O Romains ! et qu'est donc devenue cette austérité de mœurs qui faisait la gloire de vos pères ? Qu'est devenue parmi vous cette estime de la vertu qu'ils poussaient jusqu'à l'enthousiasme, et qui leur valut tant d'admiration ? Ils étaient pénétrés de respect pour elle ; ils s'en déclaraient hautement les protecteurs ; ils la comblaient d'honneurs et de distinctions. Leurs rois n'entreprirent point impunément de la souiller ; et ce sont les descendants de ces mêmes Romains qui aujourd'hui la condamnent, la proscrivent ; la prostituent.

Les menaces ont été impuissantes sur la ferme résolution d'Agnès. On n'a pu la faire fléchir devant l'idole... On va entreprendre de la déshonorer, afin de mettre aux prises, en quelque sorte, sa vertu et sa foi, et de lui ravir le dernier de ces trésors par la crainte qu'elle aura de perdre le premier, ou par la facilité que la corruption de ses mœurs, si l'on parvient à les corrompre, donnera aux prédicateurs de l'impiété pour pervertir ses croyances.

De pareilles horreurs ne peuvent être qu'une conception de l'enfer. Tertulien nous apprend que les dames chrétiennes de son siècle préféraient les supplices les plus affreux aux épreuves auxquelles on réserve la malheureuse Agnès, et que, pour s'épargner une semblable infamie, elles se précipitaient au milieu des flammes. Et peut-on, en effet, imaginer de plus cruelle situation pour une épouse de Jésus-Christ que celle de ne pouvoir conserver une vertu cent fois plus précieuse que la vie, qu'en commettant un épouvantable sacrilège, ou bien d'être réduite à se voir enlever cette vertu par les plus indignes violences.

Déjà des mains impures ont dressé l'abominable autel sur lequel doit s'accomplir le sacrifice de la chasteté ; déjà les innocents ornements qui lui servent tout à la fois de voile et de parure sont déchirés brutalement. Les ministres de cette infâme immolation frémissent impatients autour de leur victime. Mais la protection de mon Dieu ne l'abandonnera point dans ce moment suprême, et si l'on ne craint point de l'exposer violemment à d'impudiques regards, si ses mains liées n'ont plus la puissance de l'en préserver, la coiffure qu'on lui a laissée pour relever l'éclat de sa beauté, se détache miraculeusement pour devenir l'abri de la pudeur ; et c'est ainsi que la vertu trouve un asile dans ce qui est souvent la cause principale de ses dangers.

Est-elle conduite dans ces abominables

lieux dignes du sort de ces villes coupables, que réduisit en cendres le feu vengeur du ciel (50) ? Ces retraites de l'esprit immonde deviennent tout à coup celles de la pureté et de l'innocence sous la protection des anges du Seigneur, qui en défendent l'entrée. Le théâtre de l'infamie et de la prostitution s'est changé en un sanctuaire où éclatent la gloire et la majesté de Dieu. Prosternée aux pieds de son divin époux, Agnès y répand librement son cœur ; elle lui adresse ses vœux et ses prières, et lui offre comme en dédommagement de tant de scandales qui ont profané sa nouvelle prison, les hommages d'une chasteté inviolable. Si tant de merveilles, si l'évidence de la protection du ciel sont impuissantes contre la passion désormais sans frein du jeune insensé qui est la cause de tant de persécutions ; s'il ose lui ménager la dernière insulte, et attaquer directement sa proie, frappé comme d'un coup de foudre, il tombe et meurt aux pieds de la vierge qu'il allait outrager.

Au bruit d'un prodige aussi étonnant, la terreur se répand dans Rome ; l'idolâtrie frémit, tous ses autels s'ébranlent ; le voile de la superstition se déchire. Le préfet, informé de cet événement funeste, court, et se précipite aux genoux de l'héroïne chrétienne. Il rend hommage à la religion d'Agnès, il reconnaît la toute-puissance de son Dieu, il espère en sa miséricorde, et il estime assez la vertu de celle qui fut l'objet de ses injustes vexations, pour lui demander un prodige nouveau en faveur de ce fils qu'elle devrait haïr.

Ses espérances ne sont point déçues. Animée par l'esprit du christianisme, la charité d'Agnès n'a point de bornes. Elle sait qu'elle doit pardonner les offenses, et que Jésus-Christ prescrit l'amour des ennemis. Elle demande au Très-Haut le miracle qui seul peut rendre à la vie l'imprudent qui vient de la perdre ; elle l'obtient. A sa prière l'objet des vengeances du Seigneur devient celui de ses miséricordes. L'existence lui est rendue ; et pour comble de bienfaits, éclairé des lumières de la foi, il appartient désormais à la catholicité.

C'est ainsi que Dieu fait servir à la gloire des fidèles les instruments de leur ignominie. Il n'est donc rien à craindre de la malice du monde et de l'enfer pour celui qui met en Dieu toute sa confiance. Un prompt secours lui est assuré ; ce qui était destiné à le perdre le sauvera ; mais prenons garde qu'une trop grande présomption ne contraigne à s'éloigner de nous le bras du Tout-Puissant qui nous soutient et qui nous protège, si ne sachant rien refuser à la sensualité et à l'amour-propre, nous allons imprudemment braver le danger des occasions, et si, loin de songer à éviter les pièges dont le monde est tout plein, nous les multiplions ; en quelque sorte, par notre légèreté et notre amour pour les plaisirs. N'en doutons

(50) Sodome et Gomorrhe.

pas, mes bien chers auditeurs, Dieu ne fit usage de sa force en faveur d'Agnès, pour la préserver de la honte et de l'opprobre dont on voulait la couvrir, qu'après qu'il eut éprouvé sa constance. Si elle n'avait point courageusement rejeté les promesses et les espérances dont le monde l'avait flattée, si elle n'avait pas combattu, autant qu'il était en elle, dans les divers assauts que lui avait livrés l'esprit des ténèbres, les merveilles que nous venons d'admirer n'eussent jamais été la récompense de sa piété.

Une autre réflexion encore que je ne puis contenir au dedans de moi-même... Ce contraste frappant de crime et de sainteté, de prostitution et de pudeur, de scandale et d'édification que je viens de vous présenter, en vous racontant cette partie de la vie d'Agnès, ne vous en rappelle-t-il point un autre bien différent, hélas ! et dont nous sommes tous les jours les témoins. Voyez quelles profanations souillent aujourd'hui nos temples. La maison de Dieu ne semble-t-elle pas transformée en un lieu de rendez-vous et d'assemblées profanes ? Le sanctuaire dans lequel s'immole l'agneau sans tache ne reçoit-il point aussi l'insolente idole du monde ; et n'y élève-t-on point autel contre autel, afin de détourner les vœux et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu ? La porte des grâces, le port du salut sont devenus des écueils funestes à l'innocence ; et jusque dans nos tabernacles j'aperçois l'orgueil, l'impureté, la mollesse, toutes les passions réunies pour en faire un lieu de dépravation et de débauche. Pardonnez à cette expansion de mon indignation profonde, mes chers auditeurs ; pardonnez à la chaleur, à la sévérité de mes paroles, et profitez-en.

Mais que vois-je au sortir de cette épreuve, éclatante occasion du triomphe de la vertu des bûchers s'allument, des échafauds se dressent, des fers étincelants se préparent ! Et quelle est donc la cause de ce terrible appareil ? Quel est le sacrifice qui va se consumer ? Où est la victime nouvelle de cette solennelle immolation ? O honte ! ô infamie !... cette victime, c'est la servante du Seigneur ; c'est celle qui vient de faire des miracles, c'est cette Agnès qui devrait être l'objet d'un culte respectueux dans l'enceinte de Rome ! Combien est grand l'aveuglement des mortels, ô mon Dieu ! Lorsque vous avez tant fait pour dessiller leurs yeux, pour vous manifester à ces insensés, ils vous méconnaissent encore, et ils s'arment fièrement contre vous. Une politique cruelle, un fanatisme inconcevable étouffaient en eux jusqu'aux sentiments les plus impérieux, ceux de l'estime et de la reconnaissance. Ils dépouillent tout ce qui leur reste d'humain ; ils n'ont d'égards ni pour la faiblesse de l'âge ni pour l'héroïsme de la vertu. Agnès s'est déclarée chrétienne, c'en est assez. L'honneur des dieux du capitol est compromis, il faut qu'il soit vengé. La religion d'Agnès est un crime d'état, il faut qu'il soit puni. Vainement à sa voix la mort

perd son empire ; elle est elle-même vouée à l'implacable mort qu'elle a vaincue. On ne peut supporter sans frémir la pensée de semblables iniquités. Cette pensée torture l'âme, égare la raison, abat le courage, révolte la nature... Agnès, elle, n'en est point émue ; et toutefois c'est un enfant !

Le feu que les bourreaux allument pétillante ; la flamme brille et s'élève en tourbillons couleur de sang ; le peuple est accouru à ce spectacle selon ses mœurs ; tous les yeux sont fixés sur cette jeune fille, qu'embellit la beauté des anges, et dont on va faire un holocauste aux divinités infernales ; tous les yeux sont étonnés de sa contenance. L'admiration déjà soulève quelques murmures ; les tyrans frissonnent, ils pressent leurs ordres ; leurs ministres les exécutent ; ils saisissent leur proie.

Ne prêtez pas l'oreille, mes frères ; aucun gémissment ne s'échappe du fond de son cœur, aucune plainte ne tombe de ses lèvres, aucun cri ne révèle sa douleur. Pourquoi donc vos regards semblent-ils enchaînés sur elle ? Cherchez-vous une larme dans ses yeux, quelque pâleur sur son visage, quelque altération dans ses traits ? Ah ! que vous connaissez mal les héros du christianisme ! Les croyez-vous donc susceptibles des faiblesses des héros de l'histoire profane ? Soutenu par la main du Très-Haut en ce moment suprême, un chrétien n'est plus un homme comme les autres. La mort n'a rien pour lui qui l'effraye ; il la souhaite, il la désire, il l'appelle de tous ses vœux. Il a raison : la mort n'est que le commencement de la vie. Aussi voyez la joie, l'empressement d'Agnès : On la conduit au supplice ; eh bien ! on dirait qu'elle vole à la gloire. Sa famille désolée fond en larme ; les assistants s'attendrissent, et s'agitent. Elle nage, elle, dans un torrent délicieux de consolations et de joie. On croirait qu'elle ne touche plus à la terre, et elle ne semble être élevée sur le bûcher que pour prendre vers le ciel un essor plus rapide.

Mais ô merveille, ô miséricorde de mon Dieu ! ô puissance, ô grandeur de l'Etre des êtres ! quel prodige nouveau s'opère ! Rome n'aura plus rien à envier à Babylone. Dans cette ville, reine superbe de l'Orient, l'activité des flammes allumées dans la fournaise où furent précipités trois israélites fidèles, fut impuissante contre eux. Les ailes de la protection divine couvrirent les victimes innocentes, qui ne cessèrent point de faire retentir les louanges de l'Eternel. De même dans la cité immortelle, la jeune Agnès est respectée par les feux qui s'élèvent du bûcher sur lequel elle est condamnée à mourir. Les étincelles tourbillonnent, la flamme se divise, laisse vide la place occupée par la vierge, et va porter ses cruelles atteintes sur les membres tremblants des bourreaux qui entretiennent son foyer, et qui l'attisent. L'alarme se répand à l'entour ; l'impété rugit de sa défaite ; et, tranquille au milieu de l'épouvante générale, Agnès admire ce prodige nouveau, et regrette en quelque

sorte d'en être devenue l'objet. Elle touchait au moment de cueillir la palme du martyre. Elle soupirait après cet inexprimable bienfait qu'elle espérait obtenir enfin de la bonté suprême. Elle craint que son indignité seule l'en ait privée, et elle s'empresse de renouveler avec plus d'ardeur les vœux exprimant le sacrifice qu'elle a fait de sa vie à son céleste époux. Ils seront exaucés ses vœux. L'impiété, en effet, a pu être étonnée un moment ; mais elle n'a point encore renoncé à ses barbares projets.

Soit honte, soit dépit, soit fureur, elle ordonne qu'on substitue le fer aux flammes impuissantes qu'elle a allumées, et du bûcher Agnès est conduite à l'échafaud. Hommes insensés ! croyez-vous donc que le bras qui éteignit vos brasiers ne pourra point, s'il le veut, émousser vos glaives ? Eh bien, venez voir vos satellites féroces, glacés par la peur, immobiles de respect, pâlir devant celle qu'ils doivent immoler, et leurs mains dégouttantes du sang des martyrs, leurs mains si longtemps exercées à manier la hache des sacrifices abominables dont vous avez souillé l'enceinte de la capitale du monde, laissez tomber cette arme redoutable, inutile instrument de vos vengeances actuelles. Venez voir l'innocent objet de vos sacrilèges anathèmes qui les anime, qui les encourage, qui se voue elle-même au dernier supplice. Ah ! que ce corps périsse, s'écrie-t-elle, qu'il périsse, puisqu'il a pu plaire aux hommes ! Dieu seul est digne de mon cœur, je ne veux point que d'autres en puissent désirer la possession. Que je demeure éternellement unie à l'époux de mon choix ; que je sois à l'abri des recherches passionnées de tous les mortels. Le ciel a entendu cette voix angélique. Elle ne doit plus habiter sur la terre celle qui fut capable de préférer de semblables discours : ils sont trop au-dessus de l'intelligence de ses habitants. Les séraphins seuls peuvent comprendre tant d'amour. Qu'elle aille donc se réunir à eux celle qui les égale en sainteté ; Dieu le permet ; et la trame de ses jours est tranchée.

Romains, vous placerez un jour dans les fastes de votre histoire, au milieu des grands noms de tous ces généreux citoyens qui se sont dévoués par amour de la patrie, le nom mille fois plus grand encore de cette illustre romaine, qui vient de se dévouer par amour de sa religion. Elle a placé sur le trône des Césars le sceptre de Jésus-Christ, destiné à étendre d'un pôle à l'autre les limites de votre empire, à soumettre à la même loi des nations dont le nom même vous est encore inconnu, dont vous n'auriez garde de soupçonner l'existence. La durée de cet empire merveilleux égalera celle du monde ; la durée de cette loi égalera celle de l'éternité.

Quant à nous, mes chers auditeurs, prenons garde de nous laisser abuser par l'imaginaire désir du martyre. Le plus souvent ce désir n'a pour fondement que l'orgueil et non l'amour de Jésus-Christ. Eh ! n'avons-nous pas assez d'autres occasions de signa-

ler notre ardeur ? N'est-il point autour de nous assez de scandales contre lesquels nous devons nous élever avec courage ? N'est-il point assez d'impiétés à combattre, assez de blasphèmes à réprimer ?

Descendons au dedans de nous-mêmes : que de souffrances à supporter, que de passions à vaincre, que de mouvements déordonnés à enchaîner, que de traverses à souffrir, qu'à injures à oublier, que saï-je, chrétiens auditeurs ! Chaque pas que nous faisons dans la carrière de la vie nous fournit un nouveau sujet de sanctification, et nous offre une nouvelle victoire à remporter. Or, remarquez bien, mes frères, que les couronnes que nous pouvons mériter chaque jour sont d'autant plus honorables que le souffle de la vanité ne vient point en faner les fleurons.

Mais qu'ai-je dit ? Ne croirait-on pas que je m'adresse aux chrétiens de la primitive église ? Ne croirait-on pas que je dois m'attacher, en effet, à modérer votre zèle ? Hélas ! hélas ! toutes les occasions de salut que nous prodigue la main trop libérale de la Providence ne sont, par notre faute, que de funestes occasions de péché. Voyez si presque toujours elles n'excitent point nos plaintes et nos murmures, si la crainte de la moindre raillerie n'anéantit pas toute notre force ; si cette vaine idole que l'on nomme le respect humain ne reçoit point de notre part, sur ses honteux autels, l'holocauste à chaque instant renouvelé de nos croyances et de notre piété ; voyez si, servile troupeau, nous ne suivons point lâchement dans les voies de la prévarication quelques insensés qui usurpent le droit de nous servir de guides.

Ah mes frères ! imitons bien plutôt, autant qu'il dépendra de nous, du moins, l'illustré épouse de Jésus-Christ, dont je viens de vous retracer l'histoire. Soyons, comme elle, au milieu des joies du monde sans y prendre part, au milieu de ses richesses sans les désirer, au milieu de ses honneurs sans les ambitionner. Si nous n'avons point à faire des sacrifices aussi grands que ceux qu'elle s'imposa, notre résignation aux volontés du Seigneur n'en sera pas moins méritoire devant un Dieu qui pèse l'intention autant que le fait. Soyons modestes et retenus malgré la corruption générale ; soyons charitables malgré le déchaînement de la calomnie, de la médisance, de la colère et de l'envie. Portons partout des paroles de paix ; aimons nos frères comme nous-mêmes ; aimons-les, quoiqu'ils nous fassent du mal. Accomplissons tous les devoirs de notre état. Rendons à Dieu ce qui est à Dieu ; rendons à César ce qui est à César.

Qu'elle est belle, cette morale de l'Evangile, qu'elle est noble ! combien elle est digne de l'homme ! Ce sont ses préceptes qui font les héros et les martyrs. Obéissons à ses préceptes, et nous aurons part aussi à la gloire qu'ils ont conquise, et que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

ORAISONS FUNEBRES.

I. ORAISON FUNEBRE

DE MGR. L'ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSE
PAUL DE RIBEYRE, ÉVÊQUE ET SEIGNEUR DE
SAINT-FOUR.

Mortuus est senex et plenus dierum. (*Job*, XLII, 16.)

Il mourut vieux et plein de jours.

L'illustre prélat que nous regrettons a fini sa carrière comme le saint homme Job, dans un âge fort avancé, et dans la plénitude de jours consacrés à la gloire de la religion et au bonheur du peuple.

L'estime est due à ses vertus, et la reconnaissance à ses bienfaits. C'est pour payer ce double tribut à sa mémoire que des citoyens généreux ont ordonné ces pompes funébres et cet appareil religieux. Ils m'ont rendu la justice de croire que leurs nobles sentiments m'étaient communs, puisqu'ils ont désiré que j'en devinsse l'interprète. Pour en peindre la vivacité, Messieurs, je crains de manquer d'énergie; mais au moins ne me reprochera-t-on pas d'avoir profané la chaire de vérité par un de ces vains éloges que dicte l'intérêt et que l'adulation embellit.

La grandeur qui pouvait inspirer la crainte ou faire naître l'espérance, n'habite pas dans le cercueil. Celui qui en était décoré n'est plus. Son autorité, sa puissance et les précieux ornements de sa dignité ont disparu comme lui. Il ne nous reste que le souvenir de la vie qui s'est éteinte et des actions d'un grand que la faux de la mort a frappé sans pitié; que ses actions seules le louent, et qu'on n'aperçoive pas l'orateur.

Au premier coup d'œil, que j'ai porté sur ce qu'il fut, j'ai vu avec admiration l'évêque et le citoyen se dessiner dans le même tableau sous des traits bien propres à nous intéresser.

D'un côté, la piété et le zèle produisent les vertus, et voilà le digne prélat; de l'autre, la bonté, le patriotisme prodiguent les bienfaits, et voilà le vrai citoyen.

Tel, Messieurs, s'est montré dans tout le cours de son épiscopat l'illustrissime et révérendissime Paul Ribeyre, évêque et seigneur de Saint-Four. Tel je l'avais jugé dans le secret de mon cœur, et cette opinion que la justice m'en avait fait concevoir, vous désirez que je la produise en public. Je le ferai; mais la vérité toute simple, sans apprêt et sans ornements, en sera seule l'expression. J'en appelle aux témoignages nombreux des auditeurs distingués que ce spectacle saint attire dans le temple souvent témoin de son recueillement.

ORATEURS SACRÉS. LXIX.

Dieu ne s'offensera point d'un hommage qui n'est rendu à la mémoire d'un de ses pontifes que pour honorer les deux plus précieux dons de sa grâce : la religion et la bienfaisance.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas, Messieurs, de la prélature du sacerdoce, quelque distinguée qu'elle soit dans la hiérarchie sociale, ce qu'il en est de la prééminence des autres rangs; Celle-ci appartient trop souvent à la naissance; elle est rarement le prix du mérite; celle-là n'est due qu'au mérite seul, et lorsqu'une noble origine se trouve jointe aux vertus personnelles du prélat, elle peut bien orner l'éclat de sa dignité, mais elle n'en rehausse pas le prix.

Qu'est-ce, en effet, qu'un évêque aux yeux de la religion? C'est un de ces hommes privilégiés, auxquels Jésus-Christ a dit : *Ite et docete.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Allez par l'univers publier l'Evangile que je vous ai annoncé, instruire les peuples des vérités que je vous ai apprises, perpétuer les mystères augustes dont je vous ai fait les ministres et les dispensateurs, diriger enfin les consciences d'après les principes de la morale évangélique dont vous êtes les dépositaires : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.* (*Marc.*, XV, 16.)

Telle fut la mission des apôtres, telle est celle des évêques qui leur ont succédé. Quelles lumières, quelle sagesse, quelles mœurs exigent l'importance et l'étendue d'un semblable mandat! Arrêtons-nous sur cette pensée, pour contempler, comme du point de vue le plus favorable, les traits principaux de la vie du prélat que nous avons pleuré. Vous-mêmes, Messieurs, jugez par ce qu'il devait être de ce qu'il fut durant tout le cours de son épiscopat. La comparaison que vous établirez entre ses devoirs à remplir et ses devoirs remplis, en justifiant vos regrets, sera le plus bel éloge de celui qui en est l'objet.

Et d'abord rappelez-vous à quelle école il reçut les premières leçons du sacerdoce. La réputation du maître précède celle du disciple, et annonce ce qu'elle sera. Il n'appartient qu'aux grands hommes de former de grands hommes aussi. Il fallut un Ambroise pour donner un Augustin à l'Eglise d'Hippone. A peine l'illustre Massillon eut-il connu l'abbé Ribeyre, qu'il l'appela près de lui, l'admit dans ses conseils et l'associa, en quelque sorte, à l'administration de son diocèse. Et ne croyez pas, Messieurs, que

ce grand évêque n'eut d'autre but alors que d'honorer, par cette distinction flatteuse, une maison également célèbre et dans l'épée et dans la robe (51). Celui qui, à la cour des rois, avait flétri de ses puissantes paroles l'orgueil insensé des grands de la terre, aurait-il donc, manquant à ses doctrines, encensé dans l'abbé Ribeyre la vaine idole contre laquelle ils s'éleva toujours avec autant de fierté que de noblesse? Non, sans doute. Un homme d'un mérite si rare ne pouvait accorder son estime qu'au mérite; et il jugea l'abbé Ribeyre digne de sa confiance, parce que, de cet œil perçant quidécouvrait les mystères les plus secrets des cœurs, il reconnut en lui les talents et les qualités propres aux fonctions importantes dont il le chargea; c'est-à-dire des vues grandes et élevées, des sentiments droits et généreux, un grand amour de l'ordre et de la régularité, un zèle pur et éclairé pour la gloire de Dieu, un esprit orné et solide, une pénétration vive et juste, mais surtout un jugement exquis et délicat, jugement que consultait, avec une sorte de complaisance cet écrivain si brillant et si ingénieux, lorsqu'il donnait un ouvrage au public, et qui parfois signala des négligences échappées au génie (52).

Hâtons-nous de le déclarer : Devenu l'égal de l'évêque de Clermont, Paul Ribeyre ne fut point ingrat. Mais cette observation serait-elle un éloge? O honte! ô perversité du siècle! la vertu qui devrait être la plus commune excite notre admiration; et nous en éprouvons le sentiment lorsque nous entendions l'évêque de Saint-Flour, dans ses épanchements familiers, causer avec tant de charmes de son maître et de son bienfaiteur : il avait toujours quelque anecdote nouvelle à raconter à la gloire de ce grand homme, et l'intérêt qu'il y mettait témoignait à la fois de son estime et de sa reconnaissance.

Heureux les peuples auxquels la Providence destina pour premier pasteur celui qui aura mérité l'estime d'un Massillon, et qui, sous les yeux d'un semblable prélat, aura été formé aux vertus épiscopales. Tel était, Messieurs, le présent que le ciel nous réservait aux jours de sa miséricorde. L'époque en sera mémorable à jamais parmi nous; nous la rappellerons à nos neveux, et nos neveux en transmettront le souvenir à leur postérité.

Aussi voyez le nouvel évêque s'appliquer, aussitôt qu'il a pris possession de ce siège, à examiner la conduite des pas-

teurs, à étudier les mœurs et le génie des peuples, à reconnaître les lois et les usages du pays : précautions importantes que néglige un esprit étroit ou prévenu, mais auxquelles ne manque jamais l'administrateur véritablement éclairé et véritablement sage.

Le premier se perd à considérer un grand objet dans sa surface; il n'en aperçoit que les rapports les plus médiats, et, ne soupçonnant rien au delà, il croit avoir tout vu; ainsi il se décide sans réflexion, ou s'il réfléchit quelquefois, ce n'est qu'afin de ramener tout à ses préjugés. Le second, au contraire, embrasse d'un coup d'œil l'immensité de la carrière qu'il a à parcourir; et, non content d'avoir ainsi porté le regard de l'aigle sur le tableau qui se déroule devant lui, il en détache les diverses parties, il ne néglige aucun détail, il divise et subdivise jusqu'à l'infini. Il recherche les causes dans leurs effets, ou dans les causes reconnues il voit tous les effets qu'elles peuvent produire; enfin, il classe tout dans l'ordre le plus naturel et le plus sûr pour atteindre le but auquel il se propose de parvenir. Telle est la marche du génie; telle fut celle du prélat dont je dois vous entretenir.

Elle fut rapide. Il eut bientôt, à l'aide de conseils et de méditations, découvert le bien et le mal, signalé les vices et trouvé le remède. C'est à cette connaissance des choses et des hommes qu'il voulut acquérir, que nous devons ces fameux statuts synodaux, œuvre d'une profonde sagesse, qui corrige tous les abus existants, qui prévient tous les abus à venir. Là il pourvoit à tous les besoins, où il indique les moyens d'y pourvoir; là se trouve tracée d'une main sûre la route que les pasteurs doivent suivre dans l'exercice du saint ministère; là sont déterminés les pouvoirs des supérieurs, comme aussi l'étendue et la mesure de la subordination; là tous les intérêts sont ménagés, tous les rapports établis, tous les devoirs tracés, tous les droits reconnus. En un mot c'est un code des lois les plus propres à rétablir l'ordre, la discipline et l'édification dans l'Eglise.

Le premier sénat du royaume les a vues ces lois, il en a pesé les dispositions diverses, et, après en avoir reconnu la sagesse et l'utilité, il les a revêtues du sceau de son approbation et de celui le l'autorité du roi dont il est, en ces matières, le ministre. Le grand évêque avait voulu, en soumettant ainsi son ouvrage à l'examen de la ma-

(51) La maison de Ribeyre, alliée aux maisons de la Bourdonnée, d'Ormesson, de Fleury, de Cannillac et de Mont-Boisier, a donné plusieurs premiers présidents à la cour des Aides de Clermont. Elle compte, parmi ses illustrations, un conseiller d'Etat, un maréchal de camp, gouverneur de Tournay, un colonel d'infanterie, etc. L'abbé Ribeyre était, lui, chanoine au chapitre cathédral de Clermont, lorsque Massillon en fit son grand vicaire et son official.

(52) Massillon avait de sa maison de campagne envoyé à M. Ribeyre un mandement pour le faire imprimer. Celui-ci le lut, y fit quelques observations critiques, et le soumit à la révision de l'auteur, qui reconnut fondée la sévérité de son grand vicaire, et lui écrivit : *Je vous envoie, mon cher abbé, mon thème corrigé.* Dès ce jour il ne livra aucun ouvrage à l'impression qu'il n'eût auparavant consulté l'abbé Ribeyre.

gistrature, payer le tribut à César, selon le vœu de l'Évangile. Rendre aux puissances de la terre ce qui leur est dû, c'est soutenir, auprès des trônes, la cause de l'Éternel, et c'est en même temps fournir aux trônes le plus ferme de leurs appuis.

Qu'il serait à désirer que tel fût toujours l'accord du sacerdoce et de l'empire ! Quelle harmonie en résulterait dans l'intérêt du monde chrétien. Comme alors tout serait et se maintiendrait à sa place ! La religion et l'État ne peuvent prospérer l'un à côté de l'autre que par l'union et le concert des deux puissances. Mais, si l'une ose empiéter sur les droits de l'autre, il y aura lutte, par conséquent désordre, anarchie, dont le contre-coup aura pour résultat nécessaire l'ébranlement de l'État et de la religion, en proportion des excès qui de part ou d'autre auront nécessité la résistance.

Mais quels seraient l'autorité, le pouvoir des lois les plus sages, les plus parfaites, si le législateur ne veillait point à ce qu'elles fussent observées ; si lui-même il n'excitait point à l'obéissance et à la fidélité et de la voix et de l'exemple ? Dès son entrée dans l'épiscopat, le vénérable Paul Ribeyre avait tellement reconnu l'importance de l'accomplissement de ce devoir, que sa constance à l'observer jusqu'au bout de sa carrière, a presque fait l'étonnement et l'admiration du royaume. Cependant que de sacrifices il dut lui en coûter ! il était né dans un délicieux séjour (53). Sa famille y occupait le premier rang ; et il se relégua loin d'elle sur un rocher aride, au milieu d'une population sauvage encore, dont il se promettait d'être le régénérateur. Souvent sans doute la magique image de la cour avec ses illusions vint s'offrir à ses regards, et tenter d'ébranler ses résolutions ; souvent le souvenir de la capitale, centre de toutes les illustrations, dut lui inspirer l'envie d'imiter la conduite de tant d'évêques qui ne visitent que de loin en loin leur siège épiscopal, et qui préfèrent Paris à la province. Oh ! combien tout cela n'offrait-il pas d'attraits à ses désirs ! et combien ces attraits sont séduisants, quand on est dans l'élévation, et qu'on jouit de toutes les faveurs de la fortune ! Goûts funestes, et malheureusement trop naturels, qui disposent à tous les plaisirs de la vie, à toutes les profusions du faste et du luxe, à toutes les intrigues des partis, à toutes les menées de la politique !

Dangereux écueil ! le digne évêque de Saint-Flour sut toujours l'éviter ; le plaisir ne pouvait se trouver pour lui que dans la ligne du devoir. Il savait combien il est difficile, et j'ai presque dit impossible d'allier l'esprit du sacerdoce avec l'esprit du monde.

Il jugeait quelle est la bizarrerie du contraste produit par une telle alliance qui

tourne inévitablement au mépris de la religion et à la ruine des mœurs. Aussi ne transigea-t-il jamais avec sa conscience, quelque excuse qu'il eût pu s'alléguer à lui-même.

Il avait su se choisir dans son excellent clergé de dignes coopérateurs, des hommes pieux et éclairés, auxquels il pouvait accorder une confiance entière (54). Tranquille sur l'usage qu'ils avaient à faire de la portion d'autorité qu'il leur avait déléguée, il se serait rassuré aisément quand il la leur aurait abandonnée tout entière, parce qu'il connaissait la droiture de leurs intentions ; mais il n'en aurait pas moins été constamment agité d'une sollicitude permanente sur la dette qu'il avait contractée devant Dieu et devant les hommes, et qui, à ses yeux, le rendait personnellement responsable du salut de tous les fidèles confiés à ses soins. Aussi, Messieurs, quel bien immense est résulté de sa résidence au sein de son diocèse ! quelle activité, quelle force en a acquises son administration ! Afin d'en juger sainement, permettez-moi quelques détails.

L'une des causes les plus influentes sur la marche plus ou moins progressive d'un gouvernement quelconque, est sans contredit le choix bon ou mauvais des hommes employés sous lui dans les divers postes qu'il est nécessaire de faire occuper. Placer chacun selon son mérite, et conformément au genre du talent que la nature lui a imparti, n'admettre à la tête des diverses églises que des hommes capables et de mœurs éprouvées, se montrer scrupuleux, surtout dans les provisions à accorder aux premiers pasteurs des paroisses ; tel est le principal objet de la sollicitude d'un évêque qui veut accomplir ses devoirs, et ce noble but, il ne peut l'atteindre qu'autant qu'il agit lui-même, qu'il voit, qu'il étudie et qu'il juge les hommes. Alors encore il peut quelquefois se tromper ; mais son erreur ne saurait fournir occasion au plus léger reproche : elle a été indépendante de sa volonté. Le ciel ne nous a point doués de l'infailibilité ; il est possible que nous soyons trompés par des dehors hypocrites, par des témoignages menteurs, par des recommandations fallacieuses, et dont nous ne devons point nous méfier ; mais alors nous n'en aurons pas moins agi de bonne foi, et voilà ce que dans tous les temps a toujours fait le grand évêque de Saint-Flour.

Cependant il savait aussi bien que quiconque soit, que, malgré tous ses soins, il pourrait quelquefois ne pas rencontrer juste dans le choix de ses subordonnés directs ; il voulut remédier au mal de quelque source qu'il pût venir, qu'il eût pour cause l'ignorance, le relâchement ou la mauvaise conduite. Il voulut exercer une surveillance de tous les instants ; et pour y parvenir, quoi

(53) Clermont en Auvergne.

(54) MM. de Mons et de Moleu frères, l'un ar-

chidiacre, l'autre archiprêtre, et tous les deux grands vicaires de Mgr Ribeyre.

de plus sagement imaginé que ce conseil permanent qu'il forme auprès de lui, et au sein duquel devait être rapporté et mûrement examiné, au flambeau de la foi et des doctrines évangéliques, tout ce qui intéresse la religion, la conscience, les mœurs ?

Le jour où le conseil s'assemblait était un jour privilégié ; toute affaire cessait, toute occupation étrangère à cet objet était suspendue. De là partaient, pour y être distribués jusqu'aux extrémités du diocèse, des décisions, des éclaircissements destinés à dissiper les ténèbres du doute, à aplanir les difficultés du scrupule ; des remontrances, des reproches sévères quelquefois, pour redresser des écarts passagers ou corriger des torts réels ; des avis, des exhortations pathétiques qui encourageaient et soutenaient la faiblesse, et toujours l'évêque s'y montrait tout plein de science et de zèle, de prudence et de fermeté.

Quoi de mieux concerté que ces conférences établies de distance en distance, auxquelles devaient accourir les ecclésiastiques de la contrée, et apporter chacun le tribut de ses connaissances, le produit de ses méditations, le résultat de ses lectures ; véritables académies morales, où l'ignorant trouvait à s'instruire. Chaque question qu'on y traitait était examinée en détail par un grand nombre de personnes intéressées à la recherche de la vérité ; la bonne foi présidait aux discussions auxquelles on se livrait, et l'on en sortait toujours, ou mieux appris, ou mieux disposé à apprendre. L'émulation est le garant du savoir.

Quoi de plus utilement établi que ces retraites annuelles devant lesquelles tous les ministres des autels, soumis à la juridiction de l'illustre Paul Ribeyre, étaient réunis sous ses yeux, dans une solitude paisible, comme dans un port assuré d'où ils pussent, à l'abri de la tempête, contempler la mer orageuse du monde, compter les naufrages qui la rendent si malheureusement célèbre, y signaler les écueils dont elle est parsemée, y reconnaître les courants dangereux et s'instruire à tenir le gouvernail d'une main ferme, lorsque, pilotes vigilants, ils reprendraient le cours de leur navigation ?

Dans cette solitude, l'âme dégagée des embarras des soins personnels, des distractions de la société, du trouble des affaires temporelles, ne s'occupait que du Très-Haut et des vérités éternelles dont on l'entretenait constamment. Elle en admirait la grandeur, l'importance et l'enchaînement. Frappée de cet imposant spectacle, elle en était vivement émue, et rappelait à elle le passé, le présent et l'avenir. Le passé pour reconnaître le principe des illusions qui l'avaient séduite ; le présent pour se tracer la route du devoir à travers la pente rapide de l'habitude, les pièges de l'amour-propre, les prestiges de la séduction ; l'avenir, pour animer et soutenir sa fidélité, tantôt par les douceurs de l'espérance, tantôt par les angoisses de la crainte. Au milieu de tant de réflexions salutaires, la grâce venait au se-

cours de la faiblesse humaine, peu à peu le vieil homme disparaissait, et l'homme nouveau prenait sa place tout plein de ferveur et de force.

Tels les apôtres du Seigneur sortirent du Cénacle, embrasés du divin amour qu'ils allèrent répandre dans l'univers ; tels ces prêtres du Dieu vivant sortaient de leur retraite, animés du zèle le plus ardent pour reprendre leurs fonctions saintes. Le service divin se faisait ensuite avec plus d'ordre et de décence ; les peuples étaient mieux enseignés, mieux édifiés surtout.

Après la réforme de son clergé, rien ne parut et ne devait paraître, en effet, plus important à notre prélat, que l'éducation de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. Il n'est pas de gouvernement sage au monde qui n'ait donné à cet objet des soins spéciaux. L'éducation est la source de la prospérité publique. Elle est la ressource principale des familles, l'espérance de la patrie, l'ornement de la religion. Il y avait déjà dans notre ville bien des établissements destinés à former l'esprit et le cœur des jeunes personnes ; mais ils allaient tous périr : la misère était l'apanage des maîtres. Les édifices occupés par les écoles publiques tombaient en ruine. Le judicieux Paul Ribeyre ne put voir, sans en être profondément affligé, le malheur qui menaçait la portion la plus précieuse de son troupeau ; il s'empressa donc de le prévenir ou en couvrant nos écoles de sa protection, ou en leur procurant des protecteurs étrangers, ou en leur prodiguant d'inespérés secours : ses libéralités sont portées jusqu'à la magnificence, et la gloire du restaurateur égale ou surpasse même celle du fondateur. Excitée par d'aussi nobles encouragements, l'ardeur des maîtres et des élèves redouble : de sérieuses et de savantes études nous promettent une génération également sage et éclairée. La religion sert de base à l'enseignement ; mais elle n'est point le seul objet des leçons données et reçues, l'éducation sociale appelle en seconde ligne l'attention et les soins que les instituteurs ne cessent de donner aux enfants dont ils préparent l'avenir. La grammaire, les langues anciennes, l'histoire, la géographie occupent tour à tour leurs instants : la littérature, la philosophie, les sciences exactes, ne sont point étrangères dans nos gymnases régénérés.

Là se forment des demoiselles pieuses, exercées à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elles sortent de l'asile qui les reçut, avec le goût du travail et toute l'aptitude nécessaire. On distingue dans leur maintien la décence, la pudeur et la simplicité de la modestie s'alliant parfaitement aux grâces de la jeunesse et la santé. Elles conserveront longtemps l'impression des bons exemples qu'elles ont eus tous les jours sous les yeux. Elles édifieront leurs familles ; elles deviendront des épouses fidèles, des mères tendres, des amies dévouées. Elles feront l'agrément de la société par la sûreté de leur commerce, la préve-

nance de leur langage, la douceur de leur caractère, la politesse de leurs façons d'agir.

Ici, des jeunes gens, espoir de la patrie, ont appris les principes de l'Évangile, code immortel de la religion catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle ils sont nés, dans le sein de laquelle ils mourront, parce que ses doctrines sont devenues le principal ornement de leur esprit, le sujet spécial de leurs méditations, et que la conviction des vérités éternelles réside dans le fond de leur cœur. Ils ont contracté le goût des lettres et des sciences. L'Église et l'État leur tendent les bras, comptant sur leurs services, et fondant ces espérances sur le développement qu'ont reçu leurs talents. Hélas ! quelques écarts tromperont peut-être cette attente ; mais des succès heureux consoleront souvent notre tendresse alarmée et combleront nos vœux les plus ardents. Rappelez-vous, Messieurs, avec quelle complaisance, Monseigneur accourait aux exercices de nos écoles, avec quelle bonté il applaudissait aux premiers efforts des élèves ; avec quelle satisfaction il couronnait les moindres essais de l'émulation. Oh ! combien un tel suffrage devait animer le zèle des instituteurs et soutenir le courage des jeunes concurrents !

Cependant, afin de tirer de ces deux principaux moyens le ministère des pasteurs et l'éducation de la jeunesse par lui mis en œuvre, dans l'intention d'opérer le bien qu'il se propose, je veux dire la félicité des peuples et la gloire de Dieu, tout ce qu'ils peuvent donner d'avantageux résultats, il les soutient de temps en temps à l'aide de ces spectacles pompeusement religieux, dont l'impression est d'autant plus profonde, qu'on les trouve plus extraordinaires et qu'ils ne se renouvellent qu'à des intervalles assez longs. Il fait venir de loin des hommes que l'on n'avait ni vus ni entendus. Ces ouvriers évangéliques font retentir les chaires des grandes vérités de la religion qu'ils présentent sous des images brillantes, propres à séduire l'imagination, à persuader l'esprit, à entraîner la volonté. Le pécheur consterné cède aux remords, le libertin effrayé revient de ses égarements ; la justice arrache à l'avare et à la concussion le fruit de leurs rapines ; la vengeance et la discorde expirent dans les cœurs ; des secours abondants coulent dans le sein des pauvres ; la douce consolation vient essuyer les larmes des malheureux. Tout alors s'émeut et s'ébranle ; tout est dans une agitation salutaire qui ravive la ferveur et assure le triomphe de la vertu. C'est un grand art dans un sage

qui tient les rênes du gouvernement, que de savoir mettre avantageusement en usage de pareilles secousses, afin de réveiller l'âme en frappant les sens, et de donner ainsi du ressort à l'action habituelle de son administration (55).

Ce n'est pas tout, Messieurs : à cette prudence qui prépare et arrange tout, à cette vigilance qui n'accorde rien au hasard et qui porte ses vues jusque dans les plus petits détails, à cette exécution vive et ferme qui se roidit contre les difficultés et qui surmonte les obstacles, l'illustre prélat joint l'influence de l'exemple, impulsion forte et victorieuse, capable d'enfanter des prodiges, alors même que toutes les autres ressources manquent ou sont épuisées. Le premier qu'il fournit est celui de la charité, vertu fille du ciel, émanée de la Divinité elle-même, et qui constitue le caractère le plus distinctif de cette religion chrétienne dont elle est l'âme et l'ornement.

Aux yeux du chrétien charitable, tous les hommes sont frères, ils sont les membres d'une même famille, il les aime tous ; il s'intéresse à tous, amis ou ennemis, connus ou inconnus. La charité n'est point l'émotion d'un moment, ou un sentiment passager ; elle voudrait sécher toutes les larmes, guérir tous les maux, soulager toutes les infortunes. Or ce tableau de la charité n'est autre que celui de l'âme bienfaisante du prélat, qui se répandait tout entière en œuvres de miséricorde.

O vous qui fûtes les dépositaires et les dispensateurs de ses trésors, dites-nous quel était l'usage qu'il en faisait durant les années de calamité qui se sont écoulées pendant qu'il occupa le siège de Saint-Flour, et qui ont ébranlé tant de maisons opulentes jadis, réduit au plus strict nécessaire tant de familles qui jouissaient auparavant de beaucoup d'aisance, peuplé nos montagnes de malheureux. Dites-nous si jamais il refusa ses secours à aucune nécessité, si jamais il se plaignit de l'importunité de vos demandes ; racontez-nous combien d'individus il a sauvés des déplorables effets de l'indigence, à combien il a fourni le pain nécessaire à la subsistance de leurs nombreux enfants. Dites surtout combien étaient pressantes ses recommandations en faveur de ces doubles victimes de la pauvreté et de la honte, qui, retenues par un sentiment délicat dans l'intérieur de leurs asiles, éprouvaient en secret les horreurs de la faim, et ne pouvaient se décider à produire les haillons de la misère. Vous avez cru souvent que ses ressources s'épuise-

(55) A l'occasion du jubilé, Mgr Ribeyre fit donner plusieurs missions. L'une de ces grandes cérémonies du culte catholique fut célèbre surtout par les fruits qu'elle produisit, et par la générosité qui signala le zèle du prélat. Elle dura un mois entier. Tous les ecclésiastiques du diocèse entrèrent successivement en retraite ; et l'évêque, durant ce temps, fournit seul à leur subsistance. Il fit distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. Il saisit

cette occasion pour débayer la principale place publique de la ville épiscopale, des étaux de boucherie, qui en rendaient l'aspect hideux, et que l'on avait placés en face de la cathédrale : à l'endroit qu'ils occupaient, il fit élever une superbe croix.

Les frais de cette mission s'élevèrent à plus de 20,000 francs.

raient, tant ses aumônes étaient abondantes, et tout à coup elles semblaient se multiplier en proportion des nécessités de son peuple (56).

L'indigence avilit les hommes aux yeux d'un certain monde; la religion en faisait à ses yeux comme un titre de distinction. Il honorait les pauvres; il leur rendait une espèce de culte, et cet hommage donnait à ses libéralités une apparence de prodigalité fastueuse. Témoin le superbe édifice qu'il a fait construire pour eux (57), espèce de temple dédié à l'infortune, dans lequel toutes les douleurs doivent trouver un refuge. Hélas! il n'a pu mettre la dernière main à cet ouvrage. La mort a interrompu ses travaux; elle a tari la source de ses dons; mais, quand elle le surprit, cet asile du malheur était achevé dans sa pensée et dans son cœur.

Tristes et misérables orphelins! victimes innocentes du libertinage et de la honte qui le suit! et vous tous que les caprices, l'inconstance et peut-être les erreurs de la fortune réduisent aux extrémités de la misère, et qu'il voulait réunir sous ce toit magnifique, allez errer dans les salles, dans les appartements, dans les jardins qu'il vous destine. Admirez-en la beauté, la distribution, la richesse, et dites les sentiments qu'un tel spectacle fait naître dans vos âmes; jugez par ce qu'il a fait de ce qu'un bienfaiteur pareil aurait fait encore, s'il eût vécu quelques jours de plus. Il eût sondé, il eût guéri toutes vos plaies; il eût ramené la sérénité parmi vous; il vous aurait rendu le bonheur; il aurait réparé toutes les injures du sort, et répandu autour de vous l'espérance et la joie.

Messieurs, lorsque la charité est dans le cœur, toutes les autres vertus y accourent en foule, si j'ose parler ainsi. Voyez aussi l'exactitude de notre prélat à remplir tous les devoirs de son sacré ministère. Il ne voulut en négliger aucun. Sa fidélité à remplir les moindres était égale à son zèle pour les principaux, l'objet étant le même dans son estime, savoir: Dieu et son culte; ce motif animait et soutenait sa scrupuleuse exactitude.

Vous avez été les témoins de la douleur qu'il éprouvait pendant les dernières années de sa vie, à l'époque des ordinations, parce qu'il ne pouvait imprimer lui-même à ses jeunes lévites le caractère du sacerdoce. Sa piété n'était ni sombre ni farouche; il contenait au dedans de lui-même toutes les violences, tous les efforts du combat, et ne laissait échapper que la joie du triomphe; aussi avait-elle, sa piété, une teinte d'enjouement et de gaieté qui la ren-

daient aimable, sans diminuer le respect qu'elle inspirait. Ce n'était pas une piété sévère et impérieuse qui veut dominer toutes les opinions, tyranniser toutes les consciences, et qui impute à crime tout ce qui n'est pas conforme au système qu'elle s'est fait; c'était cette piété sage et indulgente, qui, ayant égard à la fragilité de l'homme, et comptant sur les miséricordes du Sauveur, mesure et règle les devoirs sur les bienséances de l'état, sur le caractère des personnes et sur la différence des inclinations.

Ce n'était point une piété inquiète et embarrassée, flottant dans l'irrésolution, et s'arrêtant à de vains scrupules, mais cette piété tranquille et décidée tout à la fois, qui sait prendre sagement son parti et le suivre avec fermeté. Ce n'était point une piété timide et pusillanime qui ne s'attache qu'à prévoir des maux chimériques, et ne sait point remédier à des maux présents et réels; mais bien cette piété éclairée et charitable, dont le zèle est dirigé par les circonstances présentes, et qui ne cherche à lire dans l'avenir que pour puiser des consolations dans l'espérance. Ce n'était point une piété oisive qui coule des jours sans trouble, au sein de l'indolence qu'elle sanctifie au gré de ses désirs, mais bien cette piété de fait comme de sentiment qui sait unir l'action de Marthe à la contemplation de Marie; distinguer ce qui est d'obligation étroite de ce qui n'est que de surrogation, et accorder les devoirs de la vie civile avec ceux du saint ministère. Enfin, Messieurs, ce n'était point une piété de commande et d'ostentation si rapprochée de l'hypocrisie, mais bien cette piété sincère et vraie, résultat de sa haute estime pour la religion qu'il professait, amour pur et désintéressé qu'il produisait au dehors toutes les fois que l'occasion l'exigeait impérieusement; mais que, plus volontiers encore, il contenait dans le fond de son cœur, pour n'en rendre témoin, que Dieu seul, unique objet de ses affections intimes.

Vainement l'hérésie que nous avons vue souffler autour de nous ses poisons et pervertir des provinces entières, aurait-elle essayé ses ravages dans cette heureuse contrée, elle eût échoué dans ses tentatives; et, tandis que chez nos voisins elle arborait ses étendards triomphants sur le dôme des temples de la chrétienté, ici la religion en paix, sous les auspices de notre pieux évêque, régnait sur les esprits et dans les cœurs, et recevait au pied des autels et dans l'intérieur de nos habitations, les purs hommages de l'innocence.

(56) Les sœurs de la Charité eurent toujours la confiance de Mgr Ribeyre pour la distribution de ses aumônes. Il leur remettait chaque année 4,000 francs pour être distribués aux pauvres. Ces fonds épuisés, il donnait encore sur la demande de ces respectables filles, ou même sur celle d'autres personnes.

(57) Mgr Ribeyre avait fourni 30,000 francs pour construire le nouvel hospice de Saint-Flour. Il avait mis pareille somme en réserve, et l'on ne doute pas qu'elle ne fût destinée au même établissement. Malheureusement la mort l'empêcha de manifester ses intentions à ce sujet.

Vainement cette fausse philosophie, dont les progrès désolants étonnent et confondent la véritable sagesse, a-t-elle frappé à nos portes; sa voix n'a pas été entendue; ses doutes, ses sophismes, ses paradoxes, ses railleries impies n'ont eu aucun accès parmi nous, et leur retentissement a bien plus excité notre indignation que notre curiosité. Rien n'a pu déranger l'ordre si heureusement établi pour faire de nous comme une même famille soumise au même Dieu, ayant la même foi et professant le même culte! Grâces en soient rendues à la miséricorde divine! c'est bien elle, en effet, qui, depuis notre premier apôtre (*saint Flour*), a donné à notre église une succession de pasteurs qui ont agi dans les mêmes vues, travaillé sur le même plan, et qui se sont montrés habiles à conserver nos croyances intactes au milieu des déportements de l'impie. Daigne le ciel donner au dernier prélat qui a continué si heureusement l'administration de ses prédécesseurs illustres, un successeur digne de lui et de cette longue suite d'évêques, dont le souvenir ne s'éteindra point parmi nous! Nous devons l'espérer, Messieurs, et de l'infinie bonté du Très-Haut, et de la sagesse qui préside aux conseils du prince religieux assis sur le trône de saint Louis. Le passé est pour nous le présage assuré d'un brillant avenir.

Et maintenant, à côté du prêtre que nous venons d'admirer, considérons le citoyen; la gloire de l'un met le sceau à l'illustration de l'autre. Sans doute l'homme se doit avant tout à son Dieu; mais il se doit ensuite à la patrie. Ces deux devoirs se lient et se confondent en un seul. Là nous avons remarqué la piété et le zèle faisant éclore toutes les vertus; ici nous contemplerons le civisme et l'amour du pays répandant les bienfaits à pleines mains. Nous avons payé à la mémoire du saint ministre des autels le tribut de notre estime et de notre vénération, payons au meilleur des hommes celui de la reconnaissance la plus vive.

SECONDE PARTIE.

Loin de nous, Messieurs, ce préjugé aussi funeste qu'il est injuste et téméraire, qui isole, pour ainsi dire, la religion dans le monde, et qui en fait comme un gouvernement à part, dont les lois et les usages seraient contraires aux usages et aux lois de la société civile. La religion est de tous les états, et tous les états doivent être religieux, si l'on veut maintenir l'ordre, l'harmonie, la paix entre les diverses hiérarchies sociales.

Cherchez, disait Tertullien aux idolâtres qui calomniaient le citoyen formé à l'école de la religion, cherchez dans les tribunaux,

dans les armées, dans les administrations, les serviteurs de la république les plus dévoués, les meilleurs, et vous reconnaîtrez que ce sont les chrétiens les plus fidèles aux devoirs que leur impose la religion qu'ils professent. Partout les chefs se félicitent d'en avoir quelques-uns sous leurs ordres. Cette religion n'avoue, en effet, comme disciples de son auteur, que ceux qui, dans quelque rang qu'ils occupent parmi les hommes, sont tout ce qu'ils doivent être. Je sais qu'avec le sentiment de l'honneur, tel même qu'on le conçoit dans le monde, on peut être citoyen, mais lâche et faible, mais accessible à toutes les tentations de l'amour-propre, mais exposé à céder aux moindres obstacles, mais enclin à l'inconstance; et je sais aussi que la religion prêtant secours à l'honneur, rien ne résiste aux forces combinées de deux mobiles aussi puissants, et que cette union engendre l'héroïsme.

Eh bien! Messieurs, le civisme de l'illustre Ribeyre atteignait, sans efforts, ce degré de perfection. Le feu roi qui l'éleva aux premières dignités de l'Eglise, n'eut jamais de sujet plus fidèle et plus dévoué. Voyez dans cette courte période de trente-cinq ans, durant laquelle il occupa le siège épiscopal parmi nous; voyez les événements se multiplier en France, tantôt heureux, tantôt signalés par la mauvaise fortune. Le Dauphin, ce prince fait exprès pour le bonheur des peuples et malheureusement ravi trop tôt à notre amour, contracte un noble hyménée. Les princes destinés à perpétuer une race si chère à la nation, reçoivent le jour; les campagnes du Brabant, de la Flandre et de l'Allemagne se succèdent rapidement, et portent aux extrémités du monde la gloire du nom français et le bruit de la vaillance de nos soldats.. (58). Vous souvenez-vous de la manière dont éclatait, dans ces brillantes occasions, le zèle patriotique de notre évêque? Vous souvenez-vous des transports de sa joie, de l'enthousiasme avec lequel il annonçait ces grandes nouvelles au peuple et exaltait l'honneur national? Les temples retentissaient de ses acclamations de grâces, et ce n'était dans son palais que fêtes et acclamations.

De funestes revers viennent-ils, hélas! flétrir les lauriers de la victoire (malheureux jours que je ne rappelle qu'avec douleur), oh! que de larmes alors coulent de ses yeux! que de soupirs s'échappent de son cœur, qui bientôt fut brisé par le coup le plus terrible que la providence pût lui porter! Le roi meurt..... Auguste religion! vous seule pûtes le consoler, parce que vous êtes, dans les disgrâces qui les affligent, l'unique ressource des âmes pieuses (59).

reux du bonheur du roi.

(59) L'évêque de Saint-Flour fit faire dans sa cathédrale un service solennel pour le repos de l'âme de Louis XV. L'oraison funèbre de ce prince y fut prononcée. Cinquante louis et une grande quantité de comestibles furent distribués aux pauvres. Les

(58) Mgr Ribeyre annonçait toutes ces grandes choses dans de beaux mandements. Il réunissait dans de magnifiques festins les principaux citoyens du diocèse; il faisait couler pour le peuple des fontaines de vin; il distribuait aux pauvres d'immenses largesses; il voulait que tout le monde fût heu-

Si son grand âge et ses infirmités eussent permis à son éloquence d'exhaler sa douleur dans l'éloge du monarque, combien de traits sublimes et touchants seraient tombés de ses lèvres contractées par la douleur ! Oui, Messieurs, je ne crains point de le déclarer, parce que, telle est ma conviction intime, quelque soumis qu'il se soit constamment montré aux décrets de la Providence divine, il eût été inconsolable si le prince qui succéda à son auguste aïeul n'avait rappelé l'espérance dans son âme navrée. Mais l'avenir se présenta tout à coup à ses yeux sous les plus riantes couleurs ; le sceptre fut saisi par un rejeton de cette longue tige d'illustres souverains, brillant de jeunesse et de santé, aimant son peuple, ne s'occupant que du soin de le rendre heureux et disposé à s'entourer des conseils de l'expérience et de la sagesse. Il avait annoncé, en montant sur le trône, qu'il se proposait pour modèle le meilleur de nos rois ; et, dès les premiers jours de son règne, il prouva qu'il savait tenir à ses résolutions. Il s'était uni à une princesse formée à l'école de la piété et du génie, qui joignait à tous les genres de mérite de son auguste mère les inclinations et la bienfaisance d'un cœur français. Quel intéressant tableau ! le prélat-citoyen y contemplait avec enivrement la gloire et le bonheur futurs de sa patrie, le plus cher objet de ses vœux : il se plaisait à le dérouler aux yeux du peuple, afin de ranimer son obéissance, son respect, son amour. Ah ! si à cette heureuse époque de sa vie l'Eternel eût voulu le retirer de ce monde, il serait mort content comme le vieillard Siméon.

Et maintenant, hypocrites esprits forts, affectez encore, si vous l'osez, d'imputer à la religion les troubles et les querelles que le fanatisme seul a si souvent excités au détriment de l'Etat. L'exemple d'un évêque dont le cœur sait si bien allier les sentiments les plus sublimes, l'amour de Dieu et de la patrie, semble nous être fourni tout exprès pour réfuter vos paradoxes et pour confondre vos calomnies. Hé quoi ! n'y aurait-il donc de vrais citoyens que ceux qui vont affronter les hasards et répandre leur sang sur les champs de bataille ? N'y aurait-il de vrais citoyens que les négociants habiles, les artistes célèbres, les savants renommés ? Le saint ministre des autels, en se vouant plus particulièrement encore au culte du Très-Haut, perdrait-il sa patrie ? cesserait-il d'appartenir au corps commun dont la naissance le fait membre ? perdrait-il ici-bas et volontairement les droits de cité ? Non, Messieurs ; il ne cesse point d'appartenir à la société, et l'Evangile, dont il est l'interprète, est le contrat social par excellence.

C'est lui qui enseigne au soldat à mourir ; peuples furent invités de la manière la plus touchante à seconder la piété du prélat, à l'occasion d'un si triste événement.

(60) Mgr Ribeyre avait jugé qu'il était de sa dignité de meubler, aussi richement que possible,

sans terreur pour l'avenir, en lui enseignant aussi l'art de servir son Dieu tout en servant son prince, ou plutôt en lui apprenant qu'obéir à son prince, c'est obéir à Dieu.

C'est lui qui inspire au magistrat la pieuse pensée de modeler ses jugements sur ceux de la justice divine.

C'est lui qui, au nom du Roi des rois, prescrit à l'inférieur la soumission aux volontés de ses chefs. Il n'impose qu'une réserve à tous les genres de fidélité sociale ; il ne prescrit qu'une désobéissance passive, alors que l'autorité civile se permettrait d'empiéter sur les droits du ciel et de prescrire l'impunité, et alors même il enjoint encore de payer le tribut à César et de lui sacrifier son repos et sa vie, s'il l'exige : il ne soustrait à son empire que la conscience du chrétien, parce que le chrétien, avant tout et par-dessus tout, doit demeurer le serviteur de son Dieu.

Vous tous qui m'écoutez, vous l'avez connu, Messieurs, le vénérable Paul Ribeyre. Dites-le-moi, cette morale n'était-elle pas la sienne ? Ne vous semble-t-il pas, lorsque vous m'entendez développer ainsi les préceptes de la religion, que ce sont ses paroles que je me permets de traduire ; et si mon langage avait plus de noblesse, mes accents cent fois plus d'onction, ne vous semblerait-il pas que c'est lui qui fait retentir cette chaire de vérité des principes les plus sublimes.

Aux leçons il savait dans l'occasion joindre l'exemple. Ils sont encore présents à votre souvenir ces jours de désolation où, les trésors de la France épuisés, le roi fit un appel à la générosité des puissants du pays. Les meubles les plus précieux, les plus riches ornements furent versés, passez-moi le mot, dans les caisses publiques. Le saint évêque de Saint-Flour était un des moins opulents du royaume, il fut pourtant l'un des premiers à donner l'exemple d'un dévouement qui ne connaissait point de bornes, qui n'admettait aucune restriction (60). En un seul mot, il était né Français et sorti d'une maison dans laquelle l'amour du roi et de la patrie n'était pas moins héréditaire que la noblesse.

Mais il n'était pas né parmi nous ; cependant il eut parmi nous aussi le cœur et les sentiments d'un excellent citoyen.

Un grand seigneur, transplanté tout à coup dans une terre étrangère et qui en regarde les habitants comme ses propres frères, qui tient à honneur d'être toujours au milieu d'eux, qui les couvre des ailes de sa protection et qui ne se croit riche et puissant que pour les rendre heureux, doit avoir bien des vertus. A ces traits dont l'application est si facile, que de souvenirs délicieux, que de regrets aussi doivent être excités en vous !

sa chapelle et son palais. Il avait fait, depuis peu de jours, l'acquisition d'une assez belle argenterie ; les besoins du trésor éclatèrent ; il s'en dépouilla entièrement.

Si la supériorité de son rang avait placé l'excellent prélat si fort au-dessus de nous, la bonté de son cœur nous rapprochait de lui jusqu'à nous rendre en quelque sorte ses égaux. Également accessible à tous, il était à la tête de sa maison comme un père au milieu de ses enfants. Son abord en apparence sévère pouvait en imposer au premier coup d'œil ; mais bientôt tout ce qu'il acquérait de gracieux et d'obligeant faisait renaître la confiance. L'évêque s'affaïait, pour ainsi dire, et ne laissait apercevoir que l'ami ; mais aussi savait-il l'être sincèrement, et je n'en veux pour preuve que la constance des hommes qui furent les siens et qui le pleurèrent longtemps. Toutefois, en tempérant l'éclat de sa grandeur, il était loin de l'avilir, et il possédait merveilleusement le grand art de se familiariser assez pour inspirer à ceux qui l'approchaient un certain abandon, sans cesser de conserver toute cette dignité qui commande le respect. Il savait que les hommes que distinguent de hautes fonctions ne sont inaccessibles le plus souvent que par suite d'une orgueilleuse faiblesse : aussi n'avait-il rien de cette fierté dédaigneuse qui tôt ou tard attire le mépris. Il se montrait tel qu'il était, sans apprêts et sans déguisements. Des apprêts ! son mérite en avait-il besoin ? des déguisements ! eh ! qu'avait-il à nous cacher ?

Loin de lui, par conséquent, cette hauteur injuste qui, se croyant supérieure à tout, réduit au même niveau toutes les conditions. Affable envers tout le monde, cette affabilité même se dessinait sous diverses nuances, selon le mérite, le rang et la naissance des personnes : elle savait prendre ce ton de réserve et de politesse qui flatte les prétentions des uns sans humilier l'ami propre des autres.

Cependant ne croyez pas, Messieurs, que dans cet éloge je cherche à vous cacher de moins flatteuses vérités, et que je prétende mensongèrement que cette affabilité dont je vous parle fut toujours également soutenue, fut toujours également ménagée. Avouons-le, quelquefois le noble front du prélat se couvrit de sombres nuages. Eh ! qui n'est point sujet à quelques inégalités d'humeur ? mais ce défaut lui-même n'était qu'un tort de la nature qu'il s'attachait à corriger avec ardeur, et les combats qu'il se livrait à lui-même pour en triompher fournissent un nouveau motif à notre admiration. En effet, s'il lui était échappé un reproche trop vif, s'il avait affligé quelqu'un, vous le savez, le chagrin s'emparait alors de tout son être et il ne recouvrait la sérénité de son âme qu'après que, par un service rendu ou par une manière affectueuse, il avait effacé la fâcheuse impression d'une vivacité involontaire. Il n'y avait donc rien de contradictoire entre cette affabilité que je n'ai vantée que selon son prix, et ces mouvements passagers d'humeur qu'une censure trop sévère s'attachait à reprendre en lui. Oui, Messieurs, il fut affable, non point de cette affabilité dont se piquent la plupart des grands.

Un air riant, gracieux, toujours égal, mais le plus souvent affecté, des manières honnêtes et polies, de belles promesses, de généreuses protestations les annonçant à tous et prévenant en leur faveur ; et tout cela n'est souvent, hélas ! qu'un beau vernis, fruit de l'éducation ou de l'usage du monde. L'espérance qu'il fait concevoir est semblable à ces songes heureux que le réveil dissipe et qui laissent l'âme en proie aux regrets d'une erreur. Il fut affable de cette affabilité de sentiment, de bienfaisance, de vertu qui exécute tout ce qu'elle promet, qui donne plus qu'elle ne promet, que quelquefois même on prendrait pour de l'indifférence quand elle veut ménager le plaisir d'une agréable surprise.

Combien n'existe-t-il pas de témoins vivants de ces assertions ? Qui de nous éprouva le besoin de recourir à son évêque, qu'il n'en ait obtenu tout ce qu'il désirait, pourvu qu'il lui ait ouvert son âme avec franchise ? Une confiance absolue était auprès de lui la recommandation la plus puissante ; et comme il était digne de l'obtenir cette confiance qui flatte tous les cœurs sensibles ! Sa mémoire, prompt et facile à tout saisir, n'oublait rien de ce qu'elle avait appris ; sa discrétion était parfaite ; sa délicatesse était poussée jusqu'au scrupule, et sa raison ne donnait jamais que les plus salutaires conseils.

S'il promettait, il ne le faisait qu'avec prudence, et sa parole était sacrée.

S'il refusait, on découvrait sur son front tous les traits de la douleur intérieure que lui causait un refus obligé.

Il recherchait l'occasion de rendre service, et souvent le bienfait atteignait, sans qu'on se doutât seulement qu'on pût en être l'objet : quelquefois même une piquante ironie était le prélude de sa bienveillance.

Il était parmi nous comme un père au milieu de ses nombreux enfants, partageant ses faveurs et son attention entre tous avec une telle honte, dirait-on, qu'il préfère tour à tour chacun d'eux à tous les autres, tandis qu'il n'est réellement touché que des intérêts de la famille entière, et que son cœur ne connaît point de préférence. C'était aussi cet intérêt commun qui l'animait : de là le soin qu'il se donnait de ménager les ministres d'Etat, les intendants de province, les arbitres de nos vies et de nos fortunes, afin de les rendre favorables à ses bienfaisantes vues. Il ne craignait de les importuner ni par ses demandes, ni par ses représentations ; et quel poids les unes et les autres ne recevaient-elles point du motif dont on le voyait animé, et de la justice de la cause qu'il se chargeait de défendre. Aussi, que de grâces accordées, que d'arrêts équitables rendus à sa sollicitation ! Combien de fois il avait obtenu de notables diminutions sur l'impôt qui chargeait la province ! Il avait les yeux toujours ouverts sur les besoins de son peuple ou dans l'intention d'y pourvoir lui-même, ou dans celle de lui ménager auprès des autres mille ressources

inespérées. Probablement, Messieurs, vous n'avez pas perdu le souvenir de cette époque malheureuse où la cherté des grains présageait à la Haute-Auvergne les horreurs d'une famine prochaine. A peine chacun de nous en avait-il conçu la crainte, qu'il avait déjà pris les plus sages mesures pour en prévenir l'événement; il faisait transporter à grands frais des pays lointains tous les approvisionnements qui nous manquaient; et sa prévoyance eut le heureux résultat de dissiper par le retour de l'abondance les alarmes naissantes de son troupeau, avant même qu'elles eussent éclaté: le pauvre, en mangeant son pain, l'arrosa des larmes de la reconnaissance, et bénit, en rendant grâces à la Providence divine, la main visible, instrument de ses miséricordes.

Que les riches au cœur de bronze cherchent à l'envi à tirer des biens de ce monde, tout le parti possible (funeste penchant, qui expose le peuple à être l'éternelle victime de l'avidité des traitants, parce qu'en encherissant de luxe les uns sur les autres, ils se réduisent à n'avoir d'autre ressource, pour remplir des engagements excessifs, que l'injustice et la tyrannie), notre prélat se distingua toujours par une conduite opposée à cet usage barbare. Il ne vit qu'un déplorable désordre dans une manière d'agir, que le siècle décore du beau nom de prudence, et ne considéra que la désolation de la multitude, dans le bonheur de quelques hommes adroits et intéressés. Aussi se refusa-t-il constamment aux offres avantageuses que lui faisait la cupidité, par la seule crainte que, s'il les acceptait, elles ne fussent le prix des larmes et des sueurs des cultivateurs laborieux; sacrifice bien plus généreux dans son cœur que dans la chose elle-même, quoiqu'il fût difficile de l'apprécier. Voilà de ces traits que la folie du monde regarde en pitié, mais qui peignent le mieux, aux yeux du sage, l'âme d'un vrai citoyen.

Vous le représenterai-je, Messieurs, méditant en secret tout le bien qu'il se propose de faire, goûtant d'avance le plaisir de le voir réalisé, parce qu'il a tout prévu et tout concerté....

(61) Les boucheries de la ville étaient placées en face de la porte d'entrée de la cathédrale.

(62) C'était celles qui couvraient les étaux de boucheries.

(63) Le cimetière de la paroisse faisait partie de la principale place de la ville. Mgr Ribeyre le fit transporter hors de la ville, dans le terrain qu'il occupe aujourd'hui, et dont il fit l'acquisition, il l'entoura de hautes murailles, et y fit construire une chapelle élégante; il employa à cette bonne œuvre plus de 8,000 livres.

(64) Mgr Ribeyre fit ouvrir une belle entrée, presque au centre de Saint-Flour, entre les jardins du collège et du couvent des religieuses de Notre-Dame. Cet établissement lui coûta plus de 20,000 fr. La ville reconnaissante fit placer les armes de son évêque sur le fronton de cette porte qui fut nommée *Porte Ribeyre*, et graver sur un marbre au-dessous, cette inscription que fournit M. de Belloy:

Tel un ruisseau, dont les ondes ont été quelque temps retenues dans un vaste réservoir, afin de se réchauffer aux rayons d'un soleil brûlant, se répand tout à coup à grand flot dans une vaste prairie, et y porte la fertilité et l'abondance, tel le prélat, abandonnant ses méditations sur les moyens de nous rendre heureux, en répand les fruits à pleines mains et de tout côté. Transportons-nous en esprit, Messieurs, dans les avenues, dans les places, dans les promenades, dans les édifices publics de la ville épiscopale; partout nous apercevrons quelque monument de sa bienfaisance, également utile et magnifique.

Le service divin n'est plus interrompu par le bruit d'un trafic indécent qui se faisait presque aux portes du temple (61).

Le signe auguste de la rédemption des hommes est devenu le plus bel ornement d'une vaste enceinte qu'embarrassaient d'affreuses halles (62).

La piété va rendre aujourd'hui paisiblement de tristes hommages aux cendres de nos pères dans un lieu consacré, où elle n'a plus à craindre l'influence de malignes exhalaisons, et la sagesse du prélat a prévenu celle du gouvernement (63).

L'accès de nos murs, devenu plus facile et plus agréable, invite l'étranger à y pénétrer, et y appelle avec lui et l'industrie et le commerce (64).

Où que ce soit que l'on porte ses pas, ou dans l'enceinte ou autour de notre cité, partout s'offrent aux regards quelques constructions nouvelles, quelques ouvrages qui n'existaient point naguère, et tout cela est dû au même mortel, et tout cela devient l'impérissable écho de sa gloire.

Hélas! notre reconnaissance ne put lui rendre, tant qu'il vécut, que d'indignes actions de grâces, et peut-être même l'envie, cette cruelle ennemie de tout bien, en attelle frémi en secret. Incapable de faire, au milieu de nous, des ingrats, elle essaya du moins de flétrir la gloire de l'auteur de tant de bienfaits, en empoisonnant leurs causes et ses motifs, en les attribuant à l'orgueil et à l'ostentation. Ah! sans doute, il devait être sensible aux témoignages de notre

De Ribeyre en ces lieux tu vois le moindre ouvrage;
Compter nos monuments, c'est compter ses bienfaits,
De l'Eglise et du pauvre il accroît l'héritage,
Et lègue à ses parents les heureux qu'il a faits.

La tourmente révolutionnaire a emporté tout ce que la Porte Ribeyre avait de monumental; les armes du prélat, l'inscription du poète, tout a disparu. Il ne reste que deux pilastres en partie enfouis dans le remblais d'une grande route. Cependant il n'est pas un seul habitant de Saint-Flour qui ne vit rétablir, avec la satisfaction la plus vive, et dans son premier éclat, un monument en quelque sorte consacré à la gloire de deux hommes dont le souvenir leur est également cher, et dont l'un a embelli et l'autre honoré l'ancienne capitale de la Haute-Auvergne. Espérons qu'un jour l'administration municipale comprendra enfin que le rétablissement de la Porte Ribeyre est pour elle une obligation sacrée.

reconnaissance ; sans doute il jouissait des succès qu'il savait obtenir, et de tout le bien qu'il faisait.... Cette jouissance est délicieuse en effet, c'est celle de tous les cœurs généreux. Mais qu'il n'eût eu d'autres vues que celles de la vanité, lui ! Monseigneur Ribeyre... Oh ! combien la méchanceté des hommes est injuste dans ses jugements ! combien elle est insensée dans ses suppositions !

Il n'ignora cependant point que tels étaient les propos répandus contre lui par quelques bouches accoutumées à ne distiller que du venin ; mais le sage voit en pitié les souris malins de l'envie ; il dédaigna ses artificieuses intrigues, ses amères plaisanteries, ses mensonges impurs ; ou même tout cela n'est pour lui qu'un stimulant de plus qui l'eugage à faire mieux encore, s'il le peut. Il fut donc un sage l'évêque-citoyen dont je proclame les louanges ; car, ses revenus épuisés ne suffisant plus aux vastes entreprises de sa bienfaisance, il y consacra, en dépit de l'envie, tout ce qu'il put retrancher à une représentation obligée. Quel sacrifice pour l'homme accoutumé jusque-là à tout l'éclat d'une majestueuse magnificence, que de se réduire tout à coup à la simplicité des autres hommes ! et quel noble usage que celui qu'il faisait de ses immenses économies ! tandis qu'autour de lui le luxe, cette peste du genre humain, confondait tous les états, ébranlait toutes les fortunes, languissait dans un indigne repos, insultait à la misère générale par son faste insolent, et ne produisait dans tous les lieux publics que des hommes inutiles et onéreux à la société ; il se plaisait, lui, à nourrir par le travail je ne sais combien de familles qu'il parvenait à soustraire, en même temps, ainsi, et à l'infortune et à l'oisiveté. Un édifice à peine achevé, il en projetait un autre, fournissant constamment des aliments nouveaux à l'industrie, au talent et au travail ; et la foule des architectes, des ouvriers, des artisans de toute espèce, occupés par lui, le bénissait tout haut, tandis que nous, nous contemplions en silence tout ce que produisait son zèle non moins infatigable que sa générosité, et nous en recueillions les profits.

Que vous dirai-je encore, Messieurs, que vos cœurs ne devancent mes paroles ? Vous parlerai-je de cet asile des pauvres que les étrangers admirent aux avenues de votre ville ? Vous parlerai-je de ce brillant édifice destiné à recevoir les lévites du Seigneur, et qui est décoré avec tant de goût ? Vous entretiendrai-je de ce gymnase, dans lequel vos enfants doivent apprendre à devenir citoyens à leur tour ? Quel spectacle que celui d'un vieillard octogénaire, luttant, en quelque sorte, contre la mort, afin d'avoir le temps de mettre la dernière main à tant de magnifiques ouvrages, et portant

sa prévoyance, par les plus sages dispositions, jusqu'au delà du tombeau, afin de prévenir les desseins d'une cupidité avide, qui n'eût point négligé d'apporter à l'accomplissement de ses desseins les entraves les plus insurmontables (65).

Que la mémoire d'un tel homme soit immortelle parmi nous. Je n'ai pu jeter sur sa tombe que quelques fleurs cueillies à la hâte ; mais dans le nombre de ces jeunes gens dont l'avenir lui fut si cher, et qui puisent la science aux sources qu'il prit soin de disposer pour eux, surgira peut-être un jour quelque génie capable de célébrer dignement sa gloire. Si le ciel le fait naître, Messieurs, avant qu'il rappelle de ce monde tous ceux qui furent les témoins de tant de merveilles, que ceux d'entre nous qui vivront alors lui rappellent qu'il doit les prémices de son éloquence au bienfaiteur de sa patrie, à l'ami de l'humanité, au soutien des bonnes mœurs, à l'appui de la religion.

Sans doute il est beau de mourir les armes à la main, au lit d'honneur, après avoir versé son sang pour son pays ; mais il est encore bien plus beau de ne quitter la vie qu'au milieu des heureux qu'on a faits, et des rêves de la bienfaisance. L'éclat de la valeur doit éblouir les yeux d'une nation guerrière ; mais celui des services rendus n'est pas moindre aux yeux d'une nation généreuse. Le héros expirant sur un champ de bataille excite les regrets de tous les compagnons de sa gloire. L'homme de bien quittant la vie fait couler les pleurs de tous les mortels dont il était en quelque sorte le père ; et le trépas qui l'atteint n'a rien d'effrayant par lui : il marque l'heure où ses épreuves cessent, et où commence la récompense éternelle que lui mérita toute une vie de bonnes œuvres. Aussi rappelez-vous les derniers moments du vieillard ; on eût dit qu'ils étaient pour lui ceux du triomphe, et les spectateurs ne furent alarmés que pour eux-mêmes : il ne vit rien en effet que de consolant dans cette autre patrie que désormais il devait habiter.

Evêque, et, comme tel, chargé du sacré dépôt de la religion de ses pères, il avait pris toutes les mesures que la sagesse la plus profonde avait pu lui suggérer pour le conserver et l'accroître. Au zèle le plus attentif il avait joint constamment l'autorité des exemples les plus édifiants de mœurs et de charité. Citoyen et citoyen français, il avait aimé son roi et sa patrie de toute l'étendue de son cœur, de toutes les puissances de son âme. Il avait marqué tous les instants de sa longue vie par un trait remarquable de civisme. N'était-il point autorisé, en terminant une carrière si bien fournie, à attendre, comme saint Paul, de la justice divine le noble prix de tant de vertus.

les travaux qu'il avait fait commencer aux bâtiments du collège.

(65) Mgr Ribeyre remit aux officiers municipaux de la ville de Saint-Flour une somme de 25,000 fr., pour qu'ils pussent achever, quand il ne serait plus,

A ce moment suprême la nature défaillante sembla se ranimer dans ses membres à demi glacés, comme pour donner à la grâce le temps de raviver encore tous les élans de sa foi, toute l'ardeur de sa piété, et de le combler de tous les fruits des sacrements de l'Eglise, dont il avait été l'une des colonnes les plus inébranlables.

Bientôt une voix lugubre s'écrie, et tout le peuple répète, en versant un torrent de larmes, que le prélat n'est plus. A ces premiers accents de la douleur succède le morne silence de la consternation, qu'interrompent les sanglots des familles, dont chacune croit avoir perdu son bienfaiteur. Le son majestueux et mélancolique des cloches se mêle aux cris du désespoir. On se cherche, on s'interroge, on se mêle; on se communique ses regrets, et la contrée tout entière ne retentit long-temps que de gémissements et de sanglots! C'est que l'on ne sent bien vivement le prix du bien que l'on possédait que lorsqu'on l'a perdu sans ressource.

Et moi, témoin et acteur dans cette longue scène de deuil, lorsqu'il me fut permis de rappeler mon âme à elle-même et de reposer mes sens, je me représentai un citoyen vertueux de retour au milieu de nous, après une bien longue absence, et rejeté dans ces murs au moment où la reconnaissance célébrait tristement les obsèques de cet homme étonnant, l'honneur de l'épiscopat et l'ornement de l'humanité. Je le vis se joindre à la foule en deuil, et suivre avec recueillement le convoi. A chaque pas qu'il faisait, la surprise et l'étonnement se dessinaient sur son front. C'est qu'il reconnaissait à peine les lieux de sa naissance; tout y était nouveau pour lui, tout y était changé, tout y était embelli; et, pendant que son admiration le plongeait dans une espèce d'extase, je crus le voir subitement réveillé par le bruit des plaintes et des regrets, qui, s'exhalant autour de lui, lui indiquaient dans le tombeau qu'il accompagnait au champ du repos, l'auteur de toutes les belles choses qu'il avait remarquées. Alors il se précipita sur le cercueil du bienfaiteur de sa patrie, il l'arrosa des larmes les plus amères. Qu'elles étaient touchantes les étreintes de sa reconnaissance et de sa douleur! Eh bien, Messieurs, ces sentiments, c'étaient les vôtres. J'en ai connu toute la vivacité, car je les ai partagés tous. Ce sont les vôtres aussi, digne pasteur! qui présidez à cette triste cérémonie (66). Hâtez-vous, allez les unir au mérite du sang de Jésus-Christ, qui va couler sur l'autel du sacrifice en faveur du vénérable pontife dont nous honorons la mémoire. Que celui qui n'a travaillé toute sa vie qu'à nous rendre heureux et bons, obtienne de la divine miséricorde la récompense d'une bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

(66) L'abbé Bigot de Vernières, dès lors curé de la ville de Saint-Flour, et mort, occupant encore

II. ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS XV.

Homo vanitati similis factus est, dies ejus prætereunt sicut umbra. (Psal. CXLIII, 4.)

L'homme est l'image de la vanité; ses jours s'ensuivent comme l'ombre.

Cette pensée du Roi-Phète se présente tout naturellement à l'esprit, lorsqu'on porte ses regards sur cet appareil funèbre dressé par la piété, pour honorer la mémoire d'un grand roi qui n'est plus. Hélas! hier encore le quinzième Louis occupait ce beau trône de France avec la gloire la plus éclatante, avec la plus imposante majesté; sa puissance embrassait de nombreuses provinces, et sa voix commandait à vingt millions d'hommes. Cette grandeur, cette force, cette autorité, tout cela n'aurait-il été qu'un fantôme! Je le cherche aujourd'hui partout, je ne le trouve nulle part. La mort a tout moissonné, tout détruit, tout dévoré, et de cet illustre monarque il ne reste sous le cercueil qu'une cendre légère, qu'une poussière inanimée. Ah! si telle est la destinée des dominateurs des nations, quelle sera celle des autres mortels? Qu'est-ce donc que ce qu'on nomme bonheur, sinon un éclair passager, une ombre vaine, qui passe et qui fuit : *Homo vanitati similis factus est; dies ejus prætereunt sicut umbra.*

Mais quoi! Messieurs, au milieu de ces lugubres cérémonies qui rappellent si bien tout le néant des prospérités mondaines, l'orgueil envierait-il encore les misérables honneurs d'une pompe funèbre! la vanité s'attacherait-elle à se repaître d'une aussi triste magnificence, et la curiosité ne serait-elle venue chercher, sous les voûtes de ce temple antique, qu'un spectacle intéressant pour elle!

Telles ne sont point, j'en ai l'intime conviction, les dispositions des nombreux auditeurs, que la douleur seule a groupés autour du catafalque élevé à l'excellent prince qu'ils pleurent; et ils sont trop chrétiens pour ne point entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui ne loue les grands, après leur mort, que lorsqu'ils ont été bons et vertueux durant leur vie entière, et qui ne s'entretient de leur puissance sur la terre qu'afin d'en signaler le terme fatal, et de dissiper ainsi le prestige qui s'attache à son faux éclat. En effet, que Louis XV ait été grand par ses victoires, par ses conquêtes, par son empire, par le rang qu'il occupait au premier plan de la scène du monde, qu'importe aux yeux de la religion, aux yeux de la raison elle-même; il ne sera parvenu qu'à exciter une stérile admiration. Mais, s'il fut un homme supérieur en vertus morales et chrétiennes, alors il dut paraître au sage véritablement grand et digne de louanges; et sous ce double rapport, il mérite d'obtenir celles qui seules peuvent retentir dans la chaire de vérité.

ce poste élevé après le rétablissement du culte catholique en France.

Proclamé par la voix de la nation tout entière Louis le bien-aimé, ce titre délicieux, il ne le dut point aux bassesses de la flatterie, mais bien à cette inaltérable bonté qui fit si souvent des heureux.

Proclamé par l'Eglise son fils aîné, ce titre si glorieux, il ne le dut point seulement à sa naissance, à la piété de ses ancêtres, aux vertus de ses prédécesseurs, il le dut aussi à ce fonds de religion toujours indébranlable, qui l'en a rendu digne lui-même.

Mais moi qui viens entreprendre, Messieurs, de payer à la mémoire de ce grand prince le tribut auquel elle a droit, qui suis-je pour oser mêler ainsi ma voix à celle de tant d'orateurs célèbres qui publient sa gloire dans toutes les villes de France. Cette entreprise serait téméraire sans doute, et elle ne trouve d'excuse que dans l'auguste volonté qui m'en a imposé le devoir.

Vérité souveraine, étrangère à la cour des rois, vous présidez au moins à leurs éloges funèbres. L'adulation et le mensonge ne sauraient avoir leurs entrées dans les temples du christianisme. Que l'on vous retrouve toujours dans nos paroles ! Et faites que le tribut de nos hommages payé aux mânes d'un grand Roi, ne soit qu'une occasion d'édification pour tous : faites que dans ce discours se retrouvent des enseignements dignes de la chaire du haut de laquelle il sera prononcé ; que les auditeurs y puisent de nombreux sujets de méditation sur l'inconstance et la fragilité des félicités mondaines, et que par suite ils y trouvent de nouvelles raisons de s'attacher inviolablement à leur religion sainte, seul bien impérissable ici-bas. *Homo vanitati similis factus est : dies ejus prætereunt sicut umbra.*

PREMIÈRE PARTIE.

La bonté, Messieurs, est de tous les attributs de la Divinité celui sous lequel elle se plaît le plus à se montrer aux hommes. Le Créateur veut être aimé de ses créatures de prédilection ; il leur en fait un commandement exprès, et cela parce qu'il est infiniment bon. C'est aussi par la bonté que les rois, qui doivent être les images sensibles de la Divinité sur la terre, ressemblent le plus à leur modèle. Or fut-il jamais de meilleur prince que Louis XV ? L'histoire en cite-t-elle de plus aimé ? Certes le retour mutuel de cette affection du prince pour ses peuples et des peuples pour leur

prince en garantit assez le mérite et la sincérité.

Louis était encore au berceau, et déjà il était le prince bien-aimé. Unique rejeton de tant de rois, échappé comme par miracle aux entreprises de la mort dont la faux avait moissonné le reste de sa maison, combien d'espérances reposaient sur cette tête précieuse (66*).

Combien la faiblesse de ses premiers ans, le souvenir de tant de pertes si cruelles et si récentes, la crainte des malheurs qui sont l'inévitable résultat d'un changement de dynastie, durent rendre son enfance intéressante à quiconque portait un cœur français. Bientôt le fils auguste de ce fameux duc de Bourgogne, qui nous promit tant de bonheur, qui nous laissa tant de regrets, se montra digne d'un tel père, et justifia les sentiments que la grande nation avait d'avance conçus pour lui. Monté sur le trône avant cet âge où la Providence permet à l'homme l'usage complet des facultés de son âme, il déploya toutes les qualités qui annoncent un prince aimable et bon. Il était doux, affable, humain, généreux, bienfaisant ; tout en lui promettait un bon cœur ; son ton, ses manières, l'attitude de toute sa personne, dans laquelle on remarquait aussi cette noblesse, cette élévation, cette fierté véritablement royale, qui commandent le respect et qui s'allient si bien à ce caractère de bonté généreuse qui commande l'amour et qui jamais ne se démentit en lui, ni dans l'intérieur de sa vie domestique, ni sur le théâtre de la cour, ni durant les douceurs de la paix, ni pendant les fatigues de la guerre, ni dans le temps de ses prospérités, ni à l'époque de ses révers.

La discorde, implacable ennemie des mortels, avait porté ses brandons sur l'Europe. et un vaste embrasement couvrait déjà l'Allemagne et l'Italie entière. Les peuples s'étaient jetés dans l'arène et roulaient les uns contre les autres leurs flots tumultueux, lorsque Louis atteignit ce bel âge où le cœur de l'homme bondit au premier son du clairon des batailles. Le plus bouillant courage l'animait, et la passion de la gloire était sa passion la plus vive. Le sang des Bourbons qui coulait dans ses veines devait y entretenir cette ardeur guerrière qui les distingua tous, et la mémoire de leurs hauts faits porter jusqu'au dernier paroxysme cette fièvre de renommée qui seule fait les héros. Mais Louis XV aimait son peuple, et l'idée des malheurs que la guerre pourrait attirer sur lui suffit pour tempérer

(66*) Louis XV, troisième fils du duc de Bourgogne, arrière-petit-fils de Louis XIV et de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Versailles le 10 février 1710. Devenu Dauphin le 8 mars 1712 par la mort de son illustre père, il succéda au grand roi son bisaïeul, le 1^{er} septembre 1715 : il n'était donc âgé que de cinq ans et demi lorsqu'il monta sur le trône. Des réparties pleines de justesse et de sens décelèrent de bonne heure la solidité de son esprit, et promettaient à la nation un souverain de

plus digne d'elle. On lui demandait un jour quels étaient ceux qu'il devait aimer. « Les honnêtes gens, répondit-il. » Et quels sont ceux qu'il vous importe le plus d'éviter, Sire ? « Les flatteurs, reprit-il aussitôt. »

Une autre fois on l'entretenait des surnoms que la reconnaissance ou l'admiration des peuples avait décernés à ses ancêtres, dont certains s'appelaient le Grand, le Hardi, le Juste, etc. Pour moi, dit-il, je voudrais mériter celui de Parfait.

ces fongueux transports qui tendaient à le précipiter sur les traces de ses immortels aïeux dans des champs de carnage (67). Si, plus tard, il fut obligé de courir dans cette carrière sanglante, l'histoire impartiale dira qu'il y fut toujours entraîné, malgré lui, par le concours fortuit de je ne sais combien de circonstances qui trompent la vigilance du plus sage, et qu'alors aussi il n'eut en vue que l'avantage et le bonheur de ses sujets.

L'admiration des hommes est justement acquise au guerrier triomphant d'un émule digne de lui, et poussant à bout de puissants adversaires vaincus; mais celui-là n'est animé que d'un coupable esprit d'usurpation. Combien Louis se montra plus grand, plus digne de la reconnaissance de ses contemporains et du souvenir de la postérité, lorsque, s'interrompant tout à coup au milieu de ses conquêtes, dont les succès les plus étonnants rendaient l'achèvement si facile, il écoute avec faveur les propositions de paix que lui adresse une puissance depuis longtemps rivale de sa maison, et qu'il pouvait anéantir! Quel beau spectacle! Un jeune roi faisant, en quelque sorte, ses premières armes, voit ses nombreuses armées, partout victorieuses, pénétrer, enseignes déployées, jusqu'au sein des vastes possessions de son ennemi. Il voit cet ennemi superbe jadis et plein d'une orgueilleuse fierté, le successeur des Césars, humilié, abattu, presque suppliant à ses pieds, les légions qui défendaient l'empire germanique, détruites, les forteresses qui couvraient ses frontières, enlevées, les campagnes ravagées, les trésors épuisés; et c'est le moment qu'il choisit pour rendre la paix au monde, non point en vainqueur qui dicte des conditions inhumaines, mais en prince généreux et magnanime, qui ne veut rien que de juste pour lui, que d'honorable pour ses alliés, que de consolant même pour ses ennemis qu'il estime. Assurer à un Bourbon d'Espagne le trône de Naples, selon les droits de sa naissance, favoriser le roi de Sardaigne dans ses prétentions sur l'Italie, en tant qu'elles sont conformes à ses droits, voilà le prix que met le triomphateur de vingt-huit ans à la restitution des pays qu'il

(67) La paix dont jouit la France pendant les premières années de la majorité de Louis XV, et après la mort du régent, ne fut point un bienfait pour elle. Elle eut à gémir, durant ce temps de repos, des suites déplorables du fameux système de Law, qui, sur les ruines de la fortune publique, éleva quelques fortunes particulières scandaleusement colossales. Les mœurs de la Régence et le passage du fameux cardinal Dubois par le ministère avaient si honteusement perverties, se montrèrent plus dissolues que jamais. A cette époque remonte cette funeste anglomanie qui refit le caractère français sur un nouveau moule, et fut une des causes principales des crimes et des désastres de la révolution que nous avons traversée, et dont les horreurs ne sont point compensées, quoi que certaines gens en disent, par le bonheur réel du gouvernement représentatif, bonheur, au reste, que l'on aurait pu ac-

occupe déjà! S'il réunit alors la Lorraine à la France, la Lorraine... (67*) cette belle province, source de tant de divisions, cause de tant de sang versé, théâtre de tant de combats, c'est moins à titre de conquête qu'à titre d'acquisition pour en faire un Etat à ce grand homme (68), que deux fois la Pologne avait appelé au trône, et qu'en avait fait déchoir un revers aussi grand que peu mérité, principe funeste, peut-être, de la fatale révolution qui désola aujourd'hui cette république célèbre.

Quand un roi sacrifie ainsi en faveur de son peuple les intérêts de sa propre gloire, il n'a garde de céder à l'impulsion de cette affreuse politique qui ne préside que trop souvent aux conseils des princes dans lesquels on se fait une sérieuse affaire d'exciter ou d'entretenir le trouble dans l'intérieur des Etats voisins, ou de fomentier contre eux des dissensions, des haines et la guerre, dans le seul but de les ruiner les uns par les autres, et d'asseoir sur leurs divisions les fondements de son propre repos ou ceux de son ambition.

Que cet empire d'Allemagne, qui coûtait tant de sang à la France, se heurte avec violence contre l'empire ottoman, et que ces deux colosses travaillent simultanément à leur destruction mutuelle; que les républiques de Gênes et de Genève soient en proie à la fureur des partis, et se déchirent elles-mêmes les entrailles; placée hors du du tourbillon de ces bouleversements, mais en vue de ces scènes d'horreur, cette politique eût combiné des rapports, calculé des intérêts, émis des prétentions, ménagé des alliances, déployé des forces, que sais-je? Louis XV, lui, ne les envisage qu'avec horreur; il n'y découvre que de nouveaux malheurs pour l'humanité; il embrasse dans ses intentions pacifiques l'Europe entière; il ne s'est jeté au milieu de l'incendie que pour l'éteindre, et il l'éteint en effet. Il devient l'ange tutélaire des peuples et des rois. Sa sagesse, sa modération, sa générosité en ont fait l'arbitre du monde (68*), et il lui a donné la paix.

Mais que vois-je! quel est donc le démon qui vient subitement troubler cet ordre, cette harmonie, qui, du sein de la France, se communiquait aux nations voisines, et

quérir sans forfaits.

(67*) La Lorraine, autrefois Etat souverain d'Europe, était devenue un simple duché, donné par l'empereur Henri-le-Noir, en 1048, aux descendants de Gérard d'Alsace: les rois de France avaient longtemps désiré l'incorporer à leur empire. Louis XIV en avait fait la conquête, et il l'avait restituée.

(68) Stanislas Leczinski était fils d'un seigneur polonais, non moins distingué par sa naissance et par son caractère personnel que par les hautes fonctions qui lui étaient confiées. Il était grand trésorier de la couronne, et c'est lui qui dit un jour dans le sénat ces paroles remarquables : *Malo periculosam libertatem quam quietum servitium.*

(68*) Dans le traité de Vienne en 1736.

qui leur permettait de respirer enfin après une si longue suite de calamités ? A peine commençait-on à goûter les douceurs d'un repos trop longtemps espéré, que le feu de la guerre s'allume de nouveau, et embrase presque tout l'univers. La première étincelle s'en élève du fond d'une tombe. Il faut donner un successeur au dernier César ; il faut donner à l'Allemagne un empereur nouveau (69). Chaque puissance se croit intéressée à concourir à son élection ; mais, outre cet intérêt commun, la France en avait un particulier. La couronne impériale, devenue par une longue possession comme héréditaire dans la maison d'Autriche, la rendait beaucoup trop redoutable. Le moment d'enlever à sa rivale un avantage aussi dangereux paraît opportun à son roi ; la prudence lui fait un devoir d'en profiter, et d'essayer d'obtenir l'élection d'un empereur qui n'ait ni querelles à venger ni jalousies à éteindre.

(69) La succession de Charles VI, dans lequel s'éteignit la tige masculine de la maison d'Autriche, fut un sujet de discorde entre la plupart des souverains de l'Europe. Vainement le dernier rejeton mâle de Charles-Quint avait, en obtenant la garantie des grandes puissances pour sa pragmatique sanction, par laquelle il voulait assurer à sa fille, Marie-Thérèse, la possession de ses vastes Etats, espéré qu'après lui elle pourrait monter paisiblement sur le trône. Cet ouvrage des derniers trente ans de sa vie fut comme non avenue après sa mort ; et un nouvel exemple prouva pour la centième fois, que la manifestation des dernières volontés des souverains est moins respectée que le testament du moindre de leurs sujets. De tous côtés accoururent des prétendants à l'héritage de Charles VI.

L'électeur de Bavière le réclama tout entier, comme descendant d'une fille de l'empereur Ferdinand I^{er}. Le roi de Pologne, électeur de Saxe, y prétendit en qualité d'époux de l'aînée des filles de l'empereur Joseph. Le roi d'Espagne fit revivre d'anciens droits sur la Hongrie et la Bohême. Le roi de Sardaigne demanda le duché de Milan, comme représentant sa trisaïeule. Le roi de Prusse enfin voulut avoir la Silésie anciennement usurpée, disait-il, sur ses aïeux par la maison d'Autriche. Ce dernier, le jeune Frédéric II commença ses débuts dans la carrière militaire, en s'emparant de cette province et de la Moravie.

La France dans ce conflit d'intérêts rivaux appuie l'électeur de Bavière, Charles Albert, qui fut successivement couronné archiduc d'Autriche à Linz, roi de Bohême à Prague, et empereur sous le nom de Charles VII à Francfort, en 1752. Mais Marie-Thérèse ne pouvait point abandonner le trône sans résistance ; elle résista, et s'y maintint. (*Voir les notes suivantes.*)

(69) Il y a de l'adresse dans ce passage du discours du P. Dessauter. Il n'était pas difficile de prévoir qu'un embrasement général suivrait l'émission des prétentions diverses à la succession de Charles VI, et que ceux qui, sans en vouloir pour eux-mêmes, prendraient parti dans cette grande lutte, s'engageraient nécessairement dans une guerre longue, opiniâtre et meurtrière, et les hommes sages ajoutaient, injuste de la part de la France. Elle était en effet du nombre des puissances qui avaient reconnu la pragmatique sanction.

Le vieux cardinal de Fleury n'avait malheureu-

Animé d'un motif si juste et si raisonnable, Louis propose un prince de la maison de Bavière ; et ce prince, digne d'un tel honneur par sa naissance et par son mérite, est couronné à Francfort, au bruit des applaudissements de l'Allemagne. La France a atteint son but sans coup férir. Une paix générale et constante semble devoir en être le fruit (69*). Mais, ô profondeur des décrets de cette Providence qui tient dans ses mains les rênes des empires et les cœurs des rois ! tout à coup l'horizon politique s'obscurcit, les nuages s'amoncellent et mugissent, l'éclair brille, la foudre éclate ; et la France, enveloppée dans l'orage, est entraînée, malgré elle, par le torrent qui roule ses ondes écumantes sur la surface de l'Europe, et qui doit en changer tout l'aspect.

Déjà la couronne chancelle sur la tête du nouvel empereur. Une reine aussi puissante que sage (70) entreprend de la lui arracher, pour la placer sur la tête de son auguste

sement plus assez de force pour tenir d'une main ferme les rênes de l'Etat, et Louis XV céda aux avis de quelques courtisans ambitieux. Le comte de Belle-Île, fils du célèbre et malheureux Fouquet, eut la principale part à cette détermination bien fatale, quelque gloire qu'elle ait acquise aux armes de Louis XV. Il siégeait dans le conseil de ce prince ; il y parla avec force et entraînement du danger qu'il y avait à laisser exécuter la pragmatique sanction, et son éloquence décida la part trop grande que prit la France aux événements de cette époque.

(70) Quelle belle figure historique que cette illustre Marie-Thérèse allant se jeter au milieu de ses Hongrois, lorsqu'il ne lui est plus possible de tenir à Vienne, rassemblant les états généraux de ce royaume, et leur adressant ces paroles, en leur montrant le fils auquel elle vient de donner le jour, et qu'elle tient élevé sur ses bras : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je remets entre vos mains la fille et fils de vos rois : c'est de vous qu'ils attendent leur salut !!! » Elle était bien digne du sceptre la femme qui, après avoir jugé sa position tellement désespérée, qu'elle avait, peu de jours auparavant, écrit à sa belle-mère : « J'ignore encore s'il me restera une ville pour faire mes couches, » prend la résolution d'aller ainsi commettre sa fortune et celle de sa postérité à la foi d'un peuple fier et belliqueux, mais qu'elle sait n'avoir jamais cessé, depuis deux cents ans, de repousser le joug de la maison d'où elle est issue ; elle était digne du sceptre celle qui adresse à ce peuple un semblable langage avec l'accent du courage et de l'autorité, et qui, par ce peu de mots, soulève tous les cœurs, commande le dévouement, et se crée des défenseurs aussi nombreux qu'intrepides. L'empire de la beauté, du malheur, de la tendresse maternelle alarmée, est bien grand. Ces Hongrois passent subitement de l'aversion à l'amour ; ils tirent leurs sabres, les brandissent avec enthousiasme, et s'écrient : Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse ! *Moriamur pro rege nostro, Maria-Theresa !* et la noblesse hongroise monte à cheval, et le clergé donne son or, et la Croatie env. ye ses soldats, et les Pandoours accourent du fond de l'Esclavonie, apportent sur les champs de bataille, aux cris de vive Marie-Thérèse ! leur air sauvage, leur singulier costume et leur ardeur martiale.

Toutes les ressources de la diplomatie que la reine sait habilement mettre en jeu, concourent

époux. L'Espagne, la Bavière, la Saxe, prétendent aux dépouilles de Charles VI. L'Angleterre et l'Espagne se regardent dans le nouveau monde avec des yeux jaloux. Un électeur, dont le vaste génie ne saurait être contenu dans les limites trop étroites de ses États, songe à profiter de ces circonstances pour les étendre. Il a toutes les qualités qui font les conquérants; des vues grandes et élevées, une sagesse toute de prévoyance, une activité qui étonne, une audace que les obstacles irritent, une fermeté à l'épreuve des plus grands revers (70*); tout se brouille alors, tout se mêle, tout se confond. Toute la prudence du roi de France se trouve sans résultat, toutes ses combinaisons sont déconcertées; des flots de sang coulent de toutes parts; les campagnes, les fleuves, les mers en sont teints; et c'est peu encore à la fureur qui anime les peuples, que tout ce continent devienne le théâtre de la guerre la plus cruelle, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique offrent partout le même spectacle d'honneurs: on dirait que l'univers tombe en dissolution, et que l'heure de la fin des temps a sonné.

N'attendez pas, Messieurs, que j'entre dans les détails des sièges et des batailles, dans lesquels les Français signalèrent alors leur bravoure dans une constante alternance de succès et de malheurs. De semblables récits seraient inconvenants dans la bouche d'un ministre de paix et de charité, et ce serait profaner la chaire évangélique que de venir y préconiser l'art funeste que

les hommes ont inventé pour s'entre-détruire. C'est assez que je vous rappelle tout ce qu'il en coûta au cœur de Louis d'avoir à soutenir le poids d'un aussi terrible fléau: il eût voulu le faire cesser au prix de son sang. On le vit en effet s'arracher aux délices de la cour pour aller se mettre à la tête de ses armées. On crut alors que Henri IV en personne, cette idole de la France, avait quitté les lieux où sa grande âme recevait sans doute le prix de tout le bien qu'il fit aux hommes, pour venir faire briller de nouveau, sous leurs yeux, la valeur jointe à la bonté. Ces deux qualités éminentes sont aussi le partage de Louis XV (71). La victoire s'attache à son char: partout il cueille des lauriers. En peu de jours, la Flandre autrichienne est conquise, et la Hollande a vu tomber ses forteresses (71*). Au milieu des champs de sa gloire, apprend-il que l'ennemi a passé le Rhin et pénétré dans la Lorraine, il part, rapide comme l'éclair et fort comme le tonnerre, pour voler au secours de son peuple; mais son élan généreux est subitement comprimé par les suprêmes volontés de la Providence, qui se joue des vains projets des hommes et des résolutions des rois.

Une maladie cruelle saisit le héros dans sa course; ses membres languissants et presque glacés ne peuvent plus obéir aux chaleureuses inspirations de son âme, et son cœur seul a conservé le mouvement et comme recueilli les restes d'une vie près de s'éteindre (72): c'est alors qu'éclate, avec

aussi aux succès de sa cause. Pendant que ses généraux recouvrent l'Autriche, que Lintz, Passaw et Munich leur ouvrent leurs portes, elle traite avec l'Angleterre, et s'en fait un allié puissant; elle ébranle le roi de Sardaigne; elle détache le roi de Prusse de la coalition, se fait couronner reine de Bohême à Prague, reçoit un secours composé de 16 mille Anglais, les réunit sous ses tentes aux Autrichiens, aux Hanovriens, aux Hessois, et toutes ces troupes marchent sur Francfort. Georges II et le duc de Cumberland, son fils, arrivent eux-mêmes au camp. La bataille d'Ettingen est livrée le 27 juin 1743. La victoire est fidèle aux armes de Marie-Thérèse, et l'électeur Charles Albert a, pour toujours, laissé tomber la couronne impériale que Marie-Thérèse ramasse pour la placer, le 13 septembre 1743, sur la tête de François I^{er}, son époux, qu'elle avait associé au gouvernement aussi tôt après la mort de Charles VI, son père.

La guerre continua. Le fameux traité d'Aix-la-Chapelle, tout entier favorable à la reine de Hongrie, la termina enfin le 18 octobre 1748. Marie-Thérèse employa depuis tous ses soins à faire le bonheur de ses sujets; et, après un règne long et heureux, marqué par mille actions d'éclat, par mille établissements digne d'elle, elle mourut à Vienne, avec autant de courage que de piété, après avoir été décorée du titre de mère de la patrie, et laissant presque tous ses enfants sur des trônes divers.

(70*) L'électeur de Brandebourg, le roi de Prusse, le grand Frédéric.

(71) Le P. Dessauret, après avoir, avec la justesse d'observation qui le caractérise, rappelé la valeur et la bonté de Henri IV, pour les com-

parer à la valeur et à la bonté de Louis XV, ne s'occupe guère dans ce qui suit que des victoires remportées par le dernier, et ne cite des traits de sa bonté qu'après avoir parlé de la bataille de Fontenoy. Cependant l'histoire fourmille d'anecdotes intéressantes à cet égard, parmi lesquelles nous nous bornerons à rapporter la suivante.

Le roi assiégeait Menin; la ville résistait; le siège traînait en longueur plus qu'on ne l'avait cru d'abord; et l'on sait de quelle importance il est de ne point perdre de temps à la guerre. Un de ses officiers lui fit observer qu'en risquant une attaque sur un des points de la place qu'il indiquait, on pourrait, en sacrifiant quelques hommes, s'en emparer quatre jours plus tôt. *Monsieur*, lui répondit Louis, en repoussant ce conseil, *j'aime mieux perdre ces quatre jours devant la ville que j'assiège, qu'un seul homme.*

(71*) Les campagnes de 1744, de 1745 et de 1746 forment une des époques les plus brillantes de notre gloire militaire. Louis XV et ses lieutenants semblèrent rivaliser de bravoure, d'habileté et de bonheur. Les succès les plus rapides couronnèrent les plus belles manœuvres et les faits d'armes les plus hardis, malgré quelques échecs passagers éprouvés sur mer et dans le Piémont.

(72) Pendant sa maladie, le roi apprit combien grandes étaient les alarmes de son peuple. Il sut qu'il avait été spontanément surnommé le bien-aimé, et dans l'effusion de sa reconnaissance, il s'écria: *Ah! qu'il est doux d'être aimé ainsi! et qu'ai-je fait pour le mériter!* Voilà bien la preuve que son cœur n'était pas malade. Un autre jour ayant appris l'arrivée au camp du maréchal de Noailles qui était venu prendre le

tout son enthousiasme, l'amour du peuple français pour Louis. Au premier bruit de cette effrayante nouvelle, la France toute entière est mise dans une agitation violente. Les larmes, les sanglots, les vœux s'échappent à la fois des yeux, des lèvres et des cœurs de vingt millions d'hommes réunis, par le plus pur des sentiments, dans les temples de celui qui donne la vie et qui enchaîne la mort. Il n'était pas un Français, à cette époque mémorable, qui n'eût volontiers fait le sacrifice de son existence, pour soulager celle du roi, et les prières adressées au ciel étaient trop ferventes pour que l'Éternel n'en fût point touché.

Nous n'oublierons jamais, ô mon Dieu ! cet exemple de votre miséricorde. Vous consentîtes à rendre un père à ses enfants, à sauver le monarque et la monarchie tout à la fois : car qui pourrait douter que les destinées de cet empire ne fussent inséparables de celles du souverain qui menait ses armées à la victoire ?

Alors l'expression de la joie fut ce qu'avait été l'expression de la douleur, vive, spontanée, presque délirante. Elle se manifesta partout pareille depuis la capitale jusqu'aux extrémités du royaume ; et celui qui avait été la cause de tant de pleurs, qui était devenu le sujet de si doux transports, constamment l'objet de la plus tendre affection, fut pénétré de reconnaissance envers son peuple et de plus en plus dévoué à ses intérêts.

Aussi le voyez-vous s'élancer de son lit de douleur à la tête de ses bataillons, auxquels sa présence rend la confiance et la force. A son tour il passe le Rhin avec eux, met le siège devant Fribourg, et triomphe à Fontenoy.

O ma patrie ! j'ai prononcé le nom d'un champ de mort et de carnage ! C'est que la journée qui l'ensanglanta sera célèbre à jamais dans tes annales ; c'est qu'elle éleva la gloire de tes armes au-dessus de toutes les gloires de ce monde ; c'est qu'elle fut également étrange et par le nombre des soldats qui y combattirent et par l'expérience et l'habileté des chefs, et par la bravoure de tous, surtout par celle de la maison militaire du roi et par la singularité des incidents, et par le nombre des exploits, et par l'importance des intérêts qui s'y choquèrent, et par l'immensité des résultats qu'elle eut. La religion me pardonnera cette courte digression, je l'espère. Prêtre du Seigneur, ministre de ses autels, je suis Français aussi, et comment comprimer les battements de mon cœur à la vue d'un des

commandement de l'armée d'Alsace : *Ecrivez de ma part au maréchal de Noailles, dit-il au comte d'Argenson, que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagnait une bataille. Voilà du sublime sans doute.*

(75) Après la bataille de Fontenoy, Louis XV parcourant ce champ de carnage, et frappé du déchirant spectacle des morts et des mourants, se retourne vers un de ses officiers, et lui dit : *Qu'on ait soin des Français blessés comme de mes enfants.*

plus beaux lauriers qu'aient cueillis les défenseurs de la France ? Toutefois, hâtons-nous de le déclarer, tous ces trophées de la victoire sont souillés du sang de milliers d'hommes qui se sont acharnés à s'entre-détruire, et tous les hommes sont frères ! Qu'il est horrible, le lendemain du combat, l'aspect du lieu qui lui servit de théâtre ! Qu'elles sont grandes, les douleurs que la victoire elle-même fait naître ! Que de larmes inondent, hélas ! les paupières maternelles ! Que d'épouses qui demandent compte au démon des batailles, de la vie de leurs époux, moissonnés à la fleur de leur âge, et lorsqu'ils étaient l'unique espérance de familles nombreuses, désormais demeurées sans appui ! Il me semble entendre retentir à mes oreilles, avec leurs cris, les cris du laboureur désolé qui a perdu dans un seul jour le fruit de ses sueurs et de ses travaux, les cris de l'indigence et de la désolation, les cris des blessés et des mourants nageant dans leur sang répandu, les cris du désespoir ou de l'amitié : mon âme s'émeut, et alors j'abhorre jusqu'aux lauriers de Fontenoy.

Un conquérant farouche, un vainqueur commun en eût parcouru les campagnes avec une sanguinaire satisfaction. Tels ne pouvaient être les sentiments de Louis et de son auguste fils (73) : quand le bruit du tonnerre eut cessé, quand la lumière eut dissipé les ombres qui couvraient ces vastes plaines où règne maintenant le silence lugubre de la mort, interrompu de temps en temps par les lugubres accents de la désolation, guerriers par nécessité, héros par génie, chrétiens par principes, on les entendit, dans cet affreux moment, oubliant leur triomphe, déplorer tous les fléaux que les querelles des rois entraînent après elles ; on les vit s'occuper personnellement du soin pieux de procurer la sépulture aux morts, de prodiguer les soulagements aux blessés, et de confondre dans les épanchements de leur bienfaisance et les Français et les ennemis : car ces derniers cessaient de l'être à leurs yeux, dès qu'ils étaient vaincus. Ils étaient hommes d'ailleurs, et c'en était assez pour intéresser en leur faveur la bonté, la générosité, la charité des deux princes.

Est-ce là ce qui doit étonner davantage ? Non, Messieurs, il me reste à vous entretenir d'une circonstance plus admirable encore : chaque journée est dès lors marquée par un avantage nouveau, et chaque avantage est suivi d'une proposition de paix que le vainqueur adresse au vaincu. Louis triom-

— *Et les Anglais, Sire, comment voulez-vous qu'on les traite ! — Comme les nôtres ; ils ne sont plus nos ennemis.*

Le dauphin l'accompagnait, et il versait des larmes. Mon fils, lui dit le roi, *apprenez combien la victoire est chère et douloureuse !*

Nous ne devons point omettre de noter que la bataille de Fontenoy était, depuis saint Louis la première qu'un roi de France en personne eût gagnée sur les Anglais.

phe encore en personne à Lawfeld (74), et il offre la paix; il menace Maestricht et Berg-Op-Zoom, et il offre la paix; ses généraux sont heureux comme lui, et il offre la paix; rien ne résiste à la valeur de ses armées, et il offre la paix. A force de conquêtes et de victoires, il parvient enfin à l'arracher cette paix, après laquelle il court depuis si longtemps et avec tant d'ardeur; mais en l'arrachant il la dicte. Eh bien! il se signale encore alors; il tient en quelque sorte entre ses mains les destinées de ses ennemis; il peut en disposer en maître absolu. Croyez-vous qu'il songe à son agrandissement personnel? L'intérêt de ses alliés semble être l'unique intérêt qui l'occupe; il assure à don Philippe la possession des Etats de Parme et de Plaisance, et rétablit Gènes dans ses droits et dans sa liberté: quel prix une modération pareille ajoute encore à la gloire du héros (75)!

Enfin l'univers respirait: il se reposait avec délices des fatigues causées par de si violentes secousses. Le commerce florissait à l'ombre de l'olivier de la paix; l'abondance renaissait au sein des divers Etats de l'Europe, et l'Europe retentissait des louanges de son bienfaiteur. Pourquoi fallut-il que ce calme ne fût qu'un calme passager? Pourquoi fallut-il que l'ambition muselée cherchât encore à s'affranchir des chaînes que la sagesse lui avait imposées, et que, dans son impuissance momentanée à éclater avec fracas, elle ourdît de sourdes intrigues pour se ménager les moyens d'ensanglanter de nouveau le monde? Grand Dieu! quels sont donc les crimes des hommes, pour que

voire justice arme sans cesse leurs mains, et les détruise ainsi constamment les uns par les autres!

Voilà donc la France replongée dans les dissensions politiques sous la domination d'un roi qui ne respire que la repos, qui ne vit que pour le bonheur de ses peuples (76). Mais jetons un voile sur cette période, vraiment déplorable, de notre histoire. Jamais peut-être la valeur française ne s'était signalée par de plus grands exploits, et jamais elle n'avait été plus malheureuse. Non, Messieurs, ni la conquête de Minorque et de sa presque inexpugnable citadelle, ni la victoire de Hastenbeck, ni la capitulation forcée d'une armée tout entière, ni la principauté de Clèves, et l'électorat de Hanovre subjugués, ni tant de hauts faits d'armes mémorables ne nous consolèrent jamais de la fatale journée de Rosbach et de ses suites funestes (77). Mais si je détourne vos regards d'un trop affligeant tableau, je puis les fixer à l'instant même sur un autre bien propre à calmer les douleurs du patriotisme alarmé; je veux parler de cette alliance qui réunit enfin les deux maisons de Bourbon et d'Autriche, et que nous ne devons pas moins à la bonté de cœur du roi qu'à sa profonde sagesse; alliance qui tarit subitement la source de tant de haines qu'avaient excitées les grandes querelles de Charles-Quint et de François I^{er}, et qui avaient fait naître tant de guerres, suscité de si terribles débats, et causé tant d'irréparables dommages; alliance qui, créant des intérêts communs entre les deux plus grandes puissances de l'Europe,

(74) La victoire de Lawfeld fut une des plus longuement disputées et des plus meurtrières de cette guerre. Les Anglais commandés par le duc de Cumberland y firent des prodiges de valeur; mais l'habileté des manœuvres du maréchal de Saxe et l'impétuosité de nos troupes nous rendirent enfin les maîtres du champ de bataille. Louis XV, qui le vit couvert de morts, ne put retenir ses larmes. *Tant de carnage, Sire, lui dit le maréchal de Saxe, en déplorant sa gloire, ne vous donnera pas un pouce de terre; il nous faudra décamper demain.* Heureusement le héros n'était pas prophète et lui-même prit soin de déconcerter ses prévisions.

(75) Le traité d'Aix-la-Chapelle, malgré tous les succès de la France, fut sans résultat positif pour elle. Elle avait pris les armes pour donner un empereur à l'Allemagne, et les parties contractantes reconnaissent dans ce traité fameux les droits de Marie-Thérèse, et lui garantissent la possession de ses Etats héréditaires, conformément à la pragmatique-sanction. Voilà bien du sang répandu sans effet, et pour un motif déraisonnable et peu juste!

(76) La paix qui suivit le traité d'Aix-la-Chapelle, fut troublée en 1755 pour quelques lieues de terres stériles, situées dans l'Amérique septentrionale, (l'Acadie), que nous disputèrent les Anglais jaloux de trouver l'occasion d'une rupture. Les entreprises de ces éternels rivaux de la France n'avaient été précédées d'aucune déclaration de guerre, et les querelles obscures et ridicules du jansénisme occupaient en France toutes les têtes, et celles des gouvernants et celles des gouvernés, pendant

que les flottes britanniques nous enlevaient nos colonies, et détruisaient notre marine marchande. Il fallut bien enfin se décider à tenter de repousser la force par la force; mais le roi de Prusse, notre ancien allié, ce grand Frédéric, qui semblait disposer à son gré de la victoire, nous avait abandonnés pour embrasser le parti de nos ennemis.

Cependant il était impossible que des armées françaises, quelque malheureuses qu'elles fussent, n'opérasent point encore des prodiges. Telle semble être notre destinée: il faut qu'au milieu même de nos infortunes, nous frappions le monde entier d'admiration, et que nous étonnions ceux mêmes que la fortune protège contre nous.

Aussi vit-on les Anglais battus dans le Canada, Richelieu s'emparer de Port-Mahon, le maréchal d'Estrees vaincre à Hastenbeck, Richelieu appelé dans le Hanovre, forcer l'armée anglaise toute entière à capituler à Closter-Séven, le maréchal de Broglie et le maréchal de Castries triompher à Closter-Camp et Jansbourg; et si le roi de Prusse nous battit à Rosbach, il fut contraint de s'écrier après sa victoire, en parcourant le champ de bataille couvert de nos soldats morts, et comme les Romains à Cannes, semblant encore montrer fièrement leurs blessures à leurs ennemis: « Si je commandais de tels hommes, il ne se tirerait point en Europe un coup de canon sans ma permission. »

(77) Nous ne pûmes point en effet nous rétablir après le désastre de Rosbach. L'électorat de Hanovre fut reconquis par les Prussiens et les Anglais unis. L'armée française fut encore battue

fut le commencement de cet équilibre heureux que la politique des nations cherchait depuis si longtemps, sans avoir pu encore l'établir ; alliance enfin qui doit être d'autant plus durable, que nous en avons pour gage un otage d'un prix infini, une princesse la plus aimable et la plus vertueuse, que l'on croirait née sur les rives de la Seine, tant elle possède éminemment cette douce gaieté, cette franchise admirable, cette exquise sensibilité qui caractérisent la nation française (78). La renommée nous avait annoncé la fille de Marie-Thérèse comme joignant à un esprit orné de mille connaissances utiles et agréables, à une imagination vive et riante, à toutes les grâces de la jeunesse et de son sexe, un jugement également droit et sûr, un sens mûr et réfléchi, une bienfaisance aussi délicate qu'attentive, une piété aussi aisée que solide. Elle a pleinement justifié toutes les publications de la renommée ; elle les a surpassées même : car nous l'avons vue, semblant ignorer seule son mérite, ne s'attacher qu'à en doubler le prix. Sa mère, objet constant de l'admiration de l'univers, plus encore par ses vertus que par l'étendue de son génie et l'élévation de son âme, l'avait formée, elle-même, pour le trône de France. Quelle institutrice et quelle écolière !

Oui, Messieurs, sous l'abri d'une telle alliance, la France, l'Allemagne, l'Europe entière peuvent reposer en paix, sans crainte de la tempête et de l'orage. Puisse une si belle union se prolonger longtemps pour le bonheur des peuples ! L'histoire, en rappelant à la postérité les malheurs, inévitables effets des divisions des deux plus illustres maisons de la terre, lui rendra chère à jamais la mémoire du prince généreux qui opéra un rapprochement si nécessaire au repos du monde.

Voyez, Français, quel fut celui auquel vous élevâtes un trône dans votre cœur. Ses bienfaits, sa bonté ne le lui avaient-ils pas mérité ? Si vous lui avez souvent fait le sacrifice de vos biens et de votre sang, vous n'avez alors qu'acquitté votre dette envers la patrie dont Louis soutenait la gloire et les

intérêts. Cependant la reconnaissance du roi ne se montrait-elle pas toujours attentive à acquitter le prix qu'elle attachait même à l'accomplissement d'un devoir ? Vous souvenez-vous avec quels soins il cherchait le mérite, s'informait des services, et tâchait de découvrir les talents ? Généraux et ministres, tous ceux qui approchaient de son auguste personne, étaient chargés de les lui indiquer. Et savez-vous dans quels termes ceux qui le connaissaient bien, appelaient ses faveurs sur les familles qui en étaient dignes. *Sire, lui mandait le célèbre vainqueur de Coni (79), en lui apprenant sa victoire, le colonel de mon régiment a été tué ; Votre Majesté connaît trop bien tout le prix de l'amitié pour ne pas être touchée de ma douleur.*

Certes une recommandation semblable n'honore pas moins le prince auquel elle s'adresse que le favori qui en est l'auteur. Mais aussi il suffisait à Louis XV, et on le savait, d'apprendre la mort d'un de ses braves pour honorer sa mémoire de larmes amères, et répandre ensuite ses bienfaits sur sa veuve, sur les héritiers de son nom, sur ses proches. Presque tous les instants de son règne ont été marqués par quelque une de ces récompenses (80). Et qu'est-ce que cette fameuse école où une nombreuse et brillante jeunesse s'est formée, presque sous ses yeux, aux bonnes mœurs, à la religion, aux talents militaires ? Louis pouvait-il mieux reconnaître le prix des services rendus par les pères qu'en le payant dans la personne des enfants, de manière à en faire un jour une foule de héros, doublement intéressés au maintien de la gloire et du bonheur de l'Etat ?

Et vous, soldats généreux, qui, quoique dans un rang inférieur, n'avez point servi l'Etat avec moins de valeur et de gloire que les officiers qui marchaient à votre tête, produisez à nos yeux les marques de distinction dont vous décora le père du peuple. L'honneur fut l'unique mobile à l'aide duquel il vous fit opérer tant de grandes choses ; mais il savait combien grande est la magie de ce sentiment en France, et il

par le prince de Brunswick à Crevelt ; son honneur fut vengé, mais non ses pertes réparées, par le duc de Broglie à Bergen ; et enfin, après différentes rencontres dans lesquelles les deux partis étaient alternativement ou vainqueurs ou vaincus, les puissances belligérantes songèrent sérieusement à la paix. Elle fut conclue à Paris, au commencement de 1753 ; mais elle fut infiniment désavantageuse à la France, qui fut forcée de laisser à l'Angleterre la plus grande partie de ses colonies.

(78) Cette alliance entre la France et l'Autriche, cimentée par le mariage du dauphin avec la fille de Marie-Thérèse, célébrée en 1757, annonçait en effet à la France des jours heureux. On sait combien toutes les espérances qu'avait fait naître ce grand événement ont été cruellement trompées. Au reste cet hyménée commença par un bien grand malheur. Il n'est aucun de nos lecteurs qui ne se souvienne, sans doute, que le jour même de la fête donnée par la ville de Paris à cette occasion, le dé-

faut d'ordre et de précaution fit périr plus de quatre mille personnes étouffées sur la place de Louis XV, que devait ensanglanter, quelques années plus tard, son successeur, condamné par un tribunal de bourreaux.

(79) Le prince de Conti.

(80) Il n'attendait pas la mort de ses officiers, pour les récompenser dans la personne de leurs veuves ou de leurs enfants. Il ne savait rien leur refuser tant qu'ils étaient à son service. L'un d'eux que la guerre avait ruiné lui demanda mille louis, pour être en état de continuer ses campagnes. Aussitôt l'ordre est donné au contrôleur des finances de les lui compter. Le moment était mal choisi ; des dépenses énormes venaient d'être soldées ; les coffres de l'Etat étaient vides. Le roi est informé de cette circonstance : *Eh bien ! dit-il, qu'on lui donne l'argent qui est dans ma cassette pour mes plaisirs ; il n'est pas juste que je me divertisse pendant qu'un de mes officiers souffre.*

savait aussi qu'en vous honorant, il vous récompensait selon votre cœur. Peut-être en fut-il quelques-uns d'oubliés parmi vous ? Et comment pouvait-il en être autrement ? ils ont été si nombreux, les braves de la France ! Que l'on se garde toutefois de lui adresser des reproches pour cet oubli, toujours il fut involontaire ; ce qu'il a fait peut nous donner la mesure de ce qu'il eût voulu faire, s'il avait su tous les services rendus : c'en est assez pour imposer silence à tous les murmures. Combien de fois même ne s'est-on pas récrié contre la multiplicité de ses faveurs, que l'on disait être sur le point de devenir trop onéreuses à la chose publique (81). Heureux néanmoins le peuple gouverné par un prince auquel s'adresse une censure pareille ! Les rois pèchent difficilement par un excès de ce genre.

Arrêtons-nous un instant, Messieurs. Jusqu'ici nous n'avons tracé de tableau que celui des hauts faits militaires du règne de Louis XV, que celui des récompenses accordées aux braves. Eh quoi ! n'y aurait-il donc que les talents et les mérites guerriers qui dussent attirer les regards du prince ? Les sciences et les arts seraient-ils inutiles à la patrie ? Ne contribuent-ils point aussi à sa gloire et à sa prospérité ? N'est-ce pas à la protection qu'il leur accorda que Louis le Grand doit son plus beau lustre ? Louis le Bien-aimé aurait-il pu, sous ce rapport, demeurer inférieur à son auguste aïeul ? Non, sans doute : il se montra digne aussi de lui succéder, par les faveurs qu'il ne cessa de prodiguer à ceux qui cultivent les sciences et les arts. Dans le siècle précédent, le génie les introduisit en France, ces nobles résultats de l'étude des hommes ; dans celui-ci, le bon goût les a développés et perfectionnés : l'étendue de leurs progrès qui étonne, annonce la générosité du maître qui fit tous ses efforts pour les seconder. Si, plus tard, la frivolité, le luxe et la vanité ont été produits par les uns ; si la témérité des opinions, la subtilité des doutes, la hardiesse des décisions, sont nées des autres, n'en soyons point surpris. L'abus marche toujours à la suite de la jouissance, et tel est le sort des choses humaines, qu'il est presque impossible d'obtenir de grands avantages ici bas sans encourir de grands maux. Cependant un roi juste et bon, digne appréciateur des talents, n'en doit pas moins les distinguer tous.

Aussi avons-nous vu la France traversée dans tous les sens par des routes aisées et commodées, tandis qu'elle soutenait au dehors le poids énorme d'une guerre ruineuse. Partout des débouchés nombreux ont été fournis au superflu des produits ;

(81) Il est certain qu'il était trop magnifique dans ses dons. Le maréchal de Saxe lui envoya un jour un brigadier de ses armées peu fortuné, pour lui rendre compte d'une victoire qu'il venait de remporter, et dans laquelle s'était distingué particulièrement l'officier-général chargé de la mission. Le roi tira de son doigt un diamant de très-grand prix, et en fit cadeau à ce brave homme qui osa lui faire sentir qu'il aurait besoin

partout des portes ouvertes aux approvisionnements. Le commerce a pris un nouvel essor ; l'activité a créé pour tous des ressources auparavant inconnues ; l'oisiveté a été pour toujours bannie de ces climats, et l'industrie a enfanté l'abondance. Le pays tout entier embelli, orné, enrichi par les soins du monarque, excite dans toutes ses parties la curiosité de l'étranger qui s'empresse de venir chez nous, admirer, applaudir et jouir.

Se pourrait-il que, sous un règne auquel préside la bonté unie à la puissance et à l'autorité, se pourrait-il qu'il se trouvât encore quelques victimes de l'injustice ? que la veuve et l'orphelin fussent sans appuis, la faiblesse et l'indigence sans secours, le mérite sans récompense, le crime sans punition ? De tels désordres, s'il en existe, ne sauraient nuire à la renommée du prince : quelque sage qu'il ait été, il n'a pu tout voir, tout réparer, il n'a pu tout faire par lui-même. Contraint de rejeter sur autrui une partie des soins du gouvernement, obsédé par les intrigues de la cour, il a pu se tromper quelquefois dans le choix des organes de ses volontés, des ministres de son pouvoir, et c'est à l'action trop souvent perverse de ses agents subalternes seuls que nous devons attribuer et tout le mal qui s'est fait et tout le bien qui s'est omis, s'il y en a eu. Plus un souverain est bon, plus il est porté à juger favorablement les autres hommes : il croit qu'ils ont tous son cœur et ses intentions. Malheur à ceux qui trahissent sa confiance ! ils se rendent coupables du double crime d'ingratitude envers leur maître et envers la patrie. Le prince, pour prévenir tous les abus, n'a eu qu'un seul moyen à prendre, et ce moyen, Louis l'a pris ; c'est de laisser jusqu'à sa personne un libre accès à la plainte ; de l'examiner mûrement, et de la juger sans prévention. Or, fut-il jamais de monarque plus affable et plus accessible ? Bien différent de ces rois qui cachent leur majesté d'emprunt derrière les murs épais de leurs palais impénétrables, dans l'intention d'imprimer au peuple, qui ne les voit jamais, un respect qu'ils craindraient de diminuer en se communiquant, Louis prenait plaisir à se montrer au milieu de ses sujets, comme un père au sein de sa nombreuse famille. Toujours on lui trouvait un front gracieux et serein ; il ne tombait jamais de ses lèvres que des paroles pleines de douceur et d'affabilité. On ne se lassait point de le voir, on ne se lassait point de l'entendre, et plus on l'entendait et plus on le voyait, plus on l'aimait (82).

d'argent plutôt que de bijoux. Le roi le congédia en lui laissant la marque de ses bontés dont il l'avait déjà gratifié, et lui envoya le lendemain une somme double de la valeur du diamant.

(82) L'affabilité de Louis XV était parfaite, et se manifestait dans toutes les occasions. Au retour d'une chasse, l'officier de sa garde-robe se trouva absent. Cependant le roi couvert de sueur avait

Sans doute une aussi belle âme était faite pour éprouver le sentiment de l'amitié, sentiment délicieux et que les grands ignorent ordinairement, parce qu'il les dépourvillait de toutes les apparences de leur grandeur pour les tenir comme au niveau des objets de leur affection. Il fit exception à la règle commune, l'excellent Louis XV let vainement avait-on publié que les rois n'ont que des favoris, il eut des amis nombreux sincères, éprouvés, parce qu'il méritait d'en avoir, parce qu'il savait l'être lui-même. Quels agréments, quelle aménité, quelle confiance n'apportait-il pas dans le commerce de l'amitié ! La dignité royale s'éclipsait toute entière dans ses épanchements familiers. Rien n'est sans contredit plus admirable que le naturel de ce prince ; mais ce qui l'est bien plus encore, c'est que l'air infect de la cour n'en ait point altéré la surface. Certes, si un tel exemple n'en corrige point les vices, n'en dissipe point les préjugés, nous devons désespérer d'en voir jamais les habitants revenir à des idées saines et justes.

Dans ce séjour empoisonné, les personnages élevés qui y résident, éblouis de leur vain éclat, environnés d'esclaves et de clients, observés par de vils flatteurs, enivrés de fades compliments, séduits par de rampantes soumissions, se persuadent qu'ils sont une espèce d'hommes privilégiés, fort au-dessus des autres créatures auxquelles ils font à peine l'honneur de se comparer quelquefois, comme si tous n'étaient pas l'ouvrage par excellence de l'Eternel, et cette haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes les rend presque tous hautains, insensibles, exigeants, et leur a fait hasarder cette étrange problème à résoudre : « si la bonté d'un roi n'est pas souvent plus dangereuse qu'utile, à raison de ce qu'elle tend à compromettre son autorité. » Problème injurieux à l'humanité toute entière, et que Louis a pris soin de résoudre par une conduite également pleine de mansuétude et de force. Si quelquefois sa justice fut patiente et lente même, jamais elle ne dégénéra en faiblesse. Que l'ambition de ses rivaux ait cherché à empiéter sur ses droits, qu'elle en soit venue au point de se flatter du triomphe, Louis a contemplé tous ses efforts d'un œil tranquille. Sa longanimité ne fut que de la confiance en ses forces, et son sommeil était le sommeil du lion. A l'exemple du Tout-Puissant, il a dit aux flots agités : Voilà les limites de

votre empire. *Huc venies, et non procedes amplius.* (Job, XXXVIII, 11.) Il a posé le terme de sa bonté, et ouvert les barrières à sa puissance ; et à l'instant les vains projets de l'ambition se sont évanouis, le calme a surgi du désordre ; et ce qu'un politique irritable, astucieux obstiné, n'eût osé entreprendre, la grandeur d'âme d'un bon prince l'a exécuté à la gloire du trône et au bonheur de la nation.

Mais c'est encore dans l'intérieur de sa famille qu'il faut le considérer, ce mortel couronné qui semontra si bon sur le trône. Certes, si nous éprouvons le plaisir le plus vivement senti, lorsque nous nous trouvons dans quelqu'une de ces maisons où règnent encore les mœurs patriarcales des premiers âges ; si le spectacle attachant de la douce familiarité, des tendres caresses, de la mutuelle prévenance, des soins, des attentions, desservices constants, de l'aimable gaieté, de la libre effusion de tous les sentiments, nous émeut jusqu'à nous arracher des larmes de plaisir, combien ce spectacle sera plus ravissant encore, s'il nous est offert par un roi ! Il est vrai que la Providence lui avait destiné une épouse bien digne de son estime et de son amour, dont les vertus rappellent celles des Clotilde et des Blanche de Castille. Il est vrai que le prince et les princesses fruits précieux de l'union la mieux assortie, avaient hérité de toutes les qualités éminentes des auteurs de leurs jours ; mais là comme au hameau, le doux nom de père était cher aux enfants, le doux nom d'enfants était cher au père ; les époux se chérissaient sans étiquette, les frères et les sœurs l'étaient véritablement. Jugez de la douleur du chef d'une famille pareille, lorsque le ciel lui enleva le fils qui déjà s'associait à ses nobles travaux, et qui inspirait à la nation les plus hautes espérances.

Je n'insisterai point, Messieurs ; nous avons bien assez de larmes à verser sur la mort du père, sans que je cherche, en vous rappelant celle du fils, à rouvrir une plaie qui, quoique ancienne déjà, est encore saignante. Toutefois, la douleur que Louis fit éclater auprès du cercueil du dauphin honore trop la bonté de son cœur, pour qu'il me soit permis de passer ce trait sous silence. Ce prince désolé ne put trouver quelque soulagement à ses chagrins qu'auprès de ses petits enfants, vivante image de la cause et de l'objet de ses regrets, et désignant celui d'entre eux auquel, dès cet ins-

un pressant besoin de changer de linge. Il fut obligé d'attendre fort longtemps en cet état. Le gentilhomme de semaine s'impatientait et se disposait à gronder. Louis le lui défendit, en lui disant, comme Louis XIV en pareille occasion : *Laissez-le, il est assez fâché d'avoir manqué à son devoir.*

Un autre jour exténué de fatigue dans une chasse fort longue, il demande qu'on lui serve à boire : *Sire, lui répond-on, il n'y a plus de vin.* — *Comment ! dit-il, est-ce que l'on n'en a point pris quarante boucilles ?* (C'était ordinairement le nombre de

celles dont on se pourvoyait.) — *Oui, Sire ; mais tout est bu.* — *C'est très-fâcheux,* reprit le roi, en souriant ; *il paraît que les chasseurs sont tous fort altérés. Qu'à l'avenir on en prenne quarante et une, afin qu'il y en ait une pour moi.*

Que l'on nous permette de citer encore un dernier trait. Un vieil officier lui demande un poste. Le ministre de la guerre mandé n'en trouve point de vacant. *Vous voyez l'impossibilité où je suis de vous obliger,* dit le roi, vraiment peiné de ce contre-temps ; *mais revenez une autre fois, je serai sans doute plus heureux.*

tant, le trône était dévolu : *C'est donc vous, ô mon fils, lui dit-il, c'est vous qui maintenant devez me succéder. Vous voilà devenu ma dernière espérance ; vous êtes désormais ma consolation.* Et il le serrait contre sa poitrine, et il l'arrosait de ses pleurs ; quelle scène !

O le meilleur des rois ! les vœux de votre affection sont accomplis. Ce dernier service ajoute encore à tous les autres, et met le comble à la reconnaissance des Français : car c'est de vous, de vos soins, de vos exemples que le souverain, qui nous gouverne aujourd'hui, tient tout ce qui constitue un bon roi. Quel prince fut jamais plus que lui capable d'acquitter la dette immense dont vous l'aviez chargé envers nous ? Déjà tout jeune qu'il est, il a, comme Salomon, appelé la sagesse à ses conseils (83) ; déjà ses premiers pas dans la carrière de la royauté sont marqués du sceau de la vertu la plus pure. Chaque Français lit et relit, avec un délicieux ravissement, cet édit émané de son âme, expression naïve de ses sentiments envers la nation française (84). Le bienfait qu'il y annonce est immense ; mais la manière dont il l'annonce ennoblit encore le bienfait. Il eût bien voulu faire davantage pour son peuple, nous dit-il ; il en avait la pensée et le désir : des vues d'équité se sont seules opposées jusqu'ici à de plus grandes libéralités. O mes concitoyens, quelle sera donc la suite d'un règne qui commence ainsi !

Pardonnez, ô mânes de Louis XV, pardonnez ces fleurs jetées en passant sur l'aurore de votre successeur. Elles ne déparent point votre éloge, elles le couronnent en quelque sorte.

Proclamé par la voix de la nation Louis le Bien-aimé, vous ne dûtes point, ô mon roi, ce titre à la flatterie. Proclamé le fils aîné de l'Eglise par l'Eglise elle-même, vous ne dûtes point cette distinction sacrée aux vertus de vos ancêtres, mais bien à ce fonds inépuisable de religion qui fut à vous. C'est ce qu'il me reste à faire voir.

SECONDE PARTIE.

Si nous remontons à l'origine de la monarchie française, si nous en parcourons les annales jusqu'à ce jour, nous reconnaitrons aisément que c'est la religion chrétienne qui l'a fondée, soutenue, fait fleurir ; que la destinée de l'une est intimement unie à la destinée de l'autre, et que, quand la religion a reçu quelque atteinte dans nos pays, la monarchie aussitôt en a ressenti le contre-coup. C'est qu'en effet, la religion a toujours été, aux yeux du sage, l'appui de toute puissance ici-bas. C'est elle qui, en apprenant aux hommes ce qu'ils doivent à Dieu leur enseigne en même temps ce qu'ils doivent au souverain ; c'est elle qui, en prescrivant l'accomplissement des devoirs qui lient les divers membres d'un état, fournit en même temps et l'attrait du motif et

la force du pouvoir pour s'en acquitter. A quoi pensent-ils donc, les grands de la terre, eux qui sont si jaloux de leur rang et de leur supériorité, quand ils essayent de rompre un frein si nécessaire pour contenir l'esprit de révolte et d'indocilité ? Comment ne comprennent-ils pas qu'alors ils sapent les fondements de leur puissance, et qu'ils creusent dans leurs demeures enchantées un abîme immense, au fond duquel les précipite leur orgueil non moins insensé qu'impie. Divine religion de Jésus-Christ, culte auguste qui faites la gloire et la sûreté du trône de nos rois, celui que nous pleurons eut le bonheur de vous connaître et de vous estimer ! Héritier du beau titre de fils aîné de l'Eglise, il l'honora par l'intégrité de sa foi qu'il conserva pure et sans atteinte dans un siècle où l'erreur et le libertinage soufflent de toutes parts le poison le plus subtil et le plus dangereux. J'aime à revenir sur les premières années de la vie de ce prince ; années pleines de candeur et d'espérance, durant lesquelles des maîtres non moins sages qu'habiles, faisaient luire aux yeux de sa raison naissante les premiers rayons de la lumière évangélique, et dirigeaient ses pas encore mal assurés dans les sentiers de l'innocence et de la justice. Que la religion lui sembla belle et consolante ! Combien la douceur et la pureté de sa morale durent attacher son cœur, la merveille de son établissement captiver son esprit, et l'enchaînement de ses principes convaincre son jugement ! Doué d'un naturel bon et sensible, il se prêta docilement à toutes les impressions de la vertu ; et à mesure que sa raison droite et pénétrante se fortifia par l'étude et par l'expérience, il vit de ses propres yeux la vérité qu'il n'avait pu apercevoir encore, pour ainsi dire, que par les yeux d'autrui. Il la médita mûrement, il la discuta avec sagesse ; il proposa ses doutes : ses réflexions personnelles contribuèrent à les dissiper, et il se convainquit par lui-même, conviction libre et raisonnée que l'incrédule traitera, s'il lui plaît, de préjugé méprisable, mais qui, grâce à la Providence divine, poussa dans le cœur de Louis des racines tellement profondes qu'elle devint inébranlable.

Quel spectacle intéressant pour une nation éminemment religieuse, que celui d'un jeune roi franchement dévoué au culte de ses pères, se soumettant sur le trône à toutes ses pratiques, rendant le plus éclatant témoignage à la foi des chrétiens, venant déposer humblement aux pieds des autels l'éclat majestueux du diadème, se mêlant parmi les fidèles afin de participer avec eux et avec autant de respect que le plus humble de ses sujets aux mystères sacrés, recevant avec avidité la semence de la parole divine, rendant à l'Eternel, jusque dans la personne de ses ministres, les plus respectueux hommages.

(83) Vergennes, Turgot, Sartines, Maurepas et Mallesherbes furent les premiers ministres du règne de Louis XVI.

(84) Le premier acte de Louis XVI devenu roi, fut le fameux édit par lequel il dispensa les peuples du paiement du droit de *joyeux avènement*.

Tels sont les principaux devoirs des chrétiens; Louis les accomplit tous avec la plus scrupuleuse exactitude. La France, ravie d'admiration, espérait sous un prince aussi pieux le règne le plus fortuné, et son espérance n'était point sans fondement; car la même religion, qui fait les sujets fidèles et dévoués, doit faire aussi les rois justes, bons et généreux.

Pendant la cour... la cour, ce dangereux pays des illusions et des enchantements, étalait aux yeux du prince tout ce qui peut plaire et séduire; la volupté lui présentait la coupe empoisonnée de ses joies. Cette voix trop séduisante, dont Salomon nous a redit les trompeurs accents, ne cessait de faire retentir à ses oreilles les maximes d'une morale attrayante. O roi, couronnez-vous de fleurs, lui disait-elle à chaque instant; jouissez de beaux jours qui brillent exprès pour vous; semez de roses le court espace de la vie; embellissez ce pèlerinage. La flatterie tout occupée à deviner ses goûts et à prévenir ses penchans, tâchait d'insinuer dans son âme le venin le plus subtil de l'adulation. Qui pourrait compter les pièges qui se multipliaient sous ses pas, tantôt cachés sous des voiles artificieux, afin de le tromper, tantôt surchargés de fleurs, afin de l'attirer plus sûrement, tantôt découverts à demi pour piquer sa curiosité. Toutes les passions frémissent autour de Louis, tous les plaisirs se disputent comme à l'envi l'empire de son cœur; la religion s'en alarme avec raison, la piété gémit... Grâce vous soient rendues, ô mon Dieu! d'avoir prolongé les jours de ce vénérable Joiada qui, joignant à la sagesse la confiance et l'autorité, vieillard vigilant, ne cessa d'avoir les yeux ouverts sur le sacré dépôt dont il devait compte à la France (85). Tant que l'illustre Fleury vécut, il écarta le danger, il dissipa l'illusion, il calma tous les troubles, il ranima la langue, il fortifia la faiblesse; mais à la fin il plut à la volonté du Très-Haut de le retirer de ce monde. Il avait assez vécu pour sa gloire, le grand ministre de Louis XV, mais le dirai-je, Messieurs, trop peu pour les intérêts de son maître qui avait le bonheur d'être en même temps son élève. Louis perdit en lui tout à la fois un père tendre, un guide sûr, un ami sincère. Il demeura dans un âge de présomption et de témérité, abandonné à lui-même, libre de toute espèce de contrainte, à la disposition des corrupteurs, et son palais en fourmillait. Que pouvait faire, hélas! un jeune prince, doué de toutes les qualités aimables qui font rechercher les humains par les sé-

ducteurs de tous les genres, au milieu des intrigues de la cour la plus dissolue dont il soit fait mention dans l'histoire. Son cœur était là comme une place ouverte à toutes les déprédations d'un ennemi victorieux. Il se vit assailli à la fois par tout ce que l'entraînement au vice peut avoir de charmes et d'attraits. La vertu d'un ange eût eu peine à résister; et où est l'homme, a dit le Sage, que la puissance de tout oser jointe à l'impunité de tout entreprendre, n'ait point malheureusement perverti! où est-il? qu'il se présente à nous. Celui-là a des droits parfaitement acquis à nos louanges: *Quis est hic et laudabimus eum?* (Eccl., XXXI, 9.) Salomon, ce prince si éclairé, si religieux, qui donnait aux autres rois de si belles leçons, qui leur fournit si longtemps de si beaux exemples, n'est-il pas devenu lui-même celui de la plus déplorable fragilité?

Eh! pourquoi chercherais-je à déguiser la vérité, Messieurs? La vie des princes appartient toute entière à leurs contemporains comme à la postérité. S'ils ont eu quelques torts, il faut les divulguer. Les taire, alors que l'impartiale renommée les publie, ne serait qu'un silence affecté qui décèlerait la faiblesse ou l'intérêt, et cette lâcheté serait indigne de la sainte liberté du ministère évangélique. Avouons donc le mal; mais gardons-nous de déguiser le bien. Ah! si Louis, comme Salomon, a fait regretter les premières années de sa vie, que dirigeait la sagesse, que sanctifiait la religion, que couronnaient toutes les vertus, au moins pourtant, au sein du relâchement, bien différent du roi de Jérusalem, qui poussa la faiblesse jusqu'à sacrifier à de vaines idoles, au mépris du culte du vrai Dieu, Louis conserva toujours une foi pure, et cette circonstance suffit pour soutenir l'espérance et apporter quelque soulagement aux douleurs de l'Eglise affligée.

Vous le savez, il n'est que trop ordinaire à l'homme qui s'égare au milieu des voies du salut de contester l'existence de la Divinité, parce qu'il souhaiterait que la Divinité n'existât point; il s'épargnerait, en en détruisant l'idée au fond de son âme, et l'amertume du remords et la terreur d'une justice vengeresse. C'est le libertinage qui a fait tous nos prétendus esprits forts; ils ont beau se parer des brillants attributs de la philosophie et de la raison. Ce pompeux étalage, qui n'est que le signe de leur présomption et de leur orgueil, a commencé chez eux par la honte et par le désordre: ils en sont arrivés au point de désespérer de leur salut. Mais vous ne voulez point, ô

(85) Le cardinal de Fleury, précepteur de Louis XV, n'eut ni le génie de Bossuet ni le talent de Fénelon. Devenu ministre, il ne déploya ni l'adresse de Mazarin ni le caractère de Richelieu. Il fut cependant un homme fort remarquable et dans l'un et dans l'autre de ces deux postes importants. Il cultiva, avec le plus grand soin, l'esprit et le cœur du jeune monarque; et tant qu'il vécut, il tint son

auguste élève constamment à l'abri des atteintes de la corruption. « Il gouverna, dit l'abbé Millot, sinon en génie élevé qui exécute de grandes choses, du moins en homme prudent qui s'accommode aux conjonctures, qui préfère l'essentiel au spécieux, et qui regarde la tranquillité publique comme le fondement du bonheur. »

mon Dieu ! perdre irrévocablement le pécheur, dans lequel vous avez conservé la terreur de vos jugements et le désir de vos miséricordes : cette grâce si précieuse lui est un gage de conversion qui tôt ou tard s'opérera.

Oui, Messieurs, durant ses dissolutions même et ses égarements trop réels, Louis conserva précieusement les opinions religieuses qui avaient été les siennes pendant le temps de son innocence ; et c'est ainsi qu'il soutint, même alors, la gloire de ce titre de fils aîné de l'Eglise, qui lui fut décerné dès son avènement au trône.

Quand l'erreur et l'impiété qui longtemps avaient rampé dans les ténèbres osent enfin lever leur tête altière, et se produire au grand jour, elles trouvent aisément des héros hardis qui proclament leurs maximes, des docteurs habiles qui les font valoir, des partisans zélés qui les répandent, des protecteurs puissants qui les soutiennent. La corruption paraît devoir infecter toute la terre, et les dangers auxquels la foi est exposée alarment et l'Eglise et l'Etat. Le trône alors est la principale barrière qui s'oppose au triomphe de l'erreur et de l'impiété. Combien de fois ces deux monstres n'ont-ils pas entrepris de la renverser, cette barrière ! Vous savez tous les moyens qu'ils ont employés pour y réussir ; les prestiges les plus artificieux, les intrigues les plus adroitement ourdies, que sais-je ? Mon intention n'est point d'achever le tableau ; vous connaissez aussi bien que moi tous les ressorts qu'ils ont fait jouer. Eh bien ! ils ont pu réussir quelquefois à surprendre la religion du prince, mais fort heureusement jamais à la pervertir. Les yeux constamment fixés sur le point invariable de la vérité, je veux dire l'unité de l'Eglise, Louis ne flotta jamais au gré des incertitudes du doute et de l'opinion. Il ne consulta jamais que les dépositaires de la foi. C'étaient-là ses guides, son conseil, ses juges en matière de religion ; leurs décisions furent la règle des siennes ; il les reçut comme venant du ciel, il les fit respecter et observer partout, et son trône devint la colonne qui soutint le sanctuaire ébranlé : que dis-je ? il protégea la foi jusques à devenir le martyr de son zèle (86).

Ah Français ! quel souvenir vous rappelle-je ! Puisse périr à jamais le souvenir de cet horrible attentat qui remplit la France d'effroi et la couvrit tout entière d'un crêpe funèbre ! La fermeté de Louis à protéger notre religion sainte excita l'aveugle fureur du fanatisme, et le fanatisme arma contre sa personne sacrée le bras

cruel d'un parricide, qui, tout couvert du sang qu'il venait de répandre, ne trouva de défenseur contre la fureur du peuple que dans sa victime elle-même, généreusement disposée plus tard à le soustraire à la vengeance des lois. Quel héroïsme ! Des actions pareilles ne sauraient être inspirées que par cet esprit de charité, de douceur, qui n'appartient qu'au christianisme.

Ici, Messieurs, je me rappelle avec douleur les efforts qui furent tentés alors pour rendre à la patrie les membres épars d'une secte, cause de tant de troubles et de tant de malheurs. La politique eut beau faire valoir la profondeur et l'étendue de ses vues ; calculs exagérés, systèmes admirables d'économie, appât des richesses, profits de l'industrie, avantage de la population, tout fut mis en œuvre pour balancer l'autorité de la sagesse de Louis XIV, et obtenir la révocation de son fameux édit (87), soit envie de revenir contre ce qu'un grand homme avait fait, soit haine, soit même indifférence pour la religion, soit enfin faux zèle ou préjugé : mais rien ne réussit. Le religieux monarque se montra le plus inébranlable des hommes. Il demeura plein de respect pour la mémoire de son illustre prédécesseur, et il tint constamment éloignée du sol où la catholicité fleurit avec le plus d'éclat, cette foule d'ennemis de Rome, dont un long exil n'avait fait qu'accroître la haine. On appela ses résolutions de l'intolérance, et moi je les nomme du zèle. L'intolérance n'est point selon l'esprit de l'Evangile, je l'avoue ; mais l'indifférence ne ressemble point à l'amour, et le culte du fils de Dieu n'est basé que sur ce sentiment.

Au reste, Louis ne fut point seulement le protecteur de ce culte auguste contre les entreprises de ses ennemis, il fut encore le zéléteur éclairé de sa gloire. Il ne tint point à lui de rendre le sanctuaire inaccessible à l'intrigue, aux sollicitations, à l'hypocrisie, désordre qui ne peut introduire dans le bercail de Jésus-Christ que des pasteurs vils et mercenaires, sans cesse disposés à abandonner leurs ovailes pour languir dans un indigne repos, ou à s'enrichir de leurs dépouilles, à s'engraisser de leur substance, ou même à les égarer au gré de leurs caprices bizarres. Quelle ne fut point son attention à ne confier le saint ministère des autels qu'à des mains pures, à ne placer à la tête des fidèles que des prêtres de mœurs éprouvées, et du plus haut mérite ! Il alla jusques à s'en reposer entièrement de ce soin sur l'Eglise, renonçant, en quelque sorte, à l'exercice d'un droit qui pouvait

(86) On a diversement discours sur l'attentat de Damiens ; il est impossible de lui attribuer d'autre cause que le fanatisme. Les propos extravagants qui l'annoncèrent, et qu'avait tenus le monstre qui le commit, l'effervescence de son imagination, la chaleur des disputes en matière de religion dont il avait pu être souvent le témoin, l'habitude du crime qu'il avait contractée, son caractère irascible, hardi, vaniteux ; cette circonstance bien avérée dans sa vie tout entière, qu'il passait subitement du dé-

lire de la dévotion au délire de la scélératesse : tout concourt à prouver qu'il n'eut pas besoin de complices, et cet attentat fut un crime isolé.

(87) Celui de 1685 par lequel Louis XIV révoqua l'édit de Nantes, donné par Henri IV en faveur des calvinistes. Nous nous abstenons de toutes réflexions sur ce passage du discours du P. Dessauret. L'histoire a-t-elle porté, sur ces actes d'autorité, le même jugement que lui ?

lui fournir si souvent l'occasion de distribuer des récompenses, et vous savez que c'était là l'une des principales jouissances de son cœur. Il dut lui en coûter pour se résigner à l'inaction la plus absolue, sous ce rapport, et cependant il le fit. Jugez-en par cette lettre de recommandation qu'il écrivait en faveur du frère d'un de ses officiers mort à son service, lequel se trouvait engagé dans les ordres sacrés : *Donnez-lui, disait-il, donnez-lui le premier bénéfice vacant, si vous l'en trouvez digne*. Pensez-vous, au premier abord, que ce fut là le langage d'un roi. Il demande, avec une admirable réserve, ce qu'il aurait pu donner, parce qu'il ne veut rien donner qu'au gré de l'Eglise dans les choses qui dépendent d'elle. Quelle haute idée une démarche pareille ne doit-elle point faire concevoir de ses sentiments religieux !

Ils furent la cause de ces égards qu'il eut toujours pour le clergé de France, et de cette considération distinguée dont il l'honora. Il en introduisit plusieurs membres dans son conseil ; il confia à quelques-uns les fonctions les plus importantes de l'Etat ; il fut constamment disposé à maintenir les privilèges et les immunités de l'Eglise. Nous devons le dire aussi à la gloire du clergé de France, jamais il n'a manqué d'exciter l'amour des sujets envers le prince, d'animer leur fidélité, de faire éclater, en un mot, dans toutes les circonstances possibles, son inviolable attachement au trône. Toujours il est venu, quand la chose a été nécessaire au secours de la patrie menacée ; il a pourvu à ses besoins par ses largesses ; et, si cette locution était permise, je dirais que le premier corps de la grande société française s'en est montré le premier citoyen (88).

Ils furent la cause (les sentiments religieux de Louis XV) de son attention à démêler dans la foule le mérite de la piété soigneuse à l'y cacher humblement. Dès qu'il l'avait découvert, il lui accordait toute

sa confiance : il recherchait la douceur de ses entretiens ; il sollicitait sa protection auprès du ciel. Votre pensée prévient la mienne, et déjà vous nommez les personnages auxquels mes paroles, s'appliquent. Quelle que soit leur élévation, la dignité de leur rang ne leur donne aucun lustre, leur mérite au contraire rehausse l'éclat et la dignité de leur rang ; et quelle doit être leur vertu ! Puisque Louis n'en parla jamais qu'avec les plus grands éloges, et que l'envie et la méchanceté elles-mêmes n'ont osé la ternir de leur souffle empesté (89).

Oui, Messieurs, si le roi eût moins aimé la religion, il n'aurait point permis à son auguste fille de revêtir la robe monastique. Quel sacrifice en effet pour lui que cette cruelle séparation ! Qu'il dut en coûter de larmes et de violence à la tendresse paternelle ! Dans cette grande circonstance, on vit la piété triompher à la fois de la nature et du monde ; et, si nous suivons le monarque dans les fréquents voyages qu'il faisait à Saint-Denis pour y visiter cette grande solitaire, nous admirerons dans la simplicité qui l'environne le père et le chrétien tout ensemble.

Là disparaissent aux yeux de Louis, dans ces lieux consacrés à la prière, dans ces lieux dévoués aux rigueurs d'une pénitence austère, dans ces lieux sanctifiés par l'exercice de toutes les vertus ; là, dis-je, disparaissent et les délices de Versailles, et l'éclat et le faste du luxe, et le tumulte de la cour et tous ces fantômes de puissance et de majesté, qui ne sont rien que le néant dans la pensée de l'homme, lorsqu'elle s'élève jusqu'à la divinité.

Sa fille n'avait jamais pu lui être plus chère sous les pompeux ornements de la mondanité, qu'elle lui est devenue respectable aujourd'hui sous le cilice de la pénitence. Il applaudit à son choix, il fait l'apologie de sa sagesse, il admire sa vertu, il envie son bonheur.

Illustre solitaire, combien de fois votre

on connaît le fameux arrêt intervenu le 18 avril 1752, par suite de la condescendance du roi, dans lequel les plus formelles inhibitions sont faites aux ministres de la religion ; on connaît l'arrêt du conseil, en forme de règlement, intervenu le lendemain, du consentement de sa Majesté, et qui devait servir comme de contre-poids à celui rendu par le parlement de Paris ; on connaît aussi les longues querelles qui suivirent ces deux actes fameux, et auxquelles il était impossible que le roi demeurât étranger. Enfin personne en France ne peut ignorer que, lors de la conversion du dixième établi au mois d'août 1741, en un vingtième indéfini, la résistance du clergé fut poussée jusqu'à l'extrême, et qu'il ne fallut rien moins que toute la fermeté de M. de Machault pour la vaincre.

(89) C'est de la princesse Louise, fille du roi Louis XV, qu'il est ici question. Son père l'aimait avec la plus vive tendresse. Il s'était longtemps opposé à ce qu'elle devint religieuse ; il finit par y consentir, et dès lors sa fille lui devint encore plus chère. Il lui faisait à Saint Denis de fréquentes visites, et il se trouvait plus heureux, disait-il, toutes les fois qu'il avait eu avec elle quelque entretien.

(88) Il est malheureux que l'histoire ne soit point ici parfaitement d'accord avec l'auteur de l'oraison funèbre de Louis XV. Il n'est que trop vrai que, quelque favorables que fussent ses dispositions envers le clergé, entraîné quelquefois par la force des choses, il fut contraint de lui retirer de temps en temps ses bonnes grâces. Il n'est que trop vrai également que le clergé ne montra point toujours sous ce règne le civisme dont il a donné tant de preuves dans une foule d'autres circonstances.

On sait combien furent graves et opiniâtres les divisions qui s'élevèrent vers le milieu du XVIII^e siècle entre la magistrature et le clergé. Le roi imagina qu'il parviendrait à maintenir l'équilibre entre ces deux grands corps, en réprimant tour à tour les entreprises de chaque parti, et en accordant ou refusant la sanction de son autorité tantôt à l'un, tantôt à l'autre. On sait combien fut grande l'exaltation produite par ces refus de sacrements, faute de présentation d'un billet de confession, ou d'acceptation de la bulle *Unigenitus*. On sait qu'à cette occasion, le roi céda aux remontrances du parlement de Paris, au sujet de l'abbé Boutin, curé de Saint-Etienne-Du-Mont ;

conversation, empreinte de tous les charmes de la plus douce piété, n'offrit-elle point à votre illustre père un délassement délicieux des fatigues et des embarras du trône? Combien de fois ne goûta-t-il point dans l'intimité de ce commerce vraiment religieux qu'il entretenait avec vous, ces inefables plaisirs, que l'on ne connaît point sous les lambris dorés des palais de nos rois, et que procure seulement une conscience pure et innocente!

Si Louis eût moins aimé sa religion, il eût manifesté moins de désirs d'en entendre la voix, quelque sévère qu'elle fût. Vous savez le respect qu'il eut pour son autorité, soit qu'elle reprit avec douceur, soit qu'elle accusât sans ménagements, soit qu'elle menaçât sans pitié. Un souvenir récent encore frappe tout naturellement mon esprit, et complète pour moi le tableau du héros chrétien qu'avait esquissé tout ce qui précède.

Naguère encore un orateur évangélique, animé d'un saint zèle pour le salut de son roi et pour la gloire du christianisme (90) osa, en présence de la cour assemblée et muette d'étonnement, présenter au roi avec la plus vive éloquence le résumé rapide des devoirs d'un prince véritablement attaché à la religion du Christ, et comparer aux préceptes de la morale du Fils de Dieu la conduite du roi de France, non point comme autrefois Nathan à la cour de David, sous les voiles de l'allégorie ou d'un ingénieux apologue, mais sans fard et sans déguisement, à l'exemple de Jean-Baptiste reprochant au roi de Galilée son impiété et ses turpitudes. Le précurseur du Messie paya de sa tête la sainte liberté de son zèle, parce que le prince, jusqu'aux oreilles duquel il osa faire retentir le langage de la vérité, était sans religion, aussi bien que sans mœurs, tandis que le prêtre français, après avoir rempli avec courage le dangereux devoir de son ministère, fut récompensé de cette action généreuse. En savez-vous la raison, Messieurs? Il s'adressait à un roi qu'il pouvait reprendre de quelques égarements, mais que n'offensait point la voix austère de la religion, parce qu'il était lui-même foncièrement religieux. Déjà, dans une occasion semblable, Louis XIV avait donné à son petit-fils l'exemple de la mo-

dération et de la grandeur d'âme; mais Louis XV a surpassé son aïeul; il a poussé l'héroïsme jusqu'au bienfait.

Auguste religion! Foi divine qui n'avez cessé de régner au fond du cœur de mon roi, répandez autour de lui une lumière plus vive et plus pénétrante encore, parce que son heure dernière est proche. Dissipez tous les prestiges de l'illusion; inspirez-lui sur l'éternité les pensées les plus sérieuses, les méditations les plus graves; soulevez sa conscience, excitez ses remords, rompez le charme funeste qui retient encore captifs dans son âme les saints désirs et les pieuses résolutions. N'avez-vous pas promis, ô mon Dieu, que vous n'abandonneriez pas celui qui n'aurait point rougi de vous devant les hommes? Le moment est venu de prouver à la cour d'un grand roi l'infailibilité de votre parole: voici le jour de son accomplissement. Celui qui, dans un siècle d'erreurs et de libertinage, et d'esprit et de cœur, a protégé votre loi, l'a honorée par le témoignage d'une conviction inébranlable, est digne de vos miséricordes. Déjà votre bras puissant est levé pour frapper cette illustre victime. Ah! si les vœux de toute une nation désolée par les approches du coup qui menace son chef, ne peuvent suspendre l'effet de vos suprêmes résolutions, s'ils n'obtiennent point une plus longue vie pour celui dont la vie était si précieuse, qu'ils lui attirent du moins la faveur de passer dans le lieu d'une éternité bienheureuse; et, puisque nous sommes réduits à vous offrir un holocauste pareil, faites, Dieu de bonté, qu'il soit digne de vous!

Ils ont retenti au pied du trône de l'Eternel, ces cris de notre douleur, et l'Eternel ne les a point entendus sans en être touché. (91) En effet, Messieurs, quel sujet de consolation au milieu de nos alarmes, que les sentiments que fait éclater le roi qui se meurt! Plein de confiance dans le Très-Haut, il l'implore avec la plus ardente ferveur... Instruit que les sacrements de l'Eglise sont la source de toutes les grâces, il n'attend point que le zèle de sa famille éplorée, ou de ses serviteurs, occupés de mille autres soins divers, appelle auprès de sa personne les dépositaires des trésors du christianisme. Peut-être, hélas! la ten-

celui qu'il devait préférer à tous, c'était son peuple depuis longtemps victime des exactions de ses ministres auxquels il accordait peut-être une confiance excessive, etc.

Tant de hardiesse ne mécontenta pas Louis XV, qui accueillit parfaitement l'orateur, et lui rappela l'engagement qu'il avait contracté de lui prêcher le carême de 1776, engagement qu'il le sommait, quoique évêque, ajouta-t-il en riant, de remplir avec fidélité.

(91) On ne peut se le dissimuler, il était bien difficile de faire l'oraison funèbre de Louis XV. Il fallait trouver le moyen de louer ses vertus réelles, sans que les désordres dans lesquels l'entraînèrent des courtisans dissolus ou intéressés à corrompre ses mœurs, pour affaiblir son autorité et régner en sa place, vinssent donner un

(90) A l'éloge que fait le P. Dessauret du fameux évêque de Sénez et de son zèle religieux, il aurait pu ajouter celui de son patriotisme. Déjà la mort subite du marquis de Chauvelin et celle du maréchal d'Armentières avaient fait sur l'esprit du roi une terrible impression. Le grand évêque, appelé à prêcher devant lui, le Jeudi-Saint 1774, profita de ces dispositions pour le rappeler à tous ses devoirs de chrétien et de roi. Il l'entreint de l'époque de sa maladie à Metz, époque la plus glorieuse de sa vie sans doute, puisque c'était celle où s'était manifesté, avec le plus d'enthousiasme, l'amour de ses sujets. Il osa lui déclarer que cet amour s'affaiblissait, que la nation accablée de subsides ne savait plus que gémir sur ses maux. Il lui dit que, quoique sur le trône, il avait des amis sans doute, et qu'il méritait d'en avoir; mais que

dresse peu réfléchi des uns, la lâche complaisance des autres, l'indifférence de ceux-ci, l'impiété de ceux-là, l'eussent laissé dans une trompeuse sécurité sur son avenir. Lui-même il demande avec instance qu'on lui porte des paroles de salut ; il se prépare à les entendre en héros chrétien, et il reçoit les derniers secours de la religion, pénétré de douleur au souvenir des fautes qui lui échappèrent, formant les plus saints projets, dans le cas où il lui serait donné de régner encore, plein de résignation aux volontés de celui qui tient entre ses mains la destinée des princes et des empires, décidé à lui faire sans hésitation le sacrifice de son sceptre, de son existence, de ses plus chères affections.

Vous les avez entendus, Messieurs, ces derniers accents de sa voix mourante, car il a voulu qu'ils parvinssent jusqu'à l'extrémité du royaume : Si le Dieu dont il adore les jugements eût voulu prolonger encore la chaîne de ses jours, le bonheur de son peuple et la gloire de la religion eussent été l'unique objet de son zèle. Tel fut en quelque sorte son testament. Vous savez à qui il a remis l'expression de ses derniers vœux. Dès qu'il les a prononcés, le trône s'ébranle sous son poids et tombe ; ses vastes et magnifiques palais s'écroulent à ses yeux, comme s'ils n'étaient que de magiques décorations ; tout l'éclat de la gloire qui l'environne s'éclipse ; son sceptre se brise entre ses mains comme un faible roseau ; les diamants de sa couronne ne sont plus pour lui qu'une poussière sans prix ; la royauté s'enfuit comme une ombre légère ; le voile du temps se replie, et le passé a disparu tout entier pour cet homme puissant dont un seul mot pouvait encore hier mettre vingt millions d'hommes en mouvement, bouleverser la face des empires et répandre l'effroi parmi toutes les nations de l'univers. A ce beau songe achevé pour toujours succède la perspective de l'éternité. Le roi de France se trouve seul en présence du Roi des rois, de l'Auteur de la nature, du Juge suprême de tout ce qui fut et de tout ce qui sera ; il est là sans cortège et sans gardes ; ses œuvres, voilà

démenti formel aux paroles de l'orateur dans la pensée de tous les hommes instruits des scandales de Versailles. Cependant, si l'on ne peut se dissimuler tous les désordres de la vie privée de ce souverain, il est consolant de lire l'histoire de ses derniers moments ; certes ils rachèterent bien des torts.

Dès qu'il fut convaincu qu'il était atteint de la petite vérole, et que son état était dangereux, il dit à ceux qui l'entouraient : *Je n'ai point envie qu'on me fasse renouveler ici la scène de Metz. Qu'on dise à madame la duchesse d'Aiguillon qu'elle me fera plaisir d'amener madame la comtesse du Barri. Jusqu'à ce jour la favorite avait à peine quitté le chevet du roi, et il faisait allusion à la duchesse de Châteauroux, qui, jouant auprès de lui le même rôle pendant sa maladie de Metz, fut violemment renvoyée par le duc de Chartres, accompagné de l'évêque de Soissons, prélat d'un caractère ferme et sévère, et qui, avant d'adminis-*

sa cour. Etrange révolution ! qui peut l'envisager sans frémir ?

Elle ne laisse à l'impie que le désespoir, à l'incrédule qu'une incertitude cruelle, au pécheur que la crainte : la crainte ! oui sans doute, Messieurs, mais bien diminuée par l'espérance, s'il a eu le bonheur de croire et d'aimer. L'amour et la foi engendrent la contrition, et la contrition qu'accompagnent les derniers sacrements est pour ceux qui survivent au pécheur qui s'éteint, un garant assuré que Dieu pardonnera. Ne doutons point dès lors que le prince que nous pleurons n'ait trouvé grâce auprès de lui. Croyons qu'il l'a reçu dans sa bonté. La charité toutefois commande à notre reconnaissance envers Louis le Bien-aimé de renouveler aujourd'hui toutes les prières que déjà, pendant bien des jours, nous avons adressées au Dieu rémunérateur pour le salut et le repos de son âme. Ministres de ce Dieu, lévites sacrés, portez-les ces prières parties de tous les cœurs, portez-les jusques aux oreilles du souverain Juge. Offrez-lui, pour qu'il en soit ému, le sang de la victime sans tache : ce sang précieux leur donnera une irrésistible autorité.

Je m'arrête, Messieurs ; je vous laisse le douloureux, mais bien réel plaisir de vous livrer en silence à toute l'amertume des réflexions que fait naître ce triste et lugubre spectacle. Contemplez le terme fatal où viennent s'arrêter à jamais, et à l'instant où l'on y songe le moins, tous ces projets de plaisir, de fortune et d'élévation, auxquels, insensés que nous sommes, nous nous livrons au gré de la mollesse, de la cupidité et de l'orgueil. Ce vain mausolée, ouvrage de peu de jours, ces funestes cérémonies, ce triste appareil sont bien plus éloquentes que ne sauraient l'être mes paroles. Tout dans ce temple répète autour de vous celles de mon texte : *Homo vanitati similis factus est ; dies ejus sicut umbra prætereunt*. Puisse-nt-elles ces réflexions, qu'il est inutile de provoquer dans cette cruelle circonstance, faire naître en vous un repentir sincère, vous inspirer une salutaire terreur, vous rendre chrétiens en un mot ! Dieu le veuille !

trer le roi, exigea non-seulement qu'il éloignât une personne qui lui était si chère, mais encore qu'il témoignât son repentir en présence des courtisans et du peuple.

Dès que Mme du Barri eut cessé d'assiéger le lit du prince mourant, il fut tout entier à Dieu. Il chargea le grand aumônier de faire écrire dans toutes les provinces les phrases suivantes :

« Quoique le roi ne doive compte de sa conduite qu'à Dieu seul, il est fâché d'avoir causé du scandale à ses sujets, et déclare qu'il ne veut vivre désormais que pour le soutien de la religion et pour le bonheur de ses peuples. »

Il reçut le saint viatique avec la plus édifiante piété ; il survécut à cette touchante cérémonie trois jours encore, pendant lesquels il donna constamment des marques de sa résignation toute chrétienne ; et il expira dans les meilleurs sentiments, le 10 du mois de mai 1774, âgé de soixant-cinq ans, et après en avoir régné 59, 8 mois et quelques jours.

NOTICE SUR LE PERE DE LIGNY.

François de Ligny naquit à Amiens, le 4 mai 1709, la même année que Gresset, son compatriote. Il entra de bonne heure, comme lui, dans la société des Jésuites ; mais il fut plus constant et plus attaché à son état que l'auteur de *Vert-Vert* ; il ne se sépara jamais des Pères de la Compagnie.

Il professa d'abord les humanités pendant quelques années, puis enfin préféra se livrer à la prédication, où il devait avoir tant de succès. Quoique son extérieur ne prévint pas pour lui, un ton de candeur et de persuasion joint à une éloquence animée, soutenue par une connaissance profonde dans les sciences théologiques, le firent remarquer même dans les chaires de la capitale. Sa réputation le fit nommer pour prêcher à la cour : mais la suppression de l'ordre auquel il appartenait le priva de cet honneur. Obligé de quitter la France, où plusieurs villes se félicitaient déjà d'avoir vu dans lui un prédicateur célèbre, il laissa le regret de n'avoir pu voir se développer toutes les dispositions qu'il annonçait. Il se rendit à Avignon, dans le Comtat Venaissin compris alors dans les Etats romains ; et, malgré une santé chancelante, il s'occupa à la fois de la prédication, du salut des âmes et de tous les devoirs d'un pieux ecclésiastique. Il mourut dans cette ville, en 1788, à l'âge de 77 ans.

Le Père de Ligny n'embrassa aucun système ; mais, attaché à la tradition et à l'enseignement commun de l'Eglise catholique, il aborda franchement les questions qui se présentaient dans le cours de ses prédications et de ses travaux littéraires, et poursuivit sans ménagement les ennemis de la

vérité et de la foi. Avec cela, plein d'une douce modestie, il parlait quelquefois de ses recherches savantes comme d'une chose facile, dans laquelle il n'était que l'interprète et non l'auteur. Aussi, en publiant celui de ses ouvrages qui l'a placé au rang des meilleurs écrivains ecclésiastiques, il pria ses lecteurs de ne considérer que sa bonne intention ; et, pour ne point se faire un mérite de ce qu'il pouvait avoir créé de plus remarquable, il professait qu'aucune de ses idées n'était neuve, quoiqu'il reconnût n'avoir pas trouvé dans les auteurs qu'il avait consultés les observations qu'il avait jugées pouvoir servir à l'éclaircissement du sujet qu'il traitait.

Toujours grand dans la manière de rendre ses pensées, souvent sublime, le P. de Ligny laissa dans ses Sermons écrits une idée de la beauté de son âme, de sa charité sans bornes pour ses frères, de son dévouement à la religion. C'était un talent caché qu'il fallait découvrir : les éditeurs s'estiment heureux de l'avoir fait, en les publiant.

Outre ses sermons, on a du P. de Ligny : *Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, Paris, 1759, in-12 ; *Histoire de la vie de Jésus-Christ, où l'on a conservé et distingué les paroles du texte sacré, selon la Vulgate*, ouvrage excellent et très-souvent réimprimé en divers formats ; la dernière édition est en 2 volumes in-12 ornés de 22 gravures. La *Vie de Jésus-Christ* est une ample concordance historique et ascétique. Des notes éclaircissent et développent les difficultés du sens prophétique, dogmatique et moral.

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU PÈRE DE LIGNY. SERMONS.

SERMON I.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Dum tempus habemus, operemur bonum. (*Galat.*, VI, 10.)

Faisons le bien tandis que nous en avons le temps.

Plus le temps est précieux, plus son cours est rapide, sa durée incertaine, sa perte

irréparable ; plus il importe de n'en rien perdre et de le bien ménager. Cependant, toujours contraires à nous-mêmes, tantôt nous alléguons pour excuse la rapidité de son cours, tantôt nous trouvons qu'il passe trop lentement ; tantôt l'embarras des affaires absorbe tout notre temps, nous n'avons pas un seul moment de loisir pour prati-

quer des œuvres de religion; de pénitence, de charité; tantôt nous ne savons que faire de notre temps, nous ne saurions comment remplir le vide de notre journée, si le jeu, les visites, la promenade, les entretiens inutiles ne nous fournissent des passe-temps agréables. Ces deux prétextes se détruisent mutuellement, et néanmoins ils se réunissent au même but : ceux qui se plaignent de sa rapidité et ceux qui s'excusent sur sa lenteur, s'accordent également à le perdre, les uns dans des occupations inutiles, les autres dans une oisiveté criminelle; les uns ont des affaires, et ils ne pensent qu'à leurs travaux; les autres n'ont rien à faire, et ils ne songent qu'à leurs plaisirs. L'insuffisance du temps est le prétexte des premiers; et moi je dis en premier lieu que ce temps, qui leur semble trop court, leur suffira, s'ils savent le ménager : sujet du premier point. La surabondance du temps est le prétexte des seconds; et moi je dis en second lieu que ce temps, qui leur semble trop long, ne leur suffira pas s'ils n'en ménagent tous les moments : sujet du second point. Je vais prouver aux uns qu'ils ont assez de temps pour vaquer à toutes leurs affaires, et aux autres qu'ils ont assez d'affaires pour occuper tout leur temps. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelque rapide que soit le temps, le Sage nous avertit qu'il suffit à tout quand il est bien ménagé. *Omnia tempus habent.* (Eccle., III, 1.) Vous êtes effrayé du grand nombre de vos devoirs; mais ces devoirs, qui vous paraissent impraticables quand on les considère tous à la fois, sont fort aisés quand on les pratique séparément. Si l'on vous disait qu'il faut remplir en un moment tous les devoirs d'un jour, ou dans un jour tous les devoirs d'une année; si l'on vous disait qu'il faut en même temps tout faire, tout sacrifier, tout souffrir, vous pourriez dire que le temps est trop court, la nature trop faible et la vertu trop pénible. Mais les devoirs ne viennent pas tous ensemble; ils se succèdent les uns les autres comme les jours et les moments : à chaque jour suffisent ses peines, ses travaux, ses violences, ses exercices de piété; pourquoi grossir dans l'imagination ce qui n'est rien dans la pratique? *Omnia tempus habent.* O vous! qui n'avez pas un seul moment de loisir pour adorer le Seigneur et pour rentrer sérieusement en vous-mêmes, à quoi consommez-vous votre temps? quelles sont, je vous prie, ces grandes affaires, plus importantes, plus sérieuses, plus indispensables que le salut? Hélas! je m'en rapporte à vous-mêmes : n'y a-t-il dans vos occupations rien de criminel que vous deviez supprimer, rien d'inutile que vous puissiez abréger, rien de profane que vous puissiez sanctifier? Retranchez vos désordres, abrégez vos amusements, sanctifiez vos emplois, et vous aurez plus de temps qu'il n'en faut pour remplir toute l'étendue de vos devoirs. C'est

ainsi que le fil de vos jours semblera se prolonger dans vos mains; vous vivrez plus en un jour que vous n'avez vécu durant plusieurs années; car vivre dans l'oisiveté n'est pas vivre, et vivre dans le péché c'est mourir.

Vous n'avez pas le temps de vous armer du bouclier de la foi pour repousser les traits enflammés de Satan, et d'opposer à ses pièges les saints artifices que la religion nous fournit; et vous avez le temps de chercher mille détours, de tendre mille embûches, de faire agir mille ressorts, tantôt pour satisfaire votre ambition, vous élever sur les ruines des autres, au-dessus de l'état où la Providence vous a placés; perdre vos ennemis, supplanter vos rivaux, écarter ou noircir tous ceux qui brillent à vos côtés; tantôt pour assouvir, s'il est possible, une avarice insatiable, pallier vos usures, couvrir un sordide intérêt du voile spécieux d'une prudente économie; tantôt pour allumer dans des cœurs innocents la flamme impure qui consume le vôtre; conduire secrètement une intrigue et acheter bien chèrement un repentir éternel. Vous n'avez pas le temps de sonder les profondeurs de votre âme, de débrouiller le chaos d'une conscience déréglée; et vous avez le temps d'examiner non-seulement les actions, mais encore les intentions du prochain, d'espier les plus légères circonstances, de deviner les plus secrètes pensées, le faux et le vrai, le douteux et le certain, le sérieux et le ridicule; de recueillir avidement tout le venin d'un quartier, de le souffler avec des lèvres empoisonnées jusqu'aux extrémités de la ville. Vous n'avez pas le temps d'assister aux exercices de religion, et vous avez le temps de fréquenter ces assemblées nocturnes où, à la faveur d'un bizarre déguisement et du mélange confus des conditions et des sexes, on renouvelle sans pudeur les folles dissolutions des païens; ces bals, ces danses, ces spectacles, où tout séduit le cœur, tout enhardit la licence, tout favorise la débauche, tout conspire à étourdir la conscience et à distraire la raison dans le tumulte du monde et dans l'ivresse des plaisirs. Vous n'avez pas le temps de puiser la vérité dans sa source, de chercher dans les livres saints cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle; et vous avez le temps de vous creuser des citernes bourbeuses qui ne la peuvent contenir; et vous lisez ces romans ingénieux, mais frivoles, qui gâtent votre cœur sans éclairer votre esprit, qui n'aboutissent qu'à développer l'art dangereux des intrigues par le récit amusant d'une aventure fabuleuse; et vous lisez ces poésies lascives, où le serpent est caché sous les fleurs, où l'élégance du style, la noblesse des expressions, la délicatesse des sentiments, la nouveauté des pensées, est une écorce trompeuse qui enveloppe un venin mortel, un vase doré qui contient une liqueur empoisonnée. Et vous lisez des libelles diffamatoires dictés par le démon de l'envie et de la vengeance, écrits par des

auteurs artificieux et malins qui se déchirent les uns les autres, qui se jouent de la crédulité du vulgaire, qui vous abreuvent du fiel des dragons et du venin des aspics. Et vous lisez ces ouvrages de confusion et de ténèbres, enfantés, à la honte de notre siècle, par l'union monstrueuse d'un libertinage effréné avec une affreuse philosophie; ces raisonnements captieux mille fois proposés et mille fois confondus, par lesquels de prétendus philosophes osent braver tout ensemble, et toute l'autorité des siècles passés, et toute l'exécration des siècles futurs; tantôt assez présomptueux pour s'ériger hardiment en juges suprêmes de la doctrine de Jésus-Christ, essayer d'obscurcir la vérité de ses oracles, d'infirmer l'autorité de ses lois, de réformer la sagesse de ses conseils, de censurer ses œuvres, de renverser sa providence, d'anéantir sa justice, de penser mieux sur la Divinité que celui en qui elle habite corporellement dans toute sa plénitude; tantôt assez rampants pour se faire un honneur déplorable de dégrader l'humanité, d'effacer l'image du Créateur, d'y substituer la ressemblance des bêtes, de suivre leurs penchants, de s'attribuer leur nature et d'attendre la même fin; toujours assez méchants pour blasphémer ce qu'ils ignorent, corrompre ce qu'ils connaissent, éteindre le flambeau de la foi dans le borbier des passions, changer en luxure la grâce de notre Dieu. Les méchants m'ont raconté des illusions et des fables; mais, ô mon Dieu! qu'elles sont différentes de votre loi. Amuser votre loisir par de semblables lectures, c'est boire à pleine coupe la contagion et la mort; suivre de pareilles guides dans les voies ténébreuses de cette vie, c'est vouloir faire autant de chutes que de pas et rouler d'abîme en abîme; c'est préférer à cette grande lumière qui éclaire tout homme venant au monde ces feux errants qui éblouissent sans éclairer, ces lueurs passagères qui précèdent la foudre et qui présagent la tempête.

Mais je veux supposer qu'il n'y a rien de criminel dans les lectures, les entretiens, les affaires et les plaisirs qui consomment tout votre temps; s'il n'y a rien d'illicite que vous deviez absolument retrancher, n'y a-t-il rien d'excessif, d'inutile, de superflu, que vous puissiez abréger? Il est permis, il est nécessaire d'employer une grande partie de notre temps à réparer par le sommeil et par la nourriture l'épuisement de nos forces; mais est-il nécessaire de mêler tant d'agréments à cette humiliante nécessité? Hélas! cette délicatesse ne convient guère aux disciples de la croix, aux enfants du Calvaire, à des pécheurs tels que nous, qui devrions, comme le Roi-Propète, arroser de nos pleurs le pain que nous mangeons, le lit où nous reposons. Mais est-il nécessaire que la longueur des repas, l'excès du repos consomment le plus beau temps de notre vie? Quoi! sous prétexte de conserver cette maison de boue qui se détruit peu à peu, et qui, malgré tous vos soins et

toutes vos attentions, s'écroulera tout à coup, il vous sera permis de passer plusieurs heures à rassasier votre intempérance, à dévorer la substance des pauvres, à fortifier, non pas votre santé que les festins affaiblissent, mais vos passions qu'ils enflamment, à étouffer la raison dans les vapeurs de la débauche! Quoi! ces précieuses matinées si propres à l'oraison, à l'étude, au travail, il vous sera permis de les passer dans un lâche repos, et de croupir dans une oisive indolence, plus propre à énerver la vigueur de l'âme qu'à réparer les forces du corps! Ces fervents solitaires qui passent une partie de la nuit à chanter les louanges de Dieu, ces vierges tendres et délicates qui commencent dès la pointe du jour de méditer sa loi sainte, ces artisans attentifs à prévenir le lever de l'aurore, sont-ils formés d'une autre boue que vous? Ils ne détruisent pas, au contraire, ils fortifient leur santé, soit par leur diligence à jouir des prémices de la journée, soit par la frugalité qui règne dans leurs repas.

Il est permis, il est nécessaire d'employer un certain temps à s'habiller décentement, à se parer des ornements convenables à son état et à son sexe; mais est-il nécessaire de consumer deux ou trois heures à s'ajuster avec délicatesse, à s'occuper de ses agréments, à étudier ses grâces, à consulter un miroir, à réparer les disgrâces de la nature par les artifices du fard, à rappeler vainement une jeunesse fugitive, à conserver avec des soins infinis une beauté funeste que vous devriez effacer par des larmes amères et de sévères pénitences? Mais est-il nécessaire de passer la moitié de sa vie à se charger et à se dépouiller de ces pompeux ornements que le prophète Isaïe reprochait avec indignation aux filles de Jérusalem; de ces amorces du péché que Madeleine vint briser aux pieds du Sauveur, et dont une dame chrétienne devrait lui faire le généreux sacrifice, pour obtenir comme elle la rémission de ses crimes? Mais est-il nécessaire d'employer tout son temps et de borner tout son mérite à suivre scrupuleusement une mode, à étaler d'un air fier et hautain la nouveauté d'une parure, à se donner en spectacle jusqu'au pied du trône de Jésus-Christ?

Il est permis, il est nécessaire de mêler à nos occupations des intervalles de repos et des moments de relâche: la faiblesse humaine succomberait sous le poids d'un travail trop assidu et d'une application trop constante. Mais n'y a-t-il rien à retrancher dans ce jeu perpétuel où l'on passe les jours et les nuits avec une fureur et un acharnement qui fait oublier les devoirs de la religion, les besoins mêmes de la nature, dans ce jeu dont la durée épuise tout votre temps, dont le hasard dérange votre fortune, dont l'inconstance et le caprice aigrit et impatiente votre cœur, dont la sérieuse application fatigue votre esprit, dont la sombre inquiétude altère votre santé; dans ce jeu d'où

l'on se retire le plus souvent le corps brisé, la tête appesantie, l'esprit rêveur, uniquement occupé des bizarres combinaisons du hasard, flottant toujours entre la crainte et l'espérance, incapable de réflexion, et inhabile à remplir les devoirs de son état? Mais n'y a-t-il rien à retrancher dans ces longues conversations, inutiles pour vous et onéreuses pour les autres; dans ce flux et reflux de visites interminables, où l'on se cherche les uns les autres sans savoir pourquoi; on se fatigue mutuellement, on s'ennuie avec cérémonie, par de vaines formules de compléments peu sincères, par le récit importun de mille choses qu'on sait déjà, ou qu'il importe peu de savoir, par le pompeux étalage de sa parure, de ses grâces, de sa beauté, fruits peu durables de plusieurs heures de travail? Mais n'y a-t-il rien à retrancher dans cette molle vicissitude d'amusements légers, qui semblent se reproduire les uns les autres; dans cette variété successive de divertissements frivoles et dangereux, lesquels, à force d'être multipliés, lassent plus qu'ils n'amuse, rendent l'oisiveté plus fatigante que le travail, et deviennent souvent plus insipides pour vous, que la vertu même que vous fuyez?

Il est permis d'employer quelques moments à la lecture des nouvelles publiques; nous ne condamnons pas cette innocente curiosité, la nature l'inspire, la raison l'approuve, la religion peut même la consacrer en nous faisant adorer dans les divers événements l'Etre suprême qui, du haut de son trône tient dans ses mains les rênes de l'univers, et sans se mouvoir donne le mouvement à tout. Mais hélas! tandis que vous étendez votre vue jusqu'aux extrémités de la terre, vous ignorez les fatales révolutions qui se passent dans votre cœur; tandis que vous pénétrez dans le conseil des rois, vous ne savez pas gouverner vos passions; vous êtes le théâtre d'une guerre intestine, vous n'avez point d'ennemi plus dangereux que vous-mêmes. Ah! commencez par ménager vos intérêts personnels, au lieu de donner toute votre attention à des affaires étrangères dans lesquelles vous n'avez point de part, et que Dieu ne vous a pas confiées : *Turbaris erga plurima, porro unum est necessarium.* (Luc. X, 41, 42) Hélas! mes frères, si nous pensions sérieusement à ce jour redoutable, où il faudra rendre compte d'une parole inutile, ah! nous aurions une sainte industrie pour dérober au monde et à la vanité des moments que nous consacrerions uniquement à notre salut.

Au milieu même des emplois les plus tumultueux, et des travaux les plus pénibles, au milieu du tourbillon des affaires qui vous entraîne dans le monde, ne pouvez-vous pas vous ménager quelques moments pour recueillir votre esprit, et réunir en Dieu vos affections et vos pensées? Quand on gémit sous le poids accablant de mille soins importuns, il est si doux, si consolant d'ouvrir son cœur à un sincère ami

qui partage avec nous nos soucis, nos inquiétudes et nos disgrâces! Venez à moi, dit le Seigneur notre Dieu, choisissez-moi pour confident de vos peines, et l'onction de ma grâce vous en adoucira l'amertume. Ne peut-on pas sans abandonner ses affaires, lever les yeux vers les saintes montagnes, pousser secrètement vers le ciel quelques soupirs de contrition et d'amour, occuper son esprit des vérités du salut, en même temps que les mains agissent pour les nécessités de la vie? Faut-il beaucoup de temps pour ce commerce intérieur de l'âme avec son Dieu? Ah! il ne faut qu'un peu d'amour : d'ailleurs, il est des jours que le Seigneur s'est spécialement réservés, profitez de ces heureux intervalles; consacrez-les à respirer dans son sein, à méditer sa parole, à vous remplir de son esprit, à vous laver dans son sang, à vous nourrir de son corps, à soupirer pour son royaume et son repos éternel : la sanctification du dimanche se répandra sur tous les jours de la semaine.

Enfin, le travail même devient une oraison continuelle, quand on s'y soumet en union à la divine volonté. Qui vous empêche d'offrir à Dieu tout ce qu'il y a de pénible dans vos occupations, de laisser entre ses mains le succès de toutes vos entreprises, d'accepter sans murmure et en esprit de pénitence, l'assujettissement, le dégoût, la fatigue de vos emplois? Qui vous empêche de soulager vos travaux, et de charmer vos ennuis comme le Roi-Propète, par des cantiques spirituels, au lieu de prostituer les charmes de l'harmonie à cette passion honteuse qu'il n'est pas permis, je ne dis pas de chanter, mais seulement de nommer? Qui vous empêche de réserver pour les pauvres une portion de vos profits? Hélas! quand vous n'offririez qu'une obole comme la pauvre veuve de l'Evangile, ce petit sacrifice sanctifierait vos travaux. Qui vous empêche d'ennoblir par des motifs surnaturels les actions même les plus communes? C'est ainsi que sans rien changer à vos occupations journalières, vous travaillerez tout ensemble et pour le temps, et pour l'éternité; les jours mêmes où tout conspire à vous distraire seront pour vous des jours de grâces et de salut; et ces travaux qui vous paraissent incompatibles avec le service de Dieu seront eux-mêmes le supplément de votre pénitence, l'expiation de vos péchés, l'exercice de vos vertus.

Le temps est court, dites-vous. Hélas! mes frères, combien de saints qui ont vécu fort peu de temps sur la terre, ont amassé de grands trésors dans le ciel! Les jours du juste sont toujours pleins, et il remplit en peu de temps la mesure d'un grand nombre d'années: les plus grandes richesses sont bientôt épuisées quand elles sont dans les mains d'un imprudent qui les perd, ou d'un dissipateur qui les prodigue; au lieu qu'un bien médiocre s'augmente dans peu de temps, quand il est ménagé par un prudent économe. Le temps est court, il est vrai,

mais c'est vous-mêmes qui l'abrégez; vous le donnez à tout le monde, vous recherchez avec empressement l'agitation, l'inquiétude et l'embarras perpétuel de mille affaires étrangères; vous vous ingérez avec témérité, par humeur, par caprice, par envie de dominer et de paraître importants, dans des places tumultueuses qui vous enlèvent tous vos moments; vous partagez avec les autres un temps qui vous paraît insuffisant à vous-mêmes. Le temps est court, concluez donc avec l'Apôtre, qu'il faut user du temps comme n'en usant pas. Au lieu de borner tous vos soins à acquérir des connaissances inutiles pour le salut, à bâtir sur le sable mouvant des édifices ruineux, à faire des alliances, sur le point de n'avoir, comme dit Job, d'autre mère que la pourriture, et d'autres frères que les vers; à amasser des trésors dont l'abondance vous rendra la mort plus amère, à briguer des dignités et des charges dont les devoirs vous rendront le jugement plus terrible: au lieu de vous fixer sur la terre, sur cette terre qui dans un instant s'écroulera sous vos pieds et vous engloutira dans les horreurs du sépulchre, attachez-vous au Roi des siècles; tournez toutes vos vues vers la cité permanente qu'il vous prépare dans le ciel. Voyez passer sous vos yeux les pompeuses idoles de la fortune, sans être ni étonné de leur bruit, ni ébloui de leur éclat, ni enivré de leur faveur, ni épris de leur beauté séduisante; car la figure enchantresse du monde fuit et s'envole avec une grande rapidité: *Præterit enim figura hujus mundi.* (I Cor., VI, 31.)

Le temps est court! non, ce n'est pas le temps, c'est la volonté qui vous manque; ce n'est pas la multitude des occupations qui vous empêche de servir Dieu, c'est le tumulte et la vivacité des passions; ce ne sont pas les affaires qui remplissent tout votre temps, ce sont les affections déréglées qui possèdent tout votre cœur. Retranchez les occupations criminelles, abrégez les amusements excessifs, sanctifiez les travaux utiles ou nécessaires, et vous aurez assez de temps pour travailler au salut sans négliger vos affaires, et pour vaquer à vos affaires sans négliger le salut.

Mais tandis que je m'arrête à vous fournir les moyens de prolonger votre temps, peut-être vous faites-vous un plaisir de le perdre, et une étude de l'abréger. Car s'il est des hommes qui se plaignent de la rapidité de son cours, il en est d'autres au gré desquels il passe trop lentement; ils languiraient tout le jour dans l'ennui d'une lâche fainéantise, s'ils ne savaient se composer avec art une chaîne de passe-temps agréables. J'ai convaincu les premiers qu'ils ont assez de temps pour vaquer à toutes leurs affaires, je vais prouver aux seconds qu'ils ont assez d'affaires pour occuper tout leur temps. Sujet du second point, et de votre favorable attention.

SECOND POINT.

La Providence assujettit tous les hommes à de grandes occupations, depuis ceux qui sont assis sur le trône, jusqu'à ceux qui rampent dans la poussière, disait un roi divinement inspiré: *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, a residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et in cinere.* (Eccli., XL, 1, 3.)

Vous n'avez rien à faire! Mais je vous demande, d'abord remplissez-vous tous les devoirs de votre état? A chaque état sont attachés ses devoirs. Quand je vous exhorte à sanctifier l'usage de votre temps, ne croyez pas que j'approuve à l'oisive piété d'un chrétien, qui, sous prétexte de rendre à Dieu ce qu'il doit à Dieu, négligerait de rendre à César ce qu'il doit à César; d'un père ou d'une mère de famille qui passerait plusieurs heures au pied des autels, tandis que sa présence est nécessaire dans sa maison; d'un magistrat renfermé dans l'enceinte de sa famille, au lieu d'étendre sa vigilance sur les affaires d'autrui; d'un avocat uniquement occupé à méditer la loi de Dieu, tandis qu'il doit être versé dans la science des lois civiles; d'un pasteur qui, renfermant en lui-même la lumière qui doit luire devant les hommes, se bornerait à prier en secret, tandis qu'il doit se préparer à parler en public; d'un artisan qui consacrerait à des lectures spirituelles le temps où il doit gagner son pain à la sueur de son visage. Tout homme qui substitue des dévotions arbitraires aux obligations attachées à son état, offense Dieu sous prétexte de le servir. Si les actions les plus saintes ne peuvent pas suppléer à ces devoirs importants, quel crime n'est-ce donc pas de consumer le printemps de la vie, la fleur précieuse de la jeunesse, dans une folle dissipation ou dans une molle fainéantise? Est-ce dans les parties de plaisir qu'un jeune homme peut acquérir ces vastes connaissances qui lui seront nécessaires pour exercer des professions importantes, dont il ignore jusqu'aux premiers éléments? L'un se destine à défendre les intérêts, le bien, l'honneur et le repos des familles; réduit à se fier aveuglément à des lumières étrangères, il sera dans un danger continuel de protéger l'iniquité et d'opprimer l'innocence. L'autre à qui les citoyens confieront le plus cher et le plus fragile de tous leurs biens, n'aura que des notions confuses et des idées superficielles de la plus difficile et de la plus périlleuse de toutes les professions. L'un incapable de gérer ses affaires, inhabile à tous les arts, soit mécaniques, soit libéraux, dissipera, comme l'enfant prodigue, le fruit du pénible travail et de la sage économie de ses parents; il traînera dans l'opprobre une vieillesse indigente. L'autre, dont les lèvres sont destinées à être les dépositaires de la doctrine et les interprètes de la loi sainte, sera semblable, dit le Prophète, à un chien muet, qui ne peut aboyer tandis que les loups ravissants ravageront le troupeau:

il sera, non la lumière du monde, mais un aveugle qui conduira des aveugles.

Mais, direz-vous, une personne qui n'est point née pour le travail, une femme de qualité, à quoi veut-on qu'elle s'occupe? Le Saint-Esprit nous l'apprend : négliger le soin de sa famille, c'est renier la foi, et être pire qu'un infidèle. La femme forte ne se contente pas de confier l'éducation de ses enfants à des personnes indifférentes; elle s'applique elle-même à leur inspirer des sentiments généreux, à les instruire dans les principes de la foi, à les former dans les maximes des bonnes mœurs : bien différente de cette femme voluptueuse et volage, qui, comme dit S. Iomou, ne peut se soutenir sur ses pieds dans l'enceinte de sa famille, qui ignore ce qui se passe dans sa maison, qui tout occupée du soin de plaire, de se parer, de voir et d'être vue, abandonne le soin de son ménage, l'éducation de ses enfants, le détail de sa dépense, tout l'embarras de ses affaires domestiques à des surveillants à gage, qui souvent profitent de son absence pour imiter ses désordres. La femme forte au contraire, quelque opulente, et quelque jeune qu'elle soit, s'applique à elle-même cet arrêt de la justice de Dieu, qui regarde généralement tous les hommes : *Tumangeras ton pain à la sueur de ton visage*. Attentive à ses affaires domestiques, elle anime au travail des serviteurs toujours négligents, et souvent infidèles quand l'œil du maître n'éclaire pas leurs démarches; elle veille sur leur conduite, dirige leurs ouvrages, pourvoit à leurs besoins, ne rougit pas de partager leurs travaux. C'est ainsi que Judith, cette femme si distinguée par l'abondance de ses richesses, par l'éclat de sa beauté, et surtout par l'innocence de ses mœurs, se tenait renfermée dans l'intérieur de sa maison, comme dans un sanctuaire inaccessible aux profanes. Un travail modéré occupait paisiblement son loisir, faisait passer rapidement ses journées, adoucissait ses moments de tristesse, la préservait également et des dangers du monde, et des ennuis de la retraite; si les devoirs de la vie civile l'obligeaient à sortir de sa paisible solitude, elle se hâtait d'y rentrer, semblable à la colombe qui, voyant toute la face de la terre inondée des eaux bourbeuses du déluge, ne peut trouver sa sûreté et son repos que dans l'arche : *Fecit sibi secretum cubiculum, in quo cum puellis suis clausa morabatur*. (Judith., VIII, 5.) C'est ainsi que Tabitha, cette pieuse femme, dont il est parlé aux *Actes des apôtres*, était industrieuse à glorifier le Seigneur par le travail de ses mains, et consacrait au service des pauvres, des orphelins et des veuves, non-seulement le superflu de son bien, mais encore le superflu de son temps; quoique affranchie des inquiétudes et des soucis que donne une fortune moins aisée, elle ne dédaignait pas de manier l'aiguille et le fuseau; trop heureuse de partager avec la sainte Vierge la gloire de revêtir les membres de son cher fils. Vous savez quelle fut sa ré-

compense dès cette vie : le souverain dispensateur du temps en prolonge souvent la durée en faveur des œuvres de miséricorde. Les hommes qui ne vivent que pour eux-mêmes, sont terrassés, dit le Prophète, dès le milieu de leurs jours; au lieu qu'on voit souvent les chrétiens charitables franchir les bornes du temps qui leur semblaient assignées. Voilà, riches du siècle, quel est votre emploi dans l'ordre de la Providence : *Si non habes proprium, habes alienum*. Vous n'avez pas besoin de porter le poids du jour et de la chaleur : vos vassaux arrosent de leurs sueurs la terre dont vous prodiguez les richesses; mais votre emploi, c'est d'assister les pauvres et les infirmes, d'écouter leurs plaintes avec bonté, d'essuyer leurs larmes avec douceur, de terminer leurs différends avec prudence, de défendre leurs intérêts avec zèle : *Si non habes proprium, habes alienum*. Vous n'avez pas besoin, femmes mondaines, de travailler pour vous-même : par une providence particulière, ou plutôt par l'abus que vous faites de ses faveurs, vous ressemblez à ces fleurs qui, suivant les termes de l'Evangile, sans travailler, sans filer, sont vêtues avec plus de magnificence que Salomon; on voit briller sur vos habits tout ce que l'art a de plus délicat, et la nature de plus précieux, les plus riches étoffes et les bijoux les plus rares; mais votre emploi, c'est de garantir les membres de Jésus-Christ de la rigueur des saisons, et des injures de l'air : *Si non habes proprium, habes alienum*. Vous croyez n'être pas nées pour le travail : hélas ! le Roi des rois n'est descendu de son trône, il n'est sorti du sein de son éternité, il n'est venu dans le temps, que pour prendre sur lui nos langueurs, nos infirmités, nos misères; il est venu, non pour être servi, mais pour servir; tel est l'usage qu'il a fait des jours et des années qu'il a passés dans le monde, et qu'il a terminés en se livrant à la mort pour le salut des pécheurs; la charité l'a fait naître, la charité l'a fait mourir, la charité l'oblige à demeurer avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Ah ! si nous étions conformes à ce divin modèle des âmes prédestinées, il nous serait bien aisé de trouver assez d'occupation sans recourir au jeu, aux entretiens inutiles, aux vains amusements du monde, pour remplir d'une manière aussi sainte que consolante tous les moments de loisir. Si le temps est un fardeau qui vous pèse, c'est sans doute parce que vous négligez et vos devoirs envers les hommes, et vos devoirs envers Dieu, et que vous n'êtes en quelque sorte ni citoyens ni chrétiens.

Vous n'avez rien à faire ! mais je vous demande : remplissez-vous tous les devoirs de religion que le Seigneur vous prescrit ? Hélas ! vous vous flattez peut-être d'accomplir toute justice en récitant à la hâte quelque formule d'oraison, en fléchissant les genoux au commencement et à la fin de la journée, en ajoutant à ces grimaces de dévotion une courte apparition à l'église; les

exercices de piété sont pour vous comme des dettes que vous payez à regret et le plus tard qu'il est possible : la prière vous paraît dégoûtante, la confession onéreuse, la communion insipide, la méditation accablante, l'assistance au sacrifice de la messe, une contrainte et une gêne; vous ne connaissez point les délices de la vertu, les saintes suavités que goûte une âme juste et fervente en conversant avec Dieu, car l'unction de sa grâce ne peut compatir avec la corruption du péché; de là vient que vous trouvez un si grand vide dans vos journées; vous ne savez que faire de votre temps, parce que vous ne l'employez pas à sa véritable destination, et qu'en donnant quelques moments rapides à des pratiques languissantes de religion, vous croyez acquérir le droit de prodiguer tout le reste; les moments sont pour Dieu, les jours et les années sont pour le monde. Ah ! ce n'est pas ainsi que vous pensiez, ô grand roi, qui disiez dans la sincérité de votre cœur : Je bénirai le Seigneur en tout temps, ses louanges seront toujours dans ma bouche; vous qui vous délassiez de vos travaux militaires en composant ces admirables cantiques qui contiennent les plus beaux sentiments de la religion, les expressions les plus touchantes de la piété; vous qui charmiez les ennemis dont la royauté même n'affranchit pas, en répandant votre âme en la présence de Dieu, en déposant au pied de ses autels la couronne qu'il avait placée sur votre tête, et les palmes qu'il avait mises dans vos mains, en célébrant sept fois chaque jour ses miséricordes et ses justices! et vous, anges du désert, fervents anachorètes, vous qui passiez les nuits entières prosternés devant la face de l'Eternel. Hélas ! qu'aurons-nous à répondre au jugement de Dieu, nous qu'une pouvons veiller une heure avec lui ? Il faut toujours prier, dit le Sauveur du monde, et ne jamais se lasser : si ce précepte oblige tous les chrétiens, si le tumulte et l'agitation des affaires ne les dispense pas de marcher en la présence du Seigneur, combien plus n'y est-on pas obligé quand on est maître de ses moments, qu'on ne les doit à personne et qu'on est libre d'en disposer à son gré ! que vous êtes heureuses, âmes chrétiennes, qui jouissez paisiblement du calme et du loisir d'une sainte retraite; vous qui n'étant point asservies aux vanités de la terre, et n'étant point obligées de partager votre cœur, pouvez, comme Marie, goûter aux pieds de Jésus-Christ le doux repos de la divine charité et puiser avec joie dans les fontaines du Sauveur, tandis que Marthe, agitée de mille soins importuns, ne peut goûter qu'en passant combien le Seigneur est doux ! Ah ! vous avez choisi la meilleure part : l'unique nécessaire occupe tous vos moments; tantôt vous purifiez votre cœur, tantôt vous éclairez votre esprit; lectures instructives, exhortations salutaires, solides réflexions, voilà ce qui vous doit occuper, disait saint Paul à son disciple Timothée : *Attende lectioni, exhortationi*

et doctrinæ. (1 Tim., IV, 13, 16.)

L'éloquence et le zèle se réunissent tous les jours pour orner la raison en nourrissant la piété, charmer les ennuis en égayant les leçons, gagner le cœur en déridant la sagesse, couvrir de fleurs les voies épineuses de la vertu, dégoûter des mauvaises lectures, en prêtant des ornements et des grâces aux vérités les plus tristes et aux maximes les plus austères : *Attende lectioni.* Lisez et méditez ces instructions aussi solides qu'ingénieuses, ces histoires aussi dignes de la curiosité d'un savant que de l'imitation d'un fidèle, tant de bons livres, aussi propres à épurer le langage qu'à réformer la conduite. Si vous n'apprenez rien de nouveau, peut-être sentirez-vous des choses nouvelles; lisez et méditez la vie de ces héros magnanimes qui par la foi ont vaincu les royaumes, ont opéré la justice, ont obtenu les récompenses, et, en voyant cette nuée de témoins qui s'élèvent d'une voix unanime contre le dérèglement de nos mœurs, vous apprendrez à renoncer à vous-mêmes, à porter votre croix, à marcher sur les traces de Jésus-Christ; lisez et méditez les saintes Ecritures dans l'esprit de l'Eglise et sous l'autorité des pasteurs, auxquels il appartient de rompre les sceaux de ce livre mystérieux, de vous le mettre dans les mains, de vous donner l'intelligence de son vrai sens, et vous y trouverez l'appui de votre foi, le gage de votre espérance, la nourriture de votre amour; au lieu de ressembler à des enfants qui flottent, qui chancellent et qui se laissent emporter à tout vent de doctrine, vous apprendrez à croire de cœur comme de bouche, non par nécessité, mais par choix, non par bienséance, mais par principe; vous marcherez d'un pas ferme et assuré vers le royaume éternel. Heureux, dit le Prophète, heureux celui qui médite la loi de Dieu, non-seulement dans le jour, mais jusque dans les ténèbres et le silence de la nuit ! La vie la plus longue ne l'est pas trop pour étudier les vérités éternelles. Heureux celui qui les grave dans son esprit et plus encore dans son cœur, soit par son application à la lecture des livres saints, soit par son assiduité aux instructions des ministres évangéliques ! *Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ.*

Vous n'avez rien à faire ! Mais je vous demande : à ces devoirs communs à tous les chrétiens, ajoutez-vous les obligations particulières que vous avez contractées en qualité de pécheurs ? Vos comptes sont-ils réglés ? vos injustices réparées ? vos pénitences accomplies ? Avez-vous racheté par un redoublement de ferveur tant de belles années que vous avez indignement prostituées ? Hélas ! on va peut-être vous redemander votre âme dès aujourd'hui ; êtes-vous prêts à comparaître devant ce tribunal redoutable où les justices mêmes seront jugées ? Ah ! si vous étiez sérieusement occupés de cette grande affaire, bien loin d'être ennuyés de la longueur de vos journées, vous

souhaiteriez au contraire, comme Josué, de pouvoir en prolonger la durée. Quand vous commençâtes de souiller votre âme par le péché, une larme aurait peut-être suffi pour lui rendre sa première blancheur; mais à présent que ses taches sont envies et qu'elles ont pénétré jusque dans le fond de sa substance; à présent qu'elles sont, comme dit le Prophète, plus rouges que le vermillon et plus nombreuses que vos cheveux, des torrents de larmes suffiront-ils pour vous rendre aussi blanches que la neige, et aussi purs qu'il faut l'être pour entrer dans le royaume des cieux? Hélas! y pensions-nous? Suspendus sur le torrent de l'abîme par un fil de vie qui va se briser tout à coup, n'est-il pas temps enfin que nous pensions sérieusement à détourner loin de nous les maux affreux qui nous menacent? Nous sommes encore à temps, mais il est urgent de commencer: ah! finissons du moins saintement une vie que nous avons jusqu'à présent si mal employée. Il est possible que nous vivions encore plusieurs années; mais il est également possible que vous et moi n'ayons plus qu'un seul jour; un jour pour expier tant de crimes, pour réparer tant de scandales, pour accomplir tant de devoirs; un jour pour acquiescer tant de vertus, sans lesquelles il est impossible de plaire à Dieu, et qui nous sont peut-être entièrement inconnues; et ce jour décisif pour l'éternité, nous ne savons à quoi l'employer! et ce jour, après lequel il n'y aura pour nous ni temps, ni grâces, ni liberté, nous nous ferons un plaisir de le perdre et une étude de l'abréger! Ah! profitons de ces précieux moments, réparons le passé, ménagons le présent, pensons à l'avenir; commençons avec courage une vie toute nouvelle. C'est ainsi que le temps sera pour nous un passage à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON II.

SUR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

*Respice, fides tua te salvum fecit. (Luc., XVIII, 42.)
Voyez, votre foi vous a sauvé.*

Au récit des miracles de Jésus-Christ, dont il ne pouvait être témoin oculaire, l'aveugle de notre Évangile ne pouvait raisonner que d'une de ces deux manières, ou bien: Les prodiges qu'on me raconte sont si merveilleux que je ne les croirai pas que je ne les voie; ou bien: Quelque merveilleux qu'ils soient, ceux qui m'en font le récit sont en si grand nombre, ils me paraissent parler de si bonne foi, ils sont si peu intéressés à me tromper, que ce serait un autre miracle peut-être encore plus incroyable que tant de personnes fussent d'accord pour cela. Le premier de ces raisonnements conduisait à l'incrédulité et le laissait dans l'aveuglement; le second fut suivi de la foi, et la foi lui mérita le miracle qui lui ouvrit les yeux. Le second n'était-il pas plus sage? Oui sans doute, si nous en jugeons par l'événement, et plus encore parce que le Fils

de Dieu, qui fut le panégyriste et le rémunérateur de sa foi, ne pouvait l'être d'une crédulité téméraire ou superstitieuse.

Telle est à peu près notre situation par rapport à la foi. Sans être plongés dans les ténèbres d'un aveuglement corporel, nous croyons ce que nous n'apercevons pas, et ce que nous sommes incapables d'apercevoir. Quel est donc le fondement sur lequel notre foi est établie? Écoutez, chrétiens, et reconnaissiez ici le principe et la règle de votre foi. C'est l'autorité divine qui, élevant votre raison au-dessus de sa portée naturelle, lui découvre des mystères infiniment supérieurs à tout ce qu'elle est capable d'imaginer. Il est vrai qu'en l'élevant elle l'humilie, et qu'il est bien sensible à son orgueil d'être forcé d'avouer qu'elle ne peut comprendre ce qu'elle est obligée de croire; mais cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une des plus précieuses vérités que Dieu nous ait révélées? L'expérience se joint ici à la révélation. Y eut-il jamais, en matière de religion, un guide plus aveugle et plus trompeur que la raison humaine? Examinons-la, et dans les faibles, et dans ceux qui présument le plus de ses forces: son insuffisance est égale dans les uns et dans les autres. Ce n'est donc pas sur elle, mais sur l'autorité seule établie par Dieu même que les uns et les autres doivent appuyer leur foi; ce sera le sujet de ce discours, consacré à l'éloge de l'autorité divine, que je prétends être nécessaire et aux faibles et aux forts, et aux esprits les plus bornés et aux génies les plus sublimes. Pourquoi? Parce que la raison des premiers n'est pas capable de leur découvrir la vraie foi: sujet du premier point. Parce que la raison des seconds ne suffit pas avec toutes ses lumières pour les fixer dans la vraie foi: sujet du deuxième point. Les seconds raisonnent trop; les premiers ne raisonnent pas assez. Le peu d'usage ou l'abus de la raison perdrait les uns et les autres.

Bénéissons la sagesse et la bonté de Dieu qui, en confiant à son Église le dépôt sacré de son autorité, a voulu, par ce moyen secourable et tout-puissant, nous amener sans effort à la foi, et nous mettre à couvert de tout danger de la perdre. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La foi ayant pour objet des mystères incompréhensibles, et pour motif la certitude de la révélation, ce serait en ignorer la nature que de croire qu'elle puisse se transmettre par un autre canal que par celui de l'autorité. Les faits ne se prouvent point par le raisonnement; ils se vérifient par le témoignage. Or, chaque article de la croyance catholique est un fait que nous croyons, parce qu'il est attesté par des témoins dignes de foi. Je crois, par exemple, la Trinité des personnes dans l'unité de la nature divine; est-ce que ma raison, prenant l'essor, s'est élevée jusqu'au sein de la Divinité pour y voir à découvert une vérité si sublime? Non, chrétiens, elle est trop

faible pour percer la voile adorable qui la dérobe à ses regards. Mais c'est un fait que Dieu l'a révélée aux hommes, et ce fait est venu jusqu'à moi par des témoins si irréprochables, que je ne puis le révoquer en doute sans me refuser aux plus saines lumières de la raison. Ceux dont l'autorité m'engage à croire aujourd'hui n'ont pas cru par un autre motif les vérités qu'ils m'ont apprises; ils les avaient reçues de ceux qui les avaient précédés : *Quæ didicerunt, docuerunt*, dit saint Augustin; et pour remonter jusqu'à la source de la foi, les apôtres ont cru : ce n'est pas par voie d'examen, de raisonnement et de discussion qu'ils ont cru, ce n'est pas même à la faveur d'une lumière extraordinaire qui leur ait découvert l'accord secret des mystères avec la raison; mais ils ont soumis et leur raison et leur foi à l'autorité de Jésus-Christ, l'auteur et le promulgateur de la foi. Ils ont dit, comme nous : Les mystères qu'on nous propose sont incompréhensibles, ils révoltent toutes les idées de la raison, en même temps qu'ils en exigent l'acquiescement le plus parfait : *Durus est hic sermo*; mais comment résister à la voix de celui qui nous les annonce? il porte les caractères les plus brillants de la divinité; et puisque toutes ses œuvres sont des miracles, toutes ses paroles, malgré leur obscurité, sont autant d'oracles divins.

Supposons que la foi est une philosophie naturelle, proportionnée à l'esprit humain et abandonnée à ses recherches; alors même l'autorité sera nécessaire pour qu'il y ait une foi dans le monde. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, dit expressément saint Paul, et qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité, c'est-à-dire, de la foi : personne n'est excepté de cette glorieuse vocation; le grand et le petit, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, tous y sont également appelés. Mais si cette connaissance ne pouvait être que le fruit de l'étude et des veilles, ceux qui par un travail pénible et assidu peuvent à peine se procurer le pain de tous les jours, ne l'auraient donc jamais? Et comment les simples, pour qui les vérités les plus communes sont autant de mystères impénétrables, pourraient-ils découvrir l'enchaînement des vérités sublimes qui forment tout l'édifice de la religion? comment tous les hommes, à l'exception peut-être de quelques-uns d'un génie extraordinaire et d'un loisir encore plus grand, pourraient-ils apprendre les langues étrangères, lire l'Écriture, aller en chercher le sens dans les volumes immenses des Pères, des interprètes et des docteurs, qu'il faudrait dévorer, confronter, accorder ensemble? Il faudrait donc alors sacrifier la foi aux besoins de la vie, ou renoncer, pour avoir la foi, à des travaux nécessaires et à des devoirs indispensables : tout le temps destiné à croire et à pratiquer se passerait à douter et à examiner, et cette religion si respectable par sa sagesse et par sa sainteté serait venue renverser l'ordre de la société,

qu'elle a dû perfectionner. Quel plus étrange renversement que de voir la culture des terres abandonnée, les arts délaissés, le commerce anéanti, le soin des familles négligé, tous les travaux suspendus, et le monde plongé dans une langueur universelle, renoncer à toute autre occupation, pour ne s'occuper plus que de ce seul nécessaire, devenu incompatible avec les autres nécessités de la vie? Tel est pourtant le spectacle bizarre dont nos yeux seraient témoins, si pour être chrétien il fallait être philosophe, et si pour être catholique il fallait être théologien. Disons mieux : la foi et le salut, mis hors de la portée du simple et du pauvre, ne se trouveraient plus qu'à la suite de l'esprit, de l'érudition et de l'opulence, et l'Évangile, démenti dans les deux points qui le caractérisent le mieux, devrait tourner contre l'indigence et la simplicité, objets éternels de ses bénédictions, les anathèmes dont il frappe la science qui enfle, et les richesses qui corrompent.

Il a donc été nécessaire que la foi s'établît par un moyen proportionné à tous les âges, à tous les sexes, à tous les états et à tous les esprits; et ce moyen, quel a-t-il pu être que l'autorité? car il ne faut ni science pour entendre et pour croire, ni élévation d'esprit pour se soumettre. Le simple fidèle sent sa faiblesse et son impuissance : ce sentiment, sans autre raison, le jette entre les bras de l'Église, qui lui offre tout ce qui lui manque; là, comme un enfant collé au sein de sa mère, il trouve, avec une sécurité parfaite, une nourriture facile et abondante : il n'examine pas, il ne raisonne pas, il ne se défie pas; l'enfance en est incapable; mais sans examen, sans raisonnement et sans défiance, il trouve la vérité, la foi et le repos. A cette autorité bienfaisante, reconnaissons l'épouse de Jésus-Christ et la mère de tous les chrétiens. Non, il n'y a que la religion catholique qui mérite un si beau nom : en vain les sectes qui se sont séparées d'elle s'efforcent de l'usurper; marâtres injustes et cruelles, qui, en attirant à elles les simples qu'elles ont éloignés de l'autorité, les arrachent à la main charitable qui les guidait pour les livrer à un égarement inévitable. En vain les enfants qu'elles ont dérobés à leur véritable mère, pénétrés du sentiment de leur faiblesse et de leur indigence, implorent leur assistance et leur appui : *Parvuli petierunt panem*; allez, leur disent-elles, vous ignorez vos lumières, et vous ne sentez pas vos forces; consultez votre raison, marchez sous sa conduite, et défiez-vous de tout autre guide : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (Then., IV, 4.)

Je me trompe, chrétiens : ce sont bien là les principes de l'hérésie, mais ce n'est point sa pratique; elle prodigue à ses sectateurs la nourriture empoisonnée qui les tue; elle les instruit, elle les cultive; et lorsque par la voie même de l'examen qu'elle leur prescrit ils commencent à s'écarter de ses faux dogmes, elle les étonne et les arrête

par le vain bruit des foudres qu'une autorité imaginaire lui a mises à la main. Mais par cette conduite, elle se dément elle-même, et sape par le fondement le mur de division qu'elle a élevé : car, si l'examen est légitime, pourquoi l'interdit-elle à ses sectateurs ? ou, si c'est à l'autorité qu'il faut se soumettre, comment ose-t-elle juger et fouler aux pieds ses arrêts les plus solennels ? Sans approfondir davantage les contradictions de l'hérésie, arrêtons-nous à une vérité utile et importante qui en résulte : c'est qu'elle est forcée d'avouer par sa conduite ce que la nature de la religion et les lumières de la raison nous apprennent, que cette raison est trop faible dans la plupart des hommes pour leur permettre d'avoir une autre foi que celle qu'ils reçoivent de l'autorité. Tout dépend donc de savoir discerner la véritable autorité de l'ombre de cette autorité dont l'erreur s'enveloppe, discernement nécessaire, puisqu'il est de notre plus grand intérêt de ne pas prendre le change sur ce point capital ; discernement facile, et que la Providence a mis à la portée de tous les hommes, sans en excepter les plus simples. Car si l'autorité légitime dans l'Eglise est aussi aisée à reconnaître que l'autorité légitime dans l'Etat, qui pourra s'excuser de l'avoir méconnue ? Demandez, en effet, aux personnes les moins éclairées, quels sont les vrais dépositaires de l'autorité publique ; qui sont ceux à qui il appartient d'interpréter les lois, de terminer les différends, de pourvoir au bonheur et à la tranquillité de l'Etat, par des réglemens qu'on ne puisse enfreindre sans être coupable de rébellion. Ne répondront-ils pas sans hésiter que ce sont ceux qui sont revêtus juridiquement des emplois auxquels ces fonctions sont attachées ? se tromperont-ils jamais en prenant pour magistrat celui qui ne l'est pas ? appelleront-ils jugement le sentiment particulier d'un homme sans titre ? ou une décision rendue dans les formes prescrites par un homme revêtu d'un office public, sera-t-elle regardée par le plus stupide comme un simple conseil ? Non, personne ne s'y trompe, et le simple est à cet égard aussi clairvoyant que l'homme d'esprit. Or, il en est de même de la véritable autorité dans l'Eglise ; elle a des marques également sensibles, et ses magistrats sont aussi faciles à reconnaître. Qui pourrait l'être, sinon ceux qui sont dans une possession immémoriale de la gouverner, et par qui elle a été gouvernée de tous les temps ? Mes frères, n'est-ce pas insulter à vos lumières et à votre piété que de vous faire cette demande ? l'âge le plus tendre et le moins éclairé sait déjà répondre : Elle est gouvernée, cette Eglise, par le corps des premiers pasteurs et par le souverain Pontife, son chef visible et vicaire de Jésus-Christ. Voilà ce que vous disiez, lorsque vos langues encore bégayantes pouvaient à peine articuler vos premières pensées ; vos pères vous l'ont fait répéter mille fois ; ils l'avaient appris de

vos aïeux, et vos enfants vous le font encore entendre tous les jours.

Mais si par cet aveu vous reconnaissez et le souverain pontife et le corps des premiers pasteurs pour être les magistrats légitimes de l'Eglise, c'est une suite nécessaire que vous admettiez dans eux le droit de décider et de commander, et dans vous l'obligation de croire et d'obéir. Qui ne sent la contradiction qu'il y aurait à reconnaître d'une part une autorité légitime, et de l'autre un pouvoir aussi légitime de ne pas s'y soumettre ? Dites qu'ils ne sont point chefs, qu'ils ne sont point pasteurs, qu'ils ne sont point juges, et alors séparez-vous d'eux, refusez de les suivre, appelez de leurs décisions, vous agirez par un faux principe, mais au moins agirez-vous conséquemment, et vos actions ne seront point démenties par vos paroles. Mais tandis que vous leur conservez ces titres augustes, il faut leur rendre ce qu'eux-mêmes ne peuvent pas ne point exiger de vous, ou bien vous vous condamnez par votre propre bouche. Car enfin, s'il y a des juges légitimes, il faut souscrire à leurs décisions ; s'il y a des pasteurs ordonnés de Dieu, il faut écouter leur voix, ou renoncer à faire partie du troupeau de Jésus-Christ ; s'il y a un chef visible de l'Eglise, il faut lui être uni par la profession d'une même foi, autrement on ne peut être membre du corps dont il est le chef.

Ce sont là les principes également certains et sensibles qui rendent la véritable autorité de l'Eglise reconnaissable aux yeux du plus simple fidèle ; avec cela il ne peut plus s'égarer qu'autant qu'il le veut ; et pour que la séduction lui devint inévitable, il faudrait, ce qui ne peut jamais être, que le chef de l'Eglise et le corps des premiers pasteurs enseignassent conjointement l'erreur. Otez ce cas chimérique, quelle autorité trouvera-t-il qui soit comparable à la leur ? La plus spécieuse serait celle de son propre pasteur ; mais il lui suffit d'ouvrir les yeux pour voir s'il marche avec eux ou contre eux ; et, tout simple qu'il est, il n'ignore pas ce principe reconnu dans toutes les sociétés : c'est signaler son obéissance que de refuser de suivre l'autorité subalterne armée contre une autorité supérieure ; et qui lui obéit alors devient complice de sa révolte.

Telle est l'autorité que nous prêchons ; et si nos discours ne vous la rendent pas assez sensible, reconnaissez-la encore mieux à notre obéissance et à l'obéissance de ceux au nom de qui nous vous parlons. Vous, mes frères, que la Providence a laissés dans le rang des simples fidèles, vous vous adressez à nous dans vos besoins spirituels, vous recueillez sur nos lèvres les paroles de vie et de salut, et le sang de Jésus-Christ ne coulerait pas sur vous, si nos mains ne vous en ouvraient les sacrés réservoirs. Mais nous, prêtres du Dieu vivant, placés entre les pontifes et le peuple, si nous sommes les pasteurs de celui-ci, nous rentrons, à l'égard des premiers, dans le rang,

du plus simple fidèle; ils sont nos maîtres dans la foi comme nous sommes les vôtres; c'est à eux que Jésus-Christ a dit : *Allez, enseignez, je suis avec vous.* (Matth., XXVIII, 19.) Ils enseignent, et nous répétons leurs enseignements. La majesté de la chaire évangélique serait violée par le téméraire qui oserait y monter sans leur aveu; la puissance de lier et de délier serait entre nos mains comme une épée dans celle d'un furieux, funeste à celui qui en est armé et à ceux qui l'approchent, si leur approbation n'en rendait l'usage légitime. Les évêques eux-mêmes déferent la primauté à Pierre : *Primatus Petro datur*, dit saint Cyprien, parce que cette subordination est le seul lien qui puisse faire une chaire de plusieurs chaires, et une Eglise de plusieurs Eglises : *Ut una Christi Ecclesia, et cathedra una monstretur*. Aussi lorsqu'ils sont assis sur leurs chaires, je veux dire lorsqu'ils expliquent au peuple les principes de la foi et les règles de la morale chrétienne, ils commencent par l'humble et édifiant aveu de la supériorité du Siège apostolique sur les leurs : moi, vous disent-ils (je répète leurs termes), moi qui suis votre évêque par la miséricorde de Dieu et par la grâce du Saint-Siège apostolique. Et pourquoi le disent-ils, si ce n'est afin que dans cette protestation préliminaire de leur soumission au Saint-Siège, et de leur communion avec le Saint-Siège, vous trouviez et le modèle, et le motif de l'obéissance que vous leur devez à eux-mêmes.

Quel ordre, chrétiens, et quelle harmonie quel autre que Dieu même pouvait en être l'auteur? C'est de là que sortent ces vives lumières qui éclairent l'humble fidèle, et les foudres qui écrasent l'orgueilleuse hérésie. Autorité sainte! peut-on être assez aveugle pour n'être point frappé de votre éclat? est-il possible qu'on vous méconnaisse? non, mes frères, si on ne voulait écouter qu'une raison simple et droite; mais il est d'autres autorités qui, s'insinuant par l'imagination et par les sens, ne prennent que trop souvent dans notre esprit la place de la véritable autorité dont elles ne sont que l'ombre et le fantôme.

Fantôme d'autorité, mais fantôme imposant : pourquoi voit-on presque toujours les sujets embrasser la fausse religion du prince, le peuple suivre celle des magistrats, les enfants celle de leurs pères, les disciples prendre parti pour leurs maîtres, et les inférieurs se révolter contre l'Eglise, à la suite de ceux à qui ils ont voué obéissance? C'est qu'accoutumés à respecter dans ceux que la Providence a placés sur nos têtes une autorité légitime dans tout le reste, à peine se permet-on de penser que la foi n'est pas de leur compétence. En vain la raison représenterait-elle que la religion a ses droits ainsi que l'autorité corporelle; qu'il y a des bornes qui les séparent et qu'il ne faut pas confondre; que l'une s'exerce sur nos corps et sur nos biens, et l'autre sur nos âmes; que, comme celle-ci ne peut toucher aux

sceptres des rois sans une usurpation manifeste, celle-là ne saurait entreprendre de dominer sur la foi sans un attentat sacrilège. La raison n'est point écoutée, la crainte seule se fait entendre; on se trouble, on s'effraye, on cède à un pouvoir dont on soupçonne au moins l'injustice; ainsi on trahit sa religion par faiblesse, on se révolte contre Dieu par lâcheté : voilà l'écueil des âmes faibles et timides.

Fantôme d'autorité, mais fantôme séduisant : on est passionné pour les talents de l'esprit, et ébloui de ceux d'un sectaire; ses écrits semblent dictés par les grâces; le style en est pur, ingénieux, touchant; l'erreur y est parée de mille charmes; celui de ses adversaires est quelquefois sec et dénué d'agréments : la vertu s'y trouve comme une fleur environnée d'épines. C'en est assez pour mille esprits superficiels : ils jugent d'une controverse sur la foi comme d'une dispute littéraire; l'auteur amusant est leur maître de religion, et tous leurs anathèmes sont pour celui qui les ennuie.

Fantôme d'autorité que donnent les richesses : l'esprit de parti est ordinairement prodigue; rien ne lui coûte pour gagner à sa secte de nouveaux prosélytes; il répand les trésors à pleines mains; les indigents accourent en foule et recueillent inconsidérément, avec la nourriture corporelle, le poison qui tue leurs âmes. Eh ! le moyen de se défier d'une main si généreuse et si bienfaisante? voilà l'appât qui attire les pauvres.

Fantôme d'autorité, le croirait-on, mes frères, qui vient de la misère même. Vous connaissez l'instinct secret qui nous attendrit sur les malheurs dont nos yeux sont témoins : à Dieu ne plaise que je le condamne ! il caractérise les âmes tendres et compatissantes; mais il est dominant dans certaines personnes, au point de justifier, je ne dis pas assez, au point de consacrer dans leur esprit ceux qui ont intéressé leurs cœurs par le spectacle de leurs misères. Tous les saints, dit-on, ont été persécutés : on conclut de là que tous ceux qui sont persécutés sont des saints. L'imagination brode sur ce fond et l'enrichit de ses couleurs; elle y peint l'Eglise primitive avec l'appareil de ses persécutions les plus sanglantes; on y voit de nouveaux tyrans, de nouveaux supplices, de nouveaux martyrs; on s'y trouve soi-même mêlé avec les héroïnes chrétiennes de ces premiers temps, cherchant les confesseurs de Jésus-Christ au fond des plus noirs cachots, leur en adoucissant la rigueur par des secours abondants, baisant leurs plaies sacrées, et recueillant le sang qui en découle. Quel attrait pour une femme qui ne saurait amuser sa dévotion d'une chimère si touchante, dans ces temps heureux où la foi domine et la religion triomphe ! voilà le piège où se prennent les bonnes âmes.

Fantôme d'autorité, mais fantôme plus puissant que la réalité même, lorsqu'il vient de l'ascendant qu'on a laissé prendre sur son esprit. Comment résister à cet homme

en qui l'on a la plus parfaite confiance? maître absolu du cœur, dépositaire et peut-être unique objet de ses plus secrets mouvements, entreprendrait-il sans succès d'être aussi l'arbitre de la foi? On sait cependant que les pasteurs foudroient les sentiments qu'il travaille à répandre; mais le nuage qui porte le tonnerre paraît encore éloigné, tandis qu'on a sous les yeux l'enchanteur qui se vante d'avoir des charmes assez puissants pour détourner l'orage. Lui résisterait-on en face? douterait-on de sa foi? consulterait-on quelque autre oracle? Quel effort pour un cœur qui ne sait plus que lui obéir et admirer! Ecouterait-on ses remords dont on ne laisse pas que de sentir quelquefois la pointe? mais si on les écoutait, il faudrait donc pour se soumettre aux premiers pasteurs, gens inconnus et indifférents, se séparer de cet homme nécessaire sur qui on fait rouler toute sa piété qu'il rend délicateuse et amusante, toutes ses affaires dont il a pris sur lui tout le poids, ses plaisirs même qu'il sanctifie par sa présence? Il faudrait rompre cet attachement qu'on dit et qu'on croit plus pur que le feu du ciel, mais qui dans ses assiduités, dans ses complaisances, dans ses empressements, dans ses jalousies même, porte les caractères d'un amour également délicat et passionné. Il est bien plus court et plus facile de s'engager sous sa conduite dans les routes de l'erreur; ainsi quand l'esprit est dominé et le cœur surpris, un seul homme mis dans la balance l'emporte sur toute l'Eglise.

Fantôme d'autorité que donne la vertu, ou plutôt les dehors affectés de la vertu. J'insiste sur ce point, parce que la séduction en est plus dangereuse et plus universelle. Voyez-vous, disait-on, au commencement de la prétendue réforme qui a perverti la moitié de l'Europe; voyez-vous ces hommes couverts des malédictions des prêtres et des censures des pontifes; Dieu les a suscités pour réparer les brèches de l'Eglise; ils veulent rétablir le culte dans sa première simplicité, rendre à la foi son ancien éclat, à l'Evangile sa pureté, à la morale sa sévérité, à la discipline sa vigueur, à l'Eglise les beaux jours de sa naissance : voilà leurs crimes. Les pasteurs les ont condamnés, mais ils ont protesté, et avec raison, contre des juges ignorants, incapables de connaître la vérité par eux-mêmes; contre des juges entêtés, qui rejettent sans examen tout ce qui choque leurs préjugés; contre des juges intimidés, qui trahissent la vérité qu'ils ne peuvent s'empêcher d'apercevoir, pour ne point offenser les puissances attachées aux anciennes erreurs; contre des juges passionnés, qui, furieux de se voir démasqués et exposés à l'exécration publique, se vengent par d'injustes anathèmes de la censure trop équitable qu'on fait de leurs désordres.

Quel piège, chrétiens ! et comment pouvaient s'en garantir ceux qui joignaient à un esprit borné un cœur droit et passionné pour la vertu? Mais, devait-on leur dire, et on le leur disait sans doute, lisez l'Evan-

gile, et vous y verrez le Fils de Dieu commander la soumission aux décisions des scribes et des pharisiens, non pas à cause de leur science dont il ne parle point, encore moins à cause de leurs mœurs qu'il réprouve, mais uniquement parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse. Ecoutez la raison : elle vous dira qu'il faut mettre de la différence entre l'autorité des pasteurs et leur conduite; qu'il suffit pour notre instruction qu'ils soient infailibles, et qu'il n'est pas besoin pour cela qu'ils soient impeccables; que les mœurs viennent d'eux-mêmes, et que l'autorité vient de Dieu; que les mœurs changent comme les volontés, mais que la vérité, dont ils sont dépositaires, est invariable et immortelle. Parcourez les fastes de l'Eglise, ils vous apprendront que tous les novateurs se sont servis du prétexte de rectifier la foi et d'épurer la morale. Auraient-ils été assez peu habiles pour dire qu'ils venaient corrompre l'une et l'autre? Ouvrez les yeux enfin, et jetez sur les deux partis un regard impartial; que trouverez-vous dans les troupes si célèbres de réformateurs? des chefs flétris par toutes les puissances, des prêtres travestis par libertinage, des religieux apostats, des vierges fugitives, des calomniateurs ténébreux, des séditeux déclarés, appuyés par de grands ambitieux, et suivis par une populace fanatique. Que verrez-vous de l'autre côté? des faiblesses? où n'y en a-t-il pas? des passions? il y en a partout où il y a des hommes : des désordres? je l'avoue, quoiqu'on les exagère. Mais vous y verrez de plus le chef de l'Eglise à la tête des armées du Seigneur, les princes de l'Eglise dans les postes où la Providence les a placés, des prêtres fidèles à l'obéissance qu'ils ont jurée à leurs pasteurs, des religieuses attachées à leur état, des solitaires amis de la retraite, des vierges contentes d'avoir Jésus-Christ pour époux, des fidèles zélés de la foi de leurs pères, des princes aussi jaloux du titre d'enfants de l'Eglise, que de celui de pères des peuples; peu de femmes savantes, mais beaucoup d'humbles et de soumises. Quel contraste, chrétiens ! et en ne suivant que le préjugé, pouvait-on s'égarer? Mais que peuvent la raison et l'évidence sur des cœurs prévenus? On voyait, d'un côté, du relâchement; de l'autre, on criait à la réforme : on y courait avec zèle, et, dans les accès de ce zèle furieux, on se persuadait que c'était réformer l'Eglise que d'aller, le fer et la flamme à la main, brûler ses temples et égorger ses prêtres à l'autel.

Voilà encore une fois l'écueil de ceux qui ont pour la vertu un zèle plus ardent qu'éclairé; mais aussi voilà ce qui rend absolument inexcusable la perversion des plus simples en matière de foi : j'entends le défaut d'autorité suffisante dans ceux qu'ils ont suivis, incapables qu'ils étaient de se conduire eux-mêmes. Que peut-on dire de plus fort pour les disculper, sinon qu'ils étaient simples, et dès lors faciles à séduire? mais s'ils étaient simples, ils n'ont

donc pas pu, en prenant un parti, suivre leurs lumières, mais les lumières d'autrui, c'est-à-dire soumettre leur foi à l'autorité. Or, dans la nécessité où ils étaient de la soumettre à quelque autorité, je suppose que Dieu leur demande pourquoi ils l'ont plutôt soumise à l'autorité d'un sectaire et de ses suppôts qu'à l'autorité de l'Eglise et de ses évêques. Diront-ils qu'il leur a paru que celui-là avait raison, et que ceux-ci avaient tort? ils ne le peuvent, parce que ce serait dire qu'ils étaient assez éclairés pour juger le fond de la question, et dès lors qu'ils n'étaient plus simples; ils diront donc, car il n'y a pas de milieu, que l'autorité de Calvin a dû prévaloir dans leur esprit sur l'autorité de l'Eglise. Mais comment soutenir une pareille défense? Quelle était donc cette autorité? de qui venait-elle? par qui avait-elle été conférée? Qu'ils disent, ce qui est vrai, qu'ils n'avaient pas assez d'esprit pour pénétrer dans les profondeurs de la théologie. Diront-ils qu'ils n'en avaient pas assez pour voir que Calvin n'avait aucune autorité dans l'Eglise? n'était-ce pas une chose plus claire que le soleil? Quoi! un clerc fugitif escorté de quelques prédicateurs sans titre, sans aveu, sans mission, a-t-il pu paraître à des hommes raisonnables un guide plus autorisé et plus infaillible que le chef de l'Eglise, qui a pour lui tous les évêques du monde chrétien, envoyés légitimement, consacrés solennellement, reconnus universellement, exerçant actuellement la même autorité, qui dans tous les temps a passé pour être la seule autorité véritable qui fût dans l'Eglise? Y auraient-ils été trompés s'ils n'avaient voulu l'être? Et qu'ont-ils pu répondre à Dieu, lorsqu'il leur a demandé pourquoi ils ont soumis leur foi à ces maîtres infidèles, au préjudice de ceux qu'il avait établis les juges légitimes? Vous sentez, mes frères, qu'ils ont dû rester muets et confondus. Il n'en est pas ainsi du fidèle qui est resté soumis à ceux à qui il devait l'être, dès qu'il peut se dire à lui-même : Les maîtres auxquels j'ai soumis ma foi ne sont pas de mon choix, mais du choix de Dieu; et s'ils pouvaient me tromper, ce serait à eux, Seigneur, que vous devriez imputer mon erreur, et non à moi, à qui vous avez ordonné de les écouter et de les suivre : il trouve dans cela seul la sûreté de sa foi et le repos de sa conscience, tandis que l'homme égaré par ces faux docteurs pâlit au seul nom de cette autorité vénérable, dont il a osé secouer le joug comme un esclave rebelle à la vue de son maître légitime. Mais allons plus loin : autorité nécessaire pour amener les simples à la connaissance de la vraie foi, je viens de vous le prouver; j'ajoute : autorité nécessaire pour fixer les plus habiles dans la profession de la vraie foi, sujet du second point.

SECOND POINT.

Qui dit la foi, dit la croyance des vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler; mais ce

n'est pas tout, cette croyance doit être certaine et sans aucun doute, paisible et sans contestation, constante et sans variation, pure et sans mélange d'aucune erreur. Or, c'est où n'atteindra jamais la raison, même la plus éclairée, parce que si elle n'est guidée et soutenue par l'autorité divine, cette raison, avec toutes ses lumières, est souvent, disons mieux, presque toujours une raison qui doute et qui ne se décide pas; une raison qui dispute et qui ne se rend pas : donc l'autorité est nécessaire à ceux même qui présument le plus de leurs forces, et si elle les égale aux plus faibles, c'est pour les réunir tous dans la profession de la vérité et de la foi. Venons au détail.

Raison qui doute et qui ne se décide pas : vous le savez, chrétiens, et l'expérience du monde vous le fait voir tous les jours : tantôt balancée entre deux partis opposés, qui, selon les différents côtés qu'ils lui présentent, la repoussent et l'attirent tour à tour; tantôt, maintenue dans une espèce d'équilibre, elle garde une neutralité parfaite, sans pouvoir, entre tant de motifs qui se présentent, en démêler un supérieur aux autres et qui emporte la balance. Mais sera-t-elle plus décidée lorsqu'il s'agira de la foi? Non, sans doute; car enfin ces opinions, ces affaires, ces intérêts temporels qui la tiennent en suspens, sont pourtant de sa compétence; ils sont tous à sa portée; elle peut les tourner, les manier, les mesurer, les sonder à son gré; ils ne sont ni trop obscurs pour sa pénétration, ni trop vastes pour son étendue. Mais les différents objets que la foi embrasse sont bien d'une autre nature; elle ne peut ni en dissiper les ténèbres, ni en sonder les profondeurs, ni en mesurer la hauteur; c'est ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur de l'homme n'a jamais senti; c'est Dieu même, et ce qu'il y a de plus sublime dans Dieu, de plus incompréhensible dans son essence, de plus mystérieux dans ses desseins, de plus merveilleux dans ses œuvres, de plus incroyable dans ses prodiges : voilà sur quoi il faut qu'elle se détermine et qu'elle prononce enfin : je crois ceci, et je ne crois point cela; ce point est de foi, cet autre n'en est pas; celui-ci est un dogme que je crois, celui-là une erreur que j'anathématise. Le peut-elle, chrétiens? et ne serait-elle pas bien téméraire si elle osait présumer qu'elle trouvera dans elle-même les lumières suffisantes? Je dis dans elle-même, parce qu'au dehors il faut s'attendre à de nouvelles contradictions, à de nouveaux nuages, au lieu des éclaircissements qu'elle irait vainement y chercher. Dans les autres affaires, la lumière vient pour ainsi dire au-devant de vos doutes; il est peu d'embarras dont quelque autre ne se soit tiré avant vous; son expérience vous guide et vous rassure; l'intérêt qui divise deux particuliers ne partage point le public : on y trouve à son gré des arbitres intelligents, neutres, désintéressés.

Mais en matière de religion, où l'indifférence est le plus grand des crimes, tout le monde a pris parti; et, grâce à l'erreur et à ses prestiges, on ne sait ni qui a raison, ni qui a tort : la vérité, défigurée par la calomnie, est à peine reconnaissable aux yeux des plus clairvoyants; son ennemie se farde de ses couleurs et cache sa laideur naturelle sous des attraits empruntés. Tantôt elle se montre sous un jour éblouissant, tantôt elle se couvre du voile d'un terme équivoque; elle a le langage de la vérité, mais elle n'en a pas les sentiments; c'est la voix de Jacob, mais ce sont les mains d'Esau : tantôt on diffère dans les termes, dit-on, mais on est d'accord pour le fond; forcée enfin dans ses derniers retranchements, elle lève la tête et se montre au grand jour, mais revêtue des titres les plus imposants. A l'entendre, tout est pour elle : les oracles de l'Ecriture, les monuments de la tradition, les canons des conciles, la science et la vertu, l'esprit et la sainteté; tandis qu'on affecte de ne désigner la vérité que par le vice de quelques-uns de ses partisans, ou par quelques mauvais raisonnements échappés à ses défenseurs dans la chaleur de la dispute. Cependant tous crient à la vérité; elle ne peut être que d'un côté, mais tous se l'attribuent. De part et d'autre elle est comme le mot de ralliement. Etrange confusion, chaos impénétrable, plus redoutable encore par ses faux jours que par ses ténèbres. Qui pourra percer le nuage qui le couvre, ou dissiper les lueurs trompeuses qui brillent et qui voltigent sur le bord de ses abîmes? Ajoutons enfin, et c'est ce qui achève de me déconcerter, que je ne délibère pas ici sur une fortune à laquelle je survivrai peut-être ou sur un établissement qui ne me survivra pas au tombeau; l'importance du choix que je médite est infini; ses suites, quel qu'il soit, seront éternelles, et s'il est mauvais, elles seront éternellement irréparables. Le ciel est le terme où j'aspire, l'enfer est celui que je veux éviter. La foi que je cherche est l'unique voie qui conquise à l'immortalité; tous les autres sentiers aboutissent au précipice et à la mort. Non, quelque fond que je fasse sur mes lumières, à la vue de cette alternative effrayante, je ne puis me résoudre à m'exposer aux suites d'un choix si périlleux.

Telle est en matière de foi la raison abandonnée à elle-même; elle doute et ne peut se décider; et ce doute, qui semble lui être si naturel et comme nécessaire, est pourtant un abus de la raison et un crime de la raison, inexcusable aux yeux de Dieu, puisque la foi, sans laquelle il n'y a point de salut, est incompatible avec le doute : on ne peut le conserver sans la détruire; et ce n'est pas faire un moindre outrage à la souveraine vérité de douter de ses oracles que de les combattre. Or, c'est de ces deux vérités que je conclus qu'il faut qu'il y ait une autorité; je veux dire d'une part, de ce que Dieu me défend de douter; de l'autre, de ce que malgré tous mes efforts je ne

puis pourtant que douter. Sans parler ici de ces doutes affectés et visiblement criminels qui n'opposent à la lumière de la vérité que le nuage des passions, si je doute pour ainsi dire malgré moi-même, si après avoir entendu les deux partis je juge qu'ils ont tort et raison tour à tour, si dans leurs écrits ils paraissent également s'établir et s'entre-détruire, si leurs mœurs se ressemblent et si elles ne décident rien, en un mot, si tout ce que je vois et tout ce que j'entends, si mes réflexions, mes recherches, mes études ne font qu'augmenter mon doute et mettre le comble à mes irrésolutions, ma bonne foi ne mérite-t-elle pas, ou que Dieu révoque le précepte qu'il m'a fait de croire avec assez d'assurance pour être prêt à sceller ma foi de mon sang, ou qu'il me donne un guide assez éclairé pour que je ne craigne pas de m'égarer en le suivant, et assez autorisé pour que je ne puisse refuser de le suivre sans me rendre prévaricateur? sans cela, qui de lui ou de moi sera comptable de mon erreur ou de mon doute? sera-ce moi qui aurai vainement épuisé tout ce qu'il m'a donné de raison et de droiture pour chercher le vrai chemin? ne sera-ce pas lui plutôt qui, après m'avoir ordonné de le trouver et d'y entrer, ne m'aurait accordé qu'un moyen insuffisant, et m'aurait refusé le nécessaire?

Raison qui doute et qui ne se décide pas, j'ajoute raison qui dispute et qui ne se rend pas. Pour se rendre, il faut reconnaître qu'on a tort; et combien peu d'esprits en sont capables! esprits faux, superficiels, entêtés, pointilleux, vains et dédaigneux, jaloux et vindicatifs, superbes, séduits par le vice même de leur raison, qui ne voient pas ce qui est et qui croient voir ce qui n'est pas; semblables à ces oiseaux sinistres que l'éclat du grand jour aveugle et que les ténèbres éclairent, ils prennent la lumière pour les ombres, et les ombres pour la lumière. Esprits superficiels qui se décident sur le premier coup d'œil et qui ne sauraient faire une seconde réflexion qui les désabuserait. Esprits entêtés qui pensent toujours ce qu'ils ont pensé d'abord, chez qui la vérité ne trouve plus d'entrée lorsqu'elle a laissé prendre les devants à l'erreur. Esprits idolâtres d'eux-mêmes et de leurs opinions, dès qu'une fois leur choix s'est déclaré pour un sentiment, ils l'embrassent, ils l'épousent, ils ne font plus qu'une même chose avec lui : travailler à les en détacher, ce serait vouloir les diviser d'avec eux-mêmes. Esprits pointilleux qui trouvent des difficultés partout, ou qui en font naître, pour qui l'évidence même n'est pas assez lumineuse, et qui triomphent de pouvoir se dérober à ses clartés à la faveur de quelques misérables faux-fuyants qui ne leur manquent jamais. Esprits vains et dédaigneux qui n'estiment que leurs idées et ceux qui les suivent, et qui font rejallir jusque sur le sentiment le mépris injuste qu'ils ont pour ceux qui les défendent. Esprits jaloux ou vindicatifs, qui s'attachent à l'erreur comme au

moyen le plus assuré d'assouvir leur envie et leur haine, et qui adoreraient la vérité qu'ils blasphèment, si elle ne se trouvait sur des lèvres ennemies. Esprits superbes, capables peut-être de se tromper, mais incapables de reconnaître qu'ils se soient jamais trompés; déterminés à soutenir l'erreur, percés des traits de la vérité et à être écrasés sous sa chute plutôt que de rendre les armes et de s'avouer vaincus.

Avec tout cela peut-on attendre de la dispute l'éclaircissement de la vérité? Non, chrétiens, on disputera éternellement : le monde abandonné par son auteur à la dispute des hommes, sera la matière de leur contestation tant qu'il durera. On verra, comme on a toujours vu, les différents systèmes naître successivement, se combattre, se renverser, périr pour renaître ensuite de leurs cendres, sans que jamais un seul réunisse tous les suffrages et passe sans contredit. Dans le sein même de l'Eglise, ses enfants les plus humbles et les plus éclairés cessent-ils de contester sur les points auxquels elle n'a pas attaché le sceau de son autorité sacrée? Aussi les hérétiques, bien loin de refuser la dispute, l'ont-ils toujours demandée à grands cris, fiers de se voir par là égaux à leurs juges, et bien assurés qu'elle n'aurait point pour eux d'autre effet que celui de faire montre de leurs talents, de rendre problématiques les vérités les plus respectables, et de pervertir peut-être ceux qui sont moins frappés de la solidité des raisonnements que de l'éclat éblouissant dont l'art et le génie savent les orner. Et quelle a été en effet l'issue de tant de disputes sur la religion? y a-t-on souvent vu l'erreur rendre les armes à la vérité? le parti vaincu a-t-il jamais avoué sa honte et sa défaite? n'a-t-il pas toujours célébré la gloire de ses combattants et ses triomphes imaginaires avec plus d'appareil et d'éclat que le victorieux même? et au lieu de la paix et de la réunion qu'on s'en était promise, n'a-t-on pas vu presque toujours du choc de la dispute sortir les étincelles qui excitèrent bientôt ces horribles embrasements dont nous trouvons les traces encore fumantes dans les fastes de cette monarchie? O Jésus! Dieu d'amour et de charité, est-ce donc là cet Evangile de paix annoncé par le concert des anges? Ce feu sacré que vous avez envoyé sur la terre était-il destiné à allumer le flambeau de la guerre? Ce glaive mystérieux que vous nous avez mis en main pour exterminer les vices, devait-il être plongé dans le sein de vos adorateurs, et signaler ses coups par le carnage et par le sang? Est-ce donc en vain que vous avez demandé pour vos disciples la grâce de la plus parfaite union? et le démon de la guerre a-t-il prévalu sur le Dieu de la paix? Cette foi adorable, qui devait servir de base à la charité, est accusée tous les jours d'être le fondement qui soutient le mur de division. Vous êtes-vous trompé dans vos vues? ou avez-vous voulu nous tromper en couvrant des plus flatteuses

apparences le plus redoutable de tous les fléaux?

Non, chrétiens, Dieu ne s'est pas trompé; il a tout prévu : auteur du cœur humain, dont il a formé tous les replis, il n'a pu ignorer qu'un objet aussi obscur et aussi intéressant que la foi partagerait quelquefois les sentiments; que de là naîtraient successivement les partialités, les haines, les divisions, le scandale, le schisme et la guerre. Mais qu'il me soit permis de le dire, il nous aurait trompés s'il n'avait établi un moyen suffisant pour arrêter tous ces maux dans leur source; et quel peut être ce moyen, sinon une autorité suprême et absolue qui mette un frein à la dispute, qui lui marque des bornes qu'elle doit respecter, qui lui dise : Vous irez jusque-là, et vous ne passerez pas outre; qui par des arrêts souverains et sans appel, termine toutes les contestations, mette la chicane aux abois, et assure à la foi l'empire paisible qu'elle a droit d'exercer sur tous les esprits? S'il ne l'a pas fait, n'est-il pas aussi peu éclairé qu'un législateur qui, faute d'établir un tribunal supérieur pour juger en dernier ressort, laisserait immortaliser les procès? N'est-il pas aussi cruel qu'un prince qui aimait mieux laisser à ses sujets le funeste pouvoir de vider leurs querelles par les armes, que d'épargner leur sang en usant de son autorité pour les accorder? Mais si Dieu l'a établie, cette autorité, j'y trouve l'apologie de sa sagesse et de sa bonté. Avec cette autorité, il peut encore s'élever des différends sur la religion; mais ils ne sauraient être durables : la foi occasionnera encore des disputes, mais elle n'enfantera plus la guerre, et à la place de ces discordes sanglantes et interminables qui n'ont que trop souvent déchiré l'Eglise, nous y verrons régner une paix profonde et éternelle, ou tout au plus nous y verrons deux partis divisés de sentiments, mais toujours unis par la charité, sans autre intérêt que celui de la vérité, seule capable de les passionner, porter de concert leurs différends aux pieds de l'autorité sacrée dont ils attendent l'oracle qui doit les décider et s'applaudir mutuellement d'être par là affermis dans la foi ou d'être heureusement détrompés d'une erreur involontaire.

Spectacle édifiant que l'autorité a donné plus d'une fois au monde! ce qu'elle a pu faire, elle le peut encore et le pourra toujours. Ce n'est donc pas à Dieu, qui l'a établie, qu'il faut attribuer les désordres que la dispute entraîne; c'est à l'orgueil de la raison, qui secoue insolemment le joug de l'autorité divine; ce n'est que par le mépris de ses décisions qu'elle vient à bout de perpétuer la discorde qu'elle seule a fait naître. Dieu a opposé cette digue à ses flots tumultueux; si on ose la rompre, qu'elle s'impute à elle-même les ravages qu'ils causeront; elle est dans son tort, et Dieu est justifié.

(1) Examinons à présent quelle est cette autorité; où est-elle? ou plutôt comment pourrait-elle se dérober à des yeux attentifs? N'est-ce pas la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, qui seule en a les promesses et les caractères? L'autorité divine ne peut émaner que de Dieu même: et quel autre que Jésus-Christ a confié à l'Eglise romaine celle qu'elle exerce? Pierre et les autres apôtres l'avaient reçue de lui immédiatement. Parcourons tous les temps, depuis ses premiers jours jusqu'aux nôtres: nous la verrons passer de main en main depuis Pierre et les autres apôtres jusqu'à ceux qui, par le caractère de leur consécration, sont les pasteurs de cette Eglise. Auraient-ils perdu l'autorité en conservant la succession? ou, héritiers de l'autorité, auraient-ils cessé d'être les organes de la vérité, apanage inséparable d'une autorité spirituelle?... Chimérique prétention de l'hérésie aux abois, qui, ne pouvant soutenir l'erreur que par la rébellion, est forcée de dire qu'on peut succéder aux apôtres sans hériter de leurs droits, et qui, mettant en compromis la vérité qu'on doit suivre, avec l'autorité à laquelle on doit se soumettre, tombe dans l'inévitable inconvénient, ou de s'égarer en obéissant à Dieu même, ou de ne trouver la vérité et la foi que dans le sophisme ou dans la révolte!

Ne craignons pas ces fatales contradictions dans l'Eglise dont nous avons le bonheur d'être les enfants; dans elle l'autorité et la vérité se trouvent toujours réunies et se prêtent un mutuel appui, et si l'autorité de cette vénérable mère garantit la vérité de son témoignage, la manière seule dont elle annonce et dont elle soutient la vérité n'annonce-t-elle pas aussi une autorité toute divine? L'a-t-on jamais vue se contredire ou varier, mollir contre les plus redoutables assauts, ou plier dans les situations les plus violentes? Jetons les yeux sur tous les instants de sa durée, et s'il est permis de le dire, sur tous les points de son étendue, nous la verrons partout, et toujours d'accord avec elle même, professer la même foi, et autant qu'il est possible, l'énoncer dans les mêmes termes. Comme elle n'a ni vérités nouvelles, ni erreurs anciennes, elle n'ajoute et n'ôte rien à son premier témoignage. Les dogmes qu'elle enseigne aujourd'hui, ont été crus par les premiers fidèles, et ceux-ci, quoiqu'à la source de la révélation, n'ont pas connu une seule vérité qu'elle ignore. Je sais cependant qu'elle a été accusée d'avoir varié dans sa foi et d'en avoir altéré le dépôt par le mélange d'une infinité d'erreurs et de superstitions. Mais je demande à ses téméraires calomnieux, quand et comment, dans quel temps, sous quel règne, sous quel pontife, par quel artifice, ou par quelle violence, par quels

progrès lents ou rapides, l'erreur et l'impie ont prévalu sur la vérité et sur la foi? Mais cet affreux renversement, de qui a-t-il été aperçu? qui a jamais réclamé la foi de ses pères? Personne, aucune histoire, aucun monument, aucune tradition ne présente la plus faible trace d'une révolution qui aurait dû en laisser de si profondes. En sorte que pour soutenir cet étrange paradoxe, on est forcé de dire que Rome, Rome dis-je, l'éternel objet de l'attention du monde chrétien, a introduit un nouveau culte, de nouveaux sacrements, un sacrifice nouveau et des dogmes inconnus jusqu'alors, sans qu'il se soit trouvé un seul homme, ou assez éclairé pour apercevoir ces innovations, ou assez généreux pour s'y opposer, ou même assez indiscret pour les divulguer. N'est-ce pas rendre les armes à l'unité de la foi de l'Eglise, que d'être réduit à l'attaquer de la sorte? et l'aveu de ceux qui lui font hommage, l'établit-il mieux que la résistance de ceux qui la méconnaissent avec aussi peu de fondement?

Voilà le plus glorieux caractère de l'Eglise romaine: c'est cette unité sacrée qui fut toujours la marque de la vérité, comme les variations sont le symbole de l'erreur. Unité supérieure à tous les efforts de la raison, et qui ne peut être que l'ouvrage de l'Esprit-Saint, qui, selon sa promesse, ne cesse de présider à sa conduite et de veiller à sa défense. Unité qui, ne faisant qu'une même foi de la foi de tous les temps, de tous les lieux et de tous les états, rend tous les âges contemporains, égale toutes les conditions, et de toutes les nations ne fait plus qu'un peuple. Unité qui, par cette raison, est placée par le premier des conciles à la tête des autres caractères de l'Eglise qui en sont émanés: car serait-elle sainte, si variant dans ses décisions, elle était tour à tour et l'organe du Dieu de vérité et l'organe du père du mensonge? serait-elle catholique, c'est-à-dire universelle, si, différant d'elle-même dans tous les lieux où on la professe, elle éprouvait autant de modifications qu'il y a de nations, de villes, de familles, et peut-être d'hommes? serait-elle apostolique, si la foi qu'elle professe aujourd'hui n'était parfaitement la même que celle qu'elle a reçue des apôtres? En un mot, serait-elle l'Eglise et l'épouse du Dieu de vérité, sans l'unité? et cette unité, l'aurait-elle conservée si Dieu ne l'avait armée d'une autorité suffisante pour réprimer les attentats de la raison souvent conjurée contre elle; c'est-à-dire d'une autorité toute divine pour s'élever au-dessus des ménagements politiques d'une raison timide; d'une autorité inflexible pour résister aux menaces d'une raison furieuse; d'une autorité clairvoyante pour éluder les pièges d'une raison artificieuse et parjure; d'une autorité infaillible pour fixer les doutes d'une

(1) Le manuscrit semble indiquer que le P. de Ligny prêchait quelquefois séparément le 2^e point

de ce sermon; et alors la 2^e partie de son discours commençait ici.

raison inquiète et flottante; enfin, d'une autorité absolue pour captiver sous le joug de la foi une raison curieuse et téméraire?

Malheur à nous, mes frères, si en nous révoltant contre son autorité, nous nous séparions de cette unité! notre partage serait celui du païen et du publicain. Et quel caractère plus visible de damnation que d'être retranché de son sein maternel? elle y renferme tous les saints du ciel et tous les fidèles sur la terre : il n'y a que l'infidèle dans ce monde et le réprouvé dans l'autre qui en soient exclus. Mais que faut-il pour être infidèle? Rejeter un seul des articles de la foi. Dès lors on est coupable de tous, et la foi de tous les autres n'excusera jamais l'infidélité sur un seul. Terrible vérité qui enveloppe dans une même condamnation, et l'infidèle qui ne croit rien, et le chrétien perfide qui ose attribuer à l'Eglise une seule erreur. Et si vous me demandez quel est le plus coupable, je vous réponds, avec saint Augustin : Jugez en par le châtement : Pido àtrie du peuple hébreu est punie par le fer; mais la terre ouvre ses abîmes pour engloutir les schismatiques. Fuyons ces cœurs ingrats et dénaturés, si nous voulons éviter le bras de Dieu qui les poursuit, et joignons-nous à tant de héros qui, combattant avec l'Eglise, ont triomphé avec elle et par elle. Quel nom révérons-nous qui ne lui ait pas appartenu? Quel saint invoquons-nous qui ne lui doive, et ses vertus et sa gloire? Et nous-mêmes, par combien de titres ne lui appartenons-nous pas! N'est-ce pas dans son sein que nous avons reçu cette naissance miraculeuse qui nous a faits enfants de Dieu? Depuis cet instant, cette mère tendre a-t-elle jamais cessé de nous nourrir, de nous fortifier, de guérir nos plaies, de former en nous cet homme parfait, capable d'entrer en possession de l'héritage céleste? O qu'il sera heureux le jour où elle nous présentera à son divin Epoux! voilà, s'écriera-t-elle avec transport, voilà les gages de votre amour et les fruits de votre sang! *Ecce ego et filii mei, quos dedit Dominus.* Vous les désavoueriez, Seigneur, s'ils m'avaient méconnue pour leur mère; mais ce sont des enfants soumis, fidèles à mes lois, et sensibles à ma tendresse : ils sont dignes de vous et de moi. Accomplissez maintenant les promesses que vous m'avez faites pour eux, et les recevant de ma main, donnez-leur part, dans votre royaume, à l'héritage que vous avez promis à nos enfants communs. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON III.

SUR L'INCREDULITE.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! (Rom., XI, 55.)

O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que ses jugements sont incompréhensibles et que ses voies sont impénétrables.

L'homme aurait droit de se plaindre de ce

que les mystères de la foi sont incompréhensibles, si Dieu lui ordonnait de les comprendre; mais simplement obligé à les croire, il suffit que Dieu les lui rende croyables; alors leur obscurité au lieu d'autoriser ses doutes, ne doit plus exciter en lui qu'une vive et religieuse admiration à la vue des ténèbres respectables qui couvrent à ses yeux la nature de l'Être infini et les secrets mystérieux de ses œuvres. O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont impénétrables!

C'est le parti que prend l'humble fidèle; et ce parti, qui aux yeux de l'audacieuse incrédulité paraît n'être que celui de la faible et crédule ignorance, est cependant si judicieux et si sage, qu'il rendrait l'erreur même raisonnable; et l'homme égaré par cette voie pourrait bien être désabusé, mais ne pourrait pas être confondu, parce qu'il resterait constant qu'il ne se serait égaré qu'en suivant la trace du bon sens et de la vertu. Un discours entier suffirait à peine pour vous prouver cette proposition. Celui-ci a un autre objet, c'est de vous découvrir les égarements de l'incrédulité; égarements si prodigieux et si sensibles, que j'ose assurer que la vérité même, s'il était possible qu'ils en eussent fait la découverte, ne justifierait pas ses partisans. J'ajoute donc ce second paradoxe au premier; et après avoir avancé que le fidèle, supposé qu'il se trompât, serait toujours irrépréhensible, je me borne à prouver que l'incrédule, supposé même qu'il ne fût pas dans l'erreur, serait toujours inexcusable : pourquoi? Parce qu'il décide sans lumières, et parce qu'il agit contre ses lumières : deux propositions dont la preuve vous fera connaître que de quelque côté que se trouvât la vérité, la témérité et la corruption demeurent toujours comme l'attribut essentiel et le caractère ineffaçable de l'incrédulité. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

On peut juger selon le droit et la vérité, et en jugeant ainsi, être pourtant un mauvais juge. Cette maxime, qui doit servir de fondement à tout ce que j'ai à établir dans cette première partie, deviendra évidente et perdra l'air de paradoxe qu'elle paraît avoir au premier coup d'œil, si l'on fait attention qu'un juge qui jugerait équitablement, à ne considérer que le droit des parties, jugerait cependant sans équité et serait criminel au tribunal de la souveraine justice, s'il jugeait sans aucune connaissance, ou même sans une connaissance suffisante de la cause sur laquelle il prononcerait. Or, tels sont ceux dont j'entreprends de vous faire connaître ici la témérité et l'iniquité. Ils jugent pour l'incrédulité contre la foi; jugement dont l'égarement et la fausseté sont connus de nous; je dis connus de nous qui croyons, et d'autant plus connus que notre foi est plus éclairée. Mais

suppose que ce jugement fût conforme à la vérité, ceux qui le portent seraient toujours criminels et inexcusables : pourquoi ? Parce qu'ils le portent, les uns, sans aucune connaissance, les autres, sans une connaissance suffisante de la cause dont ils osent s'ériger en arbitres. Suivez-en la preuve, mes frères, et redoublez s'il se peut, votre respect pour la religion, en apprenant quels sont les adversaires qui la combattent.

Les uns jugent sans aucune connaissance, et ceux-ci, comme je l'ai dit, font le très-grand nombre, je puis dire la totalité des incrédules. Ouvrons les yeux, et considérons où est la foule, et pour ainsi dire le corps d'armée de ces téméraires agresseurs de la foi de leurs pères. C'est dans le grand monde, c'est dans ce monde opulent, voyage, inappliqué, de qui la grande affaire est le plaisir, et *l'amusement la plus sérieuse occupation*; qui enfin, ne travaille que pour le plaisir; dont tout le génie et toute l'application s'exercent à inventer des plaisirs, à les varier, à les perpétuer; qui ne pense, j'ose dire, qui ne rêve que le plaisir, et dont les sages, ceux que l'on vante comme de rares modèles d'une prudence consommée, sont ceux qui savent tellement accorder les affaires avec le plaisir, que le plaisir ne dérange pas les affaires, et que les affaires ne dérangent rien au plaisir.

Or, ce monde, tel que je ne fais que l'indiquer, et que vous connaissez beaucoup mieux que je ne puis vous le dépeindre; ce monde, dis-je, que sait-il? que peut-il savoir? Où est le temps d'étudier et de s'instruire, pendant cette succession de plaisirs si pressés, si multipliés, qu'à peine y trouve-t-on le loisir de se délasser de l'agitation de ceux qui ont précédé, et de faire à la hâte les préparatifs de ceux qui doivent leur succéder? Où est l'attention nécessaire pour méditer et pour réfléchir dans cette variété d'objets qui se poussent les uns les autres comme les flots de la mer, et tiennent l'esprit et le cœur dans un mouvement perpétuel et dans une éternelle ivresse? Je sais que c'est pourtant le monde élégant et poli; mais qu'est-ce que cette politesse, dont il est fier jusqu'à mépriser souverainement ceux qui ne l'ont pas, eussent-ils d'ailleurs tout le solide que n'ont pas ceux qui s'en prévalent si fort? Qu'est-ce, dis-je, que cette politesse, et comment la définirons-nous? Une surface brillante, qui ne suppose aucun fond, que les hommes acquièrent par l'usage, comme les pierres et les métaux acquièrent leur poli par le frottement; le vernis de l'ignorance, la parure des âmes frivoles, et le mérite de ceux qui ne sauraient en avoir d'autre. Aussi, je le demande encore, ce monde élégant et poli que sait-il? Pour en être instruit, il ne faut que l'entendre parler, car il dit tout ce qu'il sait : et de quoi parle-t-il? quelle est la matière éternelle de ses entretiens? Laissons-en le détail, que ne souffre point la gravité de cette chaire, et disons en un mot que parmi ceux qui se croient capables de trai-

ter quelques sujets plus relevés que ne peuvent l'être un assortiment de parures ou l'ordonnance d'une fête, les plus profonds comme les plus subtils sont ceux qui savent rendre compte d'une courte et superficielle brochure, fleur légère dont la mince éclat s'évanouit avec le jour qui l'a vu naître; ou répéter, sans peut-être l'entendre, l'explication hasardée de quelques nouveaux phénomènes.

Voilà donc le monde où se trouvent ces esprits forts, de qui la pénétration, jointe à la vaste étendue des connaissances, a découvert enfin ce qui depuis dix-sept siècles était caché au reste des mortels. Des hommes d'un esprit supérieur (jugez, chrétiens, par ce que je vais vous dire, si c'est ici une de ces questions évidentes qui se décident au premier coup d'œil); des hommes, dis-je, d'un esprit supérieur et d'une capacité consommée, se sont appliqués à sonder les fondements de la religion et à en examiner curieusement tout l'édifice; ils ont mis à ce travail tout ce qu'ils pouvaient avoir de lumières naturelles et acquises; et plus ils ont sondé, plus ils ont examiné, plus aussi ils en ont admiré la justesse et la solidité : rien de faible, rien de mal assorti, rien qui ne porte visiblement l'empreinte du doigt du Dieu tout-puissant. Et ceux-ci n'y ont vu que faiblesse et qu'inconséquence; ils l'ont vu au premier coup d'œil, et leur regard perçant a saisi d'abord ce défaut, cet endroit faible par lequel tout l'ouvrage se dément, et qui avait échappé à des recherches si curieuses et si multipliées. Ainsi l'ont-ils vu, ainsi le prononcent-ils tous les jours. Quelle audacieuse témérité ! je ne dis pas seulement aux yeux des chrétiens instruits, pour qui elle ne peut être qu'un objet d'indignation et de mépris, mais au jugement de leurs maîtres mêmes, c'est-à-dire, de ce petit nombre d'incrédules par principe et par étude qui, après avoir cherché à loisir des difficultés contre la religion après les avoir fortifiées de tout ce que les impies anciens et modernes ont pu imaginer de plus subtil et de plus séduisant; munis de toutes les armes que peuvent fournir l'étude et la réflexion, ne savent encore par où l'attaquer, découvrent par leur contenance embarrassée le sentiment qu'ils ont de la grandeur d'une pareille entreprise essaient tantôt un côté et tantôt un autre, et repoussés partout, se croient trop heureux si, par tant d'efforts et de machines, ils peuvent répandre quelques nuages qui, bientôt dissipés comme une vaine fumée, laissent voir dans leur entier ces appuis immortels dont l'inébranlable fermeté triomphera éternellement de leurs efforts.

Je dis donc que ces hommes, malgré leur perversité, sentant combien les fondements de la religion sont difficiles à ébranler, sont surpris de la hardiesse inconcevable avec laquelle tant de mondains frivoles et ignorants prononcent des arrêts où eux-mêmes n'osent proposer que des doutes, anéantissent d'une seule parole toutes les preuves

de la religion, traitent toutes les prophéties de rêveries et tous les miracles d'impostures, tandis qu'il leur faut épuiser toutes les chicanes de la grammaire et toutes les subtilités de la philosophie pour éluder le sens naturel d'une seule prophétie, et pour expliquer *naturellement* un seul miracle, dont la chute laisserait subsister tous les autres. Je dis qu'ils ne peuvent s'empêcher de concevoir une dédaigneuse pitié, et de l'exprimer au moins par un ris moqueur, lorsqu'ils voient des femmes et des enfants brusquer une entreprise qui leur paraît si haute et si hasardeuse, à eux qui sont des hommes robustes et aguerris. Oui, des femmes, et ce mot ne m'est pas échappé; car il en est enfin, et ce prodige était réservé à notre siècle, qui ne doutent plus que cette cause ne soit aussi de leur compétence, qui en décident aussi souverainement qu'elles décident des modes et des couleurs; et comme s'il s'agissait d'un meuble ou d'une parure, qui rejettent de la religion tout ce qu'au premier coup d'œil elles ont cru y trouver de bizarre et de mauvais goût. Oui, des enfants, car il faut le dire, et couvrir l'incrédulité d'un éternel opprobre en découvrant sa honteuse origine. J'ai dit qu'elle naît dans les ténèbres de l'ignorance, je dis encore qu'elle naît au milieu des fougues et des vertiges de la première jeunesse. Telle en est l'époque, et je défie tous les incrédules de pouvoir en assigner une autre. Je sais qu'il en est dans la maturité de l'âge et de la raison, mais je sais aussi qu'ils n'ont point commencé alors à le devenir; et, en un mot, on cesse assez ordinairement d'être incrédule à quarante ans, mais ce n'est pas l'âge où l'on commence à l'être; c'est au sortir de l'enfance; à cet âge impétueux et déréglé qui est éminemment l'âge de la folie, où toute la sagesse consiste à s'aider de la sagesse d'autrui; qui n'a ni la maturité de l'âge viril, ni la docilité de l'enfance; à qui il faut des guides, et qui ne peut les souffrir. C'est dans ce déchaînement de toutes les passions et dans cet étourdissement de la raison; c'est du milieu des ardeurs de cette fièvre brûlante que paraît tout à coup la lumière vive et pure qui découvre à un homme de vingt ans la vérité qui a échappé à tous les yeux, et la vanité des sophismes qui ont fait illusion à tout l'univers. Mais ce n'est pas dire assez, dans les ardeurs de cette fièvre; elle a ses redoublements et ses transports, et il semble que ce soient là ses moments les plus lumineux. Ce que peut-être on n'avait encore vu qu'à demi, on le voit à découvert dans une partie de débauche et dans la chaleur d'un festin dissolu. Là, tous les doutes achèvent de se dissiper, et il ne se propose rien contre la religion qui, à la lueur des flambeaux de la volupté, ne paraisse évidence et démonstration. Là, se débitent ces plaisanteries souvent fades, toujours indécentes, que la plupart n'ont pas l'esprit de produire et dont ils ne sont que les honteux échos. Là se répètent ces doutes usés, ces

difficultés rebattues, que leur raison n'a point formés et dont ils n'ont fait que charger leur mémoire : tradition d'impiété qu'ils ont reçue sans examen, des vieux libertins qui ne les entendaient pas mieux qu'eux. Ce jargon obscur et suranné, voilà les preuves qui les persuadent; ces lieux de dissolution et de crime, voilà l'école où ils s'instruisent; ces hommes perdus de mœurs et d'honneur, voilà les docteurs qu'ils écoutent; la liqueur qui les échauffe ou la volupté qui les embrase, voilà le génie qui les inspire, ou plutôt voilà les divinités qu'ils adorent, et que leur esprit aussi corrompu que le cœur, ose mettre à la place du Tout-Puissant, par un jugement qui, porté par de tels juges, et le plus souvent dans de pareilles circonstances, serait déjà le plus téméraire et le plus aveugle de tous les jugements, quand même il ne serait pas d'ailleurs le plus inique et le plus impie.

Mais ceux-ci, dira-t-on, ne sont pas les seuls qui décident contre la foi. Combien d'autres parmi ceux qu'on appelle beaux esprits pensent et parlent comme eux ! Dirai-je d'eux, comme des premiers, qu'ils jugent sans aucune connaissance ! Non, mes frères, il me suffit qu'ils jugent sans connaissance de la cause sur laquelle ils prononcent, pour être également des juges téméraires et injustes; et pour commencer par dissiper cet éblouissement dangereux que cause aux yeux du vulgaire l'éclat d'une réputation brillante, j'ose assurer que cette autorité qu'on fait tant valoir, bien loin de fortifier la cause de l'incrédulité, forme contre elle un préjugé légitime; et la raison de ceci, c'est que la persuasion en matière de religion, n'est pas une affaire de bel esprit, mais une affaire de bon sens. Ainsi Dieu l'a voulu, ainsi a-t-il dû le vouloir; car, puisque la religion devait être pour tous les hommes sans exception, Dieu a dû la mettre à la portée, non pas de ce qui est rare parmi les hommes, comme le sont l'esprit et les talents, mais de ce qui est plus universellement répandu; de ce sens droit, qui, parce qu'il se rencontre plus communément, s'appelle le sens commun. Or, le bel esprit bien loin de supposer le sens commun, l'exclut pour l'ordinaire; je ne le dirais pas si hardiment, si ce n'était l'opinion de tous les hommes, qui regardent assez communément ces deux choses, le bel esprit et le bon sens, à peu près comme incompatibles, et cela fondé sur une règle infailible; c'est l'expérience qui leur fait voir et toucher au doigt tous les jours que dans ce qui est proprement du ressort du bon sens, comme sont les affaires, la politique, la conduite de la vie, ces hommes si supérieurs par l'esprit au reste des hommes, se trouvent du côté de la raison de niveau avec les enfants et les insensés; qu'ils y heurtent à chaque pas, ou qu'ils s'en écartent outre mesure. Que par une proportion remarquable, on voit ce défaut de jugement croître avec le génie, le premier des beaux esprits être quelquefois le plus extravagant

de tous les hommes, ses folies aussi éclatantes que ses écrits, répandre sa honte aussi loin que sa gloire, et consoler ceux qui ne peuvent égarer le mérite de ses ouvrages, de n'avoir pas reçu de la nature des talents que nul homme raisonnable ne voudrait avoir, s'il fallait qu'il ne les eût comme lui qu'au prix de toute sa raison. Quel maître, en fait de religion ! et ceux qui le traitent d'insensé dans tout le reste, seraient-ils assez insensés eux-mêmes pour vouloir que dans une matière si grave il leur servît de guide et de modèle ?

Mais je n'en demeure pas là ; et pour revenir directement au point que je traite, j'ajoute, que ces hommes brillants, ou, si vous le voulez, savants en quelque partie à laquelle ils se sont uniquement appliqués, sont ignorants sur le fait de la religion autant et peut-être plus que le commun des hommes : et c'est de là principalement que je conclus contre eux aussi hautement que je l'ai fait contre les premiers, qu'ils sont des juges téméraires et injustes. Dites-moi, je vous prie, sait-on tout, parce qu'on sait bien une chose ? et supposé qu'on sût bien tout le reste, saurait-on pour cela la religion, qui fait comme les autres une science à part, et qui demande autant qu'aucune autre de l'application et de l'étude ? Celui qui sait l'histoire, sait-il pour cela le cours des astres ? Et le grand géomètre est-il dès lors un grand jurisconsulte ? Pourquoi donc serait-il dès lors un grand théologien ? N'est-ce pas plutôt une raison de ne l'être pas, vu les bornes étroites de l'esprit humain, qui ne lui permettent pas d'embrasser tant d'objets à la fois ? N'est-ce pas, dis-je, une raison de n'être pas théologien, que d'être extrêmement versé en quelque autre science ? Et si ces hommes fameux ont quelque connaissance, égale-t-elle, ou peut-elle même égaler celle qui se trouve dans le commun des fidèles, dont l'esprit plus libre et naturellement plus porté à étudier la religion, ne laisse pas d'en recueillir de temps en temps des notions qui, quelque imparfaites qu'on les suppose, sont pourtant supérieures à tout ce que peuvent en savoir ceux qui n'ont jamais eu ni le temps ni le désir de la bien connaître ?

Chose étonnante, mes frères, mais qui servira à vous faire sentir jusqu'où va l'injuste partialité des hommes, dès qu'il s'agit de la religion, lorsque ces hommes d'esprit sortent de leur sphère et qu'ils veulent traiter quelque sujet qui est étranger au genre d'étude auquel ils se sont jusqu'alors appliqués : généralement parlant, ils font pitié. Un grand poète veut être aussi un grand philosophe, et ses lecteurs sont surpris de lui voir prendre le ton de maître dans des sciences où sa capacité excède à peine celle d'un médiocre écolier. Ainsi le géomètre, lorsqu'il veut parler de poésie ou d'éloquence, le savant, quand il traite de l'art militaire, l'homme de loi, lorsqu'il veut faire l'homme d'Etat, et, quoi qu'en disent les flatteurs, l'homme d'Etat, lorsqu'il

veut paraître bel esprit ou savant ; ces hommes, dis-je, font dire alors à toute la terre, qu'ils traitent de choses qu'ils n'entendent pas, et se donnent un ridicule au lieu du vain honneur auquel ils aspirent. Pourquoi, lorsqu'ils traitent de la religion, n'en dit-on pas autant ? Pourquoi les écouter alors comme des oracles ? Sont-ils donc sur cette matière des juges plus compétents ? Et quand ils blâment eux-mêmes hautement l'homme peu instruit qui s'avise de disserter sur les sciences où ils sont vraiment habiles, quand ils ont soin de faire remarquer à toute la terre que l'ignorance de cet homme est la cause de ses nombreux écarts, de ses fréquentes méprises ; ne doit-il pas être permis de rétorquer contre eux leur propre argument ?

Mais j'ai ajouté que, pour être coupables de cette témérité, c'est assez qu'ils jugent sans une connaissance suffisante de la cause dont ils osent s'ériger en arbitres ; et ici j'ai en vue ceux à qui nous ne refusons pas quelques connaissances de la religion. Mais où vont-ils la puiser ? toujours dans les ouvrages où elle est combattue, et jamais dans ceux qui l'établissent et qui la défendent : c'est le juge qui n'écoute que les raisons d'une partie, et qui condamne l'autre sans vouloir l'entendre. O prodige de partialité et d'injustice ! on ne veut voir que les ouvrages du premier genre : on les achète au poids de l'or, on les lit avec avidité, on y revient, on ne les quitte qu'après s'en être bien rempli et pénétré. Supposons qu'on ne le fait que pour s'éclaircir, et ne blâmons pas encore ce qui n'est déjà que trop blâmable par le motif. Mais enfin, puisqu'il s'agit ici de juger de toutes les causes la plus importante en elle-même et la plus intéressante pour vous, appliquez-vous donc aussi à connaître les raisons de l'autre partie : lisez les livres qui prouvent la religion, comme vous lisez ceux qui la combattent. Il y a des difficultés dans ceux-ci, voyez si dans ceux-là vous ne trouverez pas de réponse ; comparez les principes des uns avec les principes des autres ; examinez leurs raisonnements ; suivez-les dans leurs conséquences, et, après une mûre discussion, parlez, prononcez enfin : est-ce en demander trop ? Et si j'ajoute que vous devez encore être en garde contre les sophismes de votre cœur, que sa corruption naturelle incline toujours du côté de l'incrédulité ; si je vous dis qu'il faut aussi vous défier de votre esprit, dont les lumières ne sont rien moins qu'infailibles et chercher des éclaircissements chez ceux qui sont capables de vous en donner ; encore une fois, est-ce vous en demander trop ? Fait-on moins ? faites-vous moins vous-même quand il s'agit de décider une affaire de quelque importance ? et si vous faisiez moins, ne seriez-vous pas le premier à vous accuser de témérité et de précipitation ? Or, quelle affaire plus importante que celle dont il s'agit ici ? Il s'agit de savoir si l'Etre suprême a usé du droit, qu'apparemment vous

ne lui contestez pas, d'établir une manière particulière de l'honorer, à laquelle il astreint tous les hommes, à l'exclusion de tout autre culte; de vérités s'il leur propose celui-ci avec l'effrayante alternative d'une éternité de biens pour ceux qui en auront été les religieux observateurs, et d'une éternité de maux pour ceux qui en auront été les prévaricateurs ou les apostats. D'un côté, les droits de Dieu les plus sacrés; de l'autre, l'intérêt de l'homme, le plus puissant et le plus pressant : quel sujet de vos délibérations ! quelle cause à décider ! et tous les intérêts humains réunis peuvent-ils en former une qui mérite également les recherches et les précautions que je viens de prescrire ? Pourquoi donc ne pas s'y assujettir ? et que peut-on penser de ceux qui ne s'y assujettissent pas ? ne sont-ils pas inexcusables au tribunal de leur seule conscience, qui ne peut que se soulever contre un jugement dicté par une témérité si aveugle, ou par une prévention si visiblement inique ?

Aussi, mes frères, puis-je ignorer maintenant ce que je dirais à celui qui aurait pris parti contre la religion après avoir fait cet examen profond et impartial qu'exige de tout esprit raisonnable la grandeur et l'importance d'une pareille discussion ; je puis l'ignorer, quoique la confiance que j'ai dans la bonté de ma cause ne me laisse pas douter que je ne trouvasse aisément de quoi le confondre ; mais pour ceux qui n'ont pas réfléchi, pour ceux qui ont décidé cette grande question sans examen, ou, ce qui revient au même, sur la foi d'un examen superficiel et partial, je le dis encore, eussent-ils raison au fond, et la religion n'eût-elle pas plus de réalité qu'ils ne lui en donnent, ils ont toujours, dans le procédé, des torts impardonnables ; et s'ils ne sont pas plus pervers que l'incrédule par étude et par réflexion, au moins sont-ils plus évidemment inexcusables. Celui qui s'est trompé en examinant peut croire absolument qu'il ne s'est pas trompé ; mais celui qui n'a pas examiné ne peut pas croire qu'il a examiné : le premier peut dire qu'il aurait marché dans la route que Dieu lui traçait, si, en la cherchant, il avait pu la trouver ; le second, qui n'a pas daigné la chercher, que peut-il dire, sinon qu'il se souciait fort peu de la trouver, et qu'il comptait pour rien le risque de manquer essentiellement à ce qu'il devait à l'auteur de son être ? Il dira peut-être qu'il était incapable d'un pareil examen. Mais, lui répondra-t-on, qu'est donc devenue cette supériorité de lumières sur laquelle vous fondiez votre irréligion ? et puisque vous n'en savez pas plus que le commun des fidèles, pourquoi insultez avec tant de hauteur à ce que vous appelez dédaigneuse-

ment leur ignorance ? Apprenez enfin combien cette ignorante crédulité l'emporte sur l'incrédulité ignorante, et par ce que vous méprisez le plus, achevons de vous confondre. Rougisiez en voyant à quel point cette sage simplicité les venge de l'insolence de vos mépris. Ignorants comme vous l'êtes, ils n'ont pas comme vous la folle présomption de se croire habiles. C'est déjà un vice et un ridicule que vous avez de plus et qu'ils ont de moins. Hors d'état comme vous d'étudier la religion dans ses sources, ils en croient les enseignements de ceux qu'ils savent en avoir fait une étude sérieuse et profonde ; c'est de la prudence de ceux qui ne sauraient juger par eux-mêmes, de s'en rapporter aux jugements des experts. Aussi peu capables de décider pour la foi, que vous l'êtes de décider contre, ils choisissent le parti le plus sûr. Si, dans les affaires obscures, c'est évidemment le parti du bon sens, le vôtre est donc aussi évidemment celui de la témérité et de la folie. J'avoue-rai encore, si vous le voulez, qu'ils jugent moins par l'esprit que par le cœur : et n'est-ce pas aussi ce que vous faites ? Mais, en suivant une religion qui n'enseigne que sainteté et que vertu, ils font voir que leur cœur est droit et vertueux ; comme le vôtre, en se déclarant pour l'irréligion si favorable à tous ses vices, fait voir qu'il est libertin et corrompu : en un mot, ils sont ignorants et vous aussi ; mais leur ignorance est modeste, prudente et vertueuse, ce qui suffirait pour les justifier aux yeux de l'Être infiniment juste, si, par malheur, il arrivait qu'ils se trompassent ; au lieu que la vôtre, présomptueuse, téméraire et vicieuse, n'empêcherait pas votre condamnation, en supposant encore que le parti où elle vous a précipité, se trouvât par hasard être celui de la vérité (2). Achevons. L'incrédule, absolument inexcusable parce qu'il juge sans lumières, vous venez de le voir : j'ajoute, l'incrédule encore plus inexcusable, parce qu'il agit contre ses lumières, sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Je ne prétends point parler ici à ceux des incrédules dont l'aveuglement ou la fureur va jusqu'à méconnaître l'existence de l'Être suprême, les devoirs de la société et les lois de l'honnêteté naturelle. L'impiété et la corruption que je leur reprocherais, bien loin d'être opposées à leurs lumières, c'est-à-dire à leurs sentiments et à leurs principes, en sont plutôt les suites nécessaires et les conséquences pratiques : ces monstres, heureusement fort rares et qu'on ne saurait trop détester, sont assez réfutés par la voix de la nature et par les absurdités

(2) Lorsque le P. de Ligny prêchait séparément le premier point de ce sermon, il s'arrêtait à ces mots : *celui de la vérité*, et terminait ainsi son discours : « Connaissez les donc, mes frères, ces té-méraires adversaires de la foi de vos pères, et con-vaincus comme vous devez l'être de leur ignorance

et de leur corruption, redoublez encore votre respect, votre estime, votre amour pour la religion, pour cette religion divine que vous devez regarder comme le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme, ou plutôt comme une chaîne d'or qui unit la terre aux cieux. Ainsi soit-il. »

qui percent de toutes parts à travers les noirceurs de leur affreux système. C'est donc à ceux des incrédules qui n'ont pas tout à fait effacé de leur esprit l'idée de la loi naturelle, qui viennent même nous la vanter comme la règle irrépréhensible de leurs sentiments et de leur conduite; c'est, dis-je, à eux que je m'attache, et je dis qu'ils agissent contre leurs lumières: comment cela? C'est que reconnaissant qu'il y a des devoirs de religion, de justice et d'honnêteté auxquels cette loi nous oblige à l'égard de Dieu, des hommes et de nous-mêmes, ils manquent à tous ces devoirs à la fois, et agissent constamment comme si Dieu, la probité, la pudeur, n'étaient que de vains noms et des êtres purement imaginaires. Ils agissent donc contre leurs lumières, et se rendent inexcusables aux yeux de la souveraine justice, en supposant toujours qu'il n'y aurait pas de religion révélée. La preuve de ceci sera sensible, et vous fera connaître jusqu'où va l'iniquité et la corruption de ces sublimes philosophes et de ces graves réformateurs des erreurs et des préjugés populaires.

S'il y a un Dieu, un culte lui est dû, et l'homme qui reconnaît cet Être suprême, et qui ne lui rend aucun hommage, est manifestement convaincu d'impiété: ainsi le concluait saint Paul contre les anciens philosophes, qui étaient, dit-il, inexcusables, parce que, connaissant Dieu, ils ne l'avaient cependant pas glorifié comme Dieu. Remarquez ceci, je vous prie; il ne leur fait pas un reproche de n'avoir pas cru à la loi évangélique, ou à la loi mosaïque; pour l'une et pour l'autre ils auraient pu alléguer une bonne excuse. Lorsqu'ils parurent au monde, la première n'avait pas encore paru, et la seconde, promulguée à un seul peuple, n'obligeait pas les autres peuples à l'embrasser. En quoi étaient-ils donc inexcusables? Saint Paul vient de nous l'apprendre: en ce que, connaissant Dieu, ils ne l'avaient pas glorifié comme Dieu, et ne lui avaient pas payé le tribut de reconnaissance dont l'homme est redevable à Dieu, *ita ut sint inexcusabiles, quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt.* (Rom., 1, 20.) Il y a donc, indépendamment de la révélation; il y a, dis-je, selon saint Paul, des devoirs dont l'homme est naturellement et indispensablement redevable à Dieu; et si l'autorité de saint Paul n'en est pas une pour ceux que je combats ici, il me serait aisé de leur produire le témoignage de leurs propres auteurs, qui, jusque dans leurs ouvrages les plus décriés et les plus dignes du leur, dont les a jugés dignes un siècle aussi tolérant que le nôtre, sont obligés de reconnaître qu'un souverain dominateur de la nature, et au dispensateur de tous les biens, sont dus le respect et l'amour, dans un degré proportionné à l'excellence de son être et à la grandeur de ses bienfaits, et qu'y manquer, c'est pécher directement contre les lumières de la rai-

son qui nous découvre cette conséquence aussi clairement que l'existence même de Dieu, qui en est le principe.

C'est ainsi qu'ils le décident, mais est-ce ainsi qu'ils le pratiquent? C'est à vous que je le demande, mes frères, peut-être en est-il parmi eux qui vous sont connus: pensez donc que c'est d'eux que je parle ici, que c'est de tels ou tels libertins que vous vous rappelez en ce moment, que je vous demande s'ils ont dans le cœur ces sentiments de respect et d'amour pour Dieu, que prescrit la loi naturelle; s'ils les expriment dans leurs discours, et s'ils en font la règle de leur conduite. Vous ne le croyez pas assurément, et vous voyez si bien le contraire, que peu s'en faut que vous ne traitiez d'absurde la question que je fais ici. Et en effet ces hommes que vous savez, et le plus souvent de leur propre aveu, car ils n'en font pas mystère; ces hommes, dis-je, que vous savez ne rendre à Dieu aucun culte, ne lui présenter aucun hommage, ne lui adresser jamais ni vœux ni prières, et vivre à son égard comme s'ils avaient oublié qu'il y a un Dieu dans l'univers, ou comme s'ils ne l'avaient jamais su, peut-on demander sérieusement s'ils honorent Dieu? Ces hommes, en présence de qui ceux qui les connaissent n'osent parler de Dieu, de Dieu dont le nom seul, entendu par hasard, est toujours reçu de leur part avec un dédain auquel se joint souvent l'horreur et le dépit, ou lorsqu'ils sont dans leur moment de gaieté, avec un ris moqueur, qui sert de prélude à mille plaisanteries indécentes; et, si par malheur, leur verve s'échauffe, ils y ajoutent des impiétés manifestes et des blasphèmes décidés; peut-on demander raisonnablement si de pareils monstres respectent Dieu, ou s'ils le craignent? Mais ne paraîtrait-il pas encore plus étrange de demander s'ils aiment Dieu? Demandons plutôt si ce qu'ils sentent pour lui n'est pas positivement de la haine. Leur air et leur langage n'annoncent, il est vrai, que l'indifférence et le mépris; mais qu'il est à présumer que le cœur va plus loin, et que ce Dieu qui leur paraît toujours, quoi qu'ils disent, l'exacteur rigoureux de mille devoirs auxquels ils ne veulent pas s'assujettir, le censeur de mille désirs injustes ou honteux qu'ils veulent toujours satisfaire, le juge inévitable et l'inexorable vengeur de mille crimes qu'ils ne veulent ni expier ni réparer; que ce Dieu, dis-je, qui sait dans certains moments se faire sentir aux plus endurcis, et se faire craindre des plus audacieux, devient pour eux l'objet d'une haine profonde et de la plus noire aversion!

Mais en bornant à la seule indifférence la disposition de leur cœur à l'égard de Dieu, que faut-il de plus pour qu'ils demeurent atteints et convaincus d'impiété au tribunal de la souveraine justice? impiété que je puis bien appeler un athéisme de cœur et de pratique. Peu m'importe qu'ils croient l'existence d'un Dieu, s'ils

sont à son égard précisément tels qu'ils seraient s'ils ne la croyaient pas. Qu'importe que leur raison, forcée par l'évidence, donne à cette première de toutes les vérités un acquiescement qu'elle ne peut lui refuser, si cet acquiescement, pareil à celui qu'ils donnent à mille autres vérités spéculatives, ne produit dans leur cœur ni crainte, ni reconnaissance, ni amour ; dans leur conduite, ni respect, ni soumission, ni culte pour cet Être suprême, qu'ils ne reconnaissent que parce qu'ils ne peuvent échapper à sa lumière qui vient de toutes parts les frapper et les éblouir ? En sont-ils moins athées autant qu'ils peuvent l'être ? je dis athées de volonté et de fait, ne pouvant l'être de persuasion et de croyance ; et ce Dieu que malgré eux ils reconnaissent, s'il est juste, comme ils sont encore forcés de l'avouer, peut-il ne pas venger ses droits méconnus, et ses bienfaits outragés par ce profond oubli et par cette criminelle indifférence ? peut-il ne pas les juger au moins aussi criminels que le serait le mahométan qui, dans la profession qu'il fait d'adorer le seul et vrai Dieu de l'univers, serait visiblement coupable d'impiété s'il s'abstenait de lui rendre l'hommage qu'il lui doit à ce titre ? Et pour les ramener à cette même loi naturelle dont ils ont fait un rempart qu'il est si facile de renverser sur eux ; dans ces premiers temps qui ont précédé toute révélation, les hommes ne devaient-ils rien à Dieu ? Abraham, Isaac et Jacob ne lui rendaient-ils pas un culte religieux ? pouvaient-ils se dispenser de le lui rendre ? et s'ils s'en étaient dispensés, leur conscience même ne les aurait-elle pas forcés de souscrire à cette inévitable sentence, qu'ils étaient inexcusables, parce que connaissant Dieu, ils ne l'avaient pas glorifié comme Dieu ? *Ita ut sint inexcusabiles, quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt.*

Ceci suffit pour montrer que le but où tendent ces hommes pervers n'est pas, comme ils le disent, de revenir à la première simplicité de la religion, mais de secouer le joug de toute religion, et de réaliser dans leur cœur et dans leur conduite l'athéisme dont leur raison ne peut digérer les absurdités. Mais la loi naturelle prescrit aussi des devoirs à l'égard du prochain, devoirs également reconnus et non moins également violés par les incrédules. On peut les raporter tous à la justice et à la charité ; je crois assez inutile de nous arrêter à ce qui regarde la charité. Nous voyons que l'homme chrétien est charitable, et qu'il est d'autant plus charitable qu'il est plus chrétien. N'est-il pas naturel de penser que l'affaiblissement et l'extinction de la foi produit, dans la même proportion, l'affaiblissement et l'extinction d'une vertu que l'on voit constamment se former et se perfectionner avec elle ? et la preuve de ceci, nous la trouverons, si nous voulons la chercher, dans le témoignage unanime des dépositaires de la charité publique. Deman-

dez-leur dans quelle source ils ont coutume de puiser les secours qu'ils tendent à l'indigence ; demandez-leur quels furent les fondateurs et quels sont les soutiens de ces établissements où tous les genres d'infortunes trouvent un asile : ils vous répondront, et vous saurez si l'espoir des malheureux est dans les cœurs tendres et compatissants que la religion a formés, ou dans ces égoïstes que l'impiété a glacés, qui ne sont généreux que par vanité, secourables que par surprise, mais constamment inaccessibles à la prière du pauvre, et inexorables à ses gémissements.

Mais au moins gardent-ils la justice, et pour me servir d'un terme que l'usage rend ici plus propre et plus intelligible, ont-ils de la probité ? Non, répond le monde entier par cette façon de parler devenue si commune : c'est un homme sans religion et sans probité ; témoignage accablant pour les incrédules réduits à ne pouvoir plus opposer que leur propre témoignage à celui de tout l'univers : car je sais qu'ils se glorifient d'avoir de la probité, et qu'ils voudraient s'en servir comme d'un vernis pour couvrir la tache odieuse de leur irréligion. Mais, s'ils s'en glorifient, et s'ils affectent si fort de s'en glorifier, ne fortifient-ils point, par cette affectation même, le préjugé qui la leur refuse, et contre lequel il leur faut lutter sans cesse, pour n'être pas tout à fait exclus du nombre des honnêtes gens ? S'ils s'en glorifient, les en croit-on sur leur parole ? et tandis que la confiance publique rend à la probité de l'homme religieux qui ne pense pas à s'en glorifier, le plus honorable de tous les témoignages ; la déliance, au contraire, qui saisit ordinairement ceux qui ont à traiter avec l'homme sans religion, n'est-elle pas une réfutation aussi authentique des apologies que celui-ci fait de la sienne ? Ils se glorifient de leur probité ; mais ils la font consister toute entière dans un certain désintéressement qui n'est qu'une partie de la probité, tandis que, sur d'autres points qui l'intéressent également, on les trouve, je ne dirai pas moins scrupuleux, mais ouvertement scélérats. Combien parmi eux regardent comme un jeu l'adultère, par exemple, la plus horrible injustice qui se commette sous le soleil, soit qu'on le considère en lui-même ou dans ses suites ! D'ailleurs, ce désintéressement qu'ils vantent si fort, qu'est-ce pour l'ordinaire ? une vertu formée par le caractère : naturellement ils ne sont point avares ; ou occasionnée par les circonstances, ils ont plus de bien qu'il n'en faut pour fournir à leurs besoins et à leurs plaisirs ; ou inspirée par la vanité, ils en aiment la réputation et non la vertu ; c'est l'intérêt sacrifié à l'orgueil, et ils méprisent l'argent comme un avare méprise la gloire : ou bien ce sera l'effet d'une misanthropie farouche, qui, de l'injuste persuasion que l'on est seul dans le monde à avoir de la droiture et de la probité, se fait comme un poste élevé d'où l'on loute aux pieds tout le genre humain, que l'on

accable de ses insolents mépris et de ses mordantes invectives. Mais, de quelque façon que ce soit, et sans prétendre que la proposition générale qui exclut les incrédules du nombre des honnêtes gens, ne puisse jamais souffrir d'exception, il est certain que le préjugé y répugne, et que dans le langage ordinaire, il a passé qu'on dirait presque toujours : c'est un homme sans probité, comme sans religion.

Et ce préjugé, mes frères, ne le regardez pas comme un rêve de la multitude, qui n'est fondé sur rien, ou qui n'a pas d'autre fondement que l'horreur excessive que nous voulons inspirer, dit-on, pour des hommes que nous nous croyons intéressés à décrier. Il a pour appui les faits que l'on ne conteste pas, et le témoignage de nos yeux qui ne peut nous tromper. En effet, où la probité est-elle plus rare, si ce n'est où l'incrédulité est plus commune ? et pour ne vous présenter ici que ce qui est le plus exposé à la vue, n'est-ce pas chez les grands, et principalement parmi ceux qui habitent les cours des rois, que l'irréligion est plus répandue et plus accréditée ? Mais aussi où voyons-nous la probité plus décriée, et tous ses devoirs plus outrageusement violés ? Là des époux infidèles, jusqu'à regarder la foi conjugale comme un ridicule, et à faire trophée de leurs infidélités ; là des amis perfides, jusqu'à faire du commerce de l'amitié un espionnage, et de la trahison, si elle est utile, un trait d'esprit et un usage légitime. Là des maîtres durs et hautains, jusqu'à ne plus considérer comme des hommes ceux que la fortune a mis dans leur dépendance, sur lesquels ils n'hésitent pas à donner la préférence aux animaux qui leur servent ou qui les amusent ; faux et rampants esclaves tout prêts à vendre le maître qu'ils adorent, et à adorer comme leur maître le dernier des hommes, lorsqu'il peut servir à leur fortune ; flatteurs et médisants tour-à-tour, ils encenseront jusqu'aux vices d'une personne, et profiteront de son absence pour noircir jusqu'à ses vertus : capables de tous les crimes que n'interdit pas un certain honneur qu'ils ont trouvé le secret de concilier avec presque tous les crimes. Ainsi, parce que cet honneur le permet, prenant à toutes mains et ne payant jamais, non faute de le pouvoir, mais parce qu'un grand peut avec honneur prodiguer au jeu et à la débauche ce qu'il refuse à l'humanité et à la justice. Désolant par mille ravages les champs qui les bornent, et ruinant ceux qui les cultivent, parce que, selon les lois de cet honneur, le plaisir des grands peut et doit passer avant la subsistance des petits. Recherchant une personne à cause de son bien, et, lorsqu'en vertu d'un traité juré à la face des autels, on est devenu maître de l'un et de l'autre, jouissant du bien et dédaignant la personne, parce que cet honneur leur passe encore ce trait, qui est pourtant, si je ne me trompe, de toutes les supercheries la plus infâme comme la plus criminelle. Tout

cela, sans parler des crimes que cet honneur même leur interdit ; je dis cet honneur, qui, tout favorable qu'il est à la corruption du cœur humain, ne l'est pas encore assez pour des cœurs si corrompus. Je ne parle point des perfidies, des malignités, des noirceurs, des rapines, des concussions, des vengeances meurtrières, ni des autres crimes qui, dans le peuple, sont punis par le dernier supplice, et dans les grands, par la honte de porter un grand nom qu'ils ont flétri par leurs forfaits, peines trop peu senties par des cœurs en qui tous les sentiments d'honneur ont péri avec tous les sentiments vertueux. Tels sont, oui, j'ose le dire, et encore une fois nous le voyons, tels sont plus communément chez le reste des hommes, ceux dans qui la religion est plus rare que dans le commun des hommes ; et afin que vous n'imaginiez pas que c'est en eux un vice de la condition plutôt que de l'irréligion, remarquons ici que, parmi les grands, il en est plusieurs en qui la religion et la probité forment cet accord parfait, dont la beauté, relevée par l'éclat qui les environne, est aux yeux des gens de bien le plus beau de tous les spectacles. Remarquons, dis-je, que, dans les autres conditions où l'incrédulité est plus rare, nous voyons presque toujours la probité manquer où la religion manque. Un juge sans religion, quelle oppression du faible, et quel effroi de l'innocence ! Un financier sans religion, quelle ruine des provinces ! et quel fléau en a jamais égalé les ravages ? Un négociant sans religion, que d'infidélités et de fraudes viens-je d'exprimer en un seul mot ! Un praticien sans religion, quel écueil du bon droit, et quel gouffre des patrimoines ! Une femme sans religion, quoi de plus pervers et de plus corrompu, et l'amour n'en est-il pas autant à redouter que la haine, quelque maligne et quelque implacable quelle soit ?

Mais terminons cette première preuve, et faisons voir que les incrédules agissent encore contre leurs lumières, en agissant contre la pudeur dont ils reconnaissent néanmoins les lois. Diront-ils que la pudeur n'est qu'un préjugé ? Tous les plaisirs sont-ils donc légitimes, la cupidité n'a-t-elle aucun frein, et l'homme créé à l'image de Dieu, ressemblerait-il, par un endroit si humiliant, aux animaux réduits au seul instinct ? Non, ils n'osent le dire ; mais osent-ils bien dire que la religion resserre la volupté dans des bornes trop étroites ? Oui, et ce mot leur est échappé plus d'une fois. Qui le leur a donc appris, est-ce la raison et non la volupté même ? Il est vrai que la religion renferme tout, et jusqu'aux désirs, dans les liens d'une union sacrée et indissoluble ; mais en ce point qu'est-ce que la religion ajoute à la pure raison, et celle-ci ne condamne-t-elle pas tout ce qu'interdit l'autre ? Répondez, subtil raisonneur, et dites-nous ce que vous trouvez de raisonnable hors des limites que je viens de marquer. Quoi ! seraient-ce ces abominables

excès que la nature abhorre, et que vous-même ne pouvez nommer sans rougir ? Est-ce l'adultère, que ni le nombre, ni la qualité des coupables n'empêcheront jamais d'appeler l'opprobre des mœurs et le comble de la perfidie ? Sera-ce au moins cette débauche vague, qui n'a pour fin que le plaisir, pour moyen que la séduction, pour objets que ceux que le hasard vient offrir à ses desirs incertains ? Oui, voilà celle que vous voudriez dérober aux foudres de la religion ; mais la raison l'a-t-elle jamais approuvée ? ne voyons-nous pas qu'elle a toujours été regardée dans un sexe comme l'infamie même, et dans l'autre comme une humiliante débauche ? Qui l'avait appris aux Grecs et aux Romains ? était-ce le christianisme, avant la naissance de Jésus-Christ, et non la seule lumière naturelle, qui, dans tous les temps comme dans toutes les religions, en a reconnu et condamné la honteuse licence ? Mais la raison ne dit-elle pas aussi qu'il n'est point permis de former des desirs qu'il n'est pas permis de satisfaire ; et que l'on ne peut sans crime se complaire dans la représentation d'une action criminelle ? Personne ne l'a nié jusqu'à ce jour, et c'est dans la morale un premier principe. Mais dès lors vous êtes confondu, votre arrêt est prononcé. Car, ô incrédule, vous êtes impudique. Peut-être ne l'êtes-vous que par le désir ou par le regret, lorsque vos débauches passées, ou quelque obstacle présent vous réduisent à une continence forcée. Mais lorsque aucun frein ne vous arrête, vous l'êtes à découvert, et tout l'univers le dit et le voit. Et en ce point comme dans les autres, je ne veux d'autre preuve que le témoignage de nos yeux, qu'il suffit de tenir ouverts pour apercevoir que le libertinage des mœurs est comme inséparable du libertinage de créance, et que, sans discuter ici lequel est la cause ou l'effet de l'autre, on voit constamment ces deux vices aller de pair, dans la foule des incrédules se trouver la foule des impudiques, surtout des impudiques déclarés et décriés, et du sein de l'irréligion sortir ces prodiges de dissolution qui ramènent au milieu du christianisme toute la corruption des siècles idolâtres,

Ils sont donc inexcusables, et n'y eût-il, en effet, ni Evangile ni révélation, s'il y a un Dieu, et ils le confessent ; si la probité n'est pas un vain nom, et ils en reconnaissent les droits ; si la pudeur n'est pas une chimère, et ils n'ont point encore osé le dire, leur condamnation est certaine et leur perte inévitable. Ils sont coupables contre Dieu, au moins par l'omission affectée de tous les devoirs dont la créature est essentiellement redevable à son auteur ; ils sont coupables contre la probité dont ils ont foulé aux pieds les lois les plus sacrées ; enfin, ils sont coupables contre la pudeur mille fois offensée par leur conduite licencieuse. Ils seraient condamnés, je ne dis pas seulement au tribunal d'un Dieu juste, mais au tribunal d'un homme de bien ; et ne reconnussions-

nous point d'autres juges après cette vie, que ces hommes intègres qui, selon les faibles païennes, discutaient aux enfers les actions de tous les hommes, et prononçaient l'arrêt qui décidait de leur éternelle destinée, à ce tribunal formé sur l'idée d'une morale si imparfaite, et d'une religion si dépravée, il n'y aurait pour eux d'autre jugement à attendre que celui qui s'y rendait contre les scélérats du paganisme. Qu'ont-ils donc gagné en secouant le joug de la foi ? et supposé que ce fût pour eux une erreur de moins, ce mérite couvrirait-il la tache de tant de crimes ? et une erreur innocente, accompagnée de toutes les vertus, rendrait-elle leur cause plus mauvaise ? Quel mérite y aurait-il dans la découverte d'une vérité qu'ils auraient appréciée par hasard et sans l'avoir étudiée, qu'ils ont adoptée par corruption plutôt que par raison, ou sans autre raison que la corruption de leur cœur dont elle favorisait tous les penchants ? Non, ce n'est pas la vérité qu'ils ont cherchée dans l'incrédulité, c'est le vice ; comme ce qu'ils fuient dans la foi est bien moins l'erreur que la vertu, puisqu'ils la fuiraient également dans l'incrédulité, si elle était un engagement à la suivre ; ils adoreraient le vice dans le christianisme, si, comme dans le paganisme, il y était divinisé, n'ayant point au fond d'autre religion que l'intérêt et le plaisir ; méchants dans tous les systèmes, parce que tout leur système est d'être, s'ils le peuvent, méchants impunément. Encore une fois, n'y eût-il ni révélation ni Evangile, puisqu'il y a un Dieu et une loi naturelle, leur condamnation est certaine et leur perte inévitable.

Connaissez-les donc, mes frères, et persuadés, comme vous devez l'être, de leur ignorance et de leur corruption, redoublez votre estime et votre amour pour la religion qui n'a que de tels adversaires. Mais pour fermer la bouche à toute iniquité, honorez-la cette divine religion ; je dis plus, prouvez-la par vos œuvres. Que votre sainteté rende sensible à l'incrédule la vérité que vous suivez, comme sa perversité vous a rendue sensible l'erreur où il s'égare ; et pour achever sa défaite, efforçons-nous de faire combattre toutes les vertus contre ses crimes : c'est de toutes les controverses la plus victorieuse, et en même temps la plus salutaire pour vous, à qui elle méritera les récompenses qui sont promises à la foi confessée et honorée par les œuvres. Je vous les souhaite... etc.

SERMON IV.

SUR LA GRACE.

Procidēbant ante sedentem in throno, et adorabant viventem in sæcula sæculorum, et mittebant coronas suas ante thronum. (Apoc., IV, 10.)

Ils se prosternaient aux pieds de celui qui est assis sur le trône, et l'adoraient vivant dans les siècles des siècles, et mettaient leurs couronnes devant son trône.

Pourquoi ces saints vieillards déposent-ils leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, si enes leurs sont véritablement dues ? et pourquoi, si elles ne leur sont pas dues, salut

Paul appelle-t-il celle qui lui est destinée une couronne de justice? C'est que la justice présuppose la grâce; et en effet, les mérites des saints n'auraient jamais existé si les dons de Dieu ne les avaient produits, et ce que nous trouvons de plus surprenant dans les actions des saints, n'a pu être que l'effet de la toute-puissance de la grâce: *Gratia Dei sum id quod sum.* (1 Cor., XV, 10.) Mais cette grâce sans laquelle ils ne pouvaient rien faire, n'aurait rien opéré sans eux; et si leur bonheur a été d'être abondamment pourvus d'un secours si nécessaire, ce qui fait leur mérite, c'est que par leur libre coopération elle n'est pas demeurée inutile et sans fruit: *et gratia ejus in me vacua non fuit.* Voilà, chrétiens, l'abrégé de l'histoire de tous les saints, l'explication succincte du mystère de leur sanctification, et par conséquent ce qu'il nous importe le plus de connaître de la grâce; elle est un don de la pure libéralité de Dieu, et l'homme ne doit pas la recevoir en vain; elle a des profondeurs qui ne sont aperçues que de Dieu seul, elle a des difficultés qui ont embarrassé dans tous les temps les esprits les plus subtils; mais elle offre aussi des vérités claires et sensibles, utiles à tous ceux qui les comprennent, et qui peuvent être comprises de tous. Laissons à Dieu ses secrets, aux théologiens leurs disputes, et bornons-nous, dans l'étude de la grâce, à en apprendre ce qui est le plus à notre portée. En deux mots, les caractères de la grâce mettent dans le plus grand jour, et la bonté de Dieu qui la donne, ce sera le sujet du premier point; et la malice de l'homme qui lui résiste, ce sera le sujet du second point.

Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui, à la plénitude de la grâce, a joint la plus parfaite fidélité à y correspondre. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La grâce est l'expression la plus pure et la plus excellente de la bonté de Dieu; elle renferme en soi ce qu'il y a de plus aimable dans la douceur, de plus indulgent dans la miséricorde, de plus tendre dans la charité, de plus obligant et de plus communicatif dans la libéralité; et, pour tout dire en un mot, elle est la bonté même de Dieu considéré dans le plus noble et le plus aimable de ses effets. C'est donc de cette bonté infinie que je viens vous tracer le portrait intéressant, lorsque j'entreprends de découvrir à vos yeux les caractères de la grâce; bonté libérale et magnifique, bonté tendre et affectueuse, deux attributs généraux sous lesquels sont renfermés les caractères particuliers de la grâce, que je vais développer successivement: commençons par ceux qui annoncent la grandeur et la magnificence de la bonté qui la donne.

Le premier qui se présente à l'esprit, c'est la gratuite bonté de Dieu qui donne la grâce; bonté gratuite, c'est-à-dire que Dieu qui l'offre à tous, ne la doit à personne; que

l'homme qui la reçoit n'a rien dans sa nature qui l'exige, ni dans ses œuvres qui puisse l'en rendre digne; qu'elle est le fruit de la miséricorde sans mélange de justice; et le nom seul de grâce rend cette vérité évidente, puisqu'elle ne serait plus grâce, dit saint Paul, si elle était due à la nature de l'homme, ou si l'homme pouvait la mériter par ses actions: *Si autem gratia, jam non operibus, alioquin non esset gratia.* (Rom., XI, 6.)

La grâce que nous ne pouvons mériter par nous-mêmes nous a été méritée par Jésus-Christ; sans doute ce qui n'est pas dû à l'homme pécheur, est dû à l'Homme-Dieu, et ses droits, s'il veut nous les communiquer, peuvent devenir les nôtres; mais si sa médiation peut nous être un titre légitime pour obtenir tout, quel titre avons-nous qui l'oblige à employer sa médiation en notre faveur? et si nous pouvons par Jésus-Christ mériter la grâce, par où avons-nous pu mériter que Jésus-Christ nous fût donné? N'est-il pas lui-même le plus gratuit comme le plus précieux de tous les dons que Dieu a faits à la nature humaine, et ses mérites, bien loin de préjudicier à la gratuité des dons surnaturels, ne la rendent-ils pas plus éclatante et plus merveilleuse, en nous apprenant que ce don de Dieu si gratuit lui a coûté un prix infini? Il n'en est pas, mes frères, des dons de la grâce comme de ceux de la nature; ceux-ci n'ont coûté à Dieu qu'une parole, ceux-là lui ont coûté des sueurs et du sang. Il a dit, et la lumière qui nous éclaire a été faite, et la terre, et les mers, les animaux et les plantes, tout ce qui sert à nos besoins et à nos délices, ont été créés; mais, lorsqu'il a fallu produire les biens de la grâce, quels efforts n'a-t-il pas faits, et si j'ose ainsi m'exprimer, avec quelle douceur ne les a-t-il pas enfantés! Il s'est fait homme; ce n'est pas assez, il s'est fait enfant, pauvre, esclave; il a souffert la faim, la soif, et la lassitude; il a gémi, il a pleuré, il a été meurtri, flagellé, couronné d'épines, rassasié d'opprobres, déchiré de coups, épuisé de forces et de sang; le Dieu tout-puissant, l'Eternel a expiré sur un bois infâme, et la grâce a été faite. Il l'a donnée pour rien, mais après l'avoir payée de tout lui-même. Quelle bonté! Et si la gratuité d'un don si excellent mérite notre plus vive reconnaissance, que rendrons-nous à Dieu pour le prix douloureux et sanglant qu'il lui a coûté?

Grâce gratuite, j'ajoute grâce d'une valeur inestimable, second trait qui caractérise la magnificence de la bonté qui la donne; je puis dire encore plus, c'est que sa valeur est infinie, puisque, si l'on considère son principe, son effet, et son terme, tout en est infini et divin. Son principe, ce sont les souffrances de l'Homme-Dieu qui pouvait seul la mériter et qui l'a méritée en effet par l'effusion de son sang; elle vaut donc le sang et les mérites d'un Dieu, et en nous la donnant, Dieu nous donne un bien dont la valeur en un sens est égale à lui-même. Son

effet est un acte divin ; car qu'est-ce que la grâce ? écoutez, mes frères, et tâchez de comprendre cette sublime théologie. La grâce est l'action de Dieu même, éclairant l'entendement de l'homme, et imprimant à sa volonté un mouvement surnaturel qui le porte vers le bien ; grâce excitante, et jusqu'ici c'est Dieu seul qui agit ; mais, lorsque l'homme, toujours maître de résister, suit cette lumière favorable et se laisse aller à cette impression salutaire, qu'est-ce que la grâce alors ? c'est encore l'action de Dieu qui forme conjointement avec l'homme, l'acte vertueux qu'il lui fait produire, d'où cet acte est tout ensemble de Dieu et de l'homme, et tout entier de Dieu, et tout entier de l'homme, comme le tableau est tout entier l'ouvrage du pinceau et de la main qui conduit le pinceau. Ainsi, lorsque j'agis sous la direction de la grâce, c'est la grâce de Dieu qui agit avec moi ; quand je prie, c'est Dieu qui prie en moi et avec moi, c'est l'esprit tout-puissant qui forme dans moi ces gémissements ineffables dont mon cœur n'est pour ainsi dire que l'écho fidèle. Quand je veux le bien, quand je le fais, quand je l'accomplis parfaitement, c'est Dieu qui opère en moi la volonté, l'œuvre et la perfection de l'œuvre ; c'est donc une œuvre divine, et ce que je puis dire de toutes les œuvres de Dieu, je le puis dire de celle-ci, qu'à la considérer du côté de Dieu qui en est l'agent principal, elle a une sainteté et une dignité infinies, et qu'une récompense infinie lui est due ; aussi n'en a-t-elle pas d'autre que Dieu dont la possession est son terme, et dont l'infinité n'est pas au-dessous de son mérite. La grâce est cette eau jaillissante qui, sortie du sein de Dieu, doit remonter à sa source ; et Dieu ne peut rien offrir de moins que lui-même à des mérites dont il est lui-même l'auteur. Dieu leur est donc dû tout entier, et cela non plus par grâce, mais, comme dit l'Apôtre, par justice, parce que la grâce leur communique une qualité divine qui leur donne avec Dieu une proportion véritable. Sans elle, les actions et les souffrances de toutes les créatures ne sont rien ; avec elle et par elle seule, la moindre chose, un verre d'eau, acquiert une valeur inestimable, un prix dont l'homme peut acheter la possession de Dieu, et la payer ce qu'elle vaut.

Grâce abondante, troisième trait qui relève encore la grandeur de la bonté qui l'a donnée ; et pour vous faire connaître combien cette bonté en est prodigue à notre égard, établissons un point qui se trouve clairement révélé dans l'Écriture : c'est que Dieu par une magnificence digne de celui qui veut bien être appelé le Dieu et le Père de tous les hommes, offre à tous sans exception, une mesure de grâce au moins suffisante pour le salut. Je dis que ce point est clairement révélé dans l'Écriture. Jésus-Christ, dit saint Paul, est mort pour tous les hommes : *Christus pro omnibus mortuus est*. Il veut donc que tous les hommes soient sauvés, dit ailleurs le même Apôtre : *Vult*

omnes homines salvos fieri (1 Tim., II, 4) ; il donne donc à tous ce qui est nécessaire, et ce qui suffit au moins pour le salut. Car serait-il mort pour ceux qu'il ne voudrait pas sauver, ou voudrait-il le salut de ceux qu'il laisserait dans l'impuissance de l'opérer ? Tous ont donc une mesure de grâces suffisantes pour le salut ; je dis tous, sans distinction et sans exception. Quelle est cette grâce ? quand et comment est-elle donnée à tant d'hommes qui n'ont jamais été éclairés des lumières de la foi ? c'est un mystère où ma raison ne peut pénétrer, mais dont l'obscurité ne doit pas m'empêcher de reconnaître qu'elle leur est véritablement donnée ; hors de là, que dois-je conclure ? le voici, chrétiens, écoutez et voyez ce que vous devez à la prédilection de votre Dieu. Les hommes qui ont le moins de part aux grâces de Dieu, ceux qui, à en juger selon les apparences, n'y ont absolument aucune part, en ont cependant une mesure qui suffit pour les sauver, s'ils veulent en user. Il faut donc que la nôtre, mes frères, soit plus que suffisante ; c'est donc une mesure pleine, entassée, et comblée ; quelle différence de nous à eux ! et si l'on ne peut nier, sans contredire l'Écriture, que leur mesure ne soit suffisante, ne faudrait-il pas s'aveugler soi-même, pour ne pas avouer que la nôtre est surabondante ? Au lieu donc de raisonner témérairement sur le peu de grâces que Dieu paraît accorder aux infidèles, et d'en prendre occasion, (comme il arrive souvent) d'outrager sa bonté, et peut-être sa justice ; c'est-à-dire, au lieu d'être murmureurs injustes et ingrats, ne devons-nous pas plutôt, après avoir rendu hommage à cette bonté universelle qui n'exclut personne de ses dons, adorer et bénir mille fois le jour cette bonté particulière, qui, dans la distribution de ses grâces, nous a distingués de tous les peuples de la terre, nous à qui Dieu prodigue sans mesure ce qu'il ne donne ailleurs qu'avec mesure, nous qui avons la foi et la loi, la connaissance de Jésus-Christ, le flambeau de sa doctrine, et l'attrait de ses exemples ; nous pour qui son sang ne cesse de couler, qui pouvons puiser à tout moment dans les sources sacrées qui en contiennent la réalité ou la vertu ; nous que la lumière précède et accompagne partout, à qui la vertu est présentée avec tous ses charmes, et le vice avec toutes ses horreurs ; nous pour qui tous les moyens de salut, les exemples édifiants, les exhortations pathétiques, les conseils vertueux, les remontrances charitables, les saintes instructions, les lectures pieuses, sont des biens toujours présents ; nous que tout porte à Dieu, à qui tout parle de Dieu, à qui Dieu parle lui-même au cœur, pour nous éclairer, pour nous animer, pour nous consoler, pour nous effrayer ou pour nous toucher, toujours pour nous attirer à lui, pour nous sanctifier et pour nous sauver ; nous à qui il ne cesse encore d'offrir de nouvelles grâces ; nous à qui il a confié la clef de tous les trésors, en nous donnant la prière à laquelle il a juré de ne rien refuser ;

nous à qui Dieu qui n'est que vérité, comme il n'est que bonté, a dit : *Demandez, et vous recevrez* (Joan., XVI, 24), ne donnant pas d'autre mesure à ses dons que ce le de nos désirs, et mille fois plus empressé de nous les prodiguer, que l'homme le plus avide ne l'est de les recevoir ? Car ce n'est pas seulement une bonté riche en miséricorde et magnifique dans ses dons ; c'est encore une bonté tendre et affectueuse, qui recherche l'homme, qui le presse, qui l'attend, qui prend mille formes différentes pour gagner son cœur ; qui pour le fléchir va jusqu'à se rendre suppliante, par une adorable condescendance qui change les personnalités, si j'ose ainsi dire, faisant que Dieu qui est celui qui donne, prévient, attend, sollicite, et que l'homme qui est celui qui reçoit, est prévenu, attendu, sollicité : autres caractères de la grâce, si aimables et si touchants, que les plus tendres expressions ne le seront jamais assez pour en représenter toute la douceur.

(3) Le premier de ces caractères, c'est que la grâce est prévenante. Je sais qu'il est de son honneur de ne pouvoir être prévenue ; que le commencement, aussi bien que le progrès et la consommation du salut, lui appartient ; que l'homme qui a pu la perdre ne saurait la recouvrer par lui-même ; qu'il ne peut ni former un désir, ni faire un pas vers Dieu, si la grâce, devançant tous ses efforts, ne l'y excite et ne lui en donne le pouvoir : et voilà le miracle de la bonté et de la condescendance de Dieu, que dans l'impossibilité où nous sommes de le prévenir, ce soit lui qui nous prévienne, que le Créateur fasse les premiers pas vers sa créature, qu'il la recherche après en avoir été abandonné, qu'il la rappelle par des cris redoublés, qu'il lui tende la main, qu'il lui ouvre son sein paternel, qu'il l'invite, j'ose dire qu'il la conjure d'y revenir et d'y recevoir dans ses embrassements le pardon de tous ses crimes ; qu'il le fasse non-seulement pour des hommes, et pour des hommes criminels à qui il ne doit que des vengeances et des tortures, mais encore pour des hommes indifférents qui ne s'embarrassent ni de son amour, ni de sa haine ; pour des hommes inconstants dont il prévoit les rechutes et l'abus qu'ils feront de sa grâce pour l'offenser avec plus d'ingratitude ; pour des hommes insolents, qui, à la malheureuse impossibilité de retourner à lui, ajoutent encore la criminelle résolution de s'en éloigner de plus en plus ; qu'il le fasse dans tous les temps et dans tous les lieux, dans le tumulte comme dans le silence, dans le grand monde comme dans la solitude, lorsque le pécheur ne pense pas à lui, lorsqu'il pense à l'offenser, lorsqu'il va l'offenser ; que dans ces moments où il ne respire que le crime et la révolte, il se présente encore à lui, et qu'il s'efforce de le rappeler par ces remords intérieurs qui sont comme le cri

de sa douleur, et qui exprime si bien l'émotion de son cœur, et le déchirement de ses entrailles paternelles. O mon Dieu, serais-je devenu nécessaire à votre bonheur, et ne sauriez-vous donc vous passer de moi ? Et où trouver des couleurs qui puissent au moins ébaucher le portrait d'une bonté si admirable ?

Dieu qui peut seul en parler dignement, ne l'a peut-être jamais fait d'une manière plus touchante que dans la parabole de l'enfant prodigue. Ce père méprisé, outragé, qui ouvre ses bras à son malheureux fils, qui ne peut répondre à sa prière que par ses embrassements et par ses larmes, qui lui rend sur-le-champ la place qu'il occupait dans sa maison et dans son cœur, qui paraît ivre de la joie que lui cause son retour, et qui ne peut justifier les excès de son amour que par son amour même ; ce père, le plus tendre de tous les pères, nous attendrit nous-mêmes jusqu'aux larmes : et lorsque nous pensons que c'est ainsi que Dieu nous aime, et que cette image de la bonté la plus surprenante qui fut jamais, est l'image de la sienne, j'ose assurer qu'il n'y a point de cœur si dur qui ne se sente touché et attendri. Ce père cependant ne représente que la moindre partie de la bonté de Dieu ; c'est la miséricorde qui reçoit, ce n'est pas encore la grâce qui prévient ; c'est Dieu qui pardonne au pécheur pénitent, ce n'est pas encore Dieu qui recherche le pécheur ingrat et obstiné : il faudrait pour que l'image fût complète, et pour que Dieu y fût représenté tout entier ; il faudrait, dis-je, que le père suivit son fils dans ses courses insensées, qu'il allât le chercher jusque dans ces climats lointains où son libertinage l'avait égaré ; qu'il se présentât à lui au milieu de ses débauches ou de ses misères, non pour les lui reprocher, mais pour l'inviter au retour, pour lui offrir sa maison, sa table, ses biens ; pour le prier, pour le presser, pour le conjurer de les accepter. Telle est la grâce prévenante, la voilà représentée trait pour trait : c'était trop pour un père charnel, et la parabole poussée jusque-là aurait choqué la vraisemblance, et peut-être la bienséance ; une pareille bonté ne convient qu'au Père céleste, il est digne d'elle de se signaler par des traits inimitables à toutes les tendresses de la nature et du sang.

Gardons-nous de croire que la grâce en demeure là ; elle n'est pas seulement prévenante, elle est patiente, et comme dit l'Écriture, elle a des trésors de patience et de longanimité. Prévenir, c'est beaucoup sans doute ; mais après avoir prévenu, attendre, et cela combien de temps, et quels hommes, et avec une patience qui ne peut être ni rebutée par nos froideurs, ni épuisée par nos délais, ni lassée par nos résistances, qui, après mille refus, se tient encore à la porte de nos cœurs, qui ne cesse de frapper et de prier qu'on lui ouvre : *Ecce sto ad ostium et*

(3) Quelquefois le père de Ligny prêchait séparément le premier point de ce sermon, et alors il

commençait ici la seconde partie de son discours.

pulso (Apoc., III, 20), n'est-ce pas là le comble de la miséricorde, et de tous les caractères de la grâce, le plus aimable et le plus touchant ? Mais par où vous le ferai-je mieux connaître qu'en vous remettant devant les yeux ce que vous en avez éprouvé, et ce que vous en éprouvez encore aujourd'hui ? Devenez donc vous-mêmes les témoins des vérités que je vous prêche. Mes frères, nous sommes tous pécheurs, et plutôt à Dieu que je pusse ajouter, nous sommes tous pénitents ! mais s'il en est peu, il en est pourtant, et je crois volontiers qu'il en est parmi vous. C'est à eux que j'adresse ici la parole, et que je demande jusqu'à quel point ils ont exercé la patience de la grâce, sans pouvoir jamais la rebuter. Combien de fois ont-ils feint de ne pas l'entendre ! combien de fois ont-ils évité sa rencontre ! combien de fois lui ont-ils résisté en face ! Et lorsqu'ils ont commencé à prêter l'oreille à sa voix, et que leur obstination, fatiguée de la continuité de ses poursuites, a commencé à se ralentir, combien de temps encore ont-ils délibéré ! combien de fois ont-ils fait essuyer à Dieu la comparaison aussi injurieuse que la préférence de la créature sur le Créateur ! Combien de termes pris les uns après les autres, et toujours éludés ! combien de paroles données et trahies ! combien d'engagements formés et rompus ! combien d'années d'inconstance et de rechutes ! et si enfin ils se sont rendus, s'ils ont effacé par leur pénitence le décret de mort qui était écrit contre eux, s'ils ont échappé aux flammes, s'ils vivent, et s'ils vivront éternellement, qu'ils parlent, et qu'ils le confessent à la louange de la grâce qui les a sauvés, à qui en sont-ils redevables, qu'à cette adorable patience qui s'est roidie contre tous les obstacles, et dont l'opiniâtreté a vaincu la leur ? Et vous qu'elle a attendus depuis si longtemps, et qui la faites encore attendre, pécheurs de tant d'années, cœurs rebelles et insensibles, ne vous lasserez-vous pas enfin de voir le maître de l'univers venir lui-même vous demander votre amitié ? et si vous n'êtes pas effrayés d'un tel spectacle, pourrez-vous bien n'en être pas attendris ! Sans doute le temps de la patience s'écoule, celui de la vengeance approche, et vous touchez peut-être au terme fatal, où sa justice trop longtemps suspendue se débordera sur vous, et vous inondera de tous ses fléaux. Mille fois il vous l'a dit, il vous le dit encore par ma bouche, comme il le dit autrefois à la malheureuse Jérusalem ; mais, ô cœur paternel ! ô entrailles d'un Dieu ! mais comme à elle, il vous le dit en pleurant : *Videns civitatem, flevit super illam et dixit* (Luc., XIX, 41) : vous périrez, puisque vous le voulez. Mais voyez auparavant ce qu'il en coûte à son cœur : la douleur le presse, il soupire, ses larmes coulent en abondance, ne vous désarmeront-elles pas ? et si vous avez été follement intrépides pour braver tous les feux de sa colère, serez-vous assez durs pour lui refuser votre salut, lorsqu'il vient vous le demander les larmes aux yeux ?

Finissons ce tableau par celui des condescendances de la grâce, trop vaste pour pouvoir être renfermé tout entier dans un si court espace, mais trop intéressant pour être entièrement omis. Que de moyens différents n'emploie-t-elle pas, que de saintes adresses, quelle douceur insinuante pour gagner nos cœurs et pour les captiver sous son aimable empire ! Elle épie nos moments, elle étudie nos inclinations, elle s'accommode à nos tempéraments, elle se plie aux circonstances des temps et des lieux ; elle menace, elle caresse, elle tonne, elle flatte, elle effraye, elle attendrit, elle saisit l'occasion ou la fait naître, elle disparaît et elle revient, elle presse et semble craindre de paraître trop pressante ; qui croirait que sa complaisance va jus qu'à prendre la forme des objets que l'habitude ou le goût nous rend plus familiers ou plus chers ? Les mages accoutumés à contempler les astres, la voient sous la figure d'une étoile ; pour tirer les apôtres de leurs barques et de leurs filets, elle leur promet qu'ils deviendront pêcheurs d'hommes ; elle prend le nom de pain pour ces troupes affamées qui suivaient Jésus-Christ dans les déserts ; à la Samaritaine occupée à puiser de l'eau, elle est présentée sous le symbole d'une eau vive et jaillissante ; pour détacher ce jeune homme trop épris des biens de la terre, elle lui fait voir au ciel des trésors incorruptibles ; comme la rosée du ciel, prend la forme de tous les germes qu'elle pénètre, et selon leurs natures différentes diversifie ses saveurs et ses couleurs, elle est douce dans les unes, et piquante dans les autres ; elle est en même temps la pourpre des roses et la blancheur des lis, et se transforme en autant de manières différentes que la terre produit d'espèces différentes de fleurs ou de fruits. Ainsi se transforme-t-elle encore tous les jours ; ainsi l'appât qu'elle nous présente est-il ordinairement ce qui est le plus de notre goût : elle est gloire pour l'ambitieux, elle est richesse pour l'avare, elle est plaisir pour le voluptueux, elle se sert de nos penchants contre nos penchants, elle arme nos passions contre nos passions, et par un effet de cette force d'autant plus puissante qu'elle est plus douce et plus compatissante, elle triomphe de nos faiblesses par nos faiblesses mêmes ; car elle ne détruit pas la nature, mais elle la perfectionne ; elle ne déracine pas nos passions par une opération violente, elle ne fait que les rectifier en substituant des objets innocents à des objets criminels, et produit ainsi nos vertus du même fonds qui produisait nos vices. Elle ne donne pas à Paul un caractère tranquille, ni à Madeleine un cœur indifférent ; elle laisse à l'un sa vivacité, à l'autre sa sensibilité naturelle, pour faire de la fureur d'un persécuteur le zèle d'un apôtre, et des ardeurs impures de l'amour profane, le feu sacré de la charité ; se servant ainsi de ce que nous sommes pour nous faire devenir ce que nous ne sommes pas, nous rendant saints comme nous voudrions l'être, si nous pouvions choisir le genre de notre sainteté ; nous par-

tant au bien qui est le plus conforme à notre goût et à notre caractère, et ne nous le faisant faire, qu'en nous le faisant aimer, et en y répandant une onction mille fois plus délicate que toutes les délices auxquelles elle ne nous fait renoncer encore qu'en nous en dégoûtant. Tels sont donc, ô mon Dieu, les attraits de votre grâce, les charmes de votre douceur : voilà ce que vous faites et ce que vous donnez pour me sauver. Soyez-en béni à jamais, Dieu de miséricorde, et que toutes les bouches célèbrent à l'envi les louanges de votre grâce, c'est-à-dire de votre bonté qui est la source de la grâce, et dont la grâce est l'expression la plus tendre et la plus magnifique.

Les caractères de la grâce mettent donc dans le plus grand jour la bonté de Dieu qui la donne, je viens de le prouver. Ils nous découvrent aussi la malice de l'homme qui lui résiste.

SECOND POINT.

Si quelqu'un, dit le concile de Trente, ose avancer que le libre arbitre de l'homme, mu et excité de Dieu, ne peut pas, s'il le veut, refuser son consentement; qu'il soit anathème : *Anathema sit.*

Ainsi l'homme peut résister à la grâce, voilà son malheur; il y résiste en effet, voilà son crime, dont la malice est manifestée, augmentée, aggravée par les caractères mêmes de la grâce à laquelle il résiste; c'est ce qui reste à vous montrer, et, pour le faire avec ordre, rappelez-vous, je vous prie, que les caractères que je vous ai exposés en expriment ou les richesses, ou les tendresses. Or, les richesses de la grâce nous font voir, dans le pécheur qui lui résiste, une malice d'autant plus grande et d'autant plus inexcusable, que la grâce à laquelle il résiste est plus abondante, et les tendresses de la grâce nous y découvrent des noirceurs inexprimables : écoutez, pécheurs, et connaissez toute votre malice.

Je dis que les richesses de la grâce rendent la malice du pécheur tout à fait inexcusable. Pourquoi? parce que la grâce lui étant donnée dans une mesure abondante, non-seulement c'en est assez, mais c'en est trop pour lui ôter toute excuse, parce qu'il ne faut pour cela, passez-moi le terme, que la simple suffisance. Car si la mesure de la grâce est suffisante, il s'ensuit qu'il a pu ne pas pécher, ce qui est nécessaire et ce qui suffit pour le confondre. Qu'il étale tant qu'il lui plaira les difficultés de la loi qu'il a violée, ou les charmes attrayants de l'objet qui l'a séduit; la force de la tentation qui l'a terrassé, ou la violence du penchant qui l'a entraîné. Je lui demande toujours s'il a pu, ou non, vaincre le mal par sa résistance; et de même que j'avoue qu'il est excusé aux yeux de tout l'univers, s'il est vrai qu'il n'a pas pu, il faut qu'il convienne de son côté, que si je le force d'avouer qu'il a pu, je tire de sa propre bouche l'aveu et la condamnation de sa malice. Or, il est certain qu'il a pu, s'il est certain que Dieu lui

a donné un secours suffisant, soit par la grâce actuellement nécessaire, ou comme l'a dit mille fois saint Augustin, et ce qui revient au même, quant au pouvoir suffisant, par la grâce de la prière donnée à tous comme un moyen infailible d'attirer la grâce actuelle. Mais est-il donc certain que Dieu le donne à tous, ce secours suffisant? ô flatteuse incertitude, ô doute trop favorable à nos désirs corrompus! Vous le sentez, mes frères, combien la conscience du pécheur serait soulagée, et de quoi l'homme deviendrait capable, s'il pouvait se persuader qu'il n'a pas ce qui est absolument nécessaire, pour se défendre contre les attraits du vice. Quel plaisir ne demeurerait pas victorieux, si l'on pouvait se dire : c'est en vain que je voudrais me défendre! Quel remords ne serait pas étouffé par cette seule parole, je ne pouvais pas? et qui craindrait, de bonne foi, les jugements de Dieu, s'il était assuré de n'y porter que des penchants invincibles et des faiblesses insurmontables? Et voilà pourquoi l'homme dont la plus forte envie a toujours été d'être impunément, et si j'ose le dire, d'être innocemment pécheur, s'est toujours retranché sur le défaut de pouvoir suffisant pour faire le bien commandé, ou pour s'abstenir du mal défendu. Voilà pourquoi ce défaut de pouvoir érigé en dogme par certains philosophes : sous le nom de fatalité et de constellation, par les manichéens; sous le nom de principe mauvais et déterminant nécessairement au mal, par Luther et par les autres sectaires qui n'ont fait que les copier en ce point, sous les noms de corruption invincible et de concupiscence prépondérante, a trouvé dans tous les temps, et trouvera toujours une foule de sectateurs; c'est qu'on a bien senti qu'ôter à l'auteur de l'action mauvaise le pouvoir de ne faire pas, c'était ôter à l'action même toute sa malice, et qu'alors le péché pouvait bien encore être regardé comme un malheur et non plus comme un crime.

Mais aussi, voilà ce qui ne peut plus subsister avec le dogme de la grâce suffisante; tous ces monstres de doctrine sont étouffés par cette doctrine salutaire, et le pécheur forcé dans son dernier retranchement, est obligé de se rendre et de s'avouer prévaricateur. Il a pu ne pas pécher puisqu'il avait la grâce, et il n'a pas voulu lorsqu'il pouvait vouloir; voilà sa malice avérée et son crime constaté : il a pu ne pas pécher, il est donc inexcusable d'avoir péché; voilà ce que tout le monde sent et ce qui fait que tout le monde le condamne par ce fonds d'équité naturelle qui l'excuserait, s'il n'avait pas pu. Il a pu ne pas pécher et il a péché, il faut donc qu'il se taise ou qu'il confesse son iniquité : il n'a plus rien à opposer à la voix de sa conscience qui l'accuse, il est réduit à se frapper la poitrine et à dire : j'ai péché par ma faute, par ma très-grande faute; ce n'est pas le pouvoir qui a manqué à ma volonté, c'est ma volonté qui a manqué au pouvoir; si elle a été vi-

vement attaquée, elle a été suffisamment secourue, je ne puis donc m'en prendre qu'à moi-même et à la dépravation libre et volontaire de mon cœur. Heureux si, dans les sentiments d'un repentir sincère, lequel ne peut être produit que par la conviction intime qu'on a pu ne pas faire le mal qu'on a fait, car qui s'est jamais repenti de n'avoir pas fait l'impossible? heureux, dis-je, si, dans l'amertume et la sincérité de son repentir, il se jette aux pieds de son juge, pour tâcher de le fléchir par l'humble confession de sa malice! Vous lui en accordez le pardon, ô mon Dieu, vous qui n'avez jamais méprisé un cœur contrit et humilié, et vous lui remettrez le péché dont il aura reconnu et confessé l'injustice. Mais, s'il n'a à vous alléguer que de prétendues impossibilités de mieux faire, quelles qu'elles soient et quelque tour qu'il sache leur donner, vous lui répondrez, ou plutôt vous lui avez déjà répondu dans vos Ecritures : Je t'avais assujéti tes appétits et je t'avais donné le pouvoir de les maîtriser à ton gré, ma grâce te suffisait et tu pouvais avec elle faire la matière de ta sainteté, de ces mêmes faiblesses qui ont été les causes de tes désordres. En un mot, tu as pu ne pas pécher, ce mot seul, victorieux de ses fausses apologies, fermera la bouche à toute iniquité et forcera le pécheur à souscrire à sa propre condamnation.

Grâce suffisante, donc malice inexcusable : le second, vous le voyez, suit évidemment du premier; cette première conséquence en amène une autre, c'est que si la grâce est plus que suffisante, la malice devient excessive, et ceci nous regarde, mes frères, nous à qui, comme je l'ai dit, Dieu ne donne pas seulement la grâce dans une mesure suffisante, mais dans une mesure abondante. Or, ce surcroît de secours étant pour nous un surcroît de facilité pour faire le bien, et ce surcroît de facilité augmentant à proportion le tort de ceux qui font le mal, rappelez-vous à présent, pécheurs qui avez abusé tant de fois des secours divins, rappelez-vous ce que j'ai dit de l'abondance de la grâce et appliquez-vous le à vous-mêmes, ou plutôt à votre iniquité, car c'en est la juste mesure. Oui, en exposant à vos yeux ces trésors immenses de grâces que Dieu vous a prodigués, je montrais l'étendue, l'immensité de votre malice; cette mesure pleine, entassée et comblée, était à la lettre la mesure de votre malice; chacune de ces grâces dont le dénombrement était si long, ajoutait un trait de noirceur à votre malice. Que vous dirai-je donc à présent? Dirai-je : Réjouissez-vous, peuple chéri de Dieu, vous qu'il a choisi entre tous les peuples de la terre pour faire éclater sur vous les richesses de sa bonté et de sa magnificence? Non, mes frères, ce n'en est plus le temps, et Jésus-Christ me force de prendre un autre langage : malheur à vous, dit-il, nation privilégiée, peuple comblé de faveurs et de grâces, malheur à vous! *Væ tibi Corozain, et væ tibi Bethsaida!* (Matth., XI, 21.)

Malheur à vous, qui avez la connaissance de Jésus-Christ, sa foi et son baptême, ses préceptes et ses exemples, sa parole et ses sacrements! *Væ tibi*, malheur à vous qui avez tant d'instructions solides, tant de remontrances charitables, tant d'exhortations pathétiques! oui, malheur à vous, bien plus que si vous ne les aviez jamais eues! ces grâces sont devenues vos crimes et leur abondance a fait l'excès de votre malice; sans elles vous seriez confondus avec tous les peuples de la terre; par elles, vous êtes devenus les plus coupables de tous les pécheurs, et votre iniquité, accrue par leur nombre, surpasse les excès monstrueux de Sodome et Gomorrhe, qui seront traités avec plus d'indulgence que vous, parce que leurs crimes, commis avec beaucoup moins de grâces, ont incomparablement moins de malice que les vôtres. *Remissius erit terræ Sodomorum in die judicii quam tibi* (Ibid.).

J'ai dit en second lieu, que les tendresses de la grâce nous découvrent dans la malice de l'homme qui lui résiste des noirceurs inexprimables. Ne pourrait-on pas dire avec vérité, que Dieu perd avec vous de n'être pas un homme, puisqu'avec un peu d'humanité, on ne se pardonnerait pas de faire à un homme les mêmes traitements que l'on fait à Dieu sans scrupule. J'ajoute donc que non-seulement nous sommes insensibles aux tendresses de la grâce, mais que les tendresses mêmes de la grâce deviennent la cause et le principe des indignes procédés que nous avons à son égard : je veux dire que, parce que la grâce nous recherche, nous la fuions; parce qu'elle nous attend, nous nous endurcissons; parce qu'elle emploie mille moyens différents pour nous gagner, nous cherchons et nous trouvons mille stratagèmes impies pour déconcerter ses mesures et pour rendre tous ses efforts inutiles; remarquez-bien ce surcroît d'iniquité et de malice.

Parce que la grâce nous recherche, nous la fuions. Jonas, pour se soustraire à la vue de Dieu qui le suivait partout, fuit dans une terre étrangère. Ainsi, la crainte seule, ou la certitude de trouver la grâce dans certains lieux, dans certaines situations, dans certains objets, fait qu'on les évite avec un soin extrême et une affectation marquée. Dieu est là, semble-t-on se dire à soi-même, il m'y attend, je sais qu'il veut m'y parler; éloignons-nous-en au plus tôt; ces images de morts et de mourants sont un moyen dont il se sert pour me faire sentir la vanité des biens qui m'attachent et des plaisirs qui m'enchantent, fuions-les comme la mort même. Cet ami vertueux est l'organe qu'il emploie pour me rappeler du désordre où je vis, à la règle et au devoir; rompons avec lui, s'il ne supprime au plus tôt ses importunes remontrances. Seul et livré à moi-même, j'ai cru sentir la grâce qui travaillait au fond de mon cœur, à réveiller d'anciennes idées de jugement, d'enfer, d'éternité, qui me troublaient malgré moi; fuions ces solitudes redoutables, et, pour que sa voix ne

puisse plus se faire entendre, ne quittons plus le tumulte et les agitations du grand monde. Eh! que ne fait-on pas dans la crainte de tomber dans les pièges de la grâce? Les bons livres, les bons exemples, les bons discours, le commerce des gens de bien, tout ce qui a rapport à Dieu, jusqu'à la vue de ses ministres qui pourrait faire penser qu'il y a un Dieu et une religion dans le monde, et que l'on évite avec une sorte de frayeur superstitieuse, comme des objets sinistres dont il est dangereux de se laisser aborder.

Parce que la grâce nous a-t'en l, nous nous endureissons; si elle n'attendait pas, on se hâterait d'en profiter, qui en doute? Si ce jour devait être pour nous le dernier jour de la grâce; si cette lumière divine, sans laquelle l'homme ne saurait faire un pas dans la voie du salut, devait s'éteindre avec ce jour qui vous éclaire, et ne plus luire désormais sur vous; si vous le saviez, si vous en étiez assuré, vous ne vous convertiriez pas aujourd'hui, vous laisseriez échapper ce jour irréparable, et vous consentiriez à être perdu, réprouvé, damné sans retour? Non, et j'ose assurer, dans la supposition que je fais, qu'il n'y a pas un seul homme, à moins qu'il n'eût perdu la raison ou la foi, qui ne se convertit, aujourd'hui, tout-à-l'heure. Pourquoi donc ne le fait-on pas? pourquoi remet-on à un autre jour, à une autre année, à la fin de la vie? C'est que l'on sait que Dieu est assez patient pour nous attendre jusque là; qu'en quelque temps, et à quelque âge que ce soit qu'on veuille revenir à lui, on le trouvera toujours prêt à nous recevoir. Ainsi ces années de patience, on les regarde comme autant d'années de désordres impunis, on s'applaudit de pouvoir en compter un grand nombre; on envisage avec complaisance, dans cette longue suite de grâces, la longue suite de crimes qu'elle nous assure, on en jouit d'avance par un prodige d'ingratitude qui embrasse tout à la fois le passé, le présent et l'avenir, les grâces que l'on a eues, celles que l'on a, et celles que l'on espère; et tel qui, au moment où je parle, se frapperait la poitrine, et solliciterait par ses cris, cette grâce dont il abuse avec tant d'insolence, si elle était bornée pour lui au moment présent, forme peut-être en ce moment même ou renouvelle le dessein déjà formé d'outrager Dieu autant de temps qu'il se flatte que Dieu voudra bien l'attendre; c'est-à-dire qu'il est résolu d'être méchant parce que Dieu est bon, et d'être longtemps méchant, parce que Dieu ne se lassera pas sitôt d'être bon à son égard: quel cœur! quelle horrible malice!

Parce que la grâce emploie mille adresses pour nous toucher, nous cherchons et nous trouvons mille artifices pour déconcerter ses mesures, et pour rendre ses efforts inutiles; et c'est une chose surprenante que la malheureuse fécondité du cœur humain à inventer autant de stratagèmes contre la grâce, que la grâce en met en œuvre pour le ga-

ner. Veut-elle nous ramener par la crainte des jugements de Dieu? on lui oppose la crainte des jugements des hommes. Cherche-t-elle à nous attirer par la vive peinture des plaisirs de la vie future? on se peint plus vivement les charmes des plaisirs présents dont elle demande le sacrifice. Excite-t-elle des remords salutaires dans un cœur entraîné par un amour criminel? on les fera céder au remords bizarre de violer des serments impies, et d'abandonner l'objet d'une passion illégitime. Saisit-elle un moment favorable? on cherche aussitôt un empêchement, et le premier est toujours jugé indispensable. Fait-elle sentir la nécessité pressante de commencer? on l'élué par l'impossibilité prétendue de persévérer. Dans la santé on n'a jamais le temps de l'écouter; dans la maladie on n'a pas la force de la suivre. Nous offre-t-elle de grands exemples, on les trouve plus admirables qu'imitables. En propose-t-elle de moins élevés, et par là plus proportionnés à notre faiblesse, on répond qu'on ne voudrait pas se borner à si peu, et qu'il faut être un saint ou ne s'en pas mêler. Ainsi l'on a soin de se munir d'armes de toute espèce, et pour parer à tous les traits de la grâce, il n'y a rien que la malice humaine n'invente et ne mette en œuvre. Nous avons des terreurs pour opposer à ses terreurs, des attraits pour combattre ses attraits, et des raisons toujours prêtes pour éluder ses raisons les plus fortes et les plus pressantes. Ainsi nous déconcertons toutes les mesures et nous rendons tous ses efforts inutiles; ne puis-je pas encore ajouter qu'on se les rend funestes? et n'y a-t-il pas un degré de malice qui va jusqu'à tourner les remèdes en poison, et la grâce même en occasion de chute et en pierre de scandale? Les exemples des gens de bien ne produisent plus que des satires injustes et impies; les remontrances charitables deviennent des causes de division et de haine. Des adversités ménagées par une providence paternelle excitent les murmures et les blasphèmes. Le dégoût d'un plaisir fait courir à un autre, et le dégoût de tous les plaisirs connus fait imaginer de nouveaux raffinements détestables qui enfantent les prodiges et les monstres de plaisirs. Le remords, s'il est trop pressant, est étouffé sous un amas de crimes, ou évaporé dans une dissipation effrénée. La pensée de la mort n'est plus qu'une raison de se hâter de jouir de la vie. La vue de la miséricorde enhardit à pécher par l'espérance du pardon et la crainte des châtimens éternels devient, par le désir de pécher tranquillement et à son aise, un principe d'irréligion et d'athéisme.

Telle est la malice de l'homme. Rien ne nous la fait mieux connaître que la grâce, et j'ose assurer que, sans la grâce, elle ne nous serait connue qu'imparfaitement. Les saints Pères ont dit que Dieu, qui pouvait envoyer son Fils aussitôt après le péché d'Adam, n'avait différé si longtemps qu'à fin que l'homme, naturellement vain et pré-

somptueux, apprit à connaître, par l'expérience de ses propres égarements, quelle était sa misère et sa corruption naturelle; et en effet, quatre mille ans d'idolâtrie et de crimes durent enfin le faire convenir qu'il n'y avait pas d'erreurs dont son esprit ne fût susceptible, ni de désordres dont son cœur ne fût capable. Cependant il y avait encore un fonds de malice qui demeurait caché, et qu'on n'aurait jamais soupçonné, si la grâce ne l'avait manifesté : c'est que l'homme perdu et réprouvé pût être assez méchant, non-seulement pour recevoir sans reconnaissance la grâce que son Dieu lui offrait après l'avoir achetée de tout son sang, mais encore pour dédaigner ce secours précieux et nécessaire, et pour aimer mieux périr que de le faire servir à son salut; pour le fuir avec une sorte d'horreur, comme un objet funeste dont on redoute jusqu'à la simple vue. Que dis-je, fuir avec horreur? pour lui résister de toute sa force, pour lutter contre son bienfaiteur et son Sauveur, et pour se défendre avec une obstination sans exemple de l'aimable violence qu'il ne veut lui faire que pour le sauver comme malgré lui; pour être insensible à ses caresses et à ses bienfaits, pour tenir contre ses sollicitations et ses promesses, pour s'endurcir contre ses prières et contre ses larmes. Que dis-je, s'endurcir? pour n'y répondre que par des insultes, pour tourner sa grâce contre lui-même, pour la faire servir à multiplier ses crimes et à perpétuer ses attentats. Non, je le dis encore, si la grâce n'avait point paru, jamais on n'aurait cru que la malice de l'homme pût aller si loin; et si quelqu'un s'était avisé de le prédire avant l'événement, il aurait révolté tous les esprits, on l'aurait regardé comme un de ces hommes atrabilaires dont la sombre imagination ne conçoit que des prodiges inouïs de crimes et de noirceurs, on lui aurait demandé s'il prenait des hommes pour des démons; cependant il aurait prophétisé, les hommes ont été tels qu'il les aurait imaginés. Ces monstres ont existé, il y en a eu des millions, il en est encore, et nous en sommes peut-être. O ciel! à quoi devons-nous nous attendre, et que ne fera pas Dieu pour venger ses bienfaits méconnus et sa grâce outragée? Ne s'armera-t-il pas de toutes ses foudres? ne fera-t-il pas pleuvoir le soufre et le feu? n'étoffera-t-il pas cette race abominable sous les eaux d'un déluge nouveau, ou ne l'écrasera-t-il pas sous les ruines d'un monde qu'elle a souillé par ses forfaits? Non, mes frères, avec moins de bruit il fera pire encore; vous ne l'avez pas écouté, il se taira; vous l'avez fui, il vous laissera; vous l'avez méprisé, il vous méprisera; vous vous êtes endurcis contre lui, il s'endurcira contre vous. Abandon plus cruel que toutes les persécutions, silence plus formidable que le tonnerre, mépris, insensibilité d'un Dieu plus terribles que tous les fléaux réunis! O mon Dieu, épouvez sur moi toutes vos rigueurs, mais épargnez-moi celle-ci, et s'il faut que votre grâce soit vengée, au moins ne la ven-

gez pas par la perte de la grâce même; laissez-la-moi, je vous en conjure, je ne veux plus en user que pour expier le criminel abus que j'en ai fait. Écoutez, mes frères, la réponse que nous fait le Seigneur : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez plus vos cœurs. » (Psal. XCIV, 8; Hebr., III, 7.) Elle est encore à vous, malgré vos ingratitude; hâtez-vous d'en faire usage. Quand? aujourd'hui, *hodie* Ce jour est peut-être le dernier, et si vous le laissez échapper, une éternité de regrets ne vous le rendra pas, Aujourd'hui, *hodie*; pensez que ce jour ne saurait être indifférent pour vous; s'il ne vous rend pas juste, il vous rendra plus coupable, et s'il n'est pas pour vous un commencement de sanctification, il commencera peut-être votre réprobation. Vous ne le croyez pas; mais combien ont péri pour ne l'avoir pas cru. Que leur exemple serve à vous rendre sage; profitez de la miséricorde qui vous est offerte, et puisse enfin ce jour qui est encore un jour de grâce pour vous, être un jour et comme l'aurore de ce jour éternel, qui ne sera plus suivi de la nuit! Ainsi soit-il.

SERMON V.

MADELEINE PÉNITENTE.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum. (Luc, VII, 47.)

Si parmi ceux que la Providence divine a rassemblés dans cet auditoire, il se trouvait quelqu'une de ces âmes égarées qui se croient perdues sans ressource, qui, effrayées par les tonnerres de la justice, n'entendent plus la voix de la miséricorde, qui méconnaissent dans Dieu cette admirable bonté toujours supérieure à nos offenses et à toute notre malice, et qui, désespérant d'obtenir le pardon de leurs crimes, n'attendent plus de sa main que le coup qui doit les immoler à ses éternelles vengeances, qu'elle se rassure cette âme infortunée, et bannissant de son esprit ces pensées funestes, qu'elle ouvre son cœur à l'espérance et à la joie, au son de cette douce et miséricordieuse parole : Beaucoup de péchés lui sont remis : *Remittuntur ei peccata multa*. Car quelle raison peut-il rester au désespoir après l'avoir entendue. Et qui peut encore, ou regarder comme inexorable le juge dont la bouche a prononcé une si favorable sentence, ou se croire par la multitude de ses péchés exclus d'un pareil bienfait, lorsqu'il le voit l'adresser à celle qu'il déclare en même temps avoir beaucoup péché? Il est vrai que Madeleine a aimé beaucoup, et que la grandeur de son amour est donnée ici pour la cause de la grande miséricorde qui lui est faite : beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé; mais à qui cette condition peut-elle paraître onéreuse, ou qui peut désespérer de la remplir? Aimer; est-il rien de plus doux, mais en même temps est-il rien de plus facile.

lorsque l'objet qu'on propose à notre amour est le plus aimable de tous les objets; et n'est-ce pas aux plus grands pécheurs qu'elle doit paraître plus aimable, cette bonté assez indulgente pour être toujours disposée à leur pardonner tout, pourvu qu'ils l'aiment? Venez donc, pécheurs, venez tous, qui que vous soyez et quels que soient vos crimes; et, plus rassurés qu'effrayés par l'image d'une pénitence qui, de quelque côté que vous l'envisagiez, ne présente que l'amour et ses attraites les plus touchants, venez voir comment vous devez aimer et combien vous devez encore être aimés; Madeleine et Jésus-Christ vont vous l'apprendre, Madeleine par son amour pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ par son amour pour Madeleine; Madeleine exprimant le sien par ses regrets, Jésus-Christ signalant le sien par ses faveurs. En deux mots, qui feront le partage d'un discours si instructif et si consolant pour vous, la conduite de Madeleine à l'égard de Jésus-Christ vous fera connaître quels sont les caractères de l'amour pénitent; et la conduite de Jésus-Christ à l'égard de Madeleine vous apprendra quelles sont les récompenses de l'amour pénitent. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'amour ne peut être représenté que par l'amour, et toutes les couleurs de l'éloquence n'en donneront jamais qu'une image morte et glacée, s'il ne prend soin lui-même de l'embellir de sa lumière et de la vivifier par sa chaleur: telle est celle que j'ai l'avantage aujourd'hui d'exposer à vos regards. Ce n'est pas une froide représentation, c'est une image vivante et animée; ce ne sont pas les sombres couleurs d'un feu en peinture, c'est la vie et l'éclat de la flamme, parce que ce n'est pas l'ouvrage d'un pinceau mortel, mais la production immortelle de l'amour incréé, de cet esprit divin qui, après avoir formé l'amour pénitent dans le cœur de Madeleine, a voulu lui-même en tracer les caractères, qu'il a consignés dans les livres saints pour être dans tous les âges de l'Eglise un motif pressant et une solide instruction de pénitence. Etudions bien, mes frères, ce sacré modèle, et tâchons de nous en imprimer fortement dans l'esprit les traits les plus frappants; je les réduis à quatre principaux: la pureté dans les motifs, la magnanimité dans les procédés, la tendresse dans les expressions, et la générosité dans les sacrifices. Tel a été dans Madeleine l'amour pénitent, tel puisse-t-il être dans tous les pécheurs et même dans tous les pénitents qui m'écoulent.

Supposons d'abord, comme une vérité incontestable, que Madeleine s'est repentie par amour et par un grand amour; beaucoup de péchés lui sont remis, a dit Jésus-Christ, parce qu'elle a beaucoup aimé; après un tel oracle, il n'est plus permis d'en douter. C'est donc de cet amour, qui fut le principe de sa pénitence et la cause de sa grâce, que je vais tâcher de vous faire

connaître la pureté et la perfection. Madeleine s'est repentie par amour, c'est-à-dire que la vue de Dieu, qui lui parut infiniment aimable, et que dès lors elle aima souverainement, fut le seul motif de son repentir. Rien de tout ce qui l'intéressait personnellement dans son péché n'eut part à sa douleur et à ses regrets. Elle avait perdu son honneur, puisqu'elle était connue publiquement pour ce qu'elle était, *mulier in civitate peccatrix*; son repos: quelle paix peut conserver un cœur qui est en guerre avec Dieu, *quis restitit ei ei pacem habuit*? peut-être sa santé, qu'on ne défend pas longtemps contre les atteintes redoublées que lui portent les excès du corps et les agitations de l'âme; motifs naturels de repentir, souvent les seuls qui vous touchent, chrétiens de chair et de sang, et qui eussent été plus tolérables dans une juive instruite à ne craindre guère le péché que pour les maux temporels qu'il attire. Mais disons plus, puisque Madeleine ne pourrait pas être proposée comme modèle de la conversion même imparfaite si elle s'était arrêtée à la bassesse de ces motifs; elle avait devant les yeux le ciel et l'enfer. Ces deux objets, dont elle n'avait eu peut-être jusqu'alors qu'une idée obscure, éclaircis et rapprochés par la lumière que Jésus-Christ venait d'apporter au monde, lui paraissaient dans leur grandeur naturelle; quel motif de repentir pour une âme qui connaissait enfin l'éternité et l'immensité de l'un et de l'autre! Mais tout grands, tout surnaturels qu'ils sont, tout capables qu'ils sont de briser au cœur qui n'est pas tout à fait insensible à son sort éternel, Madeleine, ou n'en est pas touchée, ou ne s'y arrête pas; elle fixe ses regards sur un objet plus grand et pour elle plus intéressant que le ciel et l'enfer, c'est Dieu, auteur de l'un et de l'autre, considéré néanmoins sans aucun rapport à l'un ni à l'autre. Cette âme parfaite, dès le premier moment de sa conversion, n'aperçoit dans son divin maître que l'être aimable par excellence. Que d'attraits et de charmes viennent s'offrir à ses yeux étonnés! quel amas éblouissant de perfections infinies! que de grandeur et de beauté! quelle force et quelle douceur! quelle sagesse et quelle providence! Mais ce qui la touche bien plus, quelle ineffable bonté! quelle patience inaltérable! quelle inépuisable miséricorde! Il est son père, son conservateur et son pasteur; il l'était avant qu'elle eût commencé de l'aimer, et bien loin de cesser de la protéger lorsqu'elle ne cessait pas de l'offenser, alors même il ajoutait à des noms si doux les titres encore plus touchants de Sauveur et de Rédempteur; car c'est lui, et il ne lui est plus possible de le méconnaître. Cet homme environné des faiblesses de l'humanité, qu'elle voit au milieu de son peuple le plus humble et le plus bienfaisant de tous les hommes; cet homme qui n'est que vérité et que bonté, à qui ses plus grands ennemis ne peuvent reprocher que sa douceur et ses bienfaits, est ce même Dieu sou-

verain qui aurait dû mille fois la perdre et qui ne s'est fait homme que pour la sauver. Ses prodiges le découvrent à ses yeux, sa sagesse l'annonce à son esprit, et sa grâce le dit bien plus efficacement à son cœur. Le voilà donc, dit-elle alors; voilà celui dont jusqu'à ce jour j'ai été la plus cruelle ennemie. Quoi! c'était à tant de bontés que s'attaquaient mes fureurs! quoi, mes crimes outrageaient tant de charmes! et j'ai pu les commettre! Oui, malheureuse, mille fois je l'ai pu et je l'ai osé; mille fois j'ai voulu percer ce sein paternel qui est encore ouvert pour me recevoir. O bonté qui m'acable, ô douceur qui me déchire! Dieu aimable, Dieu infiniment aimable, quel effet votre présence produirait-elle sur mon cœur, si vous n'étiez qu'un Dieu terrible? Car quelles rigueurs égaleraient jamais le tourment que me cause la vue de vos charmes et le souvenir de vos bienfaits?

Quelle vivacité d'amour et quelle pureté de sentiments! mais étaient-ce bien ceux de Madeleine? les a-t-elle éprouvés, ou est-ce moi qui les imagine? Ah! mes frères, bien loin de soupçonner que mon esprit aille plus loin que son cœur, croyez plutôt que tout ce que je suis capable de penser est bien au-dessous de ce qu'elle a senti. Oui, il est vrai que son amour a été assez pur pour n'aimer dans Dieu que Dieu même; il est vrai que la douleur produite par cet amour a été assez parfaite pour ne haïr dans le péché que l'offense de Dieu, qu'elle a été si généreuse que Dieu aurait pu anéantir le ciel et l'enfer sans qu'elle en reçût la moindre diminution; il est vrai que cet amour de Dieu et cette haine du péché ont été dans elle à un degré si sublime que, si ces choses pouvaient être compatibles, elle eût mieux aimé l'enfer avec l'amour de Dieu que le ciel avec le péché; tout cela, dis-je, est vrai, et non-seulement est vrai, mais est de foi, parce qu'après le témoignage que lui a rendu le Fils de Dieu, il est de foi qu'elle a eu la contrition parfaite, dont tout ce que je viens de dire n'est que la simple description; et si j'ajoute, ce qui est vrai encore, qu'entre les contritions les plus parfaites la sienne a été une des plus parfaites et apparemment la plus parfaite; concluez, mes frères, que bien loin d'en flatter le portrait, à peine en ai-je donné une faible et imparfaite ébauche.

Cependant une ardeur si vive ne saurait demeurer renfermée dans son cœur; à peine est-elle conçue qu'elle éclate au dehors; et c'est ici, mes frères, que vous allez juger combien l'amour de Madeleine a été magnanime dans ses procédés. Remarquez d'abord que dès qu'elle sait où est Jésus-Christ, *ut cognovit*, elle quitte tout pour aller le trouver, et par la promptitude avec laquelle elle rompt tous les liens qui pouvaient l'arrêter, elle vérifie cette parole de l'Écriture, que l'amour est fort comme la mort, puisque la mort même n'aurait pas pu opérer une séparation plus brusque ni plus universelle. Ce n'est plus elle qui vit,

c'est Jésus-Christ qui vit en elle; lui seul tient dans son cœur la place de tout l'univers; elle n'aime plus, elle ne connaît plus. Je dirais qu'elle ne voit et qu'elle n'entend plus que lui, s'il n'était plus vraisemblable qu'elle voit les yeux qui l'observent et qu'elle entend les bouches qui la critiquent; mais que la magnanimité de son amour l'élève au-dessus de toutes les observations et de toutes les censures. Car à quoi ne s'expose-t-elle pas dans l'étonnant spectacle qu'elle ose donner au monde? en plein jour, dans une maison étrangère, dans une compagnie nombreuse, dans la salle du festin et au temps du repas, une femme paraît les cheveux épars et les yeux baignés de larmes; elle avance, on la regarde, on la reconnaît: c'est elle, c'est cette femme dont le dérèglement fait le scandale de toute la ville. Quelle surprise! et quelle foule de jugements et de réflexions va-t-elle occasionner? Que veut-elle? que cherche-t-elle en ce lieu et dans un tel appareil? A-t-elle perdu la raison, ou le peu de pudeur qui pouvait lui rester? Son air, il est vrai, annonce la douleur et la componction; mais doit-on y ajouter foi? Le pharisien la croit encore pécheresse, et dès lors à quoi peut-il attribuer une démarche si extraordinaire? Est-ce hypocrisie ou badinage? veut-elle se jouer du prophète ou peut-être le tenter? Car est-il nécessaire d'avoir toute la malignité du pharisien pour pousser jusque là le soupçon, dès qu'on s'obstine à ne pas la croire pénitente? D'autres, il est vrai, peuvent en avoir cette idée; mais, s'ils sont pécheurs, de quel œil verront-ils son changement, et quelles railleries n'aura-t-elle pas à en essayer? ou, s'ils sont assez gens de bien pour approuver au fond sa conversion, n'en blâmeront-ils pas la manière? ne diront-ils pas qu'un tel éclat est de trop et que, s'il est toujours bon de faire pénitence, il n'est jamais raisonnable de choquer les bienséances? O Madeleine, Madeleine! quel orage va fondre sur vous, et de quel air vous préparez-vous à le soutenir? *Stans retro secus pedes Jesu* (Luc., VII, 38), elle est debout derrière Jésus et à ses pieds, attitude admirable qui nous fait voir avec la plus profonde humilité la plus haute magnanimité; *stans retro pedes*, elle est aux pieds de son Dieu, mais le monde entier est sous ses pieds: qu'il assemble contre elle toutes ses forces, qu'il unisse tous ses traits pour l'accabler, que le libertin se joigne au pharisien, que le juste faible et timide se laisse entraîner par les superbes dérisions du sage mondain, que de leurs voix réunies il se forme contre elle un cri universel qui remplisse Jérusalem et se fasse entendre jusqu'aux extrémités de la Judée, Madeleine oppose à tout un cœur intrépide et un front assuré. La honte du péché lui a ôté la honte de la pénitence, le respect de Dieu l'élève au-dessus de tous les respects humains, ou plutôt l'amour de son Dieu qui, lorsqu'il est parfait, bannit entièrement la crainte, dit l'Apôtre; cet amour, dis-je, la rassure

contre tout, et après l'avoir rendue victorieuse de tous les amours du monde, la fait encore triompher de toutes ses terreurs. Pourquoi l'amour divin aurait-il moins de force que l'amour profane? Celui-ci, lorsqu'il est violent, ne craint rien : il méprise tous les jugements, il foule aux pieds toutes les bienséances et brave à découvert l'indignation publique. Il va même jusqu'à faire trophée de son déshonneur, et, surmontant la modestie naturelle d'un sexe dont la pudeur est le premier et le plus cher ornement, il nous a fait voir dans tous les siècles, et plutôt à Dieu que le nôtre ne fût pas le plus fécond en pareils exemples; il nous a fait voir des femmes passionnées, je ne dis pas ne pas craindre, mais désirer de paraître telles, frapper, ou plutôt effrayer tous les yeux, par l'éclat qu'elles donnaient à leur flamme adultère, et se faire honneur de parvenir, par le sacrifice de toute autre gloire, à la gloire intâme d'aimer sans mesure et sans frein. Tel est l'amour, mes frères; je dis même l'amour honteux, et dans le sexe où sa honte a le plus d'ignominie; tel il avait été surtout dans Madeleine, et il est à présumer que cette réflexion ne servit pas peu à fortifier son courage. Quoi! dans le vice je n'ai gardé nulle mesure; mes feux impurs ont éclaté partout; tout un peuple, témoin de mes criminels engagements, m'a vu affronter ses regards, et mépriser ses mépris; et à présent que je commence à aimer le seul objet que j'aurais dû aimer toujours, lorsque mon cœur commence à s'échauffer du plus beau feu dont puisse brûler le cœur d'une créature, lorsque j'aime un Dieu, j'aurais honte de paraître aimer, je ferais mystère d'une flamme si pure et si noble! Non, mon Dieu, il ne sera pas dit que mes profanes amants aient sur vous un pareil avantage; ils ne me verront pas rougir de vos fers après avoir fait gloire de porter les leurs; je vous aimerai, si je le puis, plus publiquement, plus hardiment que je ne les ai aimés; et si, malgré mon indignité, vous voulez bien souffrir les témoignages de mon amour, recevez-les à leurs yeux, et aux yeux de tout l'univers.

Que ces témoignages sont expressifs, et qu'ils nous font déjà bien connaître toute la tendresse d'un amour déjà si pur et si magnanime. Elle se penche sur les pieds sacrés du Sauveur, elle leur donne mille chastes baisers; elle les baigne de ses larmes, elle les essuie avec ses cheveux, et les parfume; et qui peut dire ce qui se passait en ce moment dans le cœur de Jésus-Christ? Lorsqu'un pécheur vient faire à nos pieds l'aveu de ses faiblesses, s'il laisse échapper quelques soupirs, si les larmes commencent à couler de ses yeux, touchés de sa peine et sensibles à sa douleur, nous tremissons de tendresse et de compassion, à peine pouvons-nous retenir nos larmes prêtes à se mêler avec les siennes; nous, ô mon Dieu, dont le cœur comparé au vôtre n'est qu'une sécheresse et dureté; nous, dont la charité,

s'il est vrai que nous en ayons, n'est qu'une faible communication de cette charité infinie dont vous seul possédez la source et la plénitude. Que dâtes-vous sentir, ô cœur vraiment paternel, ô entrailles d'un Dieu, que dâtes-vous sentir lorsque vous vîtes cette admirable pénitente, je ne dis pas laisser échapper quelques larmes, quoique une seule eût suffi pour vous attendrir; mais en répandre des torrents, y joindre ses parfums et ses baisers, et dans le transport de son amoureuse contrition, faire pour vous ce que ni le respect n'a jamais fait pour les plus grands monarques, ni l'amour le plus tendre pour une personne uniquement chérie; faire à vos pieds sacrés un bain de ses larmes et les essuyer de ses cheveux? Reconnaissons cependant que ce qui toucha le plus sensiblement celui pour qui rien n'est invisible, ce fut de voir la source même de tant de larmes, je veux dire le cœur de Madeleine, ce cœur brûlant d'amour et brisé par le regret, plus tendre mille fois et plus pénitent qu'il ne le paraissait et qu'il ne pouvait le paraître. Aussi ne fut-ce point pour que Jésus-Christ connût sa douleur et son amour, qu'elle en donna des marques si touchantes; mais elle en donna des marques si touchantes, parce que sa douleur, produite par son amour, l'a forcée à pleurer sans qu'il lui fût possible de s'en défendre : parce que, s'il est vrai que les larmes peuvent être quelquefois sans amour, il est également certain que l'amour, je dis l'amour pénitent, ne saurait jamais être sans larmes; et remarquez bien ceci, je vous prie : je sais que les larmes ne sont ni une preuve nécessaire, ni un signe infailible de contrition; on peut être véritablement contrit et ne pas pleurer, on peut pleurer et n'être pas véritablement contrit. Ce que je prétends ici, c'est que la contrition parfaite, celle qui ne fait haïr le péché que parce qu'on aime souverainement le Dieu qu'il offense; que cette contrition, dis-je, ne saurait jamais être sans larmes. Madeleine aimait beaucoup, c'est ce qui fit qu'elle pleura beaucoup. Nulle contrition ne fut peut-être si parfaite que la sienne, aussi les larmes ne furent-elles jamais si abondantes. On dira que c'était une femme, et une femme naturellement tendre. Mais saint Pierre était un homme qu'une éducation grossière et le métier de pêcheur n'avaient pas formé à la tendresse et aux larmes; cependant, parce que l'amour fut le principe de sa douleur, sa douleur éclata par des torrents de larmes amères. David était un héros guerrier, accoutumé au sang et au carnage, qui endurcissent les âmes les plus sensibles; mais son amour rallumé au souvenir des biens qu'il avait méconnus et du bienfaiteur qu'il avait outragé, lui faisait chaque nuit baigner sa couche de ses larmes. Augustin était un homme que la sublimité de son génie, la vaste étendue de ses connaissances élevait bien au-dessus du commun des hommes; mais parce qu'à l'amour profane succède dans son cœur l'amour divin, l'histoire de sa conversion

nous présente en même temps le tableau de ses larmes. Il n'en est pas ainsi des autres passions : la honte, le dépit, la colère font pleurer les uns et n'en font pas pleurer d'autres ; la douleur même, qui est la source naturelle des larmes, trouve des âmes assez courageuses pour résister à ses plus vives atteintes. Mais l'amour affligé pleure dans tous les hommes, quels que soient l'âge, la condition, le sexe, le caractère ; partout uniforme en ce point, on peut dire qu'il égale tout par les larmes. Que devons-nous donc penser de nos contritions, nous à qui le regret de nos péchés n'a peut-être pas coûté un soupir ? qu'elles sont sans amour, puisqu'elles sont sans larmes ; qu'elles sont donc bien faibles et bien imparfaites, c'est le moins que je puisse en dire : humiliez-vous en, mes frères, c'est le moins que vous deviez faire ; et si vous croyez que Dieu est assez bon pour se contenter de vos regrets intéressés, commencez au moins à aimer une bonté si généreuse à votre égard. Qui sait si cet amour perfectionné par la grâce ne produira pas un jour des larmes semblables à celles de Madeleine, et ce qui est plus décisif encore, des sacrifices aussi généreux que les siens ? car c'est par où l'amour pénitent achève de se faire connaître.

Qu'aurait-elle fait, mes frères, si la crainte avait été le motif de sa pénitence ? ce que nous faisons tous les jours, lâches et imparfaits pénitents que nous sommes ; elle aurait cherché à connaître ce qu'elle était obligée de sacrifier en toute rigueur de justice, ce qu'elle ne pouvait conserver sans crime, ce que Dieu exigeait d'elle, sous peine de damnation, et se serait soumise à ses ordres : encore eût-il fallu que l'obligation fût bien claire et incontestable ; car pour peu qu'elle eût été douteuse, avec quel soin l'aurait-elle examinée, discutée, consultée ! Avec quelle opiniâtreté à ne rien relâcher de tout ce qu'elle aurait cru pouvoir se réserver, à défendre le terrain pied à pied, à ne se rendre qu'à la dernière extrémité et lorsque toutes ses défenses auraient été épuisées ! avec quelle subtilité et quelle précision d'esprit ! car l'amour-propre en donne aux moins subtils, pour démêler de la dissolution qu'il faut retrancher, les vains amusements dont on ne veut pas se détacher ; de la volupté qu'il faut détester, la sensualité qu'on veut encore écouter ; de la haine qu'il faut étouffer, l'indifférence à laquelle on veut s'en tenir ; de l'injustice qu'il faut absolument réparer, certains droits équivoques, auxquels on ne veut jamais renoncer. Ainsi, un débiteur compte, dispute, rabat autant qu'il peut de la somme dont il est obligé de se dessaisir pour désarmer le créancier qui le presse. Ainsi, la crainte sacrifie précisément ce qu'il faut pour se garantir du mal qu'on redoute. Elle paye, mais l'amour donne ; elle acquitte les dettes, mais l'amour fait des présents, et je n'en veux pas d'autre preuve que Madeleine. Ne nous laissons pas de la considérer dans la situation touchante où nous l'avons déjà

envisagée ; en y voyant les sacrifices qu'elle y fait, il est aisé de juger qu'elle ne se réserve absolument rien. Sacrifice de tous ses plaisirs : l'abondance de ses larmes avec lesquelles elle les pleure, nous apprend qu'elle ne veut plus désormais d'autre plaisir que celui de les pleurer. Sacrifice de toutes ses vanités : y en a-t-il une seule à laquelle on puisse encore la soupçonner d'être attachée, lorsqu'on voit jusqu'à ses cheveux détrempés de pleurs et souillés de poussière ? Sacrifice de toutes ses sensualités : le pieux usage qu'elle fait de ses parfums est de sa part une renonciation solennelle à tout ce qui servait à flatter ses sens. Sacrifice de sa réputation : on a vu avec quelle sainte audace elle brave les jugements du monde, et combien peu il lui importe qu'elle déplaît aux hommes, pourvu qu'elle soit au gré de Dieu à qui seul elle veut plaire. Sacrifice de tous ses attachements : en se déclarant si hautement pour Jésus-Christ, elle annonce qu'elle a rompu avec toutes les créatures et que désormais elle n'aimera plus rien qu'en Dieu et pour Dieu. Sacrifice de son corps étendu aux pieds de ce divin Sauveur, comme une victime qu'elle dévoue à la pénitence ; sacrifice de son esprit qu'elle ne veut plus occuper que de lui ; sacrifice de son cœur dont elle fixe sur lui seul tous les sentiments et toutes les affections ; sacrifice, en un mot, de toute sa personne qu'elle consacre sans fin, comme sans réserve, à son amour et à son service. Car ce n'est pas ici une ferveur de quelques instants ou de quelques jours ; ce que Madeleine est au commencement de sa pénitence, elle ne doit plus cesser de l'être, et ce premier moment, reproduit dans tout le cours de sa vie, en est le tableau fidèle et comme l'histoire abrégée. Inséparablement unie à Jésus-Christ, s'il marche, elle le suit ; s'il s'arrête, elle est à ses pieds, c'est là son asile et le lieu de son repos. Elle répand encore sur lui les parfums avec une profusion qui cause aux disciples une espèce de scandale ; et pour lui rendre après sa mort le dernier devoir de sa piété, elle devance le lever de l'aurore. On retrouve ses pleurs au Calvaire et sur le tombeau de son Maître ; on reconnaît surtout sa magnanimité, lorsqu'au milieu des cris et des fureurs d'une populace effrénée, on la voit immobile au pied de la Croix, se déclarer, à la face du ciel et de la terre, l'amante fidèle et inconsolable d'un époux devenu l'opprobre de tous les hommes, et que le supplice qu'il endurait, mettait dans l'idée publique au rang des plus fameux scélérats. Telles sont les principales situations où nous la voyons représentée dans l'Evangile, qui exprime en un mot la constance et l'assiduité de son dévotion, lorsqu'il la nomme la première parmi les saintes femmes qui suivaient le Sauveur dans tous ses voyages et qui le servaient dans ses besoins ; et reconnaissons encore ici l'amour, mes frères ; car si Madeleine avait été dominée par la crainte, après que Jésus-Christ lui eut déclaré que

tous ses péchés étaient remis, cessant de craindre, elle aurait cessé d'agir; mais cette assurance qui lui ôtait tout sujet d'appréhender, était pour elle un nouveau sujet d'aimer. Ne soyez donc pas surpris qu'elle ait continué d'agir avec la même ferveur et qu'elle ait plus fait encore, s'il est possible, pour reconnaître la grâce qui lui avait été accordée, qu'elle n'avait fait auparavant pour la mériter.

Voilà, mes frères, le grand modèle et en même temps le grand motif de pénitence que le Saint-Esprit vous met devant les yeux : si vous n'en êtes pas touchés, s'il ne fait pas sur vous la même impression qu'il a faite sur tant d'âmes égarées qu'il a ramenées au bercail du bon pasteur, à quoi puis-je attribuer ce prodige d'insensibilité ou d'endurcissement? Direz-vous que vous êtes moins pécheurs que ne l'était Madeleine? mais d'où le savez-vous? Vos crimes sont moins publics, en sont-ils moins réels? Votre vie est moins scandaleuse, votre cœur n'est-il pas peut-être plus corrompu? Vos désordres sont moins grossiers, mais sont-ils moins odieux pour être plus subtils; et un cœur intéressé, malin, envieux, vindicatif, n'est-il pas souvent plus criminel devant Dieu qu'un cœur voluptueux? Vous êtes moins pécheurs que ne l'était Madeleine! voulez-vous dire que vos péchés sont moins nombreux? mais qui le sait encore? et oseriez-vous assurer que dans une vie toute tissée de péchés, peut-être depuis l'enfance jusqu'à ce jour, le nombre en est moindre qu'il ne peut l'être dans quelques années d'un libertinage déclaré? Mais je veux que ceux de Madeleine soient supérieurs en nombre, les vôtres ne le sont-ils pas en malice? Madeleine avait-elle, avant sa conversion, les connaissances que vous avez? Le mystère d'un Dieu fait homme lui avait-il été révélé? Jésus-Christ était-il mort pour elle, et savait-elle que commettre un péché, c'était rouvrir toutes ses plaies et profaner son sang? Mais enfin, fussiez-vous moins pécheurs, dès que vous l'êtes, la pénitence vous est également nécessaire. C'est moins par les péchés qu'on est réprouvé, que par l'impénitence. Madeleine eût-elle été mille fois plus pécheresse, elle aurait été sauvée par le mérite de la pénitence; et vous, n'eussiez-vous commis qu'un seul péché, vous péririez si vous ne faites une pénitence sinon égale, au moins semblable à la sienne. Car ne vous flattez pas trop, pénitents imparfaits; si vous n'êtes pas obligés d'égaliser la pénitence de Madeleine, vous êtes obligés de la copier et d'en approcher beaucoup plus que vous ne pensez. Vos motifs peuvent être moins sûrs et moins désintéressés, mais si, pourtant ils ne le sont pas assez pour vous faire préférer Dieu généralement à tout ce qui n'est pas Dieu, ne dites pas qu'ils sont imparfaits; ils sont insuffisants. Votre conversion peut bien n'être pas aussi éclatante; mais si elle n'est pas assez manifeste pour que Dieu y trouve la réparation de sa gloire, et le monde le désa-

vou de vos scandales, ne dites pas que vous gardez des mesures, dites que vous manquez à un devoir essentiel de la pénitence. Vos regrets peuvent être moins vifs et vos larmes moins abondantes; mais si la douleur que vous cause l'offense de Dieu n'est pas, quoiqu'avec une moindre sensibilité, plus grande que toute autre douleur que vous ayez conçue ou que vous puissiez jamais concevoir, apprenez que, même avec le sacrement, cette douleur ne saurait être justificante. Vos sacrifices peuvent être beaucoup moins étendus, je le veux; mais s'ils ne renferment pas, sans exception, tout ce que vous ne pouvez retenir sans péché, et tout ce qui pour vous est une occasion prochaine de péché (et cela va plus loin qu'on ne pense), votre pénitence est une pénitence fausse et hypocrite. Mais le moyen de remplir des conditions si difficiles? Ah! mes frères, aimez comme Madeleine et faites ce que vous voudrez, tout ce que vous ferez alors sera bien fait. Aimez, et l'amour seul rendra votre pénitence non-seulement valide, mais douce et consolante, comme je vais le montrer dans le second point, où vous verrez quelles sont les récompenses de l'amour pénitent, par la conduite que tint le Sauveur à l'égard de Madeleine.

SECOND POINT

L'amour pénitent s'est fait connaître, et il est temps que la miséricorde agisse, ou plutôt qu'elle se déclare à son tour, puisque déjà son action invisible a devancé nos désirs et prévenu notre impatience : c'est elle en effet qui était le principe de cet amour parfait, et de ces larmes salutaires que le fond de notre nature ne peut produire, si elle n'est prévenue par un secours surnaturel et purement gratuit. Mais, outre cette première faveur, ne croyez pas, mes frères, que cette admirable miséricorde demeure oisive, dans le silence et dans l'inattention apparente de Jésus-Christ aux premiers moments de la scène touchante que je viens de vous représenter. Il ne parlait pas, mais il pardonnait, et sans attendre que ses pieds fussent baignés des larmes de Madeleine, et arrosés de ses parfums, dès la première larme qui coula de ses yeux, dès le premier soupir de sa bouche, peut-être avant qu'elle fût en sa présence, et dès le premier pas qu'elle fit pour le chercher, cet aimable Sauveur, toujours plus pressé, dit saint Augustin, d'accorder la grâce au pécheur, que le pécheur ne l'est de la recevoir, la lui avait accordée cette grâce, qui ne sera pas trop payée par des fleuves de larmes et par le sacrifice du monde entier. Tout était donc fait, mais rien n'avait paru; et il fallait autant pour notre instruction que pour la consolation de Madeleine, que ce secret de miséricorde fût tiré de la lumière inaccessible où il était renfermé, pour être présenté aux yeux des mortels. Enfin, il paraît au grand jour, et c'est à la face de l'univers que Jésus-Christ comble Madeleine de gloire, de joie, et de grâces : ainsi, récompense-t-il la magnani-

mité avec laquelle elle a bravé les mépris du monde, l'amertume de ses larmes, et la générosité de ses sacrifices; ainsi récompense-t-il encore l'amour pénitent; mais il n'y a que l'amour pénitent qui ait droit à de pareilles récompenses. Ceci, mes frères, me paraît très-propre à vous toucher et à vous instruire.

L'amour pénitent a fait mépriser à Madeleine tous les mépris du monde, et Jésus-Christ la comble de gloire. C'était beaucoup qu'il la souffrit à ses pieds, c'était trop pour sa propre gloire, au sentiment du pharisien; mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il veut faire. Il rompt enfin le silence, et adressant la parole au pharisien même, il lui fait voir par un parallèle suivi que celle qu'il méprisait si fort, est beaucoup plus estimable que lui. *Voyez-vous cette femme?* lui dit-il : *Vides hanc mulierem?* (Luc., vii, 44.) Vous ne m'avez pas donné d'eau pour me laver les pieds, mais elle les a lavés de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux : vous ne m'avez pas donné le baiser de la bouche, et depuis qu'elle est entrée elle n'a pas cessé de me baiser les pieds; vous n'avez pas répandu des parfums sur ma tête, elle en a répandu sur mes pieds; elle a donc fait pour moi plus que vous n'avez fait; elle a donc montré plus d'amour, et par là elle mérite de vous être préférée; vous ne voyez dans elle que ses crimes qui ne sont plus, et c'est sur eux que vous fondez vos orgueilleux mépris; moi je ne vois que la charité qui la possède, et qui, bien supérieure à la vôtre, la rend aux yeux de Dieu et de ses anges, plus grande sans comparaison et plus estimable que vous. Quel éloge mes frères, qui du centre d'humiliation où l'amour pénitent avait réduit Madeleine, l'élève au comble de la gloire ! car quel mérite reconnaît-on en elle ? celui de la charité, la plus noble de toutes les vertus, et, si je puis l'appeler ainsi, la vertu universelle, qui renferme toutes les autres vertus, dont elle est le lien et la perfection; et cette vertu sublime, on déclare qu'elle la possède dans un degré sublime, *dilexit multum*; et de quelle bouche reçoit-elle cet éloge ? est-ce de la bouche d'un homme juste dont la vertu rend le suffrage si respectable ? ou d'un roi de la terre dont la glorieuse approbation est d'un si haut prix, quel'on ne croit pas l'acheter trop cher en répandant son sang pour la mériter ? Non, mais c'est de la bouche de celui dont la majesté suprême et le discernement infaillible donnent à tous ses éloges un poids immense et un éclat infini. Le Dieu de Madeleine est devenu son panégyriste, quel comble de gloire ! Mais Jésus-Christ, n'en demeure pas là : après avoir commencé à la glorifier, il ne laissera échapper aucune occasion de la défendre. La gloire de Madeleine est devenue sa propre gloire; quiconque la touche, touche la prunelle de ses yeux, et partout il se fait une affaire personnelle et comme un point d'honneur de la défendre aux dépens

de ceux qui l'attaquent. Si Marthe la taxe d'oisiveté, il lui donne sur elle l'avantage d'avoir su choisir la meilleure part. Si l'avare disciple l'accuse de prodigalité, il loue hautement sa tendre et généreuse pitié. Il fait plus, il veut qu'elle soit louée par tout l'univers, et que la gloire de cette pécheresse, unie inséparablement à la sienne, se répande avec elle jusqu'aux extrémités du monde, et dure également jusqu'à la fin des siècles. Apôtres, autrefois ses détracteurs, mais devenus ses admirateurs, souvenez-vous que c'est ici un des articles de votre mission; allez, enseignez toutes les nations, annoncez la venue du Maître et du Sauveur du monde; racontez à tous les peuples ses vertus et ses prodiges, et par de pareils prodiges rendez-les croyables aux moins crédules. Mais ne l'oubliez pas, vous êtes chargés d'annoncer en même temps ce qu'a fait cette femme : *dicetur et quod hæc fecit*; vous le publierez dans tous les climats, et vous l'apprendrez à tous les peuples : *dicetur ubicunque*; tous les hommes le sauront et tous les âges s'en souviendront : *dicetur in ejus memoriam*. L'ordre est exécuté, et la prophétie est accomplie; nous savons ce qu'elle a fait, et près de vingt siècles n'ont pu en affaiblir la mémoire. L'intervalle des temps et des lieux n'empêche pas que ce temple ne retentisse aujourd'hui de ses louanges. Mille bouches plus éloquantes que la mienne, les publient en même temps et dans toutes les langues. Mille temples fameux, élevés en son honneur dans toutes les parties de la terre habitable, voient les peuples venir en foule lui marquer leur vive admiration et leur religieux respect. Des honneurs si prodigieux, si étendus, si durables, si supérieurs à tout ce qu'aurait pu désirer la plus vaste ambition, ne sont pas rendus aux plus grands des héros, mais à une femme prostituée. Ainsi seront glorifiés, ô Roi de gloire ! ceux que vous aurez voulu glorifier; ainsi les humiliations volontaires de l'amour pénitent seront dans tous les temps le degré par lequel vous ferez passer les personnes les plus décriées, du centre de l'ignominie et de l'opprobre, au comble de l'honneur et de la gloire.

Car si c'en est ici l'exemple le plus éclatant, ce n'en est pas le seul exemple. Les Thaïs, les Pélagie, les Marie égyptienne, tant d'autres dont les noms consacrés par la religion dureront autant que la religion même, sont la preuve subsistante que Dieu, dans tous les temps, a préparé à une pareille pénitence de pareils honneurs; honneurs dont les vrais pénitents jouissent dès la vie présente, et dont l'appât flatteur doit leur faire appréhender la gloire bien plus que l'humiliation de la pénitence; remarquez que je parle toujours de celle qui foule aux pieds les jugements humains, et qui, impétueuse comme l'amour qui la produit, n'est point arrêtée par les bienséances mondaines, et vient frapper tous les yeux par le spectacle inopiné d'un changement parfait. Eh bien, mes frères, qu'en arrive-t-il

pour l'ordinaire? Ce premier cri que pousse la surprise et la malignité publique, ce déchaînement des esprits, ce débordement de satires, dont la seule idée vous consterne et fait évanouir tous vos bons desseins, combien tout cela dure-t-il? un jour, autant que la chose est nouvelle. Le lendemain elle commence à ne l'être plus, et l'on se lasse déjà d'en parler. Bientôt on voit succéder l'estime, à laquelle succèdent à leur tour l'admiration et le respect. Les justes l'ont ressenti les premiers. Les mondains ne tardent pas à les suivre; ils applaudissent enfin à un effort de vertu qu'ils estiment d'autant plus qu'ils en sont moins capables, et démentant leur premier langage, on est surpris de les entendre louer avec excès ce qu'ils avaient blâmé sans mesure. Ce qui n'était d'abord qu'indiscrétion, précipitation, oubli de toutes les bienséances, trouve jusque dans leurs bouches son nom véritable, c'est fierté sainte et généreuse intrépidité. Ils disent que c'est ainsi qu'il faut se donner à Dieu, sans ménagement comme sans réserve, et s'inquiéter peu de ce que le monde peut en dire et en penser: O monde! que tu fais bien voir par là que tu n'es bon qu'à mépriser! et comment un tel aveu peut-il t'échapper? tu le fais cependant, et devenu, malgré toi, l'admirateur de ceux qui bravent ainsi tes mépris, tu réserves tes mépris pour ceux qui ménagent le plus soigneusement ton estime!

Ce sont ceux dont la pénitence moins parfaite dans ses motifs, est aussi plus circospecte dans ses démarches, qui craignent les hommes parce qu'ils n'ont encore pour Dieu que de la crainte, et qui, pour accorder ces deux craintes, se font un plan de conversion, où, s'il est possible, ni Dieu ni le monde ne puissent trouver à redire; où le nécessaire acquitté, les bienséances soient scrupuleusement gardées; où le passage du vice à la vertu soit imperceptible, ou qu'il paraisse amené par des degrés si bien compassés, qu'il fasse plaisir aux yeux bien loin de les blesser; car on veut de la bonne grâce partout, même dans la pénitence. Or, sans examiner ici s'il est possible d'unir deux choses aussi peu faites l'une pour l'autre, j'ose assurer que ce n'est jamais à ces timides réserves qu'est attachée la gloire de la pénitence. La justice de Dieu ne le permet pas, la malignité du monde le permet encore moins. Il ne tarde pas à abuser contre vous de ce que vous faites pour lui, et de vos ménagements mêmes il fait le sujet de ses railleries et de ses censures. Vos prétendues bienséances ne sont à ses yeux que de véritables inconséquences, et quelque chose que vous fassiez dans cette alliance bizarre de la piété que vous voulez embrasser, avec ces vanités auxquelles vous tenez encore, surpris de tout, ou faisant semblant de l'être, il est toujours à demander pourquoi? Pourquoi se donner pour dévot, si l'on continue à être mondain? ou pourquoi passer sa vie avec les mondains,

si l'on veut être dévot? pourquoi tant de prières, si l'on ne cesse pas d'aimer le jeu? ou pourquoi passer le matin à l'église et le soir au spectacle? pourquoi encore des spectacles, si l'on veut figurer dans les assemblées de piété? pourquoi étaler aux pieds des autels toutes les pompes du siècle, et pourquoi porter un excès de recueillement dans les parties de plaisir? pourquoi, en un mot, nous tenir en suspens? Dites enfin ce que vous êtes ou ce que vous n'êtes pas, et que l'on sache à quoi s'en tenir. Vous n'osez le dire, mais il le dit pour vous; tout cela n'est, selon lui, qu'illusion ou hypocrisie; vous vous abusez vous-même, ou vous voulez en abuser d'autres; c'est-à-dire que tout le fruit de vos ménagements est de vous rendre à ses yeux ou ridicule, ou haïssable, et peut-être les deux à la fois. Poursuivons.

L'amour pénitent a fait répandre à Madeleine des torrents de larmes, et Jésus-Christ la comble de joie; cette joie était l'effet naturel et infaillible de cette parole, *remittuntur ei peccata*, ses péchés lui sont remis; parole efficace qui opéra ce qu'elle signifiait, j'entends l'abolition de tous ces péchés, quant à la culpabilité et quant à la peine, qui fit que tant de crimes furent comme s'ils n'avaient jamais été, qui les replongea dans les abîmes du néant, par un effet de la même puissance qui tira du néant la terre et les cieux. Quelle satisfaction pour Madeleine, de savoir que tous ses péchés sont effacés! Quelle joie d'en avoir l'assurance! et quel comble de joie lorsqu'elle pense que cette assurance ne peut la tromper, et qu'après la parole de Jésus-Christ, sa grâce est devenue pour elle un article de foi!

Pour la comprendre cette joie, il faudrait comprendre jusqu'où a été sa douleur; il faudrait, si je puis m'exprimer ainsi, avoir goûté l'amertume, et sondé les abîmes de cette contrition également vive et profonde, comparable plus qu'aucune autre à la vaste étendue de la mer, et à la salure de ses eaux: *magna est velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) L'une est nécessairement la mesure de l'autre, et l'on conçoit en un mot que la joie produite par la délivrance d'un grand mal se proportionne à la douleur qu'a causée sa présence. Mais les bienfaits de Jésus-Christ se multiplient à mesure que les paroles s'échappent de sa bouche adorable: *allez en paix*, ajoute-t-il, *vade in pace.* (*Luc.*, VII, 50.) Les hommes peuvent souhaiter la paix, Dieu seul peut la donner, et la donne en effet. Il parle, et tout est pacifié; le trouble et la frayeur, ainsi que les vents et les flots, lui obéissent, et le calme aussitôt succède à l'orage. Il est donc en paix, ce cœur qui jusque là n'avait point connu la paix. Ce cœur agité de mille désirs, troublé de mille soins, déchiré de mille remords; ce cœur, le théâtre éternel d'une guerre intestine, est comme le champ de bataille, où les passions les plus violentes et les plus opposées, l'amour et la haine, l'espérance et la crainte,

l'orgueil et l'envie, la honte et la fierté, la joie folle et la sombre mélancolie se livraient de si cruels combats. Il est en paix ce cœur où le plaisir était sans cesse aux prises avec la tristesse, les desirs avec les alarmes, les hauteurs avec les bassesses, les fadeurs avec les amertumes, les emportements avec les langueurs, fruits infortunés de la volupté, et bourreaux infatigables du cœur qui les a conçus; ce cœur malheureux a trouvé enfin le repos; le même moment qui a mis tous ces monstres en fuite y a introduit la paix avec tous ses charmes. O surprise inexprimable ! ô bienheureux moment ! ô paix supérieure à tout sentiment, mille fois plus délicieuse que tous les plaisirs profanes, et trop peu payée de toutes les larmes de la contrition ! Heureuse pénitente, vous la goûtez cette paix, vous la savourez à longs traits. Votre âme, inondée de ses douceurs, ne peut contenir la joie qui la possède et qui la remplit. Non, je ne suis plus surpris que le Dieu bienfaisant qui vous la donne ne vous avertisse pas de ne plus pécher : un cœur qui a pu goûter un seul moment cette joie pure et parfaite, n'a plus que du dégoût pour les joies criminelles et trompeuses du péché.

Heureux l'homme à qui l'amour pénitent fait répandre de pareilles larmes ! elles ne tardent pas à lui être payées par de pareilles douceurs. Mais qu'il a-t-il donc la même assurance de sa grâce ? et s'il en doute encore, si même il est de foi qu'il doit en douter, à moins d'une révélation expresse qu'il n'a pas, le doute peut-il produire en lui le même effet qu'a produit la certitude dans le cœur de Madeleine ? Ah ! mes frères, il est déjà bien doux de passer de l'assurance de sa perte à l'espérance de son salut, et nous avons pu l'éprouver dans nos propres dangers et dans ceux des personnes qui nous sont chères, combien le cœur est soulagé lorsqu'il est permis d'espérer tout, après avoir tout vu désespéré. Mais il y a ici quelque chose de plus : on doute et on ne doute pas, ou plutôt on veut douter et on ne le peut pas ; l'incertitude agite faiblement l'esprit, et l'assurance est au fond du cœur. L'amour qui s'en est rendu le maître, en a banni la crainte. C'est lui, et on le sent, c'est lui qui y forme ces soupirs enflammés, ces gémissements ineffables, ces cris de douleur et de tendresse qui portent jusqu'au ciel le sacrifice de notre contrition, et l'offrande de nos larmes, et si, comme l'enfant prodigue, on dit à Dieu qu'on n'est plus digne d'être appelé son fils, c'est toujours en lui donnant le nom de père, et on n'est pas libre de l'appeler d'un autre nom ; parce que l'Esprit d'adoption qui nous fait crier : Mon Père, mon Père, cet Esprit divin rend témoignage à l'esprit de l'homme, qu'il est redevenu enfant de Dieu. O quelle joie, après avoir été si longtemps son ennemi, de se voir en un moment réconcilié et rétabli dans tous ses droits, de le retrouver, si j'ose ainsi dire, plus père qu'il ne l'avait jamais paru, et au lieu des foudres

qu'on avait si justement mérités, d'être reçu entre ses bras, couvert de ses baisers, et arrosé de ses larmes paternelles ! Anges du ciel, prenez part à la joie d'un si bon père, il veut que ce jour soit pour vous un jour de fête, et il ne permet pas à ceux qui l'aiment de paraître insensibles au bonheur qu'il a de retrouver son fils qu'il avait cru perdu. Mais que fais-je, ô mon Dieu ? je veux parler de la joie de ce pauvre prodigue, et je parle de la vôtre ; c'est que la vôtre nous est un gage infailible de la sienne. Car peut-il se faire que vous ne la partagiez pas avec celui qui vous la cause ? le laisseriez-vous seul dans la tristesse et dans l'amertume, tandis que pour lui vous mettez tout le ciel en joie ? Non, Seigneur, et lui-même publie, à la gloire de vos ineffables miséricordes, que du ciel vous faites descendre cette joie dans son sein, et qu'il est rempli, enivré de ses douceurs ; peu s'en faut qu'il ne s'en plaigne et qu'il ne vous prie de modérer des caresses qui redoublent ses regrets et qui le rendent insupportable à lui-même, par la comparaison qu'il fait de votre bonté avec sa malice.

Mais ces douceurs promises à l'amour ne sont promises qu'à lui seul. Ne soyez donc pas surpris, mes frères, si vous ne les avez pas encore éprouvées, c'est que vous n'avez pas encore aimé, et jusqu'à ce que vous aimiez, la crainte qui a été le motif dominant de votre conversion, tiendra votre cœur fermé à l'assurance et à la joie qui la suit. Vous craindrez moins, mais vous craindrez toujours. Dieu sera encore à vos yeux un juge formidable, quoique vous ayez lieu d'espérer qu'il a été désarmé par votre repentir ; car, en raisonnant sur les démarches que vous aurez faites, sur votre exacte et peut-être scrupuleuse ponctualité à remplir toutes les conditions et à garder toutes les formalités de la pénitence, vous pourrez présumer que votre confession a été valide, et par conséquent justificante ; qu'ayant fait de votre côté ce que Dieu exigeait de vous, il vous est permis de juger sans témérité qu'il ne vous a pas refusé la grâce qu'il vous avait promise. Oui, mes frères, et je ne vous dirai pas que ce jugement soit toujours trompeur ; mais je dis qu'alors on raisonne ; mais on ne sent pas que l'aiguillon de la crainte est encore au fond du cœur, quoiqu'on ne voie plus ce qui peut l'y retenir ; tout est accompli, et l'on ne sait si tout n'est pas encore à faire. On est fondé à se croire juste, et l'on ne voudrait pas paraître devant le souverain juge. On frémit encore lorsqu'il arrive qu'on y pense, parce que rien n'a encore dit au cœur qu'on peut y paraître avec sûreté. O amour, dissipez ces frayeurs, et calmez ce reste d'orage. Vous le pouvez d'une seule de vos paroles ; mais si vous vous taisez, à peine des années entières d'une réforme soutenue et d'une vie constamment régulière pourront-elles nous la donner, cette paix profonde et cette douce confiance dont vous avez rempli en un moment le cœur de Madeleine, et que vous

ne tardez pas à faire sentir à tous les imitateurs de son amoureuse contrition.

Enfin, Jésus-Christ récompense la générosité de ses sacrifices en la comblant de grâces. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de son zèle à la défendre contre tous ceux qui l'attaquent, et de la préférence qu'il lui donne, non-seulement sur le superbe pharisien, mais encore sur la chaste et vertueuse Marthe. Je ne m'arrêterai pas même à révéler d'autres faveurs qu'il lui fit et que nous trouvons rapportées dans les écrivains sacrés, comme de l'avoir toujours à sa suite, de souffrir ses services, et de vivre de ses libéralités; de loger dans sa maison, de ressusciter, à sa prière, son frère Lazare, et, ce qui est plus remarquable, de vouloir qu'elle fût le premier témoin de sa résurrection, et qu'en l'annonçant à ceux qui devaient l'annoncer à tout l'univers, elle en fût le premier prédicateur, et comme l'apôtre des apôtres mêmes. Je veux parler de grâces plus estimables, ce sont les vertus dont Jésus-Christ l'enrichit; de sa foi que nulle épreuve ne put affaiblir, et qui n'eut jamais plus d'éclat qu'à la mort de son maître : circonstance terrible, où la foi de presque tous ses disciples parut obscurcie ou tout à fait éteinte; de sa charité, qui fut dans un degré si parfait, qu'elle lui a mérité par excellence le titre d'amante du Sauveur; d'un don d'oraison si sublime, que, suivant une tradition respectable, elle était élevée sept fois le jour par les mains des anges pour entendre les concerts du paradis, et qu'on pouvait dire à la lettre et sans figure, que toute sa conversation était dans le ciel; enfin, d'une si haute sainteté, que si vous exceptez Marie, qui est hors de toute comparaison, elle a été peut-être la plus sainte de toutes les femmes; car si ce n'est pas un point de foi, il paraît assez que c'est l'opinion de l'Eglise, qui ne lui préfère aucune personne de son sexe, dont elle a reconnu et canonisé la sainteté, et qui la nomme toujours la première parmi celles qu'elle invoque. Telle a été à son égard la libéralité de Jésus-Christ. De pécheresse scandaleuse qu'elle était, il ne s'est pas contenté de la rendre juste, il l'a rendue sainte, et une des plus grandes saintes de son Eglise. La gloire dont elle jouit dans le ciel répond au degré de sainteté auquel elle était parvenue sur la terre. Elevée bien au-dessus du commun des justes, que dis-je ? au-dessus de la plupart des plus grands saints, elle est encore aux pieds de son Sauveur et de son Dieu, non plus étendue sur la poussière et baignée de ses larmes, mais inondée de délices et élevée sur un trône, d'où cette femme, je le dirai encore, ô mon Dieu, à la gloire de votre incompréhensible miséricorde, d'où cette femme prostituée voit des millions d'âmes innocentes, de vierges ou pénitentes, quoique sans péché, d'où elle les voit, dis-je, placées au-dessous d'elle, briller d'une gloire moins éclatante que la sienne, reconnaître la prééminence de son rang, justement fondée sur

la supériorité de son mérite, et confesser que toutes les richesses de leurs vertus ajoutées au précieux trésor de l'innocence, n'ont pas une valeur qui soit comparable à sa pénitence.

J'ajoute encore que c'est ainsi que Dieu a récompensé dans tous les temps les sacrifices héroïques de l'amour pénitent. La terre nous en fournit tous les jours de nouveaux exemples, peut-être vous sont-ils inconnus, mes frères; mais le ciel en est plein, et si nous ne les connaissons pas tous, au moins nous connaissons les plus illustres. Pierre, après avoir renié trois fois son maître, et Paul, le premier et le plus ardent de tous les persécuteurs de la foi, y commandent le corps apostolique. David, adultère et homicide, y tient un rang distingué parmi les prophètes. Augustin, après trente années de libertinage de mœurs et de créance, y est à la tête des docteurs. Moïse l'anachorète, auparavant un brigand souillé de meurtres et de rapines, efface la gloire de la plupart des solitaires. Un bouffon sacrilège y est admis dans la troupe triomphante des martyrs; des publicains y sont mêlés avec les apôtres, et des personnes d'une vie toujours irréprochable et exemplaire s'y voient précédées par des courtisanes. Mais ce n'est pas seulement dans leur pénitence qu'il faut chercher la cause d'une sainteté si extraordinaire; c'est, comme je l'ai dit, dans les sacrifices héroïques de leur pénitence, et ces sacrifices eux-mêmes n'ont pu être que l'effet de l'amour pénitent. Libéraux envers Dieu, car on l'est toujours quand on aime, ils l'ont éprouvé encore plus libéral à leur égard. Un grand effort leur a attiré de grandes grâces, et parce qu'ils ont commencé parfaitement, la route du salut a été pour eux la carrière de la perfection. Tandis que nous voyons les pénitents imparfaits, ceux que la crainte a entraînés comme par force au sacré tribunal, toujours rampants, parce que dès la première démarche ils ont rampé, se soutenir à peine dans la voie des commandements, chanceler à chaque pas, tomber peut-être, et ne se relever qu'avec bien des efforts, et par une vie tout au plus exempte des grands vices, arriver sans vertus au moment de la mort. Craindre alors, c'est n'être que trop fondé à craindre que l'on n'ait pas atteint le point juste du salut; implorer d'une voix tremblante et mal assurée les grandes miséricordes du Seigneur, c'est avouer enfin, moins par humilité que par la force de la vérité, que l'on n'aura que trop à s'en louer, si, après de longues expiations, on est admis à occuper une des dernières places parmi les derniers du royaume des cieux. Heureux encore, oui sans doute, et mille fois heureux ceux qui peuvent y parvenir! Mais outre qu'on ne se les assure qu'en s'efforçant de monter plus haut, qui empêche que nous n'aspirions à ces trônes sublimes où la miséricorde nous appelle, et dont nos crimes mêmes ne sauraient nous exclure, si nous

travaillons à les mériter par la ferveur de notre pénitence?

Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LE SCANDALE.

Peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est (I Cor., VIII, 11.)

Votre frère, dont vous connaissez la faiblesse, et pour qui Jésus-Christ est mort, périra par votre faute.

Ce fut à l'occasion d'un scandale que l'Apôtre adressait ces paroles aux fidèles de Corinthe; et quoique ce scandale parût devoir être imputé plutôt à la faiblesse et à l'ignorance de ceux qui le prenaient, qu'à la malice de ceux qui le donnaient, c'est cependant contre ceux-ci que saint Paul déploie toute la vigueur de son zèle apostolique. Ignorez-vous donc, leur dit-il, que malgré le droit dont vous vous autorisez pour agir ainsi, vous ne laissez pas de scandaliser vos frères? ils vous imitent et ils pèchent en vous imitant, parce que votre exemple qui ne les désabuse pas de leur erreur, les porte cependant à faire ce qu'ils croient illégitime : *Conscientia illorum cum sit infirma polluitur*. Or, ajoute-t-il, vous qui êtes cause qu'ils pèchent, croyez-vous que vous puissiez être innocents? Songez-vous que vous êtes les auteurs de leur perte? *peribit frater*; qu'en les perdant vous offensez Jésus-Christ même qui est mort pour eux? *propter quem Christus mortuus est*; et cela avec connaissance et de propos délibéré? *in tua scientia*. Paroles courtes, mais énergiques, qui expriment admirablement la nature et la grièveté du scandale. Permettez-moi de vous les adresser aujourd'hui, chrétiens, et d'en faire le fond de ce discours dans lequel j'entreprends de combattre un péché si détestable et si peu détesté. Qu'est-ce que scandaliser, selon saint Paul? c'est faire périr avec vue et avec connaissance notre frère pour qui Jésus-Christ est mort. Bornons-nous à ces paroles, puisque nous y trouvons les trois rapports; différents que peut avoir le scandale et qui nous en découvrent à fond la malice. Premier rapport à notre frère dont le scandale tue l'âme et met le salut éternel en danger, *peribit frater*; ce sera le sujet du premier point. Second rapport à Jésus-Christ dont le scandale rend les travaux et la mort inutiles, vous le verrez dans le second point. Troisième rapport au pécheur scandaleux, par la faute de qui tout ce mal arrive; c'est par où je continuerai ce discours, dont la première partie vous fera connaître la cruauté du scandale, la deuxième vous en découvrira l'impiété, et la troisième vous fera connaître jusqu'où peut s'étendre le péché du scandale dans ceux qui le commettent avec connaissance, et quel degré de connaissance suffit pour s'en rendre coupable. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La perte des âmes est le premier trait dont l'Apôtre se sert pour caractériser le

scandale, *perit frater*; et le scandaleux, considéré sous ce rapport, pèche contre la charité, la plus noble vertu du christianisme. Or, si une calomnie qui attaque la réputation du prochain, si une injustice qui le dépouille de ses biens, si une violence qui le blesse dans ce corps mortel qui doit être la proie de la corruption, deviennent autant d'attentats contre la charité, dignes des plus sévères châtimens; que sera-ce du scandale qui lui fait perdre la grâce, et la vie de l'âme, et qui tend à la ruine de son salut éternel? C'est, dans le langage du Saint-Esprit, un homicide spirituel. Péché horrible et monstrueux, non pas au jugement de l'imagination et des sens qu'il ne révolte point par les images sanglantes qui accompagnent l'idée du meurtre corporel, mais aux yeux de la raison et de la foi. Cherchons en effet dans l'Ecriture quel est le premier homicide qui ait paru dans l'univers : est-ce Caïn, qui, le premier de tous, a souillé la terre par l'effusion du sang humain? Non, c'est à Satan que les Livres saints donnent cet odieux titre par préférence, parce qu'il a introduit le péché dans le monde : *ille fuit homicida ab initio*. (Joan., VIII, 44.) Scandaleux, voilà votre chef et votre modèle; ce sont ses mains sacrilèges qui ont apporté sur la terre le germe de l'iniquité, et qui l'y ont planté. C'est sur vous qu'il se repose du soin de le multiplier et de le répandre, et, j'ose le dire, vos succès ont passé son attente, et votre zèle a égalé le sien. Zèle affreux et qui, dans certains pécheurs scandaleux, ne peut être inspiré que par les mêmes motifs qui engagent le démon à pervertir les hommes. Car enfin, est-ce haine de Dieu ou des hommes? est-ce amour du crime, est-ce antipathie pour la vertu? ou si ce n'est aucun de ces motifs, quel est donc ce motif qui fait agir et parler ces hommes dévoués à l'iniquité, qui ne cherchent à répandre partout que la corruption de leur cœur, et qu'à en infecter tout ce qui les approche; ces hommes dont l'esprit ne travaille qu'à imaginer de nouveaux moyens de séduction, dont la bouche ne s'ouvre que pour flétrir la religion, la pudeur et l'innocence, qui accréditent le vice par des éloges publics, et qui déconcertent la vertu par le ridicule dont ils la couvrent; qui pervertissent souvent sans autre intérêt que celui de pervertir, et n'ont point de plaisir plus piquant que celui de corrompre une âme innocente, ou d'enlever à Dieu un cœur qui lui était dévoué? Hommes et démons tout ensemble, égaux à Satan par la malignité de leur cœur, mais plus dangereux et plus cruels que lui, ce n'est point par des suggestions invisibles qu'ils tentent les hommes, mais par des moyens sensibles et palpables. Ce n'est pas contre une nature étrangère que leur fureur s'exerce, mais souvent contre ceux mêmes que les liens du sang et de l'amitié devraient leur rendre plus chers.

N'est-ce pas souvent le frère qui tente le frère, et n'est-ce pas presque toujours l'ami

qui pervertit son ami ? de mille pécheurs à peine s'en trouvera-t-il un seul, lequel, s'il veut remonter à la source de ses désordres, ne la trouve dans une amitié criminelle, et ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'un si grand mal, à force d'être commun, ne cause plus ni honte ni remords. Si l'on trahissait le secret de son ami, si l'on refusait de lui rendre un dépôt, si l'on abusait de sa confiance pour le traverser, ou pour le supplanter, on se regarderait comme un monstre dans la nature, et comme un homme indigne de vivre. Mais qu'est-ce donc que de faire servir l'ascendant qu'on a sur son esprit à lui persuader les maximes du libertinage, que de répandre dans son sein tous les feux de l'amour criminel par des confidences abominables, que d'abuser de sa complaisance pour l'entraîner dans mille désordres, que de faire valoir le nom et les droits de l'amitié pour en exiger des services honteux, c'est-à-dire, que de le pervertir, que de le perdre, que de le damner ? O amitié, don du ciel, nœud sacré et respectable, vanté par les païens mêmes, comme l'école de toutes les vertus ! est-il possible que dans le christianisme vous soyez devenue l'école de tous les vices, et que l'union des cœurs y soit une union de crimes, et une faction contre le ciel ?

Or, voilà l'odieux avantage que le scandaleux a sur le démon. Ceux qu'il perce du coup mortel sont, non-seulement hommes comme lui, mais ses proches, ses amis, et ses frères ; d'où il s'ensuit que si le démon est homicide, l'homme scandaleux est fratricide, et c'est par là que je réponds à ceux qui se croiraient peut-être moins coupables que lui, parce que, dans les scandales qu'ils donnent, ils n'ont pas comme lui la réprobation des hommes pour objet direct et principal. Votre motif est moins criminel, je l'avoue, mais ceux que le démon tente ne sont pas ses frères, et vous tentez les vôtres. Par là je prévient encore ce que l'on pourrait dire, et ce qu'on dit peut-être, pour diminuer l'horreur de certains scandales : ce sont des misérables sans conséquence qu'on pervertit, c'est une personne vile qu'on sacrifie à son incontinence. Mais quels qu'ils soient, et qui que vous soyez, ce sont vos frères et vos sœurs selon la chair ; vous êtes formés du même limon qu'eux, vous remontez tous jusqu'au même père, et quelque différence que la fortune mette entre vos conditions, elle n'ôte point l'égalité naturelle qui est entre vous. Mais c'est l'âme surtout qu'il faut considérer. Or, cette âme que vous asservissez à vos passions ne peut rien perdre de sa dignité dans la condition la plus basse ; céleste dans son origine, spirituelle dans son essence, immortelle dans sa durée, elle est toujours le souffle du Dieu vivant, et le chef-d'œuvre de ses mains ; elle a toujours Dieu pour père, Jésus-Christ pour frère, et le ciel pour héritage, titres magnifiques, droits sacrés et inaliénables qu'elle ne peut perdre que par le péché ; ils sont tout ensemble le

plus grand des biens, et le seul bien qui lui reste. Cruel que vous êtes, sa bassesse même et son indigence devraient vous la rendre respectable. Quoi donc, est-ce parce qu'elle est dénuée des biens de ce monde que vous vous croyez autorisé à lui ravir les trésors de la vertu et de l'innocence ? Triste rebut de la terre et du ciel, que lui reste-t-il après son crime, que les malédictions de la vie présente et de la vie future ? Ou si ces motifs ne sont pas capables de vous toucher, craignez au moins la vengeance de Dieu ; car c'est de ce pauvre, c'est de cette malheureuse qu'il veut surtout que vous respectiez la vertu, *qui scandalizaverit unum de pusillis istis* (Matth., XVIII, 6) ; ce sont eux qu'il vous ordonne particulièrement de regarder comme vos frères ; il ne reconnaît pas entre eux et vous cette injuste disproportion que votre orgueil y trouve, et si la justice humaine punit du même supplice le meurtre du riche et du pauvre, parce que la qualité de citoyens les rend tous égaux à ses yeux, pouvez-vous attendre un jugement moins impartial de celui qui juge les justices, et qui est le père commun de tous les hommes ?

Mais si c'est un grand mal de scandaliser le moindre des hommes, parce que dès qu'il est homme, il est votre frère, sans doute c'en est un bien plus grand encore de scandaliser ceux dont le salut nous a été spécialement confié, et que nous sommes chargés par état d'édifier et d'instruire. Le scandale, dans le premier cas, blesse la charité ; et dans le second, il viole la première et la plus essentielle justice. Or je n'exagère pas lorsque je dis que c'est un péché aussi commun qu'il est énorme, et il me suffit, pour le prouver, de m'arrêter ici au seul exemple des chefs de famille. Maîtres et maîtresses, vous êtes chargés personnellement du salut de vos domestiques, et si vous en négligez le soin, votre seule négligence est appelée, par saint Paul, une apostasie qui vous rend plus coupables devant Dieu que l'infidélité même. Mais quel sera donc votre crime, quel nom l'Apôtre lui donnera-t-il, si, par le désordre de votre vie, votre maison devient pour eux l'école de tous les vices ? si vos discours et vos exemples ne leur prêchent que l'impiété, le libertinage et la dissolution ? si l'autorité que vous avez sur eux et que la providence ne vous a confiée que pour l'exercer par des commandements justes et toujours subordonnés à la loi du souverain Maître ; si cette autorité, dis-je, qui ne devrait servir qu'à leur faire respecter la religion et la pudeur, devient entre vos mains une pierre de scandale, c'est-à-dire, une occasion de péché d'autant plus inévitable qu'elle est toujours présente, et d'autant plus difficile à vaincre, que la faveur et les récompenses suivent toujours une obéissance criminelle, tandis qu'une vertueuse résistance n'est payée que par les reproches et par les mauvais traitements ? si elle ne sert qu'à leur donner part à tous vos crimes, en les rendant les

confidants de vos passions et de vos intrigues, les ministres de vos plaisirs honteux, les agents secrets de vos injustices et de vos rapines, les exécuteurs de vos vengeances, et quelquefois les tristes victimes de votre incontinence? en un mot si, au lieu de procurer leur salut, vous êtes la première et la plus infailible cause de leur perte? Je le répète encore, apostats et pires qu'infidèles pour ne les avoir pas sanctifiés, quel nom, quel affreux nom méritez-vous pour les avoir pervertis?

Quel est encore le premier devoir des pères et des mères à l'égard de leurs enfants? C'est, avant tout, et par-dessus tout, de travailler à leur sanctification par une éducation vertueuse et chrétienne. C'est uniquement pour cette fin qu'ils les ont reçus de Dieu, de qui vient toute paternité, selon l'expression de l'Apôtre. Mais qu'arrive-t-il? A peine les a-t-on consacrés à Jésus-Christ par le baptême, qu'on les lui ravit de nouveau pour les rendre au monde auquel ils viennent de renoncer. On ne les entretient que du monde, que de l'art de plaire au monde, que des moyens de s'avancer dans le monde. On leur fait sucer la vanité avec le lait, on jette dans leur cœur des semences d'ambition, on allume les premiers feux de leurs cupidités naissantes. Ce n'est rien encore, au lieu d'établir en eux un fonds solide de religion, qui est la garde la plus sûre de la probité et des mœurs, un père libertin les accoutume à entendre ses raisonnements impies, se plaît à les voir sourire à ses plaisanteries sacrilèges. Au lieu de veiller à la conservation de leur pudeur, un père voluptueux laisse échapper mille traits qui dévoilent à ses enfants la corruption de son cœur, et comme s'il craignait que ses exemples présents ne fussent pas suffisants pour les pervertir, il y joint le récit scandaleux de ses débauches passées : au lieu de leur inspirer la douceur et la charité chrétienne, un père altier et vindicatif leur peint le pardon des injures comme une bassesse, et ne leur prêche que les hauteurs, les ressentiments et les vengeances ; au lieu de leur enseigner la justice et la modération, un père avide tourne tous leurs desirs et toute leur estime du côté des richesses, et veut qu'ils fassent leur première ou plutôt leur unique étude de l'art de s'enrichir sûrement et rapidement, c'est-à-dire injustement. De là, ces péchés qui passent des pères aux enfants et qui se perpétuent dans les familles, dont quelques-unes ne sont pas mieux connues par leur nom que par les vices qui y sont héréditaires : races impies et libertines, races hautaines et insolentes ; races avares et injustes ; races cruelles et vindicatives ; races impies et voluptueuses ! N'a-t-on pas vu plus d'une fois une mère livrée au monde s'appliquer à former de ses propres mœurs les mœurs d'une fille qu'elle idolâtre, l'exposer sans retenue à tout ce que le monde a de plus séduisant, après l'avoir rendue savante elle-même dans

l'art de séduire, et ses exemples achevant bientôt ce que ses leçons avaient ébauché, donner ensemble le spectacle d'une mère esclave de la volupté sur le retour de l'âge, et d'une fille sans pudeur dès sa première jeunesse, souvent confidentes et quelquefois rivales l'une de l'autre, et partageant entre elles l'ouvrage de la séduction publique.

Au défaut de ces voies directes de perversion, votre exemple seul, pères et mères, ne suffit-il pas pour entraîner vos enfants dans tous les désordres auxquels vous vous livrez? Ne suffit-il point, par exemple, qu'ils vous voient toujours occupés de la vanité ou de l'intérêt, sans aucun soin de votre salut, et sans aucun retour vers Dieu, pour donner à la piété le dernier rang dans l'ordre de leurs devoirs, ou pour l'effacer entièrement? ne suffit-il pas qu'ils soient témoins de votre jeu, de vos intempérances, de vos emportements, pour devenir joueurs, intempérants, colères et peut-être blasphémateurs comme vous? Quelle efficace de séduction n'a pas un tel exemple, que la nature leur rend tout à la fois cher et vénérable! quelle force n'a-t-il point par lui-même, sans qu'il soit besoin de l'appuyer par des maximes vicieuses! je dis plus, quelque vertueuses que soient les maximes que vous leur opposez; car on a encore le front de les prêcher, et tout couvert de vices qu'on ne dissimule pas, on prononce des oracles sur la religion et sur la vertu, dont on viole ouvertement les plus sacrés devoirs. Mais ne vous imaginez pas qu'on prenne le change, on en croit bien plus les exemples que les préceptes, et les actions prévalent infailliblement sur les instructions. Vos enfants se perdent donc, et se perdent par vos scandales : ils n'ont pas encore leur patrimoine, dit Salvien, qu'ils ont déjà la malice de leurs pères; et trop fidèles à imiter ce qu'ils voient, ils s'approprient leurs crimes avant de jouir de leurs héritages. Or, si le paganisme a jugé que c'était un crime de laisser paraître ses vices aux yeux d'un enfant, sans égard pour sa faiblesse et sans respect pour sa vertu naissante, quel jugement doit en porter la plus sainte de toutes les religions? et si cette religion frappe de tous ses anathèmes celui qui scandalise le dernier des hommes dans l'ordre de la charité, quels châtimens ne réserve-t-elle pas à celui qui aura poussé dans l'abîme ceux que Dieu lui avait confiés pour en être l'ange tutélaire, et en quelque sorte le sanctificateur et le sauveur?

Permettez-moi, chrétiens, de vous apprendre ici dans quel embarras vos scandales jettent les ministres de la pénitence, lorsque vos enfants viennent déposer dans notre sein leurs premiers égarements : quel est alors notre soin principal? c'est de remonter au principe du mal, pour l'extirper, s'il est possible, jusque dans sa racine, parce que l'expérience nous a appris que c'est le seul moyen d'opérer une guérison solide et durable; mais le moyen d'y re-

médier, lorsque la cause en est dans le scandale paternel où la fuite est impossible et où la résistance est une espèce de révolte? Ah! chrétiens, à quoi nous réduisez-vous, et qu'il est pénible pour nous de leur dire d'être en garde contre vos exemples, parce qu'ils ne peuvent vous imiter sans crimes; qu'il y a des circonstances où la désobéissance n'est pas seulement permise, mais commandée; que, bien loin d'être obligés d'écouter toutes vos paroles comme des oracles, ils sont obligés de fermer l'oreille à des discours pleins de licence qui altèrent la pureté de leur âme, à des maximes profanes qui leur font perdre l'estime et le goût de la piété; qu'il faut même alors qu'ils témoignent, par une tristesse respectueuse, le déplaisir qu'ils ont de les entendre! Nous convient-il de tenir un autre langage? leur dirons-nous: imitez vos parents jusque dans leurs excès, ils sont vos premiers modèles; obéissez à leurs ordres, lors même qu'ils sont contraires à ceux du Tout-Puissant; adoptez toutes leurs maximes, quoique l'Evangile les réprouve? Non, chrétiens, n'attendez pas de nous une pareille prévarication. Dans tout le reste, ministres de la paix et prédicateurs zélés de la subordination, nous leur faisons un devoir d'aller au-devant de tout ce qui peut vous plaire, d'étudier tous vos goûts et de s'y conformer; mais, dès qu'il s'agit de vos scandales, nous nous montrons alors les ministres du Dieu qui a dit qu'il n'apportait point la paix, mais le glaive: *Non veni pacem mittere, sed gladium.* (Matth., X, 34.) Comme lui, nous divisons de sentiments le fils d'avec le père, lorsque les sentiments du père sont profanes et pernicioeux: *Veni separare hominem adversus patrem suum.* (Ibid., 35.) Nous armions la résistance de la fille contre les ordres de la mère, lorsqu'ils ont pour objet la vanité et les plaisirs, et que la corruption du cœur en est l'effet ordinaire: *Et filiam adversus matrem suam.* (Ibid.) Nous leur faisons entendre, il est vrai, avec tous les correctifs qui peuvent mettre à couvert vos droits paternels, le respect et l'amour filial; mais nous leur faisons entendre pourtant, qu'ils doivent vous regarder comme les premiers et les plus dangereux ennemis de leur salut éternel: *Et inimici hominis domestici ejus.* (Ibid., 36.) Juste Ciel! quelle vérité! et à quoi nous réduisez-vous encore une lois? quelle idée doivent-ils donc avoir de vous? Rougissez-en, chrétiens, c'est le moyen d'empêcher que nous n'en rougissions pour vous. Mais jusqu'où peut s'étendre le péché du scandale dans ceux qui en sont l'objet; considérons-le à présent par rapport à Jésus-Christ: *Perit frater, propter quem Christus mortuus est.* C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Si Jésus-Christ n'était pas mort pour le prochain, ce serait toujours un grand péché de le scandaliser, surtout si on avait avec lui les liaisons que je viens d'expli-

quer. Mais depuis que Dieu l'a tant aimé qu'il lui a donné son propre Fils, depuis que le Fils l'a tant aimé, qu'il s'est livré pour lui à une mort cruelle, le scandale doit être considéré comme un péché d'un ordre supérieur; ce n'est plus un simple péché, c'est un sacrilège.

De là vient que saint Paul présente toujours le scandale sous cette idée d'anéantissement des travaux de Jésus-Christ. Vous l'avez déjà vu dans les paroles qui servent de fondement à ce discours; mais il ne croit pas le pouvoir répéter trop souvent, ni en termes trop formels. *Lorsque vous blesserez la conscience de vos frères*, dit-il ailleurs, *vous péchez directement contre Jésus-Christ même: « percutientes conscientiam fratrum in Christum peccatis. »* (I Cor., VIII, 12.) C'est aussi par cet endroit que les Pères veulent qu'on juge de l'énormité du scandale: *Quem contemnis, pretium ejus attende, et cum eo totum mundum appende.* Pesez bien la valeur de celui que vous méprisez, et osez lui comparer le monde entier. Serait-il si précieux, s'il n'était pas le prix du sang d'un Dieu, et cette circonstance peut-elle augmenter si prodigieusement sa valeur, sans augmenter avec la même proportion le crime de celui qui se rend coupable de sa perte?

Aussi, les traits les plus odieux sous lesquels on répandait le scandale dans les anciens temps, ne suffisent plus aujourd'hui pour le caractériser. Que pouvait-on dire alors de plus fort aux pécheurs scandaleux, pour leur en inspirer de l'horreur? Vous exposez à se perdre une âme créée à l'image de Dieu: il avait sur elle des desseins de miséricorde, il avait attaché sa gloire à son bonheur éternel, et vous allez la rendre beaucoup plus malheureuse que si elle n'avait jamais été. Mais qu'est-ce que le scandale depuis Jésus-Christ? l'anéantissement des travaux de l'Homme-Dieu: *In vanum laboravi*, s'écrie-t-il lui-même, par un de ses prophètes. (Isa. XLIX, 4.) Fallait-il donc que je fisse tant de choses pour le salut de cette âme? Le démon me l'avait enlevée, je descends du ciel, je la rachète de tout mon sang, et lorsque je m'en crois la possession assurée, on vient de nouveau me l'arracher avec violence: sueurs, travaux, prédications, opprobres, souffrances, ignominie de la croix, tout est perdu: *In vanum laboravi.*

Or, à la vue d'une pareille profanation, qui ne s'écriera avec saint Bernard: ô l'horrible sacrilège, auquel on peut à peine comparer celui dont les Juifs se rendirent coupables, lorsqu'ils portèrent leurs mains sanguinaires sur la personne sacrée du Sauveur! Veut-il dire par là que le déicide considéré en lui-même et dans toute sa malignité est un péché moindre que le scandale? Non, chrétiens, mais cela n'est pas nécessaire pour justifier la comparaison qu'il fait ici: il y a du plus et du moins dans ces deux crimes, et ce qui manque d'un côté pour en rendre le parallèle exact, se trouve que trop abondamment de l'autre.

Le scandaleux n'attente pas directement sur la personne de Jésus-Christ, mais il le persécute dans ses membres; il ne décharge pas sa furie sur son corps adorable, mais il blesse l'amour infini qu'il a pour les hommes; il ne fait pas couler son sang, mais par une violence contraire, il l'empêche de couler sur ceux pour qui il a été répandu; il ne le couvre point de plaies, mais il le prive des fruits de sa victoire et le dépouille des plus beaux ornements de son triomphe. Et à laquelle de ces deux persécutions croyez-vous qu'il soit plus sensible? Il se tait devant ceux qui l'outragent, il ne détourne point son front de ceux qui le couvrent d'épines; cet innocent Agneau est conduit à la mort sans laisser échapper un soupir, il se charge avec joie, dit saint Paul, du bois fatal sur lequel il doit être immolé : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*. Mais, lorsque devenu glorieux et impassible, il voit du haut des cieux Saul animé d'un zèle farouche, travailler à lui ravir ses premières conquêtes, et à faire de ses fidèles disciples autant d'apostats, alors il ne peut plus retenir ses plaintes, et sa douleur éclate : *Saul, Saul, s'écrie-t-il, pourquoi me persécutez vous? « Saule, Saule, cur me persequeris? »* (Act., IX, 4.) Il fait plus, il se découvre à lui environné de gloire et de majesté, il lui apprend qu'il est celui qu'il persécute : *Ego sum Jesus quem tu persequeris*. (Ibid. 5.) Quel aurait été le crime de Saul, si, après l'avoir vu dans cet état glorieux qui ne lui laissait plus ignorer quel était celui qu'il persécutait dans ses membres, il avait continué sa route dans le dessein d'exécuter les projets de perversion qui l'amenèrent à Damas? Tel est, mes frères, oui, tel est à la lettre le crime du scandaleux, et c'est sans doute par cet endroit qu'il a paru à saint Bernard plus coupable que le Juif déicide. Il connaît le Dieu qu'il persécute, lequel était inconnu aux Juifs qui le crucifiaient. *S'ils l'avaient connu*, dit l'Apôtre, *ils n'auraient jamais crucifié le Dieu de majesté*. (I Cor., II, 8.) C'est le témoignage que Jésus-Christ lui-même leur rendit, lorsque, prêt à mourir sur la croix à laquelle ils l'avaient attaché, il demanda grâce pour eux à son Père. Leur ignorance fut le seul motif qu'il employa pour le fléchir. *Mon Père*, lui dit-il, *pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*. (Luc., XXIII, 34.) Mais cette excuse n'a pas lieu pour le chrétien scandaleux; il ne connaît que trop ce Jésus qu'il persécute, il l'adore comme son Dieu, il lui rend témoignage comme à son libérateur, il l'appelle son Sauveur et son Père, et en même temps il se déclare son ennemi; il prend les armes pour l'attaquer jusque sur le trône de sa gloire, il lui enlève ses sujets, il enrichit l'enfer de ses dépouilles : affreuse contradiction, qui réunit dans le même homme l'adorateur et l'ennemi de Jésus-Christ, le fidèle et le persécuteur de la foi, le chrétien et l'Antechrist.

Je dis l'adorateur et l'ennemi de Jésus-Christ, c'est le nom que l'Evangile donne à

celui qui sème l'ivraie dans le champ du père de famille : *Inimicus homo superseminavit zizania* (Matth., XIII, 25); et cette ivraie que Dieu laisse croître jusqu'au temps de la moisson, ce sont les scandales : *Colligent de regno ejus omnia scandala*. (Ibid., 41.) Or, n'est-ce pas insulter à Jésus-Christ que d'être tout à la fois son adorateur et son ennemi, et quiconque réunit ces deux titres, ne se rend-il pas coupable envers lui, non-seulement de révolte, mais de trahison? Un prince ne considère et ne punit pas comme ses plus cruels ennemis les étrangers qui ont combattu contre lui, l'inimitié et la haine semblaient leur être permises; mais il exerce plutôt sa vengeance sur ses sujets perfides, qui, faisant profession de lui être soumis, travaillent néanmoins à soulever ses peuples, à affaiblir sa puissance, à démembrement ses états. Voilà ceux à qui le nom et le supplice des traîtres sont réservés. Or, tels sont les chrétiens scandaleux; et plutôt à Dieu, mes frères, car j'ose ici faire un souhait qu'un prophète met dans la bouche de Jésus-Christ même, plutôt à Dieu qu'ils levassent tout à fait le masque et qu'ils reniassent publiquement le Dieu à qui ils font la guerre, le scandale en serait moins dangereux, et la douleur que Jésus-Christ en ressent serait moins amère. Qu'un infidèle, en effet, tourne en ridicule les mystères de notre foi; que celui-ci qui professe une religion qui accorde tout aux sens, ne respire que la volupté et tâche de l'inspirer à tous ceux qui l'approchent; qu'une femme païenne épuise toutes les ressources de la nature et de l'art pour étendre les conquêtes de sa beauté, je n'en suis point surpris. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et n'ont rien à ménager avec Jésus-Christ qu'ils ne connaissent pas. Mais l'adorer et en parler de manière à faire croire aux simples que sa religion n'est qu'une fable; mais l'adorer, et sachant d'ailleurs combien une âme lui est précieuse, quelle douleur il a de la perdre, quelle joie il a de la recouvrer; se faire pourtant un jeu cruel de la pervertir, et lorsqu'elle résiste, en faire, pour ainsi dire, le siège en forme, en étudier tous les endroits faibles, et s'en prévaloir, abuser de sa simplicité, tromper sa crédulité, éblouir sa vanité, n'épargner ni ruses, ni détours, ni présents, ni promesses pour l'engager à se rendre, saper dans son cœur tous les principes de religion qui font obstacle, dans l'espérance trop bien fondée que leur ruine entraînera celle de la pudeur, et triompher enfin de l'avoir fait passer du domaine de Jésus-Christ sous le joug d'une passion honteuse; adorer Jésus-Christ et se faire une gloire sacrilège de lui enlever des adorateurs, n'oublier rien de tout ce que peut mettre en œuvre le démon de la galanterie, qui n'est autre, quoi qu'on en dise, que le démon de l'impureté, pour souiller par mille désirs criminels des cœurs que Jésus-Christ a purifiés par le baptême de son sang; mais les lui disputer jusqu'aux pieds de ses autels, y étaler tous les attraits de la volupté,

y solliciter par ses regards un encens profane, introduire ainsi l'abomination de la désolation dans le lieu saint, et comme ce tyran impie qui plaça l'idole de Vénus dans la crèche du Sauveur, opposer une idole de chair au Dieu de la pureté pour partager au moins avec lui le culte public : voilà ce qui est intolérable, et ce qui, envisagé d'un certain côté, rend le scandale du chrétien plus criminel que l'apostasie même.

J'ai ajouté le fidèle et le persécuteur du christianisme, car la persécution n'est pas éteinte, et celle des scandales est bien plus funeste que le fer et le feu que les tyrans employaient. Ceux-ci, bien loin d'affaiblir le royaume de Jésus-Christ ne faisaient que l'étendre davantage. Le sang des chrétiens qu'ils répandaient était la semence d'une infinité d'autres, et l'Eglise triomphante, accrue d'un nouveau citoyen, le rendait au centuple à l'église militante; mais la persécution des scandales est à pure perte pour Jésus-Christ, et l'enfer seul en profite. Elle ne s'exerce plus par la violence, je le sais; mais les tyrans en étaient-ils moins tyrans lorsqu'ils substituaient la honte à la douleur, et qu'ils attaquaient la constance des chrétiens par la crainte et l'infamie? Et n'est-ce pas ce que fait tous les jours la persécution du scandale? A peine est-il permis de paraître disciple et imitateur de Jésus-Christ; il n'y a plus que quelques âmes dont la piété généreuse et intrépide ose soutenir le nom et le caractère de chrétien. et que n'ont-elles pas à souffrir de la part du monde? Une critique amère et impitoyable les poursuit partout; leur dévotion est traitée de chimère; leur humilité, de bassesse; leur patience, de lâcheté; leur zèle, d'inquiétude ou de fureur. On recherche toutes leurs actions avec une maligne curiosité; on les juge sans pitié, on les condamne sans ménagement; leurs moindres fautes sont des crimes irrémissibles, et leurs plus grandes vertus ne sont que feinte et qu'hypocrisie; et combien d'âmes faibles que le goût et l'inclination portaient à la vertu, y renoncent à la vue de cette persécution, rougissent publiquement de l'Évangile qu'elles adorent au fond de leurs cœurs, et abandonnent la piété, ô honte de nos jours! parce qu'elles ne se sentent pas assez de courage pour en soutenir le ridicule! Ce n'est plus par la violence que la persécution se déclare; mais les tyrans en étaient-ils moins persécuteurs, lorsqu'ils tâchaient de séduire par l'attrait des plaisirs ceux qu'ils désespéraient de vaincre par la rigueur des supplices? et cette persécution fut-elle jamais plus déclarée et plus universelle qu'elle ne l'est aujourd'hui? On se fait un mérite et une étude de nous attaquer par tous les sens. La pompe des spectacles, le luxe et l'immodestie des parures, la licence des conversations, tout conspire à nous amollir et à nous corrompre. Les repas sont devenus des appâts d'intempérance et de débauche, et les assemblées de plaisir des écoles de lubricité. La séduction se perfec-

tionne avec les arts, qui semblent n'avoir plus d'autre objet que d'embellir et de multiplier à l'infini les images de la volupté. On la trouve partout, sous les formes les plus séduisantes, funeste ornement des palais des grands et des appartements des riches, où la pudeur ne peut plus paraître sans être obligée de baisser les yeux, ou sans courir les risques de faire un triste naufrage. Elle vole de bouche en bouche, et anime ses sentiments les plus tendres et les plus pénétrants par les grâces qu'elle emprunte de la musique et de la poésie; elle triomphe dans tous les cercles par des manières libres et engageantes, par des agréments étudiés, par des familiarités indécentes : la honte qui pourrait seule arrêter un cœur attaqué par tant d'endroits, se trouve affaiblie, ou pour mieux dire anéantie par le nombre et l'éclat des mauvais exemples; et, ce qui était réservé à notre siècle, les vices même les plus criants, l'adultère, le comble de la perfidie et l'opprobre des mœurs; l'adultère autrefois puni de mort chez les juifs et chez les païens mêmes, tranquille au milieu du christianisme, paraît sans crainte au plus grand jour, et bien loin de souffrir la flétrissure, disons le supplice qu'il mérite, il est loué dans un sexe et excusé dans l'autre.

Enfin, le chrétien scandaleux est l'Antechrist, car *il y a déjà plusieurs antechrists*, disait l'apôtre saint Jean (1 *Joan.*, II, 18); et ce qu'il a pu dire dans les beaux jours de l'Eglise naissante, ne convient-il pas encore mieux à ces jours malheureux de crimes et de scandales? Les scandales furent-ils jamais plus communs, et le nombre des scandaleux plus grand? Combien de discours impies contre la religion de Jésus-Christ dans un certain monde! à qui n'en échappe-t-il pas? Combien de maximes qui combattent ouvertement les maximes de Jésus-Christ! et qui n'en débite pas? Combien d'exemples directement opposés aux exemples de Jésus-Christ! et qui n'en donne pas? Ce Dieu de sainteté a-t-il établi une seule vertu sur la terre que le monde ne travaille à exterminer; ce monde prédicateur de tous les vices, et le persécuteur de toutes les vertus; ce monde qui hait Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a en horreur; ce monde, l'antechrist universel de tous les temps et de tous les pays, qui, pour contrecarrer l'Évangile de Jésus-Christ, s'est fait un évangile à part, dans lequel il excuse la volupté comme une faiblesse naturelle, il conseille l'intérêt comme une prévoyance raisonnable, il inspire l'ambition qu'il travestit en héroïsme, il fait du point d'honneur une divinité, dont il veut qu'on soit la victime et le martyr? Mais ce monde, ne vous y trompez pas, mes frères, ce n'est pas un être vague et chimérique; et ce qui produit tous les désordres que nous voyons régner dans le monde, les discours, les modes, les coutumes du monde, les maximes du monde, les exemples du monde, ce ne sont point des sons ou des syllables, ce sont réellement tous les mondains, et chacun d'eux personnellement. C'est vous

peut-être ou plusieurs d'entre vous; c'est vous dont les sentiments profanes forment les maximes du monde et les accréditent; c'est vous qui, par une irrégularité éclatante, soutenez dans le monde l'autorité des mauvais exemples; c'est vous dont les plaisanteries et la satire étonnent et déconcertent la vertu timide par le fantôme du respect humain; c'est vous dont la vanité et le luxe établissent dans le monde l'empire de la mode sur les ruines de la modestie et de la pudeur; c'est vous dont les désordres nombreux y grossissent tous les jours le torrent de la coutume: car n'est-ce point par vos secours réunis que ces tyrans de la vertu s'y élèvent ou s'y affermissent? N'est-ce pas vous qui leur prêtez les armes qui les rendent si terribles? et si le monde est une ligue universelle contre le Seigneur et contre son Christ, n'êtes-vous pas les séditeux qui la composez? si c'est une armée toujours en guerre contre le Sauveur, n'en êtes-vous pas les chefs et les soldats? aussi êtes-vous en se déclarant l'ennemi de chacun de vous, qu'il se déclare l'ennemi du monde; c'est en vous jugeant, mondains scandaleux, qu'il jugera le monde; c'est en vous condamnant qu'il condamnera le monde; c'est en vous réprouvant personnellement qu'il réprouvera le monde; et voilà pourquoi, après avoir dit : *Malheur au monde à cause de ses scandales* : « *Væ mundo a scandalis* (Math., XVIII, 7); » il ajoute : *Malheur à l'homme dont le scandale particulier contribue au scandale général du monde* : « *Væ homini illi per quem scandalum venit.* » (Ibid.)

Levez-vous donc, Seigneur, et prenez votre cause en main : tonnez, éclatez, foudroyez cette armée de rebelles; ou si le temps de la vengeance n'est pas venu, paraissez au moins, pour arracher de leurs mains cruelles le petit nombre d'élus qui vous restent. Ils vous les raviront, s'il est possible, et anéantiront tous les fruits de votre sang. Et vous ministres de l'enfer, jusqu'à quand abuserez-vous de sa douceur et de sa patience? c'est un agneau que vous outragez; mais qu'un jour la colère de cet agneau sera terrible! Vous direz alors : montagnes, rochers, tombez sur nous, et nous dérobez à la colère de l'agneau; mais rien ne pourra vous soustraire aux coups de sa justice. Dans ce jour terrible où elle condamnera à des feux éternels les tristes victimes de vos scandales, épargnerait-elle les coupables auteurs de leur perte? Mais que dis-je? sa justice, sa bonté même et sa clémence solliciteront contre vous; les titres de Sauveur et de Rédempteur, ces noms d'amour et de miséricorde, deviendront des noms de terreur et de vengeance pour ceux qui les auront rendus inutiles à tant d'hommes; la croix, ce signe de grâce et de salut, sera pour eux un signe de réprobation; son sang versé pour tous les péchés du monde, demandera justice contre le scandaleux; il tombera sur lui comme autrefois sur les Juifs, moins coupables de l'avoir répandu,

qu'il ne l'est d'en avoir arrêté les effets salutaires, et lui imprimera un caractère particulier de malédiction plus odieux et plus ineffaçable que celui dont ce malheureux peuple porte encore aujourd'hui la funeste empreinte.

Mais que faut-il pour se l'attirer? scandaliser avec connaissance de cause, selon cette parole de l'Apôtre : *In tua scientia* (1 Cor., VIII, 11), que je vais expliquer dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Oui, chrétiens, il suffit, selon l'Apôtre, que l'on scandalise avec connaissance de cause, pour être coupable du sang de Jésus-Christ et de la damnation éternelle de ses frères : *Perit in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* (Ibid.) Il suffit, dis-je, lors même que le scandale demeure sans effet, il suffit pour vous rendre responsables de tous les péchés qui sont la suite du scandale, quoique vous n'avez peut-être pas eu intention de les faire commettre. Il suffit, quoique l'action que vous faites et qui scandalise soit une action légitime par elle-même. Enfin, il n'est pas toujours nécessaire que l'on sache et que l'on pense actuellement que l'on scandalise, il suffit qu'on ait pu le savoir et y faire attention. Reprenons, et ne perdez rien, je vous prie, d'une instruction si utile.

Je dis en premier lieu, qu'il suffit que l'on scandalise avec connaissance de cause, pour être coupable du sang de Jésus-Christ, et de la damnation éternelle de ses frères. Vous ne vouliez ni l'un ni l'autre, je le crois, vous n'y pensiez même pas; cependant vous avez scandalisé, sachant que vous scandalisiez, c'est-à-dire vous avez sollicité au péché, sachant bien que vos sollicitations pourraient le faire commettre; vous avez donné de mauvais conseils, n'ignorant pas que c'étaient de mauvais conseils, et dans l'intention qu'ils fussent suivis; vous avez flatté la passion d'un grand, d'un protecteur, d'un ami, ne doutant point que par là vous ne l'enhardissiez au crime; vous avez fait un mauvais rapport vrai ou faux, qu'importe, n'ignorant pas qu'il allumerait la haine dans le cœur de celui à qui vous le faisiez; vous avez tenu des discours licencieux, trop bien instruit que leur effet naturel est de salir l'imagination de ceux qui les entendent; en un mot, vous avez parlé ou agi de manière à engager votre frère dans le crime, c'en est assez; quelque volonté apparente que vous ayez eue de ne pas déshonorer Jésus-Christ et de ne pas faire périr votre frère, vous êtes l'homicide de votre frère et de la profanateur du sang de Jésus-Christ, parce que tout cela est inséparable du scandale, et que le scandale et tout ce qui y est joint vous est imputé, dès que vous savez que vous scandalisez : *Perit frater in tua scientia, propter quem Christus mortuus est.*

Je dis, en second lieu, que lorsque le

scandale est demeuré sans effet, le scandaleux n'en est pas moins coupable; et cela est évident, comme il est évident que, pour être réputé homicide, il suffit d'avoir attenté à la vie d'un homme, quoiqu'on ait manqué son coup. Heureux celui qui a pu se préserver de la malignité du scandale, soit par la faiblesse des moyens qu'on a mis en œuvre pour le séduire, soit que sa vertu fût supérieure à la séduction! Mais le scandaleux sera-t-il innocent parce que ses armes se sont trouvées trop faibles, ou parce que celui qu'il attaquait était trop fort? Non, qu'on pêche ou qu'on ne pêche pas, tout est égal pour lui; l'événement ne saurait le justifier, parce qu'il a été volontairement scandaleux, et que c'est par sa volonté et non par l'événement que Dieu juge son iniquité: ainsi il y a encore des scandales qui ne portent point coup; il y a encore des cœurs droits et intègres qui sont à l'épreuve d'un conseil pernicieux; il y a des âmes hautes et magnanimes qu'un injuste pouvoir ne saurait asservir à l'iniquité; il y a des vertus assez constantes pour tenir contre les sollicitations ou même contre les charmes, et ce qui est plus encore, contre les présents d'un libertin: on se sauve tous les jours des pièges d'une femme habile dans l'art de séduire, soit vertu, soit indifférence, soit dégoût et aversion inspirée par les moyens mêmes qu'elle emploie pour plaire; mais était-ce son intention? ne ressent-elle pas au contraire le plus violent dépit lorsque quelqu'un échappe à ses fers? elle est donc comptable du salut, non-seulement de ceux qu'elle a pervertis, mais de tous ceux encore qu'elle a voulu pervertir; et jusqu'où peut-on quelquefois porter ce nombre? Qu'elle ne se rassure donc pas, dit saint Augustin, sur ce qu'ils vivent encore de la vie de la grâce, puisque ni elle, ni les autres scandaleux, en pareil cas, n'en sont pas moins homicides: *Et ille vivit, et iste homicida est.*

Je dis plus, c'est que le scandaleux se charge devant Dieu et devant les hommes, non-seulement du péché particulier qu'il commet en scandalisant, mais généralement de tous ceux qui se commettent et qui se commettront en conséquence de son scandale. Or, mes frères, qui pourrait en faire le dénombrement? Il n'y a que Dieu qui puisse les compter, et ce qui doit faire trembler le scandaleux, c'est qu'il les compte en effet, et qu'aucun ne sera omis dans le livre redoutable qu'il lui présentera au jour de ses vengeances. David qui n'avait scandalisé son peuple qu'une seule fois, avoue que le nombre de ses iniquités surpasse celui des cheveux de sa tête; c'est comme un poids énorme dont il est accablé: parlait-il des siennes ou de celles de son peuple? c'était sans doute de celles de son peuple, mais qui étaient devenues les siennes, parce que l'éclat de son péché les avait occasionnés? Est-il donc vrai que l'iniquité de toute une nation puisse devenir l'iniquité d'un seul homme? Oui, chrétiens, parce que l'ini-

quité d'un seul homme est devenue l'iniquité de toute une nation. Et sans parler ici des hérésiarques, d'un Luther, par exemple, et de ses pareils chargés personnellement de la perte de tant de millions d'âmes que leur schisme a déjà perverties et qu'il pervertira encore dans la suite des siècles; sans parler de ces auteurs contagieux dont la plume armée contre la pudeur et contre la religion, semble n'avoir été mise en œuvre que pour les effacer, s'il est possible, de tous les cœurs; sans parler, dis-je, de ces monstres dont le scandale répandu partout et toujours subsistant, réunit sur la tête d'un seul homme les crimes de plusieurs nations et de plusieurs siècles, scandale au reste auquel participent ceux qui impriment leurs ouvrages ou qui les débitent, et ceux qui en favorisent l'impression et le débit, et ceux qui les prêtent et ceux même qui, par des éloges indiscrets, font naître l'envie de les lire: n'en est-il point d'autres dont le scandale produit une multitude incroyable de péchés desquels Dieu demandera compte un jour à celui qui en est le premier auteur? Oui, sans doute, et tel serait le scandale des pasteurs et des prêtres, s'il en était qui dés-honorassent leur caractère par une vie publiquement licencieuse, scandale dont la malignité infecte tout le troupeau de Jésus-Christ, et qui n'a que trop souvent exposé au mépris des libertins et des profanes non-seulement le ministre indigne, mais le ministère même et le sanctuaire, et jusqu'au Dieu qu'on y adore. Tels sont en général tous les scandales des grands exposés par leur élévation à la vue de tout un peuple, qui, par un entêtement également ridicule et incorrigible pour la grandeur et pour les grands, admire leurs travers mêmes, se fait une gloire déplorable de copier jusqu'à leurs vices. Mais tels et plus coupables encore, sont les flatteurs des grands, qui les corrompent par leurs maximes détestables, qui enhardissent au crime leur conscience encore timide, qui les y endureissent par les éloges qu'ils donnent à leurs plus honteux excès, serpents contagieux qui empoisonnent les sources du bonheur et de la probité publique. Tels sont encore ceux qui, par les places qu'ils occupent, ou par de certains talents qu'on ne saurait bien définir, sont plus propres qu'autres à accréditer les vices auxquels ils sont sujets: je veux dire ces hommes et ces femmes à la mode qui donnent le ton partout, que le monde semble reconnaître pour ses arbitres, et dont le goût particulier devient la règle universelle des usages, des modes et des plaisirs. Or, dites-moi, je vous prie, un homme qui a pris cet ascendant, imagine-t-il quelque nouveau raffinement sur les plaisirs, qu'il ne se voie suivre par mille petits débauchés obscurs, qui n'ont pas d'autre voie pour se tirer de la foule, que de copier autant qu'ils peuvent ceux qui se font remarquer dans le monde? Une femme de ce caractère, invente-t-elle un usage, une mode

qui, quoiqu'indécemment et manifestement contraire aux bonnes mœurs, n'inonde en peu de temps les villes et les provinces? Que de péchés dans un seul péché, dont ils porteront le poids tout entier! et cela n'est-il pas juste? Car enfin tous ces péchés ne sont-ils pas renfermés dans le premier péché du scandaleux, comme les effets dans leur cause? auraient-ils été commis si l'éclat de son péché ne les avait occasionnés? et peut-il en avoir été la cause ou l'occasion sans en répondre solidairement devant Dieu? *Pro tantis reus quantos traxerit in ruinam.*

Mais ce que je vous prie de bien écouter, c'est ce que j'ai dit en quatrième lieu, que, pour être coupable du scandale et de toutes ses suites, il n'est pas nécessaire que l'action qui scandalise soit criminelle de sa nature, puisqu'elle peut être scandaleuse, quoique d'ailleurs légitime; ce qui ne signifie pas au reste, dit saint Augustin, qu'il faille interrompre nos bonnes œuvres toutes les fois qu'on s'avise de s'en scandaliser; mais distinguons bien avec saint Thomas, le scandale qui se prend par malice, et celui qui se prend par faiblesse. On doit mépriser le premier, comme Jésus-Christ méprisa celui que les pharisiens prenaient de sa doctrine et de ses miracles; le second doit être extrêmement ménagé, et quelquefois au point, disent les docteurs, de suspendre une bonne œuvre qui n'est que de conseil, jusqu'à ce que le prochain soit désabusé. Or, ce qui est vrai des œuvres saintes, l'est bien plus de ce grand nombre d'actions indifférentes, peut-être dangereuses, mais qui cessent d'être excusables lorsque le scandale s'y trouve joint; et à qui ceci s'adresse-t-il surtout? à nous d'abord, ministres des autels, dont le monde exige un air, un langage, et des sentiments qui répondent à la sainteté de notre état, et dans qui des manières libres et peu mesurées, des maximes et des discours profanes, mille autres choses qui dans un homme du monde tirent peu à conséquence, sont des scandales, et souvent de grands scandales; à vous, âmes vertueuses, qui, par une pratique constante de la piété, avez pris une espèce d'engagement avec le monde de l'édifier toujours, et dont par conséquent les moindres écarts causent quelquefois un scandale plus pernicieux que les excès d'un libertinage déclaré; à vous, femmes chastes, qui, par la raison même que votre honneur est au-dessus de tout soupçon et votre vertu hors d'atteinte, vous donnez trop aisément certaines libertés innocentes par rapport à vous, je le veux, mais non pas pour ceux devant qui et avec qui vous les prenez. Ils en sont peut-être plus mortellement blessés qu'ils ne le seraient par l'artificieux manège d'une séduction affectée. A vous tous, chrétiens, autant de fois qu'une action, permise d'ailleurs, peut devenir une occasion de chute pour vos frères: car il ne suffit pas, pour vous autoriser à agir, qu'elle ne doive pas raisonnablement scandaliser, il faut encore

être comme assuré qu'elle ne scandalisera pas en effet; et s'il en est ainsi, que doit-on penser de certains discours qui échappent même à des personnes qui se piquent de régularité? Cela me plaît, qu'on pense et qu'on dise ce qu'on voudra, j'ai droit d'agir ainsi, et j'userai de mon droit, tant pis pour ceux qui se scandalisent: c'est-à-dire, que les témoins de mes actions soient innocents ou coupables, qu'ils se sauvent ou qu'ils se damnent, je n'en suis pas chargé, et c'est la moindre de mes inquiétudes. Juste ciel! quel langage! est-ce bien celui d'un enfant du Père céleste, d'un frère de Jésus-Christ, qui n'est que zèle et que charité? Mais est-ce ma faute si mon frère est faible? Non, c'est la sienne si vous le voulez; mais il est faible enfin, et c'en est assez pour vous obliger à le ménager. Est-ce donc aux âmes fortes que le scandale est à craindre? est-ce à ces cœurs généreux, à qui le monde et l'enfer réunis ne sauraient arracher un consentement criminel? Non, c'est aux faibles et aux simples. Voilà ceux dont vous devez respecter la vertu chancelante et mal assurée; n'est-ce donc pas une conduite pleine d'inhumanité que d'aller heurter un faible enfant lorsqu'il serait si aisé de lui épargner cette chute? *Prenez bien garde, mes frères*, disait l'apôtre saint Paul, *que ces libertés que vous vous donnez ne deviennent un scandale pour les faibles: «Videte ne hæc vestra licentia offenculum sit infirmis.»* (1 Cor., VIII, 9.) Et remarquez, je vous prie, qu'il ne se contente pas de dire: abstenez-vous de tout ce qui peut scandaliser, mais ayez attention, prenez garde que rien ne vous échappe qui puisse être aux faibles une occasion de péché, *videte*; ce qui prouve qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour être responsable du scandale et de toutes ses suites, que l'on sache qu'on scandalise; mais que c'est assez qu'on ait pu le savoir et y faire attention. L'apôtre qui nous donne cet avis n'est que l'écho de Jésus-Christ, qui avait dit avant lui et en termes aussi formels: *Videte ne contemnatis unum de pusillis istis qui credunt in me.* Jetez souvent les yeux sur vous et autour de vous, examinez si ce que vous allez dire ou faire n'est pas capable de scandaliser, et si ceux qui vous environnent ne sont pas susceptibles de scandale: *Videte*. Et pour peu que vous le craigniez, que vous le soupçonniez même, déférez à l'ordre de votre maître, arrêtez-vous, ne méprisez point ceux dont le salut lui a coûté si cher: *Videte ne contemnatis*. Cette attention peut vous être pénible, je le sais: il est gênant de prendre toujours garde devant qui l'on agit et l'on parle; mais, après tout, ne pas se gêner est-ce un si grand bien, et damner son frère est-ce un mal si léger? C'est ce qu'il y a d'affreux, dit saint Jean Chrysostome: si pour ne pas scandaliser on exigeait de vous quelque grand effort, quoique vous dussiez le faire, on serait moins surpris que vous ne le fissiez pas; mais que vous demandât-on le plus souvent? un peu de gêne et d'attention, et vous le refusez.

Ob solam vanam gloriam in alienis luditis animabus. Vous vous jouez de l'âme de votre frère, et pourquoi? pour une légère vanité, pour paraître plus agréable, plus enjoué, plus spirituel, pour vous épargner un peu de contrainte : pouvez-vous donc penser sans frémir à quel affreux danger votre indiscretion l'expose? et s'il y succombe, s'il se damne enfin, de quels cruels remords ne devez-vous pas être déchiré? Ah, mes frères! quelle pensée! et qui de vous peut en soutenir l'horreur? il y a une âme dans les enfers qui y brûle et qui y brûlera toujours, et c'est moi qui l'y ai précipitée, c'est moi qui suis la cause de sa perte! Représentez-vous-la cette malheureuse victime de vos scandales, dévorée par les flammes, et livrée sans retour aux rigueurs d'un supplice intolérable et éternel. Que pense-t-elle, que dit-elle, quels vœux forme-t-elle? et s'il nous était permis d'en former pour elle, que pourrions-nous demander au Dieu des vengeances? *Vindica sanguinem nostrum, Deus noster.* Vous êtes juste, Seigneur, et cette âme infortunée ne peut se plaindre de vous après tant de lumières, tant de secours, tant de grâces de toute espèce auxquels elle n'a pas voulu répondre; elle n'a que trop mérité ce qu'elle souffre : mais parce que vous êtes juste, ne lui donnerez-vous pas pour compagnon de ses supplices l'auteur de sa disgrâce et de son malheur éternel? âme pour âme, sang pour sang, et vie pour vie, vous l'avez dit. Nous en appelons à vos propres lois, nous osons vous sommer de votre parole, c'est la seule grâce qu'on vous demandera jamais, ne la refusez pas au nom de Jésus-Christ à qui cette âme a tant coûté, et dont on n'a pas eu horreur de profaner le sang. Quelle prière, chrétiens! et n'en êtes-vous pas effrayés, ne craignez-vous pas que Dieu ne l'écoute, n'est-il pas de sa justice de l'exaucer? Ah! si quelqu'un doit être exclu du pardon, c'est sans doute le scandaleux; s'il est quelqu'un à qui le ciel doit être fermé pour jamais, c'est sans doute celui qui a peuplé les enfers; et il faut bien que vos miséricordes soient infinies, ô mon Dieu, puisque vous lui offrez encore la grâce et le salut. Tâchons, mes frères, d'obtenir l'un et l'autre en détestant nos scandales autant qu'ils méritent d'être détestés, en les réparant autant qu'il est en notre pouvoir de les réparer. Heureux si après avoir été pour quelques-uns de nos frères une occasion de chute et peut-être un sujet de réprobation, nous devenons pour plusieurs autres un modèle de sanctification, et un principe de salut; c'est le moyen non-seulement d'éviter les châtiments réservés aux scandaleux, mais encore de participer aux couronnes que Dieu a préparées aux hommes apostoliques dans le séjour de la gloire, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Quasi a facie colubri fuge peccatum. (Eccli., XXI, 2.)
Fuyez le péché comme on fuit à la vue d'un serpent.

Je dois vous faire connaître aujourd'hui l'ennemi contre lequel vous devez être le plus en garde, c'est le péché, de tous les maux le plus commun et le moins connu, le plus odieux et le moins haï, le plus funeste et le moins appréhendé : le péché, le principe de toutes les misères, la cause de la mort et de la damnation, l'ennemi de Dieu et de l'homme, l'exécration du ciel, le fléau de la terre et la proie de l'enfer. Tel est le monstre qui habite au milieu de nous, et avec qui une funeste habitude ne nous a que trop apprivoisés. Il est vrai qu'il a des douceurs qui nous attirent et qui nous séduisent; mais malgré cela nous ne laisserions pas de le détester, si nous connaissions bien les hommes qu'il tient cachés sous ces apparences flatteuses. Je vais tâcher de vous les découvrir, mes frères; et pour vous faire bien connaître à fond le péché, je vous apprendrai ce qu'il est au jugement d'une raison saine et éclairée, et ce qu'il est au jugement de Dieu : le premier est un jugement naturel, et le second un jugement infailible. Le premier ne peut nous être suspect, puisque c'est nous qui le portons; et nous ne pouvons récuser le second, puisqu'il a pour base la justice et la vérité même. Mais si l'un et l'autre attestent que le péché est un mal affreux, exécérable, que nous restera-t-il, qu'à le haïr souverainement et à le fuir comme on fuit à la vue d'un serpent? *Quasi a facie colubri fuge peccatum.* C'est le fruit que vous devez retirer de ce discours.

PREMIER POINT.

Dieu est si grand, dit l'impie, qu'il ne daigne pas s'occuper de nos actions; il est si bon, dit le mauvais chrétien, qu'il n'est pas croyable qu'il s'en offense autant qu'on le dit : le péché n'est donc pas un si grand mal, concluent-ils l'un et l'autre. Etrange conclusion qui aboutit dans la pratique, à reconnaître la grandeur de Dieu par la révolte, et sa bonté par l'outrage; mais conclusion trop favorable à la corruption du cœur humain, pour n'y être pas accueillie malgré son absurdité. J'entreprends donc de la réfuter, et pour cela j'avance deux propositions que voici : plus Dieu est grand, plus la révolte de la créature qui lui désobéit est insolente et criminelle; plus Dieu est bon, plus l'ingratitude du pécheur qui l'offense est outrageante. Deux vérités si manifestes par les seules lumières de la raison, qu'on doit être surpris que je m'arrête à les prouver; mais vérités tellement combattues par cet amour-propre injuste qui voudrait allier l'impunité avec le crime, que je ne serais pas surpris que plusieurs ne se rendent pas aux preuves évidentes qui les établissent. Essayons cependant, et si nous ne pouvons pas convaincre le pécheur,

forçons-le au moins au silence. Au reste, ce ne seront pas ici des raisons trop subtiles pour le commun des esprits, je ne ferai que suivre les idées les plus simples et les plus universellement reçues.

Plus Dieu est grand, plus la révolte de la créature qui lui désobéit est criminelle et insolente : pourquoi ? parce que la grandeur de l'offense se mesure sur la grandeur de l'offensé comparée à la bassesse de l'offenseur, et c'est ici, mes frères, une de ces vérités aussi anciennes et aussi répandues que le genre humain, que nous savons sans l'avoir apprise, et dont nous avons puisé la connaissance dans le sein de la nature qui l'enseigne indistinctement à tous les êtres raisonnables. Quiconque fait usage de sa raison est convaincu que c'est un plus grand crime de résister en face à un roi puissant et absolu, qu'à un homme qui n'exerce qu'une autorité subalterne ; il aperçoit cette vérité sans la chercher, et il voit du même coup d'œil le crime de la désobéissance croître ou diminuer, à proportion que la dignité de celui à qui on désobéit est plus ou moins élevée.

Mais si ce principe est vrai, et si l'impie même n'a jamais pensé à le révoquer en doute, je lui demande pourquoi il ne commence à lui paraître faux que dès qu'il s'agit de l'appliquer à l'offense de Dieu. Dieu est trop grand, dit-il, pour se tenir offensé des révoltes de sa créature ; pourquoi ne dit-il pas également qu'un roi est trop grand pour ressentir une insulte qui lui serait faite par le dernier de ses sujets ? pourquoi au contraire adoptant alors les idées communes, en mesure-t-il comme nous, l'énormité sur la prodigieuse élévation de l'un comparée à la bassesse de l'autre ? Ce n'est pas à cause de l'égalité naturelle qui est entre le monarque et le sujet, puisqu'il convient que s'il y avait égalité de condition aussi bien qu'égalité de nature, ce qu'il traite d'attentat serait à peine une faute punissable ; c'est donc la distance de l'un à l'autre qui fait ici tout le crime. Or, croire cela et prétendre en même temps que l'intervalle immense qui est entre Dieu et tous les êtres qui existent devient un titre légitime à la créature de se révolter contre son auteur ; que ce qui offenserait une grandeur bornée, ne doit pas offenser une grandeur infinie, et que ce qui n'est pas permis contre un homme est permis contre Dieu : n'est-ce pas tomber dans la plus grossière illusion ? et l'impiété si sujette à se démentir elle-même, l'a-t-elle jamais fait d'une manière plus palpable ? *Mentita est iniquitas sibi.*

Non, chrétiens, l'impie a beau discourir et subtiliser, voici un sentiment que je ne puis arracher de mon cœur, et que chacun de vous trouvera dans le sien, pourvu qu'il veuille l'y chercher. Lorsque je me le représente, ce Dieu tout-puissant élevé au plus haut des cieux d'où ses regards pénètrent jusqu'au fond des abîmes, tenant dans ses mains les rênes de l'univers que sa parole a tiré du néant, et dont sa sagesse

gouverne tout les ressorts, dominant avec un empire absolu sur toute la nature, appelant les vents et les orages attentifs à sa voix et dociles à ses commandements, troublant et pacifiant à son gré les éléments, élevant et détruisant les empires sans qu'aucune force créée soit capable de lui résister un seul moment, brisant comme le verre tous ces colosses qui nous paraissent si formidables, et qui ne sont sous sa main que faiblesse et que fragilité ; lorsque je l'entends du milieu des splendeurs éternelles, adressant la parole à toutes les créatures intelligentes, et leur disant ce qu'il dit autrefois aux Israélites au milieu des tonnerres et des éclairs : *Ego Dominus Deus tuus (Exod., XX, 2)*, je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai donné l'être et qui vous le conserve, écoutez-moi et obéissez à mes volontés souveraines ; et qu'en même temps j'aperçois un ver de terre issu de la poussière, et destiné à la corruption, pétri de faiblesses, de misères et d'erreurs, misérable jouet de la nature et de la fortune, attaché à un coin du monde, où il ne paraît un moment que pour disparaître bientôt sans retour ; quand je vois l'homme, en un mot, car ce mot seul exprime plus de misères que je ne puis en dire, s'élever du fond de son néant contre cette auguste majesté, rejeter la loi qu'elle lui impose, lui résister en face, dire au moins dans son cœur, non, je n'obéirai pas, et consommer sa révolte par des désobéissances formelles ; je l'avoue, chrétiens, à la vue de cette incomparable audace, emporté par un sentiment plus fort que tous les raisonnements et toutes les subtilités, je ne puis m'empêcher de m'écrier : si c'est un si grand crime dans un homme de désobéir à un autre homme, de qui l'autorité n'est qu'un écoulement faible et passager de cette autorité suprême dont le pécheur viole ouvertement tous les droits ; qui pourra jamais comprendre toute la grandeur de l'offense que commet l'être borné contre l'être infini, la créature contre le Créateur, l'homme contre Dieu.

Non, mes frères, personne ne la pourra comprendre cette offense, si ce n'est Dieu, parce qu'elle est infinie comme Dieu même, conséquence nécessaire du principe que j'ai posé d'abord, et dès lors aussi évidente que le principe même. Car s'il est vrai que la grandeur de l'offense se mesure sur la grandeur de l'offensé, il faut donc, puisque la grandeur de l'offensé est infinie, que l'offense soit pareillement infinie. Aussi l'est-elle ; chrétiens, oui, la malice du péché est infinie comme le Dieu qu'elle offense, elle a comme lui des attributs infinis ; comme Dieu a des perfections infinies, le péché a des horreurs infinies ; comme Dieu est infiniment aimable, le péché est infiniment haïssable, il est le mal infini comme Dieu est le bien infini ; et comme nulle intelligence créée n'est capable de comprendre ni d'exprimer toute la grandeur de Dieu, ainsi nulle intelligence créée ne peut comprendre ni exprimer toute l'énormité

du péché; et comme Dieu seul se connaît et s'aime lui-même autant qu'il mérite d'être connu et aimé, lui seul aussi connaît et hait le péché autant que le péché peut être connu et haï.

Sur quoi je vous prie de faire ici avec moi une réflexion qui se présente naturellement à l'esprit, la voici. C'est que tout ce qu'on vous a jamais dit de plus fort pour vous représenter vivement la malice du péché, bien loin d'être exagéré, n'en peut être qu'une imagination faible et imparfaite. Remarquez bien, je vous prie : on vous a dit que le péché était le plus grand des maux, et que nul autre mal ne mérite de lui être comparé; que tous les accidents de la vie, les pertes d'honneurs et de biens, l'enlèvement subit de ce que l'on a de plus cher au monde, les infirmités, les maladies, toutes les disgrâces de la nature et de la fortune; bien plus, que les fléaux qui viennent de temps en temps ravager la terre et la dépeupler d'une partie de ses habitants; que la guerre, la peste et la famine; que les vents, les grêles et les orages; que les tremblements de terre, les débordements des mers, et le déchainement universel de tous les éléments; que les villes englouties, les provinces submergées, les nations ravagées; que les incendies, les meurtres, les carnages, les plaies de feu et les fleuves de sang; que tous les maux qui ont jamais affligé la nature humaine, considérés séparément du péché, n'étaient rien, en comparaison du péché, que l'ombre du mal. On a été plus loin, et passant des maux réels aux maux possibles, on vous a dit encore que toute la nature bouleversée, la terre sapée dans ses fondements, le ciel tombant en ruines avec tous les êtres qu'il renferme; que dis-je, un million de mondes plus grands et plus parfaits que celui que nous habitons réduits en cendres, seraient un moindre mal que le moindre de tous les péchés; et vous avez eu peine à le croire, et peut-être ne le croyez-vous pas encore, et regardez-vous toutes ces expressions comme de pieuses hyperboles. Or, mes frères, tout cela est vrai, oui, tout cela est vrai à la lettre : la foi me l'apprend et m'oblige à le croire, et non-seulement la foi, mais la raison, en me découvrant dans l'offense de la Majesté infinie une malice infinie, me découvre la vérité et l'exactitude de ces exagérations prétendues, ou plutôt me les fait voir infiniment au-dessous de leur sujet, dont nulle main créée ne peut peindre toute l'horreur, comme les langues des hommes et des anges ne peuvent l'exprimer.

Il est donc vrai que toutes les fois que nous péchons, nous commettons un crime inexprimable, une iniquité incompréhensible, un mal infini, et cependant nous le commettons. Oh! mes frères! cela est-il croyable, cela est-il possible? Quoi! nous ne frémissons pas, nous ne reculons pas d'horreur à la vue de ce monstre! bien loin de là, nous le commettons sou-

vent froidement, et de sens rassis, et nous nous rendons coupables d'un délit infini et éternel, comme si nous faisions l'action la plus indifférente; quelle stupidité! et nous le commettons sous les yeux de Dieu même, témoin nécessaire et inévitable de nos révoltes, comme il en est l'objet; quelle insolence! et nous le commettons au mépris de sa voix qui crie et qui gémit au fond de nos consciences, pour arrêter nos projets audacieux, et pour désarmer nos mains parricides; quelle rage! et nous le commettons pour des craintes puériles, ou pour des espérances frivoles, toujours pour des biens honteux et misérables, à qui nous adjugeons la préférence sur le bien suprême; quelle injustice! et nous le commettons même sans intérêt, je dirais presque et sans plaisir, par fantaisie, par jeu, pour passer le temps; quelle indignité! et nous recherchons les occasions de le commettre, et nous courons au devant du plus grand des maux avec autant de vivacité et d'empressement que s'il était le plus grand des biens: quelle fureur! et bien loin d'en rougir, nous nous applaudissons de l'avoir commis, et comme si nous craignions de paraître avoir pour Dieu un reste d'égards, nous nous vantons des insultes que nous lui faisons, et peut-être de celles que nous ne lui faisons pas: quel outrage! et nous ne cessons de le commettre, et nous recommençons tous les jours, à toute heure, sans accorder à Dieu un moment de trêve dans la guerre insolente que nous lui avons déclarée: quel acharnement! et nous le faisons commettre aux autres hommes que nous engageons par autorité, par séduction, au moins par nos exemples, à prendre part à nos révoltes, et à s'armer avec nous contre leur auteur: quel attentat! Et après nous être ainsi souillés de mille iniquités, devenus des objets de haine et d'exécration aux yeux de Dieu, dont le bras levé sur nous est prêt à chaque instant à nous immoler à ses vengeances, nous demeurons tranquilles et assurés comme si nous étions justes, ou comme si Dieu ne l'était pas: quelle audace inexprimable! Avons-nous donc des forces qui puissent résister à ses forces? ou espérons-nous trouver un asile qui nous mette à l'abri de ses coups? Non: nous connaissons sa puissance et notre faiblesse, sa justice et notre iniquité. Qu'est-ce donc qui nous rassure? sa bonté? autre prétexte qui diminue aux yeux du pécheur l'énormité de son crime, quoiqu'il rende au contraire le péché plus odieux en ajoutant l'ingratitude à la révolte, et une ingratitude proportionnée à la bonté dont on abuse.

Oui, chrétiens, Dieu est bon, et il est bon au delà de toute pensée et de toute expression: louez et célébrez à l'envi sa bonté, exaltez-la sans craindre de l'exagérer; bien loin d'en dire trop, vous n'en direz jamais assez, elle est infinie comme tous ses attributs, ses miséricordes sont au-dessus de tous ses ouvrages; tout ce qu'il y a dans

l'univers, d'amour, de clémence, de bonté, de générosité, n'est qu'une goutte échappée de cet océan dont la plénitude est immense, et les profondeurs inépuisables. Il a pour nous la tendresse d'un père, d'un époux, d'un ami; et toutes les ardeurs de l'amour, toutes les tendresses de la nature, toutes les douceurs de l'amitié, sont sa bonté même diversifiée à l'infini, et toujours infiniment supérieure à ces faibles copies qu'elle a tracées d'elle-même. Tout ce que vous êtes, et tout ce que vous avez, vient de lui. Vous êtes à vous-mêmes un gage de son amour et un mouvement de sa bonté; il n'est pas seulement le premier et le plus grand de tous vos bienfaiteurs, il est en un sens votre bienfaiteur unique. Ces hommes à qui vous devez tout, et pour qui vous sentez une reconnaissance si vive, ces hommes, dans l'esprit desquels vous rougiriez si fort de passer pour ingrats, ne sont que les canaux par lesquels il a fait couler les faveurs qu'il avait dessein de répandre sur vous. C'est lui qui vous les a donnés, c'est lui qui a mis dans leur cœur le désir de vous faire du bien, et dans leurs mains les biens que vous en avez reçus. Après tout cela, est-ce raisonner mal, que de conclure qu'on ne peut l'offenser sans une horrible ingratitude? La raison ne le dit-elle pas, ou plutôt n'est-ce pas le cri de la nature qui se soulève dans tous les hommes, et qui ne peut s'empêcher d'éclater à la vue d'un homme qui offense son bienfaiteur. Vous le savez, le déchainement alors est universel; ce n'est plus un homme, c'est un monstre chargé des malédictions de toute la terre, et déclaré indigne de vivre par la voix unanime du peuple. On se rappelle les bienfaits qu'il a reçus, on les compte et on les pèse : c'est dans leur nombre et dans leur poids qu'on trouve le nombre et l'énormité de ses crimes. Pourquoi, dès qu'il s'agit de Dieu, n'est-ce plus la même chose? l'offense est avérée, les bienfaits sont indubitables, pourquoi l'ingratitude paraît-elle douteuse? pourquoi même ne la jugeons-nous pas égale aux faveurs que nous avons méconnues? Dieu est-il moins qu'un homme? est-ce parce que ses bienfaits sont innombrables, qu'on peut les oublier sans ingratitude? est-ce parce que le bienfaiteur est infini qu'on peut l'outrager sans crime? Parlez, ingrats, répondez-moi, ou si vous ne pouvez pas répondre, avouez donc enfin toute l'injustice du péché qui offense le premier, le plus grand, l'unique bienfaiteur; avouez-la, dis-je, malgré l'horreur que cet aveu doit vous donner de vous-mêmes, parce qu'il est mille fois plus horrible de ne l'avouer pas.

Mais que sera-ce, mes frères, si l'on conclut au contraire que l'on peut offenser Dieu parce qu'il est bon, c'est-à-dire si l'on tire de sa bonté même l'excuse de son péché et le motif de le commettre avec plus de facilité? n'est-ce pas vous déclarer vous-mêmes un monstre d'ingratitude, et nous découvrir dans votre cœur d'incompréhensibles

noirceurs? Nous la tirons cependant cette affreuse conséquence, et parce que de pareilles horreurs se font mieux sentir en les exposant à la vue qu'en les combattant par des raisons, souffrez que je les mette sous vos yeux telles que votre cœur les conçoit; cette vue aura en même temps de quoi vous effrayer et de quoi vous toucher.

Il nous arrive souvent de pécher avec réflexion et avec délibération; on demeure d'abord comme suspendu entre l'obéissance et la révolte, entre le crime et l'innocence; la passion attire, et la conscience retient, le péché offre des attraits séduisants, et la religion des châtimens terribles; ainsi partagé entre le désir et la crainte, on reste irrésolu, et il semble que la grâce va l'emporter sur la cupidité, lorsqu'il survient une pensée qui fixe nos irrésolutions, et qui nous décide enfin pour le crime : et cette pensée quelle est-elle? O ciel ! pourrai-je la dire? ma bouche osera-t-elle la prononcer? Mes frères, cette réflexion fatale qui enhardit le pécheur, qui le fait passer pardessus ses remords, qui le précipite en furieux dans le crime et dans la révolte, c'est que Dieu est bon, c'est qu'il est patient, c'est qu'il nous a aimés et qu'il nous aime encore avec des tendresses inexprimables. On dit : l'ouvrage de ses mains lui est trop cher pour qu'il le fasse périr, je n'ai donc qu'à l'offenser hardiment; on dit : *Peccavi, et quid mihi triste accidit*; j'ai déjà commis tant de péchés qui n'ont attiré sur moi aucun malheur, voudrait-il se venger pour un de plus? Là-dessus on le commet. C'est-à-dire, ô mon Dieu, que pour prévenir les coups que nous voulons vous porter, vous étalez à nos yeux les attraits de votre douceur et les trésors de votre bonté, vous vous présentez à nous, paré de vos charmes et de vos bienfaits, et cette image touchante qui embrase les séraphins, et qui jette ceux qui vous aiment dans les ravissements et dans les transports : cette vue de vos ineffables miséricordes qui brise de douleur le cœur de tous les vrais pénitents, et qui les fait fondre en larmes au souvenir de leurs ingrattitudes; cette vue capable d'amollir la pierre et le bronze, est ce qui achève de nous endurcir et de nous révolter. Dieu est bon, Dieu est bon : voilà pour nous le signal de la rébellion, et comme le cri de guerre contre le Tout-Puissant. A ce mot nos fureurs s'allument et toutes nos passions se déchaînent : le médisant aiguise ses traits, le fourbe fabrique ses mensonges, le vindicatif prend les armes, le voluptueux lâche la bride à ses appétits honteux; l'ambitieux renverse, foule, écrase tout ce qui s'oppose à ses projets; l'avare se jette sur sa proie et se charge de dépouilles; toutes les lois sont violées; Dieu est foulé aux pieds, ce n'est plus qu'un vain fantôme qu'on outrage avec une insolence effrénée. Eh ! mes frères, quelle dépravation est la nôtre ! sommes-nous des hommes ou des démons ? car qui croirait que tant de malignité pût habiter sur la terre ? et faudra-

t-il pour que nos crimes nous paraissent des crimes, et que nous en ayons la juste horreur qu'ils méritent ; faudra-t-il, dis-je, que Dieu change de nature, et que de bon et de miséricordieux qu'il est, il devienne cruel et inflexible ?

Ce fut, selon saint Bernard, une pareille réflexion sur la bonté de Dieu qui fut la cause du péché de Satan, et qui lui imprima un caractère de malice, vraiment digne de celui qui le commit. Vous pouvez juger par là si ce grand saint la croyait bien propre à diminuer l'énormité des nôtres. Non, dit-il, il n'est pas croyable qu'un esprit si éclairé quel'était Satan, se soit jeté en aveugle dans l'abîme où nous le voyons précipité. Il savait que Dieu qui est infiniment clairvoyant aurait connaissance de son péché ; que Dieu qui est infiniment juste ne pourrait s'empêcher de condamner son péché ; que Dieu qui est tout puissant se vengerait de son péché s'il le savait : comment donc se déterminait-il à le commettre, ce péché qui lui a coûté si cher ? c'est qu'il pensa en lui-même que Dieu est infiniment bon, et ainsi, se dit-il à lui-même, plus je mériterai de châtimens, et moins il pourra se résoudre à me punir. Mes frères, c'est ici une conjecture assez probable par elle-même, quand elle n'aurait pas pour elle l'autorité de saint Bernard ; mais suivant cette conjecture qui dans nous n'est qu'un sentiment trop réel, écoutez ce qu'ajoute le saint docteur adressant la parole à Satan. N'est-ce pas, lui dit-il, dans toi une malice bien noire, bien profonde, et pour tout dire en un mot bien diabolique, de te servir de la bonté de Dieu pour outrager cette même bonté ? Dis-moi, tigre, quelle fureur est donc la tienne ? Quoi, tu penses que le cœur de ton Dieu est trop tendre pour se résoudre jamais à te rendre misérable, et là-dessus tu peux bien te résoudre, toi, à répondre à son amour par ta haine, et à sa tendresse par les efforts de ta rage insolente ! *Retribuisti mala pro bonis, odium pro dilectione* ? tu penses qu'il te laissera fouler aux pieds ses droits les plus sacrés sans te faire aucun mal, et sur cette pensée tu prends le parti de traiter sans ménagement celui qui, comme tu te le figures, oubliera pour t'épargner ce qu'il se doit à lui-même ! Encore une fois, quelle malice diabolique ! *Quanta est tua malitia, ut vel non parcas illi, qui sibi non parcat, parcendo tibi* ! Que vous semble, mes frères, de ces reproches ? ne sont-ils pas justes ? ne vous conviennent-ils pas autant et plus qu'au monstre à qui ils sont adressés ? et après cela chercherez-vous encore dans la bonté de Dieu l'apologie de vos crimes ?

Si cependant cette défense vous paraît si bonne, gardez-la, à la bonne heure, mais gardez-la jusqu'au bout ; ce n'est pas aux yeux des hommes ni à vos propres yeux qu'il importe que vous soyez justifié, mais aux yeux de Dieu qui doit vous juger. Il le fera bientôt, le temps approche où il vous demandera compte de vos iniquités, voilà

le moment pour lequel je dis qu'il faut que vous réserviez vos excuses. Eh bien ! que pensez-vous de celles-ci ? vous semble-t-il qu'elles puissent être alors de saison ? croirez-vous que vous vous justifierez bien en disant : mon Dieu, je vous ai offensé parce que vous êtes bon ? Pécheur, osez-vous bien le dire ? non, vous ne le direz pas, mais ce sera Dieu qui vous le dira, et qui non content de le dire, vous découvrira tous les trésors de sa bonté, qui vous en révélera mille traits qui vous auront échappé ; mais ce sera pour achever de vous confondre, ce sera pour vous rendre horrible et insupportable à vous-même la vue de votre péché, auquel chaque trait de la bonté de Dieu ajoutera un nouveau trait de noirceur. Il vous paraît léger à présent parce que Dieu est bon ; et parce que Dieu est bon il vous paraîtra affreux, et les noms odieux d'ingrat, de dénaturé, de perfide ne suffiront pas pour exprimer l'horreur que vous aurez de vous-même. Vous croyez qu'il sera impuni parce que Dieu est bon, et parce que Dieu est bon, vous verrez qu'il doit être puni au centuple ; vous-même vous solliciterez Dieu de le punir, et s'il était possible qu'il vous pardonnât, surtout après avoir abusé de sa bonté même pour l'offenser plus hardiment ; oui, s'il était possible qu'il vous offrît alors le ciel, vous n'oseriez y entrer sans vous être puni auparavant. Ce procédé vous paraîtrait si noir, il vous donnerait des remords si cuisants, que vous vous déchireriez vous-même, et que vous vous précipiteriez dans les enfers, plutôt que d'accepter le ciel avant que Dieu fût pleinement vengé.

Revenons enfin, mes frères, aux sentimens de la nature et de la raison, l'une et l'autre nous disent qu'on ne peut offenser un Dieu infiniment bon sans une horrible ingratitude. Ce qui nous dit le contraire ne peut-être qu'une nature corrompue et une raison égarée. Mais n'en demeurons pas là, servons-nous, comme David de ce sentiment si vrai et si équitable, pour concevoir une juste horreur de nos péchés. Vous savez l'effet que produisit sur ce prince l'image des bienfaits de Dieu, qu'une main habile lui retraça. La vue seule de son péché ne l'avait point touché, mais la vue de son péché rapprochée de la vue d'un Dieu qui l'avait comblé de biens, lui perça le cœur : j'ai péché, s'écria-t-il alors, *peccavi* ; et cette parole fut de sa part l'expression d'une douleur si vive et si profonde, qu'il mérita d'apprendre que son péché lui était pardonné par la bouche du prophète même que Dieu lui avait envoyé pour le lui reprocher. Tel est l'usage qu'il nous convient de faire de la bonté de Dieu ; qu'elle serve non plus à nous enhardir au péché, mais à le détester souverainement. La raison nous le dit, et vous venez de voir quelle est l'idée que nous devons avoir du péché, par le jugement qu'elle en porte. Voyons à présent ce qu'est le péché au jugement de Dieu. Le premier, comme je l'ai dit, est un jugement naturel que

nous ne pouvons récuser, et le second un jugement infallible qui ne peut nous tromper.

SECOND POINT.

Pour connaître le jugement que Dieu fait de la malice du péché, il faut connaître toute l'étendue de la haine qu'il lui porte, et pour connaître toute l'étendue de la haine qu'il lui porte, il faut savoir jusqu'à quel point il le punit : car Dieu qui est infiniment éclairé ne peut haïr le péché qu'autant qu'il est haïssable, et il ne serait plus infiniment juste s'il le punissait au delà de sa malice. Il peut nous donner des biens que nous ne méritons pas, parce que sa bonté n'a rien qui la borne, mais il ne peut nous punir par des châtements que nous n'avons pas mérités, parce que sa justice infinie en soi aussi bien que sa bonté, trouve dans le degré de notre malice des bornes qu'elle ne peut passer sans être opposée à elle-même, et sans cesser d'être justice. Or, ce principe une fois établi, examinons les punitions que Dieu a faites du péché. La conséquence sera facile à tirer.

Je ne m'arrêterai pas à vous représenter ici les punitions particulières ou passagères du péché dont l'Ecriture nous fournit un si grand nombre d'exemples. Ces faibles essais de la justice de Dieu ne pourraient nous donner qu'une idée également faible et imparfaite de la malice du péché. Ainsi Jérusalem détruite et son temple démoli, la terre promise couverte de sang et de carnage, le peuple choisi dispersé et captif chez tous les peuples de la terre, Sodome avec tous ses habitants consumée par une pluie de soufre et de feu, la terre submergée, et toute la race humaine, à l'exception d'une seule famille, étouffée sous les eaux du déluge universel, tout cela n'est rien, mes frères, non tout cela n'est rien en comparaison des grands objets que j'ai à vous présenter. Ecoutez donc, et si vous voulez connaître toute l'étendue des vengeances du Seigneur, considérez-en les effets au ciel, en la terre, dans les enfers, et sur le calvaire : au ciel dans la punition de l'ange rebelle; en la terre, dans la punition de l'homme prévaricateur; aux enfers, dans la punition du pécheur réprouvé; sur le calvaire, dans la punition de l'Homme-Dieu couvert de l'apparence du péché. Voilà où nous prendrons une idée exacte de la justice de Dieu et de la malice du péché qui en est l'objet. Ces quatre tableaux sont si frappants par eux-mêmes, que s'ils ne vous font pas trembler malgré la faiblesse du pinceau qui va vous les retracer, oui, j'ose le dire, s'ils ne vous font pas trembler, il faut que vous soyez incrédules ou endureis.

Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer ? Malheureux Lucifer, comment êtes-vous tombé du ciel ? Un péché, nous répond-il, un seul péché, un péché de pensée, un péché d'un moment, un péché qui m'était commun avec des millions d'anges, m'a précipité moi et mes complices dans un abîme éternel de misères. O Dieu ! combien de fois vous haïr ce que vous punissez avec tant de rigueurs ! Oh ! combien ce que vous poursuivez avec tant de

haine doit être abominable ! Un seul péché ! que les plus justes tremblent ; car quel est l'homme qui ose présumer qu'il n'est pas coupable d'un seul péché ? Un péché de pensée ! eh ! mes frères, nous nous croirions des anges si nous n'avions à nous reprocher que des péchés de pensée : et un péché de pensée a transformé les anges en démons. Un péché d'un instant puni sur-le-champ, point de grâce, point de miséricorde ; nul temps, nul moyen de se repentir : pas un moment d'intervalle entre la pensée criminelle qui passa comme un éclair, et la peine qui durera éternellement !... Dieu a donc pu nous punir aussi bien que les anges rebelles, au premier péché ? pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? sommes-nous moins coupables à ses yeux que l'ange apostat ? Il est vrai que celui-ci a péché avec plus de force et de lumières ; mais si cette circonstance le rend plus coupable, combien d'autres manquent à son péché qui viennent aggraver les nôtres. Il n'avait commis qu'un péché, les nôtres sont innombrables ; ce n'était qu'un péché de pensée, et nous péchons par pensées, par paroles et par actions : c'était un péché d'un moment, et notre vie n'est qu'une suite continuelle de péchés. Dieu ne lui avait encore rien pardonné et nous péchons après en avoir obtenu grâce cent et cent fois : il n'avait point d'enfer devant les yeux, point de menaces, point d'exemples de la sévérité des jugements de Dieu, et nous péchons avec ce surcroît de connaissance et de préservatifs. Le Verbe divin ne s'était pas revêtu de la nature angélique, et nous péchons contre un Dieu qui a pris notre chair, et qui a donné tout son sang pour devenir notre frère et notre Sauveur. Dieu a donc droit de nous punir aussi bien que lui : pourquoi ne l'a-t-il pas fait, encore une fois ? lui sommes nous plus précieux que ces sublimes intelligences qu'il a traitées avec si peu de ménagement ? Oserions-nous le penser ? Quelle différence entre l'ange et l'homme, entre les puissances célestes et de vils esclaves, entre ces vases d'honneur et des vases d'argiles, entre la milice du Dieu des armées, et une fourmière d'insectes ! Quel rapport de notre corruption à la pureté, de nos ténèbres à leurs lumières, de notre ingratitude à la reconnaissance qu'ils auraient pour Dieu s'il leur avait pardonné ; de nos froideurs à leur amour ; de nos faibles services au tribut immense de gloire que Dieu en aurait tiré ? Mais il n'importe, dit le Tout-Puissant, je suis le Seigneur Dieu qui me suffis à moi-même, je n'ai besoin ni d'anges, ni de reconnaissance, ni d'amour, ni de services ; ils ont péché, je ne vois plus dans eux que leur péché, et ils ne connaîtront plus de moi que la justice. Déjà la foudre est partie, le ciel s'entr'ouvre ; je vois Satan tomber comme un éclair, entraînant dans sa chute la troisième partie des anges complices de sa révolte. L'abîme les engloutit et se referme sur eux ; là un désespoir affreux et des ardeurs éternelles leur apprendront

le jugement qu'un Dieu infiniment juste fait de la malice du péché. Mais s'il a traité ainsi sa plus noble créature, quel traitement devez-vous en attendre? lui êtes-vous plus cher que l'ange? n'est-il pas toujours le même Dieu? a-t-il changé de nature et de sentiments? a-t-il cessé de haïr le péché? ou le péché a-t-il cessé d'être haïssable? Qu'en dites-vous, qu'en pensez-vous? Que Dieu vous épargnera. Oui, si vous faites de dignes fruits de pénitence, et bénissez sa miséricorde qui daigne vous offrir un pardon qu'il n'a pas offert à l'ange rebelle. Mais si vous ne vous hâtez d'en profiter, il vous épargnera, dites-vous. Pourquoi? A cause de l'excellence de votre nature, et des rares qualités dont vous êtes enrichi. Etes-vous donc plus noble et plus parfait que celui que l'Ecriture appelle le premier et le plus parfait ouvrage que le Seigneur ait produit? Dieu vous épargnera : pourquoi? Parce que vous êtes grand et puissant dans le monde. Lucifer n'était-il pas le prince des hiérarchies célestes? et n'est-ce pas aux grands que Dieu annonce des châtimens plus prompts et plus terribles? *Horrende et cito judicium his qui præsunt fiet.* Il vous épargnera : pourquoi? parce que vous êtes nécessaire à sa gloire ou à son bonheur; parce qu'il ne pourra se passer de vous; car l'amour-propre est assez extravagant pour se forger de pareils songes. Mais lui êtes-vous plus nécessaire que ceux qu'il appelle ses ambassadeurs et ses ministres? Il vous épargnera : pourquoi? Parce que s'il vous damne, il faudra qu'il en damne bien d'autres avec vous. Mais la multitude effroyable des anges réprouvés l'a-t-elle obligé de faire grâce à un seul? Non, mes frères, non, il ne vous épargnera pas. Le péché est toujours péché à ses yeux; et s'il ne l'a pas pardonné à l'ange prévaricateur, il ne le pardonnera pas plus à l'homme impénitent, et si après un tel exemple vous persistez à le regarder comme un jeu et comme un badinage, un pareil châtiment vous apprendra bientôt qu'il est toujours aux yeux de Dieu un monstre d'horreur et d'exécration.

Adam, rebelle aux ordres de Dieu, mange un fruit dont il lui avait interdit l'usage, voilà son péché; en voici la punition. Dépouillé des glorieuses prérogatives qu'il tenait de la libéralité de son Créateur, privé des faveurs que Dieu avait répandues sur lui sans mesure, exclu du paradis de délices, objet de malédiction, condamné à cultiver, avec des peines incroyables; une terre maudite à cause de lui, sujet aux intempéries de l'air, aux maladies, aux passions pires que tous les maux ensemble, après neuf cents ans passés dans les travaux et dans les larmes, il faudra qu'il subisse l'arrêt de mort prononcé contre lui, et que son corps, que Dieu avait créé immortel et incorruptible, devienne la proie de la pourriture et des vers : quel châtiment pour une simple désobéissance! Mais ce n'en est encore là que la moindre partie. La tache de son péché passe à sa postérité et infecte

tout le genre humain; parce que tous les hommes sont enfans d'Adam, ils naissent pécheurs et meurent réprouvés s'ils ne prennent une nouvelle naissance dans le sang du second Adam. Ce sang adorable nous rétablit, il est vrai, dans notre première innocence, mais Dieu, en ôtant le péché, n'a pas voulu en ôter les suites. Toutes les peines décernées contre le père coupable tombent sur ses malheureux enfans, et, pour tout dire en peu de mots, les misères de tous les hommes, les souffrances de tous les hommes, les crimes de tous les hommes, la mort de tous les hommes, sont la punition du péché d'un seul homme, d'un péché pardonné à l'homme qui l'a commis, d'un péché lavé dans le sang de l'Homme-Dieu, d'un péché qui ne subsiste plus dans l'homme justifié, mais dont Dieu a poursuivi et poursuivra jusqu'au dernier vestige, depuis la création du monde jusqu'à la consommation des siècles. Or, mes frères, quoique toutes ces rigueurs réunies soient moindres que celles qu'il a exercées sur l'ange rebelle, elles doivent cependant nous frapper davantage, parce que nous les voyons, parce que nous les sentons, parce que tout ce qui est dans nous et hors de nous en atteste la réalité. Car il ne s'agit plus ici de raisonner et de subtiliser sur la nature et sur la malice du péché, il s'agit de trembler à la vue de cette épouvantable justice dont nous sommes, malgré nous, les témoins et les victimes. Avant que les jugemens de Dieu eussent éclaté sur Sodôme, ses habitants pouvaient s'occuper à raisonne sur leurs crimes et à chercher des couleurs qui en affaiblissent à leurs yeux la noirceur, et je ne doute pas qu'ils n'en trouvassent; car, qu'est-ce qu'une raison dépravée ne se justifie pas à elle-même? Mais, lorsqu'ils virent se former sur leurs têtes un nuage plein de fumée et de flamme; lorsqu'avec le fracas de mille tonnerres réunis, ils virent tomber sur eux des torrents de soufre, et de bitume allumé; lorsque, la terre s'entr'ouvrant sous leurs pas, ils virent le feu monter de l'abîme et se joindre au feu du ciel pour les envelopper, alors il ne fut plus question de raisonner ni de subtiliser, il fallut être consterné, il fallut sentir, malgré soi, l'effet de ce qu'on ne voulait pas croire. Si je ne vous proposais que des raisonnemens, vous pourriez leur opposer d'autres raisonnemens, et, avec les plus faibles, on vient quelquefois à bout d'éluder les plus forts; mais il s'agit d'un incendie universel qui a consumé tout ce qui nous a précédés, qui nous consumera nous-mêmes et tout ce qui viendra après nous. Il s'agit d'une plaie incurable faite à toute la nature, qui porte dans toutes ses parties les marques funestes de la justice de Dieu : *Justitia Domini plena est terra.* (Psal. XLVII, 11.) Il s'agit de l'assemblage de tous les maux débordés sur nous; nous les voyons, nous les sentons; nos yeux ne rencontrent de toutes parts que des misères et des misérables; nous sommes entourés de morts et de mourans; mortels et malheureux nous-

mêmes, nos jours sont partagés entre la douleur et les alarmes. Cette tragédie sanglante, nous le savons, dure depuis six mille ans, et nous ne savons quand elle finira, assurés d'ailleurs qu'elle ne finira qu'avec le monde. Rapprochons ici les effets de la cause, d'où nous viennent tant de maux ? D'un péché étranger auquel nous n'avons qu'une part indirecte. Quel est celui qui le punit avec tant de rigueur ? C'est un Dieu infiniment juste, incapable, par conséquent, de punir avec excès. Parce que notre père a péché, ce Dieu infiniment juste, que dis-je, ce Dieu infiniment bon, qui n'a sur nous que des vues de miséricorde, nous condamne tous sans exception. Souffrir les misères de la vie et les horreurs de la mort, et cela, sans préjudice de sa justice et de sa bonté. Mais, si nous payons si cher le péché d'autrui, que sera-ce de nos propres péchés, des péchés dont notre cœur a conçu et enfanté la malice ? L'enfer va vous en instruire, et vous apprendra, en même temps, l'idée que Dieu en a.

Nous croyons, puisque nous sommes chrétiens, qu'il y a un enfer, croyons aussi un autre point qui est de foi comme l'enfer même, c'est qu'il ne faut qu'un seul péché pour le mériter. Ecoutez-moi donc, et connaissez le péché. Puisqu'un seul péché suffit pour la damnation, est-ce une chose incroyable que quelqu'un ait été damné après un seul péché ? ne serait-il pas plus incroyable que, de ce nombre innombrable dont l'enfer est peuplé, il n'y en eût pas plusieurs surpris et damnés après un seul péché ? c'est un de ceux-là qu'il nous faut considérer ici des yeux de la foi.

Il a commis un péché, il est mort sans pénitence, il est damné. On vous a souvent représenté les horreurs de la damnation, et vous en avez été épouvanté, et lui, au moment que je parle, les ressent toutes : brûlé par des ardeurs intolérables, tourmenté par d'impitoyables bourreaux, souffrant sans consolation, sans relâche, et livré sans retour aux pleurs et aux grincements de dents ; il ressent, en ce moment, tout ce que la douleur a de plus cuisant, tout ce que le remords a de plus cruel, tout ce que la rage a de plus violent, tout ce que le désespoir a de plus funeste : il le souffre, dis-je, et le souffrira toujours ; dans un an, dans un siècle, dans mille siècles, dans mille millions de siècles il les souffrira encore et aura encore une éternité tout entière à le souffrir. Il faut donc que Dieu ait conçu contre lui une haine bien implacable : non, ce n'est pas lui que Dieu hait, c'est son péché, ou pour parler plus juste, il ne le hait qu'à cause de son péché. Séparé de son péché, il était pour Dieu un objet de complaisance, c'était sa créature favorite, l'image de ses perfections et l'abrégé de ses merveilles. Le désir qu'il avait de le sauver, l'avait obligé à se faire homme et à mourir pour lui ; il l'avait lavé dans son sang au sacrement de baptême, il l'avait marqué de son sceau et rempli de son esprit dans la confirmation ; il l'avait nourri de sa chair adorable dans la divine Eucharis-

tie ; il l'appelait son fils et voulait qu'il l'appelât son père : un seul péché l'a fait passer à son égard, de cet excès d'amour, à un excès de haine et de fureur ; tout ce qu'il avait d'aimable a disparu ; Dieu ne voit plus en lui que la tache odieuse du péché qu'il déteste et qu'il poursuit avec des rigueurs inexprimables ; et parce qu'il la voit sans cesse, il la poursuit sans cesse ; et parce qu'il la verra éternellement, il la poursuivra éternellement. Le malheureux a beau gémir et se plaindre, sa douleur ni ses regrets ne le fléchiront jamais. Non, le Seigneur l'a juré par lui-même, plus de pardon, plus de miséricorde : *Non miserebor, nec parcat oculus meus.* (Ezech., V, 11.) Otez-lui ce péché unique, quelle différence ! C'est un réprouvé, et ce serait un prédestiné ; il brûle avec les démons et il régnerait avec les anges ; il est pénétré de feux et il serait inondé de délices ; il est au fond de l'abîme et il serait assis sur un trône de gloire ; le ciel ou l'enfer, une éternité tout entière de bonheur ou de malheur, un péché, quoi, un seul péché en fait la différence ? O Dieu ! qu'est donc un péché à vos yeux ? Et remarquez en même temps que cette sévérité qui nous révolte et que nous avons peine à croire, tant elle nous paraît excessive, est si juste, si sainte, si digne du Dieu qui l'exerce, que dans le ciel qui est le séjour de la justice et de la charité, les anges et les saints y applaudissent à l'envi, et célèbrent par un cantique éternel, l'équité des vengeances du Seigneur : *Salus, et gloria, et virtus Deo nostro, quia vera et justa sunt judicia ejus qui judicavit de meretrice magna.* (Apoc., XIX, 2.) Concluons encore qu'il y a dans le péché une énormité bien grande, une injustice bien monstrueuse, une malignité bien noire et bien abominable que nous ne connaissons pas, pour forcer Dieu à le punir d'une manière si effrayante : je dis pour l'y forcer, malgré sa bonté naturelle et ses inclinations toutes miséricordieuses.

Considérons enfin la punition du péché sur le calvaire dans la personne de l'Homme-Dieu, car c'est là, dit saint Paul, que Dieu a voulu que sa justice parût avec le plus d'éclat : *Quem proposuit propitiationem ad ostensionem justitiæ suæ.* (Rom., III, 25.) Et en effet, lorsque je vois sur la croix, non un saint ou un ange, mais le Roi des anges et des hommes, et que, cherchant la cause de cette sanglante exécution, je lis cette sentence de Dieu écrite par le prophète Isaïe, *propter scelus populi mei, percussi eum* (Isa., LIII, 5) ; quoique j'aie dit jusqu'à présent, j'avoue que j'ai dit peu et que je ne fais que commencer à avoir quelque idée de l'énormité du péché.

S'il est vrai de dire qu'il est puni sur la terre et dans les enfers, mais qu'il n'est réparé que sur le calvaire ; que les souffrances d'un Dieu égalent sa malice, mais ne l'excèdent pas ; que du moment que le Fils s'est engagé à satisfaire à son Père pour le péché, le Fils a mérité la rigueur de souffrir, que la Divinité même n'a plus de pri-

vilèges qui l'en dispensent; que, tout Dieu qu'il est, il est digne de mort, *reus es mortis* (*Matth.*, XXVI, 66); que cet arrêt injustement prononcé par les hommes, est justement ratifié par le Père céleste, si dans les cruautés qui en accompagnent l'exécution, et qui furent, de la part des Juifs, l'effet d'une rage injuste et effrénée; si dans les soufflets et dans les crachats, dans les fouets et dans les épines, dans les horreurs et l'ignominie d'un supplice également infâme et douloureux; si dans la plus énorme injustice que les hommes aient jamais pu commettre, je suis forcé de reconnaître et d'adorer la justice infinie qui l'a permise, et d'avouer que c'est ainsi qu'a dû être traité l'Homme-Dieu couvert de la seule apparence du péché, quelle idée ce spectacle ne doit-il pas nous donner et ne nous donnerait-il pas en effet, de la noirceur du péché, si l'habitude n'affaiblissait pas en nous l'impression que doit faire naturellement le plus grand et le plus formidable de tous les objets?

Car à force d'entendre dire qu'un Dieu s'est fait homme et qu'il a souffert la mort pour expier le péché, ces paroles ne sont plus qu'un son en l'air qui vient frapper nos oreilles sans pénétrer plus avant. Mais imaginez-vous, si vous le pouvez, que je vous le fais entendre pour la première fois, et que m'imaginant moi-même parler à des hommes à qui le mystère de la rédemption est inconnu, je vous adresse ces paroles: arrêtez les yeux sur cette sanglante effigie, sur cette image d'un homme crucifié, et apprenez de moi quel est celui qu'elle représente. C'est le Fils unique de Dieu, égal à son Père en toutes choses, comme lui, éternel, infini, tout-puissant; il a pris une chair passible et mortelle, et dans cette chair il a souffert le supplice des brigands et des assassins. Le Fils de Dieu suspendu à une croix, quelle nouvelle un Dieu attaché à un gibet, quel objet pour des yeux qui n'y seraient pas accoutumés! et concevez-vous quels seraient votre surprise, votre effroi, votre épouvante! Mais qui a pu le réduire en cet état? laissons là les agents subalternes, et remontons au premier, ou plutôt à l'unique auteur: c'est Dieu, c'est son Père; son Père, dis-je, qui l'aime d'un amour éternel et infini, qui partage avec lui son trône et sa félicité; tant d'amour n'a pas empêché de le traiter avec cette surprenante rigueur. En vain prosterné à ses pieds, l'a-t-il conjuré avec larmes de le dérober au supplice dont il voyait d'avance toutes les horreurs, il n'a point écouté sa prière, il l'a livré sans défense à la rage de ses ennemis, à qui il a permis sur lui tout ce qu'une haine envenimée et furieuse est capable d'imaginer et d'exécuter; lui-même il s'est joint à eux pour le tourmenter, et dans le fort de ses douleurs il lui a fait éprouver un abandon si cruel, que dans le temps où il demandait grâce pour ses bourreaux, il a cru n'avoir à se plaindre, et ne s'est plaint en effet que de son Père; quel procédé! et quelle cause a été assez puis-

sante pour y porter un Dieu qui n'est que sagesse et que bonté? Vous le savez, mes frères, mais ne seriez-vous pas étrangement surpris si vous appreniez en ce moment que c'est le péché, que c'est moins encore, l'ombre seule, et la dette du péché? qu'en penseriez-vous si vous étiez pécheurs, et que devons-nous en penser puisque nous le sommes? Je l'avoue, oui, grand Dieu, je l'avoue, ce coup m'atterrit, et je tombe à vos pieds en frémissant d'horreur et d'effroi; il n'y a plus ni raison ni audace qui puisse soutenir le péché, à la vue de votre Fils anathématisé, frappé, immolé par vous-même. Je disais que ce n'était pas un si grand mal, je me trompais; non, il est affreux, puisque vous n'avez pu en souffrir l'ombre dans votre propre Fils. J'ai espéré que vous me le pardonneriez; non, puisque vous ne l'avez pas pardonné à votre Fils. J'ai cru que vous m'aimiez trop pour vous en venger sur moi; non, puisque vous vous en êtes vengé sur votre Fils avec une implacable sévérité. Je me flattais qu'au moins vous le puniriez par une peine légère; non, puisque vous l'avez puni dans votre Fils par le dernier supplice. Une peine sans fin me paraissait exorbitante; non, puisque la moindre souffrance de votre Fils, est quelque chose de plus que l'enfer éternel de toutes les créatures.

Mes frères, il me semble que ce serait affaiblir ces grands objets que d'y ajouter mes réflexions. Il vaut mieux que je vous exhorte à les tenir gravés profondément dans votre esprit, et à vous en rappeler souvent le souvenir, surtout lorsque le monde ou la chair vous sollicitent au péché. Considérez les anges précipités du ciel pour un péché de pensée; la terre inondée de maux et de crimes par le péché du premier homme; l'enfer et tous ses feux allumés pour punir éternellement un seul péché, l'Homme-Dieu meurtri et crucifié pour expier le péché; et alors, mes frères, je ne crains pas de le dire, alors péchez si vous le pouvez ou si vous l'osez. Et vous, Dieu terrible dans vos jugements, mais équitable dans vos plus grandes rigueurs, qui nous avez mis sous les yeux ces scènes effrayantes, pour nous apprendre par l'idée que vous avez du péché, celle que nous devons en avoir; ajoutez à ces vives lumières la force et le courage dont nous avons besoin. C'est pour combattre votre ennemi que nous vous demandons des armes: Dieu, qui le laissez infiniment, aidez-nous à l'exterminer dans nous et hors de nous, afin que, victorieux par votre grâce, nous célébrions éternellement vos miséricordes dans le séjour où le péché n'habitera jamais, et que Jésus-Christ nous a mérité par l'effusion de tout son sang. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR L'ENVIE.

Charitas non emulatur. (I Cor., XIII, 4.)
La charité n'est point envieuse.

La lumière n'est pas plus opposée aux

ténèbres, Dieu à Satan, Jésus-Christ à Belial, et le ciel à l'enfer, que la charité l'est à l'envie. La première est toute céleste, et prend sa source dans le cœur de Dieu même. La seconde est toute infernale, et reconnaît pour père le prince des ténèbres, et le père de toute iniquité. Ne soyez donc pas surpris, chrétiens, que dans ce discours, où j'entreprends de combattre un vice si odieux, je tire de l'enfer les couleurs dont je composerai mon tableau ; je ne me contente pas de vous dire ce qu'on vous a dit déjà plusieurs fois, que l'envie est une passion que le crime et la peine accompagnent partout, et que l'envieux est toujours coupable et malheureux : j'ajoute que sa malice est égale à celle de Satan, et que sa peine est semblable à celle des réprouvés. Ces idées vous paraissent peut-être bizarres et outrées ; vous les respecterez, mes frères, lorsque vous saurez qu'elles ne sont pas de moi, mais des saintes Ecritures. *La mort, dit le Sage, est entrée dans le monde par l'envie du démon, et ceux qui lui appartiennent l'imitent en ce point.* « *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum, imitantur autem illi qui sunt ex parte illius.* » (*Sap. II, 24*). C'est sur ce fondement que j'établis la comparaison que je fais de la malice de l'envieux avec la malice de Satan : ce sera la matière du premier point. *L'envie est intolérable comme l'enfer*, dit l'auteur du *Cantiques des cantiques* : « *Dura sicut infernus emulatio* (*Cant., VIII, 6*), » et c'est pour cela que je compare le supplice de l'envieux avec le supplice des réprouvés : sujet du deuxième point. En deux mots, malice et supplice de l'envieux, malice diabolique, supplice infernal. Esprit saint qui n'êtes qu'amour et charité, arrachez de nos cœurs cette racine d'amertume dont les fruits sont la douleur et la mort, nous vous le demandons par l'entremise de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Pour vous faire mieux sentir la ressemblance qui existe entre la malice de l'envieux et celle de Satan, je l'envisage sous toutes les faces qu'elle peut avoir, et c'est après l'avoir ainsi considérée que j'ose assurer qu'elle est aussi injuste dans son objet, aussi cruelle dans ses desseins, aussi artificieuse dans ses moyens, aussi opiniâtre dans son acharnement. Appliquez-vous, chrétiens, et jugez si tout ceci est avancé légèrement et sans preuve.

Malice de l'envieux, malice aussi injuste dans son objet que la malice de Satan ; et pour commencer par le premier trait de la malice de Satan qui nous est clairement révélé, quel en fut l'objet ? La félicité d'autrui. Le démon vit que l'homme était heureux, et parce qu'il était heureux, il le prit en aversion ; il ne pouvait pas en avoir d'autres raisons. L'homme ne lui avait fait aucun mal, il ignorait peut-être qu'il existât. N'importe, sans le savoir, il était l'objet de sa haine ; sans le savoir, il avait à ses

yeux un tort impardonnable ; une tache dont rien ne le pouvait laver, il était heureux en un mot.

Telle est l'envie, dit saint Thomas : *Invidia est tristitia de bono proximi*. C'est une tristesse causée par le bonheur du prochain, et en conséquence une haine secrète de celui qui jouit de ce bonheur. Car quelle autre raison l'envieux peut-il donner de sa haine ? que lui a fait cet homme qu'il ne peut souffrir et dont la vue seule lui cause un dépit qu'il ne peut dissimuler malgré tous ses efforts ? quel sujet de plainte vous a-t-il donné, lui demande saint Grégoire de Nysse ? *Quid est quod de eo conqueraris ?* Quel mal vous a-t-il fait souffrir ? *Quid passus es infelix ?* Vous a-t-il dépouillé de vos biens ? Non, mais tout lui réussit, et il prospère à vue d'œil. Vous a-t-il ôté tous vos talents ? Non, mais il en a de supérieurs auxquels le public donne la préférence. Vous a-t-il rendu odieux ou méprisable ? Non, mais on l'aime et on l'honore. Vous a-t-il ravi la place que vous occupez, ou vous l'a-t-il disputée ? Non, mais il avance et on demeure derrière lui. Voilà ce que l'envieux ne dit pas, parce qu'il ne peut avouer sa passion sans rougir. Mais sans qu'il l'avoue, n'est-ce pas la cause de la haine furieuse et implacable qu'il a conçue contre son frère ? *O novas injurias !* s'écrie le même Père ; voilà des injures d'une espèce toute nouvelle.

Et par où l'envieux pourrait-il se défendre du parallèle que je fais ici de sa malice avec celle de Satan ? l'un et l'autre ne haïssent-ils pas également la bonté de Dieu prodigue de ses dons envers l'homme, et l'homme comblé de biens par la providence libérale de son Dieu ? car voilà proprement ce qui caractérise la malice de l'envieux et ce qui lui ôte absolument toute excuse. Le voluptueux cherche le plaisir, l'ambitieux les honneurs, et l'avare le profit ; mais que veut l'envieux ? que lui faut-il ? rien. Point de passion plus désintéressée, ce n'est point son avantage qui le touche, une chose suffit pour le rendre heureux : eh quoi ! Que vous soyez malheureux. Vos pertes seront ses profits, vos humiliations seront sa gloire, vos disgrâces seront ses succès, votre douleur sera sa joie, votre désespoir sera sa béatitude et son triomphe ; il vous pardonnera tout à ce prix. Enfin vous serez pour lui un objet de complaisance, il vous abordera en cet état, il paraîtra vous plaindre et mêler ses larmes avec les vôtres, mais ce sera pour avoir la satisfaction de vous considérer de plus près, de ne perdre aucune des circonstances de votre malheur ; ce sera pour compter vos larmes et vos soupirs, afin que rien n'échappe à sa joie maligne et cruelle. Véritable joie du démon, et la seule dont le démon soit capable. Il fallait bien qu'il en trouvât dans le malheur de l'homme, puisqu'il avait si fort à cœur de le rendre malheureux. Mais d'ailleurs que lui en revenait-il ? le bonheur de l'homme était-il une conquête qu'il pût

s'approprier ? en le précipitant dans les enfers, s'établissait-il à sa place dans le paradis de délices ? Esprit infernal, répondez-moi, que gagniez-vous en le perdant ? est-ce au démon, est-ce à l'envieux que je parle ? l'un et l'autre répondent pareillement, je gagne assez si je le perds, et pourvu qu'il périsse, je suis content.

Ainsi, mes frères, que la perte de l'homme fût résolue dans le cœur de Satan, victimes de ce cruel dessein, nous ne pouvons y penser qu'avec douleur. Mais quand même nous n'y aurions aucun intérêt, pourrions-nous nous rappeler sans horreur une si détestable résolution ? L'homme récemment sorti des mains de son Créateur, goûtait avec la compagne que Dieu lui avait donnée, les douceurs de la paix et de l'innocence ; objet des complaisances de son Dieu, il coulait sous les lois de son aimable providence des jours calmes et sereins. La terre empressée à le servir lui prodiguait sans culture les fruits les plus délicieux ; les animaux les plus féroces respectaient le caractère de la royauté qu'il portait gravé sur le front ; les anges mêmes attirés par les charmes de son commerce, semblaient oublier à cause de lui le ciel pour la terre. Ne fallait-il pas être un démon, et le chef des démons pour mettre son bonheur à troubler une félicité si parfaite ?

Qu'est donc l'envieux, et quel nom lui donnerons-nous, puisque sans autre motif et sans autre intérêt, il forme les mêmes desseins ; puisqu'il prononce également dans son cœur cet arrêt sanglant, je le flétrirai, je le détruirai, je le perdrai ; puisqu'à peine l'a-t-il prononcé, qu'il en poursuit l'exécution, sans que rien soit capable de désarmer ses mains homicides, ou de suspendre ses coups. Abel est innocent, Jacob est simple et paisible, Joseph est un enfant aimable et ingénu, Moïse est le plus grand et le plus doux des hommes, David est un héros et un saint. Daniel est l'organe de son Dieu et l'oracle de son prince ; Jésus-Christ est le Saint des saints : faibles barrières contre les attentats de l'envie dont les fureurs s'aggrissent et s'enflamment par ce qui devrait les adoucir et les calmer. C'est à la vertu surtout, c'est à la candeur, c'est à l'innocence qu'elle en veut, et pour prouver en un mot qu'elle est la plus injuste de toutes les passions, il suffit de dire qu'elle n'a pas seulement persécuté tous les justes, mais que leur justice même a été le principal motif des cruelles persécutions qu'elle leur a suscitées. Je n'ai fait en votre présence que de bonnes actions, disait Jésus-Christ à ses envieux, quelle est celle pour laquelle vous voulez me lapider ? Ce n'était pour aucune en particulier, c'était pour toutes ensemble, parce que de leur assemblage, il rejaillissait sur la personne sacrée du Sauveur un éclat qui manifestait en lui un homme tout divin. Il fallait l'adorer ou le crucifier ; l'envie ne délibéra pas, elle le crucifia, parce qu'il était adorable ; comme elle avait assassiné Abel, parce qu'il était juste ; comme

elle avait vendu Joseph, parce qu'il était aimable ; comme elle avait persécuté Jacob, Moïse et Daniel, parce qu'ils étaient des hommes incomparables, chéris de Dieu et honorés des hommes : oiseau sinistre qui ne peut souffrir la lumière de la vertu. Et pourquoi le démon en veut-il tant aux hommes justes et vertueux ? n'est-ce pas leur vertu même qui le blesse, qui l'irrite, qui allume dans son cœur ces feux violents qu'il ne peut éteindre que sous les ruines de ceux qui les ont excités.

La ressemblance est donc parfaite à cet égard, entre Satan et l'envieux ; mais avec ce fonds de ressemblance, il y a des différences dit saint Chrysostome, et ce qui vous surprendra peut-être, c'est que ces différences, sont au désavantage de l'envieux : *Invidi peiores sunt demonibus*. Les envieux, dit-il, sont pires que les démons. Pourquoi ? parce que l'envie des démons, si furieuse contre les hommes, ne les arme pas cependant les uns contre les autres ; ce qu'il prouve par le témoignage de Jésus-Christ, qui se servit de cette raison pour fermer la bouche à ceux qui disaient que c'était par le ministère du prince des démons qu'il détruisait les maléfices du démon même ; mais ce sont des hommes qui sont l'objet de l'envie des hommes. Vous me direz, et il est vrai, qu'elle ne saurait avoir d'autres objets, je le sais ; mais je prétends que c'est l'homme même qu'elle hait dans l'homme, et que si sa haine pouvait choisir entre des natures différentes, la nature humaine aurait la préférence : car n'est-ce pas dans le sein des plus grandes unions que s'engendrent ces grandes fureurs qui croissent ou qui diminuent à proportion que l'objet est plus proche ou plus éloigné ? *L'envie de l'homme vient de son compagnon*, dit le Sage : « *Zelus hominis ex socio ipsius* ; » et en effet, est-ce aux Seythes et aux barbares qu'elle s'attaque ? demande saint Basile ; n'est-ce pas à nos concitoyens ? et parmi ceux-là, qui choisit-elle ? le voisin, l'associé, l'ami, le parent, le frère ; tous les noms qui réveillent la tendresse, qui annoncent l'union et la bienveillance mutuelle, sont le signal de sa haine et le motif de ses cruels ressentiments. Si celui que l'envieux poursuit lui était étranger ou indifférent, il le verrait prospérer sans douleur et le laisserait vivre en repos ; mais cet ami avec qui l'on a vécu dans une égalité parfaite, mais ce frère avec qui on a eu une naissance et une éducation commune, les voir prendre le pas sur soi, les voir s'élever et prospérer tandis qu'on demeure dans l'obscurité ! Mon frère, disait Caïn, est regardé de Dieu de meilleur œil que moi : voilà ce qu'il ne peut souffrir, voilà ce qui le transporte de colère ; voilà ce qui l'arme contre son propre sang, et ce qui le rend fratricide dans le cœur, lorsque la crainte ou quelque autre motif arrête sa main.

L'envieux est pire que le démon, *invidi peiores sunt demonibus*. Pourquoi encore ? Parce que semblable au démon, en ce qu'il

cherche à nuire sans qu'il lui en revienne aucun bien, il a par-dessus lui, de vouloir nuire à ceux de qui il a reçu du bien. Le démon a beau être envieux, il ne saurait être ingrat envers l'homme qui ne lui a fait ni bien ni mal; mais Saül, jaloux de David, veut le perdre à quelque prix que ce soit, quoiqu'il lui doive la prospérité de ses armes et l'accroissement de son empire; il veut le perdre par la raison qu'il lui doit tant; s'il lui devait moins, il le haïrait moins, il le persécuterait moins. A un grand mérite, ajouter encore de grands services, c'est ce qui irrite le plus l'envieux, qui ne peut modérer le dépit de vous être redevable, pour qui les bienfaits deviennent des injures, et de toutes les injures celles qui se pardonnent le moins. Et faut-il s'étonner s'il oublie le bien qu'il a reçu, puisqu'il ne pense pas à celui qu'il peut recevoir encore? ou s'il y pense, c'est pour le sacrifier à sa maudite passion. Ce frère, ce parent, cet ami riche et accrédité pourrait lui faire part de ses avantages et l'appuyer de son crédit. Qu'il périsse plutôt, s'écrie l'envie, *tolle, tolle.* (Joan., XIX, 15.) Je ne veux point de fortune, s'il faut la devoir à un pareil protecteur, *nolumus hunc regnare super nos.* (Luc., XIX, 14.) Qu'il périsse, encore une fois, et que je me voie moi et les miens écrasés par sa chute, plutôt qu'élevés par son crédit : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (Matth., XXVII, 25.) Quelle manie et qui croirait que le cœur humain en est capable, si nous ne savions que lorsqu'on est possédé du démon de l'envie, on compte pour rien, non-seulement les biens qu'on perd, mais encore les maux qu'on s'attire pour se satisfaire, et si mille événements trop connus ne nous avaient appris que l'envieux se perd pour perdre, se ruine pour ruiner, qu'il se croit dédommagé du mal qu'il souffre par celui qu'il fait, et s'il le fait, souffrant un grand mal pour en faire un moindre, parce que le plus grand des maux pour lui serait de n'en faire aucun?

C'est par où il redevient semblable à Satan, qui ne cesse de travailler à la ruine du genre humain, quoique bien loin d'en retirer quelque avantage, il ne fasse par là que mettre le comble à ses crimes et grossir le trésor de vengeance qui lui est réservé au grand jour du jugement. Mais si l'envieux est aussi cruel que lui dans ses desseins, vous allez voir qu'il n'est pas moins artificieux dans les moyens qu'il emploie pour les faire réussir.

Béniissons Dieu de ce qu'il a enchaîné cette bête féroce, c'est de Satan que je parle, et de ce qu'il lui a ôté le pouvoir de nuire par la force ouverte : s'il était libre d'agir, bientôt le monde et toutes les beautés qu'il renferme ne seraient plus qu'un vaste amas de ruines, et sa fureur jalouse ne laisserait subsister que la douleur et le crime. Réduit comme il est à n'user que d'artifices, représentez-vous, mes frères, sa malice profonde appliquée à trouver les moyens de signaler

sa rage contre le genre humain, étudiant les endroits faibles du cœur de l'homme, cherchant les ruses les plus propres à l'y introduire, balançant ses coups pour frapper plus sûrement; à cette image, vous reconnaîtrez déjà l'envieux dont la froide et lente malignité ne fait rien avec précipitation, qui donne à sa haine le temps de se reconnaître et de réfléchir, qui médite dans sa retraite les ruses les plus subtiles et les pièges les plus inévitables : *Quasi leo in spelunca sua* (Psal. X, 9), dit le Prophète. Semblable au lion par la fureur qui le possède, mais plus semblable à l'ancien serpent, caché comme lui sous les fleurs, il se glisse subtilement, il se replie adroitement, il s'élance rapidement; comme lui, il darde sa langue où réside principalement sa force et son venin. Remarquez, mes frères, que de tous les noms qu'on donne au démon, le plus odieux et celui qu'on ne prononce qu'avec une espèce d'horreur, signifie calomniateur, et que la calomnie est tellement propre de l'envie, que l'on s'imaginerait pas comment l'envieux pourrait s'en passer; car quelle autre ressource peut-il avoir? Si c'est votre mérite qui le blesse, il le conteste contre l'évidence même; si ce sont vos richesses, il crie à l'injustice; si ce sont vos succès, il les rabaisse, ou s'il ne le peut, il en attribue la gloire à d'autres, et si toutes ces ressources lui manquent, il s'en prend au hasard; si c'est votre vertu, il la travestit en hypocrisie, ou si elle n'est pas moins inattaquable par cet endroit que le fut celle de Job, il l'appelle, comme fit Satan, une vertu mercenaire, qui n'attend pour se démentir que le moment où vous cesserez d'en recueillir les fruits; si c'est votre crédit, il déclame hautement contre l'abus qu'il prétend que vous en faites, ou il le mine sourdement par ses rapports empoisonnés; si c'est la beauté, qui parmi les femmes est l'objet des plus cruelles envies, il suppose des taches qui n'y sont pas, ou bien, ce qui est horrible à penser, mais qu'une femme envieuse avale comme un moucheron, il s'en venge sur les mœurs, qui ne seront jamais innocentes si vous vous en rapportez au jugement de celles qu'elle efface; et pour tout dire, en un mot, y a-t-il un mérite, un talent, une fortune, que l'envieux n'ait pas calomnié? et quelle autre source a inondé et inonde encore le monde de ces imputations atroces, de ces bruits diffamants, de ces satires sanglantes, de ces libelles affreux dont l'envie vient amuser périodiquement la malignité publique aux dépens du mérite et de la vertu?

Si la calomnie est son langage ordinaire, la dissimulation est son air naturel; ce vice, trop honteux pour se montrer à découvert, ne paraît guère que sous le masquo; ce n'est jamais envie à l'entendre, c'est candeur et sincérité, c'est justice et vérité, c'est zèle et charité, c'est même religion et piété; car il manquerait un trait au parallèle que je fais, si, comme l'ange de ténèbres, elle ne se transformait pas aussi en ange de

lumière. Mais cet artifice ne lui a point échappé, et comme le tentateur n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il prend cette forme éblouissante, aussi n'y a-t-il jamais eu d'envie plus subtile ni plus artificieuse que l'envie dévote. C'est sous ce travestissement sacré qu'elle ose tout, et que tout lui réussit. Les jalousies d'état et de profession, les jalousies de talent et de réputation, les jalousies de concurrence et de préférence, ont des signes certains auxquels il est difficile de se méprendre; mais en voyant un air modeste et recueilli, des yeux baissés, un visage mortifié, soutenus par un langage qui semble ne respirer que Dieu et la piété, qui croirait que l'envie et toutes ses fureurs sont cachées sous un extérieur si imposant? qu'on a le cœur blessé par le mérite de celui-ci, par la célébrité de celui-là; qu'on veut à quelque prix que ce soit leur ravir l'estime et la confiance du public; qu'on les hait sans mesure et qu'on les calomnie sans pudeur; que tandis qu'on amuse le monde par les plus beaux dehors, on met en jeu mille ressorts diaboliques, on emploie le sacré et le profane, on remue ciel et terre pour les diffamer et pour les perdre? avec des paroles si flatteuses et un si doux maintien, qui le croirait, encore une fois? Aussi personne ne le croit d'abord, on s'en ferait un crime, et l'on se fait au contraire un point de religion d'ajouter foi à ses charitables impostures, d'épouser ses saintes haines, de seconder ses pieux attentats; il faut, pour qu'on en découvre la source empoisonnée, qu'elle ait causé les plus affreux ravages; il faut voir les démons de la guerre et de l'hérésie déchaînés, le schisme dans l'Eglise et les royaumes en feu; à ces horreurs on reconnaît enfin l'envie; encore combien ne la reconnaissent pas ou ne veulent pas la reconnaître! et n'est-ce pas une chose bien surprenante, qu'après deux siècles de division et de schisme les prétendus réformés soient encore à voir ce qui était si visible dès le premier moment: que la cause du luthéranisme et du bouleversement qu'il a occasionné dans le gouvernement et dans la religion d'une si grande partie de l'Europe; que la cause, dis-je, de tant de crimes et de désastres, était, sous le beau nom de réforme, l'envie que Luther, religieux hautain et emporté, avait conçue contre un ordre qui lui paraissait plus favorisé que le sien? N'est-ce pas une chose bien surprenante, qu'après dix-sept siècles passés sous l'anathème, les Juifs soient encore à voir ce que Pilate aperçut au premier coup d'œil; que ce fut l'envie dévote et réformatrice de leurs prêtres et de leurs docteurs qui livra Jésus-Christ à la mort: *Sciens quoniam per invidiam tradidissent eum?* (Matth., XV, 10.)

J'ai dit en quatrième lieu que la malice de l'envieux est aussi opiniâtre dans son acharnement que la malice de Satan; car c'est le propre de l'un et de l'autre de s'acharner à sa proie, de veiller incessamment

de peur qu'elle n'échappe, de la suivre jour et nuit sans jamais lâcher prise, d'épier toutes ses démarches, et de profiter de toutes ses fautes, d'attaquer tantôt par la ruse et tantôt à force ouverte, mais de façon ou d'autre, d'attaquer toujours sans paix ni trêve, et de ne paraître accorder quelquefois la paix que pour faire plus sûrement la guerre. Et s'il est vrai de dire que le démon nous poursuit sans cesse, que sa haine infatigable ne nous laisse pas un seul moment de repos ni de sécurité, combien d'hommes recommandables par leurs vertus, par leurs talents, par leurs grandes actions, ont éprouvé l'incroyable acharnement de l'envie à les persécuter, et se sont plaints d'avoir trouvé partout cette cruelle ennemie appliquée à leur nuire, disant qu'elle ne les a jamais laissés jouir en repos du fruit de leurs travaux, que presque toute leur vie s'est passée à éviter les pièges qu'elle semait sous leurs pas, à lever les obstacles qu'elle apportait à leurs meilleurs desseins, à réfuter les calomnies dont elle noircissait leurs actions les plus innocentes. *Mes frères* disait l'apôtre saint Pierre, *soyez sobres et vigilants, parce que votre ennemi tourne sans cesse autour de vous, cherchant à vous dévorer* (1 Petr., V, 8), paroles que je puis adresser également à ceux que l'envie poursuit. *Mes frères*, puis-je leur dire, si vous avez quelque avantage qui vous relève au-dessus de vos égaux, usez-en sobrement: *sobrii estote*, et veillez sur toutes vos actions, jusque sur vos paroles, et *vigilate*. Pourquoi tant de précautions? *Quia adversarius vester diabolus circuit, querens quem devoret*. (Ibid.) Parce que le démon n'est pas plus acharné à votre perte que ne le sont vos envieux, craignez de les irriter par des triomphes indiscrets; imitez, si vous êtes sages, ceux qui tempèrent à dessein l'éclat de leur fortune ou de leur réputation, pour ne pas réveiller cette passion si délicate et si sensible: *Sobrii estote*. Avec cela ne croyez pas l'avoir endormie, vivez comme un homme qu'on épie sans cesse, qu'on suit pas à pas, à qui on ne passe rien, à qui il ne faut pour se perdre qu'une légère indiscretion relevée et envenimée par l'envie: *Vigilate*; ne vous rassurez pas sur le calme qui règne autour de vous: l'envie est un ennemi invisible qui se cache pour mieux mesurer ses coups, et qui les porte souvent sans laisser apercevoir la main qui a frappé: *Vigilate*; veillez même après avoir été frappé, et quelque mal que vous ait fait l'envie, ne cessez jamais de la craindre, parce qu'elle ne se lasse jamais de nuire.

Passion essentiellement malfaisante, qui a rempli le monde de crimes et de malheurs, et par cet endroit comparable encore à la malice de Satan. Vous ne les ignorez pas, chrétiens, les suites à jamais déplorables de cette première envie par laquelle le péché et la mort, tous les maux du temps et de l'éternité sont entrés dans le monde; et, sans m'arrêter ici à les parcourir en détail,

il me suffit de vous dire que si l'envie des hommes ne peut pas aller plus loin, c'est que celle de Satan l'a prévenue, et qu'il ne faut que jeter un coup d'œil sur ce qu'elle est capable de faire, et sur ce qu'elle a fait, pour juger que le mal déjà fait est le seul qu'elle ne puisse plus causer. Si le temps me le permettait, quel amas d'horreurs ne présenterais-je pas à vos yeux, dans la peinture des effets funestes que l'envie a produits ! Vous y verriez d'abord ses mains teintes du premier sang qui ait souillé la terre, du sang d'Abel, et du sang le plus précieux qui ait jamais été répandu, du sang de Jésus-Christ ; ensuite parcourant tous les temps depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours, vous verriez dans la suite des siècles, la trace sanglante de ses fureurs, la guerre et tous les maux qu'elle entraîne, produits par les jalousies des princes ; les discordes civiles, et toutes les horreurs qui en sont inséparables, causées par les jalousies des grands ; l'hérésie, et ses feux les plus violents, ces feux qui ont embrasé plus d'une fois tout l'univers, et que des déluges de sang n'ont pu éteindre, excités par les jalousies des prêtres. De là, examinant toutes les conditions, et remontant depuis les plus basses jusqu'aux plus relevées, et depuis les plus profanes jusqu'aux plus saintes, je vous la ferais voir sous différentes formes, toujours semblable à elle-même, plus raffinée chez les grands, plus grossière chez les petits ; chez les uns et les autres également malfaisante, troublant, ruinant, détruisant tout, remplissant les cours des princes d'intrigues et de cabales, les tribunaux de la justice de chicanes et de mauvais procès, les sociétés de défiances et de haines couvertes, les familles de division et d'éclats scandaleux ; pénétrant jusque dans les asiles de la charité et de la paix, et par les ravages qu'elle y cause, changeant en autant d'enfers ces lieux sacrés dont la grâce avait fait autant de paradis terrestres ; frappant indistinctement sur tout ce qui s'offre à ses coups : je me trompe, choisissant ses victimes, et par la malignité qui lui est propre, immolant par préférence ce que la nature a de plus cher, ce que le monde a de plus estimable, ce que l'État a de plus utile ; sacrifiant le salut de la patrie à ses noirs ombrages, et comme il est arrivé plus d'une fois, perdant tout, pour empêcher qu'un autre ait la gloire d'avoir tout sauvé.

Arrêtons-nous ici : non, ce n'est point par la vue des maux qu'elle a produits, qu'il faut travailler à guérir l'envie. Le mal est son objet, elle triomphe lorsqu'elle peut nuire, et ce spectacle serait peut-être plus capable d'allumer ses fureurs que de les éteindre, par un effet à peu près semblable à celui que produisent les peintures lascives sur les âmes voluptueuses. Peut-être serait-elle plus touchée des maux qu'elle se fait à elle-même : je vais les exposer dans la seconde partie, dans laquelle je dois vous montrer la ressemblance qui existe entre

le supplice de l'envieux et celui du réprouvé.

SECOND POINT.

Ce feu actif et pénétrant qui brûle sans éclairer, qui tourmente sans consumer, dont les ardeurs également vives et discrètes épargnent la vie pour laisser durer le sentiment, et ne ménagent le malheureux qu'elles dévorent, qu'autant qu'il faut pour lui procurer un supplice sans fin, et une mort immortelle ; ce feu allumé par le souffle du Dieu vivant pour tourmenter les victimes des vengeances éternelles, et que saint Paul appelle un feu jaloux, suffirait seul pour justifier la comparaison que je fais, ou plutôt que fait le Saint-Esprit, du supplice de l'envieux avec celui du réprouvé : *Dura sicut infernus æmulatione* (Cant., VIII, 6.) Cherchons dans cette comparaison une idée qui serve à vous rendre plus sensible la nature du supplice de l'envie. Qui de vous ne se présente pas d'abord une fièvre interne et brûlante, concentrée dans la partie la plus intime du cœur auquel elle s'attache, et qu'elle dévore invisiblement ; un feu lent, mais actif, qui de l'âme passe au corps pour tourmenter l'homme tout entier, qui coule dans ses veines, et peut-être jusque dans la moelle de ses os ; un feu plus cruel qu'homicide, qui le déchire et qui ne le détruit pas, qui le flétrit et qui ne le tue pas, qui semble à chaque instant lui donner la mort sans pouvoir lui ôter la vie ; un feu qui ne se manifeste pas au dehors par le bruit et par l'éclat, mais par la pâleur du visage, par un silence morne, par des regards farouches (par un air infernal, puisque c'est des furies que les peintres des passions ont emprunté les traits qui leur ont servi à représenter l'envie, si l'on n'aime mieux dire que l'envie a fourni ceux qui ont servi à peindre les furies) ? Mais sans m'arrêter davantage à cette idée, permettez, chrétiens, que je m'attache à une idée qui caractérise encore mieux l'enfer, et qui servira par la comparaison que j'en ferai, à vous rendre plus sensible la nature du supplice dont Dieu punit l'envieux dès la vie présente ; c'est la peine du dam, que l'envieux souffre ainsi que le réprouvé, à laquelle j'ajouterai la continuité de la peine qui est, autant qu'elle peut l'être, la même dans l'un et dans l'autre.

Peine du dam, qui dans un réprouvé n'est autre que la vue du bonheur dont il est exclu ; et il faut bien que cette privation soit infiniment douloureuse, puisque c'est en elle que les théologiens font consister le plus grand supplice de l'enfer : non, ce n'est ni le feu qui dévore, ni ce ver qui ronge, ni cette affreuse complication de douleurs sensibles dont le damné est investi, qui le tourmentent plus cruellement ; les maux qu'il a en partage, font la plus légère partie de sa peine, les biens qu'il n'a pas font la plus lourde et la plus accablante : c'est Dieu avec tous ses charmes, c'est le ciel avec tous ses biens, c'est le paradis en un mot, qui

fait le grand supplice de l'enfer. Objet fixe et inévitable de toutes ses pensées et de tous ses désirs, il l'a toujours présent à l'esprit, il le médite profondément sur la gloire et sur les délices qu'il renferme, il compte le nombre des heureux qui l'habitent, il les voit des yeux de l'esprit tout éclatants de lumières; à cette vue, ses désirs s'enflamment, et, avec ses désirs, son dépit, sa rage, son désespoir: *Peccator videbit et irascetur* (Psal. III, 10); les frémissements, les convulsions, les grincements de dents ne sont qu'une faible expression des transports qu'il agite: *Dentibus suis fremet* (*Ibid.*); il succombe sous ce poids immense de gloire, son âme en est écrasée, et s'il pouvait mourir, il en mourrait à chaque instant: *et tabescet*.

Dans cette peinture, chrétiens, vous reconnaissez déjà l'envieux, vous y trouvez, s'il est permis de parler ainsi, la matière et la forme de son supplice: on est heureux, et il le voit; voilà son malheur, malheur dont le sentiment surpasse tout ce qu'on en peut dire, qui l'agite, qui l'irrite, qui le déchire, qui le ronge, qui le consume à vue d'œil; malheur inévitable pour lui. Qu'un réprouvé serait heureux, s'il pouvait bannir de sa pensée le ciel et tous ses biens! Mais cet objet le suit partout malgré lui-même, il ne lui est pas permis de le perdre de vue un seul instant; et l'envieux peut-il davantage détourner les yeux du bonheur qui l'offense? il serait guéri s'il pouvait s'en distraire; mais son démon l'y ramène sans cesse, et semble l'y fixer invariablement; plus il le voit, plus il souffre, et plus il souffre, plus il le considère; tout cruel qu'est cet objet, son cœur ne peut renoncer au déchirement qu'il lui cause; il le médite, il l'approfondit, il en démêle jusqu'aux plus légers accidents.

On est heureux, on le sait, mais sait-on jusqu'à quel point? Combien de circonstances dans un bonheur de quelque nature qu'il soit, échappent à celui même qui le possède! Mais rien n'est perdu pour l'envieux; il épie tout, il relève tout, il met tout à profit pour son supplice, et le plaisir que vous dévorez est pour lui un poison qu'il avale goutte à goutte, dont il savoure à loisir toute l'amertume, et qu'il boit jusqu'à la lie.

On est heureux, mais jusqu'à un certain point; et faut-il un long usage des félicités de la terre, pour sentir combien elles sont bornées? à l'épreuve on les trouve toujours bien au-dessous de l'idée qu'on s'en était formée, et l'on a honte de la vivacité de ses désirs, qui sont bien plus souvent déçus que remplis. Mais aux yeux de l'envieux, point de bonheur médiocre, point de félicité qui ne paraisse immense; son imagination lui représente le moindre bien, comme le bien suprême; elle l'étend, elle l'exagère, elle y suppose des degrés infinis de gloire et de plaisir: excès imaginaire, qui ne vous rend pas plus heureux, mais qui le rend excessivement malheureux,

parce que ce n'est pas le bonheur que vous avez, mais celui qu'il imagine que vous avez, qui devient la mesure de son malheur et de son désespoir.

On est heureux, mais on est malheureux tout ensemble: je veux dire qu'il n'y a point de bonheur pur dans la vie; que chacun a sa peine particulière qui lui est attachée; que le travail, le soin, l'inquiétude et le dégoût qui en sont inséparables, y mettent un contrepoids assez fort pour qu'on ne soit pas surpris que des sages aient préféré par raison et par goût, la médiocrité et l'obscurité à l'éclat et à l'opulence. Mais par une illusion pernicieuse à son repos, l'envieux n'envisage dans le bonheur, que le bonheur même, il le démêle des épines dont il est enveloppé, il le voit pur et sans mélange, tel à peu près qu'est aux yeux d'un réprouvé le bonheur de cette patrie céleste inaccessible à toutes les amertumes qui inondent à grands flots ces biens misérables dont notre cœur s'amuse ici-bas.

Et voilà pourquoi malgré la disproportion des objets, le supplice de l'envieux a tant de rapports avec celui du réprouvé. Que la douleur de celui-ci soit extrême, je n'en suis point surpris, puisque le bien qui la cause est infini. Mais par la même raison, la douleur de l'envieux causée par des biens de peu de valeur, ne devrait jamais être bien vive. Pour un bien infini, une peine extrême; donc pour un bien léger, une peine légère; cela est conséquent dans les termes, et le serait aussi pour le sentiment, si, comme je l'ai dit, la douleur que cause le bien d'autrui se mesurait sur ce qu'il est en lui-même, et non pas sur l'idée qu'on se forme: et voilà pour le dire en passant, par où ceux qui sont attentifs à conserver dans leur cœur la paix et la charité, repoussent les premières atteintes de l'envie. Trop imparfaits encore pour se réjouir avec tous ceux qui se réjouissent, comme l'Apôtre nous y exhorte, et pour faire leur félicité personnelle de la félicité du prochain, au moins trouvent-ils le secret de ne pas s'en faire un supplice, et ce secret n'est autre que de l'envisager des yeux de la raison et de la foi. A la faveur de ces lumières, ils en découvrent clairement la misère et le néant, et les dangers qui l'environnent, et les soucis qui l'accompagnent, et la mort qui la terminera infailliblement, et l'enfer qui en punira peut-être le criminel abus. Un esprit fortifié par cette vue, n'est guère susceptible d'envie, et ce qui a coutume de l'exciter le plus, les grandes richesses, les grands honneurs, la grande réputation, ne trouvent plus dans son cœur qu'un dédain philosophique, ou ce qui vaut mieux, une compassion chrétienne. L'envieux au contraire voit dans les moindres biens, des trésors de grandeur et de félicité; est-il surprenant qu'il y trouve des trésors d'amertume et de désespoir? Non, pour le transporter de dépit et de rage, pour faire que son cœur soit atteint d'une plaie profonde et irremédiable, d'une plaie qui le

déchire et dont les sentiments se manifestent par les soupirs, par la pâleur et par les autres symptômes d'une douleur violente; non, il n'est point besoin pour cela des biens du ciel, ni même de ce qu'on appelle ordinairement les biens de la terre: il ne faut souvent qu'un léger succès, un signe d'approbation, une préférence, une de ces caresses dont les grands ne sont si prodigieux, que parce qu'elles ne leur coûtent rien, et qui bien appréciées ne valent pas plus qu'elles ne leur coûtent. Non, pour remplir les jours d'une femme de deuil et d'affliction, il n'est pas nécessaire que la nature s'épuise en faveur d'une autre, qu'elle lui donne l'esprit, la grâce, la beauté et les autres avantages dont l'effet infailible est d'attirer à celle qui les possède, la haine de tout son sexe: bien moins que cela suffit: eh quoi! j'ai honte de le dire: un meuble, un bijou, une parure qu'elle a et qu'on n'a pas, qu'on est pourtant de rang à avoir aussi bien qu'elle, et plutôt qu'elle; voilà ce qui a fait plus d'une fois l'enfer d'une femme en ce monde; voilà ce qu'elle pleure avec des larmes sincères, ou si elle ne pleure pas, c'est que les grandes douleurs sont muettes. La sienne, pour être concentrée au fond de son cœur, n'en est que plus cruelle; l'image de ce fatal ajustement la suit partout, partout elle croit voir celle qui en est décorée, triompher aux yeux du public, et par son éclat la condamner à une éternelle obscurité. Dès lors il n'y a plus pour elle ni joie ni repos. Le même démon qui posséda le jaloux Saül, la possède et la tourmente sans relâche, peut-être la rend-il comme ce malheureux prince, l'effroi de tout ce qui l'approche, et la furie de ceux qui sont condamnés à vivre avec elle.

Quel état! et qui peut en concevoir les rigueurs, surtout si vous y joignez la continuité, second trait de ressemblance du supplice de l'envieux avec celui du réprouvé? Supplice continu et duré, c'est-à-dire que dans ce lieu de tourments et de larmes, on ne compte pas comme en cette vie, des moments de douleurs, et des moments de plaisirs, ou du moins des moments de relâche; la douleur seule en occupe toute la durée et en possède tous les instants. Douleur égale et uniforme, qui dans l'espace infini de tous les siècles, ne reçoit aucune diminution; douleur pure qui ne connaît ni adoucissement ni consolation, comme Jésus-Christ nous le fait entendre par cette goutte d'eau que demande le mauvais riche pour tempérer l'ardeur du feu qui le brûle, et qui lui sera éternellement refusée; douleur par conséquent propre de l'enfer seul, et dont il n'y a que l'envie qui puisse nous donner quelque idée sur la terre: car si vous exceptez la courte joie que donne à l'envieux un malheur survenu, joie basse et honteuse, qu'on ne goûte qu'en rougissant de soi-même, et qui excite des remords jusque dans l'âme la plus avilie; du reste il souffre sans relâche, et porte partout le trait dont

il est atteint. La colère a ses moments d'orage auxquels succèdent le calme et la sérénité: après bien des jours d'intrigue et de tumulte, l'ambitieux à des heures de gloire et de triomphe; mais le cœur de l'envieux ne se repose jamais, il veille toujours pour son supplice, la nuit et le jour, la solitude et le grand monde, tous les temps et tous les lieux lui sont égaux. Incapable de toute consolation, il ne peut en recevoir ni des hommes, ni de Dieu: s'il a des biens il n'en jouit pas; s'il a des plaisirs, il ne les goûte pas; s'il se trouve dans les jeux et dans les festins, c'est comme s'il n'y était pas. Est-ce donc ce chrétien parfait formé à l'école de saint Paul, qui use des biens de ce monde, comme s'il n'en usait pas, et qui sait les posséder, sans en être possédé? Non, c'est un malheureux dévoué à la douleur et aux larmes, pour qui tout se tourne en amertume et en poison, et qui a trouvé le secret de ne moissonner que des épines où les autres ne cueillent que des fleurs.

Mais les hommes témoins de sa peine ne s'empresseront-ils point à la soulager? Non, chrétiens, Dieu n'en a pas ainsi ordonné. Le souverain artisan du cœur de l'homme, dans lequel il a jeté des semences de compassion qui ne manquent jamais de se développer et de se faire sentir à la vue ou au simple récit des souffrances du prochain, l'a endurci aux maux de l'envieux, et n'a pas voulu étendre jusqu'à lui ce sentiment naturel qui nous attendrit sur le sort des plus méchants hommes, lors même que leur malheur est le juste châtement de leurs crimes. Il est réglé par l'auteur de la nature que personne n'aura pitié de l'envieux: parce qu'il est assez injuste pour faire sa peine du bonheur d'autrui, il faut par un juste retour que sa peine soit pour tous ceux qui l'aperçoivent, un objet de mépris et de dérision: il faut qu'au lieu de la soulager, on tâche de la réveiller et de l'aigrir, et que, ce qui pour toute autre peine serait un acte d'humanité dont on aurait horreur, devienne à l'égard de l'envieux un acte de justice qu'on fait sans scrupule, et qu'on s'applaudit d'avoir fait. Il faut qu'on lui insulte en face, sans qu'il puisse ou qu'il ose se plaindre, en lui remettant sans cesse devant les yeux l'objet de sa douleur, et en affectant de louer en sa présence celui dont la réputation le brûle et le consume. Il faut qu'en le voyant rongir de honte et de dépit, on élève jusqu'aux cieux celui qu'il voudrait voir au fond des abîmes. Il faut, pour comble de désespoir, qu'on l'enchaîne lui-même au char de triomphe de son ennemi, qu'emporté malgré toutes ses résistances par ce torrent de louanges qu'il ne peut plus arrêter, il soit réduit pour cacher sa honteuse passion, à se mêler dans la foule des panégyristes, et qu'avec la rage dans le cœur, il applaudisse du geste et de la voix: *Illic erit fletus et stridor dentium*. Là, dit l'Écriture, sera la douleur et le grincement de dents. (Matth., XIII, 50.) O douleur, ô grincement infernal! qu'avez-vous de plus

horrible que ce que ressent le cœur de l'envieux réduit à cette désolante nécessité, et dans la comparaison de son état avec celui du réprouvé, ne pourrait-il pas envier à celui-ci la liberté de se plaindre et de blasphémer à son aise.

Ainsi nulle consolation, disons mieux, nulle estime, nulle pitié pour l'envieux du côté des hommes, et de la part de Dieu anathème et malédiction. Remarquez, chrétiens, que dans la vie présente, il n'y a presque aucune peine qui ne soit un effet de la bonté de Dieu, et sur laquelle il ne jette quelque regard ou de complaisance, ou de compassion : il y a pour les justes des peines d'épreuve que Dieu adoucit et qu'il récompense ; il y a pour les pécheurs, des peines de châtimement que Dieu leur envoie moins pour les punir que pour les corriger ; il y a pour les pénitents des peines d'expiation dont Dieu tempère l'amertume par les douceurs de l'espérance : mais la peine de l'envieux, ainsi que celle du réprouvé, est une peine maudite que Dieu ne regarda jamais qu'avec les yeux de sa colère, et sur laquelle il ne laisse pas couler une seule goutte de cette onction divine qu'il répand à grands flots sur les peines des justes. Mais la peine de l'envieux, ainsi que celle du réprouvé, est une peine stérile, incapable de le dédommager un jour par d'heureux fruits de pénitence des maux présents qu'elle lui fait souffrir. Mais, ce que n'est pas la peine du réprouvé, la peine de l'envieux est une peine criminelle qui le rend tout à la fois malheureux et coupable ; et d'autant plus coupable qu'il est plus malheureux. Peine détestable aux yeux de Dieu dont elle irrite la justice et allume la vengeance, et par cette raison, peine que Dieu poursuit avec une rigueur implacable, déchirant pour ainsi dire de ses propres mains le cœur qui l'a conçue, et versant sur ses plaies le fiel et l'absynthe. Peine qu'il augmente en affectant de répandre avec profusion les honneurs et les richesses sur celui dont la prospérité fait le supplice de l'envieux : ainsi Saül vit la gloire de David croître de jour en jour, et ce héros accomplissant successivement ses hautes destinées, monter par degrés au trône qu'il lui laissa libre par sa mort. Peine que Dieu porte à son plus haut comble lorsqu'il met l'envieux sous les pieds de celui à qui il porte envie, lorsqu'il semble lui dire, et qu'il lui dit en effet par sa conduite, ce qu'il dit au serpent dont l'envie tenta nos premiers pères : *Supra pectus tuum gradieris* (Gen., III, 14) ; méprisable reptile qui voudrais que tout rampât avec toi, tu ramperas seul, sans pouvoir sortir de la poussière à laquelle je t'ai condamné, et pour que ton humiliation te soit plus sensible, je veux que tu rampes sous les pieds de celui dont l'élévation excite le plus la jalousie : *Et ipse conteret caput tuum* (Ibid.) : malédiction qui fut accomplie, et sur le serpent même à qui elle fut adressée, et sur les frères de Joseph, lesquels, après l'avoir vendu par jalousie,

adorèrent les traces de ses pieds, et se virent réduits à tonir la vie de sa clémence, et la subsistance de leurs familles de sa générosité : malédiction qui s'accomplit encore tous les jours, et dont je pourrais citer mille exemples, car il semble encore une fois que Dieu se charge de la fortune de ceux à qui on porte envie, que plus on leur veut du mal, et plus il leur fait de bien ; et s'il le fait à dessein de les rendre heureux, ne doutons pas qu'il ne le fasse aussi pour tourmenter leurs envieux, pour les désespérer par la vue d'une prospérité odieuse, et bien loin de vous prier, ô mon Dieu, d'adoucir leurs souffrances, nous vous conjurons au contraire de les augmenter. Accablez-les, déchirez-les, désespérez-les, en versant vos biens avec une nouvelle profusion ; vous demander le redoublement de leurs peines, c'est vous prier pour le bonheur du monde.

Quand donc en verront-ils la fin, puisque tout conspire contre eux ? Ah ! chrétiens, je vous ai déjà dit que l'envieux souffre sans relâche et sans consolation, je dois ajouter qu'il souffre sans fin ; car guérit-on de l'envie ? Saül en guérit-il jamais, et en guérit-on plus que lui quand on s'est laissé dominer par cette malheureuse passion ? Non, dit saint Cyprien, l'envie n'a point de terme : c'est un péché dont on ne voit pas la fin : *Zelus terminum non habet, sine fine peccatum*. C'est un ver qui ne meurt pas, c'est un feu qui ne s'éteint pas : *Vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur*. (Isa., LXVI, 24.) Tout passe, et rien en cette vie ne demeure longtemps dans la même position ; à un âge succède un autre âge, aux passions de la jeunesse, celles de l'âge mûr ; les situations varient presque à chaque instant, les biens changent de mains, les honneurs passent d'une maison dans une autre, les plus brillantes réputations s'éclipsent, les noms célèbres tombent, tandis que d'autres s'élèvent au milieu de ces révolutions. L'envieux est toujours envieux, et le ver qu'il a introduit dans son cœur en demeure toujours le tyran et le bourreau : *Vermis eorum non moritur* ; il avait un objet fixe sur lequel il réunissait toutes ses fureurs, et d'où découlaient en même temps toutes ses amertumes, la mort ou un revers de fortune le fait tomber à ses pieds : est-il guéri ? Non, son mal a changé d'objet sans diminuer de violence ; au défaut de celui-ci, il s'attache à un autre, et irréconciliable ennemi de toute prospérité, il promène son envie d'heureux en heureux, sans jamais se reposer, parce que ses yeux rencontrent toujours quelque bonheur qui l'offense. La vue de sa misère et de son humiliation aggrissait son cœur, et lui rendait insupportable l'élévation de ceux que la fortune avait placés sur sa tête ; mais enfin, porté lui-même au faite des honneurs par un heureux changement, il se voit devenu leur égal : est-il guéri ? Non, il trouve dans leur égalité le même supplice que lui avait causé leur supériorité, et montât-il plus haut en

core, n'y eût-il plus rien à ses côtés ni au-dessus de lui, il irait chercher sous ses pieds matière à son envie, et l'y trouverait, c'est la pensée de saint Augustin. Durant le cours d'une vie ambitieuse, il a eu des concurrents qui ont sans cesse occupé son envie; mais arrivé au bout de la carrière, à cet âge inutile où l'amour du repos prend la place de toutes les passions, devenu par nécessité solitaire et paisible, sans prétentions désormais, et sans rivaux, est-il guéri? Non, réduit au rang de simple spectateur, il ne considère ce qui se passe sur la scène du monde, que pour porter envie à tout ce qui s'y distingue; censeur injuste et passionné, qui blâme tous les vivants, et qui ne sait approuver que les morts, qui voudrait, s'il le pouvait, étouffer tous les mérites naissants, et qui meurt de regret de ne le pouvoir pas. Ne voit-on pas quelquefois un père âgé porter envie aux succès de son fils? n'est-il pas réservé à la jalousie d'une mère toute mondaine, de haïr jusque dans son sang, une beauté qui l'efface, de sécher de honte et de dépit à la vue de ce qui fait la joie et l'orgueil des autres mères, et de n'avoir point de repos qu'elle n'ait éloigné d'auprès d'elle, et peut-être condamné à d'éternelles ténèbres un éclat importun auquel elle ne peut plus que servir d'ombre? Enfin, pour vous représenter, en un mot, la perpétuité du supplice de l'envie, il suffit de dire qu'elle naît avec l'homme, qu'elle le tourmente dès l'enfance, qu'elle l'étouffe quelquefois dans le berceau, ou lorsqu'elle le laisse vivre, c'est pour le suivre d'âge en âge, et de situation en situation, jusqu'au moment de la mort, dont elle lui rend le sentiment plus amer par la pensée de ceux qui lui survivent, moins affligé de ce qu'il meurt, qu'il ne l'est de ce que tout ne meurt pas avec lui : *vermis eorum non moritur*.

Or, mes frères, quoi de plus propre à guérir ou à préserver vos cœurs de cette malheureuse passion, que la vue de ces peines également vives et durables. Si c'est une insigne folie de perdre son âme par la gloire et par les plaisirs; sans doute c'en est une bien plus grande encore de la perdre par la honte et par la douleur. C'est pourtant ce que fait l'envieux: il souffre et il se damne; malheureux sans consolation, martyr sans mérite, il ne fait que passer d'un enfer à l'autre. Heureux, au contraire, celui qui considère avec les yeux de la charité les biens dont Dieu comble ses frères. Il se rend par cette heureuse disposition, toutes les prospérités personnelles, il se les rend propres et les goûte souvent plus pures que ceux qui les possèdent. Mais, par un juste retour, tous les cœurs sont à lui, et les événements heureux ou malheureux qui lui arrivent, deviennent, par l'intérêt que le monde y prend, des prospérités ou des calamités publiques: c'est un homme, dit-on, qui ne s'est jamais réjoui du mal d'autrui, et qui a toujours voulu du bien à tout le monde. Quel éloge, chrétiens, et qu'il faut

connaître bien peu la véritable gloire pour s'imaginer que celle de conquérant ou de génie sublime, mérite d'être comparée à celle-ci. Gloire d'autant plus solide qu'elle réunit les suffrages du ciel et de la terre. Car voilà l'homme véritablement grand aux yeux de Dieu, dont il est ici-bas la plus parfaite image, non pas toujours par la majesté et par la puissance, mais par quelque chose de plus grand et de plus touchant tout ensemble, je veux dire par cette bonté vaste et immense qui embrasse toute la nature, qui se complait naturellement dans le bien, et qui l'aime partout où il se rencontre. Qui mérita mieux les bénédictions des hommes en cette vie, et les récompenses promises à la charité dans l'autre? où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON IX.

SUR LE PURGATOIRE.

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur. (II Mach., XII, 46.)

C'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Qu'importe que cette pensée soit sombre et lugubre, puisqu'elle est sainte et salutaire. Peut-on se dispenser de la rappeler à vos esprits, et serions-nous excusables si l'appréhension de blesser une excessive délicatesse, nous empêchait de vous prêcher un des principaux devoirs de la piété chrétienne. Non, chrétiens, les maux que j'ai à vous représenter sont trop pressants, et les malheureux qui les souffrent sont trop à plaindre pour qu'il nous soit permis d'avoir ces timides égards pour ceux à qui Dieu a donné les moyens de les soulager; nous aimerons toujours mieux que vous nous reprochiez de vous avoir attristés pour quelques moments, que de nous attirer les justes et sanglants reproches que du milieu des tourments qu'elles endurent, auraient droit de nous faire ces âmes infortunées, si nous leur refusons le ministère de notre voix, le seul organe par lequel il leur soit donné de faire entendre leurs plaintes et d'appeler à leur secours ceux que le ciel a destinés pour être leurs libérateurs.

Souffrez donc, mes frères, que je vous exhorte à mériter ce titre encore plus touchant qu'il n'est glorieux. Tous les motifs capables de faire impression sur des cœurs vraiment chrétiens se trouvent ici réunis: d'un côté un malheur certain, de l'autre des obligations incontestables. Ceux dont je viens aujourd'hui plaider la cause sont dans un extrême besoin, c'est une vérité révélée, et un article de foi. C'est à vous devant qui je viens la plaider, c'est, dis-je, à vous, mes frères, à les secourir, c'est un devoir fondé sur les lois les plus sacrées de la religion et de la morale. Votre foi m'est trop connue pour me croire obligé d'entreprendre la preuve théologique du premier de ces deux points; mais il est toujours au moins utile de traiter le second, ne fût-ce que pour réveiller à cet égard la piété faible et languissante de plusieurs; et pour vous

en présenter l'idée en deux mots, je dis que l'assistance que je viens implorer ici pour les morts, nous la devons à tous par charité : Premier point. A plusieurs par justice : Deuxième point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si quelqu'un, dit l'apôtre saint Jean, possédant les biens de ce monde, voit son frère dans le besoin, et qu'il lui ferme son cœur et ses entrailles, peut-on dire que la charité demeure en lui ? Ces paroles nous apprennent que, supposé que l'aumône ne fût pas commandée par un précepte particulier, le précepte général de la charité suffirait pour y obliger ceux qui sont en état de la faire. Car en vain ceux-ci voudraient-ils en justifier l'omission par le défaut de précepte. Si la charité est commandée, l'apôtre sera toujours en droit de leur dire : l'avez vous cette charité, lorsque vous laissez dans le besoin vos frères que vous êtes en état de soulager ? Et ainsi, quoique l'Ecriture ne paraisse pas nous commander expressément la prière pour les morts, si pour cela vous vous en croyez dispensé, je vous dis pareillement que le précepte général de la charité suffit pour vous y obliger, et cela par les mêmes raisons dont l'apôtre se sert pour établir l'obligation de l'aumône indépendamment du précepte ; parce que ceux pour qui je réclame ici votre charité sont vos frères, parce qu'ils sont dans le besoin, et que vous pouvez les secourir. Venons à la preuve, qui ne sera qu'un parallèle exact et suivi de ces deux obligations.

Premièrement ce sont vos frères, qualité sur laquelle est fondé le devoir naturel de l'aumône : car pourquoi sommes-nous obligés d'assister les pauvres dans leurs nécessités ? parce qu'ils sont nos frères, tirés de la même masse et formés du même sang que nous. Ouvrez la main à ton frère pauvre et indigent, dit Dieu dans le Deutéronome ; ne méprise point la chair, dit-il encore par le prophète Isaïe, joignant ainsi au précepte, la raison fondamentale sur laquelle il est appuyé ; cette raison n'aurait-elle plus lieu à l'égard des morts ? le même coup qui trancha le fil de leurs jours, aurait-il rompu tous les nœuds qui nous les unissaient, et parce qu'ils sont morts, ne nous seraient-ils plus rien ? Pourquoi donc exécuter leurs dernières volontés dont on ne croit pas pouvoir s'écarter sans injustice ? pourquoi s'intéresser à leur honneur que l'on ne blesserait pas sans crime ? pourquoi respecter leurs cendres que l'on ne profanerait pas sans une espèce de sacrilège ? Des égards à avoir, des honneurs à rendre, des devoirs à remplir, ne supposent-ils pas une union toujours subsistante ? et s'ils nous apprennent que du consentement de tous les peuples les morts sont encore de la manière dont ils peuvent l'être, des objets de justice et de charité, la conséquence n'est-elle pas évidente, qu'autant qu'ils ont besoin de secours, autant la charité nous oblige à les secourir ? Mais des liens plus étroits, et une

affinité d'un ordre bien plus relevé nous intéressent à la personne du pauvre, et nous rendent sa misère même respectable ; c'est la qualité d'enfant de Dieu ajoutée par le baptême à la qualité d'enfant d'Adam, et Jésus-Christ notre frère et le sien présent et souffrant dans sa personne. L'abandonner alors ou n'avoir pour lui qu'une compassion vaine, ne serait-ce pas ajouter à l'inhumanité, l'impiété ? ne serait-ce pas en quelque sorte désavouer Dieu pour notre père et Jésus-Christ pour notre frère ? et ici, mes frères, il ne faut plus chercher de différences entre les morts et les pauvres, et s'il s'en trouve, elles sont toutes à l'avantage des premiers. La mort a bien pu rompre les nœuds de la chair et du sang, mais elle n'a pu toucher à ceux de la grâce et de l'adoption. L'enfant de Dieu a survécu à l'enfant d'Adam. Retranché de la société des vivants, il ne l'est pas de la société des fidèles, et subsistant toujours dans la plus noble partie de lui-même, il n'a fait que resserrer plus étroitement l'alliance qu'il avait avec Dieu et avec Jésus-Christ. En doutez-vous, chrétiens, et que Jésus-Christ ne soit présent dans lui comme dans le pauvre, et qu'il ne souffre dans sa personne comme il souffre dans la personne du pauvre ? Lorsqu'un membre souffre, dit saint Paul, tous les autres membres souffrent avec lui. Se pourrait-il faire que le chef fût insensible ? Ou cesseriez-vous de nous regarder comme vos membres, ô chef adorable, lorsque par le don de la persévérance vous avez mis le sceau de votre immutabilité à l'union que vous avez daigné former avec nous ? Non, si le pauvre est son frère parce qu'il est fidèle, ceux qui sont justes, ceux qui sont prédestinés le sont encore plus ; ils le sont, et le seront éternellement, et j'ose le dire, Jésus-Christ ne souffre dans aucun de ses membres autant que dans ceux-ci, non-seulement à cause de l'excès de leurs souffrances bien supérieures à tout ce que l'homme peut souffrir en ce monde, mais encore plus à cause de l'amour excessif qu'il leur porte. O vous dont la foi le découvre, et dont la charité le soulage dans un homme pécheur, ne le reconnaissez-vous pas, ou le rebutez-vous dans l'objet de ses éternelles complaisances, et après avoir reconnu ses soupirs et ses larmes, dans les soupirs et les larmes du pauvre, ne l'entendez-vous plus dans ces gémissements inexprimables qu'il ne cesse de pousser nuit et jour par l'organe de ses épouses les plus chères et les plus désolées ?

Vos oreilles ni vos yeux n'en sont point frappés : hé ! mes frères, arrêtez-les donc un moment ces yeux distraits, sur ces appareils funèbres que l'Eglise déploie pour vous rendre sensible l'affliction de son époux encore plus que la sienne ? Ces voiles sombres dont elle couvre ses autels, ces chants lugubres dont elle fait retentir ses temples, et ces sons plaintifs qui remplissent au loin les airs, que sont-ils, sinon l'image du deuil,

et l'expression de la douleur ? Enfants dénaturés, n'entendez-vous pas ce langage ? et votre mère vous sollicitera-t-elle en vain d'essuyer les larmes qu'elle répand sur la triste destinée de vos frères ? Mais l'Eglise ne parle pas ici pour elle seule, sa douleur est l'interprète de la douleur de Jésus-Christ ; l'épouse est l'écho de l'époux, qui à ces plaintes maternelles qu'il avoue pour les siennes, ajoute encore la voix de son sang. C'est à vous, chrétiens, que cette voix s'adresse. Toute-puissante pour fléchir le cœur d'un Dieu, elle ne le fléchira pas cependant, si elle ne vous fléchit les premiers. Des ordres immuables l'ont ainsi réglé. Serez-vous donc inexorables, et une voix si touchante ne vous touchera-t-elle pas ? Ce sang qui brûle du désir de couler sur vos frères, et d'achever en eux son ouvrage ; ce sang répandu pour vous comme pour eux, qui vous a enfantés à la grâce, et qui vous a mérité la gloire ; ce sang qui demande encore miséricorde et qui l'obtient pour vous, ne l'obtiendra-t-il pas de vous ? et après avoir apaisé un Dieu outragé, ne pourra-t-il rien sur les hommes qu'il a sauvés ? Ah ! Seigneur, c'est ici que vous pourriez demander à quoi il sert que vous l'ayez répandu avec tant de douleur : *Quæ utilitas in sanguine meo ?* (Psal. XXIX, 10.) Si ce sang qui ne cesse de couler sur nos autels pour les vivants et pour les morts, demeurerait par la faute des premiers, inutile aux uns et aux autres ; si destiné à alumer sur la terre le feu de la charité, et à éteindre tous les feux du purgatoire, il arrivait par notre opiniâtre insensibilité qu'il ne pût ni fondre la glace de nos cœurs, ni tempérer les ardeurs qui dévoreraient les plus chères parties de nous-mêmes, à quoi servirait-il donc : *quæ utilitas in sanguine meo ?* Et vous âmes souffrantes et délaissées, si vous vous plaignez de la rigueur et de la dureté de vos maux, ne vous en prenez pas à cet aimable Sauveur. Obligé de vous punir par les lois inviolables de sa justice, que peut-il faire de plus pour vous soulager, que de vous offrir tout son sang, pourvu que nous voulions bien rompre la digue qui tient ses flots suspendus, et qui l'empêche de se déborder sur vous ? Et pour nous engager à remplir ce charitable devoir, que peut-il ajouter à ce qu'il fait lorsqu'il se met à votre place, et lorsqu'il nous conjure, moins encore par tout ce que vous nous êtes, que par tout ce qu'il nous est lui-même, de soulager des maux qu'il appelle ses propres maux, et d'exercer une charité dont il se dit l'objet, dont il veut être le rémunérateur, et avec quelle magnificence ! si elle est proportionnée comme elle doit l'être à la grandeur des maux que nous aurons soulagés.

Mais sans m'arrêter à vous les représenter en détail, ces maux assez extrêmes pour qu'on ait cru pouvoir, sans exagérer, appeler le purgatoire un enfer temporel, je ne veux vous en retracer ici que ce qui suffit pour vous convaincre que les mêmes

besoins et les mêmes misères qui vous obligent à secourir les vivants, sollicitent encore plus puissamment votre charité en faveur des morts. Car si c'est pour vous un devoir indispensable de donner à manger à ceux qui ont faim, de désaltérer ceux qui ont soif, quelle faim si avide, et quelle soif si brûlante égala jamais la violence des désirs qui consomment ces âmes affamées, si j'ose ainsi parler, et altérées de la vue de Dieu, le seul bien qui soit capable de les remplir, et dont l'absence se fait sentir encore plus douloureusement que par la privation de tous les autres biens ? Si nous sommes obligés de contribuer autant qu'il est en notre pouvoir au rachat des malheureux qui endurent les rigueurs d'une cruelle captivité, quelle prison si affreuse égala jamais l'horreur de ces cachots ténébreux, où la justice divine tient ses débiteurs enchaînés jusqu'à ce qu'ils aient payé la dernière obole ? Si les plaintes d'un homme malade et souffrant sont comme le cri de la nature qui appelle à son secours tous les hommes, quels maux corporels peuvent encore être appelés des maux, lorsqu'on pense à l'action inexprimable de ce feu vengeur, qui ne purifie les âmes qu'en portant jusqu'au fond de leur substance le déchirement et la douleur ? Et cependant quelle cruauté est la nôtre, s'écrie saint Augustin ! *Quanta crudelitas, fratres mei !* Tout supportables que sont les maux que souffre ce malade, on vole aussitôt à son secours ; et tout le monde est sourd aux cris lamentables que pousse l'âme fidèle au milieu des tourments ! Secourir le premier, c'est charité sans doute ; mais n'y a-t-il pas une horrible cruauté à abandonner le second ? *Quanta crudelitas, fratres mei !* Vous direz encore que vous voyez les maux du premier ; mais quoi le second souffre-t-il moins parce que vous ne le voyez pas souffrir ? et pour être obligé de remédier à des maux extrêmes, est-il toujours besoin de les voir ? ne suffit-il pas de les connaître ? Que deviendraient les captifs qu'on ne pense guère à visiter, les pauvres honteux qui cachent leur pauvreté avec plus de soin que d'autres n'en mettent à cacher leurs crimes ; les malades de qui les maux renaissent, et dont si peu de personnes ont le courage d'approcher ? que deviendraient-ils, si la charité était bornée aux besoins que l'on voit ? Mais des personnes dignes de foi vous les représentent, vous les attestent ; c'en est assez pour intéresser et pour obliger votre charité à leur égard. Ici ce n'est pas un homme digne de foi, c'est la foi même qui certifie le malheur de vos frères, et qui le peint avec les couleurs les plus propres à émouvoir votre compassion. Si vous en doutez êtes-vous fidèles ? ou si n'en doutant pas, vous n'en êtes pas touchés, souffrez que je vous le dise, mes frères, avez-vous donc des entrailles de fer et de bronze ? *quanta crudelitas, fratres mei !*

Nous voyons les souffrances des premiers, et nous ne voyons pas les souffran-

ces des seconds ! ah ! voilà le comble de leurs maux, de ne pouvoir les découvrir à ceux qui pourraient seuls y apporter remède ; car s'ils pouvaient nous en rendre les témoins, s'il leur était permis de sortir de leurs noirs prisons, et de venir présenter aux vivants le spectacle de leurs souffrances ; à la vue des feux qui brûlent ces justes infortunés, à la vue de ces tortures dont n'approchèrent jamais celles dont la justice humaine punit les plus fameux scélérats, tous seraient attendris, tous fondraient en larmes : il ne serait pas nécessaire alors de vous appeler à leurs secours. On croirait être non pas un homme, mais un tigre, si on attendait qu'on y fût excité pour aller éteindre l'embrasement qui les dévore ? Mais parce que nous ne les voyons pas, parce que nous ne les imaginons pas, sans doute parce qu'ils sont bien au-dessus de tout ce que nous sommes capables d'imaginer, les plus grands des maux sont les moins plaints et les moins soulagés.

Peut-être ignorez-vous, mes frères, que de ne pas les voir et de ne pas les imaginer, c'est ce qui augmenterait le mérite de notre charité, qui est toujours plus parfaite à proportion qu'elle suit plus les lumières de la foi que l'impression des sens. L'aumône faite à un pauvre, en vue de Jésus Christ, est plus méritoire que si elle était faite à Jésus-Christ en personne, parce que la foi a plus d'exercice dans le premier cas qu'elle n'en aurait dans le second. Mais les sens n'y ont-ils pas aussi leur part ? Si on ne voit pas Jésus-Christ, on voit au moins celui qui nous le représente, et si la foi offre un objet divin à la charité, la nature offre un homme à l'humanité ; mais lorsqu'il s'agit des maux de l'autre vie, la foi seule agit, et la nature n'y est pour rien. On ne voit pas plus l'homme qui souffre, que le Dieu que l'on secourt ; il faut croire par la foi l'un et l'autre, être charitable simplement parce qu'on est chrétien, et non parce qu'en même temps on est homme, et qu'un objet malheureux est venu réveiller notre charité en excitant notre compassion. Peut-on imaginer une charité plus pure, et en même temps plus méritoire, surtout si vous ajoutez à la pureté du motif l'étendue de ses effets ? car quelle espèce de charité pouvez-vous exercer qui ne soit pas renfermée dans celle-ci : la consolation des affligés, le rachat des captifs, l'acquit des débiteurs, le rassasiement des faméliques, la guérison des maux les plus aigus ? Et ce qui en relève encore le prix, en délivrant des maux elle procure les plus grands biens : les nus qu'elle couvre, sont revêtus de la robe d'immortalité : les esclaves qu'elle délivre deviennent autant de rois : elle apaise la faim en donnant la plénitude de tous les biens, et des délices inexprimables succèdent aux douleurs qu'elle a calmées. Et ne croyez pas, mes frères, diminuer le mérite de cette charité en disant, qu'indépendamment d'elle, ces âmes auraient vu un jour la fin de leurs disgrâces et le commence-

ment de leur bonheur. Leurs maux auraient pris fin, il est vrai, comme les maux de la vie prennent fin par la mort ; mais si cette raison ne dispense pas de soulager ceux-ci, dispenserait-elle de soulager ceux-là, plus grands sans comparaison et souvent plus durables ? Ces âmes seraient arrivées enfin au terme de leur bonheur ; oui, sans doute, mais quelle gloire pour vous d'avoir avancé de plusieurs jours, de plusieurs années, peut-être de plusieurs siècles, ce bonheur ineffable dont un avant-goût d'un moment a fait dire aux saints qu'ils étaient déjà payés au centuple des rigueurs d'une longue et austère pénitence !

Oui, nous pouvons l'avancer, ce bienheureux moment qui sera pour ces âmes infortunées la fin de toutes les peines et le commencement d'un bonheur qui n'aura pas de fin ! Je dis que nous le pouvons tous, qui que nous soyons, car la seule raison qui puisse dispenser légitimement de faire l'aumône, qui est l'impuissance de la faire, et qui existe au moins pour les pauvres, n'a lieu pour personne lorsqu'il s'agit du soulagement des morts. Celui qui ne peut pas donner, peut prier ; celui qui ne peut prier beaucoup, peut au moins offrir le travail ou l'infirmité qui l'en empêche. Tout ce qui est bon en soi est bon pour eux ; toute action, dès qu'elle est méritoire, peut devenir pour eux satisfactoire, pourvu qu'il nous plaise de leur en appliquer le mérite, et de leur en céder les fruits. Tel est l'amour que Dieu porte à ces justes souffrants, que, pour nous ôter tout prétexte de ne les pas secourir, il a voulu que tout ce que nous faisons de bien pût leur être secourable.

Et qu'une humilité mal entendue ne vienne point ici lier les mains à la charité, en nous persuadant que nos actions ont trop peu de valeur pour que la part que nous y donnerions pût leur être sensiblement profitable. Dieu a dit qu'elle peut l'être, et qu'elle l'est en effet, cela doit nous suffire : outre que nous sommes peu capables d'apprécier au juste le mérite de nos bonnes œuvres, qu'une humilité toujours louable peut diminuer à l'excès, comme une criminelle présomption les estimerait sans mesure. La veuve de l'Evangile rougissait peut-être en offrant les deux oboles que le Dieu de lumière et de vérité préférerait aux grandes sommes que donnaient les riches. Faisons donc, mes frères, tout ce qui est en nous ; prions, jeûnons, donnons autant que nous le pouvons ; et si notre charité n'est pas assez généreuse pour céder aux morts tout le fruit de nos bonnes œuvres, qu'elle le soit assez pour leur en céder toujours quelque portion, à l'exemple de l'Eglise notre mère, qui a voulu qu'ils eussent part dans toutes ses prières, et dans tous ses sacrifices. Ce que nous leur céderons vaudra peut-être beaucoup plus que nous n'osons le présumer. Mais valût-il peu, ne fût-ce qu'une goutte d'eau que vous laisseriez tomber sur les feux

ou purgatoire, croirez-vous que ce soit peu, si vous vous rappelez avec quelle ardeur le mauvais riche la désirait et la demandait? Et n'est-ce pas de ces gouttes réunies que Dieu forme les nuées salutaires qui portent le rafraîchissement dans ces régions brûlantes, ou, pour le dire plus simplement, ce peu n'est-il pas en quelque sorte votre part dans la contribution générale que Dieu a imposée pour le soulagement des morts; et n'est-il pas évident que ce précieux trésor, formé de sommes légères pour chacun, devenu immense par la multitude de ceux qui donnent, serait bientôt anéanti si chacun prétendait s'exempter d'y contribuer sous le prétexte du peu de bien qu'il peut faire?

Mais n'excepterons-nous pas au moins du nombre de ceux qui peuvent être secourables aux morts, les personnes qui sont actuellement dans la disgrâce de Dieu? Nous savons, est-il dit dans l'Evangile, que Dieu n'écoute pas les pécheurs, et la théologie enseigne que l'on est incapable de mériter pour autrui, lorsqu'on ne peut pas mériter pour soi-même. J'en conviens, mes frères; mais ne croyez pas qu'en souscrivant à ces vérités je juge que les pécheurs mêmes soient dispensés du devoir dont je vous prêche ici l'obligation. Et d'abord il serait facile de vous prouver ici que le doute, si l'on est en état de grâce, ne doit pas empêcher de travailler pour les morts, puisque ce doute ne doit pas nous empêcher de travailler pour nous-mêmes. En effet, quel est celui qui s'adonnerait à la pratique des bonnes œuvres, si pour les faire il fallait être assuré d'un état dont l'incertitude est un article de foi? Mais en supposant, ce qu'à Dieu ne plaise, que votre malheur soit certain, et que vous êtes pour Dieu un objet de haine et d'aversion, vous n'êtes pas privés pour cela de tous les moyens de secourir vos frères : Dieu vous laisse encore le plus excellent de tous, c'est le sacrifice de nos autels, toujours recevable, comme l'appelle à ce propos le concile de Trente, quels que soient et celui qui le fait offrir et celui même qui l'offre. Sa vertu, qu'il tire uniquement de la dignité infinie de la victime offerte, ne peut être anéantie par notre indignité personnelle; et, sur l'autel comme sur le calvaire, l'agneau de Dieu, immolé par les mains des pécheurs, mérite et obtient la rémission des péchés. Ainsi, que la prière du pécheur soit inutile, que ses jeûnes soient sans mérite, que ses aumônes soient sans valeur et sans fruit, le sacrifice qu'il fait offrir est toujours salutaire et fructueux, et l'homme à qui ses crimes ont mérité l'enfer, peut encore par ce moyen ouvrir à plus d'un juste les portes du ciel.

Mais pourquoi ne se les ouvrirait-il pas aussi à lui-même? Et s'il est possible qu'il se sauve en secourant ses frères, s'il est un moyen assez puissant pour opérer en même temps et la justification du pécheur qui l'emploie, et la délivrance du juste à qui on

l'applique, aurions-nous assez peu de charité pour ne pas vouloir en user, je dis assez peu de charité pour nos frères et pour nous-mêmes? Or, nous l'avons ce moyen dans l'indulgence que l'Eglise accorde à ceux qui, à certains jours et dans certains lieux privilégiés, approchent du sacrement de l'eucharistie après s'être purifiés par celui de la pénitence : indulgence qui, appliquée aux morts par voie de suffrage, leur est aussi profitable que le sont les indulgences des vivants à ceux qui les gagnent ; moyen admirable que la charité ingénieuse de l'Eglise a imaginé pour pourvoir par un seul remède aux besoins de tous ses enfants : elle délivre les morts par les vivants, et fait servir à la perfection et au salut des vivants l'intérêt qu'ils prennent à la destinée des morts. Le juste pense à soulager une âme qui lui est chère, et pour y réussir il va puiser dans leur source les grâces qui servent à nourrir sa ferveur et à perfectionner sa justice. Le pécheur ne pensait pas à sortir de l'état malheureux où le péché l'avait réduit ; mais on fait quelquefois pour autrui ce que l'on ne fait pas pour soi-même ; il se baptise pour les morts, selon l'expression de saint Paul, c'est-à-dire qu'il purifie sa conscience, et qu'il rentre en grâce pour être en état d'obtenir la grâce de ceux qu'il a aimés vivants, et à qui il veut encore pouvoir donner après leur mort des marques effectives de sa constante amitié ; l'âme, délivrée par son entremise, et reçue dans les tabernacles éternels, redouble par sa présence la joie qu'y a causée la conversion de son libérateur. Avec quelle ardeur, ô mon Dieu, vous demande-t-elle que celui à qui elle doit l'avancement d'un si grand bonheur, puisse un jour le goûter avec elle ! mais en même temps avec quelle confiance, que vous voudrez bien écouter une si juste demande, et qu'après avoir promis le ciel à la charité qui donne les biens de la terre, vous ne le refuserez pas à la charité qui aura donné le ciel même !

Je dois montrer à présent que le secours que nous devons à tous les morts par charité, nous le devons à plusieurs par justice. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si jusqu'ici j'ai paru solliciter votre charité, à présent, mes frères, je viens réclamer votre équité. Ce n'est plus seulement une aumône que l'on demande, c'est une dette que l'on exige, et si c'est faire miséricorde que de contribuer en général au soulagement des morts, il y en a plusieurs parmi eux à qui c'est faire simplement justice, parce que plusieurs à cet égard, sont, si j'ose m'exprimer ainsi, nos créanciers, et que nous sommes par conséquent leurs débiteurs ; titres beaucoup plus réels que vous ne l'imaginez, mais que vous serez obligés de reconnaître, lorsque je vous aurai fait voir que, pour exiger nos suffrages, ils ont les droits rigoureux de la justice commu-

tative, les droits inviolables de l'engagement et de la promesse, les droits respectables de l'honneur et de la reconnaissance, les droits sacrés de la nature et du sang. Ils ont, dis-je, si non tous, au moins quelques-uns de ces droits: et puisqu'un seul suffit pour que nous leur soyons véritablement redevables, j'espère vous faire convenir bientôt, qu'il n'y a pas ici une seule personne qui ne le soit par justice à plusieurs d'entre les morts; je vais en donner la preuve dans l'exposition détaillée de ces droits que plusieurs d'entre eux ont évidemment sur plusieurs d'entre nous.

Le premier, je l'appelle le droit rigoureux de la justice commutative, fondé sur le prix d'une chose quelconque offert et livré d'une part, de l'autre accepté et reçu. C'est le droit que vous acquérez sur un bien dont vous avez payé la valeur convenue, de tous les droits le plus clair et le plus légitime, qui fait que ce bien est à vous avant même qu'il vous soit livré, et qu'on ne peut plus vous le dénier sans se rendre coupable d'un larcin manifeste. C'est donc se rendre coupable de larcin que de frustrer les morts des prières et des suffrages dont ils ont donné le prix (je dis ce mot dans le sens qu'il est permis de le dire), et qu'ils ont achetés et payés de leur argent. Ceci d'abord peut regarder les pauvres qui reçoivent l'aumône à l'intention des morts, c'est-à-dire afin qu'ils prient pour eux, condition qu'ils acceptent en acceptant l'aumône à laquelle elle est attachée, et à quoi ils ne sauraient manquer sans injustice. Mais de peur que le doute sur l'accomplissement de cette condition ne soit un obstacle à la libéralité des riches, je dis à ceux-ci que l'aumône n'est pas perdue pour être faite à de mauvais pauvres, qu'elle prie elle seule, selon l'expression de l'Ecriture; que du sein du pauvre qui l'a reçue elle pousse un cri qui pénètre jusqu'au ciel, et qu'indépendamment des prières de celui-ci, elle a toujours son mérite, et un mérite très-excellent, qui s'applique ou à celui qui l'a faite, ou à celui pour qui elle est faite.

Mais ceux que ce droit oblige plus étroitement, ce sont les personnes ecclésiastiques qui reçoivent, non pas une légère aumône, mais des sommes considérables, et quelquefois des fonds entiers, sous la condition expresse d'offrir à Dieu un certain nombre de prières et de sacrifices. Sans doute s'ils y manquaient ils se rendraient coupables de fraude et de larcin, et, j'ose bien le dire, de ce que la fraude a de plus bas et de plus injuste, et du larcin le plus odieux et le plus criant. Mais ne croyez pas que je vienne ici leur faire un reproche que le monde même ne leur fait guère. En général, il est certain que les fondations sont acquittées; les anciennes, celles qui remontent à des siècles très-reculés, le sont avec une exacte fidélité, à plus forte raison celles qui sont récentes. Mais cette fidélité même suffirait pour nous apprendre combien toute infidélité en ce genre a toujours été cri-

minelle; et ceux que ce point regarde personnellement n'ont pas besoin qu'on leur apprenne que cette fidélité doit s'étendre à tout, à ce qui paraît moins considérable comme à ce qui l'est plus; qu'une omission, trop légère pour mériter d'être appelée un larcin sacrilège, serait toujours une rapine dans l'holocauste, qui blesserait en même temps et la religion et la justice; qu'ici la piété fait partie de la fidélité; que ce que l'on attend d'eux, ce ne sont pas seulement des sons et des paroles, mais des vœux et des prières, qui ne sont tels que par l'attention et la piété de ceux qui s'en acquittent et qu'enfin on ne fait pas un paiement légitime avec une monnaie fausse ou ahérée.

Examinons à présent un autre droit aussi inviolable, c'est celui de l'engagement et de la promesse qui oblige ceux qui, choisis et nommés pour exécuter les dernières volontés des mourants, s'y sont engagés formellement en prenant la qualité d'héritiers ou d'exécuteurs testamentaires: car il est évident que cette acceptation a toute la force du contrat, et que ne pas en remplir l'engagement, c'est, au jugement du monde même, manquer de probité et d'honneur. Mais si les dispositions que l'on ne remplit pas sont celles que le mourant a faites pour le repos de son âme, les seules qui puissent désormais lui être utiles, et celles qui lui sont devenues uniquement nécessaires; si vous venez à l'en frustrer, vous, sur qui sa confiance s'était reposée; si, au mépris de l'engagement le plus solennel, ayant en main le prix que lui-même vous a consigné pour sa rançon, vous le laissez languir dans les rigueurs d'une cruelle captivité, n'est-ce pas ajouter l'inhumanité à l'infidélité? et une infidélité si odieuse ne serait-elle pas mieux appelée une perfidie?

Qu'il y ait des hommes qui en soient capables, je pense, mes frères, sans qu'il soit besoin d'en chercher des exemples, qu'il suffit pour en être persuadé de se rappeler ce que peut l'esprit d'intérêt sur ceux qui en sont possédés. On conçoit qu'à la vue d'un gain assuré, que l'on peut faire aux dépens d'un homme mort qui n'est plus à portée de réclamer ses droits, à l'insu du public qui ignore souvent ce qu'on fait ou ce qu'on ne fait pas en ce genre; on conçoit, dis-je, que ces âmes, pétries de fraudes et d'ordures, oublient aisément, si jamais elles l'ont bien su, ce qu'elles doivent à la religion, à la probité, à l'amitié, à toutes les vertus outrageusement blessées par l'injuste appropriation d'un bien qui les accommode, aux dépens de l'homme à qui on peut être le plus redevable; et si on le conçoit, il faut donc que la chose ne soit pas sans exemple, puisque les bassesses et les attentats de l'avarice vont beaucoup plus loin qu'on ne peut ordinairement le concevoir. Mais sans nous arrêter à ces hommes odieux que le monde flétrit du nom de malhonnêtes gens parce qu'ils sont capables de telles in-

infamies, voyons ce que font quelques-uns de ceux qui se disent et qui se croient honnêtes gens, titre beaucoup plus commun que l'honneur et la probité qu'il suppose. Déterminés à expliquer en leur faveur tout ce qui peut paraître obscur ou douteux dans les dernières dispositions d'un homme qui a voulu faire servir au soulagement de son âme une légère portion d'un bien dont il leur laisse la meilleure part, s'ils examinent curieusement tous les termes d'un testament, s'ils en chicanent toutes les syllabes pour ne se rendre qu'à la lumière de l'évidence, montrant par cette conduite que la cause du mort était perdue à leur tribunal pour peu qu'elle eût été douteuse; que dis-je? si ce qui serait évident pour tout autre ne l'est pas assez pour eux; si l'on trouve encore assez d'obscurité pour se croire fondé à supprimer en tout ou en partie certains legs pieux qui auraient fait une brèche plus considérable à la succession, la fraude alors est peut-être moins grossière, mais est-elle moins odieuse? Et lorsque l'Eglise réclame l'héritage des pauvres, s'obstiner à ne vouloir pas s'en dessaisir, défendre sa proie les armes de la chicane à la main, oublier dans la chaleur du combat ce que l'on doit au mort et à soi-même, en décriant ce que l'on devrait chérir et respecter le plus, un parent, un frère que l'on accuse ouvertement d'injustice parce qu'il ne vous a pas tout donné, et d'imbécillité parce qu'il n'a pas oublié l'Eglise et les pauvres, disons mieux, parce qu'il ne s'est pas oublié lui-même; sortit-on victorieux de cette honteuse querelle, voilà ce que j'oserai taxer d'intidélité, quoique cela vous paraisse autorisé par la justice. Oui, mes frères, je l'oserai, parce que s'il est vrai que les lois sont sages, et que les jugements rendus en conséquence sont équitables, il est également vrai qu'il y a des circonstances où les réclamer c'est agir contre l'honnêteté naturelle, et où poursuivre ses droits, c'est être injuste : maxime qui n'a peut-être jamais paru plus vraie que dans l'application que j'en fais ici. Car, en vain les lois vous absolvent si les mœurs vous condamnent, et je dis qu'elles vous condamnent par la voix de tout le peuple, et peut-être par le jugement intérieur des juges mêmes dont la bouche a prononcé pour vous, lorsque vous abusez d'un défaut de formalité pour faire casser des dispositions qui en elles-mêmes sont justes et raisonnables; je sais qu'elles vous paraissent exorbitantes, mais prenez garde de n'être point trompé par votre cupidité : qui sait si ce qui a la forme d'un legs pieux n'est pas au fond une restitution, et n'en est-ce pas toujours une lorsque ce legs est fait par un homme riche des biens de l'Eglise, dont il ne peut sans crime enrichir ni lui ni ses proches? D'ailleurs, en supposant qu'elles soient en effet exorbitantes, n'êtes-vous pas injuste d'abuser du jugement qui les casse pour réduire à rien ce qui ne devrait tout au plus qu'être ren-

fermé dans de plus justes bornes? n'êtes-vous pas injuste lorsque vous procédez avec cette rigueur contre un homme à qui vous devez tout par charité, par équité, par reconnaissance; vous, je le répète, couvert de ses dépouilles, honoré après Dieu de toute sa confiance, établi comme le tuteur de son âme, qu'il a remise dans vos mains qu'il croyait, hélas! lui devoir être si fidèles et si secourables? Et comment ne l'aurait-il pas cru (car je ne suppose pas qu'il ait justifié par sa conduite le reproche d'imbécillité que vous lui faites)? Vos regrets paraissent si douloureux, vos larmes si sincères, l'intérêt en un mot, jouait si naturellement en vous le rôle de la tendresse, qu'il eût fallu être aussi artificieux que vous, pour y trouver de l'artifice. Il n'a donc cru que ce qu'il devait croire, et il ne faut pas dire de lui qu'il était simple, mais de vous que vous avez été double et trompeur. Avons-nous tort, mes frères, lorsqu'à la vue de ces exemples nous vous conseillons de ne vous en fier qu'à vous de ce que vous voulez qui soit fait après vous, d'arranger dès à présent ce qui doit être arrangé, de donner de vos propres mains ce qui doit être donné? Cette prévoyance n'est-elle pas au moins utile et raisonnable? et si vos héritiers s'en plaignent, leurs plaintes mêmes ne donnent que trop lieu de soupçonner que la précaution était nécessaire pour assurer le repos de votre âme, et peut-être pour épargner à votre mémoire l'éclat odieux de leurs déclamations insultantes.

J'abrège ce qu'il y aurait à dire sur le droit respectable de l'honneur et de la reconnaissance. Ce droit est réel : est-il quelqu'un qui le conteste! La reconnaissance n'est-elle pas un devoir? l'ingratitude n'est-elle pas un crime? et si les lois n'ont point décerné de peines contre celui qui s'en rend coupable, n'est-ce pas peut-être parce qu'on l'a cru assez puni par le remords qui le déchire, et par l'opprobre dont il se couvre? Or, mes frères, dites-moi, je vous prie, parmi les morts n'en est-il pas à qui vous avez des obligations essentielles? on vous l'entend dire tous les jours, et l'on aurait tort de vous appeler ingrats si pour ne l'être pas il ne fallait que des paroles. L'un rappelle sans cesse le souvenir d'un ami dont le commerce faisait toute la douceur de sa vie, et dont les lumières étaient pour lui une source inépuisable de bons conseils; l'autre élève jusqu'au ciel le généreux protecteur à qui il est redevable de tout ce qu'il est; celui-ci est attendri jusqu'aux larmes lorsqu'il vient à parler du maître humain et bienfaisant dont la douceur lui a rendu la servitude supportable, et dont les largesses l'ont affranchi de la dure nécessité de rentrer dans une nouvelle servitude; celui-là fait valoir encore le service important que lui a rendu un homme habile et fidèle, dans une affaire où il s'agissait de toute sa fortune; tous enfin, oui tous, mes frères, nous comptons parmi les morts plusieurs

de nos bienfaiteurs, dont la mémoire, disons-nous, nous sera toujours chère et précieuse. Ils ne sont plus, et nous ne pouvons leur donner que des sentiments et des paroles; mais s'ils étaient encore, ou s'il était possible de marquer sa reconnaissance par les effets, que ne ferait-on pas? Chrétiens, ils sont encore; et ce que vous croyez ne pouvoir plus, vous le pouvez plus que jamais depuis qu'ils ont disparu de vos yeux. Bien différents de ce que vous les avez vus, et malheureux eux-mêmes après avoir fait des heureux, vos bienfaiteurs sont devenus vos suppliants; ils sont dans le besoin, et vous pouvez les assister; ils sont dans la douleur, et vous pouvez les consoler; ils brûlent, et vous pouvez éteindre l'embrasement qui les dévore; vous le pouvez, et ils vous en conjurent. La voilà cette occasion tant désirée de leur rendre la pareille, et de leur payer bienfait pour bienfait; la laisserez-vous échapper? laisserez-vous inutiles tant de moyens que Dieu vous donne d'avancer le moment de leur délivrance? et après vous avoir comblés de biens, vous demanderont-ils inutilement quelques prières et quelques sacrifices? Si cela est ainsi, ne parlez plus de reconnaissance; tous vos discours n'empêcheront pas que vous ne soyez des ingrats; au lieu de chercher à vous laver d'un reproche si justement mérité, travaillez à ne le mériter plus, en imitant la reconnaissance des âmes vraiment chrétiennes, les seules peut-être qui soient vraiment reconnaissantes. Sans s'arrêter à des paroles qui sont moins dictées par la gratitude que par l'envie de s'en donner le mérite aux yeux des hommes, lorsqu'il n'en coûte plus rien pour l'avoir, elles agissent, elles prient, elles redoublent leurs aumônes; elles ne cessent de conjurer le Dieu des miséricordes de se montrer miséricordieux à ceux qui l'ont été à leur égard; tout ce qui a droit à leur reconnaissance a droit à leurs suffrages, et le souvenir de chaque bienfait est toujours accompagné d'une prière pour le repos du bienfaiteur; elles les renouvellent tous les jours de leur vie, et, jusque dans la vieillesse, on les entend encore adresser leurs vœux au ciel pour les bienfaiteurs de leur enfance. Telle est, chrétiens, la reconnaissance qu'inspire la foi et la religion; la mort même, qui éteint ou qui rend inutile toute autre reconnaissance, ne fait que rendre celle-ci plus agissante dans celui qui l'a conçue, et plus utile à celui qui l'épouse.

A présent, mes frères, une voix plus forte et plus touchante que la mienne va se faire entendre : c'est la voix de la nature et du sang. Quelle impression ne fait-elle pas sur les cœurs les moins sensibles, lorsqu'une personne uniquement chérie exprime par des soupirs et par des gémissements les maux qu'elle endure, lorsque vos yeux sont témoins de sa peine, et que ses cris aigus viennent frapper vos oreilles? Les entrailles sont émues, le cœur

saigne, on se trouble, on frissonne, et lorsqu'on va au secours de cet autre soi-même, on court soulager sa propre douleur. Maux corporels, qu'êtes-vous que l'ombre du mal, au prix des rigueurs inouïes que Dieu exerce sur les âmes qu'il purifie dans le lien de sa colère? Plaintes des mortels alligés, qu'avez-vous d'aussi lamentable que ces cris douloureux et perçants qu'arrache aux malheureuses victimes du purgatoire la torture que leur fait subir la justice du Tout-Puissant? Et vous, chrétiens, qu'avez-vous de plus cher au monde que plusieurs de ceux qui, en proie à ces tourments, font retentir les voûtes souterraines de leurs gémissements pitoyables? Ne craignons pas de rappeler de tristes souvenirs, et de rouvrir des plaies douloureuses, pour soulager des douleurs bien plus cuisantes. Epoux, frères, enfants, pères et mères désolés, écoutez-moi, et que la compassion fasse frémir tout cet auditoire : ce que vous avez pleuré, pleurez-le encore, et si vous êtes épuisés de larmes, pleurez-le avec des larmes de sang. A la mort ont succédé des maux plus cruels que la mort, et d'un lit d'infirmité, celui que vous aimiez le plus a passé dans un lit de flammes. C'est de là, c'est du milieu de ces brasiers étincelants qu'il vous adresse la parole, et qu'il réclame par ma voix cette amitié autrefois si empressée, aujourd'hui si lente à le secourir. Je brûle, et le ciel n'a pour moi que des rigueurs inexorables! Je brûle, et la terre qui m'a mis en oubli m'abandonne à mon malheureux sort! *Miseremini, miseremini mei, saltem vos, amici mei!* (*Job, XIX, 21.*) M'oublieriez-vous aussi, vous mes amis, vous qui aviez promis tant de fois que vous ne m'oublieriez jamais? *saltem vos.* Vous au moins, vous épouse si tendrement chérie, laisseriez-vous dans les tourments la plus chère moitié de vous-même? Vous, parents désolés et toujours inconsolables, qui aviez tant et si inutilement travaillé pour enrichir un fils que la mort a ravi à vos espérances, ne ferez-vous rien pour lui, lorsque vous pouvez travailler utilement à le tirer de la plus déplorable misère? Vous, mari, aimé jusqu'à l'idolâtrie, si vous n'aimez plus, ne vous reste-t-il pas au moins de la pitié pour cette chère et fidèle épouse, qui ne brûle peut-être que pour expier l'amour immodéré dont elle brûlait pour vous? Vous, frère, autrefois inséparable d'un frère dont la perte vous a été si amère, ne vous est-il plus rien depuis que vous ne le voyez plus, et souffrira-t-il sans secours parce qu'il n'a que vous pour le secourir? *saltem vos.* Vous, surtout, vous, enfants, chers objets du plus tendre et du plus généreux de tous les amours, serez-vous sourds à la voix de ce bon père, de cette mère passionnée, qui n'attendent que de vous l'adoucissement de leurs maux, et qui vous le demandent pour prix de leur tendresse, de leurs bienfaits, pour prix de leur sang, source et principe de votre exist-

tence, par qui vous leur êtes redevables de tout vous-mêmes, et dont vous violez les droits les plus sacrés, si dans ce besoin extrême vous ne leur donnez, au lieu des secours effectifs qu'ils ont droit d'exiger de vous, que de vains regrets et des larmes inutiles.

Car je ne veux pas vous dire ici que ce sont peut-être de ces larmes artificieuses qui cachent la joie sous le masque du deuil, ou tout au plus de ces larmes intéressées que l'on donne moins au regret de la personne qu'à celui des avantages dont on est privé par sa mort : il ne faut rien contester à ceux qui pleurent, et moins que tout le reste le sujet de leurs larmes. Je suppose donc, quoique le monde ne le suppose pas toujours, que les vôtres sont aussi sincères qu'elles sont abondantes ; mais la nature ne demandait-elle ici que des larmes ? Suffit-il de pleurer les malheureux, lorsqu'on peut remédier à leur malheur ? et pensez-vous que vous eussiez rendu tout ce que vous deviez à des personnes si chères, si, dans les dangers de maladie qui vous les a ravies, si même dans le désespoir de les conserver, vous fussiez demeurés dans une molle contenance, uniquement occupés à réfléchir sur votre perte et à vous abreuver de vos larmes ? Vous pleuriez alors, mais vous agissiez, vos pleurs étaient le soulagement que vous donniez à votre douleur, mais les actions, mais les soins empressés, mais les secours multipliés étaient le juste tribut que vous croyiez devoir à la nature et au sang. Chrétiens, servez-vous de modèles à vous-mêmes ; pleurez encore, une douleur plus grande demande des larmes plus abondantes ; mais agissez encore, des maux plus extrêmes demandent des secours plus puissants ; pleurez, mais priez, et que l'offrande de vos larmes soit le premier sacrifice que vous ferez à Dieu pour le cher objet qui vous les fait répandre : priez, et non contents des faibles secours que vous pouvez donner par vous-mêmes, sollicitez celui des personnes vertueuses, achetez celui des pauvres, procurez-vous les suffrages de l'Eglise ; que mille voix réunies par vos soins et par vos aumônes, poussent jusqu'au ciel un cri capable de le désarmer ; que le sang de Jésus-Christ coulant de mille canaux ouverts par vos pieuses libéralités, répande avec ses flots salutaires le rafraîchissement et la joie dans cette âme souffrante, mais heureuse pourtant d'avoir trouvé dans votre amitié une si puissante ressource à son malheur ; plus heureuse encore si vous lui renouvelez chaque jour ces secours précieux ; si, par une sainte opiniâtreté, vous êtes résolus à ne pas l'abandonner que vous n'ayez acquitté toute sa dette, et que vous ne l'ayez délivrée de la torture à laquelle son juge l'a condamnée. O frère, ô époux vraiment secourable ! ô fidèle et constante épouse ! ô enfant digne plus qu'aucun autre des bénédictions promises à la reconnaissance filiale ! combien de fois, mais avec quel sentiment de votre amour, et quel re-

doublement du sien, cette parole est-elle répétée par une âme en proie aux flammes du purgatoire, qui sent ses feux se ralentir, et qui voit avancer le moment de son bonheur ; qui le voit, dis-je, et qui le sent tous les jours, et presque à tous les instants, par les secours redoublés qu'une tendresse également généreuse et durable ne cesse point de faire passer jusqu'à elle ! et la seule pensée du bien que vous lui faites, et des sentiments qu'elle en a, n'est-elle pas pour vous un motif suffisant de ne vous lasser jamais de lui en faire. Mais cette satisfaction si douce pour un cœur bien fait ne sera que la moindre partie de votre récompense ; ce que vous aurez fait aux morts vous sera fait un jour à vous-mêmes ; Dieu ne permettra pas que vous languissiez longtemps dans les fers dont vous aurez délivré les autres ; parce que vous aurez intercédé pour eux, il vous suscitera des intercesseurs ; vos enfants vous rendront ce que vous aurez donné à vos pères ; vos pères mêmes, devenus par leur délivrance de puissants intercesseurs, uniront en votre faveur le ciel avec la terre ; et, par une aimable violence, ils forceront le Dieu de justice et de miséricorde à abrégier le temps de vos peines, et à vous réunir à eux dans le séjour du bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

SERMON X.

PREUVES DE L'ENFER.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. (Math., XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel.

Le croyons-nous, mes frères, ou ne le croyons-nous pas, ce feu éternel que Dieu a préparé non-seulement à Satan et à ses anges, mais encore aux hommes qui, après avoir mené une vie criminelle, auront le malheur de mourir dans sa disgrâce ? Si nous ne le croyons pas, sommes-nous chrétiens ? et si nous le croyons, sommes-nous raisonnables d'y courir en aveugles, et de nous y précipiter en furieux ? Convenons que sur ce point nous manquons pour la plupart de foi et de raison, et que, si l'on juge de nos sentiments par notre conduite, on a tout lieu de penser que nous ne le croyons, ni ne le craignons, ou tout au plus que nous n'en avons qu'une foi bien incertaine et une crainte bien superficielle. Plût à Dieu, mes frères, que je pusse rallumer la première dans vos cœurs, et réveiller la seconde ! c'est l'objet naturel d'un discours sur l'enfer, qu'on ne craindra jamais assez si on ne le croit fortement, et qu'on ne croira jamais utilement si à la foi qu'on en a on ne joint la crainte et la terreur. J'entreprends aujourd'hui l'un et l'autre ; donnez-moi, Seigneur, d'y réussir, et de répandre vos terreurs sur ce peuple que nous ne voulons effrayer que pour le sauver. Ave, etc.

PREMIER POINT.

Il ne faut pas s'imaginer que sur le dogme de l'enfer il n'y ait point d'autres incrédules que les impies déclarés. Parmi ceux qui se disent chrétiens, et qui croient l'être parce qu'ils reçoivent tous les autres dogmes de la religion, il en est plus qu'on ne pense qui rejettent celui-ci, ou qui le révoquent en doute, et il n'est pas difficile d'en trouver la cause. On soumet aisément sa raison à des mystères qui ne contredisent point les passions; quelque incompréhensibles qu'ils soient, l'esprit y acquiesce sans peine dès que le cœur n'est point intéressé à les combattre; mais il n'en est pas ainsi de l'enfer : s'il existe, et si tout ce qu'on en a dit est vrai, à quoi en sont réduites les passions ? il faut les sacrifier toutes, ou se résoudre à en expier les excès par des supplices éternels : cruelle alternative qui désespère l'amour-propre et le soulève contre un dogme si incommode. Aussi est-ce proprement là l'hérésie du cœur. On ne veut pas qu'il y ait un enfer, c'en est assez pour qu'on soit disposé à ne pas le croire; et cette disposition, commune à tous les hommes, parce qu'elle sort du fond même de notre nature, devient, dans plusieurs, un germe de révolte qui se développe plus ou moins, et forme une incrédulité, ou éclatante, ou concentrée, ou décidée, ou incertaine, mais qui, dans ses différences est toujours une incrédulité véritable, qui se trouve dans les petits comme dans les grands, chez les esprits faibles aussi bien que chez les esprits forts, parce que ce n'est pas le raisonnement qui la produit, mais les passions qui sont les mêmes dans tous les hommes.

C'est donc cet esprit d'incrédulité que je vais réfuter, ou plutôt éclairer, en vous donnant la preuve de l'enfer; et comme par ce mot on entend un supplice éternel, pour ne rien laisser à dire sur cette matière, j'en démontrerai la réalité et l'éternité, la première par la raison, la deuxième par la religion. Appliquez-vous, Chrétiens, je traite ici le plus grand intérêt que vous ayez au monde.

Je dis d'abord que la raison nous démontre la réalité d'un enfer, puisqu'elle nous démontre clairement qu'il y a un Dieu, et que s'il y a un Dieu, il y a un enfer. Car s'il y a un Dieu, il est juste; si Dieu est juste, nul crime ne doit demeurer impuni. Or, il est évident que tous les crimes ne sont pas punis en cette vie; il y a donc après cette vie un lieu de justice et de punition; il y a donc un enfer; car s'il n'y avait pas d'enfer, les crimes qui ne sont pas punis en cette vie seraient tout à fait impunis; mais si cela était, Dieu ne serait plus infiniment juste, il ne serait donc plus Dieu : raisonnement invincible auquel on n'a jamais rien opposé de solide, et que je ne ferai que développer davantage, pour vous faire mieux apercevoir la liaison nécessaire qui est entre ces deux propositions : il y a un Dieu, il y a un enfer.

Voici donc deux choses qui sont constantes, d'une part l'impunité de presque tous les méchants, de l'autre l'existence d'un Dieu. L'impunité des méchants est un fait dont nous sommes témoins tous les jours, l'existence de Dieu est la première et la plus incontestable de toutes les vérités; mais ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que ces deux vérités, si évidentes lorsqu'on les considère séparément, se trouvent tellement opposées l'une à l'autre si vous n'admettez la foi d'un enfer, qu'elles ne peuvent plus subsister ensemble, et que la raison se voit réduite ou à renoncer à ses notions les plus claires en niant qu'il y ait un Dieu, ou à s'aveugler sur les faits les plus visibles en croyant que tous les crimes sont punis en ce monde.

En effet, voulant rapprocher ces deux vérités, je me dis à moi-même : s'il y a un Dieu, il voit tout, et le coupable ne peut se dérober à ses regards; s'il y a un Dieu, il est présent partout, et le coupable ne peut lui échapper; s'il y a un Dieu, il est tout-puissant, et le coupable ne peut lui résister; s'il y a un Dieu, il est juste, et le coupable ne saurait trouver grâce devant ses yeux : cependant je le vois impuni; ce n'est pas assez, je le vois riche, honoré, content, jouissant délicieusement du fruit de ses crimes, qui, bien loin d'attirer sur lui les fléaux qu'il a mérités, ont été peut-être les sources de son opulence et le principe de sa félicité. Est-ce aveuglement dans Dieu ? est-ce impuissance ? est-ce malignité ? est-ce injustice ? Mais un Dieu qui serait défiguré par quelqu'une de ces taches honteuses, serait-il dès-lors cet être suprême et infiniment parfait que j'adore ? ne serait-il pas plutôt un monstre également méprisable et odieux ? car voilà jusqu'où nous conduit ce raisonnement; et c'est par cette route que quelques esprits téméraires ont abouti à des erreurs sur la divinité, je ne dis pas seulement souverainement impies, mais encore souverainement déraisonnables, en se figurant tantôt un Dieu indolent qui abandonne cet univers aux caprices du hasard, dans la crainte que les soins du gouvernement ne troublent son oisif repos, tantôt un Dieu indifférent, aussi incapable de haïr le vice que d'aimer la vertu, si l'on en juge par l'événement bien plus souvent favorable au vice qu'à la vertu; et parce que ce n'est pas là le Dieu dont la raison d'un autre côté leur découvrirait si clairement les perfections infinies; parce que Dieu ainsi travesti serait non-seulement moins parfait qu'un homme ordinaire, mais encore plus vicieux que les hommes qui le sont le plus, puisque ce ne serait ni l'ignorance, ni l'intérêt, ni un emportement de passion qui le rendrait injuste, mais la seule malignité de sa nature; de conséquence en conséquence ils sont parvenus au comble de l'impiété et de la folie, et ils ont dit enfin : Le crime est impuni, donc il n'y a pas de Dieu.

Mais nous, mes frères, qui voyons aussi

Bien qu'eux l'impunité du crime, et qui ne pouvons disconvenir que ces affreuses conséquences découlent nécessairement de ce principe, par où pouvons-nous y échapper? quel est le dénouement qui met notre raison d'accord avec Dieu, ou plutôt avec elle-même, en réconciliant l'idée ineffaçable qu'elle a de ses perfections, avec l'impunité visible du crime qui paraît les détruire? c'est la persuasion où nous sommes qu'il y a un enfer. Car, dès que je suppose que Dieu punira dans le siècle futur ce qu'il paraît tolérer dans le siècle présent, c'est-à-dire, dès que je suppose un enfer, toutes les difficultés disparaissent, toutes les contradictions s'évanouissent, tout se débrouille, tout s'éclaireit, et les attributs de la divinité sortent de ce nuage plus visibles encore et plus éclatants qu'ils ne m'avaient paru d'abord. Si Dieu dissimule les crimes, ce n'est plus par ignorance; s'il les tolère, ce n'est plus par connivence; s'il paraît les récompenser, ce n'est plus par injustice. Il les voit tous, il les proscrit tous, il les punira tous, et sa lenteur à punir, cette même lenteur qui révoltait auparavant ma raison, me découvre dans Dieu une justice toute divine, et telle que doit être la justice d'un être éternel, immense et infiniment bon. Que la justice humaine se presse de courir après le coupable, qu'elle le saisisse au plus tôt, qu'elle le charge de chaînes, qu'elle veille à sa garde avec inquiétude, qu'elle le punisse sans délai et dès le premier crime, je n'en suis point surpris : c'est qu'il peut lui échapper à tout moment, et qu'elle a un ressort limité hors duquel elle ne peut plus l'atteindre; c'est qu'elle est faible et bornée dans son action, et qu'elle ne peut ni pardonner, ni punir à son gré. Il n'appartient qu'à Dieu de le laisser aller en liberté, parce qu'en quelque lieu qu'il aille, fût-il au fond des abîmes, il ne pourra jamais se soustraire à son inévitable présence; il n'appartient qu'à Dieu de lui accorder les plus longs délais, parce qu'il est maître de tous les temps, et que celui qu'il a marqué pour ses vengeances, arrivera infailliblement : il n'appartient qu'à Dieu d'attendre patiemment le coupable, tandis qu'il entasse iniquités sur iniquités, et qu'il prospère par ses crimes; parce que, comme il n'y a que Dieu qui soit assez bon pour être toujours disposé à pardonner tout à un repentir sincère, lui seul aussi est assez puissant pour proportionner la peine du pécheur à l'endurcissement de son cœur et aux prospérités criminelles dont il aura joui; ce que saint Augustin a renfermé dans ce peu de paroles : Il est patient, parce qu'il est éternel, parce qu'il est fort, parce qu'il est Dieu : *Patiens est quia æternus est, quia fortis est, quia Deus est.*

C'est ainsi que d'un principe commun il résulte des conséquences bien opposées; l'impunité des méchants est ce principe dont les impies conviennent avec nous; ils en concluent qu'il n'y a point de Dieu, ou, ce qui revient au même, qu'il n'y a dans

Dieu, ni justice, ni providence; et nous en concluons qu'il y a un enfer. Or, je vous le demande, mes frères, de ces deux conséquences quelle est la plus raisonnable? qu'a donc de si étrange la foi des châtimens futurs, pour que l'incrédule aime mieux, en la repoussant, dévorer toutes les absurdités de son affreux système? Il suffit pour qu'ils ne soient pas impossibles, que l'âme survive au corps, et que séparée du corps elle soit capable de sentir le plaisir et la douleur. Cette supposition si simple, si vraisemblable, si conforme aux lumières de la raison, à l'idée de Dieu, à la nature même de l'âme, serait-elle plus révoltante que celle d'un Dieu ou aveugle, ou impuissant, ou injuste? la justice de Dieu est-elle un mystère plus incroyable que l'athéisme? Il faut choisir cependant entre ces deux choses; Dieu et l'enfer sont deux vérités si étroitement unies, qu'on ne peut toucher à l'une sans ébranler l'autre; et comme vous venez de voir que c'est en refusant de reconnaître un enfer que le libertin va jusqu'à défigurer et jusqu'à anéantir la divinité, nous voyons, d'un autre côté, que la croyance d'un Dieu et que la croyance d'un enfer ont toujours marché d'un pas égal, et que la seconde est aussi ancienne et aussi répandue que la première. Dans tous les temps on a cru qu'il y avait un Dieu, et dans tous les temps on a cru qu'il y avait un enfer. Tous les peuples de la terre ont adoré quelque divinité, et tous les peuples de la terre ont redouté un enfer. Il n'y a jamais eu sur ce point de différence entre le juif et le gentil, il n'y en a pas aujourd'hui entre le chrétien et l'infidèle. En vain les passions se sont armées contre une vérité aussi désespérante, elle s'est toujours maintenue au milieu de leurs révoltes; gravée dans le cœur de l'homme par l'auteur de la nature, rien n'a pu l'en effacer; elle a su se faire jour à travers les erreurs les plus capable de l'étouffer; on a pu altérer l'idée de Dieu, jusqu'à lui attribuer les vices les plus honteux, mais jamais jusqu'à le dépouiller de cette justice souveraine qu'il exerce surtout dans les enfers; et ceux qui ont adoré des dieux souillés de mille crimes, ont constamment cru que ces dieux, tout vicieux qu'ils étaient, punissaient par des supplices affreux et éternels ces mêmes crimes qu'ils autorisaient par leurs exemples.

Il y a donc un enfer, et la raison qui nous en démontre la réalité nous en laisse encore entrevoir les horreurs. Aussi puis-je assurer que tous les hommes sans en excepter ceux mêmes qui le combattent en ont la conviction intérieure. Oui, l'impie qui insulte à ceux qui y croient y croit lui-même et le craint; il a beau en détourner les yeux, il le voit toujours dans l'idée d'un Dieu juste que rien ne peut effacer de son esprit; l'assurance qu'il fait paraître est un faux air dont il couvre ses inquiétudes et ses remords, et ses vains raisonnements un jeu d'esprit, qui peut bien causer à sa raison un court éblouissement, mais jamais un aveugle-

ment durable; rendu à lui-même dans le silence de la solitude et dans le calme de ses passions, il ne peut plus que pâlir et trembler : *Impii in tenebris conticescent.* (I Reg., II, 9.) L'objet ordinaire de ses plaisanteries est devenu pour lui un objet d'horreur et d'épouvante; il frémit à la seule pensée d'un avenir où sa raison ne découvre que des vengeance et des tortures : ce néant chimérique, sur lequel il cherchait à appuyer ses passions, ne lui paraît plus que ce qu'il est en effet, un ouvrage d'illusion et de mensonge qui fond sous ses pieds, et ne lui laisse plus voir que l'affreux précipice où il est près de tomber; et après avoir attaqué l'enfer par un badinage impie et insensé, il le confesse par un tremblement involontaire et par un cri d'effroi que Dieu, la raison et la conscience lui arrachent malgré lui.

Mais l'enfer doit-il être éternel? autre question qu'il faut résoudre par d'autres principes; car je dois l'avouer, chrétiens, ici la raison s'arrête : elle a bien pu nous conduire jusqu'aux bords de l'abîme et en constater l'existence; mais dès qu'il s'agit de sonder les profondeurs de l'éternité, également incapable de juger de ce qui est ou de ce qui n'est pas, elle avoue son impuissance, et appelle à son secours un autre guide dont les lumières puissent suppléer au défaut des siennes. Or, ce guide, c'est la religion qui nous révèle le mystère de l'éternité des peines, qui nous le révèle, dis-je, et par tous ses oracles et par tous ses mystères. Soutenez, je vous prie, votre attention.

SECOND POINT.

Je dis que la religion nous révèle le mystère de l'éternité des peines avec plus de clarté qu'aucun autre, parce qu'en effet tous ses oracles l'annoncent, et que tous ses mystères mêmes concourent à l'établir; d'où il suit que le dogme de l'éternité de l'enfer se trouve lié si intimement avec le corps entier de la religion, que douter de sa vérité c'est douter de la vérité de la religion, que le rejeter c'est rejeter toute la religion. Renouvelez votre attention, et voyez par quel enchaînement de preuves j'aboutirai à cette conclusion : ne pas croire l'éternité, c'est vouloir ne plus être chrétien.

Tous les oracles de la religion l'annoncent; l'Écriture, la tradition, les conciles, l'Ancien et le Nouveau Testament, Jésus-Christ, les prophètes, les apôtres, les Pères, les interprètes, les docteurs, tous n'ont sur ce point qu'une voix et qu'un langage. Si je ne les cite pas ici en détail, c'est que les textes sont si nombreux que je vous fatiguerais de leur multitude, et si je n'en choisis pas quelqu'un sur le grand nombre, c'est qu'ils sont tous si clairs et si précis qu'il n'y a point de choix à faire. Nul article de notre foi ne se trouve révélé d'une façon plus distincte ni plus authentique; et s'il a été attaqué, car je ne veux pas vous le laisser ignorer, mes frères; si, dis-je, il a été atta-

qué, ce n'a été, ce semble que pour montrer combien il est inébranlable; c'était sans doute l'hérésie la plus favorable aux penchans du cœur de l'homme, et, envisagée d'un certain côté, la plus conforme peut-être aux lumières de la raison : elle paraissait sous le nom d'Origène, et vous savez de quel poids était ce nom dans les premiers siècles de l'Eglise; néanmoins, cette hérésie qui aurait dû, à ce qui paraît, se répandre et durer plus qu'aucune autre, a été l'hérésie de peu d'hommes et de peu de jours : eh! pourquoi? sinon, comme je vous l'ai déjà dit, parce que l'éternité des peines de l'enfer est si clairement révélée, et si universellement attestée, que quelque vraisemblance qu'on donne au sentiment contraire, quelque autorité qu'aient ceux qui le soutiennent, quelque penchant et quelque intérêt qu'on ait à les croire, on en revient toujours, malgré soi, à dire que rien n'est vrai dans la religion chrétienne si ce point ne l'est pas, et qu'il faut le croire ou rejeter tout le reste.

Mais est-il croyable, dit-on, qu'un péché d'un moment soit puni par un supplice éternel, et comment accorder une pareille rigueur avec cette bonté immense de Dieu, dont la religion même nous donne les preuves les plus touchantes? comme si ce n'en était pas la preuve la plus touchante qu'elle nous délivre du malheur infini que nos crimes nous ont mérité; car ce n'est pas la religion, c'est le péché qui a creusé l'enfer; et en prendre occasion de haïr la religion, tandis qu'on continue d'aimer le péché, c'est, par une illusion, je dirai mieux, par un travers aussi absurde qu'il est criminel, aimer la cause du malheur et en détester le préservatif. Mais, pour revenir à la question, je demande à mon tour : est-il croyable qu'un Dieu se soit fait homme? est-il croyable qu'un homme, mort sur une croix comme un scélérat, soit véritablement Dieu? Vous les croyez cependant ces mystères, tout incroyables qu'ils sont : vous les croyez, dis-je, sur la foi des mêmes autorités qui attestent l'éternité des peines de l'enfer, c'est la même Écriture, la même tradition, la même Eglise qui vous les propose, et puisqu'elles ne peuvent être croyables sur un point sans l'être sur tous les autres, croyez tout ou ne croyez rien : voilà ce que je puis vous répondre d'abord, et cette réponse est telle, qu'il faut s'en contenter, ou abjurer le christianisme; mais je dois à votre instruction d'y répondre encore d'une autre manière.

On vous l'a dit souvent, que la peine de l'offense se mesure sur son énormité, et que l'énormité se mesure sur la dignité de la personne offensée. Or, le péché offensant Dieu, la dignité de celui qu'il offense est infinie; il a donc une énormité infinie, il mérite donc une peine infinie. Si ce principe est vrai, l'éternité de l'enfer est justifiée aux yeux de la raison même. Or, je ne vous dirai pas seulement, mes frères, que c'est la raison qui l'a découvert ce principe,

qu'il a une connexion admirable avec ses idées, et qu'elle n'a jamais rien trouvé de solide à y opposer, même chez les impies, à qui il a été plus facile de le mépriser que de le réfuter; j'ajoute quelque chose de plus, que vous savez peut-être, mais que vous n'avez jamais bien approfondi; c'est que ce principe de la malice infinie du péché, dont la vérité emporte nécessairement celle de l'éternité de l'enfer, est le principe fondamental du christianisme, qu'il est comme la base qui en soutient tout l'édifice, lequel ne serait qu'un amas informe de parties mal liées et mal assorties, sans ce principe qui y met la proportion et qui en forme toute l'harmonie; et que, de même que Dieu est un fantôme s'il n'y a point d'enfer, la religion n'est qu'une chimère si le péché ne mérite pas une peine éternelle: c'est par où je termine cette preuve.

Un Dieu fait homme, un Homme-Dieu immolé pour le salut des hommes, voilà, en deux mots tout le fond du christianisme; voilà le dogme qui contient tous les autres dogmes, et le mystère auquel tous les autres mystères se rapportent: le croire, c'est être chrétien, ne le pas croire, c'est n'être pas chrétien. Mais pourquoi fallait-il que Dieu se fit homme et qu'il souffrit? Mes frères, demandez en même temps pourquoi l'enfer est éternel, la raison est la même, c'est la malice infinie du péché. Si elle avait des degrés limités, pourquoi une peine éternelle? une peine temporelle aurait pu y suffire; mais aussi à quoi bon les souffrances d'un Dieu? celles d'une créature auraient pu l'expier. Dans cette supposition, vous me demanderez où est la justice de Dieu, de punir éternellement ce qui sera assez puni après un temps borné. Et moi, je demanderai à mon tour, où est sa justice et sa sagesse, de vouloir que son Fils unique se revête d'une chair mortelle, et qu'il expire sur un bois infâme pour sauver des coupables qui auraient pu être rachetés par les souffrances d'un homme ou d'un ange? La mort éternelle de l'homme pécheur n'est pas plus que la mort temporelle de l'Homme-Dieu; il n'y a qu'une offense infinie qui puisse avoir une juste proportion avec l'une et l'autre, et si mon péché n'avait pas mérité un châtement éternel, j'ose le dire, ô mon Dieu, je n'aurais pas eu besoin de vous, j'aurais pu m'acquitter par moi-même; le prix de votre sang devient superflu, le mérite de votre croix est anéanti: je n'y trouve plus qu'un exemple de patience, et non un asile de salut; celui qu'elle offre à mes yeux est un juste persécuté et non un Sauveur immolé; et l'impie socinien qui rejette tout à la fois et la divinité du Messie, et les satisfactions de l'Homme-Dieu, et l'éternité de l'enfer, pense et parle conséquemment.

C'est aussi où doivent aboutir tous ceux qui refusent de croire l'éternité de l'enfer. Pour peu qu'ils raisonnent juste, ils ne peuvent pas croire davantage que les souffrances d'un Dieu aient été nécessaires

pour sauver le monde. L'un n'est pas plus vrai que l'autre, si le péché ne mérite pas une peine éternelle; mais dès lors, que devient le christianisme, uniquement fondé sur les satisfactions de l'Homme-Dieu? vous en avez arraché la pierre angulaire, il n'en reste pas pierre sur pierre.

Choisissez donc, mes frères, ou de croire ce point ou de n'en croire aucun: il n'y a pas de milieu entre ces deux partis. Dites que les miracles de Jésus-Christ sont des prestiges, et les Ecritures qui les rapportent un tissu de fables; dites que les apôtres qui ont fondé le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie étaient des imposteurs; les martyrs qui l'ont cimenté de leur sang, des fanatiques opiniâtres; tant de génies sublimes qui lui ont soumis humblement leur raison, des esprits faibles et faciles à séduire; l'univers entier qui l'a embrassé, un monde de simples et d'idiots, qui n'ont pu, depuis dix-huit siècles, se défendre d'un piège dont vous avez aperçu, au premier coup-d'œil l'illusion et l'imposture; en un mot, anéantissez la religion, et l'éternité de l'enfer ne peut plus subsister. Mais si vous la conservez, et si votre raison ne peut tenir contre cet amas de preuves et de lumières, où le doigt de Dieu se manifeste avec tant d'évidence; croyez donc tout, ne divisez pas ce qui est indivisible, et pour l'honneur de votre raison même, ne tombez pas dans la grossière contradiction qu'il y aurait à douter d'une part de l'éternité de l'enfer, et à professer, d'autre part une religion dont toutes les parties se démentent si vous ébranlez celle-ci, et qui n'a plus rien de vrai si ce point est faux; mais s'il est vrai, tout l'édifice se soutient, et chaque partie acquiert une vraisemblance étonnante par la juste proportion qu'elle a avec le tout. Un rêve n'a jamais pu être si bien concerté; et indépendamment des preuves victorieuses qui l'établissent, une religion qui m'offre tout à la fois dans le péché une offense infinie, dans la peine une durée infinie, dans le médiateur une dignité infinie; cette religion, dis-je, révolte moins ma raison par l'immense profondeur de ses mystères, qu'elle ne l'incline à les croire par l'accord merveilleux qui les unit.

Et voilà, chrétiens, ce qui nous le persuade, car il n'y a jamais eu que la force de la vérité qui ait pu faire courber la raison sous le poids de ce redoutable mystère. Ce n'est pas un préjugé, la nature y répugne dans tous les hommes, tous les préjugés de l'esprit et du cœur y sont opposés, et ce n'est jamais que sur leurs ruines qu'un homme qui pense et qui réfléchit vient à bout d'établir la foi d'un enfer éternel. Ce n'est pas plus une invention de la politique pour mettre un frein aux passions de la multitude, et pour la contenir par la terreur. Ceux qui l'ont dit, avaient-ils oublié que les premiers qui l'ont prêché au monde étaient douze pauvres pêcheurs, sans patrie, sans biens, sans espérances, dévoués aux

ignominies et à la mort, et que ceux qui étaient le plus intéressés à protéger la religion, qui enseignait un dogme si favorable aux vues de la politique, les princes, les législateurs, les magistrats, l'ont poursuivi par le fer et par le feu, et ont mis tout en œuvre pour l'exterminer. Et nous-mêmes qui vous le prêchons, quel intérêt avons-nous dans le monde, si vous ôtez cet intérêt éternel, et que gagnerions-nous à vous le faire croire, si nous ne le croyions pas? Car nous le croyons, mes frères, et je puis bien vous dire ici ce que saint Augustin disait au peuple de Carthage, nous ne penserions pas à troubler votre sécurité si nous pouvions être en assurance : *Securos vos facerem, si securus fierem*. Si nous cherchons à vous effrayer, c'est que nous tremblons les premiers : *tremens terreo*; c'est que ce feu éternel dont on nous accuse de vouloir épouvanter les simples, nous remplit nous-mêmes de crainte et d'effroi, *ignem æternum timeo*. Mais si nous le croyons et si nous le craignons, j'ose vous assurer que c'est avec connaissance de cause. Sujets aux mêmes passions que le reste des hommes, pétris de chair et de sang comme eux, il ne faut pas vous imaginer que nous ayons adopté légèrement une croyance à laquelle nous avons fait de si grands sacrifices : nous avons hésité, nous avons examiné; notre cœur effrayé d'une vérité qui devait rompre toutes ses attaches, et enchaîner tous ses désirs, ne nous tenait que trop en garde contre l'illusion et la surprise et ce n'a été qu'en frémissant qu'il a rendu les armes à l'évidence des preuves qui l'établissent. Qu'après cela on renonce au monde, à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs, qu'on sacrifie jusqu'à sa liberté, le plus précieux des biens que l'homme peut posséder en ce monde, le premier dans ses désirs, et le dernier dans ses sacrifices, je n'en suis pas surpris; je le suis bien plus, que la foi d'une éternité malheureuse n'en fasse pas faire encore plus; il faudrait s'enfoncer dans les plus affreuses solitudes, y souffrir le froid et le chaud, la faim, la soif et la nudité; il faudrait déclarer à son corps une guerre irréconciliable et le déchirer par les plus sanglantes macérations; il faudrait y passer les jours et les nuits dans le tremblement et dans les larmes. Larmes, macérations, solitudes, vous n'aurez qu'un temps et un temps bien court; mais le mal affreux que je redoute, dont je suis menacé à chaque instant, dont les périls m'environnent de toutes parts; ce mal auprès duquel tous les maux réunis et portés au dernier degré de rigueur et de vivacité, ne sont qu'une ombre de mal; ce mal inexprimable, incompréhensible, qui est le mal par essence, doit être un mal sans fin, aussi durable que Dieu même, et aussi étendu que l'éternité. Dieu terrible, et nous osons vous offenser! et nous osons irriter cette justice redoutable que des supplices éternels ne fléchiront jamais! et lorsqu'il est encore en notre pouvoir de

la désarmer, lorsqu'il ne faut qu'un regret sincère pour changer à notre égard ces feux éternels que nous avons mérités en des joies immortelles, nous demeurons froids et tranquilles! Que dis-je, nous jouons sur le bord de l'abîme, nous qu'un souffle peut renverser à tout moment! ô prodige plus incompréhensible que l'enfer même! Ah! mes frères, commençons donc à craindre ce que nous croyons, puisque nous ne l'éviterons jamais qu'en le craignant aujourd'hui. Il est encore en notre pouvoir de nous en garantir : hélas! qui de nous peut se promettre qu'il le pourra encore demain? Saisissons ce précieux instant qu'une éternité tout entière ne nous rendra pas; et, par un court et sincère regret prévenons un déchirement inutile, un désespoir éternel.

SERMON XI.

SUR L'ENFER.

Discedite a me maledicti in ignem æternum. (*Matth.*, XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel.

S'il est vrai, comme je l'ai déjà dit, que la foi de l'enfer ne suffit pas sans la crainte, ce n'est pas assez d'en avoir donné la preuve, si je ne vous en offre aussi la peinture. La première a fait la matière d'un premier discours, celle-ci doit occuper le second; et, pour vous en présenter l'idée, souffrez que je vous rappelle qu'en traitant les preuves de l'enfer, j'en ai distingué la réalité et l'éternité, la première par la raison, la seconde par la religion. La religion et la raison vont servir encore à vous le faire connaître, mais dans un ordre différent du premier; car la religion vous apprendra ce que c'est que cet enfer dont l'existence est si clairement démontrée par la raison; et la raison ce qu'il faut penser de ce te éternité si solidement établie par la religion. Supportez-moi, mes frères : ce sujet est lugubre, je le sais; mais vous savez aussi combien il importe qu'il soit traité à fond; et il y a longtemps que l'on a dit qu'un des plus sûrs moyens pour ne pas tomber en enfer après la mort, c'est d'y descendre souvent par la méditation pendant la vie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'enfer, et qui d'abord nous l'apprendra mieux que celui qui le voit et qui le sent? c'est le mauvais riche qui nous en donne l'idée générale, en l'appelant, comme il fait, *le lieu de tourments*, « *locum tormentorum*. » (*Luc.*, XVI, 28.) Or, le lieu qui s'appelle spécialement le lieu des tourments, doit être celui d'une rigueur extrême et d'une cruelle souffrance. Ce nom ne conviendrait pas à un lieu où l'on ne souffrirait qu'une seule peine, ou plusieurs peines légères; et il n'est pas besoin d'être théologien, il suffit de connaître la propriété des termes, pour comprendre que dans le lieu que l'Écriture appelle le lieu des tourments doit se trouver l'assemblage de plusieurs maux, dans un degré très-vif et très-doulooureux.

Mais l'Écriture ne s'en tient pas à cette expression générale; elle nous montre tous ces tourments en détail : remarquez, mes frères, que ce sont les mêmes dont nous vous présentons le tableau dans les descriptions que nous vous faisons de l'enfer : car Dieu et les prophètes qu'il a inspirés sont ici mes seuls auteurs et mes seuls garants; c'est à eux que je vous renvoie si vous m'accusez de feindre ou d'exagérer; et commencez à reconnaître que nous ne sommes en ce point que les fidèles interprètes de la révélation. Si nous vous parlons de ténèbres épaisses, c'est après Jésus-Christ, qui ordonne que le serviteur inutile soit jeté dans les ténèbres extérieures : *Projicite in tenebras exteriores* (Matth., XXV, 30); si nous appelons l'enfer une affreuse prison, c'est que ce nom lui est donné dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau; si nous y ajoutons les liens et la contrainte, c'est Jésus-Christ qui dit encore : liez-lui les pieds et les mains : *Ligatis manibus et pedibus*. (Matth., XXII, 13.) L'amas confus de ces mille millions de réprouvés, jetés pêle-mêle, et entassés les uns sur les autres, est décrit plus énergiquement que nous ne pouvons le faire, dans ces courtes paroles d'un prophète : *Ils seront amassés et liés ensemble comme un faisceau au fond de l'abîme* : « *Congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum* (Isa., XXIV, 22); et quand nous représentons la rage des démons appliqués à tourmenter ces malheureuses victimes des vengeances célestes, que disons nous qui égale ces paroles de l'Écclésiastique : *Il y a des esprits qui ont été créés pour la vengeance; à la fin des temps ils déploieront toute leur force, et ils assourdiront la fureur de celui qui les a faits, c'est-à-dire la fureur de Dieu?* Quelle expression, mes frères! « *Et fureorem ejus qui fecit eos placabunt!* » (Eccli., XXXIX, 34.) C'en est pas nous qui vous menaçons de l'horrible apparition de spectres hideux et de fantômes effrayants; Job ne dit-il pas : *Vient super illum horribiles!* (Job, XX, 25) et si nous parlons de ces cruelles souffrances qui font éprouver à la fois toutes les rigueurs d'un froid excessif et toutes les ardeurs d'une chaleur brûlante, n'y sommes-nous pas autorisés par ces paroles si claires : *Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium* (Job, XXIV, 19.) Ce ver qui ne meurt pas, et que vous savez être le remords de la conscience, combien de pères et de docteurs l'entendent aussi de vers matériels acharnés sur les réprouvés dont ils rongent les chairs toujours renaissantes! car, quel autre sens peut-on donner à ce texte : *J'enverrai le feu et les vers dans leur chair, afin qu'ils brûlent, et qu'ils souffrent éternellement* : « *Dabo ignem et vermes in carnes eorum, ut urantur, et sentiant in sempiternum?* » (Judith, XVI, 21.)

Mais, laissant ce détail que j'ai cru nécessaire pour vous faire sentir, mes frères, que ces peintures de l'enfer qui vous paraissent si exagérées, et que vous osez

peut-être appeler les jeux de notre imagination, l'épouvantail des âmes faibles; que ces peintures, dis-je, ne sont que le langage clair et mille fois répété des divines Écritures; je vais à présent fixer vos regards sur les deux peines principales de ce lieu de tourment, la perte de Dieu, et le supplice du feu, l'une et l'autre renfermées dans ces paroles de Jésus-Christ : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel*. (Matth., XXXV, 41.) Retirez-vous de moi, c'est la première qui s'appelle la peine du dam; allez au feu, c'est la seconde qui est plus qu'aucune autre la peine du sens. On croit assez la première, mais on ne la craint pas, et j'entreprends de vous la faire craindre; on craint assurément la seconde, mais on ne la croit pas assez, et je veux vous la faire croire.

La première peine est la privation de Dieu. J'ai dit qu'on la croit, mais qu'on ne la craint pas, quoique cependant plus à craindre que la seconde, parce qu'elle est en effet plus douloureuse. Ainsi le pensent tous les Pères de l'Eglise, ainsi tous les docteurs l'enseignent, et tous les théologiens le prouvent; je dis plus, ainsi tous les chrétiens le croient et le confessent. Je n'ai donc ici qu'à exciter la frayeur et la crainte. Mais comment vous faire craindre la perte de Dieu, si vous ne l'aimez pas? comment vous faire sentir l'inexprimable malheur d'en être séparé, si vous n'avez pour lui ni inclination ni désir? Ah! mes frères, si vous l'aimiez, et vous l'aimeriez si vous le connaissiez, ce mot, Dieu perdu, et perdu pour jamais, oui, ce mot seul vous glacerait d'effroi. Je n'aurais pas besoin alors de vous représenter ni ce qu'est Dieu, ni combien il est nécessaire à notre cœur; ni les transports d'une âme qui, dégagée des liens de la matière, s'élance vers lui avec l'impétuosité d'un esprit qui tend au centre unique de son repos; ni les désespoirs qu'elle éprouve à la vue de l'obstacle insurmontable qui l'arrête; ni le vide affreux où l'a réduite la privation de ce bien devenu par l'absence des autres biens uniquement et infiniment nécessaire; ni le déchirement que lui cause le contraste toujours présent de sa bonté qui le lui fait désirer, et de sa justice qui le lui fait détester; forcée à le haïr parce qu'il est infiniment aimable, et le maudissant de rage de ne pouvoir l'aimer. Ce mot, encore une fois, ce mot seul, Dieu perdu, et perdu pour jamais, jetterait la consternation dans tout cet auditoire; la frayeur vous rendrait immobiles, ou la douleur vous ferait éclater en gémissements; et si j'eusse cru qu'il y eût parmi vous des cœurs vraiment épris de cet objet adorable, je ne sais si j'aurais osé le proférer ce mot que vous écoutez si froidement; j'aurais craint l'effet terrible qu'il aurait pu produire sur eux, j'aurais craint que la seule idée d'un si affreux désastre ne leur causât, comme il est arrivé plus d'une fois, un saisissement si violent et des transes telles que leurs jours n'en fussent menacés.

Mais à ceux qui ne l'aiment ni le connaissent, ce Dieu infiniment aimable, comment leur en faire craindre la perte, et que dirai-je qui soit capable d'émouvoir ces cœurs insensibles? une seule chose que j'ai déjà dite, c'est que cette peine est encore plus douloureuse que la peine du feu. Que tous vos sens se révoltent au seul nom de ce feu vengeur, que votre corps frissonne, que votre imagination se trouble et se confonde, je n'en suis pas surpris. Habiter au milieu des flammes, sentir à tout moment les ardeurs d'un feu infiniment actif et pénétrant, qui darde ses pointes brûlantes jusque dans les parties les plus intimes du corps où il porte avec soi le déchirement et la douleur; qui peut penser à cet horrible supplice, et n'être pas effrayé jusqu'à la pâleur et au tremblement? Soyez-le donc aussi de la perte de Dieu, puisqu'elle est, et que vous-mêmes la croyez et la confessez plus douloureuse; et si vos sens n'en sont pas également blessés, que la raison supplée ici au défaut des sens, en vous faisant craindre une peine que vous avouez être plus intolérable que celle qui vous cause de si vives et en même temps de si justes frayeurs.

Mais ce feu lui-même est-il un feu véritable, et lorsque l'Ecriture appelle de ce nom la peine sensible des réprouvés, n'est-ce pas une expression figurée dont elle se sert pour nous donner quelque idée d'une peine inaccessible à nos sens, et par là, hors de la portée de nos connaissances? Je réponds qu'elle parle simplement et sans figure, et que ce feu doit être pris à la lettre pour un feu réel et matériel. Car, d'où vient, passez-moi cette expression, d'où vient dans l'Ecriture cette affectation marquée à ne l'appeler presque jamais que du nom de feu? pourquoi, pour ne pas parler ici de l'Ancien Testament, où ce terme est si souvent employé, pourquoi, dis-je, le voyons-nous dans le Nouveau jusqu'à trente fois? Pourquoi se trouve-t-il jusque dans l'énoncé de la sentence, où l'usage fondé sur le bon sens et la raison n'admet que des expressions simples et précises? Si le Saint-Esprit avait voulu en parler figurément, n'aurait-il jamais employé que la même figure? Dieu a-t-il pu vouloir que l'enfer ne vînt jamais se présenter à l'esprit que sous l'image d'un feu qui ne serait pas? N'a-t-il pas prévu que de là naîtrait dans tous les hommes l'idée ou plutôt la persuasion d'un feu véritable et matériel, et que cette persuasion, qui ne serait plus dès lors qu'une opinion erronée, serait aussi répandue que la religion et aussi durable qu'elle? car, où ne la trouve-t-on pas? et en quel temps ne l'a-t-on pas eue? A-t-il donc pu vouloir tendre ce piège inévitable à la crédulité de tous les chrétiens? Je dis de tous sans exception, puisque nous voyons que les plus éclairés y ont donné comme les plus simples; et que ce qu'on voudrait faire passer pour un préjugé populaire a été constamment cru, enseigné, même redouté, et avec les plus vives

appréhensions, par les plus grands hommes du christianisme.

Il existe donc, et toutes les subtilités de l'esprit humain ne sauraient en éluder la certitude; il existe au centre de la terre, où le place la croyance commune de tous les siècles, ce lieu d'horreurs et de supplices, ce lieu de pleurs et de grincements de dents, appelé par l'Ecriture tantôt le puits de l'abîme à cause de son effroyable profondeur, tantôt le grand lac de la colère de Dieu pour sa vaste étendue, tantôt l'étang ardent; et, pour que nous n'ignorions pas de quelle nature sont ses ardeurs, appelé nommément la fournaise de feu: *caminus ignis*. Mais quel feu, et où avons-nous pris les étranges propriétés que nous lui attribuons? Feu perpétuel qui brûle toujours et qui ne s'éteint pas; c'est l'idée que nous en donne Jésus-Christ, dont les paroles sont dans leur sublimité toujours si simples et si éloignées de toute exagération: *Ignis (eorum) non exstinguitur* (Marc., IX, 43); feu surnaturel qui s'attache aux esprits comme aux corps, et qui, sans cesser d'être matériel, se fait sentir aux êtres immatériels; c'est encore Jésus Christ qui nous l'apprend, lorsqu'il dit qu'il a été préparé pour de purs esprits, pour Satan et pour ses anges: *Qui paratus est diabolo et angelis ejus* (Matth., XXV, 41); feu conservateur des corps qu'il brûle sans les consumer, et dont l'action inexprimable répare ce qu'il détruit, et laisse entier ce qu'il dévore, semblable au sel qui préserve de la corruption les chairs où il introduit ses acides pénétrants. Tous, dit Jésus-Christ, seront pénétrés et comme salés de feu: *Omnis enim igne salietur*. (Marc., IX, 48.) Il existe donc ce feu vengeur, et je le répète, il existe avec ses merveilleux attributs qui ne le rendent si différent du feu que nous connaissons, que pour le rendre mille fois plus redoutable; car qui peut en contester ou l'existence ou les propriétés attestées par de tels oracles, et quel est le chrétien qui osera donner le démenti à Jésus-Christ? Souvenez-vous en donc, mes frères, car je croirai avoir assez fait si je gagne ce point sur vous, souvenez-vous, dis-je, que le feu de l'enfer n'est que trop véritable. Que d'autres plus éloquents que moi tâchent de vous en exprimer les rigueurs; qu'ils peignent avec les couleurs les plus effrayantes, le réprouvé plongé et comme abîmé dans cet océan de feu devenu son élément, le trouvant à droite, à gauche, au-dessus et au-dessous de lui dans une distance presque infinie, n'en étant pas seulement investi, mais rempli et pénétré, le respirant par la bouche, le soufflant par les narines et, comme le fer embrasé, ne paraissant plus faire avec lui qu'un même corps, une même ardeur et une même flamme; que d'après les Pères de l'Eglise, et notamment d'après saint Cyprien, ils vous représentent l'horrible bouillonnement du sang dans les veines, de la moëlle dans les os, de toutes les humeurs dans toutes les parties du corps,

tout ce liquide embrasement contenu dans la peau comme dans un vase plus ardent que l'airain qui étincelle dans la fournaise, et sans rien perdre de sa sensibilité naturelle, devenu plus solide et plus indestructible ; alors, mes frères, alors vous tremblerez, ou peut-être pour calmer l'horrible frayeur que vous causera la peinture d'un supplice si affreux, mais en même temps si justement dû à vos crimes et à votre impénitence, vous tâcherez de vous persuader que tout ce qu'on vous en dit est faux, incroyable et trop visiblement exagéré. Mais non, mes frères, et je vous l'ai prouvé, souvenez-vous-en encore une fois, et dites-le-vous alors à vous-mêmes, si ce feu est terrible, il n'en est pas moins réel, on m'en a produit les preuves ; mille textes de l'Écriture l'établissent et le décrivent ; je les ai entendus, et n'ai trouvé rien à y répondre. Il faut donc ou changer, ou brûler ; il faut ou se dévouer à toutes les rigueurs de la pénitence, ou se résoudre à habiter au milieu du feu dévorant et des ardeurs éternelles ; qui de vous le pourra, mes frères : *Quis poterit de vobis ? (Isa., XXXIII, 14.)* Que de ce feu terrestre si faible, je pourrais dire si froid en comparaison du feu de l'enfer, une étincelle échappée vienne effleurer la peau sur laquelle elle s'éteint aussitôt qu'elle y touche, on frémit à l'instant de sensibilité et de douleur ; mais s'il fallait tenir dans la main des charbons ardents pendant une heure entière ; que dis-je, s'il s'agissait pour vous, d'être roulés lentement sur un brasier dévorant, et d'en ressentir dans toutes les parties du corps des atteintes violentes, qui de vous le pourrait, *quis poterit ?* et ne frissonnez-vous pas à cette seule pensée, chair délicate, organes faibles et sensibles du corps humain ? que sera-ce donc, non pas d'y passer mais d'y habiter, *quis poterit habitare ?* et d'y habiter non pas une heure, ni un jour, ni un an, ni un siècle, mais pendant tous les siècles des siècles, mais pendant l'éternité tout entière ? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante et ardoribus sempiternis ? (Ibid.)* Pendant l'éternité tout entière ! quelle parole, mes frères, et quel sujet inépuisable de réflexions ! Essayons d'en approfondir quelques-unes : je les réserve à la méditation suivante ; puissent-elles vous remplir de la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse, et le solide fondement du salut éternel.

SECOND POINT.

Lorsqu'il faut se décider sur un objet intéressant, et souverainement intéressant, que fait un esprit raisonnable ? 1° Il s'étudie à le bien connaître, et pour cela il le considère avec une mûre attention ; 2° S'il y a un choix à faire entre cet objet et un autre, il considère le second comme il a considéré le premier, pour être en état d'en faire la comparaison ; 3° Enfin, vu les différences il conclut et se décide. Sur ce plan, examinons premièrement ce que

c'est que l'éternité de l'enfer ; secondement ce qu'est le bonheur de la vie présente qui est l'objet de la comparaison : cela fait, nous tirerons la conséquence. Cette méthode, qui n'est que la marche simple et unie de la raison, vous conduira à des réflexions, et que vous n'avez peut-être jamais faites, et du moins qui ne se sont jamais présentées à votre esprit sous un jour aussi sensible que celui sous lequel je vais vous les exposer.

Qu'est-ce que l'éternité de l'enfer ? c'est la durée infinie des peines qu'on y endure. Nous avons déjà quelque idée de ces peines, appliquons-nous à présent à connaître cette durée. Mais qui peut connaître ce qu'il ne peut pas comprendre, et qui peut comprendre l'infini ? Si cette durée devait finir, quelque longue qu'on la supposât, je pourrais la comprendre, puisque je pourrais la calculer ; mais je comprends que dès lors elle ne serait plus infinie, et qu'ainsi ce ne serait plus l'éternité. La plus longue durée qui nous soit connue est celle qui s'est écoulée depuis la création du monde ; et si elle nous paraît longue, assurément elle a bien de quoi le paraître ; combien d'événements se sont passés depuis ce temps ? combien de générations se sont succédées ? combien de monarchies renversées ont fait place à d'autres qui, tombées à leur tour, ont vu de leurs débris s'en former de nouvelles qui ont cédé elles-mêmes à l'effort du temps ? combien d'ouvrages à qui la dureté de la matière et la solidité de leur assiette semblaient assurer une durée éternelle, et qui pourtant, détruits sans violence et par le travail insensible des années, ont disparu de dessus la face de la terre, et ne laissent plus même apercevoir leurs débris et leurs ruines. Cette durée est donc bien longue, et s'il fallait la passer dans des douleurs extrêmes, s'il fallait brûler pendant un temps aussi long que celui qui use de vieillesse le marbre et l'airain, quelle longueur de souffrance ! et oserait-on espérer d'en voir jamais la fin ? O Dieu ! y pensons-nous bien ; nous qui ne pensons qu'en frémissant à une opération douloureuse dont la durée se compte par quelques minutes ? Cependant il s'en faut bien que ce soit là l'éternité ; car cette durée non-seulement est bornée, mais elle est actuellement finie, et l'éternité ne finira pas. Laissons donc les temps connus, et puisque nous ne trouvons rien dans la réalité des choses qui puisse donner quelque idée de l'éternité, tâchons de la trouver dans notre imagination. Je prends donc ce temps si peu capable de nous faire connaître l'éternité, mais si long cependant, et qui nous le paraîtrait bien plus, s'il fallait le passer dans les tourments ; je le prends, dis-je, et je le multiplie autant de fois qu'il se trouve d'instant renfermés dans sa durée, autant de fois encore qu'il se trouve de choses innombrables dans l'univers, de gouttes d'eau dans la mer, d'atomes dans l'air, de grains de sable sur les rivages ; autant de fois qu'il y a eu d'hommes et d'animaux sur la terre, qu'on a fait

de pas, dit de paroles, formé de désirs, conçu de pensées; ah! mes frères, que de mille millions de siècles résulteraient de tous ces nombres réunis! Cependant ce n'est pas encore là l'éternité; car nous sentons que ces nombres tout exorbitants qu'ils sont, pourraient se calculer, et l'éternité, comme je l'ai déjà dit, ne se calcule pas. Faisons donc un dernier effort, et si nous ne pouvons pas atteindre à l'éternité, voyons si nous ne pourrions pas au moins en approcher. Je suppose que Dieu crée un monde aussi grand que celui-ci, qu'il le crée, dis-je, atome par atome, et qu'entre la création de chaque atome il laisse écouler tout le temps qui serait le produit des calculs que je viens de faire. Je suppose encore qu'il emploie le même temps à arranger tous ces atomes, qu'ensuite il les dérange et les anéantisse un à un, et laissant entre le dérangement et l'anéantissement de chacun le même intervalle de temps qu'il avait mis à les créer et à les arranger; n'en demeurons pas encore là, et supposons enfin que quelqu'un passe autant de temps à multiplier cette durée, que cette durée elle-même contient de temps : ici l'esprit se perd, et tout l'art des calculateurs est à bout. Sommes-nous, enfin parvenus à l'éternité, y touchons-nous, en approchons-nous? non, nous n'y sommes pas parvenus, nous n'y touchons pas, nous n'en approchons pas. Le réprouvé qui aura brûlé pendant cette effroyable durée de temps, n'approchera pas encore de la fin de son supplice. Où en sera-t-il donc? au milieu? au quart? à la dixième, à la centième partie? non encore, il sera au commencement, il sera au point précis où il en était au moment de sa chute aux enfers; et ce qui lui restera à souffrir sera encore l'éternité toujours pleine, toujours entière, toujours présente et toujours à venir, toujours incapable d'être abrégée d'un seul instant par des millions de siècles révolus.

Telle est l'éternité, mes frères : un moment fixe, une durée sans fin, un présent immuable, à qui tous les temps appartiennent, et dont aucun temps ne fait partie, l'abîme où s'engloutissent tous les siècles, et qui ne s'en remplit jamais, c'est, en un mot, et puisqu'il s'agit ici de l'enfer; c'est, dis-je, en quelque moment que vous la considérez et dans quelque point que vous la saisissiez, le toujours des peines infernales, et de chacune de ses peines; le toujours de la perte de Dieu, elle est éternellement irréparable; le toujours du feu dévorant, son action ne se ralentit jamais; le toujours du ver rongeur, il est immortel comme le cœur auquel il est attaché; le toujours des pleurs qui ne tariront pas, du grincement de dents qui ne cessera pas; le toujours de la rage et du désespoir qui ne s'apaiseront pas. Voilà l'objet que je viens proposer à vos méditations; il est grand sans doute et souverainement intéressant. Vous conviendrez qu'il ne vous est pas indifférent de brûler ou de ne pas brûler pendant toute l'éter-

nité; qu'il y a de la folie, de la fureur à s'y résoudre, à s'y exposer même, si ce n'est pour un sujet qui en mérite la peine, si ce n'est pour un bien qui mérite d'être acheté par un si grand mal. Or, quel est ce bien pour lequel des milliers de chrétiens se damnent tous les jours? c'est, vous le savez, le bonheur de la vie présente : comparons-le donc avec le malheur de l'éternité future, et voyons si dans ceux qui affrontent le second pour se procurer le premier, il y a au moins quelque apparence de bon sens et de raison.

Les plaisirs de la terre sont souvent fades et ennuyeux, supposons-les toujours également doux et piquants; on ne se les procure qu'à grands frais, et les retours en sont presque toujours désagréables, supposons qu'ils viennent s'offrir d'eux-mêmes et qu'ils ne sont suivis d'aucun dégoût; ils sont insuffisants, et laissent le cœur plus altéré qu'il ne l'était avant de les avoir goûtés, supposons qu'ils le remplissent, et qu'ils étanchent parfaitement sa soif; ils sont courts, et le moment qui les vit naître les voit presque aussitôt s'évanouir, supposons qu'ils sont durables, et que rien n'en interrompt le cours; et parce qu'il ne faut qu'un accident pour les dérange, qu'un chagrin pour les empoisonner, qu'une infirmité pour les changer en un triste régime, supposons les événements toujours heureux, le cœur toujours content, la santé inaltérable; et pour que la mort ne vienne pas obscurcir de son ombre une félicité si parfaite, ajoutons-y l'assurance infaillible de la vie la plus longue qu'un mortel puisse espérer sur la terre. Pécheurs, je ne vous apprend pas que c'est ici une félicité chimérique, et non une félicité véritable, et vous n'avez que trop éprouvé combien ce qu'on appelle le bonheur de la vie est différent de ce que je le suppose; c'est cependant tel que je le suppose, que je consens que vous le compariez avec l'éternité de l'enfer; et si dans cette supposition il se trouve être infiniment au-dessous, que sera-t-il dans la réalité même, où il est déjà si fort au-dessous de ma supposition?

Il semble que pour décider la comparaison il suffirait d'abord de nommer le feu de l'enfer; car à ne le considérer qu'en lui-même et indépendamment de sa durée, y a-t-il un plaisir assez vif pour en compenser la douleur? et quelque parfait que fût le bonheur de la terre, quel est l'homme qui en voudrait, s'il fallait, pour en jouir, passer dans des brasirs dévorants un temps égal à celui qu'aurait duré sa jouissance? Cependant je demande quel est l'homme sage qui dirait : Je consens à brûler trente ans pour trente années de plaisir; comment le regarderait-on, si l'on regarde comme un furieux celui qui s'expose à souffrir sur la terre un supplice de quelques heures? Cependant ce n'est pas sous le rapport de la peine et du plaisir que je compare ici ce monde avec l'autre, la terre avec l'enfer; c'est par rapport à la durée passagère d'un

côté; éternelle de l'autre. Or, en les comparant ainsi, savez-vous la proportion qu'il y a de l'une à l'autre? celle du fini à l'infini, c'est-à-dire exactement et à la lettre celle du rien au tout : ce n'est pas peu mis en parallèle avec beaucoup, comme serait par exemple une minute avec un siècle; si entre ces termes la disproportion est énorme, elle n'est pas infinie, un certain nombre de minutes donne le siècle; mais du tout au rien, de l'éternité au temps, la distance est infinie, et tous les nombres imaginables ne pourront jamais la remplir.

C'est donc faire le sacrifice, insensé s'il en fut jamais, du tout au rien, que d'acheter le bonheur de la vie présente au prix des supplices de l'enfer à venir; la conséquence est évidente : on le voit, mais on ne le sent pas; et tel est l'empire de l'imagination et des sens sur la plupart des hommes, que ce qui n'est rien leur paraît tout, parce qu'il est présent, et que ce qui est tout ne leur paraît rien, parce qu'il est à venir. Accommodons-nous donc encore à la faiblesse humaine; et comme je vous ai fait sentir la grandeur infinie de l'un, tâchons de rendre sensible la petitesse infinie de l'autre.

Par le présent, je n'entends pas le moment actuel, ce moment précis où je vous parle, le seul pourtant qui soit véritablement en notre pouvoir, et qui doit s'appeler présent; je veux bien comprendre sous ce nom tout le temps de la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, et après vous avoir fait convenir que ce qui en reste passera aussi vite que ce qui s'en est écoulé, je ne veux pour vous en faire sentir l'incroyable rapidité et la brièveté extrême; je ne veux, dis-je, que vous demander ce que c'est que ce passé qui, pour tous, fait une si grande partie de la vie, et pour plusieurs la plus grande partie du tout. Avec quelle vitesse les jours, les années, les âges différents, se sont-ils succédé? que vous paraît avoir été le temps de l'enfance? qu'un rêve confus; celui de la jeunesse? qu'une ivresse de quelques heures; ce qui s'est passé de l'âge mûr? qu'une courte distraction : tout cela considéré d'avance paraissait d'une longueur presque infinie; et l'âge où nous sommes enfin parvenus se montrait à nous dans une perspective si éloignée, qu'à peine imaginions-nous que nous pourrions un jour y arriver; à présent que nous y sommes arrivés, qu'est-ce encore une fois, que sera-ce dans un an, dans dix ans, au bout de la carrière, au moment de la mort? Demandez-le à ces vieillards qui ont dépassé les bornes ordinaires de l'âge, demandez-leur ce qu'ils pensent de cette vie dont on compte les années avec une admiration mêlée d'une sorte d'envie; qu'en pensent-ils, et comment l'appellent-ils? un songe fugitif qui, à peine commencé, presque aussitôt s'évanouit. Mais si une longue vie paraît si peu de chose lorsqu'elle est encore présente, et que la main (si j'ose ainsi parler) en tient encore le fil, que paraîtra-t-elle après que ce

fil aura été rompu? Lorsque vos enfants, et les enfants de vos enfants, vous auront suivis dans le tombeau, que votre race sera éteinte, votre nom entièrement oublié; lorsque vos maisons seront démolies, que les villes que vous aurez habitées seront détruites, que l'univers entier sera tombé en ruines, que mille ans, mille siècles, mille millions de siècles se seront écoulés depuis, quel jugement porterez-vous alors sur cette vie de cinquante ans, sur ce point imperceptible de votre durée, sur cet atome comparé à ces masses énormes? et toutes les figures qui servent à exprimer la rapidité du temps, le vaisseau qui fend l'onde, le trait qui vole dans les airs, l'éclair qui, au moment qu'il sort de la nue, paraît de l'orient à l'occident; toutes ces figures, dis-je, seront-elles suffisantes pour exprimer l'idée que vous en aurez alors?

Concluons à présent, mes frères, c'est-à-dire choisissons, car nous y sommes forcés; et libres de faire le choix qui nous agréera le plus, nous ne le sommes pas de n'en faire aucun : celui que vous allez faire ne se fera pas sans connaissance. Le présent et l'avenir ont été mis sous vos yeux : l'un avec l'éternité de ses tourments, l'autre avec ses joies fausses et passagères; vous les avez considérés à loisir, vous les avez comparés; et si vous faites un mauvais choix, vous ne pourrez pas dire que vous l'aurez fait par ignorance; c'est que vous l'aurez voulu. Choisissez donc, parlez, décidez enfin; que voulez-vous? souffrir l'enfer et ses feux éternels? Non, ce parti vous fait horreur, et si mes yeux ne me trompent pas, si votre air et votre maintien sont de sûrs garants des sentiments de votre âme, vous dites au moins en ce moment, qu'à quelque prix que ce soit, vous ne voulez pas brûler pendant toute l'éternité. Mais vous dites donc aussi, que vous renoncez à tout ce qui pourrait vous attirer ce malheur? avare, à ce bien mal acquis, et injustement retenu? voluptueux, à ce plaisir honteux, et à ces liaisons criminelles? vindicatif, à vos haines et à vos ressentiments? médisant, à vos ris cruels et à vos joies malignes? intempérant, à vos sensualités et à vos débauches? Le dites-vous, mes frères, en est-ce fait? y renoncez-vous enfin, et pour toujours? Non, vous n'y renoncez pas, au moins votre air et vos yeux le disent, vous y êtes encore trop attachés pour pouvoir vous résoudre à vous en passer. Vous dites donc que vous voulez souffrir l'enfer et ses feux éternels? car ne pas dire l'un, c'est dire l'autre, et en un mot, dire, je veux ce plaisir qui damme, c'est dire : Je veux être damné par ce plaisir : ce n'est pas ainsi qu'on le dit à présent, je le sais; et par la plus bizarre de toutes les contradictions, on ne veut pas être damné en voulant pourtant ce qui damme. Mais en vain se défend-on de dire aujourd'hui, je le veux; un jour viendra, pécheur, oui, un jour viendra, où vous direz : Je l'ai voulu. Ainsi le disent

tous les réprouvés qui autrefois ne le voulaient pas autrement que vous ; et je ne sais si parmi les supplices de l'enfer il en est un qui égale celui que leur cause ce cruel et inévitable aveu : Je l'ai voulu ; je souffre des tortures inexprimables , et je l'ai voulu ; je les souffrirai toujours et tant que Dieu sera Dieu , et je l'ai voulu. Quoi ! pour de si légers plaisirs, ces effroyables supplices ! quoi ! pour de si misérables moments, une éternité tout entière ! et j'ai été capable d'un pareil choix, et je l'ai voulu ! mais étais-je donc une créature raisonnable , et ne fallait-il pas m'enchaîner comme un furieux qui tourne contre soi ses mains homicides ? Je l'ai voulu ! O Dieu ! que ne puis-je me persuader que c'était vous qui le vouliez ? dans mon malheur, je serais moins malheureux si je pouvais m'en prendre justement à vous ; mais je l'ai voulu seul, et je ne puis m'en prendre qu'à moi. O regret ! ô désespoir ! Démon, redoublez votre rage , ne m'épargnez pas ; feux dévorants, embrasez-moi , brûlez-moi ; vers immortels, déchirez-moi, je l'ai voulu !

Chrétiens, je n'ajoute à ceci qu'une réflexion : c'est que si ces pensées ne nous convertissent pas ; si la vue de ces tourments, de cette éternité, de cet affreux repentir, ne nous détache pas du péché et des vains amusements de la vie, ou nous sommes des insensés, ou notre endurcissement est consommé. Ces vérités ont fait des martyrs, elles ont peuplé les déserts, elles remplissent encore aujourd'hui les solitudes et les cloîtres : je ne m'attends pas qu'elles produisent sur vous un pareil effet ; mais qu'elles ne rompent pas une mauvaise habitude, qui peut-être vous cause mille fois plus de peine que de plaisir ; mais qu'elles ne vous engagent pas à faire une bonne confession, dont la peine serait sitôt suivie et si bien payée par la paix du cœur et par le repos de la conscience ; que dis-je, qu'elles ne vous empêchent pas de retourner à vos plaisirs criminels, demain, aujourd'hui, peut-être au sortir de ce temple ; j'avoue que voilà le comble de l'inconséquence et de l'endurcissement. Allez donc, car que pouvons-nous faire de plus pour vous arrêter ? mais je prends le ciel et la terre à témoins que je vous ai montré le précipice, que je vous en ai fait connaître les horreurs et l'interminable durée, et que vous ne périrez que parce que vous l'aurez voulu. Mais plutôt, ô mon Dieu, suppléez à nos faibles efforts ; et s'il le faut, sauvez par un miracle de votre grâce ces âmes qui, toutes criminelles qu'elles sont, sont toutes couvertes du sang de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SERMON XII

FRÉQUENTE COMMUNION.

Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus. (Jean., VI, 56.)

Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.

Quelle faveur ! chrétiens, et qui de nous

eût jamais osé l'espérer ? Le Fils de Dieu, non content de s'être revêtu de notre humanité, veut encore que sa chair nous serve d'aliment, et comme s'il n'avait pas fait assez pour l'homme en se faisant homme, il se fait chair et breuvage pour être sa nourriture. *Caro mea*, etc. Mais qui sommes-nous pour mériter de recevoir un Dieu, et de nous en nourrir ? n'est-ce pas profaner sa sainteté que de l'allier avec notre corruption ? et puisqu'il est dit que les choses saintes sont pour les saints, *sancta sanctis*, oserons-nous nous incorporer la sainteté même, nous qui ne sommes que misère et que péché ? Mais aussi qui sommes-nous pour refuser l'honneur qu'il veut nous faire, et pour résister au commandement qu'il nous fait de le recevoir ? et s'il semble qu'il y aurait trop de hardiesse à lui obéir en ce point, n'y en aurait-il pas encore plus à ne lui obéir pas ? Oui, sans doute, chrétiens, et j'espère vous le faire voir dans ce discours, dans lequel j'entreprends de démasquer la fausse humilité sur laquelle se fonde la plupart de ceux qui ne s'approchent point ou qui ne s'approchent que rarement du sacrement de la communion. Je l'appelle fausse, cette humilité, parce que si elle est sincère dans quelques-uns, elle est hypocrite dans un grand nombre de chrétiens, qui ne s'en servent que pour couvrir ou leur lâcheté ou leur irrégulation. C'est uniquement à ceux-ci que je m'adresse ; et pour répondre à ce qu'ils ne manquent jamais de nous objecter, lorsque nous les exhortons à la participation fréquente du corps de Jésus-Christ, qu'il faut pour cela des dispositions si excellentes qu'ils n'osent présumer qu'ils puissent jamais y atteindre ; je leur dis qu'il y a deux sortes de dispositions, dont l'une est de précepte et l'autre de perfection : la première absolument nécessaire, et dont rien ne peut jamais nous dispenser ; la seconde extrêmement désirable, mais que Jésus-Christ n'exige pas de nous à la rigueur ; et sur cette distinction qu'on ne fait guère, et sans laquelle on ne peut cependant rien dire de précis ni d'exact sur cette matière, j'établis ces deux propositions qui feront le partage de ce discours : La difficulté de la disposition nécessaire n'est pas une raison valable de s'éloigner habituellement de la communion ; c'est la première proposition, et le sujet du premier point. La nécessité prétendue de la disposition parfaite n'est dans la plupart qu'un prétexte dont ils abusent pour s'éloigner habituellement de la communion ; c'est la deuxième proposition, et le sujet du deuxième point. *Ave.*

PREMIER POINT.

S'il y a des hommes qui enseignent que l'intention de Jésus-Christ est que nous approchions rarement de sa table, et s'ils trouvent des esprits assez crédules pour leur ajouter foi, il faut que l'ignorance des disciples soit bien profonde, et que les maîtres fassent un étrange abus de leur

science. Quoi de plus pressant en effet que les invitations que Jésus-Christ nous fait de manger sa chair et de boire son sang? quoi de plus significatif que les symboles sous lesquels il a renfermé l'un et l'autre, et quoi de plus convaincant pour tout esprit droit et impartial, que la preuve qui en résulte en faveur de la fréquente communion? Non, je ne crains point de le dire, Jésus-Christ est le premier prédicateur de la fréquente communion, et ses actions et ses paroles tendent également à nous en persuader l'usage. Pourquoi en effet a-t-il institué ce sacrement en forme de repas? pourquoi s'y donne-t-il à nous par manière d'aliment? pourquoi de tous les aliments a-t-il choisi celui qui est d'un usage ordinaire et journalier, si ce n'est afin que nous le regardions comme une nourriture habituelle et de tous les temps, et non comme un de ces remèdes rares que l'on réserve pour les besoins extraordinaires, et que l'habitude rendrait inutiles, si même elle ne les tournait en poison?

Ces signes, sans doute, ne sont guères équivoques; mais s'ils pouvaient laisser quelque ambiguïté, les paroles de Jésus-Christ sont plus que suffisantes pour la faire disparaître. Que n'a-t-il pas dit contre ceux qui s'en retirent? Il brûle du désir de manger cette pâque avec nous: non content de nous y avoir appelés, il envoie ses serviteurs nous avertir que tout est préparé. Ne nous excusons pas sur nos infirmités; il veut qu'on lui amène les aveugles et les boiteux, et qu'on leur fasse une douce violence pour les contraindre d'entrer. Il demeurera dans ceux qui le mangent, et ils demeureront en lui: ce pain céleste sera pour eux un principe de vie et un germe de résurrection; mais la mort sera le partage inévitable de quiconque refusera de manger ce fruit de l'arbre de vie.

Après cela, peut-on douter raisonnablement que l'intention de Jésus-Christ ne soit que nous participions souvent au sacrement de son corps et de son sang? Si nous en doutons, mes frères, les apôtres n'en doutaient pas, eux qui établirent non-seulement la communion fréquente, mais la communion de tous les jours dans les églises qu'ils fondèrent? Je sais que cette ferveur ne tarda pas à se ralentir; mais l'Eglise, instruite des volontés de son divin époux, s'est toujours efforcée de la rallumer, et ce qu'il est aisé de vérifier, c'est que, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, elle n'a jamais cessé d'exhorter, de conjurer, de menacer, de foudroyer, pour ramener les fidèles au sacrement qu'ils abandonnaient; et ce que nous voyons de nos yeux, c'est qu'en vue de multiplier les communions, elle prodigue tous les jours les trésors dont elle est dépositaire à ceux qui s'approchent de la sainte table, tandis qu'elle retranche de son sein ceux qui laissent passer un certain temps sans communier; et ce qui n'est pas difficile à remarquer, c'est qu'on a toujours prêché dans l'Eglise la fréquente com-

munion, clairement, hautement, ouvertement, et que ceux d'un avis contraire ont été obligés de prendre des détours, de se déguiser, de s'envelopper, sans qu'aucun d'eux ait peut-être jamais osé dire nettement et à haute voix: C'est une chose sainte et salutaire de s'abstenir habituellement de la communion; ce qui, pour le dire en passant, est une marque peu équivoque pour discerner dans l'Eglise les sentiments orthodoxes, des opinions dangereuses ou erronées.

C'est de là que je conclus d'abord que la difficulté de la disposition nécessaire n'est pas une raison valable de vivre dans l'éloignement habituel de la communion; car, puisqu'il est évident que l'intention de Jésus-Christ et de l'Eglise, est que je communie souvent, rien ne peut donc plus me dispenser de me mettre dans la disposition requise pour le faire; et au lieu de dire: Il est trop difficile de se mettre en état de communier, je ne communierai donc pas; pour raisonner juste, il faudrait dire: Puisque Jésus-Christ veut que je communie, il est donc de mon devoir de faire tout ce qui est en moi pour me mettre en état de lui obéir. Car, remarquez ceci, je vous prie, si Jésus-Christ vous avait laissé le choix de communier ou de ne communier pas, si ses menaces ne tombaient que sur ceux qui communient indignement; s'il s'était contenté de dire ou par lui-même, ou par ses apôtres: Voici le sacrement de mon corps et de mon sang; quiconque en approchera indignement sera un profanateur et un sacrilège; si, dis-je, Jésus-Christ n'avait rien dit de plus, vous seriez peut-être moins blâmables de vous retrancher sur votre indignité, et de ne pas vous hâter d'en sortir; mais il a dit deux choses qu'il ne nous est pas permis de séparer, et qu'il faut unir pour lui rendre une obéissance entière; il a dit: Approchez, et approchez dignement; il a dit: Buvez et mangez; comme il a dit: Ne mangez ce pain et ne buvez ce calice qu'après vous être éprouvés vous-mêmes; il a dit: Quiconque mange ce pain et boit ce calice indignement, mange et boit son jugement; et il a dit aussi: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie au dedans de vous. Reconnaissez donc ici deux commandements du Sauveur, l'un d'approcher de son sacrement, et l'autre de n'en jamais approcher sans s'y être préparé. Or, peut-on dire que Jésus-Christ s'est contredit lui-même en nous faisant deux commandements dont l'un détruit l'autre, ou du moins, dont l'un devient une raison légitime de ne pas observer l'autre? et n'est-ce pas le dire que d'opposer comme on fait au commandement de communier, la défense de communier indignement, au lieu de tirer cette conséquence simple et naturelle: Puis qu'en recevant indignement le corps du Sauveur j'introduis la mort dans mon sein, et que d'autre part, en ne le recevant pas, je me prive de la

vie, le seul parti qui me reste à prendre entre ces deux extrémités, c'est de me faire de la nécessité de le recevoir, une nécessité pressante et indispensable de me disposer à le recevoir dignement?

Cela seul serait suffisant pour prouver ma proposition; et, quelle que soit la disposition que Jésus-Christ exige de nous, il n'en faut pas davantage pour nous obliger à travailler de toutes nos forces à l'acquiescer. Mais je dois ajouter ici, pour votre instruction, que les dispositions qui suffisent à la rigueur, car ce sont les seules dont j'entreprends de parler à présent, sont de telle nature que leur difficulté ne peut être une raison légitime de s'éloigner habituellement de la communion; et pour vous le faire voir en détail, je réduis toutes ces dispositions à deux, l'une qu'on appelle disposition éloignée, et l'autre disposition prochaine; la première est de nécessité de précepte, et il faut l'avoir pour ne pas profaner le corps de Jésus-Christ; la deuxième est de nécessité de convenance, comme l'appelle saint Thomas, et il faut l'avoir pour honorer le corps de Jésus-Christ: par le défaut de la première, on communierait indignement; par le défaut de la deuxième, on communierait indécemment. Or, vous allez juger si l'on justifie bien son éloignement de la table sainte par la difficulté de ces dispositions.

Et, pour ce qui regarde la première, en quoi consiste-t-elle à la rigueur? à s'éprouver soi-même, dit saint Paul: *Probet autem se ipsum homo.* (I Cor., XI, 28.) Mais en quoi consiste cette épreuve? qui nous l'apprendra? Taisez-vous, qui que vous soyez qui n'apportez ici que vos faibles lumières et des raisonnements humains: dans un point de cette importance, ce n'est pas trop qu'un interprète infallible: écoutez donc l'explication que le Saint-Esprit donne de la loi qu'il a dictée lui-même; elle se trouve dans ces paroles célèbres du Concile de Trente: La pratique constante de l'Eglise nous apprend que cette épreuve consiste en ce que, quiconque se sent coupable de péché mortel, quelque douleur qu'il conçoive de son péché, ne doit pas approcher de la communion s'il ne s'est purifié auparavant par la confession: ce qui signifie en deux mots, que cette première épreuve se réduit à l'état de grâce, ou vérité par un mûr examen, ou recouvré par la confession sacramentelle.

Or, qui peut trouver à redire à la nécessité d'une pareille disposition? Ce n'est pas une nouvelle obligation qu'on nous impose; il suffit d'être chrétien pour être obligé d'être en état de grâce, et par conséquent d'examiner si l'on y est, et de travailler à s'y rétablir lorsqu'on en est déchu. Il n'y a qu'un temps où l'Eglise nous fasse un devoir rigoureux de la communion; mais l'état de grâce nécessaire pour communier et suffisant pour ne pas communier indignement, est pour nous un état d'obligation dont nous ne sommes dispensés en

aucun temps. Ce n'est pas une obligation onéreuse pour nous; notre plus grand bonheur est d'être en grâce, et nous risquons tout à n'y être pas: ce n'est pas une obligation qu'il nous soit impossible de remplir; Dieu nous offre des moyens de réconciliation toujours présents; le trône de la miséricorde nous est ouvert; nous pouvons nous en approcher à toute heure. Quels que soient les crimes dont nous nous sommes rendus coupables, la puissance de l'Eglise est plus grande que notre iniquité, et les sages lenteurs dont elle est obligée d'user de temps en temps ne viennent jamais de la limitation de ses pouvoirs, mais de la faiblesse et de l'incertitude de nos résolutions.

Aussi ne crains-je pas de dire que c'est se condamner soi-même que de vouloir justifier son éloignement du sacrement par la difficulté d'une pareille disposition; et cette excuse est en effet si mauvaise, qu'il ne faut que l'énoncer pour en sentir, je ne dis pas seulement l'insuffisance, mais la déraison, je dirais presque l'impiété. Pourquoi en effet vous éloignez-vous habituellement de la communion? c'est, dites-vous, qu'il me faudrait examiner, avant d'en approcher, si je suis en état de grâce. Quoi! vous avez des raisons d'en douter, et vous ne daignez pas les éclaircir! vous ne savez si vous êtes mort ou vivant, si vous êtes pour Dieu un objet d'amour ou de haine, si vous êtes digne du ciel ou de l'enfer, et vous ne voulez pas vous donner le soin nécessaire pour avoir, sur un point de cette importance, l'assurance morale que vous pouvez vous procurer! quelle stupide indolence! et si votre situation n'est que trop certaine, si votre conscience ne vous permet pas de douter que vous êtes dans la disgrâce de votre Dieu, n'est-il pas plus déraisonnable encore de dire: J'ai perdu la grâce et je ne veux pas la recouvrer? Quel langage dans la bouche d'un chrétien! ou s'il n'ose le tenir à découvert, quel sentiment dans son cœur! et pour ne point parler ici de l'horrible contradiction qui est entre cet état, surtout lorsqu'il est avéré, et la profession du christianisme, ni de l'affreux danger que courent ceux qui y persévèrent, n'est-ce pas payer l'amour et les bienfaits de Jésus-Christ du mépris le plus outrageant? Quoi! votre Dieu veut venir habiter en vous, il veut vous prodiguer tous ses dons, il veut se donner lui-même à vous, et consommer avec vous l'union la plus intime qu'il soit possible d'imaginer, et pour cela il ferme les yeux sur sa grandeur et sur votre bassesse, il se dépouille de toute sa gloire, il se couvre des apparences d'un vil aliment, il force tous les obstacles, il multiplie les prodiges, il se reproduit à chaque instant dans toutes les parties de l'univers; rien ne lui coûte pour se donner à vous, et vous ne voulez pas répondre à son amour? Pourquoi? parce que vous êtes son ennemi et que vous ne voulez pas cesser de l'être; et pourquoi

ne voulez-vous pas cesser de l'être ? parce qu'il faudrait pour cela sacrifier un plaisir honteux, une vengeance injuste, un intérêt sordide ? O prodige d'ingratitude et de mépris ! un procédé si odieux ne mériterait-il pas, ô mon Dieu ! que vous rendissiez ce divorce éternel ; et ceux qui vous traitent avec si peu de ménagements devraient-ils jamais être admis à jouir de vos embrassements dans le sacrement de votre amour ? Vous n'avez pas voulu, Dieu de bonté, les punir par un châtiment si juste et si terrible ; bien loin de les exclure sans retour, vous ne cessez de les rappeler, toujours prêt à vous communiquer à eux, et à sceller de votre sang le renouvellement d'une alliance qu'ils ont tant de fois violée ! Mais cette bonté devrait-elle autoriser leurs délais criminels ? L'assurance de trouver toujours place à la table de son père, était-elle à l'enfant prodigue une raison de persévérer dans ses égarements ? Ah ! chrétiens, si nous connaissions le don de Dieu, et si nous avions ces sentiments que nous rougirions de n'avoir pas pour les moindres bienfaits des hommes ; cette seule pensée, après tant de révoltes et d'ingratitude : mon Dieu m'appelle encore à lui, il veut bien encore me nourrir de sa chair et de son sang ; oui, cette seule pensée, indépendamment de l'intérêt infini que nous avons à recouvrer sa grâce, nous remplirait d'horreur pour l'état où nous sommes, et ne laisserait pas notre cœur en paix jusqu'à ce que nous fussions réconciliés avec un si généreux bienfaiteur.

La deuxième disposition qu'on appelle disposition prochaine, qui est de nécessité de convenance, et qu'il faut avoir pour honorer le corps de Jésus-Christ, consiste dans un effort actuel de ferveur ; et pour la fixer à ce qui est d'une pratique plus générale et plus sensible (car je ne veux ni ne dois entrer ici dans le détail des dévotions particulières), elle consiste dans ce recueillement extraordinaire que l'on remarque avec édification dans les gens de bien au jour où ils ont le bonheur de communier, et, autant qu'il est en eux, dans les jours qui touchent celui-ci de plus près. Or, je le demande encore, que trouve-t-on là d'impossible ? Est-ce acheter trop cher l'honneur de participer aux sacrés mystères que de passer quelques jours dans le recueillement ? D'ailleurs, les jours de communion étant ordinairement consacrés au culte divin, c'est un devoir pour nous de suspendre nos travaux habituels, et de doubler en ces jours notre ferveur et nos prières, alors même que nous ne communions pas. Il est vrai, dirait-on : mais dans le monde a-t-on le temps de se recueillir ? Discutons ce point, mes frères, et voyons si cette excuse est aussi recevable que vous l'imaginez.

Vous me demandez : A-t-on le temps de se recueillir dans le monde ? J'avoue qu'on l'a moins dans le monde que dans la solitude, et dans certaines conditions du monde

que dans d'autres moins agitées ; aussi ces différences sont-elles observées par les directeurs, qui autorisent en général des communions plus fréquentes dans le cloître que dans le monde, dans le célibat que dans le mariage, dans une vie régulière et paisible, que dans une autre inquiète et turbulente. Mais enfin, dans le monde, et au milieu des embarras du monde, vous est-il impossible de le trouver ce temps, les uns de mois en mois, les autres plus ou moins souvent, suivant le loisir, le besoin, le degré de vertu, toutes choses qui sont à observer, et sur lesquelles il n'est pas possible de donner d'autre règle générale que de s'en rapporter au jugement d'un confesseur éclairé, le seul parti sage et sûr qu'il y ait à prendre en cette matière ? Mais, pour revenir, les premiers chrétiens le trouvaient ce temps tous les jours ; et qu'étaient à votre avis les premiers chrétiens ? des solitaires, des religieux, des personnes uniquement appliquées à la prière et au repos de la contemplation ? Non ; c'étaient des hommes et des femmes qui vivaient au milieu d'un monde idolâtre et horriblement corrompu, engagés comme vous dans les liens du mariage, occupés de leurs affaires domestiques, attentifs au règlement de leurs maisons et à l'éducation de leurs enfants ; ce qu'ils pouvaient tous les jours, serez-vous autorisés à dire que vous ne le pouvez presque jamais ? ou, si vous dites qu'ils ne le pouvaient pas, quelle idée aurez-vous des apôtres qui leur distribuaient de leurs propres mains cet aliment céleste, malgré l'impossibilité où vous prétendez qu'ils étaient de se disposer à le recevoir ?

En a-t-on le temps dans le monde ? Non, dirent les conviés de l'Evangile : excusez-nous, je vous prie, nous avons trop à faire : *Rogo te, habere me excusatum* (Luc., XIV, 18) ; ils firent plus, ils motivèrent leurs refus, et alléguèrent les mêmes embarras que ceux sur lesquels vous avez coutume de vous retrancher, et remarquez dans quelles circonstances : L'un venait d'acquiescer une terre ; pouvait-il se dispenser d'aller visiter ses nouveaux domaines ? *Villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam.* (Ibid.) L'autre avait fait un achat considérable ; il fallait bien qu'il vît s'il n'avait pas été trompé : *Juga emi boum quinque, et eo probare illa.* (Ibid., 19.) Un troisième avait fait une alliance toute récente ; était-ce le temps de sortir de sa maison ? *Uxorem duxi et ideo non possum venire.* (Ibid., 20.) Qui peut trouver à redire à ces raisons ? elles vous paraissent sans réplique, et vous avouez sans peine que les vôtres, presque toujours plus faibles, ne sauraient jamais être plus fortes ; mais comment sont-elles reçues de Jésus-Christ ? *Iratus paterfamilias* (Ibid., 21) ; son courroux s'allume d'abord : tremblez, lâches déserteurs de la table de votre Dieu ; car quelles excuses pourront vous garantir des éclats de ce tonnerre : Non, j'en jure par moi-même, aucun de ceux qui

ont été appelés ne sera admis à ma table : « *Dico vobis, quod nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam.* » (Ibid., 24.)

Mais en a-t-on le temps dans le monde, dit-on toujours ? Et moi je réponds que s'il est difficile de le trouver dans certaines affaires qui prennent tous les moments, et qui occupent toute l'attention de l'esprit, au moins n'est-il pas impossible de l'avoir dans le train commun et au milieu des embarras ordinaires. Ne peut-on pas en effet se préparer en remplissant les devoirs de son état, et bien loin que ces devoirs soient un obstacle à la fréquente participation des sacrements, n'y sont-ils pas plutôt une excellente préparation, lorsqu'on les remplit en vue de Dieu et avec une exactitude ponctuelle ? Une mère de famille, qui apporte à la table de Jésus-Christ la fidélité à tous ses devoirs, l'économie, l'assiduité, la vigilance, en approche-t-elle indignement ? osera-t-on dire même qu'elle en approche indécemment ? et le prétexte de quelques distractions inévitables peut-il nous autoriser à l'en éloigner, lorsqu'elle y paraît ornée de toutes les vertus dont l'Écriture a formé le portrait de la femme forte ?

Ah ! chrétiens, soyez sincères, et avouez que le temps qui vous manque pour vous disposer à recevoir Jésus-Christ, c'est le temps du jeu, de la vanité, des plaisirs, le temps de l'oisiveté ou des passions. Voilà le temps qui est sacré pour vous, le temps auquel vous immolez tous les jours le temps du devoir. S'il s'agissait de celui-ci, il serait bientôt sacrifié ; ordinairement il ne tient guère au cœur ; et nous sommes quelquefois obligés d'être en garde contre les souplesses de l'amour-propre, qui ne demande qu'à se saustraire au joug du devoir par des dévotions de fantaisie. Car il est bon que vous le sachiez, mes frères, c'est nous qui sommes les premiers prédicateurs du devoir, et qui le défendons, non-seulement contre la guerre ouverte que lui font toutes les passions, mais encore contre les atteintes non moins dangereuses que lui porte l'indolence ou la légèreté, sous le voile sacré d'une dévotion de commande, qui n'est au fond qu'un véritable éloignement du travail et de la gêne. Mais, de même qu'il peut y avoir une fausse piété qui croit sanctifier l'omission d'un devoir indispensable par une communion faite à contre-temps, il y a aussi une indévotion réelle qui éloigne du sacrement de Jésus-Christ, sous prétexte de vaquer à des devoirs qui ne sont ni si pressants qu'on le dit, ni si incompatibles avec les dispositions qu'exigent la grandeur et la sainteté de nos mystères ; et si le monde fait une guerre si impitoyable aux personnes qu'une dévotion mal entendue détourne quelquefois de leurs devoirs, nous, mes frères, que la Providence a chargés de la défense des autels, ne devons-nous pas, tout en évitant sa malignité et son aigreur, mais avec un zèle égal à celui qu'il affecte, nous élever contre

ceux qui abandonnent totalement le sacré pour le profane et pour qui les devoirs de la vie civile ne sont qu'un prétexte pour anéantir tous les devoirs de la religion ? Non, chrétiens, nous ne croirons jamais qu'il nous soit permis de nous taire sur cet article ; héritiers du zèle et des sentiments des saints Pères, nous gémissons comme eux à la vue des autels déserts, et de la table de Jésus-Christ abandonnée ; comme eux nous nous plaindrons qu'en refusant de participer à la victime vous vous privez du plus doux fruit du sacrifice : *Frustra est quotidianum sacrificium, frustra adstamus altari, nemo est qui participet* ; nous nous écrierons que c'est une chose honteuse et outrageante pour Jésus-Christ que, tandis que tout est en mouvement dans l'univers pour le pain matériel qui soutient notre vie, ou pour mieux dire qui prolonge notre mort, on ne voit partout qu'indifférence et que dégoût pour ce pain vivant et vivifiant, qui n'est autre chose que Jésus-Christ même, communiquant à ceux qui le mangent la grâce et l'immortalité. Vous me direz peut-être que ce que j'exige ne suffit pas pour s'en rendre digne, et que la communion fréquente du corps de Jésus-Christ demande des dispositions plus excellentes et plus difficiles que celles que j'ai énoncées ; je sais qu'on le dit ; mais je sais aussi que la nécessité prétendue de dispositions parfaites est un prétexte dont plusieurs abusent pour ne pas communier. J'espère vous en faire convenir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, il est vrai que la nécessité prétendue de dispositions parfaites n'est, dans la plupart de ceux qui paraissent l'exiger, qu'un prétexte pour ne pas communier ; à quoi j'ajouterai que ce prétexte a été extrêmement pernicieux : écoutez-en la preuve ; elle vous apprendra combien il est dangereux de prêcher une morale trop parfaite sans y apporter certaines précautions, et vous découvrira en même temps la raison pour laquelle ceux qui la prêchent ne manquent jamais de se faire une foule de partisans, jusque dans le monde le plus relâché et le plus corrompu.

D'abord, j'ai dit que ce n'est qu'un prétexte. Pourquoi ? parce que la plupart de ceux qui soutiennent la nécessité de la disposition parfaite ne font rien pour y parvenir. S'ils agissaient conformément à leurs principes, et qu'ils fissent tous leurs efforts pour acquérir cette disposition, leur conduite prouverait au moins une certaine bonne foi ; et quoiqu'on fût en droit de leur en faire connaître l'illusion et le danger, quoiqu'on pût leur dire qu'ils prennent le change, en assignant pour disposition à la communion ce qui ne peut être que le fruit de la communion ; qu'il est beau d'aspirer à la perfection, mais qu'on risque tout en l'attendant, puisque Jésus-Christ, qui prédit la mort à ceux qui n'useront pas de son sacre-

ment, ne laisse pas espérer à ceux qui en usent rarement assez de vigueur pour conserver longtemps la vie surnaturelle; que s'ils s'appuient de l'autorité de quelques saints, il est certain que ces saints sont en très-petit nombre; et qu'à moins d'une inspiration particulière, le bon sens nous dit qu'en matière de salut, il est dangereux de s'écarter des règles générales pour se joindre au petit nombre de ceux qui font exception; quoiqu'on fût, dis-je, en droit de leur représenter ces choses et plusieurs autres, on ne pourrait cependant disconvenir, à la vue des efforts qu'ils feraient pour se rendre parfaits, qu'ils pensent véritablement que la perfection est nécessaire pour approcher de la communion; et si on ne pouvait les désabuser, on plaindrait une erreur involontaire, qui les prive de la céleste nourriture dont la vertu toute-puissante les soutiendrait dans les sentiers escarpés de la perfection, et leur en faciliterait les approches; mais est-ce ainsi que le monde l'a entendu, mes frères? s'est-il cru véritablement obligé de tendre à cette perfection dont on lui a fait, et dont il semble s'être fait à lui-même un nouveau précepte? Examinons sa conduite, elle nous instruira de ses sentiments.

On a dit, et peut-être le dit-on encore, qu'un pécheur ne doit être jugé digne de la participation du corps de Jésus-Christ qu'après avoir passé par les épreuves d'une longue et laborieuse pénitence; telle était dit-on, la pratique de l'Eglise dans ses plus beaux jours; alors les années entières suffisaient à peine pour rétablir un chrétien dans le droit de communier dont il était déchu par ses crimes; sur ce fondement on n'a plus parlé que de pénitence ancienne et canonique; la voix, la plume, le burin, tout a été mis en œuvre pour en retracer aux fidèles les différents degrés. Ne discutons pas les intentions de ceux qui l'ont prêché d'abord, et admettons, si l'on veut, que l'horreur du péché, que l'on ne peut trop détester, et l'honneur du corps de Jésus-Christ, qui ne peut être trop respecté, sont les seuls motifs qui les leur ont inspirés; je parle ici au monde qui les a ouïs, qui leur a applaudi, qui a exalté après eux les pénitences canoniques. Or, ce monde quelle pénitence a-t-il faite? où sont ses larmes, ses prosternements, ses macérations et ses jeûnes? où l'a-t-on vu courbé sous la cendre et le cilice? car, voilà les pratiques de l'ancienne pénitence. Zélateurs de ces saintes pratiques, tournez-les contre vous-mêmes, et n'approchez du Saint des saints qu'après en avoir épuisé sur vous toutes les rigueurs; alors je dirai que vous croyez véritablement que la pénitence de nos jours n'est pas suffisante pour rendre un chrétien digne de recevoir le Dieu de sainteté, et qu'il faut rappeler des temps moins relâchés et des pratiques plus sévères. Mais si vous la louez sans la pratiquer, si de cette effrayante sévérité, que vous faites contraster si éloquemment avec la mollesse et le relâchement de nos jours, vous ne retenez pour vous qu'un long éloignement de

la table du Sauveur (pénitence bien douce pour des cœurs profanes qui n'ont jamais goûté la douceur de Jésus-Christ); si c'est là, en un mot, à quoi se réduit toute votre pénitence canonique, sans regret d'être séparé de Jésus-Christ, sans désirs de vous rapprocher de lui, différents encore en ce point de ces anciens pénitents qui demandaient, par des larmes et par des gémissements continuels, leur retour aux saints mystères dont ils avaient le malheur d'être exclus; n'est-il pas évident que vous ne cherchez pas la pénitence, mais que vous fuyez la communion; et que la nécessité prétendue d'une pénitence plus rigoureuse et plus longue que ne l'est celle de nos jours, n'est que le prétexte dont vous couvrez un éloignement réel et un dégoût opiniâtre pour cette nourriture exquise, qui a toujours fait la consolation et les délices de tous les vrais pénitents?

On a dit encore que la participation fréquente aux sacrements demandait une pureté angélique et des dispositions sublimes; et, entrant dans le détail, elle exige, a-t-on dit, une ardente charité, un attrait toujours nouveau pour les saints mystères, l'intelligence et le goût des merveilles cachées dans l'Eucharistie, toutes les vertus dans le degré qui fait les héros de la religion, la plus sévère mortification, une humilité profonde, l'amour de la pauvreté, un zèle ardent, un recueillement parfait. A ces vertus, a-t-on ajouté, on reconnaît le chrétien vraiment digne de recevoir souvent le Dieu des vertus; et si l'on n'a pas anathématisé ceux qui osaient en approcher avec des vertus imparfaites, au moins n'ont-ils pas évité la note d'indiscrétion et de témérité. Supposons encore que ceux qui l'ont dit avaient des intentions droites; et au lieu de leur imputer le crime des enfants d'Héli, qui éloignaient le peuple des sacrifices du Seigneur, convenons, si l'on veut, qu'ils étaient persuadés que c'était un moyen très-propre pour exciter les fidèles à la perfection, et non, comme le fait l'a prouvé, pour les détourner de la communion; mais le monde qui a dit, après eux et comme eux, qu'il faut être un ange pour mériter de manger le pain des anges, quel effort a-t-il fait pour acquérir cette pureté angélique? quel pas a-t-il fait vers la perfection? y a-t-il aspiré? y a-t-il pensé? Vous savez ce qu'il en est, mes frères, et ce serait le plus grand des prodiges, mais un prodige qu'on ne verra jamais, si le monde, que toute l'autorité de Jésus-Christ ne saurait faire plier sous le joug du précepte divin, allait, sur la garantie de quelques particuliers sans mission, ériger de bonne foi le conseil en précepte, et se faire une loi rigoureuse de ce qui n'est que de perfection.

Non, chrétiens, le monde n'est pas dupe à ce point. Mais pourquoi a-t-il loué si hautement ce qu'il était résolu de ne pas pratiquer? pour une raison que vous n'auriez jamais soupçonnée; pour justifier, s'il se peut, pour sanctifier son irrégion: écou-

tez ceci, et connaissez le monde. Je dis, pour justifier son irrégion ; car le monde n'aime ni la religion ni l'éclat d'une irrégion déclarée ; et qui pourrait lui donner une dispense de toutes les pratiques du christianisme, qui l'en exempterait sans qu'il parût en secouer tout à fait le joug, aurait trouvé le secret de satisfaire tous ses goûts. Or, pour appliquer ceci à la communion, qui de toutes les pratiques de la religion est la plus importante et la plus gênante, en bornant la disposition qu'elle exige à l'état de grâce, comme le fait le concile de Trente, et au recueillement fixé par la pratique des gens de bien, on ôte à l'irrégion du monde toute raison et tout prétexte ; il faut dire alors, je ne veux pas communier : on ne peut pas dire, je ne le puis pas, et je ne le dois pas ; mais s'il faut pour communier être un ange par la pureté, un séraphin par la charité, un apôtre par le zèle, un solitaire par le recueillement ; s'il faut être parfait, en un mot, la table sainte est interdite à tous les hommes sans exception ; car celui qui croit n'être pas parfait doit se tenir éloigné du sacrement ; et celui qui croirait l'être, qui oserait dire : Je suis, au moins je crois être parfait, ne serait-il point, par cette audacieuse présomption, le plus indigne d'en approcher ? C'est donc ainsi qu'on justifie la désertion de l'autel, et l'omission de l'action la plus recommandée par Jésus-Christ et par l'Eglise ; et non-seulement on la justifie, mais on la sanctifie et on la canonise ! car ce qui n'est en soi qu'un dégoût profane de tout exercice de religion on l'appelle respect pour Jésus-Christ, humilité profonde, haute idée des saints mystères ; et, sur ce principe, on voit tous les jours les déserteurs de l'autel devenir les censeurs de ceux qui en approchent, et les traiter hautement d'indiscrets, de téméraires et de sacrilèges. Autels du Dieu vivant, à quels défenseurs êtes-vous réduits ! et vous, chastes amateurs du sacrement de Jésus-Christ, deviez-vous vous attendre à trouver de pareils censeurs ? car il semble que ce soit là proprement le désordre de nos jours. Autrefois la honte de l'irrégion était le partage du mondain et de l'impie, aujourd'hui on veut la verser sur le chrétien fidèle et sur l'homme religieux, et parce que les sacrements ne le rendent pas impeccable, on veut qu'il en soit le profanateur. En vain le voyons-nous fidèle aux devoirs de son état, exact observateur de la loi de Dieu, irréprochable dans ses mœurs, heureux effets des grâces qu'il a puisées à la source de toutes les grâces ; pour peu qu'il s'échappe ou qu'il se dissipe, pour peu qu'il se laisse aller à la vanité, ou qu'il se prête à l'enjouement, que le repos l'endorme, ou que l'impatience le pique, tout est perdu : on ne lui fait pas seulement des crimes de ses plus légers défauts, on fait de ses pratiques de religion autant de sacrilèges ; on compte ses communions, et on l'accable de leur nombre. Et qui sont ceux qui se croient assez irrépréhensibles pour avoir droit d'exercer

des jugements si sévères ? sont-ce les saints du ciel, ou les anges de la terre ? non, ce sont des femmes idolâtres du monde et de ses plaisirs, livrées au jeu, à la vanité, à la dissipation, et peut-être engagées dans des intrigues éclatantes ; ce sont des hommes sans piété, et presque toujours sans mœurs : voilà les nouveaux Elie que le zèle de la maison de Dieu dévore, que nous voyons lever les yeux au ciel, soupirer et gémir en parlant des communions fréquentes de certaines personnes. Pour eux, ils ne communient pas, et voilà la vertu qui leur tient lieu de toute vertu, la vertu qu'on loue en eux, et dont on leur fait un mérite, tandis que l'Eglise les accable de ses foudres, et les efface du nombre de ses enfants, pour assigner leur part avec les païens et les publicains.

Que dans des chrétiens de ce caractère la nécessité des dispositions parfaites ne soit qu'un prétexte pour se tenir éloigné de la communion, et que ce prétexte, tout religieux qu'il est en apparence, soit un voile d'irrégion et d'impiété, je crois que vous n'en doutez plus, mes frères. J'ajoute que ce prétexte a été extrêmement pernicieux ; car en supposant, ce qui est effectivement arrivé, qu'il a fait impression sur bien des esprits chez lesquels il a décrédité l'usage de la fréquente communion, quels effets a-t-il produits ? écoutez bien, les voici : Chez les uns, des vertus faibles et rampantes ; Dieu les appelait à une haute sainteté, mais parce que le pain des forts leur a manqué, la force leur a manqué aussi pour s'élever de terre, et pour atteindre à ces hauteurs sublimes où n'atteignit jamais la faiblesse humaine privée de ce soutien nécessaire, et réduite à ses impuissants efforts ; chez d'autres, l'inconstance et l'instabilité dans le bien ; car enfin, avec des vertus si faibles, avec des tentations si fortes, avec des penchants si violents au vice, avec des habitudes souvent invétérées, avec des plaies récentes et prêtes à se rouvrir à tout moment, le moyen de se soutenir sans un secours puissant et souvent réitéré ? Vous nous l'avez donné, Seigneur, en vous donnant à nous, et en vous renfermant au-dedans de nous, pour nous animer au combat, pour combattre vous-même en personne tant d'ennemis conjurés contre nous ; mais en fermant par un respect supposé l'entrée de leur cœur à ce défenseur généreux et tout-puissant, combien de chrétiens sont demeurés sans défense, exposés aux coups de l'ennemi, et n'ont pu tenir longtemps contre ses attaques !

J'ai dit que l'éloignement du sacrement produit l'instabilité dans le bien, j'ajoute qu'il détermine les premiers pas dans le vice, par le retard sans mesure qu'on apporte aux premières communions des enfants. Le maître du festin crie inutilement qu'on laisse approcher ces âmes innocentes ; un zèle dur et farouche s'obstine à les écarter. Je sais que le respect dû à ce souverain maître a porté l'Eglise à changer

l'usage où elle était, dans les premiers siècles, de donner la communion aux enfants aussitôt après le baptême; mais si l'Eglise ne veut plus qu'on prévienne le premier usage de la raison, elle veut encore moins qu'on se laisse prévenir par l'âge des passions; et combien de fois est-il arrivé que les passions qui ne sont jamais plus fortes que dans leur naissance, n'étant point arrêtées par la digne puissance que l'Eucharistie leur oppose, ont causé les plus affreux ravages, et déterminé ces premiers égarements dont il est si difficile de revenir, et dont il est si rare qu'on revienne parfaitement.

Prétexte extrêmement pernicieux, je le répète, parce qu'il est naturel que les crimes se multiplient à mesure que le nombre des communions diminue; car, quel frein restait-il qui puisse arrêter le penchant qui nous porte au mal? Que la communion en soit un, je ne crois pas vous l'apprendre, mes frères, vous le savez pour l'avoir éprouvé; on n'est jamais plus attentif sur soi-même qu'aux jours qui la précèdent et qui la suivent de près; et, pour peu que vous vouliez vous rappeler ce qui se passe dans votre conscience, vous trouverez sans doute que vous êtes plus ou moins disposés au relâchement selon que vos communions sont plus ou moins éloignées. La communion ôtée, c'est donc un frein de moins; frein d'autant plus puissant qu'il tient à un autre dont personne n'ignore la force et la vertu; c'est la confession, qui dans l'usage n'est point séparée de la communion. Vous me demanderez si l'on ne peut pas se confesser sans dessein de communier. Qui en doute? Oui, on le peut, mais on ne le fait pas; et dans la pratique ces deux sacrements sont si étroitement unis, qu'ils subsistent ou qu'ils tombent ensemble; en sorte qu'il est vrai de dire en général: Plus de communion plus de confession. Or, plus de confession, plus de mœurs; les hérétiques, qui ont prétendu réformer le christianisme en l'abolissant, ont reconnu que par là ils avaient ouvert la porte à toutes les passions. Je sais qu'on déteste l'impiété qui la leur a fait rejeter; mais qu'importe qu'on retienne les sacrements dans le dogme si on en abandonne l'usage, puisque ce n'est que par l'usage qu'ils sont salutaires et sanctifiants?

C'est ainsi qu'en voulant conduire les fidèles à la perfection par des voies détournées, on leur rend la perfection impossible, et qu'en voulant rétablir la sévérité de l'ancienne pénitence, on anéantit de fait la pénitence qui nous reste, et cela sans aucun profit; car le profit serait qu'il y eût moins de mauvaises communions; mais au contraire, plus les communions sont rares, plus les mauvaises sont fréquentes. Cette vérité paraîtra d'abord un paradoxe, mais elle n'en est pas moins certaine, et vous pouvez nous en croire. C'est à Pâques surtout que se font les mauvaises communions, et elles se font par ceux qui ne communient qu'à Pâ-

ques; ce n'est guère dans les autres temps de l'année, et par ceux qui communient souvent; je puis le dire de ceux-ci, nous leur distribuons sans crainte le corps et le sang de Jésus-Christ, ce que nous savons nous rassure; mais à Pâques, au temps où l'on voit approcher de la table sainte ceux qui en approchent rarement, c'est alors que les ministres dispensateurs du sacrement le présentent d'une main tremblante et mal assurée, parce qu'ils ne savent que trop bien que c'est dans la foule de ceux qui y participent rarement que se trouve la foule de s indignes et des sacrilèges.

Concluons par les mêmes paroles qui ont servi de texte à ce discours : *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus*. « Machair, dit Jésus-Christ, est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage; » ce serait inutilement que nous chercherions ailleurs la force et la vie; et, sachant que cette divine Providence qui veille à la conservation et au soutien de la vie de nos âmes nous présente un aliment qu'elle a destiné à cette fin, ne serait-ce pas une sorte d'attentat que de le rejeter, dans l'espérance de trouver ailleurs ce qu'elle a voulu que nous trouvions uniquement là; ou plutôt ne serait-ce pas une entreprise aussi peu sensée que si l'on voulait conserver son corps sain et robuste sans user du pain et des aliments ordinaires que la Providence a destinés au soutien de la vie corporelle? Car c'est en vain qu'on subtilise, il faut toujours en revenir là; Jésus-Christ nous a donné son corps pour nous sanctifier, comme il nous a donné le pain pour nous nourrir et pour nous fortifier. Où le pain abonde, on voit abonder la santé et la force; où il manque, rien ne peut le remplacer, la famine désole tout; et l'on voit régner partout avec elle la langueur, les maladies et la mort. Ainsi en est-il du pain mystique : parmi ceux qui le mangent souvent, on voit fleurir la vertu et la sainteté; mais ceux qui le mangent rarement sont la proie de la corruption et de la mort; et il ne faut que jeter un coup d'œil sur la face du christianisme pour apercevoir que la communion rare ou fréquente détermine presque seule le nombre des bons et des mauvais chrétiens. Je sais qu'il se glisse des abus dans la participation fréquente des sacrements; mais où n'y en a-t-il pas? Et que resterait-il dans la religion, si on en retranchait tout ce dont on abuse? Il faut prévenir ou réformer les abus, mais il faut aussi conserver la chose dont on abuse, quand elle est sainte et salutaire. Et en effet, mes frères, Jésus-Christ les a prévus sans doute ces abus, et il n'a pas laissé de dire : *Venez, buvez et mangez* (Matth., XXVI, 26-27); saint Paul les a vus, et dans la juste indignation qu'ils lui ont causée, il s'est écrié, non pas comme on a fait depuis : *Eloignez-vous et abstenez-vous*; mais, *Epreuvez-vous et mangez*. (1 Cor., XI, 28.) Nous le dirons toujours à son exemple; et malheur au téméraire qui oserait séparer ces deux choses : *Epreuvez-vous,*

et mangez : Epreuvez-vous, de peur que la nourriture de votre âme n'en devienne le poison, et mangez, afin que votre âme ne périsse pas faute de nourriture. Epreuvez-vous, parce que celui qui mange ce pain indignement reçoit la mort ; et mangez, parce que celui qui s'en prive n'aura point la vie. Epreuvez-vous, parce que vous le pouvez, et que la disposition nécessaire et suffisante pour communier n'est ni impossible comme je l'ai fait voir, ni assez difficile, pour que sa difficulté puisse être habituellement une juste raison de ne communier pas ; et mangez dès que vous pouvez présumer sans témérité que vous êtes ainsi disposé, parce que si, pour participer au sacrement, vous attendez la perfection qu'exige le zélateur indiscret ou le mondain hypocrite, apparemment vous ne le mangerez jamais... Ainsi disposé et éprouvé, puisiez-vous le manger assez souvent pour en être nourri, fortifié, et par des accroissements continuels parvenir à la plénitude de l'homme parfait, que je vous souhaite, etc.

SERMON XIII.

PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (Luc., II, 22.)

Les jours que Marie devait se purifier selon la loi de Moïse étant accomplis, ils portèrent Jésus à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur.

Deux lois différentes obligeaient Marie à faire la démarche que nous lui voyons faire en ce jour : l'une promulguée par Moïse, qui enjoignait à toutes celles qui avaient enfanté de venir au temple pour se purifier et pour y offrir leur premier-né au Seigneur ; l'autre dictée intérieurement à Marie par le Saint-Esprit, qui lui commandait de venir soumettre elle-même son fils à l'anathème que le ciel avait prononcé contre lui. La première était générale et s'étendait à toutes les femmes d'Israël ; la seconde était personnelle à Marie, et la regardait uniquement ; la première n'exigeait qu'une cérémonie de religion, et la seconde un sacrifice intérieurement rigoureux ; la première semblait être au-dessous de la Mère d'un Dieu, et la seconde au-dessus de ce que Dieu devait exiger d'une mère ; mais Marie, également humble et généreuse, ne se dispense ni de l'obligation commune, ni du devoir particulier qui lui est prescrit : elle accomplit l'une et l'autre loi, et, par le sacrifice de sa grandeur et de sa tendresse, elle rend à Dieu tout ce qu'il exige de son obéissance.

Ainsi, mes frères, la loi de Dieu nous prescrit deux genres différents de devoirs, les uns moindres et les autres plus importants ; les premiers faciles, et les autres difficiles à remplir. Mais que fait l'homme, toujours disposé à secouer, autant qu'il est en lui, le joug de la loi qui le captive ? Il oppose aux premiers une fausse grandeur, et aux seconds une véritable lâcheté ; les uns lui semblent trop peu considérables pour mé-

riter qu'il s'abaisse jusqu'à eux, il les dédaigne ; les autres lui paraissent trop élevés et trop difficiles pour qu'il puisse jamais y atteindre, il s'en effraye et se déclare incapable de les remplir. Ainsi, moitié orgueil et moitié bassesse de courage, il vient à bout de ce qu'il désire, qui est d'éluder toutes les lois et de se croire obligé à n'en observer aucune.

Pourrais-je être assez heureux, chrétiens, pour ôter au pécheur ce double prétexte, et pour lui en faire déplorer les affreux abus ? Si l'entreprise est trop difficile pour que nous osions nous flatter d'y réussir, elle est trop nécessaire pour que nous n'osions pas la tenter. Je le fais dans la juste confiance que celle dont je viens de vous citer l'exemple me procurera la force et les lumières dont j'ai besoin ; voici donc les deux points sur lesquels j'appelle votre attention : Marie fut ponctuelle observatrice de la loi générale qui lui prescrivait la cérémonie de la purification ; Marie fut généreuse observatrice de la loi particulière qui l'obligeait à sacrifier son fils. Sa fidélité sur le premier de ces deux articles nous apprend que la loi de Dieu est souverainement respectable jusque dans les plus petits devoirs qu'elle nous prescrit ; vous le verrez dans la première partie. Sa fidélité sur le second article nous apprend que la loi de Dieu est toujours praticable, jusque dans les devoirs les plus élevés et les plus pénibles à la nature ; vous le verrez dans la deuxième partie. C'est ainsi qu'elle corrige ou qu'elle confond notre orgueil et notre lâcheté, et que si elle ne convertit pas le pécheur, elle le rend au moins inexcusable. Saluons-la toujours pleine de grâce, lors même qu'elle veut bien se mêler dans la foule de ceux qui ont péché. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme est né pour de si grandes choses qu'il lui est pardonnable de ne pouvoir se résoudre à s'abaisser et à ramper ; et cette fierté, qui lui vient du sentiment de sa grandeur naturelle, ne mériterait que des éloges s'il savait faire un juste discernement de ce qui l'élève ou de ce qui l'abaisse ; mais soit faiblesse de lumière ou dépravation de goût, il ne lui arrive que trop souvent de chercher la gloire dans ce qui le dégrade en effet, et de fuir comme l'infamie ce qui l'ennoblit et le perfectionne : telle est en particulier l'obéissance à la loi de Dieu, laquelle fait tout à la fois la vertu, la sagesse et la grandeur de l'homme ; obéissance plus noble que toutes les prééminences, digne d'être appelée comme l'Ecriture l'appelle en effet, un empire et une royauté, mais que nos yeux pervers envisagent comme une servitude basse et rampante, surtout lorsqu'elle s'exerce sur les points de la loi qui nous paraissent le moins importants ; erreur pernicieuse que nous devons travailler de toutes nos forces à déraciner de nos esprits. Ecoutez bien, mes frères, les vérités que j'y oppose. Rien dans la loi de Dieu qui ne

soit grand et souverainement respectable, si l'on considère la grandeur et l'autorité souveraine de celui qui commande; rien qu'on ne puisse agrandir encore presque à l'infini par la grandeur des motifs qu'on peut avoir en lui obéissant. Voilà ce que je prouverais par des raisons sans réplique, si l'exemple que Marie donne en ce jour ne fournissait une preuve plus sensible et plus convaincante que toutes les raisons.

Se tenir éloigné du temple pendant quarante jours, suivant que l'ordonnait la loi à celles qui avaient mis un fils au monde, s'y rendre ensuite le quarantième jour, se présenter aux prêtres et attendre de leurs prières l'expiation d'une impureté légale, offrir son premier-né, et le racheter par l'échange de l'agneau ou des tourterelles, qu'était-ce en soi que des cérémonies indifférentes de leur nature, où la raison n'aperçoit rien de considérable, et que l'on pouvait, ce semble, observer, omettre ou changer à son gré. Cependant Marie les observe, et les observe avec une parfaite ponctualité : nulle circonstance de la loi ne lui échappe; elle en remarque tous les points et en fait la règle de toutes ses démarches. Elle ne prévient point par un zèle précipité le jour marqué pour son retour dans la maison du Seigneur; elle sait et le désirer et l'attendre. Dès qu'il pa ait, *postquam impleti sunt dies*, elle prend son fils et le porte au temple, *comme il est écrit dans la loi du Seigneur, « sicut scriptum est in lege Domini. »* Elle s'y soumet à l'humiliante cérémonie de la purification; elle offre son premier-né, et le rachète par l'offrande de deux tourterelles, comme il est dit dans la loi du Seigneur, dit encore l'évangéliste; elle n'omet rien de ce qui est écrit, elle ne fait que ce qui est écrit, et la conformité de ses démarches avec la loi est si parfaite que l'écrivain sacré ne croit pas pouvoir mieux nous apprendre ce qu'elle fait, qu'en rapportant ce que la loi lui prescrivait de faire.

Quelle attention scrupuleuse, et pour parler, mes frères, votre langage, quelle minutieuse exactitude! Pourquoi s'arrêter à ces observances? pourquoi entrer dans tous ces détails? Marie n'en apercevait-elle pas la petitesse? N'en doutez pas, chrétiens, Marie l'apercevait aussi bien que nous, aussi n'était-ce pas le matériel même de ces cérémonies qui attirait sa vénération, elle élevait ses pensées plus haut; et voyant que ces saintes pratiques étaient marquées du sceau de la volonté adorable de Dieu, elle apprenait à les respecter, en un sens, autant que Dieu même. Rien de moins important en soi, je le veux, disait-elle sans doute en elle-même; mais après que le Seigneur a parlé, quoi de plus grand, quoi de plus digne de mon respect et de ma soumission? *Hæc dicit Dominus*. Puis-je les mépriser sans crime, ou dois-je craindre de m'avilir en obéissant à mon Dieu? et s'il a fait en moi de grandes choses, s'il m'a plus glorifiée

que tous ses autres ouvrages, me sera-t-il permis de penser qu'il ait voulu affaiblir mon obéissance en élevant ma bassesse, et qu'en m'appelant sa mère, il m'ait dispensée d'être son humble servante?

Qu'en pensons-nous, mes frères? cette manière de raisonner et d'agir est-elle si méprisable, et les sentiments de Marie vous auraient-ils paru plus nobles, plus dignes de sa grande âme et de l'éminente dignité à laquelle elle se voyait élevée, si elle s'était prévaluée de ses avantages pour abandonner aux petits esprits ces menues observances qui vous paraissent au-dessous de l'homme raisonnable? Non, car je vois qu'en ce moment vous portez un jugement contraire, et comme ces pratiques que Marie n'a point dédaignées portaient l'empreinte de l'autorité divine, vous reconnaissez que ni sa grandeur qui la laissait toujours infiniment au-dessous de Dieu, ni leur petitesse qui n'empêchait pas qu'elles n'eussent toujours Dieu pour auteur, ne pouvaient la dispenser d'y être fidèle. Or, c'est pour nous fixer dans cette manière de juger si raisonnable et si vraie, qu'il faut que nous apprenions de Marie à n'envisager jamais dans les ordres de Dieu que Dieu même; à détourner les yeux des choses qu'il commande, pour ne les tenir attachés que sur celui qui commande; à examiner, à la bonne heure, s'il commande en effet, car cet examen nous est permis; mais lorsqu'il a parlé et qu'il n'est plus possible de méconnaître sa voix, à rejeter sans autre discussion tout ce qu'une raison fière et pointilleuse oserait opposer à cette autorité souveraine; à mettre toute notre sagesse à respecter ses moindres ordres, et toute notre grandeur à les exécuter.

Car, n'est-ce pas, au contraire, une conduite pleine de présomption et de témérité, lorsque Dieu commande, de lui demander raison de ses commandements, d'examiner ses lois, de les discuter, de les juger, d'en faire, si j'ose ainsi parler, un triage, mettant à part celles qu'on croit en valoir la peine, pour les observer dans l'occasion, et rejetant les autres avec dédain, comme méritant tout au plus d'amuser les loisirs des âmes scrupuleuses ou désœuvrées? et lorsqu'en conséquence d'un jugement si téméraire, et pourtant si commun, on s'émancipe à tout propos sur ce qu'il nous a plu de nommer des bagatelles, on se dissipe, on s'égayé, on se dérange, on se livre tour à tour et selon l'objet, à l'indolence, à la sensualité, à la vanité, à la malignité, non point par ignorance, car on connaît la volonté de Dieu, et l'on sait que l'on y contrevient; ni simplement par fragilité, on se sent des forces de reste pour lui obéir, mais parce qu'on juge que ce serait s'abaisser soi-même que de respecter dans ces petites circonstances sa volonté connue; je vous le demande, mes frères, est-ce traiter Dieu en Dieu, est-ce lui rendre ce qu'il a droit d'exiger de toute créature? et en supposant, ce qui n'est pas vrai dans la prati-

que, qu'on sait s'arrêter où il faut, et qu'on ne franchit jamais les bornes qui séparent les inobservances légères des prévarications capitales, la seule disposition habituelle où l'on est de n'observer les commandements de Dieu que lorsqu'on jugera qu'ils en méritent la peine; cette seule disposition, dis-je, ne marque-t-elle pas un mépris de Dieu, dont il est étonnant que si peu de chrétiens sentent l'indignité?

Non, on ne la sent pas, mes frères; et c'est ce qui cause ici ma surprise, que des hommes, qui au fond ont de la religion, ne sentent pas ce qu'il y a d'outrageant pour Dieu dans ce mépris habituel et réfléchi des moindres lois, ou de la loi dans les moindres circonstances; car je ne le considère pas seulement dans les abus énormes qu'en fait le monde profane et licencieux, qui l'étend jusqu'aux lois les plus sacrées de la religion et de la morale, qui à toujours à la bouche cette question que Satan fit autrefois à nos premiers pères : *Quare præcepit vobis Dominus?* (Gen., III, 1.) Pourquoi Dieu veut-il nous assujettir et nous contraindre? pourquoi nous forcer au jeûne? pourquoi gêner nos plaisirs? à quoi lui sert mon obéissance? questions impies auxquelles il semble que Dieu ne devrait répondre que par la foudre; mais je suppose que vous n'allez pas si loin, et c'est en renfermant ce mépris dans les bornes que vous lui donnez vous-mêmes, que je ne comprends pas encore une fois comment vous ne sentez pas l'impiété qu'il renferme, et non-seulement l'impiété, mais encore l'injustice qui l'accompagne pour l'ordinaire, et l'intolérable présomption qu'il suppose.

Prenez bien garde, je dis mépris impie, par rapport à Dieu à qui vous reprochez en quelque sorte d'être minutieux, lorsque vous traitez de minutie ce qu'il commande, sachant véritablement qu'il le commande. Mes frères, pourriez-vous vous oublier à ce point! Vous ne voulez pas, dites-vous, descendre dans ces menus détails, parce que ce serait avilir votre raison que de l'exercer sur de si petits objets; mais Dieu qui les a prescrits, qui en exige l'observation, et qui la récompense, comme il en punit l'infraction, à quoi s'amuse-t-il donc? qu'en pensez-vous? Que pensez-vous d'un maître dont les commandements vous paraissent si frivoles, qu'il y aurait du ridicule à s'y soumettre? n'est-ce pas lui personnellement que vous méprisez dans le mépris que vous faites de ses ordres, et ne le jugez-vous pas aussi petit et aussi frivole que ses propres lois? et si ce maître est Dieu, sentez-vous, mes frères, l'indécence, et puisque je l'ai dit, l'impiété d'un pareil jugement!...

J'ai dit ensuite mépris injuste par rapport à ceux sur qui on le fait rejallir; ce sont les personnes vertueuses, car il en est, et, pour la condamnation du monde, il en est jusqu'au milieu du monde qui respectent la loi dans tous ses points, et dont la fidélité va jusqu'à ne vouloir jamais se

permettre avec réflexion les moindres écarts. Mais comment le monde les traite-t-il? que ne dit-on pas des précautions de leur pudeur facile à s'alarmer, des réserves de leur charité attentive à ne point blesser, des embarras de leur sincérité ennemie de tout déguisement et détour, de leur attention scrupuleuse à ne rien omettre de ce qui concerne le culte divin? Quelles satires amères, quels ris insultants, quelles épithètes humiliantes! leur en épargne-t-on une seule de toutes celles que le mépris a inventées? ne sont-elles pas comme le but éternel contre lequel la malignité publique vient décocher tous ses traits? et pour quoi, parce que le désir de plaire à Dieu les tient soumises à ses moindres volontés: voilà ce qui les rend la fable et la risée du monde. Quelle criante injustice! et n'est-ce pas y mettre le comble que de l'appeler comme on fait, un jeu d'esprit et un badinage innocent?

J'ai ajouté que ce mépris suppose une intolérable présomption; et en effet, ou vous croyez que vous êtes capables de faire de grandes choses pour Dieu, ou vous croyez qu'il est au-dessous de vous d'en faire de petites; ou peut-être croyez-vous les deux ensemble. Or, croire le premier, c'est croire de vous ce que les plus gens de bien, que dis-je, ce que ni les saints, ni les anges, ni la Reine des anges et des saints n'ont jamais osé présumer d'eux-mêmes; et se persuader le second, c'est abaisser Dieu jusqu'à vous, c'est le mettre de niveau avec vous, c'est au moins le placer au-dessous de tout ce que vous respectez sur la terre. Car, dites-moi, lorsqu'ils s'agit du service des grands, rougit-on d'obéir à leurs moindres ordres? ou les reçoit avec une respectueuse frayeur, on les exécute avec une ponctualité qui va jusqu'à la superstition: bien loin de se croire avili par là, on s'en fait honneur, on le publie partout; rien de si petit en soi, qui sous le jour de leur éminente dignité ne paraisse changer de nature et devenir important; et le Dieu des dieux, le Roi du ciel et de la terre parlera, on saura qu'il parle et qu'il commande, et ce ne sera point assez qu'il soit Dieu pour être obéi, si l'on ne trouve d'ailleurs dans ce qu'il commande des raisons qui rendent la soumission moins pénible à notre orgueil! Le grand si jaloux qu'on se soumette à ses moindres volontés, sans délibération, sans discussion, sans distinction, sans délai, sera le premier à lever l'étendard de la révolte; le petit, accoutumé à ramper aux pieds de ses maîtres, osera les imiter en ce point, et refusera de rendre au Dieu tout-puissant et éternel un hommage qu'il prodigue tous les jours à de faibles creatures! O Dieu! quel excès d'audace!

Réformons nos idées, mes frères, et cherchons notre véritable grandeur où elle est, je veux dire dans l'accomplissement littéral de la loi de Dieu. Marie n'a pas voulu la chercher ailleurs, elle la connaissait bien

sans doute; ou si nous en doutions, l'excès de grandeur et de gloire où elle est parvenue, la justifie assez pour nous apprendre que la créature ne peut s'élever qu'en fléchissant humblement sous les moindres volontés du Créateur... Il est vrai que Marie savait agrandir les plus petites choses par la grandeur des motifs qui les lui faisait faire. Autre leçon importante qu'elle nous donne; étudions-la bien.

Ce que Marie a fait aujourd'hui dans le temple, les autres femmes d'Israël l'ont fait comme elle, et il y a lieu de présumer qu'elle n'avait rien qui la distinguât au dehors de la foule de celles qui l'ont fait d'un air modeste et recueilli. Cependant il est certain, et ce serait une erreur de croire le contraire, qu'en faisant ce que faisaient les autres, Marie méritait beaucoup plus qu'elles; d'où vient donc cette différence? de la grandeur des motifs qui la faisaient agir, motifs infiniment plus parfaits que ceux qui faisaient agir les autres femmes. Aux yeux des hommes, tout était semblable, c'était la même action, faite dans les mêmes circonstances et avec les mêmes cérémonies. Mais aux yeux de Dieu, il y avait des différences inestimables, parce que Dieu, qui voit le fond des cœurs, apercevait dans celui de Marie une humilité profonde, un dévouement plus entier, une foi plus vive, un amour plus ardent, en un mot, des principes incomparablement plus nobles et plus parfaits que dans toutes les autres; et parce que Dieu juge de nos actions, non par leur extérieur qui n'en est que l'écorce, mais par les principes intérieurs qui en sont l'âme, l'action de Marie, commune et peu considérable en elle-même, agrandie par les motifs qu'elle sut lui donner, devenait devant Dieu une action pleine de grandeur et d'héroïsme. Or, telle est la leçon qu'elle nous donne, leçon, comme je l'ai dit, bien importante, puisqu'elle contient tout l'art de la perfection chrétienne. La voici renfermée dans cette courte maxime, dont je voudrais vous voir tous bien persuadés : Faisons ce que Dieu nous commande, quelque peu considérable que cela nous paraisse, et faisons-le de la manière la plus parfaite et avec les motifs les plus parfaits, et nous serons des saints et de grands saints. Il arrive souvent qu'on regarde avec dédain les choses communes que Dieu exige de nous; on voudrait du grand et du merveilleux; il semble qu'on ne croit digne de soi que l'apostolat et le martyre. *Eh, mes frères*, disait l'Apôtre, *quand je parlerais le langage des hommes et des anges, quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, et assez de courage pour offrir mon corps au fer et au feu, si avec tout cela je n'ai pas la charité, je ne suis rien, ou je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.* (I Cor., XIII, 1-3.) Et moi je dis au contraire, quoique toujours dans le même sens : Ayez la charité, agissez toujours par les nobles motifs qu'elle inspire à ceux

qui la possèdent, et alors ne fissiez-vous rien d'éclatant pour Dieu, n'eussiez-vous jamais l'occasion de lui faire de grands sacrifices, toute votre vie se passât-elle dans les pratiques les plus communes de la religion, et dans les devoirs de la condition la plus obscure, sans doute vous ne seriez rien devant les hommes, à peine saurait-on que vous êtes au monde; mais vous seriez un spectacle d'admiration pour le ciel, et Dieu ne verra rien sur la terre qui fût plus grand que vous.

Voilà, chrétiens, car c'est ici le lieu de vous l'apprendre, voilà, dis-je, l'explication du mystère de la sainteté de Marie; je l'appelle un mystère, parce que c'est une chose qui paraît d'abord incompréhensible, qu'ayant fait si peu, elle soit parvenue à une si haute sainteté; ce n'est pas que je veuille lui disputer l'honneur d'avoir fait dans l'occasion des actes héroïques des vertus les plus difficiles; mais il est certain que la plupart de ses actions étaient, à en juger par l'apparence, des actions peu remarquables, et que ce n'étaient que la pureté et la sublimité de ses motifs qui y donnaient un prix inestimable. Toute la gloire de la fille du roi était au dedans d'elle-même, et cette gloire couverte au dehors du voile d'une vie simple et commune, effaçait aux yeux de Dieu tout ce qui brillait au ciel et sur la terre. Il y avait alors des conquérants et des génies sublimes qui s'attiraient les regards du monde entier; mais laissons ces grandeurs profanes que nous savons bien n'être devant Dieu que crime et que misère. Les apôtres vivaient, et que de grandeurs ce nom seul ne rappelle-t-il pas à vos esprits! quelle malignité dans les sentiments! quel courage dans les entreprises! quelle intrépidité dans les dangers! que de lumières et de prodiges! quels travaux et quels succès! et cependant, ô merveille! et que vos jugements, ô mon Dieu! sont différents des nôtres! cependant une femme pauvre, inconnue au monde, et occupée tout à tour de la prière et du travail des mains, était incomparablement plus grande et plus estimable que ces héros de la foi, qui prodiguaient leurs sueurs et leur sang pour ranger tout l'univers sous l'étendard de Jésus-Christ; merveille qui se renouvelle encore sous nos yeux, lorsqu'il plaît à Dieu de tirer de l'obscurité où elles ont vécu, des personnes dont toute la vie s'est passée dans l'enceinte d'un cloître, à pratiquer des règles pleines de détails et de petites observances, lorsque par une foule de miracles, il force son Eglise à leur décerner des honneurs qu'elle regrette de ne pouvoir accorder à des hommes qui se sont consumés de travaux et de veilles pour sa défense; merveille dont nous avons, dirai-je, l'honneur ou la confusion d'être témoins. Lorsque par la voie de la confiance, nous découvrons dans le sein de l'obscurité et de l'ignorance, des prodiges de sainteté qui nous éblouissent et qui nous confondent; merveille dont les exemples nous frappe-

ront de toutes parts au grand jour de la révélation, où nous verrons des milliers d'âmes saintes, qui ne savaient qu'aimer Dieu et lui obéir en silence, recevoir de Jésus-Christ de plus riches couronnes que plusieurs de ceux qui lui auront conquis des provinces et des nations entières; merveille après tout qui ne peut être incompréhensible que pour ceux qui ne voudraient pas comprendre que ce qui est grand devant les hommes est quelquefois assez peu de chose devant Dieu, et qu'au contraire ce qui est petit devant les hommes est quelquefois très-grand devant Dieu, et non-seulement que cela est, mais que cela doit être, parce que Dieu juge du cœur de l'homme par les dispositions intérieures qui le représentent fidèlement tel qu'il est, au lieu que les hommes ne peuvent en juger que par ses démarches extérieures, c'est-à-dire sur des signes souvent équivoques et toujours insuffisants.

Je le répète donc, faisons ce que Dieu nous commande, quelque peu considérable que cela nous paraisse, et faisons-le de la manière la plus parfaite, et avec les motifs les plus parfaits, et nous serons des saints et de grands saints; je dis plus, faisons-le scrupuleusement, c'est-à-dire, pratiquons fidèlement et constamment la loi jusque dans les plus petites choses, et nous serons des saints. Pourquoi? parce que les dispositions excellentes qui donnent le prix aux moindres devoirs, sont, moralement parlant, inséparables de la fidélité à les remplir; car, est-il possible d'avoir cette fidélité, et de n'avoir pas en même temps une grande idée de Dieu, une humilité profonde, une innocence parfaite, une charité non suspecte, un grand courage, une constance à l'épreuve de tout? Prenez bien garde, je dis une grande idée de Dieu, de ses perfections et de son indépendance; on reconnaît comme David, qu'il n'a besoin ni de nous, ni de nos biens, ni de nos efforts : *Deus meus es tu, bonorum meorum non eges.* (Psal. XV, 2.) Que si nous devons accomplir toutes ses volontés, parce qu'il est Dieu, aussi parce qu'il est Dieu et qu'il se suffit à lui-même, il lui est indifférent que ce soit par de grands ou par de petits sacrifices. Ainsi vous aurez une grande idée de sa pénétration infinie, qui va découvrir nos motifs jusqu'au fond de nos cœurs; de son équité, qui fait la règle unique de ses jugements, et qui nous estime, non par le bien que nous pouvons, mais par celui que nous voulons faire; de sa bonté, qui veut bien nous tenir compte des moindres services; et de sa magnificence qui leur destine le ciel pour récompense. Je dis une humilité profonde. En voyant le peu qu'on fait, on juge qu'on n'est capable de rien; on dit mille fois le jour qu'on est un serviteur inutile; avec toujours indispensable, mais si difficile à faire dans les actions d'éclat. Je dis une innocence parfaite. On évite avec soin les moindres offenses; quelle horreur n'a-t-on pas des offenses capitales; et quelle doit être l'in-

nocence d'une âme en qui les fautes légères sont aussi rares, et peut-être plus rares que ne le sont les crimes dans le commun des hommes! Je dis encore une charité non suspecte. Celui qui obéit à Dieu dans les occasions importantes, et lorsque la foudre à la main il le menace de punir sa révolte par des châtimens éternels; celui-là, dis-je, a la crainte; mais celui qui obéit lorsqu'il pourrait lui désobéir sans crime, qui fait sa volonté lorsqu'il semble prier plutôt que commander, celui-là n'agit-il pas par amour, et quel autre motif pourrait soutenir sa fidélité, lorsqu'il n'y a ni paradis à perdre, ni enfer à redouter? J'ajoute ensuite un grand courage: car que de combats et de victoires dans cette fidélité lorsqu'elle est habituelle! ici la malignité réprimée, là l'humeur domptée, une autre fois la vanité étouffée, la paresse réveillée, la curiosité modérée à chaque pas; à chaque instant une passion vaincue et terrassée, et si chaque effort ne paraît point pénible, la durée de cette guerre, dit saint Bernard, fait qu'elle a le mérite, et par conséquent les difficultés du plus rigoureux martyre. Enfin, j'ajoute une constance à l'épreuve de tout, pour dévorer vos mépris, lâches chrétiens, qui ne montrez du courage qu'à persécuter la vertu; pour persévérer dans cette héroïque fidélité, malgré vos ris et vos sarcasmes; pour aimer mieux être foulé aux pieds de tous les hommes que de s'écarter tant soit peu de l'obéissance que l'on doit à Dieu. Quelle grandeur d'âme! quelle noblesse de sentiments! et si nous n'avons pas la force d'y atteindre, que d'estime et de vénération ne devons-nous pas avoir pour ceux dans qui nous sommes forcés de la reconnaître!

Car c'est la première conclusion que je tire de tout ceci. Que l'on n'imité pas la parfaite fidélité de ces âmes incomparables, je n'en suis pas surpris; c'est un effort que je n'attends pas de la plupart d'entre vous; mais au moins que ceux qui ne peuvent les imiter, ne les méprisent pas; qu'ils ne trouvent pas ridicule qu'on pense que Dieu mérite d'être obéi en tout, et qu'on règle sa conduite sur un principe si vertueux et si raisonnable. Qu'ils songent que ce mépris injuste et impie peut tomber sur des âmes justes et vraiment grandes devant Dieu; que dans un autre siècle il aurait pu s'étendre jusque sur Marie toujours observatrice ponctuelle de la loi de son Dieu; quelle humiliante méprise! qu'à présent il peut s'attacher encore, et qu'il s'attache en effet tous les jours à ce que la terre a de plus vénérable et de plus saint. Qu'ils songent encore que c'est blesser Dieu dans la prunelle de l'œil, comme il s'en explique lui-même; que dans tous les temps il s'est déclaré le protecteur de ses saints, qu'il les a vengés par des coups terribles, et qu'il les vengera sept fois plus, lorsque leur fidélité à son service aura été le sujet des persécutions qu'ils auront eu à souffrir.

La seconde conclusion, je vous l'adresse, âmes vertueuses, qui respectez la sainteté

dans les autres, et qui la désirez pour vous-mêmes; désirez-la toujours, aspirez-y sans cesse; mais connaissez-la bien, elle est tout entière dans la loi de Dieu, observée fidèlement et parfaitement, que les choses qu'elle nous commande soient grandes ou petites, obscures ou éclatantes, je dirai même, aisées ou difficiles; la volonté de Dieu égale tout, ou plutôt elle seule donne le prix à tout; elle change en or les matières les plus viles, et hors d'elle, ce qui brillé à nos yeux n'a qu'un éclat faux et trompeur. Ne cherchez donc et n'estimez qu'elle, mais estimez-la infiniment de quelque manière qu'elle se déclare, et quoi que ce soit qu'elle exige de votre obéissance. C'est le moyen d'acquérir, comme Marie, des trésors immenses dans une vie commune, et de vous faire des petits devoirs, autant de degrés pour vous élever à une sainteté sublime.

Voyons à présent comment la loi de Dieu, respectable dans les plus petites choses, est praticable dans les plus grandes et les plus difficiles. Marie nous servira de modèle en ce point comme en l'autre.

SECOND POINT.

Deux vérités mises dans tout leur jour donneront la preuve de la proposition qui fait la matière de cette seconde partie: l'une, c'est que les plus rigoureux sacrifices que la loi exige de nous le sont moins sans comparaison que celui que Marie fait en ce jour; l'autre, c'est que pour aider notre faiblesse, nous avons les mêmes secours qu'à eus Marie; il n'y a donc qu'une lâcheté honteuse et inexcusable qui puisse nous porter à croire que certains devoirs que la loi nous prescrit, sont au-dessus de nos forces. Venons à la première vérité, dont le développement vous fera connaître l'héroïsme de cette grande âme, que je vous ai fait voir jusqu'à présent si humble et si soumise.

Ce n'est donc plus ici une femme ordinaire qui, pour s'acquitter d'un devoir de religion, vient présenter son premier-né au Seigneur, et qui le rachète sur-le-champ par une légère offrande; une oblation réelle et sanglante a pris la place de ces cérémonies pacifiques. Le Saint-Esprit a levé le voile qui tenait le mystère des vengeances célestes caché sous ces apparences communes; il fait briller aux yeux de Marie le glaive de douleur dont elle doit être transpercée: elle aperçoit clairement qu'en offrant son fils elle offre au Père éternel une victime qu'il accepte, et qu'il ne lui rend que pour la reprendre au jour auquel il a résolu de l'immoler.

Car tel est le sacrifice qui se fait en ce jour: et qui peut dire ce qu'il a dû coûter à Marie? quelle langue est capable d'en exprimer les rigneurs? Chrétiens, si vous avez un fils (car il semble que la nature seule a droit de parler ici), si vous avez un fils, si vous l'aimez uniquement, si vous réunissez sur lui toutes vos tendresses, tous vos soins, toutes vos espérances,

mettez cet enfant à la place de Jésus-Christ, et mettez-vous à la place de Marie; supposez que Dieu vous commande de le lui offrir; comment? comme la mère de Samuel offrit le sien; pour passer sa vie dans l'enceinte du temple, appliqué aux ministères sacrés? Ah! quel effort, et quelle plaie serait-ce à votre cœur! Mais non, il s'agit ici d'un bien autre sacrifice, il s'agit d'immoler ce fils, et de l'immoler à vos yeux. Il s'agit de voir frapper à mort ce cher objet des plus tendres mouvements de votre âme; il s'agit de le voir tomber baigné dans son sang. Vous frémissez; cette idée, toute chimérique qu'elle est, vous trouble et vous déchire. Que sentiriez-vous donc, si cette supposition devenait une réalité? que sentiriez-vous, si la victime était étendue sur l'autel, et si, comme Abraham, vous aviez le bras levé pour la frapper? Mes frères, ni vous ni moi ne pouvons le dire, mais ce que je puis assurer, c'est que ce que vous sentiriez ne serait qu'une légère partie de ce que Marie a ressenti: c'est que votre douleur comparée à la sienne ne mériterait pas le nom de douleur, parce que l'amour le plus passionné, comparé au sien, ne mérite pas le nom d'amour. Amour dont je ne puis donner quelque idée qu'en disant qu'il était formé de ce que la nature a de plus vif et de plus sensible, qu'il occupait le cœur de Marie tout entier, qu'il absorbait toute la capacité naturelle qu'elle avait d'aimer, puisqu'elle n'avait d'ailleurs ni passion, ni amour qui pût y faire diversion; mais amour que nous concevons devoir être au-dessus de toute idée et de toute expression, lorsque nous pensons que le fils de Marie était son Dieu, qu'elle aimait donc son fils comme son Dieu, et son Dieu comme son fils; c'est-à-dire, que l'inclination et le devoir, la nature et la grâce, les tendresses du sang, et les ardeurs de la charité, l'amour maternel et l'amour divin, réunis dans ce cœur plus embrasé lui seul que tous les séraphins ensemble, y formaient un amour auprès duquel ce que nous imaginons de plus tendre et de plus passionné n'est qu'indifférence et que glace. Quelle mère, quel fils! quelle victime, quel sacrifice! quelle douleur de sacrifier l'objet d'un pareil amour, de le sacrifier à la mort, et à la mort de la croix! car c'est ce dont il s'agit dès cet instant.

Tout ce qui a été prédit des souffrances de Jésus vint se présenter aux yeux de Marie; cette âme plus éclairée que tous les prophètes, aperçoit d'un coup d'œil cette suite de prédictions sanglantes, éparses dans les divines Ecritures, et réunies sur la personne de son fils au jour de son immolation. Ce tendre enfant lui paraît tout à coup l'homme de douleurs. Elle le voit couvert de plaies, et plongé dans une mer de tristesse; les fouets et les marteaux, les cris d'une populace déchainée retentissent à ses oreilles; déjà la croix s'élève sur le Calvaire; son fils, son amour est crucifié, son sang s'écoule, ses forces s'épuisent, ses yeux s'éteignent; c'en est fait, il va mourir entre deux scélérats. Marie, le voulez-vous, y con-

sentez-vous ? oui, répond-elle à son Dieu qui l'exige ; et l'âme remplie de ces images funestes dont la vue anticipée fit verser à Jésus-Christ une sueur de sang, elle s'écrie comme lui : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* (Matth., XXVI, 39) : accomplissez sur moi vos volontés redoutables, ô mon Dieu ! puisque vous condamnez mon fils, tout adorable qu'il est, je le condamne ; qu'il meure, qu'il soit crucifié, que je meure mille fois moi-même plutôt que de m'opposer un seul instant à vos décrets toujours équitables, jusque dans leurs plus grandes rigueurs.

Or, mes frères, car il est temps d'appliquer ceci à votre instruction, quel sacrifice la loi de Dieu peut-elle exiger de vous qui, dans ses rigueurs, soit comparable à celui-ci ? n'en dissimulons point les difficultés, et convenons qu'il y a des circonstances où l'on ne peut obéir sans faire à son cœur une extrême violence ; je suppose que vous êtes dans ce cas, et que dans un sens différent Dieu vous adresse les mêmes paroles qu'il adressa autrefois à son peuple par la bouche de Moïse : *Sanctifica mihi omne primogenitum, mea enim sunt omnia*. (Exod., XIII, 2.) Moi qui suis le Seigneur de l'univers et le tien, je te commande de me sacrifier ton premier né, c'est-à-dire ce qui est le plus cher à ton cœur, et à quoi tu sacrifies tout le reste : cet attachement qui te remplit de désirs illégitimes et qui ne peut aboutir qu'à des plaisirs honteux et criminels ; ce ressentiment opiniâtre, dont rien jusqu'à présent n'a pu te faire revenir ; cette société dangereuse qui est l'inévitable écueil de ton innocence ; ce bien usurpé, ou injustement retenu, quoique tu le juges nécessaire à tes besoins ; ce plaisir d'habitude, qui est le scandale et peut-être la ruine de la maison ; cette indolence qui te fait préférer tous les jours ton repos à ton devoir ; telle est la loi que je t'impose, et le sacrifice que j'exige de toi, quoi qu'il doive en coûter à ton repos, à ta gloire, à ton cœur : *Sanctifica mihi omne primogenitum*. Car qui doute qu'il ne vous le commande absolument, indispensablement, irrévocablement ? qui doute que vous ne soyez obligé de le lui faire, et que malgré tous les prétextes dont vous savez armer vos répugnances, sa volonté seule ne soit une raison supérieure à tout ce que vous pouvez objecter ? Mais je l'envisage ici d'un autre côté ; c'est en le comparant avec le sacrifice de Marie ; et je prétends qu'en tout sens il est moins dur et plus facile.

Car exagérez-en, tant qu'il vous plaira, les rigueurs ; dites que c'est vous arracher une partie de vous-même, et vous rendre la vie amère et insupportable ; il n'en est pas moins vrai pourtant que le bien qu'on vous demande n'est qu'une partie de ce que vous aimez ; que vous l'aimez sans raison et contre toute raison ; qu'en même temps que vous l'aimez, vous devriez le haïr, et qu'il vous arrive souvent de le haïr en effet ; trois différences bien remarquables du sacrifice

que vous devez faire, et de celui que Marie a fait. Je dis que ce n'est qu'une partie de ce que vous aimez : Dieu pourrait exiger de vous un sacrifice universel ; oseriez-vous lui en disputer le droit ? n'est-il pas le Créateur et le souverain Seigneur de toutes choses ? n'a-t-il pas droit de vous redemander ce que vous tenez uniquement de lui ? et sans distinction de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas, ne peut-il pas exercer son domaine souverain sur tout ce que vous possédez ? Cependant, par une condescendance digne de sa grandeur et de sa bonté, il vous permet, comme au premier homme, de goûter de tous les fruits de la terre, et ne vous en interdit qu'un seul : jouissez de vos liaisons innocentes, de vos biens légitimes, de vos plaisirs permis, tout cela est fait pour votre usage et pour vos délices ; mais, parmi ces biens qu'il a mis en votre puissance, il y en a un pour lequel votre cœur dépravé a trop d'affection : voilà, vous dit-il, celui auquel je vous défends de toucher ; rectifiez votre cœur en cessant de l'aimer, ou du moins reconnaissez mon empire en vous abstenant d'engourder, malgré l'appétit déréglé qui vous y entraîne. Encore une fois, Dieu n'a-t-il pas ce droit, et pouvez-vous sans une injustice criante lui refuser ce tribut légitime, quelque fort que soit d'ailleurs l'attachement qui vous arrête ? Mais je dis au contraire que vous l'aimez sans raison et contre toute raison ; que c'est ce que le monde regarde et ce que vous regardez vous-même dans votre conscience comme un travers et comme un égarement, ce que dans certains moments de franchise vous appelez votre folie ; ce qui fait qu'on demande avec étonnement, où est donc ici la raison et le bon sens que vous faites paraître dans tout le reste ? Et vous est-il donc si difficile de sacrifier ce qui vous rend odieux ou méprisable, ce qui prête à vos ennemis des armes contre vous, ce qui met ceux qui vous aiment dans la nécessité de faire sans cesse votre apologie, ou de demander grâce pour vous ?

Ainsi donc vous aimez ce que vous devriez haïr, et qu'il vous arrive de haïr en effet dans ces moments de réflexion où, considérant les plaisirs que vous produit ce bien que vous idolâtrez, vous le comparez avec les maux qu'il vous fait souffrir, c'est-à-dire avec les inquiétudes qu'il vous cause, les désirs dont il vous consume, les dépités dont il vous ronge, les jalousies dont il vous transporte, la honte dont il vous couvre, les pertes de crédit et de biens, les dérangements d'affaires et de santé qu'il vous cause, et, s'il n'a pas encore éteint tout à fait en vous les lumières de la foi, avec les remords dont il vous déchire, les images lugubres et terribles d'une mort incertaine, d'un jugement inévitable, d'un feu éternel allumé par le souffle du Dieu vivant pour punir cet attachement maudit dans lequel vous trouvez, quoi ? vous le demandez-vous, hé quoi ? des douleurs cruelles pour des plaisirs frivoles, des moments rapides de joie

et de longs jours de désespoir, quelques gouttes de miel et des torrents d'amertume ! J'ai dit qu'alors vous le haïssez ; cette expression est trop faible pour ce que vous ressentez : vous le détestez, vous le maudissez, vous accusez tout à tour ses perfides attraits et votre indigne faiblesse ; ce n'est plus simplement dégoût, c'est la rage et la fureur qui vous transportent ; vous ne vous possédez plus, vous éclatez en imprécations, vous appelez Dieu et les hommes à votre secours ; vous conjurez le ciel, la terre et les enfers de vous délivrer de l'objet odieux qui fait tout à la fois votre crime et votre malheur ; et lorsqu'il s'agit de vous en séparer, d'en faire à Dieu un sacrifice méritoire, de recouvrer à ce prix la paix et l'innocence, vous vous récriez sur la rigueur de la loi ; vous repoussez cette main paternelle qui ne blesse que pour guérir ; vous vous révoltez contre cet empire d'amour, dont la sévérité apparente ne tend qu'à votre bonheur, et dont les décrets salutaires sont d'accord avec les vœux les plus ardents de ceux qui vous aiment ! Ah ! mes frères, il suffit que Dieu parle, et Marie immole sans délai un bien qui était le seul qu'elle aimât et qu'elle pût aimer, le seul qu'elle désirât dans le ciel, et hors duquel elle ne voulait rien sur la terre ; un bien dont l'amour était tout ensemble sa plus forte inclination et son premier devoir ; un bien qui était pour elle une source inépuisable de délices pures et innocentes. Il nous parle aussi, que dis-je ? il commande, il menace, il promet, il prie même et il conjure, et l'homme indocile s'obstine dans les refus, et choisit plutôt de rester malheureux que de devoir son bonheur à son obéissance : quel contraste, et qu'il faudrait être aveugle pour ne pas y voir notre condamnation !

Les sacrifices que la loi de Dieu exige de nous sont donc moins rigoureux que celui que Marie fait en ce jour, je viens de vous le prouver. J'ai ajouté que, pour aider notre faiblesse, nous avons les mêmes secours qu'elle a eus ; je dis que nous les avons dans la proportion convenable, mais toujours dans un degré suffisant. Car, qu'est-ce qui soutient Marie dans l'héroïque résolution qu'elle fait paraître en ce jour ? deux choses, la grâce et l'exemple de Jésus-Christ ; elle ne pouvait douter de l'une, depuis l'épreuve constante qu'elle en avait faite dès l'instant de sa conception jusqu'à ce jour. Elle n'avait pas oublié qu'un ange lui avait annoncé qu'elle était pleine de grâce, et que le Seigneur était toujours avec elle pour la protéger et pour la défendre ; mais si elle avait été capable d'oublier ce que Dieu avait fait pour elle, et de douter, après la parole d'un ange, pouvait-elle craindre, lorsqu'elle portait l'auteur de la grâce, que la grâce lui manquât ? Jésus-Christ entre ses bras ne lui donnait-il pas la force de le sacrifier lui-même, et ne dut-elle pas dès lors compter sur ce courage invincible qui la tint debout au pied de l'arbre sanglant sur lequel se

consomma l'oblation qu'elle vient faire au temple ? Mais nous, mes frères, n'avons-nous pas les mêmes espérances, ou plutôt les mêmes assurances que la grâce ne nous manquera pas au besoin ? Jésus-Christ n'est-il pas notre Sauveur, comme il était le Sauveur de Marie ? ne s'offrait-il pas pour nous aussi bien que pour elle ? elle est sa mère, mais ne sommes-nous pas ses frères ? Il voulait la sanctifier et la glorifier, mais que désire-t-il autre chose que notre sanctification et notre bonheur ? Il est vrai que Marie avait l'avantage de le voir de ses yeux, et de le toucher de ses mains ; mais, parce qu'il est au ciel, a-t-il abandonné le soin de la terre ? n'y est-il pas notre pontife, notre médiateur et notre avocat ? parce qu'il est au ciel, ses yeux ne voient-ils plus nos besoins ? ses oreilles sont-elles sourdes à nos cris ? son cœur n'est-il plus touché de nos misères, et n'est-il pas assez puissant pour faire passer jusqu'à nous les fruits de ses inépuisables compassions ? Mais que dis-je ? s'il est au ciel, n'est-il pas en même temps sur la terre ? celui que vous adorez dans ce temple est-il différent de celui que Marie présentait au temple de Jérusalem ? n'est-ce pas le même Dieu et le même homme ? n'est-ce pas la même victime et le même sacrifice autrefois préparé dans l'ancien temple, tous les jours renouvelé dans les nôtres ? n'est-ce pas le même Jésus que nos yeux voient et que nos mains touchent ? et si sa présence produisit alors de si grands effets, si le vieillard qui le prit entre ses mains, et la pieuse veuve qui attendait sa venue, furent remplis de l'esprit qui fait les saints et les prophètes, que ne ferait-il pas pour nous, si nous allions avec la juste confiance que doivent nous inspirer et ses bontés et ses promesses, si nous allions, dis-je, lui exposer nos besoins, et solliciter ces tendres miséricordes dont le sein est toujours ouvert à ceux qui l'invoquent ?

Ah ! mes frères, que celui qui, effrayé par la grandeur des sacrifices qu'il est obligé de faire à la loi de son Dieu, et pénétré du sentiment de son impuissance, se sera prosterné souvent aux pieds de l'autel de Jésus-Christ, qui ne lui aura fait l'aveu de sa faiblesse que pour réclamer les secours de sa grâce ; qui l'aura prié, conjuré, par cette charité immense qui lui a fait donner son sang et sa vie, par cet amour ineffable qui le force à rester au milieu de nous pour être notre pasteur et notre nourriture, de ne pas laisser périr une âme dont le salut lui a déjà coûté tant de prodiges et de souffrances ; qui l'aura sommé d'acquiescer la promesse qu'il a faite de ne pas abandonner quiconque met en lui toute son espérance, et, par une hardiesse que sa bonté autorise, qui lui aura protesté qu'il ne quittera point ses pieds qu'il n'ait senti l'effet de la bénédiction qu'il implore ; que celui-là se plaigne que la grâce lui ait manqué, s'il n'est pas sorti de sa prière assez fort pour surmonter toutes les difficultés de la loi, et pour faire tête à tous les ennemis de son

salut ; ce n'est plus à lui que je demanderai compte de ses chutes, c'est à ce Dieu qui aura trompé sa confiance en l'abandonnant à sa faiblesse. Mais que celui qui néglige ce secours certain et présent, qui peut puiser à toute heure à la source de la grâce, et qui s'en tient toujours éloigné ; qui a devant les yeux son libérateur, et qui ne daigne pas l'invoquer ; que celui-là soit arrêté par tous les obstacles, et tombe au premier pas glissant ; qu'il se laisse aller sans résistance au torrent de ses passions qui l'entraîne ; s'il me dit que la grâce lui a manqué, je lui réponds qu'il n'a pas mérité de l'avoir, puisqu'il ne l'a pas demandée, et que ce n'était qu'en la demandant qu'il pouvait la mériter ; je lui réponds qu'il n'a pas voulu l'avoir, puisque sachant que pour l'obtenir il n'avait qu'à la demander, ayant pour garant du succès de sa prière la parole de son Dieu, et son corps même pour otage de sa fidélité, il n'a pas voulu se servir d'un moyen si facile et si assuré. Ainsi vous êtes justifié, ô mon Dieu, et le prévaricateur est confondu.

Enfin, Marie était soutenue par l'exemple de Jésus-Christ, exemple sensible et présent ; en même temps qu'elle l'offrait au Père éternel, il s'offrait aussi lui-même : en même temps qu'elle consentait à en faire le sacrifice, il consentait à être la victime. Exemple concluant, s'il en fut jamais : il était Dieu, et il recevait la loi ; il n'y avait donc ni dignité ni prérogative qui pût l'en dispenser ; exemple qui anéantissait d'avance tous les prétextes que la rigueur d'une loi si dure pouvait lui suggérer ; car si c'était beaucoup pour une mère de consentir à la mort de son fils, c'était bien plus pour un fils de consentir à mourir pour sa mère ; et ce qu'elle acceptait n'était que le contre-coup des douleurs dont il devait ressentir les premières et les plus vives atteintes. Nous ne pouvons pas pénétrer dans le cœur de Marie, pour y découvrir l'effet que produisirent ces réflexions, mais ce n'est point hasarder une conjecture que de dire qu'elles agirent puissamment sur elle, et la piquèrent d'une noble émulation de suivre son fils et son Dieu dans la route pénible qu'il lui traçait.

Et nous, mes frères, que pouvons-nous trouver de trop rude et de trop humiliant dans l'observation de la loi, ayant devant les yeux un tel modèle et de tels exemples ? S'il faut accepter une loi d'humiliations et d'abaissements, homme superbe, votre orgueil, tout inflexible qu'il est, tiendra-t-il à la vue d'un Dieu qui courbe sa tête adorable sous une loi d'ignominie et d'opprobre ? S'il faut embrasser une loi de mortification et de pénitence, homme sensuel, pouvez-vous ne pas rougir de votre délicatesse à la vue d'un Dieu qui soumet sa chair innocente à une loi de sang et de mort ? S'il faut subir une loi de dépouillement et de sacrifice, homme intéressé, pouvez-vous ne

pas vous piquer de générosité, à la vue d'un Dieu que sa seule charité soumet à des lois si dures et si humiliantes ? Car, dès aujourd'hui, il accepte tout, il se dévoue à tout, il affronte les tourments et la mort, et délie tous les maux réunis de le départir de la parfaite obéissance qu'il a vouée à son Père ; dès aujourd'hui, dans le temple, et sur l'autel où il est offert, il ouvre à nos yeux cette carrière immense de travaux et de souffrances qu'il doit parcourir ; il y avance déjà à pas de géant, et nous y appelle à sa suite. Chrétiens, il est votre Dieu, aurez-vous honte de vous engager dans des routes consacrées par ses pas glorieux ? Il est votre chef, serez-vous assez lâches pour refuser des travaux qu'il essuie le premier, et dont il prend sur lui la charge la plus pesante ? Il est votre Sauveur, s'il en coûte des peines et des sueurs pour le suivre, vous plaindrez-vous à la vue d'un Dieu prodigue de sa vie et de son sang ! O exemple d'un Dieu ! qui avez fait sacrifier des sceptres et des couronnes, qui avez fait braver tant de fois les supplices et la mort, ne nous donnerez-vous pas assez de résolution pour sacrifier un plaisir honteux ou un intérêt misérable ? Signe éclatant donné pour éclairer l'univers, ne paraissez-vous plus que pour être contredit ? Signe de grâce et de salut, deviendrez-vous pour nous un signe de terreur et de vengeance ? car c'est sous ce double aspect que le saint vieillard Siméon le présente en ce jour, et que je dois vous le présenter après lui : *Hic positus est in ruinam, et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.* (Luc., II, 34.) C'est un signe d'imitation et un signe de contradiction, mais aussi c'est un signe de salut et un signe de réprobation ; si ce signe ne nous sauve pas, il nous perdra ; si cet exemple ne nous sanctifie pas, il nous condamnera ; si ce flambeau ne nous éclaire pas, il nous consumera ; semblable à cette nuée brillante destinée à diriger et à couvrir la marche du peuple saint à travers les déserts, mais qui éclate en foudres et en tonnerres sur les perfides Egyptiens. Heureux, mes frères, ceux qui considéreront attentivement ce signe adorable et qui le suivront constamment dans la voie des commandements de Dieu ! il en dissipera les obscurités, il en aplanira les difficultés, il en adoucira les peines par ses salutaires influences, et nous conduira à des joies éternelles et infinies. Amen.

SERMON XIV.

L'ANNONCIATION.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum (Luc. I.)

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Cette réponse de Marie exprime le consentement qu'elle donne enfin au grand mystère qu'il plaît au Tout-Puissant d'opérer en elle, et l'acceptation qu'elle fait de la haute dignité qui lui est présentée.

Mais n'est-ce pas une chose merveilleuse

qu'elle l'ait refusée avant de l'accepter, et qu'elle l'accepte après l'avoir refusée ? comment accorder une conduite si inégale et des sentiments si opposés ? Est-ce ignorance dans un esprit si éclairé, ou légèreté dans une âme si ferme ? mais oserions-nous accuser de ces défauts celle qui fut sans défaut, celle à qui ce serait faire injure que de ne lui attribuer qu'une perfection ordinaire ? Non, chrétiens ; des principes sublimes et dignes de la plus parfaite de toutes les créatures, des vertus toujours inséparablement unies, quoiqu'incompatibles en apparence, la grandeur d'âme et l'humilité la font agir tour à tour, et lui inspirent successivement ces refus dont on ne peut s'empêcher d'être surpris dans une offre si avantageuse, et cette acceptation qui, après le refus, doit nous paraître également surprenante.

Mais quoiqu'elle pratique ces deux vertus, soit en se défendant de l'honneur que Dieu veut lui faire, soit en l'acceptant, et qu'il semble plus naturel de chercher son humilité dans le refus, et sa magnanimité dans l'acceptation qu'elle en fait, cependant, mes frères, je trouve son refus si noble, et son acceptation si soumise, que non-seulement contre les préjugés de l'orgueil, qui ne connaît point d'autre grandeur d'âme que celle qui fait soupirer après les honneurs, mais encore contre les idées communes de la morale, qui fait consister l'humilité à les fuir, j'avance ces deux propositions, dont le paradoxe apparent s'évanouira bientôt à la lumière des preuves qui vous en rendront la vérité claire et sensible : Marie, en refusant la dignité de Mère de Dieu qui lui est offerte, fait voir une grandeur d'âme et une élévation de sentiment que rien n'a jamais égalé, c'est la première proposition. Marie en acceptant la dignité de Mère de Dieu, nous découvre les profondeurs de la plus prodigieuse humilité qui jamais ait paru sur la terre, c'est la deuxième proposition. L'une et l'autre devaient être la matière de ce discours ; mais je me borne à la première où, sans fatiguer votre attention, vous trouverez suffisamment de quoi admirer et vous instruire.

PREMIER POINT.

Préférer la vertu à tout ce qui n'est pas la vertu même, c'est en quoi le consentement de tous les peuples, et, si j'ose m'exprimer ainsi, la conscience de tous les hommes a fait consister dans tous les temps la véritable grandeur d'âme. L'esprit ébloui ou corrompu a pu l'imaginer dans ce qui brille aux yeux ou en impose aux sens ; l'intérêt timide ou flatteur a pu feindre de la voir et de l'admirer dans les fausses vertus, et jusque dans les vices trop réels des héros du monde ; mais ces illusions bientôt dissipées et ces impostures évanouies ont laissé voir dans le cœur de tous les hommes la persuasion intime et ineffaçable que rien n'est grand que la vertu, et que celui qui, dans son estime et dans sa conduite, la place au-

dessus de tout ce qui n'est pas elle, atteint par la hauteur de ses sentiments au plus haut point de grandeur où puisse tendre la créature raisonnable.

Marie, sur ces principes, préférant la virginité à la fécondité, au bonheur d'être mère, si naturel aux personnes de son sexe et à l'espérance d'être la mère du Messie, plus probable pour une fille de Juda épouse d'un fils de David ; préférant les charmes d'une vertu qui, pour être plus angélique qu'humaine, n'en est que plus invisible aux yeux des mortels ; Marie, dis-je, à peine sortie de l'enfance et dans les premiers essais de sa raison, s'élevant, par le premier usage qu'elle en fait, au-dessus de tous les instincts de la nature et de tous les préjugés de sa nation, jugeant contre le sentiment actuel de toute la terre, que la gloire de la plus heureuse fécondité n'a rien qui soit comparable à la pureté virginale, et par une immuable résolution sacrifiant à cette belle vertu tout ce que naturellement elle pouvait désirer et espérer, nous fait voir déjà une grandeur d'âme et une élévation de sentiment que tous ceux qui l'ont imitée depuis ne doivent pas nous empêcher de trouver bien admirable dans celle qui la première en a donné l'idée et l'exemple à tout l'univers.

Mais ce n'est encore là que le fond de son héroïsme, et je dois vous en montrer le comble. Car s'il consiste essentiellement dans la préférence donnée à la vertu sur tout le reste, on sait aussi qu'il est susceptible de plus ou de moins, et que suivant les circonstances il peut avoir ou n'avoir pas certains degrés d'élévation ; et pour ne rien avancer ici qui ne soit incontestable, on convient en général que la préférence donnée à la vertu est plus héroïque à proportion qu'il y a moins d'avantages dans la vertu préférée à la grandeur, et qu'il y a plus d'avantages dans la grandeur refusée par la vertu. C'est par cette règle que nous allons examiner à présent les refus de Marie ; et si nous reconnaissons que la vertu qu'elle préfère à la grandeur ne pouvait lui apporter aucun avantage, et que les avantages que lui apportait la grandeur refusée par cette vertu étaient inestimables et infinis, convenons d'avance qu'il n'y a jamais eu d'âme plus élevée que la sienne, parce qu'il n'y en a jamais eu qui ait marqué pour la vertu un amour plus noble et plus désintéressé.

Non, dit-elle à l'ange, une vierge résolue à l'être toujours ne peut pas accepter l'offre que vous me faites ; car c'est le sens que présentent naturellement à l'esprit les termes de sa réponse, et celui que la tradition leur a toujours donné. Mais quel avantage peut-elle trouver dans cette virginité à laquelle elle demeure si constamment attachée ? Aujourd'hui connue, pratiquée, révéree, cette vertu, qui doit son éclat au christianisme à qui elle fait elle-même tant d'honneur, reçoit partout les éloges de la religion et les respects du libertinage même ;

mais, paraissant pour la première fois aux yeux d'un peuple charnel et grossier, ne devait-elle pas révolter les esprits autant que les surprendre, et passer universellement pour une nouveauté bizarre et pour une odieuse singularité? Ce n'est pas là pourtant ce que Marie doit appréhender : sa résolution est demeurée secrète, et rien ne fait peut-être mieux connaître quelle est la pureté de ses vœux et la perfection de son désintéressement. On peut imaginer du mérite à être singulier et de la gloire à le paraître ; et la singularité, je parle même de celle qui essuie des contradictions et des censures, a je ne sais quoi dont l'amour-propre s'accommode mieux que de l'oubli et du silence : c'est être quelque chose dans le monde que d'y être remarqué, étudié, critiqué même ; y demeurer ignoré et inconnu, c'est n'y être rien ; et je ne sais si aux yeux de l'orgueil la critique n'est pas préférable à cette espèce de néant. Quoi qu'il en soit, Marie n'a pas cette ressource qui, toute misérable qu'elle est, aurait pu en être une pour une âme moins solide que la sienne. Elle a fait le plus beau de tous les sacrifices, et elle l'a fait à l'insu de tout l'univers ; sa virginité, couverte du voile d'un mariage apparent, est un mystère invisible à tous les yeux : Dieu seul et son époux en ont le secret ; un effort si généreux et si rare ne sera ni admiré ni connu ; elle n'a pas la gloire de la virginité, le seul bien qui puisse passionner les âmes virginales.

Qu'a-t-elle donc ? la vertu qu'elle aime uniquement, et à laquelle elle se dévoue sans autre intérêt que celui de la vertu même : voilà toute sa ressource, et à quoi se bornent toutes les prétentions de son amour-propre, si jamais ce mot a pu être dit de Marie ; mais il y a plus, Marie n'a pas la gloire de la virginité, et elle aura l'opprobre de la stérilité. Ce n'en serait pas un si les hommes avaient le goût du véritable honneur ; il n'y aurait alors de déshonneur que dans le vice, et toutes les disgrâces de la nature et de la fortune n'ôtteraient rien à la vertu de son prix et de son éclat ; mais le même principe soit de cupidité ou d'orgueil qui nous fait regarder le pauvre comme le dernier des hommes, faisait que la femme stérile était, chez les Juifs, la plus humiliée, pour ne pas dire la plus décriée de toutes les femmes ; état à peine supportable à la sainteté même, puisqu'il coûtait tant de larmes à la vertueuse mère de Samuel. Il faudra que Marie en essuie l'humiliation, et qu'elle en goûte à loisir toute l'amertume ; que, toujours en butte ou à des mépris insultants, ou à une pitié dédaigneuse, souvent plus difficile à digérer que l'insulte, elle ose à peine lever les yeux ; que sa contenance annonce partout sa disgrâce ; que la rougeur et la confusion soient pour elle un air convenable et comme une sorte de bienséance ; et, ce qui doit être bien plus sensible à celle qui ne veut qu'être aimée de son Dieu, seul objet de son amour, qu'elle voie attri-

buer son malheur apparent au courroux céleste ; qu'elle entende demander autour d'elle quel est son crime, ou quel est celui de ses parents, pour mériter qu'elle soit humiliée jusqu'à ce point, que son peuple, trop accoutumé aux récompenses et aux peines temporelles, la juge coupable autant qu'il la croit malheureuse, et qu'il ressente à son abord cette espèce d'horreur religieuse dont on est saisi à la vue de ceux que l'on regarde comme des objets de malédictions et d'anathème.

Cependant cette âme héroïque persiste dans ses refus. La vertu, pour être sans gloire, pour être même accompagnée de confusion, n'en est pas moins vertu ; c'en est assez pour qu'elle l'embrasse de toute l'étendue et de toute la vivacité de ses desirs ; tout appui sensible lui est superflu ; la beauté qu'elle y découvre fait éclipser à ses yeux tout autre éclat ; l'attrait qu'elle y trouve la dégoûte de tout le reste, et lui en rend délicieuses jusqu'aux amertumes. Une jeune fille au sortir d'une éducation commune, dans l'âge où les passions naissent dans toute leur force et la raison est encore dans toute sa faiblesse, vivant sous une loi imparfaite, où la vertu ne se soutenait que par l'intérêt présent, est capable de ce désintéressement inconnu à tous les siècles qui l'ont précédée, et si peu connu, au moins si peu suivi jusqu'aux temps évangéliques ; il existe enfin, et nous le voyons ce cœur magnanime, qui aime la vertu pour la vertu seule, sans égard aux récompenses.

Quel est-il ce cœur, et où le trouver ? demandait un auteur profane qui le cherchait inutilement parmi ceux qui, sous le nom fastueux de philosophes, se donnaient pour les partisans de la pure vertu dont ils n'étaient que les prédicateurs intéressés et les hypocrites sectateurs. Quel est-il, et où le trouver ? aurait-il pu également demander au milieu de la terre promise où régnaient, il est vrai, des vertus sincères et religieuses ; car, nous n'oserions réprover ce qui était approuvé de Dieu ; mais où ces vertus pourtant ne se formaient et ne subsistaient que par l'appât des biens visibles ; que par ces ruisseaux de lait et de miel dont elles tiraient leur nourriture et leur force ? Quel est-il, et où le trouver, pourrait-il demander encore au milieu de tant de chrétiens de profession, ou païens par leurs vices, ou juifs par la faiblesse et l'imperfection de leurs vertus, chez qui une probité apparente n'est souvent que le masque d'un intérêt vicieux, ou dans qui un intérêt présent et pressant vient à propos au secours d'une vertu chancelante et prête à se démentir aussitôt que cet appui étranger vient à lui être soustrait ? Car apercevons-nous beaucoup d'autres vertus jusque sous la loi de grâce, qui devait être par excellence le règne de la pure vertu ? S'il y a de l'équité dans les jugements, n'est-ce pas parce qu'il y a de l'honneur à être équitable, et de l'inamie à ne l'être pas ? si la bonne foi n'est

pas entièrement bannie du commerce, n'est-ce pas parce qu'elle sert à donner et à entretenir un crédit dont les profits sont plus assurés, et avec le temps plus abondants que ceux de la supercherie et de la fraude ? si l'on sert avec fidélité et avec zèle, n'est-ce pas à l'espérance d'un grade supérieur ou à la crainte d'une disgrâce humiliante et ruineuse, qu'il faut en donner tout l'honneur ? si l'on est modeste et régulier dans sa conduite, n'est-ce pas souvent dans la vue d'un établissement avantageux que l'on veut faire ou que l'on a peur de manquer ? On est généreux dans ses procédés, parce qu'il est beau de l'être, et d'en avoir la réputation ; on est sincère dans ses discours, parce que le mensonge déshonore et avilit ; nos vertus même religieuses et surnaturelles s'aident de ces appuis de chair et de sang : il n'y a pas jusqu'au zèle, la plus noble de toutes les vertus chrétiennes, qui n'ait besoin d'être nourri par le succès. Otez-les ces appuis favorables ; faites que la vertu soit sans profit et sans gloire et le vice sans honte et sans dommage ; faites plus encore, transportez à la vertu tous les désavantages du vice ; mettez-vous dans la situation de Marie, qui ne pouvait que perdre en se déclarant pour la vertu à laquelle elle se dévoue sans réserve ; figurez-vous que cette conduite vertueuse, qui vous a fait jusqu'ici tant d'honneur, va devenir pour vous une source de peine et de confusion ; ah ! mes frères, à quelle épreuve mets-je ici votre cœur ; et lorsque vous vous représentez votre faible vertu dénuée de toutes ses ressources, et pressée par le poids de la disgrâce, ne tremblez-vous pas déjà pour elle, et, dans le désespoir de la sauver du naufrage certain dont vous la voyez menacée, ne vous écriez-vous pas à votre tour : Quelle est-elle et où la trouver cette âme assez éprise des charmes de la vertu pour la chérir sans aucune de ses consolations et avec toutes ses peines ? et si Marie, sous une loi imparfaite en a donné au monde le premier et le plus parfait modèle, sous la loi parfaite de la grâce, serait-il facile de lui trouver des imitateurs ?

Ah ! chrétiens, si nous cherchions des exemples du prodige contraire, qu'il me serait aisé de les trouver ! combien parmi nous, je le dis, non pas à la honte de la religion qui les déteste, mais de la nature qui les produit, combien ont, si j'ose m'exprimer ainsi, l'amour pur du vice auquel ils demeurent attachés, sans intérêt et contre tout intérêt ! combien sacrifient au vice tous leurs biens et tous leurs contentements ; s'obstinent par un entêtement qu'on ne peut définir à vouloir être malheureux dans sa possession, et repoussent avec une fureur brutale la vertu qui veut se donner à eux, je ne dis pas seulement parée de cette beauté qui lui est naturelle, et dont les charmes sont si puissants sur les âmes bien nées, mais encore accompagnée de tous les biens et de tous les agréments de la vie, de l'honneur et des richesses de

la joie et de la paix ! combien même, car souvent il n'y a ici ni illusion ni surprise, combien voient leur malheur inséparablement uni au vice auquel ils sont attachés ; le voient, dis-je, et l'avouent à qui veut l'entendre ; en détestent l'objet, et le maudissent mille fois le jour, et dans certains moments avec quels emportements de colère et de rage, avec quel torrent d'invectives et quelles fureurs d'imprécations ! et tout en le maudissant ils déclarent qu'ils ne sauraient se résoudre à le quitter ; que telle est leur destinée qu'il leur faut abhorrer ce qu'ils aiment, et ne pouvoir se passer de ce qu'ils abhorrent ; et du milieu de ces transports courent se livrer de nouveau à ses perfides attraits, assurés que les retours n'en seront ni moins infortunés ni moins douloureux qu'ils l'ont été par le passé !

Voilà les prodiges que le monde nous offre à chaque pas, et qui à force d'être communs ont cessé d'y être des prodiges. Mais enfin la pure vertu n'y a-t-elle pas aussi des partisans, et Marie des imitateurs ? Oui, chrétiens, confessons-le ici pour l'honneur de la religion, qui seule a pu les former, et qui en forme encore de temps en temps ; car, du reste je n'ai rien à dire à ces grandes âmes qui n'attendent pas le secours de ma faible voix pour courir où les emporte le feu divin qui les anime, et où la voix puissante du Seigneur des vertus les appelle. Mais que dire à ceux qui goûtent les fruits présents de la vertu qu'ils cesseraient bientôt de cultiver, si elle ne leur produisait que des épines ? les exhorterai-je à rejeter tous les appuis humains de leur faiblesse pour ne plus s'attacher qu'aux motifs invisibles qui soutiennent une raison supérieure et une foi épurée ? mais si ce qui les empêche d'être parfaits est en même temps ce qui les empêche d'être vicieux, en le leur ôtant, ne dois-je pas plutôt craindre la ruine, qu'espérer l'élévation de leur vertu ?

Gardez-les donc, mes frères, ces appuis, puisqu'ils vous sont nécessaires, mais n'oubliez jamais qu'entre les différents motifs qui vous portent à être vertueux, ceux-ci ne doivent jamais occuper que le second rang ; que la foi, lorsqu'elle emprunte le secours de la nature, doit toujours la dominer ; et que des vertus uniquement inspirées par la vue des avantages temporels qui en reviennent, bien loin d'être des vertus chrétiennes, seraient à peine des vertus judaïques. Ainsi, vous aurez dans votre foi une ressource à votre faiblesse, lorsque les motifs humains, qui ne sont pas toujours présents, viendront à vous manquer ; et dans votre faiblesse même un remède contre la présomption que pourraient vous donner vos vertus, lorsque vous penserez que le salaire vous en est payé d'avance, et que s'il était remis tout entier à l'autre vie, votre constance serait peut-être bientôt ébranlée ; ou si vous êtes capables de vous complaire encore dans vos vertus rampantes apprenez de là quelle prodigieuse estima

vous devez concevoir pour cette Vierge admirable, qui n'est touchée que des attraits invisibles de la vertu qu'elle préfère à la grandeur, lorsque cette préférence ne pouvait lui produire aucun avantage, j'ai dit plus, lorsqu'elle ne pouvait lui être que désavantageuse.

Voyons à présent de quelle nature était la grandeur que Marie refusait par vertu, et les avantages qui devaient lui en revenir; seconde circonstance qui sert à nous faire connaître sa grandeur d'âme, et qui la relève infiniment plus que ne fait la première : l'une nous découvre à la vérité une vertu rare et bien peu imitée; mais l'autre nous montre une vertu unique et absolument incomparable; c'est ce qui va faire la matière de la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce que Marie refuse, c'est en un mot la maternité divine; que puis-je ajouter à ce mot, et quand je parlerais les langues des anges et des hommes, que dirais-je qui pût remplir l'idée immense, et, si j'ose le dire, infinie, que ce mot seul présente à vos esprits? Mais Marie elle-même l'a-t-elle bien compris, et en refusant sait-elle bien tout ce qu'elle refuse? Ici, mes frères, permettez que je rappelle à votre souvenir la conduite et les discours de l'ange qui lui est député : rien ne doit être omis dans le récit du plus grand événement qui se soit jamais passé dans l'univers.

A la vue du céleste ambassadeur, et plus encore au salut qu'il lui adresse, Marie est troublée et demeure interdite, *turbata est*. Si ce trouble eût duré, elle n'aurait peut-être pas eu la présence d'esprit nécessaire pour apprécier au juste l'offre qui lui était faite; mais l'ange le dissipe d'une parole : Ne craignez pas, lui dit-il, *Ne timeas*; au calme qu'il lui rend, il ajoute encore la joie d'être assurée qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur, *invenisti gratiam apud Dominum*; et c'est dans ce moment si pur et si lumineux qu'il lui montre dans tout son éclat l'auguste dignité qu'il est chargé de lui offrir; il ne se contente pas de la lui faire passer rapidement devant les yeux; il s'y arrête, il l'approfondit, il en développe toute la magnificence; oserai-je le dire, il fait l'office de tentateur, et semble mettre en œuvre tout ce qu'il croit capable d'ébranler sa résolution. Le fils que vous enfanterez, lui dit-il, sera grand; il ne dit pas que ce sera un grand conquérant, un grand roi, un grand prophète, mais il sera grand simplement, sans comparaison et sans limite, comme Dieu est appelé grand dans les livres saints : *Hic erit magnus*. Vous lui donnerez le nom de Jésus; c'est lui qui doit être le Sauveur et le libérateur annoncé par tous les oracles, et désiré de toutes les nations : *Vocabis nomen ejus Jesum*. Il sera le Fils du Très-Haut, titre unique qui l'élève infiniment au-dessus de tous les héros et de tous les saints que la plus haute élévation a toujours laissés au rang des serviteurs : *Filius Altissimi vocabitur*. C'est dans lui

que les promesses faites au plus grand de ses aïeux auront leur accomplissement; il sera assis sur le trône de son père David : *Dabit ei Dominus Deus sedem David patris ejus*. Israël n'aura plus d'autre maître, il en sera le roi éternel, *regnabit in domo Jacob, in aeternum*; et son règne, aussi durable et aussi étendu que le règne de Dieu, ne sera borné ni par aucun temps ni par aucune limite, *et regni ejus non erit finis*. Tel est celui que vous appellerez votre Fils et qui vous appellera sa mère. S'il n'ajoute pas le dénombrement des prérogatives attachées à cette auguste maternité, la gloire d'avoir le même Fils que le Très-Haut, le droit d'être assise sur un trône à côté du Roi immortel de l'univers, la plénitude de la puissance au ciel et en la terre, les noms admirables de rédemptrice, de réparatrice, de médiatrice du genre humain, qui ne voit que ce qu'il ne dit pas est renfermé dans ce qu'il dit, et que puisque nous l'y apercevons, Marie, mille fois plus éclairée que nous, n'a pas pu ne pas l'apercevoir? Elle a donc connu tout le prix du bien qui lui est offert; elle en a pesé à loisir la valeur et l'excellence; elle en a considéré les attraits les plus touchants; la tentation, puisque ce mot m'est déjà échappé, a été portée à son comble, et Marie n'en a pas été renversée, Marie n'en a pas été ébranlée! Quelle vertu mes frères, et n'ai-je pas eu raison de dire qu'elle est unique et absolument incomparable?

Préférer la vertu à un crime utile, c'est l'effort d'une probité que le monde même juge assez peu commune, lui qui le relève avec tant d'emphase, lui que l'on entend s'écrier alors avec tant de complaisance : voilà l'homme qui a mieux aimé être vertueux que fortuné, parlant de celui qui n'a pas voulu sacrifier sa conscience à un intérêt souvent assez modique. Préférer la vertu à ce que les hommes appellent une grande fortune, à un poste éclatant, à des richesses immenses, c'est ce qui fait les héros de la probité. Ces hommes rares ne meurent plus; leurs noms, conservés dans les monuments publics, se perpétuent de race en race, et vont dans tous les siècles et chez toutes les nations porter la lumière de l'exemple et recueillir le tribut de l'admiration. Enfin, préférer la vertu aux sceptres et aux couronnes, c'est l'idée du plus haut héroïsme que la morale ait pu se figurer, et que le christianisme a réalisé dans la pratique : de parfaits chrétiens, des saints l'ont fait; et la religion, à qui ils ont fait tant d'honneur, n'a pas cru les honorer trop à son tour en plaçant leurs noms dans ses fastes, et leurs cendres sur ses autels. Mais si les grandeurs célestes pouvaient s'acquérir par un crime, ces âmes, à qui la terre n'est rien, parce que le ciel leur est tout, seraient-elles assez généreuses pour préférer la vertu à ce bien suprême qui leur fait mépriser tous les autres? On en a vu qui, dans cette supposition, ont protesté, et leur sincérité n'a jamais été

suspecte, que le ciel ne leur serait plus rien à ce prix; qu'elles consentiraient à en être exclues pour toujours, s'il fallait l'acheter aux dépens de leur vertu: c'est dans les saints mêmes le dernier effort de la sainteté, effort qui, dans une nature aussi faible que la leur, ne peut durer que quelques moments, et qui, dans ces moments heureux, les élève au-dessus du ciel même; mais le ciel a ses demeures différentes, et les astres qui y brillent ont, comme ceux qui nous éclairent, des splendeurs inégales. S'il s'agissait d'en être l'astre le plus lumineux, et d'en occuper le premier trône, de posséder l'empire et la royauté dans ce royaume divin, où le dernier des sujets est plus glorieux et plus grand que les plus grands rois de la terre, quelle vertu peut être assez magnanime pour ne pas céder à l'appât d'un si grand bien, mis actuellement sous la main pour être aussitôt livré qu'accepté? Eh bien! cette vertu, mes frères, c'est la vertu de Marie, qui seule a été mise à cette épreuve, et qui, par cet effort inouï, se montre autant supérieure aux anges par la grandeur de son âme, qu'elle eût pu l'être par la dignité qu'elle refuse. Ange du Très-Haut, quelle dut être votre surprise? et crûtes-vous parler à une mortelle lorsque vous vîtes ce prodige de magnanimité qu'à peine eussiez-vous osé attendre des plus sublimes intelligences? Qui sait si ces esprits immortels eussent été assez forts pour porter le poids d'une pareille tentation? et la seule idée d'une épreuve si redoutable, n'était-elle pas capable de les faire frémir de crainte au souvenir du premier des anges séduit et vaincu par l'espérance imaginaire d'un rang qu'il n'a jamais pu se figurer plus haut que celui dont nous voyons Marie refuser aujourd'hui la réalité offerte, assurée et présente?

J'ajoute une circonstance peut-être assez peu considérable aux yeux de ceux qui considèrent les choses superficiellement, mais qui pourtant est d'un si grand poids qu'elle double, si j'ose ainsi parler, le mérite et la gloire de Marie; c'est qu'il ne s'agit point ici de commettre un crime, mais de ne pas renoncer à une vertu. J'explique ceci en peu de mots: Ce qui l'attachait à l'état de la virginité, c'était ou une simple résolution ou un vœu formel; si ce n'était qu'une résolution, elle pouvait la changer; si c'était un vœu, Dieu lui en donnait la dispense. Sans doute il avait droit de le faire, et Marie avait droit de le croire ainsi, plutôt que de s'imaginer que ce Dieu, qui est la sagesse et la sainteté même, fût capable de la faire solliciter par un ange d'agir contre un vœu dont il laisserait subsister l'obligation. Elle peut donc accepter l'offre qui lui est faite, elle le peut, dis-je, légitimement et sans crime; l'essentiel de la vertu est sauvé, et son innocence est parfaitement à couvert; qui peut donc l'arrêter encore? Une vertu non de précepte mais de conseil, de perfection

et non d'obligation, dont le défaut ne la rendait pas criminelle, mais dont la pratique la rendait plus sainte; cette vertu libre et de pur choix, cet état de perfection volontaire, ce degré de sainteté non commandé, voilà ce qui l'emporte dans son cœur sur l'éclat de la première dignité de l'univers. Qu'elle l'eût refusée si elle n'avait pu y monter que par un crime, j'en serais moins surpris; cette âme si pure et si éclairée devait apercevoir dans le crime plus de bassesse réelle qu'il n'y a de grandeur dans la maternité divine; mais qu'elle ait aperçu moins de grandeur véritable dans la maternité divine que dans un seul degré de vertu; qu'elle ait eu la vue assez perçante pour découvrir cette grande vérité alors cachée dans le sein de Dieu, et dont la sublimité nous éblouit encore après la révélation que le Fils de Dieu nous en a faite, que par les liens de la vertu on s'attachait à lui plus étroitement que par tous ceux de la chair et du sang, et que la générosité de son cœur, égale aux clartés de son esprit, lui fasse refuser sans retour ce qu'elle pouvait accepter sans crime, ce qui lui était présenté de la main de Dieu même, et le plus riche présent que le Tout-Puissant ait pu faire à sa créature; mes frères, je ne sais si vous sentez tout ce qu'il y a ici d'héroïsme; pour moi j'avoue que je ne le sentirais pas assez, si j'espérais trouver des paroles capables de l'exprimer.

Enfin, l'épreuve est consommée, et le mystère caché depuis l'origine du monde est enfin révélé; Marie, vous demeurerez vierge, et vous deviendrez mère; mais vous serez mère, et mère de votre Dieu, parce que vous n'avez pas voulu cesser d'être vierge. Ne craignez pas que le Seigneur des vertus porte ailleurs le don que votre vertu refuse; vos refus fixent sur vous ses complaisances et décident son choix; c'est par eux que vous achevez d'en être digne: il fallait que la mère d'un Dieu se montrât par sa vertu égale ou même supérieure à un si haut rang, et ce n'était qu'en le refusant que vous pouviez le montrer. Mais ceci ne nous montre-t-il pas aussi, mes frères, que ce qu'il y a de caché et en apparence de rigoureux dans la conduite de Dieu, est le mystère d'une sagesse infinie et d'une bonté admirable? Car, pour quoi l'ange ne déclare-t-il pas d'abord à Marie qu'elle sera mère et vierge tout ensemble? pourquoi jeter l'inquiétude dans son esprit et le trouble dans son cœur? pourquoi mettre sa virginité à une épreuve toujours si pénible à la vertu même qui la surmonte? pourquoi? pour que Dieu justifiât son choix aux yeux de tous les anges et de tous les hommes, en leur faisant voir le plus haut héroïsme de la vertu dans celle qu'il élevait au plus haut point de la grandeur; pour que Marie ne fût pas frustrée de la gloire d'une si grande vertu, qui n'aurait jamais pu être connue ni même conjecturée, si cette épreuve ne nous l'avait manifestée; enfin, pour que tous les

hommes y trouvassent cette grande et solide instruction qu'avec Dieu il n'y a rien à perdre, c'est trop peu dire, qu'il y a tout à gagner en sacrifiant tout à la vertu.

Une vierge résolue de demeurer toujours vierge était, dans les idées communes, celle de toutes les filles de Juda qui devait le moins s'attendre à être la mère du Messie; dans les conseils de Dieu c'était celle qui devait l'être, et qui devait l'être pour cette virginité même qui paraissait y mettre un obstacle insurmontable. Ainsi, par une conduite tantôt cachée, tantôt manifeste, toujours infailible de la Providence, il arrive que la vertu mène au bonheur et à la gloire par les routes qui y paraissent les plus opposées. Abraham, docile à la voix de Dieu, a déjà le bras levé pour éteindre dans le sang de son cher Isaac l'espérance de sa postérité; cette action, contre toute espérance et contre toute apparence, lui assure une postérité plus nombreuse que les sables de la mer, et le bonheur de compter parmi ses descendants celui dans qui toutes les nations devaient être bénies. Une vertueuse résistance précipite Joseph au fond d'un cachot; c'était pour lui le chemin de la souveraine puissance, nulle autre route ne devait jamais l'y conduire. Susanne, sacrifiant à la conservation de sa pudeur la gloire même de sa pudeur, se laisse convaincre d'adultère à la vue de tout son peuple; ce sacrifice remplit tout l'univers de la gloire de sa pudeur; sans lui elle demeurerait éternellement obscure et inconnue. Une femme doit par la force de ses charmes vaincre Holopherne et délivrer Israël: ce n'est aucune de celles qui s'appliquent à conserver leurs beautés, et qui cherchent à la produire; c'est Judith, qui flétrit la sienne par les jeûnes, et qui l'ensevelit dans les ténèbres d'une solitude inaccessible à tous les regards. Tel est l'éclat dont brillent quelquefois les âmes qui mettent la vertu au-dessus de tout, tandis qu'on voit au contraire les conseils de la cupidité se renverser sur elle et l'accabler sous ses propres machines. Dina, pour avoir trop voulu paraître, s'attire un opprobre dont la honte rejaillit sur tout son sang. Les frères de Joseph, en suivant leurs basses jalousies, préparent les événements qui devaient les amener à ses pieds, consternés et tremblants. Aman, humilié devant Mardochée, est livré avec tous les siens à la vengeance de la nation juive par les mêmes pratiques que son orgueil et sa haine avaient mises en œuvre pour augmenter sa gloire, et pour assouvir sa vengeance. Voilà les effets merveilleux d'une Providence attentive sur toutes les démarches de la vertu et du crime, pour couronner l'une et pour confondre l'autre; effets dont les livres saints nous font voir à chaque page les ressorts cachés, et dont la scène du monde nous offre à tous moments de nouveaux exemples: car, est-ce une chose rare que d'y voir la droiture par-

venir à ses fins par la simplicité même de ses voies, et la fraude s'égarer dans ses détours, et s'envelopper dans ses propres filets; la vanité avec tous ses manèges aboutir au ridicule et à l'opprobre, et l'humilité arriver, par ses abaissements et par ses fuites, à l'éclat du grand jour et au comble de la gloire; l'ambitieux se précipiter en voulant gagner un rang plus haut, et laisser sa place à l'homme vertueux que sa modestie y élève et que ses refus y affermissent; l'avare se ruiner par les entreprises toujours laborieuses et souvent hasardeuses de son insatiable cupidité, et les sacrifices de la probité accroître plutôt que diminuer l'opulence de l'homme juste et modéré; la pudeur, en voilant ses charmes et en se dérochant aux poursuites, trouver l'établissement qu'elle semble fuir; et la coquetterie recueillir, pour tout fruit de ses artifices, la honte d'avoir fait les avances, et le dépit de se voir délaissée? Nous ne le voyons pas toujours, il est vrai, mais pourquoi ne le voyons-nous pas? parce que si la liaison de la vertu avec le bonheur, de l'infortune avec le crime, était toujours aussi sensible qu'elle est réelle, la foi n'aurait plus d'usage, et la vertu ne serait plus qu'un trafic mercenaire; enfin, parce qu'après cette vie il y en a une autre qui est proprement le temps de la punition et de la récompense, du bonheur et de l'infortune, vie où Marie, indépendamment de la maternité divine, jouirait, par le mérite de sa seule vertu, de cette gloire suprême dont elle est moins redevable aux titres dont Dieu l'a décorée qu'aux vertus qu'elle a pratiquées, et où, quel que soit votre sort en celle-ci, votre vertu, si elle est généreuse et constante, vous procurera un bonheur infiniment supérieur et à toutes les peines passagères et à toutes les récompenses temporelles de la vertu.

SERMON XV.

LA PASSION.

Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. (Thren., 1, 12.)

Examinez, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne.

C'est l'histoire douloureuse et attendrissante de la passion de Jésus-Christ que je viens vous retracer, mes chers auditeurs; si vous êtes chrétiens, si vos cœurs conservent encore quelque reste de sensibilité au récit des souffrances d'un Dieu, vous donnerez un libre cours à vos larmes: l'amour, la reconnaissance, la douleur de vos péchés doivent les faire couler par torrents. Rien n'était innocent dans l'homme, tout y était coupable et souillé; notre esprit, nous l'avions rempli de pensées, de projets, de désirs criminels; notre cœur, nous l'avions livré à des affections désordonnées, au vice et au péché; notre corps, nous l'avions rendu l'instrument de nos désordres, nous l'avions fait servir à l'impureté: tout souffre dans Jésus, pour purifier tout l'homme. Notre divin Sauveur est plongé dans la tristesse, voilà pour l'esprit; il essuie toutes

sortes d'outrages, voilà pour le cœur ; il expire dans le plus horrible supplice, voilà pour le corps. Montagne des Oliviers ! ingrate et cruelle Jérusalem ! Calvaire ! vous êtes les trois principaux lieux où paraît dans tout son éclat, où triomphe glorieusement l'amour d'un Dieu pour les hommes ; c'est, chrétiens auditeurs, ce qui va faire la matière de ce discours.

Jésus, au jardin des Oliviers, éprouve une agonie mortelle ; son âme est en proie à tout ce que la crainte a de plus vif, la tristesse de plus amer, l'ennui de plus cruel ; elle s'abîme, selon l'expression du prophète, dans un océan d'affliction : *Magna est velut mare contritio tua* (Thren., II, 13) : Premier point.

Son cœur n'est pas moins saisi dans Jérusalem ; on ne lui épargne ni le mépris le plus sensible, ni les traitements les plus indignes, ni les affronts les plus sanglants ; il y est rassasié d'opprobres, *saturabitur opprobriis* (Thren., III, 30) : Deuxième point.

Au prétoire, le corps de l'Agneau sans tache est impitoyablement déchiré, et sur le calvaire Jésus meurt dans les plus affreux tourments, dans le plus humiliant des supplices ; il est véritablement l'homme de douleur, *Virum dolorum* (Isai., LIII, 3) : Troisième point.

Dans le jardin des Oliviers, au milieu de Jérusalem, sur le calvaire, notre aimable Sauveur nous adresse avec trop de vérité ces paroles de Jérémie : Examinez, comparez et voyez s'il fut jamais une douleur égale à la mienne : *Attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus*.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'emploie ici les principes de l'éloquence, les règles du discours, la sagesse de la parole, *non in sapientia verbi* (I Cor., I, 7) ; et je ne crains pas d'ajouter avec l'Apôtre : *J'ai jugé que je ne savais parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* (I Cor., II, 2) : langage de la croix, qui est une folie pour les réprouvés et qui est la vertu de Dieu, la force de Dieu pour ceux qui opèrent leur salut ; langage de la croix, le seul qui puisse annoncer dignement le sacrifice offert sur le calvaire ; langage de la croix qui, malgré sa simplicité, devrait être mille fois interrompu par nos pleurs, nos gémissements et nos sanglots.

Croix sainte, croix adorable, parce que vous êtes arrosée du sang de l'Homme-Dieu, c'est en vous seule que l'Eglise met sa plus douce espérance, c'est à vous seule qu'elle adresse aujourd'hui ses vœux, c'est vous seule aussi que j'invoque en ce jour : *O crux, ave*.

PREMIER POINT.

L'heure est venue où les puissances des ténèbres vont déployer leur rage ; les bêtes féroces s'apprêtent à déchirer l'Agneau sans tache ; le véritable Joseph, livré sans défense à ses implacables ennemis, ne tardera pas à tomber sous les coups redoublés de la jalousie, de la haine, de l'audace et de l'im-

piété. Jésus touche au moment du supplice, et le désir de sauver les hommes appelle à l'autel la victime. Après avoir institué le sacrement de son amour, il se lève, ne permet qu'à trois de ses apôtres de l'accompagner et se retire dans ce lieu solitaire qu'il avait si souvent rendu le témoin de ses brûlants désirs, de ses ardentes prières ; il s'éloigne de ses disciples, s'enfonce dans cette retraite, et seul il manifeste les sentiments héroïques de son cœur.

Ne craignons point qu'il laisse entrevoir une ombre de crainte ni de faiblesse, un Dieu-Homme ne connaît que les prodiges de courage et de force. Mais je le vois succomber sous le poids de l'affliction ; il frissonne, il frémit, la pâleur de la mort se peint sur son visage, sa force l'abandonne, ses genoux se dérobent sous lui, il chancelle, il tombe la face prosternée contre terre ; il reste sans mouvement et presque sans vie. Ainsi, quand on se voit sur le point de souffrir un mal, et un grand mal, dont on est menacé continuellement par la haine, l'injustice, la violence et toutes les passions déchainées, les craintes se réunissent et deviennent plus vives ; on souffre d'avance le mal tout entier, et plus on est sensible, moins on soutient cette affreuse perspective.

Ne soyons donc pas surpris de voir Jésus si cruellement affecté quelques heures avant que s'ouvrît la scène barbare dont l'effusion de tout son sang devait être la catastrophe ; un lieu désert, une triste nuit, de profondes ténèbres, un morne silence, un abandon total suffiraient sans doute pour jeter des âmes vulgaires dans la terreur et l'effroi ; mais ce n'est pas assez pour ébranler l'auteur de la nature, un Homme-Dieu ; il fallait d'autres objets pour le troubler : il aurait vu d'un œil tranquille le bouleversement même de l'univers entier. Rien de plus juste que son affliction ; il jette ses regards sur Jérusalem, de là il les porte sur le calvaire ; l'une lui prépare les plus grandes humiliations, les souffrances les plus cruelles ; une mort ignominieuse et barbare l'attend sur l'autre.

Ne regardons pas comme étonnant l'état d'accablement où se trouve Jésus au jardin des Oliviers : un apôtre forcé ne vend au même prix qu'un vil esclave ; à la tête d'une brutale escorte, il s'avance pour le trahir, et lui donne un perfide baiser ; on le traîne inhumainement de tribunaux en tribunaux ; les grands le méprisent et le tournent en dérision ; les scribes et les pharisiens se concertent pour le calomnier et le perdre ; le peuple demande sa mort ; ses disciples fuient et l'abandonnent ; tout le monde s'empresse de l'accuser, personne n'a le courage de le défendre ; un juge prévaricateur s'aveugle volontairement sur l'innocence et porte contre le juste un arrêt de condamnation ; on élève l'instrument fatal sur lequel le Saint des saints doit expirer entre deux scélérats.

C'en est trop ; quel cœur serait assez in-

sensible pour ne pas succomber à la vue d'un pareil spectacle ! toutes ces horreurs et tant d'autres qui échappent à nos regards, Jésus se les retrace vivement à l'esprit. Avec ce tableau sous les yeux, si Jésus ne meurt pas de douleur, c'est que dans ce moment une force toute divine la tempère et met l'homme au-dessus de l'homme : sans un prodige frappant, le jardin des Olives se transformerait en calvaire ; il serait l'autel où le glaive de la douleur immolerait la victime.

Mais, ce n'est pas ce calice dont Jésus demande à son Père avec tant d'instance d'être délivré ; brûlant toujours de le boire, il ne parlait depuis longtemps à ses disciples que de ses souffrances, et il en parlait comme d'un objet qui, loin de l'humilier, de l'attrister, de l'effrayer, excitait sa joie, remplissait des sentiments les plus doux la vaste étendue de son cœur et devait ajouter un poids immense à sa gloire.

La cause de son accablement est le péché, qui dans ce moment se présente à lui avec toute sa malice et toute sa difformité ; c'est le péché qui l'afflige, chrétiens, qui le plonge dans l'abîme de la désolation. Le péché, quel monstre si nous le connaissons tel qu'il est ! de quelle trempe serait notre âme si nous en supportions l'aspect sans frémir ! Vous le savez, chrétiens, les fastes de l'Eglise font mention de pécheurs qui, sincèrement convertis et saisis d'une vive horreur de leurs crimes, sont tombés dans une langueur mortelle, dans une défaillance totale et qui sont expirés de douleur ; la crainte seule de commettre le péché n'a pas opéré de moindres prodiges que le repentir de l'avoir commis.

Pour en connaître toute l'étendue, il est nécessaire d'atteindre à la hauteur de l'Etre suprême, et de sonder l'abîme de la bassesse humaine ; en un mot, de mesurer la distance qui sépare la créature du Créateur, et la créature coupable du Créateur offensé : un ver de terre, un vil atome, et l'Etre par excellence ; tels sont les extrêmes qui décident de l'énormité du péché. Plus on s'enfonce dans ces deux abîmes, l'un de grandeur, l'autre de misère, plus on se perd ; nous ne pouvons en mesurer la profondeur infinie, le péché nous est donc inconnu : Dieu seul, malgré les cris de notre amour-propre et la philosophie des passions, du libertinage et de l'impiété, Dieu seul connaît le péché tel qu'il est en lui-même et les châtimens qu'il mérite.

Jésus était Dieu : sur la montagne des Oliviers l'affliction l'accable, parce que de toutes parts il n'aperçoit qu'horreur et qu'abomination : s'il jette les yeux sur le passé, s'il fixe le présent, s'il pénètre dans l'avenir, le seul objet qui le frappe et absorbe pour ainsi dire toutes ses puissances, c'est le péché avec son aveuglement et ses fureurs, avec ses circonstances et sa malice, avec ses suites et ses excès ; quel tableau ! quel spectacle pour un Homme-Dieu !

Rien ne lui est caché, depuis la désobéis-

sance de notre premier père jusqu'aux dernières faiblesses de la dernière génération ; il les voit tous, ces péchés innombrables, la fierté, les hauteurs et le mépris de l'orgueil, les fureurs de l'envie, les transports de la colère, les meurtres de la jalousie, les injustices et les poursuites de la haine, les manéges et les intrigues de l'ambition, les excès monstrueux du libertinage et de la débauche, la bassesse et la dureté de l'avarice, les désirs insatiables et les indignes manœuvres de la cupidité, les recherches efféminées de la mollesse, la honteuse inaction de la paresse et de l'oisiveté, les dépenses immodérées du luxe et les largesses effrénées de la prodigalité, l'audace effrontée de la licence, les blasphèmes de l'hérésie, les attentats de l'impiété, les péchés de toutes les passions et de tous les vices ; il voit les iniquités sans nombre, les crimes énormes, les abominations des grands et des petits, des riches et des pauvres, des chrétiens et des infidèles, de tous les états, de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les siècles, de tous les hommes. Quoique pécheurs, nous ne regardons pas sans frémissement et sans horreur ce débordement, ce déluge de péchés de toute espèce ; quelle sera donc la douleur de Jésus en le fixant, en le suivant dans son cours impétueux, en embrassant d'un œil infiniment éclairé la vaste étendue de ses ravages ! Ne tentons pas d'exprimer cette douleur, nous ne ferions que de vains efforts pour la peindre, je dirai même pour la concevoir.

Si Jésus venait comme juge exercer ses vengeances et punir les coupables, sa justice triompherait, la douleur ne pénétrerait pas dans son cœur, et ce jour serait pour lui un jour de gloire ; mais c'est le temps de sa miséricorde et de son infinie miséricorde ; il ne vient pas condamner, mais sauver les hommes ; il s'est fait anathème pour eux, il se charge de tout le poids de leurs iniquités ; il n'écoute que son cœur, il se rappelle ses promesses ; mais qu'il lui en coûte pour remplir ses engagements ! Victime d'expiation, il porte les iniquités du peuple, ce fardeau l'accable, il ne peut soutenir l'aspect monstrueux de tant d'égarements et de désordres ; la douleur qu'il en ressent est plus sensible que le coup fatal qui doit l'immoler. Il recueille un reste de force pour demander l'éloignement de ce calice trop amer : le ciel est d'airain et sourd à ses cris : il va chercher quelque consolation auprès de ses apôtres, il les trouve ensevelis dans un profond sommeil ; de ses apôtres il revient à son Père, et continue de prier avec une nouvelle ferveur ; la désolation de son âme augmente, que dis-je, il tombe dans une longue et mortelle agonie, à la vue de l'inutilité de ses tourmens et de sa mort pour la plupart des pécheurs. O douleur ! malgré le sacrifice du Calvaire, le péché donnera toujours des lois au monde ; et le tiendra dans l'esclavage, l'enfer se peuplera, le nombre des réprou-

vés excédera de beaucoup celui des justes, et les maximes du monde l'emporteront sur la morale de l'Evangile; on désertera la vérité pour s'attacher à l'erreur; obscure, méprisée, indignement persécutée, la vertu n'osera presque pas se montrer, tandis que le vice marchera la tête levée, et ravira les honneurs: telles et plus grandes encore seront les abominations de tous les siècles, et voilà ce qui afflige si profondément Jésus au jardin des Oliviers.

O Jésus! ces attentats vous sont présents; à cette vue, la douleur, la tristesse, l'effroi vous agitent, vous troublent, vous accablent; votre âme succombe, votre corps est épuisé, vous géissez, vous pleurez; ce n'est pas assez, des larmes de sang coulent en abondance de tous vos membres, *toto corpore lacrymatus est*, dit saint Bernard: votre douleur est un abîme, un océan d'amertume, *magna est velut mare contritio tua* (Thren., II, 13); jugez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne: *Attendite et ridete si est dolor sicut dolor meus*.

De l'esprit passons au cœur, et nous verrons qu'à la tristesse de l'un se joignent les humiliations et les opprobres de l'autre.

SECOND POINT.

Après avoir donné l'exemple de la ferveur et de la confiance avec laquelle on doit prier dans les grandes épreuves, Jésus, fortifié par un ange, se lève, rejoint ses trois disciples, et marche au-devant de ses ennemis. La scène s'ouvre par un spectacle qui dut être infiniment douloureux au cœur le plus tendre, le plus généreux des cœurs, à Jésus-Christ.

Un apôtre, Judas, avait vendu son maître comme un vil esclave, trente deniers; il vient avec une troupe de gens armés à qui il a promis de le livrer, et il le leur fait connaître en lui donnant un baiser. Eh quoi! perfide, la marque la plus ordinaire et la moins équivoque de l'amitié, l'expression de la tendresse, tel est le signal dont vous servez, pour trahir le Fils de l'homme! *Osculo Filium hominis tradis*. (Luc, XXII, 18.) Un seul regard suffira pour convertir Pierre, il n'est que présomptueux; les discours les plus touchants n'ébranleront point Judas. Quelle espérance de conversion laisse un cœur dont s'est emparé le démon de l'avarice?

On se jette sur Jésus, on le saisit, on le lie comme un malfaiteur. Le chef des apôtres se fait un devoir de le défendre; il lève le glaive, frappe un de ces barbares satellites; le Sauveur reprend l'apôtre, et guérit subitement le soldat. Ce prodige de charité n'adoucit pas la fureur de ces hommes de sang: les cœurs droits se rendent souvent aux miracles, mais les miracles, fussent-ils encore plus multipliés et plus frappants, n'ont, pour l'ordinaire d'autre effet, que d'irriter, d'aveugler, d'endurcir les cœurs prévenus et mal disposés.

Le pasteur est frappé, les brebis fuient

et se dispersent. Ces mêmes hommes qui, dans le transport de leur reconnaissance et de leur amour, protestaient à Jésus-Christ qu'ils sauraient mourir avec lui, n'ont pas le courage de se déclarer ses disciples, et, craignant d'être enveloppés dans sa ruine, ne rendent pas même témoignage à son innocence. Ces coups sensibles ne sont pourtant que les premières gouttes de ce calice qu'il faut épuiser et boire jusqu'à la lie.

Conduit d'abord chez Anne, qui ne daigna pas l'interroger, Jésus-Christ fut renvoyé à Caïphe, qui, cette année, remplissait les fonctions du souverain sacerdoce. L'indigne pontife n'aperçoit pas dans l'Agneau sans tache un juste qu'il faut arracher à la violence, et dont il faut mettre l'innocence au grand jour; il n'y voit qu'un ennemi personnel qu'il faut perdre et qu'une haine invétérée ne permet pas de ménager. Il l'interroge, et au lieu de chercher la vérité, il essaye de l'embarrasser, et lui tend des pièges. Par des réponses aussi pleines de sagesse que de modération, Jésus déconcerte la malice de son juge. c'est un crime qu'on ne lui pardonnera pas, et qui va être cruellement vengé. On se scandalise, on est outré de la prétendue insolence du plus doux des enfants des hommes: un officier s'approche brusquement de Jésus, et lui décharge un soufflet, en disant: Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre, *sic respondes pontifici*? (Joan., XVIII, 22.) Héliodore lève la main contre le temple, Osias porte la sienne à l'encensoir; l'un et l'autre, aussitôt punis que coupables, sentent leurs mains se raidir et se dessécher; quo deviendra le sacrilège et le furieux qui ose frapper à la joue le Dieu qu'on adore dans le temple, le Dieu qui reçoit les vœux et l'encens des mortels? Les cieus et la terre s'armeront-ils et se hâteront-ils de réparer la gloire indignement outragée de celui qui les tira du néant, et leur donna des lois? la foudre va-t-elle tomber en éclats sur une tête proscrire, et les abîmes s'entrouvriront-ils pour l'engloutir? O Jésus, le temps où vous triompherez de vos ennemis n'approche pas encore, ce jour n'est que le jour de vos humiliations; on vous traite, non comme un homme, mais comme un ver de terre, selon l'expression du Prophète (Psal. XXI, 7); le coupable n'éprouvera pas les effets de votre juste vengeance, il n'entendra que ces belles paroles bien propres à le toucher et à le confondre: *Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi j'ai mal parlé; si mon discours n'a rien de répréhensible, pourquoi me frappez-vous*? (Joan., XVIII, 23.)

Rien ne gagne et ne désarme le cruel pontife; toujours plus acharné à la perte de l'innocent, et déterminé à devenir le plus injuste des hommes; il veut pourtant, en apparence, suivre les formes judiciaires et colorer son injustice. Des témoins subornés se présentent en foule, et déposent audacieusement contre Jésus; mais leurs témoignages ne s'accordent pas, ils se heurtent, se combattent et se détruisent mutuelle-

ment. Le juge hypocrite voit avec douleur qu'on ne vient pas même à bout de supposer des crimes au juste qu'il brûle du désir d'immoler à sa haine implacable. Cependant, comme si les accusations eussent été graves et bien prouvées, il s'adresse à l'accusé, en lui disant : Vous les avez entendues ces dépositions accablantes, et vous n'y répondez pas ; sans doute que vous n'avez rien à répondre pour votre justification. Jésus gardait depuis longtemps un profond silence qu'il ne jugeait pas à propos de rompre. Je vous ordonne, continua le grand prêtre, de dire si vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Je le suis, répondit Jésus. Ce témoignage rendu à la vérité fut un arrêt de mort : le pontife déchire ses vêtements, et s'écrie : Vous avez entendu le blasphème, vous en êtes remplis d'horreur, prononcez. Tous les assistants, d'une voix unanime, décident que cet aveu tient lieu de tous les témoignages, et que le coupable mérite le dernier supplice.

Après cette horrible sentence dont les Juifs ne pouvaient ordonner l'exécution sans le consentement du président romain, on commit la garde de Jésus aux plus vils et aux plus barbares des hommes ; une infâme cohorte le conduisit dans le vestibule. Pierre venait d'y payer bien cher une fatale présomption : il avait renié son maître. Jésus jette sur lui un regard de la compassion la plus tendre, et la plus efficace ; l'apôtre reconnaît son crime, il le pleure, et ses larmes ne cesseront de couler jusqu'au moment où elles se mêleront avec son sang. A cette conversion consolante succèdent des horreurs que la religion et l'humanité n'ont presque pas le courage et la force de décrire.

Une troupe d'âmes infernales, la honte et le rebut du peuple, des hommes indignes de ce nom, frappent Jésus à coups de poings, le chargent de soufflets, lui crachent au visage, et se font un plaisir barbare de l'accabler d'injures et d'outrages. On lui jette un voile sur les yeux, et, en lui déchargeant mille coups, on lui adresse tour à tour cette dérision impie et cette ironie sacrilège : *Si tu es le Christ, devine qui t'a frappé.* (Matth., XXVI, 68.) Les ténèbres couvraient cet affreux spectacle ; le jour paraît, il en éclaire un autre encore plus affreux.

Les juges se rassemblent et confirment leurs sentences ; on menait Jésus chez le magistrat romain, lorsque le perfide Judas, poussé par un violent repentir et l'excès du chagrin se présente devant les prêtres et les anciens du peuple, avoue et déteste sa trahison ; comme il s'en voit repoussé, il leur jette l'argent qu'il en avait reçu, et se donne la mort en furieux. Quelle douleur pour Jésus ! un de ses apôtres destinés à la conversion de l'univers devient infidèle ; un précipice le conduit à un autre, de l'abîme du péché il tombe dans celui du désespoir ; il devait faire des saints, il meurt en réprouvé. On ne saurait en douter, la fin tra-

gique et déplorable de ce traître fut pour le Sauveur des hommes le coup le plus sensible : il se consolait de ses propres souffrances, il ne se consola pas de cette perte. Plus coupable que Pierre, si Judas eût pleuré comme lui ; si au repentir il eût joint la confiance, son nom que nous ne prononçons jamais qu'avec horreur serait inscrit dans les fastes de l'Eglise, et nous l'invoquerions avec respect.

Lorsqu'on fut arrivé chez Pilate, gouverneur romain, le grand prêtre et son conseil se portent pour accusateurs ; par une calomnie insigne, ils représentent Jésus comme un séditieux, et pour le rendre plus odieux au ministre de César, ils lui font un crime de se dire Roi des Juifs. Pilate était naturellement droit, mais il manquait de fermeté ; sa faiblesse le perdit, et le conduisit par degrés à la plus horrible des injustices. Il démêla sans peine l'hypocrisie des accusateurs et l'innocence de l'accusé ; d'un côté la passion se montrait à découvert, de l'autre la sagesse toute divine des réponses de Jésus en faisait la plus belle apologie, son silence même plaidait éloquemment pour lui ; ce n'était pas ce silence stupide et farouche que la honte et la confusion font garder aux coupables, mais un silence tranquille et modeste, signe certain, témoignage non équivoque d'une conscience qui n'a rien à se reprocher.

Le président ne se rendait pas ; la Synagogue le presse, et à mesure qu'elle le voit mollir, ses cris redoublent, elle parle avec plus d'audace ; ce n'est plus pour ainsi dire un jugement qu'elle sollicite, ce sont des ordres qu'elle donne, c'est un arrêt de mort qu'elle prononce.

Le juge inique apprend que Jésus est de Nazareth ; pour se tirer d'embarras, et dans la crainte d'en venir à un jugement injuste, il renvoie la cause à Hérode, tétarque de Galilée. Ce prince brûlait d'envie de voir Jésus, et en attendait un miracle, non pour se convertir, mais pour le contester sans doute et se confirmer dans son irréligion. Il l'interroge inutilement, sa curiosité ne sera point satisfaite ; loin d'opérer un prodige, Jésus ne daigne pas même lui répondre. Hérode le méprise, et en signe de dérision, le fait revêtir d'une robe blanche comme un véritable insensé. Quel outrage peut-on vous faire encore, ô mon divin Jésus ? Roi des rois, on vous a vendu comme un vil esclave ; vous êtes la sagesse incréée, et l'on ne trouve dans vous que folie et qu'extravagance ; il ne vous reste donc plus, malgré votre innocence et votre sainteté, qu'à vous faire subir le sort des malfaiteurs et des scélérats.

Reconduit au palais de Pilate, le Fils de l'homme y reçoit bientôt les plus insignes létrissures, les dernières avanies, les plus horribles traitements : le lâche ministre ne tardera pas à céder aux menaces de la synagogue avide du sang de son véritable roi, et impatiente de le voir couler. Après avoir fait quelques vains efforts pour sauver l'ac-

cusé, Pilate use d'une déplorable ressource, d'un pitoyable stratagème ; et, désespérant de calmer la fureur des prêtres, il se tourne du côté du peuple qu'il croit plus facile à gagner. Le temps arrivait où le gouverneur devait accorder à la nation juive la liberté d'un prisonnier, fût-il même convaincu d'un crime capital ; il ne rougit pas de dire au peuple : Qui voulez-vous que je vous livre, de Jésus ou de Barabbas ? Un séditionnaire, un brigand, un meurtrier, est mis en comparaison avec le souverain bienfaiteur du genre humain, avec la sainteté même, avec l'Homme-Dieu ! Ce parallèle est bien humiliant ; que penser de la préférence ? Nous en sommes indignés, chrétiens ; mais notre indignation se tournera bientôt contre nous-mêmes, si nous voulons réfléchir un instant que tous les jours nous préférons à Jésus, non un pécheur, mais nos passions, notre plaisir, le péché même.

Les anciens et les princes des prêtres se mêlent parmi la populace et l'excitent ; on n'entend qu'un cri : livrez-nous Barabbas et crucifiez Jésus. Les murmures, les menaces, les éclats intimident de plus en plus le magistrat romain ; il persiste à ne vouloir pas condamner Jésus, mais il n'a pas la force de le sauver ; comme il craint la multitude qu'il ne tenait qu'à lui de faire trembler, il prend une singulière résolution, dont il attend mal à propos un bon effet. Jésus ne mourra pas, dit-il aux Juifs, parce qu'il n'a rien fait qui mérite la mort ; mais je vais le faire frapper de verges, après quoi j'ordonnerai de le mettre en liberté. Juge inique et le plus inconséquent des hommes, tu connais Jésus innocent, tu le declares hautement, et tu le punis, tu le fais châtier cruellement ! Cette énorme injustice en prépare une autre encore plus énorme : l'arrêt de mort suivra de près la flagellation ; c'en est fait, le juge cède, les Juifs triomphent, et Jésus sera mis en croix.

Cœurs sensibles et chrétiens, ce n'est pas à vous que j'adresse la parole pour exciter votre pitié, votre compassion, votre amour ; touchés, émus, attendris en ce moment, vous êtes tous à Jésus. C'est à vous que je m'adresse, cœurs fiers et superbes, ennemis des humiliations, avides des honneurs ; cœurs durs, insensibles, féroces, barbares, déposez votre fierté, votre insensibilité, votre barbarie. Non, il n'est pas possible qu'en voyant les mépris, les outrages, les opprobres que Jésus souffre, et comment il les souffre, vous ne donniez accès à quelques sentiments de compassion, vous n'admiriez, vous n'aimiez un Sauveur si bon, si généreux. Vous en conviendrez sans peine, le cœur de Jésus, pour changer et amollir nos cœurs, a passé par les épreuves les plus humiliantes et les plus douloureuses, selon les oracles des prophètes : *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

TROISIÈME POINT.

Tant de scènes humiliantes finissent par

la plus tragique catastrophe. Nous avons fait de notre corps l'instrument du péché, Jésus livre le sien à des bourreaux inhumains qui le déchirent impitoyablement, meurtrissent cruellement sa chair virgine, et n'assouvissent leur fureur qu'après avoir fait couler jusqu'à la dernière goutte de son sang. Excédé par les clameurs, les violences et les menaces séditionnaires des prêtres et du peuple, le gouverneur se lave les mains, et, s'adressant à cette populace mutinée, il s'écrie dans la plus accablante désolation : Je le proteste hautement, et j'en prends le ciel à témoin, je suis innocent de la mort du juste ; s'il meurt, sa mort n'est pas mon crime, vous en êtes les seuls coupables. *Que son sang,* répondent aussitôt les Juifs, *retombe sur nous et sur nos enfants.* (Matth., XXVII, 25.) Malheureux ! quel anathème osez-vous prononcer ? Jamais prophétie ne s'est vérifiée d'une manière plus terrible ; la malédiction a frappé les premiers coupables, elle s'étend de génération en génération ; nous le voyons encore aujourd'hui, et l'on ne cessera de le voir jusqu'à la consommation des siècles.

Par une faiblesse impardonnable, Pilate devient injuste et cruel. Il condamne Jésus à une flagellation aussi humiliante que barbare. On dépouille le Dieu Sauveur de ses vêtements, on l'attache à une colonne, on le déchire. De toutes les parties de son corps découlent des ruisseaux de sang ; en un mot, il est tout couvert de plaies. Les lois qui décrètaient des peines contre les esclaves ne permettaient pas de passer les bornes de la modération. Cependant on traite Jésus plus cruellement que le dernier des hommes ; l'excès de la rage est inouï, et on se fait une gloire barbare de violer toutes les lois. Raison, humanité, religion, pitié, vous perdez ici vos droits, et la honte serait de vous respecter.

À des douleurs inouïes les bourreaux et les soldats ajoutent la dérision la plus accablante. Jésus se disait le roi des Juifs, ces infâmes satellites en font un roi imaginaire ; ils le couvrent d'un manteau de pourpre, ils lui forment une couronne d'épines, et lui mettent un roseau à la main. Les scènes d'horreur se succèdent ; ces barbares fléchissent tour à tour le genou devant Jésus, en le saluant roi des Juifs, et chacun de ces actes d'une adoration dérisoire est suivi de nouvelles insultes et de nouveaux tourments.

O Jésus ! dans cet état d'humiliations et de souffrances, vous n'en êtes pas moins le Roi des rois, le Souverain des anges et des hommes, le maître du ciel et de la terre. Je tombe à vos genoux, et je vous adore ; malheur à quiconque osera vous méconnaître et vous refuser de sincères adorations.

Des fonctions de juge, Pilate descend au rôle de timide intercesseur. Son devoir était d'ordonner la délivrance d'un prisonnier innocent, il la demande en tremblant à la nation juive, qui lui fait essayer un in-

digne refus. Il présente Jésus au peuple, dans l'intention de l'attendrir par le plus touchant spectacle. Le voilà, dit-il, pénétré de douleur, cet homme dont vous désirez la mort, ce roïd dont vous redoutez la puissance : *Ecce homo.* (Joan., XIX, 5.) Ces paroles, et surtout la vue des souffrances et des douleurs, de la patience et de la résignation de Jésus, étaient bien capables d'émouvoir les cœurs les moins sensibles; mais les chefs de la cabale, dans la crainte d'une révolution, élèvent la voix et crient en forcés : *Délivrez-nous de cet homme, qu'il expire sur la croix!* c'est un factieux qui se dit et qui veut se faire roi; nous ne reconnaissons d'autre souverain que César. (ibid.) Laisser l'attentat impuni, c'est s'en rendre complice, et se déclarer ouvertement l'ennemi de notre roi légitime.

Au nom de César, le gouverneur n'ose plus se défendre; il cède lâchement la victoire; l'arrêt de mort est prononcé. Des soldats chargent l'Agneau sans tache de l'instrument de son supplice, et l'on marche vers le calvaire. Le véritable Isaac n'a pas la force de porter jusqu'au haut de la montagne le bois qui doit consommer l'holocauste; il succombe sous ce pesant fardeau; pour l'aider on arrête Siméon le cyrénéen, noble fonction, dont les chrétiens seuls comprennent la grandeur et le prix.

Dans sa route, Jésus n'est pas seulement environné de soldats féroces et de prêtres furieux; quelques pieuses femmes ont le courage de l'accompagner, et ne craignent pas de faire entendre leurs soupirs et leurs sanglots. Jésus en est touché, il cherche bien moins à les consoler qu'à les prémunir, par ces paroles prophétiques : *Ne pleurez pas sur moi, c'est pour vous et pour vos enfants qu'il faut réserver vos larmes* (Luc., XXIII, 28); *mes douleurs vont finir, et vos malheurs vont commencer. Le temps approche, où l'on enviera le bonheur des femmes stériles, et où la désolation dans l'âme, le désespoir dans le cœur, les victimes de la justice divine diront aux montagnes de les dérober aux coups de la vengeance du ciel, et aux collines de les ensevelir sous leurs ruines. Si le bois vert est ainsi traité, que fera-t-on du bois sec?* (Ibid.) *si l'innocent éprouve un sort si rigoureux, que deviendront les coupables?* (Ibid.)

Cependant, on arrive au Calvaire, Jésus s'étend sur la croix, on lui cloue les pieds et les mains; le sang ruisselle à grands flots. Dans cet affreux supplice, dans ces douleurs inexprimables, au lieu de gémir et de se plaindre, Jésus adresse à son Père la prière la plus tendre pour ses bourreaux : Pardonnez-leur, ô mon Père! oubliez leur fureur aveugle, et que leur ignorance excite votre pitié; pardonnez-leur, ô mon Père! car ils ne savent ce qu'ils font. Sur l'autel du sacrifice, la victime de nos péchés ne trouve aucun adoucissement à ses maux : s'il lève les yeux vers le ciel, il le voit insensible à ses douleurs; s'il les tourne à ses côtés, il se voit au milieu de deux coupables, dont

l'un semble oublier sa douleur, pour l'exhaler en injures et en blasphèmes; s'il baisse les yeux vers la terre, il aperçoit sa sainte mère, son disciple bien-aimé et quelques femmes éplorées; autour de lui, les prêtres, le peuple juif, les soldats et les gentils s'unissent pour l'accabler d'insultes, et font entendre les plus horribles impiétés, les blasphèmes les plus affreux. Les prophéties s'accomplissent; Jésus dit : *J'ai soif; on lui présente du vinaigre, et tout se trouve alors consommé; le Sauveur du monde prie son Père, pousse un grand cri, penche la tête, il expire.* (Joan., XIX, 28.)

Le soleil s'éclipse, la terre s'ébranle, les morts sortent du tombeau, les rochers se brisent, toute la nature est en deuil. Jésus vient d'expirer dans les tourments, les êtres même insensibles en témoignent leur affliction; il a été par excellence l'homme de douleurs, *virum dolorum* (Isai., LIII, 3); ce qu'il a souffert ne confirme que trop ces paroles du prophète : *Attendez, et videte, si est dolor sicut dolor meus.*

O Jésus! les Juifs criminellement aveugles et volontairement endurcis triomphent de votre mort dont ils sont les auteurs; la croix les scandalise, ils sont bien éloignés de reconnaître un homme, qui meurt au milieu des supplices, leur Roi, leur Sauveur et leur Dieu; grâces vous en soient à jamais rendues, leur aveuglement n'est pas le mien! Paraissez, ô le plus beau, le plus grand, le plus généreux des enfants des hommes; montrez-vous sur votre croix adorable, c'est là que j'admire votre puissance, vos bienfaits et votre amour. Les prodiges que vous avez opérés dans toute la Judée ne peuvent être mis en parallèle avec les prodiges que vous opérez sur le Calvaire. Votre sang lave mes péchés, votre mort me donne la vie, le coup qui vous abat nous relève de l'abîme de la bassesse et de l'ignominie; nous montons au comble de la gloire, nous voilà rendus à notre ancienne destination, et appelés à notre première félicité. Membre du corps dont Jésus est le chef, cohéritier de Jésus, adopté par le Père céleste, frère, ami, conquête de Jésus, que peut-il manquer à mes désirs? Je tombe, divin Sauveur, au pied de votre croix, je vous adore, je me consacre à vous tout entier, comme vous vous êtes sacrifié tout entier pour moi. Il est bien juste que je boive dans votre calice d'amertume avant que de prétendre au bonheur que vous m'avez préparé. O Jésus souffrant et mourant pour moi! vous êtes mon modèle, je tâcherai de vous imiter; que mon âme se livre à une sainte tristesse pour l'expiation de mes crimes, que mon cœur se plaise dans les humiliations, que mon corps devienne l'instrument de ma pénitence, mes vœux alors seront exaucés, et après avoir souffert avec vous dans le temps, je régnerai avec vous dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

PAQUES.

Christus resurrexit a mortuis, primitiæ dormientium (1 Cor., XV, 20.)

Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts : il est les prémices de ceux qui dorment.

Les prophéties sont accomplies, et la réalité a succédé aux ombres et aux figures ; le nouvel Adam s'est relevé de son sommeil après que la véritable mère des vivants, qui est l'Eglise, a été formée par l'ouverture de son sacré côté ; Joseph, vendu par ses frères, est retrouvé au comble de la gloire et revêtu de la souveraine puissance, après avoir passé pour mort ; Jonas précipité dans la mer pour le salut du vaisseau prêt à périr, et englouti par un monstre, est remis vivant sur le rivage ; la verge d'Aaron, desséchée, a miraculeusement refleurie ; le temple démolí par des mains sacrilèges est réédifié le troisième jour ; le froment mystérieux a percé le sein de la terre où il était renfermé, et montre la gloire et les richesses de sa vie nouvelle ; Jésus Christ, en un mot, le terme de toutes les prophéties et la vérité de toutes les figures, sort aujourd'hui du tombeau, vivant et glorieux. Réjouissez-vous donc ! fidèles adorateurs d'un Dieu ressuscité, et que les larmes répandues sur le corps pâle et sanglant de votre Sauveur soient essuyées à la vue de ce même corps revêtu de gloire et d'immortalité : *Christus resurrexit a mortuis.*

Non-seulement il est ressuscité, mais il est les prémices de ceux qui dorment pour se réveiller un jour, *primitiæ dormientium* ; et parce qu'il est mort pour nous, nous ressusciterons comme lui. Ces figures brillantes et ces pompeuses prophéties qui ont été accomplies en sa personne, auront en nous le même accomplissement. Sa résurrection est le gage ou plutôt le commencement de la nôtre, et le jour où elle arrive est le premier de la résurrection générale. Réjouissez-vous donc encore, heureux adorateurs d'un Dieu ressuscité, et si vous avez gémi lorsque la religion, par la bouche de ses ministres, vous a dit : *Souvenez-vous que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière* (Gen., III, 19), faites éclater votre joie, aujourd'hui qu'adressant la parole à cette même poussière, souvenez-vous, lui dit-elle, que vous êtes homme et que vous redeviendrez homme pour ne cesser jamais de l'être.

Ainsi, nous ne séparerons pas ce que Dieu a uni ; et puisque dans ces jours précédents, consacrés à la tristesse et aux larmes, nous avons pleuré la mort de Jésus-Christ et la nôtre, nous célébrerons aujourd'hui par une joie commune notre résurrection et la sienne, la nôtre par intérêt, la sienne par piété, ou plutôt par piété et par intérêt tout ensemble, parce que la sienne est, comme je l'ai dit, le gage assuré de la nôtre. Car il n'est pas seulement ressuscité pour lui, mais pour lui et pour nous ; c'est ce que je vais vous montrer dans deux

propositions qui renferment ces deux vérités, et j'espère vous prouver que l'une est la conséquence de l'autre. Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons tous ; c'est la première et le sujet du premier point ; Jésus-Christ est ressuscité dans un état glorieux, donc nous pouvons comme lui ressusciter glorieusement ; c'est la seconde et le sujet du deuxième point. En deux mots, la certitude de notre résurrection future, fondée sur la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, l'espérance de notre résurrection glorieuse, fondée sur la gloire de la résurrection de Jésus-Christ ; c'est tout le plan de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Faut-il prouver encore la résurrection de Jésus-Christ, ou, s'il est encore des hommes à qui il soit nécessaire de la prouver, est-ce parmi vous, mes frères, est-ce dans ce temple sacré qu'on peut raisonnablement les chercher ? Pourquoi donc y êtes-vous venus ? quel sujet vous y rassemble ? d'où vient cette allégresse universelle et ces chants de triomphe dont vous venez de faire encore retentir ces voûtes ? Peut-on être incrédule avec tant de piété, et douter d'un événement que l'on célèbre avec cette joie vive et durable ? Non, chrétiens, ne m'accusez pas de former des soupçons réfutés par votre seule présence, et si complètement démentis par vos religieux transports. Vous croyez que Jésus-Christ est ressuscité, vous le croyez avec tous les gens vertueux, vous le croyez avec tous les hommes raisonnables, vous le croyez avec tout l'univers. De quoi servirait-il donc de faire ici un long et pompeux étalage de ces preuves sans nombre, de ces témoignages irréfragables, de ces prodiges inouis dont l'amas éblouissant a porté dans tous les esprits la lumière et la conviction, et dont la force victorieuse de toutes les passions et de tous les préjugés a fait tomber aux pieds de l'Homme-Dieu ressuscité, et le Juif qui l'appelait un homme séducteur, et le gentil qui le regardait comme le destructeur de ses dieux.

Ainsi, supposant le fait de la résurrection aussi solidement établi que le prouve la foi de tous les siècles, et cru aussi fermement que votre piété nous le garantit, je viens à la conséquence : donc tous les hommes ressusciteront un jour. Grande et intéressante vérité que vous croyez pareillement, mes frères ; aussi ne veux-je que vous en rendre la preuve sensible, pour rendre plus sensible la joie dont elle doit vous pénétrer, et en vous découvrant la liaison intime qu'elle a avec la résurrection de Jésus-Christ, redoubler la reconnaissance que vous devez à cet aimable Sauveur, qui n'a vaincu la mort dans sa personne que pour vaincre la mort dans tous les hommes. Or, cette liaison nous allons la trouver dans la preuve détaillée de cette proposition, que la certitude de notre résurrection future est fondée sur la même révélation, sur la même cause et

sur la même puissance que la résurrection de Jésus-Christ.

Je dis qu'elle est fondée sur la même révélation. Les apôtres qui ont annoncé au monde la résurrection de Jésus-Christ ont pareillement annoncé la nôtre. Les prodiges qu'ils ont faits pour établir la première ont servi à établir et à confirmer la seconde; et si l'on rejette le témoignage qu'ils rendent à la vérité de la résurrection des morts, celui qu'ils rendent à la résurrection du Fils de Dieu n'est plus concevable. En ce cas, dit saint Paul, il faut nous regarder comme de faux témoins : *Invenimur autem et falsi testes Dei.* (I Cor., XV, 15.) Pourquoi cela? est-ce parce qu'ils ont donné pour vrai ce qui ne l'était pas? Oui, d'abord; mais il y a ici quelque chose de plus : *C'est*, ajoute l'Apôtre, *parce que nous avons attesté la résurrection de Jésus-Christ, et que cette résurrection est fausse, s'il est faux que les morts doivent ressusciter* (*ibid.*) : paroles qui nous apprennent que ces deux vérités sont inséparablement liées l'une à l'autre. Car remarquez que si les apôtres eussent pu se tromper ou tromper le monde sur quelque autre article, on pourrait en conclure avec raison qu'ils ne seraient plus des témoins infaillibles de la résurrection de Jésus-Christ, mais il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'ils en eussent été de faux témoins; on peut dire vrai sur un point et faux sur un autre; mais ici ce n'est pas la même chose, si ce point est faux, l'autre ne saurait être vrai, ce sont eux-mêmes qui nous l'assurent : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit*; tout l'édifice de la religion s'écroule, parce que la résurrection de Jésus-Christ qui en est le fondement n'est plus qu'un sable mouvant qui n'a ni solidité ni consistance, si vous en détachez la foi de la résurrection des morts : *Inanis est ergo prædication nostra, inanis est fides nostra*. Aussi est-ce là le début de leur mission, et comme l'abrégé de toute leur doctrine; *Jésus-Christ est ressuscité et nous ressusciterons tous* (*ibid.*), voilà le premier cri de la prédication des apôtres, et la première vérité dont ils instruisent le genre humain. Ils expliquent ensuite les autres points de la foi; celui-ci qui caractérise le nouvel Evangile, et qui sert de base à tous les autres, doit être annoncé le premier. Paul le prêche dans l'Aréopage, et l'écrivain sacré qui rapporte son discours le réduit tout à ce point : *Jesus et resurrectionem annuntiabat eis*; et lorsque le même Apôtre rend compte de la foi en présence du roi Agrippa, il la renferme en ce peu de paroles qui énoncent clairement le dogme de la double résurrection, celle de Jésus-Christ et la nôtre : *Que le Christ a dû souffrir, et qu'il est le premier de la résurrection des morts*. « *Si Christus passibilis, si primus ex resurrectione mortuorum.* » (Act., XXVI, 23.)

Y a-t-il donc entre ces deux choses une liaison nécessaire, et, indépendamment de la résurrection, ou même de l'incarnation

de Jésus-Christ, Dieu ne pouvait-il pas ressusciter tous les hommes? Oui, chrétiens, il le pouvait, mais il ne l'a pas voulu, et maître de le faire à cause de Jésus-Christ ou sans rapport à Jésus-Christ, il a voulu que notre résurrection fût fondée sur la même cause que la résurrection de Jésus-Christ, et cette cause commune est la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la mort, en se sacrifiant lui-même, et le pouvoir qu'il a en conséquence de l'exterminer sans retour.

Mais développons sur ce point la haute théologie de saint Paul. *La mort*, dit-il, *est venue par un homme, et par un homme est venue la résurrection des morts; et comme tous sont morts en Adam, ainsi tous seront vivifiés en Jésus Christ* (I Cor., XV, 21, 22.) Voilà déjà Jésus-Christ déclaré l'auteur ou la cause méritoire de la résurrection de tous les hommes : remarquez, je vous prie; je dis de tous les hommes, puisque c'est de tous ceux qui sont morts en Adam, des réprouvés par conséquent aussi bien que des élus; non pas, dit saint Ambroise, parce qu'ils sont réprouvés, mais parce qu'ils sont hommes, parce qu'ils font partie du genre humain devenu mortel par le premier Adam, et qui doit être rendu immortel par le second destiné à être le réparateur de tous les désordres qu'a causés le premier. Mais comment a-t-il mérité de le devenir? Par sa mort, dit le même Apôtre, il a détruit celui qui avait l'empire de la mort, qui est le démon, pour délivrer ceux que la crainte de la mort tenait dans un perpétuel esclavage : voilà la mort anéantie par le mérite de sa mort, et le fondement de l'union qui est entre sa résurrection et la nôtre est montré à découvert; car le destructeur de la mort a dû non-seulement la vaincre dans sa personne, mais l'exterminer de tout la nature humaine; et s'il ne l'exterminait pas de toute la nature humaine, on pourrait douter s'il a pu la surmonter dans sa personne, puisqu'alors il n'en serait plus le destructeur.

Pourquoi donc la mort continue-t-elle d'exercer ces ravages sur le genre humain? Saint Paul répond encore à cette question. Il nous présente Jésus-Christ assis à la droite de son Père jusqu'au temps (il emprunte cette expression du Psalmiste), jusqu'au temps où il mettra tous ses ennemis sous ses pieds. (Psal. CIX, 1.) Or, le dernier des ennemis dont la défaite entière est réservée à son bras victorieux, c'est la mort, *novissima autem inimica destruetur mors*. (I Cor., XV, 26.) Je reprends le sens de tous ces textes que j'achève d'expliquer en peu de mots. Jésus-Christ, par sa mort, a mérité d'être le vainqueur de la mort; la cause est unique et la victoire sera complète; mais Jésus-Christ, qui pouvait l'achever par un seul exploit, et si j'ose m'exprimer ainsi, d'un seul coup, a voulu frapper deux coups, dont le premier annonce infailliblement le second : l'un au jour où, se ressuscitant lui-même, il a arraché à la mort sa plus noble victime, l'autre au dernier des jours, où, lui enlevant tous ses captifs par la ré-

surrection générale, *il la précipitera dans un néant éternel, a mortem præcipitabit in sempiternum.* » (Isa., XXV, 8.) Ainsi se vérifie cette parole mystérieuse d'un autre prophète : *Il nous vivifiera après deux jours, et le troisième jour, il nous ressuscitera.* (Ose., VI, 3.) C'est à la lettre l'histoire de la résurrection du Sauveur ; mais comment peut-elle être la prophétie de la nôtre qui arrivera non pas après deux jours, mais à la fin des siècles ? C'est parce que celle qui est arrivée après deux jours est le premier acte de celle qui s'achèvera à la fin des siècles ; c'est la même résurrection générale, d'abord commencée, pour être un jour consommée ; c'est une seule et même victoire, décidée par le premier coup après lequel il n'y a plus qu'à poursuivre et à examiner les restes de l'ennemi vaincu.

Mais, demande-t-on, comment pourra s'opérer un si grand miracle ? quelle puissance sera capable de réunir les corps et les âmes séparés, de ranimer des ossements desséchés, de recueillir des cendres dispersées dans toutes les parties de la terre ? Nous répondons que la puissance divine est capable de tous ces prodiges ; et si on ne le croit pas, on est athée, ou bien, excusez cette expression, on est stupide, et on l'est au point de mesurer les forces de Dieu sur les forces de l'homme ; on croit que Dieu ne peut pas ce que nous ne pouvons pas, qu'il n'est pas où nous ne pouvons pas être, qu'il ne voit pas ce qui a disparu de nos yeux, et que ce qui est confus pour nous, il ne peut plus ni le discerner, ni le démêler ; je dis qu'on le croit, mes frères, et si l'on veut approfondir ces sortes de doutes et en rechercher la source, j'ose assurer que l'on n'en trouvera pas d'autres que les idées basses et rampantes d'un esprit assez matériel pour ne rien concevoir au delà du pouvoir humain. Car si l'on avait de Dieu l'idée qu'en a tout esprit raisonnable, ne rougirait-on pas d'être arrêté par ces faibles difficultés, qui s'évanouissent comme l'ombre à la lumière de ses attributs divins ? Demanderait-on comment celui que son immensité rend présent partout, pourra recueillir les restes des corps qui, dans leur plus grande dispersion, demeurent toujours renfermés dans sa main, dont nul être ne peut échapper ? Demanderait-on comment celui qui est infiniment éclairé pourra discerner les différentes parcelles de tant de corps différents ? Ne serait-ce pas aussi insensé que de demander si l'extrême petitesse d'un corps ne peut point la dérober à la vue de celui qui voit tout ? Demanderait-on comment celui qui est tout-puissant peut rapprocher et réunir tant de parties divisées, ce qui, absolument parlant, pourrait être l'effet d'une puissance créée ? En un mot, demanderait-on comment celui qui a pu créer de rien la nature humaine pourra la faire sortir non plus du néant, mais du milieu de ses ruines subsistantes ; et s'aviserait-on de contester le miracle de la résurrection, tandis qu'on

ne conteste pas le miracle plus incompréhensible de la création ? Non, sans doute ; et ceux qui font de pareilles questions confessent sans le vouloir la faiblesse de leur raison et les bornes étroites de leur intelligence.

Mais enfin, puisqu'il y a des esprits faibles et bornés, Dieu veut bien s'accommoder à leur faiblesse, et se mettre à leur portée. Ce que vous avez peine à croire possible, il vous le montre existant, et au lieu de vous dire : Croyez-le parce que je l'ai dit, il vous dit : Croyez-le parce que je l'ai fait ; et quel doute peut-il rester à la vue de Jésus-Christ sortant du tombeau ? Celui qui a ressuscité un homme ne peut-il pas en ressusciter plusieurs ? a-t-il perdu son pouvoir, ou ce pouvoir était-il restreint à un seul acte ? ou bien, dira-t-on qu'il y a des résurrections plus aisées, et d'autres plus difficiles ? Mais y a-t-il rien de difficile à Dieu ? Et quand cela serait, quand il n'y aurait pas blasphème à le dire, quelle difficulté peut-il y avoir dans quelque résurrection que ce soit, qui ne se soit pas rencontrée dans la résurrection de Jésus-Christ ? Car je vois que c'est là ce qui arrête nos esprits faibles. Un corps demeuré entier nous paraît plus aisé à ressusciter qu'un corps réduit en cendres. Cette poussière qui s'échappe aux yeux du corps, aveugle les yeux de l'âme, jusqu'à l'empêcher de voir la puissance infinie qui peut d'une seule parole la recueillir et la ranimer. Mais si le corps de Jésus-Christ, demeuré sans corruption et sans division, ne nous fait pas le même embarras, quelle puissance a été capable de recueillir son sang ? remarquez, je vous prie, je dis son sang répandu au jardin des Olives, dans le prétoire de Pilate, et sur la croix, semé sur la trace de ses pas, dans les rues de Jérusalem, et sur le chemin du Calvaire ; mêlé d'abord avec la terre qui en fut arrosée, ensuite évaporé dans les airs, et, par la prodigieuse division qui se fit de ses parties, devenu enfin impalpable, invisible, dissipé par les vents, respiré par les hommes, confondu avec tous les éléments. Quelle puissance, mes frères, dites-le-moi, je vous prie, a pu l'observer dans tous ces états différents, le suivre dans toutes ces fuites, le reconnaître sous toutes ces formes, en rassembler les atomes épars, le reporter tout entier à sa source et lui rendre, avec sa forme et sa couleur naturelle, la chaleur et le mouvement ? C'est, dites-vous, la puissance de Dieu, et moi je réponds que la même puissance s'est engagée à recueillir les restes de vos corps, et à les vivifier de nouveau ; l'un vous paraît-il à présent plus difficile que l'autre ? Y a-t-il plus d'obstacles à vaincre, plus de prodiges à opérer, et dans la réalité de la résurrection de Jésus-Christ, ne trouvez-vous pas enfin la possibilité de la vôtre ?

Mais faut-il donc des miracles pour s'en convaincre, ne suffit-il pas d'avoir des sens pour l'apercevoir ? et ceux qui ne veulent croire que ce qu'ils voient, peuvent-ils dou-

ter encore de la possibilité d'un prodige dont les exemples viennent à tout moment frapper nos yeux de toutes parts ? Ouvrez les yeux, disent les Pères, et dans les changements qui arrivent dans la nature, voyez autant d'images sensibles de la résurrection. Le soleil se couche et il se lève. Les astres ont leur déclin et leur retour réglé. La terre morte, et comme ensevelie sous les glaces de l'hiver, reprend une nouvelle vie au printemps ; une nouvelle sève anime les plantes et les arbres, et de leurs tiges dépouillées produit successivement les fleurs qui les parent, le feuillage qui les couvre et les fruits qui les couronnent. Ces morts, dites-vous, ne sont qu'apparentes, et la nôtre trop réelle est suivie de la corruption. *Insensé !* répond saint Paul, *insipiens !* (I Cor., XV, 36) *ignorez-vous donc que la semence que vous jetez dans la terre ne revient à la vie que par la mort et la corruption ?* Jésus-Christ s'était déjà servi de cette comparaison, et j'ose assurer que la résurrection future, tout incroyable qu'elle nous paraît, exigera peut-être moins de miracles qu'un esprit attentif n'en découvre dans ces résurrections journalières que l'habitude nous empêche d'admirer, et souvent de remarquer.

A peine un grain de froment est-il renfermé dans le sein de la terre qu'il y est altéré par l'humidité ; le voilà mort et corrompu, et de propre qu'il était à donner une nourriture saine et salutaire, ce n'est plus qu'un peu d'ordure et de poison. Ici commencent les prodiges. Du milieu de cette corruption sort une tige qui n'est d'abord qu'une pointe imperceptible ; elle s'élève peu à peu, et sa mollesse extrême n'empêche pas qu'elle ne perce le sein de la terre que le fer aurait peine à entamer. En paraissant au jour, sa première blancheur se change en une agréable verdure dont elle ombrage le champ qui la nourrit, et ses progrès arrêtés par le froid donnent à la racine le temps de s'étendre et de former autour de son pied comme autant d'appuis capables d'en soutenir un jour la hauteur et le poids. Mais ce premier soutien ne serait pas encore suffisant ; à mesure qu'elle s'élève, Dieu y forme des nœuds qui, partageant sa longueur, et la fortifiant par intervalle, l'empêchent de se renverser, ou aident à la relever. Alors elle se débarrasse de ses enveloppes qui sont comme les langes de son enfance, et l'épi qui commence à se montrer, nous montre des miracles supérieurs à tous ceux que vous venez d'observer. Voyez avec quelle admirable symétrie sont rangés les grains dont il est chargé ; chacun trouve sa place et comme son logement dans une peau délicate qui le met à l'abri des pluies froides et des vents brûlants, et qui sert encore par la pointe menaçante qui la termine à le défendre contre l'avidité des oiseaux. Un seul grain a été semé, si je disais qu'un seul en a été produit, le miracle serait égal à celui de la résurrection ; n'est-il pas plus miraculeux que

d'un seul il s'en forme plusieurs, et si j'ose m'exprimer ainsi, une race tout entière ? semez ceux-ci à leur tour, le même miracle les ressuscitera et les multipliera comme le premier, et ce que je vais dire n'est pas une chose difficile à comprendre, que, par la féconde reproduction de ce premier grain corrompu, on pourrait voir en peu d'années toute la terre couverte de moissons. Que de prodiges, mes frères ! les avez-vous remarqués ? les avez-vous compris ? avez-vous pu seulement les compter ? ils sont réels cependant, vous les voyez de vos yeux, pourquoi donc n'y verriez-vous pas aussi la possibilité de votre résurrection future ? Vous ne voyez pas la seconde, dites-vous, et vous voyez la première ; mais attendez, dit saint Ambroise, chaque chose a son temps ; ces résurrections naturelles n'arrivent que dans leur saison ; ainsi la vôtre a son temps marqué qui est la fin de tous les temps, et comme la dernière saison de la grande année du monde. Vous voyez l'une, et vous ne voyez pas l'autre ? mais celle que vous voyez, s'il était possible que vous ne l'eussiez jamais vue, ne la croiriez-vous donc pas ? mais si vous ne vouliez pas la croire, en serait-elle moins réelle, et votre incrédule serait-elle moins déraisonnable ? Enfin, vous voyez l'une, et vous ne voyez pas l'autre ; mais celle que vous voyez est, autant qu'il vous est permis d'en juger, plus miraculeuse que celle que vous ne voyez pas ; vous devez donc en conclure que celle que vous ne voyez pas est au moins également possible.

J'ai dit plus, l'esprit en découvre la probabilité : s'il y a une vérité démontrée par les lumières de la raison, c'est, après l'existence de Dieu, l'immortalité de nos âmes ; la foi la suppose et ne nous l'apprend pas ; avant toute révélation, un instinct lumineux l'avait révélée à tous les hommes ; la raison qui l'a trouvée tout établie par le sentiment, n'a fait que la développer et l'éclaircir, et pour deux ou trois raisonneurs obscurs qui se sont avisés d'en douter, apparemment pour se distinguer de la foule par quelque absurdité qui leur fût propre, nous la voyons soutenue par tout ce que la philosophie ancienne et moderne, chrétienne et païenne, a jamais eu de plus éclairé et de plus illustre. Les âmes sont donc immortelles ; le sentiment le dit à tous les hommes, et la raison le confirme à tous ceux qui réfléchissent. Or, écoutez bien ceci, mes frères : De ces preuves si solides, de ces démonstrations si évidentes qui rendent incontestable le dogme naturel de l'immortalité des âmes, je prétends que celles qui, au jugement de tous, sont les plus évidentes et les plus solides, rendent au moins probable le dogme révélé de la résurrection des corps. Par exemple, il y a un Dieu juste, et nous voyons souvent le crime heureux en cette vie, et la vertu malheureuse. Il y aura donc une autre vie où Dieu réparera ce désordre apparent, en punissant le crime et en récompensant la ver-

tu; car, serait-il juste s'il ne le faisait pas? L'âme ne périra donc pas avec le corps, première preuve de l'immortalité qui se tire de la justice de Dieu. Mais cette justice ne nous semble-t-elle pas devoir être plus parfaite et plus digne, par conséquent, de celui dont toutes les œuvres sont parfaites, si elle s'exerce sur l'homme tout entier, et si le corps qui, dans les méchants, aura été l'objet et l'instrument de tant de crimes, et dans les justes, le sujet et l'instrument de tant de vertus, partage avec l'âme ou la punition des iniquités dont il a été le complice, ou la récompense des actions vertueuses dont il a été le coopérateur? Et ce qui nous paraît le plus parfait lorsqu'il s'agit de la conduite de Dieu, n'est-il pas évidemment le plus probable? L'homme désire naturellement la durée éternelle de son être: ce désir est dans tous les cœurs, et rien n'a jamais été capable, ni de l'éteindre ni de l'affaiblir; il y a donc été placé par l'auteur de la nature, de qui nous viennent tous les instincts naturels, j'appelle ainsi tous ceux qui sont universels et ineffaçables; et s'il est absurde de dire que Dieu l'y ait placé pour le tromper, il le serait donc de dire que l'âme périt avec le corps, puisqu'en ce cas il est évident que ce désir serait trompé, autre preuve de l'immortalité de l'âme qui se tire de l'instinct de la nature et de la sagesse de son auteur.

Mais ne désirons-nous pas également l'union éternelle de nos âmes avec nos corps? Ce désir est-il moins universel et moins ardent que le premier? nous vient-il moins de l'auteur de notre existence? nous l'aurait-il donné pour le tromper? mais ne paraît-il pas évidemment trompé par la mort? Quelle énigme dans la nature et quel nouveau degré de probabilité pour la résurrection des corps, qui peut seul en donner l'explication! Oh! si ceux qui la combattent pouvaient lui opposer des raisons aussi plausibles et des preuves aussi vraisemblables, comme ils les feraient valoir! avec quelle ostentation de leurs forces et quel mépris de notre faiblesse! Cependant ce ne sont que de simples probabilités, car je ne dois pas en exagérer la valeur; et après m'en être servi pour vous faire sentir que le plus vrai en ce point est le plus vraisemblable, et que la raison, à ne consulter qu'elle seule, est plus favorable à la foi de la résurrection qu'elle ne lui est contraire, sans m'arrêter davantage à ces images sensibles et comme prophétiques de la résurrection future, je reviens au grand principe sur lequel cette foi est établie.

La résurrection de Jésus-Christ est le grand fondement de celle de tous les hommes, c'était un point de foi dans les siècles mêmes qui l'ont précédée. Deux mille ans auparavant, le saint homme Job, éclairé divinement sur la résurrection future de l'Homme-Dieu, y trouvait déjà le gage infaillible de sa propre résurrection. *Je sais, s'écriait-il, je sais que mon Rédempteur est vivant, et au dernier jour je me relèverai de*

la terre. (Job, XIX, 25). L'Evangile dit-il plus formellement que Jésus-Christ est ressuscité, et que nous ressusciterons après lui et comme lui? Job vient d'énoncer le dogme, à présent il le développe: *Je serai une seconde fois environné de ma peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu; oui, je le verrai moi-même, et non pas un autre, avec ces yeux, et non pas avec d'autres yeux. (Ibid.)* Hérétiques, qui deviez dire un jour que nous ressusciterons, mais avec un corps différent de celui-ci, il a prévu votre erreur et l'a réfutée d'avance. Enfin, dit-il, cette espérance repose dans mon sein; ces dernières paroles sont pour vous, mes frères, vous avez la même foi, ouvrez aussi votre sein à cette grande et précieuse espérance, et remplissez-vous de ses douceurs. Vous y trouverez, comme ce saint homme, l'adoucissement de tous vos maux; tout ce qui vous paraît triste et lugubre prendra à vos yeux une face nouvelle, et vous verrez avancer avec joie le moment de votre délivrance. Que la mort soit désespérante pour ceux qui n'ont pas la foi de la résurrection, je n'en suis pas surpris: elle est pour eux la fin de toutes choses et comme l'anéantissement de leur être; mais si pour moi elle n'est plus qu'un sommeil qui doit être suivi d'un réveil éternel, dois-je me désespérer en y pensant? Si les tombeaux ne sont plus la prison perpétuelle de nos corps, mais le lieu d'un repos passager, dois-je soupirer en les considérant? Si la poursuite même et la corruption n'est, pour ainsi dire, que la première préparation de la semence qui doit un jour se produire dans un état plus florissant que le premier, puis-je encore me désoler en me la représentant? et ces larmes amères que nous coûte la mort de nos amis et de nos proches, peuvent-elles n'être pas modérées et adoucies, lorsqu'on pense que l'on a moins à pleurer leur perte que leur absence, lorsqu'on peut dire exactement et sans figure: *Lazare, notre ami, dort, et son sommeil n'est pas pour durer toujours. (Joan., XI, 11.) Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. (Luc., VIII, 52);* le moment viendra où ils se réveilleront à mes côtés? Epoux éplorés, mères inconsolables, il vous est permis, que dis-je? L'Apôtre vous ordonne de le pressentir, cet heureux moment, où la résurrection vous rendra tout ce que la mort vous avait ravi, tout ce que vous avez aimé, tout ce que vous regrettez, parents, époux, enfants, amis, vous les reverrez, et ils vous reverront, et la douceur de vos embrassements ne sera plus troublée par la crainte d'une seconde séparation. Oh! laissez-la-moi, cette foi consolante, il y aurait de la cruauté à me l'ôter. Mais est-ce folie ou désespoir, qui fait qu'on lui ferme son esprit et son cœur, lorsqu'on la voit d'accord avec tous les instincts de notre cœur, conforme aux plus pures lumières de notre esprit, lorsqu'on la voit fondée sur la foi de la résurrection de Jésus-Christ, appuyée elle-même sur des prodiges avoués par toute la

terre, et sur des témoignages que nul homme n'a encore osé démentir ? O impie ! non, ce n'est pas la raison, c'est la peur qui vous empêche de croire : quand vous ressuscitez, ce ne sera que pour brûler ; cette vérité vous fait trembler, et voilà pourquoi vous vous obstinez à ne pas croire la résurrection future ; mais croyez-la ou ne la croyez pas, Dieu n'a pas besoin de votre consentement pour opérer ce qu'il a résolu de faire ; ce qu'il laisse à votre choix, c'est la résurrection du jugement et de la réprobation, ou la résurrection de la vie et de la gloire ; l'une ou l'autre est inévitable. Mais j'ai dit que nous espérons la seconde et que cette espérance est fondée sur la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, vous allez le voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

A la vue de Jésus-Christ triomphant de la mort et montrant à l'univers ébloui la gloire de son corps ressuscité, je m'applique principalement à considérer trois choses : 1^o Ce qu'il nous est et ce que nous lui sommes ; 2^o L'état où le met la résurrection ; 3^o les traits les plus remarquables de son corps glorieux ; et dans ces trois considérations, je trouve le solide fondement de notre espérance, la grandeur du bien que nous espérons, et le moyen le plus propre à nous en assurer la possession. Ecoutez, chrétiens, je dirai de grandes choses, et je demeurerai cependant bien au-dessous de mon sujet.

A la vue de Jésus-Christ ressuscité et glorieux, je considère d'abord ce qu'il nous est et ce que nous lui sommes ; et, dans les rapports qu'il a bien voulu avoir avec nous, je trouve si clairement établie l'espérance de notre résurrection glorieuse, que pour l'apercevoir la plus simple attention suffit. En effet, il est notre chef, et nous sommes ses membres, nous devons donc un jour lui être réunis ; je dis plus, nous devons donc lui être réunis dans un état qui ait de la conformité avec le sien ; car de la réunion du chef avec les membres il doit résulter un tout dont les parties, si ce tout n'est pas irrégulier et informe, aient entre elles une juste proportion. Il est vrai que la gloire principale doit résider dans le chef, et que la règle même des proportions exige qu'il brille d'un éclat supérieur à celui de tous les membres réunis ; mais il n'est pas moins vrai que la gloire des membres, quoique d'un éclat inférieur, doit être assez éclatante pour s'assortir à la splendeur d'un chef si glorieux, en sorte que les yeux puissent juger de l'une par l'autre, de la gloire des membres par la splendeur du chef, et de la splendeur du chef par la gloire des membres. Il est notre aîné et nous sommes ses frères et ses cohéritiers. Il faut donc, surtout après sa résurrection, où ces glorieux titres alors assurés pour jamais à ceux qui les posséderont, leur conviendront d'une manière bien plus excellente que dans cette vie mortelle ; il faut, dis-je, qu'entre le

frère et les frères il y ait, si je puis hasarder ce mot, un air de famille qui, sous des traits différents, présente les enfants d'un même père, et qui, dans la diversité qui sert à les distinguer, garde ce fonds de ressemblance qui aide à les faire reconnaître. Sans doute, une plus haute majesté gravée sur le front de l'aîné et répandue dans toute sa personne, annoncera les droits sacrés de sa primogéniture, et fera voir aisément qu'il n'est pas seulement le premier né, mais le roi de ses frères. Mais aussi est-il convenable qu'un air de noblesse et de grandeur annonce pareillement que ceux-ci, quoique dans une dignité inférieure, sont les frères de ce grand roi, et les princes du royaume céleste où nous sommes destinés, non-seulement à vivre, mais à régner éternellement avec lui : aussi, rien de plus formel que la manière dont l'Ecriture nous parle de cette glorieuse ressemblance. Nous savons, dit l'apôtre saint Jean, que lorsque Jésus-Christ nous apparaîtra nous lui serons semblables. *Scimus quoniam cum apparuerit nobis similes ei erimus* (I Joan., III, 2) ; et si des paroles si précises pouvaient encore avoir besoin d'explication, saint Paul achève de la donner, en nous apprenant que c'est par une gloire semblable à la sienne que nous lui ressemblerons, *reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*. (Philip., III, 21.)

Mais c'est cette gloire qu'il faut à présent considérer pour se former une idée de la grandeur du bien que nous espérons ; et quand je dis la gloire, j'entends par ce mot tous les avantages corporels que notre cœur peut désirer, et que notre imagination peut se figurer, subtilité, impassibilité, beauté ; car l'Ecriture nous les montre tous en Jésus-Christ, et nous les promet tous pour nous-mêmes. Il me semble, mes frères, que l'amour de vos corps doit vous rendre intéressante et agréable l'exposition détaillée que je vais en faire.

Le premier de ces avantages que nous découvrons en Jésus-Christ, et que nous avons droit d'espérer avec lui et comme lui, c'est la subtilité. La pierre qui bouche l'entrée de son sépulcre et les murs qui environnent le cenacle où ses disciples sont renfermés ne sont point des obstacles qui l'arrêtent ; il ne les renverse pas par sa puissance, mais il les pénètre par la subtilité de son corps devenu, de terrestre qu'il était, un corps céleste, et par la vertu de cet heureux changement, capable non-seulement de percer les corps les plus durs, mais de pouvoir à son gré s'élever dans les airs, demeurer suspendu sur les eaux, parcourir en un moment les plus longs intervalles, passer de l'orient à l'occident avec la rapidité de l'éclair. Est-ce un corps, est-ce un esprit ! Les apôtres eux-mêmes ne savent qu'en penser, ou plutôt, séduits d'abord par de tels prodiges, ils le croient un esprit, et persisteraient à le croire, s'ils n'étaient convaincus par l'attouchement que c'est un corps véritable ; et tel sera, dit saint

Paul, le corps du juste ressuscité : *Seminatur corpus animale, surget autem corpus spiritale.* (I Cor., XV, 44.) Le corps que l'on sème à présent dans la terre est un corps animal, celui qui ressuscitera sera un corps spirituel. Ce sera le même corps, mais qu'il sera différent de lui-même ! aujourd'hui grossier et pesant, toujours courbé vers la terre, où il tient avec lui l'âme embarrassée dans son épaisseur et entraînée par son poids, il rend l'homme tout entier semblable aux vils animaux qui broutent l'herbe des campagnes. Alors, débarrassé de son poids, et débarrassé de sa masse, plus léger que l'oiseau, aussi subtil que l'esprit sans cesser d'être matière, participant aux qualités de l'être immatériel, il rendra l'homme tout entier semblable aux anges du ciel : *Erunt sicut angeli Dei.* (Matth., XXII, 30.) Comme eux, il ne sera ni arrêté par les obstacles, ni retardé par les distances ; absent ou présent, visible ou invisible, au gré de l'âme dont il secondera tous les désirs avec une docilité parfaite et une agilité incroyable, pour lui faire parcourir la vaste étendue des eaux il ne faudra plus d'autre effort que de le vouloir, ni plus de temps que celui d'y penser. O âme captive ! consolez-vous, votre captivité n'est pas pour durer toujours ; ce corps aujourd'hui votre prison n'arrêtera pas toujours l'impétuosité de vos mouvements ; il les secondera au contraire, devenu comme un char de lumière qui vous portera en un instant d'un pôle à l'autre, comme une nuée légère et brillante que le moindre souffle de l'esprit poussera et dirigera à son gré dans l'immensité des airs ; et ce ne sont point ici les songes frivoles d'une imagination qui cherche à se donner carrière, ou les vains élans d'une âme qui lutte contre les bornes étroites où elle souffre impatiemment de se voir resserrée ; ce sont des oracles divins attestés par l'esprit de vérité, et rendus sensibles par l'état où nous voyons Jésus-Christ ressuscité : *Seminatur corpus animale, surget spiritale.*

Le second avantage que nous découvrirons dans Jésus-Christ, et qu'il nous est permis d'espérer pour nous-mêmes, c'est l'impassibilité. *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair*, dit saint Paul, *à présent nous ne le connaissons plus ainsi.* (II Cor., V, 16.) Ces paroles, dont tant d'hérétiques ont abusé, signifient, dit saint Chrysostome, non pas que Jésus-Christ n'ait jamais eu, ou qu'il ait cessé d'avoir une chair véritable, mais qu'en reconnaissant la vérité de sa chair nous n'en reconnaissons plus l'infirmité. C'est la même chair qu'autrefois, mais ce qu'elle n'était pas autrefois, elle est devenue invulnérable et impassible ; et en effet, puisque, selon l'Apôtre, Jésus-Christ, après avoir vaincu la mort ne doit plus mourir (Rom., VI, 9), il est naturel de conclure qu'il ne doit plus souffrir après avoir vaincu la douleur. Ainsi doit-il en être de notre corps, *seminatur in*

infirmirate, surget in virtute ; « il est semé dans la douleur et l'infirmité, il ressuscitera plein de force et de santé (I Cor., XV, 43) : » force à l'épreuve de tous les maux, santé à l'épreuve de tous les accidents, la faim et la soif, la lassitude, les maladies aiguës, les tristes défaillances, les douleurs vives ou les fades langueurs, les remèdes plus fades encore ou plus cruels, tous les maux, dis-je, car il ne faut pas entreprendre de les compter, qui assiègent ce corps mortel, qui le tourmentent, qui le minent, et enfin qui le détruisent, n'approcheront plus des corps immortels que la main du Tout-Puissant rendra invulnérables au dehors et inaltérables au dedans ; et ainsi ils ne seront plus sensibles à la douleur, mais seulement au plaisir. Je dis au plaisir : ce mot m'est échappé et je suis obligé de l'expliquer.

Lorsque je parle de plaisirs sensibles, ne pensez pas que j'entende aucun de ceux que vous pouvez connaître ou imaginer. Jésus-Christ déclare formellement que ceux-ci n'auront plus lieu après la résurrection, et la raison qu'il en donne, c'est que les hommes alors seront semblables aux anges de Dieu. (Matth., XXII, 30.) Leurs plaisirs seront donc des plaisirs célestes et angéliques ; mais comme les qualités spirituelles des corps n'empêcheront pas qu'ils ne soient des corps véritables, ainsi la parfaite pureté des plaisirs n'empêchera pas qu'ils ne soient véritablement des plaisirs sensibles. Nous ne pouvons pas les imaginer, mais nous pouvons les espérer, et s'il ne nous est pas donné d'en connaître la nature, il nous est permis au moins de nous former une idée imparfaite de leur vivacité et de leur étendue, et cela par la comparaison qui se présente naturellement avec les peines sensibles des réprouvés. On ne peut penser à celles-ci sans frémir ; et n'y eût-il que ce feu actif et dévorant qui, répandant dans toutes les parties du corps, et pénétrant jusque dans les plus intimes, brûle sans consumer, déchire sans détruire, et sans jamais donner la mort arrache à tout moment la vie par la violence de la douleur ; ce feu, dis-je, indépendamment des autres peines qui sont innombrables et intolérables, ce feu seul, autant que vous le concevez, et vous ne le concevez encore que faiblement, est un tourment horrible, une peine inexprimable. Or, sur l'idée que vous en avez, formez l'idée que vous devez avoir des plaisirs sensibles des corps prédestinés ; mesurez ceux-ci sur celui-là, et par la vivacité de l'un jugez de la vivacité des autres. Cette règle ne peut vous tromper, et la conséquence de l'un à l'autre est fondée sur des raisons sans réplique. Car, si Dieu conserve le sentiment dans les corps des réprouvés, pourquoi l'anéantirait-il dans les corps des bienheureux ? s'il le conserve aux premiers pour leur supplice, pourquoi ne le conserverait-il pas aux seconds pour leur bonheur ? si sa justice exige qu'il punisse les corps, exige-t-elle moins qu'il les récompense ; et

s'il est mille fois plus enclin à exercer sa justice, s'il est plus magnifique dans ses récompenses qu'il n'est sévère dans ses châtimens, si dans ses élus il n'a pas seulement à récompenser leurs propres mérites, mais les mérites infinis de son Fils, peut-on douter encore qu'il n'y ait après la résurrection des plaisirs sensibles comme des peines sensibles, des plaisirs infinis comme des peines extrêmes, des plaisirs non-seulement proportionnés aux vertus dont ils seront la récompense, comme les peines le seront aux crimes dont elles seront le châtimement, mais qui auront de plus le surcroît immense qu'y ajoutera la libéralité de Dieu, qui récompense toujours au-delà du mérite, et le mérite du sang de l'Homme-Dieu, dont nous ne pouvons assez estimer la valeur, ni apprécier la juste récompense?

Le troisième avantage que nous trouvons dans Jésus-Christ ressuscité, et que nous espérons pour nous-mêmes, c'est une éclatante et immortelle beauté. Sans doute ce divin Sauveur en tempéra les rayons dans les fréquentes apparitions qu'il fit à ses disciples; car, s'il leur eût apparu tel que saint Jean nous le représente élevé au plus haut des cieux d'où sa lumière se répand dans toute la vaste étendue de l'empirée dont il est le soleil éternel; comment des yeux mortels eussent-ils pu soutenir ses splendeurs éblouissantes? Mais cet éclat, quoique tempéré, était encore assez lumineux pour forcer le disciple incrédule à le reconnaître pour son Seigneur et pour son Dieu, confession qui, au lieu de lui procurer les éloges qu'une confession pareille avait méritée au chef des apôtres, lui attira le reproche de ne croire que parce qu'il avait vu; parce qu'en effet c'était moins la révélation du Père céleste que la chair et le sang, c'est-à-dire le témoignage de ses yeux, qui lui découvraient la divinité de son maître rendue sensible par la beauté incomparable et par l'éclatante majesté de son corps ressuscité. Tels à proportion seront nos corps après la résurrection, *seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (1 Cor., XV, 43.) A l'obscurité succédera la gloire, et à la difformité la beauté, mais quelle beauté et quelle gloire! la terre n'offre rien qui lui soit comparable; et pour s'en former une idée, il faut élever ses regards jusqu'au ciel, il faut les fixer sur ces globes radieux que le monde ne se lasse point d'admirer, et dont quelques peuples ont admiré jusqu'à l'idolâtrie la marche pompeuse et la beauté ravissante. *Les justes brilleront comme les astres* (Sap., III, 7), dit le Sage, et saint Paul ne reconnaît point d'autre différence que celle qui est entre une étoile et une autre étoile (1 Cor., XV, 41). Ces noms d'astres et de soleils, aujourd'hui fades hyperboles qui seraient mieux appelées de véritables dérisions, surtout lorsqu'on pense à quels astres on les adresse; ces noms que prodigue à la boue et à la corruption une flatterie ridicule, et qu'une vanité encore plus ridicule reçoit comme des vérités obligeantes et comme un

hommage mérité; ces noms après la résurrection signifieront exactement ce qu'ils expriment, si même ils ne signifient alors beaucoup plus qu'ils n'expriment, et le langage de la vanité sera à peine le langage de la vérité simple. Réjouissez vous donc, cendre et poussière, chair et sang, tressaillez d'allégresse; le jour viendra, oui, et c'est Dieu même qui vous l'annonce, il viendra ce grand jour; le dernier de ce monde, et le premier du jour nouveau, où vous brillerez d'une lumière sept fois plus éclatante que celle des astres du firmament. O noble et glorieuse espérance! ô jour unique et éternel, hâtez-vous de venir et de répandre vos clartés immortelles sur ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Oh! que vous paraissiez tardif à l'impatience des justes et aux désirs des saints, et que vous leur rendez sombres les jours qui vous précèdent! abrégez-les, ô mon Dieu, ces jours malheureux; vous avez promis de le faire en faveur de vos élus. Venez, Seigneur Jésus, paraissez entouré de mille millions de saints comme le soleil entre les étoiles, plus brillant mille fois que celui qui nous éclaire; mais au lieu d'effacer comme lui les astres qui vous environnent, vous leur communiquerez vos splendeurs, et vous redoublez leur éclat par le vôtre.

Que signifient, demande un prophète, ces cicatrices que je vois au milieu de vos mains? « Quid sunt plagæ illæ in medio manuum tuarum? » (Zach., XII, 6.) Ce sont, mes frères, avec celles des pieds et du sacré côté de Jésus-Christ, les traits les plus remarquables, parce qu'ils sont les plus brillants de son corps adorable, et que leurs vives lumières, en éblouissant les yeux, éclairent en même temps nos esprits, à qui elles découvrent la voie par laquelle Jésus-Christ est arrivé à cet état glorieux, et celle par laquelle nous y arriverons après lui, qui est la voie de la croix et des souffrances. Il a fallu que le Christ souffrit et qu'ainsi il entrât dans sa gloire, et dans sa gloire, il a voulu conserver les vestiges de ses souffrances, afin que nous aperçussions du même coup d'œil et ce qu'il exige de nous, et ce qu'il promet de nous rendre, et ce que nous avons à souffrir, et le motif qui doit nous engager à souffrir, et la voie et le terme, et le combat et le prix de la victoire; ainsi l'a décidé saint Paul : *Si compati-mur, et conglorificabimur, « si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui. »* (Rom., VIII, 17.) Le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur (Joan., XV, 20), et ce ne peut être que par une présomption bien intolérable, ou plutôt par un étrange dérèglement d'esprit, que le sujet ose se flatter qu'il arrivera par un chemin uni et semé de fleurs où son roi n'est parvenu qu'à travers les épines et par l'effusion de tout son sang.

Il faut donc crucifier la chair, si l'on veut qu'un jour la chair soit glorifiée : triste et désolante conclusion, pourquoi sommes-nous obligés d'y aboutir toujours? pour-

quoi cette lugubre vérité vient-elle répandre ses ombres jusque sur les sujets les plus agréables? et lorsque la religion ne parle que de gloire et de plaisirs, ne pourrions-nous pas nous abstenir de parler de mortification et de pénitence? Ah! mes frères, nous ne vous en parlerions jamais, s'il ne devait pas y avoir de résurrection des corps; mais si le corps doit ressusciter un jour, et s'ils doivent ressusciter dans cet état heureux et glorieux que je viens de vous peindre, nous devons en parler toujours, l'intérêt même de vos corps nous y oblige; au lieu d'en être comme vous le pensez, les ennemis jurés, nous parlons, nous travaillons pour eux, nous plaçons la cause de la chair. Lorsque nous paraissions la combattre, nous sommes d'accord avec la sensualité même, et puisque la mortification n'est plus qu'un régime, nos maximes, les plus sévères en apparence, ne sont plus que le langage de la tendresse la plus vive et la moins suspecte.

Et je ne veux d'autres témoins de cette vérité que vous-mêmes, parents idolâtres de vos enfants; vous les assujettissez à des exercices pénibles, vous les tenez dans des attitudes gênantes, vous contrariez tous leurs goûts, et vous forcez toutes leurs répugnances; est-ce dans vous rigueur et cruauté? Ah! c'est amour pur, et un amour violent et démesuré de leurs corps que vous voulez conserver et former, dont vous voulez rectifier les défauts, ou perfectionner les grâces naissantes; cet objet justifie toutes vos rigueurs, ou plutôt il les fait paraître ce qu'elles sont, l'expression de la plus vive tendresse, et c'est par là que l'on reconnaît d'abord que vous êtes pères. Mais si la vie que vous leur conservez ne devait plus être suivie de la mort; mais si la santé que vous leur ménagez devait être à l'épreuve de tous les maux; mais si cette beauté que vous cultivez avec tant d'art et de soin devait avoir l'éclat et l'incorruptibilité des astres; ô que vos rigueurs alors seraient douces! ô que vos sévérités seraient aimables! ô que vos réprimandes seraient vraiment paternelles! et telles sont les nôtres, mes frères, puisque tel en est l'objet; et puisque la résurrection doit vous mettre en possession de ces précieux avantages, je le dis encore, c'est nous qui, malgré nos rigueurs, et par nos rigueurs mêmes, sommes les amis et les conservateurs de vos corps, tandis que par vos fausses douceurs et par vos caresses perfides, vous en êtes les ennemis et les meurtriers.

Car, puisqu'il doit y avoir aussi une résurrection de jugement et de mort, qu'arrivera-t-il de ce corps infortuné si on l'abandonne à vos folles tendresses, je dirai mieux à vos trahisons et à vos fureurs? Ecoutez-le et tremblez : *Quantum glorificavit se et quantum in deliciis fuit, tantum illi datur tormentum, et tuctum.* (Apoc., XVIII, 7.) Quel arrêt! et n'en êtes-vous pas consternés, âmes sensuelles et voluptueuses? Il a été dans l'éclat, qu'il soit dans l'oppro-

bre; il a été dans les plaisirs, qu'il soit dans les tourments; et quels tourments pour de courts et honteux plaisirs, et pour un éclat faible et passager! quel opprobre! paraissez, corps idolâtré, et que l'univers voie en quel état vous a réduit une âme follement indulgente. Montrez, si vous l'osez, montrez ce front poli, ces yeux vifs et brillants, ces joues peintes, tout ce visage l'objet de tant de soins, le sujet de tant d'orgueil, montrez-le déshonoré, flétri, et ne laissant plus voir que la laideur du vice, et la noirceur du crime gravée en caractères exécrables; l'aimiez-vous, lorsqu'avec tant de peines et de frais vous le prépariez à cette effroyable difformité? Mais lorsqu'enveloppé dans un tourbillon de flammes, et entraîné dans l'étang de souffre et de bitume allumé, votre corps autrefois si ménagé, si caressé, sentira les atteintes de ce feu dévorant dont l'action inexprimable portera dans toutes ses parties la douleur et le déchirement, direz-vous que vous l'aimiez, lorsqu'en consultant tous ses goûts et en contentant tous ses appétits vous l'engraisseriez pour cet affreux supplice? Oui, vous l'aimiez, mais vous l'aimiez pour le perdre, et pour le perdre éternellement! et ceux qui l'auront accablé de travaux, exténué de jeûnes, défiguré par la pénitence, direz-vous qu'alors ils le haïssaient? Oui, ils le haïssaient pour le temps, parce qu'ils l'aimaient pour l'éternité. Car, personne ne hait sa chair, dit saint Paul, et ceux qui la crucifient ne l'aiment pas moins que ceux qui la flattent; vérité, qui aujourd'hui nous paraît un paradoxe, mais qui sera rendue sensible lorsque ces corps si sévèrement traités, si cruellement persécutés en cette vie, recevront le prix infini des sages rigueurs qu'ils auront essuyées dans ce grand jour, lorsque renouvelés et changés par la résurrection, tout brillants de jeunesse et de beauté, ces aigles rassemblés autour du Soleil de justice s'élèveront avec lui d'un vol rapide pour jouir éternellement de la gloire et des plaisirs qu'il a préparés aux imitateurs de ses humiliations et de ses souffrances; je vous les souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XVII.

ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens? (Cant., VIII, 5.)

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert tout inondée de délices?

Ainsi les esprits célestes exprimèrent leur surprise, lorsqu'ils virent une simple mortelle s'élever du fond de cette vallée de larmes au sommet de la sainte montagne, et du centre de la misère et de la bassesse jusqu'au comble de l'honneur et de la gloire. Ainsi peut-être exprimons-nous la nôtre, lorsqu'obligés de reconnaître avec l'Eglise que Marie est élevée en ce jour au-dessus de toutes les vertus des cieux, et que, placée au plus haut lieu de l'empyrée, elle voit toute la cour céleste à ses pieds, nous vou-

lons rapprocher cette vérité de deux autres vérités qui ne sont pas moins certaines, et qui y paraissent contraires; l'une, que Marie a mérité, à la rigueur, la récompense qui lui est donnée; l'autre que sa vie a été obscure et presque toujours occupée à des devoirs simples et communs. Car, si Jésus-Christ avait plutôt égard à la chair et au sang qu'au mérite et à la vertu, on ne serait pas surpris que, sans autre raison, il honorât sa mère plus que ses serviteurs; ou, si la vie de Marie nous présentait des vertus plus sublimes et de plus nobles exploits que ceux de tous les saints, nous comprendrions sans peine qu'elle doit surpasser en gloire ceux qu'elle a surpassés en mérite. Mais comment le trouver ce mérite supérieur, dans des actions communes, et qui peut comprendre comment, du sein de la médiocrité même, et si s'ose m'exprimer ainsi, du terrain le plus infertile en héroïsme, a pu naître le chef-d'œuvre de l'héroïsme et le prodige de la sainteté? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens?*

C'est le mystère que j'entreprends aujourd'hui d'expliquer; et puisque, obligés de croire et que la gloire de Marie est excessive, et que, toute excessive qu'elle est, cette gloire n'a pas un seul degré que Marie n'ait mérité, plusieurs ne se trouvent arrêtés dans cette croyance que par la difficulté d'accorder la possibilité d'un tel mérite avec le genre de vie que Marie a mené sur la terre, et avec l'espèce de vertus qu'elle y a pratiquées; pour éclaircir tous les doutes, je vais vous faire voir, et ceci sera la matière et le partage de ce discours: 1^o Que l'obscurité d'une vie simple et commune n'est pas un obstacle à la gloire; 2^o Qu'elle en est même un fondement très-solide. J'établis la première vérité sur la nature de la sainteté, et la seconde sur les promesses faites à l'humilité. Prions le Dieu qui a couronné Marie, de nous découvrir les voies admirables par lesquelles il l'a sanctifiée. C'est par elle-même que nous lui demandons cette grâce. *Ave.*

PREMIER POINT.

Je suppose, comme je l'ai déjà fait entendre, que Dieu, équitable envers Marie, comme il l'a été à l'égard de tous les autres saints, ne la glorifie en ce jour qu'autant qu'elle a mérité d'être glorifiée, et que le degré de gloire où elle est élevée dans le ciel répond exactement au degré de sainteté où elle est parvenue sur la terre. Je dois donc, si je veux vous convaincre que l'obscurité de sa vie n'est point un obstacle à cette gloire, vous montrer qu'elle n'en est point un au degré de mérite qui y correspond; et pour cela j'avance que l'obscurité de la vie n'est pas un obstacle à l'essence du mérite, à l'accroissement du mérite, à l'excellence du mérite, et puisqu'il s'agit de Marie, au comble et au prodige du mérite: en le prouvant, je ne perdrai point de vue la Vierge incomparable que je propose encore plus à votre imitation qu'à votre admiration. Tout

ceci sans être sur le ton de l'instruction, n'en sera pas moins instructif. Je commence donc, et demande d'abord:

En quoi consiste l'essence de la sainteté, le seul mérite dont je dois parler ici, parce qu'il est le seul que Dieu agrée et qu'il récompense? Elle consiste dans l'accomplissement de la volonté de Dieu; et parce que la volonté de Dieu est renfermée dans les préceptes qu'il nous a faits et dans les devoirs auxquels il nous assujettit, la sainteté consiste dans la fidélité à garder ces préceptes, et à remplir ces devoirs. Or, que fait à ceci l'éclat ou l'obscurité? Dieu ne peut-il nous imposer que des devoirs éclatants, ou peut-il ne pas nous tenir compte de l'accomplissement des devoirs obscurs qu'il nous impose? On est surpris de voir élevée au-dessus de toutes les vertus des cieux une Vierge pauvre et inconnue au monde, dont presque toute la vie s'est passée à obéir à un époux, à élever un enfant, à travailler de ses mains; on est tenté de demander comment elle a pu mériter une si riche couronne. Et moi je demande: Que vouliez-vous donc qu'elle fit pour la mériter? qu'elle attaquât et qu'elle défit les oppresseurs du peuple saint? ou que par ses travaux elle convertît et sanctifiât tous les peuples? qu'elle fût une Judith ou un saint Paul? mais Dieu le voulait-il? et s'il l'eût voulu, qu'eût-elle fait de plus alors que la volonté de Dieu? et en faisant la volonté de Dieu, que faisait-elle de moins, quoiqu'elle fit des choses bien moindres en apparence? Car, reconnaissez ici la véritable source de toute vertu et de tout mérite: rien n'est grand devant Dieu que ce qui est saint, et rien n'est saint à ses yeux que ce qui est conforme à sa volonté. Mais aussi tout ce qui est conforme à cette règle souveraine est dès lors saint et véritablement grand.

Marie donc, appliquée à connaître la volonté de Dieu, et fidèle à la suivre avait dans cela seul le mérite de la sainteté, et pouvait avoir le mérite de la plus haute sainteté. Exemple de ce préjugé vulgaire qui nous fait juger de la grandeur du mérite sur la grandeur apparente des devoirs, elle ne la mesurait que sur la grandeur de la fidélité à les remplir; et, toujours convaincue que pour être la mère de son Dieu elle n'en était pas moins l'esclave, elle réglait sa conduite sur cette maxime si vraie et si raisonnable, que le mérite du serviteur et de l'esclave ne consiste pas à faire une chose plutôt qu'une autre, mais à faire ponctuellement la chose commandée, et à la faire avec toute la perfection dont elle est susceptible.

Ainsi, mes frères, elle pense d'elle-même et de la conduite que Dieu tient à son égard bien différemment de ce que plusieurs en ont pensé. Un zèle peu éclairé voudrait qu'elle eût été occupée à de plus grandes choses. On est en quelque sorte humilié pour elle de la voir renfermée dans ce cercle étroit de devoirs communs auxquels elle était bornée; mais, j'ose bien le dire, ce

ne fut jamais là ce qui humilia la plus humble des créatures; et s'il a été possible qu'elle se soit crue inférieure en mérite aux anges et aux premiers héros de la religion, ce n'a jamais été par la bassesse de ses occupations comparée à la sublimité des leurs; ministères angéliques, travaux apostoliques, occupations domestiques, tout était égal à ses yeux dès que tout était également marqué du sceau de la volonté de Dieu. Et qui l'empêchait de faire cette volonté sur la terre comme les anges la font au ciel, et d'obéir à Dieu dans le silence de sa maison, comme les apôtres lui obéissaient en parcourant et en instruisant le monde? Qu'y avait-il donc qu'elle pût envier aux uns et aux autres, lorsque dans le trésor de la volonté divine qui lui était commun avec eux, elle possédait comme eux la vraie source du mérite et de la sainteté? Elle-même ne crut pas qu'ils dussent lui envier les prérogatives de sa maternité, instruite d'avance de cette grande vérité que son fils devait un jour apprendre au monde, qu'en faisant la volonté de Dieu qu'ils pouvaient faire aussi bien qu'elle, ils pouvaient s'unir à lui par des nœuds plus tendres et plus étroits que tous ceux de la chair et du sang : *Qui fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse frater meus, et soror, et mater est.* (Matth., XII, 50.)

L'ob-curité où Marie a vécu, n'était donc pas pour elle un obstacle à l'essence du mérite : j'ai ajouté qu'elle n'en est pas un aux progrès et à l'accroissement du mérite : car qu'est-ce qui donne au mérite des accroissements continuels? Dieu par sa grâce, et l'homme par sa fidélité à la grâce. La grâce produit la fidélité, et la fidélité attire une nouvelle grâce. Supposez donc à présent, mes frères, une âme attentive à tous les mouvements de la grâce, et fidèle à en suivre toutes les impressions; qui fait valoir à tous les moments les talents qui lui sont confiés; et qui, à tous les moments, en reçoit de nouveaux pour les faire valoir encore; quelle que soit l'obscurité de sa vie, dès que cette obscurité est du choix de Dieu et dans l'ordre de sa providence, quels accroissements de mérite, quel amas de richesses spirituelles, quels trésors immenses ne doit-elle pas trouver au terme d'une longue carrière!

Or, telle a été Marie. Prévenue de dons extraordinaires, et, par la libéralité de son Dieu, comblée dès l'instant de sa conception de plus de grâces que n'en ont reçu toutes les créatures ensemble, au lieu de se reposer sur un si riche fonds, tous les jours, tous les moments de sa vie ont été employés à le faire valoir et à l'accroître. Pour peu qu'elle en ait reçu d'abord, on comprend aisément que ce peu multiplié à tout moment par sa constante et invariable fidélité serait devenu à la fin un grand trésor.

C'est bien peu de chose qu'un grain de semence jeté dans le sein de la terre; mais si ce grain rapporte au centuple, et si ce

centuple semé à son tour dans une terre fertile et cultivée avec un soin assidu et un bonheur toujours égal croît sans cesse dans la même proportion, n'arrivera-t-on pas bientôt à ces nombres incalculables dont l'immensité se confond dans notre imagination avec l'infini même?

Mais que sera-ce si le premier talent confié est déjà un riche trésor, si la première semence égale ou surpasse les moissons les plus abondantes? et conçoit-on quelles richesses Marie a dû ainsi accumuler dans le cours d'une vie longue dont elle a su mettre à profit tous les instants? Car, qu'importe que cette vie ait été obscure, en était-elle moins remplie de devoirs? offrait-elle moins d'occasions de pratiquer la vertu? et la pauvreté qui y était jointe et qui contribuait si fort à la rendre obscure n'était-elle pas elle-même une occasion toujours présente d'en sanctifier tous les moments par le travail et par la patience? Vous voyez donc bien, mes frères, que l'obscurité n'était pas pour Marie un obstacle au progrès et à l'accroissement du mérite; mais n'en est-elle pas un à l'excellence du mérite, qui semble ne pouvoir être produite que par des efforts extraordinaires, et par des vertus beaucoup plus sublimes que toutes celles qui peuvent naître dans le sein de l'obscurité?

Ici, mes frères, je vais vous découvrir des voies inconnues à la plupart : heureux si je pouvais vous y faire entrer! je ne croirai pas avoir tout à fait parlé en vain, si je puis au moins vous apprendre à les connaître et à les révéler.

Non, l'obscurité n'a pas été pour Marie un obstacle à l'excellence du mérite, parce que dans l'obscurité elle a pu mener et elle a mené en effet une vie de désirs et une vie d'amour; suivez-moi, je vous prie : vie de désirs qui a pu suppléer et qui a suppléé à tout ce qu'elle n'a pas fait, parce qu'elle a désiré sincèrement de le faire, et qu'aux yeux de Dieu qui voit le cœur, et qui par le cœur seul juge de l'homme tout entier, le désir, lorsqu'il est vif et sincère, a le mérite du sacrifice consommé. L'homme, qui ne voit que ce qui frappe les yeux du corps, examine les actions et en fait la règle du mérite. Dieu discerne les sentiments et les pèse; il découvre l'apôtre dans le silence et dans la retraite; et pour connaître le martyr il n'a pas besoin de l'épreuve du feu et de la torture; il le voit dans la préparation de son cœur et il le couronne sans l'effusion du sang. Car, pourquoi le désir vertueux n'aurait-il pas à ses yeux le mérite de la vertu même, puisque dans le désir criminel il voit la malice et l'iniquité du crime? et s'il punit l'adultère et l'homicide de cœur, pourquoi ne récompensera-t-il pas le martyre et l'apostolat de désir et de volonté? Si donc il a vu Marie, dans les ténèbres de sa solitude, brûlant du désir de le glorifier et de lui assujettir tous les cœurs, prête à tout

moment à donner son sang et sa vie pour soutenir sa cause et pour étendre sa gloire, disposée à mettre à ses pieds toutes les couronnes du monde, et n'enviant à ceux qui les portent que le pouvoir de les lui sacrifier ; n'a-t-il pas dû reconnaître en elle le mérite de tous les travaux, de toutes les souffrances, de tous les sacrifices qu'elle souhaite, qu'elle demande, qu'elle embrasse de toute l'étendue et de toute la vivacité de ses desirs ?

On dira peut-être qu'elle n'en avait pas la peine ; mais pense-t-on que sa peine était de ne pouvoir contenir ses desirs ? et quelle peine égala jamais celle que donnent des desirs violents qu'il n'est pas permis de satisfaire ? et devant Dieu ne dut-elle pas avoir, outre le mérite de ses desirs, celui des efforts qu'elle fit pour les réprimer, et pour contenir dans le cercle étroit où la Providence la tenait renfermée cette soif ardente, cette avidité insatiable de travaux et de croix qui la poussaient sans cesse à franchir les bornes que le doigt de Dieu lui avait tracées ?

Le désir a donc suppléé, dans Marie, à ce qu'elle n'a pas fait, et l'amour a agrandi et perfectionné tout ce qu'elle a fait. Qui ne connaît le prix et l'excellence de l'amour ? Il peut en un moment faire un saint d'un scélérat, et d'un juste un séraphin : tout ce qui est parfait l'est par lui, et rien ne l'est que par lui. Il augmente si prodigieusement la valeur des actions dont il est le principe, qu'il rend les moindres supérieures aux plus grandes ; et un verre d'eau, s'il est donné par amour, est d'un plus grand prix que le martyre souffert par un autre motif. Cela étant ainsi, qui peut comprendre l'excellence du mérite de Marie ? si elle a toujours agi par amour, et, quelles qu'aient été ses actions grandes ou petites, obscures ou éclatantes, si l'amour seul les a formées, que le tissu en est riche et précieux ! et s'il n'offre rien que de commun aux regards des hommes, que de beautés n'épale-t-il pas aux yeux de ce Dieu qui est la charité par essence, de ce Dieu qui y retrouve à chaque trait l'image de son cœur, et la ressemblance parfaite de ce que lui-même a de plus aimable et de plus divin !

Mais voici dans la bassesse apparente le comble et le prodige du mérite. Si la charité qui perfectionne les actions à proportion qu'elle est elle-même plus parfaite, a été dans Marie à un degré sublime ; si nous reconnaissons avec toute l'Eglise que nulle charité n'a jamais égalé ni la pureté ni l'étendue de la sienne ; si l'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que les flammes de l'amour divin qui ont embrasé les cœurs de tous les anges et de tous les saints depuis la création du monde, ne sont, toutes réunies et comparées à la charité de Marie, qu'une étincelle comparée à un grand embrasement, jugez à présent de l'excellence de sa sainteté, jugez si j'ai eu raison de dire que, par des devoirs communs et obscurs,

elle a pu parvenir au comble et au prodige du mérite.

J'ajoute à tout ceci une preuve encore plus décisive, c'est l'exemple de Jésus-Christ ; non pas de Jésus-Christ instruisant les peuples, ressuscitant les morts, ou rachetant le monde par l'effusion de son sang ; mais de Jésus-Christ, plus obscur encore ; s'il est possible, et plus ignoré que Marie, renfermé avec elle dans la même demeure, également appliqué à des occupations serviles et à des travaux mercenaires. Que faisait-il autre chose dans cette humble retraite où il est demeuré caché pendant trente ans ? Et quoi de plus simple, pour ne pas dire quoi de plus bas, aux yeux de ceux qui ne jugent du mérite de l'action que par le corps de l'action même ? mais quoi de plus parfait pour ceux qui en jugent par les principes intérieurs ? et sur la terre et dans le ciel qu'a-t-on jamais fait qui ne soit infiniment au-dessous du mérite de ces actions qui, en elles-mêmes, n'étaient rien de plus que le service d'un jeune artisan ?

Marie, dans le même temps, dans la même maison, occupée à des devoirs pareils, a donc pu, sinon égaler le mérite de son fils ; au moins surpasser celui de toutes les créatures. O maison de Nazareth, que de merveilles vous recéliez dans votre sein ! que de grandeurs étaient renfermées dans votre obscure enceinte ! le monde les ignorait, pouvait-il même les soupçonner ? Et lorsque les yeux n'apercevaient qu'une femme et un enfant réduits à vos ténèbres, pouvait-on ne pas les mépriser ou les plaindre ? Aurait-on imaginé que tous les trésors de la sagesse et de la sainteté étaient cachés sous des si méprisables dehors ? Mais Dieu, qui ne voit que misère et que bassesse dans les fausses grandeurs dont l'éclat apparent attire l'attention des hommes et ravit leur admiration, Dieu, charmé de vos merveilles, ô Marie, réunissait sur vous toutes ses complaisances ; et les anges, à qui il les révélait, et qui ne pouvaient se rassasier de les voir, avouaient dans l'excès de leurs ravissements, que le ciel même n'avait point de beautés qui égalassent les vôtres.

Je viens à la seconde proposition. L'obscurité de Marie, qui, comme je viens de vous le montrer, n'était point un obstacle au comble de sa gloire, en est même un fondement très-solide.

L'obscurité de Marie dans le cours de sa vie mortelle, ne serait-elle pas plutôt un préjugé de la médiocrité de sa récompense et de sa gloire ? Car quelle proportion d'une vie commune et ignorée avec la plus haute élévation où une simple créature puisse parvenir ? Comment accorder dans Dieu deux conduites si opposées, et si j'ose me servir de ce terme, la double affection de tenir Marie sur la terre dans la plus sombre obscurité, si elle a mérité de si grands honneurs, ou de la glorifier sans mesure dans

le ciel, s'il a pu sans injustice la laisser ici-bas confondue avec les femmes ordinaires?

C'est pour détruire ce préjugé qui paraît assez naturel, que j'entreprends d'établir ici un sentiment opposé qui me fait mesurer l'excès de l'élévation de Marie, sur l'excèsive bassesse où Dieu l'a tenue durant le cours de sa vie mortelle; sentiment qui me paraît le seul raisonnable et légitime, parce qu'il est fondé sur ce principe, auquel je ne vois pas ce qu'on peut opposer, savoir que Dieu qui doit récompenser d'autant plus la vertu dans le ciel qu'il l'a moins récompensée sur la terre, n'affectait d'humilier Marie en ce monde qu'afin que dans l'autre il pût la glorifier davantage. Ceci peut être regardé comme conjecture; mais cette conjecture vous paraîtra bien forte, lorsque j'aurai fait voir que l'on ne peut donner aucune autre raison plus satisfaisante de la conduite que Dieu a tenue à l'égard de Marie tout le temps qu'elle a passé sur la terre, et que celle-ci en est une très-solide, très-conforme à l'idée que nous avons de la justice et de la bonté Dieu.

Car pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait pour Marie ce qu'il a fait pour une infinité de saints qui lui sont si inférieurs en mérite, qu'il a voulu pourtant que le monde connût, admirât, canonisât de leur vivant? Entre plusieurs raisons qu'on peut donner, exposons celle qu'on allègue plus ordinairement. Jésus-Christ, dit-on, a affecté de la tenir dans l'obscurité pour qu'elle ne partageât pas avec lui l'attention et les hommages du peuple, qu'il fallait alors réunir et fixer sur sur sa personne adorable. Mais Jésus-Christ n'était-il pas assez puissant pour se faire honorer sans préjudice de sa mère, ou pour empêcher que l'honneur de sa mère ne préjudiciât au sien? Et quel risque pouvait courir sa gloire, si ceux qui le reconnaurent pour le Messie avaient rendu à sa mère les honneurs dus à la mère du Messie? Alors, comme dans les siècles suivants, le fils aurait été honoré dans la mère; et l'on n'a jamais appréhendé que la mère fût prise pour le fils.

C'est de Jean-Baptiste qu'il devait prendre ces ombrages. Sa naissance miraculeuse, sa vie angélique, sa qualité de prophète, son baptême avaient attiré sur lui les regards de la Judée; ses disciples se croyaient plus grands que Jésus-Christ, le peuple commençait à le regarder comme le Messie; les prêtres mêmes, les docteurs de la loi lui font une députation solennelle pour savoir de lui s'il ne l'est pas (*Joan.*, 1, 19); et que fait Jésus-Christ pour arrêter les progrès de la séduction naissante? En apparence tout ce qu'il faut pour l'accréditer: il reçoit le baptême de Jean, et semble par là lui donner une espèce de supériorité sur lui-même; il en fait, en présence du peuple, le plus grand éloge qui soit jamais sorti de sa bouche adorable, il l'appelle prophète et plus que prophète, il déclare qu'il est le plus grand des enfants

des femmes. Ce que je vais dire est peut-être encore plus surprenant. Retourné au sein de son Père, et désormais invisible aux yeux des mortels, il laisse Pierre à la tête du troupeau qu'il a rassemblé; non content de l'avoir établi chef de son Eglise, il ajoute à cette auguste qualité le pouvoir d'opérer des prodiges plus grands que ceux que lui-même a opérés. Pierre parle, et toute la nature lui obéit, à sa voix puissante tous les maux disparaissent, la mort est désarmée, les démons sont en fuite; son ombre fait ce que Jésus-Christ n'avait fait que par la parole et par l'attouchement; n'est-il pas à craindre que Pierre présent, et devenu comme le Dieu visible à la nature, ne fasse oublier le Dieu absent et invisible, et que les peuples ne lui donnent dans leur estime la place de celui dont il représente la personne, et dont il exerce avec tant d'éclat le pouvoir et les droits? Non, Jésus-Christ ne craint rien où il paraît qu'il a tout à craindre, et l'on veut qu'il ait craint tout où il n'y avait rien à appréhender, j'entends du côté de Marie, que son sexe et sa qualité de mère empêchaient essentiellement d'être jamais confondue avec lui, dont la gloire aurait été sa propre gloire, moins encore par les rapports qu'elle avait avec lui que par le soin que Marie, mille fois plus humble et plus fidèle que les plus grands saints, aurait eu de la lui rapporter tout entière; on veut que ce soit cette crainte si peu fondée qui l'ait déterminé à la laisser dans l'oubli, à ne pas dire un mot à sa louange, lui qui louait si volontiers tout ce qu'il trouvait de louable; à ne lui communiquer aucun de ces dons extraordinaires qui rendirent la vertu de ses premiers disciples si éclatante et si respectable à tout l'univers; n'est-ce pas donner une raison peu vraisemblable d'une conduite si surprenante? Et puis qu'on veut en expliquer le mystère, n'est-il pas plus raisonnable de dire, comme je fais, que Dieu la glorifiait d'autant moins dans la vie présente qu'il voulait la glorifier davantage dans la vie future? D'ailleurs, que peut-on dire qui s'accorde mieux avec l'idée que nous avons de la justice divine? ne savons-nous pas que Dieu règle toujours équitablement les récompenses qu'il donne et les châtiments qu'il décerne? Et s'il est bien prouvé qu'il proportionne tellement la peine au crime que la sévérité de l'une égale toujours et n'excède jamais la malice de l'autre, n'est-il pas aussi certain qu'il mesure la récompense sur le mérite, avec la même justesse et une égale proportion? Ce point étant bien établi, si l'on reconnaît ensuite que les récompenses temporelles de la vertu, quelque peu considérables qu'elles soient en comparaison des récompenses éternelles, sont pourtant de véritables récompenses, que doit-on juger que faisait Dieu lorsqu'il privait Marie sur la terre des honneurs dus à sa sainteté et à sa dignité? Il lui amassait pour le ciel un trésor plein et entier; il voulait pouvoir un jour la récompenser avec justice selon toute l'étén-

due de son mérite, et glorifier dans elle, une vertu parfaite et jamais glorifiée, il voulait, par exemple, la récompenser comme ayant été la plus pure de toutes les vierges; mais pour n'avoir point à diminuer de cette récompense, celle qu'elle aurait eue dans ce monde, si Dieu avait fait briller aux yeux des hommes l'éclat de son incomparable pureté, il l'a tenue couverte du voile du mariage et de l'enfantement. Ainsi, il a voulu récompenser dans Marie un zèle plus ardent que celui de tous les apôtres, une constance plus héroïque que celle de tous les martyrs, une charité plus ardente et plus désintéressée que celle de tous les séraphins, une fidélité plus exacte et plus inviolable que celle de tous les saints ensemble; mais pour que la récompense fût pleine et sans aucune diminution, il a voulu que ce zèle, concentré au fond de son cœur, ne produisît que des vœux et des soupirs, dont lui seul était le témoin et le dépositaire; que cette constance n'eût point aux yeux des hommes d'autres apparences que celles d'une patience ordinaire et d'une résignation commune; que cette charité n'eût rien qui la distinguât au dehors des tendresses de l'amour maternel; que cette fidélité, renfermée dans les devoirs ordinaires de la religion et de la société, ne parût être que l'effet d'une vertu commune, et peut-être, au jugement de plusieurs, que le fruit d'une minutieuse exactitude.

Voilà pourquoi il a voulu que la plus belle de toutes les vies fût la plus obscure et la plus ignorée; et que bien loin de lui donner cet éclat extérieur que nulle autre n'a si bien mérité et qu'il a donné à tant d'autres, il a affecté d'ôter à sa mère toute la considération qui était due à son mérite et à son rang : car on est surpris, on est presque scandalisé des procédés de Jésus-Christ à l'égard de Marie. Au lieu de l'honorer publiquement comme sa mère, il paraît la méconnaître en public. *Femme*, lui dit-il, au milieu d'un grand festin et dans la compagnie de tous ses proches, *qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* (*Joan.*, II, 4.) Quel ton ! quelle sécheresse ! N'est-elle donc pas sa mère, n'est-il donc pas son fils ? on dirait qu'il veut que le monde ou l'ignore ou l'oublie ! Que reste-t-il après cela, qu'à la désavouer en termes formels ? et ne paraît-il pas le faire, lorsque, averti dans une autre occasion de la venue de sa mère, il répond, en étendant la main vers ses disciples : Ceux-ci sont ma mère et mes frères ? (*Marc.*, III, 34.)

Conduite inexplicable, encore une fois, si l'on admet l'explication que j'en donne, mais dont cette explication développe le mystère, et, puisque je me suis déjà servi de ce mot, lève entièrement le scandale. Car, puisque la gloire temporelle de Marie aurait été prise sur le fonds de la gloire éternelle qui lui était destinée, Jésus-Christ a pu en user ainsi à son égard, sans préjudice de l'amour qu'il lui portait. Je dis plus ; son amour même a dû l'engager à en

user ainsi envers elle. Par ce moyen il épurerait sa vertu et lui conservait tout son trésor ; il lui ôtait l'appui des récompenses présentes, qui, en soutenant sensiblement la foi, en aurait diminué l'héroïsme, et il donnait lieu aux accroissements de cette gloire future, dont le moindre degré vaut infiniment mieux que tous les honneurs du monde ; et pour tout dire, enfin, il laissait à sa sainteté tout son mérite, et à son mérite toute sa récompense.

Pour achever de s'en convaincre, il n'y a plus qu'à comparer la conduite que Dieu a tenue à l'égard de Marie après sa mort, avec celle qu'il tint durant tout le cours de sa vie. Il l'a laissée dans l'obscurité et dans l'oubli ; il a ôté à sa sainteté tout son éclat, et à son rang la juste considération qui lui est due : ce n'est pas dire assez qu'il ne l'a pas fait honorer des hommes ; il a craint qu'elle en fût honorée ; et sa providence n'a paru occupée qu'à écarter avec une sorte d'inquiétude les hommages qui allaient naturellement au-devant d'elle : mais à peine l'a-t-il retirée du monde, qu'il se précipite, si j'ose ainsi dire, dans l'extrémité opposée ; il lui prodigue la gloire et les récompenses avec une profusion qui ne paraît pas moins excessive que l'épargne dont il avait usé auparavant ; c'est un torrent qui a rompu la digue et dont les eaux se débordent avec d'autant plus de rapidité et d'abondance qu'elles sont demeurées plus longtemps suspendues ; la plus obscure de toutes les femmes devient la reine de tous les saints ; et après avoir été cachée sur la terre, elle occupe après Dieu le premier trône du ciel. Témoins de la gloire de son triomphe, esprits bienheureux, qui pouvez à peine en soutenir l'éclat, vous seuls pourriez en décrire les splendeurs ; mais s'il nous est impossible de représenter ce que nous ne voyons pas, il nous est permis d'en juger parce que nous voyons.

Lorsque j'aurai été élevé de terre, disait Jésus-Christ. *J'attirerai tout à moi.* (*Joan.*, XII, 32.) S'il ne l'a pas dit pareillement de sa mère, il ne l'a pas moins fait pour elle que pour lui-même : au moment qu'il la retire du monde, il attire à elle les vœux et les hommages de tout l'univers ; son nom répandu avec celui de son fils dans toutes les parties de la terre habitable, y trouve autant d'admirateurs de ses vertus que Jésus-Christ y acquiert d'adorateurs ; et si son culte n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il a eu depuis ; si dans ces siècles orageux où la religion, poursuivie par le fer et par le feu, trouvait à peine des cavernes assez profondes pour y ensevelir ses mystères, il fut comme eux enseveli avec elle, et couvert des mêmes ténèbres, il parut bientôt qu'il n'était ni gravé moins profondément, ni conservé moins soigneusement que la religion même : avec elle il paraît au grand jour, et j'ose dire qu'il n'a ni moins d'éclat, ni moins d'étendue.

Enfin, il est permis aux chrétiens d'avoir des temples publics, et partout ils en éri-

gent en l'honneur de Marie; ils ont des fêtes solennelles, et une partie de ces fêtes sont pour honorer Marie. Les images de la mère ainsi que celles du fils remplissent les temples et les places publiques. Dieu ouvre mille bouches éloquentes pour publier les grandeurs de son Fils; et les mêmes bouches font retentir toute la terre des louanges de Marie. Les siècles s'écoulent et ses honneurs se perpétuent; l'Eglise toujours dirigée par le Saint-Esprit les approuve, les favorise et les augmente; tout ce qui est favorable à Marie est assuré de son suffrage, et reçoit le sceau de son autorité sacrée; tout ce qui donne atteinte à sa gloire est ignominieusement flétri, ou condamné à d'éternelles ténèbres; et Jésus-Christ lui-même ne trace-t-il pas cette conduite à son épouse, en confirmant par une foule de prodiges le culte et les honneurs qu'elle rend à sa mère?

Quelle différence, ô mon Dieu! et que ceux qui attendent vos moments éprouvent bien que lorsque vous différez vos faveurs, c'est pour les multiplier au centuple! Marie sur la terre n'a pas fait un seul miracle, et Marie au ciel en a fait plus que tous les saints ensemble; moins éclatants, mais aussi innombrables que ceux qui ont été faits pour l'établissement de la religion; renouvelés dans tous les temps, et reproduits dans toutes les parties du monde, tandis que nous voyons ceux des saints, bornés à un certain temps et à un certain lieu; en quels climats n'ont-ils pas porté sa gloire, et en quels temps n'ont-ils pas fait sentir l'étendue de sa puissance, et justifié la confiance de ceux qui l'invoquent? l'explication de ceci, je l'ai déjà donnée: à l'épreuve succède la récompense, à l'obscurité succède la gloire; récompense proportionnée à l'épreuve, gloire d'autant plus éclatante que l'obscurité a été plus profonde; apologie de la conduite de Dieu à l'égard de Marie, source de consolation et d'espérance pour les âmes fidèles à l'égard desquelles il tient la même conduite, et dont il fera pareillement sortir la gloire des ténèbres qui auront enveloppé leur vertu.

Enfin, l'obscurité de Marie, qui n'est pas un obstacle à l'excès de sa gloire, qui en est même un préjugé légitime; en est de plus un fondement très-solide, c'est par où je finis.

SECOND POINT.

Je tire la preuve de ma seconde proposition, de cette parole du Sauveur : *Qui se humiliat exaltabitur : celui qui s'humilie sera exalté* (Luc., XIV, 11); parole décisive en faveur de l'humilité, arrêt souverain et infaillible, en conséquence duquel il sera toujours vrai de dire que l'humilité est le véritable fondement de la gloire, et que la mesure de la gloire n'est autre que celle de l'humilité même.

Si donc l'obscurité dans laquelle Marie a passé les jours de sa vie mortelle a été de sa part l'effet de l'humilité, et d'une humi-

lité très-profonde, il s'ensuit qu'elle a dû être pour elle la source de l'élévation, et d'une élévation très-sublime. Or, qu'elle ait été véritablement de son choix, c'est de quoi il ne nous est pas permis de douter. Car, en supposant qu'il était dans les desseins de Dieu que Marie mèn timerait sur la terre une vie obscure et inconnue aux hommes, au moins ceux qui savent à quel point elle était humble ne peuvent douter qu'elle n'ait accepté cet état d'obscurité, non-seulement avec résignation, mais avec joie, comme celui qui était le plus de son goût, et qu'elle aurait préféré à tout autre, si Dieu l'en avait laissé l'arbitre. Mais si la grandeur de son humilité nous persuade qu'elle a aimé l'obscurité, son amour pour l'obscurité nous fait connaître la solidité et la constance de son humilité.

Développons en peu de mots ces deux vérités très-propres à vous faire comprendre et à quel point Marie était humble, et à quelle marque on connaît infailliblement quelle est la véritable humilité.

Je dis donc que la grandeur de l'humilité de Marie nous persuade que l'obscurité où elle a vécu était de son goût et de son choix. Pour en être convaincu, il ne faut que bien connaître son humilité; et pour la bien connaître il suffit de la considérer dans la conjoncture de sa vie la plus délicate: ce fut lorsqu'elle apprit l'heureuse nouvelle que le Verbe allait s'insinuer dans son sein. Elle est saluée par un ange: quel honneur pour une mortelle! Elle est appelée pleine de grâce: quel éloge lorsqu'il sort d'une bouche incapable d'adulation et de mensonge! L'ange lui dit qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur: quelle gloire d'avoir su plaire à celui dont le discernement est infaillible, et qui ne peut estimer que le vrai mérite! il lui annonce que le Très-Haut l'a choisie pour être sa mère: quelle prodigieuse élévation qui met à ses pieds toute grandeur créée! Et Marie n'en est-elle point éblouie? ce serait la marque d'une âme bien solide! y est-elle insensible? quel prodige d'humilité ne serait-ce pas! Mais ce n'est pas encore celle de Marie: la sienne en est troublée, interdite, effrayée. Cet hommage la déconcerte, *turbata est*; ces louanges sont une énigme dont elle ne peut découvrir le sens, parce qu'il ne lui vient point à l'esprit qu'elles puissent être fondées sur son mérite: *Cogitabat qualis esset ista salutatio* (Luc., I, 29); cette élévation l'épouvante; elle en détourne les yeux avec une sorte d'horreur religieuse, et les ramène aussitôt sur sa bassesse: *Ecce ancilla Domini*. Elle croit tout cependant, parce que c'est Dieu qui lui parle par la bouche de l'ange, et qu'elle ne doit pas perdre la foi pour conserver l'humilité; mais c'est ce qui la confond que d'être obligée de croire des choses qui lui sont si avantageuses: aussi les croit-elle comme on croit les mystères de la foi, sans pouvoir les comprendre; et tout ce qu'elle aime à en redire, parce que c'est tout ce qu'elle en comprend, c'est que la

Seigneur a daigné jeter les yeux, non sur ses vertus, mais sur sa bassesse, et que son bonheur, et non son mérite, sera éternellement l'objet de l'admiration des races futures : *Respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (ibid. 42.)

Si ces expressions portaient du fond du cœur, et si elles nous découvrent les véritables dispositions de Marie, peut-on douter raisonnablement qu'elle n'ait aimé son obscurité, et que, si Dieu lui a laissé le choix d'une vie obscure ou d'une vie éclatante, son goût ne l'ait déterminé pour la première? Car que pouvait-elle trouver dans l'éclat du grand jour qui ne choquât toutes ses inclinations, et qui ne fût plus capable de l'affliger que de la réjouir? Sa sainteté y aurait été aperçue et admirée; sa dignité aurait été reconnue et révérée; tous les esprits lui auraient payé le tribut de leur estime, et toutes les bouches celui de leurs éloges; mais que dis-je? voilà ce qu'elle craint et ce qu'elle ne peut souffrir. Ah! si vous lui promettiez dans le monde des rebuts et des mépris, il vous serait peut-être aisé de l'y attirer; mais des éloges et des honneurs, vous venez de le voir, ce qu'ils ont de plus flatteur et de moins suspect ne produit en elle que de l'embaras et du trouble. Il faut qu'elle fasse un acte de foi pour croire qu'ils puissent s'adresser à elle; pourquoi donc irait-elle les chercher? Aime-t-on à voir et à entendre ce que l'on ne croit qu'avec de si grandes répugnances? aime-t-on à rougir et à se déconcerter à tout moment? et l'estime des hommes serait-elle supportable à celle qui ne souffre qu'à regret les hommages d'un ange? O que les ombres de la solitude s'accordent bien mieux avec ses idées et ses penchants! Elle n'y reçoit aucun honneur, mais elle croit qu'elle n'en mérite pas; on n'y parle ni d'elle ni de ses vertus, mais qu'a-t-elle de son fonds que le néant, et que doit-on au néant que le silence et l'oubli? elle est occupée à des ministères obscurs, mais n'est-elle pas la dernière des servantes du Seigneur? O l'heureux silence où ses oreilles ne sont point offensées du bruit importun de ses louanges, qu'elle regardait comme un larcin fait à l'unique auteur de tout le bien qui est en elle! Oubli désirable qui la laissez jouir, en paix et sans contradiction, de la vue de sa bassesse et de la conviction de son néant; retraite obscure et profonde, asile chéri des âmes humbles, et le centre de leur véritable repos, quel repos et quelle joie aurait pu trouver hors de vous celle dont l'humilité était la vertu favorite, et, si j'ose le dire, la passion dominante? et n'est-il pas naturel qu'elle vous ait recherché avec autant d'ardeur et d'empressement que les âmes ambitieuses en ont pour le bruit et l'éclat?

Mais, dira-t-on, vous supposez que ces expressions de Marie étaient sincères et portaient du fond du cœur, ne serait-il pas per-

mis d'en douter? On sait que la véritable humilité aime et cherche l'obscurité, est-elle également certain que l'humilité qui parut en Marie, fut une humilité véritable? un moment, une parole, un trouble passager suffit-il pour en décider? N'arrive-t-il jamais qu'au moment d'une élévation subite et inopinée, l'esprit se trouble, et les sens se confondent? est-ce toujours humilité; n'est-ce pas quelquefois l'ivresse de l'ambition satisfaite? est-ce une chose rare, qu'on parle modestement de soi-même, et qu'on tâche de persuader aux autres qu'on ne se méconnaît pas dans la plus haute fortune? veut-on se rabaisser en effet, ou ajouter à toute sa gloire, la gloire de n'en être point ébloui? et s'il arrive qu'on parle sincèrement, est-ce une conviction pleine et durable de son insuffisance ou de son indignité qui produit cet aveu, et non une vue superficielle et rapide à laquelle succède bientôt l'éblouissement, la présomption et l'orgueil? Qui le sait? Et à quelle marque peut-on s'assurer qu'on n'y est pas trompé? Mes frères, je l'avoue, une seule marque peut donner cette assurance, mais celle-là est infaillible, c'est l'amour de l'obscurité, la vraie pierre de touche de l'humilité. L'orgueil peut se cacher sous toutes les formes, et jusque dans la recherche des humiliations on peut rechercher la gloire d'être ou plutôt de paraître humble; mais l'obscurité est la mort de l'amour-propre et le tombeau de l'orgueil; et celui qui désire être au monde comme s'il n'y était pas, aussi absent de tous les esprits, et aussi effacé de tous les souvenirs que ceux qui n'ont jamais été, ou qui ont cessé d'être, qui se complait dans cet état d'anéantissement où le monde ne lui est rien, et où il n'est rien au monde; celui-là, dis-je, est véritablement humble; cette preuve de son humilité garantit toutes les autres; et voilà celle que Marie a donné de la sienne. Elle a voulu être inconnue au monde et y a réussi; elle l'a voulu, puisque pour y réussir il fallait non-seulement qu'elle le voulût sincèrement et absolument, mais qu'elle fit tous ses efforts, et qu'elle employât des moyens que nous ne pouvons imaginer, et que le succès doit nous faire regarder comme miraculeux: car enfin, comment a-t-elle pu dérober à la connaissance du monde une si haute sainteté, et la dérober si parfaitement qu'il ne nous reste aucun monument qu'il puisse nous faire juger que le monde en ait eu le moindre soupçon.

Que n'ont point fait les saints pour que leur sainteté fût ignorée de toute la terre? ils se sont dits pécheurs, on n'a pas voulu les en croire; ils ont caché leurs bonnes œuvres; ils se sont cachés eux-mêmes, et pour se soustraire aux yeux de tous les hommes, ils ont cherché les solitudes et les déserts inhabités: précaution inutile; l'éclat de leur sainteté a percé malgré eux tous les voiles dont ils se sont efforcés de la couvrir; on les a connus et reconnus pour saints; le bruit de leur nom et de leurs vertus a rempli

toute la terre; et, ce qui doit paraître bien surprenant, toutes leurs précautions n'ont point empêché que nous n'ayons l'histoire détaillée des actions qu'ils ont faites, et des vertus qu'ils ont pratiquées dans ces sombres réduits, pour ne pas dire dans ces tombeaux où ils cherchaient à les ensevelir avec eux-mêmes. Mais Marie a su cacher à tous les regards une sainteté mille fois plus merveilleuse que la leur, elle a su faire que la vie la plus admirable qui fut jamais ait été la moins remarquée : encore une fois, par quels moyens a-t-elle donc pu y réussir.

Nous savons que, fidèle à la solitude, elle ne la quittait que lorsque le devoir l'y obligeait, et que toutes ses sorties, je parle de celles qui nous sont connues, ou étaient commandées par l'humilité, ou la conduisaient à l'humiliation; que, lorsqu'elle aurait pu être l'oracle de l'Eglise naissante, elle est demeurée dans le silence, confondue avec les simples ouailles, quoiqu'elle fût la reine des pasteurs; mais nous savons encore que tous ces voiles n'étaient pas assez épais pour couvrir une si grande lumière : il faut donc qu'elle en ait employé d'inconnus aux saints les plus humbles, qu'elle ait usé, si j'ose le dire, d'une dissimulation plus profonde, qu'elle ait été plus habile et plus expérimentée qu'eux tous dans le grand art de cacher des vertus sublimes sous des dehors communs; mais cet art qui n'est connu que des âmes vraiment humbles, il faut l'aimer pour le posséder si parfaitement, et pour s'en servir avec un pareil succès; et puisque Marie a su demeurer obscure, cette preuve est sans réplique, il faut qu'elle ait aimé sérieusement l'obscurité.

Elle a donc été véritablement humble puisqu'elle a aimé à être obscure, et son obscurité qui est la marque infailible de son humilité, doit donc être regardé comme le solide fondement de son élévation et de sa gloire. Que ce ne soit plus pour nous une raison d'en douter, de ce que nous ignorons le détail des actions par lesquelles Marie l'a méritée; peut-être l'eût-elle moins méritée, si nous ne l'ignorions pas, et notre ignorance sur ce point nous fournit des lumières plus sûres que celles qui pourraient nous venir de l'éclat de ses vertus connues et divulguées.

Seigneur, acquittez donc vos promesses; élevez celle qui s'est abaissée, votre parole y est engagée; élevez-la à proportion de ses abaissements; c'est vous qui nous avez appris qu'ils seront la mesure de l'élévation; élevez-la encore plus, parce que dans sa personne elle abaissait ce que la nature et la grâce ont jamais formé de plus parfait. L'humilité est plus grande, et plus méritoire, lorsqu'on descend du premier rang, pour venir se placer au dernier; mais quel surcroît d'élévation ne lui est pas dû pour avoir humilié son humilité même, je veux dire pour avoir été humble jusqu'au prodige, sans avoir aux yeux des hommes le mérite d'une si grande humilité, et pour

avoir couvert ses profonds abaissements d'apparences si peu frappantes, qu'on n'a pas pu les distinguer de la modestie convenable à son sexe et à sa condition, car, puisque c'est là le chef-d'œuvre de son humilité, c'est de là que doit venir le comble de sa gloire.

Et nous, mes frères, ne regrettons pas les admirables exemples que nous fournirait la vie de Marie si elle avait été moins soigneuse de cacher ses vertus; l'exemple de son humilité, qui nous prive de tous les autres, nous en dédommage; et nous aurons assez appris d'elle, si nous en apprenons à être véritablement et solidement humbles. Et comment ne l'apprendrions-nous pas, et qu'avons-nous à opposer à un pareil exemple! Lorsqu'on vous propose ses autres vertus à imiter, vous pouvez dire que vous n'avez pas les grâces qu'elle a eues, et qu'elle n'a pas eu les faiblesses que vous avez; mais puisqu'elle ne s'est pas enorgueillie de ses grâces, humiliez-vous donc de vos faiblesses.

SERMON XVIII.

NOEL.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 12.)

Et ceci vous servira de signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.

Voilà le signe de contradiction, le scandale du Juif, le fondement, et, comme il le croit encore, l'apologie de son incrédulité. Prévenu des idées brillantes qu'il s'est formées du Messie, et qu'il croit venir de Dieu, par l'habitude où il est d'expliquer, dans un sens charnel, les oracles divins où il les a puisées; tout ce qui les contredit lui paraît opposé à Dieu; un Messie pauvre et humilié ne saurait être à ses yeux le véritable Messie; et il ne peut pas plus se persuader que c'est là le roi et le libérateur promis de Dieu qu'il ne peut croire que Dieu soit incapable de manquer à sa parole, et de tromper les magnifiques espérances dont il l'avait si longtemps flatté.

Pour nous, mes frères, nous le croyons, et nous le révérons malgré les apparences qui nous sont offertes, et plus attirés que rebutés par cet appareil de son humilité, nous allons à la crèche lui rendre les hommages qui sont dus à l'envoyé de Dieu, et au roi de tous les hommes. Qui se trompe des Juifs ou de nous? La question serait bientôt décidée, si je ne voulais que convaincre ou confondre ce peuple incrédule; je n'aurais qu'à lui remettre devant les yeux cette foule de faits également certains et surnaturels, qui ont prouvé à l'univers que le Messie de la crèche est le véritable Messie; carque deviennent toutes les idées et tous les préjugés, vis-à-vis de ce grand témoignage? Mais comme je dois instruire les fideles en combattant les incrédules, et que j'ai ici bien moins d'incrédulés à combattre que de fideles à instruire, pour remplir en même temps ces deux objets, j'ai-

taque directement le préjugé judaïque, en lui opposant l'idée que l'Evangile nous donne du Messie; ce que je fais par ce raisonnement que je vous prie de suivre, parce qu'il doit faire la matière et le fonds de ce discours. L'idée que les Juifs ont du Messie est basse et rampante, en comparaison de la haute idée que l'Evangile nous en donne; c'est donc à tort que ceux-ci opposent la grandeur de leur idée aux preuves évidentes qui établissent la divinité de sa mission. En le prouvant, je n'ajoute pas une nouvelle preuve à la religion, j'ôte aux incrédules leur grand motif de récusation, je leur arrache ce qui les a endurcis contre toutes les preuves, et ce qui les a aveuglés contre toutes les lumières. Mais pour le faire avec ordre, et pour me borner à ce qu'il y a de plus important, voici ce que j'avance : la Synagogue se figurait que le Messie devait faire de grandes choses, et lui procurer de grands biens; et moi je dis que l'Evangile nous représente Jésus-Christ dans la crèche même, et par les austérités de la crèche, faisant des choses infiniment plus grandes; ce sera le sujet du premier point : je dis, en outre, que dans la crèche Jésus-Christ offre aux hommes des biens infiniment plus précieux que tout ce que le Juif s'en était figuré et promis; ce sera le sujet du second point. Opposition d'idées qui vous fera connaître que non seulement toutes les preuves, mais encore tous les préjugés raisonnables combattent pour la foi contre l'incrédulité.

Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Des ligueurs déconcertées, des armées vaincues et dissipées, des murailles renversées, des villes embrasées, des nations nombreuses et aguerries, réduites par leurs défaites multipliées à reconnaître la supériorité du vainqueur et l'inutilité de leur résistance; le peuple juif victorieux de ses ennemis, les chargeant à son tour des mêmes fers sous lesquels ils l'avaient fait si longtemps gémir; son Messie et son roi devenu le roi et le maître de tous ses rivaux, rangeant sous sa loi tous les peuples connus, étendant sa domination d'une mer à l'autre, et sur les débris de tous les royaumes et de tous les empires, fondant la plus vaste monarchie qui, jusqu'alors, eût paru sur la terre; en un mot, de grands exploits et de grands succès : tels sont les traits sous lesquels la Synagogue aimait à se figurer le Messie, tel elle se le figure encore, et pleine de ses préjugés superbes, elle rejette avec mépris celui que le chrétien reconnaît et adore dans les faiblesses de l'enfance et dans les rigueurs de la pauvreté.

J'ose néanmoins comparer ici idée à idée, et Messie à Messie, le Messie conquérant de la Synagogue au Messie faible et souffrant de l'Evangile; et partant du principe même du Juif, qui soutient que l'idée la plus magnifique est aussi la plus véritable,

je prétends démontrer que l'idée évangélique est autant supérieure à l'idée judaïque que le ciel l'est à la terre, et que l'entendement divin est au-dessus de l'entendement humain. En effet, que nous dit la foi de cet enfant qui ne peut encore, ce semble, que souffrir et se plaindre? Elle nous le fait voir aux prises avec ce que le ciel et la terre ont de plus fort et de plus insurmontable : la justice de Dieu et le cœur de l'homme; désarmant l'une, toute inflexible qu'elle est, et réformant l'autre tout corrompu qu'il est, et tout irrémédiable que paraisse être sa corruption : tels sont ses exploits et ses conquêtes, voilà ce qu'il fait dans les larmes de l'enfance et dans les rigueurs de la pauvreté. Je dis plus, voilà ce qu'il fait par sa pauvreté même et par ses larmes, écoutez et jugez qui, du Juif ou du chrétien, a des pensées plus hautes et plus magnifiques.

Il ne s'agit donc pas ici de bataillons rompus, de champs couverts de morts, de villes réduites en cendres; que serait le Messie s'il n'était venu sur la terre que pour se signaler par de pareils exploits? un homme comme mille autres, un Cyrus, un Alexandre, un César; un peu plus brillant si l'on veut, mais comme eux faisant ce que peut faire un homme lorsqu'il est bien secondé; comme eux, utile peut-être à une seule nation, funeste à toutes les autres, grand par le sang et par les larmes, et mémorable dans les fastes de l'univers comme le sont les débordements, les incendies et les pestes. Serait-ce donc là le désiré des nations, l'objet de tant de vœux et de soupirs; et des promesses si magnifiques n'auraient-elles abouti, après une si longue attente, qu'à montrer au monde ce qu'il a vu dans tous les siècles, et ce qu'il voudrait n'avoir jamais vu?

Mais que peut faire de plus un enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes? Apprenez-le, mes frères, et reconnaissez la divinité de votre religion à la grandeur des objets qu'elle vous présente. Il fait ce que nul homme n'avait fait, ce que tous les hommes ensemble ne sauraient faire, ce qui est impossible à tous les anges, ce que Dieu même ne peut faire dans l'éclat de sa gloire et du haut de son trône, d'où il domine avec un empire absolu sur toute la nature; il apaise la majesté infinie outragée; il désarme la justice toute-puissante; et par une force incompréhensible cachée sous sa faiblesse apparente, en même temps qu'il lui arrache la foudre des mains, il l'oblige à confesser qu'elle est satisfaite par les hommages d'un enfant, et qu'elle se tient suffisamment payée par ses larmes.

Dieu par ses châtiments, les hommes par leurs sacrifices l'avaient inutilement tenté depuis la création du monde; les premiers n'étaient que des essais de vengeance, les autres des ombres de satisfactions, et non des satisfactions véritables; tout était in-

suffisant, et un enfant suffit à tout, quel prodige ! mais de si grandes choses ne sauraient être dites en si peu de mots. Dieu avait voulu se faire justice à lui-même, et pour cela que n'avait-il pas fait ? des milliers d'hommes égorgés comme de vils troupeaux, des villes entières avec leurs habitans consumées par une pluie de soufre et de feu, la terre submergée par les eaux d'un déluge universel, des coups si terribles, des exécutions si épouvantables n'avaient pu l'apaiser. Tous les fléaux réunis servaient son courroux et ne l'épuisaient pas, tous les hommes, devenus mortels en devenant coupables, expiraient à ses yeux, et la mort de tous les hommes ne lui suffisait pas encore : sa justice insatiable le poursuivait au delà du tombeau, ou plutôt la mort, qui semble être le dernier effet et comme le terme naturel de toute vengeance, n'était que le commencement de la sienne ; poursuivant les âmes, immortelles pour leur malheur, il leur faisait éprouver des rigueurs au-delà desquelles tous les maux précédents ne méritaient pas d'être appelés des maux ; une prison éternelle, un feu dévorant, un affreux désespoir, des douleurs inexprimables offertes sans interruption et sans fin, punissaient le péché sans pouvoir jamais l'expier, et l'enfer, au lieu d'apaiser Dieu, ne servait qu'à montrer qu'il était éternellement implacable.

Les hommes, cependant, ne cessaient d'offrir des sacrifices d'expiation, et dans l'impiété générale, une nation demeurée fidèle rendait au vrai Dieu un culte légitime : c'était par l'ordre de Dieu qu'elle avait bâti son temple et dressé ses autels ; des prêtres ordonnés de Dieu y employaient leurs mains consacrées, et scrupuleux observateurs des rites que Dieu leur avait aussi prescrits lui-même, ils lui offraient les sacrifices qu'il avait établis ; ils les offraient, dis-je, tous les jours, ils les offraient le soir et le matin, ils les offraient à toute heure et par milliers ; le temple regorgeait du sang des victimes, les autels gémissaient sous le poids des hécatombes ; et Dieu, auteur de ce culte, consécuteur de ces prêtres, instituteur de ces rites et de ces sacrifices, ne pouvait être apaisé par les moyens que lui-même avait donnés aux hommes pour l'apaiser ; sa justice rejetait avec dédain ces indignes victimes qui l'irritaient bien loin de la satisfaire : il ne pouvait plus les souffrir, il les avait en abomination, il le déclarait par la bouche de tous ses prophètes : n'était-ce pas déclarer aux hommes une haine irréconciliable et une guerre éternelle ? Qui l'apaisera donc ? Anges, hommes, trônes et dominations, monarques et conquérants, puissances célestes et terrestres, qui de vous osera tenter cette grande entreprise ? Depuis quatre mille ans elle s'est proposée à tout l'univers : l'ange du Seigneur ne cesse de demander d'une voix forte et éclatante, « *Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ?* » *Quis est dignus ape-*

rare librum et solvere signacula ejus ? (Apoc., V, 2), et tout l'univers garde un morne silence ; tout tremble dans le ciel et sur la terre à la vue de cette formidable justice ; nulle main n'est assez hardie pour tenter d'ouvrir ce qu'elle tient fermé ; les anges, glacés d'effroi, les prophètes consternés, ne peuvent que former des vœux inutiles, et répandre des larmes impuissantes.

Anges, rassurez-vous ; prophètes, essuyez vos pleurs, le lion de la tribu de Juda a vaincu. Levez les yeux et voyez-le, ce lion vainqueur du Tout-Puissant, c'est ce tendre agneau, c'est cet enfant qui vient de naître et qui ne trouve en naissant qu'une étable pour demeure et une crèche pour berceau ; c'est cet enfant, cette crèche, cette pauvreté, ces larmes, voilà tout à la fois le héros victorieux, le champ de sa victoire, et les armes avec lesquelles il a vaincu ; c'est cet enfant qui lutte contre le Dieu fort, et qui l'oblige à lui rendre les armes ; ce sont ses larmes qui apaisent le Dieu inexorable, et qui éteignent la foudre ; ce sont ses mains faibles, et enveloppées de langes, qui ouvrent le livre et qui rompent les sceaux : parlons simplement, il souffre, et ses souffrances, qui paraissent peu de choses, fournissent à la justice divine un fonds immense de satisfactions qui la paye au delà de ce qui lui est dû : elles font seules et en un moment ce que ni les eaux du déluge, ni les pluies de soufre et de feu, ni tous les fléaux débordés, ni la mort de tous les hommes, ni l'enfer de toutes les créatures n'auraient jamais été capables de faire. Il offre en naissant ce corps faible et délicat dont Dieu l'a revêtu, et cette oblation, peu considérable en apparence, est d'un mérite si relevé qu'elle supplée à l'insuffisance de tous les sacrifices offerts depuis la création du monde, et qu'elle en remplit le vide : sa vertu est si excellente qu'elle est capable d'expier ce qui n'avait pu être lavé dans des torrents de sang, et sa valeur si prodigieuse, que Dieu qui est plus outragé par un crime qu'il n'est honoré par tous les sacrifices, est plus honoré par cette seule oblation qu'il ne peut être outragé par tous les crimes de l'univers.

Juifs charnels, ne dites donc plus que nos pensées sont basses, et que nos idées sont rampantes. Nous adorons, il est vrai, la faiblesse et la pauvreté ; mais si nous croyons que cette faiblesse a eu la force de désarmer le Dieu fort et terrible, que cette pauvreté, plus précieuse que tous les trésors, a été le prix offert et accepté pour la rançon du genre humain, quelle force, quelle opulence imaginerez-vous, je ne dis pas qui méritent de leur être comparées, mais qui, en comparaison, paraissent autre chose que faiblesse et que misère ? Idée sublime, que nulle intelligence créée n'était capable de concevoir, et qui ne peut venir que de Dieu. Les hommes conçoivent aisément des palais superbes, des montagnes d'or, des prodiges

de valeur, des victoires signalées et des trophées magnifiques ; se sont là les songes ordinaires de l'esprit humain, et l'imagination la plus stérile, pour peu qu'elle se livre à elle-même, en imagine plus en un moment que les Juifs n'en ont jamais attribué à leur Messie. Mais un Dieu homme, pauvre et enfant, souffrant parce qu'il est homme et parce qu'il est Dieu, réparant par le mérite de ses souffrances la gloire de son Père outragé, offrant à la justice infinie une satisfaction surabondante, pacifiant ainsi le ciel et la terre, et ouvrant un libre cours à la miséricorde jusque-là suspendue par la justice, mais à présent forcée par la justice même à se déborder sur les coupables, et à les inonder de bénédictions célestes ; voilà ce qui n'est jamais tombé sous le sens humain. Cette idée est si grande, et si j'ose ainsi parler, si divine, qu'elle porte avec soi la preuve de sa divinité, et si le Juif s'obstine à croire qu'elle vient des hommes, et que la sienne est de Dieu, qu'il croie donc aussi que les hommes ont pensé sur ce sujet plus magnifiquement, plus divinement que Dieu même.

Voyons à présent le Messie aux prises avec le cœur humain, et le réformant par sa pauvreté, par ses humiliations et par ses souffrances ; autre exploit supérieur à toutes les conquêtes, s'il est vrai que rendre les hommes meilleurs, est bien plus beau que de les rendre esclaves, ce qui est avoué par tous ceux qui pensent que rien n'est si beau que la vertu.

Mais ce n'est pas seulement par l'excellence de la fin que cette entreprise est si glorieuse, elle l'est encore par les difficultés de l'exécution ; il est plus difficile de corriger un homme d'un seul vice, que de gagner plusieurs batailles, et les plus fameux conquérants ont-ils pu se rendre maîtres de leur propre cœur ? Qu'est-ce donc de réformer un monde entier, d'arracher au vice des millions de partisans pour les ranger sous les étendards de la vertu, d'établir et de laisser sur la terre un peuple de saints répandu dans toutes les parties du monde, et aussi durable que le monde même ? Que cette entreprise est noble ! que ce succès est glorieux ! que sont en comparaison les exploits de ces héros qui, par la force de leurs armes sont la terreur des nations, et dont toute la gloire est de faire des esclaves ?

Or, c'est encore sous cette idée que l'Evangile nous présente le Messie naissant ; et ce qui sert à la relever, c'est que les moyens qu'il emploie à ce grand ouvrage, sont ces mêmes abaissements si méprisables aux yeux de la chair et du sang, mais aussi puissants pour triompher de la corruption de l'homme, qu'ils l'ont été pour désarmer la justice divine.

N'est-ce pas en effet une chose bien merveilleuse, qu'en supposant, comme la foi me l'enseigne, que cet enfant est Dieu, et que l'état d'humiliation auquel il est réduit, est de son choix, je trouve dans ses humiliations

mêmes tous les remèdes à la corruption et tous les secours de la vertu : lumières, motifs, forces plus que suffisantes, tout ce qui est nécessaire à l'homme, et ce qui lui manquait pour devenir vertueux, se trouve abondamment dans cette crèche devenue l'abrégé de la plus sublime morale, et l'école des plus héroïques vertus. Ici l'homme apprend enfin, que le désintéressement est préférable aux richesses, l'humilité à la gloire, et la mortification aux plaisirs. Cette maxime si élevée au-dessus des sens, et si nécessaire à la réformation de l'homme sensuel, lui est ici rendue sensible. Quelque sublime qu'elle soit, tous les esprits en deviennent susceptibles, les simples comme les plus éclairés, les bergers de la Judée comme les sages de l'Orient, parce qu'il ne faut plus pour en être instruit qu'avoir des yeux, et assez de raison pour concevoir que le choix fait par un Dieu est évidemment le meilleur ; cette maxime si contestée, est enfin devenue certaine et incontestable, dès que je crois que celui qui me l'enseigne est Dieu ; il ne m'est plus possible de la révoquer en doute ; tout ce qui lui était opposé cède à cette autorité infailible ; la raison qui en faisait un problème, le monde qui la traitait de folie, les passions qui la rejetaient avec horreur sont forcés d'y souscrire, ou réduits à se taire.

Ici l'homme trouve le plus puissant motif qui puisse le porter à la pratique de la vertu, l'exemple d'un Dieu ; il n'enseigne rien qu'il ne fasse, ou plutôt ce n'est encore que par ses actions qu'il enseigne ; et de quoi ne devient-on pas capable lorsqu'on a devant les yeux un tel modèle et de tels exemples ? Qu'y a-t-il dans les vertus qu'il prescrit, de si rampant et de si abject en apparence, que l'exemple d'un Dieu ne relève et n'ennoblisse ? qu'y a-t-il de si contraire aux sens et à la nature, que l'exemple d'un Dieu homme et enfant ne rende doux et agréable ? L'homme naturellement imitateur, et d'autant plus porté à l'imitation que ses modèles sont plus illustres, de quel vif aiguillon ne doit-il pas se sentir piqué lorsqu'il voit marcher devant lui non pas un roi de la terre, que l'on suit partout avec une allégresse incroyable à travers les feux et les épées, sans être arrêté par l'image de mille morts présentes ; mais le Dieu des rois, mais le Dieu éternel et tout puissant ; lorsqu'il le voit, dis-je, entrer le premier dans la carrière où il l'appelle à sa suite, en essuyer toutes les fatigues, en affronter tous les dangers, en fouler aux pieds toutes les épines ? Et s'il croit en même temps que c'est l'amour seul qui assujettit son Dieu à de si grands travaux, et que la route qu'il lui fraye est le chemin de la gloire et de l'immortalité, pour peu qu'il ait d'âme sensible, ou même intéressée ; que trouvera-t-il dans la vertu, je ne dis pas d'impossible, mais de pénible et de rebutant ?

Ici l'homme trouve abondamment tous les secours de la vertu, car de quoi servirait la lumière et le courage, si la force venait

à manquer? Qu'est-ce que la foi nous dit encore de cet enfant? qu'en même temps qu'il agit et qu'il souffre, il nous mérite le secours surnaturel qui nous est nécessaire pour agir et pour souffrir comme lui, en sorte que nous trouvons dans chacune de ses actions et la lumière qui nous éclaire, et l'exemple qui nous anime, et la grâce qui nous fortifie; mais quand même la foi ne le dirait pas si expressément, ne suffit-il pas de croire que cet enfant est Dieu, pour ne plus douter que la foi parfaite qu'il établit ne soit accompagnée du secours qui la rend praticable? Un Dieu aurait-il tant fait pour m'enseigner des vertus qu'il laisserait au-dessus de mes forces? serait-il descendu du haut des cieux, aurait-il pris une chair mortelle, souffrirait-il le froid et la pauvreté, pour me montrer des routes inaccessibles; et pour ne me donner que des exemples inimitables? Non, celui qui est la sagesse même, n'est pas capable d'une pareille inconséquence; je croirais plutôt qu'il n'est pas venu apporter au monde une loi nouvelle, que je ne croirai qu'il laisse le monde dans l'impuissance de l'accomplir, et la grâce qui fortifie ma faiblesse, est ici inséparable de la lumière qui éclaire ma raison.

Telle est encore l'idée sous laquelle la foi me représente le Messie évangélique, idée aussi élevée au-dessus de la chair et du sang que la première, dont la sublimité prouve également la divinité, et me fait dire encore que si elle était la production de l'esprit humain, l'homme aurait pensé sur ce sujet, non-seulement plus noblement, mais plus vertueusement que Dieu même; et pour en prouver la réalité, je n'ai plus besoin de ce raisonnement général, puisque celle-ci se prouve par le seul fait, je veux dire, par les miracles de réformation qu'a produits par tout l'univers la foi d'un Dieu né dans la pauvreté, dans les humiliations et dans les souffrances. Car en vain l'orgueil et toutes les passions se révoltent contre cet appareil; s'il est certain, et qui oserait s'inscrire en faux, contre un fait si avéré? si, dis-je, il est certain que la vue de cette crèche a pu faire supporter patiemment la pauvreté, l'humiliation et la douleur; bien plus, si elle a pu les faire aimer, les faire désirer, les faire rechercher, et par qui? par des hommes qui ne connaissaient point d'autres biens que les biens de la terre, d'autre gloire que la gloire du monde, point d'autres plaisirs que les plaisirs des sens; qui en avaient une faim et une soif insatiable; qui croyaient que, pour se les procurer, tout était permis ou que tout devait l'être; à qui les crimes les plus noirs et les plus odieux forfaits ne coûtaient plus rien, dès qu'ils pouvaient servir à leur ambition, à leurs intérêts, ou à leurs plaisirs; si donc la vue de cette crèche a pu changer ces hommes en d'autres hommes, et faire fleurir toutes les vertus à la place de tous les crimes; si elle seule a commencé et consommé cette grande réforme, jusque-là

vainement attendue et inutilement tentée; si elle y a assujéti une multitude innombrable de personnes de tous les climats, de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les sexes, des Juifs et des gentils, des petits et des grands, des enfants et des vieillards, des esprits faibles et des esprits forts, élevant les uns, abaissant les autres, et les rendant tous également capables des vertus les plus humbles, et de la plus sublime perfection; frappé de ce prodigieux succès, dans une entreprise si difficile, pour ne pas dire impossible, et le comparant à ces succès vulgaires d'une, ou si vous le voulez, de plusieurs nations domptées par la force, et rendues plus malheureuses sans devenir meilleures; je le dis encore, et je le dis sans craindre de me tromper, je reconnais l'homme aux grandeurs prétendues du Messie judaïque: et aux abaissements du Messie de l'Evangile, je reconnais le Dieu fort et le maître de toutes les vertus.

Que le Juif donne carrière à son esprit, qu'il compose des plus brillantes couleurs la pompe triomphale de son Messie imaginaire, qu'il l'orne des plus flatteuses décorations, qu'il y rassemble les dépouilles de mille peuples vaincus, et qu'il la fasse suivre par une foule de rois captifs et de princes enchaînés, tout cela n'atteint pas à ce que nous voyons de nos yeux, et l'imagination se trouve ici au-dessous de la réalité.

Car que sont ces amas d'or et ces richesses matérielles, au prix de toutes les vertus semées et devenues tout à coup florissantes dans toutes les parties de la terre? Que sont ces troupes d'esclaves, en comparaison de ces légions de saints formés à l'école de la crèche, et triomphant sous ses auspices, de la corruption du monde, et des vices de leur propre cœur? de tant de millions de vierges qui sont venues y puiser la vertu et l'idée même, inconnue jusqu'alors, de s'élever au-dessus de tous les plaisirs sensibles, et dans un corps terrestre, d'aspirer et d'atteindre à la pureté des esprits célestes? de cette multitude innombrable de pauvres volontaires qui y ont appris à fouler aux pieds cet or, l'objet de toutes les passions, et l'instrument de tous les crimes; et à pratiquer dans toute son étendue ce désintéressement parfait dont les maîtres de la sagesse ont fait de si belles leçons, et dont les seuls disciples de la crèche ont laissé des exemples? de ces troupes si fameuses de solitaires, que la vue d'un Dieu caché et mortifié, a conduits dans le désert pour y vivre en anges plutôt qu'en hommes, et pour y ensevelir avec eux des vertus dignes des regards et de l'admiration du ciel et de la terre? et jusqu'au milieu de la dépravation du monde, de tant d'hommes modestes au faite des grandeurs, détachés de tout dans l'abondance de tous les biens, austères et mortifiés dans le sein des plaisirs; vraiment humbles dans les plus éclatants succès, fermes et inébranlables dans les plus accablantes disgrâces, et dans toutes

les situations toujours justes, toujours parfaits, toujours irrépréhensibles? quel brillant cortège! quelle pompe superbe! Et si nous ajoutons que ce n'est pas ici un succès passager, ni un triomphe d'un moment, mais un triomphe toujours subsistant et un succès perpétué d'âge en âge, lequel depuis près de vingt siècles, nous montre une suite non interrompue d'hommes sanctifiés par les abaissements du Messie évangélique, qui célèbrent dans toutes les langues la gloire de leur sanctification, qui déposent à ses pieds leurs couronnes, l'appellent à haute voix le destructeur de tous leurs vices, et l'auteur de toutes leurs vertus; encore une fois, qu'imaginera-t-on qui soit comparable à ce que nous voyons ici de nos yeux? et peut-on se lasser de répéter que le Messie que le Juif se figure, est un homme, et que celui que le chrétien révère, est un Dieu?

Poursuivons ce parallèle, et prouvons encore que l'Evangile nous représente le Messie apportant au monde des biens infiniment plus précieux que ceux que la Synagogue en attendait : sujet du second point.

SECOND POINT.

Ce n'est plus seulement des Juifs, c'est encore de la plupart des chrétiens que j'ai les idées à combattre; ceux-ci comme ceux-là n'imaginent guères d'autres biens que ceux qui flattent l'orgueil et la sensualité, et comme les premiers n'ont rejeté le Messie évangélique, que parce qu'avec des dehors pauvres et mortifiés, il ne promet que des biens invisibles et surnaturels, j'ose assurer, et ce que nous voyons tous les jours n'autorise peut-être que trop cette hardiesse que s'il paraissait un Messie tel que le Juif se le figure et l'attend, dans l'éclat et dans l'opulence, prodiguant à ses sectateurs les richesses, les honneurs et les plaisirs de la terre, il attirerait bientôt à lui la plus grande partie du monde chrétien, et qu'à peine les élus seraient à l'épreuve d'une pareille séduction. C'est donc aux chrétiens comme aux Juifs, c'est aux adorateurs du Messie de la crèche, comme à ses plus déclarés ennemis, que je dois prouver que les biens qu'il apporte au monde sont infiniment plus précieux que tous ceux que la cupidité pouvait en attendre. Quels sont ces biens si contraires à nos préjugés, et en même temps si supérieurs à nos désirs? je les réduits, en deux mots, au bonheur temporel de la vertu, et à la récompense éternelle de la vertu, les seuls biens vraiment dignes de Dieu et de l'homme; renouvez votre attention, mes frères, et que ce ne soit pas pour vous une raison de méconnaître le Messie que Dieu vous envoie, de ce qu'il vient vous rendre plus heureux que vous-mêmes ne désiriez de l'être.

J'ai dit que le premier bien qu'il apporte au monde, c'est le bonheur temporel de la vertu; et pour vous apprendre à le connaître, je suppose d'abord comme une vérité

que personne n'a jamais contredite, que les biens ne nous rendent heureux qu'autant qu'ils nous rendent contents; que là où est le contentement, là aussi est le vrai bonheur, fût-on dans la disette de tous les biens, comme il n'est pas dans l'abondance de tous les biens, si le contentement ne s'y trouve point : cela étant ainsi, je vous demande, si le Messie vient vous apprendre à être contents dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans les souffrances, ne fait-il pas plus pour nous rendre heureux que s'il nous apportait des richesses, des honneurs et des plaisirs? Or, voilà ce qu'il vient nous apprendre, ou plutôt ce qu'il vient nous donner; je veux dire cette satisfaction intérieure, ce contentement de l'âme qui fait l'essence du vrai bonheur, et qui ne peut se trouver que dans le mépris de ces mêmes biens où les hommes l'avaient toujours inutilement cherché; je veux dire cette paix du cœur que les passions ont toujours troublée en voulant l'établir, et qui n'a jamais pu être que le fruit de leur défaite, paix annoncée par les anges, au moment de la naissance du Messie, comme le plus précieux avantage qu'il ait apporté aux hommes, et comme le seul bien qui puisse les rendre véritablement heureux : *Pax hominibus bonæ voluntatis*, « la paix aux hommes de bonne volonté (Luc., II, 14), » la paix du désintéressement, préférable à tous les trésors de la terre. Homme aveuglé par votre cupidité, vous avez cru qu'il venait pour vous donner des richesses; non, mais il vous donne infiniment plus en vous donnant le détachement des richesses, et avec lui la paix aussi inséparable du détachement qu'elle est incompatible avec les richesses lorsque le cœur y est attaché; et si vous en doutez, considérez l'homme riche et l'homme détaché; le premier partagé entre les désirs et les alarmes, veillant pour conserver ce qu'il a, travaillant pour acquérir ce qu'il n'a pas, surchargé de biens sans pouvoir en être rassasié, toujours en proie aux soins, aux inquiétudes, aux défiances; et dans la situation la plus favorable où vous puissiez vous le figurer, occupé sans relâche à repousser ce complot universel que forme la cupidité publique contre les richesses; tantôt en garde contre les assauts de la violence, et tantôt contre les ruses de la chicane; n'échappant des mains du fourbe que pour tomber dans celles du ravisseur, et trouvant souvent à combattre dans sa maison même contre ses domestiques, ses enfants, sa femme, et ses propres désirs: l'autre, je veux dire l'homme détaché, vivant sans crainte, parce qu'il est sans désirs; perdant sans regret, parce qu'il possède sans attache; riche sans trouble, parce qu'il n'envisage pas la pauvreté comme un malheur; pauvre sans dépit, parce que son bonheur est indépendant des richesses; en quelque situation qu'il soit, toujours en paix avec Dieu, de qui il reçoit les biens et les maux avec une égale soumission, avec les hommes à qui il cède tout sans efforts

et avec lui-même, parce que ce qu'il a suffit à ses désirs. Voyez l'un toujours inquiet, troublé, malheureux même au sein de l'opulence; l'autre toujours paisible, content même dans la pauvreté, et convenez avec moi, que la paix du désintéressement est préférable à tous les trésors de la terre.

Mais cette paix n'est pas la seule que le Messie ait procurée aux hommes, il leur a aussi apporté la paix de l'humilité mille fois plus désirable que tous les honneurs du monde.

Homme vain et ambitieux, votre orgueil vous faisait soupirer après un Messie qui remplit les vastes projets de votre ambition en vous comblant de gloire et d'honneurs; non, il n'est pas venu pour faire des grands, mais pour faire des heureux, et voilà pourquoi il vient vous proposer l'humilité toujours heureuse parce qu'elle est toujours paisible, plutôt que la grandeur toujours malheureuse parce qu'elle est toujours turbulente; et s'il vous faut des preuves de cette vérité, comparez ici l'homme humble avec l'homme ambitieux. Celui-ci, je ne dis pas, dans les rebuts et dans les affronts, où son orgueil offensé déchaîne contre lui mille passions furieuses, où la honte et le dépit, l'envie et la haine, la rage et le désespoir sont comme autant de vautours qui lui rongent le cœur, mais dans les honneurs mêmes, où il a cru trouver la félicité; moins ébloui par ce qu'ils ont d'éclatant, qu'il n'est gêné par ce qu'ils ont de pénible et d'assujettissant; moins flatté de mille hommages reçus, qu'il n'est piqué d'un seul hommage refusé; vivant plus pour les autres que pour lui-même; immolant son repos au repos et au bonheur du public, qui ne le paye souvent qu'en satires et en plaintes; ignorant les douceurs de la vie commune, privé d'amis, et réduit à n'avoir que des flatteurs, envié et envieux en même temps, fatigué par ses rivaux, fatiguant à son tour ceux qui lui font ombrage; ainsi partagé entre l'attaque et la défense, obligé de veiller nuit et jour, tenant, si j'ose ainsi parler, le bouclier d'une main, et l'épée de l'autre. Voyez d'un autre côté l'homme véritablement humble, résigné et même reconnaissant dans le rang où la Providence l'a placé, le jugeant presque toujours supérieur à son mérite, ne craignant point d'en être dépossédé, désirant plutôt d'en descendre, content soit qu'on l'élève ou qu'on l'abaisse, soit qu'on lui applaudisse ou qu'on le méprise; également insensible aux injures et aux louanges, à l'ignominie et à la gloire; mais, que dis-je? le plus souvent chéri et honoré des hommes, lesquels, imitateurs en ce point des sentiments et de la conduite de Dieu, résistent au superbe qui veut arracher par force leur estime et leurs respects, qu'ils prodiguent à l'envi à l'humble qui les refuse; ainsi, jouissant d'un repos solide et profond, que personne n'est tenté de troubler, et auquel il peut délier tout l'univers de pouvoir donner atteinte :

tandis qu'un refus, un signe de mépris, une raillerie suffit pour causer à l'ambitieux les plus violents transports, ou pour le plonger dans la plus noire mélancolie, en un mot, pour le rendre malheureux dans la plus haute élévation, et pour en faire un objet de compassion bien plus que d'envie aux yeux de l'homme humble toujours tranquille, et par conséquent toujours content jusque dans les plus profonds abaissements.

La paix promise aux hommes est encore une paix de mortification plus délicieuse que tous les plaisirs des sens. Homme voluptueux, votre cœur abusé par ses désirs vous flattait de l'espérance d'un Messie qui vous mettrait à portée de goûter tous les plaisirs de la vie, il vous trompait; le Messie ne devait venir que pour vous rendre heureux; et quelque étrange que doive vous paraître un tel paradoxe, il est vrai pourtant que ce bonheur, que vous cherchiez inutilement dans les plaisirs, ne se trouve que dans la mortification; et sans autre raisonnement, interrogez ici l'homme voluptueux et l'homme mortifié; et puisqu'il vous faut des témoins que vous ne puissiez pas récuser, interrogez Salomon et saint Paul. Le premier était un grand roi, et le roi du pays le plus délicieux qui soit sur la terre: il a pu se procurer tous les plaisirs, et ne s'en est refusé aucun; nul homme n'a jamais eu plus de désirs, et plus de moyens de les satisfaire; et si le bonheur peut se trouver dans les plaisirs des sens, il a été sans contredit le plus heureux des hommes. Le second a mené une vie toujours errante et laborieuse; non content des fatigues de l'apostolat, auxquelles il ajoutait le travail des mains; non content de ce qu'il avait à souffrir de la part des Juifs et des gentils, des chaînes, des prisons et des fouets, il affligeait encore sa chair par les jeûnes et par les veilles; il châtiât son corps; et, pour me servir de son expression, il le traitait comme un maître irrité traite un esclave rebelle et insolent (I *Cor.*, IX, 27); en un mot, s'il y a eu au monde un homme austère et mortifié, c'est saint Paul; et si la mortification fait les malheureux, nul homme n'a dû être plus malheureux que lui: c'est pourtant tout le contraire. L'homme le plus voluptueux de la terre, parlant non dans un moment de dépit et de dégoût, mais après avoir réfléchi profondément sur la vie délicieuse qu'il a menée, après avoir promené ses regards sur cette prodigieuse variété de plaisirs qui en ont rempli tous les moments, s'écrie, en soupirant, que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a senti, n'est que vanité, misère, affliction d'esprit (*Eccle.*, I, 14); et l'homme le plus ennemi des plaisirs, le plus avide de travaux et de croix, saint Paul, après avoir repassé dans son esprit cette longue chaîne de souffrances que forme le tissu de ses jours, au moment où il semble que la vue de ce douloureux tableau doit le faire éclater en gémissements, pousse un cri de joie et de triomphe: *Au milieu de mes tri-*

bulations, dit-il, *la joie me remplit et me comble* : « *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* » (II Cor., VII, 4.) Juifs, si vous en croyez Salomon ; chrétiens, si vous recevez le témoignage de saint Paul, il est donc vrai que l'homme voluptueux est malheureux dans les plaisirs, et que l'homme mortifié est heureux dans les souffrances.

Mais, sans qu'il soit besoin de chercher des exemples hors de mon sujet, où voyons-nous régner en ce jour les soucis, les inquiétudes, le trouble et la consternation ? dans les grandes villes, dans la demeure des riches et des puissants, dans le palais des rois. Où voyons-nous briller l'allégresse et la joie ? dans la demeure des pauvres et des humbles, dans les cabanes des bergers. Quel contraste, mes frères, et qu'il fait bien sentir la vérité que je vous prêche ! L'alarme est à Jérusalem, et Bethléem est en paix ; le tyran pâlit sur son trône, sa frayeur passe à ses courtisans, et se communique à toute la capitale, et les bergers ne peuvent contenir la joie qu'ils ont puisée à la crèche ; ils la répandent dans tous les hameaux d'alentour ; tout le pays retentit en un moment de cris d'admiration et de cantiques d'actions de grâces : la voix des pauvres s'unit à la voix des anges pour célébrer de concert les faveurs du ciel et le bonheur de la terre ; mais quel est donc ce bonheur ? qu'ont-ils vu, qu'ont-ils trouvé qui soit capable de causer de pareils transports ? un enfant enveloppé de langes grossiers, et couché dans une crèche ? Y a-t-il donc là des sujets d'allégresse ? Ne devraient-ils pas plutôt s'en retourner pleins de mépris pour de si viles apparences, et de dépit contre ceux qui leur en avaient fait une annonce si magnifique ? Oui, mes frères, et tels auraient été leurs sentiments, si une lumière céleste ne leur avait découvert les trésors cachés sous ces dehors repoussants, et ne leur avait appris qu'en se rendant semblables à l'enfant qu'ils étaient venu adorer, en devenant par vertu ce qu'ils étaient déjà par nécessité, c'est-à-dire, pauvres par détachement, petits par humilité, laborieux et souffrants par mortification, ils seraient plus heureux que tous les riches, tous les grands, tous les voluptueux de la terre dont le bonheur n'est souvent qu'une apparence trompeuse qui couvre les plus cruelles peines. Ainsi se vérifiait d'avance cette parole de saint Paul, qui est comme le précis de ce que je viens de dire, que *le royaume de Dieu*, dont il annonçait la venue, *ne consiste pas dans les biens de la chair et du sang, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie du Saint-Esprit* : « *Regnum Dei non est esca et potus, sed justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto.* » (Rom., XIV, 17.)

Mais, outre ce premier bonheur temporel de la vertu le Messie évangélique nous promet encore les récompenses éternelles de la vertu, l'état dans lequel il paraît en naissant nous apprend déjà que son royaume n'est pas de ce monde (Joan., XVIII, 36), et que le bonheur qu'il nous apporte,

n'est pas, comme le Juif se le figurait, le bonheur de ce monde. C'est ce qui le fait méconnaître et rejeter par ce peuple stupide et insensé ; car, quel bonheur en attendait-il, et à quoi bornait-il ses espérances ? Être heureux en ce monde ! Quelle parole ! et comment peut-elle échapper à des mortels ? Être heureux pour cesser bientôt de l'être ! Être heureux tant qu'on voudra, regorger de biens, nager dans les délices, occuper un trône, et devoir mourir bientôt, et avoir sans cesse devant les yeux la lugubre perspective du tombeau, et se sentir emporté malgré soi vers ce terme fatal de sa félicité ! Craindre à chaque pas de se briser contre cet écueil, et désespérer de pouvoir toujours l'éviter, et s'y briser enfin, et se perdre sans retour dans les abîmes de la mort ; quel bonheur ! Et fallait-il donc pour cela un Messie promis si solennellement, désiré si ardemment, préparé si magnifiquement ? Quoi ! les desseins de paix et de miséricorde, que Dieu, de toute éternité, méditait sur son peuple, devaient aboutir à lui procurer une fortune de trente ans ? C'était pour cela qu'il avait inspiré les prophètes ; qu'il avait fait précéder de si brillantes figures l'accomplissement de sa promesse ; qu'il avait établi de si pompeuses cérémonies ; qu'il avait choisi, parmi les nations un peuple entier pour être le depositaire de ses oracles, et le témoin de ses engagements ! Quoi ! les soupirs des patriarches et les vœux de tous les justes, depuis Abel, n'auraient pas eu d'autre objet !

C'était pour hâter la venue de celui qui devait leur procurer quelques années d'abondance et de plaisirs, que tous les saints de l'Ancien Testament demandaient le Messie et le libérateur promis ; qu'ils conjuraient les années de pleuvoir le juste, et la terre d'enfanter le Sauveur (Isa., XLV, 8) ; que s'adressant à lui-même : Forcez, lui criaient-ils, les barrières qui vous arrêtent ; entr'ouvrez les cieux, et faites-vous un passage jusqu'à nous : alors tous nos vœux seront comblés. Vous nous donnerez la graisse de la terre ; vous répandrez la fécondité sur nos troupeaux, et la fertilité sur nos campagnes : tous nos jours se passeront dans l'abondance et dans la joie, jusqu'au dernier qui viendra bientôt nous dépouiller de tout, qui nous confondra éternellement avec tous les pauvres et tous les malheureux de la terre, et nous rendra tels que nous aurions été, s'il n'y avait jamais eu de Messie promis et donné au monde. C'était bien la peine de tant promettre et de tant désirer pour une fin si méprisable ; et passionner tous les saints pour des biens si honteux et si courts, en faire l'objet de leurs soupirs enflammés et de leurs éternels gémissements, n'est-ce pas penser indignement et de Dieu et des hommes ? N'est-ce pas flétrir le Messie juïque aux yeux de tout homme raisonnable, et nous obliger à chercher l'accomplissement des oracles divins dans un Messie

plus digne du Dieu qui l'envoie, et des hommes vertueux qui le demandent ?

Ah ! chrétiens, ne le cherchez pas hors de la crèche, celui qui, par la grandeur des biens qu'il nous promet, justifie la grandeur des promesses divines, et remplit la vaste étendue des désirs humains. Il ne vous offre pas d'être heureux, peu de jours, par la courte possession de quelques biens corruptibles ; la félicité qu'il propose à vos espérances, est plus élevée que la terre et plus durable que le monde : Dieu en est l'objet, le ciel en est le séjour, et l'éternité en est le terme. Votre sort lié au sort de Dieu par ce divin médiateur, sera immuable comme Dieu même ; et votre règne sera comme le sien, un règne qui n'aura point de fin : promesse inouïe jusqu'alors, qui indique le véritable Messie, et qui suffirait seule pour le faire reconnaître, parce qu'il est le premier et le seul qui l'ait proposée au monde, et que le véritable Messie, s'il devait jamais y en avoir un, a dû s'en tenir à cette promesse : car, puisqu'il était annoncé comme devant être le gage de la plus grande et de la plus magnifique bonté que Dieu pût exercer sur la nature humaine, il devait donc apporter le plus grand bien dont la nature humaine soit capable ; il devait combler ses désirs et remplir sa destinée, et, pour cela, offrir à des désirs infinis des biens infinis, et une heureuse immortalité à des âmes immortelles.

Telle a été la cause principale de la conversion du monde, et l'attrait puissant qui a tourné tous les cœurs vers le Messie que nous adorons. Au bruit de cette éclatante promesse, les hommes réveillés comme d'un profond assoupissement ont prêté l'oreille ; tout l'univers s'est ébranlé, et, des extrémités de l'Orient et de l'Occident, les peuples sont venus en foule se ranger sous l'étendard de celui qui offrait de les conduire au terme où tendaient tous leurs désirs. L'esprit immortel qui les animait, a saisi avec avidité ce grand objet vers lequel une sympathie secrète ne cessait de le pousser, lors même qu'il n'en avait qu'une idée confuse. Fatigué de courir tantôt après une immortalité chimérique, tantôt après des réalités mortelles ; trop solide pour se repaître de la première, et trop convaincu de l'éternité de son existence, pour pouvoir se borner aux autres ; charmé de trouver enfin cette union si désirée de la réalité et de la durée, son sein s'est ouvert à cette douce et précieuse espérance, et l'espérance y a introduit la foi ; il a présumé que celui qui promettait de satisfaire le plus naturel comme le plus violent de tous ses penchants, ne pouvait être que l'auteur de la nature. Et s'il a fallu encore d'autres caractères pour achever de lui faire connaître le Messie, il a senti que celui-ci était nécessaire, et que s'il avait manqué, le Messie lui devenait absolument méconnaissable.

Ainsi, la foi et l'infidélité ont coulé d'une même source ; et ce qui a aveuglé les char-

de la lumière. Parce que Jésus, fils de Marie, a déclaré que son royaume n'était pas de ce monde (*Joan. XVIII, 36*), les uns, grossièrement attachés au monde et à ses faux biens, se sont obstinés à le rejeter, malgré les signes éclatants qui attestaient la vérité et la divinité de sa mission ; et parce que Jésus fils de Marie, a déclaré que son royaume n'était pas de ce monde où tout périt, mais d'un autre qui subsistera éternellement ; les âmes en qui restait quelque sentiment de leur noblesse et de leur durée, se sont rendues avec joie aux preuves qui établissaient la divinité de sa mission, malgré le sacrifice qu'il leur a fallu faire de tous les biens présents. Que pensons-nous, mes frères, des uns et des autres ? De quel côté, enfin, trouvons-nous la bassesse ou l'élévation des sentiments ? Mais, vous-mêmes, reconnaissez-vous, ou méconnaissiez-vous le Messie à ce divin caractère ? Aimez-vous en lui ce grand titre de Père du siècle futur (*Isai. IX, 6*) que lui donnent les prophètes ? Et n'aurait-il pas été à vos yeux plus grand et plus aimable, s'il avait paru le roi du siècle présent ? Oui, vous me forcez à vous le dire ; oui, vous n'en voulez pas d'autre. C'est là le Messie et le Dieu de votre cœur ; c'est là celui que vous désirez comme les Juifs, et que vous cherchez : vous faites plus, vous le reconnaissez et vous l'adorez tous les jours dans ceux de qui vous espérez ces biens périssables, dont l'attente fait le ridicule et l'opprobre du peuple juif. Profane Israël ! voilà quels sont vos messies et vos dieux ; voilà ceux dont le culte fait toute votre religion, et dont la faveur est pour vous la souveraine béatitude : esprits de chair et de sang, ignorez-vous donc la noblesse de votre origine et l'excellence de votre nature ? Cœurs juïques sous un front baptisé, n'avez-vous jamais compris quelle est la grandeur de votre vocation et l'immensité des biens qui vous sont promis ? Ah ! mes frères, commencez enfin à penser en hommes et en chrétiens ; ne sacrifiez plus de ciel à la terre, et ce qui doit durer toujours, à ce qui n'a qu'un temps ; délivrez-vous des liens de la matière, franchissez les bornes du temps, et osez aspirer à un bonheur, qui, tout éternel et tout infini qu'il est, n'est ni plus durable que vous-mêmes, ni plus grand que votre cœur ? Qui pourrait vous arrêter dans une si noble entreprise ? Le ciel était fermé à vos crimes, les satisfactions du Messie vous en ouvrent l'entrée. Les routes vous en étaient inconnues, ses exemples vous les découvrent.

Il est vrai que le chemin qu'il vous trace est celui de la vertu et de la sainteté ; mais, quoi ! vouliez-vous qu'il le donnât à la naissance, ou à la faveur, ou qu'il le vendît à prix d'argent ? Non, le Dieu des vertus ne doit couronner que la vertu ; tout autre mérite est indigne de ses dons : mais, s'il la couronne dans le ciel, rappelez-vous que ce Dieu de bonté la facilite et l'adoucit sur la terre, et que, par une

disposition miséricordieuse de sa providence, le seul bonheur véritable qu'on puisse goûter en ce monde, le bonheur temporel

de la vertu, est la voie qui conduit aux récompenses éternelles de la vertu. Je vous les souhaite, etc.

PANEYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit (I Cor., XV, 10.)

Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu, et sa grâce n'a pas été stérile en moi.

C'est ce que nous fait entendre du haut des cieux le héros chrétien dont nous célébrons en ce jour les combats et la gloire : victorieux de ses passions et de lui-même, dans un âge où il lui fallut sacrifier les honneurs qu'attire un mérite distingué, l'éclat et les délices d'une grande réputation, tous les plaisirs du monde et les amusements de l'âge mûr; ne croyez pas, nous dit-il avec l'Apôtre des nations, ne croyez pas que la nature ait été capable en moi d'un si grand effort, et n'attribuez pas à la force de l'homme ce qui n'a pu être que l'effet de la toute-puissance de la grâce : *Gratia Dei sum id quod sum*. Mais cette grâce, sans laquelle je ne pouvais rien faire, n'aurait rien fait sans moi; et si mon bonheur a été d'être abondamment pourvu d'un secours si nécessaire, ce qui fait mon mérite, c'est que, par ma libre coopération, il n'est pas demeuré inutile et sans fruit, *et gratia ejus in me vacua non fuit*. Voilà, Messieurs, l'histoire abrégée du saint patriarche dont la solennité nous rassemble en ce saint temple, dont vous attendez l'éloge, mais que vos vertus loueront infiniment mieux que toutes les paroles. En deux mots, Augustin, martyr de la grâce, premier point; Augustin, martyr de la foi, second point. Implorons, etc.

PREMIER POINT.

La vertu a ses épines, comme la foi a ses mystères; et le vice a ses attrait, comme l'erreur a ses illusions. Les charmes de la volupté et les austérités de la pénitence livrent la guerre au cœur, ou les lueurs du mensonge et les ténèbres de la vérité la livrent à l'esprit : et quoique le sacrifice de ses lumières coûte infiniment à l'orgueil, le sacrifice de nos passions coûte peut-être encore plus à la sensualité. Qu'importe, après tout, de souscrire à des vérités indifférentes, qui laissent à la liberté tout son empire, pourvu que l'on ne touche point aux passions; la plupart des hommes s'embarassent peu de la doctrine : ils croiront tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on leur laisse faire ce qui leur plaît. Mais si l'on passe de la foi aux œuvres, de la spéculation à la pratique, c'est alors que le glaive, enfoncé jusqu'au vif, commence à trouver la main criminelle qui le repousse. Jusque-là, tranquille dans son fort, on

voyait sans inquiétude un ennemi qui se montrait de loin, sans faire aucun mouvement; mais dès qu'il attaque la place, on met tout en œuvre pour se la conserver.

Augustin y est plus fort qu'un autre : ses principes ne sont pas moins corrompus que ses mœurs; il est libertin par système; il admet avec les manichéens la nécessité inévitable de faire le bien ou le mal. Tranquille alors dans les bras d'une inaction nécessaire, entraîné par un penchant invincible, il attend sans inquiétude; et, selon lui, sans crime, un secours dont on ne dispose pas, qu'il est également impossible de prévenir, puisque sans lui on ne peut rien faire, et impossible d'éluder, puisque c'est l'opération toute-puissante de Dieu, à laquelle on ne peut résister. Ainsi, tour à tour l'erreur naît du sein de la corruption, et la corruption du sein de l'erreur. On vit sans foi pour pécher sans remords. Un cœur ami du vice rend ses idées conformes à ses désirs, érige ses prétextes en dogme, et rejette une doctrine incommode qui le défend. Affermi dans sa mauvaise vie, par ses mauvais principes, on roule d'abîme en abîme; l'esprit et la chair se font des plaies mutuelles; la chair obscurcit l'esprit, l'esprit justifie la chair, et le mal devient sans remède. Dans la conversion de saint Paul, Dieu n'avait que l'esprit à vaincre; les mœurs de Paul étaient irréprochables. Dans la conversion de Madeleine il n'eut que le cœur à guérir, la foi de Madeleine était pure : ici, l'esprit à éclairer et le cœur à changer, des mœurs corrompues à réformer, des erreurs agréables à dissiper : une main toute divine peut seule opérer tant de prodiges.

Une parfaite conversion impose deux lois également difficiles : renoncer aux flatteuses douceurs d'un plaisir qui nous charme, et se livrer à l'austère rigueur d'un joug qui nous accable : autant que l'un, d'intelligence avec le cœur, est assuré de son suffrage, autant l'autre, son ennemi déclaré, doit s'attendre à une opposition invincible. Alarmée par celui-ci, entraînée par celui-là, l'âme se livre à ses penchants, et par la crainte d'une sévérité qui la révolte, et par le goût d'une volupté qui l'enivre. Quel triomphe pour la grâce! Vaincre en même temps l'inclination et la répugnance, la haine et l'amour, le plaisir et la douleur, faire embrasser ce qu'on abhorre, et immoler ce qu'on aime! Admirez ces merveilles, 1° dans la pénitence qu'Augustin embrasse; 2° dans la solitude où il se renferme; 3° dans

le saint ministère qu'il exerce; 4° dans l'éminente prélature où il est élevé, où la supériorité des talents, l'éclat des succès, l'hommage des peuples, fournissaient à la passion des aliments si dangereux; pieux laïque, fervent religieux, saint prêtre, grand évêque, parlout martyr.

1° *Sa conversion.* Saint Augustin eût-il toujours vécu dans l'innocence, eût-il toujours t'avallé à acquérir la vertu; un heureux naturel, une éducation chrétienne, une société choisie, eussent-elles toujours secondé ses pieux efforts; étonné de l'austérité de sa pénitence, et de l'héroïsme de ses vertus, je n'en dirai pas moins qu'il fut le martyr d'une grâce puissante et inexorable, qui arrache l'homme à lui-même, pour le consommer tout en Dieu. Qu'il est difficile aux plus grands saints de se dépouiller de tous les biens, de se refuser tous les plaisirs, de combattre toutes les passions. Victoires supérieures à celles des plus grands conquérants : *Melior est sapiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (Prov., XVI, 32.) Fervents religieux, que le cloître à vus, dès le berceau, plutôt ignorer le monde qu'y renoncer, et répandre de bonne heure dans une terre toute neuve le germe de la sainteté, vous n'ignorez pas les révoltes d'une chair malheureuse, dont tout attise les feux criminels; les artifices d'un amour-propre, dont le venin se glisse dans les actions les plus saintes. Les horreurs du martyre finissent dans quelques jours, les sacrifices de la vertu durent toute la vie. Le corps seul, livré au tyran, éprouve les raffinements de sa cruauté : ici, le cœur même est le sacrificateur et la victime, et, par un pieux raffinement, la grâce frappe l'endroit le plus sensible.

Mais, bien loin de seconder la vertu, tout dans Augustin y formait des obstacles, tout préparait des couronnes à la grâce qui devait les surmonter; un caractère naturellement tendre, vif, passionné, qui avale le poison à longs traits; tous les agréments du corps, toutes les qualités de l'esprit, qui, en rendant aimable, font naître les plaisirs à l'envi; des occasions séduisantes, des compagnies dangereuses, des spectacles pernicioeux, où l'ennemi livre les plus violents assauts; une ville, où tout est également impuni et facile; un climat où la dissolution est autant un tempérament qu'un vice; des passions invétérées, entretenues par l'oisiveté, nourries par l'habitude, fortifiées par des crimes sans nombre, ennemis agréables, hélas! trop chéris, que l'on craint de vaincre, et qui, d'intelligence avec nous-mêmes, conservent jusque dans notre cœur un parti redoutable, et de trop fidèles correspondances. Quel homme à convertir qu'Augustin! un homme dont la corruption a commencé par ce qui consomme celle des autres, qui, marchant à pas de géant dans les voies de l'iniquité, tombe dès le premier pas au fond de l'abîme; un homme qui enchérit sur tous les libertins, qui, loin de

rougir du vice, rougit de n'être pas assez vicieux; qui, par une vanité aussi ridicule que criminelle, pour suppléer aux excès qui lui manquent, s'impose de faux crimes et s'en fait gloire; un homme qui, ne trouvant de goût que dans l'assaisonnement du péché, n'aime dans le mal que le mal même. Mais pourquoi déparer son éloge, et répandre sur son tableau des ombres qui ne peuvent qu'en ternir l'éclat? Oui, sans craindre de rappeler des taches si bien effacées, ou plutôt pour faire mieux connaître l'habileté du médecin par la profondeur des plaies qu'il a su fermer, faisons l'aveu de ses faiblesses au milieu de sa grandeur : tirons sa grandeur de ses faiblesses. Publiions-le à la gloire de la grâce, dont il fut le défenseur, le martyr et l'apôtre. Augustin fut longtemps un malade désespéré, dont Dieu seul pouvait guérir les maux extrêmes. Voyons dans ses malheurs l'image des nôtres; et admirant la grâce qui l'en retira, déplorons l'aveuglement qui nous y retient.

Grâce divine, qui en triomphâtes, que d'efforts ne vous coûta-t-il pas? Que de chaînes vous eûtes à rompre! que de nouvelles chaînes à imposer! Que de feux à éteindre! que de bûchers à allumer! que de blessures à guérir! Que de coups à porter? Quel martyre! Les premiers siècles de l'Eglise en virent-ils de plus rigoureux? Un coup d'œil toucha Pierre, et en fit un pénitent; une parole attendrit Magdeleine, et en fit une amante; un rayon de lumière terrassa Paul, et en fit un apôtre. Ici, tantôt victorieuse et tantôt vaincue, vous épuisez tour à tour votre force et votre douceur; agité par ses remords, lié par l'habitude, emporté par la crainte; entraîné par la passion, touché de la beauté de la vertu, séduit par les charmes du vice, victime de tous les deux, jamais satisfait dans les délices, jamais bien rassuré contre la pénitence, jamais persuadé des erreurs de sa secte, jamais familiarisé avec les mystères de la religion; l'éloquence d'Ambroise et les sophismes de Manès, les avis de Simplicius et les railleries du monde, les larmes de sa mère, et celles de sa concubine, se disputent son faible cœur. Il arrache le trait qui le blesse, il fuit la lumière qui l'éclaire, il redoute la grâce qui le touche, il commet le péché qui l'effraye, il gémit sous le poids de ses liens, et il repousse la main qui voudrait les briser; il fait quelques pas vers la vertu, et il recule; il s'éloigne des objets, et il y revient; contraire à lui-même, il veut et ne veut pas. Tout l'invite, tout l'arrête, tout l'étonne, tout l'attendrit : comme un homme à demi assoupi qui veut se relever, mais qui, accablé de son sommeil, retombe malgré lui : *Suspirabam ligatus.*

C'est assez différer, Augustin, il faut se rendre. Ne résistez plus à la miséricorde qui vous poursuit. Grâce divine, vous avez trop d'intérêt à vous ménager un tel défenseur : hâtez vous de vous parer de tous vos attraits

pour en faire l'heureuse conquête. Qu'inspire l'expérience de ses défaites et de vos triomphes, combien vous êtes nécessaire et puissante, il apprenne à vos ennemis, que sans vous on ne peut rien, et qu'avec vous tout est possible. Saisissez le moment de l'agonie où la jette la guerre violente dont son cœur est le théâtre; faites retentir à ses oreilles cette voix céleste : *Tolle, lege, « prenez et lisez. »* Qu'il ouvre d'une main tremblante les Épîtres de saint Paul; que d'un œil consterné il lise sa condamnation dans ces foudroyantes paroles : *Ce n'est pas dans l'impudicité que vous devez vivre, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Non in cubilibus et impudiciis, sed induimini Dominum Jesum. »* (Rom., XIII, 13.) Grâce divine, c'en est fait, Augustin rend les armes; vous consommez ce grand cœur par autant de feux que le plaisir a d'attraits, et la pénitence a d'épines. Le vice et la vertu, de concert avec vous, préparèrent à cette illustre victime plusieurs espèces de tortures par les délices et par les douleurs. Du sein des ténèbres s'élève l'astre qui éclaire le monde; du sein de l'erreur, le docteur de la vérité; du sein de l'orgueil, l'humilité la plus profonde; du sein de la corruption, la chasteté la plus délicate, la charité la plus généreuse : *Vocavit de tenebris in admirabile lumen suum.* (I Petr., II, 9.)

2° *Dans l'état religieux.* — A peine Augustin est-il sorti de la piscine sacrée, et revêtu de la robe d'innocence, qu'il s'ensevelit dans la solitude, pour ne plus s'occuper que de Dieu, et déplorer, dans les exercices de la vie religieuse, les moments infortunés qui n'avaient pas été employés à l'aimer. Il quitte tous ses biens, et renonce même à ses espérances. Là s'anéantit à ses yeux un monde enchanteur, qui lui offre plus que jamais ses anciens charmes. Là, s'éclipse dans une obscurité profonde cette brillante éloquence qui lui a fait cueillir tant de lauriers, et qui lui en promet encore tant d'autres; là est sacrifiée sans retour cette réputation littéraire, gloire flatteuse, dont, pendant tant d'années, il a goûté la douceur sans rivaux. Sombres déserts, forêts épaisses, fidèles témoins de la vie d'Augustin, dites-nous, s'il est possible, pendant les quatre années qu'il vécut au milieu de vous, quelle fut la rigueur de ses jeûnes, la longueur de ses veilles, la ferveur de son oraison, l'excès de sa pauvreté, la ponctualité de son obéissance!

Illustres communautés de l'un et de l'autre sexe, qui le reconnaissez pour votre père, c'est là qu'il vous enfanta; c'est là qu'il jeta le plan de ces ordres immenses, que le monde voit avec édification porter le nom, suivre la règle, conserver l'esprit du grand Augustin. Il y pratiqua le premier ce qu'il a su vous prescrire. De cette source abondante coulent les bénédictions dont le Seigneur vous comble. Disons-le à sa gloire et à la vôtre, Augustin fut l'abrégé de ces vastes corps; nous vous trouvons ébauchés

en lui; nous le trouvons multiplié en vous. Tel qu'un grand arbre que la nature a renfermé tout entier dans le germe, vous n'êtes que le développement de son cœur, et l'explication détaillée de sa conduite. Votre gloire en reçoit et lui rend un éclat réciproque. A travers les nuages dont son humilité l'enveloppe, je vois dans le seul Augustin le trésor de la pauvreté de tant de princes, les palmes de la chasteté de tant de vierges, la couronne de l'obéissance de tant de grands hommes que ces saints ordres ont produits : j'y vois le zèle apostolique de saint Ignace, de saint Dominique, et de leurs disciples; la piété des chanoines réguliers qui chantent les louanges de Dieu; l'assiduité de tant d'Ursulines qui élèvent la jeunesse; la charité de tant d'hospitalières qui servent les pauvres; la douceur de tant de filles du saint évêque de Genève. C'est un fleuve intarissable qui, partagé en mille et mille canaux, se distribue, arrose, fertilise, enrichit toute l'Eglise par une foule d'enfants. Sa race, multipliée comme les étoiles du ciel, renouvelle les promesses faites à Abraham : *Multiplicabo te sicut stellas cæli.* (Gen., XXII, 17.)

3° *Dans le sacerdoce.* — Un si grand homme ne pouvait être longtemps caché. Il n'était pas juste que l'Eglise fût privée de cette lumière; mais comment l'arracher à sa chère solitude? La charité seule y peut réussir. Un pieux artifice en fait naître l'occasion. Augustin paraît dans le temple sans songer au piège innocent qu'on lui a tendu. L'évêque d'Hippone saisit ce moment, et, malgré ses résistances, ses prières et ses larmes, il l'ordonne prêtre. Quel regret pour l'humble Augustin! Pénétré de ses défauts et de son insuffisance, il regarde son élévation comme un châtement. Il ne monte qu'en tremblant à l'autel; il frémit quand il voit entre ses mains la sainte victime : il arrose de ses larmes ceux que la pénitence amène à ses pieds. La sainteté de ses fonctions et le désordre de sa vie passée forment à ses yeux un contraste dont il ne peut soutenir la confusion; et la sainteté de sa nouvelle vie, bien loin d'en adoucir les traits, ne fait qu'en augmenter l'horreur en le rendant plus délicat et plus timide.

4° *Dans l'épiscopat.* — Combien un ministre si saint et si humble dut-il être la bonne odeur de Jésus-Christ, lorsque le diocèse d'Hippone vit ses vœux accomplis en le mettant à sa tête! Rassemblons les qualités que saint Paul demande dans un évêque, nous aurons fait le portrait d'Augustin. Charitable, il fut le père des pauvres : sa famille ne se flattait pas de trouver, dans une succession opulente ou des présents multipliés, de quoi soutenir son ambition et son luxe; il n'eut de bien que pour soulager l'indigent. Les bornes de ses revenus furent seules les bornes de ses largesses. Je me trompe : après avoir épuisé son patrimoine et celui de son église, les vases sacrés furent sa ressource; il crut

servir Dieu et entrer dans ses vues en dépouillant ses autels pour couvrir ses membres. Pacifique, c'était l'arbitre-né de tous les différends; il ne souffrait point de procès dans son diocèse; les jours et les nuits étaient à son gré utilement employés à les terminer; personne qui ne lui remit ses intérêts avec confiance, et qui ne souscrivit à sa condamnation. La réputation du prochain n'était pas moins en sûreté auprès de lui que la justice de sa cause. Vigilant, il connaissait toutes ses brebis; comme le bon pasteur, rien n'échappait à son exactitude. Quelle exacte résidence! Le bien de l'Eglise, le zèle des âmes pouvaient seuls l'arracher à son diocèse, pour se trouver aux conciles provinciaux, ou aller annoncer la divine parole. Quelle assiduité à visiter son troupeau! Quel soin à l'instruire! Après avoir confondu les savants, il se mettait à la portée du peuple, après avoir établi les plus profonds mystères de la religion, il en développait aux enfants les premiers éléments. De l'élévation de l'aigle, il descendait à la simplicité de la colombe. Quel zèle à former de bons ministres! Son palais était un séminaire où plusieurs églises ont demandé des évêques. Là, s'observait une vie régulière et une parfaite communauté de biens; là, se chantaient les louanges de Dieu; là, s'apprenaient les véritables sciences. Cet heureux clergé, enrichi de tant d'ouvrages de son pasteur sur la discipline ecclésiastique, eût-il ignoré ses devoirs? eût-il manqué de les aimer, de les pratiquer, ayant sous ses yeux l'exemple du saint évêque, qui, loin de dominer son troupeau par une autorité impérieuse, de le négliger par une molle indolence, de le chagriner par une inquiète pêtitesse, de le décourager par une faiblesse timide, s'en était rendu la forme et le modèle: *Forma facti gregis?* (I Petr., V, 3.) Réservé jusqu'au scrupule, ce grand homme était maître absolu de ses sens; jamais il n'échappait à ses yeux, ni à sa langue, rien qui ne sentit la dignité de sa place et la pureté de son cœur.

Pour vous en faire ici le tableau, que n'ai-je cette ardente charité dont il fut rempli, ce style affectueux qui lui était propre, et qui l'a fait représenter avec un cœur enflammé! Disons de lui comme de Madeleine, il a beaucoup aimé; l'amour a fait sa vertu; passion impérieuse, vertu toute-puissante, amour, il fut toujours votre victime, *Dilexit multum.* (Luc., VII, 47.) Il s'est peint lui-même dans ses *Soliloques*; je voudrais pouvoir les répéter ici en entier. Jamais solitaire absorbé dans la contemplation, pénétra-t-il si avant dans les routes de la vie spirituelle? Jamais amante du Sauveur eut-elle des sentiments si passionnés et si extatiques? Qui pourra croire que, dans l'homme du monde le plus occupé, on trouve le plus sublime contemplatif, et le cœur le plus tendre: « Anathème, dit-il, à ce temps malheureux où j'ai pu aimer quelque autre chose que vous, où j'ai pu

aimer quelque chose avec vous! Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue! que je vous ai tard aimée! Feu divin, qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, consommez mon cœur de vos flammes; éteignez, grand Dieu! les feux de l'enfer, détruisez les joies du paradis, je ne craindrai pas moins de vous déplaire, je n'espérerai pas moins d'être heureux, je ne vous aimerai pas moins. »

Un épiscopat aussi saint eût été toujours trop court pour le bonheur de ses peuples; cependant son humilité en abrégua la durée. On vit avec étonnement le plus grand, le plus saint évêque de l'Eglise, alarmé de ses obligations jusqu'à se démettre de son évêché quatre ans avant sa mort, pour faire pénitence des fautes qu'il disait y avoir commises; on vit rentrer dans l'obscurité de la vie religieuse celui que des ordres absolus en avaient arraché; expirer sur la cendre celui dont le nom, la sainteté, les ouvrages avaient rempli toute la terre; et par une dernière épreuve qui couronna toutes les autres, terminer sa précieuse vie dans les douleurs et dans l'humilité. Ah! s'il n'a pas répandu son sang, il n'en a pas moins souffert le martyre. L'amour est un cruel tyran mille fois plus fort que la mort et plus dur que l'enfer; il a ses brasiers et ses tortures: *Fortis ut mors dilectio.* (Cant., VIII, 6.)

La foi n'a pas moins les siennes, elle n'exerce pas moins ses rigueurs sur les esprits, que la charité sur les cœurs. Augustin ne fut pas moins le martyre de l'une que de l'autre.

SECOND POINT.

Ne jugeons pas de ce qu'il en coûte à l'homme pour se soumettre au joug de la foi par la facilité du peuple à tout croire. Le peuple sent-il les difficultés? fait-il usage de sa raison? Mais l'homme d'esprit qui sait apprécier les choses est aussi jaloux de ses idées que le voluptueux l'est de ses plaisirs. L'assujettissement à une foi aveugle est une espèce d'aveuglement pour lui, aussi difficile, peut-être, que de monter sur un échafaud. On a vu, jusque dans les ténèbres du paganisme, des martyrs prétendus soutenir l'erreur au prix de la vie. Malgré sa crédulité, le peuple revient-il des préjugés que la superstition consacre? La prévention et l'entêtement ne conduisent-ils pas quelquefois jusqu'au fanatisme des gens de mérite, qu'une longue étude et une piété éclairée auraient dû naturaliser avec la docilité?

Ces combats de l'esprit contre lui-même par les armes d'une humble foi, ne se bornent pas toujours aux victoires intérieures des mystères sur la raison, il faut encore que l'hérétique converti donne à toute l'Eglise l'humiliant spectacle de sa défaite; que, devenu le juge le plus sévère de ses erreurs passées, il en répare le scandale par le désaveu le plus éclatant, et qu'il s'efforce de

ramener au bercail ceux qu'il en avait éloignés.

Mais s'il est élevé sur le chandelier, quelle guerre n'est-il pas obligé d'entreprendre? C'est bien alors qu'il doit adorer ce qu'il avait brûlé, et brûler ce qu'il avait adoré; qu'il combatte la doctrine dont il faisait gloire, qu'il défende au prix de tout celle qu'il avait combattue; qu'il traite en ennemis les plus chers compagnons de ses égarements; qu'il se réunisse aux adversaires qu'il avait le plus persécutés; qu'enseveli dans l'étude, il renonce aux douceurs de la vie pour cueillir, à travers bien des ronces, le fruit insipide d'une sèche controverse: qu'attaché à la pénible composition d'un long ouvrage, il dévore le dégoût et l'ennui, les fausses subtilités et l'ignorance, les équivoques et la mauvaise foi, pour résoudre un tas de frivoles difficultés, pour éclairer une foule de gens mal instruits, et en confondre une infinité d'opiniâtres. Les heureux succès lui attirent des ennemis et des jaloux; les mauvais succès le font mépriser: calomnies atroces, froides plaisanteries, insultes, persécutions, que ne fait pas un hérétique piqué de sa défaite, irrité contre son vainqueur, dont les yeux malades, loin de s'ouvrir à la lumière, ne font que s'en offenser, et regrettent les ténèbres qu'elle a dissipées?

Légère ébauche des triomphes d'Augustin. Son esprit, aux prises avec lui-même, souffre les plus vives attaques des préjugés et de l'orgueil; aux prises avec les hérétiques de son temps, il essuie les plus violents assauts de leur rage, et toute la noirceur de leurs artifices. Martyr dans la paix de l'Eglise, vainqueur de l'enfer et de lui-même, supérieur à la superstition et à la violence, les tyrans domestiques et les tyrans étrangers, par leurs fureurs et leurs prestiges, ne font que multiplier ses victoires. Il fallait à l'Eglise ce nouveau genre de témoin, et à vous, mon Dieu, ce nouveau genre de victime. Des torrents de sang avaient commencé le triomphe; des ouvrages immortels l'ont consommé. Les martyrs ont fourni la matière de la démonstration; les Pères de l'Eglise l'ont mise en œuvre. Les uns ont parlé, du haut des échafauds, par la bouche de mille plaies; les autres, par mille volumes, en ont été les interprètes. Il fallait que les plus grands génies se joignissent aux plus simples enfants: le courage devait élever les uns, l'humilité rabaisser les autres: l'esprit et le corps, l'humilité et la décence, tout devait des hommages à la vérité; et, pour mettre le comble à ses conquêtes, des Chrysostome et des Augustin devaient mêler leurs palmes à celles des Laurent et des Etienne, des Catherine et des Agnès.

Augustin, vainqueur de lui-même par son courage et par son humilité, a réuni le mérite de ces deux sortes de victoires. Héros par son courage, enfant par sa soumission: maître en Israël par ses lumières, disciple par sa docilité, il a donné dans sa personne

une démonstration complète de la vérité. Avoir à combattre des préjugés reçus dès le berceau, nourris par l'éducation, favorisés par le penchant, fortifiés par l'habitude; les combattre pour croire des mystères gênants et incompréhensibles, qu'on a toujours regardés comme des folies, est-ce une difficulté médiocre pour un génie sublime et plein de lui-même, à qui ses talents fournissent la plus séduisante ressource, et que l'orgueil révolte contre le joug?

Tel fut Augustin: né dans le paganisme, engagé de bonne heure dans la secte des manichéens, où il vécut plusieurs années, et dont les erreurs et la liberté, ou plutôt les excès et la licence, ne travaillaient que trop de concert avec ses passions pour former des chaînes indissolubles et des ténèbres impénétrables.

Que dire de son génie qui puisse égaler l'idée que tout le monde en a? Quel adversaire de la vérité! quel défenseur du mensonge! quel sacrifice à faire que celui de tant de talents! Qui voudra entreprendre cette conquête? qui osera entrer en lice avec ce Goliath si redoutable aux troupes d'Israël? L'attaquer à force ouverte, n'est-ce pas courir à une défaite certaine? Lui tendre des pièges, la vérité sait-elle le faire? Qui peut même se flatter d'échapper à des yeux si perçants? Lui proposer d'une manière simple les vérités évangéliques; hélas! leur simplicité même le dégoûte. Il a la témérité de préférer l'éloquence de Cicéron et l'aménité de Virgile aux oracles des divines Ecritures. Loin de pénétrer les vérités cachées sous le voile des figures et les ombres des mystères, leur modeste sagesse lui en fait méconnaître l'auguste majesté. L'engagera-t-on à écouter les orateurs chrétiens? Peut-être la curiosité l'attirera aux sermons d'Ambroise; mais, quoiqu'il rende justice à ses talents, tout ce que peut arracher de lui l'éloquence de ce grand homme, c'est de lui faire avouer que la religion chrétienne peut être défendue avec quelque air de vraisemblance. Contentons-nous d'élever nos mains au ciel, de joindre nos prières aux larmes de sa sainte mère. Cette conquête vous est réservée, ô mon Dieu! Faites briller vos lumières à ses yeux rebelles, terrassez cet esprit orgueilleux, captivez-le sous le joug de la foi, et d'un ennemi faites un apôtre.

Oui, mon Dieu, vous le fîtes. Cette puissance infinie qui brise contre un grain de sable les flots de la mer, qui fait prosterner tout un monde aux pieds d'une croix, soumet à des mystères incompréhensibles le plus grand génie du monde, et brise les flots de son orgueil par la simplicité de la foi. Il vous immole sa raison, que seule jusqu'alors il avait voulu prendre pour guide. Il renonce à ses préjugés pour se livrer à vos impressions. Toutes les richesses de sa plume, comme les dépouilles de l'Egypte, deviennent l'ornement du tabernacle. Vous le voyez à vos pieds, ce superbe ennemi, percé par le glaive de la parole, lié par le

joug de la foi, dévoré de zèle, consumé de travaux, s'offrir en holocauste, en esprit et en vérité. Il ne faut plus que le fer s'aigüise, qu'un Dioclétien parle, qu'un bourreau exécute ; lui-même il allume le bûcher, il enfonce le glaive, il expire sous vos coups, ou plutôt sous les siens. Ah! Seigneur! le monde, ou Augustin vaincu, lequel des deux orne le plus votre triomphe?

Un génie de ce caractère ne se convertit pas à demi. Ce n'est plus Augustin indocile, révolté contre ses pasteurs ; c'est un disciple qui les écoute avec la docilité d'un enfant. Personne ne l'a jamais portée plus loin. Cependant, le dirai-je à sa gloire, je lui tiens peu de compte de sa soumission, elle est comme naturelle aux grandes âmes. Un esprit médiocre, assez éclairé pour sentir les difficultés, trop peu pour les résoudre, est le jouet de la défiance et de l'incertitude. Un grand esprit connaît trop sa faiblesse pour vouloir tout entendre ; il connaît trop la sagesse de Dieu pour s'en défier ; aussi peu ébloui de la lumière, que peu surpris des ténèbres, il ne demande d'autre raison de sa foi que l'autorité ; moyen unique de terminer les différends, de tranquilliser les consciences, et de rendre un digne hommage à la parole de Dieu. Qui n'admira ce grand homme, l'oracle de l'Eglise, consultant ses amis, se soumettant à leurs décisions, faisant l'examen de ses ouvrages et la rétractation publique de ses fautes ? Censeur plus rigoureux que le plus jaloux adversaire, il érige un tribunal contre lui-même, où il se condamne sans pitié. Bien loin de rougir de ses faiblesses, comme le commun des hommes, idolâtres de leurs productions, par petitesse d'esprit, et, par une juste punition, dupes de leur amour-propre, il couronne ses glorieux travaux par un retour encore plus glorieux à la vérité, et nous laisse incertains, lequel des deux est plus grand, d'Augustin éclairant le monde par l'étendue de ses lumières, ou l'édifiant par l'aveu de ses erreurs ; d'Augustin s'élevant au-dessus de l'homme par ses oracles, ou se rabaisant au-dessous par son humilité. Mais non, la question n'est pas problématique : les plus beaux talents sont un bien étranger que la Providence nous prête, dont la gloire ne rejaillit que faiblement sur nous : l'humilité est un bien personnel dont Dieu veut bien se tenir honoré, quoiqu'il en soit l'auteur par sa grâce.

Que ne fit pas Augustin pour la défense de la vérité ? Le nombre de ses ouvrages est prodigieux. Qui a plus écrit qu'Augustin ? Personne n'a écrit sur tant de matières : Ecriture sainte, théologie, controverse, philosophie, mathématiques, belles-lettres, point de sujet qu'il n'ait traité, peu qu'il n'ait épuisés ; personne n'a écrit de plus de manières, commentaires, sermons, lettres, méditations, conférences ; c'est un génie universel : on croirait qu'il y a employé une longue vie ; non, il n'a com-

mencé d'écrire que depuis sa conversion. On pardonnerait dans cette foule d'ouvrages quelques endroits faibles ; non, tout y est vif, précis, élégant : il est difficile de dire mieux. On pourrait penser qu'à la faveur d'une nombreuse bibliothèque, il a paru, par les compilations de ses secrétaires, enfanter à peu de frais bien des volumes ; non, l'imprimerie n'était pas connue de son temps ; les livres étaient extrêmement rares ; il a tout tiré de son fonds, il est créateur de tous ses écrits. Plusieurs grands hommes, concentrés dans l'étude, feraient à peine ce qu'a fait le seul Augustin, après avoir perdu une grande partie de sa vie, tout à coup, et tout à la fois, théologien, commentateur, prédicateur, controversiste, on voit éclore un monde sous sa main. Après les plus profondes recherches, on ne trouve que ce qu'il a dit, moins qu'il n'a dit.

C'est surtout dans la matière de la grâce qu'il est admirable ; c'est son chef-d'œuvre, ou plutôt le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; osons le dire, le chef-d'œuvre de la sagesse divine ; aussi était-il lui-même le chef-d'œuvre de la grâce : il lui devait ce juste retour. La grâce est lumière, elle éclaire l'esprit ; elle est ardeur, elle échauffe la volonté ; mais, quoique brillante, l'hérésie la couvrait de nuages ; quoique puissante, les pécheurs la foulaient aux pieds. La piété n'étant plus arrosée par le sang des martyrs, commençait à se refroidir. L'Eglise victorieuse des idoles, voyait s'élever dans le sein de ses enfants, des divinités de chair et de sang, encore plus dangereuses. Grâce divine, ainsi bannie de la terre, vous ne régniez plus, ni dans les esprits par vos lumières, ni dans les cœurs par vos ardeurs : Augustin rétablit votre empire, il vous fait triompher des hérétiques en les confondant, des pécheurs en les convertissant. Que ne vous devez-vous pas l'un à l'autre ? Il fut votre plus noble conquête, et votre plus illustre défenseur : *Gratia Dei sum id quod sum*, vous étiez nécessaires l'un à l'autre ; l'homme a besoin de la grâce pour être juste : la grâce a besoin de l'homme pour être efficace. L'homme ne peut aller au ciel sans le secours de la grâce ; la grâce ne peut régner sur la terre sans la coopération de l'homme. La grâce combat pour l'homme, l'homme combat pour la grâce : vaincu par la grâce, il rend la grâce victorieuse ; elle a travaillé à le sauver, il travaille à la défendre.

Grâce divine, vous montrâtes-vous jamais dans un plus beau jour ? Augustin croupissant dans l'erreur et dans le crime, malgré toutes les lumières de l'esprit le plus pénétrant, et tous les sentiments du cœur le mieux fait, triste démonstration de l'impuissance de la nature ; Augustin résistant et aux exhortations d'Ambroise, et aux sollicitations de Monique, et aux remords de sa conscience, triste démonstration de la liberté de l'homme : voilà l'état où vous le trouvâtes. Augustin revenu de ses égare-

ments, captivant son esprit et son cœur, aveugle dans sa foi, martyr de son zèle, parvenu à une perfection éminente, grâce divine, voilà l'état où vous le mîtes. Quelle démonstration de votre toute-puissance ! Jamais martyr répandit-il de plus beau sang ? Jamais vous fût-il érigé de plus grands trophées ? Il vous rendit ce qu'il avait reçu de vous : heureuse défaite qui fait remporter la victoire ; victoire glorieuse, où, comme Samson, on défait les Philistins en succombant. O mort ! il sera votre mort. Prince des ténèbres, votre esclave sera votre vainqueur ; vos conquêtes détruiront votre empire.

Augustin, après avoir consumé sa vie à combattre les pélagiens, les manichéens, et les autres sectaires de son temps, devint la victime de l'hérésie, et mourut en quelque sorte de sa main. Pendant le cours d'une maladie qui l'accable depuis longtemps, les Vandales ariens, après avoir rempli l'Afrique d'horreur et de carnage, assiégèrent sa chère ville d'Hippone. Pendant trois mois que dura le siège, ce père tendre vit ses enfants réduits à l'extrémité. La bonté de son cœur ne put supporter ce triste spectacle ; il demanda à Dieu de terminer une vie que tant de maux lui rendaient insupportable. Dieu exauça ses prières, et au milieu des torrents de larmes que la componction faisait couler de ses yeux, que la reconnais-

sance et la douleur exprimaient des yeux de ses peuples ; ce grand homme, consumé des flammes du divin amour, et plein de jours et de mérites, alla recevoir les couronnes innombrables, que tant de vertus, tant de travaux, tant de combats, tant de victoires lui avaient accumulées dans le ciel.

Qui que vous soyez, fidèles ou infidèles, justes ou pécheurs, voici un homme que Dieu présente également à ses amis et à ses ennemis. Idolâtres, venez vous convaincre ; hérétiques, venez vous confondre ; pécheurs, venez vous convertir ; justes, venez vous instruire ; Augustin est pour tous un maître, une démonstration, un modèle ; entreprenez tout, osez tout, espérez tout. Après Augustin converti, il n'est ni ténèbres qu'on ne puisse dissiper, ni habitude qu'on ne puisse déraciner, ni obstination qu'on ne puisse vaincre, ni vertu qu'on ne puisse acquérir. Augustin est un abrégé de la religion, un abrégé de la vertu, protecteur de l'une et de l'autre, martyr et victime de toutes les deux. Imitons ce grand saint ; personne ne peut s'en défendre : il ne laisse ni ressource à l'hérétique, ni excuse au pécheur, ni défaite au plus lâche, ni prétexte au plus difficile. Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle que je vous souhaite. Ainsi-soit-il.

ŒUVRES ORATOIRES COMPLETES DE BERGIER. SERMONS, PANÉGYRIQUES ET DISCOURS ACADÉMIQUES

AVIS DES ÉDITEURS.

Les personnes qui savent que Bergier a exercé les fonctions du ministère pastoral s'étonnaient que sa plume, d'ailleurs si féconde, ne nous eût laissé aucun sermon. Elles supposaient que peut-être le savant apologiste se contentait de prêcher d'abondance ou sur des notes, demeurées trop informes pour qu'on eût songé à les recueillir et à les publier. Quoi qu'il en soit de cette supposition en ce qui tient aux instructions familières, nous savons aujourd'hui que Bergier a prêché des sermons et des panégyriques écrits en entier de sa main : ils forment une collection assez considérable, que le public ne manquera pas d'accueillir avec bonheur. Voici comment ils sont arrivés en notre possession et comment leur authenticité demeure parfaitement constatée.

M. l'abbé Ravanier, ancien curé de Sèvres, compatriote et parent de Bergier, avait entre les mains un manuscrit de sermons et de panégyriques comprenant vingt cahiers petit in-quarto, écrits de la même main et reliés ensemble. Le dépositaire ordonna avant de mourir de le confier à son successeur, avec prière de le faire imprimer. Le manuscrit fut donc remis en 1832 à M. l'abbé Bainvel, encore aujourd'hui curé de Sèvres, avec qui nous avons traité de la propriété et de l'impression.

En parcourant attentivement l'ouvrage, on ne tarde pas à découvrir quel en est l'auteur.

1° Une feuille de papier, d'autre qualité que celui du cahier, sert de couverture à l'un des panégyriques de saint Michel. Elle porte à l'extérieur, de la même main qui a écrit le sermon : *Pour la fête de saint Michel, 1761 ; à l'intérieur et d'une autre main : A Monsieur, Monsieur l'abbé Bergier, Curé à Flangebouche.* L'explication la plus naturelle de ce fait est que Bergier aura converti en enveloppe de son discours cette feuille envoyée à son adresse.

2° Les dates des sermons, écrites de la même main que le texte, concordent parfaitement avec l'époque où Bergier prêchait. Elles s'étendent de l'année 1748 à l'année 1767.

3° On trouve également, et toujours de la même main, l'indication des lieux où plusieurs de ces discours ont été prononcés : ainsi Loray, Passonsfontaine, villages voisins de Flangebouche où Bergier était curé ; Ornans, chef-lieu du district ; Poligny, petite ville de Franche-Comté ; le collège et différentes paroisses de Besançon. Plusieurs autres, sans désignation de lieu, ont été composés pour des fêtes de patrons, et les paroisses qui ont ces saints pour titulaires se trouvent la plupart dans le voisinage de Flangebouche. Nous regrettons de n'avoir pensé qu'un peu tard à imprimer en leur place, dans le corps de l'ouvrage, toutes ces indications que donne la couverture des cahiers.

4° Le passage suivant du panégyrique de saint Louis fournit encore de précieux indices :

« Ce sujet est intéressant, Messieurs, il mériterait d'occuper des talents aussi éminents que les vôtres ; il n'appartient qu'aux grands hommes de louer dignement les héros. Ne soyez pas étonnés si cette entreprise m'effraye : accoutumé à annoncer l'Évangile aux ignorants et aux pauvres, je connais peu l'usage de cette éloquence majestueuse et sublime dont vous seuls pouvez donner des leçons ; mais votre piété me rassure contre la délicatesse de votre goût : occupés à admirer les vertus d'un roi qui fut le protecteur des lettres et des savants, vous oublierez les défauts de l'orateur, et peut-être que la simplicité du discours pourra servir à relever davantage la grandeur du sujet. »

L'Académie de Besançon, où les discours de Bergier ont été plusieurs fois couronnés, célèbre solennellement chaque année la fête de saint Louis et tient à ce qu'il y ait en ce jour un panégyrique du saint qu'elle a choisi pour protecteur. Ce que l'orateur dit de lui-même montre qu'il remplissait alors les fonctions du ministère pastoral dans une compagnie. A la lecture des lignes que nous venons de citer, le souvenir de l'ancien curé de Flangebouche se présente immédiatement à l'esprit, et l'on n'hésite pas à attribuer le discours au célèbre apologiste.

Malgré les nombreux motifs de cette nature, qui tous ont leur valeur propre et dont l'ensemble laisse peu de place au doute, les preuves d'un autre genre n'ont pas été négligées. A la prière de M. le curé de Sèvres, M. Champollion avait déjà confronté le manuscrit, à la Bibliothèque royale, avec des autographes certainement authentiques de Bergier. Il en était résulté pour lui une conviction si entière d'authenticité qu'il offrit d'acheter cette collection pour le compte de la Bibliothèque. M. le curé de Sèvres ne crut pas pouvoir acquiescer à ce désir, à cause de la recommandation de son prédécesseur de faire imprimer l'ouvrage. La question d'authenticité demeurerait donc définitivement résolue. Cependant, pour notre satisfaction personnelle et afin de ne rien laisser désirer à la critique même la plus exigeante, devenus propriétaires du manuscrit, nous l'envoyâmes à M. l'abbé Busson, ancien secrétaire général du Ministère des affaires ecclésiastiques, chanoine de Besançon et vicaire général de Montauban, en le priant de vouloir bien le confronter avec les autographes de Bergier qu'il pourrait découvrir à Besançon. Nous lui demandions aussi son avis sur le mérite des compositions considérées en elles-mêmes. Voici la réponse qu'il a eu la bonté de nous adresser sous la date du 14 mars 1832 :

« Aussitôt après la réception du Recueil que vous m'avez envoyé, je suis allé, comme vous le désiriez, à la Bibliothèque de Besançon, avec l'espoir d'y trouver quelque autographe de Bergier ; mais j'ai été trompé dans mon attente. J'ai été plus heureux au séminaire ; on m'y a communiqué un discours écrit de la main du célèbre apologiste, et qu'il avait préparé pour le concours de l'Académie de notre ville, en 1758. Mon frère possédait aussi l'autographe d'un autre discours du même écrivain, composé pour le concours de 1763. Ces deux discours avaient pour thème, l'un : *Combien les mœurs donnent de lustre aux talents* ; l'autre : *Pourquoi le grand homme est-il souvent la dupe de l'homme ordinaire ?* Le premier fut couronné par l'Académie.

« J'ai confronté ces deux manuscrits avec celui que vous m'avez confié ; j'ai fait de l'écriture un sérieux examen, et le résultat a été pour moi la conviction que la même main a écrit les trois ouvrages. Je n'ai pu, en effet, remarquer dans les lettres aucune différence essentielle ; elles présentent partout le même corps, la même forme, le même arrangement, les mêmes liaisons, la même pose et, si je puis le dire, la même attitude. Cette conformité est si parfaite, qu'elle frappe les yeux à la première vue. On ne peut donc, suivant moi, élever le moindre doute sur l'authenticité de votre manuscrit, il est de Bergier.

« A cette preuve s'en joint une autre non moins décisive. J'ai parcouru le livre selon votre désir, j'ai retrouvé dans tous ces sermons le style du savant écrivain, un style simple, mais noble, clair, coulant, châtié, précis, pur de néologisme, dégagé de toute superfluité, même oratoire, classique en un mot. J'y ai retrouvé la même orthodoxie, la même force de logique, la même manière de raisonner que dans les autres ouvrages de l'auteur du *Dictionnaire théologique*. Or, ces choses, c'est ce qui constitue le moi d'un écrivain.

« On serait peut-être tenté de croire que Bergier ne savait parler que le langage de l'apologie et de la controverse. Ce serait une erreur. Bergier avait trop de sens et de génie pour confondre des genres essentiellement distincts, et ne pas conserver à chacun d'eux sa nature propre. Il était surtout trop pénétré de l'esprit de Dieu et de son ministère, pour ne pas parler à ses ouailles comme un père à ses enfants, et aux fidèles comme l'Eglise elle-même. Aussi la piété s'allie-t-elle à la science dans ses sermons ; ce sont, non de sèches dissertations sur quelques points de foi ou de morale, mais de véritables instructions pastorales et religieuses. On est ému, en les lisant, de cette émotion douce que produit toujours la parole de Dieu annoncée par une âme qui la goûte et qui l'aime.

« Ainsi, n'hésitez pas à mettre au jour ces discours inédits de Bergier ; vous rendrez, en les publiant, un service inappréciable aux pasteurs, aux jeunes prêtres, aux prédicateurs, quels qu'ils soient. En genre d'éloquence pastorale, tous y trouveront des modèles plus parfaits que ceux que la chaire présente depuis longtemps. Puisse leur influence ramener le courage à cette manière d'annoncer la parole de Dieu, ancienne dans le pays où prêchait Bergier, et qui, de son temps, opérait de si heureux effets ! Les fidèles alors étaient profondément instruits des principes de la foi, des lois chrétiennes et des conseils de l'Évangile. Ce qu'ils savaient le mieux, c'était la religion ; c'est ce qu'ils savent le moins aujourd'hui.

« Sous le rapport littéraire, tout, dans les sermons de Bergier, n'est point également achevé. On voit qu'il n'a pas mis la dernière main à quelques-unes de ses compositions ; mais toutes, à des degrés différents, ont un mérite réel, supérieur même, et seront lues avec plaisir par les hommes de goût. »

Après l'appréciation d'un aussi bon juge, nous n'avons rien à ajouter pour donner une idée juste du mérite de notre publication.

Les lecteurs trouveront peut-être que l'on aurait pu classer dans un autre ordre les discours que nous livrons au public. Nous le pensons également ; mais nous avons mieux aimé, pour cette fois, ne pas toucher à la distribution du Recueil qui se présentera ainsi à tous les yeux dans sa véritable forme. Bien moins encore nous serions-nous permis de faire des retranchements et de réduire en un seul deux sermons, lorsque l'auteur se répète lui-même et prend des parties notables d'un de ses discours pour les faire entrer dans la composition d'un autre. Outre que ces répétitions offrent de l'intérêt sous plus d'un rapport, nous n'aurions pu les faire disparaître sans modifier le travail de Bergier. Or, nous avons tenu à le montrer tel qu'il est, même avec ses imperfections, et sans qu'aucune main étrangère y ait touché. Seulement nous avons laissé à l'écart quelques fragments informes qui ne présentent que des commencements de phrases inachevées. Ces pièces, du reste peu nombreuses, étaient exclusivement destinées à l'usage de l'auteur : en les examinant on découvre qu'il a pu s'en servir, soit comme de sommaire pour se diriger dans le travail de la composition, soit comme de résumé pour aider sa mémoire quand il avait à prononcer le discours.

SECTION I.

SERMONS.

SERMON I.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, ianixa super dictum suum. (Cant. vii, 5.)

Qu'il doit être beau ce triomphe, mes frères, qui donne de l'admiration aux esprits bienheureux ! Quelle doit être la gloire de Marie au jour de son Assomption, puisque le ciel même en est étonné ! Depuis le jour heureux où Jésus-Christ alla prendre possession du trône de son Père, la céleste Jérusalem n'avait point vu de si brillant spectacle ; la gloire seule du Fils peut obscurcir le triomphe de la Mère. Anges du Seigneur ! ne soyez point surpris de voir une pure créature placée si près de la Divinité, et au-dessus de ce que le ciel renferme de plus grand ; le Seigneur pouvait-il moins faire pour celle de qui il a reçu le jour ? Ne craignez pas de blesser, par les hommages que vous lui rendrez, la majesté du Dieu jaloux ; c'est lui qui l'a faite ce qu'elle est. La gloire dont il la comble n'est point au-dessus des grâces dont il l'avait enrichie ; il couronne ses propres dons en couronnant les mérites de Marie. Il veut qu'elle soit aujourd'hui la plus élevée en gloire de toutes les créatures ; c'est qu'il l'a rendue déjà la plus élevée en vertus. Non, mes frères, ce n'est point précisément à cause de la qualité de Mère de Dieu que Marie est placée à un rang si sublime dans le ciel ; mais c'est pour avoir fait servir sa qualité de Mère de Dieu à pratiquer les plus héroïques vertus. Dieu, en l'élevant à cette dignité, fit paraître sa miséricorde ; mais, en la couronnant dans le ciel, il fait éclater sa justice. Et voilà ce qui fait la solide gloire de Marie, c'est que la grandeur est le fruit et la récompense de ses mérites.

En l'élevant à un si haut degré de gloire, il fait éclater tout à la fois sa justice et sa (1-1385) Les hommes jugent mal du mérite ; ils ne l'estiment ordinairement que par rapport à leur

bonté : sa justice, parce qu'il récompense en Marie des vertus héroïques, et qu'il proportionne son élévation à ses mérites ; sa bonté, en ce qu'il fait servir l'élévation de Marie à notre salut, et nous procure en elle une médiation toute-puissante auprès de lui. Deux grandes différences, mes frères, entre la gloire de Marie et les grandeurs du monde. Celles-ci ne sont que trop souvent l'ouvrage du hasard, de l'injustice, du crime ; celle de Marie est le prix de ses vertus. Ce sera le sujet du premier point. Grandeur des hommes trop souvent funeste à ceux à qui elle devrait être utile ; celle de Marie doit procurer notre propre bonheur. Ce sera le sujet du second point. En deux mots : élévation de Marie, la plus juste en elle-même et la plus avantageuse pour nous, c'est toute la matière de ce discours. Vierge sainte, ce sont vos grandeurs que je dois célébrer, c'est à vous même que je m'adresse pour obtenir de le faire dignement. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les grandeurs humaines ne sont rien moins que la preuve du mérite, mes frères ; pour qu'elles le fussent, il faudrait supposer ceux qui les accordent exempts d'ignorance et de prévention (1-1385)*. La faiblesse humaine ne peut aller jusque-là : il y aurait de l'injustice à l'exiger ; tout ce qu'on peut demander, c'est que ceux qui ont en main les grâces apportent toute l'attention dont ils sont capables pour n'être pas trompés. Il n'en est point de même à l'égard de Dieu. Comme il n'est capable ni d'erreur ni d'intérêt, il pèse les mérites dans une juste balance et ne les estime précisément que ce qu'ils valent. Les hommes ne font souvent cas des actions qu'autant qu'elles leur paraissent brillantes : l'humiliation, la bassesse, les souffrances sont en possession de leur déplaire toujours (1386). Mais Dieu ne s'intéresse et autant qu'il leur est utile.

(1386) Inutilement on a travaillé jusqu'ici à dédaigner dans un autre des œuvres oratoires de Bergier (Édit.)

pense pas de même, Chrétiens; il a établi l'humiliation et les souffrances comme la seule voie pour parvenir à la félicité et à la gloire. Qui est-ce qui se trompe dans cette occasion, Dieu ou le monde? Sur cette règle on peut juger que les vertus que Dieu éprouve le plus dans ce monde sont celles à qu'il destine une plus abondante récompense, et que les âmes qu'il se plaît à retenir le plus dans l'obscurité et la bassesse, sont justement celles à qui il réserve une gloire plus éclatante. Qui donc eut jamais droit de prétendre à une plus riche que Marie dont la vie ne fut qu'un tissu d'humiliations et d'épreuves? Il nous suffira d'en parcourir les principales circonstances pour nous en convaincre.

Commençons I. par *Ses humiliations*. Être né dans l'obscurité, et consentir à y demeurer; fuir l'éclat et la vénération que doit s'attirer la vertu; c'est, mes frères, le sort d'une infinité de saints qui se sont cachés aux yeux des hommes pour s'élever à la perfection dans le silence de la retraite. Mais, être élevé au faite des grandeurs, et conserver toujours les apparences et les dehors de la plus extrême bassesse, c'a été le mérite particulier de Marie; et comme aucune autre créature n'a jamais été élevée à un aussi grand degré de grâce et de dignité, aucune n'a jamais pratiqué l'humilité dans un degré si parfait. Je ne placerai point, mes frères, au rang des humiliations de Marie l'éclat de sa naissance terni par la bassesse et la pauvreté de son état. Elle était trop instruite du néant des grandeurs du monde pour regretter la gloire dont avait joui si longtemps l'auguste sang de David. Qu'était-ce que le trône de Juda en comparaison de la qualité de mère de Dieu? Celle que la grâce avait rendue mère du Roi du ciel, pouvait-elle compter pour quelque chose d'être fille d'un roi de la terre? Mais ce qui mérite bien plus notre attention et ce qui aurait dû être bien plus sensible à Marie, c'est que les trésors de grâce qu'elle avait reçus du ciel ne demeurèrent pas moins cachés en elle que les avantages de la nature.

Choisie de Dieu pour être élevée à la plus haute dignité à laquelle une créature puisse jamais être appelée, elle garde tous les dehors d'une simple fille de Juda. Tout se passe entre elle et l'Ange qui lui avait annoncé ce mystère. Plus grande en quelque sorte que ce qu'on lui offrait, par la préférence qu'elle donnait à la virginité, elle n'en est pas plus connue : le monde ignore et ce qu'elle a reçu et le sacrifice qu'elle en a voulu faire. Elle sent que la vertu perd toujours quelque chose à se montrer; que, semblable à ces vives couleurs dont le grand jour ternit peu à peu l'éclat, ou à ces odeurs exquises que le grand air fait évaporer, elle a besoin, pour se maintenir, du repos et du silence d'une vie obscure. Elle ne connaît

point ce raffinement de vanité qui fait quelquefois refuser les grandeurs pour en paraître plus digne, ou qui a grand soin de rappeler à tout propos le souvenir de ce que l'on a quitté pour se faire honneur de ce qu'on est et de ce qu'on n'a pas voulu être; Marie laisse dans un éternel silence et les dons de Dieu et la manière dont elle les a reçus. Les grâces dont elle a été prévenue, sa conception immaculée, la plénitude de grâce que l'ange a reconnue en elle, les opérations de l'Esprit-Saint dans son âme, sont des mystères que Dieu couvre d'une voile épaisse, et que Marie ne communique à personne. Quelle gloire cependant n'eussiez-vous pas retirée, Seigneur, de tous ces prodiges qui eussent fait l'admiration des anges et des hommes? Quel moyen plus capable de faire adorer la puissance de votre bras, la sagesse de vos décrets, la grandeur de votre miséricorde, que d'apprendre au monde les bénédictions dont vous aviez prévenu votre servante? Mes frères, Dieu est moins jaloux de sa gloire que de la vertu de Marie; disons mieux : Dieu est plus glorifié par l'humilité de Marie que par toutes les louanges des hommes. Un jour il se plaira à la relever, cette gloire, en relevant celle de Marie. Plus il avait tenu secrètes les merveilles qu'il avait opérées en elle, plus il s'appliquera à les découvrir : toutes les nations l'appelleront bienheureuse à cause que le Tout-Puissant a opéré en elle de grandes choses.

C'est dans les mêmes vues que Dieu laisse inconnue la virginité perpétuelle de Marie; Marie, le temple de l'Esprit-Saint, la mère d'un Dieu, n'est aux yeux des hommes que l'épouse de Joseph et la mère de Jésus de Nazareth; assujettie comme les autres femmes à la loi de la purification, après avoir mis au monde la sainteté même, elle demeure confondue parmi celles qui ont enfanté des pécheurs. Mais, Seigneur, s'il nous était permis de vous demander raison de vos desseins, ne pourrions-nous pas vous demander pourquoi vous permettez que l'innocence même de Marie soit soupçonnée, et que Joseph se voie dans la nécessité de la quitter secrètement, ou d'agir contre elle dans la rigueur de la loi? Que sa virginité soit inconnue, à la bonne heure ! mais que son innocence soit soupçonnée, quelle épreuve pour cette Vierge immaculée ! mes frères, le Seigneur a ses vues : lui qui fait cesser le soupçon par un ange, saura bien, quand il le faudra, découvrir à toute la terre la pureté virginale de Marie, et la consoler d'une telle épreuve. Il l'établira, s'il le faut, par les plus surprenants prodiges. Dieu le fait en effet, mes frères, par un privilège semblable à celui de son Fils : la chair de Marie n'est point sujette à la corruption; elle sort du tombeau glorieuse et triomphante comme Jésus-Christ. Ce divin Sauveur reçoit dans le ciel en corps et en

tromper le monde sur la nature et le prix des humiliations et des souffrances, en les lui faisant en-

visager comme la voie par où Dieu conduit à la gloire et à la félicité.

Ame celle qui l'avait porté dans son sein, et l'Eglise se fait gloire de célébrer la résurrection glorieuse et l'Assomption triomphante de la Mère avec presque autant de pompe et de solennité que la résurrection et l'ascension du Fils.

Cessons donc de nous étonner maintenant de l'obscurité de la vie que mène la sainte Vierge dans le temps même que Jésus-Christ, son fils, remplit toute la Judée du bruit de ses prodiges et de l'admiration de sa doctrine. Jamais associée à sa gloire, jamais favorisée de ses complaisances, il semble que Jésus-Christ ne la reconnaisse qu'avec peine pour sa mère; il semble qu'il craigne qu'une partie de sa gloire ne rejailisse sur elle; il mêle dans les réponses qu'il fait à ses demandes, je ne sais quoi d'austère et de dur; il semble réserver toute sa tendresse pour ses disciples, et avoir à peine quelque attention pour sa Mère. Faibles mortels que nous sommes! cette conduite nous surprend et nous révolte; mais quelle obscurité peut-il encore y rester, après ce que Dieu a fait pour réparer les abaissements de Marie, après la manière éclatante dont Dieu a fait établir son culte? Autrefois à peine eut-elle quelque part à la gloire de son Fils: maintenant elle la partage presque également avec lui; et excepté les honneurs suprêmes que nous ne rendons qu'à Dieu seul, nous ne croyons pas pouvoir pousser trop loin le culte que nous rendons à Marie. Les mêmes temples que nous élevons à la gloire du Fils, sont le plus souvent consacrés sous l'invocation de la Mère. Autrefois Jésus-Christ sembla n'accorder qu'à regret un miracle à sa prière: aujourd'hui, il accorde à son intercession les grâces les plus extraordinaires; à peine y a-t-il un Chrétien qui ne reconnaisse être redevable à Marie de tous les bienfaits qu'il a reçus de Jésus-Christ. Autrefois elle n'eut presque point de part au ministère de son Fils, ni à celui des apôtres: aujourd'hui l'Eglise tout entière implore sa protection, ne demande presque rien à Dieu que par les suffrages de Marie. C'est ainsi, Vierge sainte, que Dieu récompense votre humilité; c'est ainsi qu'il accomplit ce qu'il a promis si expressément, que celui qui s'humiliera sera élevé.

Mais pour nous, mes frères, qui goûtons si peu cette morale, quel effet ne doit pas produire sur nous l'exemple de Marie! quelle confusion ne doit-il pas nous donner! Combien de reproches, d'impatiences, de murmures, si la Providence nous condamnait à la moindre partie des humiliations qu'a souffertes cette Vierge sainte! Avons-nous jamais su nous cacher comme elle aux yeux des hommes? Autant elle employait de soins et de pieuses industries pour demeurer oubliée et inconnue, autant notre amour-propre emploie d'artifices et de ruses pour faire connaître ce que nous sommes et souvent pour paraître ce que nous ne sommes pas. La simplicité, la modestie, le silence ne sont plus des vertus qui nous dé-

robent aux regards des autres; ce ne sont plus que des détours dont un orgueil raffiné se sert pour mieux parvenir à se faire estimer. La société n'est plus qu'un vil commerce d'adulations fades et de louanges étudiées, dont on cherche à tromper la vanité des autres, et dont chacun nourrit la sienne. Au moindre signe que l'on nous donne de mépris ou d'indifférence, notre amour-propre éclate en plaintes et en reproches; ce ne sont qu'exclamations sur l'injustice des hommes, sur la malignité du siècle, sur la prévention du monde. Une injure, un mauvais service qu'on nous rend, sont quelquefois pardonnés; mais oublie-t-on une marque de mépris et ce que le monde appelle une tache à notre honneur? La piété la plus déclarée, la dévotion la plus décidée ne met point à couvert de ce faible honteux; elle n'en est que plus sensible aux outrages. Rien ne paraît sacré pour réparer de pareilles blessures: on va jusqu'à intéresser Dieu dans notre propre querelle; il y va de sa gloire, dit-on, que mon innocence éclate, que ma droiture soit reconnue. Quel aveuglement de se croire assez important pour contribuer en quelque chose à l'honneur du Seigneur et aux intérêts de la religion! De quel mérite peuvent être toutes ces vertus fastueuses, toutes ces bonnes œuvres d'appareil que l'on étale aux yeux du monde? quel en est le but? Est-ce de faire honorer Dieu, ou de se faire honorer soi-même? Vous recherchez l'estime des hommes? Dieu vous l'accordera peut-être; mais, malheur à vous! l'estime des hommes sera toute votre récompense. Si votre vertu eût été cachée comme celle de Marie, sa justice eût été intéressée à vous glorifier; si elle eût été éprouvée, comme la sienne, par des soupçons injustes ou des humiliations répétées, il se serait plu à lui rendre tout son éclat; mais vous avez demandé aux hommes votre récompense, n'en attendez plus de Dieu. Non, mes frères, la vertu n'est pas faite pour être honorée sur la terre. Elle mériterait de l'être, sans doute; mais elle en serait moins pure, si elle pouvait toujours espérer de plaire à quelqu'autre qu'à Dieu; il est bien moins dangereux pour elle d'être blâmée à tort que d'être louée avec raison: des censures même injustes sont moins à craindre pour elle que des louanges véritables. Que le monde en pense donc ce qu'il voudra; âmes justes que la calomnie noircit et que le mépris poursuit, vous êtes dans la voie où Dieu vous veut; c'est la voie où il a conduit Marie: il l'a conduite au sommet de la gloire par l'humiliation, au comble de la félicité par les souffrances. Jamais de vertu plus humiliée que celle de Marie, jamais de vertu plus souffrante.

II. Pour bien comprendre la rigueur des souffrances de Marie, il faudrait, mes frères, concevoir quelle était la sensibilité de son cœur, quelle était sa tendresse pour Jésus-Christ, puisque ce fut ce Fils bien-aimé qui fut presque toujours l'occasion ou le sujet

de ses douleurs. Qui l'aurait cru, Seigneur, que la maternité divine dût être pour Marie une source intarissable d'amertumes ? et qu'en l'élevant à cette haute dignité vous lui prépariez le plus triste sort ? Une âme moins héroïque que celle de Marie en eût-elle voulu à ce prix ? La pauvreté de son état aurait pu lui paraître supportable si elle eût été seule à en souffrir les inconvénients ; mais ces désagréments rejaillissaient en quelque manière sur Jésus-Christ, et par là combien ne lui devenaient-ils pas sensibles ? Quelle devait être sa douleur lorsqu'elle comparait ce qu'elle était, non pas avec ce que furent ses ancêtres, mais ce qu'elle était avec ce que Jésus-Christ aurait dû être, et que le Fils de Dieu n'était condamné à mener une vie pauvre que parce que sa mère était réduite à la pauvreté. Le Fils de Dieu naissant dans une étable, quel spectacle pour Marie ! Mais ce n'était là que le commencement des amertumes que devait lui causer la tendresse maternelle. A peine est-il né, qu'elle voit couler son sang sous le couteau de la circoncision ; le nom qu'on lui impose annonce déjà par avance à Marie les douloureuses destinées de son Fils, et, pour mieux les lui faire connaître, lorsqu'elle le présente au temple, on lui prédit que son âme sera percée de douleur. Bientôt livrée à de nouvelles alarmes pour les jours de cet enfant chéri, elle est obligée de fuir dans une terre étrangère pour le soustraire à la cruauté d'Hérode. Déjà devenu grand, elle le perd dans le temple, et ne le trouve qu'après trois jours d'inquiétudes et de larmes. Sans doute ce cher Fils saura bien la dédommager de ses peines par ses caresses, et il s'attachera à les lui faire oublier par des complaisances extraordinaires ? Point du tout, mes frères, il reçoit ses tendres reproches avec une froideur et une austérité qui nous étonne. Préparez-vous à des coups plus terribles encore, ô Mère de douleur ! Vous le perdrez un jour ce Fils bien-aimé, et vous le perdrez par la mort la plus cruelle. Jésus-Christ sur la croix et Marie à ses pieds ; quel spectacle, mes frères ! le monde en vit-il jamais un semblable ? Pourquoi ne pas épargner à cette mère affligée la vue des tourments de son Fils ? Le Ciel prend-il donc plaisir à lui déchirer le cœur ? Pourquoi frapper en même temps deux si grandes victimes ? N'était-ce pas assez que Jésus-Christ bût jusqu'à la lie le calice d'amertume, sans le faire encore partager à Marie ? N'y aura-t-il pas du moins quelque consolation pour elle dans ce triste moment ? Jésus-Christ n'adoucirait-il pas par quelques paroles de bonté la douleur où elle est plongée ? Non, mes frères, les consolations sont faites pour les âmes faibles qui ont encore besoin d'être soutenues, qui n'ont pas assez de courage pour aller sans s'arrêter jusqu'au bout de la carrière. Mais, pour Marie, elle n'a besoin ni d'adoucissement ni de soutien, elle portera la croix jusqu'à la fin comme son Fils, et ne cessera de souffrir qu'elle n'ait cessé de

vivre. Celles qu'il lui adresse sur la croix semblent être une nouvelle plaie faite à son cœur : il lui donne un autre fils avant que de mourir, comme s'il allait cesser d'être le sien en cessant de souffrir, comme si elle ne devait être sa mère que dans les douleurs. Aussi la joie de la résurrection de Jésus-Christ semble n'être pas faite pour elle. L'Écriture nous dit que Jésus-Christ l'annonça lui-même aux principaux disciples et aux saintes femmes : elle ne nous dit point qu'il se soit fait voir à Marie ; nous lisons les entretiens qu'il eut avec ses apôtres, les marques de tendresse qu'il continua de leur donner, mais nous ne lisons plus rien qui regarde Marie ; c'était alors le temps de la gloire de son Fils ; ce n'était plus sa place. Il n'est pas encore temps qu'elle le partage. Si elle demeure encore sur la terre, il semble que Dieu ne l'y laisse qu'afin d'achever de la consumer par le feu de son amour et de ses désirs, par l'impatience qu'elle doit avoir de se réunir à celui qui avait toujours été l'objet de sa tendresse. Il viendra enfin, Vierge sainte, ce jour heureux qui finira vos désirs et vos souffrances, qui vous rendra celui que vous avez perdu et qui vous en assurera la possession pour jamais. Ce fils lui-même daignera essuyer les larmes qu'il a fait répandre : autant ses humiliations et ses souffrances ont causé de soupirs à votre cœur, autant sa gloire vous causera de ravissements et de joie ; il arrive en effet, mes frères, ce jour si longtemps attendu ; Marie, déjà plus au ciel que sur la terre, rompt enfin par un dernier effort d'amour les liens qui l'attachaient encore à ce monde ; elle se réunit à son Fils et à son Dieu, et va puiser dans le sein de la Divinité des délices d'autant plus pures et plus abondantes qu'elle les avait plus méritées par l'excès de ses souffrances.

C'est ainsi, mes frères, que Dieu en a agi envers la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'il en agit encore envers les âmes qu'il veut élever à un degré sublime de perfection. Il appesantit sa main sur elles, il les abreuve de fiel et d'amertume : on dirait qu'il les traite en ennemi déclaré plutôt qu'en père ; on voit avec étonnement les pécheurs épargnés, tandis que les fléaux de sa justice accablent quelquefois les justes. Un esprit faible s'en scandalise, et en prend occasion de révoquer en doute la Providence ; tandis qu'il devrait se contenter d'adorer des secrets qu'il ne comprend pas. Craignez-vous donc, censeur téméraire, que celui qui afflige ne soit pas assez puissant pour guérir, qu'il n'ait pas des récompenses assez magnifiques pour dédommager les justes de ce qu'ils auront souffert pour lui ; qu'il ne demeure en reste avec eux ?

Mais il n'y aurait pas beaucoup à s'étonner, mes frères, si le monde seul se scandalisait des voies de Dieu, et n'en jugeait que sur ses faux préjugés : ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette conduite est souvent une tentation qui décourage les

justes, et les porte presque à secouer un joug qu'ils trouvent trop rude. Ames faibles et peu courageuses, vous demandez au moins quelque adoucissement à vos maux, quelque interruption dans vos souffrances. Vous voudriez trouver moins de dégoût dans l'accomplissement de vos devoirs, moins de peines dans les violences que vous vous faites à vous-mêmes, un peu plus de consolation dans la pratique du bien. Ah! vous êtes encore terrestres et attachées à vous-mêmes; vous n'aimez pas encore Dieu d'un amour bien pur et désintéressé, puisque vous cherchez en le servant une autre satisfaction que celle de lui plaire. Si vous ne l'aimiez que pour lui-même vous ne vous plaindriez pas de ses rigueurs, vous lui demanderiez d'augmenter vos croix au lieu de les diminuer. Pouvez-vous vous plaindre de ce qu'il vous traite comme il a traité Marie? Voudriez-vous qu'il anticipât pour vous les privilèges de l'état bienheureux, qu'il vous fit goûter sur la terre les consolations du ciel? Quel mérite auriez-vous à le servir, si vous n'y trouviez ni dégoût ni amertumes? Non, mes frères, la couronne ne sera donnée qu'à celui qui aura combattu jusqu'à la fin : celui qui se décourage lorsqu'il n'est encore qu'au milieu de la carrière ne remportera pas le prix réservé pour le vainqueur. S'il pouvait y avoir là-dessus quelque exception, quelque privilège, qui est-ce qui a jamais eu plus de droit d'y prétendre que Marie? Si la couronne de gloire pouvait être pour quelqu'un une pure libéralité du Seigneur, à qui pourrait-il l'accorder plutôt qu'à la mère de son Fils unique? Ce n'est point ainsi cependant qu'il la lui accorde : il la lui fait acheter, pour ainsi dire, par les abaissements les plus profonds, par les souffrances les plus extrêmes. Il ne l'élève dans la gloire qu'autant qu'il l'avait humiliée sur la terre; il ne répand sur elle les joies du ciel qu'à proportion des amertumes auxquelles elle fut livrée en cette vie. Les grandeurs de Marie au jour de son Assomption sont donc en elles-mêmes les plus justes; vous venez de le voir. Elles sont encore les plus avantageuses pour nous. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Lorsque Dieu élève certaines personnes au-dessus des autres, qu'il les rend dépositaires d'une partie de son autorité, qu'il leur met en main la puissance et les richesses, il est certain, mes frères, qu'il les destine par là même à faire le bonheur des autres. Ce n'est point ici le lieu d'examiner si elles répondent toujours à leur destination, et si l'usage que les grands font de leur pouvoir est toujours conforme aux vues de la Providence. Ce qu'il y a de certain, c'est que le ciel ne peut accorder aux hommes de bienfait plus précieux que lorsqu'il élève certaines âmes bien nées et sensibles au plaisir flatteur de faire des heureux; des âmes qui, moins riches pour elles-mêmes que pour

les autres, n'ont d'ambition que de faire part aux autres de leur félicité; qui croient que rien ne les rend plus semblables au souverain Maître qui les a élevées que la noble envie de rendre les hommes contents. — Cela supposé, mes frères, pouvons-nous ne pas regarder l'élévation de Marie comme le plus signalé bienfait que Dieu pût accorder à la terre? Que ne pouvons-nous, que ne devons-nous pas espérer d'une protectrice qui réunit au souverain degré la puissance et la volonté de nous faire du bien? Oui, mes frères, voilà un nouveau fondement à notre espérance, également consolant et solide. Marie au comble de la félicité jouit d'un pouvoir sans bornes, et son inclination de nous faire du bien est égale à son pouvoir. Méditons attentivement, mes frères, ces deux motifs de confiance.

I. Nulles bornes à son pouvoir. C'est de tout temps, mes frères, que des esprits inquiets et ombrageux se sont scandalisés des privilèges que nous attribuons à Marie, et de la confiance que nous avons à son intercession. On a prétendu que la plupart des titres qu'on accordait à Marie, blessaient le respect et l'adoration que nous ne devons qu'à Dieu seul; que c'était faire tort aux mérites et à la rédemption de Jésus-Christ, que de supposer d'autre médiation que la sienne auprès de Dieu; qu'une confiance outrée et téméraire en la Mère de Dieu était souvent un obstacle au salut, et plus propre à procurer la perte que le salut d'une infinité de personnes. Ce n'est pas seulement l'hérésie qui a tenu et qui tient encore un langage si peu mesuré; c'est une infinité d'hommes prévenus qui le répètent, et qui prétendent se donner par là le relief du bel-esprit; ce sont certains prétendus zélés qui veulent tout assujettir à leurs idées, qui ne paraissent occupés qu'à épurer la religion; ce sont enfin tous ces hommes téméraires, qui, pour décrier la religion, commencent par en désapprouver toutes les pratiques. De tous côtés on entend ces plaintes si évidemment réfutées, si souvent confondues. L'hérésie les fit naître, l'ignorance les adopte, la malignité les fait valoir, et dans un siècle où il n'y eut jamais si peu de religion en effet, jamais il n'y eut en apparence tant de zèle pour sa pureté, et d'attachement à son véritable esprit.

À des génies plus dociles, il suffirait, mes frères, d'alléguer l'autorité et la pratique constante de l'Eglise. Mais ceux à qui nous parlons ici ne savent respecter d'autre autorité que la leur; ils demandent des preuves, ils veulent des raisons; sans entrer ici dans une longue controverse, il sera facile de les satisfaire et de répondre à leurs plaintes.

La médiation de Marie fait tort aux mérites de Jésus-Christ. Mais quoi! lorsque nous nous adressons à Marie, lui demandons-nous les grâces comme si elle les donnait elle-même, ou comme pouvant les obtenir de son Fils? Reconnaissons-nous en elle un pouvoir indépendant de la Divinité,

une autorité qui ne vienne de Dieu même, un crédit autre que celui que Dieu a bien voulu lui accorder? Mais c'est peut-être ce qui vous fait peine, ces termes de pouvoir, d'autorité, de crédit auprès de Dieu. Mais est-ce nous qui les avons imaginés? parlons-nous en cela un autre langage que celui que l'Esprit saint lui-même nous a appris dans les Ecritures? Nous y lisons que Dieu obéit autrefois à la voix d'un homme : *Obediente Deo voci hominis* (Josue, x, 14); que Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet*. (Ps. cxliv, 19.) Avons-nous jamais rien dit de plus fort? avons-nous même jamais rien dit de semblable en parlant du pouvoir que Marie a auprès de Dieu? Nous supposons que le Seigneur peut se laisser fléchir aux prières d'une créature, qu'il lui accorde ce qu'il n'accorderait pas s'il n'était prié; et faisons-nous autre chose que répéter le langage des Livres saints, et par conséquent celui de Dieu même? Allez, disait le Seigneur aux amis de Job, allez à mon serviteur Job, et il priera pour vous, afin que votre iniquité ne vous soit point imputée : *Ite ad servum meum Job, et orabit pro vobis*. (Job xlii, 8.) Ailleurs il se plaint de Moïse, comme si les prières de ce saint homme faisaient violence à sa justice et l'empêchaient d'éclater sur un peuple rebelle : *Dimitte me ut irascatur furor meus*. (Exod. xxxii, 10.) Dans un autre endroit, il parle de ce même Moïse et de Samuel comme de deux puissants intercesseurs auprès de lui. Judas Machabée voit le souverain pontife Onias, plusieurs années après sa mort, apaiser par ses prières le ciel en faveur de la nation des Juifs. Refuserons-nous donc à Marie un privilège que Dieu a accordé à tous les saints? Nous disons que Marie a un pouvoir sans bornes auprès de Dieu; mais nous avons soin d'ajouter qu'elle ne l'a, ce pouvoir, que parce qu'elle ne peut demander à Dieu que ce qui est utile pour sa gloire, et que ce qu'il veut lui-même qu'on lui demande. Nous ajoutons que ses prières ne sont efficaces que parce qu'elles sont toujours conformes à la volonté du Seigneur. Est-ce un zèle aveugle qui nous séduit, ou si c'est l'ignorance qui abuse nos censeurs?

Les titres que nous accordons à Marie, disent-ils encore, semblent blesser la majesté de Dieu et faire injure à sa grandeur suprême. Mais pouvons-nous lui accorder de titre plus grand et plus auguste que celui de Mère de Dieu, que l'Evangile lui donne, que l'hérésie a voulu lui ôter, et que l'Eglise lui a conservé? Lui en avons-nous jamais donné qui ne fussent fondés sur celui-là et qui ne s'accordassent pas avec celui de servante du Seigneur, que Marie prend elle-même? Nous l'appelons notre vie, notre salut, notre consolation; parce que nous croyons devoir à son intercession les grâces que Jésus-Christ nous accorde, et qui donnent la vie à notre âme, qui opèrent notre salut, et qui nous soutiennent dans nos peines. Si un zèle mal entendu, ou une simpli-

cité peu éclairée lui en a fait donner d'autres que l'Eglise n'a jamais avoués, que s'en suit-il de là? Sont-ce les décisions de cette colonne de la vérité, ou les erreurs de quelques âmes simples qui doivent faire juger de notre foi et de notre conduite?

Mais souvent une piété grossière a poussé à l'excès sa confiance dans la protection de Marie, et a réduit toute sa religion aux pratiques extérieures destinées à l'honorer. Qu'en veut-on conclure? qu'on a abusé du culte que l'on rend à la Mère de Dieu? Et de quoi n'abuse-t-on pas, mes frères? et à quoi réduirions nous la religion si nous voulions en retrancher tous les articles qui ont occasionné des erreurs ou des abus? L'Eglise a-t-elle jamais cessé de les condamner, de prescrire à ses enfants les règles d'une piété solide et utile envers Marie? C'est encore une fois sur ses décisions qu'il faut régler nos sentiments, et non pas sur l'abus qu'on en fait. C'est donc sur les abus qu'il faut se récrier, et non pas sur la dévotion elle-même; ou plutôt, il faut la pratiquer, cette dévotion, et laisser le soin d'en prévenir et d'en réformer les abus à ceux que Dieu en a chargés.

Non, Vierge sainte, malgré les injustes plaintes de l'erreur et les censures indisciplinées des faux sages, nous ne cesserons de publier vos grandeurs et de réclamer votre assistance. A qui pourrions-nous adresser nos vœux avec plus de confiance qu'à vous, qui approchez de si près du trône de la miséricorde divine? Quelle intercession plus puissante pourrions-nous employer auprès de Dieu, que la vôtre? A qui Jésus-Christ accordera-t-il plutôt ses faveurs, qu'à celle à qui il a voulu être soumis pendant sa vie? Si vous eûtes autrefois assez de crédit sur lui pour en obtenir un miracle, que n'en obtiendrez-vous pas maintenant qu'il est intéressé en quelque manière à ne vous rien refuser! Nous ne craignons jamais de trop exalter vos privilèges, parce qu'en les honorant nous honorons les grâces et les miséricordes de Dieu sur vous. Nous ne croirons pas pouvoir pousser trop loin les respects que nous vous rendrons parce que nous respectons en vous le Dieu même qui vous a sanctifiée. Ainsi a parlé l'Eglise dans tous les temps, mes frères, ainsi ont pensé les saints de tous les siècles; ils ont relevé à l'envi la gloire de Marie; ils n'ont cessé d'exhorter les fidèles à l'honorer et à se mettre sous sa protection; ils n'ont pas craint de promettre de la part du Seigneur les grâces les plus signalées à ceux qui feraient profession de l'honorer. Abandonnerons-nous ces guides respectables, qui sont nos maîtres et nos modèles, pour prêter l'oreille aux vaines critiques de quelques esprits présomptueux?

II. J'ai dit que le second motif de notre confiance au pouvoir de Marie était *son inclination à nous faire du bien*. Pour en douter, mes frères, il faudrait avoir oublié quel fut son zèle pour la gloire de son Fils et pour le salut des hommes. Marie, autrefois si

sensible aux besoins de ceux même qui ne lui demandaient rien, n'écouterait-elle plus maintenant les vœux qu'on lui adresse? Marie, autrefois si pleine de charité pour ses proches, n'aurait-elle plus que de l'indifférence pour ceux que Jésus-Christ lui-même a daigné appeler ses frères? Marie, autrefois si empressée à concourir à l'œuvre de notre rédemption, qui sacrifia son repos pour accomplir les desseins de Dieu, ne s'intéresserait plus aujourd'hui à la sanctification des hommes? L'état de gloire et de félicité aurait éteint en elle tout sentiment de charité pour nous? N'a-t-il pas dû, au contraire, en augmenter la vivacité par une connaissance plus parfaite du prix de nos âmes et par un amour plus héroïque pour Dieu, qui en tire la plus grande gloire? Non, mes frères, ce n'est pas en vain que l'Eglise l'appelle notre Espérance, et qu'elle fonde sur son intercession la plupart des demandes qu'elle fait à Jésus-Christ; ce n'est pas en vain qu'elle exhorte tous ses enfants, justes et pécheurs, à avoir recours à Marie, et qu'elle leur promet sa protection.

Elle suppose que Marie emploiera son crédit pour les justes : ils sont ses imitateurs et ses disciples; c'est sur le modèle de ses vertus qu'ils forment les leurs; c'est d'elle qu'ils apprennent à aimer Dieu et à le servir; c'est sur ses exemples qu'ils régulent leur conduite et leurs sentiments; ils sont la portion la plus précieuse du troupeau de Jésus-Christ; ils sont destinés à régner un jour avec lui et avec elle dans la gloire; ils sont les enfants chéris du Père céleste : pourrait-elle ne pas les regarder comme les siens, ne pas honorer de son amour ceux que Dieu même appelle ses amis?

Mais pour les pécheurs, oserons-nous leur promettre la protection de Marie, et les assurer qu'elle s'intéresse encore pour eux? Pourquoi non, mes frères? et craindrions-nous de leur inspirer une confiance salutaire, pourvu qu'ils ne la poussent pas à l'excès? Craindrions-nous d'attribuer à Marie des sentiments dont Dieu même se fait gloire? Les pécheurs sont les ennemis de Dieu, les objets de sa colère, la victime destinée à ses vengeances. Mais, tout ennemi de Dieu qu'ils sont, ce sont encore les objets de son amour; ce sont des enfants rebelles, mais ce sont toujours ses enfants, et il n'a pas moins pour eux des entrailles de père. C'est pour eux, et pour eux principalement, que Jésus-Christ est descendu sur la terre; c'est pour eux qu'il a travaillé, pour eux qu'il s'est livré, pour eux qu'il a versé son sang et qu'il est mort. Ce sont eux qu'il ne cesse encore de poursuivre, de rechercher, d'attirer à lui. C'est pour eux que tout le ciel s'intéresse, c'est pour eux que le ciel retient d'actions de grâces et de louanges lorsqu'ils se convertissent; et après toutes ces assurances de la charité et de la miséricorde de Dieu envers eux, nous douterions encore s'ils sont l'objet de la tendresse de Marie? Jésus-Christ se représente lui-même sous

l'image d'un pasteur qui laisse dans le désert un troupeau nombreux pour courir après une seule brebis qui s'est égarée, qui semble réserver tous ses soins, toute sa tendresse pour elle; il se représente comme un bon père qui comble d'amitié un fils désobéissant, mais qui revient à lui; qui le traite de manière à donner même de la jalousie à celui de qui il n'a jamais eu lieu de se plaindre. Et ou nous reprendra lorsque nous représenterons Marie comme une mère tendre, qui semble oublier pour quelques moments un grand nombre d'enfants sains et vigoureux pour donner tous ses soins à un qui est malade, qui le couche sur son sein, qui ne le quitte point, qui semble avoir réuni sur lui toute sa tendresse! C'est vous, pécheurs, qui êtes la brebis égarée, qui êtes le fils désobéissant, qui êtes l'enfant malade; pourquoi n'espéreriez-vous pas en la mère de miséricorde, pourquoi ne la regarderiez-vous pas comme votre unique ressource?

Mais c'est par leur faute s'ils sont malades, c'est par leur malice qu'ils ont donné la mort à leur âme! Eh! mes frères, une mère regarde-t-elle si c'est par accident que son fils est tombé, ou si c'est lui-même qui s'est blessé? si ses douleurs viennent d'une cause étrangère, ou s'il ne les doit qu'à son indocilité et à sa désobéissance? Elle ne voit que sa douleur, elle ne considère que sa perte; il souffre, c'est assez; elle garde la réprimande et les châtiments pour un autre temps, elle ne pense qu'à le guérir et à le sauver.

Mais les pécheurs abuseront de la protection de Marie. Peut-être en abuseront-ils en effet; mais ils abusent tous les jours de la bonté de Dieu, de sa patience à les attendre; mais ils abusent des grâces qu'il leur accorde, des promesses qu'il leur fait : Dieu cesse-t-il pour cela d'avoir de la bonté pour eux, de les attendre à pénitence, de leur faire des grâces, de leur promettre le pardon? Où en serions-nous nous-mêmes si Dieu nous avait punis toutes les fois que nous avons abusé de sa miséricorde?

Ils en abuseront. Malheur à eux s'ils en abusent ! ils trouveront leur perte où ils auraient dû trouver leur salut. S'il était quelque crime impardonnable, ce serait celui-là, d'abuser de la bonté de Dieu pour commettre le crime, d'abuser de la protection de la Mère de Dieu pour y persévérer ! Il n'y a qu'un cœur obstiné dans le mal, un cœur digne de l'horreur de Dieu et des hommes qui puisse penser de la sorte et qui veuille être méchant parce que Dieu est bon. A Dieu ne plaise cependant que nous autorisions nous-mêmes cet abus, en vous donnant une fausse idée de la protection de Marie !

Ils en abuseront. Mais n'est-ce pas nous-mêmes qui abusons ici des termes, et qui nous faisons une fausse idée des sentiments du pécheur? Nous prétendons que la confiance en la bonté de Dieu est un motif capable de retenir le pécheur dans son crime; et moi je soutiens qu'il n'en est point de

plus propre à l'en faire sortir. On veut que cet excès de patience dans le Seigneur nuise à sa gloire : et moi je prétends que rien n'y contribue davantage. Une courte réflexion va vous en convaincre. Il est vrai que parmi les hommes l'impunité multiplierait les crimes, et que la crainte est presque le seul moyen de contenir les hommes dans le devoir ; et voilà ce qui rend parmi eux les châtimens nécessaires. Mais il n'en est pas ainsi à l'égard de Dieu, mes frères. Ce n'est pas la crainte de Dieu, mais son amour qui est le motif le plus efficace pour retirer une âme du crime ou pour l'en préserver ; et rien n'est plus propre à nous l'inspirer, cet amour, que la considération des miséricordes du Seigneur. C'est l'espérance du pardon qui commence la conversion du pécheur, c'est le pardon même qui l'achève. La justice humaine en pardonnant les crimes ne pourrait faire que des scélérats : Dieu en les pardonnant fait des saints ; et voilà pourquoi Dieu dans les Ecritures exalte sa miséricorde sur toutes les autres perfections ; voilà pourquoi les prédicateurs de l'Evangile insistent ordinairement plutôt sur la bonté de Dieu que sur sa justice, sur ses bienfaits que sur ses vengeances, et ne s'attachent à inspirer la crainte aux pécheurs, que lorsqu'ils ne sont pas encore disposés à s'ouvrir à l'amour et à la confiance.

A Dieu ne plaise cependant que nous autorisions nous-mêmes l'abus de la confiance en Marie, en vous donnant une fausse idée de sa protection ! Lorsque nous disons qu'elle est le refuge des pécheurs, qu'entendons-nous par là ? que pourvu qu'ils soient fidèles à l'honorer, ils ne peuvent jamais périr, quelle que soit d'ailleurs leur conduite ? qu'ils peuvent s'endormir tranquillement dans le crime et attendre de sa protection une grâce qui les convertira sans effort de leur part ? que Marie est disposée à leur obtenir grâce, quoiqu'ils demeurent toujours dans le péché ? Quel langage, mes frères ? n'en seriez-vous pas indignés ? A Dieu ne plaise, encore une fois, que nous fassions Marie la complice de nos iniquités, sous prétexte d'exalter son pouvoir et sa bonté envers les pécheurs ! Mais nous disons que les pécheurs, quelque criminels qu'ils soient, peuvent toujours réclamer son assistance ; que, pourvu qu'ils soient sincèrement résolus de se convertir, elle les aidera ; que s'ils sont trop faibles pour rompre leurs habitudes vicieuses, pour résister à leurs penchans déréglés, elle leur obtiendra des grâces pour les soutenir, pour achever en eux l'ouvrage de leur conversion ; que, s'ils ne sont pas encore pénitents, elle leur obtiendra des grâces pour le devenir. Voilà ce que l'on vous a répété, mes frères, toutes les fois qu'on vous a parlé de la dévotion à Marie et de la manière dont vous devez la prier. Voilà ce que l'on vous répète encore. Pourriez-vous craindre encore de vous tromper sur un article si évident ? A qui pourriez-vous vous en prendre si vous donnez jamais là-dessus dans l'illusion, ou dans la

défiance ? Nous vous exhorterons toujours à avoir une tendre dévotion envers Marie, mais nous ajouterons toujours que le moyen le plus efficace de l'honorer c'est d'imiter ses vertus ; que sans cette imitation toutes les autres pratiques de piété ne peuvent avoir que très-peu d'utilité et de fruit. Nous vous présenterons toujours le haut degré de gloire dont elle jouit dans le ciel, comme l'objet de votre vénération et de votre culte ; mais nous ne manquerons pas de vous le proposer aussi comme l'objet de votre travail et de vos efforts. C'est par l'humilité et les souffrances qu'elle y est parvenue ; c'est ainsi, par conséquent, que vous devez y parvenir vous-mêmes. Nous vous rappellerons souvent l'étendue de son pouvoir et la bonté de son cœur pour vous exciter à la confiance, mais nous n'oublierons pas de vous avertir que le moyen le plus efficace de mériter ses faveurs, c'est une vie sainte comme la sienne.

C'est à vous, Vierge sainte, que nous nous adressons pour obtenir toutes ces grâces. Nous vous saluons avec l'Eglise dans ce haut rang de gloire où Dieu vous a élevée, et nous vous honorons comme la Reine des anges et des hommes. Nous venons apporter à vos pieds nos respects sincères, nos hommages les plus tendres. Nous venons nous mettre sous votre puissante protection, et implorer votre assistance contre les dangers de cette vie et les ennemis de notre salut. Veillez du haut des cieux sur ce royaume que la piété de nos rois a mis sous votre protection ; maintenez-y la pureté de la foi, faites-y revivre l'innocence des mœurs. Obtenez-nous de votre Fils des grâces puissantes qui nous fassent imiter vos vertus et parvenir à votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR L'ASSOMPTION.

Eris corona gloriæ in manu Domini, et diadema regni in manu Dei tui... quia complacuit Domino in te. (Isai. LXII, 3, 4.)

Vous serez couronnée de gloire par la main du Seigneur votre Dieu, et vous recevrez de lui le diadème de la royauté, parce qu'il a mis en vous ses complaisances.

Il semble, mes frères que le prophète, en décrivant la gloire et la félicité dont Dieu voulait combler son peuple, après l'avoir affligé par de longs châtimens, ait eu en vue de nous peindre celle dont le Seigneur devait un jour couronner la plus sainte des créatures, après avoir éprouvé longtemps sa vertu sur la terre. Telle a été dans tous les temps la conduite de la Providence divine envers ses élus : par les humiliations et les opprobres elle les rend dignes d'une gloire immortelle ; par les travaux et les souffrances elle leur fait mériter un bonheur immense, et qui ne doit jamais finir. Jésus-Christ, le chef et le modèle des prédestinés, n'a pas été exempt de cette loi rigoureuse ; il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire, il nous le fait remarquer lui-même :

parce qu'il s'est humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort, Dieu a élevé son humanité sainte au plus haut des cieux, et a fait prosterner devant lui toutes les puissances du ciel et de la terre. Marie, la plus riche en grâces et en mérites de toutes les créatures, a subi la même destinée : la gloire dont elle prend possession au jour de son Assomption est le prix de ses humiliations et de ses souffrances. Tous les saints qui ont vécu jusqu'à nous ou qui vivront dans la suite des siècles ont été appelés à marcher dans la même voie, pour parvenir au même bonheur; et c'est l'instruction la plus utile que nous puissions tirer de l'auguste solennité qui nous rassemble.

Quoique Jésus-Christ nous ait souvent répété cette leçon dans son Evangile, ce n'était pas encore assez pour corriger l'attachement excessif que nous avons aux biens et aux honneurs de ce monde. Nous nous persuadons qu'il peut y avoir des exceptions à la loi commune; que, par un privilège extraordinaire, Dieu daigne quelquefois couronner les justes sans leur avoir fait éprouver les amertumes de cette vie. Si telle pouvait être la prédestination des saints, qui est-ce qui avait plus de droit d'y prétendre que Marie? Marie, en faveur de laquelle Dieu avait, pour ainsi dire, épuisé le trésor de ses grâces, qu'il avait élevée à l'éminente dignité de Mère de Dieu, dont il avait conservé la pureté par une suite de prodiges, devait-elle entrer dans le ciel par la même voie que les pécheurs, être marquée du même caractère, du sceau de la croix et des humiliations de Jésus-Christ? Oui, mes frères; et c'est la vérité que nous allons tâcher de développer dans les deux parties de ce discours. Marie, au jour de son Assomption, est placée au plus haut degré de gloire et de bonheur dans le ciel, parce que sa vie a été sur la terre une suite continue de humiliations et de souffrances : *Eris corona gloriæ in manu Domini, et diadema regni in manu Dei tui... quia complacuit Domino in te*. Ainsi nous voyons dans l'Assomption de Marie l'humilité couronnée, sujet du premier point; la patience récompensée, deuxième point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de cette Vierge glorieuse. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

A ne consulter que les lumières de la sagesse humaine, il semble d'abord que le grand ouvrage de la rédemption des hommes devait être exécuté avec toute la pompe, tout l'éclat le plus capables de fixer les regards de l'univers. Selon ces idées, le privilège de donner la naissance au Fils de Dieu devait être, même aux yeux des hommes, le comble de la gloire; la mère qu'il daignait se choisir devait être non-seulement la plus heureuse, mais la plus honorée de toutes les femmes.

La sagesse divine, mes frères, avait formé un plan tout différent. Elle se proposait, non d'autoriser la passion déréglée que les

hommes ont pour la gloire, mais de la condamner et de la corriger. Le Sauveur qui leur était destiné devait leur prêcher l'humilité et leur en fournir le modèle; il devait être, selon l'expression d'un prophète, un homme faible, un homme de douleurs et le dernier des hommes (*Isai. lxxiii, 3*); conséquemment la maternité divine ne devait répandre aucun éclat extérieur sur Marie. En effet, cette dignité, sublime aux yeux de la foi, a été éclipsée aux yeux du monde par les anéantissements du Verbe incarné. Dieu avait préparé depuis longtemps le voile impénétrable dont il voulait cacher les prodiges qu'il a opérés dans Marie, pour ne les révéler que dans la suite des temps. Par cette conduite divine, Marie, pendant sa vie, n'a eu aucune part aux honneurs de la terre; que dis-je? elle a été réduite à l'excès de l'humiliation. Dieu s'est réservé de l'en dédommager au jour de son entrée dans le ciel. Le rang auquel il l'élève, l'éclat qu'il donne à ses vertus, le pouvoir qu'il lui accorde sont la juste récompense des sacrifices de son humilité : *Eris corona gloriæ in manu Domini*. Apprenons par ce détail de quel prix est devant Dieu l'humilité dont Marie a été, après Jésus-Christ, le plus parfait modèle.

I. Le sang dont Marie était née, et dont le Fils de Dieu a voulu descendre, était le plus noble et le plus auguste de l'univers. Elle comptait pour ses aïeux tous les rois qui, pendant plusieurs siècles, avaient occupé le trône de Juda; elle remontait, par la suite des patriarches, jusqu'au premier homme formé des mains de Dieu; et Dieu en avait conservé les monuments incontestables pour justifier par la naissance de son Fils les promesses qu'il avait faites depuis le commencement du monde. Mais, par des vues supérieures à nos faibles lumières, il avait voulu que cette race choisie fût déchu de son ancienne splendeur et fût tombée dans l'obscurité, que le sceptre fût ôté de Juda avant la venue du Messie. Si Marie était née dans le temps que ses pères étaient sur le trône, elle eût été exclue, par son rang même, du privilège que Dieu lui destinait d'être la mère du Sauveur du monde. Avant de l'honorer de son choix, il veut que la noblesse de sa naissance soit obscurcie, que la grandeur de sa famille ait disparu, que la pauvreté où elle est réduite ait fait oublier au monde ce qu'elle avait été autrefois. Il veut que la mère de son Fils unique soit, non-seulement la plus sainte, mais la plus humble et la plus ignorée des filles d'Israël.

Après le mystère ineffable qui s'est opéré en elle, et dont elle a été avertie par un ange, elle ne voit rien en elle qui ait pu attirer les regards du Seigneur que son humilité même : « Le Seigneur, dit-elle a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. » (*Luc. i, 48*.) Epouse d'un simple artisan, confondue parmi ses parents, occupée aux travaux les plus vils, elle ne pense ni à ce qu'ont

été ses aïeux, ni à ce qu'elle sera peut-être un jour. Elle adore les desseins de Dieu sans vouloir les pénétrer; elle obéit à ses ordres sans en examiner les raisons; elle compte sur sa providence sans être découragée par aucune épreuve.

Est-ce donc là l'état où devait être réduite la mère d'un Dieu? Est-ce par cette espèce d'abandon que le Seigneur devait signaler ses miséricordes envers la plus sainte des créatures? Oui, mes frères, c'est par là qu'il voulait la conduire au plus haut degré de la gloire; c'est pour cela même qu'il lui donne dans le ciel un rang supérieur à tous les esprits bienheureux. Au lieu d'une couronne fragile dont il a privé Marie sur la terre, il fait briller sur sa tête la couronne immortelle dont l'éclat ne doit jamais s'affaiblir. Au lieu des titres fastueux et vains dont les princes de la terre s'efforcent de rehausser leur petitesse, Marie portera jusqu'à la fin des temps l'auguste qualité de Reine des anges et des hommes. Elle n'a point eu ici-bas la stérile satisfaction de commander à des peuples, mais elle verra pendant tous les siècles toutes les nations de la terre se prosterner devant son trône, les rois les plus puissants déposer à ses pieds leur sceptre et leur couronne, préférer aux titres qu'ils tiennent de leur naissance l'humble qualité de serviteurs de Marie. Le Fils adorable dont elle a partagé les opprobres se fait gloire de l'associer à son empire éternel, de lui faire rendre, par tous les esprits bienheureux, les respects et les hommages dus à la dignité de Mère de Dieu : *Eris corona gloriæ in manu Domini.*

Ainsi Dieu récompense le mépris que Marie a fait des honneurs de ce monde, ainsi il condamne la passion excessive que nous avons pour eux. En vain nous faisons profession d'adorer un Dieu humilié, un Dieu anéanti : le germe funeste de l'ambition vit toujours dans notre cœur, le moindre objet suffit pour le développer et le mettre en mouvement. Si la Providence nous a placés dans un état obscur, nous faisons tous nos efforts pour en sortir, pour nous avancer, pour nous mettre au-dessus de nos égaux. Y sommes-nous parvenus? nous sommes jaloux de nos droits, de nos privilèges, des égards qui nous sont dus; nous exigeons des respects, des attentions, de la complaisance, des services. Si pour nous punir Dieu nous humilie et nous fait déchoir, notre orgueil souffre, murmure, se plaint, accuse la Providence. Par une bizarrerie inconcevable, nous ne savons porter chrétiennement ni le fardeau des dignités, ni le poids de l'humiliation. Jamais contents de ce que nous sommes, nous voulons toujours parvenir où nous ne devons pas être, et où Dieu ne veut pas que nous soyons.

Marie a su oublier pour Dieu les titres et les honneurs auxquels elle aurait pu légitimement prétendre, et nous ne savons pas seulement renoncer à ceux auxquels nous n'avons aucun droit. Marie lui a sacrifié non-seulement toutes les faiblesses

de la vanité humaine, mais encore l'estime et les respects que devaient lui attirer ses vertus et les prodiges de grâce que Dieu avait opérés en sa faveur; et nous, sans titres et sans mérites, nous cherchons souvent à nous parer de l'extérieur des vertus que nous n'avons pas.

II. On peut trouver, mes frères, des âmes assez grandes pour mépriser le faste et le vain éclat des dignités mondaines, mais il est rare d'en voir d'assez généreuses pour renoncer à tout l'honneur que peut leur faire ce sacrifice. Les respects dus au rang sont un piège délicat pour l'amour-propre; l'estime et la vénération dues à la vertu sont une tentation plus dangereuse encore : l'humilité de Marie a été également à l'épreuve de l'une et de l'autre.

Dieu lui avait annoncé par un ange la rédemption du genre humain à laquelle elle devait avoir part, l'opération surnaturelle du Saint-Esprit dans son sein, la qualité de Fils de Dieu que son propre Fils devait porter, la conservation miraculeuse de sa virginité. Elisabeth, éclairée d'une lumière divine, l'en avait félicitée, l'avait nommée la plus heureuse des mères, avait prédit les bénédictions que son Fils venait répandre sur les hommes, l'avait saluée comme la mère de son Dieu : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* (Luc. 1, 43.) Marie avait été témoin des acclamations des anges à la naissance de Jésus, des respects que lui avaient rendus les pasteurs, de l'adoration des mages; elle avait entendu dans le temple les prophéties d'Anne et de Siméon sur les hautes destinées de l'enfant qu'elle présentait au Seigneur. Tant de prodiges devaient assez lui faire comprendre toute la dignité du rang auquel Dieu l'avait élevée.

Mais ces rayons de gloire étaient toujours tempérés, si je puis m'exprimer ainsi, par un mélange de ténèbres et d'obscurité. La virginité de Marie et sa maternité divine avaient été le sujet d'un soupçon douloureux pour elle de la part de son époux. La plupart des mystères dont nous venons de parler étaient connus d'un petit nombre de personnes. Marie, elle-même, selon la remarque de l'Evangile, les ensevelissait dans un profond silence et les cachait dans son cœur. A peine furent-ils accomplis, qu'un ordre du ciel l'oblige de s'enfuir en Egypte, non-seulement pour dérober son Fils aux fureurs d'un roi soupçonneux et jaloux, mais pour se soustraire elle-même aux honneurs qu'auraient pu lui attirer dans sa patrie les merveilles que Dieu y avait opérées.

Si, lorsque le danger est passé, Dieu veut qu'elle retourne en Judée, c'est à Joseph et non point à Marie que ces ordres sont adressés. En obéissant à Dieu, elle semble n'être soumise qu'à son époux. Elle ne paraît parmi ses proches que comme la compagne d'un fugitif et toujours tremblante sur les jours de son Fils. Ce Fils bien-aimé, ce présent du ciel, demeure confondu

dans la foule des enfants de Nazareth ; on ne voit dans Marie que l'épouse de Joseph, et dans Jésus qu'un enfant ordinaire.

Supporter patiemment l'oubli des hommes, lorsqu'on n'a aucun moyen d'exciter leur attention, c'est déjà pour nous un effort difficile ; mais s'en contenter par choix, lorsque Dieu même semblerait approuver que l'on publiât ses œuvres et ses bienfaits, en avait-on vu des exemples, avant celui de Marie ? Ne point faire de trophée d'une vertu chancelante et souvent ternie par de grands défauts, telle qu'est ordinairement la nôtre, c'est déjà un sacrifice auquel nous avons de la peine à nous résoudre ; mais cacher des vertus sublimes, que le ciel a consacrées par des prodiges ; souffrir que ces vertus soient soupçonnées et méconnues, sans se croire autorisée à proférer seulement une parole pour découvrir la vérité ! aurions-nous cru, mes frères, que l'humilité pût aller jusque là, si Marie ne l'avait prouvée par sa conduite ?

Enfin, le jour arrive où Dieu, aussi magnifique dans ses récompenses qu'il est impénétrable dans ses desseins, se plaît à lever le voile qui avait dérobé aux yeux du monde les vertus et les privilèges de Marie, et les fait briller à la face du ciel et de la terre. Pour attester d'une manière authentique sa virginité et la pureté inviolable de son âme, il préserve son corps de la corruption, il le ressuscite comme il a ressuscité celui de son Fils ; la mort, qui est une peine prononcée contre les pécheurs, n'est pour elle qu'un doux sommeil. Transportée au ciel par les esprits bienheureux, elle va prendre possession du trône destiné à la Mère de Dieu, se placer à côté de Jésus-Christ au milieu des acclamations de la cour céleste. Ce titre de Mère de Dieu, source des grandeurs et des prérogatives de Marie, n'est plus un mystère, Dieu le révèle dans l'Evangile ; bientôt l'Eglise assemblée le reconnaît comme une doctrine enseignée par les apôtres, comme un article de notre foi. Les mystères de notre rédemption auxquels elle a eu tant de part, les grâces particulières dont Dieu l'a comblée, sont attestés par autant de fêtes, sont l'objet des louanges et des félicitations que l'Eglise lui adresse. Ses vertus, auxquelles les hommes ont si peu fait attention pendant sa vie, sa pureté, son humilité, sa soumission, sa patience, sont proposées aux fidèles comme le plus parfait modèle qu'ils puissent imiter après Jésus-Christ.

Par les honneurs, les respects, les hommages que nous rendons à Marie, loin de déroger au culte suprême qui est dû à Dieu seul et à Jésus-Christ comme Dieu, nous ne croyons pouvoir mieux honorer le Fils que par une vénération profonde pour sa sainte Mère. Nous ne cesserons donc de nous écrier avec les peuples de la Judée : Heureux, Seigneur, le chaste sein où vous avez pris naissance, heureuse la mère qui vous a nourri et allaité : *Beatus venter qui te portavit : et ubera quæ suxisti.* (Luc. II, 27.) Heu-

reuse, Marie, d'avoir su allier l'humilité la plus profonde avec les grâces et les vertus les plus éminentes, d'être entrée dans la gloire de votre Fils par les humiliations que vous avez partagées avec lui ! *Eris corona gloriæ in manu Domini.*

Mais cette louange, mes frères, si justement due à Marie, ne tourne-t-elle pas à notre confusion ? Que penser de notre délicatesse sur ce que nous appelons notre réputation, notre honneur ; de la sensibilité que nous faisons paraître lorsqu'on nous attaque par des soupçons, par des médisances, par des calomnies ; de nos inquiétudes continuelles sur l'opinion des hommes ; des plaintes qui nous échappent, lorsque nous croyons qu'ils ne rendent pas justice à l'innocence de notre conduite, à la pureté de nos vues, à la droiture de nos intentions ? Est-ce pour eux, est-ce pour Dieu que nous voulons être vertueux ? La vertu honorée sur la terre a perdu la meilleure partie de son mérite ; et c'est le plus grand danger auquel elle puisse être exposée : la vertu oubliée et méconnue des hommes est seule digne de Dieu qui la connaît et qui aura soin de la couronner. Lorsque le monde nous accuse, nous prétendons qu'il est de notre devoir de nous justifier, que la gloire de Dieu y est intéressée, que l'édification publique en dépend. Faux prétexte, mes frères ! Dieu n'est jamais mieux glorifié que quand on le sert pour lui seul, en s'oubliant, en s'abandonnant, en se sacrifiant soi-même ; le monde ne peut être mieux édifié que par la patience, l'humilité, le silence des serviteurs de Dieu. Il s'est réservé le soin de faire connaître leur innocence, quand il le jugera nécessaire : il l'a prouvé par mille exemples, et celui de Marie doit nous suffire.

III. Mais sans doute Marie a pu se consoler de l'indifférence et des jugements des hommes par la gloire dont son Fils était couvert et dont l'éclat devait rejaillir sur elle. La doctrine et les miracles de Jésus avaient étonné toute la Judée ; ceux qui le reconnaissaient pour le Sauveur du monde ne pouvaient manquer d'avoir une vénération infinie pour celle qui lui avait donné le jour : elle partageait donc en quelque manière l'honneur de ses succès.

Point du tout, mes frères, et c'est ici le dernier trait de son humilité, le plus inconcevable, mais le plus héroïque. Dans toute l'histoire évangélique, rarement il est fait mention de Marie, et jamais elle n'y paraît avec aucune distinction capable de flatter l'amour-propre. Il semble que Jésus-Christ se soit appliqué à écarter tout ce qui aurait pu exciter ce sentiment dans sa sainte Mère. Lorsque Marie le retrouve dans le temple et lui témoigne l'inquiétude qu'elle a ressentie de son absence, il semble désapprouver son empressement même. Si aux noces de Cana elle lui représente l'embarras des deux époux, comme pour l'engager à y pourvoir par un miracle, Jésus lui répond d'une manière qui paraît peu propre à exciter sa

confiance. Lorsqu'elle se présente pour lui parler avec quelques-uns de ses parents, Jésus semble oublier les liaisons du sang, pour ne s'occuper que du succès de son ministère. Prêt à expirer sur le Calvaire, il ne lui adresse d'autres paroles de consolation, que de la recommander à son disciple. Après la résurrection du Sauveur, Marie est réunie aux apôtres et aux disciples de son Fils, mais sans aucune marque de distinction ni de prééminence. Pourquoi une conduite si extraordinaire de la part de Jésus-Christ, le plus tendre, le plus soumis, le plus respectueux de tous les fils? C'est sans doute un mystère, et peut être un scandale pour les faibles.

Pourquoi, mes frères? pour retenir Marie dans cet état d'humiliation et d'anéantissement qui avait commencé avec sa vie et qui ne devait finir qu'à sa mort; pour donner aux âmes les plus saintes et les plus ferventes une instruction dont elles ont souvent besoin; pour leur apprendre que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire ne sont pas assez purs, s'ils ne sont accompagnés d'une humilité profonde, d'un désintéressement parfait, d'une abnégation entière de soi-même. A Dieu ne plaise, mes frères, que je cherche à trouver des défauts dans la piété, et à les faire remarquer: le monde n'est déjà que trop sujet à cet excès de malignité. C'est un des moyens dont Dieu se sert pour éprouver ses serviteurs, au lieu des autres dont il a usé envers Marie.

Âmes pieuses, souvent vous en gémissiez; mais jetez les yeux sur la Vierge sainte qui vous est proposée pour modèle. Si il vous paraît trop sublime, envisagez du moins la gloire dont Dieu la couronne. Marie, sur la terre, n'a paru participer en rien au pouvoir de son Fils; mais au jour de son Assomption, ce Fils adorable la rend dépositaire de ses grâces, et l'Eglise, toujours conduite par l'esprit de Jésus-Christ, s'est appliquée dans tous les temps à inspirer aux fidèles une confiance entière au pouvoir de la Mère de Dieu. Pendant sa vie, elle n'a semblé entrer pour rien dans les fonctions du Rédempteur des hommes, et dans le ciel elle porte le titre glorieux de protectrice et d'avocate auprès de Jésus-Christ. Dans le cours de ses travaux, nous ne voyons pas que le divin Sauveur ait souvent accordé des grâces aux prières de sa Mère; mais depuis qu'il l'a placée auprès de son trône, il a remis, pour ainsi dire, tous les bienfaits entre ses mains, et tous les saints ont reconnu en être redevables à l'intercession de Marie. Par humilité ici-bas, elle a fait rarement usage de la déférence que Jésus-Christ devait avoir pour elle; mais lorsqu'elle est entrée dans la gloire, ce tendre Fils, par reconnaissance, lui a dit, comme Salomon à la reine sa mère: Demandez, et ne craignez point d'être refusée: *Pete, mater mea.* (III Reg. ii, 20.) Sur le point de mourir, Jésus-Christ a donné Marie pour mère à tous les fidèles dans la personne de son disciple bien-aimé; et en exécution de ce testa-

ment divin, Marie revêtue de l'immortalité est devenue la *Mère de miséricorde*, le *Refuge des pécheurs*, la *Consolatrice des affligés*, le *Secours* et le soutien des adorateurs de son Fils. Tels sont les titres augustes que l'Eglise nous apprend à lui donner.

Il était juste, mes frères, que l'humilité de Marie, la plus profonde qui ait jamais paru sur la terre, fût couronnée par une gloire la plus éclatante que Dieu ait jamais accordée dans le ciel: *Eris corona glorie in manu Domini*. Il ne l'était pas moins que les souffrances de Marie, plus rigoureuses que celles de tous les saints, fussent récompensées par un bonheur plus parfait: *Et diadema regni in manu Dei tui*. C'est le sujet du deuxième point.

SECOND POINT.

Si Marie n'avait pas été éclairée des lumières de l'Esprit saint, elle aurait présumé sans doute que la maternité divine devait être pour elle le gage d'un bonheur constant. L'ange qui lui révèle ce mystère lui apprend qu'elle a trouvé grâce devant Dieu: *Invenisti gratiam apud Deum.* (Luc. i, 30.) Ce privilège unique sous le ciel pouvait-il lui permettre autre chose qu'une suite continue de bienfaits de la part du Seigneur et l'avenir le plus heureux? Avoir trouvé grâce devant Dieu, est-ce un titre pour être traité plus rigoureusement par sa providence, pour n'éprouver que des croix et des afflictions continues? Quoi que nous en puissions penser, mes frères, telles sont les voies de Dieu, telle est sa conduite envers ses saints. Pour les rendre dignes du bonheur qu'il leur prépare, il commence par les purifier sur la terre: avant que d'être glorifiés avec Jésus-Christ, ils sont appelés à souffrir avec lui: *Si compatimur ut et conglorificemur.* (Rom. viii, 17.) Selon cette règle, qui ne souffre point d'exception, Marie prédestinée à une félicité supérieure à celle de tous les saints devait être aussi plus exercée qu'aucun d'eux dans les souffrances. En qualité de Mère de Dieu, et d'un Dieu victime de nos péchés, elle devait être la mère de douleur; et Dieu ne le lui avait point laissé ignorer. Siméon lui avait prédit que son âme serait percée d'un glaive douloureux: *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. ii, 35); jamais prédiction mieux accomplie. Ce glaive, toujours levé sur Jésus-Christ victime de notre rédemption, n'a pas cessé un moment de pénétrer sa sainte Mère: elle en a ressenti les coups avec d'autant plus de violence que toutes ses afflictions avaient Jésus-Christ même pour objet.

Cœur maternel de Marie, dont les hommes ne concevront jamais toute la sensibilité, dans quelles amertumes n'avez-vous pas été plongé par les souffrances d'un Fils l'unique objet de votre tendresse! Dieu en le frappant immolait deux victimes. Sacrifice d'autant plus héroïque qu'il a été plus long; il a commencé à la naissance du Sauveur, pour ne finir que quand il est entré dans sa

gloire : ou plutôt il n'a cessé qu'au moment où Marie s'y est vue réunie avec lui. La pauvreté et les dangers de son enfance, les contradictions et les travaux de sa vie, les ignominies et les souffrances de sa mort; telles sont les plaies profondes que le glaive de la justice divine a faites au cœur de Marie, et tels sont ses droits à un bonheur supérieur à celui de tous les saints : *Diadema regni in manu Dei tui, quia complacuit Domino in te*. En vain, mes frères, nous y prétendrions autrement nous-mêmes.

I. A Dieu ne plaise que nous regardions comme une des afflictions de la sainte Mère de Dieu, la pauvreté où elle était réduite, si elle ne l'eût envisagée que par rapport à elle-même. Jésus-Christ son Fils a commencé son Evangile par déclarer les pauvres heureux : *Beati pauperes* (*Matth. v, 3*); il a enseigné aux riches à trembler sur leur état : *Væ vobis divitibus* (*Luc. vi, 24*); Marie sans doute avait compris depuis longtemps cette divine leçon. Par une juste dispensation de la Providence, il n'est pas rare de trouver des pauvres vertueux plus contents de leur sort, plus tranquilles, plus heureux que les riches comblés des dons de la fortune. Et quel est l'homme sur la terre qui puisse attester qu'en accumulant des richesses il a augmenté son bonheur?

Mais enfin la pauvreté de Marie retombait sur le Fils de Dieu, il en ressentait toutes les inconvénients, il en éprouvait toutes les rigueurs; voilà pour une mère tendre une réflexion accablante. Enfanter le Fils de Dieu dans une étable! ce souvenir, mes frères, nous attriste encore. Quelques jours après, elle voit couler le sang de cet enfant chéri sous le couteau de la circoncision; quel pressentiment pour la suite! Il lui est ordonné de l'offrir à Dieu dans le temple comme une victime dévouée à la justice divine pour expier les péchés des hommes. Bientôt, pour éviter le péril dont ses jours sont menacés, il faut l'emporter dans une terre étrangère, et quel secours une mère pauvre pourra-t-elle donner à son enfance? A peine le danger est passé, qu'il se renouvelle sous le successeur d'Hérode : la famille sainte n'oserait paraître dans les environs de la capitale, de peur que Jésus ne soit connu; elle est forcée de se retirer aux extrémités de la Judée. Jésus, l'objet de tant de soins pressés, disparaît à l'âge de douze ans; Marie ne le trouve dans le temple qu'après trois jours d'inquiétudes. Dès qu'il commence à prêcher, il est méprisé à cause de la pauvreté de sa mère : les Juifs, scandalisés de sa doctrine et de ses œuvres, se demandent avec dédain : N'est-ce donc pas là le fils de Marie? *Nonne hic est filius Mariæ?* (*Marc. vi, 3*.)

Pauvres qui gémissiez sur la rigueur de votre sort, qui souffrez autant des calamités que vous craignez dans l'avenir que de celles que vous éprouvez déjà, qui êtes encore plus touchés de la destinée future de vos enfants que de la vôtre; chrétiens de tous états, qui déplorez sans cesse les maux

que vous donnent l'éducation des enfants, la difficulté de les pourvoir, l'incertitude de leur sort, les alarmes toujours renaissantes de la tendresse que vous avez pour eux, faites-vous réflexion que la Mère de Dieu a passé par toutes ces épreuves, et par de plus rigoureuses encore? que jamais il ne lui est échappé un soupir d'impatience, ni un mot de murmure? Pensez-vous du moins que, par sa soumission et son courage dans cette charge pénible, elle a mérité le bonheur immense dont elle jouit aujourd'hui? que c'est son Fils même, autrefois l'objet de toutes ses inquiétudes, qui est à présent le sujet de sa consolation et qui met le comble à sa félicité? *Diadema regni in manu Dei tui*. Elle a gardé fidèlement ce dépôt précieux, elle lui a consacré tous ses soins, elle en a fait à Dieu le sacrifice; et Dieu le lui a rendu pour faire éternellement son bonheur. Ainsi Dieu veut vous rendre un jour les vôtres, si vous les lui conservez avec autant de fidélité. Ces âmes sur lesquelles vous devez veiller sans cesse, que vous devez instruire et former pour lui par vos leçons et par vos exemples, sont destinées à faire un jour devant Dieu votre gloire et votre couronne. C'est de la sainte Mère de Dieu que vous apprendrez à en faire des saints : elle doit être votre modèle, elle doit être le leur, et c'est à vous de le leur proposer : s'ils sont les enfants de Marie, ils seront les enfants de Dieu.

II. Mais, mes frères, les événements de l'enfance du Sauveur n'ont été que le commencement des afflictions de sa sainte Mère et les plus légères de ses souffrances; Dieu lui en réservait de plus rigoureuses. Déjà ce divin Maître annonçait aux peuples de la Judée l'avènement du royaume de Dieu, il multipliait les prodiges, il prodiguait les grâces, tous ses pas étaient marqués par des bienfaits, et partout il trouvait des ingrats et des incrédules. A mesure qu'il répandait une plus vive lumière, l'aveuglement et la haine des Juifs augmentaient, la jalousie des chefs devenait plus inquiète et plus implacable; il était aisé de prévoir que le divin Sauveur ne tarderait pas d'en être la victime. Marie partageait avec son Fils les desirs de l'avancement de l'Evangile, les regrets sur l'endurcissement des Juifs, l'horreur du crime que ces malheureux se préparaient à commettre; elle en pressentait le moment, et chaque instant devait redoubler ses alarmes.

Peuples ingrats, vous n'avez pas connu votre bonheur : si vous aviez été plus dociles, la Mère de Dieu eût été votre mère, elle en avait pour vous les sentiments; en devenant les disciples de son Fils, vous eussiez comblé ses desirs, elle eût voulu acheter votre salut au prix de son sang, de même que son Fils était prêt à répandre le sien. Mais Dieu ne voulait donner à Marie aucune des consolations que la vertu peut goûter sur la terre. Il lui destinait dans la suite des siècles une famille plus nombreuse et plus fidèle : il voulait que tous les enfants

de l'Eglise fussent les enfants de Marie; et Marie ne devait jouir de cette satisfaction que dans le ciel: *Diadema regni in manu Dei tui.*

C'est nous, mes frères, qui par l'adoption divine sommes devenus cette famille sainte, les enfants de Dieu, l'héritage de Jésus-Christ: c'est à nous de dédommager par nos vertus, par la pureté de nos mœurs, la sainte Mère de Dieu, des afflictions que lui a causées son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de son peuple. Elle a vu ce peuple malheureux courir à sa porte éternelle, consommer sa réprobation: le contentement le plus délicieux que nous puissions lui procurer dans le ciel, c'est de nous rendre dignes de notre adoption et du choix que Dieu a fait de nous pour accomplir ses promesses. C'est la seule manière dont le bonheur des saints, infini et inaltérable en lui-même, puisse augmenter. Le cœur de Marie, plus ardent de l'amour de Dieu que tous les saints, ne peut désirer autre chose que l'accroissement de son royaume, les progrès de la vertu parmi ses enfants, la gloire de Jésus-Christ, son Fils, leur Rédempteur et leur Sauveur: c'est l'objet de tous les vœux qu'elle lui adresse; et il dépend de nous de correspondre aux grâces qu'elle ne cesse d'implorer pour nous.

III. Personne, mes frères, n'est plus porté à répandre des bienfaits, à secourir et à consoler les malheureux, que ceux qui ont beaucoup souffert eux-mêmes. Selon la pensée de saint Paul, « Jésus-Christ a dû éprouver toutes nos misères, afin d'être plus enclin à nous faire miséricorde : *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* » (Hebr. II, 17.) Par cette raison, personne ne mérite mieux que Marie d'être appelée Mère de miséricorde, parce qu'elle a éprouvé, comme Jésus-Christ, toute espèce de souffrances. Le calice préparé pour son Fils était aussi destiné pour elle: elle en a goûté toute l'amertume, et, selon l'expression du prophète, elle en a bu jusqu'à la lie. Après trois ans de zèle, de travaux, de patience, Jésus permet enfin que son heure arrive, et que la puissance des ténèbres prévale contre lui: il est trahi par un disciple, abandonné par les autres, accusé par ses ennemis, condamné par les juges, livré à la discrétion des soldats, souillé, flagellé, couronné d'épines, chargé de sa croix, conduit au lieu du supplice, attaché et percé de clous, élevé sur ce cruel poteau, exposé pendant trois heures à la vue de tout Jérusalem, abreuvé de fiel et de vinaigre, prêt à rendre le dernier soupir. Ce spectacle terrible n'aurait-il pas dû être épargné à la plus tendre des mères? Le ciel veut qu'elle en dévore toute l'amertume, qu'elle en voie toutes les circonstances, qu'elle ressente toutes les plaies, qu'elle partage toutes les ignominies de son Fils. « Elle se tient, dit l'Evangile, au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* » (Joan. XIX, 25.) Autant de regards que Jésus mourant jette sur Marie,

autant de traits qui percent son cœur maternel; pas une goutte du sang qu'elle voit couler qu'elle ne voudrât racheter par l'effusion de tout le sien: c'est le sang de Marie qui coule des veines de Jésus. Jésus est attaché à la croix par amour pour les hommes, Marie y est attachée par amour pour Jésus: *Stabat juxta crucem Jesu.*

Et nous refusons d'en approcher nous-mêmes, mes frères! nous la fuyons, nous nous plaignons lorsque Dieu nous y conduit malgré nous. Pécheurs dès notre origine, pécheurs de tous les jours, nous prétendons encore ne l'avoir pas méritée! Marie était-elle donc criminelle? était-ce pour la punir que Dieu la tenait au pied de la croix? C'était pour la récompenser, pour lui faire mériter, par son courage et par sa patience, les transports de joie qu'elle doit goûter à jamais dans la compagnie de son Fils ressuscité, triomphant, glorieux, placé à la droite de son Père: *Diadema regni in manu Dei tui.*

Ce moment devait être encore différé: Dieu voulait prolonger son exil; Jésus, montant au ciel, laisse encore sa sainte Mère sur la terre. Et que ces années durent lui paraître longues! Qu'il dut lui coûter de se séparer de ce Fils adorable, dont les travaux étaient finis, les souffrances consommées, la vie impassible et digne d'un Dieu ressuscité, dont le nom et la gloire allaient être portés dans toutes les contrées de l'univers. Marie, toujours patiente et toujours soumise, en subit l'arrêt sans murmure.

Enfin arrive le jour si longtemps attendu; l'excès de son amour, l'ardeur de ses desirs achèvent de consumer ce qu'il y a de mortel dans un corps déjà exténué par les souffrances; son âme s'en sépare pour s'y réunir dans quelques moments: portée par la main des anges, Marie entre en triomphe dans la cité sainte, où elle doit régner avec son Fils; réunie à ce seul objet de sa tendresse, elle goûte dans son sein, pour toute l'éternité, les torrents de délices dont il récompense les âmes purifiées par son sang: *Diadema regni in manu Dei tui.*

Nous applaudissons à son triomphe, nous l'en félicitons avec les bienheureux et avec l'Eglise d'ici-bas, nous en reconnaissons la justice. Dieu devait le plus haut degré de gloire à celle de toutes les créatures qu'il avait le plus profondément humiliée; il ne pouvait refuser un bonheur aussi parfait à celle qui avait le plus souffert après Jésus-Christ. Le Dieu-Homme l'a mérité par ses travaux et par son sang; Marie y est parvenue en participant par imitation, autant qu'une créature en est capable, aux mérites de son Fils.

Voilà, mes frères, si je puis ainsi m'exprimer, l'héritage que nous a laissé notre Mère, la disposition universelle de son testament, parfaitement conforme à celui de Jésus-Christ: des humiliations à subir, des souffrances à supporter; mais, pour récompense, une gloire immortelle à mériter, un bonheur éternel à obtenir. Importante leçon

que l'exemple de Marie donne à tous les fidèles, et en particulier à ses enfants les plus chers, à ceux qui font profession de l'honorer d'un culte plus solennel. Une humilité profonde, une patience à toute épreuve, telles sont les vertus des enfants de Marie, le plus beau caractère des sociétés formées à son honneur. Nous le reconnaissons en vous, mes frères, et c'est un témoignage qu'il est important de rendre au monde pour son édification. L'humilité chrétienne fait disparaître parmi vous toutes les distinctions que peuvent donner ailleurs les talents, les emplois, la fortune, y fait régner une égalité et une union parfaite, un même zèle à faire le bien. Le prix que Dieu attache aux souffrances vous apprend non-seulement à vous y exercer vous-mêmes, chacun dans son état, mais encore à les soulager dans les autres, à prolonger les secours de votre charité pour vos frères jusqu'au-delà du tombeau. Le seul trait que vous puissiez y ajouter pour ressembler à votre divine Mère, c'est de consentir que vos vertus et vos bonnes œuvres soient comme les siennes ignorées et méconnues des hommes, de n'en rechercher, de n'en espérer aucune récompense en ce monde, pour la recevoir tout entière dans l'autre. Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

SERMON III.

POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ.... tulerunt Jesum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (Luc. II, 22.)

Lorsque le temps de la purification de Marie fut accompli, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Voilà, mes frères, le grand mystère que l'Eglise célèbre en ce jour et le sujet de la solennité qui vous rassemble. Jésus, Fils unique de Dieu, égal à son Père, éternel comme lui, et Dieu comme lui, est présenté dans le temple du Seigneur selon le précepte de la loi; il vient reconnaître par un hommage éclatant et public le souverain domaine de Dieu sur toutes choses, adorer ses desseins, s'obliger à les accomplir, se rendre dès ce moment victime de la rédemption des hommes; il y est offert par Marie, la plus sainte et la plus tendre de toutes les mères, qui par les sentiments d'une humilité profonde et d'une parfaite soumission s'efforce d'augmenter encore aux yeux de Dieu le prix infini du présent qu'elle est obligée de lui faire.

A ce moment remarquable, le temple de Jérusalem renferme ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et sur la terre. Dieu y reçoit l'hommage le plus parfait qu'il puisse recevoir de ses créatures, et il lui est présenté de la manière et avec toutes les circonstances les plus propres à le lui rendre agréable. Ainsi Jésus, notre maître et notre modèle, nous donne dans son enfance même la leçon la plus essentielle et la plus frappante. Il nous apprend que nous appartenons à Dieu, que nous ne devons vivre que pour Dieu, que nous devons être prêts dans tous les temps à suivre en toutes choses les

desseins et la volonté de Dieu. Telle est, mes frères, l'instruction que nous donne le mystère de ce jour, et dont je dois tâcher de vous faire comprendre tout le sens et toute l'étendue.

En qualité d'hommes, nous sommes à Dieu par notre nature; comme chrétiens, nous lui sommes encore plus spécialement consacrés par le baptême: Dieu veut que par un choix libre et réfléchi nous confirmions cette consécration, et Jésus-Christ nous montre par son exemple comment nous la devons faire. L'oblation qu'il fait de lui-même à son Père doit être le modèle de la nôtre, et dans les motifs qui l'inspirent, et dans les circonstances qui l'accompagnent. C'est en deux mots tout le sujet et le partage de ce discours. Pour nous donner à Dieu d'une manière qui lui soit agréable et qui opère efficacement notre salut, il faut premièrement nous offrir à lui par les mêmes motifs que Jésus-Christ; ce sera le premier point: secondement, nous offrir par les mains de Marie comme Jésus-Christ s'est offert lui-même; ce sera le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de cette sainte Mère de Dieu qui dans ce jour est devenue spécialement notre mère. Ave Maria.

PREMIER POINT.

La loi qui obligeait le peuple juif à consacrer à Dieu tous les premiers-nés était conçue dans les termes les plus exprès, et le motif en était clairement expliqué. C'était pour leur faire comprendre toute l'étendue du domaine de Dieu sur les créatures. Tout m'appartient, disait le Seigneur, c'est moi qui en suis le maître absolu: *Mea sunt omnia: ego Dominus.* (Exod. XIII, 2; Num. III, 13.) La manière dont la loi devait être exécutée faisait encore mieux sentir cette importante vérité. Premièrement Dieu voulait que l'oblation fût faite sans retardement, que la promptitude de l'obéissance en témoignât la sincérité: *Non tardabis reddere.* (Exod. XXII, 29.) Deuxièmement, la loi comprenait toute espèce de biens sans exception: les prémices des fruits de la terre, les premiers-nés des animaux, les aînés des familles: *Quidquid primum nascitur in Israel.* (Num. III, 13.) En troisième lieu, l'oblation devait être irrévocable. Si la victime n'était pas propre à être offerte en sacrifice, il fallait ou la racheter à prix d'argent ou la mettre à mort: *Redimes... sin autem occidetur.* (Exod. XXXIV, 20.) En un mot, Dieu voulait que, par une offrande prompte, entière, irrévocable, on reconnût l'éternité, l'universalité, la souveraineté de son domaine: *Mea sunt enim omnia: ego Dominus.* (Exod. XIII, 2; Levit. XIX, 12.) Tels ont été, mes frères, les caractères et les motifs de celle de Jésus-Christ, et telle doit être la nôtre.

Jésus-Christ pouvait différer sans doute de se présenter dans le temple du Seigneur, et il ne manquait pas de raisons pour autoriser ce retardement. Ses parents ne demeurèrent point à Jérusalem; il pouvait y avoir du danger à transporter un enfant encore faible, et à l'exposer aux accidents

d'un voyage; le sang auguste dont il était descendu, la tendresse d'une mère dont il était l'unique espérance, les merveilles mères que Dieu avait opérées à sa naissance, pouvaient rassurer ses parents sur la rigueur de la loi. Parvenu à un âge plus avancé, il aurait été plus en état de comprendre la sainteté de son engagement, de rendre à Dieu un hommage plus réfléchi et plus solennel. Voilà, mes frères, les raisons ou plutôt les prétextes frivoles que l'on allègue tous les jours dans le monde pour excuser la liberté excessive que l'on accorde à la jeunesse, par lesquels les jeunes gens eux-mêmes s'aveuglent sur le plus essentiel de leurs devoirs, et refusent de se donner promptement au Seigneur.

Mais Jésus, éclairé dès sa naissance des lumières du Saint-Esprit, connaissait déjà, et les motifs de la loi, et l'importance de l'exemple qu'il allait donner. Ses parents agissaient par l'impression de la sagesse qu'il leur avait communiquée. C'était moins Joseph et Marie qui portaient au temple cet enfant si cher, que Jésus lui-même qui les y conduisait, qui brûlait du désir de s'offrir à son Père, et de reconnaître par la promptitude de son obéissance le domaine éternel de Dieu sur tous les âges et sur toutes les circonstances de la vie : *Primitias tuas non tardabis reddere. (Exod. xxxii, 29.)*

Que cette démarche est éloquente, mes frères! Elle nous dit hautement qu'il n'est aucun temps où il nous soit permis de refuser à Dieu notre amour et nos services; que le premier usage de notre raison, le premier exercice de notre liberté doivent lui être consacrés : ce sont les prémices de notre cœur dont il est jaloux : *Separabitis primitias Domino (Num. xv, 19)*. Elle nous apprend que la manière dont nous passons les années de notre jeunesse est décisive pour le reste de la vie; que si la vertu ne germe d'abord en nous et ne s'accroît avec l'âge, il est dangereux que nous ne la connaissions jamais.

Ainsi Jésus vous invite, mes frères, à ne pas attendre un âge plus avancé pour vous donner au Seigneur. Ce retardement lui serait injurieux, et funeste pour vous-mêmes. Est-il jamais trop tôt pour servir le meilleur de tous les maîtres, pour aimer le plus tendre de tous les pères, pour reconnaître le plus libéral de tous les bienfaiteurs? Attendrez-vous, pour lui consacrer votre cœur, qu'il ait été souillé par le péché, flétri par les passions, usé par un fol amour des choses de ce monde? Ne consentirez-vous à lui accorder que les restes languissants d'une vie qui lui appartient tout entière et qu'il a droit d'exiger de vous? Déjà il vous demande ce cœur qu'il a formé pour l'aimer et qui ne peut trouver de félicité qu'en lui : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi. (Prov. xxiii, 26.)* L'inclination au bien, le goût pour la vertu qu'il vous a inspiré en naissant, l'heureuse facilité que l'on éprouve à votre âge de contracter de bonnes habitudes, les ta-

lents dont il vous a doués, les instructions et les secours qu'il vous procure pour vous former l'esprit et les mœurs, ce sont là, mes frères, autant de nouveaux titres et autant d'engagements pour vous donner à lui. Quel malheur, si vous aviez un jour à vous reprocher d'avoir abusé de tous ces dons, d'avoir frustré les espérances qu'ils font concevoir pour votre salut!

Le moment est précieux, il doit décider du reste de votre vie. Tout dépend des premières habitudes, des premiers pas que nous faisons lorsque la raison est développée. Si ce sont autant de chutes, peut-on espérer de se redresser jamais? Les vices contractés dans un âge encore tendre font à notre âme une plaie profonde et qui saignera jusqu'au dernier moment. Quiconque veut faire de bonne heure la fatale expérience de la tyrannie des passions est en grand danger de demeurer leur esclave pour toujours. Il nourrit dans son cœur un serpent toujours prêt à s'élever contre lui, et qui lui fera sentir souvent ses cruelles morsures. Le venin insinué jusqu'à la moelle de ses os n'en sortira jamais, et descendra avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient. (Job xx, 11.)*

Une jeunesse au contraire passée dans l'innocence et dans la pratique constante des devoirs de la religion est le plus heureux présage pour l'avenir. La vertu dont on s'est fait une douce habitude ne coûte presque rien à conserver, elle s'accroît avec les années et se fortifie; profondément enracinée dans le cœur, elle produit chaque jour de nouveaux fruits. Ainsi Jésus, consacré au Seigneur dès ses plus tendres années, croissait, dit l'Evangile, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. C'est à vous, mes frères, de renouveler cet exemple, et il n'est point de plus beau, de plus touchant spectacle aux yeux du monde. La vie régulière d'un homme avancé en âge est toujours respectable, toujours capable de faire impression; mais souvent le monde y fait peu d'attention. Il suppose que c'est le fruit des réflexions, de l'expérience, ou du dégoût, l'effet naturel de la défaillance des forces, de la langueur des passions. La conduite édifiante d'un jeune homme étonne, fixe les regards, touche et attendrit les cœurs, fait rendre hommage à la vertu. Et qu'il est consolant, mes frères, de procurer à la religion un triomphe si glorieux pour elle, de donner au monde un exemple dont il a plus besoin que jamais, d'assurer à notre cœur la paix et la joie intérieures que l'innocence seule peut donner! Qu'il est doux d'être à Dieu promptement et sans retard, de lui appartenir entièrement et sans réserve comme Jésus-Christ!

Le Sauveur, en s'offrant à Dieu dans le temple, connaissait parfaitement les desseins et les volontés de son Père, le ministère auquel il était destiné, les ordres rigoureux de la justice divine qui devaient être un jour

exécutés sur sa personne. Il savait à quoi il s'engageait en se présentant comme une victime dévouée à expier les péchés du genre humain; ce que les prophètes avaient prédit : les travaux, les humiliations, les souffrances qui devaient former le tissu de sa vie mortelle, le supplice de la croix qui devait en être le terme. Avec cette connaissance il se présente à son Père, non pas pour le prier de révoquer les arrêts de sa justice ou d'en modérer la rigueur, mais pour les accepter et les subir. Il s'offre avec les sentiments de résignation que le Prophète lui attribuait plusieurs siècles avant l'événement : Vous ne voulez plus, ô mon Dieu, des sacrifices imparfaits qui vous ont été offerts jusqu'à présent, vous demandez une victime plus digne de vous et plus capable de porter le poids de votre justice; me voici, Seigneur, prêt à accomplir votre volonté souveraine : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Ps. xxxix, 7.)

C'est ainsi, mes frères, qu'il nous apprend à rendre hommage au domaine universel de Dieu, duquel nous dépendons en tout, de qui nous attendons tout, qui a fixé de toute éternité le sort de toutes les créatures : *Mea sunt omnia.* Vouloir disposer de nous-mêmes, nous conduire nous-mêmes, être les arbitres de notre destinée, c'est attenter aux droits inaliénables de cette Providence universelle entre les mains de laquelle nous devons nous abandonner sans inquiétude et sans réserve : *Ego Dominus.*

Jamais, mes frères, cette instruction de Jésus-Christ ne vous sera plus nécessaire que dans les circonstances où vous êtes. Bientôt il s'agira pour vous de faire le choix le plus important, la délibération la plus sérieuse de votre vie, d'embrasser un état. Déjà vous comprenez quelle est la règle que vous devez suivre, quels motifs vous devez vous proposer; les mêmes dont le Sauveur a toujours suivi l'impression : le désir d'accomplir les desseins de Dieu et d'obéir à sa volonté : *Ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. x, 7.) Si les préjugés du monde, les projets ambitieux d'une famille, l'intérêt, l'amour-propre, guident vos démarches, déterminent votre choix, que pouvez-vous attendre d'une conduite qui offense le Seigneur dans le plus essentiel de ses attributs, dans le droit de régler notre sort? L'usage et la coutume, les conseils et les exemples, le respect humain et les lois du monde ne prescriront jamais contre ce droit suprême. Quiconque aura la témérité d'y donner atteinte en sera puni. Le mécontentement et le dégoût dans son état, le repentir et le regret continuels de s'y être engagé, l'aversion et la répugnance d'en remplir ses devoirs, le mépris des bienséances, les chutes éclatantes et scandaleuses, l'avilissement des professions les plus saintes, le déshonneur de la religion : voilà, mes frères les suites funestes et terribles des fausses vocations. Ainsi Dieu se venge de ceux qui ont voulu disposer d'eux-mêmes, suivre leur volonté propre et non la sienne, lui disputer, pour

ainsi dire, l'empire absolu qui lui appartient sur toutes choses : *Mea sunt omnia : ego Dominus.*

Quelque parti que vous preniez, mes frères, dans quelque situation qu'il plaise à la Providence de vous placer, cette soumission aux ordres de Dieu doit être la même, toujours aussi entière, aussi absolue. Vouloir se partager entre Dieu et le monde, ne servir Dieu qu'à demi, accorder sa religion avec ses intérêts et ses plaisirs, c'est refuser à Dieu cet amour de préférence que nous lui devons sur toutes choses. Jésus-Christ nous avertit que ce partage odieux n'est pas possible, et il l'est aujourd'hui moins que jamais. De la manière dont le monde est composé, il se trouve divisé en deux parts : l'une de chrétiens sincères et fervents qui croient leur religion et la pratiquent; l'autre de prétendus sages ou plutôt d'insensés qui n'y croient plus, ou qui n'y croient que faiblement, qui daignent à peine en retenir un léger extérieur et en sauver les apparences. Aujourd'hui se vérifie dans toute sa rigueur la maxime du Sauveur : Quiconque n'est pas pour moi est contre moi : *Qui non est mecum contra me est.* (Matth. xii, 30.) Désormais il n'y a presque plus de milieu entre la profession ouverte de l'Evangile et l'impiété. C'est donc dès à présent qu'il faut se décider, mes frères, ou se donner à Dieu sans réserve, comme Jésus-Christ, ou grossir le nombre de ses ennemis; être chrétien fervent ou incrédule consommé.

A Dieu ne plaise que vous preniez jamais ce dernier parti. Non, mes frères, non; ce ne sera point là le triste fruit de votre éducation et des connaissances que vous avez acquises; vous en ferez un plus digne usage. Loin de vous en servir jamais contre Dieu, vous les emploierez pour réparer les outrages faits à sa gloire. Ce torrent d'erreurs et d'iniquités qui inondent la terre passera; Dieu soutiendra son Eglise et lui rendra les beaux jours de sa jeunesse. C'est de vous, mes frères, qu'il veut se servir pour opérer ce grand ouvrage. Au lieu de cette génération ingrate qui abuse des dons du ciel, il veut se former en vous une race choisie, un peuple nouveau, une société de parfaits adorateurs sur le modèle de son Fils unique. Il ne vous reste qu'à correspondre à ses desseins par une oblation sincère et universelle de vous-mêmes, par une oblation perpétuelle et irrévocable comme celle de Jésus-Christ.

Il y a, mes frères, cette différence essentielle entre l'oblation de Jésus-Christ et celle des autres premiers-nés d'Israël, que ceux-ci étaient rendus pour toujours à leur famille, moyennant le rachat et le sacrifice que l'on offrait pour eux. Dieu se contentait de la protestation par laquelle les parents reconnaissaient son domaine souverain sur la vie de ces enfants, et les recevaient de lui comme un don de sa providence. Mais, comme remarque saint Bernard, l'oblation de Jésus dans le temple ne se borne point à une simple cérémonie, il est offert à Dieu pour le prix de

notre rédemption, et dès ce moment il se regarde lui-même comme une victime dévouée à la mort. Il est rendu à sa mère seulement pour un temps ; viendra le jour où il s'offrira lui-même à son Père, non entre les bras de Marie, mais entre les bras de la croix : déjà il attend ce jour et il s'y prépare. Toutes les démarches de sa vie sont autant de pas qui le conduisent au terme qui lui est marqué, autant d'actes d'obéissance à la volonté souveraine de son Père : *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* (Joan. xiv, 31.)

En lui point de changement, point d'inconstance, point d'alternatives de ferveur et de relâchement. Dans l'âge viril comme dans la jeunesse, pendant sa vie publique aussi bien que pendant sa vie cachée, au milieu des opprobres et des tourments, comme parmi les acclamations et les louanges des peuples, il est toujours le même, toujours également fidèle et soumis à Dieu. A chaque moment de sa vie il confirme, il accomplit les engagements de l'oblation qu'il a faite de lui-même sans la révoquer jamais.

Ne perdez pas de vue ce divin modèle, mes frères. Dans peu de temps il vous sera nécessaire ; votre fidélité ne tardera pas d'être mise à l'épreuve. Bientôt, affranchis de la contrainte et des bienséances que l'on impose à la jeunesse, vous voudrez jouir de la liberté que vous envisagez comme un privilège de l'âge raisonnable : peut-être déjà soupirez-vous après ce moment critique ; fasse le ciel qu'il ne soit point fatal à la pureté de vos mœurs !

Les premiers pas que l'on fait dans la société civile, et ce que l'on appelle l'entrée d'un jeune homme dans le monde, ne sont que trop souvent marqués par une révolution dans son caractère et dans sa conduite. L'innocence, la modestie, la douceur, la piété, lui semblent bientôt des faiblesses de l'enfance dont il doit paraître corrigé ; il se persuade qu'il sied à un homme fait de n'être plus si timide ni si réservé. Par un point d'honneur faux et ridicule, on craint de paraître trop simple, c'est-à-dire trop vertueux ; on affecte quelquefois le langage et l'extérieur du libertinage, malgré la répugnance d'un cœur qui n'y est point encore accoutumé, et malgré les remords d'une conscience qui réclame. A ce malheureux préjugé se joignent les discours que l'on entend, l'exemple des sociétés que l'on fréquente, les occasions qui s'offrent de toutes parts, le feu des passions qui se fait sentir ; est-il étonnant que l'on fasse dans la carrière du vice des progrès si rapides ? On oublie les instructions que l'on a reçues, les saintes pratiques auxquelles on était accoutumé, les résolutions que l'on avait formées. Au lieu d'un jeune homme sage et vertueux dont on avait conçu les plus grandes espérances, on ne voit plus qu'un jeune insensé dont les sentiments et la conduite font trembler pour l'avenir.

Les principes de religion que vous avez reçus, mes frères, sont un engagement que

vous avez contracté envers le Seigneur et que vous ne devez jamais rompre ; vous ne pouvez désormais lui refuser votre cœur, sans vous rendre coupables d'ingratitude et de perfidie. Ce serait peu d'avoir consacré à son service vos premières années, si vous ne persévérez dans la fidélité que vous lui avez tant de fois promise.

C'est sur vous, mes frères, que l'Etat et la religion fondent leurs espérances ; de votre conduite dépendent le bien de la société, l'honneur du christianisme, le repos de vos familles, la décence des mœurs publiques. Comprenez l'importance du dépôt qui vous est confié et le compte rigoureux que vous en devez rendre au Seigneur. Bientôt, appelés à remplir les divers emplois de la vie civile, à remplacer ceux qui les occupent, vous aurez des devoirs importants à soutenir, des travaux pénibles à supporter, des tentations délicates à vaincre : une vertu chancelante et mal affermie n'y suffirait pas, il faut de la constance et du courage, une crainte de Dieu capable d'étouffer tout autre motif. Il faut être pénétré de cette grande vérité, que Dieu est le premier maître que nous avons à servir, le seul qui mérite d'être souverainement aimé, le seul auquel nous devons craindre de déplaire : *Ego Dominus* ; que Jésus-Christ, en s'offrant à Dieu pour être victime de notre rédemption, s'est acquis sur nous des droits sacrés que nous ne pourrions jamais assez reconnaître ; que, comme il s'est livré pour nous tout entier sans retardement, sans exception, sans retour, nous devons nous consacrer à Dieu de même. Il s'est offert par les mains de Marie, la plus tendre, la plus sainte, la plus courageuse de toutes les mères ; ainsi il nous apprend à la choisir nous-mêmes pour notre mère, et à nous consacrer à Dieu sous sa protection. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

On ne peut douter, mes frères, que Marie, éclairée des lumières du Saint-Esprit, n'ait connu toutes les conséquences de l'offrande qu'elle faisait à Dieu de son Fils unique ; Dieu les lui fit annoncer dans les termes les plus clairs au moment qu'elle accomplissait cette auguste cérémonie. Il envoya dans le temple le saint vieillard Siméon auquel il avait révélé les destinées de Jésus et de sa sainte mère. L'enfant que vous présentez à Dieu, dit-il à Marie, est donné au monde pour le salut de tous les hommes ; mais il sera malheureusement une occasion de chute à plusieurs et un signe de contradiction au milieu de son peuple. Un jour viendra que vous aurez le cœur percé d'un glaive de douleur, lorsque vous le verrez expirer sur une croix : *Tuum ipsius animam pertransibit gladius.* (Luc. ii, 35.)

Quelle prédiction, mes frères, quel avenir pour une mère tendre qui connaissait tout le prix du fils que Dieu lui avait donné ! mais Marie était exercée à faire à Dieu de grands sacrifices. Déjà elle avait consenti à perdre aux yeux des hommes la gloire de

sa virginité, quoiqu'elle en conservât toute la réalité et tout le mérite devant Dieu. Elle s'était soumise à la loi humiliante de la purification qui ne la regardait point; puisque, par un privilège unique sous le ciel, elle était devenue mère sans cesser d'être vierge. Elle cachait dans un profond silence, sous un extérieur humble et commun, toutes les merveilles que Dieu avait opérées en elle, et la dignité de Mère de Dieu dont elle était revêtue. Il faut encore qu'elle consente à voir immoler son Fils unique pour le salut des hommes et qu'elle le présente à Dieu pour en accepter l'arrêt. Elle y consent, elle le présente, elle accepte tout, quoi qu'il en puisse coûter à son cœur.

C'est donc pour nous, mes frères, que Marie se prive de ce qu'elle a de plus cher au monde; c'est à nous, à proprement parler, qu'elle en fait le sacrifice. Dieu, en lui remettant entre les mains ce Fils adorable, lui confie le prix de notre rédemption, la rend dépositaire de notre salut. Dès ce moment, selon les sentiments des Pères de l'Eglise, Marie est devenue la mère de tous les hommes rachetés par le sang de son Fils; elle nous a, pour ainsi dire, adoptés à sa place, en consentant qu'il fût livré pour nous. Dieu, en lui donnant à notre égard le titre de mère, lui en a confirmé tous les droits, et nous ne sommes enfants de Dieu qu'autant que nous sommes enfants de Marie.

Vous comprenez, mes frères, jusqu'où s'étendent ces droits sacrés de mère, et ce que nous devons à Marie en cette qualité : tendre reconnaissance pour les sacrifices qu'elle nous a faits, confiance entière au pouvoir que Dieu lui a donné, docilité parfaite à suivre les exemples qu'elle nous a laissés. Renouvelez, je vous prie, toute votre attention.

I. Je croirais vous faire injure, mes frères, si je doutais de vos sentiments à l'égard de la mère dont vous avez reçu le jour, à qui votre naissance a coûté des douleurs si aiguës, qui a pris soin de votre enfance, à qui vous êtes redevables de votre première éducation, de qui vous recevez tous les jours de nouvelles marques de tendresse. Le respect, l'amour, la docilité, l'obéissance, la crainte de déplaire à une mère tendre, sont des devoirs que la nature inspire, que la religion fortifie, et auxquels un cœur bien né ne manque jamais.

Quelques obligations que vous ayez à la mère que Dieu vous a donnée selon la nature, vous en avez de plus grandes encore et de plus essentielles à celle qu'il vous a donnée selon la grâce, à la sainte Mère de Dieu dont nous sommes les enfants adoptifs. Elle a rempli pour nous tous les devoirs de la mère la plus tendre, et jamais nous ne pourrions assez les reconnaître. Tout ce qu'elle a fait pour le Fils de Dieu, qui était son propre fils, on peut dire qu'elle l'a fait pour nous, puisque c'est pour nous que Dieu le lui avait donné. C'est pour nous qu'elle l'a porté dans son sein, qu'elle l'a

nourri de sa propre substance, qu'elle l'a présenté dans le temple, qu'elle a partagé ses travaux et ses souffrances, pour nous enfin qu'elle l'a vu expirer sur la croix. Le glaive qui lui a percé le cœur, selon la triste prédiction de Siméon, a été pour elle comme un enfantement douloureux qui nous a donné la vie de la grâce.

Pouvons-nous, mes frères, porter trop loin à son égard le respect, l'amour, la reconnaissance, la dévotion? On s'est efforcé de vous les inspirer dès l'enfance, de vous accoutumer à invoquer Marie comme votre mère, et à lui rendre le culte le plus grand qu'il soit possible de rendre à une pure créature. On a voulu que vous missiez vos études sous sa protection; que vous fussiez tous membres d'une pieuse association destinée à l'honorer; on a cru ne pouvoir trop multiplier les saintes pratiques qui tendent à cet objet.

Vous les connaissez, mes frères; votre piété vous les a rendues familières; la sainte habitude de saluer Marie plusieurs fois pendant le jour, de respecter ses images, de porter sur nous des marques de dévotion pour elle, de réciter des prières à son honneur, de chanter ensemble ses louanges, de célébrer ses fêtes par un redoublement de ferveur et par la fréquentation des sacrements : voilà ce qu'un fidèle serviteur de Marie ne doit jamais cesser d'observer pendant toute sa vie.

Mais le monde méprise ces pratiques, il les regarde comme des dévotions puériles, comme des occupations de l'enfance. Oui, mes frères, mais tous ceux qui commencent par les mépriser, tombent peu à peu dans l'irrégion, et jamais ils ne redeviendront chrétiens, à moins qu'ils ne reviennent à cette enfance spirituelle que Jésus-Christ nous commande, et qui est le caractère de ses disciples. Quiconque ne croit point au pouvoir et à l'intercession de Marie, cessera bientôt de croire en Dieu. Mais, mes frères, vous n'êtes point à l'école du monde, et fâchez le ciel que vous n'y soyez jamais! Vous êtes à l'école de Jésus-Christ, vous êtes les enfants de Marie; ne rougissez jamais de votre mère, Jésus-Christ n'en a pas rougi lui-même. Il l'a aimée, honorée, respectée pendant toute sa vie. Faites plutôt rougir le monde par vos exemples. En mettant votre confiance à la protection de Marie, vous vous assurerez pour toujours les grâces et les faveurs du ciel.

II. Avons-nous besoin d'autres preuves du pouvoir de Marie auprès de Dieu et de sa tendresse pour ses enfants adoptifs, que le mystère même de ce jour? Dieu, en lui confiant son Fils unique après sa présentation, lui remet entre les mains la victime de notre rédemption; il la rend dépositaire du prix de notre salut; il lui donne une autorité réelle sur celui qui commande au ciel et à la terre. L'Evangile nous fait remarquer que Jésus était soumis à Joseph et à Marie : *Erat subditus illis*. (Luc. II, 51.) Pour montrer d'une manière encore plus éclatante le

pouvoir qu'a Marie d'obtenir des grâces de la toute-puissance divine, c'est à sa prière que Jésus-Christ accorde le premier miracle qu'il opère. Si on demande combien est grand le pouvoir de Marie auprès de Dieu, je répondrai sans hésiter : Aussi grand que le présent qu'elle lui a fait.

D'autre côté, Marie pouvait-elle donner aux hommes une preuve plus sensible de sa tendresse maternelle qu'en offrant à Dieu pour leur rédemption son Fils unique, l'objet de ses complaisances, la source de toute sa consolation sur la terre ? En un mot, Marie est la mère de Dieu et elle est notre mère ; dans le mystère de ce jour elle a exercé ces deux qualités de la manière la plus authentique : craignons-nous de donner trop de confiance à son pouvoir et à l'amour qu'elle a pour nous ?

Non, mes frères, nous avons pour garants de ce sentiment la foi de l'Eglise qui appelle Marie mère de la grâce divine : *Mater divinæ gratiæ*, et l'exemple de tous les saints ; plus ils ont été éclairés et fervents, plus ils ont fait profession d'honorer Marie, de compter sur son intercession, plus ils ont travaillé à inspirer la même dévotion à tous les fidèles. Cette dévotion les a sanctifiés, et c'est la plus propre à nous sanctifier nous-mêmes. Ainsi, mes frères, dans tous vos besoins spirituels et temporels, ayez recours à Marie, jetez-vous entre les bras de cette tendre Mère : qu'elle préside à vos études et à vos travaux ; qu'elle soit la gardienne de votre vertu et de la pureté de vos mœurs ; en elle vous trouverez un refuge toujours assuré, une protection toujours efficace, et un modèle parfait que Dieu vous propose à imiter.

III. Heureux, mes frères, ceux qui ont eu sous les yeux dès leur jeunesse des exemples de vertu, et qui se sont accoutumés à les suivre ! C'est l'avantage inestimable d'une naissance et d'une éducation chrétiennes ; et Dieu vous l'a doublement procuré. Indépendamment des principes de sagesse que vous avez reçus dans vos familles, Dieu vous a donné, selon l'ordre de la grâce, dans une mère infiniment respectable, une leçon vivante et un modèle toujours présent des plus sublimes vertus ; c'est en le suivant que vous vous rendrez dignes de votre adoption.

Nous ne pouvons faire que parcourir rapidement les vertus principales de Marie ; ce sujet demanderait un discours entier.

Premièrement, humilité profonde : c'a été la source de ses grandeurs ; c'est cette rare qualité qui a fixé sur elle les regards du Tout-Puissant, qui l'a rendue digne, autant qu'une créature peut l'être, du choix dont il l'a honorée et de la dignité de Mère de Dieu. Elle le reconnaît elle-même en disant que le Seigneur a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. (Luc. 1, 48.) Secondement, docilité parfaite : quoique remplie des lumières du Saint-Esprit, elle n'a oublié aucune des instructions de son Fils, n'a laissé perdre aucune de ses paroles : *Conservabat omnia verba hæc*. (Luc. 11, 49.) Soumission entière

à la loi du Seigneur ; sa purification en est un témoignage authentique : pourrions-nous encore trouver trop pesant le joug de la docilité et de l'obéissance, après que Jésus et sa sainte Mère nous en ont donné l'exemple ?

Douceur modeste et prévenante : Marie, élevée à l'anguste dignité de Mère de Dieu, prévient sa cousine Elisabeth, va la féliciter sur sa fécondité miraculeuse, lui rend tous les services que l'on peut attendre de la plus humble charité. Un caractère superbe, hautain, dédaigneux, qui croit que tout lui est dû et qu'il ne doit rien à personne, se fait détester de tout le monde.

Piété éminente, mais sans faste et sans ostentation : Marie, enrichie des dons du ciel, appelée par un ange pleine de grâce, demeure confondue dans la foule des femmes de Nazareth, ne va au temple que dans la compagnie de ses parents et de ses voisins : *Inter cognatos et notos*. (Luc. 11, 44.)

Chasteté inviolable, virginité sans tache. Enfants de Marie, c'est ici le plus beau privilège de votre mère et le plus précieux don que le ciel puisse vous faire. Dieu pouvait-il mieux témoigner l'estime qu'il fait de cette excellente vertu, qu'en choisissant la plus pure des vierges pour être la Mère de son Fils ? Il renverse l'ordre constant de la nature, il multiplie les prodiges, il déploie toute sa puissance pour conserver la pureté de cette mère divine dans toute sa perfection. « Non, s'écrie là-dessus saint Bernard, si un Dieu devait se revêtir de notre nature, il ne pouvait naître que d'une vierge, et si une vierge devait devenir mère, elle ne pouvait enfanter qu'un Dieu. »

Mais inutilement on prétend conserver cette fleur délicate de la pudeur au milieu de l'air contagieux du monde ; le goût décidé pour les compagnies bruyantes et pour les plaisirs, les airs évaporés et volages, les discours libres et peu modestes sont dans un jeune homme les signes trop certains d'une chasteté équivoque. Ce n'est point ainsi que Marie a conservé sa virginité, et que les saints ont mis leur chasteté à couvert. La mortification et la prière, la vigilance sur ses sens et la fuite du monde, le recueillage et le travail : voilà les armes dont ils se sont servis avec succès pour combattre les ennemis de la sainte virginité. Tous ceux qui affrontent le péril sont déjà plus qu'à demi-vaincus, ils ne tarderont pas de porter par des chutes honteuses la peine de leur témérité.

Vainement encore on se rassure sur une conduite régulière dans le fond et sur une conscience qui craint encore le vice. Le soupçon seul de libertinage dans un serviteur de Marie est une tache ; y donner lieu par imprudence, c'est déjà un crime. Ne l'oubliez jamais, mes frères, l'honneur de votre divine mère est ici compromis aussi bien que le vôtre. Marie est jalouse non-seulement de l'innocence de ses enfants, mais encore de la décence de leur conduite et de leur réputation. Ce serait peu qu'une société formée pour sa gloire fût exempto

de crime, si elle n'est en même temps à couvert de reproche. Tous ceux qui ont l'honneur d'en être membres doivent être non-seulement vertueux aux yeux de Dieu, mais irrépréhensibles aux yeux des hommes.

Le seul moyen d'y réussir, mes frères, est de suivre les exemples de la sainte Mère de Dieu avec la même exactitude qu'elle a suivi elle-même ceux de son Fils. Comme lui, elle s'est donnée à Dieu dès ses plus tendres années; dès le moment qu'elle eut été présentée dans le temple par ses parents, elle se consacra au service de Dieu et à une vie cachée. Comme Jésus-Christ, elle s'est donnée à Dieu sans réserve pour accomplir tous ses desseins, pour se soumettre à toutes ses volontés, pour subir humblement toutes les rigueurs de sa justice. Comme Jésus-Christ, elle s'est donnée à Dieu pour toujours et sans retour; constamment pendant toute sa vie elle a partagé la pauvreté, les humiliations, les travaux, les souffrances de son Fils : comme lui elle a donné au monde le spectacle d'une soumission à Dieu qui ne s'est jamais démentie.

Voilà sur quoi est fondé le culte singulier que l'Eglise a rendu à Marie dans tous les siècles, et que nous devons lui rendre nous-mêmes. Il lui est dû, non-seulement à raison du titre auguste de Mère de Dieu, mais encore par reconnaissance de ce qu'elle a fait pour nous et de la part quelle a eue au grand mystère de notre rédemption : il lui est dû comme un témoignage du pouvoir que Dieu lui a donné et des grâces que nous recevons par son intercession; elle l'a mérité par la vie la plus sainte, par les vertus les plus héroïques dont une pure créature ait pu donner l'exemple.

Tels sont, mes frères, les deux grands modèles que l'Eglise met sans cesse sous les yeux de ses enfants : Jésus-Christ et sa sainte Mère. Modèles pour tous les temps et toutes les âges de la vie, pour tous les états et toutes les conditions; modèles que nous devons constamment étudier et où nous trouverons toujours à apprendre. Heureux le chrétien qui s'efforce de les imiter ! il deviendra lui-même un modèle de sainteté sur la terre, et un prédestiné pour le ciel. Dieu nous en fasse la grâce !

SERMON IV.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini. (Isa. II, 1.)

Il sortira une branche du tronc de Jessé, et il naîtra une fleur de sa tige, et l'Esprit de Dieu reposera sur elle.

C'est de Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre Sauveur, que le prophète parlait en ces termes, et dont il prédisait la naissance près de sept cents ans avant qu'elle dût arriver. Jésus-Christ est, par excellence, le fruit de

bénédition qui devait naître de la race de David et de Jessé, en qui devaient s'accomplir toutes les promesses faites aux patriarches depuis le commencement du monde. Il est le Fils bien-aimé sur lequel l'Esprit de Dieu s'est reposé, non pour un temps, mais pour toujours, qui en a possédé toute la plénitude, qui en a répandu les dons sur ceux qui ont cru en lui : *Requiescet super eum Spiritus Domini*. L'Eglise ne pouvait faire une application plus juste de ces mêmes paroles qu'à Marie, mère de Dieu, dont elle célèbre la naissance comme un des plus grands événements qui puissent fixer notre attention, qui a été le gage des grâces que Dieu destinait au genre humain. Marie est par le sang fille de Jessé et de David, l'héritière des rois de Juda; c'est elle qui transmet à son Fils tous leurs droits, tous leurs titres, toutes leurs prétentions, qu'elle réunit dans sa personne : *Virga de radice Jesse*. Mais ces grandeurs humaines sont le moindre de ses privilèges. Marie est cette fleur mystérieuse dont l'éclat ne fut jamais terni par aucune tache; sur laquelle l'Esprit de Dieu s'est reposé dès le moment de sa conception; qui en a reçu toute l'effusion lorsque ce divin Esprit a formé dans son sein le Fils de Dieu, dont elle est ainsi devenue la mère : *Requiescet super eum Spiritus Domini*.

Le monde célèbre avec appareil la naissance des rois et des grands de la terre; mais il ignore si c'est un événement heureux ou funeste pour les peuples, si ces princes en deviendront les bienfaiteurs ou les fléaux, s'ils seront des exemples de sagesse ou de dépravation. Nous célébrons à plus juste titre celle de Marie, qui nous prépare d'avance à la naissance du Sauveur, qui est pour nous le commencement du salut, et le gage heureux des bienfaits du ciel. Marie doit être tout à la fois la plus élevée en dignité et la plus sainte de toutes les créatures; Dieu nous donne en elle une protection puissante et un modèle parfait de toutes les vertus.

Voilà, filles chrétiennes, l'important objet que l'Eglise présente à vos réflexions dans le mystère de ce jour, le motif de la solennité qui vous rassemble, et tout le sujet d'un discours destiné uniquement à votre instruction particulière. Comprenez-en le dessein. Dieu, par la naissance de Marie, vous donne, je le dis à vous spécialement, une mère dont vous devenez les filles par adoption, et déjà vous concevez les devoirs que cette qualité vous impose : devoirs de respect et d'amour, premier point; devoirs d'obéissance et d'imitation, second point. Implorons par l'assistance de cette divine Mère, les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria* (1386*).

de la croix, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils; ensuite il dit à son disciple : Voilà votre mère.

Voici, mes frères, une disposition solennelle du testament de Jésus-Christ et l'une des paroles les plus remarquables qui soient

(1386*) Autre exorde pour le même sermon :

Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dixit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus; deinde dixit discipulo : Ecce mater tua. (Joan. XIX, 26.)

Jésus ayant vu sa mère et son disciple bien-aimé au pied

PREMIER POINT (1387).

Ce n'est point une présomption mal fondée qui nous persuade que Marie est la mère commune des fidèles, que nous sommes devenus ses enfants, qu'elle a pour nous toute la charité et la tendresse que la nature et la grâce ont attachées à des noms si touchants, à des liens si étroits : c'est une créance appuyée sur la parole expresse de Jésus-Christ, sur une disposition formelle du testament de ce Dieu-Homme. Rappelons-en les circonstances, elles ne sauraient être plus frappantes. Jésus était attaché à la croix, prêt à succomber à ses douleurs et à rendre le dernier soupir ; il ne lui restait sur la

terre que Marie sa mère et le disciple bien-aimé qui l'avaient suivi sur le Calvaire. Il voulut, avant que d'expirer, satisfaire au devoir que lui imposait sa tendresse envers l'un et l'autre et pourvoir à leur destinée. Jetant sur eux un dernier regard : « Femme, dit-il à Marie, voilà votre fils ; et à son disciple : Voilà votre mère : *Dixit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus ; deinde dixit discipulo : Ecce mater tua.* (Joan. xix, 26, 27.)

Saint Jean, disent les saints Pères, représentait alors toute l'Eglise de Jésus-Christ ; il réunissait, pour ainsi dire, en lui seul tout le corps des fidèles : c'est à eux tous que Jésus-Christ a donné Marie pour mère dans la personne de son disciple : *Ecce ma-*

sorties de la bouche de notre divin Sauveur. La circonstance où il l'a proférée, l'intérêt que nous y devons prendre, la grandeur du don qu'il nous a fait, tout doit exciter ici notre attention. Jésus était attaché à la croix, prêt à succomber à ses douleurs et à rendre le dernier soupir ; il ne possédait rien sur la terre : un Dieu pauvre, abandonné, dépouillé même de ses habits, n'avait rien à léguer à personne. Mais il lui restait une mère tendrement aimée et un disciple fidèle qui l'avaient suivi sur le Calvaire : il fallait pourvoir à leur destinée. Jetant sur eux un dernier regard, il ordonne à Marie d'adopter saint Jean pour son fils, et à saint Jean de recevoir Marie pour sa mère : *Ecce filius tuus : Ecce mater tua.*

Cet apôtre, disent les saints Pères, représentait alors toute l'Eglise ; il réunissait pour ainsi dire en lui seul tout le corps des fidèles ; c'est à eux tous que Jésus-Christ a donné Marie pour mère dans la personne de son disciple ; dès-lors Marie a reçu dans la personne de saint Jean tous les chrétiens pour ses enfants : nous sommes tous à elle sous ce titre par le testament du Sauveur, dont nous sommes les frères, qui nous substitue à sa place et dans sa qualité de Fils de Marie. Dès-lors Marie en prenant pour nous des sentiments de mère en acquiert aussi tous les droits, et en vertu des dernières volontés de Jésus-Christ nous lui devons tout ce que des enfants adoptifs peuvent devoir à la plus respectable des mères : *Ecce mater tua.*

Indépendamment de cette adoption solennelle, il n'est aucun de nous, mes frères, qui ne se soit engagé à la divine Marie par de nouveaux liens. En nous agrégeant à ses confréries, en nous revêtant de ses livrées, en assistant aux assemblées de ses serviteurs, nous l'avons choisie de nouveau pour notre mère, et pour avoir part à la protection qu'elle accorde à ses enfants, nous avons promis de nous glorifier de cette qualité et d'en remplir exactement tous les devoirs : *Ecce filius tuus.*

Déjà vous les comprenez, ces devoirs ; vous en concevez toute l'importance et l'étendue. La nature nous les prescrit et nous les inspire envers ceux dont nous avons

reçu le jour : la religion doit nous les inspirer de même envers Marie, mère de Dieu, et qui est devenue spécialement la nôtre : *Ecce mater tua.* C'est ce qui va faire en peu de mots le sujet et le partage de cette instruction. Devoirs de respect et d'amour, premier point. Devoirs d'obéissance et d'imitation, second point. Sujet bien convenable à la solennité qui nous rassemble, mes frères, et que l'on a toujours célébrée dans cette paroisse avec empressement et avec zèle. Que ne puis-je les augmenter encore ! affermir pour jamais la dévotion à Marie dans les âmes justes, et la faire naître dans le cœur des pécheurs ! Demandons-lui cette grâce et les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

(1387) Je l'ai déjà dit, mes frères, pour comprendre quel respect, quel amour, quelle reconnaissance nous devons à la Mère de Dieu, dont nous sommes les enfants adoptifs, il suffirait d'interroger notre cœur, s'il était plus docile à la voix de la nature, et de nous rappeler ce que nous sentons ou ce que nous avons senti autrefois pour la mère que Dieu nous a donnée sur la terre, qui nous a portés dans son sein, qui nous a nourris de sa propre substance, qui s'est fatiguée à nous tenir dans ses bras, dont nous avons si souvent troublé le sommeil et la tranquillité par nos pleurs, à laquelle, en un mot, nous sommes redevables de la naissance et de l'éducation. Mais, comme au milieu même du christianisme il ne se trouve que trop souvent des cœurs dénaturés, qui oublient ce qu'ils doivent à leur famille, et qui en deviennent ainsi la honte et le fléau, il faut chercher une règle plus sûre et un modèle plus frappant. Les mêmes paroles de l'Evangile qui nous accordent le nom glorieux d'enfants de Marie nous mettent sous les yeux deux grands exemples du culte que nous devons lui rendre : puissions-nous les imiter désormais ! Je dis donc qu'un chrétien doit faire pour Marie tout ce qu'a fait pour elle le disciple bien-aimé, son fils par adoption, tout ce qu'a fait pour elle Jésus-Christ même, son fils par nature ; puisque nous succédons à tous les deux dans une qualité dont ils ont fait gloire l'un et l'autre. *Ecce mater tua.* Donnez à ceci, je vous prie, la plus grande attention.

ter tua. Dès lors Marie a reçu dans la personne de saint Jean tous les chrétiens pour ses enfants ; nous sommes tous à elle sous ce titre, par le Testament du Sauveur dont nous sommes les frères, qui nous substitue à sa place et dans sa qualité de Fils de Marie : *Ecce filius tuus*. Dès lors Marie, soumise aux dernières volontés de son Fils, nous adopte, prend pour nous la même affection qu'elle eut pour Jésus-Christ, devient pour nous la meilleure de toutes les mères : *Ecce mater tua*.

J'ai ajouté que cette adoption vous regarde spécialement, filles chrétiennes, et je le présente ainsi selon le sentiment des Pères de l'Eglise. Pourquoi, disent-ils, Jésus-Christ a-t-il choisi saint Jean par préférence pour lui confier le précieux dépôt de sa sainte Mère ? Par quelle raison l'heureux apôtre a-t-il mérité cette prédilection de son Maître ? C'est non-seulement par l'attachement singulier qu'il eut toujours pour Jésus-Christ, mais c'est surtout, dit saint Jérôme, par son état de vierge (1387*). Il convenait, dit saint Ambroise, qu'une mère vierge fût confiée à un fils qui lui ressemblât par cette vertu ; qui, héritier de la chasteté de Jésus-Christ, méritât de l'être encore du seul trésor qu'il possédait sur la terre. C'est, disent plusieurs autres, à cause de la jeunesse de saint Jean, qui était le moins âgé de tous les disciples du Sauveur : il ne lui fallait pas moins que la compagnie et la tendresse d'une mère pour suppléer à son égard les attentions et les bontés de Jésus-Christ. Ces deux qualités, filles chrétiennes, vous sont heureusement communes avec le disciple bien-aimé ; plus il y a de rapport entre vous et lui, plus vous avez droit de prétendre au don solennel que Jésus-Christ lui a fait de sa mère : *Ecce mater tua*.

Par là vous concevez quelle affection vous pouvez espérer de la part de Marie : la même qu'elle eut pour saint Jean avec lequel elle a passé le reste de ses jours ; la même qu'elle eut pour Jésus-Christ, le plus chéri et le plus tendrement aimé de tous les fils : *Ecce filius tuus*. Par la même conséquence, vous comprenez toute l'étendue de vos obligations envers Marie : vous lui devez tout ce que peuvent devoir des filles bien nées à la plus respectable des mères : *Ecce mater tua*.

Je puis donc interroger ici votre cœur, et prendre les sentiments qu'inspire la nature pour régler ceux que prescrit la religion. Je suppose et c'est vous rendre justice, que vous avez pour elle une amitié sincère, une confiance parfaite, un respect profond ; que, sensibles à ce que lui ont causé votre naissance et votre éducation, vous ne croirez jamais pousser trop loin pour elle les attentions, la complaisance, les égards : tels doivent être vos sentiments et votre conduite envers Marie : *Ecce mater tua*.

Mais il est une règle plus sacrée encore et un modèle plus parfait : les mêmes paroles de l'Evangile qui vous accordent le nom

glorieux de filles de Marie, vous mettent sous les yeux deux grands exemples du culte que vous devez lui rendre : puissiez-vous les imiter désormais ! Je dis qu'une fille chrétienne doit faire pour Marie tout ce qu'a fait pour elle le disciple bien-aimé, son fils par adoption, tout ce qu'a fait Jésus-Christ, son fils par nature, puisqu'elle succède à tous les deux dans une qualité dont ils ont fait gloire l'un et l'autre. *Ecce mater tua*. Donnez à ceci, je vous prie, la plus grande attention.

A peine saint Jean eut recueilli les derniers soupirs de son Maître, qu'il pensa à remplir fidèlement ses dernières volontés, à s'acquitter de tous les devoirs que lui imposaient son adoption et le nouveau titre dont il venait d'être honoré. Il comprit tout le prix du dépôt sacré qui lui était confié, tous les avantages attachés au nom de fils de Marie. Il la reçut chez lui dès ce moment, et s'efforça de remplacer auprès d'elle le Fils bien-aimé qu'elle venait de perdre : *Et exinde accepit eam discipulus in sua*. (Joan. xix, 27.) Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer jusqu'où le saint apôtre poussa les soins, les respects, la confiance, la tendresse envers Marie. Il ne la quitta plus dès-lors ; c'est une opinion établie depuis les premiers siècles de l'Eglise que cette sainte Mère de Dieu accompagna saint Jean dans ses courses apostoliques et se fixa avec lui dans la ville d'Ephèse, où elle demeura jusqu'à sa mort. C'est dans une société si sainte que le fervent apôtre continua de puiser les principes de cette haute sagesse qu'il avait reçue à l'école de son Maître, les plus vives lumières pour éclairer l'Eglise par ses écrits, les sentiments de cette charité aimable qui fit toujours son caractère particulier.

Voilà, filles chrétiennes, l'exemple que vous devez vous proposer dans le culte assidu qu'il faut rendre à la divine Marie. Une dévotion tendre pour la Mère de Dieu, qui est aussi la vôtre, doit être votre principal caractère : le plus bel éloge que l'Eglise ait pu faire de votre sexe a été de dire qu'il est porté d'inclination à la piété : *Pro devoto femineo sexu*. Qu'aucun jour ne se passe sans que vous lui ayez rendu le tribut de vos hommages ; qu'aucune des pratiques autorisées par l'Eglise pour l'honorer ne vous soit étrangère. Les prières et les offices composés à sa louange, le chapelet institué pour méditer ses grandeurs et les mystères de notre rédemption, la lecture des livres édifiants où l'on nous propose ses vertus pour modèles, la célébration fervente de ses fêtes, la fréquentation des sacrements pour les sanctifier, quelques moments passés au pied de ses images, l'estime pour toutes les marques de dévotion qui nous consacrent à son service, la sainte habitude de la saluer régulièrement plusieurs fois le jour : voilà ce que des filles mondaines envisageraient comme des devoirs onéreux,

(1387*) Contr. Jovin, lib. De Instit. virg.

comme une servitude gênante ; mais voilà ce qu'une vraie fille de Marie regarde comme les instants de sa vie les plus consolants , comme ses occupations les plus utiles.

Un temps si saintement employé ne donne-t-il pas plus de satisfaction intérieure que celui que l'on perd misérablement dans le monde (1338) à des visites ordinairement ennuyeuses et toujours inutiles , à des conversations frivoles et souvent licencieuses , à des amusements ou insipides ou dangereux , à une vaine parure , quelquefois aussi ridicule aux yeux des hommes que criminelle aux yeux de Dieu ?

La dévotion à la sainte Vierge a été la dévotion de tous les saints : de ceux qui ont vécu dans le monde , comme de ceux qui ont passé leurs jours dans la solitude ; des plus grands génies qui ont éclairé l'univers par leur doctrine , aussi bien que des esprits bornés qui se sont contentés de l'édifier par leurs vertus. Pas un seul qui n'ait fait profession d'honorer singulièrement Marie , qui n'ait travaillé à étendre son culte , à en inspirer le goût à tous les fidèles. Pas un qui n'ait regardé cette piété comme une marque de prédestination et une puissante ressource de la grâce. Pas un qui , comme saint Jean , n'ait adopté Marie pour sa mère , ne lui ait été intérieurement dévoué , ne lui ait donné , comme Jésus-Christ même , des marques publiques et éclatantes de son attachement.

Nous n'avons pas à craindre sans doute de donner dans l'illusion ou de pratiquer une piété abusive , lorsque nous suivons l'exemple de Jésus-Christ notre modèle et notre maître. Or l'Evangile nous fait remarquer en plusieurs endroits le respect , l'obéissance , l'amour que le divin Sauveur eut toujours pour sa sainte Mère. Non-seulement pendant sa jeunesse il fut parfaitement soumis à Joseph et à Marie : *Erat subditus illis* (Luc. II, 51), mais durant sa vie publique , dans tout l'éclat de son ministère , au milieu du bruit que faisaient dans la Judée sa doctrine et ses miracles , il ne manqua jamais l'occasion de témoigner son affection et sa déférence pour elle. C'est à sa prière qu'il fit à Cana le premier de ses prodiges. Il ne rougit point d'être appelé son fils et de partager les humiliations de sa pauvreté : *Nonne hic est faber filius Mariæ ?* (Marc. VI, 3.) Il consacra le dernier moment de sa vie à lui procurer une ressource et un appui. Puisqu'il a voulu , filles chrétiennes , vous associer par adoption à cette filiation glorieuse , vous ne pouvez mieux régler votre conduite envers votre divine Mère que sur celle qu'il a tenue lui-même.

(1388) Un temps si saintement employé ne donne-t-il pas plus de satisfaction intérieure que celui que l'on perd misérablement dans le monde , surtout les jours de fêtes , à des conversations toujours inutiles et souvent licencieuses , où la pudeur est blessée , où le prochain est méprisé et diffamé , où les vices et les scandales d'une paroisse sont divulgués et exagérés ; à ces parties d'intempérance et de débauche où l'on dérange

Ce ne serait donc pas assez d'être attachées au culte de Marie par une dévotion intérieure et par des pratiques observées en particulier : il convient que vous le soyez encore par une association commune et publique , que vous fassiez gloire aux yeux du monde de l'auguste qualité de filles de Marie , que vous la regardiez comme le plus beau titre que vous puissiez porter.

N'en doutons pas , Jésus-Christ n'est pas moins jaloux de l'honneur de sa sainte Mère que de sa propre gloire. Du haut du ciel où il la fait régner avec lui , il voit avec complaisance les pieuses sociétés formées sous ses auspices , les temples augustes bâtis sous son nom , la pompe de ses fêtes , le zèle de tous les vrais chrétiens pour son culte. En vain l'hérésie en frémit , en vain l'irrégion en murmure , l'Eglise reconnaît Marie pour sa mère , tant qu'elle subsistera (et elle doit subsister jusqu'à la fin des siècles) , son respect prendra de nouveaux accroissements.

C'est ainsi , filles chrétiennes , que doit croître de jour en jour votre dévotion envers Marie ; ainsi vous en devez donner des preuves solennelles par l'assiduité à vos saintes assemblées , par le zèle à y maintenir cette régularité exemplaire qui y a toujours régné , par le soin d'y conserver l'union , la paix , la charité , le respect mutuel , sans lesquels il ne peut y avoir ni solide piété , ni véritable vertu. Partout vos prières seraient agréables à Marie ; mais elles le sont encore davantage lorsque , par la réunion de vos voix , vous imitez sur la terre le concert de louanges que les bienheureux lui font dans le ciel. Partout vos exemples peuvent répandre la bonne odeur de Jésus-Christ ; mais ils ne sont jamais plus puissants que quand par l'heureux accord de vos cœurs et de vos sentiments vous vous montrez les dignes filles de celle que l'Eglise appelle la Mère de la charité parfaite : *Ego mater pulchræ dilectionis*. (Eccli. XXIV, 24.)

Resserrez donc aujourd'hui , à ses pieds , les nœuds sacrés qui vous unissent : que jamais la légèreté , les déliances , la jalousie , la vanité ne troublent entre vous la concorde et la paix ; que l'innocence et la douceur de vos mœurs puissent faire à jamais l'édification de l'Eglise ; qu'elles inspirent une confusion salutaire à toutes celles qui seraient tentées de négliger cette association sainte , de la regarder comme une dévotion propre aux filles du commun , mais peu convenable à celles qui tiennent un certain rang dans le monde. S'il y en avait ici de ce caractère , ah ! filles dénaturées , leurs di-

également sa conscience , sa réputation , sa fortune ; à ces assemblées tumultueuses de jeux d'où naissent ordinairement les querelles , le libertinage des jeunes gens , le dérangement des familles ; à ces pèlerinages même suspects dont la dévotion n'est que le prétexte , auxquels la piété a moins de part que l'envie de courir et de se dérober pour quelque temps aux devoirs de son état ?

rais-je, Jésus-Christ n'a point rougi de sa mère, et vous rougissez de la vôtre ! Jésus-Christ a respecté les liens qui l'attachaient à une famille obscure, à des parents pauvres, et vous dédaignez d'être unies à une famille sainte, à des compagnes respectables par leur vertu ! Craignez que Marie du haut de son trône ne prononce contre vous le même arrêt que son Fils a prononcé dans l'Evangile : Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet.* (Luc. ix, 26.) Marie a préféré à toutes les grandeurs de la terre l'humble qualité de servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* (Luc. i, 38) ; en est-il une plus honorable pour une chrétienne que celle de servante et de fille de Marie ?

Sous la protection de cette auguste Mère quelle abondance de grâces ne devez-vous pas espérer ? Marie, en visitant sa cousine Elisabeth et faisant chez elle un séjour passager, y attira les bénédictions du ciel, y remplit toute cette famille de l'esprit de Dieu et d'une lumière surnaturelle ; accorderait-elle moins de faveurs à la famille sainte de ses filles par adoption, dont la piété l'honore, dont le salut lui est cher ? Marie, pour avoir été invitée à l'assemblée des noces de Cana, procure aux deux époux la protection de son Fils, qu'elle engage à faire usage en leur faveur de tout son pouvoir. En fera-t-elle moins pour une assemblée de religion où elle préside, où l'on n'est occupé qu'à la louer, l'invoquer, implorer son assistance ? Si quelqu'une d'entre vous doutait de sa bonté, cette Mère de miséricorde lui ferait le même reproche que Dieu lui-même faisait à son peuple par la bouche du prophète Isaïe : Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein et manquer de tendresse pour celui qu'elle regarde comme une partie d'elle-même ? *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ?* (Isa. xlix, 15.) Sachez que quand elle en serait capable, pour moi je ne le ferais jamais. Si Marie est le refuge des pécheurs, si sa charité s'étend même sur ceux qui offensent Dieu et qui l'outragent, en manquera-t-elle pour les âmes

pieuses qui la prient, qui mettent en elle leur confiance, qui ont recours à elle comme à leur mère ? Non, filles chrétiennes, tant que vous persévérerez dans cette dévotion qui en a déjà sanctifié tant d'autres, on peut tout espérer de votre salut (1388*).

Que le monde blâme votre conduite, ou qu'il l'approuve, qu'il traite votre piété d'affectation et de vain spectacle, qu'il se fasse un jeu profane de vos saints exercices : qu'avez-vous à espérer de son approbation ou à craindre de sa censure ? — Préfèrerez-vous au titre glorieux de filles et de servantes de Marie, la vile et odieuse qualité d'esclaves du monde ? Mais non ; le monde, tout corrompu qu'il est, ne peut s'empêcher d'estimer une conduite édifiante, et de rendre hommage à la vertu. Quand il s'agit de juger du mérite d'une jeune personne, toutes les opinions se réunissent ; les plus déréglés même s'accordent à penser qu'une piété constante et exemplaire est la preuve la moins équivoque d'un esprit solide et d'un cœur bien fait ; qu'une fille chrétienne, affirmée dès ses plus tendres années dans la religion et dans le culte de la Mère de Dieu, sera toujours beaucoup moins exposée à se déranger et à contracter des défauts essentiels ; que le goût pour la dévotion est incompatible avec le goût du libertinage ; que c'est le plus sûr garant de la pureté des mœurs ; qu'un caractère dissipé, mondain, indévot, annonce ordinairement une âme ou déjà vicieuse, ou prête à le devenir.

A Dieu ne plaise cependant, qu'en servant Marie vous cherchiez l'estime du monde ; celle de Dieu doit vous suffire : jamais Marie n'en a ambitionné d'autre. Le devoir d'une fille chrétienne est non-seulement d'honorer, de respecter, d'aimer cette divine Mère, mais encore de l'imiter. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Nous sommes portés d'inclination à imiter ceux dont nous avons reçu le jour, et à suivre les modèles que nous avons eus sous les yeux dès l'enfance. Heureux ceux qui trouvent dans les exemples domestiques une

(1388*) Voilà, mes frères, ce qui avait excité autrefois le zèle de vos ancêtres et leur tendre piété envers la sainte Mère de Dieu. On se souvient encore de l'ancienne confrérie érigée dans cette église à son honneur, il y a près de deux siècles ; du nombre prodigieux de confrères, tant de la paroisse que des environs, qui y étaient agrégés ; de la pompe et de l'éclat avec lesquels on y célébrait les fêtes de sainte Vierge. Alors, mes frères, remarquez-le, je vous prie, alors la paroisse était bien réglée, et faisait l'édification du voisinage. Alors l'ivrognerie n'y était ni publique ni héréditaire, et l'impudicité n'avait pas encore osé s'y montrer. Alors Dieu protégeait les familles : on les voyait se soutenir et prospérer pendant plusieurs générations. Quels reproches n'aurait-on point à

vous faire, mes frères, si vous dégénériez de la piété de vos aïeux ? si tandis qu'ils étaient si dévoués au culte de Marie, nous ne pouvions réussir à vous l'inspirer ? Tant que les congrégations ne seront pas fréquentées avec plus d'assiduité, tant que nous verrons le grand nombre des paroissiens s'enfuir de l'église dès que l'on commence ce pieux exercice, nous ne pouvons nous flatter de rétablir jamais la pureté des mœurs dans la paroisse. Mais si, au contraire, l'ancienne ferveur venait à se réveiller, alors nous croirions toucher à l'heureux changement après lequel nous soupirons depuis si longtemps : en prenant le goût d'honorer assidûment la sainte Mère de Dieu, on s'accoutumerait insensiblement à l'imiter.

règle vivante de leurs devoirs, et qui s'habituent de bonne heure à la suivre! Cet avantage inestimable leur donne, pour persévérer dans le bien, une facilité plus grande, et leur en impose une obligation plus étroite. — Quiconque est né avec des sentiments, se fait un point d'honneur de ne pas démentir les principes d'éducation qu'il a sucés avec le lait, de ne pas dégénérer de la vertu de ses aïeux.

Filles de Marie, je puis vous appliquer ici en particulier ce que saint Léon disait aux chrétiens en général : Reconnaissez la dignité de votre condition et la grandeur de votre destinée : *Agnosce dignitatem tuam*. Adoptées par la plus sainte de toutes les mères, associées à son auguste famille, prenez des sentiments dignes d'elle et dignes de vous, apprenez à suivre votre modèle : *Agnosce dignitatem tuam*. Entre toutes les vertus dont Marie a été un exemple parfait, il en est deux surtout qu'il ne faut jamais perdre de vue, son humilité profonde, sa chasteté inviolable. L'une et l'autre sont le plus bel ornement d'une fille chrétienne, le fondement de la perfection, le seul mérite capable de la rendre agréable aux yeux de Dieu, et estimable aux yeux des hommes.

Tous les docteurs de l'Eglise se sont accordés à dire que l'humilité de Marie a été la source de ses grandeurs ; que cette rare vertu a fixé sur elle les regards du Tout-Puissant, et l'a rendue digne, autant qu'une créature peut l'être, du choix dont il l'a honorée, et de la dignité suprême de Mère de Dieu. Marie le reconnaît elle-même dans le cantique sublime où elle célèbre les miséricordes du Très-Haut et les desseins adorables de sa sagesse. Le Seigneur, dit-elle, a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, il m'a rendue un objet d'étonnement et d'admiration pour tous les siècles ; toutes les nations publieront à l'envi mon bonheur : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. (Luc. 1, 48.) Que peut-on ajouter à ces paroles divines, pour relever le mérite et le prix de l'humilité?

(1389) L'humilité d'abord fait naître la docilité ; celle-ci est nécessaire, non-seulement aux jeunes gens, mais à tous les hommes. La première disposition pour se conduire sagement est de sentir que l'on a besoin d'avis et de conseils, que nos inférieurs même peuvent quelquefois nous en donner de très salutaires ; le premier pas pour se corriger de ses imperfections est de les reconnaître et d'en faire l'aveu. Jésus-Christ, la sagesse éternelle, a daigné se laisser instruire ; Marie, toute remplie des lumières du Saint-Esprit, n'a oublié aucune des instructions de son Fils, n'a laissé perdre aucune de ses paroles : *Maria conservabat omnia verba hæc* (Luc. 11, 19). La présomption, qui croit tout savoir, être plus éclairée que les autres, qui ne sait rien craindre, ni rien prévoir, est la source ordinaire des chutes et des fausses démarches que l'on fait dans tous les états de la vie.

En vain, filles chrétiennes, vous posséderiez les qualités les plus brillantes de l'esprit et du cœur, en vain vous réuniriez tous les avantages de la nature et de l'éducation ; l'orgueil suffit pour défigurer le plus beau caractère, pour empoisonner tous les dons, pour rendre odieux tous les talents. Sans humilité il n'y eut jamais un mérite parfait : l'humilité seule est le principe de toutes les vertus, le préservatif de tous les défauts.

L'humilité d'abord fait naître la docilité. (1389) La première disposition pour profiter des leçons les plus utiles, est de sentir que l'on en a besoin ; le premier pas pour se corriger de ses imperfections est de les reconnaître et d'en faire l'aveu. Jésus-Christ, la sagesse éternelle, a daigné se laisser instruire ; Marie, toute remplie des lumières du Saint-Esprit, n'a oublié aucune des instructions de son Fils, n'a laissé perdre aucune de ses paroles : *Maria conservabat omnia verba hæc*. (Luc. 11, 19.) La présomption, qui croit tout savoir, être capable de tout, qui ne sait rien craindre ni rien prévoir, est la source ordinaire des chutes et des égarements de la jeunesse.

C'est l'humilité qui accoutume à l'obéissance (1389*). Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort ; Marie, la plus favorisée du ciel de toutes les créatures, a été en même temps la plus éprouvée et la plus soumise. Filles de Marie, l'obéissance est dans le partage de votre état ; elle est pour une jeune personne l'école de la sagesse : quiconque n'a pas appris à obéir avec soumission, ne saura jamais commander avec prudence. Elle ne paraît un joug et un esclavage qu'aux esprits vains et superbes, mais elle ne coûte rien à une fille qui n'a pas oublié la religion, et c'est la plus sûre gardienne de sa vertu.

C'est l'humilité qui est la source de la douceur. Jésus-Christ les a toujours réunies dans ses leçons comme dans ses exemples, parce qu'elles sont inséparables. La hauteur, la fierté, le ton impérieux, les airs désolés

(1389*) C'est l'humilité qui accoutume à l'obéissance. Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort ; Marie, la plus favorisée du Ciel de toutes les créatures, a été en même temps la plus éprouvée et la plus soumise. L'obéissance, mes frères, est nécessaire dans tous les états, parce que dans tous nous avons des supérieurs ; celui qui ne sait pas se soumettre aux hommes en vue de Dieu, ne sera pas plus fidèle à obéir à Dieu lui-même et aux ordres de sa Providence. Elle est pour tout le monde l'école de la sagesse : quiconque n'a pas appris à obéir par raison ne saura jamais commander avec prudence. La subordination ne paraît un joug et un esclavage qu'aux esprits vains et superbes, mais elle ne coûte rien à une âme qui n'a pas oublié sa religion ; et c'est, dans les jeunes gens surtout, la plus sûre gardienne de la vertu.

bligeants, l'humeur capricieuse et bizarre, sont les fruits empestés de l'orgueil; caractère dangereux, qui trouble la paix des familles, éteint la charité dans tous les cœurs, remplit la société d'ennuis et d'amertume. En vain l'on s'applique à le déguiser sous des apparences de politesse : une seule parole suffit pour faire tomber ce masque emprunté, pour faire éclater les plus énormes défauts. L'orgueil, qui croit que tout lui est dû et qu'il ne doit rien à personne, ne sait jamais ménager le prochain ni s'en faire aimer. Marie, élevée à l'auguste dignité de Mère de Dieu, prévient sa cousine Elisabeth, prend part à la joie que lui cause une fécondité miraculeuse, lui rend des services, se fait admirer par sa complaisance autant que par sa vertu (1390).

C'est l'humilité qui perfectionne la piété; dès que l'orgueil vient à s'y glisser, elle n'est plus d'aucun mérite devant Dieu. Il veut qu'en le servant nous ne pensions qu'à lui plaire, sans chercher ni à être applaudis des hommes ni à nous contenter nous-mêmes. Quiconque mêle aux pratiques de religion des vues étrangères a déjà reçu sa récompense. Une fille sincèrement pieuse ne cherche point à le paraître; elle n'affecte dans sa dévotion ni l'éclat ni la singularité; elle se souvient que Marie, enrichie des dons du ciel, appelée par un ange pleine de grâce et la plus heureuse des mères, demeure confondue dans la foule des femmes de Nazareth, ne va au temple que dans la compagnie de ses parents et de ses voisins : *Inter cognatos et notos* (Luc. 11, 44.).

C'est l'humilité qui inspire la modestie. Une humble servante de Marie ne donne ni dans les bizarreries des modes, ni dans le goût d'une vaine parure; elle se tient en garde contre les sociétés suspectes, contre l'air contagieux du monde; elle ne pense ni à se donner en spectacle, ni à fixer sur elle les regards, ni à rassembler autour d'elle de ridicules adorateurs; elle craint autant le poison des louanges que les outrages de la calomnie; elle se console d'être inconnue et ignorée comme Marie, qui ne sort de chez elle que lorsque la piété, la bien-séance ou la charité l'exigent, se tient renfermée dans l'intérieur de sa famille et les occupations de son état : *Reversa est in domum suam*. (Luc. 1, 56.)

C'est l'humilité qui conserve la tranquillité et la paix intérieure. Jésus-Christ l'a promis, et sa parole ne peut être vaine; il faut être, comme lui, doux et humble de cœur, si nous voulons avoir la paix avec

le prochain et avec nous-mêmes : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris*. (Matth. xi, 29.) Une fille vraiment humble est incapable des faiblesses de la jalousie et des aigreurs de la malignité, de la curiosité qui veut tout savoir et de la témérité qui veut tout blâmer; elle ne connaît ni les préventions, ni les haines, ni les contestations, ni la médisance; elle cherche, comme Marie, plutôt à s'entretenir avec Dieu qu'à converser avec les hommes : *Conferens in corde suo*. (Luc. 11, 19.)

Enfin, l'humilité est le moyen le plus efficace pour garder sans tache la sainte vertu de chasteté. Filles de Marie, c'est ici le plus beau privilège de votre Mère, et le plus précieux don que le ciel puisse vous faire. Marie en a si bien connu le prix, que, selon le sentiment des Pères de l'Eglise, elle aurait renoncé à l'éminente dignité de Mère de Dieu, s'il eût fallu l'acquérir aux dépens de sa virginité. La délicatesse de sa pudeur est troublée du discours que lui adresse l'ange du Seigneur, pour lui annoncer le mystère ineffable qui doit s'opérer en elle; elle demande comment ce prodige peut s'accorder avec le vœu qu'elle a fait d'observer une continence perpétuelle : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco?* (Luc. 1, 34.) Il faut que l'ange lui promette de la part de Dieu que tout s'accomplira par l'opération surnaturelle de l'Esprit-Saint pour la rassurer et obtenir son aveu : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. (ibid., 38.)

Quel témoignage plus éclatant Dieu lui-même pouvait-il donner de l'estime qu'il a pour cette sainte vertu, que le choix qu'il a fait de la plus pure des vierges pour être la mère de son Fils? Il renverse l'ordre constant de la nature, il multiplie les prodiges, il fait, pour ainsi dire, un effort de sa toute-puissance pour conserver la pureté de cette Mère divine dans toute sa perfection. « Non, s'écrie là-dessus saint Bernard, si un Dieu devait se revêtir de notre nature, il ne pouvait naître que d'une vierge; et si une vierge devait devenir mère, elle ne pouvait enfanter qu'un Dieu. »

Par une singularité remarquable, le monde se trouve ici d'accord avec le ciel sur l'estime due à la sainte virginité, et le préjugé public se réunit aux lois de la religion pour en faire sentir l'importance. Sur cet article essentiel, le monde ne pardonne rien; la moindre indécence, le plus léger soupçon suffit pour flétrir la réputation d'une fille chrétienne, pour y imprimer une tache que rien ne peut

(1390) L'humilité accoutume à souffrir et forme en nous la patience chrétienne : nous ne sommes révoltés contre les croix que parce que nous croyons que Dieu doit nous prodiguer ses bienfaits ou ménager notre faiblesse dans les châtements. Commençons par nous persuader que Dieu ne nous doit rien, que quand il nous fait du bien c'est une pure grâce, que quand il nous châtie il le fait toujours beaucoup moins que nous ne

l'avons mérité. Nous ne serons plus surpris quand même il nous traiterait aussi rigoureusement que Marie. Jamais elle n'a péché, et jamais elle n'a cessé de porter la croix avec son Fils : dès le moment qu'elle l'a mis au monde, Dieu lui a montré d'avance le glaive de douleur qui devait lui percer le sein sur le Calvaire : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*. (Luc. 11, 33.)

effacer, pour la couvrir d'un opprobre dont elle ne se lavera jamais. La naissance ni la fortune, l'esprit ni les agréments, ne rempliront jamais dans l'opinion des hommes le mérite inestimable de la pudeur. Le libertinage même, au milieu des efforts qu'il s'obstine à faire pour en triompher, méprise en secret celles qui ont la faiblesse de succomber à ses poursuites.

Préjugé bien fondé, sans doute; fasse le ciel qu'il ne s'affaiblisse jamais! Filles chrétiennes, il est de votre intérêt de le maintenir pour servir de barrière au torrent de la dépravation, qui vous entraînerait enfin vous-mêmes. Souvenez-vous que c'est de votre exactitude à observer scrupuleusement les règles de la décence que dépend principalement l'innocence des mœurs publiques et l'honneur de vos familles; que c'est un double dépôt que Dieu a confié à votre vigilance, et dont il vous demandera compte; que si vous y laissez donner atteinte vous en seriez les premières victimes; que vous cesserez d'être respectables dès que vous négligerez un moment de vous faire respecter.

Mais inutilement on prétend conserver cette fleur délicate de la pudeur au milieu de l'air contagieux que l'on respire parmi les amusements du monde; la vanité et l'empressement de plaire, le goût pour les compagnies de la jeunesse et pour les plaisirs, les airs évaporés et volages, la liberté de tout dire et de tout entendre, sont les signes trop certains d'une chasteté équivoque. Ce n'est point ainsi que les saints sont parvenus à conserver la leur. La mortification et la prière, la vigilance sur ses sens et la fuite du monde, le recueillement et le travail, voilà les armes dont ils se sont servis pour combattre avec succès contre les ennemis de la sainte virginité. Celles qui affrontent le péril sont déjà plus qu'à demi vaincues; elles ne tarderont pas à porter la peine de leur témérité. Déjà le public annonce leur chute, et les en punit d'avance par la malignité de ses censures.

(1390*) Enfants de Marie, ne l'oubliez jamais, l'honneur de votre Mère est ici compromis aussi bien que le vôtre; le libertinage, déjà inexcusable dans un chrétien, devient encore plus monstrueux dans un serviteur de Marie, revêtu de ses livrées et qui fait profession de la servir. Elle est jalouse, non-seulement de l'innocence de ceux qui lui appartiennent, mais encore de leur réputation. En eux le soupçon seul est une tache; y donner lieu par imprudence, c'est déjà un crime. Ce serait peu que les sociétés formées pour sa gloire fussent exemptes de désordres, si elles ne sont en même temps à couvert de tout reproche. Tous ceux qui ont l'honneur d'y être enrôlés doivent être non-seulement vertueux aux yeux de Dieu, mais encore irrépréhensibles aux yeux des hommes; et si quelqu'un, malheureusement, a scandalisé le prochain par une conduite peu régulière, c'est une faute qu'il doit pleurer le reste de ses jours.

Vainement encore on croit être à l'abri de la médisance par une conduite régulière dans le fond, ou s'en consoler par le témoignage prétendu d'une conscience tranquille. Le soupçon seul est une tache; y donner lieu par imprudence, c'est déjà un crime. Filles de Marie, ne l'oubliez jamais, l'honneur de votre Mère est ici compromis aussi bien que le vôtre. Marie est jalouse non-seulement de l'innocence de ses servantes, mais encore de leur réputation. Ce serait peu qu'une société formée pour sa gloire fût exempte de crime, si elle n'est en même temps à couvert de reproche; toutes celles qui la composent doivent être non-seulement vertueuses à ses yeux, mais encore irrépréhensibles aux yeux des hommes.

Il ne vous sera pas difficile d'y réussir, puisque vous n'avez besoin pour cela que de vous soutenir dans la régularité qui a distingué jusqu'ici votre société sainte; dans la confiance et la dévotion à Marie, à laquelle vous êtes redevables de tant de grâces; dans la charité sincère qui vous unit; dans le respect et la docilité pour le vertueux directeur dont les soins ont un si heureux succès. Il me suffit donc de vous exhorter, en finissant, à ne pas dégénérer de votre ferveur passée; après l'exemple de votre divine Mère, le plus parfait que je puisse vous proposer est votre propre exemple (1390*).

Continuez donc, Vierge sainte, à protéger cette famille aussi fervente que nombreuse qui vous honore comme sa Mère, qui vous regarde, après Dieu, comme son unique refuge, qui s'efforce de vous imiter comme le plus parfait des modèles. Par votre intercession toute-puissante, continuez d'y faire descendre les bénédictions du ciel et des grâces de sainteté pour la gloire de votre Fils, pour votre propre gloire, pour la consolation de tous vos serviteurs. Que cette association pieuse, formée sous votre protection, soit à jamais l'édification de l'Eglise, une école féconde en vertus et en bons exemples. Que tous ceux qui se réunissent ici-bas pour

Car ce serait s'abuser, mes frères, de croire honorer suffisamment la Reine des saints par des respects et des hommages extérieurs, sans y joindre l'innocence des mœurs et la pratique des vertus chrétiennes; de se persuader que, moyennant quelques pratiques de dévotion, elle nous protégera au milieu même de nos désordres; qu'en vertu des prières que l'on récite dans ses confréries et dans les assemblées de religion, elle obtiendra de Dieu des miracles pour changer tout à coup en autant de saints les pécheurs les plus obstinés et les plus incorrigibles: présomption aveugle, piété hypocrite qui ne peut honorer Dieu, ni sa sainte Mère, qui est plus propre à nous perdre qu'à nous sauver. Pour servir dignement Marie, pour mériter d'être du nombre de ses vrais enfants, il faut s'efforcer de lui ressembler; et ce doit être là le grand objet de nos prières.

chanter vos louanges puissent être un jour réunis de même dans le sein de Dieu pour y jouir avec vous du bonheur éternel ! Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE (1391).

Sponsabo te mihi in iustitia, in misericordia, in fide, et scies quia ego Dominus. (Ose. ii, 19, 20.)

Je formerai avec vous une alliance de justice, de miséricorde et de fidélité, et vous connaîtrez que je suis le Seigneur.

Si vous preniez aujourd'hui, ma chère sœur, un engagement pour le monde, il vous féliciterait sur les qualités personnelles de votre époux, sur l'état de sa fortune, sur le nouveau rang que vous seriez prête à occuper ; il vous ferait valoir les agréments d'une condition aisée et commode, la satisfaction d'être affranchie des bienséances gênantes auxquelles les jeunes personnes sont assujetties ; en un mot, il étalerait à vos yeux les trois plus puissants attraits qu'il ait pour séduire les cœurs : plaisir, fortune, liberté ; et, dans ce brillant tableau, il vous ferait envisager le plus heureux avenir.

Mais c'est à Jésus-Christ que vous vous consacrez, et Jésus-Christ ne parle pas comme le monde. Loin de vous promettre des avantages temporels, il demande, au contraire, que vous lui en fassiez le sacrifice. L'union sainte qu'il contracte avec vous n'a rien de commun avec la chair et le sang ; elle consiste, non à satisfaire les sens, mais à les mortifier par une chasteté inviolable ; et c'est la première preuve qu'il exige de votre fidélité : *Sponsabo te in fide*. Il ne vous offre point un état propre à flatter l'ambition ; c'est un Dieu pauvre qui se donne à vous ; il ne vous présente que son indigence pour trésor et sa croix pour héritage ; il veut que les pauvres qui sont ses enfants soient désormais les vôtres ; que vous conceviez pour eux une tendresse de mère ; que vous n'ayez plus d'occupation que les œuvres de charité et de miséricorde : *Sponsabo te in misericordia*. Non-seulement il ne cherche point à vous gagner par les charmes de l'indépendance, mais il prétend que, dépouillée de toute volonté propre, vous serez captive sous les lois de l'obéissance et enchaînée, par un nouveau lien, à toutes les pratiques de la piété et de la justice chrétienne : *Sponsabo te in iustitia*.

Malgré des conditions si dures en apparence, vous vous présentez à l'autel avec un cœur tranquille et un visage serein ; est-ce témérité de votre part ? Non, ma chère sœur, c'est discernement et sagesse. Il est aisé de montrer qu'en cela vous connaissez vos avantages réels et vos véritables intérêts ; que, semblable à la sainte dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, vous choisissez la meilleure part et la condition la plus heureuse. Je n'entreprends donc point de vous éclaircir ici sur votre choix, il est déjà fait

d'avance ; mais de vous y affermir et de le justifier aux yeux du monde. Il s'agit de faire voir que les objets où le monde pense trouver sa félicité ne sont, selon l'expression du Sage, que vanité et affliction d'esprit ; qu'au contraire, les peines qu'il croit attachées à la vie religieuse sont pour une âme bien appelée la vraie source du bonheur. Pour en venir au détail, je dis que l'état de continence, loin d'être une situation triste et gênante, nous épargne les chagrins les plus amers ; que la pauvreté volontaire, loin d'être une privation douloureuse, nous affranchit des soins les plus onéreux ; que l'obéissance, loin d'être un joug accablant, nous délivre des plus cruelles inquiétudes. C'est tout le sujet et le partage de ce discours.

Oui, ma chère sœur, cette félicité que le monde promet en vain à tous et qu'il ne procure à personne, Jésus-Christ nous y conduit par les moyens même que le monde croit y être le plus opposés, et c'est ainsi qu'il nous fait sentir qu'il est le Seigneur : *Et scies quia ego Dominus*. Par le secours de sa grâce, le vœu de virginité devient une source pure de consolations pour l'âme religieuse : ce sera le premier point ; le vœu de pauvreté, un principe de repos : second point ; le vœu d'obéissance, un nouveau motif de sécurité : troisième point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, modèle par excellence de ces trois sublimes vertus. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Il n'est pas surprenant, ma chère sœur, que, dans un âge encore tendre, dans tout le feu de la jeunesse, sans expérience et sans usage du monde, l'on se figure la société conjugale comme un état plein d'attraits, que l'on se forme une idée agréable d'un lien qui doit unir étroitement les cœurs. Les soins que prennent ordinairement pour plaire tous ceux qui y aspirent, leur attention à cacher les défauts de leur caractère, leur habileté à les masquer sous l'extérieur de la politesse, de la douceur, de l'enjouement, ne peuvent manquer de séduire quiconque ne se tient pas sur ses gardes. L'illusion est d'autant plus inévitable que le déguisement est mutuel, et que de part et d'autre on veut bien courir les risques d'être trompé. D'un autre côté, le désir naturel à l'humanité de revivre dans ses descendants, de transmettre à des héritiers de même sang les biens, les titres, les prétentions d'une famille, invitent à quitter le célibat ceux même qui voudraient y vivre par goût, et à fixer enfin, par un établissement solide, les incertitudes et la vie dissippée du premier âge.

Mais à peine a-t-on formé un engagement, que les motifs même qui ont déterminé à le prendre deviennent une source féconde de croix et de déplaisirs. D'abord deux caractères, qui n'ont plus d'intérêt de feindre, se lassent de jouer un rôle emprunté et se

montrent tels qu'ils sont. L'on voit alors de près ce qu'on n'apercevait que dans l'éloignement et au travers des nuages de la prévention ; et ce changement de perspective amène souvent de tristes réflexions et des regrets bien amers. Etre uni pour la vie à une personne en qui l'on trouve autant de défauts qu'on lui supposait de bonnes qualités, être obligé par devoir à lui témoigner l'amitié la plus tendre, lors même qu'elle donne peut-être de trop justes sujets d'aversion, n'éprouver que du dégoût dans un état où l'on espérait jouir d'un bonheur constant, ne voir dans l'avenir qu'une suite de jours désagréables et une chaîne de sacrifices qui ne doivent finir qu'à la mort ; quelle destinée ! Quand on envisagerait l'état religieux avec toutes les préventions que le monde a contre lui, peut-il offrir un tableau aussi affligeant ? Du moins en y entrant, ma chère sœur, vous ne risquez plus d'être trompée ; l'essai que vous en avez fait pendant tout le temps de votre épreuve vous l'a montré tel qu'il est. Tant que vous en remplirez les devoirs avec la même ferveur, vous y jouirez du même contentement dont vous avez déjà fait une heureuse expérience.

En vain l'on s'imagine que l'on vivrait plus heureux dans le monde, si les alliances se faisaient toujours par le choix mutuel et volontaire, par une inclination réfléchie et fomentée depuis longtemps. Pure illusion. Outre le danger de ces attachements, mille exemples ont convaincu que ceux qu'on croyait les plus solides ne sont point à l'épreuve du temps et de l'inconstance naturelle au cœur humain. Exiger qu'il persévère dans les mêmes sentiments, c'est ignorer sa faiblesse, c'est supposer dans les objets créés assez d'attraits et de perfections pour le fixer, et c'est à quoi ils ne parviendront jamais. Dieu seul en est capable, et saint Augustin, instruit par sa propre expérience, le reconnaissait en déplorant ses anciennes erreurs : Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur sera toujours inquiet, agité, mécontent, jusqu'à ce qu'il repose en vous : *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

C'est donc en Dieu, ma chère sœur, qu'il faut chercher ce contentement intérieur, que l'on espérait en vain de goûter avec les créatures ; c'est dans le ciel qu'il faut prendre un époux parfait, parce qu'il n'y en a point de tel sur la terre. En donnant à Jésus-Christ votre cœur, vous êtes sûre de posséder le sien, de n'éprouver jamais d'inconstance ni de refroidissement de sa part ; aucun des soins que vous prendrez pour lui plaire ne peut être perdu ; loin de rebuter jamais vos empressements, il sera toujours le premier à vous prévenir. J'aime ceux qui se donnent à moi, nous dit la Sagesse éternelle : *Ego diligentes me diligo.* (Prov. viii, 17.) Et que cette assurance est consolante pour un cœur pénétré de l'amour divin ! En lui consacrant vos services, vous ne travaillerez jamais en

vain ; la volonté seule de mériter ses grâces est un titre assuré pour les obtenir.

Tranquille et heureuse dans la maison de Dieu, qui est le séjour de la paix, vous serez à couvert des orages dont la vie des mondains est sans cesse agitée ; vous ne serez exposée ni aux dédains d'un mari orgueilleux, ni aux emportements d'un mari brutal ; vous n'aurez à souffrir ni les écarts d'un débauché, ni les folles imaginations d'un jaloux. Uniquement occupée de vos devoirs, vous ne penserez, selon l'expression de saint Paul, qu'à servir Dieu, qu'à être sainte de corps et d'esprit : *Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu.* (I Cor. vii, 34.)

Le bonheur de votre vie dépend donc désormais, ma chère sœur, d'un détachement entier des créatures. L'Epoux divin auquel vous allez appartenir ne souffre point de partage ; s'il exige l'amour sincère d'une âme chrétienne, il est plus jaloux encore de régner seul sur une âme religieuse. Vainement une vierge de Jésus-Christ voudrait être en partie à Dieu et en partie au monde : semblable à ces épouses imprudentes qui prétendent allier la fidélité à leur époux avec un goût décidé pour tous les amusements et les folies du monde, et qui parviennent bientôt à se faire haïr de l'un et mépriser de l'autre ; en donnant dans cette erreur, vous ne réussiriez ni à contenter Dieu ni à vous satisfaire vous-même. Le monde, tout corrompu qu'il est, ne pardonne point à celles qui ont renoncé au siècle, les restes de faiblesse qu'elles conservent encore pour lui ; il se venge par la malignité de ses censures du mépris qu'elles ont témoigné d'abord pour ses attraits et qu'elles n'ont pas le courage de soutenir. Le bandeau sacré que vous portez sur votre front, vous avertit continuellement que vos yeux doivent être fermés sur tout ce qui se passe ici-bas ; que, morte au monde, vous ne vivez plus que pour Dieu ; que, déjà citoyenne du ciel, vous regardez la terre comme une région étrangère. Si, du fond de votre solitude, comme d'un port assuré, vous jetez encore un coup d'œil sur le tumulte et les révolutions de la vie humaine, ce ne doit être que pour plaindre les malheureux qui y sont exposés et bénir le Seigneur de vous en avoir sauvée.

Je sais qu'au premier aspect d'un vœu qui nous consacre entièrement à Dieu, l'humanité s'étonne ; quand on pense que la vigilance sur soi-même, la mortification des sens, les austérités de la pénitence sont les gardiennes nécessaires de la sainte virginité, la nature frémit ; quand on réfléchit sur les faiblesses de la chair, sur l'empire des passions, sur l'inconstance de notre volonté, la piété même s'alarme et craint le danger. Rassurons-nous, mes chères sœurs ; un lien qui nous unit à Dieu, notre Sauveur et notre maître, notre bienfaiteur et notre père, à qui nous appartenons déjà par tant de titres, peut-il être plus à charge que celui qui nous mettrait pour toute la

vie sous la dépendance d'une fragile créature? Dieu exige-t-il de nous des sacrifices plus pénibles que ceux qu'il faut faire tous les jours dans les conditions même les plus heureuses? Ce n'est pas seulement à ceux qui cherchent la perfection que Jésus-Christ a commandé la vigilance, c'est à tous : *Omnibus dico, vigilate.* (Marc. xiii, 37.) Si le monde s'en dispense, c'est qu'il ignore ses devoirs. La pénitence nécessaire aux justes est encore plus indispensable à ceux qui sont plus sujets à pécher. Partout il y a des périls, mais c'est dans le monde qu'ils sont plus grands et plus fréquents. Dans la solitude nous ne portons que nos propres faiblesses, ailleurs nous sommes encore exposés à celles des autres. Dans la vie religieuse, nous n'avons à craindre que les tentations qui viennent de notre propre fonds ; dans la vie séculière, les pièges les plus dangereux sont attachés aux objets extérieurs. Dans le cloître nous n'avons à répondre que de notre propre conduite ; une personne du monde est encore chargée souvent du soin de toute une famille.

Nouveau motif de préférence pour l'état que vous embrassez, ma chère sœur. Je ne m'arrêterai pas à vous peindre les douleurs et les dangers inséparables de la fécondité la plus heureuse, la rigueur avec laquelle la justice divine continue à exercer, sur la postérité d'une mère coupable, la sentence prononcée contre elle après son péché : *In dolore paries filios.* (Gen. iii, 16.) Arrêt terrible, sous la sévérité duquel succombent tous les jours de nouvelles victimes. Je n'exagérerai point la sujétion, les inquiétudes, les veilles, les alarmes auxquelles une mère chrétienne est condamnée, pour remplir à l'égard de ses enfants, dans leurs plus tendres années, les devoirs que lui prescrivent la religion et la raison. Je dis une mère chrétienne, car on ne peut plus donner ce nom à celles qui, à peine délivrées du fardeau de leur fruit, se croient quittes envers la nature, se hâtent de se débarrasser de cette charge importune, confient à des mains mercenaires un dépôt d'autant plus précieux, qu'il est encore plus faible et plus fragile. Je ne détaillerai point les peines attachées à l'éducation que l'on doit aux enfants, et selon Dieu et selon le monde. S'ils sont d'un bon caractère, s'ils répondent à la tendresse que l'on a pour eux, l'on s'afflige de ne pouvoir pas assez cultiver leurs talents ni pourvoir assez avantageusement à leur fortune. Souvent on gémit de les voir mal conformés et d'une santé languissante; quelquefois on a la douleur de les perdre au moment où l'on commençait à en espérer de la consolation. Si, au contraire, ils sont d'un naturel ingrat et indocile, portés à la révolte et au libertinage, quel crève-cœur pour des parents de voir leurs soins si mal payés et leurs travaux si infructueux ! Combien de personnes auraient vécu seules, heureuses et tranquilles, qui sont réduites à pleurer jusqu'à la mort les écarts, les mauvais pro-

cédés, la débauche, le déshonneur de leurs enfants !

Voilà, ma chère sœur, les malheurs dont vous serez exempte dans la paix de votre sainte retraite. Voilà les croix dont vous serez tous les jours témoin et souvent confidente secrète. Lorsque des épouses infortunées, lorsque des mères réduites au désespoir ne trouvent point de consolation dans le monde, c'est dans le sein des vierges de Jésus-Christ qu'elles vont décharger leur cœur, déposer leurs soupirs, répandre leurs larmes. Combien vous en verrez qui ambitionneront votre sort et vous exhorteront à le bénir ! Combien de fois, pénétrée de reconnaissance envers Dieu pour ce bienfait, lui direz-vous avec le Prophète : Un seul jour, ô mon Dieu, passé au pied de vos autels et dans le silence de votre maison, procure plus de contentement à une âme que de longues années écoulées dans la condition la plus brillante : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (Ps. lxxxiii, 11.)

C'est la crainte des peines dont je parle qui éloigne du lien conjugal une multitude de voluptueux dont le monde est plein. Ce n'est pas par vertu qu'ils le fuient ; la manière dont ils vivent ne nous laisse aucun doute sur leurs véritables motifs. Encore osent-ils déclamer contre le célibat des ecclésiastiques et des religieux, décrier la profession monastique comme contraire au bien public et onéreuse à la société. Tel est le sujet des conversations mondaines ; c'est le ton à la mode. Mais ce ton ridicule ne sert qu'à montrer le faux et le travers de ces esprits profanes et à les condamner par leur propre censure. Un état blâmable, selon eux, quand on l'embrasse par vertu, peut-il devenir louable quand on y demeure par libertinage, et le vice aurait-il seul le privilège d'en couvrir les défauts ? Disons mieux : autant la chasteté chrétienne et religieuse est digne de respect, autant le célibat licencieux mérite l'indignation et le mépris ; l'un fait la gloire de la religion, l'autre en est l'opprobre ; le premier est la voie la plus sûre pour le salut, le second est l'exemple le plus dangereux pour les mœurs. Malgré les folles maximes et les vaines déclamations du monde, il sera toujours vrai de dire, avec saint Paul, que l'état de continence, lorsqu'on y est appelé de Dieu, est l'état le plus heureux : *Beatior erit si sic permanserit.* (I Cor. vii, 40.)

Mais à Dieu ne plaise, mes chères sœurs, que nous arrêtions uniquement nos regards sur les récompenses attachées en ce monde à la sainte virginité ! Séparés par la profession de cette vertu d'avec les enfants du siècle présent, nous sommes les héritiers du siècle à venir ; c'est là que doivent tendre nos vœux et nos espérances. Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (Matth. v, 8) : voilà nos prétentions et notre héritage. Quand il faudrait l'acheter par une vie triste et lugubre, par un siècle

de travaux, aux dépens de notre repos, craindrions-nous de le payer trop cher? Une éternité de bonheur, une couronne dont l'éclat doit effacer toutes les autres couronnes, qu'est-ce que le monde pourrait nous offrir en échange? C'est donc, de la part de Dieu, une miséricorde surabondante d'avoir fait de la continence une source de félicité anticipée, et de la pauvreté religieuse un principe de repos. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Il n'est que trop vrai, mes chères sœurs, que l'intérêt est le ressort le plus ordinaire de tous les mouvements qui agitent la vie des hommes, de leurs travaux, de leurs projets, de leurs chagrins, et surtout des alliances qui se forment dans le monde. Sans faire attention aux goûts, aux inclinations, aux qualités personnelles de ceux que l'on veut unir, on se borne de part et d'autre à calculer les biens et les prétentions; dès que l'on aperçoit des avantages pour le présent et des espérances pour l'avenir, tous les obstacles sont levés, toutes les réflexions sont faites, on conclut sans hésiter. Ainsi un contrat saint, élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement, d'où dépend le salut de deux personnes, le repos et la prospérité des familles, est devenu un traité purement mercenaire. La démarche la plus essentielle de la vie, dans laquelle il serait le plus nécessaire de consulter Dieu et de s'examiner soi-même, est ordinairement celle où la religion a le moins de part, où l'on sacrifie tout à l'ambition.

Sans parler ici des erreurs dans lesquelles cette imprudence peut précipiter et des regrets inutiles qui en sont la suite, est-ce donc assez d'être riche pour être heureux? Hélas! c'en est souvent assez pour être plus misérable. La cupidité en devient plus ardent et les passions plus vives : voilà la source de tous les maux. Les travaux nécessaires pour amasser, les soins sans lesquels on ne peut rien conserver, les déplaisirs que causent tous les jours des pertes inévitables : il n'en faut pas davantage pour empoisonner toute la vie. Le luxe, ce tyran de nos mœurs, qui ne connaît point de lois, ajoute sans cesse aux dépenses de nécessité des profusions insensées, et parvient enfin à nous faire trouver la disette au sein même de l'abondance. Chez les riches comme chez les pauvres, parmi les grands et parmi le simple peuple, dans les villes et dans les campagnes, partout on crie à l'indigence, on déplore le malheur des temps; et ces plaintes dureront jusqu'à ce que nous soyons corrigés, et que la modération nous ait enfin ramenés à l'antique simplicité et frugalité de nos pères, ou plutôt jusqu'à ce que l'on ait appris à pratiquer dans le monde cette pauvreté d'esprit et de cœur que l'Évangile nous enseigne et qui fait le bonheur de la vie religieuse.

Non, mes chères sœurs, notre divin Maître ne nous trompe point lorsqu'il appelle

heureux les pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu* (Matth. v, 3); non-seulement parce que le royaume des cieux leur est assuré, mais parce que dès cette vie ils sont exempts des plus grands maux. Dans l'heureux état de dépouillement volontaire, une âme qui ne possède rien se possède enfin elle-même. Affranchie de mille besoins imaginaires auxquels la mollesse mondaine est assujettie, elle n'est plus l'esclave d'un corps dont rien ne peut assouvir la sensualité; déchargée du fardeau des affaires temporelles, elle marche avec liberté dans le chemin de la perfection; n'espérant plus rien ici-bas, elle ne pense qu'à se faire un trésor pour le ciel. Elle est à couvert des tentations de l'avarice et des pièges de la prodigalité, des travaux de l'économie et des fautes de la négligence, des inquiétudes sur son propre sort et des craintes sur celui d'autrui, des revers de la fortune et des attentats de l'injustice. Contente de tout, parce qu'elle ne désire rien, elle trouve en Dieu seul son repos et sa félicité; ainsi elle jouit du centuple que Jésus-Christ a promis à ceux qui renoncent à tout pour le suivre : *Omnis qui reliquerit patrem, aut matrem, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* (Matth. xix, 27.)

On ne manquera pas de m'objecter que, malgré tous ces avantages, il se trouve cependant des cœurs mécontents dans la religion. Je le crois, il serait fort surprenant qu'il n'y en eût pas. Mais je demande à mon tour s'il n'y a point de mécontents dans le monde : si on mettait en parallèle ceux qui se plaignent dans l'un et l'autre de ces deux états, de quel côté se trouverait le plus grand nombre? J'ajoute que ceux qui ne savent pas goûter le bonheur de la vie religieuse seraient encore moins satisfaits de la vie séculière; que, non contents de trouver leur propre malheur dans l'inquiétude de leur caractère, ils feraient encore le malheur d'autrui. Je conclus que, s'il y a des gens chagrins dans le cloître, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit de leur état; ou ils ont méconnu leur vocation, ou ils n'y sont pas fidèles : ils sont par conséquent moins dignes d'être plaints que d'être blâmés. Toujours est-il constant que plus on a l'esprit religieux, plus on est propre à trouver partout la félicité que Jésus-Christ nous promet; qu'au contraire, plus on a l'esprit du monde, plus on est exposé à être malheureux dans toutes les conditions.

Une preuve sans réplique de cette vérité, c'est que ce sont ordinairement les religieux les plus pauvres et les plus austères qui sont les plus tranquilles et les plus satisfaits de leur état. Les peines d'esprit sont la suite infaillible du relâchement et de l'oubli de la règle; le seul moyen de prévenir les inquiétudes inséparables de la cupidité est d'en retrancher jusqu'à la racine. Le royaume des cieux, dit le Sauveur, ressemble à un trésor caché dans un champ; celui qui veut l'acquérir vend tout ce qu'il possède et

achète ce champ, C'est une perle précieuse ; pour l'avoir, il faut sacrifier tout autre bien. Ainsi, ma chère sœur, quelque liberté que vous puissiez avoir désormais sur cet article, vous voyez à quel prix Jésus-Christ vous offre son trésor ; soyez dans un détachement parfait de toutes choses, et il vous est acquis. (*Matth. xiii, 44.*)

A ces conditions, vous aurez un double titre aux promesses du Sauveur ; puisque non-seulement vous embrassez la pauvreté pour vous-même, mais que vous vous engagez encore à l'honorer et à la servir dans la personne des pauvres et des malades. Il n'est point nécessaire de montrer combien cette charité est conforme à l'esprit de notre divin Maître, agréable à Dieu, glorieuse à notre sainte religion : le monde même ne peut lui refuser son admiration et ses éloges ; il suffit d'examiner combien elle est avantageuse et consolante pour vous. Convaincue par les paroles de Jésus-Christ, qu'il regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait aux pauvres en son nom, vous verrez, par la foi, aux travers de l'extérieur rebutant de l'indigence et des infirmités humaines, Jésus-Christ souffrant dans ses membres, qui attend vos services et qui les reçoit avec complaisance ; et quelle satisfaction pour vous de donner continuellement à votre divin Epoux de nouvelles marques de votre amour ! Comme le Samaritain de l'Evangile, compatissante et attendrie sur les maux des misérables, vous verserez de l'huile sur leurs plaies, vous adoucirez leurs souffrances, vous essuiez leurs larmes. Attentive à profiter des moments où la nature succombe sous le poids de la douleur, et qui sont si précieux pour faire agir la grâce, vous les exhorterez à sanctifier leurs peines, à bénir la Providence qui les éprouve, à s'humilier sous la main qui les châtie, à s'unir à Jésus souffrant, et vous aurez ainsi le double mérite de contribuer au soulagement de leur corps et à la santé de leur âme. Plaisir délicieux pour un cœur chrétien, d'imiter la charité de Jésus-Christ ! Joie innocente et pure, qui ne laisse ni scrupules dans l'esprit ni remords dans le cœur. Volupté divine, la seule à laquelle une épouse de Jésus-Christ puisse se livrer sur la terre ; vous la ressentirez à tous les moments. Ainsi partagée entre les soins de la charité et les pratiques de religion, entre le zèle agissant de Marthe et la contemplation de Marie, vous passerez une vie sans oisiveté et par conséquent sans ennui ; tous vos jours seront pleins et vous verrez croître sans cesse le trésor de vos bonnes œuvres.

Gardons-nous de décider sur les divers degrés de mérite auquel peuvent prétendre les différents états religieux ; Dieu partage ses dons, et il en a pour tout le monde. Il y a, dit saint Paul, une différence entre les grâces, mais c'est le même Esprit qui les distribue ; il y a de la variété dans les emplois et les ministères, mais c'est le même Dieu que nous servons tous, et qui place chacun comme il lui plaît. (*I Cor. xii, 4.*) Des âmes

qui se consacrent à méditer les grandeurs de Dieu et à chanter ses louanges, se sanctifient sans doute par des occupations si saintes. Mais s'il est permis de juger de l'excellence d'une vocation par les lumières que la foi nous donne, la perfection d'une épouse de Jésus-Christ consiste à imiter fidèlement les actions et les vertus de son époux. Or, vous le savez, ce divin Sauveur a partagé tous les moments de sa vie entre la prière et les œuvres de charité ; toujours il a fait succéder la vie active au recueillement et à la méditation ; il a passé ses jours, dit saint Pierre, en faisant du bien et en soulageant ceux qui avaient besoin de son secours : *Pertransiit benefaciendo et sanando.* (*Act. x, 38.*) Telle sera désormais, ma chère sœur, votre heureuse destinée.

Que des moments si saintement employés sont différents de ceux que l'on perd misérablement dans le monde, à des visites souvent ennuyeuses et toujours inutiles, à des conversations frivoles et quelquefois criminelles, à des parties de plaisir ou insipides ou dangereuses, à mille soins infructueux pour la terre et encore plus stériles pour le ciel ! Vous regarderez d'un œil de pitié tant de mondaines qui traînent partout avec ignominie les langueurs de leur indolence et le poids importun de leur inutilité, qui sont interdites et déconcertées dès que leurs puérils amusements leur manquent, qui ne savent soutenir avec décence ni l'application au travail, ni l'ennui de l'oisiveté. Toutes vos actions fixées par la règle et sanctifiées par l'obéissance, deviendront pour vous une nouvelle matière de satisfaction et de sécurité. C'est le troisième point que je traiterai en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Si on pouvait lire au fond du cœur de la plupart des jeunes personnes qui se décident pour le monde, on verrait que la liberté est un des principaux avantages qu'elles se flattent d'y trouver. La sujétion où elles vivent dans leur famille, l'obéissance qui est le partage de leur état, l'éloignement du monde où des parents sages ont soin de les retenir, l'extérieur même de pudeur et d'innocence, qui fait le plus bel ornement d'une fille chrétienne, paraissent une gêne insupportable à un cœur qui commence à s'ouvrir aux passions. On regarde le joug conjugal comme plus aisé à secouer que celui de l'autorité paternelle ; on se figure que les lois de bienséance sont moins sévères pour une femme du monde que pour celles qui ne sont pas encore fixées à un état ; qu'en disposant de soi-même on acquiert le droit d'être plus maîtresse de ses actions ; au lieu d'envisager de nouvelles obligations à remplir, on ne pense qu'à jouir d'une plus grande indépendance.

De toutes les erreurs où l'on peut tomber en choisissant un état, celle-ci est la plus grossière et la plus dangereuse. Erreur la plus grossière ; car qu'est-ce que la société humaine, sinon un esclavage continu ?

Des devoirs à remplir, des bienséances à garder, des liaisons à entretenir, des intérêts à ménager, des usages, la plupart ridicules et tyranniques, dont on n'oserait se dispenser : y a-t-il servitude plus onéreuse ? Partout on engémit, partout on soupire après cette liberté dont personne ne jouit. Erreur la plus dangereuse : dans toutes les situations de la vie on est obligé de se plier à la volonté des autres, de s'accommoder à leur humeur, de respecter même leurs caprices, si l'on ne veut pas blesser leur amour-propre, et s'attirer tous les jours de nouvelles contradictions et de nouveaux chagrins. Ainsi, à ne consulter que notre propre intérêt, nous sentons déjà la vérité de ce que nous apprend notre divin Maître, que, pour jouir de la tranquillité de l'âme, il faut être doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth. xi, 29.)

Dans le monde, l'obéissance n'est donc que déguisée : on l'appelle politesse, complaisance, bienséance, égard pour les lois de la société ; mais dans le fond elle n'est pas moins à charge. Le joug en est d'autant plus pesant, qu'on le porte souvent pour des gens pour lesquels on n'a, dans le fond, ni respect ni estime. Dans la religion, l'obligation en est plus étroite, mais la pratique en est plus aisée, parce que la grâce l'adoucit et en sanctifie le motif. Oui, mes chères sœurs, cette obéissance que le Fils de Dieu nous a enseignée encore plus par ses exemples que par ses paroles, est non-seulement l'âme, mais encore le bonheur de la vie religieuse ; plus elle coûte à la nature, plus Dieu y attache de consolation et de mérite.

De là dépend, d'abord, le repos de la conscience, cette tranquillité intérieure que l'Apôtre appelle la paix de Dieu, dont la douceur est au-dessus de tout ce qu'on peut sentir et comprendre : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (Philipp. iv, 7.) Qu'y a-t-il, en effet, de plus capable de prévenir les inquiétudes et les scrupules, que de pouvoir nous assurer que, dans toutes nos actions, nous sommes conduits par l'esprit de Dieu ? qu'en suivant la règle, nous accomplissons sa volonté ? que lui-même nous la fait connaître par l'organe des supérieurs qu'il a revêtus de son autorité ? Par le vœu saint de l'obéissance, l'amour de Dieu prend en nous la place de l'amour-propre, et l'envie de nous satisfaire nous-mêmes, qui est le poison de toutes les bonnes œuvres, le cède au désir de plaire à Dieu, qui fait tout le mérite de la vertu.

De là naissent, en second lieu, la ferveur et le goût de nos devoirs. Ils ne peuvent nous paraître rebutants et pénibles qu'autant que nous conservons des inclinations qui y sont contraires et que nous prétendons encore jouir de notre liberté. Mais pour une âme qui en a fait à Dieu le sacrifice, qui s'est volontairement dépouillée du droit de vouloir quelque chose, qu'est-ce qui pourrait encore lui faire de la peine ?

Peu importe, si ce qu'on lui commande est aisé ou difficile, la satisfaction de se gêner pour Dieu lui tient lieu de tout autre plaisir. Elle n'examine point si le commandement est juste, convenable ou utile : elle s'en réfère au jugement de ceux que Dieu a établis pour la conduire ; elle ne pense point à préférer son avis au leur, encore moins à censurer leurs actions ou leurs motifs. Jamais elle n'exige qu'on lui adoucisse le joug de l'obéissance par la douceur, les ménagements, les égards : ce joug est celui de Jésus-Christ, elle se croit heureuse de le porter avec lui et pour lui. Pleine de foi et de soumission à Dieu, elle lui dit continuellement comme le Sauveur : Que votre volonté, Seigneur, se fasse et non la mienne, que votre esprit me conduise et non le mien : *Non mea voluntas, sed tua fiat !* (Luc. xxii, 42.)

De là provient encore l'union et la paix d'une communauté régulière. Une âme vraiment obéissante, c'est-à-dire dépouillée de toute volonté propre, n'est plus susceptible d'amitié humaine ni d'aversion, de goût ni d'antipathie, de mécontentement ni de jalousie ; elle est incapable de manège, de brigues, de partialités ; et quand elle se trouverait dans une société aussi désunie que l'Eglise naissante de Corinthe, où l'un était du parti de Paul, l'autre de celui d'Appollo, un troisième de celui de Céphas, elle dirait comme l'Apôtre : Pour moi, je suis à Jésus-Christ. (I Cor. i, 12.) Pourvu que le bien se fasse et que Dieu soit servi, tout lui est égal : l'obéissance comme la charité se fait tout à tous : elle se prête à tous les caractères, à toutes les humeurs ; elle trouve le moyen de concilier tous les devoirs, de plaire à Dieu et de ne mécontenter personne.

De là, enfin, dépend principalement la perfection religieuse ; renoncer au monde et à toutes les créatures, c'en est le commencement ; mais renoncer à nous-mêmes, à nos inclinations, à nos penchants les plus chers, c'en est le comble et l'héroïsme. Or, c'est la première chose que Jésus-Christ demande à ceux qui aspirent à une vie plus parfaite : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.* (Matth. xiv, 24.) Renoncer aux passions, tout chrétien y est obligé ; mais renoncer aux penchants, même innocents, à tout désir, même permis, n'être plus à soi-même pour être à Dieu tout entière : c'est l'heureux état auquel une âme religieuse doit tendre sans cesse.

Les saints y sont parvenus, ma chère sœur, et la ferveur avec laquelle vous avez déjà passé le temps de votre épreuve nous répond d'avance que vous y parviendrez comme eux. Vous trouverez un secours puissant dans les exemples des respectables compagnes avec lesquelles vous aurez le bonheur de vivre ; attentive à vous former sur de si saints modèles, vous réussirez bientôt à les égaler. Déjà leurs vertus ont gagné votre cœur, et leur tendre charité vous rendra, de jour en jour, cette société

plus aimable. Il n'en fallait pas moins pour vous dédommager des agréments que vous pouviez espérer dans le sein d'une famille à laquelle vous avez su vous rendre chère, où règnent une union constante, une candeur et une cordialité d'autant plus estimables que ces qualités deviennent tous les jours plus rares dans le monde.

Dieu qui voit du haut du ciel la générosité de votre sacrifice le reçoit, comme celui de l'innocent Abel, en odeur de suavité; et sa main bienfaisante se prépare à répandre sur vous les bénédictions destinées aux âmes fidèles à leur vocation. S'il a promis, dans l'Evangile, la béatitude aux cœurs purs, aux cœurs détachés de toutes choses, aux cœurs humbles et soumis, peut-il la refuser à ceux qui réunissent la pratique de ces différentes vertus? S'il s'est engagé à payer au centuple le moindre acte de charité envers le prochain, laissera-t-il sans récompense des âmes qui l'exercent d'une manière héroïque et jusqu'à s'en rendre les victimes? Non, ma chère sœur, c'est lui qui vous a menée, par la main, dans la voie sainte où vous entrez : il continuera de guider vos pas et vous conduira enfin au terme heureux de vos espérances, qui est la gloire éternelle. Amen.

SERMON VI.

POUR LA PREMIERE COMMUNION (1392).

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (Luc. xxii, 15.)

J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous.

Pourquoi donc ce grand empressement qu'avait Jésus-Christ de manger la pâque avec ses disciples, et quelle est cette pâque qu'il désirait si ardemment de faire avec eux! Etait-ce seulement de manger cet agneau que les Juifs immolaient en mémoire de leur sortie miraculeuse de l'Egypte? Non, sans doute : Jésus-Christ était sur le point d'abolir cette cérémonie pour lui en substituer une infiniment plus excellente. C'était donc principalement d'instituer le sacrement auguste de son corps et de son sang, et de se donner lui-même pour la nourriture spirituelle de nos âmes. Vous venez, mes chers enfants, d'être admis au même bonheur que ces heureux disciples : Jésus-Christ vous dit maintenant, au fond du cœur comme à eux, qu'il a désiré ardemment de faire cette pâque avec vous (1393).

(1392) Prêché à la Madeleine, à Paris, en 1748.

(1393) Bergier ayant prêché en diverses occasions le même sermon, il y ajoutait ou retranchait des passages qui le modifiaient. Nous donnons ici ces passages en variantes afin d'être complet sans répétitions.

(1394) Avez-vous autant d'empressement de posséder Jésus-Christ qu'il en a de s'unir à vous? Sentez-vous dans votre âme les dispositions que demande cette sainte union?

Nous pouvons, en quelque façon, vous en répondre, Seigneur : vous trouverez en ces enfants des cœurs tels que vous les désirez, des cœurs où règnent encore la simplicité et l'innocence, et qui ne mettront point d'obstacles aux grâces que vous vou-

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum (1394).

Pouvez-vous vous flatter d'avoir assez répondu aux empressements de ce divin Sauveur? sentez-vous dans votre âme toute la reconnaissance qu'exige un si grand bien-bait?

Nous avons tout lieu de le présumer, Seigneur : vous avez trouvé dans cette pieuse jeunesse des cœurs tels que vous les désirez, des cœurs où règnent encore une aimable simplicité, une heureuse innocence; des cœurs empressés de vous posséder, pénétrés de respect, d'amour, de reconnaissance pour la faveur inestimable dont vous les comblez en ce jour. Quelle joie pour votre Eglise de voir ce peuple naissant admis à votre festin délicieux et rassasié de l'abondance de votre maison! Ainsi vous accomplissez les promesses que vous lui avez faites de lui accorder, dans tous les temps, une nombreuse postérité, et la consolation de voir ses enfants, semblables à de jeunes plants d'oliviers, entourer la table de leur père : *Filii tui sicut novellæ olivorum in circuitu mensæ tuæ.* (Ps. cxxvii, 3.) Ils sont les plus chers objets de sa tendresse et de ses espérances : c'est de ce qu'ils seront un jour que dépendent son éclat et sa gloire. Aussi n'a-t-elle point de soin plus empressé que de vous former en eux de fidèles adorateurs, et de leur inspirer l'amour et la reconnaissance qu'ils vous doivent.

C'est pour augmenter encore de si saintes dispositions que je vais tâcher, mes chers enfants, de vous faire comprendre la grandeur du bienfait que vous avez reçu et de vous inspirer les sentiments qu'il exige de votre part. Voici donc les deux objets que je me propose dans les deux parties de ce discours : dans la première, de vous faire sentir l'excellence du don que Jésus-Christ vous a fait en se donnant à vous dans la sainte communion; dans la seconde, de vous apprendre comment vous devez lui en témoigner votre reconnaissance. En deux mots, ce que Jésus-Christ fait aujourd'hui pour vous; ce que vous devez faire pour lui : c'est tout le sujet de ce discours.

Ne perdez rien, mes chers enfants, de cette dernière instruction, gravez profondément dans votre esprit des avis dont vous devez faire usage le reste de votre vie; et vous, mes frères, n'oubliez pas, je vous prie, que je parle ici particulièrement pour

leur faire.

Ce n'est qu'à cette condition, mes chers enfants, que vous pouvez espérer d'avoir part aux faveurs que Jésus-Christ répand dans la communion, si vous y apportez toutes les dispositions qu'exige cette sainte action : grande vérité que vous ne devez jamais oublier; vérité à laquelle se réduisent presque toutes les instructions que l'on vous a faites jusqu'ici, et que je vais reprendre en abrégé, en vous rappelant, dans la première partie de ce discours, ce que l'on vous a dit de plus essentiel sur les grands effets du sacrement de l'Eucharistie, et, dans la seconde, les dispositions nécessaires pour le recevoir.

des enfants et que, pour mettre ce discours à leur portée, je ne puis le rendre trop simple, trop familier. N'en soyez cependant pas moins attentifs à ce que j'ai à leur dire : les vérités de notre religion, de quelque manière qu'on les traite, ne perdent rien de leur grandeur et de leur importance. Demandez, pour ces enfants et pour moi, le secours du ciel, par l'intercession de celle qui en est la Reine. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On vous l'a souvent répété, mes chers enfants, que l'institution de l'Eucharistie était la plus grande marque d'amour que Jésus-Christ pouvait nous donner. C'est ce que nous témoigne l'évangéliste saint Jean, lorsque, avant de rapporter la dernière cène que le Sauveur fit avec ses apôtres, il fait cette remarque que Jésus-Christ, ayant toujours aimé les siens, les aimait surtout sur la fin de sa vie. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos (Joan. xiii, 1)* ; parce que ce fut dans cette dernière cène qu'il institua le sacrement adorable de son corps et de son sang (1395). En effet, point de preuve plus sensible d'un grand amour que de grands bienfaits : et on juge du prix de ceux-ci non-seulement par leur valeur, mais encore par la manière tendre et prévenante dont ils sont accordés. Or, à examiner l'Eucharistie sous ces deux titres, Jésus-Christ pouvait-il nous faire un présent plus digne de lui ? Non, répond hardiment saint Augustin, Dieu, avec sa toute-puissance, n'avait rien de plus précieux à nous donner : *Cum sit potentissimus, majus dare non habuit.* Dieu, tout sage qu'il est, ne pouvait vous le donner d'une manière plus admirable : *Cum sit sapientissimus, melius dare non potuit.*

Pour vous en convaincre, je ne veux, mes chers enfants, que vous rappeler les principes qu'on vous a appris avec tant de soin. C'est une vérité de notre foi, vous le savez, que dans le saint sacrement de l'autel, sous

(1395) Pour pouvoir donc expliquer parfaitement les fruits de la sainte Eucharistie, il faudrait pouvoir comprendre toute l'étendue de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et concevoir jusqu'où peut aller sa libéralité lorsqu'il la déploie tout entière. Quelque éloignés que nous soyons d'atteindre jusque-là, nous pouvons cependant en concevoir assez pour exciter en nous un grand désir de recevoir Jésus-Christ et une vive reconnaissance après l'avoir reçu. Tâchez donc, mes chers enfants, de former en vous ces sentiments, en vous rappelant les effets de la sainte communion à l'égard de nos corps et à l'égard de nos âmes.

(1396) Salomon, après avoir bâti au Seigneur un temple magnifique, et voyant qu'il y donnait des marques sensibles de sa présence en le remplissant d'une nuée, était saisi d'étonnement : Est-il possible, Seigneur, s'écriait-il, que vous daigniez habiter dans un temple, vous dont le ciel et la terre ne peuvent contenir l'immensité ?

Voici que chose de bien plus admirable : ce n'est pas seulement parmi nous et dans nos églises que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, veut bien ha-

les apparences du pain et du vin, sont contenus le corps, le sang, l'âme et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ ; que nous recevons dans la communion le même corps qui est né de la vierge Marie, le même qui a été attaché à la croix et enseveli dans le tombeau, le même sang qui a été répandu sur le Calvaire ; en un mot, le même Jésus-Christ qui fait maintenant dans le ciel le bonheur des anges et des saints.

Il est donc vrai que par la communion nos corps deviennent le temple de Dieu, et que la Divinité même habite corporellement en nous ; excès admirable de la bonté de Dieu pour nous, qui surpasse infiniment tout ce qu'il fit jamais pour son peuple. Moïse représentait autrefois à ce peuple chéri la bonté de Dieu à son égard, et la préférence qu'il lui donnait sur toutes les autres nations, en établissant un tabernacle pour y recevoir ses adorations et ses sacrifices. Non, disait-il, il n'est point sur la terre de nation aussi favorisée du ciel que la nôtre, et au milieu de laquelle le Seigneur daigne faire sa demeure comme il la fait parmi nous. Mais qu'était-ce, après tout, que ce tabernacle pour lequel les Juifs avaient tant de respect, dont ils étaient si jaloux ? renfermait-il, en effet le Dieu d'Israël ? Non, mes chers enfants, c'était là seulement qu'il faisait paraître sa bonté et sa puissance, qu'il rendait ses oracles, qu'il faisait connaître ses volontés, qu'il écoutait les prières, qu'il répandait ses bienfaits ; mais jamais il n'y habita réellement et en personne. C'était à nous que Dieu réservait cette faveur, non-seulement d'habiter parmi nous, mais encore de venir loger en nous ; c'est à nous qu'il appartient de dire avec bien plus de raison que ne faisait Moïse : Non, il n'est point sur la terre de nation qui ait comme nous le privilège de posséder, de toucher, de recevoir dans son cœur le Dieu qu'elle adore : *Vere non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi. (Deut. iv, 7.) (1396)*

biter, sous la nuée des espèces eucharistiques ; c'est dans vous-mêmes, chers enfants, c'est dans votre cœur qu'il établit sa demeure, voilà le temple qu'il vous demande. Sentez-vous l'honneur qu'il vous fait ? Concevez-vous de quel œil vous devez désormais regarder votre corps ? Vous devez le regarder comme le sanctuaire de la Divinité. Il était déjà devenu le temple du Saint-Esprit dans le baptême et dans la confirmation ; mais il le devient aujourd'hui par l'Eucharistie d'une manière infiniment plus parfaite. Apprenez donc désormais à respecter votre corps ; je dis à le respecter, c'est-à-dire à avoir une horreur infinie de tout ce qui pourrait en souiller la pureté.

En effet, nous respectons avec justice tout ce qui a été sanctifié par la présence de Jésus-Christ et par l'attouchement de sa chair divine : la crèche où il est né, la croix où il a été attaché, le tombeau où il a été enseveli, les vases sacrés qui renferment son corps et son sang : pourquoi nos corps, après la communion, seraient-ils moins dignes de respect ? Saint Paul nous avertit que Dieu perdra celui qui aura profané son temple ; quel châtement sera donc

Connaissez donc, mes chers enfants, quel est aujourd'hui votre bonheur, quel est celui qui vous honore de sa présence : c'est le Dieu de puissance qui d'une seule pensée a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment de richesses, et qui, d'une seule parole, peut les faire rentrer dans le néant : le Dieu de majesté et de grandeur, devant qui les rois de la terre ne sont qu'un peu de poussière, qui distribue à son gré les sceptres et les couronnes, qui d'un souffle renverse les trônes et les relève : le Dieu de magnificence et de richesse, qui ouvre la main, et qui fait régner partout l'abondance ; qui tient dans ses trésors l'affliction et la prospérité, l'abaissement et l'élévation, la santé et la maladie, la vie et la mort : le Dieu de lumière et de sagesse, à qui rien n'est caché, à qui le passé, le présent et l'avenir sont également dévoilés ; qui d'un coup d'œil pénètre au fond des cœurs, qui dispose en maître des volontés et des esprits, des événements et de leurs causes : le Dieu de justice et de sainteté, qui ne peut supporter la vue de l'iniquité, devant qui les anges mêmes ne sont pas assez purs. En un mot, car nous n'en finirions jamais, c'est

réserve pour celui qui aura souillé un corps où le Seigneur a daigné faire sa demeure ? Quelle injure ne fait pas au Dieu de pureté celui qui profane par des paroles contraires à la modestie une langue sur laquelle a reposé l'Agneau sans tache ? Une pureté inviolable a toujours dû être votre vertu favorite, mes chers enfants, l'Eucharistie que vous allez recevoir doit la conserver à jamais en vous : *Usquequo parvuli diligitis infantiam* (Prov. 1, 22.)

Elle doit l'augmenter même, et elle l'augmentera, en effet, en réprimant en vous l'ardeur de la concupiscence, c'est-à-dire de cette malheureuse inclination au mal qui naît avec nous et nous accompagne jusqu'au tombeau. Vous en avez peut-être déjà fait la funeste expérience, vous ne la ferez, du moins, que trop dans la suite ; vous remarquerez qu'une chose qui nous serait d'ailleurs fort indifférente excite notre désir dès qu'elle ne nous est pas permise : la défense que Dieu en fait semble lui donner de l'attrait et en relever le prix ; vous sentirez en vous un empressement violent pour les richesses, pour les honneurs, pour les commodités de la vie, pour tout ce qui peut flatter votre corps ou amuser votre esprit, un désir impatient de le posséder, une peine infinie de vous en détacher. Voilà ce que c'est que la concupiscence, funeste héritage de notre premier père, qui, en désobéissant à Dieu, contracta pour lui et ses descendants cette malheureuse inclination qui nous porte au péché, et qui, en perdant son innocence, perdit en même temps l'empire que Dieu lui avait donné sur ses sens et ses passions.

Vous parcouriez autrefois, Seigneur, les villes et les bourgades de la Judée en rendant la santé aux malades ; vous les guérissiez par votre seule parole, par la simple imposition de vos mains, par l'attouchement seul de vos habits : une vertu secrète sortie de votre chair divine était un remède assuré contre les maladies les plus invétérées. Pourquoi ne renouvelleriez-vous pas encore toutes ces merveilles dans la communion ? Votre corps adorable que nous y recevons n'a-t-il pas toujours la même vertu de guérir toutes nos infirmités ? Oui, mes enfants, les prodiges que cette nourriture divine opère en nous, et que nous découvrons avec les yeux de la foi, méritent autant notre admiration que ces gué-

le Dieu de toutes les perfections, qui se donne à vous avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède.

Esprits bienheureux, qui voyez à découvert cette Majesté suprême ; qui, par respect, voilez votre face en sa présence et demeurez prosternés au pied de son trône, quel est votre étonnement, lorsque vous la voyez se communiquer ainsi à de viles créatures ? S'il pouvait manquer quelque chose à votre bonheur, ne seriez-vous pas jaloux de la faveur qu'elle nous fait ? ne nous envieriez-vous pas l'avantage que nous avons de la posséder dans le Sacrement de son amour ?

Lorsque Jésus-Christ promit à ses disciples de leur donner son corps à manger et son sang à boire, ils en furent scandalisés : cette promesse ne leur parut pas sincère ; quelques-uns furent tentés d'abandonner un maître qui leur proposait à croire une chose si étrange : c'est qu'ils ne comprenaient pas encore jusqu'où allait pour eux la tendresse d'un Dieu. Et qui pourrait comprendre, en effet, sans être éclairé d'une lumière surnaturelle, que la grandeur même voulût s'unir ainsi avec la bassesse, la

sons surnaturelles que Jésus-Christ opérait sur les malades de la Judée.

Prenez garde cependant, mes enfants ; je ne prétends point que la vertu de l'Eucharistie nous affranchisse entièrement de ce joug qui accable les enfants d'Adam, qu'elle nous rende absolument maîtres de nos passions : cet heureux avantage est réservé aux saints dans le ciel ; mais nous recevons dans la communion des grâces pour en modérer l'ardeur, des secours pour résister à leurs attaques, des forces pour les vaincre.

Enfin, l'Eucharistie nous est un gage assuré de la résurrection future, et c'est son troisième effet à l'égard de nos corps. Cette vérité est établie sur la promesse de Jésus-Christ même. « Celui, dit-il, qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.* (Joan. vi, 55.)

Mais comment, direz-vous, peut ressusciter un corps que nous voyons se réduire en cendre dans le tombeau ? Que cela ne vous étonne pas, mes chers enfants, celui qui a fait sortir ce corps du néant est assez puissant pour le tirer un jour de la poussière. La chair de Jésus-Christ, qui lui a été unie dans la communion, y a mis pour ainsi dire une semence d'immortalité. Comme le corps de Jésus-Christ sortit glorieux du tombeau le troisième jour après sa mort, de même les nôtres, au jour de la résurrection, sortiront glorieux du sein de la terre, glorieux comme celui de Jésus-Christ, immortels et impassibles comme celui de Jésus-Christ : telle doit être la gloire de ce corps mortel où Jésus-Christ a daigné faire sa demeure ; il veut réunir pour jamais avec lui, dans le ciel, ce corps avec lequel il s'était uni si étroitement par la communion.

Je dis si étroitement : peut-on concevoir en effet une union plus parfaite ? Il s'unit à nous, non pas seulement d'une union spirituelle et affective, comme deux amis, par exemple, qui ont les mêmes affections et les mêmes sentiments, sont unis entre eux ; mais d'une union substantielle, et de la même manière, pour ainsi dire, que les aliments dont nous vivons s'unissent à notre substance.

puissance souveraine avec la fragilité, la sainteté même avec la corruption et la faiblesse? Nous admirons avec raison qu'un Dieu se soit abaissé jusqu'à prendre notre nature et se revêtir de nos infirmités, que, pour se faire homme, il ait voulu demeurer caché dans les entrailles d'une vierge. Ce n'est qu'avec un étonnement respectueux que l'Eglise parle de cet anéantissement du Verbe divin. Quelque pur que fût le sein de Marie, quelle demeure pour un Dieu! *Non horruisti virginis uterum!* Mais si la plus sainte des créatures ne l'était pas encore assez pour renfermer en elle la sainteté même, quelle demeure pour un Dieu que le cœur d'un pécheur, qu'un cœur qui, comme les nôtres, a été souillé dès l'instant même qu'il fut formé, et qui n'a été lavé de la première tache que pour en contracter sans cesse de nouvelles? C'est là cependant qu'il vient se renfermer, c'est pour cela qu'il prend comme une nouvelle naissance entre les mains du prêtre. Bonté ineffable qui égale en quelque sorte l'âme fidèle à la mère d'un Dieu! Bonté ineffable, qui épuise pour nous ses trésors, qui nous donne tout en se donnant elle-même! Bienfait inestimable après lequel Dieu, tout-puissant qu'il est, n'a plus rien à donner! *Cum sit potentissimus, majus dare non habuit.* Bienfait dont nous sentons encore mieux le prix lorsque nous faisons attention à la manière dont il est donné, je veux dire à la fin que Dieu se propose, aux obstacles qu'il surmonte, à la facilité avec laquelle il nous le donne : *Cum sit sapientissimus, melius dare non potuit.*

La sagesse du Seigneur éclate jusque dans ses moindres ouvrages : pas une circonstance, dans tout ce qu'elle fait, qui ne serve à nous faire connaître ses desseins et ses vues; mais où parut-elle jamais davantage que dans l'institution de l'Eucharistie? Pourquoi se donner à nous sous la forme d'un aliment? Pour s'unir à nous d'une manière plus intime, pour nous sanctifier d'une manière plus efficace. Quelle union plus étroite en effet que celle que forment avec nous les aliments dont nous vivons, qui se mêlent à notre substance, et qui deviennent ainsi une partie de nous-mêmes? Telle est celle que nous contractons avec Jésus-Christ dans la sainte communion. Union admirable que les Pères de l'Eglise

(1396*) Et voilà, mes chers enfants, ce que signifient ces admirables paroles de Jésus-Christ. « Celui qui me reçoit vivra pour moi comme je vis pour mon Père qui m'a envoyé. » Voilà le sens de ce que vous avez ouï dire tant de fois et que vous n'avez peut-être jamais bien compris : que ceux qui communient dignement vivent de la vie de Jésus-Christ, que Jésus-Christ demeure en eux et eux en Jésus-Christ. Comprenez donc bien aujourd'hui cette importante vérité, et faites-vous-en l'application dans la suite. Oui, si vous faites une sainte communion, vous vivrez de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire que vous mènerez une vie sainte comme la sienne, vous serez saints comme lui, autant cependant qu'il est possible de ressembler à ce divin modèle. Vous croîtrez en âge et en sagesse devant

se sont efforcés à l'envi de nous expliquer, mais qu'ils ont avouée être au-dessus de toutes leurs expressions. Tantôt ils la comparent à deux masses de cire fondue qui se réunissent en une seule, tantôt au feu dont est pénétré un fer brûlant et qui paraît ne faire avec lui qu'un seul corps; enfin ils vont jusqu'à dire que nous devenons en quelque manière Jésus-Christ par la communion.

Aurions-nous jamais pu le croire, Seigneur, si vous ne nous l'aviez dit vous-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui? *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo.* (Joan. vi, 57.) » Quel est donc votre amour pour moi, ô mon Dieu, de vouloir ainsi vous unir à moi, vous changer en moi! « Mais je me trompe, reprend saint Augustin; ce n'est pas vous, Seigneur, qui êtes changé en moi : vous ne pouvez pas devenir pécheur, faible, terrestre comme moi; mais c'est moi qui suis changé en vous, c'est-à-dire que vous me rendez saint, juste, pur comme vous. Vous ne pouvez pas vous changer en moi, parce que vous ne pouvez plus vous revêtir de mes infirmités; mais vous pouvez me changer en vous, en me communiquant, autant que j'en suis capable, vos divines perfections. Vous ne pouvez pas vivre de ma vie, elle est trop imparfaite; mais vous voulez me faire vivre de la vôtre (1396*). »

Nouveau et admirable dessein de la sagesse divine : pour guérir plus efficacement les faiblesses de l'homme, pour l'élever au-dessus de lui-même, elle lui fournit une nourriture céleste qui change en quelque sorte sa nature, en fait un homme nouveau en lui communiquant les perfections de Dieu, lui fait mener une vie divine dans un corps mortel.

Mais quels obstacles ne s'opposaient point à ce grand dessein! Il faut que Dieu change toutes les lois de la nature, qu'il prodigue les miracles. Il faut qu'il anéantisse la substance du pain et du vin et qu'il n'en conserve que les apparences. Il faut dépouiller le corps de Jésus-Christ, non-seulement de l'éclat de sa gloire, mais encore de toutes les qualités sensibles pour le renfermer sous le plus petit espace. Il faut qu'il s'anéantisse, non pas seulement jusqu'à prendre comme autrefois la forme

Dieu et devant les hommes, comme il y croissait; vous serez obéissants et soumis à ceux de qui vous dépendez, comme Jésus-Christ l'était à Joseph et à Marie; vous aimerez la prière comme il l'aimait; vous serez modestes, doux et humbles de cœur comme il l'était; vous éviterez tout ce qui pourrait déplaire à Jésus-Christ, comme il évitait lui-même tout ce qui aurait pu déplaire à Dieu son Père.

Telle est donc la vertu de l'Eucharistie : de communiquer à notre âme, en la nourrissant, les perfections de Jésus-Christ, comme les aliments dont notre corps se nourrit lui communiquent bien leurs bonnes ou mauvaises qualités. Et voilà pourquoi Jésus-Christ a voulu nous donner son corps et son sang sous les apparences du pain, etc.

d'un esclave, mais jusqu'à prendre la forme d'un aliment; qu'il obéisse à la voix d'un homme, qu'il se mette, pour ainsi dire, à la discrétion des pécheurs. Permettez-moi, Seigneur, de prendre ici contre vous-même les intérêts de votre gloire. A quoi vous exposez-vous en suivant les mouvements de votre amour? Qui sont ceux à qui vous voulez vous donner? Des ingrats qui n'en seront pas touchés, des cœurs peu chrétiens qui vous recevront sans préparation et sans ferveur, des impies qui profaneront votre corps adorable, qui renouvelleront les outrages et les ignominies de votre passion. Mettez au moins des bornes à votre libéralité, réservez aux seules âmes fidèles le don que vous voulez faire de vous-même. Non, répond cet aimable Sauveur, je ne veux excepter personne : malheur à qui en abusera ! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. Mais la malice d'un petit nombre ne m'empêchera pas de rendre mon bienfait universel. Je veux me donner à tous : au disciple bien-aimé qui repose sur mon sein et qui m'accompagne sur le Calvaire ; au disciple timide qui s'enfuit à l'approche de mes ennemis ; au disciple infidèle qui me renie devant les juges ; au disciple perfide qui m'a vendu, et s'il le fallait même, aux bourreaux qui me crucifient. Je choisis la veille de ma passion pour accomplir ce mystère, pour leur montrer que je suis prêt à mourir pour eux toutes les fois qu'ils me reçoivent, et que leur salut m'est plus cher que ma propre vie. Peut-il y avoir des cœurs assez durs pour n'être pas touchés d'une bonté si excessive ! des cœurs assez barbares pour l'outrager, pour abuser de la facilité avec laquelle elle se donne !

Ce serait beaucoup, mes chers enfants, quand Jésus-Christ ne nous admettrait à la participation de son corps qu'une seule fois en notre vie, quand il n'accorderait cette faveur que dans un seul lieu de la terre, quand il faudrait pour en jouir des voyages longs et pénibles, des années entières de préparation et d'épreuves. Le don qu'il nous fait de lui-même ne serait pas moins précieux, nous ne lui en devrions pas de moindres actions de grâces. Mais qu'il y a bien de la différence entre les bienfaits de Dieu et ceux des hommes ! Avec ceux-ci, il faut bien des sollicitations, des démarches, des services, pour obtenir peu, souvent même pour ne rien obtenir du tout ; avec Dieu, au contraire, on obtient tout, souvent à la première demande. Jésus-Christ n'attend pas même qu'on le sollicite pour accorder son corps adorable, il l'offre lui-même aux fidèles ; chaque jour il descend sur les autels pour se donner à eux ; du fond des tabernacles où il réside, il les invite à son festin sacré, il les presse, il leur fait une espèce de violence : *Compelle intrare* (Luc. XIV, 24) ; il se plaint de leurs retardements et de leur indifférence. Venez tous à moi, s'écrie-t-il : *Venite ad me omnes* (Matth. XI, 28), venez avec empressement vous asseoir à ma table, vous rassasier des mets délicieux que je

vous prépare ; c'est le pain des anges, le froment des élus, le vin qui produit les vierges : *Properate et comedite* : venez vous désaltérer à la source des eaux vives : *Omnes sitientes venite ad aquas* ; elles rétabliront vos forces et donneront la vie à votre âme : *Et vivet anima vestra*. (Isai. LV, 1, 3). Je ne vous demande qu'un cœur pur, un cœur animé par l'amour et la reconnaissance. Vous en êtes sans doute pénétrés, mes chers enfants, par la considération de ce que Jésus-Christ fait pour vous ; je dois maintenant vous apprendre comment vous devez la lui témoigner : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Ce serait une erreur bien dangereuse, mes chers enfants, de croire que tous vos soins ont dû se terminer à vous préparer à la communion, que tout est fait dès que vous y avez été admis, que vous pouvez désormais vous relâcher de cette régularité, de cette contrainte que vous imposait l'attente de votre communion prochaine. Ce serait là le vrai moyen de rendre inutile la plupart de vos soins passés : le fruit de cette grande action ne dépend pas moins de la conduite qui la suit que des dispositions qui la précèdent. A quoi bon tant de préparations et de démarches, si la venue de Jésus-Christ n'avait dû produire en vous qu'une ferveur passagère, une piété de quelques instants ? Les fruits de ce bienfait doivent se répandre sur toute votre vie, et ils s'y répandront en effet si vous observez ces quatre choses auxquelles je réduis la reconnaissance que vous devez témoigner à Jésus-Christ : un grand soin de conserver la grâce, un désir ardent de vous unir souvent à lui, des visites et des entretiens fréquents avec lui, l'attention de sanctifier chaque année le jour de votre première communion. Renouvelez ici toute votre attention.

Il est rapporté dans l'Evangile que Joseph d'Arimathie ayant reçu le corps de Jésus-Christ lorsqu'il fut descendu de la croix, l'enveloppa dans un drap blanc et le mit dans un sépulcre taillé dans le roc, où jamais personne n'avait été enseveli ; qu'ensuite il mit à la porte de ce tombeau une grande pierre pour en fermer l'entrée. Voilà la figure de ce que vous devez faire, mes chers enfants. Vous avez reçu comme lui le corps de Jésus-Christ presque au même moment qu'il a été descendu de la croix, puisqu'il n'y a que peu de jours que l'Eglise a célébré le mystère de sa mort ; vous l'avez placé dans votre cœur comme dans un tombeau pur et exempt de toute corruption ; mais ce n'est pas assez, il faut comme lui fermer exactement ce tombeau où Jésus-Christ repose, en défendre l'entrée au péché et à tout ce qui pourrait en souiller la sainteté.

Quel scandale, en effet, si, après votre communion, l'on n'apercevait aucun changement dans votre conduite ; si l'on vous voyait toujours sujets aux mêmes imperfec-

tions; si, après que vous vous êtes nourris du pain des forts, on remarquait encore en vous les mêmes faiblesses? N'aurait-on pas lieu de juger que vous l'avez reçu avec un cœur bien mal préparé? Ne vous y trompez pas, c'est par les fruits qu'il produira en vous qu'on jugera des dispositions que vous y avez apportées. Jésus-Christ nous a assuré que celui qui le reçoit vivra en lui et pour lui, comme il vit lui-même pour son Père : *Sicut vivo propter Patrem, qui manducat me vivet propter me.* (Joan. vi, 58.) Examinez-vous donc sérieusement dans la suite : si vous avez reçu Jésus-Christ avec les dispositions nécessaires, vous vivrez de sa vie, c'est-à-dire que vous mènerez une vie sainte comme la sienne : vous serez saints comme lui, autant qu'il est possible de ressembler à ce divin modèle; vous croîtrez en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes comme il y croissait; vous serez obéissants et soumis à ceux de qui vous dépendez, comme Jésus, enfant. l'était à Joseph et à Marie; vous aimerez la prière comme il l'aimait; vous serez modestes, doux et humbles de cœur comme il l'était; vous éviterez avec soin tout ce qui pourrait lui déplaire, comme il évitait lui-même tout ce qui aurait pu déplaire à Dieu, son Père.

Mais entre tous les crimes que vous devez fuir, souvenez-vous que vous devez avoir particulièrement en horreur ceux qui attaquent la pureté. Quelle profanation, si un cœur où le Dieu de sainteté a bien voulu habiter devenait la demeure de l'esprit impur! Avec quel respect ne devez-vous pas désormais traiter un corps devenu par la communion le sanctuaire de la Divinité? Nous respectons avec justice tout ce qui a été sanctifié par la présence de Jésus-Christ et par l'attouchement de sa chair divine : la crèche où il est né, la croix à laquelle il a été attaché, le tombeau où il a été enseveli, les vases sacrés qui contiennent son corps et son sang; pourquoi nos corps, après la communion, seraient-ils moins dignes de respect? Saint Paul nous avertit que Dieu perdra celui qui aura profané son temple; quel châtement sera donc réservé pour celui qui aura souillé un corps où le Seigneur a fait sa demeure? Quelle injure ne fait pas au Dieu de pureté celui qui profane par des paroles contraires à la modestie une langue sur laquelle a reposé l'Agneau sans tache? Une pureté inviolable a toujours dû être votre vertu favorite, mes chers enfants; l'Eucharistie que vous avez reçue doit la conserver à jamais en vous; et elle l'y conservera en effet, si vous faites un fréquent usage de ce vin céleste qui produit les vierges.

L'intention de Jésus-Christ, en nous donnant son corps et son sang adorables, a été que nous en fissions notre nourriture ordinaire. Pourquoi nous les donner, en effet, sous les apparences du pain et du vin, sinon, disent les Pères de l'Eglise, pour nous apprendre que, comme le pain et le vin sont

les aliments les plus nécessaires à la vie, de même l'Eucharistie est la nourriture la plus nécessaire à notre âme : pour nous faire sentir que comme le pain et le vin sont les mets dont nous nous dégoûtons le moins, dont nous usons le plus communément; de même nous ne devons jamais nous dégoûter de la sainte Eucharistie, mais nous en approcher le plus souvent qu'il est possible, et avec une ardeur toujours nouvelle?

Commencez donc dès à présent, mes chers enfants, à avoir en horreur la conduite de ces mauvais chrétiens qui s'excommunient, pour ainsi dire, eux-mêmes; qui n'approchent des sacrements que lorsque la nécessité les y oblige, qui s'en privent pendant des années entières. Vous ne les reconnaîtrez que trop par le dérèglement de leur conduite. Comment pourraient-ils mener une vie régulière? En quel état leur âme est-elle réduite? A l'état où serait un corps à qui on refuserait la nourriture : il perdrait d'abord ses forces, languirait pendant quelques jours, mourrait enfin. Et voilà ce que deviendrait votre âme si vous la priviez pendant longtemps de la sainte communion : elle perdrait ses forces, tomberait dans une langueur spirituelle, et mourrait bientôt de la mort du péché. Point de vie spirituelle sans la communion; c'est Jésus-Christ qui nous en assure : Si vous ne mangez pas ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (Joan. iv, 54); parce que c'est dans cette nourriture divine que l'âme puise des forces pour résister aux tentations et aux obstacles du salut.

Et dans quelles circonstances de votre vie en aurez-vous plus besoin de ces forces, mes chers enfants, que dans celles où vous êtes maintenant? Vous voilà près d'entrer dans cet âge d'erreur et de séduction où, par un funeste privilège, le libertinage semble être pardonnable, et fait d'autant moins d'horreur qu'il y est plus commun; dans cet âge de licence où tout porte au désordre, le feu du tempérament, la vivacité de l'humeur, la violence des passions, les occasions continuelles de se pervertir. Vous allez commencer à voir de plus près un monde où vous trouverez à chaque pas des pièges et des dangers. Vous y verrez les jeunes gens de votre âge se porter au crime avec une espèce de fureur, et qui, loin d'en rougir, se font gloire de le pousser jusqu'à l'impiété. Vous y verrez des hommes qui conservent dans l'âge avancé les égarements et la folie de la jeunesse, qui ne sont occupés que de leurs passions et de leurs plaisirs. Vous entendrez partout des discours licencieux, souvent même des discours impies. Vous trouverez des gens qui railleront votre simplicité, qui vous feront rougir de votre innocence, vertu qu'ils n'ont jamais connue. Vous en trouverez, hélas! peut-être en avez-vous déjà trouvé, qui se feront un plaisir malin de vous cor-

rompre le cœur, de vous apprendre ce que vous devriez ignorer toute votre vie. Compagnies dangereuses, discours séducteurs, exemples pernicieux : hélas, mes chers enfants, y résisterez-vous? Que va devenir cette pureté de mœurs qui fait le bonheur de votre âge, qui est l'effet précieux de la bonne éducation que vous avez reçue, le fruit des soins assidus, des touchantes leçons de vos parents et de vos maîtres? Pourrez-vous jamais la conserver au milieu de tant de dangers?

Oui, si vous approchez souvent de la sainte Eucharistie, si vous vous nourrissez du pain des forts, il vous soutiendra contre cette foule d'ennemis dont vous allez être environnés. C'est dans la communion que les martyrs puisaient autrefois cette force admirable qui les faisait triompher des tyrans et des bourreaux; ils sortaient de la sainte table, dit un Père de l'Eglise, semblables à des lions, terribles au démon même, qui tremblait devant eux lorsqu'ils avaient reçu le corps et le sang de Jésus-Christ. On a souvent vu des filles chrétiennes, de jeunes vierges de votre âge aller après la communion se présenter aux persécuteurs, étonner par leur constance les hommes les plus intrépides, sortir victorieuses des pièges que l'on tendait à leur innocence.

(1397) C'est ainsi qu'on vous verra vaincre le monde et ses tentations, si vous joignez à la fréquentation des sacrements des visites fréquentes à Jésus-Christ reposant dans nos tabernacles. C'est ici une pratique de piété qu'on ne saurait assez nous recommander, mes chers enfants, et plutôt à Dieu qu'on pût la persuader à tous les chrétiens! Pourquoi faut-il qu'une action si sainte, si salutaire, soit négligée à ce point, qu'à peine on trouve un petit nombre d'âmes fidèles qui se fassent un devoir de passer chaque jour quelques moments au pied des autels, qui mettent leurs délices à converser avec notre divin Sauveur! Si l'on jette les yeux sur les promenades publiques, combien voit-on d'hommes y entretenir leur oisiveté, y repaître leurs yeux de l'appareil frivole des vanités du monde! Si l'on approche des spectacles, quelle affluence de peuple qui court s'y enivrer du poison funeste de la volupté! Si le hasard nous conduit dans les cercles et les lieux d'assemblée, on y trouve une multitude de mondains empressés à y venir étaler le luxe, la magnificence, la gaieté, l'enjouement; si l'on entre dans les palais des grands une foule de courtisans s'y présente attachée

sur leurs pas, attentive à leur rendre des respects, à solliciter des grâces. Mais si l'on entre dans nos temples, quelle solitude! Prendrait-on jamais un lieu si abandonné pour le palais du Roi des rois, où il écoute nos demandes, où il répand à tous moments ses bienfaits? Jésus-Christ demeure en vain dans nos tabernacles pour y recevoir nos adorations, il y appelle en vain les hommes pour parler à leur cœur, pour entrer dans leurs besoins, pour guérir leurs faiblesses; on l'y laisse seul, et souvent à peine trouve-t-on à ses pieds un seul adorateur.

Pleurez, ville de Sion, disait autrefois Jérémie, de ce que vos murs sont abandonnés et que personne ne vient à vos solennités saintes; pleurez, ville de Sion, Eglise du Dieu vivant, pourrait-on dire à son exemple, de ce que vos temples sont à peine fréquentés aux jours solennels, de ce que, dans une des plus grandes villes du monde, au milieu d'un peuple nombreux, on est obligé de les tenir fermés plutôt que de laisser voir l'abandon dans lequel ils se trouvent. Seriez-vous assez peu chrétiens, mes chers enfants, pour donner lieu vous-mêmes à de semblables regrets, vous qui ne devez avoir désormais de moments plus doux que ceux que vous passerez, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ à écouter ses divines leçons. C'est lui qui doit désormais être votre maître, et quels progrès ne ferez-vous pas dans la vertu à l'école de ce divin Sauveur? C'est au pied de ses autels qu'il vous fera comprendre les grandes maximes de la sagesse chrétienne, le néant du monde, le prix des biens éternels. C'est là qu'il vous apprendra que la simplicité et l'innocence, que les hommes méprisent peut-être en vous, est infiniment plus précieuse, infiniment plus agréable à Dieu que cette supériorité de connaissances et de raison dont ils se piquent. C'est là qu'il vous fera connaître que le sort des mondains, que vous enviez peut-être déjà, est infiniment plus malheureux que le vôtre; que les objets qui les occupent sont eux-mêmes aussi frivoles que ces jouets dont vous avez fait jusqu'ici votre amusement. C'est là que Jésus-Christ vous détrompera d'une infinité de fausses maximes que vous entendrez sans cesse répéter, et dont on vous a peut-être déjà infatués; que la jeunesse est l'âge des amusements et des plaisirs, que ce n'est pas le temps d'être dévot et de faire des réflexions sérieuses (1397*). C'est là qu'il vous donnera le goût de la vraie piété et de tous

instruira. C'est là qu'il vous apprendra que la simplicité, etc., p. 450.

(1397*) Jésus-Christ dans la communion opérera en vous la même merveille qu'il opéra envers les deux disciples d'Emmaüs, dont il est parlé dans l'évangile de ce jour. Jésus-Christ apparut à eux sur le chemin, marcha longtemps avec eux, leur expliqua les saintes Ecritures; rien de tout cela ne le leur fit reconnaître. Mais lorsqu'après avoir mangé avec eux il consacra l'Eucharistie et la leur donna, leurs yeux s'ouvrirent, remarque l'Evangile, et ils

(1397) Regardez donc dorénavant la sainte communion comme un préservatif assuré contre le péché, comme un ferme appui pour vous soutenir contre vos mauvaises inclinations, contre les traits dangereux du libertinage, contre la contagion du mauvais exemple. Regardez la sainte table comme l'école où vous devez apprendre les règles de la sagesse chrétienne et les maximes selon lesquelles vous devez vous conduire. Oui, mes chers enfants, c'est Jésus-Christ qui doit désormais être votre maître; c'est dans la communion qu'il vous

les moyens qui peuvent la nourrir, comme les instructions chrétiennes, la prière, les lectures spirituelles ; c'est là enfin que vous devez souvent méditer en sa présence sur le grand bienfait qu'il vous accorde aujourd'hui et dont vous ne devez jamais perdre la mémoire.

C'est une sainte pratique des âmes pieuses de sanctifier particulièrement chaque année les jours auxquels elles ont reçu du Seigneur quelque grâce spéciale ; et quelle faveur mérita jamais mieux cette marque de reconnaissance que celle que vous recevez aujourd'hui ? Que ce jour soit donc à jamais pour vous ce que fut autrefois pour les Israélites le jour où ils mangèrent, pour la première fois, l'agneau pascal, un jour de solennité et d'actions de grâces : *Diem solemnem Domino in generationibus sempiternis.* (Exod. xii, 14.) Que tous les ans le saint temps de Pâques, en vous rappelant le souvenir de votre première communion, ranime toute votre ferveur ; qu'il vous rappelle le don précieux que Jésus-Christ vous a fait de lui-même, les prodiges de grâce qu'il a opérés en vous, son amour prévenant, sa libéralité à votre égard. Qu'il vous rappelle les obligations que vous avez contractées, les saintes résolutions que vous avez formées, les protestations que vous avez faites à votre Sauveur de l'aimer, de le servir toute votre vie avec une fidélité inviolable. Qu'il rallume en vous un désir toujours nouveau de vous unir à lui, de le posséder dans votre cœur, et de n'en être jamais séparés. Heureux jour ! s'il est ainsi pour vous la source d'une ferveur toujours renaissante, et si la première communion que vous faites aujourd'hui sert à sanctifier toutes celles que vous ferez dans la suite de votre vie !

Je ne puis mieux finir cette instruction, mes chers enfants, qu'en vous adressant les paroles de la Sagesse, au livre des *Proverbes* ;

le reconnaissant dans la fraction du pain : *Aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum* (Luc. xxiv, 31.) C'est ainsi, mes chers enfants, que Jésus-Christ se fera connaître à vous dans la communion, et qu'il vous apprendra combien il est aimable. C'est là qu'il vous dégouttera des choses de la terre et vous donnera le goût des choses spirituelles.

Mais quelles sont ces choses spirituelles ? C'est tout ce qui peut contribuer à votre sanctification ; les instructions, la prière, les lectures pieuses, les visites à Jésus-Christ, la fréquentation des sacrements. Oui, mes enfants, si vous communiez dignement, Jésus-Christ vous donnera le goût de toutes ces choses. Peut-être avez-vous regardé jusqu'ici ces instructions où l'on vous enseigne les vérités chrétiennes comme une espèce de servitude dont il fallait désormais vous affranchir, sous prétexte que vous êtes trop grands et que vous savez assez votre religion. Nous espérons qu'après votre communion vous penserez mieux ; vous sentirez alors, si vous voulez réfléchir, qu'un chrétien n'est jamais trop grand pour s'acquiescer de ses devoirs ; que d'appréhender sa religion, c'en est un des principaux, qu'on ne saurait jamais la savoir assez ; que si vous perdez de vue ce qu'on vous a appris, il sera bientôt oublié. Vous y viendrez avec plaisir à ces instructions, parce que l'on y parle de Jésus-Christ et que vous aimerez sans doute à en entendre par-

elles semblent faites pour la cérémonie de ce jour, et elles sont un abrégé de tout ce que je viens de vous dire. Après avoir appelé à la table sacrée les enfants, c'est-à-dire ceux qui ont l'innocence et la pureté des mœurs propres de cet âge : *Si quis est parvulus, veniat ad me* (Prov. ix, 4), elle les invite à se rassasier de la nourriture céleste qu'elle leur a préparée : *Comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* (Ibid. 5.) Sortez enfin de l'enfance, leur dit-elle, quittez les amusements frivoles pour mener une vie plus sérieuse et plus chrétienne : *Relinquitte infantiam et vivite.* (Ibid. 6.) Le pain dont vous vous êtes nourris est le pain des forts, l'aliment des hommes faits. Après l'avoir mangé, vous devez faire paraître toute la sagesse et la maturité de l'âge avancé : *Ambulate per vias prudentiæ.* (Ibid.) Souvenez-vous que c'est la crainte de Dieu qui en est le principe, qu'il n'est point de vraie sagesse que la sagesse chrétienne, point de vraie lumière que celle de la foi, point de vraie science que celle qui fait les saints : *Principium sapientiæ timor Domini, et scientia sanctorum prudentia.* (Ibid. 10) : c'est en suivant ses voies que vous trouverez le vrai bonheur ; que vous attirerez sur vous les bénédictions du ciel ; que vous mériterez cette longue vie qui est l'objet des espérances et des désirs de votre âge : *Per me multiplicabuntur dies tui.* (Ibid. 11) ; c'est par là que vous vous assurerez la vie éternelle dont l'Eucharistie est la nourriture et le gage : *Et addentur tibi anni vitæ !* (Ibid.) Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PREMIÈRE COMMUNION.

(Même exorde qu'au sermon précédent.)

[EXPOSITION DU SUJET.]

C'est pour animer encore votre ferveur, mes chers enfants, que je vais vous répéter

ler. Vous aimerez à lire les livres qui vous instruisent, surtout ceux qui traitent de la communion, de ses effets, de la manière dont on doit s'en approcher. Vous aimerez à venir souvent converser avec Jésus-Christ au pied des autels, à venir le remercier de la grâce qu'il vous aura faite, à le prier de vous conserver dans l'innocence et vous préserver du péché. Vous aimerez à vous approcher de la sainte Eucharistie, à y renouveler souvent avec Jésus-Christ l'union sainte que vous allez aujourd'hui contracter avec lui. Voilà, en effet, un des fruits principaux que produit la bonne communion, c'est d'augmenter en nous le goût de l'Eucharistie et le désir de nous unir à Jésus-Christ.

Concevez-vous maintenant, mes chers enfants, l'excellence du don que vous allez recevoir et les faveurs dont vous allez être comblés en ce jour ? Concevez-vous quelle est la bonté de Jésus-Christ à votre égard, et combien grande doit être votre reconnaissance ? Ah ! ne l'oubliez jamais ! Que tous les ans, le saint temps de Pâques, en vous rappelant la mémoire de votre première communion, ranime toute votre ferveur ; que ce souvenir excite surtout en vous un désir ardent de vous approcher de la sainte table et de vous en approcher avec les dispositions nécessaires ; c'est de ces dispositions que je dois maintenant vous entretenir.

en abrégé les principales instructions que vous avez reçues sur les dispositions nécessaires à la communion et le malheur d'une communion sacrilège ; gravez profondément dans votre esprit des vérités qui doivent vous régler pendant toute votre vie et dont vous ne sauriez être assez pénétrés. Et vous, mes frères, ne perdez rien de ce que je vais dire à ces enfants ; cette instruction vous regarde autant et peut-être plus qu'eux.

On vous l'a souvent répété, mes chers enfants, que tous ceux qui communient reçoivent le corps et le sang de Jésus-Christ ; que ce divin Sauveur se donne indifféremment aux justes et aux pécheurs ; mais il produit en eux des effets bien différents : s'il est dans les premiers une source de sanctification et de vie, il est dans les autres la cause de leur condamnation et de leur mort éternelle. Que l'homme s'éprouve donc lui-même avant que de se présenter à la table de son Dieu, et qu'il ne soit pas assez téméraire pour oser manger sa chair sans avoir examiné s'il en est digne ou non : *Probet autem seipsum homo.* (I Cor. xi, 28.) C'est la conclusion que tire saint Paul de cette grande vérité, et que vous devez tirer avec lui ; examinez sérieusement si vous avez la pureté d'âme nécessaire pour recevoir Jésus-Christ.

Vous savez que cette pureté d'âme consiste à n'avoir sur sa conscience aucun péché mortel ; disposition si essentielle et si indispensable que communier sans elle, c'est commettre le sacrilège le plus énorme, faire à Jésus-Christ le plus sanglant des outrages, et s'exposer soi-même aux plus affreux châtimens. Quelle profanation ! quel sacrilège de placer le Saint des saints, l'Agneau sans tache, le Dieu de pureté dans une âme criminelle ; de loger dans un même cœur Jésus-Christ et le démon ! Un chrétien peut-il faire une plus grande injure à son Dieu ? Nous frémissons d'horreur quand nous lisons que des hérétiques, des impies ont poussé la fureur jusqu'à fouler aux pieds la sainte Eucharistie ; est-il possible, disons-nous, que la malice des hommes ait pu se porter à de tels excès ? Est-ce un moindre crime pour un chrétien de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ dans une âme infectée du péché mortel ? Jésus-Christ a-t-il moins d'horreur de cet outrage que du premier ? Non ; je ne crains pas de le dire : c'est celui qui lui est le plus sensible et le plus amer. Ces impies, dont nous venons de parler, étaient les ennemis déclarés de Jésus-Christ ; il ne pouvait attendre d'eux que des outrages. Mais qu'un chrétien, enfant de Dieu, ose fouler aux pieds le Fils de Dieu, suivant l'expression de saint Paul, traiter comme une chose immonde le sang de la nouvelle alliance ; voilà ce qui doit porter au cœur de Jésus-Christ le coup le plus mortel ; voilà ce qui doit rouvrir, pour ainsi dire, toutes ses plaies.

Oui, mes chers enfants, tous les mauvais traitements, tous les mépris, toutes les in-

sultes que Jésus-Christ a reçus dans sa passion et pendant sa vie mortelle sont renouvelés, en quelque manière, par une communion sacrilège. Nous détestons le malheureux Judas qui trahit son maître dont il n'avait reçu que des bienfaits, qui le vendit aux Juifs pour trente deniers, qui le livra aux Juifs par un baiser. C'est la figure du chrétien ingrat ; il vient à la table de la communion trahir le Fils de Dieu, dans le temps même que cet aimable Sauveur veut s'unir à lui et le combler de biens. Le perfide ! il fait semblant d'adorer Jésus-Christ, de lui donner le baiser de paix, et il le livre dans son cœur au démon, son plus cruel ennemi. N'est-ce pas là ce que fait un enfant hypocrite qui, après une vie libertine, a fait volontairement une confession nulle, et qui aime mieux recevoir indignement Jésus-Christ que de paraître moins instruit ou moins vertueux que les autres ? Il vend son Sauveur pour un moindre prix que Judas ne le vendit. Cette idée seule vous fait horreur sans doute, mes chers enfants, puis- siez-vous toujours penser de même !

Nous ne pouvons retenir notre indignation lorsqu'on nous dit que, chez Caïphe, un valet eut l'insolence de donner un soufflet à Jésus-Christ, lorsqu'on nous représente une troupe de soldats et de bourreaux acharnés à déchirer à coups de fouet son corps innocent. Notre indignation doit-elle éclater moins contre celui qui vient outrager ce même Sauveur dans la communion ? son crime n'est-il pas plus énorme ? Ne cherchons pas à excuser la malice des premiers ni à diminuer l'horreur qu'elle inspire ; mais enfin ces malheureux connaissent-ils Jésus-Christ aussi clairement que nous le connaissons ? étaient-ils persuadés de sa divinité comme nous le sommes ? Non, sans doute. C'est donc avec plus de connaissance, plus de malice, plus de noirceur que les Juifs, qu'un chrétien manque de respect à Jésus-Christ.

Nous sommes pénétrés de douleur en voyant ce divin Sauveur ignominieusement attaché à la croix et expirant entre deux voleurs ; ah ! mes enfants, déplorons encore davantage le supplice que lui fait endurer une communion sacrilège. Oui, le pécheur qui le reçoit est une croix pour Jésus-Christ, et une croix plus douloureuse que celle à laquelle il fut attaché sur le Calvaire. Si Jésus-Christ revenait sur la terre et qu'il pût encore y mourir, il choisirait plutôt d'être crucifié une seconde fois que d'entrer dans un cœur souillé par le péché. Quelque douloureuse que fût la croix pour Jésus-Christ, il s'y était offert volontairement, il l'avait acceptée, il l'avait désirée. Il savait que son sang allait désarmer la justice de son Père, réparer le péché, sauver les hommes ; dans une communion sacrilège, rien ne peut consoler Jésus-Christ, tout contribue à redoubler son indignation. Son Père y est outragé, son sang y est profané, sa mort rendue inutile, le pécheur s'y damne et reçoit le sceau de sa réprobation.

Voulez-vous en voir une preuve, et un exemple terrible des châtements dont ce crime est suivi ; jetez les yeux sur le traître Judas qui l'a commis le premier, et tremblez sur les suites affreuses d'une communion sacrilège. A peine ce malheureux a-t-il reçu la sainte Eucharistie avec les autres apôtres, que le démon s'empare de son âme : *Post buccellam introivit in eum Satan.* (Joan. xiii, 27.) Les reproches de son Maître, pleins de douceur, ne servent qu'à l'endurcir. Il va consommer son crime. Il part des pieds de Jésus-Christ pour aller chercher les soldats qui devaient le saisir. Enfin, voyant le Sauveur condamné, et réfléchissant sur la grandeur de son péché, il va se pendre de désespoir : *Et abiens laqueo se suspendit.* (Matth. xxvii, 5.) Sacriléges profanateurs, voilà votre modèle, et le sort que vous devez attendre.

Oui, toutes ces marques de réprobation qui suivirent le sacrilège de Judas se vérifieront peut-être à la lettre dans un enfant qui profanera comme lui le corps et le sang de son Dieu. Le démon s'empare de son âme pour y exercer un empire absolu. La communion, loin de le rendre plus sage, le rendra plus méchant. Sorti de la sainte table, il se plongera dans le libertinage avec moins de retenue que jamais. Avant son sacrilège, il ne péchait qu'avec répugnance et en se reprochant son péché, mais ce dernier crime affaiblira ses remords, il péchera désormais presque sans crainte et sans horreur. Il renouvellera les sacriléges, il les multipliera à l'infini ; la honte de les confesser croîtra de jour en jour ; ni remontrances, ni exhortations ne le toucheront plus. Les hommes expérimentés dans la conduite des âmes, nous assurent qu'il faut un miracle de la grâce pour convertir un pécheur sacrilège, surtout quand il a commencé dès sa jeunesse. Enfin, réfléchissant à l'heure de la mort sur la multitude et l'énormité de ses crimes, il tombera peut-être dans le désespoir et l'impénitence ; et il ne lui restera, selon l'expression de l'Apôtre, qu'une attente terrible du jugement de Dieu : *Terribilis quædam expectatio judicii.* (Hebr. x, 27.)

Mais je me trompe : il n'y a plus de jugement à attendre pour lui ; il est déjà jugé, il est déjà condamné ; en mangeant indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, il a mangé, comme le dit le même Apôtre, son jugement et sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I Cor. xi, 29.) Il a reçu au dedans de lui-même son juge et son juge irrité, son juge outragé ; son juge qui est en même temps son accusateur et son témoin, son juge qui a déjà

prononcé contre lui le terrible anathème qu'il prononça contre le disciple qui le trahissait : Malheur à cet homme : *Vae homini illi!* (Matth. xxvi, 24.) Oui, malheur à cet enfant, et le plus grand des malheurs. Malheur pour l'autre vie où il souffrira éternellement les peines de l'enfer, s'il ne fait en ce monde une pénitence proportionnée à son crime. Malheur même pour cette vie, où le Seigneur commencera peut-être déjà à lui faire sentir le poids de sa justice !

Il n'attend pas toujours après la mort pour venger la profanation de l'Eucharistie ; il la punit souvent, dès cette vie, des plus rigoureux châtements. Saint Paul lui-même nous en assure ; il attribue à cette profanation les maladies et la mort de plusieurs d'entre les fidèles de Corinthe. Saint Cyprien et saint Augustin ont été les témoins oculaires des châtements dont Dieu a souvent puni les communions indignes.

Si tous ces malheurs sont à craindre toutes les fois qu'on approche de la sainte table, combien ne sont-ils pas plus à craindre, mes chers enfants, dans une première communion ? Si, la première fois que vous vous présentez au festin du Seigneur, vous étiez sans la robe nuptiale, quel funeste préjugé pour toute votre vie ! Si, après tant d'instructions, tant de soins, tant de réflexions sur l'action que vous allez faire ; après tant de confessions et tant d'épreuves, après tant de résolutions et de promesses de votre part ; après avoir paru touchés de ce qu'on vous a dit ; si, après tout cela, vous receviez Jésus-Christ sans être suffisamment disposés, que pourrait-on attendre de vous pour les communions suivantes, où vous aurez moins de secours, où vous apporterez sans doute bien moins de préparation ?

Quel serait donc votre étonnement, si Jésus-Christ vous faisait maintenant la même déclaration qu'il fit à ses disciples dans la dernière cène : Je vous dis en vérité qu'un d'entre vous me trahira aujourd'hui : *Unus vestrum me traditurus est.* (Matth. xxi.) Ce discours jeta les apôtres dans une tristesse profonde : ils commencèrent à se regarder l'un l'autre, dit l'évangéliste ; quelque assurés qu'ils fussent de leur innocence et de leur amour pour Jésus-Christ, ils n'osaient en croire leur propre cœur. Ils lui demandèrent tout tremblants l'un après l'autre : Seigneur, sera-ce moi ? *Nunquid ego sum, Domine?* (Ibid. 22.) Que chacun de vous fasse maintenant dans son cœur la même demande : Seigneur, sera-ce moi qui aurai le malheur de vous trahir en vous recevant indignement : *Nunquid ego sum, Domine?*

A Dieu ne plaise qu'aucun de vous soit capable d'un tel crime (1398) ! Vous n'ap-

(1398) Ah ! il vaudrait mieux, suivant l'expression de notre divin Maître, qu'il ne fût jamais né. Mais un crime si noir ne tombe pas même dans la pensée d'un enfant qui a des sentiments de religion. Vous ne vous présentez à la sainte table que parce qu'on vous a jugés dignes d'y être admis, et parce que vous croyez vous-mêmes être suffisam-

ment purifiés pour cela. Mais votre confesseur, qui ne pouvait juger que de l'extérieur, ne s'est-il pas trompé ? Ne vous aveuglez-vous pas vous-mêmes sur vos dispositions ?

J'ai fait tout mon possible, direz-vous, je me suis examiné avec soin, j'ai fait ma confession la plus exacte que j'ai pu ; je n'ai ni caché, ni diminué, ni

prochez de la communion que parce que vous croyez être suffisamment purifiés et avoir toutes les dispositions nécessaires. Mais prenez garde ! on se persuade que la confession suffit pour cela ; que, dès qu'on est absous, tout est fait : erreur grossière, je vous l'ai dit plus d'une fois, ce n'est là qu'une légère partie de la pénitence. Réfléchissez donc ici sur vous-mêmes. Etes-vous bien assurés de la sincérité de votre contrition, de la fermeté de votre bon propos, de la réalité de votre haine pour le péché ? Etes-vous bien certains que votre cœur est changé ? sans ce changement le reste n'est rien. Avez-vous fait une pénitence proportionnée à vos fautes ? Avez-vous réparé le scandale que vous avez peut-être causé ? Avez-vous donné à vos pères et à vos mères des marques de repentir de toutes les désobéissances dont vous êtes coupables envers eux, et des assurances d'une parfaite soumission pour l'avenir ? Tout cela était nécessaire.

Employons donc les moments qui vous restent (1398*) pour y satisfaire ; renouvelez ici votre contrition ; tâchez de suppléer par la véhémence de votre douleur à la pénitence que vous auriez dû faire. Que tout le monde soit témoin de la sincérité de votre conversion. Que vos pères et mères surtout soient convaincus que vous voulez désormais leur donner autant de satisfaction que vous leur avez peut-être jusqu'ici fait de peine.

Mettez-vous à genoux.

Et gardez-vous bien, mes chers enfants, de regarder tout ceci comme une vaine cérémonie. Ce qu'on vous fait faire aujourd'hui publiquement pour votre instruction et pour l'édification de tout le monde, vous devez le faire intérieurement et au fond de votre cœur toutes les fois que vous approcherez de la sainte communion. Il faut aux pieds de Jésus-Christ renouveler votre contrition, faire amende honorable pour vos péchés, professer que vous pardonnez au prochain, vous mettre dans la disposition de le satisfaire lui-même sur toutes les offenses qu'il pourrait avoir reçues de vous.

Jetex maintenant les yeux sur le crucifix ; voyez ce divin Sauveur que nos péchés ont attaché à la croix ; voudriez-vous renouveler aujourd'hui les douleurs de sa passion et le crucifier de nouveau en faisant une communion indigne ? Ah ! Seigneur, plutôt mourir mille fois que de commettre un si grand crime.

Nous vous demandons pardon, ô mon divin Sauveur, de tous nos péchés, nous les détestons de tout notre cœur, parce qu'ils ont été la cause de votre passion et de votre mort. Nous aimerions mieux endurer

déguisé mes fautes ; j'en ai demandé pardon à Dieu, j'en ai reçu l'absolution. C'est beaucoup, mes chers enfants, c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Etes-vous bien assurés, etc.

(1398*) Ailleurs le prédicateur ajoute : *Jusqu'à la*

tous les supplices que de vous offenser de nouveau. Faites-nous la grâce, ô Dieu infiniment bon, de ne jamais retomber dans le péché.

Réfléchissez maintenant à la conduite que vous avez tenue envers vos pères et mères. Peut-être avez-vous été leur croix depuis que vous êtes au monde ; peut-être n'avez-vous payé leur tendresse que d'ingratitude et de manières peu respectueuses ; peut-être vous êtes-vous attiré cent fois leurs malédictions par votre indocilité et votre libertinage. Que l'effet de ces malédictions serait affreux, si elles étaient cause que vous fîssiez aujourd'hui une mauvaise communion ! Demandez leur pardon et promettez d'être plus sages à l'avenir. (Nos chers pères et mères, nous vous demandons pardon de toutes nos désobéissances ; nous promettons d'être plus obéissants et plus soumis à l'avenir.)

Demandez-leur maintenant leur bénédiction ; et, s'ils vous la refusent, demandez-la comme Esaü à son père Isaac ; il la demanda, dit l'Écriture, avec des larmes et de grands cris : *Flens ejulatu magno* (Gen. xxvii, 38), et força son père à la lui donner. (Nos chers pères et mères, nous vous demandons votre bénédiction.) Laissez-vous toucher, pères et mères, aux prières de vos enfants ; vous voyez leur regret et la sincérité de leur repentir ; pardonnez-leur leurs fautes ; priez Dieu de détourner l'effet de vos malédictions ; gardez-vous de leur en donner jamais, de peur qu'elles ne retombent sur vous et sur eux.

Je ne doute point, mes chers enfants, que vos pères et mères ne vous donnent leur Bénédiction du fond de leur cœur ; recevez-la avec respect, et prenez garde de leur donner sujet de la rétracter. Pensez maintenant aux fautes que vous avez commises les uns envers les autres. Il n'arrive que trop souvent entre les jeunes gens des disputes et des querelles ; n'y en a-t-il point parmi vous qui conservent de la haine, du ressentiment contre quelqu'un, qui soient dans la résolution de lui faire de la peine ? Si quelqu'un était dans ces dispositions, qu'il n'approche point de la sainte table ; Jésus-Christ n'y veut que des cœurs semblables au sien, pleins de douceur et de charité envers leurs frères. Répondez-moi donc tous ; vous pardonnez-vous sincèrement les uns les autres ? êtes-vous bien résolus de vous aimer, de vous regarder comme autant de frères qui avez participé tous ensemble à la table du Seigneur ? Ce doit être là, mes enfants, un des effets de l'Eucharistie, de conserver l'union et la charité entre les fidèles. Répondez donc tous ; êtes-vous dans cette disposition ? . . . (1399).

Vous êtes sans doute édifiés, mes frères,

communio.

(1399) Jetex à présent les yeux, mes chers enfants, sur votre pasteur, reconnaissez aujourd'hui sa tendresse et ses soins à votre égard : promettez-lui d'avoir pour lui toute votre vie le respect, l'affection,

de la piété et de la docilité de ces enfants, de la douleur qu'ils témoignent de leurs fautes, de la sincérité avec laquelle ils se pardonnent, de la crainte qu'ils ont de s'approcher indignement de la communion. Voilà quelles devraient être nos dispositions lorsque nous en approchons nous-mêmes. Jésus-Christ nous propose ces enfants pour modèle, et nous déclare que si nous ne leur ressemblons nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* (Matth. v, 20.) Que nous en sommes éloignés ! Nous avons été autrefois dans les mêmes sentiments qu'eux en faisant notre première communion ; les avons-nous conservés ? Nous avons fait les mêmes promesses ; les avons-nous gardées ? Quel sujet de réflexions !

Je ne veux pas retarder davantage votre bonheur, mes chers enfants ; il ne nous reste plus qu'à faire les actes pour vous disposer à la sainte communion.

Acte de foi.

Je crois fermement, ô mon divin Jésus, que votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité sont contenus réellement dans le très-saint sacrement de l'autel sous les apparences du pain et du vin ; je le crois, Seigneur, parce que vous l'avez dit, et que vous êtes la vérité même ; je vous y adore de tout mon cœur, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur.

Acte d'humilité et d'espérance.

Comment oserai-je me présenter à votre table divine, ô mon Dieu, après vous avoir tant offensé ? Je reconnais combien j'en suis indigne : j'en approcherai cependant, puisque vous m'y invitez, avec une entière confiance en votre miséricorde. Vous me pardonnerez mes péchés, vous me comblerez de vos grâces, j'ose l'espérer, Seigneur, malgré mon indignité ; parce que vous me l'avez promis et que vous êtes infiniment puissant, infiniment bon et fidèle en vos promesses.

Acte d'amour et de désir.

Mon divin Sauveur, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable et parfait. Que ne puis-je vous aimer mille fois davantage ? Donnez-moi votre amour, ô mon Dieu ! Que je vous aime, s'il est possible, aussi parfaitement que les bienheureux vous aiment dans le ciel !

Venez dans mon cœur, divin Jésus ! venez y faire à jamais votre demeure ; je désire

ardemment de vous y recevoir. Venez vous unir à moi ; qu'après vous avoir possédé dans l'Eucharistie, j'aie un jour le bonheur de vous posséder dans le ciel. Ainsi soit-il.

Je ne puis mieux finir qu'en vous adressant les paroles de la Sagesse au livre des *Proverbes* ; elles semblent faites exprès pour la cérémonie de ce jour. Après avoir invité les enfants à la table sacrée : *Si quis est parvulus, veniat ad me* ; après leur avoir présenté la nourriture céleste qu'elle leur a préparée : *Comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis* : Sortez enfin de l'enfance, leur dit-elle, quittez les amusements frivoles pour mener une vie plus sérieuse et plus réfléchie : *Relinquitte infantiam et vivite*. Le pain dont vous vous êtes rassasiés est le pain des forts, l'aliment des hommes faits ; après l'avoir mangé, vous devez faire paraître toute la sagesse et la maturité de l'âge avancé : *Ambulate per vias prudentiæ*. Souvenez-vous que c'est la crainte de Dieu qui en est le principe ; qu'il n'est point de vraie sagesse que la sagesse chrétienne, point de vraie lumière que celle de la foi, point de vraie science que celle qui fait les saints : *Principium sapientiæ timor Domini, et scientia sanctorum prudentia*. C'est en suivant ses voies que vous trouverez le vrai bonheur, que vous attirerez sur vous les bénédictions du ciel, que vous mériterez cette longue vie qui est l'objet des espérances et des désirs de votre âge : *Per me enim multiplicabuntur dies tui : et addentur tibi anni vitæ.* (Prov. ix, 4, 5, 6, 10, 11.) Puissiez-vous, mes chers enfants, n'oublier jamais cette importante leçon, et mériter l'accomplissement de ces grandes promesses !

C'est l'objet des vœux que votre Eglise forme aujourd'hui, Seigneur, en présentant ces enfants au pied de vos autels ; quelle joie plus sensible pour elle que de les voir admis à votre festin délicieux, rassasiés du pain des élus, et de vous voir accomplir ainsi (1399*) les promesses que vous lui avez faites. Vous lui avez promis que vous lui formeriez dans tous les temps une postérité nombreuse, et qu'elle aurait la consolation de voir ses enfants, semblables à de jeunes plants d'oliviers, entourer la table de leur père : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* (Psal. cxxvii, 4) ; c'est pour eux qu'elle forme aujourd'hui les vœux les plus ardents, ce sont les espérances de la religion, c'est de ce qu'ils seront un jour que dépend son éclat et sa gloire. Versez donc sur eux vos plus abondantes bénédictions ; que sanctifiés par le sacrement adorable auquel ils ont participé, ils marchent à grands pas dans la vertu et arrivent un jour au bonheur éternel.

la docilité et la soumission qu'il mérite ; vous lui devez ces sentiments, non-seulement parce qu'il tient à votre égard la place de Jésus-Christ, mais encore par reconnaissance pour son zèle et sa tendre charité pour vous.

Je réponds Monsieur, pour ces enfants, que ce

seront toujours là leurs sentiments, et je vous demande pour eux votre bénédiction.

Vous êtes sans doute édifiés, etc.

(1399*) De l'abondance de votre maison ; c'est ainsi que vous accomplissez... (Variante du manuscrit.)

SECTION II.

PANÉGYRIQUES.

I. PANÉGYRIQUE

DE SAINT MICHEL (1400).

*Mirabilis Deus in sanctis suis. (Psal. LXVII, 36.)**Dieu est admirable dans ses saints.*

Dieu est admirable dans tous ses ouvrages, mes frères : toutes les créatures portent des traits de la puissance et de la sagesse de celui qui les a formées, toutes publient à leur manière sa gloire et sa grandeur. Mais quel ouvrage plus digne de lui que la sanctification des âmes ? N'est-ce pas dans la manière dont il fait les saints qu'il paraît vraiment Dieu ? Tous les événements de leur vie sont ménagés par une providence incompréhensible, et ce qui paraissait quelquefois les conduire à leur perte est presque toujours ce qui a le plus contribué à leur prédestination. Plus admirable encore dans la libéralité avec laquelle il les récompense, la félicité dont il les comble surpasse leurs espérances et leurs désirs : pour les rendre aussi riches qu'il est lui-même, il se donne à eux tout entier. Admirable enfin, dit saint Léon, dans la manière dont il les fait contribuer à notre salut en nous donnant en eux des intercesseurs et des modèles. Par là leurs mérites se reproduisent et se perpétuent : leurs vertus, qui nous ont éditiés pendant leur vie, nous servent encore d'exemple après leur mort : *Mirabilis Deus in sanctis suis, in quibus nobis præsidium constituit et exemplum*. Et ce ne sont pas seulement les saints qui ont vécu comme nous sur la terre que Dieu nous propose à honorer et à imiter, mes frères, ce sont encore ces sublimes intelligences, ces purs esprits qu'il a créés pour être ses courtisans et ses ministres. Malgré l'excellence de leur nature et la sublimité de leur rang, il veut que nous trouvions encore en eux des patrons à invoquer et des exemples à suivre : *In quibus nobis præsidium constituit et exemplum*. C'est ainsi, Providence adorable, que vous nous faites connaître et votre bonté pour nous en faisant concourir à notre salut toutes les créatures du ciel et de la terre, et l'excellence de notre âme pour la sanctification de laquelle vous employez des moyens si surprenants et si admirables : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (1401). Entrons donc dans l'esprit de cette solennité, mes frères ; et puisque nous hono-

rons comme notre patron le prince même de la cour céleste, l'archange saint Michel, apprenons à lui rendre en cette qualité le culte qui lui est dû (1402). Nous devons honorer nos patrons comme de puissants intercesseurs à qui nous sommes redevables des grâces que Dieu nous fait : vous le verrez dans le premier point de ce discours. Nous devons les imiter comme de parfaits modèles que Dieu nous propose : vous le verrez dans le second (1403). Puisse ce discours servir à la gloire du saint archange et à votre édification, mes frères ; c'est la grâce que nous allons demander au Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas une pieuse crédulité, mes frères, qui nous persuade que les saints prient pour nous dans le ciel et nous obtiennent les bienfaits de Dieu ; c'est une confiance appuyée sur les raisons les plus solides. Si la charité et le zèle de la gloire de Dieu les ont fait s'intéresser sur la terre pour le salut de leurs frères, le feront-ils moins dans le ciel, où leur zèle est encore plus vif et leur charité plus ardente ? S'ils ont adressé à Dieu leurs vœux pour nous dans un temps où ils avaient besoin de prier pour eux-mêmes, dans un temps où l'humilité cachait à leurs yeux le mérite de leurs prières, combien plus volontiers nous rendront-ils ce bon office lorsque la gloire dont ils jouissent auprès de Dieu les rend sûrs en quelque manière du succès de leurs demandes ?

Si les anges, suivant le témoignage de l'apôtre saint Paul, sont tous occupés à des ministères de salut, en faveur de ceux qu'il destine à la gloire, quel ministère plus important et plus glorieux pour eux que de représenter sans cesse nos besoins au Père céleste, et de solliciter ses grâces pour nous ?

C'est d'ailleurs sur le témoignage des saintes Ecritures qu'est appuyé cet article de notre foi. Dieu, pour inspirer à Judas Machabée un courage surnaturel à la tête de son armée, lui fit voir le saint prophète Jérémie, mort depuis longtemps, et ajouta ces paroles remarquables : Voilà celui qui conserve pour ses frères une charité ar-

(1400) Le manuscrit porte la date de 1749.

(1401) Concevons donc quel est l'objet de cette solennité, mes frères.

(1402) C'est le sujet que je me propose dans ce discours.

(1403) Voilà donc en quoi consiste la vraie

dévotion aux saints patrons, mes frères, à les honorer et à les imiter : *In quibus nobis præsidium constituit et exemplum*. Pussions-nous dès aujourd'hui commencer à la pratiquer envers saint Michel ; c'est la grâce, etc.

gente; qui ne cesse de prier pour le peuple et pour la ville sainte : *Hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate* (II Mach. xv, 14). L'apôtre saint Jean, dans une vision où Dieu lui révéla les mystères les plus sublimes, vit les anges occupés à présenter devant le trône de Dieu les prières des justes. C'est ainsi, mes frères, que Dieu nous représente l'Eglise du ciel tout occupée des besoins de l'Eglise de la terre, et toujours unie avec nous par les liens d'une ardente charité.

Mais si nous avons lieu de compter sur l'intercession de tous les bienheureux en général, ne devons-nous pas plus spécialement encore nous adresser à ceux avec qui nous avons des liaisons plus étroites, une relation particulière? Tels sont ceux qui ont vécu dans les mêmes lieux que nous habitons, ou qui ont travaillé à la conversion de nos pères, ou dont nous conservons les cendres précieuses, ou enfin que nous honorons comme nos patrons (1404). Ne sont-ce pas ceux-là surtout qui nous obtiennent les grâces de Dieu? qui détournent les fléaux de la justice de Dieu? qui présentent nos vœux et nos prières à Dieu?

(1405) Oui, mes frères, ce sont les saints patrons qui nous obtiennent les grâces de Dieu; nous en recevons tous les jours, à tous les moments, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; pour les connaître en détail, il faudrait compter tous les instants de notre vie. Des bienfaits si grands et si continuels nous seraient-ils accordés si nous n'avions dans le ciel des médiateurs qui se chargent de nos intérêts auprès de Dieu, et qui ne se lassent point de solliciter en notre faveur? C'est à Dieu sans doute que nous devons tout; il est porté par sa nature à nous faire du bien, lors même que nous le méritons le moins. Mais depuis combien de temps sa miséricorde serait-elle rebutée d'obliger des ingrats? depuis combien de temps l'abus que

nous faisons de ses grâces n'en aurait-il pas tari la source, si la voix de nos saints patrons, plus puissante que celle de nos crimes, ne plaiderait continuellement notre cause? Malgré nos infidélités et nos désordres, malgré notre indévotion et notre peu d'assiduité à la prière, Dieu ne retire pas encore ses regards de dessus nous; une Providence bienfaisante fait pleuvoir la rosée du ciel, envoie la graisse de la terre, nous comble de temps en temps de ses bénédictions, et nous accorde souvent plus de biens que nous n'osions en espérer. (1406) C'est que nous avons de puissants intercesseurs. Saint Michel est le nôtre, sa charité pour nous est inépuisable, ses prières sont ardentes, et Dieu écoute les vœux qu'il lui adresse pour nous (1407).

Mais si votre patron emploie son crédit auprès de Dieu pour vous obtenir des faveurs temporelles, avec combien plus de ferveur encore demande-t-il pour vous des grâces de salut! Jugez-en, mes frères, par un trait que nous lisons dans le prophète Daniel. Le temps de la délivrance du peuple juif, captif à Babylone, approchait; mais divers événements semblaient devoir retarder l'accomplissement des promesses du Seigneur. Le prophète pria avec ferveur pour ce sujet, lorsque Dieu, par le ministère d'un ange, lui dévoila l'avenir; il lui fit connaître la part que prenaient les esprits bienheureux à ce grand événement, et surtout l'archange saint Michel, protecteur du peuple de Dieu. « Consolerez-vous, Daniel, lui dit l'ange du Seigneur, malgré toutes les puissances qui s'opposent à vos vœux; je suis envoyé pour vous apprendre que votre prière est exaucée: Israël reverra la terre de ses pères, Dieu tiendra sa parole, vous pouvez compter sur le secours de Michel, votre protecteur, et sur le mien : *Nemo est adjutor meus in omnibus his nisi Michael princeps vester.* (Dan. x, 21.) » Or, si votre glorieux patron s'intéressait si vivement pour le

(1404) Ce sont eux sans doute qui, etc.

(1405) C'est à Dieu que nous devons tout, mes frères; il est la bonté infinie et la source de tous les biens; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons espérer vient de sa libéralité. Nous devons espérer en lui seul, ne rien attendre que de lui. Il est porté par sa bonté à nous faire du bien, lors même que nous le méritons le moins; il nous en fait à tout moment et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; pour faire le détail de ses bienfaits, il faudrait compter tous les instants de notre vie. Bonté attentive, bonté continuelle, bonté inépuisable : pouvait-elle mieux éclater que dans la charité qu'elle inspire pour nous aux saints et surtout à nos saints patrons? Dieu connaissait notre peu d'attention sur nos besoins, notre peu de goût pour la prière, notre insensibilité, notre ingratitude : défauts capables de lasser sa miséricorde, tout infinie qu'elle est, et de tarir la source de ses grâces. Il y a remédié en voulant que les saints prient continuellement pour nous : il s'est mis ainsi dans la nécessité de nous faire du bien sans que nous le méritions, et d'accorder aux demandes de ses amis ce qu'il serait en droit de refuser à l'indignité des pécheurs.

Ne demandons plus, mes frères, comment Dieu ne se lasse point d'obliger des ingrats, comment il ne prive pas de ses faveurs ceux qui en abusent, comment il ne punit pas, par un abandon éclatant, les outrages continuels que lui font de viles créatures. C'est que la voix des saints, plus puissante que celle de nos crimes, plaide continuellement notre cause. Voilà pourquoi, malgré, etc.

(1406) C'est que tandis que nous ne prions point, nos saints patrons prient; tandis que nous nous oublions, saint Michel ne nous oublie point, sa charité ne nous rebute point, et Dieu écoute les vœux qu'il lui adresse pour nous.

Avec combien plus de ferveur encore demande-t-il pour nous des grâces de salut? Jugez-en, mes frères, etc.

(1407) C'est à Dieu que nous devons tout, mes frères; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes est un don de sa libéralité. Il est porté par sa bonté à nous faire du bien lors même que nous le méritons le moins; il nous en fait à tout moment, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce; pour faire le détail de ses bienfaits, il faudrait compter tous les instants de notre vie. (Variante du manuscrit.)

peuple juif qu'il avait pris sous sa protection, croyez-vous, mes frères, qu'il s'intéresse moins pour le salut de cette paroisse, événement bien plus imposant que la délivrance des Juifs? S'il était touché de voir gémir des milliers d'hommes loin de leur patrie, dans une dure captivité, combien ne le sera-t-il pas davantage de voir des âmes dans l'esclavage du péché et sous la tyrannie du démon! S'il demandait à Dieu le rétablissement du temple et du royaume de Juda, la félicité temporelle de son peuple, combien plus encore demandera-t-il l'établissement du règne de Dieu dans nos cœurs, la perfection de ce temple éternel dans la construction duquel nous devons tous entrer, le bonheur immortel de tous ceux qui se mettent sous sa protection!

C'est donc à vous, glorieux archange, que nous sommes redevables des grâces de salut que Dieu répand sans cesse sur nous. Si, malgré nos imperfections et nos péchés, il reste encore parmi nous de la foi et de la piété; s'il y a quelques âmes qui sont fidèles à la grâce, qui résistent à la séduction du mauvais exemple; s'il y a de temps en temps des pécheurs qui quittent leurs désordres et qui rentrent dans les voies du salut; c'est à vous après Dieu que nous devons ce bonheur. C'est vous par des prières continuelles, qui faites ouvrir en notre faveur les trésors de la miséricorde divine, et qui en faites couler sur nous des grâces de sanctification. C'est vous qui présentez à Dieu les vœux et les faibles travaux des ministres que Dieu a chargés de la conduite de cette portion de son peuple, et sans votre secours que pourraient tous leurs soins et leurs peines? C'est vous encore qui détournez les fléaux de la justice divine lorsqu'ils sont prêts à éclater sur nos têtes.

N'en doutons pas, mes frères, Dieu punirait avec bien plus de sévérité les crimes qui règnent sur la terre, il enverrait bien plus souvent ces calamités qui répandent partout la désolation et la frayeur, s'il ne se laissait fléchir par les prières des saints et surtout des patrons que l'on invoque. Les Juifs, dans le désert, avaient lassé la patience du Seigneur par leurs infidélités et leurs murmures; il allait les exterminer, si Moïse, prosterné devant lui, n'avait arrêté la foudre par ses prières. « Laissez-moi, lui disait le Seigneur, ne me priez plus pour un peuple indigne de vos soins et de mes bienfaits; je vais donner un libre cours à ma colère, ne vous opposez plus à ses coups :

Dimitte me ut irascatur furor meus (Exod. xxxii, 10.) »

Mais quoi! un homme peut-il donc avoir assez de pouvoir auprès de Dieu pour suspendre ainsi les arrêts de sa justice? Oui, mes frères, Dieu lui-même assurait qu'il épargnerait Sodome et Gomorrhe, s'il se trouvait un seul juste pour arrêter son bras. C'est que Dieu aime à pardonner, chrétiens; et il est charmé de trouver quelqu'un qui le désarme et c'est ce que font les saints patrons, c'est ce que fait le vôtre en particulier; comme Moïse, il se met, pour ainsi dire, entre Dieu et nous, lorsqu'il est prêt à nous punir: il arrête son bras, il demande grâce pour nous, et Dieu se laisse fléchir par ses vœux.

(1408) Vous venez d'en faire une expérience bien consolante, mes frères, et vous devez vous en souvenir à jamais, et en bénir la miséricorde du Seigneur. Si cet orage affreux qui a porté la désolation dans toute la contrée, était venu quelques jours plus tôt, c'en était fait de vos espérances, vous auriez vu périr en un moment le fruit des travaux et des sueurs de toute une année. Nous ne l'avions que trop mérité, mes frères, et jamais peut-être nous n'avons eu plus de sujet de craindre que Dieu ne vengeât les désordres qui ont régné parmi nous. Mais vous aviez dans le ciel un protecteur qui veillait sur vous; il a prié le Seigneur de vous épargner, il a obtenu grâce. Pourriez-vous ne pas reconnaître les effets d'une intercession si évidente?

Il y a de la perte, je le sais, et elle est tombée même sur ceux qui étaient le moins en état de la supporter; et croyez-vous que Dieu l'ait fait sans dessein, mes frères? Il envoie suffisamment de biens pour que chacun en ait pour sa subsistance; son intention est que ceux qu'il a épargnés fassent part de ce qu'ils ont à ceux qu'il a affligés, et que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres. S'ils ne sentent pas leur obligation, ils manquent à ce que la reconnaissance exige d'eux en cette rencontre, méritent-ils d'être traités aussi favorablement une autre fois?

Quoi qu'il en soit, mes frères, c'est en partie aux prières de notre saint patron que nous sommes redevables de la douceur avec laquelle Dieu nous a traités; nous ne pourrions en douter sans une ingratitude marquée. Et ce n'est pas la première fois que vous avez senti le pouvoir de son intercession, mes frères. Combien de fléaux sont tombés tout autour de vous sans approcher de ce qui vous appartenait? Combien de

il ne voulait pas nous faire périr.

(1408 — G) Vous venez d'en faire, ou plutôt vous en faites actuellement une expérience bien consolante, mes frères. Quand les maladies ont commencé à se répandre dans cette paroisse, il semblait que la contagion allait la dévaster, que la mort allait ensevelir dans le même tombeau les pères et les enfants, les jeunes et les vieux, les grands et les petits. Grâce au Seigneur, les ravages n'ont pas été aussi grands que nous avions lieu de le craindre. Dieu a voulu nous éprouver et nous instruire, mais

Et combien d'autres preuves n'avez-vous pas reçues de la bonté de Dieu à votre égard et de la charité attentive de votre saint patron? Combien de fléaux sont tombés tout autour de vous sans approcher de ce qui vous appartenait? combien de fois, tandis que la désolation régnait chez nos voisins, la foudre a-t-elle semblé respecter des lieux qui étaient sous la protection du prince des armées célestes?

fois, tandis que la désolation régnait chez nos voisins, la foudre a-t-elle semblé respecter des lieux qui étaient sous la protection du prince des armées célestes ?

Ce sont là de ces événements journaliers qui doivent vous inspirer pour lui une confiance entière, et vous tenir dans une dépendance continuelle de la Providence. Car enfin, on peut vous tenir le même discours que Moïse adressait aux Juifs prêts à entrer dans la terre promise : Le pays que Dieu va vous donner, leur disait-il, ne ressemble point à celui d'Égypte d'où vous sortez, où la terre arrosée par des canaux qui la fertilisent, n'a pas besoin des influences du ciel pour produire tout en abondance; la terre que vous allez posséder est entrecoupée de plaines et de montagnes, elle attend du ciel les pluies et les rosées qui la rendent féconde. Dieu la visite continuellement, ses yeux sont ouverts sur elle depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin pour y répandre ou l'abondance ou la stérilité, comme il lui plaît : *Oculi illius in ea sunt a principio anni usque ad finem ejus.* (Deut. xi, 12.) Vous êtes précisément dans le même cas, mes frères. Vous n'habitez point ces heureuses contrées où la terre semble ne devoir qu'à elle-même les richesses qui sortent de son sein ; où un ciel presque toujours le même ne paraît contribuer en rien à sa fécondité. Vous habitez une région exposée à l'intempérie des saisons, à la fureur des éléments ; c'est du ciel que vous attendez ces heureuses influences qui font fructifier vos travaux. Dieu a toujours les yeux ouverts sur vous, pour vous envoyer, comme il lui plaît, ou des temps favorables qui vous enrichissent, ou des orages qui vous désolent : *Oculi illius in ea sunt a principio anni usque ad finem ejus.* Voilà ce qui doit vous faire sentir et la soumission que vous devez à la Providence, et l'horreur que vous devez avoir pour les crimes qui irritent le Seigneur. Ce sont nos crimes, mes frères, ce sont surtout les désordres publics qui forment les orages sur nos têtes : quand ils sont parvenus à un certain point, Dieu se venge, et tous les efforts du zèle de nos saints patrons ne peuvent plus arrêter sa colère.

Enfin, le troisième service qu'ils nous rendent, c'est de présenter nos prières au Seigneur et de les rendre efficaces auprès de lui. Dieu a tout promis à la prière : il n'a mis aucune exception aux grâces qu'il y a attachées, et, après des paroles si expresses, nous devons la regarder comme le plus puissant moyen de notre salut. Mais, quelque consolantes que soient ces promesses, n'avons-nous pas encore grand sujet de nous défier de nos prières lorsque nous considérons les imperfections qui les accompagnent ? Dieu écoutera-t-il des demandes que lui font des pécheurs, de faibles créatures, qui sont le plus souvent dans sa disgrâce ? des vœux formés dans un cœur tiède et indévot parviendront-ils jusqu'à lui ? Rassurons-nous, mes frères, nous avons auprès

de lui nos saints patrons qui se chargent de lui présenter nos vœux et d'appuyer nos demandes ; c'est un des principaux ministères auxquels sont occupés les anges qui environnent son trône. Saint Jean, dans sa révélation, vit un ange qui tenait à la main un encensoir d'or ; on lui donna de l'encens, dit-il, et cet encens, ce sont les prières des saints qu'il devait présenter à Dieu : *Ut daret de orationibus sanctorum omnium ante thronum Dei.* (Apoc. viii, 3.) L'ange Raphaël assura la même chose au saint homme Tobie : Lorsque vous étiez occupé à prier et à gémir, lui dit-il, j'ai présenté votre prière au Seigneur : *Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam Domino.* (Tob. xii, 12.) Et voilà, mes frères, ce que fait continuellement saint Michel dans ce saint temple où nous sommes rassemblés.

C'est aussi, Seigneur, ce qui nous a inspiré la confiance dans les pratiques de religion et dans les hommages que nous vous rendons ici au pied de vos autels. Nous savons assez qu'ils ne méritent pas vos regards ; que des pécheurs prosternés devant vous ne peuvent vous rendre qu'un culte imparfait ; que si vous faisiez attention à notre indignité, nous ne pourrions attendre de vous que des regards de colère. Mais ! Prince même des anges, que nous honorons dans ce saint lieu, joint à nos faibles hommages des respects plus dignes de vous. Si vous n'agréiez pas nos vœux, parce que nous sommes pécheurs, vous les agréiez du moins, parce qu'un de vos favoris est chargé par vous-même de vous les présenter.

Comprenez donc aujourd'hui, mes frères, les obligations que vous avez à votre patron, et combien vous êtes redevables à la protection qu'il vous accorde auprès de Dieu. Comprenez combien vous devez l'honorer, le remercier, l'invoquer, avoir pour lui une dévotion tendre et reconnaissante. dévotion souvent trop négligée : on est encore assez porté à prier les saints ; mais, par une piété mal entendue, on invoque par préférence ceux qui sont honorés chez les étrangers et dans nos divers besoins le saint patron de la paroisse est ordinairement le dernier auquel on pense et à qui on s'adresse. On fait volontiers des pèlerinages, et il semble que les plus longs soient toujours les meilleurs. On donne sa confiance à des saints à peine connus, sur des récits souvent fort suspects, et on oublie celui que Dieu lui-même nous a donné pour patron, c'est-à-dire pour avocat et pour protecteur.

Retenez-le une fois pour toutes, mes frères, saint Michel est celui de tous les saints pour lequel vous devez avoir le plus de dévotion, en qui vous devez avoir le plus de confiance, auquel vous devez rendre le plus d'honneur. Que ce jour spécialement consacré à son honneur soit pour vous, non pas un jour de licence et de joie profane, mais un jour de sainte allégresse, de

ferveur et d'actions de grâces. Que les étrangers qui assistent à la solennité s'en retournent édifiés de votre piété et de votre modération, et non scandalisés par votre intempérance et vos désordres : car voilà, mes frères, un des plus criants abus que le libertinage ait introduits dans les paroisses. Les fêtes des saints patrons, que l'Eglise avait instituées pour nourrir la piété des fidèles et pour honorer Dieu dans ses saints, sont souvent profanées par la crapule, par des assemblées licencieuses, par des danses et des jeux, par le tumulte et les courses nocturnes, et l'on ne rougit pas ainsi de mêler ensemble le dérèglement et les pratiques de religion, et, si j'ose ainsi m'exprimer, le culte du démon avec celui de Dieu. J'espère, mes frères, qu'au moins cette année je n'aurai pas ce scandale à vous reprocher et que l'affliction qui règne encore dans un grand nombre de familles sera cause que Dieu sera moins offensé (1409). Si la fête du saint patron est plus triste, elle sera aussi plus chrétienne; ainsi Dieu nous fait comprendre ce qu'on nous a déjà répété tant de fois, que la vraie dévotion aux saints patrons consiste non-seulement à les honorer comme de puissants intercesseurs, mais encore à les imiter comme de parfaits modèles. Que la fête que vous célébrez serve à vous assurer la protection de saint Michel et non pas à l'irriter contre vous. Ne craignez pas de lui rendre des honneurs excessifs; quels que soient vos hommages, ils n'approcheront jamais de ceux que vous lui devez.

Nous osons le dire, Seigneur, vous n'en serez point jaloux, parce que c'est vous-même que nous honorons en honorant notre saint patron, c'est vous qui l'avez élevé au rang qu'il occupe parmi les esprits bienheureux, sa gloire est votre ouvrage. C'est vous qui nous l'avez donné pour avocat et pour protecteur; et vous autorisez notre dévotion par les grâces dont vous la récompensez. C'est vous enfin qui nous proposez ses vertus comme le plus parfait modèle que nous puissions imiter : second devoir que la religion nous impose, et qui fera le sujet du second point.

SECOND POINT.

Il n'est point d'attrait qui ait plus de pouvoir sur nous que celui de l'exemple, mes frères. En bien comme en mal, nous nous y laissons entraîner sans nous en apercevoir; la vertu et le vice ne nous coûtent presque plus rien, dès que nous les voyons pratiquer sous nos yeux, surtout si c'est par des personnes pour qui nous avons naturellement de l'estime. Voilà ce qui rend le scandale si dangereux dans le christianisme. Voilà ce qui y rend les bons exemples si utiles et si nécessaires. Il n'était donc point de moyen plus sûr pour nous engager efficacement à la vertu, que de nous mettre

sous les yeux de grands modèles pour nous conduire, dont la vue seule suffit pour nous apprendre ce que nous devons être. Et c'est ce que Dieu a fait en nous proposant les saints à imiter, et surtout nos saints patrons : leur vie, toujours exposée à nos regards, nous enseigne nos devoirs mieux que tous les discours; leur exemple est une leçon à laquelle nous n'avons rien à opposer.

Car, enfin, quelle raison pouvons-nous alléguer contre la nécessité d'être saints, que cet exemple ne détruise? Notre impuissance et la difficulté d'y réussir? mais cela est-il plus impossible pour nous qu'il ne l'a été pour les saints? Quel obstacle y a-t-il pour nous qui n'ait été également pour eux? Ils étaient hommes comme nous, faibles comme nous, pécheurs même comme nous. Comme nous ils avaient des tentations à combattre, de mauvaises inclinations à vaincre, des occasions à fuir, des habitudes à déraciner. Ils en sont venus à bout avec le secours de la grâce; nous l'avons comme eux : pourquoi n'en viendrions-nous pas à bout comme eux? Nous nous faisons pour ainsi dire un monstre de la sainteté. Nous imaginons qu'une vie sainte est une vie triste et lugubre qui nous interdit toute satisfaction, tout agrément en ce monde, qui nous réduit à un esclavage et à une contrainte insupportables. Mais pouvons-nous le penser après ce qu'ont fait les saints? Se sont-ils crus malheureux de mener une vie chrétienne? Ils ont été plus heureux et plus contents que nous; plus heureux même que tous ceux dont nous envions le bonheur. Nous cherchons la félicité dans les plaisirs de la terre; nous croyons la trouver en contentant nos passions, et nous n'y trouvons que de l'inquiétude, du dégoût, des remords; ils ont cherché la leur à les vaincre, ces passions, et ils l'y ont trouvée. Ils ont joui de la paix intérieure, de la joie du Saint-Esprit, des consolations du ciel. Ils n'auraient pas changé leur vie, triste et dure en apparence, contre le sort des rois.

Nous nous imaginons enfin qu'être saints c'est faire des actions extraordinaires, c'est vivre séparé du reste des hommes; nous prétendons que l'état où nous sommes engagés ne s'accorde pas avec la perfection chrétienne : autre erreur plus pitoyable encore. Les saints ont vécu dans toutes sortes d'états; nous en connaissons qui ont été dans la même condition que nous, qui ont eu les mêmes soins, les mêmes affaires, les mêmes embarras, les mêmes devoirs; ils ont cependant su les accorder avec la sainteté. Que dis-je? ce sont ces devoirs mêmes ces embarras qui les ont sanctifiés. Ils n'auraient pas été saints, s'ils n'avaient été bons pères, bons époux, bons maîtres, bons citoyens, bons paroissiens, bons chrétiens en un mot. Ils ont été saints, parce qu'ils ont rempli parfaitement tous leurs devoirs, surtout

(1409) Ainsi l'affliction nous persuadera peut-être enfin ce que la religion n'a encore pu nous faire comprendre, que la vraie dévotion envers les saints patrons, la vraie manière de célébrer leur

fête, est non-seulement de les honorer comme nos protecteurs, mais encore de les imiter comme nos modèles. C'est le sujet du second point.

ceux de leur état; remplissons les nôtres, et nous serons saints comme eux.

L'exemple des saints et surtout de nos saints patrons, mes frères, est donc la règle qui doit diriger notre conduite et sur laquelle nous serons jugés un jour. Si cet exemple ne sert pas à nous sauver, il servira à nous condamner : ou nos patrons seront nos avocats, ou ils seront nos accusateurs.

Cela peut être vrai, direz-vous, à l'égard des saints qui ont vécu comme nous sur la terre. Mais nous honorons comme notre patron un ange; quel exemple peut-il nous donner? avec tant de disproportion entre l'excellence de sa nature et la faiblesse de la nôtre, en quoi peut-il nous servir de modèle? En deux choses essentielles, mes frères, et que je vous prie de bien méditer.

Les deux principales vertus que l'Ecriture nous fait remarquer dans les saints anges, c'est une promptitude et une fidélité parfaites à exécuter les ordres de Dieu, et un grand zèle pour le salut des hommes. Et ne serions-nous pas de grands saints, si nous pratiquions comme eux ces deux importantes vertus, la fidélité aux ordres de Dieu et le zèle pour notre salut?

Non, mes frères, ce qui fait la gloire des anges dans le ciel, n'est pas d'être de pures intelligences d'une nature bien supérieure à la nôtre : les anges réprouvés, avec les mêmes perfections, n'ont pas laissé de se perdre; mais leur gloire et leur félicité consistent à être fidèles à Dieu, à être les ministres de ses volontés, les exécuteurs de ses ordres; c'est ainsi que le Roi-Propète nous les représente : Bénissez le Seigneur, dit-il, anges de Dieu qu'il a revêtus de force pour obéir à sa parole et accomplir sa volonté : *Benedicite Domino omnes angeli ejus, potentes virtute, facientes verbum illius. (Psal. cii, 20).* Et ailleurs il compare la promptitude des anges à obéir au Seigneur, à la rapidité des vents et à l'activité du feu : *Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem. (Psal. cii, 4.)*

Quelle instruction pour de faibles hommes! mes frères : ce qu'il y a de plus parfait dans le ciel se fait gloire d'être soumis à Dieu, met tout son bonheur à lui plaire, et nous, vers de terre, nous osons lui résister et lui refuser nos services! Les puissances célestes tremblent devant lui, et nous, nous ne craignons pas de l'irriter et de braver la foudre prête à nous écraser! C'est assez qu'il commande pour que nous soyons tentés de secouer le joug; nous portons une concupiscence rebelle, avide de l'indépendance, toujours prête à se révolter; ce qu'il défend est précisément ce que nous recherchons. Le plus grand attrait qui nous porte aux plaisirs est souvent la loi même qui les condamne; s'ils nous étaient permis, c'en serait

assez pour qu'ils nous devinssent insupportables. Quand nous obéissons, c'est avec tant de lenteur, avec tant de répugnance, avec si peu de goût, que notre obéissance semble moins un hommage que nous rendons à Dieu, qu'un nouvel outrage à sa majesté.

Mes frères, c'est que nous ne sentons pas combien Dieu est grand. Nous nous croirions honorés d'exécuter les ordres d'un roi de la terre, et qu'est-il malgré toute sa puissance? Un homme aussi faible que nous. Qu'est-il devant Dieu? Un atome, un néant. Si nous avions un peu de foi, Dieu nous paraîtrait seul grand, seul puissant, seul digne de nos respects et de nos services. Nous le servons avec répugnance, parce que nous ne l'aimons pas; les anges et les saints trouvent leur félicité à le servir parce qu'ils l'aiment : ce que l'on fait pour un ami ne coûte rien; les services les plus pénibles deviennent agréables, dès que l'amitié les anime : l'obéissance à Dieu nous est à charge parce que notre cœur n'a jamais senti un amour sincère pour lui. Mon Dieu, donnez-nous votre amour, et nous vous servirons avec le même empressement que les anges et les saints; donnez-nous votre amour, avec lui vous nous donnerez toutes les vertus.

La seconde que nous devons imiter dans les saints anges, c'est le zèle ardent qu'ils ont pour notre salut. Je vous dis en vérité, disait Jésus-Christ à ses disciples, que les anges se réjouissent dans le ciel, lorsqu'un pécheur fait pénitence : *Dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente. (Luc. xv, 7.)* La conversion d'un pécheur est-elle donc un objet assez important pour intéresser le ciel tout entier? Hélas! on s'en occupe si peu sur la terre! A peine le salut ou la perte d'une âme attirent-ils la moindre attention. Les anges du ciel en jugent autrement, mes frères, et sans doute ils en jugent mieux que nous. C'est qu'ils connaissent tout le prix des âmes rachetées du sang d'un Dieu, tout le prix de la gloire qui leur est destinée, toute l'estime que Dieu en fait. Nous ne le connaissons pas, chrétiens : voilà pourquoi nous travaillons si peu pour sauver la nôtre. Le salut est celle de toutes les affaires à laquelle nous pensons le moins, pour laquelle nous nous inquiétons le moins, sur laquelle nous sommes le plus tranquilles. Tout le monde travaille sur la terre; partout règne une agitation, un mouvement continuel : l'un travaille pour sa fortune, l'autre pour sa réputation; celui-ci pour l'établissement de sa famille, celui-là pour se procurer une vie douce et tranquille. Mais pour le salut, mes frères, qui est-ce qui y travaille? Qui est-ce qui oublie tout le reste pour ne s'occuper que de son salut?

(1410) Dieu le désire avec ardeur; il y emploie toutes les ressources de sa puis-

(1410) Le salut est le grand objet que Dieu désire, pour lequel Dieu lui-même travaille. Il y emploie toutes les ressources de sa puissance, il y fait concourir toutes les créatures, il y intéresse les saints, il y occupe les anges, il y a sacrifié son Fils.

L'homme seul oublie que c'est pour lui que se font tant de préparatifs, lui seul néglige son propre bonheur.

Pensons donc à devenir saints, mes frères : c'est pour cela que Dieu nous a mis sur la terre, c'est

sance, il y fait concourir toutes les créatures, il y intéresse les saints, il y occupe les anges, il y a donné son Fils. L'homme seul oublie que c'est pour lui que se font tant de préparatifs; lui seul néglige son propre bonheur. Bonté attentive, bonté continuelle, bonté inépuisable, pouvait-elle mieux éclater que dans la charité qu'elle inspire pour nous à nos saints patrons? Dieu connaissait notre peu d'attention sur nos besoins, notre peu de goût pour la prière, notre insensibilité et notre ingratitude, défauts capables de lasser sa miséricorde, tout infinie qu'elle est, et de tarir la source de ses grâces. Il y a remédié, en voulant que les saints prient continuellement pour nous : il s'est mis ainsi dans une espèce de nécessité de nous faire du bien malgré notre indignité, et d'accorder aux demandes de ses amis ce qu'il serait en droit de refuser à l'indignité des pécheurs. Ainsi ne demandons plus, mes frères, comment Dieu ne se lasse point d'obliger des ingrats, comment il ne prive pas de ses faveurs ceux qui en abusent, comment il ne punit pas par un abandon éclatant les outrages continuels que lui font de viles créatures : c'est que la voix des saints, plus puissante que celle de nos crimes, plaide continuellement notre cause. Voilà pourquoi, malgré nos infidélités et nos désordres, malgré notre indévotion et notre irréligion, Dieu n'a point encore retiré ses regards de dessus nous : une Providence bienfaisante y fait pleuvoir la rosée du ciel, y envoie la graisse de la terre, nous accorde des bienfaits que nous ne pensions pas seulement à lui demander, nous accorde plus de biens temporels que nous n'osions en espérer. C'est que, tandis que nous ne prions point, nos saints patrons prient; tandis que nous nous oublions, saint Michel ne nous oublie point : sa charité ne se rebute point, et Dieu écoute les vœux qu'il lui adresse pour nous.

Et avec combien plus de ferveur encore demande-t-il pour nous des grâces de salut!

Apprenons à devenir saints, mes frères : c'est pour cela que Dieu nous a mis sur la terre; c'est pour nous en enseigner le chemin qu'il nous a donné pour patron le plus parfait des anges, le plus saint et le plus fidèle des esprits bienheureux. Redoublons en ce jour notre dévotion et notre confiance pour le nôtre; remercions la Providence des bienfaits qu'elle nous a accordés et qu'elle nous accorde encore tous les jours par son intercession; conjurons-la d'oublier nos crimes, pour n'écouter que les prières qu'il lui adresse pour nous. Proposons-nous à imiter son obéissance aux ordres de Dieu, son zèle pour le salut de notre âme; travail-

pour nous en faciliter les moyens qu'il nous a donné des patrons et des intercesseurs, c'est pour nous en tracer la route qu'il nous propose pour exemple saint Michel le plus parfait des anges, le plus saint et le plus fidèle des esprits bienheureux. Que notre sort est glorieux! Que notre vocation est sublime! Dieu nous destine à être dans le ciel les compagnons et presque les égaux des anges. — Malgré la faiblesse de notre nature, malgré la pesanteur et la

lourdeur à la sanctifier, afin qu'au dernier jour saint Michel puisse la présenter avec confiance au tribunal du souverain Juge, et demander pour elle la récompense éternelle. Ainsi soit-il!

II. PANEGRYRIQUE

DE SAINT MICHEL (1411).

Educam vos cum pace; angelus enim meus vobiscum est. (Baruch. vi, 2.)

Je vous conduirai en paix, parce que mon ange est avec vous.

C'est, mes frères, la promesse que Dieu faisait à son peuple par la bouche du prophète. Pour le punir de ses infidélités, il l'avait réduit dans une triste captivité, où il lui faisait éprouver tous les maux de la servitude; mais enfin, touché de compassion, il voulait l'en tirer et le reconduire dans la terre de ses pères. Il l'avait solennellement promis; et, de peur que les Juifs ne doutassent de leur délivrance prochaine, il leur engage de nouveau sa parole que, malgré la multitude et la force de leurs ennemis, malgré les obstacles qui s'opposaient à leur liberté, il les reconduirait en paix dans leur ancienne patrie, et qu'un ange serait spécialement chargé de veiller sur eux et de les protéger : *Educam vos cum pace; angelus enim meus vobiscum est.* Cet ange, à qui Dieu avait confié le soin de son peuple, est l'archange même saint Michel, le plus puissant des esprits bienheureux, le chef des envoyés du Seigneur : c'est le prophète Daniel qui nous l'apprend, et qui appelle ce saint archange le prince et le protecteur du peuple de Dieu : *Michael princeps vester. (Dan. x, 13.)*

On peut vous féliciter, mes frères, d'avoir le même privilège que Dieu avait accordé à la nation choisie : en prenant saint Michel pour patron de cette paroisse, vos pères vous ont mis sous sa protection spéciale, et dès lors le Seigneur vous a fait la même promesse qu'il avait daigné confirmer à son peuple : Je répandrai mes bienfaits sur vous; au milieu des ennemis qui vous environnent, malgré les obstacles qui s'opposent à votre bonheur, je vous conduirai en paix dans le séjour des saints, dans la félicité éternelle que je vous ai promise, parce que mon ange est avec vous pour vous protéger et vous défendre : *Educam vos cum pace; angelus enim meus vobiscum est.*

Quelque magnifique que soit cette promesse, son accomplissement dépend de vous, mes frères; car ici les engagements sont mutuels : saint Michel, en vous recevant sous sa protection, a promis au Seigneur de

corruption d'un corps pétri de boue, malgré les plaies funestes que le péché nous a faites, nous pouvons aspirer au même bonheur; Jésus-Christ nous l'a mérité, les anges nous y invitent, les saints nous y attendent, saint Michel nous y tend les bras : marchons avec courage pour y arriver tous ensemble : Dieu nous en fasse la grâce. Ainsi soit-il!

(1411) Le manuscrit porte la date de 1764.

ne jamais vous abandonner et de vous aider à faire votre salut de tout son pouvoir; de votre part, en le prenant pour patron, vous vous êtes obligés à lui rendre un culte spécial, et surtout à répondre avec fidélité aux soins qu'il prend pour votre sanctification : deux vérités qu'il ne faut point séparer, qu'il est important de méditer aujourd'hui, et qui vont faire le sujet de ce discours. Quelle protection pouvez-vous espérer de saint Michel : sujet du premier point. Quelle reconnaissance devez-vous lui témoigner et quels devoirs devez-vous lui rendre : sujet du second point. Voilà, mes frères, un des sujets d'instruction le plus convenable à la solennité qui nous rassemble. Pour en profiter, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est Dieu, mes frères, qui est la première et l'unique source de tous les biens spirituels et temporels; tous les dons que nous recevons, dit l'apôtre saint Jacques, viennent du ciel, et nous sont accordés par le Père des lumières : *Omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum.* (Jac. 1, 17.) Lui seul est l'auteur de notre sanctification : c'est en lui que nous devons espérer, à lui que nous devons recourir, lui que nous devons remercier de nos succès dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Mais quoiqu'il suffise à tout par lui-même, que sa providence et sa sagesse s'étendent à tout, il veut cependant associer les saints anges au soin qu'il prend de ses créatures et à tout le bien qu'il veut leur faire. Ainsi nous voyons dans l'Écriture que Dieu s'est servi du ministère des anges toutes les fois qu'il a voulu faire quelque faveur particulière à ses serviteurs. Pour annoncer au saint patriarche Abraham la naissance miraculeuse d'un fils qu'il veut lui accorder, il envoie deux anges sous la figure de deux voyageurs qui lui font cette promesse. Pour mettre à couvert Lot son neveu des flammes dont les villes infâmes de Sodome et de Gomorrhe allaient être embrasées, il le fait avertir par ces mêmes anges de s'éloigner au plus tôt. Lorsqu'il charge Moïse de conduire son peuple dans la terre promise, il destine un ange pour lui servir de guide et de secours : Mon ange vous précédera, lui dit-il; il marchera devant vous pour mettre vos ennemis en fuite : *Angelus meus præcedet te.* (Exod. xxiii, 23.) Quand il veut combler de biens toute la famille de Tobie, l'ange Raphaël descend du ciel, accompagne le fils dans son voyage, délivre la vertueuse Sara des embûches du démon, rend miraculeusement au saint vieillard l'usage de la vue. Faut-il sauver Daniel de la rage des lions dont il devait être la proie? un ange lui tient compagnie dans la caverne où on l'avait précipité, transporte Habacuc au milieu des airs pour lui apporter de la nourriture. Enfin, pour conserver la vie aux trois enfants

hébreux dans la fournaise, un ange se fait voir au milieu des flammes et en tempère les ardeurs.

S'agit-il au contraire d'exécuter les arrêts de la justice divine et de punir ceux qui ont irrité sa colère? Dieu se sert encore des anges pour être les ministres de sa vengeance. Ainsi il envoie un ange exterminateur qui frappe dans une seule nuit tous les premiers-nés des Egyptiens, et remplit ce royaume de deuil et de désespoir. C'en est un autre qui ravage l'armée de Sennachérib et fait périr en un instant cent quatre-vingt mille hommes. David, en punition de son orgueil et du dénombrement téméraire qu'il avait fait faire de ses sujets, voit un ange armé d'un glaive redoutable qui répand sur tout Israël la contagion et la mort. De là ce Roi-Phète, exaltant la puissance de Dieu dont il avait fait l'épreuve, compare les opérations de ses anges à la rapidité des vents et à l'activité du feu : *Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem.* (Psal. cii, 4.)

Mais c'est surtout pour la sanctification des hommes que Dieu se plaît à employer le ministère des esprits bienheureux. C'est un ange qui annonce à Marie le mystère ineffable qui doit s'opérer en elle et l'incarnation du Verbe dont elle va devenir la mère; lorsque le Sauveur est né, une troupe de ces divins esprits célèbre sa naissance, l'annonce aux bergers voisins de Bethléem; c'est un ange qui avertit Joseph de transporter en Egypte cet enfant précieux pour le dérober à la fureur d'Hérode; ce sont des anges qui rassurent les saintes femmes, lorsqu'elles viennent au tombeau du Sauveur, et qui leur annoncent sa résurrection. Enfin, c'est un ange qui fait tomber les chaînes de saint Pierre, le fait marcher en sûreté au milieu de ses gardes, et le reconduit dans sa maison pendant les ténèbres de la nuit.

Ce que Dieu a fait autrefois d'une manière sensible, mes frères, il continue encore de le faire d'une manière invisible, et la foi nous apprend que Dieu se sert de ses anges pour nous préserver des dangers, pour nous défendre contre nos ennemis, pour nous détourner du mal et nous exciter à la vertu : Jésus-Christ nous enseigne en propres termes qu'il n'y a pas même un enfant à la garde duquel Dieu n'ait commis un ange : *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei qui in cælis est.* (Matth. xviii, 10.)

Mais si tous les esprits célestes en général s'intéressent à notre salut, combien ne devons-nous pas compter en particulier sur le secours du saint archange que Dieu a placé à leur tête, du glorieux saint Michel, auquel vous vous faites gloire d'appartenir! Concevez, mes frères, toute l'efficacité de sa protection par la puissance des motifs qui l'animent : c'est d'un côté la gloire de Dieu qui y est intéressée, c'est d'autre part l'étendue de nos besoins; ainsi l'amour parfait de saint Michel pour Dieu, sa tendre

charité pour les hommes, l'engagent également à vous secourir.

Il n'y a, mes frères, que les anges et les esprits bienheureux qui comprennent combien Dieu désire la sanctification de ses créatures; ce n'est que dans le ciel que l'on conçoit toute la valeur d'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ. Ceux-là seuls qui ont goûté les délices de la félicité éternelle, sentent à quel prix elle mérite d'être acquise. Si nous en étions bien convaincus sur la terre, nous travaillerions avec bien plus de zèle à devenir des saints. Notre divin Maître nous assure que les anges se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence : *Gaudium erit in cælo coram angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente.* (Luc. xv, 10.) Et le prophète ne craint pas de dire que les anges de paix répandent des larmes sur la multitude des désordres et des maux qui désolent la terre : *Angeli pacis amare flebunt.* (Isa. xxxiii, 7.) Pécheurs qui craignez si peu de vous plonger dans le crime, qui avez l'iniquité comme l'eau et sans en ressentir l'amertume, qui vous faites moins de peine de perdre votre âme que de hasarder votre vie ou votre fortune, l'auriez-vous jamais pensé, que toute la cour céleste a les yeux attachés sur vos démarches, que les anges déplorent votre aveuglement et votre folie; que le saint archange, qui préside à cette auguste assemblée, est touché de vous voir courir à votre perte; que, si son bonheur pouvait être altéré, il serait pénétré de douleur? *Angeli pacis amare flebunt.* Y pensez-vous, que si vous vouliez enfin renoncer à vos désordres, retourner à Dieu, faire pénitence, votre conversion serait célébrée dans le ciel par des chants d'allégresse, que la troupe sainte des élus en bénirait le Seigneur? *Gaudium erit coram angelis Dei.* Quoi donc! le salut ou la perte d'une seule âme sont-ils donc un objet assez important pour occuper le ciel tout entier? Oui, mes frères : si nous en sommes si peu occupés nous-mêmes, c'est que nous oublions ce que la foi nous enseigne; mais votre saint patron est incapable de l'oublier. Il sait, il voit dans le sein même de la Divinité combien Dieu nous a aimés, combien il nous aime, combien il désire de nous rendre éternellement heureux. Il sait, il comprend ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous racheter; la multitude des travaux de ce divin Sauveur, la rigueur de ses souffrances, le prix du sang qu'il a répandu, l'ardeur des vœux qu'il a adressés et qu'il adresse encore pour notre salut à son Père. Il sait, et il est témoin des efforts que fait continuellement la miséricorde divine pour nous gagner à elle, des grâces qu'elle nous accorde, des événements qu'elle ménage, des miracles même invisibles qu'elle opère pour nous conduire dans le chemin de la vertu ou pour nous y affermir. Il sait, ce glorieux archange, et il l'éprouve, la grandeur de la félicité dont Dieu comble ceux qui lui ont été fidèles, la gloire qu'ils lui rendent dans le

ciel, les actions de grâces et les louanges dont ils seront occupés pendant toute l'éternité.

Procurer à Dieu un plus grand nombre d'adorateurs, peupler le ciel de nouveaux citoyens, remplir les places que Dieu avait destinées aux anges rebelles qui s'en sont rendus indignes, assurer les fruits de la rédemption de Jésus-Christ, partager avec nous le bonheur immense dont votre saint patron jouit lui-même : voilà, mes frères, le grand objet dont son zèle est occupé; voilà l'important ministère par lequel il témoigne à Dieu son amour et sa fidélité; voilà l'auguste destinée qui augmente sa gloire et son bonheur : *Gaudium erit coram angelis Dei.*

Heureux donc, mes frères, heureux mille fois ceux qui peuvent contribuer au salut des âmes, sanctifier les autres en se sanctifiant eux-mêmes, aider par leurs prières, leurs exhortations, leurs bons exemples, ceux qui se sont écartés des routes de la vertu ou qui cherchent à y rentrer! Ils partagent un ministère dont les anges se font gloire, ils exercent la charité la plus agréable à Dieu et la plus méritoire. Dieu lui-même a daigné donner le nom d'anges à ceux qui s'occupent d'un si saint travail : *Angelus Domini exercituum est.* (Malach. ii, 7.) Mais malheur, au contraire, et malheur pour jamais aux scandaleux qui contribuent à la perte des âmes, qui conseillent le mal ou qui l'enseignent à ceux qui l'ignorent; qui par de pernicieux avis aigrissent les passions, aident à l'injustice, enflamment les haines, suggèrent la vengeance; qui, par des discours sales ou équivoques, souillent les oreilles et l'imagination de ceux qui les fréquentent, exhalent partout le vice infâme dont leur cœur est infecté; qui, par des gestes immodestes ou des badinages indécents, cherchent à séduire l'innocence; qui, par la hardiesse et la publicité de leurs désordres, tâchent d'ôter au vice l'infamie qui y est attachée à force de le rendre commun. Tous ces malheureux se rendent les complices et les émissaires du démon sur la terre, et font gémir dans le ciel les anges de paix qui ne souhaitent rien tant que de nous sauver tous : *Angeli pacis amare flebunt.*

Si nous aimions le Sauveur, nous serions enflammés de zèle pour sa gloire, pour la sanctification des âmes et surtout de la nôtre; parce que saint Michel est animé pour Dieu d'un amour parfait, il ressent pour nous une charité tendre et compatissante : second motif qui l'engage à nous secourir.

C'est dans le ciel, mes frères, que la charité est portée à sa perfection. Dieu qui est la charité même, la bonté infinie, en remplit le cœur de ses élus; ils s'aiment saintement et divinement les uns les autres, et leur charité s'étend sur tous ceux qui sont appelés de Dieu à mériter le même bonheur. Plus ils sont unis à Dieu, plus ils pénètrent ses perfections, plus ce sentiment a de vivacité en eux; et, puisque saint Michel est de tous les esprits bienheureux le plus

élevé en gloire, le plus intimement uni à la Divinité, il est aussi le plus charitable et le plus compassant de tous les protecteurs; il connaît nos besoins, il les connaît mieux que nous; il voit l'excès de notre faiblesse, la grandeur de nos misères, la multitude de nos ennemis, et c'en est assez pour l'engager à nous défendre.

Le plus terrible de ces adversaires que nous avons à combattre, c'est l'ennemi de Dieu même, le démon et ses émissaires. Revêtez-vous, mes frères, disait saint Paul aux fidèles, revêtez-vous de l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux embûches du démon; car nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, contre les princes et les puissants de la terre, contre l'aveuglement et la contagion du monde, mais encore contre les esprits méchants qui ont été bannis du ciel : *Contra spiritualia nequitiae in caelestibus*. (Ephes. vi, 12.) Ennemi redoutable et obstiné contre lequel il faut continuellement veiller, dit saint Pierre, parce que, semblable à un lion en fureur, il tourne continuellement autour de nous pour nous dévorer. *Tanquam leo rugiens circuit quarens quem devoret* (I Petr., v, 8.) Mais cet esprit dangereux trouvera toujours dans saint Michel un adversaire plus puissant que lui. Ce divin archange lui a résisté dès le commencement, et dès le moment que l'ange de ténèbres s'est révolté contre Dieu avec ses partisans, saint Michel, à la tête des bons anges, des esprits fidèles à Dieu, lui a juré une guerre éternelle. Le même zèle qui a fait soutenir à saint Michel la cause de Dieu lui fait soutenir la nôtre, et pour peu que nous voulions combattre avec lui, nous sommes sûrs de remporter une pleine victoire. Malgré toute la malice de l'esprit infernal, il serait bien faible contre nous, mes frères, si nous étions plus fidèles à profiter d'un tel secours et si nous ne lui fournissions pas des armes contre nous; mais au lieu de nous en défier, au lieu de fuir sagement le danger, nous nous y exposons de gaieté de cœur, nous allons au-devant de la tentation, nous courons avec une aveugle témérité où nous savons que le tentateur nous attend, et où il nous a souvent vaincus.

Un second ennemi que nous avons à craindre, et contre lequel saint Michel s'applique à nous défendre, c'est le monde et ses scandales. Tout est piège dans le monde, mes frères, tout y est occasion de chute : les discours que l'on y tient, l'esprit qui y règne, les exemples que l'on y voit sont également pernicieux et capables de pervertir l'âme la mieux affermie dans la vertu. Nous le craignons quand il nous persécute; il est bien plus à craindre quand il nous flatte. Jamais nous ne sommes plus près de notre perte que quand le monde nous plaît et que nous cherchons à lui plaire. Aussi Jésus-Christ lui a donné sa malédiction à cause des scandales dont il est plein : *Vae mundo a scandalis*. (Matth. xviii, 7.) Vouloir penser comme le monde, imiter son langage,

suivre sa conduite, vouloir faire comme les autres, vivre comme les autres vivent, suivre les coutumes établies et le train commun, c'est marcher, dit le Sauveur, dans la voie large qui conduit à la perdition. L'esprit de Jésus-Christ et de l'Evangile n'a jamais été l'esprit dominant dans le monde; les saints ont tous été des hommes qui ne pensaient, qui n'agissaient, qui ne vivaient point comme la multitude; souvent même le monde les a blâmés, les a calomniés, les a méprisés, les a hais comme il a persécuté Jésus-Christ lui-même.

Enfin un troisième ennemi contre lequel nous avons besoin du secours de saint Michel et des anges du Seigneur, c'est notre propre chair, ses passions, ses faiblesses. Voilà ce qu'il y a de déplorable, mes frères; c'est nous-mêmes qui sommes nos plus redoutables ennemis, nous-mêmes dont nous devons nous délier davantage, nous-mêmes contre qui nous devons continuellement combattre nos passions, nos défauts, nos mauvais penchants, nos habitudes. Les plus grands saints en ont gémi; saint Paul même déplorait cette triste condition de l'humanité. Je sens, disait-il, en moi-même, dans ma propre chair, une loi impérieuse qui se révolte contre la loi de l'esprit, qui me captive, qui m'enchaîne, qui me rend malgré moi l'esclave du péché. Je vois, je comprends, j'admire toute la beauté de la vertu, toute la consolation que l'on goûte en faisant le bien; mais quand il faut en venir à l'exécution et marcher constamment dans ce chemin pénible, je me trouve sans force et je succombe à ma propre faiblesse; je fais le mal en le détestant, je pêche en sentant que je pourrais ne pas pécher, et je me trouve forcé de me condamner et de me punir. Quel est donc notre aveuglement, mes frères, lorsqu'au lieu de mortifier cette chair rebelle nous ne pensons qu'à la flatter et à la rendre plus puissante contre nous? lorsqu'au lieu de contredire et de maîtriser nos passions, nous ne cherchons qu'à les satisfaire? lorsqu'au lieu de nous humilier et de nous punir de nos défauts, nous nous y obstinons et nous voulons qu'on les souffre et qu'on les approuve? Ainsi, loin de briser nos chaînes, nous les rendons plus fortes et plus pesantes.

En vain, mes frères, nous demandons à Dieu le secours de la grâce, nous implorons l'assistance de ses anges, nous réclamons saint Michel, notre protecteur; la grâce que Dieu nous donne est une grâce de résistance et de combat; le secours des esprits célestes est pour nous animer et non pas pour nous laisser dans l'inaction; il faut que la victoire nous coûte, sans quoi elle ne serait pas méritoire. Pour nous assurer la protection spéciale de saint Michel, ce n'est pas assez de sentir que nous en avons besoin et de nous reposer sur sa charité et son zèle, il faut encore nous efforcer de nous en rendre dignes et nous acquitter envers lui de nos devoirs. C'est le sujet du second point; je le traiterai en peu de mots.

SECOND POINT.

Saint Bernard, instruisant les fidèles sur l'importante matière qui nous occupe, mes frères, renfermait en trois mots trois devoirs que nous devons rendre aux anges du Seigneur qui nous protègent. Faites attention, disait-il, à ces paroles de l'Écriture : Le Seigneur vous a mis sous la garde de ses anges, afin qu'ils vous conduisent dans toutes vos démarches : *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Psal. xc, 11.) Combien ces paroles consolantes ne doivent-elles pas vous inspirer de respect, de dévotion, de confiance? Vous devez à ces purs esprits du respect à cause de leur présence, de la dévotion à cause de leur charité bienfaisante, de la confiance pour les services qu'ils vous rendent : *Reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia.* Telles sont, mes frères, vos obligations particulières à l'égard de saint Michel. Renouvelez un moment votre attention.

Premièrement, nous devons du respect aux anges qui daignent nous accompagner partout, et sous les regards desquels nous sommes toujours : *Reverentiam pro præsentia.* Eh quoi! continue saint Bernard, aurons-nous moins de respect pour un envoyé du Seigneur, pour un ministre du Roi des rois, pour un des princes de la cour céleste, que nous n'en avons pour une personne même indifférente? Aurons-nous l'assurance de faire devant lui une action dont nous rougirions d'avoir un homme pour témoin? Ne perdez jamais de vue cette importante vérité, que vous avez toujours à vos côtés l'ange du Seigneur; Dieu lui-même vous en assure, que ce fidèle gardien ne vous abandonne jamais, qu'il veille sur vous dès le moment de votre naissance jusqu'à l'instant de votre mort, qu'il n'ignore aucune de vos actions, aucune de vos paroles, qu'il pénètre même, par la connaissance que Dieu lui en donne, jusqu'aux plus secrètes pensées de votre âme : *In omnibus viis tuis.* Quelle tentation sera jamais capable de vous vaincre, quelle attaque pourra jamais vous faire succomber, si vous êtes bien pénétrés de cette créance, qu'un ange vous voit et ne vous quitte jamais? qu'en offensant le Seigneur vous allez contrister cet ami fidèle, ce protecteur charitable à qui vous êtes si cher, qui veille sur votre âme comme sur un trésor qui lui est confié? *Reverentiam pro præsentia.*

Mais c'est ici surtout, mes frères, dans ce saint temple, spécialement consacré sous l'invocation de saint Michel, c'est ici que le glorieux archange et toute la troupe des esprits bienheureux vous tient fidèle compagnie. Pensez-y au moment où vous mettez le pied sur cette porte et que vous entrez dans cette auguste maison, que vous êtes admis à l'assemblée des anges du ciel; que toutes les fois que Jésus-Christ, le Roi de gloire, daigne descendre de son trône pour habiter au milieu de nous, la cour sainte des esprits bienheureux est à sa suite et lui fait

cortège; que saint Michel est à leur tête pour lui rendre ses hommages et lui présenter les nôtres. Il devrait donc régner dans les devoirs de religion que nous rendons ici au Seigneur, la même attention, le même silence, le même respect, la même dévotion dont les anges sont pénétrés au pied du trône de Dieu. Que cette réflexion nous soit toujours présente, et, malgré toute la faiblesse humaine, malgré notre légèreté naturelle, jamais nous ne serons tentés de nous distraire ou de causer de la distraction aux autres; dès lors on verra la dévotion peinte sur tous les visages; le recueillement, la modestie, la piété ne seront jamais troublés dans les divins offices; dès lors nous rendrons à Dieu un culte digne de lui et des saints anges qui le lui rendent avec nous : *Reverentiam pro præsentia.*

Vous devez, en second lieu, à votre glorieux patron de l'amour et de la reconnaissance pour sa bonté : *Devotionem pro benevolentia.* Que ne puis-je vous développer ici, mes frères, tous les bienfaits publics et particuliers, toutes les grâces spirituelles et temporelles dont vous êtes redevables à son intercession et aux prières qu'il adresse à Dieu pour vous! Nous n'y faisons pas attention : l'habitude où nous sommes de jouir des bienfaits du ciel fait que nous n'en sommes plus touchés; l'excès même de la bonté divine sert à nous rendre ingrats. Combien de fois n'avez-vous pas vu des fléaux, des calamités, tomber sur vos voisins, tandis que Dieu vous épargnait! Combien de fois ne vous êtes-vous pas trouvés au moment de perdre le fruit de vos travaux, de voir les campagnes désolées par les orages et l'intempérie des saisons? et tout à coup Dieu a retiré son bras déjà prêt à vous frapper et a fait renaître vos espérances! Combien de fois, lorsque vous avez eu recours au Seigneur et aux prières de son ange, n'avez-vous pas été exaucés, comme par une espèce de miracle, et délivrés des maux qui vous menaçaient, lors même que vous reconnaissiez avoir mérité davantage d'être châtiés! Le Seigneur, tout miséricordieux qu'il est, vous aurait-il traités avec tant d'indulgence, si saint Michel, par ses prières, n'avait demandé grâce pour vous?

S'il nous fallait rappeler tous les bienfaits qu'il a obtenus à chacun de vous en particulier, mes frères, quel immense détail n'aurions-nous pas à faire? Pas un d'entre nous qui ne reconnaisse, s'il veut réfléchir sur toute sa vie, que souvent Dieu lui a fait des grâces que jamais il n'avait pensé à demander; que, dans le temps même qu'il s'était rendu plus indigne des faveurs du ciel par ses infidélités, une Providence attentive veillait cependant sur lui et l'a préservé des malheurs où son imprudence et ses passions auraient dû le précipiter. Pas un qui ne doive avouer que lors même qu'il se croyait perdu, abandonné du monde entier, hors d'état de se relever jamais, Dieu lui a ménagé des ressources auxquelles on

n'aurait jamais pensé, et des secours que la prudence humaine ne pouvait prévoir. Pas un qui ne confesse que si quelquefois Dieu nous a refusé ce que nous lui demandions avec plus d'ardeur, c'était pour nous en dédommager davantageusement d'une autre manière; que si quelquefois il nous a humiliés ou affligés, il a su faire tourner nos croix mêmes à notre plus grand bien, et nous faire trouver des sujets de consolation dans les événements qui nous avaient paru d'abord les plus fâcheux. Dieu est la bonté même, la bonté infinie, la bonté inépuisable, nous en faisons tous les jours l'expérience; mais en recevrons-nous des preuves aussi continuelles, si nos saints patrons ne nous les procuraient malgré notre indignité?

Ce n'est rien encore que tous les biens temporels, mes frères, en comparaison des grâces de salut que le ciel répand sur nous à chaque instant. Si quelquefois nous sommes touchés intérieurement par la considération des vérités de la foi; si, malgré les chutes qui nous sont si fréquentes, nous nous relevons encore; si, au milieu des plus grands désordres où nous nous sommes peut-être plongés, la voix intérieure de la conscience s'est toujours fait entendre; si nous sommes retournés quelquefois sincèrement à Dieu, si nous persévérons, du moins pendant quelque temps, dans la crainte et dans l'amour de la vertu, n'en doutons pas, mes frères, c'est l'intercession de nos patrons et des saints anges qui fait descendre sur nous la rosée du ciel, et qui touche en notre faveur la bonté divine que nous irritons si souvent par nos crimes. Or, pourrions-nous jamais leur rendre assez d'actions de grâces, leur témoigner assez de gratitude pour une protection si évidente? *Devotionem pro benevolentia.*

Enfin, vous devez à votre saint patron la confiance, et recourir à lui par préférence dans vos besoins : *Fiduciam pro custodia.* Nous sommes portés, il est vrai, à prier les saints : l'expérience que nous avons si souvent faite de leur pouvoir nous engage souvent à y recourir; mais il se glisse quelquefois dans cette piété de la bizarrerie, et une espèce d'indécence dont il faudrait se garantir. On honore et on prie des saints à peine connus et sur des récits souvent fort suspects; on fait des neuvaines et des pèlerinages, et on se persuade que les plus éloignés sont les meilleurs; on publie, d'après la renommée, des merveilles et des miracles opérés dans certains lieux de dévotion; souvent le saint patron de la paroisse est le dernier que l'on pense à invoquer dans les besoins les plus pressants. Mes frères, le culte de tous les saints, reconnus tels par l'Eglise, est, en général, bon et louable; mais celui auquel nous devons recourir par préférence, celui sur qui nous devons le plus compter, auquel nous devons témoigner le plus de confiance, c'est

certainement le saint patron que Dieu nous a donné. Négliger son culte pour se livrer à d'autres dévotions de caprice, ou qui sont plus à la mode, ce n'est ni suivre l'esprit de l'Eglise, ni connaître la véritable et solide piété.

Ne donnez donc point dans cet abus, mes frères; dans tous vos besoins spirituels et temporels, dans les calamités publiques et particulières, ou plutôt dans tous les temps, que saint Michel soit toujours, après Dieu et sa sainte Mère, le premier objet de votre dévotion, le principal protecteur en qui vous mettiez votre confiance : *Fiduciam pro custodia.*

Que ce saint jour où vous faites profession de l'honorer soit à jamais un jour de ferveur, de piété, de prières, d'actions de grâces; que les jeux et les divertissements profanes, que les assemblées tumultueuses et les parties de débauches, les courses de jeunes gens et les scandales, en soient bannis pour jamais. Ne faisons pas, mes frères, d'une solennité chrétienne, une fête païenne et insensée; ne déshonorons pas, par des indécences et des crimes, un jour qui est destiné à honorer Dieu et ses anges. Que votre modestie, votre retenue, votre piété sincère, fassent l'édification de tout le voisinage, la consolation de ceux qui travaillent à vous sanctifier. Qu'ils puissent ainsi vous assurer la protection de saint Michel et les bénédictions de Dieu pour ce monde et pour l'autre : Dieu vous en fasse la grâce! *Amen.*

III. PANÉGYRIQUE

DE SAINT MARTIN (1412).

Ipsam elegit Dominus ab omni vivente offerre sacrificium Deo. placare pro populo suo. (Eccli. xlv, 20.)

Le Seigneur l'a choisi parmi tous les hommes pour offrir des sacrifices à Dieu et l'apaiser en faveur de son peuple.

C'est ainsi, mes frères, que le Saint-Esprit nous fait connaître les vues de la Providence dans le choix qu'elle fait de ses ministres, et les augustes fonctions auxquelles elle les destine. Elle veut que, séparés du reste des hommes et détachés des affaires de ce monde, ils soient entièrement consacrés à son service; qu'ils lui offrent des sacrifices; qu'ils lui présentent l'encens, les vœux, les hommages des fidèles; que, par des prières et des larmes continuelles, ils apaisent la justice divine trop souvent irritée par les péchés des peuples; qu'ils fassent descendre du ciel, non-seulement les bienfaits temporels, mais encore les grâces de salut que Dieu est toujours prêt à nous accorder, mais qu'il veut que nous lui demandions sans cesse. Ministère saint, mais difficile à soutenir; état glorieux, mais redoutable. De faibles hommes ne peuvent en remplir les devoirs qu'avec des secours particuliers, et Dieu ne les a promis qu'à ceux qu'il a choisis lui-même.

Telle est, mes frères, l'importante vérité que nous répètent à tout moment les livres

saints, et dont nous voyons un exemple frappant dans la personne de saint Martin. Dieu voulait faire de lui non-seulement un grand saint, mais un grand évêque; non-seulement un pasteur vertueux, mais un homme de prodiges; et il le conduisit à cette glorieuse destinée par les voies mêmes qui semblaient l'en éloigner, par des moyens impénétrables à la prudence humaine. Il l'a choisi dès le berceau, et l'a formé pour ainsi dire de ses propres mains : *Ipsum elegit ab omni vivente*. Il l'a rempli de son esprit et des vertus sacerdotales dès l'enfance; les différentes épreuves par lesquelles il l'a fait passer ont servi à l'affermir, à lui donner la force et le courage dont il devait avoir besoin un jour pour remplir ses fonctions, pour sanctifier son peuple, pour combattre contre les ennemis de l'Eglise : *Offerre sacrificium Deo, placare pro populo suo*.

Mais, en considérant les merveilles que la grâce a opérées dans saint Martin, nous bornerons-nous à une admiration stérile? Non, mes frères, répond saint Bernard, en faisant l'éloge de votre glorieux patron. Nous trouvons dans la vie de ce grand évêque beaucoup de choses admirables, mais il en est encore davantage que nous devons imiter : il est riche en miracles et en prodiges, mais il ne l'est pas moins en vertus et en bons exemples : les premiers peuvent nous étonner, les seconds doivent nous instruire. La fidélité de notre saint à correspondre à la grâce dans toutes les situations où la Providence l'a placé, est une leçon pour tous les états, pour toutes les conditions, pour tous les hommes; et c'est l'objet principal auquel nous devons nous attacher. Saint Martin l'a fait paraître, cette fidélité, dans sa vie privée, par de grandes épreuves, et dans son épiscopat, par de grands travaux : voilà, mes frères, tout le fond de son éloge et tout le sujet de cette instruction. Les tentations auxquelles Dieu l'a exposé et auxquelles notre saint a résisté, ce sera le premier point. Les travaux qu'il lui a fait entreprendre et que notre saint a constamment soutenus, ce sera le second. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Mon fils, disait le Sage à son élève, en vous consacrant au service du Seigneur, affermissiez-vous dans la justice, vivez dans la crainte et préparez-vous à la tentation. (*Eccli. II, 2*.) Parce que vous étiez agréable à Dieu, disait l'ange du Seigneur à Tobie, il a fallu que la tentation vous éprouvât. (*Tob. XII, 13*.) Telle est la conduite constante de la sagesse divine à l'égard de tous ceux qu'elle veut élever à une sainteté éminente : pour les affermir solidement dans la vertu, elle les fait passer par les plus rudes épreuves. Elle les expose aux tentations les plus délicates; mais elle a soin de proportionner les secours de sa grâce au danger qui les menace et à la violence des

assauts qu'ils doivent soutenir. Par l'expérience des périls que court la vertu sur la terre, Dieu la rend plus attentive à les prévoir, et plus courageuse à les surmonter. Et c'est ainsi que cette Providence adorable en agit envers saint Martin. Il trouva des tentations, et dans la condition où il était né, et dans la profession qu'il fut obligé d'embrasser, et dans les persécutions qui lui furent suscitées : tentations terribles, auxquelles un courage médiocre aurait sûrement succombé, mais dont notre saint a su constamment triompher.

Quelle tentation plus violente que d'être né dans une fausse religion, d'avoir sucé l'erreur avec le lait, d'avoir reçu pour toute instruction des préjugés, des préventions contre la vérité? Combien peu de personnes ont assez de fermeté pour les vaincre, ces préjugés de l'enfance, pour sacrifier les liaisons du sang et les intérêts temporels à la sûreté de leur âme et à leur salut!

Et voilà, mes frères, la première épreuve à laquelle Dieu mit la fidélité de saint Martin : il était né d'une famille païenne, il avait été élevé dans l'erreur et dans l'idolâtrie; mais il eut assez de courage pour s'arracher d'entre les bras de ses proches, pour se réfugier dans une église, et se mettre au nombre des catéchumènes, c'est-à-dire de ceux que l'on instruisait pour les disposer au baptême. Ainsi il évita le double danger de la séduction et du mauvais exemple de sa famille, et de la trop grande liberté dont jouissent ordinairement les jeunes gens dans le monde. Nous ne sentons pas assez notre bonheur, mes frères, et les obligations que nous avons à la Providence de nous avoir fait naître dans le sein de l'Eglise, de nous avoir élevés dans la vraie religion, de nous avoir placés dans la voie du salut, avant que nous fussions en état de la discerner et de la connaître. Combien d'âmes périssent tous les jours dans les fausses religions, qui auraient été des modèles de sainteté dans la nôtre, qui auraient servi Dieu avec plus de fidélité que nous ne faisons, s'il leur avait fait la même grâce qu'à nous! Combien qui ont assez de lumière pour comprendre qu'ils sont hors de la véritable Eglise de Jésus-Christ, mais qui n'ont pas le même courage que saint Martin, qui sont retenus par la raison de leur fortune, de leur état, de leur patrie, de leur repos, qui vivent dans le trouble et dans les remords, et qui meurent dans le désespoir, uniquement par le malheur de leur naissance. Si Dieu nous eût mis à la même épreuve, aurions-nous fait, comme saint Martin, le généreux sacrifice de tous les avantages temporels pour nous consacrer à Dieu et suivre les lumières de sa grâce? Puisque nous succombons si aisément aux moindres tentations, pouvons-nous croire que nous aurions résisté à la plus forte de toutes?

Saint Martin ne balance pas un moment, et la promptitude de sa fuite nous montre sa docilité à suivre les premières impressions de la

grâce. Le vertueux jeune homme aurait pu vivre à sa liberté, jouir de l'indépendance après laquelle on soupire ordinairement à son âge, et il vient de lui-même se ranger sous la discipline des maîtres sages et pieux qui étaient chargés d'enseigner la doctrine chrétienne : il manquait de secours dans sa famille pour apprendre à connaître Dieu et ses devoirs, et il cherche ailleurs cette connaissance salutaire. Belle leçon pour nos jeunes gens que les instructions fatiguent, que les remontrances ennui, que les réprimandes révoltent, qui regardent les surveillants et les censeurs comme leurs ennemis. A peine est-on sorti des premières années de l'enfance, que l'on veut être son maître et se conduire soi-même : on ne veut plus écouter ni pères, ni mères, ni maîtres, ni pasteurs : on rougirait d'assister à une instruction chrétienne, à une assemblée de religion où l'on parle de Dieu et du salut. Souvent on s'éloigne de la maison paternelle pour secouer le joug de la dépendance et pour avoir ailleurs plus de liberté ; on peut se former des sociétés et des fréquentations à son goût : les compagnons vicieux et libertins sont ceux que l'on choisit par préférence. Bientôt on regarde l'innocence, la timidité, la modestie, la piété comme une faiblesse d'enfant, le vice comme une bienséance de l'âge, comme un caractère d'homme raisonnable.

Jeunes imprudents, vous courez à votre perte. Vous oubliez la leçon que le Saint-Esprit lui-même vous fait par la bouche du Sage, et que saint Martin confirme par son exemple : que le plus grand bonheur de l'homme est de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse ; que la route dans laquelle il commence à marcher dès ses premières années, est celle qu'il suivra constamment jusqu'à la dernière vieillesse ; que s'il entre de bonne heure dans la carrière du crime, il n'en sortira plus ; que des vices, contractés dès l'âge le plus tendre, pénétreront bien avant dans son âme et jusqu'à la moelle de ses os, et descendront avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (Job xx, 11.)

Saint Martin persévéra constamment dans la vertu et la crainte de Dieu, parce qu'il s'en était fait une habitude de bonne heure : les principes du christianisme qu'il reçut d'abord, firent en lui une impression profonde, et le soutinrent dans les diverses tentations auxquelles sa vertu fut exposée dans la suite. En résistant à celles qu'il avait trouvées dans le malheur de sa naissance et dans la vivacité de l'âge, il apprit à surmonter de même toutes les autres.

Il ne tarda pas d'en essayer une nouvelle dans la profession qu'il fut obligé d'embrasser. A peine eut-il reçu les premières teintures du christianisme, qu'un ordre sévère de l'empereur l'arracha du saint asile où il s'était réfugié, et l'obligea de

s'enrôler dans les armées. Né d'un père engagé dans cette profession, il fut obligé de la suivre. Il n'est que trop vrai, mes frères, que c'est ici un des pièges les plus dangereux que le démon tend à la jeunesse. On regarde la profession des armes comme un état de liberté et de licence où tout est permis : on se figure qu'en suivant les ordres du prince, on est dispensé d'être soumis aux lois de Dieu. Au lieu que saint Martin n'y entra que par obéissance, la plupart y courent par esprit de révolte, de fainéantise, de libertinage. Est-il étonnant que, conduits par de pareils principes, ils fassent des progrès si rapides dans la carrière du vice, et qu'ils soient sitôt exercés à tous les crimes ? Est-il étonnant qu'ils en reviennent jureurs, emportés, blasphémateurs, livrés à la crapule, dissolus, impudiques ? Hélas ! si un de ces malheureux vient à reparaître dans une paroisse, c'en est assez pour y apporter le trouble, le dérèglement, la désolation !

Convenons-en cependant, mes frères, il est encore parmi les militaires des hommes solidement vertueux, et s'ils sont rares, ils n'en sont que plus estimables. En eux la régularité des mœurs est plus édifiante, plus respectable, plus méritoire que dans les autres hommes : car il faut bien du courage, bien de la fermeté pour résister tout à la fois au pouvoir de l'exemple, à la multitude des occasions, à l'espérance de l'impunité. Telle fut la vertu de saint Martin, plus admirable dans la licence des armées qu'elle ne l'aurait été dans les murs d'un cloître. Il sut allier la vie de soldat avec la régularité d'un chrétien ; il fut exact aux devoirs de son état, sans violer jamais ceux de sa religion ; soumis à ses chefs et encore plus fidèle à son Dieu, en combattant contre les ennemis de l'empire, il ne cessa de faire la guerre à ceux de son salut : il fut serviteur de son prince, sans cesser d'être disciple de Jésus-Christ.

Il n'est que trop ordinaire à ceux de cette profession de contracter un caractère de dureté, de hanté, de férocité envers tout le monde : la plupart s'imaginent qu'il leur est permis de traiter leurs concitoyens comme on traite les ennemis dans une guerre déclarée ; que, pour avoir l'âme guerrière, il faut se dépouiller des sentiments de justice et d'humanité, n'avoir plus de pitié ni de commisération pour personne. Notre vertueux soldat pensait bien différemment. Nous lisons dans sa Vie un trait de charité qui peint au naturel la bonté de son âme, et qui peut servir de leçon aux chrétiens même les plus charitables. A la porte de la ville d'Amiens, un pauvre se présente et lui demande l'aumône. Que peut donner un soldat qui ne possède rien, à qui son métier ne fournit que la subsistance ? Il coupe en deux son manteau, et en donne la moitié pour couvrir la nudité de ce misérable.

Ce trait de la vie de saint Martin, mes frères, n'est ignoré de personne, mais on ne

saurait assez le répéter. Jésus-Christ même en fut touché, et la nuit suivante, il apparut à notre saint, couvert de ce vêtement dont le soldat charitable avait si généreusement fait le sacrifice. Et nous croyons faire beaucoup, lorsque nous donnons aux pauvres une partie de notre superflu, quelques restes de nos aliments quand nous sommes rassasiés, quelques meubles ou quelques habits dont nous ne faisons plus aucun usage. Que dirons-nous au Seigneur, qu'aurons-nous à répondre, lorsque, pour confondre notre avarice, notre caractère dur et tenace, il mettra sous nos yeux, à son jugement, ce trait de la charité de saint Martin ? Car, vous le savez, c'est sur le devoir indispensable de l'aumône qu'il nous menace, dans l'Évangile, de nous faire rendre un compte plus rigoureux. Il se met lui-même à la place des pauvres, ou plutôt il veut que les pauvres le représentent lui-même, et il nous déclare que c'est à lui que nous donnons quand nous faisons l'aumône ; que c'est à lui que nous refusons quand nous ne voulons pas la faire : il condamne les réprouvés au feu éternel, « parce que j'ai eu faim, dit-il, et que vous ne m'avez pas donné à manger ; parce que j'ai eu soif, et que vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été nu, et vous n'avez point couvert ma nudité. » (*Matth. xxv, 42.*) Ces paroles doivent faire trembler tous ceux qui ferment l'oreille aux cris des pauvres, ou qui ne les assistent que malgré eux. Saint Martin, encore catéchumène, encore imparfaitement instruit des devoirs de notre religion, exerce la charité d'une manière héroïque ; et nous, à qui l'on a si souvent prêché la nécessité, le mérite, les avantages de cette vertu, nous qui avons admiré tant de fois cette action de notre saint, nous la pratiquons peut-être moins que les païens et les infidèles !

Jamais la charité n'a demeuré sans récompense, mes frères. Dieu ne tarda pas de témoigner à saint Martin qu'il lui savait gré de la sienne et du courage avec lequel il avait vaincu les tentations nouvelles auxquelles sa profession l'avait exposé. Il lui procura enfin la liberté de renoncer à cet état dangereux, de se mettre sous la direction de saint Hilaire de Poitiers, l'avantage de recevoir le baptême, et, bientôt après, l'ordre d'exorciste, la consolation de retourner dans sa famille, et de convertir à la foi de Jésus-Christ sa propre mère qui vivait encore.

Mais Dieu lui réservait de nouveaux combats, et préparait à sa vertu une épreuve plus dangereuse peut-être que les précédentes. Les hérétiques, dont il était l'ennemi déclaré, ne le laissèrent pas longtemps jouir de sa tranquillité et de la consolation de gagner des âmes à Jésus-Christ. Ils excitèrent contre lui une persécution violente : il fut calomnié, outragé, battu de verges, traité comme un malfaiteur, chassé de sa retraite, obligé de s'enfuir à Milan. En vain il crut trouver le repos dans un monastère où il s'était renfermé, la haine de ses persécuteurs le força encore de sortir de ce nouvel

asile, de repasser dans les Gaules, de venir se remettre sous la conduite de saint Hilaire, son ancien maître. Était-ce donc là le prix qu'il devait recevoir de son zèle pour Dieu et pour la vraie foi ? Dieu pouvait-il permettre qu'il fût ainsi la victime des ennemis de son saint nom et des partisans de l'erreur ?

Voilà, mes frères, les plaintes ordinaires des âmes faibles, et le scandale qui a fait succomber tant de personnes qui avaient montré d'abord de la bonne volonté et un vif attachement à la vertu. On voudrait réussir dans le bien que l'on entreprend, on voudrait venir à bout de détruire les désordres ou de faire punir les coupables, on voudrait que les avis que l'on donne fussent suivis, que les réprimandes que l'on fait fussent écoutées. Quand nous voyons qu'on nous méprise ou qu'on nous résiste en face, que l'on se roidit contre nous et que l'on s'obstine dans le mal, nous sommes découragés et rebutés, nous murmurons contre ceux qui ont en main l'autorité et quelquefois contre la Providence qui ne nous seconde point. De peur de nous attirer de nouveaux désagréments, nous prenons le parti de fermer les yeux sur le mal même que nous pourrions empêcher, et de négliger le bien que nous pourrions faire.

Qu'est-ce que prouve cette conduite, mes frères ? Qu'il y a en nous un grand fonds d'amour-propre ; que, lors même que nous croyons ne chercher que la gloire de Dieu, nous cherchons notre propre satisfaction et à flatter notre orgueil ; qu'il s'en faut beaucoup qu'en servant Dieu nous ayons des vues aussi pures, des intentions aussi saintes, un courage aussi constant que saint Martin. Les plus grandes tentations ne purent l'abattre, et les moindres obstacles nous font succomber. Il fut toujours également fidèle à Dieu, également attaché à son service, également empressé de faire de bonnes œuvres, également docile aux impressions de la grâce : et c'est ainsi qu'il se rendit capable des travaux que Dieu voulait exiger de lui dans son épiscopat. Telle est la nouvelle carrière où nous allons le suivre : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Pour comprendre, mes frères, de quel fardeau Dieu chargea saint Martin, en le faisant monter sur le siège épiscopal de Tours, il faut se rappeler en quel état étaient les églises des Gaules, au iv^e siècle. Des guerres continuelles, occasionnées par les incursions journalières des barbares, avaient amené de toutes parts les désordres que ce fléau a coutume de traîner à sa suite. Les peuples étaient plongés dans l'ignorance, il fallait les instruire ; la plupart des troupeaux manquaient de pasteurs, il fallait leur en donner ; les lieux saints étaient dépouillés ou abandonnés, il fallait rendre au culte divin l'éclat et la décence qu'il exige. L'hérésie, répandue presque partout, semblait prête à faire succomber la vraie foi,

il fallait en arrêter les progrès; un reste des superstitions du paganisme subsistait encore, il fallait le déraciner. Quel autre que saint Martin aurait pu suffire à tant de travaux? Il vit la grandeur du mal, il ne désespéra pas du remède; convaincu que Dieu l'appelait à ce grand ouvrage, il compta non pas sur ses forces, mais sur celles de la grâce; il consentit, quoiqu'à regret, à quitter la solitude où il s'était renfermé pour se livrer tout entier au salut de son troupeau. La prière, la mortification, le travail, la patience, furent ses armes; avec elles, il vint à bout de ce que d'autres auraient à peine osé tenter; par le travail il dissipa l'ignorance; par ses exemples il fit cesser les désordres; par sa patience et sa fermeté il dompta l'hérésie. Reprenons chacun de ces articles en peu de mots.

Ce n'était pas un ouvrage facile d'instruire des peuples qui vivaient depuis longtemps dans l'oubli des vérités chrétiennes. Il en coûte pour remplir ce ministère, même parmi un troupeau docile et qui aime sa religion, à plus forte raison parmi des brebis égarrées qui ne connaissaient presque plus la voix du pasteur, et qui, par une longue habitude d'indépendance, étaient déjà endurcies contre les vérités qu'il fallait leur annoncer. Si l'on voulait faire une énumération exacte des soins, des veilles, des courses, des fatigues, des rebuts, des contradictions que saint Martin eut à essuyer dans cette pénible carrière, le détail serait long: un discours entier n'y suffirait pas. Mais plus l'entreprise était difficile, plus le zèle du saint évêque s'alluma, et l'on vit bientôt de quoi est capable un seul homme aidé de la grâce divine et déterminé à être, s'il le faut, victime du salut des âmes confiées à ses soins. Il comprit que, lorsque Dieu demande quelque chose de nous, la difficulté de réussir n'est jamais une raison de refuser, et, selon l'expression de notre divin Maître, celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière n'est pas propre au royaume de Dieu.

Que ne pouvons-nous le faire comprendre de même à ceux qui sont chargés par leur état d'instruire, et qui trouvent le fardeau trop pesant; à tant de pères et mères indolents, qui s'aveuglent sur leurs obligations, et qui, sous prétexte qu'ils ne sauraient tout faire, ne font rien du tout! On a beau leur répéter que l'éducation sainte de leur famille est le plus sacré, le plus indispensable de leurs devoirs; qu'ils ne peuvent mieux témoigner leur tendresse à leurs enfants qu'en les instruisant et en les corrigeant de leurs défauts; que l'héritage le plus riche, le bien le plus précieux qu'ils puissent leur laisser, est un grand fonds de vertu et de crainte de Dieu; que leur négligence sur cet article est un crime dont Dieu leur demandera le compte le plus sévère; qu'en fermant les yeux sur l'ignorance, sur les mauvaises inclinations, sur les vices naissants de la jeunesse, ils se préparent des croix et des chagrins pour le reste de leurs jours;

on nous écoute tranquillement, et l'on n'en fait ni plus ni moins; on convient peut-être dans la spéculation que nous avons raison, et l'on ne se corrige point dans la pratique. On trouve qu'enseigner, reprendre, châtier, veiller, répéter sans cesse les mêmes leçons et les mêmes remontrances, souvent sans fruit, est une triste occupation, un travail bien rebutant; j'en conviens, mes frères; mais telle est la destinée de ceux qui ont une famille, telle est leur vocation, et, s'ils ne la remplissent, ils s'exposent à être malheureux en ce monde et réprouvés dans l'autre.

La jeunesse, dit-on, est volage, imprudente, indocile, souvent opiniâtre et révoltée. C'est le défaut de l'âge, j'en conviens encore; mais souvent aussi c'est la faute de ceux qui doivent veiller sur elle. On ne commence pas assez tôt à l'instruire, on n'y travaille pas assez constamment, on se rebute trop aisément. Il n'est pas rare de voir des enfants qui ne connaissent pas encore Dieu et qui savent déjà l'offenser, dont la langue n'est pas encore formée à prier et à invoquer le Seigneur, et déjà accoutumée à des termes qui ne devraient jamais sortir de la bouche d'un chrétien. Dès qu'ils grandissent, on les occupe à divers travaux, et alors, dit-on, l'on n'a plus le temps de leur parler de Dieu ni de religion. Mais dans la saison morte, qui est si longue! pourquoi leur en laisse-t-on perdre la meilleure partie? Pourquoi des pères et mères, qui manquent de talents et de connaissances pour enseigner par eux-mêmes, ont-ils si peu de zèle pour que les enfants soient instruits par d'autres? Pourquoi regarde-t-on cette dépense comme le bien le plus mal employé, et les maîtres et maîtresses d'école comme les personnes les plus inutiles d'une paroisse? Si les enfants n'ont pas l'esprit ouvert, s'ils ont la conception difficile, si leurs progrès sont lents, on se rebute: c'est, dit-on, peine perdue. Quoi, mes frères, ce que l'on fait pour Dieu! et pour acquitter un devoir de conscience, peut-il être perdu? Le succès dépend de Dieu, sans doute: c'est lui qui donne l'intelligence et la pénétration d'esprit à qui il lui plaît; mais il ne vous dispensera jamais de faire, de votre côté, tout ce qui dépend de vous. Un enfant qui a l'esprit borné a plus besoin de soins qu'un autre; s'il apprend difficilement, il faut qu'il soit enseigné plus longtemps.

Si saint Martin s'était rebuté à la première fois qu'il vit que l'on ne profitait pas assez de ses instructions, serait-il venu à bout de changer la face de son diocèse, d'y faire cesser l'ignorance et les désordres? Dieu bénit ses travaux, parce qu'ils furent constants: en toutes choses c'est la persévérance qui nous assure le succès.

Il employa un moyen encore plus efficace, mes frères, c'est l'exemple; et c'est ici une manière d'enseigner dont personne n'est dispensé. Une tendre piété, une mortification continuelle, une humilité pro-

fonde, voilà les attrait dont il se servit pour gagner les pécheurs les plus obstinés, pour toucher les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus rebelles. Il ne se contenta pas d'enseigner à son peuple le respect que l'on doit à Dieu, la dévotion et le recueillement avec lesquels on doit paraître en sa présence, la nécessité de la prière, l'estime que l'on doit faire de toutes les pratiques de la religion; mais il fut lui-même un modèle de piété. Quand on le voyait au pied des autels avec la modestie d'un ange, dans un profond silence, avec un extérieur humilié et anéanti, ce spectacle faisait plus d'impression que toutes les exhortations et tous les discours; les moins dévots en étaient touchés, et cette leçon vivante n'était jamais sans fruit. S'il s'était contenté de prêcher qu'un chrétien doit être pénitent et sévère à lui-même; qu'il doit porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ, comme saint Paul nous l'apprend, qu'il est dangereux de flatter notre chair; qu'un disciple du Sauveur doit la crucifier à son exemple avec tous ses vices et ses concupiscences, on aurait peut-être écouté ce discours avec indifférence, et personne n'en aurait profité; mais quand on le voyait pratiquer lui-même cette morale, vivre avec toute l'austérité d'un religieux et d'un anachorète, achever de dompter par la pénitence un corps déjà beaucoup affaibli par le travail, comment aurait-on pu refuser de se rendre à ses exhortations? Non-seulement il enseignait qu'il faut fuir le monde, craindre l'esprit qui y règne et les dangers que l'on y court; que jamais la vertu n'y est en sûreté ni la conscience en repos, mais il le montrait par sa conduite. Dès que ses fonctions lui laissaient quelques moments de liberté, il se renfermait dans un cloître pour converser avec Dieu seul, pour puiser dans la prière de nouvelles forces et de nouvelles lumières, pour penser au salut et à l'éternité. Ce n'aurait pas été assez de dire, avec notre divin Maître, qu'il faut être doux et humble de cœur; que celui qui s'humilie sera élevé; que celui, au contraire, qui s'élève par orgueil sera humilié; qu'un chrétien ne doit point rougir de la pauvreté ni des humiliations du Sauveur. Cette doctrine, quoique sainte et puisée dans l'Evangile, aurait été goûtée de peu de personnes, mais on voyait notre saint évêque l'accomplir lui-même à la lettre. Quoique assis sur l'une des principales chaires de l'Eglise, à la tête d'un troupeau et d'un clergé nombreux, souvent visité par les grands du monde, quelquefois obligé de paraître devant les rois, il ne changea rien dans son extérieur ni dans sa manière de vivre; il fut toujours également humble et simple, également affable et accessible à tout le monde. Quoiqu'il fût regardé comme l'oracle de son siècle, comme un homme extraordinaire, également puissant en paroles et en œuvres, il se crut toujours le dernier et le serviteur de tous.

Voilà, mes frères, ce qui lui donnait tant

de pouvoir sur les esprits et sur les cœurs; voilà l'attrait auquel on ne pouvait résister. Or, je l'ai déjà dit, telle est la manière d'instruire et de reprendre, à laquelle tout chrétien est obligé. Tous ne sont pas appelés à prêcher l'Evangile, mais tous sont appelés à le pratiquer et à édifier le prochain par une vie sainte et exemplaire. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, disait le Sauveur à ses disciples, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » *Matth. v, 16.*) Tous ne sont pas chargés par état de reprendre et de corriger ceux qui s'égarent, tous doivent montrer, par une conduite mais irrépréhensible, le chemin par lequel il faut marcher. Soyons véritablement pieux, mortifiés, détachés du monde, humbles et patients : cette leçon muette vaudra mieux que tous les discours. On croit quelquefois témoigner bien du zèle en médissant de ceux qui offensent Dieu, en déclamant contre les désordres et les scandales, en maudissant l'injustice des uns et le libertinage des autres. Mes frères, il vaudrait mieux imiter saint Martin, prier pour eux, gémir intérieurement devant Dieu, le conjurer de pardonner aux pécheurs et de les convertir.

Mais notre saint évêque ne bornait point son zèle à instruire par paroles et par exemples, il savait user à propos d'autorité, de fermeté, de sévérité même pour déraciner les abus. Souvent il exposa sa propre vie pour détruire les superstitions et les restes de paganisme qui subsistaient encore, pour arrêter les progrès de l'hérésie et confondre les partisans de l'erreur. Il n'épargna pour cela ni fatigues, ni voyages; il employa les sollicitations auprès des grands, et son crédit à la cour des princes; autant il fut patient à souffrir les injures qu'on lui faisait à lui-même, autant il fut ardent à venger les outrages qui attaquaient l'honneur de Dieu et de la religion. Ce fut par ce zèle également ferme et patient, constant et infatigable, qu'il rendit de si grands services à l'Eglise.

A la vérité, Dieu fit éclater sa sainteté, de son vivant même, par un grand nombre de miracles; ceux que l'on a vus si souvent opérés à son tombeau n'ont été que la continuation des prodiges qu'il avait faits lui-même; mais enfin, malgré ses vertus, ses succès, ses miracles, il fut encore exposé aux calomnies des méchants, à la jalousie et au ressentiment des hérétiques, à la fureur et à la vengeance des païens, et c'est par cette dernière épreuve que Dieu voulait couronner ses mérites.

Inutilement donc, mes frères, nous voudrions avoir un autre sort sur la terre : nous ne serons jamais saints, si nous ne savons pas souffrir. Tous ceux, dit saint Paul, qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ, souffriront persécution; la règle est générale, Dieu ne fera pas une exception pour nous seuls. Et si nous n'avons rien à souffrir de la part des hommes, sa provi-

dence n'oubliera pas de nous exercer autrement. En vain nous murmurons, nous nous plaignons, nous nous dégoûtons de la vie, nous invoquons la mort pour abrégier nos peines. Conduite insensée : notre félicité n'est point en ce monde, et nous serions bien à plaindre si nous n'en avions point d'autre à espérer. Tous les saints ont souffert : Jésus-Christ, le modèle de tous les saints, a souffert plus qu'eux tous ; nous ne pouvons espérer d'avoir part à sa gloire dans le ciel, qu'autant que nous aurons partagé sa croix sur la terre. C'est donc la multitude, la rigueur, la durée de nos souffrances qui doit être la mesure de nos mérites et de notre bonheur éternel.

C'est, mes frères, l'importante vérité que l'exemple de votre patron doit graver profondément dans vos esprits et dans vos cœurs. L'Eglise l'honore comme un de ses plus grands saints, et après les martyrs, il n'en est aucun dont le culte ait été plus éclatant et plus célèbre. Dieu lui a fait de grandes grâces, parce qu'il voulait le mettre à de grandes épreuves, lui imposer de grands travaux, exiger de lui de grands sacrifices ; dans toutes les situations où il a plu à la Providence de le mettre, notre saint a été toujours également fidèle à Dieu, également charitable pour le prochain, également sévère à lui-même. Les grâces miraculeuses que Dieu a si souvent accordées par son intercession, sont un gage de celles que vous pouvez en espérer : la plus nécessaire, et que nous devons le plus ambitionner, c'est la grâce de suivre ses exemples, d'imiter ses vertus, et de mériter le même bonheur dans le ciel. Dieu nous y conduise ! Amen.

IV. PANÉGYRIQUE

DE SAINT MARTIN.

Fuit gratus Deo... et erat potens in verbis et in operibus. (Act. vii, 20, 22.) (1415)

Il a été agréable à Dieu... puissant en paroles et en œuvres.

C'est de Moïse, mes frères, chef et législateur du peuple de Dieu, que le Saint-Esprit a fait cet éloge, et il n'est personne à qui nous puissions l'appliquer avec plus de justice qu'à saint Martin, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et que vous honorez comme votre patron. Si nous voulons examiner de près la manière dont la Providence divine a conduit ces deux grands hommes, nous apercevrons en eux des traits frappants de conformité. C'est au milieu d'une nation étrangère, d'un peuple idolâtre, qui ne connaissait point le vrai Dieu, que le Seigneur suscite Moïse pour en faire un

prodige de vertu, et c'est aussi dans le sein d'une famille païenne que Dieu fait choix de saint Martin pour en former un vase d'élection et un modèle de sainteté. Par la plus vile de toutes les occupations, par le soin et la garde des troupeaux, Dieu prépare Moïse au plus sublime ministère ; il le remplit de son esprit et d'une force surnaturelle, pour paraître intrépide devant les rois de la terre, pour conduire et gouverner un peuple immense : de même, au milieu de la profession tumultueuse et licencieuse des armes, Dieu dispose saint Martin à devenir le pasteur d'un peuple nombreux, la lumière et l'ornement de l'Eglise de France. L'un et l'autre se rendent agréables à Dieu par leur docilité à suivre les impressions de la grâce, par les vertus auxquelles ils commencent à s'exercer dès l'enfance : *Fuit gratus Deo* ; l'un et l'autre reçoivent de Dieu l'esprit de sagesse pour enseigner les peuples, et le pouvoir d'opérer les plus grands prodiges : *Erat potens in verbis et in operibus*.

Ainsi la sagesse divine, toujours constante et toujours admirable dans ses desseins, nous conduit au terme où elle nous destine par les voies mêmes qui semblaient nous en éloigner ; ainsi elle nous instruit par les grands exemples de sainteté qu'elle s'est plu à former dans tous les siècles. C'est elle, mes frères, qui vous a donné pour patron l'un des plus grands saints de l'Occident, dont les miracles ont été célèbres dans tout l'univers, dont le culte a été le plus éclatant dans l'Eglise. Mais, selon la remarque de saint Bernard, il faut distinguer avec soin dans sa vie ce qu'elle nous offre de merveilleux pour exciter notre admiration, et ce qu'elle nous présente d'édifiant pour servir à notre instruction. Les prodiges qu'il a opérés sont des faveurs singulières du ciel, auxquelles nous n'avons aucun droit de prétendre, mais les vertus qu'il a pratiquées sont des modèles auxquels nous devons nous conformer : c'est par conséquent ce qui doit fixer aujourd'hui notre attention.

Or nous voyons dans saint Martin un exemple parfait et des vertus générales qui conviennent à tous sans exception, et des vertus particulières de l'état où Dieu l'avait placé : tel est le sujet d'éloge le plus glorieux pour lui et le plus utile pour nous. Saint Martin agréable à Dieu pour toutes les vertus qui font le caractère du chrétien : *Fuit gratus Deo* ; ce sera le premier point. Saint Martin admirable aux hommes par toutes les qualités qui distinguent un grand évêque : *Potens in verbis et in operibus* ; ce sera le second. Pour traiter utilement une matière si importante, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge, Ave, Maria.

(1415) Le manuscrit présente aussi les deux textes suivants sans traduction.

Statuit ei Dominus testamentum æternum et dedit illi sacerdotium gentis. (Eccli. xlv, 8.)

Ipsium elegit ab omni vivente offerre sacrificium

Deo... placare pro populo suo. (Eccli. iv, 5.)

Ce dernier est le texte du premier panégyrique de saint Martin. Il est à croire que Bergier voulait faire un troisième panégyrique sous le texte *Statuit ei*, etc.

PREMIER POINT.

Vous savez, mes frères, quels sont les devoirs dont l'accomplissement forme le chrétien parfait, et qui sont prescrits généralement à tous les hommes; devoirs de religion et de piété envers Dieu, de charité envers le prochain, d'humilité et de mortification envers nous-mêmes. Saint Martin les a remplis tous avec exactitude, et cette fidélité suffisait déjà pour en faire un grand saint, dans la vocation commune du christianisme, et pour le rendre infiniment agréable aux yeux de Dieu : *Fuit gratus Deo*.

Je l'ai déjà observé, mes frères, saint Martin avait eu le malheur de recevoir le jour d'un père et d'une mère engagés dans les erreurs du paganisme, et de recevoir une éducation telle que pouvait la lui donner des parents idolâtres. Mais, entre les mains de Dieu, les pierres même deviennent des enfants d'Abraham, les obstacles de la naissance et du préjugé ne servent qu'à faire mieux paraître la puissance de la grâce. A peine âgé de dix ans, le vertueux jeune homme sort du sein de sa famille, se dérobe à la vigilance et à la tendresse de ses parents, ou plutôt il s'arrache au péril de la séduction et du mauvais exemple, pour se réfugier dans une église, et se mettre au nombre des élèves que l'on y instruisait pour les disposer au baptême. Dans un âge où la raison commence à peine à se développer, notre saint sent déjà le danger de la trop grande liberté et de la dissipation de l'enfance, il préfère aux douceurs de la maison paternelle l'utile sévérité d'une école chrétienne; déjà il comprend qu'une éducation sainte est le plus précieux de tous les héritages, et un bien que l'on ne saurait acheter trop cher. Quel progrès ne fera point dans la vertu un cœur déjà si sensible à ses attraits?

Mais un ordre rigoureux vient arracher notre saint de cet asile d'innocence. Né d'un père distingué dans l'état militaire, il est destiné à la même profession par les lois de l'empire; il est forcé d'entrer dans la milice séculière avant d'être mis par le baptême au nombre des soldats de Jésus-Christ. Que deviendront les semences de piété qui ont eu à peine le temps de germer dans une âme encore si tendre? La licence et le dérèglement qui règnent dans les armées, les mauvais exemples dont il va être environné, les passions de la jeunesse qui sont prêtes à se développer, ne rendront-ils pas inutile ce que la grâce a si heureusement commencé? Dieu veuille sur son ouvrage, mes frères; ce qui en perd tant d'autres servira à sauver notre saint. Dieu le couvre du bouclier invisible de sa main toute-puissante : de même qu'il conserva autrefois dans la fournaise ardente trois jeunes Israélites qui avaient mis en lui leur confiance, ainsi notre jeune soldat sera conservé sain et sauf au milieu de la corruption et du libertinage. Fidèle à l'empereur, il est encore plus fidèle à Dieu; appliqué à tous les devoirs de son état, il est aussi

exact à ceux de sa religion; toujours prêt à combattre les ennemis de son prince, il ne se sent pas moins de courage pour tenir tête à ceux de son salut : plus il a d'occasion et de liberté pour faire le mal, plus il s'impose à lui-même une loi sévère de pratiquer le bien.

Il est beau sans doute, mes frères, d'être docile à profiter de tous les secours qui excitent à la vertu, et c'est tout ce que l'on peut exiger de la jeunesse; mais qu'il est mieux encore de savoir résister à tous les attraits réunis pour entraîner au vice? Il est louable de suivre constamment des exemples de sagesse, et heureux celui qui n'en a point d'autres sous les yeux! mais qu'il est difficile de se roidir contre le torrent de ceux qui s'égarent, et d'être presque seul du parti de Dieu et de la vertu! Conserver des mœurs innocentes dans la retraite et loin du monde, est déjà un effort qui coûte à la nature; mais garder son cœur pur au milieu des objets les plus propres à le séduire, est un miracle de la grâce.

Si donc c'est un rare bonheur d'y parvenir, il n'est jamais prudent de le tenter. Dès qu'il nous est possible de fuir une occasion dangereuse, nous ne devons pas hésiter d'y renoncer promptement. Aussi dès le moment que notre saint se voit libre de quitter une profession périlleuse et qu'il n'avait embrassée que par nécessité, il y renonce sur-le-champ; il s'empresse de recevoir le baptême, il se met sous la conduite de saint Hilaire de Poitiers, l'un des plus savants et des plus saints prélats des Gaules. A cette nouvelle école, il achève de s'instruire dans les voies du salut, et entièrement séparé du monde, il ne travaille et ne vit plus que pour Dieu.

Bel exemple, mes frères, qui nous apprend quel avantage il y a pour le salut d'avoir reçu une éducation chrétienne, d'avoir été formé de bonne heure à la vertu; et quel heureux présage pour toute la vie qu'une jeunesse passée dans l'innocence! Malheur donc aux pères et mères qui ne comprennent point cette vérité; qui, contents d'avoir donné la vie à leurs enfants, se croient dispensés de leur inspirer de la religion; qui, sentant peut-être par leur propre expérience quel malheur c'est d'avoir été négligés dans leur bas âge, ne sont cependant pas plus soigneux pour leur famille qu'on ne l'a été pour eux. Double malheur encore aux jeunes gens qui cherchent à secouer le joug de bonne heure, qui ne soupirent qu'après la liberté et l'indépendance, qui regardent la contrainte et la soumission où l'on veut les retenir comme un joug insupportable. Ils ne jouiront que trop tôt de cette liberté funeste, et ils ne seront peut-être que trop prompts à en abuser.

Mais ce que les jeunes gens ne sont pas capables de comprendre par eux-mêmes, leurs parents doivent le sentir pour eux : s'ils ont une véritable tendresse pour les enfants que Dieu leur a donnés, ils doivent

les retenir le plus longtemps qu'il est possible sous le joug de l'instruction et de la correction, faire pour eux de la maison paternelle une école de piété et de vertus, ne pas s'imaginer que, dès que l'on est sorti de l'enfance, ce n'est plus le temps de gêner la liberté et de continuer les instructions chrétiennes. A l'âge de dix-huit ans, après avoir déjà porté les armes, saint Martin ne rougit point de redevenir, pour ainsi dire, enfant, de se remettre à étudier la religion sous la discipline d'un maître respectable, de renoncer à sa liberté pour se réduire à la gêne, à la contrainte, à la soumission qui convient à un disciple. Quelle leçon pour les jeunes gens qui, malgré leur ignorance dans les vérités chrétiennes, se font une mauvaise honte de se laisser instruire, regardent l'étude de leur religion comme une occupation d'enfant, se croiraient déshonorés d'assister à un catéchisme, à une assemblée de congrégation, à une lecture spirituelle ! Il n'y a rien à espérer, mes frères, de ceux à qui on laisse concevoir ce funeste préjugé : prendre un goût solide et constant pour la vertu n'est pas seulement l'ouvrage de quelques années ; pour prévenir le dérèglement et la fougue des passions, il faut les retenir longtemps sous le joug d'une discipline sévère : c'est la leçon que le Saint-Esprit nous donne, et que l'exemple de saint Martin nous confirme : *Bonum est homini cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (Thren. III, 27.)

Dans les vues que la Providence avait sur saint Martin, il ne lui suffisait pas de s'être exercé à la piété dès ses plus tendres années et de s'en être fait une sainte habitude, il était encore nécessaire d'être animé d'une ardente charité envers le prochain, pour être disposé par là même à se consacrer dans la suite au salut des âmes. Vous vous rappelez déjà sans doute, mes frères, la première preuve qu'il donna de cette vertu, lorsque, étant encore engagé dans la profession des armes, il ne put résister à la vue de la misère d'un pauvre qu'il trouva sur son chemin ; ses entrailles s'émurent à l'aspect de sa nudité : par une vivacité militaire, il coupa la moitié du manteau dont il était couvert lui-même, pour en revêtir ce misérable, et donna ainsi la seule espèce de bien qui lui restait et dont il pouvait disposer.

Ce trait de la vie de saint Martin n'est ignoré de personne, mes frères, mais s'il est assez connu, il n'est pas assez médité ; il peint au naturel la bonté de son cœur, mais il doit bien nous humilier sur la dureté du nôtre. Nous croirions faire un grand effort de charité, de partager avec un pauvre un bien dont nous pouvons absolument nous passer, et notre saint porte cette vertu jusqu'à se dépouiller lui-même pour revêtir un indigent. A peine la religion peut-elle obtenir de nous que nous fassions l'aumône de notre superflu, et il la fait de son propre nécessaire. Nous ne croirions pouvoir assez louer la générosité dans un chrétien riche

et qui aurait tout en abondance : quels éloges donnerons-nous donc à un soldat pauvre qui, dans sa pauvreté même, trouve le moyen d'assister son frère plus pauvre que lui ? Ne soyons pas surpris si une action si généreuse est admirée du ciel même et reçoit des éloges de la propre bouche de Jésus-Christ. La nuit suivante, le Sauveur apparaît au vertueux jeune homme, couvert de ce manteau dont il avait fait le sacrifice, et lui adresse ces paroles remarquables : « C'est Martin, encore catéchumène, qui m'a revêtu de cet habit. » Ainsi, mes frères, saint Martin était déjà chrétien par la charité avant que de l'être par le baptême, tandis qu'à la honte de notre religion, plusieurs d'entre nous ne le sont que par le sacrement, et portent un cœur païen sous un front baptisé.

Mais une charité si ardente ne devait pas se borner à donner au prochain des secours temporels ; notre saint comprenait déjà qu'il y a d'autres moyens d'exercer cette vertu d'une manière plus méritoire. Plus il sent le prix de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler à la connaissance de la vraie religion, plus il souhaite de communiquer le même bonheur à ses parents. Il ne retourne dans sa famille que pour en devenir l'apôtre ; par ses soins, ses instructions et ses prières, il parvint enfin à retirer sa propre mère des erreurs du paganisme et à la gagner à Jésus-Christ. Ainsi notre saint fait les premiers essais de l'apostolat auquel Dieu le destine : cette première conquête est le présage d'une infinité d'autres que la grâce doit opérer par son ministère. Tel est le véritable esprit de charité chrétienne, mes frères. Si elle travaille à soulager le prochain dans ses besoins temporels, elle se sent encore plus de zèle à lui procurer les trésors de la grâce et les richesses de l'éternité. Un cœur qui aime sincèrement Dieu ne se borne pas à le servir fidèlement lui-même, il s'applique à augmenter le nombre de ses adorateurs, et ne connaît point de satisfaction plus vive que de gagner des âmes au Seigneur. Un chrétien véritablement vertueux ne travaillera pas longtemps en vain ; son exemple seul suffit pour faire aimer la vertu. Partout il répand la bonne odeur de Jésus-Christ : et c'est le plus grand trésor que l'on puisse posséder, non-seulement dans une famille, mais dans toute une paroisse.

Pour être en état d'édifier les autres, il faut commencer par se sanctifier soi-même, notre saint le comprend ; il sait que la perfection chrétienne doit être appuyée sur deux vertus principales, l'humilité et la mortification : déjà, dès ses plus tendres années, il a commencé à pratiquer l'une et l'autre. Il donne une preuve éclatante de son humilité, lorsque saint Hilaire, son maître, charmé de ses progrès dans la vertu, lui propose de l'élever à l'ordre sacré de diacre. Notre saint refuse modestement cet honneur ; il se croit même trop honoré de l'ordre inférieur d'exorciste : avant que d'as-

pirer à un rang plus glorieux, mais aussi plus redoutable, il veut s'y préparer par l'exercice des moindres fonctions du service divin. C'était déjà s'en rendre digne, que de le refuser par un motif d'humilité; mais Dieu, qui le destinait aux premières dignités de l'Eglise, voulait l'y conduire par les différents degrés qui y préparent, et donner en même temps, par cet exemple, une grande leçon à tous ceux qui y aspirent. Disons mieux : Dieu voulait nous instruire par là, tous tant que nous sommes; dans quelque état que nous soyons, nous ne méritons les grâces du Seigneur qu'autant que nous savons nous humilier devant lui, et nous ne ferons jamais de progrès dans la perfection, qu'à proportion de notre amour pour l'humilité.

S'il est difficile de la conserver dans un rang distingué, il n'est pas moins rare de la voir pratiquer dans les conditions même les plus viles. Tout le monde cherche à s'élever, personne ne sait se contenter humblement de l'état où la Providence l'a placé; on se figure que l'on serait plus heureux si l'on pouvait parvenir à changer de situation. On se fait ainsi par l'ambition des peines imaginaires. On oublie la grande leçon que nous a donnée notre divin Maître, que le seul moyen de goûter la paix intérieure, c'est d'être humble et soumis à Dieu : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth. xi, 29.)

Mais cette humilité, mes frères, qui est, à proprement parler, la mortification de l'esprit, ne peut guère subsister sans la mortification du corps. C'est ce qui engage saint Martin, bientôt après son baptême, à faire profession de la vie monastique, à se condamner dans la solitude du cloître à toutes les pratiques de la pénitence. Il s'y réduisit d'abord à Milan, d'où la malignité des hérétiques et la confusion que ses vertus leur causaient le forcèrent bientôt de s'exiler. Il vint recommencer la même vie à Poitiers sous les yeux de saint Hilaire, son ancien maître. Bientôt élevé par son mérite sur la chaire épiscopale de Tours, il se renferme de nouveau dans un monastère, ne relâche rien des austérités de la vie religieuse, sert de modèle à un grand nombre de disciples, que la réputation de ses vertus avait rassemblés auprès de lui.

Mais quel besoin pouvait avoir saint Martin de pratiquer la mortification et la pénitence? Il avait passé sa jeunesse dans l'innocence; il avait persévéré dans la vertu au milieu des épreuves et des tentations du monde, au milieu du tumulte et de la licence de l'état militaire; il était consacré par sa dignité d'évêque à un ministère saint, à un exercice continu de bonnes œuvres : qu'était-il nécessaire d'y ajouter encore les austérités et les macérations d'une vie pénitente? Il le fallait pour avancer dans la perfection de son état; s'il n'en avait pas besoin pour dompter des passions toujours soumises, il le devait pour les empêcher

de se révolter. S'il n'y était pas obligé pour expier ses péchés passés, il y était pour prévenir ceux où il aurait pu tomber.

Mais si la pénitence a été nécessaire aux saints, comment prétendrons-nous nous en exempter, mes frères, nous qui, loin d'avoir mené comme eux une vie sans tache, avons peut-être souillé les premières années de notre jeunesse par des abominations et par des crimes; nous qui, non-seulement n'avons pas su combattre et déraciner nos passions, mais qui les avons encore rendues plus fougueuses par l'habitude de les contenir; nous qui n'avons pas seulement succombé aux tentations inévitables dans le monde, mais qui avons souvent recherché celles que nous aurions dû fuir; nous qui, loin de trouver dans notre état des secours continuels pour la vertu, y avons peut-être mille occasions de chute et de damnation? Si la mortification est un devoir pour les justes, comment ne serait-elle pas d'une obligation encore plus étroite pour les pécheurs?

Nous n'avons pas, comme saint Martin, la liberté de nous enfermer dans les murs d'un cloître, mais n'est-ce que dans le cloître que l'on peut se mortifier et souffrir? La Providence divine, qui a voulu attacher notre salut à la pénitence, nous laisse-t-elle manquer des occasions de la faire? Partout elle a semé la croix sous nos pas, et si nous étions fidèles à la porter, pas un seul jour de notre vie, pas un moment peut-être où nous n'ayons sujet de nous faire violence, et de faire à Dieu quelque sacrifice. Supporter sans murmure les besoins de la pauvreté, les fatigues du travail, les douleurs de la maladie; souffrir avec tranquillité les ennuis du monde, les calamités publiques, les soins et les embarras de notre condition, la charge d'une famille; endurer dans le silence les défauts du prochain, la mauvaise humeur des uns, la brutalité et l'emportement des autres, le mépris et l'oubli de ceux qui sont au-dessus de nous, l'indifférence de nos égaux, la révolte de nos inférieurs; essayer sans se plaindre la froideur ou l'ingratitude de nos amis, la malignité et les outrages de nos ennemis; en un mot, être également résigné et aux châtimens de la justice de Dieu et aux traits de l'injustice des hommes : telle est, mes frères, la pénitence continuelle du chrétien; pénitence plus rigoureuse sans doute que celle des religieux et des anachorètes, mais pénitence nécessaire : sans elle nous ne serons jamais des saints, et Dieu ne nous a mis sur la terre que pour le devenir. C'est par elle que saint Martin a été un exemple, un prodige même de sainteté. Par elle, il s'est exercé à la pratique des vertus qui font le caractère du chrétien et qui l'ont rendu agréable à Dieu : *Fuit gratus Deo*, nous venons de le voir. Par elle encore, il est parvenu aux qualités supérieures qui forment un grand évêque, et qui l'ont rendu l'admiration des hommes : *Potens in verbis*

et in operibus. C'est le sujet du second point

SECOND POINT.

La sainteté, mes frères, ne consiste ni à faire de grandes choses ou des œuvres extrêmement difficiles, ni à faire beaucoup de choses et à nous surcharger de travaux ou de pieuses pratiques, mais à faire ce que Dieu demande de nous; et, par conséquent, la perfection chrétienne est spécialement attachée à l'accomplissement des devoirs de l'état où la divine Providence nous a placés. Ce qui suffirait pour sanctifier un homme dans le monde, n'est pas assez pour un pasteur que Dieu a chargé de travailler au salut des âmes; les vertus propres à sauver un religieux dans le cloître seraient souvent déplacées dans un père de famille et dans celui qui a un emploi dans la société. La sagesse de Dieu, qui assigne à chacun de nous le rang pour lequel elle nous a formés, nous distribue les secours particuliers et les grâces nécessaires pour l'espèce de travail qu'elle nous impose; l'obéissance que nous lui devons consiste, et à nous contenter du sort qu'elle nous a donné en partage, et à remplir exactement les fonctions et les occupations qui nous conviennent. Telle est la soumission et la fidélité dont saint Martin nous a donné un grand exemple et en quoi il doit singulièrement nous servir de modèle. Appelé de Dieu à l'épiscopat et à gouverner un grand diocèse, il ne s'obstina point à résister à sa vocation; convaincu par des marques éclatantes de la volonté du ciel, il accepta le fardeau, quelque redoutable qu'il lui parût; il répondit humblement comme le prophète : Me voici, Seigneur, prêt à aller où il vous plaira de m'envoyer : *Ecce ego, mitte me.* (Isa. vi, 8.) Il ne s'imaginait point qu'il y aurait pour lui plus de repos et de sûreté dans son monastère que sur la chaire épiscopale, qu'il ferait mieux son salut dans l'obscurité que dans les fonctions éclatantes d'une grande dignité; il ne pensa plus qu'à remplir avec courage la pénible carrière où Dieu le faisait entrer. Également pénétré, et de frayeur sur la sainteté de son ministère, et de confiance au pouvoir de la grâce, il se consacra tout entier et à Dieu et à son peuple. Sans changer d'objet, il comprit que sa piété envers Dieu devait être plus exemplaire, sa charité pour le prochain plus ardente et plus laborieuse, son humilité, par rapport à lui-même, plus profonde et plus attentive. Par la première de ces vertus, il accomplit les fonctions du service divin avec un respect et une ferveur toujours nouvelle; par la seconde, il se livra tout entier à la conversion des infidèles et des hérétiques; par la troisième, il se préserva des tentations où l'exposaient ses succès et les faveurs extraordinaires qu'il reçut du ciel. Par les unes et les autres, il fut l'admiration de son siècle et l'ornement de l'Eglise : *Fuit potens in verbis et in operibus.* Renouvelez ici votre attention.

Heureux, sans doute, mes frères, ceux que Dieu appelle au service de ses autels, auxquels il confie le soin de son culte, qu'il associe au ministère des anges en les occupant à chanter tous les jours ses louanges; ils ne sauraient assez estimer leur bonheur. Pleins de reconnaissance, ils doivent s'écrier sans cesse avec le Prophète : Bienheureux, ô mon Dieu ! ceux qui habitent votre sainte maison ! *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* (Psal. lxxxiii, 5.) Mais, par un effet déplorable de la faiblesse humaine, ce bonheur même peut devenir dangereux. Il est à craindre que l'habitude de remplir les fonctions les plus saintes n'en inspire l'indifférence et le dégoût; qu'en approchant continuellement du sanctuaire de la majesté divine, on ne laisse diminuer insensiblement la frayeur dont sa présence doit nous pénétrer. La piété dont saint Martin avait toujours fait profession le mit à couvert de cet écueil. On ne le vit jamais entrer dans le temple du Seigneur qu'avec un respect profond et une espèce de tremblement : il y demeurait des heures entières dans le recueillement et le silence. Dans la célébration des saints mystères, il paraissait un ange plutôt qu'un homme : il eût volontiers passé les jours et les nuits à méditer au pied des autels; il était obligé de se faire violence pour s'en arracher, lorsque les devoirs de zèle et de charité l'appelaient ailleurs.

Mais ce que nous admirons ici dans saint Martin, mes frères, est peut-être ce qui vous afflige, et l'idée que vous concevez de sa sainteté vous fait peut-être désespérer de la vôtre. Il est aisé, direz-vous, de se sanctifier par des actions qui sont déjà saintes en elles-mêmes, et d'être occupé de Dieu, quand tout ce que l'on fait nous rappelle à lui. Mais au milieu des distractions et des embarras du monde, mais dans les fatigues d'un travail qui n'a pour objet que la terre, mais environnés d'objets qui nous détournent de penser à Dieu, comment le glorifier et le servir ?

Comme saint Martin l'a servi : par la vivacité de notre foi et la ferveur de notre amour. Aux regards du chrétien, l'univers entier est un temple où la majesté de Dieu éclate de toutes parts; la religion doit nous rendre sa présence aussi sensible que si nous le voyions de nos yeux, et il n'est aucun objet qui, bien considéré, ne puisse nous rappeler à lui. Il ne sert donc de rien, mes frères, de dire que vous ne pouvez pas faire pour Dieu tout ce que saint Martin a fait : vous le pouvez et vous le devez d'une manière différente, mais qui n'est pas moins méritoire. Vous n'êtes point, comme lui, revêtus du caractère de prêtre et de pontife, chargés de faire les fonctions du service divin; mais vous êtes ornés du caractère sacré de chrétien : en cette qualité vous exercez, dit saint Pierre, une espèce de sacerdoce : vous n'êtes point chargés d'offrir à Dieu le sacrifice des autels, l'encens et les vœux des peuples : mais vous lui devez

offrir continuellement des victimes spirituelles, le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, l'encens de vos adorations et de vos prières. Vous n'avez point le pouvoir de consacrer au Seigneur des temples, ce n'est point à vous d'avoir soin de la décoration de ses autels; mais vous devez lui consacrer votre cœur par la pureté, faire de votre âme le temple du Saint-Esprit, l'orner de l'éclat des vertus chrétiennes. Il ne vous est pas ordonné de passer les jours et les nuits en oraison au pied du sanctuaire, à chanter les louanges de Dieu; à implorer ses miséricordes sur vos frères; mais il vous est commandé d'élever continuellement vos yeux vers le ciel, d'adorer Dieu intérieurement, de ne jamais perdre de vue sa sainte présence. Mes frères, celui qui ne pense pas à Dieu hors de l'église et dans ses actions ordinaires, n'y pensera guère plus lorsqu'il sera au pied des autels et dans les exercices même les plus saints de la religion; notre esprit se porte naturellement où est notre cœur : nous ne sommes guère capables d'aimer Dieu, si nous ne savons pas aimer le prochain.

Tout au contraire, parce que saint Martin était animé d'une grande charité pour Dieu et d'un désir ardent de procurer sa gloire, il était enflammé de zèle pour le salut du troupeau qui lui était confié; il n'est aucune espèce de travail qu'il ne fût prêt à entreprendre, et qu'il n'ait entrepris en effet pour étendre la religion et la connaissance du vrai Dieu, maintenir la pureté de la foi, bannir la superstition et l'erreur, réprimer le vice et le libertinage. On ne saurait compter le nombre des idolâtres qu'il a éclairés et instruits, les hérétiques qu'il a ramenés dans le sein de l'Eglise, les pécheurs qu'il a convertis, les saintes âmes qu'il a dirigées et conduites à la perfection. Il n'a épargné pour cela ni les exhortations, ni les prières, ni le travail, ni les voyages, ni les instances auprès des grands, ni les sollicitations à la cour des princes. Exact à veiller sur tous les besoins de son troupeau, il ne négligea point les intérêts de toute l'Eglise : il sut allier ensemble les fatigues d'une vie toujours occupée et le recueillement le plus parfait, toute la vivacité du zèle et toute la douceur de la prudence chrétienne, le courage des apôtres et la patience des martyrs. Il fut le père des pauvres, le consolateur des affligés, le soutien des faibles; et il fut en même temps l'ennemi de tous les vices, le fléau des hérétiques, la terreur de tous les ennemis du nom de Dieu. A peine concevait-on comment un homme seul a pu suffire à tant de choses; mais telle est la puissance de la charité, elle se fait tout à tous pour gagner tout le monde, rien ne lui paraît impossible quand il s'agit des intérêts de Dieu et du salut des âmes.

Que n'avons-nous une étincelle de ce feu divin dont saint Martin était embrasé, nous sentirions alors combien nous pouvons faire pour Dieu, et nous rougirions de faire si peu. Nous comprendrions que sans être ap-

pelés à l'apostolat et à la conduite des âmes, il est cependant une espèce de mission dont tout le monde est capable et dont personne n'est exempt. En effet, celui qui, par ses prières, attire la miséricorde de Dieu sur les pécheurs, ne contribue-t-il pas à leur conversion, comme celui qui les touche par la force de ses exhortations et de ses discours? Celui qui, par des conseils charitables, empêche un aveugle de s'égarer, une âme faible et tentée de se précipiter dans le désordre, n'a-t-il pas autant de mérite que celui qui l'en tire et qui la ramène dans le chemin de la vertu? Edifier le prochain par de bons exemples, rendre la vertu aimable par une conduite toujours douce et patiente, n'est-ce pas servir la religion? n'est-ce pas contribuer efficacement à la gloire de Dieu et au salut des âmes?

Voilà cependant ce qui dépend de nous et ce que la charité prescrit à tous. Qui est-ce d'entre nous qui n'ait pas ou des enfants à instruire, ou des domestiques à régler, ou une famille à conduire, ou des amis et des voisins à édifier? Nous pouvons donc tous et nous devons contribuer à la sanctification des autres en nous sanctifiant nous-mêmes. Si nos succès ne sont pas si éclatants que ceux de saint Martin, ni si brillants aux yeux des hommes, ils ne seront pas moins agréables à Dieu. Plus notre charité sera inconnue et ignorée, plus nous serons à couvert de la tentation de la vaine gloire et de l'amour-propre.

Il fallait, mes frères, dans saint Martin, une force plus qu'humaine pour s'en défendre et pour conserver l'humilité chrétienne au milieu du bruit que ses vertus et ses travaux faisaient dans le monde, et malgré la vénération que lui attiraient les merveilles que Dieu opérait par son ministère. Mais aussi, notre saint évêque ne négligea aucune des précautions nécessaires pour y réussir. En changeant d'état il ne changea rien dans son extérieur ni dans sa façon de vivre : placé sur un des principaux sièges de l'Eglise de France, il conserva toute la modestie d'un simple religieux. Obligé de paraître à la cour des empereurs pour les intérêts de la religion, il s'y montra sans autre appareil extérieur que celui de ses vertus, et sut maintenir avec fermeté l'honneur du sacerdoce sans blesser le respect qu'il devait aux grandeurs de la terre. Consulté et écouté par les plus grands princes, respecté de tous les évêques, chéri de son clergé et de son peuple, admiré des étrangers, il ne se rendit jamais moins humain, moins prévenant, moins accessible; et, après avoir réussi dans les plus grands desseins et les plus importantes affaires, il ne dédaigna jamais de se rabaisser jusqu'aux travaux les plus communs et aux pratiques les plus humbles de la charité.

Dieu réservait à notre saint une tentation plus dangereuse et une épreuve plus délicate. Souvent Dieu se plaît à retenir ses serviteurs dans une condition obscure, à laisser leur vertu inconnue et leurs bonnes œuvres

dans l'oubli; souvent même il permet que leur mérite soit méconnu, leur conduite calomniée, leur réputation attaquée; il se sert de l'injustice des hommes pour donner le dernier trait de perfection à la sainteté. La Providence divine n'en agit point ainsi à l'égard de saint Martin; il fut connu, admiré, exalté par tout le monde pendant sa vie, et Dieu se plut à faire éclater sa sainteté par des miracles. Il rendit la parole aux muets, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts; il chassa souvent les démons du corps des possédés, fit descendre le feu du ciel, soumit à sa parole les éléments et toute la nature. Les prodiges sans nombre opérés à son tombeau après sa mort n'ont été que la continuation de ceux qu'il avait faits pendant sa vie.

Nous admirons tout cela, mes frères, et si l'histoire qui nous les raconte n'était pas attestée par les témoins les plus respectables, nous aurions peut-être peine à les croire : mais ce qui est bien plus admirable, c'est qu'un saint, accoutumé à opérer de si grandes choses, ait toujours été humble; c'est qu'un homme, si puissant en paroles et en œuvres, n'ait jamais eu le moindre sentiment d'amour-propre et de vaine gloire; c'est qu'un prélat, si grand aux yeux des hommes, ait toujours été petit à ses propres yeux, et n'ait jamais fait consister sa gloire qu'à souffrir pour Dieu et à porter la croix pour Jésus-Christ.

Voilà le vrai miracle, mes frères, le seul auquel il nous soit permis de prétendre, et que la grâce de Dieu nous rend capables d'opérer; le seul que nous devons ambitionner et qui peut faire notre bonheur éternel. Car, comme le dit saint Jean Chrysostome, les prodiges surnaturels, les œuvres que le monde admire peuvent contribuer au salut de ceux qui en sont les témoins; mais ils occasionneraient la perte de celui qui en est l'auteur, s'ils lui inspiraient de l'orgueil. La vertu seule est également utile et à ceux qui la pratiquent et à ceux qui l'admirent. Soyez donc vertueux, mon cher auditeur, ajoutez le saint docteur, et vous serez un homme de prodiges. Si, après avoir été avare et dur envers vos frères, vous devenez tout à coup libéral et charitable, c'est comme si vous aviez rendu la vie et le mouvement à une main paralytique. Si, dégoûté des vains amusements du monde, vous les fuyez pour aller méditer au pied des autels, vous avez guéri un boiteux incapable de marcher. Si vous détournez vos yeux des objets dangereux pour porter vos regards vers le ciel, vous éclairez un aveugle. Si vous fermez l'oreille à la médisance, aux discours licencieux, à la curiosité mondaine, pour ne plus écouter que la divine parole, vous rendez l'ouïe à un sourd. Enfin, si vous gardez le silence dans la crainte de blesser la réputation du prochain, si vous renoncez aux vaines conversations du monde pour ne vous entretenir qu'avec Dieu et chanter ses louanges, vous faites parler un muet. Voilà,

continue toujours saint Jean Chrysostome, les grands miracles de la grâce, les prodiges qui peuvent édifier les justes et convertir les pécheurs; ils seront toujours regardés avec étonnement, parce qu'ils seront toujours rares et extraordinaires : *Virtutis curam habeas, et miracula patrasti.*

Ils devraient être plus communs parmi vous, mes frères, qui avez pour patron un saint si admirable par ses vertus; et ils le deviendront sans doute, lorsque vous ne vous contenterez pas de l'invoquer comme votre protecteur, mais que vous le prendrez encore pour votre modèle. Pour célébrer dignement sa fête, ce n'est pas assez d'écouter avec respect le récit de sa vie, d'assister aux offices célébrés solennellement en son honneur, de lui adresser quelques prières passagères; le fruit principal de la solennité doit être de nous imprimer profondément le souvenir de ses exemples, et de nous inspirer un désir sincère de les imiter. Nous ne pouvons compter sur la protection et le secours de nos patrons qu'autant que nous travaillons à leur devenir semblables et à marcher sur leurs traces.

Si le chemin nous paraît difficile, mes frères, la grandeur de la récompense doit nous y inviter et ranimer notre courage. Il s'agit d'être, comme notre saint patron, fidèles à Dieu, qui est notre père et notre bienfaiteur; charitables pour le prochain, qui est notre frère que nous devons aimer; zélés pour le salut de notre âme que Jésus-Christ a payée de tout son sang. En remplissant des devoirs si justes, nous nous procurerons la grâce de Dieu, l'union avec nos frères, la paix avec notre conscience et avec nous-mêmes : cette paix, mes frères, est le vrai bonheur sur la terre et le commencement de la félicité éternelle. Dieu nous y conduise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ainsi soit-il !

V. PANÉGYRIQUE

DE SAINT JACQUES.

Vocavit (Jesus)... Jacobum Zebedæi, et Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitru. (*Marc. iii, 17.*)

Jésus appela à lui Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, et il les appela Boanerges, c'est-à-dire les enfants du tonnerre.

Quelle idée, mes frères, Jésus-Christ veut-il donc nous donner des enfants de Zébédée ? Convenait-il aux disciples d'un Dieu, dont la bonté et la douceur sont le principal caractère, de porter un nom si capable d'inspirer la terreur ? Ne doit-il pas être réservé pour vous, hommes sanguinaires, qui semblâtes nés autrefois pour ravager la terre et pour lui donner des spectacles d'horreur, héros, conquérants, que le monde appelait ses maîtres et qu'il aurait dû nommer ses fléaux; dont les noms ne vivront qu'autant que durera le souvenir des maux que vous avez causés et des larmes que vous avez fait répandre ? n'est-ce pas vous qu'on doit nommer les enfants du tonnerre, puisque vous en avez bien imité les ravages ? Mais pour

ces hommes simples et pacifiques que Jésus-Christ envoie comme des agneaux au milieu des loups, à qui il ne donne pour armes que la douceur, à qui il ne promet d'autres victoires que celles de la grâce, d'autres palmes que celles du martyre, qu'à de commun leur ministère avec la foudre et les vengeances du Seigneur ? Non, mes frères, leur mission ne nous annonce rien de funeste ; jamais homme ne connut moins qu'eux la violence, et jamais guerrier ne fit de plus prodigieuses conquêtes : l'univers soumis à l'empire de Jésus-Christ, tous les peuples rangés sous le joug de l'Evangile, l'étendard de la croix planté aux extrémités de la terre, les idoles et l'idolâtrie détruites, les erreurs dissipées, le vice banni : voilà, non pas ce qu'ils ont entrepris, mais ce qu'ils ont exécuté ; voilà leurs combats, voilà leurs triomphes. A n'envisager que la force de leur zèle et la rapidité de leurs succès, qui mérita jamais mieux d'être appelés les enfants du tonnerre ? *Imposuit eis nomina Boanerges, quod est filii tonitruum*. Mais ce n'est point aux apôtres, en général, à qui Jésus-Christ donne ce nom, c'est en particulier à celui dont nous célébrons la fête, et ce nom seul nous fait sentir toute la force et la vivacité de son zèle. Voilà donc ce qui a distingué particulièrement saint Jacques entre les autres apôtres, et sur quoi je vais fonder son éloge ; un caractère vif et impétueux, que la grâce changea en un zèle ardent et héroïque. Ainsi, nous avons à examiner en lui et les dons de la nature et les opérations de la grâce. Caractère de saint Jacques, caractère le plus propre en lui-même aux opérations de la grâce ; ce sera le sujet du premier point. Caractère le mieux perfectionné par la grâce ; ce sera le sujet du second. En deux mots, ce que fut saint Jacques avant la descente du Saint-Esprit et à la suite de Jésus-Christ, ce qu'il fut pendant son apostolat, c'est tout le sujet de ce discours. Puisse-t-il servir également et à la gloire de notre apôtre et à votre instruction, mes frères ; c'est la grâce que nous allons demander au Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

N'est-ce pas dégrader les opérations de la grâce, mes frères, que de les faire dépendre en quelque manière des dispositions de la nature ? Dieu qui change, quand il lui plaît, les pierres en enfants d'Abraham, ne peut-il pas faire éclore tout à coup dans un homme, des dons, des talents, des qualités qu'on n'y avait jamais aperçus, dont il paraissait même incapable ; enrichir le naturel le plus disgracié par un prodige à peu près semblable à celui qui tire du néant l'univers ? Dieu le peut sans doute, il l'a fait quelquefois ; mais ce n'est pas là la conduite ordinaire de sa providence. Comme il est le créateur de la nature aussi bien que l'auteur de la grâce, il a coutume de préparer les voies à celle-ci par les avantages qu'il donne

à celle-là ; il ébauche, pour ainsi dire, son ouvrage, pour le perfectionner ensuite ; il annonce les grands desseins qu'il a sur une âme par les grandes qualités dont il l'enrichit. C'est en ce sens que le Sage s'applaudissait d'avoir reçu du ciel une belle âme ; et c'est dans ce même sens que j'avance que les caractères vifs et impétueux sont ordinairement plus propres que les autres aux opérations de la grâce.

Ames froides et tranquilles, vous êtes sujettes, il est vrai, à des passions moins vives, à des écarts moins fréquents ; mais qu'il est à craindre que vos vertus ne se ressentent toujours de la lenteur, de la timidité qui vous sont si naturelles, et ne sortent jamais d'une stérile médiocrité ! Nées pour le repos et la vie cachée, n'aspirez point aux ministères laborieux ni aux grandes entreprises ; ce n'est pas de vous que Dieu veut se servir pour faire éclater sa puissance et donner de grands spectacles à l'univers. Il lui faut une âme vive, courageuse, qui ne soit ni arrêtée par les obstacles, ni refroidie par les difficultés, ni effrayée par les dangers, une âme, en un mot, telle que saint Jacques. Oui, mes frères, jamais la grâce ne rencontra de caractère plus propre aux grands desseins que Dieu avait sur lui ; jamais elle n'eut à travailler sur un fonds plus riche. Que fallait-il pour faire un apôtre ? Un homme prêt à tout quitter pour Jésus-Christ, prêt à tout souffrir pour Jésus-Christ, et c'est ce que fut saint Jacques dès qu'il sentit les premières impressions de la grâce.

I. Il quitta tout pour Jésus-Christ, mais avec une promptitude qui dénotait une âme née pour faire les plus grands sacrifices. Il était occupé avec Jean son frère, et Zébédée leur père, à raccommorder les filets dont ils se servaient pour la pêche, lorsque Jésus-Christ passa sur le bord de la mer. Qui aurait cru, mes frères, que l'habit de pêcheur cachait les hommes dont Dieu voulait se servir pour changer la face du monde ? Venez avec moi, dit-il aux deux frères, et je vous ferai pêcheurs d'hommes : *Venite post me, faciam vos piscatores hominum*. (Matth. iv, 19.) A l'instant même ils abandonnent leur barque, leurs filets et leur père ; ils quittent en même temps pour Jésus-Christ et les objets de la cupidité et ceux d'une affection légitime. Un détachement si parfait fut l'effet d'une grâce prévenante, je le sais, mes frères ; mais la grâce aurait-elle agi avec tant de promptitude sur une âme moins docile à ses mouvements, moins propre à ses opérations ? Si saint Jacques, avant d'avoir été à l'école de Jésus-Christ, comprend déjà qu'il faut renoncer à tout lorsque Dieu le demande ; que ni les biens du monde, ni les attachements naturels ne doivent nous arrêter lorsqu'il nous appelle, que sera-ce, et de quoi ce disciple ne sera-t-il pas capable, lorsque, instruit par ce divin Maître, il sentira mieux encore le vide des choses de la terre, le bonheur de la

pauvreté évangélique, le prix des récompenses qui lui sont promises?

Mais où est donc le sacrifice que l'on vante ici ? Dira-t-on peut-être : saint Jacques ne quitte rien pour suivre Jésus-Christ ; une barque et des filets, si l'on veut ; mais c'est pour devenir le disciple d'un Dieu, le confident de ses secrets, le témoin de ses prodiges, le dépositaire de sa puissance ; il quitte une vie abjecte et pénible pour le ministère le plus glorieux auquel un homme puisse être élevé. Un tel échange dut-il lui coûter beaucoup ? qui ne se croirait pas heureux de le faire ?

Ainsi raisonne la cupidité, lorsqu'il ne s'agit point de ses propres intérêts. Saint Jacques quitta peu pour se donner à Jésus-Christ, mais enfin il quitta tout. « Et n'est-ce pas toujours quitter beaucoup, dit saint Grégoire, que de ne se rien réserver et de renoncer même au désir d'avoir quelque chose ? » Il quitta peu ; mais la cupidité a-t-elle coutume d'examiner le prix de ce qu'elle possède avant de s'y attacher ? Ne voyons-nous pas, au contraire, que les moindres objets sont souvent ceux auxquels elle s'attache davantage, et que, moins on a, plus on craint de le perdre ? Il quitta peu ; mais en possédant peu, il menait une vie douce et tranquille, sa profession lui assurait un honnête nécessaire et le mettait également à l'abri des misères de la pauvreté et des embarras d'une grande fortune. Un tel état, pour quiconque sait le goûter, ne vaut-il pas bien les soins de l'opulence ? Il quitta peu ; mais acquérait-il davantage en se donnant à Jésus-Christ ? Est-ce par des offres magnifiques ou des promesses éblouissantes que ce divin Sauveur l'attira à sa suite ? Un maître qui n'a pas où reposer sa tête, qui n'assigne à ses disciples point d'autre fonds pour subsister que la Providence, qui ne fait usage de sa puissance que pour les autres, et presque jamais pour lui-même ; qui exige un renoncement absolu aux choses de la terre, offre-t-il bien des attraits aux yeux de la nature ? Il quitta peu ; mais sa profession, si pénible qu'elle fût, l'était-elle autant que celle qu'il embrassait ? La pêche des poissons lui coûtait-elle jamais autant de travaux et de sueurs que devait lui coûter la pêche des hommes ?

Mais nous, mes frères, qui sommes si éloquents à relever ici le peu de valeur des biens que quitta saint Jacques, pourquoi avons-nous tant de peine à quitter des objets souvent plus méprisables ? Nous qui exagérons la facilité de son sacrifice, pourquoi en refusons-nous tous les jours à Jésus-Christ de plus faciles encore ? Que nous demandait-il et que veut-il nous faire quitter ? nos biens, nos espérances, notre famille, notre nécessaire ? Hélas ! peut-être ne nous a-t-il jamais mis à une épreuve si délicate ! Il veut que nous renoncions, non pas à nos biens, mais à un attachement servile et excessif à ces biens. Il consent que nous les possédions, pourvu que ce ne soient pas eux qui nous possèdent ; que nous en soyons les

maîtres, et non pas les esclaves ; que nous sachions les acquérir sans injustice, les conserver sans inquiétude, les perdre sans murmure. Il veut que nous rompions, non pas les liaisons que la nature a formées et que la religion autorise, mais toutes les liaisons criminelles ou dangereuses qui sont une source de désordres pour nous et des scandales pour le prochain. Il nous demande, non pas le sacrifice de nos inclinations naturelles et légitimes, de nos attachements innocents et louables, mais le sacrifice de tant de passions pénibles et honteuses, qui empoisonnent toute notre vie, qui font notre malheur pour ce monde et pour l'autre. En vain cependant Jésus-Christ nous crie, comme à saint Jacques : « Venez après moi, *venite post me* ; » nous fermons l'oreille à sa voix. Une seule parole suffit pour déterminer ce saint apôtre ; des invitations répétées ne nous touchent pas. Jésus-Christ ne lui promettait rien, et il le suivit ; Jésus-Christ nous promet et les biens les plus précieux, et nous le fuions. Jésus-Christ ne lui montrait de loin que des peines, et il y courut ; il nous montre des récompenses, et nous résistons. Etrange différence entre notre cœur et le sien ! entre sa conduite et la nôtre ! Depuis si longtemps que la grâce nous presse, elle n'a encore rien opéré sur nous ; dès le premier moment qu'elle se fit sentir à saint Jacques, elle le rendit capable, non-seulement de tout quitter, mais encore

II. De tout entreprendre pour Jésus-Christ. Il est, mes frères, certaines saillies de zèle, qui, trop violentes en elles-mêmes et peu conformes à l'esprit de Jésus-Christ, peuvent cependant être excusées par l'ignorance qui les cause, et parce qu'elles dénotent une âme sensible aux intérêts de Dieu, et vivement touchée des outrages qu'il reçoit des pécheurs. Telle fut celle que fit paraître saint Jacques à l'égard de ces Samaritains qui ne voulurent pas recevoir Jésus-Christ chez eux ; uniquement attentif à l'injure que l'on faisait à son Maître : « Seigneur, lui dit-il de concert avec son frère, qui ne partageait que trop son ressentiment, Seigneur, voulez-vous que nous fassions descendre le feu du ciel pour consumer ces peuples insolents ? *Vis dicimus ut ignis descendat de celo et consumat illos* ? » (Luc., ix, 54.) Jésus-Christ était bien éloigné d'approuver une conduite si violente. « Vous ne savez quel est l'esprit qui vous anime, leur répondit-il : apprenez que le Fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Non, trop impérieux apôtre, vous ne connaissez pas encore le Maître que vous suivez. Ce n'est qu'à force de bienfaits qu'il se venge de ceux qui l'outragent ; c'est en leur pardonnant qu'il les change et qu'il les attire à lui ; c'est en mourant pour eux qu'il les force de se jeter à ses pieds. Un jour, éclairé de son esprit et formé par ses maximes, vous comprendrez que c'est là la vengeance la plus digne d'un Dieu, et vous vous ferez gloire de marcher sur ses traces.

Mais en condamnant, avec Jésus-Christ, la trop grande vivacité du zèle de saint Jacques, pouvons-nous nous empêcher de l'admirer, mes frères ? Rien ne lui paraît difficile pour venger son maître outragé ; il ne craint pas de tenter un miracle pour punir l'injure qu'on lui fait. De quoi ne sera pas capable un tel zèle, lorsque, purifié par l'Esprit-Saint, il n'aura plus rien des imperfections de la nature ; lorsque, tempéré par la charité, il se renfermera dans de justes bornes et sera formé sur le modèle de son Maître ?

Apprenez à vous corriger sur ce même modèle, âmes plus passionnées que vertueuses, qui déclamez quelquefois avec tant d'amertume contre les désordres qui règnent dans le monde. Vous voudriez souvent, dans l'aigreur de votre zèle, faire descendre le feu du ciel et consumer les pécheurs pour détruire le péché. Vous ne savez quel est l'esprit qui vous anime : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Ibid.*, 53.) Plus inexcusables que saint Jacques, parce que vous devez être plus instruites qu'il ne l'était alors, vous croyez que c'est l'esprit de Dieu qui vous guide, et ce n'est que l'esprit de l'homme. Ce n'est pas en exterminant les pécheurs qu'on répare l'honneur de Dieu outragé ; c'est en les convertissant, c'est en faisant d'eux autant de saints. Ce miracle, j'ose le dire, est plus grand que de faire descendre le feu du ciel ; et, tout grand qu'il est, il dépend de vous en quelque manière : attirez par vos vœux la miséricorde du Seigneur sur ces âmes égarées, au lieu de solliciter sa justice à les punir ; cherchez à les gagner par les attraits d'une vertu douce et patiente, au lieu de les aigrir par le fiel de vos censures ; édifiez-les par vos exemples avant que de vouloir les corriger par vos discours. Vous serez alors les vrais disciples du Fils de l'homme, qui est venu pour sauver les âmes, et non pas pour les perdre ; vous serez tels que saint Jacques devint à l'école de Jésus-Christ : un apôtre prêt à tout entreprendre pour lui, et encore plus disposé à tout souffrir, dernier trait de son caractère.

Ce fut avec des circonstances bien singulières qu'il éclata, mes frères. Jacques et Jean son frère, encore prévenus de cette fausse idée, que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël, lui firent demander par leur mère les deux premières places dans ce royaume. Jésus-Christ, qui ne reconnut que trop le génie des enfants dans la demande ambitieuse de la mère, leur adressa à eux-mêmes sa réponse : « Pouvez-vous, leur dit-il, boire le même calice que moi et être baptisés du même baptême ? — Nous le pouvons, répondirent-ils : *Dicunt ei : Possumus.* » (*Matth.*, xx, 22.) Voilà une promesse bien hardie, mes frères ; elle était sincère. Jésus-Christ, qui connaissait la disposition de leur cœur, ne révoqua point en doute leur réponse ; il la confirma. « Vous aurez part au calice de mes souffrances, leur dit-il ; mais, pour les premières places de mon royaume, c'est à mon Père à en disposer. »

Mère ambitieuse, vous serez donc satisfaite : Jésus-Christ vous accorde plus qu'il ne paraît vous refuser ; il promet à vos enfants la première part au calice de ses souffrances, et cette promesse leur assure en même temps la meilleure part, non pas dans un royaume temporel (vaudrait-elle la peine d'être achetée si cher ?), mais dans un royaume céleste et éternel. Tous deux seront les premiers enfants de la croix : l'un, fidèle à son maître jusqu'au dernier moment, partagera ses souffrances avec lui sur le Calvaire, et recevra ses derniers soupirs ; l'autre donnera à ses collègues dans l'apostolat le premier exemple du martyre. Heureux frères, d'être ainsi semblables dans leur destinée, après avoir été si conformes de caractère ?

Mais n'oublions pas que nous parlons ici particulièrement de saint Jacques. Assuré par la bouche de Jésus-Christ même du sort pénible qui l'attendait, qu'il dut bien s'en consoler par les faveurs qu'il recevait chaque jour de ce bon Maître ! N'était-il pas juste, en effet, que celui qui devait partager d'une manière spéciale les travaux et les souffrances de l'Homme-Dieu, eût aussi la meilleure part à son amitié et à sa confiance. Tel fut saint Jacques pendant tout le temps qu'il suivit Jésus-Christ : confident intime de ses secrets, témoin oculaire de tous ses miracles, auditeur assidu de toutes ses instructions, le Sauveur ne dissimula point sa tendresse particulière pour un disciple qui lui avait toujours témoigné un attachement extraordinaire. Lorsque Jésus-Christ fait voir sur le Thabor un rayon de sa gloire, saint Jacques est un des trois disciples privilégiés qui sont admis à ce consolant spectacle. Telle est, grand apôtre, la gloire que votre Maître vous réserve : il vous la montre par avance, afin qu'elle vous anime, qu'elle vous soutienne dans la disposition généreuse où vous êtes de tout souffrir pour lui. Quels travaux pourront vous paraître trop rudes, lorsque vous ferez attention au prix qui leur est réservé ? Seigneur, si vous payez déjà dans votre apôtre la volonté seule de souffrir pour vous, comment récompenserez-vous ses souffrances réelles ?

Ce ne fut point encore là, mes frères, la plus grande marque de prédilection que saint Jacques reçut de Jésus-Christ. C'est sans doute une grande preuve d'affection que nous donnons à nos amis, que de partager avec eux nos biens et notre prospérité ; mais n'en est-ce pas une plus grande encore, une plus touchante pour un cœur bien fait que de lui découvrir le fond de notre âme, de répandre dans son sein nos peines et nos faiblesses ? Ainsi Jésus-Christ en usa à l'égard de saint Jacques, il voulut le rendre témoin de cette douloureuse agonie que lui causa dans le jardin des Olives la vue de ses tourments et de sa mort prochaine. Quel dut être l'étonnement du disciple à la vue d'un tel spectacle ? Quelle dut être sa frayeur, s'il jugea du calice qu'il devait boire un

jour par l'amertume de celui qui était destiné à son maître? Mais que dis-je? aurait-il pu trouver encore le sien trop amer après avoir vu celui que Jésus-Christ acceptait avec tant de courage? Bel exemple qui dut affermir pour jamais ce saint apôtre dans l'amour des souffrances et qui l'y affermit en effet.

Nous envions sans doute, mes frères, les faveurs dont Jésus-Christ honora saint Jacques et la place que cet apôtre occupa toujours dans le cœur de son maître; il ne tient qu'à nous d'y parvenir; Jésus-Christ nous les offre sous les mêmes conditions qu'à saint Jacques. Sommes-nous disposés comme lui à boire le calice des souffrances du Sauveur? *Potestis bibere calicem?* (*Matth. xx, 22.*) En vain y prétendrions-nous d'une autre manière. Point de moyen plus efficace pour témoigner à Jésus-Christ qu'on l'aime véritablement que de partager ses douleurs, point de moyen plus sûr, par conséquent, pour mériter son amour. Suivre fidèlement Jésus-Christ, c'est beaucoup; travailler courageusement pour Jésus-Christ, c'est encore davantage; mais souffrir patiemment pour Jésus-Christ, aimer, désirer, rechercher les souffrances pour l'amour de lui; voilà, mes frères, la perfection de la vertu. J'ajouterais volontiers : voilà la seule preuve solide de la vertu, sans laquelle on doit se défier de toutes les autres.

Que devez-vous donc penser de vous-mêmes, âmes faibles et timides, que la vue seule du calice de Jésus-Christ révolte et décourage? Vous prétendez être vertueuses, mais vous déclamez sans cesse contre les difficultés et les dégoûts de la vertu. Vous voulez être fidèles à vos devoirs, mais vous cherchez, en les accomplissant, un goût sensible, une satisfaction secrète. Vous accompagnez volontiers Jésus-Christ sur le Thabor, mais vous murmurez dès qu'il faut le suivre au jardin des Olives. Ah! vous n'êtes pas propres au royaume de Dieu, tant de timidité et de délicatesse ne s'accorde pas avec les desseins de la grâce. Que peut-elle opérer dans une âme qu'il faut toujours presser, toujours exciter, toujours consoler, que le moindre obstacle effraye, que la plus faible tentation abat, que la plus légère affliction désespère? Qu'eût-elle opéré sur saint Jacques, si elle eût trouvé en lui tant de résistance? Mais quelle différence! Si la grâce travaille en lui, ce n'est jamais pour exciter sa ferveur et pour animer son zèle, c'est toujours pour en modérer la vivacité et les excès. Heureux caractère, le plus propre aux opérations de la grâce, vous venez de le voir; j'ajoute, le mieux perfectionné par la grâce, c'est le sujet du deuxième point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas toujours en changeant le caractère des hommes que la grâce en fait des saints, mes frères, c'est souvent en lui faisant seulement changer d'objet. Elle sanctifie une âme noble et élevée, en tournant

son ambition vers la gloire du ciel et les couronnes immortelles; une humeur vive et agissante, en l'appliquant aux œuvres de piété et de miséricorde; un esprit curieux et avide de connaissances, en le bornant aux lumières de la foi et à la science des saints; un cœur sensible et facile à émuouvoir, en l'attachant tout entier à Dieu, seul objet digne de son amour. Ainsi elle perfectionne la nature sans la détruire; ainsi elle sait tirer les vertus de la même source d'où naissent les plus grands vices. Pour sanctifier le caractère ardent et impétueux de saint Jacques, que fallait-il? Le perfectionner dans ce qu'il avait de louable, le modérer dans ce qu'il avait d'excessif, et c'est ce que fit en lui la vertu du Saint-Esprit. Autrefois il s'était montré prompt à quitter toutes les choses temporelles pour se donner à Jésus-Christ, la grâce le rend capable de renoncer même aux consolations spirituelles pour le succès de l'Evangile. Autrefois il avait voulu tenter un miracle pour détruire les ennemis de son Maître, la grâce lui fait tout entreprendre pour les convertir. Autrefois il avait paru disposé à tout souffrir pour Jésus-Christ, et la grâce lui fait sacrifier en effet la vie pour la gloire de Dieu. En un mot, la grâce laisse en lui le même caractère, mais augmenté dans ses perfections et corrigé dans ses défauts. Renouvez ici votre attention.

Premier effet de la grâce du Saint-Esprit dans saint Jacques, ce qu'elle lui fait quitter. C'était l'intention de Jésus-Christ, mes frères, que l'Evangile fût d'abord annoncé aux Juifs à qui les promesses avaient été faites, avant que d'être porté aux autres peuples. Ce divin Sauveur en avait lui-même donné l'exemple en s'attachant uniquement à ramener au bercail les brebis perdues de la maison d'Israël. Ce fut pour s'y conformer que les apôtres employèrent à la conversion de ce peuple ingrat les premières années de leur ministère. Quel ouvrage! chrétiens, de faire adorer à une nation si intraitable le Dieu qu'elle avait crucifié, de lui faire reconnaître dans Jésus, pauvre et souffrant, le Messie qu'elle attendait triomphant et couvert de gloire! C'est à cette pénible mission que saint Jacques travailla d'abord avec les autres apôtres : ses premiers efforts furent de gagner à Jésus-Christ ses frères selon la chair. Consolation bien touchante et bien digne d'un apôtre de pouvoir sanctifier la terre où l'on a pris naissance, et de faire des richesses spirituelles à ceux pour qui la nature nous inspire une tendresse particulière.

Mais si ce travail était consolant pour son objet, qu'il était rebutant par son peu de succès? Israël, obstiné dans son aveuglement, résistait toujours au Saint-Esprit; à peine un petit nombre d'élus ouvraient les yeux à la lumière et tournaient leurs regards vers le Dieu qu'ils avaient percé. Il était décidé que les Juifs combleraient la mesure de leurs pères; que leur perte deviendrait le salut du monde, et que le trésor qu'ils

rejetaient ferait la richesse des gentils. Il était temps de vérifier les oracles qui promettaient au Messie une domination qui s'étendrait depuis une mer jusqu'à l'autre, et un empire qui n'aurait d'autres bornes que celles de l'Univers. Un nouveau peuple devait prendre la place de l'ancien, des pays immenses allaient s'ouvrir au zèle des apôtres, et c'est saint Jacques qui entre le premier dans cette vaste carrière.

Car nous ne faisons point difficulté, mes frères, de supposer comme certain ce point de la tradition, surtout depuis qu'une critique également éclairée et laborieuse a travaillé avec succès à l'établir (1414). Pourquoi n'adoptionnerions-nous pas avec empressement une opinion si favorable à l'honneur du saint apôtre, à la gloire des Eglises d'Espagne, à qui elle rend leur première antiquité?

Saint Jacques quitte donc, je ne dis pas sa famille, ses proches, sa patrie, il avait sacrifié depuis longtemps à son Maître tous les attachements naturels; mais il quitte une terre consacrée par les travaux et les sueurs de Jésus-Christ, et qui lui en rappelait sans cesse le tendre souvenir, une terre où le sang de l'Homme-Dieu encore tout fumant était un motif si puissant de force et de courage dans les travaux apostoliques. Il quitte la compagnie de ses collègues dont les discours et les exemples devaient être une source si abondante de consolations mutuelles; il passe au delà des mers pour venir jusque dans les extrémités de notre continent faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Terre heureuse où les plus épaisses ténèbres avaient si longtemps régné, mais où va briller enfin pour toujours la plus vive lumière, comment pourrez-vous assez reconnaître la prédilection qu'a pour vous un des disciples bien-aimés du Sauveur? Combien d'années peut-être fussiez-vous encore demeuré dans les ombres de la mort, si l'impétuosité de son zèle ne l'eût fait devancer tous ses frères, et ne l'eût fait voler vers vous avant qu'aucun autre pensât à porter l'Evangile aux nations infidèles?

Allez, généreux apôtre, allez où l'esprit de Dieu et la charité vous conduisent. Votre zèle, avide de travaux et de peines, y trouvera de quoi se satisfaire. Des erreurs invétérées à déraciner, des vices monstrueux à détruire, des mystères incompréhensibles à faire croire, une morale austère à faire pratiquer; ce ne sont encore là, mes frères, que les obstacles ordinaires et communs à tous les prédicateurs de l'Evangile; ici, il s'en trouve de nouveaux. Quelles difficultés n'y aura-t-il pas à faire changer de religion à une nation dont le génie particulier fut toujours une constance inébranlable, un attachement opiniâtre à ses anciens usages, à adoucir des peuples que leur humeur guerrière rend naturellement féroces et intraitables, à accoutumer à la douceur de l'Evangile des hommes nourris dans le bruit des

armes et l'horreur des combats? Mais c'est pour cela même que saint Jacques ambitionne davantage cette mission, c'est pour cela qu'elle est plus digne de son zèle. Elle aurait moins d'attraits pour lui, s'il y apercevait moins de difficulté.

Second effet de la grâce sur saint Jacques, ce qu'elle lui fait entreprendre. Quel spectacle, mes frères, de voir un homme seul, sans armes, sans appui, sans ressources, méditer une conquête qui avait souvent occupé toutes les forces de Rome et les plus fameux généraux, entreprendre de faire plier sous le joug de Jésus-Christ des têtes qui avaient secoué plus d'une fois celui des maîtres du monde! Quel l'homme est puissant, Seigneur, lorsqu'il est animé de votre esprit et soutenu par votre grâce! Malgré toute la résistance de l'erreur, malgré les efforts de l'enfer, Jésus-Christ sera adoré dans les lieux où Dieu même n'était pas connu; l'humilité chrétienne sera pratiquée par des hommes qui ne connaissaient point d'autre vertu que l'ambition et l'orgueil. Le détachement, la mortification, la douceur, la charité régneront dans des cœurs qui n'avaient été en proie jusque-là qu'à la violence et à la fureur. Ce peuple deviendra un peuple nouveau et un des plus fidèles à Jésus-Christ, l'Espagne sera une des plus fidèles portions de l'Eglise; et c'est un homme seul qui opère ce prodige.

L'histoire ne nous a rien conservé en détail des travaux de saint Jacques; mais, mes frères, qu'avons-nous besoin de l'histoire sur un sujet qui parle si éloquemment de lui-même? Jugeons-en, de ses travaux, par les difficultés qu'il eut à vaincre, et dont je viens de vous donner une légère idée. Jugeons-en par le sentiment de saint Paul qui regardait l'Espagne comme une des terres les plus propres à donner de l'exercice à son zèle. Jugeons-en enfin par la promptitude du succès. La mission de saint Jacques en Espagne ne dura que fort peu de temps, et, dès les premiers siècles de l'Eglise, nous y voyons fleurir le christianisme, sans que nous sachions qu'aucun autre apôtre y ait prêché que saint Jacques. C'est donc à vous seul, grand apôtre, que l'Eglise est redevable de cette importante conquête; c'est à la force et à la vivacité de votre zèle que ce grand royaume doit son salut, et ce n'est pas sans fondement qu'il vous a toujours regardé comme son apôtre et son protecteur.

De tels succès auraient sans doute de quoi flatter un zèle ordinaire, mes frères, mais il faut quelque chose de plus à celui de saint Jacques. Déjà il lui tarde d'accomplir la promesse qu'il fit autrefois à Jésus-Christ de boire en entier le calice de la passion; il veut donner à ses frères, les apôtres, le premier exemple du martyre comme il leur a donné celui de la première course évangélique. Le désir de travailler pour Jésus-Christ l'avait fait venir en Espagne, le désir de mourir pour lui le fait retourner en Judée.

Ne peurez point son départ, peuples heureux que ses travaux viennent d'enfanter à Jésus-Christ. Si sa présence était parmi vous une source de bénédictions, son sang versé pour l'Evangile sera un nouveau fondement de votre foi; la voix de ce sang, portée jusqu'au trône de la miséricorde divine, attirera une rosée féconde sur la semence qu'il a jetée parmi vous. Un jour les restes précieux de son corps, rendus à vos vœux, vous seront à jamais un gage de son amour et de la protection du ciel sur l'Eglise formée par ses soins.

C'est donc un conquérant qui retourne à Jérusalem, et qui y retourne chargé des plus riches dépouilles. L'erreur, le vice, la superstition vaincus, un peuple entier soumis à Jésus-Christ, l'enfer confondu : voilà la matière de son triomphe. Monde insensé, qui prodigues à tes héros des lauriers qu'ils ont si peu mérités, qui immortalises des exploits qui ont causé tes malheurs, que réserves-tu pour le vainqueur qui paraît aujourd'hui à tes yeux ? en vis-tu jamais d'aussi hardi dans ses projets, d'aussi élevé dans ses vues, d'aussi intrépide dans les dangers, d'aussi heureux dans ses entreprises ? Mais il dédaigne tes éloges et tes récompenses, et c'est ce qui le rend plus grand encore. Quel prix peux-tu destiner à ses travaux ? Une couronne bien précieuse, mes frères, celle que Jésus-Christ a promise à ses disciples, celle qu'ils ambitionnent tous, celle que saint Jacques désire avec ardeur, c'est la couronne du martyr. Ses vœux seront bientôt satisfaits, il ne pouvait se trouver dans des circonstances plus favorables. Hérode a entrepris d'étouffer le christianisme dès sa naissance. Il veut commencer par abattre ses principaux soutiens, en faisant mourir ceux d'entre les apôtres qui paraissent les plus zélés et les plus laborieux, et c'est à ce titre que saint Jacques est le premier destiné au supplice.

Voici donc, grand apôtre, l'accomplissement de la parole de votre Maître, et le dernier trait de sa prédilection pour vous. Vous allez boire son calice, et le boire le premier ; c'est vous qui servirez d'exemple à vos frères. En accélérant votre sacrifice, il abrège vos travaux, il vous réunit à lui, il comble vos vœux, il accélère votre couronne. Heureux disciple, de pouvoir rendre en quelque manière à Jésus-Christ, autant qu'il a donné pour vous, votre vie pour sa vie, votre sang pour son sang.

Mais n'oublions pas, mes frères, une circonstance bien touchante de la mort du saint apôtre, qu'une tradition respectable nous a conservée. Il meurt, comme Jésus-Christ, en pardonnant aux auteurs de sa mort. Son accusateur se présente à lui tandis qu'il marche au supplice, il l'embrasse avec tendresse, et, par ce trait d'une âme héroïque, il en fait un chrétien et un martyr. Ainsi, prêt à donner la plus grande preuve d'amour pour Dieu, il donne encore le plus éclatant témoignage de charité pour le prochain.

En voilà trop peu sans doute, mes frères, pour la gloire de notre apôtre ; de si faibles couleurs ne peuvent pas le peindre comme il mériterait de l'être ; mais n'en est-ce pas assez pour notre instruction ? Nous avons vu ce que le zèle de la gloire de Dieu a fait faire à saint Jacques, pourquoi ne nous fait-il rien faire à nous-mêmes ? Le royaume de Jésus-Christ se détruit de jour en jour parmi nous, la religion fait sans cesse de nouvelles pertes au lieu de faire de nouvelles conquêtes ; la foi s'éteint, le libertinage d'esprit et de cœur prend sa place, la licence des mœurs augmente, le vice fait chaque jour de nouveaux progrès. Qui d'entre nous travaille à les arrêter ? Qui d'entre nous gémit seulement et pleure sur les malheurs de l'Eglise ? Le monde trouve encore des apôtres, il en trouve en grand nombre, je veux dire des hommes prêts à tout quitter pour gagner son estime, à tout entreprendre pour exciter son admiration, à tout sacrifier pour mériter ses récompenses. L'erreur a ses apôtres. On n'a que trop vu de pharisiens hypocrites parcourir la mer et la terre pour faire un prosélyte, pour infatuer les âmes simples et innocentes de leurs dogmes captieux, pour souffler dans tous les esprits le feu de la révolte et de la désobéissance à l'Eglise. L'enfer même a ses apôtres, s'il est permis d'employer ainsi ce terme ; il est une espèce d'hommes zélés pour la propagation du vice et de l'impiété, qui emploient autant d'artifices pour arracher les âmes à la vertu que les saints emploient de soins pour les gagner à Dieu ; qui, peu contents d'être eux-mêmes vicieux, voudraient faire passer dans tous les cœurs le poison dont ils sont infectés ; qui osent braver, pour parvenir à leurs vues, la vigilance des magistrats et la sévérité des lois. Pourquoi donc Jésus-Christ n'a-t-il plus d'apôtres ? pourquoi du moins en a-t-il si peu ?

Nous ne nous croyons point appelés à ce ministère. Il est vrai, mes frères, nous ne sommes point appelés tous à porter l'Evangile chez les nations infidèles ; un emploi si glorieux est réservé pour un petit nombre d'âmes héroïques que consume le feu divin de la charité. Mais n'est-il donc qu'une seule manière de travailler dans le champ du père de famille ? Celui qui attire par ses prières la rosée du ciel sur la moisson, n'aura-t-il pas sa part des fruits comme celui qui sème et qui plante ? Celui qui, par ses conseils salutaires, ses discours insinuants, empêche la brebis de s'égarer, n'a-t-il pas le mérite du bon pasteur, comme celui qui la cherche dans le désert et qui la ramène au bercail ? Celui dont les vertus honorent la religion ne la sert-il pas comme celui qui travaille à l'étendre ? Est-ce la moisson qui manque aux ouvriers ? ou sont-ce les ouvriers qui manquent à la moisson ? N'y a-t-il plus parmi nous d'ignorants à instruire, d'âmes faibles et chancelantes à soutenir, d'âmes prévenues et séduites à détromper, d'âmes égarées et perdues à ra-

mener? Sans sortir de l'intérieur de vos maisons et du sein de vos familles, qui est-ce qui n'a pas des enfants à élever, des domestiques à régler, des inférieurs à conduire, des amis et des voisins à édifier? Et qu'est-ce qu'un apôtre, mes frères, sinon un homme qui tâche de sanctifier les autres en se sanctifiant lui-même? Mais il faudrait pour cela renoncer à nos plaisirs, à notre indolence, à notre mollesse; il faudrait des soins, des attentions, de la vigilance; il faudrait essuyer la mauvaise humeur des uns, la vivacité des autres, souffrir la censure de celui-ci, les railleries de celui-là; il faudrait s'exposer aux discours insensés d'un monde toujours prêt à blâmer la vertu et à tourner le zèle en ridicule. Voilà les obstacles qui nous arrêtent. Que serait-ce donc, mes frères, s'il nous fallait renoncer à tout, comme les apôtres, nous consumer de travaux et de fatigues, braver les tourments et la mort? S'ils eussent été aussi peu zélés, aussi lâches que nous le sommes, où en serait la religion? où en serions-nous?

Mon Dieu, ranimez en nous le zèle de votre gloire; rallumez ce feu sacré que vous avez apporté sur la terre et qui est prêt à s'y éteindre; bientôt vous n'aurez plus d'ennemis, et la religion reprendra son premier éclat, bientôt, changés en autant d'apôtres, nous n'aurons d'autre ambition que d'étendre votre culte et la connaissance de votre saint nom; bientôt, chargés de mérites et de bonnes œuvres, nous attendrons avec confiance le salaire promis à ceux qui auront travaillé à la vigne du souverain père de famille; c'est la gloire que je vous souhaite! etc.

VI. PANÉGYRIQUE

DE SAINTE AGATHE.

Eritis mihi testes. (Act. 1, 8.)

Vous me rendrez témoignage.

Ainsi parlait le Sauveur à ses disciples, mes frères, et, par ces courtes paroles il les chargeait du ministère le plus glorieux et même le plus difficile. Rendre témoignage à Jésus-Christ, c'était prêcher sa divinité, enseigner sa doctrine, établir son culte par toute la terre; c'était détruire les erreurs et les vices, anéantir les superstitions et l'idolâtrie, éclairer, convertir, sanctifier l'univers. Le projet est grand, l'ouvrage est digne de Dieu. Mais rendre témoignage à Jésus-Christ, c'était attaquer la croyance de tous les peuples, les lois et les usages de tous les empires, l'autorité des rois et des grands du monde; c'était s'exposer à la proscription, aux outrages, aux tourments, à la mort. Le danger est terrible, il fallait un courage surnaturel pour le braver. Cependant ce projet s'est accompli, le prodige s'est opéré; l'ordre que le Sauveur avait donné à ses apôtres s'est tourné en prophétie, ils lui ont rendu témoignage en prê-

chant son Evangile, et ils y ont mis le sceau en répandant leur sang pour en attester la vérité : *Eritis mihi testes.*

Ils ont fait plus encore : ils ont transmis leur courage à ceux qu'ils ont instruits : la fermeté dans les supplices que le monde n'avait vue jusqu'alors que dans un petit nombre de héros, est devenue la vertu commune des chrétiens; chez tous les peuples, à tous les âges, dans l'un et dans l'autre sexe on en a vu des exemples. L'illustre martyre que vous honorez comme votre patronne est une de ces vierges courageuses que l'Eglise se glorifie d'avoir portée et nourrie dans son sein, qui a rendu témoignage à notre religion par la sainteté de sa vie et par la constance de sa mort : *Eritis mihi testes.*

Vous célébrez son triomphe avec un zèle toujours nouveau, mes frères. Ce temple auguste, pompeusement décoré en son honneur, retentit chaque année du chant de ses louanges et du récit de ses vertus; ce spectacle est beau, cette poésie est édifiante. Mais se borner à des démonstrations extérieures, serait-ce entrer dans les vues de l'Eglise et saisir le véritable esprit de notre religion? Les fêtes des martyrs, dit saint Augustin, sont une exhortation continuelle au martyre; elles nous invitent à imiter ceux que nous nous faisons un devoir d'honorer : *Solemnitates martyrum exhortationes martyriorum sunt, ut imitari non piget quod celebrare delectat* (1413).

Telle est l'importante instruction que nous fournit la solennité de ce jour et l'exemple de votre patronne. Ils nous apprennent que la vie du chrétien est une espèce de martyre continu, que nous devons à Dieu dans tous les moments le sacrifice de nous-mêmes, que c'est le témoignage qu'il faut toujours être prêts à rendre de notre foi : *Eritis mihi testes.*

N'en serez-vous pas surpris, mes frères, que dans un jour de joie et de triomphe, je vienne vous parler de peines et de souffrances, et qu'au lieu de vous faire envisager les récompenses de la foi, je ne vous en présente ici que les tentations et les épreuves? Mais telle est notre vocation : la couronne n'est réservée qu'à ceux qui ont combattu; quiconque ne veut point avoir de part au péril, n'a rien à prétendre aux avantages de la victoire. La disposition au martyre, c'est-à-dire à tout sacrifier et à tout souffrir pour Dieu, est le caractère essentiel du chrétien : c'est la vérité que j'entreprends ici de développer. Il faut en montrer l'obligation, il faut en enseigner la pratique; l'exemple de sainte Agathe nous fournira de quoi remplir ce double objet. Profession du chrétien, engagement solennel au martyre : premier point. Vie du chrétien, exercice continu du martyre : deuxième point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je dis que le chrétien doit être prêt à tout sacrifier et tout souffrir pour Dieu, il semble que je parle d'un cas impossible ou du moins fort extraordinaire, et peut-être imagine-t-on d'abord que notre foi n'est plus exposée à cette épreuve. La religion n'a plus besoin d'un témoignage sanglant; le temps des persécutions est passé, l'Eglise jouit d'une paix profonde. Les puissances de la terre, autrefois conjurées contre elle, se font gloire aujourd'hui de lui être soumises, de la protéger et de la défendre. Il n'est donc plus nécessaire de confesser Jésus-Christ devant les tyrans; ce qui reste à faire au chrétien, c'est de croire fermement à la parole de ce divin Maître et de pratiquer exactement ce qu'il commande.

J'en conviens, mes frères; mais l'apôtre saint Paul nous avertit que tous ceux qui veulent vivre saintement et selon Jésus-Christ souffriront persécution: *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. (II Tim., III, 12.)* Si vous demandez quels sont les persécuteurs: le démon d'abord et ses émissaires qui, par la séduction et les mauvais exemples, tendent partout des pièges à la vertu; le monde et ses partisans, qui, par de fausses maximes, s'efforcent de réduire à rien la sainte sévérité de l'Evangile; la chair et les passions, qui, toujours révoltées contre ce qui les gêne, cherchent continuellement à secouer le joug: voilà, dit saint Ambroise, les ennemis perpétuels de la foi. S'ils paraissent moins furieux que ceux d'autrefois, ils n'en sont que plus redoutables. Ils ne nous attaquent point le fer à la main, mais ils cherchent à nous gagner par la séduction et le plaisir: persécution dangereuse; plusieurs, victorieux en public, ont succombé dans cette espèce de guerre intérieure.

D'ailleurs, combien de circonstances critiques où, pour être fidèle à son devoir, il faut risquer son repos ou sa fortune, sa réputation ou sa vie? Un homme, par exemple, revêtu d'un emploi important, est forcé de ruiner sa santé, d'abréger ses jours par un travail opiniâtre ou de remplir négligemment ses fonctions et de tromper le public; un autre, destiné par état à donner au prochain des secours spirituels ou temporels, est dans la nécessité d'exposer quelquefois sa vie ou de manquer de charité; celui-ci, lié par des nœuds indissolubles à une personne dont il ne peut supporter le caractère, doit se résoudre, ou à sacrifier son repos, ou à rompre, par un divorce scandaleux, un engagement formé pour toujours; celui-là, poursuivi par l'injustice et la calomnie, est réduit à choisir ou d'être la victime, ou d'échapper par des moyens contraires à l'équité et à la droiture: tentation délicate, mes frères; y résisterions-nous? Notre foi nous y oblige. Dans ces circonstances et autres semblables, il faut se sacrifier comme les martyrs et comme votre sainte patronne. Nous le devons à Dieu, qui est notre maître, comme un hommage d'obéissance et de fi-

délité; nous le devons à Jésus-Christ, qui est notre Sauveur, comme une preuve de reconnaissance et d'amour; nous le devons à la religion, qui fait notre gloire, comme un témoignage de foi et de persuasion: *Eritis mihi testes. Suivez-moi dans ce détail, mes frères: il s'agit ici de développer une des obligations la plus essentielle et peut-être la moins connue du christianisme.*

I. Si Dieu ne demandait de nous que des choses faciles, il n'y aurait pas grand mérite à lui obéir. Il est de son autorité souveraine d'exiger quelquefois de l'homme de grands sacrifices, et il y proportionne alors ses secours et ses récompenses. Sans cela, saurions-nous de quoi les saints ont été capables avec l'aide de la grâce? Tant qu'Abraham fut soutenu par les promesses et les bienfaits de Dieu, sa fidélité n'avait rien de merveilleux; mais lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler son fils unique, et qu'Abraham, le bras déjà levé, était prêt à frapper cet enfant si cher: Arrêtez, lui dit le Seigneur, c'est maintenant que je suis convaincu que vous me craignez, vous n'avez pas épargné votre propre fils pour m'obéir: *Nunc cognovi quod times Deum. (Gen. xxii, 12.)* Tant que Job fut comblé de prospérités, on ne voyait en lui qu'une vertu commune. Mais quand Job, dépouillé de ses biens, privé de ses enfants, outragé de ses amis, réduit sur un fumier, couvert d'ulcères, eut la constance de bénir le Seigneur et d'adorer sa providence, Dieu lui-même sembla considérer avec complaisance ce prodige de vertu et en tirer sa gloire: *Nunquid considerasti servum meum Job? (Job, I, 8.)*

La souveraineté des princes de la terre consiste à pouvoir commander ce qui leur plaît, à disposer de la fortune et de la vie de leurs sujets, à ne trouver jamais d'opposition ni de retard à l'exécution de leurs ordres. Ils entretiennent des armées, c'est-à-dire des milliers d'hommes toujours prêts à combattre, à se faire égorger pour la gloire, pour les intérêts, pour la couronne de leur maître. Dieu, le Roi des rois, aurait-il moins de privilège et une autorité moins étendue? Pas un de nous qui ne se crût obligé de prodiguer sa vie, s'il le fallait, pour le service de notre monarque; sur quel fondement nous croirions-nous dispensés d'obéir à Dieu, quand ce qu'il exige paraît trop difficile?

Ce n'est donc pas une obligation nouvelle que le Fils de Dieu est venu nous imposer, quand il a dit ces paroles remarquables: «Celui qui aime sa vie plus que moi n'est pas digne de moi.» Il n'a fait qu'expliquer une conséquence du grand principe que la raison même nous enseigne: qu'il faut aimer Dieu sur toutes choses; qu'il faut, par conséquent, lui obéir en toutes choses; que, dès qu'il y va de sa gloire, il faut être prêt à lui sacrifier toutes choses. Déjà dans l'ancienne loi, le saint vieillard Eléazar, les sept frères Machabées et leur vertueuse mère, les trois enfants jetés dans la fournaise à Babylone, comprirent cette obligation et

n'hésitèrent pas un moment de donner leur vie pour témoigner à Dieu leur fidélité.

Sur ce même principe les premiers fidèles, au moindre signe de persécution, se tenaient prêts à rendre compte de leur foi et à la signer de leur sang, comme les soldats à marcher au combat; et c'est ainsi que votre sainte patronne fut des plus promptes à confesser Jésus-Christ. Les périls étaient grands. Il y allait de sa fortune; on lui offrait un établissement avantageux, une alliance honorable, si elle voulait quitter la religion. Il s'agissait de sa réputation; on la menaçait de la déshonorer, de la couvrir d'infamie, si elle persistait. Sa vie même était en danger; déjà on étalait à ses yeux l'appareil du supplice. Je suis à Dieu, répondait la vertueuse Agathe, je ne puis faire ce qu'il défend.

Je suis à Dieu, voilà en deux mots notre condamnation quand nous avons peine à remplir des obligations qui coûtent à la nature. Faut-il faire une restitution qui pourrait déranger nos affaires? s'agit-il d'une réparation due au prochain calomnié, mais capable de nous décrier dans le monde? est-il question de hasarder les premières démarches pour une réconciliation dont notre orgueil serait humilié? nous parle-t-on de rompre une société qui nous perd, mais qui tient à notre cœur? On hésite, on diffère, on refuse le sacrifice. Je suis à Dieu, dirait, comme sainte Agathe, un cœur vraiment chrétien; quoi qu'il ordonne, j'obéis. Je suis à Dieu, et malheur à moi si je lui préférerais mon intérêt ou mon honneur, mon plaisir ou ma vanité. Je suis à Jésus-Christ, et faudrait-il mon sang, je le dois à un Sauveur qui a prodigué le sien pour moi.

II. La reconnaissance, mes frères, doit être proportionnée au bienfait que nous avons reçu, et puisque le Sauveur n'a refusé pour nous ni travaux ni souffrances, il est de la justice de ne rien trouver de pénible pour lui. C'est de là que saint Jean conclut avec raison que, comme Jésus-Christ a poussé la charité jusqu'à nous immoler sa vie, nous sommes de même dans une obligation étroite de sacrifier la nôtre pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères : *Quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere.* (1 Joan. III, 16.) Et combien plus sommes-nous obligés d'endurer avec patience les maux passagers de cette vie, de nous féliciter de ce que Jésus-Christ veut bien se contenter d'un si faible retour, et de ce qu'après avoir porté pour nous une croix si pesante, il nous en réserve une si légère?

Nous l'avons promis solennellement, lorsque, sur les fonts sacrés du baptême, nous avons été marqués du sceau de la croix, symbole des souffrances et de la mort de notre Maître. Nous en avons renouvelé le serment, lorsque; dans le sacrement de confirmation, on nous l'a imprimée de nouveau sur le front. Cette croix, toujours présente à nos yeux, ne nous dit-elle rien, mes frères? Est-ce en vain que nous nous armons

à tout moment de ce signe de salut? est-ce en vain que nous nous prosternons tous les jours à ses pieds?

Chrétiens mécontents de votre sort, qui trouvez trop pesant un joug de tous les jours; chrétiens souffrants, à qui la vie paraît si longue; chrétiens abandonnés et délaissés dans vos peines, qui ne recevez de consolation de personne; chrétiens outragés, qui n'éprouvez qu'injustice de la part des hommes, venez et voyez. Voyez Jésus, le chef des martyrs et le modèle des prédestinés, et concevez si c'est un malheur pour vous de lui ressembler. Voyez Jésus, couvert d'opprobres, rassasié d'amertumes, accablé de douleurs, qui, du haut de sa croix, invite les âmes fidèles à le suivre. Voyez la troupe sainte des martyrs qui s'empresse à marcher sur ses traces; votre sainte patronne y tient un rang distingué : revêtue de la double couronne de la virginité et du martyre, elle vous montre le chemin du ciel arrosé de sang, et vous exhorte à y entrer. Refusez-vous une si glorieuse compagnie? ou à la suite d'un chef couronné d'épines, environné de martyrs couverts de plaies, prétendez-vous ne marcher que sur des fleurs?

Oui, mes frères, dans les plus cuisantes douleurs, dans le chagrin le plus accablant, un coup d'œil jeté sur le crucifix est capable de répandre dans l'âme la sérénité et la paix, de sécher les pleurs, d'étouffer les soupirs, de changer les plaintes et les murmures en actions de grâces. Tout chrétien sur qui cet objet divin ne fait pas impression ou est incapable de sentiment, ou ne croit pas à sa religion.

III. Notre religion nous propose deux sortes de vérités : les unes purement, spéculatives, ce sont les mystères que Dieu a révélés pour humilier notre esprit : un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, un Dieu mort et ressuscité, un Dieu caché sous les apparences du pain. Quelque incompréhensible que soit tout cela, ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus difficile à croire dans le christianisme. Les autres sont des vérités pratiques, ce sont les maximes que Jésus-Christ nous a enseignées pour réformer notre cœur : que pour être heureux il faut être pauvre, humble, mortifié, souffrant; qu'il faut renoncer à soi-même, qu'il vaut mieux endurer une injure que de se venger, qu'il faut aimer ses ennemis. Vérités aussi essentielles que les premières, dont la foi est aussi nécessaire, mais dont la croyance, comme dit saint Jacques, ne peut se prouver que par les œuvres : *Ostende fidem ex operibus.* (Jac. II, 18.)

C'est surtout à cette espèce de vérités que les martyrs ont rendu témoignage, et que nous devons professer publiquement comme eux. En voyant un confesseur de Jésus-Christ souffrir tranquillement un arrêt qui le condamne à l'exil, à la perte de ses biens et de son état, est-il nécessaire de lui demander s'il croit à cette parole de Jésus-

Christ: Bienheureux les pauvres : *Beati pauperes?* (Matth. v, 3.) Quand sainte Agathe refuse les honneurs et les avantages qu'on lui offre, qu'elle est résolue à tout souffrir plutôt que de se laisser enlever le précieux trésor de sa virginité, y a-t-il lieu de douter si elle croit ces mots : Bienheureux les cœurs purs : *Beati mundo corde?* (Ibid., 8.) Lorsqu'elle endure les horreurs d'un cachot, les coups et les tortures, l'action du fer et du feu sur les parties les plus sensibles de son corps, avons-nous besoin de nous informer si elle est convaincue de cette sentence du Sauveur : Bienheureux ceux qui sont affligés et persécutés pour la justice : *Beati qui lugent.* (Ibid., 5.) *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam?* (Ibid., 10.) Quand elle et tant d'autres, au milieu des supplices, ont prié, comme Jésus-Christ pour ceux qui leur insultaient, pour ceux qui les avaient accusés et condamnés, pour ceux qui les tourmentaient, pouvaient-ils faire une profession de foi plus éclatante de ces maximes saintes : Bienheureux les débonnaire, bienheureux ceux qui pardonnent et qui font miséricorde : *Beati mites.* (Ibid., 4.) *Beati misericordes?* (Ibid., 7.)

C'est ici que les œuvres parlent, et que les nôtres doivent parler; c'est ici que doit s'appliquer cette belle parole de Tertullien, que le martyre est une dette contractée par la foi : *Fidem martyrii debitricem.* Le combat est violent, dit saint Ambroise; il s'agit de nous armer contre nous-mêmes, de porter le glaive jusqu'au fond de notre cœur, pour y faire mourir les passions. C'est le combat de tous les jours, le martyre de tous les moments. Vous en sentez-vous le courage? continue le saint docteur; je vous reconnais pour martyr de Jésus-Christ : *Testis es Christi.* (In Psal. cxviii.) Oni, si tandis que tout le monde, dominé par l'avarice, ne songe qu'à gagner, qu'à accumuler; que tous moyens d'acquérir passent pour légitimes, que tout commerce est bon, pourvu qu'il réussisse, que personne ne fait scrupule de tromper son prochain, d'abuser de sa simplicité et de profiter de sa misère; vous, chrétien désintéressé, vous vous bornez à la médiocrité de votre fortune, vous avez horreur de tout gain sordide, de tout trafic suspect; vous savez même vous dépouiller quand il le faut pour Dieu et pour les pauvres; je ne crains pas de vous donner un nom trop glorieux : vous êtes confesseur de Jésus-Christ : *Testis es Christi.* Si lorsque l'ambition règne dans tous les états, que personne n'est content de son sort, que l'on ne pense qu'à s'élever, qu'à faire parvenir une famille, qu'à lui donner du crédit dans le monde; vous, chrétien humble, vous vous tenez modestement dans votre condition, vous ne cherchez ni à dominer, ni à l'emporter sur vos égaux, vous élevez chrétiennement vos enfants, plus ambitieux d'en faire des saints que de les rendre riches et puissants, vous rendez témoignage à l'Evangile : *Testis es Christi.* Si pendant qu'une jeunesse indocile et vo-

lage ne respire que liberté et indépendance, ne s'occupe que de plaisirs, se croit tout possible et tout permis, rejette avec dédain les leçons de sagesse; vous, jeune homme vertueux, vous, fille modeste et soumise, vous demeurez sous la sauvegarde de la vigilance paternelle, vous fuyez les compagnies dangereuses et les entretiens suspects, vous ne pensez qu'à vous former au travail, à la piété et aux devoirs de votre état; vous méritez les couronnes de sainte Agathe et Dieu vous les promet : *Testis es Christi.* Si tandis que les tribunaux retentissent de querelles, de procès et d'injures, que par opiniâtreté l'on se ruine pour des riens, que l'on se traite mutuellement avec aussi peu d'humanité que les peuples sauvages ou les animaux féroces; vous, homme pacifique et craignant Dieu, vous aimez mieux souffrir, perdre, vous relâcher, que de contester avec personne, vous imitez Jésus-Christ et ses martyrs : *Testis es Christi.*

Donc, au contraire, toutes les fois que nous refusons de nous comporter d'une manière conforme aux règles de l'Evangile, nous trahissons notre foi; nous méritons la même ignominie que ces lâches qui succombaient à la persécution et reniaient leur Sauveur. Les païens mêmes leur insultaient; ils devenaient le rebut de leurs frères et le jouet de leurs ennemis; couverts de honte, ils n'osaient plus se montrer. On en a vu à qui la confusion ranimait enfin le courage, qui venaient désavouer leur apostasie, laver dans leur sang l'affront qu'ils avaient fait à leur religion. Heureux, mes frères, si le regret de tant de choses honteuses, de tant d'infidélités commises dans notre cœur, peut-être en public et avec scandale, produisait sur nous le même effet! Mais ce prodige est rare. C'est par la pratique constante des vérités de l'Evangile que l'on parvient à cette foi héroïque que rien ne peut plus ébranler. Votre sainte patronne et tous ceux qui ont souffert comme elle pour Jésus-Christ avaient commencé par s'exercer longtemps avant le combat. Leur exemple, en nous montrant l'obligation du martyre, nous apprend encore que la vie du chrétien doit en être un exercice continu. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Faire à Dieu le sacrifice de soi-même, s'immoler pour sa gloire, est sans doute la plus grande marque d'amour que la créature puisse donner à son souverain Maître. Le Sauveur nous le dit lui-même : Personne ne peut témoigner à ses ennemis un attachement plus fort que de donner sa vie pour eux : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan. xv, 13.) Aussi l'Eglise n'a-t-elle jamais douté du salut éternel de ceux qui sont morts pour la foi; elle n'a point hésité de rendre les plus grands honneurs à leur mémoire, de les invoquer

comme des saints et des bienheureux, de conserver avec vénération les restes précieux de leurs cendres, de célébrer les saints mystères sur leur tombeau, de regarder le jour de leur martyre comme un jour de fête et de triomphe.

Mais plus la vertu des martyrs est héroïque, plus elle est au-dessus des forces de la nature; elle ne peut être que l'effet d'une grâce particulière que Dieu ne doit à personne. Cette vérité bien connue des premiers fidèles leur inspirait, à l'approche des persécutions, une crainte salutaire et une humble défiance d'eux-mêmes. Persuadés que la religion leur imposait l'obligation de la confesser dans les plus cruelles épreuves, ils ne comprenaient pas moins que la prudence leur défendait de tenter Dieu et de s'exposer sans son ordre. L'exemple funeste de quelques chrétiens qui, après avoir donné d'abord des preuves de constance, avaient enfin succombé à la violence ou à la longueur des tourments, était un avertissement frappant de ne pas compter sur soi-même, mais d'attendre tout du ciel. Ils se préparaient donc au combat par la retraite et la prière, par le jeûne et la pénitence, par la concorde et l'union fraternelle, surtout par la communion de l'Eucharistie qui est le pain des forts.

Pour remporter la palme du martyre il fallait vaincre trois ennemis redoutables, le monde et ses artifices, les passions et leur empire, la chair et ses faiblesses. Cette victoire, mes frères, n'est point l'apprentissage de la vertu, mais le fruit d'une longue habitude; le chrétien n'y parviendra jamais, s'il ne s'accoutume comme les martyrs à mépriser le monde, à dompter ses passions, à mortifier sa chair. Tel est l'école où votre sainte patronne s'est exercée d'avance à mériter une confession glorieuse, telle est la discipline où se sont formés tous les soldats de Jésus-Christ.

Un des avis que le divin Maître a donné le plus souvent à ses disciples, c'est qu'ils n'étaient pas du monde, que le monde les haïrait, qu'ils devaient vaincre le monde : *Vos de mundo non estis.* (Joan. xv, 19.) Ils en étaient bien persuadés, mes frères. Saint Paul disait comme son Maître : Je suis mort au monde et le monde est mort pour moi; ou par une expression plus forte encore : Je suis une croix pour le monde, et le monde est une croix pour moi : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (Gal. vi, 14.) Ce serait donc la prétention la plus folle, l'espérance la plus vaine, que de vouloir concilier l'Esprit de Dieu avec l'esprit du monde, les lois de l'Evangile avec les usages du monde, l'attachement à notre religion avec l'estime et l'approbation du monde.

Le monde est encore aujourd'hui ce qu'il a toujours été, plein de malignité, dit saint Jean (I Joan. v, 19), l'ennemi déclaré de la vertu, et ses erreurs sont trop anciennes pour que l'on puisse espérer de le voir jamais changer. Depuis dix-sept cents ans que Jésus-Christ est venu nous instruire, le

monde n'a-t-il rien rabattu de ses préjugés ou réformé son langage? L'Evangile a beau recommander l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses; si un homme négligeait par un principe de vertu l'occasion de faire une grande fortune, il passerait pour un insensé. En vain l'Evangile ordonne de pardonner les injures : si un militaire essayait un outrage sans en tirer vengeance, sans se laver dans le sang de son ennemi, il serait déshonoré pour jamais. Inutilement l'Evangile nous prêche la mortification et le renoncement au plaisir : si une jeune personne vit dans la retraite, elle est regardée comme un génie singulier, comme un caractère bizarre. Dans le style ordinaire des conversations du monde, le désintéressement est simplicité; la patience, bassesse d'âme; la mortification, humeur farouche; la dévotion, bigoterie et petitesse d'esprit.

Malgré tous ses travers, nous avons encore la faiblesse de le ménager, de le craindre, de redouter sa censure. Faut-il donner ces preuves de christianisme et de crainte de Dieu? On balance, on hésite, on tremble. Que dira le monde? Si je souffre cette calomnie, on me croira coupable, je serai déshonoré, on le reprochera à mes enfants, ce sera une tache dans ma famille. Si je cède, si je me relâche dans ce procès intenté injustement, mon adversaire en triomphera, il publiera partout sa victoire, il me fera mépriser dans le monde.

Si je ne suis point libre en paroles, joueur, vagabond, intempérant, insolent, dissolu comme les jeunes gens de mon âge, je serai raillé et moqué, je passerai pour un imbécile. Quelle ignominie, mes frères! peut-on pousser jusqu'à ce point l'esclavage et la faiblesse? Si les premiers fidèles en eussent été susceptibles, y aurait-il eu des martyrs? Si sainte Agathe avait voulu être comme les personnes de son sexe, dissipée et volage, curieuse et imprudente, entêtée de modes et de parures, empressée de se montrer et d'avoir des adorateurs, vivre en un mot, selon le monde; eût-elle rejeté avec indignation les offres, les promesses, les respects, les caresses que l'on mit d'abord en usage pour la séduire? Si malheureusement notre vertu était mise aujourd'hui à la même épreuve que la sienne, avec tous nos égards pour le monde, que serions-nous? Je ne puis le dire sans rougir... autant d'apostats.

Celui, dit saint Augustin, qui ne sait pas triompher des vains attraits du monde, comment surmonterait-il ses menaces et ses fureurs? *Quomodo superabit scævitem, qui non potest superare blandientem?* J'ajoute, si nous ne sommes pas capables de vaincre une passion aussi faible qu'est la crainte du monde, comment domptons-nous les autres, dont l'empire est plus puissant et les attaques plus violentes? Il le faut cependant, mes frères, et sans la victoire sur nos passions, nous ne sommes plus chrétiens, beaucoup moins serions-nous

martyrs. Jésus-Christ nous en avertit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* (Matth. xvi, 27.) Or, renoncer à nous-mêmes, c'est renoncer à nos mauvaises inclinations, à nos défauts, à nos habitudes, en un mot, à nos passions.

Le grand artifice des persécuteurs pour vaincre la constance des martyrs était de les mettre aux prises avec toutes les passions. On irritait en eux la cupidité, par l'espérance des richesses ; l'ambition, en leur offrant des honneurs et la protection des empereurs ; la vanité, par la crainte de l'ignominie ; la sensualité, par les infâmes sollicitations des personnes de mauvaise vie ; l'amitié même et l'attachement pour leurs parents, par la proscription et l'opprobre, qui devait rejailir sur leur famille et leur postérité ; la colère et l'impatience, par les insultes et les brutalités ; enfin l'amour de la vie, par l'appareil du supplice. Et c'est ainsi que votre sainte patronne fut tentée. Les païens étaient persuadés que, s'ils pouvaient engager un chrétien à commettre seulement un crime, c'en était fait de sa religion et de sa foi. Or, concevez, mes frères, s'il lui était possible de tenir contre tant d'assauts réunis, à moins qu'il ne fût exercé de longue main à être toujours maître de lui-même, et à réprimer parfaitement toutes les inclinations de la nature ?

Non, mes frères, non, disait saint Grégoire à son peuple, en célébrant, comme nous faisons, la fête d'une sainte vierge et martyre, celle que nous honorons aujourd'hui n'aurait pas eu la force de mourir pour Dieu, si elle n'avait commencé par faire mourir en elle tous les désirs terrestres. Mais que dirons-nous de nous-mêmes, ajoutait le saint pape, qui nous laissons dominer par la colère, maîtriser par l'orgueil, emporter par l'ambition, corrompre par la volupté ? De faibles vierges, dans un âge encore tendre, sont allées au ciel par le fer et par le feu ; et nous n'avons pas seulement la force de servir Dieu dans la paix et la liberté. Sauverions-nous immoler à Dieu notre chair par un glorieux martyre, nous qui n'avons pas appris à la mortifier par la pénitence ?

Troisième moyen de mériter la couronne du martyre, l'amour des souffrances. La patience est, comme toutes les autres, une vertu d'habitude, mes frères : le corps s'endurcit à la douleur, et l'esprit se roidit contre la crainte ; une chair traitée avec délicatesse ne fut jamais capable de soutenir de violents combats. Non, disait Tertullien aux fidèles qu'il encourageait au martyre, ce n'est point par le repos et la mollesse que le soldat se prépare à la guerre ; une vie sensuelle n'est pas propre à lui relever le courage. En pleine paix même, le guerrier ne diminue rien des exercices de la discipline militaire : il enduret ses mains par le travail, son corps par les sueurs ; il souffre le froid et le chaud, la faim et la soif ; il s'entretient dans l'habitude de faire des mar-

ches forcées, de se servir de ses armes, de camper, de se retrancher, de porter de pesants fardeaux ; s'il se relâche de cette vie dure et austère, c'en est fait de sa valeur, il sera bientôt vaincu.

Déjà l'apôtre saint Paul s'était servi d'une comparaison semblable pour exciter les fidèles à la mortification et à la patience chrétienne. Ceux, disait-il, qui se préparent à combattre sur l'arène pour remporter le prix de la course, de l'adresse ou de la force du corps, s'interdisent l'usage des plaisirs qui pourraient les amollir ; ils s'exercent, ils se fatiguent, ils se tourmentent pour mériter une couronne corruptible et passagère : que ne devons-nous point faire, à leur exemple, pour en acquérir une éternelle ? *Et illi quidem ut coronam corruptibilem accipiant, nos autem ut incorruptam.* (I Cor. ix, 25.)

Pensons-nous à cette morale, mes frères, quand nous fuyons avec tant de soin tout ce qui nous gêne et nous incommode, quand nous voudrions retrancher de notre religion le peu de mortifications dont nous avons conservé l'usage, et qui sont à peine une ombre légère de celles que l'on pratiquait autrefois ? Le jeûne altère notre santé, l'abstinence affaiblit notre tempérament, la prière nous fatigue, la longueur des offices de paroisse nous fait languir, une instruction ou une lecture de piété nous accable d'ennui. Sommes-nous encore chrétiens, c'est-à-dire les disciples d'un Dieu crucifié, les successeurs des martyrs, les enfants d'une Eglise fondée par les souffrances ? Cette chair, si faible quand il faut souffrir pour Dieu, mais si robuste et si forte quand il est question de nos plaisirs, est-elle pétrie d'un autre limon que celle des premiers fidèles ?

Au premier signe de persécution, ils couraient au martyre ; les païens leur en faisaient le reproche, ils traitaient ce courage de fureur et de frénésie, ils appelaient par dérision les chrétiens une espèce de gens toujours prêts à mourir : *Expeditum mortigenus.* (TERTULLIEN.) Hélas ! le moindre danger nous ferait fuir et nous glacerait le sang dans les veines. Ils marchaient à la mort d'un air intrépide, et la pensée seule de la mort nous fait frémir ! C'est notre lâcheté, mes frères, qui nous rend cette idée si terrible ; c'est la faiblesse que nous avons de nous attacher à une vie qui nous échappe et qu'il faudra bientôt quitter. Autant d'objets auxquels notre cœur se livre, autant de satisfactions nous accordons à nos sens ; autant de nouveaux liens qui nous enchaînent à la terre et qu'il faudra rompre, autant de nouveaux regrets que nous nous préparons à cette dernière heure. Apprenons donc à mourir tous les jours, afin que, lorsque Dieu nous demandera notre vie, nous puissions lui faire de bon cœur le sacrifice que les martyrs lui ont fait avec tant de joie et de courage. Mourons d'avance au monde, à nos passions, à nos sens, ce sera autant de fait pour nos derniers moments

(1416). Nous devons notre vie tout entière à Dieu et il ne nous la conserve (1417) que pour la consacrer à son service; nous la devons à Jésus-Christ qui a donné la sienne pour nous; nous la devons même à la sainte patronne que nous invoquons et à laquelle il serait honteux pour nous de ne pas ressembler. Nous la devons à notre religion, qui nous donne de si grandes espérances et qui nous promet, après cette vie faible et misérable, une vie heureuse et éternelle. Dieu nous y conduise! Amen.

VII. PANÉGYRIQUE

DE SAINT LAURENT.

Magnificabitur Christus in corpore meo sive per vitam, sive per mortem. (Philip. i, 20.)

Jésus-Christ sera glorifié en moi par la vie et par la mort.

Quoi de plus glorieux, en effet, à Jésus-Christ, mes frères, qu'un saint qui fait l'admiration du monde, et dont les vertus héroïques paraissent au-dessus des forces de la nature? Quoi de plus propre à nous faire comprendre la sainteté de la doctrine de ce divin Maître, qui fait disparaître les défauts de l'humanité; la sagesse de ses lois, qui, toutes parfaites qu'elles sont, n'ont rien d'impraticable; la puissance de sa grâce, qui élève l'homme au-dessus de lui-même et le fait triompher de ses penchants les plus forts? Si donc il fut jamais un saint qui ait procuré à Jésus-Christ une gloire particulière, c'est celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête et que vous honorez comme votre patron, mes frères, parce qu'aucun autre n'a porté à un plus haut point les vertus chrétiennes. Et par un juste retour, aucun saint dont Dieu se soit plu davantage à manifester la gloire, et dont il ait rendu le culte plus célèbre dans l'Eglise. C'est dans la capitale du monde qu'il a fait briller ses vertus dont l'éclat a pénétré dans toutes les contrées de l'univers. Superbe Rome, que serait devenue ton ancienne splendeur, si la gloire des martyrs et surtout celle de saint Laurent ne l'avait conservée et ne lui avait donné un nouveau lustre? Tu as vu tomber l'empire tyrannique que tu avais usurpé sur les nations; les temps et la barbarie ont détruit les monuments de tes conquêtes et des malheurs du monde. Tu serais ensevelie sous leurs ruines, si les héros du christianisme ne t'avaient relevée de ta chute. Mais tu es devenue plus célèbre par ta défaite que par tes victoires. En te soumettant à Jésus-Christ ils ont assuré ta gloire; elle s'étendra comme la leur au delà de la durée des temps. Tu peux désormais le disputer à la ville fameuse qui a été le berceau du christianisme; autant Jérusalem s'est glorifiée d'avoir été illustrée par le premier des martyrs, autant Rome,

dit saint Léon, peut s'applaudir d'avoir possédé celui dont nous honorons le triomphe : *Quam clarificata est Jerosolyma Stephano, tam illustris facta est Roma Laurentio*. Ainsi Dieu fait éclater la gloire de ses saints, mes frères, ainsi il leur rend avec usure celle qu'ils lui ont procurée. Si l'Eglise nous la met devant les yeux en nous faisant célébrer leur fête, c'est pour exciter en nous une sainte ambition, c'est pour nous engager à imiter leurs vertus, afin de partager leur couronne. Entrons donc dans l'esprit de cette solennité, chrétiens auditeurs, et pour recueillir tout le fruit que doit vous procurer la fête de votre patron, voyons en quoi il peut vous servir de modèle. Saint Laurent a glorifié Dieu, non-seulement par les vertus communes que tout chrétien doit pratiquer, mais encore par les vertus héroïques auxquelles tout chrétien doit aspirer. J'appelle vertu commune la fidélité aux devoirs de son état; j'appelle vertu rare et héroïque, l'amour et le désir des souffrances. Voici donc ce qui va faire le sujet de son éloge et le partage de ce discours. Saint Laurent a glorifié Dieu pendant sa vie par la fidélité à son ministère; vous le verrez dans le premier point. Il a glorifié Dieu à sa mort par la constance de son martyre; ce sera le sujet du second. C'est donc avec raison que je lui applique ces paroles de l'Apôtre : Jésus-Christ sera glorifié en moi par la vie et par la mort : *Magnificabitur Christus in corpore meo sive per vitam, sive per mortem*. Puisse ce discours servir à la gloire du saint martyr et à votre édification, mes frères; c'est la grâce que nous allons demander au Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. Ave, Maria.

PREMIER POINT.

Je passe sous silence les premières années de la vie de saint Laurent, quoique l'histoire ne nous les ait pas laissées entièrement ignorer. Une naissance peu illustrée selon le monde, mais heureuse selon Dieu; une famille peu favorisée des avantages de la terre, mais prévenue des bénédictions du ciel; une éducation chrétienne et sainte, beaucoup de talents pour les sciences, et encore plus de dispositions pour la piété : tout cela pourrait fournir une ample matière à son éloge. Je ne m'y arrêterai point cependant, parce que je ne veux m'attacher qu'aux vertus d'un âge plus avancé. C'est sans doute ce qui mérite le plus l'attention dans la vie des saints, mes frères, parce que c'est ce qu'il y a de plus glorieux pour eux et de plus utile pour nous.

Laurent, né en Espagne, vint à Rome vers le milieu du III^e siècle. Le pape Sixte, qui gouvernait alors l'Eglise, frappé des vertus de cet étranger, l'éleva aux ordres sacrés, et

(1416) Saint CYPRIEN, *De zelo et livore*, page 526.

(1417) Nous devons à Dieu tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Nos biens ne sont qu'un dépôt, et nous ne devons croire en avoir

fait bon usage que quand nous les avons employés à orner les temples du Seigneur et à soulager nos frères. Notre vie n'est qu'un souffle léger, et Dieu nous la conserve... (*Variante du manuscrit.*)

le fit son archidiacono. C'est dans ce saint ministère que nous l'allons voir glorifier Jésus-Christ dans sa vie, et remplir avec une exactitude admirable ses devoirs envers Dieu et envers le prochain : *Magnificabitur Christus in corpore meo sive per vitam.*

Vous savez, mes frères, quelles étaient les fonctions des diacres dans la primitive Eglise, premièrement en ce qui regarde le culte divin. Ils étaient établis non-seulement pour assister les pontifes dans la célébration des saints mystères et l'oblation du sacrifice des autels, mais encore pour lire publiquement l'Evangile au peuple, pour instruire les nouveaux fidèles qu'on disposait au baptême, pour leur administrer ensuite ce sacrement, enfin pour distribuer le corps et le sang du Sauveur; ministère auguste qui les faisait participer en quelque manière aux principales fonctions du sacerdoce; mais ministère redoutable qui demandait en eux une sainteté éminente. Aussi lorsque les apôtres établirent pour la première fois les diacres dans l'Eglise de Jérusalem, ils voulurent des hommes d'une vie irréprochable et dont la vertu fût universellement reconnue : *Viros boni testimonii* (Act. vi, 3); parce qu'il était essentiel que des fonctions si saintes ne fussent confiées qu'à des saints.

Le ministère des diacres, si vénérable en lui-même, paraissait l'être encore davantage dans l'Eglise de Rome. C'était avec le vicaire de Jésus-Christ que les diacres avaient l'honneur de monter au saint autel, c'est avec le pasteur des pasteurs qu'ils partageaient les fonctions sacrées; c'est sur le tombeau des apôtres qu'ils participaient à la Victime sans tache; c'est dans un temps où une des plus consolantes fonctions des saints ministres était de ramasser et de conserver les restes précieux de la cendre des martyrs.

Et ce fut par un des plus vertueux pontifes qu'ait eus l'Eglise chrétienne, que saint Laurent fut élevé à ce saint ministère. Qui le mérita jamais mieux que notre saint? Qui posséda jamais dans un plus éminent degré les vertus qui pouvaient en rendre digne : des mœurs pures, une piété exemplaire, une capacité non commune, un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Quel don plus précieux pouvait donc faire à son Eglise le pieux pontife, que de lui attacher un homme dont les vertus faisaient l'admiration publique?

Qu'il est beau, mes frères, de voir dans les dignités, des hommes dont le mérite est au-dessus de leur place, et qui semblent, comme saint Laurent, leur donner encore plus de lustre qu'ils n'en reçoivent! C'est sans doute principalement à l'égard des dignités de l'Eglise qu'on doit le souhaiter; mais, pour le dire en passant, quel bonheur si les emplois mêmes de la société n'étaient possédés que par ceux qui les méritent le mieux, si la vertu était la seule voie qui conduisit aux honneurs, si jamais les places n'étaient avilies par les défauts de ceux qui

les remplissent! Quoi qu'il en soit, c'est la vertu qui a élevé notre saint diacre au rang qu'il occupe; c'est la religion et la piété qui l'y soutiennent. Livré désormais tout entier aux fonctions saintes de son ministère, le culte des autels, l'ornement des temples, l'instruction des fidèles, la prière et les louanges du Seigneur remplissent tous les moments qu'il ne donne point aux œuvres de charité.

Bienheureux, ô mon Dieu! ceux qui demeurent dans votre sainte maison, qui sont attachés par état à vous servir, qui partagent avec les anges du ciel le soin de chanter vos louanges, dont les actions les plus journalières sont autant d'actes de religion. Peuvent-ils assez estimer leur bonheur? Ne vous bornez pas à l'envier, mes frères, tâchez plutôt d'égaliser leurs mérites; vous le pouvez, si vous savez envisager votre état avec les yeux de la foi. Ah! mes frères, ce n'est pas seulement dans les états spécialement consacrés au culte du Seigneur qu'on peut sanctifier toutes ses œuvres, on peut servir Dieu par les occupations qui paraissent en elles-mêmes les plus indifférentes et en faire autant d'actes de religion; car, suivant le raisonnement de saint Paul, i. 3. a, à la vérité, différents emplois, différents ministères, mais c'est le même Dieu que nous servons tous : *Divisiones ministratio-num sunt, idem autem Dominus.* (I Cor. xii, 5.) Il y a des devoirs de plus d'une espèce, mais c'est le même Dieu qui les commande. Celui qui mérite davantage n'est donc pas, j'ose le dire, celui qui occupe l'emploi le plus saint ou le rang le plus élevé, mais celui qui remplit le mieux ses devoirs. Non, ce n'est pas le serviteur à qui le père de famille a confié la plus grande administration, qui recevra la plus grande récompense, mais celui qui a été le plus fidèle, qui a le mieux fait la volonté de son maître.

Ranimez donc votre foi, mes frères, et en quelque état que la Providence vous ait placés, quelque vils que vous paraissent les devoirs qui y sont attachés, vous comprendrez que l'esprit de religion peut les ennoblir et les sanctifier, que vous glorifiez le Seigneur dès que vous faites ce qu'il commande, que vous servez Dieu dès que vous servez le prochain ou la société. Ranimez votre foi, et vous sentirez qu'étant spécialement consacrés au Seigneur par le baptême, vous exercez, en qualité de chrétiens, une espèce de sacerdoce; que vous pouvez imiter, en quelque manière, tous les actes de religion dont ses ministres sont chargés. Vous ne pouvez pas, comme saint Laurent, contribuer à l'oblation de la victime sainte, mais vous devez offrir sans cesse à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, l'encens de vos vœux et de vos prières. Vous ne pouvez pas être occupés, comme lui, à la garde des temples, à l'ornement des autels, mais vous devez orner votre âme, qui est le temple du Saint-Esprit, de l'éclat des vertus chrétiennes. Vous n'êtes pas chargés, comme le saint diacre, de veiller à la pureté des

vases destinés au saint sacrifice, mais vous devez préserver de toute souillure votre corps, où Jésus-Christ veut bien habiter par la communion. Regardez-vous donc, à l'exemple de votre saint patron, comme entièrement consacrés au Seigneur; n'ayez d'autre soin que de remplir exactement, comme lui, vos devoirs, non-seulement ceux qui regardent Dieu, mais encore ceux qui regardent le prochain : c'est le second exemple qu'il vous donne, et par où il glorifie Jésus-Christ pendant sa vie. *Magnificabitur.*

Le ministère des diacres n'était pas seulement destiné autrefois à la pompe du culte divin et au service des autels; ils étaient encore chargés de recevoir les aumônes des fidèles, et de les distribuer aux pauvres et aux veuves. Ils étaient, pour ainsi dire, les trésoriers et les économes de l'Eglise : emploi important qui demandait des vertus peu communes, une fidélité à toute épreuve, pour administrer avec désintéressement les richesses qui leur étaient confiées; une vigilance attentive, pour découvrir tous les besoins et y apporter un prompt secours; une prudence consommée, pour discerner les vrais pauvres d'avec ceux qui en auraient voulu prendre les apparences; une charité compatissante, pour supporter les faiblesses, les importunités, les poursuites des misérables; une gravité de mœurs, une modestie d'ange, pour pénétrer sans danger jusque dans l'intérieur des familles, et conserver la vertu au milieu des objets souvent les plus capables de la blesser. Mais personne ne posséda ces vertus dans un plus éminent degré que notre saint diacre; personne ne remplit avec plus de succès des devoirs si différents et si difficiles. Un trait seul nous fera comprendre avec quel zèle il s'en acquittait.

L'abondance avec laquelle il pourvoyait aux besoins des pauvres frappa les païens mêmes; ils le crurent possesseur de trésors immenses. L'empereur Valérien, qui venait de déclarer une guerre ouverte à tous les ministres de l'Eglise, crut, en se saisissant du saint diacre, satisfaire en même temps sa cupidité et sa haine pour la religion chrétienne. Mais qu'il fut cruellement trompé, lorsqu'au lieu des richesses qu'il s'était promises il ne trouva qu'une troupe de pauvres rassemblés autour de saint Laurent! Ce fut cette mortifiante méprise qui lui fit jurer la perte de notre saint. Ainsi c'est la charité envers les pauvres qui lui a mérité la couronne du martyr.

N'en soyons pas surpris, mes frères. Qui est-ce qui est capable de témoigner à Dieu un amour parfait en mourant pour sa gloire, si ce n'est celui qui a donné les preuves d'une grande charité pour le prochain? Qui peut se flatter d'aimer sincèrement Dieu, sinon celui qui aime saintement et chrétiennement ses frères?

Mais où la chercher dans le monde; où la trouver, cette charité chrétienne si étroitement commandée dans l'Evangile, si pratiquée par Jésus-Christ, si essentielle au bon-

heur de la société? Le monde est plein de malheureux : le monde cependant est plein de richesses. Il est encore des ministres charitables tout prêts, comme saint Laurent, à répandre dans le sein des pauvres les trésors de l'Eglise; mais ces trésors sont vides, et personne ne se croit chargé de les remplir. Tandis que les besoins et la misère des pauvres augmentent, le luxe des riches croît avec la même proportion; et c'est ce luxe odieux qui trouve des prétextes pour éluder le grand précepte de la charité, et qui tarit la source des aumônes. A nos besoins réels, qui sont en petit nombre, nous substituons des besoins imaginaires, qui n'ont pas plus de bornes que la sensualité qui les suggère. Nous sommes parvenus enfin à regarder comme partie du nécessaire mille superfluités inconnues à nos pères. Y aurait-il encore de la charité sur la terre, si Dieu ne suscitait de temps en temps de fervents chrétiens pour en donner, comme saint Laurent, des exemples héroïques?

L'édifiant spectacle, mes frères! Y en eut-il jamais de plus digne de l'admiration du ciel et de la terre? Un homme consacré tout entier au service des pauvres, et devenu, pour ainsi dire, victime de la charité; un homme dont les yeux ne sont frappés que d'objets tristes et lugubres, dont les oreilles ne retentissent que de cris et de plaintes, dont les mains ne sont occupées qu'à des ministères rebutants et désagréables; un homme qui fait à Dieu, presque à chaque moment, le sacrifice de ses dégoûts et de ses répugnances : la raison et la nature ont-elles jamais inspiré rien de semblable? Tout autre qu'un Dieu a-t-il pu former une vertu si héroïque? Toute autre chose que Dieu peut-il lui servir de récompense?

Saint Laurent, pressé de remettre à un prince impie les richesses que possédaient les chrétiens, lui conduisit une troupe de pauvres et de malades. Etait-ce une dérision? Les pauvres seraient-ils donc les vraies richesses de l'Eglise? Oui, mes frères, c'est ainsi que saint Laurent les regardait; et peut-on penser autrement quand on les envisage avec les yeux de la foi? Regardez, dit-il au tyran, ces corps défigurés par la faim et la nudité, ces membres affaiblis par la douleur, ces visages abattus par la maladie, voilà l'or que l'Eglise des chrétiens estime, voilà les ornements dont elle se pare; elle foule aux pieds ce métal perfide qui a enfanté le crime sur la terre, elle déteste ces richesses pernicieuses qui ne servent qu'à exciter et à nourrir les passions; mais elle honore, elle chérit les membres vivants de Jésus-Christ, destinés à jouir avec lui d'une gloire immortelle; ce sont là les dons précieux qu'elle a reçus de son époux, ce sont là les plus grands sujets de sa gloire.

Que ce langage ait paru ridicule à un païen, je n'en suis pas surpris, mes frères; mais quelle honte s'il paraissait encore tel à des chrétiens! J'adore un Dieu qui a honoré la pauvreté jusqu'à l'embrasser lui-même; y a-t-il donc un état plus capable d'exciter

l'ambition d'une âme chrétienne, un état qui puisse me donner une ressemblance plus parfaite avec mon Dieu? Je reconnais un Maître qui a maudit les richesses, qui a appelé les pauvres bienheureux; puis-je mieux participer à ce bonheur qu'en partageant avec eux ce que je possède? J'honore un Sauveur qui regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait aux pauvres; quelle est donc la plus excellente manière de l'honorer et de lui plaire, si ce n'est les œuvres de charité?

Après cela nous étonnerons-nous davantage, mes frères, ou des grandes choses que la charité a fait faire à saint Laurent, ou du peu qu'elle vous fait faire à vous-mêmes? Il se consacre tout entier au service des pauvres; apprenez du moins à leur témoigner de la compassion, à ne pas ajouter le mépris, l'humiliation, les rebuts à tous les maux qu'ils souffrent. Il aime mieux perdre la vie que de remettre à un prince impie les aumônes destinées à leur entretien; apprenez à ne pas donner à un luxe criminel, à des superfluités ridicules, les biens que Dieu vous a confiés pour leur en faire part. La charité de saint Laurent reçoit le martyr pour récompense; si vous n'avez pas assez de foi et de courage pour ambitionner la même couronne, tâchez du moins de mériter celle que Dieu promet à ceux qui l'auront assisté dans la personne des misérables. C'est ainsi, mes frères, que saint Laurent a glorifié Dieu par la fidélité à son ministère : *Magnificabitur Christus in corpore meo sive per vitam*. Il l'a glorifié encore davantage par la constance de son martyr : *sive per mortem*. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Une des preuves les plus convaincantes de la vérité de notre sainte religion, mes frères, c'est sans doute les témoignages que lui ont rendus les saints martyrs. Les apôtres et les disciples du Sauveur auraient-ils voulu répandre leur sang pour attester ses miracles et sa résurrection, s'ils n'en eussent été certains; s'ils n'en eussent été les témoins oculaires? Ceux qui les ont suivis auraient-ils imité leur constance, s'ils n'avaient pas été convaincus de la vérité de ce premier témoignage? D'ailleurs, comment comprendre que des témoins de tout âge et de tout sexe eussent enduré avec une fermeté héroïque des supplices dont le seul récit fait frémir, s'ils n'eussent été soutenus par des secours surnaturels, si Dieu ne les eût fortifiés par des grâces extraordinaires? La preuve qui résulte du témoignage des martyrs tire donc sa force et de la conviction des témoins et du caractère surnaturel de leur courage.

Mais ce n'a pas été seulement pour autoriser notre religion qu'il a fallu des martyrs, mes frères, c'a été encore pour nous mettre sous les yeux de grands exemples. Notre religion ne nous prêche que la croix et les souffrances : c'est l'abrégé de la morale chré-

tienne. Jésus-Christ nous l'a assez enseignée par son exemple; mais comme ce modèle pouvait nous paraître trop parfait, il nous en fallait de plus proportionnés à notre faiblesse. Nous les trouvons dans les saints martyrs, et surtout dans celui à qui vous rendez un culte particulier. Il n'est aucun saint à qui nous puissions mieux appliquer ce que saint Augustin disait de tous les martyrs en général. Les fêtes des martyrs, disait-il, sont une espèce de leçon pour nous apprendre à souffrir, parce que nous ne devons pas avoir de répugnance à imiter ce que nous nous faisons un devoir d'honorer : *Solemnitates martyrum exhortationes martyriorum sunt, ut imitari non pigeat quod celebrare delectat* (1418). Notre religion nous commande la patience dans les souffrances, c'est le premier degré de vertu; elle nous exhorte même à l'amour, au désir des souffrances, en voilà la perfection. Saint Laurent nous a donné des exemples de l'une et de l'autre; renouvez ici votre attention.

Un trait que nous lisons dans les Actes de son martyre, conservés par saint Ambroise, suffira pour nous faire comprendre avec quelle ardeur il a aimé les souffrances. Ayant appris que le pape saint Sixte avait été arrêté par ordre de l'empereur, il courut à la prison pour pouvoir lui tenir compagnie dans les chaînes, et partager son supplice, s'il était possible, comme il avait partagé avec lui les fonctions sacrées. Hé quoi! saint Père, disait le courageux diacre, ne pourrai-je vous accompagner au supplice comme je vous accompagnais à l'autel? Après vous avoir assisté lorsque vous offriez le sacrifice de l'Agneau sans tache, ne pourrai-je vous suivre lorsque vous offrez celui de votre vie? Un diacre abandonnera-t-il son pontife? un fils sera-t-il séparé d'avec son père? — Consolez-vous, généreux soldat de Jésus-Christ, votre triomphe n'est retardé que de quelques jours; vous me suivrez de près. Un combat plus rude vous attend, mais il ne servira qu'à augmenter l'éclat de votre couronne.

La prophétie s'accomplit, mes frères; trois jours après on saisit le saint diacre et on le conduit devant les juges. Mais quel éclat paraît répandu sur son visage? un ange ne brillerait pas d'une lumière plus éblouissante; les spectateurs sont frappés d'étonnement. Ainsi parut antrefois au milieu de ses bourreaux le premier des martyrs; ainsi Dieu fit voir par avance la gloire qu'il lui préparait dans le ciel. On presse notre saint de renoncer à Jésus-Christ; mais il n'ouvre la bouche que pour confesser son nom. On emploie les promesses et les menaces pour l'ébranler; mais il les méprise. On lui met devant les yeux l'appareil du supplice; il n'en est point touché. Que produiront tous vos efforts, ministres insensés des fureurs d'un tyran? vous ne ferez que rendre plus illustre son triomphe et votre défaite. Il a plus d'ardeur pour souffrir que

vous n'en aurez jamais pour le tourmenter. Exercez à loisir votre cruauté; en accélérant son supplice, vous hâterez son bonheur.

Quels sont vos sentiments là-dessus, mes frères? Avez-vous jamais senti, comme saint Laurent, ce vif empressement pour les souffrances? que dis-je? oserait-on seulement vous proposer cette vertu? Combien de soins, de précautions, d'efforts pour éviter les souffrances! Combien de maximes insensées entend-on tous les jours! Qu'heureux ceux qui n'ont rien à souffrir, qui ont tout en abondance, à qui tout prospère! Qu'il vaudrait mieux cent fois n'être pas sur la terre, que d'y éprouver les rigueurs de la fortune? Quel Evangile, mes frères! Parlerait-on autrement si Jésus-Christ avait promis le ciel aux heureux du siècle, si les croix étaient une marque de réprobation?

Le paganisme même était plus raisonnable. Les philosophes prêchaient la constance dans les afflictions, ils en faisaient de grands éloges. Le sage, disaient-ils, ne succombe jamais à la douleur; il ne dépend point des jeux du hasard ni du caprice de la fortune; supérieur à tous les événements, il verrait l'univers périr sans en être ébranlé au milieu de ses ruines. Toutes ces maximes pompeuses, il est vrai, manquaient de solidité dans leur bouche; ils n'avaient point de récompense à promettre à leurs héros; tout au plus l'estime des hommes et la stérile satisfaction de l'amour-propre.

Nous n'avons pas d'aussi faibles motifs pour vous faire aimer les souffrances, mes frères: une récompense éternelle, les exemples d'un Dieu et de ses saints, des grâces et des consolations surnaturelles dès cette vie; tout cela ne pourra-t-il pas vous les rendre aimables? D'ailleurs, en vain vous vous opiniâtrerez à les éviter. Vous souffrirez par nécessité, si vous ne souffrez pas par religion; plus vous fuirez les souffrances, plus elles s'obstineront à vous poursuivre; vos résistances ne serviront qu'à empoisonner davantage le calice d'amertume, qu'à rendre plus pesante la croix dont Dieu vous chargera malgré vous. Pour en adoucir le poids, il faut la prendre, l'embrasser, la charger nous-mêmes; pour mériter les consolations célestes dont Dieu fortifie ses élus, il faut, comme saint Laurent, courir au-devant des souffrances. La constance qu'il fit paraître dans son martyre fut l'effet d'une grâce puissante et extraordinaire, et cette grâce fut la récompense de son amour pour les souffrances. C'est dans cette dernière circonstance que nous allons le contempler; et j'ose le dire, mes frères, jamais Dieu ne parut plus grand, ni sa grâce plus victorieuse, que dans cette rencontre: *Magnificabitur Christus in corpore meo per mortem.*

Quelle horrible scène se prépare, mes frères! Le tyran, animé par la vengeance encore plus que par sa haine contre le christianisme, va donner une libre carrière à sa fureur. Des supplices communs ne suffiront

pas, sa barbarie cherchera à se surpasser elle-même. Mon Dieu, soutenez le héros qui va combattre pour vous; faites voir qu'en vain l'enfer se déchaîne contre ceux que votre main protège.

Déjà les bourreaux déploient leur rage sur son corps, il est couvert de sang et de plaies; sa tranquillité est toujours la même. Les païens, frappés de ce prodige, commencent à croire en Jésus-Christ, à adorer le Dieu des chrétiens qui fortifie ainsi ses serviteurs. Le saint confesseur, affaibli par la douleur, croit toucher à la fin de ses peines et au moment de sa félicité; il prie Dieu de recevoir son âme. Il n'en est pas temps encore, ô héros invincible! Dieu vous réserve à une plus rude épreuve et à un triomphe plus glorieux. On vous prépare un supplice cruel, un supplice inouï, qui rendra fameuse à jamais la barbarie de vos persécuteurs et à la constance de votre martyre.

Que vois-je, mes frères? Quel spectacle! Pourrez-vous en soutenir l'idée? Un corps encore tout déchiré, encore tout sanglant, étendu sur des charbons ardents et consumé à petit feu. Les spectateurs en frémissent d'horreur. Et dans ce tourment affreux, un martyr tranquille, un visage serein, un air qui insulte à la cruauté du tyran: « Retourne, barbare, lui dit-il, ce corps que le feu consume; dans quelques moments il sera un mets digne de ta fureur. » Quel est donc ce prodige de votre grâce, Seigneur? Est-ce que vous rendez les martyrs insensibles à la douleur, ou si vous les rendez supérieurs à ses atteintes? Oui, mes frères, le feu n'a rien perdu de son activité pour tourmenter saint Laurent; son âme conserve toute sa sensibilité pour en ressentir les ardeurs. « Mais le feu de la charité, qui embrase son cœur, dit saint Léon, est plus fort que celui qui consume sa chair.

Que vous demandons-nous, après un tel exemple, mes frères? que vous souffriez les plus cruels supplices en confessant Jésus-Christ? que vous donniez votre vie pour l'Evangile? Nous sommes en droit de le faire, et nous le ferions en effet si nous étions dans un temps où il fallût des martyrs. En trouverions-nous beaucoup, mes frères? Si la foi avait encore besoin d'un témoignage sanglant, y aurait-il bien des chrétiens prêts à le lui rendre? Irions-nous confesser Jésus-Christ devant les tyrans, nous qui le voyons outrager tous les jours sans en être touchés? Souffririons-nous les supplices pour Dieu, nous qui ne voulons pas seulement endurer pour lui le moindre mépris, le plus léger affront? Monterions-nous avec joie sur un échafaud, nous qui tremblons au nom seul de croix et de souffrances? Donnerions-nous notre vie pour Dieu, nous qui ne savons pas seulement lui sacrifier nos inclinations vicieuses, nos passions ciminelles?

Mais Dieu ne nous met plus à cette épreuve, mes frères; il connaît trop notre faiblesse, et combien peu la religion devrait compter

sur nous. Il ne s'agit plus de rendre témoignage à Jésus-Christ, comme saint Laurent, par le sacrifice de notre vie, mais par la sainteté de nos mœurs. Ce n'est plus contre les tyrans que la religion a besoin d'être soutenue, c'est contre les efforts du libertinage, contre la séduction du mauvais exemple. Ce ne sont plus les persécuteurs que nous avons à combattre, ce sont les vices et les scandales, ennemis plus à craindre que ne furent jamais les premiers. Si cette espèce de combat vous effraye encore, jetez les yeux sur votre saint patron, mes frères, voyez la gloire dont il jouit, et par la récompense qu'a méritée son courage, jugez par proportion de celle qui vous est promise. N'est-elle pas digne d'exciter votre ambition, cette récompense éternelle? Ne mérite-t-elle pas que vous fassiez tous vos efforts pour l'obtenir?

C'est à votre exemple et sous vos auspices que nous y travaillerons désormais, ô saint martyr dont nous honorons le triomphe. C'est pour y réussir que nous implorons votre intercession puissante. Dans les plus cuisantes ardeurs de votre supplice, vous avez prié pour vos bourreaux et pour vos persécuteurs. Vous avez demandé la conversion de Rome païenne, la destruction de ses temples, la chute de ses idoles, la propagation de la foi; et vous avez été exaucé. Dieu pouvait-il refuser quelque chose à une si ardente charité? Demandez donc pour nous des grâces de salut, et elles nous seront accordées. Protégez-nous auprès de Dieu, et nous serons sûrs de ses miséricordes. Protégez l'ordre sacré des diacres, les lévites de la nouvelle alliance, tout le clergé respectable de cette église, dont vous serez à jamais le père et le modèle; qu'il conserve, qu'il augmente encore, s'il est possible, son zèle pour la pompe et la décence du culte divin, et cette gravité sacerdotale qui inspire la piété et le respect. Protégez ceux que la Providence a chargés du gouvernement de cette ville, ceux qui, par leur dignité ou leurs richesses, y tiennent un rang distingué; qu'ils continuent à imiter votre charité pour le prochain, qu'ils mettent, comme vous, leur félicité à assister les indigents, à essuyer les larmes de ceux qui souffrent. Protégez enfin tout ce peuple fidèle qui vous honore comme son patron et son intercesseur; qu'il apprenne de vous la fidélité à ses devoirs, l'amour des souffrances, l'attachement à notre sainte religion, le désir des récompenses éternelles, en attendant le moment de les partager avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

VII PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS.

Sit Dominus Deus tuus benedictus, cui complacuit, et posuit te super thronum Israel, eo quod dilexerit Dominus Israel in sempiternum (III Reg., x. 9.)

Béni soit le Seigneur votre Dieu, à qui vous avez plu et

qui vous a établi sur le trône d'Israël, parce qu'il aime ce peuple pour jamais.

C'est donc un bienfait signalé, de la Providence, Messieurs, qu'un roi selon le cœur de Dieu, et jamais le Seigneur ne fait éclater davantage ses miséricordes sur une nation, que lorsqu'il lui donne pour maître un prince qu'il a pris plaisir à former lui-même. En effet, si on a pu dire avec vérité que les peuples seraient heureux s'ils étaient gouvernés par des sages et des philosophes, peut-il y avoir pour eux un bonheur plus accompli que d'être gouvernés par des saints? La religion seule n'est-elle pas la vraie sagesse, la vraie philosophie?

Tel est cependant l'injuste préjugé qui a régné et qui règne peut-être encore chez la plupart des hommes, que la religion, destinée à subjuguier les âmes vulgaires, ne doit exercer sur les rois qu'un empire borné. Dès les premiers siècles de l'Eglise, un grand génie (1419) avait douté si les Césars pouvaient être chrétiens, et si des chrétiens pouvaient aspirer à la pourpre des Césars. Ce doute, pardonnable dans un temps où la première maxime d'Etat était de persécuter notre religion, n'a trouvé que trop de partisans dans la suite. Des écrivains audacieux (1420) n'ont pas rougi d'avancer que la droiture et la modération commandées dans l'Evangile n'étaient pas toujours d'accord avec la saine politique, ni avantageuses à la prospérité des empires; que l'abnégation et l'humilité chrétienne étaient incompatibles avec l'élévation du génie et les qualités brillantes qui font la gloire des souverains; que la religion pouvait bien faire des saints, mais qu'elle était peu propre à former des héros.

Pour montrer la fausseté de ces odieuses maximes, il fallait un grand exemple, Messieurs, et Dieu nous l'a donné dans saint Louis. Il fut, je puis ainsi m'exprimer, l'apologie vivante de notre religion; il sut allier la sainteté la plus éminente avec les qualités les plus héroïques, l'humilité de la croix avec la gloire de la couronne; il joignit aux vertus pacifiques l'éclat de la valeur et des conquêtes, également grand dans la paix et dans la guerre, dans sa vie privée et à la tête des armées, dans la prospérité et dans les malheurs.

Approchez donc, ô vous qui prétendez juger du mérite des rois et fixer la place qu'ils doivent occuper dans l'histoire: venez contempler la Religion assise avec saint Louis sur le trône, et voyez si elle est digne de commander aux nations. Convenez, enfin, qu'elle seule peut former de grands hommes selon Dieu et selon le monde, faire la gloire des souverains et le bonheur des peuples.

Je m'arrête à cette dernière idée que l'Ecriture me fournit: Un saint roi, un roi tel que saint Louis, est l'objet des complaisances du Seigneur, qui le comble de gloire et

(1419) Tertullien.

(1420) Julien l'Apostat, Machiavel, Bayle. Ré-

ponses aux questions d'un Prov., t. IV, p. 376, et t. V, p. 48.

ge bienfaits : *Sit Deus benedictus cui complacuit* ; il est les délices de son peuple qu'il rend heureux : *Posuit te super thronum, eo quod dilexerit Dominus Israel*. Voici donc, Messieurs, le partage de ce discours. Saint Louis fut un grand saint, et sa sainteté fit le bonheur des peuples ; ce sera le premier point : saint Louis fut un grand saint, et sa sainteté fut la gloire de son règne ; ce sera le second. En deux mots, la religion fit de saint Louis le meilleur et le plus saint des rois.

Ce sujet est intéressant, Messieurs, il mériterait d'occuper des talents aussi éminents que les vôtres ; il n'appartient qu'aux grands hommes de louer dignement les héros. Ne soyez pas étonnés si cette entreprise m'éfraye ; accoutumé à annoncer l'Evangile aux ignorants et aux pauvres, je connais peu l'usage de cette éloquence majestueuse et sublime dont vous seuls pouvez donner des leçons ; mais votre piété me rassure contre la délicatesse de votre goût ; occupés à admirer les vertus d'un roi qui fut le protecteur des lettres et des savants, vous oublierez les défauts de l'orateur, et peut-être que la simplicité du discours pourra servir à relever davantage la grandeur du sujet. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

On l'a souvent remarqué, Messieurs, la vertu doit trouver de grands obstacles dans le cœur des rois ; ils ont plus de mérite à la pratiquer que les autres hommes, parce qu'elle leur est plus difficile. Mais ce qu'on ne considère peut-être pas assez, c'est que si leur rang les expose à bien des dangers, la religion aussi leur fournit bien des secours ; et si la royauté les met en état de faire de grands maux par leurs vices, elle leur donne la facilité de faire encore de plus grands biens par leurs vertus.

Si nous voulions en croire certains esprits prétendus supérieurs, la religion du souverain est ce qui intéresse le moins le sort des peuples. Que m'importe, disent-ils, que mon roi ait les qualités d'un bon chrétien, pourvu qu'il ait celles d'un grand politique ? Que m'importe que ses mœurs soient pures, pourvu que son gouvernement soit modéré ? Suivant ce système, Dieu trompait son peuple, lorsqu'il lui promettait de le protéger à cause des vertus de David : *Protegam urbem hanc... propter David servum meum*. (IV Reg. xix, 34.) Ce peuple pouvait être aussi heureux sous Achab et Manassés que sous David et sous Josias, et l'Ecriture nous en impose en nous assurant que les grandes calamités qui ont affligé les nations ont été souvent la punition des crimes de leurs princes : *Tradet Dominus Israel propter peccata Jeroboam*. (III Reg. xiv, 16.)

Mais sans examiner la fausseté de ce principe, jugeons-en par le règne de saint

Louis. Que peuvent souhaiter les peuples pour leur félicité ? La décence des mœurs publiques, la sagesse et la vigueur des lois, la tranquillité des fortunes. Et tel fut le fruit des vertus de saint Louis. Il fit fleurir les mœurs par sa piété, maintint l'ordre par sa clémence et sa justice, fit régner l'abondance par sa modération. Que l'on nous montre un règne aussi heureux sous des princes que la philosophie seule avait formés ; on pourra prétendre alors que la religion ne l'emporte point sur la politique dans le grand art de gouverner les hommes.

Vous ne serez point surpris, Messieurs, que je mette la régularité des mœurs pour le premier principe de la régularité des peuples. Quand nous pourrions oublier ce que notre religion nous enseigne que Dieu a promis à la vertu les récompenses de la vie présente et de la vie future : *Pietus ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ*, (I Tim. iv, 8), et qu'il punit souvent par des fléaux universels les dérèglements publics ; pourrions-nous ignorer les maux qu'entraîne la corruption des mœurs ? C'est elle qui enfante ces crimes odieux qui portent l'infamie, les regrets, le deuil dans le sein des familles ; c'est elle qui nourrit les attentats contre l'autorité légitime ; c'est dans le sein du libertinage que se sont formés les noirs projets, qui ont préparé la chute des trônes et le renversement des empires. La religion seule peut serrer les nœuds qui unissent les sujets et le souverain, et les attacher à leurs devoirs réciproques. Quelle paix, quelle union, quelle sécurité régneraient entre les hommes, si l'Evangile était la mieux observée de toutes les lois ! Les politiques même en sont convenus sans y penser (1421). Dans les différentes espèces de gouvernement, ils préfèrent celui dans lequel ils supposent que la vertu a le plus d'influence. Sans adopter leur système, je me sers de leur aveu, et j'en conclus qu'un roi ne peut faire régner la vertu chez une nation, sans la rendre plus florissante et plus heureuse.

Saint Louis, appelé à gouverner les peuples dans un âge où l'on est à peine en état de se conduire soi-même, parut sur le trône avec tous les avantages les plus capables de faire trembler pour sa vertu. Les grâces de sa personne, la vivacité de son esprit, la douceur de son caractère semblaient annoncer le règne de la mollesse et des plaisirs. Déjà le courtisan libertin se flatte de voir bientôt ses désordres autorisés par l'exemple d'un maître jeune et voluptueux ; déjà le flatteur avide bâtit des projets de fortune et d'élévation sur ses assiduités et ses complaisances ; déjà mille beautés vaines et ambitieuses pensent à se disputer le cœur du nouveau monarque. Peuples infortunés, quel serait votre sort sous un roi méprisé par la volupté et qui ne connaîtrait d'autres lois que ses passions ! Mon Dieu, protégez par

des grâces puissantes un prince que vous destinez à faire le bonheur de ses sujets : *Fiat manus tua super virum dextera tua* (Psal. LXXIX, 8) ; préservez de la séduction ce cœur où vous avez mis le germe de toutes les vertus. Une éducation sainte, un naturel heureux, qui ont fait concevoir à la nation de si flatteuses espérances, pourraient-ils être de vains présages ?

Non, Messieurs, les leçons d'une mère vertueuse sont toujours présentes à saint Louis ; la piété, cultivée en lui dès l'enfance, s'accroît de jour en jour. Les plus doux moments de sa vie sont ceux qu'il passe au pied des autels à répandre son âme en présence du Seigneur. Dans les exercices publics de religion, on ne distingue le pieux monarque de ses sujets que par un extérieur plus modeste, un air plus humble et plus recueilli. La cérémonie de son sacre, si propre à réveiller en lui des idées d'orgueil, ne lui rappelle que le souvenir de ses devoirs. Comme Salomon, il demande à Dieu la sagesse, comme lui il en reçoit la plénitude : plus fidèle que lui, il saura la conserver. Anges de paix, qui veillez autour des sacrés tabernacles, portâtes-vous jamais devant le trône de la Majesté divine des vœux plus purs et plus ardents ? Vous en serez touché, Seigneur, et vous récompenserez le monarque par les prospérités de son peuple.

Rien d'outré, rien d'affecté, rien de bizarre dans la piété de saint Louis. Jamais ses pratiques de dévotion ne prennent rien sur les affaires, et jamais les affaires ne dérangent ses pratiques de dévotion. La malignité de quelques courtisans cherche à les tourner en ridicule : le saint roi garde le silence, et ajoute au mérite de la piété celui de la patience.

Chez une nation de tout temps attachée fidèlement à ses maîtres, on sait mieux qu'ailleurs combien leur exemple influe sur les mœurs publiques, et combien les vertus de saint Louis durent former d'imitateurs. Un roi livré à de folles passions fait autant de sujets vicieux qu'il y a d'hommes qui cherchent à lui plaire ou qui prétendent à ses bienfaits ; on regarde les vices par lesquels on lui ressemble comme autant de titres d'honneur et autant de voies qui conduisent à la fortune ; la vanité ou l'ambition précipitent dans le désordre ceux même que leur inclination en aurait préservés. Mais lorsque la vertu est assise sur le trône, elle jouit pleinement des droits qu'elle a sur nos cœurs. On consent à être vertueux dès qu'on peut l'être avec dignité ; on ne craint plus le ridicule que le monde jette sur la piété et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles. La conduite d'un saint roi répand une odeur de vie qui se communique jusqu'aux extrémités de ses Etats, son exemple est celle de toutes les lois à laquelle on se soumet le plus volontiers.

On le vit bien sensiblement sous saint Louis, Messieurs. La licence, toujours poussée à l'excès sous les rois faibles et déréglés, n'eut plus de ressource sous un roi qui ne

protégeait que l'innocence, qui n'honorait que la vertu. Le vice ne fut plus un des usages du grand monde, ni l'irrégularité un privilège de la noblesse ; le libertinage n'osa plus se montrer en public et fut réduit à se cacher loin des regards du souverain ; si l'exemple du saint roi n'extermina pas tous les désordres, il rétablit du moins toutes les bienséances ; sa bonté et sa justice achevèrent ce que sa piété avait commencé.

Mais comment allier ces deux vertus, Messieurs, dont les fonctions paraissent si différentes, à moins que la religion ne les forme sur le modèle de cette bonté et de cette justice éternelles, dont les rois sont les images et les lieutenants sur la terre ? C'est ce modèle que saint Louis se propose : il fut bon, jusqu'à se rendre populaire et familier ; juste, jusqu'à la sévérité, lorsque le bien public le demandait.

Que des rois, indignes de la couronne, qui laissent avilir le sceptre entre leurs mains, se soient cachés autrefois dans le fond d'un palais, ayant voulu être retirés et inaccessibles, je n'en suis pas surpris : ils risquaient trop à être vus de près. Mais un roi comme saint Louis, qui n'avait à montrer que des vertus, qui répandait autour de lui la sérénité et la joie, pouvait-il se rendre trop populaire ? Pouvait-il donner à ses peuples un spectacle plus touchant et plus flatteur que lui-même ? En se familiarisant avec eux, il s'instruisait de leurs besoins et des moyens d'y pourvoir. Il est bien difficile d'être juste quand on ne voit que par les yeux d'autrui : l'innocence timide ne peut porter ses cris au pied du trône, lorsque l'accès en est fermé ; le crime est tranquille et hardi, il trouve même des protecteurs, quand il ne craint point l'œil perçant du maître.

Qu'il était grand, Messieurs, lorsque, assis familièrement au pied d'un arbre il écoutait sur ce tribunal champêtre les plaintes des malheureux, terminait les différends des particuliers, rétablissait entre eux l'union et la paix ! Là on ne voyait point cette garde redoutable qui veille à la sûreté des rois ; l'amour de ses sujets lui formait une garde bien plus sûre et plus flatteuse. Une cour nombreuse et brillante n'annonçait point la présence du souverain ; mais pouvait-on le méconnaître à ses bienfaits ? Il n'avait pas besoin de la pourpre ni des marques de sa dignité pour se concilier le respect ; il pouvait dire comme Job, que la justice et la clémence lui servaient d'ornements et de diadème : *Vestivi me sicut indumento et diademate judicio meo.* (Job XXIV, 14.) Là, personne ne tremblait que les coupables ; encore en corrigeait-il plus par sa clémence, que les autres n'en corrigeaient par la crainte des supplices. Sa douceur faisait plus que punir les crimes, elle les prévenait ; on respectait les lois par amour pour le législateur ; les méchants, ramenés au bien par l'envie de lui plaire, ne laissaient plus rien à faire à sa vengeance.

Des émissaires du prince des Assassins

viennent du fond de la Phénicie attenter aux jours de saint Louis : il leur pardonne malgré les clameurs de tout son royaume ; il les renvoie comblés de présents, humiliés par sa clémence, punis par la honte et les remords de leur forfait. Que cette manière de se venger est noble et chrétienne ! Ces barbares le sentirent, et de retour chez eux firent comprendre à leur odieux maître qu'un roi, qui savait pardonner avec tant de grandeur d'âme, n'était point un homme ordinaire, et méritait la vénération de tous les peuples.

Avait-il donc oublié la maxime de saint Paul : que ce n'est point en vain qu'un souverain est armé du glaive, et que Dieu l'a établi vengeur des crimes : *Non enim sine causa gladium portat, vindex in iram ei qui malum agit?* (Rom. XIII, 4.) Non, Messieurs, non, jamais roi ne sut mieux s'en souvenir ; lorsque la douceur est inspirée par la religion, l'excès n'en est point à craindre. Le blasphème, l'hérésie, le duel, les spectacles profanes, les jeux de hasard, ressentent tour à tour la sévérité de ses lois. Politiques mondains, vous eussiez épargné ces désordres ; une fausse sagesse vous eût persuadé que des crimes qui ne troublent point directement l'ordre public ni le repos de la société, ne doivent point armer le bras du souverain. Mais la religion sut inspirer à saint Louis des sentiments plus sages. Il comprit que des impies qui ne respectent point la majesté de Dieu, respectent encore moins la majesté des rois ; que les abus qui intéressent la religion sont toujours dangereux à la tranquillité de l'Etat ; que tout ce qui corrompt les mœurs avilit une nation, et que ce qui gâte les cœurs énerve les courages. Il eut horreur de cette politique meurtrière qui, sous prétexte d'entretenir la valeur militaire, laissait répandre par la folie du point d'honneur un sang qui ne devait être versé que pour le salut de l'Etat. Il sentit qu'il n'y avait d'autre remède aux grands désordres que de grands châtements ; et le succès doit nous apprendre s'il en jugeait bien, ou s'il était conduit par un zèle aveugle.

Les juges qui se laissaient corrompre par l'intérêt ou par la faveur, les officiers du prince qui abusaient de leur pouvoir pour commettre des vexations, les usuriers qui s'engraissaient de la substance des malheureux, furent châtiés d'une manière exemplaire. Saint Louis, qui ne voulait s'en fier qu'à lui sur un point si important, parcourut les provinces en personne, déposséda les magistrats infidèles et en met à leur place de plus intègres, fait restituer ou restitue lui-même les exactions de ses officiers, fait rendre aux débiteurs ce que des créanciers inhumains leur avaient arraché. Partout ses pas furent marqués par des traits de justice et de générosité.

Qu'il en fut bien payé par les transports de joie que sa présence inspirait, par les acclamations qui retentissaient sur son passage, par les bénédictions dont il fut comble !

Peuples heureux, vous l'appeliez votre père. Il aimait ce nom. Et qui le mérita jamais mieux qu'un prince dont la justice vous procurait la sécurité, dont la modération vous donnait l'abondance ?

Malgré les spéculations de certains politiques, il sera toujours vrai de dire que le luxe est la maladie funeste qui appauvrit les Etats, qu'une cour trop voluptueuse répand dans tout un royaume le goût effréné de la somptuosité et des plaisirs. Les souverains dont on a le plus vanté la magnificence ne sont pas ceux dont les peuples ont plus lieu de se louer ; souvent les plaisirs du prince coûtent bien des larmes aux malheureux. Saint Louis, qui ne sépara jamais la qualité de roi de celle de père du peuple, regarda les revenus de l'Etat comme le patrimoine de sa famille, dont il n'était que l'économe. Il se souvint toujours que Dieu l'avait placé sur le trône, non pas pour y goûter le repos, mais pour assurer celui de ses sujets ; non pour y jouir de l'abondance, mais pour la faire régner dans ses Etats ; non pour dissiper follement le fruit des sueurs de l'artisan et du laboureur, mais pour l'employer aux nécessités publiques. Il donna le premier l'exemple de frugalité dans sa table, de modestie dans ses habits, de simplicité dans ses équipages et ses ameublements ; et personne ne put refuser des applaudissements à cette modération.

Ce que le saint roi retranchait à la vanité il le donna à la charité et à la religion, et il fit voir qu'une sage économie est le plus riche de tous les trésors. La stérilité se fit sentir dans quelques provinces, mais elles eurent, dans les largesses du souverain, une ressource puissante : sa bonté pourvut à tous les besoins, et il trouva du superflu pour des aumônes où les autres n'avaient pas su trouver le nécessaire.

Peu content de ces bienfaits passagers, il voulut en perpétuer le fruit par des établissements pieux et utiles : écoles publiques, missions, églises, monastères, hôpitaux ; nous les voyons encore, ou plutôt nous en ressentons tous les jours les effets. Toutes les pieuses libéralités que le zèle de la religion et du bien public a suggérées dans la suite à nos rois, c'est la générosité de saint Louis qui en a fourni le premier modèle.

Mais qu'ai-je dit, Messieurs, modération, frugalité, simplicité de saint Louis ? j'aurais dû dire austérité, mortification, pénitence. Telle fut sa vie. Jésus-Christ nous avertit de chercher dans le palais des rois plutôt que dans le désert le luxe et la mollesse : *Qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt* (Matth., XI, 8) ; mais, sous un roi saint, tout change, et l'on retrouve à la cour les austérités du désert. Que cet exemple dut paraître nouveau ! un roi pénitent sur le trône, mortifié dans le centre des plaisirs, un roi qui cachait le cilice sous la pourpre ! David l'avait pratiqué autrefois dans les jours de sa douleur, saint Louis le pratiqua dans les jours de sa joie et de ses triomphes. David en usait ainsi pour se

punir de ses faiblesses; saint Louis n'en eut jamais : mais Dieu lui inspirait ces macérations pour confondre la mollesse de son siècle; disons mieux, la mollesse du nôtre et tous ces raffinements de sensualité qui auraient fait honte à nos pères.

L'exemple de saint Louis corrigea les voluptueux de son temps : corrigera-t-il ceux d'aujourd'hui, Messieurs? Ils en murmureront plutôt : une vie admirée des hommes et des anges sera sans doute le sujet de leurs folles censures. Convient-il à un roi de mener la vie d'un anachorète? Saint Louis n'était-il monté sur le trône que pour prêcher la pénitence et pour condamner toute sa cour à la tristesse et à l'ennui?

Oui, censeurs téméraires, la vie pénitente convient à un roi, parce qu'il convient à un roi de se sanctifier, et que la pénitence est plus nécessaire à ceux qui sont le plus exposés aux attrait du plaisir. Oui, saint Louis était monté sur le trône pour prêcher la pénitence, parce qu'il est plus besoin de la prêcher à la cour qu'ailleurs, et qu'un prédicateur moins autorisé que saint Louis, n'y aurait pas été écouté. La cour de saint Louis fut le séjour de l'ennui! Eh! Messieurs, les plaisirs eurent-ils jamais le pouvoir de bannir l'ennui des cours? On s'en lasse à la fin, la continuité les rend insipides. Or, de toutes les espèces d'ennui, le plus mortel est celui qui vient de la satiété des plaisirs, parce que c'est le plus incurable. Les passions sont presque l'unique source de nos peines. Les cours voluptueuses doivent donc être, par cette raison, les plus en proie à la tristesse, parce que c'est là que les passions dominent avec le plus d'empire; le chagrin y ronge les cœurs, tandis que la joie règne sur les visages. Non, Messieurs, les joies pures ne sont que pour les âmes innocentes; l'austère sagesse a seule le privilège de répandre la sérénité dans les cœurs et de les faire jouir d'un calme que rien ne peut altérer : avec elle, pour me servir de l'expression d'un grand roi, avec elle on ne connaît point les amertumes inséparables du crime, ni l'ennui qui marche toujours à la suite des passions assouvies : *Non habet amaritudinem conversatio ejus nec tedium convictus illius.* (Sap. viii, 16.)

Saint Louis sut se procurer, et à tous ceux qui partageaient son autorité, le seul plaisir qui puisse toucher constamment les cœurs bien faits, le plaisir de faire des heureux. Les grands qui ne connaissent pas ce plaisir, ne méritent pas d'en goûter jamais aucun. Par cette conduite, la cour de saint Louis devint le modèle de toutes les cours. Les étrangers vinrent y apprendre non pas une politesse frivole, des modes bizarres ou des amusements ruineux, mais l'art trop ignoré de vivre tout à la fois en bon chrétien et en honnête homme, et d'allier les devoirs de la religion avec les bienséances du monde. Ils y vinrent admirer ce que l'univers n'avait pas encore vu : un roi qui régnait sur ses passions avec encore plus

d'empire que sur ses sujets, et à qui la religion avait donné non-seulement toutes les vertus qui font le bonheur des peuples, mais encore les qualités brillantes qui font la gloire des héros. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT

Si les sages et les politiques du siècle avaient à nous peindre un grand roi selon leurs idées, ils nous le représenteraient sans doute sous des traits magnifiques. C'est un prince, nous diraient-ils, qui possède le rare talent de retenir les peuples sous le joug et de faire respecter son autorité; dont la haute sagesse pénètre les intérêts divers des nations, prévoit leurs desseins et sait les ramener à ses vues; dont la noble ambition forme de grands projets, dont la valeur les exécute, dont la constance supérieure à tous les événements maîtrise également la bonne et la mauvaise fortune, et qui paraît toujours plus grand ou que le péril ou que la défaite.

Ce portrait est beau, Messieurs, un prince formé sur ce modèle fut longtemps le héros de la fable : grâce au règne de saint Louis, nous le trouvons dans l'histoire. Oui, sages mondains, ce que vous cherchiez vainement dans les annales des autres nations, la religion vous l'offre dans saint Louis, Autorité, sagesse, amour pour la gloire, courage intrépide, constance héroïque. Suivez-moi un moment, et voyez si en peignant l'idole que vous voudriez adorer, vous n'avez pas tracé par avance le portrait que j'ai à vous offrir.

Mais j'aperçois d'abord un objet qui vous scandalise; un roi souvent confondu dans la foule des pauvres, qui les assiste et les console, qui les fait manger à sa table, qui leur rend les services les plus bas. Pensez-en ce qu'il vous plaira; ce roi si humble est celui de tous les rois qui soutient le mieux sa dignité. Dans ces fêtes d'appareil où il s'agit de faire voir toute la gloire du trône et l'éclat de l'autorité souveraine, la majesté de son front, la noblesse de son maintien, la dignité de ses discours inspirent le respect et font tomber à ses pieds tous ceux qui l'approchent. Dès que la cérémonie est finie, le saint roi quitte avec empressement ce faste qu'il abhorre et s'égale au dernier de ses sujets. Non, Messieurs, non, l'humilité chrétienne n'avilit point le caractère, ne dégrade point la vraie grandeur, n'affaiblit point l'autorité. Nous pouvons nous reposer sur saint Louis du soin de la conserver.

Il a appris de saint Paul que l'autorité des souverains est une portion de celle de Dieu, et un dépôt qu'il leur a confié : *Non est enim potestas nisi a Deo* (Rom. xiii, 1); qu'ils doivent en user, comme il en use lui-même, pour le bonheur du monde; qu'ils ne peuvent en abuser ou le laisser affaiblir sans se rendre coupables. Avec ces principes de religion, on évite également les deux excès, d'outrer le pouvoir souve-

rain ou de l'avilir; et sans ces principes, jamais saint Louis n'eût conservé toute sa puissance.

Ambitieux vassaux, dont les révoltes funestes ont si souvent ébranlé le trône, vous avez maintenant un maître; si sa jeunesse vous le fait méconnaître, vous le reconnaîtrez bientôt à ses exploits. Les comtes de Champagne et de la Marche, séduits par de folles es, érances, prétendent secouer le joug et renverser un pouvoir qui paraît encore mal affermi. Ils ont formé une ligue redoutable, l'étranger est venu à leurs secours, de nombreuses armées couvrent la campagne; quel orage est près de fondre sur l'Etat! Mais pourquoi tremblerions-nous, Messieurs, quand saint Louis ne tremble point? Le ciel approuve sa cause et autorise ses desseins. C'est assez. Ligue, armée, secours, rebelles, tout est dissipé en un moment par l'activité de saint Louis. Il déconcerte leurs projets, défait leurs troupes, prend leurs villes, force les étrangers à repasser la mer, oblige les rebelles à demander la paix et à rentrer dans l'obéissance. Mais il est toujours leur roi, Messieurs, ils retrouvent un père dans leur maître et leur vainqueur. Saint Louis, désarmé par la soumission, oublie tout, pardonne tout, et laisse désormais à sa sagesse toute seule le soin d'affermir l'autorité qu'il a acquise par sa valeur.

Quand je parle de la sagesse de saint Louis, je n'entends pas cette politique funeste, l'unique ressource de certains potentats, qui consiste à semer des jalousies parmi les nations, à profiter de leurs différends pour s'agrandir, et qui n'établit sa force que sur la faiblesse d'autrui. La sagesse de saint Louis, formée sur le modèle de celle qui veille au bien de l'univers, n'a pour objet que de maintenir la paix parmi ses sujets et chez les étrangers, en conciliant, autant qu'il est possible, tous les intérêts, en réunissant les esprits et les cœurs. Sagesse puissante, mais dont la force consiste principalement dans le talent d'insinuation et dans les voies de douceur: *Attingens a fine usque ad finem fortiter et disponens omnia suaviter.* (Sap. viii, 1.)

Saint Louis fut plus d'une fois traversé dans ses desseins, inquiété sur ses droits, obligé de prévenir les attentats et les usurpations. Il se trouva souvent dans des circonstances délicates où il fallait réprimer les entreprises sans troubler l'ordre et la paix, résister aux personnes sans blesser le caractère, discuter les droits sans intéresser la justice ou la religion. Le pas était glissant; avec moins de prudence on aurait bouleversé l'Etat et l'Eglise; souvent des difficultés moins importantes ont alarmé la foi et ébranlé la monarchie. Le saint roi, sage avec fermeté et vertueux sans faiblesse, sut accorder tous les devoirs. Il ne se relâcha jamais sur aucun des droits de sa couronne, et, par là, conserva ce qu'il devait à sa dignité; mais il n'attaqua jamais les privilèges que la piété avait consacrés, et que l'usage

avait établis, et par là il remplit ce qu'il devait à sa justice et à sa religion.

Nation fière et jalouse, qu'une ancienne rivalité arme si facilement contre nous, vous oubliâtes alors que vous étiez notre ennemie, ou plutôt vous vous repentîtes d'avoir osé l'être de saint Louis; et, en rendant à sa sagesse un hommage éclatant, vous voulûtes sans doute lui faire réparation de votre ancienne témérité. Ils s'agissait, Messieurs, de réconcilier les Anglais avec leur roi, de fixer les bornes toujours contestées de leurs prétentions respectives, d'établir une solide paix entre deux partis également soupçonneux, jaloux, entreprenants. Tout autre que saint Louis se serait bien gardé de l'entreprendre; il fit plus, il y réussit; et, tandis que les autres souverains mettent leur gloire à fomentier le trouble et les divisions chez leurs voisins et à tâcher d'empiéter sur leurs Etats, saint Louis fit consister la sienne à affermir la couronne sur la tête d'un ancien ennemi. Qu'en croyez-vous Messieurs? N'est-il pas plus beau de pacifier les peuples que de les assujettir? Le tribut toujours libre de leur estime, n'est-il pas plus glorieux que l'hommage souvent forcé de leur obéissance.

Saint Louis était trop éclairé pour hésiter sur ce choix; bien convaincu que Dieu l'avait établi pour gouverner sagement ses Etats, et non pas pour envahir ceux des autres, il ne rechercha jamais les moyens de s'agrandir; il négligea même plus d'une fois les occasions qui s'en présentaient, et rejeta les propositions qui lui en furent faites. Il fallait, pour exciter son ambition des conquêtes plus glorieuses, et qui pussent satisfaire en même temps son courage et sa religion.

Vous comprenez, Messieurs, que je veux parler de ces fameuses guerres d'outre-mer dont on a jugé si différemment, dont on a fait tout à la fois des éloges si magnifiques et des censures si outrées, et dont un écrivain, bien plus connu par ses égarements que par la beauté de son génie, vient de nous faire un portrait si odieux. Mais il est de la destinée des grands hommes et surtout des saints d'être censurés; et le monde est pour l'ordinaire aussi injuste dans sa critique qu'il est vain et aveugle dans ses éloges.

Un jeune ambitieux, sans autre motif que le désir de rendre son nom célèbre, a pu mettre en cendres les plus belles provinces de l'Asie, tailler en pièces des armées pour le seul plaisir de vaincre, porter la frayeur et la désolation chez des peuples qui ne le connaissaient pas: l'humanité en gémit, la philosophie même le condamne, mais le monde l'admire. Ses exploits sont vantés dans l'histoire, les noms de héros, de conquérant, paraissent à peine assez pompeux pour honorer son courage. Deux citoyens de Rome, sans autre raison que la rivalité et leurs inimitiés personnelles, trouvent le secret d'allumer le feu de la guerre dans la moitié de l'univers, de mettre aux prises des nations qui n'avaient aucun intérêt à cette

bizarre querelle. En vain la raison en murmure, celui des deux qui l'emporte est le maître du monde, le premier capitaine qui fut jamais, son nom seul est un éloge et et n'est prononcé qu'avec respect. Le dépit et la jalousie ont pu arracher du sein de ses Etats le conquérant du Nord; il a pu quitter le sceptre pour ceindre l'épée, se faire un jeu de renverser les trônes et d'alarmer les nations; tandis que des peuples entiers détestent sa mémoire, et bénissent le ciel de l'avoir ôté du monde, le critique même des croisades devient son panégyriste. Et saint Louis, Messieurs, saint Louis conduit au delà des mers par le plus noble de tous les motifs, pour délivrer des milliers de chrétiens qui gémissent dans l'esclavage, pour arracher les saints lieux des mains des infidèles qui les profanent, pour faire régner, dans des climats barbares, des lois plus sages et des mœurs plus douces avec la vraie religion; saint Louis, qui fait pour exécuter ce grand projet tout ce qu'on peut attendre de la sagesse la plus consommée et du courage le plus intrépide; saint Louis sera regardé comme un esprit faible, aveuglé par un zèle mal entendu, et qui se connaissait mal en fait de gloire et d'héroïsme? Quoi donc, Messieurs, la gloire n'est-elle réservée que pour l'ambition, et le vice aurait-il seul le privilège d'ennoblir le courage?

Pardonnez, grand roi, un parallèle injurieux à votre sagesse, mais dont la honte ne retombe que sur les insensés qui vous blâment. Eussiez-vous cru que votre conduite aurait un jour besoin d'apologie? Vos grands desseins furent l'admiration de votre siècle: ils la seraient encore du nôtre, si on daignait réfléchir avant que de censurer.

Les Grecs, près de succomber sous le joug des barbares, tendaient les bras vers l'Occident et imploraient l'assistance de leurs frères; l'humanité pouvait-elle souffrir qu'on leur refusât du secours? Fallait-il attendre que les infidèles, après avoir asservi l'Afrique et l'Espagne, vissent porter le fer et le feu jusqu'au cœur de la France? Déjà ils l'avaient tenté; sans le courage du grand Martel, tout le royaume eût été en proie à leur fureur. La prudence ne demandait-elle pas qu'en portant la guerre chez eux, on leur ôtât pour jamais l'envie de repasser la mer? Il fallait des combats pour occuper la valeur française: les grands vassaux de la couronne, acharnés à s'entre-détruire, remplissaient nos campagnes de meurtres et de carnages; ne valait-il pas mieux que leur épée fût teinte du sang des infidèles que de celui de leurs concitoyens? Décidez maintenant, Messieurs: sont-ce nos pères qui ont été ridiculement zélés, ou sont-ce nos beaux esprits qui sont follement impies?

Mais ce n'est pas l'approbation des hommes que saint Louis cherche dans son dessein; il n'a pas besoin de leur avis quand il est guidé par ceux du ciel. L'entreprise

est formée, elle s'exécute. Accourez, peuples, accourez, rassemblez-vous sous l'étendard de la croix et sous les drapeaux de saint Louis. Connaissez-vous le héros qui marche à votre tête? C'est celui qui à la bataille de Saintes et à celle de la Charente étonna les plus vieux guerriers par les essais de sa valeur naissante; celui qui à quatorze ans fit tomber sous ses coups l'imprenable Belesme; celui qui, à Taillebourg, renouvela un prodige que l'univers n'avait encore vu qu'une fois et qu'il croyait ne jamais revoir: qui soutint presque seul à l'entrée d'un pont tout l'effort d'une armée. Quels exploits ne devez-vous pas attendre de son courage? Il part; sa flotte couvre les mers, elle aborde au rivage. Saint Louis, animé par la vue des ennemis qui l'attendent, s'élance de son bord l'épée à la main et fond sur eux; déjà son bras terrible porte partout la frayeur et la mort; déjà les infidèles prennent la fuite et sont défaits; déjà les villes se rendent et Damiette est au pouvoir du vainqueur; déjà de nombreux succès se préparent, et.... Terre précieuse, arrosée du sang de Jésus-Christ, sacrés vestiges de sa passion, restes si chers à nos pères, vous eussiez été conquis, si un bras mortel eût pu vous conquérir, et s'il n'eût pas été arrêté dans les décrets éternels que l'arche sainte demeurerait encore au pouvoir des Philistins.

Quoi! Seigneur, une si sainte entreprise aurait un malheureux succès? Un héros armé pour vos intérêts ne remporterait d'autres fruits de sa piété et de son courage que la perte de son armée et de sa liberté! Oui, Messieurs, Dieu, qui fait tout pour le salut et pour la gloire de ses élus, veut montrer à l'univers combien la religion inspire de constance, et comment la vertu soutient les revers. Cette leçon vaudra bien une victoire, et la religion en profitera plus qu'elle ne pourrait faire des plus brillantes conquêtes.

La constance de saint Louis a épuisé l'éloquence de nos plus grands orateurs; trop faible pour imiter leurs efforts, souffrez, Messieurs, que je me borne à un récit simple et fidèle. En vain le saint roi a fait des prodiges de valeur; hélas! c'est la valeur trop bouillante des siens qui devient funeste, et qui fait trouver la défaite dans le sein même de la victoire. Les infidèles se rallient, la confusion se met parmi les Chrétiens, des troupes épuisées par la disette, affaiblies par la contagion, fatiguées de leurs propres succès, succombent enfin: saint Louis est entouré, il est fait prisonnier, il est dans les fers.

Saint Louis dans les fers!.... Oui, Messieurs, aussi tranquille et aussi grand que sur le trône. Son armée défaite, son frère et ses plus braves capitaines morts sous ses yeux, la reine et un fils qui vient de naître, abandonnés à Damiette, lui-même au fond d'un cachot, et pas une plainte, pas un soupir. On lui offre la liberté sans celle de ses troupes, il la refuse; on lui demande une

rançon : Un roi de France, dit-il, ne peut être mis à prix. On exige pour sûreté, des serments contraires à sa religion, le saint roi frémit d'horreur et n'offre que sa parole. Des barbares, qui ont massacré leur sonda, viennent pour l'égorger lui-même ; sa fermeté majestueuse les étonne, ils tombent à ses pieds, de respect, et finissent par lui offrir la couronne : Louis la dédaigne et leur reproche leur forfait. Ainsi règne la vertu, Messieurs, jusque dans les fers et trouve des sujets partout où il y a des hommes.

Héros de la Grèce et de Rome, vous avez affronté cent fois la mort, vous avez étonné l'univers par l'intrépidité de votre courage, la terre s'est tue devant vous, autant par effroi que par admiration. Etiez-vous grands ? j'en doute encore. Il vous manque d'avoir été malheureux : pour juger de votre mérite, je voudrais vous avoir vu où saint Louis paraît aujourd'hui.

Enfin le traité se conclut avec les barbares ; saint Louis sort de sa prison avec les compagnons de ses malheurs : que dis-je ? avec les compagnons de sa gloire ; il est rendu aux regrets et à l'empressement de ses peuples. Sans doute il ne pensera qu'à finir tranquillement parmi eux des jours précieux à Dieu et aux hommes. Non, Messieurs, le ciel l'appelle à de nouvelles épreuves ; il part sans différer, c'est près de Carthage qu'il va consumer son sacrifice. Toujours la même valeur et toujours les mêmes disgrâces ; la contagion désole son armée, il en est attaqué lui-même, il meurt, et meurt comme il a vécu, en pénitent et en saint, couché sur la cendre, adorant les desseins du ciel. Son armée victorieuse, mais presque anéantie, reporte en France, au lieu de lauriers, les tristes restes ou plutôt les reliques précieuses de son roi.

Je n'essayerai pas, Messieurs, de vous peindre la consternation du royaume et les gémissements des peuples. Une expérience touchante vous a appris combien il est douloureux de pleurer un roi, l'amour de ses sujets. Les alarmes que peut causer la crainte seule de le perdre, doivent vous faire comprendre combien sont amers les regrets de l'avoir perdu.

Ainsi meurent les bons rois, les saints rois, les rois formés par la religion. Ceux qui se sont bornés au vain titre de guerrier et de conquérant, ont fait graver leurs exploits sur le marbre et sur l'airain. Leur nom vivra, si vous voulez, autant que les monuments ; mais ces monuments, combien dureront-ils ? On ne se souvient d'eux que comme de ces orages fameux qui ont tout désolé sur leur passage. Les rois qui ont régné avec bonté, avec sagesse, avec justice, qui ont mérité les titres glorieux de rois chrétiens et de pères des peuples, n'ont rien à redouter de l'injure des temps. Leurs bienfaits sont gravés dans le cœur des hommes ; leurs exploits sont le triomphe de la religion ; leur gloire durera autant que l'Eglise, et l'Eglise doit durer éternellement : *Justus*

quasi fundamentum sempiternum. (Prov. x, 25.)

C'est à ce titre, Messieurs, que nous célébrons la gloire de saint Louis : il fut le bienfaiteur du royaume, il en est maintenant le protecteur. C'est sur ce fondement que nous espérons de voir se perpétuer sur le trône sa postérité et ses vertus. Tant que nos princes seront les héritiers de son sang et de sa piété, nous n'aurons rien à désirer pour leur gloire ni pour notre bonheur.

Concluons, Messieurs. Pouvons-nous assez respecter, assez chérir, assez observer une religion qui opère de tels prodiges, qui forme les héros et les saints, qui fait le bonheur des peuples et des rois, et qui nous assure à tous un royaume éternel. Amen.

IX PANÉGYRIQUE

DE SAINT DONAT.

Ipse dedit quosdam quidem apostolos... alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi. (Ephes. iv, 11.)

Dieu a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, un des plus sensibles témoignages de la protection de Dieu sur son Eglise. Non-seulement il lui a donné des apôtres qu'il avait remplis de son esprit pour commencer le grand ouvrage de la prédication de l'Evangile, mais il lui a donné encore, dans toute la suite des siècles, des hommes d'une sainteté éminente pour continuer cet important ministère, pour lui servir de pasteurs et de docteurs, pour conduire à la perfection l'œuvre salutaire de la sanctification des âmes. Non content même de nous procurer les lumières, le zèle, les travaux de ces grands hommes, il a voulu qu'ils continuassent à nous protéger après leur mort, que leurs prières fussent un secours, et leurs vertus un modèle pour les peuples qu'ils ont gouvernés pendant leur vie. De tous les saints que Dieu a donnés à son Eglise, aucun qui ait été pour elle un présent plus précieux que celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête ; aucun qui ait mieux mérité le nom de Donat, c'est-à-dire donné de Dieu, puisque sa naissance et sa vie nous font voir également qu'il fut véritablement un don du ciel. Oui, mes frères, c'est Dieu qui l'a donné à sa famille dans un temps où elle avait perdu toute espérance d'avoir jamais aucune postérité. C'est Dieu qui l'a donné à ce diocèse pour en être le pasteur et le conduire dans les voies du salut. C'est Dieu enfin qui l'a donné spécialement à cette paroisse pour en être le patron et le protecteur. Arrêtons-nous à cette dernière réflexion, mes frères, puisqu'elle vous intéresse d'une façon particulière, et que c'est le sujet de la fête que vous célébrez aujourd'hui. Pourquoi Dieu nous a-t-il donné des patrons ? C'a été, dit saint Léon, pour nous servir d'intercesseurs

et de modèles : *In quibus nobis præsidium constituit et exemplum*. C'est donc sous ces deux qualités que nous allons envisager saint Donat dans les deux parties de ce discours. Vous devez l'honorer spécialement comme un puissant intercesseur que vous avez auprès de Dieu : vous le verrez dans le premier point. Vous devez tâcher de l'imiter comme un modèle que Dieu vous propose : vous le verrez dans le second point. Donnez-moi votre attention, mes frères, et tâchez d'apprendre en quoi consiste la vraie dévotion envers les saints patrons ; demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Ce n'est pas une pieuse crédulité, mes frères, qui nous persuade que les saints nous servent de protecteurs et prient pour nous dans le ciel ; c'est une confiance appuyée sur les raisons les plus solides. Si la charité et le zèle de la gloire de Dieu les a intéressés sur la terre au salut de leurs frères, le feront-ils moins dans le ciel, où leur zèle est encore plus vif et leur charité plus ardente ? S'ils ont fait des vœux pour nous dans un temps où ils avaient besoin de prier pour eux-mêmes, combien plus volontiers nous rendront-ils ce bon office, lorsque la gloire dont ils jouissent auprès de Dieu les rend sûrs en quelque manière du succès de leurs demandes ?

C'est d'ailleurs sur le témoignage des saintes Ecritures qu'est fondé cet article de notre foi. Dieu, pour inspirer à Judas Machabée un courage surnaturel à la tête de son armée, lui fit voir le saint prophète Jérémie, mort depuis longtemps, et ajouta ces paroles remarquables : *Voilà celui qui conserve pour ses frères une charité ardente et qui ne cesse de prier pour le peuple et la ville sainte : Hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.* (*II Mach.* xv, 14.) L'apôtre saint Jean, dans cette vision admirable où Dieu lui révéla les mystères les plus sublimes, vit les anges occupés à présenter devant le trône de Dieu les prières des justes. C'est ainsi, mes frères, que Dieu nous représente toute la cour céleste occupée de nos besoins et de notre bonheur.

Mais si nous sommes assurés de l'intercession de tous les bienheureux en général, ne devons-nous pas plus spécialement encore compter sur ceux avec qui nous avons, pour ainsi dire, des liaisons plus étroites et une relation particulière : tels que sont les saints, par exemple, qui ont vécu dans les mêmes lieux que nous habitons, dont nous conservons les cendres précieuses, qui ont travaillé à la sanctification de nos pères, qui ont été nos apôtres ou nos pasteurs, et qui sont encore nos patrons ? Oui, sans doute, mes frères, ce sont eux surtout qui nous obtiennent les bienfaits de Dieu, qui détournent les fléaux de la colère de Dieu, qui présentent nos vœux et nos prières à

Dieu. Et c'est par toutes ces raisons différentes, dont nous venons de parler, que saint Donat est particulièrement votre intercesseur auprès de Dieu.

I. Je dis donc que le premier avantage qu'il vous procure en cette qualité, c'est de vous obtenir les bienfaits de Dieu. Combien n'en recevez-vous pas tous les jours, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ? Pour les compter il faudrait compter tous les instants de votre vie. Le nombre en serait-il aussi grand si vous n'aviez pas un puissant médiateur qui se charge de vos intérêts auprès de Dieu, et qui ne se lasse point de solliciter en votre faveur ? c'est à Dieu sans doute que nous devons tout, il est porté par sa bonté infinie à nous faire du bien lors même que nous le méritons le moins. Mais depuis combien de temps l'abus que nous faisons de ses bienfaits n'en aurait-il pas tari la source, si une voix plus puissante que celle de nos crimes ne plaiderait continuellement notre cause ? Malgré les désordres qui règnent parmi votre peuple, Seigneur, vous n'avez pas encore retiré vos regards de dessus lui, votre providence paternelle lui envoie encore la rosée du ciel et la graisse de la terre. N'en soyons pas étonnés, mes frères, c'est qu'il écoute les vœux que votre saint patron lui adresse continuellement pour vous.

Mais si saint Donat emploie tout son crédit auprès de Dieu pour vous obtenir des faveurs temporelles, avec combien plus de ferveur encore demande-t-il des grâces de salut ! Nous persuaderons-nous, en effet, qu'ayant autrefois consacré sa vie à la sanctification de nos pères, il cesse d'avoir maintenant pour nous la même tendresse et la même charité ? Nous persuaderons-nous qu'ayant prié sur la terre avec tant d'ardeur pour le salut de son troupeau, il oublie dans le ciel une des portions de ce troupeau qui lui doit être la plus chère ? A Dieu ne plaise, ô saint pontife, que nous ayons jamais cette criminelle pensée ; c'est à vous, c'est à votre intercession que nous sommes redevables des grâces de salut que Dieu répand sans cesse sur nous. Si malgré nos vices, il nous reste encore de la foi et de la piété, s'il y a encore des âmes fidèles à la grâce, qui résistent à la séduction du mauvais exemple, s'il y a quelques pécheurs qui quittent leurs désordres pour rentrer dans les voies de la justice, c'est à vous après Dieu que nous devons ce bonheur. C'est vous qui présentez à Dieu les vœux et les faibles travaux de ses ministres, et qui coopérez avec eux au salut d'un peuple que vous chérissez. Sans votre secours que pourraient faire tous leurs soins et leurs peines ? C'est vous encore qui détournez les fléaux de la colère de Dieu lorsqu'ils sont prêts à éclater sur nos têtes.

II. N'en doutons pas, mes frères, Dieu punirait avec bien plus de sévérité les crimes qui règnent sur la terre, il enverrait bien plus souvent ces calamités qui répandent partout la désolation et la frayeur, s'il

ne se laissait fléchir par les prières des saints et surtout des patrons qui nous protègent. Les Juifs dans le désert avaient lassé la patience du Seigneur par leurs infidélités et leurs murmures; il allait les exterminer, si Moïse, prosterné devant lui, n'avait arrêté la foudre par ses prières. Laissez-moi, lui disait le Seigneur, ne me priez plus pour un peuple indigne de vos soins et de mes bienfaits. Je vais enfin donner un libre cours à ma colère, ne vous opposez plus à ses coups: *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* (Exod. xxxii, 10.)

Mais quoi! un homme peut-il avoir assez de pouvoir auprès de Dieu pour suspendre ainsi les fléaux de sa justice? Oui, mes frères, Dieu lui-même assurait qu'il épargnerait Sodome et Gomorre s'il se trouvait un seul juste pour arrêter son bras. C'est que Dieu aime à pardonner, chrétiens; il est charmé de trouver quelqu'un qui le désarme. C'est ce que font les saints patrons, c'est ce que fait le vôtre en particulier. Il se met, comme Moïse, entre Dieu et nous, lorsqu'il est prêt à nous punir; il demande grâce pour nous, et Dieu se laisse fléchir par ses prières.

Vous en avez fait, il n'y a pas longtemps, une expérience bien consolante, mes frères; vous devez vous en souvenir à jamais et en bénir la miséricorde du Seigneur. Si cet orage affreux qui porta la désolation dans toute la contrée, l'année dernière, était venu quelques jours plus tôt et fût tombé sur vous, c'en était fait de vos espérances; vous auriez vu périr en un instant le fruit des travaux et des sueurs de toute une année. Mais vous aviez dans le ciel votre saint protecteur qui veillait sur vous: il a prié le Seigneur de vous épargner; c'est à son intercession que vous êtes redevables de la douceur avec laquelle Dieu vous a traités. Et ce n'est pas la première fois que vous avez senti son pouvoir: combien de fléaux sont tombés autour de vous sans approcher de ce qui vous appartenait? Combien de fois, tandis que la désolation régnait chez nos voisins, la foudre a-t-elle semblé respecter des lieux qui étaient sous la protection du grand saint que nous honorons en ce jour.

Ce sont là de ces événements journaliers qui doivent vous inspirer une confiance entière à votre glorieux patron, et vous tenir dans une dépendance continuelle à l'égard de la Providence. Car enfin on peut vous tenir le même discours que Moïse adressait aux Juifs prêts à entrer dans la terre promise. « Le pays que Dieu va vous donner, leur disait-il, ne ressemble point à celui d'Egypte, d'où vous sortez, où la terre, arrosée par des canaux qui la fertilisent, n'a pas besoin des influences du ciel pour produire tout en abondance. La terre que vous allez posséder, au contraire, est entrecoupée de plaines et de montagnes; elle attend du ciel les pluies et les rosées qui la rendent féconde. Dieu la visite continuellement; ses yeux sont ouverts sur elle depuis

le commencement de l'année jusqu'à la fin, pour y répandre l'abondance, ou la stérilité, comme il lui plaît: *Oculi illius in ea sunt a principio anni usque ad finem ejus.* » (Deut. XI, 12.) Vous êtes précisément dans le même cas, mes frères: vous n'habitez point ces heureuses contrées où la terre semble ne devoir qu'à elle-même les richesses dont elle est couverte, où un ciel presque toujours serein paraît à peine contribuer en quelque chose à sa fécondité. Vous habitez une région exposée à l'intempérie des saisons et à la fureur des éléments; c'est du ciel que vous attendez ces heureuses influences qui font fructifier vos travaux; la Providence a toujours les yeux ouverts sur vous pour vous envoyer, comme il lui plaît, ou des temps favorables qui vous enrichissent, ou des orages qui vous désolent: *Oculi illius in ea sunt a principio anni usque ad finem ejus.* Voilà ce qui doit vous faire sentir la soumission que vous devez à Dieu, et le besoin que vous avez que votre saint patron vous protège auprès de lui.

III. Enfin le troisième avantage que nous procurent les saints patrons, c'est de présenter nos prières au Seigneur, et de les appuyer de leur intercession. Dieu a tout promis à la prière, il n'a mis aucune exception aux grâces qu'il y a attachées, et, après des paroles si expresses, nous devons la regarder comme un des principaux moyens de salut. Mais, quelque constantes que soient ces promesses, n'avons-nous pas sujet de nous défier de nos prières, lorsque nous considérons les imperfections qui les accompagnent? Dieu écouterait-il les demandes que lui font des pécheurs? des vœux formés dans un cœur tiède et indévot parviendront-ils jusqu'à lui? Rassurons-nous, mes frères, nous avons nos saints patrons qui se chargent de lui présenter nos prières et de les rendre efficaces auprès de lui.

Et voilà, Seigneur, ce qui nous inspire la confiance dans les pratiques de religion et dans les hommages que nous vous rendons dans ce saint temple au pied de vos autels. Nous savons assez qu'ils ne méritent pas vos regards; que des pécheurs prosternés devant vous ne peuvent vous rendre qu'un culte imparfait; que si vous faisiez attention à notre indignité, nous ne pourrions attendre de vous que des regards de colère. Mais le saint pontife que nous honorons en ce saint lieu joint à nos faibles hommages des respects plus dignes de vous; si vous n'agréiez pas nos vœux par rapport à nous, vous les agréerez du moins, parce qu'il vous les présente.

Comprenez donc aujourd'hui, mes frères, les avantages que vous procure l'intercession de votre patron, combien vous êtes redevables à la protection qu'il vous accorde auprès de Dieu. Comprenez combien vous êtes obligés à l'honorer, à le remercier de son assistance, à avoir pour lui une dévotion particulière.

Il n'arrive cependant que trop souvent,

par une piété mal entendue, que cette dévotion au patron est négligée. Je dis par une piété mal entendue : ce n'est pas qu'en général on ne soit porté à prier les saints et à compter sur leur intercession ; mais on croit être plutôt exaucé en invoquant ceux qui sont honorés chez les étrangers : le patron de la paroisse est ordinairement le dernier auquel on s'adresse. On fait des pèlerinages, et il semble que les plus éloignés soient toujours les meilleurs. On donne sa confiance à des saints à peine connus, sur des récits souvent fort suspects, et on néglige ceux de tous les saints à qui on est le plus redevable et sur qui on a le plus de raison de compter. La dévotion aux saints en général est louable, mes frères ; mais pourquoi aller chercher ailleurs ce que vous avez sans sortir de chez vous ? Que trouverez-vous dans les lieux les plus éloignés que vous n'ayez ici ? Des saints grands par leurs vertus et leurs mérites ? en connaissez-vous de plus grands que ceux qui se sont consacrés au service de Dieu et à la sanctification des âmes ? Des saints dont les reliques soient exposées à tous les yeux ? Les cendres précieuses de saint Donat sont tout près de nous. Des saints portés par eux-mêmes à vous protéger ? y en a-t-il aucun à qui vous deviez avoir plus de confiance qu'à celui que Dieu vous a spécialement donné pour protecteur ?

Ranimez donc aujourd'hui votre dévotion et votre confiance à votre saint patron, mes frères ; que ce jour, spécialement consacré à l'honorer, soit pour vous non pas un jour de licence et de joie profane, mais un jour de sainte allégresse, de ferveur, d'actions de grâces. Que les étrangers, accourus à la solennité, s'en retournent édifiés de votre modération et de votre piété ; et souvenez-vous que la dévotion la plus solide et la plus agréable à votre saint patron, c'est de vous proposer ses vertus à imiter. C'est ici votre second devoir envers saint Donat et le sujet du second point.

SECOND POINT.

Il est certain, mes frères, qu'un des plus puissants moyens de salut que nous puissions avoir ce sont les bons exemples : on se croit volontiers capable des vertus qu'on voit pratiquer par d'autres, et nous sommes portés naturellement à imiter ceux pour qui nous avons de l'attachement et de l'estime. C'est donc un des plus grands traits de la sagesse de Dieu, comme nous l'avons déjà remarqué avec saint Léon, de nous avoir proposé les saints, et surtout les saints patrons pour modèles : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (Ps. LXXVII, 36). *in quibus nobis constituit exemplum*. Et quelles vertus plus dignes d'être imitées, mes frères, que celles dont saint Donat vous a donné l'exemple ? une piété soutenue dès l'enfance ; pendant son épiscopat, un zèle ardent pour la gloire de Dieu, une application infatigable au salut des âmes. Je ne ferai que toucher brièvement ces trois articles.

C'est aux prières de saint Colomban que le duc Vandalène et la vertueuse Flavie, son épouse, furent redevables de la naissance de saint Donat. Le ciel le leur avait donné par un miracle, comme autrefois Samuel : les pieux époux se crurent obligés de le lui rendre et de consacrer au service du Seigneur un enfant qui lui appartenait par tant de titres ! C'était cependant un fils unique ; une maison puissante et un nom illustre à soutenir ; de grands biens qui allaient passer en des mains étrangères : toutes ces raisons n'ébranlèrent point la constance de ces parents vraiment chrétiens. Le nom seul de Donat les faisait souvenir de leur devoir : ils y demeurèrent fidèles. A peine notre saint était-il hors de l'enfance qu'il fut rendu au saint abbé de Luxeuil, qui était son père spirituel, et qui ne voulait confier qu'à lui-même le soin de le former à la vertu.

Heureuse destinée, mes frères, d'être séparé des dangers du monde avant que d'avoir eu le temps de les connaître, et de consacrer à Dieu les prémices de sa vie ! Heureux les pères et mères qui, comme ceux de saint Donat, regardent les enfants qu'ils ont reçus du ciel comme un dépôt dont ils doivent lui rendre compte ; qui croient ne pouvoir leur laisser d'héritage plus précieux que les bénédictions du ciel et un grand fond de vertu ! Ce devoir est trop négligé, mes frères : une folle tendresse, une honteuse indolence aveuglent la plupart des pères et des mères. Ils donnent bien moins de soin à l'éducation de leur famille qu'aux affaires les moins importantes. Tout le monde ne peut pas, j'en conviens, consacrer ses enfants à la retraite et les former à la vertu dans des monastères ; mais en serait-il besoin, mes frères, si la maison paternelle était une école de piété, si les jeunes gens n'y voyaient, n'y entendaient, n'y apprenaient jamais rien de répréhensible ? Saint Donat devint un grand saint, parce qu'il fut formé à la sainteté dès sa naissance : la plupart des jeunes gens deviennent de grands pécheurs et des hommes très-vicieux parce qu'ils ont été formés au vice dès le berceau et qu'ils ont appris souvent à le pratiquer, avant même que d'être en état de le connaître.

L'éclat des vertus de saint Donat ne demeura point renfermé dans le secret de son monastère, il pénétra bientôt dans toute la province, et c'est uniquement à la réputation de sa sainteté qu'il dut son élévation à la chaire archiépiscopale. Cette nouvelle dignité ne servit qu'à donner un nouveau jour à ses vertus. Quelle humilité ! quelle modestie ! quelle simplicité au milieu des respects que son rang lui procuroit ! Quelle assiduité à la prière, quel respect, quel anéantissement, quelle ferveur au pied des autels ? Quel zèle pour la décence du culte de Dieu, pour la pureté des mœurs, pour l'exactitude de la discipline ! C'est vous, Seigneur, qui l'avez donné à votre Eglise : un tel pasteur est le présent le plus précieux

que vous puissiez lui faire. Vous voulez des saints pour approcher de vos autels, mais c'est vous seul qui pouvez les rendre tels. Ce sont les fonctions mêmes auxquelles vous les destinez qui sont le moyen le plus efficace pour les élever à la plus haute sainteté.

Prenez garde cependant, mes frères, vous avez peut-être envié souvent le bonheur de ceux que Dieu a élevés au saint ministère, qui sont attachés, par état, à le servir, dont les occupations les plus journalières sont autant d'actes de religion. Ce bonheur est grand, sans doute : ceux qu'il a ainsi honorés ne sauraient assez en bénir la Providence, assez estimer leur état. Mais vous n'avez peut-être jamais pensé que, sans sortir du vôtre, vous pouvez égaler le mérite de ceux qui sont occupés aux fonctions les plus saintes. Non, mes frères, ce n'est pas seulement dans les états spécialement consacrés au culte du Seigneur qu'on peut sanctifier toutes ses œuvres : on peut le servir et le glorifier par celles qui paraissent même les plus indifférentes et en faire autant d'actes de religion. Car, suivant le raisonnement de saint Paul, il y a, à la vérité, différents emplois, différents ministères, mais c'est le même Dieu que nous servons tous : *Divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus.* (I Cor. xii, 5.) Il y a des devoirs de plus d'une espèce, mais c'est le même Dieu qui les commande. Celui qui mérite d'avantage n'est donc pas, j'ose le dire, celui qui occupe l'emploi le plus saint ou le rang le plus élevé, mais celui qui remplit le mieux ses obligations. Ce n'est pas le serviteur à qui le père de famille a confié la plus grande administration, qui recevra la plus grande récompense, mais celui qui a été le plus fidèle et qui a le mieux fait la volonté de son maître.

Ranimez donc votre foi, mes frères, et en quelque état que la Providence vous ait placés, quelque vils que vous paraissent les devoirs qui y sont attachés, vous comprendrez que l'esprit de religion peut les ennoblir et les sanctifier; que vous glorifiez le Seigneur dès que vous faites ce qu'il commande; que vous servez Dieu dès que vous servez le prochain ou la société. Ranimez votre foi et vous sentirez qu'étant spécialement consacrés au Seigneur par le baptême, vous exercez en qualité de chrétiens une espèce de sacerdoce; que vous pouvez imiter en quelque manière tous les actes de religion dont ses ministres sont chargés. Vous ne pouvez pas, comme saint Donat, offrir le redoutable sacrifice de l'Agneau sans tache, mais vous devez offrir sans cesse à Dieu des victimes spirituelles, comme parle saint Pierre, le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, l'encens de vos vœux et de vos prières. Vous n'êtes pas chargés, comme ce saint prélat, de consacrer des temples et des autels au Seigneur; mais vous devez lui consacrer votre âme par la pureté, en faire le temple du Saint-Esprit, l'ornement de toutes les vertus chrétiennes. Vous n'êtes pas destinés, comme lui, à main-

tenir la sainteté de la religion et à régler le culte qu'on doit rendre au Seigneur; mais vous devez veiller à la pureté de votre cœur, à la mortification de vos sens, à la régularité de votre vie. Ce ne sont donc pas ses actions en elles-mêmes que vous devez imiter, mais l'esprit intérieur qui les animait, et l'intention sainte qui en faisait tout le prix.

Que dirons-nous maintenant de son zèle pour le salut des âmes, du soin infatigable avec lequel il a travaillé pour la sanctification de son troupeau? Deux monastères établis au milieu de la ville épiscopale seront à jamais les monuments de sa pieuse libéralité et de son zèle pour la pureté des mœurs. C'est dans ces saints asiles qu'elle se conserve; c'est dans l'une de ces pieuses retraites que la mère de saint Donat et sa sœur consacrèrent leurs jours au Seigneur; elles firent paraître dans l'obscurité du cloître les mêmes vertus que le saint évêque faisait briller dans l'éclat du sanctuaire. Si l'histoire ne nous a pas conservé dans un plus grand détail les travaux et les actions de notre saint, ne nous plaignons pas de son silence, mes frères; sa mémoire est en bénédiction dans tout ce diocèse, ses cendres précieuses, honorées d'un culte religieux. La dévotion constante et la confiance des peuples en son intercession, nous en disent assez pour nous édifier et nous instruire.

Et ne vous persuadez pas, mes frères, que ce sont encore ici des vertus impraticables à votre égard : vous n'êtes pas appelés, j'en conviens, à travailler au salut des âmes, comme ceux que Dieu a chargés du soin de paître son troupeau; mais n'y a-t-il donc qu'une seule manière de travailler dans le champ du souverain père de famille? Celui qui attire par ses prières la rosée du ciel sur la moisson, ne mérite-t-il pas d'avoir part aux fruits comme celui qui sème et qui plante? Celui qui, par ses conseils salutaires, ses discours insinuants, empêche la brebis de s'égarer, ne fait-il pas la fonction de bon pasteur comme celui qui la cherche dans le désert et qui la ramène au bercail? Celui dont les vertus honorent la religion, ne la sert-il pas aussi bien que celui qui travaille à l'étendre? Tous ne sont pas chargés de prêcher par leurs discours, mais tous ne doivent-ils pas prêcher d'exemple? Tous n'ont pas des peuples à gouverner, mais tous ont ou des enfants à élever et à instruire, ou des domestiques à conduire, une famille à sanctifier, ou du moins des amis et des voisins à édifier. Et qu'est-ce qu'un pasteur, mes frères, et un saint pasteur? Un homme qui travaille à son salut et qui tâche de procurer celui des autres; tout chrétien ne doit-il pas être pasteur en ce sens? Et n'est-ce pas là la plus excellente manière de pratiquer cette charité chrétienne qui nous est si fort recommandée dans l'Evangile? Devenons saints, mes frères, et bientôt nous ne le serons pas seuls; devenons saints et bientôt, même

sans le vouloir, nous contribuerons à sanctifier les autres. En répandant partout, comme dit saint Paul, la bonne odeur de Jésus-Christ, nous lui attirerons des disciples et des adorateurs; pour faire aimer la vertu, il ne faut que la montrer aux hommes: elle gagnerait tous les cœurs si elle était pratiquée dans toute sa perfection.

Que l'exemple de votre saint patron vous y engage, mes frères; que la gloire dont il jouit vous y invite. Pouvez-vous l'envisager sans la désirer en même temps? ne vaudrait-elle pas bien la peine d'être achetée au même prix que saint Donat l'a obtenue? Du haut du ciel où il règne aujourd'hui, il nous montre les couronnes qui nous sont préparées; il nous enseigne la voie pour y parvenir; il demande des grâces pour nous; il nous tend les bras, pour ainsi dire: élevons-nous donc comme lui au-dessus des choses de la terre; que toutes nos pensées, que tous nos soins, que tous nos desirs tendent vers le ciel; c'est l'unique moyen de nous en assurer la possession pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE DESSEIN.

Erat in desertis usque in diem ostensionis sue in Israel. (Luc. i, 80.)

Saint Donat, dans sa retraite et dans sa vie publique, modèle d'une conduite chrétienne.

I. — 1. Saint Donat renonce aux grandeurs et aux plaisirs du monde qu'il aurait pu trouver dans sa famille. — 2. Il se réduit au silence, à la retraite, à la prière, à l'étude.

1. Naissance miraculeuse de saint Donat. La naissance d'un fils est souvent un motif d'ambition dans les familles mondaines. Courage de Flavia. Vraie grandeur est dans la piété. Folle tendresse aveugle les parents sur la faiblesse et la délicatesse des enfants: ils ne veulent ni les corriger, ni souffrir qu'on les corrige. La maison paternelle devrait être une école de vertu. — 2. Docilité de saint Donat à suivre la vocation de Dieu et la volonté de ses parents: *Quis, putas, puer iste erit?* (Luc. i, 66.) Bonheur d'être vertueux dès l'enfance; vices du bas âge ne se changent presque jamais: *Adolescens juxta viam suam ambulans, ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus.* (Job. xx, 11.) Jeunes gens, vos amis sont ceux qui vous reprennent; vous êtes vous-mêmes vos ennemis. Vos années passeront.

Exemple de saint Donat est pour tous. Nécessité de fuir le monde: *De mundo non estis.* (Joan. xvii, 16.) *Elegi vos de mundo.* (Joan. xv, 19.) *Odit vos mundus.* (Joan. xv, 18.) *Vae mundo a scandalis.* (Matth. xviii, 7.) Voilà ce qui a peuplé les solitudes. Le monde est toujours le même. Qu'y faut-il donc faire: *Tanquam non utantur* (I Cor. vii, 31); y être avec crainte, avec vigilance, avec horreur de ses vices; s'y faire une retraite. Cela est difficile; mais Dieu le veut, notre repos même en dépend. Les saints se trouvaient heureux dans la

solitude. Ils n'en sont sortis, comme saint Donat, que par l'ordre de Dieu.

II. — Trois vertus principales ont rendu admirable la vie de saint Donat: 1^o La mortification: Il l'a fait paraître dans toute la modestie de son extérieur, dans la simplicité et l'austérité de sa vie. Etre parvenu aux grandeurs, et surtout y être parvenu sans ambition, par son seul mérite, est une tentation d'orgueil bien pardonnable. Saint Donat fut aussi humble sur le trône épiscopal que dans son cloître. Il fut aussi mortifié au milieu de l'abondance où il pouvait vivre. L'ambition et l'orgueil percent jusque dans les plus basses conditions et se nourrissent par les plus petits objets. La sensualité même y règne quelquefois.

2^o Le zèle pour les travaux apostoliques et le règlement de son diocèse: vigilance, assiduité, fermeté; grandes entreprises dont la mémoire subsiste encore. Ainsi chacun est obligé de travailler, de régler sa maison, de se faire violence dans son état.

3^o Courage au milieu des contradictions: tous les saints en ont eu. Une vertu faible se décourage: ainsi le moindre obstacle nous rebute et nous fait perdre cœur; les moindres croix nous dégoûtent de notre état.

Ce n'est donc point précisément la sainteté de l'état qui a sanctifié saint Donat: avec ses vertus il eût été saint partout. Ainsi nous pouvons nous sanctifier chacun dans notre vocation.

FRAGMENT

D'UN PANÉGYRIQUE DE SAINTE ANNE.

... Providence incompréhensible et par des vues supérieures avait laissé tomber dans l'obscurité la postérité de David et la famille de notre sainte; il semblait qu'il l'eût oubliée: au contraire il veillait sur elle avec plus d'attention que jamais. Le moment approchait où le Sauveur des hommes devait naître de cette race choisie; Dieu pensait à en réunir les deux branches, l'une par sainte Anne et son époux dans la personne de Marie, leur fille unique, l'autre dans saint Joseph auquel elle était destinée pour épouse, afin de réunir ainsi dans Jésus-Christ son fils tous les droits, toutes les prérogatives attachées au sang de David, toutes les promesses faites aux rois et aux patriarches. Si sainte Anne avait vécu dans le temps que sa famille donnait des rois au peuple de Dieu, elle aurait été, si vous voulez, princesse du sang royal, mais confondue dans la foule d'une infinité d'autres que nous ne connaissons seulement pas. Et qu'est-ce que cet avantage en comparaison du privilège inestimable que Dieu lui accorde d'être la mère la plus pure de toutes les créatures et l'aïeule de Jésus-Christ, privilège qui lui assure le respect et la vénération de tous les siècles?

N'en doutons pas, mes frères, ce que Dieu a fait d'une manière si éclatante et si miraculeuse pour sainte Anne, il le fait d'une

manière moins sensible, mais non moins admirable pour tous les hommes. Tous les événements de notre vie sont ménagés par la Providence pour notre plus grand bien. Si nous pouvions découvrir les vues de la sagesse et le ressort caché qui règle le cours des choses humaines, nous verrions que les événements qui souvent nous affligent, et dont nous nous plaignons avec plus d'amertume, sont justement ceux qui doivent nous conduire plus sûrement à notre bonheur. Ce secret, qui est un mystère pour nous sur la terre, nous sera enfin dévoilé dans le ciel. Nous verrons alors, comme tous les saints le voient déjà, par quelles raisons Dieu a réglé notre sort d'une manière ordinairement si contraire à nos desirs; par quels motifs et comment il nous a sagement dispensé les biens et les maux, et quels sont les desseins paternels de sa bonté envers nous dans tout ce qui nous arrive ici-bas.

Mais ce que nous ne voyons pas encore, mes frères, la foi doit nous en persuader d'avance. Il n'y a d'autre parti à prendre que de nous jeter aveuglément entre les bras de cette Providence aimable et de la bénir dans tout ce qui nous arrive. Quand une mère conduit par la main un enfant qui lui est cher, il n'est pas tenté de craindre ni de s'inquiéter sur les dangers du chemin où elle le fait marcher; il se repose sur les lumières et la bonté de son guide. Mes frères, la Providence nous tient lieu de la mère la plus tendre, et nous ne pouvons être heureux et tranquilles qu'autant que nous lui abandonnons le soin de notre sort. Elle nous y invite elle-même et nous promet de ne point nous délaissier : *Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet.*

(*Psal.* LIV, 23.) Fussions-nous dans la fortune la plus brillante, sans la paix intérieure, sans la tranquillité de l'âme, tous les biens ne sont rien et ne peuvent nous satisfaire. Fussions-nous, au contraire, dans une misère aussi extrême que celle de Job, si Dieu nous y donne cette paix dont il est le seul auteur, nous y serons plus contents que tous les rois de la terre; et je ne crains pas de dire que ce saint homme, sur son fumier, était plus heureux qu'Antiochus sur le trône.

C'est ainsi que Dieu fait éclater sa justice aussi bien que sa bonté dans la dispensation des biens et des maux. Aux uns il a donné les richesses, les honneurs, la puissance, mais rarement ces avantages sont accompagnés de la tranquillité de l'âme. C'est chez les grands que règnent les grandes passions, et par conséquent les plus grands maux, les plus vives inquiétudes. Aux autres il a refusé les commodités de la vie, mais il leur donne en récompense le repos et la sécurité.

En un mot, mes frères, soyons chrétiens partout, et partout nous serons heureux. Sainte Anne l'a été dans son état, parce qu'elle a craint et servi le Seigneur. Craignons-le et servons-le dans le nôtre, nous y goûterons le même bonheur. Elie a trouvé dans son état les moyens de se sanctifier; ils ne nous manquent pas dans le nôtre; nous y avons même, dans les secours de notre religion, des moyens plus puissants et plus efficaces; servons-nous-en comme elle, et un jour nous grossirons la troupe sainte des élus de tous les états et de toutes les conditions que Dieu a rassemblés dans le ciel, et où il nous a préparé une place. Dieu nous y conduise ! Amen.

SECTION III.

DISCOURS ACADEMIQUES.

I. DISCOURS

Présenté à l'Académie de Besançon pour le prix de l'année 1754.

**SUR LE DANGER DE LA LOUANGE PRÉMATURÉE
OU EXCESSIVE.**

Le désir de la louange est un des plus puissants ressorts qui font mouvoir le cœur humain. Ce cœur trop imparfait pour rechercher toujours la vertu pour elle-même, s'y porte souvent par l'amour des éloges qu'elle s'attire. Si ce motif la dégrade en quelque manière et lui ôte son plus grand mérite, il lui conserve du moins une partie de ses droits. Il la soutient dans les occasions périlleuses où l'attrait du plaisir pour-

rait l'emporter sur le devoir, il force le vice même à rendre à la vertu une espèce d'hommage en se couvrant de ses apparences, il bannit de la société les crimes punis par l'infamie.

Comment donc se peut-il faire que les louanges, dont le désir produit la plupart des vertus humaines, soient un poison pour elles? On a vu cent fois d'heureux naturels, gâtés par des éloges, qu'on ne leur avait pas donné le temps de mériter. L'histoire nous fournit une infinité d'exemples de grands hommes corrompus par la flatterie : preuve trop sensible, que s'il est utile au mérite d'ambitionner les louanges, il ne lui est pas moins dangereux de les recevoir.

Les louanges si souvent pernicieuses aux qualités du cœur, peuvent-elles être également nuisibles aux talents de l'esprit? Jamais le doute ne parut mieux fondé que sur cette question singulière. N'a-t-on pas toujours regardé les éloges comme le plus sûr moyen d'exciter l'émulation et d'animer les hommes au travail? Ces jeux si célèbres autrefois dans la Grèce, ces couronnes décernées aux talents avec tant d'éclat, les chefs-d'œuvre, dont ces applaudissements solennels furent ordinairement suivis, ne prouvent-ils pas que les talents ne sauraient être trop pompeusement loués? Nous regrettons quelquefois ces temps heureux, nous nous figurons que des récompenses semblables feraient revivre parmi nous les prodiges de ces siècles fortunés; est-ce une erreur? Ceux qui cherchent à ranimer les talents par des éloges, doivent-ils craindre de les anéantir.

Non sans doute; les louanges données avec discernement, produisent infailliblement le double avantage de mettre au jour des talents qui seraient demeurés dans l'obscurité, et de contribuer à la perfection de ceux qui commencent à éclore. Mais des louanges excessives ou prématurées, ne manquent jamais de causer l'un ou l'autre des effets contraires; où elles étouffent entièrement des talents prêts à naître, où elles arrêtent les progrès de ceux qui ont déjà pris l'essor et qui paraissent heureusement les développer.

I. Quelque inégalité que la nature ait mise dans le partage qu'elle a fait des talents; on a souvent remarqué qu'elle y a cependant apporté une espèce de compensation, et que comme il est impossible de trouver un homme qui les réunisse tous, il est aussi extrêmement rare d'en rencontrer un qui en soit totalement dépourvu. La société serait donc heureuse si on pouvait les apercevoir et les distinguer sans se méprendre, si un génie tutéaire avait soin de nous mettre dans la place qui convient le mieux à nos talents, et d'occuper chaque citoyen au genre de travail pour lequel il a le plus de dispositions naturelles. Mais outre qu'un hasard sinistre semble se plaire à troubler cet ordre, quelques louanges reçues mal à propos suffisent pour nous faire méconnaître notre destination.

Un discours plein de défauts, l'essai d'un jeune orateur s'attire de grands éloges; il faut enhardir un commençant, dit-on; les louanges excitent son émulation et lui inspirent le goût du travail. Applaudissements funestes, si son génie était plus propre à d'autres études; ils l'engagent inconsidérément dans une route qui l'égare. Un talent toujours forcé ne produira jamais rien d'excellent. On ôte peut-être à la société un savant philosophe ou un bon géomètre, pour ne lui donner qu'un orateur imparfait. La vanité fait négliger à la plupart des hommes

les dons qu'ils ont reçus de la nature pour s'attribuer des talents imaginaires; mais si la vanité n'a besoin de personne pour se faire sentir, ce sont ordinairement des éloges indiscrets qui la nourrissent et l'entretiennent.

Tel était né avec un jugement solide, capable de réussir dans les sciences abstraites ou dans les arts utiles; il fait malheureusement un sonnet passable ou une assez belle ode : des admirateurs outrés lui prodiguent d'avance tous les honneurs du Parnasse, le voilà donc livré à la poésie (1422). Cet éloge déplacé enfante un poète, mais les muses le désavouent. Son génie, porté hors de sa sphère, ne parviendra point à la perfection, il ne fera que languir dans une ennuyeuse médiocrité.

Ce n'est pas assez d'être né avec le goût des vers pour réussir dans tous les genres de poème; à qui est-il donné de joindre ensemble les talents d'Horace et de Virgile? Tel peut s'exercer à un léger badinage qui n'est pas fait pour des ouvrages sérieux et de longue haleine. Mais l'orgueil enflé par le moindre succès et par des louanges données souvent au hasard, ne voit plus rien au-dessus de ses forces. Un poète médiocre, peu content de jouir en secret des applaudissements de quelques amis, veut se montrer sur la scène où il ne donne qu'un spectacle ridicule, par une témérité encore plus insensée; un autre embouche la trompette et fait célébrer les héros à une muse digne tout au plus de chanter les bergers. Folie trop commune, que mille exemples malheureux n'ont encore pu corriger, mais suite naturelle d'un encens donné avec trop de complaisance, et reçu avec trop de présomption.

Consultez vos forces, disent sagement les deux législateurs du Parnasse (Horace et Boileau); mais qui est-ce qui sera assez équitable pour se juger à la rigueur, tandis que des flatteurs s'obstinent à nous enfler le courage? Le parti de l'amour-propre est trop fort, lorsque la flatterie le soutient; c'est bien assez de n'avoir que lui seul à combattre.

Nous aurions un plus grand nombre de bons modèles en tout genre, si la plupart des écrivains savaient mieux connaître leur vrai talent; mais on le sacrifie souvent à l'ambition d'être loué; et par malheur ce qui est admiré parmi nous, n'est pas toujours ce qui le mérite davantage. A quoi sommes-nous redevables de la multitude des livres frivoles, sinon à l'empressement d'un certain public? Un ouvrage sérieux traîne dans la poussière, tandis qu'une brochure puérile est vantée comme une merveille : l'auteur, flatté d'avoir enlevé les suffrages par une production badine, aura-t-il assez de force sur lui-même pour préférer le mérite d'être utile au plaisir d'être excessivement loué? Voilà l'écueil où vont échouer tous les jours des génies très-capables d'enrichir

(1422) On prétend que Chapelain en est un exemple. Il avait du talent pour les sciences, une ode de

sa façon qui eut quelque succès en fit un mauvais poète.

la littérature, et il n'est point d'exemple dont la contagion se communique plus aisément (1423). Certaines lettres dont le plus grand mérite est dans le style ont malheureusement fait fortune, combien n'en ont-elles pas fait naître qui ne leur ressemblent que par le mauvais côté (1424). Si un poète réussit à s'égayer sur un événement heureux, dès lors, une espèce d'ivresse se répand sur le Parnasse; Apollon ne fait que plaisanter. Les romans ne se seraient pas tant multipliés, si, en dépit de la raison, ils ne trouvaient pas toujours des lecteurs.

Il fallut autrefois pour arrêter ce désordre toute la sévérité de la satire de Despréaux. Egalement indigné contre les mauvais ouvrages et contre leurs admirateurs, il ne fit grâce ni aux uns ni aux autres. Ses vers redoutables intimidèrent les auteurs les plus ambitieux et réparèrent le mal qu'avaient causé des éloges prodigués sans discernement. Placé à l'entrée du temple des muses, il en écarta les profanateurs et n'en permit l'accès qu'à ceux que leur génie y avait appelés. Mille esprits légers que le fol amour d'une vaine réputation aurait entraînés dans la carrière du bel esprit se réduisirent à un genre de travail moins brillant et plus solide. Sa critique quelquefois injuste (1425), mais nécessaire, rendit aux sciences et aux arts des sujets que la vanité allait leur enlever. Son témoignage ne doit-il pas nous convaincre que les éloges indiscrets contribuent à faire régner le mauvais goût, et en sont la marque certaine.

En effet, c'est dans les siècles les moins éclairés que l'on a été le plus prodigue de louanges; dans des temps où les esprits sont cultivés, on en est plus avare, parce que l'on sent mieux ce qui en est digne. Il s'en faut beaucoup que la mort du grand Corneille ait causé sur le Parnasse un deuil aussi célèbre que celle de Ronsard (1426). Les plaintes et les gémissements retentirent de toutes parts à la pompe funèbre de ce dernier. Tous les poètes crurent devoir un tribut à la mémoire de l'illustre mort, chacun chercha à se distinguer par une profusion plus énorme d'encens, et en exagérant davantage les regrets et la douleur des muses. Hélas! tout ce bruit se faisait à leur insu; si elles avaient à gémir, c'était de voir leurs lauriers si étrangement profanés.

Définons-nous donc d'un homme qui se répand en éloges pompeux et en exclamations répétées à la lecture d'un ouvrage. Si ses louanges sont sincères, elles sont un signe peu favorable de son discernement et de ses lumières. Un juge éclairé sait louer avec plus de précaution et de retenue; il se sert adroitement des louanges pour tempérer le chagrin que sa critique pourrait cau-

ser à un écrivain dont le génie n'est point encore assez formé. Les louanges ne nous apprennent rien, notre amour-propre nous avait déjà dit cent fois ce qu'elles nous répètent; mais de sages conseils nous instruisent.

Malheureux celui qui n'a d'autres guides que des amis trop complaisants et de fades adulateurs, toujours prêts à admirer! leurs éloges sont un piège inévitable pour la vanité. Nous qui prenons si volontiers pour vrais les jugements que notre orgueil fait de nous-mêmes, comment n'y croirons-nous pas lorsqu'ils sont confirmés par le suffrage des autres? Soupçonnerons-nous un ami de vouloir nous tromper? n'est-il pas de l'équité de le croire sincère? n'y aurait-il pas de la présomption de vouloir être plus éclairés que lui sur nos défauts? Dangereux amour-propre, séducteur trop habile, à quel excès d'aveuglement n'es-tu pas capable de nous conduire? Un écrivain se persuade qu'il possède le plus riche talent, tandis qu'il montre à peine une faible lueur de génie. Egalement incapable de connaître ses défauts et d'avouer ses méprises, il marche au hasard. Son goût réglé sur de fausses idées n'est bientôt plus susceptible de leçons ni de conseils. Les louanges excessives et prématurées qu'on lui prodigue, ne sont capables que de faire avorter ses talents ou d'en arrêter les progrès.

II. C'est se tromper étrangement que de croire qu'un talent, quelque riche qu'il soit, puisse arriver à la perfection sans le secours du travail. L'art seul et l'expérience peuvent nous enseigner les routes du beau, nous apprendre à maîtriser le feu de l'imagination, nous donner un style sublime, touchant, naturel. Ce n'est que par de pénibles efforts que les bons auteurs sont parvenus à asservir leur génie à la contrainte des règles sans lesquelles on ne peut jamais sûrement. Leurs essais n'étaient pas encore des chefs-d'œuvre, ils en promettaient seulement pour la suite; il a fallu du temps et des veilles pour achever ce que la nature n'avait fait qu'ébaucher.

La défiance de soi-même, la patience à retoucher et à repolir sans cesse un ouvrage, la docilité à recevoir des conseils et à profiter de la critique, sont donc des qualités absolument nécessaires pour réussir dans tous les genres de travail. Mais ces qualités ne sont point compatibles avec la prévention que des louanges prématurées nous inspirent. Un auteur persuadé par la flatterie que ses talents sont parvenus à un degré d'excellence, n'aspire point à les rendre plus parfaits; il se croit déjà tout ce qu'on peut ambitionner d'être. Son génie ne veut plus se soumettre au joug des règles,

(1423) Les *Lettres Persanes* ont fait naître les lettres turques, chinoises, juives, japonaises, cabalistiques, péruviennes, et tant d'autres.

(1424) C'est ce qui arriva au sujet de la victoire de Fontenoi.

(1425) On reproche à Boileau d'avoir loué Segrais

que personne ne lit, d'avoir maltraité Quinault, de n'avoir rien dit de Lafontaine, et de n'avoir pas rendu assez de justice au grand Corneille.

(1426) Nouveaux mémoires de critique et de littérature par M. l'abbé d'Artigny, tom. VI, art. xciv, p. 301.

moins encore au pénible et humiliant travail de la lime. A quoi bon changer un discours ou un poème dont le succès est assuré, et qui à déjà réuni tous les suffrages? De nouvelles corrections ne pourraient servir qu'à le défigurer. Une folle envie de passer pour fécond, se joint encore à la présomption pour détourner de l'étude; on s'imagine que c'est le propre d'un génie stérile et borné de demeurer si longtemps à enfanter de nouvelles productions, qu'un ouvrage excessivement travaillé prend un air de contrainte qui en diminue le prix.

Ce n'est pas en suivant ces principes que les grands hommes ont mérité les applaudissements de tous les siècles. Cicéron, jeune encore, défendit Roscius avec succès; s'il avait trop compté sur les louanges qu'il reçut alors, serait-il devenu le premier orateur de son temps? sa harangue pour Balbus avait fait retentir le barreau d'acclamations, mais devenu plus éclairé et plus délicat dans la suite, il traita de faux brillant et d'affectation de jeune homme, les traits qui avaient été le plus admirés. Démosthène ne fût peut-être jamais parvenu au faite de l'éloquence, si ses premiers essais eussent été mieux accueillis. L'indifférence des Athéniens fit plus que leurs applaudissements n'auraient pu faire. Elle engagea Démosthène à un travail opiniâtre. Si nous pouvions consulter ceux qui se sont distingués dans la carrière des talents, tous conviendraient que des éloges prématurés n'étaient propres qu'à ralentir leur course, et qu'ils ont été plus redevables de leur gloire à la malignité des censeurs qu'à la complaisance des panégyristes.

On a toujours remarqué que les grands génies étaient les plus empressés à demander conseil et les plus dociles à le recevoir; ils se défiaient avec raison de leurs lumières et des illusions de l'amour-propre; ils craignaient même une critique trop timide et se félicitaient d'avoir trouvé des juges sévères. Quelques-uns pour n'être pas loués mal à propos, ont souvent pris des précautions singulières, mais qui ne peuvent paraître ridicules qu'à ceux que les éloges ont séduits de bonne heure et qui n'ont pas assez de sens pour profiter d'un si bel exemple.

Était-ce l'amour des louanges ou le désir de recevoir d'utiles avis qui engageait autrefois les artistes fameux à exposer leurs ouvrages en public et à recueillir avec soin les jugements des spectateurs? S'ils avaient ambitionné les éloges, ils en auraient trouvé à moins de frais; mais ils voulaient des conseils, et ils ne croyaient pouvoir s'y fier que lorsque les critiques pourraient juger avec pleine liberté. Sage conduite! Que n'est-elle en usage pour toutes les productions de l'esprit! Elle servirait du moins à détromper ceux à qui des applaudissements injustes ont donné trop bonne opinion d'eux-mêmes.

On sait quel est l'entêtement ou plutôt l'idolâtrie d'un jeune écrivain pour ses premières productions; si malheureusement des louanges outrées viennent le confirmer dans l'idée qu'il en a conçue, quelle lumière sera jamais assez pénétrante pour dissiper une erreur si flatteuse? Tout change de forme à des yeux prévenus, les défauts deviennent des perfections: le style bas et rampant est une noble simplicité, si le discours est obscur, c'est qu'il renferme un sens profond; on prend pour le sublime l'enflure et le style guindé, on appelle saillies d'esprit, richesse d'expressions ce qu'un juge équitable appellerait ornements frivoles.

Que peut-il arriver de plus favorable à un homme ainsi aveuglé que de trouver un censeur qui prenne la peine de lui dessiller les yeux? Peut-on nous rendre un meilleur service que de nous guérir de nos erreurs? Préférerons-nous à des conseils judicieux le fade encens d'un flatteur qui cherche à être loué lui-même, ou qui se ménage en nous louant le cruel plaisir de rire de notre crédulité?

Ce travers n'est que trop à craindre si nous sommes accoutumés à être applaudis. Tout homme qui ne souscrit point aux idées folles et vaines qu'on nous a mises dans l'esprit, nous paraît injuste, ignorant ou jaloux. Des avis modérés sont des offenses que nous ne pardonnons jamais, et lors même que nous feignons de demander conseil, nous ne faisons que mendier des éloges. Entêtés de notre mérite prétendu, nous nous rangeons nous-mêmes à la première place, et nous trouvons fort mauvais qu'on nous la dispute. Bientôt en proie à la jalousie, nous chercherons à déprimer les talents et les succès d'un rival qui nous obscurcit, nous regarderons les récompenses qu'il nous enlève comme un vol qu'il nous fait, et combien de plaintes échapperont alors à notre orgueil! Le public est prévenu, une cabale aveugle nous opprime, la jalousie de nos concurrents les porte à nous détruire. Langage usé, clameurs inutiles. Quoi donc, le public serait-il plus intéressé à blâmer nos ouvrages que nous-mêmes à les faire valoir? Qui tiendra la balance entre ces intérêts différents? De quel côté doit-on plutôt juger qu'est la prévention? Tel est le fruit de l'habitude d'être loué: de nous révolter contre les jugements les plus équitables. Heureux encore si le dégoût du public peut enfin dissiper le charme et nous rendre sages. Il est triste sans doute d'être instruit par de si mortifiantes leçons; mais on doit s'y attendre, quand on a d'abord été trop applaudi.

L'expérience nous a appris qu'une critique sévère est toujours avantageuse aux ouvrages excellents, elle sert à les rendre illustres et à mieux faire sentir leur mérite. Quelles contradictions n'ont pas essayées d'abord nos meilleures pièces de théâtre? (1427-28)

Plus on s'était acharné à les proscrire, plus on s'est appliqué ensuite à en connaître les beautés. Outre le tribut d'admiration qu'un chef-d'œuvre nous arrache, le lecteur judicieux se croit encore obligé de réparer par un nouveau degré d'estime l'injustice qu'il lui avait faite de le mépriser sur un faux préjugé.

Au contraire, des ouvrages trop vantés, perdent toujours à être examinés de près : Un auteur comblé de louanges doit craindre de fâcheux revers. Il est dangereux d'être annoncé sur le ton d'un mérite extraordinaire, parce qu'il est difficile de soutenir l'idée qu'on s'en était formée sur des récits trop avantageux. Combien de prodiges prétendus sont tombés, qui auraient peut-être trouvé grâce, si on les avait d'abord moins exaltés ! Le lecteur indigné que l'on ait voulu surprendre son goût, se venge par le mépris de l'admiration qu'on avait tâché de lui inspirer. Il en est de la réputation comme des fruits, elle ne se conserve qu'autant qu'elle a acquis par degrés sa maturité.

La vanité bien entendue doit donc être moins pressée de se faire louer avec excès, et si l'on avait à choisir entre deux extrémités d'être d'abord trop loué ou trop blâmé, la dernière serait de beaucoup préférable.

Mais aut-il nécessairement s'attendre à l'une ou à l'autre ? Ne peut-on jamais compter sur le premier jugement qu'un ouvrage a subi ? N'est-il point de tribunal équitable où les talents pesés au poids du bon goût puissent apprendre certainement leur destinée ? Grâce à la générosité d'un Mécène illustre, il en est un au milieu de nous. Les académies sont ce public éclairé qui décide du sort d'un ouvrage, leur approbation lui imprime le sceau de l'immortalité. Eloges flatteurs, brillante couronne ! Vous seuls méritez l'ambition des talents. Que dis-je ? C'est la sage critique de ces juges respectables et les réflexions qu'ils vont faire sur les défauts de ce discours que la raison m'ordonne d'ambitionner. Ou plutôt (et ce bonheur serait parfait !) que ne m'est-il donné de jouir tout à la fois et de l'utilité de leurs leçons et de la gloire de leurs suffrages !

*Palma nobilis
Ferrarum dominos evehit ad Deos.
(HORAT. od. 1, l. I.)*

Analyse.

Les louanges excessives ou prématurées étouffent les talents prêts à éclore ; elles empêchent le progrès de ceux qui sont déjà nés.

I. Des louanges reçues mal à propos nous engagent souvent à un genre de travail pour lequel nous n'avons aucun talent ; elles nous font entreprendre des ouvrages au-dessus de nos forces ; elles nous font négliger les talents utiles pour nous livrer à des occu-

pations frivoles ; elles nous donnent un goût faux, parce qu'elles en sont la marque dans celui qui les donne.

II. Les talents se perfectionnent par le travail, par les conseils, par un succès constant et toujours soutenu qui les encourage. Les louanges excessives inspirent le dégoût du travail, révoltent un auteur contre les avis et la critique, même contre le goût du public ; elles sont dangereuses pour la réputation d'un écrivain et de ses ouvrages.

II. DISCOURS

SUR LE DESIR DE LA GLOIRE

Sujet proposé par l'Académie de Besançon pour le prix d'Eloquence de l'année 1755.

*Si l'amour seul du devoir peut produire
d'aussi grandes actions que le désir de la
gloire.*

L'homme est né avec l'amour de la gloire. Cette inclination se développe la première dans son cœur, y domine le plus constamment et s'y éteint la dernière (1429). Si on doit la regarder comme une passion, c'est celle dont on rougit le moins, ou plutôt dont on s'applaudit davantage. L'homme est né de même avec l'amour de la vertu, et la vertu n'est autre chose que l'attachement à nos devoirs. Indépendamment de l'éducation et du préjugé, le récit d'une action louable émeut notre âme, ravit notre admiration, enlève nos éloges. Quel est le cœur assez vicieux pour ne pas estimer dans les autres la justice, le courage, la fidélité ? Si la vertu ne demandait de nous que des respects, on courrait en foule encenser ses autels.

Ces deux penchants également naturels sont-ils également puissants ? Pour résoudre une question si délicate, écartons les préjugés. Une philosophie chagrine croit se faire un mérite de dégrader l'humanité, d'en empoisonner les actions, d'en exagérer la faiblesse ; définissons-nous de ses travers. L'amour-propre toujours présomptueux ose quelquefois prétendre à une perfection dont il n'est pas capable ; craignons ses illusions. La route est difficile entre ces écueils, nous ne les éviterons qu'en étudiant notre propre cœur. Mais ce cœur si bizarre dans ses goûts, si irrégulier dans ses mouvements échappe aux recherches de la plus fine sagacité ; joignons donc l'expérience aux réflexions. Si nous découvrons que le désir de la gloire ait été le principe des plus belles actions que nous admirons dans l'histoire, concluons sans hésiter que ce motif prévaut à tout autre et que l'amour du devoir ne peut pas produire d'aussi grandes choses. Ce que l'homme a toujours fait, est la règle la plus sûre pour juger de ce qu'il peut faire.

Il en faut convenir, les devoirs de l'homme sont ordinairement renfermés dans des bornes assez étroites. La suprême sagesse qui lui a donné des lois ne lui demande point

(1429) *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exiit.* (TACIT., *Hist.* IV, c. 6.)

les vertus morales dans le dernier degré de perfection. Elle a conçu qu'il serait dangereux d'exiger trop souvent de lui de pénibles efforts, que nous sommes trop faibles pour lutter sans cesse contre nos penchants les plus chers. Si dans des cas assez rares elle veut de grands sacrifices, la gloire qui y est attachée vient à propos au secours de notre faiblesse. C'est donc, à proprement parler, la vanité qu'elle a chargée du soin de nous inspirer des sentiments héroïques; ce qu'elle eût difficilement obtenu de notre raison, elle a mieux aimé l'attendre de notre amour-propre.

Ce serait peu connaître l'homme que de se figurer en lui des vertus morales purement gratuites. Son cœur naturellement mercenaire ne renonce à un avantage présent qu'en faveur d'un autre qui lui paraît plus considérable; il ne se livre jamais à celui qui lui offre moins; aimer la vertu pour elle-même fut un des privilèges de l'âge d'or (1430). Et quel bien peut nous offrir la vertu toute nue pour nous dédommager des charmes de la liberté, des douceurs du repos, des attraits de la volupté? La satisfaction d'avoir fait son devoir? Ce plaisir est délicieux, il est vrai; mais c'est un plaisir pur, et trop délicat pour le commun des hommes. Où est l'âme privilégiée à laquelle il se fasse sentir assez vivement pour contrebalancer les passions? Il faut donc que la vertu, pour attirer nos regards, emprunte des ornements étrangers. Elle se présente à nous, chargée de couronnes, comblée d'éloges, entourée d'admirateurs, assurée de l'immortalité; à ce prix nous consentons à la servir. Nos yeux éblouis par la gloire qui l'environne ne voient plus les épines sur lesquelles il faut marcher pour arriver jusqu'à elle; et cet innocent artifice devient la source féconde des richesses les plus précieuses et du bonheur de la société.

Toujours ingénieux à nous flatter, nous ne convenons qu'à regret des vues intéressées qui nous dominent; nous aimons à nous persuader qu'en remplissant nos devoirs nous ne cherchons que le témoignage secret que la vertu se rend toujours à elle-même. Mais cette haute opinion que nous avons de la noblesse de nos sentiments, n'est-elle pas une espèce de gloire que nous voulons nous attribuer? ainsi sommes-nous le jouet de cette passion impérieuse : elle règne jusque dans les fers où nous croyons la retenir captive. Un homme assez généreux pour ne sacrifier qu'à la vertu pure serait un prodige si parfait, que jusqu'ici nous ne voyons pas que la nature ait osé l'entreprendre. Ce chef-d'œuvre est réservé à la grâce.

Combien de fois la vanité des philosophes a-t-elle été réduite à cet humiliant aveu! Le plus éloquent d'entre eux (1431), après avoir étalé avec tout l'esprit et tout l'art imaginable la beauté ravissante et les précieux avantages de la vertu, est enfin obligé de

convenir que cette morale est bien sublime pour des âmes qui le sont ordinairement si peu; que, suivant l'ordre commun, le seul amour de la gloire peut engager un honnête homme à se consacrer au bien public, à soutenir le poids des affaires, à s'exposer aux injures de la fortune; et il pouvait se citer lui-même comme un illustre exemple de cette vérité (1432). Si quelques-uns, moins sincères, ont fait des traités exprès pour exhorter les hommes au mépris de la gloire, la vérité les a trahis malgré eux. La peine qu'ils se sont donnée pour bien écrire nous décèle assez l'envie qu'ils ont eue de faire admirer la beauté de leur génie et la noblesse de leurs sentiments. Ils couraient donc comme les autres à la gloire en feignant de lui tourner le dos, ils sacrifiaient à l'idole de la même main dont ils prétendaient briser ses autels.

En vain la fierté des stoïciens prétendit s'élever au-dessus du faible commun; qu'était-ce que cette fastueuse indifférence, sinon un masque dont ils couvraient leur orgueil, et qui joignait à une vanité excessive la faiblesse et la honte de l'hypocrisie? Non, l'humilité est fille du ciel; sans le témoignage et l'exemple de Dieu même, eussions-nous soupçonné qu'elle pût être une vertu? Malgré ce témoignage exprès, nous avons encore peine à le croire. Dans une religion où le devoir est fondé sur des motifs si puissants, où la vertu attend des biens si sublimes, l'amour de la gloire l'emporte encore souvent; comment y auraient résisté ceux qui ne connaissaient point d'autre récompense pour un sage?

Tel est le principe qui a guidé la conduite des législateurs dans l'établissement des sociétés politiques. Ils n'ont point proposé des couronnes pour les actions louables que l'amour seul du devoir peut inspirer; jamais les vertus communes d'un citoyen, l'équité, la modération, la sincérité, l'amour paternel, la foi conjugale, ne furent honorés par des statues. On suppose que le motif qui les fait naître doit leur tenir lieu de récompense. Mais s'agit-il d'élever l'homme au-dessus de la nature, de l'engager à tout sacrifier au bien public et à la patrie? Alors il faut un motif plus puissant : on a recours aux éloges, aux inscriptions, aux monuments. Si l'amour du devoir suffit, pourquoi cet appareil superflu? Bannissons de la société les éloges, supprimons ces appas trompeurs qui sont un piège pour la vertu, laissons-lui trouver dans son propre fond la seule récompense digne d'elle. Où nous réduirait cette triste réforme? Au seul secours de la raison, c'est-à-dire de ce flegme philosophique qui calcule froidement ses obligations et qui compose avec son devoir pour ne lui donner que ce qu'il exige. Etouffez le désir de la gloire, vous engourdissez le citoyen; rétablissez ce mobile,

(1430) *Suapte sua sine lege fidem rectumque colebat.*
(OVID.)

(1431) CIRC., *Off.* l. 1.

(1432) Il le fait ailleurs. *Pro Archia.*, n. 10

vous rendez la vie et le mouvement à l'univers.

Pardonnez, auguste vertu, l'injure que cet aveu semble vous faire : il m'échappe à regret, la vérité me l'arrache. Vous seule méritez de régner sur nos cœurs ; mais combien peu savent goûter le bonheur de vivre sous vos lois ! Vous captivez l'homme, et le nom de captivité le révolte. Jaloux à l'excès de sa liberté, il déteste les chaînes s'il ne se les est forgées lui-même. Il préfère de se livrer par caprice au préjugé qui le tyrannise, plutôt que de se soumettre par raison au devoir qui le subjugué.

César savait sans doute que le devoir le plus naturel d'un vainqueur est de pardonner aux vaincus. Epargner le sang humain dont il avait répandu des torrents, conserver à la république des citoyens utiles, faire oublier par la clémence ses cruautés passées, n'étaient-ce pas là des raisons assez fortes pour l'engager à cette générosité ? Non, il faut que l'éloquence de Cicéron lui fasse envisager dans ce procédé une gloire nouvelle et supérieure à celle de ses victoires (1433). Le héros enivré par la douce fumée de l'encens qu'on lui prodigue, demeure extasié, immobile, hors de lui-même. Le panégyriste triomphe, César donne au plaisir d'être loué ce qu'il était bien résolu de n'accorder ni à l'humanité ni au bien public.

Et toi, illustre victime de l'honneur de ton sexe, modèle tant loué de fidélité conjugale, dois-je admirer ici ton courage, ou plaindre ta faiblesse ? Tu n'as pu survivre à un outrage, ce trait est digne d'une grande âme. Mais pourquoi ne pas mourir plutôt que de le souffrir ? Tu craignais l'infamie dont on te menaçait ; tu as donc haï le crime, mais tu as encore plus redouté le déshonneur, et tu as fait à la gloire le sacrifice que tu devais à la vertu.

Pour élever l'homme aux grandes choses, il faut imprimer à son âme cette espèce d'ébranlement et de secousse violente que les passions lui donnent, et que le sens froid de la raison ne fait souvent que ralentir. L'amour du devoir retient le guerrier dans son poste et lui fait attendre l'ennemi de pied ferme ; l'amour de la gloire le fait voler au danger et moissonner les lauriers. L'amour du devoir engage l'artiste à servir le public avec désintéressement et avec zèle, l'amour de la gloire excite en lui l'émulation et lui fait devancer ses rivaux. L'amour du devoir assujettit le magistrat à l'étude des lois et aux fonctions de sa dignité ; l'amour de la gloire anime ses travaux, le rend l'oracle de son siècle. L'amour du devoir fait les hommes médiocres, l'amour de la gloire forme les héros et les grands hommes.

Ne cherchons donc les actions éclatantes

et les talents sublimes qu'où nous apercevons de la sensibilité pour la gloire. Quel peuple plus vain que les Grecs (1434) ? Et quelle nation plus féconde en grands hommes ? L'unique soin du gouvernement était d'allumer dans le cœur des citoyens le désir de se distinguer. Couronnes, trophées, inscriptions, spectacles, panégyriques, tout était prodigué pour ce grand objet. La poésie, l'éloquence, la peinture, la sculpture, se disputaient le privilège d'immortaliser les grandes actions. Tant de précautions semblent nous dire que l'on ne comptait pas beaucoup sur cette vertu pure qu'un homme célèbre (1435) a voulu nous faire regarder comme l'âme du gouvernement républicain. Les romains ne parvinrent dans la suite à égaler les Grecs en plusieurs choses, que parce qu'ils devinrent jaloux de leur gloire. L'émulation seule a conduit Rome à l'empire de l'univers.

J'entends déjà frémir les adorateurs de l'antiquité. Quoi, les Grecs et les Romains n'ont connu d'autre vertu que l'amour de la gloire ? Si Socrate a mieux aimé mourir innocent que de laisser un exemple de désobéissance aux lois, c'est qu'il a voulu rendre son nom immortel. Si Brutus punit la sédition jusque dans ses propres enfants, c'est à son ambition qu'il les immole plutôt qu'à la sûreté de Rome (1436). Si Caton le censeur ensevelit sa gloire dans l'obscurité d'une vie privée, c'est pour lui donner un nouveau lustre par cette modestie. Si le prudent Fabius paraît insensible aux railleries de ses ennemis et de ses concitoyens, il songe moins à sauver sa patrie qu'à mettre sa réputation à couvert. Si les Scipions... illustres héros, que répondriez-vous aux calomnies dont la malignité s'efforce de vous noircir ?

La malignité prendrait un tour plus adroit pour déprimer leurs actions. Elle dirait que Socrate s'était trop avancé pour pouvoir reculer avec honneur, qu'après avoir étalé une morale si parfaite, il eût été honteux pour lui de montrer autant de faiblesse qu'un autre. Elle irait chercher chez les sauvages de l'Amérique le portrait peut-être trop ressemblant des mœurs de Rome naissante, et s'efforceraient de les rendre ridicules pour les rendre méprisables. Elle attribuerait à une grossièreté rustique les traits de modération, de fermeté, de générosité qu'on nous vante. Elle appellerait férocité, orgueil, ambition, ce que nous nommons courage, grandeur d'âme, amour de la belle gloire... Mais laissons cet odieux détail.

J'en conviendrai, puisqu'on le veut, ces hommes divins ont été animés par l'amour du devoir ; mais qui le leur inspirait, sinon la soif de la gloire ? Si Socrate n'eût pas eu des témoins de sa fermeté, sommes-nous bien sûrs que sa main n'eût pas tremblé en

(1433) Orat. pro Ligario.

(1434) *Graius... præter laudem nullius avaris.*

(HORAT. Art. poet.)

(1435) *L'Esprit des lois.*

(1436) *Vincet amor patriæ laudumque immensa*

[*cupido.*]

(VIRG. *Æneid.* l. vi.)

prenant la ciguë? Si ces Romains dont nous admirons la tempérance, la générosité, la valeur eussent été certains que leurs actions seraient éternellement ignorées, nous engagerons-nous à répondre qu'ils les eussent également faites?

Et qu'est-ce, après tout, que cette vertu romaine, cet amour de la patrie qui a enfanté tant de prodiges? L'amour de la splendeur et de la supériorité de Rome. Pas un citoyen qui ne crût partager cette prééminence et régner avec Rome sur les autres nations, pas un qui eût voulu changer son rang contre celui des plus grands rois (1437). La vanité nationale, la prévention pour le gouvernement sous lequel on est né, l'amour d'une gloire commune dont on s'approprie la meilleure part, sont-ce donc là des vertus si sublimes? Ou je me trompe, ou cette fierté républicaine ressemble fort au point d'honneur naturel à tous les peuples. Si elle en est différente, ce ne peut être que par l'excès révoltant auquel les Romains l'avaient portée.

Héros français, j'en atteste vos cœurs; dites-nous quel motif vous fit braver la mort dans les plaines de Fontenoi, et vous donna cette intrépidité qui porta en même temps chez nos ennemis l'admiration et l'effroi. L'amour du devoir? Le devoir n'exigeait pas de vous ces prodiges de valeur, vous eussiez pu faire moins, sans risquer d'être blâmés. Mais vous voulûtes faire respecter la nation en vous immortalisant vous-mêmes. Vous y avez réussi; pour être couronnés à Athènes ou à Rome, il ne vous manque que d'avoir combattu au siècle de Miltiade ou de Scipion.

Si c'est l'amour du devoir qui a fait naître la vertu à Rome, pourquoi n'a-t-elle duré qu'autant qu'elle a vu la gloire marcher à sa suite? Dès que les richesses furent devenues le seul moyen de parvenir aux dignités, la vertu sans éclat demeura sans partisans, on commença d'en rougir comme d'une faiblesse, le crime heureux en possession des honneurs trouva seul des courtisans et des adorateurs. Quel monument que l'histoire de Tacite! L'ancienne Rome est aujourd'hui moins méconnaissable sous ses ruines que les mœurs de la république ne le sont dans cet affreux tableau. On conservait encore l'ancienne valeur, parce que la valeur obtenait des gouvernements et des triomphes. Pour la droiture, la sincérité, la tempérance, le zèle du bien public, c'étaient des usages surannés; dès qu'ils n'honoraient plus personne, pouvaient-ils être bons à quelque chose?

Rome, dans le temps même qu'on y était le plus avide de richesses, ne s'appliqua jamais au commerce. Cette profession eût été déshonorante chez un peuple persuadé qu'il n'y avait de gloire qu'à exterminer les hommes ou à leur donner des fers. N'est-il pas, en effet, plus beau de ravir les richesses de ses voisins les armes à la main, que de

s'appliquer servilement à établir une communication de biens entre les diverses nations de la terre? A Carthage on pensait différemment; le commerce ennoblissait le citoyen et lui donnait droit de prétendre aux premières places de l'Etat. On jugeait qu'il était juste d'élever aux honneurs de la république celui qui y amenait l'abondance et la félicité. Ces différentes idées réglèrent la destinée des deux peuples. Les Carthaginois, par la gloire du commerce, furent les bienfaiteurs des nations; les Romains, par la gloire des armes, en furent les tyrans et les destructeurs. Le devoir ni la vertu n'entraient pour rien dans ces divers procédés.

Disons-le hardiment, ce n'est point à l'amour du devoir que nous sommes redevables des veilles des savants et du progrès des beaux arts: rarement un motif si pur a inspiré les muses. Les doctes sœurs connaissent moins le temple de la vertu que celui de la gloire: c'est la seule divinité à laquelle elles sacrifient, et qui allume le feu divin dans l'âme de leurs élèves. En vain la sévère majesté des lois voudrait-elle présider aux travaux des talents et leur commander des chefs-d'œuvre: ce soin serait inutile sans l'appas des récompenses. Le génie rebelle n'attend des ordres que de son propre feu, et l'on ne parvient à l'exciter qu'en lui présentant des lauriers. C'est assez que le devoir nous prescrive un genre d'étude pour nous le rendre insipide et pénible. L'envie de se distinguer et de mériter la considération publique dans une place brillante, fait surmonter plus de difficultés, dévorer plus d'ennuis, qu'une vertu héroïque n'en supporta jamais.

L'aurait-on pensé, qu'une nation qui n'avait jamais respiré que la guerre, qui ne s'était fait connaître que par son ambition et par le sang qu'elle avait versé, que les Romains, en un mot, seraient un jour aussi fameux par les ouvrages d'esprit que par leurs conquêtes? Tout est possible à l'amour de la gloire. Ils pénétrèrent dans la Grèce, ils y voient les lettres et les arts comblés d'honneurs; c'en est assez, Rome devient la rivale d'Athènes. Bientôt, aussi fiers du nouveau goût qu'ils ont acquis que des dépouilles de cent peuples vaincus, ils élèvent des temples aux Muses, à côté de ceux de Mars, et l'élegant écrivain partage les lauriers avec le grand capitaine.

Peuples qui aimez la gloire, voulez-vous faire renaitre chez vous les talents qui ont illustré Rome et la Grèce? honorez-les comme elles. La nature ne s'est point épuisée en leur faveur, elle n'a fait que l'essai de ses forces; avec des applaudissements et des couronnes, vous en obtiendrez des prodiges.

Les sciences ne se sont naturalisées parmi nous que lorsque nos rois ont daigné les adopter et leur donner accès auprès du trône. Si elles ont fixé leur séjour en France, c'est

(1437) *Turegere imperio populos, Romane, memento.* (VIRG. *Æneid.* l. vi.)

sous un monarque qui eut souverainement le talent de distinguer, d'honorer, de récompenser le mérite. Grand roi, les muses t'ont payé le tribut de leur reconnaissance; tu leur dois la meilleure partie de ta gloire, et la place que tu occupes dans l'histoire à côté d'Auguste. Sans les honneurs accordés aux talents sous ce règne, on eût peut-être vu de vaillants guerriers, de grands capitaines, la France en eut toujours, mais qu'aurait-on vu de plus? Ces efforts de génie, ces coups d'Etat qui ont étonné l'univers, cette perfection à laquelle ont été portés tous les arts, ces ouvrages immortels qui font l'admiration des étrangers, cette politesse aimable qui les charme, cette douceur de mœurs qui approche si fort de la vertu, n'en sommes-nous pas redevables aux lettres et à la gloire dont elles ont été comblées sous Louis le Grand?

Mais pourquoi faut-il que le désir de la gloire ne soit jamais si puissant que lorsqu'il est déraisonnable? Que l'amour du bien public n'inspire-t-il autant de grandeur d'âme que l'ambition en a donné aux conquérants qui ont ravagé l'univers! Tamerlan, Attila, noms funestes! Nous maudissons leurs fureurs, mais nous admirons leur courage. Braver sans cesse la mort la plus terrible, lutter contre l'intempérie des saisons et la violence des éléments, mépriser les douceurs du repos, l'abondance, les plaisirs; où sont les héros à qui la vertu en ait fait faire davantage? S'ils avaient entrepris pour le bonheur des hommes ce qu'ils ont osé pour assouvir leur ambition, n'aurait-on pas dû leur élever des autels?

Ainsi l'amour de la gloire asservit tous les hommes, fait plier sous ses lois toutes les autres passions, prévaut à tous les devoirs. La seule différence qu'il y ait entre le sage et l'insensé, c'est que l'un cherche la gloire dans l'ostentation et dans le vice, et que l'autre la trouve dans les talents utiles et dans la vertu.

Juges éclairés dont nous brigions le suffrage, que cette vérité rend vos fonctions respectables, qu'elle rend glorieuse la générosité de votre illustre fondateur! Vous tenez entre vos mains la source des talents et des travaux les plus avantageux à la société. La gloire dont vous les couronnez est ce puissant mobile qui peut tout sur les âmes bien nées; en distribuant les lauriers avec discernement, vous les rendez plus flatteurs, vous ramenez à l'utilité publique les talents que la dissipation, l'amour du plaisir, le goût du frivole ne lui enlèvent que trop souvent, et vous suppléez ainsi à ce que le devoir et la vertu n'ont pu faire. Il n'est pas donné à tous de mériter la couronne, mais il est toujours beau de l'avoir ambitionnée, et de montrer que si on n'est pas encore capable d'enfanter des chefs-d'œuvre, on sent du moins quelques étincelles du feu divin qui les fait éclore.

*Est Deus in nobis; agitante calescimus illo,
Impetus hic sacræ semina mentis habet.*

(OVID. *Fast.* l. vi, init.)

Analyse.

L'amour du devoir ne peut pas produire d'aussi grandes actions que l'amour de la gloire. On le prouve 1° par la nature du cœur humain qui est naturellement intéressé; la gloire est le seul prix capable de compenser les difficultés de la vertu. 2° par l'aveu des philosophes: ceux d'entre eux qui ont prêché le mépris de la gloire étaient des hypocrites. 3° par la conduite des législateurs et des politiques qui ont principalement attaché la gloire aux actions qu'ils n'ont osé espérer de l'amour du devoir. 4° par l'exemple des vertus grecques et romaines dont l'amour de la gloire était le seul principe, aussi bien que des talents sublimes qui ont brillé chez eux et chez nous. 5° par les excès mêmes auxquels le désir de la gloire a porté les conquérants.

III. DISCOURS

Sur le sujet proposé par l'Académie de Besançon pour le prix d'Eloquence de l'année 1756.

POURQUOI LE JUGEMENT DU PUBLIC EST-IL ORDINAIREMENT EXEMPT D'ERREUR ET D'INJUSTICE?

Il est aussi naturel à l'homme de chercher la vérité que d'aimer la vertu, mais il ne lui est pas aussi libre d'éviter l'erreur que de résister aux attraits dangereux du vice. Le vrai, presque toujours enveloppé d'un voile épais, se dérobe à nos regards, souvent une étude assidue sert moins à étendre nos connaissances qu'à augmenter nos incertitudes. Ce n'est pas seulement dans les opérations cachées de la nature, dans les obscurités des sciences, dans les secrets des arts qu'il est difficile de pénétrer; la société même a ses mystères qu'une expérience attentive ne vient pas toujours à bout de dévoiler. Le vice, l'ignorance, habiles à se déguiser, empruntent de brillantes couleurs pour surprendre notre estime, tandis que le mérite modeste est caché sous un extérieur simple, quelquefois même rebutant.

Heureux encore, si de nouveaux obstacles ne naissent pas de notre propre fond! Vues bornées, défaut de pénétration dans les uns, esprit bizarre, caractère singulier dans les autres; ici passion secrète, subtil intérêt; là préjugés dont on ne veut pas se défaire, que l'on craint même d'approfondir. Faibles hommes, n'êtes-vous donc nés que pour l'erreur? Plongés dans la nuit profonde, poursuivrez-vous toujours une ombre fugitive qui se joue de vos efforts?

Des yeux malsains ne voient les objets que chargés de couleurs étrangères; ainsi les jugements de notre esprit portent toujours l'empreinte des inclinations de notre cœur. De là cette variété d'opinions, ces divers sentiments qui se succèdent, ces contradictions frappantes sur le même sujet.

Si malgré tant de principes capables de diviser les esprits, ils viennent à se réunir,

ce concert sera-t-il l'effet du hasard? Nous voyons des ouvrages généralement goûtés, d'autres méprisés dès leur naissance; des hommes constamment applaudis, quelques-uns tombés dans un décri universel; des jugements portés dans les siècles précédents confirmés par la postérité : l'ignorance, le faux goût, la passion, le préjugé ont-ils aveuglé tous les hommes?

Oserais-je le dire? ce sont eux qui les ont éclairés. Ces divers motifs, sources fécondes d'erreur pour tout homme pris en particulier, sont autant de principes de vérité pour le public. Dans cette multitude de génies, de caractères, de goûts différents, les passions opposées, les divers intérêts, les préjugés contraires s'affaiblissent, se détruisent mutuellement. Ce sont autant de ressorts tenus en repos par leur action réciproque et qui laissent à la raison tout son pouvoir. De même que le choc violent des corps en tire un feu subtil, une vive lumière, ainsi les esprits en se heurtant, pour ainsi dire, par des idées contraires, font éclater le vrai, régner le bon goût, triompher la justice.

Paradoxe étrange, mais incontestable! L'ignorance même et les préjugés des particuliers servent à garantir le public de l'erreur : leurs intérêts et leurs passions à le préserver de l'injustice; voilà pourquoi ses jugements sont ordinairement dictés par la sagesse et l'équité. Des observations sur ce qui se passe dans la société mettront cette vérité dans tout son jour. Si ce détail fournit peu de grands traits à l'éloquence, il nous découvre du moins un riche fond de réflexions utiles.

I. Il est ordinaire d'entendre déclamer contre les faux jugements que l'ignorance enfante, de tout temps ils ont excité des plaintes amères. Des hommes frivoles, admirateurs par caprice ou censeurs par vanité, prononcent hardiment sur le mérite d'un orateur, sur le talent d'un poète, sur le rang d'un artiste célèbre. Ils apprécient avec une égale autorité l'esprit, la valeur, la science, la vertu même; ils parlent avec ce ton assuré, ces expressions fastueuses qui caractérisent si bien la présomption; ils imposent par un faux air de capacité; tout cède à leurs décisions bruyantes. Ainsi l'erreur se répand, et le mérite en est la victime.

Telle doit-être sa destinée, sans doute, si le public n'est composé que d'imprudents ou de stupides; mais s'il renferme les grands génies aussi bien que les esprits bornés, les hommes consommés dans les sciences et le peuple qui en ignore les principes, ceux qui cultivent les beaux-arts comme ceux qui se contentent de les admirer, comment pourra-t-on le séduire? Par quelle fatalité fermera-t-il l'oreille aux seuls avis capables de l'instruire, pour ne faire attention qu'à ceux qui peuvent l'égarer? Quoi? les savants mêmes prendraient des leçons de l'ignorance, et les hommes que l'on accuse d'être si attachés à leurs

idées ne seraient dociles que pour se prêter à l'erreur?

Des ouvrages vantés d'abord comme des chefs-d'œuvre n'ont joui que d'une faveur passagère; d'autres, censurés avec trop de précipitation, ont recouvré l'estime qui leur était due; des écrivains peu goûtés ont profité de la critique et ont été mieux accueillis; quelques-uns, comblés plusieurs fois d'éloges, n'ont pas été ménagés, dès que l'on a vu qu'ils se négligeaient. Si l'ignorance est capable d'un procédé si judicieux, que pourrait faire davantage le goût le plus éclairé?

Savants que je révère, pardonnez ma faiblesse; sans le suffrage de l'ignorance, je me défierais de vos décisions. Sur des matières où le goût naturel est le seul juge, combien de fois ne vîmes-nous pas votre sagacité en défaut? Si la multitude y joint son approbation, je reconnais alors la voix de la nature, et je m'y rends sans hésiter.

Un orateur paraît avec éclat à la cour et à la ville, entouré chaque jour d'auditeurs distingués par leurs rangs et par leurs lumières, il en reçoit l'encens le plus flatteur. Transplanté tout à coup dans la province, il ne dédaigne point de consacrer ses talents à l'instruction du peuple grossier. C'est ici que sa réputation doit se décider; et si tant de brillants suffrages ne sont confirmés par l'admiration des esprits bornés, je doute qu'ils soient avoués par la postérité.

Est-ce donc aux ignorants à éclairer leurs maîtres. C'est à eux à nous répondre qu'une fausse lueur ne les a point éblouis. Non, l'erreur ne peut être d'accord avec elle-même, la bizarrerie fait nécessairement son caractère. Lorsque plusieurs esprits s'égarent, c'est toujours par des routes différentes; l'un blâme avec dédain, l'autre encense avec excès; celui-ci prend pour un trait sublime ce que celui-là regarde comme un sentiment faux et outré. Le public marche entre ces deux écueils; également entraîné par le poids des opinions contraires, il garde le milieu et parvient à la vérité.

Quel est l'effet ordinaire du jugement hasardé par des génies présomptueux? D'engager les esprits solides à un examen plus attentif. Le bon goût attaqué par des raisons frivoles triomphe avec avantage; un droit bien appuyé se fortifie par les titres mêmes dont on se sert pour le combattre. Auteurs blâmés par des censeurs mal habiles, rendez grâces à leur témérité; sans eux vous eussiez été moins connus. On n'eût peut-être pas si bien vu les défauts de vos ouvrages, mais on n'en aurait pas tant examiné les beautés. Leur critique a servi votre ambition, elle vous a rendus célèbres; vous vous consolerez plus aisément d'une réputation équivoque que d'une entière obscurité.

Et vous, hommes sans pudeur, qui osez vous attribuer des talents supérieurs, de brillantes qualités, de profondes connaissances, vous pouvez fasciner les yeux des simples; mais les simples serviront à dé-

tromper le public par l'excès même de leur crédulité. De pompeux éloges inspireront l'envie de vous connaître; fuyez le grand jour, ou le ridicule punira bientôt votre orgueil. Qu'un mérite solide ne craigne point de se montrer, le public empressé lui prépare des éloges : l'entêtement, la prévention de ceux qui voudraient le méconnaître ne serviront qu'à lui assurer un triomphe plus éclatant.

J'entends ici la philosophie nous reprocher fastueusement la multitude et le pouvoir des préjugés qui nous captivent. Les uns ont régné dans certains siècles, d'autres sont particuliers à certains peuples; il est des préjugés d'état et de profession, il en est d'école et de système : l'amitié nous en inspire, l'aversion nous en donne encore de plus dangereux; la mode même et le caprice en introduisent, et à la honte de la raison humaine, ceux-ci ne sont pas les plus aisés à détruire. Enfants de l'ignorance, ils sont adoptés par la crédulité, l'habitude les entretient, la paresse ou la timidité les perpétue.

Heureux le sage qu'un génie supérieur a mis au-dessus de ces faiblesses ! Sa raison, affranchie de ces honteux liens, sait dépouiller les objets des apparences trompeuses dont les a revêtus l'erreur des hommes ; il contemple la vérité sans nuage. Mais cette vue lumineuse est le privilège d'un petit nombre d'esprits sublimes ; serait-on assez téméraire pour vouloir l'attribuer à la plus vile multitude ?

On pourrait douter si ce privilège prétendu des philosophes est bien réel, et si l'éloignement qu'ils affectent pour les opinions communes n'est pas lui-même un préjugé dangereux. Mais ne troublons point la félicité dont ils se flattent, contentons-nous de venger le public de leurs injustes mépris.

Sous le nom de préjugé l'on entend sans doute une persuasion mal fondée à laquelle on s'est livré sans examen, une opinion enfantée par le caprice et qui en porte nécessairement le caractère, qui varie suivant les divers génies auxquels elle doit sa naissance. N'en doutons point, l'esprit se peint lui-même dans les sentiments qu'il tire de son propre fond, on le connaît par là, comme on distingue les hommes aux traits singuliers de leur visage.

Mais ces traits ne sont pas plus diversifiés par l'industrielle nature que les préjugés propres à chacun de nous. En est-il un seul auquel on ne puisse opposer une prévention contraire ? Ces idées loin d'accorder les hommes, ne servent qu'à les mettre continuellement aux prises. C'est ce qui excite entre eux ces contestations vives où l'on dispute avec tant de chaleur sur les sujets les plus simples et les plus indifférents.

C'est là que les esprits animés par l'ambition de vaincre sentent redoubler leur feu et leur activité, que les objets envisagés sous leurs différentes faces commencent à

se développer. C'est là que les opinions comparées, rectifiées les unes par les autres, approchent insensiblement du vrai, que la crainte du ridicule, toujours inséparable d'un sentiment bizarre, ramène enfin le plus grand nombre à la raison et au bon goût : et c'est ainsi que se préparent les jugements du public.

Respectables maîtres qui prétendez enseigner la sagesse, voulez-vous me rendre docile à vos leçons ? imitez cette conduite ; qu'un sentiment uniforme termine enfin vos disputes. Que par un traité solennel tant de sectes ennemies conviennent des mêmes opinions : dès lors je regarde vos écoles comme le sanctuaire auguste de la vérité, et je vais avec respect consulter ses oracles. Mais ce que j'attendrais vainement parmi vous, je le trouve dans la société, parmi ce vil peuple dont vous faites si peu de cas ; mille contestations d'abord aussi animées que celles qui divisaient le Portique et le Lycée, ont fini par un jugement presque unanime dont le bon sens n'appela jamais.

Ne soyons point surpris des contradictions qu'un talent extraordinaire a coutume d'essuyer avant que de jouir de la réputation qui lui est due ; plus elle est lente à se former, plus nous devons être certains de sa durée. Lorsque le Térence français, donnant l'essor à son génie, fit paraître sur la scène une muse grave et pleine de dignité, son succès fut incertain pendant quelques jours. Les préjugés luttaient alors entre eux et contre le public, et le public lui-même n'osait d'abord se déclarer contre des censeurs qui lui paraissaient redoutables. Enfin rassuré par un charme toujours nouveau, par un goût qui se fortifiait sans cesse, éclairé par tant de jugements divers, il prononce avec connaissance, et la jalousie même est forcée de souscrire à sa décision.

Depuis deux mille ans qu'avaient paru les grands génies d'Athènes et de Rome, ils avaient fait l'admiration de l'univers, et peut-être les avait-on encensés quelquefois avec trop peu de ménagement. Une critique hardie entreprend enfin de nous détromper : elle nous donne pour des ouvrages médiocres ceux mêmes que nous respectons comme des chefs-d'œuvre ; à un excès de vénération elle oppose un excès de mépris. Quel en a été le succès ? Des censures téméraires ont fait naître des observations judicieuses, une étude plus réfléchie nous a découvert des beautés que nous eussions peut-être longtemps ignorées. Grâce au nouveau préjugé, les anciens ne furent jamais loués avec tant de vérité, parce qu'ils ne furent jamais si bien connus.

Peuples qui cherchez la sagesse, abattez les autels que votre erreur a élevés aux Muses, imitez ces nations farouches que le Nord vomit autrefois dans vos contrées ; pour être vertueux, consentez à devenir barbares..... Cette morale, étalée en Amérique, pourrait susciter des ennemis aux beaux-arts ; parmi nous elle leur procurera des vengeurs et des apologistes.

A-t-on réfléchi sur le caractère des hommes et sur leur penchant à contredire, lorsqu'on suppose qu'ils peuvent embrasser ordinairement le même sentiment sans raison, et contre les plus pures lumières du bon sens? Le caprice, le goût arbitraire seraient-ils donc un principe d'unanimité? Vous triompheriez alors, esprits vains, qui vous faites gloire d'attaquer de front les opinions communes, et qui vous croyez d'autant plus sages que le public vous trouve plus ridicules. Votre audace a néanmoins son utilité; les travers où elle vous conduit nous font mieux sentir la sagesse des sentiments établis.

Si la vérité n'était jamais combattue, nous connaîtrions moins son pouvoir; si le mérite n'avait point d'ennemis, il perdrait la meilleure partie de sa gloire. En est-il une plus flatteuse que de forcer tant de voix discordantes à se réunir, pour ne former qu'un seul concert d'applaudissements? C'est sur la déposition constante de tant de témoins qui ne peuvent être soupçonnés de collusion, que l'histoire appuie les jugements que nous lisons dans ses fastes. C'est là que nous pouvons nous convaincre que la vérité n'a rien à redouter de l'ignorance ni des préjugés; que ces défauts trop naturels à tous les hommes servent presque toujours à préserver le public de l'erreur, comme leurs passions mêmes et leurs intérêts contribuent à le garantir de l'injustice.

II. De tous les intérêts qui peuvent corrompre nos jugements, le plus puissant est celui de l'amour-propre; il ne nous rend capables de sacrifier tous les autres que pour mieux conserver ses droits sur nos cœurs. L'amour de la gloire, cette passion des grandes âmes, ne subsiste point sans émulation, et l'émulation dégénère aisément en jalousie. Les diverses routes qui conduisent à l'immortalité sont étroites, deux rivaux n'y marchent point de front sans s'incommoder. Qu'il est à craindre que l'ambition d'enlever tous les suffrages ne nous fasse méconnaître le mérite de ceux qui pourraient nous les disputer! C'est ce danger qui nous rend suspect le jugement que les plus grands génies portent les uns des autres, dès qu'il peut y avoir entre eux quelque soupçon de rivalité.

Exigerons-nous d'un artiste habile qu'il soit le premier à vanter des ouvrages capables d'effacer les siens? Un désintéressement si rare n'est point dans la nature. Un poète admiré de bonne foi par ses concurrents, serait un prodige aussi nouveau qu'une jeune beauté louée sincèrement chez le sexe ambitieux de plaire.

Mais autant nous sommes avares d'éloges, lorsqu'ils blessent notre vanité, autant nous sommes prêts à les prodiguer, dès qu'ils ne peuvent que faire honneur à notre discernement. Que m'importe à qui l'on distribue des couronnes auxquelles je ne prétends point? Le génie de l'habile écrivain

n'est point obscurci par les lumières du ministre d'Etat, ni le mérite du magistrat par les exploits du grand capitaine. Si l'émulation règne, ce n'est qu'entre les talents qui courent la même carrière; la diversité des intérêts laisse nécessairement tous les autres dans l'indifférence.

L'important objet de décider de la prééminence entre deux pantomimes fameux (1438) a pu exciter des séditions à Rome, partager en factions ce peuple grave qui se piquait de commander aux rois. Moins passionnés dans nos amusements, nous sommes moins susceptibles de partialité; l'ambition de régler les rangs sur le Parnasse ne nous mettra jamais les armes à la main. Et quand même un soin si frivole serait capable de former divers partis, leur animosité réciproque ne servirait qu'à mettre le public plus en état de juger équitablement des objets de leurs contestations.

A peine la tragédie française était sortie du berceau, qu'il s'éleva tout à coup un génie digne du siècle d'Euripide et de Sophocle. Il étonne, il ravit, il entraîne par l'élévation de ses pensées, par la noblesse de son style, par la pompe majestueuse de ses vers. Les favoris d'Apollon, consternés, balancent à lui rendre hommage, le public l'admire et le couronne. Était-il donc plus éclairé que les beaux esprits du temps? Il était plus désintéressé. Enchanté par une poésie sublime, quelle part pouvait-il prendre au dépit de tant d'écrivains humiliés?

Mais un athlète nouveau se présente pour disputer la palme, et déjà il peut s'applaudir d'avoir partagé les suffrages. Elevé au premier rang par les uns, placé à peine au second par les autres, il est incertain de son sort. Le public, spectateur tranquille du combat, profite habilement de la passion qui y règne; éclairé par les critiques mutuelles, il assigne, sans se tromper, aux deux rivaux la place que méritent leurs talents divers.

Venez, profonds génies, venez méditer sur un spectacle digne de fixer vos regards; voyez ce peuple occupé de l'élection de ses magistrats. Quel théâtre pour les passions humaines! Si l'on pouvait découvrir le fond des cœurs, quelle variété dans les mouvements qui les agitent? Ici l'amour, la haine, l'espérance, la crainte, l'intérêt particulier, le zèle du bien public se disputent tour à tour les suffrages; un fond d'équité naturelle se maintient au milieu de ces secousses, comme un grand arbre devenu le jouet des vents se soutient par leurs efforts contraires; mille complots sont déconcertés par des brigues opposées, et tant de vues différentes aboutissent enfin à ces choix admirables qui ont si souvent étonné l'univers.

Faut-il aller chercher bien loin cette scène intéressante? n'est-elle pas renouvelée chaque jour à nos yeux, quoiqu'avec moins

d'appareil? Quel est le citoyen (fût-il des plus obscurs) qui ne trouve et des partisans déclarés, sujets à exagérer son mérite, et des ennemis prévenus, appliqués à grossir ses défauts? Est-ce le même homme que les différentes passions nous représentent? Un seul caractère peut-il fournir tout à la fois de si brillantes couleurs et des traits si difformes? Mais il ne faut pas moins que ce contraste pour nous frapper et nous instruire; sans lui souvent nous ne ferions attention ni aux qualités estimables que la flatterie nous vante, ni aux vices cachés que la malignité nous découvre.

Intérêts divers, passions opposées, voilà, dit-on, ce qui déguise les objets, ce qui nous cache la vérité dans l'histoire : n'est-ce pas souvent, au contraire, ce qui nous la fait plus sûrement trouver? Est-il des temps mieux connus que ceux pendant lesquels différentes factions ont régné dans un Etat? Y a-t-il des hommes dont les bonnes et les mauvaises qualités soient marquées plus en détail que celles des chefs qui ont été à la tête des divers partis? Je ne crains point de l'avancer, sans les guerres civiles de Rome, nous ne pourrions pas juger aussi sainement du caractère de César et de Pompée; sans les fureurs de la Ligue, nous aurions une connaissance moins exacte de ce qui s'est passé chez nos aïeux.

Si des écrivains prévenus se contredisent, pesons leur témoignage, suspendons notre jugement; mais dès qu'ils conviennent des mêmes faits, pouvons-nous en désirer une preuve plus convaincante? La vérité peut-elle briller avec plus d'éclat qu'en forçant les différentes passions à lui rendre également hommage?

Le même motif qui met la plume à la main de l'historien dans ces temps de trouble, lui suscite des surveillants et des censeurs; s'il dissimule, s'il obscurcit les faits, il est sûr d'être relevé sur-le-champ, et cette certitude ne peut servir qu'à le rendre plus circonspect. L'ambition de rendre victorieuse la cause qu'il soutient, le fait souvent entrer dans des détails qu'il eût négligés, et nous sommes redevables de cette connaissance à l'esprit qui le conduit.

Pour me rendre suspects les jugements du public, vous m'étalez les passions qui le font mouvoir, les vues intéressées qui le partagent; imprudent! vous augmentez ma confiance au lieu de la détruire. Si le même intérêt pouvait engager tous les hommes à trahir la vérité, c'est alors qu'il ne lui resterait plus de ressource pour éviter l'oppression. Mais contre l'injustice des passions, il n'est point de plus sûr rempart que les passions mêmes. Toujours divisées entre elles, tandis qu'elles sont acharnées à se combattre, la vérité s'échappe, pour ainsi dire, et sort de péril. Pour vaincre ses ennemis, elle n'a souvent besoin que de laisser agir les divers caractères. Un coup d'œil jeté sur le tableau que nous présente le public achèvera de nous en convaincre.

Ici j'aperçois d'abord ces hommes bizarres

à qui l'humeur tient lieu de philosophie; sombres misanthropes, dont l'âme pétrie de fiel ne voit partout que des objets de haine et de mépris, et qui n'ont jamais envisagé l'humanité que sous un jour odieux. Selon eux la vertu n'est qu'un masque, le mérite un faux brillant, les talents un piège dangereux. Fiers de leur pénétration prétendue, ils s'applaudissent de connaître seuls les hommes, et se félicitent de trouver sans cesse de nouveaux motifs pour les mépriser.

Là je vois des génies moins pervers et peut-être plus à craindre, qui dans l'impuissance de rendre le mérite odieux, s'efforcent de le rendre ridicule. Peintres méprisables, dont le pinceau n'a jamais tracé que des grotesques, mais qui plaisent par la vivacité du coloris. De fines railleries nous séduisent; ce sont des coups portés avec art, dont l'effet est certain, dont la blessure est profonde : la conduite la plus sensée n'en est point à couvert, et peu s'en faut qu'ils ne réduisent la vertu à rougir d'elle-même. Quel malheur que de si funestes impressions trouvent partout des esprits disposés à les suivre!

Détrompons-nous, les fléaux de la société n'en seront jamais les oracles. C'est vous qui m'en répondez, cœurs vertueux, qui fermez si souvent la bouche à la calomnie et qui servez de barrières contre ses fureurs. Toujours lents à juger, plus circonspects encore à condamner, vous tenez la balance d'une main timide; si elle penche, c'est du côté de la clémence; et, par un exemple plein d'attraits, vous l'inspirez enfin à la plupart des hommes.

Nous rions d'un trait de satire, mais nous haïssons la main dont il est parti, et cette aversion suffit pour en prévenir l'effet; difficilement on adopte une opinion dont on déteste l'auteur. Convaincus, malgré l'orgueil, que nous avons besoin d'indulgence, nous ne pouvons souffrir des censeurs décidés à n'en point avoir. Ils sont redoutés comme les délateurs dans les Etats républicains; mais le mépris nous venge de leurs outrages.

Noire malignité d'un côté, vertu timide et circonspecte de l'autre, ici génie satirique, là crainte excessive du blâme et de la censure; ainsi les caractères bizarrement mélangés se garantissent mutuellement de leurs propres excès, contribuent sans le vouloir à maintenir les droits de la justice et de la vérité.

Ce n'est point sur un ridicule imaginaire que le public a coutume de fonder ses jugements. Tant de froides parodies ont-elles diminué le succès de nos meilleurs poèmes dramatiques? Tout le sel du comique le plus enjoué a-t-il rendu désert les temples d'Esculape ou fait disparaître les dons accumulés sur ses autels? La satire, armée de ses traits redoutables, n'a pu ravir à un lyrique fameux le rang qu'il tient sur le Parnasse, et mille chants audacieux n'auraient jamais empêché Turenne et Condé d'être mis à la tête des grands généraux.

Laissons déclamer contre le public les malheureux que son jugement a flétris; c'est une faible consolation dans leur désespoir. Dès que l'on voudra réfléchir sans prévention, l'on sentira que si la vérité est presque toujours blessée par les divers génies qui forment la société, elle n'en est que mieux dédommée par la sagesse des jugements publics, que l'ignorance, les préjugés, les passions, les intérêts qui semblent devoir l'opprimer, ne servent ordinairement qu'à la rendre plus efficacement victorieuse : *Ego non eloquentiæ sed veritatis fiducia suscepi hoc opus.* (LACTANT. *Divin. Instit.* l. III, c. 1.)

IV. DISCOURS

Sur le sujet proposé par l'Académie de Besançon pour le prix d'éloquence de l'année 1758.

POURQUOI LE GRAND HOMME EST-IL SOUVENT LA DUPE DE L'HOMME MÉDIOCRE ?

Il y a dans tous les hommes un fond d'estime pour le mérite supérieur, mais ils n'ont pas tous assez de discernement pour le connaître, ni assez de droiture pour lui rendre justice. Avec un extérieur séduisant et l'heureux talent de plaire, l'homme médiocre sait souvent surprendre notre admiration, s'attirer notre confiance, se faire une réputation et une fortune aux dépens des plus grands hommes. Que voyons-nous dans la société? Un caractère frivole ou dangereux y est accueilli à la faveur des grâces qui l'environnent; par les qualités brillantes qui font l'agrément de son commerce il remplace les qualités solides qui en feraient la sécurité; l'enjouement, la politesse, la complaisance lui tiennent lieu de toutes les vertus. Bientôt il prend l'ascendant sur l'homme de mérite, et s'il ne parvient pas à le rendre méprisable, il ne réussit que trop aisément à le rendre ridicule. Dans l'empire des lettres, ce n'est point aux recherches profondes, aux travaux pénibles, aux découvertes précieuses que la plupart prodiguent leur encens; l'auteur qui les instruit est moins sûr de leurs applaudissements que celui qui les amuse, et dans un siècle où il est permis aux talents de prétendre à la fortune, les moins estimables y parviennent ordinairement les premiers. Dans la distribution des grâces, combien de fois les récompenses refusées à de longs travaux, à d'importants services, ont-elles été prodiguées à l'adulation, à la brigue, à l'importunité (1439)? Combien de fois le courtisan agréable est-il venu à bout de supplanter le héros ou l'homme d'Etat? Ce désordre est de tous les temps. La philosophie peut bien se flat-

ter d'en découvrir la source, mais en vain voudrait-elle en prescrire le remède, ses réflexions ne feront point cesser un mal aussi ancien que l'humanité (1440). Nous pouvons donc examiner sans intérêt le problème qu'on nous propose (1441); nous ne sommes point chargés de réformer les hommes, mais de les supporter; la vraie sagesse aspire moins à corriger leurs défauts, qu'à s'en consoler. En méditant sur les disgrâces trop ordinaires à un grand homme, j'en trouve le principe et dans ses vertus, et dans les vices des autres : il est presque toujours moins propre que l'homme médiocre à brigue les avantages de la fortune, et ceux qui les dispensent sont moins portés à les lui accorder. Dans un sujet trop étendu l'on me permettra de me borner à ce qu'il présente de plus frappant. Les infortunes des grands hommes sur le théâtre de l'ambition ne partent point d'un autre principe que celles qu'ils essuyent dans le monde littéraire, et dans la société.

I. Les grands hommes sont le chef-d'œuvre de la nature; ils sont rares, parce qu'elle épuise ses dons les plus précieux pour les former. Un génie vaste, profond, pénétrant, solide; un cœur droit, sincère, généreux, magnanime; de l'élévation dans les projets, du courage dans l'exécution, de l'intrépidité dans les périls, de la constance dans les revers, des talents, de la fidélité, du zèle : c'en serait trop, si à tant d'avantages on réunissait encore le pouvoir d'enchaîner la fortune. Est-ce donc par un principe d'équité que le ciel met si souvent le mérite aux prises avec elle? etc.

Mais qu'il doit aisément se consoler de ses outrages! *J'aurais été plus heureux si j'avais moins mérité de l'être*: Grandeurs, dignités, richesses, vaines idoles des hommes médiocres, égaleriez-vous jamais le prix d'un témoignage si flatteur?

L'on n'est grand que par de grandes vertus; et les vertus sont imparfaites sans la modestie, le désintéressement, la candeur. Voilà le sceau du vrai mérite, et la source de bien des revers.

Une âme élevée au-dessus de la sphère commune voit de niveau les grandes actions qui étonnent le vulgaire, elle y atteint sans effort et ne comprend point qu'on les admire. Prévenue contre l'adulation, sa modestie sait tempérer les éloges, et dérober sans cesse à l'amour-propre au profit de la vertu. L'ostentation peut être utile à ceux qui ont besoin de paraître plus qu'ils ne sont; ils ressemblent aux personnages de théâtre, qui empruntaient une chaussure énorme pour approcher de la taille des héros (1442) : ceux-ci grands par eux-mêmes ne cherchent à faire illusion à personne.

De là le penchant noble des belles âmes à rendre justice à tous, à relever dans leurs

(1439) *Omnia virtutis præmia ambitio possidet.*

(SALLUSTE.)

(1440) *Vitia erunt donec homines.* (TACITE.)

(1441) *Eadem facient capientque minores.* (JUV.)

(1442) *Grandesque cothurni.*

rivaux même par de sincères louanges les talents et les succès. Dans le sein de l'opulence on peut être libéral sans danger; au comble de la gloire risque-t-on de s'avilir en honorant les autres? De là encore une certaine timidité dans la recherche des récompenses les mieux méritées; on craint d'avoir des concurrents plus dignes ou plus heureux, et l'on renonce à la poursuite pour éviter le désagrément d'un mauvais succès.

En vain nous vanterions cette modération à un génie médiocre, il la regarde comme une simplicité. Point de rang auquel il n'aspire, point d'emploi qu'il ne se croie digne d'occuper. Il entreprend avec confiance, il sollicite avec ardeur, il réussit par hasard. Combien d'hommes parvenus aux grandeurs, qui n'ont eu d'autres secours pour y atteindre que la témérité de leurs projets (1443)! Leur indignité les a mieux servis qu'un mérite éclatant, elle a endormi l'attention des rivaux. A-t-on arraché une première grâce? C'est un titre pour en demander de nouvelles. *Mon élévation est votre ouvrage*, dit-on à un protecteur, *c'est à vous de le soutenir* (1444). *Voudriez-vous, en m'ôtant votre appui, laisser penser que vous aviez eu tort de me l'accorder?* Et que n'obtient-on pas des grands, dès que l'on sait interroger leur amour-propre (1445)? Pour monter au premier degré, il a fallu marcher à pas lents et étudiés; pour arriver au comble ce n'est plus qu'une course rapide. Le public surpris voit les emplois, les dignités, les honneurs accumulés sur une seule tête. . . Peuple, respectez ce prodige, et apprenez vos devoirs. C'est vous qui par vos hommages ferez oublier à cet homme les humiliations qu'il a subies, pour parvenir au rang qu'il occupe. Vous lui tiendrez compte des services qu'il ne vous rendra point, et des travaux que d'officieux subalternes soutiendront pour lui.

D'autres cependant ont mérité ces honneurs par leurs talents, par leurs services, la pudeur souffrira-t-elle qu'on s'en décore à leurs yeux? La pudeur! vertu surannée, triste partage des dupes. Laissons rougir ceux qui ont manqué leur proie; la confiance est le fruit d'un heureux succès.

Un homme sensé craint le poids d'une seule charge, parce qu'il en connaît les devoirs; il en faut plusieurs à l'ambitieux qui n'en considère que les avantages. Le premier comptable envers la société ne se flatte pas aisément d'en mériter les suf-

frages, le second n'existe que pour lui-même et ne doit rien au public. L'un cherche à fixer son sort et borne ses desirs, l'autre s'élève pour s'élever encore (1446).

Génies rares et heureux qu'un astre bien-faisant a suscités pour honorer l'humanité et servir la patrie, voulez-vous assurer à vos talents les récompenses qu'ils méritent? apprenez-en le secret de ces rivaux qui vous supplantent. Voyez leur attention, leur activité, leurs complaisances (1447). . . . Vous frémissiez à ce discours. Quoi! j'irais, adorateur servile, garder les avenues du temple de la Fortune, fléchir le genou devant ses odieux favoris, ramper dans la foule des esclaves? périssent plutôt mon nom et ma mémoire. La gloire et la vertu, voilà les divinités que je rêve; mes travaux, mes services, sont les voix qui sollicitent en ma faveur (1448). S'il faut être redevable à la bassesse, à l'ignominie, foulons aux pieds des couronnes flétries par la main qui les distribue.

Et que pensera le vulgaire? Qui? cette foule aveugle qui juge du mérite par le rang qu'il occupe, des talents par leurs titres, des services par leur salaire! (1449) Sont-ce donc là les arbitres de ma conduite? Est-ce pour mériter de tels suffrages que j'ai prodigué mon sang et ma vie? La gloire et la vertu, voilà mes censeurs; tant qu'ils ne me reprocheront rien, peu m'importe ce que pensera l'univers (1450).

Mais il faut se plier aux mœurs de son siècle. . . . Et s'il plaisait à un siècle pervers de proscrire le mérite pour couronner l'infamie, serait-on obligé de souscrire à ses arrêts? La vertu et la gloire, voilà la règle de tous les temps; contre cette loi suprême les mœurs et la coutume ne prescriront jamais.

Précieux sentiments qui formez les héros, feu sacré qui animez les grandes âmes, vous méritez des autels, mais vous prêtez contre vous des armes à l'ambition; déjà je vois les coups qu'elle vous prépare. . . .

Qu'entreprends-je ici? Suivre une passion perfide dans les routes tortueuses où ses desseins l'engagent, est-ce à moi de le tenter. Ce monstre nourri dans l'orgueil, dans le faste des cours, trouvera-t-il dans un écrivain obscur une main assez hardie pour en tracer l'image (1451)? Comment peindre ce Protée qui change de forme à chaque instant, qui emprunte successivement, selon les divers intérêts, le masque du vice et celui de la vertu? Tantôt fière et impérieuse, elle annonce ses vues et se flatte de mériter les di-

(1443) *Est ubi despectus nimius juvat.*

(CLAUDIEN.)

(1444) *Quod fecit quisque tuetur opus.*

(OVIDE.)

(1445) *Primo dominandi spes in arduo, ubi sis ingressus, adsunt studia et ministri.* (TACITE.)

(1446) . . . *Quo copia major est data plura cupit.*

(OVIDE.)

(1447) . . . *Fas est et ab hoste doceri.* (OVIDE.)

(1448) *Honores non petit, cum ei paterent, quod*

neque peti possent more majorum, neque geri e republica, sine periculo, corruptis civitatis moribus.

(CORNEL. NEPOS.)

(1449) *Populo qui stultus honores Sape dat indignis et famæ servit ineptus.*

(HORACE.)

(1450) *Virtus. nil indigna laudis Divitiis animosa suis.*

(CLAUDIEN.)

(1451) . . . *Formas se vertit in omnes.* (VIRG.)

gnités par la seule hardiesse d'y prétendre ; tantôt souple et rampante, elle cache ses projets, feint de n'aspirer à rien, pour parvenir plus sûrement à tout. S'agit-il de surprendre l'estime publique (1452) ? on affecte la probité, le désintéressement, la franchise. S'il faut gagner la confiance du maître, on sait montrer du zèle, de l'application, se parer à propos du travail et des lumières d'autrui. Pour se faire des protecteurs, on étudie leur caractère, on entre dans leurs goûts, on se prête à leurs passions, l'on tire parti de leurs vices. Pour écarter les concurrents, on exténue leurs talents, on déprime leurs succès, on empoisonne leurs démarches, on met en usage les soupçons, la malignité, la perfidie... Mais tirons le voile sur cet affreux détail. Un grand homme avec de la vertu n'a qu'un seul moyen pour s'élever, le mérite ; un homme médiocre avec de l'ambition peut faire jouer autant de ressorts qu'il y a de passions capables d'agiter les cœurs.

L'élévation du génie, le courage, la fermeté, qui caractérisent un héros, le rendent peu propre à jouer le rôle insipide de complaisant et d'adulateur. Il aime son maître, la gloire du trône, la prospérité de l'Etat ; il ne cherche pas à plaire, parce qu'il ne pense point à séduire ; il parle avec liberté, il agit avec confiance ; quand l'austère vérité veut se faire entendre, c'est sa bouche qu'elle prend pour son organe. Ce ministère est dangereux ; mais celui qui sait envisager la mort de sang-froid tremblera-t-il à l'aspect d'une disgrâce ? Le crime seul peut épouvanter un grand cœur (1453). Peut-être verra-t-il sa fortune renversée, mais ses débris mêmes seront un trophée pour la vertu.

Ainsi les grands hommes marchent à la gloire, tandis que par une route opposée l'adulation court à la fortune (1454). Ce n'est point la vérité qui conduit sa langue, c'est l'intérêt ; elle mesure ses éloges, non au mérite de ceux qu'elle encense, mais aux faveurs qu'elle en espère (1455). Sous son pinceau perfide, le vice est paré de couleurs brillantes, et la vertu défigurée rebute le spectateur. Jamais plus prodigue de louanges que pour les mauvais princes, parce que ce sont eux qui les payent plus chèrement, elle compare hardiment Néron à Auguste et Claudius à César. Qu'importe que ce trafic honteux la déshonore, pourvu qu'il la conduise au terme où elle aspire ?

Germanicus à la tête des légions fait triompher les aigles romaines, il lave leur affront (1456) dans le sang des Germains, la terreur de son nom est le salut des provinces ; mais il ménage peu les intrigues de la

cour ; il prétend jouir sans bassesse des droits de la naissance et du fruit de ses services ; sa perte est assurée. Séjan, le lâche Séjan, à force de crimes et d'artifices, s'élève à la faveur, dispose des grâces et des dignités, captive l'esprit de son maître, ose aspirer à son alliance, et parvient à régner sous son nom.

Et nous sommes surpris de ces révolutions subites qui font passer tout à coup un homme obscur du sein de la poussière jusqu'aux premiers rangs ? *Comment avec si peu de mérite a-t-il pu former de si vastes desseins ?* Rendons grâces à sa modestie, s'il veut bien se borner (1457). Avec les mêmes ressources, l'avidité, l'adulation, l'imposture, il peut encore monter plus haut, supplanter les plus grands hommes. Ceux-ci, retenus par leurs vertus, lui laisseront pousser tranquillement sa carrière, et s'il n'a pas assez de ses propres vices pour réussir, ceux des autres viendront à son secours et achèveront son triomphe.

II. C'est, dit-on, la fortune qui tient dans sa main les richesses, la réputation, la faveur (1458). J'augure mal de la distribution qu'elle en doit faire ; elle n'est point née pour un ministère si important. L'ignorance la rend peu propre à distinguer le mérite solide du faux brillant ; pour être un héros à ses yeux, il est moins nécessaire d'en avoir les qualités que d'en affecter les apparences. Par vanité elle ambitionne les hommages ; elle comble de grâces l'homme médiocre qui l'adore, et punit par l'oubli le grand homme qui dédaigne de lui offrir son encens. Faible et légère, elle cède à l'importunité, ses faveurs lui échappent ; si jamais elle fait justice, c'est dans un moment de repentir (1459). Capricieuse et jalouse, elle s'offense de ses propres bienfaits, et prend un plaisir malin à humilier le mérite qui lui fait ombrage. Mais ne chargeons pas davantage le portrait. En peignant une divinité imaginaire, n'aurais-je point représenté, sans y penser, la plupart de ses favoris et des dispensateurs de ses dons ?

Sous un prince également sage et bienfaisant, je suis à couvert de toute application maligne ; on ne m'accusera point de faire ici la satire de mon siècle. L'attention de mon auguste maître à prévenir, à récompenser le mérite, me réduit à l'heureuse nécessité de chercher dans l'histoire les monuments des outrages que les grands hommes ont reçus de la fortune.

Lorsqu'elle voulut se jouer de l'univers et punir Rome de ses prospérités, elle plaça sur le trône des Césars des hommes qui

(1452) Voyez le portrait de Séjan dans Tacite.

(1455) *Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae.*
(HORACE.)

(1454) *Famam extendere factis
Hoc virtutis opus.* (VIRG.)

(1455) *Snadere principi quod oporteat, multi laboris ; assentatio erga principem quemcunque sine*

affectu peragitur. (TACITE.)

(1456) La défense de Varus.

(1457) *Precandam post hæc modestiam ut contentus sit.* (TACITE.)

(1458) *Si fortuna volet, fies de rhetore consul.* (JUV.)

(1459) *Muneribus meis irascor.* (PETRONE.)

n'avaient rien de grand que leurs vices (1460). Sous ces règnes odieux le mérite fut proscrit, les richesses et les dignités devinrent la proie des talents pernicious ou frivoles (1461). Quelle eût été l'indignation des Fabius et des Scipions si, rendus à la lumière, ils avaient vu les dépouilles des nations livrées à de vils affranchis, les héritiers de leur nom et de leurs vertus condamnés à l'obscurité, les statues de tant de héros confondues parmi celles des musiciens et des gladiateurs (1462) !

Partisans de la fortune, vous vous rassurez contre ces exemples qui vous flétrissent ; ils sont, dites-vous, trop monstrueux pour réparer jamais. Avant que de prononcer, apprenez quel en fut le principe (1463) : le luxe ; j'en atteste l'histoire. C'est lui qui amena par degrés cet excès de corruption. A sa suite marchait l'ignorance, ou plutôt le faux goût, plus pernicious qu'elle parce qu'il est plus incurable. L'admiration refusée aux travaux glorieux et utiles se tourna tout entière vers les arts voluptueux ; plus de mérite que celui d'inventer de nouveaux plaisirs. L'émulation louable tomba, le génie s'abrutit (1464) ; bientôt la fascination fut poussée au point de croire que l'homme le plus propre à ordonner une fête galante, à soutenir une conversation enjouée, à figurer dans un spectacle, était aussi le plus capable de remplir une magistrature, de conduire une négociation, de commander une armée.

Rome ! féconde mère des héros, où est ton ancienneté splendeur ? Je te cherche en vain dans tes murs ; sans ces monuments et ces trophées j'ignorerais que tu renfermas autrefois de grands hommes (1465). Ils ont disparu ; et quelle postérité leur a succédé ? Ceux-là savaient vaincre, s'oublier, s'immoler pour la patrie ; ceux-ci savent raffiner sur les plaisirs, briller par la dépense, plaisanter sur les antiques vertus de leurs pères (1466) ; et c'est ainsi que l'on parvient aux dignités (1467). Si quelqu'un conserve encore le bon sens et le sérieux des anciennes mœurs, il n'osera briguer les emplois ; il se cache pour n'être pas ridicule (1468).

O vous qui osez nous vanter les avantages

du luxe (1469) et souiller votre plume par l'éloge de ce fléau, venez méditer sur ces révolutions, et voyez qui les a préparées ; l'odieux enfant du luxe, le goût dépravé. En méconnaissant le vrai mérite, il en tarit la source ; en humiliant les talents par d'injustes préférences, il les bannit pour jamais.

Puisse le génie tutélaire qui veille sur les destinées de l'empire français en écarter ce goût contagieux, et toujours mon heureuse patrie sera le berceau des grands hommes !

Si les maîtres du monde, en prenant la pourpre, avaient pu se dépouiller des faiblesses de l'humanité, leur cour, sans doute, n'eût été formée que de sujets capables d'illustrer leur règne. Mais il faut des amusements pour adoucir le pénible fardeau de la grandeur, et les hommes supérieurs, nés pour des soins plus importants, ne s'abaissent point au vil emploi de créer des plaisirs (1470) ; ils se réservent pour les grandes occasions, tandis que ces hommes petits, mais séduisants, qui peuplent les cours, se font désirer à chaque instant et préviennent un besoin qui renaît sans cesse. Le prince, fût-il Titus ou Trajan, négligera-t-il constamment des voluptueux si nécessaires à sa personne pour aller déterrer au loin le mérite enfoui dans l'obscurité ? Sous les empereurs les plus dignes de commander, le bon citoyen, lié par son devoir, servait l'Etat au fond de sa province, et demeurait oublié ; l'homme inutile, guidé par l'ambition, volait à Rome, perçait la foule, arrivait aux pieds du trône, faisait souvenir de son existence. Dans les beaux jours de la république, pour parvenir aux honneurs, il fallait *faire son devoir*, et c'est le propre des grands hommes ; après l'établissement de l'empire, il fallut *faire sa cour*, et c'est où brillent les hommes médiocres.

Quelle carrière leur fut ouverte lorsque des mains trop faibles pour tenir les rênes du gouvernement les laissaient flotter au hasard (1471) ; lorsque des ministres mercenaires ou des favoris vicieux (1472) devinrent dépositaires de l'autorité ; lorsque la bonté du souverain (1473), trop connue, semblait inviter de toutes parts les ambitieux d'accourir à ses bienfaits ! Environné, im-

(1460) *Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit quoties voluit fortuna jocari.*

(JUVENAL.)

(1461) *Remeate tenebris
Agmina Brutorum.....
..... Spado Romuleo succinctus amictu
Sedet in angustis Laribus.*

..... *Orbisque ruinas
Accipit una domus.....*

(CLAUDIEN.)

(1462) V. SUÉTONE, *Vie de Tibère*, c. 42 ; *Vie de Claude*, c. 28 ; *Vie de Néron*, c. 25 et 30.

(1463) *Postquam luxu atque desidia civitas corrupta est... haud sane quisquam Romæ virtute magnus fuit.*

(SALLUSTE.)

(1464) *Beltsque relictis*

*Ad solitos cæpere jocos et iurgia Circi
Tendere..*

(CLAUDIEN.)

(1465) *Non his juvenus orta parentibus
Infecit æquor sanguine punico.* (HORACE.)

(1466) *Ruit derisa vetustas.* (CLAUDIEN.)

(1467) *Pellitur a populo victus Cato...* (PETRONE.)

(1468) La même chose était arrivée à Athènes.

(V. JUSTIN, l. VI, c. ult.)

(1469) MELON, *Essai sur le luxe*.

(1470) *Tiberius cum Flacco et Pisone noctem continuumque biduum epulando potandoque consumpsit, quorum alteri Syriam provinciam, alteri præfecturam Urbis confestim detulit ; codicillis quoque jucundissimos et omnium horarum amicos professus.* (SUÉTONE.)

(1471) SUÉTONE, *Vie de Claude*.

(1472) *Vie de Galba*, c. 15.

portuné, accablé de sollicitations, un prince libéral luttera-t-il sans cesse contre lui-même ? retiendra-t-il ses faveurs par la crainte de les placer mal et d'en priver des sujets plus dignes ? se privera-t-il de l'usage le plus délicieux de la puissance, de la satisfaction de faire des heureux ? — Bonté des souverains, qualité aimable qui les faites adorer, que vous êtes dangereuse ! Souvent ce n'est point le mérite supérieur qui en profite ; retenu par le respect, par une noble délicatesse, il veut des grâces réglées par la sagesse, avouées par la justice, dont l'envie même n'ose murmurer. C'est le courtisan avide qui envahit sans cesse, qui reçoit sans règle et sans mesure, qui ne croit faire usage de son crédit qu'autant qu'il en abuse (1474).

Triste condition des grands ! on tend également des pièges à leurs vices et à leurs vertus. Un grand homme les sert par devoir, une âme vile par intérêt ; mais quel est l'œil assez perçant pour démêler ces motifs (1475) ? L'intérêt ingénieux, attentif, empressé prend aisément tous les dehors du zèle ; tel qui croit récompenser un cœur généreux ne fait souvent que payer le salaire à un esclave.

Heureux encore l'homme de mérite, s'il n'avait à redouter que les erreurs ou la faiblesse de ses maîtres ! Que lui restera-t-il pour se consoler de leur ingratitude, si ce n'est la multitude des exemples ? Est-ce donc un effort si pénible à l'amour-propre d'avouer de grandes obligations, ou serait-ce un privilège du rang suprême d'être affranchi des lois de la reconnaissance ? Ainsi peuvent le penser les princes aveuglés par la flatterie, qui ne voient qu'eux dans l'univers, qui regardent les hommes comme les vils instruments de leurs volontés, les empires comme le théâtre de leur orgueil, les événements comme les influences de leur fortune, qui se persuadent que l'honneur de les servir doit tenir lieu de récompense, que l'intérêt public, les droits les plus sacrés, les prétentions les plus légitimes doivent céder à leurs goûts, à leurs caprices. C'est ce dédain orgueilleux qui, sous des règnes brillants d'ailleurs, a fait oublier tant de services, éloigner de la cour et des emplois les anciens appuis du trône, pour leur substituer de nouveaux favoris, confier à des mains mal habiles le salut de l'Etat, pour ne pas donner à un homme supérieur de nouvelles occasions de se rendre nécessaire.

Que vois-je ? n'est-ce point une illusion ? puis-je en croire mes yeux ? Un héros (1476), le soutien de deux empires, la terreur des

barbares, dont l'orient et l'occident ont vu les exploits, admiré la valeur, célébré les triomphes, victime des factions d'une cour ingrate, réduit à ce que la pauvreté peut faire souffrir de plus cruel et de plus humiliant. Redoutables guerriers, capitaines fameux, soutiendrez-vous cet aspect ? attendrez-vous un pareil sort ? Fuyez plutôt des lieux si funestes ; allez dans la retraite méditer à loisir sur l'injustice des hommes et le néant des grandeurs ; après avoir travaillé avec gloire, vous vous reposerez avec dignité : vos exploits, vos vertus seront votre cortège. Laissez jouir d'indignes rivaux de leur vain triomphe ; ils vous vengeront bientôt par leurs fautes, et peut-être par leurs revers de cette préférence qui vous allige.

Mais j'aperçois un nouveau monstre plus redoutable aux grands hommes, la noire et basse jalousie : je la vois se glisser dans les cours ; s'asseoir sur le trône, multiplier ses attentats. Ma main se refuse à les décrire, mais un peintre (1477) plus habile que moi en fournira le tableau. Un général digne des plus beaux siècles de Rome a dompté des peuples féroces, reculé les frontières de l'empire, rétabli la gloire de ses armes, assuré le repos des provinces. Il a su assujettir les esprits même en faisant aimer à des sujets rebelles un joug qu'ils détestaient. Vertueux, désintéressé, fidèle, il donne l'exemple de la soumission ; ses succès ne peuvent causer de l'inquiétude au gouvernement. Mais tant de gloire obscurcit celle du prince et donne lieu à un parallèle mortifiant. Déjà l'air sombre et farouche du tyran annonce au héros la réception qu'il doit attendre (1478). Qu'il cache dans le silence des exploits trop éclatants, qu'il laisse les honneurs à des sujets moins capables de faire ombrage ; un œil jaloux ne veut voir d'autre mérite que celui dont il est le créateur.

J'entends là-dessus vos réflexions, sublimes politiques. *Voilà les excès du gouvernement arbitraire, où les passions d'un seul, armées de l'autorité, exercent impunément leur empire* (1479). Dites-nous donc quelle fureur animait le peuple d'Athènes, lorsqu'il proscrivait des généraux couverts de gloire pour avoir omis une cérémonie (1480), et qu'au mépris des lauriers qui ceignaient leur tête il les livrait au supplice (1481) ? Dites-nous quel démon inspirait tant de haine à Carthage contre le vainqueur de Cannes, et faisait méconnaître des services auxquels Rome entière et ses larmes rendaient témoignage ? Dites-nous par quelle manie une nation

(1475) SÛÉTONE, *Vie de Titus*, c. 8.

(1474) *Non missura cutem nisi plena cruoris hiru-*
{rudo.

(HORACE.)

(1475) *Plurimi obvio obsequio privatæ spes agi-*
tantes.

(TACITE.)

(1476) BÉLISAIRE.

(1477) TACITE, *Vie d'Agricola*, c. 12.

(1478) *Noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit ; exceptusque brevi osculo à nullo sermone, turbæ servientium inmixtus est.* (Ib.)

(1479) VALÈRE MAXIME, l. IX, c. 8.

(1480) *Est hoc commune vitium in magnis libe-*
risque civitatibus, invidia gloriæ comes.

(CORNÉL. NÉPOS.)

(1481) JUSTIN, l. XXXI, c. 1.

fière et jalouse punit des citoyens fidèles pour n'avoir pas maîtrisé la mer et les vents, ou pour n'avoir pas suivi dans le péril les transports de rage qui l'agitent au sein de sa patrie (1482). Daigne le ciel conserver ce génie à nos ennemis, présage assuré de leur humiliation, et de notre gloire !

Lorsqu'un homme d'un mérite supérieur entre dans la carrière, loin d'oser lui prédire une destinée brillante, et l'ascendant sur ses rivaux, je ne vois autour de lui que des écueils. Je crains ses propres vertus, sa modestie, son désintéressement, sa droiture ; je crains les artifices de ses concurrents, leur avidité, leur perfidie : je crains le jugement d'un siècle frivole peu équitable au vrai mérite. Je crains les intrigues de la cour, les passions des grands, les caprices de la multitude, les bizarreries du sort.... Quesais-je?... Si un astre favorable le fait échapper à tant d'orages, je regarde sa prospérité comme un prodige. Et puisqu'un nouveau Titus nous un règne long et glorieux renouvelle souvent à nos yeux cette merveille, je lui promets d'avance l'admiration et l'encens de la postérité.

V. DISCOURS.

Qui a remporté le prix de l'Académie de Besançon, en l'année 1763. Par M. Bergier, curé de Flangebouche.

COMBIEN LES MŒURS DONNENT DE LUSTRE AUX TALENTS.

Les talents sont des dons précieux ; mais il est rare de les posséder dans un degré supérieur ; il ne l'est peut-être pas moins d'en ennoblir l'usage en les consacrant à la vertu. Parmi tant de beaux génies qui ont cultivé avec succès les sciences et les arts, il en est trop qui se sont déshonorés par le mépris des bienséances et des mœurs. Qu'elle est la cause de ce malheur ? est-ce la nature, qui, trop avare de ses bienfaits, n'enrichit souvent l'esprit qu'aux dépens du cœur ? Est-ce la fortune, qui, jalouse d'une gloire à laquelle elle n'a point de part, se plait à humilier les grands hommes par les écarts auxquels ils se laissent entraîner ?

Le hasard qui a fait périr tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, a conservé des ouvrages dont la perte aurait été moins digne de nos regrets, et dont la perfection ne dédommagera jamais la société des pernicioeux effets qu'ils sont capables de produire. De même qu'il y a eu des siècles barbares où les règles du beau étaient ignorées ; il en est d'autres où l'amour du bien s'affaiblit, où les principes de vertu sont oubliés ; et peut-être touchons-nous de près à cette triste époque. Selon la nouvelle morale qui cherche à s'introduire, une sage timidité convenait à nos pères ; ils étaient dans l'enfance des talents ; pour nous, parvenus à l'âge fortuné où le génie est dans toute sa vigueur, nous pouvons désormais tout oser. Funestes progrès ! Si ce que nous avons

acquis de nouvelles connaissances était autant de diminué sur nos vertus.

Semblables au coursier fougueux qui blanchit d'écume le frein qui le maîtrise, nos philosophes se révoltent contre les lois auxquelles la nature et la raison nous assujettissent, ne veulent obéir qu'à l'impétuosité de leur génie, prétendent enlever nos suffrages par la fierté même avec laquelle ils feignent de les dédaigner ; l'un nous peint le goût pour les talents comme pernicioeux aux mœurs, l'autre nous représente la contrainte des mœurs comme nuisible aux talents ; quelle route suivre au milieu des égarements de cette bizarre philosophie ? Celle que nous trace le bon sens et l'expérience, seuls guides capables de nous conduire à la sagesse. Ils nous apprennent que les mœurs sans la culture des talents sont dures et sauvages, que les talents sans respect pour les mœurs sont vicieux et méprisables ; que l'heureux concert des uns et des autres fait leur gloire mutuelle et le bonheur de la société. En jetant sur l'histoire un coup d'œil rapide, nous verrons les talents honorés tant qu'ils ont respecté les mœurs ; avilis et dégradés aussitôt qu'ils y ont donné atteinte. Où les faits décident, les spéculations sont inutiles et les raisonnements superflus. Sans autre preuve, on en doit conclure ces deux vérités si honorables pour les mœurs, qu'elles sont la vraie source de la gloire des talents, et qu'elles sont le seul moyen pour éviter les écueils.

I. Ce n'est point un instinct aveugle, mais un discernement éclairé qui a inspiré aux hommes du respect et de l'admiration pour les talents ; ils leur ont accordé de l'estime à proportion de l'utilité qu'ils en retiraient. Les plus nécessaires ont été d'abord préférés ; mais on n'a jamais pensé que ce qui est capable de nuire aux mœurs pût être véritablement avantageux. A qui est-ce que l'on a commencé de rendre les honneurs divins et d'élever des autels ? A ceux dont on avait reçu des bienfaits. Les ouvriers habiles qui trouvèrent le secret d'abréger nos travaux, d'en assurer le succès, de pourvoir aux besoins de l'humanité ; les observateurs curieux qui découvrirent les richesses de la nature et les ressources qu'elle a préparées à nos maux, les législateurs dont la sagesse réunit les peuples, forma les empires, affermit les liens de la société : voilà les premiers auxquels l'antiquité encore grossière offrit son encens. L'excès même de sa reconnaissance prouve la puissance des motifs qui l'avaient inspirée.

Successivement l'on apprit à honorer les beaux-arts, à mesure que l'on sentit l'importance de leurs services. L'éloquence chargée de présider aux délibérations publiques, d'éclairer le citoyen sur ses véritables intérêts, de l'entraîner au bien par le poids des raisons et par les charmes du discours ; la poésie appliquée à célébrer les

actions des héros, à chanter les douceurs d'une vie innocente; la musique et la danse associées au culte de la divinité pour en augmenter la pompe, et rendre plus vive les leçons de sagesse; la peinture et la sculpture occupées à conserver l'image des grands hommes, à perpétuer par des monuments augustes le souvenir de leurs vertus, s'attirent des hommages. Ainsi Mercure et Minerve, Apollon et les Muses, furent placés dans les temples à côté de Vulcain et de Cérès, d'Esculape et de Bacchus.

Si dès leur enfance, les talents furent élevés au comble des honneurs, c'est qu'ils avaient toute l'innocence du premier âge. L'art oratoire ne s'avilissait pas au point d'enseigner le mépris des lois et l'oubli de la Divinité; les muses encore vierges ne souillaient point leur bouche par des chants lubriques, et le pinceau toujours chaste n'osait tracer des objets capables de faire baisser les yeux à la pudeur. Telle une jeune beauté au sortir de l'enfance est plus touchante par la rougeur modeste qui brille sur son visage, et inspire le respect par la sage retenue de ses regards.

Dans la suite des temps, lorsque le luxe introduit chez les nations eut altéré la pureté des mœurs primitives, les beaux-arts ne furent pas à couvert de la contagion commune. Pour plaire à des cœurs déjà corrompus, ils furent réduits à leur ressembler; mais cette faiblesse ne demeura pas impunie, elle fut la première cause de leur décadence. La beauté simple et majestueuse de la nature fut remplacée par les agréments faux et affectés du vice; le goût asservi sous la tyrannie des passions, devint capricieux et insensé comme elles; ainsi les talents déchurent de leur gloire, dès qu'ils cessèrent de respecter les mœurs.

La philosophie, qui aurait dû corriger le désordre, n'eut pas un sort différent. Tant qu'elle fut appliquée utilement à observer la nature, à donner aux peuples des leçons d'une saine morale, les philosophes décorés du beau nom de sages, furent respectés comme maîtres et législateurs du genre humain. Mais lorsque, livrée à la manie des systèmes, elle ne s'occupa plus que de vaines spéculations; lorsque, divisée en autant de sectes qu'il y avait d'écoles, elle ne fut plus que l'art frivole de discourir et de rendre toutes les opinions problématiques; lorsque, devenue inutile aux mœurs, elle fut étrangère au bonheur des hommes; la vénération fit place au mépris, et le titre odieux de sophistes donné à ses sectateurs, fut un témoignage authentique de l'avilissement où ils étaient tombés.

Ce n'est point par des productions licencieuses que les grands artistes de la Grèce méritèrent leurs plus brillantes couronnes. Dans ces assemblées fameuses où l'on exposait les chefs-d'œuvre de l'art aux yeux d'un peuple curieux et éclairé, la palme ne fut jamais accordée à celui qui avait foulé aux pieds le plus hardiment les lois de la décence. Cet attentat ne fut souffert que

quand les Grecs rassasiés du vrai beau cherchèrent dans les assaisonnements bizarres du vice de quoi ranimer un goût émoussé par l'abondance. Alors les artistes, oubliant la dignité de leur talent, ne rougirent pas de vouer à l'intérêt des travaux qu'ils n'avaient autrefois consacrés qu'à la gloire. Alors maîtrisés par les inclinations dépravées des particuliers, ils cessèrent d'être guidés par le feu du génie, et s'écartèrent de la perfection à mesure qu'ils s'éloignèrent de la règle des mœurs.

Quand est-ce que l'éloquence romaine parvint au plus haut degré de splendeur? Lorsque l'orateur enflammé du zèle de la république montait sur la tribune pour réveiller dans le cœur des citoyens les antiques vertus de leurs pères, pour réclamer les privilèges des nations alliées ou soumises, pour implorer la sévérité des lois contre les excès des questeurs ou des proconsuls. Mais lorsque l'éloquence, devenue captive avec Rome, ne pensa plus qu'à plaire à des maîtres vicieux, il fallut parler à l'esprit, parce que la vertu seule peut parler au cœur. Il fallut substituer le brillant des pensées au pathétique du sentiment, et la vaine pompe des paroles à la force des raisons et des preuves. Ainsi l'éloquence née pour commander en reine, fut réduite à ramper en esclave et fut enveloppée dans la ruine de la liberté et des mœurs.

Est-ce par quelques morceaux trop libres que les plus grands poètes ont mérité une place distinguée sur le Parnasse, et sont parvenus à réunir en leur faveur les rimes de tous les temps et de toutes les nations? Nous n'admirerions pas moins le prince des lyriques latins, s'il eût effacé de ses ouvrages des coups de pinceau trop hardis, et si sa muse, plus réservée, avait mieux gardé les lois de la pudeur. S'aperçoit-on qu'un respect constant pour cette vertu ait refroidi l'enthousiasme de Virgile? Heureux d'avoir su allier toutes les grâces de l'imagination avec la pureté des mœurs, d'être parvenu à nous plaire sans risquer de nous corrompre, d'avoir seul le privilège d'occuper utilement, et les premiers travaux de la jeunesse et le sage loisir de l'âge mûr! S'il n'a eu peu d'imitateurs, c'est qu'il n'a point laissé d'héritiers de son génie. Un poète incapable de nous attacher par la beauté des images et la sublimité des pensées, cherche à nous intéresser en irritant les passions; cet indigne artifice est la ressource ordinaire d'un talent médiocre.

Par quelle fatalité un art destiné à nous instruire en nous amusant, n'a-t-il pas encore pu vaincre la répugnance de la plus saine partie du public, ni se laver de la flétrissure qu'il reçut presque dès sa naissance? Parce que l'on n'a jamais pu l'assujettir à respecter les mœurs. La vertu frémit encore de l'outrage qu'elle essuya sur la scène attique, lorsque Socrate y fut exposé aux insultes d'un comique effréné, et la sa-

gesse même immolée à la risée publique. Apologues du théâtre, effacez, si vous pouvez, ce trait de l'histoire. Si ce talent dangereux avait joui dans la capitale du monde d'une estime générale, verrions-nous l'orateur romain appliqué à dissiper les préventions que pouvait faire naître contre Roscius le métier qu'il exerçait ? Il n'aurait pas eu besoin de distinguer avec tant de soin le citoyen de l'acteur, et le caractère personnel d'avec le vice de la profession. Que *Thalie* ne nous dicte plus que des leçons de sagesse ; que ses traits, jamais aiguës par la malignité, ne soient lancés que contre le vice ; qu'en particulier et en public ses élèves ne soient qu'un même personnage, celui de citoyen vertueux : Bientôt la contradiction cessera, les voix ne seront plus partagées sur le rang que doit tenir dans la société un art utile jusqu'ici dans la spéculation, et pernicieux dans la pratique ; toujours applaudi par goût, parce qu'il était agréable, et toujours censuré par raison, parce qu'il est licencieux.

En vain des spéculateurs chagrins, frappés de la destinée toujours commune aux mœurs et aux talents, ont accusé ceux-ci d'avoir corrompu les premières, amolli les peuples, accéléré la chute des empires. Enfants ingrats, ils maltraitaient le sein qui les avait allaités, ils chargeaient les beaux-arts d'un malheur dont ils ont été, non la cause, mais tout au plus l'instrument et toujours la victime. Le luxe et les passions ; voilà la vraie source des maux de l'humanité, qui entraîne à la fois et la corruption des mœurs, et la décadence des talents. Garantissons-nous de ce poison funeste, nous conserverons à ceux-ci toute leur gloire, et à celles-là leur innocence.

Rome, toute occupée de conquêtes et qui n'aspirait qu'à vaincre les nations, trembla pour ses mœurs quand elle vit introduire dans son sein les sciences et les arts. Frayeur ridicule ! ce n'est pas là l'ennemi qu'elle avait à redouter. Tant qu'elle sut maintenir la sévérité de sa discipline, les exercices de l'esprit ne firent que modérer la férocité de ses guerriers. Mais lorsque, corrompue par la mollesse asiatique, elle eut oublié ses propres lois, les arts ne servirent plus qu'à déguiser ses vices sous un masque de politesse, et à rendre ses exemples plus contagieux. Vainement effrayée de ce désordre, elle chassa les rhéteurs et les philosophes ; c'est l'avarice et la volupté qu'il eût fallu proscrire. Par ce décret salutaire, la vertu conciliée avec les talents se serait utilement servie de leurs secours, et eût ajouté à ses propres attraits ce nouveau charme pour gagner les cœurs.

Déjà longtemps auparavant, Sparte, pour conserver la vertu, s'était crue obligée de fermer l'entrée de ses murs à ces mêmes arts qui rendaient la Grèce si célèbre ; mais la proscription ne tombait que sur l'abus. Sparte prêta l'oreille aux sons de la lyre, tant qu'ils furent capables d'adoucir le ca-

ractère de ses citoyens, sans énerver leur courage ; elle bannit les musiciens et les poètes, dès que leurs chants efféminés devinrent dangereux pour les mœurs. Quelle leçon pour les talents, s'ils avaient su en profiter !

C'est à une école si respectable qu'auraient dû s'instruire ceux qui ont voulu nous faire envisager les passions comme le principe unique du sublime et de l'excellence dans les arts, et la contrainte ou les mœurs nous retiennent comme un frein gênant qui anéantit la grandeur et l'énergie de la nature. Paradoxe digne des sectateurs de *Dioné*. La vertu seule peut inspirer de nobles idées, le vice est toujours bas et rampant. Les passions affranchies du joug des mœurs ne sont plus que des animaux féroces ; elles ne peuvent enfanter que des monstres. Leur force momentanée ressemble à celle de la fièvre et du délire qui annonce une défaillance prochaine. Si dans les accès de leur fougue, l'esprit est encore capable de s'élever au grand et au sublime, le cœur toujours enclin à se peindre, ne manque jamais d'imprimer à ses ouvrages des traits de sa dépravation ; et cette empreinte odieuse suffit pour en inspirer le mépris à tout homme sensé.

La perfection des arts consiste sans doute à imiter la nature ; mais la nature nous apprend à voiler ce qui peut blesser la pudeur. Pas un peuple, fût-il sauvage et barbare, qui n'en ait reçu cette leçon. Si tant d'artistes fameux avaient été fidèles à l'observer, plusieurs ouvrages, qu'une juste crainte a sacrifiés à la sûreté des mœurs, subsisteraient encore : ceux qui ont échappé à cette sage vigilance, purifiés des taches qui les souillent, mériteraient d'être universellement connus ; et au lieu du culte profane que leur rend, dans le secret du cabinet, un petit nombre de cœurs gâtés, ils recevraient en public les respects de tous les gens de bien. J'en atteste ici le libertinage même, et l'hypocrisie sous laquelle il se cache ; quel est le suffrage le plus flatteur, ou celui du vice, ou celui de la vertu ?

Mais un siècle entier fût-il assez pervers pour prodiguer les éloges à d'infâmes productions, la postérité indignée réclamerait contre cet abus, condamnerait également le talent et ses admirateurs. Non, le goût pour le vice ne fut jamais constant ; il ne peut être qu'une ivresse passagère. Tôt ou tard la raison reprend l'ascendant sur la mode et sur le préjugé, et son empire s'affermir par les assauts mêmes que l'erreur et les passions s'obstinent à lui livrer.

Plus un homme doué de grands talents est rare, plus il est exposé aux regards, plus il lui est important d'avoir des mœurs. Placé en spectacle, il ne peut être vertueux sans éclat, ni vicieux sans ignominie ; ses travaux, quelque brillants qu'ils soient ne feront jamais que la moindre partie de sa réputation. Les dons de l'esprit peuvent nous donner une admiration passagère ; les qualités du cœur nous intéressent par le sen-

timent, et nous inspirent un sentiment durable. Jamais les talents ne jouissent d'une gloire plus pure que lorsqu'ils savent tourner à leur profit la vénération que nous avons pour la vertu. Ils sont environnés d'écueils, et pas un qui ne soit marqué par des naufrages; les mœurs sont la seule ressource qu'ils aient pour s'en garantir.

II. On doit regarder sans doute comme contraires aux mœurs, non-seulement les vices grossiers que les lois condamnent, mais encore toutes les faiblesses qu'une austère vertu désavoue. La gloire des talents serait imparfaite, s'ils n'étaient attentifs à se préserver des uns et des autres. Un défaut qui serait à peine aperçu dans un tableau commun, suffit pour défigurer l'ouvrage d'un grand maître où tout doit être achevé. Les petites des de la vanité, les bassesses de l'intérêt, les injustices de la jalousie, les aigreurs de la malignité se pardonnent moins à un grand homme qu'à un génie médiocre; c'en est assez pour rendre sa réputation équivoque. La modestie, la générosité, la droiture, la douceur, vertus aimables qui caractérisent une belle âme, répandent sur les talents un lustre nouveau; avec elles ils nous charment, sans elles ils ne font que nous éblouir.

Un génie supérieur peut difficilement ignorer ce qu'il vaut; le goût du beau qui le saisit vivement partout où il le trouve, ne peut manquer de l'affecter dans ses propres ouvrages comme dans ceux d'autrui; mais si une sage défiance de soi-même ne réprime les mouvements de l'amour-propre; qu'il est à craindre que l'esprit le plus clairvoyant ne soit bientôt dupe de ses illusions!

Il est si naturel de se flatter, l'orgueil, adroit imposteur, sait se déguiser sous tant de formes différentes, la louange plonge le cœur dans une si douce ivresse, que la vertu la mieux affermie est toujours en danger de succomber. Sans le secours d'un guide si nécessaire, comment un talent qui prend l'essor, évitera-t-il les précipices creusés partout sous ses pas?

La présomption qui ne voit rien au-dessus de ses forces ou d'inaccessible à ses lumières, le ton décisif qui prononce en maître où il faudrait douter, l'entêtement qui ne sait point reconnaître ses erreurs, encore moins en faire l'aveu, le mépris affecté pour des concurrents dont on redoute en secret la supériorité, la vanité qui cherche bassement les éloges, et s'offense lorsqu'on les lui refuse: que de fruits empoisonnés toujours prêts à naître du germe pernicieux de l'orgueil, à moins qu'une vertu mâle et sévère n'en retranche jusqu'à la moindre racine!

Soutenir un combat continuél entre l'amour de la gloire qui est la passion des grandes âmes, et la modération qui est le caractère d'un cœur bien fait; entre l'envie naturelle d'occuper la première place, et la crainte de blesser des rivaux mécontents de

la seconde; entre la franchise qui se rend volontiers justice, et la modestie qui l'attend du public, le pas est glissant: un cœur peu exercé à se vaincre ne s'y soutiendra jamais. L'exemple de tant de chutes fameuses en ce genre, ne servira qu'à précipiter la sienne, en la faisant paraître plus excusable.

Je lis avec transport les ouvrages du plus bel esprit que Rome ait produit; j'admire la fécondité de son génie, la force de son éloquence, la droiture de son caractère; mais je suis choqué de sa vanité. Orateur sublime, philosophe profond, politique éclairé, citoyen aimable, il semble réunir tous les talents: mais pourquoi mendier des éloges? Applaudi dans le barreau, respecté dans le sénat, écouté dans l'académie, parvenu par son mérite au faite des honneurs, favorisé d'un heureux succès dans ses travaux pour la république, pouvait-il craindre pour sa gloire? fallait-il donner dans le même faible qu'il reprochait à son maître Démosthènes, se flétrir ainsi par sa propre censure, démentir les maximes qu'il débitait avec autant d'emphase sur le mépris de la vaine gloire?

Mais inutilement l'on affecte les dehors de la modestie, si l'on n'en possède le fond dans son cœur, au travers des déguisements dont un orgueil raffiné s'enveloppe, la nature perce et se dévoile. Le premier trait qui blesse un cœur vain, fait tomber le masque, et laisse à celui qui le portait la double honte d'un vice réel et d'un personnage mal soutenu.

Si une passion noble, mais poussée à l'excès, est capable d'avilir les talents, de quel opprobre ne se couvrent-ils pas, lorsqu'ils l'étouffent par une inclination basse et servile, par l'intérêt sordide? Que des hommes capables d'exceller dans les arts aient pu méconnaître à ce point leur propre mérite, allier ensemble l'élévation des idées et la bassesse des sentiments, un génie sublime et une âme mercenaire, un goût parfait et un penchant honteux, on le conçoit à peine. Sacrifier à la fortune des avantages qu'il n'est pas en son pouvoir d'accorder, c'est en ignorer le prix; puisqu'elle est assez injuste pour laisser souvent les talents dans l'oubli, peuvent-ils mieux s'en venger qu'en dédaignant ses faveurs? Plus un homme a reçu de la nature, plus il est redevable à la société; le salaire le plus précieux qu'il puisse recevoir de ses services est l'honneur qui y est attaché; mais il semble y renoncer dès qu'il cherche une autre récompense.

L'amour sincère de la vertu et de l'humanité est seul capable d'élever l'âme à un désintéressement généreux; il nous fait envisager les talents comme un bien commun dont nos semblables sont en droit de revendiquer l'usage. L'amour-propre qui les rapporte à lui seul est un dépositaire infidèle; il dispose en maître d'un fond dont il n'est que dispensateur. Le consacrer à sa patrie, c'est en assurer les fruits pour ja-

mais, Quand le public serait capable de manquer dereconnaissance, quand la postérité injuste refuserait d'acquitter la dette, un cœur vertueux trouverait toujours dans son propre témoignage un dédommagement que rien ne peut lui ravir.

Ce même principe devrait bannir la jalousie entre les talents qui courent la même carrière ; plus ils sont nombreux, plus les ressources publiques augmentent, cette abondance ne peut affliger que les mauvais auteurs. Décrier des concurrents estimables, traverser leurs succès par de sourdes pratiques, triompher des revers qui leur arrivent, profiter de leurs travaux, se parer de leurs dépouilles, sans leur en faire honneur ; la probité défend ces procédés, et la honte en est le salaire. Combien de talents, ce monstre n'a-t-il pas étouffés au berceau, en rebutant leurs premiers essais, en leur refusant le secours nécessaire pour les encourager !

Quelle furie conduisait la main criminelle qui osa exercer sa rage sur les tableaux immortels de Lesueur ? Que n'est-il possible d'effacer ces traits odieux, de rendre à ces chefs-d'œuvre leur premier éclat, d'anéantir les vestiges d'un attentat si déshonorant pour les arts ! Un talent supérieur n'en sera jamais capable : sûr de ses richesses, il voit celles d'autrui sans inquiétude ; le mérite de ses rivaux, loin de lui faire ombrage, ne lui semble que plus propre à relever ses succès. La justice qu'il exerce à leur égard lui est rendue avec usure ; la gloire qu'il consent de partager avec eux rejaillit sur lui toute entière. Apelles était trop grand pour être jaloux ; c'est lui qui fit connaître le prix des excellentes peintures de Protogène ; et si la muse naissante d'Horace fut accueillie à la cour d'Auguste, elle en eut obligation à Virgile.

Cette basse jalousie n'a rien de commun avec l'émulation si nécessaire aux talents ; la première en est le poison, celle-ci en est l'aliment, elle est également glorieuse à ceux qui en sont animés, et à ceux qui en sont l'objet. Dans tous les genres la réputation des maîtres croît à proportion du progrès des disciples ; et à moins que ceux-ci n'aspirent à surpasser leur modèle, ils ne parviendront jamais à l'égaliser. Heureux le siècle où règne cette noble ardeur, où les grands hommes, toujours rivaux sans cesser d'être amis, travaillent à exceller, non à se supplanter, et ne marchent à la gloire qu'en suivant les routes de la vertu. Dans un combat si honorable, l'avantage est presque égal pour les vainqueurs et pour les vaincus ; les uns reçoivent la palme sans fierté, les autres l'accordent sans envie ; tous s'estiment et se respectent ; et par des éloges auxquels la flatterie ne peut avoir de part, ils fixent le jugement de leurs contemporains et celui de la postérité.

Si cet esprit de modération et de politesse eût toujours présidé aux disputes des savants, leurs veilles auraient été plus utiles, et leur réputation plus brillante. Mais

allumer dans l'empire paisible des lettres toute la fureur des guerres civiles, parler avec les muses un langage que les lois de l'éducation condamnent, repaître la malignité du public d'un spectacle qui fait gémir les sages ; quelque prétexte dont la passion se serve pour couvrir ces excès, ils ne seront jamais pardonnés. La critique sans doute est nécessaire ; mais si des mœurs polies n'en adoucissent l'amertume, loin de conduire à la vérité, elle ne sert qu'à multiplier les préjugés ; loin d'épurer le goût, elle ne fait que le dépraver ; au lieu de faire briller les talents elle les déshonore. Voilà ce qui a fait tomber dans l'oubli ces contestations si vives qui ont souvent partagé tout un siècle ; elles sont devenues insipides, et les auteurs ont disparu dès que le temps a calmé les intérêts et la passion qui les animait.

Ainsi périront, et plus promptement encore, tant d'écrits où le libertinage déguisé sous le beau nom de philosophie veut se faire un nom par l'affectation de braver les mœurs, par des efforts redoublés pour arracher de nos cœurs tout principe de morale et de société. Ces nouveaux Titans qui prétendent escalader le ciel, en chasser la Divinité, renverser les cultes, lui enlever le tribut de notre encens et de nos hommages, auront le sort des premiers. Sans qu'il soit besoin de la foudre pour les terrasser, l'oubli et la poussière en feront justice. Ce n'est point en dégradant l'humanité que l'on mérite ses respects, la fierté, l'aigreur, le ton cynique ne furent jamais l'enseignement de la vérité.

Si dans un siècle trop enclin à vanter ce qui paraît singulier, il se trouvait un écrivain qui eût l'ambition d'exceller dans tous les genres, de posséder tous les talents, être tout à la fois poète et théologien, littérateur et géomètre, critique et philosophe, historien et romancier ; un génie plus varié qu'étendu, plus hardi que solide, plus capable d'éblouir que d'instruire, qui traitât sur le même ton le sacré et le profane, le sérieux et le burlesque, la fable et l'histoire ; un auteur plein de mépris pour ses critiques, inconstant par goût, et opiniâtre par vanité, qui fit douter s'il a donné plus d'atteintes à la vérité ou à la vertu, à la religion ou aux mœurs : quelle destinée pourrait-on lui prédire ?

On lui dirait que les ouvrages, trop nombreux pour être parfaits, trop superficiels pour être exacts, trop frivoles la plupart pour être estimés, parviendront difficilement à la postérité ; qu'ils sont en danger, ou de périr avec le goût dépravé qui leur a donné la vogue, ou d'être immolés à la vengeance des mœurs qu'ils outragent ; que quand même ils leur serviraient, il y a bien de la différence entre la gloire et la célébrité ; que de tout temps les sages ont fait moins de bruit que les insensés ; que l'histoire en nous laissant ignorer celui qui bâtit le temple de Diane, nous a fait connaître celui qui le brûla. On lui représenterait

qu'occuper dans les fastes littéraires le même rang que tiennent dans nos annales ces farouches conquérants qui ont ravagé nos contrées, c'est un triste avantage, qui ne vaut pas la peine d'être acheté par la proscription, par une vie errante, par un demi-siècle de travaux. On lui ferait observer qu'il en coûte moins pour se faire estimer par un talent médiocre, mais utile à la vertu et aux mœurs; que cette gloire ne peut-être effacée par le temps, ni obscurcie par les remords; qu'elle seule peut faire la consolation du sage et rendre sa mémoire précieuse à l'humanité: *Gloria est consentiens laus honorum, incorrupta vox benejudicantium de eccellente virtute.* (Cic. *Tusc. quæst.*, l. III, n. 3.)

VI. DISCOURS.

PRONONCÉ PAR BERGIER LE JOUR DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

Messieurs,

Quelque flatté que je sois du nouveau titre dont vous m'avez honoré, je me livrerais moins à la satisfaction qu'il me donne, si son éclat ne devait rejaillir sur les fonctions dont je suis chargé, et tourner en quelque manière au bien public. Dans des siècles moins éclairés que le nôtre, le soin de veiller sur les premières études de la jeunesse a pu être regardé comme un travail ignoble et qui méritait peu de considération; ce préjugé semble aujourd'hui dissipé pour toujours. L'attention particulière que le gouvernement a donnée à cette partie de l'administration, le choix qu'il a fait des personnes les plus respectables de chaque province pour la leur confier, l'honneur que vous daignez accorder, Messieurs, à quelques-uns de ceux qui y travaillent, en les associant à votre savante compagnie, sont autant de titres qui leur assurent désormais l'estime et la confiance publique, autant de preuves de la noblesse de leurs fonctions, autant de liens flatteurs qui les y attachent.

Le zèle des écrivains de la nation a paru concourir à confirmer cette prévention favorable; jamais on n'a autant écrit sur l'éducation et sur les différentes méthodes que l'on peut y employer. Des philosophes même n'ont pas dédaigné d'en donner des traités complets. On a multiplié les livres élémentaires dans tous les genres, on a proposé des plans de réforme, de grandes vues, de brillants projets. Si la vraie manière d'instruire la jeunesse était encore ignorée, après tant d'efforts pour la découvrir, il faudrait désespérer d'y parvenir jamais. Appelé à ce travail par des ordres respectables, j'ai dû commencer par me convaincre de l'importance de mes devoirs pour m'y appliquer davantage et supporter avec plus de courage ce qu'ils ont de pénible.

Parmi les différents auteurs qui ont écrit sur cette matière, il en est un qui mérite le plus d'attention à tous égards. C'est un magistrat célèbre, dont la destinée a fixé pendant quelque temps les regards de toute la

France; il adresse ses réflexions à une des cours souveraines du royaume; chargé du ministère public il présente le vœu de la nation sur la *nécessité d'une réformation générale dans la méthode ordinaire des collèges*; il a été guidé dans son travail non-seulement par le zèle du bien public auquel il est chargé de veiller, mais encore par l'esprit philosophique qui semble présider aujourd'hui à toutes les productions de la littérature. Peut-on puiser dans une source plus pure et plus respectable les principes qui doivent éclairer les maîtres dans les différentes parties de l'instruction? Il ne m'était pas permis de négliger des leçons aussi imposantes, ni de parcourir légèrement un ouvrage qui semblait singulièrement fait pour me diriger.

Mais en cherchant à m'instruire, il m'est survenu des doutes; permettez-moi, Messieurs, de les proposer avec toute la candeur d'un disciple qui consulte ses maîtres; le plus grand prix que j'attache au titre dont vous m'avez honoré, est le privilège qu'il me donne de profiter de vos lumières. Dans l'obligation de contribuer en quelque chose aux travaux de vos assemblées j'ai dû choisir un sujet qui pût vous intéresser par lui-même et suppléer au défaut de mes faibles talents.

L'ouvrage dont je parle est intitulé *Essai sur l'éducation nationale*; ce titre qui promet beaucoup, ne m'a pas paru donner une idée fort claire de ce que l'auteur a voulu établir, il a voulu réformer l'éducation des collèges qui n'était propre, dit-il, qu'à former des sujets pour l'école, et lui substituer une éducation nationale et civile, propre à former des citoyens (pag. 5). On pouvait penser que l'éducation nationale est celle qui est la plus propre à inspirer aux jeunes gens l'esprit ou le génie particulier de la nation, l'attachement aux mœurs, à la religion, aux lois, au gouvernement qui distinguent les Français des autres peuples; il fallait donc commencer par montrer en quoi l'éducation donnée à nos pères a pu affaiblir ces différents liens de société. L'auteur a peut-être eu raison de blâmer cette éducation dans plusieurs points; nous les examinerons dans la suite; mais quelque défectueuse qu'on la suppose, a-t-elle altéré parmi nous l'esprit national, a-t-elle formé, dans la capitale ou dans les provinces, des Espagnols ou des Anglais? Les réflexions du savant magistrat sur les choses que l'on doit apprendre aux jeunes gens et sur la manière dont on doit les leur enseigner, peuvent servir à tous les peuples, être mises en usage à Londres aussi bien qu'à Paris. Il est difficile de comprendre comment une éducation réglée sur ce plan peut être appelée *nationale*, comme si elle regardait uniquement les Français.

Il n'est pas plus aisé de concevoir que la méthode observée jusqu'à nos jours ait été aussi vicieuse que l'auteur voudrait le persuader. La manière la plus simple d'en juger est sans doute d'en examiner les effets. Or, quelle est l'éducation qu'ont reçue les

grands hommes du siècle passé qui font aujourd'hui et qui feront dans tous les temps la gloire de la nation? Le grand Condé avait été élevé au collège de Bourges; il était si peu mécontent des leçons qu'il y avait reçues, qu'il fit élever le duc d'Enghien son fils au collège de Namur (1483). « Il connaissait, dit son historien, il connaissait par sa propre expérience tout le prix et les avantages de l'éducation publique. Il attribuait la faiblesse, l'ignorance du cœur humain, le stupide orgueil de la plupart des grands à cette éducation solitaire, où ils ne voient souvent que des esclaves dans ceux qui les servent, et des courtisans dans ceux qui les instruisent. » Nous avons vu de nos jours des princes du sang adopter les mêmes idées, livrer à l'éducation des collèges les héritiers de leur nom et de leur gloire.

On ne parviendra pas aisément à prouver que Condé, Bossuet, Corneille, Despréaux et tant d'autres aient été mal élevés.

Si la méthode d'enseigner, pratiquée dans les collèges était particulière à la nation française, la prévention dont nous nous laissons quelquefois séduire en faveur des étrangers pourrait nous faire présumer qu'ils sont plus sages et plus éclairés que nous. J'ai eu l'honneur de consulter là-dessus des Allemands et des Anglais, très-instruits, les uns élevés dans le collège de Leyde, les autres dans l'université d'Oxford. Ce ne sont ni des prêtres ni des moines qui enseignent dans ces deux fameuses écoles où l'on compte quelquefois jusqu'à cinq mille écoliers. Même plan, même méthode, mêmes exercices dans ces collèges que dans les nôtres. A la vérité l'auteur que j'examine assure que leur méthode est plus parfaite que la nôtre; je ne sais sur quel fondement. Se pourrait-il faire que la même erreur eût saisi en même temps les trois peuples de l'Europe les plus distingués par leur capacité dans les sciences, mais les plus différenciés par le caractère et le génie national? Il aurait fallu commencer par expliquer ce phénomène, avant que de blâmer sans restriction les études des collèges.

Il n'est personne qui n'applaudisse aux réflexions générales de l'auteur sur les avantages de l'éducation, sur l'utilité des sciences, sur la nécessité d'y appliquer les hommes dès l'enfance. Il observe très-bien que l'ignorance n'est bonne à rien et nuit à tout, que les siècles les plus grossiers et les plus ignorants ont toujours été les plus vicieux et les plus corrompus; qu'il faut abandonner tous les paradoxes sur l'inutilité ou sur le danger des sciences, qu'il faut séparer les choses de l'abus qui peut s'y trouver. « Dans l'état où est l'Europe, dit-il (p. 6 et suiv.), n'ayant point à redouter les invasions des barbares, le peuple qui sera le plus éclairé (toutes choses étant égales d'ailleurs) aura toujours de l'avantage sur ceux qui le seront moins; il les surpassera

par son industrie, il les subjuguera peut-être par ses armes. »

Il ajoute (p. 32) que c'est la majeure part de la nation qu'il faut avoir principalement en vue dans l'éducation; que vingt millions d'hommes doivent être plus considérés qu'un million, que le peuple des campagnes ne doit pas être négligé dans une institution.

Mais il est difficile de concilier ces sages réflexions avec les plaintes amères que l'auteur fait ailleurs contre la multitude des collèges et des étudiants, contre la fureur du peuple, des laboureurs, des artisans, de faire étudier leurs enfants, contre le zèle mal entendu de ceux qui enseignent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime. « Le bien de la société, dit-il (p. 27 et 28), demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. Tout homme qui voit au delà de son triste métier ne s'en acquittera jamais avec courage et avec patience. Parmi les gens du peuple, il n'est presque nécessaire de savoir lire et écrire qu'à ceux qui vivent par ces arts, ou à ceux que ces arts aident à vivre. »

On a peine à concevoir comment le même écrivain a pu établir des maximes aussi opposées, et se contredire d'une manière aussi frappante. S'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que *l'ignorance n'est bonne à rien et nuit à tout*, comment peut-il être du bien de la société que le peuple soit condamné à l'ignorance, et que ses connaissances ne s'étendent pas plus loin que ses occupations? Si dans l'éducation *il faut avoir principalement en vue la majeure part de la nation*, quel bien peut produire un plan d'éducation dont la majeure part de la nation se trouve formellement exclue? S'il n'est nécessaire de savoir lire et écrire qu'à ceux qui vivent par ces arts, pourront-ils encore vivre, dès que ces arts ne seront plus enseignés au peuple? Pour que les maîtres vivent il leur faut des disciples. Est-ce un trait d'humanité digne du zèle de l'auteur, de condamner les artisans et les laboureurs à ne rien voir au delà de leur triste métier, de leur arracher même le seul motif qui peut les y attacher, l'espérance de procurer un sort plus doux à leurs enfants? Il remarque judicieusement que *l'Etat ne doit point gêner les particuliers ni la liberté des citoyens* (p. 33); et pourrait-on la gêner d'une manière plus accablante, que de réduire les plus misérables à *ne rien voir, à ne rien espérer au delà de leur triste métier*? D'ailleurs rendrait-on service à la société et aux lettres si on laissait dans la poussière ces enfants que la nature semble avoir voulu dédommager de la bassesse de leur naissance par des talents supérieurs. Parmi le grand nombre des savants qui ont fait honneur à la nation, la plupart ne sont-ils pas nés de parents pauvres et obscurs?

Ce n'est point à nous de discuter ce que l'auteur a dit sur le trop grand nombre des ecclésiastiques, des religieux, des officiers de justice, et des écrivains : ces objets de politique sont trop au-dessus de nos faibles lumières. Mais il peut nous être permis du moins de calculer et de raisonner sur des faits certains. Il est avéré que depuis trente ans, le nombre des étudiants dans cette province est diminué de plus d'un quart ; la diminution n'est pas moins sensible dans les collèges de Paris, il est à présumer qu'elle est la même dans toutes les provinces du royaume. Est-ce donc ici le cas de se récrier sur la multitude des étudiants et des collèges ? Il est également certain que, d'environ cinquante enfants qui commencent le cours de leurs études dans le collège de cette ville, il n'y en a pas dix qui l'achèvent : ce fait, qui paraît d'abord fort extraordinaire, est cependant très-aisé à vérifier ; à quoi serait donc réduite cette prétendue multitude d'écoliers, si elle n'était continuellement recrutée, pour ainsi dire, par de nouveaux essaims qui arrivent de la campagne ?

On peut déjà conclure de ces faits, qu'il est beaucoup plus aisé dans la spéculation de former un plan excellent d'étude et d'éducation, que d'en prévoir les obstacles et de le réduire en pratique ; pour l'exécuter il faudrait avoir sous la main un nombre fixe et assuré d'élèves toujours les mêmes, que l'en pût conduire depuis les premiers éléments jusqu'aux dernières classes, en suivant la même méthode : sans cela les nouveaux disciples qui surviennent et qui n'ont pas été instruits de même, déconcertent toujours les maîtres les plus laborieux et les plus habiles, et le meilleur de tous les plans d'éducation n'aura jamais qu'un succès très-borné.

Après ces observations générales, il est à propos d'examiner les sentiments de l'auteur sur ce que l'on doit enseigner aux jeunes gens et sur la manière dont on doit le faire. On ne peut lire qu'avec une satisfaction infinie ce qu'il dit sur la nécessité de la religion en général, sur l'excellence du christianisme en particulier, sur les avantages qu'il procure à la société, sur la témérité des philosophes qui semblent avoir conjuré pour le détruire. « Il y a tout à perdre, dit-il (p. 128 et 129), pour les Etats et pour les particuliers chez qui se détruit la religion. Eh ! qu'on dise quel avantage il peut résulter pour le genre humain, d'affaiblir dans les citoyens les motifs de la vertu et les principes des bonnes actions ; n'est-ce pas autoriser le vice et le crime qui n'ont jamais de dignes assez fortes, et que déjà des motifs plus puissants ne peuvent arrêter ? »

Il demande s'il est possible de rendre une religion nationale purement philosophique ? Si une religion sans culte public ne s'abolirait pas bientôt, et si elle ne ramènerait pas infailliblement la multitude à l'idolâtrie ?

Conséquemment, il est d'avis qu'il faut enseigner aux jeunes gens la religion dès l'enfance, qu'ils doivent en apprendre non-seulement le dogme et la pratique, mais encore les principes et les preuves. Ces réflexions sont assurément dignes du zèle éclairé d'un magistrat.

Mais il me semble qu'elles ne s'accordent pas assez avec d'autres principes que l'auteur a voulu établir au commencement de son ouvrage. Il prétend qu'il est très-indifférent de savoir à quelles personnes on doit confier le soin de l'éducation, qu'il n'est pas nécessaire d'être ecclésiastique pour lire à des enfants les catéchismes de Fleury ou de Bossuet (p. 17). Cela est vrai en général ; mais puisque l'auteur exige qu'on n'enseigne pas seulement aux jeunes gens les éléments du christianisme, mais les principes et les preuves, la difficulté se réduit à trouver des maîtres qui aient fait une étude particulière, pour être en état de les enseigner, et à savoir quel est celui des états de la société qui peut communément les fournir. Je n'insisterai pas davantage sur ce point, de peur qu'il ne paraisse qu'un préjugé d'état a dicté mes observations.

En second lieu, l'auteur blâme les petites pratiques de dévotion, qu'il appelle des pratiques de cloître, des notions monastiques, qui ne rappellent point les grandes idées de la religion. Ici il semble oublier la distinction qu'il a faite ailleurs très-judicieusement entre les dogmes du christianisme, le culte extérieur, et les preuves sur lesquelles tout cela est fondé. Le dogme doit être enseigné non par la lecture de tel catéchisme qu'on voudra juger le meilleur, mais par le catéchisme du diocèse. L'auteur a très-bien observé que l'Eglise nous enseigne par la voix des pasteurs ; il convient donc de faire entendre aux enfants la voix du premier pasteur, en leur faisant l'instruction qu'il leur a destinée lui-même.

Le culte extérieur et journalier consiste précisément dans ces pratiques que l'auteur appelle petites et monastiques ; il est nécessaire de les inspirer aux enfants et de leur en faire contracter l'habitude ; sans cela on s'exposerait à l'inconvénient que l'auteur lui-même a prévu, en rendant la religion purement spéculative et philosophique ; défaut qui en entraînerait la destruction, comme l'auteur nous en avertit.

Quant à l'étude des preuves et des fondements de la religion, il n'est que trop vrai que jamais elle ne fut aussi nécessaire qu'aujourd'hui ; mais on conviendra qu'elle est au-dessus de la portée du premier âge. Elle renferme des discussions historiques et métaphysiques ; pour qu'un jeune homme en soit capable, il doit au moins avoir fait son cours de philosophie, et ce cours termine absolument la carrière des collèges. Jusqu'ici on avait pensé que l'étude dont nous parlons était uniquement du ressort de la théologie. Si malheureusement elle est devenue nécessaire à presque tous les états, c'est l'effet d'une maladie épidémique dont

notre siècle est attaqué et que nos pères n'avaient pas prévue. On ne doit pas les blâmer de ce qu'ils n'ont pas pris, en établissant les collèges, des précautions contre un malheur qui n'existait pas de leur temps. On doit encore moins s'en prendre aux défauts prétendus de l'éducation des collèges, si malgré leur multitude le monde n'en va pas mieux, et si la société n'est pas mieux réglée (p. 29); il y a bien d'autres causes de ce désordre sur lesquelles il ne nous appartient pas de prononcer et auxquelles les expédients proposés par l'auteur ne remédieront pas mieux que tous ceux dont on a usé jusqu'ici.

Une des plaintes qu'il fait et que d'autres avaient faite avant lui, c'est que l'éducation des collèges est bornée à l'étude de la langue latine. « On n'y acquiert, dit-il (p. 14), aucune connaissance de notre langue; on n'y apprend qu'une philosophie abstraite qui ne peut être d'aucun usage dans le cours de la vie, qui ne renferme ni les principes de morale nécessaires pour se bien conduire dans la société ni rien de ce qu'il importe de savoir étant homme. » Il veut (p. 55) qu'on enseigne aux enfants l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie, la mécanique, les mathématiques. Et comme rien ne coûte sur le papier, il veut qu'on fournisse en abondance des livres, des plans, des cartes, des tableaux, des instruments et le reste (p. 68). Tout cela est au mieux. Il serait seulement à souhaiter que l'auteur eût pourvu aux moyens, que son génie créateur eût produit tout à coup, non-seulement des maîtres assez habiles pour tout enseigner, mais encore des écoliers assez dociles pour tout apprendre et des parents assez zélés pour les y assujettir. Il ne nous resterait plus qu'à lui demander des fonds pour fournir à la dépense. En attendant cette création future, bornons-nous à reprendre chaque chose en détail.

On peut observer d'abord que les vœux de l'auteur sur les mathématiques sont à peu près exaucés; les éléments de cette science sont devenus une partie essentielle de la physique, et il est à présumer que cet usage se soutiendra, parce qu'il est raisonnable. Pour ce qui est de l'enthousiasme de notre siècle pour les mathématiques en général, comme il est excessif, j'ose prédire qu'il ne sera pas de longue durée. Pour la mécanique, j'ose espérer encore que jamais les collèges ne seront changés en ateliers d'artisans et que l'on continuera d'aller apprendre les différents métiers dans la boutique de ceux qui les exercent.

Mais est-il bien vrai que les études des collèges aient été bornées jusqu'ici à la langue latine et que cette étude n'apprenne aux enfants que des mots? Ce reproche si souvent répété par des censeurs qui paraissent éclairés d'ailleurs n'en est pas pour cela mieux fondé. L'auteur veut que l'on enseigne aux enfants l'histoire, et personne

ne le désapprouvera; mais les auteurs que l'on met à la main des enfants dans toutes les classes sont la plupart des historiens. Après le catéchisme historique de M. Fleury, que l'auteur conseille, Sulpice Sévère, Cornélius Nepos, Florus, César, Salluste, Quinte-Curce, Velleïus, Paterculus, Tite-Live, Tacite ne servent-ils de rien pour apprendre l'histoire? Tous sont non-seulement les sources où nous devons la puiser, mais encore d'excellents maîtres pour nous donner une idée de la majesté du style avec laquelle on doit l'écrire.

L'auteur exige encore et avec raison, que l'on instruisse les enfants dans la morale: mais il a eu soin de remarquer que la religion nous en donne les leçons les plus parfaites (p. 128); que c'est une des plus importantes fonctions de ses ministres. D'ailleurs, les livres qu'il a conseillés lui-même pour les classes inférieures, tels que Phédre et le *Selectæ e profanis scriptoribus historia*, sont des livres de morale, et il n'est pas jusqu'aux poètes, où l'on ne puisse en trouver des préceptes. « On croit, dit très-bien un critique du siècle passé (1484), on croit que Cicéron n'est bon qu'à fournir des phrases latines aux écoliers; c'est une erreur: on ne pense pas qu'il est le plus sage des philosophes et celui qui donne les meilleures leçons, non-seulement d'éloquence et de bon goût, mais de morale et de politique. » Selon cette remarque de Bayle, il serait difficile qu'une jeunesse familiarisée avec les bons auteurs latins, et bien exercée à les lire, n'en remportât aucune maxime de morale.

Si un maître uniquement chargé d'enseigner aux enfants la langue française ne se bornait point à leur expliquer la grammaire, mais leur faisait l'application des règles dans nos meilleurs écrivains, poètes, orateurs, historiens, philosophes, pourrait-on lui objecter sérieusement qu'il n'apprend que des mots à ses élèves? A la vérité l'auteur, toujours peu constant dans ses idées, ne désapprouve point l'étude des langues en général, il la recommande au contraire (p. 68). Il se plaint même de ce qu'elle est trop négligée. « Dans les siècles derniers, dit-il (p. 30), toute l'instruction était tournée vers l'étude des langues; dans celui-ci la manie du bel esprit s'est emparée de la nation et a dérangé toutes les professions: » c'était donc contre la manie du bel esprit que l'auteur devait principalement diriger sa censure, et non point contre l'étude du latin. Jamais cette étude ne dérangera toutes les professions.

« Le goût du bel esprit, dit-il encore (p. 31), devenu une mode, a banni la science et la véritable érudition, à laquelle on avait tant d'obligation; sur le fond de laquelle nos grands hommes s'étaient formés, et qui est de beaucoup trop négligée, pour ne pas dire méprisée absolument. » Certainement cette érudition ne peut être acquise sans l'étude des langues. Ainsi l'auteur condamne

et approuve selon le besoin l'éducation donnée à nos pères, prononce et se rétracte sur le même objet, sans nous éclairer sur aucun.

En parlant de la méthode que l'on suit ordinairement pour enseigner le latin, il paraît encore moins d'accord avec lui-même.

« Nous avons, dit-il (p. 33), peu de livres classiques et élémentaires; il est cependant certain que tous les jours il en paraît de nouveaux. Ceux des collèges d'Oxford, de Cambridge, de Leyde, de Göttingue, sont mieux faits que les nôtres (p. 31) : » mais on les connaît; s'ils étaient meilleurs, nos écrivains les auraient déjà copiés. Il est question de nous apprendre en quoi les nôtres sont défectueux et le moyen d'y remédier.

« Toute méthode, continue-t-il (p. 41), qui commence par des idées abstraites n'est pas faite pour les enfants, elle est contraire à la nature de l'esprit humain. » Cette seule réflexion bannit les abstractions de tous les livres élémentaires de grammaire, de rhétorique, de philosophie, et de religion. Il va plus loin, il observe qu'il faut donner aux enfants, non des définitions philosophiques, mais des descriptions (p. 84); que l'usage est le meilleur maître en fait de langues (p. 72); enfin, il conclut par condamner l'abus de faire apprendre par cœur les rudiments aux enfants (p. 131).

Et par un défaut de mémoire singulier il veut que pour remplir les objets de la littérature on commence par une grammaire générale et raisonnée, que l'on apprenne tout par principes (p. 71).

Mais y a-t-il un livre au monde qui renferme plus d'idées abstraites qu'une grammaire générale et raisonnée? Pour la comprendre on a besoin d'une logique la plus exacte et souvent d'une métaphysique la plus subtile : les enfants en sont-ils capables? Voilà justement ce qui rend si difficile la composition de livres élémentaires qui soient à la portée des commençants; et il est probable que cette difficulté ne sera jamais entièrement vaincue.

Pour leur apprendre tout par principes, il faut non-seulement raisonner avec eux, mais les accoutumer à raisonner eux-mêmes; opération qui est au-dessus de leur portée : la mémoire est presque en eux la seule faculté dont on puisse tirer parti. Pour apprendre tout par principes, il faut donner des définitions exactes, et ce sont les abstractions mêmes que l'auteur veut bannir; il pense avec raison qu'il faut pour les enfants de simples descriptions, pour leur apprendre à discerner les objets.

C'est un abus, selon lui, de faire apprendre par cœur aux enfants des règles qu'il suffit d'entendre et de concevoir; mais après les avoir conçues, si les enfants les oublient, comment pourront-ils les appliquer et les observer dans la composition?

Je n'entrerai point dans la question si souvent agitée par les grammairiens, s'il est mieux d'apprendre le latin aux enfants par la traduction des auteurs que par la composition des thèmes et par l'application des

règles de grammaire. Il est incontestable que la première est la plus courte et la plus sûre pour des hommes raisonnables et pour de jeunes gens qui ont déjà l'esprit formé. Elle peut réussir même dans l'éducation domestique où un maître peut proportionner ses leçons au génie et au degré de capacité d'un ou de deux élèves. Mais dans une classe nombreuse, où il y a des écoliers de toute espèce, dont l'esprit, la conception, les talents sont variés à l'infini, où il faut donner à chacun une tâche à remplir en particulier et sans le secours du maître, elle pourrait avoir plus de difficulté et moins de succès. C'est ce qui a déterminé le bureau d'administration du collège de cette ville à ordonner de réunir les deux méthodes et de les faire pour ainsi dire marcher de front. Et ce milieu est sans doute le parti le plus sage.

Avant de prescrire des règles et des méthodes, il eût été à souhaiter que l'auteur de l'*Essai d'éducation nationale* eût éprouvé par lui-même les difficultés de l'enseignement. Ce travail, comme la plupart des autres, est dans la pratique très-différent de ce qu'il paraît dans la spéculation. Voilà pourquoi je pense que, pour composer des livres élémentaires, un maître expérimenté est beaucoup plus propre à réussir que le philosophe le plus éclairé. Le premier a vu dans l'usage ce que les enfants conçoivent et ce qu'ils ne conçoivent pas, il a eu souvent occasion de remarquer la source de leurs erreurs; il a comparé les avantages et les inconvénients des diverses méthodes. L'esprit philosophique ne suppléera jamais à l'expérience.

Lorsque l'auteur a parlé de cet esprit, aujourd'hui si vanté et qui a produit tant de merveilles, il a été aussi peu d'accord avec lui-même que sur tout le reste; après nous en avoir fait un pompeux éloge, il a fini par nous en faire redouter les funestes effets.

« On ne peut trop recommander, dit-il (p. 112), l'esprit philosophique qui doit présider à toutes les sciences, même aux belles-lettres; mais l'homme doit toujours se garder des extrêmes. Il est à craindre que dans l'histoire, découvrant de loin, il ne distingue pas si exactement les objets intermédiaires (ajoutons, et qu'au lieu d'ajuster les réflexions aux faits, il n'accomode les faits à ses réflexions); que dans la philosophie il ne veuille remonter trop haut et pénétrer jusqu'aux premiers principes qui seront toujours enveloppés de nuages épais : que dans les belles-lettres il ne donne trop à une analyse qui refroidirait le sentiment. Enfin on aurait de trop grands reproches à lui faire, s'il attaquait la religion, et s'il abandonnait la science et l'érudition sur lesquelles il doit être fondé et qui lui ont servi d'échelon, s'il est permis de s'exprimer ainsi. » C'est aux sages de juger si les services réels ou apparents qu'a rendus l'esprit philosophique peuvent être compensés par les inconvénients que l'auteur a prévus et dont nous n'avons que trop sujet de nous apercevoir.

On pourrait encore reprocher au même auteur les éloges affectés de plusieurs ouvrages de la littérature moderne qu'il n'a pas hésité de préférer à tout ce que l'on a écrit sur ces matières dans le dernier siècle, le conseil qu'il donne aux maîtres de les mettre entre les mains de leurs élèves. Si les jeunes gens peuvent y puiser quelques principes de goût, ce serait payer trop cher un léger avantage que de l'acheter aux dépens du respect qu'ils doivent avoir pour la religion et pour les mœurs. Avant de leur mettre à la main les ouvrages des anciens poètes, il a fallu en retrancher ce qui aurait pu corrompre le cœur : pour leur permettre la lecture de la plupart de nos philosophes, il faudrait corriger tout ce qui est capable de pervertir l'esprit ; et cette réforme réduirait souvent ces ouvrages merveilleux à très-peu de chose.

Il y aurait bien d'autres remarques à faire sur l'écrit dont je viens de parler. Il a à sa le sort de la plupart des critiques hardies que l'esprit philosophique a dictées ; il a eu d'abord un nombre d'admirateurs. Parce que l'on n'a pas pris la peine d'en rapprocher les principes, on n'en a pas aperçu la contradiction, on n'en a pas senti les conséquences ; on s'est laissé éblouir par le style et par le ton décisif qui y règne.

Pour assurer le succès de l'éducation des colléges, il faudrait détruire plusieurs préjugés que l'auteur n'était pas à portée d'apercevoir, et auxquels il n'est pas aisé de remédier. Il faudrait persuader aux parents que les leçons des maîtres ne suffisent point si elles ne sont soutenues par le travail et la discipline domestiques, que des jeunes gens abandonnés à eux-mêmes hors des classes, seront toujours des écoliers très-difficiles à conduire. Il faudrait leur faire envisager les colléges, non comme un établissement qui les décharge de toute espèce de vigilance sur les enfants, mais comme une raison de plus qui les engage à redoubler leurs soins : il faudrait leur faire concevoir que les études ne sont pas simplement une occupation pour le présent, mais plutôt une préparation aux travaux du reste de la vie. Il faudrait du moins bannir les maximes pernicieuses dont les pères aveugles ont grand soin de repaître l'imagination de leurs enfants : que l'on ne les destine point à être de grands docteurs, que l'on ne veut faire d'eux ni des maîtres de langues, ni des professeurs d'éloquence ou de philosophie, ni d'habiles écrivains ; qu'après la carrière du collége bien ou mal remplie, on les destine à quelque chose de mieux : maximes qui font bien plus d'impression que les leçons des maîtres.

Les observations que je viens de soumettre à votre jugement, Messieurs, n'ont point pour but de décrier entièrement l'ouvrage, ni de persuader qu'il ne renferme rien d'utile. Mais l'erreur et la vérité, le zèle et l'humeur y sont tellement confondus qu'il n'est pas toujours aisé de les distinguer. Et quand on cherche de bonne foi

à s'instruire, il est triste d'être réduit à faire ce discernement dans un écrit destiné à éclairer toute une nation. Quelque parti que prennent ceux qui travaillent à l'éducation publique, ils doivent s'attendre à trouver des censeurs, et les moins éclairés seront toujours les plus sévères. Votre suffrage, Messieurs, s'ils peuvent le mériter, sera toujours la plus puissante apologie contre la critique chagrine et contre les réformateurs imprudents.

VII. DISCOURS

Présenté à l'Académie de Besançon, pour le prix d'éloquence de l'année 1753.

L'ASSIDUITE AU TRAVAIL PEUT-ELLE PROCURER A LA SOCIÉTÉ AUTANT D'AVANTAGES QUE LA SUPÉRIORITÉ DES TALENTS ?

Tout le monde convient des avantages que procurent à la société les talents supérieurs ; ils en font la richesse et l'agrément. Ce sont eux qui ont enfanté les sciences et les arts, qui ont pourvu à nos besoins et à nos plaisirs. C'est à eux que nous sommes redevables de ces ouvrages immortels qui servent de leçon et de modèle à tous les âges ; on ne peut, sans être ingrat, méconnaître leurs bienfaits. Mais les hommes à talents ne sont pas communs ; un petit nombre de ces génies privilégiés suffit pour rendre un siècle illustre. Les talents ne sont pas les fruits de nos efforts ; du moins on le croit ordinairement ainsi, ils sont enfants d'un heureux caprice de la nature. Faut-il donc que ceux qu'elle a disgraciés soient réduits à ramper dans l'obscurité ?

Différents intérêts peuvent jeter du doute sur ce problème important. Un homme à talents, flatté de la supériorité, se persuade volontiers que rien ne peut remplacer le mérite dont il est doué : l'homme médiocre aime mieux admirer de loin les succès d'autrui que de faire de pénibles efforts pour y atteindre. Un peu de vanité, d'un côté, beaucoup de paresse de l'autre ; il n'en faut pas tant pour accréditer l'erreur. Par là sont étonnées mille talents utiles que le travail eût fait éclore.

Tâchons de ménager ici un intérêt plus raisonnable. Si nous n'osons prétendre à la gloire des talents supérieurs, osons du moins nous promettre d'y suppléer par le travail. Nous trouverons dans cette persuasion le double avantage de consoler notre amour-propre et de servir la société.

Plus j'examine les différentes espèces de talents dont le public reçoit les plus importants services, plus je crois apercevoir que souvent le travail a fait naître ceux que la nature semblait avoir refusés, que lui seul peut rendre utiles et agissants ceux qu'elle a donnés, qu'il peut préserver même des écueils où les talents singuliers vont quelquefois échouer. Personne ne peut donc raisonnablement se plaindre de l'inégalité du partage des talents ; le travail est une ressource capable de réparer tous les torts,

si je puis ainsi m'exprimer : chaque citoyen tient entre ses mains le rôle qu'il doit jouer dans le monde.

Le plus grand orateur de la Grèce était né avec tous les défauts opposés au talent de l'éloquence, un génie naturellement borné, une voix faible et mal articulée, un extérieur sans dignité, un air simple et timide. Qui eût soupçonné que la tribune dût être sa place ? L'accueil que l'on fit à ses premiers essais aurait rebuté tout autre que lui. Mais Démosthènes pensait assez bien pour sentir que le travail est le père des talents. Roidi contre lui-même, il s'obstina à corriger par l'étude et par l'exercice les défauts de la nature, et le succès passa ses espérances. On vit bientôt un orateur qui ne devait son talent qu'à lui-même. Ces chefs-d'œuvre que la Grèce admira et que nous admirons encore, ces harangues dont Philippe craignait si fort les effets, ne furent point le fruit d'un heureux génie, mais d'une application pénible et assidue. Il en coûtait de longues veilles à Démosthènes pour acheter les éloges des Athéniens, gens peu capables d'applaudir mal à propos. En vain un rival jaloux lui reprocha que ses harangues sentaient l'huile. Démosthènes, qui comprenait tout le mérite de ce reproche, répondit sans s'émouvoir : *Les vôtres ne la sentent point*. Que la Grèce s'applaudisse tant qu'elle voudra d'avoir eu ce grand homme ; c'est au travail qu'elle en doit tout l'honneur.

Nous pourrions trouver dans l'histoire des hommes illustres plusieurs traits semblables pour montrer que Minerve s'est repentie plus d'une fois d'avoir trop maltraité quelques-uns de ses sujets, et que par l'assiduité à lui faire la cour on peut obtenir d'elle des grâces capables de donner de la jalousie même à ses favoris.

On prétend, il est vrai, que cette reine impérieuse est d'une humeur peu traitable sur une partie des beaux-arts, qu'elle en donne ou qu'elle en refuse sans retour le talent à qui il lui plaît, qu'il serait inutile d'y aspirer sans son aveu (1485). Mais on doit convenir que les sciences et les arts les plus essentiels à la société ne sont point soumis à ces sortes de caprices. Pour les cultiver avec succès, il faut plus de patience que de feu, plus de réflexions que de saillies, plus d'étude que d'enthousiasme. Que sans un talent décidé un homme ne puisse être jamais ni poète estimé ni peintre célèbre, ni musicien fameux, à la bonne heure ; mais prétendra-t-on que sans un génie inspiré et un feu divin, le travail ne pourra former un judicieux critique ou un jurisconsulte profond, un littérateur habile ou un savant historien, un grand philosophe ou un parfait orateur ? Prenons la balance, et pesons ces différents mérites au poids de leur utilité. C'est sans doute à l'importance de leurs services que nous devons mesurer le degré de notre estime. Si certains talents

ont le privilège exclusif d'amuser la société, on conviendra du moins que c'est au travail à l'enrichir.

Un talent singulier, quelque frivole qu'il puisse être, est à la vérité une voie plus courte et plus facile pour se faire un nom, que l'assiduité au travail. Le commun des hommes admire bien plus volontiers ce qui le surprend ou ce qui l'amuse, que ce qui lui procure de solides avantages. Ceux qui ont travaillé efficacement au bonheur de la société ne sont pas ceux à qui l'on a prodigué de plus grands éloges. On n'a jamais mis en question lequel des deux était le plus fêté des Romains, Cicéron ou Roscius. Un politique, eût-il rendu à l'Etat les plus grands services, n'ira point sur la scène disputer à un excellent acteur les applaudissements du parterre. Mais ferons-nous dépendre notre opinion du faible de la multitude ? Nous cherchons ici, non ce qui est estimé, mais ce qui est digne de l'être. De tous les talents, le meilleur, à mon avis, c'est la persuasion que l'on peut être utile et la volonté de le devenir.

Je sais qu'en accordant au travail le privilège de créer des talents, je combats une opinion soutenue par de grands génies et d'habiles écrivains. Quelque respect que j'aie pour leur autorité, j'en aurais bien davantage pour leurs raisons, si elles étaient convaincantes. Avec beaucoup d'esprit et d'éloquence ils n'ont point réussi à me persuader qu'il n'y ait d'autre différence entre un siècle poli et un siècle barbare, que celle qui vient d'un hasard plus ou moins heureux, et que l'abondance des talents qui caractérise certains siècles soit un don de la nature, aussi gratuit que celle des moissons ou des vendanges. Je persiste à croire que l'assiduité plus ou moins grande au travail, est une des principales causes de ce phénomène. Une observation bien simple me confirme dans cette opinion. L'étude des sciences a toujours précédé la naissance des talents. Il a fallu que la connaissance des langues savantes, la lecture des anciens, l'admiration pour les grands modèles, frayât le chemin aux beaux-arts. C'est l'aurore qui annonce le grand jour. Par cette voie le bon goût s'est introduit parmi nous.

François I^{er} encouragea des savants, dit-on, mais qui ne furent que savants (1486). Il est vrai ; mais ces savants firent revivre le travail, et ce fut assez. En nous rendant familière la lecture des originaux grecs et romains, ils nous apprirent à penser comme eux. Sans ce secours, eût-on pu espérer de voir naître les talents chez une nation qui regardait l'usage des lettres comme une marque de roture ? La même chose était arrivée sous les Médicis. Des savants hérissés de grec apportèrent en Italie le goût de l'étude, et l'étude enfanta bientôt les talents. Les Romains eux-mêmes ne s'étaient polis qu'en allant étudier les sciences chez les Grecs.

(1485) *Tu nihil invita, etc.*

(1486) *Siècle de Louis XIV, Introduction.*

Au contraire, la négligence de consulter l'antiquité pour courir après le bel esprit, la vanité de vouloir penser de source, et d'aller plus loin que nos modèles, ont été dans tous les temps la première cause de la décadence du bon goût. Non-seulement c'est au travail à préparer les voies aux talents, mais c'est encore à lui à en assurer la durée.

Ainsi, quoi que l'on en puisse dire, l'ignorance et la barbarie qui ont défigurés si longtemps l'Europe entière ne sont point venues d'une extinction subite des talents ou d'une stérilité soudaine de la nature. Les esprits sont toujours à peu près de la même trempe, mais par le défaut d'étude ils sont bientôt abâtardis. Les ravages causés par l'irruption des barbares, les horreurs de la guerre qu'ils entraînaient après eux, troublèrent partout le paisible loisir des savants, et bannirent les Muses de nos climats. Le laurier d'Apollon ne peut croître qu'à côté de l'olivier de Minerve. Un citoyen occupé à défendre ses biens et sa vie ne pensait guère à se polir l'esprit. Les livres et les monuments, ressource toujours prête pour le travail, furent brûlés ou saccagés. Le bon goût s'éteignit, et les talents moururent avec lui.

C'est en rappelant le travail exilé que François I^{er} leur rendit la vie. La nature redevint libérale dès qu'on sut lui fournir des occasions de le paraître. Les collèges et les académies consacrés au travail furent le berceau des sciences et des arts renaissants. La France a cessé d'être barbare dès qu'elle a cessé d'être oisive; on entend assez de quelle oisiveté je veux parler. Dans les temps où elle fut le plus agitée, c'est alors même que les esprits étaient plongés dans une léthargie plus profonde. C'est le travail qui a renouvelé parmi nous les beaux jours de Rome et d'Athènes. La gloire à laquelle est parvenue la nation par des chefs-d'œuvre en tout genre ne pourra être éclipsée que par des révolutions assez tristes pour rendre le travail impossible, ou par un goût du frivole assez puissant pour nous en faire perdre l'habitude.

Heureusement pour les talents et pour nous, son destin semble fixé à jamais par les ressources qui se multiplient de jour en jour pour le travail. Les académies savantes, les sociétés littéraires, fruits précieux d'un gouvernement sage et paisible, assurent et la perpétuité des talents parmi nous et la gloire du monarque qui les protège. Nos neveux lui seront redevables des talents qu'ils verront travailler à enrichir la société. Ces établissements, formés sous ses auspices ou par ses bienfaits, préparent aux talents de tous les siècles un brillant théâtre pour se produire, des juges et des modèles pour éclairer leurs travaux, des récompenses pour animer leurs efforts.

Province heureuse, à laquelle il a fait un présent si digne de lui, tu en ressentiras bientôt les puissants effets! Les talents naissent chez toi en foule, mais la plupart

languissaient; on connaissait peu le travail, ils étaient perdus pour la société. Ils paraîtront bientôt avec un nouvel éclat; tu n'en vierras point à tes voisins les écrivains habiles ni les artistes fameux: tes richesses deviendront celles de toutes les nations. La nature te donnait des hommes, le travail te donnera des citoyens.

En supposant même que les talents naissent tout formés des mains de la nature, n'est-ce pas du travail qu'ils reçoivent toute leur perfection? La nature produit l'or et les pierreries, mais ils doivent au travail leur éclat et l'estime que nous en faisons; sans lui les richesses de l'Inde seraient des trésors assez inutiles. Le fonds le plus riche, le mieux pourvu des sucres propres à nourrir les plantes, ne produit rien sans culture, tout au plus quelques fruits informes, incapables de maturité.

Nous voyons, nous admirons dans les ouvrages des grands hommes le génie, le feu, le talent supérieur qui s'y développe; mais nous ne voyons ni les veilles ni les efforts qui ont perfectionné le talent et qui ont aidé le génie: sans eux l'auteur ou l'artiste n'eût été qu'un homme médiocre. Ordinairement les premiers ouvrages d'un poète ne font pas sa réputation: les essais d'un peintre ou d'un musicien sont rarement des chefs-d'œuvre.

On convient que l'émulation donne la vie aux talents, mais l'émulation n'est utile que parce qu'elle excite au travail. Ce sont les ouvrages miraculeux de Michel-Ange qui firent sentir à Raphaël la perfection dont son art était capable, et qui lui firent redoubler son travail pour y atteindre. C'est au désir d'effacer Lesueur que le Brun doit la meilleure partie de sa réputation. Racine nous eût-il donné *Phèdre* et *Athalie*, s'il n'avait jamais pensé à faire oublier Corneille?

La jalousie même, tout odieuse qu'elle est, en forçant un homme au travail, l'a souvent mieux servi que son propre génie, et lui a fait produire des ouvrages que nous admirerions peut-être moins si nous connaissions mieux le motif qui les fit entreprendre. Les succès d'un homme à talents sont le mobile le plus puissant pour en faire naître de nouveaux. Les influences d'un heureux génie se répandent au loin, lui forment souvent des supérieurs en lui suscitant des rivaux. C'est un flambeau qui en allume d'autres, et ce concours favorable de lumières produit tôt ou tard la perfection des arts et des sciences et le bonheur de la société.

Si donc nous avons des vœux à former pour un objet si important, souhaitons de voir multiplier les encouragements au travail, les récompenses qui le réveillent, les applaudissements qui l'animent, les généreux Mécènes qui le protègent.

Illustre Tallard, reçois ici l'hommage que je rends à ta magnificence; il est pur et désintéressé, il ne parviendra point jusqu'à toi, et il part d'une main trop vile pour te flatter. Mais il soulage mon cœur, et m'ac-

quitte d'un devoir commun à tous ceux qui aiment les lettres. Si j'étais sculpteur, je t'élèverais une statue. Que dis-je? le monument que tu viens d'ériger aux sciences et aux beaux arts durera plus que le marbre et le bronze. Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à la gloire des talents, on se souviendra de ce que tu fais pour eux. Il n'appartient qu'à un héros de placer si noblement des bienfaits, et d'obliger tout à la fois les talents et la société.

Qu'importerait au public qu'il y eût des talents supérieurs, si, contents de leur propre excellence, ils se croyaient dispensés de se fatiguer pour son service? Un astronome qui, par de longues veilles et à l'aide d'un calcul qui m'effraye, ose mesurer l'étendue des cieux et compter tous les pas de leur course; un botaniste qui va chercher aux extrémités du monde de nouveaux secours aux infirmités humaines; un physicien qui, par une étude opiniâtre de la nature, parvient à lui arracher des secrets qu'elle affectait de nous cacher; un politique qui médite sur les moyens de rendre les peuples heureux, ont droit sans doute à nos éloges. Mais si, rebutés du travail, ils attendaient paisiblement que les découvertes vinssent se présenter à eux, fourniraient-ils souvent matière à notre reconnaissance?

Pour remplir avec distinction les emplois les plus importants de la société, c'est moins un talent supérieur que l'on exige, que beaucoup d'assiduité au travail. Si on laissait à un citoyen le choix des magistrats qui doivent décider de sa fortune, il préférerait aux plus brillants génies ceux qui ont la réputation d'être laborieux et appliqués. Je n'irai point chercher sur les bancs des écoles le médecin le plus spirituel, le génie le plus pénétrant pour lui confier le soin de ma santé; c'est son âge, son expérience, sa réputation qui détermineront mon choix. Ce n'est point un artiste de vingt ans qui est préposé pour former des élèves, c'est celui dont le talent a acquis sa perfection par le travail.

Un talent extraordinaire nous inspire même une défiance secrète; nous craignons toujours que la pénétration de l'esprit ne fasse tort à la solidité, et que l'amour-propre, si naturel aux talents, ne les rende imprudents et téméraires.

En leur rendant toute la justice qu'ils méritent, pourquoi dissimulerions-nous les défauts qui en ternissent trop souvent l'éclat? Il y a, ce semble, une certaine fatalité attachée à tous les dons singuliers; un grand talent n'est presque jamais sans de grands travers. Je ne prétends point parler du ridicule inséparable de certains talents qui condamnent tous ceux qui les possèdent à passer pour des originaux et des esprits frappés. Plût au ciel que nous n'eussions rien de plus sérieux à leur reprocher! Mais l'abus que tant de gens font de leur génie ne nous apprend que trop qu'un talent extraordinaire, sans la sagesse pour en régler l'usage, est un présent bien dangereux de la nature, et qu'il y a souvent bien de la différence entre un grand génie et un bon citoyen. Tel qui semblait né pour éclairer son siècle et pour reculer bien loin les bornes des sciences, a souvent prostitué sa plume à l'erreur et à affaiblir les principes de vertu, plus jaloux de faire briller son talent que de le consacrer à la vérité. Tel autre, avec les plus heureuses dispositions pour cultiver les beaux-arts, les a déshonorés par un usage criminel et par un mépris affecté des mœurs et des bienséances. Un talent moins heureux eût été plus timide et plus réservé; un génie moins fécond, à qui les productions coûtent des efforts, en est plus économe et se plaît moins à en perdre mal à propos; de trop grandes richesses ne servent ordinairement qu'à faire des dissipateurs.

L'entêtement, la vanité, la jalousie..... Mais que fais-je, misérable? pour exalter le travail oserais-je noircir les talents? Non. J'aime mieux laisser ce discours imparfait que de commettre un attentat. Les talents sont des dons du ciel, je les respecte avec tous leurs défauts. Pour traiter avec succès une matière si délicate, j'aurais eu besoin de leurs secours, et je n'ai eu que celui du travail. Si ce faible essai peut mériter quelques suffrages, ce sera une nouvelle preuve de ce que j'ai tâché d'établir jusqu'ici, que le travail peut suppléer au talent, et nous procurer les mêmes avantages.

Nec rude quid prosit video ingenium...

(HORAT., *Art. poet.*, v. 410.)

NOTICE SUR L'ABBE BERTIN.

Pierre-Joseph Bertin naquit à Amiens, le 23 février 1748. Admis de bonne heure au collège de cette ville, il y fit des études brillantes sous la direction des R. P. Jésuites. Mais en 1763, la société ayant été dissoute, des professeurs de l'université vinrent les remplacer à Amiens. M. l'abbé Grossart fut chargé de la rhétorique. Ce maître habile distingua bientôt les qualités et les talents de son élève. Il lui donna des conseils en particulier. Le jeune Bertin sut les mettre à profit et puisa dans ses leçons cette solidité de principes, ce goût de la belle littérature qui se font remarquer dans les discours qu'il a composés. Dès lors la place de M. Bertin fut marquée dans l'Eglise et les lettres. Trop jeune encore pour étudier la théologie, il accepta les fonctions de précepteur à Picquigny, et de répétiteur à Abbeville. Sa passion pour l'étude ne lui laissait pas de loisirs. Il donnait à son instruction tout le temps dont il pouvait disposer : il prenait même sur son sommeil pour apprendre la langue anglaise. Il semble qu'un instinct secret lui faisait entendre qu'elle lui serait un jour une ressource contre l'infortune. Promu au sacerdoce, il revint à Abbeville reprendre ses modestes fonctions dans la pension de M. Houbron, dont il assura la prospérité. Sa réputation croissait de plus en plus.

Au commencement de 1779, il fut appelé au principalat du collège d'Abbeville, qu'il dirigea pendant douze ans. En 1787, il devint chanoine de la collégiale de Saint-Vulfran, et en 1788, MM. les membres de l'Académie d'Amiens lui ouvrirent leurs rangs et le reçurent avec empressement.

Tous les discours que nous publions ont été composés à cette époque. On peut dire qu'ils sont le fruit de la première inspiration de son génie. Jeté bientôt après sur une terre étrangère, il ne put les retoucher. Mais tels qu'ils sont, ils suffisent pour établir les droits de M. Bertin à la réputation dont il a joui ! Nul doute que parvenu à sa maturité, son talent ne se fût encore développé. Les événements qui se pressaient, arrêtaient tous ses projets.

L'orage des révolutions grondait alors sur notre patrie. Pour ne point prêter un serment qui répugnait à ses principes, M. Bertin fut obligé de renoncer à son canonicat, et d'abandonner le collège d'Abbeville. Il en coûta beaucoup à son cœur de se séparer d'une jeunesse qui lui était si chère, et dont il entrevoyait les malheurs. Mais la conscience a ses devoirs, il sut les remplir avec courage. Repoussé du sol de la France, il alla chercher un asile en Angleterre, où ses relations habituelles lui promettaient d'honorables protecteurs. Les rivalités nationales, si puissantes au delà du détroit, la haine aveugle que le clergé anglican nour-

risait contre les catholiques, furent réduites au silence devant le mérite de M. Bertin. A son arrivée à Londres, il publia ses *Tableaux historiques*, qui eurent un grand succès. C'est d'après ce modèle que Las-Cases composa plus tard les *siens*. L'Atlas, dont la réputation est si bien méritée, n'est qu'une heureuse copie du travail anglais de M. Bertin. Son talent le fit remarquer au milieu de cette foule de Français qui affluaient dans cette capitale. Les familles les plus distinguées voulurent profiter de ses leçons. Il eut bientôt de nombreux amis, et parmi eux il compta des hommes honorés de la confiance du prince, qui lui obtinrent la chaire de *langue française* à l'université d'Oxford. Cette place était difficile, Oxford étant pour ainsi dire le chef-lieu de l'Eglise anglicane. Tous les docteurs de cette célèbre université ne pouvaient voir d'un œil indifférent un prêtre français assis à leurs côtés. Le caractère heureux de M. Bertin triompha de ces difficultés. L'amitié de ses collègues fut le prix de sa prudence et de ses vertus.

La position de M. Bertin s'était sensiblement améliorée ; il touchait de gros émoluments, mais il n'en était pas plus riche. Sa bourse était ouverte à ses compagnons d'infortune : tous les émigrés pouvaient y puiser. Sa charité était même ingénieuse à deviner les besoins, délicate pour faire accepter des secours. Il lui arriva plusieurs fois de partager son linge, de donner sa montre. Il se trouvait heureux de pouvoir soulager ses compatriotes. Sa bienfaisance ne l'empêchait pas de faire les honneurs de la ville à tous les Français qui venaient visiter l'université. C'est ainsi qu'il eut l'insigne avantage d'y recevoir S. M. Louis XVIII et les princes, pendant leur séjour à Hartwel. Il aimait à rappeler les circonstances de cette visite, et surtout l'impression qu'éprouvèrent tous les assistants, lorsque ce monarque, examinant dans la bibliothèque de l'université une édition fort rare de Virgile, lut à haute voix ces deux vers :

*Diversa exilia et diversas querere terras....
Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur.*

Le Roi ferma le livre et s'éloigna.

M. Bertin avait donc trouvé en Angleterre une seconde patrie, de véritables amis, une existence honorable. Il comptait au nombre de ses élèves les personnages les plus distingués du royaume : il avait donné des leçons aux Canning, aux Peel, etc., etc. ; leur estime lui paraissait la plus délicieuse récompense de son talent. Il était aimé, recherché, mais le souvenir de la France revenait toujours à son esprit, tant il est vrai de dire :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère.

Aussitôt que le colosse de l'empire eût été vaincu à Waterloo, M. Bertin crut tous les

obstacles levés. Il voulut revoir ses anciens amis, dont la mort avait éclairci les rangs, mais qui lui avaient conservé toute leur affection. Son retour en France devenait un besoin pour son cœur. La démission de la chaire qu'il occupait fut aussitôt envoyée. L'université voulant lui donner un témoignage solennel de son estime lui conféra le diplôme de docteur : titre d'autant plus honorable que l'exception est unique dans les annales d'Oxford, jamais il n'est accordé à des catholiques. Monseigneur de Montblanc, aujourd'hui archevêque de Tours, est le seul qui ait partagé cet honneur avec M. Bertin.

Rentré dans sa patrie, M. l'abbé Bertin ne pensa qu'à se renfermer dans la vie privée. Il résista à toutes les sollicitations qui lui furent faites, et n'accepta que le titre de chanoine de la cathédrale d'Amiens. Son temps n'en était pas moins rempli. Administrateur du collège d'Abbeville, il portait à cet établissement un intérêt tout paternel. Président du comité d'instruction primaire, il s'appliquait à donner aux communes de bons instituteurs. S'élevait-il un différend ? c'était lui que l'on choisissait pour arbitre. Il parlait aux passions le langage de la raison et s'en faisait entendre. Souvent il eut le bonheur de rapprocher des esprits divisés depuis longtemps. Il n'avait pas besoin d'offrir sa médiation, elle était toujours recherchée ; obliger était pour lui une douce

jouissance. Quand le conseil municipal eut émis le vœu d'avoir des *Frères de la Doctrine chrétienne*, ce fut à M. Bertin que M. d'Aunis, maire de la ville, remit le succès de la négociation. Ami sincère de son pays, ce vénérable chanoine fit avec empressement toutes les démarches, et ne se donna de repos que lorsqu'il eut assuré la fondation d'un établissement si précieux pour la ville.

M. l'abbé Bertin jouissait d'une aisance honorable, fruit des économies qu'il avait pu faire depuis la rentrée des émigrés en 1801 ; il aimait à faire du bien. Il fit un noble usage de sa fortune, les pauvres qu'il a secourus peuvent aujourd'hui publier ses bienfaits. Il les multipliait encore à mesure qu'il avançait en âge ; il prenait même sur son nécessaire pour faire des aumônes. Il est incroyable combien il a donné pendant les hivers de 1829 et 1830. On dirait qu'il apercevait la faux de la mort suspendue sur sa tête. Elle le frappa le 28 avril 1830, à l'âge de quatre-vingt-deux ans deux mois et trois jours. Toute la ville prit part à la douleur de sa famille ; chacun semblait avoir perdu un père. Le clergé, tous les fonctionnaires, le collège assistèrent à ses funérailles. Les pauvres baignèrent de leurs larmes son cercueil.

Bon parent, bon ami, d'une piété douce, d'une prudence éclairée, d'une bienfaisance délicate, tel était M. Bertin. Sa mémoire sera longtemps bénie.

ŒUVRES ORATOIRES DE L'ABBÉ BERTIN.

DISCOURS SUR L'AUMONE.

Prononcé pour la fête de N.-D. de la Consolation le 9 juillet 1787.

Honora Deum de tua substantia. (Prov., III, 9.)

Honorez Dieu de votre bien.

Mesdames,

Dans un siècle qui paraît être par excellence celui de l'humanité, où le nom de la bienfaisance retentit dans toutes les assemblées et dans tous les cercles, où les idées exaltées par une sorte d'enthousiasme sont toutes dirigées vers le soulagement des malheureux, dans un siècle qui, non moins éclairé que sensible, se vante également d'avoir proscrit les erreurs et diminué les sources des maux ; où l'esprit humain non content de perfectionner les secours inventés, a lutté avec succès contre la nature elle-même, et par des moyens nouveaux est venu à bout de la soustraire en partie à la malédiction qui l'opprime ; ne sera-t-on pas surpris de voir la religion élever la voix pour recommander une vertu devenue celle de tous les âges et de toutes

les conditions ? Il n'est personne qui n'ait à sa manière des prétentions à la bienfaisance. L'enfant en bégaye les maximes ; l'homme fait la met au nombre de ses délassemens ; le savant lui consacre ses veilles ; les arts eux-mêmes lui font hommage de leurs spectacles et de leurs inventions ; et la philosophie, orgueilleuse d'une révolution qu'elle regarde comme son ouvrage, ose mettre sa doctrine en parallèle avec l'Evangile, et forte de ce qu'elle appelle ses vertus, nous demande avec confiance quels sont donc les triomphes qui nous restent ?

Je ne blâmerai point ici, Mesdames, des actions qui tournent au profit de l'indigent. Le bien, par quelque motif qu'il se fasse, retourne à Dieu qui en est l'auteur, et lors même que sa gloire n'entre pour rien dans les vues de ceux qui sont, sans le savoir, les ministres de ses desseins, nous devons encore dans leurs œuvres bénir cette Provi-

dence cachée qui règle tout pour le bien général.

Que le monde jouisse donc de ses trophées, qu'il s'applaudisse, s'il le veut, dans ses illusions! qu'il ait aussi sa bienfaisance! mais qu'il cesse d'abuser contre la religion d'une vertu qu'elle commande et qu'elle seule peut perfectionner. En parlant devant ces dames de miséricorde qui viennent aux pieds des autels consacrer leur association et leurs travaux; qui, contentes d'avoir le ciel pour spectateur, se cachent aux yeux de la vanité; qui, sensibles par humanité aux misères de leurs semblables, le sont encore par religion, je conçois l'idée d'une bienfaisance plus noble, plus réelle, plus efficace, profonde dans sa compassion, désintéressée dans ses œuvres, généreuse dans ses sacrifices, qui tient à Dieu comme à son principe, et qui retourne à Dieu comme à sa fin, émule de cette charité qui a sauvé les hommes, et qui après leur avoir tout donné a fini par se donner elle-même. Religion sainte, félicitez-vous d'avoir encore de tels modèles à offrir! et nous, Mesdames, instruits par un spectacle si édifiant, plaignons l'aveuglement de ceux qui, séduits par une apparence de bien, en perdent volontairement le fruit, apprenons pour nous-mêmes à donner à la charité son véritable nom, et sachons en consacrer les œuvres par des motifs plus dignes de notre vocation : *Honora Deum de tua substantia*.

Mon dessein n'est donc pas, Mesdames, d'appuyer ici, de tous les préceptes de l'ancienne et de la nouvelle loi, un devoir que vous recommandez suffisamment le titre seul de chrétien. Si j'étais moins sûr de votre foi, je chercherais à éclairer votre esprit pour toucher votre cœur. Je viens solliciter votre religion en faveur de la charité, et vous apprendre à sanctifier votre charité par les motifs les plus purs de la religion. Oui, vous dirais-je, c'est l'intérêt de Dieu même qui vous impose le devoir de soulager les pauvres; vous ne pouvez y manquer sans le frustrer de la gloire qui lui est due, et sans que la religion en souffre. Il attend de vous ce tribut des biens que vous tenez de sa main libérale; mais aussi, par un retour glorieux à la charité et consolant pour vous, en répandant dans le sein des pauvres les biens que la Providence vous a donnés, vous rendez à Dieu l'honneur que vous lui devez. Vous procurez à la religion des hommages non suspects. En deux mots, votre charité honore Dieu, elle honore la religion; deux réflexions simples qui feront le partage de ce discours. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu, à qui seul appartient l'honneur et la gloire, indépendamment par sa nature, infini dans ses perfections, soit glorifié en lui-même et par lui-même, telle est cependant la loi de sa souveraineté, la règle de sa sagesse, l'économie de ses desseins, d'exiger des créatures qu'il s'est déterminé à tirer du néant par un libre effet de sa volonté bienfaisante, un hommage sincère

et authentique qui leur fasse adorer la main toute puissante qui les a créées, et les porte à l'honorer des bienfaits dont il les a enrichies. Honneur que, dès l'enfance du monde, un Dieu créateur a exigé d'un peuple nouveau qu'il venait de former; honneur que, dès la naissance du christianisme, un Dieu Sauveur exigea comme modèle de ses apôtres nouvellement éclairés des lumières de la religion; honneur qu'il exige de nous en vertu de ces deux titres, double obligation aussi à laquelle satisfait la charité envers les pauvres; et c'est pour cela, et par cela même que je dis qu'elle honore Dieu. Elle l'honore comme créateur entrant dans les desseins de son adorable Providence; elle l'honore comme modèle en imitant ses exemples. Tels sont les fruits de votre piété, Mesdames. C'est par la considération de ces avantages que je viens la ranimer et vous engager à remplir vos obligations. A des cœurs que la charité anime peut-on proposer des motifs plus convenables que la charité même?

A considérer la scène qui se passe et se renouvelle tous les jours sous nos yeux, les hommes, enfants d'un même père, tirés d'un même néant, habitants d'une même terre, destinés à une même fin, si diversement traités, si différemment partagés; à voir cette inégalité monstrueuse dans la fortune et dans les conditions, des richesses immenses d'un côté, de l'autre une indigence absolue, les honneurs accumulés sur une même tête et des milliers d'individus voués à l'avilissement et à l'obscurité; le repos de l'indolence chez les uns, pour les autres un travail assidu et pénible; ici toutes les douceurs d'une vie qui ne laisse rien à désirer, là toutes les rigueurs d'une mort lente et continuelle qui paraît ne rien laisser à craindre. A voir enfin, le vice heureux au milieu de l'abondance, insulter impunément à ceux qu'il opprime, et jouir des faveurs d'une Providence qu'il outrage, et la vertu languissante dans l'ombre de l'adversité sans autre consolation que de gémir en secret, adorer la main toute puissante qu'elle ne reconnaît qu'à ses coups rigoureux; à cette vue, dis-je, la raison humaine se trouble, l'impiété blasphème, l'incrédulité s'autorise et s'applaudit; mais à travers ces nuages et ces obstacles, la piété et la religion reconnaissent les traits marqués d'une Providence toujours adorable, qui dispose de tous les événements pour la gloire d'un être suprême et le bonheur des hommes.

Qu'il y ait dans cet univers les fonds nécessaires pour la subsistance des pauvres, c'est de quoi la foi, la raison même ne nous permettent point de douter. Ces enfants infortunés du meilleur et du plus tendre des pères, ne les aurait-il donc créés que pour les abandonner? Ne veut-il pas, ne peut-il pas les soulager? Son pouvoir est-il au-dessous de ses désirs, ou ses désirs bornés par son pouvoir? Ne se ressouvient-il plus qu'ils sont ses enfants? A-t-il oublié qu'il est leur père? Pardonnez-moi, ô mon Dieu, ce langage téméraire que je n'emprunte de

vos ennemis que pour en faire mieux sentir le faux et le crime : langage impie et blasphématoire qui, par une contradiction manifeste, se confond et se détruit de lui-même, qui nous représenterait un Dieu, ou aveugle dans ses projets, qui ne prévoirait pas le mal qui doit arriver, ou nécessité par impuissance à laisser subsister le mal qu'il aurait prévu, libre dans le miracle de sa création, restreint dans les effets de sa libéralité, assez puissant pour tirer l'homme du néant, trop peu pour ne pas le rendre malheureux, juste par l'idée même d'un être suprême, injuste dans le partage de ses faveurs, tendre et cruel, père et tyran tout à la fois. C'est-à-dire un Dieu qui ne serait pas Dieu : raisonnement impie dont les auteurs éprouvent eux-mêmes la fausseté. Nous souhaitons pour eux que la corruption du cœur ne soit pas la source empoisonnée des illusions de l'esprit.

Il y a donc sur la terre des fonds suffisants pour la subsistance et le bonheur de ces hommes infortunés qui languissent autour de nous. Ainsi me le persuade la connaissance seule que j'ai d'un Dieu ; il est pour tous le même père. Ses yeux, dit le Prophète, sont ouverts sur toutes les créatures, et ses miséricordes abondantes s'étendent sur tous ses ouvrages. Mais pourquoi parmi ses enfants communs ceux qu'il nous assure lui être les plus chers, sont-ils si rigoureusement traités ? C'est, nous répond saint Paul, que de cette inégalité de conditions, de cette diversité de rangs et de fortune dont votre raison trop faible se scandalise, doit naître l'ordre, l'économie des desseins de sa Providence, *ut fiat æqualitas*. (II Cor., VIII, 14.) C'est que si les besoins des uns font l'élévation des autres, l'élévation de ceux-ci doit faire le bonheur de ceux-là. C'est que dans cette carrière semée de tant d'épines, couverte de tant d'écueils, où pendant que les uns marchent, volent avec tant de rapidité, tant d'autres faibles et languissants, embarrassés par tant d'obstacles, arrêtés par tant de difficultés, se traînent avec peine, heurtent, chancellent et tombent à chaque pas, il doit se faire une juste compensation de forces et de secours, *ut fiat æqualitas* ; en sorte que celui qui n'a rien ne souffre point de son indigence, et que celui qui a trop n'abuse point de son opulence : *Ut qui multum non abundavit, qui modicum non minoravit*. (Ibid., 15.) C'est enfin que si les pauvres vous doivent leurs travaux, vous leur devez votre assistance et vos consolations ; et voilà le mystère adorable que vous n'avez point compris parce que vous ne l'avez point étudié, le but caché qui ne se découvre qu'aux yeux intelligents, qui confond l'impie et justifie la Providence.

Dieu a fait le riche pour le pauvre, dit saint Augustin, et le pauvre pour le riche. De là, la subordination des membres pour les chefs, et l'autorité des chefs sur les membres, le pouvoir des princes et l'obéissance des sujets ; de là, la rigueur des lois, l'ordre dans les familles, la punition des cri-

mes, la sûreté des peuples ; de là enfin, la nécessité de recourir les uns aux autres, que polit les mœurs, active le commerce, développe les talents, enfante les arts, produit l'émulation, et ne fait de la société qu'un corps unique, dont chaque membre a son ministère à part, différent des autres, mais également nécessaire. Otez ce lien secret qui les rapproche, et le monde moral n'est plus qu'un chaos informe dont les éléments se choquent et se brisent sans s'unir. Rétablissez cette dépendance mutuelle, c'est l'inégalité harmonieuse du monde physique dont les parties variées dans leurs fonctions se réunissent vers le même but ; où les contraires se lient dans l'ordre universel ; où tout est bien, parce que rien n'est bien pour soi, mais pour la fin qui lui est destinée : *Dives propter pauperem, pauper propter divitem*.

Dieu a fait le riche pour le pauvre, et le pauvre pour le riche ; autre effet de son aimable providence, pour obliger le pauvre à dépendre de la libéralité du riche ; pour obliger le riche à pourvoir aux besoins du pauvre ; pour montrer aux uns ce qu'ils doivent espérer, aux autres ce qu'ils doivent craindre ; pour leur faire apercevoir de près, et c'est encore la belle pensée de saint Augustin, le peu de différence qu'il y a entre un homme et un homme, pour que le pauvre satisfasse à Dieu par ses souffrances, et le riche par sa charité ; pour récompenser dans l'un la confiance qu'il aurait dans sa providence, dans l'autre le bon usage qu'il ferait de ses bienfaits ; pour faire aux uns un mérite de leur patience, aux autres de leur libéralité ; pour les sanctifier tous par des moyens divers, mais également dignes de sa sagesse. Ainsi s'offre continuellement sur la terre un sacrifice de justice et de miséricorde. Ainsi s'opère la volonté efficace qu'il a de sauver tous les hommes. Ainsi sa gloire résulte des moyens mêmes qui paraissent la détruire : *Dives propter pauperem, pauper propter divitem*.

Je vous le demande avec saint Jean Chrysostome ? Combien de temps, riches qui mécontentez, vous flattez-vous de vivre encore dans les délices de l'abondance, pendant que vos semblables languissent dans les horreurs de la pauvreté ? *Quandiu tu dives, ille pauper* ? Jusqu'au soir, répond le même docteur : *usque ad vesperam*. Encore quelques moments rapides et passagers d'un beau jour qui lui à vos yeux. . . Dejà ces moments s'échappent, s'envolent avec rapidité. Ce jour serein s'éclipse, la nuit vient, et vous touchez à ce terme éternel où tous vont aboutir, où tous les hommes sont égaux : *et jam omnia sunt in januis*. Ces biens fragiles et inconstants, ces biens trompeurs qui vous ont coûté tant d'embarras, et qui déjà peut-être vous coûtent tant de regrets ; ces biens frivoles qui ne vous contentent pas ; ces biens inutiles qui ne vous servent pas ; ces biens dangereux qui, pour vous, ont été l'appât et l'instrument des prévarications les plus criminelles ; comment devez-vous les regarder ? que comme les dons d'un

jour : *Brevis hora*. Incapables par eux-mêmes de mettre une différence réelle entre vous et vos semblables; comme une preuve dont le temps passe avec eux, mais dont l'effet demeure encore quelques instants. Ils ne sont plus, vous n'êtes plus vous-mêmes; il ne vous reste que le regret éternel de les avoir détournés de l'usage pour lequel ils vous avaient été donnés : *Brevis hora existimanda sunt*.

Providence adorable de mon Dieu ! que nous vous étudions peu ! toutes vos vues sont pleines de sagesse ! Quand vous pouviez comme les autres créatures nous assujettir à des lois nécessaires, vous respectez en nous vos propres dons; vous mettez votre salut en nos mains, et vous vous reposez sur notre fidélité du soin de votre gloire. Pourquoi donc vos bienfaits ne font-ils que des ingrats ?.... Suspendons nos regrets ! Sur cette terre d'oubli et d'ingratitude, il est encore des âmes pieuses, attentives à vos desseins, soumises à vos lois. Il est des cœurs bien faits que votre grâce a préparés pour être les dépositaires de vos trésors, qui ne se croient heureux que pour en faire eux-mêmes, et qui ne se regardent comblés des faveurs de votre miséricorde, que pour vous rendre de plus illustres témoignages.

Telles sont, Mesdames, telles doivent être du moins les dispositions de votre charité. Non, une vanité secrète, cachée sous les dehors imposants de la piété, qui s'applaudit en secret des œuvres qu'elle a faites en public, habile à faire parade des vertus que l'on vante avec ostentation, pour déguiser les défauts réels que l'on cache avec soin, n'est pas le motif, dirai-je indigne ou criminel, qui doit exciter votre sensibilité. Ce n'est point une compassion de bienséance qui cède à l'exemple plutôt qu'au mouvement d'un cœur profondément touché; qui cherche moins à satisfaire un devoir de préférence qu'à se délivrer de l'importunité des sollicitations, qui refuserait aux besoins du malheureux ce qu'elle serait obligée de prendre sur les caprices et sur les fantaisies du luxe; qui donne sans beaucoup d'importance quelques œuvres mortes à la pitié en réservant une âme toute de feu pour l'intérêt et les passions. Fantôme de charité, ouvrage trop ordinaire de l'orgueil et de la politique, louable tout au plus aux yeux de la probité mondaine, mais qui disparaît aux yeux de la religion. Que le monde s'honore de ces vertus précaires; il est pour le chrétien des titres plus précieux. Il se regarde comme l'instrument de la Providence, le dépositaire de ses bienfaits, son représentant auprès des pauvres : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*. (Psalm. X, 14.)

Ces malheureux objets de la pitié et trop souvent de la dureté du reste des hommes, en faveur de qui je viens solliciter la compassion publique, vous devez les traiter comme des enfants du père commun qu'il a voulu abandonner à vos soins. C'est pour eux que vos richesses vous ont été données. Il aurait pu, ce Dieu tout-puissant, les sub-

stituer en votre place et vous faire dépendre d'eux. Peut-être les auriez-vous trouvés plus compatissants que vous ne l'êtes à leur égard. Il ne l'a point permis; et par une Providence bien douce pour vous, c'est à votre libéralité et à vos soins qu'il a remis leur sort : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*.

Ce n'est point pour vous, disait autrefois Mardochee à la reine Esther, que Dieu vous a élevée à ce point de grandeur; c'est pour être la libératrice de son peuple qui gémit; la protectrice des Juifs qui souffrent; votre puissance doit faire leur soulagement, votre gloire leur bonheur. Non, puis-je vous dire également, ce n'est point pour vous, pour entretenir votre vanité, pour fomentier votre luxe, pour contenter votre mollesse, pour accumuler les jouissances et les plaisirs que Dieu vous a comblées de ses faveurs. Malheur à vous si le pauvre et l'orphelin souffrent encore. Tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Vous êtes, permettez-moi ce terme honorable, il est dicté par la sagesse, les servantes d'un Dieu Sauveur pour soulager sa famille dans ces temps de misère et de calamité : *Tibi derelictus est pauper*, etc.; voilà vos titres et vos devoirs, votre gloire et vos obligations. Qu'ils sont nobles ! Quel est le cœur qui voudrait s'y refuser ? J'ajoute à ce motif les exemples de votre Dieu.

Dieu est charité, dit saint Jean (1^{re} Joan., IV, 8). Cette vertu est l'essence même de la Divinité. C'est le lien sacré qui unit et qui couronne ses perfections infinies. Il ne paraît jamais plus véritablement Dieu, que lorsqu'il est le Dieu de charité.

Que l'Être suprême descende du trône de sa gloire et de sa majesté pour se charger de toutes les infirmités de la nature humaine ! que le maître de l'univers revête la forme d'un esclave ! qu'il cesse d'être Dieu pour paraître moins qu'homme, je reconnais dans ce profond abaissement le miracle de la charité.

Que ce même Dieu passe de longues et douloureuses années d'une vie pénible et laborieuse dans les horreurs de la pauvreté; qu'il choisisse pour ses disciples et pour ses compagnons, qu'il chérisse comme ses amis, qu'il honore même du nom de frères des hommes, le rebut et l'opprobre des autres hommes; que je le voie touché de compassion sur une foule de malheureux languissants autour de lui, partager leurs maux, soulager leurs besoins, guérir leurs infirmités; qu'il verse des larmes sur le tombeau de Lazare; que partout il soit l'ami, le père des pauvres, l'apôtre, le modèle de la pauvreté; j'admire dans ses œuvres le désintéressement, les bienfaits, la constance de la charité.

Enfin, que ce Maître souverain, dont j'adore et je crains la puissance, subisse la mort et l'ignominie d'une mort cruelle, que je voie son sang répandu profané par l'homme même qu'il a créé, je me demande, avec saint Bernard, pourquoi cette croix, ces larmes,

ce sang? Ah! répondrai-je avec le même saint, il souffre, il soupire, il pleure, il gémit, il meurt par charité, voilà jusqu'où l'a porté l'excès de sa charité pour moi : *Ecce quomodo dilexit*. Sa croix est le trône où il enseigne ces divines leçons. Ses plaies sont autant de bouches éloquentes qui me prêchent la charité.... A ces traits, chrétiens, reconnaissez votre modèle? Eh! quel autre, en effet, pourrais-je dignement vous proposer? pourquoi étalerais-je à vos yeux et l'hospitalité d'un Abraham, et la pieuse générosité de la veuve de Sarepta, et la charitable attention de la Sunamite, et le zèle d'un saint Ambroise qui, devenu pauvre par charité, dépouilla les autels et le sanctuaire pour soulager les pauvres; et le sacrifice inouï d'un saint évêque de Nole, qui racheta un jeune captif par l'échange de sa liberté? Pourquoi vous ferais-je admirer la charité, tantôt placée sur les premiers trônes de l'univers, abaissant la pourpre et le diadème des rois aux pieds de ceux qui représentaient à leurs yeux un Dieu Sauveur; tantôt du sein de la médiocrité élevant à l'héroïsme du dévouement des hommes obscurs, et les plaçant au-dessus des rois par leurs bienfaits? vivant ainsi dans toutes les conditions, et honorant tous les états. Ces exemples, après tout, quelque soit l'éclat dont ils brillent à vos yeux, ne sont que des copies faibles et imparfaites du modèle divin que je vous propose. Ames chrétiennes, âmes charitables, puis-je m'écrier avec saint Léon : Reconnaissez avec les transports de la joie la plus vive et la plus tendre, la noblesse de votre nature, la dignité de votre condition. Vous pratiquez une vertu l'objet de tous les travaux d'un Dieu Sauveur; honorée de ses sueurs, ennoblie par ses larmes; sanctifiée par son sang, consacrée par sa mort. Ah! périssent à jamais à la vue de ce sacré modèle et les vaines subtilités de l'amour-propre, et les prétextes de la cupidité, et les vains raisonnements de l'égoïsme, et les déguisements, et la séduction des plaisirs, et ces craintes frivoles honorées du beau nom de prudence, et ces conseils de la chair, colorés du titre de sagesse, et ces refroidissements, si tristes pour les pauvres, si injurieux à Dieu, au père des pauvres. Ah! plutôt que votre charité ressemble à celle de Jésus-Christ; car, prenez-y garde, en vain vous vous flatteriez d'imiter la charité d'un Dieu fait homme, si la vôtre n'est animée des mêmes motifs, ornée des mêmes caractères, assujettie aux mêmes rigueurs et aux mêmes sacrifices. Quelles sont donc ces marques précieuses qui doivent accompagner votre charité, pour qu'elle soit digne du Dieu que vous voulez honorer et imiter? Les voici; puissiez-vous vous reconnaître à ces traits!

Une charité tendre et compatissante qui, touchée des besoins du malheureux, ouvre également les yeux pour les connaître et la main pour les soulager; auprès de qui la vérité a toujours le droit de se faire écouter, et de fixer au moins l'attention; qui ne

rende pas amers les fruits de sa libéralité par les dédains de la hauteur; qui se fasse un plaisir d'être secourable à qui elle peut, et un devoir d'être au moins compatissante à qui elle ne peut être secourable; qui fasse trouver un double bienfait dans la manière d'obliger; et dont les refus, quelquefois forcés, mais toujours adoucis par tout ce qui peut en diminuer l'amertume, tiennent lieu de bienfaits; qui prévienne souvent les désirs, toujours les besoins des malheureux; qui du moins ne leur fasse pas regarder comme le plus insupportable de leurs maux la nécessité où ils sont de vous en demander le remède; voilà les leçons que vous présente le modèle de la charité.

Une charité humble et modeste. Ah! loin de vous cette vaine ostentation dans les œuvres les plus sacrées de la religion! Pourquoi cet appareil bruyant quand il s'agit de secourir un malheureux? Est-ce pour annoncer ces besoins ou pour publier vos largesses que vos bienfaits sont pronés longtemps avant qu'ils ne parviennent à l'indigent qui les reçoit? Pourquoi ces éloges intéressés de la bienfaisance, toutes les fois qu'il vous arrive d'en distribuer les secours, comme si vous cherchiez moins à soulager les maux, qu'à acheter la bienveillance de vos semblables? Pourquoi les feuilles du jour retentissent-elles des traits de votre humanité? L'enthousiasme les exagère, l'oisive curiosité s'en amuse sans en profiter; toutes les bouches de la renommée sont occupées à publier des actions qui seraient immortelles si elles n'étaient connues que de Dieu seul. Le tribut de louanges, seul digne de la charité, ne sont-ce point les bénédictions du pauvre? Aimez-vous mieux que votre nom soit écrit dans des livres qu'on oublie, que dans le livre éternel de vie, d'après lequel vous serez jugés? Les ouvrages des hommes passent avec eux; ils ont osé disputer de gloire avec Dieu et s'ériger des triomphes jusque dans le sanctuaire. Ces marbres élevés à grands frais, ces inscriptions qui les surchargent, et qui prolongent aux yeux étonnés la liste de leurs bienfaits; qu'aj prennent-ils à la postérité, sinon que le souvenir des actions qu'ils consacrent périra avec eux, et que la seule récompense de leurs auteurs est de faire ressouvenir qu'ils ont vécu? Voilà le faste que réprouve le Dieu de charité.

Une charité chrétienne et religieuse, qui reconnaît, qui adore, sous les voiles les plus obscurs de la pauvreté, l'image d'un Dieu crucifié et souffrant; image, selon l'expression de saint Bernard, d'autant plus respectable aux yeux de la foi, qu'elle est plus méprisable aux yeux des sens. Une charité qui ne soulage point les misères en faisant gémir l'équité; qui se propose la justice pour règle, la piété pour motif, la vertu pour principe, la religion pour objet, une éternité pour récompense, un Dieu pour modèle. Ainsi devez-vous sanctifier votre charité.

Enfin, une charité forte et généreuse, c'est à-dire cette charité qui ne se borne point à

quelques plaintes superficielles, à quelques soupirs échappés à la bonté d'un cœur naturellement sensible; effet d'un caractère louable tout au plus aux yeux d'une probité mondaine, et que l'on prend trop souvent pour la marque d'une pitié compatissante dont on se croit profondément touché. Eh! qui refuserait des larmes au malheureux souffrant? Il suffit d'être homme pour plaindre les maux de ses semblables. Cette sensibilité involontaire est le sceau de la nature: vous devez quelque chose de plus au titre de chrétien.

C'est-à-dire cette charité qui se prouve par des effets solides, qui ne chancelle point à l'ombre de la moindre difficulté, qui ne tremble point à la vue du plus léger effort qui nuirait à son repos et à sa délicatesse. Ah! vous êtes si ardent pour l'objet de vos plaisirs et de votre ambition. Alors rien ne vous coûte; les obstacles vous irritent. Vous mettez votre gloire à les vaincre; pour perdre votre âme vous prodiguez vos forces; vous les calculez quand il s'agit de la sauver. Ah! vous aimez bien peu celui qui vous a tant aimées, si votre amour finit précisément où le sacrifice commence.

C'est-à-dire enfin, une charité qui, forte contre elle-même, s'anime au milieu des répugnances et s'élève par la foi au-dessus des dégoûts de la nature; qui disposée à tout, embrasse tous les genres de miséricorde; qui, plus les besoins se multiplient, plus elle oppose de secours et de consolations; qui s'entoure quand ses ressources ne suffisent plus, des largesses qu'obtiennent ses sollicitations et ses prières; dont les délices sont de vivre sous le toit des pauvres, d'habiter avec eux, de partager leurs misères, de revêtir leur douleur; toujours prête à se dévouer quand la gloire de Dieu exigera d'elle ce sacrifice. Voilà la perfection où vous appelle le Dieu de charité.

Heureux celui, ô mon Dieu, à qui vous inspirez des sentiments si religieux et si parfaits. Ministre zélé de votre Providence, il contribue à la venger des blasphèmes de l'impie; fidèle imitateur de vos exemples, il est sur la terre une nouvelle preuve de votre amour pour les hommes; il vous honore de la manière la plus digne de vous; il honore aussi la religion. C'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Entre les moyens les plus propres à faire honorer la religion par les esprits mêmes les plus rebelles; deux ont paru plus efficaces. La sainteté de la doctrine qu'elle enseigne et la force des exemples qu'elle inspire: l'une qui éclaire l'esprit par ses vives lumières; l'autre qui charme le cœur par un attrait irrésistible. La première apprend à respecter, la deuxième porte à pratiquer; toutes deux font honorer la source sacrée d'où émanent des principes si purs et des exemples si touchants. Or ces deux caractères précieux, je les trouve dans la charité. Elle fait respecter la religion, elle la fait pratiquer. Avec de tels avanta-

ges, comment ne l'honorerait-elle point?

Si le respect et l'idée avantageuse que l'on se forme d'un culte et d'une société particulière est fondée sur la noblesse de sa fin, la grandeur de son objet, la sainteté des principes sur lesquels elle s'appuie, la pureté des vertus qu'elle fait éclore; de quelle vénération ne doit-on pas se sentir pénétré pour une religion, dont le principe, la fin, l'objet, selon la pensée de Saint Augustin, est la charité: *Finis præcepti charitas*? A ce nom respectable, je ne sais quelle défiance secrète me retient et m'arrête, et j'aimerais autant en admirer les effets que d'en tracer le tableau.

Une vertu émanée du ciel même pour le soulagement des malheureux, pour la consolation des affligés, pour le bonheur des hommes; la réparatrice des maux, la source de tous les biens, la mère de toutes les autres vertus; un don céleste qui consacre, qui sanctifie les heureuses inclinations, qui amortit les passions, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, je dis plus, qui l'arrache à lui-même en lui faisant sacrifier ses intérêts les plus favoris. Faut-il demander le nom d'une telle vertu? Les maux disparaissent; les yeux condamnés aux larmes s'ouvrent à la lumière, les fers des captifs se brisent, l'espérance renaît dans les esprits, la sérénité se répand sur les visages, la douce paix règne dans les cœurs, la pauvreté est honorée, les haines s'amortissent, les jalousies s'éteignent, l'ambition est exilée pour jamais, la mort s'enfuit avec toutes ses horreurs. Je reconnais avec admiration les vestiges de la charité. Et qui pourrait se refuser à ses charmes victorieux? Les payens mêmes n'ont point été à l'épreuve de ses impressions.

Le christianisme, dès son enfance, se fait admirer des yeux éclairés seulement des lumières de la raison; au milieu des guerres qui déchirent l'univers, quand tous les crimes règnent sur la terre, un peuple nouveau s'élève dans le silence; humble dans les grandeurs, soumis dans les adversités, patient dans les souffrances, qu'on persécute sans qu'il murmure, qu'on opprime sans qu'il réclame. Jamais la vertu n'a paru si modeste, si vraie, si sublime. A cette vue la philosophie s'étonne, les passions se taisent et applaudissent. Un charme irrésistible lui a gagné tous les suffrages. Qu'elle est donc la cause de ce respect involontaire? Sont-ce ses dogmes que l'on admire? La raison seule ne saurait y atteindre. Est-ce ce détachement de toutes les choses humaines? d'autres sectes l'ont porté aussi loin: les payens avaient aussi leurs vertus. Ce qu'on ne se lasse point d'admirer, c'est l'amour qui les unit, c'est cette charité qui ne possède rien en propre, qui met en commun tous les biens, qui ne souffre point au milieu d'eux d'inégalités ni de besoins; qui ne fait d'une famille qu'un même cœur, d'un peuple entier qu'une même famille. Voyez, s'écriaient-ils avec une sorte de vénération, voyez avec quelle tendresse ils

s'aiment les uns les autres : *Ecce quomodo diligunt invicem.*

Voulez-vous des exemples encore plus frappants ? Des bras idolâtres armés par la fureur et par la vengeance pour l'honneur de leurs divinités, s'arrêtent tout-à-coup, demeurent suspendus, les armes tombent de leurs mains. Les meurtriers des chrétiens deviennent leurs apologistes. Je ne m'en étonne point : c'est le prodige de la charité. En vain les Dèces et les Dioclétiens prétendent élever sur les ruines de la religion encore au berceau, le triomphe de leurs idoles. Une religion qui sait souffrir avec les misérables, une religion qui prie pour ses bourreaux et qui leur fait du bien, saura é mousser tous leurs traits, et la charité, forte et victorieuse de sa faiblesse, fait plus de prosélytes au culte du vrai Dieu, que le fer et le feu n'en moissonnent.

Que l'enfer redouble ses efforts contre cette religion sainte, la charité triomphera ; que l'impiété enfante de nouveaux blasphèmes, elle les anéantira ; que le libertinage cherche de nouveaux prétextes, elle les détruira. Oui, Mesdames, tant que le flambeau de la charité ne s'éteindra pas parmi les hommes, la religion conservera tous ses droits et toute sa gloire. Et pourquoi ne lui chercherions-nous des hommages que parmi ses ennemis ? En seront-ils moins flatteurs pour être donnés par la reconnaissance ? Un homme a paru au milieu de vous dont la mémoire nous sera longtemps précieuse ; pourquoi la mort s'est-elle hâtée de nous l'enlever ? Le calme de l'innocence et de la paix, un front siége de la candeur, des cheveux blanchis dans l'exercice d'une piété que seize lustres n'ont point vu se démentir, feront son éloge mieux que tous mes discours. Honneur du sacerdoce, il ne fut le chef de ses frères que pour en être l'exemple. Ce ne sont point des actions d'éclat qui le préconisent. Simple dans ses mœurs comme dans sa foi, il fit le bien sans chercher la réputation. Quelle régularité dans la pratique de ses devoirs ! quelle assiduité à la prière ! quel amour de la concorde et de l'union ! quelle modestie dans ses œuvres ! telles furent ses vertus religieuses. Si elles eussent été les seules, peut-être aujourd'hui ne seraient-elles connues que de Dieu. Le monde oublie une piété qui le fuit et qui se cache, ou se venge par des soupçons des vertus qu'il n'imité point. Il fut plus, vous le savez, Mesdames, il fut le soutien, l'ami, le père des pauvres ! A ce dernier trait sa foi n'est plus douteuse, le monde croit à sa piété, toutes ses vertus revivent. Il fut le père des pauvres. Ah ! combien de fois vous êtes-vous arrêtées, saisies de vénération à la vue de ce cortège nombreux qui l'entourait tendant vers lui des mains suppliantes ? Un respect dont vous n'étiez point les maîtresses fixait vos regards sur ce spectacle d'humanité, vos yeux se mouillaient des larmes de l'attendrissement, et vous n'entendiez point sans les répéter les bénédictions de l'indigent consolé. La mort le leur

a enlevé. O ! souvenir affligeant ; que sont devenus tant de malheureux qui recevaient de lui leur subsistance ? Qui désormais entendra les cris de leur douleur et de leur faim ? Qui couvrira leur nudité ? Pauvres de Jésus-Christ, consolez-vous et bénissez la religion qui vous adopte, C'est à vous, Mesdames, qu'elle les recommande, mais en acquittant ses dettes, vous vous associerez à ses triomphes.

Vous aimez la gloire, écrivait saint Augustin à un grand du monde, votre état vous le permet ; et loin de vous interdire ces nobles desirs, je les approuve, je veux même les irriter ; mais cette gloire solide, l'objet de vos plus inquiétantes pensées, apprenez où la trouver : *Ama gloriam, sed quære ubi est.* Ne croyez pas qu'elle consiste dans un peu de bruit qui passe avec vous, auquel le monde applaudit plus par une folle complaisance que par une véritable estime. Elle ne consiste pas dans une lueur passagère qui surprend, éblouit les regards pour quelques instants, et vous laisse ensuite confondu dans l'ombre de la nuit éternelle. La seule gloire digne de toute la noblesse de votre âme, de toute l'ardeur de vos desirs, est celle qui vient du zèle ardent que vous avez pour le culte de Dieu et pour l'honneur de sa religion, gloire solide où le monde n'atteint pas, mais qu'il respecte et qu'il admire. Mais à quoi voulez-vous que je la reconnaisse, cette vertu précieuse ? Sera-ce aux éloges que vous prodiguez en faveur de la religion, et ne vous fussent-ils point dictés par le respect et la persuasion, ils devraient l'être par la bienséance, et peut-être le seraient-ils par la vanité ? Sera-ce à ces critiques ingénieuses sur la religion des autres, assaisonnées de tout ce qui peut faire honneur à votre esprit ? Hélas ! où en serions-nous si les défauts que nous remarquons dans les autres décidaient de nos vertus ? Sera-ce enfin à ces recherches honorées du nom de savantes, à cet empressement que je voudrais nommer religieux, qui enhardit à lever le voile sacré du sanctuaire, à contempler les mystères redoutables qu'il dérobe aux yeux les plus discrets, et qui toujours ont été l'objet de la crainte la plus profonde et la plus respectueuse ? Ce zèle, si vif et si ardent, peut n'être que l'effet d'une curiosité dangereuse et l'amusement d'une coupable indolence. Ce n'est point à ces marques équivoques, mais au secours que vous donnez à l'indigent que je reconnaitrai votre zèle pour le Très-Haut. C'est dans les mains du pauvre, dit saint Jean Chrysostome, que je dois découvrir les témoignages de votre piété. C'est de leur bouche que je dois entendre les éloges de votre religion, alors j'applaudirai à votre grandeur. L'ambition vous eut fait les oppresseurs de vos semblables, la charité vous en fera les dieux.

S'il est beau de contribuer à faire respecter la religion du vrai Dieu, qu'il est doux et consolant de la faire pratiquer ! Que ne pourrais-je pas vous représenter en faveur de la force efficace que l'exemple a sur les

cœurs ? Je pourrais vous dire qu'en admirant ce que l'on devrait imiter, l'on se porte quelquefois à imiter ce que l'on admire ; qu'en vous voyant charitables, d'autres peut-être se sentiraient touchés d'une salutaire confusion de ne l'être pas ; que vos aumônes seraient pour les uns de vives exhortations, des reproches secrets pour les autres ; pour tous, des leçons puissantes et efficaces en faveur de la charité. Heureuses espérances dont je pourrais avec raison vous entretenir et vous flatter. Je vous propose des succès plus certains. Oui, vous dis-je avec saint Jérôme, il ne tient qu'à vous d'honorer notre ministère, d'en soutenir la force, d'en perfectionner les travaux ; vous pouvez être comme nous, et mieux que nous, les apôtres de Jésus-Christ et de sa religion : *Honora ministerium.*

S'il est une sorte de démon qu'on ne chasse que par le jeûne et par la prière, il en est une aussi qu'on ne peut chasser que par l'aumône. Ce sont les pécheurs qui, avec des inclinations naturellement tournées au bien, sont dans la funeste alternative de la pudeur et de la misère ; qui auraient assez de force pour résister aux charmes du vice mais qui n'en ont point assez pour résister aux inconvénients de la pauvreté. Tels sont ces pécheurs qui, avec des principes de droiture et d'équité, se trouvant partagés entre une épouse et des enfants qui périssent faute de secours, et une injustice qui peut contribuer à leur subsistance, sacrifient quoiqu'à regret, leur salut aux sentiments de la nature ; tels sont enfin les pécheurs qui, abandonnés à toutes les horreurs du dénuement et du besoin, oubliés des hommes, croient l'être aussi de Dieu, et se vengent en l'insultant d'une religion qui paraît n'être de fer, et n'avoir de croix que pour eux. Dois-je vous le dire pour votre instruction ou pour votre confusion ? La conversion de tous ces infortunés est presque entre vos mains : il ne tient qu'à vous de les gagner à Jésus-Christ.

Quand nous les exhortons à sanctifier leur affliction, à supporter patiemment les jours de l'épreuve, à baiser la main rigoureuse qui les frappe, est-il étonnant que nous ne fassions sur eux que de faibles impressions ? Tout s'oppose en eux aux progrès de notre zèle. Les sens irrités par le sentiment de la douleur révoltent la raison troublée ; l'esprit s'agrite par les réflexions ; les doutes inspirés par l'inquiétude, croissent dans les ténèbres de l'adversité ; les murmures échappés à l'impatience se fortifient par l'habitude. Volontairement coupables parce qu'ils se voient malheureux, sans ressource, ils s'endorment sur les chaînes que l'infortune a forgées et que l'irréligion resserre ; doublement à plaindre et des maux qu'ils éprouvent, et de ceux plus terribles qu'ils se préparent.

Voilà pourtant les obstacles que nous ne suffisons pas à vaincre. La source du mal est dans un cœur ulcéré par le sentiment de sa misère : c'est là qu'il faut le combattre. Sourde à nos reproches, il s'ouvrira de lui-

même aux tendres sollicitations de la bienfaisance. Une fois appuyés de vos libéralités, quels merveilleux changements n'opérerions-nous point ? Ingrats, leur dirions-nous, vous outragez votre Dieu dans le temps même qu'il vous envoie son ange consolateur. Vous n'êtes jamais sortis de son cœur paternel ; il ne voulait que s'assurer de votre fidélité ! aveugles que vous êtes, cette religion, objet éternel de vos révoltes, vous ne savez point tout ce que vous lui devez ! rebutés par l'orgueil, insultés par l'avarice ; foulés par le luxe, dédaignés par la mollesse, sans elle vous péririez ; et c'est au moment que vous la blasphémiez, que cette mère tendre sensible à vos besoins, affligée sur vos maux, vient les mains pleines de bienfaits réparer sur vous les injustices des hommes. Ah ! vous mériteriez toute la rigueur de votre sort, si pénétrés, attendris de reconnaissance vous ne tombez devant le Dieu qui vous console en vous affligeant, et ne vous afflige que pour vous sauver. Et en parlant ainsi, nous verserions sur leurs plaies encore vives le baume de votre charité, nous répandrions au milieu d'eux des secours abondants, inattendus. Alors, Mesdames, que d'esprits dociles, que de cœurs amollis, changés peut-être ! que de murmures prévenus, que de crimes épargnés, que de satisfactions pour eux, de mérites pour vous, de louanges pour Dieu ! En soulageant des misérables, vous feriez des heureux ; en faisant des heureux, vous feriez des chrétiens.

Une pensée me frappe en ce moment, et je la crois faite pour vous toucher. S'il y en avait parmi vous, mes frères, dont la vie peu édifiante et peu réglée eût été pour les autres une occasion de chute, qui, aveuglés par leurs passions, eussent prodigué pour acheter le crime, des richesses qui ne leur avaient été données que pour protéger la vertu indigente, qui se fussent fait un jeu de ses scrupules et un triomphe de l'art de séduire l'innocence, ne vous y trompez point, ce ne sont plus les péchés des autres qu'il s'agit de prévenir, ce sont les vôtres qu'il faut expier. Ah ! je vous en conjure, il en est temps encore. Ramenez au moins par vos charités ceux que vous avez égarés par d'indignes séductions. Vos aumônes peuvent réparer vos injustices et les rappeler de leurs iniquités. Aimez-vous mieux que leurs imprécations invoquent sur votre crime les vengeances éternelles que d'en mériter le pardon par vos largesses aidées de leurs prières ? Aimez-vous mieux que la religion gémissé de leur perte, qu'elle se glorifie de leur changement ?

Religion sainte, si vos lois sont oubliées, négligées, si le nom de Dieu est blasphémé parmi des ingrats, si la vertu cède si souvent aux coups de l'adversité, si vous gémissiez si tristement sous les fers d'une fortune qu'on encense et qu'on adore, c'est le crime des riches qui obscurcit votre gloire et qui cause votre douleur. C'est leur insensibilité pour les pauvres qui forge les foudres qu'un

Dieu vengeur épuîsera sur eux. Hélas ! j'entends ces victimes infortunés du luxe et de l'ambition se plaindre avec amertume du fonds de leur retraite, et s'écrier en périssant, que les entrailles cruelles, comme parle l'Ecriture sainte, les précipitent au tombeau. C'est la réflexion de saint Basile : *Si non pavisti, occidisti*.

Oui, ce Lazare, exténué de faiblesse, qui souffre à votre porte, et sur lequel vous ne daignez pas laisser tomber vos regards, il vous dit par cet air languissant que les restes les plus méprisables de votre table suffiraient pour l'arracher à la mort, et que faute de ce secours il périt à vos yeux et presque sous vos pas : *Si non pavisti, occidisti*. Ces enfants infortunés qui n'ont d'autre crime que le malheur de leur naissance, d'autre langage pour vous exprimer leur misère que les pleurs et les gémissements, dont les cris ne peuvent percer jusqu'à vous à travers le tumulte de vos plaisirs, ils empruntent aujourd'hui ma voix pour vous dire que, privés des soulagements les plus modiques, ils meurent dans les bras des mères qui leur ont donné la vie et qui ne peuvent plus la leur conserver : *Si non pavisti, occidisti*. Cette famille désolée qui mène une vie affreuse dans la retraite la plus obscure, dont la gloire passée ne sert qu'à rendre ses malheurs présents plus vifs et plus insupportables, dont la douleur la plus accablante est le souvenir de ce qu'elle a été, pour qui le comble de la honte serait encore de paraître ce qu'elle est, parmi laquelle vous rougissez peut-être de démêler quelqu'un qui vous est uni par les liens du sang ; hélas ! je vous dis pour elle ce qu'elle n'aurait pas la force de vous dire elle-même, votre indifférence à son égard est cruauté, peut-être ingratitude ; un jour de vos amusements la ferait subsister des mois entiers ; vous lui devez les secours qu'elle implore ; en les refusant, c'est vous qui la tuez ; vous répondrez de sa perte : *Si non pavisti, occidisti*.

Vous croyez peut-être que ces peintures sont exagérées, et plutôt à Dieu qu'elles le fussent ! Venez donc, transportez-vous vous-mêmes dans ces réduits de la misère et de la pauvreté, et si jamais vos larmes ont coulé sur les malheurs imaginaires que la scène met sous vos yeux, retenez-les s'il est possible à la vue de l'indigence extrême accompagnée de toutes ses horreurs et des maux qu'elle traîne à sa suite. Quoi ! vos regards se détournent ? votre délicatesse ne peut un instant soutenir ce spectacle qui fait toute la vie, le désespoir de vos semblables ? Approchez, touchez de vos mains cette paille humide, trempée des larmes de la douleur : c'est le lit, dirai-je, où ils reposent ? non, mais où ils souffrent. Mangez, si vous le pouvez, ce pain noir et grossier, pétri des rebuts de votre délicatesse : c'est le prix de leurs travaux et de leurs secours, il porte moins dans leur corps affaibli le principe de la vie, que le germe des maladies et de la corruption....., et ils en mangent ! Considérez ces lambeaux déchirés et

rebutants, ce sont les vêtements qui les couvrent, mais sans les garantir..... Voyez ces murs dépouillés, ce toit entr'ouvert, et au milieu de cette habitation, des spectres errants, des restes d'hommes qui se traînent avec effort, leur famille éplorée formant autour d'eux comme un convoi funèbre, frappant l'air de leurs gémissements et de leurs cris, fondant en larmes, tombant à vos genoux et vous criant avec l'accent du désespoir : nous n'avons de ressource que dans votre charité, nous périssons si elle nous manque : *Si non pavisti, etc.*

C'est là que j'en appelle à toute la sensibilité de votre cœur. Ah ! je ne sais quel pressentiment me répond qu'il est touché. Achevez votre ouvrage, ô mon Dieu, ne permettez point qu'un discours consacré à l'instruction des riches et au soulagement des pauvres ne serve, ni à l'édification des uns, ni à l'instruction des autres. Réjouissez-vous, âmes désolées, au moment où je parle, le maître souverain des cœurs inspire à quelques-uns de mes auditeurs des sentiments de compassion pour vous. Des mains nobles et secourables vont essuyer vos pleurs. Mères tendres, vous conserverez ces enfants qui déjà vous ont coûté tant de larmes : l'appui nécessaire de votre vieillesse, l'espoir de la religion et de la société ; épouse affligée, il vivra cet époux dont les travaux soutiennent votre existence. Pauvres de Jésus-Christ, vous serez consolés. Ne sont-ce point de vaines espérances que je leur donne ? Ne les crois-je certaines que parce que je les désire ? Leur efficacité dépend de vous, Mesdames ; mourront-ils donc, ces membres languissants de Jésus-Christ ?

Siècles heureux de la primitive Eglise, beaux jours du christianisme, qu'êtes-vous devenus ? Alors les assemblées de la religion étaient aussi des assemblées de charité ; pendant que le prêtre, entouré de ses frères, offrait à Dieu le sacrifice de louange, des hommes vertueux recueillaient les offrandes pour les distribuer ensuite aux membres indigents ; une agape générale terminait les cérémonies saintes, et l'Eglise, heureuse elle-même, jouissait tout à la fois et de la piété et du bonheur de ses enfants. A la vue de ce temple, de cet autel, de ce concours de chrétiens, je reconnais encore la même religion. Ma voix a succédé à ses cantiques solennels, devant moi sont les ministres de la charité. Je vois ces mains chargées d'en recueillir et d'en distribuer les bienfaits. Ah ! Mesdames, achevez le tableau, il n'y manque que vos largesses.

Et qu'attendez-vous donc pour les prodiguer ? L'humanité et la religion les sollicitent elles-mêmes, dans cet établissement, l'honneur de votre ville, le témoignage subsistant de la piété de vos pères, la ressource de vos pauvres. Etablissement précieux, qui dirige la bienfaisance sur les objets les plus dignes de l'intéresser. Des mères indigentes, des enfants nés à peine, et qui déjà meurent de besoin ; des vieillards infirmes, mais dont les travaux, longtemps utiles à la

société, sollicitent sa reconnaissance ; des malheureux voués par les infirmités à une inaction volontaire, qui ne vivent que pour être des modèles de résignation et de souffrance, tous objets qu'il suffit de présenter aux yeux pour exciter la compassion. Établissement sage dans ses statuts, où le zèle se tempère heureusement par tout ce que la sensibilité a de touchant et d'aimable, où la sensibilité s'anime de tout ce que le zèle a d'émulation et de vivacité, où la bienfaisance ne s'exerce point au hasard et sur la foi de récits imposteurs, mais s'éclaire de ses propres recherches, afin d'être plus utile ; où l'humanité et la religion se soutiennent mutuellement contre les répugnances de la délicatesse, et les refroidissements de l'habitude ; où la grandeur ne croit pas s'avilir en servant les pauvres ; où la modestie va elle-même au devant des secours ; où l'équité les distribue, et le bon ordre les multiplie. Enfin, établissement heureux dans sa forme, qui fixe dans leurs effets les mouvements passagers d'une compassion momentanée ; qui, de tant de charités particulières et bornées, ne fait qu'une charité publique ouverte à tous les malheureux ; et réunissant ces ruisseaux faibles, qui, séparés, iraient se perdre au hasard et presque sans utilité, forme une source unique, abon-

dante, dont les eaux distribuées d'après un plan et des vues sages, portent au loin le rafraîchissement et la consolation.

Mais établissement imparfait, qui déjà ne suffit plus à ses charges, et qui périra lui-même pour votre honte, si vos secours continuels ne le soutiennent contre des besoins que chaque jour voit se renouveler et s'accroître. Ne vous lassez donc point, Mesdames, de multiplier vos aumônes. Ces biens dont vous vous serez volontairement privées sur la terre, vous les retrouverez dans le ciel. Un trésor éternel sera le prix de ces trésors périssables.

Pour vous, âmes généreuses, que la charité rassemble en ce lieu, souvenez-vous du motif qui vous unit, de l'espérance que votre piété fait naître dans les cœurs affligés ; de ce que le monde même, ce monde censeur, si malin de la vertu, attend de vous. Souvenez-vous de l'honneur que la charité rend à Dieu, dont elle accomplit les desseins, dont elle imite les exemples ; souvenez-vous de ce qu'elle rend à la religion dont elle fait respecter la doctrine et pratiquer les maximes ; souvenez-vous que Dieu qui ne se laisse pas vaincre en libéralité, couronnera cette vertu précieuse à ses yeux d'une gloire immortelle. Amen.

PANEGYRIQUES.

I. PANÉGYRIQUE

DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Prêché à Paris le 19 juillet 1783, dans l'église de Saint-Lazare, devant les prêtres de la Congrégation des Missions.

Circumdat civitates et castella, prædicans evangelium regni, sanans omnem languorem et omnem infirmitatem (Matth., VI, 6.)

Il parcourait les villes et les bourgs, prêchant l'Evangile du royaume, guérissant toutes les langueurs et les infirmités.

Ce n'est pas, chrétiens, le spectacle d'un Dieu prêchant lui-même le bienfait de sa doctrine que je vais vous offrir, d'un Dieu que son amour abaisse au rang des hommes, qui, touché de leur égarement, les cherche pour les instruire, qui les prévient de ses miséricordes, et par les œuvres d'une charité compatissante, achève sur les cœurs l'ouvrage qu'a commencé sur les esprits la vérité. Je viens vous parler d'un homme que l'amour a élevé, pour ainsi dire, à l'égal de son Dieu, dont toute la vie, consacrée au bonheur de ses semblables, s'est passée à les éclairer et à les secourir ; d'un homme qui, fidèle imitateur du Dieu qu'il s'était proposé pour modèle, allait, avec un zèle infatigable, prêcher dans tous les lieux l'Evangile du salut, et guérissait, partout où il passait, les langueurs et les infirmités.

Tel, dans son ministère, a paru Vincent de Paul. Prêt à en commencer l'éloge, je crains de demeurer au-dessous de votre attente. Pour la remplir, il eût fallu peut-être vous le montrer dans ses vertus avant de le suivre dans ses œuvres ; il eût fallu vous peindre cette humilité profonde qui le rendit comme étranger à ses propres succès ; cette douceur inaltérable, fruit de sa vigilance sur lui-même, qui fut tout à la fois le charme et le triomphe de sa piété ; ce désintéressement parfait que ne séduisirent ni les faveurs ni les richesses, lorsqu'ils vinrent s'offrir ; cette prudence consommée à préparer ses entreprises ; cette constance inébranlable à en poursuivre l'exécution. Il eût fallu vous peindre Vincent lui-même. Qu'il vous eût encore paru grand sous le voile de cette aimable simplicité dont il couvrait tant de vertus ! Mais je parle devant ses disciples, devant des hommes jaloux de l'imiter, qui, pleins de son esprit, suppléeront facilement ce que j'ai été forcé d'omettre.

C'est donc à son ministère que je m'arrêterai ; c'est à ses travaux qui l'ont rendu si précieux à la foi dont il a réparé les scandales, et à l'humanité dont il a secouru les misères. Il est des objets qui ne lassent point l'admiration. Ce sentiment doit encore se renouveler à la vue d'un saint, le père et la lumière des pauvres, le modèle des pas-

teurs, l'honneur du clergé, le conseiller des rois, le défenseur de l'Eglise, l'âme de tout ce que son âge a vu commencer de grand et d'utile pour la religion; en qui les malheureux ont toujours trouvé un cœur sensible à leurs disgrâces, dont la charité pour eux a opéré des prodiges; prodige lui-même du siècle où il a vécu, de celui où nous vivons, et des siècles à venir; *Circuibat*, etc.

Quel était donc, Messieurs, le principe fécond de tant de grandes actions? l'amour. Vincent a aimé les hommes en Dieu, il a tout fait pour leur salut: voilà son zèle. Il a aimé Dieu dans les hommes, il a tout fait pour leur soulagement: voilà sa charité. Le zèle et la charité de Vincent partageront son éloge, comme ils ont partagé toute l'étendue de son ministère. *Circuibat civitates et castella, prædicans evangelium regni, sanans omnem languorem et omnem infirmitatem.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est aux yeux de la foi des maux plus grands que les souffrances et les infirmités de la nature. Que la philosophie se vante d'une sensibilité généreuse; que ce soit son éloge de n'être étrangère à rien de ce qui intéresse l'humanité; la religion voit dans l'homme quelque chose de plus que l'homme même. Quand l'une se tait, l'autre a encore des devoirs à remplir. De la même main dont elle essuie les larmes du malheureux, elle lui découvre, dans les vérités éternelles de la foi, des biens plus réels, des motifs plus sublimes de consolation; et ne séparant jamais la gloire de Dieu des intérêts de l'humanité, elle mêle aux secours qui prolongent une vie périssable, les moyens plus précieux qui en assurent une immortelle.

Tel fut, Messieurs, le mérite de Vincent: il aimait les hommes en Dieu, ou plutôt il les aimait comme Dieu même pour les sanctifier. Un zèle ardent pour leur salut fut le premier caractère de son amour. Zèle de préférence et de vocation, qui le consacre à l'instruction des pauvres; zèle d'émulation et de sainteté, qui l'applique à la réforme du sanctuaire; zèle de résistance et de fidélité, qui l'oppose aux prétentions des novateurs. Développons ces différentes qualités du zèle de Vincent; elles nous montreront dans un seul homme, l'apôtre des campagnes, le restaurateur de la gloire du clergé, le défenseur de la foi, et pour tout dire en un mot, l'homme de toutes les saintes entreprises et de toutes les bonnes œuvres.

La grâce a ses attraits comme la nature; il est aussi dans l'ordre du salut une force impérieuse et secrète qui détermine la piété dans ses goûts, un penchant décidé qui la dirige dans le choix de ses exercices et de ses œuvres. Tous les saints n'ont pas suivi la même carrière; soit que Dieu ait voulu dans la diversité de leurs talents et de leurs vertus ménager à son Eglise un éclat plus varié, soit que les besoins de la religion changeant avec les circonstances, la

même Providence qui veille sur les événements et les maîtrise, prépare aussi par une vocation particulière ceux qu'elle destine à être les coopérateurs de ses desseins. Vous la reconnûtes dans l'apostolat de Vincent de Paul, siècle témoin de ses travaux! Pendant que les guerres civiles déchainées par les passions des grands paraissaient devoir consommer le malheur de la religion et de l'Etat, l'œil de la Providence, fixé sur une chaumière, y désignait d'avance celui qui devait un jour en être la gloire et la consolation.

Que ne puis-je, Messieurs, dérober à vos regards les suites funestes de ces malheureuses divisions. La France respirait, mais semblable à ces malades dont la fièvre n'a doublé les forces que pour les livrer ensuite à la faiblesse de l'épuisement, elle ne respirait que pour mieux sentir ses pertes. La fureur qui l'avait armée contre elle-même, s'était ralentie, usée par ses propres excès; mais le mal n'était point réparé, et la désolation reposait encore sur les campagnes. Hélas! la religion y cherchait en vain des traces de son ancienne splendeur; les autels renversés, le culte suspendu attestaient à chaque pas les horreurs d'un fanatisme mal éteint. Les mœurs y étaient surtout avilies par l'ignorance et dégradées par la corruption. Des hommes sans principes se livraient au mal sans remords, l'habitude des armes avait communiqué aux caractères une férocité mêlée d'impiété et d'audace, qui se produisait encore pendant la paix par l'indocilité des esprits et la hardiesse des crimes. La misère, suite nécessaire des ravages et des dépravations, était devenue une source de désordres, d'autant plus féconde que l'indigence ne connaît point de frein. Voilà, Messieurs, la carrière où s'exercera le zèle de Vincent. Que d'autres essayent leurs forces sur un théâtre plus brillant; son cœur a choisi les malheureux en partage, il sera l'apôtre des campagnes.

Ne croyez pas, Messieurs, que ce soit ici la prudence d'un homme qui se défie de lui-même, et qui ne cherche que des succès proportionnés à ses talents. S'il était aux yeux de la foi dans le ministère évangélique des fonctions plus ou moins nobles, Vincent les a remplies ou a pu les remplir. Déjà célèbre à Toulouse par le succès de ses premières études, longtemps éprouvé dans sa foi par les rigueurs d'un dur esclavage; assez instruit pour mériter les faveurs de Rome, assez humble pour s'y refuser, produit à la cour par la confiance des ministres, accueilli par l'estime du prince, donné par la piété à la célèbre maison de Gondy, pour lui former des rejetons qui pussent un jour en soutenir l'éclat, où ne pouvait-il point porter ses désirs? Mais les saints voient autrement que le commun des hommes; Clichy l'a éclairé sur sa destination. Loin des malheureux, leurs cris le poursuivent; du fond de ces palais où le retient l'obéissance, il jette sur les retraites qu'habite la misère des yeux ardents de charité et de compassion:

il croit entendre la religion qui l'implore. C'en est fait, ses liens se brisent; Vincent est libre, et son ministère commence.

Ici, Messieurs, que l'éloquence se taise et que le sentiment rende seul dans sa simplicité le spectacle de Vincent, catéchisant dans les campagnes. C'est un père au milieu de ses enfants égarés; il en a la tendresse et la sollicitude, il les attire avec bonté; il s'insinue avec douceur, il parle avec onction. Leurs besoins, il les prévient; leurs maux, il les soulage; il prend sa part de ceux qu'il ne peut adoucir. Il essuie leurs larmes, il voudrait en tarir la source. Sublime quand elle domine au-dessus des grandeurs, la religion n'en est que plus touchante, quand elle descend à consoler le pauvre. Ah! son triomphe est de se faire aimer. L'humilité, la douceur de Vincent, lui ont gagné tous les cœurs. Il exhorte, il presse, il menace, il exhorte encore, des pleurs coulent d'attendrissement, ce seront bientôt des larmes de pénitence et de componction. Bientôt des consciences ténébreuses que le remords jusque là n'avait jamais troublées s'ouvrent pour révéler le secret de toute une vie. Tous viennent déposer à ses pieds des fautes qu'il leur apprend à détester. Tous brûlent de se convertir. Un peuple entier de pécheurs obstinés n'est plus qu'un peuple de pénitents.

Ainsi prédiche Vincent, ainsi son éloquence n'est que l'effusion de son amour. Mais qui pourrait suivre l'activité de son zèle? A peine l'œuvre de Dieu est commencée, et déjà combien de malheureux en ont senti l'effet. Gannes, Villepreux, Montmirel, toutes les terres de la maison de Gondy ont été renouvelées par ses travaux. Heureses campagnes des diocèses de Sens, de Beauvais, de Chartres! vous vîtes des anges pour la vertu, où il avait à peine trouvé des hommes. Marseille peut raconter des prodiges plus surprenants encore, dans ces prisons flottantes où les tourments de l'esclavage punissent le crime sans l'expier; où les accents de la douleur se confondent avec les blasphèmes du désespoir; où des hommes dégradés semblent justifier l'arrêt qui les proscrit, Vincent a fait entendre la voix de la religion, et le charme de ses consolations a suspendu leurs maux, réveillé le repentir, amolli leurs cœurs; son zèle n'en est que plus ardent. Moins flatté du bien qu'il fait, qu'avidé de celui qui reste à faire, il compte, non ses succès, mais les besoins qui se renouvellent. Ah! s'il pouvait se multiplier; si, touchés comme lui de l'ignorance et de l'abandon des peuples, des ministres charitables.... : souhaits de Vincent vous serez accomplis. Ses disciples dans la piété, la comtesse de Joigny et son époux, devenus ses émules, s'empressent de seconder les vues du saint prêtre. Soyez donc bénie, providence de mon Dieu, d'avoir enfin jeté les yeux sur cette portion délaissée de votre vigne.

Je parle, Messieurs, de l'établissement de votre congrégation, établissement où bril-

lent à la fois le désintéressement, l'humilité, la prudence, la charité de Vincent de Paul; où la plus haute sagesse se cache sous les dehors de la plus grande simplicité; où rien n'a été décidé par la règle que ce qui avait été prouvé utile par l'expérience; où tout se tient, s'enchaîne, et s'aide mutuellement; les vertus et les devoirs, les préceptes et les conseils, les détails de la vie privée et les fonctions du ministère, tableau frappant de la perfection évangélique, immortelle image de l'esprit de Vincent de Paul, germe fécond de salut pour les campagnes qu'elle a peuplées de pères tendres, de guides éclairés, de catéchistes instruits, d'orateurs éloquents, d'apôtres infatigables; institution qui ne cessera jamais d'être chère à l'Eglise, parce que l'objet de ses travaux sera toujours utile à la religion.

Il n'appartenait en effet, Messieurs, qu'à un esprit nouveau de s'élever contre les missions, et de rendre suspect l'avantage qu'elles procurent. Esprit d'orgueil et de jalousie, qui n'approuve que le bien qu'il a fait lui-même, et qui se venge en les calomniant des vertus qui le condamnent. Mais l'œuvre de Dieu s'affermirait dans les contradictions, et le juste marche à son but, loin des détours artificieux de l'hypocrisie et de l'erreur. Non, Messieurs, malgré d'odieuses imputations, le zèle de Vincent ne l'aura point trompé; j'en atteste les Xavier, les François de Sales, les Eudes, dont il n'a fait qu'imiter les travaux. J'en atteste les accroissements subits d'une compagnie qui fut à peine formée que la France, l'Italie et la Pologne, se disputèrent la gloire d'en multiplier les établissements. J'en atteste les succès de ces hommes apostoliques; tant d'hérétiques ramenés à la foi, de justes fortifiés dans la grâce, de pécheurs gagnés à la pénitence; les haines assoupies, les querelles éteintes, les vengeances proscrites, la pureté où régnait le libertinage, la bonne foi où se cachait la fraude, le silence de la résignation où éclatait le blasphème; le pauvre ennobli par la vertu, consolé par la religion, soutenu par l'espoir des biens futurs; des familles, des hameaux, des provinces entières, rétablies, vivifiées, fécondées par leurs soins. Laissez-les croître, et bientôt l'Europe entière aura pour eux des bornes trop étroites. Victimes d'un généreux dévouement, ils iront, bravant l'intempérie des climats, affrontant les tempêtes et la mort, soutenir dans la foi chancelante les malheureux esclaves de la Barbarie, et porter le salut aux nations idolâtres; tant le zèle a de pouvoir quand, fidèle aux lois d'une vocation particulière, il s'enflamme encore des feux d'une sainte émulation.

A la tête de cette nouvelle milice, Vincent conçoit d'autres projets, aspire à de plus grandes choses. O vous, dit-il à ceux que le désir de l'imiter rend ses disciples, ô vous, qu'une grâce particulière appelle à sanctifier les peuples, qu'avons-nous fait? qu'arrêter pour un instant des maux qui vont se répandre avec une nouvelle fureur. On atta-

que mal des vices dont on ne tarit point la source. Le scandale est dans le sanctuaire, c'est là qu'il nous faut le poursuivre. Ah ! la corruption des peuples n'est qu'une suite nécessaire et la juste punition de l'infidélité des prêtres ; ceux-là sont coupables sans doute, mais ils sont malheureux. Les autres sont criminels et n'ont point d'excuse ; c'est sur eux que Dieu vengera les pertes de la foi. C'est à nous qu'il demandera compte des prévarications dont nous aurons été les muets témoins. Rallumons ces lampes éteintes dont les noires vapeurs ont répandu au loin l'infection et la mort. Relevons ces colonnes abattues, dont les débris dispersés sont devenus pour la maison d'Israël des écueils et des pierres d'achoppement ; nous aurons tout fait pour le salut des peuples si nous leur avons formé des ministres selon Dieu.

Il dit et l'exécute. Ici, Messieurs, je devrais peut-être vous exposer le déplorable état de la discipline et des mœurs du clergé, le sacerdoce en proie à des hommes qui n'en recherchaient que les commodités sans en connaître ni l'esprit ni les obligations ; le patrimoine des pauvres envahi par l'ambition, pour servir ensuite d'instrument aux plaisirs et d'aliment au luxe ; les saints ordres demandés sans titre, reçus sans préparation, exercés sans décence ; des prêtres semblables aux séculiers par une vie toute profane, souvent au-dessous d'eux par leur ignorance et leur grossièreté ; la religion tout-à-fait étrangère au milieu de ses ministres..... Mais pourquoi rappeler des égarements qu'ont fait oublier des temps plus heureux ? pourquoi r'ouvrir des plaies qu'a fermées la sagesse de Vincent ? Dérobons, s'il le faut, quelque chose à sa gloire, et si nous sommes obligés de parler des objets qui ont excité son zèle, montrons-les moins dans ce qu'ils ont eu d'affligeant pour son cœur, que dans les succès qui l'en ont consolé.

Ses succès ? ils passeront de beaucoup son attente ; l'humilité se cache à elle-même ses ressources ; mais le Seigneur est avec elle et la fait triompher. Déjà commencent ces pieux exercices où, dans le silence et la retraite, ceux qui se destinent au service des autels méditent l'excellence d'un état qui met l'homme à la place de Dieu même ; déjà s'ouvrent ces retraites où, prévoyant la faiblesse humaine, la pénitence offre encore un moyen de salut à ceux qui ont perdu la grâce ; retraites nécessaires aux pécheurs qui s'y reparent, non moins utiles aux justes qui s'y purifient, parce que le juste a aussi ses taches, et que le prêtre le plus parfait ne l'est jamais assez. Déjà sont proposées et s'exécutent les fameuses conférences où ce fut bientôt un éloge d'être admis. Là, au milieu d'une assemblée auguste dont tous les membres le chérissent comme leur père, le fixent comme leur modèle, l'écourent comme leur oracle, Vincent préside moins par l'autorité que par ses lumières ; moins par la dignité de son rang que par

le respect qu'on paye à ses vertus. S'il parle, on croit entendre un Dieu qui s'explique par sa bouche ; s'il se tait, c'est encore sa sagesse qu'on admire dans les discours des autres ; là, on établit la vérité du dogme, on discute les points de la morale, on apprend à se sanctifier soi-même pour sanctifier les autres ; là, se forment les Godeau, les Ollier, les Pavillon (hâtons-nous de le nommer pendant que nous pouvons encore rendre hommage à une vertu sans tache), prémices heureuses des beaux jours qu'illustre le génie des Bossuet, la charité des Fénelon, l'éloquence des Fléchier, tous disciples, admirateurs, panégyristes de Vincent de Paul.

Tant de projets heureusement exécutés n'étaient encore que les préludes d'un zèle qui s'essayait à de nouvelles réformes. Pour vous en faire sentir l'importance, que ne puis-je vous donner de l'excellence du sacerdoce et des préparatifs qu'il exige, l'idée qu'il en avait lui-même. Combien de fois att-il regretté ces jours plus heureux, où tremblants de frayeur à la vue des autels, craignant toujours de n'être pas assez saints, des hommes trop pleins d'humilité se refusaient au vœu de l'Eglise, et par leur fuite avertissaient de leur faire violence ? Alors les prêtres étaient en petit nombre, et chaque chrétien vivait comme s'il eût dû le devenir. On les choisissait parmi ceux qu'une vertu extraordinaire, ou une sainteté non démentie avait fait remarquer ; et le pontife, en leur imposant les mains, n'appréhendait que de ne pas avoir ordonné les plus dignes. L'esprit de l'Eglise était encore le même ; mais ses besoins s'étaient multipliés, et les mœurs n'avaient plus leur antique innocence. Des hommes se présentaient que nulle réputation n'avait précédés, que nulle vertu ne recommandait d'eux-mêmes. Ils se séparaient de la foule, ils entraient dans le sanctuaire encore pleins des vanités du siècle ; et le moment de l'onction sainte était souvent le seul intervalle qu'ils eussent mis entre une vie dissipée et les fonctions les plus augustes. L'Eglise gémissait : mais emportée elle-même par le torrent, l'autorité réclamait et ne corrigeait rien. Ce que ses prières ont en vain demandé, ce qu'elle a inutilement prescrit dans ses conciles, un seul homme va l'exécuter. S'il n'ose faire que la moitié du bien qu'il souhaite, n'en accusez que le malheur des temps. Il eût voulu que toute la vie fût une préparation au sacerdoce ; que consacrés dès leur enfance au service des autels, nourris comme Samuel dans les parvis du temple, nos jeunes lévites n'eussent jamais connu que Dieu et son culte. Mais le zèle a aussi sa prudence, et s'il cède quelque chose au relâchement, ce n'est que pour mieux assurer le bien qu'il médite. Qu'elles s'élèvent donc ces demeures sacrées, destinées à être, entre le monde et le sanctuaire, des lieux d'épreuve et de solitude ! Que l'esprit de Vincent y repose dans tous les temps sur ceux qui viendront s'y pré-

parer au sacerdoce ! Que cachés pendant de longues années dans ces retraites aux séductions de la chair et du sang, ils n'en sortent que renouvelés et transformés en d'autres hommes ; que les peuples édifiés de ce changement merveilleux s'écrient, dans les transports d'une joie sainte : Ah ! ceux-là sont vraiment des prophètes, et l'esprit du Seigneur est avec eux !

Je parle, Messieurs, dans une maison qui a vu le premier essai de ces établissements, qui pourrait même encore leur offrir un modèle ; et s'il manquait dans vos idées quelque chose à la gloire de Vincent, je vous prendrais vous-mêmes à témoins, et je vous dirais : Qu'avez-vous vu dans l'enceinte de ces murs, qui ne respire la sainteté du Dieu qu'on y sert, et la simplicité majestueuse de la religion qu'on y enseigne ? Quels exemples dans les chefs ! quelle louable émulation dans les élèves ! la science n'y a point l'orgueil qui enfle, encore moins la hardiesse qui égare ; elle est humble, pieuse et solide. Elle a surtout la charité qui édifie ; le même zèle qui éclaire les esprits, veille à former les cœurs ; le recueillement entretient la ferveur, la ferveur anime la prière, la prière sanctifie le travail. Ainsi la discipline enchaîne les actions et les appelle successivement ; un même ressort ment les esprits, dirige les volontés, fléchit les cœurs, fait briller les talents, ménage les caractères ; et ce ressort, c'est la règle vivifiée par l'âme et le génie de ceux qui gouvernent. En vous parlant des succès de Vincent, pardonnez, Messieurs, si je parais faire un éloge qu'il partage. Le mérite de son institution était de préparer et de produire des hommes qui lui ressemblaient.

Tel est le sort des institutions utiles : elles ont un caractère de sagesse qui persuade. On s'empresse de se les approprier ; on s'étonne même de ne les avoir pas prévenues. Ce qui n'était qu'un pieux essai, devient bientôt la loi de tous les diocèses. Elle passe les Alpes, s'étend au delà des Pyrénées. Partout on ouvre des conférences, on établit des séminaires ; partout le même succès justifie le même zèle ; tout change et s'applaît d'être changé ; l'esprit de Vincent, comme un esprit créateur, porté sur toutes les églises du royaume, y a laissé le germe d'une nouvelle race dont rien n'éclipsera la gloire. Si désormais la religion n'a plus à rougir de ses ministres ; si le clergé a repris avec ses mœurs et ses lumières le crédit qu'il avait sur les peuples ; si la malignité a changé ses sarcasmes en éloges ; si l'hérésie en frémissant a vu s'échapper de ses mains jusqu'à ses dernières armes, Eglise de France, c'est à Vincent que tu le dois ; ou plutôt, c'est à Dieu qui dispose tout pour la gloire de son nom, qui obscurcit, quand il le veut, les astres du firmament, ou les fait briller chacun à leur place ! Il a de nouveau appelé les étoiles du ciel, et elles ont dit : nous voici ; et elles ont pris plaisir à luire pour la gloire de celui qui les avait créées.

Les abus naissent les uns des autres, et dès qu'une fois le relâchement a commencé de s'introduire, il est bien difficile de prévoir où il doit s'arrêter. Il y a dans la licence une progression rapide qui finit par rendre toute espèce de joug insupportable. Alors elle revêt un caractère d'indépendance qui ose même s'attaquer à la foi. Elle substitue de nouvelles opinions, qui sont les siennes, à des vérités éternelles qui viennent de Dieu, et elle cherche dans les systèmes d'un esprit indocile une sécurité qui n'est qu'un degré de plus à la corruption du cœur. Telle est, Chrétiens, la source de presque toutes les hérésies. Filles de l'orgueil, leur naissance seule devrait les rendre suspectes. Mais si elles ont la même origine, il s'en faut bien qu'elles aient toutes le même caractère et les mêmes prétentions.

L'Eglise alors avait à combattre deux erreurs qu'un même siècle semblait n'avoir rapprochées que pour justifier cette vérité. L'une plus ancienne, plus répandue, affermie par des succès et par le temps ; l'autre plus récente, plus faible encore dans ses ressources, mais se fortifiant dans l'ombre et le mystère. L'une, malgré ses revers et ses défaites, comptait parmi le peuple et la noblesse de nombreux partisans, et jouissait d'une existence légale, fruit de ses révoltes et de la nécessité ; l'autre aspirait à une consistance qu'elle n'avait point encore. Souple, adroite, insinuante, elle attaquait les esprits par la séduction et suppléait par l'adresse à ce qui lui manquait du côté de la force. L'une déjà plus d'une fois condamnée, frappée de tous les foudres de l'anathème, n'en était que plus audacieuse dans sa rébellion, et se vengeait, en l'anéantissant, du pouvoir qui l'avait proscrite ; l'autre moins hardie parlait en apparence le langage de la soumission, éludait en temporisant, et ne cédait que pour résister avec avantage. L'une enfin dominant avec orgueil sur des provinces entières se faisait gloire de sa séparation ; elle avait ses temples, ses ministres, sa discipline. Au contraire réduite à un petit nombre de novateurs, l'autre conservait par intérêt l'unité qu'elle détruisait par système, et fuyait l'éclat du schisme dont elle avait déjà l'esprit. Toutes deux au reste également ennemies de la foi, également redoutables à l'Eglise, l'une par les conquêtes qu'elle avait déjà faites, l'autre par celles qu'elle méditait de faire encore. Mais Vincent veille à la défense de la vérité.

Vous le montrerai-je aux prises avec le calvinisme, démasquant l'imposture de la prétendue réforme, réfutant ses sophismes, détruisant ses prétextes, tantôt la couvrant de toute l'ignominie de son auteur ; tantôt l'opposant à elle-même dans les diverses opinions de ses docteurs et de ses chefs ? Pour lui ôter toute sa force, il suffisait d'ôter à la crédulité sa prévention. Non, dit-il aux peu les abusés, la vraie doctrine n'est point celle qui varie au gré de l'intérêt et des passions, et que se sont transmise d'obscurs hérésiarques ; c'est celle qui, toujours une, est

venue par une tradition non interrompue de Jésus-Christ à nous, que les apôtres ont enseignée, que les Pères ont recueillie, que les conciles approuvent et que l'Eglise adopte. Quelque anciennes que soient vos opinions, elles sont fausses, si on connaît leur origine; la vérité n'en a point d'autre que Dieu même. A l'énergie du raisonnement, il joint l'attrait de la douceur et de la charité. Armes puissantes qui pénètrent le cœur, et y achèvent l'ouvrage de la persuasion, comment ne pas croire à la vérité d'une foi qui s'annonce par des bienfaits? La bienfaisance a toujours été le langage de Vincent de Paul; Châtillon, témoin des merveilles de sa charité, le sera aussi des triomphes de son zèle.

Je m'arrête ici, Messieurs, je n'ai garde de renouveler des scandales que Vincent a dû combattre, quand ils pouvaient devenir contagieux, mais que des temps plus calmes ont dévoués au silence et à l'obscurité. Puisse donc s'effacer à jamais le souvenir de nos anciennes querelles! puisse l'injuste prévention, qui n'a vu dans la simplicité de l'homme de Dieu qu'ignorance et incapacité, reconnaître la prudence de son zèle, et rétractant d'odieuses imputations, ressource toujours faible contre la vérité, applaudir avec nous une sagesse exaltée par tant de témoignages honorables, rendus par ce que le monde a de plus grand et de plus élevé. Richelieu ne dédaigne point de le consulter : plein de confiance dans ses vertus, son roi voit la mort moins terrible s'il expire dans ses bras. Le prince de Condé, non ce héros qui fut tour à tour le soutien et l'effroi de la France, mais ce prince sage, dont la prudence, si le ciel l'eût permis, l'aurait sauvée de ses propres vertiges; celui dont l'âge et l'expérience avaient mûri la raison, Condé doute, en le voyant, de son mérite; il l'interroge, et publie, après l'avoir entendu, qu'il n'a jamais rencontré un esprit tout à la fois plus juste et plus profond. Ainsi dans le lieu même où les suffrages ne se donnent qu'à la grandeur, l'humble simplicité de Vincent recueille des hommages.

Témoignages authentiques, confirmés par les honneurs qui en furent la suite, Anne d'Autriche, jugeant de lui comme son auguste époux, l'admet au plus important de ses conseils. Là, plus grand par sa modestie que Mazarin dans l'orgueil du pouvoir, il paraît sans appareil comme sans prétention, et ne parle que pour la défense de la discipline. On se laisse convaincre par un homme qui n'a de règle que sa conscience, qui ne cherche point la faveur, qui se féliciterait même de sa disgrâce. Sur ce théâtre de la cupidité et des passions, l'humble simplicité de Vincent déconcerte plus d'une fois les crimes de l'ambition et les projets de la politique.

Enfin témoignages décisifs, accumulés par tout ce que l'Eglise de France eut alors de plus saint et de plus éclairé. Je ne parle point des Bérulle, des Bossuet, et de tant d'autres prélats, dont le jugement a prévenu et préparé celui de l'Eglise entière; un seul

suffrage renferme tous les autres, le suffrage de François de Sales, fondateur d'un ordre destiné à donner à Jésus-Christ de nouvelles épouses, et à la foi de nouvelles victimes. Il craint que le temps n'en altère la splendeur; il craint que l'erreur, introduite par le relâchement, n'étouffe dans son germe le fruit de sa tendresse et de sa piété. Mais Vincent l'adopte, et ses alarmes cessent. L'humble simplicité de Vincent est une source féconde de lumières et de conseils qui, pendant quarante ans, coulera sur ce nouveau fonds pour le fertiliser.

Et voilà l'homme dont on oserait soupçonner la sagesse! Homme rare, universel, étonnant par cela même que l'on a pu le méconnaître; d'une humilité si profonde, qu'elle a fait illusion sur la réalité de son mérite; d'un mérite si éprouvé qu'il a percé malgré lui le voile épais dont il cherchait à l'obscurcir; soigneux de cacher ses talents, quand ils ne devaient servir qu'à sa réputation; ardent à les mettre en usage pour la gloire de son Dieu; le dernier de tous dans sa propre opinion, le premier par ses œuvres, dans celle des autres; qui s'est cru inutile sur la terre, et dont le zèle infatigable a embrassé toutes les conditions et vivifié tous les états. Je pourrais en effet, Messieurs, prolongeant cet éloge, trouver encore dans la constance de ses travaux de nouveaux motifs à votre admiration; je pourrais compter les réformes où il a travaillé, les conversions particulières qu'il a opérées, les saints établissements qu'il a servis; et dans la gloire d'une Lumague et d'une Miramion, dans la piété d'un commandeur de Sillery, dans la ferveur renouvelée de plusieurs ordres célèbres, vous montrer sous de nouvelles formes le zèle de Vincent. Mais il est des sujets qu'on n'épuise point et dans lesquels il faut se borner par l'impossibilité de tout dire. Content de vous l'avoir offert dans les traits principaux qui l'ont caractérisé, et qui ont fait son mérite distinctif, je laisse à votre piété à s'édifier elle-même sur ces détails. Apôtre des pauvres, restaurateur de la gloire du clergé, défenseur de la foi, l'homme enfin de toutes les entreprises et de toutes les bonnes œuvres, il a tout fait pour le salut des hommes; vous venez de le voir, j'ajoute qu'il a tout fait pour leur soulagement. La charité de Vincent, sujet de la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

La religion n'a jamais plus de droit à nos hommages que quand elle triomphe dans les vertus des saints. Il y a dans les actions qu'elle consacre quelque chose de grand et de sublime qu'on admire, et l'on reconnaît à la vue de ces hommes rares, qu'elle a élevés au-dessus de la nature, qu'elle est fille du ciel et qu'elle a toute la sainteté de son auteur. Mais la distance qui les sépare de nous, affaiblit en quelque sorte le sentiment qu'ils inspirent, et en paraissant si supérieurs à l'humanité, ils n'obtiennent d'elle qu'un culte respectueux, qui est plus le

fruit de la vénération que de l'amour. Il n'en est plus ainsi lorsque joignant à l'héroïsme de la foi les œuvres d'une charité compatissante, ils n'ont vécu que pour être sur la terre les images de la miséricorde. Alors les cœurs émus préviennent le culte qu'on leur rend; alors le cri de la reconnaissance se mêle aux acclamations de la piété. Alors on voit réuni tout ce que la religion a de plus saint et de plus consolant, et l'on sent qu'elle est née pour le bonheur des hommes; tel est, Chrétiens, le spectacle qui me reste à vous offrir. C'est à vos cœurs attendris que je vais parler des bienfaits de Vincent.

Qu'elle se taise donc, cette voix impie, qui accuse la religion de rendre l'homme étranger au milieu de ses semblables. La foi n'est que la perfection de la nature; bien loin de détruire en elle cette sensibilité précieuse qui l'honore, elle y ajoute une énergie, une constance et des ressources, qui ne sont pas dans la faiblesse humaine. Vincent de Paul va nous prouver que, si l'humanité a ses prodiges, la charité a ses miracles. Celle dont il fut toujours animé, ne sera point le moins étonnant. Charité active qui se multiplie dans ses moyens pour égaler le nombre des maux présents; charité prévoyante qui se perpétue dans ses établissements pour embrasser la suite des maux à venir.

Vincent, Messieurs, était né dans un siècle où la justice du ciel semblait s'être déchaînée sur la terre pour en punir les crimes. Les fléaux de la vengeance s'y succédaient sans relâche, et portés de royaume en royaume, y laissaient au loin l'affreux spectacle de la désolation. Presqu'en même temps, l'Angleterre éprouvait une de ces révolutions terribles qui changent les Etats et bouleversent les fortunes. La Lorraine et la Flandre étaient en proie aux horreurs de la guerre, de la famine et de la peste; et la France, à des maux aussi grands, joignait ceux des provinces voisines, dont les habitants affamés venaient en foule lui demander des secours, qu'elle n'offrait point à ses propres sujets.

Au milieu de ces désastres, la sensibilité qu'il était ou refroidie par l'expérience de ses propres besoins, ou épuisée par ses largesses n'avait plus que des larmes à verser; et qu'aurait-elle pu contre des maux qui se renouvelaient sans cesse, qui se produisaient sous toutes les formes imaginables, dont la dernière était toujours la plus triste et la plus affligeante? Pour soulager tant de malheureux, il fallait un généreux dévouement de soi-même, un sentiment profond de leurs calamités, un cœur vaste qui les embrassât toutes. Il fallait des ressources promptes, immenses, inépuisables; et plus encore une foi supérieure à ces ressources, qui profitât des secours humains sans y mettre sa confiance, qui obtint du ciel ce que la terre lui refuserait. Il fallait une charité qui réunît l'héroïsme des Paulin, l'éloquente compassion des Ambroise, le zèle infati-

gable des Borromée, il fallait l'âme de Vincent de Paul. Religion sainte, vous seule avez pu la former! elle fut le chef-d'œuvre de la miséricorde.

N'attendez pas, Messieurs, que, sondant les profondeurs de ce cœur magnanime, j'essaie d'exposer à vos yeux le sentiment dont il est pénétré à la vue des maux de ses semblables. Malheur aux âmes froides, insensibles, dont les larmes n'ont jamais coulé sur l'infortune! Mais il n'appartient qu'aux grandes âmes de sentir les émotions fortes, les rapides élans d'une charité qui se précipite au secours du malheureux, et qui se revêt de ses douleurs. Voulez-vous donc le connaître, ce sentiment sublime? Entrez à la suite de Vincent, dans ces vastes hôpitaux où l'homme languissant n'est plus qu'une proie que se disputent les maladies et les souffrances. Percez avec lui l'horreur infecte et ténébreuse de ces cachots, où abandonnés, sans secours, des spectres hideux paraissent moins des exemples de la justice des hommes, que des victimes précoces de la barbarie et de la cruauté. Suivez-le sur les galères de Marseille; et là, dites-nous s'il y eut jamais compassion plus ardente, plus héroïque? Dans la confusion de toutes les misères, il aperçoit un malheureux forçat. Le blasphème est sur ses lèvres, et le désespoir est dans son cœur. Ah! ce ne sont point ses chaînes qui lui pèsent; un souvenir plus affreux le déchire: une femme..., des enfants..., qui subsistaient de ses travaux, que l'indigence consume, que la faim dévore, que la mort peut-être.... Non, Messieurs, ils ne mourront point. Le forçat sera libre, et Vincent..... Vincent est dans les fers.

Que n'est-il pas permis d'attendre d'une âme capable de pareils sacrifices? Mais seul, que pourra-t-il contre des maux de toutes espèces? où trouver des secours pour tant de malheureux qui l'implorent? Où les trouver, Messieurs? Dans son cœur. Pour être libéral, l'homme charitable a-t-il besoin d'être opulent? La prudence humaine délière encore, et déjà la charité de Vincent de Paul agit. Il n'a point, il est vrai, les biens immenses que le luxe dissipe, mais il a le charme qui les attire, il a cette éloquence du sentiment qui persuade. Il ira dans l'assemblée des grands; là il parlera avec onction et avec force; il peindra l'humanité souffrante, la religion suppliante, éperdue; un Dieu affligé dans ses membres; et le feu de ses discours, électrisant les cœurs, y allumera la sainte émulation de la miséricorde. Les princes deviendront ses tributaires, les riches déposeront à ses pieds leur fortune; et sa charité, grossie des largesses d'une bienfaisance qui sera son ouvrage, ira comme un fleuve abondant porter au loin l'espérance et la vie.

Que vos idées s'agrandissent donc, Messieurs, pour embrasser, s'il est possible, toute sa magnificence! Ce n'est plus dans le secret des hôpitaux et des prisons, ce n'est plus dans le cercle ignoré de quelques fa-

milles indigentes qu'elle s'exerce : un théâtre plus vaste s'ouvre à son zèle. Toutes les calamités réunies l'appellent au secours de la Lorraine. A ce nom, quels souvenirs se renouvellent encore ! Charles IV régnait sur cette province. Prince capiteux, turbulent, plus ennemi du repos qu'ami de la gloire, changeant d'alliés au gré de ses intérêts, et d'intérêt au gré de ses caprices ; assez fort pour donner de l'inquiétude à ses voisins, trop faible pour se soutenir longtemps contre eux ; facile à conclure des traités, plus facile à les rompre ; un tel prince était né pour être le fléau de ses sujets. Je frémis du tableau que j'ai à vous retracer. Des ennemis que la vengeance rendait féroces ajoutaient aux fureurs de la guerre l'acharnement de la cruauté. Le fer et la flamme à la main, ils brûlaient les moissons, pillaient les villes, profanaient les temples, massacraient les habitants ou n'épargnaient leur vie que pour les outrager dans un bien plus précieux. La Lorraine n'était plus qu'un vaste tombeau dont un reste d'hommes exténués par la faim disputaient les cadavres à la voracité des bêtes féroces. On a vu dans ces jours de désastres des mères dénaturées et des enfants barbares... N'achevons pas, chrétiens, il est des atrocités que l'histoire devrait effacer de ses annales, si elles n'étaient moins la honte de la nature que l'excès de la colère du ciel irrité de ses crimes.

Les Lorrains étaient devenus pour le reste de l'Europe un spectacle d'effroi, ils furent pour Vincent un objet de compassion et de tendresse. Ministres de la charité, allez, dit-il à ses enfants, volez au secours de ce peuple infortuné. Ils arrivent ; la bienfaisance leur a confié ses trésors, mais ils portent dans leur cœur des consolations plus efficaces. Au milieu des dangers qui les attendent, providence de mon Dieu, veillez sur eux ! ils sont l'espoir de tout un peuple. Et vous, vierges chrétiennes, tendres enfants pour qui cette terre de malédiction ne serait plus qu'une terre de scandale, un autre Joseph vous tend les bras. Dans Paris, Vincent sera encore votre ami, votre consolateur, votre père.

Pourvoir seul à la subsistance d'une grande province, varier les secours à proportion que les besoins sont différents, lutter pendant vingt ans contre des excès que chaque jour voit se renouveler, et ne cesser d'être bienfaisant que quand elle cesse de souffrir ; tel fut, Messieurs, le miracle de la charité de Vincent, ce n'en sera point le terme. Il semble qu'il y ait dans le malheur une sorte de contagion ; déjà nos frontières en ont senti l'atteinte ; la Picardie, la Champagne, l'île de France, ravagées en même temps par des ennemis étrangers et des citoyens rebelles, éprouvèrent tous les désastres d'une guerre ruineuse. Dans toute son étendue, la France reproduit l'affreuse image du triste sort de la Lorraine.

Ici, Messieurs, j'avoue que je succombe sous le poids de mon sujet. On se lasse à

décrire des calamités que Vincent ne se lasse point de soulager.

Et comment suivre en effet l'activité d'un zèle qui est partout au même instant ? L'esprit ne peut fixer tant d'objets que dans un ordre et une succession qui les affaiblit. Vincent est le seul qui les embrasse tous à la fois. Ses largesses coulent aux extrémités et dans le centre du royaume ; tout à la fois divisant ses secours, sans les affaiblir, il sauve des armées languissantes, repeuple des villes désertes, vivifie des campagnes désolées. Tout à la fois et dans tous les lieux, il est le père de l'orphelin, le protecteur de la veuve, le défenseur de l'opprimé, le bienfaiteur de l'indigent ; et, mêlant aux œuvres de la miséricorde les exhortations toujours si persuasives de la religion quand elles consolent le malheureux, toujours si efficaces quand on les reçoit de la bienfaisance, il apprend aux peuples à remonter à la source de leurs maux, et par les larmes d'une sincère pénitence, à éteindre, dans les mains de Dieu même, les foudres qui les châtent.

Pour vous donner une idée de sa constance à prendre toutes les formes, que ne puis-je entrer dans le détail ! que ne puis-je, gravant dans vos esprits les lieux, témoins de nos troubles civils, observer avec vous sa charité sur ce nouveau théâtre ! Là, vous dirai-je, il accueille de généreux étrangers qui, après s'être dévoués au service de la France, harrassés d'une marche longue et pénible faite au milieu des rigueurs de l'hiver, allaient perdre, sous le poids des misères et des fatigues, une vie qu'avaient respectée les combats ; et par le secours qui les sauve, il satisfait à la fois l'humanité, la justice et la reconnaissance. Dans cette ville, qu'un siège meurtrier venait de réduire aux dernières extrémités, les cadavres encore épars exhalaient un air infect qui, reçu dans des corps affaiblis, accumulait les victimes de la mort... La mort saisit les coopérateurs et les ministres de sa charité, et Vincent envie le bonheur et la gloire de leur sort ! Voyez plus loin, les fleuves débordés joignent leur courroux à celui des hommes : Genevilliers va disparaître sous les eaux de la Seine. Plongés dans le sommeil, ses habitants ne soupçonnaient pas même le danger qui les menace : mais Vincent l'a prévu. Ils ne le connaîtront que par les secours qu'il leur envoie, quand ils verront avec surprise voguer sur leurs plaines les barques nourricières qui leur apportent les tributs de sa bienfaisance.

Ramenant ensuite vos regards sur la capitale, je vous montrerais un spectacle non moins intéressant. D'un côté un peuple immense, aigri contre l'autorité qui cherche à le punir et à laquelle il impute sa disette ; troupe errante, audacieuse, prête à servir les desseins du premier qui voudra la nourrir ; dont les plaintes, si elle n'est soulagée, peuvent devenir une sédition. De l'autre, une charité douce, patiente, éclairée dans ses mesures, dont les secours distribués avec ordre suffisent à tous les besoins, qui

calme les ressentiments, prêche les devoirs et conserve ou met dans tous les cœurs ces principes d'amour et de fidélité pour leur roi, sans lesquels, Paris, ville malheureuse de ta propre grandeur, tu aurais vu peut-être se renouveler dans tes murs les forfaits d'une ligue dont deux siècles entiers n'ont point encore affaibli toute l'horreur.

Bientôt prenant l'essor, ce ne serait plus sur la France que j'arrêteraï votre attention. Sortez, vous dirais-je, d'un cercle trop étroit pour l'âme de Vincent, parcourez les plaines dévastées de la Pologne, passez les mers; au fond des îles et des marais de l'Escoffe, sur les rochers impraticables de la Corse, au milieu des sables brûlants de l'Afrique, dans les sauvages habitations de Madagascar, vous trouverez des monuments de sa bienfaisance. Le soleil dans sa course en éclaire encore sous un autre hémisphère, et l'Indien étonné n'apprend qu'il est connu du reste de la terre que par la tendresse de Vincent.

Alors, Messieurs, recueillant tant de traits dispersés, je vous demanderais quel était donc, dans un seul homme, le principe de cette éminente vertu, de cette compassion si énergique dans ses sentiments, si prompte dans ses ressources, si abondante dans ses largesses, si variée dans ses formes, si constante dans son activité, si étendue dans son objet. Quel était, dis-je, le principe de tant de vertus rassemblées dans une seule. Serait-ce la sensibilité humaine? non sans doute. Personnelle dans ses vues, bornée dans son pouvoir, le penchant la décide, les obstacles l'effrayent, les bienfaits l'épuisent; et comme elle ne s'élève point au-dessus de la nature, elle en a nécessairement la faiblesse. C'était donc vous, fille du ciel, divine charité, âme de Dieu même, qui se répand sur l'univers, sans l'épuiser; qui anime, répare, conserve tout ce qui existe; source éternelle et féconde, qui suffit aux besoins de tous les lieux et de tous les temps, et qui laisse partout où elle coule l'empreinte de la sagesse et de la magnificence. La charité de Vincent fut votre image dans son activité, en se multipliant dans ses moyens pour égaler le nombre des maux présents; elle le sera encore dans sa prévoyance en se perpétuant dans ses établissements pour embrasser la suite des maux à venir.

Il est des maux, Chrétiens, qui n'affligent point tous les hommes à la fois, et qui ne les affligent point dans tous les temps; ils tiennent à des circonstances, qui ne sont pas toujours les mêmes, et n'ont de durée que celle des causes qui les produisent. Ce sont, si vous le voulez, des instruments que Dieu s'est réservés pour punir les peuples et les nations, quand portée à son comble, leur malice est venue à bout de lasser sa patience, mais qu'il renferme, quand sa justice est satisfaite, dans les trésors de sa colère. Il en est d'autres qui tiennent à l'humanité même, triste apanage d'une nature déchue de ses prérogatives, et condamnée dans son coupable auteur à ne porter à tous

ses descendants que les peines, les souffrances et la mort. Ainsi l'homme n'est sur la terre que le jouet des misères. Nos pères en ont subi l'arrêt: il s'exécute encore sur tous tant que nous sommes; et nos neveux naîtront comme nous, victimes dévouées d'avance à toutes les infirmités de la nature humaine, tant le péché nous avait dégradés! Mais la foi, en nous rendant à notre première destination, nous rend aussi à toute notre dignité.

A cette nouvelle espèce de maux, la charité de Vincent oppose un autre caractère. Ce n'est plus par des secours passagers qu'il les combat; il se perpétue, pour ainsi dire, avec eux dans des établissements solides, où les races futures trouveront encore les mêmes ressources qu'il y offre à son siècle. Ici, Messieurs, que votre piété se ranime, et prenne les sentiments de la reconnaissance. Je parle d'une vertu dont les effets cessent de vous être étrangers. Vincent a été l'homme de tous les pays; il va être l'homme de tous les âges; il a vécu pour nos ancêtres; et il vivra pour nos descendants, comme il vit pour nous. Ses bienfaits nous regardent, et nous en jouissons.

Nous en jouissons dans les pieuses assemblées de ces femmes respectables par leur naissance et leurs richesses, plus respectables par l'usage qu'elles en font; assemblées dont Vincent n'a trouvé le modèle que dans son cœur, et dont sa charité a fait comme autant de ligues puissantes qu'elle oppose encore avec succès dans tous les lieux à celle des maladies et des besoins. Nous en jouissons dans cette compagnie de vierges, dévouées au soulagement de l'infortune, à qui l'humilité n'a donné que le titre modeste de servantes, que la reconnaissance nomme tous les jours les bienfaitrices des pauvres, qui ennoblissent les fonctions les plus humbles par le plus sublime de tous les sentiments. Congrégation utile, nécessaire, le modèle de la piété, l'ornement de la foi, l'honneur de l'humanité... Une femme s'est rencontrée digne par ses vertus, d'avoir Vincent de Paul pour guide et pour ami, digne par sa charité, de devenir la coopératrice de ses desseins. Alors, Messieurs, s'est renouvelé, selon l'expression du prophète, le pacte de la miséricorde et de la vérité. (*Psal. LXXXIV, 11.*) L'une a eu ses apôtres, et l'autre ses ministres qui, associés par un même esprit dans leurs fonctions auprès des pauvres, doivent leur rappeler dans tous les âges, et l'amour éclairé d'un père qui instruit ses enfants et la tendresse inquiète, compatissante, d'une mère qui s'afflige de leurs maux.

Nous en jouissons dans ces hospices multipliés, que la capitale, au milieu de son enceinte, offre à nos regards, et offrira encore à ceux de la postérité, comme des monuments éternels de la charité de Vincent de Paul. Vastes retraites, où tous les âges se rassemblent, où les générations se succèdent sans épuiser la bienfaisance qui les soutient et les fait subsister. Là, des enfants

précieux à l'humanité, mais qu'un libertinage impie ou une nécessité cruelle destinait à la mort, sont élevés, nourris, formés pour la religion et pour l'Etat. Autrefois, victimes d'un crime qu'ils n'ont point partagé, un même instant les voyait naître et périr; ou si leur vie se prolongeait dans les langueurs du besoin, elle devenait pour des âmes viles et mercenaires l'objet d'un calcul insultant à l'humanité, qui n'estimait leurs jours, que ce qu'ils pouvaient servir à l'avarice. En vain leurs cris touchants imploraient des mères que le préjugé ou l'indigence rendaient cruelles. Enfants malheureux, sans appui, sans ressources, ils n'avaient pour eux que la nature et leurs larmes. La nature était sourde; et combien de fois leurs larmes ont coulé, sans l'attendrir, sur le cœur barbare qui les rejetait. Vincent les a sauvés. Pour eux, pour ceux qui sont nés, pour ceux qui doivent naître encore, s'est élevé l'asile où, par les mains d'une charité toujours la même, leur sont offerts les aliments et le secours que la nature marâtre osait inhumainement leur refuser.

Là des hommes intéressants par leurs travaux, et respectables par leur âge, achèvent dans le repos une carrière longtemps pénible. Autrefois, une vieillesse indigente succédait pour eux à une vie laborieuse. Isolés, sous le poids de la caducité, ils traînaient dans le deuil et les souffrances un corps épuisé, languissant, que les infirmités de la nature, et les misères de la pauvreté se disputaient le cruel avantage de livrer le plus vite au tombeau. Grâces immortelles soient rendues à Vincent! Pour eux, pour ceux qui leur succéderont, s'est élevé un hospice qui servira de port à leur vieillesse. Un jour plus pur éclairera le couchant de leur vie. D'accord avec la charité, la religion leur montrant de là une patrie plus heureuse, leur apprendra à quitter sans regret cette terre de passage et d'exil; et leurs voix expirantes élèveront encore des actions de grâces à leurs derniers soupirs.

Là enfin, des pauvres et des malheureux de toute espèce, réunis, soulagés, offrent l'image d'un peuple entier sur lequel règne la bienfaisance. Autrefois multitude vagabonde, sans aveu, sans pudeur, sans religion, ils inondaient impunément les places publiques, et assiégeaient les temples; on les y voyait solliciter les secours de la miséricorde avec une hardiesse importune, plus propre à exciter l'indignation, qu'à faire naître la pitié; et combien sous les lambeaux d'une indigence volontaire cachaient un cœur avili par la paresse, ou corrompu par la licence, à qui les crimes ne coûtaient rien pour satisfaire les besoins dont ils ne savaient pas rougir. Plus d'une fois l'autorité avait essayé de corriger cet abus; un grand ministre avait échoué dans ce projet : il était réservé à Vincent de vaincre tous les obstacles... Par ses soins est préparée cette vaste enceinte, où dès lors et dans tous les temps, renfermés, contenus, et disciplinés par la même règle, prévenus

dans leurs besoins, soulagés dans leurs maux, les pauvres cesseront d'être un fardeau pour la société, et un scandale pour la religion. Désormais l'indigence soumise reprendra tous ses droits sur les cœurs.

Durez longtemps sur vos fondements, retraites utiles; durez pour le bien de l'humanité, l'honneur de la religion, la gloire de Vincent; durez pour être dans tous les âges un objet d'émulation et de reconnaissance! Puisse la charité qui vous a élevés, vous soutenir encore contre les révolutions que le temps opère; et les siècles à venir, en vous retrouvant sans atteinte au milieu des ruines qu'il aura multipliées, reconnaître avec admiration que si les monuments du luxe et de la vanité périclitent, la charité a établi les siens sur une base plus durable!

Ainsi, Messieurs, la charité prévoyante de Vincent se perpétuait dans ses établissements; ainsi dans les secours que sa main libérale prodiguait aux maux présents, le vœu de son cœur en préparait encore à ceux qui ne devaient exister qu'après lui; et la France étonnée, voyait dans un seul homme l'image d'une providence universelle. Mais il est temps de finir cet éloge, et de faire servir à notre instruction les vertus que nous venons d'admirer. Apôtre de la religion par son zèle à instruire l'ignorance, à réformer le vice, à combattre l'erreur; le héros de la charité, par une bienfaisance qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais d'exemple, tel fut Vincent. Que la vanité consacre ses éloges à une stérile admiration; c'est à l'émulation de la piété que la religion dévoue les siens; c'est à la nôtre surtout, ministres du Seigneur, qu'elle propose celui de Vincent. L'honneur du sacerdoce a mérité d'en être le modèle.

O vous donc, qui, rassemblés dans ce sanctuaire, ouvriers évangéliques, aspirez au moment de vous répandre sur le champ de la moisson! vous surtout que les campagnes attendent, vous aurez en partage les peuples qu'il chérissait, qu'il avait adoptés; vous trouverez parmi eux les vices et les calamités qui l'affligeaient. Ah! je vous en conjure par ces restes précieux qui ont été les temples de la miséricorde, par ces restes qui semblent se ranimer encore au seul nom de charité, puissent ces infortunés retrouver dans votre cœur toute la tendresse du sien! Rebutés par une simplicité grossière, gardez-vous de mépriser ceux que Vincent a aimés : ne sont-ils pas des hommes comme nous, les enfants d'une même foi, héritiers du même Dieu? Ils sont plus : les derniers dans l'ordre du salut. Voudriez-vous tromper les vœux d'une providence, qui ne vous donne à leurs besoins que pour les consoler de l'injustice des hommes? Excluez, pour ainsi dire, en naissant de tous nos avantages; condamnés sans relâche à un travail assidu, pénible; foulés de tout le poids de la société; les malheureux! ils n'ont de ressource que dans la religion, dont

vous serez les organes, et dans la charité dont vous devez être les ministres. Ne vous laissez point d'en verser sur eux les bienfaits. Qu'il vous soit doux d'être, comme Vincent, les amis, les consolateurs, les pères des pauvres.

Et nous, qu'un sort différent appelle dans les villes, Vincent peut encore nous y montrer nos devoirs ; apprenons de lui à honorer notre sacerdoce aux yeux des peuples, par la pureté de notre doctrine, par la sainteté de nos motifs, par la décence de nos actions. Apprenons de lui qu'également redevables à tous, les riches méritent nos égards sans mériter notre préférence ; qu'à côté des palais que la grandeur habite, il est des retraites où se cache l'indigence et la honte ; et que les œuvres secrètes de la miséricorde sont plus précieuses aux yeux de Dieu, que les triomphes d'un zèle qui se montre avec ostentation. Apprenons de lui à ne point nous considérer dans l'œuvre du Seigneur, à prendre toutes les formes pour gagner tous les cœurs, à donner à notre ministère toute l'étendue de la charité.

Et vous tous, mes frères, que la piété rassemble pour honorer sa mémoire, à la vue d'un homme dont la charité, après avoir été le prodige de son siècle, est devenue un bienfait pour tous les siècles, persuadez-vous enfin que les richesses ne fructifient que dans le sein des pauvres ; l'avarice les enfouit, la prodigalité les dissipe, la passion les prostitue, l'injustice les détourne, le jeu les engloutit, et la mort les enlève. Il n'y a donc que la charité qui puisse les rendre permanentes. Et qu'attendez-vous pour les lui confier ? Quand le luxe a-t-il dévoré plus de fortunes ? quand l'indigence a-t-elle plus multiplié ses formes ? Dans ses stériles déclamations, dans ses projets avortés, la prétendue sensibilité de nos jours décèle elle-même son impuissance et sa faiblesse. A côté des éloges qu'elle sollicite retentissent encore les cris du malheureux trompé dans son espoir. Le grand éloge, l'éloge digne de la bienfaisance, ce sont les bénédictions des pauvres !

Apprenons enfin, chrétiens, que les vertus qui ont sanctifié Vincent doivent aussi nous sanctifier, et nous rendre, après avoir été ses émules sur la terre, les compagnons de sa gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

II. PANEGRYRIQUE

• DE SAINT BERNARD.

Prêché à l'abbaye de Villancourt d'Abbeville, le 20 août 1778, en présence de madame de Feydeau, abbesse.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus exultabit Ecclesia. (Eccli., XXXIX, 14.)

Les nations publieront sa sagesse, et l'assemblée sainte célébrera ses louanges.

Quand les peuples ont gémì long-temps dans les ténèbres de l'ignorance ; quand les routes de Sion sont abandonnées par les enfants d'Israël ; quand toute chair atteinte par le péché a corrompu sa voie, et que la

main du Très-Haut, long-temps retenue par sa patience, est prête à laisser échapper la punition sur la tête des coupables ; alors Dieu, par une sainte miséricorde qu'il a montrée dans tous les temps, suscite quelque homme extraordinaire pour exercer en son nom sa clémence, et pour servir de médiateur auprès de lui. Noé sauve les restes du monde abîmé dans les eaux ; Abraham sépare de l'idolâtrie un peuple decroyants ; Moïse conduit la nation sainte dans le désert. Dieu envoie de distance en distance dans les plus grands empires de la terre, des hommes inspirés qui y rappellent son nom et son culte ; quelquefois même il met la prophétie dans la bouche de la gentilité. Il choisit Néhémie pour briser les fers de Babylone, Esdras pour faire revivre sa loi sainte ; les Machabées pour protéger son peuple. Enfin, sa miséricorde embrassant tous les temps et tous les lieux, envoie successivement un Dieu, des apôtres, des martyrs, des hommes marqués de son sceau divin.

Au nombre de ces derniers paraît Bernard, destiné par le ciel à continuer cette chaîne magnifique de grands personnages, députés pour changer la face du royaume et ressusciter le nom du Seigneur dans l'univers entier. Mais pour opérer ces prodiges, pour commander aux rois et sanctifier les peuples, quelle étendue de génie, quelle sagesse de conseil, quelle force d'éloquence, quelle intrépidité de courage, et surtout quelle sainteté de mœurs, quel désintéressement de vertus ont été nécessaires ! Bernard a tout réuni. Formé dans le silence de la retraite et dans les méditations de la solitude à la perfection de la piété, il a paru, aux yeux des peuples, avec l'ascendant du génie et la supériorité du grand homme. Le monde a admiré en lui une sagesse qui n'était pas la sienne et qui l'a subjugué ; et l'Eglise, édifiée de ses vertus, a célébré ses succès qui tournaient à sa gloire. De ce concert de louanges se forme l'éloge de Bernard : *Sapientiam ejus*, etc.

Fixons, Mesdames, ce spectacle étonnant, donné à la France et à l'Europe. Ma bouche peut à peine le raconter. Dans le siècle de l'ignorance, une profondeur incroyable de lumières ! dans le siècle du désordre et des vices, une sainteté irréprochable ! dans le siècle du relâchement et de l'indiscipline, une austérité excessive de pénitence ! et par l'activité d'un zèle que le ciel autorise, la piété ranimée dans le cœur des rois, les vices des grands combattus avec succès, la décence rétablie dans le sanctuaire, les pontifes instruits, les peuples édifiés, les hérésies confondues, les déserts de la religion peuplés de saints, et l'Eglise rendue à l'espérance d'unité et de concorde ! Développons tant de merveilles, selon l'ordre que nous offre le sujet. Bernard, dans la solitude ; Bernard, dans la vie publique ; voilà le plan de ce discours. Dans une vie où tout est grand, c'est en avoir fait l'éloge que d'en tracer l'histoire. Partout vous verrez l'accord de la sagesse et de la piété ; partout, la voix

des nations s'unira pour le confirmer à celle de l'Eglise : *Sapientiam ejus, etc. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La piété, Mesdames, reçoit un précieux hommage, quand le monde compte parmi ses grands hommes ceux que la religion révère parmi ses saints. Tel a paru Bernard : les prodiges de sa vie ne permettent pas de lui disputer la gloire dont il a brillé aux yeux des nations. Mais sans nous borner à une admiration stérile, édifions-nous de ses vertus, et pénétrons-nous de son esprit.

Bernard naquit du comte de Têcelin et d'Alix de Mont-Bar. Si je vous parle de sa naissance, ce n'est point pour ajouter à son éloge : la noblesse du sang n'est plus un mérite, quand elle n'est pas jointe à la vertu : elle en est un trop faible quand elle est surpassée par une gloire personnelle. Le comte de Têcelin put donner à son fils quelque chose de plus précieux qu'une origine illustre ; car, remarquez-le, Mesdames, si les enfants vertueux sont la récompense des parents, dont la piété plaît au ciel ; la piété des enfants devient aussi pour la reconnaissance des pères la plus douce de leurs obligations. Celle de Bernard s'accrut dans la maison paternelle, comme un jeune arbre heureusement planté dans un sol fertile. Sa mère, la pieuse Alix, instruite par un songe, veillait soigneusement sur ce dépôt. Sa confiance, surtout dans saint Ambroise, est remarquable. Destinée à donner un jour à l'Eglise un de ses plus illustres docteurs, elle semble le former d'avance sur le modèle de ce grand archevêque. Que dis-je, ô digne mère, vous ne serez plus ; et votre ombre, propice, comme l'ange qui marchait devant le camp d'Israël, le conduira dans la solitude. Car, dit Bernard, c'est en songeant à vos exemples et à vos conseils, ô tendre Alix, que je rompis mes chaînes et m'enfonçai dans la retraite.

Je franchis ici, Mesdames, tout l'intervalle qui se rencontre jusqu'au moment où Bernard entre sous la discipline de Cîteaux. Je laisse même, sous le voile de la grâce, tous ces prodiges de lumière, de ferveur et d'austérités inouïes dont il donne le spectacle dans ce saint lieu ; tant de vertus ne devaient point rester obscures. Le moment destiné par la Providence à son élévation est arrivé. A la tête d'une colonie sainte, il va fonder la célèbre maison de Clairvaux. Tous fondent en larmes à son départ ; son supérieur, Etienne, lui remet la croix dans les mains. Permettez ce transport à mon zèle ! il me semble le voir voler au milieu de ses disciples sur un nouveau Calvaire, pour y être crucifié. Clairvaux s'appelait alors la vallée d'Absinthe ; nom mystérieux qui rappelle cette pénitence salutaire, esprit de votre institut.

Avec quelle joie saint Bernard prend possession de son désert ! avec quel amour il se voue à la solitude ! Là, seul avec Dieu, il puise, dans le principe de toutes lumières,

ces connaissances sublimes, qu'il rendra si utiles à la religion. Là, maître de lui-même, il prend, sur ses passions, un empire, qui lui en donnera un plus assuré sur celles des autres. Là, tout entier à la perfection de son ordre, il médite pour ses enfants les sages règlements qui feront l'honneur de la vie religieuse. Là enfin, se demandant continuellement à lui-même : pourquoi il est venu dans cet asile, il réchauffe continuellement sa ferveur, et s'élève par degrés à une sainteté qui le dispute à celle des premiers cénobites. La retraite, Mesdames, est le berceau des grands hommes ; elle est surtout celui des saints. C'est quand on les a perdus de vue pendant quelque temps, qu'on a droit d'en attendre de plus grands exemples et de plus grandes lumières. Bernard répétait souvent qu'il devait les siennes aux arbres et aux forêts.

Ici, en effet, Dieu et la nature parlent tour à tour. Dans les villes, on n'entend que le bruit confus des passions humaines. La solitude est pure comme le Dieu qui l'éclaire. C'est le sanctuaire secret de la divinité. Auguste séjour, où à mesure qu'on avance, on pénètre dans les clartés et la sainteté de Dieu ; où tout est temple pour le prier, tout est autel pour lui sacrifier ; où à chaque pas, on foule un prodige ; où tout, jusqu'au silence, chante la gloire du Très-Haut ; où la terre, toujours en travail, donnant aux plus humbles plantes l'immortalité du temps, annonce assez aux hommes une immortalité plus parfaite ; où les déserts les plus arides, les rochers les plus affreux, représentent, à leur manière, les traits formidables et épars d'une majesté toute puissante ; où tout est innocent, parce que tout est de Dieu ; où la grandeur du Très-Haut est dans la noblesse des forêts ; sa fécondité, dans le cours inépuisable des fleuves ; sa puissance, dans le tonnerre, que répètent les monts ; sa bonté, dans la rosée des campagnes ; sa justice, dans les sueurs du labourer courbé vers la terre ; enfin, son immensité dans cette étendue infinie des cieux, que l'œil de l'homme ne saurait mesurer. C'est là que Bernard fait ses délices d'habiter : C'est là qu'enivré de la présence de Dieu, il n'ouvre la bouche que pour lui rendre grâces, et qu'il s'écrie avec transport : O heureuse solitude, ô félicité que j'ai connue trop tard ! *O beata solitudo, o sola beatitudo !*

Au milieu de ces déserts affreux, il est un objet plus effrayant encore à la faiblesse de l'esprit humain : la pénitence de l'abbé de Clairvaux et de ses enfants. N'attendez point, Mesdames, que vous transportant en esprit dans les cellules de ces pieux solitaires, j'expose à vos yeux les saintes austérités qu'ils exercent contre eux-mêmes. La vue de l'humble colombe se fatigue à suivre l'aigle altier dans son vol ; vous frémiriez, âmes tendres, plus éprouvées par le sentiment que par les rigueurs de la pénitence ; vous, en qui une constitution plus faible semble, en faveur de l'amour, demander grâce pour les macérations. Vous frémiriez à la vue des

cilices et des haïres qui les couvrent, à la vue des jeûnes et des privations par lesquelles ils exténuent leur corps, à la vue du sang qui ruisselle sous les coups dont ils le déchirent; à la vue des nourritures grossières qu'ils ne prennent que pour ne pas manquer à la nature..... Vous frémiriez! et ces hommes extraordinaires se croyaient encore hors des voies du salut.

Telle est donc la dépravation de l'homme, qu'à mesure qu'il s'éloigne de la vertu, il la soupçonne moins dans les autres. Est-ce jalousie? est-ce désir de la gloire du Seigneur? La religion de Cluny craint que l'esprit de Dieu n'ait pas dicté un pareil courage, ou au moins que l'orgueil n'en empoisonne les fruits. Bernard qui se serait tû pour lui-même, défend la réputation de ses frères, attaquée dans la sienne. Dans une célèbre apologie, il expose l'esprit de sa réforme; il parle, et Suger frappé, comme Saul, par les traits véhéments de ses écrits, Suger dépouille son ancien faste et rentre sous le joug qu'il imposait aux autres sans le porter. Ainsi les génies sublimes s'abaissent devant Bernard; ainsi cette sagesse qui régit les empires cède à l'humble esprit de la religion. Mais quoi! La pénitence a-t-elle besoin d'apologie? Une route tracée vers le Calvaire peut-elle égarer? Non, Mesdames; mais oser y marcher constamment, il faut cette vertu qui manqua aux premiers habitants du ciel, l'humilité. Bernard la pratique comme le dernier des cénobites.

Abîmé dans son néant, il attend que Dieu crée en lui la lumière; il compose sur cette vertu un traité admirable. Philosophes superbes! l'orgueil a flétri vos plus magnifiques écrits: l'humilité rehausse ceux de Bernard. Elevant l'homme sur son argile même, il le fait plus grand qu'il ne sortit jamais de vos mains. Il l'introduit jusques aux pieds du trône de Dieu: à travers les voiles, dont il couvre notre obscure poussière, il fait reconnaître au Très-Haut son ouvrage; et du milieu des ténèbres, percer les rayons de notre immortelle splendeur.

Cette production de l'humilité et du génie de Bernard ouvre les yeux de ses adversaires. Pierre le Vénérable, chef de tout l'ordre de Cluny, et ami tendre de l'abbé de Clairvaux, rend au livre et à l'auteur la justice qui leur est due; ah! quel nom j'ai prononcé! Pierre le Vénérable, génie majestueux, élevé, supérieur à nos éloges; digne chef d'un ordre qui fait la gloire de l'occident; assez magnanime pour en favoriser un autre qui va la partager; homme de paix au milieu des disputes; conciliateur au sein des animosités; savant et poli malgré son siècle; le confident des rois, le conseil des pontifes; capable de donner à tous de grandes leçons, et encore de plus grands exemples; ami constant, assez juste pour n'avoir pas de torts, assez généreux pour pardonner ceux des autres; l'ornement de l'état religieux et de l'Eglise; homme enfin que la religion peut se glorifier d'avoir possédé. Il en existait un plus étonnant: c'était Bernard. Mais

que les caractères de ce siècle étaient simples et grands! on ne pouvait résister à l'empire de la vertu dans un rival même! quelque cœur qui lui servît de temple, on l'y allait honorer! et nous méprisons ces siècles; hommes faibles, vous ne soutiendriez point de si hautes vertus.

Suivrai-je Bernard dans les occupations de sa retraite? Ouvrirai-je ces trésors de lumières qu'il a laissés dans l'Eglise pour y être un titre immortel à sa gloire? Il n'appartient qu'au génie d'analyser les productions du génie. Il faut un cœur brûlant pour suivre les transports de son cœur, quand sa plume, interprète du sentiment qui le dévore, peint en traits de feu l'amour divin dont il est consumé. Il faut un esprit subtil, un coup-d'œil ferme, une foi sûre comme la sienne; pour discerner les droits de l'homme et ceux de Dieu; lorsqu'accordant la grâce avec le libre arbitre, il ose fixer à l'une et à l'autre leurs limites, et que, laissant à l'homme l'usage entier de sa liberté, il le place néanmoins sous la main puissante d'un Dieu, trop juste pour le contraindre, trop bon pour l'abandonner à lui-même. Quelquefois il va puiser dans l'Ecriture le sujet de ses méditations, et son génie, embrasé par le feu céleste qui y repose, ne voit plus rien où il ne puisse atteindre. Comme il s'enflamme, dans ses discours, sur les psaumes, aux expressions sublimes du roi prophète! Comme la pureté, la pénétration, la vivacité, l'élégance, brillent tour à tour dans son exposition du cantique des cantiques, lorsque sous la beauté ravissante de l'épouse, il laisse voir l'auguste et mystérieuse représentation de la vie intérieure! Mais l'éloge de Marie fait surtout ses délices; il en relève tellement le culte, qu'il semble que Dieu eût réservé la manifestation de la gloire de sa mère au siècle heureux de Bernard: comme à cet ange auquel il fut donné de briser les sceaux du livre mystérieux, il fut de même accordé à notre saint de découvrir au monde les trésors cachés de l'âme de la reine sans taches.

Le sujet le plus ordinaire de ses entretiens, c'est la brièveté de la vie. Matière inépuisable et profonde, où la raison et la foi de concert, tenant l'homme toujours sous la faux de la mort, toujours au moment de voir s'écrouler cet édifice de poussière, toujours prêt à s'engloutir dans l'effroyable abîme, rabaisant l'orgueil de nos pensées, leur communiquent un caractère sombre et majestueux qui ne conserve plus rien de l'homme charnel. Alors, Mesdames, le tombeau à travers ses débris lamentables que présente-t-il? l'homme de l'éternité qui s'élève du milieu de ses ruines! Sa nuit épaisse qu'offre-t-elle? l'entrée formidable d'un sanctuaire qui conduit à la gloire immortelle. Ainsi les ténèbres, qui environnaient le saint temple, annonçaient la majesté du Seigneur.

Et comment les discours de Bernard n'auraient-ils pas été remplis de l'esprit divin? c'était presque toujours les propres paroles

de l'Ecriture. Il y ramenait toutes ses pensées. On pouvait dire de lui, comme de Jérémie, que c'était la bouche même de Dieu : *quasi os meum eris.* (Jer., XV, 29.) Dans ce mélange auguste, on ne pouvait plus discerner ce qui était de l'homme, ou ce qui était de Dieu, comme ces fleuves dont les eaux se confondent dans la mer où ils s'engloutissent.

Bernard compose un traité de la dispense et du précepte pour les enfants de Benoît, où il montre autant de circonspection que de sagesse, et encore plus de charité. Oh ! ancienne piété monastique ! oh ! comme le feu de la plus pure tendresse brûlait dans ces âmes célestes ! Quelle douceur dans les lettres des religieux de Clairvaux, quelles expressions vives, je dirais presque passionnées, pour peindre leur mutuelle affection ! Oui, l'amitié, osons le dire, recevait alors une espèce de culte. Elle ne refroidit donc pas la piété ; elle n'est donc pas un attachement terrestre, ni même comme quelques hommes sombres voudraient le faire entendre, un reste d'imperfection. Rameaux précieux et sacrés du même tronc, l'amitié sainte et la charité y croissent ensemble, et leurs fruits délicieux font goûter ici-bas un bonheur ineffable, que le ciel ne peut qu'entretenir et perfectionner.

Combien ce sentiment avait d'empire sur Bernard ! Gérard, son frère, qu'il avait amené avec lui de la maison paternelle, Gérard, ce nouveau Benjamin, si chéri de Joseph, épuisé d'austérité, expire dans les bras de notre saint. Bernard fait d'abord quelques efforts sur lui-même, mais son cœur ne peut enfin contenir tant de tristesse. Plus consterné qu'Ambroise à la mort de son frère Satyre, un jour qu'il entretient ses religieux, le cœur se dilate, se déchire. Une voix éclatante comme un tonnerre : Gérard ! Gérard ! un feu sombre est dans ses yeux, des torrents de larmes inondent ses joues desséchées, les sentiments étouffés pressent son sein, les paroles entrecoupées meurent sur ses lèvres ! Gérard ! tendre Gérard ! il lui semble le voir encore au moment qu'il rend le dernier soupir, son œil le suit dans le tombeau. Sa douleur le dispute presque au séjour des cieux ; rien ne lui plaît dans l'univers, jusqu'à sa chère solitude. Abreuvé de ses larmes, poursuivi par cette lugubre pensée, il la repousse mille fois, et mille fois elle revient à sa bouche. Désordre sublime d'une douleur qui ne connaît plus de bornes. O moitié de moi-même, s'écrie-t-il : Gérard ! que je te célèbre, que je te suive, que je t'embrasse en quelque lieu que tu puisses être. Chrétiens, Dieu séchera ses larmes, car lui seul peut les essuyer.

Mais direz-vous encore que le cloître anéantit l'affection naturelle ? Ah ! comment des cœurs devenus des temples de charité banniraient-ils un sentiment qu'elle allume ? Ce sont nos vices mondains qu'ils reprouvent ? Mais le moindre des sentiments vertueux, ah ! ils le chérissent comme une émanation précieuse du cœur du Très-Haut. O

cantique de deuil de Bernard, chef-d'œuvre de ses productions magnifiques, où toutes les espèces de beautés sont réunies, rendez à jamais témoignage à la tendresse, que le cloître excite et nourrit !

Le fruit des écrits de Bernard répandus de toutes parts ne peut se comprendre. Ils sont comme une semence féconde de saints et de religieux. Mais quoi ! il n'a pas même besoin de parler, le seul bruit de son nom, la seule pensée qu'il existe dans le désert, retient les méchants ou les confond. Clairvaux ne peut contenir la multitude de saints : Malachie arrive du fond de l'Irlande, un prince du cœur de l'Allemagne, un saint de l'extrémité du Dannemark. La sœur de Bernard est aussi à ses genoux. Qu'il est doux de recevoir le salut des mains d'un frère ? Son esprit souffle partout ; la rivale Cluny, les enfants de Bruno, le fondateur de Prémontré doté par ce généreux solitaire ; tout copie ses admirables institutions. Les évêques reçoivent ses oracles comme ceux du ciel ; il reproche hardiment ses désordres à Brunon de Cologne. Il éclaire l'archevêque de Sens sur les devoirs de l'épiscopat. A une foule de prélats distingués, il écrit des lettres dont le courage étonne encore la postérité. Tout veut être dirigé, instruit par Bernard. Du fond de la solitude de Clairvaux, se lève chaque jour l'astre destiné à éclairer le monde. Sa voix va frapper encore plus haut : jusque sous la chaire, elle tonne aux oreilles des pontifes. Bernard consacre les plus beaux instants de sa retraite à ces livres fameux *De la considération*, où les devoirs du père commun sont exposés avec tant de noblesse, les vertus des successeurs de Pierre dépeintes avec de si magnifiques couleurs.

Productions de Bernard, vous serez avouées de la postérité la plus reculée ; écrits immortels où tout est poli de la main du goût ; où trop d'abondance peut-être ; où l'écriture trop prodiguée est un défaut qu'on chérit ; où chaque passion a son langage ; où la pensée est un jet de feu ; le sentiment un trait brûlant et fort ; la louange un encouragement ; la censure un saint zèle. Incomparables écrits, où brillent la douceur de la constance, la vivacité de Grégoire, la facilité de Cyprien, la pénétration d'Augustin, et quelquefois la majesté de Chrysostome ! O Bernard ! génie étonnant, digne d'avoir continué, terminé la chaîne des saints docteurs.

La solitude de Clairvaux devient un spectacle pour la terre et pour le ciel. Les pontifes, les rois, les grands de tous les royaumes y vont aborder. On eût dit que le ciel y avait assemblé toutes ses grandeurs, pour y recevoir les hommages de la terre. La cour romaine y paraît dans sa plus grande pompe, et les saints religieux, immobiles, les yeux baissés, ignorent que le pontife est au milieu d'eux... Seulement l'ombre de Jésus-Christ qui apparaît sous les traits de son auguste représentant, réfléchit sur leurs fronts plus de modestie. Et ne vous effrayez pas, chrétiens ; ce ne sont pas ici des esclaves,

mais de véritables enfants de Dieu. Leur obéissance sous les lois de Bernard n'est pas servile, mais honorable, mais digne du Dieu qui en est l'objet. Et pourquoi les hommes gouverneraient-ils avec plus d'empire que Dieu lui-même ? son joug changerait-il de nature pour passer dans nos mains ?

Mais, Mesdames, vous n'avez encore admiré Bernard que dans la retraite, pratiquant la perfection, instruisant les saints et la terre ; il est temps de le voir dans sa vie publique. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une ignorance universelle, des mœurs corrompues régnaient au ^{xii}^e siècle. Le flambeau même de la religion parut un instant sous le boisseau, et les fumées du puits de l'abîme étaient près d'envelopper tout l'univers. Dieu suscita Bernard, qui non-seulement fait revivre la lumière, mais encore sert de chef aux nations. On eût dit que l'Europe n'était plus qu'une seule monarchie, dont l'abbé de Clairvaux était le roi. Car, Mesdames, il est dans les hommes célestes un caractère formidable, qui fixe les regards des trônes et attire le respect des peuples.

Pourquoi donc la voix de la postérité s'est-elle élevée contre lui ? Sans contester sa gloire on a essayé de la ternir ; sans contester ses vertus, on leur a cherché une fin toute profane ; sans déguiser ses succès, on les lui a imputés. On n'a vu dans l'homme de Dieu qu'un déclamateur sans règle, un prophète sans mission, un médiateur sans autorité. Prétendu siècle de la philosophie, voilà tes artifices ! ton orgueil ne reconnaît pas un esprit qui te condamne, et quand les actions sont pures tu leur cherches gratuitement des motifs criminels. Cet éloge ne sera pourtant point une justification. Aux outrages du siècle présent, le siècle de Bernard opposera son culte et sa vénération. Elle était due au restaurateur des mœurs, au vengeur de la foi, à l'intrépide censeur des grands, au pacificateur de l'Eglise. Continuons le tableau de sa vie.

A peine Bernard paraît, que comme un torrent la force de son éloquence entraîne tout ; jusque-là que si quelquefois on fuit son empire, plus souvent on accourt pour l'entendre, pour admirer ce nouveau prodige que le ciel fait briller aux yeux des nations. Un charme secret réside sur ses lèvres. Ses discours portent avec eux une force impérieuse, soit qu'il tonne contre le vice, ou que d'une voix insinuante il persuade la vertu. Les cœurs sont dans ses mains ; le pécheur obscur tremble dans sa retraite comme le riche prévaricateur sous ses lambris. La charité de Bernard embrasse tous les états, tous les lieux. Qui pourrait compter ses succès ? L'évêque de Paris l'appelle pour l'opposer à un débordement qui n'a plus de mesure. Il monte dans la tribune sacrée, et le peuple fond en larmes. Les clercs dissipés s'humilient, les grands déposent leur orgueil, tous reviennent en frappant leur poi-

trine. C'est un prophète qui annonce les vengeances du Seigneur. L'esprit ennemi a souillé la discorde entre le peuple de Reims et son pasteur. L'amitié parle au cœur de Bernard ; il y vole porté par son zèle : la persuasion l'accompagne, la paix le suit ; c'est l'ange de la réconciliation envoyé du ciel : son éloquence a tous les tons, parce que son zèle s'étend à tous les besoins ; tantôt ferme et généreuse, elle oppose à la puissance injuste la noble hardiesse d'une censure méritée : elle fait rougir l'archevêque de Sens : tantôt vive et menaçante, elle va troubler dans le cœur du coupable la funeste sécurité des passions ; elle fait tomber le fer des mains d'un prince qui allait le souiller ; toujours persuasive, parce qu'elle n'est que la voix de la vertu guidée par le désintéressement.

Le désintéressement de Bernard ! en fut-il un plus vrai, plus constant, plus généreux ? Après leur estime, les hommes n'ont que des honneurs pour récompenser la vertu, ils vinrent le chercher jusque dans sa retraite. Mais si c'est une gloire de les avoir mérités, c'en est une plus grande encore de les mépriser. Vœux du clergé, prières des peuples, sollicitations des rois, reconnaissance des souverains pontifes, combien de fois vous êtes-vous réunis pour placer Bernard sur les premiers sièges de l'Eglise ! Gènes le demande, Langres le choisit, Châlons le conjure, Milan le presse, Reims essaye de le forcer, les peuples voient leur bonheur dans son élévation, l'Eglise en espère sa gloire, Bernard n'y envisage que des écueils. Il s'y refuse, mais son zèle n'en sera que plus actif.

Voyez-le dans le concile de Troyes, avec quel sentiment il y déplore la corruption des mœurs ! avec quelle sagesse il en propose les remèdes ! avec quelle énergie il en démontre la nécessité ! Les prélats entraînés croient entendre le ciel s'expliquer par sa bouche. On rédige des statuts, qui ne sont que les lois de Bernard ; on inflige des peines, on dépose les coupables. Les bons craignent de prévariquer, tant l'éloquence intrépide de cet homme surprenant produit dans les consciences un trouble salutaire ! semblable à ces tempêtes qui agitent les mers pour empêcher les eaux de se corrompre. Vous subsisteriez encore, ordre malheureusement célèbre, vous seriez encore la défense et l'ornement de la foi, si plus docile à ses avis, vous aviez gardé fidèlement les sages préceptes que vous traçait sa charité. Puissent au moins les crimes qu'on vous impute n'avoir point de fondement ! s'il est consolant de douter contre le témoignage de l'histoire, c'est surtout quand ses récits font également frémir et la nature et la religion.

En même temps qu'il attaque les mœurs de son siècle, Bernard en combat les erreurs. Presque toujours l'ignorance a pour cortège la superstition, la présomption, le fanatisme. L'une plus rapide dans ses progrès a subjugué les esprits avant qu'ils aient

eu le temps de réfléchir; l'autre sous des raisonnements captieux cache le faux de sa doctrine et séduit par les apparences de la vérité; le troisième, sanguinaire et cruel, prêche en menaçant et persuade par les supplices. Bernard s'oppose à leurs progrès avec des armes différentes et un succès égal.

Il dissipe les ridicules terreurs de la superstition. Non, crie-t-il aux peuples consternés, ces faux prophètes qui vous annoncent la destruction du monde n'ont point de mission particulière. Le jour du Seigneur est marqué, mais il n'est pas donné aux hommes de le connaître. Il a voulu qu'une incertitude continuelle vous tînt dans la justice et dans la vigilance. Vos craintes serviles le déshonorent; préparez-vous à le recevoir, et laissez à sa providence le soin d'en fixer le moment. Serait-ce là, chrétiens, le langage d'un homme intéressé à favoriser les erreurs populaires?

Une séduction plus dangereuse commence à se produire. C'est un nouveau triomphe qui s'apprête à la gloire de Bernard. Abailard, génie pénétrant et facile, plus abondant que profond, plus souple qu'adroit, plus enveloppé que délicat; habile à exposer les difficultés, plus habile à leur prêter par ses subtilités de nouvelles forces; Abailard possédé par une passion insensée, dont une vive imagination et les fantômes de la solitude augmentent les emportements; violeur de la foi domestique, présomptueux et hardi, couvert d'anathèmes, et dans sa chute tel que Lucifer tournant sa tête superbe dont il est accablé, mais inspirant à son siècle et à la postérité cet intérêt qui naît du malheur et du souvenir de la destinée de sa généreuse compagne; Abailard, abusant de l'empire qu'il s'est acquis, répand partout ses erreurs. Nouvel Arius, il attaque la Trinité; nouveau Nestorius, la personne de Jésus-Christ; nouveau Pélage, la grâce toute-puissante; et le flambeau d'une indiscrète philosophie à la main, traçant la route aux inquiets sociniens, le téméraire croit pouvoir éclairer les sombres profondeurs des mystères. Bernard a montré l'erreur; sa charité voudrait n'avoir pas à la confondre. Les rois, la plus brillante noblesse, un peuple innombrable sont témoins. L'Europe a les yeux fixés sur l'événement, Rome elle-même est dans l'attente. Mais quoi, au premier choc la vérité triomphe! C'est Augustin terrassant les donatistes et déposant sa gloire aux pieds de Jésus-Christ. Abailard confus ne peut pas même prononcer une parole, sa mémoire troublée par la honte le trahit au moment décisif. Il s'échappe rempli de désespoir. Mais ici la gloire de Pierre le Vénérable marche à côté de celle de Bernard. On refuse partout un asile au vaincu. L'abbé de Cluny lui ouvre celui de son grand cœur et le reçoit dans son monastère. Bernard a fait une plaie nécessaire, Pierre y met l'appareil. Bernard a éloigné du troupeau une brebis dangereuse, Pierre lui donne ses soins, la charge sur ses épaules et la ramène au bercail. Enfin

Dieu punit par Bernard, il pardonne par Pierre. Illustres amis, pourquoi diviserai-je une gloire que vos âmes généreuses aiment à partager? Ainsi le ciel confie aux uns le ministère de justice, aux autres celui de miséricorde.

Je passe, Mesdames, ses succès contre le séditieux Arnaud de Bresse. L'hypocrisie se démasque elle-même, et des vertus outrées se détruisent par leur excès. Un athlète plus dangereux se présente, Reims est le lieu du combat. L'Eglise présidée par son chef en sera le juge. D'un côté Gilbert de la Poirée, et avec lui le crédit que donnent la dignité, la science, des amis et des vertus respectables, lors même qu'elles se trouvent à côté de l'erreur; de l'autre, Bernard, son éloquence et la vérité. Vous présumez sans doute à qui sera la victoire. L'Eglise a prononcé comme Bernard; c'est une preuve de la vérité qu'il défend. Mais ce qui en est une de son désintéressement, Gilbert convaincu pense comme lui et l'honneur comme son maître. Ah! Gilbert aurait été moins grand s'il ne se fût trompé!

En sera-t-il de même du fanatique Henri de Toulouse? Hélas! mon ministère se refuse à tracer les abominations dont il se rend coupable. Les autels renversés, les temples démolis, les ministres égorgés, voilà les impiétés qui servent de prélude à une doctrine encore plus impie. Au fanatisme Bernard oppose la douceur, la persuasion, les miracles. Telles sont, telles devraient être toujours les armes évangéliques. Ah! pourquoi faut-il qu'une politique barbare ait souvent fait gémir la charité de la religion et justifié pour ainsi dire les excès de l'hérésie! Religion sainte, je vous atteste, s'il est des succès auxquels vous ayez applaudi, ce sont ceux que le sang n'a point souillés, ce sont ceux de Bernard. D'un bout de l'Europe à l'autre, les juifs proscrits voient s'allumer contre eux les bûchers de la superstition. Une croix à la main, le moine Radulphe, fanatique forcené, donne le signal de les égorger: leur sang coule à grands flots dans tous les royaumes, la fureur des peuples ne peut s'assouvir, car aucun sang n'abreuve mieux le fanatisme. Mais leur rage est enfin apaisée, et c'est encore à Bernard, à Pierre le Vénérable que l'humanité et la religion doivent ce nouveau bienfait. Pierre et Bernard, hommes immortels, dont les âmes, pour parler le langage de l'Ecriture, étaient, si je l'ose dire, collées ensemble comme celles de Jonathas et de David.

Des succès si éclatants, si multipliés, ajoutent à la gloire de Bernard un éclat qui se réfléchit sur tout ce qui l'environne; arbitre des opinions, il le devient des intérêts des princes. Cîteaux se change en un sénat respectable où se discutent les grandes querelles de l'Europe. Les pontifes, les empereurs y prennent pour juges les pieux solitaires. Louis le Gros, prince fougueux, dont les passions franchirent tant de fois le joug qui le retenait, se courbe respectueusement devant les anges de la terre. Vainement sou-

avidité se déchaîne contre l'archevêque de Sens comme elle s'était exercée contre Etienne de Paris, Bernard oppose son zèle au courroux du monarque et l'arrête. Mais ce même zèle qui venge les évêques attaquera leurs dérèglements. Partout où l'intérêt des mœurs et de la religion appelle Bernard, il menace, il frappe, il tonne. C'est Jean dans le désert, Phinéès dans le temple, Elie sur la montagne, Nathan à la cour des rois. A sa voix tout rentre dans le devoir : ses paroles ont la même force que les remords qui déchirent en attendant qu'ils ramènent au repentir. O vous qui censurez ce siècle de saints et dans ce siècle Bernard qui en fut la gloire ! répondez : Qu'est-ce qu'un royaume où manquent la lumière et les mœurs ? Osons le dire : sans Bernard peut-être la monarchie française n'existerait plus. Si par son zèle, comme Suger par sa sagesse, il n'avait soutenu cet antique édifice que l'ignorance et la corruption attaquaient de toutes parts, que seraient devenues nos provinces, restes informes, membres épars ? Des conquérants avides, des peuples nouveaux en auraient fait leur proie. Je veux que son zèle ait passé quelquefois les bornes ; mais l'excès du bien était peut-être un remède indispensable à l'excès du mal. Des brigands envahissent partout les terres, et les monastères auxquels on les abandonne sont comme une sauvegarde sacrée pour les garantir contre leurs attentats, comme de saints asiles où la science et la vertu en dépôt attendent le moment de se répandre sur les royaumes. Les monastères sont pour la religion ce qu'avaient été dans le temps de la primitive Eglise ces cavernes formidables, des espères de temples où Dieu met sa gloire à couvert. Car, mes frères, les méchantes mœurs sont plus redoutables que le glaive. Enfin, les biens que ces religieux reçoivent de vos aïeux et que vous enviez tant aujourd'hui que sont-ils ? Vous ne l'ignorez pas : d'affreux déserts dont ils ont acquitté mille fois le prix en vous apprenant à cultiver vos domaines. La rosée de leurs champs a fécondé les vôtres ; vous vous êtes enrichis de vos dons.

Mais qu'ai-je besoin de justifier Bernard ? l'Europe entière parle pour moi ; il en devient l'oracle et le pacificateur. Ici, Mesdames, vos idées me préviennent. Vous gémissiez d'avance sur ces temps orageux où le monde chrétien, livré à une funeste incertitude, était au point d'éprouver tous les malheurs du schisme. Innocent II, vertueux, paisible, est placé sur le trône de saint Pierre sans artifice et sans cabale. Anaclet, remuant, ambitieux, s'y soutient par les intrigues de la politique ; tous deux dictent des lois. Le mérite d'un côté ; de l'autre les passions arment Rome contre Rome. A qui sera-t-il accordé de rendre au monde chrétien la paix troublée par une odieuse faction ? ce sera l'ouvrage de Bernard et sa gloire. Etampes voit les prélats assemblés dans un concile remettre à sa prudence les

intérêts de la foi. Qu'il prononce, le pontife qu'il aura nommé sera le pontife auquel l'univers soumis rendra ses hommages.... Bernard décide ; latiare est fixée sur la tête d'Innocent !

Pontife choisi de Dieu, montez sur le trône de l'Eglise ; votre concurrent opiniâtre épuiserait vainement toutes les ressources d'un crédit immense, vainement il s'efforcera de captiver les cœurs par une prodigalité intéressée. Bernard saura consommer l'œuvre du Seigneur ; il soumettra la France sans obstacles, l'Allemagne malgré ses prétextes, l'Angleterre malgré ses engagements ; il forcera la Sicile par l'éclat d'un prodige, il terrassera le duc d'Aquitaine par un trait hardi, plus éclatant qu'un miracle même. Crémone, Pavie, Milan, éprouveront tour à tour la force de ses raisonnements, le charme de ses vertus, la conviction de ses miracles. Son éloquence triomphera de Rome et de toute l'Italie. Déjà l'orgueil est confondu, l'hypocrisie démasquée ; Anaclet meurt, et c'est à Bernard, au seul Bernard qu'Innocent doit sa couronne, l'Eglise son chef, l'univers sa tranquillité. Un seul homme est l'arbitre auquel se confient les destinées de la religion, et par lequel la religion triomphe.

Que puis-je ajouter à l'éloge de Bernard ? Après la paix donnée à l'Eglise est-il encore un événement qui puisse flatter son cœur ? Oui, Mesdames, et tel est le privilège des saints, les occupations de leur retraite sont des bienfaits pour l'humanité. En travaillant à propager la vertu, ils travaillent sans le savoir au bonheur de la terre. Eugène III, sur le siège de Rome, est un présent du ciel dont l'Eglise rendra gloire à Bernard. Avec lui toutes les vertus vont s'asseoir sur le trône des pontifes, la fermeté, la douceur, la patience : une âme formée par la discipline de Clairvaux, un esprit dirigé par Bernard. Que les autres invoquent dans les disgrâces l'épée des rois : la prière est son seul bouclier, ses armes ce sont ses vertus. Il refuse constamment de rentrer dans Rome, s'il n'est d'abord reçu dans le cœur de ses sujets. O Bernard ! voilà vos disciples. Eugène obtient enfin le prix de sa douceur et règne avec autant de paix que de gloire.

L'inquiétude des peuples de l'Europe se lasse de cette paix. Réconciliés entre eux, ils veulent porter la guerre dans les royaumes lointains, allument leur tonnerre à l'autel, et au nom du Très-Haut vont combattre les infidèles. O abbé de Clairvaux ! voilà encore le crime de votre empire sur les esprits. Chrétiens, pourquoi déguiser l'histoire ? Louis veut la croisade, le pontife s'empresse à la faire publier, les peuples la désirent, un torrent de guerriers se précipitent vers l'Orient, et à vos yeux, c'est notre saint qui ordonne la guerre. Hélas ! que nous apprennent ces temps malheureux ? Qu'il fallait peut-être cette calamité pour en faire cesser de plus lamentables. Bernard demande des mœurs aux croisés, du zèle pour la délivrance de leurs frères, du respect pour les saints lieux, où ils vont se pu-

rifier; où est donc le crime de ce langage? Vous auriez voulu plus de politique dans un saint, et vous en eussiez pris du scandale. Ah! mes frères, la charité des saints ne distingue pas entre nation et nation. Partout où des hommes souffrent, ils désirent attirer des vengeurs; tout l'univers est à Jésus-Christ, ou digne de l'être, et partout ils veulent lui assurer des adorateurs, éclairer des aveugles, sauver des malheureux, réunir tous les peuples dans un seul cœur. Est-ce un désir criminel? est-ce le vœu coupable de l'ambition et de la soif des richesses? Cœur de Bernard, parlez ici à ma place : que celui qui ose vous blâmer, assis sur votre tombe, y interroge votre cendre, et cet amour véhément qui vous consumait. Oui, Mesdames, Bernard prêche le désintéressement, la charité, la sainteté de la croisade, et en abandonne la politique aux souverains. Quoi donc? vous célébrez Athènes et Rome, qui donnent des chaînes à l'univers, et vous censurez des hommes qui veulent les rompre. Ces combats de clémence, parce que la terre n'en a pas encore donné le spectacle, ne peuvent obtenir grâce devant vous. O sombre sagesse, qui méconnaît, qui proscriis le martyre de l'humanité! j'avoue qu'une fois excité à cette expédition mémorable, Bernard la prêche avec le zèle le plus véhément. Qu'en faut-il conclure? que les maux dont les Sarrasins affligent nos frères sont extrêmes, qu'ils ont allumé en lui la plus vive indignation, que c'est la destinée des grandes âmes de ne pouvoir s'agiter sans ébranler le monde, pareils à ces astres brillants qui entraînent dans leurs cours le reste des cieux.

Mais quoi, tout change pour la gloire de Bernard! Il est chargé de la honte du mauvais succès de l'expédition. Mille blasphèmes sont vomis contre lui. Ah! chrétiens, tel est l'avantage de la sainteté, tandis que la grandeur humaine s'est évanouie, il est pour elle une gloire puisée dans les opprobres mêmes, et qui relève le front des saints. Bernard endure ces outrages avec la plus héroïque résignation. Abandonné de tous, il lui reste un asile assuré contre ses malheurs, un ami tendre et fidèle, l'abbé de Cluny.

Cependant Bernard, qui reçoit des avertissements de sa fin prochaine, tourne tous ses regards, ses désirs vers la conquête de cette Jérusalem céleste contre laquelle les passions humaines ne peuvent rien. Livré à toutes les rigueurs de la pénitence, comme au premier instant de son entrée en religion, il sent son corps s'affaiblir! Non, il est encore utile au monde; Metz est désolée par une armée formidable, l'évêque de Trèves, qui en est le pasteur, sollicite la médiation de Bernard. Hélas! que peut-il? La mort est dans son sein, elle glace ses lèvres. N'importe, languissant, mais ranimé par le courage de la charité, il vole au camp ennemi. Le chef et les soldats s'éloignent. Ils craignent l'empire de ses discours. Bernard a paru, le trait a frappé, et les vainqueurs

désarmés et suppliants envoient porter la paix à leurs ennemis. Aïnsi tel que Jésus-Christ, Bernard, près de monter dans les cieux laisse la paix sur la terre.

Hélas! bientôt il y laissera des regrets, les défaillances de la mort se font sentir de plus en plus. Déjà retentit de toutes parts le malheur dont l'Eglise est menacée. Tout est dans le deuil : Rome, la France, l'Europe, Pierre le Vénérable, car cet illustre abbé mérite une place à lui seul. Bernard est le seul dont l'âme s'ouvre à la joie avant de quitter la terre; il écrit une lettre touchante à un tendre ami, comme pour déposer son dernier soupir dans le sein de la douce amitié. Cependant l'heure éternelle sonne, Dieu l'appelle, l'éternité s'ouvre, et Bernard expire dans les bras de ses saints religieux. Ainsi finit l'homme juste. Venez lui rendre la gloire qu'on veut lui ravir; vous, fervents solitaires, à qui il enseigna la sublime philosophie de Jésus-Christ; vous, illustres évêques qu'il raffermir sur vos sièges; vous, cités rivales qu'il pacifia; vous, dignes sujets qu'il sauva de l'oppression des rois; vous, magnifiques monarques dont il vengea les droits sacrés; vous, nation proscrire et décide, dont il fit épargner le sang; vous, Eglise de mon Dieu, dont il ferma tant de fois les plaies; vous, tendres frères, esclaves des fiers despotes de l'Orient, auxquels il sacrifia son repos, sa gloire. Venez lui rendre cette gloire, tristes infortunés qu'il a soulagés, boiteux qu'il a redressés, aveugles dont il a ouvert les yeux, pécheurs qu'il a convertis, saints pénitents qu'il a fortifiés, peuples féroces dont il a poli les mœurs, tendres amis dont les noms expirent les derniers sur ses lèvres! Rendez-lui sa gloire, formidables déserts, qui avez possédé si longtemps cette arche sainte, retenti de ses leçons, frémi de ses austérités, prêté votre silence à ses immortels écrits. Rendez-lui sa gloire, siècles de ténèbres qu'il a éclairés, siècle présent qu'il eût subjugué par l'ascendant de son génie, siècles futurs qui bénirez sa mémoire. Rendez-lui sa gloire, illustre retraite, où cet éloge retentit, où Bernard est retracé dans la douceur et la sagesse de la digne mère qui m'écoute, où les vertus et les lumières de ce père commun sont pour ses filles le sujet continu d'une sainte émulation. Enfin, rendez-lui gloire du haut des cieux où vous réglez, généreux martyrs dont il a célébré le courage, savants docteurs dont il a égalé les lumières, vierge sans tache dont il a chanté les immortelles grandeurs; et vous, Dieu éternel, qui versez sur sa tête des torrents de félicité, et qui, également riche et prodigue envers tous vos saints, en promettez une aussi abondante aux imitateurs de ses héroïques vertus.

Ainsi soit-il.

III. PANEGYRIQUE

DE SAINT LOUIS ROI DE FRANCE.

Prononcé à Amiens, le 25 août 1787, à l'époque des assemblées provinciales, en présence de toute la noblesse de Picardie (1).

Corona ejus expressa signo sanctitatis et gloria honoris. (Eccli., XLVI, 14.)

Sa couronne était inscrite du nom de la sainteté et des marques de la grandeur.

Monseigneur,

Chacun de ces deux traits étaient essentiels à l'éloge du saint roi dont le culte nous rassemble. En réunissant aux qualités qui font les grands princes les vertus qui distinguent les saints, il a mérité que la religion vint consacrer l'hommage de la reconnaissance, et l'orateur chargé de bénir sa mémoire ne doit pas moins composer sa couronne des fruits immortels de la sainteté, que des signes éclatants de la grandeur. *Corona ejus expressa signo sanctitatis et gloria honoris.*

C'est donc ce mélange heureux, qui n'a paru peut-être que dans Louis, que je vais vous exposer, comme son vrai caractère. La piété sur le trône convaincra d'erreur ces hommes charnels, qui là regardent comme incompatible avec les qualités héroïques que le monde honore, ou ces lâches chrétiens qui se font de leur élévation un privilège contre la loi. Que pourraient-ils répondre à l'exemple d'un roi plus grand par l'aveu de sa dépendance, lorsqu'il soumet sa majesté à celle de Dieu, que ne le sont les monarques superbes dans les projets de leur orgueil? D'un roi qui, ne séparant point les devoirs du souverain de ceux du chrétien, fit voir constamment l'humilité dans le sein des honneurs, le recueillement dans le tumulte des affaires, la charité dans l'exercice du pouvoir absolu, la mortification dans le séjour des voluptés et des plaisirs; d'un roi dont la gloire toujours égale brilla pendant la paix et pendant la guerre, par la religion, la bravoure et les lois : monarque bienfaisant, allié fidèle, vainqueur généreux, vertueux politique; non moins admirable dans les jours du malheur par sa constance, que dans les jours de la prospérité par ses succès : et pour tout dire, aussi supérieur aux prétendus héros du siècle, que les lumières de la foi, par lesquelles il ne cessa jamais de se conduire, sont au-dessus des lueurs trompeuses de la sagesse profane.

O mon Dieu, la sainteté est de tous vôtres attributs celui dont vous avez paru le plus jaloux! C'est sur elle que s'appuie la majesté de votre nom. Toutes les nations de la terre tremblent devant vous et la bénissent. Serait-il donc possible qu'elle ne fût dans l'homme qu'une faiblesse, qui ne servît qu'à

le dégrader; et l'ouvrage de vos mains pourrait-il se faire une grandeur indépendante de la vôtre?

Hâtons-nous de détruire une erreur aussi injurieuse à la vraie religion. La sainteté dans Louis servit à sa grandeur : il y trouva le principe d'une gloire plus solide. La grandeur dans Louis servit à sa sainteté : il y trouva les ressources d'une piété plus magnifique. Louis fut pieux dans sa grandeur : il fut grand dans sa piété, et par l'un et l'autre de ces deux avantages, il mérita d'avoir une couronne mêlée des marques de la sainteté. *Corona ejus*, etc.

Messieurs, j'aurai sans doute plus d'efforts à faire pour mériter votre attention, que pour l'obtenir. L'éloge des saints ne peut être indifférent à un prélat qui nous en retrace et nous en fait aimer les vertus, et pour rendre croyable ce qu'elles auront de merveilleux, je n'aurai qu'à vous rappeler à vos propres idées et à montrer celles qui ont été tant de fois l'objet de votre vénération. Le génie toujours facile, quand il s'agit d'encourager, pardonnera des efforts qui n'auraient point tout le succès que vous êtes en droit d'en attendre. Heureux du moins si les idées que votre présence m'inspire communiquent quelquefois à mon style une noblesse qui le rapproche de votre dignité et de celle du sujet.

PREMIÈRE PARTIE.

Toute grandeur qui n'est fondée que sur des idées et des vertus humaines; est sujette, comme elles, à l'instabilité. Il n'appartient qu'à la religion de faire des hommes vraiment grands; elle seule découvre les vérités qui, en nous éclairant sur l'origine et la destitution des choses de la terre, nous apprennent à nous élever au-dessus d'elles, ou à ne les employer que dans l'ordre et les desseins de Dieu. Elle seule donne à l'âme une constance de désintéressement qui l'établit solidement dans le bien, et communique à la vertu un caractère de vérité, un air frappant d'élévation qui force les respects de ceux qui en sont les témoins, et réunit encore les suffrages de la postérité.

Ne cherchons point ailleurs, Messieurs, le principe de la grandeur de Louis. Si, placé par sa naissance sur un des premiers trônes du monde, on le vit toujours égal, ou supérieur à sa dignité; si sa mémoire a passé jusqu'à nous, au milieu des éloges et des bénédictions de tous les âges; reconnaissons avec lui qu'il en fut redevable à la sagesse d'une mère, qui crut devoir l'instruire en chrétien, avant de l'élever en roi. Vous savez de qui je parle, Messieurs. Blanche de Castille, sur qui la calomnie a pu jeter des soupçons odieux, parce que la vertu né-

(1) Ce panegyrique fut composé pour MM. les membres de l'Académie d'Amiens, et prononcé dans la chapelle de l'évêché le 27 août 1776. M. l'abbé Bertin y fit quelques changements en 1787, et le prêcha dans la cathédrale d'Amiens devant Mgr de Marchault, MM. les ducs de Croy et d'Havré, de

Villequier, de Mailly, MM. les marquis de Lameth, MM. d'Agay père et fils, intendants de la province. Son succès fut si complet qu'il fut désigné pour le prêcher à la cour en 1789. Les événements seuls le privèrent de l'honneur d'être prédicateur du roi.

glige souvent les précautions dont le vice s'enveloppe; mais dont l'apologie sera toujours faite, dès qu'on aura nommé Louis, parce qu'il est rare que les parents donnent aux enfants des vertus qui leur sont étrangères; Blanche eut le courage de penser et de dire à son fils, qu'au milieu de cet appareil imposant des grandeurs humaines, il ne trouverait de mérite réel que dans une entière soumission à la loi; qu'il était un devoir plus précieux que le trône, plus précieux que la vie même, celui d'obéir au Dieu par qui règnent les souverains, et qu'il n'aurait été que pour son malheur le dépôt d'une image de sa justice, s'il ne devenait d'abord l'image de sa sainteté.

Formé par de tels préceptes, Louis pouvait-il ne pas être un grand roi? il écarta d'abord toutes les fausses suggestions de la flatterie et de l'orgueil, pour ne juger de son élévation que par les yeux de la foi. Il se considéra comme le ministre du Très-Haut, choisi pour exercer dans les vues de sa sagesse une partie de sa puissance : élevé au-dessus des autres pour les juger en son nom; donné à ses peuples pour faire leur bonheur. Idée sublime de la royauté, au-dessous de laquelle vous ne le verrez jamais. Sa pitié l'avait conçue; sa conduite en fut l'expression fidèle, et sa grandeur établie sur ces trois bases, la modération, la justice, la bienfaisance, en partit avec plus de vérité dans la soumission de ses grands vassaux, les hommages des peuples étrangers, l'amour de ses sujets.

Quand je parle de la modération, Messieurs, je parle d'une vertu qui devrait être celle de tous les rois. Ils détournent l'usage essentiel de leur autorité, dès qu'ils la font servir à leur propre intérêt. Les bornes de leur puissance ont été fixées dans le titre même qui en consacre et qui leur en assure la possession. Ministres de Dieu pour le bien, leur ministère est consommé, dès que l'ordre est établi : tout ce qu'ils ajoutent d'étranger au bonheur de l'Etat, tout ce qu'ils ne font que pour leur ambition, est une usurpation manifeste d'un pouvoir qui ne leur a pas été confié.

Qui connut mieux ces vérités que Louis? Qui les respecta plus constamment? Dans un âge où l'on ne voit que les charmes du trône, il en connut les écueils; il sut régler l'usage de sa puissance avant d'en jouir. A peine fut-il roi, qu'il fut un roi sage et modéré.

Rappelez-vous, Messieurs, les premiers temps d'une régence qui fut comme le signal de la rébellion; où l'on vit s'élever contre l'Etat, autant d'ennemis qu'elle excita de jalousies et qu'elle fit naître d'espérances; où des révoltes qu'on eut méprisées devinrent dangereuses par leur multiplicité, par la faiblesse d'un gouvernement mal affermi, par l'esprit de désobéissance et d'indocilité qui se communiquait; et jugez si Louis alors se montra plus grand par son courage que par sa modération. Ne vous semble-t-il point qu'une divinité protectrice

de son enfance lui inspirait, comme autrefois le Dieu de David à Salomon, les conseils d'une prudence consommée? Faut-il étonner par des coups imprévus des rebelles qu'enhardit la faiblesse de son âge? Il est sur leurs terres, avant qu'ils aient songé à se défendre; il attaque et prend des villes au milieu des hivers. Faut-il rompre une alliance qui, en unissant les intérêts de deux vassaux déjà trop redoutables, unirait aussi leurs forces? Il écrit en maître au comte de Champagne; et c'est assez d'avoir parlé pour être obéi. Faut-il achever de déconcerter par la constance ceux que la crainte commence d'intimider? Il proteste qu'il ne quittera les armes, que quand eux-mêmes auront quitté leurs projets de sédition. Telle était, quand il fallait en imposer, la conduite ferme du saint roi. Mais à peine ces fiers vassaux sont-ils rentrés dans le devoir, que la clémence reprend ses droits. Plus d'une fois il se vit maître de leurs Etats. Leur félonie était selon les lois du royaume une raison suffisante de les en dépouiller. Mais ce que sa justice pouvait leur enlever, ils le tenaient de sa bonté. Jamais ses prétentions n'allèrent au delà de sa victoire et de leur soumission.

Je passe rapidement sur toutes les guerres qui agitèrent la minorité de Louis. Dans un temps où l'autorité ne se serait peut-être pas sans risque déployée tout entière, sa modération pourrait paraître l'effet d'une politique nécessaire; c'est à Taille-Bourg, c'est sur les plaines de Saintes, que je veux fixer votre attention. Louis a vaincu : il a renouvelé sur les bords de la Charente les merveilles du Tibre; seul contre une armée, en butte à tous les traits, mais s'animant contre les obstacles, et digne en cet état de commander à des Français, on l'a vu par des prodiges de valeur, forcer un passage important, et résister à des bataillons entiers. La victoire a brisé les forces de ses ennemis qui, confondus, humiliés, attendent au pied de son trône, qu'il prononce sur leur sort.

Eh! quels sont ces ennemis? Un sujet déjà plusieurs fois rebelle, et autant de fois épargné, qui pour toute reconnaissance a joint l'outrage à de nouvelles révoltes. Une femme qui se fait gloire de ses crimes, d'une ambition insensée, mais d'une méchanceté dangereuse, dont les mains suppliantes prépareraient, il n'y a qu'un instant, le poison contre la vie de celui qu'elle implore. Un roi son vassal, parjure à ses engagements, plus jaloux que rival de sa gloire, et l'ennemi de sa puissance par l'intérêt de la sienne. Où vait-il les juger? Au milieu de son camp, à la vue du champ de bataille, dans les provinces mêmes que sa valeur vient de conquérir; où, l'image encore présente de la guerre lui en rappelle plus fortement les dangers et les droits; où chacune de ses conquêtes lui offre autant de titres pour les conserver, qu'il lui en a coûté d'exploits pour les acquérir. Dans quelles circonstances va-t-il les juger? Quand son pouvoir affermi par le temps n'a plus rien à redouter de sa sévé-

rité, qu'il peut, sans être injuste, regagner ce qui fut du domaine de ses pères, que ses courtisans le lui conseillent, et que la politique l'exige..... N'importe, il pardonne, la modération triomphe, et Louis est plus grand par l'usage qu'il fait de sa victoire que par sa victoire même.

En effet, Messieurs, si la grandeur des rois résulte en partie de l'abaissement où sont en leur présence les autres hommes, pendant qu'élevés au-dessus d'eux ils dominent seuls sur des sujets soumis, quel roi fut plus grand que celui dont je vous fais l'éloge? Une paix inaltérable succéda aux troubles et aux agitations qu'il eut à dissiper dans les commencements de son règne. Du sein de l'orage, la sagesse de Louis fit luire sur ses peuples des jours embellis par la concorde et la tranquillité, dont la douce lumière se réfléchit encore sur le règne de son successeur. Plus soumis par la clémence qu'ils ne l'eussent été par la force, ses vassaux respectèrent une puissance dont il usait si généreusement; ils firent plus, ils s'accoutumèrent à la chérir. Et de là, le principe de cette autorité dont il se servit si habilement pour rendre à la monarchie sa première vigueur, jetant dès lors les fondements d'un trône unique, au pied duquel viendraient un jour se briser les efforts de l'orgueil et les rivalités de l'indépendance. De là cet empressement à le suivre dans ses expéditions d'outre-mer, où l'on vit ceux de ses vassaux qui avaient été ses ennemis les plus opiniâtres, réparant par un repentir glorieux leurs premiers égarements, s'honorer de combattre et de mourir sous les yeux de leur roi; de là enfin cette application à faire fleurir l'intérieur du royaume, à y maintenir l'ordre, qui est le plus bel ornement de la paix, et à soutenir par la justice de son gouvernement la confiance de ses sujets, qu'il avait méritée par sa modération.

Etre juste, Messieurs, ce n'est point seulement la vertu, c'est le devoir des rois. Le trône est un tribunal, et la souveraine autorité n'est qu'un pouvoir suprême de faire justice. C'est là le caractère sacré qui les distingue, la fin à laquelle se rapportent les privilèges dont leur condition est enrichie. S'ils sont élevés au-dessus des autres, c'est pour que leur vue, dominant sur la multitude qui leur est soumise, y découvre le mal qui se cache, et encourage la vertu timide. Toute puissance leur a été confiée, pour retenir le crime par le frein salutaire des lois; et l'effrayer par l'appareil quelquefois plus efficace des supplices. Ils ne sont indépendants, que pour être au-dessus des intérêts qui pourraient les séduire; et des obstacles qui les arrêteraient; en un mot il faut être juste pour être véritablement roi.

Mais ces maximes, s'il arrive quelquefois qu'une raison plus saine puisse y atteindre, éprouvent dans la pratique tant de contradictions, qu'elles servent plutôt à la condamnation qu'à la gloire des rois. Qu'il est heureux de n'avoir à louer

que des vertus consacrées par la religion! Comme elles ne posent point sur des fondements ruineux, on n'est point en peine d'en pallier les écarts, ni d'en excuser les faiblesses. En parlant de Louis, je peux vous dire avec confiance qu'il fut juste, parce qu'il ne cessa point un seul instant de l'être, et qu'il le fut souvent contre lui-même.

Justice prompte et tempérée par tout ce que l'affabilité avait de charmes! A qui fut-il jamais inaccessible? Quel cri poussa l'innocence opprimée qui ne parvint jusqu'à son trône? Quels droits mesura-t-il jamais sur la puissance ou la faiblesse de ceux qui, les faisaient valoir? Son tribunal était partout où l'on réclamait son équité. Quelquefois se dérochant au tumulte de sa cour, il allait se reposer sous un chêne. Là, au milieu d'un cercle d'amis, qu'il n'admettait à partager ses fonctions que parce qu'ils imitaient ses vertus, il prévenait avec bonté, il écoutait sans prévention, il décidait sans délai, et consolait par ses égards ceux qu'il était obligé d'affliger par ses refus. O spectacle digne de la candeur et de l'innocence du premier âge! qui ne croirait voir quelque'un de ces anciens patriarches qui, placé au milieu des enfants sur un trône de gazon, exerce avec une douce simplicité l'empire majestueux de la nature? Ah! c'est que Louis, juge de ses peuples, voulait n'en paraître et n'en être en effet que le père.

Justice active, exercée avec tout ce que la vigilance avait de soins. Ce n'était point assez pour lui d'avoir confié le dépôt des lois à des mains sûres. Persuadé que le vice a plus d'adresse pour attaquer, que la vertu n'en a pour défendre : appréhendant l'erreur, lors même qu'il ne craint pas la séduction, et sachant que les souverains répondront devant Dieu de tout le mal qui se commet en leur nom, il envoi des hommes de confiance, chargés d'examiner la conduite des juges, et de lui en rendre compte. Que les rois, tyrans de leurs sujets, ne s'annoncent à eux que par les émissaires de leur avidité et de leur barbarie, ceux de Louis ne voient dans ses ministres que les réparateurs des torts, les vengeurs de l'équité violée, les anges de la justice et de la paix. Désormais la bouche de l'iniquité sera muette de crainte, et le faible, injustement persécuté, se consolera du moins dans l'espérance d'élever un jour sa voix contre ses oppresseurs.

Justice ferme et soutenue par tout ce que la sévérité eut d'imposant. Couci et le comte d'Anjou se sont rendus coupables de violence. Quels hommes à condamner! quels noms à flétrir! Couci, dont les ancêtres ont été l'honneur de la monarchie; Couci à qui on ne peut donner des juges parmi les Pairs que le sang ne lui en fasse un intercesseur; Couci, l'allié des souverains; et qui a dit dans l'orgueil d'un si beau nom : *Je m'élèverai, je m'assiérai sur le trône : Ascendam in thronum*. Mais qu'importe la noblesse à celui qui ne pèse que les droits? Couci aurait porté la peine de son crime, si le saint

roi eut cru que Dieu demandait sa mort. Et le comte d'Anjou, son égal, son ami, son frère, avec quelle sévérité il lui parle ! *Croyez-vous qu'il doive y avoir plus d'un roi en France ? et parce que vous êtes mon frère, êtes-vous au-dessus des lois ?*

Tels étaient les hommages que notre saint rendait à la justice, et voici les sacrifices qu'il lui a faits. Le comte de Dammartin n'a pour titre de possession qu'un diplôme dont le sceau est brisé par le temps. Une propriété dont on ne peut donner de preuve est réputée usurpation par les lois. Déjà donc le conseil du monarque l'invitait à une confiscation juridique ; mais il n'était jamais plus exact que dans sa propre cause. Un rayon de lumière vient de frapper ses yeux, il peut conduire à la vérité. Ecoutez, Messieurs ; c'est la sagesse d'un autre Salomon unie à tout ce que le désintéressement a de plus noble. De vieux sceaux, confrontés avec ce qui reste de ceux du comte, attestent l'authenticité du titre, et l'accusé trouve dans la justice éclairée de son roi une ressource contre les lois qui allaient l'opprimer.)

Et ne croyez point que de plus grands intérêts soient capables de le séduire. Du même esprit dont il refuse d'ajouter à ses domaines un fief qu'il ne peut acquérir sans usurpation, il rendra des provinces entières que ses pères ont possédées, dès qu'il sera convaincu qu'il ne peut les retenir sans injustice. Je sais, Messieurs, tout ce qu'on va m'objecter. Je sais qu'il avait lui-même de Henri plus de sujets de plainte que d'appréhension, qu'il établissait dans son royaume un ennemi qu'il devait en éloigner, qu'il préparait les guerres cruelles qu'il, plus d'un siècle après, firent chanceler son trône, et qu'on l'accuse d'avoir agi contre toutes les règles de la politique. Mais je parle à des hommes sages et à des chrétiens ; et si Louis fut juste, ah ! je vous le demande au nom de la vérité, quelle affreuse politique que celle qui aurait pu lui suggérer d'autres conseils.

Qu'il en fut bien dédommagé par les hommages qu'un sacrifice si généreux lui mérita ! Tel est par-dessus toutes les autres vertus le privilège de la justice ; elle donne à ceux qui l'ont établie dans leur cœur et qui en ont fait le principe de leur actions, une espèce d'empire naturel ; et l'on est né le juge des autres, dès que l'on est plus juste qu'eux. Celle de Louis lui gagna des sujets parmi les peuples étrangers. Elle abaissa devant son sceptre des souverains que leur naissance n'avait soumis qu'à Dieu. Voyez, Messieurs, voyez son trône élevé en gloire et proposé pour ainsi dire comme un signal qui appelle toute l'Europe à la sagesse et à la vérité de ses oracles. La France, déchirée par des factions domestiques, oblige ses princes à lui remettre leurs intérêts. L'empereur ne demande que sa médiation pour se réconcilier avec Rome, dont le refus est un préjugé en faveur de Frédéric. L'Angleterre épuisée par l'indiscrète avidité d'un prince plus prodigue que libé-

ral, également malheureuse et de la faiblesse tyrannique de son roi, et de l'ambition populaire des grands, oublie sa rivalité pour le faire arbitre de sa fortune, et Louis, dans la fameuse assemblée d'Amiens, Louis, plus grand par sa justice qu'il ne l'était par les droits de sa couronne, Louis devient le juge des rois.

Mais tandis que l'Europe entière admirait en lui une grandeur d'âme inaccessible aux passions qui séduisent les rois et surprennent leur jugement, ses sujets jouissaient en paix de l'ordre qu'il avait établi parmi eux, et se félicitaient d'être nés sous son gouvernement. Ici, Messieurs, vos idées me préviennent sans doute : vous vous représentez un roi bienfaisant, ami de ses peuples, heureux de leur félicité, et vos cœurs s'attendentissent d'eux-mêmes sur ce spectacle ravissant. Il fut celui de la France sous le règne de Louis.

Son royaume n'était à ses yeux qu'une vaste famille dont il se regardait comme le père. Il en avait la tendresse et les soins inquiets..... Vous le peindrai-je continuellement occupé des besoins de ses sujets et des moyens de les soulager ? Sagement économiste pour être plus longtemps libéral, n'estimant son élévation qu'autant qu'elle pouvait être utile, et n'exerçant sa supériorité que par des bienfaits ?..... Pour les compter, il faudrait calculer tous les instants de sa vie. C'est dans son cœur, qui en fut le principe, que je voudrais vous les découvrir. Et le cœur de Louis s'est peint sans qu'il y pensât dans les maximes précieuses qui échappaient de temps en temps à la franchise de sa vertu. Retenez-les, Messieurs, elles font honneur et à l'humanité dont elle portent le sceau, et à la religion qui les a consacrées. *Rien ne me plaît, disait-il, de ce qui peut être onéreux à mon peuple. Il est juste qu'un roi répande l'argent qu'il tire de ses sujets ;.....* et comme il envoyait des secours abondants à une province affligée par la famine, *il est juste, ajoutait-il, que je nourrisse dans leur disette ceux qui m'ont nourri dans leur abondance.* Sentiments de Louis, que vous faites bien mieux son éloge, que tous les efforts de l'éloquence ! ce sont là les maximes qu'il faudrait graver sur tous les trônes du monde pour l'instruction des rois et le bonheur des peuples.

Il est des bienfaits qui portent avec eux un certain caractère de magnificence et de grandeur, auquel il est aisé de reconnaître la puissance ; que leur dignité semble commander aux rois, et dont leur vanité les dédommage. Ce n'était point là l'esprit du saint roi. Comme il ne recherchait point les vains applaudissements des hommes, l'obscurité ne fut jamais auprès de lui un titre d'exclusion. Chacun de ses sujets eut dans son cœur une place marquée, et ceux que la misère cachait aux yeux mêmes de leurs concitoyens, la tendresse plus clairvoyante de leur roi savait les distinguer. Que ne m'est-il permis d'entrer dans le détail de ces voyages fréquents, où l'histoire le suit encore à

la trace de ses bienfaits, comme autrefois les Juifs marquaient par des autels le passage des patriarches dans la Palestine? Là, vous dirais-je, il prévenait l'infortune par des secours fournis à l'industrie, ou réparait le malheur par des largesses versées dans le sein de l'indigence. On l'a vu dans les campagnes abaisser ses regards sur les sillons où la sueur du pauvre fait germer l'orgueil du riche, honorer des chaumières de sa pitié compatissante, et recueillir les noms des cultivateurs indigents, surpris d'avoir leur roi pour tributaire. Image de la Divinité, il s'annonçait par le bonheur; et sa présence, vivifiante comme la rosée du matin, exprimait de tous les cœurs un parfum de louanges et de bénédictions.

Mais un mal plus réel excitait la compassion de Louis: il n'avait point vu sans être pénétré de douleur les vices nombreux de la législation et du gouvernement; la justice comme étrangère au milieu d'une foule de lois bizarres ou disparates; la férocité, sous le nom sacré de l'honneur, ensanglantant les tribunaux, et l'avarice, affermie par la vénalité sur les sièges de la magistrature, avilissant indignement ses fonctions; les guerres particulières, ces chefs-d'œuvre de barbarie, autorisées par les lois, consacrées par l'esprit de la nation, multipliées par la vengeance; une partie de la France esclave de l'autre; dans les nobles, l'orgueil et les excès de la tyrannie; dans le peuple, l'abattement et l'inertie de la servitude, et par-dessus tous ces maux, l'ancienneté de l'usage qui les rendait comme sacrés; la multitude des intérêts qui s'opposait à leur réformation; la profondeur de l'ignorance qui en cachait les remèdes et la faiblesse de l'autorité royale qui ne permettait de les employer qu'avec des ménagements.

Louis n'aura besoin que de son amour. Il y trouvera des lumières que son siècle lui refuse, et des ressources qu'il chercherait inutilement dans sa puissance. Vous connaissez, Messieurs, la sagesse de ses établissements. Avec quel art, en y laissant à la noblesse le privilège odieux, mais trop invétéré de venger elle-même ses querelles; avec quel art il sait en éluder l'effet, et préparer l'autorité qui doit l'anéantir! Désormais la vie des citoyens et l'honneur souvent plus cher que la vie même ne seront plus à la merci d'un vil gladiateur. Il veut qu'il n'y ait rien d'incertain dans les fonctions sacrées de la justice; et en même temps qu'il écarte la séduction du cœur des juges, il assure la vérité de leurs oracles par la simplicité des procédures et la clarté des lois. Son esprit bienfaisant porte sur tous les objets, semble les féconder par une nouvelle création. L'ordre est remis dans les finances, la sûreté dans les fortunes, la subordination dans les états, la décence dans les mariages, la liberté dans le commerce, l'activité dans l'agriculture et la modération dans les impôts. Vous fûtes surtout l'objet de ses soins,

victimes infortunées de l'esclavage, vous qu'un joug odieux replonge en quelque sorte dans le néant, puisqu'il vous empêche d'exister par vous-même! Il commença de rendre à la société vos travaux qui étaient la proie d'un seul, et s'il n'acheva pas de briser vos fers, il vous montra du moins l'aurore d'une liberté que ses descendants vous rendirent toute entière.

Que d'autres exaltent dans Louis le génie du législateur; que, le comparant à ceux qui l'ont suivi ou précédé dans cette carrière, ils montrent qu'avec plus d'obstacles il fit de plus grandes choses que Charlemagne, et qu'avec moins de ressources il prépara les brillants succès de Louis XIV, j'applaudis à la vérité de ces éloges. Mais il en est un plus grand, plus digne de son cœur: il fut l'interprète de l'humanité, le bienfaiteur de son peuple, le père de la patrie. Nos ancêtres l'avaient bien senti, nos ancêtres dont la reconnaissance solennisait son culte, avant même que la religion l'eût consacré. Tous les ans, ils se réunissaient sur la place publique de leur ville, pour y entendre lire les établissements de ce bon roi. C'était une fête civile, semblable à celles dont les premiers hommes honoraient leurs demi-dieux. Les pères y amenaient leurs enfants, comme à des leçons publiques de justice et de félicité. Les vieillards s'y faisaient conduire malgré leur âge, pour bénir encore une fois le nom de celui qui avait embelli le couchant de leur vie; tous se félicitaient d'être Français dans ces jours de bonheur; et les larmes de la joie et les transports de l'allégresse interrompaient seuls l'éloge le plus vrai et le plus beau qu'on n'ait jamais fait en l'honneur d'un souverain. Et voilà comme la reconnaissance élevait à Louis des trophées plus durables que les inscriptions et les statues; voilà comme sa grandeur éclatait avec plus de vérité dans l'amour de ses sujets; sa puissance n'était plus seulement l'apanage de sa dignité, son empire s'étendait sur les cœurs, il était devenu celui de la nature.

Hélas! un amour si bien mérité devait-il éclater autrement que par des transports et des bénédictions? Tant de bienfaits ne devaient-ils servir qu'à rendre plus juste la douleur de la France? Vous le permites, ô mon Dieu, pour apprendre aux hommes, que quoique les bons rois soient des présents de votre miséricorde, ils ne doivent point tellement y mettre leur appui, qu'ils oublient celui qui les leur a donnés et qui peut, quand il le veut, briser en un instant leurs espérances. Une fin prématurée menace les jours de Louis. Déjà le tombeau s'est ouvert pour engloutir sa proie; déjà l'on a étendu sur son corps pâle et livide le voile funèbre.... Mais la colère du Seigneur n'allait pas à la mort, et Louis en sentit mieux jusqu'à quel point il était cher. Que de vies furent alors offertes pour la sienne, que de sanglots et de soupirs demandèrent au ciel qu'il suspendît ses coups! quelle douleur tant qu'on désespéra de le

sauver quelle joie à la nouvelle de son rétablissement !

Tel est le Français, Messieurs ; il aime ses rois et lors même qu'ils ont été malheureux et trompés, il ne les perd qu'avec regret. Mais quand il lit dans les fastes de leur règne les monuments de sa gloire et les époques de sa félicité ; quand un prince, non moins éclairé dans ses conseils que redoutable par les armes, après avoir vengé les droits de ses alliés, réglé les intérêts de ses voisins, rendu à la nation sa supériorité ; vainqueur généreux, sage médiateur, monarque respecté, il vient au milieu de sa famille se reposer dans des projets de bienfaisance ; qu'une heureuse popularité le rapproche de ses sujets, et qu'il n'émane de son autorité que des invitations touchantes à la concorde et au bonheur.... Non, Messieurs, le bonheur ne sera plus une chimère. J'en atteste les assemblées si longtemps désirées, reçues avec transports, établies moins pour aider à la puissance, que pour éclairer l'amour du prince, où les intérêts du peuple, discutés par lui-même, seront désormais à l'abri des vexations de l'avidité ou des méprises de l'ignorance. J'en atteste surtout les vertus du chef qui préside à la vôtre, l'éclat du nom relevé s'il est possible par le mérite, la grandeur personnelle tempérée par l'affabilité, le zèle dirigé par la prudence et le patriotisme, fortifié par tout ce que l'honneur a d'influence sur une âme noble et française. Religion sainte, pardonnez si, à l'éloge de vos saints, je mêle un éloge qui paraît étranger. En mettant le sceau aux vertus que je loue, vous leur avez d'avance donné des droits à nos hommages.... J'en atteste ce magistrat, interprète éclairé des volontés du prince et des besoins de ses sujets, dont vous avez mieux senti l'attachement, depuis que vous avez craint de le perdre, pour qui la reconnaissance vous est devenue une douce habitude, et qui, en désignant dans un autre lui-même l'objet qui doit la partager, n'a fait que donner à vos cœurs un nouveau plaisir, et un bienfait de plus à la province. J'en atteste ce rapprochement heureux de tous les ordres de l'Etat, où des hommes distingués par leur naissance et les honneurs qui les décorent, les premiers de leurs concitoyens par la noblesse, les pères par leurs bienfaits et notre amour, oubliant les distinctions qui les séparent, viennent, animé d'un seul et même esprit, prêter aux autres ordres un appui nécessaire ; ensemble heureux d'où résulte la considération qui commande les hommages, les lumières qui inspirent la confiance, et le crédit qui promet les succès ; époque mémorable qui va rendre à la nation son énergie, répandre l'émulation du bien, nécessiter les talents, effrayer les abus, encourager les établissements utiles, régénérer les esprits et les cœurs. Monument frappant de la bienfaisance d'un prince à jamais cher à ses peuples, et précieux à leur reconnaissance.... O mon Dieu, secondez l'ouvrage de son

cœur, bénissez ses projets, et si des nuages imprévus s'élèvent pour obscurcir le jour qui commence à nous luire, affermissez dans tous les cœurs cet esprit de soumission et de confiance, gage assuré du bonheur et de la paix.

Maître de ses vassaux par sa modération, l'admiration des peuples étrangers par sa justice, l'amour de ses sujets par sa bienfaisance, que manquait-il à la gloire de Louis ? il avait trouvé dans sa piété le principe d'une grandeur plus solide : il trouva dans sa grandeur, les ressources d'une piété plus magnifique.

SECONDE PARTIE.

Si la sainteté des rois est un spectacle rare par la difficulté de se sanctifier au milieu des honneurs : elle en est un bien magnifique par l'abondance de gloire qui revient à Dieu, lorsqu'abaissant leur majesté devant cette majesté suprême, ils semblent relever l'excellence de son culte ; ou que, s'armant de la force, ils en vengent les outrages, en maintiennent la pureté, en reculent les limites. Les grands alors ne voient plus dans leur élévation, de prétextes à leur indifférence. Le particulier rougit d'être moins fervent dans le calme d'une condition privée, que son roi dans les agitations du ministère public. L'impiété proscrire craint les mépris encore plus que les supplices. L'exemple d'un seul devient la règle de tous, la religion s'affermir, s'étend, et l'univers entier en est instruit et consolé.

Ici, Messieurs, un nouvel ordre de choses se présente. La grandeur de Louis va s'ennoblir par l'usage auquel il la consacre. Ce n'est plus seulement l'honneur du trône ; c'est l'ornement, la perfection du christianisme, un roi qui se sanctifie pour sanctifier les autres, et qui, n'usant de son élévation que dans les desseins de sa piété, publie la gloire de Dieu par ses vertus, la procure par son autorité, travaille à l'étendre par sa puissance.

Il semble, Messieurs, que la sainteté des rois ne souffre point de médiocrité ; soit que le sentiment naturel de leur grandeur, se confondant avec leur piété, les porte à s'élever plus haut ; soit qu'ayant plus d'obstacles à vaincre, leur âme élancée par de plus grands efforts, les porte aussi plus loin : soit enfin que leur conversion étant, selon l'expression de l'Ecriture, l'ouvrage de la toute-puissance de la grâce, en devienne l'œuvre favorite qu'elle perfectionne avec plus de complaisance. Aux premières vertus qui sont comme le fond et les éléments de la piété chrétienne, Louis ajoute les mortifications et les rigueurs qui en sont l'héroïsme. Ce n'est point assez pour lui d'avoir sauvé son innocence de l'enchantement du plaisir et de la mollesse des cours, il sait que les plus justes ont toujours quelques fautes à prévenir ou à expier, et que, quand les mortifications cesseraient d'être un remède pour l'homme pécheur, elles n'en seraient pas moins un devoir pour l'homme

racheté par les opprobres et les souffrances d'un Dieu.

Que son humiliation fut profonde ! vous diriez que sa grandeur est un crime, tant il prend soin de la cacher. S'il s'annonce, ce n'est point par les titres fastueux de grand, de conquérant, de vainqueur des nations ; Louis de Poissy, Louis captif pour l'amour de son Dieu, voilà les titres qui feront passer à la postérité, non sa puissance ou ses victoires, mais la simplicité de sa foi, mais le souvenir de ses chaînes. Paraît-il en public ? je le vois au milieu de tout un peuple honorer les instruments de la passion du Sauveur, par une humiliation capable de l'avilir, si la piété n'avait point aussi sa grandeur, indépendante de l'opinion des hommes. Si je pénètre dans l'intérieur de son palais, quel spectacle ! des pauvres environnent sa table ; il converse avec eux ; il les sert de ses mains ; il s'abaisse à leurs pieds. La différence des lieux n'en mettra point dans ses vertus ; et la Palestine le verra de même que l'a vu la France, embrassant avec joie les fonctions les plus humiliantes de la charité, charger sur ses épaules, comme un autre Tobie, les cadavres de ses frères morts pour la foi, et préparer leur sépulture. Orgueil du monde, tremblez, et soyez confondu par ce spectacle !

Il en reste un plus incroyable encore, Louis pénitent. Que ceux qui sont craintifs et timides se retirent, disait Gédéon à ses troupes. Chrétiens, que ces hommes délicats qui affectent de trouver de la bassesse dans les saintes austérités de la pénitence, que ces lâches qui osent blâmer la mortification qu'ils n'osent point pratiquer, sortent du temple de Jésus-Christ, et que les seuls amis de sa croix m'entendent. C'est à ce petit nombre que je m'adresserai et que je montrerai Louis, tantôt confondu parmi les serviteurs de Dieu, étonnant de pieux solitaires par des austérités qui paraissent au dessus de la ferveur du cloître ; tantôt au milieu de sa cour effrayant les voluptés et les plaisirs par un corps exténué de jeûnes et de macérations, cachant sous la pourpre des rois la haire et le cilice, imprimant sur sa chair les vestiges sanglants des épines du Sauveur, et ne paraissant dans le plus grand éclat de sa magnificence, que comme une victime ornée de fleurs pour être offerte avec plus de pompe en sacrifice.

O mon Dieu, quand vous produisez les miracles de votre grâce, vous préparez le salut ou la réprobation de ceux qui en sont les témoins. Ce sont de grands exemples que vous faites briller au milieu de la corruption des siècles : grâces immortelles en soient rendues à votre miséricorde par ceux qui auront su en profiter ! mais malheur aux cœurs endurcis, pour la condamnation desquels votre justice les aura réservés !

Je finirais ici cet éloge, Messieurs, si vous n'attendiez de moi que le récit des vertus privées de saint Louis. Mais si la piété des rois a des caractères qui la rapproche de celle des sujets, elle en a aussi qui la distinguent et ne conviennent qu'à elle. Assu-

rer par leurs lois l'exécution des lois divines, conserver à la foi la vérité de ses dogmes, à la doctrine la sainteté de ses préceptes, à la religion la dignité de son culte, venger la discipline des atteintes de la nouveauté, ou la soutenir contre les altérations insensibles du relâchement ; faciliter le chemin de la vertu par une protection qui en écarte les obstacles, lutter contre le vice avec autorité pour réprimer son audace, avec adresse pour prévenir toutes ses ruses, avec constance pour lasser ses efforts ; ne régner enfin que pour faire régner Jésus-Christ avec eux et par eux : voilà, Messieurs, ce qu'il n'appartient qu'aux rois de faire, et ce fut par les œuvres d'une piété toute royale, que Louis, fidèle interprète de la gloire de son Dieu, en devint aussi le défenseur et le soutien.

Loin de lui, les systèmes odieux qui, séparant les intérêts de la société de l'intérêt du salut, opposent la politique à l'Evangile ; et qui, mettant entre le trône et l'autel une espèce de rivalité, vont jusqu'à faire aux rois un devoir de leur coupable indifférence. L'esprit de son gouvernement fut un esprit de prudence et de zèle. Vous disparûtes à la vue des peines et de l'infamie, dont il vous menaça, prostitutions scandaleuses, pactes usuraires, blasphèmes sacrilèges ! mais rien ne fixa son attention comme les progrès de l'hérésie.

O vous, qui sous prétexte de venger les droits sacrés de l'humanité que vous croyez blessée par l'intolérance chrétienne, ne cherchez qu'à assurer l'impunité de l'erreur et des passions qu'elle favorise ; Louis, plus humain que vous, va pourtant vous apprendre que, quand il s'agit de la foi, il est un terme au delà duquel il n'est plus permis à la religion des rois de se taire, ni à leur autorité de demeurer joive. Qu'un scélérat hypocrite change en une tyrannie sanguinaire la douceur du ministère évangélique, qu'il déshonore la vérité sous prétexte de la venger, et qu'il fasse du tribunal de la foi le siège odieux des plus cruelles passions ; Louis avoue qu'il a été séduit par l'apparence du bien, et son cœur se hâte de réparer des maux que sa bonté l'avait empêché de prévoir ? Mais ne croyez point qu'il en soit moins ardent à poursuivre l'hérésie. Des lois sévères contraindront l'ardeur qu'elle a de se répandre ; de sages précautions rendront ses artifices inutiles ; et le glaive, puisqu'il faut le dire, le glaive ne sortira point de ses mains, qu'il n'ait vu le chef des rebelles abjurer ses erreurs au pied du trône, et prendre avec des sentiments plus orthodoxes, un esprit de soumission et de fidélité.

Je n'ignore point, Messieurs, les excès dont l'histoire malheureusement trop vraie a chargé le récit de ces guerres entreprises pour la foi. L'âme éclairée et sensible de Louis en a gémi. Il a gémi d'être obligé de combattre l'indocilité rebelle de ceux dont il n'aurait voulu qu'éclairer l'aveuglement. Et je ne viens point, ministre d'un Dieu saint, approuver ce que les passions hu-

maînes ont mêlé d'étranger à l'œuvre de son zèle et de sa charité. Mais prenons garde qu'en voulant modérer les principes, nous ne les altérions. Si le fanatisme est le vice de l'ignorant, l'indifférence n'est-elle pas quelquefois l'écueil du sage? Connaissions l'hérésie, Messieurs; son nom est celui de la division même. Ennemie de la paix par sa nature, ses accroissements sont cruels, comme sa naissance est obscure. Elle produit au moins la fermentation dans les esprits, et cette fermentation, ah! tôt ou tard devient une fureur qui ruine la tranquillité de l'Etat et la paix de l'Eglise.

Celle de France voyait avec peine remonter jusqu'au sanctuaire la source de ses maux, et la lumière de la justice éteinte jusque dans le foyer d'où elle devait se répandre. Hélas! les désordres des peuples sont souvent et la suite et la punition des désordres des pasteurs. Malgré les sages réglemens des conciles que le besoin des temps avaient multipliés; malgré l'éminente sainteté de quelques évêques qui honoraient encore leur siècle, l'autel était en proie à des ministres avarés et ignorants, que des raisons d'Etat ou des intrigues de cour faisaient passer des emplois militaires aux honneurs sacrés, et chez qui la barbarie et le dérèglement des premières mœurs résistaient facilement aux forces réunies de la discipline et de l'exemple. Louis ne fut ni le censeur malin, ni le réformateur injurieux de ceux dont il respectait en fidèle la dignité et la puissance. Mais il usa prudemment de son autorité pour arrêter des abus dont souffrait également la religion et l'Etat. Dès lors, toute voie fut fermée aux intrusions; les plus dignes seuls eurent droit de prétendre à des honneurs qui ne furent plus le prix du sang et des victoires. On rechercha la vertu modeste dans son obscurité. On la tira des cloîtres où elle avait été se réfugier. Que vous dirai-je enfin, la piété des pasteurs sanctifia les peuples; le sanctuaire reprit son ancienne splendeur, et l'arche sainte que les péchés des enfants d'Héli avaient livrée aux Philistins, redevenant l'honneur et la joie d'Israël, quand un nouveau David l'eut relevée de son avilissement.

Mais il fallait surtout éclairer les esprits pour corriger plus sûrement les cœurs. La science n'est point toujours le gage assuré de la vertu; mais la corruption est incurable, quand elle s'enveloppe du voile de l'ignorance. Ici, Messieurs, s'offrirait la matière d'un éloge tout entier. Un roi, presque seul aux prises avec les ténèbres et l'ignorance de son siècle, qui n'a point seulement à encourager les talents, mais à les créer,.... et qui, malgré tous ces obstacles, fait de son palais un berceau honorable, où naissent les sciences et les arts, ramasse à grands frais les débris épars des connaissances humaines, prépare le bel âge de la nation; et, soit par les privilèges qu'il accorde, soit par les établissemens que ses largesses procurent, semble annoncer dès lors ces miracles

de doctrine et de goût qui ont fait depuis l'ornement de l'Etat et la force de l'Eglise.... Mais quelque important que soit cet objet, je ne peux que le montrer à votre reconnaissance. L'utilité de vos travaux, Messieurs, en publiant la gloire des lettres et des arts dont elle est le fruit, publiera celle de leur restaurateur. Je n'ajoute plus qu'un trait essentiel à l'éloge du saint roi; c'est qu'en faisant naître les sciences, il leur imprima le caractère de sa piété, qu'il chercha moins par elles à illustrer son règne, qu'à établir solidement celui de la vertu, et qu'il ne souffrit point qu'elles perdissent jamais ce regard de soumission et de respect envers Dieu, sans lequel elles ne sont olus qu'un orgueil condamnable.

Tels étaient les trophées que Louis élevait à la religion. Pourquoi faut-il, hélas! qu'il ne jouisse qu'imparfaitement de ce qu'il fait pour elle? Pendant que son cœur applaudit au succès de ses soins, pourquoi faut-il qu'il se remplisse d'amertume, en apprenant ce qui se passe à Jérusalem? A ce nom, Messieurs, les temples renversés, les autels détruits, les sacrifices interrompus; le tombeau de Jésus-Christ rendu à de nouveaux opprobres; l'abomination introduite dans les mêmes lieux où s'étaient opérés les plus saints de nos mystères... A ce nom, des hommes faibles, des chrétiens, ses sujets, accablés sous le poids de la servitude, et exposés aux dangers de l'apostasie, soit par l'horreur des tourmens dont ils sont menacés, soit par l'attrait des voluptés qui leur sont offertes, quel spectacle pour Louis! pour le plus pieux et le plus puissant de tous les rois! Rien ne peut l'arrêter. Il court venger ses frères, venger la gloire du Dieu qu'il adore, qu'on outrage. Que de prodiges de valeur vont l'annoncer aux infidèles! Je le vois qui, le premier, s'élance dans les flots, portant la mort entre ses mains. Vingt mille barbares aussitôt dispersés qu'attaqués l'ont laissé maître du rivage. Une seconde victoire lui ouvre les portes de Damiette, et l'étendard de la croix est arboré en signe de triomphe dans une terre étrangère. O joie de Louis, lorsqu'il entendit pour la première fois les chants sacrés de l'Eglise dans l'édifice profané par les superstitions du faux prophète! O transport de sa piété, lorsque animé par ces premiers succès, il osa peut-être concevoir l'espérance de conquérir à Dieu tout un empire! mais une main puissante avait fixé le terme de sa course. Toute son expédition ne fut plus qu'une suite de malheurs; et le vainqueur de Damiette trouva des fers à la Massoure.

Ici, Messieurs, j'avoue que je désespérerais de mon sujet, si je ne trouvais dans votre foi de quoi me rassurer. Il n'appartient qu'au paganisme et à l'impiété de blasphémer la vertu malheureuse. Instruit par une plus haute sagesse, le chrétien ne voit dans les adversités que des expiations salutaires, ou des épreuves utiles. Il sait que Dieu dispense également pour sa gloire les infortunes ou les prospérités; que quand il mul-

tiplie les maux sur la tête du juste, il met dans son cœur un courage invincible, et qu'il tire souvent de la constance d'un seul homme la preuve de la vérité, la honte de ses ennemis, et la gloire de son nom. Que la prudence humaine cesse donc de juger les saints. Louis a pu essayer des disgrâces, sans cesser d'être sous la main de son Dieu. Ce n'était point en conquérant armé par sa colère, que le Seigneur avait voulu le montrer à l'Égypte; la force de son bras avait assez paru contre cette terre d'impiété, et la terreur de son nom y reposait encore, pour l'instruction de tous les siècles sur les ruines de ses anciens et superbes monuments. Mais il fallait réparer le scandale des croisades précédentes; il fallait par le spectacle de toutes les vertus faire honorer la religion dans le lieu même où l'avaient fait blasphémer les vices de ses enfants; il fallait qu'après avoir vu des millions de croisés, les Sarrasins vissent un chrétien. Saint Louis captif remplit ce dessein, et le respect des Sarrasins pour ce héros chargé de chaînes, publia mieux que leur défaite la gloire du Dieu qu'ils outrageaient.

Vous le représenterai-je, Messieurs, dans sa prison, constamment occupé de ce même Dieu qui paraissait l'abandonner; d'une égalité d'âme que les plus grands périls n'altérèrent point; également prêt à vivre et à mourir pour Jésus-Christ? Vous le peindrai-je, partageant les disgrâces de ses frères; ne voulant de liberté qu'avec eux, et soutenant par une noble hauteur la dignité d'un trône qu'il ne parut jamais avoir perdu; tantôt répondant à un Sarrasin qui, le poignard levé sur sa tête, ne lui laissait que le choix de périr ou de l'armer chevalier, lui répondant : *Fais-toi chrétien et je te fais chevalier*; tantôt commandant par ses vertus à ceux dont il portait les chaînes, et leur donnant de sa probité une si haute estime qu'ils étaient prêts à lui déléguer la royauté. Le croira-t-on? Louis l'eût acceptée. Il eût consenti à devenir le roi de ceux qui venaient de massacrer leur maître, et qui avaient voulu le massacrer lui-même. Mais il aurait pu établir parmi les infidèles la loi du vrai Dieu; il aurait pu augmenter d'une nation l'empire de Jésus-Christ; et son cœur, agréablement flatté par cet espoir, a désiré l'accomplissement de ce projet.

Si les vœux du saint roi n'ont pas été remplis, si ces nations sont encore assises à l'ombre de la mort, adorons la profondeur des jugements de Dieu, qui rejette ou qui appelle ceux qu'il lui plaît, et qui permet souvent que des moyens efficaces de salut deviennent, par la malice des hommes, des gages de colère. Louis se dérobera encore une fois à l'amour de ses peuples; il arrosera de nouvelles sueurs une autre partie de ces contrées barbares. Il y mourra même, victime de son zèle et de sa charité, bien plus que des fléaux qui assiègeront son camp; et vous, ô mon Dieu, vous vengerez par l'endurcissement l'inutilité de ses travaux; vous vous retirerez d'un peuple qui

vous a méconnu; vous épaissirez sur ses yeux les ténèbres de l'infidélité; puisque telle est votre justice, puisque les vertus des saints servent, quand elles sont méprisées, à la réprobation de ceux que votre miséricorde n'a pas choisis.

Fixons un instant nos regards, Messieurs, sur Louis mourant. La mort, terme fatal de la gloire des rois, va consacrer la sienne, et mettre le sceau à sa grandeur. Au milieu d'un camp où la peste étend ses ravages, frappé d'autant de coups qu'elle y choisit de victimes, et prêt à expirer lui-même, avec quelle résignation il bénit la main qui l'afflige! il n'emporte avec lui qu'un regret : celui de mourir dans une terre où Dieu n'est pas servi. Ah! ce ne sera pas du moins sans avoir fait des vœux pour la gloire de son nom et le bonheur de son peuple! *O mon fils!* dit-il à l'héritier de son trône, *tu vas régner! les jours que je vois finir vont commencer pour toi; si ta piété préside à tes actions, ils seront ceux de ta grandeur. Sois juste, aime tes peuples; protège la religion. O mon fils! la simplicité de la foi t'éclairera mieux sur tes devoirs que toutes les leçons de la sagesse humaine. Le bonheur de l'impie n'est qu'une chimère, et Dieu te demandera compte de tous les scandales que tu aurais pu détruire. Les flatteurs l'assiègeront, ô mon fils; crains de les écouter. L'adulation est le poison des rois. Cherche la vérité: elle est digne de l'instruire, et tu ne seras grand qu'autant que tu auras régné par elle.*

Ainsi finit une vie, qui a fait la gloire de la nation, et que la religion n'a pas dédaigné de proposer pour modèle. Français et Chrétiens, ne rendons pas infructueuses des vertus qui semblent n'avoir brillé parmi nous que pour notre édification. Rougirions-nous d'une piété qui a plus honoré Louis que l'éclat de son sceptre et la dignité de sa couronne? Nous y trouverons du moins cette paix intérieure qui, après avoir fait sur la terre la consolation de l'homme juste, fait son bonheur dans le ciel.

Ainsi soit-il.

IV. PANÉGYRIQUE

DE SAINT VULFRAN.

Prêché le 28 mai 1781, dans l'église collégiale du même nom.

Sapientia deduxit eum per vias rectas, et honestavit illum in laboribus et complexit labores illius. (Sap., X, 10.)

La sagesse l'a conduit par des voies droites, et elle l'a enrichi dans ses travaux et elle lui en a fait recueillir de grands fruits.

Messieurs,

La sagesse du chrétien n'est pas une sagesse oisive et stérile, qui se repose dans la contemplation de sa propre excellence, c'est une sagesse active, laborieuse, qui marche sans relâche dans les voies de la justice, qui, déjà riche de son propre fonds, travaille pour acquérir davantage, et qui ne cesse de mettre à profit tous les instants de la vie présente, jusqu'à ce qu'elle entre enfin en

possession du repos et de la gloire qui doivent être sa récompense dans la vie à venir. Telle fut, Messieurs, la sagesse de Vulfran. Appelé par sa vocation à sanctifier les peuples, il s'est préparé avec soin à l'œuvre du Seigneur, et l'a exécutée avec constance. Ses travaux n'ont eu d'autre mesure que l'étendue de son zèle, d'autre terme que l'épuisement de ses forces. Heureuse persévérance, qui l'a enrichi des mérites qui font les saints, et l'a conduit à la gloire qui les manifeste : *Sapientia*, etc.

Fidèle au vœu qui vous rassemble, chrétiens, j'essaierai de vous tracer son éloge. Les louanges des saints doivent retentir au milieu de leurs solennités, pour honorer leur mémoire et servir de leçon à ceux qui les suivent. Pourquoi la religion ne paierait-elle point à ses héros le tribut légitime que l'humanité s'empresse de décerner aux hommes qui ont bien mérité de son souvenir ? La piété n'a-t-elle point aussi son émulation, que les exemples entretiennent, et que les succès enflamment.

En vous parlant de Vulfran, je ne crains pas de trouver vos cœurs indifférents. S'il a, comme saint, des droits à vos hommages, comme protecteur de votre église, il en a de particuliers à votre imitation. Le choix qui vous consacre à son culte, est pour vous un engagement de plus d'étudier ses vertus et de les retracer ; et quel tableau fut jamais plus propre à justifier votre confiance que celui d'une sainteté confirmée par des prodiges ! Où trouverez-vous plus d'instructions que dans le récit des actions d'un homme qui n'a mérité d'être glorifié dans sa foi qu'après l'avoir montrée dans ses œuvres, confirmée par sa doctrine, étendue par son zèle ?

Que ce qui a fait autrefois son mérite fasse donc aujourd'hui son éloge. Le plan que je me propose de suivre est simple : ce que Vulfran fit pour la gloire de Dieu, première partie ; ce que Dieu fit pour la gloire de Vulfran, seconde partie. Dans un sujet où tout est instruction, je laisserai à votre piété à s'édifier elle-même des exemples qui lui seront offerts. Vous verrez dans le détail de ses travaux le modèle d'une vocation remplie dans toute son étendue ; et dans la récompense qu'il en reçoit le gage de celle qui est réservée à votre fidélité. L'économie du salut n'a point changé, elle est la même pour tous les temps et pour toutes les conditions : le travail qui sanctifie, et les succès qui récompensent ; les combats qui exercent, et la victoire qui couronne. La sagesse de Vulfran doit être la vérité, si vous voulez arriver au même but : *Sapientia*, etc.

Avant de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de la reine des anges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui a promis que sa religion subsisterait jusqu'à la fin des siècles, n'a point promis qu'elle dût toujours briller du même éclat. Il permet quelquefois à l'erreur d'en

ébranler les dogmes ; à la corruption de profaner la sainteté de sa morale ; à l'esprit d'indépendance d'en affaiblir la discipline. Chaque génération apporte avec elle sa propre impiété, qui ne cède qu'à l'impieité de la génération suivante. Chaque siècle a son vice particulier qui contraste avec le vice d'un autre siècle ; et quand nous gémissons de voir la religion en proie aux insultes d'une science orgueilleuse qui croit en triompher par ses dédains, ou la déconcerter par ses railleries, nous n'avons point oublié que nos pères l'ont vue humiliée sous le masque de l'ignorance et de la superstition, frémir de la barbarie d'un peuple nouveau, qui en avait pris les maximes, sans en prendre l'esprit de charité et de douceur.

Je parle des premiers temps de la monarchie. Avec la paix et la tranquillité avaient disparu ces lumières de l'Eglise gallicane, qui longtemps en avaient fait l'honneur. Des conquérants étaient venus du Nord, qui, en adoptant le culte des peuples soumis, l'avaient infecté de leurs vices. Leurs passions trop féroces pour plier sous le joug de la morale évangélique n'avaient réussi qu'à éluder la rigueur. L'antique sévérité de la discipline était dégénérée en pratiques insuffisantes. On rachetait des cruautés par des offrandes. Tour à tour la proie de l'avidité, ou le tribut de la superstition, les biens des églises servaient à récompenser le crime ou à l'expiat. Siècles grossiers, où les mœurs joignaient à la rudesse d'une nature inculte tous les excès de la licence ; où l'ignorance, appuyée de la force, luttait avec succès contre les lumières qui auraient pu la dissiper ; où les principes allaient s'obscurcissant, où la religion perdait tous les jours quelque chose de son éclat ; et pour tout dire en un mot, où s'élevaient comme un nuage sur l'Eglise gallicane, ces ténèbres épaisses qui devaient bientôt en éclipser la gloire et qui méritèrent aux siècles suivants le nom distinctif de siècles d'ignorance. Mais Dieu qui ne permet point que la foi s'altère, et qui veille à la sainteté de son Eglise, en perpétuait l'esprit dans quelques hommes privilégiés, étrangers à la corruption de leur âge. Ainsi parurent les Eloi de Noyon, les Léger d'Autun, les Ausbert de Rouen, les Vaudrille, les Colomban, les Riquier, dont les uns conservèrent, dans le silence des cloîtres, le précieux dépôt de la doctrine et des mœurs, pendant que les autres, posés comme autant de fanaux sur les montagnes, servaient de modèles aux peuples qu'ils gouvernaient, et portaient jusque dans la cour des rois la sainte intrépidité de leurs vertus.

Ainsi parut Vulfran, évêque de Sens, dont j'entreprends l'éloge. Distingué parmi les saints qui honorèrent le vi^e siècle, vous le verrez, rassemblant en lui leurs divers caractères, vous donner le spectacle d'une sainteté éprouvée dans tous les états ; ferme dans la foi, résister au dérèglement et à l'impieité des cours ; fidèle à sa vocation, honorer l'épiscopat par ses vertus ; infatigable dans son zèle, porter l'Evangile aux nations

idolâtres, et réunissant ainsi des titres qui auraient servi pour en sanctifier plusieurs ; courtisan chrétien, pasteur charitable, apôtre zélé, faire de sa vie un sacrifice continuuel à la gloire de son Dieu.

Pourquoi faut-il que l'obscurité des temps nous dérobe une partie de son histoire ? Mais quoique nous ne connaissions pas toutes ses actions, nous connaissons au moins l'esprit qui les a dirigées, nous les louerons sûrement dans la charité, comme dans le principe qui les a produites. Si la gloire du Seigneur paraît dans les œuvres de ses saints, la gloire des saints est d'être dociles à l'esprit de la grâce qui les dirige et les instruit.

Une naissance illustre fut pour Vulfran le gage d'une éminente sainteté. Dieu, qui le destinait à de grandes choses, lui fit trouver dans sa famille de grands exemples et de grandes ressources. Vulbert joignait à la noblesse du sang le mérite plus rare aux vœux de la foi d'honorer son rang par la piété. Il voulut que son fils, instruit de bonne heure dans les lettres, méritât par lui-même les distinctions que son nom lui promettait ; et ne consultant peut-être qu'un désir naturel, il servit, sans le prévoir, d'instrument à des desseins plus élevés. Vulfran n'était encore qu'à sa première jeunesse, et les ministres du Seigneur l'ont jugé digne de la cléricature. Bientôt les services de son père l'introduisirent dans le palais des rois, et la cour admira en lui une vertu consommée à l'âge où celle des autres donne tout au plus des espérances. Ici, mes frères, commence son éloge. Les vertus de l'enfance sont celles de nos instituteurs ; c'est quand il faut lutter contre les obstacles et se soutenir par ses propres forces au milieu de la perversité, que la foi du chrétien s'éprouve et que sa vertu lui appartient. Quelle cour était plus propre à éprouver celle de Vulfran que la cour de Neustrie ?

Ce n'était plus le temps où une pieuse reine montrait aux peuples édifiés l'accord heureux de la justice et de la puissance : Bathilde se sanctifiait à Chelles ; et le vice, libre des entraves qu'elle avait su lui imposer, dominait sous des rois faibles et impuissants. Un homme arrogant, fougueux, insatiable, né pour le malheur de la religion et de la patrie, habile à prendre le masque de la piété quand il pouvait servir à ses desseins, hardi à l'outrager quand elle pouvait y nuire ; abusant des lois ou se mettant au-dessous d'elles selon qu'il convenait à ses passions ; cruel dans la prospérité et incapable de se corriger par le malheur ; retenant par des crimes le pouvoir qu'il avait usurpé par d'autres crimes ; haï des peuples qu'il foulait par d'injustes vexations ; odieux aux grands, qu'il blessait par son orgueil ; funeste à ses maîtres qu'il entraîna plus d'une fois dans sa chute, l'Ébroin faisait de la cour de Neustrie le théâtre des injustices les plus criantes et de la licence la plus effrénée.

Sous un tel ministre, la piété n'avait que

le choix de se cacher ou de souffrir. Celle de Vulfran ose se montrer. Il sait que les honneurs qui décorent le vice n'en changent point la nature ; qu'il est pour l'autorité légitime un respect et une obéissance qu'on ne doit plus à la tyrannie, et que lors même que les méchants sont élevés en dignité, il est un moyen sûr de les braver : celui de n'en rien espérer et de n'en rien craindre. Comme il ne recherche point les distinctions et les richesses, il n'encensera point l'idole qui les dispense, s'il paraît dans l'assemblée des méchants, ce sera pour les confondre par ses exemples ; s'il ouvre la bouche, ce sera pour condamner des vices que sa religion condamne. Plus d'une fois l'impiété frémit sous ses lambris dorés des saintes menaces de ce nouvel Elie ; et la débauche, au milieu de ses festins, entendra retentir avec effroi, comme au temps de Jean-Baptiste, le nom sacré de pénitence.

La pénitence ! Vulfran ne la prêche pas moins par ses actions que par ses discours. La modestie, le recueillement, la mortification, l'esprit de renoncement et de prières, voilà les vertus qui lui servent de cortège. Qu'il est puissant, chrétiens, le charme de la piété sincère et désintéressée ! Vulfran n'a point d'autre défense, et avec elle il marche sans crainte au milieu des pièges que se tendent l'ambition et l'envie. L'intrigue le respecte, elle n'ose l'approcher : que tout s'ébranle et se déplace autour de lui, que les rois tombent et se relèvent, que le crime à main armée rétablisse des puissances que le crime a détruites ; aussi étranger aux révolutions qu'il l'est aux passions qui les produisent, il demeure ferme sur le théâtre mobile de ces vicissitudes ; parce qu'il n'a point mis sa confiance dans les grands de la terre, il n'est point entraîné dans leur chute. O vous, qui parâtes à la même cour avec plus d'éclat, mais qui trop sensible peut-être au pouvoir de faire le bien, ne prîtes point assez l'amertume cachée sous la faveur des rois, ministre vertueux d'un prince trop corrompu pour aimer vos conseils ou trop faible pour les suivre ; Léger, votre gloire sera d'avoir montré une âme élevée par le foi au-dessus des disgrâces, d'avoir confondu l'envie par une vertu supérieure à ses imputations. Celle de Vulfran fut de n'avoir pas même été soupçonnée.

Que les honneurs qu'on lui défère soient au moins une réparation faite à la religion outragée dans ses saints. L'Eglise de France applaudit sans doute au choix que le monarque fit de Vulfran pour lui confier ses intérêts. Ministère auguste et redoutable, dont il n'appartenait qu'à la piété ferme et éclairée de s'acquitter dignement, qui imposa à Vulfran de nouvelles obligations et qui le mit à portée de faire éclater de nouvelles vertus.

Son devoir est désormais de donner à la religion des ministres qui l'honorent : son attention sera de les choisir, d'écarter l'orgueilleuse avidité qui annonce des prétentions, et de rechercher le mérite humble qui cache des titres, d'opposer la voix des peu-

ples aux sollicitations des grands, de peser dans une juste balance les qualités des personnes avec les qualités des places, de faire des grâces du prince autant d'encouragements à la piété et de bienfaits à la religion.

Son devoir est de veiller aux besoins des églises et d'en conserver les privilèges : sa fermeté sera de les défendre contre quiconque voudra les envahir, de protéger la liberté des élections, d'en écarter les intrus, d'en assurer le patrimoine. Dans ces siècles de confusion, où l'ignorance couvrait les abus de tout genre qui s'introduisaient à la faveur de la cupidité, si Vulfran ne fit pas tout le bien que son cœur eût désiré, au moins l'histoire ne reproche-t-elle à son gouvernement aucune prévarication : au moins recula-t-il ces jours de scandale qui parurent aussitôt après, où des mains armées, encore fumantes du sang des batailles, vinrent saisir comme une proie les richesses du sanctuaire ; où des hommes profanes, qui n'avaient point reçu l'onction du Seigneur, introduits dans le ministère par la force et la violence, usurpaient les fonctions du sacerdoce.

Son devoir est de maintenir la discipline, de faire revivre les anciens canons, de ressusciter l'antique sévérité des mœurs, de réveiller et de propager la piété : son zèle sera d'en donner lui-même l'exemple. Rien de ce qui intéresse la religion ne lui est étranger. Avec quel plaisir il voit se multiplier sous ses auspices ces retraites sacrées qui élèvent une barrière entre la corruption et la vertu ! tantôt il les distingue par des privilèges honorables, tantôt il les favorise par d'utiles donations. Quand il aura épuisé la libéralité des grands, il trouvera des ressources dans sa propre bienfaisance. Le patrimoine des saints n'est-il donc pas celui des pauvres ? O prodige de désintéressement, sa terre de Milly, ce bien qu'il a reçu de ses ancêtres, ce berceau de sa famille qu'elle a illustré par ses vertus et par ses dignités, Vulfran le donne à l'abbaye de Fontenille, il en fait l'hommage à la sainteté de ses nouveaux solitaires.

Je sais, chrétiens, qu'un esprit nouveau blâme aujourd'hui ces pieuses libéralités, qu'on y trouve le principe du relâchement qui ne tarda point à s'introduire dans ces ordres célèbres ; mais s'ils étaient alors l'asile des mœurs, le sanctuaire des sciences, le théâtre de la ferveur et de la piété, si par eux se sont perpétués ces connaissances nécessaires, ces traditions précieuses sur lesquelles s'appuie la foi ; s'il en est sorti dans tous les temps des hommes distingués qui ont gouverné l'Eglise avec sagesse et qui l'ont enrichie de leurs vertus, pourquoi ne nous serait-il point permis de louer la charité bienfaisante qui ne voyait que l'avantage de ces établissements et qui n'a point dû en prévoir les abus ? Vulfran aura du moins la douce consolation de recueillir le fruit de sa piété. Un jour viendra où, fatigué des travaux de son apostolat, abdiquant volontairement les dignités pour sanctifier dans la re-

traite la fin d'une vie chargée d'honneurs devant les hommes et de mérites devant Dieu, il ira, humble religieux, s'édifier des vertus qui seront son ouvrage, savourer les soins d'une sainte reconnaissance, et mêler ses derniers soupirs aux prières ferventes de ces pieux solitaires.... Mais n'anticipons rien sur l'ordre des temps. Vulfran n'est encore qu'à l'entrée de sa carrière. La cour l'a vu courtois chrétien opposer à la séduction du vice la constance de sa foi, l'Eglise revendique ses travaux ; celui qui a su la protéger mérite de la gouverner. Heureux le peuple à qui Dieu, dans sa miséricorde, prépare un tel pasteur !

Le siège de Sens était vacant par la mort de Lambert, siège depuis longtemps établi dans les Gaules, siège important par la prééminence de sa dignité, comme par l'étendue de sa juridiction, et qui avait déjà compté plus d'un saint au nombre de ses évêques. Pour en soutenir l'honneur, c'est Vulfran que le ciel désigne, c'est Vulfran que le peuple demande et que nomme le clergé. Un nouveau champ s'ouvre à sa vocation. Les vertus qu'il a pratiquées jusqu'à présent ne lui suffisent plus. Ce n'est plus assez de se sanctifier lui-même, il faut qu'il sanctifie les autres. Ce n'est plus assez d'édifier par ses exemples, il faut qu'il éclaire par sa doctrine ; il faut que sa charité, d'accord avec son zèle, ne cesse de veiller que pour instruire, d'instruire que pour agir, d'agir que pour prier ; il faut que, prenant diverses formes selon les diverses circonstances, il loue les uns avec discrétion, encourage les autres avec patience, que là il excuse avec bonté, qu'ici il reprenne avec courage ; qu'il dissipe l'ignorance, qu'il aide à la faiblesse, qu'il lutte contre l'opiniâtreté. Il faut que, précautionné sur les dangers du dehors, et attentif sur les désordres du dedans, il prévienne le mal qu'il est possible d'empêcher, qu'il corrige celui qu'il n'a pu prévenir, et que, victime pour les autres, il expie celui qu'il ne peut corriger. Que vous dirai-je encore ? Il faut que tour à tour l'homme de Dieu et du peuple, la gloire de l'un et les besoins de l'autre devenant la mesure de ses obligations le soient de ses travaux. Qui pouvait mieux remplir cette vocation que Vulfran ? Toute sa vie avait été l'apprentissage de l'épiscopat.

On ne persuade avec succès, chrétiens, que les vérités que l'on pratique soi-même. Il est entre les mœurs et la doctrine une dépendance mutuelle qui fait que, tendant de concert au même but, elles obtiennent plus sûrement leur effet. Aussi avait-on soin dans les premiers siècles de l'Eglise de ne donner aux peuples que des pasteurs qui eussent vécu au milieu d'eux, ou dont ils connussent la sainteté. Il fallait que de longues épreuves eussent constaté leur foi, avant qu'ils en devinssent les dispensateurs, et qu'une réputation sans tache assurât d'avance le succès de leur ministère. De là parmi les fidèles une vénération profonde, gage toujours sûr de leur docilité, et pour les évêques une

obligation continuelle d'honorer l'épiscopat par les mêmes vertus qui le leur avaient mérité. De là cet accord merveilleux entre le pasteur et son troupeau, qui donnait à l'un une confiance entière dans des talents qu'il avait vus se former sous ses yeux, et assurait à l'autre une autorité d'autant plus sûre qu'elle était fondée sur le respect et l'amour. De là enfin cette louable rivalité entre le chef et son Eglise, pendant que l'une s'empres-sait d'imiter une piété qui l'édifiait en la rendant heureuse; et que l'autre ne se croyait jamais assez saint pour présider à l'assemblée des saints. Spectacle touchant, vous reparâtes alors dans l'Eglise de Sens! avec la sainteté des premiers évêques, elle retrouva les vertus de leur gouvernement. Vulfran prolongea sur elle les jours de bonheur et de gloire qui s'obscurcissaient pour le reste de la France.

Je voudrais, chrétiens, vous dire tout ce qu'il fit pour son peuple. Je voudrais le suivre dans les diverses fonctions de son épiscopat. Mais qui pourrait compter les divers caractères dont se revêt sa charité? Il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu de louer dignement les saints, et de connaître l'étonnante variété de ses dons.

Vous le représenterai-je assis sur la chaire des docteurs, égalant dans de sublimes instructions la hauteur de la foi, développant avec majesté la suite auguste de la religion montrait aux uns dans les richesses de la morale évangélique des moyens de salut, ouvrant aux autres des sources de perfection, imprimant à tout ce qu'il dit un caractère d'intelligence et de sagesse, *et requiescit super eum spiritus sapientie et intellectus?* (Isa., XI, 2.) Vous le représenterai-je comme un guide éclairé, mêlant avec adresse la fermeté qui veut être obéie à la douceur qui s'insinue, habile à préparer les circonstances et prompt à les saisir quand elles sont favorables, également sage soit qu'il laisse à la persuasion à détruire des abus que la raison peut corriger, soit qu'il s'élève avec véhémence contre ceux qui ne peuvent être vaincus que par l'autorité; dirigé dans ses desseins par un esprit de prudence, soutenu dans leur exécution par un esprit de force : *Spiritus consilii et fortitudinis?* (Ibid.)

Vous le représenterai-je encore, tantôt comme un flambeau ardent dont la lumière brille au milieu de l'Eglise, parlant avec sagesse dans l'assemblée des grands pour la défense de la discipline, éclairant les rois de ses conseils, expliquant les traditions aux prêtres du Seigneur, et veillant à la dignité de l'autel dans les ministres qu'il lui forme; tantôt comme un vase précieux d'élection qui exhale autour de lui le parfum de toutes les vertus, portant sur son front le caractère auguste de la sainteté, plein d'amour pour son Dieu et de charité pour son peuple, tout à la fois l'honneur et le modèle du sacerdoce par un esprit de science et de piété : *Spiritus scientiæ et pietatis?* (Ibid.)

Vous le représenterai-je enfin, rempli surtout de la crainte du Seigneur, crainte utile qui tient ses yeux continuellement ouverts sur l'œuvre que Dieu lui a confiée, qui lorsqu'elle a détruit le mal connu s'afflige encore sur le mal qu'elle ignore, qui partage le travail pour en faciliter le succès mais qui sans se rassurer sur la fidélité des autres, éclaire de sa vigilance l'administration qu'elle est obligée de leur abandonner; qui prévoit les dangers incertains pour n'avoir pas à se reprocher des fautes réelles : *Et replebit eum spiritus timoris Domini?* (Ibid., 3.)

Telle est, ô mon Dieu, l'économie de votre providence. Lorsque vous jetez sur votre peuple un regard de compassion et que, touché de ses égarements, vous avez résolu de le sauver, vous envoyez au milieu de lui quelque ange de salut, ministre de vos desseins, vous ornez son âme de tous les dons de votre grâce et vous multipliez en lui cette force victorieuse qui change et convertit les cœurs.

Ainsi se montra Vulfran dans le diocèse de Sens. A peine il le gouverne depuis cinq ans, et déjà tout a changé de face. Un esprit réparateur a vivifié cette Eglise languissante. La foi s'épure, les désordres cessent, le goût de la vertu se répand; la discipline reprend ses droits, et tout un peuple est amené au repentir et à la pénitence : *Ipse directus est in penitentiam gentis.* (Eccl., XLIX, 3.) Ces solennités profanes, les danses licencieuses, les sortilèges, restes scandaleux d'un paganisme mal éteint, ont disparu du milieu d'Israël, et le démon en frémissant a vu s'écrouler jusqu'aux ruines de l'édifice que l'impiété s'efforçait encore de soutenir : *Et tulit abominationes impietatis.* (Ibid.) Les jours du mensonge sont passés; le Dieu de vérité est le seul Dieu qu'on adore et qu'on serve. Témoins des égarements de leur nations et des miséricordes du Seigneur, les pères diront un jour à leurs enfants, en les formant à d'autres mœurs : un homme céleste a opéré ce changement; il a ramené vers le Seigneur nos cœurs égarés dans les sentiers de l'iniquité; il a détruit parmi nous le règne du péché pour y établir celui de la justice et de la piété. Bénis soient le Seigneur et Vulfran, qui nous ont sauvés lorsque nous nous perdions : *Et gubernavit ad Dominum cor ipsius et in diebus peccatorum corroboravit dictatem.* (Ibid., 4.)

Tout un peuple s'applaudit du bonheur d'avoir Vulfran pour évêque; il est le seul qui ne jouisse point de ses succès. Le zèle s'enflamme de ce qui devrait le consumer. Un cercle aussi étroit ne suffit plus au sien. Il sait que des nations entières plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie languissent après les lumières de la foi, son cœur brûle d'aller les éclairer. Que dis-je ? Ce n'est point ici le simple élan d'une âme mue par la charité, soit que les désirs des saints soient autant d'impulsions secrètes de l'esprit qui habite en eux, soit qu'il plaise

quelquefois à Dieu de leur manifester leur vocation par des inspirations particulières, et de préparer ainsi par des voies extraordinaires l'accomplissement de ses desseins pour le salut des hommes. Vulfran ne fait qu'obéir. Une voix du ciel s'est fait entendre qui lui a dit comme autrefois à Abraham : c'est moi, ne craignez point, je suis celui qui dispose des moments et des cœurs, qui laisse les hommes s'égarer à leur gré dans leurs pensées et qui fixe un terme à leur aveuglement. Je vous envoie annoncer la vérité au peuple que je me suis choisi. Il est encore dans la mort de l'infidélité, mais vous en serez le père, parce que vous l'engendrez à la vie de la foi, et que vous le ferez passer de l'esclavage de Satan à la liberté des vrais enfants de Dieu. Un travail long et difficile vous est destiné, mais ne craignez rien ; c'est moi qui vous envoie et qui vous ramènerai : *Noli timere, ego sum : in gentem magnam faciam te ; et ego inde adducam te revertentem.* (Gen., XLVI. 3, 4.)

Quel est donc, chrétiens, ce peuple nouveau que Vulfran doit enlever aux puissances des ténèbres pour en faire sa conquête, ce peuple réservé à son apostolat ? Hélas ! l'humanité souffre d'en tracer le tableau et la religion répugne à rappeler des horreurs dont elle est venue consoler la terre. Au nord de la France vivait dans un pays inculte une nation plus inculte encore ; nation féroce, indomptable, rebelle à ses vainqueurs et inconstante dans le choix de ses maîtres, aujourd'hui libre, demain sujette ; jamais en paix ; guerrière par nécessité, barbare par caractère ; sans autres lois que des usages grossiers et d'informes traditions ; sans autre divinités que les chimères d'une imagination bizarre qui réalise ses craintes, ou d'un cœur corrompu qui divinise ses passions ; sans autre culte que des superstitions cruelles et insensées, qui n'honoraient leurs dieux qu'en outrageant la nature et en dégradant l'humanité. Tels étaient les Frisons. Plus d'une fois les Romains les avaient attaqués ; Pépin plus heureux les avait vaincus, sans les soumettre. Il n'était pas moins difficile de les conquérir à la vérité. Déjà plus d'un prophète avait arrosé de son sang cette terre ingrate. Mais les moments marqués par le Seigneur étaient enfin arrivés. L'empire du démon allait s'entamer. A la tête de douze ouvriers évangéliques et sous les auspices de Pépin d'Héristal, Vilbrod travaillait avec fruit au midi de la Frise ; Vilbrod, le compagnon de la gloire et des travaux de Vulfran, que vous lui associez dans vos hommages comme ils l'ont été dans leur apostolat, dont le rom et les vertus ne peuvent être étrangers à votre piété. Ses succès enflamment la sainte émulation de l'évêque de Sens. Qu'il parte donc, chrétiens, qu'il affronte, puisqu'il le faut, les dangers d'une navigation inconnue qu'il quitte une famille qu'il aime, une patrie qu'il honore. Ah ! il est pour son cœur paternel un sacrifice encore plus grand, c'est celui de s'arracher à son troupeau, à ce

troupeau chéri qu'il avait adopté pour le sien, de voir les larmes et d'entendre les gémissements de tout un peuple dont il faisait le bonheur. O anges du ciel, veillez sur lui, défendez-le dans son absence, que Vulfran le sache et qu'il soit consolé ; et vous, ô mon Dieu, portez sur les eaux de la mer l'œil attentif de votre providence ; ouvrez à vos serviteurs une route sûre au milieu des flots, et montrez aux peuples étonnés, que même contre les périls d'un élément inconnu, votre protection peut suppléer à l'art.

Arrivé en Frise, tout se présente à la fois : l'ignorance à instruire, les préjugés à déraciner, les passions à combattre, l'habitude à rompre, la multitude à persuader, l'autorité à fléchir, les lieux mêmes à vaincre. Contre tant d'obstacles, Vulfran n'est armé que de la parole de Dieu. Mais c'est cette même parole qui a créé le monde, et qui l'a fait chrétien. Il met sa confiance dans celui qui l'envoie, et sûr de sa protection, il déploie toutes les ressources de son zèle.

Zèle d'un apôtre, zèle humble et prudent dans ses mesures. Il a vu combien est immense le champ qu'il se prépare à défricher, et il s'est associé des coopérateurs. Que la présomption croie suffire à tout, l'humilité se défie de ses forces. Elle ne regarde point comme perdu le mérite qu'elle partage. Vulfran ne mène avec lui qu'un petit nombre de religieux qu'il a tirés de l'abbaye de Fontenille, mais ils sont forts de leur union et de leur charité. Il verra sans peine leurs travaux couronnés de succès. Ce qu'il ne leur cédera point, ce sera de donner l'exemple à tous, et d'être partout le premier.

Zèle d'un apôtre, zèle actif et infatigable dans ses démarches. On dirait que Vulfran se multiplie, partout l'ennemi de la vérité le trouve à sa rencontre. Il renverse ses idoles, il trouble ses sacrifices, il insulte à ses solennités. Ceux qui l'ont vu dans leurs assemblées, le retrouvent encore sous le toit de leurs chaumières ; l'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace qui puisse l'arrêter. La nuit le surprend encore dans des occupations que l'aurore n'a point vu commencer. Toujours en mouvement, il ne cesse d'agir que pour méditer les moyens d'agir avec plus de succès.

Zèle d'un apôtre, zèle exemplaire et édifiant dans ses actions. La pauvreté, la mortification, le renoncement à soi-même, un amour ardent de la justice et des souffrances : telles furent les vertus qui, dans les premiers apôtres, n'assurèrent pas moins que leurs discours le triomphe de la foi. Vulfran a la même éloquence. Les passions qu'il condamne, il les crucifie dans sa propre chair ; les plaisirs qu'il défend, il les effraie par une pénitence austère ; la charité qu'il recommande, il s'en fait tous les jours la victime ; l'Evangile qu'il prêche, il en retrace la perfection.

Zèle d'un apôtre, zèle éclairé et discret dans les moyens qu'il emploie. Il sait les

ménagements qu'exige la faiblesse lors même qu'on la combat pour son propre intérêt. Il sait que tous les esprits ne sont pas convaincus par les mêmes vérités, que tous les cœurs ne sont pas séduits par les mêmes attraits. Aux uns, il déploie toutes les richesses de la miséricorde; il étale aux autres toutes les rigueurs de la justice divine. Là, il presse par la force du raisonnement; ici, il ébranle par les douceurs de la persuasion. Patient avec la bonne foi qui doute, véhément contre la passion qui résiste, touchant et victorieux contre l'intérêt qui s'opiniâtre; il prend toutes les formes pour ramener à lui tous les caractères et gagner à Dieu tous les cœurs.

Zèle d'un apôtre, zèle ferme et intrépide dans l'exercice de son ministère. Quel déguisement pourrait altérer la vérité dans une bouche qui n'a jamais connu le mensonge? Quel danger pourrait effrayer un cœur qui n'a d'autre désir que celui d'être anathème pour ses frères. Vulfran est au-dessus des menaces comme des supplices, parce qu'il est au-dessus des intérêts qui attachent à la terre. Son vœu serait de sceller de son sang les vérités qu'il prêche, de mourir pour la gloire de son Dieu, après avoir vécu pour elle.

Fut-il jamais une carrière mieux remplie, chrétiens? fut-il une fidélité plus éprouvée? Vous l'avez vu courtisan chrétien résister à l'impiété des cours; pasteur charitable, honorer l'épiscopat de ses vertus; apôtre zélé, prêcher l'Evangile aux nations idolâtres. Athlète, ministre, apôtre de la foi, voilà ses travaux, voilà la gloire qu'il rendit à Dieu par ses œuvres. Il est temps de porter vos yeux sur la récompense qu'il en reçoit et de vous montrer ce que Dieu fit à son tour pour la gloire de Vulfran.

SECONDE PARTIE.

Dieu n'est pas moins admirable dans les saints, soit que, soutenant dans les tribulations d'une vie obscure leur foi humble et cachée, il réserve à la fin des siècles à les manifester à son Eglise; soit que, réfléchissant d'avance sur eux une partie de sa gloire, il les tire de la foule et partage avec eux le respect et la vénération des peuples. D'un côté, s'il adoucit les contradictions qu'ils éprouvent par l'abondance de ses consolations, il leur fait sentir en même temps que leur royaume n'est pas de ce monde, et il apprend à la vertu à ne point attendre sa récompense de la justice des hommes. De l'autre, il publie le triomphe de la vérité, il rassure la foi timide et chancelante, il s'honore lui-même de ses dons, et la religion consolée oppose avec confiance aux outrages de l'impie les honneurs qu'on lui rend dans la personne de ses enfants. Puisse-t-il, chrétiens, avoir le même effet, le tableau que je vais vous tracer de la gloire de Vulfran! Elle parut pendant sa vie dans la puissance que Dieu lui donna, et après sa mort dans la vertu qu'il continua d'attacher à sa cendre.

De même que Dieu n'est jamais plus grand

que quand il paraît armé de sa force, et qu'il se montre à la terre étonnée le Dieu des prodiges et des merveilles. Ainsi les saints n'enlèvent jamais plus sûrement notre admiration, que lorsqu'ils sont les instruments de sa puissance, et, qu'empruntant la voix du ciel pour confirmer la mission qu'ils ont reçue, ils commandent aux astres de raconter la gloire de leur auteur, et à la mort de publier ses louanges. Les passions se taisent et l'incrédulité demeure confondue devant ces hommes divins, qui rendent l'enfer même garant de la vérité de leur doctrine. Il n'appartenait en effet qu'à l'orgueil de la philosophie de raisonner encore, quand la nature atteste; de soupçonner de mensonge l'œuvre de Dieu, et d'opposer les subtilités d'une vaine science à l'autorité tranchante des miracles, comme s'il était indigne de la religion chrétienne que Dieu en établît le règne par des moyens extraordinaires, ou que celui qui est la vérité même pût appuyer l'erreur; comme s'il était plus facile de dicter des lois à l'univers que d'en suspendre le cours, et que celui qui a créé les éléments n'eût pas le droit de leur commander. Pour nous, chrétiens, qui connaissons et la puissance de Dieu et la dignité de notre vocation, louons-le des merveilles qu'il lui a plu d'opérer par la main de Vulfran, et bénissons-le des moyens victorieux dont il se sert pour amener tout un peuple à la foi.

Premier caractère de la puissance de Vulfran, puissance dans les œuvres. Il commande à la nature : la Frise admire en lui un autre Thaumaturge. A sa voix se renouvellent les prodiges qui ont signalé la mission des premiers apôtres. Les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent, les aveugles voient, les malades guérissent, les morts ressuscitent, et les nations, convaincues par tant de merveilles que le Dieu de Vulfran est le seul Dieu, publient sa puissance en embrassant sa foi.

Que ne puis-je, Messieurs, rendre gloire à la religion sans affliger l'humanité! que ne puis-je vous parler des succès de Vulfran sans vous rappeler des coutumes atroces dont le souvenir arrache encore des larmes! Que le fanatisme est cruel dans l'horreur de ses superstitions! il fut un temps où les hommes ne croyaient honorer les dieux qu'en immolant des hommes comme eux. Les insensés! qui rougissaient leurs autels d'un sang mille fois plus précieux que l'or et le bois insensible qu'ils adoraient; qui ne rendaient hommage à la dignité de leur nature que pour outrager la bonté divine; qui s'imaginaient expier des crimes par le plus grand de tous les crimes. Mais qu'y a-t-il d'absurde aux yeux de l'ignorante férocité? L'intérêt public demande un sang, et déjà le sort a désigné la victime, déjà le malheureux Ovon suspendu, repaît de son supplice la fureur religieuse d'un peuple saintement cruel. En vain Vulfran réclame les droits de la religion, on lui oppose l'usage. En vain il parle d'humanité, une crainte

superstitieuse en étouffe la voix. Ils tremblent que leurs dieux ne redemandent sur eux le sang qu'ils auront épargné. Qu'il vive, lui disent-ils, si ton Christ peut le sauver. Il le pourra, chrétiens. Vulfran accepte le défi. « O mon Dieu ! s'écrie-t-il ; Dieu éternel, Dieu caché, mais visible dans vos œuvres, si les hommes pouvaient voir ; vous qui avez autrefois délivré Daniel de la gueule des lions, délivrez aujourd'hui cette innocente victime de la voracité d'un lion plus cruel ; enlevez au démon la proie qu'il s'est destinée ; et que ce double miracle de votre miséricorde ouvre les yeux à ce peuple aveugle et obstiné qui ne vous outrage que parce qu'il vous ignore. » La prière de Vulfran est exaucée. Ce n'est plus un homme, c'est un Dieu qui se relève ; il commande avec empire à la mort, et la mort docile rend le tribut qu'elle avait dévoré.

Hélas une seule victoire ne suffit point pour détruire l'empire affermi du démon. Bientôt d'autres dangers appellent la charité de Vulfran. Que l'enfer multiplie ses efforts, le serviteur de Dieu n'a pour lui que sa foi ; mais cette foi multipliera les prodiges. Un sacrifice barbare se prépare sur le rivage, quel spectacle ! la mer d'un côté, de l'autre une multitude impatiente, qui porte sur les flots des regards avides. Une mère désolée gémissante, qui s'adresse inutilement au ciel et à la terre, qui redemande ses deux enfants.... Hommes féroces, respectez au moins l'innocence de leur âge ; ces deux enfants que les eaux vont engloutir dans leurs abîmes, ah ! plus pieux que les tigres qui les immolent, ils connaissent au moins les droits de la nature. L'un d'eux plus âgé, d'un bras que l'amour fortifie, soulève son frère au-dessus des eaux ; il voudrait le sauver ; il voudrait pouvoir retarder le péril ; inutiles efforts ! la mort portée sur les vagues qui se pressent, va les atteindre : Vulfran, Vulfran ! ils vont périr.... Rassurez-vous, chrétiens, il veille à leur conservation. Il parle, et les flots qui se précipitaient tumultueusement sont arrêtés. Une barrière invisible les suspend autour de ces deux innocentes créatures. La mort les voit et les respecte : que les puissances des ténèbres soient donc confondues dans leur espoir ; et vous, heureux enfants, reconnaissez au moins le Dieu qui vous sauve, vivez pour être au milieu de la nation des gages subsistants de sa miséricorde, et puissent les prodiges opérés sur vous, préparer sur les cœurs, à l'apôtre de la Frise, un autre genre de triomphe qui achève le succès de son apostolat !

Second caractère de la puissance de Vulfran, puissance dans les paroles. Il change les volontés et convertit les cœurs. Ne croyez pas, Messieurs, que je vienne ici vous vanter les succès d'une éloquence humaine, qui se présente au combat préparée de longtemps, qui détruit les passions par d'autres passions, qui flatte les cœurs pour les séduire, et les surprend pour les vaincre plus sûrement. Que ce soit là, si vous le voulez,

le triomphe des hommes. Les apôtres en eurent un autre. Ils furent les instruments de la parole de Dieu ; voilà leur gloire : quel autre qu'un Dieu aurait pu faire adopter au monde une morale austère, ennemie des sens et destructive de l'intérêt personnel ? quel autre qu'un Dieu aurait pu établir ce système si étrange pour la raison humaine, où la science est de croire, le bonheur de souffrir, la vraie grandeur de s'humilier, la vertu d'en avoir et de ne point s'enorgueillir ? quel autre qu'un Dieu aurait pu faire aimer les mortifications, fuir les plaisirs, rechercher la pauvreté, renoncer à soi-même et n'avoir de désir que dans les choses du ciel, se dépouiller de toute affection terrestre pour ne mettre son espoir que dans l'éternité ?

Que la Frise voie donc se renouveler les mêmes prodiges ; qu'à la voix d'un nouvel apôtre, ses habitants persuadés volent au-devant des vérités, qu'il leur annonce ; que le préjugé perde son obstination, le luxe sa mollesse, la puissance son orgueil ; que la foi germe dans tous les cœurs, et que les démons vaincus s'éloignent d'une terre qui n'est plus leur empire, je n'en suis point surpris. Vulfran est armé de la parole de Dieu, de cette parole puissante qui s'élève comme un feu dévorant et consume les obstacles : *Surrexit quasi ignis et verbum ipsius quasi facula ardebat.* (Eccli., XLVIII, 1.)

Ce qui m'étonne, chrétiens, c'est que l'homme croit dans sa folie pouvoir se soustraire à la puissance de cette parole. Une conquête manque aux désirs de Vulfran ; au milieu de sa nation soumise, Ratbod résiste encore : la vérité l'éclaire sans le convaincre ; les prodiges le touchent sans le persuader. Si Vulfran le presse d'un côté, de l'autre un pouvoir invisible l'enchaîne ; l'exemple le séduit, et l'habitude le retient. Il sent la faiblesse de ses dieux, mais il doute encore de la force de celui qu'on lui prêche ; il avance et se retire ; il veut et ne veut plus. Son cœur est un champ de bataille que le ciel et l'enfer se disputent. De quel côté sera la victoire ? Souffrirez-vous, ô mon Dieu, que le démon l'emporte ? Ses ruses seront-elles plus efficaces que le désir sincère que vous avez de sauver tous les hommes ? Ne nous hâtons point, chrétiens, de juger les voies du Seigneur. Sans doute il veut le salut de toutes les créatures ; mais il permet quelquefois que ses créatures lui résistent, sans qu'elles puissent néanmoins se glorifier de le vaincre. La vie et la mort nous sont offertes : il nous est libre de choisir. Mais de quelque côté que l'homme se tourne, en est-il moins sous la main du Seigneur ? Sa puissance s'exerce par les bienfaits comme par les châtimens, et en livrant à la rigueur de sa justice, le cœur rebelle qui se refuse à ses miséricordes, il prouve que l'homme peut bien agir contre sa volonté, mais qu'il ne peut point se soustraire à son empire ; que Ratbod veuille se perdre avec ses pères, Dieu ne sera point vaincu, Vulfran dévoué à la mort celui qu'il n'a pu gagner à la vie ;

il livre aux enfers leur victime, et venge le ciel avec éclat du triomphe passager de l'orgueil et de l'impiété.

Que vos jugements sont terribles, ô mon Dieu ! qui pourrait sonder la profondeur de vos conseils ? A vous seul appartient d'appeler ou de rejeter, de sauver ou de perdre sans qu'il soit permis de soupçonner l'équité de vos jugements. Hélas ! cette contrée même que Vulfran se réjouit de conquérir à Jésus-Christ, le démon viendra la ressaisir. Encore quelques générations, et l'ivraie fatale du mensonge et de l'erreur croîtra dans le champ qu'il arrose des sueurs de sa charité. La simplicité de la foi dégénérera en un esprit d'inquiétude et de présomption qui livrera les habitants de la malheureuse Frise à tous les égarements de la nouveauté. Tant est grande l'inconstance et la malice des hommes ! tant les jugements de Dieu sont impénétrables ! mais la gloire des saints ne s'éclipsera point ; et la foi conservée dans des climats plus heureux y conservera leur culte, et le souvenir de leurs vertus. Ici, Messieurs, c'est de vos propres sentiments que je vais vous entretenir en vous parlant de la gloire de Vulfran. Ce n'est plus l'évêque de Sens, ni l'apôtre de la Frise que je dois vous montrer, c'est le protecteur de votre église, l'homme glorifié par vos hommages et votre reconnaissance. Vos cœurs aideront eux-mêmes au reste de son éloge, et il me suffira pour répondre à votre attente de vous rappeler les monuments de votre piété et de celle de vos pères.

Toute la bienfaisance des hommes roule dans le cercle d'une vie étroite. Quelqu'élevés qu'ils soient en dignité, quelqu'usage qu'ils fassent de leur fortune pour le bonheur des autres, la mort vient, qui termine et leur pouvoir et leurs bienfaits. Il ne reste de ce qu'ils ont été qu'une cendre froide, impuissante, sur laquelle vient pleurer la reconnaissance sans en être entendue. Des inscriptions honorables rappellent qu'ils ont vécu pour l'humanité ; et le vide de leurs tombeaux atteste en même temps qu'ils sont perdus pour elle. Il n'en est point ainsi de la puissance des saints. Comme elle n'a rien d'humain, elle ne s'affaiblit point par les vicissitudes de la nature ; le tombeau les dérobe à nos yeux sans les enlever à nos besoins. Du fond de leur sépulcre il sort une voix impérieuse qui commande encore aux maladies et à la mort ; et les infirmités disparaissent devant les restes qui sont eux-mêmes des gages de l'infirmité humaine. Tels on vit autrefois les ossements de Joseph, recueillis par ses frères, devenus l'objet de leur vénération, prophétiser au milieu d'Israël et être encore la défense d'une nation dont il avait été le sauveur : *Ossa ejus visitata sunt et post mortem prophetaverunt.* (Eccli., XLII, 18.)

N'est-ce point là, Messieurs, l'expression vraie de ce qu'ont opéré parmi vous les restes précieux de l'apôtre de la Frise ? Adopté par la piété de vos souverains pour être le protecteur de votre église et le soutien de

leur Etat, par quels bienfaits multipliés n'en a-t-il point mérité le titre ? Je parle dans un temple, monument et témoin de leur reconnaissance ; devant les trophées élevés à sa gloire par la piété des fidèles, en présence de ses reliques, objet de votre dévotion et de votre culte. Voulez-vous d'autres preuves ? J'en atteste vos ancêtres ; qu'ils rendent justice à la vérité et aux prodiges opérés par la cendre de Vulfran : *Interroga majores tuos, et dicent tibi...* (Deut., XXXII, 7.)

Interrogez les grands de la nation, et ils vous diront ce que peut un nom illustre contre les infirmités de la nature. La fortune nous avait comblés de ses dons ; les dignités étaient notre partage ; on nous regardait comme les dieux de la terre, et nous n'avions pas même les privilèges des autres hommes. Muets au milieu de nos grandeurs, nous étions sans voix pour exprimer nos pensées et nos desirs ; Vulfran nous l'a rendue ; sa cendre a été plus puissante que les secours préparés à grands frais. *Interroga majores tuos, et dicent tibi...*

Interrogez les familles du peuple, et elles vous diront : Des maux cruels accablaient nos enfants ; il semblait que pour augmenter notre désespoir la nature se fût enveloppée d'un voile impénétrable aux yeux de l'art. L'arrêt d'une mort inévitable était prononcé sur eux ; ils allaient périr. Vulfran les a sauvés ; il a été le père du peuple comme il était le protecteur des grands : *Interroga majores tuos, et dicent tibi...*

Mais pourquoi remonter à des temps inconnus ? Interrogez les anciens de la nation, qu'ils disent ce qu'ils ont vu de leurs yeux ; qu'ils le disent et qu'ils retiennent, s'ils peuvent, les larmes de leur reconnaissance. O jours de deuil et d'affliction où le ciel devenu d'airain n'exauçait plus les vœux d'un peuple prévaricateur ! Une sécheresse brûlante avait embrasé l'air, la fièvre dévorait tous les corps, et une sueur accablante les privait de leurs forces pour les livrer plus sûrement à la mort. Ce n'était plus le mal d'un seul ; l'avidité contagion passant de l'un à l'autre étendait rapidement ses ravages ; à peine restait-il quelques secours aux malades. Ceux que l'amitié conduisait auprès d'eux, victimes de leur courage, éprouvaient bientôt le même sort. L'épouse languissait abandonnée par son époux ; et le père mourant seul au milieu de sa famille n'avait pas même la douce consolation d'expirer dans les bras de ses enfants ; un deuil universel couvrit la ville menacée de n'être bientôt plus qu'un tombeau. O vous, témoins de nos malheurs ! dites-nous comment la protection de Vulfran vous a sauvés ? Comment l'aurore a vu succéder la joie aux gémissements et aux larmes de la nuit, lorsque ses restes précieux opposés comme une barrière à la contagion du mal en eurent arrêté les progrès : *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi, majores tuos, et dicent tibi...*

C'est ainsi, Messieurs, que Dieu se plaît à glorifier ceux qui le servent, et qu'en exal-

tant par des merveilles jusqu'aux restes de leur corps échappés à la destruction, il récompense et justifie la foi qui les honore. Que l'impiété se taise donc, et qu'elle soit confondue. La vertu des saints ne périt point avec eux : même après leur mort, ils entendent encore les vœux qu'on leur adresse; même après leur mort, ils sont encore les bienfaiteurs de l'humanité.

Ah ! qu'ils en soient aussi les modèles ! imitons-les, sinon par reconnaissance, au moins par intérêt et par devoir. Le sort dont ils jouissent est un gage infailible de notre gloire future ou de notre confusion. De notre gloire, si attachés comme eux à la foi, nous suivons, sans nous en écarter, le chemin de la justice : de notre confusion, si, éclairés par le même Evangile et soutenus avec mêmes grâces, nous ne répondons point avec la même fidélité à notre vocation. Dans la carrière qui nous est commune, ils avaient de moins les exemples qu'ils nous ont laissés. S'ils ont eu le courage de la fournir

avec persévérance, quelle excuse peut-il rester à notre lâcheté ? C'est par des combats rudes et multipliés qu'ils ont acquis la couronne de sainteté qui les immortalise voudrions-nous qu'elle fût le prix de notre faiblesse et de notre indifférence ? Quelle étrange contradiction ! nous sommes touchés de la gloire des saints et jaloux de leurs suffrages ; nos cœurs s'échauffent au récit de leurs actions ; ils applaudissent avec transport à l'héroïsme de leurs vertus, nous ne sommes de glace que quand il faut les imiter. Il n'est qu'un chemin pour le ciel, et c'est celui qu'ils ont tenu ; chemin facile à l'ardeur de la charité, vous l'avez vu par les travaux de Vulfran ; chemin fidèle au vœu de la charité, vous l'avez vu par sa gloire. Puisse son exemple vous engager à marcher sur ses traces ! puisse-t-il vous obtenir de Dieu la grâce de l'imiter sur la terre, afin de régner éternellement avec lui dans le ciel ! C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Egrede de terra tua et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi, et benedicam tibi. (Gen., XII, 13.)

Sortez de votre terre et de votre parenté ; quittez la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai. La je répandrai sur vous l'abondance de mes bénédictions.

Ainsi parlait le Seigneur à celui qu'il avait choisi pour être le père de son peuple, le restaurateur de son culte, un modèle de justice et de foi pour les siècles à venir. Sortez, lui disait-il, d'une terre impie, dont les habitants ont effacé mon nom de leur souvenir et se sont fait des dieux au gré de leurs passions. Témoins de la droiture de votre cœur, je vous ai séparé de cette masse de corruption, je vous établirai dans une terre étrangère et vous y serez un témoignage subsistant de ma sainteté. Là j'accomplirai sur vous de grands desseins ; je ferai avec vous une alliance éternelle, et la source de mes bénédictions ne tarira point sur votre docilité à suivre mes préceptes : *Egrede*, etc.

N'est-ce point là, Mesdames, la peinture fidèle de ce qui vient de se passer au milieu de vous ? N'y reconnaissez-vous point cette élection de préférence qui a séparé l'épouse dont l'alliance se prépare, cette voix secrète qui l'appelait, lorsque égarée, sur les traces et par l'exemple de ses pères, elle marchait avec une sécurité funeste dans les sentiers de l'erreur ; cette Providence attentive qui, la prenant comme par la main, l'a conduite dans cette terre de salut, où elle a trouvé la vérité et la justice.

Aussi docile qu'Abraham, et non moins généreuse dans son obéissance, elle a quitté

avec courage tout ce que les hommes ont de plus cher. Amour si naturel de la patrie, amour plus naturel encore de ses parents et de ses proches, vous n'avez pu la retenir ! avec quelle joie elle a reconnu le lieu que le Seigneur lui avait destiné ! avec quelle ardeur vous l'avez vue s'instruire ! avec quelle sainte indignation elle a déchiré le voile qui avait tenu si longtemps ses yeux fermés à la lumière ! et maintenant revenue à la vraie foi, elle marche à pas de géant dans la carrière du salut. A peine admise parmi les saints, elle les devance dans sa course. Il lui tarde de consommer son élection. Ses sacrifices passés ne sont rien, si elle ne s'en assure le fruit par le dernier et le plus grand de tous les sacrifices. Notre faiblesse s'étonne de ce qu'elle a fait ; et la voilà qui, impatiente d'achever son ouvrage, demande au pied des autels à se dépouiller de ce qui lui reste encore, à se dépouiller d'elle-même pour ne plus posséder que Dieu seul.

Soyez béni, ô mon Dieu, d'avoir fait éclater parmi nous le miracle de votre grâce ! quel autre aurait pu opérer ce prodige ? A votre voix les cœurs changent, les volontés se réforment, les liens de la nature se brisent, les préjugés s'éteignent, les oppositions se concilient, les intervalles disparaissent, les événements se préparent, et pendant que la raison orgueilleuse, toujours prête à vous disputer vos succès, se perd dans de vaines conjectures, l'humble piété admire la sagesse de vos voies et applaudit à vos triomphes.

Mais quoi ! Viens-je donc ici, ma chère sœur, trahissant les secrets de votre humilité, publier des bienfaits que vous cherchez

à ensevelir dans l'ombre de la retraite ? viens-je exalter des sacrifices que Dieu a déjà payés de l'abondance de ses consolations ; et par des éloges prématurés et indiscrets hâter peut-être des engagements qu'il n'exige point de votre soumission ? Non, je viens au contraire suspendre un moment l'ardeur de vos désirs. D'accord avec les sages compagnes de votre solitude, je vous dirai que si la promptitude de la résignation plaît au Seigneur, il ne couronne que la persévérance ; qu'il est dangereux que vous ne portiez mal un joug que vous n'auriez point éprouvé suffisamment, et qu'on ne remplit sûrement que des obligations qu'on a souvent et longtemps méditées. Je vous parlerai de la dignité de l'alliance que vous allez contracter, et de la perfection qu'elle exige ; j'oserai vous présenter dans toute son étendue le tableau des devoirs qu'elle vous impose. Bien sûr, que si Dieu vous appelle, j'essayerai inutilement d'effrayer votre amour. Et pourquoi le craindrais-je ? si le cloître a ses rigueurs et ses croix, n'a-t-il point aussi ses douceurs ? Dieu serait-il borné dans ses largesses ? Et n'ai-je point sa parole pour vous promettre qu'il saura bien récompenser votre fidélité ? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'alliance que vous êtes sur le point de contracter avec Dieu, ma chère sœur, va lui donner des droits non-seulement sur vos actions, mais encore sur vos désirs et vos pensées. Votre union ne sera donc parfaite que quand vous lui appartenez, par votre volonté pour n'agir plus que conformément à ses desseins sur vous, par votre cœur pour ne chercher et n'aimer plus que lui seul, par votre esprit pour vous le rendre continuellement présent. Trois caractères de votre union avec Dieu qui sont en même temps trois devoirs de la vie religieuse, et qu'il suffira de vous développer pour vous en faire sentir la vérité.

Et d'abord, je dis union de volonté : premier caractère, premier devoir qui consiste à lui appartenir par vos actions, pour n'agir plus que conformément à ses desseins sur vous.

Outre cette première vocation commune à tous les chrétiens qui les met au nombre des disciples et des cohéritiers de Jésus-Christ, et les oblige à la pratique de la loi évangélique, il en est une, ma chère sœur, particulière à chacun de nous, qui vient également de Dieu, et par laquelle il fixe ici-bas notre état. Toutes deux s'accordent parfaitement dans l'économie de notre salut. Si la première est la voix de Dieu qui nous appelle à la justice et à la sanctification, la seconde est le doigt de sa providence qui nous marque le lieu où nous devons nous sanctifier, et les œuvres qui doivent composer notre justice. Si l'une nous montre le ciel comme la récompense promise aux victoires que nous aurons remportées sur le monde, l'autre nous désigne le poste où nous

devons combattre. C'est aussi le fondement nécessaire sur lequel doit poser l'édifice de notre sainteté, et comme c'est l'organe infailible de la volonté de Dieu sur sa créature, nous ne pouvons nous flatter d'être dans l'ordre, qu'autant que nous sommes fidèles à en suivre l'inspiration ; et nous n'agissons conformément aux desseins de sa sagesse sur nous qu'autant que nous agissons conformément à notre vocation.

Ce principe ainsi établi, ma chère sœur, il est aisé de vous en faire l'application et le développement. La miséricorde du Seigneur s'est manifestée sur vous, il vous a retirée de la corruption du siècle pour vous établir dans un lieu d'innocence, dans l'asile même de la religion. La conséquence est facile à tirer : il veut donc que vous en preniez l'esprit et les maximes. La discipline à laquelle vous allez vous soumettre est désormais la seule règle qu'il vous permet de consulter, comment cela ?

L'état religieux est un état de dépouillement et de pauvreté. Il veut donc que, par un renoncement généreux à tous les biens temporels, ils soient à votre égard comme s'ils n'étaient pas ; que vous ne possédiez rien en propre ; que vous n'en ayez pas même l'usage, s'il ne vous est accordé par votre supérieure. L'innocence des mœurs, le trésor précieux de la grâce, l'attachement et la fidélité à vos devoirs, une vigilance continuelle à conserver, à augmenter le fond de mérites que Jésus-Christ vous a fait acquérir : voilà les seules richesses qu'il vous sera désormais permis de posséder. L'état religieux est un état de continence et de virginité. Il veut donc que, fuyant avec horreur tout ce qui peut vous souiller, votre corps, vos sens, votre cœur lui soient consacrés pour toujours ; que, tenant votre chair dans une dépendance absolue de l'esprit, vous la conserviez dans cette pureté virginale qui convient à l'épouse d'un Dieu. N'ouvrir vos yeux que pour voir le ciel, votre bouche que pour chanter des cantiques célestes, vos oreilles que pour entendre les merveilles du Seigneur ; n'appliquer votre imagination qu'à des images pures et saintes ; n'occuper votre esprit que de l'espérance des biens futurs ; tel est l'usage que vous devez faire dès maintenant de vos sens et de vos facultés. L'état religieux est un état de pénitence et de mortification. Il veut donc que, laissant aux mondains les folles joies et les plaisirs du siècle, vous ne cherchiez les vôtres que dans les privations de l'abstinence, dans les larmes de la componction, dans les austérités d'une vie souffrante. Gémir devant Dieu des offenses qui déshonorent la majesté de son nom, punir les révoltes de la chair par des macérations qui l'affaiblissent, apprendre au pied de la croix du Sauveur à vous immoler comme lui, souffrir avec lui pour mériter de partager sa gloire ; voilà dès ce moment les seules consolations et les seules joies que vous devez connaître. L'état religieux est un état de dépendance et de soumission. Il

vent donc que, foulant aux pieds tout sentiment d'orgueil, vous n'ayez plus d'ambition que celle de répondre à sa voix; de volonté que celle des sages interprètes qui vous le représentent. Vous commandez à vous-même, réprimer les saillies de l'amour-propre, dompter vos passions, mettre un frein à la concupiscence, réduire votre corps en esclavage; voilà la seule espèce d'autorité qu'il va vous être libre d'exercer.

Que vous dirai-je encore? L'état religieux n'est pas seulement un état de sainteté; il est la perfection de toute sainteté, le christianisme parfait, le chef-d'œuvre de la grâce. Ce sont les expressions par lesquelles les saints Pères ont cru pouvoir le désigner. Vous ne serez donc dans l'ordre aux yeux de Dieu qui vous y a placée, que quand vos actions porteront l'empreinte de la justice la plus sublime. Les préceptes seuls ne suffisent plus à la fidélité que vous lui devez, il faut que l'excellence des conseils viennent mettre le comble à vos vertus, et que votre justice aussi étendue que l'institution et la règle qui vous la prescriront, en soit en même temps l'accomplissement et la mesure.

Voilà comment vous devez vous unir à Dieu par vos actions. C'est en pratiquant toutes les vertus chrétiennes dans l'esprit et dans l'ordre de la règle que vous allez embrasser. Tout ce qui manquerait en vous à la perfection de votre état, manquerait aussi à la perfection de votre union avec Dieu, parce que ce serait un trait de moins dans la conformité de votre volonté avec la sienne. Tout ce qui vous en écarterait, quel qu'irrépréhensible qu'il fût d'ailleurs, romprait aussi votre union avec Dieu, parce que ce ne serait plus une suite de ses desseins éternels sur vous, mais le fruit d'une confiance criminelle dans les lumières de votre propre conseil.

Au reste, ma chère sœur, je ne suis point tellement occupé des obligations que vous impose ce premier caractère de votre union avec Dieu que je n'admire en même temps les facilités que le Seigneur a semées sur les voies par lesquelles sa sagesse vous conduit. S'il vous eût laissée dans le monde, hélas! entraînée peut-être par la diversité de ses exemples, vous eussiez oublié que vous étiez née pour le servir; ou, si une piété généreuse vous eût inspiré le dessein d'être juste au milieu de la corruption générale, qui vous eût assuré que, placée dans l'état et dans la condition qu'il vous avait marqués, vous n'aviez qu'à en suivre les devoirs pour lui plaire? Que le choix de votre inclination était aussi celui de sa grâce, et que votre fidélité à remplir une carrière que vous vous seriez ouverte à vous-même était celle qu'il exigeait de vous? Qui vous eût répondu que démêlant toujours à propos la voix de ses inspirations des suggestions trompeuses de l'intérêt et des passions, vous n'auriez point sacrifié par ignorance ou par faiblesse la raison aux

préjugés, la vertu à une fausse décence, les obligations de votre état à des bienséances purement humaines, et l'austérité du devoir au relâchement d'une piété plus commode, dans un lieu où tout n'est que malice et corruption? Qui peut être assuré de la droiture de ses voies? Le désir d'être saint n'y est pas toujours le gage de la sainteté. Les plus justes, ô mon Dieu, sont ceux qui s'y défont le plus de leur justice, et qui, après vous y avoir cherché dans la simplicité de leur cœur, tremblent encore de n'être point dans l'ordre où les voulait votre sagesse.

Rendez donc grâces au Dieu miséricordieux, ma chère sœur, qui, en vous retirant du monde, en écarte à votre vertu les dangers et les perplexités. Ici votre vocation est certaine. Ce ne sont point la chair et le sang qui vous ont déterminée; la grâce toute seule a pu vous faire aimer un genre de vie où l'on meurt continuellement à ses passions et à soi-même. Ici votre fidélité n'aura point à redouter les illusions de l'erreur. Vous entrez dans un asile saint, encore fermé aux préjugés et aux maximes du siècle, où la vérité se trouve toujours, dès qu'on la cherche par la voix d'une sainte obéissance. Ici de fausses interprétations n'obscurcissent point l'esprit de la loi. La règle, en vous traçant le détail de vos obligations, ne vous laissera pas même indifférente sur ces pratiques qui paraîtraient petites, s'il en était aux yeux d'une foi humble et soumise. En vous plaçant dans ce lieu de salut, Dieu vous en a marqué les exercices comme les plus agréables que vous puissiez lui offrir; et si vos engagements ne sont pas une feinte, vous n'aurez plus de choix à faire. Vos devoirs sont décidés, vos actions prescrites, et votre vie est assujettie à un cercle d'occupations dont vous ne pouvez plus vous écarter.

Que vous êtes heureuse, ma chère sœur! en vous ôtant jusqu'au choix du bien que vous aurez à pratiquer, vous vous assurez le prix de celui qui va vous devenir nécessaire. Est-il une plus douce consolation que celle de pouvoir se rendre témoignage à soi-même, qu'on est à la place où Dieu nous veut? Quoi que je fasse, Seigneur, ma volonté sera la vôtre; soit que, mêlant ma voix à celles de ces vierges, je vous paye le tribut de mes adorations; soit que m'instruisant dans la retraite de vos vérités éternelles, j'en médite la sainteté, ou que mes mains, d'accord avec mon cœur, travaillent à la décoration de votre sanctuaire. Quelque emploi que j'exerce, quelque rang que j'occupe, si c'est ma règle qui m'y a mise, je suis sûre de vous plaire, parce que j'y serai par votre commandement. Dans la confiance que m'inspirera le désintéressement de mon obéissance et de ma soumission je vous adresserai avec le Prophète ces paroles de salut : O mon Dieu, parce que vous avez daigné m'imposer une loi, je ne me suis point écartée de vos jugements : *Quia tu legem posuisti mihi, a judiciis tuis non declinavi.* (Psalm. CXVIII, 102.) Aussi, tranquille

désormais sur le choix de mes actions, ma reconnaissance ne s'occupera plus qu'à leur donner un nouveau prix par l'ardeur de mon amour, et à vous être unie de cœur, comme je vous le serai déjà de volonté; second caractère de votre union avec Dieu, second devoir qui consiste à lui appartenir par vos désirs pour n'aimer et ne chercher que lui seul.

DEUXIÈME PARTIE.

Être uni à Dieu par ses désirs, c'est en faire l'unique objet de ses affections, le terme de ses espérances. C'est ne plus tenir à la chair et au sang, pour en rechercher les plaisirs et pour en consulter les inclinations. C'est mépriser les biens de la terre, ne pas y mettre son bonheur, s'y regarder comme étranger. C'est supporter avec peine le temps de son exil; hâter par ses soupirs l'instant qui doit combler notre félicité, la commencer même dès à présent par une charité ardente qui ne nous laisse vivre que de Dieu, et qui, purifiant nos cœurs de tout désir étranger, n'y laisse régner que son amour: tels étaient les sentiments de l'Apôtre, lorsque, retenu parmi les hommes par les fonctions d'un ministère nécessaire à la gloire de son maître, il regardait néanmoins comme un gain de mourir, et souhaitait avec tant de passion d'être affranchi des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ. Tels sont aussi les engagements que vous contractez avec Dieu; votre cœur plein de son amour, libre de tout attachement charnel, ne doit plus soupirer que pour lui.

Mais pour cela il ne suffit point d'apporter dans la retraite une âme exempte de ces passions honteuses et de ces désirs grossiers qui avilissent aux yeux même de la raison la dignité du chrétien. Heureusement vous ne les avez jamais connus que par les anathèmes lancés dans nos divines Ecritures contre ceux qui en sont les esclaves volontaires. Elevée à l'ombre du sanctuaire, formée dès votre enfance par les soins de ces épouses du Seigneur, dont vous venez partager le sort, vos yeux n'ont été frappés que de spectacles religieux, votre cœur ne s'est ouvert qu'à des semences de piété et de vertu qui, fomentées depuis par des exemples domestiques, y ont abondamment fructifié; et au moment de vous unir à Dieu par des nœuds indissolubles, ah! la seule idée de ne lui offrir qu'un cœur qu'il partagerait encore avec le monde vous fait horreur. Vous êtes loin de la témérité de ces vierges sacrilèges qui, conduites par le dépit, ou contraintes par la nécessité, viennent cacher dans la retraite des passions qu'elles n'ont pu satisfaire.

Mais ce n'est pas assez de n'avoir point à rougir de ces excès. Il est des objets plus petits en apparence, sur lesquels la piété s'endort; des faiblesses qu'elle néglige de corriger, parce qu'elles semblent une suite inévitable de la misère humaine, mais qui n'en sont pas moins contraires à ce détachement absolu que Jésus-Christ exige de ses épouses.

Souvent on conserve dans le monde qu'on a quitté des liaisons qu'on croit permises, parce qu'elles ont été formées dans un temps où elles n'étaient point criminelles. On se fait un devoir de certains attachements que la nature commande, et sous prétexte que la religion ne défend pas d'aimer ses proches, détaché de tout pour soi-même, on tient encore à tout pour eux. Quelquefois aussi l'amour-propre règne avec plus d'empire dans un cœur exempt d'affections étrangères. On ne se fait pas un crime de se plaire à soi-même, parce qu'on ne cherche point à plaire aux autres. On nourrit un attachement d'autant plus opiniâtre à ses fantaisies qu'on se croit plus disposé à des sacrifices pénibles et difficiles à la nature. Et qui sait même si, pour avoir évité la corruption du siècle, on en a moins recherché les aises et les commodités qu'on regrette, dès qu'on en est privé? Si ces plaisirs, qu'on croyait ne pas aimer, parce qu'on n'allait pas au-devant, et qu'on aimait en effet parce qu'on ne les fuyait pas, mis en parallèle avec les austérités d'une vie toute pénitente, ne feront point naître des regrets qui rappelleront au monde? Ainsi vit-on le peuple d'Israël, après être sorti avec joie du milieu d'une nation idolâtre, lorsque le Seigneur, voulant s'assurer de sa fidélité, lui laissa éprouver les rigueurs de la faim, regretter bientôt les nourritures de l'Egypte; et, oubliant en un instant la puissance du Dieu qui l'a tiré de la servitude, soupirer lâchement après les oignons qui en étaient le prix.

Ne sont-ce point là, ma chère sœur, les écueils contre lesquels viennent échouer les intentions même les plus pures? on ne veut rien soustraire de la victime du sacrifice, et l'on fait sans le savoir mille réserves illícites. On sait que la plus grande pureté suffit à peine pour plaire à celui qui n'est que l'époux des vierges, et l'on se croit assez pure de n'être pas souillée par de grands crimes. Il reste encore mille liens secrets, mille attachements humains sur lesquels on se fait illusion. Mais Dieu qui éclaire la profondeur des consciences, qui pénètre bien au delà du point où s'arrêtent les yeux de l'amour-propre, rejette ces alliances imparfaites, et ne reçoit que pour les punir des vœux où le cœur entier n'a point eu de part.

En effet, ma chère sœur, quelle union que celle qui vous laisserait encore des désirs dont il ne serait pas l'objet! Son amour ne souffre point de partage, et ce n'est pas l'aimer que d'aimer quelque autre chose avec lui. Le monde, il est vrai, ne vous possédera plus; vous aurez mis entre vous et lui une éternelle séparation; mais si une partie de votre cœur est encore auprès de ceux que vous y avez laissés, si leurs intérêts sont encore les vôtres, en serez-vous plus à Dieu, qui a dit que quiconque ne hait point, pour le suivre, son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, n'est pas digne de lui (*Matth.*, X, 37)? Vous n'aurez point, je le veux, courbé la tête sous le joug de ces passions violentes qui asservissent les hommes du siècle; mais si vous vous

forgez à vous-mêmes de nouvelles chaînes ; si, éloignée des désirs qui forment les grands attachements et remuent les passions fortes, vous vous faites une grande passion des petits objets, en serez-vous plus libre ? Comme si le crime de nos attachements se prenait de la grandeur et de l'importance des choses auxquelles nous tenons, et non pas de la vivacité du sentiment qui nous y attache. Vous aurez renoncé aux œuvres de la chair pour embrasser celles de la piété ; mais si vous vous faites une piété charnelle, si vous y mêlez vos goûts, vos humeurs, vos caprices, en serez-vous plus détachée de vous-même ? Vous aurez prononcé avec joie les vœux qui, en vous consacrant à Dieu, vont par une mort mystique vous séparer des compagnes de votre jeunesse ; mais si comme la fille de ce juge d'Israël, contente de lui offrir votre virginité, vous vous réservez la permission d'en pleurer l'opprobre, votre sacrifice en sera-t-il plus parfait ? Vous aurez pris le titre d'épouse de Jésus-Christ ; mais en aurez-vous l'amour ? sera-t-il votre époux, si vous cherchez à plaire à tout autre qu'à lui ? l'épouse fidèle dans le monde est occupée du soin de complaire à un époux mortel ; on lui souffre ce partage que le devoir et la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire ; mais l'épouse de Jésus-Christ ne doit plaire qu'à lui seul. Tout ce qui partage votre cœur vous rend infidèle ; tout ce qui ne tend point à lui donner des marques d'une tendresse exclusive, blesse sa jalousie ; tous les soins qui ne vont point à mériter la sienne, violent la foi de vos promesses. En un mot, tout ce qui n'est pas saint, éternel, céleste, vous souille, vous dégrade, vous avilit.

Oui, ma chère sœur, sans parler davantage de l'obligation que vous vous imposez de n'appartenir plus qu'à celui à qui vous allez engager votre foi, je dis que la nature seule de l'alliance que vous vous disposez à contracter, vous met dans la nécessité de purifier par le feu d'un amour continu ce qui resterait en vous de criminel et de profane. Épouse d'un Dieu, toutes vos inclinations doivent être pour le ciel. Les objets du monde et de la vanité, quelque innocents qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards destinés à contempler sa gloire. Les discours mondains que vous vous permettez, quand ils ne seraient qu'inutiles et oiseux, souillent la sainteté de vos lèvres consacrées à sa louange. Le récit des affaires et des amusements du siècle que vous écouterez déshonore la pudeur et l'innocence de vos oreilles qui ne doivent plus connaître que sa voix. Les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légère complaisance et la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la consécration d'une chair qui sera devenue la sienne. L'attachement sensuel à vos proches, les liaisons trop humaines avec vos sœurs, profanant la charité d'un cœur qui va lui servir de tabernacle, et pour tout dire enfin, il faut que, semblable à l'épouse du Cantique, vous

paraissiez toute belle à ses yeux. La moindre tache ternit l'éclat virginal de votre âme et l'éloigne des embrassements de son époux, de cet époux le plus beau des enfants des hommes, et qui veut que sa beauté serve de modèle à celle de ses épouses.

Vous nous l'avez dit, ô mon Dieu : Ceux-là seuls sont trouvés dignes de marcher à la suite de l'Agneau, non-seulement dont les membres n'ont point servi d'instrument au péché et dont la bouche n'a point proféré le mensonge : *In ore eorum inventum non est mendacium* ; mais dont l'innocence n'est pas même ternie par le souffle des plus légères passions, et qui paraissent sans tache au pied de votre trône : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (Apoc., XIV, 5.)

Mais cette sainteté consommée, ma chère sœur, n'est pas l'ouvrage du moment. Elle est le sceau d'une perfection à laquelle l'âme religieuse ne s'élève que par les progrès d'un amour actif et désintéressé, et qu'elle ne conserve que par une élévation continue qui, la plaçant pour ainsi dire, dans le sein de la Divinité même, achève de l'attacher à Dieu par une union d'esprit. Troisième caractère de votre union avec Dieu, troisième devoir de la vie religieuse qui consiste à lui appartenir par vos pensées pour vous le rendre continuellement présent.

TROISIÈME PARTIE

Il semble, ma chère sœur, que les devoirs de la vie religieuse se tiennent par une liaison mutuelle, et qu'on ne saurait remplir l'un exactement sans porter la même fidélité dans la pratique des autres. En effet, s'il est difficile que vos actions ne s'écartent point de la règle que Dieu vous a tracée, si cette soumission n'a point son principe dans un désir ardent de ne plaire qu'à lui seul, il ne l'est pas moins que vous conserviez votre cœur pur de toute affection illicite, si une élévation d'esprit continue, produite par l'amour, ne sert à vous distraire des objets vils et méprisables de la terre. J'ose même dire que c'est ici le plus important de vos devoirs, à l'accomplissement duquel est attachée spécialement votre perfection, et que vous ne serez unie à Dieu, autant que vous allez vous y engager, que quand toutes vos pensées seront dans le ciel.

Aussi, est-ce à l'usage constant d'une pratique aussi essentielle à la vie religieuse que les anciens solitaires durent cette éminente sainteté et cette pureté angélique qui les faisaient regarder comme des hommes célestes. Pendant que leurs mains occupées de travaux faciles fournissaient abondamment à la frugalité de leurs désirs, leur esprit tourné vers Dieu s'occupait à contempler ses perfections. Une oraison continue elle les tenait en présence du Seigneur ; souvent même on les vit oublier le soin de leurs corps, passer des nuits entières dans la méditation, et, surpris de leur brièveté, accuser de précipitation le soleil dont le retour interrompait trop tôt, au gré de leurs désirs, un exercice où ils trouvaient tant de délices

et de consolations. C'est là qu'ils puisèrent cette sagesse simple, mais sublime, qui éclatait dans leur conduite. Ils en sortaient toujours avec de nouvelles forces pour combattre leurs passions, et les sens, parfaitement soumis à l'esprit, étaient chez eux le fruit d'une pratique aussi sainte et aussi salutaire.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle se soit retrouvée dans toutes les institutions religieuses, et que les saints fondateurs en aient fait la base des règles qu'ils nous ont laissées. Ils ont senti qu'inutilement se chargeraient-ils de conduire les hommes à la perfection, s'ils ne les appliquaient à l'étude de celui qui en est le modèle; qu'en vain leur commanderaient-ils le détachement des choses du monde, s'ils ne leur montraient dans le ciel un objet plus digne de les occuper; que l'esprit, qui devient charnel par le commerce des sens, s'épure au contraire et se rapproche de Dieu dans la méditation des vérités célestes; et que la vie religieuse devant être sur la terre la vie des anges dans le ciel, c'était surtout par la continuité de leurs regards sur Dieu qu'elle devait lui ressembler. De là, ces prières courtes, mais fréquentes, recommandées pour sanctifier le travail. De là, ces heures destinées à lui offrir des sacrifices de louange. De là, ces temps de silence et de retraite, ménagés pour procurer à l'âme un recueillement intérieur qui la laisse tout entière à son Dieu. De là, enfin, tant d'autres exercices différents, il est vrai, selon les différentes règles, mais dont la fin, toujours la même, est de nous élever au-dessus des choses créées.

Or, ma chère sœur, j'en trouve la raison dans la nature et dans la faiblesse de l'homme. En effet, depuis qu'il porte en lui-même le principe de sa corruption, qu'en lui la faiblesse de la chair rend inutile la promptitude de sa volonté, que la concupiscence enveloppe sa raison d'un nuage à travers lequel il ne voit plus la vérité; depuis qu'au lieu d'être sur la terre pour l'embellir par son innocence et pour y dominer, il n'y est plus que comme dans un poste dangereux où, sollicité continuellement par les objets extérieurs de s'attacher à eux, sa fidélité court autant de risques qu'il a de tentations à essuyer; depuis, dis-je, que soit au dedans, soit au dehors de lui, tout n'est que piège et que danger, sur quoi pourrait-il impunément arrêter sa pensée? où fuir, qu'il ne retrouve partout les mêmes écueils? L'infirmité de sa propre chair, la malice des hommes, l'orgueil de leur science, la vanité de leurs spectacles, l'idolâtrie de leurs passions; les êtres même insensibles détournés de leur fin par des usages criminels, ou, ce qui est un renversement encore plus déplorable, tournés contre la gloire de leur créateur comme dans des systèmes impies. Tout ce qui l'environne, n'est-il pas comme une voix forte qui les renvoie vers le ciel et qui lui crie qu'il n'y a plus de sainteté sur la terre.

Et voilà ce qui jette dans l'âme chrétienne une crainte salutaire qui, latente sans cesse en garde contre elle-même et contre les objets extérieurs, l'oblige à chercher sa sûreté dans le Seigneur. Persuadée de sa faiblesse, effrayée des périls sans nombre, auxquels elle est exposée, dégoûtée d'un séjour de ténèbres et de mort, n'envisageant enfin de repos qu'en Dieu seul, ah! s'écrie-t-elle, qui me donnera le vol de la colombe : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* (Psal., LIV, 7.) Ah! si avec la même vitesse qui la dérobe aux serres cruelles du vautour, je pouvais, fuyant cette terre où me poursuivent l'injustice et le crime, m'élever jusqu'à vous, ô mon Dieu, pénétrer jusqu'à cette cité bienheureuse, où les saints trouvent dans la contemplation de votre Divinité le repos et la joie de leurs cœurs ! *Volabo et requiescam.* (Ibid.) Mais puisqu'il me faut encore attendre ici-bas la fin de mon exil; puisque vous voulez encore éprouver mon amour et ma fidélité; je mettrai du moins prudemment ma faiblesse en sûreté; je m'éloignerai d'un monde où les dangers naissent sous mes pas, et je chercherai la solitude pour y fixer ma demeure : *Et mansi in solitudine.* (Ibid., 8.) Là, seule avec vous, ô mon Dieu, faisant mes délices de votre présence, oubliant, pour ne m'occuper plus que de votre loi, les hommes et tout ce qu'ils offrent de séduisant, m'oubliant moi-même, s'il est possible, je trouverai enfin le salut et la tranquillité que je cherche. Vous y serez avec moi pour soutenir mon infirmité, et dissiper les tempêtes qui menacent mon innocence : *Expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus, et tempestate.* (Ibid., 9.) Et si je vous suis unie par l'élévation de mes pensées, autant que par celle de mes désirs, alors établie dans le sein de votre force, qui pourra m'y troubler? toute pénétrée des lumières de votre justice et de votre vérité, qui pourra me séduire? doucement attirée par la beauté infinie de vos perfections, qui pourra me distraire? La paix de mon cœur sera votre ouvrage, et je vous devrai la sûreté dont je jouirai au milieu des pièges qui m'entourent : *Et redimet in pace animam meam ab his qui appropinquant mihi.* (Ibid., 19.)

Ce n'est point, ma chère sœur, que sous le spécieux prétexte de vous unir à Dieu par la contemplation, je veuille vous insinuer un quietisme souvent plus dangereux à la piété que la distraction même des spectacles et des plaisirs du monde. Telle est la malheureuse condition de l'homme. Il faut que les objets sensibles lui servent comme d'appui pour s'élever jusqu'à Dieu. L'attention se relâche si elle n'est point soutenue par l'action, et la piété languit dans le désœuvrement. Votre justice sera donc aussi dans les œuvres. Mais je veux que Dieu, toujours présent aux yeux de votre foi, en épure les motifs et en dirige l'exécution. Je veux qu'assujettie à ce corps mortel votre âme, s'échappant de ses liens, aille respirer de temps en temps dans une région plus pure, et qu'attachée à la terre par la condition de

votre exil, votre conversation soit dans le ciel (*Philipp.*, III, 20) : je veux qu'épouse du Dieu de la nouvelle alliance, vous l'adoriez surtout en esprit et en vérité : je veux enfin que soit que vous agissiez, soit que vous vous reposiez, vous le fassiez dans le Seigneur, que vous ne soyez, que vous ne viviez, que vous n'agissiez qu'en lui.

Telle est, ma chère sœur, l'idée que vous devez vous former de ce dernier caractère de votre union avec Dieu. Et en cela que vous demanderai-je, je ne dis plus, qui ne soit dans la vie religieuse, mais qui ait même pour vous quelque difficulté ? Si les saints ne vivent dans une contemplation continuelle de la Divinité que parce qu'ils habitent un même ciel avec Dieu, que pénétrés, environnés de ses vertus, leurs yeux ne peuvent s'ouvrir que sur elles ; n'est-il pas vrai de dire que sa présence n'est nulle part de la terre plus sensible que dans ces saintes retraites ? Chaque objet ne l'y rappelle-t-il pas à votre souvenir ? et ne pourriez-vous point dire comme ce patriarche d'Israël : Ah ! c'est ici que le Seigneur habite, je suis dans sa demeure : *Vere hic est domus Dei.* (*Gen.*, XVIII, 17.) Quand pourriez-vous l'y oublier ? Serait-ce dans ce temple qui, plein de sa majesté, vous reprocherait vos distractions comme des crimes ? Serait-ce dans le recueillement de vos cellules, qui ne serait plus qu'une molle oisiveté s'il n'était point une oraison fervente ? Serait-ce dans les travaux de la journée qui cesseraient d'être dans l'esprit de votre règle, si vous n'aviez soin de les lui offrir par une prière intérieure ? Serait-ce dans ces récréations innocentes qui deviendraient des joies mondaines si vous les passiez autrement que sous les yeux de Dieu et dans une conversation sainte ? Ah ! c'est vraiment ici l'habitation de Dieu : *Vere hic est domus Dei.* Tout y parle de lui, tout l'annonce à vos regards. Vous le trouvez dans vos occupations sérieuses et vos délassements. Que vous seriez ingrate et criminelle, si vous pouviez l'y oublier !

Ainsi unie à Dieu par vos pensées ; étrangère au monde par vos actions et par vos désirs, quel sera votre bonheur ? Que ne m'est-il permis, après vous avoir tracé le tableau de vos devoirs, de vous parler des récompenses qui doivent en suivre l'accomplissement ! Avec quel plaisir entrant dans le secret de votre union avec Dieu, je vous ferais entendre ce qu'il dit à une âme qu'il a conduite dans la solitude ! J'exposerai à vos yeux les inspirations secrètes par lesquelles il la conduit, ces secours invisibles qui soutiennent sa faiblesse, les communications ineffables qui la consolent et la ravissent ! Mais qui racontera les merveilles de sa grâce ? Qui pourra sonder les profondeurs de Dieu ? Paix inaltérable du cœur, doux calme de la conscience, effusion de la Divinité, transports célestes, vous pouvez être sentis, mais qui pourra vous exprimer ?

c'est à vous, dignes épouses du Seigneur, vous dont le sacrifice depuis long-temps consommé a été suivi de continuelles actions de grâces, c'est à vous à dire à cette jeune vierge combien il est magnifique envers ceux qui lui appartiennent, et combien il est doux de s'attacher à lui. Si des obstacles imprévus les arrêtent dans la carrière, si des sécheresses passagères, si des goûts refroidissent leur ardeur, ah ! ranimez sa foi par le récit de ses merveilles sur vous ; dites-lui qu'il éprouve souvent ceux qui le servent, mais qu'il ne les abandonne jamais ; que ce sont là de ces épines sous lesquelles il a voulu cacher les fleurs que doit cueillir notre persévérance, que ses consolations ne sont jamais plus abondantes qu'après ces moments de stérilité. Dites-lui que vous les avez sentis comme elle, mais que le Seigneur a bien su vous en dédommager ; et que si les bords de son calice sont quelquefois amers, il suffit de vaincre cette première répugnance pour y puiser un torrent de voluptés et de délices.

Allez donc, ma chère sœur, allez consommer une alliance qui fait depuis si longtemps l'objet de vos désirs. Formez sans crainte des nœuds qui, en vous unissant à Dieu, seront pour vous une source de plaisirs purs, inconnus au monde et à ses partisans. Le voile de la religion est dans les mains du pontife du Seigneur ; prêt à vous en couvrir, il offre au Seigneur une victime pure, prémices de son ministère, déjà séparée par son prédécesseur. Ici, mes frères, quels sentiments contraires s'élèvent dans nos cœurs ! Quels souvenirs différents j'ai rappelés ! Toutes les vertus ensevelies avec un prélat, notre amour et notre admiration, et toutes les vertus ressuscitées dans celui qui succède à ses travaux et aux droits qu'il avait sur nos cœurs ; un bonheur que l'âge de nos pères a vu naître, changé en deuil par une mort prématurée pour nous, et l'allégresse renaissant avec le cours d'une prospérité nouvelle ; la lumière qui dirigeait nos pas dans les sentiers de la justice et de la foi éteinte enfin dans la nuit du tombeau, et le soleil d'un jour non moins pur levé sur cette église pour continuer de l'éclairer et pour la consoler... Oh ! douleur, il n'est plus, ce prélat (2) qui n'a vécu que pour être le modèle de son peuple, le soulagement des pauvres, la règle des mœurs, le soutien de la religion ; ce prélat également admirable, soit que dans le gouvernement de son église il déployât toutes les ressources d'un esprit pénétrant et d'une charité vaste, soit que rendu à lui-même il ne se souvint de sa dignité que pour donner l'exemple d'une piété plus assidue et plus fervente ; ce prélat qui, n'envisageant rien que dans les vues de Dieu, fut insensible à tout, si ce n'est à sa gloire ; assez ferme pour résister aux puissants, quand l'intérêt de la vérité l'a demandé, et toujours prêt à s'immoler pour sa défense ; ce prélat enfin dont l'activité n'a pu être

(2) M. de La Motte d'Orléans.

ralentie par la froideur de l'âge, qui vit ses derniers jours aussi pleins que les premiers, et dont nous n'avons senti la vieillesse que par la vénération qu'elle inspirait, et le sommeil de paix qui vient de la finir. Il n'est plus ! le temps pourra tarir la source de nos larmes ; mais sa mémoire sera transmise aux générations futures, par les monumens destinés à consacrer celle des héros de la religion. Heureux en pleurant sa perte de n'avoir point à regretter ses vertus.

Oui, Monseigneur (3), qu'il me soit permis de le dire, pour la consolation de cette église, nous retrouvons en vous tout ce qui a fait la gloire du prélat à qui vous succédez. Votre troupeau verra encore dans son pasteur, cette tendre sollicitude pour ses besoins, cette fermeté courageuse à le défendre, ce zèle à l'instruire, cette charité toujours agissante, qui font depuis si longtemps notre sûreté et nos délices ; et si la reconnaissance nous conduit quelquefois sur le tombeau de votre prédécesseur, en y remerciant le Seigneur de nous l'avoir accordé dans sa miséricorde, nous le bénirons aussi de nous l'avoir enlevé sans nous punir, et d'avoir affligé nos cœurs sans interrompre le cours de ses bienfaits.

Mais cet événement, ma chère sœur, aura pour vous un intérêt particulier en vous rappelant à qui vous devez le commencement et la consommation de votre alliance. Vous vous ferez des vertus de ces deux saints prélats un modèle de perfection que vous tâcherez d'imiter, et joignant votre exemple à vos obligations, vous vous excitez à resserrer de plus en plus les nœuds de votre union avec Dieu. Alors vous pourrez lui dire, comme l'épouse du cantique que vous êtes toute à lui : *Ego dilecto meo* (Cant., VI, 2). Oui, mon Dieu, elle sera à vous, cette jeune vierge : les promesses qu'elle va faire entre les mains de votre ministre seront en même temps le sceau de son alliance et le gage de sa fidélité ; attentive à la voix qui l'appelle, la loi que vous lui imposerez sera toujours

la règle de sa conduite ; sensible à la grâce qui l'attire, son cœur ne brûlera plus que du feu de votre amour ; docile à la vérité qui l'inspire, vous seul ferez toute son étude. Elle sera à vous parce qu'elle ne sera plus au monde, ni à elle-même : *Ego dilecto meo*.

Oh ! sublimité de la perfection chrétienne, d'avoir su tellement se purifier de toutes les affections terrestres, qu'il ne reste en nous aucun vestige de l'homme charnel ; de ne plus sentir les mouvements de la concupiscence que comme de légers frémissements qui viennent encore après l'orage agiter la surface d'un cœur trop affermi dans la vertu pour en être ébranlé ; de ne plus voir le monde que dans un abaissement qui le laisse à peine distinguer, et qui ne permette plus d'en être séduit ; d'être encore sur la terre et de vivre déjà dans le ciel, de n'agir plus, de ne soupirer plus, de ne penser plus que pour Dieu ! Telle est la perfection de toute âme religieuse qui atteint celle de son état. Elle sera la vôtre, ma chère sœur, quand vous serez unie à Dieu de volonté, de cœur et d'esprit. Alors il vous possédera. Vous serez à lui par l'union la plus intime qu'il soit possible de former ici-bas : *Ego dilecto meo*.

Et vous, ô mon Dieu, vous qui avez conduit au pied de vos autels cette victime généreuse, bénissez des promesses qui n'auront de mérite à vos yeux que par la constance de sa fidélité. Que ses pas affermis dans le sentier de votre justice ne s'en écartent jamais ; qu'établie dans la retraite, à l'ombre de vos miséricordes, elle y croisse de vertus en vertus ; qu'elle soit au milieu de ses sœurs comme un vase précieux d'élection qui exhale parmi elles la bonne odeur de votre grâce. Parlez à son cœur pour le remplir des consolations et des joies du salut, et que sa tête, humblement soumise à votre joug, ne se relève que pour vous adresser un tribut de louanges et de bénédictions pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

(3) M. de Machault.

ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS UNE BÉNÉDICTION NUPTIALE.

Le vœu de vos cœurs est enfin rempli : Prévenu l'un et l'autre par un sentiment qui n'attend point les conventions, vous venez au pied des autels fixer votre choix par tout ce qui peut le rendre irrévocable, heureux d'enchaîner une liberté qui ne vous est chère que par le prix qu'elle donne encore au sacrifice que vous allez faire !

L'Eglise elle-même applaudit à une union formée sous les auspices de l'estime réciproque et de la vertu ; mais plus sévère dans ses motifs, elle ne s'arrête point à une joie

sensuelle et profane ; Dieu a placé dans le mariage les sources du bonheur et de la félicité publique ; elle attend de ceux qu'elle unit qu'ils en seront pour leur part les coopérateurs et les ministres.

Vos devoirs vont se multiplier avec vos relations ; de nouvelles obligations marqueront tous les instants de votre vie. Vous entrez dans un état qui, donnant à l'homme sur la terre le complément de son existence civile et naturelle, ajoute à sa dignité. La religion et la société auront les yeux fixés

sur vous, désormais leurs plus chers intérêts reposeront sur votre fidélité.

Quand deux époux ne trouvent dans leur union que des motifs de respect l'un pour l'autre, d'émulation au bien et de piété; quand tout respire l'ordre et la décence; quand l'époux fidèle par principe autant que par attachement, prépare à son épouse dans le bonheur domestique le repos de ses travaux; que par des caresses innocentes et légitimes, celle-ci adoucit pour lui la fatigue de ses veilles; qu'elle rend, en les partageant, ses succès plus délicieux, et ses disgrâces moins amères; que par les prévenances de la soumission, l'amabilité du caractère, la douceur de son gouvernement, elle est tout à la fois l'amour de sa famille, le modèle de ses enfants, la gloire de son époux, et qu'elle mérite, par les agréments soutenus de son commerce, que le choix du moment devienne le choix de tous les jours et de toutes les heures; quand l'époux s'honore lui-même dans sa compagne, qu'il en est réellement par ses lumières et ses con-

seils le chef, le guide et le soutien; que la gravité respire dans ses discours, l'équité dans ses actions, l'égalité dans sa conduite, qu'étranger au plaisir qui ne s'achète qu'au prix de la fortune, de l'innocence et de la paix, il en trouve un plus réel à faire le bonheur de l'être intéressant qui s'est dévoué au sien; quand sous leurs yeux s'élève une famille objet de leur tendresse et de leur sollicitude, qui, instruite de leurs exemples autant que de leurs leçons; gage précieux d'un amour auquel ils donneront un nouveau charme; qui croissant à l'ombre de la discipline chrétienne montre d'avance à leurs heureux parents la récompense de leurs soins paternels dans la reconnaissance et dans l'estime de l'âge futur, l'Eglise alors s'applaudit d'avoir consacré une telle alliance, le ciel a pour elle des grâces qui ne tarissent point; et la religion lui réserve ses éloges; ils seront le prix de votre constance à remplir vos devoirs, et le gage de cette union éternelle où la charité perpétuera votre bonheur.

DISCOURS ACADEMIQUES.

DISCOURS I^{er}.

SUR LES MŒURS.

Prononcé à la distribution des prix, le 12 août 1782, à l'occasion d'un prix de mœurs récemment établi.

Messieurs,

La science n'est rien sans les mœurs, et toutes les fois qu'il faudra séparer l'honnête homme de l'homme savant, le choix est fait d'avance dans l'opinion publique. Les sciences et les lettres ne sont estimables, qu'autant qu'elles conduisent à la vertu. Si elles n'éloignent pas le vice du cœur de ceux qui les cultivent, elles en deviennent l'instrument pernicieux; elles laissent moins de prise à la correction et au repentir. Elles portent avec elles un orgueil qui aveugle le savant sur sa propre infamie. Il se repaît des vaines louanges que lui attire son mérite littéraire, et cette chimère détourne son attention du mépris réel qu'inspirent ses écarts. En un mot, il vaudrait mieux pour la religion et la société un vicieux ignorant, qu'un savant sans mœurs et sans principes. L'un n'est funeste qu'à lui-même; on ne craint point que son exemple devienne une séduction; l'autre ne se perd point, sans perdre les autres; et malheureusement il en a le pouvoir.

Il est donc essentiel, Messieurs, de former vos cœurs à la vertu en même temps que nous formons vos esprits aux diverses connaissances qui font l'objet de l'éducation. Il y a quelques années qu'occupés de ce dernier objet, nous tâchions d'exciter votre émulation, à la vue des prix et des hon-

neurs qui attendent vos succès littéraires. C'est à votre sagesse que je viens en proposer aujourd'hui. Vous les devez à la bienfaisance d'une sage administration, trop vertueuse elle-même pour ne point faire de vos mœurs un objet essentiel de sa vigilance. Qu'il me soit donc permis, Messieurs, en publiant votre reconnaissance, de vous apprendre comment et à quel prix vous devez mériter ses bontés. La vertu a aussi son émulation: il n'est pas moins beau de disputer à qui sera le plus vertueux que de travailler à qui sera le plus savant.

Ici, Messieurs, la lice vous est ouverte à tous. La nature qui a distribué inégalement les qualités de l'esprit, parce qu'elle ne nous a pas tous destinés à être des hommes de lettres ou de génie, n'a refusé à personne la faculté d'être vertueux, parce qu'il importe à la société que chacun de ses membres le soit. Ceux qui ont le plus de passions à vaincre trouvent, pour le faire, plus d'énergie dans leur âme; elle a mesuré sagement les secours aux obstacles. On peut être vertueux avec plus ou moins de mérite; mais tous peuvent et doivent l'être.

Dans la carrière des sciences et des lettres, l'application, le travail et l'assiduité sont d'une grande ressource; mais ils ne suffisent point. Il est malheureusement des fonds ingrats dont la culture ne tire aucun parti: il en est qui produisent presque seuls. La nature a donné à quelques individus une supériorité de talents, contre laquelle la constance et l'émulation luttent sans succès. Je ne le dis point pour vous décourager. Reconnaissons dans cette inégale distribution

la sagesse de la Providence qui a voulu marquer à chaque homme sa place par ses talents. Elle n'exempte personne du travail; elle demandera plus à ceux à qui elle aura plus donné. Applaudissez aux progrès rapides de vos compagnons; mais ne négligez point le peu que vous pouvez faire. Il est encore beau de venir après les premiers; il l'est toujours d'avoir tiré de son naturel tout ce qu'il peut fournir, quelque loin qu'il nous laisse derrière les autres.

Dans la nouvelle carrière que je vous ouvre, tous les efforts seront fructueux pour la gloire, parce que tous le seront pour la vertu. Vous n'aurez pas à vaincre vos compagnons; c'est vous-mêmes qu'il faudra vaincre. L'application et la constance; voilà vos armes : elles sont entre les mains de tout le monde. Ces travaux ingrats qui, dans les sciences, comptent pour rien, ou pour peu de chose; ces progrès lents auront ici leur récompense. Je viens tirer de l'obscurité des efforts que leurs succès mêmes y ont laissés.

Il faut l'avouer, Messieurs; obligés, dans la distribution des prix littéraires, de juger de votre mérite, plutôt par le succès que par les peines qu'il vous a coûtées, et par la longueur du travail; c'est quelquefois un moment heureux, presque toujours la supériorité du talent que nous récompensons. Nous ne pouvons qu'estimer intérieurement les soins assidus, l'application constante de ceux d'entre vous qui, moins favorisés de la nature, luttent infructueusement contre leur propre génie. Nous les estimons; mais nous ne les couronnons point : et souvent nos mains distribuent le laurier à ceux à qui nos cœurs ne donnent point leurs suffrages.

Le prix des mœurs va être la récompense de tout un an de travail et de sagesse. Après avoir honoré les succès, il nous restera encore quelque chose à donner à la bonne volonté impuissante. La vertu aura ses honneurs comme la science, honneurs qui ne seront point le fruit du hasard, ni le salaire d'une facilité sans mérite; mais qui couronneront des efforts constants et répétés, une docilité non démentie, un caractère heureusement réformé, la vivacité réprimée, l'indolence vaincue, et toutes les bonnes qualités qui n'en sont pas moins précieuses, pour n'être pas toujours embellies par les dons de l'esprit.

Que vous dirai-je encore, Messieurs? dans ce nouveau combat vous êtes vous-mêmes vos juges. Contents de proposer la récompense, nous vous laissons à nommer celui d'entre vous qui l'aura méritée. Vous n'aurez pas à craindre la prévention d'un maître ou sa partialité. Hélas! souvent nous croyons vous connaître et nous ne vous connaissons pas. L'hypocrisie élève entre vous et nous un voile que ne perce point toujours l'œil le plus clairvoyant. Notre expérience est en défaut contre l'art avec lequel vous en éludez les conjectures. Si, ce que j'aime mieux croire, nous n'avons point à nous plaindre de la fausseté de vos cœurs, une

crainte servile règle en notre présence toutes vos actions sans régler vos sentiments ni vos pensées; votre esprit est à la dissipation, et le murmure retentit au fond de vos cœurs, pendant qu'une feinte modestie compose les traits de votre visage, et mesure les expressions de votre bouche. Si la douce amitié vient quelquefois rendre plus touchante la relation du maître et du disciple, une certaine timidité naturelle aux jeunes gens, un respect inné aux heureux caractères; l'autorité d'une part, dont quelquefois nous portons involontairement l'exercice dans les jeux et les délassements; de l'autre, la soumission dont l'âme conserve encore le pli, lors même qu'on lui ôte le joug, tout cela gêne et diminue la confiance. Nous ne voyons qu'un extérieur qui peut tromper; nous ne jugeons que par des saillies momentanées de caractère; et semblables à des protéés, vous nous échappez sous une forme, quand nous croyons vous tenir sous une autre.

Ces amusements où, distraits par le plaisir, vous vous relâchez de cette circonspection qui nous ferme l'entrée de votre cœur : ces récréations où la liberté autorise la franchise, où la franchise marque toutes vos actions du sceau de la vérité; ces jeux enfin où, dominée par la passion, l'âme se produit au dehors par des élans involontaires; ces jeux fuient notre aspect. Il y porterait le trouble et la contrainte.

Nous ne sommes point admis dans ces liaisons intimes, formées par la ressemblance des goûts et des inclinations. Nous ne partageons point ce commerce réciproque de petites confidences, où l'esprit se développe dans ses projets, se peint dans ses conseils, se caractérise dans ses résolutions. Nous n'assistons point à ces assemblées secrètes, où les caractères mis en opposition reçoivent un nouveau jour; où l'exemple qui séduit, la persuasion qui entraîne, une fausse honte, souvent une vanité déplacée font chanceler les principes; où l'on peut voir enfin jusqu'à quel point la vertu faible est susceptible d'être altérée par les circonstances, et le vice d'être enhardi par l'occasion et la facilité.

Dans ces moments vous n'avez de juges que vous-mêmes. Mais, prenez-y garde, en vous abandonnant à votre propre censure, nous vous remettons entre les mains d'un maître plus sévère peut-être que nous ne l'eussions été. Ce qui échappe aux yeux de l'un est recueilli par l'autre, et si l'amitié se fait un devoir de prôner vos vertus, la rivalité se fait un malin plaisir de relever vos défauts.

En remettant à votre décision d'assigner le prix de la sagesse, nous ne craignons point d'être trompés. Vous prononcerez avec connaissance de cause, parce que vos prétentions personnelles vous éclaireront sur celles des autres. Vous prononcerez avec vérité, parce qu'elle pourra obtenir des suffrages qui poseront sur la tête d'un concurrent la couronne à laquelle vous aspirez vous-mêmes. Vous prononcerez avec justice, car la faveur qui est

la source des préférences iniques, ne saurait avoir lieu, quand les juges sont en même temps les candidats, et que chacun perd pour soi ce qu'il accorde aux autres.

On n'applaudit point publiquement au vice. Il y a surtout dans le cœur des jeunes gens une pudeur naturelle qui assure les droits de la vertu. Ceux qui n'en pratiquent point les préceptes, n'en disputeront point le prix. Le vice pour eux n'est point encore cette corruption réléchie qui dénature les principes, et qui érige l'erreur en maximes. En condamnant leurs défauts, ils les avouent; en manquant à la sagesse, ils lui rendent justice. Un instinct sûr leur fait préférer ce qui est mieux; et j'aime à croire que si la dissipation et la légèreté d'un âge à qui toute espèce de joug est pesant, n'apportaient moins souvent sur une réflexion dont l'expérience n'a point encore approfondi les traces, j'aime à croire qu'en proposant des récompenses à la vertu, nous aurions plus d'un prix à donner.

Mais si tous ne l'adoptent point pour eux-mêmes, tous au moins la respectent dans les autres. Sa discipline les rebute, mais sa beauté les touche, et lors même qu'ils obéissent à ce penchant victorieux qui les entraîne vers la dissipation, ils conviennent encore que la vertu et la modestie ont des charmes que ne compensent point les frivoles amusements de la licence. Voilà, mes enfants, ce qui me répond de votre justice et de votre discernement. Vous n'aurez point tous un droit égal à la couronne, et plutôt à Dieu que vous l'eussiez! avec quel plaisir nous les multiplierions! mais vous aurez tous une égale ingénuité à le reconnaître; et tout en regrettant pour vous-mêmes la palme que vous céderez, du moins, direz-vous, nous avons été justes, il l'avait méritée.

D'ailleurs une réflexion me rassure, la vertu qui échoue contre des intérêts particuliers commande aux suffrages de la multitude. On peut la soupçonner dans une action passagère et isolée, mais quand elle se produit dans des actes répétés; quand toujours la même elle frappe les yeux d'un éclat qui ne s'affaiblit point; alors elle fatigue l'envie, elle subjugue la rivalité, elle ravit le désintéressement et réunit toutes les voix. Semblable à ces gouttes d'eau qui minent insensiblement la pierre qui les reçoit, chacune d'elles est faible contre la dureté du rocher; mais il cède au choc réitéré dont il est battu successivement. Telle, et plus sûrement encore, une sagesse reproduite chaque jour, chaque jour appuyée de nouveaux témoignages, obtient à la fin son effet. Elle porte la conviction dans les esprits les plus prévenus, elle en détruit les préjugés. Car tel est l'empire de la vertu, qu'on peut bien lui refuser son cœur, mais qu'on ne saurait lui retirer son estime.

Faudrait-il donc d'autres motifs à votre émulation? La beauté de la vertu; ah! dit le Sage, elle est à elle-même sa récompense. *Je l'ai cherchée, et tous les biens me sont venus avec elle* (Sap., I, 9). Soyez sages,

et vous trouverez dans la faveur du ciel, dans la paix de votre cœur, dans le témoignage de votre conscience, dans l'estime des hommes, dans la joie de vos parents, dans les éloges de vos concitoyens, dans le respect de vos semblables, dans les hommages mêmes des libertins, un prix supérieur à tous ceux que nous pouvons vous offrir.

Avez-vous éprouvé quelquefois ces délicesses intérieures d'une âme qui a mis toute sa confiance en Dieu, et son bonheur dans l'observation de la loi? Elle marche avec simplicité dans les voies de la justice. Courbée de bonne heure sous un joug salutaire, elle ne sent plus que la sécurité de l'obéissance. Comme elle n'a point de plaisirs illicites, elle n'éprouve point de remords déchirants. Ses plaisirs sont de converser avec Dieu, de méditer sa parole, de le remercier de ses grâces, et de rendre gloire à sa bonté. Sa vie est un jour pur que n'obscurcissent point les nuages des passions, et que ne troublent point les orages de la discorde. A ce calme intérieur, joignez les bénédictions qui accompagnent un enfant vertueux. Il est la joie et la consolation de ses parents. A sa vue, leurs entrailles s'émeuvent comme au jour de sa naissance, ils remercient le Seigneur de leur avoir donné un fils qui l'honore et qui les respecte. A voir comme ils l'aiment, on dirait qu'il leur tient lieu d'une famille entière. Oh! que leur douleur serait vive, si Dieu les punissait dans un objet si cher! ils offrent leur vie pour la sienne, ils conjurent le ciel de le laisser jouir du fruit de ses vertus, et de lui donner pour récompense des neveux qui fassent son bonheur, comme il a fait celui de ses parents. Les hommes aussi s'empressent de l'honorer. Leurs éloges vont au-devant d'un enfant sage et vertueux. Quelque part qu'il se présente, un murmure d'approbation retentit à ses oreilles. Il l'entend avec modestie, et sa modestie relève encore l'éclat de son mérite. S'il paraît dans une assemblée, tous les yeux se tournent sur lui; ceux qui le connaissent le nomment à ceux qui ne le connaissent point; les mères portent envie à celle qui lui a donné le jour; les pères le citent pour modèle à leurs enfants; son nom est devenu la censure du vice et le symbole de la vertu. C'est ainsi que tout se réunit pour couronner la sagesse et augmenter son triomphe.

La récompense que nous vous proposons, qu'est-ce autre chose qu'un hommage que nous lui rendons? Son prix est au-dessus de tous les prix. Que celui par lequel nous tâchons d'exciter votre émulation, soit donc moins un salaire qu'un encouragement. Jugez combien les mœurs sont estimables, puisqu'elles mêmes sont au-dessus des honneurs.

Mais qu'est-ce donc, Messieurs, que ces mœurs? Quelle est donc cette sagesse, à laquelle nous vous encourageons par toutes sortes de moyens? Prenez-y garde, il est des vertus qui ne méritent point ce nom. Je ne parle point de ces fourbes hypocrites qui, sous un extérieur décent, cachent un cœur

corrompu. On soutient mal un rôle qui doit être une éternelle contradiction. Le masque échappe, et le mépris venge tôt ou tard les âmes honnêtes de l'estime qu'on leur avait surprise. Je parle de ces vertus qui ne sont que l'absence du vice. Il en est parmi vous qui ne doivent leur sagesse qu'à une indolence molle, à une certaine inertie d'âme sur laquelle le mal n'a pas plus de prise que le bien. Vous n'avez rien à censurer en eux; mais il faudrait avoir quelque chose à y louer. Comme ils sont sans activité pour les plaisirs qui pourraient les corrompre, ils sont aussi sans force pour les épreuves salutaires, qui développeraient le germe de leurs heureuses inclinations. Leur vertu n'est que l'engourdissement du repos, ou plutôt ils n'ont point de vertu. Ce n'est point à eux que le prix est destiné. Qu'ils sortent de leur indolence, qu'ils aient une volonté à eux, et qu'ils viennent avec des preuves de résistance et d'activité disputer le prix.

D'autres seront vertueux par goût. Il est des âmes bien nées à qui la discipline et la règle ne coûtent point : une heureuse flexibilité les plie au joug. Mais attendez : la faiblesse est peut-être cachée sous les dehors prévenants; à la première séduction, ils vont succomber. Une vertu qui n'a point combattu est bien incertaine. Le mauvais exemple rend souvent inutiles toutes les avances de la nature. Ce n'est point assez d'avoir d'heureuses inclinations, il faut les appuyer sur des principes; ce n'est point assez de se porter au bien, il faut savoir résister au mal. Non, Messieurs, ce n'est point encore là la sagesse que vous devez couronner. Qu'ils s'éprouvent eux-mêmes, et quand la vertu leur aura coûté quelques sacrifices, qu'ils viennent alors en demander le prix.

A l'inertie et à la faiblesse opposons le portrait d'un jeune homme qui, vertueux par goût l'est aussi par choix. Un sage discernement règle sa conduite; comme ce n'est pas l'impulsion du moment qui le détermine, son cœur ne varie point au gré des circonstances. Eclairé sans présomption, ferme sans roideur, liant sans faiblesse, il se prête aux désirs des autres, assez pour leur être agréable, mais non pas jusqu'au point d'oublier ses principes. Ses moeurs sont à lui; il les défend comme son bien le plus précieux. Jamais la séduction de l'exemple, ni les mauvais conseils ne le trouvent en défaut; il est entouré de ses vertus comme d'une garde fidèle. La prudence marche devant lui pour découvrir les pièges, la force l'accompagne pour vaincre les obstacles, la réflexion le suit pour applaudir à son courage et l'affermir dans ses desseins. Ses devoirs sont la mesure de sa sagesse; il les remplit avec simplicité, parce que la vertu n'aime point l'ostentation; il les remplit avec constance, parce que chaque jour ramenant les mêmes obligations, ramène aussi le même désir d'y satisfaire; il les remplit tous, parce que s'ils ne sont pas aux yeux de la raison également importants, ils offrent au moins un égal attrait à son amour.

S'il en est parmi vous qui se reconnaissent à ce portrait, nos cœurs brûlent de s'épancher sur eux. Qu'ils viennent recevoir une couronne qu'ils honoreront; qu'ils viennent dans les bras de leur maître, en présence de leurs concitoyens, mouillés de larmes que le plaisir fera répandre à leurs parents, montrer que, dans la race qui s'élève, il est encore pour la religion et la société des sujets d'espoir et de consolation; qu'il sera beau pour nous le jour où nous recueillerons le plus digne salaire qui puisse flatter l'ambition des maîtres, le plaisir si pur de se glorifier dans leurs élèves! qu'il sera doux pour vos parents ce moment de triomphe où la patrie elle-même les félicitera dans l'objet le plus cher de leur amour! qu'il sera glorieux pour vous ce terme de votre course, où, vous reposant au bruit des éloges et des applaudissements, vous puiserez dans une gloire méritée de nouvelles forces pour fournir une autre carrière! O mes enfants, si ce triomphe vous plaît, si vos cœurs sensibles sont émus d'avance sur ce spectacle ravissant, gardez-vous d'éteindre un feu si noble. Fomentez une ardeur qui sera le gage de vos succès; la carrière est vaste, il faut des forces pour la fournir.

A la tête de vos devoirs, la religion se présente, elle revendique les prémices de votre cœur et de vos pensées. Sans elle, votre sagesse appuyée sur le sable croulera comme un édifice sans fondement. Vous n'aurez qu'une vertu incomplète, une sagesse mutilée qui, également defectueuse par le principe et par la fin, n'offrira qu'un tronc informe et dégradé.

L'homme s'avilit en rompant les liens qui l'attachent à Dieu. Sa vraie grandeur est de venir de lui et de retourner à lui. Toute action dénuée de ces rapports est étrangère à sa destination. Que votre premier soin soit donc, Messieurs, de sanctifier votre conduite par la piété. *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur (Psalm. CX, 10)*; non pas cette crainte servile qui rétrécit l'âme, mais cette crainte filiale qui entretient la soumission sans refroidir l'amour; qui montre un père en Dieu, et transforme en enfants ses adorateurs; quel joug est pénible, quand l'amour aide à le porter! Il vous rendra facile l'accomplissement de ses préceptes. C'est là, c'est dans sa loi sainte, que vous trouverez le modèle et la consommation de la sagesse. Je sais que les hommes se glorifient d'une probité toute profane qu'ils opposent à la justice chrétienne. Mais qu'ils vantent leur morale; si elle diffère de celle de l'Evangile, l'erreur en a consacré les maximes; si elle est la même, pourquoi refuser d'en faire hommage à la vérité éternelle? Croient-ils l'ennoblir en lui donnant une origine tout humaine? C'est un larcin qu'ils font à la sagesse divine, et ils ne voient pas que faire honneur de leur morale à la raison, c'est la rendre faible et chancelante comme elle.

Oh! mes enfants, ne rougissez jamais de la religion. C'est par elle seule que l'homme

est vraiment sage : par elle, il connaît l'étendue de ses devoirs ; par elle, il aime à les remplir ; par elle, il en a la force et la persévérance. Que la crainte du Seigneur veille dans vos cœurs pour en régler les mouvements ; qu'elle préside à vos actions pour en épurer les motifs ; qu'elle repose sur vos langues pour en purifier les discours ; qu'elle fasse la garde autour de vos oreilles et de vos yeux pour en écarter les séductions. Votre imagination, qu'elle en modère les saillies ; votre entendement, qu'elle en soumette les pensées ; votre volonté, qu'elle en dirige les affections, qu'elle rende vos desirs purs, vos démarches modestes, vos exemples édifiants. Rappelez-vous sans cesse, et votre origine pour ne rien faire qui la démente, et votre fin pour éviter tout ce qui pourrait vous en écarter ; soyez chrétiens pour être sages, remplissez vos devoirs envers Dieu pour mieux remplir ceux qu'il vous impose envers les hommes.

Vous les trouverez tous renfermés dans ce mot si simple et si sublime : *Diligite invicem* ; aimez-vous les uns les autres. (Joan. XV, 17.) Dans ce précepte si court, que d'instructions ! si vous aimez, jamais la discorde ne viendra s'établir parmi vous. La charité est amie de la paix, c'est un port tranquille où les tempêtes n'ont point d'accès : *Charitas patiens est*. Si vous aimez, la douceur consacrera toutes vos actions. Vous vous prêterez aux caprices des autres ; vous supporterez leur humeur ; toujours prêt à leur être utile, et attentif à ne point les aigrir par une contradiction déplacée : *Charitas benigna est*. Si vous aimez, la charité défendra vos cœurs des poisons de l'envie, vos yeux ne seront point blessés par les succès de vos semblables, et lorsqu'une concurrence nécessaire divisera vos prétentions, elle ne sera qu'une émulation noble, et non point une rivalité odieuse : *Charitas non æmulator*. A la suite de la charité marche la prudence ; comme elle craint d'offenser, elle craint aussi les vivacités irréflechies, cette précipitation téméraire, dans lesquelles la langue s'échappe en injures et les mains en outrages. Sage, réglée, uniforme dans sa conduite, on y reconnaît le sceau d'une raison murie par la discipline : *Charitas non agit perperam*. A-t-elle du succès : ce n'est pas à elle-même qu'elle en fait honneur ; elle sait que le plus sûr moyen de se le faire pardonner est de paraître l'oublier ; que c'est aggraver l'humiliation des autres, de se parer d'une supériorité qui les abaisse ; qu'autant la modestie ajoute au mérite réel, autant la vanité le fait soupçonner : *Charitas non inflatur*. Voyez-la au milieu de ses égaux ; elle n'est point ambitieuse, il ne lui coûte rien d'avoir pour les autres les déférences qu'ils lui refusent, également prévenante avec tous, si elle distingue ceux dont l'amitié a de quoi la flatter, elle le fait sans dédaigner les autres. Ils se consolent de n'avoir pas sa confiance par la certitude de n'être pas au moins l'objet de son mépris : *Non est ambitiosa*. Elle n'est point intéressée, le

bien commun, voilà sa règle ; pour lui, elle supporte avec joie une discipline qui la gêne dans ses inclinations ; pour lui, elle cède de ses droits. Les sacrifices ne coûtent point à son cœur, quand ils peuvent être utiles à ceux qu'elle aime : *Non querit quæ sua sunt*.

Elle n'est point emportée ; les torts des autres l'affligent, mais ne l'irritent point ; leurs vices l'indignent, mais sans diminuer l'intérêt tendre qui l'attache à leur sort. Elle ne connaît pas ces mouvements furieux qui troublent la raison ; si elle demande, c'est avec douceur ; si elle reproche, c'est sans passion ; si elle corrige, c'est sans aigreur : *Non irascitur*. Avec quelle précaution elle soupçonne le mal : est-il équivoque ? comme elle est prompte à l'excuser : est-il évident ? comme elle est lente à le condamner : *Non cogitat malum*. Ah ! c'est que bien loin de se réjouir sur les fautes qui échappent à la faiblesse de ses frères, elle n'a point de plaisir plus pur que celui d'applaudir au bien qu'ils font : *Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati*. (I Cor., XIII, 4, 6.) C'est ainsi, mes enfants, que sans sortir du cercle de la loi, vous trouverez sûrement toutes les vertus sociales. C'est ainsi que la religion simplifie les devoirs pour les rendre faciles.

Vous parlerai-je de la soumission, du respect, de la docilité dues à vos maîtres ? Vous parlerai-je de cette tendresse filiale qui doit vous attacher à vos parents, de la reconnaissance pour leurs bienfaits, de la promptitude à exécuter leurs ordres, de la discrétion sur leurs défauts ? vous parlerai-je de l'application à vos devoirs, du sage emploi de votre temps, du choix de vos amis, de la fuite des liaisons dangereuses ? tout entre dans le tableau de vos devoirs, sans les multiplier ; tout cela fait partie de cette sagesse que nous vous recommandons sans la rendre plus difficile. Je vous le répète, oh ! mes enfants, honorez la religion, craignez Dieu, et votre cœur réglé par cette crainte se portera de lui-même à tout ce qui est bien. Une vertu vous tiendra lieu de toutes les autres ; vous serez sages, en commençant de l'être.

A ces traits généraux, si je voulais joindre des modèles, modèles présents, que la reconnaissance elle-même vous indique, modèles d'autant plus efficaces que vous allez leur devoir les récompenses qui couronneront vos succès, je vous dirais : Fixez les yeux sur ces dignes magistrats, ils sont dans ce moment les interprètes de la sollicitude et de la tendresse de la patrie sur vous. Quand leurs bienfaits excitent votre amour, puissent leurs vertus faire naître votre émulation ! qu'ils soient vos guides comme ils sont vos protecteurs et vos pères. Vos travaux n'ont aujourd'hui de mérite que par l'espoir qu'ils donnent à la société, c'est à les imiter un jour que vous devez aspirer. Vous n'aurez réussi que quand vous serez comme eux, par vos lumières et vos vertus, utiles à la religion et à l'Etat.

DISCOURS II.

SUR LE DANGER DES MAUVAISES LIAISONS.

Prononcé le 12 août 1783.

Messieurs,

Rien ne perd les jeunes gens comme cette facilité malheureuse avec laquelle ils s'attachent sans connaître, et livrent leur confiance à ceux qui ne la recherchent que pour en abuser. Séduits par le plaisir et le besoin d'aimer, mais trop ignorants, ou trop inconsidérés pour ne pas se tromper dans le choix de leurs amis, combien de fois cherchant un appui à leur faiblesse, n'ont-ils rencontré qu'une occasion de chute? combien de fois une liaison qui devait aider à leur inexpérience est-elle devenue le principe de leur égarement et de leur chute? tant l'homme a corrompu jusqu'au bienfait le plus précieux de la nature, la douce amitié!

Mais quoi? effrayé par un danger peut-être incertain, viens-je donc ici, substituant aux douces effusions de la confiance les timides précautions et les soupçons inquiets, fermer vos cœurs à des inclinations légitimes? viens-je, proscrivant toute liaison, leur faire une loi de l'indifférence? à Dieu ne plaise, Messieurs! je sais que l'amitié est un sentiment louable, que la nature produit et que la raison approuve, quand il subsiste entre deux cœurs honnêtes; que rien ne porte à la vertu plus efficacement que les conseils de ceux qui la pratiquent; qu'on trouve dans la conversation des sages un surcroît de lumières, et dans leur exemple un motif puissant de faire le bien; que la piété même languit et se dessèche, quand elle est isolée; mais que l'émulation double ses forces, et que l'âme du juste s'échauffe utilement dans ces entretiens qui ont Dieu et sa loi pour objet.

Mais je sais aussi que, si l'amitié a ses douceurs, elle a également ses pièges; qu'autant elle est utile à la vertu, quand elle soutient sa faiblesse par des conseils et des exemples, autant elle est funeste à l'innocence quand elle la livre à des hommes pervertis; que les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs; et que la langue des pécheurs distille le venin de l'aspic. Je sais que les dispositions les plus heureuses sont venues souvent échouer contre une liaison imprudente; que ceux qui avaient courageusement résisté aux sollicitations de leur propre cœur, ont été sans force contre une séduction étrangère; que l'exemple du vice a plus de prise sur le cœur de l'homme vertueux, que celui de la vertu n'en a sur le cœur de l'homme vicieux; et que l'ennemi le plus acharné est moins redoutable à l'innocence que l'ami faux qui cherche à la corrompre. Aussi remarquez-le, ce n'est point de nos ennemis, mais de nos amis que le sage veut qu'on se méfie. Nous sommes naturellement en garde contre ceux qui font une profession ouverte de nous hair. Nous ne marchons au milieu d'eux qu'en tremblant, les yeux sans cesse ouverts sur les

pièges qu'ils nous tendent, et la certitude de leur inimitié est une sauve-garde presque assurée contre l'exécution de leurs desseins. Mais qu'un ami perfide est dangereux, lorsqu'il abuse de votre sécurité! alors tout conspire à vous perdre; l'inexpérience de votre âge qui n'a point encore appris à se défier des apparences; la candeur de votre âme qui ne soupçonne pas dans les autres une noirceur dont elle n'est pas capable; votre légèreté à vous engager qui vous lie par vos propres avances, avant même que vous ayez prévu où elles doivent aboutir; et cette répugnance si naturelle qu'on a de contrister ceux qui nous aiment; et ce penchant secret qui ne les justifie que trop lorsqu'ils nous mènent au vice par la route des plaisirs.

Jeunesse malheureuse qui trouve dans ses vertus mêmes le principe de ses chutes! contre tant de séductions, la défiance seule peut la sauver; non point cette défiance soupçonneuse qui insulte, mais cette défiance sage et prudente qui garantit. Chers élèves, soyez sévères dans le choix de vos amis: sondez leur cœur avant de leur livrer le vôtre; n'aimez qu'avec circonspection pour aimer sans réserve. A votre âge, il est si aisé de mal placer sa confiance! il est si dangereux de l'avoir mal placée! Je m'attache à ces deux réflexions: puissent-elles, en vous éclairant sur le danger des mauvaises compagnies, vous rendre plus précautionnés dans les liaisons que vous formerez, et moins confiants dans celles que vous avez peut-être déjà formées!

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est, Messieurs, le malheur de notre condition, qu'étant nés pour vivre en société, nous trouvons rarement d'autres hommes à qui nous puissions nous attacher sûrement. Ceux-ci, avec les qualités qui rendent leur commerce agréable, manquent des qualités plus essentielles qui devraient le rendre solide; ceux-là joignent une âme froide à un caractère estimable d'ailleurs. Ici ce sont des intérêts différents qui éloignent deux cœurs faits pour s'aimer: là ce sont des humeurs et des goûts disparates qui divisent ceux qu'avaient réunis des intérêts communs; tant il est difficile de trouver dans un même homme cette heureuse conformité de penchants et d'inclinations, qui cimentent l'amitié, et les vertus qui en font le plus précieux de tous les biens! Mais comme mon but est moins de vous éclairer sur le choix de vos liaisons que de vous prémunir contre l'erreur qui pourrait vous les rendre funestes, j'ajoute que s'il est rare de rencontrer de vrais amis, il n'est que trop ordinaire, à votre âge surtout, d'en rencontrer de pernicieux.

Le vice aime à se communiquer, il a comme la vertu ses ministres et ses organes dont les discours non moins que les exemples multiplient ses prosélytes; hommes impies qui joignent à la malice de leur propre corruption le plaisir détestable de corrompre

les autres. Non, Messieurs, les méchants ne sont pas toujours avec les méchants; on ne les voit que trop souvent s'associer à l'innocence et former avec elle une liaison funeste, semblables aux vautours qui laissent quelquefois les cadavres impurs dont ils se repaissent pour épier l'innocente proie suspendue dans les airs; ils voltigent autour de la simple colombe, et l'amusent de leurs jeux, jusqu'à ce qu'ils trouvent le moment de fondre sur elle avec avantage, et d'en faire la victime de leur voracité; tels et plus adroits encore, les ministres de l'iniquité surprennent la vertu imprudente qui néglige de se tenir sur ses gardes.

Et ne craignez point qu'ils vous abordent avec le langage du vice; imitateurs de l'ange des ténèbres dont ils servent les intentions, ils se déguisent pour mieux assurer le succès de leur attaque. Vous croyez qu'ils ont renoncé à leurs voies corrompues, qu'édifiés de la vertu ils viennent s'édifier auprès d'elle. Quelle apparente simplicité dans leurs démarches! quelle retenue dans leurs discours! quelle modestie dans leurs actions! comme ils savent étudier vos goûts pour les flatter, rechercher votre humeur, obéir à vos caprices, se plier à tous les caractères! reconnaissent-ils en vous cette pudeur encore vierge qui s'effraye de la moindre équivoque; ils affecteront de la ménager, mais ce ne sera que pour la combattre plus sûrement. Ils applaudiront à la sévérité de vos principes; ils iront même, si c'est un moyen de vous plaire, jusqu'à prendre le masque de la piété; mais c'est alors qu'ils méditeront plus efficacement la ruine de la vôtre; ils ne seront jamais plus près de vous rendre semblables à eux que quand vous les croirez devenus semblables à vous.

Et comment pourriez-vous leur échapper? Rassurés sur leurs intentions par la pureté des vôtres, vous ne soupçonnerez pas des projets dont vous n'avez pas même l'idée; l'innocence ne connaît ni les ruses, ni la duplicité de l'impie. Pour leur résister avec avantage, il faudrait les fuir, et ils vous aiment. Le premier mouvement de la nature est-il de repousser ceux qui nous caressent? on est flatté d'être recherché. L'amour-propre qui se met de la partie leur suppose des vertus, votre cœur séduit devient sans le savoir le complice de ces hommes détestables qui cherchent à le corrompre.

Que dis-je, sans le savoir? et plutôt au ciel que vous n'eussiez point à vous reprocher à vous-mêmes votre corruption; qu'assez sages pour ne point courir au vice par votre propre mouvement, vous n'eussiez point été assez faibles pour céder à l'impulsion des autres; que trop timides pour braver les obstacles, vous n'eussiez point été assez lâches pour consentir qu'on vous les aplanit; car telle est, jeunesse insensée, telle est votre erreur; vous croyez justifier vos faiblesses, quand vous les rejetez sur ceux qui en sont les auteurs. Ce n'est point la haine du mal qui vous arrête, c'est la honte de le commet-

tre; vous voulez bien en courir les risques, si d'autres se chargent du reproche, et vous êtes vaincus, dès qu'on peut vous fournir un prétexte qui autorise votre défaite, comme si le crime des autres excusait le vôtre; et que le premier homme en eût été jugé moins coupable pour avoir cédé aux sollicitations d'une épouse qu'il aimait. Dites après cela que vous avez été séduits vous-mêmes, et que vous avez été au-devant d'une erreur que vous cherchiez dans le fond de votre cœur.

Eh! comment pourrais-je en juger autrement, à voir la légèreté avec laquelle se forment vos liaisons? ne semble-t-il point qu'elles soient l'affaire la plus indifférente de votre vie? Parmi cette multitude de jeunes gens qui fréquentent avec vous les mêmes écoles; dans ce lycée, image présente de la société, où vous devez vivre un jour par la variété des caractères qu'il renferme, tous ne vous sont point également chers; un petit nombre a mérité votre prédilection. Compagnons assidus de vos travaux et de vos jeux, c'est surtout avec eux que vous aimez à étudier et à vous délasser. Ils sont les confidentiels de tous vos secrets; vous ne les quittez qu'après avoir prévu le moment où vous pourrez les retrouver. Vous vous croiriez heureux de passer avec eux toute votre vie. Quelle est la raison de cette préférence? vous l'ignorez peut-être; peut-être aussi vous rongiriez de le dire. Cette sympathie secrète, une certaine conformité de goûts, une amabilité extérieure qui les distingue, si ce sont là vos motifs, que je crains que vous n'ayez à regretter une pareille amitié!

Une sympathie secrète! c'est-à-dire que vous l'avez vu, qu'il vous a plu d'abord et que sans autre examen vous vous en êtes fait un ami? Mais avez-vous pensé que cette sympathie était une sympathie aveugle; qu'en fait d'attachement, il est dangereux de céder à une première impression, que le cœur est un guide infidèle, si la raison ne l'éclaire pas lui-même? Avez-vous réfléchi que ces préventions et ces antipathies de la nature sont presque toujours injustes; que comme on court le risque, en y obéissant aveuglément, de repousser loin de soi des hommes d'un commerce sûr et d'une vertu éprouvée, on court de même le risque plus funeste de se livrer à des hommes vicieux et corrompus; qu'il est absurde enfin de s'en remettre au hasard d'une liaison d'où peut dépendre le sort de votre vie.

Une certaine conformité de goûts? sans doute elle aide à l'amitié, mais suffit-elle pour en resserrer les nœuds? Celui à qui vous avez donné votre confiance est comme vous d'un caractère vif et plaisant; comme vous, il aime à s'orner l'esprit de connaissances agréables; comme vous, il fuit les plaisirs bruyants, symboles de la dissipation. Ces goûts sont légitimes, je le veux; mais s'il en a d'autres qui soient criminels, s'il porte dans son cœur le germe de quelque passion honteuse, s'il n'a qu'une foi

chancelante, ou une piété équivoque; si dans les jeux d'un esprit folâtre, il craint peu de blesser la pudeur; si parmi les connaissances qu'il recherche, il en adopte que réprouvent les bonnes mœurs; s'il n'évite la multitude que pour confier aux ténèbres et à la solitude le secret infâme de sa mollesse : imprudent ! n'est-ce point là ce qu'il fallait savoir ; attendrez-vous pour prévenir le mal que la contagion vous ait gagné, et que la ressemblance de quelques goûts innocents ait dégénéré pour vous en une conformité trop parfaite de penchants criminels ?

Trouverez-vous davantage de quoi vous rassurer dans ces qualités extérieures dont l'éclat vous séduit ? Hélas ! Messieurs, il est bien rare qu'elles se trouvent au même degré avec les qualités du cœur : cette politesse attentive, ces manières engageantes, ces grâces dans le geste et le discours, fruit d'une éducation recherchée, ne servent le plus souvent qu'à cacher une corruption plus délicate. On cède au charme d'un esprit vif et facile, d'une imagination féconde, d'un génie élevé qui paraît fait pour les grandes choses ; et l'on ne voit point une présomption insolente, un orgueil insoutenable, un amour dépravé de soi-même qui obscurcit les dons brillants de la nature. La science, quand elle n'est point réglée par la religion, dégénère en une curiosité indiscrette qui mène tôt ou tard à la licence, par une fatalité malheureuse, mais qui n'est devenue, dans ce siècle, que trop commune ; il semble que les grands talents soient un présent funeste, tant il est ordinaire de les trouver accompagnés d'un pyrrhonisme impie ou d'une incrédulité qui ne sait pas même douter !

N'allez pas croire toutefois, Messieurs, que je veuille ôter à l'amitié ses charmes, en la bornant au commerce de ces hommes durs et sauvages, plus faits pour éloigner de la vertu par une écorce agreste que pour la rendre aimable. Je sais que si l'aménité du caractère n'est pas toujours un motif suffisant de liaison, elle est au moins un aimant bien puissant, et que le commerce d'un esprit cultivé est tout à la fois plus instructif et plus piquant. Mais je veux que vous préféreriez dans vos amis les vertus solides qui font l'homme essentiel, aux talents plus brillants qui font l'homme agréable ; que l'esprit y soit réglé et la science modeste ; et je dis que vous ne pourrez vous livrer avec confiance à l'inclination de votre cœur, que quand vous aurez longtemps étudié ceux à qui vous le donnerez.

Reconnaissez donc que rien n'est plus frivole que les motifs qui déterminent vos liaisons. Le hasard vous rassemble, le caprice décide, un goût équivoque commence l'attachement, les plaisirs l'achèvent, et l'habitude survient qui en resserre les nœuds, et les rend presque indissolubles. A peine l'on se connaît et déjà l'on est inséparable. Insensés ! si vous étiez obligés de confier aux autres votre fortune, avec quel soin vous vous assureriez de leur probité ?

ORATEURS SACRÉS. LXIX.

Croyez-vous donc qu'il y aille ici d'un moindre intérêt ? Ne vous y trompez point : ces liaisons auxquelles vous attachez si peu d'importance peuvent avoir des suites terribles ; à votre âge, autant il est aisé de mal placer sa confiance, autant il est dangereux de l'avoir mal placée.

DEUXIÈME PARTIE.

En cherchant à vous précautionner contre le danger des mauvaises compagnies, je ne parle point seulement, Messieurs, de la dissipation de vos héritages et de votre patri-moine, suite trop ordinaire d'une imprudente liaison. On se livre en aveugle à des hommes sans ressources, qui ne vous associent à leurs plaisirs que pour s'associer eux-mêmes à votre fortune ; sangsues opiniâtres qui ne vous quitteront qu'après vous avoir épuisés, et qui insulteront à votre indigence quand vous ne pourrez plus fournir à leur avidité. Quelque réel que soit ce danger, ce n'est point encore celui de votre âge, et l'on est peu touché d'un mal qui ne s'annonce que dans une perspective douteuse.

Je ne parle point seulement de la perte inévitable de votre réputation et du mépris général qui retombera sur vous ; on vous appréciera par vos amis. Sans demander qui vous êtes, il suffira de savoir qui vous fréquentez ; et, jugeant de vos goûts par vos sociétés, on se croira en droit de vous confondre dans la même proscription. Ce motif même, tout important qu'il ait paru à l'Esprit-Saint, ne le serait peut-être point assez pour vous ; on renonce facilement à l'estime de l'homme vertueux quand on fait ses délices de vivre avec l'impie.

Je ne parle point enfin du mauvais usage de votre temps, de ce temps si précieux et qui ne se répare point, de ce temps que vous prodiguez aujourd'hui sans penser à l'avenir, et que vous regretterez un jour sans pouvoir rappeler le passé. Parvenus au terme de votre jeunesse, dénués de connaissances et de talents, incapables d'aucun des emplois de la société, également à charge aux autres et à vous-mêmes, convaincus, mais trop tard, qu'il n'est qu'un âge pour se former l'esprit, vous sentirez alors de quel intérêt il était pour vous de le mieux employer ; vous maudirez ces liaisons fatales qui, en vous distrayant de vos études, vous auront conduits à la honte et au désœuvrement. Non, Messieurs, ces pertes sont légères en comparaison de celles qui vous menacent. Ce n'est point un intérêt de ce genre qui excite nos craintes. Il s'agit de quelque chose plus inhérent à vous-mêmes, plus essentiel à votre bonheur : l'innocence et la pureté de vos mœurs.

L'amitié ne souffre point de distinction entre ceux qu'elle unit. S'il arrive qu'il y ait parmi eux quelque différence, elle la fait disparaître ; son action ne tend pas moins à concilier les mœurs et les principes qu'à rapprocher les cœurs. Cette vérité supposée (et l'expérience de chaque jour la confir-

me), s'il arrive que, trompés par les apparences, vous ne rencontrez dans vos amis que des hommes corrompus, je vous le demande à vous qui serez encore vertueux, que résultera-t-il de cette union? Que vous saurez les convertir, et que l'exemple de votre sagesse aura sur eux assez de pouvoir pour les retirer du vice, et les gagner au bien? Espérez-le, si ce n'est plus le levain qui corrompt la pâte dans laquelle on le mêle; si, de deux fruits qui se touchent, celui qui est sain répare le défaut de celui qui ne l'est pas. Il est aussi impossible, dit le Sage, que l'homme qui converse avec le superbe, ne contracte point la superbe, qu'il l'est, que les mains qui touchent la poix n'en soient pas noircies. Tant il y a de force dans la contagion du mal; tant il y a de voies ouvertes par lesquelles il peut s'insinuer dans ce cœur!

Hélas! dans le sein même de vos familles, sous les yeux de vos maîtres, quand vous n'avez devant vous que des modèles de vertu, quand tout retentit à vos oreilles de ses leçons et de ses préceptes, il est encore tant d'occasions dangereuses, tant de moments critiques; et vous croiriez que votre innocence serait plus en sûreté dans ces cercles impies, où tout conspirerait à la détruire, où l'iniquité, pour ainsi dire, assiège et force l'âme par tous les sens; où ce qui échappe au poison des discours, cède à la force de l'exemple? Vous portez dans des vases fragiles le trésor de votre vertu et de vos mœurs, et vous croiriez pouvoir le conserver intact dans un sentier où les scandales se multiplient, où tout ce que vous verrez, tout ce que vous entendrez est une occasion de chute? Ce qui met chaque jour en défaut l'expérience de l'homme mûr, vous croiriez dans la légèreté du premier âge pouvoir le combattre avec succès? Fatale présomption qui a perdu la plupart de vos semblables! Connaissiez donc au moins les armes qu'on doit employer contre vous, et tremblez sur votre sécurité.

L'impie qui cherche à séduire l'innocence, ne se produit point d'abord à ses yeux tel qu'il est. Il ne lui propose point de franchir tout à coup la barrière qui la sépare du crime: il n'a garde de l'effrayer par un projet qui révolterait son cœur. Non, Messieurs, mais il se masque adroitement pour lui en imposer. Semblable à l'ennemi qui désespère de réussir par la force, il observe en silence les accès de la place, et pendant que votre âme ingénue repose sur la sienne avec confiance, ses yeux perfides en étudient les penchans et les inclinations secrètes, et remarquent d'avance l'endroit faible par où ils se proposent de l'attaquer.

Maître de votre confiance, il écarte aussitôt tout ce qui pourrait nuire à ses desseins. Il ruine dans votre esprit tous ceux qui, par leurs sages conseils et une ferme résistance, oseraient peut-être en prévenir l'effet. C'est loin des yeux qui vous surveillent, c'est dans les ténèbres de la solitude qu'il espère vous combattre avec plus d'avantage. Mal-

heur à vous si, séduits par ses invitations, vous vous laissez aller au charme de ces promenades solitaires, aux douces effusions de ces entretiens secrets, qui, comme ils sont entre deux cœurs vertueux le plus sûr aiguillon de la vertu, deviennent aussi l'instrument le plus dangereux de la corruption, quand le vice y préside.

Avec quelle adresse infernale il commence d'insinuer le mal dans votre âme et en observe les progrès! Ce n'est qu'un mot proféré au hasard, un trait échappé, mais dont l'impression sert à lui faire comprendre jusqu'à quel point il peut oser. Tantôt il pique votre curiosité par un récit malignement suspendu, tantôt il ne la satisfait que pour l'irriter d'avantage. Il lève ainsi peu à peu le voile de cette précieuse ignorance qui faisait la sûreté de vos mœurs. Par des tableaux variés, il essaie et met en mouvement vos passions: un succès l'enhardit à un autre, et s'il parvient enfin à écarter la pudeur, si vos désirs allumés préviennent les siens, c'est alors que, se montrant tel qu'il est, parce qu'il peut se montrer sans risque, secouant le joug d'une retenue désormais inutile, il prêche ouvertement la licence et vous révèle les mystères infâmes de la volupté. Les expressions les plus énergiques, les termes les plus obscènes, les peintures les plus lascives, suffisent à peine à sa passion. Les vôtres s'enflamment au feu de ses récits. C'est là qu'il vous attend.

Déjà je le vois, impatient de recueillir le fruit de ses indignes leçons, ne vous laisser aucun repos qu'il ne vous ait rendu aussi coupable que lui-même. Conseils, exhortations, moyens d'entreprendre, facilité d'exécuter, tout est mis en usage pour vous précipiter dans le désordre. Déjà se brisent tous les liens qui vous retenaient encore. La religion n'est plus qu'une fable, ses scrupules des faiblesses, ses principes une tyrannie, les remords une suite de préjugés, la pudeur une fausse honte. On tourne vos craintes en ridicule; on vous fait rougir de votre innocence même. Déjà le disciple n'a plus besoin de maître, le pas fatal est fait, la barrière est franchie, les chutes se succèdent. Quand une fois on a lâché le frein aux passions, elles vous entraînent malgré vous. La sévérité même avec laquelle elles ont été contenues, semble leur donner un élan plus rapide. Tel un fleuve resserré, s'il vient à franchir les digues qu'on lui oppose, précipite en torrent ses eaux élargies.

Malheureux jeune homme! Ah! du moins arrêtez un instant; sondez une fois la profondeur de l'abîme où vous êtes, et mesurez de quelle hauteur vous êtes tombé. Autrefois votre bouche ne s'ouvrait que pour rendre gloire à la vertu; vos conversations étaient des leçons de sagesse qui édifiaient les compagnons de vos études, et que vos maîtres conservaient dans le fond de leur cœur. Que vos discours sortent différens aujourd'hui! Ils ne préconisent que le vice. Les oreilles chastes en ont horreur. Vous

êtes devenu le corrupteur de ceux dont vous étiez le modèle. Autrefois content des plaisirs qu'avouait la décence, vous faisiez vos délices de la société des sages ; ceux même dont le nom était suspect, en paraissant à vos côtés, y trouvaient une sauvegarde à leur réputation et regagnaient l'estime publique prête à leur échapper. Que vos goûts sont dégénérés ! Aujourd'hui vous recherchez parmi les libertins ceux qui le sont davantage ; et, pour vous, les amusements n'ont de prix que par la licence qui les caractérise ; autrefois on remarquait votre piété ; on ne parlait qu'avec éloge de votre modestie dans les temples ; on voyait avec une sorte de respect la ferveur et l'assiduité que vous portiez aux saints mystères. Que vos sentiments sont changés ! aujourd'hui vous vous moquez ouvertement de la religion, vous l'insultez par vos doutes, vous l'outragez par vos blasphèmes. Que vous dirai-je enfin ? Autrefois tout respirait en vous la plus sévère pudeur, vous n'aviez pas même l'idée de ces crimes monstrueux qui attristent la nature ; le moindre geste indécent, la plus petite équivoque ne colore plus votre front de cette rougeur modeste, symbole d'une innocence encore intacte. Quel affreux changement dans votre conduite ! Aujourd'hui quel est le vice qui soit à votre épreuve ? Quel genre de licence n'avez-vous point essayé ? Ces murs, s'ils étaient sensibles, frémissaient au récit des désordres qui ne vous font même plus rougir. Votre front est devenu d'airain, ou s'il vous reste encore quelque honte, c'est celle de n'être pas plus impudent : *Pudet non esse magis impudentem*. Et voilà le fruit de vos imprudentes liaisons. L'auriez-vous cru, quand vous cédiez à l'attrait de votre cœur, qu'il dût vous entraîner si loin ? S'il vous restait au moins quelque moyen d'échapper à vos liens ! Mais qu'il est à craindre qu'une fois engagé dans les pièges du vice, vous ne vouliez plus en sortir, ou que le voulant vous ne le puissiez plus !

Vous aurez quelquefois des remords. Dans le calme momentané de vos passions, vous entendrez s'élever contre vous la voix de votre conscience. Le sentier du crime n'est point toujours parsemé de fleurs, il a ses peines et ses inquiétudes qui vous rappelleront les délices de vos premières années. Vous vous souviendrez de ces temps plus heureux, où vous jouissiez dans la paix de l'innocence de votre âme. Plus d'une fois vous regretterez d'avoir abandonné la vertu. Les larmes du repentir couleront sur les chaînes qui vous lient ; vous sentirez combien elles sont pesantes ; vous le sentirez, et vous ne voudrez point les rompre. De perfides caresses, un reproche, une raillerie dissiperont tous vos projets ; vous irez les oublier dans de nouveaux plaisirs, et vous n'aurez essayé de vous relever que pour mieux sentir votre faiblesse.

Mais je veux que vous ayez pris enfin la ferme résolution de revenir à la vertu : il faudra vous séparer de vos amis. Avez-vous

prévu tous les obstacles ? Pourrez-vous, après une habitude qui sera devenue un besoin, vous priver de leur société ? Si vous brisez les nœuds de l'amitié, briserez-vous également ceux du crime qui ne sont pas les moins forts ? Osez-vous irriter des hommes qui seront les maîtres de vos secrets, et qui pourront divulguer votre honte ? et pour avoir cessé de les aimer, aurez-vous cessé de les craindre ? Les querelles mêmes, si ordinaires à votre âge, suite nécessaire de l'inconstance de vos goûts, ne vous seront d'aucune ressource ; on obtiendra de la nécessité une réconciliation qu'on n'espère plus du sentiment. Malgré vous, vous persisterez dans le mal, et vous y serez comme un esclave qui mord ses chaînes sans les rompre.

Sentez-vous donc enfin quel est le danger des mauvaises liaisons ? Comprenez-vous de quel intérêt il est pour votre âge de ne pas vous livrer en aveugles, et de bien connaître avant de vous attacher ? Le vice se cache dans le grand nombre, et il est rare que la multitude soit sans reproche dans tous ses membres. Hélas ! puissions-nous le croire, qu'il n'en est point parmi vous dont la société soit dangereuse ! j'en connais sans doute, et sans cette douce satisfaction, quelle serait la malheureuse condition de vos maîtres ? j'en connais parmi vous qui marchent avec simplicité dans les bornes du devoir ; vos suffrages même nous les ont désignés. Bientôt leurs noms vont se proclamer avec honneur. Le triomphe public de leur sagesse sera pour leurs parents et leurs concitoyens un signal d'allégresse. Oh ! mes enfants ! qu'il soit pour vous l'objet d'une sainte émulation. Aimez à imiter en eux les modèles et l'honneur de votre âge.

Mais pour un petit nombre dont l'amitié est digne de vos avances, combien d'autres essaieront de vous perdre ? S'il en était parmi vous, de ces corrupteurs dissimulés et hypoerites, je leur dirais : Ames viles et cruelles, lâches ministres du démon, qui rôdez comme lui dans les ténèbres, cherchant à dévorer votre proie, tremblez : un Dieu vit en vous, qui vous redemandera le sang innocent. Au milieu de vos jeux détestables, vous entendrez retentir au fond de vos cœurs troublés cette voix terrible : Qu'as-tu fait de ton frère, de ce frère dont l'amitié simple et ingénue te caressait encore au moment où tu lui enfonçais le poignard ? N'était-ce donc point assez de te perdre toi-même ? Ah ! que ne le haïssais-tu ? Que ne le poursuivais-tu dans la rage de tes vengeances ? Ta fureur lui eût été moins perfide que les feintes caresses de ta fausse amitié.

Chère jeunesse, à ces tableaux opposés je devine le choix de votre cœur. Non, il n'y aura point parmi vous de ces monstres qui se font un jeu de la corruption, ou s'il en existe, vous briserez les chaînes dans lesquelles ils cherchent à vous envelopper. Une amitié plus noble unira vos cœurs. Vous ne formerez que des liaisons utiles à la vertu,

utiles à vos progrès : alors nous serons jaloux de les partager ; vous trouverez des amis dans vos maîtres ; et dans les pères de la patrie, dans ces hommes respectables

dont les yeux vigilants éclairent et animent jusque dans les travaux de votre jeunesse l'espoir de la société, des protecteurs et des panégyristes.

AVERTISSEMENT.

Les sermons du Père Dessauret étaient publiés sous les auspices de Mgr Louis-Sifrein-Joseph de Salamon, évêque de Saint-Flour. Notre entreprise était peu avancée encore, lorsque la mort a enlevé ce vénérable prélat à l'affection des fidèles de son diocèse. Il avait le cœur excellent, l'esprit élevé, l'imagination vive ; il devait donc être éloquent. Aussi admirait-on généralement ses excellents sermons. Un ecclésiastique qui lui fut cher, et qui peut disposer de ses manuscrits, a bien voulu nous communiquer son panégyrique de la mère de Chantal, et nous autoriser à le publier, si nous le jugeons convenable. Jaloux de saisir cette occasion de payer à la mémoire de Mgr Salamon le juste tribut de nos hommages et de

notre reconnaissance, nous nous empressons de profiter de la faculté qui nous est accordée, bien convaincu que nous faisons une chose non moins agréable à nos lecteurs qu'à nous-même.

On remarquera que le plan et les principales divisions de ce discours sont en tout semblables au plan et aux principales divisions de celui du Père Dessauret.

Le texte aussi est le même. Ces deux œuvres ne diffèrent que par les détails et par l'expression. Il ne nous appartient point d'assigner le rang de chacune : quoiqu'analogues sous plusieurs rapports, elles ont des mérites divers que le lecteur saisira aisément.

(L'Editeur des OEuvres du P. Dessauret.)

MONSEIGNEUR

L.-S.-J. DE SALAMON,

EVEQUE DE SAINT-FOUR.

PANEGYRIQUE

DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus! (Prov., XXXI, 10.)

Qui trouvera une femme forte? Son prix surpasse celui de tout ce qui vient des pays les plus éloignés!

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce, occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe ; comblée de tous les biens, même de ceux de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres ; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines ; tirant sa gloire de ses vertus et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté. Mais, avant de saisir et sa palette et ses pinceaux, il nous avertit que cette femme dont il va nous peindre les traits, il est difficile de la ren-

contrer ici-bas, qu'il a vainement cherché le modèle de son tableau, que son imagination seule a pu lui en retracer l'image ; et convaincu qu'elle n'existe pas sous le soleil, il s'écrie : Qui est-ce qui la trouvera ? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Or cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'était pas capable, ne s'est-elle pas rencontrée enfin dans l'illustre Jeanne-Françoise Frémiet de Chantal, à laquelle l'Eglise rend aujourd'hui le tribut annuel des honneurs dus à la sainteté la plus éclatante, sainteté que, par un zèle au-dessus de mes éloges, vous célébrez, Mesdames, avec tant de pompe et de solennité. Encore peu versé dans l'art de la parole, le panégyriste que vous avez choisi sent trop toute la faiblesse de son talent pour se flatter de répondre dignement à l'honneur d'un pareil choix et à

la grandeur du sujet dont il doit vous entretenir. Il se contentera donc, comptant sur l'indulgence de ses auditeurs, d'ébaucher le portrait de votre sainte fondatrice, en la montrant toujours constante à répondre à ses glorieuses destinées ; n'ayant dès son enfance aucune des faiblesses de son sexe, domptant l'orgueil de sa naissance, et ne cédant jamais à la douleur, même au milieu des plus grands revers ; exerçant tous les actes d'une charité profonde qui la portait à servir les malades les plus hideux ; fondant enfin un ordre céleste de vierges et de veuves chrétiennes appelées par elle à la pratique exacte, soutenue et en même temps facile de tous les préceptes de l'Evangile. On dirait que, grâce à elle, les beaux jours du christianisme vont renaître.

Tel est le point principal auquel je veux ramener son éloge, en nous montrant de quelle manière Dieu l'appela à servir d'instrument à un aussi grand dessein, et comment il l'exécuta par elle.

Vierge auguste, il vous fut dédié, le saint Ordre institué par la bienheureuse de Chantal. C'est sur le modèle divin de votre charité que le plan en fut tracé, et vous vous intéressez au triomphe de sa fondatrice ; obtenez-moi de l'Esprit-Saint les lumières nécessaires pour la louer dignement. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu a formé quelque grand dessein dans l'intérêt de sa religion, lorsque les temps marqués par sa Providence pour l'exécuter sont accomplis, cet esprit d'intelligence aussi varié dans ses opérations qu'il est unique dans ses vues, prend toutes sortes de voies pour arriver à ses fins. Tantôt, afin de confondre l'orgueil du monde et de l'humilier sous le poids de sa puissance infinie, il choisit ce qu'il y a de plus obscur et de plus faible sur la terre pour opérer les prodiges les plus signalés. Tantôt, en employant les moyens les plus assortis aux merveilles qu'il se propose de produire, il se plaît à faire éclater la profondeur et l'étendue de sa sagesse. Or cette sagesse parut-elle jamais plus admirable que dans la vocation étonnante de la sainte Françoise Frémiot de Chantal, et jamais créature fut-elle plus propre à exécuter les résolutions du Dieu de l'univers.

Je l'aperçois d'abord telle que la vit la cité florissante où elle reçut le jour. Sans doute la noblesse de ses aïeux est étrangère à sa gloire. Dans l'éloge d'une créature ordinaire, je pourrais en tirer avantage ; mais dans celui d'une héroïne chrétienne, je n'en parlerai point, parce qu'elle sut la mépriser. Je dirai seulement que l'illustre sang de Frémiot qui coula dans ses veines devint pour elle un motif de plus de l'honorer par la pratique de toutes les vertus. La vertu !.... voilà la seule gloire que connaissent les saints.

Dijon la vit naître : Dijon se glorifiera à jamais d'avoir été le berceau d'une femme qui fut l'ornement de son siècle et qui sera l'étonnement des siècles à venir. Peut-être vous attendez-vous au récit d'événements singuliers, précurseurs d'un aussi grand prodige. Détrompez-vous, mes frères, mon sujet n'a pas besoin d'un merveilleux emprunté, il est assez merveilleux par lui-même. Je laisse à l'éloquence profane le soin d'orner le discours aux dépens de la vérité ; un artifice pareil doit être banni de la chaire sacrée. Je cherche la gloire de Françoise de Frémiot dans elle-même. Je ne veux rien ajouter à ses actions. Les actions seules des saints doivent servir de texte à leurs éloges.

C'est sur le tombeau de sa pieuse mère que la jeune Frémiot apprend à connaître le monde et à le mépriser. Déjà sa douceur prévient, sa modestie étonne, sa générosité touche, sa ferveur édifie, on lui trouve mille qualités, on ne lui trouve pas un défaut.

Jusqu'ici sous les yeux d'un père, aussi parfait chrétien que grand magistrat, aussi versé dans sa religion que dans la science des lois, aussi zélé pour sa foi que pour sa patrie, elle n'a reçu que des leçons de sagesse ; plus puissants encore, plus efficaces que les leçons, les exemples ne lui ont rien laissé apercevoir qu'elle n'ait dû imiter. Hélas ! il n'en sera bientôt plus de même auprès d'une sœur vertueuse sans doute, mais malheureusement peu attentive.

Le motif le plus innocent, l'attachement le plus légitime y conduisent la jeune Frémiot ; mais les intentions les plus pures sont-elles un préservatif suffisant contre les enchantements de l'occasion ? La voilà sur la scène du monde.... Cette nouvelle Esther ne perdra-t-elle pas de vue les maximes du pieux Mardochee (1) ? De quel spectacle nouveau ses yeux sont frappés tout à coup ! Qu'il est dangereux et séduisant ! Aux innocentes récréations, aux jeux folâtres de l'enfance sont substitués des plaisirs plus variés, plus vifs, plus piquants ; elle s'y livre avec sécurité, elle en jouit sans remords ; un écueil plus terrible encore se présente ; échappera-t-elle au naufrage ?

Ah ! chrétiens, combien il faudrait être soigneux de pénétrer jusqu'au fond du cœur de ceux auxquels on confie le soin d'une jeunesse sans expérience ! Par suite d'un bien funeste oubli de ce principe tutélaire, Françoise de Frémiot est abandonnée aux pernicieux conseils d'une de ces créatures habiles dans l'art de se déguiser, et plus habiles encore dans l'art de séduire.

Sous les dehors de la vertu, celle-ci cache le cœur le plus corrompu, le plus méchant, et elle devient la compagne ordinaire de l'innocence. La simplicité ne sait pas se défier ; elle prête aisément l'oreille à la voix du serpent ; le venin qu'il distille s'insinue aisément dans les veines, et mademoiselle de Frémiot touche presque au point fatal où finit le règne de la vertu, et où commence

(1) *Esther*, II, V, VI, et suiv.

l'empire du péché. Oh ! que cette pente est glissante ! Pauvre enfant !.... Grâce de mon Dieu ! qu'un rayon de votre bienfaisante lumière vienne dissiper promptement le prestige trompeur !.... Tout à coup, la victime du démon aperçoit l'abîme ouvert sous ses pas. Elle s'épouvante, frémit, recule, éloigne la perfide compagne qui cherche à l'y précipiter, et se jette dans le sein de son Dieu. C'est ainsi que les plus grands périls deviennent pour les saints les plus éclatantes occasions de triomphe.

Celle que le plaisir n'a pu corrompre, l'erreur pourra-t-elle la tenter ? Cent fois attaqué, cent fois terrassé, et toujours subsistant, le calvinisme infectait encore la France. Oublions, mes frères, oublions, s'il nous est possible, ces temps affreux de discorde, de vengeance, de fureur ; ces temps où les torches sanglantes de la guerre, allumées par le fanatisme, menaçaient également et la religion et l'Etat ; ces temps où l'on voyait les autels renversés, les temples réduits en poudre, les ministres de Jésus-Christ victimes de leur zèle, l'autorité des rois méprisée, les trônes ébranlés, et les deux moitiés de la France armées l'une contre l'autre. C'était durant ces temps affreux qu'une alliance brillante se préparait pour mademoiselle de Frémot. Les goûts et les sentiments de l'époux qu'on lui destine semblent sympathiser parfaitement avec ses propres sentiments et ses goûts, et bientôt au pied des autels.... Au pied des autels ! qu'ai-je dit ? Un disciple de Calvin unirait ses destins à ceux de l'ennemie la plus prononcée du calvinisme ? Impossible. Toutes les considérations de convenances, de fortune, d'affection, cèdent devant la considération plus puissante d'un intérêt religieux, et une rupture éclatante témoigne que la jeune Frémot fera toujours tous les sacrifices, afin de ne point exposer sa foi, et que quiconque ne professera point sa religion ne peut aspirer à sa main.

Jusqu'ici, Mesdames, j'ai tracé les combats et les victoires de la chaste Susanne : il est temps de redire et les sentiments et la conduite de la prudente Judith. Que vos pensées se reportent à ce jour fortuné, auquel le ciel unit l'honorable nom de Frémot au nom célèbre de Chantal-Rabutin. Jamais alliance ne fut ni mieux assortie ni plus avouée par la religion. De part et d'autre même noblesse, même illustration, même probité, mêmes croyances, mêmes mœurs ; de part et d'autre même soumission et à l'autorité de l'Eglise et à l'autorité du roi, dans des temps où c'était presque une cruelle nécessité de violer les droits de l'Eternel, ou de méconnaître ceux de César. Le président de Frémot, le baron de Chantal, l'un dans les augustes fonctions de la magistrature, l'autre dans la brillante profession des armes, avaient manifesté une égale horreur et pour la honteuse lâcheté de l'apostasie et pour les aveugles fureurs de la ligue. Tous deux parfaitement instruits des vraies maximes de l'Evangile, les pratiquaient avec autant

d'exactitude que de dignité, et les nobles penchants que Françoise avait puisés dans les leçons de son vertueux père, elle les reconnut conformes à ceux de l'époux que le ciel semblait avoir réservé pour elle.

Qu'ils sont beaux, mes frères, qu'ils seront fortunés ces nœuds que la Providence a pris soin de former elle-même, que la religion a consacrés, et qu'un chaste amour, fondé sur une estime réciproque, sur de réciproques égards, va resserrer de jour en jour ! Que j'aimerais à confondre ici deux éloges, dans lesquels, au milieu de la diversité des emplois et des devoirs de mon double sujet, j'aurais partout à vous faire admirer le même esprit de piété, la même droiture de sentiments, le même héroïsme, en un mot. Vous verriez l'époux, guerrier par état, voler à la voix de son prince sur les champs de bataille, et s'y montrer prodigue de son sang ; vous verriez l'épouse solitaire alors, se renfermer au sein de sa famille, et justifier, par son activité et ses soins, la confiance de son époux, qui lui abandonne les rênes de l'administration. Rien n'est au-dessus de sa capacité, de son courage, de son exactitude et de sa prévoyance. Aussi, avec quelle habileté, avec quelle promptitude ne rétablit-elle pas les affaires d'une maison opulente, mais obérée par suite de longues et fastueuses prodigalités !

Cependant, pour obtenir un tel succès, quels moyens emploie-t-elle ? Pense-t-on qu'on eût à lui reprocher une avarice sordide, une parcimonie indigne de son rang ? Non, Mesdames ; elle n'eut recours qu'à une noble et sage économie ; elle retrancha de ses dépenses toutes les superfluités qui ne sont bonnes qu'à servir d'aliment au frivole orgueil des femmes du monde ; et le croirait-on ? ce fut surtout par de saintes profusions qu'elle grossit les biens commis à son administration. Sa main, toujours ouverte à l'indigent, attira sur elle et sur sa famille les bénédictions célestes. Bien différente de ces idolâtres adorateurs de la fortune, qui, du milieu du vain éclat du luxe qu'ils étalent, ignorent presque s'il existe des hommes que poignarde la misère, le grand crime des riches est de faire servir à leur perte ce qu'ils pourraient utilement employer à leur salut, la bienheureuse de Chantal montra toujours l'éloignement le plus prononcé pour cette coupable faiblesse. On découvre, au fond de son âme, les sentiments de la plus ardente charité, et sa conduite de tous les temps en fit éclater les prodiges.

Elle n'attend point que l'indigence humiliée vienne lui peindre ses besoins, elle sait les prévenir ; sa charité saintement empressée, inquiète, prodigue, cherche de tous côtés à répandre ses dons, à découvrir la misère jusque dans l'oubli où elle se cache et gémit. Sa foi lui fait entrevoir dans la personne des pauvres l'image sacrée de Jésus-Christ ; et frappée de cette idée éminemment religieuse, non-seulement elle partage et adoucit leurs peines, mais encore elle a pour eux une sorte de respect qui double sa

tendresse et sa générosité. Elle a fait plus; elle les sert elle-même; elle panse leurs plaies; elle se livre à des actes que l'héroïsme du christianisme peut seul accomplir, et dont la délicatesse du siècle ne souffrirait même pas le récit.

Monthelon, Bourbilly (2), lieux consacrés, lieux devenus à jamais célèbres par le séjour de cette femme incomparable! que ne puis-je au moins peindre ici, avec d'assez vives couleurs, tant et de si touchants spectacles, dont son amour pour les malheureux vous rendit tour à tour les principaux théâtres!

Les grandes guerres occasionnent toujours de grandes calamités. Au commencement du *xvii^e* siècle, la misère était presque universelle en France. Les horreurs de la famine se faisaient sentir partout. Les riches étaient obérés; les pauvres ne pouvaient plus soutenir leur débile existence: ils périssaient, hélas! Dans ces jours d'affliction et de calamité, combien de malheureux, que la mort avait respectés dans les combats, la trouvaient, mais cruelle, mais atroce, sous le chaume qui les couvrait, au sein de leur famille, lorsqu'était venue pour eux la saison du repos.

Mais si la terre ingrate refuse ses dons au travail des hommes, la bienheureuse de Chantal refusera-t-elle ses attentions à leurs besoins? Ah! plus vive, plus empressée, plus libérale, sa charité redouble en proportion de l'acharnement du génie du mal. Quel infortuné échappe à ses soins assidus? Les pauvres honteux sont reconnus et soulagés; les pauvres infirmes sont rassemblés et secourus. Sa bienfaisance suffit à tout, et lorsque les ressources humaines sont épuisées, une confiance inébranlable, une foi sans bornes forcent le ciel à accorder des miracles.

Un homme, le rebut des hommes, précisément à cause des maux dégoûtants dont il est la victime, fixe son attention. Que d'autres redoutent ce ministère pénible et dangereux, elle accomplit, elle, tout entier le devoir de la charité. Elle voit des plaies.... elle les panse.... elle applique ses lèvres.... Le comble de son bonheur serait de mourir martyr de cette vertu qui n'appartient qu'au christianisme, et qui seule, quand cette religion ne serait pas toute divine, suffirait pour l'élever bien au-dessus de toutes les autres religions. Que ne puis-je faire apparaître dans cette enceinte cette multitude innombrable dont elle assista les besoins? Du fond du tombeau s'élève une voix plus éloquente que la mienne, et la reconnaissance de ses contemporains transmise à la postérité lui érige dans la Bourgogne, dans le Poitou, dans la Saintonge et dans le Bourbonnais, des trophées immortels.

Mais bientôt épuisée par ses travaux, vic-

(2) Châteaux qu'habitait madame de Chantal.

Monthelon, à 5 kilomètres d'Autun (Saône-et-Loire), offre encore aux regards du pieux touriste de précieux débris du vieux castel, tels que l'oratoire de la baronne, la cloche sur laquelle se réglait

time de son zèle, Françoise de Chantal est elle-même sur le point d'y descendre, dans le tombeau.... Peuples désolés, peuples orphelins, accourez en foule dans le sanctuaire; environnez les autels; que vos gémissements arrivent jusqu'au pied du trône du souverain arbitre de la vie; obtenez de lui qu'il prolonge des jours si précieux, qu'il vous rende votre soutien, votre unique ressource, votre mère.

Dieu ne laisse point sans l'exaucer l'humble prière du pauvre. Françoise de Chantal recouvre la santé; les prodiges de sa charité reprennent leurs cours. Ils ne finiront qu'avec elle.

O mon Dieu, les cœurs généreux que vous formez pour le bonheur de l'humanité, devraient jouir eux-mêmes d'un bonheur sans mélange! Qu'ai-je dit! je tiens là le langage de l'homme. Le chrétien ne doit espérer d'inaltérable bonheur que dans l'autre vie, et sa sainteté, que la charité ébauche ne peut être consommée que par sa piété au milieu des épreuves.

Dans l'union la plus parfaite, madame de Chantal et son époux coulaient des jours sereins. Je vous l'ai dit déjà; leur tendresse était fondée sur l'estime. Un fils, trois filles, heureux fruits de leur alliance, en resserraient encore les nœuds.... Quel événement imprévu vient tout à coup en briser la chaîne! Dieu tout-puissant, Dieu bon, j'adore vos desseins. Soumise à un époux religieux, la pieuse de Chantal n'était que vertueuse; il faut qu'elle devienne parfaite, et le premier sacrifice que le ciel lui impose dans les voies de la perfection, c'est celui de son époux lui-même.

Il meurt dans le printemps de l'âge, cet homme qui fut digne de vivre longtemps, pour instruire le monde par ses exemples, et il meurt des suites de l'accident le plus imprévu, comme le plus funeste. Le fer de l'ennemi avait épargné ses jours sur les champs de bataille, et c'est un coup parti de la main d'un parent, son ami, qui termine une aussi brillante carrière, pendant qu'ils se livraient ensemble aux innocents plaisirs de la chasse. Vainement tous les secours sont prodigués; l'espérance de le conserver s'évanouit: tout présage une mort prochaine. Accourez, triste épouse! venez recueillir ses derniers soupirs, ou plutôt venez, par vos soins, assurer le triomphe de ce héros chrétien.

Quel spectacle, mes frères, vient ici se peindre à mon imagination! Vous croyez voir, au milieu d'une foule empressée, inquiète, d'un côté l'époux noyé dans son sang, d'un autre, l'épouse tremblante, évanouie, sur le point d'expirer de douleur, et ne reprenant ses sens que pour faire éclater son désespoir? Non, chrétiens; formez-vous de ces généreux mortels une idée plus no-

l'ordre de la journée; l'église paroissiale, qui se flatte de posséder la chaire où saint François de Sales, dans une de ses visites à la sainte, aurait fait entendre la parole de Dieu, etc. (J. D.)

ble, plus élevée. Le glaive qui perce, qui déchire le cœur de la baronne de Chantal ne lui ôte rien de sa force, et les violentes secousses qui l'agitent ne sauraient l'abattre. Son époux, lui, semble avoir oublié ses blessures pour ne s'occuper que de celui qui en fut involontairement l'auteur, pour le rassurer, pour le consoler. O mon ami! lui dit-il, je ne saurais vous faire un crime de mon malheur. Le coup qui m'a frappé est parti du ciel avant qu'il échappât de votre main. Vous n'avez perdu aucun de vos droits sur mon cœur. Et vous, ô ma tendre épouse! ne vengez point ma mort. Dieu le veut, il faut mourir et aimer. Il dit, et il expire.

Ses dernières volontés seront remplies. Ce ne sera point par des larmes, par des regrets, par des mouvements d'irritation que notre héroïne désolée honorerait la mémoire de celui qu'elle a perdu, mais bien par des sacrifices. Seigneur, s'écrie-t-elle dans l'amertume de son âme, Seigneur, c'est vous-même qui aviez pris le soin de former ces nœuds qui m'étaient si chers, et c'est à vous qu'il a plu de les rompre. Je sens toute la gravité du malheur qui m'accable; mon amour était vrai et ma douleur est légitime; mais je chéris vos dons et je respecte vos jugements. Loin de moi le coupable dessein d'une vengeance indigne! Me soumettre à vos volontés, ô mon Dieu, et faire l'abnégation de tout sentiment purement humain, c'est vous montrer tout ce dont mon cœur est capable à cause de vous. J'oublie, je pardonne et j'aime!

Elle fait plus, chrétiens auditeurs, elle donne des preuves éclatantes de la sincérité de ses paroles; elle présente aux fonts baptismaux l'enfant de celui dont le nom, dont le souvenir devraient naturellement lui être odieux; et voilà la vengeance des saints.

Dégagée de ses premiers liens, Françoise de Chantal fait vœu de ne jamais en contrac-

ter de nouveaux. Vraiment veuve et désolée, selon l'expression de saint Paul (3), je la vois s'ensevelir en quelque sorte avec son époux. Seule, en la présence de Dieu, elle est résolue à ne plus vivre que pour lui; elle se dérobe au tumulte du monde; elle voudrait en être oubliée; mais elle est mère, elle a des obligations à remplir. Le même sentiment qui la rend solitaire la rend apôtre. Il me semble l'entendre insinuer à ses enfants que la noblesse gît dans la vertu, et que le véritable honneur consiste dans la probité et dans la religion.

Cependant à combien d'épreuves le ciel réserve encore la bienheureuse de Chantal! Ne pensez point toutefois qu'elles lui soient suscitées par la méchanceté des hommes; c'est, en quelque sorte, avec Dieu même qu'elle va se trouver aux prises. Eh! que de larmes, que de soupirs lui arrachent les saintes rigueurs du céleste époux, qui veut de plus en plus épurer son amour! Dans les tentations multipliées qui l'exercent, dans les perplexités qui l'agitent, dans les langueurs et les ennuis qui la dessèchent, elle appelle son bien-aimé; elle croit entendre sa voix; elle court à lui, et il se dérobe à ses pieux empressements. Un rayon échappé du sein de la Divinité lui fait quelquefois entrevoir la route qu'elle doit tenir, pour s'unir à elle, et tout à coup elle se trouve enveloppée dans la nuit la plus sombre.

Auguste volonté, qu'elle voudrait connaître et suivre, expliquez-vous; parlez plus distinctement à son cœur. Que n'a-t-elle au moins un guide éclairé, vraiment saint, qui fixe ses incertitudes. Elle le cherche, elle le demande sans cesse, elle est prête à lui apporter un cœur docile et un esprit soumis. Des vœux si légitimes, de si ardentes prières doivent vous toucher, ô mon Dieu! et vous avez promis de ne point résister à une foi persévérante.

Hélas! Mesdames, la nouvelle Thérèse (4)

(3) 1 Tim., V, 3 et seqq.

(4) Il était naturel que madame de Chantal rappelât le souvenir de sainte Thérèse. Ces deux saintes femmes sont souvent comparées l'une à l'autre dans la suite de ce discours. Nous croyons donc faire une chose utile en donnant ici la notice de la vie de la réformatrice d'Avila.

Thérèse (Sainte), née à Avila dans la Vieille Castille, le 28 mars 1515, était la cadette de trois filles d'Alphonse-Sanchez de Cépède, et de Béatrix d'Alhumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la Vie des Saints qu'Alphonse faisait tous les jours dans sa famille, inspira à Thérèse une grande envie de répandre son sang pour Jésus-Christ. Elle s'échappa un jour avec un de ses frères pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, et ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en ermites. Ils dressèrent de petites cellules dans le jardin de leur père, où ils se retiraient souvent pour prier. Thérèse continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mère, qu'elle perdit à l'âge de douze ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation, et l'amour d'elle-même et du plaisir aurait bientôt éteint toute sa ferveur si son

père ne l'eût mise en pension dans un couvent d'Augustines. Elle aperçut le précipice auquel la grâce de Dieu venait de l'arracher; et pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastère de l'Incarnation de l'Ordre du Mont-Carmel, à Avila, et y prit l'habit le 2 novembre 1536, à vingt-un ans. Ce couvent était un de ces monastères où le luxe et les plaisirs du monde sont poussés aussi loin que dans le monde même. Thérèse entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir le premier monastère de sa réforme fondé dans Avila en 1562. Le succès de la réformation des religieuses l'engagea à entreprendre celle des religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastère à Dorvello, diocèse d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des religieux qui embrassaient la réforme. Ce fut l'origine des Carmes déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérèse, que cette sainte vierge laissa 30 monastères réformés, 14 d'hommes et 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître quarante-sept ans, les vingt-sept premières dans la maison de l'Incarnation, et les vingt autres dans la réforme, elle mourut à Alve, en retournant de Burgos où elle venait de

croit déjà toucher au terme de ses épreuves ; néanmoins que de combats et de tourments lui sont encore réservés sous la tyrannie d'un ministre plus propre à édifier le cloître par l'austérité de sa vie qu'à devenir prophète en Israël, et qui pour essayer sa docilité, l'engage dans des vœux indiscrets. Malgré ses lumières, elle les prononce, ces vœux prétendus qui ne l'obligèrent jamais, mais qui devinrent, par suite de sa scrupuleuse fidélité, la torture de son esprit et le supplice de son cœur. Pratiques laborieuses et embarrassantes par leur nombre et par leur singularité, jeûnes continuels, veilles et macérations excessives, cruautés de tout genre propres à ruiner le corps bien plus qu'à mortifier les passions ; tel est le joug qui lui est imposé et que porte avec rési-

gnation et constance cette âme véritablement humble et qui ne sait qu'obéir.

Grand Dieu ! il est temps de récompenser la fidélité de votre servante ; donnez à sa piété un guide digne d'elle. Pour conduire une nouvelle Paule (5), il faut un nouveau Jérôme. Mais où le trouver ? où le trouver ? Il est trouvé ; il existe.

L'Église possédait alors un homme qui réunissait tous les talents et toutes les vertus. Esprit sublime et délicat, sensible et compatissant, vaste dans ses projets, hardi dans ses travaux, modeste dans ses succès, modèle de l'amour divin, exemple vivant de la vraie dévotion, nouveau Moïse par sa douceur, nouvel Esdras par son zèle, aussi fort que Josué dans ses combats, aussi redoutable que Judas-Machabée par ses victoires,

fonder un nouveau monastère, le 4 octobre 1582, à soixante-huit ans. Son Institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique dans les Indes orientales, et s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, et dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, cent vingt-huit ans et six mois après sa canonisation. L'Espagne l'a adoptée pour patronne. Quelques auteurs ont décrit la beauté de son corps, dit Baillet ; mais le tableau de la beauté de son âme est bien plus intéressant. Tendre et affectueuse jusqu'à répandre les larmes les plus abondantes ; vive et toute de flamme, sans délire et sans emportement, cette sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connaît sa sentence favorite, dans ses élans de tendresse : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir ! et sa belle pensée au sujet du démon : Ce malheureux, disait-elle, qui ne saurait aimer.* Son humilité était extrême. Un jour un religieux de sa réforme lui disait bonnement qu'elle avait la réputation d'être sainte. *On dit de moi, répondit-elle, trois choses ; que j'étais assez bien faite, que j'avais de l'esprit, et que j'étais sainte. J'ai cru les deux premières pendant quelque temps, et je me suis confessée d'une vanité aussi pitoyable ; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me le persuader un moment.* On lui a reproché qu'elle appelait son confesseur, *mon fils* ; mais on voit bien, dit l'abbé de Choisi, que c'est par obéissance. *Mon fils*, lui dit-elle, puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir, à vous nommer ainsi, etc. Et quelques lignes après, elle ajoute : *Je vous conjure, mon Père (car étant mon confesseur, je dois bien vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous aie nommé mon fils), je vous conjure de me déromper, si je suis dans l'erreur, etc.* Et d'ailleurs, l'humilité qui paraissait dans ses écrits et dans toutes ses actions, la justifie assez. Nous ne devons pas oublier sa patience héroïque dans les maladies du corps, dans les peines d'esprit, dans les persécutions des méchants, dans les contradictions des gens de bien. Au milieu de tant de maux, elle eut une confiance en Dieu sans réserve, et une union avec lui dont rien ne put la détacher. On a de sainte Thérèse plusieurs ouvrages, où l'on admire également la piété, l'énergie des sentiments, la beauté et l'agrément du style. Les principaux sont : 1° Un volume de *Lettres*, publiées avec les *Notes* de Don Juan de Palafox, évêque d'Osma. 2° Sa *Vie*, composée par elle-même. 3° La *Manière de visiter les monastères des religieux*. 4° Les *Relations* de son esprit et de son intérieur pour ses confesseurs. 5° Le *Chemin de la Perfection*. 6° Le *Château de l'Âme*, traduit par Féli-

bien. C'est une fiction où il y a plus de piété que de bon goût, dans laquelle elle représente l'âme comme un château dont l'oraison est la porte. « J'espère, mes sœurs (dit-elle, en s'adressant à ses religieuses), que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez à quelque heure que ce soit, entrer et vous promener sans en demander la permission à vos supérieures. » Ce ton d'une aimable gaieté, partage d'une aimable vertu, se fait sentir dans ses autres écrits, où l'enjouement se mêle quelquefois au langage de la sublime dévotion ; mais on ne doit pas les mettre indifféremment entre les mains de tout le monde. Baillet les compare au soleil, qui fait un bien infini à ceux qui ont la vue bonne, mais qui éblouit les yeux faibles ou malades. En effet, les Quiétistes en ont abusé pour appuyer et répandre leurs erreurs. (CHAUDON et DELANDINE.)

(5) Paule (Sainte), dame romaine, née en 347, descendait par sa mère des Scipions et des Gracques. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Devenue veuve elle quitta toutes les pompes et les délices de Rome, pour se renfermer dans le monastère de Bethléem. Elle y mena une vie pénitente sous la conduite de saint Jérôme, et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture sainte dont elle faisait sa consolation. Saint Jérôme l'exhorta en vain à modérer ses mortifications : *Il faut*, lui répondit-elle, *défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du rouge et du blanc ; affliger ce corps qui a été dans les délices ; expier par des pleurs continuels ces ris et ces joies qui ont duré si longtemps. Il faut changer en cilice rude ce beau linge et ces étoffes de soie dont j'ai été vêtue. Après avoir tant cherché à plaire au monde, je n'ai plus d'autre plaisir que de plaire à Jésus-Christ.* Son abstinence était telle, que les hommes les plus robustes ne pouvaient y atteindre. Saint Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette sainte ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença à se trouver mieux, les médecins la pressèrent de boire un peu de vin. Ils le jugeaient nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devint hydropique. Saint Jérôme pria saint Epiphane qui était alors à Bethléem, d'obliger Paule à suivre les conseils des médecins. Lorsque ce saint évêque sortit d'auprès d'elle, après l'avoir longtemps exhortée, saint Jérôme lui demanda ce qu'il avait fait ? A quoi il répondit : *J'ai si bien réussi, qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin.* Cette illustre sainte termina sa carrière le 26 janvier 405. lbb.

ministre exact et vigilant, prédicateur éloquent et profond, directeur éclairé et consciencieux, fléau de l'hérésie, oracle de la cour, chéri des rois, applaudi par les souverains pontifes, ange tutélaire de la Savoie, almiré, souhaité en France, connu, respecté, aimé de tout le monde chrétien, François de Sales, en un mot : tel est l'oracle que le ciel destine à la bienheureuse de Chantal, pour dissiper les ténèbres passagères de son esprit, et la lancer dans l'avenir. Que de progrès ne va-t-elle pas faire désormais dans les voies de la perfection !

Timide Française, ne craignez plus de vous tromper ; suivez, sans balancer, votre pieux attrait ; abandonnez-vous, avec la plus entière confiance, au prophète que Dieu vous envoie.... Mais, quoi ! faut-il que les épreuves renaissent encore ! Le cœur le plus compatissant, le plus officieux, celui de saint François de Sales se montre peu sensible à l'affligeante situation de la baronne de Chantal.

Ici, Mesdames, j'admire la conduite mesurée, discrète du saint évêque de Genève. Je crois voir Notre-Seigneur se plaire à éprouver, par une indifférence longtemps affectée, la foi de la Chananéenne (6). Consulté cent fois, cent fois le saint a persisté dans ses premières réponses ; alors enfin il est obéi, et sous sa direction douce, ferme, prudente, madame de Chantal échappe à la cruelle tyrannie des scrupules et des terreurs qui, trop longtemps, avaient obsédé son âme. Pour elle la lumière renaît, toutes ses inquiétudes se dissipent, son trouble s'apaise ; sa marche, chancelante autrefois, est maintenant plus assurée, plus vigoureuse. Telle la plaintive colombe, après qu'une main bienfaisante a rompu les liens qui la retenaient captive, prend son essor, et porte son vol jusqu'aux nues ; telle la bienheureuse de Chantal, après que le moderne Ananie (7) lui a rendu la liberté du cœur, s'élève au-dessus des choses terrestres, et va s'abîmer, pour ainsi dire, dans le sein de la Divinité.

Maintenant les desseins de la Providence vont éclore. Déjà victorieuse du monde, l'incomparable veuve en triomphera avec plus d'éclat encore, en l'abandonnant ; et toutefois du sein de sa retraite, elle ne cessera de le combattre, d'affaiblir son règne, de lui enlever des victimes. Entourée d'une foule de vierges dont elle aura brisé les chaînes,

(6) *Matth.*, XV, 21.

(7) Ananias, Ananie, disciple de Jésus-Christ, demeurerait à Damas. Après la conversion de saint Paul, il reçut de Dieu, dans une vision, l'ordre d'aller le trouver. Ananie résistait sous le prétexte qu'il avait ouï dire que cet homme était un des persécuteurs les plus acharnés du christianisme naissant. Dieu lui répondit que Saul était l'instrument qu'il avait choisi pour porter son nom chez les Gentils, dans les palais des rois et devant les enfants d'Israël. Ananie alla donc ; il trouva le grand apôtre, il lui imposa les mains, et lui dit : *Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparus dans le chemin, m'a envoyé pour vous rendre la vue, et vous donner le Saint-Esprit. Aussitôt il tomba*

elle sera la mère, la modératrice et le modèle d'un ordre religieux aussi nombreux que sacré. Reposons-nous un instant.

SECONDE PARTIE.

L'oracle a prononcé. Le sage, le saint législateur a tracé le plan du nouvel institut. Après avoir éprouvé la vocation de sa fille spirituelle dans le creuset de l'obéissance, François de Sales lui a déclaré les volontés du ciel. Fervente de Chantal, non, vous ne devez pas voler aux noces de l'Agneau sur les traces de sainte Claire (8), ni au milieu des austérités du Carmel que, par soumission, vous alliez embrasser. Ce n'est point sous le glaive de la pénitence, c'est dans les flammes du divin amour que la victime doit expirer. François de Sales vient d'ouvrir une route nouvelle vers la perfection évangélique. Moins effrayante que celles déjà connues, elle n'exige pas moins de courage et de zèle de la part du voyageur qui s'y engage. Les épines y sont cachées sous les fleurs ; mais elles se feront bien vivement sentir. Elles ne doivent pas imprimer sur la chair les traits sanglants de Jésus crucifié ; elles doivent s'insinuer dans le fond de l'âme, et y étouffer jusqu'aux plus profondes racines de l'amour-propre. Ce chemin tout ensemble doux et difficile, *arduum et suave*, l'illustre de Chantal, sous la direction du grand évêque de Genève, doit le frayer et l'aplanir. Que de sacrifices, que d'efforts héroïques vont signaler sa généreuse entreprise !

Toutefois, parmi ces sacrifices, ne comptez pas, Mesdames, celui des vanités du siècle. L'humble, la chaste de Chantal n'eut jamais pour elles que du mépris, et le moment même qui lui ravit le seul objet terrestre auquel elle pouvait innocemment désirer de plaire, la vit s'empresser de faire, sur les autels de Jésus-Christ anéanti et souffrant, dans la personne des pauvres, un trophée des précieux ornements de son sexe.

Ne pensez pas non plus qu'elle ait eu à se vaincre elle-même, pour renoncer aux espérances flatteuses qui dans le monde lui montraient l'avenir sous l'aspect le plus riant. Ces espérances ne sont à ses yeux que des illusions vaines. Une fois seulement elle a pu consentir à partager ses affections avec un époux mortel. En vain depuis, l'alliance la plus brillante s'est offerte à elle : malgré les

des yeux de saint Paul comme des écailles ; il recouvra la vue ; et s'étant levé, il fut baptisé. (Act., IX, 10-18.)

(8) Sainte Claire renonça au monde entre les mains de saint François d'Assise, instituteur de l'ordre des pauvres femmes, *Delle povere donne*, qu'en France nous appelons *Clarisses*. Elle reçut l'habit de la pénitence à Notre-Dame de la Portioncule ; elle s'enferma ensuite dans l'église de Saint-Damien, près Assise, où elle demeura 42 ans avec plusieurs compagnes qui se livraient avec elle aux plus dures et aux plus austères pratiques. Dans son testament elle recommanda à ses sœurs l'amour de la pauvreté. Elle mourut le 11 août 1253.

avantages si séduisants de la fortune, malgré les vœux et les persécutions de tous les membres de sa famille, non, divin Jésus, elle n'aura plus d'autre époux que vous, et pour mettre à jamais le sceau aux éternels engagements qu'elle a contractés avec vous, ô stratagème inouï et saintement cruel ! d'une main hardie et sûre elle a profondément gravé en traits de sang et de feu votre nom adorable sur son cœur.

Mais, si tous les attraits du monde sont impuissants sur cette âme véritablement forte, il est des sentiments naturels dont l'empire est d'autant plus irrésistible qu'ils sont autorisés par la religion. Qu'il en coûte de les étouffer ! et quelle victoire, grand Dieu ! vous voulez que votre servante remporte !

Un père qui va descendre dans la tombe lui fait entendre cette voix puissante, qui jamais n'avait retenti en vain à ses oreilles, la voix du sang, la voix des larmes. Un frère vénérable par son caractère, plus vénérable par ses vertus, prudent dans ses conseils, incapable de souscrire à des entreprises qu'il croit indiscrettes, lui fait entendre celle de la religion et du devoir : il oppose le langage de la piété aux projets de la piété elle-même. Un fils... ô vous qui affermîtes autrefois le cœur de la veuve de Béthulie (9), et qui lui inspirâtes le courage de frapper le coup qui consumma son triomphe ; Dieu puissant, animez, soutenez par toute la force de votre grâce le cœur agité, chancelant de la veuve chrétienne.

Un fils unique se présente à elle, quelle déchirante entrevue ! Baigné de pleurs, il la conjure avec instance, et lui soumet ses représentations avec respect. Il emploie tout ce que la piété filiale peut imaginer de plus vif et de plus touchant. Quelle que soit la sublimité de ses forces, une mère est toujours mère ; celle-ci aime son fils, comme elle seule sait aimer, et cependant elle lui résiste. Quel artifice alors la tendresse trompée dans ses espérances inventera-t-elle pour les assurer. *Per calcatum perge patrem*, dit saint Jérôme : « Pour suivre la voix de Dieu, foulez aux pieds s'il le faut le corps de votre père. » Eh bien ! pour exécuter les desseins de son Dieu, ce sera son propre fils que l'héroïque de Chantal devra fouler aux pieds. Ce fils trop ingénieux, en effet, lui fait une barrière de ses membres roidis et immobiles : Mes prières, mes supplications n'ont pu vous émouvoir, s'écrie-t-il, que je sois votre première victime. Marchez

sur celui qui fut le fruit de vos entrailles ; vous allez le trouver au passage ; et il s'y précipite. Quel spectacle, ô mes chers auditeurs ! Surprise, immobile, interdite, irrésolue, Mme de Chantal hésite ; elle veut et elle ne veut pas. Cédéra-t-elle aux cris de la nature, ou suivra-t-elle l'attrait de la grâce ? Ah ! plus forte que la nature, la grâce a vaincu ; le pas est fait ; l'insurmontable obstacle est franchi ; le sacrifice est consommé : les ordres de l'Eternel seront donc accomplis. Déjà s'élève le berceau de la Visitation.

Je ne m'arrêterai pas à vous présenter la bienheureuse de Chantal dans la ferveur d'une année d'épreuves, étudiant l'esprit de saint François de Sales. Laissons s'écouler ces jours fortunés, durant lesquels, formées à son école, mille héroïnes chrétiennes font l'espérance de la congrégation naissante. Suivons cette illustre fondatrice dans ses courses rapides et multipliées, dans ses travaux et dans ses peines. Mais, comment en retracer l'histoire, Mesdames ? Où la suivre ? elle est partout à la fois. La Lorraine, la Savoie, la France sont traversées en tous sens, malgré l'intempérie des saisons. Toutes les provinces, que n'ai-je dit toutes les villes de ce vaste empire, sont devenues le théâtre des prodiges de son zèle. Ici sa prudence ménage à son ordre des protecteurs puissants ; là, ses salutaires avis changent les vices en vertus ; elle réforme les aberrations de l'esprit, et redresse les torts du cœur. Plus de 80 monastères sont érigés en peu de jours, malgré toutes les contradictions que suscite le prince des ténèbres. Dans un genre différent, c'est un autre François de Sales ; de part et d'autre, mêmes courses, mêmes fatigues, même enthousiasme pour la gloire de Dieu ; d'un côté, pour la destruction de l'hérésie, de l'autre, pour la propagation d'un ordre religieux ; d'une part, pour venger la foi, de l'autre, pour l'illustrer : tous deux la soutiennent par leurs travaux, la prêchent par leurs exemples, l'honorent par leurs vertus.

Mais d'autres objets non moins importants appellent les soins de François de Chantal. Grâce à elle, les disciples de Vincent de Paul viennent de s'établir à Genève, et poser, en quelque sorte, des bornes au progrès de l'hérésie frémissante. Toutes les victoires qu'ils remporteront sur l'erreur deviendront comme autant de victoires dont il faudra rapporter le succès à votre admi-

(9) Judith... Holoferne, lieutenant de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, avait mis le siège devant Béthulie, ville de Judée. Déjà les assiégés, réduits à la dernière extrémité, étaient disposés à se rendre. Judith, belle veuve, qui, depuis la mort de son époux, vivait dans la retraite et dans le recueillement, forme la résolution généreuse de sauver sa patrie. Elle sort des murs de Béthulie, magnifiquement vêtue, et se dirige vers la ligne des assiégeants. Les gardes avancés d'Holoferne s'emparent de sa personne, et la conduisent à leur général. Celui-ci épris de sa beauté lui donne une tête brillante, s'enivre, et ordonne qu'on introduise,

la nuit, dans sa tente, sa belle captive. Cet ordre s'exécute. Holoferne, fatigué des excès auxquels il s'était livré durant le festin, dormait. Judith, accompagnée d'une suivante, est laissée avec lui. Elle détache un glaive suspendu aux parois de la tente, lui tranche la tête, et l'emporte, en fuyant, dans la ville assiégée. Le lendemain, au point du jour, les habitants font une sortie vigoureuse. Les Assyriens, étonnés de ne recevoir aucun ordre de leur général, se pressent autour de sa tente. A l'aspect de son cadavre décapité, ils sont saisis d'une terreur panique, et s'enfuient honteusement. (*Judith*, VII-XV.)

nable fondatrice. Toutefois, c'est toujours vous, Mesdames, qui l'occupez principalement. Tantôt elle vous dicte des lois, tantôt elle veille à leur exécution; tantôt elle ranime votre amour, tantôt elle en modère les transports; et tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle prescrit tourne toujours au profit de la religion et à votre utilité commune.

Ne croiriez-vous pas, Mesdames, entendre ici l'éloge d'un Paul ou d'un Vincent Ferrier (10)? Mais non, c'est d'une Thérèse que je vous entretiens, c'est d'une sainte; comme elle fondatrice zélée, comme elle humble religieuse. Celle-là compose des livres savants, celle-ci dicte des avis solides. L'une voit ses disciples se répandre et faire l'admiration de l'Eglise; cent monastères reconnaissent l'autre pour leur institutrice et leur modèle. Toutes les deux sont également vigilantes et attentives sur elles-mêmes. L'oraison, voilà leur étude; la pénitence, voilà leurs délices. La réformatrice du Carmel avait eu le courage de prononcer le vœu de faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Le ciel avait agréé ses nobles desirs; mais il n'exigea point la consommation du sacrifice. Dans les transports de son amour, la fervente Thérèse n'avait pas prévu les perplexités, les scrupules qui l'assiégeraient, et qui déterminèrent ses directeurs à l'affranchir d'un joug trop pesant. Plus heureuse, la fondatrice de la Visitation fit le même vœu. Habile appréciateur de la vertu, François de Sales crut qu'elle pourrait l'accomplir, et elle l'accomplit en effet, avec une constance inébranlable, et une inaltérable paix d'esprit et de cœur. L'univers félicita l'Espagne d'avoir produit sainte Thérèse. L'univers doit féliciter la France d'avoir produit Françoise de Chantal, et en elle une sainte toujours remplie de soumission, même lorsqu'elle fut revêtue de l'autorité la plus absolue. Les droits de l'autorité ne sont pas des titres suffisants pour se soustraire à l'obéissance qu'on doit à la règle; le plus éloquent prédicateur de la règle, c'est l'exemple.

Rappelez-vous, Mesdames, les actions de votre sainte Mère; sa conduite est le miroir fidèle de vos obligations. Les devoirs qu'elle a remplis sont les vôtres. Supérieure en même temps que religieuse, elle devient, dès les premiers instants, l'âme de ce grand corps qui, chaque jour, prend un accroissement nouveau. Elle en est la règle vivante, et c'est sans doute sa manière d'agir qui a servi de base aux constitutions qui vous régissent. Voyez en effet quel est l'esprit de votre ordre : renoncement absolu à soi-même, à ses caprices, à ses volontés les plus innocentes, obéissance constante et détachement parfait.... Vous avez tout, et vous ne possédez rien. Vos vertus doivent être

solides, mais purement intérieures, sans singularités, sans éclat, ensevelies, en quelque sorte, au pied de la croix de Notre-Seigneur. Vous devez imiter la charité tendre, active, officieuse de Marie; comme elle servir les infirmes, voler au secours d'Elisabeth : tel est l'esprit de la Visitation. Je me trompe, c'est le tableau des actions de la bienheureuse de Chantal, en voici la preuve.

C'est aux exercices d'une charité laborieuse que François de Sales consacra spécialement sa congrégation..... Or la mère de Chantal descendra-t-elle dans des détails obscurs des services humiliaints, elle qui, dans les plus brillantes fonctions de son ordre, épuise l'admiration du monde, et s'attire les éloges de l'Eglise? Oh! sans doute; je la vois interrompre le cours de ses éclatants travaux, pour se livrer aux soins les plus ingrats et les plus pénibles. Ah! chrétiens, ne montrer sa supériorité, ne faire apercevoir le commandement que par l'héroïsme de sa charité, de sa soumission et de sa patience, c'est établir combien l'on est digne de commander. La patience de la bienheureuse de Chantal! quel mot je viens de prononcer!

Dieu et le monde éprouvent les saints, mes très-chers frères : le monde pour les perdre et Dieu pour les couronner. C'est dans les revers qu'ils sont élevés au-dessus d'eux-mêmes; leur succès se consomme dans les disgrâces.

L'ordre de la Visitation devait avoir le sort de toutes les nouvelles entreprises, qui ont pour objet la gloire de Dieu. Plus elles sont saintes, utiles, plus les vertus de leurs auteurs sont extraordinaires, et plus aussi l'envie, cette passion remuante et inquiète, s'efforce de les traverser. C'est sur les plus hautes montagnes que tombe ordinairement la foudre, dit saint Jérôme.

Anney me rappelle l'inconstance de Jérusalem envers Jésus-Christ. D'abord la sainte fondatrice y est reçue avec des acclamations universelles; bientôt la cabale s'agite, et les murmures les plus improbateurs, lui présentent la douloureuse image de sa congrégation étouffée en naissant.

Paris, où l'obéissance l'appelle, ne lui prépare pas de moindres alarmes. Sur ce grand théâtre le ciel et la terre se réunissent pour éprouver sa patience. Aux persécutions du monde et aux emportements d'un faux zèle, se joignent toutes les horreurs de la misère. A cette époque ce fléau, le plus terrible de tous, désolait cette cité célèbre. L'amitié en semblait bannie, la charité y était sans force, le sentiment sans chaleur, la nature elle-même sans voix. La pauvreté la plus excessive accablait ceux que la mort épargnait. La mère de Chantal, oubliée dans un cloître avec ses saintes filles presque expirantes, n'a de ressources, pour soutenir ce troupeau, sa plus belle espérance, qu'elle-

(10) Saint Vincent Ferrier se rendit célèbre surtout par ses missions et ses longs voyages. Né en 1357, il fut témoin du schisme qui désola l'Europe

sous le pontificat de Benoît XIII, et il signala son zèle en Espagne, sa patrie, en France, en Italie, en Angleterre et en Ecosse.

même et son activité. Cependant elle ne désespère pas; elle souffre, elle prie, elle triomphe. Que les disgrâces les plus effrayantes viennent fondre sur elle, n'importe : vous la trouverez, ô mon Dieu, toujours fidèle, toujours digne de vous.

A la perte d'un père, l'honneur de la magistrature, succède celle du baron de Thorens, son gendre; elle le pleure encore, lorsqu'elle est appelée pour recueillir le dernier soupir de sa fille, digne fille d'une aussi illustre mère. Sera-ce là le terme de ses malheurs? hélas! un fils unique.... faut-il donc, ô mon Dieu, qu'elle en fasse deux fois le sacrifice!... Ce fils, ornement de la cour, digne rejeton d'une tige féconde en héros, plus féconde en saints personnages, défenseur plein de zèle et de bravoure de la religion et de l'Etat, ce fils tombe percé de mille coups sous le poignard de l'hérésie révoltée. Sa jeune épouse le suit de près dans le tombeau; et leur mère désolée arrosait de ses larmes le dernier asile qui reçut leur froide dépouille, quand elle se trouve contrainte d'aller essuyer celles de la comtesse de Thoulangeon, sa seconde fille, devenue veuve du plus vertueux des époux. Presque en même temps la mort, qui semble se faire un barbare plaisir de multiplier ses ravages dans le sein de cette noble famille, moissonne l'archevêque de Bourges, son frère, et ne cesse enfin de frapper les Frémiot et les Rabutin, que pour lui ravir ses trois premières compagnes et coadjutrices dans l'établissement de son institut, et son protecteur le plus zélé, le commandeur de Silleri.

L'âme de la mère de Chantal ne sera-t-elle point brisée par tant de disgrâces? Non, mes chers auditeurs. Les grands cœurs, les cœurs les plus généreux sont bien aussi les plus sensibles sans doute; mais la résignation se trouve au nombre de leurs vertus. Dans l'excès même de sa douleur, toujours humble, toujours soumise aux volontés de son Dieu, toujours maîtresse de ses mouvements intérieurs, de son esprit de ses sens, elle gagne du côté du ciel ce qu'elle perd du côté du monde, et cette pensée la console.

Toutefois un dernier sacrifice lui reste à faire; et celui-ci est peut-être le plus cruel: mais Dieu l'ordonne. Elle apprend tout à coup, ô funeste nouvelle! que son oracle, que sa lumière, que son guide, que François de Sales, en un mot, est passé de cette vie dans l'autre. Ses sanglots éclatent, ses gémissements témoignent de sa douleur. Quelle perte en effet pour la chrétienté! quelle perte pour son ordre naissant! Prosterne aux pieds de Jésus crucifié, du Fils de Dieu, son unique refuge dans ses malheurs, elle y dépose et ses chagrins et sa tristesse. « Seigneur, s'écrie-t-elle, à quel état m'avez-vous donc réduite? Déjà j'ai vu tomber sous vos coups tout ce qui m'était cher ici-bas. Votre justice sévère vient de mettre le comble à mes malheurs; François de Sales n'est

plus!!! En lui seul vous m'avez tout ravi; mais qu'ai-je dit? vous me restez, ô mon Dieu, et je retrouve tout en vous : *Deus meus et omnia*.

Filles de François de Sales, vous qui partageâtes la douleur de votre sainte mère, souffrez que j'applique ici ces paroles de la sainte Ecriture : Votre père est mort, il est vrai; mais c'est comme s'il n'était pas mort. Il a laissé après lui une digne héritière de son esprit, une sage coopératrice de son zèle, et qui est comme un autre lui-même : *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus; similem enim reliquit sibi post se* (11).

En effet, Mesdames, chargée seule de maintenir cet Institut qui commençait à peine, et dont les progrès, cependant, aussi merveilleux que rapides faisaient la joie de saint François de Sales et la sienne, quels soins, quelle attention ne mit-elle pas à recueillir tout ce qu'il avait dit ou écrit pour l'établissement, la conduite, la perfection du nouvel ordre. Grâce à elle, les ouvrages précieux, utiles, divins, du grand évêque de Genève ont été publiés, répandus, transmis aux générations suivantes. L'Eglise qui lui en doit le trésor conservera toujours à sa mémoire une reconnaissance proportionnée au bienfait.

En recueillant ces œuvres sublimes, l'immortelle institutrice de la Visitation a fourni des leçons à tous les peuples et à tous les siècles. Et si les vertus, les travaux, les miracles de saint François de Sales lui ont mérité les honneurs de la canonisation, c'est surtout par suite du zèle de Françoise de Chantal qu'il les a obtenues; zèle éclairé qui lui a fait un devoir de retracer dans sa conduite et dans toute sa personne l'application vivante des maximes du saint, et le modèle de son esprit, de cet esprit de patience au milieu des plus grands revers, et de modestie dans les plus éclatants succès.

Cependant les progrès de l'ordre établi par elle-même, font voler sa réputation jusqu'aux extrémités de la terre. Ceux qui ne la connaissent que par ce qu'en proclame la renommée, veulent approcher de sa personne. Ils la voient, et ils avouent que ce que l'on publie de sa sainteté, est au-dessous de sa sainteté réelle. Son habileté à traiter les affaires les plus délicates, à réunir les cœurs les plus aigris, à ramener les esprits les plus obstinés, à soumettre les plus rebelles; la sagesse de son administration, la multiplicité de ses travaux, les prodiges de sa foi frappent, étonnent, ravissent. De là cette estime universelle qui s'attache à la bienheureuse de Chantal, cette vénération que les grands, que les princes, que les rois eux-mêmes ne peuvent lui refuser. De là ces glorieux témoignages qu'ont rendus sur elle la duchesse de Montmorency, les Richelieu, les Mazarin et tant d'autres.

Que n'ai-je, Mesdames, l'éloquence d'un Bérulle, pour faire dignement son éloge?

Que ne puis-je rassembler ici les majestueuses idées qu'elle inspira à Vincent de Paul et à François de Sales? L'estime de deux hommes pareils vaut mieux que tout un panégyrique.

Ajoutez les suffrages honorables de ce religieux au sujet duquel on se demandait s'il était plus étonnant par l'éloquence de ses discours ou par la sagesse de sa direction; de ce Lingendes (12) si versé dans la connaissance du cœur humain, et qui surtout avait approfondi celui de la mère de Chantal. Quelle haute opinion ne nous donne-t-il pas de ses sacrifices et de ses sentiments?

Anne d'Autriche (13), cette reine si habile à pénétrer dans les replis des consciences, cette protectrice généreuse du vrai mérite, parce qu'elle en avait beaucoup elle-même, cette princesse illustre dont le zèle et la politique ont également bien servi la religion et l'Etat dans les temps les plus orageux, Anne d'Autriche veut environner François de Chantal de tous les hommages dont sa sainteté la rend digne. Elle l'appelle à la cour. Tranquille, heureuse, la fondatrice de la Visitation croyait couler des jours obscurs au milieu d'un peuple saint qu'elle dirigeait sagement dans les voies du salut. Pourquoi la gloire de la terre vient-elle l'arracher à sa retraite? Elle n'y formait qu'un vœu, celui d'être ignorée des hommes, et de ne plaire qu'à Dieu seul. Toutefois elle doit obéir aux ordres de sa souveraine. Elle paraît à la cour. Avec elle s'y introduisent toutes les vertus. Sa modestie, sa piété, son désintéressement excitent l'admiration et peut-être aussi la surprise de cette nuée de flatteurs peu accoutumés à un spectacle pareil. Elle laisse parmi eux le souvenir de ses exemples édifiants, et n'en emporte que l'honneur d'avoir forcé tous les respects, et le mérite singulier de ne point s'en être aperçue.

De combien de miracles d'humilité ne pourrais-je point vous entretenir, si je ne croyais l'entendre elle-même m'imposer un silence religieux, et me dire du haut du ciel ce qu'elle disait autrefois à ses filles pénétrées pour elle de la plus profonde modération : « Effacez tous ces titres dont je ne suis pas digne. Ce n'est pas moi qui suis votre fondatrice ; je n'ai fait qu'exécuter les ordres de François de Sales sur l'établissement de notre congrégation, et je ne sais que trop combien je les ai mal exécutés. »

O humilité sans exemple ! la véritable vertu se trouve toujours des défauts !

Mère de ses saintes filles, plutôt que leur supérieure, toujours modeste, toujours juste, toujours bonne, elle conseille, elle exhorte, elle prie et ne commande pas... Veut-on la maintenir au poste que seule elle peut occuper comme elle, elle ne con-

sent que par obéissance à se charger du fardeau de l'autorité; elle ne l'accepte jamais qu'à regret, elle s'en démet toujours avec joie, passant avec empressement du plus éclatant ministère aux plus bas offices de l'Institut, n'ayant d'autre ambition, selon le conseil du Sauveur du monde, que d'occuper le dernier rang.

Ah ! que ses exemples sont entraînants, et combien le souvenir en est durable ! Que l'on ne s'étonne donc point de cette ferveur, de cette régularité qui depuis un siècle et demi règnent sans affaiblissement dans les monastères de son ordre. Que l'on ne s'étonne plus de voir briller parmi les vierges, devant lesquelles j'ai l'honneur de parler, cette subordination parfaite, cette humilité sincère, cette fidélité éprouvée jusque dans les plus petites choses, cette étroite union des esprits et des cœurs, cette charité prévenante, empressée, compatissante, ce recueillement sans tristesse, cet enjouement sans dissipation, cette politesse sans mondanité, cette franchise sans indiscretion, et, pour tout dire, en un mot, cette vertu sans fard, qui fait la plus belle apologie du christianisme. C'est ainsi, Mesdames, que votre mère sera toujours le soutien de votre ordre.

Enfin le grand ouvrage que ses lumières et son zèle devaient accomplir, est terminé : inutile à présent sur la terre, son Dieu l'appelle au ciel. Elle expire dans les sentiments de l'humilité la plus parfaite au milieu de ses filles, et en leur adressant par trois fois ces paroles : *Soyez unies les unes aux autres, mais de la véritable union de cœur.*

O bienheureuse de Chantal, ô vous qui tûtes l'ornement de la France, la gloire de la religion, jouissez d'un triomphe aussi éclatant que mérité. Vous eûtes, en mourant, la consolation de laisser après vous une postérité nombreuse, et de lui léguer vos vertus. Dieu avait répandu sur tous les jours de votre vie les plus abondantes bénédictions. Votre nom même n'était prononcé qu'avec un sentiment d'admiration et de respect; mais il était réservé à nos jours de l'honorer à jamais par l'hommage de notre culte et de nos éloges : *Hodie nomen tuum ita magnificavit Deus, ut non recedat laus tua de ore hominum* (14). C'est de nos jours, qu'inscrite dans les fastes de l'Eglise et placée sur ses autels, vous êtes bénie et invoquée dans tous les tabernacles de Jacob : *Benedicta tu in omni tabernaculo Jacob* (15).

Invoquons-la donc, chrétiens ; honorons-la, cette puissante protectrice, ce nouvel ange tutélaire que Dieu nous a donné dans sa miséricorde. Ne cessons de réclamer sa protection puissante, et tâchons de la mériter par notre zèle à pratiquer ce que sa vie a de plus imitable, par notre constante fi-

français.

(13) La Régente, veuve de Louis XIII.

(14) *Judith*, XIII, 25.

(15) *Ibid.*, 51.

(12) Claude de Lingendes, jésuite, supérieur de la maison professe de Paris, né à Moulins en 1591, se rendit célèbre surtout par ses sermons qu'il composait en latin et qu'il prononçait ensuite en

délité à remplir nos devoirs, par notre soumission à la Providence au milieu des disgrâces, par lesquelles il lui plaît de nous éprouver; et si nous ne pouvons nous élever jusqu'à l'héroïsme des sacrifices qui conduisent si rapidement la femme forte, que nous honorons, à la plus éminente sainteté, rompons du moins tous les liens qui nous retiennent dans l'empire du péché; et si

nous n'entreprenons rien de grand, rien d'extraordinaire pour le triomphe de la religion, aimons-la du moins, cette religion sainte, respectons-en les dogmes, suivons-en les lois, et par la docilité de notre foi, par la pureté de nos mœurs, méritons ce poids invisible, mais éternel, de gloire qu'elle nous promet dans le séjour des saints. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Lettre de l'éditeur à Mgr Louis-Siff. Jos. de Salamon, évêque de Saint-Flour.	9
Reponse de Mgr l'évêque de Saint-Flour à l'éditeur.	9
NOTICE SUR LE P. DESSAURET, JÉSUIE.	11

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU R. P. A. DESSAURET, JÉSUIE.

SERMONS.

Sermon I. — De la divinité de la religion chrétienne.	15
Sermon II. — Sur la parfaite observation de la loi.	32
Sermon III. — Sur le pardon des ennemis.	47
Sermon IV. — Sur la communion fréquente.	73
Sermon V. — Sur l'occasion.	97
Sermon VI. — Sur l'amour de Dieu.	114
Sermon VII. — Sur la luxure.	133
Sermon VIII. — Le monde et le cloître	133
Sermon IX. — Sur le scandale.	168
Sermon X. — Sur l'impénitence.	185
Sermon XI. — Sur la mort.	201
Sermon XII. — Sur la conscience.	219
Sermon XIII. — Sur l'enfer.	252
Sermon XIV. — Sur la Passion.	251
Sermon XV. — Sur les attachements particuliers dans la religion.	276

PANEGYRIQUES.

I. — Panégyrique de saint Vincent de Paul.	287
II. — Panégyrique de saint François de Sales.	311
III. — Panégyrique de madame de Chantal.	330
IV. — Panégyrique de saint Jacques.	353
V. — Panégyrique de saint François Xavier.	369
VI. — Panégyrique de saint Louis de Gonzague.	388
VII. — Panégyrique de la sainte Vierge.	404
VIII. — Panégyrique de saint Joseph.	420
IX. — Panégyrique de sainte Agnès.	459

ORAISONS FUNEBRES.

I. — Oraison funèbre de Mgr Paul de Ribeyre, évêque et seigneur de Saint-Flour.	457
II. — Oraison funèbre de Louis XV	480
NOTICE SUR LE P. DE LIGNY.	511

ŒUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DU DU P. DE LIGNY.

SERMONS.

Sermon I. — Sur l'emp'oi du temps.	511
Sermon II. — Sur l'autorité de l'Eglise.	523
Sermon III. — Sur l'incrédulité.	543
Sermon IV. — Sur la grâce.	570
Sermon V. — Madeleine pénitente.	576
Sermon VI. — Sur le scandale.	593
Sermon VII. — Sur le péché mortel.	614

Sermon VIII. — Sur l'envie.	630
Sermon IX. — Sur le purgatoire.	648
Sermon X. — Preuves de l'enfer.	664
Sermon XI. — Sur l'enfer.	674
Sermon XII. — Sur la fréquente communion.	685
Sermon XIII. — Purification.	701
Sermon XIV. — L'Annonciation.	718
Sermon XV. — La Passion.	730
Sermon XVI. — La résurrection.	743
Sermon XVII. — L'Assomption.	760
Sermon XVIII. — Noël.	776
PANEGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.	793

ŒUVRES ORATOIRES COMPLETES DE BERGIER.

SERMONS, PANEGYRIQUES ET DISCOURS ACADEMIQUES.

Avis des éditeurs.	805
--------------------	-----

SECTION I^{re}. — SERMONS.

Sermon I. — Pour la fête de l'Assomption.	809
Sermon II. — Sur l'Assomption.	824
Sermon III. — Pour le jour de la Présentation.	837
Sermon IV. — Sur la dévotion à la sainte Vierge.	849
Sermon V. — Pour une profession religieuse.	865
Sermon VI. — Pour la première communion.	877
Sermon VII. — Sur la première communion.	892

SECTION II. — PANEGYRIQUES.

I. — Panégyrique de saint Michel.	901
II. — Panégyrique de saint Michel.	914
III. — Panégyrique de saint Martin.	924
IV. — Panégyrique de saint Martin.	935
V. — Panégyrique de saint Jacques.	948
VI. — Panégyrique de sainte Agathe.	961
VII. — Panégyrique de saint Laurent.	975
VIII. — Panégyrique de saint Louis.	985
IX. — Panégyrique de saint Donat.	998
Autre dessein.	1007
Fragment d'un panégyrique de sainte Anne	1008

SECTION III. — DISCOURS ACADEMIQUES.

Discours I. — Sur le danger de la louange prématurée ou excessive.	1009
Discours II. — Sur le désir de la gloire.	1018
Discours III. — Pourquoi le jugement du public est-il ordinairement exempt d'erreur et d'injustice ?	1026
Discours IV. — Pourquoi le grand homme est-il souvent la dupe de l'homme médiocre ?	1035
Discours V. — Combien les mœurs donnent de lustre aux talents.	1045
Discours VI. — Prononcé par Bergier le jour de sa réception à l'académie de Besançon.	1053
Discours VII. — L'assiduité au travail peut-elle procurer à la société autant d'avantages que la supériorité des talents ?	1066

NOTICE SUR L'ABBÉ BERTIN.

OEUVRES ORATOIRES DE L'ABBE BERTIN.

Discours sur l'aumône.	1073
PANEGYRIQUES.	
I. — Panégyrique de saint Vincent de Paul.	1093
II. — Panégyrique de saint Bernard.	1113
III. — Panégyrique de saint Louis, roi de France.	1129
IV. — Panégyrique de saint Vulfran.	1146
DISCOURS POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.	1163

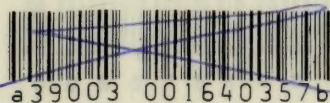
ALLOCUTION PRONONCÉE DANS UNE BÉNÉDICTION NUP- TIALE.	1177
DISCOURS ACADÉMIQUES.	
I. — Discours sur les mœurs.	1179
II. — Discours sur les dangers des mauvaises liaisons.	1189
Avertissement	1199
MGR L.-S. J. DE SALOMON, EVEQUE DE SAINT-FLOUR.	1199
PANEGYRIQUE DE SAINTE J. F. DE CHANTAL.	1199



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due





B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 6 9
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V069
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047798

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	14	05	5